



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Volume V

◇ 1492 – 1789 ◇

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ



Histoire plurielle
Éditions UNESCO

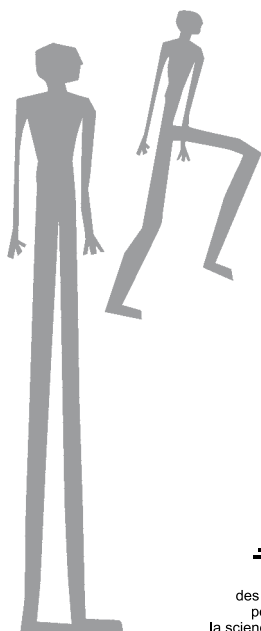
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Volume V

◇ 1492 - 1789 ◇

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Éditions UNESCO

Publié par l'Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO)
7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP

© UNESCO, 2008

ISBN : 978-92-3-202814-3

Titre original : *History of Humanity – Vol. V: From the Sixteenth to the Eighteenth Century*

Publié par l'UNESCO, Paris, et Routledge, Londres

© UNESCO, 1999 pour l'édition anglaise

Les idées et opinions exprimées dans cet ouvrage sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues de l'UNESCO. Les appellations employées dans cette publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones ou de leurs autorités, ni quant au tracé des frontières ou limites.

La Commission internationale de l'Histoire de l'humanité assume la responsabilité intellectuelle et scientifique pour la préparation de cet ouvrage.

L'UNESCO remercie l'Organisation internationale de la Francophonie pour sa généreuse participation financière à la publication de cet ouvrage.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Réalisation éditoriale : Albert Ollé-Martin et Violaine Decang
Avec la collaboration de Khadija Touré

Imprimé par Jouve, Mayenne

Imprimé en France

Sommaire

Liste des figures	V	7. Les religions et les conceptions du monde	174
Liste des cartes	VI	<i>Ninian Smart</i>	
Liste des illustrations	VII	8. L'étude de la nature et de l'univers ...	198
Liste des auteurs	XI	<i>Steven J. Harris</i>	
A. Introduction	1	9. L'étude de la société	231
<i>Peter Burke et Halil Inalcik</i>		<i>David Wootton</i>	
B. Section thématique		10. Les arts	266
1. La population et l'environnement	15	<i>Partha Mitter</i>	
<i>Jacques Dupâquier</i>		11. L'information et la communication ..	288
2. L'essor de la technique	40	<i>Peter Burke</i>	
<i>Irfan Habib</i>		C. Section régionale	
3. Le changement économique et social .	55	12. L'Europe occidentale	311
<i>Irfan Habib</i>		12.1. L'économie et la société	311
4. Les transformations politiques	94	12.1.1. L'économie et la société au cours des XVI ^e et XVII ^e siècles	311
<i>John A. Hall</i>		<i>Ángel García Sanz</i>	
5. Les contacts et les échanges culturels .	115	12.1.2. L'économie et la société au XVIII ^e siècle	340
<i>Guillermo Céspedes del Castillo</i>		<i>Carlos Martínez Shaw</i>	
6. Le colonialisme	143	12.2. La politique et les États	374
6.1. Introduction	143	12.2.1. La politique et les États au cours des XVI ^e et XVII ^e siècles ..	374
<i>Irfan Habib</i>		<i>Ángel Rodríguez Sánchez</i>	
6.2. Les Européens en Amérique	146	12.2.2. La vie politique au XVIII ^e siècle	394
<i>Anthony Pagden</i>		<i>Carlos Martínez Shaw</i>	
6.3. Les Européens en Afrique	158	12.3. La culture	423
<i>Jean Boulègue</i>		<i>Manuel Fernández Álvarez</i>	
6.4. Les Européens en Asie		13. L'Europe centrale de l'Est	462
6.4.1. Les Européens en Asie occidentale	165	<i>Antoni Mączak</i>	
<i>Halil Inalcik</i>		14. La Russie	483
6.4.2. Les Européens dans les autres parties de l'Asie	169	<i>Victor I. Buganov</i>	
<i>Sarvepalli Gopal</i>			

15. L'Europe du Sud-Est	511	20.2. Le Sri Lanka	750
15.1. Les structures sociales dans les Balkans	511	<i>Leslie Gunawardana</i>	
<i>Nikolai Todorov</i>		20.3. Le Népal	759
15.2. Les aspects de la vie culturelle .	518	<i>Irfan Habib</i>	
<i>Paschalis M. Kitromilides,</i>		21. L'Asie du Sud-Est	763
<i>Nadia Danova, Alexandre Duğu,</i>		<i>Denys Lombard</i>	
<i>Manolis Chatzidakis, Alexandre</i>		22. La Chine	790
<i>Popović et Nikolai Todorov</i>		<i>Wang Sizhi</i>	
<i>(coordinateur)</i>		23. Le Japon et la Corée	857
16. L'Empire ottoman	531	23.1. Le Japon	857
16.1. L'histoire	531	<i>Akira Hayami</i>	
<i>Halil Inalcik</i>		23.2. La Corée	891
16.2. Les sciences	557	<i>Tae-Jin Yi</i>	
<i>Sevim Tekeli</i>		24. Le Tibet – Aire culturelle	914
16.3. Les arts	562	<i>Anne-Marie Blondeau</i>	
<i>Gönül Öney</i>		25. L'Amérique du Nord	924
17. Les pays arabes	570	<i>Jack P. Greene</i>	
17.1. La Syrie	570	26. L'Amérique latine et les Caraïbes ...	945
<i>Abdul-Karim Rafeq</i>		26.1. L'Amérique latine	945
17.2. L'Irak	581	26.1.1. Le Mexique	945
<i>Sayyar K. Al-Jamil</i>		<i>Silvio Zavala, texte établi</i>	
17.3. L'Égypte ottomane (1517–1798 apr. J.-C.)	588	<i>par Peter Burke</i>	
<i>‘Abdul Rahim ‘Abdul Rahman</i>		26.1.2. Le Pérou	966
17.4. L'Afrique du Nord	608	<i>Franklin Pease</i>	
<i>Abdeljelil Temimi</i>		<i>García-Yrigoyen</i>	
17.5. La péninsule d'Arabie	619	26.1.3. Le Brésil	984
<i>Mohammad Saeed Al-Sha 'afi</i>		<i>Laura de Mello e Souza</i>	
18. L'Iran, l'Arménie et la Géorgie	637	26.2. Les Caraïbes	1007
18.1. L'Iran	637	<i>Patrick E. Bryan</i>	
18.1.1. L'Iran de 1501 à 1629 ...	637	27. L'Afrique	1032
<i>Roger M. Savory</i>		27.1. L'économie et la société en	
18.1.2. L'Iran de 1629 à 1796 ...	652	Afrique subsaharienne	1032
<i>John R. Perry</i>		<i>Abiola Félix Iroko</i>	
18.2. L'Arménie et la Géorgie	663	27.2. Les structures et les courants	
18.2.1. L'Arménie	663	politiques	1057
<i>Parour M. Mouradian</i>		<i>Abiodun Adebayo Adediran,</i>	
18.2.2. La Géorgie	670	<i>Isidore Ndaywel è Nziem, Buluda</i>	
<i>Akaky Surguladzé</i>		<i>A. Itandala et Hoyini H. K. Bhila.</i>	
19. L'Asie centrale	675	<i>Isaac Adeagbo Akinjogbin et</i>	
<i>Galina A. Pugachenkova</i>		<i>Élisée Soumonni (coordinateurs)</i>	
20. Le sud de l'Asie	685	27.3. La culture	1103
20.1. L'Inde	685	<i>Harris Memel-Foté</i>	
<i>Irfan Habib</i>		28. L'Océanie	1129
		<i>Kerry R. Howe</i>	
		Table chronologique	1151
		Index	1215

Liste des figures

1. Population par continent vers 1500.
2. Évolution de la population dans plusieurs régions du monde de 1500 à 1800.
3. Croissance démographique en Europe entre 1500 et 1800 (à l'intérieur des frontières actuelles).
4. Nombre annuel moyen de naissances pour 1 000 femmes mariées au XVIII^e siècle.
5. Bobineuse à soie chinoise, dessin chinois de 1843.
6. Machine à vapeur construite par Newcomen et Savery à Dudley Castle, Angleterre, en 1712.
7. Première image d'un télescope publiée en Chine par le missionnaire jésuite Johann Adam Schall von Bell.
8. Le modèle héliocentrique de la Terre.
9. La «révolution copernicienne» a été couronnée par les travaux de Newton sur les lois du mouvement et de la gravitation.
10. «Curiosités naturelles» du XVII^e siècle : fourmilier, tatou, paresseux, pangolin, porc-épic et perroquet.
11. L'observatoire de Beijing, en 1674, peu de temps après qu'il ait été équipé d'instruments nouveaux conçus par le missionnaire jésuite Ferdinand Verbiest.
12. Le Jardin du Roi à Paris, fondé dans les années 1630, d'après une gravure de la fin du XVIII^e siècle.
13. L'arrivée des métaux précieux en provenance des Amériques, 1580–1730.
14. Or et argent, en kilogrammes, importés des Amériques vers l'Espagne.
15. Les prix du blé en France, 1709–1817.
16. Exportations anglaises de produits agricoles et d'articles manufacturés.
17. Exportations par l'Angleterre et le Pays de Galles de produits étrangers et coloniaux.
18. Palais en bois du village de Kolomenskoïe (de nos jours, englobé dans Moscou), Russie, 1677–1681.
19. Gravure du début du XVIII^e siècle représentant une école, Russie (tirée de l'abécédaire de F. Polikarpov).
20. Plan de la mosquée Süleymaniye, Istanbul, Turquie.
21. Profits correspondant à la différence entre les revenus et les dépenses en Égypte pendant le règne ottoman.
22. Plan de la Place royale à Ispahan, Iran.
23. Pièces d'or et d'étain des sultanats d'Aceh, de Macassar et des Célèbes et pièces d'argent et de cuivre du sultanat du Cambodge.
24. La population sous les dynasties Ming et Qing.
25. Le commerce entre Guangzhou et l'Occident en 1792.
26. L'économie au temps du clan Tokugawa.
27. Population estimée et taux annuels de croissance démographique pendant la dynastie de Yi.

Liste des cartes

1. Population mondiale en 1500.
2. Population mondiale en 1800.
3. Grandes villes du monde en 1500.
4. Grandes villes du monde en 1800.
5. La démographie des Amériques : la contribution amérindienne et africaine à la démographie du continent américain.
6. L'Ancien Monde : les zones agricoles sédentaires et nomades vers 1600.
7. La traite transatlantique des esclaves.
8. L'influence européenne dans l'hémisphère oriental en 1690.
9. L'expansion européenne dans l'hémisphère occidental en 1690.
10. Les colonies et les principaux comptoirs du Nouveau Monde aux XVI^e et XVII^e siècles.
11. Les colonies et les grands centres commerciaux d'Asie au XVII^e siècle.
12. Les grandes compagnies commerciales et leurs succursales au XVI^e siècle.
13. Croissance de la population européenne au XVIII^e siècle.
14. Tonnage des flottes en Europe à la fin du XVIII^e siècle.
15. Les principales zones métallurgiques en Europe au XVIII^e siècle.
- 16a. Traités d'Utrecht (1713), de Rastatt et Baden (1714).
- 16b. Traité d'Utrecht en Amérique.
- 17a. Incidences des traités en Europe, 1735–1763.
- 17b. Incidences du traité de Paris (1763) en Amérique.
- 17c. Incidences du traité de Paris (1763) en Asie.
18. Géographie culturelle de l'Europe du Sud-Est au XVIII^e siècle.
19. L'Empire ottoman vers 1550.
20. La Syrie sous la domination ottomane.
21. L'Irak pendant la période ottomane.
22. L'Égypte pendant la période ottomane.
23. La péninsule d'Arabie au XVI^e siècle.
24. L'empire des Séfévides aux XVI^e et XVII^e siècles.
25. Carte économique de l'Asie du Sud aux XVI^e et XVII^e siècles.
26. L'Empire moghol et ses provinces en 1605.
27. L'époque des Ming.
28. L'époque des Qing.
29. Carte du Japon.
30. La conquête spirituelle du Mexique : configuration des fondations monastiques vers 1570.
31. Les Indes occidentales en 1732.
32. L'Afrique subsaharienne au XVI^e siècle : les principaux peuples et groupes ethniques.
33. La côte de la basse Guinée au XVIII^e siècle.
34. L'Afrique centrale occidentale.
35. L'Éthiopie et la corne de l'Afrique.
36. Les États de l'Afrique centrale orientale.
37. Groupes ethniques de Madagascar et emplacement des îles voisines.
38. Les sociétés anciennes de l'Afrique australe.
39. L'Océanie, 1500–1800.

Liste des illustrations

1. Portrait de l'Anglais Samson Rowlie, qui fut au service du grand amiral Ulua Hasan de l'Empire ottoman.
2. Ouvrières sur les chantiers de construction, vers 1600, tiré de Akbarnamê, Inde.
3. Fort Sao Jorge da Mina (El Mina), Ghana.
4. Représentation d'un dignitaire portugais, plaque de bronze du Bénin, XV^{e} – XVI^{e} siècle, Nigéria.
5. La traite des esclaves: a) maison des esclaves sur l'île de Gorée; b) fers destinés aux esclaves; c) plan et vue en coupe d'un navire négrier européen.
6. Carte du cap de Bonne-Espérance, XVIII^{e} siècle.
7. Carte du pays Khoi Khoi (Hottentot), Afrique australe, XVIII^{e} siècle.
8. Image du monde terrestre établie par des cartographes européens, XVI^{e} siècle.
9. Étienne de Flacourt, représentation de la faune de Madagascar, 1658.
10. Astronomes au travail, tiré d'une miniature turque du XVI^{e} siècle.
11. Le globe conçu par Gérard Mercator, 1541.
12. Page de titre de *Leviathan*, Thomas Hobbes, 1651.
13. Frontispice de *Fausseté des vertus humaines*, de Jacques Esprit, Paris, 1678.
14. Frontispice des *Réflexions ou sentences et maximes morales* de La Rochefoucauld, Paris, 1665.
15. Page de titre du *Code de la nature* de Morelly, 1755.
16. «Saruwaka-Cho, Scène de nuit» d'Hiroshige, tirée de *Cent aspects d'Edo*, Japon.
17. «Religieuses indiennes dansant devant une idole», *Le Livre des Merveilles*.
18. Peinture chinoise.
19. Autoportrait de Léonard de Vinci.
20. Albrecht Dürer, *La Grande Touffe d'herbe*.
21. Miniature moghole de Basāvan, *Akbar sur son éléphant traversant un pont de bateaux*, tirée de *Akbarnāma*, Inde.
22. Michel-Ange, *La Pietà*, 1498.
23. Raphaël, *La Madonne Sixtine*, 1513–1514.
24. Le Titien, *L'Empereur Charles Quint*, 1532–1533.
25. Anonyme moghol, *Descente de croix*.
26. San Juan Bautista Cuauintinchan, peinture murale du XVI^{e} siècle, Mexique.
27. Coiffe en forme de tête d'antilope tyiwara, Mali.
28. Tête de bronze du Bénin, Nigéria.
29. John Constable, *Wivenhoe Park*, 1816.
30. Page de titre de *Novum Organum*, de Francis Bacon.
31. Portrait de Christophe Colomb, fin du XV^{e} siècle.
32. Page de titre *Las Empresas políticas*, de Diego Saavedra Fajardo.
33. Page de titre de *Los Seis Libros de la República* de Jean Bodin.

34. Page de titre de *La Política para corregidores y señores de vasallos*.
35. Lucas Cranach, *Portrait de Martin Luther*.
36. Portrait de Jean Calvin.
37. Vélasquez, *Las Meninas*.
38. La cathédrale Saint-Paul, Londres.
39. L'église du Gesù à Rome : a) la façade ; b) l'intérieur.
40. Page de titre de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.
41. Bartolomeo Berrecci, tombeau de Sigismond I^{er} de Pologne, 1529–1531, Cracovie.
42. Maître Pavel : hôtel de ville, 1537–1539, Litomerice.
43. Benedikt Ried : intérieur de la salle Vladislav, 1493–1502, Prague.
44. Vue d'une salle du Palais à facettes, Moscou.
45. Moscou, vue générale du Kremlin.
46. Cathédrale Saint-Basile-le-Bienheureux, Moscou, XVI^e siècle.
47. Église de la Transfiguration (1714), sur l'île de Kiji, Russie.
48. Fresque, *Alexis—homme de Dieu* (clôture du chœur), atelier de Dionysius, début du XVI^e siècle.
49. Fresque, *Le Martyr Markel*, vers 1650.
50. Fresque, *Deus Sabaoth* (dôme sud-ouest), vers 1650, Moscou.
51. Fresque, *L'Adoration des Mages*, début du XVI^e siècle.
52. Église de la Nativité, Moscou.
53. Université de Moscou, XVIII^e siècle.
54. Monastère Smolnyï, Saint-Petersbourg.
55. Dessin sur porcelaine de Dubrovnik en 1584.
56. Patriarcat, Pec.
57. Tekke, Titov Veles, XVIII^e siècle, République fédérale de Yougoslavie.
58. Les janissaires, miniature turque du XVI^e siècle.
59. Portrait du sultan Mehmed II par Bellini.
60. Observatoire d'Istanbul : miniature du passage de la comète de 1577.
61. Miniature, Taqī al-Dīn et l'observatoire d'Istanbul.
62. Pīrī Reis, carte des Amériques.
63. Mosquée de Selimiye II, Edirne, Turquie.
64. Intérieur de la mosquée de Selimiye II à Edirne.
65. Vue générale d'un ensemble de bâtiments (*külliyè*), Edirne.
66. La mosquée bleue, Istanbul.
67. Carreaux de céramique polychrome, XVI^e siècle, Istanbul.
68. Décor de céramique dans la mosquée d'Ali Pacha, Istanbul.
69. Porte en bois incrusté de nacre du palais de Topkapı, XVI^e siècle.
70. Tapis de prière ghiordès, XVIII^e–XIX^e siècle.
71. Miniature, *Suleyman-namè*, XVI^e siècle.
72. Bayan-i Manazil-i, Safar-i Iraqayn par Nasuh.
73. Miniatures turques du XVIII^e siècle par Levnî.
74. *Tekke*, Damas.
75. Mosquée Darwishiyya, Damas.
76. Mosquée Sinaniyya, Damas.
77. Mosquée Khusrawiyya, Damas.
78. Vue générale de La Mecque et de la Sainte Mosquée.
79. La Sainte Mosquée du Prophète, Médine.
80. Vue du marché de Djedda.
81. Vue du marché d'Hodeida.
82. Vue de San'ā Harat an Nahrein.
83. Fenêtres ornées de motifs géométriques, Djedda.
84. Maison de Djedda montrant des détails architecturaux.
85. Fenêtre décorative destinée à assurer la ventilation d'une maison, Djedda.
86. Shāh Abbās I^{er} par l'artiste indien Bishn Das, Iran.

87. Carreau de céramique de l'église Saint-Georges, 1619, Ispahan.
88. Miniature, *Le Troisième jour de la création*, 1610, Ispahan.
89. Miniature séfévide tirée du *Chah-name* de Firdoussi.
90. Un angle de la citadelle (*arg*), à Chiraz.
91. Bazar couvert à Chiraz, d'après une gravure du XIX^e siècle.
92. Karīm Khān Zand et ses courtisans, Chiraz.
93. Monastère de Saint-Guevork dans le village de Moughni, 1661.
94. Khatchkars (croix de pierre), XVI^e et XVII^e siècles.
95. Tapisserie du XVIII^e siècle, Arménie.
96. Faïences du XVIII^e siècle, Arménie.
97. Les armées de Gengis Khān et du shah Jallāl al-Dīn, vers 1540, Ouzbékistan.
98. Bārbad jouant devant Khusrāw, 1664, Ouzbékistan.
99. Le marché aux orfèvres, Boukhara, Ouzbékistan.
100. La place Registan, Samarkand, Ouzbékistan.
101. Boukhara, Char-Bakr (complexe de bâtiments), 1560–1563.
102. Khānagāh de Faizabad, 1598–1599, Ouzbékistan.
103. Le Taj-Mahal, 1632–1634, Agra, Inde.
104. Pont de Jaunpur, Inde.
105. Chār Minār, Hyderabad, Inde.
106. Dessin à la mine noire, *The Dying Inayat Khan*, Inde.
107. Peinture moghole de Bichtir, *Chanteurs aveugles*, Inde.
108. Rencontre du roi de Kandy et de l'envoyé hollandais, 1602.
109. Peinture inspirée d'un conte populaire sur les vies antérieures du Bouddha, XVIII^e siècle, Sri Lanka.
110. Artisan des dieux et dieu des artisans, représentation fondée sur des textes médiévaux de Visvakarma, Sri Lanka.
111. Pagode Chua Thiên-mu, Huê, XVII^e siècle, Viet Nam.
112. Combat d'éléphants dans le sultanat d'Aceh, Indonésie.
113. Vue générale du canon de Ki Jimat du sultan de Banten, Indonésie, et détail du tourillon.
114. Église Santa-Signora, Philippines.
115. Carte jésuite de la Chine, 1730.
116. Labourage et désherbage, par l'artiste Jiao Bingzhen, Chine.
117. Nankin.
118. Le centre de Beijing pendant les Fêtes du printemps.
119. Guang Bang Tu: la foule se pressant pour lire les résultats de l'admission.
120. Portrait de Gu Yanwu, éminent lettré du XVII^e siècle.
121. Page tirée du *Siku qanshu* (*Bibliothèque complète en quatre sections*).
122. Portrait de l'auteur Pu Songling, XVII^e siècle.
123. Aying, illustration tirée du roman *Liaozhai zhiyi* (contes fantaisistes du studio de Liao).
124. Le château d'Himeji, XVII^e siècle, Japon.
125. La vente et l'achat du riz sur le marché Dojima à Osaka.
126. Le négociant de coton Odenmacho dans l'entrepôt de coton d'Edo.
127. Magasin de drap à Edo.
128. Labourage au début du printemps.
129. Repiquage du riz à la fin du printemps.
130. Le repos après une bonne moisson.
131. Le théâtre Kabuki à Osaka.
132. La porte Sud de la muraille de la capitale, Corée.
133. Shin Yunbok, *La Danse des sabres*, peinture coréenne du XVIII^e siècle.
134. Fers à cautériser admirablement décorés, Tibet.

135. Le Potala en 1660, Tibet.
136. Statue de bronze doré du Bouddha à venir, Tibet.
137. Gravure montrant des Amérindiens atteints de variole, XVI^e siècle, Mexique.
138. Extrait du *Codex Canadiensis*, «La pêche des sauvages», XVII^e siècle.
139. Gravure représentant un village amérindien d'Amérique du Nord, XVI^e siècle.
140. Artisanat d'Amérique du Nord, cape de Powhatan.
141. Sac en peau de loutre d'Amérique du Nord, XVII^e siècle.
142. *Épouse d'un chef avec son enfant*, dessin de John White.
143. *Femme de Floride*, dessin aquarellé de John White.
144. Portrait de Pocahontas, fille du chef Powhatan.
145. Vente d'esclaves sous la Rotonde, La Nouvelle-Orléans.
146. Gravure anonyme, exploration du fleuve Mississippi et de la Louisiane, 1699.
147. Représentation du vice-roi et des caciques, tirée du *Codex Tlateloco*.
148. Chapelle inachevée, Tlalmanalco, Mexique.
149. Encadrements de fenêtres baroques, milieu du XVIII^e siècle, Mexique.
150. San Francisco de Lima, Pérou.
151. Mines d'argent de Potosí, XVI^e siècle.
152. Statue de prophète, par l'Aleijadinho, Congonhas, Brésil.
153. Art taino, *duho*, bois.
154. Cathédrale de La Havane, Cuba, XVIII^e siècle.
155. Portrait de Toussaint Louverture, Haïti.
156. Poids en laiton akan servant à peser la poudre d'or.
157. Gravure représentant des marchands européens et des habitants de Cayor, au Cap-Vert.
158. Tombeau d'Askiya à Gao, Mali.
159. Masque d'ivoire d'une reine mère du Bénin, Nigéria, XVI^e siècle.
160. Statuette kuba du roi Shamba Bolongongo.
161. Fort Jésus, Mombasa, 1593.
162. Agriculteurs khoi khoi battant des céréales.
163. Statuette féminine yoruba, Nigéria.
164. Hachette d'honneur des rois d'Abomey, Bénin.
165. Église Notre-Dame de la Merci, au Mozambique, XVII^e siècle.
166. Sculpture en pierre en forme d'oiseau, Zimbabwe.
167. Statuette soninké hermaphrodite agenouillée, Afrique occidentale.
168. Masque fang, Gabon.
169. Masque utilisé par la société secrète Nyau, Afrique centrale.
170. Corne de chasse en ivoire sculpté, Sierra Leone, XVI^e siècle.
171. Kimpa Vitta, également connue sous le nom de Dona Béatrice, Kongo, 1704.
172. Peinture copte du XVIII^e siècle représentant saint Georges et le dragon, Gondar.
173. Le château de Gondar, Éthiopie.
174. Pages enluminées d'un Coran miniature hawsa, fin du XVII^e ou début du XVIII^e siècle.
175. Gustave Alaux, débarquement de Bougainville à Tahiti.

Liste des auteurs

‘Abdul Rahim, ‘Abdul Rahman (Égypte) : spécialiste en histoire moderne (le monde arabe pendant l’ère ottomane) ; professeur, chef du Département d’histoire et doyen, Faculté des sciences humaines de l’université Al-Azhar, Le Caire.

Adediran, Abiodun Adebayo (Nigéria) : spécialiste en histoire africaine ; chercheur associé à l’Université du Wisconsin ; professeur au Département d’histoire de l’université Awolowo, Ife.

Akinjogbin, Isaac Adeagbo (Nigéria) : spécialiste en histoire de l’Afrique de l’Ouest et en langue et en littérature yoruba ; professeur d’histoire à l’université Awolowo, Ife.

Al-Jamil, Sayyar K. (Irak) : spécialiste en histoire moderne ottomane et arabe ; professeur à l’Université de Mossoul ; directeur du Centre d’études ottomanes, Mossoul.

Al-Sha’afi, Mohammad Saeed (Arabie saoudite) : spécialiste en histoire moderne de l’Arabie et du Moyen-Orient ; professeur d’histoire ; doyen de la Faculté des sciences humaines de l’université du Roi-Saoud, Riyad.

Bhila, Hoyini H. K. (Zimbabwe) : spécialiste en histoire africaine ; président du Département de sciences humaines et sociales de l’université de l’Afrique, Mutare ; membre de la Royal Historical Society, Londres.

Blondeau, Anne-Marie (France) : spécialiste en tibétologie, notamment en histoire religieuse et rituelle ; directeur d’études à l’École pratique des hautes études (EPHE), titulaire de la chaire des religions tibétaines ; directeur du Centre de documentation sur l’aire tibétaine de l’EPHE ; membre du laboratoire de rattachement « Langues

et cultures de l’aire tibétaine » au Centre national de la recherche scientifique (CNRS).

Boulègue, Jean (France) : spécialiste en histoire de l’Afrique subsaharienne ; professeur à l’université Paris-I ; directeur du Centre de recherches africaines.

Bryan, Patrick E. (Jamaïque) : spécialiste en histoire des Caraïbes espagnoles et britanniques ; professeur au Département d’histoire de l’université des Antilles, Mona, Jamaïque.

Buganov, Victor-I. (Fédération de Russie) : spécialiste en histoire féodale de l’Europe de l’Est et de la Russie, en science des sources historiques et en archéographie ; professeur et chef du Département de la science des sources historiques de l’Institut d’histoire russe, Moscou ; membre correspondant de l’Académie russe des sciences.

Burke, Peter (Royaume-Uni) : spécialiste en histoire intellectuelle ; professeur à l’Université de Cambridge ; membre de l’Emmanuel College.

Céspedes del Castillo, Guillermo (Espagne) : spécialiste en histoire coloniale de l’Amérique latine ; professeur émérite à l’Université de Californie, San Diego ; membre de l’Académie royale d’histoire, Madrid.

Chatzidakis, Manolis (Grèce) : spécialiste en histoire de l’art byzantin ; directeur du musée Benaki (1940-1976) ; directeur du Musée byzantin (1960-1971) ; membre de l’Académie d’Athènes.

Danova, Nadia (Bulgarie) : spécialiste en histoire des Balkans ; professeur à l’Institut d’études balkaniques de l’Académie bulgare des sciences, Sofia.

Dupâquier, Jacques (France) : spécialiste en démographie historique ; directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris ; membre de l'Institut de France.

Duțu, Alexandre (Roumanie) : spécialiste en histoire des mentalités européennes ; professeur à l'Université de Bucarest ; directeur de l'Institut d'études sur l'Europe du Sud-Est de l'Académie roumaine ; directeur du Centre d'études des mentalités européennes.

Fernández Álvarez, Manuel (Espagne) : spécialiste en histoire moderne de l'Europe ; membre de l'Académie royale d'histoire et de l'Académie portugaise d'histoire ; professeur émérite à l'Université de Salamanca, El Colegio Libre de Eméritos de España.

García Sanz, Ángel (Espagne) : spécialiste en histoire économique de l'Europe au début de l'époque moderne ; professeur d'histoire économique à l'Université de Valladolid ; directeur de l'Institut d'histoire Simancas de l'Université de Valladolid.

Gopal, Sarvepalli (Inde) : spécialiste en histoire moderne de l'Asie du Sud ; professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université Jawaharlal-Nehru, New Delhi.

Greene, Jack P. (États-Unis d'Amérique) : spécialiste en histoire de l'Amérique britannique au début de l'époque moderne ; titulaire de la chaire de sciences sociales Andrew W. Mellon à l'université Johns-Hopkins, Baltimore.

Gunawardana, Leslie (Sri Lanka) : spécialiste en histoire socio-économique du Sri Lanka au début du Moyen Âge ; professeur à l'Université de Peradeniya ; membre de l'Académie nationale des sciences du Sri Lanka ; vice-président de l'Université de Peradeniya, Sri Lanka.

Habib, Irfan (Inde) : spécialiste en histoire socio-économique de l'Inde médiévale, en histoire des sciences et des techniques en Inde et de leurs liens avec la science islamique ; professeur d'histoire médiévale à l'Université musulmane d'Aligarh.

Hall, John A. (Royaume-Uni) : spécialiste en sociologie historique et comparative ;

professeur de sociologie à l'université McGill, Montréal.

Harris, Steven J. (États-Unis d'Amérique) : spécialiste en histoire des sciences au début de l'époque moderne ; titulaire de la chaire Dibner d'histoire des sciences et des techniques à l'université Brandeis.

Hayami, Akira (Japon) : spécialiste en démographie historique et en histoire socio-économique du Japon au début de l'époque moderne ; professeur émérite au Centre international d'études japonaises, Kyoto.

Howe, Kerry R. (Nouvelle-Zélande) : spécialiste en histoire des îles du Pacifique et de la Nouvelle-Zélande ; professeur à l'université Massey, campus d'Albany, Auckland.

Inalcik, Halil (Turquie) : spécialiste en histoire ottomane ; professeur à l'Université de Bilkent ; professeur émérite au Département d'histoire de l'Université de Chicago ; membre de l'Académie américaine des arts et des sciences ; membre correspondant de l'Académie britannique.

Iroko, Abiola Félix (république du Bénin) : spécialiste en histoire de l'Afrique ; professeur à l'Université nationale du Bénin, Abomey-Calavi.

Itandala, Buluda A. (Tanzanie) : spécialiste en histoire de l'Afrique de l'Est ; professeur à l'Université de Dar es-Salaam et à l'Open University of Tanzania.

Kitromilides, Paschalis, M. (Grèce) : spécialiste en histoire de la pensée politique et en histoire culturelle de l'Europe du Sud-Est ; professeur de sciences politiques à l'Université d'Athènes.

Ki-Zerbo, J. (Burkina Faso) : spécialiste en méthodes d'enseignement de l'histoire africaine ; professeur d'histoire à l'Université de Ouagadougou ; secrétaire général du Conseil africain et malgache pour l'enseignement supérieur (CAMES) ; président du Centre d'études pour le développement africain (CEDA), Ouagadougou ; directeur de la publication du volume I de l'*Histoire générale de l'Afrique* (UNESCO).

Kusamitsu, Toshio (Japon) : spécialiste en histoire socio-économique de la Grande-Bretagne moderne ; professeur d'études britanniques à l'Université de Tokyo.

Lombard, Denys (France) : spécialiste en histoire de l'Asie du Sud-Est ; directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales ; directeur de l'École française d'Extrême-Orient.

Mączak, Antoni (Pologne) : spécialiste en histoire moderne de l'Europe ; professeur à l'Institut d'histoire de l'Université de Varsovie.

Martínez Shaw, Carlos (Espagne) : spécialiste des débuts de l'histoire moderne ; professeur à l'Université de Barcelone ; président du Centre d'études historiques Pierre Vilar, Barcelone.

Memel-Fotê, Harris (Côte-d'Ivoire) : spécialiste en anthropologie politique et en histoire de l'esclavage ; professeur honoraire à l'Université d'Abidjan ; président du Comité scientifique du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA).

Mitter, Partha (Royaume-Uni) : spécialiste en histoire de l'Asie du Sud-Est et en histoire de l'art, des représentations occidentales des pays non occidentaux et du colonialisme et du nationalisme ; chargé d'enseignement en histoire de l'art à l'Université du Sussex.

Mouradian, Parour M. (république d'Arménie) : spécialiste en histoire culturelle du Caucase médiéval ; orientaliste et professeur d'histoire ; chef du Département de caucologie et d'études byzantines de l'Institut d'études orientales de l'Académie arménienne des sciences, Erevan.

Ndaywel è Nziem, Isidore (République démocratique du Congo) : spécialiste en histoire de l'Afrique centrale ; professeur titulaire au Département d'histoire de l'université de Kinshasa ; directeur d'études associé au Centre d'études africaines de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris ; président de la Société des historiens congolais.

Öney, Gönül (Turquie) : spécialiste en histoire de l'art islamique et turc ; vice-président

de l'université Ege, Izmir ; professeur à la Faculté de lettres ; membre de la Commission des classes du patrimoine du Conseil de l'Europe.

Pagden, Anthony (Royaume-Uni) : spécialiste en histoire intellectuelle et en histoire des idéologies coloniales ; titulaire de la chaire d'histoire Harry C. Black à l'université Johns-Hopkins.

Pease García-Yrigoyen, Frankin (Pérou) : spécialiste en sciences humaines ; directeur des publications du Musée national d'histoire (1969-1975), directeur du Programme de lettres et de sciences sociales de la Pontificia Universidad Católica del Perú ; chef du Département de sciences humaines de la Pontificia Universidad Católica del Perú.

Perry, John R. (États-Unis d'Amérique) : spécialiste en histoire de l'Iran et en langue et culture persanes ; professeur au Département des langues et des civilisations du Proche-Orient de l'Université de Chicago.

Popović, Alexandre (France) : spécialiste en histoire de l'Islam et en civilisation des Balkans ; directeur de recherche émérite au CNRS ; chargé de conférences dans la 4^e section de l'École pratique des hautes études, Paris.

Pugachenkova, Galina A. (Ouzbékistan) : spécialiste en histoire de l'architecture et des beaux-arts en Asie centrale et en archéologie de l'Asie centrale ; membre de l'Académie des sciences de l'Ouzbékistan, Tachkent ; membre honoraire de l'Académie internationale de l'architecture des pays de l'Est, Bakou.

Rafeq, Abdul-Karim (Syrie) : spécialiste en histoire arabe moderne ; président et professeur d'histoire arabe moderne, Département d'histoire de l'Université de Damas ; titulaire de la chaire Bicker d'études du Moyen-Orient arabe au College of William and Mary, Virginie.

Rodríguez Sánchez, Ángel (Espagne) : spécialiste en histoire sociale de l'Espagne moderne (du XVI^e au XVIII^e siècle) ; professeur à l'Université de Salamanque ; membre correspondant de l'Académie royale d'histoire.

Savory, Roger M. (Canada) : spécialiste en histoire de l'Iran du XIII^e siècle à nos jours ; professeur émérite au Département des civilisations du Proche-Orient et du Moyen-Orient de l'Université de Toronto ; membre de la Royal Society of Canada (Academy II).

Smart, Ninian (États-Unis d'Amérique) : spécialiste en Asie du Sud-Est et en religions comparées ; titulaire de la chaire de religions comparées J. F. Rowley à l'Université de Californie, Santa Barbara.

Soumonni, Élisée (république du Bénin) : spécialiste en histoire précoloniale de l'Afrique de l'Ouest ; chef du département d'histoire et d'archéologie de l'Université nationale du Bénin, Abomey-Calavi.

Souza, Laura de Mello e (Brésil) : spécialiste en histoire culturelle et sociale du Brésil colonial ; professeur du Département d'histoire de l'Université de São Paulo.

Surguladze, Akaky (Géorgie) : spécialiste en histoire médiévale et moderne de la Géorgie ; professeur à l'Université de Tbilissi ; membre de l'Académie géorgienne des sciences.

Tchernjak, E. (Fédération de Russie) : spécialiste des relations internationales du XVI^e au XVIII^e siècle ; professeur à l'Institut d'histoire générale de l'Académie russe des sciences.

Tekeli, Sevim (Turquie) : spécialiste en histoire des sciences ; professeur à l'Université de Bilkent ; professeur émérite à la Faculté des lettres de l'Université d'Ankara ; chef du Comité d'histoire des sciences.

Temimi, Abdeljelil (Tunisie) : spécialiste en études ottomanes et mauresques ; professeur à l'Université de Tunis ; directeur et fondateur de la Fondation Temimi pour la recherche scientifique et l'information.

Todorov, Nikolaï (Bulgarie) : spécialiste en histoire des Balkans ; académicien et professeur à l'Université de Sofia ; directeur de l'Institut d'études balkaniques de l'Académie bulgare des sciences, Sofia.

Trabulse, Elias (Mexique) : spécialiste en histoire des sciences et des techniques au Mexique et en Amérique latine ; professeur au Centre d'études historiques du Colegio de México.

Wang Sizhi (Chine) : spécialiste en histoire de la Chine ; professeur à l'Institut d'histoire des Qing de l'université Renmin de Chine ; membre du Comité académique de l'université Renmin.

Wootton, David (Royaume-Uni) : spécialiste de la théorie politique européenne, 1500-1800 ; professeur d'histoire du XVIII^e siècle au Queen Mary College et au Westfield College de l'Université de Londres.

Yi, Tae-Jin (république de Corée) : spécialiste en histoire de la Corée ; professeur à l'Université nationale de Séoul.

Zavala, Silvio (Mexique) : spécialiste en histoire hispano-américaine ; membre de la faculté et directeur du Centre d'études historiques du Colegio de México ; professeur émérite ; membre de la première Commission internationale de l'histoire de l'humanité et ex-membre de la seconde Commission internationale.

A

Introduction

Peter Burke et Halil Inalcik

Le présent volume de l'*Histoire de l'humanité* de l'UNESCO traite ce qu'on appelle l'« époque moderne », les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, à partir de la découverte de l'Amérique par les Européens jusqu'à la Révolution française. Si le découpage de l'histoire mondiale en périodes est nécessaire pour des raisons pratiques, en particulier dans les projets comme celui-ci qui couvrent plusieurs volumes, il ne doit pas pour autant être considéré comme naturel. Ces périodes artificielles, plaquées sur le passé par les historiens, sont toujours problématiques puisqu'elles sont plus adaptées à certaines tendances et certaines parties du monde qu'à d'autres. La période 1492–1789 ne fait pas exception à la règle.

En Europe occidentale, on a coutume de dire que le « Moyen Âge » s'est achevé vers l'an 1500, et que le monde « moderne » a émergé à cette époque. Cette tradition remonte à la Renaissance, époque à laquelle les humanistes ont inventé le terme *medium aevum* pour décrire ce qu'ils considéraient comme une période « obscure » comprise entre la chute de Rome et leur époque. L'idée d'une époque « moderne » est née au cours du XVIII^e siècle, quoique sa date de début ait été sujette à controverse. Certains auteurs choisissaient 1453, date de la chute de Constantinople, se fondant sur le fait que la fuite des savants grecs vers l'Italie avait favorisé l'émergence de la Renaissance. D'autres préféraient 1492, date non seulement de la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, mais aussi de la conquête du royaume musulman de Grenade par les chrétiens (saluée à l'époque par les Européens comme une compensation de la perte de Constantinople). Les spécialistes d'histoire politique, de Bernardo Rucellai (vers 1500) à Leopold von Ranke, privilégiaient 1494, date de l'invasion de l'Italie par les Français qui déclencha une série de guerres. Les protestants préféraient 1517,

date à laquelle Martin Luther aurait placardé ses thèses controversées sur la porte de l'église de Wittenberg et marquant symboliquement le début de la Réforme. Certains intellectuels ont défini selon des critères techniques la nouvelle époque dans laquelle ils estimaient vivre, dont la supériorité se fondait sur trois inventions : la presse à imprimer, la poudre à canon et la boussole, laquelle a permis la découverte du Nouveau Monde. D'autres, comme Michel de Montaigne, gentilhomme français, étaient assez informés pour remarquer que les Chinois utilisaient l'imprimerie et la poudre à canon depuis « un millier d'années » (et nous savons aujourd'hui qu'ils connaissaient aussi la boussole magnétique).

En ce qui concerne la Révolution française, elle a été considérée presque instantanément comme le commencement d'une ère nouvelle (meilleure ou pire). C'est cet événement qui a redéfini le concept de révolution (désignant jusque-là un retour à un état antérieur) comme un bouleversement fondamental qui ne permet pas de retour en arrière (malgré la croyance de certains à la possibilité d'une contre-révolution). Les révolutionnaires eux-mêmes ont certes contribué à ancrer cette vision en introduisant un nouveau calendrier où 1792 correspondait à l'an I, mais la date qui est restée dans la mémoire collective est celle de 1789. Or, si le monde moderne trouvait vraiment son origine en 1789, il fallait redéfinir le sens de l'année 1492. D'où l'utilisation étonnante du terme « moderne » pour décrire les trois siècles entre la fin du Moyen Âge et le début de l'époque révolutionnaire ou postrévolutionnaire.

Quel regard peut-on porter aujourd'hui sur cette époque ? On peut trouver de bons arguments pour faire débiter la période en 1453 plutôt qu'en 1492. L'entrée des musulmans dans le monde chrétien dans la seconde moitié du XV^e siècle peut être considérée comme le début d'une nouvelle ère, puisque l'Empire ottoman était la seule puissance non européenne directement en contact avec l'Europe qui était en mesure de recourir à la force armée et de rivaliser avec elle en Europe centrale et orientale, en Méditerranée et dans l'océan Indien. En histoire économique, l'année 1453 marque aussi un tournant puisqu'elle annonce la fin de l'aventure génoise dans le Levant, qui força les Génois à regarder vers l'ouest, vers l'Espagne et les Amériques.

Pour une histoire de l'Europe, les dates de 1492 et 1789 peuvent être choisies pour de nombreuses raisons, à condition toutefois de considérer les événements auxquels elles font référence comme emblématiques de processus plus lents. Pour une histoire du monde, elles sont nettement moins appropriées.

Pour ce qui est de l'Amérique, il est difficile de nier l'importance de 1492 dans son histoire, tant économique et sociale que politique et culturelle. Le choix d'une date marquant la fin de la période est bien moins aisé. Il semblerait justifié d'opter pour 1776 ou 1810 (dates de début des mouvements

d'indépendance en Amérique du Nord et du Sud respectivement), plutôt que pour 1789. Toutefois, les événements survenus en France ont sans aucun doute produit une forte impression aux Amériques, notamment en Haïti et au Brésil dans le Minas Gerais (voir chap. 26.1.3).

L'Afrique et l'Asie (en particulier l'Asie orientale) posent davantage de problèmes. Dans le cas de l'Afrique, les années autour de 1492 marquent effectivement une sorte de tournant. L'Afrique a vu son poids dans l'économie mondiale diminuer lorsque les Espagnols ont commencé à exploiter les mines du Mexique et du Pérou qui, comme l'a noté D. T. Niane, «ont surpassé celles du Bure, du Bambouk, de Ngalam et des Mwene Mutapa». Le baptême du roi du Congo en 1491 sous le nom d'Afonso peut servir de symbole à la pénétration croissante de la culture européenne en Afrique. La mainmise coloniale sur l'Afrique s'est établie peu à peu, et non subitement, mais on peut considérer qu'elle a débuté vers 1500.

De plus, certains historiens africains estiment que les années proches de 1600 marquent davantage une rupture que le tournant du XVI^e siècle. Ils considèrent les XVII^e et XVIII^e siècles comme une période à part du bouleversement de l'histoire économique et politique. L'une des raisons de ce bouleversement est l'importation d'armes à feu occidentales, qui ont donné aux dirigeants avides d'utiliser les nouvelles techniques l'occasion de dominer les autres. Une deuxième raison, dont l'importance est certes plus grande pour l'histoire de l'Afrique (et des Amériques), est la traite des esclaves. Quelque dix millions d'Africains ont traversé l'Atlantique contre leur gré à cette époque pour être esclaves dans le Nouveau Monde. Le recul du commerce des esclaves à la fin du XVIII^e siècle est un argument de plus pour terminer le volume V à cette date.

Dans le cas de la région de l'océan Indien, l'arrivée de Vasco de Gama à Calicut en 1498 marque le début de la pénétration des Européens sur le continent, à l'instar des voyages de Christophe Colomb aux Amériques. La célèbre étude de K. M. Panikkar, intitulée *Asia and western dominance*, décrit les quatre siècles et demi d'histoire de l'Asie écoulés entre 1498 et 1945 comme l'«ère Vasco de Gama». L'émergence des trois grands empires — appelés aussi «empires de la poudre à canon» — sous la domination des Ottomans, des Séfévides et des Moghols, coïncide également avec le début de ce volume. Ainsi que le note Savory (voir chap. 18.1.1), «la création de l'État séfévide en 1501 marque à de nombreux égards un tournant décisif dans l'histoire de l'Iran». En Inde, l'État moghol a été fondé en 1526, tandis que Soliman le Magnifique, dont le règne débute dans les années 1520, passe généralement pour le plus grand des sultans ottomans. Dans le cas de l'Inde au moins, la fin du XVIII^e siècle constitue une autre charnière, avec la bataille de Plassey en 1757, qui a conduit à la première phase du régime colonial.

Si l'on considère les principales régions du monde, c'est pour l'Asie orientale que les dates de 1492 et 1789 peuvent sembler le moins pertinentes et quelque peu eurocentrées. Dans cette région, la grande rupture intervient à peu près au milieu de l'époque moderne. En Chine, l'époque de désordres qui a abouti au remplacement de la dynastie des Ming par celle des Qing en 1644 constitue un tournant bien plus important que les années autour de 1500 ou 1800. (Bien sûr, on détecte aussi une crise au milieu du XVII^e siècle en Europe, dans l'Empire ottoman et dans l'Inde des Moghols.) On peut aussi situer un tournant de l'histoire chinoise à la fin du XVIII^e siècle, correspondant à la demande britannique d'établir un commerce avec la Chine, datant de 1793, à la fin des six ans de règne de l'empereur Qianglong en 1795, ainsi qu'à l'émergence de la Société du Lotus blanc en 1796, qui sera décrite plus loin (voir chap. 22) comme un «point de non-retour pour la dynastie qing». Toutefois, la requête des Britanniques fut rejetée, et ce ne fut qu'après la guerre de l'opium de 1840–1842 que la Chine commença à être transformée en «semi-colonie».

Dans le cas du Japon, l'installation de la paix après des dizaines d'années de guerre civile et le changement de régime politique après la victoire de Tokugawa Ieyasu lors de la bataille de Sekigahara, en 1600, sont bien plus importants que tout autre événement survenu un siècle avant ou deux siècles après. Le tournant suivant est intervenu alors que le XIX^e siècle était bien avancé, qu'on le situe à l'arrivée du commodore américain Perry et de ses «vaisseaux noirs», en 1852, ou en 1868, à la restauration de l'empire — qui avait tout d'une «révolution».

Si l'on considère le monde région par région, il se révèle donc difficile de définir notre période de manière satisfaisante. La tâche serait-elle plus aisée si l'on tentait d'observer le monde comme un tout, ou serait-elle impossible ?

Un philosophe européen de premier plan a réfuté la possibilité d'écrire à notre époque une histoire mondiale, ou «histoire universelle», comme on avait coutume de l'appeler. Hans-Georg Gadamer estime que l'histoire universelle est quelque chose d'à la fois nécessaire et impossible : nécessaire parce que ses différentes parties ne sont significatives que dans leur relation avec l'ensemble, mais impossible parce qu'écrire une telle histoire impliquerait de croire en une fin de l'Histoire (en tant que distincte des individus et des groupes). Il était possible pour les chroniqueurs chrétiens d'adopter ce point de vue, car ils voyaient en l'Histoire la main de Dieu. C'était possible pour Vico, qui croyait en la Providence, pour Hegel, qui croyait à la «ruse de la raison», et pour Marx. Ce point de vue convenait aux historiens européens convaincus de la mission civilisatrice de l'Europe, et même à Max Weber, qui a étudié l'Inde et la Chine, afin de définir leur singularité et ce qu'il a appelé la «rationalité» de l'Occident. Dans d'autres traditions historiographiques, y compris celles de la Grèce antique (Polybe,

par exemple), du monde musulman (Ibn Khaldun) et de la Chine (Sima Qian), l'évolution de l'Histoire est considérée comme cyclique plutôt que linéaire, mais la notion de tendances prédéfinies demeure très présente. Le problème pour les historiens actuels du monde entier, qui restent sceptiques sur ces grandes théories, est de trouver un fil conducteur qui puisse donner une unité à leur récit.

Certains historiens prennent pour fil rouge l'émergence de la « modernité », qui va de pair avec le capitalisme, la bureaucratie, la sécularisation, la révolution scientifique, etc. Ces notions renvoient sans aucun doute à un ensemble de changements interdépendants de grande importance dans l'histoire de l'humanité. Incontestablement, il est essentiel d'étudier la centralisation des gouvernements, par exemple, dans différentes parties du monde, ainsi que les différentes réactions face aux « nouvelles sciences », les idées de Copernic par exemple, à Amsterdam, Rome, Moscou, Istanbul ou Beijing.

Le problème est qu'il est presque impossible de définir la « modernité » de manière satisfaisante. Dans la culture occidentale, où le terme « moderne » est utilisé de façon plus ou moins continue depuis le XI^e siècle, sa signification n'a cessé de changer au fil des générations. Au cours des cinquante dernières années environ, les historiens ont de plus en plus pris conscience que la recherche de la « modernité » dans les siècles passés, même dans l'histoire européenne, conduit à des jugements anachroniques et, paradoxalement, n'aide pas à expliquer la façon dont « notre » monde est apparu. Les objections qui récusent l'application des concepts occidentaux de modernité à l'histoire du reste du monde sont trop évidentes pour qu'il soit nécessaire de les exposer en détail.

Il serait sans doute plus fructueux de mettre l'« émergence de l'Occident » au centre de ce volume et de se demander dans quelle mesure, de quelle manière et pourquoi une société traditionnelle complexe, celle de l'Europe (ou plutôt de certaines régions d'Europe) a pu acquérir une supériorité technique, économique, militaire, politique ou culturelle sur le reste du monde à cette époque, et comment cette supériorité s'est transformée en domination. À cet égard, l'œuvre de Fernand Braudel peut servir de modèle. Braudel a commencé sa carrière en démontrant que le monde méditerranéen, oriental comme occidental, musulman comme chrétien, avait connu une destinée économique commune à la fin du XVI^e siècle. Il a ensuite montré que les tendances prédominantes telles que la croissance démographique du XVI^e siècle se retrouvaient aussi bien en Europe qu'en Inde et en Chine. Enfin, il a terminé son étude de la « vie matérielle » en évoquant l'essor du capitalisme occidental.

En combinant les idées de Braudel avec celles des théoriciens de la dépendance marxiste, Wallerstein a évoqué l'émergence dans l'Europe du

XVI^e siècle d'un « système économique mondial » comportant un « centre » (l'Europe du Nord-Ouest), une « semi-périphérie » (le monde méditerranéen) et une « périphérie » (l'Europe de l'Est et l'Amérique latine). Wallerstein a émis l'idée que l'émergence du capitalisme commercial en Europe de l'Ouest est liée à l'apparition du servage dans ces mêmes contrées et de l'esclavage en Amérique latine et au Brésil. En d'autres termes, les évolutions économiques et sociales qui ont eu lieu dans des régions du monde très éloignées ont été de plus en plus interdépendantes. L'argent extrait des mines du Mexique et du Pérou, puis transporté en Europe via le port de Séville, était emblématique de cette interdépendance. Cet argent américain était même en partie acheminé jusque dans l'Empire ottoman pour gagner l'océan Indien. L'argent circulait aussi directement entre l'Amérique et l'Asie orientale sur des galions assurant la liaison entre Acapulco et Manille.

Cette économie mondiale n'était pas la première de l'Histoire. Janet Abu-Lughod a récemment montré l'existence d'un « système mondial » à la fin du XIII^e siècle (uniquement pour les produits de luxe, comme au XVI^e siècle). Toutefois, ce système précurseur a été démantelé par suite de l'invasion des Mongols et de l'arrivée de la peste noire qui dévasta l'Asie occidentale et l'Europe en 1348.

Pour illustrer les relations de plus en plus étroites entre les différentes parties du monde durant la période 1492–1789, on peut se référer à l'histoire du sucre, cultivé en Amérique à l'initiative des Européens par les esclaves noirs, et ajouté au café d'Asie occidentale et au thé d'Asie orientale, qui a contribué à transformer la vie sociale européenne, non seulement celle des classes supérieures, mais également celle des gens ordinaires au XVIII^e siècle.

Une autre manière de résoudre le problème du fil conducteur a été proposée par W. H. McNeill, qui considérait que l'histoire des contacts entre les cultures de différentes régions du monde est au cœur de l'histoire mondiale. Ces contacts interculturels se sont intensifiés à l'ère des grandes découvertes, qui a également été, du moins en Occident, l'ère de l'imprimerie : celle-ci a permis à de nombreuses personnes — y compris Montaigne, que nous avons cité à propos de la Chine — d'acquérir à distance des connaissances sur les cultures étrangères.

Mais quelques individus se sont également efforcés de s'intégrer directement dans une autre culture, par exemple le jésuite italien Matteo Ricci, qui s'est présenté aux Chinois en tant que mandarin, ou le « renégat » anglais Samson Rowlie, qui se fit Turc et servit le grand amiral Uluá Hasan (voir illustration 1), ou encore l'historien Garcilaso de la Vega, espagnol par son père et inca par sa mère, qui, dans son histoire du Pérou, s'est servi des techniques historiographiques de la Renaissance pour démontrer les acquis de la civilisation inca. Dans ces cas où les individus n'ont pas seulement

acquis des connaissances sur une culture étrangère, mais ont également assimilé une partie de sa mentalité, il peut être utile de recourir à la notion d'acculturation utilisée en anthropologie. En 1492, l'acculturation était un phénomène nouveau — on pense à l'interaction culturelle existant entre juifs, chrétiens et musulmans dans l'Espagne médiévale —, mais elle a ensuite connu une expansion inédite en raison de l'immigration, volontaire (comme dans le cas des émigrants britanniques ou espagnols aux Amériques) ou involontaire (comme dans le cas des esclaves africains).

Il est difficile d'émettre un jugement pondéré sur ce processus d'acculturation. Faut-il le condamner, puisqu'il a si souvent entraîné conquête, oppression et exploitation ? Faut-il s'en féliciter, parce qu'il constitue une forme de communication interculturelle et d'enrichissement ? Faut-il s'en méfier, parce qu'il crée des tensions psychologiques et des problèmes d'identité ? Quel que soit le verdict, il est essentiel de garder à l'esprit l'importance et l'omniprésence de ce processus : pour les musulmans chinois, pour les juifs de Venise et d'Amsterdam, ainsi que pour de nombreuses personnes aux multiples origines ethniques, en particulier dans le Nouveau Monde.

De toutes les rencontres entre cultures qui se sont produites à l'époque moderne, celle qui a opposé les habitants des Amériques aux Européens est à la fois la plus tragique, la plus intense et la plus lourde de conséquences.

Il existe bien entendu d'importantes variations régionales dans ce qui a commencé comme une rencontre entre des cultures pour tourner rapidement à la conquête et à la colonisation. Il est évident que les cours différents qu'ont pris l'histoire de l'Amérique du Nord, celle de l'Amérique centrale et celle de l'Amérique du Sud sont liés à une pluralité de traditions locales et d'environnements physiques. Avant l'arrivée des Européens, le Mexique et le Pérou étaient constitués en sociétés agricoles extrêmement développées dont la production suffisait à entretenir les élites urbaines, tandis que les habitants de nombreuses autres régions des Amériques vivaient en petites communautés nomades vivant de la chasse, de la cueillette ou de la culture sur brûlis.

En second lieu, les différences d'évolution ou de « trajectoire » des différentes parties des Amériques sont manifestement liées aux variations entre les traditions culturelles des Européens qui ont conquis et colonisé les différentes régions : Espagnols, Portugais, Hollandais, Britanniques, Français, Allemands, etc. Certains missionnaires et colons étaient catholiques, d'autres protestants. Certains étaient issus de régimes relativement centralisés et autoritaires, d'autres (notamment les Hollandais) d'un État décentralisé. Même les activités économiques exercées dans le Nouveau Monde dépendaient des traditions culturelles. Les plantations de canne à sucre au Brésil, par exemple, suivaient le modèle de celles qui étaient déjà installées dans des possessions portugaises antérieures comme les Canaries. Les différents types de politiques impériales ont eu d'importantes répercussions aux Amériques

sur le plan culturel. Par exemple, les Espagnols fondaient des universités et des journaux dans leurs colonies, pas les Portugais.

Ce n'est qu'une fois prises en compte les différences de ce type, à cette échelle, qu'il est possible de proposer une analyse comparative des Amériques. On pourrait, par exemple, étudier le point de vue des vaincus, les diverses réactions des peuples indigènes face aux tentatives européennes de répandre leurs idées et valeurs dans le Nouveau Monde — réactions qui allaient de l'acceptation à la rébellion ouverte, en passant par le syncrétisme et la résistance passive. On pourrait aussi, comme Alfred Crosby, s'attacher aux conséquences de ce qu'on a appelé l'«échange colombien», en d'autres termes, l'introduction de plantes européennes (blé, vigne et olivier) et de nouveaux animaux (chevaux, cochons et bovins) sur le Nouveau Continent, et celle de plantes américaines (maïs, pomme de terre, manioc, etc.) en Europe et en Afrique. On pourrait examiner les conséquences culturelles de la modification des rapports entre la métropole et les colonies, le centre et la périphérie, en montrant l'émergence d'identités coloniales distinctes plus ou moins au même moment dans différentes régions du Nouveau Monde. Il est important aussi d'analyser la création d'une culture proprement afro-américaine, que l'on retrouve entre autres au Brésil, à Cuba et en Haïti, régions où s'est opérée une sorte de synthèse instable entre le catholicisme européen et les cultes d'Afrique de l'Ouest.

La culture est ici considérée au sens large — englobant les arts, la littérature et la science, mais également les comportements et valeurs des gens ordinaires et des élites —, exprimée et incarnée par les objets, les réalisations et le quotidien, mais aussi par des œuvres traditionnelles de musique, d'architecture, etc. L'histoire du sucre y a également sa place, car les habitudes de consommation d'un groupe social sont l'expression de ses valeurs, de sa culture. Pour comprendre les modifications culturelles à long terme, il faut les replacer dans un contexte politique, social et économique. Le présent volume se rapproche donc dans une large mesure de ce que les Français appellent une «histoire totale» de l'humanité, c'est-à-dire une tentative de relier entre elles toutes les principales activités humaines.

Certains thèmes récurrents tout au long de l'ouvrage lui donnent son unité, en particulier deux principaux. La première idée est celle de la relation entre les centres et les périphéries (il est essentiel de souligner la pluralité des «centres»). Les centres qui seront étudiés avec le plus d'attention sont ceux d'Europe occidentale, car Lisbonne, Madrid, Amsterdam, Paris et Londres étaient des capitales d'empires maritimes (et Rome celle d'un empire spirituel). Mais la diffusion de l'islam à partir de son centre, La Mecque, jusqu'en Europe du Sud-Est, en Asie du Sud-Est et même en Chine sera également traitée (comme on l'apprend dans le chap. 22 du présent volume, c'est durant cette période que le Coran a été traduit en chinois).

Parmi les autres exemples notables de diffusion culturelle, citons la pénétration de la science et de la littérature persane dans l'Empire ottoman et celui des Moghols. Une culture raffinée héritée de l'Iran antique, qui s'était épanouie sous le Califat, a été adoptée par les Ottomans et les Moghols ainsi que par les Séfévides, sensiblement de la même façon que la culture de la Rome antique, ravivée dans l'Italie du XV^e siècle, a été adoptée par les cours européennes de la Renaissance. Les miniaturistes persans étaient très populaires à Istanbul et à Delhi, comme les peintres italiens l'étaient en France et en Espagne. Des ouvrages comme le *Qābūs-nāme* et le *Siyāset-nāme* (le premier décrivant les règles de conduite du parfait gentilhomme et le second celles du prince idéal) ont défini et transmis les principales caractéristiques de cette culture raffinée.

Ce thème des centres et des périphéries culturelles soulève un certain nombre de problèmes. Les centres économiques, politiques et culturels étaient-ils généralement les mêmes? L'influence culturelle de villes telles que Beijing, Istanbul ou Paris à cette époque peut-elle être dissociée de leur influence politique? Qu'en est-il de villes comme Florence ou Kyoto, dont l'influence culturelle était sans commune mesure avec leur poids politique? Une chose du moins est claire : bien que les élites provinciales aient souvent pris une métropole pour modèle, en adoptant ses modes avec un certain retard (habituellement de trente ans), la culture de la province ne saurait être décrite uniquement comme un pâle reflet de la culture du centre. La frontière était parfois le lieu d'une culture alternative, comme la culture populaire des *gāzīs* et des derviches dans l'Empire ottoman.

Quoi qu'il en soit, la diffusion de la culture du centre à la périphérie ne s'accomplissait pas automatiquement, comme se répand une nappe de pétrole. Même l'implantation commerciale des Européens en Asie doit plutôt être considérée comme une infiltration que comme une « importation » (selon les mots de Panikkar), puisqu'en faisant appel à des capitaux indigènes et occidentaux, elle a consisté à intensifier la tendance locale aux échanges et non à créer du commerce là où il n'y en avait pas. Sans cette « adéquation » entre les tendances locales et les forces venues de l'extérieur, l'essor du capitalisme aurait sans doute été bien plus lent. Plus généralement, comme l'anthropologue Marshall Sahlins l'a montré dans ses travaux sur Hawaïi et l'arrivée du capitaine Cook, on ne peut comprendre l'histoire des contacts interculturels sans reconstituer la manière dont les individus de chaque culture percevaient et utilisaient l'autre.

L'« acculturation », comme l'appellent les anthropologues (ou « transculturation », qui met l'accent sur la réciprocité des influences), ne peut être résumée à de simples emprunts d'éléments culturels. Par exemple, l'emprunt par les Ottomans de nombreux éléments à l'Europe ne les a pas conduits à s'assimiler à la culture européenne, car, comme d'autres peuples d'Asie, ils

possédaient un système de valeurs propres représenté par la religion islamique. Comme le disait Braudel, il est nécessaire d'étudier non seulement la diffusion de la technique et des idées, mais aussi les résistances à cette diffusion.

Ici, il peut être utile d'évoquer un exemple concret, celui des Ottomans et des armes à feu. Les Ottomans ont commencé à utiliser des canons et des pistolets du type arquebuse à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle. D'abord, ils ont fait appel à des experts étrangers, puis ils ont appris eux-mêmes l'art de fabriquer des armes à feu (d'ailleurs, les spécialistes ottomans étaient très recherchés par les pays voisins). Pour excuser l'utilisation de ces inventions « impies », les hommes de loi musulmans invoquaient « la nécessité d'utiliser les armes de l'ennemi ». C'est ainsi que les Ottomans sont devenus le premier peuple non européen à adopter les techniques modernes des Européens.

Ainsi l'emprunt d'une technique militaire n'a pas conduit à une acculturation plus générale. Les Ottomans ont repris des techniques données, et non la tradition culturelle d'un progrès technique constant. C'est pourquoi ils ont subi de cuisantes défaites contre les Occidentaux, défaites qui ont encouragé de plus larges emprunts à l'Occident, afin de moderniser l'éducation (en fondant une école de génie militaire au XVIII^e siècle) et, après 1839, l'administration elle-même.

Cet exemple montre la nécessité d'ajouter une dimension sociologique et géographique à l'histoire des cultures. Certaines semblent relativement résistantes à l'innovation, d'autres plus réceptives : pourquoi cela ? Pour répondre à cette question, il faut examiner de plus près les attitudes et valeurs de différents groupes sociaux au sein d'une culture donnée, en particulier la relation entre la culture des élites (anciennes et nouvelles, laïques et religieuses, militaires et civiles) et celle des gens ordinaires, les « classes subalternes ». Dans quelle mesure la population a-t-elle cédé à ces pressions en faveur de l'acculturation, dans quelle mesure lui a-t-elle résisté ou a-t-elle adapté les éléments de la culture des élites à son usage propre ? Quelle était l'intensité des échanges culturels dans le sens inverse, « remontant » du peuple vers les élites ?

Certaines de ces problématiques sont traitées dans la section régionale de ce volume, d'autres dans la section thématique. S'il ne proposait aucune comparaison, ce volume risquerait d'être purement descriptif plutôt qu'analytique. D'un autre côté, une comparaison systématique entre les cultures à l'échelle mondiale pose des problèmes délicats. Il est relativement facile — mais peu éclairant, pour ne pas dire ethnocentrique — de suivre Marx et Weber en considérant les autres cultures à partir d'un point de vue occidental, en dégageant leurs différences avec la culture occidentale et en définissant ce qui leur manque si on les compare à l'Occident (rationalité, individualisme, capitalisme, etc.).

Si l'on cherche à dépasser ce type de comparaison, on est rapidement confronté au problème de l'origine occidentale de l'appareil notionnel dont on se sert. Comme l'ont montré certaines tentatives d'analyse de la féodalité à l'échelle du monde, il est très difficile d'éviter que le raisonnement se morde la queue : le phénomène étudié est d'abord décrit à l'aide de concepts européens, puis on « s'aperçoit » qu'il est essentiellement européen. Même s'ils paraissent inoffensifs, des termes vagues comme université, roman ou même art ont été forgés à partir de l'histoire européenne, et le risque qui en découle est que les comparaisons se transforment en tentatives de réduire les institutions islamiques ou les textes chinois à un modèle occidental. Mais à l'heure actuelle du moins, il ne semble exister aucune voie médiane entre l'utilisation des concepts occidentaux et le refus de toute comparaison. Engager des comparaisons tout en restant conscient du risque d'eurocentrisme est sans doute la moins mauvaise solution.

Pour conclure : comme d'autres volumes de l'histoire publiée par l'UNESCO, le présent ouvrage tente d'accorder aux différentes parties du monde l'attention qu'elles méritent et de permettre à une grande variété de voix et d'opinions de s'exprimer. Les auteurs se sont efforcés de trouver un équilibre entre une simple histoire de l'émergence de l'Occident et une série d'essais sur les différentes parties du monde qui privilégierait la diversité au détriment d'un thème unificateur. Pour ce faire, le présent volume se concentre sur l'histoire de la « culture » au sens large et ne se penche pas seulement sur la diffusion de la culture occidentale à travers le monde, mais également sur les réactions qu'elle a suscitées, qui vont de l'acculturation ou l'assimilation au syncrétisme, en passant par diverses formes de résistances (par exemple, les célèbres tentatives des Japonais de fermer leur pays à l'Occident au début du XVII^e siècle). L'histoire qui est ici racontée — ou, plutôt, le dialogue auquel il est ici fait place — est bien plus complexe que ne le suggère la conception traditionnelle, qui ne voit dans la période 1492–1789 que l'essor de la modernité, l'avènement du capitalisme ou l'émergence de l'Occident.

BIBLIOGRAPHIE

- ABU-LUGHOD J. 1989. *Before European hegemony : the world system 1250–1350*. New York.
- BAYLY C. A. 1983. *Rulers, townsmen and Bazaars*. Cambridge.
- BRAUDEL F. 1979. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*. Paris.
- CROSBY A. W. 1972. *The Columbian Exchange ; biological and cultural consequences of 1492*. Westport.

- FAGE J. D., OLIVER R. (dir. publ.). 1975. *The Cambridge history of Africa, c. 1600–c. 1790*. Cambridge.
- GADAMER H. G. 1960. *Truth and method*. Londres (1975 pour la traduction anglaise).
- MCNEILL W. H. 1963. *The Rise of the West*. New York.
- NIANE D. T. (dir. publ.). 1984. *Africa from the twelfth to the sixteenth century*. Paris.
- PANIKKAR K. M. 1953. *Asia and western dominance*. Londres.
- PARRY V. J., YAPP M. E. 1975. *War, technology and society in the Middle East*. Londres.
- SAHLINS M. 1985. *Islands of history*. Chicago.
- SPATE O. 1979. *The Spanish lake*. Minneapolis.
- WALLERSTEIN I. 1974. *The Modern World-system*. New York.
- WEBER M. 1904–1945. *The Protestant ethic and the spirit of capitalism*, Londres (1930 pour la traduction anglaise).
- WOLF E. 1982. *Europe and the people without history*. Berkeley.

B

Section thématique

1

La population et l'environnement

Jacques Dupâquier

LE MONDE EN 1500

Nous ne savons pas grand-chose de l'état démographique du monde en 1500.

À cette date, l'enregistrement des naissances, mariages et décès avait à peine débuté dans quelques pays d'Europe. Le plus ancien registre conservé est vraisemblablement un registre de mariages de Rimini (Italie) pour 1232. On en trouve une dizaine en Italie au XIV^e siècle et une cinquantaine dans le reste de l'Europe occidentale au XV^e siècle.

Quant aux recensements, ils étaient pratiqués depuis l'Antiquité, pour des raisons fiscales et militaires, mais l'effondrement de l'Empire romain y avait mis fin en Europe. Avec la naissance des États modernes, il y avait eu quelques velléités de dénombrement (des chefs de famille, des terres, du bétail ou des droits féodaux), mais on n'en a conservé que quelques traces : le *Domesday Book* (Angleterre, 1086), l'*État des paroisses et des feux du royaume de France* (1328) et le *catasto* (cadastre) florentin de 1427–1430.

En Chine, l'antique tradition des recensements avait été reprise par les empereurs Ming (1368–1644). On commença par dénombrer la population, maison par maison, en relevant la profession des chefs de famille et la composition des ménages ; puis on dressa des listes des personnes, des biens et des impôts à payer (les « registres jaunes »).

Au Pérou, les empereurs incas faisaient tenir une véritable comptabilité des personnes et des biens, à l'aide des *quipus*, faisceaux de cordelettes de différentes couleurs (selon la nature de l'objet) comportant des nœuds à plusieurs niveaux : en bas les unités, au-dessus les dizaines, puis les centaines, etc.

Tous les chiffres qui ont été proposés par des auteurs contemporains pour les populations du XV^e siècle résultent donc d'extrapolations plus ou moins prudentes, tentées à partir de données ultérieures ou d'évaluations fondées sur l'étendue de surfaces occupées auxquelles on applique des coefficients différents selon que l'économie reposait sur la chasse, l'élevage, la culture extensive, la riziculture, etc.

Quant aux facteurs démographiques — mortalité, nuptialité —, leur connaissance est un peu plus assurée, car ils n'ont évolué que fort lentement, et les témoignages dont nous disposons pour les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, ainsi que les calculs des « arithméticiens politiques » (les premiers démographes) pour l'Europe permettent de proposer des hypothèses raisonnables sur les régimes démographiques du passé. Bien évidemment, l'extraordinaire variété des structures familiales et des coutumes matrimoniales faisait de la carte anthropologique du monde une mosaïque riche en couleurs, mais la nécessité de vivre et de survivre traçait les limites du possible : partout la mortalité était si forte qu'aucun régime démographique n'était viable s'il n'assurait pas, en dernière analyse, la reproduction des générations. Des équilibres subtils s'étaient donc établis au cours des siècles, chez tous les peuples, entre le défi de la mort et la réponse de la vie. C'est la rupture de ces équilibres qui allait provoquer, après les Grandes Découvertes, les désastres démographiques que nous étudierons pour l'Amérique latine et l'Afrique.

Le peuplement du monde en 1500

La population mondiale (carte 1), qui était probablement passée de 5 à 250 millions d'habitants au cours de la « révolution néolithique » (Biraben, 1979), avait plafonné au haut Moyen Âge. Elle aurait atteint 400 millions vers 1200 et 431 millions en 1300. Pour la fin du XV^e siècle, J. P. Durand propose 490 millions d'habitants, J. N. Biraben 461 millions, et C. Mac Evedy et R. Jones 425 millions.

<i>Continent</i>	<i>Population</i>	<i>Notes</i>
Europe	81 millions	Dont 15 pour la France dans ses limites actuelles, 12 pour la Russie, 10 pour l'Italie, 9 pour l'Allemagne, un peu moins de 2 pour la péninsule Ibérique, 5 pour les îles Britanniques
Asie	280 millions	Dont 110 en Chine et 105 aux Indes
Afrique	46 millions	Dont 38 pour l'Afrique noire, évaluation contestée parce que contestable
Amériques	14 millions	Dont 8 pour l'Amérique latine, certains auteurs allant jusqu'à 80 millions pour l'Amérique centrale
Océanie	2 millions	

Figure 1 Population par continent, vers 1500 (Source : C. MacEvedy and R. Jones, 1978).

Ce classement par continent ne donne qu'une image très imparfaite de la répartition de la population mondiale, car certaines parties des continents sont déjà très peuplées alors que d'immenses étendues restent encore vides : les densités de la population apparaissent comme extraordinairement variables, allant de 100 habitants au kilomètre carré — voire plus — dans certains deltas d'Extrême-Orient à 1 habitant au kilomètre carré — peut-être moins — dans les forêts équatoriales et les déserts subtropicaux. Une analyse purement géographique montre l'existence de trois grands foyers de peuplement :

- le subcontinent indien (100 millions d'hommes environ), correspondant à peu près à ce qu'on a appelé la « civilisation du riz » ;
- la Chine (de 120 à 150 millions d'habitants, selon Michel Cartier), correspondant à la « civilisation du mil » ;
- l'Europe occidentale et les pays méditerranéens (de 75 à 80 millions d'hommes), correspondant à la « civilisation du blé ».

Quant au quatrième foyer (la « civilisation du maïs », en Amérique centrale), il semble douteux qu'il ait pu nourrir plus de 30 millions d'habitants.

Des 23 villes mondiales qui dépassent alors 100 000 habitants (Chandler et Fox, 1974), 22 sont situées dans les trois grands foyers de peuplement ou à proximité immédiate (carte 3) :

- 6 aux Indes (Vijayanagar aurait eu à cette époque 500 000 habitants) et au Siam (Ayutia) ;
- 8 en Chine (avec 672 000 habitants, Beijing est alors la plus grande ville du monde) et en Corée (Séoul) ;
- 4 en Europe occidentale (Paris, Naples, Venise et Milan) ;
- 4 dans le monde méditerranéen musulman (Constantinople, Andrinople, Le Caire et Fez).

On pourrait d'ailleurs rattacher à ce groupe Tabriz (250 000 habitants).

Cette polarisation du peuplement humain est probablement très ancienne : selon J. N. Biraben (1979), la population cumulée de la Chine, du subcontinent indien et de l'Europe (sans les territoires naguère soviétiques) aurait constitué 58 % du total mondial au début de l'ère chrétienne, 46 % en l'an 500, 50 % en l'an 1000 et 53 %¹ en l'an 1500 en dépit des ravages provoqués au XIV^e siècle par la peste noire.

Dans cette concentration au nord du tropique du Cancer, il faut probablement voir, comme le suggère MacNeill (1976), la conséquence d'une migration très ancienne qui aurait amené de petits groupes d'hominins à s'échapper du berceau africain et à s'aventurer dans les zones tempérées de l'hémisphère Nord, où ils auraient proliféré « comme des souris dans une grange ». Pourtant, cette prolifération est relativement récente : de 33000 à 6000 av. J.-C., le total de la population mondiale est resté voisin de 5 millions : c'est la « révolution néolithique » qui l'a porté à 250 millions environ au début de l'ère chrétienne.

Carte 1 Popula-
tion mondiale en
1500.



Carte 2 Popula-
tion mondiale en
1800.



Les variations du climat et leurs conséquences

La révolution néolithique a été rendue possible par le réchauffement général du climat. Entre 73000 et 28000 av. J.-C. environ, la Terre a connu une période de refroidissement (glaciation dite de Würm dans les Alpes, du Wisconsin aux États-Unis) : d'énormes calottes de glace se sont formées autour des pôles et sur les hautes montagnes, et le niveau des mers a baissé de 100 mètres au moins. Les grandes plaines d'Asie, d'Europe et d'Amérique du Nord étaient alors couvertes d'une maigre steppe (toundra) où erraient des troupeaux de grands mammifères (bisons, aurochs, mammoths, etc.) ; la chasse constituait alors la seule activité possible pour les hommes du paléolithique, mais elle n'autorisait que des densités de population très faibles.

Le réchauffement progressif du climat aboutit à une modification radicale de la flore et de la faune, qui prit l'homme au dépourvu. La disparition ou du moins la raréfaction des grands mammifères l'obligea à chercher de nouvelles ressources (pêche, cueillette, petit gibier) ; le mésolithique (de 10000 à 5000 av. J.-C.), avec son climat chaud et humide, fut d'abord pour lui une période difficile. On sait comment il releva victorieusement ce défi : par la mise au point de l'élevage et l'invention de l'agriculture. Avec ces nouvelles techniques, il devint sédentaire. Au début du XVI^e siècle, les nomades ne constituaient plus qu'un pourcentage très faible (moins de 5 %) de la population mondiale. Le fait dominant était alors la stabilité des aires culturelles, des grandes religions et des États.

Pourtant, dans ce cadre général de phase interglaciaire, il y eut des fluctuations climatiques mineures. Paradoxalement, grâce à l'étude des tourbières, à l'analyse des restes végétaux par la datation au carbone 14 et à la dendrologie (croissance annuelle mesurée par l'épaisseur des anneaux sur les troncs d'arbres coupés), nous sommes mieux renseignés sur l'histoire du climat pendant l'Antiquité et le Moyen Âge que sur celle de la population elle-même (Le Roy Ladurie, 1967). Nous savons ainsi qu'il y a eu un épisode chaud de 800 à 1160 apr. J.-C., ce qui a permis aux hommes de s'installer aux limites extrêmes de l'œkoumène, puis un refroidissement sensible au XIV^e siècle. Vers 1500, on est revenu à peu près à la situation antérieure, mais un demi-siècle plus tard commence le « petit âge glaciaire », qui se prolongera jusqu'en 1870 et aura des conséquences catastrophiques pour les établissements humains les plus exposés : Islande, Groënland², Grand Nord scandinave, montagnes et hauts plateaux de l'Europe occidentale.

Dans ces pays, ce sont moins les hivers rigoureux (comme celui de 1709) qui sont redoutables que les étés trop frais pour permettre aux moissons de mûrir, ou trop pluvieux pour que les plantes puissent résister à la moisissure et aux insectes. Les famines redeviennent fréquentes au XVI^e et au XVII^e siècle. De nombreux villages doivent être abandonnés en Scandi-

navie, en Écosse et dans les Alpes. On assiste en outre à une descente des glaciers particulièrement spectaculaire au XVII^e siècle : dans les Alpes, par exemple, cette « crue glaciaire » qui s'étale de 1590 à 1850, avec des maxima en 1600–1610, 1640–1643 et 1678–1680, met en péril certains villages. Il existe des observations concordantes pour la Scandinavie, l'Islande et l'Alaska. En outre, cette progression des glaciers correspond à une période de dessèchement en Arizona, au Colorado et en Californie. Ceci amène à penser que le « petit âge glaciaire » observé en Europe correspond à une modification dans l'environnement de la planète.

Certains spécialistes ont mis ces changements en rapport avec la structure de la circulation atmosphérique : alors qu'aujourd'hui (comme probablement au Moyen Âge) prédomine un système de circulation lent et contracté autour du pôle qui permet à l'air tropical de pénétrer profondément dans les régions septentrionales et de les réchauffer, les XVII^e et XVIII^e siècles auraient été caractérisés par un flux d'ouest très rapide et s'épanouissant vers les régions méridionales ; celles-ci auraient été alors plus fraîches et plus humides, tandis que, plus au nord, un régime anticyclonique aurait fait régner un climat sec et froid. Or, cette hypothèse ne fait que déplacer le problème : comment expliquer, en effet, cette transformation de la circulation atmosphérique ? En outre, elle se heurte à une objection majeure : la progression des glaciers implique non seulement des étés frais (qui limitent leur fonte), mais surtout d'abondantes chutes de neige. Enfin, les chroniques de cette époque mentionnent, dans l'Europe du Nord-Ouest, nombre de printemps et d'étés très pluvieux.

Il est possible qu'il faille mettre en cause l'activité solaire : on a repéré pour celle-ci un cycle de 11 ans, mais elle comporte probablement des cycles de plus longue durée ou, du moins, des fluctuations. Or, l'émission de particules atomiques et de rayons ultraviolets n'est pas sans effet sur la vie terrestre, en particulier sur la prolifération des virus et des bactéries. Il se peut que les grandes poussées épidémiques de la fin du XVII^e siècle aient un rapport avec la réduction du rayonnement ultraviolet mise en évidence pour la période 1665–1715 et connue sous le nom de « minimum de Maunder ».

Toutefois, comme la durée du « petit âge glaciaire » excède de beaucoup celle du minimum de Maunder, l'explication est certainement beaucoup plus complexe : il faut faire intervenir la possibilité de modifications dans la composition de l'atmosphère.

Les grandes éruptions volcaniques ont un impact significatif sur le climat, en partie à cause des cendres rejetées dans la troposphère, en partie par l'émission massive (plusieurs dizaines de millions de tonnes) de gaz sulfureux ; celle-ci provoque la formation d'un nuage d'aérosols constitué de milliards de milliards de gouttelettes d'acide sulfurique ; ce nuage renvoie une partie du

rayonnement solaire et provoque ainsi un refroidissement sensible des basses couches de l'atmosphère et de la surface terrestre. Pour la période qui nous intéresse, l'éruption du Laki (1783), par exemple, couvrit toute l'Islande d'une brume bleuâtre qui s'étendit finalement sur toute l'Europe et jusqu'en Chine, faisant chuter les températures moyennes de 1,5 °C pendant plusieurs années et compromettant les récoltes. Toutefois, les éruptions volcaniques sont des phénomènes accidentels, et il est improbable qu'elles puissent expliquer autre chose que des variations conjoncturelles du climat, certainement pas en tout cas un épisode aussi long que le « petit âge glaciaire ».

La mort omniprésente et les mécanismes régulateurs

Bien entendu, nous ne disposons, pour aucun des groupes humains qui vivaient à cette époque, de la moindre table de mortalité³, mais les chroniqueurs ont consigné, du moins en Chine et en Europe, le souvenir d'innombrables catastrophes dont la plus spectaculaire et la plus récente fut la peste noire de 1347. Après avoir emporté un quart ou un tiers de la population européenne, elle revint à maintes reprises (1359, 1369, 1382, etc.) et finit par s'installer à l'état endémique. Elle continua à sévir en Europe occidentale jusqu'en 1670⁴, en Europe orientale jusqu'en 1879 et dans le reste du monde jusqu'à nos jours (Biraben, 1975–1976).

Symbolisées par les cavaliers de l'Apocalypse, maladie, guerre et famine frappaient presque toujours de concert. La guerre, avec son cortège de massacres, impressionnait les chroniqueurs, mais, comme les effectifs engagés étaient faibles, sa part dans la mortalité générale restait modeste : Tamerlan lui-même a fait beaucoup moins de victimes que la peste noire. En dernière analyse, c'est surtout parce qu'ils contribuaient à disséminer les microbes que les mouvements des troupes étaient meurtriers. La famine pouvait faire des ravages épouvantables — elle en fera surtout au XVII^e siècle, quand le refroidissement des étés laissera sans ressources alimentaires les hommes aventurés aux limites de l'œkoumène —, mais, dans les pays tempérés, il fallait presque toujours une grosse épidémie pour transformer une « cherté » (pénurie alimentaire se traduisant par une hausse des prix) en « mortalité ». Par contre la maladie, même lorsqu'elle était seule à agir, était immanquablement meurtrière. Elle tuait jour après jour, emportant environ la moitié d'une génération avant qu'elle ait pu atteindre l'âge adulte. Elle tuait aussi par grands coups, fauchant subitement de 10 à 15 % de la population d'un village, d'une ville ou d'une région.

Plus que la sous-alimentation, c'étaient surtout l'absence d'hygiène, la promiscuité et l'entassement qui provoquaient les épidémies. Aussi observe-t-on alors, dans toutes les grandes villes, une surmortalité telle que le remplacement des générations n'y est jamais assuré en permanence. Les villes ne se

maintiennent démographiquement que grâce à l'afflux de jeunes gens venus des campagnes. Finalement, c'est la compensation entre un léger excédent rural et une nette sous-reproduction urbaine qui explique le niveau modeste des taux d'urbanisation.

Cet équilibre précaire entre villes et campagnes n'est que l'aspect le plus visible des mécanismes régulateurs qui permettaient aux populations du passé de se maintenir en dépit des catastrophes qui les décimaient périodiquement. Pour survivre, tous les groupes humains devaient être dotés d'institutions, de coutumes et de modèles de comportement aptes simultanément à limiter leur expansion et à assurer leur reconstitution après les crises. Sinon, ils étaient exposés soit à s'éteindre, soit à exploser (et donc, en ce cas, à entrer en conflit avec leurs voisins). Ce sont ces institutions et ces modèles que Malthus essaiera de répertorier juste à la fin de notre période, dans son second *Essai sur le principe de population* (1803), pour justifier la théorie générale qu'il avait conçue dans son premier *Essai* (1798), en distinguant freins répressifs (guerre, esclavage, abandon d'enfants) et freins préventifs (avortement, infanticide, polygamie, retard du mariage).

Cet équilibre relatif des groupes humains se traduisait, à l'échelle du globe, par une extraordinaire stabilité : en trois siècles, la population mondiale n'avait gagné qu'une soixantaine de millions d'habitants, ce qui correspond à une progression annuelle d'à peine 0,5 %. On peut donc admettre, pour l'ensemble de la planète, l'hypothèse d'une population stationnaire, avec des taux de natalité et de mortalité voisins de 40 ‰ et des espérances de vie comprises entre 20 et 30 ans.

C'est pourquoi les migrations jouaient alors un rôle si réduit ; elles consistaient surtout en des mouvements cycliques dans un espace habituel ou en des passages de la campagne à la ville proche ; à l'échelle internationale, elles restaient insignifiantes, ce qui contribuait à la stabilité biologique, démographique, économique et sociale du monde. Cet état d'équilibre, à peine troublé par la conquête ottomane, allait être profondément perturbé aux temps modernes par l'expansion européenne. De ce point de vue, l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique (1492) marque une étape décisive, mais, en 1500, personne ne pouvait en prévoir encore les conséquences.

LE MONDE EN 1800

En 1800, la connaissance des faits démographiques a fait un immense progrès.

Les événements démographiques sont correctement enregistrés dans presque tous les pays d'Europe occidentale et commencent à l'être dans les colonies (fig. 2 et carte 2).

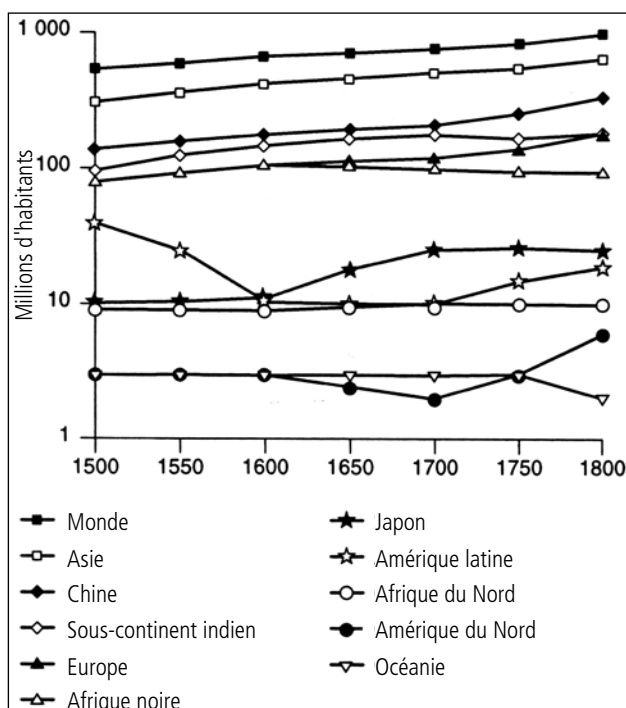


Figure 2 Évolution de la population dans plusieurs régions du monde de 1500 à 1800.

En principe, ce sont les autorités religieuses qui procèdent à cet enregistrement, lors de l'administration des sacrements ou des formalités de sépulture, mais l'État cherche à le réglementer et à le contrôler, surtout dans les pays protestants (Angleterre, 1538; Suède, 1736) et en France, où le gouvernement finit par exiger la tenue et le dépôt d'un second exemplaire du registre et où l'état civil est laïcisé en septembre 1792.

Des résumés du mouvement de la population sont établis et publiés pour certaines villes (Paris, 1670) et même pour des États entiers (Brandebourg, 1685; Suède, 1749; France, 1772), mais on n'en est encore qu'aux balbutiements de la statistique.

De même, si la pratique des dénombrements de feux s'est généralisée (Dupâquier et Dupâquier, 1985), les seuls recensements dignes de ce nom au XVIII^e siècle sont ceux du Cap (1700), du Japon (1721), de la Suède (1729), de la France révolutionnaire (1791 et 1793) et de la République batave (1795). En Chine au contraire, le système des recensements s'est dégradé, et l'administration ne s'intéresse plus qu'à la fraction corvéable de la population.

Carte 3 Grandes
villes du monde
en 1500



Carte 4 Grandes
villes du monde
en 1800



Le plus remarquable est la constitution d'une science de la population, l'arithmétique politique, dont les pères fondateurs sont John Graunt, auteur des « Observations naturelles et politiques... sur les bulletins de mortalité » de la ville de Londres (1662), et William Petty, auteur de plusieurs essais d'arithmétique politique. Presque simultanément, Leibniz, les frères Huygens et Halley conçoivent la table de mortalité, à la faveur des progrès du calcul des probabilités (Dupâquier et Dupâquier, 1985).

Le peuplement du monde en 1800

En 1800, la population mondiale atteignait vraisemblablement, selon J. N. Biraben, 954 millions d'habitants. Ceci implique un gain de 493 millions (+ 107 %) en trois siècles, mais à un rythme très différent : + 25 % au XVI^e siècle, + 18 % au XVII^e et + 40 % au XVIII^e.

Pour la fin de la période, C. MacEvedy et R. Jones s'en tiennent à 900 millions, dont 180 pour l'Europe (+ 122 %), 625 pour l'Asie (+ 123 %), 70 pour l'Afrique (+ 52 %), 24 pour l'Amérique (+ 71 %) — dont moitié en Amérique du Sud — et 2,5 pour l'Océanie. Ces évaluations doivent être acceptées avec prudence : il est probable qu'il y a eu non pas croissance mais diminution de la population de l'Amérique et de l'Afrique au cours de la période.

Nous sommes mieux renseignés pour l'Europe : avec 36 millions d'habitants, la Russie serait devenue la première puissance démographique du continent, ce qui, en un temps où c'était encore le nombre des sujets qui faisait la force des rois, explique son apparition au rang des grands États. La France vient en deuxième position, bien que sa population, dans le cadre des frontières actuelles, ait seulement doublé (de 15 à 30 millions). Celle des îles Britanniques aurait plus que triplé (de 5 à 16 millions), celle de l'Allemagne aurait doublé (de 9 à 18 millions), celle de l'Italie (de 10 à 19 millions) et des États ibériques (de 8 à 14 millions) aussi, à peu de chose près. Bref, une croissance prodigieuse, se situant pour l'essentiel au XVIII^e siècle (23 % au XVI^e siècle, 20 % au XVII^e, 50 % au XVIII^e).

Le plus frappant est que la part dans la population mondiale des trois ensembles définis précédemment — subcontinent indien, Chine, Europe hors territoires soviétiques — a considérablement augmenté, atteignant presque 69 %. C'est qu'ils ont gagné à eux seuls 410 des 493 millions d'hommes supplémentaires⁵.

À l'exception de Mexico, de Srinagar (Afghanistan) et de Surakarta (Malaisie), c'est sur leur territoire ou dans leur aire d'influence immédiate que se situent encore toutes les grandes villes. Elles sont maintenant 64 à dépasser le seuil de 100 000 habitants, dont 21 en Chine, 20 en Europe non musulmane, 16 aux Indes et 6 dans l'Islam méditerranéen. Avec 1 100 000

habitants, Beijing reste la première agglomération mondiale, mais Londres, qui en compte 861 000, tend à lui ravir cette place.

L'expansion européenne

L'essor des grandes villes européennes (4 en 1500, 20 en 1800) traduit à la fois le dynamisme démographique du Vieux Continent et les transformations de son économie : la part des secteurs secondaire (industrie) et tertiaire (services) dans la population active ne cesse de s'y renforcer, atteignant probablement le tiers du total dans l'Europe du Nord-Ouest et même la moitié en Angleterre (carte 4).

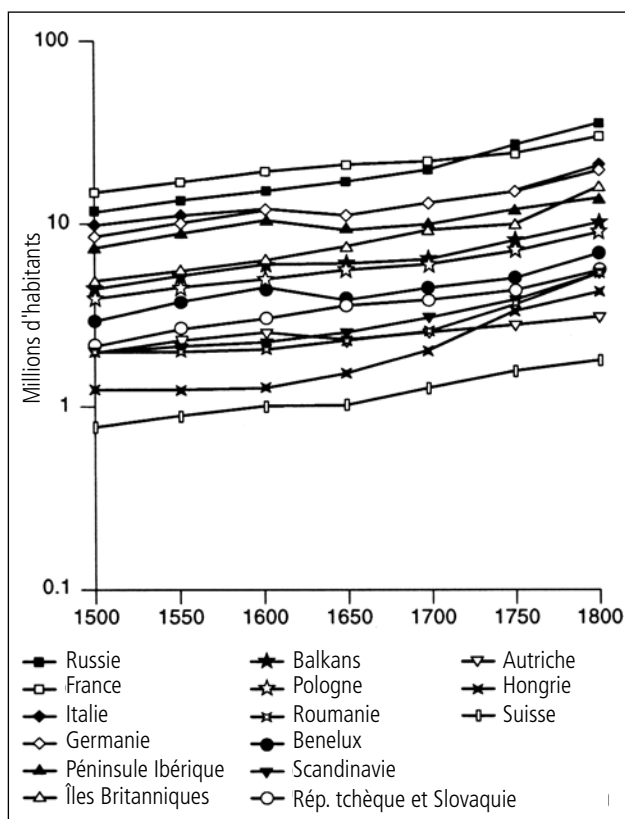


Figure 3 Croissance démographique en Europe entre 1500 et 1800 (à l'intérieur des frontières actuelles).

C'est vers 1800 que le taux moyen annuel de croissance démographique de l'Europe, alors voisin de 5 %, dépasse celui de l'Asie. Celui des deux Amériques est plus fort encore — probablement 10 % —, mais il s'agit, là aussi, d'une population d'origine européenne, du moins pour une part.

En effet, les grandes migrations intercontinentales, si caractéristiques du XIX^e siècle, n'avaient pas commencé, mais on trouvait déjà des colonies d'Européens sur presque tous les continents :

- 5 millions environ en Amérique du Nord ;
- 3 millions au moins en Amérique latine ;
- 1 million probablement en Asie (Sibérie, Indes, Indonésie) ;
- 100 000 peut-être en Afrique ;
- 10 000 en Océanie (Australie).

Ainsi, la part des Européens dans le total mondial a pu passer en trois siècles de 16 à 21 % environ : c'est l'un des phénomènes majeurs de l'Histoire.

Cette expansion a d'abord été le fait de l'Europe du Nord-Ouest⁶ et, surtout, de l'Europe de l'Est : au début du XVI^e siècle, la population cumulée des territoires formant aujourd'hui la Russie d'Europe, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la Roumanie était sensiblement égale à celle des trois péninsules méditerranéennes, avec 23 millions d'habitants environ de part et d'autre. À la fin du XVII^e siècle, la première avait crû de 170 % et représentait désormais le tiers du total européen ; la seconde, malgré une progression de 90 %, ne formait même plus le quart du total.

Dans le détail, si l'on calcule les taux de croissance démographique des principaux États européens au XVIII^e siècle, on trouve le classement suivant : possessions des Habsbourg et Empire des tsars⁷, ainsi que Royaume-Uni (73 %), Suède (67 %), Saint Empire romain germanique (45 %), Espagne (43 %), France (35 %). La population néerlandaise est restée presque stagnante, ainsi que celle de l'Empire ottoman dans son ensemble (24 millions).

Les systèmes démographiques

Pour la plupart des continents, nous ne disposons d'aucune précision chiffrée sur le niveau de la mortalité et de la fécondité, et nous n'avons toujours que des idées très vagues sur les régimes démographiques. Nous sommes un peu mieux renseignés pour l'Amérique latine et les jeunes États-Unis d'Amérique. Enfin, nous saisissons très bien, grâce à la reconstitution intégrale des familles faite au Département de démographie de l'Université de Montréal, les comportements des Canadiens français (Charbonneau, 1975). Ce sont eux qui vont nous servir d'introduction à l'analyse des systèmes démographiques européens, qui sont bien connus pour la France (Dupâquier, 1988),

l'Angleterre (Wrigley et Schofield, 1981) et la Suède, ainsi que pour des paroisses isolées en Allemagne, Suisse, Italie et Espagne (Flinn, 1981).

En Nouvelle-France, pour les habitants nés au XVII^e siècle, l'espérance de vie à la naissance était de 35,5 ans, mais, au cinquième anniversaire, elle dépassait 44 ans. Ce paradoxe apparent s'explique par l'énorme mortalité dans la petite enfance : sur 1 000 nouveau-nés, 789 seulement survivaient au premier anniversaire et 715 quatre ans plus tard. En revanche, pour ces derniers, la chance de parvenir au seuil du troisième âge (60 ans) n'était pas négligeable : 267 avaient l'occasion de célébrer leur soixantième anniversaire, et 155 leur soixante-dixième. De 5 à 40 ans, la mortalité était relativement faible. Ainsi, la notion d'espérance de vie apparaît comme particulièrement trompeuse pour les populations du passé ; elle dissimule la double réalité d'un énorme pic de décès dans la petite enfance (285 ‰) et d'un second pour la tranche d'âge des 55–74 ans (224 ‰). Finalement, 6 naissances environ sur 10 apparaissent comme « utiles », c'est-à-dire susceptibles de produire un adulte apte lui-même à se reproduire.

Nous n'avons pas de table de mortalité analogue pour les Canadiens nés au XVIII^e siècle, mais il est probable que, vers 1800, leur durée de vie moyenne approchait de 40 ans. Elle était alors voisine de 35 ans en Suède, en Norvège et en Angleterre, et de 30 ans en France⁸.

Ces écarts entre pays européens résultaient essentiellement des niveaux de la mortalité infantile. Calculé pour 1 000 naissances vivantes, le quotient correspondant aurait été de 211 au Canada (au début du siècle), de 227 en Suède (vers 1757), de 225 en Finlande (1751–1790) et au Danemark (26 paroisses rurales), de 270 en France, de 264 à Genève, de 273 en Espagne et de 161 seulement en Angleterre. On voit ainsi se dessiner une opposition entre l'Europe du Nord, où les quotients sont inférieurs à 250 ‰, et l'Europe du Sud, où ils dépassent presque toujours ce niveau. Sur ceux de l'Europe de l'Est, on ne sait rien, mais probablement étaient-ils supérieurs encore.

Ce massacre des innocents nous apparaît comme effrayant — il dépasse tout ce qu'on peut observer dans les pays les plus misérables en cette fin du XX^e siècle —, mais c'est un contresens historique que de l'interpréter comme traduisant une absence d'amour maternel. Il s'explique à la fois par les difficultés de la grossesse et de l'accouchement et par le mode d'alimentation des enfants. En effet, les mères travaillaient dur jusqu'au dernier moment, et beaucoup de bébés, nés prématurément, mouraient dans les jours ou les semaines qui suivaient. En outre, il existait dans certains groupes humains (en Bavière, par exemple) des préjugés contre l'allaitement maternel, d'où recours à l'allaitement artificiel et la fréquence des dysenteries. Enfin, dans d'autres pays (surtout la France), les femmes riches et les citadines en général avaient l'habitude de confier leurs enfants à des nourrices, ce qui se traduisait par une surmortalité qui nous semble aujourd'hui évidente, mais dont les contemporains n'avaient pas clairement conscience.

La mort frappait surtout à la fin de l'été (maladies intestinales, fréquentes en Europe de l'Est et dans les pays méditerranéens) et de l'hiver (maladies pulmonaires, souvent fatales aux vieillards). Pour la Finlande, où les causes de décès ont été analysées par O. Turpeinen⁹, le fléau le plus redoutable est la variole (369 décès pour 100 000 habitants), suivi du typhus (318), de la tuberculose pulmonaire (232) et de la coqueluche (194). À Londres, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la variole tue 101 038 personnes; elle frappe tous les ans, avec un paroxysme quinquennal (1752, 1757, 1763, 1768, 1772, 1781, 1796). Ce retour régulier du fléau s'explique probablement par le développement d'une immunité après chaque épidémie dans une partie de la population, avant que la natalité n'ait produit une nouvelle génération sensible au fléau. Ainsi, la variole apparaît aux contemporains comme une maladie de la petite enfance, alors qu'elle est tout aussi redoutable pour les adultes non immunisés¹⁰. Quand elle atteint pour la première fois l'Islande, en 1707, elle y fait des ravages épouvantables dans toutes les classes d'âge. C'est pourquoi la vaccination, mise au point par Jenner en 1794, juste à la fin de la période étudiée, devait jouer un rôle déterminant dans le recul de la mortalité: à Londres, par exemple, le nombre annuel des victimes allait tomber de 2 020 (moyenne 1750–1799) à 1 375 dans la première décennie du XIX^e siècle et à 833 dans la deuxième.

Il faut insister aussi sur la variabilité de la mortalité d'une année à l'autre. En France, par exemple, le nombre annuel des décès enregistrés pour la période 1740–1789 est en moyenne de 857 000, mais il peut tomber à 677 000 (1751) et s'élever à 1 077 000 (1779). En Angleterre, pour la même période, la valeur moyenne est de 174 500, mais les années extrêmes donnent 138 500 (1744) et 220 000 (1741); en Suède, la moyenne est de 55 100, avec un minimum de 39 693 (1745) et un maximum de 105 139 (1773).

Les grandes crises démographiques sont presque toutes d'origine épidémique (Charbonneau et Larose, 1979), mais la guerre et la famine peuvent les étendre et les aggraver considérablement, par exemple en Finlande de 1788 à 1791 (105 863 décès en 4 ans, au lieu de 72 192 au cours des 4 années précédentes), ou en Islande en 1784¹¹.

Cette mortalité redoutable est compensée par une fécondité très forte, au moins dans le cadre du mariage. Bien entendu, ce n'est que dans des cas exceptionnels que les femmes peuvent avoir un enfant chaque année: dans le passé, les intervalles entre les naissances sont de l'ordre de 2 ou 3 ans, en fonction de la durée de l'allaitement, et ils s'allongent même sensiblement en fin de période féconde. La figure 4 illustre la façon dont s'échelonnent les taux de fécondité légitime calculés pour un grand nombre de paroisses, d'après la méthode de reconstitution des familles en fonction de l'âge de la mère (Flein, 1981).

Pays	Âge de la femme					Descendance théorique après 20 ans
	20 -24	25 -29	30 -34	35 -39	40 -44	
Canada français	511	479	478	413	218	12,76
Belgique	494	476	385	313	204	9,36
France	496	459	400	309	148	9,06
Allemagne	474	456	379	311	180	9,00
Genève	494	451	356	254	115	8,35
Angleterre	437	393	301	239	164	7,67
Scandinavie	410	362	300	225	122	7,10

Figure 4 Nombre annuel moyen de naissances pour 1 000 femmes mariées au XVIII^e siècle (Source : Flinn, 1981).

On voit que les taux se réduisent avec l'âge, mais très progressivement. La baisse qu'on observe après 35 ans s'explique par l'approche de la ménopause plutôt que par une volonté délibérée de limiter la taille de la famille. Chez les Canadiennes, la proportion de couples qui cessent d'avoir des enfants après le trente-cinquième anniversaire de la femme ne dépasse pas 9 %. En Europe, elle est plus élevée, peut-être parce que les maladies gynécologiques y sont plus fréquentes, mais les âges moyens à la dernière maternité restent très élevés : plus de 40 ans en Belgique et en Allemagne, 39 en France, 38 en Angleterre.

Avec les descendance théoriques¹² calculées dans le tableau de la figure 4, toutes les populations citées auraient dû être en pleine expansion. Même avec la terrible mortalité infantile et enfantine de l'époque, il y aurait eu, en l'espace d'une génération, doublement des Français et quadruplement des Canadiens. Si la croissance en est restée à des taux bien plus modestes, c'est que quatre facteurs ont contribué alors à limiter la reproduction :

- une mortalité féminine non négligeable aux âges féconds. Le risque de décéder en couches est compris entre 1 et 1,5 %, mais, au bout de 7 accouchements, il s'élève à près de 10 % ;
- une fréquence assez élevée du veuvage. Compte tenu des différences d'âge entre mari et femme, une femme mariée à 25 ans risque, dans 30 % des cas, de perdre son mari avant le vingtième anniversaire de son mariage¹³ ;
- un taux de célibat relativement élevé. Même au Canada, où la nuptialité est très forte, la fréquence du célibat définitif dépasse 6 % ; en Europe occidentale, elle atteint parfois le double ; or, la fécondité des célibataires est très basse, en raison de la réprobation qui pèse sur les naissances illégitimes¹⁴ ;

— un âge au mariage tardif. Nulle part en Europe occidentale, sauf dans quelques familles nobles, on ne pratique le mariage pubertaire. Dans le reste du monde, 80 % environ des filles sont mariées avant 20 ans ; ici, 20 % seulement. Même au Canada français, où les filles sont très demandées, leur âge moyen au premier mariage, vers 1700, est de 22 ans (celui des garçons est de 27,7). En Angleterre, en Suède, en Allemagne et en Belgique, il tourne autour de 25 ans et tend à s'élever au cours du siècle.

Ce retard de l'âge au mariage semble être un phénomène d'origine culturelle, mais il tend à augmenter encore en fonction de l'encombrement du marché matrimonial. Il provoque une réduction considérable de la natalité puisque la période féconde des femmes est ainsi amputée d'une dizaine d'années. C'est vraiment, selon le mot de P. Chaunu, « l'arme contraceptive de l'Europe classique ».

Il ne peut d'ailleurs se comprendre que replacé dans un système plus vaste, associant des impératifs religieux (pas de conception hors mariage), des modèles de structures familiales (à chaque couple doit correspondre un foyer) et des pouvoirs économiques (la répartition de la propriété permet-elle la création de nouvelles exploitations ?). Ainsi, dans les vieilles civilisations agraires de l'Europe occidentale, la notion de tenure joue un rôle analogue à celui de territoire dans les sociétés animales. Les jeunes sont privés du droit d'avoir des relations sexuelles tant qu'ils n'ont pas hérité de leurs parents, ou amassé, comme domestiques, un pécule suffisant pour pouvoir s'établir à leur compte.

Au contraire, en Europe orientale, la cohabitation des générations ne pose pas de problème : il y a des terres en abondance, et les grands propriétaires sont toujours disposés à les concéder à de nouveaux couples, afin d'accroître le nombre de leurs serfs. Les filles peuvent donc se marier très jeunes, et, malgré une mortalité qu'on devine très forte, la population augmente plus vite que dans les vieux États de l'Europe occidentale¹⁵.

Il reste tout de même trois énigmes à résoudre : pourquoi la croissance démographique s'accélère-t-elle au XVIII^e siècle aussi bien en Europe qu'en Amérique du Nord et en Chine ? Pourquoi l'Amérique latine a-t-elle perdu la moitié de ses habitants entre 1500 et 1800 ? Pourquoi l'Afrique noire est-elle à la traîne ?

LES FACTEURS DE CHANGEMENT

Comme on l'a vu, certains États européens (Pays-Bas, Islande) n'ont guère progressé au XVIII^e siècle, le Japon non plus ; mais la seule région du monde à avoir reculé au cours des trois siècles étudiés est l'Amérique centrale et du Sud.

Le drame des Indiens d'Amérique

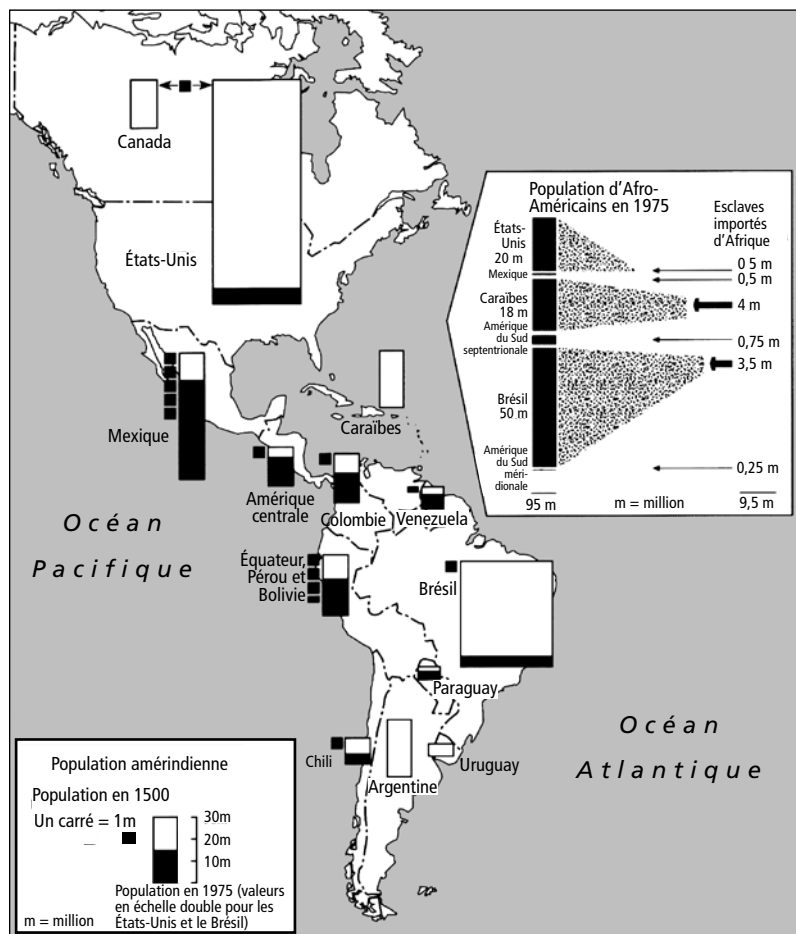
Les Indiens d'Amérique descendaient de petits groupes d'hommes qui avaient pu franchir le détroit de Béring, puis se glisser entre le glacier des Rocheuses et la côte, grâce à la baisse du niveau marin provoqué par les glaciations. Les premiers, venus 40 000 ans environ avant notre ère, s'étaient d'abord établis en Californie, où ils avaient proliféré. Ils avaient ensuite franchi l'isthme de Panama et gagné l'Amérique du Sud. D'autres, passés par un corridor libre de glaces entre les Rocheuses et le bouclier canadien, s'étaient répandus dans les grandes plaines de l'Amérique du Nord vers 12000 av. J.-C. À une époque relativement récente, de grands royaumes s'étaient constitués au Mexique, en Amérique centrale et sur les plateaux andins (carte 5).

Combien étaient-ils ? On ne le saura sans doute jamais. Les évaluations vont de 12 millions à 80 millions, ce dernier chiffre étant probablement trop fort car fondé sur le potentiel démographique autorisé par la culture du maïs. Nous nous en tiendrons donc à celui proposé par le Dr Biraben : 39 millions en 1500.

Ces populations, complètement coupées du reste de l'humanité, avaient un patrimoine génétique réduit ; leur sang ne comportait pas les anticorps qui s'étaient développés, par sélection, dans celles du Vieux Monde. Aussi le contact avec les Européens a-t-il eu, sur elles, des effets désastreux. Pour expliquer leur effondrement démographique, on a évoqué le choc de la conquête, les massacres, le prélèvement du tribut, le travail forcé et même la destruction totale de leur univers culturel, mais ce sont les épidémies qui ont joué un rôle décisif. La variole décime les Aztèques avant même le siège de Mexico par Cortez. On signale de terribles hausses de la mortalité au Mexique en 1521, 1545–1546, 1576–1579, 1585, 1595, etc. Les indigènes parlent de *matlazahuatl*. De quoi s'agit-il ? Probablement de la variole, associée à la rougeole et à toutes sortes de maladies de l'appareil respiratoire : le moindre rhume de cerveau est fatal à l'Indien. Aussi, la population de la Nouvelle-Espagne tombe-t-elle à 7 millions dès 1548, à 2,7 millions vers 1570 et à 1,5 million vers 1600. La récupération ne commence, timidement, qu'au milieu du XVII^e siècle.

Sur les plateaux andins, les épidémies sont moins meurtrières, du moins jusque vers 1720, probablement pour des raisons climatiques ; mais la population de l'Amérique latine, prise globalement, n'est plus que de 10 millions d'habitants environ au XVII^e siècle.

L'implantation de colons espagnols ou portugais n'a que faiblement compensé les pertes de la population indigène : ils n'étaient que 150 000 environ en 1570, mais ils n'ont pas tardé à se multiplier, à la fois par croissance naturelle et par immigration. On estime que, vers 1650, l'Amérique latine aurait pu compter 1 million de Blancs et autant de métis. Avec les Noirs importés d'Afrique, ils constituaient probablement un tiers de la population.



Carte 5 La démographie des Amériques : la contribution amérindienne et africaine à la démographie du continent américain (d'après MacEvedy et Jones, 1978).

La traite des Noirs et ses conséquences

Pour remplacer, dans les plantations et les mines, les Indiens disparus, les Espagnols imaginèrent de faire venir des esclaves d'Afrique. Portugais, Français et Anglais suivirent bientôt leur exemple. Ainsi commença la Grande Déportation, au cours de laquelle 10 millions d'hommes environ passèrent d'Afrique en Amérique.

À vrai dire, la traite des Noirs n'était pas une nouveauté historique. On peut en citer des exemples pour l'Antiquité et le Moyen Âge. Du Sahel et de la Corne de l'Afrique, des circuits transsahariens ont acheminé vers les marchés du Maghreb et du Moyen-Orient, entre le VII^e et le XIX^e siècle, environ 8 millions d'esclaves. Pourtant, c'est le marché américain qui l'emporte à partir de 1650 environ.

Un siècle plus tôt, l'Afrique noire fournissait environ 15 000 esclaves par an, dont 10 000 en provenance des savanes septentrionales — surtout des jeunes femmes, destinées aux marchés arabes —, 2 000 de la côte orientale et 3 000 des régions côtières de l'Ouest — surtout des hommes jeunes destinés au travail dans les mines et les plantations d'Amérique. Jusque vers 1660, les deux premiers courants se maintiennent, tandis que le troisième s'élève progressivement et finit par dépasser les deux autres. Au début du XVIII^e siècle, l'essor de la demande fait quadrupler le prix des esclaves en Afrique, et le nombre moyen annuel des déportés s'élève progressivement jusqu'à atteindre 100 000 par an vers 1780.

Comme le note Luiz Felipe de Alencastro¹⁶, « cette hausse du prix des “pièces” accentue les mécanismes sociaux et les politiques de production d'esclaves en Afrique : on voit s'intensifier les razzias perpétrées par les ethnies guerrières, les enlèvements organisés par des bandes, les pratiques coutumières punissant des délits divers de la peine de captivité ». Le même auteur évalue à 12 millions environ le nombre d'individus capturés en Afrique de l'Ouest (Sénégal, Haute Guinée, baie du Bénin, Côte de l'Or, Loango et, surtout, Angola) de 1700 à 1850. Sur ce nombre, 2 millions auraient péri en Afrique même au cours des opérations, 4 millions auraient été livrés sur place à la captivité domestique, et 6 millions — dont deux tiers d'hommes — transportés outre-mer. Ces prélèvements ont durement éprouvé les populations côtières de l'Afrique occidentale, qui auraient perdu de 3 à 7 millions d'habitants — sur 25 — entre 1730 et 1850.

Au XVIII^e siècle, les pertes subies au cours de la traversée ont été considérables — 20 % en moyenne —, mais les négriers ont pris ensuite des mesures pour réduire la mortalité en mer, moins pour des motifs humanitaires que pour des raisons économiques (les esclaves étaient achetés très cher) ; elle serait tombée à 10 % vers 1750 et à 5 % à la fin du siècle.

Les mystères du décollement démographique

À l'exception de l'Afrique, de l'Asie méridionale et du Japon, la croissance de la population mondiale reprend, comme on l'a vu, au XVIII^e siècle, mais il est très difficile d'en préciser le calendrier parce qu'il ne s'agit pas d'une progression continue : elle est coupée de dures crises démographiques qui en brisent le rythme, par exemple, en Islande en 1707, en Angleterre en

1726–1729, au Mexique en 1736–1737, en France en 1738–1743. Il est évident qu'elle a été plus rapide et plus continue dans la seconde moitié du siècle que dans la première, mais on sait maintenant qu'elle a commencé bien avant 1750, surtout en Chine et en Europe de l'Est.

Sauf en Angleterre, la géographie de cette croissance ne correspond nullement à celle de l'industrialisation. Partout ailleurs, elle a précédé les changements économiques qualifiés abusivement de «révolution agricole». C'est même sans doute la pression démographique qui a contraint les paysans européens à mieux cultiver la terre et à étendre les défrichements. En effet, si les moyens de subsistance avaient augmenté avant la population, l'offre l'aurait emporté sur la demande, et le prix du grain se serait orienté à la baisse. Or, on assiste au contraire à une hausse générale des prix après 1760. Du coup, les producteurs font de gros profits, ce qui les incite à investir, à mieux soigner leurs champs, à stocker les grains et à les vendre ailleurs. Par ailleurs, la vie des petites gens devient plus difficile : ils cherchent à limiter leurs achats en faisant pousser, dans leurs jardins, des cultures de substitution (maïs, pommes de terre, légumes). Ainsi, l'agriculture progresse de toutes parts sous l'effet de la pression démographique. Ce n'est pas l'innovation technique qui brise le cadre étroit de la reproduction paysanne, mais l'élargissement des besoins qui suscite l'innovation technique.

En Angleterre seulement, l'industrialisation, plus avancée qu'en aucun autre pays au monde, a pu jouer le rôle de moteur de l'expansion démographique. Le développement des secteurs secondaire et tertiaire offre aux jeunes gens l'occasion de s'établir et de fonder un foyer sans attendre un long apprentissage ou la constitution d'un pécule. La nuptialité augmente, et la natalité suit.

En Irlande, où la population, qui ne devait guère dépasser 3 millions d'habitants en 1725, atteint 4 millions en 1780 et 5,2 en 1800, des causes différentes produisent les mêmes effets. Pour augmenter leurs revenus, étendre les défrichements et intensifier la culture des céréales (en vue de l'exportation), les propriétaires anglais favorisent le morcellement des tenures, un lot exigu suffisant désormais, grâce à la pomme de terre et aux laitages, à assurer la subsistance d'une famille. Ainsi l'Irlande, tous freins démographiques lâchés, s'achemine vers la catastrophe, fournissant une illustration tardive, mais tragique, de la théorie que Malthus formule pour la première fois en 1798, dans son *Essai sur le principe de population*.

En Europe orientale, la croissance démographique repose sur des bases plus solides, car il existe des réserves de terres disponibles. Les grands propriétaires, tout comme ceux d'Angleterre, favorisent l'installation de nouveaux ménages, et d'immenses territoires sont ouverts à la colonisation après le recul des Turcs. Sur ce front pionnier, la poussée de la population est à la fois cause et conséquence de l'expansion impériale.

En France au contraire, où les densités étaient déjà très fortes, surtout dans la moitié nord, la croissance n'a pas que des effets positifs. Les signes de crise se multiplient à partir de 1770 : il y a développement de l'errance, de la mendicité et de la délinquance ; l'âge au mariage s'élève encore, ce qui explique partiellement la montée de l'illégitimité et des conceptions prénuptiales ; dans les couples, la fécondité se réduit quelque peu, surtout dans les villes, en Normandie et en Île-de-France. Les tensions sociales s'exaspèrent, ce qui a certainement contribué au déclenchement de la Révolution.

Cela dit, les mystères de la croissance restent presque intacts. Pendant longtemps, les historiens ont cherché à l'expliquer par le progrès technique : ceux de la médecine, qui auraient permis de vaincre les maladies, ceux de l'agronomie, qui auraient assuré aux Européens une alimentation plus abondante, faisant ainsi reculer la mortalité. Malheureusement, ces hypothèses se sont effondrées, et rien ne les a remplacées. Comme l'accroissement de la population est un phénomène mondial, il faut rejeter les explications de type national. Comme il n'y a aucune raison de supposer une augmentation de la fécondité, il faut bien admettre une baisse, même légère, de la mortalité¹⁷.

À moins d'une uniformité miraculeuse de l'activité humaine d'un bout à l'autre de la planète, la seule explication plausible de ce décollage réside dans une modification de la morbidité après le paroxysme du XVII^e siècle ; et ceci suppose des changements dans l'environnement.

Or, nous n'avons aucune preuve tangible d'un réchauffement de la Terre au XVIII^e siècle. On est toujours dans le « petit âge glaciaire » ; dans les montagnes et aux limites de l'œkoumène, la survie des populations reste précaire ; même dans les plaines de l'Europe moyenne, il arrive que les récoltes soient détruites par des froids terribles (par exemple, le « Grand Hyver » de 1709) ou par des tornades en été, comme celle qui traversa la France le 13 juillet 1788. Le seul indice de changement est celui du rayonnement solaire : après avoir été très faible de 1645 à 1715 (minimum de Maunder), il reprend toute sa force jusqu'en 1783 (éruption du volcan Laki).

Faut-il supposer que les rayons ultraviolets aient contribué à réduire la prolifération des virus et des bactéries après les catastrophes épidémiques du XVII^e siècle ? Faut-il évoquer, avec E. Le Roy Ladurie, l'unification microbienne de l'humanité et la diffusion générale des anticorps ? Faut-il se contenter de constater l'éradication de la peste en Europe occidentale après 1670 (sauf l'accident provençal de 1720), grâce à la politique des cordons sanitaires ? Il est bien décevant de ne pouvoir aboutir à des conclusions plus fermes, mais les rapports historiques entre l'homme et les microbes sont bien loin d'être élucidés.

NOTES

1. Plus probablement 57 %, si l'on suit Michel Cartier, qui estime que la Chine avait une population de 120 à 150 millions d'habitants.
2. Les colonies vikings du Groenland avaient disparu dès le XIV^e siècle. Les liaisons maritimes cessèrent en 1347, en raison de la progression de la banquise ; quand un navire norvégien aborda le Groenland au début du XV^e siècle, il n'y trouva plus que des villages déserts : les derniers colons étaient morts de froid et de faim.
3. À l'exception de quelques indications isolées tirées de l'exploitation des généalogies.
4. Avec un retour offensif en Provence en 1720.
5. En s'en tenant, pour la Chine en 1500, aux chiffres de Biraben.
6. Îles Britanniques, Scandinavie, Benelux, France, Allemagne, Suisse, Autriche.
7. Ces deux puissances ont plus que doublé, mais en partie par extension territoriale.
8. La table de mortalité calculée par l'INED pour la décennie 1780–1789 donne 27,5 pour les hommes et 28,1 pour les femmes, mais elle est probablement un peu pessimiste.
En Suède, pour la période 1751–1790, l'espérance de vie des hommes à la naissance est de 33,72 ans, celle des femmes de 36,64. Pour les années 1791–1815, elles passent respectivement à 35,35 et 38,44.
9. O. Turpeinen, « Infections diseases and regional differences in Finnish death rates, 1749–1773 », *Population Studies*, vol. 33, n° 1, pp. 101–114.
10. Le roi Louis XV en meurt à l'âge de 63 ans, en 1774.
11. La population de l'île, qui atteignait 49 459 habitants en 1780, tombe à 39 578 en 1785 ; en 1800, elle n'avait toujours pas retrouvé son niveau de 1703 (50 444).
12. La descendance théorique finale est celle d'une femme qui, à tous les âges, aurait la fécondité observée pour l'ensemble de la population féminine correspondante.
13. Environ la moitié des veufs et le tiers des veuves se remariaient, mais cela ne permettait de compenser que très partiellement les naissances perdues.
14. La fréquence des naissances illégitimes, au début du XVIII^e siècle, varie de 1 à 3 % à la campagne, de 5 à 10 % dans les villes, mais elle augmente beaucoup à la fin du siècle : 3 % pour la France révolutionnaire et 5,9 % en Angleterre et en Suède pour la période 1791–1820.
15. En Angleterre, l'expansion démographique du XVIII^e siècle s'explique à la fois par une mortalité moins forte qu'en France et les facilités d'établissement offertes aux jeunes gens par le progrès économique.
16. Article « Traite des Noirs » dans l'*Encyclopedia Universalis*, 1990.
17. Un recul de 2 ‰ du taux de mortalité (par exemple, de 38 à 36 ‰) suffirait à expliquer le différentiel de croissance entre le XVII^e et le XVIII^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- BAIROCH P. 1977. *Taille des villes, conditions de vie et développement économique*. Paris, Éditions de l'EHESS.
- BIRABEN J. N. 1975–1976. *Les Hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*. Paris/La Haye, Mouton.
- 1979. «Essai sur l'évolution du nombre des hommes». *Population* (Paris), vol. XXXIV, n° 1, pp. 13–25.
- BURGUIERE A. *et al.* 1986. *Histoire de la famille*. 2 vol. Paris, Armand Colin.
- CHANDLER T., FOX G. 1974. *3 000 years of urban growth*. Academic Press.
- CHCRBONNEAU H. 1975. *Vie et mort de nos ancêtres. Étude démographique*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- CHARBONNEAU H., LAROSE A. (dir. publ.). 1979. *The great mortalities : methodological studies of demographic crises in the past*. Liège, Ordina Éditions (en anglais et en français).
- CHAUNU P. 1970. *La Civilisation de l'Europe classique*. Paris, Arthaud.
- DUPÂQUIER J. 1972. «De l'animal à l'homme : le mécanisme autorégulateur des populations traditionnelles». *Revue de l'Institut de sociologie*, vol. II, pp. 177–211.
- 1988. *Histoire de la population française*. 4 vol. Paris, Presses universitaires de France.
- DUPÂQUIER J., DUPÂQUIER M. 1985. *Histoire de la démographie*. Paris, Perrin.
- DURAND J. D. 1974. *Historical estimates of world population : an evaluation*. Philadelphie, Populations Studies Center.
- FLINN M. W. 1981. *The European demographic system 1500–1820*. Brighton, The Harvester Press Limited.
- GALLOWAY P. R. 1986. «Long terme fluctuations in climate and population in the pre-industrial era». *Population and Development Review*, vol. XII, pp. 1–24.
- GLASS D. V., EVERSLEY D. E. C. (dir. publ.). 1965. *Population in history*. Londres, E. Arnold.
- HAJNAL H. J. 1965. «European marriage patterns in perspective». Dans : D. V. Glass, D. E. C. Eversley (dir. publ.), *Population in history*. Londres, pp. 101–147.

- HOHENBERG P. M. 1985. *The making of urban Europe 1000–1950*. Cambridge/Londres, Harvard University Press.
- LASLETT P. 1965. *The world we have lost: England before the industrial age*. Londres, Methuen.
- LASLETT P., WALL R. (dir. publ.). 1972. *Household and family in past time*. Cambridge, Cambridge University Press.
- LE ROY LADURIE E. 1976. *Histoire du climat depuis l'an mil*. Paris, Flammarion.
- LEE R. D. (dir. publ.). 1977. *Population patterns in the past*. New York.
- 1979. *European demography and economic growth*. Londres, Croom Helm.
- MACVEDY C., JONES R. 1978. *Atlas of world population history*. Londres, Penguin Books.
- MACNEILL W. H. 1976. *Plagues and people*. Oxford, B. Blackwell.
- MALTHUS T. R. 1798. *An essay on the principle of population*. Londres.
- MITCHELL B. R. (dir. publ.). 1975. *European historical statistics 1750–1970*. Londres/Basingstoke.
- REINHARD M., ARMENGAUD A., DUPÂQUIER J. 1968. *Histoire générale de la population mondiale*. Paris, Monchrestien.
- SANCHEZ-ALBORNOZ N. 1974. *The population of Latin America. A history*. Berkeley, University of California Press.
- WALTER J., SCHOFIELD R. S. (dir. publ.). 1989. *Famine, disease and the social order in early modern society*. Cambridge, Cambridge University Press.
- WRIGLEY E. A., SCHOFIELD R. S. 1981. *The population history of England 1541–1871: a reconstruction*. Londres.

2

L'essor de la technique

Irfan Habib

LA TECHNIQUE HORS D'EUROPE VERS 1500

Pendant 20 000 ans, peut-être même pendant deux fois plus, les deux grands ensembles de l'humanité qui peuplaient les deux moitiés du globe sont restés isolés l'un de l'autre, jusqu'aux découvertes de Christophe Colomb en 1492. À cette époque, dans les zones occupées par les empires inca et aztèque, la population du Nouveau Monde avait atteint le niveau d'une véritable civilisation et maîtrisait des techniques qui avaient évolué, depuis l'âge de pierre, en totale indépendance vis-à-vis de l'Ancien Monde.

Les Amérindiens connaissaient l'agriculture ; ils cultivaient et amélioraient le maïs et la pomme de terre, la patate douce, le piment, le haricot, la tomate, l'arachide et diverses variétés de coton. Dans la région des Andes, ils avaient domestiqué un genre de camélidé, le lama, qui leur servait de bête de somme et leur fournissait sa laine. Ils avaient mis au point la production de textiles en utilisant le fuseau, le métier à tisser et l'aiguille, ainsi que les teintures. Le Nouveau Monde a fait relativement tôt son entrée dans le Moyen Âge, et ses métallurgistes, qui travaillaient l'or, l'argent, le cuivre et même les alliages de platine, savaient en outre fabriquer le bronze en fondant le cuivre et l'étain. Les Mayas avaient depuis longtemps créé une écriture idéographique, ainsi qu'un calendrier remarquablement exact.

Il est certain, cependant, que l'isolement de la moitié occidentale du monde avait freiné l'essor de la technique. Il n'existait pas d'animaux sauvages que l'on aurait pu domestiquer et atteler, comme les bovins, les chameaux ou les chevaux ; il n'y avait donc ni charrues ni charrettes. Qui plus est, les Amérindiens ne connaissaient pas la roue, d'où leur incapacité à découvrir d'autres systèmes fondés sur la rotation tels que le rouet, la barre d'attelage, la courroie de transmission et toute autre forme d'engrenage ou de manivelle. Ils n'avaient non plus aucune machine à pédales, et il leur restait à découvrir le fer. À part les caractères mayas et les quipus du

Pérou, il n'existait aucun moyen de communication — excepté la parole, ce qui limitait fortement les échanges intellectuels.

L'année 1492 a si violemment mis à nu le retard technique du Nouveau Monde par rapport à l'Ancien que nous pouvons y voir une illustration de la parole de Confucius disant que « si je fais partie d'un groupe de trois hommes en marche, les deux autres peuvent toujours m'apprendre quelque chose ». Il est certain, et le fait est fondamental, que l'Ancien Monde avait une population et une superficie bien supérieures à celles du Nouveau Continent. Malgré tous les obstacles et si inégale qu'eût été la diffusion des connaissances, les contributions qu'apportaient les diverses parties de l'Ancien Monde avaient abouti à une somme de savoir technique bien supérieure à celle des civilisations amérindiennes les plus avancées.

Lorsque se produisit la rencontre forcée entre les deux hémisphères, le Nouveau Monde avait donc peu de choses à transmettre à l'Ancien dans le domaine mécanique. Cependant, en enrichissant ce dernier de toute une série de plantes cultivées, la rencontre devait se révéler très bénéfique pour l'agriculture. Le maïs et la pomme de terre devinrent des récoltes de base pour les régions septentrionales froides ; les pays tropicaux adoptèrent le piment, bien moins onéreux que le poivre, ainsi que l'arachide, riche en huile, tandis qu'une nouvelle culture de profit, le tabac, se répandait dans le monde entier.

On peut douter qu'un observateur des arts et des techniques des grandes civilisations d'Eurasie et d'Afrique du Nord ait pu, au cours du XV^e siècle, déterminer la prépondérance d'une région sur une autre. Aujourd'hui, grâce à l'œuvre monumentale de Needham (1954), nous voyons bien que, jusqu'au XV^e siècle, la Chine est restée en tête de toutes les autres civilisations. Au cours des trois quarts du millénaire précédent, le papier, la boussole et la poudre à canon étaient venus de Chine. Cet empire connaissait l'imprimerie depuis des siècles quand elle fit son apparition en Europe, au XV^e siècle. On connaît moins bien le cheminement, toujours à partir de la Chine, du rouet et de la pédale du métier à tisser qui permet de commander l'envergure de la chaîne. Ces inventions qui, au XV^e siècle, s'étaient répandues dans l'Ancien Monde tout entier, ont révolutionné l'industrie textile. L'utilisation du coke, au XI^e siècle, et de la décarburation de la fonte à une époque bien antérieure ont placé la Chine à la tête de tous les autres peuples dans le domaine de l'énergie et de la métallurgie. Dans le secteur de l'agriculture, l'Europe a profité de l'invention du tarare, importé très tôt de Chine par les Hollandais.

Plus remarquables encore ont été les réussites des Chinois dans la conception des machines. En 1313, Wang Zhen décrivait une machine à tisser le chanvre mue par l'eau, dotée de multiples fuseaux. Dans le *Tian Gong Kai Wu* (1637), Song Yinxing donne les caractéristiques et le schéma d'un haut fourneau équipé de soufflets à piston à double action, ainsi que

d'une bobineuse à fil de soie, mue par un arbre à excentrique, actionné par une manivelle à pédale (fig. 5). Il décrit, en outre, une foreuse actionnée par un cabestan et des poulies et un métier à la tire. Toutes ces machines sont extraordinairement perfectionnées. Needham nous le rappelle (1970, p. 117), déjà au début du XIV^e siècle, quatre siècles avant l'Europe, la Chine mettait l'énergie hydraulique au service de ses machines textiles.

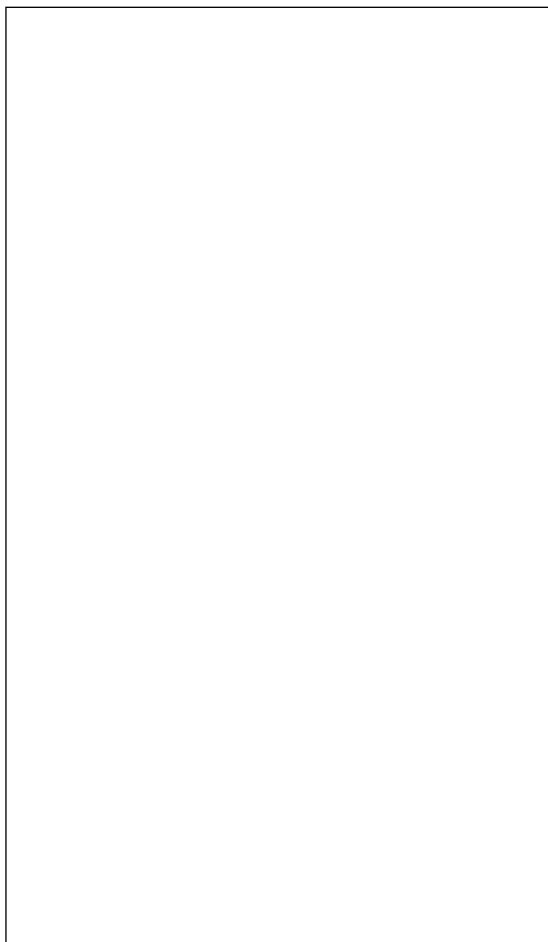


Figure 5 Bobineuse à soie chinoise. Dessin chinois de 1843, semblable à un dessin du *Tian Gong Kai Wu* (édition de 1637). Source : J. Needham, *Clerks and craftsmen in China and the West*, Cambridge, 1970, p. 124.

Si l'on se tourne vers le monde islamique ou arabo-iranien autour de 1500, on découvre aussi une utilisation très répandue de l'énergie hydraulique, avec les moulins à eau d'Iran et d'Afghanistan, et de l'énergie éolienne avec les moulins à vent du Seistan. Ces systèmes fonctionnaient au moyen de roues horizontales sans engrenages. Mais les engrenages étaient déjà répandus dans la technique islamique, en particulier pour les mécanismes de puisage de l'eau. En outre, cette civilisation jouait un rôle important dans la diffusion des techniques à partir de la Chine ; c'est elle qui transmet à l'Europe celles de la fabrication du papier, du métier à la tire et des pédales. Inversement, elle avait communiqué à l'Orient le savoir-faire de la *saqiya* (la roue à eau) et du cabestan. Wulff (1966), ainsi qu'al-Hassan et Hill (1986) nous donnent d'excellentes présentations du niveau du progrès technique qu'avaient atteint l'Iran, l'ouest de l'Asie et l'Afrique du Nord avant le commencement des temps modernes.

L'Inde, elle aussi, avait été le théâtre d'importants progrès techniques ; on y connaissait des systèmes de cylindres broyeurs pour l'égrenage du coton, tandis que la technique des moulins à canne à sucre se répandait vers l'ouest, perdant malheureusement en route l'engrenage à vis sans fin qui les actionnait en Inde. Au XVII^e siècle, l'Iran avait adopté les méthodes d'impression du tissu, ainsi que les vocables *chhapa* pour la planche d'impression et *chhint* (ou *chintz*) pour le tissu imprimé ; ce mode d'impression des tissus devint une grande source d'inspiration dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Il y eut aussi de remarquables inventions à la cour de l'empereur Akbar (qui régna de 1556 à 1605) : un moulin monté sur un chariot qui fonctionnait à mesure que l'on faisait avancer l'ensemble, ainsi qu'une machine servant à lisser les parois internes des fusils à canons multiples grâce à des tringles tournantes — ces deux systèmes dépendaient d'un engrenage actionnant un axe vertical. Citons encore un système de refroidissement de l'eau avec du salpêtre et, enfin, le chameau de renflouage (chap. 20). Presque toutes ces inventions sont antérieures à celles que l'Europe devait connaître.

LA TECHNIQUE EUROPÉENNE PENDANT LA RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE

À partir du XV^e siècle, les tentacules commerciaux devaient couvrir toute l'Europe. Soutenus par des marchés en expansion, les artisans commencèrent à assimiler des principes mécaniques hérités ou importés et à les appliquer selon des combinaisons nouvelles. Au cœur de cette aventure, comme nous le fait comprendre Lynn White (1906, pp. 103–115), se trouvaient les formes de conversion des forces réciproques en mouvement rotatif et inversement,

dont la conception reposait sur la manivelle, et diverses formes d'engrenages dotés de régulateurs et de systèmes d'échappement de plus en plus efficaces. Ainsi, les forets, les tours et les divers outils de coupe étaient plus réguliers et plus puissants, ce qui permit de mettre au point de nouveaux outils pour travailler le métal. Dès le début du ^{XV}^e siècle, le ressort spiral était utilisé pour disposer d'une puissance accrue, tandis que la vis filetée faisait son apparition vers le milieu de ^{XVI}^e siècle, où elle servait d'attache provisoire de pièces de métal. Mousquets (à mèche, puis à silex) et chronomètres (pendules et montres) étaient sans doute les produits de consommation les plus visibles de la nouvelle technique.

Cette avancée accomplie par l'artisan européen se révéla significative, peut-être même essentielle. Mais, pour reprendre les termes de Cipolla (1970, p. 28), le progrès technique « connut une accélération spectaculaire, dès lors que les ressources de l'artisanat furent renforcées par l'application systématique de principes scientifiques découverts par des savants plus ou moins professionnels ». Notre période s'ouvre donc avec le maître de la Renaissance, Léonard de Vinci (1452–1519), dont les notes manuscrites et les codex de Madrid renferment d'étonnants plans et dessins de machines, illustrés d'esquisses et de diagrammes. Ils témoignent de son génie et, même si ses concepts non publiés n'eurent pas de conséquences immédiates, il sut anticiper de multiples problèmes mécaniques ultérieurs et en proposer souvent la solution. L'Allemand Georgius Agricola (1494–1552), le « père de la minéralogie », observa minutieusement les pratiques minières existantes et en systématisa l'utilisation (*De re metallica*, 1556).

Avec Galilée le Florentin (1564–1642), la mécanique devait faire ses premiers pas dans l'univers scientifique. Il construisit l'un des premiers télescopes (1609) ; sa découverte de l'isochronisme du pendule et, plus encore, celle du fait que les corps ne tombent pas à des vitesses proportionnelles à leur poids et que leur chute s'accélère représentèrent une rupture fondamentale avec la sagesse aristotélicienne. Ses travaux aussi furent le prélude nécessaire aux trois lois de la dynamique que proposa Newton (1642–1727) dans ses *Principia mathematica* (1687). Elles stipulent que les corps au repos ou en mouvement demeurent en cet état sauf s'ils sont affectés par une force extérieure, que la force elle-même est le produit de la masse et de l'accélération, et que toute action entraîne une égale réaction.

Que les découvertes de « lois » de cette sorte puissent contribuer directement à la mécanique pratique nous est confirmé par la mise au point de la machine à vapeur. En tentant de déterminer les effets du vide, Evangelista Torricelli (1608–1647) détermina que l'air avait un poids. Cette découverte connut des suites avec les expériences de von Guericke (v. 1650) et celles de Denis Papin (1687, 1707), suivies par celles de Thomas Savery, qui construisit une machine à vapeur (1698) dont la force motrice assurait le

pompage de l'eau. Il revenait à Thomas Newcomen (1661–1720), mécanicien et serrurier, d'adapter ces principes et de créer la première véritable machine atmosphérique (1712) (fig. 6). Il sépara le piston et le cylindre de la chaudière et fit descendre le premier pendant la phase de condensation de la vapeur, le faisant remonter pendant la phase d'expansion. Ce mouvement réciproque était transmis à un autre piston se déplaçant dans une conduite qui attirait l'eau, afin de combler le vide pendant le mouvement vers le haut ainsi créé. On ne peut douter que ce moteur atmosphérique ait été une des plus grandes inventions antérieures à la révolution industrielle, car c'était la première fois que l'on maîtrisait la puissance de la vapeur. La machine de Newcomen montre bien à quel point on voulait trouver un substitut à l'énergie des seuls muscles. La force des animaux de trait était depuis longtemps au service de l'agriculture, qu'il s'agisse de labourer, de

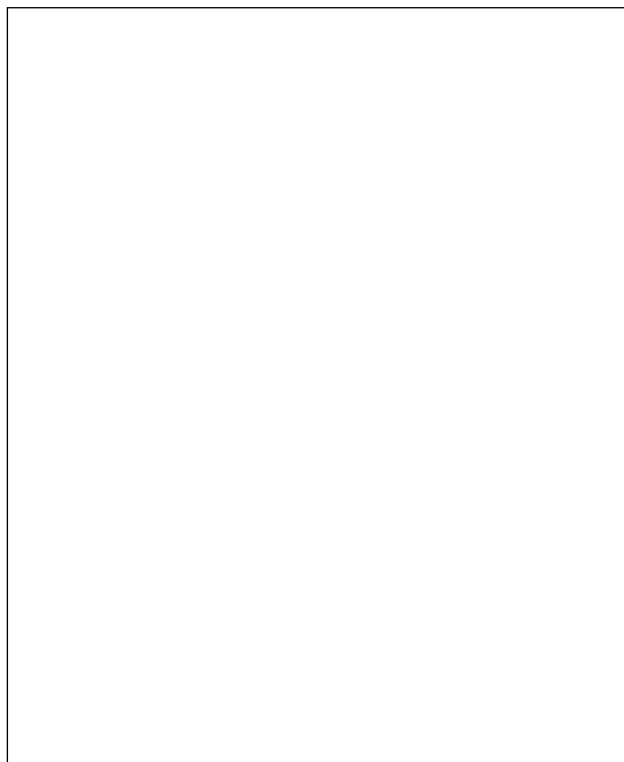


Figure 6 Machine à vapeur construite par Newcomen et Savery à Dudley Castle, Angleterre, en 1712. Source C. Singer, *A history of technology*, vol. IV, Oxford, 1970, p. 174.

vanner, ou de moudre, mais jusqu'alors, la puissance musculaire humaine avait suffi au maniement des outils de l'artisan. À partir du ^{XV}^e siècle, cependant, les outils devenant plus efficaces puisqu'ils étaient dotés de la capacité de transmettre et d'appliquer une force accrue, on commença à dépendre de plus en plus des animaux, en particulier des chevaux, pour entraîner les mécanismes ; mais comme ces derniers ne suffisaient pas à la tâche, on se tourna de plus en plus vers l'énergie hydraulique. À la fin du ^{XVII}^e siècle, la roue à eau à engrenage, alimentée par un canal dirigeant le courant, en était venue à fournir l'énergie de tout mécanisme de quelque importance. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque de Newcomen et même plus tard, la vapeur ne pouvait concurrencer l'énergie hydraulique dans les lieux où cette dernière était disponible. En fait, la machine de Newcomen n'était rentable que dans les lieux où il fallait pomper l'eau, comme pour l'exhaure des mines de charbon.

La tension et l'effort que devaient désormais supporter les outils conduisirent à une transformation des matériaux avec lesquels on fabriquait leurs éléments critiques. Les composants métalliques se firent plus nombreux, tandis que le bois fournissait le cadre et les parties de soutien, mais il était éliminé dans celles qui étaient directement soumises à la friction. La force animale et l'énergie hydraulique suffisaient à alimenter les soufflets de forge, si bien que l'Europe pouvait, dès la fin du ^{XV}^e siècle, produire de la fonte de fer. Au milieu du ^{XVII}^e siècle, les canons de fonte remplacèrent rapidement les canons de bronze. L'accroissement de la demande de fer provoqua une crise du combustible, car la production de charbon de bois nécessaire au travail de la métallurgie dénudait les forêts dont la surface se rétrécissait déjà sous l'effet de l'extension des terres arables et des besoins en bois pour les chantiers navals. Le pays le plus affecté par la crise était l'Angleterre qui, possédant pourtant de grandes mines de fer, dut jusqu'au milieu du ^{XVIII}^e siècle importer du fer de Russie et de Suède. On pensait que la solution viendrait d'une désulfuration du charbon minéral, mais les tentatives faites pour découvrir un procédé efficace n'aboutirent pas. Enfin, les efforts furent couronnés de succès — succès qui, au début, fut soigneusement gardé secret — grâce à Abraham Darby, en 1709 ou peu avant. Le combustible industriel obtenu à partir du bois allait être remplacé par celui qu'on extrairait des entrailles de la terre : l'âge du fer et du charbon s'ouvrait.

Aux ^{XV}^e et ^{XVI}^e siècles, la marine européenne avait été la preuve la plus visible de la supériorité technique de ce continent aux yeux des divers peuples du monde. La multiplication des mâts et les combinaisons de voiles carrées et de voiles latines étaient déjà apparues sur les vaisseaux de la péninsule Ibérique au ^{XV}^e siècle, ce qui les rendait capables d'affronter les longs voyages à travers l'océan. C'est au ^{XVII}^e siècle qu'on commença à

utiliser le cabestan pour mouiller les ancres ; la roue du gouvernail (1705), qui commandait ce dernier au moyen d'un treuil et de poulies, se révéla l'instrument le meilleur pour garder le navire sur son cap. Pour déterminer sa position, l'astrolabe était en usage depuis 1535, et l'instrument de mesure de la hauteur du soleil en mer de Davis le fut dès 1600. Pour tracer la route, une fois la position connue, la carte de Mercator (1569) venait au secours de la boussole. L'invention du télescope au début du siècle suivant améliora la vision des marins. Dans toutes ces aides à la navigation, l'influence du savant est évidente. Mais, après ces premiers progrès, la conception du navire resta longtemps soumise aux règles traditionnelles que connaissait le constructeur, corrigées çà et là par les leçons que tiraient les marins de leur expérience. C'est Anthony Deane (1638?-1729) qui aurait été le premier architecte naval capable de calculer le tirant d'eau nécessaire pour que le navire puisse flotter au moment du lancement, à partir du poids des matériaux utilisés et du volume de la coque. Avec leurs ponts de plus en plus nombreux et des coques de mieux en mieux dessinées, les vaisseaux des constructeurs européens étaient de merveilleux voiliers qui semblent encore aujourd'hui exempts de tout défaut.

LA TECHNIQUE DE LA PREMIÈRE PHASE DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

Il semble que les 50 ans qui suivirent les inventions de Newcomen aient été une période de consolidation. La machine qu'il avait inventée fut améliorée par un siphon et des vannes reliées au piston, afin que le jet d'eau froide sur le cylindre soit automatique ; mais on n'avait pas résolu la perte d'énergie entraînée par le refroidissement de la vapeur. D'ailleurs, il n'y eut aucune percée scientifique d'importance au cours de cette période.

Après ce palier, il y eut, à partir des années 1760, un rapide essor technique. L'une après l'autre, d'innombrables inventions apparurent dans tous les secteurs de l'industrie, accroissant fortement la productivité, si bien qu'à la fin du siècle, le système industriel était fermement implanté et la révolution industrielle bien établie en Angleterre. Dans ces inventions, deux aspects nous frappent : tout d'abord, elles ne reposaient que rarement sur une nouvelle théorie. La thermodynamique et la cinématique n'ont pris leur essor qu'au cours du XIX^e siècle. Dans l'ensemble, les inventions de l'époque se situaient au niveau artisanal et n'étaient que des combinaisons ingénieuses de principes techniques connus ou bien l'utilisation de ces principes à des fins nouvelles. Ensuite, alors que jusque-là les différents pays d'Europe occidentale avaient chacun contribué aux diverses inventions accompagnant

la révolution scientifique précédente, celles qui virent le jour au cours de la révolution industrielle étaient le fait de la seule Grande-Bretagne. Voilà qui souligne pourquoi les pressions et les motivations économiques qui forment la base de l'accélération des inventions au cours de cette phase étaient particulières à ce pays.

On voit cela très nettement dans l'évolution de l'industrie textile qui, à son tour, semble avoir donné la principale impulsion à l'invention industrielle en général. Incapable de produire du coton, l'Angleterre avait recours à ses plantations et à leur main-d'œuvre servile des Antilles qui cultivaient un excellent coton à longues fibres. Cet avantage et le privilège octroyé à l'industrie par le Parlement en 1720 furent le fondement de l'essor des manufactures indigènes de production cotonnière. Mais, au cours de cette même période, en particulier à partir des années 1750, la Compagnie anglaise des Indes orientales augmenta de manière phénoménale ses échanges de cotonnades en provenance de l'Inde, à la fois meilleur marché et de meilleure qualité que les produits anglais ; en conséquence, avec la présence permanente de la contrebande, il existait toujours un concurrent caché sur le marché intérieur. Seule la réduction des coûts pouvait sauver l'industrie de la stagnation. C'est ainsi que fut mise au point la navette volante de John Kay (1733), qui accélérât la vitesse du tissage tout en accroissant la largeur du tissu. Une fois surmontée l'opposition des tisserands pauvres, la navette volante se répandit partout à partir de 1750. Comme on obtenait une plus grande quantité de textile, la demande de fil de coton augmenta, et on ne put éviter la hausse du coût de production en main-d'œuvre que grâce à des inventions visant justement à diminuer le nombre des ouvriers. James Hargreaves inventa la *spinning-jenny*, machine à filer le coton (1762), tandis qu'Arkwright mettait au point une machine hydraulique, la *water frame* (1768), et Samuel Crompton, la *mule-jenny* (1779). L'invention d'Arkwright fut décisive en ce qu'elle déplaça l'industrie textile du foyer à la manufacture, car les grosses machines avaient besoin de l'énergie hydraulique pour les actionner ; naturellement, les établissements appartenant à Arkwright comptèrent parmi les premières véritables usines de l'Angleterre. Une fois la fabrication du fil entièrement confiée à ces machines, on disposait d'énormes quantités qui attendaient d'être tissées sur les métiers à main. C'est ainsi que les pressions se firent sentir en faveur de la mécanisation du tissage, afin de se passer des salaires payés aux tisserands indépendants. Edmund Cartwright, professeur à Oxford, qui rêvait de posséder une affaire fructueuse, fit breveter le premier métier mécanique en 1785. Dès 1809, il pouvait se vanter que son invention, en étant utilisée partout, avait prouvé son « importance nationale ». Comme l'invention d'Arkwright, le métier de Cartwright ne pouvait fonctionner vraiment que lorsqu'il était mû par une énergie toujours plus puissante.

Tandis que le système de la manufacture s'instaurait dans l'industrie textile, les insuffisances de l'énergie hydraulique se faisaient de plus en plus sentir, en particulier à cause des limites de la quantité d'énergie que l'on pouvait appliquer en un point particulier et des restrictions qu'imposaient la topographie et les courants. Si la vapeur devenait moins onéreuse, elle pourrait pallier ces insuffisances. La machine à vapeur de James Watt (brevetée en 1769, construite en 1774), destinée d'abord à l'exhaure des mines, à l'instar de celle de Newcomen, réussit à générer une telle quantité d'énergie que la puissance de la vapeur pouvait concurrencer l'énergie hydraulique. En gros, ce que Watt réalisa consistait à séparer le condenseur de l'ensemble piston-cylindre et à forcer la vapeur à pousser le piston dans sa descente. Parfaitement adapté au pompage de l'eau, l'engin ne pouvait pas encore entraîner une roue ; aussi, en 1781, Watt fit-il breveter sa machine rotative et inventa la machine à vapeur à double effet. Désormais, elle avait sa place dans les usines : sur 496 machines installées par la société de Boulton et Watt entre 1775 et 1800, 308 étaient des rotatives ; les 164 restantes servaient au pompage. Vers 1800, Richard Trevithick compléta la transformation de la machine motrice atmosphérique en machine à haute pression. Ainsi, la perte d'énergie était-elle réduite au minimum, et la machine à vapeur remplaça presque partout l'énergie hydraulique. Il faut bien comprendre que les améliorations apportées à la machine à vapeur ne relevaient pas seulement d'une conception créatrice. À tous les stades, les progrès furent possibles parce que les artisans amélioraient les éléments métalliques en augmentant leur résistance et leur précision. John Wilkinson, le grand métallurgiste, construisit en 1775 une machine à aléser les cylindres en fer ; c'est donc lui qui fournit à Watt des cylindres parfaits pour sa machine à vapeur. Ainsi, la mécanique de précision naquit en même temps que les engins mus par la vapeur. Ces deux inventions parallèles mirent fin à la vieille histoire d'amour de l'Angleterre pour ses moulins à eau et multiplièrent ses cheminées d'usine, qui devinrent plus nombreuses que les clochers de ses églises.

En même temps que triomphait la manufacture anglaise, on connaissait l'avènement de la nouvelle agronomie. Déjà, l'agriculture avait bénéficié du tarare et des rouleaux de battage, le premier étant connu aux Pays-Bas au XVII^e siècle et les seconds en Italie dès le XVI^e siècle. Au XVIII^e siècle, les grands principes de la nouvelle agriculture, qui reposaient surtout sur l'expérience de l'agriculture flamande, étaient systématisés en Angleterre. Arthur Young (1741–1820) et d'autres avec lui (Bath, 1963, p. 239–310) en firent une science expérimentale. Ils s'intéressèrent d'abord à l'amélioration des sols par le drainage et à l'utilisation d'engrais naturels, puis à la rotation des cultures, afin de réduire la fréquence des jachères. Sur ce point, l'introduction de nouvelles cultures, telles que celle de la pomme de terre, les aida ; mais la production des plantes fourragères, notamment celle du trèfle, qui dépassa

sait les frontières des Pays-Bas, revêtit une importance encore plus grande. Enfin apparut la sélection dans l'élevage, dans laquelle Robert Bakewell (1725–1795) se distingua. L'outillage agricole n'était pas oublié. Jethro Tull (vers 1701) inventa un semoir mécanique ; on commença à produire des charrues en fer, équipées de nombreux coutres avant la fin du siècle ; enfin, Andrew Meikle (1784) conçut une batteuse mécanique efficace. Cependant, dans l'ensemble, le machinisme agricole appartient au siècle suivant ; dans l'Angleterre rurale, la « dernière révolte des ouvriers agricoles », provoquée par l'introduction des batteuses mécaniques, ne se produisit qu'en 1830. En d'autres termes, alors que la révolution agricole du XVIII^e siècle dans ce pays suivait un chemin parallèle à celui de la révolution industrielle, elle n'en faisait pas vraiment partie, techniquement parlant.

LA RÉACTION DES AUTRES CIVILISATIONS À LA TECHNIQUE EUROPÉENNE

Les progrès techniques dont nous avons abordé l'étude dans les deux sections précédentes de ce chapitre étaient largement confinés aux parties latines et germaniques de l'Europe. Pour tous ceux qui étudient les relations interculturelles, il est difficile de comprendre pourquoi les autres régions n'ont pas participé à ces progrès. On peut admettre facilement que les ouvrages scientifiques de l'Europe, aux XVI^e et XVII^e siècles, majoritairement rédigés en latin, n'étaient pas forcément accessibles à ceux qui ne parlaient pas cette langue. Même la Russie resta en dehors de la zone de la révolution technique jusqu'à ce que Pierre le Grand (qui régna de 1696 à 1725), après ses voyages en Hollande et en Angleterre, lance une politique volontariste d'« occidentalisation ». Il n'est pas surprenant que, dans d'autres civilisations, la transmission scientifique ait été plus lente. Le cas de la Chine, en particulier, est explicite ; là, à partir de l'époque de Mateo Ricci (mort en 1610), les jésuites, sous le patronage de la cour, entreprirent de faire connaître sur une grande échelle les mathématiques, l'astronomie et la physique venues d'Europe. Pourtant, les lettrés chinois ne manifestèrent pas un grand intérêt à l'égard de ces écrits scientifiques ; on ne peut d'ailleurs guère en déceler les effets sur les modes de pensée ou sur la technique. Il est certain que la langue n'était pas la seule barrière empêchant l'absorption de la pensée scientifique occidentale par d'autres civilisations ; les cadres idéologiques existants avaient aussi leur importance. Il est donc plus vraisemblable que la diffusion des nouveaux instruments des techniques ne pouvait se produire que s'il existait un désir de copier ce que l'on voyait des découvertes de l'Europe. Cette diffusion a été relativement rapide au cours des XVI^e et

XVII^e siècles, en particulier dans le domaine de l'armement. On sait bien à quelle vitesse la simple arme à feu portative, l'arquebuse, a été remplacée dans tout l'Ancien Monde par le fusil à mèche. Tout naturellement, ce sont les Ottomans qui, en conflit constant avec les nations européennes, apprirent à manufacturer ces armes et se forgèrent, dans le monde islamique, une réputation inégalée de fabricants de mousquets et de canons. En Inde, les fusils à mèche arrivèrent aussi bien par terre (mais on ne sait pas si, à Panipat, en 1525, Babour a déjà utilisé cette arme) que par mer, par l'intermédiaire des Portugais. Les ateliers de l'empereur Akbar (qui régna de 1556 à 1605) étaient capables de produire des fusils à mèche ; mais il est possible qu'ils aient su aussi fabriquer leur version de la platine à rouet, invention italienne datant environ de 1520. En Asie de l'Est, en 1543, des naufragés portugais introduisirent les fusils à mèche. Les forgerons japonais copièrent ces armes ; en sériant les salves sur 23 rangs, Nobunaga parvint, en 1575, à créer un barrage de feu presque continu, prouesse que l'Europe ne devait accomplir qu'une vingtaine d'années plus tard.

Le bassinet était l'élément essentiel du mécanisme du fusil à mèche. Certes, on pouvait l'utiliser sans disposer d'une vis pour le fixer, mais les inconvénients auraient été graves. Au bout d'une centaine d'années d'utilisation dans les mousquets européens, la vis parvint en Inde (avant 1666), même si on n'obtenait le filetage qu'en soudant des fils métalliques aux parties mâle et femelle.

La diffusion des techniques à partir de l'Europe touchait des domaines autres que l'armement. Le sablier, qui y avait été fabriqué pour la première fois dans la seconde moitié du XIV^e siècle, était certainement en usage en Inde pour compter le temps à la fin du XVI^e siècle. Il en était de même pour les lunettes. Poyu et Sun Yun-Chhiu fabriquèrent des télescopes, des microscopes et des loupes, probablement sous l'inspiration directe ou indirecte des missionnaires jésuites.

En Inde, vers 1650, la courroie de transmission servait à faire tourner des forets pour tailler les diamants, même si la machine, actionnée manuellement, était loin d'égaliser ses semblables européennes. Plus remarquable encore, à la même époque dans les chantiers navals de l'Inde, on copiait les plans des navires anglais et hollandais, et les imitations dépassaient souvent leurs modèles. Les progrès dans la construction navale s'étendaient aux appareils de halage ; dans les années 1670, des navires jaugeant jusqu'à 1 000 tonneaux étaient tirés sur la terre ferme grâce à des crabots, des chèvres, des treuils et des rouleaux, bien que l'énergie appliquée eût été d'origine uniquement manuelle.

Ces copies de techniques et ces adaptations laissaient augurer d'un potentiel de changement considérable dans l'artisanat non européen. Mais

déjà, dans l'Asie du XVII^e siècle comme en Afrique du Nord, l'habileté des fabricants d'outils était en déclin par rapport à celle des Européens. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les forgerons iraniens se montrèrent incapables d'utiliser des vis dans leurs culasses. Et le changement en faveur de la platine à silex, largement accompli en Europe vers 1650, était inconnu en Asie, où l'on continua d'utiliser le fusil à mèche presque jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Après ses premiers succès avec ce genre d'arme à feu, le Japon en revint à l'épée au XVII^e siècle. Lorsque certains États de l'Inde, comme Mysore et Gwalior, entreprirent, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, de fabriquer des mousquets européens, leur tentative fut un échec à cause du manque de connaissances dans les secteurs techniques secondaires. L'incapacité de fabriquer des montres était peut-être l'indice le plus évident qu'il manquait aux ouvriers asiatiques du métal les outils nécessaires aux travaux de précision.

On tente naturellement de trouver une réponse d'ensemble à la question de savoir pourquoi les peuples non européens n'ont vraiment adopté les techniques européennes qu'après la première moitié du XIX^e siècle. L'échec des Ottomans est particulièrement difficile à comprendre étant donné la proximité de leur empire avec les pays européens. Peut-être cette incapacité quasi universelle à réagir face au défi des nouvelles techniques pourrait nous en apprendre plus sur leurs ressorts que ne peuvent nous en apprendre les témoignages internes à la seule Europe. Nous avons déjà remarqué que la transmission de la science européenne avait été, pour des raisons linguistiques, beaucoup plus ardue que celle de la technique, mais ces raisons ne sont pas les seules. Comme le constate Needham en parlant de la Chine et comme on l'a déjà noté pour la civilisation musulmane après la dénonciation des savants par Ghazali (XII^e siècle), certains facteurs idéologiques ont entravé l'acceptation des fruits de la « science expérimentale » qui a conquis sa place avec Galilée. L'importance qu'a eue ce dernier pour le développement de la technique en Europe est prouvée par l'incapacité d'autres civilisations à absorber cette science qui semble avoir condamné tout effort spontané ou partiel pour rester au niveau des progrès techniques européens.

On avance souvent l'idée que l'« économie de main-d'œuvre » était le moteur principal de la révolution technique et que l'absence supposée d'une telle idée explique le retard technique des civilisations non européennes. Mais l'argument semble quelque peu fallacieux, même lorsqu'il émane de sources aussi autorisées que Lynn White (voir Needham, 1954, IV, p. 28–29). Car ce désir doit exister dans toute technique, puisque chaque outil se substitue d'une manière ou d'une autre au travail de l'homme. On peut considérer que les planches d'impression des tissus dans l'Inde des Moghols servaient à économiser énormément de main-d'œuvre, puisqu'elles remplaçaient la broderie ou la peinture sur tissu. Pour que, dans une société

donnée, on introduise un nouvel outil ou instrument, il faudrait peut-être que l'économie de main-d'œuvre escomptée soit suffisamment importante pour justifier pareil investissement. Ainsi, les civilisations qui disposent d'une main-d'œuvre qualifiée surabondante peuvent se montrer réticentes face à une machinerie onéreuse destinée à fabriquer les mêmes articles. Citons encore un exemple provenant de l'Inde : en recourant à un laborieux travail à l'aiguille, les tisserands indiens obtenaient des dessins tissés analogues à ceux qui sortaient des métiers à la tire. C'est ce qui empêcha l'utilisation généralisée de cet appareil en Inde. Parfois aussi, la crainte de provoquer du chômage peut constituer un facteur : en 1689, Ovington pensait que c'était la raison pour laquelle l'imprimerie, qui aurait supprimé les services des scribes, n'avait pas fait son apparition en Inde (Habib, 1980, p. 32). Mais de telles craintes (si tant est qu'elles aient existé) ont toujours fini par être surmontées avec le temps.

En fin de compte, sur une question aussi vaste et qui met en jeu tant de civilisations, toute réponse générale se doit d'être hypothétique ou provisoire, la spéculation y jouant un rôle important. Dans le même temps, l'échec du monde non européen à réagir efficacement face au progrès technique de l'Europe semble partout si évident qu'il est impossible d'écarter la question, même si le fait de la poser peut paraître « eurocentrique ».

BIBLIOGRAPHIE

- AL-HASSAN A. Y., HILL, D. R. 1986. *Islamic technology: an illustrated history*. Paris
- CIPOLLA C. M. 1970. *European culture and overseas expansion*. Pelican.
- DU S. *et al.* 1983. *Ancient China's technology and science*. Beijing.
- HABIB I. 1980. «The technology and economy of Mughal India». *Indian Economic and Social History Review* (New Delhi), vol. 17, n° 1, pp. 1–34.
- MANTOUX P. 1961. *The industrial revolution in the eighteenth century*. New York.
- MASON J. A. 1957. *The ancient civilizations of Peru*. Harmondsworth.
- NEEDHAM J. *et al.* 1954. *Science and civilization in China*. Vol. I–VI (plusieurs parties contenues dans les vol. IV, V et VI), parus à ce jour. Cambridge.
- 1969. *The Grand Titration: science and society in East and West*. Londres.

- 1970. *Clerks and craftsmen in China and the West*. Cambridge.
- QAISAR A. J. 1982. *The Indian response to European technology and culture*. Delhi.
- SINGER C. *et al.* (dir. publ.) 1954. *History of technology*. 5 vol. Oxford.
- USHER A. P. 1954. *A history of mechanical inventions*. Cambridge.
- VAN BATH B. H. S. 1963. *The agrarian history of Western Europe, AD 500–1850*. Londres.
- WHITE L. Jr. 1966. *Medieval technology and social change*. New York.
- WULFF H. E. 1966. *The traditional crafts of Persia*. Cambridge, Mass.

3

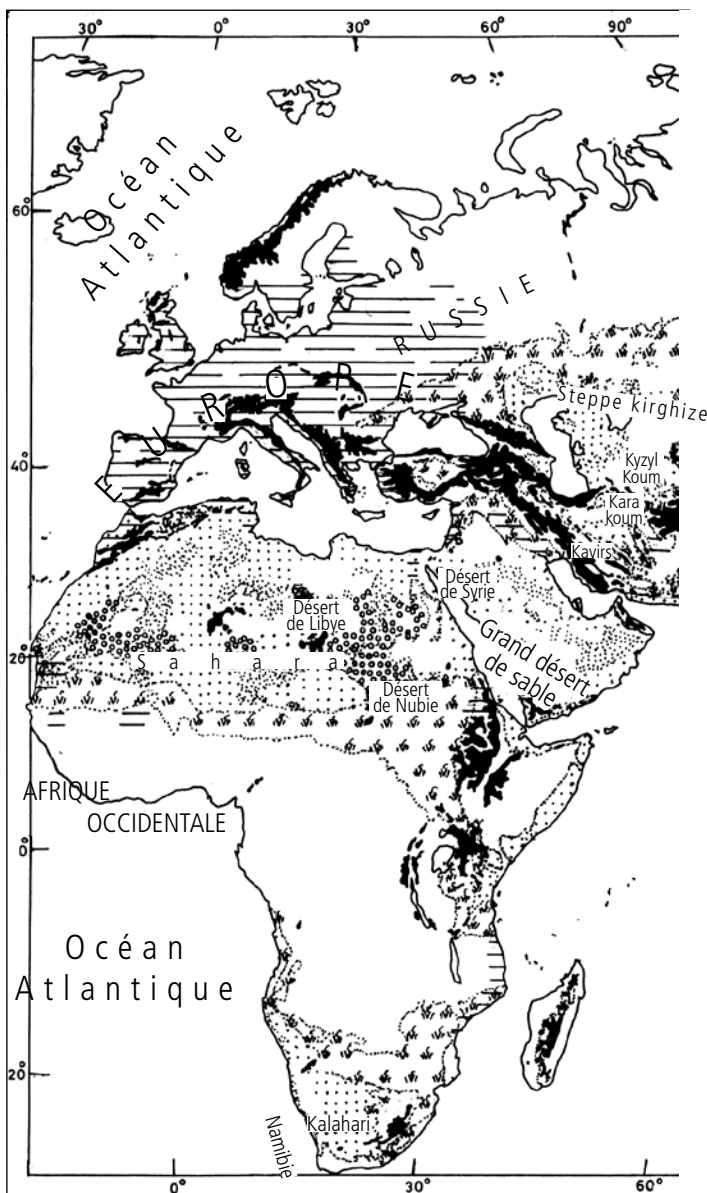
Le changement économique et social

Irfan Habib

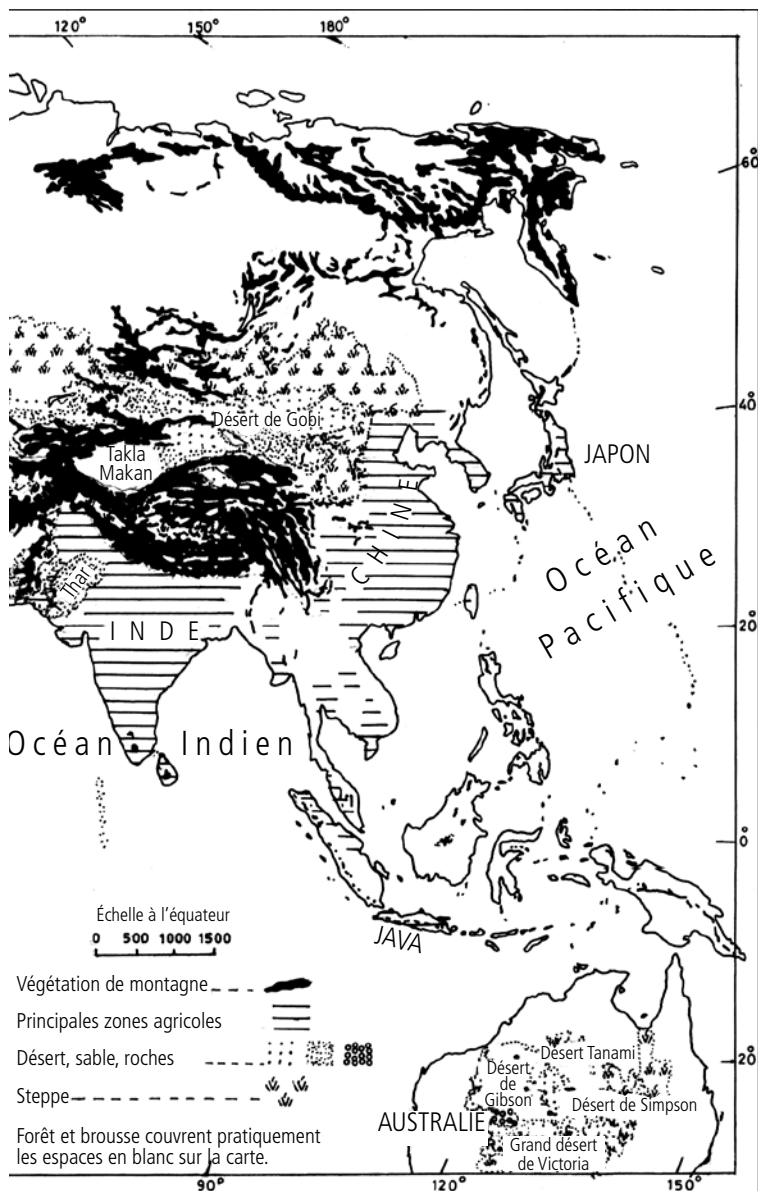
L'AGRICULTURE ET LES RELATIONS ENTRE AGRICULTEURS

Aux alentours de 1492, en adoptant le point de vue des grandes activités économiques, on aurait pu diviser le monde en trois zones principales. La plus vaste d'entre elles, en termes de proportion de la population mondiale qui y vivait, se composait des régions dont les excédents agricoles permettaient aux villages, aux bourgades et aux industries de connaître une certaine prospérité. Dans l'Ancien Monde (si l'on exclut l'Australasie), cette zone englobait pratiquement tous les bassins alluviaux des grands fleuves, en dehors de la Sibérie et de l'Afrique sous-équatoriale. Dans le Nouveau Monde, privé du fer et de la charrue, l'agriculture se concentrait sur les flancs des collines et les plateaux du Mexique et du Pérou.

La deuxième zone était celle du nomadisme pastoral. Elle s'étendait sur une large bande qui partait de la Mongolie et du nord de la Chine, en passant par les steppes de l'Asie centrale et les zones rocheuses arides de l'Iran ; interrompue par le Croissant fertile, elle reprenait avec les déserts arabe et syrien et parcourait tout le nord de l'Afrique, à travers le Sahara, jusqu'à l'Atlantique. Elle avait quelques extensions, en particulier vers la Russie et, vers le sud, de la corne de l'Afrique au cap Horn, le long des rivages orientaux de ce continent. Elle avait aussi des poches assez importantes, comme celle du Thar dans l'Inde occidentale, ou celle du Tibet. Les peuples nomades élevaient du bétail, des moutons, des chevaux et des chameaux. Ils fournissaient des chevaux, des chameaux et de la laine à la population sédentaire. Ils participaient aussi au transport, utilisant les chameaux pour ce faire. Grâce à ses exportations et à ses services de transport, l'économie



Carte 6. L'Ancien Monde : les zones agricoles sédentaires et nomades vers 1600 (source : *The Times atlas of the world*, carte redessinée par Faiz Habib).



nomade était étroitement liée à celle des sociétés agricoles sédentaires. Dans le Nouveau Monde, comme il n'existait pas d'animaux domestiques de quelque importance, à part les camélidés du Pérou, le nomadisme pastoral était inexistant. Enfin, dans le nord de l'Eurasie et dans de vastes parties de l'Afrique subsaharienne et de l'Australasie, ainsi que dans la totalité du Nouveau Monde, en dehors de ces deux principales régions agricoles, régnait une économie de cueillette (chasse et pêche). La plupart de ces sociétés étaient isolées et primitives ; pour nombre d'entre elles, comme en Australasie, l'âge de la pierre était toujours la réalité. Dans les zones de nomadisme et d'agriculture, diverses formes d'organisation économique, conformes à leurs genres de production, s'étaient construites. Parmi les communautés nomades, le commerce débouchait sur la possession de vastes troupeaux appartenant à des éleveurs et les impôts prélevés par les souverains se traduisaient souvent en termes de têtes de bétail ou de moutons. L'ère des empires nomades qui, grâce à la supériorité de leurs cavaliers, pouvaient prélever des tributs sur les sociétés sédentaires, touchait cependant à sa fin (le dernier grand succès des peuples nomades ayant été la conquête de la Chine par les Mandchous, vers 1650). Avec la fabrication des armes à feu, la balance militaire avait définitivement penché au désavantage des nomades.

Dans la zone sédentaire, la terre du paysan était la principale unité de production, et l'excédent qu'il était capable de produire déterminait la forme fondamentale de l'organisation économique et politique. Il existait deux formes de prélèvement sur les excédents : l'impôt foncier et le loyer versé au propriétaire. En Inde, c'est le premier qui était le plus important. Dans l'esprit de Karl Marx (1887), cette situation dans laquelle « coexistent la rente et l'impôt » était l'un des deux piliers essentiels du mode de production en Asie, l'autre étant la communauté villageoise autarcique. Marx affirmait que seule la plus-value, aliénée par le village sous forme d'impôt, arrivait sur le marché. L'hypothèse semble s'appliquer à l'Inde moghole où la production destinée au marché était largement répandue.

Reprenant certaines idées de Marx, Wittfogel (1957) a lancé l'hypothèse assez forcée d'un « despotisme oriental » reposant sur les travaux hydrauliques. Samir Amin, pour sa part, a insisté sur l'équation impôt-loyer et utilisé l'expression « mode tributaire de production » pour définir les régimes agraires dans lesquels la propriété privée était soumise au prélèvement sur les revenus de la terre par l'État. Il faut cependant reconnaître que, même lorsque la taxation englobait une large part des excédents, la propriété privée et les loyers pouvaient coexister. Tel était le cas en Chine, en Inde, en Iran et dans l'Empire ottoman (Wickham, 1985, pp. 172–182 ; Lambton, 1953, pp. 110–118 et 136–190). Dans le Japon des Tokugawa, un impôt foncier très lourd coexistait avec un régime de grande propriété foncière, dans lequel

les propriétaires jouissaient d'une grande autorité sur la personne de leurs tenanciers (Smith, dans Hall et Jansen, 1968, pp. 263–299).

Après la disparition du servage vers 1400, l'Europe occidentale assista à une vaste conversion des fiefs héréditaires en domaines privés, conversion qui atteignit sans doute son apogée dans l'Angleterre des Tudor (XVI^e siècle) (Bloch, 1931). En France et dans bien d'autres pays d'Europe, elle fut moins franche, les seigneurs conservant bon nombre de leurs droits quasi féodaux sur les paysans. En règle générale, vers 1500, les fermages en argent étaient devenus la base des grandes relations économiques de cette partie du continent.

Il nous faut maintenant nous tourner vers les changements qu'a connus l'agriculture au cours de cette période, c'est-à-dire de 1500 à 1800. Ils ont été considérables, et le monde a été témoin d'un accroissement de la production agricole et de l'expansion de la zone occupée par l'agriculture, surtout en Asie et en Europe.

Il y eut tout d'abord l'extraordinaire échange de végétaux cultivés entre le Nouveau Monde et l'Ancien. Plusieurs des plantes originaires du Nouveau Monde étaient désormais exploitées. Le maïs allait devenir la troisième céréale principale après le riz et le blé, et le tabac une culture universelle. La pomme de terre augmenta considérablement le capital alimentaire de l'Europe occidentale (Salaman, 1949), tandis que le maïs et le manioc s'introduisaient en Afrique centrale. Dans le même temps, la charrue, les bovins et les ovins, ainsi que la totalité des plantes cultivées dans l'Ancien Monde étaient importés par les Amériques, ce qui jeta les fondements d'une agriculture de plantation.

L'autre impulsion qui poussa au développement de l'agriculture dans l'Ancien Monde vint d'une croissance démographique constante (chap. 1), en particulier de l'augmentation du pourcentage de la population urbaine par rapport au total. Non seulement les échanges entre villes et campagne s'intensifièrent, mais le commerce lointain et intercontinental prit son essor. Les profits que pouvait engendrer ce dernier débouchèrent sur les explorations maritimes chinoises de la première partie du XV^e siècle et sur celles des grands navigateurs européens vers la fin du même siècle. Les produits alimentaires, les fibres, les teintures, les épices et les drogues de première qualité étaient en demande croissante. Dans le commerce local, la demande de produits laitiers et de viande augmentait aussi.

L'accroissement du nombre de plantes cultivables et la demande en pleine expansion des denrées agricoles entraînèrent la mise en culture de nouvelles terres dans différentes parties du monde. En Chine, les paysans migrèrent vers le Sichuan pour «remplir» le futur «bol de riz»: on note aussi une migration constante vers le nord, en Mandchourie et en Mongolie (chap. 22). En Inde, on défricha de grandes surfaces situées au Pendjab et dans les forêts de piémont de Terai (Habib, 1963, pp. 10–22). En Anatolie,

les paysans empiétaient sur les terres pastorales ; on chassait les nomades ou on les sédentarisait (Islamoglu-Inan, 1987, pp. 114–115). Les paysans russes colonisèrent le bassin de la Volga et traversèrent l'Oural, allant jusqu'en Sibérie et au Kazakhstan (Lyashchenko, 1949, pp. 232–234 et 241–242). Le pastoralisme nomade recula devant ces assauts, en particulier parce que sa propre puissance économique était sapée par la demande décroissante de chevaux de monte et par le déclin des échanges terrestres à travers l'Asie centrale, tandis que les routes maritimes connaissaient un nouvel essor (Rossabi, dans Tracy, 1990, pp. 351–370).

Au XVI^e siècle, dans le Nouveau Monde, on assista à une diminution spectaculaire des terres cultivées provoquée par l'extermination de la population amérindienne : de 25 millions d'habitants, le centre du Mexique passa à moins de 1 million en 100 ans après 1518 (Cook et Borah, 1979, pp. 132 et 168–176) ; mais, par la suite, sous la pression de la demande en provenance des marchés métropolitains européens, la zone agricole s'étendit sur de nouvelles terres près de la côte atlantique et dans les Antilles.

Pareille extension des terres cultivées s'accompagna d'un accroissement de la productivité, non seulement grâce à l'échange de variétés entre les deux moitiés du globe, mais aussi au remplacement de récoltes médiocres par des plantations de grande qualité ; la culture du coton se répandit en Chine, à partir du XIII^e siècle, et au Japon à la fin du XVI^e siècle, tandis que le blé remplaçait le seigle dans de nombreuses régions européennes (Needham, 1965, p. 124 ; Hauser 1974, p. 117 ; Toshio, dans Hall, 1991, pp. 510–512 ; Van Bath, 1963, p. 263). Dans l'ensemble, ces apports n'apportèrent pas de changements considérables aux principales méthodes agronomiques, en particulier dans les régions tropicales comme le sud de la Chine ou l'Inde où, déjà, les paysans produisaient au moins deux récoltes par an et cultivaient de nombreuses plantes (environ 45 dans le Nord de l'Inde vers 1600). Dans la quasi-totalité de l'Ancien Monde, les nouvelles cultures étaient facilement intégrées au sein du système de production paysanne. Mais avec l'augmentation de la production, la pression des impôts et des fermages s'accroissait aussi. Au sein de l'Empire moghol, le fardeau de l'impôt pesait plus lourdement au XVII^e siècle qu'au siècle précédent (Habib, 1963, pp. 193–196 et 319–329), tandis que la hausse des fermages dépassait celle des prix en Angleterre entre 1540 et 1640, et de nouveau au XVIII^e siècle (Kerridge, dans Carus-Wilson, 1962, pp. 208–226 ; Parker, dans *ibid.*, p. 329). Dans les régions faiblement peuplées de l'Est européen, l'attraction que représentaient les cultures de profit conduisit les seigneurs à imposer des contraintes sur les mouvements paysans, ainsi qu'à faire cultiver leurs propres domaines par l'assujettissement aux corvées et le paiement de salaires misérables. La Russie, la Pologne et la Prusse furent ainsi le théâtre d'une sorte de « renouveau du servage » à partir du

XVI^e siècle (Lyashchenko, 1949, pp. 273–276 ; Kula, 1976). À l'autre extrémité de l'Europe, dans la péninsule Ibérique, qui connut un déclin de sa population au XVII^e siècle, on assista à un essor des grands domaines, ou *latifundia* (Hamilton, dans Carus-Wilson, 1954, p. 224).

C'est dans la moitié occidentale du globe que les relations agraires connurent les plus grands changements, car ce fut la première grande partie du monde à subir directement la domination coloniale. La population amérindienne en rapide déclin, qui ne connaissait que la houe, était incapable de s'adapter au système de l'Ancien Monde, fondé sur l'élevage et la charrue, et elle ne pouvait non plus fournir à ses conquérants ce qu'elle avait apporté aux Incas et aux Aztèques. Aussi, au Pérou comme au Mexique, les colons espagnols se taillèrent-ils des haciendas (domaines d'élevage) dont la main-d'œuvre se composait de « péons » réduits à un semi-esclavage, forcés de quitter leurs villages au titre des droits d'*encomienda*. Sur le littoral du Brésil, dans les Antilles et le long du littoral atlantique nord-américain, outre le riz et le tabac indigènes, les cultures de profit de l'Ancien Monde, comme la canne à sucre, le coton et l'indigo, commencèrent de s'étendre, entraînant la création du système de la plantation dont les esclaves étaient importés d'Afrique. Ce n'est que dans une zone relativement petite du littoral atlantique que les paysans anglais immigrés entreprirent de se lancer dans la culture aidée de la charrue ; avec le temps, ils finirent par supplanter et chasser leurs prédécesseurs, chasseurs et agriculteurs de subsistance, d'une région de plus en plus vaste qui allait s'étendre, vers 1860, sur la totalité du territoire des États-Unis d'Amérique.

C'est dans le nord-ouest de l'Europe, dans la région des Flandres et notamment aux Pays-Bas, que se produisit la plus remarquable transformation de l'agriculture. Le nombre relativement faible de plantes cultivées reçut l'apport des nouveautés venues des Amériques, tandis que la demande urbaine croissante se dirigeait surtout vers les produits laitiers. Avec de nouveaux systèmes de rotation des cultures, dans lesquels la culture des plantes fourragères jouait un rôle éminent, et une sélection du bétail exclusivement tournée vers la production de viande et de lait, il s'opéra une nouvelle symbiose entre l'agriculture et l'économie pastorale (l'industrie laitière) dans le cadre de l'agriculture paysanne (Bath, 1963, pp. 242–243). Mais lorsque la nouvelle agriculture fut adoptée en Angleterre au XVIII^e siècle, elle devint le pilier d'exploitations à grande échelle requérant de nombreux domestiques et journaliers. Tandis que les exploitants « capitalistes » se faisaient plus nombreux, prêts à reprendre les terres des seigneurs en s'acquittant d'une redevance plus élevée que ce que pouvaient verser les tenanciers existants, l'institution des enclosures (partage des biens communaux à l'avantage du seigneur et clôture des terres ainsi confisquées) prenait corps, si bien qu'à la fin du XVIII^e siècle, la plupart des paysans anglais avaient été expulsés

de leurs fermes et avaient dû devenir ouvriers agricoles (Mantoux, 1962, pp. 136–185 ; Hammond, 1919 ; pour la survie des occupants propriétaires, très petite minorité, voir Mingay, 1961).

En France, la résistance des paysans aux clôtures et aux droits privés sur les éteules et les terrains communaux empêcha que fût imposée d'en haut la nouvelle agriculture. La recherche de rentes plus élevées ainsi contrariée, la réaction seigneuriale tenta de faire respecter des revendications et des privilèges quasi féodaux, ce qui provoqua une crise dans les relations entre l'aristocratie et la paysannerie (Le Roy Ladurie, 1976). Avec la Révolution française parurent les décrets de l'Assemblée nationale marquant la fin de la féodalité à la suite de l'abolition des privilèges en 1789, puis la confiscation des biens de l'Église et celle des « émigrés » et des aristocrates « suspects » (Lefèbvre, 1951 ; Bloch, 1931). Tous ces événements se situaient à l'opposé de ce qui s'était passé en Angleterre ; en outre, ils étaient sans précédent. On a beaucoup discuté de l'équité et des conséquences économiques de ces deux différentes sortes d'« expropriations ». Si on a loué l'exemple anglais pour sa contribution à l'agriculture scientifique, le modèle français est, depuis, la source d'inspiration de toutes les réformes agraires de par le monde.

LA PRODUCTION ARTISANALE ET LA PROTO-INDUSTRIALISATION

À la veille des temps modernes, partout l'agriculture s'alliait à l'artisanat, en particulier lorsque la demande venait des maisonnées ou des communautés rurales. En Chine, en Iran et en Europe, les paysannes filaient et bobinaient, et leurs hommes, en particulier l'hiver, s'occupaient au tissage. Bien des admirables tissus du Pérou étaient produits par les très rudimentaires métiers des paysannes (Mason, 1957, pp. 237–240). À cause du temps et de l'habileté qu'elles exigeaient, certaines occupations comme celles de forgeron, de menuisier et de tisserand de qualité finirent par se transformer en métiers à part, même dans les villages vivant en autarcie. En Inde, sauf dans certaines communautés tribales, cela se vérifiait pour tous les métiers relatifs au tissage, même si c'étaient toujours les paysannes qui filaient. Dans la mesure où elle satisfaisait essentiellement aux besoins locaux, la spécialisation de l'artisanat avait créé un réseau de clientèle. En Inde, par exemple, les artisans occupaient souvent de petits lopins de terre qui leur avaient été attribués et qu'ils cultivaient moyennant une modeste redevance ; on leur accordait aussi une petite part de la production paysanne en échange des objets qu'ils fabriquaient et des services qu'ils rendaient (Habib, 1995, pp. 143–144).

Pour alimenter les marchés urbains et honorer les commandes lointaines, il fallut que les artisans se défassent de ces liens. À part certaines activités, comme les mines, la construction de grands édifices ou les chantiers navals, le lieu de production habituel était toujours la hutte ou la chaumière de l'artisan. Il y eut, en Asie, une tendance générale à délivrer ce dernier de certaines contraintes. En Chine, sous les Qing, les exigences du pouvoir requérant des artisans un travail non payé furent d'abord remplacées par des indemnités, puis finalement abolies (chap. 22). En Inde, en dépit de l'existence du système des castes, certains éléments de ces dernières pouvaient, selon la demande, abandonner leurs occupations traditionnelles et en entreprendre d'autres (Habib, 1995, pp. 174–177). Dans les pays musulmans, il n'existait dans la pratique aucun interdit juridico-religieux pour le choix d'un métier, même si, dans l'Empire ottoman, les guildes, soutenues par le pouvoir, avaient imposé certaines restrictions (Levy, 1957, pp. 53–90; Baer, 1970, pp. 145–165). En Europe occidentale, l'effondrement de la féodalité et la débâcle des corporations aux XIV^e et XV^e siècles libérèrent les artisans et le commerce des entraves féodales. Bien entendu, tout était différent dans le Nouveau Monde, où les conquérants exerçaient un pouvoir total sur le travail des peuples soumis grâce à l'*encomienda* et à d'autres privilèges que leur accordait la monarchie espagnole; ainsi, ils éliminèrent bon nombre de métiers artisanaux en même temps que les artisans eux-mêmes.

Tandis que l'artisan de l'Ancien Monde se libérait peu à peu des contraintes imposées par la société, il se trouva de plus en plus prisonnier des difficultés du marché. Il y eut un phénomène constant de monétisation, favorisé par l'afflux d'argent extrait des Amériques, que l'on peut constater dans toute l'Eurasie. Il y eut une expansion généralisée de ce que Marx (1887) appelait le mode de production modeste, dans lequel l'artisan (et le paysan) travaillait en indépendant pour le marché. Mais ce n'était pas seulement la portion vendable de la production artisanale qui augmentait; toute la production le faisait à une cadence accélérée. On peut raisonnablement avancer que la croissance des exportations traduisait une hausse de la production en termes absolus. Dans les années 1660, on estime que les deux tiers de la production de soie du Bengale vendue sur son principal marché étaient exportés vers l'Europe, le Japon, d'autres régions de l'Inde et la « Tartarie » (Habib, 1963, pp. 71–72). En Occident, l'Italie du XVI^e siècle et les Pays-Bas, le nord de la France et l'Angleterre au cours des deux siècles suivants fournissaient leurs produits d'artisanat au reste de l'Europe. La croissance démographique urbaine apporte la preuve de la grande expansion de la production artisanale dans l'ouest de l'Europe: la population des villes tripla entre 1500 et 1700, si l'on en juge par le nombre des villes comptant plus de 100 000 habitants (Shella, dans Cippola, 1974, p. 367).

L'accroissement de la production totale d'articles manufacturés n'est pas advenu simplement par une augmentation proportionnelle de la main-d'œuvre artisanale, mais il englobait aussi des tentatives d'amélioration de la productivité. La capacité de l'artisanat non européen à adopter et à diffuser du matériel permettant d'épargner la main-d'œuvre est souvent sous-estimée (chap. 2). Sans cette capacité, les anciens pays manufacturiers n'auraient pu se maintenir longtemps dans leur position antérieure face aux exploits manufacturiers de l'Europe. On pense que, vers 1750, la Chine contribuait pour 32,8 % au rendement manufacturier mondial, tandis que la part de l'Inde se montait à 24,5 % ; l'Inde et l'Europe se situaient à peu près au même niveau en termes de rendement absolu (Simmons, 1983, p. 600, tableau de P. Bairoch). Mais, désormais, l'Europe occidentale était à la veille de sa révolution industrielle.

À partir de 1500 environ, l'artisan d'Europe occidentale s'était engagé dans la course à l'amélioration et à l'innovation qui, aidée par les savants, avait débouché sur des changements techniques de dimensions inconnues jusqu'alors. Au XV^e siècle, on avait vu arriver l'invention de l'imprimerie. Vinrent ensuite le moulage du fer, le vilebrequin et le tour, la vis métallique et le ressort à spirale, ainsi que diverses innovations dans la fabrication du verre. Tandis que les canons et les mousquets représentaient l'« industrie lourde », parmi les métiers, les pendules, montres et télescopes étaient les principaux articles de précision. La machine à vapeur de Newcomen (1712) était indubitablement le couronnement de ce phénomène d'accélération de la proto-industrialisation.

Cependant, cette expression est depuis un certain temps (d'après Mendels, 1972) utilisée dans un sens quelque peu différent. On le voit fondé, dans le contexte européen, non pas sur la technique mais sur les processus annexes de la spécialisation de l'artisanat rural et de la commercialisation par l'utilisation de la main-d'œuvre familiale et des mortes-saisons du calendrier agricole. On pense que ce processus, entamé au XV^e siècle, a jeté les bases de la révolution industrielle en engendrant des innovateurs capables de se lancer, au moment opportun, dans l'industrie urbaine. L'une des pierres d'achoppement de ce raisonnement tient à ce que les symptômes d'une telle « proto-industrialisation » se constatent dans presque toutes les économies de marché préindustrielles, du Japon à l'Afrique occidentale : presque partout, on trouve des marchands consentant des avances en argent et en matériel aux producteurs ruraux. À l'inverse de la révolution technique d'Europe occidentale au cours de ces trois siècles, cette « proto-industrialisation » n'avait donc rien de singulier ; voilà qui mine l'argument en faveur de la position centrale du processus parmi les facteurs ayant entraîné la Révolution industrielle.

La question essentielle est donc celle-ci : quel est le moment opportun, le déclin, qui fait que les « entrepreneurs » passent de la petite production individuelle à la production de masse ? Deux facteurs successifs sont susceptibles d'avoir donné l'avantage définitif à la concentration de la production. Tout d'abord, cette concentration pouvait assurer une meilleure division du travail (par la spécialisation des compétences) ; Adam Smith a d'ailleurs souligné l'importance de ce facteur en 1776. Ensuite, elle permettait l'utilisation des machines, ce qui accroissait la productivité de chaque ouvrier ; en 1821, Ricardo en donna la première analyse, demeurée classique. Avec le premier facteur, nous aurions l'atelier ou la manufacture ; avec le second, l'usine. Dans cette dernière, la division du travail allait pratiquement disparaître, éliminée par un morcellement des tâches confiées à des ouvriers sans formation (Marx, 1887).

S'il semble certain qu'en Europe les manufactures ont précédé à grande échelle le système de l'usine (Braudel, 1985), il faut aussi insister sur le fait que la simple existence d'un atelier employant des ouvriers n'implique pas la présence de relations proto-capitalistes, sauf à prouver que ses bénéfices provenaient d'une amélioration de la productivité. Cela vient de ce que, à l'instar des *karkhanas* indiens et iraniens, de nombreux ateliers étaient créés parce que les produits sur lesquels on travaillait (soie, or, argent, pierres précieuses) étaient trop précieux et onéreux pour être confiés à des artisans travaillant chez eux (Habib, 1995, pp. 221–223). Il en était sans doute de même des grands ateliers du travail de la soie dans la Chine des Qing et de la frappe des monnaies partout dans le monde. On créait certains de ces ateliers, tels ceux du raffinage du sel en Chine, ou du traitement du tabac, car ils se révélaient utiles pour les monopoles accordés par les États (Balazs, 1964, pp. 40–45). En outre, dans les ateliers européens, une grande part des progrès accomplis dans la division du travail tenait non seulement à la disponibilité de la main-d'œuvre, mais aussi, comme le reconnaissait Adam Smith (1776) lui-même, à l'amélioration progressive des outils. Là encore, nous voyons à l'œuvre l'exceptionnelle révolution technique de l'Europe.

LE COMMERCE, LE CRÉDIT ET LE CAPITAL

On insiste beaucoup, de nos jours, sur l'idée suivante : ce qui compte, pour la croissance économique, ce n'est pas seulement le développement des marchés, mais aussi la manière dont ils sont servis, c'est-à-dire la manière dont le commerce est soutenu par un mécanisme de crédit, de partage des risques et de communication.

En Chine comme en Inde, il n'existait aucune interdiction légale de l'usure. Dans le monde musulman, la tendance théologique dominante consis-

tait à considérer l'usure et le jeu d'argent plutôt comme des péchés que comme des délits passibles de condamnation ; et, dans tous les cas, dans l'Empire ottoman, bien des opérations de crédit et de banque étaient simplement laissées assez légitimement entre les mains des juifs et des chrétiens, tout comme entre celles des Indiens et des juifs dans l'Iran des Séfévides (Petty, 1691, pp. 25–26 ; Rodinson, 1966). Les prêts portant intérêt — un intérêt très élevé au taux de 20 % l'an — consentis par les musulmans étaient courants dans l'Empire ottoman et tenus pour légitimes par les juges de l'islam (Inalcik, 1969, pp. 97–140 ; Jennings, 1973, pp. 168–216). En Europe, à partir de 1500, la condamnation de l'usure par le droit canon s'était largement affaiblie, et les prêts à intérêt étaient devenus un trait commun des opérations commerciales. Les lettres de change, instruments de crédit et de versement de fonds, étaient largement utilisées dans les milieux commerciaux d'Eurasie et d'Afrique du Nord.

La demande de crédit mena à la création de banques de dépôt. Dans les années 1640, au Japon, les changeurs d'Osaka, Kyoto et Edo acceptaient des dépôts dont ils se servaient pour prêter de l'argent à crédit. Dès les années 1650, leurs reçus circulaient abondamment à Osaka comme des billets de banque (Hauser, 1974, p. 16). En Inde, les *sarrāfs* (changeurs) pratiquaient largement les activités bancaires, recevant des dépôts et consentant des prêts à intérêt, tout en créant des effets de commerce et en en faisant l'escompte ; de nombreux paiements étaient ainsi effectués par des billets à ordre (Habib, dans Tracy, 1990, pp. 394–396). En Europe occidentale, la circulation de ces billets atteignit un maximum de très bonne heure ; en Angleterre, en 1698, on estimait qu'ils composaient plus de la moitié de l'argent en circulation (Davis, dans Carus-Wilson, 1962, p. 277).

Les systèmes de partage des risques jouaient un rôle important, car ils encourageaient le commerce et prolongeaient la durée des crédits grâce à la réduction des « frais de transaction ». On créait des associations simples qui visaient seulement cet objectif. Mais c'est l'utilisation très répandue de l'assurance en Inde et en Europe, au cours de cette période, qui a constitué un progrès important. Dans l'Inde du XVII^e siècle, l'assurance, ou *bīma*, couvrait la valeur des biens transportés ; parfois, les assureurs se chargeaient aussi du transport des marchandises assurées et du paiement des diverses taxes de transit. Les billets eux aussi étaient assurés. Les assurances maritimes se créèrent sous la forme de l'avog, analogue au prêt à la grosse aventure (Habib, dans Tracy, 1990, pp. 394–396). En Europe, l'histoire des assurances maritimes remontait à quelques centaines d'années avant le XVI^e siècle, en particulier dans les ports de la Méditerranée. Au XVII^e siècle, elles n'étaient pas encore « universellement disponibles », mais la situation devait changer au XVIII^e, avec la baisse considérable des taux en temps de paix (Price, dans Tracy, 1991, pp. 288–289). Selon toute apparence, l'Empire ottoman ne

disposait pas d'un système d'assurance et, au XVII^e siècle, ses négociants devaient recourir aux systèmes de Venise (Faroghi, dans Islamoglu-Inan, pp. 329–330). En tentant d'expliquer le triomphe du commerce européen sur le négoce asiatique, Van Leur (1955) et Steensgaard (1974) affirment que, même s'il représentait un volume global important, ce dernier se composait de petites unités (« colporteurs »), tandis que les unités constituantes des échanges commerciaux européens étaient plus grandes et en expansion (compagnies). Les critiques justifiées n'ont pas manqué pour attaquer cette thèse. En Inde, par exemple, il existait de grandes firmes marchandes, tandis que leurs « facteurs » ou agents s'installaient dans de nombreux sites, semblables à ceux des compagnies européennes. Virji Vora, marchand de Surat (XVII^e siècle), avait amassé un capital de 8 millions de roupies ; on disait de son contemporain plus jeune, Mulla Abdul Ghafur, qu'il possédait 20 navires jaugeant de 300 à 800 tonneaux et qu'il brassait un volume des échanges égal à celui de la Compagnie anglaise des Indes orientales (Braudel, 1985 ; Raychaudhuri, dans Raychaudhuri et Habib, 1982, pp. 340–342). De même, dans la Chine des Qing, il existait des marchands à la tête d'un capital énorme, dont le groupe détenait l'extraction, le transport et la vente du sel dans tout le pays par l'intermédiaire des facteurs qu'il employait. C'étaient donc 600 millions de livres de sel qui passaient entre leurs mains et leur rapportaient un bénéfice annuel de 7 millions de taels (Balazs, 1964, pp. 49–51). Il faut aussi rappeler la prévalence du courtage en Inde, qui permettait de réduire les risques commerciaux des petits négociants (Habib, dans Tracy, 1990, pp. 387, 391–392).

Mais il se produisit en Europe des événements exceptionnels, affectant l'organisation commerciale, qui contribuèrent à mobiliser des capitaux à une échelle et avec une souplesse inconnues jusqu'alors. Le premier de ces événements fut la création de la Compagnie des Indes orientales ; les fonds collectés pour chaque voyage furent remplacés par des sommes levées de manière permanente sous la forme de parts négociables. En 1712, la compagnie néerlandaise et, en 1659, la compagnie anglaise s'étaient converties à ce système ; dès la fin du siècle, leurs actions étaient cotées aux Bourses d'Amsterdam et de Londres (Neal, dans Tracy, 1990, pp. 195–223 ; Davis, dans Carus-Wilson, 1962, pp. 273–299). La seconde institution était la banque d'affaires, dont les modèles étaient la Banque du Rialto de Venise (ouverte en 1587), la Wisselbank d'Amsterdam (créée en 1609) et, enfin, la Banque d'Angleterre (1694) dont l'émission de billets convertibles lui permit de créer de l'argent et d'aller puiser des capitaux dans l'ensemble de la société.

À la fin du XVII^e siècle, un grand voyageur français, François Bernier (1699), affirmait que, en refusant de protéger ou même d'admettre le droit de propriété des marchands, les États asiatiques avaient fait obstacle à l'expansion du commerce. Certains historiens modernes (Balazs, 1964,

p. 53 ; Moreland, 1920, pp. 50–52 ; Misra, 1978, pp. 21–35) pensent que la soumission servile des négociants à l'égard de l'État a été le facteur clef de la faillite des classes marchandes de Chine et d'Inde, qui ont été incapables d'obtenir un pouvoir et une influence comparables à ceux de leurs homologues européens. Il semble cependant qu'en Orient, le rôle de l'État pouvait varier considérablement. D'une part, sous la dynastie des Ming (1368–1644) et sous celle des Qing (1644–1912), le gouvernement chinois imposait des monopoles, des impôts multiples et quantité de restrictions sur la production et sur le commerce international. D'autre part, certaines mesures comme la réforme de l'imposition de 1581, la suppression des corvées imposées aux artisans, œuvre de chacune de ces dynasties, et le démantèlement d'une bonne partie du monopole d'État sous les Qing ont indubitablement favorisé le commerce (Bai Shouyi, 1982, pp. 413–418 ; chap. 22). Dans l'Empire moghol lui-même régnait une sorte de libre-échange et les transactions n'étaient pas soumises à de lourdes taxes. La monnaie bénéficiait d'une excellente pureté d'alliage, tandis que la frappe était « libre » (chap. 20). Dans l'Empire ottoman, la capacité de l'État à « canaliser le flux des marchandises » s'est trouvée sapée à partir du XVI^e siècle ; certains historiens attribuent ce phénomène à l'attrait croissant de l'« économie-monde » européenne (Islamoglu-Inan, 1987, pp. 9–11).

Lorsque nous étudions la situation des pays d'Europe occidentale, nous ne devons pas oublier que, avec l'effondrement du système féodal, la capacité de la monarchie à taxer la terre, désormais détenue par l'aristocratie et la noblesse terrienne, était fortement réduite. Les États devaient se tourner vers la taxation des échanges commerciaux, assortie des gains obtenus par la dépréciation de la monnaie et la vente des monopoles. En elle-même, aucune de ces mesures n'était susceptible d'encourager le commerce. Les arguments mercantilistes en faveur de la taxation accrue des marchandises importées étaient bien accueillis par les gouvernements puisqu'ils justifiaient les droits élevés prélevés sur les échanges. La lutte pour la suppression des monopoles et des autres obstacles à la concurrence commerciale imposés par la monarchie est un facteur qui a joué un rôle certain dans la guerre civile anglaise (1640–1660) (Dobb, 1946, pp. 161–178).

En Asie comme en Europe, les rapports de l'État avec les classes des marchands ne se plient donc pas à une classification simpliste. Les premières nations européennes n'étaient pas, à la base, des États marchands ; pour le despotisme aveugle des monarchies asiatiques, le marchand était tout simplement inexistant. Mais les grandes administrations impériales comme celle des Moghols contribuèrent à la standardisation de la monnaie et des poids et mesures, ce qui était d'une importance considérable pour le commerce. Si, à l'instar des pays européens, le gouvernement impérial

chinois avait laissé les négociants acheter des terres, on voit mal comment cela aurait pu constituer « un autre obstacle au développement du capitalisme » en Chine (Balazs, 1964, p. 52).

Indépendamment des politiques menées par tel ou tel État, le commerce et les échanges prospérèrent dans une grande partie de l'Asie et du nord de l'Afrique bien avant l'an 1500 ; par la suite, ils continuèrent dans cette voie, même si l'on fait abstraction de l'intrusion de l'Europe. L'un des traits caractéristiques de ces échanges réside dans l'extension des réseaux commerciaux communautaires. Les marchands hokkiens du sud de la Chine s'installèrent en Asie du Sud-Est et au Japon (Wang Gungu, dans Tracy, 1990, pp. 390–391). Les négociants et les banquiers banyas se répartissaient dans l'Inde entière, comme dans les pays de la mer Rouge et du golfe Persique (Habib, dans Tracy, 1990, pp. 390–391). D'abord basés à Julfa, près d'Ispahan (Iran), les Arméniens se lancèrent dans les échanges en Europe, en Russie, en Asie occidentale, en Inde et dans le sud-est de l'Asie, et ils allèrent jusqu'aux Philippines (Pauro, dans Tracy, 1990, pp. 270–274). Les juifs avaient de nombreuses colonies en Europe et en Méditerranée (Braudel, 1966, II, pp. 802–803). Les compagnies européennes entrèrent en scène au XVII^e siècle pour régner sur toutes les mers de l'Ancien Monde. Le commerce vers la Chine par la grande route de la soie déclinait, tandis que le trafic en mer Rouge connaissait une expansion phénoménale. Au XVIII^e siècle, cette région connut à son tour le déclin (tandis que les négociants asiatiques s'effaçaient devant les compagnies européennes) au profit de la navigation par le cap de Bonne-Espérance. Les limites des réseaux interrégionaux se chevauchaient souvent, débouchant sur la concurrence comme sur la coopération. L'« âge du partenariat » (Kling et Pearson, 1979) commençait pourtant à disparaître avec l'usage du canon qui assurait la domination européenne sur les mers d'Asie, d'abord avec les Portugais (XVI^e siècle), puis avec les Néerlandais et les Anglais (XVII^e et XVIII^e siècles). Cependant, tant que l'essentiel du volume des échanges eurasiens passa par la mer Rouge, le golfe Persique et la Méditerranée (jusque vers 1700), les forces du marché auraient pu exercer un rôle déterminant sur le mouvement des marchandises et de l'argent. Voilà qui pose la question de savoir si, puisque les échanges étaient de plus en plus alimentés par le flux de l'argent venu d'Amérique par l'Europe, il n'y avait pas un invisible mouvement de capitaux vers l'Orient. Cela pourrait expliquer la remarquable synchronisation de la baisse des taux d'intérêt qui s'est produite vers 1650. Les taux d'intérêt sur les prêts commerciaux chutèrent de moitié en Europe occidentale ; il se produisit le même phénomène en Inde, tandis que peu après, dans les deux régions, ces taux se stabilisèrent, bien que ceux qui avaient cours dans les pays de l'océan Indien eussent continué d'être plus élevés qu'en Europe (Moosvi, 1987a, pp. 371–374 ; Homer, 1963, pp. 125–129). K. N. Chaudhuri (1978, p. 159).

On ne constate « aucun mouvement de baisse dans le long terme » des taux en Orient entre 1650 et 1750. La réussite de la compagnie hollandaise qui a financé le commerce asiatique sur les revenus de ses possessions en Asie du Sud-Est a peut-être neutralisé le mouvement des capitaux vers l'est par la Méditerranée. Après les années 1750, avec le prélèvement par les Anglais du « tribut » sur l'Inde, qui ne cessa de s'accroître, la tendance se renversa de manière spectaculaire.

LE COLONIALISME ET LA DOMINATION EUROPÉENNE SUR LE MONDE

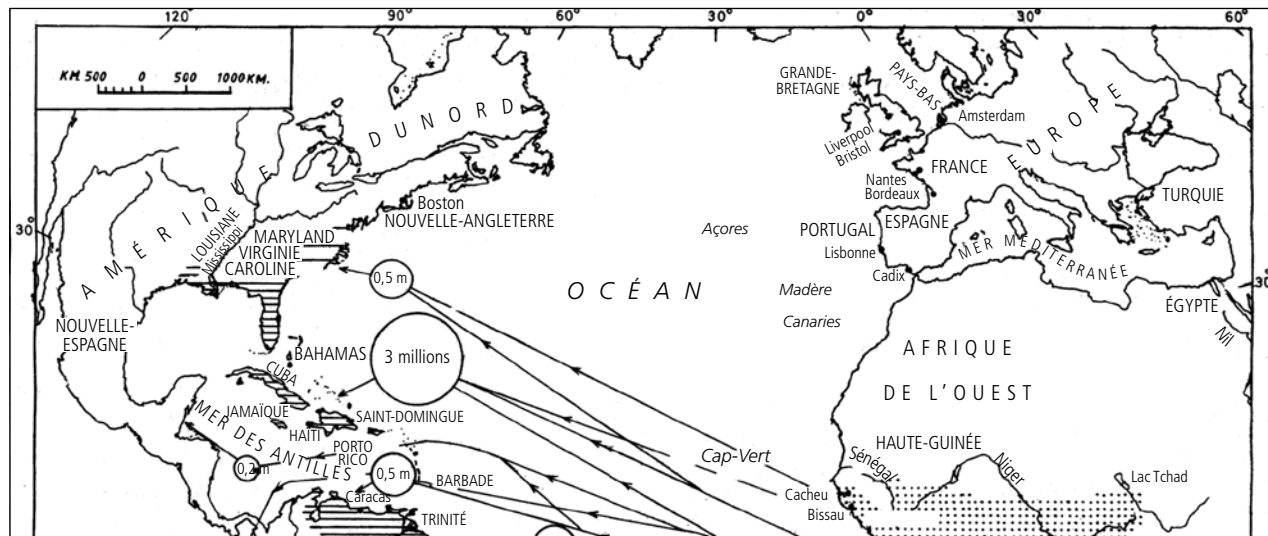
L'histoire de la colonisation moderne commence avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492, et avec le voyage de Vasco de Gama qui doubla le cap de Bonne-Espérance en 1498. Cette colonisation reposait sur trois processus principaux : l'extraction de l'argent dans les mines d'Amérique grâce au travail forcé ; le transfert de millions d'esclaves africains à travers l'Atlantique ; la levée d'un tribut sur la navigation et les terres d'Asie.

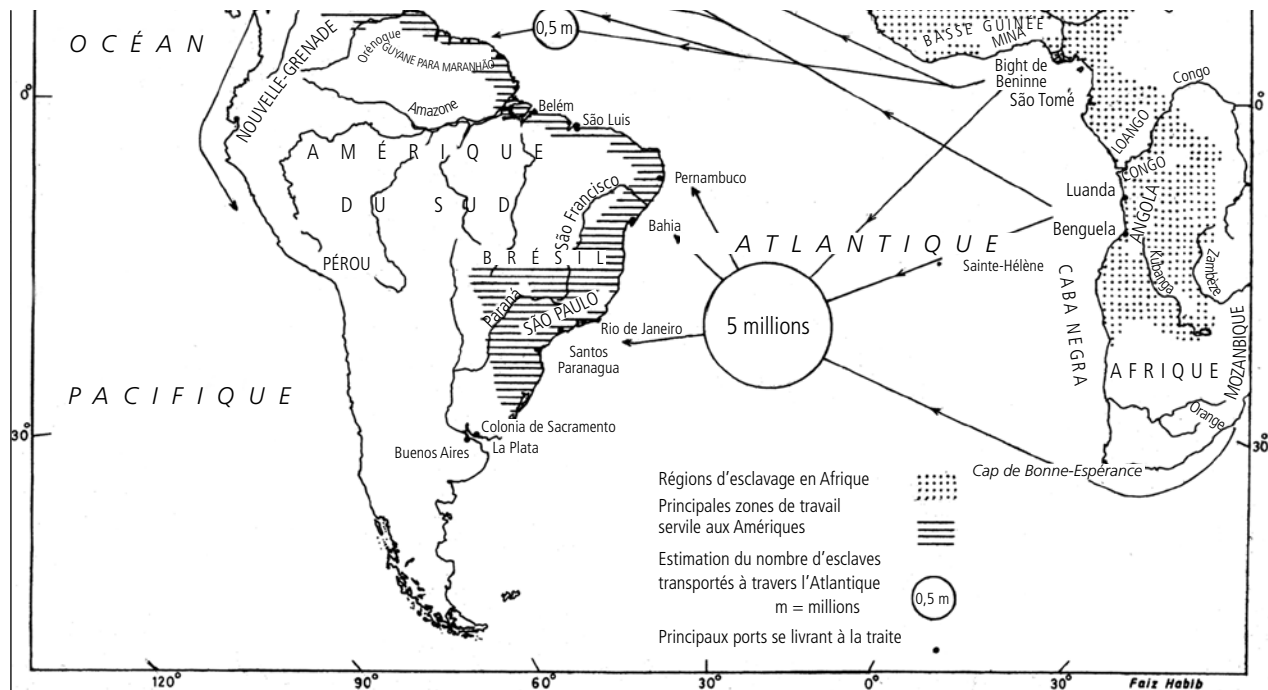
La conquête du Mexique et du Pérou par les Espagnols fut suivie d'une quête acharnée de l'or et de l'argent. L'extraction du minerai d'argent commença presque simultanément, au XVI^e siècle, à Potosi, en Bolivie, et dans les chaînes de montagnes de l'ouest du Pérou. Ce n'était pas seulement la richesse des filons mais aussi le faible coût de la main-d'œuvre amérindienne réquisitionnée qui rendaient négligeables les frais d'extraction du métal (Wolf, 1982, pp. 135–138). De 1493 à 1700, les Amériques produisirent 51 100 tonnes d'argent, soit près de 81 % de la production mondiale (Barrett, dans Tracy, 1990, p. 225 ; Hamilton, 1934 ; Vilar, 1976, pp. 103–104, 193 et 197–198).

En Europe, un rendement aussi fantastique déprécia l'argent par rapport à l'or et transforma en inflation durable l'augmentation des prix qui avait déjà commencé, ou « révolution des prix » (Braudel et Spooner, dans Rich et Wilson, 1967, pp. 378–386 ; Wallerstein, 1974, p. 67 et suiv.). À partir de 1693, le Brésil conquis par les Portugais commença à exploiter les mines d'or avec l'aide du travail servile, ce qui, en conjonction avec la production accrue d'argent en provenance d'Amérique au cours du siècle suivant, provoqua une nouvelle augmentation des prix en Europe. Hamilton (1929) a fait ressortir les conséquences de l'afflux d'argent sur la redistribution, car il a fait s'accroître les revenus des marchands et de l'aristocratie qui s'intéressait au marché, au détriment des salariés et des paysans. D'un autre

côté, Vilar (1976, pp. 157, 159–161 et 188) a souligné les difficultés que les manufactures des pays importateurs de ces richesses devaient subir face à l'augmentation des coûts. On peut en déduire que les proto-capitalistes qui ont le plus bénéficié de l'afflux d'argent n'étaient pas les Espagnols ou les Portugais, non plus que les Italiens (grâce à ses exportations vers l'Espagne au XVI^e siècle, ce dernier pays figurait à la deuxième place des récipiendaires de métaux précieux), mais les Néerlandais et les Anglais (en « troisième » position) (Cipolla, 1981, pp. 250–296). Il est encore une dimension à considérer dans la possession par l'Europe d'une source aussi considérable d'argent, une dimension à laquelle les mercantilistes donnaient une grande importance, celle de la réexportation de métaux précieux. Tandis que l'argent s'accumulait en Europe, il devenait une marchandise de plus en plus attrayante que l'on pouvait exporter vers l'Orient. Là, son prix par rapport à l'or (et, naturellement, à d'autres marchandises) était beaucoup plus élevé. En d'autres termes, l'Europe occidentale a pu, grâce à l'utilisation d'un métal précieux obtenu à très bas prix, échanger pendant des années — plus de deux siècles — ce bien contre des marchandises d'une valeur beaucoup plus considérable. On peut juger de la quantité d'argent exportée chaque année à partir de l'Europe sur la foi d'estimations pour l'an 1600, qui varient de 64 à 101 tonnes (Vilar, 1976, p. 101 ; Barnett, dans Tracy, 1990, p. 251 ; Parker, dans Cipolla, 1974, p. 529). Les exportations à destination de l'Orient augmentèrent encore au cours du XVII^e siècle, allant jusqu'à atteindre un minimum moyen annuel de 150 à 160 tonnes (Flynn, dans Tracy, 1991, p. 333, citant Attman).

Un tel afflux d'argent devait forcément exercer un effet inflationniste en Asie, puisque dans tous les grands empires asiatiques (chez les Ottomans, les Séfévides, les Moghols, les Ming et les Qing), la monnaie avait ce métal pour base. Burkan développe la thèse de l'extension de la révolution des prix à l'Empire ottoman (1975). Dans l'Empire moghol, au XVI^e siècle, l'intégration de l'argent dans la monnaie, en remplacement du cuivre, adoucit quelque peu l'impact sur les prix, mais ces derniers commencèrent à grimper au siècle suivant (Habib, dans Richards, 1987, pp. 137–170). En Chine, où l'argent afflua en grandes quantités à partir du Japon jusque dans la première moitié du XVII^e siècle, puis à partir de l'Amérique espagnole via les Philippines, outre les arrivées d'Europe, la valeur du métal par rapport à l'or s'effondra (5 contre 1 ou 6 contre 1) (Vilar, 1976, p. 95 ; Flynn, dans Tracy 1991, pp. 334–336 et 342–343). Même après la première phase d'énormes profits réalisés en introduisant l'argent sur ces marchés, l'avantage devait toujours rester à l'Europe occidentale, tant que les frais d'exploitation des mines américaines restaient aussi dérisoires.





Carte 7. La traite transatlantique des esclaves (carte redessinée par Faiz Habib).

Ce que recevait l'Europe en échange de ce trésor se composait de tissus de coton, de soie, d'indigo, de thé, de salpêtre et d'épices, provenant d'Inde, de Chine, d'Asie du Sud-Est et d'Iran. Ces marchandises avaient fait l'objet des principaux échanges régionaux de l'Asie, mais, désormais, elles prenaient en majorité la direction de l'Europe, ce qui ne manqua pas de désorganiser gravement les habitudes commerciales asiatiques. Comme les nouveaux échanges passaient de plus en plus entre les mains des Européens, dont le fer de lance était les Compagnies des Indes orientales, les bénéfices engrangés venaient gonfler le capital commercial européen.

L'esclavage était le deuxième processus introduit par la colonisation. Il était pratiqué à une échelle inconnue jusqu'alors et s'accompagnait de la plus considérable migration forcée à ce jour, qu'on l'exprime en nombre de personnes déportées ou en distance. À partir de la moitié du ^{xv}^e siècle environ, la côte atlantique de l'Afrique fut ravagée par les chasseurs d'esclaves européens, ces ravages progressant avec le temps vers le sud à partir de l'Ouest africain pour atteindre le cap de Bonne-Espérance et remonter vers le Mozambique. Les chasseurs d'esclaves furent d'abord les Portugais (plus tard, les Brésiliens), puis les Hollandais, les Anglais (que devaient rejoindre les Américains) et les Français. Selon Curtin (1969), entre 8 et 11 millions d'Africains furent transportés à travers l'Atlantique entre 1440 et 1860. En 1700, plus de 1,5 million d'entre eux avaient déjà fait la traversée, mais c'est au ^{xviii}^e siècle que devait s'accélérer un mouvement que l'on estime à plus de 6 millions d'individus. On donne des chiffres différents pour le nombre d'esclaves africains ayant atteint les régions de destination, mais le total doit être au moins de 10 millions, les chiffres avancés pour le Brésil ayant été corrigés de 2,5 millions à 5 millions (Schwartz, dans Jha, 1991, pp. 23–24). Trois millions d'esclaves débarquèrent aux Antilles (Scarano, dans Jha, 1991, p. 50). En 1830, les États-Unis comptaient 2 millions d'esclaves africains. Quand on se souvient que nombre d'esclaves mouraient de mauvais traitements à bord des navires — le chiffre des pertes étant en moyenne de 20 % avant 1700, de 10 % vers 1750 et, enfin, de 5 % en 1800, sans jamais être inférieur (Klein, dans Tracy, 1990, p. 304) —, on peut penser que plus de 1 million d'entre eux durent périr pendant la traversée de l'Atlantique. Ces chiffres ne prennent pas en compte les transports d'esclaves à travers le Sahara, que l'on évalue à près de 2 millions de 1400 à 1900 (Austen, dans Tracy, 1990, p. 322). On peut évaluer cette saignée d'hommes et de femmes qu'a subie l'Afrique pendant trois siècles et demi à quelque 13 millions de personnes, perte qui n'est comparable qu'à la décimation des populations amérindiennes au cours de la même période.

Tous ces esclaves provenant de villages d'agriculteurs se révélèrent de précieux travailleurs dans les plantations qui produisaient du sucre, du tabac, du café, de l'indigo et du coton, dans le Brésil portugais, les Antilles (parta-

gées entre l'Espagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la France) et les colonies anglaises du sud de l'Amérique. Au Brésil, les esclaves travaillaient aussi dans les mines d'or. Les profits du commerce transatlantique des esclaves ne représentaient naturellement qu'une fraction des gains que le travail des esclaves africains rapportait à leurs maîtres des Amériques.

Au Brésil, « le sucre, le coton et les divers produits du cuir qui se montraient à 68,4 % du total des exportations de la colonie [1796–1811] procuraient des bénéfices oscillant entre 40 et 60 % ; les profits retirés du café, du riz, du cacao et du tabac allaient de 85 à 100 % » (Arruda, dans Tracy, 1991, pp. 414–416). Mais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la palme devait revenir aux colonies anglaises des Indes occidentales. D'après les chiffres des douanes britanniques (multipliés par 2,1 afin de rendre compte des sous-évaluations et de la contrebande), les excédents annuels des exportations des Indes occidentales vers l'Angleterre par rapport aux importations de la métropole étaient de 1,9 million de livres de 1785 à 1794 et de 4,8 millions de 1795 à 1804 (Habib, 1976, p. xxiii).

La troisième phase de la colonisation fut l'aboutissement de la domination sur les mers asiatiques et sur une grande partie du sud du continent asiatique. Au XVI^e siècle, les Portugais avaient la maîtrise de l'océan Indien au point de monopoliser certaines routes maritimes et d'imposer un tribut aux navires asiatiques, bâtissant ainsi un monopole des échanges commerciaux dont le capital provenait de ces tributs et d'autres extorsions locales (Pearsons, dans Gupta et Pearson, 1987, pp. 83–93). Cette structure s'effondra au XVII^e siècle, avec l'avènement des Compagnies des Indes orientales néerlandaises et anglaises. En occupant peu à peu, au cours de ce siècle, la riche et peuplée île de Java (Indonésie) et en soumettant ses paysans à de lourdes taxes et aux travaux forcés, la compagnie hollandaise amassa des ressources qui lui permirent de financer une bonne part de ses échanges avec l'Asie (Glamann, 1958). Cette réussite fut néanmoins encore éclipsée par celle de la Compagnie anglaise du Bengale après la bataille de Plassey, en 1757 ; tous les « investissements » de la Compagnie dans les exportations à partir de l'Inde venaient désormais de ses revenus locaux, tandis que nombre de personnes privées avaient recours à des exportations financées par les exactions des nouveaux « nababs ». Dans les années 1780, le tribut prélevé sur l'Inde, si l'on en croit un rapport officiel détaillé sur les exportations et les importations, atteignait plus de 4,93 millions de livres par an en moyenne (Chaudhuri, dans Kumar, 1983, p. 817). Ce tribut obtenu par la vente de marchandises produites en Asie signifiait que l'Europe occidentale se procurait ces biens gratuitement. Or les textiles indiens servaient à acheter des esclaves en Afrique (Klein, dans Tracy 1990, p. 292) ; c'est pourquoi on peut dire que le prix payé pour ces derniers était nul. La domination anglaise sur l'Inde était donc le moteur invisible qui faisait fonctionner l'énorme expansion de

la traite et, simultanément, celle des plantations à esclaves des Amériques dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Mais, comme tout le système colonial dans sa phase « mercantiliste » s'était établi sur une échelle mondiale, il se produisit un ensemble de circonstances qui allait mener à sa transformation dès le début du siècle suivant. En premier lieu, le pouvoir colonial, que les puissances européennes exerçaient à des degrés divers, déboucha sur des guerres impitoyables qui les dressaient les uns contre les autres, notamment l'Angleterre et la France, qui s'opposèrent pendant une grande partie du XVIII^e siècle. La rivalité entre ces deux nations facilita l'indépendance des colonies anglaises d'Amérique (1783), première brèche pratiquée dans l'ordre politique du mercantilisme colonial. Les hostilités anglo-françaises se poursuivirent lors des guerres révolutionnaires et des guerres napoléoniennes, tandis que les idées de la Révolution française (1789) introduisaient une dimension morale dans le conflit. Les déclarations françaises contre l'esclavage (1794) furent rejointes par l'abolition de la traite par les Anglais (1807), après quoi il devint de l'intérêt de ces derniers d'empêcher les autres puissances de continuer à pratiquer ce commerce (Conrad, dans Jha, 1991, pp. 212–232). Ensuite, avec la révolution industrielle en Angleterre, la quête des marchés coloniaux devint plus importante que le tribut perçu sur les colonies (même si ce dernier gardait son utilité). L'abolition de la traite fut suivie, six ans plus tard, par le *Charter Act* de 1813 qui abolissait le monopole de la Compagnie anglaise des Indes orientales sur le commerce avec l'Inde. Il se créait donc un nouveau mode de colonisation au centre duquel se trouvait ce que Marx appelait, en 1859, le « monopole du marché » des libre-échangistes anglais et ce que Gallagher et Robinson (1953) ont qualifié d'« impérialisme du libre-échange ». Mais l'histoire de cette transformation sera abordée dans le volume suivant.

Après 1500, pendant les trois siècles qui ont vu s'asseoir la domination coloniale sur le monde, on a assisté à une redistribution massive de la richesse de la planète. Les phénomènes que nous venons de décrire étaient considérés par Marx comme les principaux moments de l'accumulation primitive de capital en Europe occidentale. Les critiques nationalistes indiens du « tribut » (Naoroji, 1901 ; Dutt, 1901) sont parvenus à des conclusions similaires, pour une échelle moindre, à l'instar d'Éric Williams (1944) de l'autre côté de l'Atlantique. Plus récemment, Gunder Frank (1978) et Éric Wolf (1982) ont présenté une masse considérable d'informations sur cette redistribution, tandis que les conclusions de l'école du « système du monde » (Braudel, 1979) semblent aller dans la même direction (Islamoglu-Inan, 1987, p. 8). En Europe occidentale, l'Angleterre est le pays qui s'est le plus enrichi grâce à l'exploitation de ses colonies. Et c'est au moment où elle atteignait l'apogée de cet enrichissement, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, qu'elle fut le théâtre de la révolution industrielle.

LES DÉBUTS DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

Ce qui s'est produit en Angleterre dans les 35 dernières années du XVIII^e siècle est toujours considéré comme le tournant essentiel de l'histoire économique du monde ; ces années ont en effet été marquées par une accélération remarquable des inventions mécaniques. Dans l'industrie textile, qui devint le secteur de pointe de l'économie britannique, le *water frame* d'Arkwright (1769), machine hydraulique à filer le coton, ouvrit les portes au système de la manufacture. L'invention du métier mécanique par Cartwright (1787) étendit la mécanisation à tout le secteur textile. La machine à vapeur de James Watt était d'usage commercial dès 1776, ce qui déboucha sur la maîtrise de la vapeur, devenue la principale source d'énergie. En 1775, on comptait en Angleterre 31 hauts fourneaux en opération. Pour transporter les produits de l'industrie, la construction de canaux commença en 1761, et la « folie des canaux » se répandit dès les années 1790, avec pour résultat, en 1839, l'aménagement de plus de 3 000 kilomètres de canaux et de quelque 2 000 kilomètres de voies navigables (Knowles, 1922, pp. 242–243).

Les chiffres dont nous disposons font ressortir l'extraordinaire augmentation de la production réalisée par l'Angleterre tandis qu'elle s'industrialisait. En 1810, on extrayait annuellement plus de 11,2 millions de tonnes de charbon en Grande-Bretagne ; à elles deux, la France et l'Allemagne n'en totalisaient pas plus de 2 millions de tonnes annuelles en 1815. Vers 1720, l'Angleterre produisait 25 000 tonnes de fonte brute, contre 227 000 tonnes en 1806 ; de 1803 à 1812, la production française pour sa part se situait autour de 200 000 tonnes annuelles. En 1760, les manufactures britanniques consommaient quelque 1 500 tonnes de coton ; dans les années 1780, la consommation annuelle atteignait 8 100 tonnes. Au cours des mêmes années, la France consommait à peine la moitié de cette quantité. Mais la consommation de coton brut dans les manufactures britanniques continua d'augmenter pour atteindre une moyenne de 18 500 tonnes en 1798–1800 (Mitchell, dans Cipolla, 1973, pp. 770, 773 et 780 ; Ashton, 1955, p. 154 ; Deane et Cole, 1962, p. 185).

L'investissement annuel en « machines et engins de manufacture » passa d'environ 800 000 livres vers 1770 à 2 millions au début des années 1790, pour atteindre 4 millions de livres aux alentours de 1815 (Crouzet, 1972, p. 24, citant les estimations de Pollard). C'est à juste titre que Rostow (1960, pp. 31–35 et 38) situe le « décollage » de l'économie britannique — le premier au monde de ce genre — pendant les 20 ans qui séparent 1783 de 1802.

Il ne fait pas de doute qu'à ses débuts, la révolution industrielle était le fait d'individus modestes, des artisans manufacturiers qui épargnaient et réinvestissaient leurs bénéfices dans l'amélioration d'outils et de machines

fabriqués pour eux, sur place, par les menuisiers et les forgerons de leur entourage. L'autre source immédiate d'investissement dans les machines était les capitaux de négociants intermédiaires qui y voyaient un prolongement profitable au système de placement de l'argent (Ashton, 1964, pp. 66–68 ; Dobb, 1946, pp. 277–281). Mais il ne faut pas oublier que, même dans les lieux où les machines étaient introduites, le capital disponible (pour le paiement des salaires et des matières premières) restait très important ; d'après Pollock, au début des années 1790, l'investissement annuel dans les stocks seuls égalait celui consacré aux machines (2 millions de livres). Le capital provenait surtout des notaires et des avoués (qui géraient des biens) et des banquiers qui escomptaient des effets de commerce et des prêts sur hypothèque. Cela permettait de convertir en capital la richesse obtenue dans des secteurs non industriels (loyers, revenus perçus à l'étranger). Si l'on doit aussi prendre en considération les investissements en infrastructures, comme les canaux et les bâtiments, qui, ensemble, dépassaient très largement ceux consacrés aux machines (800 000 livres pour les canaux et 4,5 millions pour les bâtiments résidentiels au début des années 1790), la contribution des revenus des propriétaires fonciers à l'augmentation de capital était loin d'être négligeable. Près d'un tiers des actions des sociétés de construction de canaux au XVIII^e siècle venaient de propriétaires terriens (Crouzet, 1972, pp. 24 et 56 ; Anderson, dans Crouzet, 1972, pp. 223–255 ; Ashton, 1955, pp. 178–188). Il semble donc bien impossible de maintenir (comme le font Crouzet, 1972, pp. 55–59 ; et Deane et Cole, 1962, pp. 34–35) que l'accroissement des revenus des propriétaires terriens obtenu grâce aux enclosures et les flux de revenus extérieurs provenant du tribut colonial n'ont pas fortement accru l'apport de capitaux indispensables à la révolution industrielle.

La même conclusion s'imposera à nous si nous considérons les circonstances qui rendaient plus rentable le capital investi dans l'industrie (ce qui revenait effectivement à l'augmenter). Certes, les enclosures permirent à l'industrie d'avoir accès aux vastes réserves de main-d'œuvre qui vivaient de bien maigres salaires dans les campagnes, tandis que les colonies lui donnaient accès, à bon marché (en fait, gratuitement selon les comptes de la nation), à des matières premières et à des services. Sous cet angle, non seulement le propriétaire pratiquant les enclosures, mais aussi le « nabab » de retour d'Orient, le marchand d'esclaves comme le planteur des Indes occidentales, chacun jouait son rôle dans l'industrialisation de l'Angleterre.

Sa position dominante parmi les pays en voie d'industrialisation permettait à l'Angleterre de conquérir les marchés mondiaux. Déjà, de 1795 à 1804, la valeur de ses exportations annuelles de coton dépassait 5,3 millions de livres, tandis que ses exportations de fer et d'acier totalisaient 300 000 tonnes (Deane et Cole, 1962, p. 59). Elle devenait le grand atelier du monde.

La marque essentielle de la révolution industrielle en Angleterre, c'est qu'elle a achevé la genèse du capitalisme. Quand on passe en revue l'évolution du système capitaliste, on doit toujours garder à l'esprit l'éventail des significations données au mot « capital » par les historiens. Pour la plupart, tous les biens et sommes immobilisées (autres que les biens fonciers) qui sont utilisés pour dégager un revenu, en général en termes monétaires, sont des capitaux. Comme, à partir du XVII^e siècle, une part de plus en plus importante de la production totale s'est dirigée vers le marché et que les valeurs financières ont commencé à s'accroître progressivement, on est tenté de situer l'émergence et le développement du capitalisme à partir de la Renaissance. Marx distinguait cependant entre le capital marchand, qui s'épanouit sur les fondements de la « petite production » du XVI^e au XVIII^e siècle, et le capital proprement dit, qui n'émergea qu'avec la révolution industrielle. À ce moment, il avait pris la maîtrise totale de la production en employant une main-d'œuvre salariée (le prolétariat) travaillant en majorité dans des manufactures. La révolution industrielle britannique n'a donc pas été une simple étape supplémentaire dans l'évolution linéaire du capitalisme, mais une transformation radicale du capitalisme lui-même, une véritable révolution sociale.

LES COMPOSANTES DE LA SOCIÉTÉ : COMMUNAUTÉ, CLASSE, RACE

Au début du XVI^e siècle, la majorité de l'humanité vivait de l'agriculture, et cela était toujours vrai à la fin du XVIII^e siècle. Les hommes vivaient en majorité dans des villages ou dans des hameaux groupés, plutôt que dans des huttes ou des chaumières dispersées. Le village se constituait peu à peu en unité sociale, économique et administrative ; il existait d'ailleurs diverses sortes de « communautés villageoises » dans toute l'Eurasie. En Inde, ces communautés revêtaient deux principaux aspects : d'abord un ensemble d'artisans de village et de serviteurs qui tiraient leur subsistance de petits domaines exempts d'impôts (ou faiblement taxés) ; ensuite, un ensemble limité de paysans (appartenant à une ou plusieurs castes) qui formaient un « conseil des cinq » (*panchāyat*), disposant de terres non cultivées, qui avaient pour obligation de collecter et de payer l'impôt foncier (chap. 20). Ces deux aspects sont apparemment la conséquence de l'autarcie économique des villages et de l'obligation de satisfaire à une imposition très lourde.

Deux autres formes contemporaines de la communauté villageoise ont été étudiées à fond : celle du Japon et celle de la Russie. Ni l'une ni l'autre ne se fondait sur la parenté. La communauté japonaise de l'ère des Toku-

gawa était un ensemble de familles propriétaires (*hombyakusho*, *hyakusho*) avec un groupe de « cinq hommes » (*goningumi*) et un chef responsable de la collecte des impôts, du maintien de la sécurité et de l'application des instructions de l'État (Befu, dans Hall et Jansen, 1968, pp. 301–314). Non seulement les tenanciers et les travailleurs sans terre n'étaient pas membres de la communauté, mais les propriétaires et le *hyakusho* les soumettaient à toutes sortes de pénalités et de vexations (Smith, dans Hall et Jansen, 1968, pp. 263–282 ; Toshio, dans Hall, 1991, pp. 487–488).

La communauté russe était en apparence plus égalitaire que ses homologues indienne et japonaise. Elle ne reposait pas sur la parenté ; la terre arable était attribuée à une famille pour une longue durée, les prairies pour 1 an, tandis que les pâturages et les forêts étaient en principe accessibles à tous. La décision en la matière revenait aux chefs de toutes les familles. Les différences de richesse s'exprimaient surtout par la possession de bétail, de plus il n'y avait que très peu de travailleurs sans terre (Shanin, 1983, pp. 11–12). En Europe occidentale, dès le XVI^e siècle, les traces de la communauté villageoise ne se retrouvaient que dans certaines coutumes telles que l'assolement triennal et l'accès aux terrains communaux.

Dans le Nouveau Monde, la seule unité sociale comparable semble avoir été l'*ayllu* du Pérou, qui reposait sur la parenté et l'endogamie, ainsi que le partage des terres avec une agriculture communale, des pâturages et de la forêt. Sous le règne des Incas, ces *ayllu* furent aussi des instruments de réquisition des denrées agricoles et du travail, exigés en guise de tribut (Mason, 1957, pp. 170–175). Sous la domination espagnole, le système fut cruellement déformé, ses rituels détruits, et le travail de ses membres confisqué. Au Mexique, la couronne espagnole s'efforça, pour mieux assurer sa domination et collecter les impôts, de maintenir les communautés avec leurs chartes et leurs terrains et trésors communaux. Les villages mexicains étaient nettement endogames et décourageaient toute différenciation interne (Wolf, dans Shanin, 1971, pp. 53–54).

Puisque la communauté villageoise était une unité propice à la collecte de l'impôt, son existence était favorisée par le régime dominant et, comme en Inde ou au Japon, elle tendait à véhiculer un système de sous-exploitation. Mais il est difficile de voir comment les diverses communautés auraient pu survivre au développement de la propriété foncière privée, comme celle qui s'est imposée en Europe occidentale, ou garder leur autonomie au temps de la « seconde féodalité » russe, tandis que le servage progressait vers l'est. Elles n'auraient pas non plus survécu à l'impact de l'impôt foncier britannique perçu en Inde, à partir des dernières années du XVIII^e siècle. À des degrés divers — et surtout dans sa forme indienne fondée sur les castes —, la communauté villageoise induisait une forme d'étroitesse d'esprit et de hiérarchie qui empêchait les paysans de prendre conscience qu'ils formaient

une classe. Cependant, les pressions qu'ils subissaient de la sujétion, des fermages et des impôts les amenaient forcément à comprendre qu'ils étaient étroitement liés entre eux, en particulier aux moments des grandes crises sociales. Citons, parmi les 12 articles exigés par les rebelles de la jacquerie allemande de 1525, les exigences d'abolition du servage et de réduction du travail forcé, des loyers, des impôts et de la dîme (voir Le Roy Ladurie, 1981, pour une analyse des objectifs des soulèvements paysans du XVI^e siècle en Europe occidentale). En Russie, le servage a obligé à maintes reprises les paysans et les Cosaques, poussés à bout, à s'unir en révoltes, notamment avec Bolotnikov (1606–1607), Stenka Razine (1667–1771) et Pougatchev (1773–1775). Comme le proclamaient les partisans de Razine, ils étaient prêts à « vous tuer tous, boyards, nobles et clercs » (Pankratova, 1947, pp. 227–235 ; 1948, pp. 69–74). En Chine, il y eut des révoltes paysannes massives (1627–1645) avec Li Zicheng ; les rebelles, qui marchaient au combat aux cris d'« égalité de la propriété » et de « fin des impôts », renversèrent la dynastie des Ming (1644) (Bai Shouyi, 1982, pp. 365–368 et 374–376). Au Japon, Hideyoshi (qui régna de 1582 à 1598) se vit forcé de lancer sa « chasse à l'épée » de 1587, afin de « désarmer totalement la paysannerie » (Toshio, dans Hall, 1991, p. 483). Parfois, la détresse paysanne revêtait des formes de protestation religieuse ou mystique par l'intermédiaire de sociétés militantes ou de sectes, comme la société du Lotus blanc (1796–1804) dans la Chine des Qing (Bai Shouyi, 1982, pp. 397–400), ou les Stanamis et les Sikhs (dans la seconde moitié du XVII^e siècle) dans l'Inde des Moghols (Habib, 1963, pp. 342–345). Même s'il lui était impossible de se révolter, le paysan avait tout à fait conscience des torts qu'on lui faisait toutefois, comme il ne savait ni lire ni écrire, il nous est difficile d'avoir directement accès à ses opinions. C'est pourquoi il est tellement précieux pour nous de disposer, dans le *Hazz al-Quhuf* (vers 1664), des vers d'un poète rural qui nous livrent une description des travaux des paysans égyptiens. Comme on peut s'y attendre, le fellah se lamente : « J'ai sacrifié ma vie entière pour le *kharāj* » (taxe foncière) (Rahman, 1975, p. 260).

Dans des pays comme l'Inde, le paysan qui ne parvenait pas à payer son fermage risquait de voir sa famille réduite en esclavage et son bétail confisqué (Habib, 1963, pp. 322–323). Mais c'était là la menace ultime et non pas la norme. À l'exception de certains territoires reculés où existait une forme de servage rural, au XVI^e siècle, l'esclavage n'existait plus que sous une forme domestique en Asie comme en Europe. (Pour l'esclavage dans les pays méditerranéens, voir Braudel, 1975, II, pp. 254–255.) À partir du XV^e siècle, les communautés paysannes d'Afrique furent soumises à une sorte de servitude d'une forme et d'une dimension totalement différentes. Les quelque 11 millions d'esclaves qui furent transportés de l'autre côté de l'Atlantique perdirent leur identité tribale et linguistique et ne pouvaient

plus se considérer dorénavant que comme des esclaves noirs. En Amérique, leur premier acte de résistance consista à fuir et à se joindre à d'autres fugitifs pour fonder des communautés agricoles de « marrons » (Price, dans Jha, 1991, pp. 116–129). Vers la fin du XVIII^e siècle commença enfin le soulèvement interne des esclaves aspirant à l'émancipation, soutenus à la fois par les idées révolutionnaires venues de France et par la force que leur donnait leur concentration dans les plantations (Geggus, dans Jha, 1991, pp. 116–129). Les premières révoltes à la Martinique (1789) et à la Tortue (1790) connurent leur apogée avec la plus grande rébellion de toutes, celle qui réussit à Saint-Domingue (Haïti), qui était française, et à la Dominique, tenue par l'Espagne, de 1791 à 1804 ; Toussaint Louverture (mort en 1803) en fut le meneur. La libération des esclaves d'Haïti, conquise par eux-mêmes, fut la première grande brèche dans le système de l'esclavage des Noirs, même si son abolition totale ne put être obtenue avant la fin du XIX^e siècle ; l'émancipation fut tardive aux États-Unis (1863), comme au Brésil où elle ne fut proclamée qu'en 1888.

Les historiens associent fréquemment l'émergence et la prééminence de ce qu'on appelle la « classe moyenne » avec le développement des sociétés modernes en Europe occidentale. Les définitions que l'on en donne varient, mais, à en croire les historiens, il semble qu'elle englobe généralement non seulement les négociants et les proto-capitalistes, mais aussi les propriétaires terriens de petite noblesse (*fidalgos*, *gentry*) et les individus exerçant des professions considérées. L'intégration croissante de cette classe, à la suite de mariages ou de la mobilité qu'entraînaient ses activités professionnelles, lui conféra une certaine assise et un pouvoir qui faisaient contrepoids à la variété de sa base économique. En Angleterre, on a attribué les débuts de sa puissance à la montée de la *gentry*, au cours du siècle écoulé à partir des années 1540 ; cette classe avait profité des saisies de biens de l'Église opérées par les Tudor et prospéré grâce à des modes de collecte des fermages sur ses domaines plus efficaces qu'avant (Tawney, dans Carus-Wilson, 1954, pp. 173–214). Il faut bien distinguer cette phase de la seconde période d'enrichissement qui est venue avec les enclosures du XVIII^e siècle et qui a ajouté un nouveau groupe à la classe moyenne, celui de l'agriculteur « capitaliste ».

On a beaucoup débattu pour savoir si les groupes qui ont formé la classe moyenne d'Europe occidentale avaient ou non des équivalents ailleurs. On a argumenté que, dans l'Inde moghole, il existait une classe moyenne en expansion composée de marchands, de *zamīndār* (magnats ruraux), de petits fonctionnaires et de personnes appartenant aux professions libérales, classe qui bénéficiait de la croissance du commerce et de la vie urbaine que soutenait l'empire (Smith, 1944 ; Khan, 1976). Mais ces groupes ne montraient guère de signes d'intégration professionnelle ou sociale, car le système des castes y faisait obstacle (Misra, 1978, pp. 7–10). Mais en Chine, avec le

système des examens littéraires qui remonte au VIII^e siècle, les personnes au pouvoir (l'administration) étaient recrutées parmi les érudits qui, étant donné les frais considérables qu'entraînaient leurs études, étaient généralement issus des rangs des propriétaires fonciers. La boucle était bouclée lorsque ces personnages, qui accumulaient des richesses grâce aux charges qu'ils exerçaient, achetaient des terres. Les négociants, eux aussi, pouvaient entrer dans le cercle en achetant des terres (Balazs, 1964, pp. 39–51 ; Fairbank, 1978, pp. 11–18). En fait, le climat qui régnait dans la Chine des Qing semble avoir été plus favorable à l'émergence d'une classe moyenne que celui du Japon des Tokugawa, où prévalait une structure bureaucratique beaucoup plus rigide, de sorte que les marchands y « demeuraient aux marges extérieures de la société » (Strayer, dans Hall et Jansen, 1968, pp. 10–12).

Il convient donc de réfléchir à tout cela avant d'attribuer, dans les développements de la modernité, une part trop grande à la structure et à la dimension de la classe moyenne. La nature de l'idéologie qui l'animait avait sans doute une plus grande importance. La Chine comme l'Europe disposaient de la presse d'imprimerie ; mais ce que l'imprimerie a popularisé en Chine, c'est le néoconfucianisme avec son extrême soumission au *statu quo* social, tandis qu'en Europe, elle faisait connaître les fruits de la Renaissance et de la révolution scientifique, créant par là même au sein de la classe moyenne une attitude différente et lui communiquant l'« esprit du capitalisme » sur lequel Max Weber (1989) a tant insisté.

Tandis que l'Europe engendrait sur le plan intérieur une importante classe moyenne, à l'extérieur, sa progression vers la domination du monde créait une communauté « imaginée », la « race » européenne, qui, aux yeux de ses membres, apparaissait de plus en plus comme la fraction élue de l'humanité. On estime que, en 1650, environ 1 million d'émigrants européens vivaient en dehors de leur continent (Cipolla, 1981, p. 239). Dans le Nouveau Monde, il se créa une distinction absolue entre les colons qui tenaient entre leurs mains richesse et privilèges, et les Amérindiens soumis et paupérisés. Par la suite, avec la traite des Africains à son apogée, il se forma une structure à trois étages, composée de « Blancs », de « mulâtres » et de « Noirs ». Comme Amérindiens et esclaves africains avaient été convertis au christianisme, la distinction était purement raciale, déterminée qu'elle était par la couleur de la peau (Rodney, dans Gray, 1975, pp. 589–599). Ailleurs, les vieilles différences religieuses renforçaient les affirmations de supériorité raciale. L'expulsion d'Espagne de près de 300 000 Maures (*Moriscos*) entre 1609 et 1614 se fit sous l'impulsion de l'Inquisition (Hamilton, dans Carus-Wilson, 1954, p. 219 ; voir Braudel, 1966, II, pp. 787–788 et 792–797).

La place de caste dominante des Européens en Asie commença de s'affirmer avec l'installation du pouvoir portugais dans l'océan Indien et le sud-est de l'Asie au XVI^e siècle. La collusion des Portugais, de l'Église

catholique et de l'activité missionnaire était assez étroite, si bien que, dans une certaine mesure, la supériorité portugaise pouvait se dissimuler derrière la conviction de l'immoralité profonde des « Gentues » (hindous) et des « Maures » (musulmans). Mais avec les victoires des Pays-Bas et de l'Angleterre, dont les intérêts missionnaires étaient minimes, le vernis religieux s'écailla rapidement, et le racisme blanc se révéla aussi absolu que dans le Nouveau Monde.

LES FEMMES

Les femmes ne constituaient pas un groupe socialement homogène puisqu'elles partageaient avec les hommes la privation ou le privilège de la classe et de la race, et que, formant le « deuxième sexe », dans presque toutes les sociétés, elles étaient soumises à la domination des mâles. Dans les classes les plus pauvres, en particulier, c'est à elles qu'étaient dévolus les travaux les plus pénibles. Le filage (ainsi que le dévidage et le bobinage), si dur pour les doigts, était partout leur lot, comme on le voit bien dans les peintures chinoises (Needham, 1965, pl. CXLVIII et CLI-CLIV), indiennes (Kuhnel et Goetz, 1926, pl. I) et iraniennes (Blochet, 1929, pl. CXXXVII). Dans l'Inde du XVI^e siècle, les peintres figurent des femmes cassant des pierres, passant de la chaux au tamis et transportant sur leur tête des briques et du mortier sur les chantiers de construction (Qaisar, 1988, pl. 3–7) (illustration 2). En outre, les Indiennes faisaient la cuisine, moulaient le blé à la main et allaient chercher l'eau (Fryer, 1912, pp. 118–119). Les femmes des classes pauvres étaient également mises au travail dans la France du XVIII^e siècle (Beauvoir, 1949). Dans les pays musulmans, si elle était pauvre, la femme était appelée à « s'occuper du travail des champs ou des animaux domestiques » (Levy, 1957, pp. 99–100). Dans le centre de l'Afrique, les femmes formaient l'essentiel de la main-d'œuvre agricole (Birmingham, dans Oliver, 1977, p. 538).

L'un des principaux instruments de la domination des femmes tenait aux divers systèmes de mariage. En dehors de l'Europe chrétienne, les pratiques de polygamie et, partout où existait l'esclavage, de concubinage étaient presque universelles, même si elles étaient dans l'ensemble le privilège des hommes des classes dirigeantes. En Chine, en Inde et en Europe, le mariage était imposé aux femmes selon la volonté paternelle ; il en était de même, à l'ordinaire, dans le monde musulman, même si le mariage légal selon la loi islamique était plutôt de la nature d'un contrat entre l'homme et la femme, considérés comme des parties indépendantes. Le mariage des enfants, en particulier celui des petites filles avec des hommes beaucoup plus âgés, était largement répandu en Inde, ainsi qu'en Chine, à un moindre degré toutefois. Après le mariage, la femme était en situation de subordination par rapport

à son mari. En Inde, on attendait d'elle « une sorte de service d'esclave » à l'égard du mari (Ovington, 1929, p. 194). Dans certaines régions chinoises, chez les gens les plus pauvres, le mari pouvait même « louer » sa femme à d'autres hommes (chap. 22). En Europe occidentale, au XVI^e siècle, toute action entreprise par la femme sans l'autorisation du mari était considérée comme frappée de nullité (Petiot, cité dans Aires, 1990, p. 177).

La subordination personnelle de la femme à son mari affectait par la suite la situation assignée à la veuve. En Inde, les veuves des castes supérieures hindoues ne pouvaient pas se remarier ; dans des castes moins élevées, elles tombaient simplement sous le pouvoir des frères du mari mort ou bien elles étaient reconduites à l'autel, contre le paiement d'une dot, par leurs beaux-parents (chap. 20). En Chine, une loi des Qing privait les veuves qui se remariaient de toute possession, y compris du douaire qu'elles avaient reçu du défunt et qui provenait des biens de ce dernier (chap. 22). Il existait certains obstacles au remariage des veuves dans la chrétienté comme dans les pays islamiques. En terre d'islam, le divorce était autorisé, même si la décision était presque toujours du fait du mari, de sorte que, de ce point de vue, la situation de la femme pouvait se révéler fort précaire (Levy, 1957, p. 121).

Les femmes souffraient d'une énorme discrimination pour tout ce qui touchait à l'héritage. En Afrique subsaharienne, l'héritage se divisait séparément selon les sexes (Goody *et al.*, 1976, p. 13) : tandis que ce système assurait aux femmes une certaine sécurité, l'inégalité fondamentale dans la propriété se perpétuait. De tous les grands systèmes juridiques, la loi islamique était peut-être la plus favorable aux femmes. Mais, même selon cette loi, la part de la fille était fixée à la moitié de celle que percevait le frère. En sa qualité d'épouse, la femme pouvait réclamer de son mari un douaire (*mahr*) fixé dans le contrat de mariage (Levy, 1957, pp. 113–114 et 145–146). Au début de l'Europe moderne, les femmes n'avaient normalement aucun droit à l'héritage de leurs parents. La dot offerte par le père de l'épousée au moment du mariage devenait, selon la coutume, la propriété du mari (Herlihy et Klapisch-Zuber, 1987, pp. 222–228) ; à la mort de son époux, la femme recevait pourtant le douaire donné ou promis par le mari et la portion réservée à la veuve. En certains cas, selon la coutume locale, les filles qui n'avaient pas de frères pouvaient hériter (Goody *et al.*, 1976, pp. 15–18). Les choses n'étaient pas très différentes selon la loi hindoue. Les filles n'héritaient pas, mais elles avaient le droit de recevoir leur part du mariage ; la femme n'obtenait rien de son mari, mais si elle devenait veuve, elle avait parfois droit à une part des biens du défunt (Dubois, 1912, p. 368). En Chine également, les femmes étaient généralement exclues de tout héritage. La dot versée par les parents de l'épousée passait généralement entre les mains de son mari (chap. 22). Au Japon, le gendre recevait, en qualité d'héritier, l'entreprise

de son beau-père si ce dernier n'avait pas de fils, car il semble bien que la fille ne pouvait hériter (Shively, dans Hall, 1991, p. 722).

L'inégalité poursuivait les femmes dans tous les domaines. Elles étaient fort loin derrière les hommes pour la capacité à lire et à écrire, et pour l'instruction en général. Au temps de la restauration de l'époque Meiji (1868), le taux des femmes qui savaient lire au Japon était de 1/2,5 par rapport aux hommes (déduit du taux général donné par Jansen, dans Hall et Jansen, 1968, p. 325, et du taux masculin donné par Hayami, non publié). Mais cela était exceptionnel pour les sociétés préindustrielles. En 1891, le recensement indien indiquait la proportion de 1 seule femme sachant lire contre 23 hommes. En Europe occidentale, avant le XIX^e siècle, les universités étaient des institutions exclusivement masculines, et les femmes étaient privées de tout accès à l'enseignement supérieur.

Surmenées, enfermées, privées d'instruction, les femmes étaient donc forcées de se conformer au modèle que leur imposaient la religion et les coutumes : spirituellement faibles et mentalement inférieures. La fausseté inhérente au modèle explique bien entendu pourquoi il n'était pas accepté dans la pratique. Des femmes régnaient et gouvernaient, comme Elisabeth I^{re} (reine de 1558 à 1603) ou Nur Jahan (impératrice de 1611 à 1627) dans des contrées aussi différentes que pouvaient l'être l'Angleterre des Tudor et l'Inde des Moghols. Les femmes hindoues et musulmanes avaient le droit de posséder et de vendre des *zamīndāī* (droits fonciers) dans l'Inde du XVII^e siècle (Habib, 1963, p. 155) ; les archives du tribunal d'un cadī de la Turquie ottomane font apparaître, parmi les plaideurs, de nombreuses femmes possédant des biens (Jennings, 1975, pp. 53–114). Une brise s'était levée, annonciatrice des vents à venir. Dans la Chine du XVI^e siècle, Hsu-Wei écrivit deux pièces, *Une fille nommée Mulan* et *La Candidate couronnée*, dans lesquelles s'affirmait la capacité des femmes à rivaliser avec les hommes ; Cao Zhan (vers 1715–1764) fit ressortir les oppressions de la famille confucéenne et des mariages forcés dans *Le Rêve de la chambre rouge* (Feng Yuan-Chun, 1958, pp. 102–103). En Inde, l'empereur moghol Akbar (qui régna de 1556 à 1605) prônait la monogamie et la répartition de parts égales (ou plus grandes) dans l'héritage des filles ; il s'opposait aussi à la condamnation des veuves au bûcher et interdisait les mariages consommés avant la puberté (Habib, 1993, pp. 303–307).

En France, en 1673, Poulain de la Barre publia *De l'égalité des deux sexes*, exprimant en termes énergiques la thèse de l'auteur sur l'égalité des hommes et des femmes. Un changement radical se produisit quand ce furent les femmes elles-mêmes qui commencèrent à revendiquer leurs droits. Une première salve fut tirée par Mary Astell (1666–1731) en Angleterre, qui proposa en 1694 et 1697 un projet d'université pour les femmes. La Révolution française de 1789 suscita un enthousiasme renouvelé chez les femmes en quête de leurs droits. Olympe de Gouges (exécutée comme anti-jacobine en

novembre 1793), déjà auteur du *Prince philosophe* (où elle exigeait l'égalité de l'instruction), fit paraître un appel vibrant, intitulé *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1792). De l'autre côté de la Manche, Mary Wollstonecraft (1759–1797) publiait sa *Vindication of the rights of women* [Revendication des droits de la femme] (1792). Les Françaises formèrent des clubs pour faire respecter leurs droits. En 1790, elles avaient obtenu l'égalité des droits d'héritage, une très grande victoire ; en 1792, elles obtinrent le divorce, assorti d'une protection considérable de l'épouse ; enfin, en 1793 et 1794, elles arrachèrent la promesse d'une instruction primaire obligatoire pour les « enfants des deux sexes ». Seul le droit de vote leur était encore refusé. Mais beaucoup de ces avancées furent abolies par Napoléon dans son Code civil (1804), surtout pour les femmes mariées, et le divorce fut de nouveau supprimé en 1816 après la Restauration. Si des progrès essentiels pour les droits des femmes avaient été accomplis à l'apogée de la Révolution, il restait encore un long chemin à faire avant de remporter des victoires plus durables.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDUL RAHMAN A. R. 1975. « Hazz al-Quhuf : a new source for the study of the fallahin of Egypt in the XVIIth and XVIIIth centuries ». *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. XVIII, pp. 245–270.
- AIRES P. 1990. « Pictures of the family ». Dans : Aymard M., Mukha, H. (dir. publ.). *French studies in history*. Vol. II : *The departures*. Hyderabad, pp. 159–192.
- ASHTON T. S. 1955. *An economic history of England : the 18th century*. Londres.
- 1964. *Industrial revolution, 1760–1830*. New York.
- BAER G. 1970. « Monopolies and restrictive practices of turkish guilds ». *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. III, n° 170, pp. 145–165.
- BAI SHOUYI (dir. publ.) 1982. *An outline history of China*. Beijing.
- BALAZS E. 1964. *Chinese civilization and bureaucracy*. New Haven.
- BEAUVOIR S. (de). 1949. *Le Deuxième Sexe*. Paris.
- BERNIER F. *Voyages de François Bernier contenant la description des États du Grand Mogol, de l'Hindoustan, du royaume de Kachemire*. Amsterdam, 1699.
- BLOCH M. 1931. *Les Caractères originaux de la société rurale française*. Paris.

- BLOCHET E. 1929. *Musulman painting XIIIth–XVIIIth century*. Londres.
- BRAUDEL F. 1966. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris.
- 1979. *Le Temps du monde*. Paris.
- 1979. *Les Structures du quotidien*. Paris.
- 1985. *La Dynamique du capitalisme*. Paris.
- BURKAN O. L. 1975. «The price revolution of the sixteenth century : a turning point in the economic history of the near East». *International Journal of Middle East Studies*, vol. VI, n° 1.
- CARUS-WILSON E. M. (dir. publ.) 1954. *Essays in economic history*. Vol. I. Londres.
- 1962. *Essays in economic history*. Vol. II. Londres.
- CHAUDHURI K. N. 1978. *The trading world of Asia and the english East India Company, 1660–1760*. Cambridge.
- CIPOLLA M. C. (dir. publ.) 1973. *The Fontana economic history of Europe*. Vol. IV : *The emergence of industrial societies*. Londres.
- 1974. *The Fontana economic history of Europe*. Vol. II : *The sixteenth and seventeenth centuries*. Glasgow.
- 1981. *Before the industrial revolution : European society and economy, 1000–1700*. Londres.
- COOK S. E., BORAH W. 1979. *Essays in population history : Mexico and California*. Vol. III. Berkeley.
- CROUZET F. (dir. publ.) 1972. *Capital formation and the industrial revolution*. Londres.
- CURTIN P. 1969. *The Atlantic slave trade : a census*. Madison.
- DEANE P., COLE W. A. 1962. *British economic growth, 1688–1959*. Cambridge.
- DOBB M. 1946. *Studies in the development of capitalism*. Londres.
- DUBOIS A. J. 1912. *Hindu manners, customs and ceremonies*. Oxford.
- DUTT R. 1901. *The economic history of India under early British rule*. Londres.
- FAIRBANK J. K. (dir. publ.) 1978. *The Cambridge history of China*. Vol. X (1). Cambridge.
- FAIRBANK J. K., LIU K. C. (dir. publ.) 1980. *The Cambridge history of China*. Vol. XI (2). Cambridge.
- FENGYUAN-CHUN 1958. *A short history of classical Chinese literature*. Beijing.

- FRANK G. 1978. *World accumulation, 1492–1789*. Londres.
- FRYER J. 1912. *A new account of East India and Persia, being nine years' travels, 1672–1681*. Crooke W. (dir. publ.). Londres.
- GALLAGHER J., ROBINSON R. 1953. «The imperialism of free trade». *Economic History Review*, vol. VI, pp. 1–15.
- GLAMANN K. 1958. *Dutch-Asiatic trade, 1620–1740*. Copenhague.
- GOODY J., THIRSK J., THOMPSON E. P. (dir. publ.) 1976. *Family and inheritance: rural society in Western Europe, 1200–1800*. Cambridge.
- GRAY R. (dir. publ.). 1975. *The Cambridge history of Africa*. Vol. IV. Cambridge.
- GUPTA A. D., PEARSONS M. N. (dir. publ.). *India and the Indian ocean, 1500–1800*. Calcutta.
- HABIB I. 1963. *Agrarian system of mughal India, 1556–1607*. Bombay.
- 1993. «Akbar and social inequities: a study of the evolution of his ideas». Dans: *Proceedings of the Indian history congress, 53^e session, Warangal, 1992–1993*. Delhi, pp. 300–310.
- 1995. *Essays in Indian history — Towards a marxist perception*. New Delhi.
- HABIB S. I. 1976. «Colonial exploitation and capital formation in England in the early stages of the industrial revolution». Dans: *Proceedings of the Indian history congress, 36^e session, Aligath, 1975*. Calcutta, pp. XXI–XXII.
- HALL J. W. (dir. publ.). 1991. *The Cambridge history of Japan*. Vol. IV. Cambridge.
- HALL J. W., JANSEN M. B. (dir. publ.). 1968. *Studies in the institutional history of early modern Japan*. Princeton.
- HAMILTON E. J. 1929. «American treasure and the rise of capitalism». *Economica*, novembre 1929.
- 1934. *American treasure and the price revolution in Spain, 1501–1650*. Cambridge.
- HAMMOND J. L., HAMMOND B. 1919. *The village labourer, 1760–1832*. Londres.
- HAUSER W. B. 1974. *Economic institutional change in Tokugawa Japan: Osaka and the kunai cotton trade*. Cambridge.
- HAYAMI A. (non publié). *Japan in the eighteenth century: demography and economy*.

- HERLIHY D, KLAPISCH-ZUBER C. 1985. *Tuscans and their families : a study of the florentine catasto of 1427*. New Haven.
- HOMER S. 1963. *A history of interest rates*. New Brunswick.
- INALCIK H. 1969. «Capital formation in the Ottoman Empire». *Journal of Economic History*, vol. XXIX, pp. 97–140.
- ISLAMOGLU-INAN H. (dir. publ.). 1987. *The Ottoman Empire and the world economy*. Cambridge.
- JANSEN M. B. (dir. publ.) *The Cambridge history of Japan*. Vol. V. Cambridge.
- JENNINGS R. C. 1973. «Loans and credit in early 17th century ottoman judicial records». *Journal of Economic and Social History of the Orient*, vol. XVI, pp. 168–216.
- 1975. «Women in early 17th century Ottoman judicial records : the sharia court of Anatolian Kayseri». *Journal of Economic and Social History of the Orient*, vol. XVIII, pp. 53–114.
- JHA V. (dir. publ.). 1991. *The world of slavery: special issue of Indian historial review (Delhi)*. Vol. XV (1988–1989).
- KHAN I. A. 1976. «The middle classes in the Mughal Empire». Dans : *Proceedings of the Indian history congress, 36^e session, Aligath, 1975*. Calcutta, pp. 113–141.
- KLING B. B., PEARSON M. N. (dir. publ.). 1979. *The age of partnership*. Honolulu.
- KNOWLES C. L. A. 1922. *The industrial and commercial revolutions in Great Britain during the nineteenth century*. Londres.
- KUHNEL E., GOETZ H. 1926. *Indian book of painting from Jahangir's salbum, & c*. Londres.
- KULA W. 1976. *An economic theory of the feudal system : towards a model of the Polish economy, 1500–1800*. Londres.
- KUMAR D. (dir. publ.). 1983. *The Cambridge economic history of India*. Vol. II. Cambridge.
- LAMBTON A. K. S. 1953. *Landlord and peasant in Persia : a study of land tenure and land revenue administration*. Londres.
- LEFEBVRE G. 1951. *La Révolution française*. Paris.
- LE ROY LADURIE E. 1976. *Les Paysans du Languedoc*. Paris.
- 1981. *Le Carnaval de Romans : de la Chandeleur au mercredi des Cendres*. Paris.
- LEUR J. C. Van. 1955. *Indonesian trade and society*. Haag-Bandung.

- LEVY R. 1957. *The social structure of Islam*. Cambridge.
- LYASHCHENKO P. I. 1949. *History of the national economy of Russia to the 1917 revolution*. New York.
- MANTOUX P. 1962. *The industrial revolution in the eighteenth century*. New York.
- MARTIN F. R. 1912. *Miniature painting and painters of Persia, India and Turkey*. Londres.
- MARX K. 1887. *Le Capital*.
- 1969. *On colonialism and modernization*. Avineri, S. (dir. publ.). New York.
- MASON J. A. 1957. *The ancient civilizations of Peru*. Harmondsworth.
- MENDELS F. F. 1972. «Proto-industrialization : the first phase of the industrialization process ». *Journal of Economic History*, vol. XXXII, pp. 241–261.
- MINGAY G. E. 1961. *Enclosure and the small farmer in the age of the industrial revolution*. Londres.
- MISRA B. B. 1978. *The Indian middle classes*. Delhi.
- MOOSVI S. 1987a. *The economy of the Mughal Empire, c. 1595 : a statistical study*. Delhi.
- 1987b. «The silver influx, money supply, prices and revenue extraction in Mughal India ». *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. XXX, pp. 47–94.
- MORELAND W. H. 1920. *India and the death of Akbar*. Londres.
- NAOROJI D. 1901. *Poverty and un-British rule in India*. Londres.
- NEEDHAM J. 1965. *Science and civilization in China*. Cambridge. Vol. IV. Pt. 2.
- OLIVER R. (dir. publ.). 1977. *The Cambridge history of Africa*. Vol. III : *From c. 1050 to c. 1600*. Cambridge.
- PANKRATOVA A. M. (dir. publ.). 1947. *A history of the USSR*. Vol. I. Moscou.
- 1948. *A history of the USSR*. Vol. II. Moscou.
- PERLIN F. 1983. «Proto-industrialization and pre-colonial South Asia ». *Past and Present*, n° 98, pp. 30–95.
- PETTY W. 1691. *Political arithmetick*. Londres.
- QAISAR A. J. 1988. *Building construction in Mughal India : the evidence from painting*. Delhi.

- RAYCHAUDHURI T., HABIB I. (dir. publ.). 1982. *The Cambridge economic history of Europe*. Vol. IV. Cambridge.
- RICARDO D. 1817. *Principles of political economy and taxation*. Londres [trad. française : *Les Principes de l'économie politique et de l'impôt*].
- RICH E. E., WILSON C. H. (dir. publ.). 1967. *The Cambridge economic history of Europe*. Vol. IV. Cambridge.
- RICHARDS J. F. (dir. publ.). 1987. *The imperial monetary system of Mughal India*. Delhi.
- RODINSON M. 1966. *Islam et capitalisme*. Paris.
- ROSTOW W. W. 1960. *The stages of economic growth : a non-communist manifesto*. Cambridge.
- SALAMAN R. N. 1949. *The history and social influence of the potato*. Cambridge.
- SHANIN T. (dir. publ.). 1971. *Peasants and peasant societies*. Harmondsworth.
- 1983. *Late Marx and the Russian road*. Londres.
- SIMMONS C. 1983. «De-industrialization : industrialization and the Indian economy». *Modern Asian Studies* (Cambridge), vol. XIX, n° 3, pp. 593–622.
- SMITH A. 1776. *An inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*. Londres [trad. française : *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*].
- SMITH W. C. 1944. «The middle class in the Mughal Empire». *Islamic Culture* (Hyderabad), octobre.
- STEENSGAARD N. 1974. *The Asian trade revolution of the seventeenth century*. Chicago.
- SWEETZ P. M. et al. 1954. *The transition from feudalism to capitalism : a symposium*. Londres.
- TRACY J. D. (dir. publ.). 1990. *The rise of merchant empires : long-distance trade in the early modern world, 1350–1750*. Cambridge.
- (dir. publ.). 1991. *The political economy of merchant empires : state, power and world trade, 1350–1750*. Cambridge.
- TREVOR-ROPER H. R. 1953. «The gentry, 1540–1640». *Economic History Review Supplements* (Cambridge).
- VAN BATHW B. H. S. 1963. *The agrarian history of Western Europe, AD 500–1850*. Londres.
- VILAR P. 1976. *A history of gold and money*. Londres.

- WALLERSTEIN. 1974. *The modern world system : capitalist agriculture and the origins of the European world economy in the sixteenth century*. New York.
- WEBER M. 1920. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. (Traduit de l'allemand).
- WICKHAM C. 1985. «The uniqueness of the East». Dans : Byres T. J., Mukhia H. (dir. publ.). *Feudalism and non-european societies*. Londres, pp. 166–196.
- WILLIAMS E 1944. *Capitalism and slavery*. Chapel Hill.
- WITTFOGEL K. A. 1957. *Le Despotisme oriental*. Paris.
- WOLF E. R. 1982. *Europe and the people without history*. Berkeley.

4

Les transformations politiques

John A. Hall

Il s'avérera utile, à la fois pour corriger certaines idées reçues en vogue de nos jours et éclairer les arguments que nous allons développer plus loin, de commencer par faire quelques commentaires sur un modèle abstrait et typique, sur le plan idéal, touchant la difficulté de gouverner les sociétés fondées sur un mode de vie agraire, telles qu'elles existaient avant la révolution industrielle.

Le caractère de la vie sociale et politique avant l'ère industrielle découlait du fait qu'il était nécessaire de réduire la grande majorité de la population à un rôle de paysans voués à la production agricole. Il y avait relativement peu de villes, et ceux qui y vivaient représentaient rarement plus de 10 % de la population. Un monde aussi agraire tendait à l'immobilisme. Sauf à proximité des fleuves, des canaux ou de la mer, toute intégration économique par le biais du marché était pratiquement impossible ; par conséquent, la plupart des marchés se trouvaient en général à une distance de 6 à 8 kilomètres, tout au plus, du domicile des producteurs — pour la raison manifeste que le coût du transport sur une distance plus longue absorbait tout bénéfice. À son tour, cet élément faisait que les paysans ne pouvaient raisonnablement chercher à se spécialiser : la vie en autarcie imposait de pratiquer une vaste gamme de cultures pour des motifs évidents liés à la sécurité écologique. En outre, les paysans cherchaient à se cramponner à leur terre à tout prix, ce qui limitait la superficie du marché à l'intérieur des terres.

Les conséquences sociopolitiques de ces simples constatations étaient banales mais profondes. En gros, dans de telles circonstances, le pouvoir de l'État tendait à subir de fortes contraintes. Les impôts, élément vital pour le pouvoir en place, étaient difficiles à percevoir directement auprès des producteurs eux-mêmes sans la coopération des propriétaires fonciers qui formaient les élites dominantes à l'échelon des localités. De ce fait,

la condition sociale de la majorité de la population se perpétuait sans les bienfaits d'un type de réglementation gouvernementale auquel le XX^e siècle nous a habitués. Les producteurs agraires avaient tendance à vivre isolés latéralement dans des communautés distinctes qui utilisaient des dialectes et langages inintelligibles pour leurs voisins. Comme le pouvoir de l'État ne pouvait pas s'exercer normalement à l'intérieur de ces communautés, le maintien de l'ordre et l'exercice de la justice semblaient résulter surtout de l'appartenance à ce que l'on ne peut mieux désigner que comme des « groupes d'auto-assistance ». Dans ces conditions, le principe clef de l'organisation sociale était la parenté, et tout individu dépourvu de parentèle se trouvait véritablement dans une position très vulnérable.

À la réflexion, il n'est nullement surprenant de constater que la plupart des civilisations de la planète firent fort peu d'effort de prosélytisme auprès des masses et ne tentèrent guère de régir leurs croyances d'une quelconque manière ; en général, les dirigeants redoutaient le développement de tout lien horizontal entre les hommes. Ceci explique leur méfiance à l'égard des spécialistes religieux et plus encore des capitalistes, puisque les uns comme les autres pouvaient créer des réseaux de communication non officiels. Pour exercer une autorité, il fallait éviter la mobilisation de la population et non pas, comme dans les circonstances de la vie moderne, la favoriser. La stabilité politique, de ce fait, reposait essentiellement sur la faculté d'intégrer dans une culture commune ceux qui se trouvaient libérés de toute activité agricole immédiate. La politique était celle de l'élite, et elle s'appliquait avec succès chaque fois que les intellectuels, l'élite militaire et les propriétaires fonciers sentaient qu'ils partageaient une communauté de destin. Cette unité était naturellement difficile à atteindre, et le risque existait toujours d'un mouvement profane qui viserait à faire perdre le pouvoir au centre. Comme l'État ne pouvait exercer un pouvoir important à l'échelon local, les propriétaires terriens cherchaient de plus en plus à résister à l'impôt et à cacher ou protéger les paysans qui éprouvaient la même tentation. En d'autres termes, le pouvoir central avait toute chance de connaître son apogée quand un nouvel État se formait ou quand une nouvelle dynastie arrivait au pouvoir, c'est-à-dire quand de nouveaux dirigeants avaient des cadeaux à distribuer plutôt que des intérêts à contenir.

Compte tenu de tout cela, il convient de manifester un grand scepticisme face aux prétentions avancées par les idéologues — à la solde, bien entendu, du pouvoir ! — quant à la puissance de l'État. L'analyse des capacités logistiques d'alors montre à l'évidence que la portée des frappes d'une armée dans un milieu fondamentalement agraire était extrêmement limitée, et certainement bien moindre que ne l'ont soutenu les idéologues de ce temps-là — et un bien trop grand nombre d'historiens ultérieurs. Il convient d'adopter le même scepticisme à l'égard d'autres assertions

concernant l'ampleur de chacune des puissances. Bien des prétentions au despotisme doivent être tempérées quand on sait à quel point il était rare de voir ces aspirations se réaliser : les possibilités « infrastructurelles » mises en œuvre par l'État pour pénétrer effectivement une société et organiser les relations sociales étaient quasiment insignifiantes. Ce qui pourrait apparaître comme une contradiction n'est, en fait, qu'un simple paradoxe compréhensible : l'absence même de capacités infrastructurelles du pouvoir provoquait des actions arbitraires et irrégulières.

Il serait possible de continuer indéfiniment à souligner la similitude des conditions auxquelles se sont heurtés tous les États au début des temps modernes en raison des limitations fondamentales imposées par l'environnement agraire. Mais il faut garder en tête ce genre de considérations et les circonstances propres à un tel arrière-plan qui ont permis de mettre en lumière les deux transformations politiques capitales survenues brutalement entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. La première, nettement symbolisée par le voyage de Colomb en 1492, est tout bonnement l'extraordinaire augmentation de la puissance détenue par l'Europe du Nord-Ouest, par rapport au reste du monde, pendant cette période. Cette augmentation s'est traduite de toute évidence par le fait que l'Europe a commencé à dominer militairement le monde et, par contrecoup, cela repose sur le surcroît de richesses qu'elle a obtenu au cours de cette période, grâce en grande partie à une intensification de la dynamique de son économie désormais capitaliste. Certes, on pourrait entamer un débat sur le fait que l'essentiel des caractéristiques du paysage social européen avait été mis en place avant cette période, tout comme sur le fait qu'il a fallu attendre qu'elle se termine pour voir l'industrialisation permettre l'instauration d'une hégémonie occidentale complète sur le monde. Néanmoins, les années qui nous intéressent couvrent les épisodes cruciaux relatifs à la naissance de l'État moderne. Pour expliquer cette évolution, on évoque habituellement deux types de pressions exercées par des facteurs concurrentiels, à savoir d'une part les relations existantes sur le marché capitaliste et d'autre part les rivalités manifestées par les États ; entre ces deux éléments, il existe des liens subtils et complexes. D'une manière générale, ce qui frappe le plus, c'est le génie déployé par l'Europe du Nord-Ouest pour se soustraire aux entraves résultant d'un environnement agraire grâce à la mise en place de régimes politiques caractérisés simultanément par un amoindrissement du despotisme et un renforcement des capacités infrastructurelles. Cela pourrait aussi paraître contradictoire, mais c'est également un paradoxe de la situation.

La seconde transformation à étudier est celle qui s'est produite à l'intérieur de l'Europe. Pendant cette période, une divergence a surgi entre les gouvernements absolutistes et les régimes constitutionnels, c'est-à-dire, pour prendre des exemples évidents, entre la France et la Prusse d'une part,

la Hollande et la Grande-Bretagne d'autre part. Cette divergence n'était certes pas totale : les deux types résultaient du paysage social caractéristique de leur civilisation et s'y alimentaient. Toutefois, les États qui avaient les gouvernements les moins envahissants se révélèrent capables de générer des quantités plus importantes d'énergie sociale : les régimes constitutionnels n'étaient pas « plus faibles » que leurs rivaux absolutistes, comme l'explosion de la Révolution de 1789 en France le démontre d'une manière symbolique avec tant de pertinence.

Avant de poursuivre, il est pourtant nécessaire de prendre une précaution. Les mots comportent des connotations morales. Or, ceux qui décrivent l'avènement de la puissance occidentale au cours des années étudiées ici — « développement », « ascension », « dynamique », « moderne » et, parfois, simplement « succès » — impliquent une approbation et une adhésion morales. Selon de tels critères, d'autres civilisations sont censées avoir « échoué » ou « stagné ». En un mot, la « transformation » est tenue pour désirable et normale tout à la fois. Ce point de vue n'est guère acceptable de notre part et il ne sous-tend pas les observations qui sont faites ici. Tout comme les êtres humains résolvent les problèmes qui se posent à eux, les sociétés s'efforcent elles aussi de trouver quelque *modus vivendi* avec les conditions dans lesquelles elles sont contraintes d'agir. Il est plus raisonnable de juger un mode d'adaptation aux circonstances comme une réussite et non comme un échec. À cet égard, les civilisations du globe qui n'ont pas donné naissance à des transformations politiques fondamentales pendant la période que nous étudions n'en sont pas moins normales et réussies. Toute analyse de l'Occident, tel qu'il était à cette époque, devrait se borner à examiner un certain manque d'ordre et d'équilibre — c'est-à-dire une impossibilité fondamentale d'atteindre à une identité propre dans le cadre d'un mode de vie donné — qui l'a conduit à créer des institutions nouvelles et puissantes.

LE DESPOTISME ET L'ORIENT

Le concept que les Européens ont inventé, vers la fin de la période qui nous occupe, afin de comprendre l'Empire ottoman et, à un moindre degré, les régimes impériaux établis en Inde et en Chine, était celui du « despotisme oriental ». Il a exercé une influence remarquablement persistante sur les études prétendument scientifiques entreprises par la suite. Les éléments essentiels de la théorie du « despotisme oriental » apparaissent avec une clarté particulière dans le principe énoncé par Marx d'un « mode asiatique de production » et dans le livre plus complet, mais aussi légèrement différent et plus grossier, de Karl Wittfogel publié en 1957 : *Le Despotisme oriental*. Si ce dernier texte présentait une certaine originalité en mettant

l'accent avec insistance sur le type de régime politique induit par une agriculture fondée sur l'irrigation, sa thèse centrale — selon laquelle un pouvoir despotique était un pouvoir total — reprenait beaucoup de prises de position formulées avant lui. Les commentaires généraux qu'on a pu faire en la matière laissent entendre que sa description a peu de chance de s'appliquer aux petits États de l'ère préindustrielle, sans parler de la Chine et de l'Islam. Mais s'il est nécessaire de réfuter l'idée d'un pouvoir total et en même temps d'évoquer les différences qui existent entre les régimes des diverses civilisations, cela ne signifie pas qu'il faille abandonner tous les éléments contenus dans ce concept.

Wittfogel a commencé sa carrière comme sinologue, et il est très probable que les notions qu'il a employées s'appliqueraient à la civilisation chinoise. Ne serait-il pas possible de soutenir que la présence d'un État impérial, servi par des bureaucrates disciplinés à qui leur éducation a inculqué la religion de l'État, apporte la preuve de l'existence d'un pouvoir vraiment puissant en dehors de l'Occident? La réponse à cette question doit être résolument négative. Il n'y a jamais eu suffisamment de mandarins pour former une classe gouvernante efficace en Chine. Le premier empereur Ming n'a cherché, en 1371, qu'à réunir 5 488 fonctionnaires au service du gouvernement, et, au XVI^e siècle, leur nombre n'était encore que d'environ 20 400 dans tout l'empire, auxquels s'ajoutaient quelque 50 000 autres petits fonctionnaires (Huang, 1981). L'État chinois ne disposait donc en aucun cas des moyens d'exercer une autorité totale. Au contraire, il n'avait guère la possibilité de faire les lois, et encore moins de les appliquer : bien des normes sociales relevaient d'un système reposant sur les liens de parenté, système qui d'ailleurs — et c'est important — n'était pas en général opposé à l'État.

Naturellement, l'État cherchait à obtenir une autonomie par rapport à la société. Mais toute action arbitraire contre des individus était compensée par une inaptitude des dirigeants à régenter la noblesse dans son ensemble. De même, l'État cherchait parfois à améliorer les rouages de l'économie, mais il disposait de moyens très limités pour mettre en œuvre tout projet de son cru. Nombre de réformateurs, l'un après l'autre, ont essayé d'imposer la création d'un registre cadastral honnête pour servir de base à la bonne perception des revenus, mais tous ont été mis en échec par le refus de coopérer opposé par les propriétaires fonciers. L'empire, dans son ensemble, témoignait d'une situation qui peut être qualifiée d'« impasse du pouvoir », où s'enfermaient un État et une société qui se neutralisaient. L'État, de ce fait, ne pouvait générer beaucoup d'énergie dans la société.

Les conséquences de cette situation peuvent être observées dans le « cycle dynastique ». Une dynastie parvenue au pouvoir de fraîche date cherchait à créer une base paysanne saine pour s'assurer un potentiel fiscal et militaire. Pourtant, même en l'absence de pressions internes ou externes,

l'État avait tendance à perdre son autorité sur la société. Le pouvoir local de la noblesse permettait à celle-ci, comme on pouvait s'y attendre, d'augmenter ses biens et d'éviter l'impôt. Mais habituellement, d'autres pressions s'exerçaient aussi sur l'empire. Sur le plan interne, une expansion démographique, souvent encouragée par l'aristocratie, provoquait en définitive la famine et une révolte paysanne. Sur le plan externe, les nomades présents sur les frontières trouvaient l'empire de plus en plus attrayant quand sa prospérité croissait sous leurs yeux. C'est parmi eux qu'étaient souvent recrutés les mercenaires impériaux, de sorte que les techniques guerrières qu'on leur enseignait, conjuguées à la qualité militaire que leur conférait leur grande mobilité, faisaient d'eux une force formidable ; l'État se trouvait, par conséquent, contraint d'alourdir la fiscalité. C'était à ce moment-là que l'« impasse du pouvoir » entre l'État et la société revêtait toute son importance : les propriétaires fonciers choisissaient de protéger les paysans qui refusaient de payer les impôts et, de ce fait, augmentaient leur propre pouvoir local. La combinaison d'une désintégration décentralisatrice et d'une surpopulation entraînait une diminution constante du nombre des contribuables paysans. Dans de telles circonstances, l'État se voyait obligé d'imposer une fiscalité encore plus lourde là où c'était possible, ce qui, à son tour, alimentait l'agitation paysanne. Ces événements ont marqué les dernières années des Ming, et la chute de leur puissance au milieu du XVII^e siècle fut, de ce fait, à peine une nouvelle.

Mais ce qui est tout aussi caractéristique de la civilisation chinoise, c'est que l'empire fut restauré. Les mandarins étaient demeurés fidèles à l'idéal impérial et, en l'occurrence, se montraient particulièrement dégoûtés par les idées révolutionnaires qui avaient germé chez les serfs du bassin du Yangzi, aussi invitèrent-ils les Qing à assumer le « Mandat du Ciel ». Il est intéressant de faire remarquer qu'on proposa un pacte de confiance truqué aux membres de la noblesse : ils demeurèrent loyaux à l'État, mais la maigreur de leur nombre montre qu'ils n'en tirèrent que peu d'avantages.

Le grand sociologue allemand Max Weber n'a-t-il pas soutenu un jour que, dans une phase préindustrielle, la bureaucratie tuait le capitalisme ? Bien des arguments justifient cette opinion. D'un point de vue négatif, il convient de rappeler que les initiatives capitalistes ont eu tendance à prendre le plus de vigueur dans l'histoire de la Chine pendant les périodes de désunion impériale ; les marchés et les villes gagnaient en autonomie par suite de l'affaiblissement du pouvoir central, tandis que la qualité de la monnaie fournie par les États tendait à s'améliorer en période de désunion quand les commerçants se détournaient des gouvernements peu fiables qui manipulaient la frappe. Mais comment l'empire, lorsqu'il était réuni, réagissait-il aux forces capitalistes qui avaient entre-temps prospéré ? De toute évidence, les Ming avaient eu le tort de ne pas exploiter les voyages

outrer de l'amiral Zheng : en fait, les aménagements du Grand Canal furent tels qu'entre 1371 et 1567, tout commerce avec l'étranger fut interdit. Et ce désir de tout contrôler ne s'arrêtait pas au domaine économique. L'autonomie des villes fut rognée. Pis encore, au début de la dynastie Qing, les intellectuels essayèrent de restaurer un ordre idéal confucéen, c'est-à-dire d'en éliminer tout l'héritage bouddhiste et taoïste. Cette tentative fut couronnée de succès : alors que les Ming n'avaient pas réussi à supprimer l'hétérodoxie, les Qing y parvinrent — et créèrent de ce fait une orthodoxie passive où « toute invention était quasiment absente ». On peut dire que la bureaucratie impériale avait pris place au sommet d'un ensemble de « sociétés » distinctes qu'elle ne souhaitait ni pénétrer ni mobiliser ; elle redoutait tout système de relations horizontales, de nature religieuse ou économique, qui ne serait pas aisément visible et qui pourrait devenir impossible à maîtriser. En particulier, les Ming avaient choisi délibérément de ne laisser aucune région de l'empire devenir, à leurs yeux, surdéveloppée d'un point de vue économique : ils se savaient incapables de s'assurer une mainmise sur ce genre de ressources qui, par conséquent, pourraient être utilisées par des généraux mécontents et avides de pouvoir. Aussi seule importait la centralisation de la vie politique. Si la bureaucratie n'était pas capable de pénétrer la société, elle pouvait, et elle s'y employait, empêcher d'autres forces d'obtenir une plus grande autonomie. Puisqu'aucune loi de l'histoire n'exige l'adoption du capitalisme, ce qui est remarquable dans le modèle du passé chinois c'est son mouvement croissant vers une forme politique stable, dans le cadre de laquelle a pris place un développement économique et démographique vaste et prononcé sous la forme d'une colonisation croissante du Sud¹. On pourrait prétendre avec force que ce genre de développement est un signe de réussite pour une civilisation.

Si le désir d'autorité fut tel qu'il fit obstacle au développement de relations capitalistes intensives, cela ne veut pas dire que l'impact de l'État sur le capitalisme doit toujours être négatif ; nous verrons plus loin que l'État en Europe du Nord-Ouest, après que les relations du marché auront gagné une certaine autonomie, s'est révélé capable de fournir des services indispensables au capitalisme. L'État chinois — qui manifestement souhaite souvent contribuer à l'amélioration de l'économie — fut incapable de le faire. L'autorité ne fut pas capable de fournir la protection de la loi aux hommes d'affaires, pas plus qu'elle ne put fournir des services bancaires et des systèmes de crédit appropriés. Il n'est pas étonnant alors que l'agriculture ait continué de paraître plus attrayante que les activités commerciales.

Si la politique et la culture en Chine semblaient viser les mêmes vastes objectifs, il est vital de souligner que d'autres civilisations dans le monde ont eu, au moins pendant certaines périodes cruciales, des cultures aux ambitions plus étendues que celles de leurs régimes politiques. Dans

l'Islam classique, l'Inde hindouiste et la chrétienté latine, l'identité sociale fut atteinte et maintenue sans l'aide d'un système de gouvernement : l'idéologie créait une société sans se contenter de la refléter. Ce qui a été dit à propos de la Chine laisse entendre que l'absence d'un centre politique unique à l'intérieur de ces civilisations aurait bien pu permettre l'apparition du capitalisme, sans interférences bureaucratiques. On verra plus loin que ce facteur a effectivement joué un rôle dans l'histoire occidentale, mais ce ne fut qu'un facteur partiel, comme on peut l'observer dans le fait que l'Islam et l'Inde, tout en ayant de vastes cultures souvent à l'abri de toute ingérence bureaucratique, se sont néanmoins révélé être des terrains défavorables à l'émergence du capitalisme et, par conséquent, à la création d'États nantis de richesses monétaires considérables — pour se substituer à leur classe de propriétaires terriens.

Les physionomies sociales de l'Inde et de l'Islam révèlent l'une et l'autre la présence d'élites désunies, ce qui a eu un effet négatif sur le pouvoir de l'État. S'il est difficile de reconstituer l'histoire ancienne de l'Inde, on a quelques raisons de suivre l'opinion selon laquelle, une rupture s'étant produite entre les rois et les prêtres, le pouvoir séculier n'a revêtu une certaine importance que dans la mesure où il servait de gardien à l'ordre social. La vie sociale à l'intérieur du sous-continent semble avoir été, dans une large mesure, réglée par le système des castes, tandis que les États n'étaient qu'assez superficiellement enracinés dans la société, en dépit des exploits de la dynastie Maurya.

Il est intéressant de constater que la situation observée au sein de l'Islam était souvent et simultanément analogue et différente. Les intellectuels issus de cette civilisation étaient — à l'instar des brahmanes — loin de justifier le pouvoir politique : les oulémas (docteurs de la loi et théologiens musulmans) avaient le sentiment d'être les protecteurs des normes religieuses de la société, et non les serviteurs de l'État chargés de mettre en place une sorte de régime césaropapiste. Mais la présence de tribus militairement actives dans les montagnes réparties autour du bassin méditerranéen signifiait que de simples intellectuels ne pouvaient pas gouverner tout seuls : au contraire, dans un monde où les liens de parenté menaçaient l'ordre social, ils étaient obligés de s'appuyer sur les services d'une tribu unique dont les forces comprenaient souvent des soldats esclaves. Dès le XIV^e siècle, le musulman Ibn Khaldoun, grand philosophe de l'Histoire, faisait remarquer que les régimes politiques au sein de l'Islam avaient une tendance à l'instabilité : toute tribu régnante finissait par se laisser corrompre au contact de la vie urbaine et perdait par conséquent son esprit combatif — de sorte que les oulémas condamnaient la dynastie au pouvoir et faisaient appel à une nouvelle tribu pour remettre de l'ordre dans la vie de la cité.

Or, une succession rapide d'États despotiques portait forcément préjudice à l'investissement économique. Il est intéressant de constater que certaines des réactions de la société face à cette situation exacerbaient la faiblesse du pouvoir de l'État. Dans l'Empire islamique, la terre était donnée aux fondations religieuses à condition que le donateur continue d'en percevoir le revenu ; une coutume identique à ces donations *waqf* explique l'extraordinaire richesse des temples en Inde du Sud. Généralement, les États n'osaient pas toucher à ces fondations religieuses, ce qui affaiblissait leur aptitude à pénétrer et organiser leurs sociétés. À titre de comparaison, il est utile de rappeler qu'à la même époque, certains États européens empiétaient sérieusement sur les droits de propriété de l'Église, l'exemple le plus célèbre étant celui d'Henry VIII d'Angleterre qui décréta que les monastères devaient être dissous.

À la réflexion, ces commentaires sur les modèles caractéristiques de la vie indienne et islamique pourraient sembler inappropriés. N'est-il pas vrai qu'entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, une transformation politique fondamentale s'est produite ? N'est-ce pas la période où l'utilisation de la poudre à canon a entraîné la création des grands empires ottoman, séfévide et moghol ? Il faut donc faire une distinction pour répondre à la question posée.

D'une part, il est discutable que les régimes impériaux moghol et séfévide, malgré leurs indéniables réalisations, aient apporté une transformation politique fondamentale. Si l'importance du schisme provoqué à l'intérieur de l'Islam par les Séfévides lorsqu'ils ont fondé leur légitimité sur l'adoption de la cause chiite ne fait aucun doute, la trajectoire véritable du régime impérial semble avoir été assez prévisible. En fait, leur empire n'a duré que de 1517 à 1722, et leur pouvoir a constamment été affaibli par les oulémas chiites, qui ont toujours refusé de lui reconnaître une quelconque légitimité. L'objectif des Moghols, qui consistait à établir un solide empire agraire, a également été contrarié par les oulémas. Les Moghols cherchaient à mettre en œuvre des normes culturelles universelles, de manière que l'application de la charia ne puisse y ébranler l'empire. En fait, la contestation des oulémas a fini par être l'un des facteurs d'affaiblissement de l'empire, au point de précipiter sa chute devant les invasions des Perses et des Marathes, bien avant l'apparition de forces britanniques quelque peu importantes.

D'un autre côté, les Ottomans ont effectivement introduit une révolution authentique dans le mode de gouvernement, ce qui leur a permis de créer un empire durable. Cette réussite peut avoir eu des racines historiques au temps des Mongols, mais elle a surtout reposé sur des innovations institutionnelles remarquables. Le recrutement d'esclaves était pratiqué à l'aide du *devsirme* (ramassage), c'est-à-dire le prélèvement périodique d'enfants dans les familles chrétiennes. L'armée était financée par l'octroi de timars — fiefs octroyés pour subvenir aux besoins d'une élite militaire². Il est

vrai qu'au XVII^e siècle, ce système était tombé, pour une grande partie, en désuétude : les impôts agricoles avaient progressivement pris la place des timars en un temps d'inflation, et l'État avait perdu ses droits sur la plupart des terres. Néanmoins, l'empire a connu un regain de vie sous la dynastie des Köprülü. Si ce renouveau a été le résultat d'une certaine diversité écologique (la crise n'a pas été ressentie simultanément dans les Balkans et en Anatolie), le facteur le plus déterminant a été que les Ottomans ont réussi à lier efficacement le corps des oulémas à l'État.

Si la longévité de l'Empire ottoman a été une nouveauté au sein de l'Islam, les conséquences d'un régime bureaucratique permanent sur la vie économique sont précisément celles qu'une prise en compte de la maxime de Max Weber nous conduirait à attendre, à savoir que la bureaucratie tue le capitalisme dans un environnement préindustriel. Sous le règne des Köprülü, l'innovation, qu'il s'agisse du domaine militaire, culturel ou économique, était très peu valorisée. En même temps, le régime impérial intervenait constamment dans la vie économique, à un point tel que ce secteur était incapable de jouir d'une véritable autonomie : en fait l'« économie » n'existait pas en tant qu'entité distincte et de plein droit. Finalement, la force supposée de l'empire cachait une très faible pénétration de la société. L'État ottoman fournissait peu de services infrastructurels, comme l'ont démontré les épidémies récurrentes de maladies qui se déclaraient à Constantinople même.

LES ÉTATS EN EUROPE : RICHESSSE, GUERRES ET NATIONS

Avant de commencer une étude plus complète des transformations politiques en Europe, il convient de se représenter le panorama social classique du continent, afin d'être en mesure de suivre ces transformations entre les XVI^e et XVIII^e siècles. En l'occurrence, le meilleur moyen consiste à commencer par analyser la situation de l'Église.

Le christianisme était né à l'intérieur d'un empire qui par la suite allait le persécuter. Lorsque l'État impérial découvrit que la persécution était sans effet, il prit une position inverse : il chercha à adhérer à ce qu'il ne pouvait pas détruire. La tentative faite pour créer un nouvel ordre impérial béni par un credo césaropapiste réussit dans la moitié orientale de l'empire, ce qui eut par la suite des conséquences sur la nature de l'État russe. Mais à l'ouest, les intellectuels religieux refusèrent de s'intégrer à l'ordre politique — comme le manifeste clairement l'insistance que met saint Augustin, dans *La Cité de Dieu*, à démontrer qu'il n'y a aucune relation entre le royaume de Dieu et le sort de Rome. Bien au contraire, l'Église se porta au-devant des tribus

barbares et agit pour leur bien, surtout en codifiant les lois. C'est ce qui explique en grande partie pourquoi il fut impossible de restaurer l'empire. Mais il convient de considérer cette action de l'Église sous un jour positif et non pas négatif. De toute évidence, l'Église fut le truchement par lequel l'héritage de l'Antiquité passa dans l'histoire européenne. Mieux encore, elle tint le rôle de « fantôme » de l'Empire romain, selon la célèbre formule de Thomas Hobbes. L'effondrement de l'empire aurait pu mettre un terme à sa vaste unité, provoquant ainsi le retour à une fragmentation tribale. Si l'Europe forma une société unique, ce fut grâce à l'ordre normatif que lui procura l'Église.

La caractéristique majeure de la civilisation latino-chrétienne prise dans son ensemble réside dans sa nature acéphale. Le féodalisme européen parvint notamment à se développer dans toute son ampleur parce que la quasi-absence d'États pendant de longues périodes après la chute de Rome permit de garantir en particulier la sécurité de la propriété. Qui plus est, les religieux professionnels possédaient près d'un tiers des propriétés européennes, grâce à une remise en question des réseaux familiaux qui incitait certains sujets — désormais bénéficiaires d'une plus grande autonomie individuelle — à léguer leurs biens à l'Église, afin de contribuer au salut de leur âme. Le fait que l'Église ne disposait pas de ses propres forces armées signifiait, à long terme, qu'elle avait un intérêt évident à encourager la création d'États capables de maintenir suffisamment l'ordre pour protéger les biens ecclésiastiques. Mais cette attitude ne conduisit pas à la restauration ou à la création d'un empire : l'Église préféra se tourner vers des rois, dont la position était un peu plus élevée que celle d'un *primus inter pares*, largement confortée par les divers attributs divins qu'elle dispensait au souverain. C'est ainsi que naquit en Europe un système multipolaire d'États rivaux, car l'Église se montrait bien plus favorable à l'équilibre des pouvoirs qu'à leur subordination à un saint empereur romain. Les rois, de leur côté, afin de se procurer des revenus et de contrebalancer la puissance des barons, encouragèrent le développement des villes, et celles-ci, compte tenu du morcellement de la souveraineté européenne, en tirèrent une autonomie absolument unique dans l'histoire mondiale. En outre, à ce mélange diversifié venait s'ajouter la présence d'un grand nombre de paysans libres, investis de « libertés » ou de droits qui leur étaient propres.

À l'intérieur de cette société, unifiée en théorie mais décentralisée dans la réalité, se sont mises en place de vigoureuses relations de marché. Il ne s'agissait pas seulement d'un phénomène de renouveau qui bénéficiait au commerce de luxe, car on y faisait également l'échange de produits aussi essentiels que la laine et le bois — favorisé en partie, probablement, par la combinaison de cours d'eau et d'un littoral découpé. En outre, l'économie attestait, dès le haut Moyen Âge, d'une intensification de certaines pra-

tiques — utilisation de l'énergie hydraulique ou labour des sols argileux à l'aide de lourdes charrues — du haut en bas de l'échelle sociale. De telles explosions de dynamisme sur les marchés ne sont pas uniques dans l'Histoire; ce qui compte davantage, c'est de savoir si elles permettent de donner aux marchés une autonomie suffisante pour qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Or, l'Europe du Nord-Ouest se distingue, sur ce point, des empires bureaucratiques qui étranglent le capitalisme naissant; en effet, son caractère acéphale a eu pour conséquence que personne ne pouvait y maîtriser le capitalisme. Mais est-il vrai — comme ce fut le cas pendant la plus grande partie de l'histoire de l'Inde et de l'Islam — que les États autres que les empires présentent de médiocres terrains pour les activités de marché, à cause de leur comportement prédateur? En réalité, les États européens n'ont pas été créés par voie de conquête; au contraire, ils ont émergé au sein de sociétés civiles préexistantes avec lesquelles ils ont dû négocier, recourir à la cooptation et à la coopération. Surtout le processus de développement des principaux États européens a été extrêmement long: les batailles qui ont lieu au début du XIII^e siècle marquent le moment où la France et l'Angleterre accèdent au rang d'acteurs sur la scène politique européenne. En d'autres termes, c'était déjà des États durables et non des entités transitoires, et ce simple fait signifie qu'il était au moins possible — aussi bien pour les États que pour les seigneurs — de penser plus loin qu'en termes de rentabilité immédiate.

Cette combinaison d'éléments fut rendue dynamique par l'interaction constante entre les États et une société que la concurrence condamnait à la guerre. Il en résulta notamment le besoin d'imiter les pratiques sociales de l'État dominant, avec le risque fort réel d'un anéantissement si l'acquisition de ce savoir-faire n'était pas menée à bien. Le besoin d'argent était permanent et absolument crucial. Le souci d'augmenter les revenus sous-tendait aussi bien l'exercice de la justice que l'octroi des chartes par où l'on dispensait des franchises aux villes. Mais le souverain était contraint de tenir compte de l'état de la société s'il voulait en obtenir les énormes revenus nécessaires aux campagnes militaires. Alors qu'un roi féodal était censé, en principe, «vivre de ses propres ressources», la quête d'argent — étant donné l'acceptation générale de ces dispositions du droit canon selon lesquelles «ce qui s'applique à tout le monde doit être approuvé par tout le monde» et «pas d'imposition sans représentation» — nécessitait la convocation d'assemblées parlementaires composées des «trois états» fonctionnels qu'étaient la noblesse, le clergé et les bourgeois (en France, le tiers état) ou, comme en Suède, les paysans. D'une manière plus générale, une source particulièrement importante de revenus était fournie par le droit coutumier, et les souverains, aux prises avec un système de gouvernement multipolaire, estimaient qu'ils n'avaient pas intérêt «à tuer la poule aux œufs d'or». Tout au contraire, ils

tentèrent d'attirer les marchands et les artisans. Nous pouvons généraliser en disant carrément que le capitalisme a assuré sa survie parce qu'en face de lui, il avait des États et non pas un empire.

Tout ceci mérite un résumé. L'ordre largement établi par l'Église chrétienne latine arriva pratiquement à son terme vers 1300, encore qu'il ait fallu attendre la paix d'Augsbourg pour que le principe *cuius regio, eius religio* fût officiellement accepté. L'œcuménicité chrétienne fut alors remplacée par une série d'États dont les activités et les interactions constituèrent la réalité de la vie politique européenne. La rivalité entre ces États favorisa une territorialisation toujours croissante de la vie sociale ; si cela devint évident en 1477, lorsque la Bourgogne non territoriale connut la défaite sur le champ de bataille, il n'en demeure pas moins que ce type de territorialisation fit l'objet d'un long processus de sécularisation — l'Europe comptait 500 unités politiques souveraines en 1500, et seulement 25 en 1900. Entre la fin du XV^e siècle et la Révolution française, la pression des rivalités se fit sentir d'une manière particulièrement forte, et l'État joua par conséquent un rôle bien plus capital dans la vie sociale. Retraçons ici l'évolution qui conduisit pendant cette période à la mutation de l'État national en État nation.

Derrière quasiment chacun des problèmes qui se posèrent aux souverains à partir du XVI^e et jusqu'au XVIII^e siècle se trouvait la « révolution militaire » qui intervint entre 1550 et 1650. Cette révolution présentait deux aspects essentiels. Si l'usage de la poudre à canon fut lent à faire sentir ses effets au début, ses conséquences furent profondes dans la réalité de la vie militaire. Certes, il ne rendait pas indéfendables les villes et les forteresses : au contraire, l'invention d'épais « murs italiens », capables d'amortir le choc énorme des projectiles de l'artillerie et de procurer un abri derrière lequel les mousquetaires pouvaient abattre les assiégeants, rendit la réduction des villes encore plus difficile. Si le prix à payer en fut accru, cela fut aussi la conséquence d'une augmentation considérable de la taille des forces armées qui, dans certains cas, décupla en l'espace d'un siècle. L'entraînement plus intensif que devaient recevoir les troupes pour pouvoir utiliser efficacement leurs nouvelles armes ajoutait encore au fardeau de l'État. Les chiffres des dépenses assumées par celui-ci montrent avec une clarté aveuglante qu'au début de la période moderne, la guerre était la principale affaire du pouvoir. Et le poids que cela représentait, il convient de le souligner, avait un effet d'engrenage : les dépenses montaient en flèche à cause de la guerre, mais elles demeuraient élevées lorsque la paix était retrouvée, à la fois parce qu'il fallait tenir compte des nouvelles inventions militaires et parce que les États étaient obligés de s'assurer, par le maintien de garnisons, qu'ils ne se laisseraient pas surprendre. Et les changements militaires ne connurent pas de répit au milieu du XVII^e siècle ; les progrès de l'agriculture confirmèrent la possibilité d'entretenir des armées considérablement plus nombreuses à

la fin du XVIII^e siècle, encore que la levée en masse sur laquelle cela débouchait logiquement ne se soit pleinement réalisée qu'avec les armées de la Révolution française, ce qui n'est peut-être pas étonnant. Pourtant, toute cette époque fut réellement celle d'une évolution permanente.

Les effets de la révolution militaire sur la vie politique furent immédiats et manifestes. La plupart des cités-États italiennes perdirent leur indépendance tout de suite après l'invasion française de 1494. Des États plus petits et plus pauvres n'avaient plus les moyens de protéger leur souveraineté dans un monde où les acteurs étaient toujours plus forts. Cela ne veut pas dire que ces cités-États ne laissèrent aucun héritage : leurs techniques militaires capitalistes finirent par être adoptées dans toute l'Europe — par les armées d'Élisabeth I^{re} d'Angleterre presque autant que par des chefs d'entreprise militaire comme Wallenstein. L'action d'aventuriers comme ce dernier montrait à quel point il était difficile pour les États de monopoliser la violence, alors qu'elle constituait la raison même de leur existence. Pour ce faire, ils avaient besoin d'argent, d'encore et de toujours plus d'argent.

Avant d'analyser les tactiques assez différentes adoptées par les États — tant absolutistes que constitutionnels — dans leur effort pour lever des fonds, demandons-nous d'abord pourquoi les États se combattaient. Si les guerres entre les États étaient provoquées par bien des raisons — allant des revendications territoriales au désir de prestige —, la meilleure réponse à cette interrogation demeure celle qui fut donnée à l'époque par des écrivains comme Machiavel, Hobbes et Kant : étant donné que les États dans un système multipolaire n'ont aucun gouvernement au-dessus d'eux, le besoin de sécuriser une souveraineté a toujours des chances de rendre la guerre rationnelle. C'est ainsi que la France a refusé — à des moments cruciaux de la guerre de Trente Ans — de faire cause commune avec l'Espagne, dont elle partageait pourtant la foi catholique, précisément parce qu'elle a préféré un équilibre des puissances à l'établissement d'une hégémonie européenne.

Les souverains européens et leurs sujets étaient, cependant, loin d'être satisfaits par cette situation. En conséquence, des efforts hésitants furent entrepris pour échapper à la pure anarchie d'un système formé d'États et donner naissance à une authentique société d'États. Les cours de la Renaissance avaient commencé à chercher la façon d'établir des règles communes, dont la moindre n'était pas que leurs ambassadeurs pussent ainsi bénéficier d'une protection. Ce processus s'est trouvé renforcé dans une mesure importante par la paix d'Augsbourg en 1555, quand il fut décidé que l'appartenance religieuse de l'individu suivait obligatoirement celle de l'État. Mais ce furent les horreurs de la guerre de Trente Ans qui poussèrent les États à faire une tentative sérieuse pour mettre de l'ordre dans la politique internationale. Ce qui est remarquable à propos des projets esquissés

à Münster et à Osnabrück — car il fallut réunir en des lieux différents les assemblées des catholiques et des protestants —, c'est qu'ils cherchaient à résoudre des problèmes posés par une guerre à peine terminée. Cela permettait de leur donner une chance de réussite pour l'avenir : la situation des princes allemands était garantie, de telle sorte que leur tranquillité fut assurée jusqu'en 1806. Surtout, la question religieuse fut effacée (sauf bien entendu pour la guerre contre les Ottomans) du calendrier international. En fait, on peut soutenir que ce fut l'impossibilité pour les catholiques ou les protestants de remporter une victoire totale — à l'époque — qui marqua de façon sous-jacente les débuts de la tolérance dans la civilisation européenne. Mais la volonté de régler l'autre question sous-jacente — l'ambition hégémonique de l'Espagne — rencontra moins de succès. Si l'Espagne fut remise à sa place, aucune disposition ne fut prise pour prévenir d'autres prétentions futures à la suprématie. Aucun traité de paix européen aux XVII^e et XVIII^e siècles ne permit jamais de prendre ce genre de mesure, ce qui signifie que la guerre et la préparation de la guerre continuèrent de forcer les États à trouver l'argent nécessaire à leur survie. Comment remplirent-ils donc cette obligation ? Les stratégies des deux régimes politiques, celle du constitutionnalisme et celle de l'absolutisme, se distinguent l'une de l'autre, et chacune peut être examinée à tour de rôle.

L'évolution politique la plus manifeste en Europe, à partir de la fin du XVI^e siècle, fut la création de régimes absolutistes en Autriche, en France, en Prusse, en Russie, en Espagne, en Suède et dans le royaume des Deux-Siciles. En principe, deux particularités caractérisaient l'absolutisme : d'une part le monarque était tenu pour être l'unique source humaine de la loi, d'autre part le gouvernement était confié à une bureaucratie professionnelle et à une armée de métier. Dans la pratique, il est important de souligner les limites imposées à un pouvoir prétendument « absolu ». Les souverains absolutistes n'étaient pas des empereurs, et ils restaient soumis aux lois divine et naturelle ; de même, ils étaient toujours censés vivre de leurs propres ressources et n'avaient aucun droit sur les biens « privés » de leurs sujets. Sauf en Russie, les souverains absolutistes n'avaient pas le front de s'attaquer vraiment à la classe supérieure des propriétaires fonciers : on observait plus couramment le modèle français qui consistait à tenter de les surveiller de près en les rassemblant à Versailles — et la présence de l'aristocratie à la cour diminuait en tout cas ses pouvoirs en province. Mais ces dispositifs plutôt limités suffisaient-ils à augmenter le pouvoir des souverains absolutistes d'une manière considérable ? La réponse à cette question, dans la réalité historique, se doit d'être résolument négative : à l'épreuve de la guerre, l'absolutisme, d'abord en Espagne puis en France, se révéla défaillant. Nous observerons mieux les faiblesses infrastructurelles ainsi révélées en concentrant notre attention sur le cas de la France.

La révolte des grands seigneurs au cours de la Fronde, au milieu du XVII^e siècle, démontrait qu'aucune tentative n'avait été faite pour tirer des revenus de la classe des propriétaires fonciers ; au contraire, ils avaient été exonérés d'impôts. D'une manière plus générale, il faut bien admettre que la tentative de reconstituer l'assiette de l'impôt à la fin de ce siècle et au début du suivant fut un échec notoire. La fiscalité resta essentiellement directe par nature, pesant très largement sur la terre ; la faiblesse de l'absolutisme se manifesta encore plus clairement par l'impossibilité de prélever des impôts indirects sur les transactions commerciales — et ce en dépit des restrictions apportées par Richelieu à l'indépendance des villes ! —, transactions qui prirent rapidement de l'ampleur au cours du XVIII^e siècle. Ce n'est là qu'un exemple des exonérations et privilèges spéciaux, dont le plus important concernait la vente des charges et fonctions. À tout cela venaient s'ajouter les habitudes de corruption et de népotisme qui caractérisèrent même les ministères réformateurs de Colbert. Du coup, la plus grande part du poids de la fiscalité reposait sur la paysannerie du nord-est de la France à forte densité de population. Il n'est pas étonnant de constater que ce fut ce secteur de la paysannerie qui se révéla prêt à se faire justice lui-même, en 1789.

Néanmoins, pour mesurer toute la faiblesse de l'État français, il nous faut prêter attention à quelques taux de prélèvements fiscaux, à titre de comparaison. À la fin du XVIII^e siècle, l'importance de l'économie française était encore le double de celle de l'économie anglaise, bien que le rôle joué par le commerce dans la nation insulaire fût plus grand. Et pourtant, l'Angleterre remporta toutes les guerres entre les deux puissances sur l'Atlantique — si ce n'est la fois où elle lutta toute seule pour tenter de conserver ses colonies d'Amérique. La raison de ce succès est simple. Les impôts calculés en pourcentage du produit national brut (PNB) en France étaient passés de 5,06 % en 1700 à 8,71 % en 1789, tandis que les prélèvements fiscaux s'étaient élevés de 11,90 à 18,61 % en Angleterre pendant les mêmes années (Goldstone, 1991). Avant d'entamer l'important travail qui nous permettra de voir comment l'Angleterre y est parvenue, il nous faut, avant tout, bien mettre l'accent sur la question qui nous intéresse. À la fin des années 1780, la France affronte une crise provoquée par sa propre faillite ; elle est incapable de faire face aux dépenses accumulées en raison de ses guerres, bien qu'elle vienne de connaître en réalité une certaine période de paix. La faiblesse que la guerre fit apparaître dans la société française n'avait pourtant rien à voir avec l'épuisement ou la misère ; ses difficultés tenaient à la rigidité de ses institutions et à la faiblesse de ses infrastructures dans ce qui était encore un État patrimonial.

À certains égards, la Grande-Bretagne avait traversé, au milieu du XVII^e siècle, la crise qu'affronta la France en 1789. En 1640, la noblesse avait refusé d'accorder des revenus fiscaux à un roi dont elle désapprouvait

la politique — tant étrangère qu'intérieure. Toutefois, la situation britannique présentait une originalité : la société politique en 1640 s'opposait à un monarque qui n'était pas absolutiste, mais cherchait simplement à le devenir. L'échec des prétentions royales résulta, en grande partie, de deux facteurs. En premier lieu, la position géopolitique de la Grande-Bretagne faisait que les dépenses consacrées à la marine avaient priorité sur le financement des forces terrestres ; or, cette circonstance privait le monarque d'une armée permanente susceptible de l'aider à asseoir efficacement son autorité sur sa propre société. En second lieu, le caractère centralisé du féodalisme en Grande-Bretagne signifiait que l'opposition au roi ne pouvait pas être facilement manœuvrée : si les monarques européens pouvaient se permettre de ne traiter chaque fois qu'avec une seule assemblée régionale, un fait permanent de la vie politique britannique était qu'il existait un unique parlement national.

Les conséquences de la défaite de l'absolutisme en Grande-Bretagne furent profondes, mais la plus remarquable concernait l'efficacité grandissante de l'État. La victoire du Parlement à l'issue de la guerre civile apporta une réforme fondamentale. La jouissance viagère des charges publiques fut progressivement abolie, le trafic des fonctions réprimé, la perception de pots-de-vin découragée, le salaire des fonctionnaires augmenté et leur recrutement ouvert à tous, selon les talents et mérites de chacun. Des « bureaux » de commissaires furent nommés pour diriger la marine et les armements, superviser les douanes et la perception des impôts, et une nouvelle armée, d'où était bannie toute vénalité, fut mise sur pied. La Restauration en 1660 parut disposée à revenir sur ces réformes, mais une défaite humiliante lors de la seconde guerre contre les Provinces-Unies (1665–1667) donna au Parlement l'occasion de rétablir les principales d'entre elles, voire de les amplifier. Le facteur sous-jacent de tous ces progrès était l'augmentation des pouvoirs du Parlement. Si des conflits considérables éclatèrent entre 1660 et, disons, 1725, il faut insister sur un point aussi clair qu'essentiel : les prérogatives accrues de la société politique face au monarque amenèrent les parlementaires à lier leur destin plus étroitement aux destinées de l'État. La conclusion peut se résumer très simplement : les propriétaires fonciers étaient disposés à payer des impôts élevés parce qu'ils avaient les moyens de surveiller la manière dont les fonds étaient dépensés. Ainsi, dans la Grande-Bretagne du XVIII^e siècle, les différentes sources du pouvoir social convergeaient-elles, sans se faire obstacle. Certes, il n'est pas question de nier l'existence de certaines divisions. Au contraire, l'une des avancées politiques majeures accomplies par la Grande-Bretagne du XVIII^e siècle fut la création d'une « loyale opposition », concept radicalement nouveau : le droit de proférer des critiques sur des points de détail avec l'assurance que les fondements de l'ordre politique sont unanimement acceptés. Quand la

chose devint possible, elle favorisa une telle croissance de l'économie que chaque secteur de l'élite en tira profit. Si la propriété foncière fut taxée, il en fut de même pour le très rapide développement du commerce, à la plus grande satisfaction de l'État, puisqu'il est toujours plus facile de taxer les biens en mouvement. Ce qui peut-être montre le mieux que l'État britannique n'était nullement affaibli et que son pouvoir se trouvait renforcé par l'essor du commerce, c'est la fondation de la Banque d'Angleterre (Bank of England). L'État bénéficia immédiatement de la méthode par laquelle la Banque diminua sa dette en la convertissant en fonds consolidés à faible taux d'intérêt, et, plus tard, sa capacité d'emprunter à plus grande échelle lui permit d'accroître très fortement sa puissance militaire à long terme.

Certes, la modernisation de l'État britannique relève — à certains moments cruciaux — plus du hasard que de la nécessité. Ce qui est le plus important dans ce contexte, c'est le simple fait que la Grande-Bretagne, à partir de la fin du XVIII^e siècle, a été capable de s'engager dans l'industrialisation : à l'inverse des Pays-Bas, dont le capitalisme débutant ne réussit pas à se développer davantage par suite de l'épuisement de ses réserves de tourbe, la Grande-Bretagne, elle, possédait des ressources en charbon suffisantes pour s'offrir la mutation énergétique la plus fondamentale de l'histoire. La perte de ses colonies américaines consécutive à leur refus de payer l'impôt — sauf à bénéficier du droit de représentation — fut aussi un bienfait déguisé pour la Grande-Bretagne : elle força la nation à amplifier sa lutte contre la « vieille corruption » et rendit l'État assez efficace pour triompher de la France révolutionnaire. Si un élément capital dans cette modernisation fut une scission au sein de l'élite, dont une partie soutenait la « réforme économique », il est intéressant de souligner qu'à la fin du XVIII^e siècle, une politique populaire était en train de faire ses preuves. L'une de ses causes fut le resserrement des liens internes au sein de la société civile, favorisé par la révolution commerciale de l'époque ; mais un autre facteur en fut l'augmentation des impôts exigés par l'État. À ce stade, il convient de signaler une évolution générale tout à fait remarquable. Les mouvements de protestation populaire au XVI^e siècle avaient été habituellement engendrés par des problèmes locaux. Au XVIII^e siècle, la protestation populaire touchait presque tout le territoire, de sorte que les mouvements sociaux se retrouvèrent dirigés contre l'État.

Cette comparaison entre la Grande-Bretagne et la France nous permet de faire un dernier constat de grande importance. Bien qu'un débat politique ait eu lieu concernant la nature des vertus britanniques — plus souvent tenues pour anglaises —, il ne fait aucun doute qu'à la fin du XVIII^e siècle, le sentiment nationaliste s'était propagé à travers ce qui était en train de devenir un État nation. Étant donné les rivalités géopolitiques, il est à peine surprenant que le « populaire » soit rapidement devenu le « national » — ce qui signifie que

cette période assiste au début de la création des stéréotypes populaires nationaux à travers toute l'Europe. Pour l'État britannique, ce fut là encore une autre manière de se renforcer au XVIII^e siècle, sans perturber la société. Le contraste avec la France est une fois de plus très net. Ici, le principe national fut enchâssé dans la Révolution, qui élaborait des principes totalement nouveaux en politique, précisément proclamés pour bien distinguer la politique moderne de celle qui avait eu cours au tout début des temps modernes.

LE DÉBUT DE LA DOMINATION DE L'EUROPE SUR LE MONDE

La conséquence de l'accroissement des ressources du pouvoir à l'intérieur de l'Europe se fit de plus en plus sentir à travers le monde dès la fin du XVIII^e siècle. Si les incursions européennes dans les Amériques et en Asie avaient commencé par être modestes et inspirées par des raisons commerciales, elles allaient bientôt mobiliser également des forces autrement plus puissantes. De toute évidence, l'Espagne et le Portugal s'étaient taillé de vastes empires, entre autres parce que les maladies qu'ils y avaient introduites avaient déclenché une catastrophe démographique en Amérique du Sud. Au contraire, une société de colons établit en Amérique du Nord un monde social entièrement nouveau. L'autorité exercée par Londres (mais non par Paris) fut moins bureaucratique, mais la vie n'en était pas pour autant facilitée pour ceux qui la subissaient : les forces de la société civile, en proie au racisme, se mirent à anéantir les sociétés indigènes auxquelles elles se heurtaient dès qu'elles en avaient la possibilité. La perte de son premier empire en Amérique du Nord n'empêcha pas, bien entendu, la Grande-Bretagne de se déployer énormément dans le reste du monde. La bataille de Plassey en 1757 cimentait le changement intervenu en Asie, où l'acquisition d'un empire territorial supplantait la simple entreprise commerciale. Naturellement, ce serait une erreur de sous-entendre que l'autorité était toujours exercée directement par des Européens. Bien souvent, il n'en était pas ainsi. En Inde, l'hégémonie britannique s'exerçait par l'intermédiaire de clients princiers dont l'existence dépendait de plus en plus de leur soumission ; de manière plus générale, les États indigènes changèrent totalement au contact de l'Occident — notamment en Afrique occidentale, où les recettes provenant du commerce des esclaves avaient entraîné la construction de systèmes impériaux autochtones. Au bout du compte, à la fin du XVIII^e siècle, seuls le Japon et la Chine restaient à l'abri de toute ingérence, mais, comme on le sait, cela n'allait pas tarder à changer. En général, le mode de développement fut de plus en plus influencé par la domination européenne.

Cette suprématie reposait sur deux forces entrelacées. Au début, le commerce européen s'était souvent, malgré les extorsions de fonds nécessaires à sa protection, révélé compatible avec les activités des marchands islamiques et chinois, voire complémentaire de celles-ci. En outre, une grande partie des transactions étaient initialement menées par des négociants capitalistes, encore que ceux-ci — plus particulièrement, bien entendu, les Compagnies des Indes orientales hollandaise et anglaise — fussent accrédités par des États. Mais l'apparition d'organisations capitalistes concurrentes introduisit dans cette zone une dynamique de développement identique à celle de l'Europe elle-même, ce qui ne contribua certes pas à stabiliser la situation. La concurrence entre le Portugal, l'Espagne, la Hollande, la France et la Grande-Bretagne engendra des préoccupations dans le domaine de la sécurité. La crainte que d'autres puissent s'emparer de certains territoires de manière permanente conduisit chaque État à lancer des expéditions territoriales préventives. Ce fut donc bien la rivalité entre les États européens, et non pas le capitalisme *per se*, qui favorisa la construction d'empires. Il est utile de souligner que, dans ce contexte, le développement économique européen ne dépendait en aucune façon de ses possessions périphériques³.

Toutes ces réflexions nous contraignent à conclure qu'incontestablement, l'impact de l'Europe sur le reste du monde fut infiniment destructeur. Ses effets furent en partie le résultat du hasard et non d'un dessein délibéré, comme ce fut le cas pour les catastrophes démographiques causées par les maladies qui ravagèrent les Amériques. Mais grandes ont été les conséquences d'une cruauté et d'une barbarie extraordinaires : des millions d'Africains sont morts « en cours de route », victimes du commerce des esclaves entre l'Afrique de l'Ouest et les Indes occidentales, tandis que des civilisations entières ont été anéanties par l'impudence avec laquelle les colons européens ont étanché leur soif de terres. Aucun triomphalisme n'est de mise quand on raconte l'ascension de l'Occident, car cette ascension s'est écrite avec le sang des autres.

NOTES

1. Il convient de souligner, toutefois, que le succès de cette sorte d'autorité — de faible intensité — suppose dans une très large mesure la présence de nomades dans les zones frontalières, et non d'autres États de stature similaire.

2. Une distinction doit être faite entre ce féodalisme « de prébende » et le féodalisme de l'Occident. Ce n'est que dans ce dernier cas que la terre était officiellement aliénée, de sorte que même la fiction selon laquelle la terre appartenait au souverain était abandonnée.

3. Comme cette théorie va à l'encontre d'une grande partie de l'opinion populaire et universitaire, il est bon de mentionner une brillante analyse qui donne tout son poids à notre thèse : Patrick O'Brien, 1982, pp. 1–18.

BIBLIOGRAPHIE

- GOLDSTONE J. 1991. *Revolution and rebellion in the early modern world*. Berkeley.
- HALL J. A. 1985. *Powers and liberties : the causes and consequences of the rise of the West*. Oxford.
- HUANG R. 1981. *1587, a year of no significance : the Ming dynasty in decline*. New Haven.
- MANN M. 1986. *Sources of social power*. Vol. I : *A history of power from the beginning to AD 1760*. Cambridge.
- O'BRIEN P. 1982. «European economic development : the contribution of the periphery ». *Economic History Review* (Kendal), 2^e série, vol. 35, n° 1, pp. 1–18.
- TILLY C. (dir. publ.). 1975. *The formation of national states in Western Europe*. Princeton.
- WITTFOGEL K. 1957. *Oriental despotism : a comparative study of total power*. New Haven.

5

Les contacts et les échanges culturels

Guillermo Céspedes del Castillo

Les deux décennies écoulées entre la première traversée de Christophe Colomb (1492) et l'arrivée des Portugais aux Moluques (1512) peuvent à juste titre être considérées comme la ligne de partage entre deux époques. L'ère antérieure à 1492 a été caractérisée par un certain équilibre entre les grandes civilisations de l'Eurasie, par leur caractère essentiellement continental et leur rattachement à la terre ferme, par le fait qu'il y avait entre elles fort peu de contacts et que les communications maritimes ne jouaient encore qu'un rôle secondaire. L'ère qui a suivi 1512 a vu le développement des traversées maritimes régulières entre tous les continents, y compris le Nouveau Monde récemment découvert, et, dès la fin du XVIII^e siècle, tout aussi bien l'Australie ou les îles du Pacifique. En conséquence, là où les contacts entre les civilisations et les cultures avaient été rares et espacés ou indirects, relativement peu fréquents et réalisés sur une petite échelle, ils devinrent désormais plus nombreux et plus importants. L'Europe fut à même de tirer pleinement avantage de la nouvelle situation, et non seulement de récolter les fruits du commerce dans lequel elle s'engagea aussitôt à une échelle planétaire, mais aussi d'acquérir une connaissance nouvelle du monde et de la riche diversité géographique et humaine de la planète. Cet élargissement de l'horizon intellectuel européen agit comme un puissant aiguillon et poussa progressivement l'Europe à se montrer plus productive dans les domaines économique, technique et surtout scientifique. Pourtant l'Islam, la Chine et l'Inde ne saisirent pas les occasions nouvelles qui se présentaient, dont ils ne mesurèrent pas l'importance et dont ils étaient encore inconscients ou qu'ils rejetèrent, en vérité, délibérément. Ces éléments rendirent possible — mais plus progressivement et plus lentement qu'on ne le croit en général — une modification de l'équilibre précédent entre les civilisations du Vieux Monde, en faveur de l'Europe, dont l'ascendant

se révéla évident à partir du milieu du XVIII^e siècle, avant même qu'elle affirmât son hégémonie en tant que puissance industrielle et scientifique au XIX^e siècle.

LE CONCEPT HISTORIOGRAPHIQUE DE « FRONTIÈRE »

Il est vrai qu'il y eut des contacts de plus en plus importants entre les civilisations et les peuples à partir du XVI^e siècle, mais ces contacts avaient toujours existé, au moins depuis que la race humaine s'était répandue sur une grande partie de la Terre ou depuis que les divers peuples s'étaient dotés de modes de vie de plus en plus éloignés et différents les uns des autres. Étant donné la grande variété intrinsèque et chronologique de ces contacts, il semble utile, pour tenter de les classer, d'utiliser le concept de frontière (frontière de peuplement), qui tire son origine de l'historiographie des États-Unis, mais peut s'appliquer à bien d'autres lieux en d'autres périodes historiques. Au sens le plus large, la « frontière » peut être définie comme une zone géographique à l'intérieur de laquelle un peuple en mouvement entre en contact avec un autre ou plusieurs autres peuples dont la culture est très différente de la sienne. Le mot « frontière » désigne aussi, simultanément, le processus d'interaction de ces peuples et de leurs cultures respectives, influencés les uns par les autres (*acculturation*) à un degré plus ou moins élevé. Si le contact n'entraîne pas la domination politique ou militaire d'un ou de plusieurs peuples par un autre, certains traits et éléments isolés de la culture étrangère s'*incorporent* d'habitude sélectivement dans la culture réceptrice, et celle-ci exerce à son tour une influence du même ordre sur celle-là. Si les différences dans le degré de développement de ces cultures qui entrent en contact sont très grandes, la culture la plus développée exerce une influence puissante sur l'autre, tout particulièrement si elle domine celle-ci militairement ou politiquement, ce qui peut conduire à une assimilation complète de la culture la plus faible par la plus forte.

Normalement, pourtant, il se produit une *fusion culturelle* qui engendre une nouvelle synthèse des éléments des cultures en contact, structurellement différente de l'une comme de l'autre. Dans le cas le plus fréquent, c'est l'une des cultures qui prédomine après un processus des plus compliqués, au cours duquel l'absorption des éléments culturels implique la sélection de quelques-uns, le *rejet* de certains autres et la *modification* de la plupart d'entre eux. Le résultat est un mélange beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Dans le domaine de la religion, par exemple, la fusion apparente des croyances et des pratiques de diverses origines (*synchrétisme*) ne consiste pas toujours

en une simple superposition, mais plutôt en ajouts faits à une croyance qui incorpore les éléments d'une autre — laquelle cesse pratiquement d'exister, sauf sous la forme d'un legs de superstitions, de variantes liturgiques et de traditions ou coutumes locales. Là encore, il y a des cas de résistance globale ou seulement sélective à l'égard de certains éléments culturels spécifiques. Dans les efforts qu'elle déploie pour résister à l'influence d'une autre culture, l'une d'entre elles peut subir des modifications aussi considérables, mais d'une autre nature que celles dont elle aurait été victime si elle avait accepté l'acculturation.

LES « FRONTIÈRES » À UN ÂGE PRÉHISTORIQUE

Les « frontières » les moins connues sont les régions habitées par des peuples nomades dépourvus d'écriture ou par ceux qui pratiquent une agriculture de subsistance. Leurs mouvements et leur histoire ne nous sont connus que par des témoignages archéologiques, lesquels ne sont jamais très éloquents, ou ne peuvent être déduits qu'à l'aide d'études de linguistique comparée. Les traditions orales de ces peuples nous procurent quelques informations sur leur passé, en combinant des faits réels avec des mythes et l'histoire avec la littérature, en un ensemble qu'il est très difficile d'interpréter, tout particulièrement quand il s'agit de temps lointains, car les techniques appliquées aujourd'hui à l'étude de l'histoire orale perdent une grande partie de leur efficacité au-delà de deux générations en arrière à partir du présent.

Les peuples bantous qui occupent aujourd'hui presque toute l'Afrique australe à partir de l'équateur et comptent plus de 60 millions de personnes en sont un bon exemple. Ce qu'ils ont en commun c'est, tout d'abord, le fait qu'ils appartiennent à la race noire et, ensuite, qu'ils parlent l'une des 200 langues (ou davantage) du sous-groupe bantou de la famille linguistique du Niger-Congo. L'un des langages les plus largement employés par eux est le swahili, qui est influencé par l'arabe et utilisé aujourd'hui comme une sorte de *lingua franca* en Tanzanie, au Kenya, en Ouganda, dans la République démocratique du Congo et sur les côtes ou les îles de l'Afrique orientale ; de plus, le swahili a produit une littérature écrite qui utilise les caractères arabes depuis le XVIII^e siècle. Une communauté de race et de langue traduit une origine unique ; la diversification des langues et des modes de vie révèle une dispersion géographique considérable dont le schéma général peut être déterminé par la collecte de données archéologiques, linguistiques, botaniques, voire historiques (par exemple, l'existence de références dans la *Géographie* de Ptolémée et chez d'autres écrivains de l'Antiquité).

La dispersion des Bantous semble avoir commencé au début de l'ère chrétienne par suite d'une croissance démographique rapide due à la combi-

naison de trois facteurs. Le premier a été l'introduction en Afrique de plantes domestiquées originaires d'Asie, comme l'igname et la banane importées de Madagascar par des émigrants malais et répandus sur tout le rivage continental voisin, fournissant ainsi une base pour le développement d'une agriculture tropicale productive. Le deuxième a été l'introduction du travail des métaux et l'utilisation du fer qui s'est propagée à partir du Nord du continent et a rendu possible la production d'outils plus efficaces. Le troisième a été la diffusion de l'élevage du bétail à partir de l'Égypte et le long des montagnes orientales de l'Afrique, ce qui a contribué à la diversification culturelle du groupe par la constitution de peuples de bergers. À partir du XV^e siècle, un certain nombre d'États bantous se sont constitués en monarchies de droit divin sur les terres fertiles qui entourent les lacs de l'Afrique orientale, du lac Albert, au nord, au lac Tanganyika, au sud, notamment le Buganda sur les rives nord du lac Victoria, le Rwanda, à côté du lac Kibu, le Louba, sur les rives occidentales du lac Tanganyika et le Lunda au sud-est. L'arrivée de plantes américaines en Afrique, comme le maïs, le tabac ou autres, permit à ces États africains et d'autres de hausser leur niveau de développement à partir du XVII^e siècle.

Comme ils progressaient vers le sud, les Bantous ont absorbé un groupe de population négroïde qui s'était installé auparavant dans le bassin du fleuve Congo, les Bushmen, plus loin vers le sud, et les Hottentots, qui étaient un peuple d'origine mixte issu de Caucasiens et de Bushmen, encore largement présent dans toute l'Afrique orientale autour de l'an 1000 et qui fut assimilé lui aussi par les Bantous. Ces derniers parvinrent, peu après 1770, à l'extrémité méridionale du continent où ils entrèrent en contact avec les Boeren ou les Boers dans ce qui était alors la colonie hollandaise du cap de Bonne-Espérance, où ils sont demeurés jusqu'à ce jour.

Sur les rivages de l'Arctique, qui ne furent peuplés que très tard, les principaux mouvements de population appartenant aux races caucasienne et mongoloïde venaient du sud et se dirigeaient vers le nord. Les Mongoloïdes se répandirent à partir de la région du lac Baïkal vers le nord-ouest, le nord et le nord-est, pendant une très longue période; certains de ces groupes, comme les Iakoutes, n'ont pas atteint la région centrale du fleuve Léna avant le XVII^e siècle; d'autres, comme les peuples proto-eskimos, étaient parvenus très tôt à la région arctique et avaient été probablement les premiers à abandonner la chasse aux rennes et la pêche en eau douce pour se spécialiser dans la chasse aux mammifères marins et la pêche en mer. La culture eskimo moderne n'est pourtant pas un souvenir de cet ancien mode de vie, mais le résultat d'un développement récent, connu chez les archéologues comme la «tradition maritime du Nord», variante culturelle qui a tiré son origine du nord-est de la Sibérie, non loin du détroit de Béring, juste avant le début de l'ère chrétienne, et s'est répandue vers l'est le long de la côte arctique

jusqu'à atteindre le rivage occidental du Groenland (culture de Thulé) vers l'an 1200 apr. J.-C. Ces peuples se sont déplacés vers le sud le long de la côte, où ils sont entrés en conflit avec les colons vikings d'origine scandinave qui abandonnèrent l'île vers l'an 1500 apr. J.-C. Pourtant, les Européens y reprirent pied quelques décennies plus tard par suite de la visite sporadique de baleiniers et, après 1721, de l'arrivée des premiers immigrants danois qui se mélangèrent très vite avec les Eskimos.

La présence des Européens en Amérique constitua dans certains cas un obstacle au mouvement des peuples indigènes, par exemple celui des Caraïbes, qui avançaient à partir de la côte du Venezuela et des Petites Antilles et furent stoppés à Porto Rico. D'un autre côté, cette présence provoqua de nouvelles migrations quand nombre de tribus abandonnèrent leur lieu de résidence habituel pour s'éloigner des Européens, ce qui entraîna parfois une difficile adaptation à un environnement physique différent. Même dans les régions qui n'avaient pas été directement affectées par la colonisation européenne, les conséquences de celle-ci se firent sentir sous la forme de terribles épidémies de maladies contagieuses issues de l'Ancien Monde et transmises le long des routes commerciales indigènes sur de longues distances. Pourtant, l'introduction du cheval et des techniques de domptage améliora la vie de maints peuples indigènes en facilitant la chasse au guanaco dans les pampas et en Patagonie, comme celle du bison dans les prairies de l'Amérique du Nord, ce qui produisit à partir du XVI^e siècle un accroissement de la population locale.

LES « FRONTIÈRES » DE L'EUROPE OCCIDENTALE

Bien que toutes les civilisations aient traversé des phases d'expansion territoriale, celle qui est qualifiée d'européenne en raison de son emplacement géographique originel a été tenue pour plus portée vers l'expansion qu'aucune autre, depuis le temps de ses modestes origines dans la Grèce antique et sa diffusion le long des rivages de la *Mare Nostrum* romaine. La conquête et les institutions romaines firent du monde méditerranéen une entité culturelle, préparant ainsi la diffusion du christianisme qui allait caractériser sa définition religieuse. En vérité, ce fut l'Église qui, non contente de préserver la civilisation européenne après les invasions des *barbari* ou des «peuples barbares», réussit par sa prédication de l'Évangile à les assimiler culturellement et à étendre ainsi l'Europe vers le nord et l'est pour introduire les peuples germaniques, scandinaves et slaves dans son orbite culturelle. L'expansion de l'Europe

se poursuivit donc en dépit des grandes invasions et des pertes territoriales qui en découlèrent. La conquête arabe du VII^e et du VIII^e siècle la priva pour toujours des parties romanisées de l'Afrique du Nord et, pour un temps assez long, de la plus grande partie de la péninsule Ibérique ; pendant le IX^e et le X^e siècles, elle se trouva contrée par les Normands, au nord, et les Magyars, à l'est ; puis, tandis que les Sarrasins prenaient possession de la Méditerranée et de plusieurs îles méditerranéennes au XIII^e siècle, les Mongols dévastèrent l'Europe de l'Est, ce qui détruisit les premiers États russes naissants ; ensuite, aux XV^e et XVI^e siècles, les Turcs ottomans, après avoir anéanti l'Empire byzantin, avancèrent jusqu'à un point où ils présentaient un danger pour l'Europe centrale et la présence retrouvée de l'Europe en Méditerranée. Pendant plusieurs siècles de contraction et d'expansion alternées de cette « frontière » entre la Turquie et l'Europe, ce mouvement de bascule entraîna l'apparition de maintes enclaves ethniques, religieuses et linguistiques, qui formèrent la base du concept géopolitique de balkanisation, dont le potentiel de diversification culturelle comme la capacité de belligérance politique et militaire ont persisté jusqu'à nos jours.

L'un des épisodes expansionnistes qui revêt une signification et une importance particulières est la première croisade, qui a débuté en 1096 comme une entreprise collective de la chrétienté destinée à libérer la Terre sainte des « infidèles » pour la rendre accessible en toute sécurité aux pèlerins chrétiens. Les croisés fondèrent plusieurs royaumes en Palestine et en Syrie, où ils soutinrent la pression des musulmans jusqu'au moment où ils furent submergés en 1291. Pendant tout le temps de leur existence, les marchands de Venise, de Gênes et d'autres cités-États italiennes remplirent les besoins logistiques des croisés et fournirent des moyens de transport aux pèlerins, mais ils établirent aussi un certain nombre de comptoirs commerciaux dans la Méditerranée orientale et sur les rivages de la mer Noire. Dès lors, et jusqu'au jour où elle perdit ses colonies au XVII^e siècle, Venise servit de principal intermédiaire entre l'Europe et l'Orient ; elle s'enrichit en faisant le commerce d'articles de luxe et de produits coûteux, important en Occident des épices orientales, des soies chinoises, des tapis persans et autres objets manufacturés en Asie. Gênes, la rivale de Venise jusqu'au XV^e siècle, étendit ses activités mercantiles vers la Méditerranée occidentale, avec pour résultat que les techniques commerciales, financières et navales de l'Italie se répandirent le long des côtes de la péninsule Ibérique, où elles furent adaptées ensuite à leurs besoins par les marins et les marchands qui cherchaient à explorer l'Atlantique et à commercer avec l'Amérique.

Pour compenser les pertes subies en Europe orientale, on avait en effet commencé à explorer systématiquement l'Atlantique au cours du XV^e siècle,

ce qui devait se révéler d'une importance cruciale pour le cours futur de la civilisation européenne. L'entreprise avait commencé modestement au XIII^e siècle, après que les chrétiens eurent reconquis le sud-ouest de la péninsule Ibérique, avec les voyages atlantiques des pêcheurs portugais et andalous qui avaient tiré parti de leur connaissance des eaux situées entre le détroit de Gibraltar et le cap Bojador et qui, sur le chemin du retour, avaient redécouvert les îles Canaries et Madère, non sans poser aussi un premier regard sur les Açores. Les poissons qu'ils pêchaient devinrent pour longtemps l'objet d'une industrie alimentaire hautement réputée qui exportait tout à la fois de luxueux fruits de mer et du poisson salé, notamment du thon à l'huile d'olive. Il y fallait un type de navire adapté à la pêche en haute mer, ce qui stimula la créativité dans les chantiers navals où les spécialistes de la Méditerranée et ceux de l'Atlantique combinaient leur art pour dessiner de nouveaux prototypes, dont le plus réussi fut la caravelle : elle devint le principal moyen d'explorer l'Atlantique et tous ses rivages pendant les XV^e et XVI^e siècles.

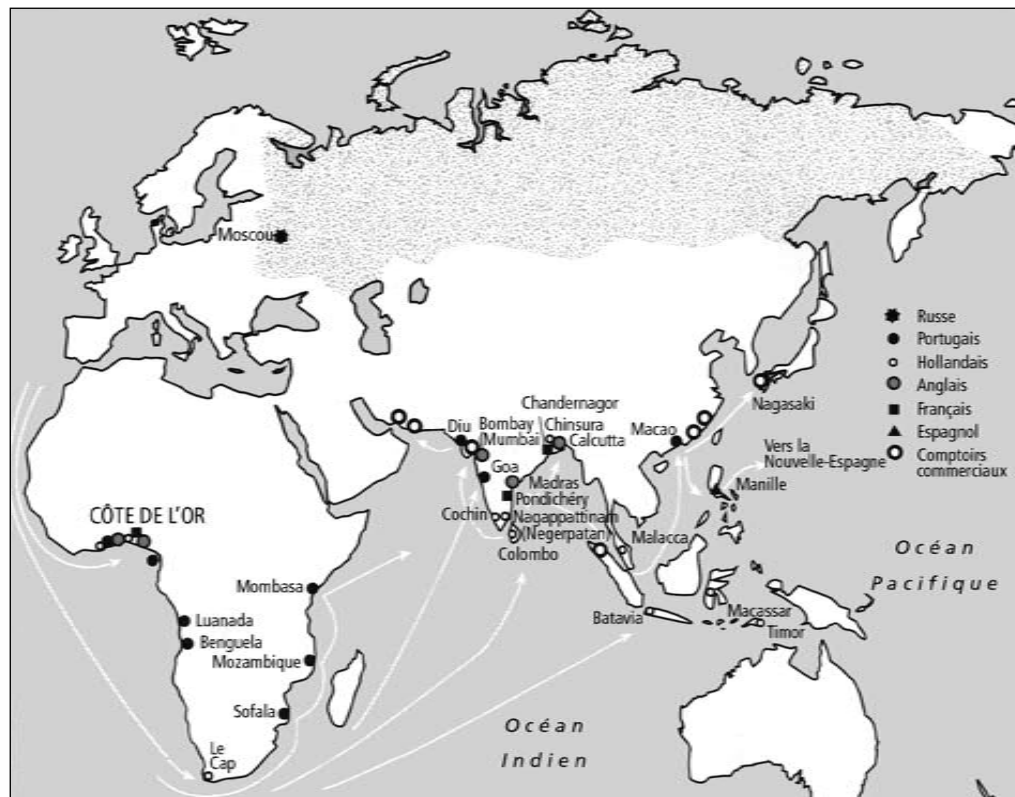
Disposant alors de marins expérimentés et de bâtiments bien adaptés, les marchands génois, espagnols et portugais envisagèrent l'exploration des côtes atlantiques de l'Afrique d'où était embarqué l'or qui parvenait aux villes musulmanes de la Méditerranée en provenance du Sud lointain. Pour faire bonne mesure, le prince Henri le Navigateur, fils et frère de souverains portugais, fournit la planification, la continuité dans l'effort et les premiers investissements de capitaux indispensables pour transformer l'exploration de la côte entre le cap Bojador et la Sierra Leone en une affaire rentable. À sa mort, en 1460, cette entreprise avait acquis suffisamment de crédit pour que son pays s'y consacra à l'échelle nationale. Peu après, quand l'exploration du golfe de Guinée en 1472 eut montré que le continent allait en s'effilant vers le sud, on pensa que l'extrême pointe méridionale de l'Afrique était toute proche. Les explorateurs se fixèrent alors un nouvel objectif, à savoir la découverte d'un passage qui donnerait la possibilité de naviguer directement entre l'Europe et l'Asie orientale. Les épices que l'on obtenait à grands frais auprès de courtiers vénitiens ou musulmans étaient les articles les plus convoités et recherchés. Les Portugais firent le tour du cap de Bonne-Espérance en 1487, même s'il leur fallut couvrir une distance plus grande et affronter plus de difficultés qu'ils n'avaient escompté, et, en 1497, Vasco de Gama réalisa la première traversée directe jusqu'en Inde. Les îles Moluques, principale source des épices, furent atteintes en 1512.

En Afrique, les Portugais réussirent à détourner vers la côte une grande partie de l'or soudanais, jusque-là exclusivement exporté à travers le Sahara par la route des caravanes musulmanes. Cette dernière était aussi le seul canal utilisé pour le commerce des esclaves noirs, que les Portugais détour-

nèrent également vers la côte ; ils s'en emparèrent à partir du milieu du XV^e siècle pour le développer considérablement un siècle plus tard. Ils espéraient s'assurer le monopole du commerce des épices en Asie. Ils échouèrent sur ce plan, dans la mesure où ces épices continuaient à entrer en Europe par les anciennes routes à travers l'Empire turc et Venise ; mais leurs efforts aboutirent à faire de la voie maritime autour du cap de Bonne-Espérance la route des épices par excellence. En outre, ils s'étaient montrés capables de dominer les principales voies de navigation dans l'océan Indien, d'où ils avaient éliminé les commerçants musulmans qui les avaient monopolisées jusque-là. Non contents d'utiliser leurs propres navires, les Portugais imposaient aux bateaux étrangers l'octroi d'une *cartaz*, ou licence, pour leur permettre de naviguer en quelque sécurité. Étant donné la longueur de la route jusqu'à l'Asie et la durée du trajet, les chantiers navals espagnols et portugais se mirent alors à construire les grands vaisseaux — carques et naos — dont la capacité d'emport avec l'ampleur des voiles était considérable et sur lesquels on pouvait monter un nombre important de canons.

La supériorité technique des Européens (pas seulement celle des Portugais, mais aussi des Hollandais, des Anglais et des Français qui avaient suivi leurs traces en Afrique et en Asie à partir du XVII^e siècle) reposait sur leurs navires et leurs canons, qui leur conféraient la suprématie sur mer, même s'ils étaient encore faibles sur la terre ferme (carte 8). Pour cette raison, les Portugais fondaient leur commerce maritime sur un certain nombre de *feitorias*, ou comptoirs commerciaux, et de villes portuaires conquises puis défendues par voie de mer. Les comptoirs, établis conformément à l'antique tradition méditerranéenne des Phéniciens et des Grecs, et dont les plus importants devinrent des villes, étaient des ports de commerce plus ou moins fortifiés situés sur la côte ou sur des îles côtières — en quelque sorte, une combinaison de magasin, de marché, d'ancrage et de village. De multiples croisements, à la fois culturels et biologiques, eurent lieu à l'intérieur et autour de ces comptoirs à partir d'unions stables mais généralement illégitimes entre les hommes portugais et les femmes indigènes ; leurs descendants, profondément chrétiens et religieux, ont joué un rôle capital dans la diffusion de la langue portugaise qui, sous une forme plus ou moins modifiée, finit par être utilisée dans une zone très vaste, où elle se tailla la place de *lingua franca* sur des régions côtières fort étendues d'Asie et d'Afrique.

Cette expansion commerciale fut accompagnée par des mouvements de population vers les archipels du centre de l'Atlantique, puis vers le Nouveau Monde. Au cours du Moyen Âge, les peuples ibériques avaient eu une expérience longue et intense de la vie sur la « frontière ». Ils s'étaient établis dans des régions désertiques, avaient vaincu des peuples musulmans, repeuplé de grandes villes et des zones rurales, pratiqué la transhumance, et ils étaient passés maîtres dans l'organisation d'*algaras* et de *cabalgatas* — brèves



Carte 8 L'influence européenne dans l'hémisphère oriental en 1690 (d'après G. Céspedes).

incursions lancées par surprise à pied ou à cheval en territoire ennemi pour y enlever tout le butin possible. La Castille avait reçu son nom des forteresses — *castella* en latin médiéval — bâties pour fournir un refuge contre les raids des musulmans qui avaient adopté eux aussi la tactique de la contre-attaque et de l'embuscade. Les Portugais se contentèrent de continuer sur leur élan et de s'engager dans la conquête du Maroc, qu'ils tenaient d'ailleurs pour une reconquête parce que le pays avait appartenu à l'ancienne *Hispania romana* et avait été christianisé avant la conquête arabe. Au cours de la période qui s'étend entre la prise de Ceuta en 1415 et la désastreuse bataille d'Alcaçar-Quivir en 1578, le Portugal avait versé bien du sang pour satisfaire sa futile volonté de dominer la région. La Castille s'était bornée à une série de raids de cavalerie et d'expéditions de pillage, mais avait concentré ses efforts, depuis 1393, sur les îles Canaries qu'elle acheva de conquérir entièrement en 1496. Entre-temps, les Portugais avaient fini de coloniser les autres archipels inhabités, perdus au milieu de l'Atlantique ; ceux-ci, comme les Canaries, n'allaient d'ailleurs devenir que des prolongements territoriaux de l'Europe, à laquelle ils furent vite intégrés.

À peine l'Amérique avait-elle été découverte que les Castillans entreprirent, dès 1494, d'établir des comptoirs commerciaux dans les Grandes Antilles, poussés par la recherche de l'or alluvial repéré par les découvreurs. L'or fut épuisé en un quart de siècle mais permit de financer à la fois l'implantation d'une faune et d'une flore domestiques européennes en Amérique — ce qui se traduisit par une véritable révolution écologique — et la conquête du « noyau » de l'Amérique, à savoir les territoires situés entre le Mexique central et le Pérou où étaient établies les civilisations indigènes. La nature spectaculaire de la conquête, qui fut généralement achevée en un bref laps de temps, eut pour effet de dissimuler un processus d'implantation et de colonisation bien plus durable et important, qui ne tarda pas à se manifester et portait le sceau du Moyen Âge. Chacune des quelque 200 cités castillanes fondées pendant ou après la conquête joua un rôle historique de foyer culturel — étroit mais vigoureux —, voire de centre authentique de diffusion des modes de vie européens, relativement isolé sans doute à cause de l'énormité des distances mais de ce fait réduit à la plus grande autarcie possible pour survivre.

La ville castillane en Amérique a joué un rôle comparable à celui de la *colonia* romaine — à savoir la colonie du monde méditerranéen antique : elle a fourni le cadre physique et institutionnel nécessaire à l'établissement d'une société organisée selon les lignes de force du système domanial européen. L'absence de classe dirigeante, faute d'aristocratie, fut compensée par le fait que les conquistadors et les premiers colons assumèrent les fonctions et le mode de vie de la noblesse — au moins

jusqu'à ce qu'il s'en créât une par la suite. Cette société s'adapta aux réalités locales, ce qui permit l'intégration de nouveaux groupes sociaux hybrides, désignés non sans ambiguïté sous le nom de castes et résultant de croisements intenses et massifs, à la fois biologiques et culturels. Quant aux autochtones, connus sous le nom d'Indiens, ils se joignirent également à la société urbaine en plus grand nombre que ne le donnent à penser les estimations habituelles, jusqu'à leur assimilation culturelle complète. Chaque ville était le centre d'un système économique de type médiéval, caractérisé par une diversification entre l'intérieur et l'extérieur, une aspiration à l'autosuffisance et un objectif consistant à s'assurer un approvisionnement abondant et peu coûteux en biens de consommation. Elle ne dépendait de l'Europe que pour deux métaux essentiels : le fer et — au Mexique exclusivement — le mercure destiné au travail de l'argent. Ces deux métaux pouvaient être importés grâce aux surplus économiques dégagés par les mines d'or et d'argent, qui alimentaient non seulement les exportations vers l'Europe mais aussi les investissements de capitaux qu'exigeait un développement économique interne et généralement rapide. Par contraste avec le caractère médiéval de la colonisation, la structure politique des domaines américains de la Castille était très moderne : elle signifiait le triomphe de l'absolutisme monarchique sur les aspirations des conquistadors à établir une souveraineté purement féodale. Les modes et les modèles européens les plus récents s'imposaient également dans les domaines de la science, de la littérature et des arts.

Contrairement aux Espagnols, les Portugais établirent au Brésil un système économique que l'on peut qualifier de colonial en raison de son entière dépendance à l'égard de l'Europe. Il reposait sur la production spécialisée de sucre et, plus tard, d'autres produits agricoles tropicaux destinés à un marché européen en expansion. L'unité agricole sur laquelle la canne à sucre était cultivée et le sucre fabriqué, parfois sous sa forme raffinée, était connue sous le nom d'*engenho*, qui désignait la plantation sucrière. Celle-ci était l'adaptation d'un modèle médiéval mis au point dans les colonies italiennes de la Méditerranée orientale et consistait en une combinaison très particulière d'entreprise capitaliste et d'exploitation patriarcale fort éloignée de la microsociété féodale, dont les besoins en main-d'œuvre conduisirent à l'intensification du trafic d'esclaves entre l'Afrique et l'Amérique. Ce système agit comme un creuset où se mélangèrent les races et les cultures européennes, africaines et indigènes. À partir du XVII^e siècle, les plantations de sucre dans les colonies hollandaises, françaises et britanniques des Petites Antilles s'agrandirent pour accroître leur productivité ; elles furent alors gouvernées selon des critères économiques plus modernes et performants, et administrées de façon plus impersonnelle (carte 9).



Carte 9 L'expansion européenne dans l'hémisphère occidental en 1690 (d'après G. Céspedes).

On a pu dire avec cynisme que la religion a constitué le prétexte des colonisations ibériques et l'appétit de lucre le véritable motif. Il n'en demeure pas moins vrai qu'il existait aussi un fort élément religieux dans les colonisations ibériques, par le fait même de leurs origines médiévales. En échange des privilèges attachés au patronage royal, les couronnes de Castille et du Portugal assumèrent, à partir de 1508 et 1514 respectivement, non seulement la tâche de financer et de protéger les établissements de l'Église dans les régions colonisées, mais aussi la mission plus lourde et beaucoup plus ardue de prêcher l'Évangile aux peuples indigènes et à tous les païens en général. Si le christianisme ne s'est pas établi de façon durable, en dehors de quelques zones limitées en Afrique et en Asie où le Portugal avait réussi à consolider son emprise, on estime entre 0,5 million et 1 million le nombre des indigènes baptisés, en petits groupes épars, entre le royaume africain du Kongo, les îles Moluques, la Chine et le Japon. C'est un chiffre peu important comparé à celui de la population totale des deux continents, mais assez élevé si l'on pense à la limitation des ressources dont disposait la couronne portugaise en l'occurrence, au nombre réduit des missionnaires et à la brièveté de leur espérance de vie quand ils étaient envoyés dans des pays au climat insalubre. Les évangélistes les plus intelligents tentaient de « déseuropéaniser » le christianisme et d'adapter l'essence du dogme ou de l'éthique aux traditions et au caractère de la civilisation au sein de laquelle ils le propageaient. Cette tentative, qui aurait pu avoir de très importantes conséquences historiques, suscita une forte opposition parmi les missionnaires eux-mêmes, des débats théologiques en Europe et des controverses aussi sensationnelles que celle dont furent l'objet les « rites chinois » et les « rites de Malabar ». Après une longue période de doutes et d'équivoques, le Vatican prit finalement parti contre ces rites au XVIII^e siècle, ce qui eut pour effet de continuer à lier étroitement le christianisme à l'europanisation.

Une tentative à la fois différente et parallèle, destinée à séparer l'évangélisation de l'« hispanisation », eut lieu en Amérique : les franciscains au Mexique, le dominicain Bartolomé de las Casas à Verapaz et les jésuites des missions du Paraguay sont autant d'exemples de ces tentatives de bâtir une Église utopique, formée exclusivement d'Amérindiens et de missionnaires européens. Malgré quelques rares succès, presque toujours éphémères et jamais concluants, ce fut un mélange indissoluble de christianisation et d'hispanisation qui s'imposa délibérément. Quand la papauté acquit finalement les ressources nécessaires à la fondation de la Congrégation pour la propagation de la foi (1622) et s'efforça d'assumer directement ses devoirs d'évangélisation en révoquant les pouvoirs octroyés aux couronnes d'Espagne et du Portugal par l'institution du patronage royal, et en écartant des missions leur aspect nationaliste, il était trop tard pour que l'entreprise réussisse. Certes,

l'Église d'Espagne avait converti les Indiens de l'Amérique espagnole au christianisme, même si un certain nombre de survivances des religions pré-hispaniques s'étaient perpétuées localement sous forme de traditions, rites, superstitions ou pratiques magiques. Conformément à sa volonté politique de créer des établissements destinés aux Indiens christianisés (*reducciones* et *congregaciones*), l'État rassembla les communautés indigènes déclinantes qui subsistaient dans les régions rurales et les établit dans le cadre institutionnel et physique des *pueblos de indios* — ou villes indiennes —, où un mélange des cultures indienne et espagnole se substitua aux cultures indigènes disparues. Les cas de syncrétisme religieux authentique — comme celui que manifestèrent les Mayas du Yucatán jusqu'à la fin du XVIII^e siècle — ou d'hispanisation partielle furent exceptionnels. Un processus simultané, à deux branches, de christianisation et d'hispanisation, comparable à la romanisation du monde méditerranéen antique, s'établissait de façon profonde, généralisée et irréversible, même au Brésil où il fut poursuivi avec une moindre énergie. (Il faut noter que, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les Portugais se considéraient comme Espagnols — ce terme étant utilisé alors pour désigner tous les habitants de la péninsule Ibérique.)

À l'inverse de la colonisation pratiquée par les Ibériques, celle qu'entreprirent plus tard les Hollandais, les Anglais et les Français et, sur une moindre échelle, les Suédois et les Danois, à partir du XVII^e siècle, correspondait à un stade plus avancé du développement du capitalisme. Elle conduisit donc à une exploitation économique des colonies plus intensive et plus efficace au bénéfice de leurs métropoles respectives. Vers le milieu du XVIII^e siècle, les Petites Antilles généraient un plus grand volume de commerce transatlantique que toute l'Amérique latine ne le faisait au profit de la péninsule espagnole. D'un autre côté, le coût pour défendre et pour administrer l'Amérique espagnole était immense comparé aux dépenses exigées par les petites îles et les petits domaines britanniques et français. Alors que la colonisation espagnole était conçue pour peupler, évangéliser et organiser de très vastes territoires, les établissements postérieurs, autres qu'ibériques, étaient « colonialistes » (dans la mesure où ils avaient pour objectif une exploitation et une dépendance économiques, et non un développement économique), centrés sur l'organisation du commerce et complètement coupés des activités missionnaires ; le croisement racial y diminuait donc pour revêtir des proportions modestes, et les colons organisèrent leurs établissements aux confins des régions habitées par les peuples indigènes. La France pourrait être considérée jusqu'à un certain point comme un cas intermédiaire : elle entreprit en effet des activités missionnaires (non pas sous un patronage royal, mais par le biais de la Société des missions étrangères de Paris) et tenta de coloniser l'Amérique du Nord, mais ses établissements, trop peu peuplés et trop dispersés, ne purent soutenir les attaques des Britanniques.

LES « FRONTIÈRES » DE L'EUROPE ORIENTALE

La partie géographiquement européenne de la Russie était en principe une « frontière » ou une zone de contact entre les peuples slaves établis dans les régions de forêts et les peuples de la steppe, Turcs et Mongols d'Asie centrale qui s'étaient installés au sud de leur territoire. La ville de Novgorod, au contact de la mer Baltique et des marchands de la Ligue hanséatique, était le centre commercial de la zone slave et son lien avec l'Europe, alors que Moscou, principal bastion défensif dressé contre les invasions des peuples de la steppe pendant le XIII^e siècle, constituait son centre politique et militaire. Les Slaves de ce secteur poussèrent vers le nord au cours du XIV^e siècle, déplaçant en partie et assimilant partiellement les Finlandais et les Lapons, dont la culture était assez primitive ; à partir de 1478, la zone slave fut unifiée politiquement sous l'autorité des tsars, lesquels parvinrent, entre 1522 et 1598, à détruire les khanats tartares qui leur barraient le passage en direction de l'est le long d'une ligne tracée par les montagnes de l'Oural et le cours de la Volga. La « frontière » de la Sibérie fut ainsi ouverte, et sa partie nord-ouest occupée par les Russes vers la fin du siècle. Au cours du siècle suivant, cette avance se poursuivit en direction de l'est jusqu'à la côte du Pacifique. Mis à part la région du lac Baïkal où la population locale opposa quelque résistance, les peuplades nomades, assez clairsemées et composées de groupes dont la culture était de plus en plus rudimentaire à mesure que l'on progressait vers l'est, furent soit partiellement exterminées — malgré les mesures de protection prises par Moscou —, soit partiellement assimilées sur le plan culturel.

La raison d'une expansion aussi rapide et aussi spectaculaire fut la demande déjà importante et toujours croissante de fourrures, tant en Russie même qu'en Europe du Nord et de l'Ouest, où étaient exportées 80 % des peaux produites par la Sibérie. La « frontière » ne cessait de reculer à cause de l'audace, de la résistance et de l'énergie des trappeurs russes, mais aussi parce que le climat et le terrain n'étaient pas très différents de ceux qu'ils connaissaient dans le nord de la Russie. C'étaient aussi des experts en navigation fluviale, ce qui les aidait à mieux franchir les frontières terrestres, si différentes de la frontière maritime de l'Europe de l'Ouest. Ils ne se heurtaient pas non plus à des obstacles humains sérieux ; dans la plus grande partie de la Sibérie, ils ne rencontraient que des tribus éparses de chasseurs primitifs dont les relations mutuelles étaient marquées par une rivalité, voire une hostilité constante et qui cherchaient chacune à mettre les Russes de son côté pour finir par succomber devant eux. Les trappeurs russes, qui avançaient sur la ligne de front, n'étaient pas nombreux, mais équipés d'outils et d'armes qui leur conféraient une supériorité technique

écrasante sur les indigènes. En seconde ligne, venaient les marchands qui leur achetaient des peaux, les ravitaillaient et ouvraient des voies de communication permanentes ainsi que des routes commerciales vers l'ouest. Le gouvernement de Moscou établissait des postes fortifiés occupés par de petites garnisons aux endroits présentant une grande importance stratégique le long de ces routes, à la fois pour défendre le territoire et pour soutenir les efforts des premiers gouverneurs, chargés de mettre sur pied une administration publique et d'assurer le règne du droit.

Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, cette partie de la Sibérie comprise dans la taïga — la ceinture forestière de conifères — subit des modifications considérables. Tout d'abord, une nouvelle « frontière », où l'on exploitait les peaux et les fourrures, s'était ouverte en Amérique du Nord, et les employés anglais de l'Hudson Bay Company ainsi que, tout spécialement, les trappeurs français ou métissés envoyaient en Europe de grandes quantités de peaux. Pour la première fois, cette marchandise pouvait rivaliser pour l'élégance, la qualité et les prix avec les produits de la Russie, qui se trouva contrainte d'adapter ses tarifs et de réduire ses marges bénéficiaires juste au moment où l'itinéraire du transport venait d'être prolongé jusqu'à l'extrémité orientale de la Sibérie. En outre, l'avant-garde de ceux qui occupaient la « frontière » — jusque-là exclusivement terrestre — n'était plus formée par de simples trappeurs, mais comprenait également les soldats en garnison dans les ports du Pacifique qui servaient de bases aux expéditions navales organisées pour ouvrir une route maritime vers l'Europe à travers l'océan Arctique, ou pour consolider les premières pêcheries récemment établies dans les Aléoutiennes, ou encore pour explorer les côtes de l'Alaska sur lesquelles les Russes s'installèrent bien vite. Cette exploration maritime qui marquait le vrai début des expéditions scientifiques propres à l'Europe des Lumières pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle était une innovation notable, très symptomatique de l'eupéanisation déjà achevée de la Russie. Vers 1725, l'édification d'usines métallurgiques dans l'Oural, à proximité des mines de fer et de cuivre, marqua l'ouverture d'une nouvelle « frontière » minière en Sibérie, précédée par la découverte de quelques filons d'or et d'argent, encore que son plein développement n'eût lieu vraiment qu'au XX^e siècle.

Les Russes ne progressèrent que bien plus tard vers le sud, dans la région des steppes, en raison de l'agressivité et de l'efficacité militaire de la cavalerie légère des Tartares et des Mongols. Il semble que les incursions de ces derniers en Birmanie et dans la province chinoise du Yunnan à la fin du XIII^e siècle déclenchèrent la diffusion de la peste bubonique parmi les rongeurs de la steppe. Les épidémies qui s'ensuivirent chez les êtres humains aux XIV^e et XV^e siècles entraînèrent la dépopulation de vastes régions en Asie et même dans le sud de la Russie d'Europe, comme le laisse supposer le fait que des zones étendues de l'Ukraine étaient inhabitées quand les Russes

commencèrent d'y progresser au début du XVI^e siècle. Mieux encore, les Mongols avaient appris des Chinois comment utiliser la poudre à canon, et ils avaient eu maintes occasions d'acquérir des armes à feu que les Ottomans se plaisaient à fournir au khanat de Crimée. Mais les Tartares et les Mongols commirent une erreur, et ce fut de ne pas constituer des dépôts de poudre et de munitions pour leurs armes. Exposés comme ils l'étaient aux épidémies et faute de posséder une industrie de l'armement comparable à celle des Européens, les peuples des steppes cessèrent de représenter une menace pour les civilisations sédentaires du Sud, de l'Est et de l'Ouest, pour la première fois dans l'Histoire. Au XVII^e siècle, les cavaliers mongols, jusque-là invincibles et réputés former la cavalerie légère la plus efficace de toute l'histoire militaire, se trouvèrent sans défense contre les armes à feu les plus perfectionnées d'alors, révélant ainsi qu'ils étaient en retard sur leur temps. À partir du XVIII^e siècle, les steppes furent envahies par les paysans russes qui finirent par s'y installer et par en prendre possession dans leur quête de nouvelles terres arables disponibles.

Sur les rives du fleuve Amour, les Russes avaient pris contact avec les Chinois, également à la recherche de terres arables et en marche vers le nord-ouest où ils avaient ouvert et colonisé de vastes secteurs de forêt en Mandchourie. Ces contacts eurent pour conséquence de faire adopter le thé chinois par les Russes, qui l'élevèrent au rang de boisson nationale, et de leur faire signer le traité de Nertchinsk (1689), en vertu duquel les Chinois prirent possession de tout le bassin de l'Amour, qu'ils conservèrent jusqu'au milieu du XIX^e siècle. La frontière entre la Chine et la Russie se trouva dès lors marquée par le cours du fleuve. Avant la fin du XVIII^e siècle, les Cosaques établis sur la frontière méridionale de la Russie, où ils étaient déjà organisés en troupes régulières du tsar, étendirent la domination russe jusqu'à la mer Noire, les régions proches du Caucase et les rives nord-ouest de la Caspienne (carte 8).

LES « FRONTIÈRES » DE L'ISLAM

Jusqu'au XVII^e siècle, le monde islamique possédait la civilisation la plus avancée, la plus influente et la plus puissante, centrée autour de trois grands États. Le plus riche et sans doute le plus puissant du point de vue militaire était l'Empire ottoman, qui dominait (au XVI^e siècle) l'Asie Mineure, l'Asie occidentale, l'Égypte, l'Afrique du Nord à l'exception du Maroc et le sud-est de l'Europe — jusqu'au point de faire peser une menace sur Vienne en 1529. À l'est de l'Empire ottoman, l'Empire perse enregistrait une remarquable renaissance économique et artistique sous la nouvelle dynastie des Séfévides. Enfin, l'Empire moghol s'était déployé progressivement à partir

de l'Afghanistan vers le sud en 1526, jusqu'à comprendre pratiquement toute l'Inde à la fin du XVII^e siècle. Ces trois empires entourés par des États musulmans de moindre importance formaient alors le monde islamique qui s'étendait du Maroc (à l'ouest) aux îles Moluques en Asie orientale (à l'est) et des steppes de l'Eurasie centrale (au nord) au littoral sud-est de l'Afrique et à une partie de l'île de Madagascar (au sud).

Un ensemble aussi vaste, riche et peuplé était toujours en expansion, et ce long processus, ininterrompu depuis le VII^e siècle, où il avait commencé avec les conquêtes arabes, s'était poursuivi en dépit de brefs échecs et de quelques reculs locaux, comme cela avait été le cas dans la péninsule Ibérique reconquise par les chrétiens. Ce fut en Europe que l'avancée arabe rencontra la résistance la plus forte et la mieux organisée, à la fois sur le plan culturel — le christianisme orthodoxe tint bon en Grèce et dans les Balkans sous la domination turque — et sur le plan militaire. Mais l'Empire turc continua d'être une puissance navale même après sa défaite — importante quoique incertaine — de Lépante en 1571. De même, sur terre, les Turcs conservèrent la supériorité militaire sur l'Autriche et la Pologne jusqu'en 1683.

En Afrique, les pays du Maghreb s'étaient défendus avec efficacité contre les attaques persistantes lancées par les Portugais depuis le XV^e siècle et par les Espagnols à partir du XVI^e. L'expansion de l'Islam en Afrique, qui avait débuté au Moyen Âge, se poursuivit sans interruption jusqu'à la fin du XVIII^e siècle dans deux directions principales : sur la côte orientale, vers le sud comme vers l'intérieur du continent et, au Soudan, au sud du désert du Sahara. Dans certains cas, l'islamisation s'était achevée pacifiquement, propagée par les marchands qui s'unissaient à des femmes païennes et élevaient leurs enfants dans la foi paternelle ; dans d'autres cas, ce fut le résultat de guerres et de conquêtes comme dans la Somalie d'aujourd'hui ou dans le royaume soudanais du Songhaï qui fut envahi par le Maroc en 1590. Les résultats, quant au nombre des convertis, étaient bien meilleurs que ceux des missions catholiques envoyées par le Portugal. Enfin, les marchands musulmans répartirent les esclaves noirs capturés en Afrique orientale à travers tout l'Islam — comme ils l'avaient fait depuis le Moyen Âge — mais en nombre moins important que n'en avaient implanté à partir du XV^e siècle les trafiquants européens, d'abord dans les pays méditerranéens, puis dans l'Amérique tropicale.

L'Asie du Sud-Est et l'Indonésie furent un autre domaine important pour l'expansion islamique, par le biais des marchands musulmans. Ceux-ci arrivaient par mer, notamment de l'Arabie mais surtout de l'Inde, attirés par un commerce lucratif avec la Chine et les îles à épices. Ils élevèrent dans leur religion les enfants issus de leurs unions polygamiques avec les femmes qu'ils prenaient dans la population locale et répandirent l'islam dans les villes portuaires où ils vivaient et à travers les régions côtières où ils commerçaient.

Ils avaient commencé à arriver dans la région au XIII^e siècle et, à partir du XV^e, s'étaient concentrés dans le grand port de Malacca pour se répandre ensuite le long des côtes septentrionales de Sumatra et de Java, puis, plus tard, vers le nord des Célèbes, dans tout l'archipel des Moluques et, finalement, dans une partie de Bornéo et de l'île de Mindanao jusqu'à ce que les Espagnols aient établi des racines à Manille en 1571, mettant ainsi fin à l'avancée de l'Islam dans les Philippines. Le besoin d'ordre et de sécurité engendré par tout commerce lucratif conduisit à l'apparition graduelle d'États musulmans dans les régions énumérées ci-dessus, généralement sous la forme de petits sultanats, juste assez importants pour remplir les fonctions de pourvoyeurs de protection et de soutiens du commerce. La conquête de Malacca par les Portugais en 1511 ébranla mais ne détruisit pas la domination musulmane sur la région, lorsque la dynastie régnante se replia sur la pointe extrême de la péninsule malaise où elle fonda le sultanat de Johore.

Disputes et rivalités entre les États musulmans permirent aux Portugais de maintenir leur domination sur Malacca jusqu'à l'occupation hollandaise de la région, en 1641. Les Portugais avaient pourtant été tenus en échec, malgré leur suprématie navale, et ce ne fut pas avant la seconde partie du XVII^e siècle que les positions musulmanes commencèrent à s'affaiblir, non seulement dans l'océan Indien mais aussi sur les côtes, devant les progrès réalisés par les Hollandais et les Anglais — plus forts, plus agressifs et commercialement plus compétitifs que les Portugais. S'il est un incident que l'on peut citer pour marquer le début du déclin de l'Islam, ce fut probablement la signature du traité de Karlowitz (1699) par lequel l'Empire turc, après avoir été en pleine offensive au XVI^e siècle et adopté une position défensive au XVII^e, reconnut sa défaite devant une puissance européenne. Cet événement revêtit une signification d'autant plus grave que l'Islam avait toujours considéré ses victoires militaires comme la preuve d'une bénédiction divine. Or, au cours du XVIII^e siècle, il subit un nombre croissant de défaites, et les Empires turc, séfévide et moghol commencèrent à s'écrouler, tandis que les États des steppes eurasiennes étaient également balayés. Les Européens purent même se payer le luxe de se disputer mutuellement la suprématie dans le sud de l'Asie et l'océan Indien sans rien concéder pourtant aux musulmans nulle part. Néanmoins, le déclin politique et militaire des empires musulmans n'exerça guère d'effet concomitant sur les principaux caractères démographiques et culturels de l'Islam dans son ensemble.

Face à cette situation, on tenta de recourir à deux remèdes. Le premier était religieux et consistait à regagner la protection d'Allah en restaurant la foi dans son prophète avec toute la pureté primitive, voire en punissant durement le péché et la corruption. Le second consistait à adopter les nouvelles techniques économiques et militaires utilisées avec tant d'efficacité par les Européens. Les deux solutions furent appliquées, et l'on enregistra même

des succès éphémères, mais le miracle ne se produisit pas, et la tentative de modernisation échoua. Peut-être la faute en incombait-elle exclusivement à la rivalité interne entre les chiïtes et les sunnites qui avait secoué les fondations de l'islam depuis la première décennie du XVI^e siècle et dont les pires conséquences n'avaient pas été le conflit sanglant qu'elle avait déclenché entre les Ottomans et les Séfévides, mais le fait que les deux États, le turc et le persan, avaient pris en main les pratiques et l'éducation religieuses, avaient persécuté critiques et dissidents et, enfin, avaient imposé des attitudes conservatrices et anti-intellectuelles à la fois stériles et paralysantes.

LA RÉSISTANCE À L'EXPANSION EUROPÉENNE

L'eupéanisation de l'Amérique fut aussi rigoureuse et lourde de conséquences qu'elle fut rapide. En général, les cultures indigènes ne survécurent pas longtemps quand les colons européens vinrent s'installer progressivement dans les diverses régions. Des cultures mixtes, amérindiennes et espagnoles, n'apparurent qu'en de rares zones de l'Amérique espagnole. La résistance indigène, fort peu durable la plupart du temps et parfois même inexistante, fut pourtant soutenue et efficace dans certains cas, par exemple chez les Araucans du Chili. Elle ne fut possible que dans certaines circonstances où les Européens étaient peu nombreux ou bien désireux de laisser la « frontière » ouverte ; encore fallait-il que les Indiens aient le temps d'apprendre les techniques européennes — notamment militaires — avant d'être assimilés ou détruits, et d'imaginer, par voie d'imitation ou d'invention, les moyens de contre-attaquer (carte 9).

Si la présence des navigateurs et des marchands européens a transformé en « frontière » (de peuplement) bien des ports et bien des zones côtières dès le XVI^e siècle, tant en Asie qu'en Afrique, il paraît évident qu'ils occupèrent longtemps une situation marginale et revêtirent peu d'importance (carte 8). Dans le cas de l'Afrique, des obstacles géographiques rendaient le continent impénétrable, spécialement sur le front atlantique ; il y avait tout d'abord les côtes désolées du désert saharien, puis les infranchissables forêts tropicales, enfin les rapides et les cascades qui interdisaient le cours de quasiment tous les fleuves, outre les difficultés d'acclimatation et, surtout, les nombreuses maladies tropicales endémiques — de la malaria à la maladie du sommeil. Tout cela contribuait à mettre en péril et à raccourcir la vie des quelques voyageurs, missionnaires, marchands et soldats assez audacieux pour s'aventurer à l'intérieur du continent. Jusqu'à une date avancée du XIX^e siècle, l'Europe ne possédait pas les techniques, le savoir scientifique ou le capital requis pour une telle entreprise. Il n'y avait qu'un seul secteur hospitalier et

sain, et ce fut là qu'en 1562 les Hollandais fondèrent « la taverne de l'océan Indien », comme fut appelée la ville du Cap, lieu d'étape et de ravitaillement sur la longue route de l'Orient jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Contrairement à l'Afrique, l'Asie opposa, face à la présence européenne, une résistance non pas géographique mais principalement humaine et culturelle. L'Islam parvint à barrer les voies d'accès à la mer Rouge et au golfe Persique ; l'Empire turc, à cause de sa position centrale, se trouva engagé sur deux fronts et dut affecter la plus grande partie de ses forces navales à la Méditerranée : de ce fait, il ne put empêcher les navires européens de s'assurer la maîtrise de presque tout l'océan Indien. L'Empire perse dut se contenter d'une victoire purement défensive qui lui permit d'arracher Hormuz aux Portugais en 1622. En conséquence, les Européens purent naviguer et commercer sans obstacle entre les principaux ports de l'Inde et de l'Indonésie, et acheter des épices avec le produit de ce commerce, réduisant d'autant le volume de métal précieux qu'ils introduisaient à cet effet dans la région à partir de l'Europe. Mais leur influence ne s'étendit pas au-delà des comptoirs qui leur servaient de bases ou des ports qu'ils visitaient et des petites missions chrétiennes éparpillées.

Il est vrai que les jésuites introduisirent en Inde l'usage des presses à imprimer et que les peintures et gravures qu'ils y apportèrent eurent une influence manifeste sur les arts visuels locaux. Mais ces exemples et quelques autres n'ont pas grande signification devant le fait que l'hindouisme connut un regain de vigueur et une nouvelle expansion, aux XVI^e et XVII^e siècles, même si les conquêtes musulmanes l'avaient privé de tout soutien de la part de l'État et bien que le bouddhisme continuât d'être la religion officielle dans des endroits comme le Sri Lanka, la Birmanie et le Siam, où il constituait aussi un élément de l'identité nationale opposé à l'universalisme de religions comme l'islam et le christianisme. Même dans le Sud-Est asiatique, où l'on avait vu coexister de petites sociétés que l'on pouvait tenir pour des entités culturellement hybrides soumises pendant des siècles à des influences et à des invasions, et où les chrétiens avaient commencé par être bien accueillis, voire encouragés à immigrer — en partie pour compenser la pénétration musulmane —, même dans ces secteurs, une fois qu'il fut avéré combien leur présence pouvait mettre en péril les coutumes et traditions locales, des attitudes xénophobes se propagèrent spontanément, en même temps que des politiques narcissiques et isolationnistes. Cet état de choses ne commença à changer que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle avec l'extension de la domination britannique en Inde et de la domination hollandaise à Java.

Par contraste avec le caractère typiquement conservateur et traditionaliste des régions centrales de l'Islam, les zones frontalières (en arabe : *tughūr* ou *ʿawāsim*) n'étaient pas seulement le théâtre des exploits des *gazi*, ou guerriers, mais aussi des lieux d'échanges culturels ; comme telles, ces

régions pouvaient être considérées à des degrés divers comme des terres de syncrétisme culturel et d'hétérodoxie religieuse. Le cas le plus notable et le plus important avait été l'invasion de l'Inde et la formation subséquente de l'Empire moghol. L'empereur moghol Akbar (1556–1605) avait pratiqué une politique de tolérance envers la majorité non musulmane de la population et s'était efforcé d'appliquer le principe selon lequel toutes les religions sont foncièrement vraies. Sa tentative visant à mêler les différents courants religieux — l'hindouisme, l'islam et le parsisme —, ou au moins leurs aspects cérémoniels extérieurs, ne fut pas couronnée de succès, mais le règne d'Akbar, considéré comme une tentative de tolérance religieuse et de rapprochement entre les cultures, devait marquer l'âge d'or de l'histoire de l'Inde : son éphémère capitale, Fathpur Sikri, en est venue à symboliser la fusion des traditions architecturales hindouiste et musulmane, telle qu'elle devait culminer un siècle plus tard dans le justement célèbre Taj Mahal d'Agra.

LES « FRONTIÈRES » DE LA CHINE

Quand un empereur de la dynastie Ming décréta soudain en 1434 que la Chine abandonnerait sa puissance navale et se replierait sur elle-même dans un isolement volontaire, en interdisant simultanément la construction de tout vaisseau capable de naviguer sur les océans, cette décision eut des conséquences à la portée incommensurable, dont l'une fut de faciliter aux Européens la maîtrise de l'océan Indien et de ses routes commerciales. Pour incompréhensible que cela puisse nous paraître aujourd'hui, cette résolution n'était pas illogique du point de vue des Chinois. Pour commencer, la capitale de l'Empire chinois, Beijing, ne se trouve pas très éloignée des confins des steppes où les Mongols présentaient un danger sérieux et permanent : les Ming ne pouvaient laisser disperser leurs ressources au bénéfice de lointaines aventures maritimes. En outre, la philosophie confucéenne tenait le marchand pour un parasite social et, alors que la dynastie précédente, d'origine mongole, protégeait les commerçants et leurs activités, la dynastie Ming, issue du terroir, estimait qu'elle n'avait pas le devoir d'en faire autant. Bien au contraire, l'attachement du propriétaire foncier à sa terre et au territoire continental était prépondérant, tout particulièrement à un moment où l'agriculture connaissait des progrès considérables. Si, après avoir perdu leur emploi, bien des marins chinois se joignirent aux pirates japonais et malais qui profitèrent immédiatement du vide créé en mer de Chine, cela ne venait pas rehausser le prestige social des professions nautiques. Par-dessus tout, la Chine avait acquis une telle réputation et tant de richesses, son économie avait atteint un

tel degré de diversification, ses institutions et sa culture s'étaient haussées à un tel niveau de perfection et d'équilibre que les dirigeants chinois pensaient à juste titre qu'ils n'avaient besoin de rien qui provînt du monde extérieur et — moins judicieusement — que cette situation ne changerait jamais. Ils estimaient avoir assez à faire pour défendre les frontières de l'empire par des moyens militaires et pour utiliser les garde-côtes contre les pirates, non sans une certaine efficacité, voire pour repousser les navires portugais le long du littoral.

L'histoire sembla donner raison aux Chinois pendant deux siècles. Les navigateurs et les marchands européens acceptèrent toutes les restrictions imposées à leur commerce à travers la porte étroite de Macao et apportèrent à la Chine non seulement les marchandises dont elle avait besoin mais aussi de nouvelles plantes domestiques comme le sorgho, le maïs, la pomme de terre, le tabac, etc., qui donnèrent plus de variété à l'agriculture chinoise. Les missionnaires chrétiens étaient admis à la cour — une fois qu'ils eurent appris à se conduire conformément à l'étiquette chinoise et suffisamment assimilé les idées de Confucius — où ce qu'ils avaient à dire en matière de géographie, d'astronomie et d'autres aspects des sciences européennes était écouté avec intérêt et courtoisie. Cela n'empêcha pas les missions d'être bientôt fermées, aussitôt que le pape se fut prononcé contre les jésuites à l'issue de la querelle des rites mentionnée plus haut.

L'attitude défensive et isolationniste de la Chine changea à partir du milieu du XVII^e siècle, d'abord avec l'accession au pouvoir de la dynastie Qing d'origine mandchoue, et sous les auspices de laquelle la Mandchourie et la Corée furent pleinement absorbées dans la sphère politique et culturelle de l'influence chinoise. Les craintes nées de l'expansion russe en Sibérie et de la présence des Anglais et des Français en Inde expliquent largement les mesures prises par la Chine pour aménager les lignes défensives de ses frontières extérieures en conquérant la Mongolie, le Xinjiang et le Tibet, tandis que son système stratégique était complété vers le sud par deux États tributaires — la Birmanie et le Tonkin. L'influence culturelle de la Chine fut accrue dans tous les territoires conquis et continua d'être importante au Japon — voire écrasante au Viet Nam. Le coût élevé de ces aventures militaires, ajouté à d'autres problèmes économiques créés par la surpopulation des campagnes, donna lieu à des révoltes paysannes assez sérieuses à partir de la fin du XVIII^e siècle. Pourtant, au début du XIX^e, la Chine était encore le plus grand empire du monde, et ses frontières terrestres demeuraient sûres. Le danger allait venir du mépris avec lequel on avait traité à la fois les espaces maritimes et les ambitions manifestées par les commerçants européens.

Le cas du Japon était parallèle mais différent. Celui-ci s'était coupé du monde, lui aussi, réduisant sa construction navale et pourchassant la

piraterie pour des raisons qui tenaient aux exigences de sa stabilité politique interne. La culture européenne, d'abord accueillie avec intérêt, fut rejetée au XVII^e siècle, même si certains de ses aspects furent adoptés après une soigneuse sélection. Les missions catholiques, qui avaient été les plus fructueuses de toute l'Asie, furent détruites en 1637, et les convertis furent l'objet d'une sauvage persécution. Les dirigeants japonais craignaient en effet de voir le christianisme susciter parmi ses adeptes un loyalisme plus grand envers la culture européenne qu'à l'égard de leurs propres traditions et de leurs chefs politiques.

LE RÔLE HISTORIQUE DE LA « FRONTIÈRE » ENTRE LE XVI^e ET LE XVIII^e SIÈCLE

Les conséquences historiques de l'expansion européenne présentent un caractère graduel et cumulatif; et elles se produisirent plus lentement qu'on ne le pense généralement. Les plus immédiatement perceptibles furent d'ordre économique. Néanmoins, il fallut attendre de dépasser le milieu du XVIII^e siècle pour que se développât pleinement le réseau essentiellement maritime du commerce intercontinental centré sur l'Europe. Il apportait en Europe des produits de l'agriculture tropicale issus du Brésil, du Venezuela, des Indes occidentales et de l'Extrême-Orient, des peaux et des fourrures du Canada et de la Sibérie, des métaux précieux de l'Amérique espagnole et du Brésil, largement réexportés vers l'Orient, par suite de quoi il se produisit un rapide accroissement des importations asiatiques en Europe. Tout cela exigeait des moyens de transport meilleurs et plus nombreux pour les longues distances, tout comme le développement des assurances, voire du crédit à long terme, et supposait une augmentation des besoins en capitaux. En Europe, dans le même temps, le prestige social et l'importance des marchands et des banquiers grandissaient. Grâce à leurs nouvelles entreprises capitalistes, les Hollandais et les Britanniques présents dans le Sud asiatique commencèrent, dès le XVIII^e siècle, à influencer la production locale. La culture commerciale du café arabe et du thé chinois à Java ou la production de tissu de coton en Inde pour l'exportation vers des marchés étrangers, européens, africains ou asiatiques, ne sont que quelques exemples des développements économiques induits qui exercèrent bientôt une influence considérable sur les sociétés indigènes dans les zones situées à proximité des grands ports de commerce.

C'est en Amérique que l'Europe rencontra la moindre et la plus faible résistance quand elle y transplanta sa culture, non sans faire les ajustements et les modifications exigés par les différences d'environnement et par l'omniprésence de l'univers indigène que les nouveaux arrivants

trouvèrent dans le noyau américain — sans parler de la strate africaine, qui constitua la base démographique des nouvelles sociétés esclavagistes organisées dans les régions de la côte atlantique de l'Amérique tropicale, entre le Brésil, au sud, et le sud de ce qui constitue aujourd'hui les États-Unis d'Amérique. Cette situation, ajoutée à la relative facilité de la traversée de l'Atlantique, explique la relation particulière et intime qui s'établit bientôt entre l'Amérique et l'Europe, alors que celle-ci s'efforçait d'imposer à celle-là, outre ses valeurs et sa culture, la réalisation de ses rêves et de ses utopies. Contrairement à l'Ancien Monde, où il y avait eu des contacts entre les grandes civilisations depuis l'Antiquité, l'Amérique était un univers nouveau et étranger pour les Européens. Même dans les régions les plus reculées et les plus inexplorées d'Asie et d'Afrique, les découvreurs et les voyageurs européens trouvaient des points de référence qui leur permettaient de s'adapter au traumatisme intellectuel causé par les nouvelles réalités, en faisant des comparaisons avec ce qu'ils connaissaient déjà ou dont ils avaient l'habitude. La Bible, les historiens de l'Antiquité, les récits des voyageurs et les chroniques médiévales — sans oublier la présence musulmane si répandue, à la fois troublante et familière — fournissaient un moyen très incomplet mais presque suffisant d'incorporer à la tradition culturelle classique de l'Europe judéo-chrétienne certains éléments qui pouvaient lui paraître exotiques. En Amérique, tout était un défi aux croyances de l'Europe concernant la géographie, la nature physique et humaine, l'histoire et la théologie.

Dans ces circonstances, il y avait une soif immédiate de voir et d'apprendre, et l'on fit un effort pour observer et classer, en comparant les faits connus avec l'inconnu, avant d'entreprendre la tâche non moins complexe de décrire les nouvelles réalités de façon à les rendre compréhensibles en Europe. La carte du monde établie par Diego Ribera en 1529 représenta un grand pas en avant dans le domaine de la cartographie, à la fois grâce à l'information géographique qu'elle contenait et parce qu'elle corrigeait les erreurs de représentations antérieures : c'était la première carte scientifique du monde. Certes, elle comportait encore bien des régions inconnues, mais elle reflétait une nouvelle conception de la Terre. D'abord au Portugal et en Castille, puis dans le reste de l'Europe, la chronique médiévale changea rapidement de forme en se remplissant d'un contenu moderne : les récits des voyageurs se multiplièrent pour devenir progressivement moins imaginatifs, de plus en plus précis et réalistes. L'information ainsi communiquée se répandit avec quelque lenteur par deux canaux : d'une part sous forme de livres imprimés parmi la population instruite, d'autre part par le biais de récits oraux dans la population illettrée, même si une partie de cette information était délibérément occultée par ceux qui voulaient éviter de donner

un avantage aux commerçants concurrents et aux États rivaux ; elle ne fut guère publiée avant le XIX^e siècle, voire aujourd'hui.

Les relations des navigateurs, soldats et marchands étaient en général purement descriptives ; vinrent ensuite des textes émanant de clercs ou de missionnaires versés en théologie, ou encore de fonctionnaires coloniaux avertis des questions juridiques, ou même de voyageurs et de colons dotés d'une certaine curiosité intellectuelle ; ces écrits étaient autant de tentatives pour comprendre certains faits récemment découverts, liés aux caractères des terres nouvelles, à la flore et à la faune, aux climats, aux groupes humains, à leurs coutumes, leurs langages, leurs religions. La raison immédiate était de nature pratique, à savoir le besoin de faciliter le commerce avec ces autres peuples, d'évangéliser les païens ou de mieux gouverner les peuples indigènes, etc. Pourtant, on accorda bientôt un intérêt purement intellectuel à ce monde inconnu et exotique, à la connaissance de celui-ci et surtout à la façon de l'incorporer dans la tradition scientifique européenne, même si cela exigeait de modifier ou de réajuster cette tradition.

Vers la fin du XVI^e siècle, en commençant par des écrits tels que ceux de l'Espagnol José de Acosta, eurent lieu les premières tentatives pour donner à l'ensemble des deux mondes, l'ancien et le nouveau, une structure rationnelle et logique ; les résultats ainsi obtenus sont, évidemment, sérieux ; mais surtout, et au-delà de leurs erreurs et de leurs succès, on observe que ceux qui s'engageaient dans ces tentatives avaient de moins en moins recours à l'autorité des auteurs de l'Antiquité et à la tradition ; ils se fiaient de plus en plus aux observations empiriques et à l'expérimentation systématique, ouvrant ainsi la voie à la révolution scientifique qui allait prendre place en Europe au XVII^e siècle, laquelle devait introduire à son tour la révolution technique et industrielle qui valut à l'Europe son hégémonie sur le monde, au XIX^e siècle. Puis, parallèlement à l'ethnocentrisme qui avait conduit la civilisation européenne à évaluer et à interpréter les autres cultures en fonction de ses critères à elle, on entama un effort pour regarder et juger chaque culture selon ses propres critères et son contexte particulier ; cette méthode inédite se développa jusqu'à se cristalliser dans le concept de relativisme culturel qui prédomine aujourd'hui dans le monde scientifique.

Curieusement, la quête d'une vérité universelle a conduit au pluralisme intellectuel, car aucune organisation hiérarchique du savoir n'aurait été capable de fournir un schéma planétaire, global, capable d'expliquer le monde de manière satisfaisante, à l'exemple des grandes religions. Mais en tout état de cause, l'expansion croissante du savoir scientifique stimula si bien l'inventivité et la créativité de l'Europe que celle-ci fut à même, mieux qu'aucune autre grande civilisation, de faire bon usage des possibilités nouvelles que lui procuraient, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, les contacts et les

échanges culturels. Enfin, il faut faire mention de la nature réciproque de ces échanges. L'influence grandissante, bien qu'inégale, exercée par l'Europe sur les autres continents fut accompagnée par l'influence pareillement grandissante et pareillement inégale de l'Asie, de l'Amérique et de l'Afrique sur l'Europe et sur ses sociétés où le conservatisme et l'attachement aux modes de vie traditionnels que manifestaient les masses contrastaient — à partir du XVII^e siècle — avec les attitudes fréquemment réceptives et innovatrices de leurs élites intellectuelles et économiques, dans un premier temps, puis de leurs élites sociales.

Depuis le tout début, la civilisation européenne avait montré une grande aptitude à assimiler les éléments culturels étrangers. Au cours du Moyen Âge, par exemple, l'Islam avait contribué à la richesse de l'Europe en lui apportant sa technique agricole (irrigation, culture des arbres fruitiers et de la canne à sucre), l'utilisation de la voile triangulaire arabe ou la numérotation hindoue, ainsi que les inventions chinoises comme le compas, la poudre à canon et l'imprimerie, qui devaient jouer un rôle si important dans l'expansion européenne. Les musulmans avaient même ramené en Europe une grande partie de la science de l'Antiquité classique qui avait été perdue par l'Occident mais conservée en Égypte et dans l'ouest de l'Asie. Des concepts européens comme celui des croisades, des institutions comme les ordres militaires ou la chevalerie du haut Moyen Âge n'étaient que des imitations ou des copies corrigées de modèles islamiques.

Un processus d'orientalisation des techniques et des arts avait pris son essor à Venise au XII^e siècle et s'était propagé lentement à travers l'Europe. La présence d'esclaves africains subsahariens dans les sociétés européennes où ils avaient été introduits — d'abord au Portugal — vers le milieu du XV^e siècle eut un effet culturel profond, dans le Nouveau Monde comme dans l'Ancien, particulièrement sur les croyances populaires, la musique, le folklore et l'art du monde occidental. Des recettes culinaires tenues pour typiquement et traditionnellement européennes utilisent diverses espèces de la faune et de la flore originellement américaines ; on peut en dire autant de nombreuses pratiques sociales — y compris l'usage du tabac — et de maints américanismes adoptés par les langues européennes. Au XVIII^e siècle, la vogue européenne des chinoïseries ne se bornait pas aux arts de la mode et de la décoration ; la portée de l'influence chinoise s'étendait des techniques industrielles à la vie intellectuelle et aux modes de pensée. Il paraît aujourd'hui évident que le relativisme culturel ne pouvait être le produit que d'une civilisation comme celle de l'Europe, friande d'exotisme, familiarisée avec diverses cultures très différentes de la sienne propre, capable de s'élever au-dessus de son provincialisme initial et de surmonter, au moins en partie, son ethnocentrisme instinctif.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDET H. 1965. *Paradise on earth*. New Haven.
- BERKHOFER R. D. Jr. 1981. «The North American frontier as process and context». Dans : Lamar H., Thompson L. (dir. publ.). *The frontier in history: North America and southern Africa compared*. New Haven, pp. 43–75.
- CIPOLLA C. 1965. *Guns, sails and empires: technological innovation and the early phases of European expansion, 1400–1700*. New York.
- COLLINS H. B. 1964. «The Arctic and Subarctic». Dans : Jennings J. D., Norbeck E. (dir. publ.). *Prehistoric man in the new world*. Chicago.
- ELLIOTT J. H. 1970. *The Old World and the New, 1492–1650*. Cambridge.
- FISHER R. H. 1943. *The Russian fur trade, 1550–1700*. Berkeley.
- GLACKEN C. J. 1967. *Traces on the Rhodian shore. Nature and culture in western thought from ancient times to the end of the eighteenth century*. Berkeley.
- HODGEN M. T. 1964. *Early anthropology in the sixteenth and seventeenth centuries*. Philadelphie.
- LACH D. 1965. *Asia in the making of Europe*. I: *The century of discovery*. 2 vol. Chicago.
- LANG J. 1975. *Conquest and commerce: Spain and England in the Americas*. New York.
- MCNEILL W. H. 1976. *Plagues and people*. Garden City.
- MEILINK-ROELOFSZ M. A. P. 1962. *Asian trade and European influence in the Indonesian archipelago between 1500 and about 1630*. La Haye.
- PADDEN R. C. 1957. «Cultural change and military resistance in Araucanian Chile». *Southwestern Journal of Anthropology*, vol. 13, pp. 103–121.
- PARRY J. H. 1963. *The age of Renaissance*. Londres.
- 1971. *Trade and dominion. The European overseas empires in the eighteenth century*. New York.
- PENROSE B. 1955. *Travel and discovery in the Renaissance*. Cambridge.
- SAUER C. O. 1952. *Agricultural origin and dispersals*. New York.
- SCHAFER E. 1967. *The vermilion bird*. Berkeley.
- SMITH W. C. 1957. *Islam in modern history*. Princeton.
- SSII-YU T., FAIRBANKS J. K. 1961. *China's response to the West*. Cambridge.
- VERLINDEN C. 1970. *The beginnings of modern colonization*. Ithaca.
- WEBB W. P. 1952. *The great frontier*. Boston.
- WEDEL W. R. 1961. *Prehistoric man on the Great plains*. Norman.

6

Le colonialisme

6.1

Introduction

Irfan Habib

Avec la découverte des Amériques par Christophe Colomb (1492) et le franchissement du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama (1498) commença l'ère du colonialisme, marquée par l'avènement et la progression de la domination politique de l'Europe occidentale sur l'ensemble du globe au cours des quatre siècles suivants.

À l'origine du colonialisme se trouve une volonté distincte, à savoir l'ouverture, par l'Europe atlantique, de routes de commerce maritime directes avec les régions orientales productrices d'épices. Si cet objectif était à première vue strictement commercial, les voyages d'exploration entrepris dans les deux directions étaient d'une conception et d'une réalisation incroyablement audacieuses. Leur réussite, qui dépassa toutes les attentes, attesta que l'Europe avait déjà acquis une supériorité sur le reste du monde dans le domaine des techniques et de la guerre.

Avec le succès, l'élan commercial originel se doubla d'un désir d'extorquer et d'exploiter par la force. Dans l'actuelle l'Amérique latine, ce phénomène se traduisit par une exploitation intensive des mines d'argent au cours des XVI^e et XVII^e siècles, fondée sur l'utilisation inconsidérée d'une main-d'œuvre amérindienne réduite à un semi-esclavage. À cela s'ajouta un essor de l'exploitation agricole au bénéfice des immigrants en provenance de la péninsule Ibérique et, plus tard, d'autres régions d'Europe occidentale. D'abord vint la surimposition des paysans amérindiens puis la création, par les colons, de *latifundia* ou propriétés sur lesquelles travaillaient des « péons » (ouvriers serviles) amérindiens ou, parfois, des esclaves africains. On vit enfin apparaître, au Brésil et dans

les Caraïbes, de véritables plantations esclavagistes dont l'existence était rendue possible par la traite des Noirs en Atlantique. Selon les estimations de Philip Curtin, entre 8 et 11 millions d'Africains ont ainsi été asservis et transportés vers le Nouveau Monde. Cette spoliation à grande échelle de la population africaine est venue renforcer la décimation des populations amérindiennes, plus massive encore, par la variole, la grippe, les mines d'argent et le fusil du colon.

L'Asie formait le troisième côté du triangle colonial. Une grande partie de l'argent extrait dans le continent américain servait à acheter des produits asiatiques tels qu'épices, textiles, soie, porcelaine et indigo, qui étaient recherchés dans une Europe de plus en plus prospère. Néanmoins, il ne s'agissait pas d'un échange entre deux parties égales. Dès le XVI^e siècle, les Portugais commencèrent à établir des monopoles sur les routes de commerce maritime et à prélever un tribut sur les cargaisons asiatiques. Lors du siècle suivant, ils furent imités par les Hollandais qui, de plus, créèrent une autre source majeure de « capital » pour le commerce en collectant des impôts et des tributs dans les provinces conquises, notamment à Java. Au XVIII^e siècle, les Anglais fondèrent le plus élaboré de tous les systèmes tributaires, qui leur permettait de lever des impôts et d'extorquer de l'argent dans les territoires indiens conquis et d'utiliser les recettes ainsi obtenues pour des « investissements », soit l'achat de biens asiatiques par la Compagnie des Indes orientales et des particuliers anglais. On assista alors à la célèbre « fuite des richesses » d'Inde vers la Grande-Bretagne qui, à la fin du XVIII^e siècle, excédait probablement une valeur de 5 millions de livres par an.

L'expansion planétaire de la domination politique et économique de l'Europe occidentale eut d'énormes conséquences culturelles. La région la plus influencée fut la moitié occidentale du monde, où les cultures amérindiennes furent sauvagement anéanties. Aux cultures indigènes se substitua le christianisme, dont la diffusion ne se fit pas que par la voie de la conversion volontaire. Les colons ibériques importèrent une haute culture européenne qui demeura longtemps l'apanage de la minorité blanche dominante, bien qu'elle ait fini par acquérir une richesse propre et plonger ses racines dans la terre qui allait devenir l'Amérique latine. Dans la partie septentrionale du Nouveau Monde, les actuels États-Unis d'Amérique et Canada, le processus d'élimination physique des populations amérindiennes s'était déjà amorcé au XVIII^e siècle et s'acheva au cours du siècle suivant. Dans ces régions, l'expansion de la culture de l'Europe occidentale fut totale et absolue. Les esclaves africains, arrachés à leurs racines tribales et culturelles et désorientés par des ventes et des redistributions géographiques continuelles, ne pouvaient pas aisément recréer une culture autonome, que ce soit dans les Caraïbes ou en Amérique du Nord.

En Afrique et en Asie, l'influence culturelle de l'Europe demeura limitée, même jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. En Afrique du Nord, en Asie occidentale, en Inde, en Chine et au Japon, ce ne fut qu'au XIX^e siècle que les idées européennes, principalement véhiculées par le colonialisme, commencèrent à concurrencer les modes de pensée traditionnels. Cela se révéla toutefois être un processus de reconstruction nationale plutôt que d'européanisation, comme le montrera le volume VI.

Les trois sections qui suivent examinent le cours des événements en Amérique, en Afrique et en Asie, alors que l'exploration et la domination européennes progressaient dans ces continents.

6.2

Les Européens en Amérique

Anthony Pagden

Dans la matinée du 12 octobre 1492, Christophe Colomb débarqua sur une île des Caraïbes qu'il appela, « en l'honneur de l'Auguste Majesté qui avait tout rendu possible », San Salvador (Saint Sauveur).

L'Europe venait de « découvrir » un nouveau monde. Après Colomb lui-même (bien qu'il ait maintenu jusqu'à sa mort avoir découvert, en fait, une partie de l'Asie) et jusqu'au milieu du XIX^e siècle au moins, les Européens considéraient unanimement l'Amérique comme un continent dont la présence était restée littéralement cachée avant ce fameux matin, parce qu'il se trouvait en dehors de leur champ de vision. Nul ne se souciait de ce que ce monde abritait des civilisations florissantes et particulières, ou que celles-ci entretenaient entre elles des relations d'échanges. Le dominicain Bartolomé de las Casas lui-même, ce grand défenseur des droits des peuples amérindiens, disait, en parlant d'une Amérique « peuplée par un nombre si immense de peuples aimables et heureux », qu'elle avait été « cachée pendant tant de siècles » (Millares Carlo, 1951, pp. 27–28).

Cette idée que l'Amérique n'avait vraiment commencé d'exister qu'au moment où elle était entrée en contact pour la première fois avec l'Europe a exercé une influence à la fois forte et durable sur les attitudes et le comportement des Européens en Amérique. Colomb et Las Casas, comme presque tous les Européens de la fin du XV^e siècle, partageaient au moins deux convictions fondamentales. La première était que le repeuplement du monde par les fils de Noé, après le Déluge, conformément au récit qu'en donne la Bible, avait commencé en Europe. Dès lors, il s'ensuivait que l'Europe était le lieu de naissance originel de tous les peuples du monde. L'Amérique, inconnue de l'Europe et néanmoins peuplée d'êtres qui étaient manifestement humains, ne pouvait signifier qu'une seule chose : que les Amérindiens, partis d'Europe, étaient passés par une étroite langue de terre septentrionale (ce qui est aujourd'hui le détroit de Béring) et avaient traversé le continent américain du nord au sud, en s'y installant au fur et à mesure de leur progression. Si tel avait été le cas, ils se seraient donc retrouvés coupés et isolés du reste du monde et, comme cela avait dû se

produire avant l'incarnation du Christ — événement qui, naturellement, avait eu lieu en Europe —, toute possibilité de rédemption leur avait été refusée. Jusqu'au moment, en fait, où ils avaient été «découverts» et par conséquent réunis au monde européen, ils n'avaient littéralement pas eu d'existence. La seconde conviction était que toutes les formes de société civile étant définies par la propriété, l'institution de la propriété distinguait le sauvage de l'homme civilisé.

Ces deux convictions étaient étroitement imbriquées. On estimait que la «découverte» conférait des droits de propriété au découvreur. Le contrat passé par Colomb avec les souverains catholiques, Ferdinand et Isabelle, le confirmait. Le navigateur était censé «prendre possession» (en leur nom) de tout ce qu'il «découvrirait», parce qu'il serait «le premier à y jeter les yeux». Et ce fut, bel et bien, la première chose qu'il fit en abordant à «San Salvador». Par la suite, l'explorateur Vasco Núñez de Balboa allait prendre possession de l'océan Pacifique, tout bonnement en s'y agenouillant.

Les peuples que ces Européens avaient découverts ne partageaient évidemment pas ces convictions. Leurs mythes sur la création du monde, pour autant que nous sachions, ne prétendaient nullement à l'universalité. Les tribus que rencontra d'abord Colomb dans le périmètre des Antilles ne produisaient probablement rien de superflu et se contentaient de collecter ce dont elles avaient besoin pour leur consommation immédiate. Les Aztèques eux-mêmes, qui avaient une économie commerciale hautement développée, et les Incas, qui appliquaient un système complexe et raffiné de redistribution — ce qui, au XIX^e siècle, leur valut la réputation d'être le premier «empire socialiste» — et qui, manifestement, comprenaient la notion de propriété, ne semblent pas avoir imaginé que les terres et les autres hommes pouvaient être des choses que l'on pouvait posséder. La tragédie qu'allait être la colonisation de l'Amérique résulta du choc de ces deux visions incompatibles du monde.

L'implantation de colons, qui suivit rapidement la découverte, entraîna forcément une prise de possession. Pour découvrir dans un premier temps de l'or et de l'argent, comme ils l'espéraient, les premiers colons européens devaient posséder la terre qu'ils avaient l'intention de fouiller. Les Antilles étaient manifestement déjà occupées quand les Européens y prirent pied pour la première fois. Certains Espagnols, pour la plupart théologiens et — au moins dans certains cas — missionnaires, estimaient que ces peuples pratiquaient «un juste et pacifique exercice de leurs droits», même s'ils n'étaient pas chrétiens et n'avaient aucune idée de ce que signifiait l'exercice d'un droit. D'autres, néanmoins, soutenaient que, puisque les Amérindiens ne paraissaient rien savoir de la propriété, il n'était pas possible de considérer qu'ils «possédaient» leur terre. Ils ne faisaient qu'y subsister. Par

conséquent, le premier homme qui réclamait le terrain pouvait s'y installer ; une fois approprié, ce bien pouvait être défendu par la force.

Ce fut le même raisonnement que les Britanniques allaient bientôt utiliser en Amérique du Nord. Étant donné que les tribus nord-américaines ne pratiquaient aucune forme d'agriculture — ou du moins le prétendait-on — et n'avaient par conséquent aucune notion de propriété territoriale, on avait le droit de les expulser de la terre qui, désormais, « appartenait » aux colonisateurs parce qu'ils étaient les premiers à l'exploiter et à « la mettre en valeur » — expression que l'on utilisait souvent. Nous savons désormais que les tribus de la côte atlantique, dans ce qui est aujourd'hui le territoire des États-Unis, étaient en fait des agriculteurs et que, sans leur appui et leurs conseils sur la manière de cultiver de nouvelles plantes dans un environnement totalement inconnu, les premiers colons auraient certainement été voués à la mort. Mais il n'était pas dans l'intérêt de ces Anglais calvinistes ni de leurs voisins catholiques installés plus au sud de manifester un respect rigoureux pour les réalités ethnographiques.

Les Français, qui commencèrent à arriver en Amérique du Nord dès le début du XVII^e siècle, adoptèrent — du moins au début — une attitude quelque peu différente. Leurs tentatives initiales pour assimiler les Indiens et les convertir au catholicisme échouèrent. En Amérique, la conversion des Indiens, accompagnée d'un effort pour les transformer culturellement en Européens, ne réussit que là où il fut possible d'employer la force. Et les Français ne disposaient guère en Amérique des ressources utilisées par les Espagnols ou les Portugais. La ségrégation des Indiens dans des « réserves » (un environnement social qu'il était possible de maîtriser et où — du moins l'espérait-on — les Indiens pourraient s'adapter au mode de vie français à leur propre rythme) échoua de la même façon. Pourtant, contrairement aux autres Européens, les Français avaient débarqué dans le Nouveau Monde surtout pour faire du commerce et non pour conquérir. Ce qui est désormais le Canada se présentait, en très grande partie, comme une terre ingrate et inhospitalière qui convenait mal, de ce fait, à la réalisation d'ambitions territoriales sur une vaste échelle. Mais elle était immensément riche en fourrures. Les trappeurs français, les coureurs des bois comme on les appelait, ne pouvaient survivre et prospérer qu'avec l'aide des Indiens. Ils renoncèrent donc à leur faire adopter de force le comportement culturel français ; tout au contraire, ils s'adaptèrent aux coutumes indiennes, de sorte qu'au milieu du XVIII^e siècle, un observateur a pu noter que « les Français du Canada suivent à bien des égards les coutumes des Indiens ». Les coureurs des bois qui, pour un grand nombre, étaient à l'origine des huguenots, finirent par incarner l'image de l'Européen naturalisé. Ils parlaient les langues indiennes, portaient des vêtements indiens, se montraient

tolérants à l'égard des coutumes locales et contractaient souvent des liens matrimoniaux avec des familles autochtones.

La différence fondamentale entre les Européens installés dans les colonies septentrionales, essentiellement protestantes, et ceux qui préféraient les établissements méridionaux, entièrement catholiques, résidait dans leurs pratiques sociales. Les colons anglais étaient allés en Amérique pour y créer « la Cité sur la Montagne » calviniste, un monde de vertus chrétiennes, éloigné et isolé de tous ceux qui — Européens aussi bien qu'Amérindiens — auraient pu les corrompre. Pour ces hommes, l'Amérique représentait déjà ce qu'elle devait devenir, une terre de promesses, où les rêves utopiques des Européens marginalisés pouvaient se réaliser, du moins l'espéraient-ils. Les Français, d'un autre côté, étaient venus faire du commerce, et, comme les Portugais un peu plus tôt en Afrique et en Asie, ils s'installèrent lentement et uniquement afin de protéger leurs intérêts commerciaux. Certes les Espagnols et, à un degré moindre, les Portugais au Brésil étaient venus recréer, autant que possible, les dernières sociétés féodales qu'ils avaient quittées en Europe. Pour y parvenir, ils avaient besoin de la présence d'une classe paysanne importante et soumise. Ainsi, alors que les Anglais repoussaient les Amérindiens vers l'ouest et que les Français essayaient de vivre parmi eux, les conquérants d'origine ibérique cherchaient d'abord à les réduire en esclavage, pour, à long terme, en faire de la main-d'œuvre. À cet égard, comme dans d'autres domaines, l'Empire espagnol en Amérique ressemblait davantage à l'Empire britannique en Inde, ou aux empires britannique et français en Afrique, qu'aux colonies britanniques et françaises d'alors en Amérique.

Comme ils colonisaient la terre et non la population, les Anglais se préoccupaient fort peu de justifier le traitement qu'ils infligeaient aux peuples indigènes de l'Amérique, et les Français — avant la naissance d'un mouvement anticolonialiste au XVIII^e siècle — pas du tout. Ni les uns ni les autres ne s'obstinèrent non plus, après l'échec de leurs premières tentatives, à convertir les Indiens au christianisme. Il existait bien des missions anglaises et françaises, mais elles étaient administrées par de petits groupes — comme ce fut le cas, au Brésil en 1556, pour la mission du huguenot Nicolas Durand de Villegagnon — ou alors elles se voulaient largement indépendantes des entreprises de la Couronne, comme la mission jésuite du Canada au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Les Espagnols, pour leur part, dépensaient une immense énergie intellectuelle à légitimer leurs conquêtes, à décrire et jauger la population qu'ils gouvernaient et à l'évangéliser — car la domination espagnole ne pouvait être séparée de la religion chrétienne. Leur attitude néoféodale vis-à-vis des Amérindiens conduisit les Espagnols d'Amérique à entreprendre des recherches approfondies sur la nature, le statut et les droits des autochtones ; par la suite, du début du XVI^e siècle à la fin du XVIII^e, ils s'attachèrent à découvrir ce qu'avait été leur histoire avant leurs premiers

contacts avec les Européens. En partie du fait de ce processus, l'histoire et l'identité des Espagnols en Amérique sont bien plus étroitement liées à l'histoire de leurs relations avec les indigènes que ce n'est le cas pour les autres groupes européens sur le continent américain.

Au cœur de cette relation se trouvait l'antagonisme durable entre les colonisateurs et les agents de la Couronne d'une part, et les membres des ordres missionnaires d'autre part, quant aux droits et au statut des Indiens. Le différend portait, en premier lieu, sur le point de savoir si on pouvait décrire les Indiens comme des êtres dénués de droits de propriété et, en second lieu, sur le point plus vicieux de savoir s'ils étaient vraiment des hommes. Aucun Européen doué de raison, en tout cas, n'a jamais supposé que les Indiens n'étaient pas des êtres humains. Mais quelques-uns d'entre eux au moins, face à certaines allégations (toutes presque certainement apocryphes) de cannibalisme, de sacrifices humains et d'autres « crimes contre nature », s'interrogeaient sur le genre d'hommes qu'ils pouvaient être. L'hypothèse avancée pour la première fois en 1510 qu'ils pourraient être les « esclaves naturels » décrits par le philosophe grec Aristote (dont les écrits sur des questions politiques, physiques et biologiques étaient tenus pour faire autorité par beaucoup de catholiques de l'époque) rencontra inévitablement un soutien considérable de la part de nombreux colonisateurs, désireux de trouver une justification non seulement à la conquête de l'Amérique, mais aussi à l'asservissement virtuel de sa population. Car Aristote avait décrit l'esclave « naturel » comme un être qui, tout en n'étant pas complètement doué de raison, avait néanmoins une capacité de raisonnement suffisante pour comprendre et exécuter un ordre. Pour beaucoup d'Espagnols, cela expliquait le comportement déconcertant des Indiens et fournissait en même temps une légitimation au système des travaux forcés — l'*encomienda* — que la Couronne avait introduit en Amérique. Mais l'argument d'Aristote — bien que remis en vogue par un éminent docteur français au début du XIX^e siècle et par les Britanniques en Afrique du Sud jusqu'au début du XX^e — se révéla en fin de compte peu convaincant. Il ne permettait pas d'expliquer pourquoi des peuples comme les Aztèques et les Incas, même s'ils sacrifiaient effectivement et consommaient leurs prochains, avaient une culture politique et technique hautement raffinée. Il ne tenait pas compte des différences observées entre les diverses tribus d'Amérique et il laissait entendre qu'un dieu prétendument tout-puissant s'était arrangé d'une manière ou d'une autre pour créer quelque chose qui, sans être ni totalement une bête ni entièrement un homme, défiait les lois de sa propre création. Il ne parvenait pas non plus à résister au torrent d'invectives dont l'abreuvaient, lui et ses partisans, les missionnaires qui, en dépit de leur désir de transformer les croyances des Indiens et par la même occasion leur mode de vie, défendaient néanmoins dans le même temps leurs droits politiques en tant que sujets des couronnes de Castille et du Portugal, et leur statut d'êtres humains.

Mais si les Indiens étaient véritablement des « hommes », ils semblaient, même aux yeux de leurs partisans les plus ardents, être inférieurs aux Européens quant à l'ensemble de leurs réalisations culturelles. Leur technique, y compris celle des Aztèques et des Incas, était rudimentaire, et leur organisation sociale, bien qu'impressionnante sous nombre de ses aspects, était, au mieux, une affaire branlante. C'était la raison pour laquelle, selon certains colonisateurs, ils n'avaient pu résister à l'invasion européenne. Quelle preuve supplémentaire de leur infériorité naturelle pourrait-il y avoir, soutenait l'humaniste espagnol Juan Gines de Sepúlveda au milieu du XVI^e siècle, que la « lâcheté » de Montezuma en face de la minuscule armée d'Hernando Cortés ? La société indienne, avançait-on, était inférieure d'un point de vue technique et fondamentalement poltronne (ainsi que paresseuse et lascive), elle n'avait pas non plus le sens de son passé — condition indispensable du progrès —, ne possédait aucune œuvre d'art et, surtout, aucune littérature. L'imposant ensemble de textes rassemblés par les Espagnols en Amérique centrale et en Amérique du Sud au cours des premières années de la conquête, quand il existait encore une possibilité de contact avec les cultures antérieures, et au Canada pendant le XVIII^e siècle par des missionnaires jésuites comme Joseph François Lafitau, infirme cette absence supposée de « lettres ». Certes, on admettait que les codex pliés en accordéon des Aztèques qui, à l'aide de systèmes mnémotechniques compliqués, racontaient les hauts faits des dynasties anciennes, les glyphes idéographiques mayas et les « quipus » incas (tressages compliqués de ficelles colorées et nouées) représentaient tous les premières phases de l'histoire de l'écriture. Mais pour l'Européen instruit, même si ces formes de notation prouvaient que les Indiens avaient entamé la longue route vers la mise au point d'une écriture alphabétique complète, elles étaient encore inadéquates. Elles l'étaient surtout parce qu'elles ne permettaient pas d'exprimer des abstractions ; or, pour tout Européen, l'aptitude à l'expression abstraite, qui impliquait une faculté de raisonnement logique, était à la base de la capacité de « progrès » technique et social. On considérait en général que les habiles calculs astronomiques des Mayas et les calendriers aztèques n'étaient qu'élémentaires et purement fonctionnels. N'importe quelle population agraire, après tout, avait besoin d'un calendrier exact.

Confrontés à toutes ces preuves, les Espagnols finirent par voir les Indiens non pas comme des « esclaves naturels », mais comme une espèce de grands enfants, théorie qui ne servait pas tant à les déshumaniser qu'à les humaniser à moitié : cette conclusion était, et demeure encore, couramment utilisée par les puissances colonisatrices. Car si les Indiens étaient des enfants, les Européens devaient être leurs tuteurs jusqu'au moment où ils pourraient devenir des êtres « civilisés » à part entière, capables d'autodétermination. Et conformément au droit romain (qui servait de fondement au

droit international de l'époque), un tuteur pouvait prétendre exercer le droit d'utiliser tout ce qui appartenait au pupille dont il avait la charge.

L'émancipation finale ne fut pourtant jamais sérieusement envisagée, sauf par les avocats les plus idéalistes des Indiens. Et un seul d'entre eux, Bartolomé de las Casas, alla jusqu'à réclamer que la Couronne d'Espagne retire toutes ses troupes d'Amérique et restitue aux Indiens tous les biens qui leur avaient été pris, y compris leurs métaux précieux. Les Indiens allaient former soit, comme en Amérique centrale et en Amérique du Sud, une classe soumise aux travaux forcés, soit, comme en Amérique du Nord, des sociétés de plus en plus marginalisées à mesure que les colonisateurs en venaient à occuper une partie de plus en plus grande de leurs territoires traditionnels.

Au milieu du XVII^e siècle, tout le débat sur la nature et le statut des Indiens d'Amérique avait été dans une très large mesure laissé de côté. Cela résultait en partie du fait qu'à la fin du XVI^e siècle, la possibilité d'émancipation des Indiens à l'intérieur d'un État toujours gouverné par l'Europe ou, plus radicalement, d'un retrait européen avait cessé d'en être une, même éloignée. Cela résultait aussi partiellement d'une vague d'épidémies causées par les maladies européennes contre lesquelles les Indiens n'avaient aucune capacité de résistance — la variole et la grippe étant les pires d'entre elles — et qui dévastèrent une grande partie de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. On a calculé (même si les chiffres sont notoirement imprécis) qu'au moins un tiers de la population du Mexique succomba à des épidémies successives entre 1545 et 1570 et de nouveau entre 1595 et 1596. Vers la fin du XVI^e siècle, ces perturbations et ces déplacements de population avaient pris une telle ampleur que plus aucun colon n'envisageait sérieusement autre chose que de poursuivre la domination européenne.

À cette époque, les colonisateurs commencèrent à créer en Amérique du Sud des sociétés qui intégraient pleinement la plupart des populations indiennes, et dont la survie, dans bien des régions, dépendait du travail de ces dernières. Le concept d'une « nation indienne », même s'il revêtait une signification particulière pour ceux qui participèrent aux révoltes indiennes, sporadiques tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, n'avait plus beaucoup de sens pour la population de colons. D'ailleurs, les principaux soulèvements indiens se produisirent en règle générale à l'intérieur du cadre défini par la communauté européenne. La plus dévastatrice d'entre elles, la révolte menée par Túpac Amaru II au Pérou en 1781, dont le chef empruntait le style inca et parlait de recréer l'« empire de Tawantinsuyu », était, malgré tout, très fortement dirigée contre le système fiscal des Bourbons, de sorte qu'elle bénéficia d'un soutien considérable de la part des colonisateurs, outre qu'elle se servait d'une imagerie chrétienne et de la rhétorique propre à la théorie politique espagnole.

Les cultures politiques et religieuses indiennes perdirent peu à peu tout contact avec leur passé antérieur à la conquête. Ce qui finit par les remplacer résulta d'une série de transactions avec la culture européenne, un ordre civil qui reproduisait quelques-unes des caractéristiques — et non pas toutes — de la société européenne et une forme de religion qui, quoique généralement tenue pour « synchrétique », repose principalement — encore aujourd'hui — sur une réinterprétation originale du christianisme et fort peu sur des influences antérieures à la conquête. L'émergence de cette nouvelle identité indienne était à la fois une partie et un résultat du processus par lequel les Européens en Amérique ont fini par acquérir des cultures indépendantes qui leur sont propres.

Dans le Nord, pourtant, les tribus indiennes qui échappèrent à l'anéantissement et à une intégration totale dans la société des colonisateurs avaient peu changé jusqu'au moment où elles se trouvèrent « établies » par la force au XIX^e siècle. Certes, le fusil et le cheval avaient introduit une énorme différence dans la vie économique des Indiens des plaines septentrionales de l'Ouest américain. Mais ceux-ci demeurèrent par ailleurs imperméables aux influences européennes. Cela est aussi vrai dans une large mesure pour les tribus des Hurons et des Iroquois dans ce qui allait devenir la Nouvelle-France. Cela fut également vrai pour les tribus brésiliennes qui, là où elles le pouvaient, se retiraient à l'intérieur des terres pour échapper au travail forcé dans les plantations de sucre. Dans ces régions, la nouvelle culture « américaine » évolua essentiellement en dehors de tout échange culturel avec les Amérindiens.

Les Amérindiens et les Européens ne furent pourtant pas les seuls groupes raciaux présents dans les Amériques à l'époque qui nous intéresse. Dès l'établissement des premières implantations sur l'île d'Hispaniola (Haïti), les Espagnols d'abord, puis les Portugais au Brésil et par la suite les Britanniques en Amérique du Nord et aux Antilles se mirent à importer des esclaves africains. Pour les colonisateurs européens et leurs commanditaires qui opéraient à partir de la « mère patrie », cela ne posait aucun problème juridique puisque tous les Africains étaient « légalement » achetés à d'autres Africains ou à des négociants arabes. Ils formaient une main-d'œuvre plus vigoureuse que les Indiens pour travailler dans les plantations sucrières et, comme ils se trouvaient en terre étrangère, ils étaient moins enclins à se rebeller ou à fuir. Il en résulta notamment, au sein de la société européenne établie en Amérique du Sud, un accroissement de la mixité raciale, de sorte que dès le milieu du XVII^e siècle, au nombre déjà imposant de *mestizos* (issus de croisements entre Indiens et Espagnols) vinrent s'ajouter des communautés diverses issues de mélanges raciaux variés que l'on désigna sous le nom de *castas*. Celles-ci étaient réparties par les fonctionnaires espagnols, passionnés de classifications, à l'intérieur d'un système qui ne comportait pas moins

de seize degrés différents de coloration raciale. Au début du XVIII^e siècle, seul un petit nombre de familles d'origine espagnole pouvaient se prétendre entièrement dénuées de sang indien, et le statut d'« Espagnol » revendiqué par les *pardos* (les individus d'origine mulâtre et blanche) et par certains *mestizos* leur était tacitement reconnu par beaucoup d'autorités locales.

Dans l'Amérique du Nord britannique et française ainsi qu'aux Antilles, pourtant, on ne constate pas ce genre d'intégration. On y observe de rares cas de croisements entre Européens et Indiens, mais jamais sur une échelle suffisante pour créer des groupes raciaux et culturels distincts au sein de la société. Ces différences entre les colonies allaient, naturellement, beaucoup influencer leur identité culturelle, politique et économique par la suite. Car, si l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud espagnole ainsi que le Brésil portugais se transformèrent peu à peu en communautés multiraciales, l'Amérique britannique et, jusqu'à un certain point, l'Amérique française restèrent vouées à la ségrégation.

Au début du XVIII^e siècle, tous les Européens d'Amérique avaient en fait cessé d'être des Européens. Les tentatives de tous les premiers colonisateurs — préserver les traditions de l'Ancien Monde — avaient échoué. Elles avaient nécessité un très haut degré d'imagination novatrice, d'autant plus que la plupart de ces traditions se trouvaient déjà menacées dans la culture métropolitaine et ne pouvaient survivre en l'absence des institutions et des structures normatives qui les soutenaient depuis longtemps et que seule pouvait fournir la culture métropolitaine. Les Britanniques, il est vrai, persistèrent à prétendre qu'ils étaient parvenus à préserver dans leurs colonies un mode de vie et une intégrité autant morale que politique que l'Ancien Monde avait perdus. Comme le faisait remarquer en 1625 un colon nommé John Clarke, « alors que la vieille Angleterre fait peau neuve, la Nouvelle-Angleterre est en train de vieillir » (Clarke, 1652, p. 27). Aussi en arrivaient-ils eux-mêmes, dès le milieu du XVIII^e siècle, à se désigner comme des « Américains-Anglais », et il était déjà évident aux yeux des autres Européens d'Amérique que leur culture était, à bien des égards, *sui generis*.

Les Américains espagnols et portugais s'étaient dotés, pour leur part, de cultures qui ne tardèrent pas à différer radicalement de celles de la métropole. Le nombre élevé de croisements entre les races rendait vaine toute tentative de préserver durablement les mœurs européennes. Pour les Noirs, les *mestizos* et les *castas*, la colonie était la « mère patrie ». Rien d'étonnant donc à ce que la toute première demande d'indépendance ait été faite en 1567 par un groupe de *mestizos* péruviens au nom d'une « nation américaine » ni que la première république indépendante au sud, celle de Saint-Domingue (aujourd'hui Haïti) en 1804, ait été créée à la suite d'une révolte d'esclaves. Les élites elles-mêmes, si elles étaient toujours blanches et se considéraient toujours comme

espagnoles ou portugaises quand elles se heurtaient à des étrangers hostiles, se disaient les « enfants du pays » — comme le conseil municipal de Mexico le formulait en 1771 (Pagden et Canny, 1989, p. 68) — et se mettaient sur un pied d'égalité, à cet égard au moins, avec les Indiens. Le terme « *criollo* », utilisé à l'origine comme une épithète insultante par les Espagnols métropolitains, finit par être employé par les Espagnols nés en Amérique comme le signe de leur singularité : dès 1668, l'érudit mexicain Carlos de Sigüenza y Góngora parlait de « notre pays *criollo* ».

Un élément capital de cette identité nouvelle était une relation étroite, mais trouble, avec le passé indien. Certains *criollos*, comme les marquis de Valle Umbroso au Pérou, allèrent jusqu'à s'habiller en costume inca, à parler le quechua et à se faire appeler *apu* (« seigneur »). Ils constituaient une exception, cependant l'image d'une culture politique distincte qui, tout en restant fermement dominée par les colons blancs, pouvait s'inspirer de l'imagerie des anciens « empires » indiens, en vint à former une force politique puissante. Aux yeux de ces hommes, le combat pour les droits des Indiens devint une partie de leur histoire, et la défaite de ces derniers face aux Espagnols fut traduite par une métaphore qui décrivait leur « asservissement » pendant les trois cents ans de règne des vice-rois espagnols. Jamais, devait plus tard dire Simon Bolívar, le « Libérateur » de l'Amérique du Sud, on n'avait vu de crime contre l'humanité plus hideux que la tentative faite par les Espagnols pour considérer les Indiens comme des créatures non humaines.

L'Amérique du Sud espagnole acquit donc son indépendance culturelle avant toutes les autres sociétés européennes du Nouveau Monde. Mais ce furent, bien entendu, les Nord-Américains britanniques qui allaient les premiers couper leurs liens politiques avec l'Europe. Cela pourra paraître surprenant puisque, sur le plan culturel, les « Américains-Anglais » étaient sans doute les Européens d'Amérique les moins indépendants. Mais les colons britanniques soutenaient que leur révolution avait précisément pour objectif de défendre les droits et libertés garantis à tout Anglais par la Grande Charte et le droit coutumier. Ils estimaient que, le jour où Londres avait violé ces droits, comme lors de sa tentative d'augmenter les impôts sans concertation avec des représentants de la colonie — et selon les termes employés par John Locke, qui exerça une forte influence sur l'idéologie politique de la Révolution américaine —, la Couronne s'était mise en « état de guerre » contre ses sujets, lesquels avaient donc le droit de la détruire « comme n'importe quel autre animal ». Certains commentateurs européens et américains notèrent aussitôt que l'armée de Washington avait créé une nouvelle sorte de société : la première république démocratique moderne fondée sur le suffrage (presque) universel. Mais si elle y était parvenue, c'était qu'à la fin du XVIII^e siècle, cette sorte de société était la seule capable de préserver les libertés et privilèges traditionnels de l'ordre ancien, celui que les pre-

miers colons anglais avaient voulu créer en allant en Amérique. Il se peut que le Nord n'ait acquis son identité culturelle qu'après avoir obtenu son indépendance politique. Mais tout acte de rébellion finit, au bout du compte, par aliéner les rebelles à la culture politique à laquelle ils appartiennent ; et lorsque cela se produit, ils cherchent effectivement à acquérir une identité séparée, ne serait-ce qu'une identité en tant que rebelles. Sans doute les révolutionnaires américains ont-ils commencé par se considérer comme des Anglais trahis par leur couronne, ou tout au plus comme des «Anglais américains», mais à l'issue de leur rébellion, à l'instar de tous les Européens d'Amérique après la leur, ils se tenaient vraiment pour des Américains.

L'année 1776 a marqué un tournant, à la fois dans l'histoire de l'Amérique et dans celle de l'Europe. Le succès de la révolution américaine démontra que les vieilles monarchies européennes pouvaient être vaincues. Il a montré aussi que les sociétés installées à leur place pouvaient devenir la base d'une nouvelle sorte d'ordre politique, un ordre non seulement affranchi des contraintes européennes mais aussi, finalement, libéré des systèmes européens séculaires fondés sur la domination et la hiérarchie.

L'indépendance de l'Amérique espagnole attendit quelque vingt-cinq années de plus (au Brésil, ce ne fut pas avant 1822 et, au Canada, pas avant les années 1840). Finalement, elle ne fut rendue possible, au moins en partie, que par l'invasion napoléonienne de l'Espagne elle-même en 1813. Certes, entre la création des États-Unis d'Amérique et la première insurrection mexicaine de 1810, la Révolution française avait commencé à projeter son ombre. Pour nombre de criollos, cette révolution était une preuve de plus que l'histoire favorisait à la fois les révolutions et les républiques. Mais pour beaucoup d'autres, en particulier après les succès remportés à Saint-Domingue par le chef révolutionnaire Toussaint Louverture, entre 1791 et 1802, la révolution jacobine suscitait aussi la peur d'une rébellion des masses noires, indiennes et *mestizas*. Pour Simon Bolivar, le nouvel ordre républicain devait — à l'instar de celui qu'avait instauré la République française — être constitutionnellement soumis à la «volonté générale». Si Bolivar (contrairement à Washington) a libéré ses esclaves et consacré l'un de ses premiers actes législatifs à la proclamation de l'émancipation, la «république de la Grande Colombie», dont il rédigea la Constitution à Angostura en 1819, devait être une société criollo à dominante blanche, dans laquelle seuls les citoyens suffisamment instruits pour comprendre le processus politique auraient le droit de vote. Elle devait être une société multiraciale dans laquelle les Indiens allaient se voir restituer certains de leurs droits politiques ainsi que leurs terres. Mais les Indiens, de même que les *castas* et les *mestizos*, se seraient fondus — comme la plupart d'entre eux l'ont effectivement fait aujourd'hui — dans une classe de péons indifférenciés. Les républiques américaines espagnoles et, en son temps, la

République brésilienne étaient bien plus conservatrices que les États-Unis ou que la République française. Mais sans l'exemple de ces derniers, elles n'auraient pu s'émanciper de l'Espagne comme elles le firent — ce que semblerait démontrer le cas de Cuba, qui cessa d'être une colonie espagnole pour devenir une dépendance des États-Unis. Comme l'a souligné l'abbé Dufour De Pradt, qui fut ambassadeur de Napoléon et conseiller politique de Bolivar, l'émancipation de l'Amérique espagnole fut « la conséquence la plus considérable de cet acte magnifique que, globalement, nous appelons la Révolution française » (Dufour De Pradt, 1817, p. 9).

BIBLIOGRAPHIE

CLARKE J. 1652. *Ill Newes from New England*. Londres.

DUFOUR DE PRADT D. 1817. *Des Colonies et de la révolution actuelle de l'Amérique*. 2 vol. Paris.

MILLARES CARLO A. (dir. publ.). 1951. *Historia de las Indias*. 3 vol. Mexico, Fondo de cultura económica.

PAGDEN A., CANNY N. (dir. publ.). 1989. *Colonial identity in the Atlantic world*. Princeton, Princeton University Press.

6.3

Les Européens en Afrique

Jean Boulègue

Quand, en 1492, le voyage de Christophe Colomb ouvrit la voie à la formation d'une « économie-monde », les navigateurs portugais avaient déjà, depuis plusieurs décennies, reconnu les côtes atlantiques de l'Afrique. Le cap Bojador, ouvrant l'accès aux rivages sahariens, avait été doublé en 1434, et l'embouchure du Sénégal atteinte dix ans plus tard. Le cap de Bonne-Espérance était reconnu en 1488 par Bartolomeu Dias, et en 1498, avant de franchir l'océan Indien, Vasco de Gama prit contact avec la côte orientale d'Afrique. Parallèlement à la poursuite de son expansion maritime, le Portugal négociait avec la Castille. Par les traités d'Alcaçovas (1479) et de Tordesillas (1494), les deux pays délimitèrent leurs domaines respectifs d'expansion. L'Afrique (à l'exception des Canaries) resta dans le domaine reconnu au Portugal. Il en découla qu'au XVI^e siècle, l'action européenne y fut avant tout portugaise. À la fin de ce siècle, la montée en puissance des pays de l'Europe du Nord-Ouest se répercuta sur les côtes africaines. Hollandais, Anglais et Français implantèrent des comptoirs, s'arrogèrent des domaines réservés. En même temps, la traite esclavagiste, présente dès les débuts, s'amplifia. Mais ce fut surtout le XVIII^e siècle qui fut la grande période de la déportation vers les Amériques. La Révolution française prit les premières décisions qui, bien qu'abrogées peu après, inaugurèrent la série des mesures qui aboutirent à l'abolition de la traite et de l'esclavage.

LA THALASSOCRATIE PORTUGAISE EN AFRIQUE (XVI^e SIÈCLE)

Les cartes portugaises de l'Afrique révèlent une méconnaissance de l'intérieur du continent qui contraste avec l'abondance d'informations portées sur les côtes. En Afrique comme en Asie, l'Empire portugais consistait essentiellement en une suprématie maritime appuyée sur quelques possessions, insulaires et côtières, de très modeste étendue. Même si la conquête et la conversion

étaient des objectifs officiellement proclamés, ses ambitions se limitèrent en fait au commerce, principalement à l'obtention des produits très demandés en Europe qu'étaient l'or, les épices, l'ivoire et les esclaves. Un double monopole régissait son fonctionnement : monopole du Portugal à l'encontre des autres pays, monopole de la Couronne qui ne permettait aux sujets de s'aventurer outre-mer qu'en vertu d'une autorisation ou d'un contrat.

Dès les premières années du XVI^e siècle, les Portugais abattirent la seule rivalité maritime qu'ils rencontrèrent, celle des cités commerçantes swahilies de la côte orientale, par des attaques et des pillages. Cependant, à partir de leurs capitaineries de Malindi (dans l'actuel Kenya) et Mozambique, ils ne contrôlèrent qu'indirectement et imparfaitement cette côte, se contentant d'en écarter ce qui pouvait menacer leur hégémonie économique sur l'océan Indien. Le commerce de la côte orientale resta lié à celui des autres rives de cet océan, les Portugais reprenant à leur compte les anciennes liaisons et échangeant l'ivoire et l'or en Inde contre des épices. Les capitaineries de Malindi et Mozambique dépendaient du vice-roi des Indes, établi à Goa.

Du côté atlantique, les Portugais créèrent eux-mêmes les liaisons transocéaniques. Dans leur dispositif, les îles revêtaient une importance stratégique en offrant aux navires des escales et du ravitaillement. Sur la côte voisine, les Portugais limitèrent leur implantation au débouché des mines d'or du pays akan (actuel Ghana), les plus riches de l'Ouest africain. Ils y fondèrent, en 1482, le fort de Sao Jorge da Mina (illustration 3). Cet or alimentait déjà le commerce transsaharien par l'intermédiaire d'un réseau ouest-africain aux mains des commerçants wangara, plus tard appelés Jula. L'établissement des Portugais à Sao Jorge déclencha un affrontement économique entre le débouché maritime et le débouché intérieur (« caravelles contre caravanes », comme écrit Magalhães Godinho). Les archives comptables de Sao Jorge montrent qu'après un bref essor au début du siècle, les importations d'or à Lisbonne fléchirent au milieu du XVI^e siècle. Le Portugal avait échoué dans sa tentative de concurrencer les circuits soudanais et sahariens de l'or.

Dans les autres secteurs de la côte atlantique, les Portugais recherchaient surtout des esclaves. Ils fréquentaient principalement la côte du Sénégal à la Sierra Leone, celle de l'ancien Bénin (dans l'actuel Nigéria) (illustration 4) et celle de l'ancien Kongo (Congo, Zaïre et Angola). La traite se faisait dans des ports contrôlés par les pouvoirs africains. Le commerce des esclaves, pas plus que celui de l'or, n'entraîna de relations approfondies entre les Portugais et les sociétés africaines, sauf dans le cas du royaume du Kongo, le plus vaste de l'Afrique côtière. La conversion du roi au catholicisme en 1491, puis l'accession au pouvoir d'un roi réformateur, Afonso I^{er}, en 1526, donnèrent un élan aux relations entre les deux royaumes. Mais l'impact défavorable de la traite des esclaves ruinait l'économie du Kongo, tandis que l'action des marchands tendait à détacher les régions périphériques de l'autorité centrale. Afonso I^{er}, dans sa correspondance avec le roi du Portugal,

constatait lucidement les causes de l'affaiblissement de son royaume (traite esclavagiste et monopole portugais), mais ne put y remédier. Les Portugais accentuèrent l'affaiblissement du Kongo en fondant, au sud de celui-ci, la colonie de l'Angola.

LES COLONISATIONS HOLLANDAISE, ANGLAISE ET FRANÇAISE : COMPAGNIES À CHARTE ET MULTIPLICATION DES COMPTOIRS (XVII^e SIÈCLE)

Tout au long du XVI^e siècle, corsaires et commerçants anglais et français avaient de temps à autre enfreint le monopole portugais. À la fin du siècle, ils furent rejoints par les Hollandais qui, au siècle suivant, furent les premiers à se tailler un domaine d'influence aux dépens d'un empire en déclin (et rattaché à la couronne d'Espagne après 1580). Ils édifièrent en 1611–1612 le comptoir fortifié de Mori sur la Côte de l'Or, dans les années 1620 celui de Gorée sur un îlot situé en face de la presqu'île du cap Vert (actuel Sénégal), et, en 1637, ils enlevèrent aux Portugais le fort de Sao Jorge da Mina (désormais appelé El Mina). Les Anglais s'installèrent en 1632 à Cormantin, sur la Côte de l'Or, et les Français en 1638 à l'embouchure du Sénégal où ils édifièrent plus tard Saint-Louis. Ces comptoirs furent suivis d'autres. Et d'autres puissances européennes (Suède, Danemark, Prusse) se joignirent à ce mouvement.

Les instruments de l'expansion maritime de l'Europe du Nord-Ouest furent les compagnies privées protégées par les États, qui leur octroyaient un monopole commercial. Les Hollandais furent les premiers à organiser de puissantes structures comme la Vereenigde Oost-Indische Compagnie (Compagnie des Indes orientales), fondée en 1602, et la West Indische Compagnie (Compagnie des Indes occidentales), fondée en 1621. Les Français et les Anglais se contentèrent d'abord de plus modestes associations d'armateurs, avant la mise en place des Compagnies françaises des Indes orientales et occidentales, en 1664, et de la Royal African Company, en 1672. Il revenait aux compagnies d'édifier et d'entretenir les comptoirs fortifiés qui devenaient la forme commune de la présence européenne en Afrique, présence qui restait très réduite, malgré la multiplication de ces établissements, car au-delà de la protection des remparts, l'autorité de la compagnie ne se faisait guère sentir sur la population avoisinante. À défaut d'autorité territoriale, les détenteurs des comptoirs tentaient d'exercer un contrôle maritime sur la côte proche pour s'en réserver l'exclusivité, mais ils n'y parvenaient que très imparfaitement.

À la fin du XVII^e siècle, la répartition des comptoirs européens en Afrique faisait apparaître des secteurs de très inégale concentration. La Côte de l'Or

en abritait, et de loin, le plus grand nombre : une trentaine de forts appartenant à six nations (mais pour la plupart anglais et néerlandais) s'échelonnaient sur moins de 500 kilomètres, distants parfois de quelques kilomètres seulement l'un de l'autre. La Côte des Esclaves voisine comptait quelques établissements, principalement à Ouidah (actuel Bénin). Quelques forts se dispersaient le long de la côte du Sénégal à la Sierra Leone et au sud de l'Angola. D'autres secteurs côtiers en étaient dépourvus, ce qui ne signifie pas qu'ils étaient dépourvus d'activité commerciale. Ainsi en Afrique centrale, Anglais, Français et Hollandais concurrençaient avec succès les Portugais.

C'est le commerce de l'or qui fut à l'origine de la multiplication des comptoirs sur la côte qui lui doit son nom. Il alimenta les frappes monétaires d'Amsterdam, la première d'Europe dans la seconde moitié du XVII^e siècle, et de Londres. Mais sur l'ensemble de la côte atlantique, la traite négrière augmenta en liaison avec les plantations d'Amérique.

La présence et l'action des Européens furent beaucoup plus faibles en Afrique orientale. L'Éthiopie mit fin à la pénétration portugaise en expulsant les missionnaires jésuites au début du XVII^e siècle. Sur la côte, l'expansion maritime d'un royaume d'Arabie du Sud, l'Oman, mit fin à l'hégémonie portugaise au nord du cap Delgado (actuel Mozambique) au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle.

L'APOGÉE DE LA TRAITE NÉGRIÈRE (XVIII^e SIÈCLE)

Dans l'Atlantique comme ailleurs, la déportation massive que fut la traite négrière est difficile à quantifier, en l'absence de documents exhaustifs, et elle a fait l'objet d'estimations très divergentes. Les études les plus récentes convergent vers des chiffres légèrement inférieurs à 10 millions de personnes importées en Amérique. La part du XVIII^e siècle est énorme : environ les deux tiers du total. Dans la décennie 1780, le chiffre annuel avoisinait 100 000 personnes par an. La traite anglaise était au premier rang avec environ 50 % du total. Venaient ensuite les traites portugaise et française (illustration 5).

En marge de la destination principale de la traite, il faut mentionner celle qui eut lieu en direction des Mascareignes. La mise en valeur de ces îles par les Français, au XVIII^e siècle, fit appel à une main-d'œuvre qui fut importée de la côte orientale et de Madagascar.

Outre la croissance quantitative, ce qui fait du XVIII^e siècle une ère négrière, c'est la prépondérance de cette traite sur les autres formes de commerce dans toutes les régions et sa quasi-exclusivité dans certaines.

Même sur la Côte de l'Or, l'évolution en sa faveur s'amorça au tournant du siècle, au point que les Brésiliens y vinrent avec de l'or pour acheter des esclaves. À la même période en Sénégal, le commerce des peaux s'effondra sous l'effet de l'orientation esclavagiste prise par la demande de la compagnie française.

Pour définir, faute de pouvoir l'évaluer, la ponction démographique, il ne faut pas la limiter au chiffre des personnes déportées mais tenir compte aussi de celles qui mouraient pendant le voyage et de celles qui étaient tuées dans les opérations de capture. De plus, les pertes n'étaient pas seulement démographiques, les raids esclavagistes s'accompagnaient de pillages et de destructions de récoltes, entretenant un climat d'insécurité. Certes, toutes les régions n'ont pas été égales devant le phénomène. Certains États côtiers s'organisèrent et s'équipèrent pour la capture des esclaves, en achetant des armes à feu que leur procurait le commerce européen. D'autres sociétés, situées dans l'arrière-pays de ces États, leur servirent de terrain de razzia et en subirent gravement les conséquences. Mais on peut penser aussi que les premiers souffrirent économiquement et politiquement, en certains cas du moins, d'une telle spécialisation. Les préjudices subis ne signifient pas qu'il faille donner des sociétés et autorités africaines une image passive. Les contraintes du système imposé par la demande extérieure n'excluaient pas leurs capacités d'initiative et de réponse. Elles surent exploiter la concurrence entre Européens et, dans la traite esclavagiste comme dans les autres formes de commerce, les termes de l'échange évoluèrent en faveur des partenaires africains. Dans les ports contrôlés par les États côtiers, le commerce était fortement encadré, les partenaires européens étant frappés de toutes sortes de contrôles et de taxes. Là où ils possédaient des forts, ils n'en étaient pas pour autant à l'abri, dans la mesure où il leur fallait souvent aller acheter ailleurs, et ce qui était amené aux forts passait par le contrôle des États et les mains des courtiers. Des tentatives locales de monopole de la part de certaines compagnies se heurtèrent à des résistances opiniâtres et efficaces. Enfin, les Européens pouvaient difficilement se rendre à l'intérieur d'un continent qu'ils connaissaient encore très mal au début du XIX^e siècle.

LES PREMIÈRES OCCUPATIONS TERRITORIALES

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'occupation territoriale demeura une forme très mineure de la colonisation européenne en Afrique. Les premières terres à en faire l'objet furent les îles de l'Atlantique. Les Espagnols peuplèrent les Canaries aux dépens des Guanches, tandis que les Portugais s'installaient dans les îles inhabitées de Madère, du Cap-Vert et de Sao Tomé.

Ces occupations furent en grande partie fondées sur le travail d'esclaves importés du continent, et l'élément africain devint dominant dans l'archipel du Cap-Vert et à Sao Tomé. L'exploitation de ces îles correspondit à une phase importante de l'expansion de l'économie sucrière, aux ^{XV^e} et ^{XVI^e} siècles, avant qu'elles ne soient éclipsées par le Brésil, puis les Antilles. En retour, elles furent un relais dans l'introduction des plantes américaines en Afrique.

Dans l'actuel Angola et le Sud-Est africain (actuellement Mozambique et Zimbabwe), le Portugal se lança dans une tentative de colonisation territoriale qui tranchait sur le reste de sa politique africaine. Dans les deux cas, l'attraction des métaux précieux (mines d'or du Monomotapa, mines d'argent imaginaires en Angola) fut à l'origine de l'entreprise. En Angola, la colonisation fut conçue à l'instar de ce qui s'était passé en Amérique. Une donation territoriale fut accordée en 1575 à un conquistador, Paulo Dias de Novais, pour les terres qu'il soumettrait. Il fonda Luanda et fit la conquête du royaume de Ndongo, au sud du Kongo, qui donna son nom à la colonie de l'Angola (d'après le titre de son souverain) ; après sa mort, les territoires échurent à la Couronne. Mais cette entreprise ne tint ses promesses ni sur le plan territorial ni sur le plan économique. Les Portugais furent bloqués par la résistance des royaumes voisins et n'occupèrent qu'une bande de terre s'enfonçant d'environ 300 kilomètres dans l'intérieur. Ils ne s'y enrichirent guère, se contentant d'une économie de prédation sur les habitants et du trafic des esclaves avec les voisins. Dans le Sud-Est, l'action des Portugais fut moins directe. À partir de comptoirs établis sur le Zambèze, ils s'immiscèrent dans la politique intérieure du Monomotapa, vaste royaume des hauts plateaux de l'actuel Zimbabwe, et parvinrent à se faire concéder la gestion de ses mines d'or en 1607. En 1629, ils en vinrent à installer un roi à leur convenance. Mais l'état économique et social du pays se dégrada du fait d'une exploitation incontrôlée de l'or, et des révoltes éclatèrent. À la fin du ^{XVII^e} siècle, le changamira, roi du Butua, au sud du Monomotapa, étendit son autorité sur l'ensemble du plateau et en chassa les Portugais.

La colonisation néerlandaise en Afrique du Sud fut plus modeste dans ses objectifs, mais plus efficace dans ses résultats. Le Cap fut fondé en 1652 par la Compagnie des Indes orientales pour servir d'escale sur la route de l'Asie. Des colons, dits « libres bourgeois », furent autorisés à s'installer, les uns restant en ville, les autres cultivant la terre et élevant du bétail pour le ravitaillement des navires. Ces derniers (boers ou paysans), absorbant de nouveaux immigrants (dont des protestants français fuyant la persécution religieuse) et utilisant une main-d'œuvre servile, élargirent le domaine de la colonie aux dépens des Khoi Khoi (ou Hottentots) (illustrations 6 et 7).

BIBLIOGRAPHIE

- DELAUNAY K. 1994. *Voyage à la Côte de l'Or*. Paris, Karthala.
- GODINHO V. M. 1990. *Les Découvertes*. Paris, Autrement.
- RENAUD F., DAGET S. 1985. *Les Traités négrières en Afrique*. Paris, Karthala.
- SOULILLOU J. (dir. publ.). 1993. *Rives coloniales*. Paris, Parenthèses — ORSTOM.
- VAN DANTZIG A. 1980. *Les Hollandais à la Côte de Guinée (1680–1740)*. Paris, Société française d'histoire d'outre-mer.

6.4

Les Européens en Asie

6.4.1

LES EUROPÉENS EN ASIE OCCIDENTALE

Halil Inalcik

LES COLONIES ITALIENNES AU LEVANT

Dans l'histoire de l'Asie occidentale — ou plus exactement du « Levant » pour les Européens, à savoir les zones côtières de la Méditerranée orientale et de la mer Noire —, le colonialisme a connu trois grandes périodes. La première, de 1204 à 1453, fut une époque au cours de laquelle les Latins, ou plus précisément les Italiens, les Français et les Catalans, fondèrent, dans le sillage des croisades, des comptoirs commerciaux ou des colonies pour exploiter les ressources de la région au profit de leur économie en pleine expansion et pour participer au commerce intercontinental entre l'Europe et l'Asie. Après la prise de Constantinople par les Latins en 1204, Venise se tailla un véritable empire colonial au Levant alors que sa rivale, Gênes, utilisait une méthode plus subtile qui consistait à prendre la relève de Byzance dans les îles orientales de la mer Égée menacées par les Turcs et à obtenir un monopole commercial en mer Noire. Le modèle général des établissements italiens comme celui des colonies italiennes au Levant peuvent se résumer de la façon suivante : les cités-États maritimes italiennes, Venise et Gênes pour ne mentionner que les plus importantes, s'assurèrent, par le biais de conventions juridiques appelées *capitula* ou *shurūṭ*, c'est-à-dire capitulations, des privilèges commerciaux auprès des États de la région, y compris l'Empire byzantin, l'État seldjoukide d'Asie Mineure et le sultanat mamelouk de Syrie et d'Égypte. Les capitulations arrachées aux souverains musulmans accordaient un statut d'extraterritorialité aux comptoirs commerciaux et garantissaient la liberté du commerce, ainsi que les vies et les biens des commerçants. Mais elles n'octroyaient aucun droit territorial. Les capitulations n'étaient donc pas des traités mais des privilèges commerciaux accordés unilatéralement par l'autorité musulmane. L'État de la région n'aliénait jamais ses droits souverains sur le territoire

où les étrangers s'étaient installés à des fins commerciales. La fondation des puissantes colonies génoises obéissait au modèle courant. Mais, au fil du temps, les Génois mirent à profit certaines circonstances pour persuader les gouvernements locaux de les autoriser à entourer les colonies de murs et de fortifications. Ces centres commerciaux, au fur et à mesure qu'ils prenaient de l'importance, éclipsèrent les cités portuaires originelles des autochtones. Le gouvernement impérial de Byzance, les chefs de la Horde d'Or et les maîtres de l'Égypte finirent par céder aux Latins des privilèges supplémentaires, tout en affirmant toujours leurs droits souverains sur le territoire. Les colonies latines devinrent pourtant, à la longue, quasiment indépendantes des gouvernements locaux et furent régies par leur cité mère. Le caractère colonial de ces thalassocraties saute aux yeux, du fait que les Latins étaient des citoyens de première classe et se réservaient le monopole du commerce des épices, des céréales et des esclaves entre la mère patrie et ses colonies, laissant à la population indigène le commerce de détail ou les échanges régionaux. Les Génois et les Vénitiens exploitèrent ainsi les ressources des terres situées au nord de la mer Noire — céréales, poissons, viandes, cuirs et graisses —, sans parler des esclaves slaves, tartares et circassiens qui servaient de troupes aux mamelouks en Égypte et d'esclaves domestiques ou industriels en Italie.

L'EMPIRE OTTOMAN

En faisant revivre le système centralisateur et bureaucratique de l'Empire byzantin, les sultans ottomans réussirent, après un long combat qui dura de 1390 à 1571, à éliminer la domination latine sur le Levant. Ils mirent un terme à l'existence politico-territoriale des colonies et principautés latines implantées dans toute la région — Salonique en 1430, les îles septentrionales de la mer Égée en 1454, la principauté de Morée en 1460, Mytilène en 1462, Eubée en 1470, Rhodes en 1522, les Cyclades et Chio en 1566, Chypre en 1571. Seules la Crète, la côte de Dalmatie et les îles Ioniennes demeurèrent sous l'autorité de Venise après 1571. Ce qui avait aidé les Ottomans à s'emparer des possessions latines au Levant était la haine que les Latins s'étaient attirés des masses indigènes en imposant aux populations grecques orthodoxes de la région une autorité féodale et catholique et une lourde exploitation économique. Réduits au statut de serfs dans les îles de Chypre et de Crète, les paysans avaient souvent résisté à leurs seigneurs latins contre lesquels ils s'étaient soulevés à plusieurs reprises. Lors de la conquête des colonies génoises de la mer Noire, le refus de coopérer avec leurs maîtres génois, voire l'hostilité des Grecs, des Arméniens et des juifs envers les autorités, semblent avoir facilité la tâche des conquérants ottomans. S'il fallut à ces derniers mener un combat aussi

long pour achever leur conquête du pouvoir, ce fut à cause de la puissance maritime vénitienne qui avait assuré l'hégémonie politique et économique de Venise au Levant. En coopérant dans un premier temps avec les Génois, puis en constituant leur propre armada au XVI^e siècle, les Ottomans furent finalement en mesure de défier la puissance vénitienne en Méditerranée.

Tout en s'efforçant de mettre un terme à l'occupation territoriale des Latins, les Ottomans avaient néanmoins besoin de leurs adversaires et appréciaient leur contribution économique, aussi encouragèrent-ils leurs activités commerciales sur les terres du Levant en leur accordant des privilèges capitulaires qui garantissaient la liberté et la sécurité du commerce. Au XVI^e siècle, ces États italiens furent surtout redevables de leur expansion économique à cette politique ottomane, jusqu'au moment où les Français, les Anglais et les Hollandais, après avoir obtenu eux aussi des capitulations, prirent leur place dans le commerce avec l'Empire ottoman à partir de 1569. Au cours des siècles suivants, ce furent ces nations occidentales, fortes de leur politique mercantiliste, qui intensifièrent leur commerce grâce à leur exploitation économique du Levant. Par la suite, toute nation européenne aspirant à une croissance économique fondée sur des idées mercantilistes s'efforça de se procurer les mêmes privilèges capitulaires auprès des sultans ottomans.

LA DÉPENDANCE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE OTTOMANE À L'ÉGARD DE L'OCCIDENT

Au XVI^e siècle, l'État ottoman était la seule puissance au monde capable de s'opposer à l'expansion européenne et à sa mainmise sur les ressources économiques de la planète. Mais vers la fin du siècle, l'économie et la technique militaire ottomanes, qui reposaient sur un savoir pragmatique et des emprunts contractés auprès des Européens, se révélèrent inadaptées à la poursuite de la lutte contre une Europe qui, par suite des progrès phénoménaux qu'elle avait accomplis dans tous les domaines, éclipsait les cultures traditionnelles du globe. Dans la sphère économique, grâce à un effort systématique et agressif pour dominer les marchés mondiaux, le mercantilisme européen avait trouvé un marché ouvert dans l'Empire ottoman. Adeptes d'une économie d'abondance et soucieux avant tout d'assurer l'afflux des marchandises sur leur marché intérieur, les Ottomans avaient adopté une politique d'abaissement des tarifs douaniers et d'obstruction aux exportations. L'impact écrasant de la supériorité économique occidentale fondée sur le mercantilisme et le colonialisme entraîna tout d'abord l'invasion des marchés du Moyen-Orient par un métal précieux, l'argent, venu du continent américain à bas prix, et par la monnaie occidentale en argent. La crise finan-

cière qui s'ensuivit secoua le régime ottoman classique et bouleversa toutes ses institutions de base. Cela signifia le début d'une dépendance économique des pays du Moyen-Orient, y compris de l'Empire ottoman, de l'Iran et de l'Afrique du Nord, vis-à-vis de l'Occident. L'intensification de ce processus conjugué avec l'augmentation de l'influence politique de l'Occident allait, avec le temps, entraîner la dépendance complète de l'empire au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, ce qui transforma la région en une semi-colonie des nations européennes. Les États impérialistes d'Europe, qui rivalisaient entre eux, cherchèrent à se tailler dans l'Empire ottoman, à l'échelle régionale, des zones qu'ils pouvaient exploiter en exclusivité. Après 1783, lorsque la Russie eut arraché de force aux Ottomans les capitulations les plus favorables, ces avantages cessèrent d'être des privilèges accordés unilatéralement par le sultan, et les capitulations devinrent des traités qui créaient des liens bilatéraux. Cette conception nouvelle fit perdre au gouvernement ottoman ses prérogatives et la possibilité d'instaurer un régime commercial plus favorable à son économie et à ses finances.

Pendant cette évolution, le facteur militaro-politique prit autant d'importance que l'élément économique. Au début des temps modernes, la puissance maritime vénitienne dans le bassin méditerranéen tout d'abord, puis à partir des années 1590 les galions anglais et hollandais, avec leur formidable capacité de feu, qui remplacèrent les flottes de galères de Venise et de l'Empire ottoman, constituèrent peut-être le facteur fondamental de la suprématie commerciale et du monopole des États septentrionaux. Le déclin de la puissance navale ottomane coïncida avec le crépuscule économique de l'empire. Au cours des siècles suivants, le sultan fut même contraint de compter sur les vaisseaux français, anglais et hollandais pour assurer les communications d'Istanbul avec certaines de ses régions d'une importance vitale : la Syrie et l'Égypte.

BIBLIOGRAPHIE

‘IMTIYĀZĀT’ (H. Inalcik). *Encyclopedia of Islam* (2^e édition).

INALCIK H. (dir. publ.). 1994. *An economic and social history of the Ottoman Empire*. Cambridge.

6.4.2

LES EUROPÉENS DANS LES AUTRES PARTIES DE L'ASIE

Sarvepalli Gopal

À partir de la fin du XV^e siècle, les Européens arrivèrent en Asie en nombre considérable — d'abord les Portugais, puis les Hollandais, les Britanniques et les Français. Leur principal mobile était le commerce, et cela ne changea pas jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, quand leur intérêt s'étendit, pour des raisons politiques, à de vastes territoires. Les Portugais, qui cherchaient à s'assurer le monopole du commerce des épices avec l'Europe et la maîtrise des eaux asiatiques, n'accédèrent au rang de puissance territoriale en Asie que dans la mesure où le maintien de leur suprématie commerciale exigeait une mainmise sur des postes clefs et des factoreries. Dans l'Europe du XVI^e siècle, la condescendance raciale et l'intolérance religieuse étaient la norme. On estimait que le droit international était inapplicable en dehors de l'Europe et que les scrupules moraux étaient déplacés dans les relations avec les peuples d'Asie. Aussi, dans les régions de ce continent qu'ils occupèrent, les Portugais traitèrent-ils la population locale comme si elle appartenait à une espèce inférieure.

Cette attitude se trouvait renforcée par une animosité envers l'islam. Pedro Cabral, le commandant de la flotte portugaise qui cingla vers l'Inde en 1500, avait pour instruction d'informer les souverains locaux de la vieille animosité qui existait entre les chrétiens et les musulmans et, par conséquent, de l'obligation qu'avait chaque roi catholique de faire la guerre à ces ennemis de la foi. En 1502, Vasco de Gama mit le feu à un bateau rempli de pèlerins qu'il regarda flamber et, en 1510, Albuquerque, le vice-roi portugais, massacra en l'espace de 4 jours 6 000 musulmans, hommes, femmes et enfants. À partir du milieu du XVI^e siècle, au moment de l'arrivée des jésuites, on s'efforça d'obtenir des conversions au christianisme par la force ou la persuasion. L'Inquisition fut mise en place en Asie dès 1560 et fonctionna jusqu'en 1820, sauf pendant une interruption de 3 ans à partir de 1774. Dans l'île de Sri Lanka, les jésuites parvinrent à convertir au catholicisme un monarque et sa reine, mais ruinèrent à jamais tout espoir d'en tirer bénéfice du fait de la cruauté avec laquelle ils tentèrent de supprimer la pratique du bouddhisme et qui se révéla parfaitement contre-productive. Le Japon interdit l'enseignement du christianisme, mais les jésuites introduisirent l'influence européenne en Chine et en Indochine. Dans ce dernier

pays, le désir des puissances européennes d'établir des ports d'escale sur la route de la Chine rencontra moins de succès que l'entreprise missionnaire. En Chine, les jésuites furent bien accueillis au XVII^e siècle, et ils accrurent leur influence en prétendant trouver une affinité considérable entre le christianisme et le confucianisme. Mais quand, en 1715, le pape condamna les rites chinois considérés comme idolâtres, l'empereur riposta deux ans plus tard en interdisant l'enseignement du christianisme. Les étrangers n'auraient plus le droit de pénétrer ou de résider en Chine qu'avec une autorisation spéciale. Aucun comptoir nouveau ne serait plus fondé, et les commerçants étrangers se retrouvèrent confinés à Canton.

Dans les colonies portugaises, on cherchait à encourager les conversions au christianisme par l'adoption de lois qui favorisaient les convertis et interdisaient la pratique publique de l'hindouisme, du bouddhisme et de l'islam ; mais ces lois n'étaient pas toujours mises en œuvre. Le christianisme n'atténuait pas non plus la nature essentiellement raciste de l'autorité portugaise. L'esclavage était une pratique généralisée, et ceux qui en avaient les moyens se procuraient un grand nombre d'esclaves. Le collège jésuite de Saint-Paul admettait des élèves originaires de divers pays d'Asie et d'Afrique, mais, à l'intérieur de l'Église, les convertis ne pouvaient aspirer à s'élever au-dessus du statut réservé au clergé séculier. Si nombre de Portugais s'installaient en Asie et se mettaient en ménage avec des femmes indigènes, on accordait une énorme importance à la notion de la pureté du sang, et l'expression « races contaminées » apparaît fréquemment dans les documents officiels ainsi que dans la correspondance privée tout au long de cette période. Dans l'administration, les Portugais se réservaient les postes supérieurs et tentaient d'en exclure toute autre personne, même leurs compatriotes nés sur place ; ils ne se mêlaient pas de l'administration des villages, mais dans les conseils municipaux, les chrétiens convertis eux-mêmes n'avaient aucune place, sans parler du reste de la population.

Au milieu du XVII^e siècle, les Portugais furent supplantés par la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qui leur arracha leur domination sur le commerce des épices et le transport des marchandises — tant dans les eaux asiatiques qu'entre l'Asie et l'Europe. Ses fonctionnaires et ceux de la Compagnie britannique des Indes orientales, qui arrivèrent en Asie à peu près à la même époque, se montraient moins intéressés par le prosélytisme que par le commerce et par la domination qu'exigeait celui-ci. Les Hollandais s'établirent en Indonésie, minèrent l'indépendance politique des principautés locales et les réduisirent à un asservissement économique. La production de clous de girofle en dehors des territoires gouvernés par les Hollandais fut interdite, et toute résistance à cette disposition fut réprimée par les armes. Il fallait des permis délivrés par les Hollandais pour commercer avec les îles productrices d'épices. La Compagnie intervenait périodiquement dans

les guerres civiles ou les révoltes provoquées par la lourdeur de la fiscalité et annexait des territoires en contrepartie de son aide militaire. Quand, à partir du XVIII^e siècle, la rentabilité du commerce des clous de girofle se mit à décliner, les Hollandais se tournèrent vers les plantations de café. Cela impliquait une plus grande ingérence dans la vie de la population. La main-d'œuvre était durement exploitée, et l'activité économique de la population locale étroitement surveillée. Il n'y avait personne auprès de qui les travailleurs des plantations pouvaient chercher réparation, et leurs propres dirigeants étaient réduits à des rôles de contremaîtres.

À la fin de cette période, les Hollandais avaient établi leur suprématie sur toute l'île de Java. Ils avaient aussi essayé de consolider leur position au Sri Lanka où, en 1638, en échange d'une assistance militaire dans sa lutte pour expulser les Portugais, le roi de Kandy s'était engagé à payer toutes les dépenses sous forme de marchandises et à garantir la liberté de commerce aux Hollandais, à l'exclusion de toutes les autres nations européennes. Le point de savoir s'il les avait aussi autorisés à mettre leurs troupes en garnison dans les forteresses prises aux Portugais restait litigieux. Quoi qu'il en soit, cet accord ouvrit la porte à la domination hollandaise sur l'île. Les Portugais furent chassés, après de longues années de lutte, et le souverain local se résigna à la présence des Hollandais. Ceux-ci tenaient les villes côtières et la plupart des champs de cannelle, mais leur autorité dépendait des fonctionnaires cinghalais, et ils étaient obligés de veiller à la préservation des bonnes dispositions du roi de Kandy. Ils avaient la haute main sur toutes les transactions avec l'étranger, mais louaient les navires du roi pour naviguer jusqu'en Birmanie et en Inde du Sud. La précarité de la domination hollandaise sur le Sri Lanka ne cessa qu'en 1766, quand le roi de Kandy reconnut la souveraineté hollandaise sur les régions que les Hollandais avaient occupées. Par la même occasion, il leur transférait sa souveraineté sur une bande du littoral tout autour de l'île, leur permettait de se livrer au commerce de tous les produits qui les intéressaient et, en échange d'une protection contre toute agression extérieure, promettait de ne signer aucun traité avec une autre puissance européenne ou indienne et de leur livrer tous les Européens qui pénétreraient dans son royaume.

Toutefois, même au milieu du XVII^e siècle, c'était le Bengale, en Inde, qui était devenu le principal centre d'activité économique pour les Européens en Asie. En échange des textiles et de la soie sauvage de cette région, pour lesquels il existait une forte demande, l'Europe avait peu de choses à offrir à l'Asie, et il fallait par conséquent y expédier des cargaisons de métaux précieux. Mais la pression de la demande sur les capacités intérieures ne stimulait pas le progrès technique. La terre et la main-d'œuvre étaient abondantes, et les capitaux nécessaires à l'accroissement de la production étaient fournis par les liquidités qu'avançaient les Hollandais au moment

de chaque commande (Om Prakash, 1985). Certes, le secteur artisanal se développait, mais il se trouvait lourdement endetté envers les marchands locaux du fait que ceux-ci conservaient la plus grande partie des profits générés par l'expansion commerciale.

Ce phénomène se poursuivit après que la Compagnie britannique des Indes orientales eut supplanté les Hollandais et fut devenue le principal agent du commerce extérieur au Bengale. Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, la communauté commerciale indienne, en étroite association avec les fonctionnaires de la Compagnie britannique, mit la main sur la vie économique de la région. Les autorités locales augmentèrent leurs revenus en levant des impôts sur les marchands et tisserands, mais, en réalité, c'était les marchands qui exerçaient le pouvoir. La domination européenne sur le commerce n'avait pas encore imposé une subordination politique et économique aux dirigeants locaux. Mais vers 1750, la situation se mit à changer. Les compagnies européennes commencèrent à s'intéresser directement à la production. Leur pénétration grandissante dans le pays et l'évolution de l'économie mondiale coïncidèrent avec les conflits qui accompagnèrent la dissolution des empires des Ottomans en Turquie, des Séfévides en Iran et des Moghols en Inde (Bayly, 1989). Dans diverses parties de l'Asie, les factoreries étaient en train de devenir des villes trépidantes d'activité quasiment placées sous l'autorité des Européens. Quand le souverain du Bengale tenta d'empêcher les Britanniques d'exercer un pouvoir politique fondé sur leur influence économique, il fut renversé, et finalement toute la province bascula sous la domination britannique. Les marchands indiens, qui s'étaient enrichis sous le patronage britannique, apportèrent à la Compagnie leurs capitaux et leur savoir-faire. Les forces militaires britanniques ne suffisaient certes pas à assurer le respect de la loi et le maintien de l'ordre dans toute la province dont elles s'étaient emparées ; mais elles usèrent de leur autorité pour développer le commerce de la Compagnie. Celle-ci posta ses agents dans divers endroits pour régenter les tisserands, étouffer la concurrence et améliorer la qualité des textiles. Entre 1777 et 1797, le volume du commerce extérieur du Bengale quintupla. Les fonctionnaires de la Compagnie, écartés de toute participation dans le commerce direct avec l'Europe en raison du monopole qu'exerçait leur employeur, investissaient leur argent dans le commerce intérieur, ce qui favorisa beaucoup l'établissement de liens entre eux-mêmes et les marchands indiens. Mais les rapports entre le pouvoir britannique et le capital indigène avaient désormais fait place à ceux qui existent entre un pouvoir dominateur et un partenaire subordonné.

Les énormes revenus fonciers obtenus par les Britanniques au Bengale permirent bientôt d'entretenir une armée importante et d'intervenir dans d'autres États. Déjà, à l'instar des Hollandais en Indonésie et au Sri Lanka, les Français et les Anglais avaient en Inde fourni une assistance militaire aux

souverains locaux en échange de la cession de territoires. Mais, une fois la présence française réduite à l'insignifiance, les Britanniques intensifièrent cette politique dans diverses parties de l'Inde et reçurent, en échange de l'aide apportée par leurs troupes, soit ce que l'on appelait, par euphémisme, des subsides, soit un bail sur des territoires producteurs. Or, le paiement régulier de ces subsides était rendu difficile par les officiers britanniques qui servaient à la tête de leur garnison dans ces royaumes, dont ils diminuaient les revenus en s'assurant le monopole de maintes fournitures ; et le défaut de paiement conduisait à des annexions de territoires. À partir de 1789, la puissance de l'armée de la Compagnie, en Inde, grandit rapidement, et, dans le même temps, le rythme de l'expansion britannique s'accéléra. La soif de profit et la volonté de dominer le commerce de la région avaient déjà entraîné l'acquisition d'une suprématie politique et une multiplication des annexions au coup par coup ; aussi l'expansionnisme britannique commença-t-il à mettre en place une politique bien conçue d'exploitation coloniale. Curieusement, dans une autre partie de l'Asie, on assista, vers la fin de cette période, à une conjonction entre l'évangélisation chrétienne si caractéristique des premières années de l'expansion européenne et le phénomène d'assistance militaire déjà cité ; leur conjugaison eut pour effet d'assurer la domination étrangère. Ainsi, en 1789, un évêque français leva-t-il une armée pour aider un souverain à recouvrer un territoire perdu en Indochine, ce qui établit fermement l'influence française dans ce royaume.

BIBLIOGRAPHIE

- BAYLY C. A. 1989. *Imperial meridian. The British Empire and the World 1780–1830*. Londres, Longman.
- OM PRAKASH. 1985. *The Dutch East India Company and the economy of Bengal, 1630–1720*. Princeton, Princeton University Press.
- PANIKKAR K. M. 1953. *Asia and Western dominance*. Londres, George Allen and Unwin.

7

Les religions et les conceptions du monde

Ninian Smart

L'histoire des religions et autres conceptions du monde, voire des pratiques qui les ont formées — ou furent formées par elles — au cours des XVI^e et XVII^e siècles apr. J.-C. a été très affectée par le colonialisme européen. Certes, son plein impact ne se fit pas sentir avant le XIX^e siècle, mais dans certaines zones, les formes de la culture et de la politique en furent profondément altérées. C'est pourquoi il convient de commencer par étudier le devenir occidental à cette époque.

L'année 1492 marqua en vérité un moment significatif, tant pour l'Espagne que pour l'hémisphère occidental. Ce fut la date de la défaite finale des puissances musulmanes dans la péninsule, avec la chute de Grenade, suivie par l'expulsion des juifs, chassés du pays. Le royaume nouvellement unifié manifesta son esprit d'aventure en découvrant la Nouvelle-Espagne. Pour les habitants de l'Amérique, ce fut un immense désastre, mais il conduisit à une grande expansion du catholicisme. Le fait que les territoires ibériques avaient été le théâtre d'une lutte longue et acharnée lors de l'éviction de la culture islamique conféra au christianisme un caractère de dureté qu'il conserva dans une certaine mesure durant la conquête de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. Cette opération fut alors considérée comme une croisade dans laquelle le triomphe des armes était aussi une victoire de la foi. Pourtant, l'Église d'Occident devait être secouée par la rébellion de Luther et de ses successeurs, puis scindée en factions rivales. Étant donné que les puissances mercantiles du nord de l'Europe dominaient largement les établissements de l'Amérique du Nord, cela produisit dans la moitié occidentale du globe une réplique de la division de l'Europe entre le nord et le sud. Les valeurs du christianisme réformé furent l'un des principaux facteurs du succès de la révolution américaine. Si, pourtant, la Réforme avait affaibli la puissance du catholicisme, elle

stimula aussi la régénération de la vie spirituelle et organisationnelle de l'Église, introduite par le concile de Trente (1545–1563).

Martin Luther (1483–1546) déclencha la Réforme en présentant ses « thèses », à savoir des propositions critiques envers les pratiques catholiques courantes en 1517. Il utilisa la Bible comme base d'une attaque contre la tradition de l'Église et, pour souligner le rôle de la grâce de Dieu comme élément central du salut, il fournit des raisons d'abandonner des pratiques telles que la vie monastique, les pèlerinages, le recours aux reliques, la vente des « indulgences » (c'est-à-dire des certificats qui étaient censés raccourcir le séjour au purgatoire auquel était condamné un fidèle, en châtimement de ses péchés, dans la vie future) et ainsi de suite. L'utilisation de la presse à imprimer dota la Réforme d'un vaste pouvoir, à un moment où l'insatisfaction manifestée par l'Europe du Nord devant les exigences et les interventions papales fournissait à maints souverains des raisons de soutenir le nouveau mouvement. Une aile de la Réforme allia donc le pouvoir spirituel et le pouvoir religieux en une configuration nouvelle où l'on en vint finalement à adopter le principe *cuius regio eius religio*, c'est-à-dire que la religion du citoyen devrait être déterminée par celle de son souverain. L'établissement d'Églises nationales conformément à ce schéma fut l'objet d'arrangements aux termes desquels le luthéranisme devint le dogme officiel dans des pays comme la Suède et nombre d'États allemands, l'anglicanisme en Angleterre, le calvinisme en Écosse, aux Pays-Bas et dans certaines parties de la Suisse, le catholicisme en Pologne, en France, en Hongrie et dans une grande partie de l'Europe méridionale, ce qui abandonnait à l'Église orthodoxe la domination de la Russie, entre autres territoires. En Europe de l'Est, les sultans ottomans musulmans reconnaissaient à l'Église orthodoxe grecque la primauté sur leurs territoires. Jean Calvin (1509–1563) fut à l'origine d'une foi sobre et intellectuellement complexe qui soulignait l'importance de l'activité en ce monde considérée comme la voie du salut, lequel était pourtant pleinement déterminé par Dieu. Il établit la prédication en chaire comme le principal sacrement de l'Église au lieu de la messe ou de la communion et considéra l'ensemble des laïcs comme un véritable corps sacerdotal. Mais en raison de la dimension politique vigoureuse du calvinisme, celui-ci se révéla, en fin de compte, moins véritablement révolutionnaire que les valeurs affichées par les réformateurs tenus pour radicaux.

Parmi les chefs les plus importants de la Réforme la plus radicale se trouvait Menno Simons (1496–1561); les anabaptistes dont il était le porte-parole estimaient que seuls les adultes devaient être baptisés, car eux seuls pouvaient avoir la foi. Cela ouvrit la voie à un individualisme radical qui contestait toute autorité spirituelle à l'État. Ils étaient suivis dans cette direction par d'autres groupes comme les baptistes, les indépendants

(congrégationalistes) et les quakers. Ce furent des puritains comme ces derniers qui s'établirent dans des territoires mal définis de l'Europe du Nord et de l'Est et contribuèrent à la colonisation du « Nouveau Monde » en Amérique du Nord, où ils donnèrent une dimension radicale à la religion américaine, parallèlement aux anglicans de la tradition magistrale. Ils contribuèrent aussi à faire ressortir la capacité de fragmentation du protestantisme. En fondant la foi sur la Bible, le mouvement protestant suivit plus aisément des chefs charismatiques qui émettaient des interprétations divergentes des Écritures. Dans leurs rites comme dans leur vie, les protestants manifestaient une sobriété vigoureuse qui mettait l'accent sur une conception du monde fortement éthique, paradoxalement fondée sur la foi dans la puissance inégalée de Dieu et dans l'impuissance de l'homme, sauf si celui-ci se reposait sur la divinité.

La rénovation du catholicisme par la Contre-Réforme, à partir du milieu du XVI^e siècle, impliquait une meilleure formation des prêtres, une nouvelle formulation de la doctrine des sacrements, une refonte et un renforcement de l'administration de l'Église, la réaffirmation des pratiques critiquées par les réformateurs — du culte de la Vierge Marie à l'accomplissement des pèlerinages — et une floraison d'ordres nouveaux, avec notamment celui de la Société de Jésus sous la direction d'Ignace de Loyola (1491 ?–1556). On assista également à une renaissance de la vie mystique, par exemple à travers les œuvres de sainte Thérèse d'Avila (1515–1582), et à l'éclosion subséquente des arts baroques dans la vie de l'Église, dont l'apogée fut atteint par des compositeurs comme Joseph Haydn (1732–1809) et Wolfgang Amadeus Mozart (1756–1791).

Mais les protestants étaient aussi intolérants que les catholiques à l'égard les uns des autres, des juifs et des révolutionnaires. Cela constitua l'un des facteurs qui poussa les puritains et divers autres groupes à chercher refuge en Amérique du Nord. La guerre de Trente Ans (1618–1648) fut suffisamment destructrice pour encourager l'esprit de tolérance qu'incarna un grand philosophe, John Locke (1632–1704), qui le propagea au point d'influencer l'époque des Lumières avec l'avènement d'une pensée plus pluraliste comme celle de G. Lessing (1729–1781) et d'Emmanuel Kant (1724–1804).

La reconquête de l'Espagne avait produit une nouvelle vague de problèmes pour le judaïsme. L'expulsion des juifs espagnols les poussa vers le sud de la France (où ils ne purent pourtant assumer ouvertement leur tradition pendant trois siècles), l'Italie et l'Empire ottoman, y compris l'Afrique du Nord. De temps à autre, les seigneuries chrétiennes faisaient brûler le Talmud — en 1553 en Italie, et aussi tardivement qu'en 1757 en Pologne. Soumis au système du ghetto en Italie, ils furent frappés de ségrégation dans le nord de l'Europe. Ils furent autorisés à vivre sous

leurs propres lois (*halakha*) dans l'Empire ottoman, mais comme citoyens de seconde zone, selon un système de pluralisme contrôlé (*millet*) qui octroyait aux juifs et aux chrétiens un certain statut avec le droit de se constituer en communautés religieusement autonomes sous l'autorité de leur propre clergé. La Pologne et l'Ukraine se révélèrent offrir aux juifs l'environnement le plus favorable grâce à certaines alliances qu'ils conclurent avec l'aristocratie.

Certes, la Renaissance — avec l'humanisme qui l'accompagnait — avait créé un climat plus favorable au judaïsme. Mais même ainsi, l'attitude générale des chrétiens était fondée sur une dangereuse épistémologie : le sens de la Bible, et de l'Ancien Testament en particulier, était transparent, de sorte que les juifs, en refusant de se rallier aux interprétations chrétiennes des Écritures, se montraient délibérément pervers. Il en était ainsi notamment du texte assez violemment polémique de Martin Luther, *Des Juifs et de leurs mensonges* (1543). Même si Luther était également féroce envers les catholiques et les Turcs, son antisémitisme semble avoir ouvert la voie à l'holocauste nazi.

Parmi les mouvements religieux les plus importants du XVII^e et du XVIII^e siècle, il faut mentionner le messianisme, centré sur la personne de Sabbataï Zvi, originaire de Smyrne en Turquie (1626–1676), le hassidisme en Europe de l'Est et les débuts du mouvement *haskala*, courant du judaïsme inspiré par la philosophie des Lumières. Il n'est pas surprenant que la répression générale subie par les juifs ait suscité de fortes attentes et une figure charismatique telle que Sabbataï Zvi. Les espoirs placés dans la venue du Mashiah, ou Messie, furent déçus quand Zvi se convertit à l'islam dix ans avant sa mort. Plus stable et plus durable fut le mouvement connu sous le nom de hassidisme et originaire d'Europe orientale où il avait été fondé initialement sous l'autorité du Ba'al Shem Tov (acronyme : Besht) (1700–1760). Ce mouvement, qui mettait l'accent sur la chaleur du sentiment dans la pratique assidue de la loi (Torah) et présupposait la présence de Dieu, était une expression populaire du mysticisme juif. Certains dirigeants orthodoxes s'opposèrent à la ferveur du nouveau mouvement, mais celui-ci n'en laissa pas moins une empreinte durable sur le judaïsme américain (puis israélien). Le philosophe Baruch Spinoza (1632–1677), remarquable par sa modernité, a préparé d'une certaine façon la vie juive moderne par sa vision critique des Écritures et sa fidélité à la tradition culturelle (bien que non religieuse) du judaïsme. Plus importante encore, à l'âge des Lumières, fut la pensée de Moïse Mendelsohn (1729–1786) qui utilisa la philosophie de son temps pour défendre le judaïsme et voir dans la Torah un moyen de garder une conduite éthique contre la fausse idolâtrie. Ce fut l'un des principaux précurseurs du « judaïsme réformé ». Les différents motifs de la vie judaïque moderne ont été exprimés dès les

XVII^e et XVIII^e siècles : le judaïsme séculier à travers Spinoza, le hassidisme dévotionnel et hautement conservateur à travers le Besht, le judaïsme réformé à travers la *haskala* et le traditionalisme à travers la continuité de la vie de la communauté et l'enseignement des rabbins en général.

Cependant, l'arrivée des réfugiés en Afrique du Nord et dans l'Empire ottoman contribuait à y revivifier la vie juive. Il y eut aussi, en Palestine, une renaissance du mysticisme, notamment à travers la vie et les écrits d'Isaac Louria (1534–1572), qui mit l'accent sur le besoin de l'homme de remonter vers Dieu : selon Louria, la lumière divine ayant été dispersée de manière catastrophique à travers le monde, chaque homme ou femme peut restituer à sa source divine l'étincelle qu'il porte en lui (ou en elle) par la voie de la vie contemplative. Quelques émigrés, venus de l'Europe méridionale, contribuèrent aussi à ajouter une vitalité nouvelle aux établissements juifs de l'Inde (concentrés à Cochin) après que les Portugais eurent dispersé les membres de la colonie implantée de longue date à Cranganore, au nord de Cochin, en 1524. Enfin, avant la révolution américaine, une petite communauté juive s'était déjà établie en Amérique.

Les effets des conquêtes espagnoles et portugaises en Amérique avaient été, naturellement, très profonds. Les systèmes religieux bien développés des Empires aztèque et inca, de même que les restes de la religion maya classique, furent très rapidement éliminés. Dans l'Empire inca, la religion d'État était un mélange complexe de traditions locales qui refondait les loyalismes impériaux de très vastes territoires dans le culte du Soleil dont le père, Viracocha, était le Créateur suprême. À Cuzco, le temple du Soleil abritait également le dieu du Tonnerre, la déesse Lune (d'une importance vitale pour les femmes) et d'autres divinités d'un panthéon sous lequel grouillait un essaim d'êtres surnaturels. Cet État centralisé était pourtant trop organisé : les coups impudents portés par une poignée d'aventuriers suffirent à provoquer l'effondrement de tout le système. Les gloires dorées des Incas, leurs pouvoirs guérisseurs et vivifiants disparurent en un rien de temps pour être rapidement remplacés par la Trinité chrétienne.

Presque aussi soudain fut l'effondrement des Aztèques. Leur religion était plus sinistre que celle des Incas, mais les prouesses de leur civilisation étaient impressionnantes. Leur conception du monde postulait que le cosmos était intrinsèquement instable. L'axe de l'univers passait par leur vieille cité de Teotihuacán, la Demeure des Dieux. Ils pensaient se trouver dans la cinquième et dernière phase de l'univers au cours de laquelle le Soleil devait tirer son énergie de sacrifices humains célébrés de façon centralisée par l'empereur. Le panthéon des dieux comprenait notamment l'androgyné et tout-puissant Omeotl, ou Quetzalcoatl, l'intelligent créateur de cultures qui était censé venir redemander son royaume sur des vaisseaux emplumés surgis à l'Orient. Or, cette figure messianique fut confondue avec Hernán

Cortés pour le plus grand bénéfice de celui-ci. Un culte aussi remarquable et une si brillante culture furent terrassés avec une facilité stupéfiante par quelques Espagnols confiants dans leur destin.

Cette destruction des civilisations urbaines s'accompagna de l'anéantissement de cultures moins importantes, celles des Arawaks et des Caraïbes, ainsi que nombre de cultes chamanistes de l'Amérique du Sud, graduellement absorbés dans l'orbite du catholicisme dominant. Une importante évolution aboutit à une nouvelle synthèse entre les pratiques indigènes et l'orthodoxie catholique à travers, surtout, la vénération suscitée dans toute l'Amérique centrale par Notre-Dame de Guadalupe. Celle-ci était apparue au cours d'une vision, en 1531, sur une colline des alentours de Tenochtitlán (la ville de Mexico), à un indigène converti qui ne parlait que le nahuatl. L'événement avait engendré d'importantes conséquences, à savoir l'instauration d'un rite et d'un loyalisme hybrides — espagnol et indien.

Les Indiens avaient été souvent traités avec une grande cruauté, et ils avaient subi les effets atroces des maladies européennes. Dans les débats suscités par cette situation, il faut noter le rôle considérable et bénéfique joué par le prêtre catholique Bartolomé de las Casas (1474–1566). Les nouvelles lois espagnoles de 1542, promulguées en partie sous la pression exercée par celui-ci, accordèrent une certaine protection aux Indiens. La force de l'Église contribua également à leur intégration au sein des cultures hispaniques. Dans une grande partie de l'Amérique centrale comme de l'Amérique du Sud, des missionnaires expédiés par des ordres comme ceux des Franciscains et des Dominicains exercèrent leur ministère dans les villages et les communautés indiennes. Dans une certaine mesure, le culte des saints contribua à combler le fossé existant entre les religions précolombiennes et la foi catholique. Un intense paternalisme présida à cette évolution comme en témoignent surtout les établissements des jésuites au Paraguay et les missions des franciscains conduits par Junipero Serra (1713–1784) en Californie.

En Amérique du Nord, les religions indigènes, telles celle des Pueblos et celle des Indiens des Plaines, se perpétuèrent au XVIII^e siècle, voire au-delà. Dans une certaine mesure, elles ont même survécu à la destruction d'une grande partie de la culture indienne au XIX^e siècle. On peut distinguer plusieurs thèmes dans ces religions telles qu'elles étaient pratiquées au moment où les Indiens se heurtèrent pour la première fois aux colons européens ; ce sont notamment les cérémonies des *katchinas* (masques sacrés) chez les Hopis, la croyance dans une création dualiste par les jumeaux célestes chez les Iroquois, la recherche de visions chez les Lakotas, le chamanisme de nombreux groupes, la foi dans la Maîtresse des animaux marins chez les Inuit (Eskimos), et ainsi de suite. La société indienne fut

transformée notamment et surtout par l'introduction du cheval, due aux Espagnols, qui intensifia la chasse au bison chez les Indiens de la Prairie (les bisons furent finalement éliminés par l'usage du fusil).

Pendant ces événements, l'établissement des Blancs en Amérique du Nord entraînait de nouvelles combinaisons religieuses parmi les colons majoritairement protestants. En théorie, les colonies sudistes étaient principalement anglicanes, alors que la population de la Nouvelle-Angleterre était surtout composée de dissidents. Avec le développement des plantations dans le Sud et le trafic des esclaves, un nouvel élément important vint s'ajouter à la religion américaine : l'apport des Africains dont les croyances indigènes et importées s'effacèrent au profit de diverses formes d'un protestantisme fervent. Dans quelques autres secteurs de la culture afro-américaine, dans la moitié occidentale du globe, certaines formes mixtes des religions africaines et du catholicisme engendrèrent des rites complexes, comme ceux du vaudou haïtien. Mais les mouvements dominants, chez les Blancs comme chez les Noirs, en Amérique du Nord, furent liés à diverses variétés d'un protestantisme radical orienté vers une expérience pratique — souvent baptiste et, vers la fin du XVIII^e siècle, méthodiste. Il faut noter l'importance des « renouveaux » religieux (*revivals*) tels que le Grand Réveil (*Great Awakening*) lancé en 1734 à Northampton dans le Massachusetts, qui se propagea sous l'influence de prédicateurs charismatiques comme George Whitefield (1714–1770). D'une grande importance pour l'élite instruite fut le déisme, c'est-à-dire la foi en un Dieu quelque peu détaché de sa création — cet Être suprême était une construction intellectuelle plutôt qu'un interlocuteur vivant et personnel répondant à un amour plein de dévotion. La combinaison de l'idéologie des Lumières et des thèmes anabaptistes dans la piété ordinaire devait conduire à l'adoption du premier amendement, qui posait le principe de la séparation de l'Église et de l'État dans la Constitution des nouveaux États-Unis.

Cependant, en Europe orientale, une longue lutte se déroulait entre les puissances chrétiennes et l'Empire ottoman. Les premiers succès de celui-ci — qui s'étaient traduits par la destruction de l'Empire byzantin et l'établissement de sa capitale à Constantinople (Istanbul) — avaient préludé à une série de victoires. Au milieu du XVI^e siècle, les Ottomans dominaient toute l'Afrique du Nord excepté le Maroc. Dans cette région, la spiritualité était le fait de fraternités, centrées sur des chapelles ou *zāwiya*, conduites par des cheiks qui détenaient un pouvoir charismatique (*baraka*) et qui, après leur mort, jouaient un rôle d'intercesseurs au bénéfice des fidèles. Le système insistait sur l'importance des bonnes œuvres et de la grâce divine dispensée par l'intermédiaire de saintes personnes. Il tendait à marginaliser l'islam des Écritures et l'œuvre des juristes. Tandis que dans les centres urbains, des idées panthéistes hautement raffinées dominaient

les ordres religieux (*tariqa*), des *tariqa* syncrétistes combinaient, dans les campagnes, les croyances islamiques, turques et chamanistes avec les croyances populaires chrétiennes. L'ordre Mawlawiyya est le plus important dans la première catégorie et le Bektachiyya dans la seconde.

En Arabie surgit un grand mouvement réformiste qui revendiquait une version puritaine de l'orthodoxie sunnite du hanbalisme. Il était conduit par Ibn'Abd al-Wahhab (1703 – 1792), qui mettait l'accent sur la notion de l'unité de Dieu et voyait dans le culte des saints une sorte de polythéisme. Cet islam purifié devint le credo officiel de la famille Sa'udi qui conquiert par la suite la plus grande partie de l'Arabie (bien que le premier État saoudien eût été détruit par les Ottomans en 1812).

La religion populaire turque était initialement syncrétiste et combinait le chamanisme turc, le chiisme et certaines croyances indigènes, par exemple à travers l'ordre derviche Bektachiyya. Ce phénomène prit de l'importance dans la mesure où les janissaires, le corps militaire d'élite de l'empire, l'adoptèrent pour leur ordre religieux. Sa forme permanente lui fut donnée par Balim Sultan au début du XVI^e siècle. Il comprenait des éléments chiites avec la reconnaissance des douze imams outre une sorte de trinité que composaient Allah, Ali et Mahomet; et l'initiation supposait un office religieux évocateur de quelque communion, avec l'absorption de pain, de fromage et d'eau (bue dans une coupe cérémonielle). Le bektachisme négligeait une grande partie de la loi islamique et attirait manifestement les chrétiens convertis à l'islam. Mais les Ottomans, partiellement en raison de leur opposition à la dynastie persane des Séfévides, favorisaient l'islam sunnite alors que le fondateur de la dynastie séfévide, Ismail I^{er}, était simultanément le chef sacré d'un ordre de derviches et proclamait que, sous la conduite directe et constante de Dieu, il possédait une connaissance et un pouvoir suprêmes sur les phénomènes des deux mondes, le matériel et le spirituel.

Le plus grand des Séfévides (1501 – 1736) fut le chah Abbas (1571 – 1629) (voir chap. 18.1). En se fondant sur l'idéologie chiite et sur un mysticisme populaire, la dynastie parvint à unifier ses différents peuples. Elle encouragea également un renouveau de la pensée et de la pratique soufies, tout spécialement à travers les enseignements de Mir Damad (mort en 1630) et de son disciple, encore plus remarquable, Mulla Sadra (1571 ? – 1640). Ce dernier percevait l'univers comme le continuum d'une existence changeante sous l'autorité de Dieu, être suprême et d'une totale pureté existentielle. L'intégration mutuelle de la pratique chiite, du soufisme et de l'ancienne tradition politique iranienne a conféré une importante cohésion à l'ère séfévide.

Pendant ce temps, l'influence de l'islam se renforçait dans le sud de l'Asie grâce à l'établissement de l'Empire moghol autour de Delhi, sous

le règne de Babour (de 1526 à 1530). Tout spécialement sous le règne de l'empereur Akbar (de 1542 à 1605), on tenta d'unir les musulmans et les hindous au sein de son gouvernement ; le vif intérêt porté par Akbar aux religions avec lesquelles il était en contact (y compris le christianisme, qui lui avait été exposé par les jésuites) l'avait conduit à penser que les religions formelles étaient fondées sur des différences illusoires. Il s'efforça de s'entourer d'un « cercle de disciples » auxquels il souhaitait enseigner sa vérité sous le nom de Sulh-i Kul (la Paix absolue). Une certaine influence fut également exercée par les ordres islamiques de Qadiriya, Shattariya et Nakshbandiya. Une partie de la pensée soufie, notamment la philosophie d'Ibn al-Arabi (1165–1240), était attirante pour les hindous, car elle présentait des analogies avec les idées présentes dans la tradition des Védas. Tout aussi significative fut l'influence des mendiants errants, ou *qalandarī*, qui ressemblaient à leurs homologues hindous et qui accordaient souvent fort peu d'importance aux normes islamiques (par exemple quant à leur absence de vêtements). Ils servirent de pont entre le soufisme traditionnel et une population accoutumée à honorer les saints hommes. De plus, l'islam en vint à s'enraciner dans des langues vernaculaires comme le bengali et le tamoul, dans la mesure où des œuvres soufies et autres ouvrages pieux étaient composés dans ces idiomes. Ce fut donc à l'ère des Moghols jusqu'au déclin de leur empire, vers la fin du XVIII^e siècle, que l'islam finit par s'ancrer très solidement dans la péninsule Indienne.

Mieux encore, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, l'islam effectua ses plus grandes percées dans l'Asie du Sud-Est. Il s'était déjà établi dans les zones côtières de la Malaisie et de Sumatra. Au cours de ces trois siècles, il s'étendit dans le reste de ces régions, et même jusqu'aux Moluques vers l'est, le sud des Philippines et la plupart des îles intermédiaires, y compris Java, Sulawesi et une grande partie de Bornéo. Le sultanat d'Aceh joua un rôle important dans cette extension, notamment au moment de son apogée, sous le sultan Iskandar Muda (1607–1636) ; il dominait alors la pointe occidentale de Sumatra et une partie de la Malaisie, et formait un grand nœud de communication au sein du réseau commercial musulman qui s'étendait jusqu'à l'Europe à travers la mer Rouge, l'Égypte et la Syrie. La foi islamique se répandait en partie grâce à des contacts commerciaux, ou à l'attrait des ordres soufis, ou encore à des relations familiales. Le commerce favorisa aussi le pèlerinage à La Mecque, où les contacts avec les soufis et avec d'autres mouvements originaires du cœur territorial de l'Islam revêtaient une importance particulière. De tout cela, on peut déduire que la période traitée dans le présent volume a permis une extension et une consolidation considérables de l'islam jusqu'en Nouvelle-Guinée, sur ses confins orientaux, et en Afrique occidentale, à l'autre extrémité. En réaction contre la domination chrétienne, l'aide fournie par les musulmans

du Gujérat, en Inde, et par l'Empire ottoman joua également un rôle dans l'affaire. Ce fut probablement la période la plus fructueuse pour l'activité missionnaire depuis les premières conquêtes. Certes l'islam indonésien fut souvent mêlé d'hindouisme ou de cultes locaux ; il devait néanmoins devenir plus orthodoxe au fil du temps grâce à l'amélioration des communications. Il était suffisamment enraciné pour pouvoir résister sans effets fâcheux à la conquête des Indes orientales par les Hollandais.

En Asie centrale, l'islam sunnite s'épanouit sous la domination ouzbek, spécialement sous des souverains tels que 'Ubayd Allah (mort en 1539) et 'Abd Allah Khan (1559–1598). Là encore, le rôle des ordres soufis fut capital pour la propagation de la foi parmi les nomades. La vie culturelle de l'islam était centrée sur un certain nombre de villes, surtout Boukhara. Mais le XVII^e et le XVIII^e siècle furent des siècles de déclin et de souffrances en raison des déprédations causées par les Kalmouks bouddhistes qui s'étaient établis dans la région de la Volga inférieure à partir de 1613 et par leurs coreligionnaires, les Oïrats, un peu plus à l'Est. Ces peuples mongols menaient une croisade, au nom de la religion, contre le Turkestan islamique.

Malgré les succès de l'islam entre les XVI^e et XVIII^e siècles, la puissance navale des Européens introduisait déjà une différence dans le cours de l'histoire, en détournant le commerce de la route de la soie, qui avait fait la prospérité de l'Asie centrale, et le commerce de la mer Rouge, qui avait alimenté le Moyen-Orient. Elle commençait à réduire également l'importance du commerce transsaharien. Les grands empires — ottoman, séfévide et moghol — n'allaient pas tarder à sentir le choc de l'Occident. Aussi, à la fin de notre période, l'islam se trouvait-il déjà dans l'état de déclin culturel dont il s'est efforcé de sortir depuis deux siècles. En outre, alors que les puissances maritimes étaient en train de se tailler leur part dans l'Asie méridionale, la Russie s'étendait à travers le nord du continent jusqu'au Pacifique et faisait sentir sa pression sur l'Asie centrale.

Si le christianisme s'était trouvé principalement centré sur Kiev dans cette partie du monde, les incursions mongoles avaient menacé la ville dans son rôle de capitale, et d'autres carrefours culturels comme Pskov et Novgorod étaient exposés aux pressions exercées par les chevaliers teutoniques. Les missionnaires orthodoxes s'activaient pour leur part à répandre la foi dans toute la région.

Le transfert du patriarcat à Moscou donna naissance à l'idée de la « troisième Rome ». La première, la Rome italienne, était déchirée par un schisme, la deuxième (Constantinople) était aux mains des Ottomans, la Russie allait donc se conduire en véritable chef de la foi chrétienne. La tentative faite par le patriarche Nikon (1605–1681) pour aligner la pratique russe sur celle de Byzance fut considérée comme une répudiation de cette théorie.

Ses réformes du rituel conduisirent à une rupture avec ceux qui — sous le nom de Vieux Croyants — s'entêtaient dans les anciennes coutumes. Durant le règne de Pierre I^{er} (1682–1725), le patriarche fut remplacé par un synode et l'Église placée sous l'autorité du gouvernement. L'ouverture vers l'ouest devint alors le sujet d'une controverse au cours de laquelle les différentes opinions étaient défendues respectivement par les slavophiles et les occidentalistes — chacun représentant deux courants qui allaient être d'une importance vitale au XIX^e siècle. Cependant, le XVIII^e siècle avait vu un renouveau de la spiritualité, en partie grâce à l'introduction en Russie du mouvement connu sous le nom d'hésychasme mystique (quiétisme) venu du mont Athos, en Grèce, et introduit au XIV^e siècle, au cours duquel des techniques respiratoires étaient utilisées pour favoriser la contemplation et l'expression de la prière : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi. » Ce renforcement de la vie mystique accentua la vénération du saint homme, ou *starets*, qui agissait en conseiller spirituel et gourou des fidèles.

Dans la partie occidentale de l'Ukraine, l'Église était uniate, c'est-à-dire qu'elle acceptait la primauté de Rome tout en adhérant aux rites et à l'organisation de type orthodoxe. Cette tradition remontait au concile de Brest de 1596, et on pouvait la retrouver ailleurs, par exemple en Transylvanie. D'autres Églises orthodoxes en Serbie, en Roumanie, en Bulgarie, en Macédoine et en Grèce avaient survécu sous la domination ottomane et l'autorité du patriarche d'Istanbul. Ailleurs, dans l'Europe de l'Est, le luthéranisme avait pris racine en Finlande, en Estonie et en Lettonie, tandis que le catholicisme prédominait en Lituanie et en Pologne, tout comme en Hongrie, en Croatie et ailleurs. Les juifs formaient un élément vital, virtuellement dans toute la région, comme les musulmans dans nombre d'endroits.

La conversion à l'islam était la tendance dominante en Bosnie, dans les Rhodopes et en Albanie, tandis que les musulmans turcs venus d'Anatolie s'installaient en masse dans l'est des Balkans, dans la Dobroudja et sur les bords du fleuve Marica (voir chap. 16 sur l'Empire ottoman).

L'esprit de l'Europe des Lumières, centrée sur la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne, illustré par les écrits d'auteurs comme Adam Smith (1723–1790), David Hume (1711–1776), les encyclopédistes français sous la conduite de Denis Diderot (1713–1784), Gotthold Lessing (1729–1781) et Emmanuel Kant (1724–1804), oublia largement la Russie et les Balkans. Mais son influence revêtit une grande importance en Grèce et dans deux principautés roumaines.

L'expansion de l'Europe grâce à sa puissance navale avait exercé ses effets sur le « bas-ventre » de l'Asie, spécialement dans le Sud asiatique, mais aussi, de plus en plus, en Chine et au Japon. Les voyages des

Portugais avaient ouvert l'Orient au commerce de l'Occident : Vasco de Gama (1460 ?–1524) avait atteint l'Inde en faisant le tour de l'Afrique en 1497–1499. En 1510, les Portugais s'étaient établis à Goa et, en 1517, à Colombo. Les Britanniques, les Hollandais et les Français devaient les suivre vers la fin du siècle. Pondichéry fut fondé par les Français en 1683, Calcutta par les Britanniques en 1690, tandis que les Hollandais s'emparaient de Colombo en 1656. Mais ce fut surtout grâce à la guerre de Sept Ans (1756–1763) que les Britanniques établirent leur domination sur la région.

Pendant ce temps, dans l'Inde elle-même, l'hindouisme digérait les influences islamiques et engendrait de nouvelles formes de dévotion religieuse. Ce ne fut pas précisément une période glorieuse pour la philosophie hindoue, mais la piété se canalisa vers de nouveaux modes d'expression. C'est ainsi que la tradition *sant* prit une certaine importance, de même que le nouveau dévotionnalisme de Caitanya et de ses successeurs, tandis que le sikhisme surgissait comme une troisième force entre l'islam et l'hindouisme. Dans les arts religieux, il faut noter l'œuvre de Tulsi Das (mort en 1623), dont l'épopée, *Rāmcāritmānas* (*Le Lac des actions de Rama*), eut une grande influence sur les régions de l'Inde où l'on parlait l'hindi.

Kabīr (1440–1518) était probablement musulman, mais il exerça lui aussi une profonde influence sur la tradition hindoue tout en représentant l'une des principales sources du sikhisme. Il critiquait la façon dont les êtres pieux s'attachaient souvent à des détails extérieurs, et sa pensée était stimulée par les affrontements entre musulmans et hindouistes. Il critiquait aussi l'adoration des images, le système des castes, les pèlerinages (à La Mecque ou à Bénarès), les textes sacrés, etc. Bien qu'il détestât la théologie et rejetât tout rituel, ses croyances étaient largement hindouistes, avec des simplifications considérables. Il croyait à la réincarnation et au karma, et il utilisait la notion d'illusion (*māyā*) pour décrire le monde que nous connaissons par l'expérience. Il en vint à être considéré comme le premier fondateur de la religion sikh, mais une partie de ses fidèles, connus sous le nom de *kabīrpanthis* (ceux qui suivent le chemin de Kabīr), continuent de se manifester dans la tradition hindouiste sous l'une de ses formes. Il est aussi considéré comme un membre éminent de la tradition des saints hommes (*sant*) et représente une forme de l'hindouisme iconoclaste qui rejette l'utilisation des images matérielles ou icônes.

Alors que les poèmes de Kabīr en venaient à être incorporés aux écritures sikhs, les fidèles se tournèrent vers Nānak (1469–1539) qu'ils tenaient pour leur premier gourou — ou directeur spirituel. Celui-ci avait fait la synthèse entre les idéaux islamiques et hindouistes, et, après s'être débarrassé de la tradition qu'il avait étudiée comme prêtre brahmanique, il avait posé les fondations d'une nouvelle communauté religieuse. Parmi ses successeurs,

héritiers de sa qualité de gourou, figurent Arjan, qui conduisit le mouvement de 1581 à 1606 et fonda le fameux et magnifique Temple d'Or d'Amritsar, et Govind Singh (1666–1708), qui établit la communauté sikh sur des bases nouvelles en 1699. Il choisit cinq des premiers membres du nouvel ordre — les *Khalsa*, la fraternité des Purs –, assigna à ses fidèles des signes extérieurs de leur religion (comme le port du turban sikh justifié par le refus de se couper la barbe et les cheveux), substitua un écrit, l'*Adi Granth*, à l'autorité du gourou et prêcha une rigoureuse éthique militaire. De telles mesures lui paraissaient nécessaires pour contrebalancer le pouvoir des Moghols ; l'épine dorsale de la communauté était une strate de fermiers pendjabis, les rudes *jats*. Par la suite, les sikhs établirent leur domination sur le Pendjab. Certes, maints hindouistes considéraient la religion sikh comme une variante de la riche et diverse tradition hindouiste, mais les sikhs se disaient adeptes d'une troisième foi, entre l'islam et l'hindouisme, encore que leur théologie fût plus proche de ce dernier (la croyance dans la réincarnation, par exemple).

Caitanya (1486–1533) fut l'une des grandes figures de l'intensification de la dévotion religieuse, ou *bhakti*, centrée sur une image chaleureuse et personnelle de l'Être divin. Dès l'âge de 22 ans, il avait violemment ressenti la vocation de servir Krishna au moment où il allait pratiquer le rite des morts pour sa première épouse. Peu après, il appela ses disciples à chanter des hymnes et à danser, parfois pendant des journées entières, pour honorer Krishna. Les moines errants de Vaiṣṇava et les disciples immédiats de Caitanya contribuèrent à répandre le message de celui-ci dans tout le Bengale, où il acquit une influence particulière sur la classe des marchands, et ailleurs encore. Ce faisant, Caitanya avait déclenché un renouveau du dévotionnalisme. Philosophiquement, sa position en vint à être connue sous le nom d'*acintyabhedābheda*, ou théorie de l'indéfinissable différence-dans-la-non-différence. Cela signifie que, de façon paradoxale, les êtres humains et les autres êtres vivants sont tous des rejetons du divin, à la fois tous différents de lui et non différents. La fusion de l'âme dans la gloire divine est symbolisée par l'amour intense et réciproque de Krishna et de son épouse Rādhā. Le mouvement de Caitanya connaissait quelque déclin quand les Britanniques s'établirent au Bengale. Pourtant, au cours du XVIII^e siècle, l'administration britannique fonctionna à travers la Compagnie des Indes orientales qui bannissait les missionnaires de ses territoires pour ne pas semer le trouble parmi la population. Ce fut seulement plus tard que l'hindouisme, dans son ensemble, forma une tradition consciente d'elle-même, qui subit un renouveau sous le choc des critiques formulées par les chrétiens envers sa vie sociale et spirituelle — et en réaction contre ces attaques.

Si le bouddhisme avait été, plusieurs milliers d'années plus tôt, un ingrédient vraiment essentiel de la civilisation indienne, il avait largement disparu du sous-continent, sauf dans certaines zones du Nord et du Sud. Au Sri Lanka, le bouddhisme theravada demeura au plus bas pendant une grande partie de l'époque considérée. L'île fut dominée par les Portugais de 1505 à 1658, par les Hollandais du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle et, finalement, par les Britanniques. Ce fut durant le règne de Kittisiri Rājāsītha (1748–1781) que l'ordre bouddhiste y fut restauré grâce à des ordinations réalisées en Thaïlande — cette branche de la sangha (communauté monastique) étant désignée sous le nom de Siam Nikaya (branche thai). Ce fut le début d'un processus de régénération qui se poursuivit jusqu'au XX^e siècle.

Dans le Nord, le bouddhisme se maintint sous ses formes tibétaine et népalaise. Au Tibet, une innovation révolutionnaire consista à élever le dalaï-lama au rang de chef temporel de l'État, en 1642, sous l'influence mongole. Les dalaï-lamas étaient considérés comme les incarnations successives non seulement de leurs prédécesseurs, mais aussi du grand Bouddha futur, Avalokitesvara (le Seigneur qui abaisse ses regards avec compassion). Le Tibet joua un rôle important dans la transmission d'un grand nombre de textes, mais quand la Chine y établit sa suzeraineté au XVIII^e siècle, il se trouva dès lors quelque peu isolé du reste du monde bouddhiste.

Dans le Sud-Est asiatique, les deux États dominants, à savoir le Myanmar (Birmanie) et la Thaïlande, renforcèrent leur idéologie theravada qu'ils avaient importée du Sri Lanka et qui avait remplacé les systèmes de croyance et de pratique hindouiste et mahayanique. Ils contribuèrent en échange à revivifier la pratique bouddhiste au Sri Lanka. À leur tour, ces développements influencèrent le Cambodge et le Laos et, à un moindre degré, le Viet Nam, plus soumis aux influences culturelles chinoises.

Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, la Chine fit l'expérience de deux dynasties, les Ming et les Qing (ou Ts'ing). Au cours de la dernière phase de la dynastie Ming, l'intégration des « trois religions » (confucianisme, bouddhisme et taoïsme) fut accentuée. En réalité, à bien des égards, il s'agissait de quatre traditions (sans compter la présence minoritaire mais importante de l'islam et du christianisme), si l'on ajoute la religion populaire folklorique (généralement répandue, mais localisée) aux trois premières. Des réformateurs tels que Zhu Hong (1535–1615) tissèrent les valeurs confucéennes dans un contexte bouddhiste, alors que le fameux philosophe Wang Yangming (1472–1529) avait déjà exposé une forme de néoconfucianisme avec une nuance fortement contemplative qui s'adaptait au bouddhisme et, en vérité, aux valeurs de l'école Chan (méditation).

Les conceptions de Wang comprenaient aussi des éléments taoïstes : il pratiquait la méditation taoïste et se trouvait profondément influencé par

la quête taoïste de l'immortalité. Dans son ouvrage intitulé *Recherche du Grand Savoir*, achevé peu de temps avant sa mort, il décrivait sa vision d'une réalité unifiée et pleine d'interconnexions où le Ciel, les objets du cosmos et le « moi » des humains reflètent, chacun, la nature des autres. Pour lui, le principe et l'esprit ne font qu'un : aussi notre constitution intérieure peut-elle, elle-même, nous servir de guide pour la compréhension du cosmos. Cette insistance sur la contemplation était en contradiction avec la théorie officielle du confucianisme exposée par Zhu Xi (1130–1200). Wang affirmait aussi l'unité entre la connaissance et l'action. De maintes façons, il exerça une profonde influence tant en Chine qu'au Japon. D'un autre côté, l'interprétation de Zhu Xi demeura la version officielle de la tradition utilisée pour les examens des fonctionnaires impériaux, même sous la dynastie suivante, celle des souverains mandchous, qui avaient pris le pouvoir en 1644.

Vers la fin de la période Ming, la Chine enregistra ses premiers contacts sérieux avec la culture européenne grâce aux missions des jésuites, notamment celle de Matteo Ricci (1552–1610). Ce dernier s'établit à la cour en adoptant les coutumes chinoises et en acquérant une bonne connaissance de la tradition intellectuelle et littéraire chinoise ; il publia des ouvrages de théologie chrétienne et de science. Il fut nommé directeur d'un établissement d'astronomie et il contribua à la fabrication de canons. Son expérience, qui consistait à enseigner le christianisme sous un vêtement chinois — à rapprocher de la tactique utilisée par Roberto de Nobili (1577–1656) —, fut finalement désavouée par le Vatican par suite des critiques exprimées par des missionnaires rivaux.

Le mélange des trois traditions en un ensemble complexe vaguement unifié fut accompagné d'une synthèse progressive à l'intérieur du bouddhisme, de sorte que l'école de « la Terre du Bonheur » et celle du Chan (méditation) devinrent dans la pratique les seules formes principales du bouddhisme chinois, combinées entre elles au point que si le pratiquant en appelait au grand Bouddha Amitabha (créateur de la Terre du Bonheur où les fidèles doivent être transportés après leur mort), il lui fallait se demander ce qui en appelait au Bouddha. En d'autres termes, les méthodes du Chan relatives à la prise de conscience de soi se combinaient avec le dévotionnalisme de l'école de la Terre du Bonheur. D'une importance tout aussi vitale, sous les dynasties Ming et Qing, furent les diverses formes de messianisme souvent centrées sur Maitreya (l'Amical, le Bouddha à venir), dont l'arrivée sur Terre était tenue pour imminente.

Dans la pensée confucéenne, il y eut une évolution vers une sorte d'empirisme au cours de la période Qing, notamment à travers l'œuvre de Dai Zhen (1729–1777) qui prônait la méthode du kao-zheng ou de la recherche fondée sur la preuve. Cette méthode remontait à Hui Dong (1697–1758),

dont la pensée s'inscrivait en faux contre les savants qui négligeaient les affaires pratiques au profit de la spéculation métaphysique. Mais bien que Dai Zhen se fût intéressé lui-même à plusieurs recherches pratiques dans le domaine des mathématiques ou de l'ingénierie hydraulique, il s'était également engagé dans une évaluation critique des textes confucéens, et, en dernière analyse, ces préoccupations faisaient obstacle au développement de la science chinoise. Qui plus est, l'administration impériale ne prisait guère les penseurs tournés vers l'avenir. Quoi qu'il en soit, le XVIII^e siècle fut à maints égards un sommet de la culture chinoise sous-tendue par une vie religieuse et spirituelle d'une grande richesse.

Une contribution importante à la pensée confucéenne fut l'œuvre de penseurs coréens, notamment Yi Huang (1501–1570), sous le nom de plume de T'oegye, et Yi I (1536–1584), connu sous le pseudonyme de Yulgok. Ce furent les fondateurs de deux écoles rivales, celle du Principe et celle de la Matière. En d'autres termes, alors que tous deux, dans le plus pur style néoconfucéen, voyaient toute chose comme un mélange de *li* (ou principe) et de *qi* (ou énergie matérielle), ils mettaient différemment l'accent sur la priorité de l'un ou de l'autre dans leurs relations mutuelles. Pour T'oegye, le principe pouvait être voilé par l'énergie matérielle et telle serait l'origine du mal. Pour Yulgok, il n'y avait aucune logique dans le fait de tenir le principe pour moral et pas la matière ; le bien devant se manifester dans l'individualité concrète, car ce qui fait l'individu est un mélange de *li* et de *qi*.

Le renversement de la dynastie Ming devait se révéler être une source de troubles considérables pour l'élite coréenne. Les Ming étaient considérés comme les vrais détenteurs de la civilisation chinoise — même, à vrai dire, de la civilisation en général — tandis que les Qing, en tant que Mandchous, étaient des étrangers. Un penseur, parmi les plus importants, qui redéfinissait la position de la monarchie coréenne, fut un théoricien d'esprit indépendant, nommé Yun Hyu (1617–1680). Ses recherches sur l'histoire des dynasties l'avaient amené à conclure que la position et les obligations du souverain devaient être définies publiquement (contrairement à ses obligations comme membre de sa famille) : cette conclusion affecta son attitude envers les rites qui entouraient la fonction impériale. Par la suite, sa doctrine, qui soulignait aussi le besoin d'agir avec une haute rectitude morale, lui fit affronter Sukchong (souverain de 1674 à 1720), mais seulement après avoir occupé plusieurs postes ministériels. Il manifesta également des idées personnelles sur la question de l'orthodoxie confucéenne et écrivit ses propres commentaires sur les classiques, défiant ainsi les traditionalistes qui affirmaient le caractère définitif des œuvres de Zhu Xi. Le point principal que Yun Hyu et ses disciples voulaient établir consistait en ceci : la civilisation, même avec en son cœur la pensée de Confucius, était chose

évolutive, et la Corée avait une destinée spéciale à assumer en qualité de nouveau porte-drapeau de la civilisation chinoise.

Au XV^e siècle, le bouddhisme avait subi une réglementation et des persécutions de la part de la monarchie, les terres des temples avaient été confisquées, les temples avaient été interdits dans les grandes villes et les diverses écoles avaient été amalgamées en deux seulement, dont l'une était celle du Chan ou du Son. Au XVI^e siècle il y eut quelque renouveau, conduit par Sosan Hyujong (1520–1604), qui écrivit non seulement un guide des pratiques du Son mais aussi des rapports sur les traditions confucéenne et taoïste en vue de leur réconciliation.

À la fin du XVIII^e siècle, une expression du courant moderniste dans la pensée confucéenne préfigura, l'ultime adaptation de la Corée aux défis lancés par le Japon et par l'Occident. On l'associe aux volumineux écrits de Chong Yak-yong (nom de plume : Ta-san ; 1762–1836), principal théoricien de l'école de la science du réel. Celui-ci avait redécouvert un déisme primordial dans la pensée de Confucius. Il était tombé sous l'influence de la pensée de Ricci, et nombre de ses parents et amis avaient été baptisés dans la foi catholique. C'est pourquoi il fut chassé du gouvernement. Son œuvre prolifique comprend un examen critique du confucianisme, et il avait quelque connaissance des principes de la science moderne.

De même que les traditions dérivées de la culture chinoise, les cultes indigènes — comme celui des ancêtres ou le chamanisme — étaient restés importants en Corée à l'échelon local. Ces modes religieux indigènes devaient contribuer à la formation de nouveaux mouvements spirituels coréens.

Pendant ce temps, le Japon subissait au XVI^e siècle une crise liée à l'arrivée du christianisme catholique par le biais de la mission (1549–1551) de François-Xavier (1506–1552) et de ses successeurs. Le seigneur féodal Oda Nobunaga (1534–1582), impatient d'unifier le pays sous son autorité et rendu enragé par la résistance des bouddhistes, ne se contenta pas de brûler le principal monastère tendai sur le mont Hiei, près de Kyoto, mais tua et persécuta des milliers de moines, non sans encourager le christianisme pour faire contrepoids au bouddhisme. Son successeur, Toyotomi Hideyoshi (1536–1598), renversa cette politique, craignant que les chrétiens puissent être manipulés par des puissances étrangères. Il fit crucifier 26 chrétiens, franciscains ou Japonais convertis. Par la suite, la bataille pour l'unité fut gagnée par Tokugawa Ieyasu (1542–1616) qui établit le shogunat, ou dictature militaire, à Tokyo. Le régime de Tokugawa bâtit un système qui se prolongea jusqu'à l'ère du Meiji, en 1867, et comprenait une organisation globale du Japon, dans laquelle l'isolement de la nation était un élément capital et supposait le bannissement de tout missionnaire étranger. Le Japon fut constitué en État bouddhiste. Tout commerce autorisé fut canalisé vers le port de Nagasaki et confié à des marchands chinois ou hollandais.

Le shogunat renforça sa légitimité en mettant l'accent sur le rituel sacré qui entourait la famille impériale, d'ailleurs dépourvue de tout pouvoir. Il réorganisa le bouddhisme en un système global de paroisses. D'une façon générale, toute pensée religieuse ou philosophique fut subordonnée aux besoins du régime. L'idéologie dominante du régime de Tokugawa fut une sorte de néoconfucianisme, mais tous les systèmes éthiques et spirituels étaient censés contribuer à l'organisation hiérarchique de la société, divisée de façon rigide en quatre classes — guerriers, paysans, artisans et marchands. Une synthèse entre les enseignements de Confucius et l'idéal du guerrier héroïque (*bushi*) se dégagait de la pensée de Yamaga Soko (1622–1685), qui identifia l'homme supérieur — l'homme noble de la tradition confucéenne — avec le membre de l'élite militaire. En outre, la centralisation de l'administration féodale et la fin des guerres civiles lui permirent d'assigner un nouveau rôle au soldat, qui avait désormais besoin d'un niveau d'éducation plus élevé. En bref, la compétence militaire et une conduite supérieure furent les ingrédients d'un code de chevalerie plus raffiné, adapté aux temps nouveaux.

L'idéologie dominante, à la cour, consistait en une interprétation relativement conservatrice des enseignements de l'école de Zhu Xi, tout spécialement à travers l'œuvre d'Hayashi Razan (1538–1657) et de sa famille. Tout aussi importante de par l'accent qu'elle mettait sur la propriété du comportement, de préférence à l'expression des sentiments, fut l'école de Kimon, dirigée par Yamazaki Ansia (1618–1682). Il y eut également quelque exploration de la pensée idéaliste de Wang Yang-ming, notamment au XVII^e siècle, quand l'image du bushido attira de nouveau l'attention sur le lien entre la connaissance intuitive et l'action. Par la suite, l'école de Wang joua un rôle important dans l'effacement final du système de Tokugawa et sa substitution par l'ordre du Meiji.

Le bouddhisme fut subordonné à la politique à travers l'établissement du système des paroisses. En théorie, chaque foyer était affilié à un temple, et cela entraîna une augmentation considérable du nombre des temples aux dépens cependant de leur liberté et de leur créativité. La condamnation du christianisme impliquait que chaque personne devait posséder un certificat de non-appartenance à la foi interdite. Tout cela faisait partie du système centralisé de Tokugawa et de sa fermeture au monde, de sorte que le commerce et tout autre contact avec l'extérieur devaient être rigoureusement surveillés.

Les XVII^e et XVIII^e siècles virent aussi un renouveau de l'ancienne culture religieuse du Japon et la formation d'une idéologie shintoïste. De même que le bouddhisme n'avait pas eu grand mal, dans toute l'Asie, à considérer les esprits (*kami*) comme des forces en définitive impermanentes à l'intérieur du cosmos et à mêler les rites shintoïstes aux pratiques

bouddhistes, le confucianisme fut lui aussi intégré au bouddhisme — l'Être suprême ou Grand Un étant assimilé à l'un ou l'autre des grands *kamis* primordiaux. De façon plus significative, il y eut au XVIII^e siècle un mouvement connu sous le nom de Kokugaku (Enseignement national), qui cherchait à retourner aux débuts de la conscience nationale et à la religion ancienne, celle qui était pratiquée avant que le pays ne fût contaminé par des idées et des cultes étrangers. Le fondateur de cette école était Kamo no Mabuchi (1697–1769). Certains auteurs ralliés à sa tradition ont argué de la supériorité du shinto (shintō) sur les autres religions, ce qui a permis d'exprimer l'ethos nationaliste du Japon de Tokugawa.

Le système supposait l'organisation d'une société contrôlée de façon rigide et représentait une intéressante tentative pour faire face à ce que l'on percevait comme la menace extérieure venue de l'Occident et symbolisée en particulier par le christianisme. Pourtant, certains Japonais continuèrent de pratiquer secrètement la religion chrétienne, et l'on en compta 40 000 qui sortirent de l'ombre quand ce fut possible à nouveau, c'est-à-dire au moment du Meiji. Cependant, d'une façon générale, le mélange du bouddhisme avec les rites indigènes, l'éthique et la philosophie confucéennes, enfin le regain d'intérêt pour les anciennes valeurs japonaises produisirent une idéologie porteuse de stabilité, sinon d'une grande créativité.

Au sud du Japon, dans la vaste région du Pacifique, les explorations européennes eurent un impact énorme. Au XVI^e siècle, les Espagnols se saisirent d'une grande partie des Philippines, et les religions indigènes furent supplantées par le christianisme catholique, organisé d'une main de fer par des prêtres espagnols. La Polynésie, la Mélanésie, la Micronésie, l'Australie et la Nouvelle-Zélande furent dans leur ensemble affectées par les remarquables voyages du capitaine Cook (1728–1779) qui ouvrirent la voie à la colonisation. En 1788, la Nouvelle-Galles du Sud fut fondée pour servir de colonie pénitentiaire aux Britanniques, et ce fut ainsi que commencèrent les contacts calamiteux des aborigènes avec les maladies et les ambitions des Européens, qui allaient détruire la culture locale.

Le monde du Pacifique, tel qu'il existait alors, s'était formé par suite des grandes traversées maritimes des peuples polynésiens, qui avaient débuté avant l'ère vulgaire et s'étaient achevés au XIV^e siècle quand la seconde grande vague de migrants avait touché la Nouvelle-Zélande. La religion locale était imprégnée de plusieurs notions clefs comme le *tapu*, ou tabou, qui déterminait quels comportements étaient permis ou interdits, ou comme le *mana*, pouvoir spirituel qui se cachait dans les phénomènes naturels, l'océan, le tonnerre, la montagne, le feu et ainsi de suite. Les dieux comprenaient des figures créatrices telles que Tangaroa, dieu de l'Océan. Non moins important était le Grand Fourbe, Maui, ancêtre de la

race humaine, qui avait plié les forces divines aux besoins des humains. Comme dans d'autres sociétés de dimensions relativement modestes, les signes inscrits dans la nature étaient interprétés comme une figuration des actions et des intentions des dieux ; aussi le groupe social comprenait-il des spécialistes versés dans l'interprétation des visions et des rêves, autant que dans l'exécution des rites. Une grande partie de cette religion et de ses pareilles fut anéantie par les missions chrétiennes qui introduisirent l'alphabétisation dans la région en même temps que de nouvelles conceptions sur la puissance du sacré.

La religion que l'on trouve à cette époque chez les aborigènes de l'Australie se compose de mythes axés sur le « temps du rêve » où les êtres surnaturels étaient engagés dans des processus de création. Très répandue également était la pratique du totémisme, qui supposait un lien entre un groupe social ou un individu particulier et une espèce animale ou un phénomène naturel. Cela faisait partie d'une conception plus large, à savoir l'étroite symbiose entre les humains et le reste de l'environnement. La culture aborigène était souveraine dans sa maîtrise des forces de survie présentes dans le paysage extrêmement dur d'une très grande partie de l'Australie. Sauf quelques échanges culturels avec la Mélanésie, au nord, les Australiens avaient été capables de se développer à l'écart du reste du monde jusqu'à l'arrivée des Européens à la fin du XVIII^e siècle. Mais à partir de là, les maladies apportées par les navigateurs se répandirent rapidement. En outre, la conception européenne de la propriété foncière était très différente de la relation entre le territoire et ses habitants aborigènes, telle que ceux-ci la percevaient. La rencontre entre les deux races se révéla tragique pour ces derniers.

Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, la religion subsaharienne classique se trouva de plus en plus affectée par des forces extérieures — la poursuite de la pression exercée par les cultures islamiques venues du nord, l'arrivée des Portugais jusqu'à la corne de l'Afrique, les effets du trafic des esclaves et de l'or pratiqué par les Arabes et les Européens, et l'établissement de la colonie du Cap par les Hollandais.

Dans la région du Sahel se trouvait un important empire connu sous le nom de Songhaï, fondé par Mohammed Askia en 1493. Il incluait l'importante cité marchande de Tombouctou, qui était aussi un centre intellectuel islamique majeur. Par la suite, dans plusieurs parties de l'Afrique occidentale, durant le dernier quart du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, une série de guerres saintes, ou djihads, eurent des effets révolutionnaires sur un certain nombre de royaumes qui pratiquaient une sorte de syncrétisme, un mélange de cultes africains classiques et de croyances islamiques. Ces luttes eurent pour conséquence la réforme de l'islam après une prise du pouvoir par des fidèles de plus stricte observance.

Dans la corne de l'Afrique, les Somalis lancèrent un djihad contre l'Éthiopie qui était, depuis longtemps, la seule puissance chrétienne en Afrique. Dans le nord de l'Abyssinie, les Ottomans soutinrent le djihad d'Ahmad Gran contre le Sud chrétien dans les années 1540, mais l'arrivée des Portugais consomma la défaite des envahisseurs en 1543. Cela ouvrit la voie à un renforcement de l'influence des jésuites avec une brève union entre l'ancienne Église éthiopienne et Rome sous le règne de Souseyos (1607–1632). L'Église indépendante d'Éthiopie et ses croyances hautement traditionnelles persistèrent pourtant ; elles allaient devenir le foyer de maintes aspirations entretenues par les Noirs, spécialement dans la moitié occidentale du globe. Le commerce de l'or originaire du Soudan occidental fut responsable de l'expansion de l'islam dans cette région. La traite des esclaves organisée par les Européens — et plus efficacement par les Britanniques et les Hollandais aux XVII^e et XVIII^e siècles — provoqua quelques transferts de puissance entre les vieux États du Sahel et les royaumes de la forêt en Afrique occidentale, en même temps que se dépeuplaient des régions telles que l'Angola. Cela entraîna une fusion des cultures africaines dans la partie occidentale et la création de nouvelles formes de spiritualité, semblables au vaudou haïtien, où se mêlent des éléments catholiques, africains et autres. Pour leur part, des États comme ceux des Ashantis ou des Yorubas, le Bénin et le Dahomey tirèrent un certain profit du commerce. En Afrique orientale, les marchands arabes répandirent l'islam à partir de centres tels que Zanzibar.

Mais, dans une très grande partie de l'Afrique subsaharienne, on enregistrait une persistance des religions classiques qui incluaient, de façon plus ou moins vague, certaines idées centrales, par exemple l'existence d'un dieu supérieur, une certaine façon de concevoir l'aliénation des ancêtres par rapport à ce dieu, la présence d'une multiplicité de dieux inférieurs mais accessibles, l'importance vitale des guérisseurs, des sorciers et autres spécialistes de l'accomplissement des rites, la foi dans des expériences chamanistiques au cours desquelles des visionnaires traitent avec des puissances surnaturelles et le respect dû aux ancêtres. Ces croyances pouvaient se mêler de diverses façons à l'islam ou au christianisme.

Dans le sud de l'Afrique, un poste hollandais fut établi au Cap dès 1652. Il était censé servir à ravitailler les navires à destination ou au retour du Sud asiatique ou des Indes orientales. Progressivement, il s'agrandit jusqu'à former une colonie agricole avec une population qui parlait principalement le hollandais (à laquelle s'ajoutaient des huguenots et d'autres émigrants européens) et qui importa des esclaves en provenance de l'Afrique portugaise, de l'Indonésie et de la Malaisie. Les mariages mixtes entre les Blancs et les autres donnèrent naissance à ce que l'on appela le groupe des gens « de couleur » ou « métissés ». La religion des colons était assez strictement calviniste, souvent propice au besoin de maintenir une sépa-

ration entre les cultures, même en dépit d'une cohabitation très répandue entre les races. Les Européens étaient en nombre réduit, peut-être 15 000 à la fin du XVIII^e siècle, et la diffusion de l'agriculture européenne entraîna des conflits culturels et économiques entre eux et les Bantous de la région, notamment les Xhosas établis sur la frontière orientale du territoire.

Dans le monde entier, la période écoulée entre le XVI^e et le XVIII^e siècle vit la réalisation de plusieurs processus qui altérèrent la religion et furent affectés par celle-ci. En Europe, la Renaissance et la Réforme avaient déchaîné des forces turbulentes qui tendaient à faire émerger l'État-nation, lequel fit apparaître à son tour des idéologies religieuses qui imposaient une forme officielle de pratique chrétienne à tous les citoyens de la nouvelle entité. Si les États-Unis firent d'abord figure d'exception en proclamant la séparation de l'Église et de l'État, il faut rappeler que la seconde partie du XVIII^e siècle avait vu poser les fondations d'idéologies séculières.

En même temps, la religiosité était un article d'exportation vital pour l'Europe, en particulier à travers la consolidation de la foi catholique en Amérique centrale et en Amérique du Sud. De même, les missionnaires catholiques avaient enregistré de modestes succès ailleurs, dans certaines parties de l'Afrique, en Inde du Sud et en Chine. Quant au protestantisme, son principal effet avait été l'implantation de communautés protestantes en Amérique du Nord — mais la radicalisation de la Réforme, combinée avec la célébration de la raison en tant que valeur propre aux sociétés «éclairées», devait conduire les Pères fondateurs américains à la séparation entre l'Église et l'État, comme cela a été dit.

Les effets de la puissance navale commençaient à se faire sentir à travers le monde. Le Japon avait conclu, non sans perspicacité, qu'il lui fallait s'opposer à la pénétration européenne (il devait comprendre par la suite que l'adoption de certaines idées et pratiques européennes serait nécessaire à sa survie, d'où l'instauration du Meiji), encore que la rigueur du système de Tokugawa présentât des avantages. Pour sa part, la Chine, tout en enregistrant certains effets de l'aventurisme européen au XVIII^e siècle, n'était pas très consciente des dangers qu'elle courait. Le XVIII^e siècle fut en tout cas une période d'épanouissement pour les valeurs religieuses et philosophiques chinoises, qui connurent un véritable engouement de la part des Européens. L'Asie du Sud était néanmoins profondément pénétrée par les Occidentaux. La civilisation moghole était sur le déclin, et il y avait en Inde un certain renouveau de l'hindouisme parallèlement à la création d'une puissance sikh toute neuve. Le bouddhisme était tombé à un niveau assez bas, non seulement au Sri Lanka mais aussi dans la vie japonaise où la rigueur du système de Tokugawa avait contribué à son manque de créativité. D'un autre côté, la culture islamique effectuait des progrès importants en Malaisie et en Indonésie. La réforme de l'islam en Arabie prenait des proportions significatives, et le puritanisme wahhabite

s'étendait à l'Afrique du Nord et à l'Inde. Aussi, dans l'ensemble, ce ne fut pas avant 1789 que les pays musulmans se sentirent dans l'obligation de relever le défi de l'Occident et d'en mesurer la gravité.

En Afrique, la traite des esclaves continuait à dépeupler certaines régions, tant dans la zone orientale que dans la zone occidentale. Si l'on pouvait constater d'autres effets de l'expansion coloniale de l'Occident, ils étaient relativement réduits par rapport à l'infiltration de la religion et de la culture islamiques vers le sud. Au même moment, le nord de l'Asie, entre la Russie et le Pacifique, assistait à une immense expansion de la religion et des valeurs russes. Comme ailleurs, les sociétés de dimensions plus petites se trouvaient soumises à une forte pression et à des transferts culturels du fait de l'expansion coloniale de l'Occident.

En bref, la période de 1492 à 1789 a été cruciale pour bien des religions. Elle a été le théâtre d'une expansion notable de l'islam comme du christianisme, en grande partie aux dépens des systèmes de croyances polythéistes indigènes, comme en Afrique et en Amérique latine. Mais la nouvelle culture composite « indo-islamique » a fait des progrès considérables dans la culture indienne et dans le Sud-Est asiatique dont la tradition était partiellement indienne. Dans le sud de l'Asie, elle a posé les fondations de ce qui allait devenir bientôt une présence massive, et, en Indonésie, elle a entamé la pénétration de ce qui est aujourd'hui la nation la plus peuplée du monde. Au cours de cette même période, le christianisme a étendu son emprise territoriale non seulement en Amérique mais aussi dans le nord de l'Asie grâce à l'expansion de la Russie. Il a moins bien réussi à s'établir dans les régions dominées par les autres grandes traditions.

Si l'expansion européenne a dans une large mesure été favorisée par un petit nombre d'inventions, telles que les nouvelles techniques de navigation et de combat, elle a surtout été soutenue par une nouvelle conception du monde, qui allait exprimer la valeur de la recherche scientifique, de nouveaux usages de la raison et une sorte de vague corrélation entre la civilisation et le christianisme. Pour le meilleur ou pour le pire, ces forces ont eu un immense impact sur le reste du monde. À la fin du XVIII^e siècle, tout semblait en place pour créer une civilisation mondiale. La plupart des pays, y compris ceux de l'Europe elle-même et de l'Amérique, n'étaient pas encore prêts à affronter les forces qu'ils avaient contribué à déchaîner. Les forces religieuses demeuraient importantes — en fait elles ont bénéficié d'un renouveau en Grande-Bretagne et en Amérique, comme dans certaines parties de l'Islam (par exemple en Arabie et en Afrique occidentale) — de même que des valeurs plus séculières.

BIBLIOGRAPHIE

- BELLAH R. N. 1957. *Tokugawa religion : the values of pre-industrial Japan*. Glencoe, The Free Press.
- CARPENTER J. E. 1926. *Theism in medieval India*. Londres, Constable.
- COLE W. O. 1982. *Sikhism and its Indian context, 1469–1708*. Londres, Darton.
- CRAGG G. R. 1965. *The Church and the age of reason, 1648–1789*. Baltimore, Penguin Books.
- ELIADE M. 1973. *Australian religions : an introduction*. Ithaca, Cornell University Press.
- (dir. publ.). 1987. *Encyclopedia of religion*. 15 vol. New York, Macmillan.
- HOLT, P. M., LAMBTON A. K. S., LEWIS B. (dir. publ.). 1970. *The Cambridge history of islam*. 2 vol. Cambridge, Cambridge University Press.
- HULTKRANTZ A. 1979. *The religions of the American Indians*. Berkeley, University of California Press.
- KATZ J. 1971. *Tradition and crisis : Jewish society at the end of the Middle Ages*. New York, Schocken.
- LATOURETTE K. S. 1938–1945. *A history study of the expansion of christianity*. 7 vol. Londres, Eyre and Spottiswoode.
- RANGER T. O., KIMAMBO I. N. 1973. *The historical study of african religion*. Berkeley, University of California Press.
- ROBINSON R., JOHNSON W. I. 1977. *The buddhist religion : a historical introduction*. 2^e éd. Encino, Dickenson.
- SMART N. 1989. *The world's religions*. Cambridge, Cambridge University Press.
- THOMPSON L. G. 1979. *Chinese religion : an introduction*. 3^e éd. Belmont, Wadsworth.
- TRIMINGHAM J. S. 1962. *A history of islam in West Africa*. Oxford, Oxford University Press.
- TUCCI G. 1980. *The religions of Tibet*. Samuel G. (trad.). Londres, Routledge.
- UNTERMAN A. 1981. *Judaism*. Londres, Ward Lock Educational.

8

L'étude de la nature et de l'univers

Steven J. Harris

D'un point de vue planétaire, le laps de temps compris entre le ^{xv}^e et le ^{xviii}^e siècle doit être considéré comme l'une des périodes les plus complexes et les plus dynamiques de l'ère postclassique, car ces siècles se sont distingués par une intensification, jusque-là inconnue, de chocs entre les peuples. En vérité, quand on considère que ce temps a vu la chute de Constantinople (1453), qui passa entre les mains des Turcs ottomans, la décimation des Aztèques et des Incas par les conquistadors espagnols et les maladies européennes, la consolidation de la domination moghole sur l'Inde par Akbar (1542–1605) et l'anéantissement de la dynastie des Ming, en Chine, par les Mandchous, on peut être tenté d'y étudier les seuls grands thèmes de la conquête militaire et de l'hégémonie politique. Pourtant, nous ne devons pas perdre de vue que cette période fut également marquée par une grande activité intellectuelle et des échanges culturels pacifiques entre les peuples. Pour significatifs qu'aient été les rudes affrontements pour le pouvoir dans l'histoire des nations, ils ne doivent pas nous faire négliger les nombreuses avancées — peut-être tout aussi importantes — survenues dans l'histoire de la connaissance. Il ne faut donc pas être surpris de découvrir que cette même période a été aussi extraordinairement riche dans le domaine de l'étude de la nature et des échanges internationaux du savoir en la matière.

L'épisode qui a donné lieu à la plus grande concentration d'innovations — bien que ce ne soit pas le seul, tant s'en faut — dans l'étude de la nature s'est déroulé en Europe occidentale où une série de percées théoriques, méthodologiques et techniques a débouché sur ce que l'on a appelé la révolution scientifique du ^{xvii}^e siècle. Souvent considérée comme la ligne de partage dans l'histoire des sciences, cette révolution se voit attribuer le mérite d'avoir porté le coup de grâce à la tradition antique et médiévale

d'une philosophie qualitative et spéculative de la nature et d'avoir marqué l'avènement des sciences mathématiques et expérimentales modernes. Son succès le plus important fut d'avoir fait abandonner la notion d'un cosmos fini, sphérique, spatialement clos et géocentrique, celui d'Aristote et de Ptolémée, en faveur de l'univers héliocentrique de Copernic et de Newton. Au cœur de cette transition entre l'image d'un monde centré sur la Terre et celle d'un univers centré sur le Soleil, on y trouve essentiellement un débat fondé au premier chef sur des détails hautement techniques, accessibles seulement à une poignée de spécialistes versés en mathématiques, dans le domaine de l'astronomie et de la cosmologie. Cependant, ces innovations techniques entraînèrent à leur suite de profondes implications pour les autres sciences (notamment la physique, la géographie et les mathématiques) et, mieux encore, contribuèrent de façon importante à l'établissement de nouvelles normes en matière de preuves et d'explications. Depuis le début du XVII^e siècle, et toujours par la suite, les philosophes de la nature ont mis l'accent, avec une insistance croissante, sur les aspects du monde qui se prêtaient à une analyse mathématique et ont favorisé les explications exprimées en termes d'interactions mécaniques des corps matériels. Pour accompagner cette mathématisation de la théorie et cette mécanisation des explications, il se produisit une modification importante touchant la définition de la preuve. Les spéculations concernant l'« expérience évidente par elle-même » (par exemple, l'observation accidentelle de la chute d'une pierre ou de la chaleur du feu) dans la philosophie naturelle propre à la tradition aristotélicienne firent place à des mesures quantitatives et à des analyses réalisées à l'aide d'instruments, appliquées à une « preuve expérimentale » (par exemple, la mesure systématique d'un baromètre enfermé dans une pompe à air). Alors que les instruments, les expériences et les quantifications avaient tous des précédents au Moyen Âge et même dans l'Antiquité, ils n'avaient jamais été intégrés dans un programme systématique de recherche ni été exploités avec une telle énergie sur un champ d'application aussi vaste.

La doctrine de Copernic remettait aussi en question la remarquable synthèse entre la philosophie naturelle d'Aristote et la théologie chrétienne. Accomplie durant le haut Moyen Âge, cette synthèse avait permis de bâtir sur des bases aristotéliciennes — donc géocentriques — l'image d'un monde dont l'architecture même était censée refléter l'ordre moral de la foi chrétienne. Ce qui paraissait plus troublant, c'était l'apparente contradiction entre la théorie copernicienne et certains passages de la Bible qui semblaient étayer l'idée d'un cosmos géocentrique. Ainsi, au début du XVII^e siècle, le système copernicien n'était plus seulement une question de technique astronomique, mais une affaire urgente d'intérêt philosophique, métaphysique et même théologique. L'abandon de la notion aristotélicienne

christianisée du cosmos, conçue au Moyen Âge, et son remplacement par la notion nouvelle d'un cosmos héliocentrique n'étaient pas seulement un mouvement séminal pour les origines de la science moderne, ils marquaient également un épisode hautement significatif dans la transformation culturelle de l'Occident. Ce fut en effet l'un des très rares moments dans l'histoire du genre humain où une élite culturelle abandonna sa cosmologie traditionnelle en faveur d'un nouvel ordre naturel, pour des raisons essentiellement intérieures et conceptuelles, et non sous la contrainte de forces extérieures (par exemple, une conquête militaire ou une révolution politique). En vérité, l'ouverture à l'innovation devint l'une des valeurs les plus importantes de l'ethos de la « nouvelle science » du XVII^e siècle (Harman, 1980).

Étant donné l'importance revêtue par ces transformations dans l'histoire de l'Occident, il est à la fois surprenant et révélateur de découvrir combien il fut difficile de les « exporter » vers d'autres cultures savantes de l'époque. La révolution scientifique a certes été décisive dans l'histoire de l'Occident ; néanmoins, sa revendication centrale — à la fois cosmologique et conceptuelle — n'eut que des effets limités sur les autres cultures savantes de son temps. L'idée que le cosmos était centré sur le Soleil demeura une notion presque exclusivement européenne ; elle ne toucha pas — et transforma encore moins — les conceptions traditionnelles de l'univers que pouvaient avoir les musulmans, les Indiens, les Chinois ou les Japonais. Cela ne veut pourtant pas dire qu'il n'y avait pas eu ou très peu d'échanges scientifiques entre les cultures, bien au contraire. Alors que certaines techniques et divers instruments associés à la révolution scientifique occidentale voyageaient abondamment, ce fut dans des domaines relativement distincts comme l'histoire naturelle, la géographie, la botanique et la pharmacologie que l'on participa le plus vigoureusement aux échanges internationaux de connaissances sur la nature. Des échantillons de plantes et d'animaux, des données géographiques, des descriptions de peuples et de lieux lointains se mirent à circuler à un rythme sans précédent (fig. 7).

Quoique non dépourvus de liens l'un avec l'autre, ces deux axes de développement — la transition entre un cosmos géocentrique et un cosmos héliocentrique, d'une part, et les échanges internationaux de connaissances naturelles, d'autre part — ont presque toujours été traités séparément, et l'on a mis l'accent différemment sur l'un et sur l'autre — il est très révélateur de le constater. Le premier a souvent été considéré comme capital pour la révolution scientifique (et s'est confondu bien souvent avec elle), tandis que le second s'est vu attribuer (jusqu'à une date récente) un rôle accessoire, comme faisant partie d'un programme vaguement baconien de collecte de données. Quelles que soient leur importance relative et leurs relations mutuelles, nous devons maintenir cette division dans le présent

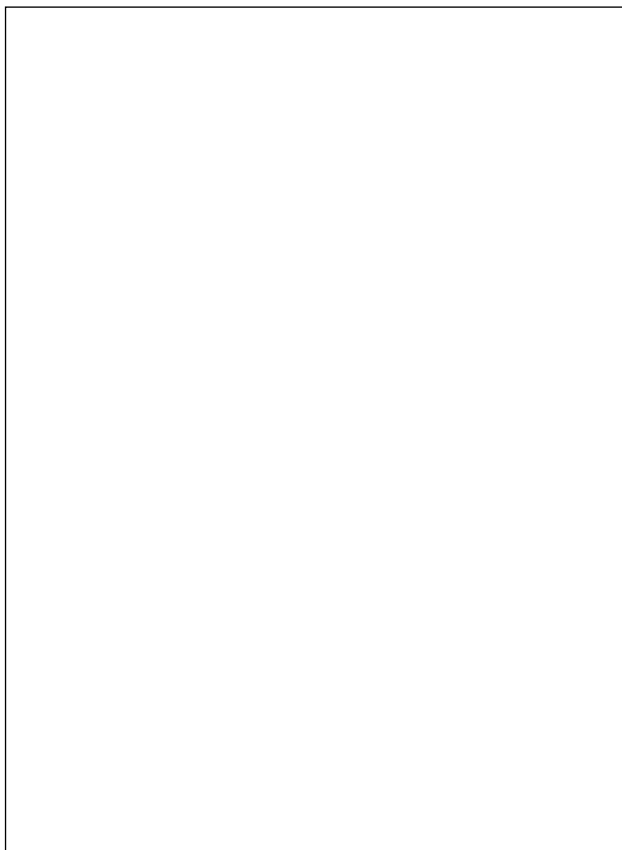


Figure 7 La première image d'un télescope publiée en Chine le fut par le missionnaire jésuite Johann Adam Schall von Bell, dans son traité sur le télescope. Le confrère de Bell, le père jésuite Johann Schreck (Terentius), avait apporté le premier télescope en Chine en 1618. Source: Johann Adam Schall von Bell, *Yuan-ching Shuo*, Beijing, 1626, réimpr. dans I. B. Cohen, *Album of science*, New York, 1980.

chapitre pour les besoins de notre exposé et parler en premier lieu de la «révolution de l'astronomie», puis de l'échange des connaissances naturelles. Mais avant de narrer l'apparition du nouveau monde héliocentrique, il nous faut d'abord évoquer le monde qui a disparu à cette occasion.

Le cosmos des Grecs anciens, tel qu'il avait été imaginé par Aristote (384–322 av. J.-C.), formait le fondement conceptuel du cosmos antique et médiéval, en grande partie parce qu'il avait réussi à rendre compte d'un

grand nombre des traits les plus évidents du monde physique — et ce, avec une remarquable cohérence et une grande économie de moyens. Sa structure essentielle peut être visualisée comme une série de coquilles spécifiques emboîtées les unes dans les autres, chacune transparente comme du cristal, rigide et libre de tourner sur un axe indépendant avec un mouvement régulier et sans fin. La plus vaste de ces sphères cristallines est celle qui marque les limites extérieures de l'univers physique, et c'est sur elle que sont fixées les étoiles. Elle tourne sur elle-même en 24 heures, et cette rotation rend compte du mouvement nocturne des étoiles d'est en ouest. Si nous pénétrons plus avant à l'intérieur de la sphère stellaire, nous trouvons une série de sphères cristallines successives et plus petites dont la rotation explique les mouvements des planètes, du Soleil et de la Lune. Au centre de ce monde en forme de pelures d'oignon figure la Terre. Bien qu'elle soit sphérique elle aussi, elle est fondamentalement différente des autres planètes de la voûte céleste. La région de la Terre se compose de quatre éléments dotés de transmutabilité (la terre, l'eau, l'air et le feu), tandis que la Lune et tous les objets célestes (y compris les sphères cristallines) sont faits d'éther, à savoir de « quintessence » (cinquième élément). Au centre géométrique du cosmos se trouve la Terre, l'élément le plus lourd, entourée de coquilles plus ou moins sphériques, faites d'eau (également lourde), puis d'air et de feu (éléments légers l'un et l'autre), dont la dernière s'étend jusqu'à l'orbite de la Lune. Ainsi le monde aristotélicien est-il un plénum, dépourvu de vides immenses ou microscopiques. Tous les éléments et objets y ont leur « place naturelle » définie par rapport au centre ou à la circonférence de la sphère cosmique.

Non content d'esquisser grossièrement l'anatomie du monde, Aristote avait aussi ébauché sa physiologie en indiquant les principes généraux de la physique qui gouvernaient, selon lui, son mouvement. Si un élément terrestre est écarté de sa place naturelle par la force, il tendra à y retourner par un « mouvement naturel », soit vers le bas — pour la terre et l'eau — soit vers le haut — pour l'air et le feu. Aussi, bien que les éléments terrestres soient sujets à de constants changements et agitations (ou, selon les termes d'Aristote, à de constantes « générations et corruptions »), tous leurs mouvements sont de courte durée, car ils servent à les ramener à leur place naturelle et à leur état naturel qui est le repos. Tout cela contraste vivement avec le domaine céleste où les sphères n'enregistrent ni déclin ni altération d'aucune sorte et se meuvent perpétuellement de façon circulaire et uniforme — car telle est l'unique forme de mouvement appropriée aux cieux immuables et parfaits.

Conçu en termes vastes, intérieurement cohérent, le cosmos aristotélicien présente une image du monde qui s'accorde bien avec l'observation et l'expérience quotidiennes. Du même coup, la cosmologie d'Aristote

repose sur des présomptions raisonnables et des arguments raisonnés. Elle fournit ainsi un vaste cadre théorique et aussi les instruments conceptuels détaillés indispensables qui ont alimenté une riche tradition de philosophie naturelle spéculative. Ce furent surtout les régions hellénophones de la Méditerranée orientale — d'Alexandrie, en Égypte, à Constantinople — qui nourrirent une tradition littéraire plus ou moins continue, faite de commentaires, de critiques et d'élaborations aristotéliennes. La période la plus importante, et de beaucoup, fut la floraison d'études effectuées dans les pays arabes, la Perse et l'Inde du Nord — ou, plus généralement, dans les pays islamiques — entre le IX^e et le XIV^e siècle. Une grande part de ce corpus scientifique gréco-arabe finit par faire partie de la culture de l'Europe occidentale, pour la première fois à partir du XII^e siècle quand il fut traduit de l'arabe en latin.

Au cours de la période médiévale, les érudits et les théologiens latins se forgèrent une conception du monde structurellement fondée sur le cosmos géocentrique issu de la philosophie naturelle d'Aristote tout en préservant les prérogatives du Dieu créateur de la tradition chrétienne. Dans cette version christianisée d'Aristote, le Dieu de la Genèse avait fabriqué un monde céleste vaste et merveilleux, dont la grandeur et l'incorruptibilité témoignent de sa puissance créatrice. Il avait pourtant placé l'humanité — sa « création spéciale » faite à sa propre image — sur une Terre centrale, soumise non seulement au déclin et à la corruption, mais située aussi loin que possible (morale et géométriquement) du ciel immatériel ou du domaine de l'empyrée où il résidait lui-même avec ses anges de service et ses élus. Aussi entre les mains des savants latins, l'ordre naturel du cosmos aristotélicien fut-il censé représenter l'ordre moral de la foi chrétienne.

Pour ce grandiose édifice, le commencement de la fin est daté traditionnellement de 1543, année où Nicolas Copernic (né en 1473), chanoine polonais et astronome amateur, publia son œuvre magistrale intitulée *De Revolutionibus orbium coelestium* (*Des Révolutions des sphères célestes*), année qui coïncida aussi avec celle de sa mort. En fait, l'idée d'un système planétaire héliocentrique lui était venue à l'esprit pour la première fois vers 1510, peu après une période d'études intensives qu'il avait faites dans le nord de l'Italie (1496–1503), et elle fut mise par écrit avant 1514 sous la forme d'un manuscrit intitulé *Commentariolus* (*Petit Commentaire*). Malgré ses profondes implications cosmologiques, le traité de Copernic était essentiellement un travail technique sur la théorie des planètes, écrit surtout dans la tradition de l'astronomie cinématique gréco-arabe (Swerdlow et Neugebauer, 1984, pp. 6–9).

Au cœur de cette tradition se trouvaient les travaux d'un Grec d'Alexandrie, Claudius Ptolémée (env. 150 apr. J.-C.). La traduction de son *Almagest*,

de l'arabe en latin, par Gérard de Crémone (114–187), introduisit pour la première fois cette tradition en Occident. L'astronomie de Ptolémée y parvint en même temps que la cosmologie et la philosophie naturelle d'Aristote, et toutes deux furent assimilées par les universités occidentales. Pourtant, l'astronomie de Ptolémée, en raison de sa nature hautement technique, ne fut pas aussi largement étudiée ni maîtrisée aussi étroitement que les œuvres d'Aristote. Il fallut attendre le milieu du ^{xv}^e siècle et les nombreuses publications des astronomes humanistes allemands Georg Peurbach (1423–1469) et Johan Regiomontanus (1436–1476) pour que les complexités et les problèmes de l'astronomie ptoléméenne deviennent compréhensibles pour les astronomes occidentaux. Les connaissances de Copernic lui-même, en matière d'astronomie, reposaient carrément sur leurs œuvres. Ses méthodes, ses présupposés et ses objectifs étaient entièrement cohérents avec l'astronomie de Ptolémée. Son propos n'était pas de renverser la tradition, mais de la rétablir sur ce qu'il croyait être ses vrais fondements classiques. Dans ce sens, ce n'était pas un révolutionnaire mais un réformateur. Et alors que sa seule innovation en matière d'astronomie — échanger les positions respectives de la Terre et du Soleil — allait être adoptée et érigée en « révolution » par d'autres, ses œuvres (et ses intentions) ne peuvent être comprises que dans le droit fil de la tradition gréco-arabe (Swerdlow et Neugebauer, 1984, pp. 41–6).

L'objectif de l'astronomie grecque classique était simple : rendre compte du mouvement complexe des planètes (y compris le Soleil et la Lune), considéré comme uniforme et circulaire. Le travail était donc essentiellement géométrique et cinématique : il fallait réduire les mouvements des planètes à de simples modèles géométriques sans prêter attention aux forces ou aux causes qui les produisaient. C'était Platon (429–348 av. J.-C.) qui avait le premier énoncé le programme consistant à rendre rationnellement compte des phénomènes et qui avait insisté pour que les astronomes n'envisagent qu'un mouvement circulaire uniforme. Cette contrainte n'était pas seulement d'ordre pratique (la géométrie du cercle était alors bien comprise), mais aussi d'ordre esthétique, car le mouvement circulaire était considéré comme « éternel » (c'est-à-dire capable de se répéter indéfiniment), donc comme le plus parfait de tous les mouvements. Avec ce cadre théorique fermement établi, l'astronomie classique grecque avait fleuri essentiellement à Alexandrie pendant les quelques siècles suivants et avait atteint son apogée dans l'œuvre de Ptolémée.

Copernic nous dit (dans la préface de son ouvrage de 1543) qu'il avait été désespéré par l'utilisation par Ptolémée de l'équant (construction géométrique qui représentait les trajectoires irrégulières des planètes autour de la Terre) où il voyait une violation remarquable du principe platonicien du mouvement circulaire uniforme. Il ajoute que les modèles planétaires de Ptolémée ne sont

qu'un fatras de constructions (il les appelle des « monstres ») où les paramètres de chaque modèle lui sont assignés arbitrairement, de sorte que l'unité de plan et la cohérence interne font défaut à toute la structure. C'est poussé par le désir de construire une astronomie axée sur les principes de simplicité et d'harmonie qu'il s'est enhardi jusqu'à proposer la théorie héliocentrique. Et, même sur ce point, Copernic peut se prévaloir d'antécédents classiques, notamment de l'œuvre d'Aristarque de Samos (env. 270 av. J.-C.) qui avait été le premier à proposer un système centré sur le Soleil.

Copernic croyait qu'il pourrait atteindre son but en effectuant trois changements géométriques simples : 1) mettre le Soleil au centre du système planétaire ; 2) faire tourner la Terre autour du Soleil en 1 an ; 3) faire tourner la Terre en 1 jour sur son axe. Dans le système de Ptolémée, toutes les planètes ont en commun une rotation annuelle, alors que la Terre reste immobile. Cette redondance apparemment arbitraire dans le mouvement des planètes pouvait être éliminée si l'on attribuait à la Terre une rotation annuelle autour du Soleil. De la même façon, la rotation quotidienne de la Terre sur elle-même éliminait le besoin d'une sphère extérieure — laquelle, par définition, était tenue pour l'objet le plus vaste de l'univers — qui tournerait sur elle-même une fois par jour. Le système héliocentrique ne violait pas le principe classique du mouvement circulaire uniforme et expliquait aisément le mouvement rétrograde. Aussi le « pas décisif » effectué par Copernic en échangeant les positions respectives du Soleil et de la Terre dépendait-il de deux questions liées entre elles : la possibilité, pour un plan héliocentrique, de résoudre les problèmes techniques posés par l'astronomie de Ptolémée et la foi de l'astronome dans le fait que le monde physique devait intégrer les principes platoniciens de simplicité et d'harmonie (fig. 8).

Malgré ses avantages techniques et esthétiques, le système de Copernic soulevait de nombreuses objections. En premier lieu, pour parvenir à une certaine exactitude dans ses prévisions, Copernic avait dû ajouter à son système héliocentrique à peu près le même nombre d'épicycles que l'on pouvait en trouver chez Ptolémée. Et même avec ces encombrantes additions, les prévisions de Copernic n'étaient pas aussi précises, dans l'ensemble, que celles de Ptolémée. Plus dévastatrices en apparence étaient les objections de caractère physique car, en mettant la Terre en mouvement, Copernic faisait grandement violence aux fondements de la philosophie naturelle d'Aristote. Étant donné que la Terre est un objet vaste et massif, quelle force peut la mettre en mouvement autour du Soleil et sur son axe ? Même si cette force peut être imaginée et si la Terre est effectivement en mouvement, pourquoi ne sentons-nous pas ce mouvement ni le vent qui doit nécessairement souffler contre nous pendant que nous tournons ? Si la Terre n'est plus au centre de l'univers, comment peut-on expliquer les

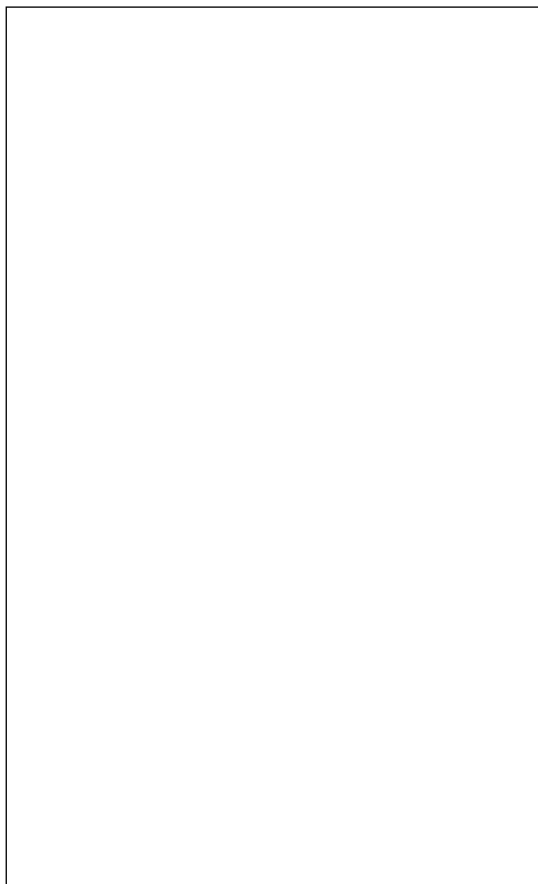


Figure 8 Dans le modèle héliocentrique, la Terre (orbite interne) et la planète supérieure (orbite du milieu) se déplacent toutes les deux dans le sens des aiguilles d'une montre, mais alors que la Terre rattrape (B, F) et dépasse (H, M) la planète supérieure, la position apparente de celle-ci sur un fond d'étoiles fixes (cercle extérieur) semble effectuer un mouvement rétrograde (P, T, X, A). Source Galileo Galilei, *Dialogo... sopra i due massimi sistemi del mondo Tolemaico e Copernicano*, Florence, 1632.

mouvements des objets lourds vers le bas et des objets légers vers le haut ? Si la Terre est transformée en planète qui se déplace dans le ciel comme les autres, comment peut-on maintenir la distinction d'Aristote entre les domaines « terrestre » et « céleste » ? En un mot, la physique géocentrique et l'astronomie héliocentrique étaient mutuellement incompatibles.

Les mouvements coperniciens n'avaient plus aucun sens dans un cosmos aristotélicien, de même que les mouvements aristotéliens n'avaient plus aucun sens dans un cosmos copernicien. Les problèmes de physique que posait la théorie copernicienne étaient aussi faciles à énoncer que difficiles à résoudre. Si l'on souhaitait préserver l'élégance théorique du système héliocentrique, il était nécessaire de construire une nouvelle physique compatible avec le mouvement de la Terre.

Outre les problèmes d'exactitude en matière de prévisions et de plausibilité dans le domaine de la physique se posait aussi une question d'autorité. Ainsi, les tenants de Ptolémée bénéficiaient-ils non seulement du poids de la tradition, mais aussi de l'autorité de la Bible qui tendait à renforcer de plus en plus le camp du géocentrisme. Les tensions croissantes entre protestants et catholiques dans les dernières décennies du XVI^e siècle conduisirent les théologiens des deux bords à adopter des interprétations fortement littérales de la Bible. Ainsi les quelques passages des Écritures qui paraissaient indiquer que le Soleil tournait autour d'une Terre immobile furent tenus pour des descriptions de la réalité physique (les exégèses médiévales auraient favorisé une interprétation figurative ou allégorique de ces extraits). C'est pourquoi, vers 1600, la réception de la théorie copernicienne n'avait encore progressé que très lentement ; à peine une poignée d'astronomes mathématiciens et quelques théologiens s'étaient-ils intéressés à la question, et leurs discussions étaient éparpillées dans un petit nombre de publications académiques ou dans des correspondances privées, de sorte que les perspectives de la nouvelle théorie — en tant qu'hypothèse physique valable sur la nature des cieux — semblaient assez minces, en vérité. Vers 1700, pourtant, la plupart des principaux astronomes et des philosophes de la nature en Europe avaient complètement abandonné le géocentrisme en faveur d'une vue héliocentrique du monde, et ils avaient même rejeté la philosophie naturelle d'Aristote. Cette remarquable évolution résultait de trois progrès : 1) une série d'observations astronomiques spectaculaires (tant à l'œil nu qu'à l'aide de télescopes) ; 2) une modification cruciale de la théorie héliocentrique elle-même ; 3) la mise au point d'une physique de rechange face à la physique aristotélicienne.

Au cours du dernier quart du XVI^e siècle, l'astronome danois Tycho Brahe (1546–1601) s'était lancé dans un vaste programme d'observations à l'œil nu. Il était en grande partie motivé par les contradictions qu'il avait découvertes entre les prévisions de Ptolémée et celles de Copernic. Il se trouvait au beau milieu de ses expériences quand apparut soudain en 1572, dans la constellation de Cassiopée, une nouvelle étoile — la première à avoir jamais été observée en Occident. Les mesures précises de Tycho Brahe de cette « nouvelle étoile » (c'était en réalité l'explosion d'une étoile déjà existante mais faiblement lumineuse) le convainquirent

qu'elle faisait partie de la sphère stellaire. Pour lui, c'était la preuve indiscutable du fait que la région stellaire était soumise à des altérations, ce qui contredisait l'idée aristotélicienne de l'immutabilité du ciel. Quelques années plus tard, en 1577, une brillante comète apparut, et Tycho Brahe fit des mesures soigneuses de son mouvement. Il établit d'abord qu'elle faisait partie du domaine céleste (contredisant par là les assertions d'Aristote selon lesquelles les comètes étaient des phénomènes atmosphériques, donc terrestres). Il montra ensuite que son mouvement l'amenait à traverser les orbites de plusieurs planètes. Cette dernière conclusion était hautement significative, car elle rendait insoutenable la notion aristotélicienne de sphères cristallines rigides. Certes, ces observations ne permettaient pas en elles-mêmes de trancher entre les hypothèses de Ptolémée et de Copernic, mais elles contribuaient à faire mettre en doute les présomptions traditionnelles qui sous-tendaient la notion du cosmos aristotélicien. Mieux encore, l'impossibilité d'admettre désormais l'existence de sphères cristallines permit à Tycho Brahe de postuler la présence d'un autre ordre du monde, ce que l'on appelle le modèle géo-héliocentrique, dans lequel toutes les planètes tournent autour du Soleil de même que le Soleil tourne autour d'une Terre centrale et stationnaire. La théorie de Tycho Brahe parut, sur le moment, permettre d'établir un parfait compromis : il avait l'avantage de retenir les aspects simplificateurs du système héliocentrique de Copernic tout en préservant la physique géocentrique aristotélicienne. Pourtant, Tycho Brahe lui-même fut incapable de donner à son modèle schématique la précision technique détaillée nécessaire à l'établissement de prévisions (Thoren, 1990).

Avec cet objectif présent à l'esprit, il invita le jeune et talentueux mathématicien allemand Johann Kepler (1571–1630) à le rejoindre à Prague pour l'aider à perfectionner son modèle géo-héliocentrique. Sur son lit de mort, au cours d'une scène empreinte d'ironie, Tycho Brahe autorisa Kepler à utiliser les données tirées de ses observations à condition que celui-ci perfectionnât la partie mathématique de son système. Pourtant le jeune homme était déjà acquis à la théorie copernicienne. Malgré sa promesse finale à un Tycho Brahe mourant, Kepler s'empessa d'utiliser ses données à l'appui des thèses de Copernic. Après plusieurs années d'un travail difficile et de fréquents revers, Kepler se trouva en mesure de publier, en 1609, son *Astronomia Nova* (*Astronomie nouvelle*), ouvrage dans lequel il préservait le système héliocentrique, mais seulement après y avoir apporté nombre de modifications cruciales. Tout d'abord et surtout, il abandonnait l'élément central de l'astronomie classique en se débarrassant du mouvement circulaire uniforme pour le remplacer par des orbites elliptiques. Ensuite, il situait le Soleil à l'un des deux foyers de chaque orbite elliptique pour en faire le moteur qui déplaçait les planètes

le long de cette orbite. Enfin, il formulait des lois (celle des aires et celle du mouvement elliptique) qui lui permettaient de prévoir la position des planètes avec une exactitude sans précédent.

Les innovations de Kepler représentaient à bien des égards une nouvelle rupture avec le passé, plus spectaculaire que celle de Copernic, car c'est elles qui écartèrent définitivement les principes fondamentaux dont s'étaient nourries pendant 1 500 ans les traditions gréco-arabes — et coperniciennes : c'en était fini des sphères cristallines, du mouvement circulaire uniforme et de l'appareil de Ptolémée avec ses épicycles, ses déférents et ses équants. Kepler les avait remplacés par des constructions essentiellement mathématiques et cinématiques avec trois principales lois physiques interdépendantes. Son propos n'était plus de décrire seulement les mouvements des planètes, mais de les expliquer de façon dynamique en fonction de forces physiques. Il postulait donc l'existence d'une force centrale émanant du Soleil qui, croyait-il (avec raison), tournait sur son axe. Selon lui, cette force devait être la cause du mouvement orbital. Certes, ce schéma se révéla inexploitable, mais la tentative de Kepler pour formuler une théorie des planètes en termes de dynamique céleste en fait l'un des pionniers de l'astronomie moderne.

Malgré l'importance colossale de la contribution de Kepler, son œuvre ne put servir à rallier l'opinion autour de l'astronomie héliocentrique. Ce fut plutôt la preuve télescopique spectaculaire apportée — pourtant en grande partie accidentellement — par Galilée qui érigea la théorie technique obscure de Copernic en un sujet de controverse largement débattu. Galilée n'avait pas inventé lui-même le télescope, mais il excellait à en fabriquer et parvint à en faire un instrument astronomique sérieux. Nombre de ses observations les plus importantes avaient été réalisées à la fin de 1609 et au début de 1610, pour être publiées en 1610 sous un titre provocateur : *Sidereus Nuncius* (*Le Messenger céleste*). Galilée y racontait comment son télescope lui avait révélé l'existence d'innombrables étoiles, que nul n'avait jamais observées auparavant, quatre satellites en orbite autour de Jupiter et des formations montagneuses sur la surface de la Lune. Deux ans plus tard, il annonça la découverte télescopique de taches sur le Soleil et des phases de Vénus. C'était en vérité des découvertes spectaculaires, et elles eurent pour effet d'électriser le débat sur la théorie de Copernic. Leur côté novateur et direct (il ne fallait aucune connaissance ésotérique, simplement un bon télescope et une paire d'yeux) contraignit les savants européens à remettre en question les éléments les plus fondamentaux des représentations qu'ils s'étaient faites du monde. Survenues si tôt après l'« astronomie nouvelle » de Kepler (que, curieusement, Galilée n'accepta jamais), ces nouvelles découvertes contribuèrent à faire de la théorie héliocentrique l'objet d'un débat à l'échelle de toute l'Europe.

Les observations télescopiques révélèrent dans le ciel des choses dont les anciens ou les gens du Moyen Âge n'avaient jamais rêvé. Mais au-delà de leur nouveauté, évidente par elle-même, ces observations avaient pour principale conséquence d'affaiblir plus encore ou d'éliminer plusieurs arguments évoqués contre la théorie copernicienne. Certains critiques avaient souligné que dans l'édifice héliocentrique, la Terre était la seule planète pourvue d'un satellite (la Lune). La découverte des quatre satellites de Jupiter eut raison de cette critique et, en vérité, Galilée alléguait que Jupiter et ses lunes constituaient « un système copernicien en miniature ». L'aspect montagneux de la Lune donnait à penser que, comme la Terre, cette planète était massive, ce qui à son tour impliquait que la masse terrestre pouvait être intéressée par ses mouvements coperniciens. Les taches solaires furent considérées comme des preuves de l'« imperfection » des cieux et de leur capacité de changement, ce qui affaiblissait d'autant la théorie aristotélicienne. Pourtant, la seule observation décisive fut la détection des phases de Vénus. La théorie copernicienne prévoyait pour Vénus une série complète de phases — de la pleine planète au croissant —, alors que la théorie de Ptolémée avait seulement prévu la phase du croissant. L'observation télescopique d'une « pleine Vénus » éliminait donc le modèle strictement géocentrique de Ptolémée. (Les phases vénusiennes étaient par contre parfaitement compatibles avec le modèle de Tycho Brahe ou géo-héliocentrique.) Les astronomes jésuites de Rome confirmèrent bien vite les observations de Galilée et acceptèrent la validité de la plupart de ses conclusions. Cette relation — initialement heureuse — entre Galilée et l'Église catholique ne devait pourtant pas durer.

L'usage astucieux fait par Galilée de ses découvertes télescopiques avait non seulement assis sa réputation dans toute l'Europe, mais lui avait également valu une place de choix chez les Médicis, à la cour de Florence. Libéré des contraintes intellectuelles et institutionnelles de sa vie antérieure, comme professeur à l'université, Galilée avait fait son affaire personnelle d'attaquer la philosophie naturelle d'Aristote sur de multiples fronts et de défendre la théorie copernicienne. Sa campagne se heurta pourtant à des obstacles sérieux, en 1616, quand le *De Revolutionibus* de Copernic fut mis à l'Index, et la théorie héliocentrique condamnée comme « stupide, hérétique et absurde », parce qu'elle était considérée comme contraire aux Écritures. Certes, Galilée n'était pas directement impliqué dans cette procédure, mais il fut averti, à titre privé, de présenter la théorie copernicienne comme une hypothèse et non comme une vérité scientifique. En 1624, l'ascension d'un vieil ami et admirateur de Galilée, Maffeo Barberini, à la papauté, sous le nom d'Urbain VIII, renversa le courant en faveur de l'astronome. Après plusieurs audiences avec le pape, il reçut la permission de poursuivre la rédaction de son livre sur les systèmes de Ptolémée et Copernic, ouvrage

qu'il avait préparé de longue date — encore qu'Urbain lui ait enjoint une fois encore de traiter le second comme une simple hypothèse. L'œuvre intitulée *Dialogo dei massimi sistemi del mondo tolemaico, e copernicano* (*Dialogue des deux grands systèmes mondiaux de Ptolémée et de Copernic*) fut finalement imprimée en 1632. Bien qu'ayant reçu l'imprimatur de l'office de la censure romaine, le *Dialogo* fut immédiatement la cible des adversaires de Galilée qui parvinrent à convaincre Urbain qu'il n'avait pas seulement violé l'injonction de 1616 en traitant le système de Copernic comme une vérité de la physique, mais qu'il s'était également moqué de l'avertissement que le pape lui-même lui avait adressé. Galilée se retrouva bien vite aux prises avec l'Inquisition romaine et, en mauvaise santé, placé devant la grave accusation d'hérésie, il renia sa foi dans le système de Copernic en 1633. L'accusation d'hérésie fut levée, mais il n'en fut pas moins condamné à vivre en résidence surveillée jusqu'à la fin de ses jours dans sa villa en dehors de Florence.

Malgré la célébrité que lui avaient value ses découvertes télescopiques — et l'infamie de son procès suivi de son reniement —, la plus grande contribution de Galilée à l'héliocentrisme fut son travail sur le mouvement, achevé entre le procès de 1633 et sa mort survenue en 1642. Grâce à une combinaison d'expériences réelles ou imaginaires et de raisonnements mathématiques brillants, il fut à même d'affirmer qu'un mouvement horizontal, en l'absence de tout obstacle, se poursuivrait indéfiniment à la même vitesse (idée proche de la notion moderne d'inertie rectiligne). Il démontra également que la chute d'une pierre vers le bas s'accélérait uniformément (contredisant également ainsi la thèse d'Aristote), de sorte que son mouvement obéit à une simple loi mathématique. Mieux encore, il allégua que cette chute n'était pas affectée par ou, selon ses propres termes, « était indifférente à » la rotation de la Terre. Finalement, dans une analyse élégante sur le mouvement d'un projectile, il montra que l'accélération vers le bas, combinée avec un mouvement horizontal constant, produit une trajectoire parabolique. C'était le début d'une théorie du mouvement qui n'était pas seulement compatible avec le mouvement de la Terre, mais reposait également sur des lois mathématiques précises (Westfall, 1971, pp. 40–45).

Alors que Galilée était en mesure de présenter une théorie physique rigoureuse en remplacement de celle d'Aristote et de venir ainsi à bout de l'une des plus puissantes objections soulevées contre la théorie de Copernic, il ne fut pas capable d'expliquer ce qui faisait mouvoir les planètes sur des orbites fermées autour du Soleil. Le philosophe et mathématicien français René Descartes (1596–1650) sut apprécier l'importance du problème pour le système copernicien. Il postula l'existence d'un vaste vortex dont le Soleil occupait le centre ; il pensait que les planètes étaient mues sur

leur orbite par le tourbillon de matière formé à l'intérieur de ce vortex. C'était sans doute une tentative audacieuse pour expliquer par la physique le mouvement des planètes, mais le modèle de Descartes était purement qualitatif. De fait (comme une grande partie de sa philosophie naturelle, en général), il ne se prêtait à aucune quantification. Aussi, dès le troisième quart du XVII^e siècle, le « problème des planètes » était-il devenu le grand défi que devaient relever les tenants de la théorie héliocentrique.

Ce fut l'œuvre d'Isaac Newton (1642–1727) et de sa « nouvelle physique ». Newton était un étudiant du Trinity College à l'université de Cambridge, vers le milieu des années 1660, et il devint par la suite professeur de mathématiques dans le même établissement. Il se plongea dans les textes scientifiques de l'époque (y compris dans un énorme corpus sur l'alchimie) et récapitula pour son propre compte la plupart des grandes découvertes de Copernic à Descartes. Convaincu de la justesse essentielle de la théorie héliocentrique de Copernic et familiarisé avec les lois de Kepler (bien que critique à l'égard de sa dynamique céleste), mais rejetant l'idée du vortex de Descartes, il chercha à mettre au point et à perfectionner la méthode mathématique rigoureuse explorée par Galilée pour l'analyse du mouvement. Son travail sur une vaste théorie du mouvement, qu'il avait entrepris dès ses années d'étudiant et poursuivi par intermittence jusqu'aux années 1670 et au début des années 1680, déboucha en 1687 sur la publication de son livre intitulé *Philosophia naturalis principia mathematica* (*Principes mathématiques d'une philosophie naturelle*). C'est là que Newton affina les notions de masse, de force et d'inertie qu'il introduisit dans ses trois lois du mouvement, puis qu'il mit au point la loi de l'attraction selon l'inverse du carré des distances. Prises dans leur ensemble, ces lois pouvaient servir à donner une explication cohérente et mathématiquement rigoureuse des mouvements idéalisés sur la Terre (par exemple, la chute libre et les trajectoires paraboliques) comme au ciel (les orbites elliptiques fermées). Mieux encore, les trois lois de Kepler sur le mouvement des planètes qui, jusqu'au temps de Newton, avaient été presque entièrement tenues pour négligeables pouvaient être déduites des lois de celui-ci. Plus important encore, Newton considérait que ses lois du mouvement et de la gravitation étaient universelles et s'appliquaient au mouvement de tout corps physique en tout lieu de l'univers. La synthèse newtonienne des mécaniques célestes et terrestres abolissait entièrement la distinction fondamentale du cosmos d'Aristote et établissait la théorie de Copernic sur des fondations rigoureusement analytiques.

L'image du monde qui se dégageait de la philosophie naturelle de Newton était radicalement différente de celle du cosmos aristotélicien christianisé qui avait cours durant le haut Moyen Âge. Selon ce dernier, une Terre — unique de son espèce — était située au centre d'un uni-

vers sphérique, clos et fini, rempli de sphères cristallines qui tournaient majestueusement sans être jamais exposées à aucun déclin ni même à aucune altération. Le monde newtonien était, bien sûr, héliocentrique mais localement, sans plus. Le Soleil étant considéré comme une étoile, d'autres étoiles pouvaient être les centres d'autres systèmes planétaires. Ainsi l'idée d'une Terre unique en son genre était-elle remplacée par la notion d'une pluralité de mondes. Ces systèmes fermés (du point de vue de la gravitation), mais séparés par des distances énormes, se mouvaient comme des horloges conformément aux lois strictes de l'attraction gravitationnelle et de l'inertie à l'intérieur d'un espace vide, à trois dimensions, et infiniment étendu (pour l'essentiel, il était physiquement analogue à l'espace géométrique d'Euclide). Les entités immuables, incorruptibles de l'univers newtonien n'étaient pas des structures physiques (comme dans le cosmos aristotélicien), mais le temps et l'espace — l'un et l'autre infinis, éternels, et ne pouvant être affectés par aucune entité matérielle ni par son mouvement. Finalement, et peut-être de façon surprenante, le cosmos newtonien conservait le dieu chrétien non seulement comme créateur mais aussi comme soutien du monde. Ainsi que Newton le soutint en maintes occasions, non seulement il était inconcevable que l'univers ait pu parvenir à la distribution actuelle de la matière en l'absence d'un créateur doué de sagesse, non seulement une intervention divine occasionnelle était nécessaire pour maintenir le cosmos en l'état, mais (toujours selon Newton) l'action même de la gravité était inexplicable sans la présence continue de Dieu (fig. 9). Aussi, loin de considérer la révolution héliocentrique comme un rejet global du cosmos médiéval, il serait peut-être plus juste de parler de rejet de la synthèse médiévale entre Aristote et la Bible au profit d'une nouvelle synthèse entre Newton et la Bible.

Les ramifications de la transition entre un cosmos géocentrique et un cosmos héliocentrique se prolongent bien au-delà du champ de l'astronomie et de la cosmologie. Le succès répété de la méthode mathématique appliquée aux problèmes des mouvements terrestres et planétaires encouragea les tenants d'une philosophie naturelle à ne plus considérer la nature qu'en termes de matière et de mouvement. Sous l'appellation vaste (et un peu vague) de « philosophie mécanique », on tenta de réduire tous les phénomènes visibles à une interaction directe et mécanique de « corpuscules » microscopiques. Ces infimes morceaux de matière (pas très différents des atomes diversement modelés de Démocrite et de Lucrèce) étaient censés ne posséder que les propriétés les plus simples en fait de taille, de solidité et de mouvement. Ces « qualités primaires » (comme on les appelait) étaient tenues pour irréductibles et constituaient des terrains appropriés pour toute explication naturelle. Les différents mouvements, collisions, configurations et réarrangements de ces corpuscules primitifs devaient être à l'origine de toute la richesse de notre monde sensible. Inversement,

les «qualités secondaires» comme le goût, la texture, la chaleur et ainsi de suite étaient censées ne jaillir qu'avec l'acte de la perception. Faute d'existence propre en dehors des sensations que nous en avons, elles ne révélaient rien de la réalité sous-jacente du monde physique. La distinction entre qualités premières et secondaires venait à l'appui de l'une des plus profondes leçons de la théorie héliocentrique, à savoir que nous ne pouvons nous fier à l'expérience de nos sens pour deviner comment le monde est réellement, puisque la Terre elle-même se meut sous nos pieds sans que nous puissions le sentir. Si nous voulons connaître le monde, nous devons nous fier à la logique théorique, au raisonnement déductif et à l'analyse mathématique.



Figure 9 La «révolution copernicienne» a trouvé son achèvement avec les travaux de Newton sur les lois du mouvement et de la gravitation. Source : T. Wright, *An original theory, or new hypothesis of the universe*, Londres, 1750.

Si le mouvement vers la mathématisation et la mécanisation de la philosophie naturelle conduisit à une dévaluation de l'expérience des sens, évidente par elle-même, elle mena aussi à la valorisation de la « preuve expérimentale » considérée comme le moyen le plus approprié à l'étude de la nature. Le recours à des instruments d'expérience spécialement conçus pour cela (les plus fameux étant le baromètre à mercure et la pompe à air), à des mesures soigneuses et à la duplication des résultats devint de plus en plus intégré au répertoire des moyens utilisés par la philosophie de la nature pour l'étude expérimentale de cette dernière. La période qui s'écoula entre les découvertes de Copernic et celles de Newton ne vit pas seulement la naissance d'une nouvelle astronomie théorique, mais aussi l'invention de nouveaux instruments qui facilitèrent l'observation et le travail pratique des astronomes. Le programme d'observations de Tycho Brahe dépendait essentiellement de l'agrandissement et du raffinement des instruments existants, voire de la mise au point d'instruments nouveaux. Le simple télescope à réfraction de Galilée fut bientôt amélioré grâce à l'adjonction d'un oculaire dessiné par Kepler, et Newton fut le premier à produire un télescope réfléchissant. Il n'est pas excessif de dire que ce crescendo de l'activité dans le domaine des expériences et des mesures altéra non seulement les méthodes de la philosophie de la nature mais aussi son caractère même. La philosophie naturelle qui jusqu'alors avait été largement spéculative, livresque et qualitative s'était élargie à la fin du XVII^e siècle au point d'embrasser la métaphysique de la « philosophie mécanique » et les compétences techniques du « philosophe physico-mathématicien ». Dans ce contexte, nous pouvons rappeler le titre de l'œuvre magistrale de Newton, *Principes mathématiques d'une philosophie naturelle*, et noter qu'il se tenait lui-même et avant tout pour un philosophe expérimental.

De nouvelles activités exigent de nouveaux espaces tant physiques que sociaux. Aussi ne devrions-nous pas être surpris de voir qu'un certain nombre de nouvelles institutions aient été érigées, durant la période qui nous intéresse, pour faciliter les nouvelles études de la nature. Le plus significatif de ces progrès institutionnels fut la fondation d'académies scientifiques consacrées à la réalisation de démonstrations expérimentales, à la collecte d'observations et à la dissémination du savoir sur la nature. Les plus importantes et les plus prestigieuses furent la Royal Society à Londres (1660) et l'Académie des sciences à Paris (1666). Attachés à ces deux académies — et aux nombreuses autres qui surgirent au XVIII^e siècle —, des journaux scientifiques facilitaient grandement les échanges de « bulletins d'information » concernant la nature, les débats scientifiques et les communications à l'intérieur de la « république des lettres », dans le sens large du terme. Alors que les laboratoires — selon l'acception moderne de ces établissements — ne sont apparus que bien

plus tard, les premières académies scientifiques furent souvent le théâtre d'un important travail expérimental et fournirent la matrice sociale nécessaire à la validation des résultats obtenus, ainsi qu'à la formation d'un consensus autour d'une interprétation donnée. Finalement, il y eut nombre d'institutions, parfois associées à des académies mais aux origines et aux ressources indépendantes, consacrées à la collecte et à la réduction d'un savoir spécifique à une discipline — par exemple les observatoires astronomiques, les chambres de cartes (pour la production de cartes et de dictionnaires géographiques), les collections d'histoire naturelle (ou « cabinets de curiosités »), les amphithéâtres d'anatomie, les jardins botaniques, les pharmacies et les laboratoires d'alchimie.

Étant donné le caractère plus ou moins distinctif de chacune de ces institutions et les différences qui existaient entre leurs buts respectifs, cette liste peut sembler couvrir un mélange d'activités sans relation aucune les unes avec les autres. Ces institutions n'ont pas non plus trouvé chacune une place dans l'historiographie de la révolution scientifique, où les théories d'une immense portée, les découvertes spectaculaires et les individus créateurs accaparent les places d'honneur. Et pourtant, des institutions méconnues fournissaient parfois les bases empiriques de percées majeures (comme dans le cas de l'observatoire de Tycho Brahe ou d'un amphithéâtre d'anatomie pour certaines découvertes sur la fonction du cœur et la circulation du sang). Collectivement, elles furent les foyers les plus importants de l'étude de la nature durant la période que nous étudions ici. Malgré la diversité de leurs formes, la plupart de ces institutions tirent leur origine (au moins dans le contexte de l'Europe) des ^{XV}^e et ^{XVI}^e siècles, et toutes ont bénéficié d'une rapide expansion aux ^{XVII}^e et ^{XVIII}^e siècles. Ce qu'elles avaient en commun, c'était l'effort soutenu et systématique qu'elles firent pour collecter des objets naturels et des observations (de préférence provenant de régions fort dispersées), les réunir en un seul lieu et les classer dans un certain ordre « sur le papier » (par exemple, sous forme de cartes célestes ou terrestres, de diagrammes anatomiques, de manuels de botanique, de *materia medica* et ainsi de suite), dans l'espoir d'appréhender l'ordre présumé de la nature (illustration 8).

Le programme qui consiste à s'efforcer de recueillir et de mettre en ordre les observations et les objets naturels a été longtemps associé à la personne d'un essayiste et philosophe anglais, Francis Bacon (1561 – 1626), mais l'origine de ces institutions est antérieure de plusieurs décennies à la publication de ses directives, et les motifs qui ont présidé à leur création dérivent rarement de son programme philosophique. Quant à leurs pratiques, elles coïncident rarement avec la méthode « baconienne » (ou inductive). Il semblerait qu'un moteur plus immédiat — et plus puissant — de ce

mouvement vers la « collecte de la nature » fut l'apparition, au XVI^e siècle, d'un réseau mis en place par des voyages commerciaux au long cours, dirigés à partir de l'Europe, et par le travail missionnaire ou colonialiste qu'ils supposaient à la longue. Les vaisseaux marchands fournissaient les moyens de transport ; si les colons et les missionnaires, eux, résidaient en permanence dans des régions lointaines, ils constituaient la base stable indispensable à la collecte soutenue d'objets naturels et d'observations (illustration 9). La réunion d'objets naturels « lointains et hétérogènes » et l'enregistrement systématique d'observations sur le papier produisirent une concentration sans précédent de connaissances naturelles en Europe. Vers la fin du XVII^e siècle, l'Occident possédait les collections les plus vastes et les plus variées sur la botanique et l'histoire naturelle, les plus grands magasins de produits pharmaceutiques, les descriptions les plus complètes des peuples étrangers, les représentations les plus détaillées de la géographie mondiale et les cartes célestes les plus exhaustives, par rapport à ce dont disposaient toutes les cultures de son époque. Comme les intérêts mercantiles qui le soutenaient indirectement, le commerce des connaissances naturelles avait son centre dans les nations marchandes de l'Europe occidentale, et les voies des échanges pénétraient dans presque toutes les zones du monde connu (fig. 10).

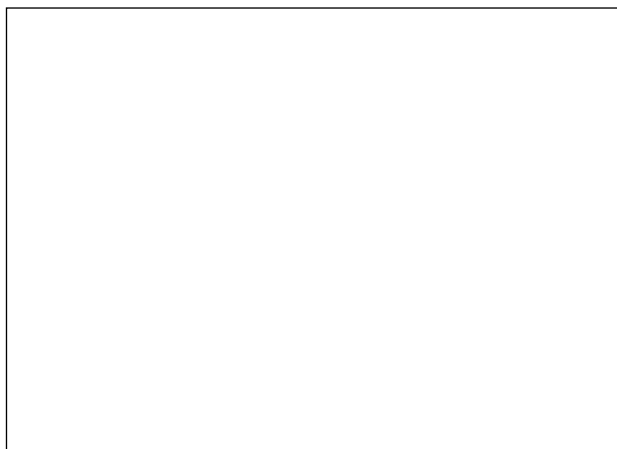


Figure 10 Les récits de voyageurs européens concernant la flore et la faune de régions nouvelles ont fourni aux naturalistes un assortiment déconcertant de « curiosités naturelles », comme le fourmilier, le tatou, le paresseux, le pangolin, le porc-épic et le perroquet représentés sur cette planche du XVII^e siècle. Source : Library of Congress, Washington, DC, réimpr. in Judy Reardon et Raymond W. Smock (dir. publ.), *The western civilization slide collection*, Instructional Resources Corporation, 1982.

Si nous portons notre attention sur l'étude de la nature dans les autres cultures, il nous faut éviter de chercher à évaluer leurs réussites en fonction d'un ensemble particulier d'idées, de méthodes et d'institutions propres à l'Occident et regroupées — parfois de façon arbitraire — sous le nom de « révolution scientifique ». C'est à travers les frontières linguistiques, géographiques et/ou temporelles qu'il nous faut plutôt chercher les preuves de l'intensité d'une activité scientifique et de la densité des connaissances sur la nature. Si telle est la méthode adoptée pour en rendre compte, l'Occident peut, certes, conserver encore toute son importance dans le domaine scientifique, pendant la période de référence, mais pour des raisons qui ont autant à voir avec son expansion coloniale et mercantile qu'avec l'exactitude d'une théorie ou d'une découverte donnée. Si un survol des traditions scientifiques indigènes au sein des principales cultures savantes à considérer (Islam, Inde et Chine) dépasse le cadre de la présente étude, nous pouvons pourtant nous hasarder à entreprendre un examen des structures de l'« import-export » dans ce domaine et à cette époque. Commençons par esquisser un tableau de la situation dans l'aire de l'Islam.

Les remarquables accomplissements des musulmans — astronomes, mathématiciens et philosophes de la nature — qui, entre le IX^e et le XIV^e siècle, avaient préservé et élargi l'héritage scientifique des Grecs s'étaient révélés cruciaux, comme on l'a déjà noté, pour le développement de la science occidentale (illustration 10). Pourtant, après le XIV^e siècle, l'amoindrissement de la vigueur de la tradition scientifique islamique couplé avec une indifférence persistante envers la science occidentale en voie d'édification eut pour résultat que la percée conceptuelle spectaculaire propre à la révolution scientifique n'eut pratiquement aucun effet sur le monde islamique — même dans les domaines qui lui étaient naguère familiers comme celui des mathématiques et de l'astronomie. Pendant toute la période médiévale, l'intérêt des savants musulmans pour la connaissance de l'Occident (à l'exception de la péninsule Ibérique) avait été assez faible, et bien que des centaines de manuscrits grecs et arabes aient alors afflué en Europe, il n'y eut qu'une seule œuvre occidentale traduite en arabe pendant tout ce temps. Ce fut seulement sous les Turcs ottomans au XVII^e siècle que les savants musulmans montrèrent une grande curiosité pour la science et la technique occidentales, tout particulièrement en matière de géographie, de navigation, de construction navale et de science militaire. La première « géographie mondiale » publiée dans l'aire islamique parut en 1655, et ses sources étaient européennes. Avant la fin du siècle, une édition augmentée comprenait un bref aperçu des systèmes de Copernic et de Tycho Brahe, mais apparemment sans aucune influence sur la cosmologie musulmane. Certes, les médecins juifs servaient de canaux pour la diffusion du savoir médical occidental depuis le XVI^e siècle, mais, bien que des traductions

d'œuvres relatives à la médecine de Paracelse aient été réalisées au début du XVIII^e siècle, on ne trouve trace d'aucune réception des progrès occidentaux en anatomie et en physiologie (malgré l'adoption de certaines thérapeutiques). Et même si les envoyés turcs présentaient occasionnellement à leur retour des rapports sur l'appareil scientifique occidental, les observatoires astronomiques et les démonstrations expérimentales, il n'y eut aucun effort soutenu pour importer ou imiter ces pratiques dans l'aire islamique. La première presse à imprimer ne fut établie qu'en 1729 et, si elle produisit plusieurs œuvres sur la géographie et les sciences militaires occidentales, elle fut fermée en 1742. C'est aussi au XVIII^e siècle que la présence d'un certain nombre d'Européens — mineurs, constructeurs navals, architectes et horlogers (la plupart au service de l'État) — contribua à introduire certaines techniques occidentales sur le sol turc. Principalement pour des raisons militaires et économiques, le gouvernement turc ouvrit aussi une école militaire où l'on donnait des cours sur la trigonométrie, la médecine, la géographie et la science militaire occidentales. Pourtant, au bout de quelques années, il se produisit une réaction conservatrice, et l'école fut fermée. À la fin du siècle, la connaissance que l'on avait de la science occidentale était fragmentaire — au mieux — et tendait à se limiter aux aspects pratiques et utilitaires, à l'exclusion des domaines théoriques et expérimentaux. De plus, faute d'un soutien institutionnel et en l'absence de presses à imprimer, ce savoir lui-même n'était guère répandu. L'intérêt pour la pratique scientifique occidentale était presque exclusivement concentré dans les provinces turques du monde islamique et concernait surtout les aspects économiques et militaires (Lewis, 1982).

Ainsi, les brillants succès de la science arabe à l'époque médiévale n'avaient pas servi à jeter les bases d'une poursuite de la recherche scientifique durant la période que nous étudions ici. Nonobstant les énormes emprunts faits par la tradition scientifique occidentale à des sources arabes et malgré le profond sentiment de la continuité qui unissait les sciences mathématiques et naturelles gréco-arabes à leurs descendantes européennes, celles-ci ne purent s'acquitter de leur dette en faisant refluer vers ces sources, en terre musulmane, la connaissance de l'héliocentrisme, de la mécanique de Newton et des nouvelles techniques scientifiques, mathématiques et expérimentales, avant le XIX^e, voire le XX^e siècle.

Si nous nous déplaçons un peu plus vers l'est, pour nous situer à l'intérieur du sous-continent indien, nous traversons la ligne de démarcation géographico-culturelle la plus intéressante de l'histoire de la science. La frontière orientale du vieil empire perse avec les régions du nord de l'Inde avait marqué l'extrême pointe de la progression d'Alexandre (356–323 av. J.-C.) et, partant, la limite géographique de la pénétration du corpus scientifique grec. Certes, il y avait eu bien des échanges entre les sciences

grecque et indienne à la période classique et même davantage encore entre les musulmans et les hindous à partir du IX^e siècle, mais les contacts directs entre les savoirs indiens et occidentaux avaient été presque inexistants jusqu'à l'arrivée des missionnaires catholiques (principalement des jésuites) au XVI^e siècle et des commerçants hollandais au début du XVII^e. Au XVIII^e siècle s'étaient établis des échanges scientifiques modestes mais non pas inintéressants entre l'Europe et l'Inde, principalement dans les domaines de la géographie, de l'astronomie et de la botanique. Dès 1590, un missionnaire jésuite, qui avait voyagé avec la suite d'Akbar, réalisa la première carte du nord de l'Inde qui ait été jamais compilée par un étranger. Quant à l'astronomie, on peut noter que si le premier télescope fut présenté à l'empereur Jahangir en 1625 par un Anglais, Sir Thomas Roe, ce furent les jésuites qui réalisèrent en toute indépendance presque toutes les observations télescopiques enregistrées en Inde au long du XVII^e et au début du XVIII^e siècle. Leurs observations concernaient même la comète de 1689, les occultations des satellites de Jupiter, la position de maintes étoiles de l'hémisphère Sud (y compris plusieurs binaires), les galaxies appelées Nuages de Magellan et la nébuleuse du Sac à charbon de la Voie lactée. Si les jésuites ne poursuivirent leurs recherches astronomiques qu'à un niveau modeste pendant tout le XVIII^e siècle, ils furent en mesure de contribuer de façon significative à la connaissance géographique de l'Inde en mesurant et en cartographiant les coordonnées d'un certain nombre de villes, de Goa et de la côte de Malabar au Bengale et même au Tibet, jetant ainsi les bases des grandes entreprises cartographiques des Britanniques à la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e (Sharma et Huberty, 1984, p. 99).

De loin, le contact le plus intéressant entre l'Inde et l'Europe fut réalisé à l'initiative de Jai Singh II (1686–1743), rajah d'Amber, grand protecteur de l'astronomie et astronome lui-même. Jai Singh voulait faire revivre l'ancienne tradition musulmane du mécénat royal des sciences et fonda cinq observatoires — à Delhi, Bénarès (Varanasi), Mathura, Ujjain (site d'un observatoire datant du VI^e siècle apr. J.-C.) et dans sa capitale, Jaipur, nouvellement construite. L'observatoire de Jaipur revêtait la plus grande importance — sinon les instruments les plus énormes —, car il regroupait de nombreux savants, possédait une remarquable bibliothèque de livres en arabe, en persan et en sanscrit, et devint également le foyer d'un travail de traductions. Jai Singh avait traduit en sanscrit l'*Almagest* de Ptolémée et les *Éléments* d'Euclide (à partir de leur version arabe), de même qu'un certain nombre d'œuvres européennes contemporaines traitant des mathématiques et de l'astronomie (notamment les tables astronomiques de La Hire de 1727). Informé des progrès réalisés en Europe, à travers les récits d'un missionnaire jésuite portugais qu'il avait appelé à sa cour en 1728, Jai Singh envoya une ambassade formée d'astronomes hindous au roi du

Portugal, João V, pour lui demander de les mettre au courant de l'état d'avancement de l'astronomie européenne et de leur fournir les tables et les traités pertinents. À leur retour en 1730, le travail d'observation nécessaire à la réforme du calendrier se poursuivit, et une table astronomique mise à jour (en persan) fut achevée en 1739 (Forbes, 1982).

Il y a plusieurs aspects intéressants — peut-être même stupéfiants — dans ce cas d'échanges scientifiques indo-européens. Tout d'abord, si Jai Singh était familiarisé avec les travaux télescopiques des jésuites (plusieurs d'entre eux utilisaient ses observatoires sans y jouer un rôle essentiel), tous ses instruments d'observation et ses édifices étaient destinés à permettre des observations à l'œil nu. Bien qu'il pût disposer de l'œuvre de Newton sur la mécanique (publiée pour la première fois en 1687), la théorie astronomique de Jai Singh était géocentrique, et ses calculs se fondaient sur les méthodes géométrique et numérique plutôt que sur la mécanique céleste de Newton. (Il faut noter que les tables de La Hire, principales sources occidentales sur lesquelles s'appuyait Jai Singh, avaient été elles-mêmes dressées par des procédures empiriques sans recours à la théorie de Kepler et Newton). Malgré les investissements considérables en temps, en argent et en compétences qu'avait exigés le programme d'observation de Jai Singh, les travaux ne furent pas poursuivis après la mort du rajah survenue en 1743 (ses propres observatoires furent vite abandonnés et tombèrent en ruine, beaucoup de manuscrits de ses bibliothèques furent perdus, et ses instruments d'observation métalliques furent vendus à la ferraille). Finalement, malgré les remarquables stimulants fournis par Jai Singh à une « étude œcuménique » des systèmes astronomiques arabe, hindou et européen, les astronomes indiens ne manifestèrent dans l'ensemble aucun intérêt pour la théorie héliocentrique occidentale pendant le XVIII^e siècle ni, en l'occurrence, pour aucune des autres innovations scientifiques récentes de l'Occident. Inversement, si les jésuites avaient été les premiers Européens à étudier directement l'astronomie hindoue (ils avaient envoyé en Europe plusieurs traités rédigés en sanscrit et écrit eux-mêmes des commentaires éclairés sur le calendrier hindou et les méthodes utilisées pour prédire les éclipses), leurs propres techniques astronomiques et géographiques étaient exclusivement occidentales. Et s'ils avaient formé quelques Indiens pour en faire leurs assistants, ils ne réussirent pas mieux que Jai Singh à répandre les pratiques astronomiques et mathématiques occidentales. Faute d'une base institutionnelle permanente pour la recherche, l'enseignement (la science occidentale ne commença d'être enseignée aux Indiens que dans le cadre de la colonisation britannique au XIX^e siècle) et la diffusion (les seules presses à imprimer en Inde étaient celles des jésuites et de la Compagnie hollandaise des Indes orientales), il se révéla impossible de

perpétuer les initiatives de mécènes indigènes puissants comme Jai Singh ou de praticiens étrangers déterminés comme les jésuites.

Alors que le sous-continent bénéficiait d'une flore et d'une faune extrêmement riches, ainsi que d'une longue tradition médicale, la première exploration systématique de la botanique par les Européens ne commença, au cours de la période qui nous intéresse, qu'avec le prolongement des routes commerciales vers l'est, d'abord par les Portugais, puis par les Hollandais et les Britanniques. À partir du milieu du XVI^e siècle, les apothicaires des missions catholiques (principalement des franciscains et des jésuites) s'efforcèrent de veiller à la santé de leurs compagnons missionnaires en établissant des pharmacies locales et des potagers d'herbes médicinales. Au début du XVII^e siècle, les médecins engagés par la Compagnie hollandaise des Indes orientales durent faire face au même problème et cherchèrent eux aussi à recourir aux herbes médicinales locales. Ce furent pourtant les intérêts commerciaux supérieurs de la Compagnie et la faculté de renvoyer des cargaisons en Hollande qui conduisirent à la constitution d'un stock important de spécimens botaniques d'une valeur commerciale autant que pharmaceutique. À la fin du siècle, la présence de jardins botaniques, d'herbiers et de livres sur la flore publiés à Amsterdam, à Leyde, à Londres et à Paris révéla une concentration sans précédent de connaissances sur la botanique indienne en territoire européen. Cet effort systématique effectué pour collecter, préserver et classer des plantes s'intensifia encore au XVIII^e siècle, au moment où les politiques hollandaise et surtout britannique favorisaient l'identification de plantes dotées d'une valeur commerciale qui pourraient être cultivées en Inde. L'intérêt des Européens pour les plantes indiennes ne s'étendit pourtant pas à la science botanique indienne elle-même. Si la tentative faite pour comprendre le système astronomique hindou date des dernières années du XVII^e siècle, les premières études érudites et les traductions de traités pharmaceutiques et médicaux hindous n'ont commencé que vers le milieu du XIX^e siècle (Bhattacharyya, 1982).

L'histoire des sciences chinoises est très longue et immensément riche, comme Joseph Needham et d'autres nous en ont fait prendre conscience (Needham, 1981). L'histoire des contacts scientifiques entre l'Orient et l'Occident n'a pourtant vraiment commencé qu'au XVII^e siècle avec l'arrivée des missionnaires jésuites. Pendant près de deux siècles, ces derniers, mués en mandarins, ont occupé des positions élevées au « tribunal mathématique » impérial de Beijing et (en particulier sous le règne de l'empereur mandchou Kangxi, 1661 – 1722) ont servi l'empereur dont ils étaient non seulement les mathématiciens, les astronomes, les géographes et les ingénieurs les plus capables, mais aussi les intermédiaires les plus puissants entre deux grandes traditions scientifiques — largement indépendantes l'une de l'autre.

Néanmoins, malgré un intérêt mutuel aigu, un haut degré de compétences techniques et un soutien institutionnel permanent des deux côtés, les percées théoriques capitales de la « révolution scientifique » (l'héliocentrisme, la mécanisation, la mathématisation et l'expérimentation) n'eurent qu'un effet assez limité sur les études chinoises de la nature et modifièrent à peine l'ensemble des principes fondamentaux de la cosmologie chinoise ou les vues des Chinois sur la nature.

Quelques historiens ont expliqué que si la « révolution copernicienne » n'a pas pris racine en Chine, ce fut la conséquence des contraintes théologiques imposées aux jésuites. L'injonction de l'Église catholique contre l'astronomie héliocentrique aurait sévèrement limité ce que les jésuites pouvaient enseigner aux astronomes chinois, aussi ces derniers

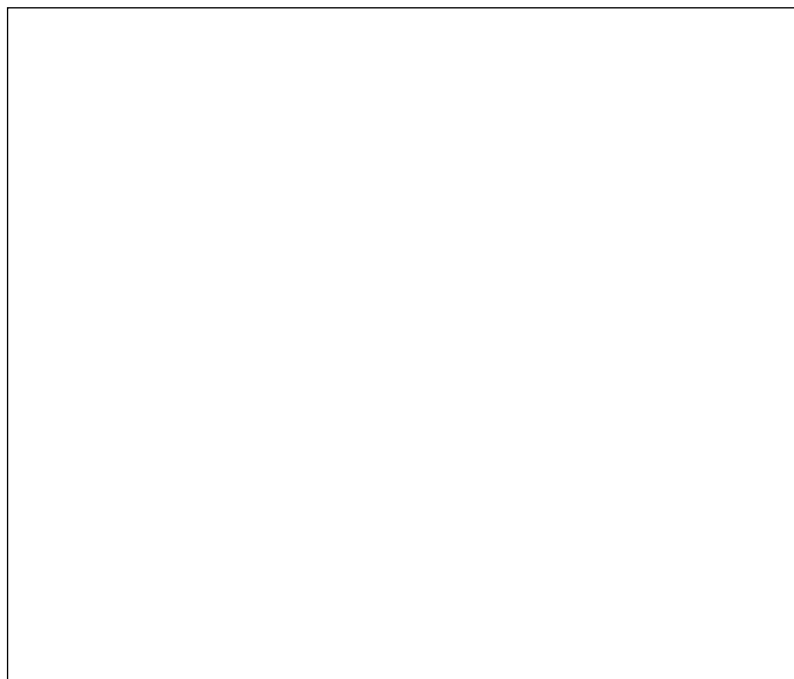


Figure 11 L'exemple le plus important de collaboration interculturelle au début de la période moderne a été donné par les astronomes mathématiciens jésuites et les membres chinois du « tribunal mathématique ». On voit ici l'observatoire de Beijing en 1674, peu de temps après qu'il ait été équipé d'instruments nouveaux conçus par le missionnaire jésuite, Ferdinand Verbiest. Source : Ferdinand Verbiest, *I-hsiang shih/i-hsiangt'u*, Beijing, 1674, réimpr. in Neol Golver, *The astronomia europoea of Ferdinand Verbiest*, S. J., Nettetal, 1993.

n'auraient-ils reçu qu'une information incomplète et fort brouillée sur la « nouvelle astronomie » (Sivin, 1973, p. 103). Pour plausible que cette explication puisse être, elle ne concerne qu'une partie du problème ; il y avait d'autres courroies de transmission (notamment les Hollandais) et d'autres branches de la science européenne que les décrets du pape ne bloquaient pas (fig. 11).

Une partie de l'explication réside sûrement dans les différences de caractère qui séparaient les traditions scientifiques européenne et chinoise. Au cours de son histoire longue et fructueuse, l'étude de la nature par les Chinois s'est développée dans un grand isolement par rapport à la Grèce classique, par conséquent sans aucun lien avec les principes sous-jacents de la philosophie naturelle d'Aristote, de la géométrie euclidienne ou de l'astronomie platonicienne. Quels que puissent être les avantages et les inconvénients comparés des traditions scientifiques classiques grecque et chinoise, il semble clair que trois différences fondamentales les séparent. Premièrement, alors que la tentative faite par Aristote pour déduire une philosophie (voire une cosmologie) naturelle d'une seule et unique série universelle de règles métaphysiques et méthodologiques a conduit l'Occident à se faire une image unifiée de la science, en Chine, tout au contraire, « les sciences ne furent jamais intégrées sous l'étiquette de la philosophie [...] aussi] les Chinois avaient-ils des sciences mais pas la science, pas de notion unique ou de mot pour la somme globale de toutes les sciences » (Sivin, 1982, p. 48). Deuxièmement, malgré de remarquables succès en mathématiques grâce à l'utilisation de techniques algorithmiques et algébriques, les Chinois n'ont jamais mis au point une approche axiomatique déductive de la géométrie ou de n'importe quelle autre branche des mathématiques. Et troisièmement, alors que les Chinois possédaient une riche tradition de cosmologie spéculative (le modèle de la « sphère céleste » est manifestement semblable au système aristotélicien des sphères homocentriques) et des méthodes raffinées de prédictions astronomiques, ces deux traditions étaient essentiellement indépendantes l'une de l'autre. Les modèles cosmologiques n'étaient pas capables de prédictions et les prédictions ne dépendaient pas de modèles géométriques ou physiques.

L'introduction de l'héritage scientifique gréco-arabe en Chine au XVII^e siècle par les jésuites se heurta donc à maints obstacles, et l'accouplement des deux traditions était à la fois hautement sélectif et tristement incomplet à la fin de la période qui nous intéresse. La tentative faite par les jésuites dans la première moitié du XVII^e siècle pour introduire Aristote en Chine fut un échec complet ; les notions traditionnelles chinoises du yin et du yang et des cinq éléments ne furent ni abolies ni altérées de façon perceptible par la métaphysique ou la philosophie naturelle aristotéliennes.

Les explications fournies par les jésuites à propos de la géométrie euclidienne conduisirent certains mathématiciens chinois (mais pas tous) à apprécier la méthode axiomatique déductive en mathématiques. En astronomie, certains (mais pas tous) reconnurent la supériorité des méthodes de calcul et des instruments occidentaux. Une poignée d'astronomes chinois comprirent les systèmes de Ptolémée et de Tycho Brahe, ainsi que le système héliocentrique (après son introduction très tardive en Chine, du fait des jésuites en 1760), mais dans l'ensemble il y eut en Chine peu d'intérêt pour les modèles physiques de l'Occident. Encore ces modestes bribes d'assimilation se heurtèrent-elles à une forte opposition au XVIII^e siècle quand certains savants chinois, redécouvrant les succès oubliés des sciences traditionnelles chinoises, firent efficacement campagne en faveur du rejet du « savoir étranger ». Ce que les Chinois furent capables d'importer de l'Occident, ce fut des méthodes de calcul des éclipses, certains instruments astronomiques (y compris les télescopes et les horloges mécaniques), ainsi que quelques pratiques médicales et chirurgicales (mais pas beaucoup). Mais, de même que dans les mondes hindou et musulman, fort peu de découvertes méthodologiques ou institutionnelles tenues en Occident pour si importantes, voire capitales, produisirent de grands effets en Chine.

Après ce bref passage en revue de la scène internationale, il devient évident que si les échanges interculturels ont formé une partie importante des études de la nature effectuées par les élites, depuis l'Antiquité, des filtres puissants étaient à l'œuvre et ont entraîné la mise en place de taux d'échanges différentiels et d'asymétries quant à la direction prise par le flux des connaissances scientifiques. Si nous examinons la question générale de la mobilité géographique et linguistique des textes scientifiques entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, nous découvrons que l'Europe est la seule région culturelle qui se soit lancée dans l'importation de « savoir étranger » (tout particulièrement la récupération des sources byzantines et musulmanes) et l'exportation de traités scientifiques d'origine locale (les œuvres techniques et médicales en direction des Turcs ottomans, les œuvres astronomiques et mathématiques vers la Chine et l'Inde, et ainsi de suite). En fait, ce commerce européen d'exportation ne comprenait pas seulement des textes scientifiques mais aussi des praticiens (souvent incarnés par les missionnaires jésuites), des pratiques (par exemple, des méthodes de calcul des éclipses) et des instruments (télescopes, horloges, baromètres, et ainsi de suite). Pourtant, ces exportations occidentales se situaient dans une relation asymétrique étant donné que les instruments, les pratiques et les praticiens non occidentaux n'étaient pas recherchés par les Européens et ne leur étaient pas imposés non plus par des États étrangers (par exemple, en effet, Istanbul, Jaipur et Beijing ont pu envoyer des émissaires en Europe mais jamais des « missionnaires »). Du point de vue des

affaires commerciales et techniques, cependant, c'était une autre histoire. Les Européens désiraient avidement acquérir les secrets de la fabrication de la porcelaine en Chine, les techniques de la teinturerie chez les Turcs ottomans et les procédés textiles de l'Inde. Ce que l'on se procurait outre-mer, c'était des observations et des objets naturels. En vérité, aucune autre culture n'a pu rivaliser — pour la durée et l'intensité — avec les efforts effectués par l'Occident pour collecter, classer, préserver et représenter (quantitativement) le monde naturel. C'est pourquoi, au XVIII^e siècle, les jardins botaniques, les boutiques d'apothicaires, les muséums d'histoire naturelle et les chambres des cartes de l'Europe étaient devenus les plus grands dépôts du monde en matière de connaissances naturelles.

Le schéma qui émerge de ce modèle d'import-export ne suggère pas seulement que l'Occident était le centre d'un commerce mondial de connaissances sur la nature, mais également, dans ce domaine, un exportateur de « biens manufacturés » (textes, techniques, cartes et instruments) et un importateur de « matières premières », sous la forme d'observations et d'objets naturels. Les éléments de la science occidentale qui ne parvinrent pas à s'insérer dans l'économie planétaire ne sont pas moins intéressants que ceux dont le sort fut différent. Ce que l'Occident ne réussit pas à exporter et dont on ne trouve trace dans aucun système d'explication d'une autre culture, c'était les choses mêmes qui paraissaient cruciales pour la révolution scientifique occidentale, à savoir les grandes théories de l'héliocentrisme et de la mécanique de Newton, le système philosophique d'Aristote (important pour les jésuites), de Descartes et des néo-atomistes (ou « philosophes mécanistes »), les nouvelles méthodes de mathématisation et d'expérimentation, ainsi que les institutions nouvelles qu'étaient les académies des sciences, les laboratoires d'expériences et les revues scientifiques. Au moins en ce qui concerne la période qui nous intéresse, il semblerait que les objets (naturels ou artificiels) et les pratiques (mathématiques et techniques) circulaient bien plus aisément que les édifices conceptuels ou les institutions sociales et que l'importation réussie de « savoir étranger » dépendait principalement de la présence de praticiens instruits et compétents.

Après avoir terminé notre tour d'horizon du commerce international en matière de connaissances naturelles, nous pouvons identifier dans ce domaine trois caractéristiques, dont aucune n'était unique en son genre mais qui distinguaient collectivement l'Occident de toutes les autres cultures savantes de ce temps-là — et même de presque toutes les époques précédentes. Premièrement, dès le XII^e siècle, il y avait en Occident une ouverture au « savoir étranger », à la fois sous la forme de l'ancien corpus scientifique grec (Aristote, Euclide, Ptolémée, etc.) et de l'énorme masse de commentaires ou d'œuvres originales des érudits musulmans. Alors

qu'il est difficile de surestimer le dynamisme de la tradition scientifique musulmane médiévale, les savants européens n'ont pas seulement été capables de s'appropriier les fruits de la science arabe mais aussi de conserver indéfiniment envers elle une attitude critique éclairée. Ni les cultures indienne et chinoise, ni (à cette époque) la culture japonaise n'ont fait preuve d'un pareil degré d'ouverture d'esprit, et chacune s'est plus ou moins contentée de la tradition dont elle avait hérité. L'habitude médiévale d'ouverture à l'enseignement étranger peut aider à expliquer l'apparition, au XVII^e siècle, d'une attitude d'ouverture à la nouveauté venue de l'extérieur et à l'innovation d'origine intérieure.

S'il y a beaucoup à dire sur l'image occidentale de la nature vis-à-vis des autres cultures, la caractéristique peut-être la plus saillante — et celle qui eut les plus grandes conséquences à long terme — fut la recherche de la causalité physique. Si l'on se limite à l'astronomie, on peut noter que Copernic croyait à la vérité de sa théorie héliocentrique parce qu'elle lui paraissait avoir, du point de vue de la physique, une plus grande plausibilité que les modèles géocentriques de Ptolémée. Si cette « astronomie physicalisée » de Copernic était profondément redevable aux astronomes musulmans, la recherche des causes physiques était devenue en Occident le cœur même d'un programme réalisé par Kepler, Galilée, Descartes et Newton, dont l'avenir devait conduire à l'intégration de l'astronomie, de la physique (mécanique) et de la cosmologie selon des méthodes mathématiques rigoureuses (axiomatiques déductives). Tout au contraire, les systèmes astronomiques hindou et chinois employaient des méthodes algébriques et algorithmiques dont les utilisations n'exigeaient pas de modèles physiques et n'encourageaient pas davantage la recherche de principes physiques. En conséquence, leur astronomie était prédictive mais dépourvue de principes premiers, leur physique (comme celle d'Aristote) reposait sur des principes qui étaient mathématiques, et leurs cosmologies (encore comme celle d'Aristote) consistaient en images qualitatives étrangères aux prédictions astronomiques. Mieux encore, alors que la recherche de principes physiques susceptibles d'être exprimés en termes mathématiques était commune aux traditions musulmane et occidentale, c'est dans cette dernière seulement qu'un tel programme conduisit à un renversement « interne » des vues géocentriques du monde et à l'établissement d'un nouveau cosmos héliocentrique, fondé en grande partie sur des arguments « physico-mathématiques ».

La dernière caractéristique de la science occidentale concerne ce que nous pourrions appeler l'« intérêt » qu'elle porte au monde naturel situé au-delà de ses rivages. Alors que toutes les autres cultures — et spécialement les cultures savantes que nous examinons ici — étudient systématiquement, en quelque sorte, les plantes, les animaux et les minéraux de leur environnement immédiat, les naturalistes, médecins et apothicaires

européens, à partir du XVI^e siècle, ont fait preuve d'une curiosité durable pour les produits naturels des régions lointaines. Le contenu exotique des jardins botaniques (fig. 12), les muséums d'histoire naturelle et les *materia medica* n'étaient pourtant pas seulement l'expression matérielle de l'intérêt intellectuel de l'Occident pour les mondes non occidentaux, c'était aussi la manifestation d'intérêts commerciaux. La question n'est pas de savoir si des spécimens de plantes rares ou des curiosités naturelles avaient une valeur marchande pour les commerçants occidentaux (certaines en avaient, la plupart n'en avaient pas), mais si les moyens de découvrir, collecter et transporter des objets naturels auraient pu être rassemblés de façon durable en l'absence de l'intérêt mercantile croissant manifesté par l'Europe dans le monde entier. En d'autres termes, cette concentration sans précédent d'objets naturels ne peut être isolée de la mise au point d'un réseau de commerce au long cours et d'une politique d'insertion coloniale par l'Occident. En ce sens donc, les classifications de Linné, les entreprises cartographiques de Mercator (illustration 11) et l'utilisation efficace de la quinine contre la malaria et autres fièvres ne peuvent guère être attribués qu'à la Compagnie hollandaise des Indes orientales, aux missions catholiques d'outremer et aux mines d'argent espagnoles du Pérou. Certes, il y a toujours eu des gens qui ont vécu pour le commerce et les cultures et qui ont créé des réseaux commerciaux au long cours, mais il en est peu qui ont combiné ces intérêts mercantiles avec une curiosité intellectuelle, autant qu'on peut l'observer aux XVII^e et XVIII^e siècles en Europe.

En conclusion, les éléments examinés ici indiquent que le phénomène désigné sous le nom de « révolution scientifique » a contracté de multiples dettes envers d'autres cultures — notamment et de façon très immédiate envers l'Islam médiéval — pour l'articulation de problèmes clefs et pour la façon de les traiter. Pourtant, bien que les contributions des mathématiciens, astronomes et tenants de la philosophie naturelle en Europe, après 1500 désignent cette période comme l'une des plus novatrices et spectaculaires dans l'histoire de la science, les principales percées théoriques et méthodologiques n'ont pas transhumé vers d'autres cultures (ou, si elles l'ont fait, ce fut de façon anarchique). Les vues occidentales sur la nature, dans le reste du monde, allaient devoir attendre le XIX^e siècle pour être acceptées, c'est-à-dire le moment où le colonialisme ferait place à l'impérialisme et où des nations comme la Grande-Bretagne et la France pourraient commencer à exporter en masse non seulement les idées de la science moderne, mais aussi les institutions pédagogiques et scientifiques de type occidental conjointement avec le système social qui conditionne leur cohérence. C'est pourquoi l'établissement généralisé de la science occidentale comme science universelle est une affaire du XIX^e et du XX^e siècle, inséparable de l'ascension de l'hégémonie politique occidentale.



Figure 12 Le Jardin du Roi à Paris, qui apparaît ici sur une gravure de la fin du XVIII^e siècle, fut fondé dans les années 1630. Ce n'était que l'un des nombreux jardins botaniques européens où se trouvaient rassemblées des plantes exotiques appréciées pour leur beauté, leurs propriétés curatives ou leur valeur commerciale. Source : photo Roger Viollet, réimpr. J. Burke, *The day the universe changed*, Boston, 1985.

BIBLIOGRAPHIE

- BHATTACHARYYA P. K. 1982. «Beginning of modern botany in India by the Dutch in the 16th-18th centuries». *Indian Journal of History of Science*, vol. 17, n° 2, pp. 365–376.
- FORBES E. 1982. «The European astronomical tradition: its transmission into India, and its reception by Sawai Jai Singh II». *Indian Journal of History of Science*, vol. 17, n° 2, pp. 234–243.
- HARMAN P. M. 1980. *The scientific revolution*. Londres.
- LEWIS B. 1982. *The muslim discovery of Europe*. New York.
- NEEDHAM J. 1981. *Science in traditional China*. Cambridge.
- SHAPIN S. 1996. *The scientific revolution*. Chicago.
- SHARMA V. N., HUBERTY L. 1984. «Jesuit astronomers in 18th century India». *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 34, n° 12, pp. 99–107.
- SIVIN N. 1973. «Copernicus in China». *Studia Copernicana*, vol. 6, pp. 63–122.
- 1982. «Why the scientific revolution did not take place in China — Or didn't it?». *Chinese Science*, vol. 5, pp. 45–66.
- SWERDLOW N., NEUGEBAUER O. 1984. *Mathematical astronomy in Copernicus's De Revolutionibus*. Berlin.
- THOREN V. 1990. *The lord of Uraniborg: a biography of Tycho Brahe*. Cambridge.
- WESTFALL R. S. 1971. *The construction of modern science: mechanisms and mechanics*. Cambridge.

9

L'étude de la société

David Wootton

Ce chapitre traite d'une période pendant laquelle le développement intellectuel de l'Europe a présenté des différences énormes avec ce qui se passait ailleurs sur la planète. C'est l'histoire d'une exception occidentale, mais cela n'en fait pas un récit qui puisse être narré d'un point de vue occidental étroit. Car c'est seulement en se plaçant d'un point de vue plus éloigné permettant de prendre conscience de la particularité de la pensée sociale de l'Occident que l'on peut identifier les facteurs ayant déterminé sa trajectoire excentrique. Bien des comptes rendus de la pensée sociale occidentale se conforment à un schéma de « progrès » ou de « découverte », si bien que l'histoire de la réflexion européenne sur la société est une histoire du progrès de la raison, de la découverte des bonnes réponses. Mais les réponses ne font que répondre à des questions, et les questions que l'on se posait à propos de la société entre 1500 et 1800 étaient le produit des circonstances particulières que connaissaient les individus. En outre, le genre de réponse que l'on peut donner dépend des outils intellectuels dont on dispose, et les outils que l'Europe occidentale possédait après 1660 (sinon plus tôt) étaient extraordinairement différents de ceux que l'on pouvait trouver ailleurs, ou de ceux qui nous sont offerts aujourd'hui. Ce chapitre cherche à montrer que la pensée sociale en Europe à cette époque était particulièrement sensible aux aspects de la vie politique, économique et intellectuelle qui ont fait de ce continent une exception dans le monde. La pensée sociale obéissait, parfois consciemment, d'autres fois inconsciemment, à un impératif de démarcation, de classification. Au début, la distinction essentielle n'était pas entre Européens et non Européens, comme elle devait le devenir.

L'invention de la science sociale marque la fin de notre période : c'est en 1799 que le réformateur du droit français, Cambacérès, prononça son *Discours sur la science sociale*. Pour les penseurs du XIX^e siècle comme Marx, Auguste Comte ou Spencer, la compréhension du comportement social obéissait à des catégories sociales (classe, nation, société) qui ne

pouvaient (affirmaient-ils) se réduire aux mobiles ou aux intentions des individus. Prenant une position inverse, John Stuart Mill soutenait le principe de l'individualisme méthodologique : puisque les sociétés sont composées d'individus, les affirmations sur les classes doivent être des affirmations sur les individus de la classe en question et les fondements de toute science sociale sont obligatoirement l'étude du caractère individuel, dans une science que le philosophe avait baptisée éthologie. Cette question n'a pas été soulevée avant le XIX^e siècle. Pendant tout le XVIII^e siècle, on a supposé que les sociétés étaient des groupements d'individus artificiellement rassemblés dans des États, et toutes les théories sociales étaient fermement enracinées dans des considérations de psychologie ; John Locke, en particulier, affirmait que les motifs, les intentions et les croyances sont formés par l'expérience acquise (la doctrine de l'association d'idées : *Essay concerning human understanding*, 1689). Cet individualisme extrême remonte au moins à Hobbes (*Leviathan*, 1651) et remplace une tradition plus ancienne analysant la vie sociale en termes d'entités juridiques fictives (conditions sociales, sociétés, guildes) qui étaient le produit de contrats et d'accords constitués avec le temps. Il nous est donc loisible d'identifier très grossièrement trois périodes principales dans l'étude de la société en Europe occidentale : avant 1650, l'époque des « constitutions anciennes » ; entre 1650 et 1800, l'époque du contrat sur des bases individuelles ; après 1815, le temps de la science sociale. Pour élémentaires qu'elles soient, ces catégories sont utiles (même s'il serait plus exact de dire que chaque nouveau mode de pensée s'ajoutait à ses prédécesseurs sans les remplacer complètement), non seulement parce qu'elles nous aident à identifier des formes de pensée « caractéristiques », mais aussi parce que les exceptions à la règle sont souvent celles qui méritent le plus notre attention.

Notre premier problème tient donc à ce que nous traitons d'un grand nombre de modes radicalement différents d'appréhension de ce que nous appelons désormais société et que le changement d'un mode de pensée à un autre suppose une rupture et non pas une évolution cumulée. Ce serait une erreur que d'écrire à propos des modes d'appréhension de la société au cours de la période comprise entre 1500 et 1800, comme s'il ne s'agissait que de tentatives maladroites ou imparfaites visant à exprimer nos sciences sociales ; les entreprises dans lesquelles se lançaient les théoriciens de la société étaient totalement différentes des nôtres.

MACHIAVEL ET LA SUITE :

LA NAISSANCE DE LA POLITIQUE

Nicolas Machiavel sera notre point de départ. En 1513, il n'était qu'un fonctionnaire florentin au chômage, soupçonné de déloyauté envers les

nouveaux maîtres de Florence, les Médicis. Cet hiver-là, il écrivit un bref opuscule intitulé *Le Prince*, dans lequel il espérait démontrer sa capacité à entrer de nouveau au service de l'administration. On peut résumer brièvement l'importance de ce texte, l'impact dévastateur qu'il eut sur les modes de pensée habituels est plus difficile à faire comprendre.

Machiavel vivait dans un monde où la politique était aux mains de professionnels. Depuis plusieurs siècles, le petit territoire géographique de l'Italie était divisé entre cinq États importants et de nombreuses petites principautés. Il en résultait une lutte constante pour le pouvoir et des changements de réseaux d'alliances. Pour se tenir informés des événements qui se produisaient chez les amis comme chez les rivaux, les gouvernements avaient mis au point un nouveau modèle d'analyste politique : l'ambassadeur résident. Par le passé, les ambassadeurs étaient envoyés en missions ponctuelles pour négocier des mariages ou des traités ; en revanche, les ambassadeurs résidents étaient constamment présents et jaugeaient la tournure que prenaient les événements. Une telle professionnalisation de l'analyse politique ne pouvait que donner naissance à un système au sein duquel coexistaient plusieurs puissances quasi égales, en compétition. Le système se répandit de l'Italie à toute l'Europe dans le courant du XVI^e siècle, mais on en chercherait en vain l'équivalent dans l'Empire chinois ou ottoman. La théorie politique moderne est donc, avant tout, le résultat de cette subdivision du pouvoir et de cette professionnalisation de la politique.

Ensuite, Machiavel tournait le dos aux écrits traditionnels dits du « miroir des princes ». Ces textes, qui ont de nombreux parallèles dans les sociétés de cour en dehors de l'Europe, traitaient de l'éducation du prince, disaient comment il pouvait parvenir à incarner la perfection morale et affirmaient que la recherche de politiques justes assurerait la réussite. Machiavel repoussait cette manière de voir pour deux raisons. D'abord, il affirmait que l'enseignement moral traditionnel était en contradiction complète avec les qualités requises pour réussir politiquement. Les souverains doivent savoir mentir et tuer ; ils doivent pratiquer les arts de l'hypocrisie et paraître véridiques et justes, mais ne point l'être. La littérature de cour, en Europe et ailleurs, avait jusqu'alors affirmé qu'il était possible de concilier la nécessité politique et l'excellence morale. Le cynisme caractéristique de Machiavel était en partie le résultat de la professionnalisation de la politique ; mais il reflétait aussi ses incertitudes profondes sur ce que pouvait être le meilleur des systèmes politiques.

Le premier motif de cette incertitude résidait dans l'humanisme. En un siècle et demi, les érudits avaient construit une image de plus en raffinée du langage, de la vie et des idées de la Rome et de la Grèce antiques. Les intellectuels devinrent ainsi parfaitement conscients de la différence cultu-

relle et de la relativité des prétentions à la supériorité d'une civilisation. Cette prise de conscience fut renforcée par la découverte dans le Nouveau Monde de territoires et de civilisations inconnus jusqu'alors (des habitants de l'Europe occidentale).

Les différences entre systèmes politiques supposent des valeurs morales et culturelles différentes. Dans un ouvrage écrit peu de temps après *Le Prince*, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Machiavel compare les mérites des différents systèmes et soutenait que la république romaine classique, si parfaitement adaptée à la conquête extérieure, était préférable aux républiques de la Venise contemporaine et de l'ancienne Sparte, qui étaient conservatrices et stagnantes, et que les républiques valaient généralement mieux que les monarchies. Mais il croyait aussi que les meilleures républiques étaient fondées par des dictateurs comme Romulus et qu'il existait un cycle naturel selon lequel un système politique succédait à un autre. En outre, ce qui était politiquement faisable dépendait de la structure sociale de la société en question ; à Florence, continuait Machiavel, l'absence d'une aristocratie foncière faisait du republicanisme de participation une possibilité théorique. Sa préférence pour la république en général ne l'engageait pas à l'égard d'une politique de principe. Il était parfaitement prêt à admirer les monarchies et les dictatures partout où leur efficacité se révélait plausible.

Machiavel n'était pas seulement conscient des différences énormes des systèmes politiques de l'Italie contemporaine et des exemples historiques qu'offraient la Grèce et Rome. Il vivait dans une Italie qui, depuis 1494, était à la merci d'envahisseurs étrangers : la France, l'Espagne et le Saint-Empire romain pouvaient lever des armées bien plus nombreuses que celles de n'importe quel État italien. Enfin, à l'instar de tout théoricien de la politique à cette époque, il avait vivement conscience du fait que les Turcs ottomans présentaient un autre ordre politique qui, au XVI^e siècle, connaissait les plus brillants succès. Au cours des deux siècles suivants, les politologues européens ont considéré la Turquie comme le paradigme du despotisme (même si, au XVIII^e siècle, Venise lui disputait la palme de cette peu enviable réputation). Cette diversité des institutions politiques était assortie d'une diversité comparable des cultures et des idées, et l'incertitude qui en découlait poussa Machiavel à s'en éloigner et à se concentrer sur le fait qu'il allait s'occuper uniquement des réalités pratiques de la politique, des tactiques qui garantissent le succès. Sa théorie politique est donc le résultat de la professionnalisation de la politique dans un monde de puissances rivales et de systèmes valeurs en conflit.

En quelques années, les circonstances devaient transformer une manière de penser qui était locale et avait une signification pour l'Italie en une théorie valable pour l'Europe. La Réforme, qui commença en 1517, fomentait la

rébellion et la division au sein des États et divisait l'Europe en alliances ennemies de protestants et de catholiques (tout en forçant certains protestants à s'allier aux catholiques et vice-versa). En conséquence, toute l'Europe fit siens les modes d'analyse de Machiavel, même si elle les accompagnait de critiques contre Machiavel lui-même à cause de son hostilité à la chrétienté (il préférait la religion de la Rome antique) et de son mépris de la morale traditionnelle. Les théoriciens de la raison d'État (comme on appela les nouveaux analystes de la politique) étaient aussi en désaccord avec Machiavel sur le jugement qu'il portait sur le peuple. Il avait toujours insisté pour que l'on encourage la participation populaire à la politique, tandis que ses détracteurs n'avaient que mépris et méfiance pour la populace.

Ainsi naquit un embryon de science politique qui cherchait à expliquer le comportement des politiques en identifiant leurs intérêts et les pressions auxquels ils étaient soumis. Comment pouvait-on prédire les réactions d'un dirigeant que menaçaient de puissants rivaux ? Comment un souverain pouvait-il organiser au mieux la défense efficace de son État ? Cette analyse des techniques du pouvoir ne s'intitulait pas elle-même politique, car ce mot était étroitement associé à la cité-État (le mot grec *polis* signifie cité, ville, tandis que la plupart des analystes du pouvoir résidaient dans des États dotés de vastes territoires) et à la description de la meilleure forme de vie que l'on pût connaître dans une société ; c'étaient précisément à ces analyses idéalistes que les nouveaux théoriciens voulaient échapper. Ils étudiaient l'art de gouverner ou, comme nous dirions de nos jours, la politique de la puissance. En outre, la théorie de la raison d'État telle qu'elle se développait sur la scène européenne s'adressait à un monde politique dominé par les monarchies. Même si quelques théoriciens – comme Traiano Boccalini dans son *Ragguagli di Parnaso* (*Nouvelles du Parnasse*), 1612 – continuaient de débattre des mérites relatifs des républiques et des monarchies, les penseurs républicains se trouvèrent désavantagés jusqu'à la révolution anglaise de 1649 – 1660. En conséquence, la réflexion sur la raison d'État manque de la dimension critique qui est toujours présente dans l'œuvre de Machiavel.

Il faut se pencher sur une tradition différente pour redécouvrir la préoccupation à l'égard de la diversité politique qui était tellement essentielle dans la pensée de Machiavel. En 1515, Thomas More avait écrit *Utopie*, récit d'un pays imaginaire où les institutions, radicalement différentes de celles de l'Europe (l'Utopie était une société communiste), rendaient possible une forme de vie politique bien supérieure. De plus, comme Machiavel, il était sensible aux incertitudes qu'avait créées l'humanisme (Platon avait prôné le communisme dans *La République*), mais il s'intéressait beaucoup plus que lui aux terres nouvellement découvertes. Par-dessus tout, il avait

longtemps désiré la vie monacale et il réagissait avec enthousiasme à l'idée d'une société tout entière organisée sur les principes d'un monastère. Après More, les auteurs d'Utopies utilisèrent des sociétés imaginaires pour critiquer les institutions et les valeurs des États où ils vivaient et pour débattre des possibilités de réformes. Ces ouvrages se concentraient sur ce qui allait devenir les questions au cœur de la politique sociale au XIX^e siècle : comment assurer le plein-emploi, la croissance économique et l'instruction pour tous. Ces idéaux ne pouvaient être formulés dans des sociétés qui étaient devenues fortement conscientes de la rapidité des changements sociaux et culturels. More lui-même croyait qu'il pourrait voir sa société transformée par la croissance du commerce des laines, et *Utopie* a été l'un des premiers ouvrages facilement disponibles dans toute l'Europe, après l'invention de l'imprimerie.

MUSTAFA ĀLĪ ET ABOUL FAZL :

LES MÉTHODES OTTOMANE ET INDIENNE

Mustafa Ālī (1541–1600) nous présente un contraste intéressant avec Machiavel. Comme ce dernier, il était un personnage d'importance dans la littérature, car il était aussi bien poète et historien qu'homme politique. Comme lui également, il avait été élevé dans une tradition qui voyait dans la formation littéraire la meilleure préparation à la vie politique. Comme lui enfin, il œuvrait dans une civilisation multilingue ; si Machiavel a été parmi les premiers à considérer l'italien vernaculaire comme une langue littéraire digne de tenir rang égal avec le latin, Ālī a été un pionnier pour le développement du turc comme langue littéraire égale au persan ou à l'arabe. Comme Machiavel encore, Ālī était persuadé qu'un destin hostile empêchait de reconnaître ses mérites, et il se plaignait constamment des échecs qu'il rencontrait dans sa carrière (qui connut son apogée en 1584–1585, à l'époque où il était directeur des finances à Erzeroum). Comme Machiavel, il connaissait bien la littérature du « miroir des princes » dont il rejetait les conventions, afin d'amener la pensée politique au plus près de la réalité pratique. Comme Machiavel, il publia des écrits sur la politique, afin de démontrer qu'il était parfaitement apte à exercer des charges importantes et de dénoncer l'incompétence de ses contemporains. Comme Machiavel toujours, Ālī, qui désespérait de sa réussite en politique, tenta de se forger une réputation d'historien, dans l'espoir que la postérité reconnaîtrait enfin son importance.

Mais là s'arrête la comparaison entre les deux hommes. Le *Conseil aux sultans* (1581) attaquait l'administration de l'Empire ottoman en place et citait des exemples contemporains, afin de presser les réformes. Les

Conditions du Caire relatives à ses coutumes présentes (1599) comparaient l'état lamentable dans lequel se trouvait l'Égypte avec les circonstances qu'elle connaissait trente ans auparavant. Mais Āli était un réformateur moraliste. Il voulait éliminer les pots-de-vin, la corruption, le népotisme et la vénalité des offices. Il voulait faire table rase de tout cela et restaurer ce qu'il pensait être les véritables traditions de l'Empire ottoman : une administration impartiale, recrutée sur concours, dont les promotions se feraient sur la base de l'ancienneté et du mérite. Si l'idéal de Machiavel avait connu une réalisation 1 500 ans auparavant dans la Rome antique, Āli faisait appel aux traditions encore vivaces de la loi dynastique et des coutumes ottomanes, le *kanun*, qui, selon lui, avaient connu leur forme accomplie seulement 150 ans auparavant. Si Machiavel était déchiré entre le républicanisme et le despotisme, Āli ne voyait pas la nécessité de remettre en question les structures politiques de la société dans laquelle il vivait. Si Machiavel dissimulait à peine son hostilité à la chrétienté, Āli était un pieux musulman orthodoxe. Et si Machiavel considérait la politique en termes de conflits déstabilisateurs entre États et groupes sociaux, Āli se voyait vivre dans un monde relativement stable, divisé entre un certain nombre de grandes puissances impériales : les puissances musulmanes des Ottomans, de l'Iran et de l'Inde, et la puissance chrétienne de l'empire des Habsbourg. On pourrait bien dire que la vision qu'avait Āli d'un gouvernement reposant sur son administration était aussi « moderne » que le républicanisme opiniâtre de Machiavel et que son *Conseil aux sultans* était le précurseur de bon nombre d'analyses postérieures du déclin politique des Ottomans ; mais c'est de Machiavel et non d'Āli qu'est descendue une longue tradition d'analyse politique « objective » qui se prétendait capable de rendre compte avec exactitude de tout un éventail de systèmes politiques divers.

Dans le même ordre d'idées, Aboul Fazl (1551 – 1602) nous offre une comparaison intéressante avec Thomas More. Comme lui, il écrivait dans le cadre d'une traduction intellectuelle héritée de Platon, par l'intermédiaire d'Al-Farabi (vers 870 – 950) dans son cas. Comme Thomas More, il se préoccupait de la question de savoir comment former un système politique juste, dans lequel pourrait naître un esprit de concorde universelle. Mais More utilisait le platonisme pour démontrer que la perfection n'existait nulle part et pour mettre en doute les politiques et les idées des souverains de l'Europe occidentale. Aboul Fazl présentait son propre souverain, l'empereur moghol Akbar, comme un roi philosophe, l'« homme parfait ». Il croyait que la monarchie était la seule forme possible de gouvernement, en s'appuyant sur deux principes : le « contrat social » et la « loi divine », ce qui obligeait le souverain à remplir deux tâches : favoriser la raison

(*‘aql*) contre toute foi aveugle (*taqlid*) et tolérer toutes les croyances (et toutes les races, tous les groupes, etc.) (*sulh-i kul*).

Comme Āli, Aboul Fazl était un administrateur (même s’il allait d’échec en échec), et son *A’in-i Akbari* est en partie un vade-mecum destiné aux fonctionnaires de l’empire d’Akbar. Comme Machiavel, il se tenait éloigné de l’orthodoxie religieuse. Il suivait Akbar lui-même, en ce qu’il croyait que toutes les religions recelaient une part de vérité, que l’on doit rechercher la vertu pour elle-même et non par crainte de la damnation ou dans l’espoir d’assurer son salut, et que l’État devait tolérer toutes les religions. Lui-même et son ministre préféré croyaient que le service de l’État était la forme suprême de la religion et du devoir moral, car toute l’humanité peut tirer profit d’un bon gouvernement. Tous deux étaient prêts à désapprouver ou à interdire certaines coutumes traditionnelles comme le sati, la condamnation des veuves au bûcher, le mariage avant la puberté (interdit), la polygamie (désapprouvée), la discrimination à l’égard des femmes dans l’héritage (désapprouvée), la traite des esclaves (interdite) et la possession d’esclaves (désapprouvée) (Akbar devait libérer ses esclaves et les réembaucher en qualité de serviteurs libres).

Si Machiavel et More sont de nos jours plus fréquemment étudiés qu’Āli et Aboul Fazl, ce n’est pas parce que les traditions au sein desquelles ils ont rédigé leurs écrits étaient plus raffinées, leurs idées plus originales ou leur vision du monde plus « moderne ». C’est parce que Machiavel proposait des raisonnements qui devaient fasciner les extrémistes des Lumières, tandis que les arguments de More avaient encore un sens pour les réformateurs du XIX^e siècle. Tous deux avaient encore une audience dans un âge industriel et impérial, période pendant laquelle les systèmes impériaux qui avaient succédé à ceux que louaient Āli et Aboul Fazl ont été broyés par les puissances européennes. Les fonctionnaires du XIX^e et du XX^e siècle ont cru se situer dans la tradition de Bentham et de Stuart Mill dont les adeptes ont contribué à gouverner l’Empire britannique, et non dans celle d’Āli ou d’Aboul Fazl.

L’ÉTAT ET LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

En étudiant More et Machiavel, nous avons voulu traiter du thème de la diversité et du changement, et de l’incertitude qui s’en est suivie dans le domaine de la morale et des idées sociales, qui étaient le produit de la politique et de la culture de la Renaissance. Une nouvelle question a supplanté cette préoccupation, celle du changement technique (symbolisé par la poudre à canon et la boussole, qui ont permis l’expansion des puissances européennes à travers le globe, et par la pendule et la presse

d'imprimerie, qui ont démontré la capacité des machines à fabriquer des produits uniformes) et de la connaissance scientifique, tandis que Galilée (1564–1642) d'abord, puis Newton (1642–1727) transformaient la physique et détruisaient la vision hiérarchique et théologique de la nature qui avait été le fondement de la science aristotélécienne. La «mécanisation de l'image du monde» soulevait deux questions. Pourrait-on dompter la nouvelle connaissance afin de transformer la société? Et la société elle-même pourrait-elle être considérée comme un système mécanique?

C'est en 1584 en Angleterre que la nouvelle science semble avoir eu pour la première fois un impact considérable. Un groupe de savants, menés par Thomas Digges, le premier copernicien anglais, reçut pour tâche de déterminer pourquoi le port de Douvres s'était envasé et, ensuite, de le reconstruire pour en faire une grande base navale. Mais Digges et ses partenaires ne se préoccupaient pas uniquement de plans de défense. Leur projet englobait des études sur les mouvements des marées et sur les techniques de construction. Le projet qu'ils commencèrent à réaliser exigeait une coordination du travail à l'échelle industrielle. La digue qu'ils édifièrent devait jouer le rôle d'une énorme drague, lâchant ses flots d'eau retenus de manière à nettoyer le fond du port. Il ne s'agissait pas là pour eux d'un simple travail d'ingénierie; ils étaient convaincus que leur nouveau port allait transformer la vie économique des alentours. L'industrie de la pêche procurerait à la fois des aliments bon marché et des emplois aux personnes âgées et infirmes qui seraient chargées de raccommoder les filets. L'accès à un port favoriserait la diversification économique et l'investissement; Digges croyait qu'il «fertiliserait» la campagne environnante. Il y a eu, semble-t-il, des plans d'introduction de l'irrigation artificielle (des «prairies inondées») dans les champs entourant la ville. L'un des hommes qui travaillaient sur le projet, Reginald Scot, avait écrit un ouvrage préconisant l'introduction de méthodes de culture du houblon, importées des Pays-Bas. En fait, les Provinces-Unies étaient constamment le modèle présent à tous les esprits. La construction navale s'y développait rapidement, et l'agriculture s'y diversifiait tout en se spécialisant. Les investissements de l'État dans la construction des ports ont été le premier pas accompli vers la transformation de l'Angleterre en Hollande.

Le projet du port de Douvres réunit plusieurs thèmes qui allaient se révéler importants pendant toute notre période: les efforts pour mettre la nouvelle science et la nouvelle technique au service de l'homme (il semble que Digges et Scot aient fait des expériences avec des lentilles et qu'ils aient fabriqué des télescopes primitifs longtemps avant que Galilée n'en dirigeât un vers le ciel nocturne); la confiance en l'État pour lancer des projets et soutenir les investissements à grande échelle; le rôle central de

la stratégie militaire dans le développement économique et technique. De cette alliance entre les préoccupations de la science et celles de l'État sont issues deux grandes traditions intellectuelles.

La première est celle de l'arithmétique politique dont les fondateurs en Angleterre sont William Petty (1623 – 1687) et Gregory King (1648 – 1712). Ils voulaient surtout identifier les ressources du pays et les mettre à profit au mieux. King vivait à l'époque de la longue lutte militaire entre l'Angleterre et la France, et il se demandait quel État était le mieux à même d'assumer les coûts d'un conflit. Combien d'habitants chaque pays comptait-il ? Quels étaient les métiers qu'ils exerçaient et quels étaient les revenus et les dépenses de chaque groupe social ? De telles questions l'obligeaient à réfléchir sur l'alimentation et sur la répartition des ressources : quelle était la proportion de l'agriculture française qui se consacrait à la vigne ? Combien de lapins les Anglais consommaient-ils ? Mais ces questions n'étaient que des préliminaires pour savoir qui pouvait payer plus d'impôts et si les ressources pouvaient être redistribuées pour l'effort de guerre.

Les enquêtes de King se fondaient en partie sur le travail antérieur de Petty. Mais celui-ci était à la fois plus pratique (il avait parcouru l'Irlande, afin d'y assurer les droits de propriété coloniaux et de favoriser de nouvelles installations) et plus analytique (il semble qu'il ait été le premier à étudier les améliorations de productivité résultant de la généralisation de la division du travail). Les deux hommes s'occupaient non seulement des problèmes économiques et de politique financière, mais aussi de démographie : il fallait faire des calculs touchant à l'espérance de vie et aux taux de naissance et de mortalité pour déterminer le chiffre de la population, et, pour cela, ils pouvaient se fonder sur le travail accompli par John Graunt qui avait mené à bien une étude sur les taux de mortalité à Londres (1662).

Petty et King étaient en train de jeter les bases de l'étude statistique du changement social. Une confiance croissante dans la capacité de l'État à planifier le changement et à investir dans sa puissance future sous-tendait leur travail. Cette méthode n'était possible que parce qu'il s'était produit déjà une révolution intellectuelle en Angleterre. La pensée traditionnelle voulait que la richesse d'un pays se mesurât par la quantité de métaux précieux dont il disposait et que les États accumuleraient de l'or et de l'argent s'ils exportaient plus qu'ils n'importaient, puisque la différence se traduirait en or. Petty et King, qui se fondaient sur une définition beaucoup plus large des ressources d'un pays puisqu'ils y faisaient même entrer comme un fait important le chiffre de la population des lapins, faisaient confiance à deux découvertes intellectuelles antérieures.

La première est liée aux noms de Thomas Mun, Gerald de Malynes et Edward Misselden qui, dans les années 1620, étaient engagés dans une polémique sur l'« équilibre du commerce » entre les nations. On peut

dire que ces auteurs ont approché de très près la reconnaissance d'un « mécanisme automatique » par lequel les modifications dans les apports d'or, les prix, les taux d'intérêt et la demande agissaient les uns sur les autres, afin d'établir un équilibre du commerce entre les nations (qu'ils appelaient le « cercle du commerce »). L'identification de ce mécanisme automatique signifiait que l'on reconnaissait l'existence de lois gouvernant les transactions du marché, lois que ne pouvait outrepasser aucun gouvernement. Comme l'écrivait Misselden, « le commerce [...] ne saurait supporter aucune sorte de contrainte », tandis que Mun arguait que la balance commerciale déterminait le flux de métaux précieux à travers les frontières nationales « et que ce fait devait être reconnu comme une nécessité ne souffrant aucune résistance ».

La première partie de cette interprétation de l'œuvre de Mun, Malynes et Misselden découle d'une lecture faite dans l'optique des théories économiques modernes. En fait, Malynes aurait voulu nier qu'il existât un mécanisme automatique quelconque à l'œuvre dans l'économie car, loin de tendre vers l'équilibre, ce mécanisme devait, selon lui, être « piloté » vers les résultats recherchés. Mun et Misselden, pour leur part, niaient eux aussi que le système présentât une tendance à retourner vers l'équilibre, car ils croyaient que de bonnes politiques pouvaient assurer, dans le long terme, une balance commerciale favorable. Ce qui était vraiment extraordinaire chez ces trois penseurs, c'était leur conviction partagée que l'économie pouvait devenir une science. Il n'y avait rien de bien nouveau concernant les transactions commerciales que Mun et ses contemporains voulaient analyser, aussi devons-nous nous demander ce qui les a fait soudain étudier avec tant d'insistance les lois économiques du marché. Il semble que deux facteurs soient entrés en ligne de compte. Tout d'abord, les problèmes qui les intéressaient ne se présentent que lorsque les transactions commerciales se déroulent entre deux nations indépendantes et incapables d'agir sur le comportement de toutes les parties : aucun système économique impérial n'aurait pu mettre au point une théorie économique de ce genre. Ensuite, la lente émergence de l'idée d'une loi scientifique devait déboucher sur la quête d'aspects du comportement social obéissant pareillement à des lois (il est frappant de constater que Francis Bacon, le philosophe de la nouvelle science, a été le premier auteur anglais à parler de « balance commerciale », en 1615).

Une troisième ligne de raisonnement semble prometteuse de prime abord. L'idée d'un mécanisme automatique dépend d'une série d'analogies particulières à une technique, non pas seulement d'analogies avec des balances et des trébuchets qui servent à peser des corps (où l'on ajoute ou enlève des poids jusqu'à obtenir l'équilibre des plateaux), mais aussi de presses, de pendules et, peut-être même, de systèmes hydrauliques, de courants, de chenaux et de flux. Ainsi (paraphrasant le *Discours* de

Sir Thomas Smith, de 1581), Malynes explique le concept d'un mécanisme causal par la comparaison avec les rouages d'une pendule : « Nous voyons comment une chose en entraîne ou renforce une autre, comme dans une pendule où l'on peut voir de nombreuses roues ; la première roue, entrant en mouvement, entraîne la suivante et cette dernière la troisième, et ainsi de suite, jusqu'à la dernière qui meut l'instrument qui fait sonner la pendule. » Dans une société qui connaissait déjà bien la mécanique, on pouvait espérer user de métaphores mécaniques pour faire comprendre des abstractions telles que la balance commerciale.

Malheureusement, l'argument se heurte à des difficultés. Misselden, qui était de loin le plus intellectuel de nos trois théoriciens, attaque Malynes de front pour avoir utilisé ces métaphores mécaniques impropres. Il nous faut noter à quel point il était difficile de rendre compte d'un mécanisme réellement automatique qui se nourrit de lui-même, pour la simple raison qu'il n'existait pas de systèmes mécaniques aussi perfectionnés. Schumpeter pense que ce n'est pas avant la parution de l'essai de David Hume, *Of the balance of trade* (*De la balance commerciale*), en 1752, que le concept du mécanisme automatique fut formulé de manière adéquate. Comme ses prédécesseurs, Hume n'avait qu'un exemple d'un système tendant vers l'équilibre : l'écoulement de l'eau qui cherche toujours à trouver son niveau. La théorie économique s'acharnait à conceptualiser des systèmes qui manquaient d'analogies mécaniques : les succès de Mun, Malynes et Misselden ne dépendent pas étroitement de métaphores mécaniques, bien qu'ils soient étroitement liés à l'idée que l'économie doit être susceptible de s'expliquer par une analyse scientifique, tout comme n'importe quel mécanisme.

Les trois hommes étaient très clairs sur une chose, leurs discussions concernant les modèles théoriques. Ainsi que l'a dit Misselden, « comme une balance ou un trébuchet est une invention qui nous fait découvrir le poids des objets, et donc discerner le lourd du léger, et comme une chose diffère d'une autre selon son poids, il en est de même pour la balance du commerce, excellente invention politique qui montre la différence du poids du commerce entre un royaume et un autre ». Et il va plus loin, comparant son propre ouvrage à un modèle mécanique du fonctionnement du système solaire. Il semble plausible que les discussions entre les partisans et les opposants de Copernic aient fait comprendre à un vaste public la notion qu'il pouvait exister des comptes rendus divergents de phénomènes superficiellement similaires et que ces divers traités ne s'appuyaient pas seulement sur des fragments de preuves différents, mais qu'ils mettaient en œuvre d'autres outils intellectuels. Misselden est extrêmement conscient du fait qu'il n'y a rien d'évident à vouloir mesurer la balance commerciale et que croire y parvenir suppose que

l'on se fie à un système théorique. Même s'il n'avait aucune idée de ce que pouvait être un mécanisme automatique complexe, il savait bien comment mener une discussion sur une théorie scientifique, et c'est cela qui a fait des échanges de vues entre Mun, Misselden et Malynes le moment où la science sociale est née.

La seconde percée fut aussi lente à s'installer que l'avait été la théorie du mécanisme automatique, aussi est-il difficile en ce cas d'être sûr du moment où elle a été formulée pour la première fois de manière adéquate. Nous trouvons une première version de l'argument dans Mun, qui affirmait que le luxe et l'extravagance pouvaient être économiquement bénéfiques, à condition d'encourager le commerce international ou de créer des emplois dans le pays. Une version plus élaborée de l'argument peut se lire dans l'ouvrage de Joseph Lee, *Considerations concerning common fields and inclosures*, publié en 1654 ; on en trouve une version beaucoup plus raffinée dans *Fable of the bees* (*Fable des abeilles*) de Bernard Mandeville (1714). Le nouveau raisonnement consistait à rejeter deux suppositions qui avaient pénétré la pensée de Thomas More, par exemple. La première voulait que les avancées économiques qui contribuaient à réduire le nombre de personnes employées ne devaient pas être encouragées. La seconde, que la production de biens de luxe prenait nécessairement la place de travaux plus utiles socialement. Les nouveaux théoriciens prétendaient que le marché devait déterminer ce qu'il devait produire. Si, avec moins de personnel, on obtenait de plus gros bénéfices (par exemple) en passant des terres arables aux prairies de pâturage ou en subdivisant et en clôturant les terres communales ou les champs sans barrières, alors, il fallait l'accepter, même si l'emploi devait en souffrir, car les profits étant dépensés ou investis ailleurs, ils créeraient de nouveaux emplois. De même, la production de biens de luxe pouvait apparaître comme un gaspillage de ressources, mais, en créant des emplois et des bénéfices, elle ouvrait des marchés à d'autres biens de toutes catégories. Ainsi, on devait laisser le marché réguler l'investissement et la croissance, car on avait la conviction que, dans le long terme, la population s'en trouverait mieux et que l'État lui-même s'en sortirait renforcé. Les jugements moraux fondés sur les notions de travail honnête ou de dépenses extravagantes devaient être laissés de côté, car ils faisaient obstacle à la prospérité. Mandeville éclaira la nature de l'argument en le transformant en paradoxe : « Vices privés, profits publics. »

Au début du XVIII^e siècle, il existait donc en Angleterre une économie politique embryonnaire qui cherchait à maîtriser les nouveautés techniques et les forces du marché, afin de créer la prospérité et de renforcer le pouvoir de l'État. Contrairement à la théorie de la raison d'État qui avait émergé en Italie au XVI^e siècle, cette nouvelle manière de penser la

société assumait que le changement n'était pas cyclique, mais progressif. L'économie politique était dès le départ une théorie de la modernisation, qui identifiait les économies en progrès commercial et technique (d'abord les Pays-Bas, puis l'Angleterre et, enfin, l'ensemble de l'Europe) et les considérait comme des modèles que devaient imiter les pays retardataires (Écosse, Irlande et Nouveau Monde, par exemple). En même temps, l'une des tâches essentielles de la nouvelle pensée économique consistait à s'assurer que le progrès économique se traduisait par la domination militaire. Digges, Malynes et Petty étaient des serviteurs de leur pays, et leur contribution égalait celle des négociants comme Mun et Misselden. Les conditions préalables de la nouvelle théorie économique dépendaient des États et des marchés, qui existaient depuis longtemps, et d'une conviction nouvelle selon laquelle on pouvait analyser les relations sociales comme des lois naturelles, comme si les sociétés étaient des systèmes mécaniques, et que l'on pouvait ensuite utiliser cette analyse pour saper les fondements de l'enseignement moral et politique traditionnel. En insistant sur le fait que la « nécessité » devait prendre le pas sur la morale, les premiers économistes (même un ecclésiastique comme Lee) suivaient les traces des premiers politologues qui avaient affirmé que la morale chrétienne n'était pas le meilleur guide de l'action.

LA NAISSANCE DE L'INDIVIDUALISME : HOBBS ET LOCKE, HUME ET BECCARIA

La raison d'État et l'arithmétique politique ont émergé telles des exceptions dans un monde où la pensée sur la société se traduisait en termes juridiques. Quels étaient les droits attachés aux domaines, aux corporations, aux individus ? Quels étaient les pouvoirs légitimes des dirigeants ? Jusqu'à quel point fallait-il respecter les coutumes passées et pouvait-on tolérer l'innovation consciente ? Les discussions sur ce genre de sujets étaient menées dans le cadre d'une théorie complexe de pouvoirs ascendants et descendants, de droits de représentation et d'autorité déléguée par la divinité, théorie héritée du Moyen Âge. Les connaissances acquises à l'époque de la Renaissance et le raffinement de l'analyse historique rendaient difficile de continuer à croire à des pratiques immémoriales ou à des traditions inchangées, même si ces idées continuaient de remplir certaines fonctions techniques du droit. Dans la France du XVI^e siècle et l'Angleterre du XVII^e siècle, on assista à une floraison d'écrits très savants sur les différences entre les institutions romaines, féodales et modernes. Ces traités considéraient comme acquis le fait que les institutions légitimes devaient être préservées et qu'elles servaient de lien entre le passé, le

présent et l'avenir, même s'ils rendaient de plus en plus difficile de déterminer les institutions qui devaient être considérées comme légitimes.

Ce mode de pensée survécut non seulement au choc de la Renaissance, mais aussi aux grandes crises des guerres de religion en France (1562–1594) et de la révolte des Pays-Bas contre l'Espagne (1568–1648). En France et en Hollande, les arguments en faveur de la rébellion étaient bien affûtés : le peuple jouissait d'un droit naturel à se défendre contre la tyrannie ; les autorités intermédiaires avaient le droit de déposer leurs supérieurs s'il fallait défendre la constitution contre la subversion. La sécurité du peuple, affirmait-on, était la loi suprême. Mais de tels arguments supposaient toujours que le peuple était une entité composée, renfermant (comme une entreprise moderne) des individus dotés de droits et de privilèges inégaux ; et ils présumaient que les constitutions elles-mêmes devaient être préservées et non détruites. Personne ne formulait de raisonnements clairement égalitaires ou résolument révolutionnaires, ou du moins, personne ne le fit jusqu'au premier hiver de la guerre civile anglaise, celui de 1642–1643. C'est alors que les partisans du Parlement ont affronté la défaite face au roi. Qu'arriverait-il si le Parlement reconnaissait sa défaite ? Alors, prétendait un petit groupe d'adeptes de la ligne dure, la constitution se dissoudrait ; chacun aurait les droits qui auraient été les siens dans l'état de nature, où tous étaient égaux, et il serait légitime de combattre non pour sauvegarder la constitution ancienne, mais afin de la remplacer par une nouvelle.

Ces hommes quasi anonymes (Jeremiah Burroughs, William Bowles) furent les premiers théoriciens modernes de la révolution ; leurs arguments devaient être repris par les Levellers au cours des années de crise de 1645–1649 et ceux de ces derniers par les Whigs entre 1681 et 1689. Par la suite, leurs théories inspirèrent les polémistes de la guerre d'Indépendance américaine et de la Révolution française. Thomas Hobbes (1588–1679) avait déjà élaboré des raisonnements similaires mais pour des motifs opposés (illustration 12). Il affirmait que des individus vivant dans l'égalité à l'état naturel devaient se confronter à une hostilité constante, sans frein, avec pour résultat que l'existence serait affreuse, brutale et brève. Si l'on voulait éviter pareille destinée, tous les sujets devaient chercher à soutenir le pouvoir établi, tandis qu'aucune institution ne devait se permettre de limiter ou de restreindre le pouvoir central (même si les individus eux-mêmes devaient conserver un droit ultime d'autodéfense).

Hobbes, tout comme ses opposants les plus extrêmes, écrivait dans le droit-fil d'une tradition qui dérivait de l'œuvre du théoricien néerlandais Hugo De Groot, dit Grotius, *De jure belli ac pacis* (*Du droit de la guerre et de la paix*), de 1625. Grotius avait essayé de produire une théorie expliquant ce que feraient des individus doués de raison qui ne se trouveraient

soumis à aucune autorité établie. Sa théorie n'exigeait pas que les hommes craignent Dieu, ou reconnaissent un droit ordonné par la divinité ou encore une hiérarchie naturelle. Et puisqu'ils devaient édifier un ordre légal artificiel, les autorités qu'ils créaient ne devaient jouir d'aucun pouvoir, à part ceux que leur concédaient les individus qui les avaient inventées. Cela signifiait qu'il fallait imaginer une société dans laquelle l'autorité n'était pas ordonnée par la divinité et où la nature des droits du dirigeant (par exemple, le droit de châtement) ne différait pas de celle des droits dont jouissaient les individus en l'absence de tout gouvernement. Grotius voulait faire comprendre que l'état de nature n'était pas un concept abstrait ou historique. Les navires qui se rencontraient en mer, les gouvernements en guerre, les individus vivant dans des sociétés sans État se trouvaient à l'état de nature. Tout ce qu'il fallait pour transformer sa théorie en traité moderne des droits, c'était de reconnaître que le gouvernement pourrait soit perdre la capacité de gouverner, ce qui signifierait un retour à l'état de nature (Hobbes pensait que c'était là la conséquence inéluctable d'une guerre civile), soit perdre le droit de gouverner en agissant d'une manière qu'aucun fondateur n'aurait pu rêver de permettre (c'était là l'argument des extrémistes). De toute façon, les individus pourraient se trouver libérés de toute autorité établie, indépendants de tout précédent historique et libres de reconstruire le système politique à partir de zéro.

Les arguments de Grotius et de Hobbes s'offraient à des adaptations considérables. Par exemple, Locke (*Two Treatises*, 1689) affirmait que Hobbes avait tort de décrire les hommes à l'état de nature comme n'étant soumis à aucune autorité (ils devaient avoir quelque connaissance de Dieu et de la loi morale, puisque l'existence de l'un et de l'autre pouvait être démontrée par la seule raison) et défendant des intérêts totalement divergents (ils devaient avoir un intérêt commun à reconnaître la propriété et à encourager le commerce, car avec la croissance économique, les individus pouvaient obtenir un profit sans que les autres aient à souffrir une perte correspondante). Par conséquent, les hommes devaient moins craindre la révolution qui restaurait l'état de nature que la tyrannie qui était contraire à la morale et détruisait la prospérité.

Hume, d'autre part (*Treatise of human nature* [*Traité de la nature humaine*], 1739–1740), estimait qu'il n'y a pas de connaissance naturelle de la loi divine et que par conséquent la propriété, le gouvernement et même les promesses sont des conventions complexes qui ont été inventées tout simplement à cause de leur utilité ; il poussa à l'extrême les conséquences laïques de la position originelle de Grotius. L'utilité, et non les droits abstraits, doit être la pierre de touche de la justification ou non des révolutions ; contrairement à Locke, Hume pense que la révolte se justifie rarement. Son importance vient aussi de ce qu'il a réfléchi sur la tradition

de la loi naturelle de Grotius et de Hobbes et sur celle de la raison d'État de Machiavel et de Boccalini. Cette tradition-là avait connu une modification importante dans l'œuvre du premier théoricien républicain qui eût su échapper au cadre conceptuel de la cité, James Harrington, dont l'*Oceana* (1656) posait que l'on pouvait comprendre les institutions politiques comme des mécanismes qui modelaient les comportements de manière prévisible ; lui-même se décrivait comme un « anatomiste politique ». S'inspirant de Machiavel et de Harrington, Hume ne craignait pas d'affirmer « que l'on peut réduire la politique à une science » (1741).

David Hume croyait que les êtres humains étaient sociables par nature parce qu'ils reconnaissaient non seulement qu'ils pouvaient tirer matériellement profit de la coopération, mais aussi parce qu'ils avaient une capacité instinctive à sympathiser avec les sentiments de leurs semblables. C'est cette capacité de sympathie et non pas la loi divine ou la raison abstraite qui fournissait ses fondements à la morale, cette dernière consistant à entreprendre des actions qui apportent du plaisir ou de l'utilité à soi-même ou aux autres. Pour lui, la société renforce certaines catégories de comportements (dire la vérité, tenir ses promesses, être en paix) dont presque tous bénéficient. Le comportement humain peut donc s'expliquer entièrement si l'on pense que les hommes sont des machines programmées pour rechercher le plaisir et éviter la douleur (idée déjà exprimée par Hobbes) et qu'ils apprennent par l'expérience sur la base des principes identifiés par Locke. La théorie morale, politique et sociale de Hume reposait donc sur la psychologie de Locke.

L'accent mis sur le besoin d'éviter d'infliger de la douleur, qui est commun à Hobbes, à Locke et à Hume, eut des conséquences remarquables dès l'instant où il fut appliqué à la procédure judiciaire. Presque partout en Europe (mais ni en Angleterre ni au Danemark), on infligeait la torture, afin de découvrir si un suspect était innocent ou coupable. Mais comment justifier la souffrance des innocents ? Dans la plupart des pays, les châtiments prenaient des formes très élaborées (pendaison, écartèlement, supplice de la roue, marquage au fer rouge) visant à augmenter la souffrance. De tels châtiments se justifiaient parce que l'on considérait le crime comme une offense non seulement contre son prochain mais aussi contre la majesté de son souverain et contre l'autorité de Dieu lui-même. Mais si Dieu n'avait rien à voir à l'affaire et si les souverains n'étaient que des systèmes artificiels fabriqués afin d'assurer l'ordre, comment pouvait-on justifier des châtiments qui allaient bien au-delà du crime commis ? La nouvelle théorie de la loi naturelle voyait dans la société un contrat entre égaux ; la nouvelle psychologie affirmait que les hommes n'étaient pas naturellement mauvais et qu'ils éviteraient de commettre les actions qui entraîneraient leurs propres souffrances ; enfin, la nouvelle morale mettait

l'accent sur l'importance de la sympathie : tout cela rendait indéfendable l'ancien ordre légal. D'autres forces travaillaient à le saper, mais la première attaque systématique contre les théories qui l'avaient soutenu, la première théorie utilitaire du châtement fut l'œuvre du marquis de Beccaria, *Dei delitti et delle pene* (*Des délits et des peines*), de 1764.

Hobbes, Locke et Hume ont plus encore en commun qu'une tradition d'idées. Tous trois venaient de milieux qui ne connaissaient pas la pauvreté (ils avaient tous reçu une bonne éducation), mais ils étaient loin d'être riches. Chacun d'entre eux évita le mariage, afin de garder l'indépendance requise pour se livrer à la philosophie et ne pas dépendre d'une prébende accordée par l'Église ou par l'État. Tous trois ont parcouru l'Europe, afin d'y rencontrer les grands esprits de leur temps, et tous ont écrit des ouvrages lus par leurs contemporains dans toute l'Europe occidentale parce qu'ils étaient rédigés en latin (Hobbes) ou parce qu'ils étaient traduits soit en latin, soit dans la nouvelle *lingua franca* qu'était le français (Locke, Hume). Tous trois avaient des idées beaucoup trop éloignées des conventions pour envisager d'embrasser une carrière universitaire (Locke, qui avait tenté cette aventure, ne remit jamais les pieds à Oxford après son exil forcé de 1683 et la suppression de son poste de professeur l'année suivante). Sur les trois philosophes, deux dépendaient en partie du mécénat de grandes familles, de monarques ou de gouvernements. Hume était de loin le plus indépendant, et il put même s'enrichir en alimentant un nouveau marché de masse pour les ouvrages traitant de morale et de politique, sans attendre la moindre connaissance particulière chez le lecteur. Ces hommes ont été, on peut semble-t-il le dire à bon droit, les premiers intellectuels, menant des carrières que l'imprimerie, ainsi que le mécénat et la naissance d'une république des lettres européenne avait rendues possibles. Nous pouvons ajouter à la liste de ces philosophes célibataires les noms de Descartes (1596–1650), Bayle (1647–1706) et Smith (1723–1790). Non seulement aucun d'entre eux ne s'était marié, mais aucun d'entre eux n'appartenait au clergé ; ils n'étaient pas médecins (bien que Locke eût envisagé de se spécialiser dans cette branche), ni juristes (comme l'avait été Grotius). Smith et ses contemporains écossais (Hutcheson, Ferguson, Millar, Reid, Robertson) furent les premiers à découvrir que des carrières universitaires s'ouvraient à eux (Hume est l'exception : il était sur la liste noire à cause de son hostilité envers la religion). Dans cette société, Beccaria constitue une fâcheuse anomalie. Portant le titre de marquis, non seulement c'était un aristocrate, mais il jouissait aussi de la sécurité financière. Il s'était marié par amour, et lorsque sa réputation littéraire lui fit quitter Turin, sa ville natale, pour Paris, alors le centre universellement admiré des discussions philosophiques, il repartit rapidement par crainte que son épouse ne le quittât pour un autre homme. Même la stratégie éditoriale lui était étran-

gère ; pour que son ouvrage devienne un succès, il dut être relu, annoté et remis en ordre par plusieurs éditeurs, à commencer par ses amis turinois, et ensuite par tous ses traducteurs, en France et en Angleterre.

Même si Beccaria représente l'exception, les premiers philosophes de la nouvelle science sociale semblent appartenir à un groupe social particulier, différent de celui des historiens (appartenant souvent au clergé ou au monde de la politique) comme de celui des adeptes des sciences naturelles (pasteurs, professeurs d'université, médecins, nobles) et, moins nettement, des économistes comme Petty ou King dont les compétences techniques leur avaient ouvert des emplois d'État : Locke, lui aussi, était à la fois économiste et fonctionnaire. Si ces hommes avaient une profession particulière, c'était celle de précepteur des enfants de l'aristocratie (Hobbes, Locke, Hume, Smith). Ils n'étaient pas seulement individualistes en théorie ; dans la vie quotidienne, ils étaient libres de tous les liens traditionnels de la famille, de la profession, de la corporation et de la fortune. Dans d'autres sociétés, les individualités comparables avaient bien peu d'occasions de prospérer et, s'il n'y avait pas eu alors la presse d'imprimerie et un public instruit, ils n'auraient eu aucune chance de voir se répandre leurs idées.

LA PENSÉE POLITIQUE DANS LE JAPON DES TOKUGAWA

On peut faire des comparaisons entre l'histoire intellectuelle de l'Europe aux XVI^e et XVII^e siècles et l'Afrique du Nord ou l'Inde contemporaines en partie parce que les théoriciens politiques de ces trois régions partageaient un héritage intellectuel commun, celui de la loi mosaïque et de la philosophie de Platon et d'Aristote. Si l'on se tourne vers le Japon des Tokugawa, on sort de cette sphère culturelle, mais il n'est pas impossible pour autant de trouver des comparaisons éclairantes. Masao Maruyama a tenté de développer ce raisonnement dans une œuvre écrite pendant la Seconde Guerre mondiale, qui a eu une grande influence. Il avançait que, dans le Japon semi-féodal du XVII^e siècle, qui s'ouvrait rapidement au commerce, des faits nouveaux se produisaient dans le monde de l'esprit, étrangement analogues à ceux que connaissait l'Europe de Hobbes.

Le personnage central de son ouvrage était Ogyū Sorai (1666 – 1728), l'un des conseillers du shōgun Yoshimune. À l'instar de Hobbes, Sorai disait que les hommes avaient vécu à l'origine comme des bêtes. L'ordre social n'avait rien de naturel (les théoriciens japonais l'avaient toujours proclamé), il était artificiel. Chaque période de l'histoire était obligée d'inventer ses propres institutions, de créer un ordre qui lui était particulier.

Sorai prétendait que le fondateur de la dynastie des Tokugawa n'avait pas réussi à le faire. Comme Hobbes, il se tournait contre ce que l'on a fini par considérer comme les éléments progressistes au sein de la société où il vivait, préconisant une concentration du pouvoir absolu entre les mains du souverain. Il fallait mettre fin à l'essor du commerce et renforcer les positions héréditaires. Comme Hobbes, il affirmait que c'est l'autorité et non la vérité qui engendre la loi et la morale. Comme Hobbes, il voulait que le souverain et non le peuple soit l'agent de la réforme. Comme Hobbes, il critiquait les institutions féodales traditionnelles parce qu'elles favorisaient la décentralisation du pouvoir. Mais, comme Hobbes encore, il était dans la logique de son argumentation qu'on puisse soutenir un changement révolutionnaire et démocratique de préférence à un changement conservateur et autoritaire. Enfin, comme avec Hobbes, l'accent mis sur le côté artificiel de la société et de la morale ouvrait la voie à une rupture radicale entre le privé et le public (une rupture qui, en Occident, devait être essentielle pour la mise au point des théories libérales des Levellers, de Locke et de leurs successeurs). C'est ainsi que le disciple de Sorai, Dazai Shundai (1680–1747), faisait une distinction absolue entre le comportement public et les sentiments personnels. « Qu'une pensée mauvaise s'agite dans le cœur ne doit pas être considéré comme un crime », à condition que le comportement public demeure convenable.

De même qu'il existe des ressemblances entre l'individualisme autoritaire de Hobbes et les arguments d'égalitaristes contemporains comme les Levellers, on trouve au Japon au moins un penseur qui ait développé la pensée de Sorai dans une direction égalitaire. Andō Shōeki était un érudit, isolé dans sa province, dont les œuvres ont été complètement oubliées jusqu'au moment où elles ont été redécouvertes au cours du XX^e siècle. Comme Sorai, il était persuadé que les relations sociales existantes étaient artificielles, que c'était une invention des premiers rois, mais, contrairement à son modèle, il voulait les voir remplacer par un ordre social plus proche de la nature. Chacun, croyait-il, devait être requis d'effectuer un travail manuel, de se livrer à l'« agriculture directe ». Dans une société où les besoins des paysans producteurs prédomineraient régneraient l'égalité et la paix. Afin de construire une telle société, il fallait non seulement saper les relations sociales existantes, mais aussi les traditions métaphysiques voulant qu'il y eût dans la nature une hiérarchie implicite : « Si l'on veut établir une hiérarchie répartie entre haut et bas, noble et vil, ce souhait se fonde sur le désir égoïste de se placer au-dessus du peuple et de répandre ses lois à travers le monde. [...] Le ciel et la terre ne connaissent aucune distinction de commencement et de fin, de supérieur et d'inférieur, de vil et de noble. Rien ne vient de là et rien ne s'ensuit. Telle est la voie naturelle des choses telles qu'elles sont. »

La plus grande partie de l'œuvre qui nous restait de Shōeki a été détruite lors d'un tremblement de terre peu après sa redécouverte, aussi nous est-il difficile de savoir à quel degré nous pouvons prétendre comprendre sa pensée. Maruyama voit en lui un avocat du troc et donc un adversaire du mercantilisme. Mais il rapporte aussi que Shōeki admirait la Hollande contemporaine et voyait en elle une société dans laquelle le travail était prisé et la prospérité obtenue en suivant la nature plutôt qu'en s'y opposant. Cela donnerait à penser qu'il fut le premier des nombreux théoriciens japonais qui devaient discuter du bien-fondé qu'il y avait à imiter les principales institutions européennes.

LES CONSÉQUENCES INATTENDUES : DE NICOLE À SMITH

Comme nous avons déjà évoqué brièvement les premières théories de l'Europe occidentale qui prônaient la nécessité de laisser l'investissement gouverné par les forces du marché, et non par des choix moraux, nous nous tournons maintenant vers une tradition intellectuelle au moins aussi importante que celle qui mène de Grotius à Hume, mais qui n'a pas reçu autant d'attention. Elle commence avec les essais de Pierre Nicole (1625 – 1695). Pierre Nicole était un théologien janséniste ; autrement dit, bien que catholique, contrairement à la plupart de ses coreligionnaires, il avait adopté une vision augustinienne de la grâce et du libre arbitre ; il insistait sur l'état de péché des hommes et la prédestination divine. Comment pouvait-il y avoir une vie sociale possible quand les hommes étaient si mauvais ? Pierre Nicole se tourna vers Hobbes pour trouver une inspiration dans ses écrits, car ce dernier avait essayé de montrer comment l'ordre pouvait jaillir du désordre et comment des individus égoïstes pouvaient se soumettre à la loi. Il lut aussi Descartes qui, à l'instar de Hobbes, était strictement matérialiste dans sa vision du monde naturel et avait tenté d'expliquer comment des phénomènes purement mécaniques avaient pu produire l'univers apparemment ordonné dans lequel nous vivons. Quelles étaient les forces mécaniques qui faisaient tourner les planètes autour du Soleil ou tomber les objets sur la Terre ? Nous n'avons pas ici à nous pencher sur les réponses qu'il donnait à ces questions ; ce qui compte c'est qu'il avait conçu les systèmes naturels comme des mécanismes qui s'emboîtaient entre eux. Nicole voulut appliquer cette idée à la société. Comment des individus mauvais, égoïstes, pouvaient-ils édifier une société viable ? La réponse simple était que l'intérêt personnel lui-même rendait possible la vie sociale. Où que vous alliez, vous rencontrez des gens qui veulent bien vous nourrir et vous loger. D'autres vous vêtissent et même vous enterrent. Ils ne font pas tout cela par charité ou par bonté,

mais simplement pour gagner leur vie. Le marché oblige les personnes corrompues à agir selon des modes socialement profitables. Par son intermédiaire, un propriétaire respectable peut s'assurer les services de toute une armée d'assistants, bien plus nombreux que les sujets qui obéissent à un quelconque souverain dans une société non commerciale. En outre, le fait que pareille armée ne travaille pas seulement pour une personne mais pour tout un chacun assure une efficacité d'échelle. Pour quelques sous, notre Parisien pouvait acheter les produits de terres lointaines qu'il avait fallu des flottes entières pour transporter jusqu'à lui.

Le mécanisme du marché n'était pas le seul qui intéressait Nicole et ses associés. La Rochefoucauld, son contemporain (1613 – 1680), qui semble avoir été influencé par le jansénisme, était fasciné par la corruption de la vie des courtisans. Là, le masque de l'amitié dissimulait l'envie et la rivalité (illustrations 13 et 14). Les bonnes manières cachaient la jalousie et le mépris. Et pourtant, loin de détruire la coopération sociale, l'hypocrisie la rendait possible. Comme La Rochefoucauld, Nicole offrait une anatomie du comportement de l'humanité où des qualités nobles et vertueuses en apparence, disséquées par lui, révélaient la bassesse et la corruption de leurs mobiles, souvent cachés aux yeux mêmes de leurs agents qui s'y trompaient autant qu'ils trompaient ceux qui traitaient avec eux. Loin d'être destructeur de la société, le péché (quand il était modelé et modifié par l'intérêt personnel et les pressions sociales) se révélait être un excellent ciment de cohésion. Une fois que l'on avait compris le rôle essentiel des mobiles égoïstes, on pouvait espérer rendre compte du comportement social et expliquer comment les individus, sans s'en rendre compte, jouaient leur rôle, tout comme Descartes avait expliqué comment chacun des atomes pouvait être poussé par des forces impersonnelles pour jouer son rôle au sein d'un système complexe.

Les arguments de Pierre Nicole avaient été développés dans le cadre d'un contexte théologique, afin de démontrer la compatibilité entre la théologie augustinienne et le comportement social. Mais, bien évidemment, on pouvait adapter ces raisonnements à d'autres fins. En 1682, le huguenot Pierre Bayle, qui avait dû quitter la France et trouver refuge en Hollande, publia un ouvrage qui prétendait être l'œuvre d'un théologien janséniste, *Pensées diverses sur la comète*. Son intention ostensible visait à réfuter la croyance selon laquelle les comètes annonçaient des catastrophes ; son but véritable était d'attaquer la superstition catholique. Mais ses arguments allaient bien au-delà de cet objectif parfaitement respectable (aux yeux de ses coreligionnaires) ; en fait, Bayle affirmait que, parce que la cohésion de la société reposait sur l'intérêt personnel, les athées pouvaient être d'aussi bons citoyens que les chrétiens. Jusque-là, toutes les théories sociales (Grotius et Hobbes étant les seules exceptions) avaient admis

comme allant de soi l'idée que seuls les citoyens vivant dans la crainte de Dieu étaient dignes de foi, tenaient leurs promesses et s'abstenaient de la violence. Au contraire, Bayle disait que les croyances en un monde à venir n'avaient pratiquement aucun effet sur le comportement des hommes ; ce qui comptait, c'était leur désir d'être bien vus de leurs voisins et leur lutte pour joindre les deux bouts. Si Pierre Nicole avait admiré la sagesse providentielle de Dieu qui avait rendu les pécheurs sociables, Bayle était heureux d'envisager l'existence au sein d'une société pécheresse (mais ordonnée et prospère). Ses arguments marquent le moment décisif où la théorie sociale cesse d'être une branche de la philosophie morale (comme elle l'était encore pour Hobbes et pour Locke). Ils transformèrent les termes du conflit entre scepticisme religieux et foi religieuse, car jusqu'alors, même les sceptiques devaient admettre que la foi était socialement bénéfique et qu'il fallait la favoriser.

Le raisonnement de Bayle fut repris par Bernard Mandeville dans sa *Fable des abeilles* (1714) où il l'appliquait explicitement à l'interprétation de la société commerciale. Une société composée de chrétiens charitables serait pauvre et sans force. C'était le vice — la convoitise, l'envie, la colère — qui menait à l'industrie, à la prospérité et à la puissance militaire. Les vices privés, continuait-il, profitaient au public. En laissant les autres mettre la main sur son argent, le joueur faisait plus pour la société que le thésauriseur frugal qui le conservait. La femme frivole qui dépensait une fortune pour ses robes procurait des emplois aux tailleurs et aux vendeuses. Mandeville poussait son raisonnement jusqu'à ses limites, affirmant par exemple que la prostitution servait une fonction utile, car si elle n'avait pas existé, les jeunes hommes auraient séduit ou violé des femmes respectables.

Sa pensée se concentrait avec acuité sur les conséquences imprévues du comportement humain. Le vaurien prodigue n'avait pas la moindre intention de faire le bien, et cependant, ses actions profitaient à la société. Cette ligne de raisonnement devait être suivie par Adam Smith dans sa doctrine de la « main cachée » à l'œuvre sur le marché. Le négociant veut seulement acheter à bon marché et vendre cher ; mais la concurrence l'oblige à produire des biens à bon marché et à s'assurer qu'ils sont de bonne qualité. Le comportement égoïste est donc ainsi dirigé et conduit afin de servir l'intérêt public ; tout le monde en profite, tandis que des individus avides luttent entre eux pour obtenir des bénéfices.

Nombre d'ouvrages analysant l'œuvre de Smith se consacrent à une discussion sur ce que l'on a appelé le « problème d'Adam Smith » : comment expliquer le rapport entre *La Richesse des nations* (1776), qui semble encourager les conduites égoïstes et cupides, et *Théorie des sentiments moraux* (1757), où l'auteur insiste sur l'importance que l'on

doit accorder au bien-être des autres. Mais ce n'est pas Smith qui avait soulevé ce problème. Pierre Nicole, Bayle et Mandeville n'avaient pas cherché à réconcilier leur vision de la société avec les qualités morales traditionnelles, parce qu'ils n'approuvaient pas la morale conventionnelle. Pierre Nicole pensait que la plupart des individus qui semblaient respecter la morale étaient en fait des pécheurs, voués à la damnation. Bayle et Mandeville ne se souciaient guère d'une bonne partie de la morale conventionnelle, en particulier de son attitude envers la sexualité. Leurs raisonnements avaient illuminé les rouages du système du marché et avaient permis une défense solide de la libre entreprise. Mais comment sauver la morale traditionnelle ? Smith n'hésitait pas à condamner ce qu'il appelait le « système immoral » de La Rochefoucauld et de Mandeville, mais il ne pouvait se priver de ce système dès l'instant où il commençait à analyser le marché. Son problème venait de ce qu'il essayait d'adapter une vision de la société que les augustiniens et les libertins trouvaient parfaitement acceptable de façon à la rendre compatible avec la conviction de Locke pour qui les êtres humains ordinaires étaient des agents moraux dotés de responsabilité.

Ce qui rendait le problème d'autant plus aigu c'était que, à mesure que le XVIII^e siècle progressait, le pouvoir de la société commerciale de transformer le monde et de révolutionner les relations sociales entre les individus était de plus en plus visible. *La Richesse des nations* de Smith commence avec un récit de la manière dont la division du travail a transformé la fabrication des épingles, le résultat étant que les épingles ne coûtaient plus cher et qu'on les trouvait partout. Cet exemple simple remplit une fonction double : il nous montre en quoi consiste la division du travail et, en même temps, il nous livre une indication sur la capacité de la manufacture à transformer le monde. Quelques paragraphes plus loin, l'auteur décrit comment la machine à vapeur a été révolutionnée par une invention toute simple : « Dans les premières machines à vapeur, un garçon était constamment employé à ouvrir et à fermer alternativement la communication entre la chaudière et le cylindre, selon que le piston était dans son mouvement ascendant ou descendant. L'un de ces garçons, qui aimait bien aller jouer avec ses camarades, observa que s'il attachait une ficelle à la poignée de la valve qui ouvrait cette communication à un autre élément de la machine, la valve s'ouvrirait et se fermerait sans son intervention [...] »

Cet exemple a une double fonction, car Smith ne fait pas que nous familiariser avec l'idée de machines facilitant le travail, il nous prépare aussi à l'idée de mécanismes autorégulateurs. Nous découvrirons très vite que, dans le marché aussi, des valves s'ouvrent et se ferment, manœuvrées par une main invisible qui, là, encourage l'investissement et, ici, pénalise l'absence d'efficacité. Et certes il n'est pas déraisonnable de penser que c'est seulement au sein d'une société où les mécanismes autorégulateurs

étaient répandus qu'il était possible d'analyser le marché dans les termes qu'utilise Smith. Il n'y avait rien de nouveau à propos des marchés ni, comme nous l'avons vu, de la science économique ; mais il y avait cependant une nouveauté considérable dans la technique qui permettait de conceptualiser le fonctionnement du marché. La machine à vapeur qu'évoque Smith est entièrement différente du mécanisme d'engrenages des horloges qui avait occupé Malynes ou des tourbillons d'atomes qui avaient fasciné Pierre Nicole, parce que c'est un mécanisme autorégulateur (à l'instar des horloges à balancier qu'Huygens avait mises au point à la fin du XVII^e siècle). La construction de tels mécanismes a déblayé le terrain pour la découverte des « mécanismes automatiques » de l'économie. (Un exemple précoce de l'argument selon lequel les sociétés devraient être interprétées comme des mécanismes autorégulateurs nous est proposé par le *Code de la nature* de Morelly en 1755 [illustration 15]. En présentant l'une des premières défenses du communisme depuis l'*Utopie* de More, Morelly soutint qu'une société communiste se conduirait comme un mécanisme autorégulateur et que, jusqu'à présent, les théoriciens de la politique et les hommes politiques n'avaient fait que prouver leur incompetence dans le domaine de la mécanique.)

Il y avait cependant un troisième thème essentiel, au-delà de la division du travail et de la concurrence, dans l'analyse économique de Smith, car il entreprenait d'analyser la répartition des richesses entre employeurs et employés, propriétaires et locataires, négociants et producteurs, ville et campagne. Le premier qui ait tenté de conceptualiser le flux des richesses dans la société et sa distribution entre les divers groupes sociaux était un médecin français, François Quesnay, qui publia son *Tableau économique* en 1758. En 1747, il avait fait paraître les trois volumes de son *Essai physique sur l'économie animale*. Il semble bien que ses connaissances en biologie, science qui, depuis Harvey (1628), s'intéressait à la circulation du sang, lui ont permis de conceptualiser le flux de l'argent, des biens et des services. La pensée économique moderne a elle aussi une dette envers la biologie et la mécanique. Tout comme les marchés ont longtemps précédé toute analyse de la concurrence mais ont revêtu une nouvelle signification dans un âge tourné vers la mécanique, la très ancienne division entre ville et campagne est apparue sous un nouvel éclairage aux yeux des hommes qui avaient appris à faire la distinction entre veines et artères.

L'HISTOIRE CONJECTURALE

Jusqu'à présent, nous avons suivi l'émergence d'un certain nombre de modes de pensée qui survivent encore avec vigueur à l'époque actuelle.

La politique de la force ne nous a pas quittés, et nous l'analysons toujours en des termes que comprendrait Machiavel. Nous revendiquons toujours les droits qui, Locke nous l'a assuré, nous étaient garantis par la raison et la nature, même si personne n'y avait fait appel avant 1642. L'utilitarisme est toujours une philosophie morale vivante. Nous discutons toujours de l'impact de la politique gouvernementale sur l'économie avec un vocabulaire connu de Smith. Chacun de ces quatre grands modes de raisonnement prétend identifier des caractéristiques universelles de la société, pourtant tous quatre ont été inventés dans les circonstances particulières que connaissait l'Europe moderne à ses débuts. Aucun ensemble de facteurs ne les explique tous, et chacun d'eux aurait pu être créé en l'absence des autres. Il n'existe entre eux aucune harmonie naturelle, d'ailleurs chacun d'entre eux est hostile aux autres. Il est amusant de spéculer sur l'éventail des théories sociales possibles, tout comme on peut imaginer l'évolution selon Darwin prenant place sur une autre planète et produisant une série d'espèces totalement différentes. Ces modes de pensée particuliers ont connu leur essor parce que chacun d'entre eux correspondait à des aspects essentiels de la société d'Europe occidentale au début de la période moderne et, comme l'Europe occidentale en est venue à dominer le monde, on a cru que les nouvelles sciences sociales étaient justifiées dans leur prétention à expliquer les pratiques sociales, bien que chacune d'entre elles eût été d'un remarquable aveuglement dès lors qu'il s'agissait de découvrir ses propres origines intellectuelles et sociales.

De nos jours encore, les ouvrages d'histoire fondés sur l'idée que les sciences sociales sont constituées de simples découvertes de vérités évidentes s'arrêtent à peine pour poser la question des conditions préalables à ces découvertes : comme si on pouvait parler de Galilée sans mentionner les boulets de canon ou les télescopes. Et pourtant, tout comme Galilée avait besoin de son télescope, les théories des droits avaient besoin de livres imprimés et d'une presse libre ; si elle doit briser les liens imposés par la cité, l'égalité politique dépend de la production de masse et de la survie matérielle des arguments en sa faveur. Le pivot des constitutions écrites, c'est tout simplement que ces lois fondamentales sont imprimées et que tout citoyen peut les lire. Et pourtant, alors que Galilée disserte à perte de vue sur le télescope, Locke ne fait qu'une seule fois une brève pause pour évoquer la circulation et la conservation des idées. Condorcet, si éloquent pour parler de la presse d'imprimerie qui a permis le triomphe de la vérité et de la justice (1793 – 1794), ne se demande pas un instant si la presse d'imprimerie et le livre imprimé n'auraient pas subtilement modelé notre idée de ce qui est fondamental ou juste, même si lui-même reconnaît que les idées d'une civilisation qui connaît l'imprimerie seront différentes de celles qui reposent sur le manuscrit (plus savante, moins respectueuse de l'autorité).

Comme ces quatre modes de raisonnement gardent toute leur vigueur aujourd'hui, il est facile de supposer qu'ils étaient en leur temps les grandes découvertes de l'époque ; puisque leurs préalables politiques, culturels et techniques étaient en grande partie invisibles aux yeux de ceux qui les avaient élaborés, il est tout aussi facile de supposer qu'on peut les expliquer en faisant des innovations purement intellectuelles. Il est donc salutaire de se tourner vers deux autres styles de pensée importants qui sont des innovations également chargées de signification de la période étudiée, et dont l'un nous paraît au mieux suspect et l'autre étonnamment étranger.

La réflexion de Mandeville sur la manière amicale dont les hommes corrompus se conduisent en société soulevait un problème historique simple : comment les hommes avaient-ils appris les arts de la dissimulation et du mensonge qui rendaient la vie sociale vivable ? Quand l'homme s'était-il transformé, comment était-il passé du stade de l'animal sauvage donnant libre cours à ses émotions à celui de l'animal domestiqué s'intéressant à complaire à ses semblables ? Puisque, à première vue, aucun fait ne permettait de répondre à de telles questions, il semblait qu'on ne pouvait les traiter que par le biais d'une histoire conjecturale. Commençons donc par laisser les faits de côté, puisqu'ils n'affectent pas la question, disait en substance Jean-Jacques Rousseau (1712–1778) qui était à beaucoup d'égards un disciple de Mandeville, même si ses écrits ne faisaient pas l'éloge de la prospérité et de l'hypocrisie contemporaines, mais les condamnaient. L'histoire conjecturale avait d'autres racines. Les théoriciens de la loi naturelle avaient demandé comment et pourquoi la propriété et le gouvernement s'étaient établis. Les économistes avaient dû expliquer pourquoi la société vouée au commerce avait mis si longtemps à se créer et pourquoi les principes du libre-échange avaient été reconnus si tard. Les sceptiques s'étaient étonnés du succès du monothéisme et de la doctrine de l'immortalité de l'âme. Une société qui commençait à être pleinement consciente du fait qu'elle ne ressemblait à aucune de celles qui l'avaient précédée sur la Terre devait trouver une explication à son originalité. Dans sa grande majorité (Rousseau étant une étonnante exception), elle voulait affirmer que ses institutions étaient naturelles et que celles qui l'avaient précédée étaient en quelque sorte artificielles ou anormales.

Nous lisons ces histoires conjecturales — le *Discours sur l'origine de l'inégalité* de Jean-Jacques Rousseau (1754), l'*Histoire naturelle de la religion* de David Hume (1757), le livre VI de *La Richesse des nations* d'Adam Smith — avec le sentiment que nous ne comprenons plus les règles du jeu. Comment distinguer une bonne histoire naturelle de la religion d'une mauvaise si les faits n'ont quasiment rien à voir avec la question ? Il semble que la réponse est que chacune commence à partir d'une recherche sur la psychologie humaine et tente d'expliquer

comment une nature humaine uniforme a pu engendrer une si extraordinaire diversité dans le temps et dans l'espace. Si la théorie sociale prend racine dans la psychologie et si la psychologie ne change pas, comment expliquer la diversité ?

Il y eut deux réponses remarquablement influentes à cette question, qui agissent encore sur nous. En 1748, Montesquieu publiait *De l'esprit des lois*, ouvrage dans lequel il tentait d'identifier une série de types idéaux qui pouvaient servir à interpréter toutes les communautés existantes. Certains de ses raisonnements (par exemple, que le climat modèle la civilisation) prêtaient le flanc à une réfutation facile, mais ce qui devait compter, c'est la tentative qu'il a faite de montrer comment les institutions politiques, les qualités morales et les comportements culturels se renforcent mutuellement. S'ils vivent en république, sous une monarchie ou sous un régime despotique, les hommes pensent, sentent et se comportent différemment. Montesquieu n'était pas le premier à comprendre cela. Amelot de la Housaie, par exemple, avait publié un remarquable essai sur Venise en 1675 ; il tentait d'y montrer que, même si la ville se donnait les apparences d'une république libre, son régime était en fait despotique et que cela expliquait les attitudes et les idées des Vénitiens. Dans le tableau qu'il en dressait, les carnivals, les bals masqués et les courtisanes n'étaient plus des aspects discrets de la vie vénitienne, mais devenaient l'expression décalée d'un monde politique où la liberté de pensée n'existait pas. Mais l'œuvre de Montesquieu osait appliquer cette manière d'aborder le problème non pas à une société lointaine mais à des pays comme l'Angleterre ou la France.

La méthode de Montesquieu était plus sociologique qu'historique et, jusqu'à ce qu'il en vînt à parler du commerce, il n'était pas besoin d'appliquer un ordre chronologique aux différents types de sociétés qu'il analysait. Mais en deux ans, bon nombre de théoriciens, en particulier Turgot (*Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain*, 1750), commencèrent à montrer que le facteur décisif déterminant la diversité des sociétés tenait aux multiples voies par lesquelles les hommes obtiennent leurs moyens de subsistance et qu'il y avait une progression historique naturelle d'un type d'économie à un autre. D'abord, il y avait eu la chasse et la cueillette, puis la domestication des animaux et la vie des pasteurs nomades, puis les semailles et l'agriculture sédentaire, enfin le développement des villes et du commerce. Cette « théorie de l'histoire en quatre étapes » avait des implications profondes, car elle faisait de la géographie un analogue de l'histoire. Étudier une société de chasseurs-cueilleurs en Amérique du Nord ou une société pastorale en Mongolie, c'était se pencher sur la préhistoire européenne, tandis que la civilisation de l'Europe était alors définie comme l'avenir vers lequel toutes les sociétés progressaient. Désormais, les faits ne pouvaient réintégrer le cadre de réflexion, bien

qu'ils fussent plus anthropologiques qu'historiques.

Au cours du siècle suivant, la combinaison de la théorie des quatre étapes avec le travail de Ricardo sur la théorie de Smith sur les salaires, les prix et les profits allait fournir les fondations de la théorie marxiste. Mais, dans un monde postcolonial, Condorcet, Turgot et d'autres théoriciens du progrès apparaissent dangereusement complaisants avec la suprématie qu'ils confèrent à leur civilisation, supérieure à toutes les autres, avec le corollaire implicite que toutes les sociétés devraient être encouragées, ou forcées, à se modeler sur l'Europe (cependant, leur raisonnement assumait l'égalité naturelle de toutes les races). Les histoires du colonialisme, de l'impérialisme et du racisme nous empêchent de lire les histoires conjec-turales sans éprouver un sentiment de malaise moral et intellectuel.

JEUX DE HASARD

Même si le rôle de modèles influents des sciences naturelles pour les sciences sociales a été bien mis en valeur, l'existence d'une distinction entre ces deux branches du savoir a été bien acceptée jusqu'à présent. Il vaut la peine de conclure notre étude de la science sociale en Europe occidentale en mettant l'accent sur le fait que la constellation des sciences présentait, au XVIII^e siècle, un aspect bien différent de celui que nous connaissons de nos jours.

Les philosophes aristotéliens et scolastiques avaient cru que la véritable science serait déductive. Une série de syllogismes devaient lier les prémisses aux conclusions, démontrant les relations nécessaires. Descartes admettait l'idée d'une science déductive et pensait qu'à condition d'accepter ses prémisses, on pourrait déboucher sur une physique et même sur une biologie déductives. D'un autre côté, cependant, il affirmait que si on les mesurait selon les critères de la certitude déductive, bien des choses qui passaient pour de la connaissance ne pouvaient prétendre à un tel statut. Il était difficile, si l'on s'appuyait sur les principes cartésiens, de comprendre comment il ne pouvait y avoir aucune connaissance fiable des faits historiques, par exemple.

Deux arguments mêlés se créèrent en réaction à Descartes. D'abord, John Locke insista sur la difficulté qu'il y avait à identifier les rapports de causalité nécessaires ; la science devait donc s'occuper non seulement de vérités démontrables mais aussi d'interprétations probables, et ce au mieux avec une certitude plus morale que mathématique. Hume partit de ce raisonnement pour montrer qu'on ne pouvait identifier aucun rapport de causalité nécessaire dans la nature : toute la science naturelle se fondait sur des jugements de probabilité.

Dans le même temps, on faisait entrer la connaissance historique dans

le cadre de la théorie de la probabilité. César avait-il été assassiné par Brutus ? Pour décider de la véracité de cette connaissance supposée, il fallait établir le nombre de témoins qui avaient relaté l'événement, savoir s'ils étaient fiables, jusqu'à quel point leur témoignage avait été corrodé par le temps. En principe, il était possible de calculer mathématiquement la vraisemblance de l'exactitude du récit historique. En France, Nicolas Fréret se servit de cette méthode pour défendre le savoir historique classique contre les attaques des sceptiques, tandis que Hume, lui emboîtant le pas, voulait publier dans son *Traité* un essai démontrant que la croyance aux miracles était toujours fondée sur un jugement erroné des probabilités ; cet essai devait figurer auprès de son point de vue sur la dépendance du savoir scientifique à l'égard des jugements de probabilité.

Relier ainsi entre elles des disciplines qui nous paraissent sans rapport — mathématiques, science naturelle, histoire, droit et religion — dans le cadre général de la théorie de la probabilité, voilà qui nous ramène à la *Logique de Port-Royal* (1662) d'Antoine Arnauld (dit le Grand Arnauld) et Pierre Nicole ; l'utilisation par Blaise Pascal des arguments de probabilité explique les problèmes complexes du pari et démontre pourquoi la croyance catholique était rationnelle. Pour le XVIII^e siècle, il n'y avait donc aucune division fondamentale entre sciences sociales et sciences naturelles ; il s'agissait, dans l'un et l'autre cas, de disciplines reposant sur la théorie de la probabilité, qui se fondaient sur des catégories d'arguments semblables pour justifier l'usage qu'elles faisaient des preuves et leur prétention à instaurer une connaissance fiable. Lorsqu'il écrivit son premier ouvrage en français (*Essai sur l'étude de la littérature*, 1761), le grand historien Edward Gibbon affirma sa certitude qu'il existait deux genres de connaissances critiques (le terme signifiant tendant vers la probabilité) de l'activité sociale. On pouvait tenter d'identifier les lois générales gouvernant le comportement social en général (ce que Montesquieu avait fait, ainsi que Gibbon le croyait), ou bien on pouvait tenter de relater fidèlement ce qui s'était réellement passé, en tenant compte des mécanismes de causalité à l'œuvre dans une séquence particulière d'événements (ce que Tacite avait fait, ainsi que Gibbon le croyait). Science naturelle, science sociale et connaissance de l'histoire, toutes avaient un socle commun, celui que leur donnait la théorie de la probabilité.

Comme cette théorie n'est plus d'une importance essentielle dans notre classification des modes de connaissance, nous ne parvenons pas à comprendre que les cartes du savoir dressées par le XVIII^e siècle la tenaient pour leur point de référence capital. Lorsque nous parcourons le « Tableau général de la science qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et morales » (1795) de Condorcet, nous y voyons une des premières tentatives de démographie, d'épidémiologie et d'arithmétique

sociale ; et c'est bien ce dont il s'agit. Mais c'est aussi un effort en vue de démontrer que les sciences sociales pourraient exploiter systématiquement les lois du hasard et ainsi conquérir leurs galons de véritables sciences. Condorcet s'efforça de calculer le nombre minimum des participants à un jury et celui de la minorité d'opposition qu'il pouvait contenir tout en restant un mécanisme fiable pour parvenir à un verdict. Voilà qui nous semble être une recherche échappant à tout traitement scientifique et qui n'a rien à voir avec la démographie ou l'épidémiologie ; mais, là aussi, Condorcet essayait simplement de faire avancer l'application de la théorie de la probabilité à la connaissance sociale.

LE CAS DE LA CHINE

Au début du XIX^e siècle, bon nombre de sciences sociales s'étaient établies en Europe occidentale. Est-il possible de déceler ailleurs des évolutions comparables ? Si nous reprenons les arguments que je viens de décrire et si nous les considérons comme caractéristiques de la pensée européenne au XVI^e siècle, il n'est pas difficile de trouver ailleurs qu'en Europe des théories comparables. Nous savons qu'il y avait dans l'Empire ottoman toute une littérature de miroir des princes qu'Âli souhaitait transformer. Dès l'an 300 av. J.-C., Mencius avait donné à la Chine un exposé sur le gouvernement qui pouvait être utilisé pour légitimer la résistance contre la tyrannie. De telles similarités montrent bien quels efforts tentaient les théoriciens pour traiter des problèmes qui se présentent à toutes les sociétés aristocratiques. Il n'est pas surprenant non plus que l'on découvre des manières de penser dignes de Machiavel dans d'autres sociétés où la politique s'était professionnalisée. Prenons par exemple Zhang Jueheng, qui était premier grand secrétaire à la cour impériale chinoise de 1572 à 1582. Comme Machiavel, Zhang professait une théorie cyclique de l'Histoire. Il affirmait que l'on doit adapter la politique que l'on mène aux circonstances et au caractère du peuple. Comme Machiavel, il s'employait à conseiller son souverain sur la manière de prendre les meilleurs avis. À l'instar de Machiavel, il voyait dans la politique une lutte pour dominer le destin par la vertu. Comme Machiavel, il était prêt à sacrifier la morale conventionnelle au succès politique, partisan qu'il était d'un gouvernement fort qu'il définissait en des termes qui frôlaient dangereusement sa propre définition de la tyrannie. Par conséquent, comme Machiavel, il rejetait l'éducation conventionnelle avec son insistance sur la perfection morale et se montrait en faveur d'un sens pratique. Comme Machiavel, il était conscient d'un choix des traditions religieuses auxquelles il pouvait adhérer, car si Machiavel hésitait entre le paganisme et le christianisme, Zhang était influencé par le bouddhisme. S'il existe des différences entre les deux hommes, elles reposent sur le fait

que Machiavel n'était pas en poste, tandis que Zhang était au pouvoir ; que Machiavel se penchait sur les mérites relatifs de plusieurs systèmes politiques, tandis que pour Zhang, le pouvoir impérial était une donnée allant de soi ; et que Machiavel n'hésitait pas à se prétendre le fondateur d'un nouveau mode de connaissance, tandis que Zhang n'avait nul désir de faire remarquer la nouveauté de ses idées. On finit par lire dans *Le Prince* une critique de la monarchie, et *Les Discours* représentent à l'évidence une tentative pour trouver une solution aux systèmes politiques contemporains. Machiavel est ainsi devenu une figure importante et ambiguë pour la civilisation européenne, ce qui n'a pas été le cas de Zhang en Chine.

L'insistance de Zhang sur le côté pratique des choses devint une caractéristique de la pensée chinoise après la chute des Ming en 1644 et la consolidation du pouvoir mandchou en 1661. Sur les rives du cours inférieur du Yang-tsé existait une tradition intellectuelle qui s'occupait de restaurer une connaissance approfondie des anciens textes et qui présentait des ressemblances marquées avec le mouvement humaniste du XVI^e siècle européen. Comme leurs homologues occidentaux, les Chinois avaient développé un sens historique aigu, car ils savaient distinguer les documents forgés de toutes pièces des textes authentiques et affirmaient que ces derniers eux-mêmes devaient être lus dans un esprit critique pour ne pas se laisser entraîner par les préjugés et les représentations erronées. Comme en Europe, la philologie et l'histoire soutenaient la critique de la société contemporaine. À cet égard, on peut très bien comparer « L'Analyse fondée sur les preuves de la signification des termes employés par Mencius » de Dai Zhen (1724–1777) à l'attaque d'Érasme contre l'érudition et les idées contemporaines dans l'Europe du début du XVI^e siècle. Comme l'humanisme, cette érudition nouvelle s'épanouissait au sein d'une société urbanisée, qui connaissait un changement économique rapide et où de nouvelles institutions d'enseignement, des associations de lettrés et l'essor de l'imprimerie favorisaient l'émergence d'une intelligentsia indépendante. Ces intellectuels se penchaient souvent sur les questions sociales pratiques. On peut comparer les « Propositions concernant la politique monétaire » de Fang Yishi, qui sont une attaque contre le papier-monnaie, aux analyses de l'inflation publiées en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles.

Alors pourquoi la Chine n'a-t-elle pas su créer sa propre science sociale ? Ce n'est pas parce que, au XVII^e siècle, sa technique était en retard sur celle de l'Occident ; les Chinois apprirent rapidement à fabriquer des horloges et ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, les utiliser comme métaphores des activités sociales. Ce n'est pas non plus parce qu'ils ne connaissaient pas les dernières découvertes de l'astronomie et de la physique. Ils connurent

très vite les modèles qui se faisaient concurrence des adeptes de Ptolémée et de Copernic. La différence était ailleurs, semble-t-il. D'abord, la Chine n'a jamais accepté de bon cœur l'idée de nouveauté ; les lettrés chinois qui acceptaient les lois de l'astronomie occidentale cherchèrent à prouver qu'elles provenaient d'une ancienne sagesse chinoise perdue ; en Occident, au contraire, les savants et les tenants des sciences sociales étaient heureux de proclamer que leurs idées étaient sans égales. Ensuite, les Chinois ne se montraient pas particulièrement impressionnés par les métaphores des mécanismes ; ils s'aperçurent rapidement que, même si elles sonnaient, les horloges occidentales n'étaient pas aussi exactes (jusqu'à l'invention du pendule d'Huygens au XVII^e siècle) que leurs clepsydres. Par-dessus tout, les Chinois ne pensaient pas en termes de « lois de la nature », concept qui s'était solidement établi en Occident dès le XVII^e siècle, au moment même où l'économie commençait à devenir une science d'avenir. Autrement dit, toute explication cherchant à déterminer pourquoi la « science sociale » ne s'est pas épanouie en dehors de l'Europe occidentale doit être avant tout une explication des raisons pour lesquelles la première révolution scientifique moderne a été un phénomène purement européen.

Une bonne part de la philosophie du XX^e siècle a voulu dégager l'interprétation de la société d'un attachement trop étroit au modèle des sciences naturelles (cette entreprise étant liée à l'effort tenté pour prouver que la science elle-même a des racines sociales). Ici, l'argument veut que si les premiers adeptes des sciences sociales n'ont pas simplement essayé de reproduire le schéma des sciences naturelles, c'était bien grâce au succès de ces dernières qu'ils sont allés de l'avant et qu'ils en ont tiré des normes d'évaluation et des critères utilisables. Ce paradigme scientifique existait au sein d'un contexte social de prospérité croissante (d'où l'idée de progrès) et de perfectionnement mécanique (d'où la possibilité de bâtir des concepts fondamentalement nouveaux, comme celui des mécanismes autorégulateurs). Et, une fois le concept des conséquences non intentionnelles clairement assimilé, les nouvelles sciences sociales ont su distinguer nettement leur sujet de celui de la morale conventionnelle ou de l'histoire.

On a abondamment discuté pour savoir à quel point les fondations conceptuelles de la science moderne dépendaient des engagements propres à la tradition chrétienne (ou même, bien que cela soit moins plausible, calviniste). Il est très frappant de constater que le moment clef dans l'émergence de la science sociale est étroitement lié aux débats théologiques des jansénistes et des calvinistes, et que les prémisses théologiques de Pierre Nicole et de Bayle leur ont permis d'accueillir les arguments matérialistes et mécanistes de Hobbes et de Descartes (quand ce dernier ne discutait pas de l'âme). Mais, comme les théoriciens du début du XVII^e siècle le savaient bien, le matérialisme avait son origine chez les philosophes de la Grèce

antique. On est bien forcé de soupçonner que si les jésuites avaient introduit des horloges dans l'Athènes du v^e siècle av. J.-C. et non dans la Chine du xvii^e siècle, les conséquences intellectuelles de cet apport auraient été d'autant plus remarquables que les préconditions intellectuelles de l'intérêt pour les mathématiques et la mécanique étaient déjà en place.

BIBLIOGRAPHIE

- APPLEBY J. O. 1978. *Economic thought and ideology in seventeenth century England*. Princeton.
- BORGHERO C. 1983. *La certezza e la storia*. Milan.
- BROWN R. 1984. *The nature of social laws: Machiavelli to Mill*. Cambridge.
- CRAWFORD R. 1970. « Chang Chu-Cheng's confucian legalism ». Dans : De Bary (dir. publ.). *Self and society in Ming thought*. New York, pp. 367–412.
- DASTON L. 1988. *Classical probability in the Enlightenment*. Princeton.
- ELMAN B. A. 1984. *From philosophy to philology: intellectual and social aspects of change in late imperial China*. Cambridge.
- FLEISCHER C. H. 1986. *Bureaucrat and intellectual in the Ottoman empire: the historian Mustafa Ali (1541–1600)*. Princeton.
- GERNET J. 1985. *China and the christian impact*. Cambridge.
- HUNDERT E. J. 1994. *The Enlightenment's fable: Bernard Mandeville and the discovery of society*. Cambridge.
- KELLEY D. R. 1970. *Foundations of modern historical scholarship*. New York.
- 1990. *The human measure: social thought in the western legal tradition*. Cambridge.
- KEOHANE N. 1980. *Philosophy and the state in France: the Renaissance to the Enlightenment*. Princeton.
- MARUYAMA M. 1974. *Studies in the intellectual history of Tokugawa Japan*. Mikiso Hane (trad.). Princeton.
- MEEK R. 1976. *Social science and the ignoble savage*. Cambridge.
- PETERSON W. J. 1979. *Bitter Gourd: Fang I-Chih and the impetus for intellectual change*. New Haven.
- POCOCK J. G. A. 1987. *The ancient constitution and the feudal law*. Éd. révisée. Cambridge.

- RIZVI S. A. A. 1975. *Religious and intellectual history of the Muslims in Akbar's reign*. New Delhi.
- SCHUMPETER J. A. 1954. *Histoire de l'analyse économique*. Paris.
- SKINNER Q. 1978. *The foundation of modern political thought*. 2 vol. Cambridge.
- TIERNEY B. 1982. *Religion, law and the growth of constitutional thought, 1150–1650*. Cambridge.
- TUCK R. 1993. *Philosophy and government, 1572–1651*. Cambridge.
- WOOD N. 1994. *Foundations of political economy*. Berkeley.

10

Les arts

Partha Mitter

Ce chapitre traite des profonds changements qui se sont produits dans la pratique et dans le panorama des arts au cours de la période qui s'étend du XVI^e au XVIII^e siècle, ces trois siècles ayant jeté les fondements de nos idées actuelles sur l'art.

Le mot « art » est galvaudé dans notre village mondial, de Kansas City à Calcutta ou d'Anchorage à Addis-Abeba. Tout en considérant l'histoire des arts de cette période, on peut se demander s'il a toujours eu le même sens dans le monde entier. Bien qu'il ait aujourd'hui son passeport mondial, son origine est essentiellement européenne et se rapporte à un talent. Il s'applique en général à la peinture et à la sculpture, ce que l'on appelle les beaux-arts, par opposition aux arts « mineurs » ou « décoratifs », et parfois aussi à l'architecture. Le classement obéit à la hiérarchie occidentale des arts, qui provient de la Renaissance, et s'applique entièrement à toutes les traditions artistiques non occidentales, sans tenir compte du fait qu'elles ont pu être les produits de normes culturelles et esthétiques différentes. La raison en est que la discipline de l'histoire de l'art, telle que nous la connaissons, a pris naissance en Europe au XIX^e siècle. Aujourd'hui, non seulement l'approche historique occidentale de l'art domine tous les travaux sur l'art, mais ses principaux canons demeurent, plus ou moins dissimulés, dans le programme de ces études. Nous devons donc faire preuve de prudence quand nous utilisons le terme « art » à travers les civilisations, afin de ne pas déformer l'expérience particulière de chacune d'entre elles.

L'esprit une fois mis en garde, si nous examinons avec attention l'histoire des arts dans son ensemble au cours de cette période (XVI^e-XVII^e siècle), nous ne pouvons qu'être impressionnés par l'émergence d'une vision entièrement neuve de l'art et des artistes dans certaines parties du monde, notamment en Occident au cours de la Renaissance (vers 1400–1600), dans l'Inde moghole (1526–1757), dans le Japon de l'époque Edo (1600–1868) et dans la Chine des Ming (1368–1644). Il y avait bien évidemment de

grandes différences entre ces civilisations, mais ce qu'elles partageaient les distinguait du reste du monde. Ces sociétés urbanisées, laïques, pratiquant de nouvelles formes d'art étaient en rupture avec les arts traditionnels qui se maintenaient ailleurs. À la différence de ces civilisations, les arts traditionnels puisaient leur inspiration dans les grandes religions, le christianisme au Moyen Âge européen, l'islam en Espagne, en Asie centrale et occidentale, en Perse et en Inde, l'hindouisme en Inde et le bouddhisme en Asie du Sud-Est. D'un autre côté, l'émergence d'un art détaché de la religion était étroitement liée à l'intérêt croissant que l'on portait au monde extérieur. Dans la sphère artistique, les tendances laïques pouvaient porter le nom de réalisme, ce qui exprimait un intérêt puissant pour la nature. Ce terme a revêtu diverses significations dans l'histoire des arts. La mimésis, ou illusionnisme, de la Renaissance est communément liée au mouvement, mais on peut discerner des mouvements parallèles dans la peinture moghole et dans les estampes de l'*ukiyo-e* (l'art de la vie modeste) au Japon. J'ai l'intention ici d'examiner ces changements significatifs de l'art en me concentrant sur trois régions principales, l'Italie de la Renaissance, l'Inde des Moghols et le Japon de la période Edo. Cependant, afin d'établir des comparaisons et des différences, d'autres parties du monde pourront être mentionnées. Le terme « réalisme » est aussi utilisé, en littérature, pour évoquer le traitement factuel des aspects ordinaires de la vie, et c'est dans ce sens que nous l'utiliserons dans le cours de ce chapitre, afin de déterminer les contours d'un mouvement historique mondial préoccupé de la vie quotidienne et de ses activités.

Ces changements dans la vision artistique découlaient de nouvelles conditions sociales et économiques. Il est significatif que les pays qui n'étaient pas soumis à ces forces nouvelles furent capables, pendant un certain temps, de conserver intactes leurs structures religieuses et sociales traditionnelles. Les changements provenaient en grande partie de l'effondrement des ordres anciens — phénomène que l'on peut décrire généralement comme la transition entre l'âge féodal et une période au cours de laquelle de riches négociants occupèrent le devant de la scène, tandis que l'on assistait aux tentatives de dirigeants ambitieux désireux de centraliser et de consolider leur pouvoir. Aucun prince n'a incarné ces attributs de manière aussi frappante que César Borgia pendant la Renaissance — remarquable figure politique immortalisée par Machiavel. À la fin du Moyen Âge, à Florence, un gouvernement oligarchique puissant se révéla capable d'établir sa suprématie en écrasant toute opposition. Au Japon, les shōguns s'employaient à museler la vieille noblesse et à ébranler le pouvoir des ordres bouddhiques. La « séparation du guerrier et du paysan » est l'expression communément utilisée pour décrire le passage du Japon médiéval au Japon moderne. Au XVI^e siècle, le général Hideyoshi

interdit aux paysans de porter des armes et aux samouraïs de changer de maître. Cette séparation réduisit la mobilité sociale et créa une hiérarchie de classes rigide, dominée par le shōgunat. Au cours de cette période, que l'on appelle l'époque Edo, la reconstruction de l'État se mêlait au réalisme qui se faisait jour et au mouvement du Japon vers la laïcité. Dans l'Empire moghol, l'empereur Akbar (1556–1605) créait une administration centralisée fondée sur le mérite, qui remplaçait l'ancien système relâché, quasi féodal, des *jagirdar*, introduit par le sultanat de Delhi (1210–1526). Les *mansabdar* d'Akbar étaient choisis chez les hindous comme chez les musulmans. Ils lui étaient personnellement attachés, et leur promotion se faisait sans considérer leur origine religieuse, nouveauté révolutionnaire qui laissait entrevoir l'avènement d'une société laïcisée en Inde.

La seconde évolution commune à ces différentes parties du monde a vu l'essor des villes et d'une civilisation urbaine qui a abondamment contribué à la croissance des intérêts temporels dans la vie comme dans l'art. Même si la Renaissance italienne, à partir de la ville de Florence, a été la première, et la plus vivace, à exprimer cet attachement aux biens de ce monde, son influence n'est pas restée confinée aux limites de l'Italie, ou même de l'Europe. Les villes commençaient à se dégager de la domination des seigneurs féodaux ; peu à peu, des marchands et des banquiers prospères les remplacèrent, dont les plus célèbres ont été les Médicis à Florence. La prospérité de Florence reposait sur son industrie lainière. On décèle les origines de sa montée en puissance dans son commerce vers l'est avec Pise, mais très vite Florence dépassa cette dernière. L'une de ses actions révolutionnaires consista à réformer la monnaie, ce qui créa les bases nécessaires à l'entreprise capitaliste. Tandis que les grands féodaux s'enfonçaient dans des dettes de plus en plus considérables, les marchands florentins prospéraient sur les intérêts qui leur étaient versés, allant même jusqu'à finir par acheter les terres de la noblesse. Les excédents qui leur revenaient étaient dépensés dans l'industrie de la laine et dans l'achat de terres. La richesse de ces marchands, organisés en guildes, allait financer la vie culturelle de la ville pendant toute la Renaissance. Peu à peu, cette culture urbaine devint le modèle de la civilisation en Occident, avec ses activités intellectuelles et son mode de vie libre, encouragé par les humanistes. En voici un exemple frappant : alors que dans le reste de l'Europe, chacun portait des vêtements signalant sa position sociale, si l'on en croit le grand historien des civilisations Burckhardt, les Florentins avaient toute latitude de s'habiller comme bon leur plaisait, liberté que notre époque comprend aisément.

Au Japon, la stabilité qui régnait à l'époque Edo favorisait la croissance économique, tandis que la production agricole et industrielle se multipliait et que s'étendaient les réseaux de transport et de communi-

cation. Les nobles voulaient de nouveaux châteaux. Les constructeurs et les menuisiers jouissaient d'un prestige nouveau, à mesure qu'ils perfectionnaient une nouvelle forme d'architecture urbaine. Désormais, la position des chōnin (les habitants des villes) était confirmée, tandis que les villes augmentaient en taille et en prospérité, grâce à la concentration des opérations commerciales qui s'y installaient. À l'époque de Genroku (1688–1704), bien des seigneurs se voyaient endettés à cause de leurs extravagances. Les marchands qui leur prêtaient de l'argent retiraient de gros profits des taux d'intérêt élevés. Membres des puissantes guildes des villes, ils se présentaient comme les bailleurs de fonds des daimyō (la classe dominante). En 1603, le shōgun Tokugawa Ieyasu donna le plus puissant des élans à la vie urbaine en forçant ses 250 seigneurs féodaux à s'installer dans sa nouvelle capitale, Edo (devenue plus tard Tokyo). Quand les daimyō visitaient leur province d'origine, le shōgun gardait leur famille en otage dans la ville. Artisans, corps de métier et serviteurs suivirent à Edo le shōgun et ses nobles, afin de servir leurs besoins. Outre cela, un grand nombre de constructeurs et de menuisiers furent employés à édifier des châteaux pour les seigneurs résidant en ville. Comme les vassaux des daimyō étaient forcés de résider à Edo, ainsi que les chōnin, la population augmenta jusqu'à compter 1 million d'habitants au XVIII^e siècle. Boutiques, grands magasins et galeries marchandes surgissaient partout, ainsi que les « villes sans nuit », où les courtisanes recevaient leurs clients. Edo était couverte d'un réseau de ponts très ornés et possédait l'un des tout premiers services de lutte contre les incendies du monde. Les chōnin devenaient de fervents clients des artistes, des acteurs et des geishas, en une sous-culture connue sous le nom d'*ukiyo* « le monde flottant ». Cela ne signifie pas, cependant, que l'aristocratie n'était pas partie prenante de cette sous-culture qui mêlait l'ancien et le nouveau. Mais, pour la première fois dans l'histoire du Japon, c'était dans la classe prospère des marchands que se recrutaient les clients les plus nombreux et les plus généreux. Leur goût allait vers les nouvelles céramiques si colorées de Kyoto, mais désormais le goût n'était plus l'apanage d'une classe particulière. Les arts du théâtre et des estampes représentant des acteurs ainsi que tous les arts relevant des quartiers des plaisirs étaient au service d'un vaste public urbanisé.

Ayant perdu leur vocation militaire, les samouraïs se lançaient dans diverses professions plus ou moins intellectuelles, tandis que le bouddhisme fusionnait avec l'éthique laïque du confucianisme. On imprimait de plus en plus de livres, et, alors qu'une forme précoce de gazette faisait son apparition, l'aptitude à la lecture se répandait. Les divertissements populaires eux aussi se laïcisaient. La différence entre le drame laïque, le spectacle de marionnettes jōruri et le drame ritualisé du no était remar-

quable. Le grand maître des marionnettes de la période Genroku, Gidayu, mettait en scène des contes de guerriers en quête de leur amour perdu. Le théâtre kabuki qui devait suivre le jōruri était plus réaliste encore. Les contes romanesques contemporains se déroulaient sur de vastes scènes avec des effets de lumière et des décors mobiles. Divers systèmes mécaniques créaient quantité d'illusions convaincantes, avec des simulations d'incendies, d'ouragans et de tempêtes de neige. Même les habitants ordinaires d'Edo et des autres villes venaient profiter de cette joyeuse vie urbaine, si rare à cette époque. Au printemps, par exemple, des familles entières venaient s'installer avec leur panier de pique-nique, afin de contempler le vaste panorama des cerisiers en fleurs dans toute la campagne. Installés dans des coins pittoresques, des restaurants fournissaient à leur clientèle des plats succulents, devant des paysages magnifiques, comme on le voit dans les belles estampes d'Hiroshige, *Cent aspects d'Edo* (illustration 16).

Avec l'avènement en Inde de la dynastie des Moghols, en 1526, on devait assister à une évolution parallèle des attitudes de plus en plus laïcisées, en particulier dans le domaine des arts et de la littérature. La grande contribution de l'empereur Akbar (1556–1605) a été, comme nous l'avons vu, la création d'un empire uni qui plaçait le mérite au-dessus de la religion et qui offrait un statut d'égalité aux hindous comme aux musulmans, ce qui, jusqu'alors, était inimaginable. Cependant, bien qu'elle ait connu un début à cette époque en Inde, la vie urbaine ne s'enracina pas profondément, et les intérêts laïques ne se répandirent pas au-delà de la cour impériale. Cela tint en partie au fait que les rituels complexes appuyés par le système hindouiste des castes n'autorisaient pas de libres relations entre les différentes strates de la société. En outre, dans l'Empire moghol, les acquisitions personnelles des *mansabdar* revenaient à l'empereur après leur mort. Il n'y avait donc pour eux aucune motivation à épargner mais, au contraire, à vivre une vie d'extravagance sans but.

Les conséquences de cette nouvelle culture urbaine, qui émergeait dans diverses parties du monde, ont été significatives pour le développement des arts. Auparavant, dans la plupart des sociétés traditionnelles, le monarque absolu ou la communauté tout entière était responsable des projets architecturaux et artistiques les plus ambitieux. Dans le cas de l'Inde hindouiste, par exemple, l'ensemble de la population contribuait à la construction des énormes temples comme de la sculpture de leur ornementation. Aujourd'hui encore, les temples comme ceux de Madurai, dans le sud de l'Inde, sont les institutions les plus riches de la communauté dont ils demeurent le pivot. Dans l'Europe médiévale, l'Église était le principal mécène des arts et de l'architecture. Les grandes cathédrales du XIII^e siècle, à la tête desquelles se trouvaient les évêques, étaient conçues sur une vaste échelle avec de magnifiques décorations de vitraux et de

sculptures. Ces statues, ces mosaïques, ces tableaux servaient à enseigner aux laïcs illettrés les préceptes de la foi. Les majestueuses hauteurs de Notre-Dame de Paris ou de la cathédrale de Cologne étaient les symboles visibles de l'« Église triomphante ».

Pendant la Renaissance, en Italie, la nature du mécénat connut des changements, même si l'Église comme institution ne perdit pas immédiatement de son importance d'employeur d'architectes et d'artistes. Mais beaucoup de choses avaient changé. Désormais, les papes, par exemple, négociaient directement avec les artistes pour commander des monuments qui les glorifieraient eux-mêmes en même temps que l'Église. L'un des plus célèbres fut le pape Jules II qui, en 1506, conçut des plans pour la reconstruction de la basilique Saint-Pierre sur le modèle de l'architecte Bramante (1444–1514) et confia à Michel-Ange la tâche de décorer le plafond de la chapelle Sixtine. Cette attitude de clientélisme artistique relève d'un nouveau phénomène, une connaissance personnelle plus approfondie des arts — l'art considéré comme le miroir du goût d'un mécène —, et non plus d'un effort collectif. Personne n'a offert de meilleurs exemples de cette nouvelle attitude que les condottieri et les despotes de l'Italie de la Renaissance. Leurs origines étaient douteuses, mais ils possédaient d'immenses richesses et de grands pouvoirs et avaient reçu une excellente formation ; une famille comme celle des Médicis consacra des sommes énormes à la construction de bibliothèques, au soutien des humanistes et aux travaux confiés à des architectes, des sculpteurs et des peintres. Laurent de Médicis, le Magnifique, mit en particulier ses collections à la disposition des artistes et des érudits. Sans aucun doute, les Médicis furent les plus grands mécènes des artistes au cours de cette période ; *La Naissance de Vénus* de Botticelli fut commandée par un Médicis, qui avait voulu orner sa villa d'un sujet classique. Lui-même et son précepteur, l'humaniste Marsile Ficin, qui connaissait à fond la mythologie grecque, donnèrent à l'artiste le thème du tableau.

Bien évidemment, outre les grandes peintures et sculptures produites pendant la Renaissance qui ornaient les églises et divers bâtiments publics, l'Italie de cette époque assista à la naissance des collections privées. Les peintures à l'huile étaient florissantes non seulement en Italie, mais aussi dans les Flandres et en Allemagne. On ne collectionnait pas seulement les tableaux, d'ailleurs ; les cabinets de curiosités abritaient et exposaient quantité d'objets naturels ou fabriqués venus de différentes parties du monde. Pour son *Wunderkammer*, Philippe II avait acquis 20 000 objets. L'empereur Maximilien I^{er} d'Habsbourg collectionnait à la fois des *curiosa* et de l'art contemporain. La collection de l'archiduc Ferdinand, à Ambras, était l'une des plus considérables, tandis que Rodolphe II avait fait de Prague le cabinet de curiosités de l'Europe. Le Dr Lorentz Hofmann,

de Halle, fut l'un des premiers collectionneurs privés (1625). Ces cabinets de curiosités étaient les précurseurs des galeries d'art publiques et des musées, puisque le public pouvait les visiter et s'extasier devant les superbes collections.

L'habitude de collectionner des tableaux avait été favorisée par une nouveauté antérieure : ils étaient devenus transportables. À la fin du Moyen Âge en Europe, dans le monde musulman et en Inde, les peintures murales firent place aux manuscrits enluminés. L'islam décourageant l'image peinte, les figures sculptées et les peintures murales cessèrent d'exister dans les pays placés sous sa domination, mais il n'existait pas d'interdit similaire pour les textes religieux. Nous nous émerveillons devant la peinture des *Deux Guerriers combattant dans un paysage* (1396) inclus dans un texte persan, désormais conservé au British Museum. En Occident, certains des premiers manuscrits sur vélin furent enluminés en Irlande et en Angleterre, en particulier l'Évangile de Lindisfarne (vers 700). Mais à mesure que le temps passait, des œuvres laïques commencèrent à apparaître. Deux des plus beaux exemples de ce genre sont les merveilles d'enluminure du *Livre d'heures* du duc de Berry et du *Livre des merveilles* (conservés à la Bibliothèque nationale de France) (illustration 17), dont la plupart des ornements sont dues au maître de Boucicaut. Le *Livre des merveilles* devait être le précurseur des descriptions littéraires des premiers grands voyageurs, Marco Polo, Odoric da Pordenone, sir John Mandeville et bien d'autres. En Chine également, on pouvait transporter les manuscrits roulés d'un endroit à l'autre et les collectionner. Leur support était de soie ou de papier, et on les conservait dans des étuis précieux (illustration 18).

En Inde, à partir du ^xe siècle, les enluminures de textes religieux prirent la place occupée jusqu'alors par les fresques. Dans l'est du pays, elles étaient peintes dans les *scriptoria* (ateliers d'écriture) de Nalanda et dans d'autres célèbres universités bouddhiques, au cours de la période Pala. L'un de ces textes, le *Prajñāpāramitā* (*Perfection de la sagesse*), contient des illustrations sur des feuilles de palmier (56 × 2,5 cm) de bodhisattvas flanqués de divinités. Lorsque les musulmans envahirent la région, les scribes et les peintres, dont la plupart étaient des moines, partirent vers le nord pour le Népal et, de là, pour le Tibet où ils conservèrent la tradition.

Sur la côte occidentale de l'Inde (Gujarat, Malwa et Rajasthan), les illustrations de textes jaïns tels que le *Kalpasutra* (1370) naquirent au ^{xiv}e siècle. Les Jaïns étaient des marchands et des banquiers prospères. Avec l'avènement de la loi musulmane, ils se virent de plus en plus empêchés de faire construire des temples ambitieux et commencèrent à faire travailler des artistes qui produisaient des manuscrits de petit format (30 × 10 cm). Avec l'introduction du papier et l'utilisation généreuse de

l'or et de l'outremer, au XV^e siècle, les peintures furent de plus en plus richement ornées. On trouve encore nombre de ces manuscrits dans les bibliothèques jaïns (*bhaṇḍāras*) qui montrent les liens existant entre le Gujarat et le monde musulman au-delà de l'Inde. Dans le nord du sous-continent, le sultanat islamique, installé à Delhi en 1206, n'interdisait pas la peinture, mais rien ne nous est resté de cette époque. Il est intéressant de noter que les premières enluminures islamiques en Inde viennent de Malwa et qu'elles n'ont rien de religieux. Elles appartiennent au *Nimat Namê* (*Livre de recettes*) commandité par le souverain de Malwa, Ghyas al-din (1469 – 1500).

En Italie, à mesure que progressait la laïcisation de la société, la domination du latin diminuait en même temps qu'émergeait une littérature vernaculaire, dont le plus bel exemple est *La Divine Comédie* de Dante, écrite en italien. Le développement de cette langue se poursuivit avec la poésie de Pétrarque et la prose de Boccace. En Inde, le sanskrit sacré et classique finit par être remplacé, vers l'an 1600, par des langues vernaculaires — phénomène qui donna naissance à une nouvelle forme de poésie romantique qui venait en partie de la synthèse du soufisme musulman et du bhakti hindou (religion de dévotion). Certes, quelques-uns des pionniers du genre romantique écrivaient encore en sanskrit, mais il y avait une différence énorme entre le sanskrit classique et le grand poème du XII^e siècle de Jayadeva, le *Gita Govinda* (*Le Chant du seigneur*), par exemple. En Inde, le contexte immédiat demeurerait religieux, ainsi que la tournure d'esprit, mais le mysticisme de l'amour devint un prétexte permettant d'explorer le langage et les émotions de l'amour profane. Quand les poètes parlaient de la passion de Rādhā (l'âme) pour Krishna (dieu), leurs termes étaient sans le moindre doute issus de ce monde, c'étaient les paroles de l'amour profane reflétant le divin. Les dieux n'étaient pas seulement ramenés au niveau humain, ils étaient aussi le sujet de l'amour passionné. Il y a aussi, naturellement, une poésie amoureuse purement profane, comme le montre l'exemple du classique Caurapañcāśikā (*Cinquante poèmes d'un voleur d'amour*), qui date du XII^e siècle. Non seulement le texte décrit le mode de vie opulent du héros, Vilhana, et de l'héroïne, Camavati, mais il fouille au plus profond des émotions des personnages. Cet élément psychologique se retrouve aussi dans un autre poème lyrique, *Laur Chanda*, qui conte les amours de deux amants hindous par un poète musulman, Maulana Daoud (1370).

Mais qu'en était-il de la peinture ? Les souverains traditionnels, les rajputs, étaient réapparus au Rajasthan sous l'autorité de Rana Sanga (mort en 1528), après leurs défaites devant les musulmans au cours des siècles précédents. C'est au sein de ces cours que les peintres recevaient des commandes pour illustrer la poésie plutôt que la vie austère des moines

jaïns. Cette évolution prépara l'arrivée des Moghols en Inde en 1526, la dynastie qui a tant contribué au développement d'une société laïque dans l'Inde du XVI^e siècle.

Le cas du Japon est plus complexe. Dès l'an 1000, les Japonais avaient mis au point des formes littéraires dégagées du sacré, comme le roman qui traitait des complexités des relations entre les hommes. *Genji monogatari* (*Le Roman de Genji*) de la dame Murasaki nous donne l'occasion de plonger dans l'âme humaine comme dans la vie de cour raffinée de l'époque. La tendance réaliste est plus perceptible dans les romans de Saikaku, écrits un peu plus tard. Mais les poèmes de Basho (1644–1694), des *haiku*, traduisent un niveau élevé de perfection intellectuelle, avec leur remarquable économie d'expression.

Parallèlement aux changements dans le mécénat au cours de la période que nous étudions, il y eut des modifications dans les pratiques artistiques et dans la position sociale de l'artiste. Là encore, on peut établir un contraste entre les trois catégories de sociétés déjà cités et celles qui sont plus traditionnelles ; contrairement aux artistes anonymes des périodes antérieures, dans ces sociétés laïcisées, l'artiste acquérait un renom comparable à celui des œuvres qu'il produisait. La toile de fond de cette transformation était le changement social qui conduisait à l'élévation des artistes au rang de classe ; on peut dire qu'il s'agissait de la montée de l'individualisme, qui finit par les libérer des contraintes imposées par les guildes et les corporations. En Occident, vers la fin du Moyen Âge, les corporations d'artistes commencèrent à disparaître, à mesure que peintres et sculpteurs installaient leurs ateliers personnels et vendaient leur production directement à leur clientèle. La concurrence qu'ils se livraient pour obtenir des commandes, la fragmentation de la pratique artistique et la prolifération de styles qui s'ensuivit devaient remplacer les canons artistiques antérieurs, comme ceux du gothique qui régnait sur toute l'Europe médiévale. Chaque grand peintre offrait à ses clients des œuvres d'un style unique, tendance qui devait toucher ses limites extrêmes avec le sculpteur et orfèvre Benvenuto Cellini. La remarquable autobiographie qu'il nous a laissée porte témoignage des rivalités impitoyables entre les artistes d'une époque où la concurrence était féroce. En même temps que la revendication de l'individualisme absolu et des exigences de liberté artistique émergeait le culte de la personnalité de l'artiste — le génie mélancolique qui vivait uniquement pour son œuvre.

Ces changements dans la pratique des arts furent suivis par une amélioration de la position sociale des artistes, qui voulaient désormais être considérés comme des intellectuels et non plus comme des artisans. Les principes scientifiques, comme les lois de la perspective linéaire et l'anatomie humaine, qu'exploraient les artistes de la Renaissance offraient à

leur travail des bases intellectuelles et scientifiques. Dès la fin du Moyen Âge, les artistes commençaient à se montrer rétifs à leur statut d'artisan. Par exemple, si grand que fût un peintre médiéval, il était traité comme un serviteur par son client et n'était certainement pas admis à sa table. Il n'en était pas de même pour les érudits. Même si leur position économique n'avait rien d'extraordinaire, la société faisait la différence entre ceux qui travaillaient avec leur intellect et ceux qui se servaient de leurs mains. Au ^{xv}^e siècle, pour la première fois, Brunelleschi, l'architecte de la chapelle des Pazzi à Florence, qui avait beaucoup étudié l'architecture classique, se vit accorder une position élevée. Léonard de Vinci se considérait comme un artiste et un savant (illustration 19). Il voulait placer la peinture sur un pied d'égalité scientifique avec ses expériences, afin de l'élever au niveau d'un travail digne d'un intellectuel et d'un gentilhomme. Et quand nous en arrivons à Michel-Ange, nous remarquons qu'il se sentait offensé d'être considéré comme un simple sculpteur : « Dites-lui [...] que [...] ici, on me connaît uniquement sous le nom de Michelangelo Buonarroti [...]. Je n'ai jamais été ni peintre ni sculpteur, car je n'ai jamais tenu boutique ». Quant à Dürer, le peintre allemand (illustration 20) qui se sentait chez lui à Venise, il fit remarquer d'un air lugubre : « Ici, je suis un seigneur, chez moi, un parasite ». Quantité d'anecdotes semblables confirment la prétention de l'artiste de la Renaissance à une position plus élevée en sa qualité d'intellectuel et non plus d'artisan qualifié. Enfin, on doit à Giorgio Vasari la fondation de la première académie de peinture à Florence. Il voulait émanciper les artistes, les soustraire à l'emprise des guildes et confirmer ainsi leur position sociale.

Au temps des Moghols, les artistes indiens furent mentionnés pour la première fois par leurs clients. J'ai déjà évoqué les changements sociaux et culturels qui avaient eu lieu à la veille de la conquête moghole. Lorsque Akbar, le grand empereur moghol, monta sur le trône, il devait modifier, tout au long de son règne, les pratiques artistiques. La dynastie moghole était imprégnée de civilisation persane. Après son exil, le père d'Akbar revint en Inde accompagné de deux grands peintres persans. Pendant le règne d'Akbar, Abd-al Samad et Mir Sayyid Ali jetèrent les fondations de l'école moghole. Leur atelier enlumina des manuscrits d'épopées musulmanes, des chroniques et l'histoire du règne d'Akbar (illustration 21). Chacune des vignettes était le fruit d'un effort de coopération entre des artistes spécialisés dans chaque phase de la réalisation, par exemple le dessin de base, l'arrière-plan, les portraits, les silhouettes et ainsi de suite, mais pour la première fois, et cela est significatif, les noms de tous les artistes étaient mentionnés. Plus important encore, Aboul Fazl, chroniqueur du règne d'Akbar et son plus proche ami, discutait des mérites de chacun des artistes. Parmi une centaine de peintres appartenant à l'atelier, une bonne

dizaine s'en dégagèrent et devinrent des maîtres avec leur propre style. Aucun d'entre eux n'égalait Daswanth, qu'Akbar avait découvert, tout enfant, dessinant sur les murs et qu'il fit former par deux maîtres persans. Très vite l'enfant atteignit la renommée, mais, atteint de dépression, il mit fin à ses jours à l'âge de trente ans. La tradition du « génie mélancolique », si présente dans la littérature de la Renaissance, semble avoir surgi aussi dans l'Inde de la fin du XVI^e siècle, même si ces modèles ne semblaient pas exister dans le sous-continent. Les enluminures du *Razm-namê* (conservé à Jaipur) qui lui sont attribuées englobent un remarquable panorama de drame, de violence et de combinaisons complexes de personnages multiples, scènes entièrement nouvelles dans la peinture indienne et que l'on ne vit guère se renouveler. Un autre peintre, Basawan, se révéla une individualité propre. Mais son style était calme, sévère et apollinien, en contraste total avec la frénésie dionysiaque de Daswanth. Sous le règne de Jahangir (1605–1627), le fils d'Akbar, d'autres artistes prirent confiance en eux-mêmes et occupèrent des positions élevées grâce à l'encouragement personnel de l'empereur. Celui-ci éleva les peintres Mansou et Aboul Hasan au rang de courtisans. Cependant, si tel ou tel artiste parvenait à atteindre l'apogée de la renommée, collectivement ils étaient toujours considérés comme des artisans. Cela s'explique peut-être par le fait que, contrairement à ce qui se passait en Italie ou au Japon, il n'existait pas de classe moyenne de quelque importance dans l'empire.

Au Japon, où la situation ressemblait à celle de la Chine, la plus influente des civilisations d'Extrême-Orient, la position de l'artiste fut exaltée dès le départ, et elle l'était certainement au XVI^e siècle. La peinture était étroitement liée à la philosophie du bouddhisme et à la calligraphie. Les peintres étaient aussi des lettrés. Comme en Chine avec la tradition du bouddhisme zen, la peinture était un prolongement de la méditation, où le peintre ne faisait plus qu'un avec l'objet de sa contemplation ; on enseignait par exemple qu'il ne suffisait pas de tout apprendre sur le bambou, il fallait soi-même devenir bambou. Si la nature était le plus important des sujets pour les artistes chinois comme pour les Occidentaux, l'objectif des Chinois était d'en capter l'essence, par opposition à l'examen scientifique auquel on se livrait en Occident. L'approche intellectuelle des Chinois et des Japonais séparait l'artisan de l'artiste. Nous connaissons les noms d'artistes célèbres de l'est de l'Asie. Au Japon, les artistes étaient invariablement des moines, vivant dans de vastes monastères, et ils constituaient des groupes privilégiés. Taiko Josetsu et son élève Tehsho Shubun (vers 1426–1465) ainsi que Tenyu Shokei ont été les premiers peintres zen de paysages au lavis ; le plus grand d'entre eux a été Shesshu Toyo (1420–1506). La tradition mystique fut servie par l'école des Kano menée par Masanobu (1454–1490) et Motonobu (1476–1559). Même

si, avec la période Azuchi-Momoyama, devait débiter l'époque de la culture urbanisée séculière (1569–1600), on avait commencé à faire des portraits réalistes dès le XII^e siècle, comme le montre le célèbre portrait du shōgun Yoritomo par Fujiwara Takanobu (1142–1205). Au XV^e siècle, l'école Tosa avait déjà défié les artistes mystiques Kano. Les nouveaux venus voulaient représenter les êtres humains de manière aussi réaliste que possible ; cette volonté rejoignait les théories littéraires réalistes du romancier Chikamatsu. L'importance du roman avait commencé avec la dame Murasaki qui avait placé la vérité littéraire de la fiction au-dessus de l'objectivité historique. Les hommes s'exprimaient de manière plus véridique dans le royaume de l'art.

Étant donné ces évolutions, il est intéressant d'observer comment différentes interprétations du réalisme ont formé leurs racines dans chacune des trois sociétés. L'Italie de la Renaissance se référait à la puissante tradition du réalisme scientifique, fondé sur le concept de mimésis, qui trouvait ses origines dans l'antiquité grecque. C'est au V^e siècle av. J.-C. que la peinture et la sculpture grecques commencèrent à s'éloigner du modèle conceptuel de représentation pour adopter un mode de perception visuelle, changement auquel E. H. Gombrich a donné le nom de révolution grecque. On peut attribuer en partie l'illusionnisme grec à l'essor de la science et à l'application de ses connaissances fondées sur l'observation (empirisme) à tous les aspects de la vie, qu'il s'agisse d'art ou de science. Il est significatif que non seulement les savants mais aussi les artistes aient appliqué les découvertes de l'anatomie à la représentation de la forme humaine.

Mimésis, illusion, maîtrise de la représentation — tous ces objectifs devinrent une fois de plus les « secrets de fabrication » du milieu artistique dans la quête d'une forme nouvelle de l'art narratif. Tout commença au XIV^e siècle avec Giotto (1266 ?–1337) qui fournit le premier ingrédient essentiel à la création de l'illusion dans un tableau, en peignant des scènes en lumière naturelle au moyen d'un éclairage constant. Il voulait exprimer une vérité religieuse de manière plus convaincante, car il ne se satisfaisait plus de ce qu'il considérait comme un mode artificiel de représentation dans l'art chrétien de son temps. Le « clair-obscur », ou représentation concrète des objets au moyen du contraste entre la lumière et l'ombre, connut des développements successifs dans les siècles suivants. La nouvelle percée technique vint de la découverte des lois de la perspective par l'architecte Brunelleschi. C'est à Léonard de Vinci que l'on doit l'apogée de ce procédé de création de l'illusion du monde visuel en peinture, avec sa découverte de la technique du sfumato (le modelé estompé des formes dans un tableau, afin de placer les objets dans une atmosphère naturelle).

Il faut aussi parler des artistes de l'Europe du Nord, en particulier des Flamands, qui avaient créé de manière indépendante leur propre version

de l'illusionnisme en multipliant systématiquement les détails dans leurs peintures à l'huile. Le pionnier en la matière fut le peintre flamand Jan van Eyck (1390 ? – 1441) dont le chef-d'œuvre, le retable de *L'Agneau mystique* de Gand, nous émerveille toujours grâce à la méticuleuse traduction d'une tranche de réalité. En Italie, les trois plus grands artistes, Léonard de Vinci (1452 – 1519) (illustration 19), Michel-Ange (1475 – 1564) (illustration 22) et Raphaël (1483 – 1520) (illustration 23) ont poussé l'art de l'illusion à sa perfection. La nouvelle étape de l'art de la Renaissance devait avoir lieu à Venise. Tandis que les artistes florentins visaient une représentation convaincante au moyen de la conception et de la disposition des objets dans l'espace, les Vénitiens Giorgione (1478 ? – 1570) et Titien (1485 – 1576) (illustration 24) usaient de la couleur et du travail de la brosse pour créer leur version de l'illusion.

Dans la peinture de la Renaissance, les jeux de l'ombre et de la lumière, et de la perspective, étaient utilisés pour mieux faire passer le message de la religion. En d'autres termes, les moyens techniques étaient mis au service d'un art religieux narratif. L'étape suivante, celle de la laïcisation de l'art dans le monde occidental, se déroula non pas en Italie mais dans les Pays-Bas, où la Réforme interdisait les images dans les églises. Au début, cette interdiction se fit au détriment des artistes d'Allemagne et de Hollande. Ayant perdu leur principal client, l'Église, les peintres hollandais se tournèrent vers les scènes de genre, les portraits et les paysages. Il faut ajouter ici que la peinture de portrait était déjà bien établie en Italie, en Allemagne et dans les Flandres, et que les paysages étaient apparus dans le fond des tableaux, comme dans *La Tempête* de Giorgione. Mais, forcés de renoncer aux peintures religieuses et pour gagner leur vie, les artistes hollandais durent se spécialiser dans les paysages et les natures mortes.

Ces changements apportés par la Réforme favorisèrent indirectement l'émergence d'un marché de l'art à mesure que les œuvres d'art devenaient des articles que l'on pouvait acheter. Contrairement à ce qui se passait dans l'Italie de la Renaissance, les peintres hollandais devaient d'abord exécuter leurs œuvres, puis trouver un acheteur. Cela leur conférait une certaine indépendance mais, dans le même temps, les faisait dépendre d'un public impersonnel. Désormais, les artistes devaient se rendre sur les marchés et dans les foires pour vendre leurs tableaux. En général, ils employaient des agents, les marchands de tableaux, qui vendaient en leur nom. Comme ces marchands devaient réaliser un bénéfice, les lois de l'offre et de la demande jouaient à plein. La concurrence devint féroce, car bon nombre d'artistes tentaient de vendre leurs œuvres sur les étals des marchés. Ceux qui n'avaient pas beaucoup de succès se spécialisaient dans certains genres pour se trouver un créneau sur le marché.

Les artistes finissaient par se faire un nom dans le domaine où ils excellaient, et la nécessité économique poussa certains à peindre sans fin les mêmes sujets. Résultat imprévu, un peintre qui se spécialisait dans les fruits, les fleurs et les légumes, par exemple, parvenait à une maîtrise et à une précision incomparables dans les détails. Comme le dit Gombrich, ils devinrent des miroirs de la nature, dans la mesure où ils étudiaient minutieusement des aspects infimes de la représentation visuelle. Prenons le cas de Willem Kalf, qui observait de près sur ses toiles la réfraction de la lumière à travers du verre coloré. Ces astuces visuelles dont les artistes hollandais étaient friands conduisirent à une nouvelle révélation : même les objets les plus ordinaires pouvaient devenir des sujets dignes de l'art. L'historienne d'art américaine Svetlana Alpers qualifie cette méthode des Hollandais d'« art de la description », alors que la tradition italienne est narrative. Elle laisse également entendre que la cartographie et les recherches scientifiques des Hollandais relevaient de la même tradition qui a donné leur essor aux tableaux de genre.

Avant de tourner à nouveau nos regards vers l'Orient, il faut bien garder présent à l'esprit un autre facteur : l'effet mondial de l'immense expansion de la communication à partir du XVI^e siècle. C'était la conséquence des activités européennes au-delà des mers et de la fondation des empires portugais, espagnol, hollandais, français et anglais. C'est un fait avéré que la colonisation a répandu les idées occidentales de progrès, la technique et l'art d'illusion de la Renaissance. Ce que l'on sait moins, c'est que l'Occident, lui aussi, a appris de l'Orient, comme le montre une série de gravures du XVI^e siècle, *Nova Reperta*, inspirée par Johannes Stradanus, attaché à la cour des Médicis. Les humanistes de la Renaissance avaient bien conscience du fait que des inventions aussi importantes que la boussole, la poudre à canon, le papier, la presse d'imprimerie et l'alambic étaient d'origine chinoise, tandis que, moins évident mais tout aussi considérable, le système des chiffres arabes venait de l'Inde ancienne. De tels éléments ont apporté une contribution immense à l'essor de la tradition scientifique occidentale qui devait culminer au XVIII^e siècle avec la révolution scientifique. Dans le domaine des arts, la technique chinoise de la porcelaine et celle du chintz, venue de l'Inde, continuèrent d'être une énigme pour les Européens jusqu'au XVIII^e siècle. Cependant, ce furent les profonds changements sociaux qui agitaient l'Europe, notamment une croissance démographique rapide, qui lancèrent l'expansion outremer. Au Portugal, le prince Henri le Navigateur envoya Vasco de Gama à la découverte d'une voie maritime vers l'Inde, afin de court-circuiter les Arabes qui, jusqu'alors, avaient dominé le commerce méditerranéen. En 1498, Vasco de Gama toucha Calicut en Inde, tandis que, parti pour une mission semblable, Christophe Colomb avait déjà abordé le Nouveau Monde (1492). Mais ce sont les jésuites qui, au XVI^e siècle, se heurtèrent aux grandes

civilisations orientales — les Moghols et les Chinois — au cours de leurs tentatives pour prêcher le christianisme. Il en résulta des échanges intenses entre les points de vue et les modes de pensée de l'Orient et de l'Occident. Giusepppe Castiglione (1688–1766), jésuite italien qui étudia la peinture chinoise sur injonction impériale, sut allier dans ses tableaux le travail chinois et le réalisme occidental. Ses portraits, ses scènes de cour et d'expédition militaire étaient fort goûtés des Chinois.

Les jésuites ont exercé une influence considérable sur les empereurs chinois et sur la noblesse qui étaient désireux de connaître les nouvelles merveilles de la science et des techniques occidentales. Et cependant, les idées occidentales n'ont guère pénétré la pensée chinoise, non plus que le comportement social, et ne sont jamais allées au-delà d'un niveau superficiel. Ce qui est caractéristique, c'est que la tradition chinoise des artistes lettrés — gentilshommes, peintres érudits pour qui la nature faisait l'objet d'une contemplation mystique — ne voyait pas la moindre raison d'adopter les innovations illusionnistes de l'art occidental, bien que les Chinois eussent été très impressionnés par la perspective. Mais l'Ouest eut un impact bien plus fort sur le Japon, en particulier sur ses artistes. Le christianisme exerça une remarquable influence avec l'arrivée de François Xavier à Kagashima en 1549, sous la protection des Portugais. Pourtant, à la fin du XVI^e siècle, les souverains considéraient le christianisme comme une menace, aussi l'interdirent-ils. Entre-temps, un art européenisé (*nam-ban*), qui trahissait une influence portugaise, était florissant au Japon. Au XVIII^e siècle, certains peintres commençaient à s'essayer à la perspective et à d'autres innovations européennes. Les ouvrages d'anatomie venus de Hollande jouèrent un rôle particulièrement important en l'occurrence. Hiraga Gennai (1726–1779) fut largement responsable de la dissémination du nouveau savoir de la perspective issu du *rangaku* (les connaissances des Hollandais). Shiba Kokan peignit des aquarelles fondées sur le point de fuite et fit des expériences de gravure sur cuivre. Les techniques de l'Occident continuèrent de se répandre parmi les artistes japonais, et on voit qu'elles furent employées efficacement et avec inventivité dans les estampes *ukiyo-e* d'Hiroshige, d'Hokusai et d'Utamaro.

En Inde, impressionnés par la pompe et l'apparat de la cour d'Akbar le Grand, les jésuites voulurent convertir ce dernier au christianisme. Akbar fut initié aux arts et aux sciences de l'Europe grâce aux présents que lui offrirent les jésuites et les ambassadeurs étrangers ; il fut particulièrement ébloui par l'art de l'illusion. Son chroniqueur, Aboul Fazl, reconnaît aisément que les peintres européens étaient célèbres pour leur habileté à représenter la réalité. Les artistes moghols commencèrent à copier les gravures des bibles illustrées offertes aux empereurs moghols, acquérant ainsi une bonne connaissance des méthodes de peinture occi-

dentales (illustration 25). Parmi les copies effectuées à la cour, certaines sont frappantes, comme telle image composite inspirée de la Crucifixion (vers 1598), dans une palette de couleurs remarquable, et la copie du *Saint Jean* de Dürer, que l'on doit au maître Aboul Hasan dans sa jeunesse. Les techniques du naturalisme européen apprises à partir de ce genre de copies permirent aux peintres d'évoquer divers épisodes de manière beaucoup plus convaincante qu'avant, car elles exploraient les rapports psychologiques entre les personnages d'un tableau. Comme les peintres moghols étaient déjà versés dans la représentation, ils finirent par relever hardiment le défi de l'art européen. La technique de représentation de l'éclairage constant au moyen du clair-obscur fut rapidement assimilée, tandis que l'on renonçait à l'harmonie formelle des couleurs de la tradition persane. Le raccourci et l'évocation de la distance obtenus en rapetissant les objets figurant dans le fond du tableau furent également tentés avec succès. Mais les lois de la perspective constituaient la plus grande difficulté, et elles l'étaient encore au XVIII^e siècle.

Au cours de la période que nous étudions, l'architecture, la sculpture et la peinture de l'Amérique espagnole constituent quelques-uns des tout premiers exemples des arts soumis au choc de la colonisation. Nous avons ainsi un aperçu des tendances à l'assimilation culturelle et à l'hybridation qu'entraînèrent les empires coloniaux d'Occident. En Amérique latine, ces événements présageaient les graves problèmes qui allaient se présenter au XIX^e siècle, à l'apogée des empires. Dans des contrées aussi éloignées que l'Inde et le Japon, les artistes devaient s'accommoder du choc culturel de l'Occident et devaient trouver une nouvelle définition de leur œuvre, avec pour toile de fond le naturalisme de la Renaissance.

Les sociétés précolombiennes qu'affrontèrent les conquistadores espagnols — Mayas, Aztèques et Incas — avaient élaboré des formes d'architecture complexes et des sculptures monumentales en rapport étroit avec leurs convictions religieuses. Dotés d'une écriture, les Mayas avaient produit des textes illustrés, dont le support était fait d'écorce, qui traitaient d'astrologie, d'astronomie, d'histoire et de rites. Quatre d'entre eux ont résisté aux déprédations des envahisseurs. Cherchant à remplacer le système de pensée indigène pour imposer les idées européennes, le premier évêque du Yucatan fit détruire, en 1520, les livres mayas, considérés comme émanant du démon. Les Indiens continuèrent à rédiger leur histoire, défiant ainsi l'Inquisition, mais désormais en alphabet latin. L'architecture indigène déclina, tandis que le catholicisme était imposé à la population. Le projet de conversion de masse du Nouveau Monde cherchait à l'inonder d'une imagerie chrétienne importée d'Espagne. Mais malgré ces mesures draconiennes, on ne put supprimer les traces de l'art indien antérieur. L'Église catholique imposa un nouvel art religieux aux Amériques, qui devait servir le christianisme. Grâce à des gravures européennes dont l'influence sur l'évolution

de l'art en Amérique latine a été certaine, on enseigna aux artisans indiens l'iconographie chrétienne. Les peintures murales des églises imitaient admirablement l'illusionnisme de la Renaissance tout en apportant des motifs indiens ; ce fut là l'un des premiers cas de synthèse coloniale. En fait, ces peintures du XVI^e siècle puisaient copieusement non seulement dans l'imagerie indienne, mais aussi dans les conventions de style indigènes. Par exemple, celles que l'on voit dans les églises d'Ixmiquilpen et de Cuauintinchan font figurer l'aigle et le jaguar dans des Annonciations (illustration 26). Comme les artisans indiens savaient déjà tailler la pierre et peindre, ils adaptèrent leurs talents aux besoins du conquérant. Le nouvel art se répandit rapidement parmi eux et dans la communauté croissante de métis, les *mestizos*. Tandis que les corporations formées par les peintres professionnels européens en quête de travail dans les colonies n'étaient que de pâles imitations du monde artistique occidental et servaient les exigences des Ibères expatriés, les artistes indigènes ouvraient des ateliers placés sous le patronage de leurs compatriotes et des *mestizos*. Créateurs d'un style mixte, les artistes *mestizos* de Cuzco, par exemple, peignaient des silhouettes vues de face, rigides, en couleurs violentes, ornées de motifs décoratifs à la feuille d'or. Les artistes boliviens copièrent les modèles de Cuzco ; Melchor Perez de Holguin (1660–1724) mêlait la profondeur et le contour occidentaux avec des détails d'inspiration indienne. Dans l'Amérique espagnole, l'iconographie chrétienne était simplifiée de manière radicale. La Vierge, la vie et la mort du Christ, ainsi que quelques saints étaient les seuls représentés. La Vierge abandonnait son vêtement bleu pour une jupe de plumes multicolores, tandis que les archanges étaient élégamment vêtus de costumes contemporains et équipés d'armes à feu.

Si des peintres venus d'Espagne pratiquaient le portrait, les sujets religieux demeuraient dominants dans les colonies d'Amérique latine. Parmi les artistes locaux, aucun ne sut mieux capter l'expérience coloniale qu'Antonio Francisco Lisboa (1738–1814), mulâtre brésilien plus connu sous son surnom, l'Aleijadinho. Il savait admirablement déployer l'espace en architecture comme en sculpture, et on se souvient surtout de lui pour ses sévères sculptures des prophètes de l'Ancien Testament, qui ornent l'église du Bom Jesus, à Congonhas do Campo.

Par contraste avec ces évolutions qui annonçaient les XIX^e et XX^e siècles, de vastes secteurs de la planète restaient fidèles aux idées et aux coutumes traditionnelles. Dans le sud de l'Inde, par exemple, la pénétration musulmane n'avait pas été si profonde qu'elle pût empêcher les hindous de continuer à bâtir d'énormes temples d'une grande complexité, avec d'immenses *gopuras* (portails). Si l'on devait choisir un continent que les idées occidentales n'avaient pas encore atteint, ce serait l'Afrique. C'est elle que j'ai choisie pour étudier l'art traditionnel produit dans le monde au cours de la période examinée. Les produits des arts traditionnels d'Afrique

noire — en majorité des sculptures sur métal et sur bois et de nombreux masques, ainsi que des ornements corporels et domestiques — n'étaient pas considérés comme des œuvres d'art dans la mesure où, loin d'être des objets de collection, ils remplissaient certaines fonctions bien définies. Bon nombre de ces œuvres étaient destinées à arracher un pouvoir aux forces naturelles ou surnaturelles, ou cherchaient à s'en protéger. Les masques servaient fréquemment à des rituels au cours desquels les participants éprouvaient une relation symbiotique avec les esprits évoqués (illustration 27). De puissantes sociétés secrètes, comme le Poro, faisaient fabriquer des masques correspondant à leurs cérémonies. De même, on fabriquait des fétiches, images qui étaient censées lutter contre les forces mauvaises de la nature, à l'intention de ceux qui pratiquaient la sorcellerie. Pour que le fétiche ou le masque soit efficace, il devait être fabriqué selon certaines normes — parfaitement connues de l'artiste et de son client. Le succès de l'artiste dépendait donc de la satisfaction de certains critères. Cependant, il ne faut pas oublier que, dans le cadre de ces contraintes, celui-ci jouissait d'une grande latitude en matière de technique et autre. Lorsque les historiens d'art modernes étudient l'art africain, ils se heurtent à de nombreux problèmes. Il y a en effet, dans les arts des peuples africains, une absence de progrès linéaire, au sens européen, et une uniformité de style qui perdure sur de longues périodes. Et pourtant, on constate de grandes différences entre les œuvres, selon la maîtrise qu'ont les artistes de leur travail. Nombre d'entre elles font preuve d'un grand talent de la part du sculpteur et d'une connaissance intime de la nature.

Cependant, les exigences sociales et religieuses ne demandaient pas une adhésion stricte à l'apparence des choses car, souvent, la forme artistique révélait des récits sous forme symbolique. L'incapacité ou l'hésitation à rechercher la signification et le sens du symbolisme complexe que cachent les objets est l'une des difficultés pour apprécier l'art africain auxquelles se heurtent les historiens d'art. Ces objets étaient souvent porteurs de multiples fonctions — ils devaient distraire, effrayer, commémorer ou encore être des signes de fertilité. Ce dernier facteur est certainement d'une grande importance sur une terre où la population se compose essentiellement d'agriculteurs. Tout en reconnaissant les fonctions sociales et religieuses de l'art africain, ce serait une erreur de croire que les considérations esthétiques n'entraient pas en jeu dans son équation. Les normes africaines de la beauté sont tellement différentes de celles de l'Occident qu'on les a souvent mal interprétées. Et pourtant, nombreux sont les exemples où l'on se rend compte que le sculpteur a ressenti la passion de l'esthétique. Par exemple, la beauté des masques féminins *tshokwe*, destinés à la danse *poro*, devait séduire les participants au rituel. De même, certains masques féminins dogons ont été sculptés parce que les femmes avaient plu à l'artiste.

Dans les grands royaumes africains qui jouissaient d'excédents de richesse et dont la classe dominante était puissante, les artistes étaient organisés en corporations. L'abondance des richesses que révèle l'usage prodigue des métaux précieux déboucha sur l'épanouissement de l'art dans les royaumes du Dahomey et chez les Ashantis : les cours royales devinrent des foyers de civilisation.

Les orfèvres du royaume des Ashantis, qui prospéra grâce à la traite avec l'Occident, formaient un groupe privilégié qui fabriquait des objets de cérémonie et des portraits, dont le plus célèbre est le masque d'or du roi Kofi Kakari. Il existe d'autres exemples de production artistique : chez les Bamilekes, les artistes étaient directement employés par le souverain, qui avait aussi un droit de regard sur la vente de leurs œuvres. Les rois demandaient surtout des portraits, car ces icônes confirmaient leur autorité.

Les merveilleux bronzes du Bénin, commémorant les rois défunts, remontent au XII^e siècle. Les artistes utilisaient la méthode de la cire perdue pour la confection de leurs sculptures. Leur corporation dépendait directement de l'*oba*, ou souverain. Du XV^e au XIX^e siècle, les têtes du Bénin ont remarquablement progressé, passant d'un naturalisme modeste à une qualité de délicatesse et d'observation des êtres humains qui met ces sculptures au rang des plus belles réussites de l'humanité (illustration 28). À l'évidence, dans le puissant royaume du Bénin, où la classe dominante avait les moyens d'acheter des œuvres d'art, les monarques étaient désireux de glorifier leur personne par l'intermédiaire de l'art.

Les bronzes du Bénin ne sont pas les seuls à avoir fasciné : c'est aussi le fait d'une grande partie de la sculpture africaine, avec ses simplifications radicales et sa certitude de la connaissance des formes organiques. Son élégance abstraite a attiré des artistes comme Picasso. Parmi les sculptures sur bois les plus étonnantes, citons les *tellem* que l'on doit aux Dogons du Mali, dont la fonction précise semble être totalement perdue. Une telle assurance dans l'art pratique est souvent l'aboutissement d'un long apprentissage.

Enfin, tandis que nous touchons à la fin du XVIII^e siècle, le contraste entre sociétés « traditionnelles » et sociétés « laïques » commence à s'estomper. Les tendances laïques et « réalistes » de l'art qu'on a remarquées pendant la Renaissance s'épanouissent enfin, tout en se répandant graduellement dans le reste du monde. On peut considérer que l'année 1789, celle de la Révolution française, marque l'entrée en scène de l'époque moderne, ce moment où les idées universalistes du siècle des Lumières et du nationalisme se répandirent au-delà des mers, en particulier dans les colonies européennes. On ne commença à vraiment mesurer les conséquences de ces idées que vers le milieu du siècle suivant.

Au XVIII^e siècle, l'art européen fut le témoin de l'effondrement des canons universels, tandis que la révolution permanente était à l'ordre du

jour. Même si nous avons noté la montée de l'individualisme chez les artistes pendant la Renaissance, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ils continuèrent à dépendre du mécénat restrictif des riches et des puissants. Il existait un consensus sur ce que l'on attendait d'eux. C'est au XVIII^e siècle qu'ils purent enfin proclamer leur liberté à l'égard des contraintes, car le mouvement romantique les encourageait à rechercher avant tout leur accomplissement personnel. Les artistes de la Renaissance, par exemple, s'étaient considérés comme les héritiers directs de l'antiquité gréco-romaine, après la brève interruption du Moyen Âge. Lorsque les néoclassiques du XVIII^e siècle s'employèrent à redonner vie à l'architecture dorique de la Grèce antique, ils se considéraient comme des « archéologues » et ne percevaient plus le continuum culturel. Tous les autres renouveaux, néoclassique, gothique et autres, ne faisaient que confirmer la rupture avec le passé. Désormais, les artistes se sentaient libres de puiser dans n'importe quel style pourvu qu'il leur plût ou qu'il fit appel à leur sens du passé, phénomène auquel les historiens modernes donnent le nom d'historicisme artistique. Une telle « passion de l'archéologie » ne se limita pas à l'art occidental. Avec le temps, le filet fut lancé de plus en plus loin, afin d'y faire entrer les arts exotiques. Pour l'« artiste en chambre », le monde devint un musée dans lequel il pouvait choisir le style qui l'attirait le plus.

En bref, comme bien d'autres aspects de la vie moderne, l'art devint un « objet » que l'on pouvait extraire de son contexte culturel et placer dans une atmosphère raréfiée, afin de le contempler à loisir. Entre tous les facteurs qui contribuèrent à cette évolution, le marché de l'art joua un rôle primordial. Les artistes hollandais avaient commencé à vendre leurs œuvres sur les étals au XVII^e siècle, mais le processus s'accéléra au XVIII^e siècle, avec la vogue croissante pour les maîtres anciens. Cette évolution devait beaucoup à l'idée « d'authenticité » d'une œuvre d'art qui tentait de placer une œuvre dans le contexte de son temps et de l'attribuer au génie d'un individu. Déjà, vers la fin de la Renaissance, les tableaux avaient commencé de changer de mains, à des prix toujours plus élevés. Sous le règne de Jacques I^{er}, un marché international était apparu à Londres. Mais les années 1760 marquèrent un tournant dans l'histoire du goût anglais, avec l'éveil de la concurrence entre les marchés de l'art de Londres et de Paris. Peu à peu, Londres dépassa Paris pour devenir le centre du commerce des œuvres de la Renaissance. L'une des raisons de la prééminence de Londres tenait au fait que l'argent acquis dans les Indes orientales et occidentales y circulait librement. La cote des tableaux suscitait autant l'intérêt du public averti du XVIII^e siècle qu'elle en a aujourd'hui pour nous. Au XVIII^e siècle, aucun maître de la Renaissance n'avait une réputation qui égalât celle de Raphaël, dont la *Madone Sixtine* fut achetée pour une somme colossale par Auguste III, roi de Pologne, en 1754 (illustration 23).

L'autre changement que l'on doit à la fin du XVIII^e siècle nous amène à notre époque contemporaine ; il s'agit du phénomène des expositions annuelles qui rapidement remplaça la pratique ancienne des transactions directes entre l'artiste et le client aristocratique ou une institution comme l'Église. L'artiste en vint à se fier progressivement à un nouveau client impersonnel, le public averti, amoureux des arts. Les expositions publiques d'œuvres d'art avaient lieu régulièrement à Paris comme à Londres, pendant le XVIII^e siècle. Comme le dit le peintre français Jacques-Louis David : « À notre époque, cette coutume de montrer les arts au public, que pratique l'Angleterre, s'appelle « exhibition » [...], elle a été introduite [...] par Van Dyck : le public se ruait en foule pour admirer son travail ; il gagna ainsi une immense fortune. »

Pendant la période de la Révolution française, on assista à la confiscation des objets d'art et à la création de musées ouverts à la population. Avec un salon qui se tenait régulièrement, ouvert à toutes les nationalités après 1793, Paris devint le centre international des expositions. Des critiques accompagnaient ces expositions, et les écrits sur l'art devinrent une rubrique régulière des journaux et des revues, le plus célèbre des premiers critiques étant l'encyclopédiste français Diderot. Cette prédilection pour les expositions et l'attention portée à l'opinion des critiques considérés comme des médiateurs entre l'artiste et son public débouchèrent sur une révolution dans le mécénat et la clientèle, à mesure que le critique d'art devenait un puissant arbitre du goût de son temps.

Cependant, et c'est un paradoxe remarquable, le côté « unique » de l'œuvre d'art cultivé avec tant d'assiduité au cours du temps s'est trouvé gravement miné par l'évolution ultime de l'époque moderne, cet âge de la reproduction mécanique, comme le décrit le critique allemand Walter Benjamin. Naturellement, pendant la Renaissance, avec l'essor de l'imprimerie, il était devenu possible de reproduire une œuvre d'art, mais c'est la reproduction mécanique qui était un phénomène nouveau (illustration 29). Inventée à la fin du XVIII^e siècle, la lithographie pouvait reproduire facilement les œuvres, et la photographie prit le relais au siècle suivant. La réputation d'artistes de la période victorienne, notamment Edwin Landseer, reposait avant tout sur les gravures à bon marché de leurs œuvres. Et pourtant, cette multiplication attaquait l'authenticité même de l'œuvre, liée intimement à l'essor de l'individualisme en art. L'« attaque » contre l'authenticité mettait en danger le contexte historique dans lequel le tableau avait été peint et, partant de là, son « autorité ». Landseer fut l'un des grands bénéficiaires du système de reproduction, en même temps qu'une de ses victimes — l'énorme quantité d'images de son œuvre qui l'avait rendu célèbre le mena à sa chute, car il n'était plus qu'un artiste déprécié.

BIBLIOGRAPHIE

- ALPERS S. 1983. *The art of describing : Dutch art in the 17th century*. Éd. revue. Londres, John Murray.
- BARRETT D., GRAY B. 1978. *Indian painting*. Londres, Skira & Macmillan.
- BEACH M. C. 1992. « Mughal and rajput painting ». Dans : *The new Cambridge history of India*. Cambridge, Cambridge University Press, vol. 1, chap. 3.
- BENJAMIN W. 1982. « The work of art in the age of mechanical reproduction ». Dans : Arendt H. (dir. publ.). *Illuminations*. Londres, Penguin, p. 219–253.
- CHASTEL A. 1965. *Renaissance méridionale ; le Grand Atelier : Italie 1460–1500*. Paris, Gallimard (L'univers des formes).
- FAGG W. 1965. *Tribes and forme in African art*. Londres.
- GOMBRICH E. H. 1966. *The story of art*. Londres, Phaidon.
- GOWING L. (DIR. publ.). *A history of art*. Londres, Macmillan.
- HOLT E. G. 1983. *The triumph of art for the public*. Princeton, Princeton University Press.
- PAINE R. T., SOPER A. 1974. *The art and architecture of Japan*. Harmondsworth, Penguin.
- PAULNE D. 1962. *African sculpture*. Londres.
- REITLINGER G. 1961. *The economics of taste*. New York, Holt, Rinehart and Winston.
- SCHEVILL F. 1963. *Medieval and Renaissance Florence*. 2 vol. New York, Harper and Row.
- SICKMAN L., SOPER A. *The art and architecture of China*. Harmondsworth, Penguin.
- UEDA M. 1987. *Literary and art theories in Japan*. Cleveland, The Press of Western Reserve University.
- WATSON W. (dir. publ.). 1981. *The great Japan exhibition : art of the Edo period 1600–1668. Catalogue royal Academy of arts. London, 1981–1982*. Londres, Weidenfeld & Nicolson.
- WILLETT F. 1971. *African art : an introduction*. Londres.
- WITTKOWER R. 1961. « Individualism in art and artists ». *Journal of the History of Ideas*, vol. XI, n° 3, pp. 291–302.

11

L'information et la communication

Peter Burke

Notre ambition, au cours de ce chapitre, est de passer en revue les principaux changements qui se sont produits dans les systèmes d'information et de communication aux débuts de l'époque moderne. Nous souhaitons établir une comparaison entre les accumulations de connaissances disponibles dans différentes parties de la planète à cette époque et analyser l'acquisition, la distribution et la critique de ces savoirs. Il est évident qu'une étude de cette sorte ne peut prétendre qu'à être provisoire. La comparaison et le contraste à l'échelle du monde sont l'essence même de l'entreprise, mais les œuvres spécialisées secondaires (histoires des sciences, histoires des universités, histoires du livre et ainsi de suite) sur lesquelles elle doit se fonder ne sont vraiment nombreuses que dans une seule région, l'Occident (illustration 30).

Le travail de synthèse est d'autant plus difficile que les concepts fondamentaux d'« information » et de « communication » sont en eux-mêmes extrêmement problématiques. Il n'est plus possible (même si on pouvait le faire il y a une génération) de travailler avec des notions positivistes de « faits indéniables » et de « progrès » intellectuel mesuré d'après l'accumulation de l'information. L'information se compose de catégories nécessairement organisées qui varient selon les lieux comme selon les périodes. L'« information » de l'un est la « superstition » d'un autre, ou encore elle relève de la « sédition » ou de la « propagande ». Dans l'Europe moderne, l'Église et l'État — tout comme l'inquisition littéraire de la Chine des Qing — ont fait brûler des livres, afin de détruire ce qu'ils considéraient comme de fausses informations, tandis que les missionnaires du Nouveau Monde ont éliminé des systèmes d'écriture entiers au Mexique et au Pérou.

Pour pouvoir traiter d'un sujet aussi vaste, il faudra privilégier le changement. Privilégier le changement est chose raisonnable à une époque où

l'intensité croissante des communications, ce que l'on peut appeler une «révolution des communications», résulte non seulement de l'invention (ou de la redécouverte) de l'imprimerie en Occident, mais aussi de l'accroissement des contacts politiques et économiques entre différentes parties du monde. Cependant, la décision consistant à privilégier le changement a son prix et présente des difficultés.

En premier lieu se pose le problème des périodes. Pour l'histoire de l'Europe, le début de l'époque moderne constitue un cadre approprié, du moins si nous le définissons, pour ce chapitre, comme étant la période qui s'écoule de l'émergence de l'impression au moyen de caractères mobiles à la fin du ^{xv}^e siècle à l'introduction de la presse à vapeur au début du ^{xix}^e siècle. Pour les Amériques aussi, cette période correspond à une réalité puisqu'un nouveau système d'écriture a été introduit dans ce continent après 1492. Mais, d'autre part, un historien de l'information et de la communication dans le monde de l'islam ou dans l'est de l'Asie ne ferait pas commencer ou finir son étude aux alentours de 1500 ou de 1800. Dans le cas de la Chine, le tournant le plus évident est le changement de dynastie au milieu du ^{xvii}^e siècle. Pour le Japon, 1600 (l'événement du shōgunat de Tokugawa) et 1868 (la restauration de l'empire) seraient plus appropriés que 1492 et 1789. D'ailleurs, ces deux dates ont une signification mondiale. La période comprise entre elles correspond à l'avènement de ce que l'historien américain William McNeill, reliant l'échange croissant d'informations avec l'augmentation du commerce intercontinental, a appelé la montée du «système d'échange œcuménique».

En second lieu, privilégier le changement suppose que l'on mette l'accent sur la communication littéraire par opposition à la communication orale ou visuelle, sur l'information accessible aux élites aux dépens de la connaissance courante des citoyens ordinaires et, enfin, sur l'Occident plutôt que sur l'Afrique ou l'Asie (c'est pour cette raison que, dans chacune des sections, on commencera par étudier l'Europe). Certes, le mode de la communication orale était utilisé par des hommes bien plus nombreux que ceux qui se servaient de l'écrit, sans parler de l'imprimé, mais nous ne parlerons pas de l'«histoire du tambour» en Afrique occidentale, non plus que des rumeurs ou bavardages. Nous n'évoquerons pas non plus l'information orale que l'on peut découvrir sur la *piazza* ou dans le souk, dans les maisons de café ou les maisons de thé, dans la taverne occidentale ou le *boza-hâne* turc ; il ne sera pas question des prêcheurs (chrétiens ou musulmans), des conteurs professionnels ou des diseurs de poésie orale, dont on a pu dire qu'ils servaient à disséminer l'information dans les sociétés traditionnelles avec autant d'efficacité que la presse ou la radio dans les sociétés modernes.

Il est une autre omission à laquelle nous avons dû nous résoudre, l'histoire de l'enseignement, celle des universités européennes, des madrasas musulmanes, des « académies » (*shuyuan*) chinoises et, bien sûr, de tous les modèles d'école que l'on peut trouver à travers le monde. Naturellement, ces institutions ont été au centre du phénomène de communication de l'information. Cependant, leur principal objectif était la transmission de traditions culturelles (avec une « reproduction culturelle », comme l'appellent les sociologues) plutôt que l'encouragement au changement. Les collèges fondés pour enseigner les mathématiques, la science et la technique font exception à la règle, du Gresham College de Londres, fondé vers la fin du XVIII^e siècle, à l'Académie navale, à la maison des ingénieurs et à l'Arsenal de Saint-Petersbourg, fondés par Pierre I^{er}, et à l'école d'ingénieurs qui ouvrit à Istanbul en 1734.

Aujourd'hui, on considère l'innovation intellectuelle comme l'une des principales fonctions des institutions d'enseignement supérieur, et on attend des candidats aux diplômes les plus élevés qu'ils apportent une « contribution à la connaissance ». Au début de la période moderne, d'autre part, on supposait — dans toutes les parties du monde — que les plus importantes découvertes avaient déjà été faites, si bien que les institutions d'enseignement supérieur elles-mêmes devaient se consacrer à la transmission de l'information plutôt qu'à en découvrir de nouvelles. De la même manière, on supposait que la postérité ne pouvait ni égaler ni réfuter les opinions et les interprétations des grands érudits et des philosophes du passé, si bien que la tâche du professeur consistait à expliquer les idées des autorités (Aristote, Hippocrate, Avicenne, Thomas d'Aquin, Confucius et ainsi de suite).

Naturellement, il y avait des exceptions à cette acceptation générale de l'autorité intellectuelle. Dans l'Europe du XVI^e siècle, les traditions étaient ouvertement attaquées par certains professeurs d'université comme Paracelse (en médecine) ou Ramus (sur la logique et la rhétorique). La prétendue « révolution scientifique » des débuts de l'époque moderne (étudiée au chap. 8) était associée à une opposition à l'autorité intellectuelle, résumée par la devise de la Royal Society de Londres (*Nullius in verba* — « Ne croire personne sur parole ») et que le philosophe anglais John Locke devait rendre puissamment explicite.

En Chine également, il y avait quelque révolte contre l'orthodoxie au cours de cette période (le moment semble n'être qu'une coïncidence). Li Chih, érudit du XVI^e siècle, dénonçait le confucianisme, tandis que les essais rédigés par les candidats aux examens de l'administration semblaient être devenus moins conventionnels aux alentours de l'an 1600. Les premières années de la dynastie des Qing virent persister la tendance à remettre en question les idées traditionnelles. À partir de la fin du XVII^e siècle, cepen-

dant, les orientations intellectuelles de l'Europe et de la Chine divergèrent. Les Mandchous imposèrent à nouveau l'orthodoxie intellectuelle. Dans le monde islamique, les soufis se révoltaient contre ce que l'on pourrait appeler le « scolasticisme » de l'enseignement officiel des madrasas.

En partant du principe que nous allons privilégier les régions où les changements ont été les plus rapides, ce chapitre se concentrera sur un nombre limité de sujets, six précisément : les archives, les bibliothèques, les ouvrages de référence, la littérature populaire, la censure et le service postal.

LES ARCHIVES

Depuis l'époque de l'Assyrie antique, sinon plus tôt encore, les gouvernements s'attachent à collecter et à conserver l'information qu'ils possèdent sur les gouvernés. Les documents (en général des rouleaux) que produisait une monarchie médiévale relativement petite, le royaume d'Angleterre, remplissent un nombre impressionnant d'étagères dans le Public Record Office de Londres. Cependant, la centralisation croissante de l'administration a exigé des premiers gouvernements de l'Europe moderne qu'ils en sachent beaucoup plus sur la vie de leurs sujets que cela n'avait été le cas au Moyen Âge. Les responsables, au sein de l'Église comme de l'État, en sont venus à comprendre les utilisations administratives des recensements et d'autres enquêtes sociales. On distribuait des questionnaires aux informateurs locaux comme les curés des paroisses ou les fonctionnaires pour savoir si les paroissiens se confessaient, communiaient et « faisaient leurs Pâques », dans quel état matériel se trouvaient les églises, quel était le nombre des arbres dans telle province, si la terre était de qualité et ainsi de suite. Il était de plus en plus indispensable de savoir non seulement combien il y avait d'habitants dans un État, mais aussi quel était le nombre d'adultes de sexe masculin disponibles pour le service militaire, combien il y avait de bouches à nourrir aux époques de famine, etc. Par conséquent, on commença à collecter les renseignements sur les naissances, les mariages et les morts, et le recensement national devint une formalité récurrente.

À mesure qu'elles augmentaient de volume, ces informations devaient trouver abri dans des dépôts spécialisés, les archives, gardées par des individus spécialisés, les archivistes professionnels. Pendant le XVI^e et le XVII^e siècle, bon nombre de dépôts d'archives à Florence, Venise, Rome, Paris, Londres et ailleurs furent créés ou réorganisés, inventoriés et indexés de manière à retrouver l'information recherchée sans trop de délai. Parmi les papes de la Contre-Réforme, Pie IV, Grégoire XIII et Paul V s'intéressèrent particulièrement aux archives du Vatican. En Grande-Bretagne, le roi Jacques I^{er} créa le poste de *keeper of the State papers* (gardien

des papiers de l'État). En France, Jean-Baptiste Colbert, le ministre de Louis XIV, voulut faire les inventaires des archives les plus anciennes et continuer de collecter des informations. Ces archives n'étaient pas créées pour la convenance des historiens (même si les historiens officiels de l'époque s'en voyaient parfois octroyer l'accès). Elles existaient pour servir les administrateurs. C'est seulement avec la Révolution française que le principe de l'accès public aux archives fut proclamé ; c'est pourquoi 1789 est une date importante dans l'histoire de ce domaine.

Du point de vue de la Chine, ces nouveautés occidentales (à l'exception de l'accès public) n'ont rien de bien impressionnant. Le recensement était depuis longtemps un instrument de gouvernement (le premier recensement connu remonte à l'an 2 de notre ère). L'administration voulant avoir un droit de regard sur la vie économique, on déclara obligatoire l'inscription des marchands et des navires. Les archives fiscales et de police n'avaient rien de nouveau au début de l'époque moderne. L'histoire officielle qui s'appuyait sur les archives officielles remonte elle aussi fort loin — c'est au VII^e siècle que fut créé le Bureau d'historiographie. De toute façon, il est intéressant de faire remarquer qu'une ou deux générations avant que les archives prennent de l'importance en Occident, le gouvernement chinois avait commencé d'envisager le relogement des siennes. En 1492, le Grand Secrétaire proposa la construction d'un bâtiment réservé à cet effet, et cet édifice (connu sous le nom d'Archives historiques impériales) fut effectivement construit dans les années 1530.

Les archives officielles remplissaient une fonction importante dans l'administration des trois grands empires musulmans de l'époque, ceux des Ottomans, des Séfévides et des Moghols. L'efficacité financière de l'Empire ottoman, par exemple, dépendait des revenus qu'il tirait de la terre et des impôts, aussi n'est-il pas surprenant d'apprendre que les cadastres étaient refaits tous les trente ans ou presque et classés dans les archives *defterhane* d'Istanbul à partir de la fin du XV^e siècle. De la même manière, la puissance militaire de l'empire dépendait des feuilles d'appel des soldats. Des milliers de registres datant du début de l'époque moderne existent toujours dans les archives d'Istanbul ; ils sont complets et comportent des tables des matières et des rubans de soie colorée pour en faciliter la consultation. À l'instar de leurs homologues occidentaux et chinois, les sultans encourageaient la rédaction d'une histoire officielle ; vers le milieu du XV^e siècle, Soliman créa le poste d'historien de la cour, ou *sehnameci*. Dans l'Empire moghol, à la fin du XVI^e siècle, on compila l'*Ain-i Akbari*, somme d'informations portant sur les prix et les salaires dans l'empire, le rendement des récoltes, les taux de l'impôt, les rentrées fiscales, les concessions de terres, le nombre des hommes armés, etc. dans les diverses provinces de l'empire.

Bien que des cités d'Europe comme Florence et Venise eussent été des pionnières dans la création d'archives, le lien entre l'émergence de ces dépôts d'informations et l'avènement des grands empires mérite d'être souligné. C'est Philippe II, souverain d'un vaste empire, qui fut surnommé par ses sujets « le roi de papier » à cause du nombre de documents engendrés par ses tentatives pour connaître et régenter la vie de ses sujets, mais l'épithète aurait été tout aussi méritée par un empereur de Chine ou un sultan ottoman. L'empire des Incas du Pérou avait lui aussi son archiviste officiel, le *qillqakamayuc*.

LES BIBLIOTHÈQUES

Les archives renfermaient en règle générale des informations confidentielles, auxquelles n'avaient accès qu'un petit nombre de serviteurs de l'État. Il est temps de nous pencher sur l'information dont pouvait disposer un public plus large, à commencer par les bibliothèques, en particulier les bibliothèques publiques ou les collections privées qui ouvraient plus ou moins leurs portes aux particuliers.

Dans l'Italie de la Renaissance, la bibliothèque publique était déjà, avant même l'invention de l'imprimerie, une institution importante, aussi fut-il d'autant plus nécessaire de créer des dépôts de livres. Le cardinal Bessarion légua ses livres à la ville de Venise, afin d'encourager la création d'une bibliothèque publique, bien que la construction de la Libreria Marciana n'eût pas commencé avant 1537. À Florence, la Laurentienne, ainsi baptisée en l'honneur de Laurent de Médicis, ouvrit en 1571. Une autre grande bibliothèque, l'Ambrosienne de Milan, fut fondée au début du XVII^e siècle par l'archevêque Frédéric Borromée. Quelques années plus tard, un visiteur anglais remarquait avec quelque étonnement qu'elle « ouvre ses portes à tous ceux qui vont et viennent, et supporte qu'ils lisent quelque livre qui leur plaise », comme si une telle pratique était encore inhabituelle.

Ailleurs en Europe, les bibliothèques universitaires, créées vers la fin du Moyen Âge, se voyaient complétées par les bibliothèques princières, plus ou moins ouvertes aux érudits. La Hofbibliothek impériale de Vienne remonte à 1493, celle de l'Escorial à 1557 et celle de Berlin à 1661. La reconstruction des bibliothèques devenait de plus en plus nécessaire, non seulement parce qu'elles devaient accueillir toujours plus de livres, mais aussi toujours plus de lecteurs. À Paris, la Bibliothèque royale devint de plus en plus accessible au public dans les années 1690 et à nouveau dans les années 1730, peu après son déménagement rue de Richelieu. À la fin du XVIII^e siècle, les formulaires imprimés destinés aux emprunteurs étaient en usage. À Londres, cependant, au milieu du XVIII^e siècle, l'historien Edward Gibbon se plaignait toujours du manque d'installations. L'érudit Richard

Bentley avait proposé la construction d'une bibliothèque royale en 1697, mais c'est seulement en 1753 que George II fit don de ses livres au British Museum.

Fonder une bibliothèque et l'ouvrir au public ne suffisait évidemment pas à rendre l'information accessible. Il fallait un flux continu de nouvelles acquisitions. En 1537, le roi François I^{er} ordonna qu'un exemplaire de chaque ouvrage imprimé en France fût envoyé à la Bibliothèque royale. Thomas Bodley se vit accorder un privilège semblable pour la bibliothèque qu'il créa à Oxford en 1610. Stockholm en 1661 et Berlin en 1699 en bénéficièrent également. Pourtant, rares étaient les bibliothèques qui avaient la chance de recevoir régulièrement des livres provenant des principaux centres de production sans avoir à les acheter.

Tandis que les bibliothèques s'agrandissaient, le catalogage et la classification devenaient des problèmes de plus en plus ardu. Des savants et des érudits distingués se penchèrent sur cette question, ce qui était logique étant donné l'influence des systèmes de catégories sur la vie intellectuelle. Le célèbre humaniste Benito Arias Montano élaborait un système de classification destiné à la grande bibliothèque de Philippe II, dans le palais de l'Escorial. Il fallut à Hugo Blotius plus de vingt ans pour établir le catalogue de la bibliothèque impériale. À Wolfenbüttel, le schéma intellectuel à la base du système de classification était l'œuvre du philosophe Gottfried Leibniz. Une autre étape en vue de la disponibilité accrue des ouvrages fut franchie avec l'impression des catalogues, à commencer par celui de l'université de Leyde en 1595. En 1688, le catalogue imprimé de la Bibliothèque royale de France prenait déjà dix tomes.

La Chine elle aussi possédait de grandes bibliothèques. La bibliothèque impériale de Beijing fut fondée en 1238, tandis que, sur ordre de la nouvelle dynastie impériale des Qing, on construisit quatre grandes bibliothèques. À la fin du XVIII^e siècle, l'empereur Qianlong lançait un projet ambitieux de collecte des livres qui devaient être envoyés à la capitale. Les académies possédaient elles aussi leurs bibliothèques.

Dans le monde musulman, d'autre part, les bibliothèques étaient relativement petites, car les livres imprimés étaient quasi inexistant. Le chercheur américain Marshall Hodgson a dit des États ottoman, séfévide et moghol de cette période qu'ils étaient des « empires de la poudre à canon ». Il serait tout aussi éclairant de les baptiser « empires des manuscrits ». Comme dans l'Occident médiéval, les ouvrages manuscrits étaient magnifiquement copiés et parfois enluminés. Les collectionneurs accordaient un grand prix à la calligraphie. Le rôle de copiste ou de scribe (*warraq*, *nakkash*) était des plus honorables. Les quartiers des libraires jouissaient d'un emplacement privilégié dans les immenses bazars des grandes villes comme Istanbul, Fès ou Le Caire. Mais cette technique artisanale rendait

les livres onéreux. Seuls les souverains (comme les empereurs moghols) ou les personnes privées fort riches (les administrateurs, par exemple) pouvaient se permettre de collectionner beaucoup de livres. Les bibliothèques publiques existaient, rattachées à des mosquées, mais elles n'abritaient que des ouvrages religieux. Quelques Européens étaient bien conscients de leur supériorité technique en la matière et ils s'en servaient pour impressionner leurs voisins. Un envoyé de Tripoli venu rendre visite à Louis XIV en 1704 fut amené au Louvre pour voir l'imprimerie royale (tout comme les ambassadeurs du Siam en 1687).

L'histoire mouvementée de l'imprimerie dans l'Empire ottoman révèle la force des obstacles qui s'opposaient à cette forme de communication. D'après l'ambassadeur auprès de l'empire, Ogier Ghiselin de Busbecq, relatant ces faits au milieu du XVI^e siècle, les Turcs pensaient que c'était un péché d'imprimer des livres religieux. À la fin du siècle, le sultan Mourad III autorisa la vente de livres non religieux imprimés en caractères arabes, mais ces ouvrages venaient d'Italie (où le premier d'entre eux avait été imprimé dès 1514). Les scribes, dont la position et le gagne-pain étaient menacés par la nouvelle invention, firent tout ce qui était en leur pouvoir pour résister à son arrivée. La résistance à l'imprimé attira l'attention de quelques érudits occidentaux comme le savant Henry Oldenburg, secrétaire de la Royal Society, qui, à ce titre, s'intéressait au domaine de la communication. Son explication était cynique et réductionniste, dans le style du XVII^e siècle. Il écrivait en 1659 : « Il n'est pas question de considérer le Grand Turc autrement que comme un ennemi du savoir chez ses sujets, car il trouve qu'il est de son avantage de régner sur un peuple dont il peut jouer de l'ignorance. De là vient qu'il n'autorise aucune impression, car il est de l'opinion que l'imprimerie et le savoir, en particulier ceux des universités, sont le principal aliment de la division entre les chrétiens. »

La première presse turque ne fut installée qu'au XVIII^e siècle, plus de deux cents ans après la première presse en hébreu, installée dans l'Empire ottoman. Elle fut créée à l'initiative d'Ibrahim Müteferriqa, un Hongrois converti à l'islam, à une époque, le règne d'Ahmed II, où l'empire s'ouvrait plus qu'il ne l'avait jamais été aux idées de l'Occident. Pourtant, cette presse n'imprima pas plus de quelques ouvrages, notamment des œuvres de l'érudit fonctionnaire Kâtib Çelebi (en 1729 et 1733) et de l'historien Naima (en 1734), et elle ne dura pas longtemps.

LES ENCYCLOPÉDIES

L'essor de l'encyclopédie résume et symbolise à la fois les principaux thèmes de cette étude. Naturellement, l'encyclopédie n'est pas une invention moderne. Elle constituait une bonne partie de la civilisation du

manuscrit du Moyen Âge (sans parler du monde antique). L'invention de l'imprimerie a rendu les encyclopédies plus facilement disponibles, tout comme elle les rendait plus nécessaires pour répondre aux problèmes de l'explosion de l'information.

Les encyclopédies européennes du XVI^e siècle étaient de taille relativement modeste, couvrant un ou deux tomes, et elles étaient organisées de manière thématique, les principales catégories correspondant généralement à l'organisation du savoir dans les universités. Citons, entre autres exemples, le *De expetiendis rebus* (1501) de Giorgio Valla et l'*Encyclopaedia* de P. Scalich (1559). À cause de cette disposition par thèmes, les ouvrages s'offraient mal à une consultation rapide mais, en revanche, ils montraient les liens entre les différentes disciplines, les diverses branches de l'arbre de la connaissance, beaucoup plus clairement que leurs équivalents modernes. Il est difficile d'imaginer quelque érudit consultant la Scalich à la hâte. D'un autre côté, il n'est pas facile d'imaginer quiconque (à part Aldous Huxley) s'asseyant pour entamer la lecture de l'édition du XX^e siècle de l'*Encyclopaedia Britannica*. Le théoricien des communications Harold Innis a fait remarquer un jour « à quel point les encyclopédies pouvaient déchiquter la connaissance et en classer les fragments dans de petites niches alphabétiques ». La nouvelle forme d'encyclopédie — l'œuvre composée de plusieurs volumes avec ses entrées classées par ordre alphabétique — s'est créée aux XVII^e et XVIII^e siècles et correspond à un nouveau mode d'utilisation de ce genre d'ouvrage. Parmi les exemples du XVII^e siècle, citons la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot (1697), consacrée au monde islamique ; il est intéressant de constater que l'éditeur présente par avance ses excuses pour avoir usé de l'ordre alphabétique et explique qu'il « ne cause pas autant de confusion qu'on pourrait l'imaginer ». De célèbres exemples du XVIII^e siècle, époque où le principe de l'ordre alphabétique était fermement établi, comprennent la deuxième édition de l'*Encyclopaedia Britannica* (10 volumes, 1777–1784), l'*Encyclopédie* de Diderot et de ses collaborateurs (35 volumes, 1751–1777) et le *Lexicon* de Zedler (64 volumes, 1732–1750).

Au XVIII^e siècle, les encyclopédies étaient fréquemment révisées et augmentées, afin de prendre en compte toute nouvelle information. On en vint à considérer comme allant de soi le fait que la connaissance pouvait être « dépassée » et que la dernière édition (ou même le dernier livre paru) était ce qu'il y avait de mieux. D'où le besoin qui se créa d'un genre nouveau, le journal érudit, comme le *Journal des savants* à Paris (fondé en 1665), l'*Acta Eruditorum* à Leipzig (1682) et les *Nouvelles de la république des lettres* à Rotterdam (1684). Le titre de ce dernier résume les fonctions du genre. On y trouvait des nouvelles de la république des lettres, car on pouvait y lire les nécrologies des érudits, les projets intellectuels et, par-dessus tout, les recensions des ouvrages récemment parus.

Pas plus que celui des archives, l'essor des encyclopédies en Occident n'aurait eu la moindre chance d'impressionner un lettré chinois de l'époque, à supposer qu'il en eût seulement entendu parler. La tradition encyclopédique chinoise remonte au III^e siècle de notre ère. Au XV^e siècle, 2 000 collaborateurs rédigèrent une encyclopédie de plus de 10 000 volumes, le *Yong-luo da-dian*, ou *Grand Manuel*, impossible à imprimer car le coût en aurait été trop élevé, mais que certains chercheurs peuvent encore consulter. Comme dans l'Occident de la Renaissance, les encyclopédies de cette espèce n'étaient pas des ouvrages de référence (il va sans dire que l'ordre alphabétique était impensable en Chine). Elles offraient en général des citations classées par sujet, les principales catégories étant celles-ci : les phénomènes célestes, la géographie, la nature humaine et le comportement des hommes, les arts et les sciences, la philosophie, l'économie politique. Pendant la période 1500–1650, il est difficile de discerner le moindre changement. De nouvelles encyclopédies, comme le *Dushu Bian* (1562–1577) de Chang Huang, parurent, mais les catégories de base et les fonctions demeuraient identiques. Ce fut un empereur de la dynastie des Qing qui commanda la plus ambitieuse des encyclopédies imprimées, peut-être le plus long des livres imprimés du monde, le *Dushu Jicheng*, ou *Recueil d'images et d'écrits* (1726), qui comptait plus de 750 000 pages.

En Inde, sur les ordres du raja Todermal, ministre hindou de l'empereur musulman Akbar, fut rédigée une grande encyclopédie en sanskrit. L'Islam était lui aussi une civilisation d'encyclopédies — en fait, la tradition encyclopédique arabe remonte au X^e siècle. Parmi les plus importantes compilations du début de l'époque moderne figurent le *al-Hanafi* (1524, en langue persane), l'encyclopédie du début du XVI^e siècle de Tashköprüzade (composée en arabe, mais traduite en turc par le fils du compilateur), et le *Kashf az-zunun*, ou *Dissipation des doutes* (vers 1650, en arabe), qui était une bibliographie de toutes les œuvres en arabe, persan et turc connues du compilateur, assortie des sommaires des œuvres et de notes sur les auteurs. Mais ces œuvres de référence circulaient seulement sous forme de manuscrit. Paradoxalement, l'ouvrage de Haji Khalifa eut une large audience en Occident, car d'Herbelot y puisa abondamment pour sa *Bibliothèque orientale imprimée*.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE

Une histoire de l'information centrée sur les archives, les bibliothèques et les encyclopédies court un danger, celui de trop insister sur les fonctionnaires et les érudits et de négliger l'information offerte au reste de la population. La disponibilité croissante de formes bon marché et écrites

simplement eut une grande importance en Europe au début de l'époque moderne. Les livres, ou plutôt les opuscules de cette sorte (souvent composés de 24 pages seulement, parfois moins) étaient imprimés au XVI^e siècle à Venise et dans d'autres villes italiennes, au XVII^e siècle en Angleterre, en France, aux Pays-Bas et, dans le courant du XVIII^e siècle, un peu partout en Europe. On les trouvait facilement dans les villes, mais les colporteurs les distribuaient aussi abondamment dans les campagnes. Nombre de ces ouvrages visaient à distraire leur public, comme les recueils de poèmes et les histoires (les romans de chevalerie étaient particulièrement appréciés). Certains narraient la vie des saints ou offraient diverses sortes de renseignements pratiques (comment écrire une lettre d'amour, par exemple, ou comment soigner un cheval malade). L'almanach, déjà produit massivement au XVII^e siècle sinon auparavant, était plus une encyclopédie qu'une prédiction annuelle du temps. Normalement, il contenait des informations médicales, astrologiques et agricoles et, assez souvent, une table des dates historiques les plus importantes.

La diffusion des journaux et des brochures a été une autre évolution importante de ce temps dans la communication populaire. On y trouvait des renseignements sur les événements récents qui pouvaient intéresser les citoyens ordinaires. Comme les gazettes prenaient parfois la forme de ballades que l'on pouvait chanter, il est certain que ce genre d'informations n'était pas réservé à ceux qui savaient lire.

Au XVI^e siècle, les nouvelles étaient généralement imprimées sous formes de brochures produites lors d'une occasion particulière — une bataille, une exécution, un tremblement de terre. Ces brochures n'ont pas disparu au XVII^e siècle, mais elles étaient accompagnées d'une nouveauté imprimée, de simples feuilles paraissant à intervalles réguliers, souvent une ou deux fois par semaine. Amsterdam fut probablement le centre le plus important de ce genre de publication au début du XVII^e siècle ; on y produisait pour l'exportation (avec des textes en anglais et en français) comme pour le marché intérieur. Les moralistes critiquaient ces feuilles qui ne visaient qu'à satisfaire de vaines curiosités ; d'autres leur reprochaient de révéler des secrets politiques et d'encourager les gens ordinaires à critiquer les actions des dirigeants, mais elles rencontraient un très vif succès. Au XVIII^e siècle, le journal était devenu une institution d'importance, en Europe et en Amérique. Comme l'observait un visiteur français à la suite des nombreuses réimpressions du pamphlet de Thomas Paine, *Common Sense* (*Le Sens commun*) dans la presse périodique, « sans les journaux, la guerre d'Indépendance américaine n'aurait jamais été victorieuse ».

Ces innovations n'eurent guère d'équivalents avant le XIX^e siècle en Asie occidentale (la gazette officielle ottomane fut fondée en 1631, et le

premier journal privé créé en 1840). Même si la « maison de café » (qu'il faudrait considérer comme un centre d'information) était à l'origine une institution du Proche-Orient, exportée en Europe au XVII^e siècle, il semble que l'association entre ce genre d'établissement et les journaux ait été un phénomène purement occidental. Il existait une littérature populaire, et, dans l'Empire ottoman, les almanachs, les épopées et les ouvrages religieux simples circulaient dans les villages comme dans les villes, mais toujours sous forme manuscrite. Dans l'Empire moghol, les *Akbarat (Nouvelles de la cour)* circulaient sous forme manuscrite d'un bazar à un autre, en particulier par l'intermédiaire des banquiers.

En Asie orientale, l'émergence de la littérature populaire imprimée fut une importante tendance moderne. Dans le cas de la Chine, les lettrés tenaient pour certain qu'un système d'écriture fondé sur des idéogrammes et non sur un alphabet empêchait l'ensemble de la population d'apprendre à lire, car apprendre à reconnaître plus de 2 000 caractères demandait plus d'années de scolarité que ne pouvaient financer les parents pour leurs enfants. Récemment, cependant, les historiens ont commencé à admettre qu'une sorte « de connaissance rudimentaire de la lecture » existait à la fin de la dynastie des Ming et pendant le règne des Qing, autrement dit que les gens identifiaient un certain nombre de caractères. Il y eut une augmentation des publications relativement bon marché aux alentours de 1570, et divers genres de littérature populaire firent leur apparition, notamment quelques ouvrages utiles comme des encyclopédies et des guides de rédaction de lettres, des rituels et des livres d'astrologie. Relevons, comme s'adressant particulièrement à un public féminin, *Les Analectes des femmes* et *Le Classique de la piété filiale des femmes*.

On a également fait remarquer que les coûts de publication étaient moins élevés en Chine qu'en Europe (grâce à la prédominance d'une seule langue), si bien que les livres étaient relativement moins onéreux et accessibles à un plus large public. Le jésuite italien Matteo Ricci qui, par son long séjour à Beijing, était dans une position favorable pour établir des comparaisons avec l'Europe, remarquait « le très grand nombre de livres en circulation » dans la Chine du XVI^e siècle, « ainsi que le prix ridiculement bas auquel on les vendait ».

En Corée, la montée de la littérature populaire reçut l'aide de l'invention de l'imprimerie à caractères mobiles au XIII^e siècle et d'une écriture alphabétique, *han-gul*, au XV^e siècle. Au Japon, on assista à un essor semblable de la littérature populaire à la fin du XVII^e siècle, avec l'impression des *kana-zoshi*, opuscules imprimés non pas en caractères chinois, qui étaient l'apanage de l'élite, mais en *katakana*, écriture syllabique simple. Ces livrets étaient des almanachs et des guides pour apprendre à s'enrichir

(par exemple, *L'Évangile du millionnaire*). On pouvait emprunter ces ouvrages qui circulaient non seulement dans les boutiques, mais aussi sur le dos des colporteurs, ou encore les acheter.

LA CENSURE

À l'époque, les autorités politiques et religieuses ne voyaient pas d'un bon œil la disponibilité croissante des livres. Tandis que l'information se répandait, tant géographiquement que socialement, elle devenait de plus en plus difficile à vérifier et à contenir. En Europe, l'invention de l'imprimerie devait saper ce que l'on a décrit (avec une certaine exagération) comme le « monopole de l'information » de l'Église médiévale. L'impression de la Bible en langue vulgaire encourageait les laïques à poser des questions délicates sur la foi. Grâce à la presse d'imprimerie, il était devenu impossible d'étouffer les idées de Martin Luther, comme cela avait été fait pour les opinions d'hérétiques de la fin du Moyen Âge, tels Jan Hus ou John Wycliffe. Alors, que pouvait-on faire ?

La solution qu'adopta l'Église catholique consista à établir, vers le milieu du XVI^e siècle, ce que l'on appela l'Index, en d'autres termes un catalogue imprimé des titres (classés par ordre alphabétique, selon les plus récents principes de la recherche documentaire) des livres que l'on ne permettait pas aux fidèles de lire parce qu'on les jugeait hérétiques ou immoraux (comme dans le cas du *Décaméron* de Boccace ou du *Prince* de Machiavel). Dès lors, les censeurs ecclésiastiques lisaient les livres avant leur publication. L'Inquisition s'intéressa de très près aux ouvrages que lisaient les personnes soupçonnées d'hérésie.

Tout comme l'Église, l'État voulut garder sous sa coupe ce nouveau moyen de communication si dangereux. Dans l'Angleterre élisabéthaine, par exemple, on ne pouvait imprimer que dans trois villes (Londres, Oxford et Cambridge), afin de mieux garder la production sous surveillance. De la même manière, le ministre de Louis XIV, Colbert, voulut concentrer l'imprimerie française en quelques mains. Il n'existait pas d'Index laïque des livres interdits, les ouvrages « séditieux » et hérétiques étaient souvent brûlés sur la place publique. Les imprimeurs étaient requis de soumettre leurs ouvrages aux autorités pour approbation avant le tirage. En dépit du célèbre appel que lança Milton en 1643 en faveur de la liberté de la presse, le gouvernement britannique continua de censurer les livres jusqu'en 1695. Les Français avaient deux systèmes de censure d'État, administrés respectivement par le chancelier et le lieutenant général de police.

Il y avait divers moyens par lesquels on échappait à la censure. Les livres étaient imprimés dans un pays (comme la Suisse ou les Pays-Bas) et

introduits en contrebande dans un autre. Des ouvrages dangereux comme le *Tractatus theologico-politicus* de Spinoza étaient parfois imprimés sans nom d'auteur ni d'éditeur. Le lieu de la publication pouvait être falsifié, tandis que les livres eux-mêmes étaient imprimés sur des presses clandestines. Autre méthode, les livres interdits pouvaient circuler sous forme manuscrite (les samizdats de la première période moderne). Les auteurs écrivaient sous forme allusive ou allégorique, afin de s'assurer que les censeurs ne comprendraient pas leurs intentions. Les risques étaient élevés, mais il était probablement difficile d'être détecté. De toute façon, un grand nombre d'ouvrages clandestins circulaient, surtout au XVIII^e siècle.

Les inquiétudes des autorités quant aux écrits séditeux, blasphématoires ou hérétiques ne se limitaient pas à la seule Europe. L'Index et l'Inquisition étaient en activité au Mexique, au Pérou et au Brésil. Dans le monde musulman, la crainte de l'hérésie sous-tendait l'opposition à l'imprimerie et au savoir occidental. Il est certainement significatif que Mourad III ait permis que des livres non religieux fussent importés dans l'Empire ottoman. La communication orale et manuscrite était également sujette à la censure, et le poète turc Nefi fut exécuté en 1635 pour avoir écrit des satires contre le gouvernement.

Dans l'est de l'Asie, par ailleurs, les raisons à la base de la surveillance des écrits étaient plus politiques que religieuses. En Chine, l'information était en grande partie réservée aux mandarins. Le journal officiel (imprimé en caractères mobiles après 1640) leur était réservé. Les encyclopédies étaient destinées aux fonctionnaires ou aux étudiants qui préparaient leur concours d'entrée dans l'administration. À partir du milieu du XVII^e siècle, la censure sur la littérature devint de plus en plus stricte, car la nouvelle dynastie des empereurs «étrangers» (mandchous) ne se sentait pas en sécurité. La tendance connut son apogée avec l'«inquisition littéraire» du règne de l'empereur Qianlong, époque où plus de 10 000 livres furent interdits et où l'on en détruisit plus de 2 000.

Pour le Japon, la mainmise sur l'information devint extrêmement stricte après 1640, époque où le pays était officiellement isolé du reste du monde en réaction à l'expansion du christianisme. À partir de ce moment, les visiteurs occidentaux (virtuellement confinés sur l'île de Deshima) n'avaient que très peu d'information sur le Japon, dont les citoyens n'avaient qu'un accès limité au savoir occidental (connu sous le nom d'«études hollandaises», *Rangaku*). L'importation de livres étrangers parlant du christianisme ou de questions militaires était interdite. Les livres chinois étaient soumis à la censure, en particulier à partir des années 1680. Ces restrictions commencèrent à se relâcher après 1720, et l'intérêt pour la science occidentale (du moins au sein d'un groupe de lettrés et d'érudits)

fit son apparition. La «découverte de l'Europe» par les Japonais (plus exactement sa redécouverte) eut lieu bien longtemps avant l'arrivée célèbre des navires américains dans les années 1850.

LES SERVICES POSTAUX

Parler de la censure risque de donner l'impression fausse que les gouvernements ne faisaient guère autre chose que créer des obstacles au flux de l'information. En fait, ils le facilitaient beaucoup, notamment avec la construction ou l'amélioration des routes et la création de services postaux. Dans l'Europe du XVI^e siècle, le développement du service postal (au sens de l'acheminement et de la distribution des lettres) était étroitement associé à une seule famille, les Thurn und Taxis, auxquels l'empereur Frédéric III de Habsbourg octroya le monopole de la distribution des lettres dans tout l'empire. Leurs courriers partaient à intervalles réguliers, de jour comme de nuit. Il fallait onze jours à un courrier ordinaire pour relier Madrid à Paris, et douze ou treize jours de Madrid à Naples. Mais, d'autre part, les courriers spéciaux étaient beaucoup plus rapides ; par exemple, la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy à Paris, au mois d'août 1572, fut connue à Madrid trois jours plus tard.

La transmission rapide des nouvelles était évidemment une question qui préoccupait les gouvernements, aussi n'est-il pas surprenant de constater qu'ils s'inquiétaient de plus en plus de l'entretien et des réparations des routes. En France, un nouveau poste de fonctionnaire, celui de Grand Voyer, fut créé à ces fins au commencement du XVII^e siècle. Créé d'abord pour l'usage de l'État, le système postal officiel fut de plus en plus utilisé par les marchands et d'autres personnes privées. Le commerce international dépendait de la transmission régulière des lettres livrant des informations sur l'offre, la demande et les prix dans diverses parties de l'Europe. Au XVII^e siècle, les lettres étaient aussi un mode de communication d'une grande importance pour les érudits et les savants vivant dans divers pays d'Europe ; ils se tenaient ainsi au courant des recherches et des nouvelles découvertes avant leur publication et contribuaient ainsi à créer la république des connaissances (*Respublica Litterarum*). Mersenne à Paris et Oldenburg à Londres se tenaient au centre d'un réseau de communications scientifiques étroitement dépendant des échanges de lettres.

Dans l'Empire ottoman, le service postal d'État (*menzil ou ulak*) était très bien organisé, avec des relais sur les principales routes où les courriers trouvaient des chevaux frais (ils avaient aussi le droit de réquisitionner des montures si nécessaire). La nouvelle de la mort de Mehmet II arriva à Bayezid, qui se trouvait à Amasya, en huit jours. L'Empire moghol, lui aussi, avait un service postal officiel. En Chine, le service de la poste

remontait au XIII^e siècle ; il est certain que l'absence de frontières dans cet immense empire facilitait la circulation des courriers. Au Japon, la nouvelle dynastie des shōguns, les Tokugawa, améliora le système des routes et créa des relais de poste réguliers, en particulier sur la route d'Edo à Osaka. Cependant, pour transmettre l'information sur les prix avec la vitesse maximale, les courtiers des marchés financiers utilisaient des feux, des drapeaux et des pigeons voyageurs (Jacques Cœur, un grand marchand français du XV^e siècle, s'était lui aussi servi des pigeons pour cet usage).

L'INFORMATION NON VERBALE

Nous nous sommes concentrés, dans ce chapitre, sur le mot écrit et imprimé. Mais l'information visuelle, des illustrations de livres aux cartes géographiques, se répandit aussi à cette époque. L'image imprimée était peut-être aussi importante que le texte. En Europe, les illustrations de traités d'astronomie (*De revolutionibus orbium coelestium* — *Des révolutions des orbes célestes*) ou d'anatomie (*De humani corporis fabrica* — *Fabrique du corps humain*, de Vésale) ou, mieux encore, de botanique (les nombreux herbiers de la période) transmettaient de l'information plus efficacement que le texte. Leurs nombreuses illustrations donnèrent aux grandes encyclopédies du XVIII^e siècle (en particulier l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert) un gros avantage sur celles qui les avaient précédées. Quant à la cartographie européenne, on peut suivre son développement en comparant les atlas de Mercator (1585 – 1595), de Blaeuw (1662) et d'Anville (1737 – 1780).

Cartes et ouvrages illustrés étaient bien sûr connus ailleurs dans le monde. Les cartes de la Chine que l'on doit à Blaeuw venaient d'un atlas chinois (par l'intermédiaire d'un jésuite italien, Martino Martini), et son *Grand Atlas* fut traduit en turc vers 1685. Parmi les plus célèbres exemples de cartes non occidentales, nous mentionnerons celles établies par l'amiral turc Piri Reis en 1513 et 1528, qui donnait des informations sur l'Amérique, la carte du monde imprimée en Chine en 1602 par un autre jésuite italien, Matteo Ricci (montrant l'« empire du Milieu » au centre), et la carte du Péruvien Guaman Poma de Ayala, faisant de Cuzco le centre du monde. En Chine, le XVII^e siècle fut une époque importante dans l'histoire de la géographie, l'époque de Zhang Xie (qui s'intéressa à l'Asie du Sud-Est) et de Xu Hongzu (qui étudia la Chine elle-même).

En cartographie comme dans d'autres domaines, on perçoit des tendances à long terme dans l'histoire de l'Occident. On peut en dire autant des livres illustrés, vieille tradition chinoise (où l'imprimerie fut inventée beaucoup plus tôt qu'en Occident). On a dit du début du XVII^e siècle qu'il avait été une période cruciale pour « le progrès des connaissances

pratiques ». D'importants traités ont été publiés sur des sujets tels que les machines, la médecine, la botanique et l'agriculture (le *Tiangong kaiwu* de 1637, par exemple). Dans tous ces cas, les illustrations, gravures sur bois, remplissaient une fonction d'importance. La création des xylographies en couleur dans la Chine et le Japon du XVII^e siècle accrût encore l'efficacité de ce moyen de communication. Dans le monde musulman, en dépit de l'interdiction de Mahomet stipulant que « tous ceux qui font une image vont en enfer », l'art de la miniature était florissant dans les cours et illustrait les hauts faits du souverain comme avec le célèbre *Livre des rois*, le *Chah namê*, terminé sous le règne du chāh Tahmasp d'Iran. Les peintres moghols, eux aussi, représentaient des plantes, des animaux et des scènes de la vie quotidienne.

Une étude plus détaillée que celle-ci devrait aborder la question des statistiques. Les Empires ottoman, moghol et chinois faisaient un usage considérable des renseignements quantitatifs. Mais c'est en Europe que nous voyons se dégager le plus clairement une tendance qui s'affirme avec le temps, consistant à présenter l'information sous forme numérique, des chiffres des prix aux tables astronomiques. Le XVII^e siècle a vu naître les premières estimations démographiques systématiques, qu'elles aient concerné le monde entier (d'Isaac Vossius à Benedetto Riccioli) ou la population d'une seule ville (William Petty pour Londres, par exemple), ou encore le taux de mortalité (calculé par Edmund Halley à partir de renseignements recueillis pour la ville de Breslau). Cet intérêt pour l'information quantitative traduisait à la fois l'émergence des sciences naturelles et la montée en puissance de l'État centralisé (ce n'est pas un hasard si les Anglais ont donné à l'information numérique le nom de « statistiques », chiffres relatifs à l'État).

Il est d'autres formes d'information non verbale que l'on ne doit pas oublier. Dans le cas des débuts de l'Europe moderne, la liste des institutions nouvellement fondées et des lieux où cette information était recueillie et transmise est impressionnante. On y trouve l'amphithéâtre d'anatomie, le jardin botanique, la clinique, le laboratoire, l'observatoire astronomique, le musée (le *Wunderkammer*, ou cabinet de curiosités dont les collections allaient des coquillages aux pièces de monnaie). Nous pourrions y ajouter les nouveaux instruments de découverte et de collecte de l'information, notamment les globes terrestres et célestes, le télescope et le microscope.

Dans le cas de l'astronomie en particulier, il existait des évolutions parallèles hors d'Europe. En 1577, les Ottomans installèrent un observatoire à Galata (cependant, il fut détruit par les janissaires au bout de trois années seulement, apparemment parce que certains jugeaient que l'observation des étoiles dérangeait les affaires de Dieu). En Inde, au début du XVIII^e siècle, le souverain rajput Jai Singh II ne fonda pas

moins de cinq observatoires. En Chine, les mandarins s'intéressaient énormément à l'astronomie de type occidental qui leur était exposée par les missionnaires jésuites, en dépit, ou peut-être à cause de leur propre tradition d'études astronomiques (il existait un Bureau impérial d'astronomie à Beijing). Une fois de plus, cependant, il est clair que le changement se faisait plus rapidement en Occident.

CONCLUSION

L'exemple de l'astronomie introduite par les jésuites n'est qu'un exemple parmi bien d'autres qui illustre la tendance, constatée au cours de cette période, à l'échange d'informations au niveau intercontinental (ou, comme le dirait McNeill, « œcuménique »). Parmi les conséquences imprévues des rencontres entre les diverses civilisations (passées en revue au chap. 9), il y eut la diffusion de l'information sur l'« autre ».

Je ne veux pas dire que toutes les civilisations aient été également à la recherche de cette sorte d'information. Certaines étaient plus ou moins indifférentes, comme les Chinois qui, en ce début de l'ère moderne, s'intéressaient beaucoup moins aux explorations maritimes qu'au XV^e siècle. Ils montraient un intérêt poli à l'égard de ce que les missionnaires chrétiens leur racontaient sur l'Occident, mais ils n'étaient pas avides d'en savoir plus. Il y eut même des tentatives de résistance à l'invasion de l'information étrangère, en particulier au Japon, où les habitants se voyaient interdire de voyager à l'étranger ; le pays était pratiquement fermé aux étrangers après la révolte de Shimabara en 1637 (dont on tenait les Portugais pour responsables).

De toute façon, il y avait beaucoup d'enthousiasme à l'égard de la connaissance des autres cultures. La *Bibliothèque orientale* (1697) d'Herbelot était une encyclopédie occidentale entièrement consacrée à l'information sur l'Orient. Les gravures faisaient connaître l'art occidental (chap. 12.3) en Inde, dans l'Empire ottoman, en Chine, au Japon, au Mexique et au Pérou, et initiaient les Européens à l'art oriental (la mode des chinoiseries au XVIII^e siècle n'en est que l'exemple le plus évident). Les gouvernements européens essayaient parfois de suivre l'exemple des Chinois, tant pour les concours d'entrée dans l'administration (en Prusse) que pour les rites du labourage impérial (dans l'Autriche de Joseph II). L'écrivain ottoman du XVII^e siècle Kâtib Çelebi parlait des chrétiens dans ses écrits, afin que ses compatriotes comprennent mieux le danger que courait l'Empire, tandis que les souverains ottomans du XVIII^e siècle s'intéressaient de plus en plus aux techniques occidentales, des presses d'imprimerie aux armes à feu. Mehmet Said Efendi fut envoyé en France en 1721, muni d'instructions lui enjoignant de visiter des forteresses et des manufactures et de rédiger

des rapports sur ce qu'il aurait vu. Au XVIII^e siècle, les souverains japonais eux-mêmes, qui avaient pourtant tenté de couper leur pays du reste du monde, s'intéressaient de plus en plus au *Rangaku* (le savoir hollandais, en d'autres termes la science occidentale). Nous pouvons conclure de tout cela que le début des temps modernes nous offre un exemple spectaculaire du rôle créateur de la périphérie, de l'invasion de nombreuses civilisations par des connaissances nouvelles et, parfois, par de nouvelles formes de communication venues d'ailleurs.

Il est peut-être utile, pour clore ce chapitre, de livrer quelques considérations générales sur la place changeante de l'information dans la vie quotidienne à cette époque, ainsi que de tenter d'expliquer certaines des grandes différences entre l'Europe, l'Asie occidentale, l'Asie orientale et l'Amérique.

On peut commencer avec les horloges et les montres qui ont fait prendre conscience à d'innombrables personnes de l'heure exacte. Grâce à ce simple fait, il devint possible de créer un réseau de communications synchronisé — le service postal organisé par la famille Thurn und Taxis, les diligences, les péniches néerlandaises, et ainsi de suite — dont toutes avaient leurs horaires imprimés. La croissance des journaux hebdomadaires et quotidiens est un autre exemple de la pénétration de ces nouveaux moyens d'information au cœur de la vie quotidienne. Il en est de même des annonces, qu'elles aient pris la forme d'affiches (notamment les célèbres affiches des acteurs et des courtisans dans le Japon du XVIII^e siècle) ou d'un simple paragraphe dans un journal.

Un autre thème général mérite d'être étudié en détail, celui de la laïcisation de l'information, du moins en Europe. Le théoricien des communications Harold Innis a sans doute exagéré lorsqu'il a parlé du « monopole de l'information » de l'Église médiévale, mais on peut au moins avancer le terme « hégémonie » à une époque où les grandes bibliothèques étaient celles des monastères et où la majorité des étudiants et des professeurs étaient des clercs. En Russie, cette hégémonie dura jusqu'à la fin du XVII^e siècle, époque où 95 % des rares livres imprimés étaient des ouvrages de théologie ou de dévotion. Si les madrasas étaient attachées aux mosquées et si les monastères bouddhiques étaient d'importants centres d'érudition, il n'y avait rien de comparable à cette domination ecclésiastique des organes d'information européens, que ce fût dans le monde islamique ou en Asie orientale.

Lorsque l'hégémonie de l'Église déclina au début de la période moderne, elle fut remplacée jusqu'à un certain point par celle de l'État dans la France de Louis XIV, par exemple, ou dans la Russie de Pierre le Grand, avec leurs académies, leurs imprimeries et leurs journaux officiels (en Russie, jusqu'en 1711, la seule presse de quelque importance était celle du tsar,

près du Kremlin). Mais une comparaison de la situation au commencement et à la fin de la période indique qu'une autre orientation avait de l'importance. On peut la décrire comme la montée en puissance du marché de l'information, qui devenait de plus en plus un objet de consommation. L'augmentation des annonces dans les journaux du XVII^e siècle est l'un des exemples de cette tendance générale. À la fin du siècle, il était même possible d'en trouver vantant des articles portant un nom de marque. Autre exemple de l'expansion de ce marché, la fin des monopoles d'impression. En Grande-Bretagne, par exemple, la loi relative aux autorisations d'impression devint caduque en 1695, ce qui mit fin au contrôle des impressions par la Stationer's Company. En Russie, on attendit le XVIII^e siècle pour le supprimer.

Le courtier ou l'entrepreneur en information est aussi un phénomène des débuts des temps modernes. Le plus connu d'entre eux est sans doute Théophraste Renaudot, qui fonda la *Gazette* de Paris (1631), ainsi que le Bureau des adresses (qui organisait des rencontres entre les acheteurs possibles et les vendeurs, les employeurs et les employés, et ainsi de suite). À Londres, il existait un Office of Public Advice à peu près semblable, qui avait été créé en 1657. Edward Lloyd, propriétaire d'une maison de café à Londres, à la fin du XVII^e siècle (il était l'ancêtre des Lloyd's, la compagnie d'assurances), se spécialisait dans les renseignements sur les mouvements des navires. Les correspondants régionaux des journaux constituaient une autre sorte de courtiers en information, notamment ceux qui suivaient les armées en campagne, afin de pouvoir donner les premiers les nouvelles d'une bataille. Dans un sens large, on pourrait aussi dire des éditeurs, en particulier des éditeurs de journaux et d'encyclopédies, qu'ils étaient des acheteurs et des vendeurs d'information. Certains noms doivent être cités, comme Elzevier, de Leyde, qui commanda une célèbre série de volumes sur les principaux pays du monde, Leers, de Rotterdam, qui finança le *Dictionnaire* de Pierre Bayle, Longman, de Londres, qui avait les plus gros intérêts dans la *Chambers' Cyclopaedia* et Pancoucke, de Paris, qui acheta le droit de publier l'*Encyclopédie* après sa première édition. Ce n'est sûrement pas par accident qu'au XVII^e siècle, Amsterdam devint un grand centre intellectuel en même temps qu'un entrepôt commercial, un centre d'édition et d'information, autant qu'un centre commercial et financier. Sa Bourse (construite en 1609) offre un remarquable exemple de l'importance économique de l'information. L'agent littéraire, autre genre d'entrepreneur de l'information, se rencontre dans les Provinces-Unies au début du XVIII^e siècle : Charles de la Motte à Amsterdam, par exemple, ou Prosper Marchand à La Haye.

Ainsi, une comparaison entre l'Asie orientale et l'Occident révèle le contraste qui existait entre l'organisation bureaucratique du savoir en Chine

et celle, beaucoup plus libérale, de l'Occident, surtout au XVIII^e siècle. D'un côté, l'hégémonie de l'État (les bureaux d'historiographie, d'astronomie, etc.) et, de l'autre, l'hégémonie des forces du marché. Si l'*Encyclopédie* française était une entreprise commerciale, les grandes encyclopédies chinoises étaient produites sur ordre impérial, afin d'aider les mandarins dans leur travail. Le parallèle le plus étroit que l'on puisse établir entre le système chinois et l'Europe sera trouvé dans la Russie de Pierre I^{er}, et, même en Russie, le marché du livre prit beaucoup plus d'importance dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Les différents systèmes d'information et de communication étaient à la fois l'expression des conceptions dominantes des différentes civilisations en même temps qu'un puissant moyen de reproduction culturelle — pas assez puissant, cependant, pour empêcher, au cours de la période, un changement qui allait être encore plus rapide aux XIX^e et XX^e siècles.

BIBLIOGRAPHIE

- DORE R. 1965. *Education in Tokugawa Japan*. Londres.
- EISENSTEIN E. 1984. *The printing revolution in early modern Europe*. Cambridge.
- GRUZINSKI S. 1990. *La Guerre des images*. Paris.
- HATTOX R. S. 1985. *Coffee and coffee-houses*. Seattle.
- IVINS W. M. 1953. *Prints and visual communication*. Cambridge, Mass.
- LANE R. 1962. *Masters of the Japanese print*. Londres.
- MCNEILL W. H. 1986. *Polyethnicity and national unity in world history*. Toronto.
- NEEDHAM J. 1954. *Science and civilization in China*. Cambridge.
- PEDERSEN J. 1946. *Den Arabiske bog* [Le livre arabe]. Copenhague.

C

Section régionale

12

L'Europe occidentale

12.1

L'économie et la société

12.1.1

L'ÉCONOMIE ET LA SOCIÉTÉ AU COURS DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

Ángel García Sanz

DEUX SIÈCLES QUI PRÉSENTENT DES IMPLICATIONS TRÈS DIFFÉRENTES POUR LA NAISSANCE DU CAPITALISME

Rares sont les périodes historiques qui ont provoqué autant de polémiques, et d'aussi ardentes, sur leur valeur ou leur signification dans l'émergence du système capitaliste que celle qui couvre les années 1500 à 1700. Il faut le dire, ces débats sont justifiés, car ce ne sont pas simplement les résultats gratuits de jeux intellectuels auxquels se livreraient des historiens qui auraient le goût de la dispute académique. Les racines de ce désaccord se situent dans l'Histoire elle-même qui est complexe, diverse et ouverte à des interprétations à partir d'angles très différents, ce qui engendre des affirmations divergentes.

En fait, si nous nous contentons d'étudier le développement économique, il est évident — et c'est là un truisme — que pendant toute la durée du

XVI^e siècle, les pays d'Europe occidentale ont connu une période d'expansion. Le XVI^e siècle a été un siècle remarquable, et même splendide ; on a parlé de la « gloire » du XVI^e siècle. Vu sous ce même angle, le XVII^e siècle a été le témoin d'une crise économique qui nous paraît évidente si l'on étudie les principaux indicateurs (population, prix, rapports de la terre, commerce et ainsi de suite), et cette crise a affecté la plupart des pays européens à différentes périodes et à des degrés divers. Dans certains cas, cela s'est traduit par une perte nette de main-d'œuvre en 1700 par rapport à 1600. Ailleurs, il s'est agi de stagnation ou d'une croissance très modeste. Dans un très petit nombre de cas, cela a été évidemment une période de croissance (la Hollande et l'Angleterre). Donc, chaque fois que l'on parle de cette période, on fait référence à « la crise du XVII^e siècle », même si l'expression a été quelque peu adoucie récemment.

L'indicateur le plus révélateur des différents climats qui ont affecté ces deux siècles est peut-être l'indicateur démographique. Il montre en effet que, de 1500 à 1600, la population de l'Europe occidentale (les péninsules Ibérique et Italienne, la France, les îles Britanniques, les Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suisse et la Scandinavie) a augmenté de quelque 13 millions, passant de 58 millions à 71 millions en 100 ans (soit un accroissement de 22,1 %). Mais, de 1600 à 1700, la croissance démographique fut seulement de 2 millions (soit un accroissement de 2,8 %). En outre, cette croissance était très inégalement répartie, de sorte que, dans certaines régions, la population augmentait (les îles Britanniques), tandis qu'elle diminuait ailleurs (par exemple, la péninsule Ibérique).

Mais si, au lieu de prendre la situation économique pour critère, nous scrutons les changements qualitatifs — les très profondes modifications au sein même de la vie économique —, alors le XVII^e siècle nous apparaît plus créatif et plus original que son prédécesseur. De ce point de vue, tandis qu'au XVI^e siècle l'économie de l'Europe occidentale connaissait une expansion de mode traditionnel, le XVII^e fut témoin de la montée d'une nouvelle sorte de colonialisme, d'une nouvelle agriculture liée à de nouveaux modes de production, d'une nouvelle industrie très répandue dans les zones rurales et d'un nouvel équilibre économique en Europe. Tous ces facteurs allaient poser les fondements du système capitaliste qui prendrait son essor au cours des siècles suivants, et tout cela se passa en dépit du fait que les indicateurs économiques étaient moins encourageants dans l'ensemble qu'au XVI^e siècle.

À la lumière de ce bref tableau des deux siècles, on peut facilement comprendre le terrain réel des débats qui ont tant enthousiasmé les historiens ces dernières années.

L'EXPANSION AU XVI^e SIÈCLE ET LA FORMATION DE L'ÉCONOMIE MONDIALE

L'Europe occidentale au centre de l'économie mondiale

Au XVI^e siècle, il se produisit un événement dont il est difficile de sous-estimer l'importance, c'est pourquoi il faut le mentionner d'abord : l'expansion générale de l'Europe.

Cette ouverture de l'Europe vers les autres mondes, dont certains étaient complètement inconnus jusqu'alors (comme l'Amérique et l'Océanie), avait pour chefs de file les Portugais et les Espagnols. D'autres Européens les suivirent bientôt, avides d'obtenir leur part des trésors. Le phénomène, commencé vers 1415, était terminé vers 1570.

Les Portugais furent les premiers à œuvrer pour cette expansion. Désireux de trouver vers l'Orient une route qui court-circuiterait l'est de la Méditerranée, ils explorèrent la côte occidentale d'Afrique, créant des comptoirs commerciaux en des lieux stratégiques ; ils avaient ainsi accès à un flux de produits qu'ils voulaient vendre à partir de Lisbonne. À aucun moment, ils ne tentèrent d'occuper l'intérieur de l'Afrique ou de l'administrer, ce qui était un trait caractéristique de leur colonisation. Il faut se rappeler que la colonisation de vastes territoires était bien au-delà des capacités du Portugal, puisque sa population à l'époque était à peine supérieure à 1 million d'habitants. L'or fut la principale marchandise que les Portugais trouvèrent en Afrique, mais ils y découvrirent aussi des céréales, du sucre, de la gomme-laque, des peaux, des teintures, de l'ivoire et enfin du poivre (Bénin). Mais le souverain portugais ne devint réellement le « roi du poivre » que lorsque ses navires eurent abordé en Inde et, après avoir vaincu la contre-offensive égyptienne inspirée par les Vénitiens (Diu, 1509), lorsqu'il eut mis la haute main sur la navigation en mer d'Arabie. Dès ce moment, l'Afrique perdit peu à peu de son importance pour les Portugais pour devenir une escale sur la route menant aux comptoirs installés sur les côtes méridionales de l'Asie. Quant à l'expansion portugaise dans les Indes occidentales, il faut bien se rappeler qu'en l'an 1500, le Portugal avait découvert le Brésil, ce territoire d'Amérique qui lui était échu aux termes du traité de Tordesillas, signé par les monarques espagnol et portugais en 1494. Le monde était divisé en deux hémisphères, l'un pour les Portugais, l'autre pour les Espagnols. Au Brésil, le modèle colonial adopté par les Portugais dans la seconde moitié du XVI^e siècle a montré qu'ils étaient beaucoup plus enclins à occuper le territoire et à exploiter ses ressources agricoles (plantations de canne à sucre), ce qui les amena à recourir à la main-d'œuvre noire servile, capturée dans leurs comptoirs africains.

Les Espagnols (ou, pour être plus précis, les Castillans, c'est-à-dire les sujets des monarques espagnols qui vivaient dans le royaume de Castille, à l'exclusion de l'Aragon, de la Catalogne, de Valence et des îles Baléares qui étaient des possessions du royaume d'Aragon) se joignirent à la course aux découvertes à la suite des Portugais. Mais ils eurent la chance de parier sur les plans de Christophe Colomb (illustration 31), repoussé par les Portugais, et c'est ainsi qu'ils découvrirent l'Amérique en 1492. Le royaume de Castille prit possession de l'Amérique, et les Castillans commencèrent à conquérir et à coloniser le territoire, en y important le modèle d'organisation sociale qui avait cours en Castille à cette époque : une administration locale reposant sur le *concejo* (conseil municipal), une monnaie, un système d'imposition, des universités, un système judiciaire et la division de la société en classes. Certaines institutions indigènes s'adaptèrent à ces nouveaux modes de vie.

Mais ce que nous voulons faire ressortir ici, c'est que, à partir de la poussée coloniale des Portugais et des Espagnols, l'Europe était entrée

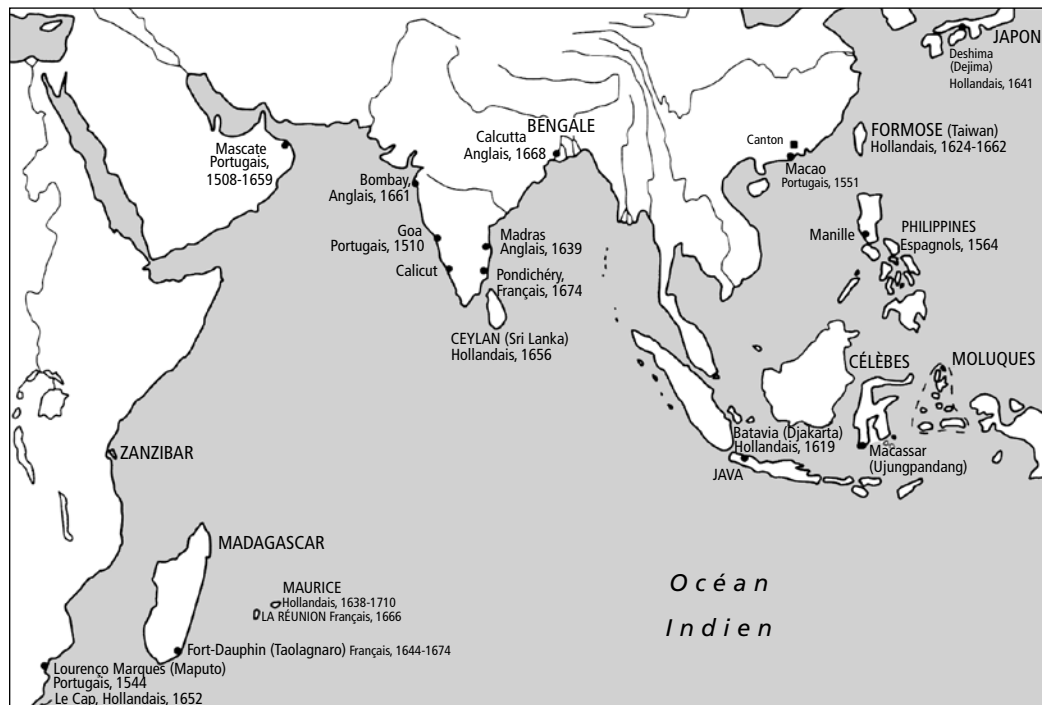


Carte 10 Les colonies et les principaux comptoirs du Nouveau Monde aux XVI^e et XVII^e siècles (d'après J. De Vries, 1975).

dans un cadre économique à l'échelle du monde, inconnu jusque-là, même si, depuis des temps anciens, il y avait eu des échanges commerciaux avec l'Asie orientale. Il est impossible d'expliquer le développement économique de l'Europe à partir du XVI^e siècle sans prendre en compte ce fait fondamental. Prenant avantage de son indiscutable supériorité technique (dont la manifestation la plus évidente étaient les vaisseaux de guerre), fruit d'une longue tradition culturelle et d'une tournure d'esprit particulière, l'Europe entreprit de puiser dans les ressources des autres continents. Elle se servait des ressources humaines (par exemple, la « *mita* » indigène pour le travail dans les mines et l'esclavage des Africains déportés vers les plantations américaines) comme des ressources matérielles (métaux précieux, épices, teintures, café, tabac, thé, cacao, etc.). C'est ainsi que l'économie mondiale commença d'évoluer avec l'Europe pour centre, centre nerveux d'un réseau mondial de communications (cartes 10 et 11).

Pour mieux faire comprendre l'importance de ce fait, il suffit de dire que, entre 1500 et 1600, les Espagnols expédièrent d'Amérique vers l'Europe une quantité d'argent cinq fois supérieure au total du stock européen de ce métal existant alors et une quantité d'or supérieure d'un tiers à tout ce qui avait existé dans l'Ancien Monde. Les produits agricoles firent eux aussi le voyage de l'Amérique vers l'Europe (le maïs, les pommes de terre, les tomates, le tabac et les haricots, pour ne citer que les plus remarquables) et de l'Europe vers l'Amérique (la canne à sucre, la vigne, quelques céréales, le café — originaire d'Arabie — le riz, etc.). Certaines de ces plantes ne prirent pas d'importance au sein des économies respectives tout de suite après leur introduction (les pommes de terre et le maïs, par exemple). Les animaux eux aussi s'embarquèrent : chevaux, mules, moutons, chèvres, porcs et volailles partirent pour l'Amérique : le dindon est le seul animal américain qui a pris sa place dans l'agriculture européenne. Les Européens transférèrent également des cultures d'un territoire colonial — et tropical — à un autre en leur pouvoir (l'Amérique, l'Afrique, l'Asie du Sud et l'Océanie), si bien qu'à l'échelle planétaire, on aboutit à une homogénéité accrue des plantes et des animaux économiquement utiles.

Mais le point le plus important à souligner est que le commerce colonial était la sphère économique fondamentale où s'accumulait le capital commercial, et ce à un degré jusque-là sans précédent. La différence des coûts et des prix entre les marchés européens et coloniaux permettaient de dégager des bénéfices parfois spectaculaires, particulièrement au début de cette grande période de l'expansion coloniale. Plus tard, la saturation relative des marchés et le rapprochement économique graduel entre pays colonisateurs et colonisés tendirent à éliminer cette différence entre le prix d'achat et le prix de vente. Cela amena les Européens à diversifier les marchandises dont ils faisaient commerce et à se concentrer sur les biens qui faisaient l'objet d'une demande accrue (à partir de la fin du XVI^e siècle).



Carte 11 Les colonies et les grands centres commerciaux d'Asie au XVII^e siècle (d'après J. De Vries, 1975).

L'épanouissement du commerce colonial prit, entre autres formes, celle de la splendeur et de l'opulence économique des villes directement liées au commerce international. C'était vrai de Lisbonne, de Séville, d'Anvers et, plus tard, au XVII^e siècle, d'Amsterdam et de Londres. Ces villes étaient au centre d'un capitalisme commercial conduit non seulement par les marchands du pays, mais aussi par des hommes d'affaires ayant des intérêts économiques cosmopolites.

Il faut bien dire que le revers de la médaille était la soumission économique, politique et culturelle des vastes territoires colonisés par l'Europe. Parfois, cette soumission signifiait, dans la pratique, l'annihilation de la population autochtone, comme cela se produisit en Amérique, où des millions d'individus périrent parce qu'ils ne possédaient pas l'immunité biologique nécessaire pour lutter contre les maladies introduites par les Européens et parce que l'exploitation dont ils étaient les victimes les épuisait. On sait bien que la traite des Noirs en Amérique (quelque 275 000 personnes au XVI^e siècle, puis 1 340 000 au XVII^e) a eu pour origine le besoin de main-d'œuvre pour les plantations européennes.

La croissance démographique et le développement des villes

Nous l'avons dit, la population d'Europe occidentale avait augmenté de 13 millions entre 1500 et 1600, passant d'un total de 58 millions à 71 millions d'individus. Une telle croissance démographique engendra une densité de population inconnue jusque-là et bien plus importante que celle qu'avait connue l'apogée de l'expansion médiévale.

Le taux de croissance de la population n'a pas été uniforme au cours du siècle. En règle générale, il a été plus fort pendant les cinquante premières années et a connu une certaine baisse pendant les cinquante dernières. Cependant, il y a eu des exceptions à cette règle, celle de l'Italie par exemple, qui a connu un déclin économique et social sérieux au cours de la première moitié du siècle à cause des guerres qui la ravageaient.

La répartition territoriale de cette croissance démographique a été relativement uniforme. Selon les données dont nous disposons (qui sont souvent le résultat d'estimations), tous les pays en bénéficièrent. La France était le pays le plus peuplé, sa population passant de 16 à 18 millions. Les États germaniques — 13 millions d'habitants au début de la période qui nous intéresse — en comptaient, à la fin, 16 millions. En Italie, on passa de 11 à 13 millions, tandis que la péninsule Ibérique, peu peuplée, atteignait 11 millions vers 1600, contre 9 millions aux alentours de 1500. Les îles Britanniques, qui étaient elles aussi peu peuplées, virent leur population passer de 5 à 7 millions d'individus.

Cette augmentation de la population était le résultat du boom économique que l'Europe avait connu dans sa quasi-totalité en ce XVI^e siècle fortuné, mais c'était aussi un facteur qui stimulait l'économie, puisqu'une population plus nombreuse signifiait une demande potentielle plus forte — en supposant qu'il n'y avait pas de différences excessives dans la répartition de la richesse — et une main-d'œuvre plus nombreuse. En fait, les possibilités de travail nouvelles se traduisaient par des mariages plus précoces et par des naissances plus nombreuses chez les jeunes couples ; autrement dit, le taux de natalité augmentait et, le taux de mortalité — qu'il fût le résultat de causes ordinaires ou extraordinaires (épidémies, famines, guerres) — restant à peu près identique à ce qu'il avait été à d'autres époques, la population se multipliait. Cette équation nous fournit une bonne explication de la croissance de la population, laquelle, nous l'avons vu, était directement liée à la croissance économique.

Il faut remarquer ici que l'expansion coloniale européenne ne s'est pas traduite par une perte démographique sensible pour l'Ancien Monde. On estime que, vers 1550, le nombre des Européens vivant dans des territoires d'outre-mer, y compris ceux qui étaient nés de parents blancs dans les colonies, ne dépassait guère le million. Ce n'est qu'au début des temps modernes que l'émigration vers les colonies a créé un flux sensible.

Les villes étaient, plutôt que les zones rurales, les bénéficiaires de la croissance démographique. Ce fait révèle une caractéristique de l'expansion du XVI^e siècle : c'était un phénomène plus urbain que rural, dans lequel les villes étaient à la fois l'élément moteur et le catalyseur. Ce fut donc un siècle de développement urbain, stimulé par l'expansion de l'industrie et du commerce dans les villes et soutenu, naturellement, par la production agricole dans les campagnes environnantes.

En fait, on doit dire que si quelques agglomérations connaissaient la stagnation ou une très modeste croissance démographique, elles constituaient des exceptions et que bien des villes virent leur population doubler (Lisbonne, Séville, Naples, Palerme et Rome), tandis que d'autres la virent tripler (Anvers, Londres et Amsterdam).

D'un point de vue démographique, l'explication qu'on peut donner de l'essor des villes ne tient pas à une baisse du taux de mortalité dans les centres urbains et non dans les campagnes, mais à un phénomène de migration. Les possibilités de travailler et de s'enrichir en ville attiraient la population paysanne environnante qui souffrait de conditions de travail extrêmement dures. Ainsi, l'expansion de certaines villes s'explique non seulement à cause de l'exode rural provenant de la campagne proche, mais aussi à cause de l'afflux de nombre d'individus venant de beaucoup plus loin, parfois même d'autres pays. Cela se produisit pour des villes qui se spécialisaient dans diverses industries et, surtout, dans le commerce — devenant ainsi de véritables métropoles cosmopolites.

L'agriculture et l'extension des cultures

Si, en ce XVI^e siècle, les villes étaient le plus brillant exemple de croissance économique, la campagne ne faisait pas exception. En réalité, sans l'expansion de l'agriculture, l'essor des premières n'aurait pu avoir lieu.

Un certain nombre de facteurs ont favorisé l'extension de l'agriculture, à commencer par l'augmentation de la population (une demande plus forte pour les produits agricoles et pour les matières premières nécessaires à l'industrie, une main-d'œuvre plus abondante au service du travail de la terre), le second facteur étant la montée des prix qui, en ce siècle de la «révolution des prix», affectait la valeur marchande des produits agricoles tout particulièrement et, entre autres, celle des céréales utilisées pour la fabrication du pain.

Les plantes nouvelles découvertes dans les colonies ne jouèrent pas immédiatement un grand rôle dans les progrès de l'agriculture européenne. À cette époque, elles étaient des objets de curiosité plutôt que des produits ayant une importance économique. La situation ne commença à changer qu'à la fin du siècle, grâce surtout à l'utilisation croissante du maïs.

En dépit du fait qu'on peut toujours citer quelques preuves de l'intensification de l'agriculture (extension des terres pour une agriculture plus ou moins intensive dans la vallée du Pô — les *bonifica* — et, aux Pays-Bas, la rotation des cultures que l'on pratiquait dans certaines régions proches des villes), dans l'ensemble, le modèle le plus répandu — un modèle presque universel à l'époque — était celui de l'agriculture extensive. Autrement dit, on défrichait de nouvelles terres que l'on labourait ou qui servaient de pâturage, et le travail de l'homme et de la bête de somme en était accru. Voilà qui nous mène à la conclusion que la base de l'expansion de l'agriculture était encore assez traditionnelle bien que, dans certaines régions fortement peuplées et jouissant de conditions géographiques idéales (les Pays-Bas et le nord de l'Italie), il y eût certains progrès dans le contexte de la sortie de la crise qu'avait connue le XIV^e siècle. Au XVI^e siècle, cette récupération avait clairement atteint son apogée. Pour expliquer historiquement ces exemples d'adoption de techniques d'agriculture intensive qui, jusqu'à l'époque moderne, ont toujours été exceptionnelles et ne se sont appliquées qu'à des zones relativement petites par rapport à l'ensemble de l'Europe, il faut garder présentes à l'esprit, outre les facteurs économiques et sociaux, les conditions imposées par l'habitat naturel. On a trop insisté sur les comparaisons entre les réussites techniques de l'agriculture sur le littoral atlantique européen, qui est fortement arrosé, et les pratiques nécessairement beaucoup plus traditionnelles du sud de l'Europe, qui connaît un climat sec, sans prendre en compte les différences géographiques extrêmes qui séparent ces deux régions. Du point de vue de l'histoire de l'agriculture, il existe donc plusieurs Europe différentes.

Par conséquent, si l'on tient compte du modèle de croissance le plus répandu, l'augmentation de la production a été le résultat du labourage de terres jusqu'alors en friche qui, comme on pouvait s'y attendre, avaient une capacité de rendement en diminution. Les nouvelles terres mises en culture servaient avant tout à la production de céréales pour la fabrication du pain. Ces cultures étaient d'une importance primordiale par rapport aux autres. C'était là un bon choix étant donné la demande émanant des villes pour ces nourritures de base et aussi parce que les prix des céréales montaient plus vite que ceux des autres produits agricoles. Mais dans les régions qui convenaient, les plantes cultivées pour l'industrie connaissaient aussi une croissance, si bien que, en certains cas, on assista à une spécialisation selon les régions (par exemple les plantes tinctoriales, comme le pastel dans la région de Toulouse, qui était vendu dans toute l'Europe et, en particulier, dans la péninsule Ibérique).

L'extension des terres cultivées finit par entrer en conflit avec l'élevage, sauf dans certaines régions qui s'étaient déjà traditionnellement spécialisées dans le bétail (par exemple, le Danemark qui, au XVI^e siècle, exportait quelque 50 000 têtes de bétail par an). Les progrès de l'*ager* (le champ cultivé) aux dépens du *saltus* (le pâturage) devinrent excessifs dans certaines régions. Ce qui s'est passé avec le bétail nomade appartenant à la « Mesta » castillane (corporation des éleveurs de moutons) illustre bien la situation. À partir de la troisième décennie du siècle, le nombre des ovins que possédait la Mesta diminua. Chaque année, les bêtes parcouraient les routes de transhumance entre leurs pâturages d'été et leurs pâturages d'hiver, situés respectivement dans le nord et le sud de la péninsule, et malgré les concessions qui visaient à favoriser les pâturages, leur nombre déclinait. Naturellement, les problèmes de la diminution des pâturages affectaient moins les animaux de trait que le bétail élevé pour la vente.

L'extension des terres cultivées et l'augmentation marginale de la production qui s'ensuivit ne parvenaient pas à assurer l'autosuffisance de l'Europe occidentale, car celle-ci était trop densément peuplée pour les capacités des techniques agronomiques du temps. C'est pourquoi il fallait toujours importer des céréales de l'est de l'Europe ; passant par le Sund en provenance de la Baltique, elles étaient destinées en priorité aux Pays-Bas, aux îles Britanniques et au nord de la France. Dans la seconde moitié du siècle, les importations de grain par la Baltique étaient également répandues dans les pays de l'Europe méridionale.

Dans les dernières décennies du siècle, le modèle de la croissance agricole extensive atteignit ses limites. La baisse des rendements, à mesure que les cultures s'étendaient jusqu'aux terres les moins fertiles, entraîna une hausse des coûts de production ; les loyers des terres augmentèrent aussi à mesure que la demande croissait. Tous ces faits, assortis de facteurs

sociaux que nous aborderons plus loin, montrent que, pendant les dernières décennies du siècle, le modèle n'était plus viable.

L'industrie

Comme l'agriculture, le secteur industriel qui transformait des matières premières augmenta inévitablement sa production pour répondre à l'accroissement de la demande et à la montée des prix.

L'activité industrielle était organisée selon des normes traditionnelles, caractéristiques de la période antérieure à la «révolution industrielle», c'est-à-dire avant la création d'une industrie moderne, intégrée dans un réseau capitaliste de relations pleinement efficace. Au XVI^e siècle, les activités industrielles ou manufacturières étaient éparpillées un peu partout. La spécialisation régionale était rare, on ne la rencontrait que dans certaines régions bien délimitées (par exemple, les textiles aux Pays-Bas ou dans le réseau urbain du nord de l'Italie). Les artisans de tous les métiers se trouvaient dans presque toutes les villes, où l'industrie était presque toujours concentrée. En outre, excepté dans le cas de certaines activités qui exigeaient d'importantes mises de fonds de capitaux fixes (les chantiers navals ou les mines), l'unité de production de base était l'atelier familial (généralement situé dans le centre des villes, mais également, comme aux Pays-Bas ou dans le sud de l'Angleterre, dans les régions rurales environnantes), propriété de l'artisan, où travaillaient les membres de sa famille, souvent à côté de la main-d'œuvre salariée (apprentis ou manouvriers). Cette dispersion des unités de production n'empêchait pas que bon nombre d'entre elles dépendaient, pour leur travail et pour leur financement, de marchands manufacturiers (ou négociants en affaires) qui commandaient le travail aux propriétaires des ateliers, leur avançant parfois les sommes nécessaires, les matières premières à transformer, parfois même certains outils. Tel est le modèle d'organisation que les historiens connaissent sous le nom de *Verlagssystem*, dont les origines remontent aux derniers siècles de la période médiévale. D'un point de vue technique, les méthodes de production étaient gouvernées strictement par les règlements des guildes ou des corporations.

Tout au long du XVI^e siècle, l'industrie continua à utiliser les sources d'énergie traditionnelles, tandis que se faisaient jour des progrès considérables dans la manufacture du fer et de l'acier grâce à l'adoption de plus en plus répandue du haut fourneau, connu seulement dans le nord de l'Europe depuis la fin du XV^e siècle. Mentionnons encore le marteau-pilon hydraulique et le marteau hydraulique — appareil qui était également mu par l'eau et qui servait à réduire le calibre des barres de fer. Ces progrès techniques contribuèrent énormément à abaisser les coûts de production et ainsi, indirectement, à augmenter la demande pour les produits métalliques. La rareté croissante

du bois fut un facteur de restriction de la production de fer et d'acier, car c'était pratiquement le seul combustible existant, même si, en Angleterre, on commençait à se servir du charbon pour faire fonctionner les forges.

Il y eut un autre progrès technique important pour la production de métal : la diffusion de l'utilisation du mercure pour le processus d'amalgame dans la fabrication de l'argent. À partir de 1560, cette méthode révolutionnaire, qui était déjà en usage en Allemagne, joua un rôle décisif pour les Espagnols qui pouvaient ainsi traiter l'argent extrait des mines d'Amérique à un degré sans précédent. Jusqu'à la découverte de la mine de mercure de Huancavelica (Pérou), on transportait le mercure d'Almadén (Espagne) par Séville, en expéditions annuelles qui reliaient la métropole au Nouveau Monde (fig. 13).

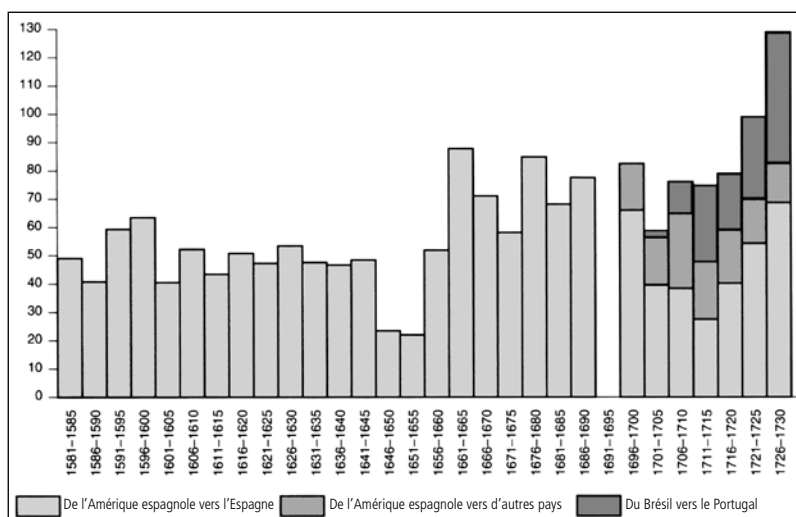


Figure 13 L'arrivée des métaux précieux en provenance des Amériques, 1580–1730.

Source : graphique original de M. Morineau, *La Fortune d'Amsterdam* (non publié).

Le fer était le principal métal produit en Europe à cette époque. Les plus importants producteurs se trouvaient en Allemagne ; ils étaient suivis par le pays Basque en Espagne, puis par la France. Les demandes d'armes à feu émanant des États désireux d'équiper leurs armées et leurs marines étaient un facteur d'une extrême importance pour l'expansion de la production de fer et pour la métallurgie en général.

Jusqu'à cette époque, l'industrie textile était plus généralement répandue que les autres activités industrielles. En dépit de son éparpillement, certaines régions étaient parvenues à un certain degré de spécialisation, si bien que le

tissu qu'elles produisaient faisait l'objet d'échanges internationaux. Tel était le cas des Pays-Bas (les Flandres), d'un certain nombre de villes du nord de l'Italie, des régions occidentales de l'Angleterre, des villes de Castille comme Ségovie (à la fin du siècle, la production de tissu de cette ville égalait en volume et en qualité celle des principaux centres textiles italiens), des villes allemandes comme Augsbourg, avec leur célèbre futaine, ou des villes françaises comme Rouen, en Normandie, avec leur tissage de facture bretonne.

La laine était la principale fibre travaillée dans les manufactures de textile. Si les laines produites localement servaient à confectionner des vêtements ordinaires, pour les belles qualités (la spécialité à l'époque des villes flamandes qui avaient une longue tradition textile et, à mesure que le siècle progressait, de villes industrielles comme Florence), on avait besoin de la laine mérinos venue d'Espagne. Provenant essentiellement des moutons des troupeaux transhumants de la Mesta, elle faisait l'objet d'un commerce international. Comme la soie était abondante dans la région méditerranéenne, grâce à la production locale et aux importations d'Iran, sa manufacture se concentrait dans ces mêmes pays. La manufacture des tissus de lin était moins répandue et se situait dans le Nord. On mêlait généralement le coton à d'autres fibres (la futaine, par exemple, était un mélange de chanvre et de coton).

Pendant le XV^e siècle, certains facteurs d'une nature fondamentalement politique engendrèrent quelques changements dans la localisation géographique de l'industrie textile européenne, et il faut garder ces changements présents à l'esprit si nous voulons comprendre l'histoire postérieure. En fait, les difficultés que connurent les États d'Italie septentrionale à cette époque, lorsque la région devint le champ de bataille des luttes avec d'autres pays, se révélèrent particulièrement bénéfiques pour l'industrie textile anglaise. Avec ses tissus de très belle qualité, égalant ceux qui venaient d'Italie, cette dernière se tailla de belles parts dans le marché textile de l'Europe méridionale. Après 1560, la révolte des Pays-Bas contre la souveraineté espagnole avait rendu la décadence industrielle des anciennes cités flamandes plus aiguë encore et avait contribué à l'émigration d'artisans confirmés (promoteurs des nouveaux draps, c'est-à-dire de tissus bon marché convenant à un marché de masse, fabriqués dans les zones rurales), qui s'établirent en Hollande et en Angleterre, contribuant ainsi à installer dans ces pays des méthodes manufacturières qui recelaient un bel avenir, comme nous allons le voir.

Le commerce, les capitaux commerciaux et les finances des États

Si, pendant le XV^e siècle, le climat économique fut bénéfique pour l'ensemble de la population, ainsi que pour les secteurs agricole et manufacturier, il

fut véritablement somptueux pour le capital commercial, pour les hommes d'affaires, pour les villes qui avaient su se livrer aux échanges internationaux et pour les foires des changeurs locaux qui attiraient des marchands venus de partout. Leurs transactions dépassaient largement les frontières nationales. Les principaux facteurs responsables de cette floraison du capital commercial furent la flambée des prix (ce fut le siècle de ce que l'on a appelé la «révolution des prix»), l'augmentation de la demande, l'urbanisation, la formation d'une économie mondiale et les exigences financières des Trésors des États.

Bien que, dans la pratique, il soit difficile d'établir une différence entre les deux grandes sphères du capital commercial, on peut l'évoquer en théorie. La première était une sphère locale ou, au mieux, nationale, où des marchands d'envergure relativement modeste achetaient et vendaient des biens qui faisaient l'objet d'une forte demande et n'avaient qu'une valeur relativement faible ; cette « bourgeoisie commerçante nationale » recevait souvent ses ordres de la part d'hommes d'affaires cosmopolites. Ce sont ces derniers qui occu-



Carte 12 Les grandes compagnies commerciales et leurs succursales au XVI^e siècle (d'après P. Léon, *Économies et Sociétés préindustrielles*, 1650-1780, Paris, 1970).

paient la seconde sphère du commerce, la sphère intra-européenne qui formait le lien économique entre l'Ancien Monde et les colonies. La « bourgeoisie commerçante cosmopolite » ne confinait pas ses activités aux échanges de marchandises (généralement des biens de grande valeur, faisant l'objet d'une demande restreinte et sélective), mais c'était elle qui était le moteur des foires internationales et consentait des prêts aux Trésors des États, outre le fait que, bien souvent, elle avait la charge de la collecte des impôts. À cette classe appartenaient les familles allemandes des Fugger, des Welser et des Baumgartner, les Bonvisi de Lucques, les Médicis et les Strozzi de Florence, les Grimaldi, les Centurione et les Lomellini de Gênes, ainsi que les Affaitadi de Crémone, pour ne citer que quelques-unes des dynasties d'affaires, parmi lesquelles on comptait aussi plusieurs familles juives comme les Mendes, les Marrano et ainsi de suite. Mais il y en avait beaucoup d'autres qui, sans atteindre les cimes où évoluaient ceux que nous venons de citer, jouaient un rôle considérable dans cette sphère des échanges internationaux et de la finance : les hommes d'affaires castillans comme les Ruiz, de Medina del Campo, les Maluenda, les Astudillo, les Salamanca et les Culler qui, tous, venaient de Burgos, entraient dans cette catégorie ; ils jouèrent un rôle particulièrement significatif dans le commerce de la laine mérinos (carte 12).

Les résultats les plus visibles du boom des échanges internationaux furent la formation d'un réseau de centres commerciaux. Certains d'entre eux durent leur splendeur au commerce d'un seul genre d'article : cela était vrai pour Burgos (la laine mérinos de Castille qui était exportée vers tout le littoral atlantique européen) et pour Toulouse (l'exportation du pastel pour teindre les tissus). Les piliers économiques de ces centres qui se spécialisaient dans le commerce d'une seule marchandise étaient extrêmement fragiles ; après 1560, Burgos connut un fort déclin, car la révolte des Pays-Bas contre l'Espagne nuisait aux exportations de laine ; Toulouse souffrit le même destin lorsque l'indigo et d'autres teintures provenant des nouveaux territoires entrèrent en concurrence avec le pastel. D'autres centres dont les activités étaient plus diversifiées et qui étaient en contact étroit avec leur arrière-pays étaient plus stables et savaient mieux s'adapter. C'était vrai de Lisbonne, de Séville, de Londres, des villes hanséatiques de Hambourg, Lübeck et Gdansk (Dantzig), de Venise et d'autres villes de l'intérieur des terres comme Nuremberg, Lyon, Milan et Genève. Mais sans le moindre doute, c'est Anvers qui traitait presque toutes les catégories de marchandises venues de toute l'Europe et des colonies : sucre des tropiques, épices portugaises, vins français et espagnols, tissus flamands et anglais (ces derniers, qui arrivaient semi-finis, étaient teints et recevaient leur finition dans la ville), produits métallurgiques venus d'Europe centrale, céréales de la Baltique et aussi, laine, coton, bois d'œuvre, fourrures, etc.

La coordination financière des paiements entre les divers centres de commerce s'organisait au moyen du système des foires : les foires d'Anvers, de Lyon, de Castille (Medina del Campo, en particulier) et de Gênes (qui se tint plus tard à Besançon, Poligny, Chambéry et, enfin, à Piacenza [Plaisance]) avaient lieu tout au long de l'année et de telle manière que les hommes d'affaires ou leurs agents pouvaient se rencontrer et régler leurs comptes.

Pour ne pas créer une image fausse de la situation du commerce au cours de ce siècle, il faut bien se rappeler que les marchandises échangées ne représentaient qu'une faible proportion des biens produits, car la consommation locale était élevée. On estime, par exemple, qu'en moyenne annuelle, la valeur du blé consommé dans les pays méditerranéens pendant le XVI^e siècle était trente-cinq fois supérieure à celle de tous les métaux précieux rapportés d'Amérique et de toutes les épices provenant d'Asie.

Mais les hommes d'affaires de la période, les grands « capitalistes » au sens large, ne restreignaient pas leurs activités au simple commerce des

<i>Période</i>	<i>Argent</i>	<i>Or</i>
1503-1510		4 965
1511-1520		9 153
1521-1530	149	4 889
1531-1540	86 194	14 466
1541-1550	177 573	24 957
1551-1560	303 121	42 620
1561-1570	942 859	11 531
1571-1580	1 118 592	9 429
1581-1590	2 103 028	12 102
1591-1600	2 707 627	19 451
1601-1610	2 213 631	11 764
1611-1620	2 192 256	8 856
1621-1630	2 145 339	3 890
1631-1640	1 396 760	1 240
1641-1650	1 056 421	1 549

Figure 14 Or et argent, en kilogrammes, importés des Amériques vers l'Espagne.
Source : C. M. Cipolla, *Before the industrial revolution European society and economy, 100–1700* (New York, 1978).

marchandises, ils participaient à des opérations financières dans lesquelles leurs clients étaient les trésoriers des États, ou les trésoriers de la maison des princes. Cela fut vrai des Fugger et des Welser par rapport à Charles Quint et, plus tard, des hommes d'affaires génois en relations avec Philippe II. Les monarques avaient de gros besoins d'argent à satisfaire pour mettre à exécution leurs plans militaires et politiques, aussi offraient-ils à ces hommes d'argent la plus belle des occasions pour profiter au mieux de leurs taux d'intérêt élevés. Mais c'étaient là des affaires à haut risque, car les Trésors des États n'étaient pas toujours capables de rembourser leurs emprunts.

Le « trésor d'Amérique » et l'économie européenne

Au XVI^e siècle, les métaux précieux expédiés en Europe par les Espagnols étaient, en valeur, le principal produit tiré des colonies. Pour le seul argent, 18 000 tonnes furent transportées (fig. 14).

Cette énorme quantité de métal précieux exerça un impact considérable sur l'économie européenne. On en transforma une forte proportion en pièces de monnaie, ce qui contribua à accélérer les opérations de change et à faciliter l'accumulation d'argent, mais ce fut surtout l'un des facteurs les plus importants de ce que l'on a appelé la « révolution des prix », même si la pression de la demande, par rapport à une offre relativement rigide, n'était pas négligeable.

Naturellement, l'Espagne était la destination première de ce trésor, mais, étant donné l'insuffisance de son développement économique, elle ne fut pas le bénéficiaire ultime de cette immense richesse. En fait, la part de métaux qui demeurait dans les coffres du Trésor de Castille servit uniquement à rembourser les prêteurs (surtout des étrangers) qui avaient consenti des prêts à la Couronne et, donc, même cette part du trésor (environ 25 %) quitta l'Espagne. Le reste, la plus grande partie, quitta aussi l'Espagne, car il fallait payer les importations de biens manufacturés dont manquaient le marché intérieur espagnol comme le marché hispano-américain ; ce sont les autres économies européennes qui en ont profité, car elles se trouvaient dans des positions plus favorables pour traiter une augmentation rapide de la demande.

Mais le « trésor d'Amérique » ne peut que partiellement expliquer le rôle moteur de l'Espagne en Europe au cours du XVI^e siècle. Depuis 1492, l'économie de la Castille avait connu un taux de croissance respectable, et cette croissance allait se poursuivre jusque dans les dernières décennies du siècle. En outre, une fois l'Amérique découverte et colonisée, l'Espagne n'avait ni le développement ni la maturité suffisants pour tirer pleinement profit des avantages que lui offraient ses nouveaux territoires colonisés.

Les relations sociales dans les campagnes et dans les villes

En dépit du boom économique du XVI^e siècle, dans les campagnes, les relations sociales continuaient de subir la rigidité juridique et institutionnelle du système féodal ; pourtant, il y avait eu quelques progrès en direction d'une attitude moins coercitive vis-à-vis de la paysannerie. Il faut naturellement apporter certaines restrictions à cette affirmation. Dans les pays qui avaient connu la Réforme protestante, les institutions ecclésiastiques qui, jusqu'alors, avaient exercé un pouvoir économique considérable puisqu'elles possédaient de nombreuses terres, perdirent leurs propriétés rurales qui passèrent entre les mains de groupes sociaux qui surent, apparemment, mieux les exploiter. Pendant tout le XVI^e siècle, dans les pays d'Europe orientale (bien que nous ne traitons pas particulièrement d'eux dans ce chapitre), on appliquait ce que l'on appelait la « seconde servitude », qui faisait partie du système féodal dans sa forme la plus coercitive (terres domaniales, corvées imposées aux paysans, et ainsi de suite).

Dans les campagnes, les relations sociales étaient telles que, pour toute une série de raisons (loyers des terres quand les paysans ne les possédaient pas, ce qui était en général le cas, dîmes, certains tributs seigneuriaux, lorsqu'ils vivaient sous la protection du seigneur, impôts de l'État, etc.), les paysans devaient livrer une proportion considérable de leurs récoltes. Donc, le revenu était concentré entre les mains des classes sociales dominantes qui n'accordaient aucune compensation à la paysannerie pour ce qu'elles prélevaient sur elle par des voies extra-économiques. On peut naturellement nuancer ce tableau général qui est le plus commun, mais ces nuances ne changent rien à la vérité de base. Il est évident, par exemple, que dans le nord de la France, l'ouest et le sud de l'Allemagne et les régions septentrionales de l'Espagne et de l'Italie, le régime seigneurial était plus homogène que partout ailleurs. Il est également vrai que, dans des régions comme les Pays-Bas, le régime des paysans qui tenaient des biens en franc-alleu, c'est-à-dire que leurs terres leur appartenaient, se répandit pendant la durée du siècle. Il faut aussi se rappeler que le système féodal rigide fonctionnait moins bien dans les régions jouxtant les villes, étant donné l'émergence de la bourgeoisie terrienne (commerçants, professions libérales, fonctionnaires, etc.).

Il est un fait que l'on ne peut guère discuter, c'est que le climat économique du XVI^e siècle a été très défavorable à la plus grande partie des paysans qui, presque tous, cultivaient des terres qui ne leur appartenaient pas. La combinaison et le choc de la montée des loyers et de la baisse des rendements finirent par miner leur niveau de vie. Si nous ajoutons à cela l'augmentation du prix des marchandises manufacturées qu'ils devaient acheter sur le marché, nous voyons que la paysannerie, la plus importante des classes sociales européennes de l'époque, connaissait des conditions de vie qui allaient en empirant : elle devait donc restreindre sa consommation

et sa demande, ce qui eut des conséquences néfastes sur les autres secteurs de l'économie. Bien évidemment, c'est l'inverse qui se produisit pour les propriétaires qui percevaient dîmes, loyers et tributs. Ils pouvaient exiger des quantités de plus en plus grandes de produits spécialisés, ce qui explique le fait que bon nombre de centres industriels purent se spécialiser dans la production de biens de grande qualité.

Le cadre des relations sociales urbaines resta assez stable et prolongea la situation héritée des derniers siècles du Moyen Âge. De ce point de vue, les villes apparaissent comme des centres de pouvoir, résidences des riches et des puissants : à part les monarques et leurs courtisans, c'étaient des hommes d'affaires, l'oligarchie des corporations ayant la haute main sur la manufacture et le commerce, les grands propriétaires terriens, les professions libérales et les salariés spécialisés ; c'étaient eux qui assuraient en général l'administration locale. Les artisans, membres de corporations, vivaient eux aussi dans les villes ; ils étaient souvent salariés car, la plupart du temps, ils n'étaient pas propriétaires de leurs ateliers et ils souffraient de l'inflation lorsque leurs salaires ne correspondaient plus à la hausse des prix des articles qu'ils devaient acheter pour survivre. Avec les paysans sans terre, ils représentaient le côté sombre de ce somptueux XVI^e siècle — qui ne l'était que pour quelques-uns.

LES DIFFICULTÉS ET LES PROFONDS CHANGEMENTS DU XVII^e SIÈCLE

Après avoir examiné la structure de l'économie et du tissu social de l'Europe au XVI^e siècle, étudions la manière dont la situation s'est modifiée.

Les modifications du climat économique et la « crise du XVII^e siècle »

En examiné termes généraux, on peut dire que l'économie européenne a connu une croissance ralentie dans la seconde moitié du XVI^e siècle par rapport à la première moitié, malgré quelques exceptions comme le nord de l'Italie où l'économie a été en expansion à cette époque.

Les recherches menées à partir des registres des paroisses (le nombre des naissances, des mariages et des morts) montrent que, dans toute l'Europe, la croissance démographique s'est arrêtée pendant les dernières décennies du siècle. Pendant les quarante premières années du XVII^e siècle, l'endiguement de l'explosion démographique se métamorphosa, presque partout, en chute, même si ces changements se produisirent à différents moments et avec une intensité variable d'une région à l'autre.

Le changement du climat économique était également apparent dans les activités agricoles, industrielles et commerciales. Entre 1580 et 1640 approximativement, les mauvaises récoltes furent plus nombreuses, ce qui entraîna des importations accrues de céréales en provenance de la Baltique, en particulier vers l'Europe méditerranéenne, le déclin de bien des villes industrielles (en Flandres, en Castille et dans le nord de l'Italie) et la diminution des échanges entre les grands centres marchands (Séville, Anvers, Burgos, Lyon, Venise...). La grande crise du commerce de 1619-1620 fait partie de ce phénomène de déclin.

Le « climat social » lui-même se dégrada fortement, faisant ressortir les tensions qui avaient sommeillé pendant la période d'expansion du XVI^e siècle. Dans les dernières décennies de ce siècle, on assista à des révoltes populaires en France, à Rome, dans le duché de Piombino et en Norvège. De plus, ce malaise social prit la forme de brigandage et de mendicité dans les groupes déshérités et chez ceux que le climat de prospérité du XVI^e siècle n'avait pas touchés.

Ainsi commença ce que l'on devait appeler la « crise du XVII^e siècle », ce concept historique controversé qui a tant fait couler d'encre. D'abord, on s'est demandé si le phénomène avait réellement eu lieu, et, s'il s'était produit, à quel degré, puisque, pour certains pays, comme l'Angleterre et la Hollande, le siècle s'était montré bénéfique étant donné les changements structurels que leurs économies avaient connus. On a aussi débattu de la chronologie de la crise, qui est différente pour chaque région. Mais, par-dessus tout, la discussion s'est portée sur les causes et la signification de la crise, du point de vue de la transition de la féodalité vers le capitalisme.

Relativement aux causes, on voit se profiler certaines conclusions. La première est que ladite crise ne saurait être imputée au déclin de la quantité de métaux précieux provenant des Amériques, comme on l'avait d'abord pensé à la lumière des travaux d'Hamilton. Morineau a montré que les expéditions d'Amérique ont continué d'arriver en abondance pendant toute la durée du siècle. L'argument climatique, voulant qu'une chute réelle des moyennes des températures et que l'augmentation de l'humidité auraient pu avoir des effets nocifs sur l'agriculture, ne semble pas non plus convaincant. La guerre (le nombre croissant des conflits et leur importance) semble fournir une explication acceptable des difficultés qu'ont connues certaines régions (l'Allemagne pendant la guerre de Trente Ans), mais elle ne justifie pas les tendances constatées dans d'autres domaines. De plus, il faut bien se rappeler que la guerre avait aussi un effet stimulant sur l'économie (accroissement de la demande de fournitures militaires financées par les fonds publics). Tous ces facteurs ont eu, certes, leur part de responsabilité, mais si nous devons en choisir un en particulier, ce serait celui-là : le rôle prépondérant joué par la baisse progressive de la demande, fruit de la nature des structures sociales

dominantes. Au cours du siècle, ces structures ont abouti à une concentration croissante des revenus entre les mains de groupes minoritaires et, par conséquent, à une baisse de la demande de la part des groupes majoritaires (les paysans, les artisans des villes, etc.). Ajoutons à tout cela le fait que le système colonial n'était pas encore pleinement intégré aux économies des métropoles et, donc, qu'il ne jouait guère le rôle de stimulant.

Si, dans le contexte de la naissance du système capitaliste, on doit procéder à une évaluation du XVII^e siècle, les conclusions apparaissent clairement, même si la discussion peut se poursuivre. On y a pris des mesures décisives vers l'introduction du système capitaliste, grâce à l'adoption de relations de production entièrement nouvelles dans certains systèmes agricoles, dans l'industrie de certains pays et dans les méthodes d'exploitation des colonies. Ces changements positifs n'ont pas affecté également tous les pays. La Hollande et l'Angleterre en ont été les grands bénéficiaires, ce qui a provoqué un changement décisif dans l'équilibre économique de l'Europe, les pays méditerranéens étant les grands perdants. Si l'on néglige ce fait important, il est impossible d'expliquer comment la « première révolution industrielle » a pu se produire en Angleterre.

Les contrastes des tendances démographiques

Nous l'avons déjà fait remarquer, au cours du XVII^e siècle, la population de l'Europe n'a augmenté que de 2 millions d'habitants, passant ainsi de 71 à 73 millions. L'accroissement marginal — quelque peu inférieur à 3 %, par rapport à l'augmentation de 22,4 % constatée au cours du siècle précédent — a été le résultat de tendances qui ont différé fortement entre les diverses régions. La péninsule Ibérique a sans doute perdu 1 million d'habitants, et l'estimation est à peu près identique pour l'Allemagne. La population de l'Italie et des Pays-Bas est restée identique au cours de ces deux siècles. Les îles Britanniques ont connu un accroissement de 2 millions d'habitants (la population passant de 7 à 9 millions), tandis que celles de la France et de la Scandinavie augmentaient elles aussi, mais en proportion moindre.

Les nombreuses guerres — certaines longues et terribles, comme la guerre de Trente Ans —, les mauvaises récoltes, les ravages des épidémies (notamment la mémorable « peste atlantique » [1596–1603] qui balaya l'Europe du Rhin au Maroc, atteignant l'Italie et les autres régions méditerranéennes aux alentours de 1603) et le déclin économique généralisé de presque tous les pays (les mariages étaient plus rares et se contractaient plus tard), tout cela contribue à expliquer la relative stagnation dont souffrit la population de l'Europe, en violent contraste avec les événements du siècle précédent.

En outre, la population tendait à vivre dans les campagnes beaucoup plus qu'au XVI^e siècle. Si les ruraux formaient la vaste majorité de la popu-

lation au XVI^e comme au XVII^e siècle, ils étaient plus nombreux au XVII^e, ce siècle de splendeur citadine. Ce fait est un bon indicateur du climat économique du siècle.

Certains changements intéressants dans la population se produisirent çà et là. En Espagne, par exemple, la population commença à quitter l'intérieur du pays, tandis que les régions côtières se peuplaient ou, du moins, que leur déclin était moins sensible que dans le centre. Dans les îles Britanniques, la pression démographique se concentrait dans le Sud. Ces migrations constituaient un symptôme, en même temps qu'un facteur, du nouvel équilibre économique interrégional.

Quelques systèmes agricoles différents et quelques changements dans les relations sociales en milieu rural

Mis à part certaines particularités locales ou régionales, la situation de l'agriculture au XVII^e siècle se caractérisait par une réduction de l'emblavage traditionnel (parfois assortie d'une conversion à la nouvelle plante, le maïs, qui se répandit dans les régions humides au cours de ce siècle, ou de la plantation de vigne) et par l'extension des pâturages. La situation des prix — plus élevés pour les produits de l'élevage que pour les denrées agricoles, puisque la demande pour les céréales panifiables s'était ralentie, en particulier dans les villes —, permet de comprendre ce changement dans l'utilisation des terres.

Mais, sans aucun doute, le trait le plus intéressant de la campagne européenne à cette période tenait aux énormes différences que l'on pouvait déceler dans les relations de travail d'un pays à un autre et qui devaient déterminer les orientations agricoles de l'avenir.

En fait, et de Vries a su admirablement résumer la situation, en Espagne comme en Italie, l'agriculture est un exemple de relations sociales statiques dans le secteur rural, étant donné la prédominance incontestée des classes privilégiées (noblesse et institutions ecclésiastiques ou grands propriétaires terriens qui exerçaient souvent des pouvoirs féodaux). En pareil cas, les propriétaires pouvaient très facilement supporter les effets contraires de la dépression agricole en faisant peser leur pouvoir sur la paysannerie et même en sollicitant les faveurs du prince (nouveaux domaines, entre autres). En ce sens, on pourrait dans une certaine mesure parler d'un certain degré de retour à la féodalité, qui rendait la paysannerie plus dépendante encore. Les grands propriétaires terriens d'Europe orientale survécurent à la crise grâce à des méthodes semblables même si, dans leur cas, il s'agissait tout simplement d'opprimer plus encore les paysans. On comprend pourquoi, dans un tel contexte social, ni les classes laborieuses ni les améliorations des rendements agricoles ne pouvaient faire de grands progrès.

En France, la noblesse tenta de contrer les effets de la crise en reprenant le contrôle direct des terres, évinçant les paysans qui les louaient contre un paiement en espèces. Mais les nobles se heurtèrent alors à l'absolutisme régnant qui avait besoin d'une population solvable, capable de payer ses impôts. Aussi le pouvoir royal ne pouvait-il laisser s'appauvrir la paysannerie au profit de la noblesse. Il défendit donc les paysans contre la noblesse terrienne en s'opposant aux évictions et au rétablissement des anciens droits féodaux, même s'il ne parvint pas à empêcher l'extension du métayage. Si, dans les relations de production, le groupe dominant appartenait toujours aux classes privilégiées, dans la France rurale, la bourgeoisie terrienne commença à prendre de l'importance. Il s'agissait surtout de gros fermiers qui formaient le lien entre les propriétaires et ceux qui cultivaient la terre. Une évolution similaire se produisait dans l'ouest et le sud de l'Allemagne grâce à la « protection des paysans », ou politique de la *Bauernschutz*, que soutenaient les souverains.

En Hollande, le résultat était encore plus progressiste. En l'absence de monarque absolu et sans les restrictions caractéristiques des institutions communautaires, étant donné le rôle insignifiant que jouaient les seigneurs féodaux (depuis longtemps déjà, mais avec un pouvoir encore affaibli à cause de la révolte contre les Espagnols), les paysans qui travaillaient la terre pouvaient gérer leurs terres librement et directement ; ils en tiraient donc un profit maximal. En outre, la possibilité d'importer du grain des pays Baltes et, plus tard, d'Angleterre signifiait que l'on pouvait se spécialiser dans certaines cultures et dans l'élevage ; il y eut, à ces fins, de considérables investissements, ainsi que des mises en culture de terres encore en friche.

En Angleterre, la guerre civile se termina sur la victoire de la noblesse contre la Couronne, qui avait elle aussi protégé les paysans pour des raisons fiscales. La noblesse terrienne continua donc à clôturer ses terres, mais elle les louait directement à des tenanciers qui travaillaient dans les grands domaines avec l'aide d'ouvriers agricoles. Ces tenanciers devaient apporter à l'agronomie d'importants changements, connus sous le nom de « révolution agricole », qui devaient vraiment se faire sentir au XVIII^e siècle. Les paysans flamands qui avaient émigré dans le sud de l'Angleterre apportèrent une contribution substantielle à l'introduction de ces innovations (rotation des cultures, avec diminution des mises en jachère, ce qui permettait d'élever un bétail plus nombreux).

Comme on peut le voir, à part en Espagne et en Italie où les choses ne bougèrent pas et, naturellement, en Europe orientale, pendant le XVII^e siècle, les changements dans les relations de travail au sein du secteur rural laissaient pressentir l'émergence d'une classe paysanne dotée de la capacité juridique et économique nécessaire à l'amélioration des rendements agricoles. Ce fut là, indubitablement, l'une des grandes réussites du siècle.

Les changements dans l'organisation et la répartition de l'industrie

Dans le secteur industriel, il faut interpréter le changement qui s'est produit à la lumière de la crise qu'a subie le secteur agricole, crise qui a affecté l'Europe rurale à différents moments et à divers degrés. Le prix relatif du grain présentait une tendance à la baisse. Ce phénomène, mis à part le fait qu'il favorisait d'autres utilisations de la terre (production de viande et de lait, jardins maraîchers, culture de la vigne, etc.), déboucha sur une demande accrue de biens de consommation qui n'étaient pas de première nécessité de la part de larges secteurs de la société (la paysannerie et les salariés des villes). Ces derniers pouvaient donc, ainsi, consommer en plus grande quantité des biens manufacturés dont la qualité répondait aux besoins des masses. Mais, outre cela, dans bien des régions rurales où l'adaptation aux nouvelles circonstances n'était pas facile, les paysans devaient compléter leur revenu en pratiquant un artisanat familial ; les membres de la famille s'adonnaient à ces tâches selon les commandes que leur passaient les marchands qui, généralement des citadins, leur imposaient certaines normes de fabrication. Par conséquent, la demande de biens manufacturés de qualité moyenne ou médiocre eut tendance à s'accroître et à se diversifier, tandis que l'activité industrielle se déplaçait vers les zones rurales. Cela se traduisait par une restructuration interne et une redistribution géographique du secteur industriel.

À la différence de ce qui s'était passé au XVI^e siècle, les villes n'attiraient plus autant la population qui quittait la terre. L'industrie urbaine traditionnelle, spécialisée dans les objets de qualité et étroitement réglementée par les corporations, connaissait un déclin certain.

C'est ce qui se produisit dans les anciens centres textiles du nord de l'Italie (Florence, Venise et Gênes), des Flandres, du nord de la France (Hondschoote, Armentières et Lille) et de la Castille (Ségovie). En ces temps de crise, il n'y avait pas de demande pour les articles qu'ils fabriquaient. De plus, les règlements rigides des corporations auxquels ces villes croyaient devoir leur grandeur passée empêchaient l'introduction de changements dans les méthodes de production. Enfin, les coûts salariaux élevés — très supérieurs à ceux de l'artisanat rural — faisaient perdre aux produits toute compétitivité.

La « nouvelle industrie » était rurale et disséminée à travers la campagne, sous la surveillance économique des marchands, et elle échappait aux réglementations des corporations. Mais on ne saurait ignorer les progrès accomplis vers la concentration des méthodes de production qui se produisit au cours du siècle. Outre les avancées de l'industrie métallurgique suédoise qui atteignit un prestige remarquable, il faut citer les manufactures royales créées en France sous le règne de Louis XIV, à l'instigation de Colbert.

Spécialisées dans la production d'articles de luxe, dans le but de supplanter les importations (tapis, verre, miroirs, porcelaine, textiles, etc.), ces industries financées par l'État étaient coûteuses, et elles ne furent jamais compétitives. Le phénomène historique de l'industrialisation n'affecta en rien ces « industries de serre chaude ».

L'avenir se trouvait dans l'industrie rurale dispersée que certains historiens aiment baptiser « proto-industrie ». Ce mode d'activité n'était pas également réparti en Europe. Dans certains pays, comme l'Espagne et l'Italie, la greffe ne prit pas, sans doute à cause des contraintes imposées par les structures agraires. Les principales régions rurales où s'implanta ce genre d'industrie furent (comme le résume de Vries) le Maine, la Picardie et le Languedoc en France, la Westphalie, la Silésie et le sud de la Saxe en Allemagne, les Flandres et la Drenthe aux Pays-Bas, mais surtout l'Ulster, le West Riding, les Costwolds et l'East Anglia en Grande-Bretagne. C'est dans ces régions que la nouvelle organisation industrielle y obtint les meilleurs résultats.

En bref, la contribution du XVII^e siècle à l'histoire industrielle fut la naissance de la demande de masse, la dispersion de l'activité industrielle dans les campagnes, avec pour conséquences une dépendance accrue de la main-d'œuvre et la montée en puissance des nouveaux hommes d'affaires négociants.

Le commerce et le nouveau modèle colonial

Le XVII^e siècle fut celui de la suprématie commerciale hollandaise. Les difficultés qui assiégèrent les Pays-Bas à la suite de leur révolte contre l'Espagne contribuèrent sans le moindre doute à expliquer le spectaculaire développement du commerce dans les Provinces-Unies, mais leur suprématie sur les marchés internationaux venait surtout du très vif esprit de compétition de la marine marchande hollandais équipée du *fluytschip*, le meilleur navire de l'époque. Depuis la fin du XVI^e siècle, la Hollande, en particulier Amsterdam, était devenue un grand centre de redistribution et, pour certains biens, de traitement des produits venus de toutes les parties du monde. C'est ainsi qu'Amsterdam supplanta Anvers.

Pour la Hollande, élargir sa sphère commerciale était une nécessité vitale. Il faut se rappeler qu'elle dépendait de ses importations en provenance de la Baltique pour ses céréales et son matériel naval, entre autres. Aussi, pour contrebalancer son déficit commercial avec ses fournisseurs, lui fallait-il de l'argent métal, qu'elle ne pouvait obtenir que si sa balance commerciale était positive avec d'autres pays, notamment avec la péninsule Ibérique, point d'arrivée du « trésor d'Amérique ». Elle y parvenait par la vente de marchandises et de services maritimes. Lorsque, dans la première moitié

du siècle, les Hollandais délogèrent les Portugais du commerce avec l'Asie orientale, leurs besoins en argent augmentèrent encore puisque le commerce européen avec cette partie du globe s'était toujours fondé sur les expéditions de ce métal précieux, qui servaient à éponger les dettes.

Avec l'avantage que leur conférait leur irrésistible compétitivité dans les secteurs du fret et de l'assurance maritime, et comme ils disposaient de fonds abondants (la Bourse et la Banque d'Amsterdam ont été fondées respectivement en 1608 et 1609), les Hollandais firent de leur pays un entrepôt commercial de distribution des marchandises. Les sociétés par actions furent un élément institutionnel remarquable dans ces activités (la Compagnie hollandaise des Indes orientales fut fondée en 1602 et celle des Indes occidentales en 1621). C'était là une véritable innovation, car si les grandes compagnies commerciales avaient eu le privilège d'être soutenues par l'État et de disposer de marchés réservés (comme, par exemple, la vieille compagnie anglaise des Merchant Adventurers), jusqu'alors le capital avait toujours été la propriété individuelle des partenaires. Naturellement, les actions étaient échangées à la Bourse.

Mais les Hollandais ne se contentèrent pas d'un rôle d'intermédiaires, et ils progressèrent tant qu'ils purent pour manufacturer des articles à partir de quelques-unes des matières premières qu'ils recevaient de l'étranger : vers 1660, il existait en Hollande soixante raffineries de sucre. Cependant, les salaires élevés pratiqués dans le pays freinèrent la Hollande sur le chemin du développement industriel.

Les Anglais et les Français emboîtèrent le pas aux Hollandais et commencèrent à exploiter les ressources du commerce international et surtout colonial, tant et si bien qu'à la fin du siècle, les Anglais prirent la tête, grâce à leur population plus nombreuse et à un secteur industriel plus capable et mieux développé.

En même temps que la Hollande connaissait son ascension et entraînait en rivalité avec d'autres pays, notamment l'Angleterre et la France, un nouveau système d'exploitation coloniale commençait de se faire jour, inauguré d'abord par les Portugais qui, à la fin du XVI^e siècle, avaient créé des plantations de canne à sucre au Brésil. Les Vénitiens avaient déjà tenté cette forme d'exploitation de la main-d'œuvre dans leurs colonies méditerranéennes — Chypre et la Crète. Le nouveau modèle colonial tendait à remplacer le modèle dominant au XVI^e siècle, fondé sur la piraterie, l'appropriation directe des marchandises coloniales de bonne valeur commerciale, ainsi que sur une spécialisation excessive (métaux précieux, poivre et épices). Le résultat : quelque 1 700 plantations installées sous des climats tropicaux furent disséminées dans toute l'Amérique. Leur personnel était une main-d'œuvre servile importée d'Afrique, et elles produisirent une quantité accrue de produits coloniaux, en particulier café, thé, teintures, soies, tissus de coton,

etc. Cela signifiait qu'au XVII^e siècle, l'inclusion des économies des diverses colonies à celle de la métropole avait franchi une étape décisive.

Absolutisme, imposition et mercantilisme

Dans les années 1600, les États commencèrent à jouer un rôle économique inconnu jusqu'alors. On aboutit à cette intervention dans l'économie nationale non seulement au moyen d'une demande croissante, particulière à l'État (fournitures navales, accastillage, armes à feu, artillerie, navires et articles de luxe), d'une augmentation des impôts et de la distribution de traitements à une administration toujours plus nombreuse, mais aussi en imposant le cadre d'une politique économique. Tout cela était la conséquence de la montée de l'absolutisme sous la forme de l'organisation de l'État.

Le facteur qui eut l'impact social le plus fort et qui fut une source de protestations constantes de la part des assujettis à l'impôt, dont beaucoup souffraient déjà des conséquences de la récession économique, fut l'augmentation des impôts pratiquée par les Trésors des États. Ces troubles prirent parfois la forme d'émeutes (comme la Fronde, en France) qui se transformèrent quelquefois en véritables insurrections. Celles-ci dépassaient les simples protestations contre la pression fiscale pour devenir une contestation ouverte de toute la politique (par exemple, les soulèvements contre la monarchie espagnole en Catalogne, au Portugal et à Naples). En fait, la fondation de la première banque d'État (la Banque d'Angleterre, en 1694) fut déterminée par la nécessité de faire face aux problèmes de la dette publique.

À quelques exceptions près, la politique économique adoptée par les États s'inspirait du mercantilisme. Dans les mesures mercantilistes, il faut voir des pratiques adoptées par un État pour combattre une récession. Certains pays ne pouvaient les appliquer, soit par faiblesse, soit par manque de liberté politique (la monarchie espagnole nous en offre un exemple éclatant, forcée qu'elle était de mettre ses intérêts dynastiques au premier rang dans la sphère internationale). D'autres pays, comme la Hollande, préférèrent ne pas appliquer de telles mesures parce qu'ils croyaient qu'une politique de non-intervention de l'État dans l'économie était plus avantageuse (le concept de *mare liberum* de Grotius). C'est en France et en Angleterre que le mercantilisme fut le plus largement appliqué. En France, il prit la forme du colbertisme, concentré sur le développement industriel, avec la fondation de manufactures royales. En Angleterre, où l'on s'intéressait plus à la maîtrise du commerce extérieur, il prit la forme de la promulgation des célèbres *Navigation Acts* (lois sur la navigation, 1651, 1660 et 1664) qui visaient à ravir aux Hollandais une grande part de leurs activités commerciales et qui y réussirent pleinement.

BIBLIOGRAPHIE

- ASTON T. (dir. publ.). 1965. *Crisis in Europe, 1560–1660*. Londres, Routledge and Kegan Paul.
- BENNASSAR B. 1967. *Valladolid au siècle d'or. Une ville de Castille et sa campagne au XVI^e siècle*. Paris/La Haye, Mouton.
- BRAUDEL F. 1966. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, Armand Colin.
- BRAUDEL F., SPOONER F. C. 1967. «Prices in Europe from 1450 to 1750». Dans : E. E. Rich, C. H. Wilson (dir. publ.). *Cambridge economic history of Europe*. Vol. IV : *The economy of expanding Europe in the 16th and 17th centuries*. Londres/New York, Cambridge University Press.
- BRENNER R. 1976. «Agrarian class and economic development in pre-industrial Europe». *Past and present*, vol. 70.
- CARANDE R. 1943–1967. *Carlos V y sus banqueros*. Madrid, Sociedad de Estudios y Publicaciones.
- CHAUNU P. 1977. *Séville et l'Amérique aux XVI^e et XVII^e siècles*. Paris, Flammarion.
- CIPOLLA C. 1974. *Storia economica dell'Europa pre-industriale*. Bologne, Società Editrice Il Mulino.
- CURTIN P. H. 1969. *The Atlantic slave trade, a census*. Madison.
- DA SILVA J. G. 1965. *En Espagne : développement économique, subsistance, déclin*. Paris, Mouton.
- DE VRIES J. 1974. *The Dutch rural economy in the Golden Age, 1500–1700*. New Haven.
- 1975. *The economy of Europe in an age of crisis, 1600–1750*. Cambridge, Cambridge University Press.
- DOBB M. 1946. *Studies in the development of capitalism*. Londres, Routledge and Kegan Paul.
- ELLIOTT J. 1966. *Imperial Spain, 1469–1716*. New York, Mentor.
- FLINN M. W. 1981. *The European demographic system, 1500–1820*. Baltimore.
- HAMILTONE. J. 1934. *American treasure and the price revolution in Spain, 1501–1650*. Cambridge.
- KRIEDTE P., MEDICK H., Schlumbohm J. 1977. *Industrialisierung vor der Industrialisierung*. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht.

- MAGALHÃES-GODINHO V. M. 1969. *L'Économie de l'Empire portugais aux XIV^e et XV^e siècles*. Paris, SEVPEN.
- MAURO F. 1964. *L'Expansion européenne, 1600–1870*. Paris, PUF.
- PHELPS-BROWNE. H., Hopkins S. V. 1956. «Seven centuries of price of consumables compared with builders' wage-rates». *Economica*, vol. III.
- PORSHNEV B. 1963. *Les Soulèvements populaires en France de 1623 à 1648*. Paris, SEVPEN.
- RUIZMARTIN F. 1990. *Pequeño capitalismo, gran capitalismo*. Barcelone, Crítica.
- SLICHER VAN BATH B. H. 1963. *The agrarian history of Western Europe, AD 500–1850*. New York, St. Martin's.
- STONE L. 1967. *The crisis of the aristocracy, 1558–1641*. Londres, Oxford University Press.
- VILAR P. 1956. «Le temps du Quichotte». *Europe*, vol. 34, pp. 121–122.
- VILLARI R. 1967. *La rivolta antispagnola a Napoli. Le origini (1585–1647)*. Bari, Laterza.
- WALLERSTEIN I. 1974. *The modern world system. Capitalist agriculture and the origins of the European world economy in the sixteenth century*. New York, Academic Press Inc.

12.1.2

L'ÉCONOMIE ET LA SOCIÉTÉ AU XVIII^e SIÈCLE

Carlos Martínez Shaw

L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE AU XVIII^e SIÈCLE

La crise du XVII^e siècle entraîna toute une gamme de réactions dans chacun des pays concernés et conduisit à un remaniement général de la carte économique de l'Europe. En tout cas, l'instabilité qui avait été l'un des traits typiques du siècle antérieur disparut vers 1730 quand un vigoureux mouvement d'expansion s'installa et s'étendit à travers toute l'Europe. Ce fait est attesté par toutes les indications disponibles et prouve que le XVIII^e siècle a été une période de croissance ininterrompue. Un tel mouvement de croissance n'a pas été bloqué comme cela avait été le cas au XIV^e et au XVII^e siècle par les limitations d'un système qui empêchait le développement continu de l'économie et avait fini par imposer de sévères contraintes aux énergies des acteurs économiques. Le trait radicalement nouveau de l'époque fut le décollage économique qui prit de l'élan au XVIII^e siècle à partir du processus d'industrialisation entamé en Angleterre avant de se répandre sur tout le continent au XIX^e siècle. Il annonçait l'apparition d'un nouveau système et d'une nouvelle ère dans l'économie européenne, voire mondiale.

L'esprit expansionniste du XVIII^e siècle se reflète dans les divers indicateurs dont nous disposons. Les mouvements des prix d'un bout à l'autre du siècle indiquent en fait la persistance, la continuité et l'universalité de l'expansion. Ce sont les prix agricoles qui subissent les hausses les plus accentuées, particulièrement abruptes en l'Europe occidentale (pour la période 1730–1740/1801–1810, l'augmentation fut de 250 % en Angleterre et atteint 265 % aux Pays-Bas et en France); ce phénomène eut un impact tout particulier sur la tendance enregistrée quant aux prix des céréales — la production alimentaire pour laquelle la demande était la plus forte (fig. 15). Les prix industriels suivirent également ce mouvement ascendant permanent, mais leur augmentation fut plus lente que celle des prix agricoles; le phénomène affecta de la même façon les matières premières, les combustibles et les biens manufacturés. Les prix des articles coloniaux augmentèrent aussi dans des proportions significatives pour certains secteurs comme ceux de la soie chinoise, du coton indien ou du sucre américain, alors que d'autres produits devenaient moins coûteux dans la mesure où leur commerce tendait à être moins spéculatif et où leur marché se généralisait sans donner lieu à de vives fluctuations.

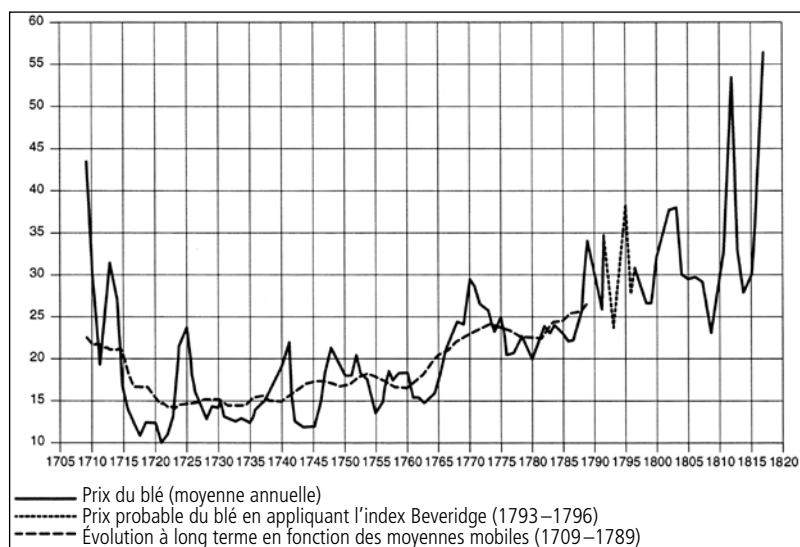


Figure 15 Les prix du blé en France, 1709–1817. Source: C. E. Labrousse, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle* (Paris, 1933, t. I, p. 98).

La tendance des revenus suivait le même schéma et confirmait le mouvement des prix. Comme on pouvait s'y attendre, le profit tiré de la terre affichait la progression la plus spectaculaire et s'élevait même plus rapidement que les prix agricoles, les salaires nominaux ou les profits industriels et commerciaux. Les propriétaires fonciers étaient donc les principaux bénéficiaires de l'expansion dans la mesure où leurs revenus profitaient de l'augmentation de la demande, de l'abondance de la masse monétaire et de la baisse des salaires nominaux, plus largement que les gains des marchands ou ceux des entreprises industrielles, malgré les profits élevés dégagés par le commerce colonial et la production d'articles manufacturés à l'intérieur du circuit national ou dans le cadre des complexes manufacturiers naissants, engendrés par la révolution industrielle.

En fait, les indices établis pour les économies nationales indiquent tous la même tendance. Malgré la marge d'erreur inhérente aux calculs fondés sur des statistiques inadéquates, il n'y a pas lieu de douter des chiffres obtenus pour la croissance du produit national brut en France (69 % entre 1701–1710 et 1781–1790) ou en Angleterre (170 % entre 1688 et 1770 ou 1 % par an entre 1740 et 1770). Ajoutés aux indicateurs précédents, ces chiffres donnent l'image convaincante d'une expansion ininterrompue en Europe occidentale pendant tout le XVIII^e siècle. Dans la mesure où il est possible de surmonter les difficultés techniques liées au fait qu'à l'époque, les statistiques officielles n'existaient pas

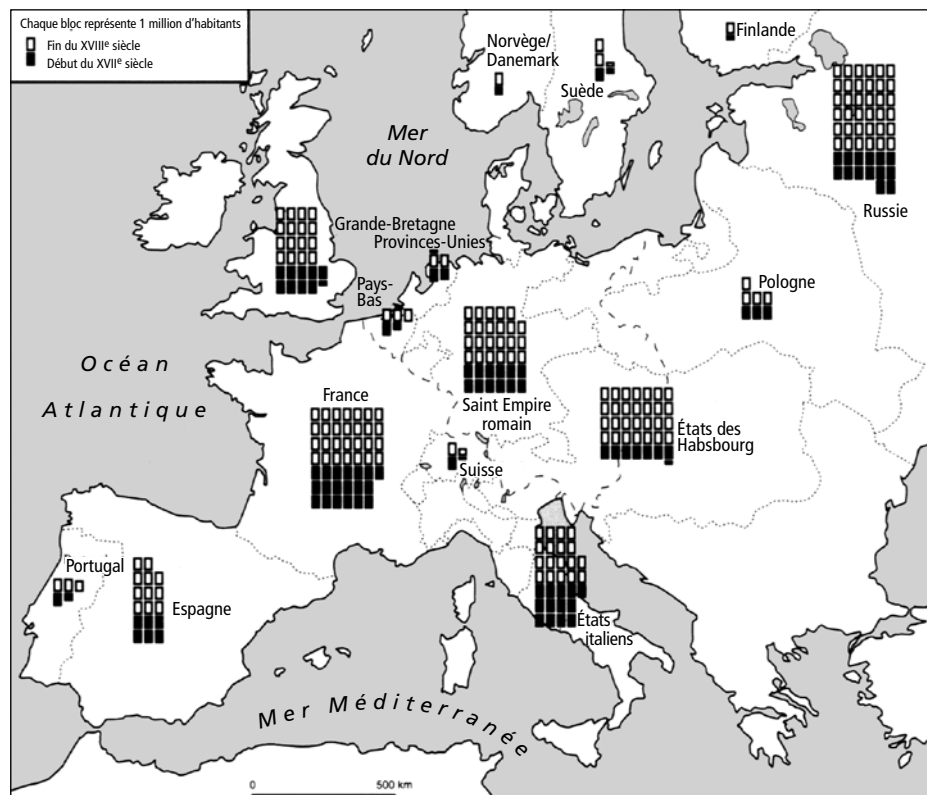
encore, la tâche qui consiste à observer la croissance intervenue pendant cette période n'est pas particulièrement complexe. La concordance des divers indicateurs en est une preuve suffisante par elle-même. Néanmoins, il convient de faire un effort plus important pour interpréter les données et établir les causes du décollage économique européen.

La population

La croissance démographique nous fournit un point de départ utile, à savoir l'explosion de la population au XVIII^e siècle. Entre 1700 et 1800, la population européenne est passée de 110 millions à 190 millions d'habitants, une augmentation de plus de 75 % (carte 13). Tous les pays ont participé à ce phénomène dans une mesure plus ou moins grande et contribué à son résultat positif : le taux de croissance a été de 60 % en Angleterre et au Pays de Galles, de 50 % en Italie, en Espagne et dans diverses autres parties de l'Europe, de 50 % en Suède et de 30 % en France dont la population était déjà plus dense qu'ailleurs depuis le siècle précédent.

Selon nous, cette vague de croissance démographique doit être considérée sous la même lumière que la croissance enregistrée en Europe pendant deux périodes précédentes de son histoire, pour le moins, c'est-à-dire au XIII^e et au XVI^e siècle. De la même façon, à l'époque qui nous intéresse ici, l'augmentation soudaine de la population semble avoir été un phénomène spontané et trop général pour se prêter à des explications régionales à l'intérieur de limites géographiques étroites ; tout au contraire, il faut y chercher une explication globale. Dans ce contexte, la tendance à l'accroissement ne peut être interprétée que comme un phénomène de compensation malthusien qui conduisit les nations européennes à combler les brèches ouvertes par les événements du XVII^e siècle et par la situation critique observée en ce temps-là. L'adoucissement des conditions défavorables entraîna un mouvement pendulaire destiné à rétablir l'équilibre malgré la spécificité des circonstances et les différences de l'arrière-plan dans chaque région individuelle.

Le rétablissement du niveau de la population produisit un double phénomène : la remise en culture des terres arables par les nouvelles générations — ce qui reflétait le besoin récurrent de terres au sein des communautés européennes — et son corollaire logique, l'élévation du prix des produits de la ferme comme conséquence de la pression croissante exercée par la demande. Tel est l'indicateur clef : la demande issue d'un accroissement de la population maintint le mouvement ascendant des prix, non seulement celui des produits agricoles (céréales et autres), mais aussi celui des articles industriels (sous forme de biens destinés à la consommation des masses ou réservés aux classes privilégiées). Certes, ce mouvement avait eu des précédents dans l'histoire de l'Europe, mais le processus devait conduire à une situation jusque-là inconnue : pour la



Carte 13 Croissance de la population européenne au XVIII^e siècle (d'après M. Reinhard, A. Armen-gaud et J. Dupâquier).

première fois, les forces de production devaient être en mesure de porter les approvisionnements à un niveau assez élevé pour satisfaire les besoins d'une population à la croissance soutenue.

Ainsi, la révolution démographique, comme on a l'habitude de l'appeler, était en réalité un processus complexe dont les causes ne peuvent être attribuées à un changement soudain ou spectaculaire. Peut-être le facteur le plus important à long terme fut-il le renouvellement de la capacité agraire des pays européens dans leur ensemble, à partir d'une évolution qui ne mérite pas d'être qualifiée de révolutionnaire ou d'universelle mais qui, cependant, réussit à combiner une amélioration manifeste des rendements dans les zones les plus favorisées avec, d'une part, un progrès de la colonisation agricole dans les secteurs qui avaient souffert du déclin de l'exploitation au cours du siècle précédent et, d'autre part, le développement du commerce qui permit de transporter les produits alimentaires des secteurs les plus développés vers ceux qui souffraient de la crise.

Pourtant, la réduction d'un taux de mortalité catastrophique a été un autre facteur qui doit faire partie intégrante de toute explication de la situation prise dans son ensemble. Les grandes épidémies disparurent de l'Europe occidentale dans la première moitié du siècle qui suivit leur déclenchement dévastateur dans le sud de la France (la peste à Marseille en 1720) et en Suède. Ces catastrophes mirent un terme au cycle des grandes pandémies qui avaient ravagé les terres de l'Europe tout au long des temps modernes. Y avait-il une relation de cause à effet entre les progrès de l'agriculture et l'abaissement d'un taux de mortalité désastreux, ou bien s'agit-il de variables indépendantes ? En tout cas, elles ne peuvent s'expliquer par des phénomènes invérifiables comme d'obscur mutations biologiques chez les agents de propagation de la maladie ni par des avancées décisives en matière de médecine et d'hygiène, qui n'ont pas eu lieu bien que les autorités aient été en mesure d'imposer des normes sanitaires plus sévères qu'avant pour empêcher la contagion, telles des quarantaines ou la construction de lazarets dans les zones portuaires. En fait, la disparition de la peste ne fut pas la conséquence d'un retour à un bon état de santé en Europe, qui continua de subir plusieurs pandémies de petite vérole, de fièvres récurrentes, de dysenterie et d'autres infections gastriques, et qui souffrait de malaria endémique dans les zones marécageuses ou les rizières, etc.

En même temps que l'éradication du principal agent d'un taux de mortalité catastrophique, d'autres facteurs avaient contribué à l'avènement d'un nouveau climat démographique en Europe occidentale. À mesure que les campagnes militaires devenaient plus localisées et se trouvaient confiées à des armées plus professionnelles, les pertes tendaient à se limiter de plus en plus aux combattants effectifs, aussi la diminution des effets de la guerre sur la population civile contribuait-elle de façon perceptible, bien que limitée, à l'abaissement du taux de mortalité dans l'Europe moderne.

Il n'est pas douteux que la réduction de la mortalité a été le facteur décisif de la croissance démographique au cours des dernières phases de l'ancien régime qui continuait à connaître des taux de natalité très élevés comme dans les périodes antérieures. Pourtant, la transition vers une situation démographique moderne ne se traduisait pas seulement par la réduction du taux général de mortalité ou par l'atténuation du mouvement pendulaire produit par les grandes vagues de décès ; un autre facteur significatif fut l'apparition des premiers indicateurs qui révélaient une inflexion du taux des naissances, lequel avait jusque-là été l'élément clef de l'ampleur de la population. Vers la fin de l'âge moderne, on pouvait percevoir les premières indications d'un contrôle général des naissances — phénomène qui allait devenir l'une des avancées les plus significatives de l'époque suivante. Le contrôle des naissances peut être attribué à des actions spontanées visant à adapter le nombre des enfants aux possibilités économiques de la famille nucléaire telle qu'elle avait déjà été établie en Europe occidentale à l'époque moderne. Cette adaptation fut obtenue en partie par le fait que les mariages étaient plus tardifs, combiné nécessairement avec une diminution de leur incidence sur les grossesses prémaritales, mais elle résulta surtout de changements psychologiques qui conduisirent à la séparation des notions d'amour et de procréation, tandis que les femmes cherchaient à éviter une succession rapide de grossesses en limitant leurs relations sexuelles. En même temps, les couples mariés cherchaient à ruser avec la nature en adoptant des moyens relativement primitifs quant aux techniques liées au contrôle des naissances — artifices rendus possibles par une diminution de l'influence des doctrines religieuses et une certaine désacralisation de la vie privée. Mieux encore, la probabilité croissante de voir les enfants survivre automatiquement tendit à réduire le nombre des naissances qu'un taux de mortalité écrasant avait rendus nécessaires au cours des siècles précédents par simple besoin de maintenir l'équilibre démographique.

L'expansion de l'agriculture

Quoi qu'il en soit, si la dynamique démographique a précédé et expliqué partiellement la rapide augmentation de la production agricole, l'accélération de la croissance de la population enregistrée au XVIII^e siècle aurait en fin de compte démenti la théorie malthusienne quant aux limites des quantités de ressources disponibles, s'il ne s'était produit un renouvellement des moyens techniques offerts aux paysans avec un accroissement correspondant des récoltes et des niveaux de production agricole.

Les changements climatiques mineurs survenus au XVIII^e siècle — généralement censé avoir été plus clément que le XVII^e, inhabituellement froid — ne sont certainement pas suffisants en eux-mêmes pour expliquer

les progrès réalisés par l'agriculture. La première phase de cette avancée prit la forme d'une extension des cultures et d'une exploitation de maintes terres laissées en friche — comme cela était traditionnel dans l'Europe moderne — en raison des crises du XVII^e siècle. Le besoin de terres produisit un retour à des techniques de valorisation des sols telles qu'elles avaient été connues et pratiquées à des époques antérieures, y compris l'assèchement des marais et des terres marécageuses, le drainage des eaux dans les secteurs inondables qui furent alors protégés par la construction de digues (ce dont les polders hollandais offrent un exemple bien connu), l'assèchement des tourbières qui devinrent immédiatement aptes à la culture et, en vérité, extrêmement fertiles, le déboisement des secteurs forestiers, l'amendement des landes peu fertiles ou broussailleuses, la conversion des pâturages en terre de labours, qui avaient été pendant des siècles consacrés à l'élevage du bétail, mais au prix de la réduction du cheptel total dans des proportions nuisibles à l'agriculture dans son ensemble, l'ensemencement de champs déjà consacrés à l'arboriculture — ce qui permit dorénavant une double récolte annuelle — et la colonisation de terres arides, généralement acquises par de nouveaux arrivants venus de loin et désireux de s'établir, dans les régions concernées, sur des terres abandonnées depuis plusieurs siècles. Cette vaste entreprise collective mobilisait l'initiative privée généralement de petits cultivateurs soutenus par l'action des autorités publiques qui étaient plus à même de mettre sur pied des campagnes de colonisation et des projets sur une grande échelle. En tout état de cause, ce processus devint une source de préoccupations pour plus d'un observateur contemporain, inquiet de voir les conséquences possibles de cette ruée sur les terres sur l'équilibre social et économique.

Pourtant, malgré cette activité grouillante dans les régions rurales et les avancées immédiatement visibles des labours dans les terres marginales, leurs effets ne doivent pas être surestimés. La densité de l'occupation des terres arables au cours des deux siècles précédents (malgré les crises qui ravagèrent de vastes étendues en Allemagne pendant la guerre de Trente Ans et diminuèrent de façon importante les surfaces cultivées en Castille ou paralysèrent les progrès de l'agriculture dans les Pays-Bas espagnols) avait été suffisamment élevée pour que l'extension de la culture à de nouvelles terres n'entraîna pas une augmentation disproportionnée du domaine agraire en Europe. Le pourcentage de terres nouvellement cultivées n'amena pas non plus une réduction perceptible du total des récoltes par unité de sol en exploitation.

L'expansion de l'agriculture européenne fut surtout et avant tout un phénomène de croissance interne qui conduisit à l'utilisation des meilleures terres grâce à un processus peut-être entamé dans les Provinces-Unies au XVII^e siècle avant de s'étendre aux régions rurales de l'Angleterre et d'être mis à l'essai, avec un succès variable, dans toute l'Europe occidentale au XVIII^e siècle.

Ce processus peut fort bien avoir pris naissance dans la ceinture de cultures maraîchères autour des villes, où les jardins et les vergers servaient de laboratoires avant que leurs expériences ne soient transportées dans les campagnes environnantes. C'est ici que l'intensification des cultures prit généralement la forme d'un combat contre la pratique des jachères, c'est-à-dire contre l'habitude de laisser les champs en friche à intervalles réguliers, de sorte qu'à n'importe quel moment de l'année, un bon tiers de toutes les terres cultivables de l'Europe n'étaient pas exploitées et ne produisaient donc aucune récolte. Les progrès de l'agriculture consistèrent alors, dans une large mesure, à éliminer les systèmes de culture les plus primitifs désormais limités aux secteurs les moins favorisés et aux zones qui permettaient seulement une utilisation extensive si l'on voulait éviter leur total épuisement ; d'autre part, les terres les plus fertiles furent désormais consacrées à une mise en culture continue qui produisit des rendements de plus en plus élevés.

Ainsi, le système qui supposait la mise des champs en jachère pendant deux années sur trois ou une année sur deux, ou encore une année sur trois (rotation triennale avec deux années de jachère, ou bisannuelle voire triennale avec une année de jachère), fit progressivement place à un régime d'agriculture convertible sous lequel la terre était consacrée à une série variée de cultures successives, soigneusement choisies pour que les champs se régénèrent eux-mêmes, l'objectif ultime étant de repousser l'année de jachère jusqu'au moment où l'on avait déjà obtenu six ou sept récoltes — ou même de la remplacer par une culture de fourrage ou d'herbe propre à l'élevage du bétail. Plusieurs systèmes de rotation des récoltes furent donc ainsi expérimentés en Europe au XVIII^e siècle, et ceux qui se révélèrent les plus heureux furent largement disséminés pour être utilisés dans des régions très éloignées de leur lieu d'origine. Sans entrer dans les détails, on peut dire que le plus répandu fut peut-être celui de Norfolk, qui mit fin au besoin de recourir aux années de jachère en alternant les récoltes de blé, d'orge, de légumes à cosses et d'herbe destinée à la pâture du bétail.

L'élimination des années de jachère exigeait une application intelligente du principe de la rotation des récoltes, mais elle exigeait aussi l'emploi d'un grand nombre de travailleurs agricoles et l'introduction d'une série d'innovations dont les principales furent l'irrigation, l'amélioration des outils agricoles, l'utilisation d'engrais sélectionnés, voire d'une série de plantes encore inconnues ou reléguées jusque-là au rang de récoltes marginales dans les pratiques agricoles du temps. L'irrigation des terres sèches fut un phénomène immensément étendu pendant tout le xviii^e siècle. Il revêtit naturellement une importance particulière dans les régions méditerranéennes qui firent un effort considérable à cet égard, grâce à l'initiative privée (par le creusement de puits ou la remise en service des vieilles norias et des canaux d'irrigation abandonnés) et grâce aussi à l'intervention des services publics, qui entrepri-

rent de grands travaux hydrauliques pour mettre les cours d'eau au service de l'agriculture et assurer la meilleure utilisation possible de l'eau considérée comme une ressource fondamentale pour le progrès des régions agraires.

L'équipement du cultivateur ne fut pas modernisé dans la même mesure. Certes, on introduisit de nouveaux procédés pour rationaliser les travaux des champs et en raccourcir la durée, comme le fait de semer en ligne et non plus à la volée, mais les outils de base ne reçurent que peu d'améliorations. L'araire continua d'être utilisé jusqu'à la diffusion de modèles plus évolués comme la charrue dite brabant équipée de deux mancherons et d'éléments mis en forme. Mais l'introduction bien plus tardive de machines telles que la batteuse, la moissonneuse ou le semoir mécaniques ne produisit que des effets limités. L'innovation essentielle, à savoir le remplacement des parties en bois par du fer, n'apparut qu'au terme de la période quand des progrès survinrent dans l'industrie de l'acier, mais sa diffusion resta extrêmement réduite jusqu'à la fin du siècle. Il faut se rappeler en tout cas que les innovations furent lentes à se répandre à cette époque, malgré les efforts de minorités célèbres, notamment en raison d'un esprit routinier qui dominait la vie agricole et que les intellectuels du temps se plaisaient à dénoncer, mais aussi à cause de l'impossibilité où se trouvait la paysannerie européenne de faire des investissements, occupée comme elle l'était à se procurer les ressources nécessaires au paiement des impôts royaux aux agents du fisc, de la dîme exigée par le clergé et des droits divers perçus par les seigneurs, sans parler du loyer versé aux propriétaires.

Un facteur plus important encore du développement des cultures fut la disponibilité croissante des engrais destinés à renouveler la fertilité du sol. Pour régénérer les surfaces couvertes de végétation, les paysans européens avaient traditionnellement utilisé toutes sortes de produits y compris la cendre, la tourbe, la boue, la vase, les pâtes à base d'huile, le varech et même les excréments humains. C'est en ce temps-là que l'on découvrit les engrais minéraux comme le terreau et la chaux, mais le facteur fondamental fut l'augmentation de la production de fumier en raison du développement de l'élevage des bovins au détriment de celui des ovins. Cela fut rendu possible par l'extension des cultures fourragères qui fournissaient un approvisionnement régulier à de vastes troupeaux et, surtout, par le recours à des étables qui permettaient de recueillir et d'utiliser aisément le fumier. Au total, les données dont nous disposons révèlent des progrès substantiels quant à la quantité et à la qualité des engrais, ainsi que des applications massives de ceux-ci dans les endroits où il en fallait, outre une combinaison rationnelle des aliments fournis au bétail dans les exploitations les plus modernes. La contribution des engrais fut si décisive pour l'avancement de l'agriculture que l'on a dit, non sans raison, qu'au XVIII^e siècle « le progrès puait le fumier ».

La carte de l'Europe occidentale agricole subit également nombre de modifications importantes au XVIII^e siècle. En gros, la situation héritée du passé se maintint avec une prédominance des céréales dans toutes les régions (blé dans les parties les plus chaudes, seigle dans les plus froides, conjointement avec l'orge et l'avoine, parfois accompagnés par certains légumes comme les pois) et la permanence des trois cultures méditerranéennes dans les régions méridionales (blé, vigne et oliviers), sans compter la présence presque constante d'une ceinture maraîchère autour des villes et l'apparition sporadique de cultures industrielles, y compris du houblon pour le brassage de la bière, du lin et du chanvre pour l'industrie textile, ainsi que d'un certain nombre de plantes utilisées pour la teinture et capables de rivaliser avec les produits similaires importés de pays lointains.

La première nouveauté observée à mesure que l'on avance dans le siècle concerne les céréales (le blé qui prit le pas sur le seigle) sous la pression de la croissance démographique et de ses effets sur la consommation de ce qui continuait d'être l'aliment de base dans toutes les classes sociales. En même temps, la vigne gagnait du terrain pour occuper la plus grande surface qu'elle eût encore couverte, afin de satisfaire à l'accroissement de la consommation des vins et des alcools qui offrait un merveilleux débouché commercial à ces produits considérés comme la pierre angulaire du négoce européen au XVIII^e siècle.

Ce siècle vit encore le triomphe de quelques cultures plus récentes comme celle de la pomme de terre. Cette dernière avait été importée d'Amérique au XVI^e siècle, mais elle avait été d'abord rejetée par la population qui la tenait pour impropre à la consommation humaine et la donnait aux bestiaux. Ce légume avait pourtant consolidé ses positions dans un certain nombre de régions arriérées comme l'intérieur des Flandres, l'Écosse et surtout l'Irlande où elle devint l'aliment de base de toute la nation tout en étant responsable de la croissance de la population insulaire pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e.

Les qualités de la pomme de terre qui lui valurent son succès se trouvaient plus encore dans le maïs, autre produit d'origine américaine capable de donner deux ou trois récoltes alors que le blé n'en donnait qu'une, tout en laissant le sol suffisamment riche en azote pour d'autres cultures, à la seule condition d'utiliser abondamment les engrais et de creuser profondément le sol avant de l'ensemencer. Le maïs se répandit lentement, lui aussi, à partir de la fin du XVI^e siècle, le long du littoral de l'Europe atlantique jusqu'au moment où sa zone d'expansion se trouva finalement établie au début du XVIII^e siècle. Il avait alors apporté une contribution importante à la stabilisation de la population dans sa région. L'accroissement des ressources alimentaires fourni par la culture du maïs avait même conduit certains observateurs à parler d'une «révolution jaune», au moins dans certaines limites géographiques nettement définies.

Pourtant les cultures fourragères furent peut-être à l'origine de la plus grande transformation enregistrée par l'agriculture dans les temps modernes. En fait ces plantes devinrent une culture essentielle à l'extension d'une agriculture convertible grâce à leur rôle décisif dans les divers systèmes de rotation des récoltes, en vertu de leurs multiples fonctions en tant que plantes destinées à pousser sur des terres qui auraient dû, sinon, être laissées en jachère, plantes qui enrichissent le sol avec de l'azote et le rendent apte à de nouvelles semailles, tout en fournissant, du même coup, un aliment pour le bétail et en permettant ainsi la récolte d'un fumier qui sera utilisé à son tour pour fertiliser la terre. Le trèfle était la culture fourragère la plus importante dans le système Norfolk, à savoir le système le plus évolué et le plus connu parmi les techniques relatives à la rotation des récoltes dans l'Europe du XVIII^e siècle.

L'irrigation, la modernisation de l'équipement agricole, les progrès effectués en matière d'engrais et de rotation des récoltes, tout cela contribua à rendre l'agriculture plus intensive. Son bénéfice le plus important fut une augmentation des rendements. Bien qu'il soit difficile de calculer ceux-ci sur la base des informations fragmentaires dont nous disposons pour quelques domaines agricoles dont les registres ressemblent en tout état de cause à des îlots dans les immensités des trois siècles qui forment l'âge moderne et l'énorme étendue géographique de l'Europe occidentale, il est possible de définir quelques ordres de grandeur. Le taux de rendement des céréales varie entre 5 grains par semence dans les champs germaniques ou scandinaves à 10 grains ou davantage dans les régions privilégiées des Provinces-Unies, du sud des Pays-Bas, ainsi que de l'est et du sud de l'Angleterre. Entre ces deux extrêmes, il y avait manifestement une vaste gamme de rendements qui se traduisaient, pour le cultivateur, par l'abondance ou la misère, mais, à mesure que le siècle avançait, les régions les plus retardées elles-mêmes semblaient avoir échappé définitivement au spectre d'une pénurie endémique de céréales. Pourtant ces dernières, dans leur ensemble, avaient moins bénéficié du progrès général de l'agriculture que d'autres plantes dont le rendement s'était accru de façon plus substantielle. En tout cas, l'intensification de l'agriculture avec ses conséquences, à savoir l'amélioration des récoltes, devint l'une des pierres angulaires du progrès économique sur le continent.

L'amélioration des récoltes se traduisit par une augmentation des quantités de produits alimentaires disponibles, ce qui permit à la population de continuer à augmenter. Cependant, d'autres phénomènes contribuèrent également à modifier la situation du secteur agricole au sein de l'économie européenne et participèrent à son expansion. Ce furent la diversification de l'offre, la spécialisation régionale et une tendance croissante à l'accumulation de surplus sur le marché.

Nous avons déjà examiné en détail la diversification de l'offre des produits agricoles. Les céréales, qui étaient la seule culture appropriée à une société en proie à la famine, pouvaient être remplacées par d'autres plantes quand on pouvait obtenir de meilleurs rendements et lorsque les communautés concernées pouvaient se voir proposer d'autres aliments grâce aux échanges commerciaux. Un autre trait typique de l'Europe rurale du XVIII^e siècle était donc une certaine mobilité quant à l'allocation des ressources, la substitution de certaines récoltes par d'autres, plus rémunératrices, l'introduction de nouvelles espèces botaniques destinées à la vente commerciale, même parfois au mépris des besoins de la consommation alimentaire dans certaines zones géographiques.

La spécialisation de l'agriculture fut une conséquence directe de cette rotation des récoltes. Les paysans abandonnaient leurs systèmes traditionnels de coexistence entre les cultures de produits essentiels à leur vie quotidienne pour s'engager de préférence dans un système de monoculture au bénéfice de produits faciles à écouler sur le marché, comme le vin ou les plantes industrielles. Des expériences réalisées dans ce domaine se multiplièrent au même rythme et contribuèrent à introduire un certain dynamisme dans l'agriculture européenne. Une condition préalable essentielle à toute spécialisation est la possibilité d'accumuler des surplus sur le marché. Cette possibilité ne cessa de grandir à mesure que le siècle avançait, par suite du développement général du commerce et grâce à l'action des gouvernements qui supprimaient les barrières traditionnellement opposées à la libre circulation des produits agricoles.

L'exemple le plus remarquable est celui du blé, habituellement soumis à des réglementations rigoureuses en Europe occidentale, par des autorités principalement soucieuses de préserver leurs administrés et hostiles à l'exportation des grains. Le pouvoir imposait donc des plafonds au prix du pain et réquisitionnait les surplus qui se trouvaient à sa portée sans pour autant imposer aucun embargo aux réserves de blé accumulées dans les greniers par des individus puissants et des institutions ecclésiastiques. Désormais, les gouvernements prirent donc des mesures pour libéraliser le commerce des céréales, initiative largement rejetée par les classes populaires qui y voyaient une attaque contre un système économique plus « moral » capable de leur assurer une sécurité minimale dans des temps difficiles. En tout cas, la tendance à la libre circulation des produits agricoles, la fin des interventions sur les marchés et la mise en place d'une libre concurrence déclenchèrent un processus irréversible dans l'Europe occidentale. Malgré les victimes que ce phénomène ne manqua pas de faire parmi les groupes sociaux les moins protégés, il finit par garantir une meilleure distribution d'une plus grande quantité de produits alimentaires à une population en constante augmentation.

La transformation du régime féodal

L'incitation à l'intensification de l'agriculture et le développement du commerce des produits agricoles — phénomènes encouragés l'un et l'autre par l'élévation des prix au rythme de l'accroissement de la population — trouvaient leur origine dans une série de changements fondamentaux dans le système de la propriété et de l'occupation des sols. Le XVIII^e siècle fut témoin de progrès significatifs vers la transformation des rapports de production dans les campagnes, avec l'introduction de modifications d'une grande portée dans le système féodal hérité des temps moyenâgeux.

Malgré un certain nombre de traits spécifiques, le cas de la France est hautement représentatif de l'évolution qui prit place dans l'Europe occidentale, excepté en Angleterre. En France, l'augmentation des revenus engendrés par la terre provoqua une réaction des seigneurs, car les tenants du pouvoir se montraient avides de devenir les principaux bénéficiaires de la prospérité liée à la situation. Une offensive fut donc menée par les propriétaires fonciers (titulaires directs de la terre dans les réserves et propriétés seigneuriales ou bénéficiaires des droits seigneuriaux ou féodaux dans les autres domaines) contre les paysans qui cultivaient des lopins de terre comme tenanciers libres, métayers ou locataires. Cette offensive supposait un regain d'efforts en vue de percevoir les droits féodaux ou les loyers stipulés dans les accords de location, voire l'ouverture de nouveaux registres fonciers (terriers) dans le but de faire revivre certains impôts tombés en désuétude. On vit s'y ajouter des litiges portant sur une réduction de la surface des terres communales, des pressions destinées à faire obtenir au seigneur la récupération de certains coins de terre par le biais de fortes augmentations de loyer, le transfert des coûts d'exploitation sur les cultivateurs eux-mêmes, l'octroi de prêts hypothécaires inspirés par l'intention de récupérer la terre au premier défaut de paiement de la part du cultivateur en cas de mauvaise fortune. Ainsi, les agents des grands propriétaires fonciers, souvent locataires de vastes domaines (gros fermiers), furent-ils les protagonistes d'un double processus d'oppression et de modernisation capitalistes. Ce phénomène à deux voies devait susciter inévitablement des résistances qui se traduisirent par une masse de procès, un mouvement d'opposition contre les inscriptions sur les registres, le refus de se laisser imposer des monopoles seigneuriaux sur les fours à pain, les moulins ou les pressoirs. En outre, on vit réclamer la présentation de sommations en bonne et due forme par les destinataires avant que ceux-ci répondent aux nouvelles exigences des puissants. Cette réaction des grands propriétaires fonciers et cette résistance des cultivateurs directs du sol étaient la conséquence logique de la prospérité et exprimaient la volonté de chacun d'avoir sa part des bénéfices d'une agriculture en rapide expansion.

Le cas de l'Angleterre est atypique. Dans ce pays, les progrès de l'individualisme paysan avaient amené, dès les débuts du XVII^e siècle, la désintégration du système féodal issu du Moyen Âge, aussi la pénétration du capitalisme dans les zones rurales avait-elle déjà eu lieu. Au cours de ce siècle, le schisme anglican avait permis d'aliéner les terres naguère possédées par l'Église et désormais transférées à des personnes privées, tandis que les insurrections nobiliaires (spécialement celles de l'aristocratie catholique en Irlande du Nord, en 1536-1537 et 1569-1570) avaient conduit à la confiscation d'immenses domaines, répartis par la suite entre divers propriétaires, ce qui avait étendu considérablement le marché des terres libres. Simultanément, les propriétaires fonciers mirent au point un instrument juridique extrêmement efficace qui se révéla hautement profitable pour eux tout au long du XVIII^e siècle, à savoir le système des clôtures. Cette innovation approuvée par le Parlement leur permit de faire d'une seule pierre plusieurs coups. Les domaines furent enclos, ce qui autorisa la suppression des droits communaux à l'intérieur de ces délimitations. Les parcelles furent concentrées, ce qui permit de les exploiter plus rationnellement en même temps que les terres communales se rétrécissaient et que la privatisation progressait. Ce processus se poursuivit pendant tout le XVII^e siècle, mais le système des clôtures atteignit son paroxysme au cours de la période d'optimisme économique qui prévalut dans la seconde partie du XVIII^e siècle et au cours de laquelle furent promulgués jusqu'à 3 000 actes du Parlement (entre 1760 et 1820 plus exactement). Une fois encore, l'expansion des domaines ruraux fit des victimes : les paysans qui n'avaient pas de titres suffisant à justifier leur maintien dans les lieux qu'ils occupaient (*squatters*, *cottagers*) ou n'avaient pas assez de capitaux pour résister à la pression des puissants, s'ils étaient tenanciers libres (*freeholders*, *copyholders*), furent contraints d'abandonner leurs champs pour se faire embaucher comme journaliers sur leurs propres terres ou de fuir à la ville pour travailler dans les usines, voire, dans le pire des cas, finir leurs jours sous le coup des lois sur les pauvres (*poor laws*) en se faisant interner dans les *workhouses* — les ateliers inventés pour satisfaire l'idée que le capitalisme d'alors se faisait de l'assistance publique. En tout état de cause, le résultat ultime de cette situation fut la création de vastes domaines ruraux cultivés par des locataires capables de faire face aux augmentations régulières de leur loyer, grâce aux augmentations du prix qu'ils obtenaient pour leurs récoltes ; il convient d'observer qu'un autre trait du système consistait en l'embauche de journaliers salariés. Ces vastes domaines coexistaient cependant avec les exploitations plus modestes des libres tenanciers (*yeomen* et *freeholders*) qui avaient été capables de conserver leurs champs, souvent en faisant alliance avec l'aristocratie locale contre des groupes sociaux moins privilégiés, au cours du processus de clôture des domaines et de privatisation des terres communales. Dans les deux cas, les nouvelles exploitations avaient

la capacité de faire des investissements, d'accumuler un capital important, de créer un marché de l'emploi et de vendre leurs surplus. Elles bénéficiaient également de la protection de la loi qui tendait de plus en plus à protéger les intérêts des producteurs contre ceux des consommateurs. Aussi l'Angleterre présenta-t-elle graduellement le modèle d'une agriculture pleinement capitaliste et devint-elle l'exemple à imiter par les pays du continent, comme étant la véritable expression du succès économique.

Les autres sous-secteurs primaires

La croissance de l'agriculture entraîna une transformation d'une grande portée dans le domaine de l'élevage. Le progrès de l'individualisme dans les campagnes, l'élimination des terres communales (dont certaines avaient été utilisées en temps normal comme pâturages) et la recherche d'un plus grand profit étaient accompagnés par deux phénomènes importants au moins : le développement graduel des abris destinés au bétail et la subordination progressive de l'élevage à l'agriculture. La conséquence logique de ces deux facteurs fut la diminution graduelle des troupeaux de moutons en faveur du gros bétail, même quand le bœuf fut remplacé par le cheval comme animal de trait, les nouveaux agriculteurs préférant les chevaux parce qu'ils étaient plus rapides même s'ils creusaient des sillons moins profonds, outre qu'ils étaient revêtus d'un certain prestige en tant que symbole social dont la valeur se trouva maintenue et renforcée. La valeur des animaux était désormais principalement fonction de leur production de fumier, puis de leur utilité comme bêtes de somme et de trait, ensuite des possibilités de commercialisation de leurs produits (viande, lait, fromage, cuir, laine, etc.), enfin de leur contribution éventuelle à l'alimentation du travailleur. Pourtant, le déclin d'un secteur indépendant consacré à l'élevage ne supposait pas un manque d'intérêt envers cette activité, car le XVIII^e siècle est connu pour ses efforts en matière de croisements, de spécialisation des troupeaux, d'augmentation des rendements et d'importation d'espèces sélectionnées. Outre cette contribution vitale au développement de l'agriculture, l'élevage du bétail continua de jouer un rôle fondamental comme source de matières premières pour l'industrie textile et de protéines pour l'amélioration du régime alimentaire des classes privilégiées.

La ration de protéines comprise dans le régime alimentaire en Europe occidentale avait toujours été complétée par l'apport d'un autre secteur d'activités primaires, les pêcheries. L'histoire des habitudes alimentaires et celle de l'économie européenne au XVIII^e siècle ne seraient pas complètes sans une allusion à l'importante contribution à l'économie faite par le sous-secteur qu'elles forment. Elles se divisaient entre la pêche côtière traditionnelle, qui fournissait du poisson frais à la population du littoral,

et la pêche en haute mer établie sur une base industrielle et disposant de débouchés commerciaux ; cette dernière produisait de grandes quantités de poisson salé (tout particulièrement de la morue sous diverses formes, mais aussi des harengs et des sardines, entre autres espèces) à la portée de tous les groupes sociaux et, notamment, des classes populaires. Ainsi, le volume élevé des prises associé à la grande mobilité d'un négoce qui atteignait tous les recoins du littoral européen pourvoyait dans une proportion énorme à l'augmentation du volume des produits alimentaires proposés à la population et contribuait à garantir que l'on en avait fini avec le spectre de la crise de subsistance. Finalement, la pêche facilitait la poursuite du processus de croissance économique entamé par les nations de l'Europe occidentale.

Le développement de l'agriculture engendrait simultanément un courant intellectuel qui soutenait cette expansion. Le XVIII^e siècle fut celui des expériences agricoles, liées aux noms de gens qui devinrent célèbres, notamment en Angleterre, pour leur succès dans l'augmentation des rendements — comme le fameux lord Townshend. Ce fut aussi le temps des théories qui célébraient les vertus du secteur primaire (l'agriculture, l'élevage et la pêche) et dont les tenants furent légion, bien que quelques figures se détachent ici aussi, comme celles de Jethro Tull et d'Arthur Young en Angleterre, celles de Cosimo Tuncici en Italie et d'Henri Louis Duhamel du Monceau en France. Celui-ci fut le pionnier d'une école d'économistes particulièrement intéressés par les questions agricoles, qui se firent connaître sous le nom de physiocrates. Ces derniers, qui ont écrit et fait circuler leurs théories dans la seconde partie du XVIII^e siècle, formaient le groupe intellectuel le plus typique de cette période de la vie économique européenne, où les progrès matériels semblaient dépendre largement de l'attention prêtée aux zones rurales et aux activités primaires en général, ainsi qu'au commerce des produits agricoles ; leur principe de base était que le besoin de liberté devait régner dans la société comme il prévaut dans la nature. Ils furent responsables, dans une large mesure, de l'engouement pour la campagne qui avait pris racine dans les cercles aristocratiques et se reflétait déjà dans l'intérêt du roi d'Angleterre, George III (George l'Agriculteur), pour les questions agricoles, ou dans la construction d'une ferme bucolique en miniature au Trianon pour la reine de France, Marie-Antoinette. Un climat identique se manifestait dans les initiatives prises par différentes sociétés européennes établies en vue de susciter chez leurs concitoyens une prise de conscience des avantages d'une modernisation de l'agriculture. Galvanisés par les revenus élevés que rapportaient les produits de la ferme, et aussi par le spectacle d'une Europe rurale de plus en plus ordonnée et cultivée, tous les groupes sociaux se mirent, selon le fameux précepte de Voltaire, à parler de céréales.

L'expansion du commerce

L'une des innovations fondamentales dans le secteur agricole fut la rupture avec une économie de subsistance étroitement limitée et le transfert d'une partie croissante des surplus sur le marché. Ainsi, un pourcentage de plus en plus élevé de la production agricole alla grossir le courant des échanges commerciaux et contribua à la croissance d'un autre secteur qui jouait un rôle décisif dans l'expansion économique du XVIII^e siècle, à savoir celui des activités mercantiles. Les échanges commerciaux se multiplièrent et s'accéléchèrent de façon significative par suite de l'augmentation de l'offre et de la demande, tant au niveau du commerce intérieur (croissance de la population et de son pouvoir d'achat) que du commerce extérieur (augmentation de la consommation à la semi-périphérie de l'Europe et dans le monde colonial au-delà des frontières européennes). Cette expansion du commerce et cette croissance du marché peuvent être considérées comme les sources d'une économie mercantile généralisée dont la mise en place fut l'une des conditions préalables de la révolution industrielle.

Le XVIII^e siècle vit aussi l'introduction d'instruments financiers et commerciaux plus élaborés, dont les marchands avaient besoin, et la création de nouvelles infrastructures qui facilitaient la croissance constante du volume des échanges. L'infrastructure routière fut améliorée surtout par l'ouverture de milliers de kilomètres de nouvelles routes grâce à un effort sans précédent de l'État et dont la réalisation stupéfia les observateurs contemporains, tout spécialement en France et en Espagne où l'on peut dire que furent jetées les bases d'un futur réseau de routes à grande circulation. Dans d'autres domaines, la navigation fluviale et surtout la construction de canaux fournit un réseau très dense de moyens de communication capable de se substituer au réseau routier. Les efforts se trouvèrent concentrés, à cet égard, en Allemagne et en Angleterre où la fièvre de percement de canaux fut, en fait, le prélude de la révolution industrielle. Les ports furent également modernisés avec la construction de quais en pierre où les bateaux pouvaient s'amarrer, de digues, de brise-lames pour éviter l'ensablement et l'accumulation de sédiments, de services de douane et de santé, d'entrepôts et d'autres installations destinées à mettre de l'ordre dans l'incessante agitation engendrée par le trafic maritime.

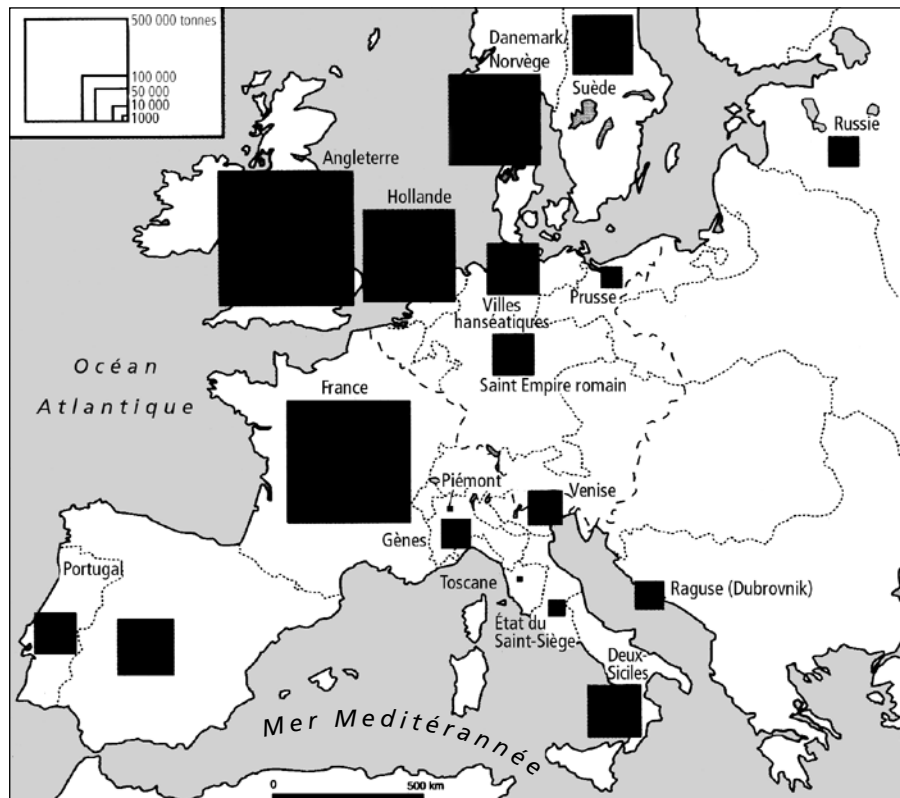
Certes, les routes, les canaux et les ports furent modernisés, mais les véhicules utilisés pour le transport conservaient leur forme traditionnelle. L'Europe du XVIII^e siècle continuait d'être celle des charrettes, des sloops, des radeaux et de la marine à voile. Dans le cas du transport maritime, si la navigation était devenue moins hasardeuse avec la découverte de techniques permettant de calculer les longitudes à bord des bateaux, les navires eux-mêmes — spécialement ceux qui servaient au commerce d'outremer — tardaient à acquérir des techniques plus avancées : de plus larges voiles, une doublure en cuivre de la coque, des instruments de

distillation de l'eau de mer à bord. Dans le cadre de ces progrès limités, l'âge des chemins de fer et de la navigation à vapeur était encore lointain, mais les progrès quantitatifs étaient pourtant particulièrement significatifs. La flotte marchande britannique atteignait un tonnage de 1,5 million de tonnes en 1790, tandis que la flotte française en totalisait 1,2 million et la flotte néerlandaise 600 000 (carte 14).

L'extraordinaire multiplication des moyens de paiement était l'un des instruments qui permettaient l'expansion du commerce dans une telle proportion que certains auteurs prétendent voir — sans beaucoup de preuves, dans l'état actuel de recherches — une relation de cause à effet entre l'abondance des approvisionnements en monnaie et l'expansion économique du XVIII^e siècle (de même que, pendant un certain temps, on a expliqué essentiellement par la révolution des prix l'expansion du XVI^e siècle).

En réalité, l'Europe se montra, une fois de plus, capable de trouver de nouvelles espèces métalliques quand le besoin s'en faisait sentir. Cette fois, l'occasion se présenta grâce à la découverte de réserves substantielles au Brésil, notamment dans le Minas Gerais, qui fournirent de si vastes quantités d'or à l'ancien continent que les stocks d'or en circulation avaient doublé à la fin du siècle. L'argent ne resta pas à la traîne, et la chute de la production péruvienne fut compensée par le travail intensif effectué dans les mines d'argent mexicaines qui doubla également les stocks disponibles en Europe à mesure que le siècle s'écoulait. Les effets de cette disponibilité de métal précieux furent soutenus par un processus de stabilisation monétaire ardu mais efficace qui établit une situation monétaire durable en mettant fin, dans pratiquement tous les pays, aux fluctuations pathologiques qui avaient affecté les monnaies au XVII^e siècle.

Les instruments commerciaux continuèrent d'être essentiellement les mêmes que ceux dont on avait usé au stade immédiatement antérieur quand les principales innovations avaient eu lieu, mais des formules plus modernes s'étendirent partout. Il fut ainsi possible d'observer une amélioration du droit commercial qui tendait à être codifié, la création d'institutions chargées de défendre les intérêts du commerce (consulats et chambres de commerce), l'apparition de compagnies spécialisées dans des domaines d'activités particuliers (comme les assurances), la multiplication des centres de crédit commercial, la fusion de compagnies au capital en actions et la création du principe de la responsabilité limitée. Dans ce sens, le XVIII^e siècle prolongeait l'existence des compagnies dotées de privilèges (malgré un certain nombre de faillites retentissantes comme celle de la Compagnie des mers du Sud en Angleterre ou celle de la Compagnie de l'Occident en France) et même favorisait la création de nombreuses autres compagnies nouvelles, principalement consacrées à la sphère coloniale — formule favorite d'un mercantilisme tardif dans les pays les plus arriérés qui cherchaient maintenant à se mettre sur un pied d'égalité avec



Carte 14 Tonnage des flottes en Europe à la fin du XVIII^e siècle (d'après R. Romano, 1962).

leurs partenaires plus avancés. Mais le XVIII^e siècle donna la préférence à l'initiative privée avec des compagnies consacrées à toutes sortes d'affaires (ventes pour leur propre compte ou à la commission, transports, assurances, prêts à la grosse aventure, etc.) comme à toutes sortes de trafics nouveaux (utilisation de routes maritimes différentes, combinaisons de cabotage et de voyages au long cours, etc.), grâce à l'extrême souplesse de leurs structures financières et organisationnelles incomparablement supérieures à celles des compagnies publiques.

Le système financier européen subit certains changements de grandes conséquences qui augmentèrent son aptitude à répondre aux nouvelles exigences de l'économie mercantile. Amsterdam consolida son rôle de centre financier effectif du commerce européen et de pierre angulaire du système international des paiements, qui avait revêtu une forme bilatérale dans les siècles précédents mais se convertissait désormais en un système multilatéral infiniment plus souple. Les banques privées ne se contentaient pas de continuer à jouer un rôle indispensable en matière d'opérations de dépôts, de transferts et d'escomptes, mais en venaient à dominer le système du crédit international, irradiant à partir d'une série de centres spécialisés dans ce genre d'affaires, comme Amsterdam, Gênes, Francfort, Genève et autres. Une innovation parallèle fut la création des banques d'État qui, après l'expérience réalisée en Angleterre à la fin du XVII^e siècle, s'étendit, pendant le XVIII^e siècle, à l'Écosse (1727) et à l'Espagne (1782) où elles se révélèrent être un instrument extrêmement souple avec ses multiples fonctions de Trésorier public, d'agent d'émission et d'escompte, voire de fournisseur de services bancaires aux autres banques. L'un des facteurs fondamentaux de cette création, pour l'avenir, fut l'énorme croissance du marché des capitaux au XVIII^e siècle, alimenté par les profits du commerce mercantile et capable de proposer à faible coût les crédits nécessaires au maintien de la croissance économique sur tous les fronts.

L'augmentation de la demande

Armé de cette panoplie d'instruments, le commerce fut en mesure de bénéficier de la croissance de la demande intérieure et des changements positifs enregistrés sur le marché extérieur. L'augmentation de la demande intérieure dépendait à son tour de divers facteurs : la croissance démographique ; les changements survenus dans le domaine de l'agriculture (qui obligeaient beaucoup de paysans, sans cesse plus nombreux, à se fournir sur le marché ouvert) ; les progrès du pouvoir d'achat de certains habitants des campagnes par suite d'un processus de proto-industrialisation ; l'uniformisation progressive de la consommation et le développement des centres urbains (Paris, Londres, Madrid, Rome) où l'on trouvait des groupes de consommateurs qualitativement et quantitativement importants. La croissance du marché

intérieur et la modification de ses structures, plus et mieux que le rôle du marché extérieur, créèrent ainsi de nouveaux débouchés pour la production massive qui caractérisait déjà la révolution industrielle naissante.

Pourtant, la demande extérieure continua d'exercer une puissante influence sur le développement du commerce, et certains observateurs ont même estimé que sans les marchés de la semi-périphérie européenne (les terres assujetties) et de la périphérie coloniale (spécialement l'Amérique avec son régime esclavagiste), la « brèche industrielle » n'aurait pu être ouverte. Aujourd'hui, le rôle de ces marchés, qui est plus faible que celui des marchés intérieurs, semble avoir été limité, même si leur taux de développement est parfois plus rapide, mais il est difficile d'imaginer le développement de l'Europe au XVIII^e siècle sans tenir compte de la poussée spectaculaire du nouveau colonialisme introduit sur les terres américaines au cours du siècle précédent ou sans évoquer le processus d'intégration du monde asiatique dans l'orbite des intérêts européens, ou encore sans garder en mémoire le changement intervenu dans les structures du commerce entre les métropoles et les colonies, sur la base d'une conception du pacte colonial qui subordonnait celles-ci aux intérêts de celles-là. En un mot, l'assujettissement de la périphérie joua un rôle décisif dans l'expansion et la modernisation de l'appareil producteur européen, au prix de l'arriération économique du monde colonial.

Le XVIII^e siècle apporta de notables innovations aux relations entretenues par les compagnies commerciales européennes avec le monde asiatique. Le système des établissements de commerce implantés sur la côte, inventé et utilisé par les Portugais dans ce domaine pendant tout le XVI^e siècle, fut remplacé pendant le siècle suivant par l'arrivée en force des compagnies créées par les Hollandais, les Anglais et les Français pour leur permettre de prendre pied dans le commerce asiatique. Le XVIII^e siècle assista aussi à l'expulsion effective des Français, alors que les Hollandais et les Anglais se partageaient l'influence sur les territoires coloniaux au moment de la mise en place d'un régime de colonisation intégrale qui conduisit les Hollandais à s'installer en Indonésie et les Anglais à jeter les bases de leur administration de l'Inde, avec une transformation à longue portée du contenu du commerce européen dans la région. Ainsi, les importations des matières premières de l'industrie du textile, les tissus de coton et les traditionnelles épices cédèrent la première place au thé qui devait devenir le produit le plus prisé du commerce oriental à un moment où la compensation en argent du déficit commercial européen était progressivement remplacée par l'expédition de textiles manufacturés et d'objets métallurgiques au prix du sacrifice de l'industrialisation de l'Inde, placée désormais sous la domination des Anglais qui achevaient leur conquête de la région et s'assuraient l'hégémonie du commerce à l'intérieur de l'Inde elle-même et avec le port chinois de Canton. Ainsi l'Asie fut-elle

incorporée au système du monde capitaliste et dut-elle accepter sa subordination aux intérêts économiques de l'Europe atlantique.

Des transformations d'une grande portée eurent également lieu dans le monde colonial américain. L'Amérique continua d'être le principal fournisseur de métal monétaire, ce qui lui permettait d'éviter d'être étranglée par l'économie européenne, mais la liste des biens fournis par elle se diversifia jusqu'à inclure des matières premières industrielles (teintures, cuirs, bois et surtout coton), ainsi que certains produits alimentaires consommés sur une vaste échelle et de plus en plus (sucre, cacao, café). Nombre de ces produits étaient mis sur le marché métropolitain, mais une bonne partie d'entre eux en vinrent à approvisionner un commerce florissant de réexportation au cœur des circuits européens de redistribution. En même temps, on commença d'accorder une importance croissante au rôle des colonies comme destinataires des biens manufacturés produits par la métropole. L'Angleterre nous fournit l'exemple le plus frappant de ce phénomène. Elle fut capable d'étendre le cercle de ses clients d'outremer grâce à l'extraordinaire croissance démographique de ses colonies dans l'Amérique du Nord, l'occupation progressive de nouveaux territoires au Canada et dans les Indes occidentales, ainsi que le commerce légal ou illégal avec les colonies espagnoles, pour ne rien dire du rôle similaire joué par les marchés asiatiques (fig. 16 et 17). Le commerce colonial continuait également d'être un superbe instrument pour l'accumulation de capital grâce à l'assujettissement des partenaires commerciaux à des termes inégaux, à la réalisation de profits spéculatifs dans des situations de guerre ouverte, à de lucratives activités de contrebande, à un commerce interrégional accouplé au commerce avec la métropole. Il y avait en outre, bien entendu, le domaine le plus important de tous quant au commerce avec l'Amérique, à savoir la traite des esclaves.

Sous l'organisation internationale du travail imposée par les nations européennes, si l'Amérique devait fournir les métaux précieux, les matières premières et les produits de ses plantations, cela signifiait en retour que l'Afrique devait fournir la main-d'œuvre servile utilisée dans les exploitations agricoles américaines. Ainsi un trafic triangulaire devint l'un des piliers de l'économie mondiale en mobilisant un courant qui prenait sa source dans les pays métropolitains (essentiellement l'Angleterre responsable de quelque 40 % du trafic, le Portugal avec 30 % et la France avec quelque 20 %), passait par les bases d'approvisionnement dans le golfe de Guinée d'où il transportait vers l'Amérique des esclaves (jusqu'à 6 millions entre 1701 et 1810) payés en coton nord-américain, en sucre brésilien, en indigo des Indes occidentales, avant de retourner en Europe où se bouclait le cycle.

L'Angleterre était la grande bénéficiaire de cette reconversion coloniale du XVIII^e siècle, car une série de guerres qu'elle mena victorieusement fit

Année	(En milliers de £)	Année	(En milliers de £)	Année	(En milliers de £)
1700	4 337	1734	5 403	1768	9 695
1701	4 641	1735	5 927	1769	8 984
1702	3 621	1736	6 118	1770	9 503
1703	4 521	1737	6 668	1771	11 219
1704	4 262	1738	6 982	1772	10 503
1705	—	1739	5 572	1773	8 876
1706	4 768	1740	5 111	1774	10 049
1707	4 795	1741	5 995	1775	9 729
1708	5 069	1742	6 095	1776	9 275
1709	4 406	1743	6 868	1777	8 750
1710	4 729	1744	5 411	1778	7 754
1711	4 088	1745	5 739	1779	7 013
1712	—	1746	7 201	1780	8 033
1713	4 490	1747	6 744	1781	7 043
1714	5 564	1748	7 317	1782	8 605
1715	5 015	1749	9 081	1783	10 096
1716	4 807	1750	9 474	1784	10 497
1717	5 384	1751	8 775	1785	10 315
1718	4 381	1752	8 226	1786	11 191
1719	4 514	1753	8 732	1787	11 310
1720	4 611	1754	8 318	1788	11 937
1721	4 512	1755	7 915	1789	12 970
1722	5 293	1756	8 632	1790	14 057
1723	4 725	1757	8 574	1791	15 896
1724	5 107	1758	8 763	1792	17 451
1725	5 667	1759	10 079	1793	13 117
1726	5 001	1760	10 981	1794	15 863
1727	4 605	1761	10 804	1795	15 679
1728	4 910	1762	9 400	1796	17 968
1729	4 940	1763	9 522	1797	15 805
1730	5 326	1764	11 536	1798	18 299
1731	5 081	1765	10 122	1799	22 465
1732	5 675	1766	9 900	1880	22 456
1733	5 823	1767	9 492		

Figure 16 Exportations anglaises de produits agricoles et d'articles manufacturés.
Source : E. Boody-Schumpeter, *English overseas trade statistics* (Oxford, 1960, p. 15).

Année	(En milliers de £)	Année	(En milliers de £)	Année	(En milliers de £)
1700	2 132	1734	2 897	1768	5 425
1701	2 229	1735	3 402	1769	4 454
1702	1 177	1736	3 585	1770	4 764
1703	1 649	1737	3 414	1771	4 905
1704	1 925	1738	3 214	1772	5 656
1705	—	1739	3 272	1773	5 888
1706	1 485	1740	3 806	1774	5 868
1707	1 645	1741	3 575	1775	5 474
1708	1 495	1742	3 480	1776	4 454
1709	1 507	1743	4 442	1777	3 903
1710	1 566	1744	3 780	1778	3 797
1711	1 875	1745	3 333	1779	5 580
1712	—	1746	3 566	1780	4 319
1713	2 066	1747	3 031	1781	3 526
1714	2 440	1748	3 824	1782	3 750
1715	1 908	1749	3 598	1783	3 756
1716	2 243	1750	3 225	1784	3 675
1717	2 613	1751	3 644	1785	4 764
1718	1 980	1752	3 469	1786	4 200
1719	2 321	1753	3 511	1787	4 445
1720	2 300	1754	3 470	1788	4 346
1721	2 689	1755	3 150	1789	5 201
1722	2 972	1756	3 089	1790	4 828
1723	2 671	1757	3 755	1791	5 539
1724	2 494	1758	3 855	1792	6 224
1725	2 815	1759	3 869	1793	6 250
1726	2 692	1760	3 714	1794	9 801
1727	2 670	1761	4 069	1795	10 657
1728	3 597	1762	4 351	1796	11 228
1729	3 299	1763	5 146	1797	11 834
1730	3 223	1764	4 725	1798	13 624
1731	2 782	1765	4 451	1799	11 609
1732	3 196	1766	4 193	1880	18 350
1733	3 015	1767	4 375		

Figure 17 Exportations par l'Angleterre et le Pays de Galles de produits étrangers et coloniaux.

Source : E. Boody-Schumpeter, *English overseas trade statistics* (Oxford, 1960, p. 16).

passer sous son autorité l'Inde et une partie considérable du commerce asiatique, avec Terre-Neuve et la Nouvelle-Écosse, le Canada et quelques îles des Caraïbes qui s'ajoutèrent à ses établissements occupés au cours des siècles précédents en Amérique du Nord. Cette situation ne lui permit pas seulement d'accumuler de vastes quantités de capitaux, mais, mieux encore, de se procurer à bas prix le coton dont ses fabriques avaient besoin et de trouver dans le monde colonial (voire, plus tard, dans les États-Unis indépendants) une clientèle importante pour soutenir la production massive de ses industries textiles et métallurgiques.

La France, pour sa part, se trouva à la tête d'un certain nombre de centres commerciaux dans le monde asiatique et dans quelques îles des Caraïbes. Mais malgré l'exiguïté de son domaine colonial, son commerce extérieur prit une telle importance qu'on put même dire que le pays avait été « colonialisé », tout particulièrement à cause du rôle de son commerce triangulaire qui consistait à échanger des esclaves africains contre du café et du sucre de Saint-Domingue ou de la Martinique.

Malgré leur déclin, les anciennes puissances coloniales ibériques maintenaient quelques-unes de leurs positions au XVIII^e siècle, mais il leur en coûtait de se résigner à accepter les ingérences croissantes des autres nations européennes dans leurs possessions d'outre-mer. Le Portugal en fut réduit à ses importantes enclaves de Macao en Chine et de Goa en Inde, mais il dut mettre ses bases de Guinée à la disposition du trafic triangulaire quant au sucre et à l'or du Brésil, même si son commerce fit l'objet de traités avec l'Angleterre. Pour sa part, l'Espagne déploya des efforts soutenus pour recouvrer son monopole intégral sur ses possessions dans les Indes occidentales en faisant usage de moyens administratifs (transfert de la Casa de la Contratación et du Consulat de Séville à Cadix), de mesures économiques (réformes fiscales, libéralisation des échanges commerciaux) et d'initiatives militaires (renforcement des fortifications), et elle obtint ainsi une nationalisation relative de son commerce à la veille de l'accession définitive de ses colonies à l'indépendance.

En bref, le commerce joua un rôle extraordinairement dynamique dans le processus d'expansion économique du XVIII^e siècle. Les échanges intérieurs se multipliaient, contribuant ainsi à la création de marchés nationaux de plus en plus homogènes, tandis que le commerce international se développait vigoureusement. Pour l'Europe occidentale, les changements les plus significatifs furent le renforcement des liens entre les divers pays de la région, le développement de l'axe transversal est-ouest (blé, bois, fer, en échange de biens manufacturés et la réexportation de produits coloniaux), ainsi que la spectaculaire avancée du commerce d'outre-mer au moment où s'établissaient de nouvelles formes de colonisation et où bourgeonnait la traite des esclaves. On a pu dire avec raison que la zone de l'Europe atlantique devenait alors la force motrice de l'économie mondiale.

L'expansion de l'industrie

Enfin, le rôle historique du capital mercantile qui avait été l'une des forces principales du développement européen depuis les débuts du Moyen Âge tirait à sa fin. Par suite des changements à grande portée qui se trouvaient en voie de réalisation dans le secteur industriel, ce capital devait bientôt occuper la seconde place derrière le capital industriel, responsable du décollage économique pendant la période qui suivit immédiatement.

Le phénomène radicalement nouveau qu'a connu l'économie européenne du XVIII^e siècle et qui, à partir de l'Europe occidentale, annonçait une ère nouvelle dans l'histoire du développement matériel de l'humanité est aujourd'hui connu sous le nom de révolution industrielle.

Pour l'essentiel, les contours de ce phénomène pouvaient à peine se deviner au XVIII^e siècle, et il fallait alors le considérer comme principalement limité à l'Angleterre, mais, dans un certain sens, il a donné à ce siècle sa véritable signification. Cette fois, le processus combiné de la croissance démographique et de l'expansion agraire ne s'est pas terminé par une crise soudaine comme Malthus aurait pu l'avoir prédit à la lumière de l'expérience du passé. La croissance qui avait largement suivi les modèles traditionnels a été consolidée par le processus d'industrialisation qui a permis une expansion ininterrompue des forces productives et une croissance auto-entretenu du capitalisme.

Même avant que la nouvelle industrie fasse son apparition, le secteur secondaire avait déjà bénéficié d'une brillante carrière pendant tout le XVIII^e siècle. Mieux encore, il y était parvenu à l'intérieur du cadre de production existant. Bien entendu, l'industrie coopérative qui était encore la plus répandue, voire qui était omniprésente, était déjà devenue périmée. Quand elle n'était pas ancrée dans les secteurs les moins profitables ou dans les domaines consacrés aux articles de consommation directe, elle se mettait au service d'organisations mixtes auxquelles participaient les membres des guildes, soit comme employés à gages qui se contentaient de conserver l'étiquette de la guilde, soit comme travailleurs auto-employés sous le système de l'économie domestique, soit enfin comme chefs d'entreprise qui avaient brisé le cadre étroit de l'atelier pour employer librement leurs confrères moins favorisés.

Pourtant, c'est au XVIII^e siècle que la structure oligarchique et immobiliste, sous laquelle les guildes avaient souffert pendant tous les temps modernes, fut consolidée et atteignit son apogée. Ainsi, d'un côté, les guildes les plus riches explosaient de l'intérieur à mesure que leurs membres se lançaient dans des aventures plus stimulantes, au sein d'entreprises plus vastes, tandis que les guildes les plus pauvres devenaient des bastions de médiocrité ou étaient vouées à un échec total pour former des corps dont les membres se trouvaient incapables de bénéficier de l'environnement formé par l'expansion économique ou des chances que celle-ci

présentait, et acceptaient une garantie incertaine de leur pain quotidien et la traditionnelle récompense d'un travail bien fait, valeur qui n'était plus hautement prise en compte dans un monde en rapide transformation. D'un autre côté, les corporations étaient victimes de la routine, de l'absence de stimulants, des règles rigides et rigoureuses, de la stagnation technique, des quotas de production, d'un malthusianisme économique radicalement opposé aux théories capitalistes qui commençaient à prévaloir. La corporation était le refuge de la résistance féodale au changement dans le secteur de l'industrie manufacturière.

Pour compléter le tableau, il faut dire qu'un atelier artisanal est coûteux. En tant que système spécifique d'une économie de subsistance, il combine en lui-même des processus de production et de distribution ; il ne tient pas compte — du moins en théorie — de la séparation entre le capital et le travail ni du principe de la division technique du travail. En outre, comme tout autre monopole, et malgré les mécanismes de la réglementation municipale et de la concurrence — plus théoriques que réels — issus de la théorie du juste prix, ce monopole-ci tend à promouvoir des prix artificiels, en marge de la logique du marché.

Telles furent les raisons pour lesquelles le secteur industriel trouva son salut, après la crise du XVII^e siècle, dans une formule qui se révéla hautement prometteuse pour l'avenir ; elle consistait à transporter la production manufacturée dans les secteurs ruraux en renouvelant un système qui était connu depuis les débuts du Moyen Âge et qui, désormais, se répandit partout : le système domestique utilisé pour organiser des activités industrielles dispersées dans tout le monde agricole, une industrie rurale qui devait constituer un élément clef à ce stade de l'histoire industrielle de l'Europe que nous connaissons comme la période de la proto-industrialisation.

Le système domestique ouvrit en fait de nouveaux horizons au secteur secondaire en Europe. Le principe en était simple. Il consistait à donner du travail « à la pièce » aux familles rurales qui utiliseraient ainsi leurs temps morts, après le travail de la terre, pour produire des articles que les chefs d'entreprise vendraient ensuite sur le marché. Les avantages de ce système étaient innombrables : il conférait une grande élasticité aux approvisionnements, l'offre étant ainsi parfaitement ajustée à la demande ; il présentait aussi un avantage concurrentiel sur la manufacture urbaine en raison de son mécanisme d'extériorisation des coûts selon lequel seule une partie des besoins de la famille rurale était satisfaite par le prix de ce labeur, alors que l'artisan membre d'une guilde dépendait entièrement de son travail pour vivre ; il faut y ajouter une plus grande souplesse dans la circulation des marchandises et une plus grande possibilité de toucher des marchés suprarégionaux et internationaux ; une plus grande liberté pour conclure des contrats et pour adopter des innovations techniques ; une plus grande facilité

d'adaptation de la production aux nouvelles exigences du public ou, simplement, aux nouveaux courants de la mode, dans une Europe qui devenait de plus en plus prospère et raffinée. En même temps, le système avait un effet secondaire d'une importance vitale : l'augmentation du pouvoir d'achat de la population rurale qui, il ne faut pas l'oublier, représentait encore les quatre cinquièmes de la population totale.

Ainsi, le paysage des campagnes dans l'Europe occidentale fut-il transformé par la présence d'une infinité d'ateliers textiles caractéristiques de cette période de la proto-industrialisation. La physionomie de maintes régions subit un changement décisif avec la présence d'une série de tisserands et fileurs, fabricants d'étoffes, linon et toile, tissus de lin et de coton. Cette dernière fibre, qui allait se révéler porteuse dans l'avenir, était encore trop nouvelle pour que le vieux système des guildes s'en empare, et elle se trouva immédiatement intégrée au système domestique avant de devenir, par la suite, le principal agent du triomphe enregistré par le système de l'usine dans l'industrie moderne.

Mais l'industrie rurale ne se limitait pas à la branche du textile ; elle s'étendait à l'horlogerie de Genève, à la coutellerie de Solingen, aux clous des Ardennes et à la métallurgie des Midlands. Malgré les conquêtes d'un nouveau système plus avancé axé sur une concentration de manufactures, cette industrie rurale devait survivre victorieusement à l'apparition des premières usines et conserver quelques-uns de ses marchés, tout en intégrant avec succès certaines inventions mécaniques de la nouvelle ère technique encore balbutiante à la fin du XVIII^e siècle. En échange, la proto-industrialisation devait apporter une main-d'œuvre qualifiée, bien formée à l'exercice des compétences traditionnelles de l'industrie, et un personnel technique spécialisé capable d'affronter la nouvelle aventure économique qui pointait à l'horizon. L'Angleterre fut la première bénéficiaire de cet héritage. Sa lente « semi-industrialisation » lui fournit un ample réservoir de talents bien préparés à utiliser les techniques textiles et métallurgiques.

Ainsi, la proto-industrialisation de l'Europe peut être considérée comme un système de transition capable de jouer un rôle historique en pourvoyant le personnel technique, la clientèle rurale dotée d'un pouvoir d'achat élevé et une partie du capital drainé par la bourgeoisie marchande et manufacturière pour former la nouvelle industrie naissante avec sa structure concentrée qui devait bientôt prévaloir comme organisation de la production.

Pourtant, la simple concentration des manufactures n'est pas le seul critère de l'industrie moderne. Dans l'Europe occidentale, le système domestique coexista avec les diverses formes de l'organisation de concentrations industrielles, comme les « manufactures » au sens étroit du terme, ou les manufactures d'État ou les ensembles de manufactures royales que les régimes « éclairés », suivant l'exemple du système de Colbert, installèrent dans les pays plus retardés à cet égard.

La nature inhérente de certains secteurs de l'industrie avait déjà exigé une concentration géographique du processus de production à un stade bien plus précoce. Tel était le cas des mines qui, en raison de leur concentration et du capital requis par leur exploitation, pouvaient — avec quelque exagération — être tenues pour le « banc d'essai du capitalisme ». C'était aussi le cas des chantiers navals, spécialement quand ils étaient convertis, comme à Venise, en une grande entreprise d'État. Mais « la manufacture » au sens propre du terme était établie surtout dans le secteur du textile ; les tissus imprimés sont probablement l'exemple le plus typique des produits de ce régime. La « manufacture » bénéficiait de la concentration géographique des processus de préparation et de finition des produits concernés avec pour résultat la fragmentation et l'unification systématique de la main-d'œuvre qui conduisirent à une augmentation substantielle de la productivité. Sa nature en tant que phénomène de transition entre le système de la production domestique et celui de l'usine a été caractérisée par la prédominance du capital mobile sur le capital fixe et par l'absence de mécanisation au-delà d'un seuil strictement indispensable.

Malgré les efforts réalisés et leur manifestation significative dans toute l'Europe, les établissements industriels fondés à l'initiative de l'État et connus sous l'appellation générique de manufactures royales devaient se révéler moins importants pour l'avenir de l'industrie européenne. Ils avaient intégré certains progrès importants, comme la concentration géographique du processus de production, l'ampleur des investissements de capitaux, l'embauche d'une abondante main-d'œuvre située aux marges du système corporatif, la centralisation de la gestion de l'entreprise et la volonté d'investir dans les techniques modernes. Pourtant, toute une série d'autres facteurs les privaient du sceau de la modernité : leur dépendance financière, en tant qu'entreprises d'État, qui leur épargnait, en échange, le besoin de calculer les profits (car elles étaient, en pratique, aidées par des exonérations fiscales ou par des rabais dans ce domaine) ; leur localisation, souvent éloignée de celle de la clientèle par suite de leur caractère de centres expérimentaux ; leur préférence pour une production de haute qualité destinée à une clientèle aristocratique donc limitée (cristal, porcelaine, tapisserie), ou pour la production de fournitures essentielles destinées à l'État sous un régime de monopole ou de traitement préférentiel (fabrication d'armes, d'uniformes militaires ou d'équipements navals) et leur vulnérabilité aux changements d'humeur de leurs protecteurs officiels. Avec de tels traits de caractère, les manufactures royales ressemblent à une création typique d'un féodalisme tardif, une manifestation de la politique de modernisation imaginée par un réformisme éclairé et destinée à s'éteindre avec la disparition de l'Ancien Régime.

Tandis que l'industrie domestique et la « manufacture » ouvraient la voie à l'apparition de l'industrie moderne, le système de l'usine était la carac-

téristique de la révolution industrielle. Ce système représentait, en fait, la dernière phase qui combinait l'apogée du processus de concentration (alors que le capital fixe l'emportait sur le capital mobile) et l'élan décisif de la mécanisation du processus de production qui provenait de l'introduction de nouveaux progrès techniques et des nouvelles sources d'énergie mises au service de l'industrie.

Le système de l'usine ne fut établi que dans certains secteurs de l'industrie, plus spécifiquement dans les domaines de la métallurgie et du textile, particulièrement celui du coton. L'industrie cotonnière fut le fer de lance de la révolution industrielle ; elle combinait toutes les conditions nécessaires à son expansion ; le coton était une nouvelle fibre introduite en marge des corporations ; la demande qu'il provoquait était considérable en raison de sa légèreté et de ses qualités appréciées par les consommateurs ; en outre, il se prêtait aisément au processus de la mécanisation. La demande pour le coton fut préparée par l'arrivée de calicot importé de l'Inde par l'Angleterre, aussi le premier fit-il immédiatement son entrée dans les filatures mécanisées avant de passer par les métiers à tisser mécaniques et les ateliers d'impression d'où il se lança à la conquête de tout le marché, de l'intérieur de l'Europe à la semi-périphérie de celle-ci puis au monde colonial.

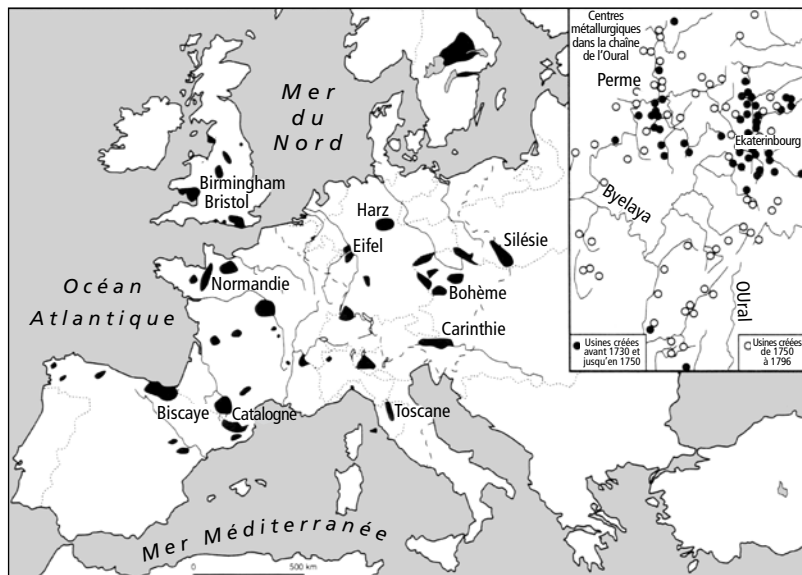
La métallurgie du fer et l'industrie de l'acier, pour leur part, bénéficièrent des méthodes introduites pour utiliser l'énergie calorifique du charbon, de l'apparition des machines à vapeur et des nouvelles techniques de laminage et de puddlage pour s'embarquer dans une série de progrès qui devaient se poursuivre au cours du siècle suivant (carte 15).

Ainsi le coton et le fer furent-ils les agents de la transition entre une époque où les ressources étaient rares, où l'énergie disponible était fournie par l'homme, le bois ou l'eau, et une époque nouvelle de ressources plus abondantes, caractérisée par la primauté du capital, du charbon et de la vapeur. Ce fut ainsi que commença la révolution industrielle.

Les origines de la révolution industrielle

En ce temps-là, pourtant, le phénomène était étroitement restreint et limité à l'Angleterre, à toutes fins et à tous propos. Dans le pays, ce changement révolutionnaire se traduisait par une augmentation de la productivité à la fois spectaculaire et soutenue qui, à partir de 1780, assura une croissance annuelle de 1 à 1,5 % du produit national brut et de plus de 2 % du produit industriel. Un processus de cette ampleur ne peut recevoir une explication unique ou simpliste, mais doit être tenu pour la résultante d'une série d'événements importants survenus dans tous les secteurs de l'économie.

Ainsi la révolution technique ne donna-t-elle pas l'élan qui pendant longtemps lui fut attribué. Même si le catalogue des inventions est impres-



Carte 15 Les principales zones métallurgiques en Europe au XVIII^e siècle (d'après P. Léon, *Économies et sociétés préindustrielles, 1650-1780*, Paris, 1970).

sionnant et si l'on ne peut sous-estimer l'importance de leur rôle dans le succès de la révolution industrielle, l'origine de celle-ci nous semble avoir été la conséquence non seulement de la pression exercée sur l'industrie en quête de solutions capables de prévenir l'asphyxie de son expansion, mais aussi d'un succès qu'il ne faut pas tant attribuer à des théoriciens intellectuels qu'à un groupe de techniciens et d'artisans placés en face des problèmes pratiques et concrets posés par les exigences du secteur manufacturier confronté à une demande en augmentation régulière. L'exemple classique que l'on peut en donner est celui de l'industrie textile dont les métiers à tisser sont devenus beaucoup plus efficaces avec l'utilisation de la navette volante qui exigeait des quantités croissantes de fil. Celui-ci devait être fourni par des séries de machines simples conçues à cette fin jusqu'au moment où la demande de fil dépassa la capacité des filatures manuelles qu'il fallut mécaniser. Un progrès technique empêcha donc la paralysie du processus et permit de dépasser le point critique où l'utilisation des outils traditionnels de l'industrie aurait fait surgir un obstacle insurmontable empêchant toute croissance durable. L'inventivité technique ne se contenta pas de forcer la barrière mais permit une accélération de la production qui n'avait pas été concevable jusque-là.

Il fallait, certes, de nouvelles techniques, mais il fallait aussi le capital pour les acquérir et investir dans les nouveaux établissements. L'existence d'une accumulation préalable de capital cessa d'être la pierre angulaire de la théorie qui expliquait la révolution industrielle, après son avènement, quand l'on eut compris que la simple disponibilité d'espèces ne suffisait pas à rendre compte de l'industrialisation et que la mise au point des premières usines n'exigeait pas de lourds investissements ; pourtant, cette accumulation de capital est encore considérée comme l'une des conditions préalables de la révolution industrielle, bien qu'un changement de grande portée dans la procédure de mobilisation du capital ait été également nécessaire, tout comme un changement fondamental de stratégie, dans le domaine des investissements, pour que les capitaux accumulés soient convertis en un levier destiné à transformer le système de production.

Ce changement ne peut être expliqué par d'obscures allusions à la psychologie collective de la bourgeoisie marchande ou industrielle, mais plutôt par les conditions objectives de l'activité économique dont l'évolution a permis d'apporter les stimulants nécessaires pour attirer l'attention des investisseurs. Ces investisseurs étaient recrutés dans les rangs des propriétaires fonciers qui s'étaient enrichis grâce à l'augmentation de leurs loyers agricoles, des commerçants qui avaient détourné leurs profits du domaine de la distribution vers celui de la production, et des chefs d'entreprise ou des ingénieurs impliqués dans le secteur industriel, qui avaient appris le métier dans des systèmes manufacturiers antérieurs et qui avaient opté en faveur du processus de changement technique et de l'organisation exigée par la nouvelle situation économique.

La production de masse qui caractérisait l'aube de la révolution industrielle ne fut rendue possible que par l'existence d'un marché capable d'absorber les biens produits dans les nouveaux établissements manufacturiers. Ainsi, la croissance démographique interne alla de pair avec l'augmentation du pouvoir d'achat de la population rurale, résultant de la proto-industrialisation, et avec l'apparition de nouveaux consommateurs dans les territoires d'outre-mer, ce qui amena un élargissement significatif du marché et entraîna une forte pression de la demande.

D'autre part, la modernisation de l'agriculture (et du secteur primaire en général) facilita une nouvelle croissance démographique grâce à un meilleur ravitaillement en produits alimentaires, alors que l'amélioration des revenus de la terre facilitait le transfert de capitaux de la campagne vers les activités industrielles. En même temps, la transformation de la structure de la propriété entraîna une augmentation de la population rurale dépendante du marché, laquelle fut progressivement incorporée au monde industriel quoique dans une proportion moins importante que ce que l'on avait cru initialement.

Enfin, le même processus de modernisation qui avait conduit à l'amélioration des récoltes agricoles eut également lieu dans d'autres secteurs de

l'économie. Ainsi, la révolution des transports amena avec elle de grandes transformations qui, en l'espace d'un siècle (du milieu du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e), permit à l'Angleterre de se doter d'un système de communication et d'un réseau dense de canaux, de routes et, finalement, de voies ferrées. De façon similaire, le développement du commerce garantit la création d'un vrai marché national que l'on a décrit comme « le marché le plus homogène du monde ». Enfin, le développement du système domestique et du système des manufactures fut le terreau dans lequel purent prendre racine de nouvelles formes d'organisation de la production industrielle, qui bénéficièrent de la tradition, de l'expérience et des capitaux produits par les formules antérieures, pour établir en fin de compte le système de l'usine moderne.

Tous ces facteurs convergèrent en Angleterre, à la fin du XVIII^e siècle, pour donner à ce pays une primauté totale dans le processus de l'industrialisation. Selon les spécialistes les plus éminents, on peut résumer les exigences de l'industrialisation comme la libéralisation des facteurs de production (la main-d'œuvre, la terre et le capital), la création d'une infrastructure matérielle, institutionnelle et humaine (communications, système juridique, main-d'œuvre) et l'existence d'un marché (intérieur et extérieur) capable d'une expansion illimitée.

Avec un certain décalage dans le temps, le succès de l'Angleterre devint celui de l'Europe occidentale dans son ensemble. L'augmentation générale de la population, la capacité croissante de l'agriculture, l'incorporation de tous les intéressés au sein d'un réseau commercial international et l'établissement du système de l'usine étaient des réalités partagées par tous les pays d'Europe pendant la première moitié du XVIII^e siècle. De même, les transformations qui eurent lieu dans d'autres domaines de la réalité sociale et qui annoncèrent la transition entre le féodalisme défunt et le capitalisme étaient aussi partagées par tous, à savoir le triomphe de la bourgeoisie en tant que classe sociale dominante et celui du libéralisme en tant que régime politique typique du nouvel âge.

Le facteur décisif fut la rupture du blocage structurel qui avait tenu les sociétés européennes prisonnières et empêché leur croissance pendant plusieurs siècles. Ces chaînes auraient pu être brisées pendant la phase d'expansion du XIII^e siècle ou la phase de développement continu du XVI^e siècle, mais dans ces deux occasions l'élan se brisa sur des difficultés insurmontables et se termina par une crise. Désormais, l'horizon économique cessait d'être limité par les barrières qu'avait définies le système féodal. La révolution industrielle aplanit la route devant le capitalisme, la seconde phase de l'expansion européenne, la bourgeoisie conquérante et l'État libéral. Ainsi l'Europe ouvrit-elle la voie à une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité.

BIBLIOGRAPHIE

- BERG M. 1985. *The age of manufactures. Industry, innovation and work in Britain, 1700–1820*. Londres.
- CHAMBERS J. D., MINGAY G. 1966. *The agrarian revolution, 1750–1880*. Londres.
- CHAUDHURI K. N. 1978. *The trading world of Asia and the English East India Company, 1660–1760*. Cambridge.
- CLAPHAM J. H. 1944. *The Bank of England*. Cambridge.
- CROUZET F. 1972. *Capital formation in the industrial revolution*. New York.
- CURTIN P. 1969. *The Atlantic slave trade. A census*. Madison.
- DAVIS R. 1962. *The rise of the English shipping industry in the seventeenth and eighteenth centuries*. Londres.
- DEANE P., COLE W. A. 1969. *British economic growth, 1688–1955. Trends and structure*. Cambridge.
- DERMIGNY L. 1964. *La Chine et l'Occident. Le commerce à Canton au XVIII^e siècle*. Paris.
- DICKSON P. G. M. 1967. *A study in the development of public credit, 1688–1756*. Londres.
- FURBER H. 1951. *John Company at work. A study of European expansion in India in the late eighteenth century*. Cambridge.
- GLAMANN K. 1958. *Dutch Asiatic trade, 1620–1740*. Copenhagen.
- HUFTON O. H. 1974. *The poor of eighteenth century in France, 1750–1789*. Oxford.
- JONES E. L. 1967. *Agriculture and economic growth in England, 1650–1815*. New York.
- KRIEDTE P., MEDICK H., SCHLUMBOHM J. 1977. *Industrialisierung vor der Industrialisierung*. Göttingen.
- LANDES D. S. 1969. *The unbound Prometheus. Technical change and industrial development in Western Europe from 1750 to the present*. Cambridge.
- MARX R. 1970. *La Révolution industrielle en Grande-Bretagne*. Paris.
- MORINEAU M. 1971. *Les Faux-semblants d'un démarrage économique. Agriculture et démographie en France au XVIII^e siècle*. Paris.

12.2

La politique et les États

12.2.1

LA POLITIQUE ET LES ÉTATS

AU COURS DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

Ángel Rodríguez Sánchez

À partir du milieu du XV^e siècle, les nouvelles formes d'organisation du pouvoir politique qui se sont développées en Europe occidentale ont revêtu une cohésion et une logique internes profondes. Leurs principales caractéristiques comprenaient la concentration du pouvoir entre les mains d'un prince, la tendance à la monopolisation de la puissance militaire, la construction d'un appareil bureaucratique marqué par des degrés de stabilité assez divers, la mise au point d'institutions, l'homogénéisation de la société, ainsi que la légitimation et la consolidation du système entier mis au service de l'idée selon laquelle le pouvoir était d'origine divine. L'évolution de ces réalités politiques s'accompagna généralement d'une aspiration à s'affirmer sur le plan interne et à s'assurer une position d'hégémonie dans leurs relations avec le monde extérieur. Simultanément, le besoin se fit sentir chez elles de s'appuyer sur des pouvoirs subordonnés qui, comme la noblesse féodale ou les groupes ecclésiastiques dans leurs diverses manifestations, donnaient forme à leur nature et à leur souveraineté. Même s'il nous faut admettre que l'État moderne — ou ce que nous entendons par là — se caractérisait souvent par une alliance avec nombre de pouvoirs politiques différents, la souveraineté demeure le concept et l'instrument qui a servi, dans les textes théoriques écrits au cours de cette période, à établir une distinction hiérarchique entre le pouvoir concentré dans la personne du prince et les autres pouvoirs politiques : c'est le prince qui, tout à la fois, légifère, gouverne et juge ; en d'autres termes, il est investi d'une souveraineté dominante par rapport aux autres pouvoirs politiques effectifs qui ne jouissent pas d'une telle souveraineté.

Les théoriciens de la politique qui, au Moyen Âge et jusqu'au milieu du XVI^e siècle, avaient conçu leurs traités sous forme de conseils adres-

sés aux princes pour l'organisation et l'exercice de leur pouvoir ainsi que pour leur comportement public finirent, dès la seconde moitié du XVI^e siècle jusques et pendant une bonne partie du XVIII^e siècle, par adopter une façon tout à fait différente d'aborder la politique : leurs nouveaux traités se présentaient comme une description de l'art du bon gouvernement, ou du gouvernement en général, destinée d'abord et surtout à inculquer les principes d'une bonne administration aux princes, à leurs ministres et à la société dans son ensemble. Les changements subis par la théorie politique résultaient d'un affaiblissement des structures féodales et d'une manifestation de la vigueur toute nouvelle, mais déjà bien visible, des États-nations. Ces modifications exigeaient que l'on passât du cadre plus étroit de l'art du gouvernement à l'art de gouverner les autres. De même, la définition bien structurée des idées qu'exigeait une prise de conscience des qualités requises pour savoir administrer finit par constituer un corpus politique complexe. On peut considérer ce processus sous trois angles différents. En premier lieu, le gouvernement était conçu comme l'expression d'un code moral qui justifiait pleinement une obéissance inconditionnelle des sujets envers le pouvoir constitué : dans une structure fondée sur une pyramide hiérarchique, cette obéissance impliquait, de la part des sujets, l'acceptation et le respect de la personne du roi et de ses ministres, ainsi que l'acceptation par ceux-ci d'une autorité supérieure sous la forme de Dieu. Les mouvements religieux de la Réforme, tout comme les courants demeurés fidèles à la tradition du catholicisme romain, soutenaient que non seulement les princes mais aussi leurs sujets devaient assumer une responsabilité morale. Le comportement de leurs sujets était une grande préoccupation pour ceux qui exerçaient le pouvoir. Les cas de désobéissance dans la société étaient après tout courants aux XVI^e et XVII^e siècles ; il nous suffira de citer une poignée d'exemples particulièrement significatifs choisis dans la longue liste des conflits sociaux qui ont surgi dans l'espace et les temps modernes européens. Qu'il s'agisse des clans et des factions qui, en Castille et en Aragon, se sont insurgés contre l'ineptie de l'administration interne et les tentatives hégémoniques de l'empereur Charles Quint (illustration 24), ainsi que contre la corruption engendrée par de mauvaises pratiques gouvernementales et les abus du système féodal ; ou qu'il s'agisse des paysans allemands partis en guerre en 1525 qui manifestèrent leur volonté de désobéir à un tel degré que Luther se sentit obligé de mettre sur le même pied l'autorité des seigneurs féodaux et celle de Dieu, de décrire la noblesse comme étant l'agent du courroux de Dieu et d'affirmer que toutes les revendications matérielles, voire religieuses, pouvaient gravement menacer et modifier l'ordre moral, social et économique établi. D'autres révoltes, rébellions et révolutions ont proliféré à travers l'Europe et ont éclaté successivement dans les Pays-Bas, en Italie, en France, en Angleterre, et dans la péninsule Ibérique pendant la guerre de

Trente Ans, se poursuivant après la fin de celle-ci. La question sous-jacente partout concernait la moralité des gouvernements, leur mépris de la réalité et leur inaptitude à faire accepter une notion du bien commun fondée sur les privilèges.

En deuxième lieu, un gouvernement peut être considéré comme une forme d'intervention dans chaque aspect de la réalité quotidienne. Cette réalité est essentiellement économique. Les divers gouvernements des XVI^e et XVII^e siècles interprétaient la plupart de leurs fonctions politiques et administratives comme une activité dont l'objectif ultime était toujours de consolider leur propre hégémonie. Qu'il s'agisse de leurs efforts pour gouverner le nombre le plus vaste possible d'individus — efforts considérés comme étant la pierre angulaire de la structure de leur population active et de leurs armées — ou qu'il s'agisse du protectionnisme et des restrictions imposées aux activités agricoles, industrielles et commerciales, les gouvernements de l'Europe occidentale s'inspiraient des écrits publiés pour la défense du mercantilisme en vue d'établir et de chercher à perpétuer leur politique d'hégémonie. Leur action tentait, tout d'abord et par-dessus tout, de consolider la richesse de leur propre pays en garantissant la compétitivité de son système de production même sur des marchés extérieurs structurés de manière identique, en vue d'établir et de maintenir une position d'hégémonie. Le principe accepté comme règle du jeu politique international, selon lequel personne ne pouvait gagner tant que quelqu'un d'autre n'était pas perdant, transforma l'aire géographique de l'Europe occidentale en une mosaïque composée d'hégémonies successives dont le théâtre d'opérations et les conflits d'intérêt entraînaient des affrontements entre les nations non seulement sur leur propre territoire, mais également dans des zones situées au-delà de l'Europe. En conséquence, les hégémonies étaient de courte durée. L'empire, dans l'acception la plus élémentaire du terme, eut brièvement pour siège la péninsule Ibérique avant de dériver vers l'Europe du Nord et de l'Ouest : la domination française, l'hégémonie hollandaise et l'Empire britannique sont autant de bons exemples d'une volonté qui exigeait, de la part des gouvernements concernés, un vaste budget militaire et l'établissement de colonies capables de fournir les revenus nécessaires.

En plus de ces exigences minimales, les gouvernements en cause se trouvaient dans l'obligation d'augmenter le potentiel producteur de leurs sociétés respectives, en ne laissant à l'initiative privée qu'une marge de manœuvre fort étroite ; l'illusion mercantiliste accordait une importance exclusive à l'accumulation de minerais qui pouvaient être transformés en monnaie, à l'industrie des armements, à la course vers l'exploitation de nouveaux territoires et à la mainmise sur les lignes de communication et de transport. Tout cela tendait à privilégier certaines activités économiques particulières au détriment des autres : l'agriculture, réduite aux seuls équipements

personnels des propriétaires terriens et de leurs locataires, fut la plus grande perdante au XVI^e siècle face à la vigoureuse intervention destinée à soutenir l'industrie minière, le secteur manufacturier et le commerce. C'est seulement dans la partie nord-ouest de l'Europe, en Angleterre, aux Pays-Bas et dans quelques régions de la France et de l'Italie, qu'un certain nombre d'innovations agraires jetèrent les fondements du changement économique d'une portée considérable qui allait intervenir par la suite. Tout cela nécessitait un effort politique soutenu puisque les hégémonies cherchaient à prolonger leur existence en éliminant les obstacles internes et externes qui s'opposaient au développement de leur liberté d'action.

La troisième perspective implique que l'on considère le gouvernement comme une entreprise politique. À cet égard, des statistiques devenaient nécessaires. Afin d'acquérir une connaissance plus précise de la situation existante, les diverses puissances souveraines et leurs nombreux partenaires effectuèrent des enquêtes, recensements, sondages et inventaires de diverses sortes. Ces données étaient d'une importance essentielle pour la détermination des tarifs fiscaux, la taille des forces armées, les dimensions de la population active, le nombre de personnes exonérées du paiement des impôts et la partie de la population qui, pour des raisons religieuses, ethniques, économiques ou culturelles, demeurait en marge du programme général d'uniformisation sociale. Le besoin de statistiques conduisit à la spécialisation du gouvernement politique : le processus moderne de construction des institutions ne peut pas être compris sans que l'on prenne en compte l'objectif ultime — à savoir le besoin d'hégémonie — qui le sous-tend. Les statistiques et les institutions étaient tout bonnement les instruments et les moyens qui permettaient d'atteindre l'objectif sous-jacent avec une chance de succès durable. Le système commença d'acquérir une certaine cohérence après que les relations furent établies entre toutes les parties qui le composaient. Les auteurs de traités politiques au XVII^e siècle considéraient le gouvernement comme la disposition équitable de tous les secteurs dans le domaine des affaires, la politique étant prudemment conduite pour atteindre un but souhaitable. Cette disposition équitable est le reflet d'une éthique gouvernementale ; les affaires sont le domaine réservé du gouvernement économique, tandis qu'une conduite prudente est la tâche du gouvernement politique. Il s'ensuit que l'éthique influence l'économie, tandis que l'ensemble de ces aspects influence la politique. La vieille idée de Machiavel selon laquelle il était de la plus haute importance d'éviter tout changement fit désormais place à un nouveau concept, à savoir la recherche de l'application d'un principe de rationalisation auquel certaines stratégies permettaient de s'exprimer. Les écrits politiques traditionnels, quelque peu hâtifs, de Tommaso Campanella et les œuvres plus influentes de Jean Bodin poursuivaient les uns comme les autres le même but, chacun à sa manière. Le premier, en effet, aspirait au

règne universel de la papauté, tandis que le second préférait une monarchie de nature nationale et laïque. Sur ce point particulier, à côté de la survie prolongée des idées médiévales, des concepts innovants faisaient maintenant leur apparition pour définir ce que l'on considérait désormais comme le pinacle du gouvernement, à savoir la monarchie absolue et l'organisation sur laquelle cette monarchie devait reposer : un corps de fonctionnaires civils de plus en plus nombreux, une armée de mercenaires dépendante du pouvoir souverain et un réseau rudimentaire de membres du personnel diplomatique capables de sauvegarder les objectifs hégémoniques relativement au monde extérieur. Le monde politique avait désormais changé et, au lieu de rechercher l'ancien universalisme fondé sur le christianisme, il optait dans une large mesure pour une nouvelle stratégie dont les calculs se fondaient sur des considérations dynastiques et patrimoniales. Le modèle de Machiavel dans *Le Prince*, le roi Ferdinand le Catholique, en est un exemple révélateur : les contrats de mariage conclus par ses cinq enfants légitimes (deux de ses filles furent unies à des membres de la monarchie portugaise, une autre de ses filles et son unique fils épousèrent des petits-enfants de l'empereur Maximilien d'Autriche, tandis que sa plus jeune fille fut mariée en premières noces à Arthur, puis au roi Henry VIII d'Angleterre) facilitèrent la réunion de vastes possessions royales dont l'administration se retrouva plus tard concentrée entre les mains de l'empereur Charles Quint.

LES MODÈLES D'ÉTATS

Dans l'histoire politique de l'Europe occidentale, il faut nous reporter au dernier quart du XV^e siècle pour trouver une première classification indicative et simplifiée des modèles d'États qui caractérisèrent les débuts de l'Ancien Régime. Vers l'an 1470, dans son ouvrage intitulé *The Governance of England*, sir John Fortescue faisait une distinction entre deux sortes de monarchies : la monarchie constitutionnelle, fondée sur le *dominium politicum et regale*, dans laquelle les triples considérations de gouvernement moral, économique et politique nécessitaient une certaine forme de contrôle parlementaire sur les pouvoirs étendus assignés au roi ; et la monarchie absolue, ou *dominium regale*, sans aucun contrôle parlementaire de ce type ou avec un parlement, s'il en existait un, dont le poids se trouvait fortement atténué. Cette simplification, qui ramène l'exercice de tout pouvoir à la volonté royale — limitée dans le premier cas, jusqu'à un certain point, par la manifestation des vœux exprimés par les représentants des sujets et, dans le second, sans limites ou avec très peu de limites extérieures —, a souvent servi de base à toute réflexion sur le rôle politique des monarchies modernes et des parlements constitués en leur sein. Ainsi, en Europe occidentale, et

à l'exception des républiques italiennes, une analyse plus poussée de cette simplification révèle l'existence de diverses nuances qui revêtent de nos jours une actualité nouvelle à la lumière des recherches récentes : la monarchie anglaise n'était pas en réalité entièrement limitée et influencée par son parlement, les Cortes en Castille et au Portugal n'avaient pas disparu de la scène politique pour l'unique profit du pouvoir royal absolu, pas plus que leurs homologues, les états généraux français ; le modèle anglais n'était pas exportable tel quel et ne pouvait pas être comparé aux états généraux des Provinces-Unies voisines qui déclarèrent leur indépendance par rapport au reste des Pays-Bas soumis à la tutelle espagnole. De plus, les comparaisons entre l'importance et la force des différentes monarchies et de leurs parlements respectifs sont difficiles à établir sauf si l'on tient compte des systèmes juridiques différents et des contextes économiques et sociaux qui, d'un bout à l'autre des temps modernes, ont mis à l'épreuve les relations entre les monarchies et leurs chambres des représentants. Ces relations ont toutes et trop souvent été décrites comme un état permanent d'hostilité naturelle entre les monarques et les parlements ; or, ceux qui proclament la permanence de ce conflit sous-jacent, parfois latent et à certains moments clairement visible, se laissent guider par l'idée selon laquelle les États de l'Ancien Régime constituaient un corps politique affligé de difficultés permanentes créées par leur faiblesse propre et inhérente. La composition des parlements sur la base des états qui constituaient l'ordre social établi (classes, états ou chambres de la noblesse, du clergé et des gens du commun) n'a pas fonctionné comme on aurait pu l'espérer dans la plupart des royaumes. La noblesse et le clergé sont devenus des représentants pour ainsi dire absentéistes, et presque tout le fardeau des problèmes existants a fini par retomber sur une représentation de plus en plus oligarchique du peuple. En outre, les sessions de ces parlements n'étaient pas convoquées avec une régularité convenable. Le Parlement d'Angleterre se sont réunis moins souvent que les Cortes de Castille entre la fin du XV^e siècle et quasiment la fin du XVII^e ; les états généraux de la France ne se sont pas réunis une seule fois entre 1484 et 1560 ou entre 1615 et 1789. Ceux des Pays-Bas eurent plus d'occasions de manifester leur opposition puisqu'ils se réunirent plus de soixante fois entre 1499 et 1577. Les Cortes portugaises ne furent convoquées qu'une fois entre 1580 et 1640. Il y avait également d'autres problèmes, dont certains n'ont toujours pas été convenablement clarifiés : la méthode de recrutement des parlementaires, les pouvoirs dont ils disposaient lorsqu'ils assistaient aux sessions, l'exercice de leur droit de représentation et de leur activité politique. Ces questions nous plongent dans un univers de relations hautement complexes qui ne peuvent être expliquées sans une étude plus détaillée de la formation des oligarchies et l'élucidation de leurs intérêts concrets.

L'hostilité bien connue entre les instances représentatives et la monarchie tout comme la faiblesse apparente de celle-ci étaient particulièrement mar-

quées dans la sphère de l'économie politique qui fournissait les finances pour les visées hégémoniques du gouvernement. La méthode de levée des fonds est le facteur qui sépare les monarchies des parlements ; dans la simplification évoquée ci-dessus, les assemblées représentatives du *dominium regale* ne mettaient pas un frein efficace aux méthodes utilisées par la monarchie pour lever des fonds et financer ses ambitions hégémoniques, alors que les assemblées du *dominium politicum et regale* étaient en mesure de le faire. Les exemples cités par sir John Fortescue, c'est-à-dire d'une part la France, monarchie capable de lever des impôts sans presque rencontrer d'opposition de son parlement, et d'autre part l'Angleterre à l'autre extrémité du spectre, nous donnent la possibilité de fournir des modèles différenciés du pacte qui existait entre les monarchies et leurs parlements respectifs. Ce pacte qui entra en vigueur alors que le Moyen Âge finissait et subit peu de changement pendant la durée de vie de l'Ancien Régime revêtait des formes contractuelles variées : par exemple, dans les États allemands qui appartenaient au Saint Empire romain germanique et dans la plupart des monarchies de l'Est, la relation entre les princes et l'empereur était typique d'un contrat passé entre le souverain et ses vassaux. Il s'agissait de monarchies féodales qui reconnaissaient la souveraineté d'un individu unique ; ce modèle forme un contraste saisissant avec la renonciation à la souveraineté ou avec le partage de celle-ci dans les cités-États italiennes dont la constitution et les formes contractuelles étaient définies par des assemblées représentatives ou par des personnalités éminentes au service du prince. La monarchie anglaise et la couronne d'Aragon constituent un troisième modèle : ces monarchies étaient fondées sur un pacte en vertu duquel les relations entre le roi et le royaume étaient régies par des institutions qui déterminaient à la fois le rôle politique du roi en personne et le rôle du royaume par l'intermédiaire de ses assemblées représentatives et de ses institutions. Finalement, le régime politique de la monarchie absolue — en France, au Portugal et en Castille — était fondé sur la reconnaissance explicite de la souveraineté d'un individu unique, l'exercice des pleins pouvoirs par un individu unique, l'introduction des notions de raison d'État, de respect pour le droit divin et de bien commun. L'invocation de la raison d'État, définie par l'auteur piémontais Giovanni Botero, en 1589, comme une justification des moyens les plus appropriés à l'établissement, à la conservation et à la consolidation d'une domination sur les peuples, est la façon la plus sûre de garantir l'hégémonie de l'État. Au moins 10 % des écrivains politiques italiens de la fin du XVI^e siècle se référaient à la raison d'État dans leurs réflexions sur l'hégémonie. En Espagne, Saavedra Fajardo et Baltasar Alamos de Barrientos souscrivaient à une conception éthique du pouvoir qui persistait à considérer la politique comme la servante des valeurs morales et également à en faire le principe d'une soumission tacite. Cette conception tranchait avec les écrits politiques du

genre inauguré par Machiavel ; pour eux, le recours à la raison d'État posait une question purement empirique dont l'origine se trouvait dans la crise de l'État qui a caractérisé une grande partie du XVII^e siècle (illustration 32). Cependant, la réalité objective était bien plus complexe que cela : tandis que l'État évoluait pendant le Moyen Âge et durant les temps modernes, les constitutions contractuelles de l'État féodal représentaient un pacte d'asservissement du royaume au roi, alors que les autres régimes contractuels résolvaient cette dualité par un pacte social fondé sur la notion de bien commun. Si des pactes relevant de ces deux types coexistaient à certains moments dans des conceptions différentes de l'État qui marquaient, d'une façon générale, la distinction entre les monarchies de l'Est et de l'Ouest, les XVI^e et XVII^e siècles assistèrent à une transition qui les fit passer du pacte d'asservissement au pacte social. Cette évolution fut influencée par l'acceptation progressive, à l'intérieur de la société, du principe de l'inviolabilité du roi, du peuple et du bien commun, et aussi par l'introduction dans la littérature politique de la position séculière qui formulait des doutes raisonnés sur les origines divines du pouvoir et sur sa transmission directe à la personne du roi, en souscrivant plutôt à l'idée que la loi est la forme la meilleure de contrat, car elle impose des obligations égales au gouvernant et aux personnes gouvernées par lui. Néanmoins, la loi n'était pas universelle puisqu'elle ne s'étendait pas à tous les territoires ni à tous les secteurs de la société, mais elle ne relevait pas non plus des seules prérogatives du roi. Dans chaque monarchie, à côté de la volonté du roi considérée comme expression suprême de la loi, d'autres volontés entraient en jeu ; celles-ci étaient exprimées par les pouvoirs temporels ou en vertu d'une délégation acceptée de l'autorité du roi aux fins de dicter la loi. On en peut trouver de bonnes illustrations dans l'histoire de l'État espagnol au temps de la maison d'Autriche ; c'est ainsi que certains fonctionnaires ministériels et autres délégués du pouvoir royal promulguaient une loi, convoquaient et présidaient des assemblées représentatives (on peut citer à cet égard les initiatives du duc d'Albe dans les Pays-Bas, qui demeurèrent sous la domination espagnole jusqu'en 1570, ou celles des vice-rois aux Indes, en Italie, dans les États traditionnels confiés à bail, ou dans ceux, comme le Portugal, qui furent acquis plus tard). Ce phénomène reflétait une acceptation de la vision exprimée par les auteurs des traités politiques selon laquelle l'autorité est sujette à certaines limites. Depuis la publication en 1515 de *La monarchie de France* par Claude de Seyssel, les limites imposées à l'autorité du roi étaient tenues pour reposer sur trois piliers qui constituaient le substrat idéologique déterminant pour l'activité politique du gouvernement : le respect de la religion, l'administration équitable de la justice et l'observation scrupuleuse de la tradition en matière de conservation et d'augmentation du patrimoine royal, de maintien du système des privilèges qui était une pierre angulaire de la structure des

(trois) états à l'intérieur de la société, et de la préservation du système héréditaire qui, par la loi de la primogéniture mâle, transmettait au fils du roi le statut de souverain détenu par son père. Toute violation de ce substrat mettait en péril le pacte : le roi aurait alors été traité en tyran et ses sujets auraient été relevés de l'obligation de lui obéir. À partir du début du XVI^e siècle et sans interruption jusqu'à la fin du XVII^e, la question de la diversité religieuse fut un sujet d'analyse politique. Le principe accepté à Augsbourg de la nécessaire identité entre les pratiques religieuses du roi et celles de ses sujets, l'intolérance provoquée par les guerres de religion et la nature extrême des relations entre les différentes communautés à l'intérieur de certains États occidentaux, dont le point culminant fut le massacre de la nuit de la Saint-Barthélemy en France en 1572, conduisirent à beaucoup de publications de théorie politique destinées à protéger la liberté de conscience et à justifier le droit des sujets à résister dans ce domaine. Des calvinistes comme François Hotman, qui écrivit *Franco Gallia* en 1573, Théodore de Bèze, auteur de *Du droit des magistrats sur leurs sujets* en 1575 et de *Vindiciae contra Tyrannos* en 1579, ont inventé une théorie politique qui mettait des limites aux pouvoirs politiques du roi en introduisant le respect de la liberté religieuse et le droit à la résistance dans la vieille notion de contrat. Les partisans d'une limitation du pouvoir monarchique diffusèrent l'idée que « les princes sont choisis par Dieu et désignés par le peuple. De même que chaque citoyen, pris isolément, est inférieur au prince, le peuple dans son ensemble et les serviteurs de l'État qui le représentent lui sont supérieurs. Quand un prince est désigné et entre en fonction, certaines conventions et certains contrats tacites sont établis entre lui et le peuple et sont formulés par des voies naturelles et civiles ; en d'autres termes, le prince doit être obéi loyalement, pourvu qu'il prodigue ses ordres avec justice et serve la communauté tout entière de sorte que tous les membres de celle-ci le serviront en retour, et s'il gouverne en se conformant à la loi, tout le monde sera soumis à son autorité [...]. Mais tout prince qui par malveillance ou intentionnellement viole ces principes est incontestablement un tyran de fait. Il s'ensuit que les serviteurs de l'État ont le droit de le juger conformément aux lois. Et s'il persévère dans sa tyrannie par la force, leur devoir est de l'éliminer et de le faire par la force des armes s'il n'y a pas d'autres moyens. »

La communauté des citoyens gouvernés est donc supérieure au roi. Les idées des partisans d'une limitation des pouvoirs du monarque étaient partagées par les défenseurs anglais d'un *commonwealth* selon la formulation proposée par Thomas Smith dans son ouvrage intitulé *The Commonwealth of England*, publié en 1583. En 1599, Juan de Mariana publia en Espagne son traité *De Rege*. Le tyrannicide, cette forme la plus extrême de résistance, était tenu pour être une réponse justifiée à une violation du droit au libre exercice de toute croyance religieuse ; outre cette condition particulière,

l'auteur allait jusqu'à introduire de nouveaux critères quant au bon exercice du pouvoir royal. Le critère le plus important était peut-être l'obligation de mener une politique appropriée en ce qui concernait la perception fiscale. Le but sous-jacent était de perpétuer l'ancien concept canonique de la limitation du pouvoir politique par la loi divine et aussi par la nature chrétienne de la société, étayée sur l'acceptation d'une double constitution qui attribuait un certain pouvoir au roi et au reste au royaume. Cette doctrine se fondait sur le «lévitisme» et les limites suggérées prenaient racine dans l'idéologie sacerdotale. La position de Jean Bodin est particulièrement révélatrice à cet égard ; dans le chapitre 4 du livre II de son traité *La République* (illustration 33), il définit la distinction entre un roi et un tyran : «La différence la plus notable entre un roi et un tyran réside dans le fait qu'un roi obéit aux lois de la nature, tandis que le tyran les foule aux pieds. Le premier cultive la piété, la justice et la foi ; le dernier ne connaît ni Dieu ni foi et ni loi.»

L'exercice du pouvoir par le roi tout comme son exercice par le royaume soulevait certains problèmes. Les monarchies de l'Europe occidentale connaissaient toutes des difficultés semblables : leurs relations étaient tendues avec l'Église, ce qui soulignait l'affrontement entre deux pouvoirs totalitaires, celui de l'État et celui de l'Église. L'organisation ecclésiastique obtint le bénéfice d'une situation établie à l'intérieur de l'État quand elle exigea que le pouvoir temporel soit subordonné au pouvoir spirituel. Campanella le faisait remarquer dans ses aphorismes politiques : les princes chrétiens doivent exercer leur pouvoir en se conformant à l'autorité du pape ; s'ils le font, on peut espérer qu'il en résultera un gouvernement stable et parfait en guise de félicité. Toutefois, le pouvoir temporel s'arrogeait le droit d'exercer son patronage sur le monde ecclésiastique, et les rois adoptaient des titres tels que «catholique», «chrétien», «défenseur de la foi» et autres semblables, aussi l'appareil administratif de l'État commença-t-il de comporter certains postes et conseils dont les fonctions concernaient des questions qui, par leur origine et leur évolution ultérieure, relevaient en fait du domaine de la religion. De même, les rois devinrent souvent des représentants de l'autorité spirituelle : dans les Amériques, les souverains espagnols agissaient comme vicaires du pape en organisant des églises, en collectant les impôts dus au clergé et en désignant des dignitaires épiscopaux ; au même moment, ils affirmèrent officiellement leur droit de supprimer, de refuser ou d'interdire la distribution dans leurs royaumes des documents pontificaux qui leur étaient adressés. Malgré tout cela, les Églises mettaient un frein au développement laïque de l'État. En même temps, les problèmes internes créés par la coexistence instable des minorités (huguenots, catholiques et maures) et des majorités adonnées à la pratique d'une religion différente, perçue comme rivale de la foi officielle, engendraient une intolérance dont les conséquences étaient toujours résolues par un conflit social et des expulsions massives. Dans un

ordre politique qui prétendait représenter le christianisme sous une forme ou sous une autre, les guerres de religion en France, la persécution des catholiques en Angleterre, l'expulsion des Maures par l'Espagne, l'émigration forcée de groupes persécutés par les Pays-Bas vers le nord où ces derniers établirent les Provinces-Unies, la fuite des puritains anglais en Hollande ou sur la côte atlantique de l'Amérique du Nord furent les expressions courantes et institutionnalisées d'une violence qui altérait l'identification de l'ennemi du christianisme tel qu'il existait depuis l'aube du Moyen Âge. La présence persistante du Turc, ennemi déclaré de toute la chrétienté, continuait de faire peser une menace extérieure, bien que proche, aux frontières de l'Europe occidentale ; à l'intérieur de chaque territoire national, la notion d'ennemi était définie par la cristallisation d'une ligne de partage religieuse issue de la Réforme ou en référence à la survivance de minorités non assimilées telles que les Maures en Espagne.

Un autre problème concernait l'administration du royaume et la transmission des ordres royaux aux structures locales. La première de ces difficultés fut résolue par la modernisation des réseaux institutionnels préexistants. En France, les parlements avaient commencé à prendre forme avant même le XV^e siècle, alors que les cours de justice tombaient sous la juridiction royale. Les toutes premières structures institutionnelles virent le jour d'abord à Paris, puis à Toulouse, Grenoble, Bordeaux, Dijon, Rouen, etc. Au milieu du XV^e siècle, le droit coutumier français commença d'être codifié ; quelques années auparavant, la monarchie française avait déjà jeté les bases d'un système fiscal qui lui permettait de collecter la gabelle (impôt sur le sel), les subsides (aides), certains droits de douane, les dîmes et un impôt direct (appelé la taille). Le premier appareil administratif, fondé sur les trois pierres angulaires qu'étaient les finances, l'administration de la justice et l'armée, avait donc commencé à prendre forme.

De même, en Angleterre, la réorganisation administrative se trouva fondée sur un critère fiscal qui consistait originellement à déterminer les avoirs de la couronne et sur la mise en œuvre de procédures énergiques permettant la collecte des impôts royaux (taxes foncières, droits de douane, etc.). Dans l'organisation des plus hautes cours de justice, une distinction fut aussi faite entre les affaires civiles et criminelles et les malversations fiscales. La délégation de pouvoirs aux juges de paix, qui agissaient en tant que gardiens de l'ordre public et veillaient à la cohérence et à la rigueur de l'action des tribunaux dans l'administration de la justice, fut le premier signe d'un processus d'institutionnalisation qui devait ultérieurement s'étendre au parlement et à la création des premières chambres dotées de pouvoirs exécutifs.

Ce processus d'institutionnalisation qui fut à l'origine de la bureaucratie moderne affecta également les nombreux royaumes et territoires administrés

par la couronne de Castille ; si la modernisation commença sous le règne des Rois Catholiques (Ferdinand et Isabelle), la spécialisation des fonctions de l'État se développa sous la dynastie de la maison d'Autriche. Une masse importante d'écrits juridiques et éthiques définit le rôle approprié dévolu aussi bien au roi qu'à ses ministres. La tâche du gouvernement fut comparée à celle d'un équipage de navire : outre les fonctions du capitaine, les tâches spécialisées des pilotes, des marins et des garçons de cabine étaient, les unes et les autres, tenues pour vitales. La nef (le royaume) ne pouvait être menée en toute sécurité à bon port (le bien commun) que si le travail collectif du roi, de ses ministres et de ses fonctionnaires était accompli avec succès. La vieille image véhiculée par les chroniqueurs médiévaux où l'on voyait les rois en train de recevoir en audience les grands personnages et leurs propres sujets fut remplacée par une nouvelle notion de l'activité d'une cour. Les cours royales devinrent complexes et, dès la fin de la Renaissance, elles revêtaient la nature d'un secteur social où se trouvait englobé l'exercice du pouvoir. Le palais royal devint la scène d'une forme spéciale de vie et d'un cérémonial compliqué qui offrait aux regards un tableau complexe et véridique de l'État. Dans le cercle du roi et de sa famille, parents, amis, hauts fonctionnaires, ministres, prêtres, confesseurs, ambassadeurs, serviteurs, artistes et conseillers donnaient une expression haute en couleur à tous les secteurs spécialisés de la société, de la politique et de l'administration. Le système dans son ensemble était régi par le roi et par ses ministres et fonctionnaires les plus proches. La cour était une arène rigidement hiérarchisée dans laquelle le courtisan aspirait à se rapprocher du monarque, à gagner ses faveurs, à obtenir sa confiance, à partager ses loisirs et à être son confident. C'était un cercle majestueux autour duquel gravitaient les ambassades, sans parler des marchands de commérages qui propageaient des rumeurs et les nouvelles les plus intimes sur les personnages qui faisaient l'envie du commun des mortels. Le XVII^e siècle fut extraordinairement prolifique en chroniqueurs à la cour et à la ville. Tout événement, pour petit qu'il fût, faisait l'objet d'une annonce : les premières phases de la grossesse d'une reine tout comme le décès des membres de la famille royale et des hauts personnages, de même que les diversions et incidents survenus dans la vie des princes. Les cours comprenaient un grand nombre de membres ; dans l'année 1520, la cour du roi François I^{er} comptait 500 personnes, mais, à la fin du XVI^e siècle, sa taille avait triplé. Les procédures cérémonielles complexes introduites par la Bourgogne à la cour de l'empereur Charles Quint, en Castille, sont bien connues ; ce fut seulement au soir de sa vie, pendant sa retraite au monastère de Yuste dans la province d'Estrémadure, que l'empereur réussit à réduire sa vaste suite de 800 personnes à 150.

Si le roi était présent à sa propre cour, il était également représenté dans tout le royaume par ses fonctionnaires. En tant que représentants du

roi, ceux-ci observaient un code de conduite fondé sur le principe d'une allégeance et d'une efficacité aveugles. Ils étaient les serviteurs d'une communauté politique investie de pouvoirs octroyés par la volonté du souverain ; entre le XVI^e et le XVII^e siècle, ils cessèrent d'être liés au souverain par de simples liens politiques, et l'on commença de les recruter en raison de leurs affiliations personnelles. Les monarchies allaient désormais devenir des structures confondues avec leurs propres bureaucraties : en l'an 1500, la France comptait déjà plus de 12 000 fonctionnaires, à savoir des personnes occupant des postes civils, ecclésiastiques et militaires. Un siècle plus tard, il y avait quelque 150 000 fonctionnaires en Espagne, deux fois plus qu'au Portugal et presque un tiers de plus qu'en Angleterre. Comme le pouvoir spirituel, le pouvoir temporel devenait de plus en plus bureaucratique. La France, sous le règne du roi Louis XIV, est peut-être le meilleur exemple de ce phénomène. Certains souverains se tenaient à distance du souci des affaires quotidiennes : Philippe III d'Espagne confiait la conduite du gouvernement au Premier ministre, d'abord au duc de Lerma et par la suite à son fils, le duc d'Uceda. Louis XIV de son côté était un monarque bureaucratique qui assistait en personne à d'innombrables conseils et prenait des décisions directement avec son ministre Colbert sur les finances de l'État ; il donnait des audiences fréquentes, écoutait les secrétaires et les ambassadeurs et créa nombre d'organismes officiels spécialisés. Vers l'année 1665, il agrandit le palais de Versailles pour faire une place aux hauts fonctionnaires de son gouvernement, à proximité immédiate de sa personne, dans ce qui allait devenir par la suite une aire de divertissement royal. En résumé, le roi de France gouvernait son pays en personne. Les exemples de la bureaucratie ecclésiastique sont nombreux. Pour éviter une référence répétée à l'Église de Rome, qu'il nous suffise ici de citer l'exemple du rôle politique et administratif joué par l'Église épiscopaliennne d'Angleterre : la direction du clergé, la persécution des puritains et des presbytériens écossais, la vérification des sermons et la censure des Saintes Écritures exigeaient qu'une grande partie de la bureaucratie de l'appareil d'État soit placée au service de l'Église anglicane, tandis que nombre de décisions étaient prises à l'encontre des opinions collégiales et, notamment, des avis formulés par les chambres du Parlement.

L'expansion de cette bureaucratie, qui transformait le monarque en serviteur et fonctionnaire du gouvernement, inspira aux hommes de loi et aux auteurs de traités politiques une masse d'œuvres littéraires qui commencèrent à considérer l'exercice d'une fonction officielle comme un honneur et une récompense pour les services rendus dans le passé. Pendant tout le Moyen Âge, l'obtention d'une charge publique n'avait pas été seulement une fin désirable en soi, mais également l'objet d'un grand nombre de manipulations : l'appareil du ministère des Finances et la bureaucratie de

l'État s'en servaient pour récompenser les dévouements, pour procurer de nouvelles ressources au bénéficiaire et pour maintenir le système, voire pour le perpétuer. En même temps, les écrits des chroniqueurs et autres auteurs faisaient référence au malaise social qui se manifestait au fur et à mesure qu'une corruption évidente se mettait à proliférer. En Espagne, la critique se concentrait sur la question de la durée appropriée à un mandat : on se disait que plus la durée d'un mandat public était longue, plus il y avait là une possibilité de malversations ; mais, inversement, on estimait qu'une courte période de service incitait le titulaire d'une charge à en détourner l'exercice pour son profit personnel. En outre, plus le rang était élevé, plus il suscitait de méfiance. À une époque comme les XVI^e et XVII^e siècles, où les valeurs publiques étaient réduites à des questions d'argent, la probité ou l'honorabilité des fonctionnaires et des ministres était mesurée par l'opinion publique en proportion inverse de la faveur royale dont ils jouissaient. L'achat et la vente de titres, la transmission héréditaire de nombre d'entre eux, leurs liens avec des stratégies familiales et un phénomène d'accumulation étaient les quatre éléments contre lesquels était dirigée publiquement la critique. Cependant, au cœur de ce débat demeurerait une notion patrimoniale qui empêchait la reconnaissance générale du principe selon lequel chaque individu devait remplir une fonction précise. La formulation de doutes quant à la qualité du travail accompli par un serviteur de la fonction publique quand il était titulaire de plus d'une charge est une constante dans la littérature politique européenne. Ces principes sont définis dans les traités des auteurs espagnols, Mariana et Fernández de Navarrete, des Italiens Roseo da Fabriano et Ludovico Agostini, et dans les textes du Vénitien Pietro Sarpi (qui prit le nom de Paolo Sarpi en 1566 lorsqu'il entra dans un ordre religieux). Dans sa défense de la souveraineté de Venise contre l'absolutisme pontifical, Sarpi préconisait, par principe, l'interdiction d'accumuler des fonctions différentes et, par-dessus tout, dénonçait les abus que suscitait, chez les clercs, l'occupation de postes gouvernementaux qui relevaient strictement du domaine civil.

Le troisième problème fondamental était celui de la sécurité du royaume. Les monarchies occidentales associaient la sécurité à la puissance militaire ; les services de police, dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, furent très lents à devenir des organisations ouvertement constituées dont l'existence était pleinement justifiée. Il faut se rappeler que la société de l'époque était extrêmement violente et que, à côté de la structure judiciaire de première instance et des dispositifs de répression confiés aux gouvernements locaux, l'enrôlement de tout un secteur de la société dans l'armée se faisait grâce à des levées organisées par la force au niveau municipal et par le recrutement de mercenaires originaires principalement de régions économiquement défavorisées. La prédominance de la violence dans la société est confirmée par un impressionnant catalogue de mesures où l'héritage d'anciennes pratiques

et les coutumes de l'Église jouent un rôle essentiel. Pendant les XVI^e et XVII^e siècles, des condamnations brutales étaient appliquées après des jugements sommaires prononcés sur un simple soupçon ou après que des aveux eurent été arrachés au prisonnier sous la torture. Le droit d'asile exercé par les temples et les monastères, les interrogatoires conduits par la méthode généralement admise qui consistait à extorquer un renseignement dont la vraisemblance était directement proportionnelle à la capacité du prisonnier de supporter la torture et les verdicts exécutés avant qu'ait pu être exercé le droit d'appel, tout cela reflète l'obscurantisme des autorités locales (les *corregidores* en Espagne, les juges de paix en Angleterre et les intendants en France) (illustration 34). Le maintien de l'ordre était un problème que connaissait chaque État et dont on croyait que la seule solution résidait dans l'organisation d'une armée. La première force de police mise sur pied en vue de porter assistance au public fut probablement l'organisme créé en France au temps de Louis XIV, après la promulgation en 1667 de l'édit sur la lieutenance générale de la police qui s'étendait seulement à la zone urbaine de Paris. On peut aussi trouver des précédents concernant l'existence d'une police organisée dans l'Espagne du XVI^e siècle, à Madrid, et bien plus tard dans d'autres villes importantes ; la division de la zone urbaine en quartiers placés sous l'autorité des hommes qui dépendaient directement du *corregidor*, c'est-à-dire les juges de paix, policiers et greffiers, l'établissement d'horaires réguliers pour les rondes de la police et les instructions relatives à la rédaction de procès-verbaux sont autant de points sur lesquels le premier service de police créé en Espagne diffère de son homologue français. En Espagne, le rôle préventif et répressif de la police avait la priorité, tandis qu'en France son principal objectif était de prêter assistance au public.

Dans tout le monde occidental, la spécialisation des tribunaux reflétait encore l'idée selon laquelle la tâche principale du gouvernement était de rendre la justice ; pendant fort longtemps, cela aboutit à un échec en ce qui concernait l'ampleur de la centralisation qui aurait été désirable. Au contraire, la juridiction était partagée entre l'Église, l'aristocratie terrienne, les autorités locales et l'Inquisition, tandis que la monarchie conservait la haute main sur les corps judiciaires plus élevés et spécialisés. L'organisation d'une police revêtit alors des caractéristiques locales distinctes et une dépendance par rapport à la noblesse : les *hermandades*, c'est-à-dire l'ancienne police rurale de Castille, les *somatene*, police armée de la Catalogne, les *caudillatos*, ou commandos de la Galice, et les gardes généraux d'Aragon témoignent tous de la confusion régnante à propos de l'idée que l'on avait de la criminalité qu'il était encore possible, croyait-on, de réprimer par l'intermédiaire d'organisations militaires extrêmement simples.

Toutes les consignes et tentatives doctrinaires pour appliquer dans la pratique les différentes conceptions de l'État permettaient de bien mettre

celles-ci en évidence, comme l'a souligné Francis Bacon en se référant aux premières monarchies modernes d'Henry VII en Angleterre, de Louis XI en France et de Ferdinand le Catholique en Castille et en Aragon. Ces divers modèles de l'État ont tous signifié une nette rupture avec l'idée, alors généralement admise, d'une monarchie universelle — avec le soutien apporté à la spécialisation des fonctions ministérielles, avec les difficultés inhérentes à la lenteur du processus de modernisation nécessité par la centralisation et, enfin, avec les insuffisances manifestées dans la mise en place de l'appareil administratif, fiscal et judiciaire.

LES MODÈLES ÉCONOMIQUES

L'une des caractéristiques les plus typiques des pays de l'Europe occidentale aux XVI^e et XVII^e siècles était le degré de l'intervention grandissante de l'État dans la vie économique. Si l'on ne pouvait pas dire qu'il dirigeait les politiques économiques au sens véritable du terme, on peut attirer l'attention sur une gamme de pratiques observées et une série de textes publiés concernant ce que nous appelons désormais le mercantilisme. L'intérêt porté à la masse monétaire et à la valeur de celle-ci, ainsi que les mesures destinées à protéger la production de certains biens manufacturés, l'approvisionnement en matières premières et tout particulièrement en métaux précieux, l'ouverture des marchés et la création de bureaux de douane vinrent ajouter des caractéristiques véritablement novatrices à l'économie traditionnelle dont les bases agricoles étaient à peine capables de produire de quoi assurer la subsistance de la population.

Tout au long des XVI^e et XVII^e siècles, l'aptitude des États à exercer une hégémonie se mesurait à l'ampleur de leurs possessions de minerais. Les progrès de l'économie monétaire, la généralisation de l'usage de la monnaie, le monopole d'État sur la frappe des pièces et l'abondance ou la pénurie de liquidités sur les marchés étaient des questions de grand intérêt pour les autorités de l'État et pour la société en général. Dans la décennie qui débuta en 1550, l'intendant payeur de Castille, Luis de Ortiz, termina les six premiers chapitres de son *Memorial* qu'il envoya à Philippe II sous le titre révélateur de «Pour que la monnaie ne quitte pas le royaume». Cette préoccupation évidente pour les réserves en argent devait s'exprimer tout au long du XVII^e siècle dans la plupart des textes traitant des affaires économiques, et elle allait devenir l'une des variables à l'aune desquelles se mesurerait la puissance ou la décadence des États. Les politiques monétaires suivirent une évolution contradictoire; alors que la monnaie anglaise était dévaluée entre 1526 et 1544, la monarchie du roi Charles Quint, héritière d'une réforme monétaire appliquée par les souverains catholiques, fut obli-

gée, du moins à ses débuts, de prendre des mesures pour contenir l'appréciation de sa monnaie. Presque toute l'activité économique de ces États se mit à reposer sur la quantité d'or et d'argent dont ils disposaient et sur la qualité de la monnaie qui pouvait être frappée. Ces deux métaux avaient été rares au XV^e siècle : l'or du Soudan et du Mozambique et l'argent extrait en Europe centrale étaient à peine suffisants pour satisfaire la demande. À la fin du XV^e siècle, les espérances grandirent quand de nouveaux apports d'or, en provenance du golfe de Guinée et des Indes occidentales, furent introduits sur les marchés européens par les Portugais et les Espagnols. Pourtant, ce furent les mines américaines qui donnèrent à l'administration espagnole les ressources permettant de faire pencher la balance du système bimétallique en faveur de l'argent : après la découverte et le façonnage de l'or américain, les stocks disponibles pour les Trésors européens augmentèrent de 5 %, alors que l'approvisionnement de l'argent s'élevait de plus de 50 %. Outre l'abondance de l'argent et l'augmentation de la provision d'or, il nous faut aussi mentionner l'amélioration de l'offre d'un autre métal utilisé pour la fabrication de la monnaie : le cuivre, extrait surtout au Tyrol, en Thuringe et en Slovaquie, qui allait devenir le métal « pauvre » utilisé pour dissimuler les pénuries nationales en or et en argent et servir en même temps de monnaie dans les transactions de tous les jours. Sur les marchés internationaux, de même qu'à l'intérieur des territoires nationaux, une relation compliquée fut maintenue entre ces trois métaux : Venise, Gênes, Anvers, Amsterdam et l'Extrême-Orient, ensemble avec Lisbonne et Séville, étaient les marchés qui affichaient les plus amples fluctuations et ce qui peut être considéré comme une spécialisation au sein de la politique monétaire. L'estimation de la valeur relative de l'or et de l'argent n'était pas maintenue dans la proportion traditionnellement fixée qui assignait à l'or douze fois la valeur de l'argent : le taux variait et ses fluctuations influençaient les changements dans le statut social respectif de ces métaux. La spéculation, l'accumulation et la thésaurisation finirent par faire détrôner la monnaie d'or par la monnaie d'argent, et cette dernière fut à son tour remplacée par le cuivre enrichi d'argent. Le cuivre inonda le système monétaire européen à partir de 1540 par grandes vagues, en particulier au XVII^e siècle. Un auteur dramatique espagnol, Tirso de Molina, dénonça la pénurie de monnaie dans les termes suivants : « Les galions du Pérou apportent des espèces sans tache, mais nul ne peut obtenir aucune pièce ici ; depuis que ces Gênois à la barbe blonde sont arrivés en Castille, tout le monde sait qu'ils n'ont pas la moindre chance de trouver un doublon ou une fille, ni pour de l'amour ni pour de l'argent. »

L'histoire de l'approvisionnement de l'Europe en monnaie fut toujours liée à deux problèmes majeurs. Le premier tenait à la façon dont circulaient les métaux : depuis l'Antiquité, l'or et l'argent avaient coulé d'une manière presque invariable de l'ouest vers l'est et du sud vers le nord. Ces mouve-

ments obéissaient aux anciennes règles posées par l'engouement occidental pour les produits orientaux tels que la soie, les épices, etc. L'Inde et la Chine étaient les principales bénéficiaires de ce commerce, tout comme l'étaient les régions de l'Europe du Nord et de l'Est qui fournissaient des matières brutes à l'Ouest (céréales, poisson, pelleterie, bois, minerais), à ses dynamiques marchés commerciaux et financiers de Londres, d'Anvers et d'Amsterdam. Au XVII^e siècle, Amsterdam était le centre d'un réseau financier étendu et complexe qui avait la haute main sur le volume considérable de paiements qui s'y effectuaient. Les États avaient adopté des mesures interventionnistes dans l'espoir de maîtriser les sorties de monnaie, et cette pratique allait devenir, jusqu'à l'obsession, l'un des principes théoriques majeurs du mercantilisme. En 1515, Claude de Seyssel définissait un État riche comme une nation capable de contenir l'écoulement de ses matières premières à l'étranger et d'accumuler de l'argent. Après 1506, la France promulgua nombre de dispositions gouvernementales destinées à maîtriser les mouvements de ses espèces; antérieurement déjà, les gouvernements de la Castille et de l'Angleterre avaient fait de même en adoptant un ensemble de règlements qui affectaient presque toutes les activités productives. Un vaste éventail de précautions devait être mis en œuvre pour empêcher les sorties excessives de monnaie hors de ces royaumes: diverses mesures protectrices de la production des matières premières et de leur processus de transformation en biens manufacturés, des contrôles fiscaux et douaniers, l'instauration d'un monopole sur les transports, l'ouverture de nouveaux marchés, la régulation de l'emploi et l'acharnement mis à créer une industrie compétitive étaient les traits les plus caractéristiques d'un nationalisme économique qui posa en effet les fondations du capitalisme moderne, du développement institutionnel des États et du succès de leurs aspirations à une hégémonie. Ce dirigisme, qui impliquait dans beaucoup de pays la création de monopoles d'État, comme au Portugal et en Castille, pour l'exploitation de leurs empires coloniaux respectifs, fut adapté, dans la France de Colbert, à des objectifs qui, dans un certain sens, devançaient l'idéal véritable du mercantilisme. À partir du gouvernement de Richelieu et par la suite, des actions furent menées avec des succès divers pour créer une vigoureuse flotte marchande, établir de grandes compagnies de transport et créer des entreprises manufacturières spécialisées dans la fabrication d'articles d'artisanat et destinées à la production de marchandises d'une haute qualité à des prix compétitifs. La réglementation de l'emploi, l'adoption de nouvelles lois douanières, la modernisation de l'industrie textile et la création d'entreprises commerciales étaient mises au service de l'objectif final qui consistait à accumuler de l'argent et à renforcer l'État.

De même, le gouvernement anglais prit des dispositions de grande envergure pour protéger la quantité et la qualité de ses approvisionnements moné-

taires, l'activité industrielle, le commerce et le monopole sur les transports. Dès 1651, des mesures protectionnistes avaient été mises en œuvre pour encourager la croissance de la flotte anglaise : le transport des importations coloniales était réservé aux navires anglais, le choix des équipages était la prérogative des capitaines anglais et seul le transport de produits européens était partagé avec les vaisseaux des pays exportateurs. Outre une préoccupation permanente suscitée par le besoin de maintenir une balance commerciale favorable, deux autres traits spécifiques de la politique anglaise conféraient à ce pays une place à part par rapport aux autres systèmes mercantilistes ; l'un était la permission accordée par une loi de 1663, en vertu de laquelle l'exportation de biens de consommation incorporant des métaux précieux était autorisée, tout comme l'était également l'exportation de monnaie étrangère, ce qui contribuait à stabiliser la valeur de la monnaie nationale. L'autre caractéristique était l'extension du protectionnisme à l'agriculture.

Aux Pays-Bas et dans les Provinces-Unies, la domination espagnole ainsi que la structure fédérative de la société dans le Nord contribuèrent à simplifier la structure économique et favorisèrent dans une grande mesure le succès et la consolidation de la propriété privée. Le célèbre historien du mercantilisme, Eli F. Heckscher, cite les Pays-Bas comme le territoire national où l'emprise des idées mercantilistes demeura la plus faible. Le dirigisme économique des États dans la Castille, en France et en Angleterre contrastait avec le recours à l'initiative privée en usage dans les Pays-Bas ; cela conduisit à l'établissement d'organisations commerciales fondées sur le principe pur et simple de la copropriété. C'est ainsi que la Compagnie hollandaise des Indes orientales fut une entité privée dont on peut faire remonter les origines à la fusion de plusieurs compagnies préexistantes lorsque sa création par le gouvernement général des Provinces-Unies fut décidée en 1602.

L'hégémonie hollandaise, déjà manifeste en 1625, se fondait sur la recherche complexe d'activités productrices déterminées, dans une large mesure, par la situation politique et religieuse des Pays-Bas sous le joug espagnol. L'arrivée d'immigrants qualifiés, originaires du Sud, principalement des marchands, des marins et des artisans, facilita un certain nombre de changements qui allaient avoir un effet favorable sur le processus de modernisation de l'agriculture et sur une industrialisation en expansion. Ces changements, en même temps que l'assèchement de terres prises sur la mer, la pratique d'une agriculture intensive qui se spécialisait dans la production de récoltes industrielles (houblon, lin, garance, chanvre, colza, etc.) et de fruits et légumes, l'usage systématique de fertilisants et l'intensification de l'élevage constituèrent un processus que soutenaient d'autres secteurs d'activité en zone urbaine, matérialisés notamment par les progrès réalisés dans le domaine de la construction navale et des industries textiles, ainsi que par l'institutionnalisation des initiatives commerciales et financières.

Le second problème était l'immobilité des ressources productives en général et des ressources monétaires en particulier. Une série complexe de pratiques héritées du passé, qui entraient ici en jeu et avaient été consolidées pendant tout le Moyen Âge, contribua dans une mesure non négligeable à la crise qui frappa des zones géographiques étendues pendant le XVII^e siècle. Le coup d'arrêt porté à la croissance démographique, qui affecta toute l'Europe à l'exception des Pays-Bas et de la Scandinavie, allait être accompagné par un recul de l'industrialisation, une crise du commerce, ainsi qu'une crise sociale et politique. Finalement, cette situation conduisit aux vagues révolutionnaires qui déferlèrent sur la plupart de ces pays.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON M. S. 1988. *War and society in Europe of the Old Regime, 1618–1788*. Paris.
- BRAUDEL F. 1979. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e–XVIII^e siècles*. Paris.
- ELLIOTT J. H. *et al.* 1992. 1640. *La monarquía hispánica en crisis*. Barcelone.
- EVANS R. J. W. 1987. *The making of the Habsburg monarchy*. Oxford.
- FERNÁNDEZ ALBALADEJO P. 1992. *Fragmentos de monarquía*. Madrid.
- FERNÁNDEZ ÁLVAREZ M. 1966. *Política mundial de Carlos V y Felipe II*. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- PARKER D. 1986. *The making of French absolutism*. Londres.
- SKINNER Q. 1978. *Foundations of modern political thought*. Cambridge.
- TILLY C. (dir. publ.). 1975. *The formation of national states in Western Europe*. Princeton.
- WALLERSTEIN I. 1974–1980. *The modern world system*. New York.

12.2.2

LA VIE POLITIQUE AU XVIII^e SIÈCLE

Carlos Martínez Shaw

L'Europe du XVIII^e siècle hérita des structures politiques établies au cours du siècle précédent. Pourtant, la vie politique dans les divers États ne se conforma pas à un unique modèle, en matière d'organisation, même si l'on peut se contenter de distinguer pratiquement deux types de systèmes seulement, présentant un certain nombre de variantes.

En fait, la plupart des pays européens étaient des monarchies absolues de droit divin, à différentes étapes d'une évolution qui résultait des divers degrés de développement de leurs structures économiques, sociales et institutionnelles. L'organisation la plus avancée, celle de la France sous Louis XIV, semblait être le modèle parfait à imiter pour les souverains des autres pays. Toutefois, le XVIII^e siècle a ajouté beaucoup de notions de son cru au concept d'absolutisme, tel que défini en France pendant la seconde moitié du XVII^e siècle. Cette version particulière de la monarchie absolue est connue, du point de vue de l'histoire, comme le despotisme éclairé.

LE DESPOTISME ÉCLAIRÉ

Le despotisme éclairé apparaît comme une variante de l'absolutisme propre à la plupart des États européens au XVIII^e siècle. Il est d'abord et surtout une version tardive de l'absolutisme de la monarchie française du XVII^e siècle. Mais c'est également le système politique adopté par les nations qui ont pris conscience de leur degré d'arriération quant au développement économique, à la stratification sociale, aux institutions ou aux systèmes d'enseignement. Le despotisme éclairé s'est propagé dans tous les pays retardataires à l'intérieur de l'Europe, y compris les pays scandinaves, ceux de la péninsule Ibérique, les peuples allemands et italiens, l'Autriche et la Russie, alors que la France, qui se trouvait plus avancée que ces autres nations, pratiquait néanmoins une politique de réforme similaire à bien des égards à celle de ses voisins : ce n'était pas pour rien que son régime absolu était un rejeton direct de la période antérieure au XVIII^e siècle.

Alors que, d'une part, les politiques réformatrices du despotisme éclairé cherchaient à remédier aux arriérés accumulés pendant la crise du XVII^e siècle, elles constituaient également, d'autre part, une formule pour renforcer

l'État, organiser le tissu social et moderniser l'économie à l'intérieur du cadre traditionnel de la vie politique européenne propre aux temps modernes. En d'autres termes, les gouvernements éclairés cherchaient à renforcer leurs structures tout en maintenant les bases sociales et politiques héritées du passé. Non seulement ils ne proposaient aucune mesure en faveur d'un changement social, mais encore essayaient-ils de n'introduire dans le système que les réformes nécessaires au renforcement de ses fondations traditionnelles. Dans ce sens, le despotisme éclairé représentait l'apothéose des progrès politiques et sociaux réalisés pendant les temps modernes, une dernière lueur crépusculaire avant que les revendications hostiles présentées par les forces sociales mécontentes du système ouvrent la porte aux gouvernements constitutionnels qui caractérisent la révolution libérale.

Une réforme au service de la continuité, telle pourrait être une bonne définition de l'essence du despotisme éclairé. Pourtant, le régime a bel et bien introduit quelques nouveautés, en particulier l'utilisation d'un parapluie idéologique original emprunté pour l'essentiel aux philosophes qui croyaient à la possibilité d'un changement progressif conduit par les princes et à la diffusion d'un progrès dispensé d'en haut par les monarchies. Parmi les nouveaux concepts destinés à réaffirmer le loyalisme des sujets sur de nouvelles bases, nous voyons le développement d'une notion plus abstraite de l'essence de l'État, allant au-delà de sa personification dans la figure du monarque et de la simple proclamation de la gloire dynastique. Dans ce contexte, le roi n'est plus l'incarnation du système mais le premier serviteur de l'État. Toute une série de justifications appuyaient les actions de la Couronne, en particulier une collection de concepts laïques qui ne mirent pas longtemps à pénétrer le tissu social. Les monarques orientaient leurs mesures gouvernementales vers un souci de pourvoir au bonheur de leurs sujets, ce qui instaurait un climat de tolérance et de paix sociale et favorisait la diffusion des principes des Lumières universellement admis comme les instruments du progrès de tous les hommes.

Les arguments des philosophes servaient donc la cause de l'absolutisme. D'une part, ils étaient utilisés comme remparts idéologiques contre les revendications présentées par une opinion publique embryonnaire. D'autre part, les idées rationnelles formulées par les adeptes des Lumières étaient autant d'instruments efficaces dans l'effort tenté pour provoquer une modernisation structurelle, épurer l'administration et corriger les anomalies les plus flagrantes de la vie publique, léguées par une époque révolue ; mais cela se faisait toujours dans certaines limites et laissait intactes les prémisses sociales et politiques sous-jacentes, alors que toute transgression de ces limites mettait en branle les rouages de la censure et de la répression. Au bout du compte, l'avis des philosophes s'avéra être davantage un adjuvant décoratif qu'une incitation authentique à un bouleversement radical — ce que ne souhaitaient aucunement les monarques absolus. L'ensemble

annonçait le déclin final de l'idéal platonicien selon lequel l'homme sage guiderait avec justice la prestation prudente du souverain éclairé. On a fait remarquer, à juste titre, que l'idéologie du despotisme éclairé s'inspirait du mercantilisme de Colbert plutôt que de la philosophie et représentait une formule pratique de manœuvre sociale plutôt qu'une mise en œuvre des déclarations philanthropiques des grands penseurs du siècle.

Dans ce contexte, on peut considérer le despotisme éclairé comme la dernière forme d'une prescription visant à maintenir l'ordre traditionnel pour le bénéfice des classes privilégiées, voire comme un moyen de protection contre la modification du système politique et des rapports sociaux de production, typiques de l'Ancien Régime. Plusieurs auteurs ont dit que cette dernière manifestation de l'absolutisme était un « remède homéopathe » contre la révolution bourgeoise, un moyen délibérément choisi pour faire obstacle au changement et à la révolution. La révolution, quand elle éclata, se trouva donc réduite à détruire les structures politiques du siècle, en guise de préalable nécessaire à sa consolidation et à la naissance du nouveau monde politique et social de l'ère libérale. À l'inverse, le despotisme éclairé n'était rien de plus qu'une actualisation du système traditionnel de l'Europe des temps modernes : le monarque éclairé, selon la formule employée par un historien contemporain, n'était pas autre chose qu'un « Louis XIV sans sa perruque ».

Toutefois, certains États de l'Europe occidentale ne correspondaient pas à la définition de l'absolutisme éclairé. La Grande-Bretagne avait une monarchie constitutionnelle, tandis que Venise maintenait son emprise sous la forme d'une république qui remontait à l'époque médiévale, et les Provinces-Unies avaient vu le jour en tant que république fédérale. Les Pays-Bas conservaient un pouvoir législatif exercé par le Conseil général qui composaient les représentants des sept provinces ; le pouvoir exécutif général incombait au Grand Pensionnaire de Hollande, et les principales villes étaient gouvernées par des conseils de régents désignés à tour de rôle. Cela conférait évidemment au système politique son originalité, néanmoins la vigilance était toujours de rigueur, eu égard aux aspirations monarchiques et absolutistes de certaines provinces qui encourageaient les prétentions de la Maison d'Orange laquelle, depuis le XVI^e siècle — soit avant même l'indépendance —, avait fourni aux Pays-Bas leurs hommes d'État, capitaines, amiraux et monarques. L'autre république, Venise, était en train de connaître l'âge d'or de son déclin sous la protection de ses institutions traditionnelles qui garantissaient le maintien incontesté du pouvoir aux mains d'une puissante oligarchie de nobles marchands.

Au cours du siècle, le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne allait faire progresser le système parlementaire hérité de la « Glorieuse Révolution » de 1688. Le pouvoir législatif reposait entre les mains du Parlement, non pas tant celles de la Chambre des lords (dont le rôle principal était celui d'une

cour suprême) que celles de la Chambre des communes, dont les membres étaient désormais élus pour sept ans pour assurer une plus grande stabilité au pays. Le pouvoir exécutif était exercé par un cabinet ministériel (où, à partir des années 1720, allait s'imposer le rôle du Premier ministre) désigné par le roi, dont le rôle fut de plus en plus limité à la proclamation du résultat des élections et à l'acceptation de la responsabilité des ministres (désignés par lui) devant le Parlement.

Le système parlementaire britannique et le système néerlandais de liberté civile furent les modèles invoqués par les adversaires de l'absolutisme tout au long du siècle. Mais confondre le système parlementaire de l'un ou l'autre de ces pays avec l'avènement de la démocratie serait pur anachronisme. D'une part, le pouvoir politique demeurerait aux mains d'une petite oligarchie dont les droits étaient fondés sur l'hérédité ou la richesse, ou les deux à la fois. En Grande-Bretagne, seuls les propriétaires fonciers avaient le droit de vote dans les campagnes, tandis que seule la bourgeoisie pouvait voter dans les villes. En Hollande, seul un petit nombre de familles renommées et reconnues pouvaient briguer avec quelque chance de succès les principales fonctions de l'État, voire les charges de député ou de régent dans les principales villes du pays. Le monde politique était un club très fermé, où l'adhésion était réservée à une oligarchie traditionnelle de citoyens éminents et dont les membres ne se renouvelèrent qu'avec lenteur au cours du siècle.

Il est aussi un fait bien connu, à savoir que la corruption régnait dans le régime électoral britannique. Le système électoral fondé sur le droit de propriété prospéra grâce à l'existence de circonscriptions électorales irrégulières créées à l'origine pour des raisons historiques ; des districts insignifiants et pratiquement inexistantes envoyaient des membres au Parlement, alors que des villes à forte densité de population, dont le développement était dû à leur croissance commerciale et industrielle, se voyaient refuser toute représentation. Les possibilités de corruption offertes par les circonscriptions dites « de poche » ou « pourries » reposaient sur le système du clientélisme (qui récompensait la fidélité électorale), l'achat éhonté de voix dans les classes défavorisées (que dénonça la plume satirique d'Hogarth) et le recours dévergondé à la subornation des fonctionnaires ou des individus en place dans les instances du pouvoir.

Si la pratique politique (avec son travail de sape contre les principes) et les aspirations absolutistes (avec l'assaut mené contre le trône par la Maison d'Orange et l'utilisation de la prérogative royale par la Maison de Hanovre) rongeaient dans une certaine mesure l'originalité des systèmes politiques les plus avancés de Hollande et de Grande-Bretagne, les fins poursuivies par les différents États de l'Europe occidentale permettaient de retrouver chez eux une impression d'uniformité. En fait, à quelques exceptions près, les États cherchaient avant tout à développer leur économie respective, à rendre leur appareil institutionnel plus efficace par une plus forte centrali-

sation du pouvoir et une plus grande disponibilité des ressources humaines et matérielles, à maintenir un ordre social qui favorisait les privilégiés tout en assurant la paix publique et à promouvoir leur expansion territoriale soit en Europe, soit à l'étranger.

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

L'un des principaux objectifs poursuivis par tous les États européens était le développement économique. Parmi les mesures adoptées dans les différents secteurs, la politique démographique était presque exclusivement cantonnée à quelques projets d'implantation destinés à transformer des terres non cultivées en exploitations agricoles. En suivant l'exemple donné par la Prusse qui, sous le règne de Frédéric II, avait créé deux agences de recrutement à Francfort et Hambourg pour faire venir un total de 300 000 immigrants dans le pays, l'Espagne encouragea un ambitieux projet d'installation de nouveaux centres de population dans la Sierra Morena et sur la route de l'Andalousie ; quant à Maximilien de Bavière, il réquisitionna 10 000 fermes qui avaient été abandonnées ou détruites en y installant des immigrants étrangers sans distinction de religion. Cette solution fut aussi adoptée ultérieurement par Pierre Léopold de Toscane, qui n'hésita pas à installer des juifs et des Arméniens dans le port de Livourne.

Dans le domaine de l'agriculture, des États prirent l'initiative de projets ambitieux tels que les programmes d'implantation rurale mentionnés ci-dessus ou les programmes consacrés à l'assainissement des marécages côtiers entrepris dans le grand-duché de Toscane. Mais la forme d'action la plus courante prit l'aspect d'expériences agricoles auxquelles on accordait un intérêt grandissant. Ces tentatives s'inspiraient parfois de l'exemple donné par des souverains sur leurs propres terres, mais elles étaient plus souvent le résultat des encouragements dispensés à certaines associations particulièrement intéressées par l'étude de l'agriculture ou l'éducation des paysans, comme ce fut le cas pour les sociétés agricoles fondées dans les provinces en France, l'Académie pour la promotion de l'agriculture de Florence ou les nombreuses *sociedades económicas de amigos del país* qui se multiplièrent en Espagne. Enfin, la législation relative au développement agricole stimula la mise en place des conditions techniques qui favorisaient la production (création de greniers publics, aide de l'État aux paysans, soutien accordé au regroupement des petites exploitations, etc.). Elle contribuait également à renverser les barrières sociales pour améliorer la production, même si dans ce cas l'opposition des classes privilégiées contrariait nombre des mesures les plus progressistes, telles que l'attaque courageuse lancée contre les exigences féodales en matière de corvées, l'abolition du servage au Danemark et la réforme agraire ratée en

Espagne. Un cas unique fut la législation sur la politique de clôture des terres, adoptée par le Parlement britannique, qui permit de rassembler des petites propriétés et de privatiser des terres communales. Cela favorisa le progrès de l'individualisme agraire et la modernisation des campagnes en Grande-Bretagne au cours d'un processus qui produisit des générations nouvelles de fermiers aisés, mais il en coûta la prolétarianisation de vastes secteurs de la paysannerie attachés à la terre depuis des temps immémoriaux.

Dans l'industrie, les contributions les plus considérables de l'État furent la création de zones de développement autour des manufactures royales, avec leurs limitations bien connues, et l'extension progressive des politiques protectionnistes qui garantissaient le secteur secondaire contre la concurrence extérieure. Dans ce domaine, les mesures gouvernementales étaient généralement timides et hésitaient entre l'intérêt du Trésor public, qui cherchait à tirer un revenu immédiat du commerce, et les intérêts des manufacturiers, qui avaient besoin de faire appliquer des droits de douane élevés aux produits étrangers mais d'être exonérés de charges douanières pour leurs propres marchandises.

Cependant, comme son nom le laisse entendre, le mercantilisme trouva son terrain le plus fertile dans le domaine du commerce. Malgré une tendance invétérée à l'interventionnisme, l'objectif principal de l'État était de faire tomber les barrières opposées à la libre circulation des biens en abolissant les péages internes, en réduisant les droits de douane sur les exportations et en limitant les monopoles. À cet égard, l'une des mesures les plus typiques de la seconde moitié du siècle fut la libéralisation du commerce du blé, qui fut introduite en Espagne, en France et en Suède, non sans faire naître des craintes véhémentes voire une opposition ouverte dans certains cas, par exemple l'« émeute d'Esquilache » en Espagne et la « guerre des farines » en France.

En même temps qu'ils appliquaient ces mesures de libéralisation, les gouvernements « éclairés » s'employèrent à améliorer les équipements commerciaux. La construction de routes fut une politique largement suivie, comme en témoignent les travaux effectués dans le duché de Savoie par les rois de Sardaigne, la construction d'un réseau routier radial à partir de la capitale en Espagne et la création en France du corps des Ponts et Chaussées. Tout en fondant des manufactures royales, les souverains de chacun des États encouragèrent aussi la création de compagnies commerciales coloniales. Ce fut le cas même dans des pays relativement peu impliqués dans des entreprises à l'étranger, comme l'Autriche (la Compagnie d'Ostende aux Pays-Bas), la Suède (la Compagnie des Indes orientales) ou le Danemark (la Compagnie d'Asie). En outre, nombre de ports furent agrandis et équipés pour faire face à l'activité commerciale, par exemple Lorient (siège de la Compagnie française des Indes orientales), Livourne (devenu le débouché maritime du grand-duché de Toscane) et Trieste (centre du commerce maritime autrichien dans l'Adriatique).

Les finances n'étaient pas négligées non plus. Alors que la Banque d'Angleterre était une création du siècle précédent, au début du nouveau siècle la France tenta l'expérience en inaugurant une infortunée banque d'État (la Banque de Law ou Banque générale) et l'Espagne créa sa propre banque centrale (la Banque de San Carlos). La Bourse de Paris ouvrit ses portes en 1724.

Même avec un gouvernement moins interventionniste, la Grande-Bretagne ne se laissa pas distancer par la tendance générale. Elle en prit même la tête dans de nombreux domaines, tels que la politique de clôture des terres, la fondation d'une banque d'État, la protection de son commerce et de sa flotte (les *Navigation Acts* du XVII^e siècle), la construction des plus belles routes d'Europe (grâce à la technique McAdam) et l'utilisation de canaux considérés comme l'un des meilleurs moyens de communication intérieure. En plus des améliorations incessantes apportées au système parlementaire, l'intérêt porté au développement économique et à son corollaire, l'expansion coloniale, fut la pierre angulaire de la vie politique britannique tout au long du siècle.

LE RENFORCEMENT DE L'ÉTAT

Afin d'appliquer leur politique de modernisation économique, beaucoup de pays avaient choisi le modèle inauguré en France par Colbert au cours du siècle précédent, à savoir que l'interventionnisme de l'État régulaient tous les aspects des activités de production. Cette option impliquait le choix de l'absolutisme, dont elle découlait, comme système politique. La plus grande partie de l'Europe prit exemple sur la France, estimant l'expérience britannique trop audacieuse et trop compliquée pour être imitée.

Pourtant, l'imitation du modèle français ou, en d'autres termes, l'introduction du despotisme éclairé exigeait le renforcement de l'État. Les gouvernements des Lumières appliquèrent partout des politiques destinées à consolider son autorité, à augmenter sa capacité de gestion et à rationaliser ses institutions.

La revitalisation de l'autorité de l'État s'étendit dans toutes les directions. D'une part, cela signifiait l'assujettissement des corps représentatifs (les Cortes en Espagne, les diètes et les institutions parlementaires en général). D'autre part, cela signifiait qu'il fallait entrer en lice contre les aspirations des corps intermédiaires, dont l'illustration la plus frappante fut fournie par l'agitation permanente des parlements, ou cours judiciaires, pendant le règne de Louis XV en France, jusqu'à ce que les magistrats fussent exilés par Maupeou : cette victoire à la Pyrrhus fut par la suite annulée lorsque Louis XV décréta que les parlements devaient être rétablis dans leurs fonctions et dans tous leurs droits constitutionnels, y compris les droits redoutables d'enregistrement et de remontrance. Cela signifiait également l'abolition

de l'autonomie régionale telle qu'elle se produisit en Espagne avec l'annulation décrétée par Philippe V des institutions et libertés dont jouissaient traditionnellement les territoires de la couronne d'Aragon ; un autre exemple, en dehors du contexte de l'absolutisme, fut la dissolution du parlement de l'Écosse et l'intégration des représentants écossais dans le Parlement de Londres.

Ces mesures furent renforcées par la centralisation du pouvoir de décision politique qui, depuis lors, allait se trouver concentré dans les mains d'un seul individu ou, au mieux, d'un très petit nombre de personnes avec un tout aussi petit ministère spécialisé à leur service. C'est ainsi qu'en France, le système des conseils instauré par Philippe d'Orléans fit place à son tour au gouvernement des Premiers ministres (Fleury), à la période du « despotisme ministériel », au ministère de Choiseul et à une succession de cabinets ministériels dans les dernières années de la monarchie. En Espagne, le système des conseils des Habsbourg fut remplacé par celui des secrétariats d'État, dans lesquels il y avait toujours une personnalité principale qui se détachait et qui finalement devint le Premier ministre au sens propre du terme (Floridablanca). La même chose se produisit dans d'autres pays, où l'institutionnalisation de petits organismes centraux de gouvernement laissait les mains libres à de fortes personnalités (Dutillot à Parme, Tanucci à Naples, Pombal au Portugal, Struensee au Danemark, etc.).

Le meilleur exemple de cette tendance est fourni par la Grande-Bretagne, où le développement du parlementarisme concentrait le pouvoir exécutif entre les mains d'un Premier ministre et d'un cabinet ministériel choisi par lui, dont tous les membres étaient responsables devant les chambres du Parlement.

D'un autre côté, les États éclairés ne toléraient aucune interférence de la part du clergé dans les affaires politiques et n'acceptaient pas davantage l'indépendance de l'Église à l'égard de l'autorité séculière du monarque. Alors que les Églises luthériennes avaient déjà depuis quelque temps fait soumission à l'État (en Scandinavie et dans nombre de pays allemands), l'affrontement entre les pouvoirs séculier et ecclésiastique eut lieu principalement dans les pays catholiques. En France, le gallicanisme avait triomphé vers la fin du siècle précédent, aussi, grâce à l'autonomie acquise par l'Église à l'égard de Rome et à sa loyauté envers la Couronne, un conflit institutionnel fut évité, sauf dans le cas des Jésuites et des Jansénistes qui, irréconciliables après plusieurs décennies de contestation du pouvoir absolu, soutinrent l'opposition parlementaire pendant tout le règne de Louis XV. En Espagne, la Couronne avait pris ses distances par rapport à Rome en signant un concordat qui régissait leurs relations communes. Au même moment, la Couronne se ménagea le soutien du clergé grâce au système du patronage régalien — à savoir le droit de nomination des évêques — et surveilla les activités de l'Inquisition. Dans les États italiens (notamment ceux de Parme

et de Toscane), le régéralisme, ou doctrine de la suprématie royale, en ce qui concernait tout particulièrement les affaires religieuses, trouva un appui, comme en Espagne, dans le clergé réformiste (appelé janséniste compte tenu de sa sévérité); cela augmenta l'efficacité de la lutte contre les immunités et privilèges de l'Église, et renforça aussi le mouvement qui plaidait pour la réduction du nombre excessif des ecclésiastiques.

Le point culminant de cette lutte engagée pour soumettre le clergé à l'autorité civile fut l'attaque lancée contre la Compagnie de Jésus. Les Jésuites étaient considérés comme l'incarnation du courant ultramontain, la cinquième colonne de la papauté, quasiment un « État dans l'État »; les ecclésiastiques réformés les haïssaient en raison de leur laxisme moral. Le cri de guerre fut d'abord lancé en France, qui décréta l'expulsion de tous les membres de l'ordre en 1765. En l'espace de quelques années, l'Espagne, le Portugal, Parme et Naples prirent la suite, au point que l'ordre fut entièrement dissous par Rome en 1773. Cette disparition fut un vrai désastre pour les territoires du Paraguay, où les Jésuites avaient implanté un modèle humanitaire d'administration coloniale bien équilibrée; elle provoqua également un énorme vide intellectuel dans l'Europe catholique et une immense insuffisance dans le domaine de l'enseignement, car il y avait parmi les membres de la Compagnie nombre de représentants remarquables de la tradition culturelle européenne et quantité des meilleurs enseignants de l'époque.

En Grande-Bretagne, les autorités voyaient d'un œil méfiant la montée du méthodisme, jusqu'au jour où les événements révélèrent que ce mouvement religieux de consolation prêchait la résignation chrétienne et garantissait par conséquent la possibilité d'exercer une domination idéologique sur les masses en voie de devenir de plus en plus prolétariées.

Les gouvernements éclairés, dans leurs efforts systématiques pour atteindre à l'uniformité, ne pouvaient admettre la présence de minorités non assimilées quelles qu'elles fussent. La première moitié du siècle en Espagne vit la renaissance d'une persécution des juifs (exécutés lors des derniers autodafés collectifs des temps modernes) et des gitans (condamnés aux travaux forcés dans les mines de mercure); en France, la tolérance manifestée depuis bon nombre d'années envers les minorités protestantes toucha à son terme. Toutefois, cette attitude changea au cours du siècle au fur et à mesure que les Lumières propageaient l'idéal de la tolérance dans la population et que les souverains ne se sentaient plus menacés par les petites communautés des minorités ethniques ou religieuses. Ce changement d'attitude se répandit aussi en Grande-Bretagne, même si la discrimination envers la minorité catholique persista tout au long du siècle, voire à une date aussi tardive que les années 1790; lorsque les gouvernements tentèrent de favoriser l'émancipation des catholiques, ils se heurtèrent à une violente réaction de la part de vastes secteurs de la société.

LA RATIONALISATION DE L'ADMINISTRATION

En même temps qu'il renforçait son autorité, le despotisme éclairé entreprit de rationaliser l'administration et de multiplier ses ressources, ce qui correspondait aux deux côtés de la même médaille. Le Trésor public était un sujet de préoccupation capital pour tous les gouvernements qui réorganisèrent les régimes d'imposition, affinèrent les concepts fiscaux et augmentèrent continuellement leurs rentrées, mais qui ne furent pas capables d'entreprendre une réforme fiscale en profondeur en grande partie à cause de l'opposition des classes privilégiées. Tel fut le cas en Espagne, où il se révéla impossible d'appliquer le système fiscal unique introduit par Ensenada. De même en France, le gouvernement se trouva réduit à l'impuissance lorsqu'il tenta d'instaurer un système progressiste qui taxerait tous les propriétaires fonciers, rentiers et titulaires d'une charge publique sans distinction. Trois projets échouèrent : celui de Machault d'Arnouville qui visait à remplacer la « dîme » par le prélèvement du « vingtième » (1749), le projet d'une subvention territoriale suggéré par Turgot (1776) et la réforme générale proposée par Calonne à la veille de la Révolution. Le succès remporté par une seule des initiatives de ce type, dans le petit État de Bade, sous l'égide du margrave Charles Frederick, n'efface pas l'impression générale que donne le contraste entre l'efficacité grandissante des Trésors publics, lesquels augmentaient de plus en plus leurs revenus, et leur besoin de recourir à des mesures de bouche-trou et aux formules anciennes (consistant à taxer les plus démunis pour protéger les puissants), alors que des guerres fréquentes (qui les poussaient au bord de la banqueroute) les mettaient en péril et qu'ils connaissaient un taux de croissance plus bas que celui de l'économie nationale dans son ensemble.

Néanmoins, si les inégalités du système fiscal semblent être inextricablement liées à la crise de l'Ancien Régime, l'augmentation des revenus de l'État, en chiffres absolus, rendait possible un accroissement parallèle des dépenses publiques. Négligeant certains chapitres des dépenses comme la santé et l'éducation, qui (sauf pour quelques fondations prestigieuses) étaient considérés comme relevant d'interventions extérieures à la sphère de compétence de l'État, les budgets se concentraient sur deux rubriques prioritaires : le personnel mis au service de la Couronne et la machine de guerre.

Outre les salaires des fonctionnaires civils et les pensions de nombreux nobles, la première catégorie comprenait les dépenses de la cour, c'est-à-dire les besoins quotidiens de la famille royale et le financement des grands programmes de construction et de décoration destinés à créer l'environnement correspondant au mode de vie ostentatoire du souverain et de sa famille.

Plus important encore était le budget militaire. Un gros pourcentage de l'augmentation des revenus était assigné à d'ambitieux programmes destinés à remodeler la machine militaire des différents États. C'est ainsi que la France

consacrait toute son énergie à améliorer la discipline des troupes, la formation des officiers et la puissance de son artillerie (en particulier sur l'initiative du marquis d'Argenson, fondateur du corps des grenadiers et de l'École militaire de Paris, ainsi que sous la férule de Choiseul, qui prit la responsabilité de réformer et d'agrandir ledit établissement). La France renforça aussi ses forces navales avec un programme de construction de navires et l'équipement de ses ports militaires. Le royaume de Sardaigne était un autre pays qui consacra une formidable énergie à renforcer son infrastructure militaire, particulièrement en Savoie, en augmentant la taille de l'armée, en construisant un réseau de fortifications et en créant une force navale. Le Portugal chercha à réaménager sa flotte périmée et remodela son armée en se calquant sur l'exemple de la machine militaire la plus avancée de l'époque, celle de la Prusse sous le règne de Frédéric II. Tout au long du siècle, l'Espagne maintint une politique navale cohérente qui conduisit à la construction d'arsenaux nouveaux, à la création d'un registre pour l'inscription obligatoire des marins et à la construction d'une imposante flotte de guerre capable de faire face à ses obligations coloniales. Ces faits et les allocations budgétaires destinées aux dépenses militaires ne laissent planer aucun doute sur la nature des intérêts prioritaires des nations européennes pendant le XVIII^e siècle.

Les objectifs des États gouvernés selon les principes du despotisme éclairé ne semblent pas avoir été fort différents de ceux que visaient les monarchies absolues des siècles précédents. Pourtant, les Lumières ont vraiment placé les gouvernements dans une nouvelle situation qui allait perdurer et qui les contraignit à adopter les valeurs d'un âge nouveau, un esprit de tolérance, de philanthropie ainsi que de création et de diffusion de la culture. Peu à peu, la voie fut ouverte par de timides mesures qui progressivement mirent un terme aux nombreux siècles de persécution d'autrui — c'est-à-dire des minorités qui étaient différentes de la majorité par leur idéologie, leur religion ou leur race. Beaucoup de pays adoptèrent aussi une réforme judiciaire, qui était l'un des thèmes majeurs du siècle des Lumières et l'une des pierres de touche du zèle réformiste. Le grand-duché de Toscane montra la voie dans ce domaine en abolissant les inégalités devant la loi, l'obligation faite aux accusés de prêter serment, l'usage de la torture et la peine de mort. Toutes les réformes judiciaires entreprises par les autres États sont timides en comparaison, même si presque toutes les réformes de ce genre comportaient d'importantes améliorations de la procédure et l'abolition de la torture.

Finalement, le despotisme éclairé protégea et mit en valeur la culture, même s'il s'agissait d'une culture consacrée dans bien des cas à la satisfaction des besoins du développement économique, à la formation d'administrateurs ou à la nécessité nouvelle de donner une image favorable à l'opinion publique. Une des caractéristiques du siècle fut l'engouement pour les sciences prétendument « utiles » par opposition à la culture spéculative. Une autre fut le besoin éprouvé par les monarques de se faire entourer par les intellectuels

du temps pour prouver leur ouverture d'esprit et leur attachement aux idées les plus récentes et les plus progressistes. Pourtant, l'élément utilitaire qui a imprégné la plus grande partie de ce « siècle sans poésie » ne diminue pas le formidable attrait d'une période qui a considérablement élargi le champ de la créativité culturelle et cherché à propager la connaissance dans des secteurs de plus en plus vastes de la population. En dernière analyse, la conviction que l'accès à la culture rend les hommes plus libres et plus heureux est peut-être la preuve la plus authentique de la générosité de l'esprit des Lumières.

Tous les pays n'ont pas mis la même énergie à appliquer la politique de modernisation recommandée au prince et à ses ministres, et ils n'ont pas tous non plus avancé au même rythme dans le domaine des réformes. À vrai dire, certains souverains qui, soutenus par un ministre impatient ou une minorité progressiste, ont cherché à accélérer le rythme de ces réformes ont dû affronter une vigoureuse opposition de la part des classes privilégiées qui sentaient la stabilité de l'Ancien Régime menacée. C'est ce qui se produisit au Portugal : le marquis de Pombal, lorsqu'il entreprit de mettre en œuvre avec une poigne de fer un projet de développement économique, la réorganisation de l'armée, la limitation des privilèges ecclésiastiques et la reconstruction rationnelle de Lisbonne détruite par le tremblement de terre de 1755, fut réduit à réprimer une vive opposition et, finalement, obligé de s'exiler. De même au Danemark, le ministre Struensee réorganisa l'administration, supprima les postes superflus, mit en œuvre une réforme judiciaire, améliora la condition de la paysannerie et décréta la liberté de la presse, mais finit par être jeté en prison et exécuté par les forces puissantes de la réaction. En Suède également, Gustave III, fort de son autorité après un coup d'État, se mit à réorganiser le pouvoir judiciaire et les Finances, abolit la torture et proclama la tolérance religieuse ; mais il se heurta à une opposition acharnée de la part des classes privilégiées et fut assassiné par suite d'une intrigue de palais pendant un bal masqué. Manifestement, les hommes politiques réformistes ne purent progresser que dans la mesure où le leur permettait leur base sociale : le programme de réformes devait être un instrument au service de ceux qui étaient au pouvoir, et non pas un véhicule pour le changement social. Telle est la signification véritable des objectifs politiques du despotisme éclairé.

LES TRANSFERTS TERRITORIAUX

Le renforcement de l'État, avec l'accroissement de son aptitude à dominer ses sujets, à lever des revenus pour le Trésor public et à mobiliser ses ressources militaires sur terre et sur mer, servit à pousser une politique d'expansion territoriale tant en Europe que dans les colonies, à la suite de

quoi la France apparut comme la puissance la plus importante en Europe et la Grande-Bretagne comme la plus grande puissance mondiale grâce à son acquisition continue de nouvelles possessions outre-mer.

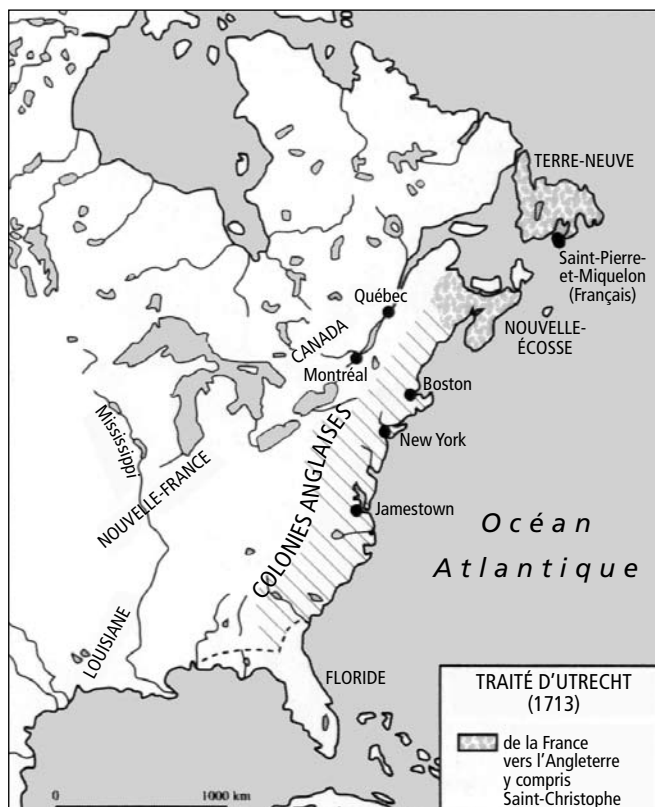
Le traité d'Utrecht apporta à l'Europe une période de stabilité internationale que le traité de Nystad allait étendre à la région balte après la fin de la guerre du Nord (carte 16a). Les frontières de la France furent plus ou moins définitivement fixées, avec la reconnaissance de l'acquisition de l'Alsace. Les traités de la Barrière (1709 et 1715) garantirent à la Hollande sa sécurité future en lui octroyant, à titre défensif, une bande de territoire au sud de ses frontières et sept garnisons, ainsi qu'un fort dans le sud des Pays-Bas. L'Espagne se trouva évincée de l'Italie au profit de l'Autriche qui occupa Milan, Mantoue, Naples, la Sardaigne (échangée ultérieurement contre la Sicile) et obtint le droit de tenir garnison en Toscane, tandis que la Savoie accédait au rang de puissance majeure grâce à l'acquisition de la Sardaigne (qui avait été échangée contre la Sicile), de Nice et de Montferrat (Monferrato), avec l'obtention du titre de roi pour son souverain. L'Espagne perdait les Flandres, attribuées elles aussi à l'Autriche, et dut se résoudre à être dépossédée de Minorque et de Gibraltar qui furent cédés à la Grande-Bretagne. À partir de 1716, une alliance tripartite (Grande-Bretagne, France et Hollande) garantissait l'exécution des termes du traité d'Utrecht et la stabilité qu'il apportait.

Dans la Baltique, la défaite de la Suède mit fin à un siècle d'expansion vers l'est et le sud. Aux termes du traité de Stockholm, la Suède se retirait d'Allemagne, rendait le Schleswig au Danemark, l'ouest de la Poméranie à la Prusse et Brême ainsi que Verden avec leurs territoires à Hanovre. Aux termes du traité de Nystad, elle abandonnait à la Russie ses possessions sur l'autre rive de la Baltique : Ingrie, Estonie, Livonie et une bande de la Carélie. Là aussi des conditions de stabilité se trouvaient créées.

Les traités d'Utrecht-Rastatt et de Stockholm-Nystad ont défini des frontières stables en Europe occidentale et mis fin à une longue période de transferts territoriaux incessants. L'image de cette stabilité générale ne fut troublée qu'en Italie, où un certain nombre de changements notables se trouvèrent provoqués par le désir espagnol de revanche, par l'irréversible déclin du duché de Parme et de la Toscane, ainsi que par les erreurs géopolitiques que commirent dans la région les négociateurs du traité d'Utrecht, notamment le démembrement du bloc Mantoue-Monferrato et de l'ensemble Naples-Sicile, l'attribution des deux îles les plus vastes à des États continentaux, et la cession à l'Autriche de territoires fort éloignés de son centre géographique et politique. Il s'ensuivit que l'Espagne revendiqua ses États italiens, ce à quoi les membres de l'alliance tripartite ripostèrent par une action armée. On parvint à y mettre un terme grâce à une solution de compromis, finalement acceptée par tous en 1748 : l'installation de dynasties bourbonniennes dans le royaume de Naples et de Sicile, ainsi que dans le duché de Parme. Ces



Carte 16a Traités d'Utrecht (1713) et de Rastatt et Baden (1714) (d'après *New Cambridge modern history atlas*).



Carte 16b Traité d'Utrecht en Amérique (d'après C. Martinez-Shaw).

dynasties allaient se maintenir sur leur territoire jusqu'au moment où l'unité italienne serait parachevée au siècle suivant.

Les conflits européens n'entraînèrent donc plus de grands changements sur la carte ni dans l'équilibre des puissances en Europe occidentale. Par contre, les principales puissances, soucieuses d'assurer leur suprématie dans les territoires situés hors d'Europe, ne cessèrent de s'affronter dans les colonies. Certes la balance avait déjà penché en faveur de la Grande-Bretagne depuis le traité d'Utrecht, qui lui avait accordé les territoires de la baie d'Hudson, de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve, et par conséquent la possibilité de développer son commerce des fourrures, tout en lui assurant pratiquement un monopole sur l'industrie de la pêche à la morue aux dépens des Français et des Espagnols. La Grande-Bretagne avait également obtenu l'île Saint-Kitts (Saint



Carte 17a Incidences des traités en Europe, 1735–1763 (d'après *New Cambridge modern history atlas*).

Christopher), dans les Petites Antilles, et deux concessions commerciales d'une importance vitale car elles brisaient le monopole de l'Espagne dans ses colonies américaines, notamment la traite des esclaves et le *navío de permiso*, en permettant qu'un navire britannique de 500 tonnes se livre chaque année à un commerce exempt de toutes taxes avec les ports espagnols en Amérique aux dates qui coïncidaient avec leurs foires (carte 16b).

Dans ce contexte, la guerre de Succession d'Autriche donna l'occasion d'un nouvel affrontement entre la Grande-Bretagne d'une part et l'Espagne et la France de l'autre. Ces deux dernières nations avaient signé le second des Pactes de famille qui devaient unir les deux principales branches de la dynastie des Bourbons contre l'ennemi commun tout au long du siècle. Le traité d'Aix-la-Chapelle n'eut aucune conséquence digne d'attention, mais il laissa bel et bien les deux parties sur le pied de guerre, prêtes à se lancer dans le prochain conflit colonial qui allait avoir lieu dans le contexte de la guerre de Sept Ans

et se terminer par le traité de Paris en 1763 (carte 17a). Ce fut un triomphe formidable pour la Grande-Bretagne, qui réaffirma ses droits sur la Nouvelle-Écosse et Terre-Neuve, élargit les frontières de ses colonies en Amérique du Nord jusqu'au Mississippi, y incorpora le Canada français, les Florides espagnoles, certaines îles des Indes occidentales (Dominique, Grenade, Tobago) et jeta les fondations des Indes britanniques, après en avoir quasiment expulsé les Français qui, dès lors, durent se contenter des cinq comptoirs commerciaux où ils se maintinrent jusqu'à ce siècle (cartes 17b, 17c).

Le traité de Paris est l'événement le plus marquant survenu dans l'histoire de la rivalité coloniale qui a divisé les principales puissances européennes pendant toute la durée du XVIII^e siècle. Ses conséquences ne furent que légèrement modifiées par le dernier grand conflit du siècle, provoqué par la proclamation, par les treize colonies britanniques d'Amérique du Nord, de leur indépendance. Le traité de Versailles n'a pas remis en question les principales acquisitions britanniques de 1763 concernant le Canada et l'Inde ; il a toutefois rendu certains territoires à leurs anciens occupants (Minorque et les deux Florides à l'Espagne, Tobago à la France), tandis que la sécession des États-Unis fut compensée par l'établissement immédiat de relations commerciales entre l'ancienne puissance coloniale et la nouvelle république.

En résumé, pendant le siècle des Lumières, les États européens n'ont pas cessé de se livrer à l'une de leurs occupations favorites : la guerre. Les hostilités furent conduites sous les auspices conflictuels d'une période de transition : les guerres de conquête territoriale se poursuivirent et, si les frontières changèrent peu en Europe occidentale, de grands transferts de territoires eurent lieu dans les colonies où les intérêts commerciaux, qui avaient déjà servi de prétexte à des conflits importants au cours du siècle précédent, devinrent le thème récurrent d'un enchaînement de querelles et de négociations de paix. D'autre part, la guerre ne fut plus menée pour des raisons idéologiques ; c'était un signe d'accord sur des principes fondamentaux qui restèrent en vigueur jusqu'au moment où le succès de la Révolution française entraîna la réconciliation rapide des anciens ennemis et la formation d'une alliance entre tous les États européens, monarchiques ou républicains, absolutistes ou parlementaires, contre la subversion et pour la défense d'un Ancien Régime dont les tenants demeuraient plus unis que les apparences ne le laissaient croire.

LA POLITIQUE ET LA SOCIÉTÉ

Le développement économique ainsi que la rationalisation du gouvernement et de la politique internationale peuvent donc être considérés comme des outils au service d'un objectif ultime, qui définit vraiment l'horizon de la vie politique dans l'Europe du XVIII^e siècle. Cet objectif ne fut rien d'autre que

le maintien de certaines structures de pouvoir pour le profit d'un petit groupe, détenteur de tous les honneurs, de la richesse et des droits politiques, aux dépens du reste de la population, fort opportunément divisée de sorte qu'elle ne pouvait s'unir et invitée à ramasser les miettes du banquet de la prospérité générale. Le peuple se voyait donc obligé d'accepter pacifiquement sa part inégale de la richesse matérielle, sa situation inférieure au sein de la société et un traitement discriminatoire en ce qui concernait l'exercice du pouvoir politique. L'État et les classes sociales qui profitaient du système savaient de quelle manière présenter leur propre projet social comme un mécanisme d'intégration capable d'assurer la prospérité de tous, même si, en fait, la prospérité n'était dispensée à chacun qu'en fonction de sa place dans la hiérarchie.

Les principaux bénéficiaires du projet étaient les nobles, qui connurent un nouvel âge d'or pendant le XVIII^e siècle. La base de leur pouvoir restait inchangée : exonération fiscale, possession héréditaire de la terre et emploi dans de hautes fonctions au sein de l'administration, de l'armée ou de l'Église. L'exonération fiscale les mettait à l'abri des exigences croissantes du Trésor qui réussissait rarement, voire jamais, à soutirer à l'aristocratie la moindre contribution aux dépenses d'un État dont la politique était d'en faire profiter cette classe sociale. Simultanément, la richesse de la noblesse s'accrut de manière régulière tout au long du siècle ; cet enrichissement n'était pas uniquement dû à l'augmentation des fermages (la variable qui afficha la plus formidable augmentation pendant le siècle, sous la pression de la demande et de la réaction des seigneurs dans les campagnes), mais il résultait aussi des investissements faits par les nobles dans d'autres secteurs (dont les activités n'étaient plus considérées comme avilissantes pour l'aristocratie). On en voyait des exemples dans le commerce de gros, l'industrie (en Normandie et en Bretagne, des nobles devinrent maîtres de forge), la construction navale et les finances ; dans ce dernier domaine, l'aristocratie se livra à une spéculation effrénée, par exemple en France quand la banque de Law fut fondée. Vers la fin de cette période, les revenus de l'aristocratie dépassaient de loin ceux des membres de toute autre classe sociale, outre que sa position se trouvait renforcée par un monopole de fait sur les meilleures fonctions, civiles, militaires ou ecclésiastiques.

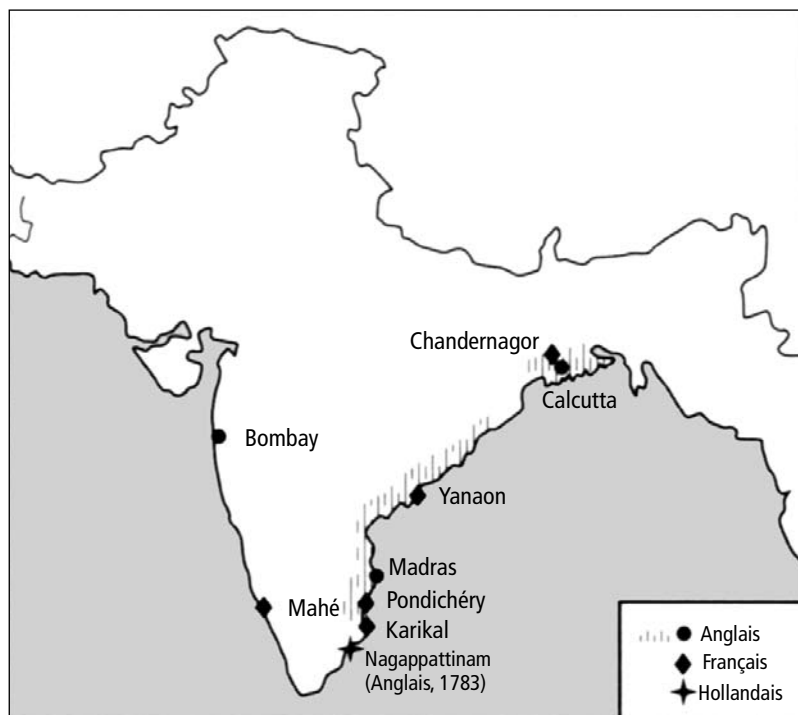
Néanmoins, l'aristocratie ne convoitait pas tous les postes. La haute noblesse se contentait tout à fait de siéger dans des conseils purement cérémoniels et d'occuper des postes honorifiques à la cour, pour laisser les hommes de loi, dont le rang était immédiatement inférieur au leur, s'occuper des tâches plus ennuyeuses de la bureaucratie quotidienne. De même le service armé, réservé par excellence aux membres de la noblesse qui justifiaient leur exonération fiscale sous le prétexte qu'ils payaient cet « impôt du sang », perdit peu à peu de son attrait en tant que carrière militaire pour l'aristocratie, non seulement en Grande-Bretagne, où la petitesse de l'armée permettait une



Carte 17b Incidences du traité de Paris (1763) en Amérique (d'après C. Martinez-Shaw).

reconversion rapide de la noblesse à des fonctions civiles, mais aussi dans des pays comme l'Espagne et la France, où la tradition voulait que le commandement militaire soit le domaine de la noblesse héréditaire. Cela provoqua la critique de la part des hommes éclairés qui voyaient la nature de la véritable aristocratie irrémédiablement frelatée. Enfin, l'Église continuait à promouvoir aux fonctions ecclésiastiques les plus élevées les plus jeunes fils des familles nobles, qui dans bien des cas s'intéressaient moins aux affaires religieuses qu'à la jouissance du pouvoir et des traitements substantiels associés aux bénéfices de l'Église.

Au XVIII^e siècle, la noblesse était la seule classe sociale qui partageait le pouvoir politique avec la Couronne. L'unique exception était la Hollande,



Carte 17c Incidences du traité de Paris (1763) en Asie (d'après C. Martinez-Shaw).

l'État bourgeois par excellence, où le groupe des régents était devenu une « aristocratie d'administrateurs spécialisés » qui se répartissaient les postes officiels dans les villes, les États provinciaux et les États généraux. À l'autre extrême, en Grande-Bretagne, l'exercice du pouvoir politique reposait en pratique entre les mains des nobles par le biais de leurs liens familiaux, de leur monopole sur les postes compris dans les cabinets ministériels et de leurs sièges à la Chambre des lords, ainsi que de leur influence dominante à la Chambre des communes grâce à la corruption du système électoral. En Suède également, l'« ère de la liberté », qui commença après la mort de Charles XII, permit à la noblesse de participer directement au gouvernement en s'assurant la domination du Riksdag, du comité secret des états généraux et de tous les sièges du Conseil royal.

Mais le pouvoir était en général exercé par des intermédiaires. De même que la bourgeoisie hollandaise délégua la défense de ses intérêts à l'élite spécialisée des régents, beaucoup de monarques européens continuaient,

comme le voulait la tradition, à utiliser un corps de fonctionnaires de haut rang recrutés dans la bourgeoisie ou la petite noblesse, ce qui donnait l'illusion que les ministres dirigeaient les affaires politiques au profit de leur propre groupe social d'origine, alors qu'en fait ils se contentaient d'administrer les intérêts des classes privilégiées.

Ces classes privilégiées serraient les rangs pour mieux conserver leur position. L'exception à cette règle était la Grande-Bretagne, avec sa noblesse « ouverte », réglementée de façon approximative, qui par une sorte d'osmose sociale assimilait sans heurts les roturiers à l'occasion de mariages mixtes ou lors d'une acquisition de biens fonciers (par laquelle les gens du commun devenaient des *gentlemen* ou *esquires*), ou même en récompense de succès obtenus dans la carrière universitaire, conformément à une tendance qui peu à peu permettait d'abandonner la préférence donnée aux liens de parenté en faveur de la richesse, voire du mérite personnel.

D'autres pays, sans atteindre à la flexibilité du système britannique, fournissaient également la possibilité d'accéder à la noblesse, par l'achat de titres (France), l'occupation d'une fonction dans l'administration de l'État (Suède) ou la reconnaissance publique d'un service éminent rendu dans la vie politique ou économique (Espagne) ; mais d'une manière générale, la tendance de l'Europe continentale allait dans le sens inverse. C'est ainsi qu'en Espagne, malgré les titres de noblesse conférés de temps en temps par la Couronne, le nombre des nobles déclina rapidement tout au long du siècle. En France se manifesta un mouvement de défense qui tendait à supprimer les mécanismes par lesquels on pouvait entrer dans la noblesse, laquelle devint un monde de plus en plus fermé et statique, intéressé seulement par la jouissance de ses privilèges et opposé à toute forme d'avancement pour le reste de la population — attitude qui explique comment l'amertume et le ressentiment conduisirent à la Révolution.

En peu de mots, disons que le XVIII^e siècle peut être considéré comme la grande époque de l'aristocratie. La noblesse de cour représentait le pinacle du raffinement de l'Ancien Régime et avait créé une civilisation véritablement aristocratique où l'empreinte française était colorée par l'influence « de l'architecture italienne, des jardins anglais, de la musique allemande et de l'étiquette espagnole comme on pouvait l'observer à Vienne ». Pourtant, ce monde à part était bâti aux dépens des autres secteurs de ce qui était en train de devenir une société toujours plus complexe.

La bourgeoisie était le deuxième barreau de l'échelle sociale, à la fois à cause de sa grande richesse et en vertu de l'estime dans laquelle la tenaient les autres groupes. Elle se composait principalement de personnes qui tiraient leur revenu de la propriété des moyens de production autres que la terre, c'est-à-dire de celles qui possédaient une « richesse dynamique », et dont l'esprit d'industrie contrastait violemment avec l'aisance désœuvrée d'une aristocratie vivant d'un revenu qu'elle ne gagnait pas. Ses rangs se trouvaient

grossis par des individus aux trains de vie fort différents, dont l'éventail allait des marchands de l'Ancien Régime qui faisaient commerce de divers produits et dont le dénominateur commun était l'échange, aux industriels ou manufacturiers (anciens artisans ou techniciens spécialisés ou négociants devenus finalement fabricants ou encore benjamins de familles paysannes qui avaient été envoyés à la ville pour y faire fortune) ; on trouvait parmi eux les banquiers (chefs d'entreprise bancaire ou prêteurs d'argent qui finançaient les travaux publics ou avançaient des fonds aux grands et aux puissants, ou encore négociaient non pas des biens mais des lettres de change, afin de fournir du crédit aux firmes industrielles ou commerciales) ; en faisaient également partie les intellectuels, ces auxiliaires de la bourgeoisie qui prenaient la parole en son nom et qui la représentèrent à des moments cruciaux de son histoire en tant que classe sociale.

La richesse de la bourgeoisie n'était pas égale à celle de l'aristocratie, mais c'était une classe sociale plus dynamique. Elle tirait son revenu de ses locaux professionnels, de ses investissements et de ses propriétés foncières tant citadines que rurales, ces dernières composées de terrains qui souvent formaient une ceinture autour de la ville où se déroulaient les activités principales des propriétaires. Cette richesse ouvrait souvent la porte à une promotion sociale, voire à un anoblissement, grâce à l'achat de charges qui conféraient un titre à leur détenteur (France) ou à l'achat de lettres de noblesse qui constituait une étape vers l'obtention d'un titre (Espagne), ou grâce à la faveur royale, exercée directement dans les cas les plus éminents.

Sous l'Ancien Régime, le fait d'occuper une situation importante d'un point de vue économique et social avait poussé la bourgeoisie à rester loyale envers une monarchie absolue qui représentait une source d'activités lucratives (telles que l'exploitation d'un domaine agricole exonérée d'impôts, l'administration des services publics, la fourniture d'approvisionnements à l'armée et à la flotte, voire la levée d'emprunts pour le compte du monarque) et qui avait pris des mesures favorables au commerce ou à l'industrie dans le contexte du protectionnisme caractéristique des dernières phases du mercantilisme. La bourgeoisie avait donc toujours accepté son rang de subordonnée au sein de la société dans son ensemble, ainsi que le système de valeurs imposé par la noblesse, puisque le bourgeois avait pour objectif ultime d'accéder à la noblesse quitte à en payer le prix, c'est-à-dire à renoncer précisément aux activités qui avaient servi de base à sa promotion sociale — l'accès au cercle restreint des privilégiés étant ainsi la récompense suprême de la réussite dans le monde des affaires.

Néanmoins, le XVIII^e siècle vit grandir le désenchantement de la bourgeoisie, qui commença à se sentir désavantagée sous l'ordre garanti par la monarchie absolue et le despotisme éclairé. D'une part, elle ressentait comme une injustice le système des privilèges qui non seulement établissait à son égard une discrimination dans le domaine de la fiscalité, mais aussi l'excluait

de la vie politique. D'autre part, la politique des portes fermées pratiquée par la noblesse lui donnait conscience de son manque de prestige social et de la difficulté qu'elle avait à changer de statut, tout en lui faisant violemment sentir l'hostilité et le mépris dans lesquels la tenaient les classes privilégiées. Finalement, la richesse même qu'elle avait accumulée tout au long du siècle la conduisait à une impasse en raison d'un système économique qui mettait des obstacles insurmontables à toute possibilité de développement supplémentaire. La bourgeoisie finit donc par découvrir que l'absolutisme et l'alliance entre la Couronne et les classes privilégiées constituaient le véritable obstacle à sa croissance économique, l'entrave la plus sérieuse à sa reconnaissance sociale et à l'exercice du pouvoir politique dans l'intérêt des bourgeois eux-mêmes. Elle se mit par conséquent à élaborer un projet de changement social et politique, voire à y faire adhérer d'autres groupes sociaux, en vue de présenter un projet révolutionnaire de substitution pour mettre fin au monopole du pouvoir détenu par l'aristocratie et défendu par le despotisme éclairé.

Certes, d'autres groupes sociaux pouvaient manifester de l'intérêt pour un changement, mais les limitations de leur pouvoir et la faiblesse de leur conscience de classe les empêchaient de lancer une attaque organisée contre l'ordre établi. Dans les campagnes, les paysans ne formaient pas un groupe uniforme mais occupaient toutes sortes de positions différentes, de celle du propriétaire foncier qui exploitait ses propres terres à celle du journalier agricole indigent qui louait ses bras aux riches voisins du village, en passant par celle des personnes qui menaient une existence précaire en cultivant leurs petits lopins de terre. De toute manière, la croissance économique enregistrée au cours du siècle avait apporté d'importants changements dans les modèles sociaux que l'on pouvait observer à la campagne, aussi bien en Grande-Bretagne, où la pose des clôtures chassa de leurs terres une foule de paysans, que sur le continent, où la hausse des fermages attisait l'avidité des nobles ou autres propriétaires terriens et entraînait toutes sortes de mesures réactionnaires. Cela augmenta invariablement la pression qui pesait sur une paysannerie déjà écrasée sous les impôts levés par l'État comme par l'Église et victime de toute une série de mauvaises récoltes sans qu'aucune disposition ne vienne y remédier. À la discrimination sociale s'ajoutait donc la menace d'une baisse du niveau de vie, ce qui était paradoxal à une époque de prospérité générale.

Dans les villes, la bourgeoisie en plein essor n'était pas seule à manifester son mécontentement. Les artisans constituaient encore le groupe le plus représentatif des classes moyennes urbaines, mais leur situation n'avait cessé de se dégrader tout au long du siècle. Là aussi le progrès économique, en imposant de nouvelles formes d'organisation industrielle, sonnait le glas des ateliers artisanaux qui fonctionnaient tels quels depuis l'époque médiévale. Les guildes passaient peu à peu entre les mains de petits groupes ; cela mettait les ouvriers qualifiés à la merci des fonctionnaires qui leur refusaient l'accès à une catégorie professionnelle plus élevée et faisaient d'eux des salariés,

de sorte que les produits artisanaux perdaient inévitablement leur avantage concurrentiel sur un marché de plus en plus envahi par l'industrie domestique ou les articles manufacturés. Dans les domaines où une réorganisation de la production ou une reconversion se révélait impossible, les gains réels des artisans diminuaient lentement mais de façon sensible, quand ces gens n'étaient pas victimes d'un processus graduel de prolétarianisation qui les faisait tomber dans un autre groupe tapi dans l'ombre, celui des «pauvres» de la ville.

Ce groupe social informe vivait entièrement de travaux manuels intermittents, connaissait en permanence la faim et le chômage, et se trouvait à la merci de lois sur le vagabondage qui pouvaient conduire les malheureux à subir la discipline cruelle des maisons de correction par le travail (*workhouse*), l'enfermement dans les hospices publics ou dans les institutions caritatives religieuses, moins rigoureuses mais de plus en plus contestées. En période de crise surtout, les membres de cette classe laborieuse tendaient à se fondre dans un milieu misérable de gens hors caste, de mendiants et, dans les cas extrêmes, de criminels. En tout cas, ils se mouvaient dans un environnement social dénué d'espoir, étaient plongés dans l'illettrisme et la misère, poussés à l'alcoolisme et à la violence, facilement agités par des émeutes de la faim et des soulèvements politiques, comme allait le montrer leur participation aux mouvements extrémistes anglais et aux événements de la Révolution française.

Finalement, l'essor de l'industrialisation donna naissance au prolétariat moderne des salariés industriels qui vivaient des fruits de leur travail dans les mines ou l'industrie textile. Les conditions matérielles dans lesquelles vivait cette classe sociale naissante n'étaient pas très éloignées de celle des agriculteurs sous-employés de la société féodale; mais le caractère particulier de leur expérience professionnelle, le contact avec leurs compagnons confinés comme eux dans le monde du travail en usine et le fait qu'ils vivaient à proximité les uns des autres dans les quartiers ouvriers contribuèrent à faire naître très tôt, chez eux, une conscience de classe qui devait rapidement les amener à jouer un rôle important par l'expression de leurs revendications, au sein des mouvements organisés dans le cadre d'une contestation sociale à visées politiques. Mais cette phase historique ne put se développer pleinement qu'après la crise finale de l'Ancien Régime.

LES LIMITES DU SYSTÈME

L'objectif essentiel du projet politique du despotisme éclairé était donc d'obtenir l'adhésion de toutes les classes sociales à un programme qui visait à maintenir en place nombre de structures traditionnelles fondées sur le privilège, la discrimination et l'inégalité. On considérait que cette situation se

trouvait justifiée par le droit naturel et divin, et revêtait un caractère incontestable puisqu'elle avait toujours existé. Mais si ces arguments idéologiques ne suffisaient pas à gagner le soutien du tiers état, la prospérité matérielle du pays, qui profitait à la majorité sans distinction de classe, servait d'argument décisif pour rassembler tous les secteurs de la société derrière un projet qui assurait un progrès collectif.

Ce projet reçut l'approbation générale pendant la plus grande partie du siècle et dans presque tous les pays. En fait, contrairement au siècle précédent qui s'était caractérisé par un bouleversement intense, les années 1700 revêtent l'allure d'une oasis de paix relative, intercalée entre l'agitation intense de la période antérieure et les violentes convulsions de l'époque révolutionnaire qui allait suivre.

Toutefois, cela ne signifie pas qu'il n'existait aucun conflit. En premier lieu, les conflits internationaux, trait de caractère naturel de la vie politique de l'époque, furent surtout liés aux problèmes coloniaux, même si l'Europe elle-même était souvent transformée en champ de bataille. Deuxièmement, certains pays connurent d'importants conflits dynastiques. Ce fut le cas de l'Espagne, où Philippe V dut non seulement vaincre la résistance de différents secteurs en Castille, mais aussi, bien pis encore, mener une longue guerre épuisante contre ses provinces orientales qui s'étaient déclarées massivement favorables au prétendant autrichien. Ce fut aussi le cas en Grande-Bretagne, qui dut étouffer les dernières velléités de restauration des rois Stuart exilés, c'est-à-dire les rébellions jacobites conduites par le Vieux Prétendant, Jacques, et son fils le Jeune Prétendant, le prince Charles Edward, en 1715, 1722 et 1745 — la victoire de 1745 étant suivie par une violente répression des Highlanders écossais qui avaient pris la tête du soulèvement.

Si dans les deux cas les revendications dynastiques trouvèrent un soutien dans le mécontentement social et furent accompagnées de mouvements importants de contestation sociale, leur signification profonde demeurait enracinée dans l'arrière-plan des problèmes constitutionnels que rencontraient la monarchie espagnole et celle du Royaume-Uni sinon dans le contexte encore plus vaste des conflits internationaux. Au XVIII^e siècle, les contestations spécifiques des différents groupes sociaux trouvèrent des formes d'expression moins violentes, moins durables et moins ambitieuses que celles des siècles antérieurs, même si les affrontements n'en étaient pas absents.

Dans les campagnes, les jacqueries ou révoltes paysannes qui avaient été si courantes au siècle précédent disparurent quasiment de la scène en Europe occidentale ; certaines dissensions s'exprimèrent dans des attaques lancées contre les droits seigneuriaux, la destruction de clôtures dans les champs, des explosions isolées de violence ou le règlement de querelles individuelles par la contrainte. Dans les villes, la contestation revêtit la forme d'émeutes de la faim auxquelles participaient les groupes sociaux les plus démunis en guise de protestation contre le prix élevé des articles de première nécessité,

en particulier celui du pain. Les émeutiers réclamaient l'application du « prix imposé » pour le pain, au nom de la loi, attaquaient les greniers et exigeaient des mesures pour empêcher la libre circulation du blé, en vue de rétablir l'« économie morale » que les autorités cherchaient à défendre, ne fût-ce que pour éviter un conflit. Certaines de ces émeutes prirent des proportions inaccoutumées et eurent des répercussions de grande ampleur, notamment les troubles de 1766 en Grande-Bretagne, les émeutes qui jetèrent plusieurs villes espagnoles dans la tourmente au cours de la même année et ce que l'on a appelé la « guerre des farines » en France pendant l'année 1775.

D'autres révoltes eurent la même origine, comme les *gin riots* (émeutes du gin) à Londres en 1736, où se mêlaient le mécontentement à propos de mesures destinées à réduire la consommation de boissons alcoolisées et l'irritation des classes laborieuses contre la concurrence des immigrants irlandais qui acceptaient de plus bas salaires. On a donné cette dernière explication comme prétexte aux *Gordon riots*, qui trouvèrent leur expression la plus dramatique dans l'agression des catholiques irlandais ; mais on peut trouver des raisons sociales plus profondes à ces événements, notamment dans une hostilité déclarée envers le gouvernement ainsi que dans le contexte crucial des revers subis au cours de la guerre d'Indépendance américaine. En tout cas, ces explosions de violence populaire, caractéristiques de l'Ancien Régime, ont été surpassées par d'autres formes plus modernes de contestation, comme les grèves organisées ou la destruction de machines pendant les premières manifestations du mouvement Luddite destinées à protéger les emplois menacés par l'inexorable progrès de la révolution industrielle.

Pendant cette période de résistance à l'évolution de l'État, le centralisme a également pris de l'importance. La résistance revêtait la forme d'un refus de payer les impôts, d'émeutes contre le service militaire obligatoire ou d'une volonté de se soustraire à l'inscription sur les listes des forces navales, destinée à fournir des équipages à la marine de guerre. Il s'agissait en tout cas de protestations sporadiques qui n'ont jamais donné de graves soucis aux autorités, même si des manifestations qui étaient simplement locales ou spécifiques, du moins en principe, pouvaient parfois prendre une couleur politique.

Au cours du siècle, il y a eu très peu d'exemples de contestation politique directe et violente. Il faut pourtant ranger dans cette catégorie le soulèvement contre Esquilache et ses réformes à Madrid en 1766, l'agitation parlementaire française qui a quelquefois coïncidé avec des événements curieux et apparemment sans relation avec le phénomène principal, comme la manipulation dont furent l'objet les convulsionnaires jansénistes de Saint-Médard, ou les perturbations provoquées par les discours extrémistes de John Wilkes à Londres dans les années 1760. Ces deux premiers cas prouvent l'attitude réactionnaire de certains secteurs des classes privilégiées, qui tentaient d'empêcher une modernisation du pays et d'entraver le programme du despotisme éclairé (comme les intrigues de palais qui ont abouti à

l'exécution de Struensee au Danemark, à l'assassinat de Gustave III en Suède ou au bannissement du marquis de Pombal au Portugal). En revanche, le mouvement lancé par le journaliste et plus tard lord-maire de Londres, Wilkes, qui prit pour nom *Wilkes and freedom* (Wilkes et la liberté), naquit de l'opposition aux tentatives de George III d'exercer sa prérogative royale. Il fut à l'origine du mouvement extrémiste (radical) anglais, comme l'a montré le *Yorkshire movement*, légitime héritier des événements qui ont perturbé Londres pendant plusieurs années.

Ainsi, malgré quelques secousses isolées, le programme du despotisme éclairé est parvenu à se développer avec succès et en douceur pendant tout le XVIII^e siècle. Incontestablement une des clefs de son succès fut la période de prospérité économique extraordinairement prolongée qui permit à la majorité de la population d'en récolter les profits matériels pendant la plus grande partie du siècle. Vers la fin du XVIII^e, pourtant, la situation se mit à changer. La croissance, jusque-là soutenue, se mit à donner des signes de faiblesse, et des crises cycliques révélèrent les limites du système. Le point crucial fut atteint quand les progrès enregistrés dans le système de production rendirent nécessaires une série de changements qui affectaient non seulement l'économie, mais également la société et le régime politique.

Le succès du despotisme éclairé semait les graines de sa propre destruction. Certains des bénéficiaires de la prospérité connue pendant tout le siècle furent saisis d'impatience lorsqu'ils découvrirent que leur réussite économique n'était pas récompensée par l'octroi d'une considération sociale et de droits politiques ; une même impatience gagna les victimes du système, qui avaient attendu le moindre signal pour se rebeller contre leur situation. De même les intellectuels, convaincus que la revitalisation de l'appareil de l'État et l'action d'un gouvernement éclairé permettraient d'entreprendre une réforme en profondeur, avaient simultanément propagé l'idée que la confiance dans la raison et l'esprit critique étaient les consignes qui conduiraient à l'instauration d'une société légitime. Cela fournit à la nouvelle génération les outils idéologiques nécessaires pour saper les fondations d'un système qui ne paraissait pas conforme aux principes de raison et de justice ainsi proclamés.

Les représentants français réunis en Assemblée générale franchirent le premier pas pour passer d'une critique théorique du système à l'application de leurs idéaux, ce qui conduisit à la transformation révolutionnaire des fondations sur lesquelles reposait la société de l'Ancien Régime. Au cours des décennies qui allaient suivre, ceux qui voyaient la Révolution avec bienveillance et les libéraux des autres pays allaient mettre en marche un processus inspiré par les mêmes sources et se lancer dans la recherche de ce qui allait inaugurer une ère nouvelle dans l'histoire de l'Europe occidentale et, en fait, dans l'histoire mondiale.

BIBLIOGRAPHIE

- ACTON H. 1956. *The Bourbons of Naples (1734–1835)*. Londres.
- ANON. 1954-1955. *Algemene geschiedenis der Nederlanden*. Vol. VII-VIII. Utrecht.
- BEALES D. 1987. *Joseph II*. Cambridge.
- BLANNING T. C. W. 1970. *Joseph II and enlightened despotism*. Londres.
- BLUCHE F. 1968. *Le Despotisme éclairé*. Paris.
- CANNON J. 1973. *Parliamentary reform, 1640–1832*. Cambridge.
- CARPANETTO D. 1986. *L'Italia del Settecento. Crisi, trasformazioni, lumi*. Rome.
- DAVIS J. C. 1962. *The decline of the Venetian nobility as a ruling class*. Baltimore.
- DOMINGUEZ ORTIZ A. 1976. *Sociedad y Estado en el siglo XVIII español*. Barcelone.
- DOYLE W. 1978. *The old European order, 1660–1800*. Oxford.
- FERNANDEZ ALBALADEJO P. 1992. *Fragmentos de monarquía*. Madrid.
- GOODWIN A. (dir. publ.). 1953. *The European nobility in the eighteenth century*. Londres.
- HERR R. 1958. *The eighteenth century revolution in Spain*. Princeton.
- HOVDE B. J. 1948. *The Scandinavian countries, 1720–1865. The rise of the middle classes*. New York.
- HUBATSCH W. 1981. *Frederic the Great of Prussia. Absolutism and administration*. Londres.
- JEANNIN P. 1969. *L'Europe du Nord-Ouest et du Nord aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris.
- KRIEGER L. 1970. *Kings and philosophers, 1689–1789*. Londres.
- MANDROU R. 1967. *La France aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris.
- 1980. *La Raison du prince. L'Europe absolutiste, 1649–1775*. Verviers.
- MAURO F. 1964. *L'Expansion européenne (1600–1870)*. Paris.
- MCKAY D., Scott H. M. 1983. *The rise of the great powers, 1648–1815*. Londres.
- MEYER J. 1966. *La Noblesse bretonne au XVIII^e siècle*. Paris.
- 1991. *Le Despotisme éclairé*. Paris.
- NORDMAN C. 1986. *Gustave III: un démocrate couronné*. Lille.

- PARRY J. H. 1971. *Trade and dominion: the European overseas Empire in the eighteenth century*. Londres.
- PLUMB J. H. 1951. *England in the 18th century, 1714–1815*. Londres.
- QUAZZA G. 1957. *Le riforme in Piemonte nella prima metà del Settecento*. Modène.
- ROBERTS M. 1973. *Swedish and English parliamentaryism in the eighteenth century*. Belfast.
- RUDÉ G. 1970. *Paris and London in the 18th century. Studies in popular protest*. Londres.
- TREASURE G. 1985. *The making of modern Europe, 1648–1780*. Londres.
- VALSECCHI F. 1971. *L'Italia nel Settecento, dal 1714 al 1788*. Vérone.
- VENTURI F. 1979. *Settecento riformatore*. Turin.
- VERISSIMO SERRÃO J. 1980–1982. *História de Portugal*. Vol. V–VI. Póvoa de Varzim.
- VON ARETINO K. O. 1986. *Das Reich. Friedensgarantie und europäisches Gleichgewicht, 1648–1806*. Stuttgart.
- WILLIAMS E. N. 1979. *The Ancien Régime in Europe, 1648–1789*. Harmondsworth.
- WILLIAMS G. 1966. *The expansion of Europe in the eighteenth century*. Londres.
- WOOLF S. 1979. *A history of Italy, 1700–1860. The social constraints of political change*. Londres.

12.3

La culture

Manuel Fernández Álvarez

La première impression que l'on retire de l'état de la civilisation d'Europe occidentale à l'époque moderne est celle d'une grande splendeur. Ce fut en effet l'époque de l'expansion européenne dans le reste du monde, de mouvements culturels tels que la Renaissance, l'art baroque et les Lumières, de l'immense bouleversement religieux qu'a représenté la Réforme protestante et, enfin, du décollage des sciences que l'on a baptisé du nom de révolution scientifique.

Cette splendeur culturelle était, il faut bien le reconnaître, l'apanage d'une élite : la masse des peuples européens se composait de ruraux illettrés. Mais la nouvelle culture de l'élite coexistait avec une culture populaire qui devait se hisser peu à peu, par un lent phénomène de développement, à des niveaux plus élevés, jusqu'à constituer une base générale qui devait être fréquemment une source d'inspiration pour les plus grands artistes et écrivains. Faisant contraste avec les poèmes raffinés que l'on récitait dans les cours, il existait une poésie populaire dont on trouve les traces dans les chansons ; parallèlement aux récits des grands écrivains, nous découvrons les contes et légendes populaires narrés dans le cercle familial. Bizarrement, c'est au cours de cette période que le théâtre, qui plaisait à l'élite comme aux illettrés, atteignit des sommets. Les dramaturges le savaient bien : à l'instar de leurs précurseurs, les prêtres parlant en chaire, ils communiquaient un message qui parvenait à tous les membres de la société.

En somme, une culture élitiste coexistait avec une culture populaire, chacune possédant sa base sociale propre ; à l'occasion, elles se mélangeaient, mais jamais ne s'excluaient complètement. En fait, la nouvelle culture se retournait vers le peuple pour renouveler son inspiration, tandis que la culture populaire empruntait abondamment à l'élite. Tel sera donc le thème de notre étude sur la civilisation de l'Europe occidentale du XVI^e au XVIII^e siècle, qui s'exprime selon trois étapes principales : la Renaissance, le baroque et les Lumières.

L'ÂGE DE LA RENAISSANCE

Les villes italiennes, notamment Florence, Rome, Venise et Milan, jouèrent un rôle prépondérant dans le mouvement appelé Renaissance qui s'est déroulé en Europe occidentale entre le milieu du XV^e siècle et le milieu du

XVI^e siècle. Il se termina dans le cataclysme religieux de la Réforme. Il ne faudrait pas considérer que les deux événements sont indépendants, sans autre lien que leur coïncidence dans le temps et dans l'espace. L'un des aspects fondamentaux de la Renaissance était l'humanisme, et nombre d'humanistes se montraient très critiques à l'égard des abus de l'Église, ce qui prépara le terrain à l'œuvre des grands réformateurs dont le premier fut Martin Luther.

Même s'il n'y a guère de consensus chez les chercheurs en ce qui concerne les origines de la Renaissance, il ne semble y avoir aucun doute sur le fait qu'elle a atteint son apogée vers 1450 et que son principal foyer a été l'Italie. Le fait que l'Italie occupait la situation géographique qui est la sienne est en rapport évident avec les liens étroits qu'elle entretenait avec l'Antiquité classique que la Renaissance voulut faire revivre. Cette position était encore renforcée par le fait que la Grèce, l'autre héritière principale du patrimoine reçu du monde antique, était tombée entre les mains de l'Empire turc, ce qui força les savants et les humanistes byzantins comme Chrysoloras, Georges de Trébizonde et Théodore Gaza à fuir et à chercher asile en Italie.

À part sa vénération pour l'Antiquité classique, en particulier pour ses grands penseurs Platon et Aristote, l'un des principaux traits de la Renaissance semble être la tournure laïque que prit l'ensemble de la civilisation qui ne se développait plus sous la supervision de l'Église, ou du moins qui lui échappait quelque peu. La nouvelle génération d'érudits n'appartenait plus obligatoirement au clergé, et le principal but de ses études était désormais moins la théologie qu'une meilleure connaissance de l'humanité. Il en résulta une résurrection du substantif *humanitas* que Cicéron utilisait déjà dans la Rome antique lorsqu'il évoquait la poursuite des *litterae humaniores* et auquel Lorenzo Valla (1405–1457) donna un lustre nouveau.

Il est d'autres caractéristiques de la Renaissance, comme l'amour de la nature, qui se reflète dans la poésie aussi bien que dans la peinture, le culte de la beauté du corps humain, l'insistance sur la personnalité — si bien que la *virtù* fut bientôt hissée au-dessus de la naissance —, enfin un sens critique aiguisé qui poussait tout un chacun à rejeter le principe d'autorité, accompagné d'une curiosité qui aida les érudits à rétablir bien des textes anciens après les avoir débarrassés des gloses accumulées pendant tout le Moyen Âge.

L'humanisme en Italie

Avec l'humanisme, nous touchons au cœur même de la Renaissance et à sa vénération pour l'Antiquité classique. Nombreux furent ceux qui voulurent acquérir la connaissance des langues classiques, le latin et le grec. L'apprentissage du latin avait été une longue tradition ininterrompue, mais qui

avait quelque peu disparu au cours du Moyen Âge. Les humanistes italiens voulaient améliorer leur connaissance de la langue, comme le fit Lorenzo Valla, dont le *De elegantia latinae linguae* se répandit largement à travers toute l'Europe. L'étude du grec, que Pétrarque (mort en 1374) regrettait amèrement de ne pas savoir, commença de se répandre avec l'arrivée des érudits byzantins, en particulier après la chute de Constantinople conquise par l'Empire turc en 1453.

L'une des grandes caractéristiques de l'humanisme italien a été la quête des œuvres classiques qui avaient été perdues depuis la chute de l'Empire romain et leur publication dans des éditions critiques. Les découvertes de telles œuvres étaient saluées comme de grands triomphes, par exemple lorsque Poggio (1380–1459) découvrit le traité *De institutione oratoria* de Quintilien dans l'abbaye de Saint-Gall en Suisse, en 1414. L'essence même de la Renaissance étaient l'humanisme et sa vénération de l'Antiquité.

Les humanistes italiens jouissaient de la protection des principales cours, y compris celle du pape à Rome ; on peut citer des mécènes comme les Médicis à Florence, Alphonse V le Magnanime à Naples et les papes Nicolas V et Pie II à Rome. C'est ainsi que furent créées des bibliothèques splendides, telle la Bibliothèque vaticane, et que se formèrent de nouveaux centres culturels, distincts des anciennes universités médiévales. Il y eut, entre autres, l'Accademia Platonica fondée à Florence par les Médicis pour que l'on y poursuive des études nouvelles sur Platon ; des savants éminents y ont attaché leur nom, comme Marsile Ficin (Marsilio Ficino, 1433–1499) ou Pic de la Mirandole (1463–1494), l'auteur *De dignitate hominis*, ouvrage dans lequel il défend les idées humanistes. Il y eut encore l'Accademia Romana fondée par Pomponio Leto et l'Accademia Napolitana, fondée par Pontano, qui se concentrait sur des thèmes littéraires, ainsi que les presses installées à Venise par l'imprimeur Alde Manuce et d'où sortirent, au XVI^e siècle, de magnifiques éditions critiques des textes grecs et latins.

L'humanisme dans le Nord

Il s'agit ici de l'humanisme qui se développa ailleurs en Europe occidentale. Ses deux principales figures sont le Hollandais Érasme (1465–1536), de Rotterdam, et l'Anglais Thomas More (1478–1535) ; leur influence se répandit dans tout le reste de l'Europe occidentale, en particulier en France et en Espagne. La plus forte caractéristique de cet humanisme est son intérêt pour la religion ; il alliait une attirance pour les auteurs classiques à une connaissance plus approfondie de la Bible et prônait une vie religieuse plus conforme aux principes du christianisme.

Les œuvres d'Érasme ont été lues partout, en particulier ses *Adages* (anthologie de proverbes de l'Antiquité), le *Manuel du chevalier chrétien*,

où il expose les principes du véritable christianisme, et l'*Éloge de la folie*, son œuvre la plus célèbre publiée en 1509. L'édition qu'il fit du Nouveau Testament traduit bien son souci des principes chrétiens.

Nous citerons encore, parmi les humanistes du Nord, les Anglais John Colet (mort en 1519) et Thomas More, l'auteur d'un ouvrage important, sinon le plus important de l'époque, *Utopie*. Il y décrit une société idéale vivant dans une île perdue dans l'océan, tout en critiquant les contradictions de la société de son temps.

À cause de ses liens avec la Réforme, l'humanisme allemand ne doit pas être négligé, car on y distingue des figures comme Johannes Reuchlin (1445–1522), grand humaniste qui étudia le grec et l'hébreu, Ulrich von Hutten (1488–1523), l'un des auteurs des *Epistolae obscurorum virorum*, critique acerbe du conservatisme des universités allemandes, et Sebastian Brant (1458–1521) dont *Das Narrenschiff* (*La Nef des fous*) était dans le droit fil de la pensée d'Érasme. Ces trois auteurs moururent dans les premières années de la Réforme, mais ils contribuèrent à la naissance du mouvement.

L'humanisme dans les autres pays d'Europe occidentale

En France, la pensée humaniste aboutit à la création d'un important centre de culture, connu de nos jours sous le nom de Collège de France, qui était complètement indépendant de la puissante université parisienne de la Sorbonne. On comptait parmi les membres de ce cercle humaniste Lefèvre d'Étaples et Guillaume Budé (1467–1540) qui participa à la fondation de la Bibliothèque royale à Fontainebleau, à l'origine de la Bibliothèque nationale de France. C'est dans ce cadre humaniste que parurent *Gargantua* et *Pantagruel*, œuvres hautement originales en même temps que satires de la société contemporaine, dues à François Rabelais (1494–1553).

L'humanisme français continua d'exercer son influence dans la seconde moitié du XVI^e siècle à travers les œuvres de deux grands écrivains, Ronsard et Montaigne. Pierre de Ronsard (1524–1585) est l'un des grands poètes lyriques de la civilisation occidentale avec ses Odes, ses sonnets (*Les Amours*) et ses hymnes (en particulier *L'Hymne de la mort*). Michel Eyquem de Montaigne (1533–1592) dépeint le modèle du gentilhomme français de la Renaissance dans ses *Essais*, ouvrage rempli de références personnelles dans lequel le stoïcisme cède progressivement la place au scepticisme, fruit des réflexions de l'auteur sur l'histoire et sur les traits divers de ses contemporains, et se termine sur un plaidoyer pour la tolérance, le meilleur remède, peut-être, pour une France déchirée alors par les guerres de Religion.

L'humanisme espagnol subit d'abord l'influence de l'Italie ; son chef de file était Antonio de Nebrija (1444–1522), éminent latiniste, auteur de la

première grammaire des langues romanes, la *Gramática castellana*. Pendant le XVI^e siècle, sous le règne de l'empereur Charles Quint, c'est Érasme qui influença les humanistes d'Espagne où vécurent de grands penseurs comme Luis Vives et Alfonso de Valdés. Enfant, Luis Vives avait quitté l'Espagne, et il vécut en France, en Angleterre et aux Pays-Bas. Il fut le précepteur, à Londres, de la princesse Mary. Excellent pédagogue et philosophe, en communion avec la pensée d'Érasme, il donna un tableau de la vie quotidienne dans son *Exercitatio linguae latinae*. Alfonso de Valdés (1490–1532) créa deux des œuvres les plus importantes de la littérature espagnole de son siècle, soit le *Diálogo de las cosas ocurridas en Roma* (afin de justifier le sac de Rome par les troupes de Charles Quint) et le *Diálogo de Mercurio y Carón*. Il fut l'un des rares humanistes à s'éloigner de la coutume d'écrire en latin ; il se servait de l'espagnol pour exprimer ses idées sur la pensée d'Érasme qu'il s'attacha à transmettre.

C'est à cet environnement humaniste, influencé à la fois par l'Italie et par les Pays-Bas, que l'on doit certains des chefs-d'œuvre de la littérature espagnole du XVI^e siècle. La *Celestina* de Fernando Rojas (1465 ?–1536) créa un personnage désormais connu dans le monde entier. L'œuvre d'un auteur inconnu, *El Lazarillo de Tormes*, est une vive critique de la société espagnole du temps, tandis que les poèmes de Garcilaso de la Vega (1501 ?–1536) introduisaient la poésie de la Renaissance italienne en Espagne.

Les arts pendant la Renaissance : l'urbanisme et l'architecture

Avec la Renaissance naquit un nouveau concept de la ville, planifiée selon les règles de la perspective. À l'inverse de la cité médiévale qui tentait de traduire l'ordre social en plaçant le palais et l'église au centre et en les entourant des services nécessaires — ce genre de plan est toujours visible aujourd'hui dans la vieille ville de Vitoria —, la Renaissance voulait un espace urbain rationnel, correspondant aux lignes perpendiculaires d'un échiquier, avec un espace libre au centre, comme la *plaza mayor* dominée par l'hôtel de ville.

C'est dans les palais de la Renaissance que l'influence de l'Antiquité est la plus évidente, comme dans le palais Medici Riccardi (Florence), le chef-d'œuvre de Michelozzo (1396–1472) terminé vers le milieu du XV^e siècle, et dans le palais Strozzi (Florence) bâti en 1489 par l'architecte Benedetto da Majano. Ce sont ses palais qui confèrent à Florence son aspect Renaissance, dans un paysage urbain dominé par la coupole du Duomo dessinée par Brunelleschi.

Un demi-siècle plus tard, Rome devançait Florence avec les travaux de deux grands architectes, Bramante et Michel-Ange. Leur œuvre est la basilique Saint-Pierre, dont la coupole est l'un des traits les plus caractéristiques de la Rome de la Renaissance ; on y travaillait aussi à des palais comme le

palais Farnèse, dessiné par Sangallo et terminé par Michel-Ange lui-même. Les nouveaux idéaux de l'urbanisme trouvèrent leur apogée avec la place du Campidoglio, conçue par Michel-Ange, afin d'embellir Rome en vue de la visite de Charles Quint en 1536. La place ne fut cependant terminée qu'un siècle plus tard.

La Renaissance italienne ne fut pas seulement florissante à Florence et à Rome, mais aussi à Venise où l'architecte Sansovino (1486–1470) mit la dernière main à la place Saint-Marc avec sa magnifique bibliothèque.

La sculpture

Dans l'urbanisme de la Renaissance, la sculpture figurait en bonne place. On a de nombreux exemples de statues monumentales embellissant des places, par exemple, à Venise, la statue équestre de Colleoni que l'on doit à Verrochio (1435–1488), à Padoue, la statue du condottiere Gattamelata, œuvre de Donatello (1386–1466) — qui a probablement été le plus remarquable des sculpteurs ayant précédé Michel-Ange —, sans oublier le *David* de Michel-Ange lui-même placé devant le palais de la Seigneurie, à Florence. L'impressionnant ensemble statuaire créé par Michel-Ange pour le mausolée des Médicis, notamment *Il Pensieroso*, se trouve également à Florence. Rome possède elle aussi quelques-unes des statues de Michel-Ange et des chefs-d'œuvre comme *La Pietà*, placée dans la basilique Saint-Pierre (illustration 22), et le *Moïse* du mausolée de Jules II dans l'église Saint-Pierre-aux-Liens.

La peinture

La peinture connut en Italie un épanouissement sans précédent dans l'histoire de l'art. Les différentes écoles se répartissaient entre Florence, Venise, Milan et Rome. Il y eut une foule d'artistes de premier plan comme Piero della Francesca, Véronèse, Giorgione, Le Corrège et Titien, outre les trois plus grands, c'est-à-dire Léonard de Vinci (1452–1519), Raphaël (1483–1520) et Michel-Ange (1475–1564). Certains de leurs chefs-d'œuvre font désormais partie du patrimoine de l'humanité tout entière : l'*Annonciation* de Fra Angelico (le Prado, Madrid), *Le Printemps* de Botticelli (Florence), *Le Concert champêtre* de Giorgione (le Louvre, Paris), *La Joconde* de Léonard de Vinci (le Louvre), *La Cène* de Léonard de Vinci (église de Santa Maria delle Grazie, Milan), *L'École d'Athènes* de Raphaël (le Vatican, Rome), les fresques de la chapelle Sixtine, et particulièrement *Le Jugement dernier*, de Michel-Ange (le Vatican, Rome), ainsi que le portrait équestre de Charles Quint à cheval du Titien (le Prado) (illustration 24).

L'autre grand centre de la peinture à la Renaissance se trouvait dans les Pays-Bas, sous le mécénat d'une riche bourgeoisie. La liste des artistes

de premier plan depuis le XV^e siècle est impressionnante : les frères Hubert et Jan Van Eyck, Rogier Van der Weyden, Hans Memling, Jan Gossaert, Hugo Van der Goes, Gérard David, Quentin Metsys, Bernard Van Orley et Antonio Moro.

Au XVI^e siècle, les peintres les plus représentatifs des Pays-Bas qui s'attachaient à dépeindre la vie quotidienne étaient Jérôme Van Aeken, plus connu sous le nom de Jérôme Bosch (1460 ?–1516), et Pieter Bruegel ou Bruegel l'Ancien (1528 ?–1569). Bosch peignit une série de tableaux pénétrés d'un symbolisme religieux qui n'a jamais été complètement décodé. Bruegel atteignit un niveau encore supérieur, comparable à celui des grands artistes italiens de son temps. Citons en particulier sa série des *Saisons* et son *Repas de noces* (Kunsthistorisches Museum, Vienne).

L'Allemagne eut elle aussi de grands peintres comparables aux Italiens, entre autres Lucas Cranach (1472–1553), Hans Holbein (1497–1543) et, par-dessus tout, Albrecht Dürer (1471–1528). Holbein a peint l'excellent *Portrait d'Érasme* (Louvre, Paris), et Dürer les magnifiques panneaux des *Quatre Apôtres* (Pinacothèque, Munich) et un autoportrait (le Prado).

La Renaissance ailleurs en Europe de l'Ouest

L'importance de la Renaissance dans les autres pays d'Europe occidentale dépendait de l'influence de l'Italie et des Pays-Bas et du mécénat des cours royales. Certains monarques ont bien accueilli le mouvement, entre autres Henry VIII d'Angleterre, Ferdinand et Isabelle puis Charles Quint en Espagne, et, surtout, François I^{er} en France. L'hospitalité que le roi a accordée à Léonard de Vinci vieillissant dans son palais de Cloux, près d'Amboise, en 1516, est le trait le plus saillant de cet enthousiasme.

En Espagne, la Renaissance s'est fait sentir plus fortement en Castille qu'en Aragon, souvent par l'intermédiaire des universités. Les façades des universités de Salamanque (un chef-d'œuvre du style plateresque) et d'Alcalá de Henares (de Rodrigo Gil de Hontañón) et les collèges de Fonseca à Salamanque, où travailla Diego de Siloé, et de Santa Cruz à Valladolid (par Lorenzo Vázquez) sont quelques-uns des principaux exemples que l'on peut citer.

Dans le domaine de la peinture, Fernando Gallego (1440–1507) est le plus remarquable des peintres influencés par le style du Nord. Son œuvre la plus importante, le retable de San Ildefonso, se trouve dans la cathédrale de Zamora. Très influencé par l'Italie, Pedro Berruguete (1450–1503) suivit sa formation à la cour ducal d'Urbino ; son œuvre la plus connue est son *Auto-da-fé* (le Prado), mais la plus belle est le retable de son église natale de Paredes de Nava (Palencia).

Le premier pays à constituer un État moderne et à organiser son expansion outre-mer, le Portugal, exprima sa grandeur politique dans les arts dans un style qui lui était propre, le style manuelin, ainsi nommé selon le nom du souverain, Manuel I^{er}, qui envoya Vasco de Gama dans son grand voyage vers les Indes orientales. Le monastère des Hiéronymites dans les faubourgs de Lisbonne en est un superbe exemple. On bâtit aussi un monument commémorant les voyages vers l'Orient des navigateurs portugais, la tour de Belém, construite de 1515 à 1521, qui est l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture européenne du temps.

La musique

Les Pays-Bas ont eu aussi leur rôle à jouer dans le domaine de la musique. Sous le patronage de la Maison de Bourgogne, leurs musiciens ont dominé la musique d'Europe occidentale jusque vers 1550. Le Chœur royal de Charles Quint devait devenir célèbre dans toute l'Europe, et certains de ses musiciens étaient invités dans les grandes cours européennes : Thomas Stoltzer (mort en 1526), maître du Chœur royal de Louis II de Hongrie, et Josquin des Prés (mort en 1521), sans doute le plus grand musicien de son temps, qui était cantor, autrement dit chef de chœur, des musiciens du pape à Rome. Beaucoup de ces musiciens étaient aussi compositeurs. Un nouveau mouvement se fit jour, la polyphonie, qui reposait sur un *cantus firmus* allié en contrepoint avec deux, trois et même quatre voix. Jacob Arcadelt devait créer le madrigal à cinq voix.

Aucun autre secteur des arts ne montre une liaison aussi étroite entre les formes populaires et les formes savantes. Les messes que composaient certains musiciens empruntaient souvent des thèmes aux airs populaires ; citons, entre autres, la plus célèbre des messes de Josquin des Prés, celle de l'*Homme armé*. La musique profane suivait l'exemple ; j'en veux pour preuves les chansons de Juan del Encina (1469–1529), le célèbre poète et dramaturge espagnol auteur de superbes chansons d'amour qui se fondaient sur des thèmes populaires, comme la très belle *Más vale trocar placer por dolores, que estar sin amores*, qui figure dans les collections royales.

La culture populaire

La magnificence des arts de la Renaissance ne doit pas dissimuler le fait qu'il s'agissait d'un domaine réservé à une minorité, sans doute guère plus de 20 % de la population, et qu'il fallut longtemps pour que tous ces accomplissements fassent partie intégrante du patrimoine commun de la société. D'après les travaux qu'a menés dans le Languedoc (France) l'historien

français Le Roy Ladurie, seuls 28 % des ruraux dont on retrouve les noms dans les actes notariés pouvaient signer de leur nom ; le nombre de ceux que l'on pouvait considérer comme sachant lire et écrire est incertain. Voilà qui montre quelles barrières existaient entre le monde de la culture et les masses populaires.

Mais il existait toujours, cependant, une certaine sorte de communication. La lecture en commun, par exemple, était très répandue dans le peuple, ce qui signifiait que les illettrés recevaient l'aide de ceux qui savaient lire. Les grands édifices religieux avec leurs œuvres d'art et les messages transmis par leur statuaire étaient ouverts à tous les fidèles. Lettrés ou illettrés, tous écoutaient la prédication du curé de la paroisse ou du pasteur qui, lui, avait reçu une formation particulière. Les formes artistiques populaires aboutirent à la création de légendes et de chansons, recueillies par les poètes et les musiciens qui voulaient puiser leur inspiration dans les traditions du peuple. Ballades et airs de cour nous donnent bien des exemples de cet art.

Les échanges entre les deux formes de culture étaient confinés aux thèmes communs, notamment l'amour dans ses multiples variations, la fuite des jours, le thème omniprésent de la mort et, parfois, les grands événements politiques porteurs de graves conséquences pour la société, par exemple la chute de Grenade dans l'Espagne de la Renaissance. L'amour, qui ne se conformait pas à la rigidité des normes sociales et était de ce fait condamné, a laissé des traces dans des chants populaires d'origine médiévale que l'on chantait encore par la suite (comme la ballade des Asturies, *¡ Ay ! un galán de esta villa*).

La population de l'époque se composait surtout de paysans qui avaient leurs habitudes et leurs coutumes, ce qui se reflétait inévitablement dans l'œuvre de certains artistes contemporains. Pieter Bruegel l'Ancien en est un exemple frappant. La crainte de la mort, symbolisée par des armées de cadavres submergeant les vivants, les souffrances des villageois, les événements de la vie quotidienne (la moisson, la chasse, les jeux des enfants, la danse et la mort) sont traduits avec une vivacité étonnante par ce fils de la terre si fin observateur, notamment dans *Le Repas de nocces* et *La Danse des paysans* (tous deux au Kunsthistorisches Museum de Vienne), et la *Parabole des aveugles* (Museo Nazionale, Naples).

On peut penser que cette période de l'Histoire a été propice à l'éclosion des légendes sur les enfants en bas âge abandonnés dans les bois qui étaient assez intelligents pour survivre, et des contes merveilleux de nourrissons échangés au berceau, tombant ainsi d'une noble famille dans une misère absolue. Les thèmes tels que les revers de fortune, les trésors cachés, les exploits admirables de ceux qui savaient surmonter les conditions contraires de leurs origines sociales n'ont certes pas été inventés à l'époque de

la Renaissance. Ils existaient déjà et ont été transmis oralement jusqu'au moment où ils ont été couchés par écrit. Nous citerons en exemple les contes anciens de la vieille Espagne recueillis par des auteurs du XVI^e siècle comme Juan de Arguijo et Timoneda, ainsi que ceux que Charles Perrault et la comtesse d'Aulnoy ont su faire revivre au XVII^e siècle.

Le progrès scientifique

Au cours de cette période, on ne constate pas de grandes avancées scientifiques ; celles-ci se sont produites beaucoup plus tard, avec la « révolution scientifique », mais de nouvelles méthodes d'approche en ont préparé la voie. La presse d'imprimerie inventée au milieu du XV^e siècle par l'Allemand Gutenberg se révéla un outil inappréciable pour la diffusion des découvertes scientifiques.

Il y eut un progrès scientifique considérable dans trois domaines : les découvertes sur la Terre, l'homme et l'univers. La connaissance de la Terre s'accrut avec les incessantes découvertes géographiques dues non seulement aux Portugais et aux Espagnols, mais aussi aux navigateurs de tous les pays d'Europe occidentale.

Andries van Wesel (André Vésale), médecin à la cour de l'empereur Charles Quint et auteur de l'ouvrage *De humani corporis fabrica*, imprimé en 1543, a mené de remarquables études sur le corps humain. Ses travaux furent à la base d'une véritable connaissance scientifique du corps humain et remplacèrent les théories anatomiques erronées de l'Antiquité avancées par Galien, qui jusqu'alors étaient restées incontestées.

Mais le travail de l'astronome polonais Nicolas Copernic (1473–1543) fut d'une portée plus vaste encore, même si un demi-siècle devait s'écouler avant que la théorie héliocentrique révolutionnaire, qui déplaçait la Terre de sa position au centre de l'univers, fût enfin acceptée. Certaines de ses idées commencèrent à se répandre à partir de 1520, au moment où fut publié son *Comentariolus*. Son disciple allemand, Rheticus, l'aida beaucoup avec la publication de sa *Narratio prima de libris revolutionum Copernici*, puisqu'il incita son maître à faire paraître son ouvrage, *De revolutionibus orbium coelestium*, qu'il avait gardé secret pendant des années et qui devait être enfin imprimé l'année même de sa mort, en 1543.

La croyance en la magie

Confronté aux énormes lacunes de ses connaissances, il est facile de comprendre que, tout comme les peuples primitifs, l'homme de la Renaissance ait continué à recourir à des pratiques magiques pour dominer une nature fréquemment hostile. Mais sa croyance en la magie englobait toutes les

activités humaines ; le désir du pouvoir, de l'amour, le combat pour la survie (contre la faim, la maladie, la douleur) et des rêves irréalisables (la jeunesse éternelle).

Bien que critiquée, la croyance en la magie n'a pas disparu avec la Renaissance ; peut-être était-ce dû à l'influence des enseignements des Anciens qui étaient fort crédules à cet égard. Il y avait cependant d'autres circonstances qui favorisaient son développement, en particulier la croyance fort répandue que le démon était constamment à l'œuvre dans les affaires humaines et qu'il était aidé par une confrérie de sorciers. Cette conviction avait cours aux niveaux les plus élevés de la chrétienté et elle s'était considérablement répandue vers la fin du XV^e siècle, comme il appert à la lecture d'une bulle du pape Innocent VIII en 1484, *Summis desiderantes affectibus*. Le texte dénonçait la menace que le démon représentait pour l'humanité et les dangers de la sorcellerie, et se référait directement à des incidents qui s'étaient produits, à l'époque, dans le nord de l'Allemagne ; les charmes et les envoûtements du malin et de ses séides étaient tels qu'ils mettaient en péril la vie sous toutes ses formes, qu'il s'agisse d'êtres humains, de bétail ou de récoltes. L'alarme sonnée par le pape fut reprise par deux dominicains allemands, Sprenger et Kramer, dans un ouvrage publié deux années plus tard, le *Malleus maleficarum* (*Le Marteau des sorciers*). À la suite de cet ouvrage, il y eut un déchaînement de terribles persécutions dans toute l'Europe occidentale qui durèrent près de deux siècles pendant lesquels des milliers de malheureuses femmes furent condamnées et brûlées sur le bûcher après un simulacre de procès ; on acceptait les témoignages des enfants et on utilisait la torture pour extorquer des confessions. D'éminents personnages comme Francisco de Vitoria et Jean Bodin étaient convaincus de la véracité de ces croyances ; curieusement, l'Inquisition espagnole (si cruelle sous d'autres aspects) était beaucoup plus tolérante à l'égard du phénomène de sorcellerie, comme l'a montré Caro Baroja.

Il faut bien donner la liste des différents domaines de la civilisation de la Renaissance et de ses grandes figures — dans les domaines des sciences, de la littérature et des arts. Mais il ne faut pas oublier que toutes ces activités correspondaient à une vision universelle du monde, celle de la Renaissance ; il existait une raison générale qui rassemblait Botticelli, Marsile Ficin et Pic de la Mirandole à Florence sous le patronage de Laurent le Magnifique. Il faut se souvenir que Léonard de Vinci était à la fois un artiste de génie et un ingénieur plein d'audace, toujours à la recherche de nouvelles inventions techniques, et que le grand astronome Copernic avait été formé en Italie, le foyer même de la Renaissance. C'est dans le contexte de cette grande unité qu'il faut considérer la série de prouesses individuelles de tous ces artistes.

LA RÉFORME

L'historien qui étudie la Réforme parvient à la conclusion qu'elle marque une des étapes décisives de l'histoire de l'Europe. Entre la Renaissance, qui a commencé vers le milieu du XV^e siècle, et la Révolution française, à la fin du XVIII^e siècle, il n'y a probablement pas eu d'événement revêtant une semblable importance.

Les facteurs qui ont contribué à ce mouvement ont été l'émergence du sentiment national, le ressentiment à l'égard de Rome qui drainait vers elle bien des richesses, le désir, clairement éprouvé dans toute la chrétienté au xv^e siècle, d'une croyance religieuse plus sincère et l'indignation croissante qui se manifestait à l'égard des abus religieux de Rome et de la sécularisation de la papauté. Comme nous l'avons noté plus haut, tous ces écarts étaient condamnés par des esprits acérés, comme Érasme aux Pays-Bas et Hutten en Allemagne. L'observance religieuse se limitait à un formalisme privé de toute spiritualité. L'échec du concile du Latran, qui prit fin en 1515, à produire des résultats sembla démontrer l'incapacité de l'Église de Rome à offrir une direction capable d'organiser les profonds changements que réclamait toute la chrétienté. Le chemin était donc frayé pour la Réforme, ce mouvement religieux qui brisait avec le passé. Cette tâche historique devait revenir au personnage exceptionnel que fut Martin Luther.

Martin Luther

Les biographes de Martin Luther (1483–1546) (illustration 35) mentionnent son enfance difficile et la crise qu'il subit dans sa jeunesse qui le poussa à entrer dans l'ordre de Saint-Augustin, par crainte non pas de la mort mais de la damnation éternelle. À cette époque, il ne songeait pas à réformer l'Église mais à assurer son salut. Dans la lignée du nominalisme qu'avait exposé Guillaume d'Occam au XIV^e siècle, il considérait que, même si l'homme était pécheur par nature, avec l'aide divine il pouvait devenir digne de la grâce par ses efforts personnels. Le signe de l'assistance divine se percevait dans la persévérance de la poursuite des bonnes œuvres. Mais d'autre part, une conscience scrupuleuse pouvait considérer toute faute, toute chute devant la tentation — par exemple les désirs de la chair — comme une preuve de l'abandon de Dieu et, donc, comme une preuve de damnation éternelle. Lecteur à l'université de Wittenberg, Luther trouva dans les écrits de saint Paul des mots de salut qui lui apportèrent la paix : « Le juste vivra selon la foi. » Pour lui, après cette lecture, les portes du paradis s'ouvrirent. C'est à ce moment que Rome publia une bulle, dont les dominicains se firent les interprètes, accordant des indulgences à tous ceux qui apporteraient leurs contributions à la construction de la basilique Saint-Pierre de Rome. Une

pratique de cet ordre entraînait en conflit avec les nouveaux principes qui inspiraient Luther et elle entraîna une polémique sur la valeur des indulgences ; Luther considérait qu'il s'agissait là d'un trafic sacrilège de biens spirituels. C'est ainsi qu'il afficha à Wittenberg ses « quatre-vingt-quinze propositions » (1517) contre la bulle papale, d'abord négligées par Rome comme étant une « querelle de moines », puisque la publication et les recommandations de la bulle s'adressaient aux dominicains et que Luther était augustin. Mais ce dernier publia une série d'écrits qui creusèrent encore le conflit avec la papauté : dans son manifeste *À la noblesse chrétienne de la nation allemande*, puis dans *Prélude sur la captivité babylonienne* et *De la liberté du chrétien*, il posait les principes d'un nouveau christianisme : la justification par la foi, une prêtrise mondiale, la lecture directe de la Bible pour tous les croyants comme seule base de leur vie religieuse, de rares sacrements (ceux qui sont mentionnés dans le Nouveau Testament, à savoir le baptême, la pénitence et l'eucharistie), et la création d'Églises nationales placées sous la protection du prince souverain et indépendantes de l'autorité de l'évêque de Rome. Cette position doctrinale reçut immédiatement un large soutien en Allemagne et fut condamnée par Rome, le pape Léon X publiant une bulle d'excommunication, *Exsurge Domine*, en 1520.

Sous la pression du pape, Charles Quint (qui avait été couronné empereur quelques mois auparavant à Aix-la-Chapelle) convoqua Luther devant la diète de l'empire à Worms en 1521. Dans sa déclaration devant la diète impériale, après quelque hésitation de début, Luther prit une position ferme, s'appuyant sur les dictats de sa conscience et réaffirmant obstinément toutes les idées qu'il avait publiées et qui étaient à l'origine de son conflit avec la papauté. La Réforme avait commencé.

Cet événement se produisit le 18 avril 1521. Le lendemain, Charles Quint prononça sa propre déclaration de foi religieuse, proclamant sa fidélité à la foi de ses ancêtres ; la diète mit Luther au ban de l'empire et ordonna que ses écrits fussent brûlés. Mais il trouva refuge auprès du prince électeur Frédéric de Saxe, au château de la Wartburg. Là, il continua de travailler à répandre sa foi. Peu de temps après, avec sa traduction en allemand du Nouveau Testament, il donna un nouvel élan décisif à la Réforme.

Zwingli

Ulrich Zwingli (1484–1531) est un autre personnage important de la première génération des réformateurs. Né en Suisse, ce membre du clergé séculier (curé de la paroisse de Glaris, il prêchait à la collégiale de Zurich) avait suivi une formation humaniste. Il faisait appel, dans sa *Philosophia Christi*, à un retour au christianisme primitif tel qu'il était prêché dans le Nouveau Testament. Il conquiert Zurich par son éloquence ; lors d'une

dispute publique qui s'y tint en 1523, il défendit des réformes plus radicales encore que celles de Luther.

Il publia en 1523 son *Introduction à la doctrine chrétienne* et compléta ses propositions de réformes avec le *De vera et falsa religione commentarius* et avec une traduction d'une partie de la Bible dans le dialecte germanique parlé dans la ville et le canton de Zurich.

La Réforme à l'œuvre

Coïncidant avec celle de Zwingli, la rébellion de Luther contre Rome engendra une série de réformes radicales, telles celles menées par von Karlstadt (Andreas Bodenstein) à Wittenberg pendant l'absence de Luther. On disait la messe en allemand, la communion se faisait sous les espèces du pain et du vin, et le célibat des prêtres était aboli. Il y eut aussi des poussées iconoclastes. Un soulèvement plus important encore fut provoqué par la guerre privée livrée par la *Ritterschaft*, mouvement de la petite noblesse dans les pays rhénans. Ce groupe de hobereaux ruinés par la hausse constante des prix et le gel des loyers avait souvent recours au banditisme, mais il fut influencé par le pamphlet de Luther, son manifeste *À la noblesse chrétienne de la nation allemande*, qui provoqua une grande agitation soutenue par des humanistes comme Hutten. Le chef militaire de ce groupe était Franz von Sickingen. Après quelques succès, il mit le siège devant l'archevêché de Trèves en 1523. Son échec signa sa ruine.

Deux réformes radicales se traduisirent par la révolte des paysans en 1524 et 1525 et par l'apparition des anabaptistes dans les années 1530.

La révolte des paysans est un modèle de soulèvement de la paysannerie contre les seigneurs féodaux. Son principal meneur fut le pasteur Thomas Münzer. Elle rassembla tout un ensemble de groupes sociaux opprimés, non seulement des paysans mais aussi des mineurs et des artisans appartenant aux corporations les plus misérables, comme les tisserands et les cardeurs. Il en résulta une insurrection massive et violente qui balaya la Forêt noire, l'Alsace et la Souabe. Finalement, après avoir mis de côté leurs désaccords religieux, les princes écrasèrent les rebelles avec une série d'expéditions de représailles et des escarmouches qui trouvèrent leur conclusion dans la bataille de Frankenhausen (1525). La répression fut brutale, conforme aux exhortations de Luther lui-même (son texte *Contre les hordes pillardes et meurtrières* joua un rôle certain) qui craignait que la réforme religieuse soit anéantie par une avalanche de bouleversements sociaux.

Dix ans plus tard, un autre mouvement religieux, celui des anabaptistes, qui eut lui aussi de sérieuses conséquences sociales, émergea en Allemagne, en particulier dans la ville épiscopale de Münster. Les anabaptistes occupèrent la ville de 1535 à 1537 et imposèrent une forme de communisme

primitif sous la direction de Jean de Leyde. Là encore, mettant de côté ses désaccords, l'alliance des princes mit fin à une révolution sociale forgée dans le feu de la Réforme.

L'extension du luthéranisme

La Réforme s'étendait alors à une grande partie du centre de l'Allemagne, sous l'égide de ses princes. Frédéric de Saxe fut le premier à accorder sa protection à Luther, et il fut suivi par Philippe, landgrave de Hesse et grand maître de l'Ordre teutonique, qui introduisit le luthéranisme dans l'est et l'ouest de la Prusse. À partir de 1530 environ, la plus grande partie du nord de l'Allemagne avait embrassé la Réforme qui se répandait surtout dans des villes impériales comme Strasbourg, Nuremberg, Ulm, Magdebourg et Hanovre. Bientôt, elle effectuait des percées dans les Pays-Bas ainsi que vers l'est, en Bohême et en Pologne. Dans le Nord, elle balaya la très ancienne foi catholique des pays de la Baltique (le Danemark, la Suède et la Norvège), renforçant du même coup le sentiment national dans chacun de ces États.

Outre son expansion géographique, la Réforme se répandait dans toute la société, non seulement par le biais des exhortations des pasteurs réformés mais aussi grâce aux humanistes et aux artistes gagnés à sa cause, qui faisaient usage de la presse d'imprimerie pour faire connaître leurs idées au moyen de brochures et de gravures sur bois. Parmi ces artistes, on compte des personnalités telles que Lucas Cranach et Albrecht Dürer. Le fait que Luther ait transmis son credo au peuple en traduisant la Bible en allemand, retrouvant le langage populaire des ménagères, des artisans à leur travail et des enfants dans leurs jeux, afin d'utiliser le vocabulaire de tous les jours, a été d'une importance capitale.

Calvin et le calvinisme

Jean Calvin (1509–1564) (illustration 36) est le grand représentant de la deuxième génération de réformateurs. En 1521, au moment où se réunissait la diète de Worms, devant laquelle Luther réaffirma sa rébellion contre Rome, Calvin était un enfant de douze ans. Quelque temps après, il commençait ses études au collège de la Marche à Paris. Alliant les disciplines scolastiques et juridiques, il obtint une excellente formation dans les langues classiques (le latin et le grec), en théologie, dans les humanités et le droit. Au début, il semblait qu'il allait continuer dans la voie des humanistes tracée par Érasme, avec la publication en 1532, à l'âge de vingt-trois ans, d'un commentaire sur le *De clementia* de Sénèque. Mais un grand changement se produisit dans sa vie, car il dut quitter Paris à cause de sa collaboration avec le recteur,

Nicolas Cop, accusé de subir l'influence de Luther. Ce départ marqua le début d'une nouvelle étape dans la vie de Calvin (1534–1541), durant laquelle il voyagea beaucoup, d'abord en France, puis en exil. Pendant ces années, il écrivit son grand traité théologique *Christianae religionis institutio*, sans doute l'œuvre la plus importante publiée au XVI^e siècle par les réformateurs. Son texte était précédé d'une lettre au roi François I^{er}, le suppliant de cesser de persécuter les réformateurs.

Pendant son exil, il se rendit pour la première fois à Genève, sur les instances du réformateur Guillaume Farel ; mais comme il éprouvait des difficultés pour imposer ses idées, il partit pour Strasbourg, où il vécut trois années (1538–1541). Ensuite, après un changement de pouvoir à Genève, les portes de la ville s'ouvrirent de nouveau à lui. Ainsi commença la dernière étape de sa vie et la plus importante, marquée par l'instauration d'une communauté religieuse modèle qui était destinée à devenir extrêmement influente. Deux mois après son retour à Genève, il rédigea une série d'ordonnances ecclésiastiques établissant les fondements de la vie morale et religieuse de la ville. Il demeura fidèle à l'idée que l'Église devait garder son indépendance vis-à-vis des autorités civiles et que les principes religieux devaient pénétrer la vie quotidienne de tous les citoyens.

Calvin enseigna à Genève jusqu'à sa mort en 1564 et, pendant toute cette période, il fit beaucoup plus que de créer un modèle de communauté religieuse réformée. Comme il s'intéressait énormément à l'enseignement, fidèle en cela à sa formation initiale d'humaniste, il fonda également à Genève une académie où les futurs prédicateurs, inspirés de ses principes religieux, étaient formés dans une ferveur missionnaire. Cela explique la large diffusion du calvinisme qui, dans les décennies suivantes, se répandit presque partout en France où il reçut un bon accueil de la part de la petite noblesse (les huguenots), dans tous les Pays-Bas et en Écosse, où il trouva un chef à la forte personnalité, John Knox.

L'anglicanisme

L'anglicanisme passa par trois stades successifs distincts : d'abord sous Henry VIII, responsable de la rupture avec Rome, puis sous Édouard VI, qui adopta une position calviniste rigide, et enfin, après la courte restauration du catholicisme sous Mary Tudor, sous Élisabeth I^{re}, qui fit preuve d'un certain éclectisme.

En 1533, Henry VIII fit adopter l'Acte de suprématie par lequel le roi recevait tout pouvoir sur l'Église d'Angleterre, suivant ainsi l'exemple des princes luthériens allemands et des rois de Danemark et de Suède. Il commença ensuite à persécuter les opposants à sa nouvelle politique religieuse, faisant exécuter des hommes de la plus haute valeur morale comme

l'évêque John Fisher et le grand humaniste qu'était le chancelier Thomas More. À ce moment-là, il y avait seulement un schisme. Henry VIII continuait de soutenir la doctrine catholique, y compris la primauté des évêques sur les prêtres, se conformant en cela au titre de défenseur de la foi que Rome lui avait conféré au début de son règne. C'est dans cette capacité qu'il signa la condamnation à mort de Lambert qui avait réfuté la valeur du sacrement de mariage, disant qu'il ne voulait pas régner sur un peuple d'hérétiques. Mais pour les questions socio-économiques, Henry VIII était fidèle à la Réforme : il ordonna la dissolution des ordres monastiques, ce qui modifia le cours de l'histoire d'Angleterre, et instaura des liens puissants entre le roi et la nouvelle classe qui s'était enrichie aux dépens des biens monastiques confisqués.

Sous Édouard VI (règne de 1547 à 1553), le schisme anglican se radicalisa ; nettement inspiré du calvinisme, le *Book of common prayer* fut imposé par la loi. Avec Mary Tudor (règne de 1553 à 1558), qui succéda à Édouard, le catholicisme fut restauré pendant une brève période au cours de laquelle on assista à un retour aux persécutions religieuses sanglantes. La reine Élisabeth restaura l'anglicanisme en 1538, selon des normes plus proches de celles qu'avait établies son père Henry VIII. Cependant, le *Prayer Book* était à nouveau institué, la hiérarchie épiscopale maintenue et les anciennes cérémonies, y compris l'ordination des prêtres et les sacrements du baptême et de la communion, pérennisés. C'est sans doute au scepticisme de la reine que l'on doit en partie cette approche éclectique de la situation. En tout cas, la nouvelle situation religieuse déclencha une résistance et une révolte ; un soulèvement particulièrement sérieux eut lieu en 1570 dans les comtés septentrionaux, ce qui déclencha une véritable guerre de religion avec des conséquences internationales, car le roi catholique Philippe II d'Espagne soutenait les rebelles.

L'ÉPOQUE BAROQUE

Sans véritable rupture avec le passé, il y eut un changement progressif dans la civilisation d'Europe occidentale, si bien que, à la fin du XVI^e siècle, les Européens avaient l'impression de vivre dans une atmosphère complètement différente de celle de la Renaissance à son apogée. C'est sans doute dans les arts que le changement est le plus visible, car les canons de la beauté du corps humain se modifièrent pour passer d'un degré élevé d'idéalisation à un naturalisme prononcé. Les silhouettes féminines idéalisées de Botticelli et du Titien furent remplacées par les mendiants de Ribera et les nains de Vélasquez (illustration 37). Dans le domaine scientifique, en revanche, il n'y eut aucune rupture dans la continuité de la révolution scientifique soutenue

par Copernic. Entre la Renaissance et l'époque baroque, il y eut dans les arts un style de transition connu sous le nom de maniérisme. Il faut aussi se rappeler que la culture dite baroque n'était pas la chasse gardée des pays catholiques, comme si elle obéissait aux instructions édictées par le concile de Trente, mais qu'elle s'était diffusée dans toute l'Europe, englobant ainsi les œuvres de Rubens et de Rembrandt, comme celles de Shakespeare et de Cervantès. L'époque fut aussi le siècle d'or de la civilisation espagnole avec des figures aussi incontestables que Cervantès et Vélasquez, les dramaturges Lope de Vega et Calderón de la Barca, les poètes Quevedo et Góngora, les peintres Zurbarán, Ribera et Murillo, et les sculpteurs Gregorio Fernández et Montañés.

La question se pose de savoir si des différences sont discernables entre le modèle méridional, italien ou espagnol, et celui du nord de l'Europe. On voit qu'en France, une école rationaliste de la pensée (représentée par Descartes) a agi comme un frein sur le mouvement baroque, bientôt remplacé vers le milieu du XVII^e siècle par le classicisme qui régnait à la cour de Louis XIV, comme on le constate à l'évidence dans les tableaux de Nicolas Poussin si on les compare aux œuvres de son contemporain Vélasquez. On voit aussi la présence du classicisme, en Angleterre, avec la cathédrale Saint-Paul dont les plans ont été dessinés par Christopher Wren et qui fut achevée entre 1675 et 1710 (illustration 38). Une comparaison entre le Nord et le Sud explique pourquoi le modèle d'église baroque imposé par Vignole vers le milieu du XVI^e siècle (l'église du Gesù à Rome) (illustration 39), à une nef unique bordée de plusieurs chapelles latérales consacrées à des saints locaux, était inacceptable pour le reste de l'Europe de la Réforme.

La Contre-Réforme

Certains historiens utilisent avec des réserves l'expression Contre-Réforme pour décrire le mouvement religieux qui s'est produit au sein de l'Église catholique en réaction contre la Réforme. Son point de départ pourrait être le concile de Trente qui, pour des raisons historiques internes à l'Église, n'a pu se tenir avant 1545.

La longue durée de ce concile (dix-huit ans) et ses deux interruptions montrent bien qu'il y avait de nombreuses difficultés à surmonter, dont les moindres n'étaient pas politiques. Il y avait les oscillations des relations entre le pape Paul III et Charles Quint, la reprise de la guerre entre l'Espagne et la France en 1552, compliquée encore par le conflit qui éclata entre le pape Paul IV et Philippe II.

En dépit de ces contretemps, on peut dire que lorsque le concile s'acheva en 1563, il avait obtenu des résultats substantiels. S'élevant au-dessus de sa situation antérieure de confusion et d'incertitude, l'Église de Rome sortit du

concile plus forte, prête à s'affirmer en Europe et même à recouvrer une partie du terrain perdu, tâche qui fut confiée dans l'ensemble à un nouvel ordre religieux, la Compagnie de Jésus, fondée en 1540 par saint Ignace de Loyola et composée de théologiens de la stature de Lainez et de Salmerón.

Le baroque italien

L'un des principaux foyers du rayonnement de l'art baroque a été l'Italie avec des réussites éblouissantes dans l'urbanisme, la peinture, la sculpture et la musique.

Rome prit la tête de la croissance urbaine avec le tracé d'une série d'avenues décorées d'obélisques, après le remodelage de la ville ordonné par Sixte Quint (1585–1590) que continuèrent ses successeurs pendant tout le XVII^e siècle. De magnifiques places ornées de fontaines furent dessinées surtout par deux très grands artistes : le Bernin et Borromini. Le Bernin (1598–1680) eut la responsabilité de construire la colossale colonnade conçue pour relier la basilique Saint-Pierre à la ville, symbole d'une Église sûre d'elle-même. De la même période datent la fontaine de Trevi et celle des Fleuves sur la piazza Navona, l'une des plus belles de Rome, témoignage du génie du Bernin. Borromini (1599–1667) fut l'architecte de l'église Sainte-Agnès, située également piazza Navona. Carlo Argan laisse entendre que dans un jeu dialectique, le *Weltanschauung* (la connaissance du monde) allait remplacer le *Lebensanschauung* (la connaissance de la vie). Il est bien possible que la révolution scientifique représentée par la conception de l'espace infini étudiée par Galilée ait trouvé son parallèle dans une nouvelle conception de l'urbanisme, telle que l'envisageait Borromini. De toute façon, les œuvres du Bernin et de Borromini se trouvent associées sur la piazza Navona, prototype de la nouvelle Rome qui allait se construire sous le règne d'Urbain V.

C'est peut-être dans la peinture que l'on voit la grande rupture avec la Renaissance ; on y passe de l'idéalisme au naturalisme, qui ne dédaignait pas la laideur et qui, au contraire, semblait plutôt la rechercher. Il se créa un goût pour les contrastes violents, ce qui aboutit au style ténébriste favorisant le clair-obscur ; certaines parties des corps étaient inondées de lumière par un éclairage violent et se trouvaient entourées d'ombres. On obtenait ainsi des effets dramatiques, particulièrement impressionnants dans les tableaux représentant les martyrs et les saints, comme dans le chef-d'œuvre du Caravage (1569–1609), *La Mort de la Vierge* (le Louvre). Mais ce fut dans la sculpture et avec le Bernin que l'art italien atteignit des hauteurs rappelant l'époque de Michel-Ange. La grande œuvre du Bernin, *l'Extase de sainte Thérèse d'Avila* (église de Santa Maria della Vittoria, Rome) exprime le grand retour du catholicisme après le concile de Trente.

Comme dans les autres arts, l'Italie était le chef de file de la musique. Le grand représentant de l'école romaine était Palestrina (1514–1594) qui fit toucher au pinacle la musique polyphonique. Auteur d'une centaine de messes, d'innombrables motets et de magnificats à plusieurs voix, il occupe une place d'honneur dans la musique religieuse.

Le Siècle d'or espagnol

Il s'agit là d'un des grands moments de l'histoire européenne des temps modernes, comme la Renaissance en Italie, ou les Lumières en Angleterre ou en France. Pour l'architecture, le point de départ fut la construction du monastère de San Lorenzo del Escorial, terminé en 1584, le chef-d'œuvre de Juan de Herrera, créateur du style appelé herreran en Espagne. Il a su allier l'impressionnante masse de granit de son architecture aux environs naturels de la sierra de Guadarrama où se dresse le monastère. Domenikos Theotokopoulos (le Greco) fut l'un des plus grands artistes de son temps au cours de cette période de transition. Né en Crète, il reçut sa formation à Venise où il subit l'influence du Tintoret et fut attiré en Espagne par le foyer des arts qui se développait sous l'égide de Philippe II autour de l'Escorial, mais sa conception de l'art ne plaisait pas au roi, aussi se retira-t-il de la cour pour s'installer à Tolède où il peignit ses œuvres les plus grandioses : l'*Espolio* (cathédrale de Tolède), *L'Enterrement du comte d'Orgaz* (chapelle Saint-Thomas, Tolède) et le magnifique *Saint Ildefonse* (hôpital de la Charité, Illescas, Tolède), tous pénétrés d'une intense spiritualité. Tous ces chefs-d'œuvre sont des illustrations du maniérisme espagnol.

José de Ribera, l'un des plus célèbres peintres du XVII^e siècle, naquit à Játiva (province de Valence), mais l'essentiel de son œuvre fut réalisé à Naples. Il compte parmi les peintres les plus représentatifs de l'Europe baroque, comme on peut le voir avec son *Pied-bot* (le Louvre) et son *Immaculée Conception* (couvent des Augustins, Salamanque), deux œuvres essentielles de la peinture du XVII^e siècle.

Le sentiment religieux parcourt aussi l'œuvre d'un autre des grands peintres du baroque espagnol : Zurbarán (1598–1664), qui peignit une série des frères hiéronymites ou chartreux, tous vêtus de blanc ou d'habits bleu sombre, du monastère des chartreux de Jerez (musée provincial, Cadix) et la sacristie du monastère de Guadalupe, à Cáceres. Ce sentiment religieux se retrouve aussi chez un autre grand peintre espagnol, Murillo (1617–1682), célèbre pour ses tableaux de l'Immaculée Conception, comme celui qui est conservé au musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg, bien que ses toiles d'enfants mendiants (le Prado, le Louvre, la Pinacothèque de Munich) soient dignes d'admiration. Il est évident, également, que certaines des œuvres du grand Vélasquez, comme *Le Christ* du Prado, étaient d'inspiration religieuse.

Diego Vélasquez (1599–1660) fut à la tête d'un mouvement d'interprétation de sujets différents, comme la vie de cour et la mythologie. Peintre royal à la cour de Philippe IV, son sujet idéal était la famille royale, en particulier le souverain lui-même. Il en tira de remarquables portraits comme *Le Roi Philippe IV à cheval* et *Le Prince Balthasar Carlos à cheval* (tous deux au Prado). Il peignit aussi des nus et des scènes mythologiques comme *La Toilette de Vénus* (National Gallery, Londres) et *Le Triomphe de Bacchus* (le Prado) où les joyeux buveurs ressortent mieux que le jeune homme demi-nu représentant Bacchus. On doit encore citer trois chefs-d'œuvre de Vélasquez : *La Reddition de Breda*, *Les Fileuses* et *Les Ménines*, tous réunis au Prado qui, grâce à lui, est l'un des plus grands musées du monde. *La Reddition de Breda* représente un moment historique de l'Empire espagnol, alors tout-puissant, pendant la guerre de Trente Ans. On peut considérer *Les Fileuses* comme un hommage rendu à l'humble catégorie des fileuses et des tisserandes, mais ce tableau renferme les premiers signes d'une nouvelle technique de la lumière que le peintre a perfectionnée dans son œuvre la plus célèbre, *Les Ménines*, tableau représentant la cour, avec le roi et la reine, les princes, les dames de la cour et les bouffons. Bien plus qu'un tableau, c'est l'un des plus grands chefs-d'œuvre de tous les temps.

Dans le domaine de la musique se distinguèrent les compositeurs Antonio de Cabezón (mort en 1568) et, surtout, Tomás Luis de Victoria (1540–1608), le principal représentant de la musique polyphonique espagnole, digne contemporain de l'Italien Palestrina et du Néerlandais Roland de Lassus. Avec son *Officium defunctorum* dédié à l'impératrice douairière Maria, Victoria introduit dans sa musique une ferveur mystique indiquant qu'il était influencé par un de ses compatriotes contemporains, saint Jean de la Croix.

Dans la littérature de cette période de transition, les écrits mystiques occupent une place prépondérante avec deux grandes figures, saint Jean de la Croix (1542–1591) et sainte Thérèse d'Avila (1515–1582). Le poète lyrique frère Luis de León (1527–1591) qui, fidèle au modèle d'Horace, fut incontestablement le plus classique des poètes de la nature, décrit les rives du Tormes dans sa Salamanque natale, à l'université de laquelle il était un professeur réputé. Persécuté par l'Inquisition, frère Luis laissa un récit de ses dures épreuves dans l'une de ses principales œuvres, *De los nombres de Cristo*, dans laquelle il dénonçait la cruauté de ses tourmenteurs.

En 1599 paraissait un ouvrage qui devait en susciter bien d'autres de la même veine. Son titre était *Guzmán de Alfarache* et son auteur Mateo Alemán (1547–1614). Le roman picaresque, qui avait un prédécesseur avec *El Lazarillo de Tormes*, devait atteindre son apogée au XVII^e siècle. Ce nouveau genre littéraire en plein accord avec les goûts esthétiques baroques se situait à des lieues du roman pastoral ou du roman de chevaliers errants, si à la mode dans la période précédente. Presque tous les auteurs baroques

espagnols, comme Francisco de Quevedo (1580–1645) dans *El Buscón* (*Le Filou*) et Cervantès dans *Rinconete y Cortadillo* s’y essayèrent.

Dans le contexte de la réaction contre le style artificiel de la pastorale et des romans de chevalerie, il faut placer cette grande œuvre de la littérature mondiale, *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha* (*Don Quichotte*) de Miguel de Cervantès (1547–1616). La folie de Don Quichotte, parsemée de moments brefs d’un humanisme réfléchi, les bouffonneries de Sancho Pança alliées à une veine de bon sens, les aventures et les mésaventures des deux personnages, culminant dans des situations que le lecteur trouve alternativement hilarantes ou désolantes, tout cela représente en fait la manière dont un génie voyait le drame que vivait son pays chancelant au bord du déclin.

Pendant la décennie suivante, Cervantès écrivit une série de courts romans, *Las Novelas ejemplares* (*Les Nouvelles exemplaires*), dont certains sont de grande qualité comme *La Ilustre Fregona* ou *La Gitanilla*, *Rinconete y Cortadillo* et *Los Coloquios de los perros Cipión y Berganza* (*Le Dialogue des chiens*).

Francisco de Quevedo est l’un des autres grands écrivains du Siècle d’or espagnol. Remarquable satiriste et moraliste, il fut aussi un excellent romancier avec le roman picaresque que nous avons déjà mentionné (*El Buscón*) et d’autres comme *Los Sueños* et *La Hora de todos y la fortuna con seso*. Fervent patriote, il sut traduire l’inexorable décadence de l’Espagne dans ses poèmes, en particulier dans un sonnet intitulé *Miré los muros de la patria mía*.

Lope de Vega (1562–1635) sut imprimer au théâtre une marque nationale. Il mit en scène d’innombrables caractères historiques et bon nombre de personnages caractéristiques du monde rural. Certaines de ses pièces sont parsemées de musique et de chansons qui leur donnent un air de grande modernité. Citons, par exemple, *El Villano en su rincón* ou *La Niña de plata* et *Fuenteovejuna* (*Font-aux-Cabres*), l’une des plus célèbres de ses pièces qui dénonçait l’oppression des seigneurs féodaux. Parmi plus de 400 comédies qui lui sont attribuées, nous mentionnerons *La Estrella de Sevilla* (*L’Étoile de Séville*) qui repose sur le procès d’Antonio Pérez, *El Caballero de Olmedo* (*Le Chevalier d’Olmedo*), variation sur un roman populaire, *Peribañez y el comendador de Ocaña* dans lequel il traite à nouveau de l’oppression féodale et *El Mejor Alcade, el rey* (*Le meilleur alcade est le roi*), que l’on peut tenir pour une critique du système des favoris du roi et du monarchisme populaire.

Moins prolifique que Lope de Vega, mais non moins important, Calderón de la Barca (1600–1681) est l’auteur des deux chefs-d’œuvre du drame espagnol classique : *La vida es un sueño* (*La Vie est un songe*) et *El Alcade de Zalamea* (*L’Alcade de Zalamea*). *La Vie est un songe* s’inspire de rémi-

niscences philosophiques de Sénèque, ce qui se traduit bien dans le titre, tandis que *L'Alcade* traite de l'honneur, comme on le comprenait à l'époque. Calderón cherche à présenter un nouveau modèle social qui remplacerait le petit noble de la campagne, dont la misère et les vaines prétentions font de lui un objet de ridicule ; le modèle qu'il trouve est celui du vilain riche et honorable, exemplaire dans son comportement social et inflexible dans la défense de ses principes moraux.

Enfin, parmi la foule des dramaturges du XVII^e siècle, mentionnons encore Tirso de Molina (1579–1648), surtout connu pour un drame dont le sujet a été emprunté à maintes reprises par un grand nombre d'écrivains : *El Burlador de Sevilla* (*Le Trompeur de Séville*), sur les aventures amoureuses de don Juan Tenorio.

L'art baroque dans le Nord

Le fait que l'art baroque ait dépassé les frontières du sud de l'Europe, qui était catholique, se décèle dans l'impact qu'il a exercé sur la Belgique et la Hollande. Ces pays ont produit des artistes renommés, du calibre de Rubens et de Rembrandt.

Il faut considérer l'œuvre de Rubens (1577–1640) comme se détachant contre la toile de fond splendide de la cour de Bruxelles sous le règne d'Isabel Clara Eugenia, la fille préférée de Philippe II. Peintre de la cour et diplomate, Rubens a exécuté un nombre étonnant de tableaux que l'on peut admirer aujourd'hui dans les grands musées européens, ainsi qu'à Anvers, la ville où il avait voulu vivre et dont les églises abritent plusieurs de ses plus belles œuvres. On visite encore à Anvers la superbe demeure qu'il s'était fait construire entre 1610 et 1618, pendant la brève période de paix qu'a vécue l'Europe avant la guerre de Trente Ans. Sans doute le plus célèbre des peintres de son temps, il travailla pour les cours d'Europe centrale. La série de tableaux commandée par la reine Marie de Médicis, en particulier celui intitulé *Le Débarquement de Marie de Médicis à Marseille*, constitue l'une des plus magnifiques collections du Louvre.

Un peintre aussi prodigieux ne pouvait que créer une école. Deux de ses disciples furent Van Dyck (1599–1641) et Jordaens (1593–1678). Van Dyck égala et même surpassa Rubens comme portraitiste. Parmi ses œuvres les plus célèbres, nous mentionnerons le *Portrait équestre de Francisco de Moncada* (le Prado) et le *Portrait d'une dame de Gênes et de sa fille* (musée des Beaux-Arts, Bruxelles). À partir de 1623, il s'installa définitivement à Londres et devint le peintre de la cour de Charles I^{er}. On peut voir ses admirables portraits du roi au Prado, au Louvre et, naturellement, à la National Gallery de Londres.

Si Van Dyck était une sorte de Rubens aristocratique, Jordaens faisait des portraits d'une humeur souriante et joyeuse, comme on peut le voir dans son *Satyre et les paysans* (musée des Beaux-Arts, Bruxelles).

Sans le moindre doute, cependant, le peintre de génie, le créateur d'un art au superlatif nous est venu de l'école hollandaise. C'est Rembrandt (1609–1669) qui, en dépit de la production qu'il nous a donnée d'une série impressionnante de chefs-d'œuvre, a terminé ses jours ruiné et endetté. Ses tableaux religieux sont très émouvants, comme sa *Descente de croix* (Pinacothèque, Munich), mais il est également exceptionnel par sa capacité à peindre la société dans laquelle il vivait. La merveille de sa vieillesse, *Les Syndics des drapiers* (Rijksmuseum, Amsterdam), est justement célèbre parce qu'elle capte à la perfection la psychologie des personnages qui y figurent. *La Ronde de nuit* (Rijksmuseum, Amsterdam) et *La Leçon d'anatomie du Dr Tulp* (Mauritshuis, La Haye) comptent parmi ses œuvres les plus connues. La production entière de Rembrandt se compose de chefs-d'œuvre enveloppés d'une sorte d'aura dorée, sans précédent dans l'histoire de l'art.

L'école hollandaise a compté parmi ses membres bien des artistes de premier plan : des peintres de genre comme Franz Hals (1580–1666) et Adriaan van Ostade (1610–1685). Des siècles plus tard, les paysagistes Van Ruysdael (1628–1682) et Hobbema (1638–1709) exercent toujours une influence. Les verdoyants paysages des Pays-Bas ont rarement été peints avec une fidélité aussi grande que par le pinceau de Ruysdael ; la peinture de genre a rarement produit une œuvre comparable au *Maître d'école de Van Ostade* (le Louvre) ; rarement, jamais peut-être, personne n'a réussi à peindre des intérieurs aussi chargés de poésie que Vermeer de Delft avec sa *Jeune Femme devant un virginal* (National Gallery, Londres) et, par-dessus tout, son chef-d'œuvre l'*Atelier* (ou l'*Art de la peinture*) (Kunsthistorisches Museum, Vienne).

L'Angleterre de Shakespeare

Un autre des grands centres des arts et des lettres de l'époque se situait en Angleterre. Il faut bien se rappeler que William Shakespeare (1564–1616) était l'exact contemporain de Lope de Vega et qu'il est mort la même année que Cervantès.

Dans toute son œuvre, qui a hissé le théâtre à des sommets inconnus jusqu'alors, on voit les principaux traits de la société de l'époque, qui existaient non seulement en Angleterre mais dans toute la culture occidentale. On divise généralement les pièces de Shakespeare entre pièces historiques — reposant soit sur le monde antique, comme *Julius Caesar* (*Jules César*), soit sur l'histoire anglaise des XV^e et XVI^e siècles, comme *Richard III* et *Henry V* —, comédies — comme *Twelfth Night* (*La Nuit des*

rois) et *A Midsummer Night's Dream* (*Le Songe d'une nuit d'été*) — et tragédies, parmi lesquelles figurent cinq œuvres admirables qui sont passées dans le patrimoine culturel du monde : *Romeo and Juliet* (*Roméo et Juliette*), *Hamlet*, *Othello*, *Macbeth* et *King Lear* (*Le Roi Lear*).

Shakespeare, comme d'autres, a brisé avec la vieille tradition des mariages arrangés sans le consentement des futurs époux dans son traitement de l'amour. Telle est la conclusion que l'on peut tirer de l'une de ses pièces les plus populaires, *Roméo et Juliette*. On trouve des allusions à une croyance dans la magie dans *Macbeth*, avec la scène des sorcières (« Les fatales sœurs, main dans la main »), bien que cet épisode puisse ne pas être autre chose qu'une concession au sentiment populaire. Si l'on se réfère aux nouvelles écoles de pensée liées à la révolution scientifique, la réplique d'Hamlet à son ami Horatio vaut la peine d'être notée : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que ta philosophie n'en rêve. »

Ce n'étaient pas seulement les pièces de Shakespeare qui reflétaient l'environnement culturel de l'Angleterre à la fin du siècle. Sa poésie fait de lui l'un des plus grands poètes de langue anglaise, mais aussi l'un des plus grands de la civilisation européenne, en particulier avec son incomparable série de sonnets. D'autres auteurs ont écrit des œuvres notables pendant cette période, entre autres John Lyly (1552–1606), dramaturge et romancier, dont le roman *Euphues* et son « euphuisme » baroque ont influencé Shakespeare lui-même ; les poètes Philip Sidney (1554–1586) et Edmund Spenser (1552–1599), respectivement auteurs d'*Arcadia* et *The Faerie Queene*. Il y eut surtout Ben Jonson (1572–1637), venu après Shakespeare, l'auteur renommé de *Volpone*. L'autre grand écrivain anglais de réputation universelle au cours du XVII^e siècle est John Milton (1608–1674) ; en 1652, devenu infirme et aveugle, il dicta son chef-d'œuvre, *Paradise lost* (*Le Paradis perdu*).

La révolution scientifique

La révolution scientifique, la première des révolutions qui est l'un des grands événements des temps modernes, connut son apogée au XVII^e siècle, cent ans avant les révolutions politique et industrielle. Ce fut le point de départ d'un progrès ininterrompu dans la science — et dans la technique, son inséparable compagne. Pour mieux connaître les êtres humains, la nature et le cosmos, on renonça à l'enseignement didactique en faveur de l'utilisation du jugement critique. Comme il a été dit auparavant, les premières avancées de la Renaissance se sont produites dans le domaine de l'astronomie. C'est là que, grâce à Copernic, les plus grands progrès ont été accomplis à l'époque baroque, avec les découvertes de quatre grands savants, le Danois Tycho Brahe (1546–1601), l'Allemand Johann Kepler (1571–1630), l'Italien Galileo Galilei (1564–1642) et l'Anglais Isaac Newton (1642–1727).

Au début du XVII^e siècle, l'heureuse invention du télescope par un Hollandais, Lippershey, contribua à faire franchir des pas de géants à l'astronomie. Galilée perfectionna l'instrument afin d'explorer le ciel. À partir de 1610, il fit de remarquables découvertes, comme les satellites de Jupiter, la galaxie de la Voie lactée, les cratères de la Lune et les taches du Soleil. Il publia le résultat de ses observations sous le titre de *Dialogo sopra i due sistemi del mondo* (*Dialogue sur les deux principaux systèmes du monde*). Il y réfutait la vieille conception ptolémaïque de la Terre placée au centre de l'univers dans un cosmos parfait et immuable ; d'après cette nouvelle vision du cosmos, la Terre faisait partie d'un monde infini dont la plus admirable merveille était la vie et ses changements constants de la naissance à la mort.

La preuve que le grand livre de la nature était écrit en caractères mathématiques fut amplement démontrée par Isaac Newton dans ses *Principia mathematica philosophiae naturalis* (*Principes mathématiques de philosophie naturelle*), ouvrage publié en 1687 dans lequel il formulait ses trois lois de la dynamique et, surtout, sa loi de la gravitation universelle : tous les corps s'attirent avec une force proportionnelle au produit de leur masse et inversement proportionnelle au carré de leur distance.

C'est sur la toile de fond de ces découvertes que l'on appliqua la nouvelle méthode scientifique et qu'un vaste corpus de philosophie se créa : on le doit à l'Anglais Francis Bacon (1561–1626) et au Français René Descartes (1596–1659). Francis Bacon rejetait la méthode de syllogisme aristotélicien qu'avaient adoptée les professeurs du Moyen Âge et qui était encore en usage dans les universités européennes. En discutant de la nécessité de trouver une méthode nouvelle qui permettrait de faire progresser la connaissance, il tenta d'y parvenir dans son ouvrage *Novum Organum*, publié en 1620, qui proposait une nouvelle table de classification des phénomènes connus et qui voulait promouvoir la connaissance au moyen d'une méthode inductive et expérimentale ; il fondait son système sur l'observation permanente et, par conséquent, sur l'expérience ; ainsi brisait-il les fers imposés par le syllogisme théorique.

Descartes, le célèbre mathématicien, qui abandonna l'étude de l'astronomie pour éviter d'affronter l'intolérance de Rome, a été le fondateur de l'école rationaliste reposant sur une méthode critique rigoureuse. Dans son *Discours de la méthode*, il posait les règles nécessaires à l'obtention d'une connaissance précise et exacte des choses. Prenant pour base le principe du doute systématique, il devait écrire que toute affirmation qui n'était pas clairement démontrée devrait être rejetée. C'était là une rupture indiscutable avec le principe d'autorité du professeur de l'époque médiévale.

LE CLASSICISME ET LES LUMIÈRES

Nous arrivons maintenant à une période de grande agitation intellectuelle dans l'ouest de l'Europe, représentée par le classicisme, qui commença en France sous le règne de Louis XIV, et par ce que l'on a appelé le siècle des Lumières, qui a éclairé toute l'Europe occidentale au XVIII^e siècle.

La France de Molière et de Racine

Au cours de la période que Voltaire a nommée le siècle de Louis XIV, la France jouait un rôle de premier plan en Europe occidentale, non seulement au point de vue politique mais aussi dans les arts et la littérature. Il y avait un retour à la norme, dicté par la raison, comme le prônait Descartes ; ce fut le retour à l'âge classique, sous une forme dirigée par l'État sous l'égide des académies royales, fondées par le gouvernement de Louis XIV et soumises à ses lois. Il y eut même un retour à l'art de l'Antiquité, comme on le voit dans les paysages de peintres comme Poussin et Claude Le Lorrain, embellis de ruines qui rappelaient le monde antique. C'est pendant cette période que Mansart (1646–1708) érigea le dôme si parfaitement symétrique de l'hôtel des Invalides à Paris.

Le classicisme dans les arts et la littérature reflétait l'absolutisme de la politique du roi. Bossuet (1627–1704), dans ses *Oraisons funèbres*, et Boileau (1636–1711), dans son *Art poétique*, tentaient de soumettre l'inspiration rhétorique ou poétique à des règles précises. Le paysage des lettres tendait à se rigidifier, mais le génie du dramaturge Jean-Baptiste Poquelin, plus connu sous le nom de Molière (1622–1673), y fit souffler une vie nouvelle. Molière osait attaquer les défauts de la société dans *Tartuffe*, pièce dans laquelle il dénonçait la bassesse abjecte se dissimulant sous le manteau de la fausse respectabilité. Dans *Le Bourgeois gentilhomme*, il moquait la folie d'un négociant singeant les manières de la noblesse. Dans *Le Médecin malgré lui*, il critiquait les mariages de convenance, et, dans *Les Femmes savantes*, il ridiculisait les pédantes qui peuplaient la cour et la ville. Comme Shakespeare, il était aussi acteur ; en fait, il mourut sur scène alors qu'il interprétait le rôle principal du *Malade imaginaire*.

Le représentant le plus parfait du classicisme français est Jean Racine (1639–1699), qui alla à l'école janséniste de Port-Royal où les maîtres excellaient dans l'enseignement des classiques grecs. Admirateur de la tragédie grecque, où il trouvait le sentiment de la fatalité qui caractérisait aussi le jansénisme, il consacra presque toute son œuvre au traitement des grands thèmes créés dans l'Antiquité par des dramaturges comme Euripide et des poètes épiques comme Homère, dans ses tragédies *Andromaque* et *Phèdre*, entre autres.

Le troisième dramaturge français de l'époque de Louis XIV, Pierre Corneille (1606–1684), fut lui aussi un novateur. Il s'inspirait généralement dans ses œuvres de thèmes historiques puisés tant dans l'Antiquité qu'au Moyen Âge, comme *Horace* et *Le Cid* qui met en scène le célèbre guerrier espagnol du IX^e siècle; la pièce fut accueillie avec enthousiasme à Paris, en 1636, trois ans avant la naissance de Racine.

Blaise Pascal (1623–1662), exact contemporain de Molière, ne fut pas seulement un savant remarquable mais aussi un penseur profond et un écrivain étincelant; dans *Les Provinciales*, il défendit les principes jansénistes avec vigueur, et, à sa mort, il laissa une œuvre inachevée importante, réunie sous le titre de *Pensées*, qui établit sa réputation de philosophe éminent.

Jean de La Fontaine (1621–1695), auteur de contes et de poèmes, est le plus célèbre fabuliste de toute l'époque moderne. Ses *Contes* étaient très admirés à l'époque, même si ses *Fables*, qui lui valurent un fauteuil à l'Académie française, étaient son œuvre la plus importante.

Madame de Sévigné (1626–1696) est la plus étonnante des épistolières; elle cultiva le genre et l'amena à la perfection. Dans sa correspondance, elle décrit mieux que n'importe quel historien de son temps la vie à la cour de Louis XIV et, surtout, celle de la noblesse.

François de Salignac de la Mothe-Fénelon (1651–1715) doit une partie de sa renommée à ses *Aventures de Télémaque*, récit publié en 1699, qui dressa la cour contre lui à cause des nouvelles idées sur le gouvernement qu'il agita dans son ouvrage et qui contrastaient avec l'absolutisme de Louis XIV.

La crise de la conscience européenne

L'échec patent de la politique internationale de Louis XIV fit douter, dans toute l'Europe, de la validité d'un gouvernement absolutiste et provoqua en France une crise morale profonde qui s'intensifia vers la fin du siècle. Pour Paul Hazard, il s'agissait d'une « crise de la conscience européenne » qui devait annoncer la venue du siècle des Lumières. Les principes fondamentaux de l'édifice européen, notamment les croyances religieuses, l'enseignement didactique de l'Histoire et même un certain nombre de coutumes consacrées par le temps furent remis en question au cours de cette période.

Dans le même temps, la civilisation européenne qui, depuis des siècles, était influencée par le monde méditerranéen commença de chercher ailleurs de nouvelles sources d'inspiration. Il ne fait pas de doute que Newton, en Angleterre, et Leibniz, en Allemagne, annonçaient une ère nouvelle. Et non seulement on entendait les voix des hommes de science, mais on réfléchissait à de nouveaux systèmes politiques et à de nouvelles idées personnelles, encloses dans les constitutions. En somme, un nouvel avenir se présentait

triomphalement. On n'allait plus chercher le modèle politique, social et scientifique du temps dans le monde romain mais dans le nord de l'Europe. Un changement très profond se produisit pendant tout le XVIII^e siècle. L'esprit des Lumières était près d'advenir dans la vieille Europe.

Les Lumières

Cette période se situe entre le classicisme et la Révolution française. L'une de ses plus nettes caractéristiques a été le rationalisme proclamé par Descartes au cours du siècle précédent. Apparaissant d'abord en Angleterre dans le sillage d'un phénomène social très particulier, la franc-maçonnerie, les Lumières atteignirent ensuite la France qui en devint le foyer sur le continent européen, car le français en était la langue véhiculaire. Son aboutissement le plus remarquable fut la publication de l'*Encyclopédie* (illustration 40).

L'Angleterre prend la tête du mouvement

La paix de Ryswick (1699) et celle d'Utrecht (1713) proclamèrent devant toute l'Europe la suprématie de l'Angleterre sur la France de Louis XIV ; ce fut aussi le triomphe de la première nation qui fût parvenue à instaurer la stabilité politique intérieure, créer un système parlementaire et reconnaître certains droits des citoyens. L'Europe se voyait ainsi offrir un modèle politique, reposant sur la pensée du grand philosophe de la politique que fut John Locke (1632–1704) avec ses *Two treatises of government* (*Traité sur le gouvernement civil*).

L'élan novateur donné par l'Angleterre se décèle aussi dans l'œuvre de ses écrivains pendant la première moitié du XVIII^e siècle, comme Daniel Defoe (1660–1731), auteur d'un livre qui devint rapidement célèbre, *Robinson Crusoe* (*Robinson Crusoé*), dans lequel il traitait du thème de l'homme solitaire face à la nature ; également comme Jonathan Swift (1667–1745), qui donna une leçon de tolérance dans *Gulliver's Travels* (*Les Voyages de Gulliver*) en relatant les rencontres successives de son héros avec des peuples différents, des géants aux nains, ayant tous des mœurs fort différentes. Avec sa parodie, *The beggar's opera* (*L'Opéra des gueux*), John Gay (1685–1732) remplaçait les courtisans de la tradition par des prostituées et de petits voleurs qui chantaient des chansons populaires et non plus les classiques arias, si goûtées dans la forme traditionnelle de l'opéra. La vivacité de ces contrastes contribue à expliquer l'influence qu'exerça l'Angleterre sur le continent européen tout au long du XVIII^e siècle, d'abord sur la France, puis ailleurs.

L'influence anglaise se fit également sentir aux niveaux les plus élevés de la pensée et de la morale. Dans le domaine de la théorie politique, outre Locke, il faut mentionner des écrivains comme David Hume et Adam Smith, et, parmi

les hommes d'action, le groupe conduit par Thomas Clarkson et William Wilberforce qui faisaient campagne pour l'abolition de l'esclavage.

Au XVIII^e siècle, David Hume (1711–1766) suivit la voie de l'école empirique anglaise représentée au siècle précédent par Francis Bacon. Son empirisme formulé surtout dans son *Treatise on human nature* (*Traité de la nature humaine*) consistait à se fier aux sens, car l'être devenait un ensemble de perceptions successives. Ce qui devait conduire au scepticisme quant à la capacité de l'homme à appréhender les vérités métaphysiques, et ce qui, comme nous le verrons, poussa Kant à réagir en écrivant sa *Kritik der reinen Vernunft* (*Critique de la raison pure*).

Adam Smith (1723–1790) devait révolutionner la pensée économique avec la publication, en 1776, de son *Inquiry on the nature and the causes of the wealth of nations* (*Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*). Il abandonnait le concept admis jusqu'alors de la richesse reposant sur la possession de métaux précieux, pour adopter l'idée d'une richesse fondée sur la production de biens. Ainsi furent jetées les bases de l'économie politique moderne.

Il faut aussi mentionner la campagne contre l'esclavage menée, à partir de 1783, par un groupe de quakers qui avaient à leur tête Thomas Clarkson et William Wilberforce. Leur longue lutte était soutenue par de grandes convictions morales qui finirent par triompher en 1792 devant le Parlement anglais et qui se répandirent dans d'autres pays au cours du XIX^e siècle.

La création de la franc-maçonnerie, qui devait avoir un tel impact sur la civilisation occidentale, est très significative. La Grande Loge fut fondée à Londres en 1717 et sa constitution rédigée par Anderson en 1723. Organisée en société philanthropique, avec des rites initiatiques, des délibérations et des réunions secrètes — qui se heurtaient souvent à l'hostilité des pouvoirs établis —, elle se répandit bientôt à partir de l'Angleterre sur le continent européen, par l'intermédiaire d'hommes d'affaires, de diplomates et de militaires.

Le modèle français

C'est en grande partie grâce au rayonnement de la langue française, qui était devenue la seconde langue de presque toutes les cours européennes, mais surtout à l'influence d'écrivains de génie que la France établit le modèle de la pensée éclairée qui se répandit dans toute l'Europe occidentale pendant le XVIII^e siècle. Cette suprématie culturelle reposait sur les œuvres de trois écrivains, Montesquieu, Voltaire et Rousseau, et sur une production monumentale résumant toutes les aspirations des Lumières : l'*Encyclopédie*.

Charles Louis de Secondat, baron de Montesquieu (1689–1755), devait fortement influencer la pensée pendant la première moitié du XVIII^e siècle,

avec la critique sociale contenue dans ses *Lettres persanes*. Au lieu du compte rendu habituel de l'Européen voyageant dans de lointaines contrées, il présentait les commentaires d'un voyageur persan arrivant à Paris, stupéfait devant le spectacle des choses étranges qui se passaient en Occident, faisant ainsi passer une vive critique de la monarchie et de l'Église. Plus influent encore, son traité *De l'esprit des lois* prônait un nouveau système politique fondé sur la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, ce qui contrastait fortement avec la monarchie absolue que connaissait la France sous Louis XV, à l'époque de la publication de l'œuvre.

François Marie Arouet, plus connu sous son pseudonyme de Voltaire (1694–1778), est sans doute le personnage clef des Lumières qui a eu, sur la culture de son temps, une influence telle qu'on n'en avait pas connu l'équivalent depuis Érasme. Membre d'une bourgeoisie prospère, il fut élevé chez les jésuites et se distingua très vite par ses attaques virulentes contre toutes les conventions et contre l'Église. Ses premiers poèmes satiriques le firent enfermer à la Bastille. En 1726, il chercha refuge en Angleterre, impressionné par sa culture et par le système politique qui en faisait un havre de liberté. Par la suite, il noua des relations amicales avec Frédéric II de Prusse, l'exemple même du monarque éclairé. En 1753, il se retira à Ferney, château proche de la frontière suisse où, pendant un quart de siècle, il joua le rôle de patriarche des lettres françaises. En 1778, il retourna en triomphe à Paris, quelques mois seulement avant sa mort. Le penseur qu'il fut était surtout un vulgarisateur des idées, par exemple, dans son *Dictionnaire philosophique* et ses contributions à l'*Encyclopédie*. Auteur de *Henriade*, une épopée, et de poèmes satiriques, il est plus connu pour ses romans et ses œuvres historiques. Les plus remarquables se trouvent être *Le Siècle de Louis XIV* et *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756); il y défendait une vision nouvelle de l'Histoire, qui est toujours valable aujourd'hui : il voulait que l'on étudiat les institutions et les droits des gens, plutôt que les personnages royaux.

Le troisième écrivain de stature internationale de l'époque, qui exerça une grande influence sur la politique, la culture et la société contemporaines, était Jean-Jacques Rousseau (1712–1778). Avec lui se produisit un grand tournant idéologique qui laissait présager bien des problèmes qui devaient se présenter au XIX^e siècle. En 1750, il prit part à un concours organisé par l'Académie de Dijon sur la question de savoir si la restauration des sciences et des arts avait contribué à améliorer les mœurs du temps. Rousseau développa un raisonnement qui souleva un tollé, selon lequel la civilisation était nuisible et que l'homme devrait retourner à l'état de nature. Ainsi faisait-il passer en jugement la civilisation de son temps; il continua dans la même voie avec trois autres ouvrages qui eurent un impact extraordinaire sur la société contemporaine, *La Nouvelle Héloïse*, *Émile* et, surtout, son œuvre essentielle, *Du contrat social* (1762).

L'importance qu'il accordait aux sentiments correspondait aux premiers frémissements du romantisme, tout comme sa recherche d'un nouveau système d'éducation trouvait un écho dans les réformes que prôna quelque temps après le grand pédagogue suisse Johann Heinrich Pestalozzi (1746–1827).

On peut considérer que l'*Encyclopédie* renferme la philosophie du XVIII^e siècle. Ce fut l'œuvre d'une équipe dont les chefs de file étaient d'Alembert et Diderot; commencée en 1751, elle fut terminée en 1764, et la publication de ses fascicules était attendue avec impatience par tout le public cultivé. Elle avait été précédée par le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle (1647–1706), écrit d'un point de vue rationaliste. L'élite des intellectuels français rédigea des articles pour l'*Encyclopédie*, si bien qu'elle rendait parfaitement compte des plus récents progrès de la science et de la technique, comme de la pensée idéologique, sociale et éthique. Elle devint un outil idéologique de transformation de la société et une arme qui servit à battre en brèche les structures de l'Ancien Régime.

L'un des savants français qui représentait le mieux l'esprit des Lumières était Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707–1788), naturaliste perspicace qui écrivit une *Histoire naturelle* en 44 volumes. Ce modèle de vulgarisation scientifique mettait en avant une théorie selon laquelle chaque espèce zoologique avait son habitat particulier. Buffon était un digne contemporain du grand naturaliste suédois Carl von Linné (1707–1778), incontestablement le plus grand naturaliste de son siècle et l'auteur du *Systema naturae* et de *Philosophia botanica*.

La contribution française à la science du XVIII^e siècle comprend encore les travaux d'Antoine Laurent de Lavoisier (1743–1794), considéré comme le père de la chimie moderne pour ses études sur l'oxygène.

L'Allemagne prend le relais

Pour l'Allemagne, le XVII^e siècle, et particulièrement sa première moitié, fut une période sombre ravagée par une série de guerres. C'est ce qui explique le relatif manque de créativité que l'on constate dans les sciences, les lettres et les arts. Même ainsi, on relève des noms comme ceux de Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen (1610–1676), auteur d'un intéressant roman, *Der Abenteuerliche Simplicissimus* (*Les Aventures de Simplicius Simplicissimus*), qui a la guerre de Trente Ans pour toile de fond. Gottfried Wilhelm Leibniz (1646–1717), le grand savant et remarquable penseur, fut le précurseur d'une puissante émergence de la philosophie et un digne contemporain de Newton avec qui il partage le mérite d'avoir découvert le calcul différentiel. Influencé peut-être par les progrès obtenus en microscopie après l'invention du microscope par le Néerlandais Leeuwenhoek (1632–1723), Leibniz développa sa théorie des monades, « vrais atomes de la nature ». Il fut le plus

remarquable représentant allemand de l'école rationaliste et, visiblement, il a influencé Kant et la pensée idéaliste allemande.

Dans le domaine de l'art, on trouve de nombreux exemples d'architecture baroque qui datent aussi bien de la fin du XVII^e siècle que du XVIII^e, non seulement en Allemagne mais dans toute l'Europe centrale. Des grands édifices baroques ornent la Bavière, l'Autriche et la Bohême : en fait, Prague est un des plus beaux complexes urbains de la période. Le plus grand architecte baroque était Fischer von Erlach (1656–1723), dont les plus beaux monuments sont la somptueuse Karlskirche à Vienne, la Bibliothèque nationale d'Autriche — en particulier la salle de l'empereur Charles VI — et le palais de Schönbrunn. Dans le palais de Würzburg, Balthasar Neumann (1687–1753) construisit un admirable escalier et l'une des plus belles chapelles de la fin du baroque vers le milieu du XVIII^e siècle. Lukas von Hildebrandt (1688–1745) bâtit l'un des plus merveilleux palais de Vienne, le Belvédère, pour le célèbre prince-soldat Eugène de Savoie. Plus au nord, mentionnons à Dresde le palais du Zwinger, dû à Poeppelelmann, et l'œuvre du sculpteur Andreas Schlüter (1664–1714), à Berlin, en particulier sa statue équestre du Grand Électeur. La magnifique abbaye de Melk, en Autriche, l'église des Théatins (Theatinerkirche) à Munich et le Klosterneuburg à Vienne sont tous des témoignages éclatants de l'art baroque.

C'est cependant en littérature et en musique que l'Allemagne devait montrer le chemin. Elle connut un mouvement littéraire authentiquement allemand, le *Sturm und Drang*, en réaction au rationalisme français, qui se manifeste avec le plus d'évidence dans les œuvres des deux écrivains les plus universels de leur temps, Goethe et Schiller.

Johann Wolfgang von Goethe (1749–1832) est l'un des grands génies de la littérature mondiale et l'auteur de *Faust* ; c'est lui qui fut à la tête du *Sturm und Drang* avec ses premières œuvres littéraires, par exemple, sa pièce, *Goetz von Berlichingen* (1773) qui met en scène le personnage d'un célèbre condottiere allemand de la Renaissance. *Werther*, son roman sur l'amour condamné d'avance d'un adolescent poussé au suicide, a été écrit à la même époque et il laisse présager ce qui devait devenir plus tard le mouvement romantique.

Les œuvres de Goethe se composent aussi du long poème dramatique, *Faust*, sur lequel il travailla jusqu'à la fin de sa vie et qui représente une contribution essentielle à l'élaboration de la culture germanique et à sa libération de l'influence des Lumières venues d'Angleterre et de France.

Aux côtés de Goethe figure un autre immense écrivain allemand de ce siècle, Johann Christoph Friedrich von Schiller (1759–1805), merveilleux poète et surtout dramaturge de premier ordre. Sa première pièce, *Die Räuber* (*Les Brigands*), est un parfait reflet du *Sturm und Drang*. Avec *Don Carlos* (1787), il créait le drame qui défendait la liberté ; tout en déformant

le personnage historique de Philippe II, la pièce devait s'ouvrir un chemin dans l'Histoire car elle inspira, en particulier, l'opéra que Verdi écrivit un siècle plus tard sur le même sujet. Ayant reçu une formation d'historien, Schiller aimait prendre ses personnages dans l'Histoire, particulièrement dans celle des temps modernes, notamment dans ses drames *Marie Stuart* et *Wallenstein*.

Le puissant mouvement philosophique allemand qui émergea à la fin du XVIII^e siècle puisa beaucoup à la pensée historique de Herder. On le voit à la lecture de l'ouvrage de ce dernier, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (*Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*) (1784); il y estimait que l'Histoire n'est rien d'autre que le développement de la rationalité, comme la marche vers la liberté.

Emmanuel Kant (1724–1804) est l'une des plus grandes figures intellectuelles de tous les temps. C'est lui le père de la pensée idéaliste allemande, dominée par des hommes tels que Fichte, Schelling et Hegel, qui nous amènent aux temps modernes. Kant nous offre un système philosophique sans faille dans lequel les idées éthiques et religieuses ont une fonction importante et qui devait compenser la dérive vers le scepticisme et le matérialisme que l'hédonisme des Lumières entraînait inévitablement dans son sillage. Les années 1780 virent se développer le courant puissant du raisonnement de Kant, exposé dans ses trois ouvrages fondamentaux successifs : *Kritik der reinen Vernunft* (*Critique de la raison pure*) (1781), *Kritik der praktischen Vernunft* (*Critique de la raison pratique*) (1788) et, enfin, *Kritik der Urteilkraft* (*Critique de la faculté de juger*) (1790).

L'Allemagne apporta une immense contribution à la philosophie comme à la musique. Le XVIII^e siècle a été l'époque des grands compositeurs que furent Bach, Haendel, Haydn et Mozart.

Johann Sebastian Bach (1685–1750) et Georg Friedrich Haendel (1685–1759) dominèrent la scène musicale pendant la première moitié du XVIII^e siècle, même si Bach ne quitta presque jamais Leipzig, tandis que Haendel partait pour l'Angleterre où il devint le maître de l'orchestre de la cour de Londres (1723). Le génie de ces deux musiciens n'était égalé que par la passion pour la musique dont étaient possédées les petites cours des princes allemands et celle de Frédéric II de Prusse, pour lesquelles Bach composa des œuvres prestigieuses; il écrivit également pour le margrave de Brandebourg les *Concerts brandebourgeois* (1721). Il fut aussi un compositeur exceptionnel d'œuvres de musique sacrée dont l'une des plus belles est la célèbre *Passion nach den Evangelien des Matthäus* (*Passion selon saint Matthieu*) (1729).

La seconde moitié du siècle fut dominée par le génie de deux musiciens autrichiens, Haydn et Mozart. Franz Josef Haydn (1732–1809), le créateur de la symphonie moderne, grand précurseur de la musique

moderne — Beethoven fut de ses élèves —, écrivit une musique inspirée de thèmes populaires qui lui étaient connus depuis l'enfance, époque où il vivait humblement à la campagne, et depuis l'adolescence dans les rues de Vienne. Après avoir passé trente ans au service de la famille Esterhazy, il partit s'installer en Angleterre en 1791 ; il y connut bientôt le triomphe et fut fait docteur *honoris causa* par l'université d'Oxford. Ce fut le commencement d'une grande période de création au cours de laquelle il composa, entre autres chefs-d'œuvre, *Die Schöpfung* (*La Création*), sur le texte du *Paradis perdu* de Milton.

S'élevant bien au-dessus de cette impressionnante armée de musiciens, Wolfgang Amadeus Mozart (1756–1790) fut l'un des rares enfants prodiges à connaître la réussite à l'âge adulte. C'est avec raison que l'historien peut utiliser le terme « génie » lorsqu'il s'agit de juger l'œuvre de Mozart. Avec Haydn, il fut le père de la symphonie classique et composa une série d'opéras admirables, dont les plus connus sont *Le Nozze di Figaro* (*Les Noces de Figaro*), *Don Giovanni*, *Così fan tutte* et *Die Zauberflöte* (*La Flûte enchantée*), évidemment inspirée par la franc-maçonnerie. Libéré du joug despotique de l'archevêque de Salzbourg en 1782, il composa l'œuvre admirable qu'est la *Fugue en ut mineur pour deux claviers* (koechel 426), dans laquelle sa prodigieuse technique contrapuntique est utilisée pour obtenir un effet dramatique inouï. Pendant les cinq dernières années de sa vie, il composa la série des grands opéras déjà cités : *Les Noces de Figaro* (1786) sur un livret tiré de la pièce de Beaumarchais, créée deux ans auparavant à Paris, et dont le message de révolte sociale avait créé un scandale ; *Don Giovanni* (1787) reprenait le drame de Tirso de Molina, dans lequel le traitement humoristique des aventures amoureuses de don Juan Tenorio contraste avec la terrifiante apparition de la statue fantôme ; *Così fan tutte* (1789) fut écrit à Vienne à l'époque de la Révolution française ; enfin, *La Flûte enchantée*, inspirée par la franc-maçonnerie, fut le premier véritable opéra allemand.

La contribution de l'Europe méridionale

Les admirables réussites des autres pays au XVIII^e siècle ne doivent pas laisser dans l'ombre la contribution des peuples méridionaux qui ont joué, eux aussi, un rôle notable pendant la Renaissance et la période baroque. Qu'il suffise ici de citer le philosophe Vico, le musicien Vivaldi et le peintre Goya.

Giambattista Vico (1668–1743) fut le premier à formuler, dans sa *Scienza nuova*, une théorie comparative de l'évolution de l'Histoire, son principe fondamental étant la grande unité de la race humaine. Il considérait qu'il est des lois qui gouvernaient les vicissitudes de la vie humaine et de son évolution.

L'un de ses contemporains était Antonio Vivaldi (1678–1741), le musicien vénitien avec lequel la musique baroque atteignit son apogée. Sa merveilleuse évocation de la nature dans ses *Quatre Saisons* est bien plus qu'une simple traduction des phénomènes naturels, c'est une œuvre qui fait appel à la pensée, ce qui montre bien que Vivaldi interprétait le livre de la nature en termes musicaux et pas seulement mathématiques.

En Espagne, les Lumières ont traversé trois étapes. La figure principale de la première était P. Benito Jerónimo Feijóo (1676–1764), professeur à l'université d'Oviedo, dont les enseignements se retrouvent dans ses écrits comme son *Teatro crítico universal* et ses *Cartas eruditas* dans lesquels il exposait les principaux problèmes de son temps.

Au milieu du XVIII^e siècle fut édiflée la Plaza Mayor de Salamanque, œuvre d'Alberto Churriguera, Andrés Garcia de Quiñones et d'autres, ce qui a valu à la ville de compter parmi celles qui forment le patrimoine commun de l'humanité.

Pendant la troisième étape, la monarchie espagnole s'alarma des conséquences de la Révolution française, aussi cessa-t-elle de soutenir le mouvement des Lumières. Il en résulta une persécution du représentant le plus notable du mouvement, Gaspar Melchior de Jovellanos (1744–1811), auteur de l'*Informe sobre la ley agraria* (*Rapport sur la loi agraire*). Dans le domaine des arts, Francisco Salzillo était un sculpteur délicat, créateur de crèches charmantes et de décors pour les fêtes religieuses de la Semaine Sainte (Murcie). Enfin, cette période vit naître un peintre de génie, Francisco de Goya (1746–1826) ; nous évoquerons ici ses premières œuvres. Ses premiers cartons de tapisserie nous montrent un Goya joyeux, optimiste, qui dessine des thèmes populaires : le marchand de poteries, le jeu de colin-maillard. Après une maladie qui le laissa atteint de surdité et l'isola de ses contemporains, son esprit comme ses tableaux s'assombrèrent. Même alors, il produisit d'admirables portraits de cour, comme sa *Famille de Charles IV* (le Prado), *La Maja desnuda* et *La Maja vestida* (tous deux au Prado). De cette période datent également les admirables fresques de San Antonio de la Florida, près de Madrid. La guerre d'Indépendance qui fit entrer l'Espagne dans l'époque contemporaine fut une source d'inspiration pour certaines de ses œuvres les plus importantes, comme le *Dos de Mayo* montrant la lutte du peuple de Madrid contre les armées napoléoniennes, le terrible tableau du *Tres de Mayo* qui représente les horreurs de la répression à laquelle se livre le vainqueur et l'effrayante série de gravures des *Désastres de la guerre*. Avec ces œuvres dues au génie de Goya, l'Espagne prit sa place dans le monde moderne.

Culture de l'élite et culture populaire

Ces deux formes de la culture ont constamment coexisté et se sont mutuellement influencées pendant toute l'époque moderne, comme on peut le consta-

ter dans tous les domaines : religion, arts, littérature. La guerre des paysans en Allemagne et le mouvement anabaptiste à Münster n'étaient autres que des formes populaires de la Réforme prêchée par Luther ; de même, quoique sous une forme plus atténuée, les *Illuminati* espagnols exprimaient à leur manière la pensée d'Érasme, et des intellectuels comme Alfonso de Valdés les soutenaient. Une analyse approfondie de l'œuvre de Rabelais montre que les références à la culture classique et aux idées populaires allaient de pair. Rabelais allie l'érudition avec des expressions familières qui auraient pu choquer les courtisans, dans des railleries telles que : « [...] vous avez bien plus de force dans les dents et plus de bon sens dans votre derrière qu'Hercule n'en possédait dans son corps et dans son âme », dans *Gargantua* et dans *Pantagruel*. En peinture, à côté des artistes qui représentent le sommet de leur art, comme Raphaël et Titien, il en est d'autres, comme Bruegel l'Ancien et van Ostade, pour qui les coutumes populaires étaient la seule source d'inspiration. Au cours de la période baroque, il n'est pas difficile de trouver des preuves de l'interaction entre culture de l'élite et culture populaire. Dans bien des comédies de Lope de Vega, par exemple, comme dans *Le Chevalier d'Olmedo* ou *El villano en su rincón*, on assiste à des chants et à des fêtes joyeuses. Les scènes des sorcières dans *Macbeth* de Shakespeare, ou celles de l'ivrogne, dans *The taming of the shrew* (*La Mégère apprivoisée*), qui se réveille gentilhomme, parce qu'un seigneur lui a joué un tour, sont évidemment liées à des thèmes populaires, tout comme certains épisodes des *Nouvelles exemplaires* de Cervantès (en particulier *La Illustre Fregona* et *La Gitanilla*). Il faut aussi se rappeler que les cartons de tapisserie de Teniers représentant des scènes rurales étaient destinés à orner les demeures des grands.

Les apparences pourraient laisser croire que ces deux formes de culture ont été les plus éloignées à l'époque du classicisme et à celle des Lumières. Et pourtant, c'est à ces époques qu'il y avait une mode pour les contes de Madame d'Aulnoy et pour ceux de Charles Perrault, dont la plupart étaient inspirés de légendes populaires, comme le thème des enfants perdus dans les bois ou des orphelins maltraités par leur marâtre. C'est encore à cette époque que John Gay composa *L'Opéra des gueux*, dont les personnages appartenaient aux classes les plus humbles et non aux cercles de la cour ou aux grands thèmes historiques comme dans l'opéra italien ; et que La Fontaine composa ses *Fables* qui font, elles aussi, appel à des thèmes populaires. Inversement, tandis que l'esprit des Lumières se répandait de plus en plus dans l'ensemble de la population, il détruisit maintes superstitions, comme la croyance dans les sorcières. Pendant tout le XVII^e siècle, on brûla des sorcières sur le bûcher, et c'est seulement grâce aux Lumières que l'on mit graduellement fin à ces pratiques.

Nous n'avons pas assez d'espace pour explorer l'interaction entre le centre et la périphérie qui a fait se diffuser les innovations idéologiques en dépit de tous les obstacles. En règle générale, on peut considérer que les cours furent toujours des centres d'influence, dont l'exemple le plus significatif est sans doute celui de la cour de France, en particulier de Versailles. Les idées nouvelles se répandaient grâce aux livres et, dans une certaine mesure, par le biais des gravures. Il y avait des obstacles qui prenaient la forme d'une censure religieuse et politique ; qu'il suffise de rappeler les conséquences qu'a entraînées l'Index des livres interdits, imposé par Rome, les actions de l'Inquisition sous les Rois Catholiques et la censure étatique. Dans d'autres cas, c'était l'inertie qui était l'obstacle, comme le montre l'historien anglais Elliott quand il évoque la manière dont l'Europe a accepté l'idée que, après la découverte de Christophe Colomb, il existait vraiment un nouveau monde ; pour Elliott, il s'agit là du difficile processus de l'assimilation.

BIBLIOGRAPHIE

- ARGAN G. C. 1980. *El concepto del espacio arquitectónico desde el Barroco a nuestros días*. Buenos Aires.
- BATAILLON M. 1937. *Érasme et l'Espagne*. Paris.
- BURCKHARDT J. 1860. *Die Kultur der Renaissance in Italien*.
- BURKE P. *The Italian Renaissance. Culture and society in Italy*. Londres ; trad. française : *La Renaissance en Italie*. Paris.
- CARO BAROJA J. 1961. *Las brujas y su mundo*. Madrid.
- 1985. *Las formas complejas de la vida religiosa. Religión, sociedad y carácter en la España de los siglos XVI y XVII*. Madrid.
- CHARTIER R. (dir. publ.). 1985. *Histoire de la vie privée*. Paris.
- CHAUNU P. 1966. *La Civilisation de la Renaissance*. Paris.
- DELUMEAU J. 1967. *La Civilisation de l'Europe classique*. Paris.
- 1967. *Naissance et affirmation de la Réforme*. Paris.
- DOMINGUEZ ORTIZ A., PEREZ SANCHEZ A., Gallego J. 1990. *Velázquez*. Madrid.
- ELLIOTT J. H. 1970. *The old world and the new. 1492–1650*. Cambridge.
- ELTON G. R. 1963. *Reformation Europe 1517–1559*. Londres.
- FEBVRE L. 1927. *Un destin : Martin Luther*. Paris.
- FERNANDEZ ALVAREZ M. 1988. *Jovellanos. Un hombre de nuestro tiempo*. Madrid.

- 1989a. *La sociedad española en el Siglo de Oro*. 2^e éd., 2 vol. Madrid.
- (dir. publ.). 1989b. *Teresa de Jesús y Juan de la Cruz*. Burgos.
- 1991. *Fray Luis de León*. Madrid.
- FONTAN A., AXER J. 1994. *Espanoles y Polacos en la corte de Carlos V*. Madrid.
- GARIN E. 1975. *Rinascite i revolutioni*. Bari.
- GOMBLICH E. H. 1988. *The story of art*. Londres.
- HALE J. R. 1971. *Renaissance Europe, 1480–1520*.
- HATTON R. 1969. *Europe in the age of Louis XIV*. Londres.
- HAZARD P. 1935. *La Crise de la conscience européenne*. Paris.
- JEDIN H. 1972. *Historia del concilio de Trento*. Pampelune.
- JOVER ZAMORA J. M. (dir. publ.). 1988. *El siglo del Quijote*. 2 vol. Madrid.
- KOENIGSBERGER H. G., MOSSE G. L. 1968. *Europe in the sixteenth century*. Londres.
- KRISTELLER P. O. 1964. *Eight philosophers of the Italian Renaissance*. Londres.
- LÉONARD E. G. 1961. *Histoire générale du protestantisme*. 3 vol. Paris.
- LORTZ J. 1963. *Historia de la reforma*. 2 vol. Madrid.
- 1970–1972. *New Cambridge modern history (The)*. Cambridge.
- WEBER M. 1904. *Die Protestantische Ethik*. Trad. française, 1964 : *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

13

L'Europe centrale de l'Est

Antoni Mączak

LE CONCEPT D'EUROPE CENTRALE DE L'EST : L'UNITÉ ET LES DIVISIONS DE LA RÉGION

Faut-il considérer cette partie de l'Europe comme un tout, comme un ensemble ? Ces discussions concernent principalement un passé récent ou le temps présent ; elles sont particulièrement inappropriées à l'époque dont il est ici question. Au début du Moyen Âge, les différences observées à l'intérieur de la partie orientale de l'Europe centrale étaient beaucoup plus marquées que les traits communs dont les pays intéressés pouvaient faire montre. Leurs relations avec l'Ouest n'étaient pas alors leur principal facteur d'unification comme elles l'ont été au cours des deux cents dernières années, voire pendant une période plus courte encore. Pour l'époque qui nous occupe, le dénominateur commun des populations situées au sein de l'Europe centrale de l'Est était l'existence d'institutions sociales et politiques caractéristiques de la société d'ordres qui s'était pleinement développée à l'Ouest : des droits de propriété et des « libertés » dont certains États ou certains groupes sociaux avaient joui là-bas depuis le haut Moyen Âge ou depuis les derniers temps de l'époque médiévale. À l'ouest, cette partie de l'Europe jouxtait les régions allemandes de l'Empire romain germanique. À l'est, elle s'étendait vers la Moscovie, où les institutions occidentales se développaient à peine. À travers son union avec la Pologne et sous l'influence des institutions polonaises, la Lituanie, avec ses vastes possessions ruthènes, faisait aussi partie de l'Europe centrale de l'Est telle qu'elle a été définie ici.

Entre le XIV^e et le XVI^e siècle, la partie méridionale de cette région avait été progressivement conquise par les Ottomans. Les progrès de ceux-ci en direction du Danube et au-delà du fleuve avaient marqué la fin des

principautés et royaumes chrétiens indépendants. La conquête turque avait stoppé le développement des sociétés d'ordres avec leurs institutions représentatives partout où elles avaient pris racine. Elle avait mis en place un système social et politique unique en son genre, fondé sur la coexistence inégale des civilisations islamique et chrétienne. Elle avait aussi modifié profondément les pays situés au-delà des limites de l'influence ottomane directe. Ce qui restait de la partie chrétienne était une riche mosaïque de groupes ethniques, de coutumes, de religions et de régimes sociaux. S'il était possible de généraliser, on pourrait dire que l'État, dans cette partie de l'Europe, n'exerçait pas une influence culturelle unificatrice sur ses sujets — à l'exception des élites.

On ne peut dater de façon précise le début de la période moderne dans l'histoire de l'Europe centrale de l'Est. Les découvertes océaniques de l'Occident demeuraient étrangères à ces régions (et pendant longtemps inconnues d'elles). On peut signaler que le seul fait spectaculaire d'une importance générale pour toute la région fut la bataille de Mohács (29-30 août 1526). La victoire des Turcs sur une armée conduite par le roi Jagellon, Louis II de Hongrie, eut de multiples conséquences : les Ottomans devinrent (au moins jusqu'en 1699) un facteur direct de la politique continentale en Europe. Cette bataille fit mettre en application un accord de 1515 entre les Jagellon et les Habsbourg, aux termes duquel la mort de Louis II (décédé sans progéniture) offrit la Bohême et la Hongrie en héritage à l'autre dynastie. La rivalité entre les deux familles fut ainsi réglée en faveur de la Maison d'Autriche, et les chances de voir se constituer un empire de la dynastie Jagellon furent réduites à néant.

La Réforme était née en Bohême au début du ^{XV}^e siècle (Jean Hus était mort en 1415), mais elle était devenue un phénomène européen, un siècle plus tard, en conséquence directe de l'activité déployée par Martin Luther dans la Saxe et la Thuringe voisines. En quelques années, elle se fit sentir des Carpates à la Baltique tout comme en Hongrie. En 1525, l'État de l'ordre teutonique fut converti en duché séculier et forma le noyau d'une future grande puissance européenne. En même temps, l'Europe centrale de l'Est s'agrandit considérablement vers l'Orient : le grand-duché de Lituanie (une poignée de territoires surtout ruthènes et orthodoxes mais aussi lituaniens et, superficiellement, catholiques), lié par une union personnelle avec la Pologne, se mit à adopter les institutions polonaises, et, en 1569, un acte d'union signé à Lublin créait la confédération polono-lituanienne. En quelques décennies, la Lituanie était devenue une société d'ordres en pleine maturité, avec une domination (typiquement orientale) de la noblesse terrienne sur les villes. D'autre part, la conquête de Novgorod par Ivan III (1478-1494) détruisit la cité-République située le plus à l'est de toute la région — alors que cette ville avait jusque-là entretenu des relations vigoureuses avec la Hanse germanique et avec l'Occident en général.

L'ÉCONOMIE

Au cours de la troisième décennie du XVI^e siècle, on ne pouvait guère encore discerner que quelques traits structurels de l'Europe centrale de l'Est telle qu'elle existe aujourd'hui. La Bohême et la Silésie, à l'époque médiévale, étaient économiquement avancées par rapport à la Pologne et notamment à la Lituanie ou au bassin du Danube inférieur. Cette avance allait perdurer. En ce qui concernait les terres germaniques, la Saxe avait un avantage économique sur le Brandebourg et la Poméranie. Pourtant, le développement économique de l'Ouest commençait à influencer la partie orientale de l'Europe centrale de diverses façons. Ce qui avait commencé comme une interdépendance croissante entre l'Europe centrale et l'Europe occidentale à partir de la fin du XVII^e siècle se mua en dépendance économique unilatérale.

C'est probablement la question du commerce de la Baltique qui est la plus disputée ; elle concerne les céréales et les matières premières (bois, potasse et chanvre). Ce négoce prit de la vigueur au XVI^e siècle jusqu'au moment de la crise commerciale, monétaire et politique de 1619-1620. Les échanges, surtout ceux qui concernaient les produits industriels de l'Ouest, étaient stimulés par les capitaux en provenance des Pays-Bas. Certes, les secteurs qui exportaient des céréales par les ports de la Baltique se réduisaient aux bassins des voies navigables (Oder, Vistule, Niémen, Dvina), mais l'influence commerciale des principaux ports de mer (Szczecin/Stettin, Gdansk/Dantzig, Königsberg, Riga) était beaucoup plus vaste ; la demande de produits occidentaux se développait bien au-delà des régions qui les exportaient directement. Elle continua d'augmenter après les années 1620 quand la balance commerciale se modifia dans un sens défavorable. Il existait aussi un commerce actif entre la zone de la Baltique et l'est des Balkans ou Istanbul. Des marchandises luxueuses mais aussi, au XVII^e siècle, de la potasse étaient expédiées vers le nord. C'était là que des marchands arméniens, juifs ou écossais exerçaient leur activité.

La zone de la Baltique ne possédait aucune source importante de métaux précieux, mais l'active balance excédentaire de son commerce extérieur en la matière lui en tenait lieu. À cet égard, le XVI^e siècle et le début du XVII^e siècle furent une période d'expansion grâce à une forte demande de produits de la Baltique et à un accroissement des possibilités de transit pour les biens en provenance ou en direction de l'est (Moscovie, Asie centrale, possessions turques).

Les parties de l'Europe centrale de l'Est qui demeuraient hors de portée pour les négoce de la Baltique s'étaient mises au commerce du bétail : d'abord la Hongrie, puis la Ruthénie et l'Ukraine, la Moldavie et la petite Pologne. Comme la demande de l'Occident augmentait à cause de son développement urbain, des troupeaux de bœufs furent acheminés en Silésie, dans

la Saxe et la vallée du Rhin, de même qu'en Autriche (Vienne) et à Venise. Une route terrestre entre Istanbul et la Baltique, par Kamenets-Podolski, était constamment utilisée par des marchands de diverses origines, des Arméniens aux Écossais. Outre des lainages et autres produits occidentaux, des métaux précieux étaient expédiés vers le sud-est, tandis que la noblesse polono-lituanienne offrait un marché pour la soie, l'acier à froid et autres produits des artisans orientaux. Les métaux, principalement le plomb et l'argent, étaient extraits de la haute Hongrie (aujourd'hui la Slovaquie, d'où l'on tirait aussi du cuivre) et de la Bohême. Les capitaux affluaient de la haute Germanie (Augsbourg), et les régions minières se développaient rapidement. Cette production d'argent avait déjà stimulé l'économie européenne avant l'arrivée du métal américain. À partir du milieu du XVI^e siècle, le thaler (dénomination dérivée du nom des mines de Sankt-Joachimstahl, en Bohême, et étymologie du mot «dollar») devint la monnaie d'argent standard dans toute l'Europe centrale et l'Europe du Nord. Sur les rivages dalmates de l'Adriatique, Dubrovnik/Raguse joua un rôle crucial en acheminant les matières premières (laine, peaux, etc.) des Balkans vers l'Italie. Les Ottomans encourageaient ce commerce dont la balance dégageait un solde positif et, en 1593, ils établirent le port franc de Split/Spalato.

L'agriculture était fortement diversifiée entre la Baltique et le bassin méditerranéen. Avant que l'habitude de payer un loyer en argent se soit répandue dans les confins de la Baltique, le servage et la corvée s'étaient imposés — probablement parce que c'était le moyen le plus aisé et le moins coûteux pour le propriétaire du sol de s'assurer un surplus de céréales à mettre sur le marché et un revenu substantiel. Mais partout où cette possibilité d'acquitter un loyer en argent était déjà pratiquée à partir du XIII^e siècle, les paysans étaient exposés à l'usure, et, dans quelques régions (par exemple en Livonie), leur liberté individuelle s'en trouvait très limitée au XV^e siècle parce qu'ils étaient (ou étaient supposés devenir) lourdement endettés.

Un double choc en retour se fit sentir à cet égard. D'une part, la lenteur du développement urbain décourageait l'introduction de la pratique qui consistait à payer les loyers en argent et la faiblesse de la circulation de la monnaie dans les campagnes empêchait le développement des villes ; d'autre part, l'excessive coercition exercée par les nobles envers les paysans ainsi que la dépendance accrue de ceux-ci envers ceux-là limitaient sévèrement l'augmentation de la population urbaine et, par conséquent, ralentissaient le changement social. Il n'y avait pas de lien direct et simple entre les exportations de céréales et le travail servile. Là où les agriculteurs bénéficiaient de la protection de la loi (comme dans le cas des *fens* — terres marécageuses — de la Vistule), leurs domaines pouvaient prospérer, comme dans le Dithmarschen ou la Frise orientale. S'ils étaient laissés à la merci de leurs seigneurs, ils pouvaient être expropriés et transformés en journaliers

(les *bauernlegen*, principalement au Mecklembourg au XVIII^e siècle), voire virtuellement réduits à la condition d'esclaves (en Poméranie à partir du début du XVII^e siècle).

En Moldavie-Valachie, l'habitude de faire cultiver des terres domaniales pour la mise des produits sur le marché n'était pas aussi développée qu'en Pologne, mais le servage ne s'y épanouissait pas moins. Dans la Bohême urbanisée, les paysans avaient conservé bien plus de liberté ; en Hongrie cela était probablement dû à la nature de l'économie : vignobles et gros bétail. En règle générale, la population rurale se sentait plus libre dans les régions frontalières et dans les montagnes. L'environnement des Carpates avait donné forme à une culture particulière, celle des bergers de Valachie, indépendants mais pauvres et assez primitifs. Sur l'Adriatique, Raguse et d'autres ports restaient étroitement liés à l'Italie et au commerce méditerranéen. Le pays était montagneux et donnait à la population la possibilité de conserver une liberté relative.

Un trait commun à toutes ces économies régionales était la faiblesse du développement urbain. Dans l'Europe de l'Est, peu de villes avaient autant d'importance que celles de l'Occident : Gdansk, pour son rôle dans la Baltique, Prague pour son commerce continental et son influence culturelle, Leipzig aussi, à partir de la fin du XVII^e siècle. Nombre de petites villes étaient strictement indépendantes de leurs seigneurs, et — ce qui importait plus encore — le crédit urbain jouait un rôle très limité dans la construction de l'État et la politique en général.

LES ETHNIES, LA SOCIÉTÉ ET L'AUTORITÉ

Les conquêtes ottomanes mirent fin au développement des sociétés d'ordres en Europe de l'Est. Les pays qui étaient restés chrétiens continuèrent à renforcer leurs institutions conformément aux modèles généraux européens, mais des différences régionales importantes s'y manifestèrent de plus en plus. Leurs origines et leurs caractères étaient divers : ethniques, confessionnels et politico-institutionnels.

Les différences ethniques étaient caractéristiques de l'Europe centrale de l'Est. Les Slaves avaient peu de chose en commun, à part les racines de leur langage. Dans les Balkans, ils se mêlaient aux Grecs, aux Macédoniens, aux Albanais et autres ; dans le bassin du Danube, ils se mêlaient aux Moldaves/Valaques et aux Magyars (Hongrois), tandis que les Finno-Ougriens (Estoniens) et les Baltes (Lettons et Lituaniens), tout comme les colons germaniques, peuplaient les rivages sud-est de la Baltique. Des facteurs économiques, démographiques et politiques avaient encouragé les migrations médiévales tardives, et peu de régions étaient restées uni-

formes sur le plan ethnique. À partir du XIII^e siècle, la présence de colonies allemandes — certaines rurales mais la plupart urbaines — était un facteur commun à tous les pays de la région, même si elles étaient aussi éloignées les unes des autres que la Slovaquie, la Transylvanie et l'Estonie : comme partout en Europe, à la fin de l'époque médiévale et au début des temps modernes, on avait besoin des mineurs allemands en Pologne, en Bohême, en Hongrie (y compris en Transylvanie) et dans les Balkans. La séparation entre les Églises romaines et orientales avec leurs liturgies différentes et leurs langages différents était encore un phénomène culturel majeur. Cette séparation prit une importance plus grande encore quand la Renaissance vint toucher les rivages de l'Adriatique en provenance directe de l'Italie pour exercer son influence sur la Dalmatie et la Hongrie dès le milieu du XV^e siècle. La Pologne et la Bohême n'absorbèrent la culture et le mode de vie de la Renaissance que plusieurs décennies plus tard, et les régions septentrionales de l'Europe, le long de la Baltique, n'allaient recevoir la Renaissance que dans sa version néerlandaise. Les pays orthodoxes resteraient à l'écart de toute influence similaire.

La caractéristique propre à cette partie de l'Europe était l'existence de différences ethniques — ou de différences liées au langage — entre les groupes dominants et le reste de la population. Tel était l'héritage de la colonisation survenue pendant la haute et la basse époque médiévale. En Estonie et en Livonie (Lituanie), il y avait une dichotomie presque parfaite tant dans les villes qu'à la campagne (le réveil national des Estoniens et des Lituaniens ne se produira qu'à la fin du XIX^e siècle et au XX^e siècle). En Prusse, le clivage n'était pas aussi net : l'afflux de colons paysans allemands de toute origine sociale avait été massif au XIII^e et au début du XIV^e siècle, et la population autochtone prussienne avait pratiquement disparu au XVI^e siècle. En Pologne, à la fin du XV^e siècle, les bourgeois allemands tenaient le haut du pavé dans les grandes villes, et l'opposition à ces patriciens se fondait souvent sur des arguments nationalistes polonais. Dans le grand-duché de Lituanie, les Lituaniens autochtones ne formaient qu'une petite minorité concentrée dans le nord-ouest de ce vaste pays.

Les luttes ethniques avaient caractérisé la Bohême du XV^e siècle. Au début du XVI^e siècle, les Tchèques étaient déjà nettement victorieux. Pourtant la Silésie, région très prospère qui appartenait à la couronne tchèque, était principalement allemande dans ses couches supérieures, alors que la paysannerie dans les régions orientales du pays restait polonaise. Quant à la Hongrie, elle était particulièrement complexe d'un point de vue ethnique. Ce fait, d'une importance cruciale pour les XIX^e et XX^e siècles, n'importait guère aux XVI^e et XVII^e siècles. Les nobles magyars formaient une élite incontestée, mais la haute Hongrie et les parties méridionales du royaume étaient principalement slaves, tandis que la population de la Transylvanie

était un mélange de Magyars, de Saxons (colons allemands), de Slaves et de Moldo-Valaques dont l'intégration ne progressait que lentement. Les grandes villes conserveraient longtemps leur caractère médiéval allemand.

Au début des temps modernes se produisirent quelques importants changements ethno-culturels dans la région. Le plus spectaculaire fut celui qui affecta brutalement les élites de la Bohême-Moravie après la bataille de la Montagne Blanche (1620). Les anciens nobles de haut rang ou les aristocrates (panove, c'est-à-dire «les seigneurs») furent expropriés (beaucoup furent exécutés) et leurs biens distribués aux quelques Tchèques loyalistes mais surtout à des nouveaux venus autrichiens. Ces événements eurent des conséquences immenses et sinistres pour la culture tchèque. En Pologne-Lituanie, où l'absolutisme n'avait pas pris racine, aucun changement aussi brutal n'était possible. Le symbole de la noblesse originaire de Ruthénie ou de Lituanie, en tant que classe, fut l'usage de la langue et des manières polonaises (voire quelque connaissance du latin). Ce processus fut complété par la migration de petits nobles polonais avides de terres qui s'installèrent dans des régions peu habitées comme la Ruthénie rouge, l'Ukraine et le Grand-Duché. La petite noblesse proverbialement pauvre de la Mazovie émigra à la fois vers l'est (la Lituanie) et le nord (la Prusse ducal) où il y avait encore abondance de forêts à défricher. Mais l'influence culturelle fut réciproque : les lois lituanienues furent reconnues par les tribunaux de la noblesse en Pologne alors que les lois allemandes avaient cours dans les villes lituanienues et que les diètes des comtés devenaient, comme en Pologne, les forums de la politique locale.

Quelques groupes ethniques se virent octroyer une situation juridique particulière, voire une niche dans la société d'ordres. En Pologne, les juifs (théoriquement sujets du roi) reçurent une autonomie spécifique. Les représentants des *kahals* se réunissaient formellement durant les foires (Vaad, jusqu'en 1764) pour prendre des décisions sur les problèmes politiques et économiques comme la répartition des impôts et la défense de leurs privilèges. Les juifs établis sur les domaines des nobles (et dans les villes «privées») étaient soumis à la juridiction de leurs seigneurs, mais les habitants chrétiens d'une ville «privée» pouvaient jouir — encore que rarement, si c'était jamais le cas — du privilège de *non tolerandis Iudaeis*. Des privilèges collectifs étaient accordés aux Arméniens et aux Écossais (deux groupes composés principalement de marchands), et des chartes spéciales encourageaient les Mennonites à s'installer dans le pays. En Lituanie et en Ukraine, les Tartares étaient tenus pour nobles s'ils avaient servi dans l'armée. Tous ces groupes ethniques, excepté celui des juifs, voyaient décliner leur nombre et leur importance.

Les cosaques occupaient une position tout à fait spéciale. C'étaient des gens d'origine mêlée mais de fervents chrétiens orthodoxes qui avaient peuplé de fertiles territoires frontaliers dans les possessions turques (Moldavie,

Crimée), en Pologne et dans la Moscovie. Seuls des guerriers nés pouvaient y survivre, et les cosaques bénéficiaient d'un statut social particulier en leur qualité de soldats professionnels. Pourtant, leurs libertés n'étaient guère compatibles avec les intérêts des seigneurs ukrainiens dont la voix était décisive en Pologne et qui ne tenaient les cosaques ni pour des soldats ni pour des nobles, mais les considéraient comme leurs sujets. La grande insurrection des cosaques mécontents (1648) et l'incorporation subséquente de la Rive gauche (région orientale) de l'Ukraine à la Russie (1654) furent un désastre pour les deux parties au conflit. Le *tertius gaudens* fut le tsar : l'Ukraine allait devenir le pilier de l'Empire russe du XVII^e au XX^e siècle.

Les cosaques n'étaient pas la seule société de guerriers professionnels. Dès la fin du XVI^e siècle, ils abondaient dans les territoires frontaliers entre les Habsbourg et les Ottomans : il y avait par exemple les *szeklers* en Transylvanie, ou les *prebjegs* (*vlachs*, italien : *usocchi*) en Serbie, Croatie, Dalmatie et Slovénie. On peut trouver une analogie étroite entre les *prebjegs* et les cosaques. Les deux peuples étaient fidèles à la religion orthodoxe et contraints d'accepter l'union avec Rome, conscients de leurs libertés, dotés d'un gouvernement autonome, indomptables et adonnés à la piraterie (sur la mer Noire contre les Turcs et dans l'Adriatique contre le commerce vénitien). Aucun des deux peuples ne refusait d'ailleurs de servir les musulmans (les Turcs avaient même créé des évêchés orthodoxes en Slavonie et en Hongrie pour leurs *prebjegs*). Mais, contrairement aux cosaques, leurs homologues balkaniques n'avaient jamais défié leurs monarques : les Habsbourg les avaient même soutenus contre la noblesse croate. Des mythes et des légendes créés par les deux peuples allaient alimenter les consciences nationales respectives de l'Ukraine et de la Croatie/Slovénie modernes.

Au XVI^e siècle, de nouvelles élites virent le jour et prirent forme. L'ordre Teutonique n'avait laissé se constituer aucune aristocratie, pas même une noblesse des riches qui aurait pu remettre en cause son autorité. Seule la sécularisation de l'ordre-État offrit à ses principaux fonctionnaires un statut d'aristocrates, ainsi que d'importantes propriétés féodales et allodiales. Les assemblées des états généraux se multiplièrent en Prusse au XV^e siècle, au prix de luttes très âpres avec l'ordre et, en Estonie-Livonie, durant la longue crise politique du siècle suivant. Pourtant, ces assemblées se désintégrèrent en Prusse après la guerre de Trente Ans et même plus tôt dans les pays Baltes quand ceux-ci se transformèrent en provinces baltes de la Suède. Les junkers allemands se conduisirent en loyaux officiers ou fonctionnaires de tous les monarques successifs y compris (après 1721) des empereurs de Russie, piliers de l'absolutisme dans l'Europe du Nord-Est.

Contrairement aux pays Baltes, la Pologne et la Lituanie formaient des entités politiques plus vastes, conduites vers une union plus étroite par les souverains Jagellon et par les intérêts de leurs élites terriennes. En Pologne,

la loi ne reconnaissait aucune division au sein de l'ordre de la noblesse. Il y avait pourtant d'évidents conflits d'intérêts entre les grandes familles de propriétaires (les magnats) et la petite noblesse terrienne. Les premières étaient solidement retranchées dans le Sénat (ou Conseil royal), la seconde à la Chambre des députés. En 1505, une constitution innovante (*Nihil Novi*) conféra à la Chambre une autorité décisive dans toutes les affaires cruciales de l'État. Pourtant, la rivalité sociale et politique n'allait pas se régler dans l'enceinte du Parlement mais dans les relations économiques et sociales de la vie quotidienne. Après l'Union de Lublin (1569), la noblesse lituanienne bénéficia d'une franchise. Or, le système polonais de gouvernement local équivalait en fait à conférer à la noblesse l'exercice d'un autogouvernement local. Une fois transplanté dans les vastes espaces de la Lituanie et de la Ruthénie, ce système créa de larges réseaux de clientélisme, particulièrement forts. Les marchés citadins étaient faibles, et la petite noblesse terrienne dépendait économiquement de ses puissants voisins. Cela avait à son tour des conséquences sur la politique locale ou nationale. En raison de la richesse et de la puissance des magnats, le duché de Lituanie bénéficiait d'une influence disproportionnée dans l'Union.

Par rapport à l'ensemble de l'Europe, le rôle politique de l'Europe centrale de l'Est peut difficilement être tenu pour périphérique, car la région fut le champ de bataille où s'affrontèrent les Ottomans et les Habsbourg, voire la brèche par où la Prusse et la Russie pénétrèrent dans la politique européenne. Le duché de Prusse avait entamé son existence de façon assez peu voyante. Après une guerre brève mais dévastatrice avec la Pologne (1520-1521), l'État de l'ordre Teutonique se déclara principauté séculière (1526), le dernier grand maître — Albrecht von Hohenzollern — prenant le titre de « duc de Prusse ». Sa position de vassal du roi de Pologne fut alors dûment confirmée, ce qui fournit à Albrecht la protection dont il avait besoin contre l'empereur. Au XVI^e siècle et au début du XVII^e, la politique dynastique des Hohenzollern consista à conserver le duché à la branche brandebourgeoise de la famille, ce qu'ils obtinrent finalement en 1618.

Certes, l'assemblée des états généraux réunie à Koenigsberg s'opposait aux ducs, mais ceux-ci jouèrent un jeu assez habile en matière de politique intérieure en nommant aux fonctions les plus hautes de loyaux sujets du duché de même que des Brandebourgeois en quête d'emplois. Ils créèrent ainsi une nouvelle élite alimentée par les revenus du domaine ducal. La politique extérieure du duché fut adroite mais assez passive. Sa seule possibilité d'expansion lui était offerte par la Livonie. Celle-ci continua d'être un État appartenant à un ordre ecclésiastique pendant trente ans de plus ; le personnage clef de cet ordre était un autre Hohenzollern, évêque de Riga. Pourtant la Livonie était en train de devenir l'enjeu d'un conflit international. Sigismond II Auguste Jagellon, roi de Pologne et grand-duc

de Lituanie — que le dernier grand maître de Livonie reconnut pour son suzerain — considérait seulement la domination de ce pays comme un objectif mineur. Plus avides étaient certains de ses rivaux : la Moscovie d'Ivan le Terrible, la Suède d'Éric XIV et même le lointain Danemark. Finalement, ce fut la Suède qui l'emporta. Ainsi, jusqu'au début du XVIII^e siècle, les provinces baltes allaient se muer en instruments de domination de la Baltique. La noblesse germanophone accepta la situation ; elle allait servir loyalement sous la bannière suédoise, bien qu'une grande partie des terres fût allouée à des aristocrates suédois. Les rebelles comme Johan Reinold Patkul (gouverneur de Livonie) seraient l'exception.

Les guerres livoniennes (1557–1582) ne furent en aucune façon un conflit local. La Moscovie avait intérêt à obtenir un accès vers l'ouest pour des raisons logistiques. Les marchands occidentaux voyaient la Russie comme une voie terrestre vers le Moyen-Orient. L'ouest de l'Europe était intéressé plus que jamais par les importations venues de la Baltique : céréales, matériaux de construction (bois, chanvre pour les cordages), produits chimiques (potasse). Provisoirement, la Pologne et la Suède se partagèrent le pays qui deviendrait, au début du XVII^e siècle, le premier jalon de l'expansion de la Suède vers le temps de sa grandeur (1621), puis, un siècle plus tard (1721), le trophée le plus important de Pierre I^{er}.

Dans l'intervalle, la Prusse traversait des temps difficiles pendant la guerre de Trente Ans. Jouant sa partie entre la Suède et la Pologne, l'électeur Frédéric Guillaume (1640–88) avait obtenu le titre formel de duc souverain de Prusse (1657) et peu après limitait de façon draconienne les pouvoirs des assemblées de ses États. Mais c'était le Brandebourg et non la Prusse, Berlin et non Königsberg qui étaient en train de devenir le centre du nouvel empire (appelé royaume de Prusse à partir de 1701) dont les premières annexions furent la Silésie et, peu après (1772–1795), les provinces occidentales de la Pologne.

L'expansion de la Prusse est l'un des grands problèmes de l'histoire de l'Europe. Un facteur précoce et crucial de cette croissance fut la faiblesse de la Pologne. La diète de ce pays ainsi que ses rois (Sigismond Auguste et Batory, 1576–1586) regardaient la Prusse comme un fief mineur et s'intéressaient à d'autres théâtres d'opérations. Au temps des guerres de succession, ils avaient même manqué deux occasions d'incorporer à leur royaume ce duché dont les rois de Pologne étaient les suzerains. L'habileté de la politique à long terme des Hohenzollern au XVII^e siècle leur avait assuré une place de première importance dans la politique allemande. Mais indépendamment des jeux politiques grands ou petits, c'était un gouvernement et une administration vigoureux qui étaient en voie d'édification. Non seulement il s'agissait d'un régime absolutiste particulièrement efficace, mais il allait encore créer le modèle de ce que Max Weber appelle un système « rationnel » de gouverne-

ment. Ce qui est stupéfiant, en vérité, c'est que deux régimes fondés sur des valeurs politiques incompatibles soient apparus dans la proximité immédiate l'un de l'autre : le prussien et le polonais. Dans le régime absolutiste prussien, la grande majorité des fonctionnaires du duc, civils ou militaires, étaient des nobles. Au XVIII^e siècle, le service de l'État leur offrait un statut social et un avancement de même que l'assurance de conserver leur autorité sur la paysannerie. La noblesse de robe, dans la mesure où elle existait, était hors jeu. Il n'y avait qu'une très faible résistance contre l'absolutisme de la part des villes. Le tiers état ne comptait guère à l'assemblée. Même Königsberg n'était en aucune façon une ville importante.

À cet égard, la Pologne ressemblait à son minuscule voisin dont l'avenir allait être si brillant. Seule la ville de Cracovie (et plus tard celle de Vilna) était représentée à la diète, mais sans droit de vote. Or, tandis qu'en Prusse-Brandebourg les nobles espéraient faire fortune au service du duc, la petite noblesse terrienne polonaise cultivait une éthique de liberté citoyenne. Tous les principes relatifs aux libertés des États s'étaient enracinés profondément dans le pays — l'*habeas corpus* y existait déjà en 1434 —, mais la noblesse ne se montrait pas soucieuse de créer un système efficace de gouvernement. Le roi était au service du pays (et non pas le contraire) et, depuis l'Union de 1569, il n'était pas question d'un quelconque droit de « propriété dynastique ». Les valeurs traditionnelles et modernes s'emmêlaient étrangement. Les solutions institutionnelles étaient inadaptées aux problèmes de ce vaste pays. Au XVI^e siècle, les frontières de la Pologne, à l'est et au sud-est, n'étaient nullement stabilisées, mais les visées expansionnistes de l'Union se voulaient très limitées. Dans la partie orientale du territoire, la Lituanie avait besoin du soutien constant de la Pologne contre la Moscovie et les Tartares de Crimée. Le roi Sigismond Auguste (1548–1572) n'attendait pas d'héritier, c'est pourquoi son objectif principal était la proclamation d'une union réelle et non pas seulement personnelle avec la Lituanie. Le roi, soutenu par la noblesse polonaise, faisait pression sur la haute noblesse lituanienne et, en 1569, son rêve se réalisa. Mais, trois ans plus tard, il mourait, et la royauté, jusque-là élective dans la famille des Jagellon, était en pleine crise constitutionnelle.

On peut alléguer que la fin du XVI^e siècle fut une période décisive dans l'histoire de la Pologne. L'entité politique polonaise (plus tard polono-lituanienne) se fondait, dans un certain sens, sur le système de l'autogouvernement local dirigé par la noblesse. La cour royale (le centre) et les provinces n'entretenaient entre elles que des liens assez faibles. Le Parlement se réunissait assez souvent et régulièrement, mais nul n'avait mis sur pied le moindre système administratif efficace capable de souder les parties d'un pays aussi vaste (plus de 900 000 kilomètres carrés en 1634). Pourtant, l'Union ne montrait aucun signe de désintégration. Sa guerre désastreuse

contre la Moscovie, la Suède et la Prusse, avec une incursion simultanée en Transylvanie (1655–1660), avait prouvé sa surprenante capacité de survie.

La force du système reposait sur un sentiment de communauté politique fondé sur les libertés de la noblesse et sur des réseaux largement développés de clientélisme. La Pologne, comme la Prusse-Brandebourg, était restée un État domanial (selon l'expression de Joseph Schumpeter), mais, contrairement à ce qui se passait dans celle-ci, les revenus des domaines royaux alimentaient les magnats plutôt que le Trésor de l'Union. Le problème fondamental était que ni les magnats ni la petite noblesse ne cherchaient à augmenter l'efficacité des institutions publiques. Les impôts — payés par les gens du commun — augmentaient sans cesse et pourtant, à partir des années 1580 jusqu'en 1652, les revenus de l'État polonais ne dépassaient pas un vingtième de ceux de l'État français, alors que la population française était seulement à peu près deux fois plus nombreuse que celle de la Pologne. On ne peut que partiellement attribuer ce phénomène au faible développement de l'économie monétaire en Pologne-Lituanie. L'argent était synonyme de guerre, et la noblesse ne soutenait pas le programme politique des trois membres de la dynastie Vasa qui furent élus rois et régnèrent de 1587 à 1668. Parents catholiques de la famille royale de Suède, ils rêvaient d'une *reconquista* de leur pays d'origine, sans être capables pour autant de persuader la noblesse de considérer cette entreprise comme un élément de la raison d'État de l'Union. Leurs prétentions aigrirent à la fois les conflits intérieurs entre la monarchie et les États, et le conflit international entre la Pologne et la Suède, originellement marginal pour les deux pays.

En 1660, Jean Casimir (Vasa) renonça à toutes ses revendications sur la Suède, mais de toute façon, après les fâcheuses expériences du milieu du siècle, la noblesse n'aurait guère pu se laisser persuader de soutenir une politique extérieure agressive. Pourtant, à partir des années 1660, les attaques contre l'indépendance du pays gagnèrent en intensité. Dès 1672, les Ottomans se saisissaient d'une grande partie de la Podolie. Seul le soutien actif et heureux fourni par le roi Jean III à l'empereur contre les Turcs (le secours apporté à Vienne en 1683 et la campagne consécutive en Hongrie) permit une récupération progressive (1699) du terrain perdu.

Mais c'est de la Russie que venait désormais le principal danger. L'équilibre des puissances maintenu pendant longtemps avait été modifié temporairement pendant les troubles de Moscou. Au cours de cet intermède, l'histoire sembla offrir une fois encore une fausse solution au devenir de l'Europe de l'Est. Le jeune prince héritier Vladislav (le futur Vladislav IV) se vit offrir le trône des Riourikides par les boyards. Pourtant, le roi Sigismond III tergiversa, et l'humeur de Moscou changea en faveur d'un souverain autochtone. La crise politique russe avait été surmontée. Le prince Mikhaïl Romanov fut le fondateur d'une nouvelle dynastie (1613)

et renforça le régime. Cet événement devait avoir des effets manifestes et fâcheux sur la Pologne au cours des trois siècles suivants.

Face à la Russie, la Pologne se mit à perdre des territoires — et des bribes de son indépendance. Pas à pas, l'électeur de Saxe Auguste II tenta de s'assurer le soutien de puissances étrangères pour les projets absolutistes qu'il nourrissait au sujet de la Pologne, au prix de quelques territoires, mais sans succès. L'«*époque saxonne*» (1698–1764) resta dans la mémoire de la nation comme un temps de faiblesse et de désordre où l'Union était devenue comme «*une auberge*» où toute armée étrangère pouvait prendre aisément ses quartiers. Elle ne participa pourtant pas à la «*grande guerre du Nord*» (1701–1721), mais les armées suédoises, saxonnes et russes pouvaient traverser son territoire sans rencontrer aucune résistance sérieuse. Pierre le Grand et Charles XII firent campagne électorale pour que soient portés sur le trône des clients à eux. Finalement, le tsar l'emporta sur la Suède. En 1721, il finit par incorporer l'Estonie et la Livonie à la Russie (dont elles firent partie jusqu'à une date récente, à l'exception de la période 1918–1939) et établit une sorte de protectorat sur la Pologne-Lituanie. Paradoxalement, les tsars s'étaient engagés à garantir les libertés contenues dans la Constitution polonaise.

La période 1764–1795 est tenue pour un temps de renaissance politique mais aussi pour une époque de pressions extérieures croissantes. Trois «*aigles noirs*», la Russie, la Prusse et l'Autriche, se mirent en 1773 à annexer des parties du territoire polonais, puis recommencèrent en 1792 (cette fois sans l'intervention de l'Autriche) et, enfin, se partagèrent le reste en 1795. L'Union cessa donc d'exister. Sa destruction finale renforça considérablement la Russie et la Prusse et ouvrit la voie à un nouvel ordre européen.

L'histoire de la Hongrie, au début des temps modernes, fut principalement modelée par deux conflits : d'abord celui que provoqua l'expansion des Ottomans (avec la défense subséquente des territoires conquis par eux) ; ensuite celui que déclencha le programme impérialiste, absolutiste, des Habsbourg, avec les réactions provoquées par celui-ci. Ni l'un ni l'autre de ces conflits n'avaient un caractère local. La défaite de Louis II de Hongrie à Mohács en 1526, face à Soliman le Magnifique, écarta les Jagellon de la scène et ouvrit la compétition entre l'empereur Ferdinand I^{er} et le palatin de Transylvanie, Jean Sigismond Zápolya. Leur affrontement se termina par une solution fort insatisfaisante pour toutes les parties concernées, mais qui se révéla très stable : en 1541, la Hongrie centrale (avec Buda et le siège de l'archevêché Esztergom) tomba aux mains des Turcs ; la Transylvanie fut constituée en principauté autonome sous influence ottomane ; une longue bande de terre au nord-ouest, entre la haute Hongrie (Slovaquie) et l'Adriatique (Slovénie), fut désormais regardée par les Habsbourg comme leur héritage naturel. Contrairement à la Bohême, la Hongrie ne fit jamais partie de l'empire, mais les domaines qu'y possédaient les Habsbourg protégeaient

les Hongrois contre les incursions turques. Pourtant, en 1663-1664, les Ottomans furent encore en mesure d'élargir leurs possessions tout au long de la frontière, et, vingt ans plus tard, ils mettaient le siège devant Vienne (alors située à moins de 50 kilomètres de leurs postes avancés). Cela étant, l'idée de libérer les anciens territoires frontaliers du royaume resta très présente dans les esprits, non seulement à la cour de Vienne mais aussi dans les cercles protestants de la noblesse hongroise.

Cette dernière mettait tous ses espoirs dans les princes de Transylvanie. Au XVI^e siècle, ce pays périphérique et montagneux occupait une situation géopolitique toute particulière mais finalement n'en fit pas grand-chose. Au XVII^e siècle, ses princes dirigèrent l'insurrection hongroise contre les Habsbourg (Imre Bocskai, 1604-1605 ; Gábor / Gabriel Bethlen, 1619-1622) ou préférèrent organiser des coalitions contre les Turcs (Stepan Báthory — Étienne I^{er} —, élu roi de Pologne, 1576-1586). Ces entreprises obtinrent quelque succès. En 1606, l'empereur Rudolf II reconnut l'indépendance de la Transylvanie et élargit les libertés des États en Hongrie pour conserver la couronne de saint Étienne. Une politique un peu aventureuse du prince György II Rákóczi (une incursion en Pologne, pays qui était alors en guerre [1657] avec la Suède mais se trouvait soutenu par les Habsbourg) entraîna une contre-attaque de la part des Turcs. C'en était fait de la grandeur politique de la Transylvanie.

À partir des années 1660, la situation de la noblesse hongroise prit, en vérité, une tournure douteuse. Soutenir les Ottomans ne mènerait certainement à rien, mais les tendances absolutistes de Vienne n'offraient aucune perspective réjouissante non plus. Les mesures répressives appliquées par l'empereur Léopold I^{er} contre les conspirateurs hongrois entraînèrent de nouveaux soulèvements, et l'insurrection d'Imre Thököly, en 1678, déclencha une série de guerres avec la Turquie qui commença par le siège de Vienne. En 1699, la paix de Karlowitz fit don de toute la Hongrie (y compris la Transylvanie, la Croatie et la Slavonie) aux Habsbourg (qui avaient déjà pris Belgrade en 1688). Mais déjà, en 1688, la diète hongroise avait été contrainte de reconnaître à la lignée mâle des Habsbourg des droits héréditaires au trône de Hongrie.

Le XVIII^e siècle commença par la malencontreuse insurrection conduite par le prince François II Rákóczi (1703-1711). Cet échec entraîna la victoire finale de l'absolutisme des Habsbourg. Les aristocrates hongrois se frayèrent un chemin à la cour de Vienne et apprirent à profiter de la domination qui s'exerçait sur leur pays — en renforçant leur propre pouvoir sur leurs propres concitoyens —, toute influence de Vienne étant regardée par eux comme une ingérence. C'est pourquoi les réformes inspirées par le « despotisme éclairé » de Joseph II (1780-1790) furent désapprouvées par les nobles hongrois, qui étaient ses sujets, plus encore qu'elles ne le furent en Autriche.

Les terres de la couronne de saint Venceslas, à savoir la Bohême, la Moravie et la Silésie, entretenaient avec l'Allemagne des liens plus étroits que ne le faisait aucune autre nation de l'Europe orientale. Prague était plus proche des grands centres urbains du continent que le reste des autres cités du Centre-Est européen (y compris Vienne), et le roi de Bohême était prince électeur de l'Empire. Depuis la bataille de Mohács, les Habsbourg étaient dûment élus rois de Bohême et entretenaient des contacts étroits avec les États de ce pays. À partir du milieu du XVI^e siècle, ils réservèrent ces contacts à leur famille. L'un des empereurs, Rodolphe II (1576–1612), fit de Prague sa résidence et y installa sa cour et la chancellerie impériale. La ville, érigée sur les rives de la Vltava (affluent de l'Elbe également connu sous son nom allemand, Moldau), devint ainsi la capitale du maniérisme et de l'art baroque.

La vie politique de la Bohême se concentrait habituellement à la diète, mais les Habsbourg avaient nettement tendance à imposer leur absolutisme, aussi l'administration du pays avait-elle été confiée à des gouverneurs dont la plupart étaient catholiques, alors que les élites tchèques étaient en majorité protestantes (utraquistes, fraction modérée des hussites). De là naquit un conflit qui prit de l'ampleur et, en 1619, se mua en rébellion quand, après la mort de l'empereur Mathias, les États élurent un calviniste, l'électeur palatin Frédéric V, pour lui succéder sur le trône de Bohême.

L'affaire déclencha alors l'affrontement qui devint le premier acte de la tragédie connue sous le nom de guerre de Trente Ans — dont le théâtre s'étendit de Prague à Vienne et à la Hongrie-Transylvanie. Les chances des rebelles paraissaient bonnes en vérité parce que les États autrichiens et leurs homologues hongrois, sous les ordres de Gábor Bethlen, s'étaient retournés contre le nouvel empereur, Ferdinand II, et avaient tenté d'assiéger Vienne. Pourtant, tous leurs efforts furent vains, et la victoire des troupes impériales et bavaroises à la bataille de la Montagne Blanche mit fin au dernier effort de plusieurs pays pour secouer ce qu'ils considéraient comme le joug des Habsbourg.

Les représailles furent impitoyables. Les chefs de la rébellion furent décapités, les libertés des États restreintes, les nobles rebelles dépossédés et remplacés par des catholiques loyalistes, principalement des Allemands. Ces événements eurent pour longtemps des conséquences visibles et néfastes sur la culture tchèque et le développement national de la Bohême.

LA RELIGION ET LES CONFESSIONS

C'est dans cette partie de l'Europe qu'était née la Réforme, dans la Bohême de Jan Hus et, cent ans plus tard, dans la Thuringe-Saxe de Martin Luther (1517). Son impact fut immédiat et fit date. Dans toute la région, les Allemands adoptèrent avec enthousiasme le nouveau credo, le luthéranisme. Mais

la carte des confessions chrétiennes qui en résulta dans l'Europe centrale de l'Est fut particulièrement compliquée. La Prusse et la Livonie restèrent luthériennes (même si certaines élites prussiennes étaient attirées par le calvinisme). En Pologne, dans le troisième quart du XVI^e siècle, l'influence du calvinisme semblait égale à celle du catholicisme mais, dans certaines régions, les Frères polonais (ariens) étaient aussi très puissants. Pourtant, quand en 1573 les confessions protestantes bénéficièrent de droits égaux à ceux des catholiques, les ariens furent exclus de l'accord. En Lituanie et dans les parties ruthènes de la Pologne, plusieurs familles puissantes embrassèrent le calvinisme et protégèrent la petite noblesse protestante dans leur voisinage et même jusqu'au royaume de Prusse. Les réseaux protestants s'inséraient fort bien dans le système général de clientélisme alors en vigueur.

Dans les parties orientales de la Pologne et en Lituanie, la Réforme pénétra à l'intérieur de régions où la religion orthodoxe et le catholicisme avaient cohabité depuis le Moyen Âge. Cette ancienne coexistence entre des religions différentes (et il y avait maints groupements religieux) contribuait à la tolérance confessionnelle manifestée en Pologne au XVI^e siècle, attitude qui avait fait de ce pays un havre pour les dissidents religieux venus de toute l'Europe. Pourtant, quelque chose avait changé vers la fin du XVI^e siècle. Le protestantisme perdait de sa popularité dans la petite noblesse, probablement à cause du clivage entre cette confession et le catholicisme d'État. Les protestants n'étaient pas en mesure de présenter un candidat au trône ; les évêques catholiques avaient, en tant que tels, les premiers sièges au Sénat et détenaient deux postes de chanceliers sur quatre. Cette scission était tenue pour inacceptable et elle contribua probablement aux reconversions massives de citoyens nobles, même indépendamment de l'activité des jésuites.

Le catholicisme gagnait aussi du terrain par rapport à l'Église orientale. En 1596, l'Église orthodoxe, dont les activités se situaient au sein de l'Union, avait été soumise au Saint-Siège (et tenue pour indépendante de Moscou, la « troisième Rome »), mais l'Union controversée de Brest (1596) allait entraîner d'interminables conflits internes. L'Église catholique grecque (également appelée Uniate) avait été considérée comme une Église établie, mais son haut clergé n'avait pas obtenu une position égale à celle dont bénéficiait son homologue de l'Église catholique romaine et, au XVII^e siècle, la résistance contre cette situation était vigoureuse. Elle trouva son expression en 1648 dans la rébellion des cosaques et leur décision d'accepter la protection du tsar (1654). Depuis ce temps-là, le protestantisme ne fut plus qu'un phénomène secondaire en Pologne, et le credo grec se trouva divisé. Ce fut seulement à partir de la fin du XIX^e siècle que la confession uniate, déclarée illégale en Russie, devint un élément de l'identité nationale des Ukrainiens.

Dans la Bohême du XVI^e siècle, le catholicisme était en voie de disparition. Les credo protestants se multipliaient : luthériens, calvinistes, frères bohémiens autochtones et hussites. Ils tentèrent vainement par deux fois (1575 et 1608) de créer une *Confessio Bohemica* qui aurait reflété l'identité des Tchèques (et des Moraves). D'un autre côté, le parti « espagnol » n'atteignit pas son but, c'est-à-dire bouter hors de Bohême toutes les confessions autres que celle des catholiques et des utraquistes. Le conflit entre les États et les Habsbourg ajoutait aux motivations des protestants tchèques, de sorte que le trône fut finalement offert à un calviniste, l'électeur palatin Frédéric. Lors de la bataille de la Montagne Blanche (1620), la victoire des « Impériaux » fut celle de la Contre-Réforme. La nouvelle élite, dotée par l'empereur qui avait confisqué les domaines fonciers pour ce faire, était catholique et désireuse de manifester son loyalisme.

En Hongrie, la pression du catholicisme n'était pas aussi forte et, par conséquent, la question confessionnelle y revêtait moins d'importance. Sous la domination ottomane, les protestants reçurent un asile et un encouragement. La Transylvanie demeura un havre de tolérance où les ariens polonais et autres minorités persécutées pouvaient survivre.

L'UNITÉ ET LA DIVERSITÉ DE LA CULTURE EUROPÉENNE DE L'EST ?

Le point d'interrogation signifie que l'on cherchera ici s'il existe des traits culturels communs à toute la région. Plus que d'autres parties de l'Europe (avec la possible exception de la péninsule Ibérique), la civilisation de l'Europe centrale de l'Est est un mélange d'influences culturelles contrastées. Même avant la Réforme, chaque pays y abritait au moins deux religions ou confessions : l'Église chrétienne orthodoxe et l'islam cohabitaient sous le règne ottoman, comme les différentes Églises protestantes et les catholiques en Bohême et en Hongrie. La Pologne formait un ensemble encore plus complexe à cet égard en raison de la présence d'une grande quantité de juifs et d'îlots de Tartares musulmans, sans compter les Arméniens dont le centre religieux était à Lvov. En Livonie et dans la Lituanie autochtone, la compétition entre les luthériens et les catholiques avait balayé à elle seule toutes les croyances « païennes » originelles.

L'art de la Renaissance italienne s'était introduit très tôt en Hongrie, en Bohême et en Pologne et, comme l'a montré Jan Bialostocki, il avait suscité dans ces pays des styles nationaux florissants (illustrations 41 à 43). En Hongrie pourtant, la plupart de ces monuments allaient être détruits. À partir de la fin du XVII^e siècle, la culture baroque unifia la Bohême, l'Autriche et la Bavière. En Pologne, ce style s'enracina en profondeur. De splendides

églises baroques — celle de Saint-Pierre-et-Paul, à Vilna, ne le cède à aucune autre — tout comme des résidences privées appartenant à des magnats en Lituanie et en Ukraine marquèrent la frontière de la civilisation occidentale. L'arrivée d'artistes occidentaux fut l'un des facteurs constants du développement culturel polonais, mais les influences venues du nord de l'Italie, y compris des régions de Côme et de Pavie, jouèrent sans doute un rôle plus important. Leurs styles engendrèrent un art baroque et rococo autochtone inlassablement repris et transformé par des disciples locaux.

Il n'est pas possible de donner une évaluation générale de la civilisation de l'Europe centrale de l'Est, mais il convient de signaler certaines de ses traces les plus caractéristiques. À certains égards, l'Est se contenta de suivre l'Occident. Les premières fondations d'universités au XIV^e siècle ne se multiplièrent pas pendant la Renaissance ni aux temps du baroque. Pourtant, les Tchèques, les Hongrois et les Polonais continuèrent de maintenir leurs liens culturels avec les principaux centres intellectuels allemands et italiens. Pour la Pologne, ses relations avec l'Italie revêtaient une importance toute particulière : Copernic (1473–1543) avait fait ses études à Cracovie avant de les poursuivre à Bologne, Padoue et Ferrare. D'autres intellectuels polonais échangeaient des lettres avec Érasme. Désormais, les nobles et les roturiers importants étaient élevés principalement dans les très nombreux collèges de jésuites (ou dans les *gymnasien* protestants), et les élites allaient compléter leur éducation dans les grandes universités occidentales ou à Graz (à partir de 1573), Ingolstadt ou Altdorf. L'enseignement primaire restait entre les mains de l'Église et il était répandu de façon assez inégale. En Pologne, l'enseignement primaire dispensé dans les écoles paroissiales atteignit son plus haut développement à la fin du XVI^e siècle, mais le fait d'être alphabétisé était et demeura le symbole d'une certaine situation sociale, voire l'un des éléments les plus importants de ce symbole. Par exemple, la répartition de l'alphabétisation a été estimée comme suit dans la Petite Pologne : les magnats, 100 % (85 % chez les femmes) ; la noblesse aisée ou riche, 95 % (45 %) ; le menu fretin de la noblesse, 75 % (15 %). Les chiffres correspondants pour les différentes couches de la population urbaine sont 70-8 (25-0). Pour la paysannerie l'estimation est de 2 % (0 %). On peut supposer que 60 % des nonnes savaient lire et écrire (et, bien entendu, tous les prêtres ou moines), de même que 80 % des juifs du sexe masculin (il n'existe aucune information au sujet des femmes juives).

L'art d'imprimer des livres parvint très tôt dans l'Europe centrale de l'Est : les premières presses furent établies à Pilsen (Plzen) en 1468, à Cracovie en 1473 (ou 1474). Le premier texte imprimé en polonais le fut à Wrocław/Breslau en 1475. Les régions orthodoxes furent plus lentes à cet égard : le premier livre imprimé en bulgare ne parut qu'en 1608 en Transylvanie ; la première publication séculière en bulgare est datée de 1741 à Vienne. Le

premier livre orthodoxe (en vieux slavon) fut imprimé à Cracovie en 1491. Pour leur part, les luthériens allemands installés à Königsberg et en Livonie apportèrent leur contribution à la culture des nations balte et lituanienne en imprimant des livres religieux en langue vernaculaire.

Le mouvement des Lumières eut ses particularités dans l'Est. Sur les terres des Habsbourg, le despotisme éclairé du gouvernement de Vienne supposait l'introduction de réformes administratives ; en Pologne, la pensée politique française contribua à la mise au point d'une gouvernance efficace : la Constitution du 3 mai 1791 fut l'une des brillantes conséquences du mouvement des Lumières, pourtant elle vint trop tard pour exercer son efficacité sur les autorités. Mais le processus de modernisation fut lent, et maintes réformes se trouvèrent imposées d'en haut. La chasse aux sorcières, par exemple, pratiquement inconnue en Pologne jusqu'au milieu du XVII^e siècle, connut un accès de violence dans la première moitié du siècle suivant pour prendre fin peu après de façon abrupte. Contrairement aux monarchies absolues, il n'y avait en Pologne aucune autorité centrale capable de faire cesser la frénésie qui trouvait ses causes dans les relations sociales locales. Les provinces orthodoxes ne connurent qu'à peine ce fléau.

La civilisation musulmane exerça également son influence sur la région. Les contacts étaient nombreux et diversifiés entre les deux camps — par le biais du commerce ou d'une guerre ininterrompue. On trouvait communément dans cette partie du monde les produits ottomans — voire persans — comme les soieries, les tentes et les tapis, les armes et les armures, l'argenterie et les couverts de table. Dans les secteurs du sud-est de la Pologne, les commandants des forces armées devaient parler couramment les langues orientales, et les marchands arméniens formaient un lien vigoureux entre Istanbul et Lvov. On sait moins qu'au XVII^e siècle, les commerçants écossais créaient un autre lien entre la Pologne et les principautés danubiennes de Moldavie et de Valachie. Manifestement, la Turquie ne passait nullement pour un pays exotique dans cette partie de l'Europe.

À bien des égards, l'Europe centrale de l'Est devait trouver ses propres solutions aux problèmes généraux qui affectaient tout le continent. Et quel problème était plus général que celui de la guerre ? Alors que l'Ouest mettait au point des équipements militaires et inventait des mouvements de troupes exécutés avec rigueur, à l'est les batailles étaient principalement l'affaire de la cavalerie, légère ou lourde (les hussards cuirassiers polonais), et beaucoup moins de l'infanterie ; l'artillerie lourde servait surtout à mettre le siège devant les rares places fortifiées (les Ottomans et les Moscovites étaient réputés pour l'excellence de leurs canons). Seules quelques rares places (villes ou résidences de magnats) étaient entourées de fortifications conformément aux principes des écoles italienne et hollandaise d'architecture militaire. De toute façon, au XVII^e siècle, en Hongrie,

Ukraine et Lituanie, la pierre était encore rare et la brique trop coûteuse, de sorte que la plupart des fortifications étaient en bois, comme en témoigne l'album iconographique de Braun et Hogenberg, *Civitates orbis terrarum*. Et pourtant, encore en 1620, le commandant polonais Stanislaw Zółkiewski se défendit à Cecora contre les Turcs en appliquant la vieille tactique hussite de la barricade de chariots (*wagenburg*). Les places les plus importantes étaient les châteaux comme Khotine (Chocim) ou Kamieniec Podolski, en Podolie.

Les formes de l'art de la guerre étaient dictées par l'étendue des ressources disponibles (très limitées par comparaison avec celles des armées occidentales), par la nature du terrain et les tactiques de l'ennemi. Les vastes plaines de l'Ukraine furent le théâtre — jusqu'à la fin du XVII^e siècle — d'incursions tartares presque annuelles, destinées à capturer des prisonniers (hommes ou femmes) pour les vendre sur le marché d'Istanbul. Aussi les grands propriétaires terriens bâtissaient-ils de nombreux fortins pour servir de refuges à la population. Au XVI^e siècle, la possibilité de protéger les habitants contre les Tartares ou les simples voleurs était un argument crucial pour qui voulait attirer des colons sur ses terres et se doter d'un *latifundium* (grand domaine agricole). Ces investissements permettaient la création d'immenses fortunes que ni les insurrections cosaques du XVII^e siècle ni les jacqueries du XVIII^e siècle ne purent détruire.

L'art de la guerre en Europe centrale de l'Est contribua aussi à la « révolution militaire » de l'Ouest. Charles IX de Suède et son fils Gustave II Adolphe tirèrent les conclusions de leurs affrontements avec les Polonais en Livonie et en Prusse. Après avoir subi les charges des lourds hussards polonais, ce dernier roi modifia la tactique et l'armement des troupes suédoises qu'il allait bientôt envoyer sur les champs de bataille de la guerre de Trente Ans.

Pourtant, il n'y eut rien qui ressemblât à une civilisation de l'Europe centrale de l'Est, ou qui correspondît là-bas aux civilisations du Nord (Scandinavie) ou de la Méditerranée occidentale. Ce qui émergea néanmoins ce fut ce que l'on pourrait appeler une communauté de destin entre de petites nations largement dépendantes de leurs grandes aînées et incapables de s'unir contre leur sort.

NOTE

1. Les mots noble et noblesse sont utilisés ici dans leur acception générale ; seuls les nobles pourvus d'un titre (comtes, princes, etc.) sont des aristocrates, tandis que les membres de l'élite (hauts fonctionnaires, sénateurs, prélats, gros propriétaires terriens non titrés) sont appelés, en Pologne, les magnats (les grands) ; leurs pareils d'un rang

inférieur forment la petite noblesse. Cette manière de parler diffère de celle qui est utilisée en Angleterre mais correspond assez bien à la façon dont on employait des termes comme *der Adel* ou «la noblesse», etc., sur le continent.

BIBLIOGRAPHIE

- BIALOSTOCKI J. 1976. *Art of the Renaissance in Eastern Europe*. Londres.
- EVANS R. J. W. 1979. *The making of the Habsburg monarchy*. Oxford.
- FEDOROWICZ J. K., BOGUCKA M., SAMSONOWICZ H. (dir. publ.). 1982. *A republic of nobles*. Cambridge.
- KAUFMANN T. 1995. *Court, cloister and the city: the art and culture of Central Europe, 1450–1800*. Londres.
- LONGWORTH P. 1992. *The making of Eastern Europe*. Londres.
- MACZAK A., SAMSONOWICZ H., BURKE P. (dir. publ.). 1985. *East-Central Europe in transition*. Cambridge/Paris.
- TAZBIR J. 1986. *La République nobiliaire*. Wrocław (Breslau).
- WANDYCZ Z. 1992. *The price of freedom. A history of East Central Europe from the Middle Ages to the present*. Londres.

14

La Russie

Victor I. Bugarov

LA CULTURE RUSSE

Les conséquences les plus graves de l'invasion de Batu Khan sur l'économie et la culture avaient été dans une large mesure surmontées au début du XV^e siècle. La renaissance nationale à l'époque de la bataille de Koulikovo (1380) et pendant les décennies précédentes ou suivantes avait également eu un impact sur la culture qui connaissait, elle aussi, une vitalité nouvelle.

Depuis l'adoption du christianisme, la culture russe faisait partie de la communauté culturelle byzantino-slave (Byzance, Bulgarie, Serbie, Russie et, dans une certaine mesure, Pologne et Bohême), dont les langues étaient le grec et l'ancien slavon d'église et dont le système religieux commun était le christianisme orthodoxe. Ces deux facteurs — religieux et linguistique — jouèrent un rôle extrêmement important, en fait fondamental, dans la suite des événements.

La désintégration de la communauté byzantino-slave, après la conquête de l'Empire byzantin par les Turcs (marquée par la chute de Constantinople en 1453), fit évoluer la situation. La Rous-Russie aspirait à devenir le centre du monde orthodoxe (conformément à la théorie selon laquelle Moscou prétendait être la « troisième Rome » au début du XVI^e siècle), ce que reflétaient l'idéologie et la pratique des autorités de l'État ecclésiastico-politique.

Ces siècles dans l'histoire de la culture russe marquent un grand tournant et constituent une période de transition entre les traditions culturelles du vieil État de Rous-Kiev (qui avait étendu sa domination et s'était développé pendant la période de morcellement féodal, mais avait été ébranlé au temps où la Rous subissait le joug de la Horde d'Or) et la culture d'une nouvelle ère, dont les effets allaient se faire sentir en Russie à partir du XVII^e siècle.

L'émiettement caractéristique du système féodal (du XII^e au XV^e siècle) avait entraîné un certain « rétrécissement des horizons » dans bien des domaines de la culture comme la littérature, la rédaction des chroniques,

l'architecture et la peinture. Néanmoins la culture se propagea dans une aire géographique considérablement plus vaste, avec l'apparition de nouveaux centres culturels qui déployèrent une activité accrue quant à la rédaction de chroniques manuscrites ou à la littérature, et avec de vastes travaux de construction, etc.

Pendant la seconde moitié du XIII^e siècle, la pratique de nombre de métiers artisanaux avait disparu en Rous, on ne construisait plus d'édifices en pierre et, dans plusieurs régions, les activités littéraires avaient cessé complètement ou presque, en particulier le travail des chroniqueurs (Rybakov, 1948). Le déclin du développement culturel s'était poursuivi pendant plusieurs décennies, jusqu'à la fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle.

Les conséquences de la domination de la Horde d'Or avaient été ressenties avec une gravité particulière dans l'affaiblissement des villes russes. Les cités et la vie urbaine se remettraient plus lentement que la campagne et l'agriculture des ravages causés par Batu.

La fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle virent les prémices du processus de renaissance qui reprit son rythme à partir du XIV^e siècle.

L'essor du développement économique créa les conditions nécessaires à l'unification des territoires russes morcelés. La position favorable de Moscou au milieu d'épaisses forêts, à l'écart des routes suivies par les incursions tatares, jointe à la densité de sa population grossie par les réfugiés qui avaient fui les terres voisines, en particulier celles du sud et de l'est, le développement de la propriété foncière et des activités artisanales, l'existence d'importantes voies de communication commerciales ainsi que la politique habile des princes qui régnaient sur la ville permirent à celle-ci d'emporter la lutte pour la suprématie politique et de réunir des territoires fragmentés, malgré la rivalité de Tver, de Nijni-Novgorod et d'autres cités.

Une circonstance de la plus haute importance fut que l'identité nationale russe (celle de la Grande Russie) était en train de prendre corps à cette époque sur les territoires situés dans le nord-est de la Rous. Le processus s'acheva au XVI^e siècle, mais, déjà à cette époque, nombre de singularités locales dans la langue, le style de vie ou la tradition culturelle commençaient à s'atténuer pour laisser place à des tendances et à des caractères généraux russes de plus en plus affirmés. Ce genre de phénomène joua un rôle essentiel dans le développement de la conscience nationale russe. Les caractères de la prise de conscience nationale et de l'unité patriotique du peuple russe furent mis fortement en évidence à l'époque de la bataille de Koulikovo en 1380 (Cherepnin, 1960).

Les tout premiers progrès dans le développement économique et l'unification politique permirent d'engager une lutte ouverte contre la suzeraineté de la Horde d'Or. Au XV^e siècle, la Rous, sous la direction de Moscou, augmenta rapidement ses forces.

Il est important de souligner que la période qui s'écoula entre la bataille de Koulikovo et la « résistance sur la rivière Ougra » (entre la fin du XIV^e et la fin du XV^e siècle) se distingua par l'essor des villes, en particulier dans la principauté de la Moscovie et dans les territoires de Novgorod et Pskov (Rybakov, 1948 ; Satharov, 1959). Il y eut alors un accroissement considérable de l'activité dans les domaines de la construction, des industries artisanales et du commerce (y compris le commerce extérieur), et c'est alors qu'apparurent les guildes de marchands et d'artisans.

La formation de l'État russe créa des possibilités de développement économique et culturel à la fois nouvelles et substantielles qui se réalisèrent en fait au cours des siècles suivants.

LA CULTURE DE LA ROUS (XV^e SIÈCLE)

Les réalisations économiques et politiques de la société russe dans les diverses principautés et, par la suite, dans le seul État russe se reflétaient aussi dans un renouveau de la culture. La renaissance et le progrès continu de l'artisanat, le développement de la construction d'édifices civils et ecclésiastiques, l'épanouissement d'une littérature, l'apparition d'un grand nombre de contes et légendes inspirés par les événements survenus aux XIV^e et XV^e siècles, d'ouvrages d'hagiographie et autres, ainsi que l'essor de l'art, tout atteste que la société russe à l'époque avait non seulement préservé les traditions culturelles de la Rous, antérieures à l'invasion mongole, mais les avait aussi élargies. Cette culture matérielle et spirituelle répondait aux besoins vitaux de la période — les idées de patriotisme, d'unité dans la lutte contre l'ennemi étranger et pour l'unification de la Rous sont puissamment représentées dans la littérature et la peinture de ce temps-là. Une nouvelle vigueur allait se manifester dans tous les domaines de la culture et de la vie sociale et politique.

Les artisans russes étaient des fabricants hautement qualifiés de canons et de sabres, de cottes de mailles et d'armures comme de bien d'autres articles, dont certains étaient vendus à l'étranger. On raconte que Mikoul Kretchnikov, superbe fondeur de cuivre qui habitait à Tver et fabriquait des cloches et des canons, n'avait pas « son pareil, même chez les Allemands ». Les joailliers produisaient de la vaisselle et des encensoirs, des reliures pour les évangiles et des reliquaires qui, tous, se faisaient remarquer par leur extraordinaire qualité artistique. On peut en dire autant du travail de filigrane, de la gravure et de l'estampillage des métaux, de la poterie ou du tissage, voire de la technique du bâtiment et des engins de siège. Les objets culturels de la république féodale de Novgorod atteignaient une qualité particulièrement haute. Ainsi revint à Moscou, à mesure que les territoires

russes s'unissaient autour de cette ville, le principal rôle en la matière, mais il existait aussi d'autres centres d'artisanat et d'art appliqué.

C'est à cette époque que fut composé le cycle célèbre des poèmes héroïques, fondé sur d'anciens modèles — les bylines (chansons épiques) à propos de Kiev et de son prince, Vladimir Krasnoïe Solnitchko, personnage combinant les traits de deux grands princes de Kiev et défenseurs de la Rous — saint Vladimir (Vladimir I^{er}) et Vladimir Monomaque (Vladimir II) — et d'autres héros (Ilia de Mourom ou Mouromets, Dobrini Nikititch et Alëcha Popovitch). À travers ces personnages poétiques, le peuple chanta les louanges de ceux qui, dans un passé ancien, avaient mené le combat contre les Petchénègues, les Polovtsiens et autres bandes nomades des steppes, et plus tard contre les Mongols et les Tatars. Des contes et chansons populaires célébraient la mémoire des héros de la bataille de Koulikovo. La byline de Novgorod sur Vasily Bouslaïev et Sadko, le riche invité, évoque pour nous la vie dramatique et tempétueuse de Novgorod-la-Grande et parle de sa richesse et de sa puissance.

À Novgorod et Pskov, Tver et Rostov, Vladimir et Souzdal, ainsi qu'à Moscou et dans d'autres centres, on compilait des chroniques et des recueils de chroniques. Celles-ci racontent avec douleur et détresse les violences des hommes de la Horde et les expéditions punitives menées par eux, et elles célèbrent avec orgueil les victoires remportées contre eux par le peuple de la Rous. Les chroniques de Novgorod se distinguent par leur ton démocratique et leur franc-parler, celles de Pskov par la précision avec laquelle elles témoignent de la lutte contre les agresseurs étrangers, celles de Moscou par leur sublimité, leur style noble et leur moralité religieuse. Toutes ces chroniques véhiculent des idées de patriotisme, d'unité de la Rous et vantent les combats menés en faveur du christianisme orthodoxe. Leurs auteurs rappellent constamment le passé glorieux et héroïque de la terre russe.

Les chroniques étaient rédigées dans tous les territoires, dans beaucoup de villes et même dans des églises. On leur accordait une grande importance non seulement comme source de connaissances mais aussi sur le plan politique. Ce n'est pas sans raison qu'Ivan III, le grand prince de la Moscovie, en lançant sa campagne militaire contre Novgorod-la-Grande (1471), se fit accompagner par son scribe, Stepan Borodati, qui «pouvait citer avec aisance les textes des chroniqueurs», ce qui signifie qu'il connaissait bien les chroniques et, en porte-parole zélé, les utilisait sur les instructions du grand prince et dans les polémiques avec les séparatistes de Novgorod. Attitude indispensable pour le souverain de la Moscovie, afin de lui permettre de dévoiler les «mensonges» des autorités de Novgorod qui sympathisaient avec la Lituanie et par conséquent trahissaient, à son avis, les intérêts généraux de la Rous.

Les chroniques, en particulier celles de la Moscovie, défendaient l'idée et les intérêts d'une autorité princière forte ainsi que de sa lutte, conjointement avec celle de l'Église, pour l'unification de la Rous. La rivalité entre les différents centres — Moscou et Tver, Nijni-Novgorod et Riazan — dans leur lutte pour la suzeraineté politique se reflète dans les diverses positions adoptées par les auteurs des chroniques et dans leurs oppositions, puisqu'ils défendaient la nécessité de réunir les territoires dans une seule entité et de mener le combat contre la Horde pour l'indépendance.

La littérature, sous la forme de récits et de légendes, souvent insérés dans les chroniques et les vies des saints, perpétuait, comme les chroniques, les traditions de la Rous kiévienne (*kievskaja Rossia*). Elle soutenait les intérêts de la Rous dans son combat pour l'unité et dans son opposition à la domination étrangère. Le cycle des écrits relatifs à la bataille de Koulikovo est imprégné de nobles sentiments patriotiques et religieux. Le style expressif et émotionnel de ces textes, leur idéalisation des héros et, en même temps, leurs thèmes poétiques nationaux visent à exalter la victoire glorieuse sur la Horde de Mamaï qui, d'après les auteurs des récits et légendes, retentit dans toute la Rous et dans les pays voisins.

La littérature patriotique se caractérise par un style laudateur et coloré. Les vies de saint Étienne de Perm et saint Serge de Radonège, rédigées par Épiphane le Sage, et les autres ouvrages du même genre sont dans un style similaire. Ces ouvrages font le panégyrique de la vie menée par les saints russes et des miracles qu'ils ont accomplis, et ils soulignent le rôle de la Moscovie, la puissance de ses princes et de son clergé, surtout pour l'amélioration de l'aménagement du territoire.

La *Légende de Pierre et Fevronia*, d'une simplicité poétique touchante, porte sur l'amour d'un prince pour une jeune paysanne. Par son sujet et son contenu, c'est la même histoire que celle de l'amour entre Tristan et Iseult, l'amant étant guéri d'une maladie provoquée par le sang du dragon qu'il a tué. La *Légende de Mercure de Smolensk* raconte le combat mené par un héros contre les hordes de Batu Khan; la *Légende de Pierre, prince de la Horde* concerne la renaissance spirituelle d'un homme (dignitaire musulman de la Horde, un « infidèle » aux yeux de la population russe de l'époque !) qui embrasse le christianisme.

De nouvelles tendances apparaissent alors dans la pensée sociale et politique. Les idées et les courants de pensée, qui sont fondamentalement réformistes, rationalistes et humanistes, ressemblent à ce qu'on pouvait trouver en Europe occidentale et centrale, où la tendance se manifestait bien entendu de manière plus nette et sur une base plus large. Néanmoins, si ces phénomènes culturels qui se produisirent en Rous donnent aux spécialistes des arguments pour parler de « prérenaissance », ils n'ont pas, malheureusement, donné lieu à une renaissance (Likhachëv, 1962). En effet, les bourgeois

de la pensée réformiste et humaniste n'ont pas connu leur éclosion normale. Les conditions nécessaires à la Renaissance, dans le sens où on l'entend en Europe occidentale, ne se trouvaient pas réunies en Rous, ni sur le plan économique (développement de l'industrie, de l'agriculture et des villes) ni dans le domaine politique (vie parlementaire, etc.) ou social (apparition du tiers état), voire culturel, etc.

Si les principaux penseurs russes coulaient leurs œuvres dans un moule religieux, cela traduisait évidemment la suprématie de la théologie en tant qu'idéologie sociale dominante de l'époque. Les hérétiques réformateurs (appelés *Strigol' niki* à Novgorod, Pskov et Tver) rejetaient l'organisation ecclésiastique et monastique, la vénération des icônes et des croix, la foi en la résurrection des morts et en la vie dans l'au-delà, la doctrine de la Trinité et la divinité de Jésus-Christ. Ils évoquaient l'égalité des peuples et des croyances. Il est important de souligner qu'ils se montraient favorables à une « Église bon marché » — sans prêtres coupables de vénalité et autres péchés de toutes sortes. Selon leurs convictions, les bergers qui menaient les ouailles du Christ pouvaient et devaient être des hommes du commun, des laïcs tout à fait ordinaires.

Les premières tentatives d'analyse rationaliste des problèmes religieux découlaient du sens commun et de la vie quotidienne. La même nécessité vitale exigeait l'accumulation de connaissances sur les phénomènes naturels. Par exemple, on trouve dans les chroniques des informations sur les éclipses du Soleil et de la Lune, les comètes « à longue queue » et les orages violents, entre autres choses. Les recueils de manuscrits comportent des informations « sur la largeur et la longueur de la Terre », « sur l'ordre terrestre », « sur le mouvement de la Lune » et bien d'autres sujets, traités conformément aux notions géocentriques qui avaient cours en ce temps-là. Les chroniques contiennent les descriptions d'immenses épidémies, les ravages de la peste et autres fléaux. Les traités de Galien furent traduits en russe au XV^e siècle. Dans des récits de « voyages », les Russes décrivaient tout ce qu'ils avaient vu et entendu à l'étranger. Un ouvrage particulièrement connu est celui d'Afanasii Nikitine, un marchand de Tver qui voyagea en Inde et dans divers autres pays.

La culture de la Rous pendant la période de morcellement féodal conserva naturellement des caractéristiques locales, ce que montre clairement la différence entre les différentes écoles d'architecture, de peinture, etc. Même à cette époque, pourtant, les caractéristiques générales russes (l'intérêt porté à des événements comme la bataille de Koulikovo notamment dans les différentes principautés, la similitude des méthodes de rédaction des chroniques dans les divers centres culturels, l'intérêt commun manifesté pour le vieil héritage kiévien, etc.) s'affirmaient de plus en plus. La culture du peuple russe était en gestation.

LA CULTURE DE LA RUSSIE

(FIN DU XV^e SIÈCLE)

Avec la formation d'un État russe unique — la Russie —, la culture se développa dans le cadre d'une grande puissance.

L'essor de l'économie, en particulier de l'agriculture et des activités artisanales, des villes, des échanges fondés sur la monnaie, ainsi que de la production de biens, d'une part, et, d'autre part, la situation de plus en plus lamentable des masses populaires, le renforcement du servage comme moyen de développement et la consolidation de l'autocratie, tout cela formait une image très contrastée. La culture russe pendant cette période évolua d'une manière tout aussi contradictoire. Comme au cours des siècles précédents, elle était pénétrée par l'idéologie de la classe dominante, celle des seigneurs féodaux. Elle portait néanmoins en elle les éléments d'une idéologie anti-féodale, ainsi que les idées et opinions émanant des classes inférieures exploitées.

En général, la culture féodale, comme le système féodal des relations socio-économiques dans son ensemble, se trouvait à cette époque dans la phase ascendante de son développement.

Dans la vie intellectuelle du XVI^e siècle, comme pendant la période d'unification de l'État russe, l'une des idées maîtresses demeurait celle de l'unité et de l'indépendance des territoires russes. Une place importante était occupée par les problèmes de relations avec la culture des pays européens, à savoir des liens qui avaient été antérieurement coupés ou avaient à peine survécu, mais que l'on avait renoués et auxquels on insufflait une vitalité nouvelle. La Russie se mit à recevoir des ambassadeurs et des artisans étrangers de premier plan (par exemple les architectes italiens Ridolfo «Aristote» Fioravanti, Marco Ruffo, Alevisio, et bien d'autres), des livres et des idées. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, en particulier vers les dernières années, les jeunes Russes allaient acquérir une éducation dans les universités européennes. Au cours de la période allant de la fin du XV^e au milieu du XVI^e siècle, on assista à la propagation rapide des tendances réformistes et humanistes qui, à certains égards, font penser à ce qui s'est produit en Europe occidentale et centrale avec l'humanisme de la Renaissance.

Les formes prises par le développement en Russie — le renforcement de la puissance de l'État et de l'Église, l'omnipotence des seigneurs féodaux, la faiblesse des villes, entre autres choses, ont conduit à l'étouffement des enseignements réformistes et à une mise au pas plus rigoureuse de la vie intellectuelle. Mais malgré tout, les exigences de la vie quotidienne ont entraîné un accroissement des connaissances pratiques, une augmentation de l'activité dans le domaine de la construction, l'apparition de livres imprimés

et des prouesses dans le domaine de la peinture et des arts appliqués. Pour cette raison, le développement de la culture, si fluctuant et plein de contradictions qu'il ait pu être, se trouvait sur une courbe ascendante.

Les progrès accomplis sur le plan de la culture matérielle ont été marqués par de nouvelles réalisations. L'illustration nous en est fournie par les dizaines de métiers spécialisés dans le travail du métal, la maîtrise de l'exploitation des mines de sel grâce à la technique des trous de sonde (à plus de 100 mètres de profondeur), la fabrication de cloches et d'armes à feu (par exemple le « Canon-Tsar » réalisé à la fin du XVI^e siècle par Andreï Tchokhov pour le Kremlin de Moscou et qui pesait 40 tonnes) et la frappe d'une monnaie dans des matrices. Des centaines d'orfèvres exerçaient leur métier à Moscou, Novgorod (222 artisans) et Pskov, où l'allée des orfèvres sur la place du marché comptait 140 boutiques. Des armes coûteuses et magnifiques, des plats et objets de prix destinés aux tsars étaient fabriqués dans le palais des Armes à Moscou.

La construction en pierre s'implanta largement dans tout le pays — le Kremlin (illustrations 44 et 45), la Cité fortifiée (Kitai-Gorod) et la Cité blanche (Byelyi-Gorod) à Moscou, les kremlins de Kalomna, Serpoukhov, Astrakhan, Kazan et de bien d'autres villes. Le kremlin de Smolensk, édifié par Fedor Kon (Saveliev), était surnommé « le joyau des terres russes ».

Des chansons historiques relatent la prise de Kazan (1552) et la défense héroïque de Pskov contre Étienne Báthory, roi de Pologne (1581). Elles chantent les louanges d'Ivan le Terrible pendant sa lutte contre les ennemis de l'étranger et contre ses propres boyards, mais condamnent sa cruauté (les exécutions et massacres commis par sa garde personnelle, Opritchnina, l'assassinat de son fils Ivan). Iermak Timofeïevitch est glorifié dans une chanson en tant que héros national, protecteur du pauvre et conquérant du khanat sibérien.

Dans tout le pays, un nombre considérable de livres manuscrits étaient écrits et copiés. Dès la fin du XV^e siècle, le maître imprimeur de Lübeck, Bartholomew Gothan, tenta d'introduire l'impression de livres en Russie. Au milieu du siècle suivant, les presses s'y trouvaient fermement implantées grâce aux efforts d'Ivan Federov, de ses élèves et de ses associés. La parution des Actes des Apôtres (1564) est considérée comme le commencement officiel de l'imprimerie russe même si, dès 1553, un certain nombre de livres avaient été imprimés par ce que l'on appelait des presses « anonymes », c'est-à-dire sans indication de lieu ou d'année de publication. Ce fut un événement d'une signification considérable et un bouleversement dans l'histoire culturelle de la Russie. À la fin du siècle, l'imprimerie de Moscou avait publié une vingtaine de livres sur divers sujets. Ivan Federov lui-même se rendit en Lituanie et en Ukraine où il en imprima à Zabludov et Lvov.

Les informations de caractère historique étaient conservées et amplifiées dans les chroniques. C'est durant ce siècle que de vastes et parfois monumen-

taux recueils manuscrits de chroniques (codex) ont été compilés à Moscou, par exemple les Vologodsko-Permski, Voskresenski, Nikonovski, etc. Ils comprenaient des œuvres plus anciennes datant du début du XII^e siècle, comme les *Chroniques du temps passé*, ainsi que de nombreux récits, contes et diverses autres sources d'information. Une de ces compositions colossales — la *Chronique de Nikonovski* — forme la base du Codex illustré qui contient plus de 16 000 miniatures. Ces illustrations ouvrent pour le lecteur une « fenêtre sur le passé » des terres russes, depuis des temps immémoriaux jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

De nouvelles sortes de récits historiques ont alors vu le jour. Dans le *Livre des degrés de la généalogie des tsars*, l'histoire russe était présentée non pas de manière chronologique, année après année, comme dans les chroniques, mais dans l'ordre des règnes des grands princes et du Tsar Ivan le Terrible (par « degrés », comme l'indique le titre du recueil). La *Chronique de Kazan*, ou *Histoire de Kazan*, parle du khanat de Kazan et de ses conquêtes par le souverain du même nom. Ce n'est pas à proprement parler une chronique mais un conte.

L'Histoire de la venue d'Étienne Báthory dans la ville de Pskov raconte, d'une manière noble et déclamatoire, le courage des guerriers russes qui avaient protégé Pskov contre les étrangers et condamne le prince Andreï Kourbski qui s'était enfui en Lituanie. C'est Kourbski qui écrivit *L'Histoire du grand prince de Moscou* dans laquelle il dénonce le despotisme et la cruauté du tsar Ivan et justifie sa propre conduite ; il s'y montre partisan d'un régime associant le tsar et le conseil des boyards ou conseil des sages. Dans cet ouvrage, il se pose en adversaire d'Ivan le Terrible, de même que dans les célèbres épîtres qu'il lui a envoyées. Il critique le souverain, l'Église officielle et les personnages haut placés de la hiérarchie, prend fait et cause pour les *nestyazhateli* (non-propriétaires), pour ceux qui contestent le droit de propriété foncière des monastères et du clergé, accusés de vol. Ce boyard aristocrate, qui vécut en Moscovie et en Lituanie, se trouva placé, comme nombre de personnages publics en son temps, au centre des dissensions sociales et politiques. Celles-ci avaient commencé, de toute façon, bien avant lui.

À la fin du XVI^e siècle, les mouvements réformateurs firent encore une fois leur réapparition. Les hérétiques, que l'on appelait des *zhidovstvuyuchiye* d'après un terme désobligeant appliqué aux juifs (car à cette époque les idées de réforme étaient introduites en Rous par les marchands juifs de Lituanie), recommencèrent à critiquer l'Église officielle et ses dogmes — la nature trine de Dieu, la vénération des icônes et des reliques des saints —, à rejeter le rituel et la hiérarchie de l'Église et à dénoncer sa cupidité. C'est à partir de ce genre de position que les libres penseurs abordèrent l'explication des phénomènes naturels. Ils tournaient donc en ridicule les affirmations

de leurs adversaires orthodoxes, les homologues de Iosif Volotski, le père supérieur du monastère de Iosifo-Volokalamski, et ses disciples, surnommés les *osiflyane* (possesseurs), à propos de « la fin du monde » annoncée pour l'an 7000 d'après le calendrier byzantin, soit 1492 d'après le calendrier grégorien. Il s'avéra que les hérétiques avaient raison, et les ecclésiastiques avancèrent des explications nouvelles bien que peu convaincantes pour expliquer leur erreur.

Certes, les réformateurs hérétiques n'étaient pas opposés à la religion ou à l'Église en tant que telle, mais ils dénonçaient ses péchés et se prononçaient en faveur des « vrais » idéaux du christianisme. La mise en œuvre de leurs idées aurait en fait conduit à une réforme, à l'acceptation des connaissances scientifiques et à une attitude plus rationaliste sur l'explication de la nature et de la société. Les autorités, pourtant, aussi bien spirituelles que civiles, réprimèrent ce mouvement et le synode condamna les hérétiques, dont un grand nombre moururent sur le bûcher ou finirent leurs jours en prison ; d'autres furent exilés ou s'enfuirent à l'étranger.

La même réaction était survenue au milieu du XV^e siècle, quand le mouvement réformateur avait connu son apothéose. Il englobait diverses tendances, modérées et radicales. Un représentant des modérés fut Matvei Bachkine, membre de la moyenne noblesse qui avait affranchi ses serfs ; parmi les radicaux, citons Feodosi Kosoi, lui-même un serf qui, comme Thomas Münzer en Allemagne, prêchait l'égalité de tous les peuples, nations et religions, la mise en commun de la propriété et la non-reconnaissance des autorités. Kosoi et ses partisans essayèrent de mettre leurs idéaux utopiques et communistes en pratique au sein d'une communauté communiste qu'ils avaient créée.

Les libres-penseurs furent arrêtés et jugés, certains d'entre eux exécutés ou exilés. D'autres, dont Feodosi Kosoi et ses disciples, se réfugièrent en Lituanie où ils poursuivirent leur œuvre et propagèrent leurs idées réformistes.

Ces desseins furent aussi servis par des mesures prises en vue de codifier l'idéologie du pouvoir des grands princes de Moscovie. La *Légende des princes de Vladimir*, composée au début du XVI^e siècle, fait remonter la généalogie des souverains de la Moscovie jusqu'à l'empereur romain Auguste. Le moine Philothée de Pskov, dans ses lettres à Basile III (1510-1511), reprit l'idée selon laquelle Moscou était la « troisième Rome » ; selon lui, si les centres du christianisme avaient été originellement à Rome, puis à Constantinople, ces deux premières villes — après leur déclin (causé par leur éloignement du « vrai christianisme ») — étaient remplacées par Moscou qui avait été « choisie par Dieu » ; de plus « il n'y aurait pas de quatrième Rome ». Le *Conte du klobouk blanc* (le *klobouk* étant le couvre-chef d'un moine orthodoxe, chapeau haut et cylindrique enveloppé de tissu) désigne comme « troisième Rome » non pas Moscou mais Novgorod-la-Grande.

Le milieu et la seconde moitié du XVI^e siècle furent le théâtre d'une vive lutte entre une autocratie de plus en plus puissante et l'opposition princière des boyards. Initialement, étant donné les circonstances de l'insurrection de Moscou en 1547 et des réformes entre 1540 et 1550, le tsar et l'aristocratie féodale menèrent une politique de compromis. Sylvestre, archiprêtre de la cathédrale de l'Annonciation au Kremlin et confesseur du tsar, recommanda dans une lettre qu'il écrivit au souverain un gouvernement sage et modéré soutenu par l'Église. Mais I. S. Peresvetov persuada le tsar de s'appuyer sur la puissance militaire des nobles ; il prônait un gouvernement fort, une monarchie centralisée soutenue par la noblesse et la répression de toute conduite arbitraire des hauts fonctionnaires.

Le cercle du métropolite Makary préconisait une idéologie militante du clergé. Les écrits de ce cercle exaltaient l'Église et ses saints. Au premier rang de ces textes venait *Velikie Tchet'i-Minei*, vaste condensé des vies des saints. Le tsar Ivan le Terrible lui-même, dans ses lettres à Kourbski en Lituanie (entre 1560 et 1570), justifia le pouvoir illimité et sans entrave de l'autocrate moscovite en se fondant sur la même idéologie « *osifyane* ». Le prince, en réponse, critiqua le tsar pour avoir opprimé la noblesse et pour les exécutions ou bannissements qu'il avait ordonnés, et soutint l'ancien droit féodal d'un vassal à quitter un suzerain pour un autre.

Dans la seconde moitié du siècle, avec les rigueurs de la guerre livonienne en arrière-plan, les activités répressives de l'Opritchnina, la dévastation générale du pays et la persécution menée par l'autocratie tsariste et l'Église, la réflexion sociale et politique, et *a fortiori* tout courant d'opposition furent peu à peu étouffés.

L'architecture russe, sous un État unitaire fort, connut une autre renaissance. Le signe de ce renouveau fut la restauration, à la fin du XV^e siècle, de nombreux vieux ateliers à Moscou, Vladimir et Yu'rev Pol'ski. On construisit beaucoup d'édifices nouveaux et l'architecture de Moscou se hissa au tout premier plan. Un style russe général prit forme, qui offrait un mélange des particularités architecturales existant en Moscovie, à Vladimir, Pskov et Novgorod.

À Moscou, le groupe tout entier des édifices bâtis dans le Kremlin — tours, cathédrales, le Palais à facettes (Granovitāia Palata) — furent redessinés ou reconstruits (illustrations 44 et 45). En même temps que les artisans russes, des architectes italiens y jouèrent un rôle essentiel : Aristote Fioravanti de Bologne, Pietro Antonio Solari, Marco Ruffo, Anton Fryazin et Alevisio Novy. Ils construisirent de nouvelles forteresses et des kremlins à Ivangorod, sur les rives du golfe de Finlande, à Nijni-Novgorod et Tula, Koloma et Zaraysk, Serpoukhov et dans d'autres villes encore, ainsi que des tours et des remparts dans les kremlins de Novgorod et Pskov comme

dans les monastères de la Trinité-Saint-Serge et Solovetski, de Simonov et Pafnut'ev-Borovski, Kirillo-Belozerski, etc.

Un grand nombre de cathédrales et d'églises sortirent aussi de terre. Certaines d'entre elles étaient des lieux de pèlerinage monumentaux, par exemple l'église de l'Ascension dans le village de Kolomenskoïe (1532), la cathédrale de l'Intercession ou cathédrale Saint-Basile-le-Bienheureux (illustration 46), construite pour commémorer la victoire sur Kazan (1555–1561), les vastes cathédrales édifiées à Vologda, dans le monastère de la Trinité-Saint-Serge, à Rostov-la-Grande, dans le village de Vyazema proche de Moscou, dans le monastère du Don à Moscou même, etc. D'autres, en assez grand nombre, étaient des églises de banlieue, petites de taille et très intimes (illustration 47), rattachées à des monastères.

La peinture de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle a produit les œuvres remarquables de Dionissi (Maître Denis, de 1440 ou 1450 à après 1519) et de son école. Les fresques de la cathédrale de l'Assomption dans le Kremlin de Moscou et des églises de la Nativité de la Vierge dans le monastère de Ferapontov (les autres n'ont pas survécu ; Dionissi a aussi travaillé dans les monastères de Pafnut'ev-Borovski et Iofiso-Volokolamski), ainsi que les icônes sont remarquablement colorées et festives, décoratives et parfaites. Pourtant, elles n'ont pas l'inspiration vigoureuse qui caractérise les fresques et les icônes de Théophane le Grec et d'Andreï Roublev. Plutôt qu'à la spiritualité intérieure de l'homme, ces peintures donnent une place d'honneur à la beauté externe, à la somptuosité et aux convenances. Ces particularités, caractéristiques de la culture et de la psychologie du peuple à l'époque de l'ascension de l'autocratie en Russie, allaient s'accroître encore pendant les deux siècles suivants. Les fresques de la cathédrale de l'Annonciation au Kremlin de Moscou, exécutées sous la direction de Théodose, le fils de Dionissi, reflètent pleinement l'idéologie officielle — les idées de la continuité historique du pouvoir des souverains de la Moscovie. Les mêmes idées sont également présentes dans les peintures des églises d'autres villes russes (illustrations 48 à 51).

L'Église militante, icône moscovite du milieu du XVI^e siècle, glorifie Ivan IV, le conquérant de Kazan, ainsi que l'armée russe et l'Église. Dans les icônes de ce que l'on a appelé l'« école Stroganov » (les maîtres de Moscou — Procope Tchirine, la famille Savine, etc. — peignaient aussi des icônes pour leurs protecteurs, les Stroganov, qui étaient des chefs d'entreprise réputés), ce qui frappe c'est la technique picturale, qui est d'une qualité très précieuse, « semblable à de la bijouterie ». Ce style a ultérieurement exercé une forte influence sur l'art des peintres de Palekh.

Les icônes peintes par les artistes commerciaux de Yaroslavl, Kostroma, Nijni-Novgorod et des provinces septentrionales révèlent un intérêt de plus en plus grand pour les sujets temporels et quotidiens — objets et paysages

réels ; elles peuvent comporter des murs et des tours de monastère, la Vierge ressemble à une paysanne russe, et l'expression des personnalités religieuses est pleine de signification psychologique.

L'art de la miniature parvint à un haut degré de perfection dans l'illustration des livres (les Évangiles, le *Manuscrit illustré* [*Litsevoi svod*], *La Vie de saint Serge de Radonezh*, etc.) et dans les gravures illustrant des livres, les broderies artistiques (l'atelier des princes de la famille Staritski et de la famille Kseni Godounov), la musique sacrée et populaire (plain-chant, ou chant cérémoniel et polyphonique), le théâtre burlesque et le théâtre de marionnettes Petrouchka.

LA CULTURE PENDANT LA PREMIÈRE PÉRIODE DES ROMANOV (XVII^e SIÈCLE)

La culture de la Russie du XVI^e siècle, qui dut se développer dans des circonstances difficiles, donna naissance aux fondations sur lesquelles l'édifice culturel du XVII^e siècle allait se bâtir. Au cours de ce siècle, des progrès majeurs eurent lieu dans tous les domaines. La production agricole gagna de nouvelles régions — la Russie du Sud et la Volga, l'Oural et la Sibérie. L'activité artisanale se consacra massivement à la production de biens à petite échelle. Des dizaines d'ateliers se créaient. On eut recours de plus en plus à une main-d'œuvre salariée. Un réseau commercial commençait à couvrir tout le pays (c'était le début de la formation d'un marché entièrement russe, qui s'acheva ultérieurement après l'introduction d'un système capitaliste). L'apparition de relations de type bourgeois encore embryonnaires dans l'économie du pays (par exemple, l'émergence des ateliers, l'application d'un système faisant appel à une main-d'œuvre libre) remonte à cette époque.

Sur la scène politique interne, c'est à ce moment-là que commença à se mettre en place une monarchie absolue, à partir d'une monarchie limitée qui admettait encore la représentation des propriétaires fonciers du royaume — système qui avait vu le jour sous Ivan le Terrible au milieu du XVI^e siècle (c'est à cette époque qu'étaient nées les *zemskie sobory* — assemblées de la terre —, corps par lesquels les propriétaires étaient représentés). Les *zemskie sobory* disparurent, la Douma des boyards perdit de l'importance, et le rôle de la bureaucratie dans le gouvernement s'accrut considérablement. Le pouvoir du souverain augmenta encore jusqu'à devenir absolu. Simultanément, l'influence des seigneurs féodaux et de la noblesse russe s'accrut — en particulier celle des catégories d'un rang moyen ou inférieur —, et la dépendance des classes sociales les plus basses vis-à-vis d'eux se trouva encore plus fermement établie (proclamation du Code de lois de 1649 — *Ulozhenie*

Sobora — qui fixait définitivement l'appartenance des paysans aux propriétaires privés, augmentation du poids des charges fiscales, etc.).

Les turbulences du XVII^e siècle (l'intervention étrangère au début du siècle, les énormes mouvements populaires — les guerres paysannes, les soulèvements urbains, le schisme au sein de l'Église russe, les protestations des peuples non russes contre l'oppression sociale et nationale) mobilisèrent des masses imposantes d'individus et en firent les acteurs directs du processus historique. Les villes, avec leurs marchands et artisans, jouèrent un plus grand rôle qu'auparavant dans la vie économique et politique. Les éléments démocratiques de la population commencèrent à participer, à un degré sans cesse croissant, à l'activité créatrice, intellectuelle et culturelle. Cela, en même temps que le déclin naissant du rôle de l'Église et de la domination absolue de son idéologie, marqua le début de la sécularisation de la culture, de la conscience nationale et de la spiritualité de l'homme lui-même. Ce n'était, bien entendu, qu'un début, l'embryon d'une conception laïque, du rationalisme et du réalisme (dans la connaissance scientifique, la littérature, les arts, etc.) qui, se substituant à l'intangible supériorité de la religion et de l'Église, allait prendre un essor si spectaculaire aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Au cours de ce siècle, le peuple russe fit encore plus de progrès dans l'art de la métallurgie et le travail du bois, dans la construction en pierre, dans la joaillerie, ainsi que dans d'autres formes d'art et d'artisanat. Des machines actionnées par l'énergie hydraulique firent leur apparition et, en 1615, fut fabriqué le premier fusil à barillet.

Dans la population, les proverbes et dictons (dont un grand nombre a survécu jusqu'à nos jours), les bylines et contes, légendes et chansons étaient extrêmement populaires. Au cours des années de la révolte de Stenka Razine, on se mit à compiler un cycle de chants sur l'intrépide chef cosaque et ses «enfants». Le taux d'alphabétisation s'éleva (65 % chez les propriétaires terriens, 96 % chez les marchands, 40 % environ chez les artisans et 15 % chez les paysans, selon les statistiques données par un linguiste russe de renom, l'académicien A. I. Sobolevski). Les nobles possédaient des bibliothèques qui comptaient des centaines de volumes. La presse typographique de Moscou publiait par centaines de milliers des alphabets et toutes sortes de documents pédagogiques : psautiers, livres d'heures, calendriers, grammaires et tables de multiplication. Les écoles se multiplièrent, généralement rattachées à des monastères. En 1687, l'Université latino-gréco-slave fut ouverte, sous la direction de deux savants grecs, les frères Likhuda. Elle offrait un vaste programme de cours et acceptait des étudiants «de toute classe, de toute situation ou de tout âge».

La connaissance scientifique commençait à se répandre davantage. *Les Règles des arts martiaux, de l'artillerie et autres questions relatives à la science militaire* (1615, recueil compilé par Anisim Mikhailov, qui avait utilisé

l'ouvrage de L. Fronsperger, *La Science militaire*, publié au milieu du XVI^e siècle à Francfort, ainsi que d'autres textes) aborde la géométrie et la mécanique, la physique et la chimie. Les traductions de manuels médicaux — remèdes à préparer chez soi, phytothérapie — contenaient des renseignements sur les propriétés des plantes, des minéraux, des traitements contre la maladie. Le livre *Sélénographie*, écrit par l'astronome de Dantzig, Hevelius, traduit en russe au milieu du siècle, expliquait le système héliocentrique de Copernic.

On se mit à publier des cartes de la Russie représentant sa partie européenne et la Sibérie (notamment, *Grand Atlas*, 1627, *Atlas de Sibérie* par S. V. Remezov à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, etc.). Les territoires de la Sibérie, à partir de l'Oural jusqu'à l'océan Pacifique, étaient décrits dans les rapports des explorateurs russes (Poyarkov, Dezhnev, Khabarov, Atlasov et bien d'autres). Les dépêches envoyées par les ambassadeurs russes sont pleines d'informations sur les pays étrangers. Le cosaque Ivan Petline écrit sa *Description de la Chine* après son voyage à Beijing (1618-1619); Nikolaï Siafari-Milescu, boyard moldave au service de l'administration russe, écrivit le récit le plus détaillé de l'époque sur la Chine où il se rendit en 1675. En 1637 le Bureau des Affaires étrangères (*Posol'sky prikaz*) fit faire une traduction de l'ouvrage du géographe flamand, Gerhard Mercator, *Cosmographie ou description du monde entier*. Au milieu du siècle, on connaissait l'atlas en six volumes de Willem et Johann Blaeu, *Theatrum orbis terrarum sive atlas novus*.

Les chercheurs russes, avides de connaissances, trouvèrent des informations historiques dans les chroniques et études de l'histoire mondiale conservées et copiées par les bibliothèques des tsars, des hauts fonctionnaires et des monastères. Les gens du commun, y compris les artisans et les petits fonctionnaires, en disposaient aussi. De nouvelles chroniques furent rassemblées sous l'autorité de Michel Romanov (tsar Michel I^{er}) et de son père, le patriarche Philarète (*La Nouvelle Chronique entre autres*), sous le patriarche Nikon (le codex de 1652), la princesse régente Sophie (le codex de 1686) et Pierre le Grand (les chroniques des années 1690 et du début du siècle suivant). Nombre d'histoires et de contes parurent sur le « temps des troubles », c'est-à-dire le début du XVII^e siècle, qui stimulèrent l'imagination des contemporains et de leurs descendants. Leurs auteurs étaient le scribe I. Tofeev et le moine A. Palitsyne, les princes I. A. Khvorostinine et I. M. Katyrev-Rostovski, et beaucoup d'autres encore, souvent anonymes. En décrivant les événements tumultueux et tragiques qui entourèrent la « grande destruction de Moscou », ils en attribuèrent les causes non seulement à la divine Providence et à la punition de Dieu pour les péchés du peuple russe et de ses souverains, mais aussi à leur conduite inique. Ils condamnaient les exécutions, l'autorité fondée sur la force qu'exerçaient les riches et le « silence insensé du monde ».

La pensée sociopolitique contenue dans ces ouvrages comme dans bien d'autres continuait à s'inscrire dans une perspective religieuse. Mais à travers celle-ci commençaient à apparaître les premières manifestations de quelque chose de nouveau — le début d'un état d'esprit laïc, d'un intérêt pour la personnalité de l'individu, pour les opinions et les actions du peuple, et pour la vie sociale. Youri Krizhanitch, d'origine croate, qui était venu en Russie pour corriger des livres liturgiques, lança un programme complet de réformes pour le développement du commerce et de l'industrie. A. L. Ordine-Nachtchokine, le « Chancelier » (comme l'appelaient les étrangers), fit la même chose dans les années 1660 et au début des années 1670. Leurs projets n'aboutirent à rien, mais les idées qui s'y trouvaient évoquent les programmes et les actions entrepris postérieurement par Pierre le Grand à l'époque de ses réformes, dès la fin du XVII^e et pendant le premier quart du XVIII^e siècle.

Les signes les plus nets de la sécularisation, le renforcement des principes démocratiques et séculiers apparurent dans la littérature et l'art. Des histoires satiriques critiquaient avec hardiesse et vivacité les défauts de la société — l'ivrognerie et la gloutonnerie, l'hypocrisie et la cupidité du clergé, les injustices des magistrats, l'arrogance de la noblesse (*La Fable du poulet et du renard*, *L'Histoire du joyeux drille*, *Le Procès injuste*, *Faire le service dans une taverne*, *La Pétition de Kalyazine*, *L'Alphabet d'un homme nu de modeste condition*, etc.). *L'Histoire de Foma et d'Erema* tourne en dérision deux enfants sans cervelle de la noblesse. *L'Histoire de Frol Skobeev*, d'autre part, raconte sur le mode bienveillant les agissements d'un noble rusé et filou qui escroque un vieux boyard de l'aristocratie. Ce type d'ouvrages attirait une attention croissante sur l'univers intérieur de personnes simples, ainsi que sur la vie spirituelle mais aussi amoureuse qu'elles menaient. Ils contiennent beaucoup de saynètes sur la vie quotidienne, le mode de vie des marchands, des soldats, des aristocrates, etc., et des réflexions moralisatrices. Il y est fait un large usage des créations de l'imagination populaire — anecdotes, proverbes, récits humoristiques et parodie. Des éléments de la verve populaire se reflètent dans l'autobiographie de l'archiprêtre Avvakoum, l'un des célèbres chefs de file du schisme de l'Église russe, et dans les contes cosaques sur la prise d'Azov et sur sa défense contre les Turcs (1635–1642).

Les œuvres de Siméon de Polotsk, Sylvester Medvedev et Karion Istomine marquèrent l'apparition de la versification syllabique. L'usage d'une langue compliquée, d'allégories, de vers raffinés et complexes, au point parfois même de former des rébus et des cryptogrammes, fut l'une des caractéristiques du style littéraire « baroque » pendant la seconde moitié du siècle.

Dans le domaine de l'architecture se dessinait, de façon marquée, une attirance accrue pour l'élégance, la gaîté, l'ostentation, la prouesse artisanale, une décoration externe compliquée. Cela s'appliquait tout aussi

bien aux structures de bois — le palais du tsar situé dans le village de Kolomenskoïe, près de Moscou, considéré comme la « huitième merveille du monde », 1667–1681 (fig. 18), les innombrables églises du Nord, etc. — qu’aux édifices en pierre avec leur silhouette fantastique, leur élégance, leurs magnifiques tuiles et moulures en plâtre — tels le palais Teremnoï dans le Kremlin de Moscou (1635–1636), les églises de Medvednikov au nord de Moscou et, à Moscou même, l’église de la Nativité de la Vierge dans le quartier de Putinki (illustration 52) et l’église de la Sainte-Trinité dans le quartier de Nikitinki, etc. Les efforts faits par le patriarche Nikon pour donner une allure plus grave et monumentale aux édifices religieux (les églises à cinq dômes construites à Moscou et dans d’autres villes) n’avaient pas réussi à convaincre les mécènes et constructeurs de plus en plus attirés par la sécularisation — l’adoption d’un style ornemental, coloré et pittoresque. Il existe des édifices ecclésiastiques et séculiers bâtis dans ce style à Moscou, Yaroslavl, Souzdal, Ryazan, Kalouga, Oustioug Veliki, comme dans nombre d’autres villes et villages. Des exemples remarquables en sont donnés par les églises d’Ostankino, Khamavniki, Fili et d’autres près de Moscou (dans des quartiers qui font aujourd’hui partie de la capitale), l’église Saint-Jean-Baptiste à Iaroslavl, et ailleurs.

Un style semblable, qu’on finit par appeler le « baroque moscovite » ou « baroque Narychkine » (du nom de la famille Narychkine, apparentée à Pierre le Grand du côté maternel, et pour laquelle furent construits le « palais Narychkine » sur la Petrovka au centre de la capitale, ainsi que des églises dans le même style), se refléta aussi dans les sculptures et ornements sculptés qui décoraient richement les lieux de culte et les maisons de la noblesse.

Le même processus de sécularisation se manifesta dans la peinture, sous forme de fresques, icônes et miniatures. Ces œuvres représentaient de plus en plus des sujets profanes, les plaisirs de la vie, des scènes de genre et des sujets de nature psychologique. Iosif Vladimirov, le peintre du tsar pendant la seconde moitié du siècle, collègue et ami du célèbre Simon Ouchakov, écrivit un traité dans lequel il attaquait les anciens canons conservateurs de l’art pictural. Il se déclarait adepte convaincu du réalisme et de l’individualisation dans les portraits des personnages de la Bible et des Évangiles.

Les peintres russes s’inspiraient, évidemment, des anciennes traditions, recouraient à l’abstraction et à l’allégorie pour décrire et interpréter des sujets tirés des Écritures. Un style illustratif, une représentation des actions et comportements des personnages vus de l’extérieur et des images sans profondeur tendaient à prédominer dans la peinture, aussi bien dans celle des fresques que dans celle des icônes. Néanmoins, de nouveaux éléments commencèrent à apparaître avec une évidence croissante, tels qu’une représentation plus exacte, plus réaliste et tridimensionnelle de l’espace, les techniques du clair-

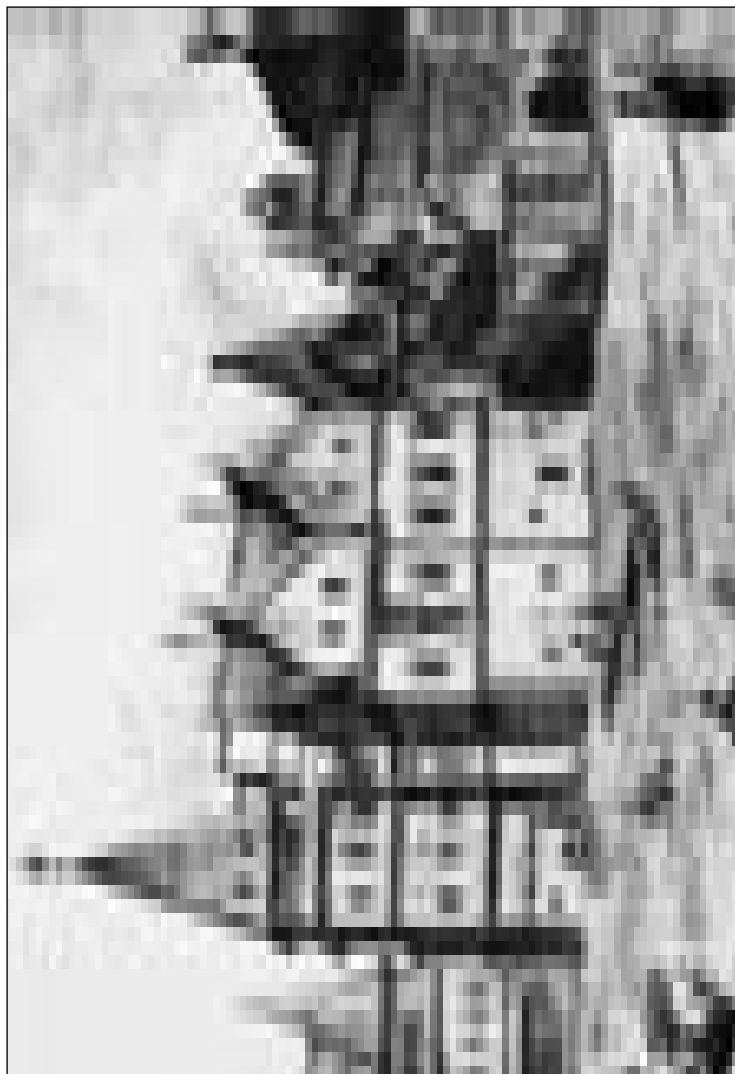


Figure 18 Palais en bois du village de Kolomenskoïe (de nos jours, englobé dans Moscou), Russie, 1677-1681 (avec l'aimable autorisation de V. I. Buganov).

obscur et l'individualisation des formes. Ce sont là des traits qui caractérisent les œuvres de Simon Ouchakov (1626–1686) : *La Nature non humaine du Sauveur* (1657), *Le Déploiement de l'arbre de l'État russe* (1688, qui est une représentation des souverains de la Moscovie depuis Ivan I^{er} Kalita jusqu'à Alekseï Mikhaïlovitch, le tsar Alexis), les portraits du tsar Alexis, *Sainte Trinité* (1671), les allégories *Paix et Dissensions*, exécutées dans l'esprit des gravures de l'Europe occidentale, etc. Les traditions d'Ouchakov (tendance au réalisme et à la représentation réaliste des corps) furent reprises et développées dans la dernière partie du siècle par ses élèves.

Une place remarquable dans l'histoire de la peinture fut occupée par les artistes qui vivaient à Iaroslavl et Kostroma : Gouri Nikitine et Dmitri Plekhanov, entre autres. C'est eux qui peignirent les fresques de l'église Saint-Jean-Baptiste à Iaroslavl, de la cathédrale du monastère Ipatievski à Kostroma et ailleurs, dont les qualités picturales brillantes et la gaieté offrent «un vrai régal de couleurs».

L'art du portrait commença de se développer, au début sur le mode de la peinture d'icône (les représentations du tsar Ivan le Terrible et du prince M. V. Skopine-Chouïski à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle, et dans le deuxième quart du XVII^e siècle), puis dans un esprit plus réaliste (les portraits du tsar Alexis et de son fils Fédor, années 1670 à 1680).

La fin du règne du tsar Alexis, père de Pierre le Grand, fut encore marquée par une autre innovation. Le pasteur I. G. Gregori, qui vivait dans ce qu'on appelait le village Allemand (*Nemetskaïa sloboda*) à Moscou, où il avait pour voisins beaucoup d'artisans qualifiés et de spécialistes militaires venus d'Europe occidentale, créa une troupe de théâtre de 60 acteurs qui se produisit à la cour. Il avait organisé la troupe (sur les instructions d'un boyard éclairé, A. S. Matveïev, majordome de la cour) dans le village de Preobrajenskoïe. La première représentation, qui eut lieu le 17 octobre 1672, fêta la naissance de l'héritier tant attendu, Pierre, futur empereur de toute la Russie. Les pièces représentaient des thèmes bibliques — *Judith* entre autres — et aussi des sujets profanes — *La Comédie de Bacchus et Vénus* et *La Comédie de Tamerlan et Bajazet*. Quatre ans après la mort du tsar Alexis, le théâtre fut fermé par le patriarche Ioakim, tenant de l'ancienne dévotion, qui détestait tout ce qui était étranger et qui finit par imposer ses vues.

La culture russe, dans la lutte entre l'ancien et le moderne, avait donc, au début de l'ère nouvelle, pris des forces et s'était enrichie de caractéristiques qui allaient s'affirmer avec toute leur vigueur pendant le siècle suivant. L'occidentalisation de la Russie, si évidente sous Pierre le Grand et ses successeurs, avait commencé, bien que sur une échelle très modeste, au cours du XVII^e siècle. Pourtant, même alors, comme par la suite, les sources nationales ainsi que le développement et l'enrichissement des éléments intrinsèquement russes dans les divers aspects de la culture russe demeuraient sa principale particularité.

DE PIERRE I^{er} À CATHERINE II

L'arriération de la Russie par rapport aux principaux pays d'Europe — aussi bien sur le plan culturel que dans les domaines de l'économie et des structures politiques ou sociales — continuait de poser, comme auparavant, un problème des plus importants et extrêmement aigu. Pierre lui-même en était bien conscient, comme, à vrai dire, l'avaient été en partie ses prédécesseurs. Ce n'était pas sans raison que son grand-père, son père et son frère avaient fait venir de l'étranger des spécialistes de l'industrie et de l'armement, ainsi que des pédagogues spécialisés dans l'enseignement scientifique ou artistique pour la jeunesse, de même que des traducteurs et des diplomates. Tous ces gens n'atteignirent pas toujours l'objectif immédiat pour lequel on les avait recrutés. Nombre d'entre eux, pourtant, servirent sincèrement et fidèlement la Russie et, à la fin du siècle mais plus particulièrement pendant le siècle suivant, il existait des contacts culturels avec l'Occident à beaucoup plus grande échelle.

Les réformes de Pierre — qui eurent aussi un impact sur la culture — et le progrès qui s'ensuivit en Russie jouèrent un rôle majeur dans le processus déjà entamé en vue de surmonter l'arriération du pays. La rapide expansion de l'industrie (quelque 200 manufactures à la fin du règne de Pierre I^{er}, plus de 600 dans les années 1760 et plus de 2 000 à la fin du siècle) plaça la Russie au rang des pays industriellement développés. Par exemple, elle était devenue le premier producteur mondial de la fonte. Les voiles des navires anglais, hollandais et d'autres flottes étrangères étaient faites de toile russe. Une place prépondérante dans la production industrielle était occupée par l'Oural, importante région minière où siégeaient un grand nombre d'entreprises. La production métallurgique, celle des usines d'armement, des fabriques de textile, des chantiers navals et autres manufactures et ateliers dans l'Oural, ainsi qu'à Toula, Moscou et Saint-Petersbourg, à Kazan et dans beaucoup d'autres centres, étaient élevées selon les critères de l'époque. La technique s'améliorait, et l'on faisait davantage appel à une main-d'œuvre ouvrière salariée. Simultanément, pourtant — et plus la région était éloignée plus c'était vrai —, il y avait dans les manufactures une augmentation de l'emploi de la main-d'œuvre servile, des serfs et des paysans étant affectés à des entreprises particulières. Ce système, qui avait initialement fait progresser l'industrialisation, comme ce fut le cas dans l'Oural, était déjà devenu au siècle suivant une cause de grave arriération industrielle par rapport à ce qui se passait en Angleterre, aux États-Unis et dans d'autres pays déjà engagés sur la voie d'un développement capitaliste rapide.

Comme auparavant, toutefois, c'était la forme d'organisation féodale assortie du servage qui prévalait. La position de la noblesse s'en trouvait

encore davantage renforcée. L'institution du servage, que subissait la majorité de la paysannerie, connut son apogée dans les années 1760 grâce à une panoplie de lois (les serfs n'avaient pas le droit de faire entendre des plaintes contre leur propriétaire, et ceux-ci s'étaient vu octroyer le droit, à tout moment, de faire enrôler leurs serfs dans l'armée et de les exiler en Sibérie s'ils « désobéissaient ») qui réduisit quasiment les paysans au rang d'esclaves. L'absolutisme, qui finit par s'établir au XVIII^e siècle, entraîna la dictature ouverte de la noblesse et la répression brutale de toute résistance des classes sociales inférieures à son égard. Pendant le siècle, il y eut deux guerres paysannes (1707–1710 et 1773–1775), et de multiples révoltes et soulèvements parmi les paysans des diverses catégories (appartenant à des propriétaires privés, à des monastères, au palais ou à l'État) et parmi les pauvres des villes, ouvriers et cosaques, soldats et *inorodtsy* (nom que l'on avait donné à la population non russe des régions de la Volga, du Kazakhstan, de Sibérie et d'ailleurs).

La Russie du XVIII^e siècle, depuis le règne de Pierre I^{er}, était une grande puissance et un empire. Grâce aux victoires qu'elle avait remportées dans la guerre du Nord (1700–1721) et lors de ses conflits avec la Prusse et la Turquie, la Suède et la France pendant la seconde moitié du siècle, elle représentait une force avec laquelle il fallait compter en Europe et sur d'autres continents. Elle avait repris les anciens territoires russes (ce que l'on appelait à cette époque l'Ukraine de la rive droite, la Biélorussie et certaines provinces sur la Baltique et la mer Noire). Le pays avait obtenu des accès à la Baltique et à la mer Noire, de même qu'à l'océan Pacifique.

Les autorités temporelles imposèrent en fin de compte leur volonté à l'Église. Pierre I^{er} abolit le patriarcat et introduisit à sa place le synode, organisme collégial bureaucratique chargé de diriger les affaires religieuses, sorte de collège spirituel calqué sur les autres collèges qui étaient les précurseurs des ministères du XIX^e siècle. Il mit lui-même en branle la sécularisation des terres possédées par les pasteurs spirituels, et ce fut Catherine II qui mena ce processus à son terme (1764).

Les grands changements dans la vie économique et politique s'accompagnèrent de transformations tout aussi dynamiques dans la culture.

Le commencement du siècle fut marqué par des innovations que le tsar Pierre I^{er} annonça l'une après l'autre. La nouvelle année ne devait plus commencer le 1^{er} septembre, comme par le passé, mais le 1^{er} janvier. Le calendrier grégorien, qui partait de la naissance de Jésus-Christ, remplaça le calendrier byzantin, qui commençait à la « création du monde ». L'écriture russe séculière fut introduite pour remplacer le slavon d'église. Un journal imprimé, *Les Nouvelles*, vit le jour, de même que d'innombrables livres, imprimés eux aussi, sur les diverses branches de la connaissance. Peu de temps avant sa mort, Pierre réfléchissait à la rédaction d'un décret sur la

création d'une académie des sciences, qui fut effectivement fondée en 1725. La cour et les particuliers se mirent à donner des bals et à adopter l'étiquette en toutes circonstances, des danses nouvelles ainsi que des styles nouveaux de vêtements plus courts et plus confortables qu'avant, inspirés par des modèles hongrois et polonais.

Toutes ces innovations s'intégrèrent à la vie quotidienne et permirent de se débarrasser de tout ce qui était ancien et démodé, au profit de l'adoption de coutumes progressistes et d'un savoir moderne ; elles encouragèrent le développement de l'économie, de la culture et de la science. Il y eut, c'est vrai, des catégories de personnes qui ne se laissaient pas séduire par certaines de ces innovations. Par exemple, les paysans et les marchands n'acceptèrent pas tous de raser leur barbe et furent obligés de payer une taxe pour avoir le droit de conserver ce vieil ornement russe. Les passions se déchaînèrent à propos des réformes. D'aucuns les accueillaient avec enthousiasme alors que certains les critiquaient et les exécrèrent au point de qualifier le tsar d'« Antéchrist ». Fëdor Saltykov, qui était allé en Angleterre, envoya deux mémorandums au tsar dans lesquels il le pressait d'emprunter à ce pays ainsi qu'à d'autres pays européens tout ce qui « conviendrait à une autocratie, mais pas ce qui conviendrait à une république ou à un parlement ». Il y avait également des partisans de l'eupéanisation de la Russie. Pierre I^{er} lui-même s'engagea dans cette voie sans, naturellement, rejeter d'un même coup tout ce qui était russe.

Théophane Prokopovitch, V. N. Tatichtchev, A. D. Kantemir et d'autres fonctionnaires éclairés de la première moitié du siècle — porte-parole des points de vue de la noblesse, naturellement — préconisaient, pour leur part, une forme monarchique du gouvernement et le développement de l'industrie et du commerce, mais dénonçaient les défauts de la société, y compris ceux de la noblesse et des cercles religieux. Le prince M. M. Chtcherbatov n'intervint pas pour défendre les intérêts de l'aristocratie, voire les coutumes simples de ses ancêtres, et décrier — pour les condamner — la vie luxueuse, les escroqueries, les abus de pouvoir et le favoritisme qui sévissaient à la cour de Catherine II. L'impératrice elle-même, tout en se prétendant acquise aux idées des philosophes français (Voltaire, Rousseau, Diderot et autres), se montrait inébranlablement favorable au servage et à l'autocratie.

M. V. Lomonossov, grand savant et éducateur, soutint que les écoles devraient accueillir les personnes de toutes conditions et qu'une instruction devrait être fournie aux paysans (il était lui-même d'origine paysanne) (fig. 19).

Dans ses odes et divers travaux littéraires, il faisait l'éloge non seulement des sages souverains, au rang desquels était placé Pierre I^{er}, et de leurs actions, mais aussi du travail accompli par la population simple et honnête. Les excès attribuables au servage furent condamnés par le fils d'un



Figure 19 Gravure du début du XVIII^e siècle représentant une école, Russie (tirée de l'abécédaire de F. Polikarpov) (avec l'aimable autorisation de V. I. Buganov).

soldat, A. Y. Polenov, par le pasteur livonien J. G. Eisen et, au sein de la commission législative (*Ulozennaja komissia*) de 1767–1768, par les nobles G. S. Korob'ine et Y. P. Kozzl'ski, ainsi que par des paysans, I. Tchouprov et I. Zherebtsov, entre autres.

Un rôle décisif fut joué par les éducateurs russes N. I. Novikov, I. G. Tumanski et beaucoup d'autres, qui traduisirent et publièrent plus de 400 articles de la célèbre *Encyclopédie* française et une multitude de sources et d'ouvrages sur l'histoire russe. Les revues de Novikov, *L'Abeille* et *Le Peintre*, entamèrent une polémique publique avec Catherine II elle-même. Le courant des Lumières comprenait une tendance révolutionnaire qui se manifesta dans la noblesse par l'intermédiaire d'A. N. Radichtchev, l'auteur du *Voyage de Saint-Petersbourg à Moscou*, et de ses disciples. Radichtchev décrivit de manière poignante les horreurs du servage et réclama son abolition par une action révolutionnaire. Il eut une influence indéniable sur les futurs décembristes.

L'éducation et la science, la littérature et l'art progressèrent à pas de géant. Des dizaines d'écoles ouvrirent sous le règne de Pierre I^{er} et davantage encore dans les années suivantes. Au début du XIX^e siècle, il y avait déjà 550 établissements d'enseignement pour 62 000 étudiants en Russie. Le pays néanmoins restait encore à la traîne, loin derrière les pays les plus avancés (il y avait par exemple vers la même époque — 1794 — pas moins de 8 000 écoles en France).

Des universités firent leur apparition : l'Académie (1725) et l'Université de Moscou (1755) laquelle, fondée sur l'initiative de Lomonossov, n'avait pas de faculté de théologie, contrairement aux autres universités dans le monde (illustration 53). L'université de Vilnius, en activité à partir 1780, fut officiellement reconnue en 1803. En 1757 fut fondée l'Académie des arts qui devint par la suite (en 1783) l'Académie russe.

Au cours du siècle, ces écoles et université dispensèrent un enseignement à un nombre important de spécialistes et de savants. Des universitaires étrangers travaillèrent également en Russie, dans beaucoup de cas avec une grande efficacité, comme le mathématicien L. Euler, l'historien G. F. Müller, le philologue A. L. Schlözer, etc.

Toujours sous le règne de Pierre I^{er} furent effectués un grand nombre de travaux scientifiques sur l'étude, la description et la cartographie des pays et des mers. I. K. Kirillov, sur la base des découvertes qui avaient été faites, mit au point l'*Atlas de l'Empire russe*. C'est sous le premier empereur russe que fut rédigée l'*Histoire de la guerre de Suède* (c'est-à-dire la guerre des pays du Nord contre la Suède). Pierre participa en personne à cette tâche avec ses collaborateurs les plus proches, Menchikov, Cheremetev, Makarov, etc.

Parmi les érudits russes du XVIII^e siècle, la personnalité gigantesque de l'encyclopédiste Mikhail Vassilievitch Lomonossov, physicien et chimiste,

astronome et géologue, historien et linguiste, poète et artiste, domine tous ses pareils. Il fut le fondateur de l'Université de Moscou et l'on a dit de lui qu'il avait été «lui-même notre première université» (Pouchkine).

Après 1725, d'autres savants russes déployèrent leurs activités, par exemple le minéralogiste V. M. Severgine, les naturalistes, explorateurs et ethnographes S. P. Kracheninnikov (*Description de la terre du Kamtchatka*), S. I. Tcheliousskine, les frères Laptev, I. I. Lepekhine, les historiens V. N. Tatichtchev, M. M. Schtcherbatov, I. N. Boltine, etc. Cinq expéditions organisées par l'Académie des sciences dans les années 1760 et 1770 explorèrent de vastes territoires situés dans les parties européenne et asiatique de l'Empire russe.

La littérature se montra bien plus influente et plus largement accessible qu'au cours du XVII^e siècle grâce à l'augmentation énorme de la création littéraire, à l'influence de l'Occident et à la propagation de l'imprimerie. Théophane Prokopovitch, déjà mentionné, possédait une bibliothèque de 30 000 volumes. D'autres membres de la noblesse avaient également des collections importantes d'ouvrages. Les textes imprimés avaient cessé d'être une rareté extraordinaire et faisaient déjà partie de la vie quotidienne.

Pendant la seconde moitié du siècle, les premières revues littéraires virent le jour. Les écrivains russes de cette époque écrivaient des satires et des odes, des tragédies et des comédies dans le style classique (Kantemir, Trediakovski, Lomonossov, Soumarokov, Kheraskov, etc.) d'une élévation et d'une courtoisie caractéristiques. À la fin du siècle, leur place fut prise par des écrits d'un profond sentimentalisme (les histoires et voyages sentimentaux de Karamzine) qui prêtaient une attention considérable aux sentiments et aux expériences du menu peuple. Simultanément, les tendances réalistes firent leur apparition dans la littérature avec les comédies de D. I. Fonvizine (*Le Brigadier*, *Le Mineur*) et la poésie de G. R. Derjavine.

Le XVIII^e siècle vit l'activité des bâtisseurs se déployer de manière énergique et sur une grande envergure. Sous le règne de Pierre I^{er} furent dessinés les plans de Saint-Petersbourg avec le souci d'en faire une «ville symétrique». Le Suisse D. Trezzini fit les plans de la cathédrale de la forteresse Pierre-et-Paul, des bâtiments des Douze-Collèges, des Arcades (Gostiny Dvor), du monastère de Saint-Alexandre-Nevski, etc. D'autres architectes furent également mis à contribution, tels que Schlüter, Le Blond, Michetti, etc. Ils édifièrent des palais à Saint-Petersbourg et dans ses environs, de même que des bâtiments institutionnels. Des architectes russes furent par la suite appelés à participer à cette tâche, par exemple Zemtsov et Isakov, Ousov et Eropkine, Korobov et Oustinov. Des dizaines de milliers d'ouvriers construisirent Saint-Petersbourg, la «Palmyre russe», une des villes les plus superbes du monde.

De nouvelles constructions de style baroque s'élevèrent à Moscou au début du siècle (l'église de Saint Jean-le-Guerrier dans la rue de la Petite-Yakimanka, l'église de l'Archange-Gabriel sur le boulevard Christie-Proudy ou la tour Menchikov, etc.). En province, peu d'édifices furent bâtis pendant le règne de Pierre (sa principale préoccupation étant Saint-Petersbourg !), mais ceux, rares, qui le furent imitaient ceux des deux capitales, la vieille et la nouvelle.

Pendant la seconde moitié du siècle, le style architectural dominant fut le classicisme (les palais de Saint-Petersbourg et de Moscou conçus par V. I. Bajenov, A. D. Zakharov, A. N. Voronikhin, G. Cameron et D. Quarenji, entre autres). Les bâtiments qui méritent une mention particulière sont la maison de P. E. Pachkov construite par Bajenov, la chambre du Sénat au Kremlin de Moscou (M. F. Kazakov), le palais Tauride à Saint-Petersbourg (I. E. Starov) et bien d'autres. Beaucoup des édifices de Rastrelli sont de style baroque (le Palais d'hiver, la cathédrale du monastère Smolnyï à Saint-Petersbourg, l'église Saint-André à Kiev, etc.) (illustration 54).

Le sculpteur le plus connu de la première moitié du siècle était C. B. Rastrelli le Vieux (on lui doit le buste en bronze de Pierre I^{er} et d'autres œuvres) et, dans la seconde moitié du siècle, G. G. Gordeïev et autres tenants du classicisme. Le monument de Pierre I^{er}, célèbre statue équestre en bronze par E. M. Falconet, devint un symbole de la puissance et de la grandeur de la Russie et du génie de Pierre I^{er}. Des portraits réalistes de divers contemporains furent effectués par F. I. Choubine, qui venait du même secteur que Lomonossov.

Dans l'art de l'époque de Pierre I^{er} se distinguent les portraitistes I. et R. Nikitine et A. Matveïev. Dans un style réaliste et profane, ils ont peint des portraits du tsar et de ses compagnons d'armes. Les gravures profanes ont fait leur apparition. Le classicisme en peinture a produit par la suite des œuvres intéressantes sur des thèmes historiques (A. P. Losenko, *Vladimir et Rogneda*, *Les Adieux d'Hector et d'Andromaque*; G. I. Ougrioumov, *L'Épreuve de force de Ian Ousmar*, etc.). Ces œuvres montraient aussi l'influence du sentimentalisme (scènes pastorales de la vie paysanne, par M. M. Ivanov; paysages de S. F. Chtchedrine, portraits de V. L. Borovikovski). Des tableaux remarquablement réalistes ont été produits par les portraitistes F. S. Rokotov, D. G. Levitski et les maîtres de la peinture de genre: I. A. Ermenev et M. Chibanov (scènes de la vie paysanne, mendiants et autres thèmes similaires).

Si l'Église exerçait une influence manifeste et nullement négligeable sur nombre d'aspects de la vie sociale et intellectuelle, le XVIII^e siècle est, dans l'ensemble, caractérisé par la victoire des principes non religieux, la laïcisation et le rationalisme. C'est l'époque où l'on peut dire que les sciences naturelles et sociales sont nées. Pour des raisons historiques particulières, le

processus par lequel les connaissances historiques, les connaissances appliquées et les autres branches du savoir devinrent effectivement des sciences comme l'histoire, la physique, la chimie, etc. ne se produisit en Russie que plus tard que dans les autres pays plus développés de l'Europe occidentale et centrale. On peut en dire autant de la littérature, de la peinture, de la sculpture, etc. dans leurs réalisations profanes. Ce fut néanmoins précisément à cette époque que la Russie, ses artistes et ses principales personnalités culturelles furent fort prolifiques, au point qu'il est possible de considérer leurs œuvres comme un tournant et une étape à partir de laquelle la culture russe revêtit une nouvelle qualité. Ces artistes et intellectuels furent capables, dans une certaine mesure, de réduire le fossé béant qui existait entre le développement de la culture en Russie et celui des pays occidentaux, fossé qui s'était élargi au fil des siècles depuis le temps des invasions mongolo-tatares. Le travail préparatoire pour les réalisations accomplies au temps de Pierre I^{er} et de Catherine II avait été effectué par les générations précédentes et c'est dans ce sens que le XVIII^e siècle est l'aboutissement final d'un processus de développement culturel qui avait commencé au XV^e siècle. En même temps, ce fut le point de départ de l'épanouissement de la culture russe aux temps de Pouchkine et Gogol, Dostoïevski et Tolstoï, Glinka et Moussorgski, Rimski-Korsakov et Tchaïkovski, Fedotov et Kramski, Repine et Vroubel, Mendeleïev et Chetchenov.

BIBLIOGRAPHIE

- AVRICH P. 1972. *Russian rebels 1600–1800*. New York.
- BLUM J. 1978. *The end of the old order in rural Europe*. Princeton.
- CHEREPNIN L.V. 1960. *Obrazovanie Russkogo Centralizovannogo Gosudarstva v XIV–XV vv.* [L'édification de l'État russe centralisateur aux XIV^e et XV^e siècles]. Moscou.
- FIELD D. 1976a. *The end of serfdom, nobility and bureaucracy in Russia, 1855–1861*. Cambridge.
- 1976b. *Rebels in the name of the tsar*. Boston.
- Histoire des Paysans*. 1982. Paris.
- Istoria SSSR s drevnejših vremën do nasih dnei* [L'histoire de l'URSS depuis les temps anciens jusqu'à nos jours]. 1966. Vol. II. Moscou.
- Istoria SSSR s drevnejših vremën do nasih dnei* [L'histoire de l'URSS depuis les temps anciens jusqu'à nos jours]. 1967. Vol. III. Moscou.
- KEPP J. 1982. «Emancipation by the Axe». *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 23, n° I.

- LIKHACHĚV D. S. 1947. *Russkie letopisi i ih kulturno-istoriceskoe znacenie* [Les chroniques russes et leur signification culturelle et historique]. Moscou/Léninegrad.
- 1962. *Kultura Rusi vremeni Andreja Rublěva i Epifanija Premudrogo (koneč XIV načalo XV v.)* [La culture russe à l'époque d'Andreï Roublev et d'Epiphane Premoudryi: de la fin du XIV^e au début du XV^e siècle]. Moscou/Léninegrad.
- Očerki istorii SSSR, period feodalizma* [Études sur l'histoire de l'URSS: période féodale]. 1953. Partie 2. Moscou.
- Očerki istorii SSSR, period feodalizma, (koneč XV načalo XVII v.)* [Études sur l'histoire de l'URSS: période féodale et du XV^e au commencement du XVII^e siècle]. 1955. Moscou.
- Očerki russkoi kultury XII–XIV vv.* [Études sur la culture russe: du XII^e au XIV^e siècle]. 1970. Partie 1. Moscou, pp. 18–20.
- Očerki russkoi kultury XIII–XV vekov.* [Études sur la culture russe du XIII^e au XV^e siècle]. 1977. Partie 1. Moscou.
- Očerki russkoi kultury XVI V.* [Études sur la culture russe: XVI^e siècle]. 1977. Parties 1 et 2. Moscou.
- Očerki russkoi kultury XVII V.* [Études sur la culture russe: XVII^e siècle]. 1979. Parties 1 et 2. Moscou.
- Očerki russkoi kultury XVIII V.* [Études sur la culture russe: XVIII^e siècle]. 1985–1988. Parties 1, 2 et 3. Moscou.
- RYBAKOV B. A. 1948. *Remeslo drevnei Rusi* [L'artisanat de l'ancienne Russie]. Moscou.
- SAKHAROV A. M. 1959. *Goroda Sevro-Vostocnoj Rusi XIV–XV vv.* [Les villes en Russie du Nord-Est aux XIV^e et XV^e siècles]. Moscou.
- THOMPSON E. P. 1974. «Patrician society, plebeian culture». *Journal of Social History*, vol. 7.
- TILLY C. 1970. *The changing place of collective violence. Essays in theory and history. An approach to social sciences.* Cambridge.

15

L'Europe du Sud-Est

15.1

Les structures sociales dans les Balkans

Nikolai Todorov

Avant d'étudier le développement général des peuples des Balkans et de leurs cultures, il convient d'insister sur le fait que ce n'est pas d'une société balkanique unique, imaginaire, qu'il s'agit, mais plutôt de tout un éventail de sociétés et d'un certain nombre de modèles de développement qui coexistent dans une zone géographique bien définie.

Le développement de la population et des implantations humaines sur des terres placées sous la domination politique de l'Empire ottoman constitue ce que l'on a généralement été en droit d'appeler le modèle balkanique ottoman. Par sa superficie et la taille de sa population, ce modèle balkanique est de loin le plus vaste de son genre en Europe du Sud-Est (plus de 500 000 kilomètres carrés et, au moins, de 7 à 8 millions d'habitants jusqu'au XVIII^e siècle). Le modèle balkanique était le résultat du mélange de divers éléments islamiques, chrétiens orthodoxes, byzantins, slavo-bulgares, serbes, albanais et turcs.

Sans aucun doute, le changement le plus radical consécutif à l'établissement de la présence ottomane dans les Balkans survint dans le sillage de la conquête pendant les XIV^e et XV^e siècles, et se poursuivit au cours du XVII^e siècle : ce fut l'élimination des structures étatiques vieilles de plusieurs siècles et de l'aristocratie indigène.

En outre, l'Empire ottoman se trouva incapable de créer une société ottomane ou une culture globale, ou encore d'absorber les groupes ethniques et sociaux qu'il gouvernait (à vrai dire, il n'y aspirait pas). Dans la classe

ottomane dominante, il faudrait inclure les dignitaires musulmans indigènes, composés essentiellement de chrétiens convertis à l'islam (Bosniaques, Serbes, Grecs, Albanais, musulmans des Rhodopes), et les chrétiens qui avaient été intégrés au sein du système *kul*.

À la classe dominante, il faudrait également ajouter le haut clergé orthodoxe (notamment dans la capitale, Istanbul, où le patriarche Gennadios avait été rétabli dans ses fonctions dès 1454), même si les églises orthodoxes avaient été amputées de leurs fonctions d'institutions religieuses officielles (fonctions qu'elles avaient exercées dans les pays indépendants des Balkans) pour n'être plus que les églises des sujets orthodoxes d'un empire gouverné par l'islam. Il convient également de souligner le rôle joué par ceux que l'on a appelés les Phanariotes, c'est-à-dire les riches marchands grecs d'Istanbul, étroitement liés au patriarcat et à la Porte, qui se disaient les héritiers de l'aristocratie byzantine. Au XVII^e siècle, et plus encore au XVIII^e siècle, ils exerçaient une influence considérable dans le système ottoman en raison de leurs activités au sein de la diplomatie ottomane et dans l'administration des principautés de Valachie et de Moldavie. Enfin, on doit, sous certaines réserves, inclure dans la classe dominante un certain nombre de représentants de l'armée et des cercles ecclésiastiques pré-ottomans — en d'autres termes certains aristocrates des Balkans qui conservèrent leurs domaines et leurs revenus comme titulaires d'un timar (*tīmār*) ou d'un waqf. Tous ceux qui, dans l'Empire ottoman, payaient des impôts appartenaient à la catégorie des *re'āyās* (littéralement «sujets»). À l'origine, ce terme s'appliquait à tous — musulmans ou non musulmans — et désignait tous les groupes et sous-groupes de la population productive à l'exception des entités qui bénéficiaient d'un statut spécial et officiellement octroyé par le sultan. Après le XVII^e siècle, le terme *raya* ou *re'āyā* finit par s'appliquer à n'importe quel sujet non musulman. Conformément à la loi islamique, les Ottomans protégeaient la vie et les biens de leurs rayas, musulmans ou non musulmans, ces derniers étant soumis à un impôt spécial appelé *jizye* (*djīzya*).

LES CARACTÉRISTIQUES DES RÉGIONS RURALES

Sous la domination ottomane, au cours de la période qui nous intéresse ici, les institutions économiques et administratives, qui régissent le statut et l'activité de la paysannerie dans les Balkans, montrent un certain degré de continuité par rapport à la période précédente, byzantino-slave, à l'exception du système *miri* (*mīrī*) qui suppose la dévolution d'un droit de propriété sur les terres agricoles au bénéfice de l'État.

Les historiens distinguent deux périodes dans le développement du régime ottoman, particulièrement en ce qui concerne les relations agraires. Le commencement de la première période, celle du système miri et du système timar, est surtout associé aux gouvernements de Mehmed II « le Conquérant » (1451–1481) et de Bayezid II (1481–1512) ; le premier, s'il se comportait bien en sultan musulman, avait également adopté, pour des raisons politiques, certaines des traditions de l'Empire romain d'Orient.

Les changements introduits dans le régime agraire affectèrent avant tout le système miri, qui fut progressivement remplacé par le système *mâlikane iltizâm* — c'est-à-dire le paiement d'un impôt agricole à vie. Cette innovation entraîna l'apparition d'un système dans lequel la terre était détenue sous forme de vastes *chiflik* (fermes). On peut affirmer que cela indique une double tendance à la reféodalisation de la société et à l'établissement d'une agriculture commerciale, jusqu'à un certain point, dans les Balkans.

La paysannerie était divisée en trois catégories : la majorité qui payait un *tapu* en contrepartie du privilège de posséder et d'exploiter une terre miri, le nombre de plus en plus important des *ortaqchi* (métayers) et les journaliers ruraux et urbains indigents. La compétition pour la terre miri devenait partout plus âpre, spécialement en Bulgarie et en Bosnie. Ce fut durant cette période que firent leur apparition les « bandits sociaux » (comme les appellent les historiens modernes) que la tradition orale et la littérature antérieure appelaient *haiduk* et *klepht*.

Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, des cultures intensives, comme celles du maïs, du coton et du tabac, qui trouvaient aisément des marchés en Europe, furent introduites dans les campagnes. La production agricole était vendue dans des foires annuelles, célèbres dans tous les Balkans, du Péloponnèse au bassin du Danube ; la laine était un des principaux articles échangés, ainsi que le coton, le tabac, les fourrures et les céréales.

L'histoire des campagnes peut également être considérée comme une alternance entre la production agricole et l'élevage du bétail dans un modèle d'implantation fondé sur le village. Les articles alimentaires destinés à la capitale, Istanbul, étaient fournis par la Roumélie (essentiellement la Bulgarie du Sud), les principautés du Danube, les régions côtières de l'Asie Mineure et la région située autour de Smyrne (Izmir). Pour l'année 1674, la consommation totale de viande à Istanbul représenta l'équivalent de 200 000 bœufs et de 4 millions de moutons qui provenaient principalement de Roumélie.

La production de laine et de textile filés à la maison dans les régions de Plovdiv, Sliven et Yanboli (beaux tapis) excédait de beaucoup la demande locale. Ces articles étaient très recherchés sur les marchés lointains. Au XVIII^e siècle, la petite localité d'Ambelica, en Thessalie, devint un centre majeur pour la fabrication du fil de coton, activité à laquelle participait toute la population, ce qui a attiré l'attention du socialiste utopiste, F. Boulanger.

Ainsi, la paysannerie et les habitants des petites villes pendant les deux périodes considérées étaient, pour la plupart, des propriétaires terriens relativement libres. Ce fut donc en qualité de petits producteurs, majoritairement autonomes, que les paysans des Balkans entrèrent dans la période suivante, celle qui vit triompher le nationalisme.

LES CARACTÉRISTIQUES DE LA POPULATION URBAINE

Les villes des Balkans, avec leurs forteresses et leurs administrations tant militaires que civiles, situées au carrefour des principales routes commerciales entre l'Europe et l'Asie, jouaient pour la plupart et depuis longtemps le rôle de centres économiques pour leur arrière-pays agricole. Elles furent absorbées dans le système ottoman en gardant intactes les fonctions complexes qu'elles assumaient antérieurement.

Il n'est guère douteux que l'unification politique des Balkans, les changements ethniques et religieux apportés par la conquête ottomane et l'introduction d'un système unifié que dominait l'État musulman ont donné naissance à tout un ensemble de conditions nouvelles qui ne pouvaient pas manquer d'affecter le développement des villes.

Dans les registres du « cadastre » ottoman, il y avait plus de 200 localités désignées comme des villes à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle.

Au XV^e siècle, plus des trois quarts des agglomérations relevaient de la catégorie des petites villes de moins de 400 foyers. Au XVI^e siècle, le nombre des villes de taille moyenne — c'est-à-dire comportant 800 foyers, soit entre 8 000 et 10 000 habitants — augmenta, et cette catégorie devint prédominante. Les villes d'Andrinople, Salonique, Sarajevo, Athènes, Vidin et Nikopol comptaient entre 2 000 et 5 000 foyers, alors qu'Istanbul était la seule grande cité de toute la région, avec 16 000 foyers, vers la fin du XV^e siècle. La population d'Istanbul s'accrut considérablement aux XVII^e et XVIII^e siècles avec un demi-million d'habitants. Pendant la même période, une mention spéciale doit être faite de Dubrovnik comme centre commercial important entre les Balkans et l'Europe.

L'existence sur le territoire ottoman de nombreuses villes, dont certaines étaient fort vastes, contraignit l'État à prendre des mesures pour s'assurer qu'elles étaient convenablement approvisionnées. Un système complexe dut être mis au point, en vue de pourvoir à tous les aspects du commerce : l'achat de marchandises aux producteurs, le transport vers les grandes villes et Istanbul en particulier, le stockage, le traitement des matières premières en cas de besoin, la distribution aux détaillants et, finalement, les ventes

aux consommateurs. Les lois ottomanes qui réglementaient les prix et les obligations diverses de la population étaient déjà codifiées au XV^e siècle.

Les guildes, appelées *esnāf*, jouaient un rôle décisif dans la vie économique de l'Empire ottoman. Elles constituaient un élément essentiel de l'organisation sociale dans les villes balkaniques et concernaient la majorité de la population. Beaucoup d'*esnāf* faisaient peu de distinction entre les différentes religions et les divers groupes ethniques, pour afficher fermement une attitude unitaire. En outre, elles tenaient une place extrêmement importante dans la vie culturelle en favorisant la construction d'églises et de monastères et en contribuant à relever le niveau de l'instruction.

LES CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DE LA POPULATION

La principale conséquence de la conquête ottomane et des siècles de règne ottoman dans les Balkans semble avoir été un ample brassage de la population et l'apparition d'un certain nombre de traits communs qui sont profondément enracinés dans le mode de vie de tous les peuples de l'Europe du Sud-Est. Cela ne veut pas dire que les différences ethniques, religieuses, linguistiques et autres aient été oblitérées. Néanmoins, l'influence réciproque et l'interpénétration accrue (en particulier dans les régions où les diverses communautés ethniques se trouvaient en contact les unes avec les autres) ainsi que la coexistence de ces groupes à l'intérieur d'un système simple ont finalement conduit à la disparition de nombreuses différences.

Un des principaux problèmes relatifs à la démographie de la région est celui de la colonisation turque et de l'islamisation des Balkans. Aux XIV^e et XV^e siècles, des Yürüks nomades (en turc, *yürük* signifie nomade) furent transférés de l'Anatolie principalement en Thrace orientale, dans le nord-est de la Bulgarie et dans la province de la Dobroudja. Ces communautés furent installées dans des régions d'une importance stratégique — le long des grandes voies militaires et à proximité des lieux fortifiés (notamment dans les vallées des fleuves Marica et Vardar et dans l'arrière-pays de la mer Noire).

L'élément musulman, de plus en plus important dans les Balkans surtout à partir du XVII^e siècle, peut également être considéré comme le résultat de l'islamisation de la population autochtone. Dans l'Empire ottoman, en dehors de la tolérance officielle du christianisme et du judaïsme, l'appartenance à la religion dominante, l'islam, et par conséquent à la communauté musulmane était un facteur important de mobilité sociale.

Vers la fin du XVI^e siècle, les effets de la surpopulation commençaient à se faire sentir, tandis que les exportations céréalières vers l'Europe dimi-

nuaient. Il y eut même une crise dans l'approvisionnement des grandes villes causée par un déséquilibre entre la production agricole et la croissance démographique. Les facteurs supplémentaires qui contribuèrent à cette crise furent la «révolution des prix» en Occident et l'inflation qui s'ensuivit, ce qui affecta les conditions de vie de certains groupes sociaux.

La première moitié du XVIII^e siècle fut marquée par une reprise notable dans tous les domaines de l'économie — agriculture, artisanat, commerce —, ce qui à son tour entraîna un accroissement de la superficie des terres cultivables comme du nombre de travailleurs employés et l'introduction de nouvelles cultures intensives.

Ces transformations cycliques dans l'agriculture (et les changements démographiques correspondants) ne furent pas provoquées par la densité de la population dans les Balkans, qui, quoique plus élevée que dans d'autres régions de l'Empire ottoman, était inférieure à 15 habitants au kilomètre carré (en Europe, la densité se situait entre 16 et 45 habitants au kilomètre carré).

Les efforts de libération tentés par les peuples balkaniques jusqu'au XVIII^e siècle survinrent surtout à l'occasion des guerres lancées par les États européens contre l'Empire ottoman et furent directement affectés par les opérations militaires aussi bien terrestres que maritimes conduites contre les Ottomans au sud, à l'ouest et au nord. Les Serbes, les Grecs et les Bulgares s'embarquèrent tous périodiquement dans des conspirations qui aboutissaient souvent à d'importantes révoltes. En outre, des «prophéties» prédisant l'effondrement de l'Empire ottoman commencèrent à circuler. La Russie joua un rôle actif dans ces événements pendant les règnes de Pierre I^{er} et de Catherine II. Les guerres russo-turques du XVIII^e siècle allaient bientôt devenir un important facteur de ces mouvements de libération qui gagnèrent alors du terrain dans les Balkans.

BIBLIOGRAPHIE

- BEROV L. 1976. *Dviženieto na cenite na Balkanite prez XV–XIX V. i evropejskata revoljucija na cenite* [Le mouvement des prix dans les Balkans du XV^e au XIX^e siècle et la révolution européenne des prix]. Sofia.
- BOULANGER F. 1875. *Ambelakia, ou les associations et municipalités helléniques*. Paris.
- BOŽIĆ I. 1952. *Dubrovnik i Turska u XIV i XV veku* [Dubrovnik et la Turquie aux XIV^e et XV^e siècles]. Belgrade.
- Historia e Shqipërisë* [Histoire de l'Albanie]. 1959. Vol. I. Tirana.

- INALCIK, H. 1952-1953. "Od Stefana Dušana do Osmanskog carstva" [De Stepan Dušan à l'Empire ottoman]. *Prilozi za orijentalnu filologiju i istoriju jug osloverskih naroda pod turskom vlada vinom*, vol. 3-4, Sarajevo.
- 1973. *The Ottoman empire: the classical age, 1300–1600*. Londres.
- Istorija na Bălgarija* [Histoire de la Bulgarie]. Vol. 4. *Osmansko vladicestvo XV^e–XVIII^e V.* [Le règne ottoman du XV^e au XVIII^e siècle]. 1983. Sofia.
- Istorija naroda Jugoslavije* [Histoire des peuples de la Yougoslavie]. 1960. Partie 2. Belgrade.
- SPIRIDONAKIS B. E. 1977. *Essays on the historical geography of the Greek world in the Balkans during the Turkokratia*. Salonique.
- SVORONOS N. 1956. *Le Commerce de Salonique au XVIII^e siècle*. Paris.
- TODOROV N. 1993. *The Balkan City 1400–1800*. Seattle/Londres.
- VAKALOPOULOS A. 1976. *Origins of the Greek nation, 1453–1669*. New Brunswick/New York.
- VEČEVA E. 1981. *Trgovijata na Dubrovnik s bălgarskite zemi (XV^e–XVIII V.)* [Le commerce de Dubrovnik avec les territoires bulgares (du XV^e au XVIII^e siècle)]. Sofia.

15.2

Les aspects de la vie culturelle

Paschalis M. Kitromilides, Nadia Danova, Alexandre Duțu, Manolis Chatzidakis, Alexandre Popović

Nikolai Todorov (coordinateur)

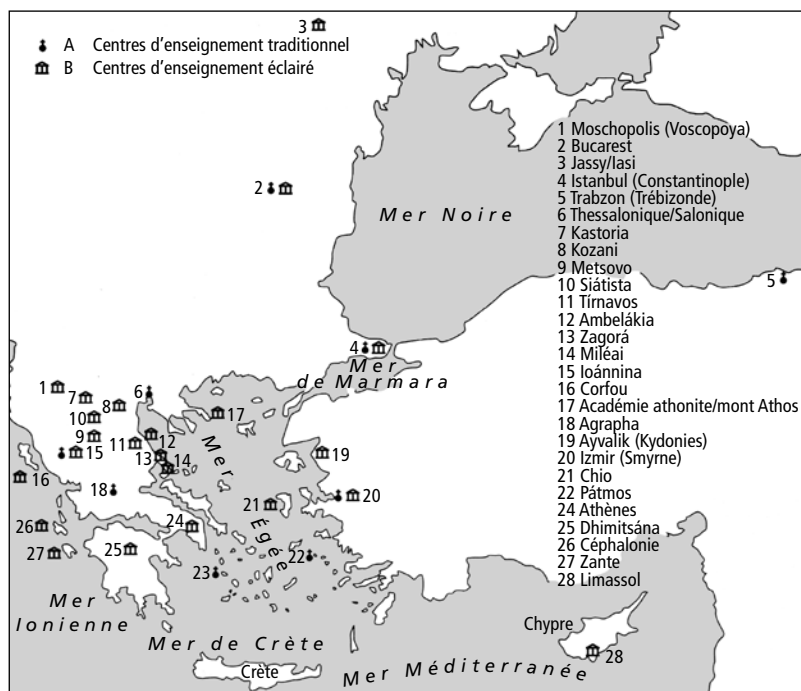
LES GRECS

Paschalis M. Kitromilides

Avant la fin du XV^e siècle, une migration massive de savants grecs avait eu lieu à partir des pays occupés par les Ottomans vers l'Europe occidentale. Ces réfugiés emportèrent avec eux les manuscrits des auteurs de l'Antiquité et se livrèrent à des travaux de copie, de mise en forme et de commentaires de ces textes. Certains d'entre eux enseignèrent la langue et la littérature de la Grèce antique dans des universités, notamment J. Laskaris (1445–1535) venu de Constantinople, M. Moussouros (1470–1517) venu de Crète et qui prépara des éditions de textes anciens pour l'imprimeur Aldus Manutius de Venise, et Mikhaïl Trivolis (1470–1556) qui se rendit par la suite en Russie et parvint à la célébrité sous le nom de Maxime l'Hagariote le Grec. Plus tard encore, une autre vague d'érudits grecs prit le chemin de l'Occident. Nous ne mentionnerons que F. Portos (1550–1610), qui enseigna à Venise et à Genève, M. Margounios (1549–1602), théologien et remarquable traducteur du grec en latin et vice versa des textes des pères de l'Église chrétienne, G. Vlachos (1607–1685), philosophe, théologien et professeur de littérature, et L. Allatius (1586–1610), qui travailla au Vatican et rédigea de nombreux ouvrages. Pourtant, malgré cet exode de savants, la tradition culturelle immémoriale des Grecs ne faiblit pas pendant les XV^e et XVI^e siècles. L'Église orthodoxe, qui jouissait d'un certain nombre de privilèges dans l'Empire ottoman, contribua énormément à la renaissance de l'instruction et à un futur réveil spirituel. Les monastères, en particulier ceux du mont Athos, des Météores (Thessalie) et de l'île de Pátmos en mer Égée, ainsi qu'une poignée d'écoles,

notamment à Constantinople, Ioánnina (Épire) et Athènes, dispensaient un enseignement supérieur.

Au XVII^e siècle, les jeunes Grecs étudiaient dans les universités italiennes, spécialement à Padoue. À partir de 1656 et jusqu'à l'aube du XIX^e siècle, Padoue eut une université grecque financée par un legs de J. Kottounios qui avait vécu à Beroa en Macédoine. Une autre université grecque fonctionna de 1662 à 1797 à Venise, financée par un legs de Thomas Flanginis de Corfou. Les jeunes gens qui avaient étudié en Occident rentrèrent en Orient, où nombre d'entre eux enseignèrent à leur tour pour contribuer à développer et à améliorer l'instruction dans les communautés orthodoxes des Balkans. Theofilos Korydalleus (1574–1646), d'Athènes, étudia à Padoue avec Cesare Cremonini qui l'initia au néo-aristotélisme de Tomitanus et de Jacopo Zabarella. Korydalleus, qui fut lui-même un commentateur d'Aristote, fut invité à Constantinople par le patriarche Kyrillos Loukaris pour collaborer à ses tentatives de réforme ecclésiastique et pédagogique. De 1626 à 1646,



Carte 18 Géographie culturelle de l'Europe du Sud-Est au XVIII^e siècle (d'après P. M. Kitromilides, 1996).

Korydalleus enseigna le néo-aristotélisme à l'«Académie patriarcale» et à Athènes. Par la suite, ses élèves et disciples diffusèrent son enseignement dans d'autres écoles, notamment dans les «académies princières» de Bucarest et Iasi (Roumanie). Ainsi le néo-aristotélisme devint-il l'héritage philosophique commun de toutes les communautés chrétiennes orthodoxes dans l'Europe du Sud-Est pendant environ deux siècles, jusqu'au moment où il céda le pas devant les courants scientifiques et philosophiques arrivés de l'Occident au XVIII^e siècle (carte 18).

Dans le domaine artistique, des poèmes qui rompaient avec la tradition furent composés à Chypre, en Crète et à Rhodes, alors que ces îles étaient encore occupées par les Vénitiens et les chevaliers de Saint-Jean. Au XVI^e siècle, des poèmes narratifs furent composés en Crète. Des écoles dispensaient un enseignement classique, des ateliers de copistes étaient en pleine activité dans certains des monastères, et des «académies» savantes fonctionnaient à Candia et dans d'autres villes. Sous l'influence de la Renaissance italienne, certaines œuvres excellentes y furent écrites, toutes en vers ; la plupart de celles qui nous sont parvenues sont des pièces de théâtre — tragédies, comédies.

L'historiographie des peuples balkaniques était principalement consacrée à leurs gloires passées. Les Grecs persistaient à s'appeler Romeioi, ou «Romains», comme ils l'avaient fait pendant la période byzantine, mais peu à peu, et à un rythme de plus en plus accéléré pendant le XVIII^e siècle, les érudits prirent conscience du fait que leur peuple descendait des Grecs antiques. À partir des premières décennies du XVIII^e siècle, certains des membres les plus riches et les plus instruits de la société se familiarisèrent avec la culture française. C'était ce que l'on appelait les Phanariotes, des Grecs fortunés, enrichis dans les affaires, qui vivaient à Phanari, un quartier de Constantinople dans le voisinage du Patriarcat. La Sublime Porte les employait comme interprètes, et certains d'entre eux furent investis de responsabilités importantes. À partir du début du XVIII^e siècle, le sultan nomma des Phanariotes princes de Valachie et de Moldavie.

Tel était l'arrière-plan qui favorisa la réception des idées des Lumières dans la culture grecque. Un ecclésiastique, E. Voulgaris (1716–1806), enseigna de 1743 à 1761 la philosophie moderne à Ioánnina et Kozani, à l'Académie du mont Athos et à l'Académie patriarcale avant d'être invité en Russie par Catherine II, qui l'éleva au siège archiépiscopal de Kherson. Il traduisit les œuvres philosophiques occidentales, notamment les ouvrages de John Locke et de Voltaire, et inventa un mot pour désigner la tolérance religieuse en grec. Son principal ouvrage, *Logique* (Leipzig, 1766), est un traité qui s'inspire énormément de la philosophie antique mais aussi moderne. Un contemporain de Voulgaris, Nikiphoros Theotokis (1731–1800), présenta pour la

première fois dans un ouvrage imprimé, *Éléments de physique* (Leipzig, 1766), la théorie de Newton sur l'univers comme étant la seule interprétation scientifiquement acceptable dans ce domaine. Enfin, Iosipos Moisiodas (1730–1800) ajouta à ce mouvement de renouveau intellectuel un élément de critique sociale et politique particulièrement prononcé.

LES SLAVES DU SUD-EST

Nadia Danova

Du côté des Slaves du Sud-Est, le patriarcat d'Ipek joua un rôle fort important dans le développement culturel de la société serbe. Grâce aux activités des patriarches de la famille Sokolović, il devint un centre d'enseignement et un foyer de diffusion des livres imprimés. Les écoles, qui furent fondées avec l'aide du patriarcat d'Ipek, étaient également fréquentées par un grand nombre d'élèves bulgares. Les Serbes qui s'étaient installés dans l'empire des Habsbourg n'avaient pas complètement coupé leurs liens avec leur terre natale et ils continuaient à s'intéresser de près aux besoins de leurs compatriotes. Ce fut, en vérité, au sein de la communauté d'émigrants serbes que se développa une atmosphère propice à la diffusion des idées d'avant-garde. Au tout début du XVIII^e siècle, de nouvelles écoles furent fondées, et celles qui existaient de longue date dans les territoires serbes subirent une réforme. Le mérite en revient surtout aux métropolites de Belgrade, dont le plus remarquable fut le métropolite Mojsije Petrović.

Dans les premières décennies du XVIII^e siècle, les professeurs Stefan, Pavel (un prêtre), « Maître » Marko et le moine Siméon jouissaient tous d'une grande autorité, et des historiens comme Djordje Branković, auteur d'une chronique slavo-serbe, prirent de l'importance.

Un autre centre important de la culture slave était la ville dalmate de Dubrovnik (Raguse), qui s'était développée en étroite relation avec l'Italie (illustration 55). Les écrivains ragusiens ont laissé des œuvres lyriques et dramatiques imprégnées par l'esprit de la Renaissance. Parmi les plus remarquables d'entre eux, il y avait le poète Ivan Gundulić, auteur d'un poème intitulé *Osman* où le drame historique est avivé par de profonds sentiments de patriotisme, Hanibal Lucić, Iunige Palmotić, Ignatius Georgijević et Vladislav Mensčetić. Mais ces écrivains sont surtout connus pour leurs écrits historiques dans lesquels ils ont donné forme à l'idée de l'unité historique du monde slave. Parmi ces historiens, il est important de mentionner Vinko Pribojević, le moine bénédictin Mavro Orbini, auteur

du *Royaume des Slaves*, et Jacov Lukarević qui écrivit *Capioso ristretto degli Anali di Ragouza*.

Un rôle de premier plan dans le développement culturel du Monténégro fut joué par les métropolites de Cetinje, qui eurent une influence considérable sur la vie politique. Les Monténégrins avaient été les premiers parmi les Slaves du Sud à tirer parti de l'invention de l'imprimerie par Gutenberg. En 1493, le Monténégrin Vojvoda Djuradj Crnojević installa une presse à Cetinje, où beaucoup de livres furent publiés par le moine Makarije pour les besoins de l'Église.

Le développement culturel de la Croatie et de la Slovénie, qui faisaient partie de l'Empire des Habsbourg, suivit son propre rythme. Nombre de jeunes gens de ces pays allèrent étudier dans les universités italiennes ou celles d'Europe centrale, et même certains d'entre eux y enseignèrent. La vie culturelle de la Croatie et de la Slovénie était profondément marquée par les idées de la Réforme. Le mérite pour la propagation de ces idées revient surtout au comte Jan Ungnad, qui fonda des imprimeries à Tübingen et à Urach, où furent publiés des livres slaves en caractères glagolitiques et cyrilliques. Les protestants slovènes firent des émules parmi les Serbes, les Bulgares et les Croates.

Dans la société serbe du XVIII^e siècle, l'un des représentants les plus renommés des idées des Lumières dans cette partie du monde fut l'encyclopédiste Zaharija Orfelin, dont l'éducation portait l'empreinte des Lumières françaises. Il fut l'éditeur du premier journal serbe, publié à Venise en 1768. Dositej Obradović montra l'exemple, à travers sa propre vie, de l'indispensable rupture avec les idées du Moyen Âge et publia des livres profondément inspirés par les principes des Lumières, en relation avec tous les problèmes de l'époque. Le représentant le mieux connu de cette tendance parmi les Serbes éclairés était Jovan Rajić, d'origine bulgare. Tous ces hommes hautement instruits ont ouvert la voie au mouvement de libération nationale des Slaves du Sud qui allait aboutir à la formation des États-nations dans la région.

Par suite de l'occupation ottomane de la Bulgarie, le patriarcat bulgare perdit son statut autocéphale et le patriarche fut rétrogradé au rang de métropolite dépendant de l'Église de Constantinople. Un grand nombre de représentants du clergé bulgare et d'hommes de lettres qui entretenaient des liens étroits avec l'Église bulgare se virent contraints de s'exiler dans les principautés danubiennes, en Serbie ou en Russie. Au XV^e siècle, seul l'archevêché d'Ohrid exerçait une vaste autorité notamment sur Ipek, sur les évêchés de Sofia et de Vidin, ainsi que sur ceux de la Moldavie et de la Valachie. Mais cela contribua énormément à la préservation des traditions nationales bulgares jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, quand les Ottomans

les placèrent sous l'autorité du patriarcat de Constantinople. Sremski Karlovci était un autre lieu de rassemblement pour un grand nombre d'ardents défenseurs du mouvement d'éducation et pour des ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvaient Partenije Pavlović, Hristofor Zefarović et Pašij de Hilendar.

Au XVII^e siècle, l'Église de Rome se mit à jouer un rôle important dans le développement spirituel des Bulgares. La religion catholique avait pénétré en Bulgarie à la fin du XVI^e siècle dans les communautés minières de Ciprovči, Kopilovci et Klisura, dans les régions de Nikopolis et de Svištov, ainsi que dans celle de Plovdiv. Toutefois, le catholicisme en Bulgarie eut à souffrir gravement de la répression qui suivit la révolte de Ciprovči en 1688. Les survivants furent contraints d'émigrer dans la région du Banate, en Transylvanie (Erdel) et dans le sud de la Hongrie. C'est alors qu'une importante colonie d'orthodoxes bulgares se forma dans la région de Braşov, alors que les protestants bulgares qui avaient conservé leur langue maternelle et leur conscience nationale s'étaient installés dans la région de Sibiu et d'Alba Iulia.

Certains des hommes de lettres bulgares les plus connus allèrent aussi émigrer dans d'autres pays. Konstantin Kostenečki, qui avait reçu sa formation religieuse et intellectuelle au monastère de Bačkov, trouva refuge en Serbie et apporta une contribution importante au développement de la littérature serbe. Grigorije Camblak partit pour la Moldavie, où il écrivit des livres remarquables dans l'esprit et la tradition de l'école littéraire de Tarnovo. Dès le XIV^e siècle, l'Église de Valachie et de Moldavie avait adopté le bulgare comme langue officielle et, au XV^e siècle, le bulgare prit de l'importance comme langue littéraire. En Russie, ce rôle fut rempli par les disciples du patriarche Euthymius et surtout par Cyprian et Grigorij Camblak, qui furent tous deux élus successivement métropoles de Sofia. Les activités de ces deux représentants de la culture bulgare laissèrent une marque profonde sur la littérature hagiographique et ecclésiastique russe.

Un grand nombre de centres bulgares se réveillèrent à une nouvelle vie littéraire au XV^e siècle. Ce fut le cas du monastère de Rila, qui devint un lieu de pèlerinage. Les activités des deux représentants de la vie culturelle bulgare au XV^e siècle, Vladislav le grammairien et Demetrios Cantacuzino, étaient étroitement associées à ce centre monastique. Pendant la seconde moitié du XV^e siècle et au XVI^e siècle, la vie culturelle de Sofia et des monastères environnants fit de grands progrès. La ville de Kratovo devint elle aussi un centre culturel important au XVII^e siècle par suite du développement de ses mines de fer. Pendant tout le XVIII^e siècle, les activités littéraires de ces centres culturels se manifestèrent surtout sous la forme d'éditions imprimées de livres religieux et de traductions du grec ainsi que de recueils de sermons (appelés « Trésors ») délivrés par le chapitre du clergé damascène.

Un des représentants les plus intéressants de cette période de transition fut le moine Josif Bradati (le Barbu). Son œuvre prolifique exprimait déjà nombre de traits qui reflétaient les besoins de l'époque ; il réclamait notamment l'usage de la langue parlée et une « église séculière ». Une place spéciale dans cette floraison culturelle de la société bulgare au XVIII^e siècle doit être faite à l'*Historia Sloveno-bolgarska* (*Histoire des Slaves bulgares*) du moine Paisij de Hilendar. Dans son exhortation à ressusciter la mémoire du glorieux passé de la Bulgarie, Paisij essaie de réveiller le patriotisme de ses contemporains et de leur inculquer l'amour de leur langue et de leur culture. Son livre représentait un véritable programme pour la naissance d'une nation et il a eu un impact durable sur la société bulgare. Après Paisij, d'autres « Histoires » furent publiées, qui cherchaient toutes à ranimer la conscience et l'identité nationales des Bulgares.

LES ROUMAINS

Alexandre Duțu

C'est en évoquant les images et les concepts dominants qui résultent de la synthèse entre la structure héritée du passé et les éléments nouveaux que l'on peut illustrer de la meilleure façon le développement de la vie intellectuelle dans les principautés roumaines. Pour comprendre certains des principaux aspects de cette façon de faire, il convient d'analyser l'évolution de la culture du mot imprimé en Europe du Sud-Est. À Venise, la première maison d'édition grecque avait été fondée en 1493 et l'on en comptait encore trois autres, en pleine activité, entre le XVII^e et le XVIII^e siècle. C'est ainsi qu'ont été publiés des milliers d'ouvrages en langue grecque. Ces maisons d'édition avaient aussi produit des livres en slavon depuis le XV^e siècle. Des imprimeries avaient également été établies dans les centres culturels du Monténégro et de la Serbie pendant le XVI^e siècle. Les livres slaves et grecs de la Valachie et de la Moldavie étaient distribués dans les Balkans depuis le début du XVI^e siècle. À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le nombre des centres où existait une imprimerie se mit à augmenter ; l'importance de Vienne et de Leipzig à cet égard marqua un mouvement culturel vers le centre de l'Europe, alors que les agglomérations des régions slaves du Sud continuèrent d'être approvisionnées en livres russes. De ce fait, la culture fondée sur les manuscrits perdit de son importance à partir du moment où les livres imprimés, en particulier les almanachs et calendriers, commencèrent à faire partie de la vie quotidienne.

Des livres sur de nouveaux sujets parurent à Bucarest et à Iasi pendant la période de la « monarchie culturelle » de Constantin Brâncoveanu, lequel

accorda son soutien aux ateliers qui produisaient des livres à Tbilissi et à Damas. Un courant humaniste se développa au XVII^e siècle, avec une tonalité plus manifestement séculière, « civique » et engagée. Dès lors, les intellectuels prirent la place antérieurement occupée par les érudits. Les humanistes détournèrent l'attention de leurs lecteurs de tout ce qui maintenait en vie le modèle post-byzantin, pour leur faire connaître les réalités « européennes » et les réalisations de la civilisation moderne. Tel fut le message des humanistes roumains, Constantin Cantacuzino et Miron Costin. Il s'agissait d'un humanisme annonciateur des Lumières qui allaient submerger tous les peuples de la région pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'Histoire prit alors une dimension philosophique dans les travaux de Dimitrie Cantemir, qui rassembla les morceaux épars de l'histoire de tous les Roumains non sans décrire l'ascension et le déclin de la puissance ottomane. Faire volte-face dans les attitudes envers ce qui était considéré comme « un élément étranger » — désormais identifié avec l'« orientalisme » — ouvrit la voie à l'introduction du modèle occidental. Les intellectuels préparèrent ainsi le terrain, dans les mentalités, pour la venue des idéologues qui allaient participer à la création des nouveaux États-nations.

L'ART RELIGIEUX

Manolis Chatzidakis

À la suite de l'effondrement de l'Empire byzantin et des autres États balkaniques, une caractéristique qui domina l'art de l'ensemble de ces régions orthodoxes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle fut sa fidélité, notamment dans la peinture religieuse, aux principes esthétiques, aux techniques et aux traditions iconographiques de l'art religieux médiéval tel qu'il avait toujours été pratiqué dans cette partie du monde. À l'intérieur du domaine ottoman, cette fidélité résultait d'une résistance consciente et opiniâtre à l'art contemporain de l'Europe occidentale — aussi bien catholique que protestant — en conformité avec la politique définie par le premier patriarche en exercice après la chute de Constantinople, Gennadios Scholarios. Si l'on garde présent à l'esprit ce point capital, il est légitime de parler d'une certaine unité fondamentale dans l'art religieux, qui transcende les frontières nationales dans cette partie de l'Europe de l'Est. En premier lieu, tous les peuples de cette région — Grecs, Serbes, Bulgares, Roumains et Albanais — se trouvaient soumis à l'Empire ottoman et étaient les héritiers, à différents degrés, de l'immense fonds commun de la culture byzantine — c'est-à-dire de certaines traditions concernant les conceptions artistiques, voire de certaines sortes de cycles et d'images iconographiques auxquels la population était aussi attachée qu'à ses convic-

tions religieuses. C'était en même temps «un attachement au glorieux passé national, face à un pouvoir qui était étranger et hétérodoxe» (Grabar).

Deuxièmement, la prédominance spirituelle et politique de l'Église orthodoxe, dirigée par le patriarcat grec de Constantinople, avec ses très anciennes traditions, influençait fortement plusieurs aspects de la vie des peuples orthodoxes. Un autre facteur important était l'existence du mont Athos. Avec ses nombreux et vastes monastères anciens, grecs et slaves, ainsi que ses fondations annexes éparpillées dans l'étroite péninsule de la Chalcidique, il était devenu un centre d'activité religieuse et culturelle. Par son immense prestige dans le monde orthodoxe, cette montagne sacrée continuait de jouer son rôle œcuménique et de contribuer efficacement à la diffusion d'un certain style de peinture utilisé pour redécorer les vieilles églises, chapelles et vastes réfectoires, ou dans certains cas pour la décoration des édifices nouveaux, notamment au XVI^e siècle mais également par la suite. La vitalité de ces monastères s'expliquait par deux raisons. Elle était due en partie aux privilèges, partagés par les monastères suffragants, qu'avaient accordés les sultans au patriarche de Constantinople et en partie aux riches donations effectuées par les princes moldaves. Dans les autres régions orthodoxes sous domination ottomane, pourtant, la difficulté de la vie économique et politique produisit des effets indéniables sur la qualité de la production artistique et sur la vigueur de son expansion.

C'est la raison pour laquelle, afin de satisfaire l'augmentation d'un besoin d'art religieux pendant le XVI^e siècle, il devint nécessaire de se tourner vers les excellents artistes qui venaient des villes crétoises ou y travaillaient, la Crète étant occupée par les Vénitiens depuis le XIII^e siècle. Dans ces villes, la production artistique était florissante, en partie à cause des conditions favorables accordées aux sujets vénitiens d'origine grecque et orthodoxe, voire en partie parce que ces grandes cités commerciales, notamment Candia (Iraklion), étaient en train de devenir de véritables centres artistiques où de nombreux peintres grecs et autres artistes trouvaient un vaste réservoir de clients de milieux ethniques, religieux et sociaux fort variés qui s'étendaient bien au-delà de l'île elle-même. La libre circulation des artistes et des œuvres d'art d'une région à l'autre contribuait aussi à créer une certaine unité de goût dans tout le monde orthodoxe, du moins dans les milieux les plus raffinés.

Les régions du Nord comme l'Épire et la Macédoine, ainsi que les villes de la mer Noire comme Mesembria et Sozopol se muèrent alors elles aussi en centres artistiques d'une certaine importance, tandis que les conditions favorables établies dans les principautés danubiennes donnaient naissance à de grands complexes religieux.

LA CULTURE MUSULMANE

Alexandre Popović

Dans l'Europe du Sud-Est, la population musulmane était (partout sauf en Albanie et dans la province de la Dobroudja) minoritaire par rapport à la population environnante non musulmane et elle était répartie très inégalement — pas seulement d'une région à une autre dans toute cette zone de grande étendue, mais aussi à l'intérieur de chaque région. En outre, les communautés musulmanes n'étaient pas homogènes mais subdivisées. Il y avait la population locale islamisée (les Pomaks de Bulgarie, de Grèce et de l'ancienne République yougoslave de Macédoine étaient de langue slave ; les musulmans d'Albanie et du Kosovo parlaient l'albanais, les musulmans de Bosnie et d'Herzégovine étaient slavophones ; les musulmans de Crète parlaient le grec, etc.), des communautés turques et de langue turque qui s'étaient installées dans la région (les habitants des villes et villages de Thrace, Macédoine, Kosovo, Dobroudja, etc., ainsi que la population nomade ou semi-nomade comme les Yürüks et les Konyars) et, enfin, des groupes non turcs aux origines variées qui étaient arrivés dans cette vaste région à diverses époques (Tatars, Tsiganes, etc.).

En ce qui concerne la « culture matérielle », l'architecture et l'urbanisme méritent une place d'honneur, d'autant plus qu'un certain nombre de villes dans l'Europe du Sud-Est furent fondées (ou commencèrent à prendre leur essor) pendant cette période, et celles qui existaient déjà subirent une influence ottomane manifeste (illustrations 56 et 57). Les constructions en terrasses et la division des villes en deux secteurs distincts — le *charshī* (le quartier central des commerçants où se trouvaient les boutiques et les ateliers des artisans, regroupés par guilde) et les *mahalle* (quartiers résidentiels, divisés en fonction de l'appartenance religieuse et ethnique de leurs habitants) — formaient des caractéristiques ottomanes typiques. L'architecture monumentale ottomane était l'expression d'un art grandiose. Il nous faut d'abord attirer l'attention sur les nombreuses mosquées et les madrasas (écoles religieuses) construites pendant cette période. Enfin, dans le domaine des arts « mineurs » et de l'artisanat, il convient de rappeler que les techniques « orientales » finirent par être d'un usage courant dans l'Europe du Sud-Est, particulièrement en ce qui concerne la manufacture du cuir, du cuivre et des objets en métal, de la joaillerie, du feutre et des tapis, voire en matière d'art culinaire.

La culture orale ou écrite dans laquelle on peut distinguer plusieurs catégories — profane et religieuse, savante et populaire, etc. — s'épanouissait naturellement dans toutes les communautés musulmanes balkaniques, bien

qu'avec des degrés divers d'intensité selon l'endroit, l'époque, les conditions, la couche sociale et le contexte ethnique. Afin de se faire une idée générale des différentes classes de l'élite musulmane, il faut souligner qu'il y avait plusieurs types d'écoles (primaires et supérieures), sur le modèle en vogue dans l'ensemble du monde ottoman. Les ouvrages littéraires des musulmans du Sud-Est européen pendant cette période étaient presque toujours rédigés dans des « langues orientales », c'est-à-dire en arabe, en turc ou en persan (et parfois dans des langues locales utilisant l'alphabet arabe, mais bien moins fréquemment et dans ce cas, bien entendu, uniquement sous la plume de convertis locaux). Parmi les nombreux poètes qui écrivirent en turc entre le XVI^e et le XVII^e siècle, il y eut environ une dizaine de personnalités qui acquirent un certain renom dans l'ensemble de la littérature ottomane : on peut citer parmi eux Mesihî de Priština, Sūzî Çelebi de Prizren (tous deux originaires du Kosovo), Faqīrī de Qalqandelen/Tetovo (Macédoine slave), le grand poète mystique Vahdetī de Bosnie, Dervich Pacha, le fils de Bāyezīd Agha de Mostar, en Herzégovine, et Sābit d'Užice en Serbie.

Les prosateurs utilisaient surtout le turc, plus rarement l'arabe et à peine le persan. Parmi les auteurs balkaniques célèbres de cette période, on peut citer : le cheik lettré Khalvetī; Bālī Efendi de Sofia, en Bulgarie, auteur de nombreux ouvrages sur la religion et le mysticisme musulmans; 'Āshiq Çelebī de Prizren au Kosovo, auteur d'un volumineux recueil de biographies de poètes; le célèbre commentateur des auteurs classiques perses, Ahmed Sūdī; Hasan Kāfī de Prusac en Bosnie, auteur d'ouvrages sur le droit et la politique, et en particulier sur l'art de gouverner; Mūnīrī de Belgrade en Serbie, auteur de plusieurs ouvrages religieux; l'historien Ibrāhīm Peçevī (de Pecs en Hongrie); Qoçī Bey de Korçë en Albanie, le « Montesquieu ottoman », auteur d'un traité réputé sur « les causes du déclin ottoman » (mort vers 1650); l'historien et cadī 'Omar Efendi de Bosanski Novi, etc.

Parmi les rares auteurs qui ont écrit à la fois en turc et dans l'une des langues locales (ici en serbo-croate), mention doit être faite d'Usküfī Bosnevī, connu sous le nom de Havāyī, auteur d'un petit dictionnaire en vers, et d'un cheik khalveti et qādirī, Hasan Qā'imi de Sarajevo. Ce type de textes, que l'on pense faire remonter à la fin du XVI^e siècle, est connu en Yougoslavie sous le nom d'*aljamiado*, d'après la célèbre littérature espagnole du même nom.

La plupart des auteurs mentionnés poursuivirent leurs carrières en dehors de la péninsule Balkanique, où leur activité intellectuelle avait relativement peu d'impact à l'époque. Le deuxième facteur, qui devait avoir des conséquences encore plus importantes, était le fait que la vaste majorité des musulmans en Europe du Sud-Est à cette époque n'était pas seulement

illettrée et ne pouvait par conséquent pas avoir accès à cette culture érudite, mais était également ignorante de la langue principale (le turc ottoman, tout à fait différent de l'arabe ou du persan) dans laquelle cette culture et cette civilisation s'exprimaient.

Toutefois, une littérature populaire vibrante survivait et se répandait dans les villes et les villages par l'intermédiaire des activités des poètes populaires musulmans et des derviches hétérodoxes en Roumélie (Popović, 1991). De même, un syncrétisme qui s'opérait entre les croyances et pratiques chrétiennes et islamiques était un phénomène observable sur une vaste échelle (Hasluck, 1929).

BIBLIOGRAPHIE

- CAMARIANO, Cioran A. 1974. *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*. Salonique.
- CHATZIDAKIS M. et al. 1966. *Icônes : Sinaï, Grèce, Bulgarie, Yougoslavie*.
- DIMARAS C. T. 1969. *La Grèce au temps des Lumières*. Genève.
- DINEKOV P. 1980. *The Bulgarian culture during the fifteenth–seventeenth centuries*. Sofia.
- DUȚU A. 1985. *Calatorii, imagini, constante*. Bucarest.
- GANDEV H. 1930. « Early national revival 1700–1860 ». Sofia ; nouvelle éd., dans : H. Gandev, *Problems of the Bulgarian national revival*. Sofia, 1976, pp. 154–270.
- GEANOKOPLOS D. J. 1962. *Greek scholars in Venice : studies in the dissemination of Greek learning from Byzantium to Western Europe*. Cambridge.
- HASLUCK F. W. 1929. *Christianity and islam under the sultans*. Oxford.
- HENDERSON G. P. 1970. *The revival of Greek thought, 1620–1830*. Albany/New York.
- IORGA N. 1935. *Byzance après Byzance. Continuation de l'histoire de la vie byzantine*. Bucarest.
- KIEL N. 1990a. *Studies on the ottoman architecture of the Balkans*. Hampshire.
- 1990b. *Ottoman architecture in Albanis, 1385–1912*. Istanbul.
- KITROMILIDES P. M. 1992. *The Enlightenment as social criticism : Iosipos Moisiodax and Greek culture in the eighteenth century*. Princeton.

- MUFAKU M. 1983. *Al-Thaqafa al-albaniyya fi al-abdjadiyya al'arabiyya* [La culture (littérature) albanaise en caractères arabes]. Koweït.
- PASKALEVA K. 1987. *Bulgarian icons through the centuries*. Sofia.
- POPOVIĆ A. 1991. «Un sujet méconnu : la vie culturelle des musulmans dans les villes balkaniques à l'époque ottomane». Dans : N. Tasic (dir. publ.). *La Culture urbaine des Balkans (XV^e– XIX^e siècles)*. Belgrade, pp. 165–175.
- RADOJCIC N. 1952. *The Serbian history writer Jovan Rajic*. Belgrade.
- RAJKOV B. (introduction, trad., commentaires). 1972. *Paisij Hilendarski* [Histoire slavo-bulgare, première copie de Sofranij de 1765]. Sofia.
- ŠAMIĆ J. 1991. «Les poètes ottomans dans les villes de Bosnie ont-ils écrit une poésie urbaine ?» Dans : N. Tasic (dir. publ.). *La Culture urbaine des Balkans (XV^e– XIX^e siècles)*. Belgrade, p. 191–194.
- SKERLIĆ J. 1953. *History of the new Serbian literature*. Belgrade.
- TSOURKAS C. 1967. *Les Débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*. Thessalonique.
- VITTI M. 1971. *Storia della letteratura neogreca*. Turin.
- VRANOUSIS L. 1981. *L'Hellénisme postbyzantin et l'Europe : manuscrits, livres, imprimeries*. Athènes.

16

L'Empire ottoman

16.1 L'histoire

Halil Inalcik

L'ÉVOLUTION POLITIQUE

L'État ottoman fit sa première apparition sur la carte de l'histoire mondiale sous la forme d'un petit émirat (voir volume IV) à cheval sur la dangereuse frontière qui séparait les Empires seldjoukide et byzantin, dans le nord-ouest de l'Anatolie. Il s'agrandit rapidement et, au cours de la période 1389–1402, se haussa au rang de grande puissance impériale en s'étendant jusqu'au Danube, au nord, et à l'Euphrate, à l'est. Sa première expérience impériale trouva brutalement ses limites quand les Ottomans, au lieu d'utiliser l'avantage stratégique dont ils pouvaient bénéficier après avoir vaincu une armée de croisés conduite par le roi Sigismond de Hongrie à la bataille de Nigbolu (Nicompolis), consacrèrent toutes leurs forces armées à l'annexion malencontreuse des émirats musulmans d'Anatolie. Dans la mêlée qui s'ensuivit et qui se termina par une défaite écrasante des Ottomans, face à Timur Lang (Tamerlan), en 1402, à la bataille d'Ankara, l'Empire ottoman d'Europe et d'Asie perdit sa cohésion. Au cours de la période postérieure, entre 1402 et 1413, l'empire fut la proie de guerres civiles inexpiables entre divers rivaux prétendant au trône et cherchant à restaurer une hégémonie territoriale. Pendant toute la durée de ces conflits, la souveraineté des Ottomans en Anatolie fut gravement restreinte et le centre du pouvoir de l'État se trouva transféré dans la province européenne. Ce fut alors qu'Edirne (Andrinople) finit par se hisser au rang de principale capitale politique de l'empire. Si l'on considère en général que la période de la guerre civile se limite aux années 1402–1413, l'instabilité politique persista jusqu'en 1425 — menaçant par-

fois de relancer le processus de désintégration impériale. Pourtant, à partir de 1430, après que les Ottomans eurent arraché Salonique aux Vénitiens, leur État entra dans une nouvelle phase d'expansion impériale en Europe et ils vainquirent l'une après l'autre une série d'armées levées par les croisés en Occident. Leur victoire sur le roi hongaro-polonais Ladislas, à la bataille de Varna en 1444, renforça leur domination sur les Balkans et plaça la chute finale de l'Empire byzantin dans le domaine des possibilités.

Les souverains ottomans tiraient leur autorité impériale de trois sources différentes de légitimité : leur adoption du titre islamique de sultan, leur désignation turco-mongole de *khakan* et leur rang de *kayser*, hérité des maîtres de l'ancien Empire romain d'Orient. Après la prise de Constantinople, en 1453, le souverain ottoman se considéra comme le légitime successeur de la tradition impériale romaine. En vérité, l'aspiration de l'Empire ottoman à la domination universelle date de la chute de Constantinople. Pendant la courte période de soixante-quatre ans qui s'écoula après cet événement, les Ottomans ajoutèrent à leur domaine impérial les capitales arabes de Damas, du Caire, de La Mecque et de Médine et se retrouvèrent catapultés dans la position de première puissance islamique du monde.

L'EMPIRE OTTOMAN, 1453–1600

L'État ottoman se mua donc en un empire asiatico-occidental auquel les pays du Moyen-Orient et de la péninsule Balkanique servaient de pont entre l'Europe et l'Asie. Cet empire subsista pendant plus de cinq siècles, de 1400 à 1922 (carte 19). Comme c'était la société ottomane qui, parmi toute la constellation des sociétés asiatiques, entretenait les relations politiques, culturelles et économiques les plus étroites et les plus constantes avec l'Europe, il est naturel que l'histoire de l'Empire ottoman ait évolué dans des directions parallèles aux principaux courants de l'histoire européenne. Simultanément, l'Empire ottoman poursuivait d'étroites relations politiques, culturelles et économiques — tout particulièrement durant le XVI^e siècle — avec ses voisins orientaux, en Iran, dans les pays arabes et en Inde.

Aux XV^e et XVI^e siècles, l'idée d'une Europe unifiée sur la base de l'idéologie chrétienne et de la guerre sainte contre les Ottomans était soit un mythe soit une tentative d'exploitation de l'opinion publique européenne en vue de légitimer la politique menée par chacun des États. Pendant les XIV^e et XV^e siècles, une croisade ne fut possible que lorsque Venise et la Hongrie acceptèrent et soutinrent ce type d'initiative, compte tenu de leurs propres intérêts politiques (Inalcik, 1969–1989).

En fait, la puissance militaire ottomane fournissait un élément de contrepoids aux ambitions hégémoniques de l'Europe qu'eussent pu nour-



Carte 19
L'Empire
ottoman
vers 1550
(reproduc-
tion d'après
H. Inalcik).

rir les Habsbourg ou la papauté. Dans les faits, la pression exercée par les Ottomans sur les Habsbourg favorisa largement la propagation du protestantisme (Fischer-Galati, 1959 ; Kortpeter, 1972). En outre, maints documents permettent de penser qu'en 1494, au moment où Charles VIII de France se préparait à envahir l'Italie, les États pontificaux eux-mêmes comptaient recevoir une aide des Ottomans. En résumé, au seuil des temps modernes, au lieu d'une Europe unie sous l'autorité du pape et de l'empereur, la Realpolitik et le nouvel ordre politique formé par des monarchies nationales indépendantes rendaient indispensable un système fondé sur un équilibre des puissances et l'État ottoman devint une importante composante du nouveau système politique européen.

Au cours des siècles suivants, la puissance ottomane se révéla souvent être un élément indispensable de ce nouveau système politique européen.

En ce qui concerne le monde arabe, sans les Ottomans, la carte du monde islamique aurait été catégoriquement différente aujourd'hui. À la fin du XV^e siècle, l'Espagne avait poussé sa *reconquista* jusqu'au Maghreb et commencé à s'emparer des villes côtières. Si le Maghreb est resté musulman, c'est grâce à la présence des Ottomans et à leur lutte contre la *reconquista*. De même, en 1517, quand la flotte portugaise attaqua Djedda pour s'emparer des villes saintes de l'Islam, ce fut l'amiral ottoman Selman Reis qui les repoussa (Bacqué-Grammont et Kroel, 1988). En vingt ans, les Ottomans avaient construit une ligne de défense entre l'Abyssinie et Aden qui parvint à déjouer les tentatives successives des Portugais pour s'introduire dans la mer Rouge. Par le golfe Persique et la mer Rouge, sous la protection des Ottomans, les pays arabes commencèrent à recevoir des marchandises indiennes et le commerce des épices au Moyen-Orient reprit de plus belle au milieu du XVI^e siècle. Les villes syriennes et égyptiennes retrouvèrent leur prospérité et s'agrandirent. Alep en particulier devint le nœud des routes caravanières du Hedjaz, de Bassora-Bagdad comme de l'Iran, et se fit rapidement connaître comme le principal centre commercial de toute la région.

Il est vrai pourtant que les pays arabes devaient partager les revers et le lourd fardeau financier de la présence impériale ottomane. La concentration de la puissance et de la richesse dans la capitale ottomane faisait de l'ombre aux vieilles métropoles arabes du Caire, de Bagdad et de Damas qui avaient bénéficié jadis du prestige universel lié à leur propre puissance et à leurs richesses.

Les raisons des réussites ottomanes peuvent être résumées à divers titres. Par-dessus tout, ce furent la maîtrise de la technique militaire « moderne » d'alors, y compris dans les domaines des nouvelles armes et de la construction navale, ainsi que le recrutement diligent d'ingénieurs et de techniciens étrangers qui leur permirent de contrer la menace présentée par les puissances européennes de leur temps. Le deuxième facteur de leurs succès fut

leur situation géographique qui leur donnait la possibilité de contrôler les riches routes commerciales entre l'Orient (l'Iran et l'Inde) et l'Occident (les États européens), ce qui leur valait une abondance de ressources financières et matérielles. Enfin, il faut mentionner l'adoption par les Ottomans d'un système de gouvernement reposant sur une administration centralisée ; cette organisation fut poussée à un tel degré de perfection qu'elle attira l'attention des écrivains politiques occidentaux, théoriciens de la monarchie absolue, au XVI^e siècle. Le souverain ottoman exerçait une autorité absolue sur tous les revenus et toutes les ressources financières de ses domaines et il pouvait en faire tout usage qu'il jugeait convenable. Aussi, à mesure que les États européens gagnaient en puissance et en richesse, le sultan ottoman avait-il les moyens de canaliser efficacement les ressources de son État pour relever le défi. Il est indiscutable qu'au XVI^e siècle, l'État ottoman se posait en superpuissance aspirant à gouverner la planète. Il n'y avait aucun aspect des affaires mondiales — des événements survenus en Allemagne, en Angleterre ou en Hollande, à la situation politique existant dans l'île de Sumatra — auquel les Ottomans ne portaient un intérêt avide et direct (Allen, 1963). En particulier au cours du XVI^e siècle, l'Empire ottoman chercha assidûment à profiter des moindres variations affectant les affaires internationales pour les tourner à son avantage dans le contexte de son propre projet de domination mondiale. Au XVI^e siècle, il se trouvait activement engagé sur maints fronts différents. En Méditerranée, il affrontait les puissances — parfois conjointes — de Venise, de la papauté et de l'Espagne. En Ukraine et sur le cours inférieur de la Volga, il s'efforçait d'endiguer l'expansion impérialiste de la Russie. Il se tenait toujours préparé, dans l'océan Indien, à neutraliser la menace posée par le déploiement de la flotte portugaise qui cherchait à étendre la domination du Portugal et de sa puissance navale dans la mer Rouge et le golfe Persique. En outre, dernier élément et non des moindres, il était en état de belligérance permanent avec le Saint Empire romain sur toute la longueur de ses immenses frontières qui s'étendaient de l'Europe centrale à la Méditerranée. En 1571, la défaite des Ottomans à Lépante marqua un tournant dans l'histoire de leur empire et dans celle de l'Europe tout à la fois (Braudel, 1949). À Lépante, les vaincus apprirent qu'il y avait des limites aux ressources qu'ils pouvaient consacrer aux conflits internationaux, et cela mit un terme définitif à leur grande entreprise, c'est-à-dire l'établissement de leur hégémonie sur l'Europe, d'une part, et sur l'océan Indien, de l'autre. Ils concentrèrent donc par la suite leurs forces et leurs ressources aux sphères d'influence impériale d'une importance plus immédiate, en Méditerranée, en Europe centrale et dans leur propre jardin, à savoir l'Orient islamique. Les Ottomans comprirent que l'Europe dont ils avaient affronté naguère les armées avec succès s'était désormais taillé une place prépondérante dans les

affaires mondiales. Ils durent prendre acte des progrès réalisés par les Européens dans nombre de domaines — la maîtrise des ressources économiques et des routes commerciales internationales, voire l'accès à la technique de l'armement moderne et de l'art militaire — qui rendaient dérisoire toute tentative future pour rivaliser avec eux. À cet égard, il faut noter que dès le XVI^e siècle, les Ottomans trouvaient nécessaire de se procurer l'acier et la poudre à canon de haute qualité dont ils avaient besoin en Angleterre. Leurs méthodes traditionnelles en matière d'exploitation des mines, d'ingénierie et dans bien d'autres secteurs de la production industrielle étaient devenues obsolètes, ce qui privait les producteurs ottomans de tout espoir de réussir à concurrencer les articles fabriqués en Occident, lesquels allaient désormais envahir les marchés mondiaux. Vers la même époque, les produits européens commencèrent à acquérir la réputation d'être de meilleure qualité et de moindre coût. Grâce aux avantages supplémentaires fournis par les clauses commerciales favorables consenties par les sultans, l'Europe mercantiliste se mit à inonder les marchés ottomans avec ses produits manufacturés. Ce processus allait culminer dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, époque où l'Empire ottoman prit le rang qui devait rester le sien, celui d'une puissance économique périphérique subordonnée à l'économie capitaliste mondiale.

Les Ottomans étaient également handicapés en tant que puissance mondiale par la capitulation de leurs forces navales dans le bassin méditerranéen face aux États occidentaux. À partir de 1590, l'entrée en scène de vaisseaux anglais et hollandais d'une qualité supérieure, sur la mer Méditerranée, sonna le glas de l'hégémonie des Vénitiens et des Ottomans et entraîna l'abdication des uns et des autres devant les économies en pleine expansion de l'Atlantique Nord. Il arrivait même de plus en plus souvent que le trafic interrégional à l'intérieur de l'empire sur les routes maritimes qui reliaient la capitale aux centres commerciaux et aux lieux de pèlerinage en Égypte et dans les pays du Levant fût assuré par des navires étrangers. À partir de 1584, un autre coup venu de l'Ouest fut l'invasion du métal d'argent à bon marché extrait en Amérique et de monnaies d'argent européennes. Cela provoqua l'effondrement du système monétaire ottoman et les crises politiques gouvernementales qui suivirent les désordres monétaires et financiers (Inalcik, 1992 ; Barkan, 1975).

L'EMPIRE OTTOMAN, 1600–1800

Les historiens s'accordent pour dire que les événements catastrophiques survenus entre 1590 et 1632 conduisirent à l'irrésistible déclin de l'empire. Celui-ci fut alors continuellement la proie des crises qui s'étendirent à tou-

tes les sphères des institutions, de l'ordre public à la sécurité financière et à la succession sur le trône. Cet état de crise permanent menaçait jusqu'à l'existence de l'État et les Ottomans eux-mêmes étaient conscients de sa gravité ; c'est ce que montrent avec clarté les observations des écrivains réformateurs soucieux de trouver les causes des maux de l'empire et qui en débattaient ouvertement (Inalcik, 1980 et 1972). Il faut considérer que l'une des principales raisons du déclin de l'empire fut la décision des Ottomans de se lancer dans une longue guerre (1593–1606) contre les Habsbourg, d'une part, tout en continuant leur campagne militaire à l'est, contre l'Iran, d'autre part — ce dernier conflit s'étant poursuivi avec quelques interruptions pendant plus de cinq décennies, de 1578 à 1639.

En particulier, l'état de guerre chronique entre les Ottomans et les Séfévides pour la possession de l'Azerbaïdjan et de l'Irak eut des effets dévastateurs et destructeurs pour l'État ottoman.

La période des plus intenses déprédations causées par les djelalis (bandes de mercenaires licenciés entre deux conflits) en Anatolie fut suivie, au cours de la période 1610–1632, par une série de rébellions des gouverneurs provinciaux contre le pouvoir central. Au cours de cette phase, les gouverneurs rebelles tentèrent de détruire le corps des janissaires d'où le sultan tirait son principal soutien politique et militaire. Ils affaiblissaient ainsi plus encore le gouvernement central de l'empire et sa capacité de défense. À la racine de ces luttes pour le pouvoir se trouvaient le problème insoluble des mercenaires et la question — toujours sans réponse — de savoir comment traiter leurs revendications quand ils prétendaient se poser en qualité de force politique dans l'État. Pendant les premières décennies du XVII^e siècle, les mercenaires qui composaient l'infanterie *sekbān* formaient l'élément dominant dans les importants détachements militaires attachés au service des gouverneurs provinciaux. Or, outre leurs raisonnables demandes concernant la fourniture de leurs équipements et le paiement ponctuel de leurs soldes, ces troupes étaient avides de butin ou d'autres compensations, en contrepartie des sacrifices qu'elles consentaient pendant leur service. Jusqu'au XIX^e siècle néanmoins, les problèmes liés au besoin périodique de mercenaires engagés à titre temporaire (tout particulièrement pour les guerres contre la Russie) continuèrent de tourmenter les stratèges militaires ottomans.

Au cours de la période pendant laquelle la scène provinciale fut dominée par les gouverneurs rebelles, les rênes du gouvernement se trouvèrent en réalité entre les mains des janissaires dans la capitale. Un coup d'État conduit par eux, en 1622, se termina par l'exécution du sultan Osman II, événement sans précédent dans l'histoire des Ottomans. Vers la même époque, un triumvirat formé par des officiers supérieurs du corps des janissaires fut mis en place, et sa voix se fit entendre si fort dans le milieu politique ottoman qu'il fut capable de dicter ses conditions au palais et au gouverne-

ment (illustration 58). Les écrivains réformateurs ottomans de cette époque attribuèrent cette évolution à l'affaiblissement de l'autorité du sultan par suite des arrangements portant sur le partage du pouvoir. Selon eux, le sultan devait détenir une autorité absolue, sans partage, et pouvait à cette seule condition préalable, essentielle, maintenir un équilibre approprié entre des forces sociales mutuellement opposées. En prenant solidement en mains les rênes du pouvoir, quand il devint adulte en 1632, le sultan Murad IV (1622–1640) parvint à éliminer la dictature des janissaires. Il mit également un terme aux troubles provinciaux, et l'autorité du sultanat se trouva ainsi fermement rétablie. La neutralisation de la menace européenne contre les Ottomans pendant la guerre de Trente Ans (1618–1648) fournit à Murad l'occasion de reprendre la lutte contre les Séfévides sans en être détourné par d'autres préoccupations stratégiques. En 1638, il reconquit Bagdad. Au cours de la décennie suivante, pendant le règne d'un souverain inefficace, le sultan Ibrahim I^{er} (1640–1648), et pendant la minorité de son successeur, Mehmed IV (1648–1687), la question de l'autorité du sultanat redevint d'actualité. Une fois de plus, l'autorité de l'État fut partagée entre les tenants de factions rivales tandis que, simultanément, les campagnes entamées par les Ottomans pour déloger les Vénitiens de la Crète tournaient au désavantage des assaillants. Pour le moment, les Ottomans avaient complètement perdu la maîtrise des mers, et le blocus des Dardanelles par les Vénitiens mit même la capitale en péril. En pareille occurrence, le palais n'avait plus d'autre solution que de confier les rênes du gouvernement avec des pouvoirs dictatoriaux à un vizir expérimenté, Köprülü Mehmed Pacha, qui prit ses fonctions en 1656. Le vieux vizir entreprit de soumettre les janissaires par des moyens violents et affecta les gouverneurs potentiellement dangereux ou ouvertement rebelles aux fronts de Dalmatie et de Crète. En d'autres termes, Köprülü Mehmed, avec l'entier soutien de l'opinion publique, réussit par ses mesures implacables à restaurer l'autorité centralisée de l'État. En mettant fin au blocus vénitien, il supprima le danger qui menaçait la capitale, mais les efforts déployés pendant vingt-quatre ans par l'empire pour s'emparer de Candie (Héraklion) ne trouvèrent leur couronnement que sous l'autorité de son fils et successeur, Fāzil Ahmed Pacha. Au cours de la phase de restauration inaugurée par la famille des Köprülü, ce fut un parent de ces derniers, Kara Mustafa Pacha, qui se leurrea lui-même au point de penser que les Ottomans pourraient retrouver leur suprématie dans l'Europe centrale et orientale. Il envahit l'Ukraine à la tête d'une puissante armée et remporta une première campagne contre les forces russes, en 1678. Cinq ans plus tard, en 1683, Kara Mustafa partit en guerre contre les Habsbourg et mit le siège devant Vienne avec des forces immenses. Toute l'Europe était suspendue aux événements dont semblait dépendre son sort collectif désormais mis en balance. En cet instant, les Habsbourg étaient déjà en guerre à l'ouest, contre

la France qui se sentit obligée d'interrompre les hostilités compte tenu du péril qui menaçait toute la chrétienté. Sous la direction du pape, une « Sainte Ligue » fut constituée : elle comprenait les Habsbourg, Venise et la Pologne ; après de longues négociations avec chacun des camps, les Russes jetèrent finalement leurs forces du côté de la Ligue. Le saint empereur romain avec l'entier soutien des princes allemands réussit à chasser les Ottomans de la Hongrie, et les armées de la Ligue avancèrent en une occasion jusqu'à la plaine du Kosovo, au cœur des Balkans. Au cours de la longue guerre qui se poursuivit pendant seize ans, entre 1683 et 1699, les Habsbourg occupèrent la Hongrie, Venise conquit la Morée (1686) et les Russes s'emparèrent de la forteresse d'Azov (1696). Cette attaque générale et coordonnée de l'Europe unie, orchestrée par la Sainte Ligue, détermina le sort de l'empire pour les siècles à venir. L'Europe, qui avait vécu depuis 1453 sous la menace constante d'une attaque lancée par la superpuissance campée sur sa frontière sud-est, se trouva finalement libérée du spectre de la guerre par les termes du traité signé à Karlowitz en 1699. Quant aux Ottomans, leur défaite et leur repli imposés par les forces combinées de la Sainte Ligue les contraignirent à reconnaître que leur seul moyen de survie résiderait dans l'imitation des méthodes et des institutions occidentales. Mais au cours de la période qui suivit la signature du traité de Karlowitz, les ennemis traditionnels de l'empire, les Habsbourg et la Russie, reprirent leurs attaques dans toutes les directions contre les territoires ottomans le long de la côte nord de la mer Noire et dans les Balkans, en prélude à l'assaut final lancé contre le cœur de l'empire. Inquiets de cette éventualité et de ses conséquences pour leurs propres intérêts commerciaux dans l'Orient ottoman, certains États occidentaux s'employèrent à renforcer l'empire et préserver son intégrité. La « question d'Orient » qui fit alors son apparition exprima les premières préoccupations de gouvernants soucieux de l'équilibre des puissances, dans une Europe désormais divisée en deux grands blocs, formés chacun par les nations qui pratiquaient respectivement une politique étrangère anti ou pro-ottomane. En ces circonstances, la politique étrangère de l'Empire ottoman commença de dépendre du soutien des puissances occidentales — en particulier de la France et de l'Angleterre — désireuses de le protéger contre les visées expansionnistes des Habsbourg et de la Russie.

Cette dépendance envers le soutien de l'Occident dans l'arène diplomatique renforça le processus d'occidentalisation qui avait commencé à se manifester au sein de l'État ottoman. À partir du règne de Pierre I^{er}, tsar de Russie (1682–1725), les Ottomans virent dans sa politique d'occidentalisation le secret des succès qu'il remportait au cours du combat qu'il leur livrait. Durant les XVIII^e et XIX^e siècles, les Ottomans entreprirent donc, pour leur part, des réformes sérieuses destinées à occidentaliser leurs méthodes.

LA QUESTION DU DÉCLIN OTTOMAN

Pendant la seconde moitié du XX^e siècle, nous avons été abreuvés par une littérature abondante qui prétend examiner pourquoi les nations soumises aux Ottomans étaient demeurées arriérées. Certains cherchent la réponse dans la structure sociale de l'Empire ottoman. D'autres allèguent que cet empire était le type même d'un État féodal ou d'un État victime du « mode asiatique de production » à un stade quelconque. Les partisans de la première hypothèse affirment que l'empire était féodal parce que la société était divisée en deux classes principales : l'élite militaire dominante, d'une part, et les masses soumises, presque dépourvues de droits politiques ou civiques, d'autre part. Les surplus dégagés par la production de ces dernières, allègue-t-on, étaient simplement confisqués de force par l'élite sans aucune justification économique. Ceux qui considèrent l'Empire ottoman comme l'un des empires asiatiques pourvus d'une vigoureuse bureaucratie centralisatrice et d'une économie dirigiste estiment que dans cette structure sociopolitique, il n'y avait aucune possibilité de changement susceptible de conduire à une croissance économique et à une évolution sociale. Ils croient que la cause fondamentale de la stagnation caractéristique de l'économie et de la société ottomanes était le droit de propriété détenu par l'État sur les terres arables avec, pour conséquence, la domination complète exercée par les autorités sur la production et le travail des paysans. Dans ces conditions, le secteur agricole n'avait aucune possibilité d'évoluer et de s'adapter à une économie de marché. Aussi, dans ce domaine — l'un des plus importants —, la stagnation d'une économie de subsistance prévalut-elle pendant des siècles.

De même, un régime de régulation rigide imposé aux artisans interdisait aux industries urbaines de se développer. Des études réalisées sur la structure sociale ottomane, à partir des preuves tirées des archives, confirment la théorie selon laquelle la mainmise de l'État sur les terres agricoles et le travail des paysans a été, en vérité, l'une des causes principales de l'échec des Ottomans en matière de changement social et économique. Mais il faut ajouter que cette hypothèse réductionniste fait litière de toutes les autres conditions politiques et économiques fondamentales qui ont rendu possible le développement d'une économie capitaliste dans les sociétés occidentales à un moment déterminé de leur histoire. En fait, l'Empire ottoman avait une structure sociale agraire qu'il s'efforça de maintenir pendant toute son existence, dans les Balkans et en Anatolie. La pierre angulaire du système politico-social ottoman était le maintien d'une structure agraire fondée sur de petites exploitations familiales appelées *çift-khāne*. Il s'agissait d'unités économique-fiscales composées d'un foyer de paysans qui exploitait une terre de dimensions telles qu'elle pouvait être cultivée avec une paire de bœufs et permettait de nourrir la maisonnée tout en satisfaisant aux besoins

de la reproduction et du fisc. La bureaucratie ottomane prenait toutes les dispositions nécessaires au maintien de ces unités agro-fiscales et, dans l'ensemble, elle réussissait à neutraliser les tendances qui auraient converti ces fermes familiales en vastes domaines. La politique de base qui permettait d'y parvenir consistait à attribuer à l'État un droit de propriété sur toutes les terres arables — appelé *miri* (*mîrî*).

Des études récentes soutiennent que l'explosion démographique connue par l'empire vers le milieu du XVI^e siècle entraîna une crise profonde dans l'ensemble de la société ottomane. Comme aucune innovation technique n'avait été enregistrée ni aucun changement dans le système étatique de propriété foncière, le système traditionnel le plus largement répandu dans l'agriculture, et fondé principalement sur la culture du blé et de l'orge, ne put continuer à satisfaire les besoins d'une population plus importante. Il est vrai que sous la pression démographique, les paysans se déplacèrent pour cultiver les *mezraa*, c'est-à-dire les terres arables des villages abandonnés les plus proches et des zones marginales, ou défrichèrent de nouvelles terres dans les forêts et les espaces marécageux. Les cadastres ottomans fournissent la preuve de ces phénomènes au XVI^e siècle.

Ce fut pour résister aux soldats austro-allemands, armés de fusils, que le gouvernement ottoman ressentit la nécessité de remplacer la cavalerie provinciale, les spahis, dotée des armes conventionnelles les plus désuètes, par les janissaires et par des mercenaires. Le corps des janissaires fut agrandi, mais cela était coûteux, et l'État dut organiser des compagnies de 50 à 100 mousquetaires en mobilisant des paysans errants placés sous le commandement d'officiers issus des janissaires et expédiés en Anatolie. L'achat d'un mousquet et l'enrôlement comme mercenaire étaient un bon investissement pour un jeune paysan (la fabrication de mousquets avait cessé d'être un monopole vers la même époque, et l'on trouvait alors nombre de ces armes à bas prix).

Dissoutes en temps de paix, ces compagnies de mercenaires se muaient en bandes de brigands et pillaient les villages pour survivre. De même que la France avait subi une horrible période d'anarchie au temps des Grandes Compagnies pendant et après la guerre de Cent Ans, l'Anatolie ottomane fut, elle aussi, dévastée par les bandes de mercenaires au chômage, connues sous le nom de *djelalis* entre 1593 et 1610. Le point critique de ce phénomène fut atteint quand les paysans sans terre eurent la possibilité de s'organiser pour survivre. Les Balkans allaient subir le même genre de déprédations et de dévastations durant et après les guerres contre les Habsbourg et les Russes au XVIII^e siècle, quand le régime ottoman usa des mêmes méthodes de recrutement dans les régions montagneuses et pauvres de l'Albanie et des Rhodopes.

LA COMMUNICATION DANS LA SOCIÉTÉ OTTOMANE

Pour qui veut étudier l'histoire sociale et culturelle de l'Empire ottoman, il est d'une importance cruciale de commencer par une vue générale des formes et des techniques de communication qui y avaient cours.

L'éducation : madrasas, mosquées, palais et couvents de derviches

Il y avait des madrasas ou séminaires théologiques dans le monde ottoman depuis le temps du sultan Orhan (1324–1362), et il existait une organisation officielle (étatique) de la hiérarchie des madrasas depuis le XIV^e siècle. Une vaste réorganisation de celle-ci avait été entamée par Mehmed II (1451–1481) (illustration 59) sous l'autorité du fameux astronome 'Alī ibn Muḥammad al-Kūchdjī. Une seconde réorganisation fut entreprise par Soliman I^{er} (Inalcik, 1973).

La politique, la culture et la religion étant inséparables dans la société ottomane, il nous faut examiner les institutions religieuses pour y étudier les activités et les modes d'expression de la vie sociopolitique. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, les madrasas d'Anatolie devinrent les centres où les démunis exprimaient leur mécontentement et leur sentiment de révolte. La jeunesse paysanne ou les laissés-pour-compte des villes se pressaient dans les madrasas pour y faire des études car les étudiants, les *sukhte*, se voyaient garantir une exonération d'impôt.

Parfois, dans une montagne lointaine, certains créaient leur propre madrasa et organisaient des bandes qui erraient dans la campagne pour dévaliser les passants sous prétexte de percevoir les aumônes prescrites par le canon. Ces bandes proliférèrent au point que le gouvernement les qualifia d'organisations de malfaiteurs et abolit toutes les petites madrasas provinciales. Les *sukhte* causèrent de tels troubles sociaux que les historiens ont appelé ces désordres la rébellion *sukhte*. Cette situation entraîna la concentration de l'enseignement supérieur dans les trois capitales de l'empire, Istanbul, Bursa (Brousse) et Edirne (Andrinople).

Dans l'Empire ottoman, la mosquée était également un lieu où se formait l'opinion publique.

À l'extérieur de leurs madrasas, les professeurs donnaient des conférences dans les mosquées, non seulement aux étudiants mais aussi au grand public. Nous connaissons des cas où un simple soldat, un janissaire, finit par faire partie du groupe des oulémas après avoir suivi de telles conférences. Après les prières du vendredi, un prédicateur (*khatīb*) montait en chaire pour donner des avis religieux. Certains prédicateurs commentaient les affaires et

les événements de l'actualité dans leurs sermons. Chacune de ces allocutions se terminait par l'invocation du nom du sultan et par une courte prière en sa faveur. Cet usage était interprété dans la pratique islamique comme la reconnaissance de la légitimité de son autorité. Aucun souverain musulman n'était tenu pour légitime tant que son nom n'était pas mentionné sur la monnaie et dans la *khutba* — le sermon du vendredi.

En ce qui concerne la communication orale, nous ne pouvons ignorer l'existence de divers types de réunions formelles ou occasionnelles. Une coutume vénérée sous tous les souverains musulmans consistait à convoquer les oulémas au palais pour une assemblée à laquelle étaient conviés tous les savants éminents de leur temps. En ces occasions, on discutait de questions religieuses, théologiques aussi bien que juridiques, d'un certain intérêt pratique pour les affaires en cours. De telles rencontres donnaient lieu à d'âpres rivalités entre les oulémas. Elles étaient particulièrement fréquentes sous Mehmed II. Dans l'une de ces séances, il encouragea le plus grand des oulémas à écrire un traité sur un fameux point de théologie, la question de savoir si Dieu peut être compris par la raison ou par la foi.

L'école du palais et son rôle dans la haute culture ottomane méritent une attention particulière (Miller, 1941 ; Inalcik, 1973). L'enseignement palatin avait pour objet la formation des serviteurs du sultan — dont la plupart étaient d'origine servile, appelés *ghulām* ou *kul* — pour en faire une élite politique. Le « parfait *ghulām* » était celui qui devenait l'instrument aveugle du régime absolutiste du sultan, mais il partageait une culture cosmopolite avec les membres des autres groupes d'élite dans le monde islamique, notamment avec ses homologues en Iran et chez les Moghols de l'Inde. Leur philosophie politique, leurs goûts artistiques et leurs manières étaient taillés sur le même modèle qui remontait, pour l'essentiel, à l'héritage culturel préislamique indo-iranien. Les divers groupes de cette élite politique possédaient en commun leur raffinement, leur sentiment de bénéficier d'une exclusivité et leur dédain pour la culture populaire locale. Les Ottomans, au cours de l'époque de formation de leur empire, étaient avides de s'initier à cette culture cosmopolite et sophistiquée en s'inspirant des modèles timurides et iraniens. Par exemple, le *Qābusnāme*, manuel persan destiné à l'éducation du noble ou du prince, fut traduit maintes fois au cours de cette période.

Les derviches conformistes recevaient des donations sous forme de biens religieux, ou *waqf*, et construisaient des couvents (*zāawiya* et *khāanqāak*). Il y avait des lieux de réunion où les membres de l'ordre se rassemblaient pour pratiquer les rites. Généralement l'exécution de la musique et des danses religieuses (*semā*) leur permettait d'atteindre une expérience mystique, et un repas religieux concluait le rituel (Birge, 1937). Le gouvernement attendait de ces établissements qu'ils jouent le rôle de sanctuaires pour les pauvres, les déracinés et les voyageurs. Apparemment, ces couvents ou auberges four-

nissaient aussi un forum où l'on discutait des questions d'actualité. Certains ordres religieux, comme celui des *Melāmetiyye*, ne survécurent que dans la clandestinité en raison de leur extrémisme et de leurs convictions antigouvernementales, et le gouvernement persécuta les dirigeants *melāmetī*.

Les derviches errants, militants, semblables aux ménestrels, prêchaient dans les bazars et dans les lieux publics. Ils bénéficiaient d'une puissante influence sur les foules, dans les villes comme dans les zones rurales. Les derviches, appelés *baba* ou *abdāl*, chefs spirituels des Turkmènes ou des Yörüks semi-nomades, conduisirent les plus dangereuses des insurrections dans l'Anatolie centrale ou la Dobroudja, le centre des Yörüks en Roumélie aux XV^e et XVI^e siècles.

Les lieux de réunion populaires et les amuseurs publics

La taverne à *boza* et le café étaient les endroits où l'on se rencontrait dans le quartier du bazar (la *boza* est une boisson à base de millet fermenté typique des bergers de l'Asie centrale). Avant que le café devienne un lieu où l'on se réunissait, cette fonction était remplie par le cabaret où l'on buvait de la *boza*. Comme certaines sortes de *boza* étaient enivrantes et comme la taverne était devenue un lieu où l'on échangeait des ragots politiques, la surveillance du gouvernement s'y exerçait par un système de monopole. Chaque ville comptait un nombre limité de ces cabarets loués par le gouvernement. Le cadi était chargé de les inspecter. Comme cela se produisit plus tard pour les cafés au milieu du XVI^e siècle, les tavernes à *boza* étaient tenues pour «des nids de trublions et de colporteurs de ragots» et souvent fermées par décret du sultan.

Dans les régions rurales, le ménestrel turc qui errait d'un endroit à un autre était l'agent de communication le plus populaire. Surtout présents dans les campagnes, jouant du *qopuz* ou *saz*, instrument originellement utilisé par les chamans dans l'Asie centrale, ces ménestrels étaient les agents de transmission d'une littérature folklorique des plus variées et des plus colorées, religieuse, mystico-populaire, naturaliste et réaliste, épique. Le ménestrel était le porte-voix de la propagande politico-religieuse, notamment celle qui s'adressait aux sectes chiites opprimées de l'Anatolie, les *qizilbach*, dont les ménestrels chantaient les croyances, les aspirations et les plaintes. Des ménestrels comme Pir Sultān Abdāl devinrent les instigateurs de mouvements populaires de protestation. Les classes rurales, les paysans et les bergers faisaient entendre leurs aspirations à travers ces ménestrels populaires.

Dans les villes, grandes ou petites, le bazar, le secteur du *charshī* ou *sūq* (souk) était un lieu de rencontres et de communication pour toute la population urbaine. Les chrétiens, les juifs et les musulmans appartenaient aux mêmes guildes dans le bazar et s'y mêlaient les uns avec les autres, alors que

dans la partie résidentielle de l'agglomération, chacun vivait dans son propre quartier. En règle générale, les bureaux de l'administration gouvernementale, la grande mosquée et le tribunal se trouvaient dans le secteur du bazar, et les annonces officielles étaient faites par un héraut sur la grand-place de l'endroit (Inalcik, 1971 ; Wirth, 1975 ; Faroqhi, 1984 et 1987).

La communication écrite

La culture islamique est l'une de celles qui se fondent sur la parole écrite. Le Qu'rān (Coran) a été réuni sous forme de livre sous le troisième calife, 'Uthman. La rédaction de livres et la dissémination du savoir dans la société islamique étaient déterminées par deux préoccupations essentielles : d'une part, la propagation, l'enseignement et la consolidation de l'islam ; d'autre part, la formation d'un corps de fonctionnaires chargés d'augmenter, de la façon la plus efficace, la puissance et les richesses du sultan calife. Aussi les livres étaient-ils classés en deux catégories principales : ceux qui traitaient de la religion ou de sujets connexes (*ūlūm*) et ceux qui avaient une utilité pratique (*funūn*). La seconde catégorie comprenait les sciences littéraires (*ādāb*) aussi bien que les autres — comme les mathématiques (*hisāb* et *siyāqa*), l'histoire, la géographie, l'astronomie et la zoologie. Les sciences pratiques étaient censées servir, en dernière analyse, « la religion et l'État » (*dīn u dawla*). Par exemple, c'était le désir d'élargir l'assiette fiscale qui stimulait la rédaction ou la traduction de livres sur l'agronomie. L'astronomie fournissait des connaissances sur les conditions météorologiques et sur les conjonctions astrologiques favorables aux décisions du sultan. Au début de chaque année, l'astronome du palais présentait au sultan un almanach où figurait une liste des jours fastes et néfastes. Certes, on voyait surgir occasionnellement un esprit indépendant qui s'intéressait à la science pour la science. Le mathématicien ottoman Molla Lutfi (mort en 1494) était l'un d'eux, mais le corps des oulémas le fit pendre sur la place de l'At-Meydani, devant une foule nombreuse. La vie intellectuelle et la production de livres étaient et devaient être en harmonie avec les besoins et les exigences d'une société traditionnelle, patrimoniale et patriarcale. L'idéal de cette société n'était pas le changement ou le progrès, mais la tradition et l'équilibre social. L'ouvrage classique de Nizam al-Mulk sur l'art du gouvernement, *Seyāset Nāmē*, a décrit l'ordre social idéal sous l'aspect d'une société compartimentée, formée de groupes déterminés par le statut de leurs membres et dépourvue de mobilité. Ce fut seulement au XIX^e et au XX^e siècle que les partisans de l'occidentalisation du Moyen-Orient apportèrent de nouvelles idées selon lesquelles le changement et le « progrès » étaient de bonnes choses aux dépens du concept d'une société en « parfait équilibre » fondée sur les valeurs d'une vérité éternelle et d'une tradition.

Dans les couvents de derviches, la musique et la danse n'étaient autorisées par certains oulémas que si elles contribuaient à émouvoir et élever les

esprits vers des perceptions mystico-religieuses. D'autre part, il faut noter que l'honnêteté et le souci sincère d'introduire dans les sciences religieuses des modes d'examen rigoureux et précis poussèrent certains oulémas à adopter une discipline digne de savants. Les sultans ottomans employèrent des oulémas dans leurs services administratifs, notamment au cours des deux premiers siècles, faute de pouvoir encore compter sur un groupe de fonctionnaires pleinement compétents. Les sultans avaient aussi besoin de connaître l'opinion autorisée des oulémas pour organiser leurs conquêtes selon les préceptes de l'islam. Alors que ceux-ci étaient éduqués dans les madrasas, les fonctionnaires recevaient leur formation de base dans les bureaux comme apprentis auprès de maîtres bureaucrates, de la même façon que les artisans. Pourtant, certains oulémas optèrent pour la profession ministérielle après s'être spécialisés dans quelque science pratique.

Le zèle des Ottomans pour la conservation et la préservation de l'héritage scientifique du monde islamique dans beaucoup de bibliothèques d'Istanbul a permis aux savants ottomans de composer des encyclopédies. Aujourd'hui, les bibliothèques d'Istanbul sont réputées posséder la collection la meilleure et la plus vaste d'ouvrages scientifiques islamiques au monde. L'encyclopédie scientifique (*Mewdū at al'Ulūm*) de Tashkoprluzade et celle de Hajji Khalifa (Katib Chelebi), publiée sous le titre *Kashf al Zunūn*, sont les plus connus de ces nombreux ouvrages.

Le rituel comme moyen de communication

Alors que les rites, les cérémonies et les fêtes avaient des fonctions sociales particulièrement importantes dans la société islamique, les parades et les processions ottomanes arboraient aussi des traits communs aux autres sociétés méditerranéennes. Les rites islamiques avaient des effets puissants sur la manifestation d'émotions intenses qui poussaient les masses à des actions collectives. Toutes les campagnes militaires et toutes les célébrations d'une victoire commençaient et se terminaient à Sainte-Sophie (Aya-Sofya, Hagia Sophia), la grande mosquée de la capitale où le sultan, les dignitaires, les commandants des armées et l'immense foule des croyants se réunissaient, afin de prier pour le succès de l'entreprise. Pendant la campagne, sur les lieux où se dressaient les camps, on ménageait de grands espaces en plein air, appelés *namazgāh*, pour que des milliers de personnes puissent s'y livrer à une prière collective devant Dieu, de manière à provoquer en chacune un profond sentiment de solidarité.

Le contact direct du souverain avec ses sujets était considéré comme un principe fondamental de gouvernement dans la culture islamique (Inalcik, 1973). La littérature dite « miroir du prince » recommandait que le sultan utilise ses sorties, à l'occasion de cérémonies religieuses ou de parties de

chasse, pour entrer directement en contact avec les gens du commun et recevoir leurs doléances écrites (*riq'a*). Cette ancienne coutume du Moyen-Orient était considérée comme le signe du souci qu'avait le souverain de protéger son peuple contre les abus de ses agents à qui il avait délégué des pouvoirs. La présence du souverain au conseil impérial et le droit détenu par tout un chacun d'y présenter sa plainte étaient tenus pour les fondements d'un bon gouvernement et d'une bonne justice.

Les fêtes d'origine iranienne ou islamique, célébrées pendant certains jours de l'année — comme l'anniversaire de la naissance du Prophète, la nuit de son ascension au ciel, et tout spécialement le ramadan, le mois du jeûne — devenaient l'occasion de cérémonies. Pour la fête de l'*ʿīd al-adhāʿ* (en turc populaire : *qurban*, fête), des milliers de moutons étaient sacrifiés et distribués aux pauvres par le sultan et les citoyens aisés. Lors de l'*ʿīd al-fitr*, les parents et amis se rendaient visite, les vieilles querelles étaient oubliées, et une vie nouvelle, pleine d'espoir, commençait pour tout le monde. Une règle stricte voulait que les plus jeunes et les plus humbles fissent leurs visites les premiers.

Le début de la nouvelle année (*Nowrūz*), à l'équinoxe de printemps — fête d'origine préhistorique —, fit désormais partie intégrante du rite impérial célébré par les Ottomans en toute sincérité.

Les festivités organisées pour la circoncision du fils du sultan ou le mariage de sa fille étaient des événements qui revêtaient une importance considérable. En réalité, la fête ottomane se caractérisait davantage par sa signification rituelle, politique et sociale que par les grandes réjouissances auxquelles elle donnait lieu. Elle fournissait l'occasion de manifester une volonté de paix et de réconciliation (And, 1963 – 1964). Les princes vassaux et les dignitaires offraient des présents et se voyaient honorés par le don de coûteux caftans et autres libéralités, lors des festivités au cours desquelles les liens sociopolitiques étaient renforcés. Les règles strictes du protocole observé en ces circonstances marquaient le rang de chacun et la hiérarchie au sein du groupe dirigeant. Le fait de rapprocher les gens du commun et l'élite dirigeante pour laisser les uns et les autres partager l'ambiance joyeuse de la fête remplissait une importante fonction sociale en renouvelant les liens d'attachement et de confiance à l'intérieur d'une société ottomane hiérarchisée et, par ailleurs, compartimentée de manière rigide.

Comme la circoncision était censée représenter — de même que le baptême dans la chrétienté — le début d'une nouvelle phase de la vie, elle était le prétexte de festivités spécialement longues et grandioses. Celle du prince Mehmed en 1582 fut entourée de fastes particulièrement impressionnants qui se prolongèrent durant plus de cinquante jours et firent l'objet d'un magnifique livre-souvenir, le *Sûrmâme*, illustré de superbes miniatures. Les gens de toutes conditions participaient à ces festivités.

En ces occasions, on célébrait des conversions en masses à l'islam, et des milliers de non-musulmans venaient se joindre au prince ottoman nouvellement circoncis. L'objectif était de montrer la richesse et la puissance du souverain au reste du monde. Cela est d'autant plus évident que des chefs d'État étrangers étaient toujours invités par des émissaires spéciaux. Un kiosque particulier avait été érigé pour accueillir les princes européens conviés aux fêtes de 1582 qui célébraient la circoncision du prince Mehmed. Lors de ces festivités, tout le monde était censé être l'invité du sultan et nourri à ses frais. Des détails comme le droit de piller les plats, après les banquets publics, rappellent la pratique de *toy* et *shölen* qui comportait un important aspect rituel dans les khanats d'Asie centrale. «Nourrir son peuple» était tenu pour l'un des devoirs les plus importants d'un khan. L'organisation de fêtes publiques en était un aspect, et un manquement dans ce domaine entraînait parfois des rébellions.

Des manifestations aussi grandioses exigeaient une organisation rigoureuse et des dépenses libérales. Les divertissements publics, les repas et les feux d'artifice étaient soigneusement programmés, et tout se déroulait dans un ordre parfait.

Une fête impériale pour célébrer une accession au trône ou la naissance d'un prince, ou encore un grand succès militaire, ne se bornait pas à la capitale, mais s'étendait à toutes les villes de l'empire. La place d'At Meydanı, l'ancien hippodrome romain d'Istanbul, était l'endroit où avaient habituellement lieu les festivités dans la capitale.

Dans la société ottomane, une sorte importante de fête coutumière officielle était celle qu'organisaient les guildes d'artisans. Au premier jour de la fête traditionnelle du Nouvel An, les membres de chaque guilde, musulmans et non musulmans, effectuaient ensemble une grande procession. C'est ainsi qu'ils exprimaient et renouelaient les liens de fraternité et de solidarité à l'intérieur de chaque guilde.

LES OTTOMANS ET L'OCCIDENTALISATION

Bien que les Ottomans aient emprunté nombre d'éléments à la culture des Européens, il n'en résulta pas une assimilation de la civilisation européenne, principalement parce qu'ils conservèrent leur système de valeurs qui demeurerait un principe intrinsèque de leur culture intégrée à la religion islamique.

Étudions pourtant un exemple spécifique de ces acquisitions. Les Ottomans avaient emprunté à l'Europe des armes à feu, dès les années 1390, par l'intermédiaire des États balkaniques, alors que ces armes avaient fait leur apparition en Hongrie vers 1354 (Petrovich, 1975). En 1378, on fabriquait déjà des canons à Dubrovnik. Pour résister aux assauts des Ottomans,

les États balkaniques en firent usage à partir de 1380. Or, les envahisseurs surgirent dans l'ouest des Balkans en 1385, à une date où l'artillerie y était déjà utilisée abondamment. Il semble que l'on ait tiré le canon à la bataille du Kosovo en 1389. Dubrovnik devint alors le plus grand centre de fabrication des armes à feu et en approvisionna les autres États balkaniques. Dès 1393, on y fondait de gros canons capables de tirer des boulets de 300 livres. Un témoin oculaire contemporain, un Allemand fait prisonnier à Nicopolis (1396), Schiltberger, affirme que Bayezid I^{er} avait utilisé des canons lors de sa campagne contre Karaman en 1397. Des arquebuses et des armes de poing firent leur apparition dans les Balkans au cours des années 1430. Au XV^e siècle, les fabricants de canons étaient surtout des étrangers, y compris des Italiens, des Hongrois, des Allemands et des Français. Pour la fabrication de ces canons, on employa d'abord des forgerons puis, avec le temps, des experts spécialisés s'y substituèrent. Originellement, les Ottomans avaient loué les services de ces experts étrangers ou employé des prisonniers, mais ils apprirent eux-mêmes leur art et devinrent très habiles à fabriquer des canons et des arquebuses. Le fabricant de canons hongrois, Urban, loué par Mehmed II, en est un exemple bien connu. Il marqua l'histoire de son temps en produisant au bénéfice du sultan des canons géants destinés à démolir les murailles de Constantinople. L'artillerie ottomane était alors la meilleure d'Europe et permit la prise de forteresses réputées impenetrables comme Rhodes et Nicosie.

Pendant toute l'histoire de l'Empire ottoman, les sultans invitèrent des experts étrangers à se joindre à leurs propres spécialistes. Une chambre spéciale d'ingénieurs et d'experts européens fut créée sous le nom d'*Efenciyan* au palais du sultan dès le XVI^e siècle. Dans les archives du palais de Topkapı, on a découvert une demande de Léonard de Vinci qui souhaitait se rendre à Istanbul en vue de construire des machines pour le sultan (Babinger, 1958).

Les circonstances dans lesquelles les Ottomans empruntèrent la tactique du Wagenburg hussite sont particulièrement intéressantes. Ils s'étaient empressés d'adopter la tactique qui avait donné à John Hunyadi une supériorité indiscutable sur les Ottomans eux-mêmes en rase campagne. Elle consistait en un rassemblement de chariots de guerre équipés de canons et rangés en cercle comme une citadelle ambulante. Cette innovation fut l'un des facteurs importants des victoires des Ottomans à l'est, contre les Iraniens et les mamelouks. Ces rivaux musulmans des Ottomans avaient tardé à équiper leurs propres régiments avec des armes à feu. En Iran et en Inde, les fabricants de canons venaient surtout des territoires ottomans. Deux fabricants de canons ottomans aidèrent Baber, le fondateur de l'Empire moghol en Inde, à acquérir une supériorité militaire sur ses adversaires. La compétence des Ottomans dans la fabrication et l'utilisation des armes à feu leur valut une grande réputation dans les pays arabes et l'Inde, de sorte

que les mercenaires ottomans, appelés Roumis (Turcs d'Anatolie), faisaient l'objet d'une grande demande dans tous ces pays. Dans leur lutte contre les Portugais et les Iraniens, les sultans ottomans envoyèrent des soldats équipés d'armes à feu ou des spécialistes dans les khanats d'Asie centrale, dans les États musulmans de l'Inde et dans le sultanat d'Aceh dans l'île de Sumatra, au milieu du XVI^e siècle. Utilisant la même méthode que pour la fabrication des armes à feu, les Ottomans possédaient leurs propres chantiers de construction navale dès le XIV^e siècle et, vers la fin du XV^e siècle, ils lançaient de puissantes forces navales bien organisées contre la puissance maritime de Venise. Dans leurs chantiers, ils faisaient travailler des Grecs de Gallipoli et, plus tard, des ingénieurs venus de Gênes et de Dubrovnik. Pourtant, les Ottomans perdirent leur course contre l'Europe, dans le domaine de la technique militaire, au XVII^e siècle. Par la suite, ils subirent de graves revers parce qu'ils étaient incapables d'emprunter autre chose que des techniques, sans les conditions sociales et culturelles ni les institutions spécifiques de l'Occident qui assuraient la créativité liée à ces instruments.

L'*Encyclopédie* française était accessible aux étudiants ottomans de l'école des ingénieurs et l'on estime que les idées de la Révolution française n'étaient pas inconnues en Turquie, à la fin du XVIII^e siècle (Lewis, 1953). L'idée d'une révolution, considérée comme un bouleversement fondamental dans une société, au sens où on le comprend dans l'Europe moderne, était conçue dans l'Empire ottoman comme une réforme fondamentale dirigée d'en haut par le pouvoir lui-même. Jusqu'en 1950, de telles réformes ne furent introduites que grâce aux efforts de la bureaucratie et à titre d'expédients nécessaires à la survie de l'État, car une société civile comme on l'entend en Occident ne s'était jamais pleinement développée dans l'empire. Aussi l'histoire des Ottomans doit-elle être divisée en périodes déterminées par ses réformes fondamentales. Bien que le sort de l'État fût devenu étroitement dépendant des changements économiques et sociaux survenus en Europe, particulièrement au XVIII^e siècle, son évolution historique ne peut être mise complètement en parallèle avec celle de l'Europe. Il est pourtant avéré que les réformes fondamentales furent introduites dans l'histoire ottomane par la bureaucratie sous la pression des Européens, et c'est un fait qui est également vrai pour d'autres pays en dehors de l'Europe.

L'INFLUENCE OTTOMANE SUR LA CULTURE ET L'ÉCONOMIE EUROPÉENNES

Alors que l'Empire ottoman a exercé une forte influence sur la politique européenne, on pourrait avancer que sa contribution à la croissance de l'économie européenne aurait pu être plus considérable.

D'une façon générale, les emprunts culturels mutuels entre l'Orient musulman ottoman et l'Europe chrétienne étaient fréquents, et ils faisaient partie intégrante de la vie quotidienne. C'est aujourd'hui un lieu commun de dire que les Ottomans sont responsables de l'habitude de boire du café — comme de la présence de cafés en Europe. Les archives ottomanes nous apprennent que dans la ville polonaise de Kameniec, il y avait déjà dix cafés en 1681. Mais on ne sait guère que les Ottomans ont introduit la culture du riz en Hongrie, que les tulipes ont été apportées aux Pays-Bas vers le milieu du XVI^e siècle par l'ambassadeur impérial allemand à Istanbul, Busbecq, et que les fanfares militaires des armées européennes ont été copiées sur le modèle ottoman. Plus importantes encore sont les techniques du tissage et de la teinture, ainsi que les dessins empruntés d'abord par les Italiens, puis par les autres Occidentaux, aux manufactures textiles de coton et de soie du Moyen-Orient. Les industries de la soie ne se développèrent en Europe occidentale qu'aux XVI^e et XVII^e siècles grâce aux abondantes importations de soie brute, de bonne qualité et à bas prix, venues d'Iran par la Turquie. Les marchés du Levant furent aussi responsables de la croissance des industries lainières en Occident. Les Anglais, par exemple, sentirent la nécessité d'améliorer la qualité de leurs manufactures de laine et d'abandonner leurs grossiers créseaux (sergés) au profit de larges pièces de lainage pour satisfaire la demande du marché ottoman dans les dernières décennies du XVI^e siècle (Willan, 1955).

Au Moyen Âge, les tissus de laine étaient les articles d'exportation européens les plus importants à destination de l'Asie. Les armes et les métaux, y compris de grandes quantités d'or, d'argent, d'étain et de cuivre accompagnaient ces pièces de textile. Les lainages européens atteignaient les marchés asiatiques et parvenaient jusqu'en Chine. Ce schéma commercial persista pendant la période 1516–1536 au cours de laquelle les Ottomans prirent le pouvoir dans les centres de transit de l'Asie occidentale et du nord-est de l'Afrique, y compris ceux de la Syrie, de l'Égypte, de l'Irak et de la péninsule arabique. Il est intéressant de noter qu'en raison de l'importance croissante du commerce de la laine, Venise et Dubrovnik avaient créé leur industrie lainière en vue d'en exporter les produits vers l'Asie occidentale et les Balkans au XV^e siècle.

Le commerce entre l'Orient et l'Occident était essentiellement fondé sur l'échange de tissus de laine contre des épices indiennes et de la soie iranienne (Braudel, 1949). Dans le cadre de ce commerce, Venise s'affirma au XVI^e siècle comme le principal intermédiaire dans le Levant sous domination ottomane. Grâce à la protection ottomane assortie de l'octroi de privilèges commerciaux, elle maintint ses positions dans le commerce européen. Considérant que le Trésor bénéficiait d'immenses revenus en numéraire contre la délivrance de reçus de la douane, le gouvernement ottoman encourageait ces

activités commerciales. En sa qualité de puissance maritime dans le bassin méditerranéen, Venise se dota d'un empire en Méditerranée orientale, occupa et fortifia tous les points et les îles d'un intérêt stratégique dans la région, afin de sauvegarder son monopole commercial au Levant et de protéger les routes commerciales qui aboutissaient à la Cité des Doges. Pour l'Europe occidentale, la question qui se posait consistait à savoir comment briser ce monopole vénitien sur le commerce asiatique. Quand, en 1517, les Ottomans annexèrent les pays arabes et établirent leur domination sur le Levant, ils s'efforcèrent de maximaliser leurs profits.

Certes, Venise devait l'expansion spectaculaire de son commerce avec le Levant aux privilèges commerciaux octroyés et confirmés par les Ottomans au XVI^e siècle, mais des conflits périodiques étaient inévitables entre les deux puissances, d'autant plus que les Ottomans projetaient une mainmise directe sur toutes les colonies latines du Levant. L'invasion de Chypre en 1570 ouvrit une nouvelle ère dans les relations entre les Ottomans et l'Europe. Ce fut à cette occasion que le gouvernement ottoman décida de mettre fin au monopole commercial de Venise dans tous ses domaines et d'ouvrir ses marchés aux nations occidentales, la France, l'Angleterre et la Hollande, tandis que l'Espagne et l'Autriche catholiques, les ennemies jurées de ces nations occidentales en voie d'ascension, soutenaient Venise et poursuivaient la lutte même après que le doge eut fait la paix avec les Ottomans en 1573. Ces derniers voulaient être totalement affranchis des ingérences de Venise, justifiées par son rôle d'intermédiaire, dans leur commerce avec l'Europe. Leur souci essentiel était d'obtenir de l'Occident des tissus de laine et des fournitures de métal directement auprès des pays producteurs, à plus bas prix.

Déjà sous Mehmed II, qui avait soutenu une longue guerre contre Venise dans les années 1463–1479, le gouvernement ottoman avait octroyé des faveurs particulières à Florence, qui avait accru considérablement son commerce avec la Turquie (Inalcik, 1994). Les Médicis, célèbre famille de banquiers, avaient des agents à Pera (Beyoglu), Bursa (Brousse) et Edirne (Andrinople) où ils importaient une grande variété de beaux lainages et achetaient de la soie. Bientôt, l'industrie de la soie l'emporta à Florence sur celle de la laine. Quand, en 1569, les Ottomans préparèrent l'invasion de Chypre qui était alors une colonie vénitienne sur la route de l'Égypte ottomane, les assaillants commencèrent par accorder des garanties commerciales à la France (Inalcik, 1971) même si, jusqu'alors, les nations occidentales exportaient leurs tissus de laine — les perpignans, les carcassones et les créseaux — par l'intermédiaire des Vénitiens.

Les capitulations octroyées à l'Angleterre d'abord en 1580, puis étendues en 1583, permirent aux Anglais d'élargir et d'améliorer leur industrie lainière chez eux. En 1590, la Compagnie du Levant, la première à bénéficier

d'une charte, fut fondée pour servir de principal tremplin au capitalisme anglais naissant. L'Angleterre, avec sa capacité industrielle en expansion et sa politique mercantiliste soutenue par les vaisseaux *bretoni*, était prête à défier les vieux monopoles commerciaux du Levant. Avec le développement du mercantilisme, tous les pays européens qui voulaient participer au commerce du Levant pour développer leurs industries nationales tentèrent d'obtenir du sultan des capitulations, à savoir des privilèges commerciaux. Après avoir enregistré de bons résultats avec les Français et les Anglais, les Ottomans encouragèrent toutes les nations européennes amies à se faire concéder, par de telles capitulations, des garanties de libre-échange à l'intérieur de leur territoire. Les Hollandais reçurent les leurs en 1612, mais les Habsbourg durent attendre jusqu'au XVIII^e siècle pour jouir d'une expansion commerciale dans les Balkans. Pourtant, les échanges avec le Levant étaient alors bien diminués par l'extraordinaire expansion du commerce atlantique et indien, et ils avaient perdu leur premier rang sur le marché mondial. Mais, aux XVI^e et XVII^e siècles, les capitulations ottomanes étaient encore le levier qui permettait la croissance du capitalisme occidental dans sa phase initiale en Europe. Comme la philosophie économique ottomane consistait à maintenir l'abondance dans le pays pour que les prix restent bas, le gouvernement encourageait les importations et fixait les droits de douane au minimum. Le taux maximal en était de 5 % *ad valorem*, et les marchandises anglaises étaient même moins taxées que cela — à 3 % —, de sorte que l'Angleterre bénéficiait du traitement de « la nation la plus favorisée » dans son commerce avec l'Empire ottoman. Selon la même philosophie, les Ottomans taxaient les exportations de marchandises comme le blé, le coton, la laine, la cire, etc. Mais en général, le marché ottoman était toujours un lieu de libre-échange pour les commerçants européens, alors que l'Europe pratiquait une politique strictement mercantiliste qui encourageait les exportations et restreignait les importations. Cette politique diamétralement opposée à celle des Ottomans conduisit au déclin certaines industries ottomanes, notamment dans le secteur de la soie, des lainages et des objets de pacotille. Les agents européens en Turquie, animés par les idées mercantilistes et mis en concurrence avec leurs confrères des autres nations commerçantes, travaillaient dur pour étendre leurs importations en étudiant les conditions du marché et les produits locaux. Ils opérèrent aussi des transferts de certaines techniques et des méthodes de teinture en Europe — par exemple le tissage du mohair, la teinture rouge et la fabrication de maroquins de couleur.

L'essor des industries cotonnières et la révolution industrielle en Occident sont directement liés au commerce du coton — indien et ottoman — en Europe (Inalcik, 1987). Dans le secteur de l'industrie cotonnière, la Turquie continua d'exporter ses produits de coton bon marché vers les places européennes, particulièrement vers la France, aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Des cotonnades grossières, bleues et blanches, exportées d'Izmir (Smyrne) faisaient l'objet d'une forte demande à Marseille d'où elles étaient réexportées vers l'Espagne pour servir de vêtements peu coûteux aux esclaves des plantations et des colonies américaines (telle fut l'origine du blue-jean). Les exportations de cotonnades turques vers la France atteignirent des quantités alarmantes vers la fin du XVII^e siècle. L'Angleterre mercantiliste se montra aussi préoccupée que la France quand les articles de coton indien comme les chintz, les calicots et autres, aussi peu onéreux qu'attrayants, commencèrent à inonder les marchés anglais. Le dilemme pour les nations mercantilistes occidentales était de savoir comment rivaliser avec les produits bon marché venus d'Orient et dont la demande ne cessait de croître. D'abord, vers 1700, on instaura une hausse des tarifs douaniers et même une interdiction pure et simple d'importer ces produits pour réduire la perte d'immenses quantités de numéraire qui quittaient le pays. L'avantage concurrentiel de la Turquie et de l'Inde sur les pays occidentaux était technique (dans les domaines du tissage, de la teinture et du dessin), mais il tenait surtout à la faiblesse du prix, d'autant plus bas que la matière première émanait de l'Inde et de la Turquie elles-mêmes et que la main-d'œuvre y était plus mal payée. Pour la France et l'Angleterre, il était donc vital d'abaisser le coût de la main-d'œuvre nationale, élément qui venait soutenir les arguments des nouveaux économistes libéraux, partisans d'un abaissement des droits sur les importations de blé. Mais la recherche d'une solution à ce problème économique — le plus important de son époque — trouva sa réponse avec la découverte de la mécanisation du travail. En dernière analyse, celle-ci consacra le triomphe de la supériorité occidentale dans les domaines de la science et de la technique sur le savoir pragmatique de l'Orient.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN W. E. D. 1963. *Problems of Turkish power in the sixteenth century*. Londres.
- AND M. 1963–1964. *A history of theatre and popular entertainment in Turkey*. Ankara, Forum.
- BABINGER F. 1958. «Vier Bauvorschläge Leonardo da Vinci's am Sultan Sultan Bayezid II (1502–1523)». *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen*, n° II, Phil. His. kl.
- BACQUÉ-GRAMMONT J. L., KROELL A. 1988. *Mamlouks, Ottomans et Portugais en mer Rouge*. Le Caire.
- BARKAN Ö. L. 1975. «The prince revolution of the sixteenth century». *International Journal of Middle East Studies*, vol. VI, n° 1.

- BIRGE J. B. 1937. *The bektashi order of dervishes*. Londres.
- BRAUDEL F. 1949. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris.
- FAROQHI S. 1984. *Towns and townsmen of ottoman Anatolia, crafts and food production in the urban setting*. Cambridge.
- 1987. *Men of modest substance: house-owners and house property in seventeenth-century Ankara and Kayseri*. Cambridge.
- FISCHER-GALATI S. A. 1959. *Ottoman imperialism and German protestantism*. Cambridge.
- INALCIK H. 1969–1989. «The Ottoman Turks and the crusades». Dans : H. V. Hazard, N. P. Zakour (dir. publ.). *The impact of the crusades on Europe*. K. M. Setton (dir. général). *A history of the crusades*. Vol. VI. Madison, University of Wisconsin Press.
- 1971. «Ghulām». Dans : *Encyclopaedia of Islam (EI2)*. 2^e éd., vol. III.
- 1971. «Imtiyāzāt». Dans : *EI2*, vol. III.
- 1971. «Istanbul». Dans : *EI2*, vol. IV.
- 1972. «The Ottoman decline and its effects upon Reaya». Dans : H. Birnbaum, S. Vryonis (dir. publ.). *Aspects of the Balkans*. La Haye, pp. 338–354.
- 1973. *The Ottoman empire: the Classical Age, 1300–1600*. Londres, Weidenfeld and Nicolson.
- 1980. «Military and fiscal transformation in the Ottoman Empire, 1600–1700». *Archivum Ottomanicum*, vol. VI, pp. 283–337.
- 1987. «When and how the English cotton goods invaded the Middle East». Dans : H. Inalcik, H. Inan (dir. publ.). *The Ottoman Empire and the world trade*. Cambridge, pp. 374–383.
- 1991. «Ottoman Galata, 1453–1553». Dans : E. Eldem (dir. publ.). *Première rencontre internationale sur l'Empire ottoman et la Turquie moderne, 1985*. Istanbul, pp. 60–66.
- 1992. «Economic situation in Turkey». Dans : H. Inalcik. *The Middle East and the Balkans under the Ottoman Empire*. Bloomington.
- INALCIK H., QUATAERT D. (dir. publ.). 1994. *An economic and social history of the Ottoman Empire*. Cambridge.
- KORTPETER C. M. 1972. *Ottoman imperialism during the Reformation, 1578–1608*. New York.
- LEWIS B. 1953. «The impact of the French Revolution on Turkey». *Journal of World History*, vol. I, pp. 105–125.

- MILLER B. 1941. *The palace school of Muhammed the conqueror*. Cambridge.
- PETROVICH D. J. 1975. «Fire-arms in the Balkans». Dans : V. J. Parry, M. E. Yapp (dir. publ.). *War, technology and society in the Middle East*. Londres, Oxford University Press.
- WILLAN T. S. 1955. «Some aspects of English trade with the Levant in the sixteenth century». *English Historical Review*, vol. LXX.
- WIRTH E. 1975. «Die Orientalische Stadt». *Saeculum*, vol. 26, pp. 75–94.

16.2

Les sciences

Sevim Tekeli

Le XVI^e siècle fut une ère de splendeur pour l'Empire ottoman et pour les activités scientifiques qui connurent au cours de cette période leur apogée.

Constantinople avait été conquise (1453), et les activités scientifiques avaient commencé à fleurir dans la ville sous les Ottomans. Mehmed II (1541–1581) n'épargna aucun sacrifice pour transformer Istanbul en un centre culturel éminent au sein du monde islamique et le rendre capable de rivaliser avec Bagdad et Damas. Il y fonda un complexe de madrasas où il convia des artistes et des savants venus du monde entier. Parmi eux se trouvaient l'astronome 'Ali Ibn Muhammad al-Kuchdjī (?–1474), bien connu de son temps, le géographe et astronome grec Amirutzes, le fameux peintre vénitien Gentile Bellini et l'humaniste Cyracus d'Ancone, qui fut un pionnier quant à l'étude de l'épigraphie ancienne. La bibliothèque de Mehmed (Sérai) comprenait des manuscrits rares en grec et en latin.

Au cours du siècle suivant, le sultan Soliman le Magnifique (1520–1566) ordonna à Sinān (149?–1588), le célèbre architecte, de construire un complexe comprenant une mosquée, des collèges, un hôpital, une pharmacie, des bibliothèques et un *muvakkithkāne*, c'est-à-dire un bureau chargé de déterminer les dates à observer en matière de religion. Si le complexe universitaire de Mehmed II n'était pas censé enseigner la médecine ou les mathématiques, les collèges de Soliman abritaient des facultés consacrées à l'étude de chacune de ces disciplines.

Du point de vue de l'histoire des sciences, l'événement le plus important du XVI^e siècle fut, sous le patronage de Murad III, la fondation de l'observatoire d'Istanbul par l'astronome Takiyy al Dīn ; c'était l'un des plus grands qui ait été construit au XVI^e siècle. Il était comparable à celui de Tycho Brahe au château d'Uraniborg, ou à celui du souverain timuride et grand astronome Ulug Beg à Samarkand. La précision de ses instruments et la valeur des études dirigées par d'éminents astronomes l'ont fait tenir pour l'un des meilleurs de son temps.

Généralement, les instruments d'un observatoire sont divisés en deux catégories, ceux qui sont fixes et ceux qui sont portables. Une miniature (bibliothèque de l'Université d'Istanbul, n° F1404, folio 57^a, sous le titre *Shehinshehnāma*) montre un groupe d'astronomes en train de travailler sous

la conduite de Takiyy al Dīn avec un certain nombre d'instruments portables (illustrations 60 et 61). Quant aux instruments fixes, les sources de l'époque (Alāt-i Rashadiyya li Zīj-i Shehinsāhiyya, Sidrat al Muntehā et 'Ala' al Dīn al Manssūr) nous renseignent à leur sujet.

Une comparaison entre l'observatoire de Takiyy al Dīn et celui de Tycho Brahe est éloquent. En 1576, Tycho Brahe avait construit le sien à Uraniborg sous le patronage du roi Frédéric II du Danemark. Il l'avait équipé avec les instruments les plus avancés de son temps, ce qui lui avait permis de devenir l'un des astronomes les plus éminents du XVI^e siècle. Dans ce lieu, il avait procédé à des observations qui avaient conduit aux découvertes de Kepler.

Ce qu'il est intéressant de noter ici c'est qu'il existe une frappante similitude entre les instruments de Tycho Brahe et ceux de Takiyy al Dīn. Les équipements des deux astronomes peuvent être classés en trois groupes à des fins de comparaison. Le premier ensemble comprend les instruments censés avoir été construits par Ptolémée (voir volume III). Ce sont des sphères armillaires, des triquètres et des dioptries. Dans les deux observatoires, ces instruments sont de taille assez importante pour indiquer les minutes et même les fractions de minute. Le deuxième groupe comprend les instruments qui ont été utilisés pour la première fois dans le monde islamique. Parmi ces objets nouvellement inventés figurent le quadrant mural et le demi-cercle azimutal. Le quadrant mural, dont la construction est considérée comme l'une des inventions majeures du XVI^e siècle en Europe, a été fabriqué par Tycho Brahe de même que par Takiyy al Dīn. On trouve le cadran azimutal, prédécesseur du théodolite, dans les deux observatoires. Le troisième groupe se compose d'instruments inventés et utilisés par Tycho Brahe et Takiyy al Dīn. Ce sont le sextant, le quadrant de bois et la montre d'observation. Le sextant est tenu pour l'une des réalisations mécaniques les plus importantes du XVI^e siècle, parmi lesquelles on compte aussi les montres utilisées comme instruments d'observation.

Sur la base de ses expériences, Takiyy al Dīn prépara des catalogues astronomiques et écrivit un certain nombre de livres sur toutes sortes de sujets en rapport avec l'astronomie.

Une innovation importante, dans son observatoire, fut la nouvelle méthode appliquée au calcul des paramètres solaires. Hipparque (II^e siècle avant notre ère) s'était fondé sur les intervalles entre les saisons pour calculer ces paramètres. Mais la variation de la déclinaison autour des tropiques pendant la journée rendait difficile la détermination correcte des débuts de saisons. En dépit de cet obstacle, la méthode avait été utilisée pendant longtemps. Après Hipparque, Al Beyruni (mort en 1408) et Copernic, tout comme Tycho Brahe et Takiyy al Dīn, s'étaient intéressés à ce problème et avaient usé d'une nouvelle méthode appelée celle des «trois points». Grâce

à celle-ci, Copernic, Brahe et Takiyy al Dīn furent capables de calculer l'excentricité. Selon Copernic, elle était de $1^{\text{p}}56'$ et d'après Brahe de $2^{\text{p}}g'$. Selon Takiyy al Dīn, elle était de $2^{\text{p}}0'4''6'''4''''6'''''8''''''$. Comme on le voit ici, Takiyy al Dīn lui donne une valeur bien plus précise. Selon Copernic, le mouvement annuel de l'apogée est de $24''$, selon Tycho de $45''$ et, selon Takiyy al Dīn, de $63''$. Sa valeur réelle est de $61''$. En ce qui concerne l'astronomie pratique, le résultat obtenu par Takiyy al Dīn peut être considéré comme le plus précis quant au calcul des paramètres solaires.

L'utilisation des fractions décimales par Takiyy al Dīn était aussi un progrès. Al-Kharezmi (vers 800–850) avait décrit le système des décimales originellement découvert par les Indiens. Mais l'application de ce système aux fractions avait commencé avec Ibrahim Uklidisi (X^e siècle) et s'était poursuivie avec Al-Kachi (?–1437). Son application aux calculs astronomiques et aux fractions fut réalisée par Takiyy al Dīn. Ainsi avait-il préparé quelques tables de ses catalogues astronomiques en utilisant le système décimal et les fractions décimales. En Occident, le premier érudit à montrer l'importance des fractions décimales pour l'astronomie fut le Flamand Simon Stevin (vers 1590) dans son traité spécial, *De Thiende* (1585). Takiyy al Dīn, qui mourut avant lui, semble l'avoir précédé sur ce point.

Au XVI^e siècle, l'Empire ottoman s'étendait sur trois continents, l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Il est intéressant de noter qu'à cette époque, l'expert ottoman le plus éminent dans le domaine de la géographie marine était l'amiral turc Pīrī Reis (1465–1554), qui dressa deux cartes de la Terre et écrivit le *Kitāb-i Bahriyye* ou *Livre de la mer* où sont décrites les côtes de la Méditerranée. Pour établir sa première carte du monde (1513), Pīrī utilisa 34 cartes; 20 d'entre elles n'étaient pas datées, 8 autres, appelées *Ja'feriya*, avaient été dessinées par des géographes musulmans, 5 par des Portugais et 1 par Christophe Colomb. Comme l'original de Colomb est perdu, la seule copie que nous en possédions aujourd'hui est celle de Pīrī (illustration 62). Cette carte est extrêmement précieuse d'un point de vue historique pour deux raisons : elle est la plus précise et la plus scientifique de son temps, et c'est la seule qui soit tracée à partir de celle de Colomb.

Dans sa seconde carte du monde (1528), dessinée quinze ans après la première et dont nous n'avons plus qu'une petite partie, Pīrī montre les parties septentrionales de l'océan Atlantique et les régions nouvellement découvertes de l'Amérique du Nord et de l'Amérique centrale. Sur ce document, le dessin des côtes comporte des améliorations par rapport à la première version qui contenait des erreurs. Cela prouve que Pīrī se tenait étroitement informé des nouvelles découvertes.

Quant au *Kitāb-i Bahriyye*, Pīrī dit que la taille d'une carte importe peu, car il est toujours possible de la réduire à une échelle unique et d'écrire un livre qui donne une information complète et détaillée sur les côtes, les îles et

les ports de la Méditerranée et de l'océan Indien. C'était là une nouveauté que le *Kitāb-i Bahriyye* offrit à la science de la navigation et de la géographie.

Au cours du XVI^e siècle, alors que l'Occident commençait à faire de grands progrès dans les sciences, les Ottomans ne parvinrent pas même à égaler leurs prouesses du siècle précédent. Les mémorialistes ottomans, Qoçi Bey et Hajjī Khalīfā, dénoncent le déclin des travaux scientifiques et la détérioration des institutions d'enseignement.

Pourtant, on constatait des progrès dans certains domaines en raison de leur utilité pratique. Sur les instructions du sultan Mehmed IV (1648–1687), deux médecins du palais, Sālīh Bn Nasrullāh (né en 1670) et Hayātī Zāde Mustafā Fevzī, écrivirent des manuels de médecine qui révélaient les dernières découvertes réalisées en Occident.

Au cours du même siècle, il y eut d'éminents médecins qui continuèrent à pratiquer la médecine traditionnelle. Parmi eux, il faut mentionner Amir Çelebi, médecin-chef de Murad IV et auteur d'*Anmudhadj al Tıbb* (*Modèle de médecine*), et Shams al Dīn al Itāqī, auteur de *Tashrīh al Abdān* (*Dissection des corps*). Cette dualité au sein de la science médicale devint de plus en plus marquée au cours des siècles suivants.

De même, c'est à cause de son utilité immédiate que la géographie reçut une attention spéciale au XVII^e siècle. Hajjī Khalīfā (1608–1656) est le premier auteur ottoman qui tenta de retransmettre les progrès scientifiques occidentaux dans ce domaine particulier. Dans *Jihānnumā*, il reconnut que ses sources orientales n'avaient pu lui fournir une information adéquate alors qu'il écrivait son livre. Il affirma que la géographie de Ptolémée était obsolète et ne pouvait plus être utilisée comme livre de référence. De même que pour la médecine, ces comportements indiquaient l'existence d'une nouvelle orientation dans l'intérêt porté aux sciences par les Ottomans.

Outre les travaux d'Hajjī Khalīfā dans le domaine de la géographie, à savoir *Jihānnumā* (*Petit Atlas*), il faut faire mention de son *Kashf az-Zunūn*, une encyclopédie bibliographique des sciences islamiques.

Au XVIII^e siècle, les politiciens réformistes comprirent qu'il était d'une importance cruciale de moderniser les forces armées ottomanes qui avaient subi défaite sur défaite face aux armées occidentales, de sorte que l'on créa des écoles d'ingénieurs militaires où les élèves s'initiaient aux progrès techniques de l'Occident.

C'est également au XVIII^e siècle, en 1726 très exactement, qu'une imprimerie officielle fut établie à Istanbul par un renégat hongrois, Ibrahim Müteferriqa (1674–1745), en coopération avec un fonctionnaire ottoman Sa'īd Çelebī. En fait, la première imprimerie avait été fondée dès 1493 par des minorités, presque trois siècles plus tôt. Le premier livre imprimé par les nouvelles presses ottomanes fut la géographie d'Hajjī Khalīfā, *Jihānnumā*. Par la suite, Ibrahim ajouta à ses publications un manuel d'études occidentales sur la géographie et l'astronomie.

De même, l'un des événements les plus importants de ce siècle fut la fondation d'un bureau de traductions par le grand vizir Dāmād Ibrāhīm Pacha (1718–1730). Doté d'une équipe de 25 membres, il ne put pourtant atteindre totalement son objectif qui consistait à transmettre tout le contenu des sciences occidentales en langue turque.

Vers la fin de ce même siècle, l'astronomie retrouva une place importante parmi les autres branches de la science, en raison de l'intérêt que lui portait le sultan Mustafa III (1757–1774). Celui-ci invita un astrologue de Fès et lui demanda d'écrire des livres sur l'astronomie moderne pratiquée en France. L'Académie des sciences lui envoya l'*Astronomie et tables astronomiques* de Lalande, dont le premier volume fut traduit par Ismail Chinariy, puis par Husain Husnī Efendi. Le premier traduisit aussi les *Tables* de Cassini en turc.

BIBLIOGRAPHIE

- ADIVAR A. 1982. *Osmanlı Türklerinde İlim*. Istanbul.
- AFETINAN A. 1983. *Life and works of Pīrī Reis*. Ankara.
- SAYILI A. 1956. «Alā ad-dīn al Mansūr's poems on the Istanbul observatory». *Belleten*, vol. 20, pp. 184–429.
- TEKELİ S. 1962. «Solar parameters and certain observational methods of Taqī al Dīn and Tycho Brahe». *Ithaca*, 26 VIII, 2, IX (Paris, Hermann), vol. 2, pp. 623–626.
- 1986. «Onaltıncı Yüzyıl Trigonometri Çalışmaları üzerine bir Arastırma, Copernicus ve Takiyüddin» [La trigonométrie au xvi^e siècle, Copernic et Taqī al Dīn]. *Erdem*, vol. 2, n° 4, pp. 219–272.

16.3

Les arts

Gönül Öney

La période comprise entre 1500 et 1800 marque l'ère la plus glorieuse de l'art ottoman — une époque pendant laquelle la pompe et les fastes qui se perpétuaient à la cour contribuèrent à créer une multitude de superbes œuvres d'art et d'architecture.

L'architecture ottomane et les arts mineurs se révèlent pleins d'innovations et produisent des nouveautés et des développements de l'art islamique en expérimentant de nouveaux types de plans, de matériaux, de formes et de techniques architecturales. L'art ottoman présente une synthèse unique en son genre qui combine les caractéristiques et les expériences de l'art turc des périodes antérieures — celles des Seldjoukides et de l'émirat d'Anatolie — avec l'art islamique contemporain ou antérieur, présent dans l'Ouest asiatique, et l'héritage de l'art byzantin en Anatolie.

Mais en même temps que ces produits artistiques raffinés et courtois, on a vu se développer puis fleurir en Anatolie une culture populaire, nourrie par les traditions nomades des tribus turques.

L'ARCHITECTURE

Le caractère de l'architecture ottomane est fondamentalement oriental ; ses racines plongent dans les traditions de l'Asie centrale et de l'islam, mais ses techniques, en matière de construction, et ses matériaux sont en conformité avec les pratiques de l'art classique antérieur et de l'art byzantin en Anatolie.

Dans l'architecture ottomane, surtout dans les mosquées, c'est la coupole qui est devenue l'élément prédominant. L'une des caractéristiques essentielles du style ottoman est l'obsession dont font l'objet les coupoles considérées comme le moyen d'obtenir le maximum de clarté spatiale. Il existait, naturellement, maints exemples d'édifices carrés surmontés d'une coupole, dans l'art de l'Anatolie byzantine, des Seldjoukides ou de l'Émirat. De même en Iran, la coupole était devenue l'une des figures architecturales les plus courantes depuis l'époque des temples du feu zoroastrien. Pourtant, la façon dont les Ottomans mirent l'accent sur la coupole introduisit une nouvelle façon de faire dans l'histoire de l'architecture.

La mosquée, grande ou petite, à une seule coupole, laquelle est soutenue par les murs extérieurs, en est la forme la plus simple. Ce type de petite mosquée ottomane se rencontre dans tout l'empire depuis les temps les plus anciens.

Bien que les coupoles soient largement répandues au XV^e siècle, aucune d'entre elles n'est aussi monumentale que celles des grandes mosquées du XVI^e siècle, principalement construites à Istanbul sous le patronage des sultans. Avec l'architecte ottoman extrêmement doué que fut Sinān, le mouvement dont sont issues les grandes mosquées connut alors son apothéose. Sinān fit d'innombrables expériences avec les espaces ainsi coiffés. L'introduction de la demi-coupole comme élément architectural majeur pour la couverture des mosquées résultait d'une idée nouvelle qui avait commencé à se développer après le XV^e siècle, et l'architecte atteignit le comble du succès en faisant des expériences avec son système de coupoles combinées.

Parmi les nombreuses œuvres de Sinān, la mosquée Süleymāniye (1550–1557) est peut-être la plus significative et rend un juste hommage au règne de Soliman le Magnifique (fig. 20). Avec cette mosquée, l'architecte crée un espace très dynamique. Comme dans le cas de l'Hagia Sophia (Aya Sofya) et antérieurement dans celui de la mosquée Bāyezid à Istanbul, la nef centrale est coiffée d'une coupole centrale et de deux demi-coupoles.

Dans l'Hagia Sophia, les deux nefs latérales sont séparées par des arc-boutants, des colonnes et un mur-rideau qui donne à l'intérieur un aspect de basilique. Par contraste, l'intérieur de la mosquée Süleymāniye forme un tout — d'une seule pièce —, et l'harmonie simple de l'intérieur se reflète dans l'extérieur de façon plus complexe.

Le chef-d'œuvre de Sinān, la mosquée Selimiye à Edirne (Andrinople) (1569–1575), illustre et résume l'apogée de l'harmonie architecturale dans les édifices à coupoles. La maîtrise de l'équilibre de tous les éléments architectoniques exprime le résultat d'une évolution historique tout entière (illustrations 63 et 64).

Les mosquées du XVI^e siècle situées dans différentes parties de l'empire ne sont que des variantes ou des imitations des exemples que l'on trouve à Istanbul.

À la fin du XV^e siècle et surtout au XVI^e, les changements survenus dans les besoins des Ottomans conduisirent à l'introduction de complexes socio-religieux monumentaux, les *küllīye*, et la plupart des chefs-d'œuvre de Sinān furent incorporés à ces complexes (illustration 65). Ces vastes ensembles architecturaux comprenaient une mosquée, plusieurs madrasas, une école coranique, une bibliothèque, un hôpital (*dārushifā*), une auberge (*tābkhāne*), une cuisine publique (*ʿimāret*), voire un caravansérail (*karwān-sarāy*) et le mausolée du sultan et de son épouse.

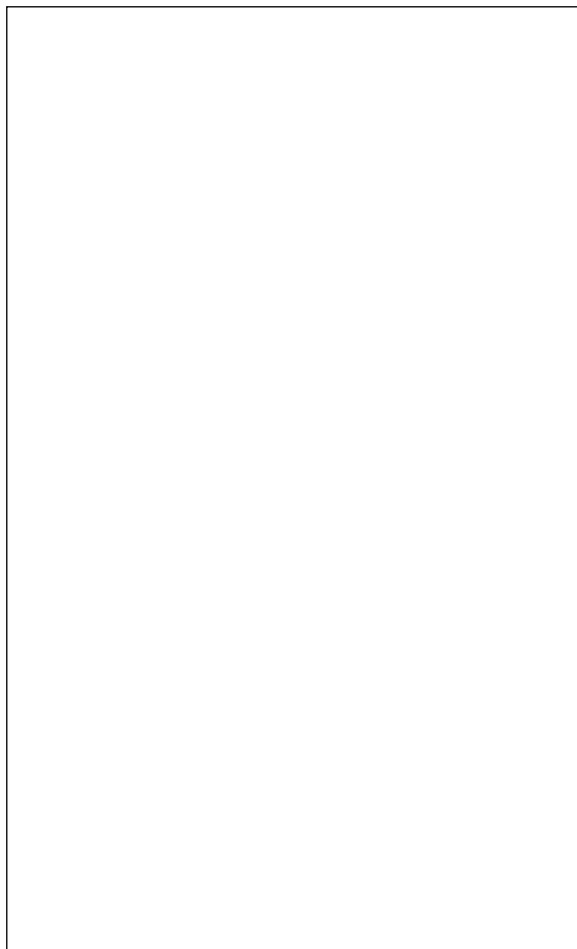


Figure 20 Plan de la mosquée Süleymâniye, Istanbul, Turquie (d'après G. Öney).

À l'époque qui suivit celle de Sinân, au XVII^e siècle, l'architecture de la mosquée évolua selon les principes de ce grand maître. Les architectes Davut Aga et Mustafa Aga firent des variations sur les mêmes thèmes. La mosquée Yeni (1660 – 1663) et la mosquée Bleue (mosquée du sultan Ahmet, 1609 – 1616), toutes deux à Istanbul, sont des édifices monumentaux pleins de détails architecturaux raffinés et de solutions ingénieuses (illustration 66).

Outre les mosquées, les madrasas, les hôpitaux, les auberges et les cuisines publiques étaient les édifices publics les plus courants dans ce que l'on appelle la « période ottomane classique ».

Dans l'architecture civile, les *bedesten*, les *hân* et les caravansérails étaient des édifices fonctionnels mis au service du public. Les *bedesten* étaient des espaces rectangulaires coiffés d'une coupole et ceinturés par des boutiques de luxe. Les *hân* urbains étaient habituellement des édifices à deux étages avec une cour couverte entourée d'une galerie ; ils remplissaient la double fonction d'auberge et d'entrepôt.

Les caravansérails ottomans étaient édifiés sur les principales routes commerciales, à l'usage des caravaniers, des pèlerins et des soldats. Ils étaient vastes et bien équipés, avec diverses salles alignées autour d'une cour ouverte, un *masjid*, un bain et des boutiques. Ils étaient très différents les uns des autres quant aux plans, aux détails et aux dimensions, selon leur importance et les besoins auxquels ils répondaient.

Comparés aux mosquées monumentales et aux complexes de l'architecture ottomane classique, les palais étaient plus simples et plus modestes avec leurs petits groupes de bâtiments en forme de kiosque. Le seul d'entre eux qui subsiste aujourd'hui est celui de Topkapı.

LA DÉCORATION ARCHITECTURALE

Comme on le voit dans la mosquée Rüstem Pacha à Istanbul, la mosquée Seli miye d'Edirne, le mausolée de Hürrem Sultan et le palais Topkapı à Istanbul, le recours abondant à des carreaux de faïence décoratifs crée une atmosphère très colorée dans l'architecture religieuse et civile des XVI^e et XVII^e siècles. Les façades en carreaux de céramique sont entièrement subordonnées aux lignes architecturales. Les décorations florales réalistes, les branchages et les arbres printaniers, les arabesques et les vastes *sülüs* (inscriptions) qui figurent sur les fameux carreaux d'Iznik représentent le plus haut point de l'art turc dans le domaine de la faïence (illustrations 67 à 69).

À partir du début du XVIII^e siècle, pendant la période dite des Tulipes, l'architecture et le style décoratif ottomans reflétèrent l'influence de l'art baroque et rococo français, qui signala la phase de leur occidentalisation. Ce que l'on appelle la « période du baroque turc » en architecture produisit des œuvres très intéressantes comme les mosquées de Nûri-Osmâniyye (1748–1755), Lâleli (1759–1763) et Nusratiyye (1822–1826), ainsi que nombre de fontaines et de kiosques à Istanbul. C'est au XIX^e siècle que l'influence occidentale se manifesta surtout, à la fois dans les arts et dans l'architecture. Avec le rapide déclin de l'empire et sa dépendance économique croissante par rapport à l'Occident, le rythme de l'occidentalisation s'accéléra.

LES ARTS MINEURS

La poterie

La poterie ottomane d'Iznik et de Kütahya était réputée dans tout l'empire et en Europe. La poterie dite bleue et blanche, qui était fabriquée en grandes quantités au XV^e siècle, continua de faire partie de l'art ottoman au début du XVI^e siècle. La production comprenait des objets tels que des bols, des plats, des pichets, des vases et des lampes de la plus haute qualité. Leur décor présentait un mélange de dessins ottomans classiques — comme des fleurs et des feuilles reproduites dans un style naturaliste — et de compositions inspirées par les motifs de la porcelaine chinoise Ming — nuages et dragons.

Pourtant, la poterie ottomane la plus connue est la vaisselle vernissée polychrome dont le fameux rouge rivalise avec celui des plus beaux carrelages. La vaisselle de la meilleure qualité fut celle que l'on fabriqua entre le milieu du XVI^e siècle et la fin du XVII^e siècle.

Parallèlement au déclin de la fabrication de carreaux contemporains, il y eut une rapide détérioration de la qualité après le milieu du XVII^e siècle. La production cessa à Iznik au XVIII^e, alors que les fabriques de Kütahya ont poursuivi leur activité jusqu'à nos jours.

Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, on commença de produire à Kütahya des articles de haute qualité, rehaussés de belles couleurs et de dessins de nature folklorique beaucoup plus libres et vivants.

La poterie tardive de Kütahya, à partir du XVIII^e siècle, présente une intéressante synthèse entre le style ottoman classique et la liberté de style de l'art folklorique local.

L'art de la métallurgie

L'argenterie, les bronzes et les cuivres ottomans occupent une place particulière dans l'art métallurgique de l'islam. Des chandeliers de bronze décorés et des lanternes de bronze aux dimensions gigantesques ornaient les mosquées du sultan. Il s'agissait le plus souvent de pièces gravées, décorées de compositions florales et d'arabesques avec des frises faites d'inscriptions.

Dans la plupart des collections, tout autour du globe, il est courant de rencontrer des objets métalliques ottomans destinés à un usage militaire. On apprécie tout particulièrement les armures des cavaliers et de leurs montures, les boucliers, les épées, les dagues, les casques et les massues, finement ciselés, pourvus d'une riche ornementation incrustée, gravée ou dorée. L'incrustation de pierres précieuses était une technique courante dans l'art métallurgique ottoman.

Les tapis

La vieille tradition turque du tissage de tapis au nœud dit ghiordès (le double nœud turc) et aux teintures naturelles s'était épanouie durant la période classique ottomane (illustration 70). Les tapis turcs acquirent alors une grande réputation en Europe où les familles riches en firent l'acquisition pour orner leurs palais et leurs domiciles. Certains de ces tapis apparaissent pendant la période de la Renaissance italienne sur des tableaux flamands ou hollandais. Ils sont particulièrement fréquents chez Hans Holbein et Lorenzo Lotto. C'est pourquoi on les désigne souvent comme des tapis « Holbein » ou « Lotto ».

À partir du XVI^e siècle et jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, une série de tapis très riches et très variés connut la célébrité sous le nom d'« Uşak », par allusion à la ville de l'ouest de l'Anatolie où ils étaient fabriqués. Les couleurs dominantes y étaient le rouge, le bleu et le jaune. Le dessin s'inspirait du style décoratif traditionnel en usage à la cour ottomane d'Istanbul.

Entre la seconde moitié du XVI^e et le XVIII^e siècle, de petits tapis « de palais », marqués par l'influence des Persans et des mamelouks, acquirent une grande réputation et devinrent des articles à la mode parallèlement avec les tapis traditionnels d'Anatolie. Ces articles, fabriqués avec un nœud simple à l'iranienne (*senneh*), sont d'une très belle qualité, très douce, qui les fait ressembler à du velours, et ils portent un décor floral.

Les miniatures

En peinture, les Ottomans occupent une place prédominante dans l'art islamique de la miniature. Le style ottoman revêt un caractère particulier qui le différencie de celui des autres écoles. Au début du XVI^e siècle, les miniaturistes du Caire, de Tabriz, du Caucase et de quelques autres provinces de l'empire furent invités à Istanbul. Cette réunion d'artistes venus de différents horizons donna naissance à un courant multinational dans l'art de la miniature, et il en résulta une multitude d'œuvres très diversifiées sous le règne de Soliman le Magnifique (1520–1566).

Des manuscrits illuminés relatifs à l'histoire ottomane et à ses campagnes militaires, réalisés par un artiste nommé « Matrakî » Nasuh, introduisirent un nouveau style durant la première moitié du XVI^e siècle. Dans son œuvre la plus importante, *Suleyman-namè*, qui décrit les événements survenus sous le règne de Soliman le Magnifique, Nasuh présente des villes, des forteresses et des ports, sous forme de dessins topographiques dans plusieurs volumes (illustrations 71 et 72).

Les sultans ottomans avaient un chroniqueur attaché à leur cour (*chah-nameji*) dont la tâche consistait à enregistrer les événements de l'histoire

contemporaine en vers persans ou turcs, dans un « chah-namè ». Ces ouvrages étaient illustrés par des miniatures exécutées dans le nouveau style ottoman en voie de formation. Préparées en collaboration par des artistes différents, ces œuvres participaient parfois de styles variés. Il existe plusieurs chah-namè du XVI^e siècle à travers lesquels on peut suivre la mise en place du style ottoman de la miniature. Arifî fut l'un de ses maîtres exceptionnels.

Au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle, sous le règne de Selim II, pendant la période classique, un nouveau style fit son apparition dans le domaine de la miniature. Les artistes palatins, dont Naqqāsh'Osman fut le plus éminent et le maître — pour nombre d'entre eux —, produisirent alors une riche collection de miniatures de chah-namè.

Au début du XVIII^e siècle, pendant la période dite des Tulipes (1718–1830), des peintres étrangers furent invités à Istanbul quand s'affirma le courant d'occidentalisation. Leur influence contribua à introduire les goûts occidentaux jusque dans le domaine de la miniature. L'artiste le plus éminent de son temps, Levnî, inaugura ce nouveau style en introduisant perspective et profondeur dans ses illustrations (illustration 73).

BIBLIOGRAPHIE

- AND M. 1974. *Turkish miniature painting. The Ottoman period*. Ankara.
- ASLANAPA O. 1971. *Turkish art and architecture*. Londres.
- ATIL E. 1980. *Turkish art*. Washington D. C./New York.
- 1986. *Süleymānnāme. The illustrated history of Suleyman the Magnificent*. New York.
- Chase W., Lett P. 1985. *Islamic metalwork in Freer gallery of art*. Washington.
- ÇAGMAN F., TANINDI Z. 1979. *Topkapi Saray Museum — Islamic miniature painting*. Istanbul.
- CARSWELL J., DOWSETT C. J. F. 1972. *Kütahya tiles and pottery*. 2 vol. Oxford.
- GOODWIN G. 1971. *A history of ottoman architecture*. Londres.
- İPŞİROĞLU M. S. 1980. *Masterpieces from the Topkapi Museum. Paintings and miniatures*. Londres.
- KUBAN D. 1980. «Architecture of the Ottoman period». Dans : E. Akurgal (dir. publ.). *The art and architecture of Turkey*. Oxford/New York/Toronto/Melbourne, pp. 137–169.

-
- ÖNEY G. 1975. *Turkish ceramic tile art in Anatolia*. Tokyo.
- OTTO-DORN K. 1957. *Türkische Keramik*. Ankara.
- ÖZ T. 1950. *Turkish textiles and velvets. 14–16th centuries*. Ankara.
- YETKİN S. 1981. *Historical Turkish carpets*. Istanbul.

17

Les pays arabes

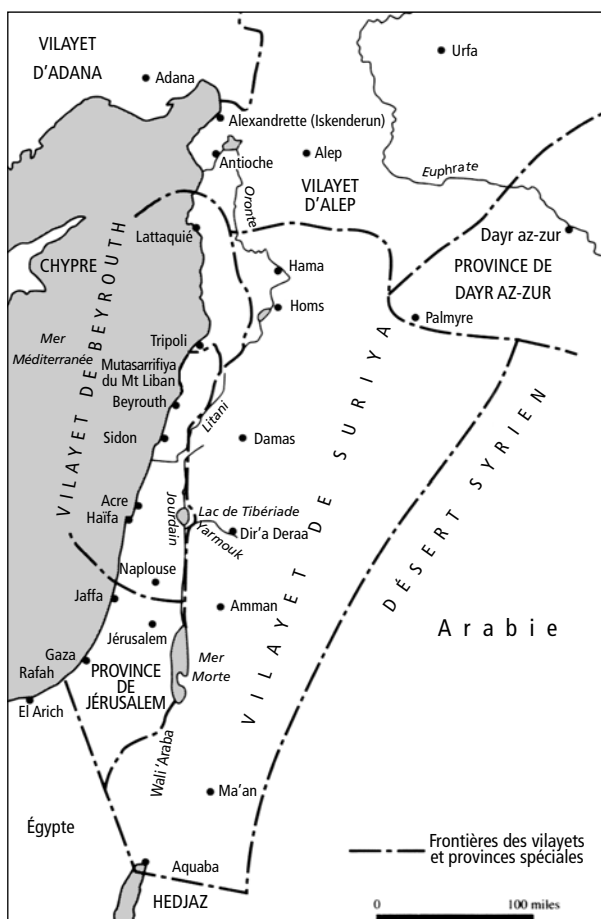
17.1 La Syrie

Abdul-Karim Rafeq

L'ADMINISTRATION OTTOMANE ; LES ÉDIFICES PUBLICS

Le sultanat mamelouk qui exerçait sa domination sur la Syrie et l'Égypte ayant été vaincu par les Ottomans en 1516–1617, la voie était ouverte à ces derniers pour gouverner la plus grande partie des pays arabes, y compris la Syrie, ce qu'ils firent pendant près de quatre siècles. La Syrie, connue chez les Arabes comme le pays du « Nord » (Cham), comprenait approximativement les États actuels de la Syrie, du Liban et de la Jordanie, ainsi que la Palestine d'avant 1948. Sous les Ottomans, elle fut divisée en trois provinces administratives (*eyālets*) : la province de Damas (Cham), qui comprenait toute la Palestine, la vallée de la Beqaa et le mont Liban, la province d'Alep et la province de Tripoli. En 1660, une quatrième province, celle de Sidon (Sayda), fut découpée dans celle de Damas (carte 20).

La nature et la durée du mandat des gouverneurs changèrent au fil du temps. Au XVI^e et pendant la première moitié du XVI^e siècle, la majorité des gouverneurs de la province de Syrie étaient recrutés parmi les fonctionnaires ottomans de haut rang qui, pour la plupart, avaient une carrière militaire derrière eux. Le prestige dont bénéficiaient ces gouverneurs et la durée de leur mandat, qui atteignait souvent cinq ans, leur permirent d'édifier de grands monuments religieux dans les villes et les cités syriennes où ils se dressent encore aujourd'hui. Les sultans Selim I^{er} (1512–1520) et Soliman le Magnifique (1520–1566) donnèrent l'exemple en bâtissant à Damas deux célèbres *tekke* qui dominent encore le paysage. Un *tekke* était un complexe



Carte 20 La Syrie sous la domination ottomane (d'après D. Pipes, *Greater Syria*, Oxford University Press, 1990).

composé d'une mosquée, de chambres pour les élèves qui étudiaient la religion et pour leurs professeurs, avec de vastes locaux résidentiels (illustration 74). Deux des principales mosquées ottomanes de Damas, la mosquée Darwichiyya et la mosquée Sinaniyya, furent construites par les gouverneurs Darwich Pacha et Sinān Pacha vers la fin du XVI^e siècle (illustrations 75 et 76). De même, Alep s'enorgueillit de la mosquée Khusrawiyya et de l'école qui y est attachée, toutes deux édifiées par le gouverneur Khosraw Pacha dans les années 1540. Comme la Tekkiyya Suleymaniyya de Damas,

la Khusrawiyya avait également été construite par le fameux architecte ottoman Sinān (illustration 77). Une autre des attractions majeures d'Alep est la mosquée Bahramiyya construite par le gouverneur Bahram Pacha dans les années 1580. Des villages entiers et maintes propriétés urbaines, la plupart appartenant à l'État, furent affectés à titre de *waqf* (dotations) à l'entretien de ces édifices charitables.

Avec le déclin de la puissance ottomane, pendant la seconde moitié du XVII^e siècle et le XVIII^e, la fonction de gouverneur commença d'être mise en vente, et les titulaires changèrent fréquemment. Aucun grand édifice religieux dans le genre de ceux du XVI^e siècle ne fut plus bâti par eux. En vérité, le fait de choisir les gouverneurs parmi les gens d'origine locale — comme les ʿAzm au XVIII^e siècle — introduisit un changement dans le paysage architectural, car ces autorités ne s'intéressèrent désormais plus à l'édification de mosquées dans le grand style du XVI^e siècle, mais à la construction de somptueuses résidences, voire, occasionnellement, d'écoles ou de bains publics. Ainsi, les gouverneurs ʿAzm bâtirent-ils des palais qui leur tenaient lieu de résidences familiales à Damas et dans leur ville d'origine, Hama. Le palais d'Asʿad Pacha al-ʿAzm qui gouverna Damas pendant quatorze ans (1743–1757) est l'un des grands monuments architecturaux de Damas aujourd'hui.

La situation florissante de l'économie syrienne, tout particulièrement pendant les deux premiers siècles de la domination ottomane, justifia la construction de plusieurs caravansérails dans les villes syriennes à l'époque.

LA VIE ÉCONOMIQUE

Il n'est pas douteux que l'intégration de la Syrie à l'Empire ottoman contribua à accélérer le rythme de l'activité commerciale dans le pays. Les marchands syriens, qui se livraient surtout au négoce de textiles, profitèrent des vastes marchés qu'ouvrait leur nouvelle appartenance à l'empire. Les soieries et les cotonnades d'Alep étaient fameuses dans tout cet empire et au-delà. L'acheminement de marchandises en transit prospéra également dans la mesure où Alep recevait des soieries de Perse pour les exporter vers l'Europe, notamment par le port d'Alexandrette. Les produits manufacturés sur place étaient destinés principalement à l'Anatolie mais aussi à d'autres pays voisins. Les marchands européens, comme les Anglais, les Français et les Hollandais, s'étaient surtout établis à Alep et à Tripoli au cours du XVI^e siècle pour partager avec leurs prédécesseurs venus des cités-États italiennes le florissant commerce de la Syrie, tant local que régional ou lointain. Les privilèges commerciaux (capitulations) octroyés par les Ottomans aux nations européennes facilitaient leurs échanges commerciaux qui s'effectuaient sur place, en partie par voie de troc et en partie moyen-

nant l'importation de monnaies d'argent. Les consuls européens étaient eux-mêmes marchands ou agents de compagnies commerciales comme la Compagnie anglaise du Levant (établie à Alep vers le début des années 1580) et la Chambre de commerce de Marseille (dont les consuls s'étaient installés à Alep pendant les années 1540). Aussi résidaient-ils surtout dans les caravansérails et y traitaient-ils leurs affaires. On trouve encore, dans la région d'Alep, nombre de ces édifices, connus localement sous le nom de khans ou de *qayṣāriyyas* (ce dernier mot est d'origine grecque). Ils servaient de marchés où l'on négociait des marchandises de valeur et des logements où vivaient les marchands. Étant donné que bien des gouverneurs faisaient du commerce, ils bâtissaient des khans qui portent encore aujourd'hui leur nom. Les khans portaient aussi parfois le nom de la marchandise que l'on y vendait, par exemple le khan du savon (*Khān al-Sabūn*). D'autres étaient désignés par le nom des étrangers qui y résidaient et y commerçaient, par exemple, le khan des Vénitiens (*Khān al-Banādika*). Uniques en leur genre, du point de vue de leur style architectural, les khans d'Alep marquent par leur présence les centres commerciaux de la cité.

La prospérité commerciale de la Syrie en général était largement fondée sur les guildes (connues localement, à cette époque, dans les registres des tribunaux, sous le nom de *tā'ifas* — groupes). La controverse sur l'origine des guildes dans les pays arabo-islamiques n'a pas encore trouvé sa conclusion. Aucun corps constitué, doté d'un tel degré de perfectionnement, n'avait jamais existé dans ces pays. Pourtant, sous les Ottomans, le système était parvenu à un développement si poussé qu'il formait l'épine dorsale de l'économie et de la société urbaines en Syrie, comme dans diverses parties de l'empire.

Les guildes remplissaient des fonctions variées. Elles réglementaient et contrôlaient la production, les services et la distribution. Elles faisaient respecter une certaine division du travail, répartissaient les matières premières entre leurs membres, garantissaient la qualité des produits, fixaient les prix et percevaient les impôts de leurs membres pour le compte du gouvernement. Comme les guildes européennes, les guildes syriennes avaient trois échelons hiérarchiques. Au sommet était le maître artisan (en arabe, *mu'allim*, et en persan, *ustādh*) autorisé à posséder un atelier à lui. Au-dessous venait le compagnon (*sāni*) et tout en bas l'apprenti (*ajīr*). L'ouverture d'un atelier (en arabe, *khilū*) semble avoir été une entreprise difficile, car le maître devait détenir une licence et l'équipement (en turc, *gedik*) approprié à son métier. Du point de vue administratif, la guilde était dirigée par un chef (cheik) élu par les anciens de la profession et aidé dans l'accomplissement de ses tâches par plusieurs adjoints.

Un aspect important de l'organisation des guildes était leur autonomie. Elles pouvaient se constituer ou se dissoudre elles-mêmes, fusionner entre elles ou se séparer l'une de l'autre. Pour légaliser leurs actions, elles

notifiaient habituellement leurs décisions au juge (cadi) de la loi coranique (chari'a) qui les enregistrerait au tribunal. Le gouvernement ne semble pas être intervenu dans les affaires intérieures des guildes sauf en de rares occasions. La guilde des bouchers, responsable de la fourniture de la viande aux villes et aux armées, par exemple, avait un autre chef portant le titre de bach (qui signifie chef en turc) à côté du cheik. Les maçons avaient un bach à leur tête mais pas de cheik. Dans l'une et l'autre guildes, il semble que le chef ait été désigné par le gouvernement.

Avec le renforcement du rôle des guildes dans l'économie urbaine de la Syrie, tout particulièrement aux XVII^e et XVIII^e siècles, certaines corporations s'opposèrent aux réglementations traditionnelles qui limitaient leur expansion. Les quotas des peaux livrées aux cordonniers, par exemple, étaient fixés par la loi et la coutume, malgré les besoins croissants d'un marché en expansion. Pour s'étendre, certaines guildes créaient de petites guildes connexes (appelées *yamak* en turc) destinées à détailler certains de leurs produits, comme dans le cas de la guilde des tailleurs qui s'attacha la guilde des chapeliers en cédant à ceux-ci ses surplus de tissus pour qu'ils en fassent des chapeaux. La guilde annexe participait au paiement des impôts de la guilde principale.

LA POPULATION, LA SOCIÉTÉ ET LA RELIGION

Pendant les trois premiers siècles de la domination ottomane, jusque vers 1800, la Syrie semble n'avoir enregistré aucun accroissement démographique significatif. La population avait augmenté dans la seconde moitié du XVI^e siècle mais décliné au siècle suivant. Les séismes et les épidémies de peste qui n'étaient pas rares prélevaient leur tribut sur la démographie tout comme le taux élevé de la mortalité infantile. L'espérance de vie se stabilisait, semble-t-il, autour de trente ou quarante ans — à en juger par la dimension des familles si l'on se fie aux inventaires des successions homologuées — et maintenait la société dans une assez grande jeunesse. La monogamie était la règle dominante, comme corollaire peut-être de la brièveté de la vie. Selon les inventaires homologués qui fournissent des informations détaillées sur les héritiers et les biens des personnes décédées, les enfants en bas âge de sexe féminin étaient moins nombreux que ceux de sexe masculin, mais le rapport s'inversait au moment de l'adolescence, peut-être à cause de la capacité de résistance acquise par les filles qui avaient survécu aux dures conditions de leur petite enfance.

Selon des estimations démographiques fragmentaires, le territoire de la Grande Syrie (c'est-à-dire tel qu'il était antérieurement à 1914) n'abritait pas plus de 2 millions d'habitants au temps de la conquête ottomane. Quatre

siècles plus tard, au début des « mandats » français et britanniques, selon les recensements les mieux conduits, la Syrie avait une population de quelque 3,5 millions de personnes. Cette augmentation résulta surtout de l'introduction de la quarantaine destinée à combattre la peste et de l'amélioration des conditions d'hygiène.

La diversité avait toujours été l'un des principaux aspects de la société syrienne depuis les temps anciens. Les minorités chrétiennes ou juives, ou encore ethniques — kurdes, turkmènes ou *maghariba* (immigrants venus du Maghreb) — vivaient chacune dans son propre quartier qui souvent portait le nom de la communauté des résidants. Les communautés religieuses tendaient à se rassembler autour de leurs rares lieux de culte (les minorités ne furent pas autorisées à en créer de nouveaux jusqu'au XIX^e siècle). Les mariages restaient cantonnés à l'intérieur des mêmes communautés, ce qui contribuait à l'isolement de celles-ci. De même, leur origine et leur pauvreté partagées favorisaient la création de liens entre maints immigrants dans les villes. Pourtant, chacun des quartiers n'hébergeait pas seulement une unique communauté, et il existait indéniablement un certain mélange entre les communautés dans la vie quotidienne à l'intérieur de la zone du bazar, dans la mesure où leurs membres exerçaient la même profession et appartenaient aux mêmes guildes. Par exemple, les registres des tribunaux, tant à Alep qu'à Damas, mentionnent la présence de délégués désignés par les membres musulmans et juifs les plus âgés de la guilde des droguistes (*'attarīn*). Les guildes des maçons et des tailleurs comprennent des chrétiens et des musulmans ; quant à la guilde des boulangers, elle inclut des membres des trois communautés. Par contre, les effectifs de la guilde des bouchers étaient entièrement musulmans et juifs en raison des préoccupations religieuses des deux communautés, soucieuses de procéder à l'abattage des animaux selon un rituel particulier.

La population rurale était victime de toutes sortes de prédateurs : les collecteurs d'impôts, les bénéficiaires de timar (concessions foncières octroyées par le gouvernement sur les terres domaniales [*mīrī*] en échange de services militaires), les créanciers urbains et la soldatesque dévastatrice. La population rurale composée de paysans et de Bédouins nomades était fière de son mode de vie et nourrissait le vigoureux sentiment d'être injustement traitée par le reste de la société. En même temps, le besoin d'échanger leurs produits rapprochait les citadins et les villageois malgré les difficultés de transport. Des marchés saisonniers ou hebdomadaires se tenaient dans les campagnes, et des commerçants urbains y participaient. Des marchés spécialisés dans les villes contribuaient aussi à satisfaire les besoins de la population rurale.

Les paysans tendaient à désertir leurs villages et à essaimer dans les faubourgs des villes. En tant qu'éléments déplacés, ils contribuaient à l'instabilité urbaine et étaient le jouet des aventuriers militaires ou des libres-penseurs religieux (*zindīq*) qui défiaient l'ordre établi. Les titulaires d'un

timar, soucieux de ne pas voir diminuer leurs revenus, cherchaient à faire pression sur les cadis pour que ceux-ci ordonnent aux paysans fugitifs de rentrer dans leur village, et ceux qui n'avaient pas fui étaient impatients de voir revenir les déserteurs pour que soit allégée leur part du fardeau des impôts collectifs. Pourtant, plusieurs oulémas des villes, comme le mufti (juriste) damascène hanafite cheik Abd al-Ghanī al-Nābulī, intervinrent en faveur des villageois fugitifs en disant que le prophète Mahomet lui-même avait émigré de La Mecque à Médine pour s'affranchir des persécutions de ses adversaires de La Mecque. Quelques oulémas incitèrent même les paysans à résister et à tuer leurs oppresseurs. Certains villageois guidés par le désespoir recoururent au banditisme en attaquant des convois et des dépôts de fournitures du gouvernement.

Les minorités religieuses installées sur les basses terres des campagnes vivaient habituellement dans des villages où la population était mélangée. Ailleurs, particulièrement dans les régions montagneuses, chaque communauté vivait isolée et résistait aux tentatives du gouvernement qui souhaitait les diriger de plus près. Tel était le cas des Druzes, des chiites et des maronites du mont Liban. En temps de paix, leurs chefs étaient reconnus par le gouvernement qui en faisait des collecteurs d'impôts et des sous-gouverneurs de districts.

L'activité des missionnaires européens en Syrie, au cours des trois premiers siècles de la domination ottomane, se limitait essentiellement aux ordres catholiques. Le principal d'entre eux était celui des jésuites qui opérèrent sur place à partir du début du XVII^e siècle. Les maronites furent acquis à Rome en 1736 quand ils acceptèrent la suprématie du pape. Une scission intervint en 1725 dans l'Église orthodoxe grecque quand certains de ses membres qui s'étaient convertis au catholicisme se séparèrent du patriarche antiochien de Damas, choisirent un patriarche local arabe et se constituèrent en communauté catholique grecque. Pourtant, ni les autorités de l'Église mère grecque ni les autorités ottomanes ne reconnurent la nouvelle communauté. Persécutés par les unes et par les autres, ses membres gagnèrent l'Égypte où ils se consacrèrent au commerce et à l'industrie puis, dès le XIX^e siècle, également à la littérature, au journalisme et à l'administration. Des schismes similaires se produisirent aussi dans les autres communautés chrétiennes orientales de Syrie. Aux catholiques s'ajoutèrent plus tard les protestants qui abandonnèrent à leur tour les Églises orientales au XIX^e siècle.

L'enseignement public resta inexistant au cours des trois premiers siècles de la domination ottomane. Les écoles traditionnelles (madrasas) étaient généralement fondées à cette époque par des gouverneurs et des administrateurs portés sur la religion qui leur affectaient des *waqf* (dotations pieuses) pour assurer leur entretien. Ces madrasas enseignaient les sciences religieuses de l'islam. Les sujets religieux les plus difficiles étaient aussi traités par des oulémas qualifiés dans les grandes mosquées.

LES DÉFIS LOCAUX LANCÉS AU POUVOIR OTTOMAN

Quand les Ottomans conquièrent la Syrie en 1516, le peuple, opprimé depuis longtemps par les mamelouks, ne leur manifesta ni son appui ni son opposition. Après avoir pris Le Caire et éliminé le sultanat mamelouk en 1517, les Ottomans écrasèrent en 1521 une importante révolte d'un ancien mamelouk qu'ils avaient maintenu au poste de gouverneur de Damas, Jānbardī al-Ghazālī. Après cela, le calme régna pendant tout le XVI^e siècle tandis que l'administration était réorganisée, la législation ottomane introduite et l'essentiel des monuments architecturaux ottomans édifiés.

C'est à la fin du siècle qu'intervint une dévaluation de la monnaie d'argent ottomane, l'*aqche*, résultant d'un afflux d'or et d'argent en provenance des Amériques par le canal de l'Europe. Les troupes salariées, atteintes par cet amenuisement de leur solde fixe, commencèrent à lever des impôts supplémentaires sur la population pour la compléter. Quand le gouvernement tenta de contraindre les contribuables, ces derniers se soulevèrent. Une révolte de ce type se produisit en Syrie pendant la dernière décennie du XVI^e siècle, bien que sous une forme moins aiguë que dans d'autres parties de l'Empire ottoman.

Quand certains chefs des janissaires de Damas eurent imposé des impôts supplémentaires aux paysans dans la région d'Alep, dans les années 1590, le gouvernement en exécuta plusieurs, d'origine roumie (ottomane) ou kurde. L'action gouvernementale contre le haut commandement janissaire se poursuivit de façon sporadique jusque vers les années 1650. Les vides que cela creusa dans les rangs des janissaires de Damas furent alors comblés par des contingents locaux. Ce processus connut son apogée en 1660 quand ces derniers, principalement des marchands céréaliers de Damas, se substituèrent au corps des janissaires de la ville, qui prit alors le nom de *yerliyya*, c'est-à-dire janissaires locaux. Le sultan envoya aussitôt, d'Istanbul à Damas, des troupes fraîches de janissaires impériaux connus sous le nom de *kapī kuhus*, ce qui signifie «esclaves de la Porte». Les deux corps s'affrontèrent constamment par la suite jusqu'à ce que les formations de janissaires fussent dissoutes, dans tout l'empire, en 1826. À Alep, la population locale ne fut pas capable de dominer le corps des janissaires, mais il y avait sur place une autre source de pouvoir, celle des *Achrāf* (les descendants du prophète Mahomet) qui demeurèrent en conflit avec les janissaires jusqu'en 1826.

Parallèlement aux conflits entre les corps de soldats, la Syrie connut des révoltes menées par des chefs locaux, comme celle d'Ali Pacha Janbulat à Alep, en 1605–1607 — allié au grand seigneur du mont Liban, Fakhr al-

Dīn Maʿn II. Ce dernier était à la tête de la faction qaysi qui comprenait des représentants de communautés religieuses en lutte contre la faction yéménite, laquelle rassemblait un échantillonnage similaire de communautés. Cette rivalité entre factions représentait l'héritage des anciennes tribus arabes. Les Ottomans finirent par éliminer Fakhr al-Dīn en 1635, et ses descendants abandonnèrent l'émirat du mont Liban aux Chihabs en 1697. Les Chihabs étaient des sunnites, mais comme ils appartenaient aux Qaysis, ils furent élus par la faction de ceux-ci pour succéder aux Maʿns druzes, également qaysis. La faction yéménite, elle-même, formée par une majorité de Druzes, s'opposa aux Qaysis, mais elle eut le dessous dans la bataille en 1711. Aussi les Druzes yéménites s'enfuirent-ils au mont Hauran, dans le sud de la Syrie, où ils établirent une communauté distincte de celle des Druzes qaysis du mont Liban.

Lorsque l'Empire ottoman dut faire face à de grandes épreuves extérieures, au XVIII^e siècle, le besoin d'affirmation de la population locale grandit à l'intérieur de la Syrie. Une famille d'origine locale, celle des ʿAzm, assuma par intermittence le gouvernorat de Damas et d'autres provinces syriennes pendant plus de soixante ans, au XVIII^e siècle. Les autorités ottomanes toléraient cet état de choses tout spécialement parce que les gouverneurs ʿAzm veillaient à la sécurité du pèlerinage de La Mecque (Hadjdj) au départ de Damas, événement annuel important pour l'Empire ottoman car des dizaines de milliers de pèlerins y participaient, en provenance de toutes les provinces du Nord. Dans d'autres cas, les autorités ottomanes étaient tout bonnement incapables de relever des actes de défi. Ainsi les tribus de Bédouins ʿAnaza qui remontaient de la péninsule Arabique vers le désert de Syrie s'assurèrent-ils des droits sur la route commerciale qui reliait Damas à Bagdad au XVIII^e siècle. De même, à la faveur des luttes entre les janissaires *yerliyya* et les *kapī kulu*, les membres des guildes de Damas s'armèrent pour se protéger. La jeunesse des quartiers en fit autant dans la capitale.

Les critiques du gouvernement ottoman et des pratiques ottomanes vinrent des oulémas qui représentaient l'élite intellectuelle de l'époque. Conformément à la pratique des intellectuels ottomans qui avaient l'habitude de fournir des avis (*nasīha*) aux sultans, l'ʿālim syrien Ibn Alwan recommanda au sultan Selim I^{er}, après sa conquête de la Syrie, certaines mesures destinées à éradiquer divers maux, à promouvoir la sécurité et à appliquer la charia. Un autre ʿālim syrien, le mufti chafʿite Najm al-Dīn al Ghazzī, écrivit au XVI^e siècle une œuvre en plusieurs volumes où il s'interrogeait sur les causes de l'arriération de ce peuple musulman (*Ummā*) et prescrivait d'y remédier par l'imitation des gens admirables du passé. Les oulémas s'opposaient aussi à la perception de droits par les tribunaux de la charia,

pour les ordonnances du juge suprême ottoman, en cas de transactions telles que les contrats de mariage.

La domination ottomane sur la Syrie rencontra ses premières difficultés sérieuses avec le lancement de l'expédition de Napoléon en Égypte, en 1798–1799. Le succès des Ottomans à Saint-Jean-d'Acre contre les forces françaises en 1799 ne fut rendu possible que grâce au soutien de l'Angleterre. Dès lors, l'intervention politique et économique des puissances européennes ne cessa de croître jusqu'au moment où fut imposée une domination coloniale pleine et entière sur la Syrie en vertu des « mandats » de 1920. L'année 1799 marque donc la fin de la période purement ottomane de l'histoire syrienne et le début du passage à l'ombre du colonialisme.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDEL NOUR A. 1982. *Introduction à l'histoire de la Syrie ottomane, XV^e–XVIII^e siècles*. Beyrouth.
- ABU-HUSAYN A. R. 1985. *Provincial leaderships in Syrie, 1575–1650*. Beyrouth.
- BAKHIT M. A. 1982. *The Ottoman province of Damascus in the sixteenth century*. Beyrouth.
- BARBIR K. 1980. *Ottoman rule in Damascus, 1708–1758*. Princeton.
- DAVID J. C. 1982. *Le Waqf d'Ipsir Pasa à Alep (1063/1653). Études d'urbanisme historique*. Institut français de Damas.
- ESTABLET C., PASCUAL J. P. 1994. *Familles et Fortunes à Damas : 450 foyers damascains en 1700*. Institut français de Damas.
- HÜTTEROTH W. D., ABDELFAH K. 1977. *The historical geography of Palestine, Transjordan, and Southern Syria in the late sixteenth century*. Erlangen.
- INALCIK H., QUATAERT D. (dir. publ.). 1994. *An economic and social history of the Ottoman Empire*. Cambridge.
- KHALIDI T. (dir. publ.). 1984. *Land tenure and social transformation in the Middle East*. Beyrouth.
- MARCUS A. 1989. *The Middle East on the Eve of modernity : Aleppo in the eighteenth century*. New York.
- MASTERS B. 1988. *The origins of western economic dominance in the Middle East : mercantilism and the islamic economy in Aleppo, 1600–1750*. New York.

- RAFEQ A. K. 1966. *The province of Damascus, 1723–1783*. Beyrouth.
- 1975. «The local forces in Syria in the seventeenth and eighteenth centuries». Dans : V. J. Parry, M. E. Yapp (dir. publ.). *War, technology and society in the Middle East*. Oxford, pp. 277–307.
 - 1977. «Changes in the relationship between the Ottoman central administration and the Syrian provinces». Dans : T. Naff, R. Owen (dir. publ.). *Studies in eighteenth-century islamic history*. Southern Illinois University Press, pp. 53–73.
 - 1981. «Economic relations between Damascus and the dependent countryside, 1743–1771». Dans : A. L. Udovitch (dir. publ.). *The Islamic Middle East, 700–1900. Studies in economic and social history*. Princeton, pp. 653–685.
 - 1987. «Aspects of land tenure in Syria in the 1580s». Dans : A. Temini (dir. publ.). *Les Provinces arabes à l'époque ottomane*. Tunis, pp. 153–163.
 - 1991. «Work organization, work ethics, and the strains of change in Ottoman Syria». *Journal of the American Oriental Society*, vol. III, n° 3, pp. 485–511.
 - 1992. «City and countryside in a traditional setting : the case of Damascus in the first quarter of the eighteenth century». Dans : T. Philipp (dir. publ.). *The Syrian land in the eighteenth and nineteenth century*. Stuttgart, pp. 295–332.
 - 1993. «Craft organizations and religious communities in Ottoman Syria». Dans : *La Shi'a nell'impero ottomano*. Rome, pp. 25–56.
 - 1994a. «Registers of succession (Mukhallafat) and their importance for socio-economic history : two samples from Damascus and Aleppo, 1277/1861». *CIEPO Sempozyumu'ndan Ayribasim* (Ankara), vol. VII.
 - 1994b. «The Syrian 'ulama, ottoman law and islamic shar'ā». *Turcicat*, vol. XXVI, pp. 9–32.
- RAYMOND A. 1984. *The great Arab cities in the 16th–18th centuries : an introduction*. New York. p. 231

17.2

L'Irak

Sayyar K. Al-Jamil

L'Irak ('Irāq) se tient en tête des pays orientaux. Il s'est distingué par ses étroites relations culturelles, littéraires et religieuses avec bien des centres et bien des cités en Iran, en Anatolie, en Syrie, en Égypte et dans le Hedjaz. Placé au carrefour de l'impact arabe, ottoman et iranien, il a dominé l'ensemble de toute une galaxie éducationnelle. En effet, l'Irak est situé sur les routes stratégiques de la planète. Le commerce international passe à travers le pays par terre et par eau, reliant ainsi l'Orient et l'Occident (carte 21).

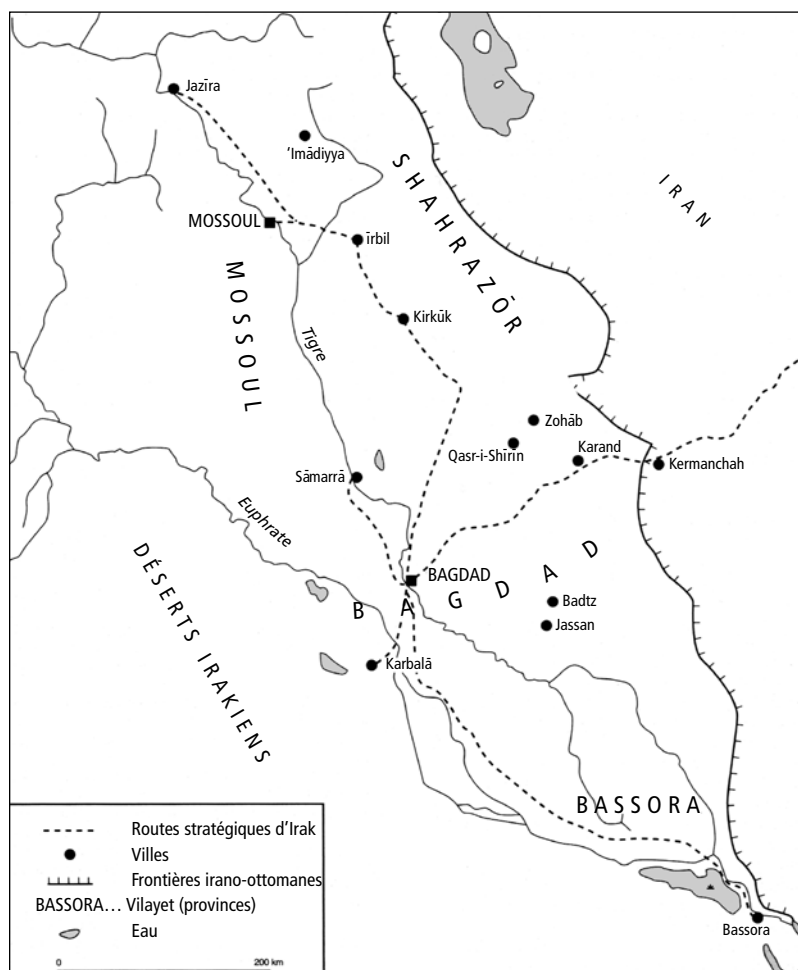
Mossoul et le nord de l'Irak sont tombés sous la domination des Ottomans après mai 1516. Par la suite, Bagdad et le reste de l'Irak sont passés entre leurs mains pendant le règne de Soliman le Magnifique dans les années 1534–1535 (Longrigg, 1925, pp. 2–12).

L'histoire de la culture et de la science irakiennes sous la domination ottomane se divise en trois périodes principales : la phase turco-ottomane des XVI^e et XVII^e siècles, la phase irako-ottomane établie sur une base locale au XVIII^e siècle et la phase de la réforme au XIX^e siècle.

La première époque fut un temps de chaos et de discordances dans la vie sociale et éducationnelle de l'Irak (Al-^cAzzāwī, 1949, p. 23). Les tendances et les mouvements situés à l'intérieur d'un courant générique mystique s'exprimaient alors dans deux directions principales : le cadre turco-ottoman représenté par les confréries des Bektachiyya, Qalandariyya, Melamatiyya, Mawlawiyya, Qadariyya et Naqchbandiyya ralliées aux dominateurs ottomans, et le cadre irano-séfévide représenté par les mouvements séfévides, qizilbāshī, bābā'ī, ismā'īlī et autres, soucieux de soutenir le pouvoir séfévide auquel ils étaient fidèles (Dakuki, 1990).

Certaines conséquences de cette dualité de pensée et d'allégeance se reflètent chez les écrivains et les poètes irakiens. Ces auteurs en appelèrent aux oulémas pour rendre aux sciences de la religion leur statut approprié et pour s'abstenir de servir des dirigeants corrompus. Nombre d'écrivains et de poètes exprimèrent leurs pensées et leurs poèmes en langue turque pendant le XVI^e siècle et se révélèrent plus expressifs dans cet idiome qu'en arabe (Dakuki, 1990).

L'augmentation du nombre des écoles religieuses et des établissements d'enseignement privé contribua à la création d'une nouvelle classe d'éru-



Carte 21 L'Irak pendant la période ottomane (d'après S. K. al-Jamil, 1983).

aits, d'hommes de lettres et d'étudiants en théologie. Il existait alors deux écoles principales de pensée qui donnèrent naissance à plusieurs divisions et spécialisations. Le premier groupe était celui des savants religieux (oulémas), le second celui des écrivains et des poètes. Les oulémas dispensaient l'enseignement musulman traditionnel dont les sujets principaux étaient la jurisprudence (*fiqh*) et les traditions (*hadith*) aussi bien que la biographie du Prophète (*siyar*) et celles de ses compagnons (*sahābā*). Les savants de ce

groupe consacraient le meilleur de leurs efforts aux commentaires (*tafsir*) ou à la clarification de clarifications antérieures des textes religieux. Mais en même temps, ils écrivaient sur l'astronomie, la logique, la philosophie et la rhétorique. Ces œuvres étaient rédigées en arabe, car les savants irakiens n'avaient pas suivi leurs collègues turcs et persans dans ces domaines (Al-^cAzzāwī, 1962, I, pp. 56–91). Le second groupe, qui contribuait à modeler la vie intellectuelle, reflétait l'influence ottomane et se composait surtout de poètes et d'hommes de lettres qui écrivaient en turkmène ou en turco-ottoman et en persan, tout comme en arabe. Certains d'entre eux se distinguaient par leur culture ethnique, comme les Irakiens Rida'i (mort en 1555), Shamsi (mort en 1567), Faḍūlī (Fuzūlī) (mort en 1561), Fadli' (mort après 1570), 'Ahdī (mort en 1593) et Rawhī (Ruhi) (mort en 1605). Vers la fin du XVII^e siècle apparaissaient par exemple Nazmī, Khadīmī, Dhihni et Kalāmī (XVII^e siècle) (Gibb, 1900–1901 ; Köprülü, 1926–1928).

Quelques érudits et quelques poètes créèrent un style personnel irako-ottoman, avec une éducation d'une excellente qualité. Ils se distinguaient des cercles des oulémas par leur plus grande ouverture d'esprit et leur moindre attachement aux approches traditionnelles en matière d'enseignement et de religion. Ils étaient influencés par la littérature ottomane et iranienne en raison de leurs liens avec l'élite dirigeante. D'autre part, ce groupe d'écrivains locaux établis au milieu de la population autochtone dans les mosquées et les hospices contribua grandement à établir une tradition littéraire ottomane en Irak. Faḍūlī, par exemple, était considéré comme l'un des principaux poètes de l'Empire ottoman, et il écrivait abondamment en trois langues — l'arabe, le turc et le persan (Karahan, 1949, pp. 12, 270).

La conjonction de ces deux groupes d'écrivains, celui des religieux et celui des gens de lettres ottomans, commença de se manifester en Irak vers le milieu du XVII^e siècle, particulièrement dans le domaine de l'histoire et des biographies locales. Quand ce phénomène se produisit, ce fut par suite de l'instauration d'un gouvernement local semi-indépendant à Bassora sous la dynastie des Efrāsyāb dans la partie sud de l'Irak (Al-Jamīl, 1991, p. 143) où commencèrent à paraître des œuvres d'une haute qualité littéraire en langue arabe. Cette famille de dirigeants locaux favorisa la littérature et la connaissance, et certains de ses membres pratiquaient eux-mêmes la recherche du savoir. Sous leur gouvernement, plusieurs hommes de lettres qui firent alors leur apparition combinèrent la tradition et les courants contemporains. Parmi les membres éclairés de ce groupe figuraient Al-Basrī (mort au XVII^e siècle), Al-Huwaizī (mort en 1664) et Al-Kabī (fl. 1683).

À Bagdad et à Mossoul, le nombre des nouvelles écoles, religieuses ou privées, augmenta considérablement, ce qui donna naissance à un nouveau groupe d'érudits et d'hommes de lettres et contribua à l'établissement d'un enseignement traditionnel quoique fort peu novateur. On peut attribuer le

manque général de créativité à l'instabilité de la situation politique et sociale en Irak au cours du XVII^e siècle.

C'était un temps où les écrivains irakiens concentraient leur attention sur la tradition religieuse et la biographie (Kahhāla, 1957–1961, 3, p. 234 ; 5, p. 41 ; 6, p. 200 ; 8, p. 56) et rédigeaient des histoires islamiques et ottomanes fondées sur leurs propres témoignages visuels ou sur des œuvres écrites en turc. Parmi les poètes irakiens de cette période figure ʿAbdul-Bāqī Ibn Murād Al-ʿUmarī, de Mossoul (mort en 1697), qui parvint à la célébrité. Il avait rencontré le grand vizir Kara Mustafā Pacha (Köprülü) à Istanbul où il enseigna pendant quelque temps (Al-Jamil, 1983, 2, pp. 321–322, 351).

Plusieurs savants et voyageurs irakiens se distinguèrent dans le domaine de la géographie. Parmi les plus remarquables d'entre eux au cours du XVII^e siècle se trouve Eliyās Ibn Hannā Al-Mosulī (fl. 1692) qui effectua un voyage en Europe et en Amérique. Il avait quitté Bagdad en 1668, se rendit à Rome *via* Alep, puis en France, en Espagne et en Amérique. Il visita Panama, la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Chili et le Mexique. De retour à Rome, il y passa le reste de sa vie et publia un livre en 1692. Il est tenu pour le premier Asiatique qui ait visité le Nouveau Monde (Rabbat, 1905, pp. 821–1088, 1118–1129 ; 1906, p. 91).

Au XVIII^e siècle, Hasan Pacha et son fils Ahmed Pacha (1704–1747) devinrent les véritables souverains de l'Irak. Après eux, leurs mamelouks s'emparèrent du pays qu'ils conservèrent jusqu'en 1831. Sous leur domination, l'Irak connut une période très particulière au XVIII^e siècle. Parmi les savants et gens de lettres éminents de cette époque, il faut faire mention d'un historien distingué, Murtada Nazmī-Zādeh (mort en 1723) établi à Bagdad. Les intellectuels irakiens les plus éminents de ce temps étaient Swaidi, Rahbi, ʿUmarī, Fakhri, Haʿiri et Haidari qui vécurent ou passèrent quelque temps à Bagdad, Mossoul, Istanbul, ou en Syrie (Kahhala, 1957–1961, 12, p. 179 ; 13, p. 95).

Un membre de ce groupe, Ahmed Wāsif Al-Baghdādī (mort en 1806 ou 1807), poète et polyglotte, devint l'historien officiel de l'Empire ottoman. Au service du sultan, il fut envoyé en mission diplomatique en Russie. Son livre *Mahāsin Al-Āthār*, écrit en turc, est une vaste histoire documentaire de son époque (Raouf, 1983, pp. 116, 128).

À la même époque, Rasūl Hāwī Al-Kirkūklī, éminent écrivain et historien (mort en 1826), écrivait aussi en turc pour exposer les vues officielles des Ottomans. Un autre auteur fameux, Muhammad Al-Swaidī (1785–1830), fut assez prolifique pour produire 26 livres de jurisprudence, de mysticisme et d'Histoire (Al-Azzāwī, 1962, 2, p. 48).

Il nous faut aussi mentionner Daʿūd Pacha (1774–1851), fameux gouverneur de Bagdad (1818–1831), qui fut salué par les savants irakiens comme un bienfaiteur des sciences et mérita ce titre. Pendant son mandat,

Bagdad connut une renaissance culturelle et intellectuelle conduite par une élite d'érudits et d'hommes de lettres (Uthmān Ibn Sanad, 1991 ; Al-Azzāwī, 1962, 2, p. 126). Ce fut alors que les Kurdes et les Arabes commencèrent à faire partie de l'élite irakienne. Le soufisme joua un rôle fondamental dans la mise en forme de la vie culturelle et de l'originalité irakiennes. Nos sources mentionnent trois mouvements soufis distincts représentés par les ordres qadiriyya, naqchbandiyya et rifa'iyya (Al-Jamil, 1988).

Pendant ce temps, dans le nord de l'Irak, une famille locale, celle des Jalilī, gouverna Mossoul de 1726 à 1834. Pendant la période qui suivit l'échec de Nādir Shah dans sa tentative pour assiéger Mossoul, la ville devint un centre intellectuel. À la même époque, le pouvoir des Jalilī s'y établit solidement (Olson, 1975). Sous leur règne jaillit une galaxie de gens de lettres et de savants qui influencèrent grandement la renaissance littéraire. Il suffit de dire que Yāsīn Efendi Al-Khatīb Al-ʿUmarī (1744–1816) écrivit alors *Al-Durr Al-Maknūn* (Al-Jamil 1983, 2, pp. 323–508), qui contient quelque 200 biographies d'hommes de lettres, de savants et de cheiks du XVIII^e siècle ayant vécu à Mossoul. Parmi ces derniers figurent les fameux écrivains Hasan Abdul-Baqi (mort en 1744), Al-Rawnakī (mort en 1750), Al-Basīr (mort en 1762), Al-Ghulāmī (mort en 1772), Al-Daftarī (mort en 1774), Nashātī (mort en 1774) et M. Amīn Al-Khatīb al-Umarī (mort en 1788).

Al-Umarī est considéré comme l'un des historiens irakiens les plus éminents du XVIII^e siècle. Ses œuvres traitent de sujets relatifs à l'Histoire, la biographie, l'histoire dynastique et locale (Al-Jamil 1983, I, pp. 3–145 ; Kemp, 1980).

Dans le domaine de la thérapeutique, il faut mentionner un médecin de Mossoul, grand voyageur, Muhammad Al-ʿAbdalī (mort en 1750). Ses disciples se rendirent fameux par leurs recherches médicales et leurs écrits. L'un des plus célèbres médecins d'Irak, Muhammad Al-Chalabī (1776–1846), est l'auteur d'un livre où il explique les méthodes et procédures liées à la vaccination contre la variole et les symptômes de la maladie observés dans divers cas à Mossoul (Sā'igh, 1928, pp. 22–23).

Au cours du XVIII^e siècle, Mossoul connut les querelles idéologiques entre les salafis libéraux et les soufis conservateurs. Le mouvement religieux et intellectuel salafiyya avait été lancé par le cheik Ahmad Ibn Al-Kūla (mort en 1759). Mossoul fut ensuite le théâtre des activités missionnaires, en particulier celles des Français qui tentèrent de répandre le catholicisme et influencèrent grandement la vie sociale et culturelle du pays. Nous devons garder présent à l'esprit que les cultures musulmane et chrétienne avaient coexisté depuis fort longtemps en Irak et que chacune avait ses traits distinctifs et ses moyens d'action. Bien des prêtres et des moines étaient connus comme savants, poètes, voyageurs et enseignants. Ils écrivaient en arabe. Peut-être

les plus importants d'entre eux furent-ils les dominicains qui opéraient à Mossoul autour de 1750 et rendaient au pays des services tant médicaux que scientifiques. Ils établirent, par exemple, une école séculière connue sous le nom d'école des Pères dominicains d'où sortirent nombre de savants et d'enseignants (Fiey, 1960, pp. 7–29 ; Lanza, 1951, p. 21). Nombre d'Arabes allaient faire leurs études à Mossoul, et la ville était connue pour ses spécialistes en astronomie, en mathématiques et en ingénierie, parmi lesquels se distinguait Abdullāh Al-Suwaīdī (Al-Suwaīdī, s. d.).

L'enseignement général à des niveaux communs se répandit alors largement en Irak, particulièrement à Mossoul qui attirait l'attention des visiteurs. Un voyageur indien, Mirza Abū Tālib Khān, qui visita la ville en 1799, y admirait le niveau d'instruction des fonctionnaires comme du petit peuple. Il écrivit : « Ce sont des gens instruits qui bénéficient d'un niveau moral élevé avec un caractère aimable et un esprit ouvert. [...] Depuis que j'ai quitté Paris, je n'ai pas rencontré de gens dont l'esprit fût aussi éclairé que le leur. » (Abū Tālib Khān, 1969, p. 359). Comparant leur niveau d'instruction et celui des fonctionnaires qu'il avait rencontrés dans la capitale ottomane, il soulignait que, si le sultan avait bénéficié d'un dixième de leurs compétences, l'empire n'aurait pas subi de tels revers (Abū Tālib Khān, 1969).

BIBLIOGRAPHIE

- ABŪ ṬĀLIB KHĀN. 1969. *Rihlat abi Talib Khan ʿila Al-Iraq wa Awruppa sanat 1213 ʿAH/AD 1799*. Trad. M. Jawad. Bagdad.
- AL-ʿĀZZAWĪ A. 1949. *Tarikh Al-ʿIraq bain Ihtilalain*. Vol. 4. Bagdad.
- 1962. *Tarikh Al-ʿAdad Al-Arabi fi Al-ʿIraq, 1534–1917*. 2 vol. Bagdad.
- AL-JAMIL S. K. 1983. *A critical edition of al-Durr al-Maknun fi al-Maʿathir al-Madiya min al-Qurun of Yasin al-Umari (920–1226 AH/AD 1514/1515–AD 1811/1812)*. 3 vol. Thèse de doctorat inédite, St. Andrews University.
- 1988. « Economy and social life in Mosul during the Jalili era 1726–1834 ». Dans : A. Temini (dir. publ.). *La vie sociale dans les provinces arabes à l'époque ottomane*. Vol. 1–2, Zaghuan/Tunis, pp. 279–299.
- 1991. *Emergence of modern Arabs 1516–1916*. Mossoul, Mosul University Press.
- AL-SUWAĪDĪ A. (s. d.). *Al-Nafha Al-Miskiyya fi Al-Rihla Al-Makiyya*. Manuscrit conservé à la bibliothèque du British Museum, n° Add. 23385, folio 121a.

- DAKUKI I. 1990. «Fuzuli Al-Baghdadi et la vie culturelle en Irak au XVI^e siècle». *Revue d'histoire maghrébine*, notes 57–58, p. 143 ; notes 59–60, pp. 183–184.
- FIEY J. M. 1960. *Mossoul chrétien*. Beyrouth.
- GIBB E. J. W. 1900–1901. *History of ottoman poetry*. 6 vol. Londres.
- KAḤḤĀLA U. R. 1957–1961. *Muʿjam Al-Muʿallifin*. 15 vol. Damas.
- KARAHAN A. 1949. *Fuzuli*. Istanbul.
- KEMP P. 1980. *Mosul and Mosuli historians of the Jalili era 1726–1834*. Thèse de doctorat, Oxford University.
- KÖPRÜLÜ F. 1926–1928. *Edebiyati Tarihi*. Istanbul.
- LANZA D. 1951. *Mosulinin the 18th century according to the memoire of...* Trad. R. Bidawid. Mossoul.
- LONGRIGG S. H. 1925. *Four centuries of modern Iraq*. Oxford.
- OLSON R. W. 1975. *The siege of Mosul and Ottoman-Persian relations 1718–1743*. Bloomington.
- RABBAT A. 1905. *Majallat Al-Mashriq*. Vol. 8. Beyrouth.
- 1906. *Majallat Al-Mashriq*. Vol. 9. Beyrouth.
- RAOUF I. A. 1983. *History and Iraqi historians during the ottoman period*. Bagdad.
- RASŪL HĀWĪ AL-KIRKŪKLĪ. 1830. *Dawhat Al-Wuzara fi Tarikh Baghdad Al-Zawraʿ*. Bagdad. M. B. Al-Tiflisi (trad. en langue arabe M. K. Nawras, Beyrouth, 1963).
- SĀʿIGH S. 1928. *Tarikh Al-Mawsil*. Vol. 2.
- ʿUTHMĀN IBN SANAD. 1991. *Mataliʿ Al-Suʿud bi Tib Akhbar Al-Wali Dawud*. Mossoul.

17.3

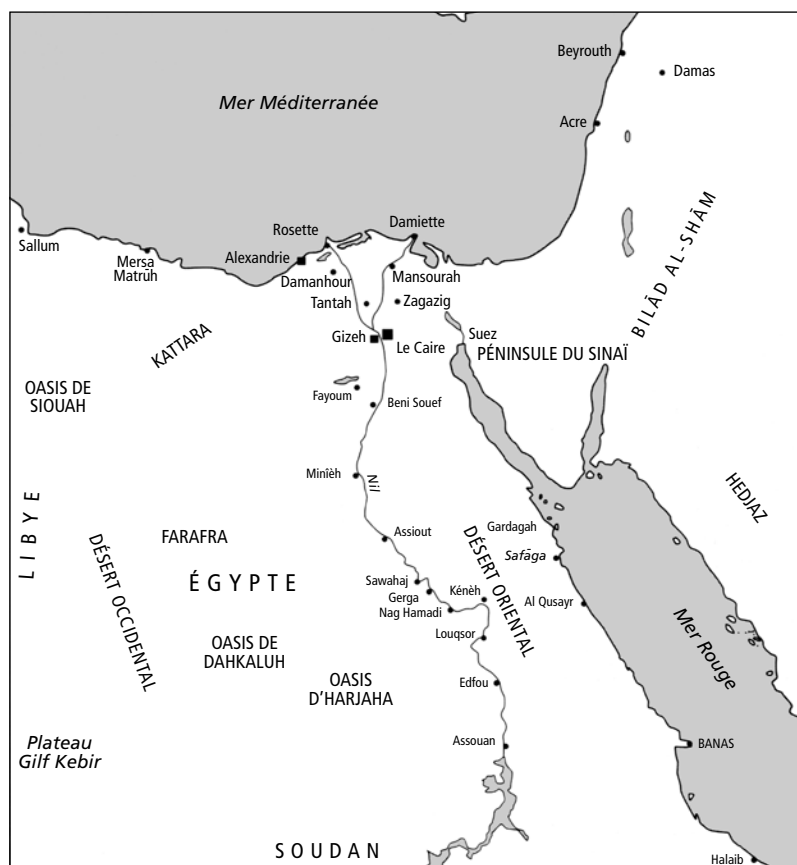
L'Égypte ottomane (1517 – 1798 apr. J.-C.)

ʿAbdul Rahim ʿAbdul Rahman

Les défaites infligées par le sultan ottoman Selim I^{er} d'abord aux troupes d'Al-Ghūrī à Mardj Dābiq en Syrie, en août 1516, puis à celles de Toumanbey, le dernier des sultans mamelouks, à la bataille d'Al-Rādaniyya en Égypte, en janvier 1517, ont sonné le glas du sultanat mamelouk d'Égypte (1250 – 1517). La suzeraineté de l'Égypte sur la Syrie et le Hedjaz y fut brisée alors que ces régions, tout comme l'Égypte elle-même, devenaient des provinces (vilayet) de l'Empire ottoman en pleine expansion. Les Égyptiens de l'époque déploraient l'éclipse que leur pays, désormais sous la fêrue d'Istanbul, allait connaître dans la vie politique de cette région pendant les trois siècles suivants (Ibn Iyās, 1961, p. 201) (carte 22). Pourtant, ils parurent accepter docilement cette domination ottomane après les épreuves qu'ils avaient endurées sous le régime instable des mamelouks, qui les avaient réduits à la misère et à la famine. Il suffit de jeter un bref regard sur les derniers jours du règne mamelouk pour se faire une idée des changements qui se produisirent pendant le long intermède du régime ottoman.

Au début du XVI^e siècle, l'État mamelouk était en butte à de graves difficultés engendrées par la faiblesse de son économie, laquelle résultait en grande partie de son incapacité à défendre la route commerciale de la mer Rouge contre les Portugais qui venaient de découvrir la route maritime menant à l'Inde. Ibn Iyas a signalé que «pendant le régime d'Al-Ghuri, nous avons vécu d'étranges choses et enduré plus d'épreuves que nous ne pouvions en supporter. À notre époque, ce que nous avons connu, à l'égard de l'insécurité et du banditisme de grand chemin, en dit long».

La détérioration de la situation économique du régime avait entraîné une instabilité politique parce que des troupes se révoltaient souvent, faute pour l'État de pouvoir payer leurs soldes. On commença de mettre officiellement en circulation une monnaie dépréciée et la situation empira encore alors que les impôts restaient inchangés dans les villes et les campagnes (Ibn Iyas, 1961, pp. 14, 19). Tandis que la position de l'Égypte s'affaiblissait, l'État ottoman qui avait pris son essor en Asie Mineure et dans les Balkans



Carte 22 L'Égypte pendant la période ottomane (d'après Zuhdi Saleem).

se retourna brusquement vers le monde arabe. En effet, le sultan Selim cherchait, en lançant une campagne préventive contre l'Empire mamelouk, à éviter une alliance entre les Perses et les mamelouks, tout en punissant ces derniers pour avoir fourni un asile politique aux *amîr* qui avaient fui la cour ottomane (Rafeq, 1968, pp. 96–97).

Une fois que la Syrie, l'Égypte, le Hedjaz et le Yémen se trouvèrent absorbés dans l'État ottoman, celui-ci dut assumer la lourde charge de protéger les côtes arabes contre les attaques des Portugais. Il lui fallut organiser également une ligne de défense contre les Espagnols qui menaçaient la côte nord-ouest de l'Afrique.

L'ADMINISTRATION OTTOMANE EN ÉGYPTÉ

Pendant son court séjour en Égypte, Selim ne s'intéressa pas tant à mettre de l'ordre dans l'administration égyptienne qu'à rétablir la stabilité de l'économie. Après avoir nommé à la tête de la nouvelle province Kha'ir Bey, qui en devint le premier gouverneur ottoman, le sultan quitta l'Égypte en septembre 1517 (Ibn 'Abd al-Ghani, 1978, p. 6). C'est pendant le mandat de Kha'ir Bey que furent faites les premières tentatives pour appliquer le système ottoman à l'administration de l'Égypte. Le système mamelouk fut quasiment aboli et le système ottoman mis en place sous la supervision du juge suprême hanafite (el-Nahal, 1979).

Les Ottomans étaient sur le point de transformer l'administration après avoir écrasé la rébellion du deuxième gouverneur, Ahmad Pacha, surnommé le Traître (*Al-Khā'in*) (Ibn 'Abd al-Ghani, 1978, p. 17), quand le nouveau souverain ottoman, le sultan Suleyman I^{er} (Soliman le Magnifique), édicta sa célèbre *Qānūnnāme-i Misr*. Cette loi fondamentale imposait un système de réglementation ottoman à la vie politique, militaire, civile et économique du pays. En vertu de ce système, le gouverneur de l'Égypte était un pacha avec le grade de vizir. Il était assisté par un certain nombre de fonctionnaires, qui assumaient notamment les charges d'intendant en chef, de trésorier et de juge suprême, ainsi que par le commandement de l'armée organisée en plusieurs divisions militaires. Dès le XVI^e siècle, l'influence des troupes ottomanes en garnison dans le pays commença à prendre de l'importance. À partir du début du XVII^e siècle, ces soldats se mirent à manifester leur indépendance vis-à-vis du gouverneur et à imposer leur volonté à la population. Leurs soulèvements fréquents causèrent de grandes souffrances aux Égyptiens. À mesure que les hommes se soustrayaient à leurs principales fonctions, à savoir le maintien de l'ordre et l'application de la loi, et ne s'intéressaient plus qu'à apposer leur signature sur les registres de salaires pour obtenir leurs soldes ou une promotion, ils tombèrent sous l'influence des factions mamelouks. Les garnisons devinrent si affaiblies et si corrompues qu'elles cessèrent de former une force armée. Aussi, lors de l'invasion française en 1798, aucun indice ne permet de penser que les troupes ottomanes opposèrent la moindre résistance (Ahmad, 1978, pp. 61–66). En fait, les fonctions militaires étaient remplies par des mamelouks.

Malgré l'anéantissement du pouvoir mamelouk par le sultan Selim, les *amīr* mamelouks survivants qui s'étaient soumis à l'autorité ottomane continuèrent de former un élément dominant dans les provinces, où ils occupèrent des postes de *sanjaq bey* et *kāshif*. Tout comme le sultan Selim, le sultan Suleyman les incorpora dans l'administration que tous deux laissèrent en place en Égypte, après leur départ, dans l'espoir d'utiliser les mamelouks restants pour maintenir l'équilibre entre le gouverneur et les troupes

ottomanes en garnison. En fait, le premier gouverneur de l'Égypte, Kha'ir Bey, était un *amīr* mamelouk (al-Ishaqi, AH 1310, p. 135). Les troupes de mamelouks se trouvèrent même former un corps d'armée distinct qui exerçait dans la pratique un certain pouvoir dans les campagnes. Les factions mamelouks, autorisées par les autorités ottomanes à engager de nouvelles recrues, furent donc en mesure de défier l'administration pendant toute la période de la domination ottomane en Égypte. Les mamelouks eurent même la possibilité d'assumer quelques-unes des plus hautes fonctions dans la bureaucratie et de revendiquer des postes de commandement à l'intérieur des corps de la garnison. Par la suite, au début du XVIII^e siècle, le chef du beylicat mamelouk bénéficia même d'une puissance plus grande que celle du gouverneur et prit le titre officiel de *cheik al-balad* (commandant de la ville). Enfin, le *cheik al-balad* mamelouk 'Ali Bey al-Kabir prit la tête d'une révolte dans les années 1769–1773 qui détruisit jusqu'aux derniers vestiges de l'autorité ottomane en Égypte. Ses successeurs, Muhammad Bey Abu al-Dhabab, Ibrahim Bey et Murad Bey, gouvernèrent l'Égypte comme une province autonome jusqu'à l'arrivée de l'expédition française en 1798. (Sur les régimes d'Ali Bey et de Muhammad Bey, voir Crecelius, 1981.)

L'ADMINISTRATION DE LA CAMPAGNE ÉGYPTIENNE

Pendant la période ottomane, le village égyptien constituait une unité administrative et financière. Il y avait dans chaque village, pendant le XVI^e siècle, un organisme administratif local qui était chargé de gérer les affaires du village et de collecter les impôts auprès des paysans pour le compte de l'administration centrale ou du détenteur de la concession fiscale à ferme (*multazim*).

Mais à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle et jusqu'au début du XIX^e siècle, ces fonctions furent usurpées par les *multazim* eux-mêmes ('Abdul Rahman, 1974, pp. 18, 19, 58, 74). À l'origine, l'organisme était composé presque entièrement de paysans du village lui-même. Y siégeaient les fonctionnaires énumérés ci-dessous.

Chaque village avait un ou plusieurs cheiks, chacun d'entre eux étant chef de famille ou de clan. Il arrivait qu'un village ne compte pas moins de 20 cheiks, et le plus riche d'entre eux portait le titre de *cheik al-mashāyikh* ou *muqaddim* (Baer, 1969, pp. 30–31 ; Dar al-Mahfuzat, s.d.a, sijill 17, p. 187 ; s. d.b). Au XVIII^e siècle, cette position devint héréditaire. Son transfert de père en fils ne nécessitait rien d'autre que la confirmation délivrée par le gestionnaire de la concession fiscale. En général, celui-ci désignait l'un des fils du défunt comme nouveau *cheik al-mashāyikh*, à la suite de quoi il échangeait des

cadeaux avec le nouveau promu au cours d'une cérémonie destinée à entériner le marché ('Abdul Rahman, 1974, p. 18; Dar al-Mahfuzat, s. d.a, sijill 17, pp. 40, 45, 187; voir aussi Ghurbal, 1953, question 4, p. 39).

Les cheiks, dont les devoirs étaient nombreux, exerçaient une grande autorité sur les paysans. Ils avaient l'obligation de veiller au nettoyage des canaux et à l'entretien des digues au moment opportun pendant la saison des cultures. À l'occasion de ces travaux, ils devaient ravitailler les équipes de travailleurs. Ils veillaient également à la perception des impôts auprès des paysans et à la remise des montants aux *multazim*. Ils assuraient la sécurité de leur village, étaient responsables de l'irrigation et de la répartition des terres entre les paysans et ils servaient de juges pour trancher les litiges qui opposaient les villageois. Ils figuraient parmi les membres importants des commissions de conciliation du village, et leurs avis étaient tenus en grande estime (Qānūnnāme-i Misr, p. I; Dar al-Mahfuzat, s. d.a, sijill 17, p. 186; sijill I, p. 55). En contrepartie de tous ces services, un champ leur était assigné, ou on leur accordait une certaine étendue de terre exonérée d'impôts. Le détenteur de la concession fiscale du village recevait souvent des vêtements chaque année.

En réalité, le cheik de village se transforma en un tyran local qui abusait de son pouvoir et obligeait les paysans à lui verser un flot permanent de redevances illégales qu'il partageait souvent avec le collecteur des impôts. Nous trouvons dans les archives des exemples de quelques cheiks de village qui ont accumulé une richesse considérable et constitué une caste de notables à la campagne. Certains d'entre eux sont devenus *multazim* eux-mêmes. D'innombrables sources contemporaines mentionnent qu'ils étaient détestés par les paysans à cause de leur comportement arbitraire. Ils jouaient également un rôle important dans les conflits tribaux qui survenaient à la campagne pendant cette période ('Abdul Rahman, 1974, pp. 22, 23, 182; Ghurbal, 1953, p. 49).

Le « notaire » ou le « clerc » (*shāhid*), responsable des registres officiels, était un fonctionnaire important au sein de l'administration des villages égyptiens, car il lui incombait de porter sur des documents dignes de foi la mention de toutes les terres du village, bassin par bassin et *faddān* par *faddān*. Ce préposé aux écritures notait le nom de tous les cultivateurs, la superficie attribuée à chacun et la redevance payée par chaque paysan. Il inscrivait également dans son registre les noms des cheiks et ceux de tous les paysans dont les cheiks étaient responsables. Il tenait aussi à jour les informations sur les digues et canaux dépendant du village et les noms des personnes qui entretenaient ces digues¹. Ces renseignements consignés dans le registre du clerc étaient transmis au percepteur pour lui permettre de calculer le montant des redevances et d'organiser leur perception. Le préposé aux écritures était toujours membre de la commission de conciliation et les preuves qu'il pouvait fournir à partir de son registre étaient importantes pour résoudre les litiges (Dar al-Mahfuzat, s. d.c, sijill 4619).

Ce fonctionnaire était élu par les paysans. Étant donné la nature de son travail, il devait savoir lire et écrire, tenir les comptes et établir des relevés.

D'après les documents officiels, le *mubāshir* (agent d'un *multazim*) était chargé de désigner le percepteur, responsable de la collecte des impôts (*sarrāf*), également appelé « le Chrétien » (*nasram*) selon nombre de sources contemporaines, car la plupart de ces collecteurs d'impôts étaient coptes (al-Sharbini, 1890, p. 115). Ce fonctionnaire procédait donc à la levée des impôts fixés conformément aux informations consignées dans le registre officiel. Il assistait également les cheiks du village et, après avoir déduit les dépenses administratives correspondant à la perception des impôts qu'il avait collectés auprès des villageois, il remettait le solde, ou surplus, au *multazim* ou à son agent (Poliak, 1939, p. 72). D'après les archives des tribunaux religieux et le *Qānūnnāme-i Misr*, il était également chargé de procéder à des arpentages et de redistribuer la terre entre les paysans de la région placée sous sa juridiction, afin de donner à chacun d'eux une étendue de terre équitable (*Qānūnnāme-i Misr*, pp. 12–136 ; SCA, s. d.a, sijill 120). Certains de ces percepteurs remplissaient honnêtement leurs fonctions, mais bien d'autres abusaient de leur situation pour imposer des taxes et redevances illégales aux paysans, de sorte qu'ils étaient craints et haïs par ceux-ci. Un poète populaire fait la constatation suivante en ce qui concerne la panique dont étaient pris ces paysans incapables payer leurs impôts à l'État : « La peur d'être jetés en prison et battus, éprouvée par ceux qui n'étaient pas en mesure de payer [l'*al-miri*], était chose très commune. Aussi y avait-il des paysans qui hypothéquaient d'avance leur récolte à bas prix, ou vendaient le bétail dont le lait était nécessaire à la nourriture de leurs enfants, ou prenaient les bijoux de leurs épouses, parfois même de force, pour les mettre en gage ou les vendre purement et simplement afin de payer le percepteur. » ('Abdul Rahman, 1975, p. 262.)

De toute façon, l'arrivée du collecteur des impôts dans un village provoquait la détresse chez les paysans et avait des conséquences catastrophiques pour les pauvres. Outre les taxes et redevances illégales que le percepteur prélevait pour son propre compte, il recevait un salaire fixé par le gestionnaire de la concession fiscale en guise de rémunération pour l'accomplissement de sa tâche.

À l'origine, la fonction du surveillant (*al-khawli*) consistait à superviser la culture de la terre *usiya* attribuée au *multazim*, mais, au fil du temps, ses attributions prirent de l'ampleur et s'étendirent à la supervision des terres cultivables et au relevé de toutes les altérations que celles-ci subissaient, pour en rendre compte au percepteur et aux cheiks de village, notamment en haute Égypte, compte tenu des crues du Nil. Il y avait un surveillant pour chaque village ('Abdul Rahman, 1974, p. 28 ; Shaw, 1962, pp. 54–55).

Le surveillant devait connaître les limites des terres appartenant au village et il était chargé de résoudre les litiges entre les paysans concernant les surfaces ou les cultures. Comme le «clerc» responsable des registres officiels, il était obligé de connaître la terre bassin par bassin, *faddān* par *faddān*. Il avait son mot à dire au sujet de la redistribution des terres entre les paysans, veillait à satisfaire leurs besoins et les mobilisait pour les corvées. Il était chargé de maintenir en bon état le système d'irrigation dans son *iltizām*. D'après les documents des tribunaux religieux, il devait siéger dans les commissions de conciliation et contribuer à régler les litiges entre les paysans et le ou les *multazim* dont ils dépendaient. S'il ne remplissait pas sa mission convenablement, le cheik du village pouvait le congédier et nommer quelqu'un d'autre à sa place (SCA, s. d.b, sijill 5, p. 57). S'il donnait satisfaction, il se rendait à la fin de l'année devant le tribunal pour jurer qu'il avait rempli ses devoirs correctement. Le poste de surveillant finit, lui aussi, par devenir héréditaire, car nous trouvons dans les documents des tribunaux religieux des pièces selon lesquelles le fils d'un surveillant devenait toujours le nouveau surveillant après le décès de son père. En échange de l'exercice de ses fonctions, le surveillant recevait de la trésorerie provinciale un salaire fixe, mais, comme les autres fonctionnaires du village, il prélevait également des redevances sur les paysans impuissants (Ghurbal, 1953, p. 40).

Dans le cas où le *multazim* se montrait incapable ou refusait d'administrer son *iltizām* personnellement, il désignait un agent pour représenter ses intérêts dans chaque village relevant de sa concession fiscale. Dans les villages, où la concession était partagée entre plusieurs *multazim*, «l'administration de l'ensemble était en général assurée par les agents du titulaire bénéficiaire de la part la plus importante» (Shaw, 1968, p. 98). Les détenteurs de concessions fiscales déléguaient une grande autorité administrative à leurs représentants. Ceux-ci supervisaient les cultures ainsi que la perception des impôts et recevaient les loyers des paysans par l'intermédiaire des collecteurs d'impôt et des cheiks de village.

En échange des services rendus pour le compte du *multazim*, l'agent recevait de celui-ci des gages, mais les archives montrent clairement qu'il imposait des redevances aux paysans pour son propre compte (Dar al-Mahfuzat, s. d.d, sijills 49, 1605, 1808).

L'exécuteur (*al-mushidd*) mettait en œuvre les ordres donnés par le cheik du village. Il était chargé de rassembler les paysans lorsque le moment était venu de collecter les impôts et redevances (Ghurbal, 1953, pp. 40–41). Il connaissait par conséquent chaque paysan du village par son nom et savait où il vivait. Il servait de guide aux étrangers dans le village. Il lui incombait la pénible mission d'informer les paysans des ordres donnés par l'administration locale ou centrale. Parfois il devait faire exécuter ces ordres par la contrainte et, en cas de besoin, il pouvait attraper un paysan par la moustache,

le frapper ou l'insulter (al-Jabarti, 1904, vol. 4, p. 207). Il avait autorité sur le gardien (*ghafir*), à qui il pouvait donner l'ordre de rassembler les paysans devant le conseil du village ou de contraindre ceux-ci à accomplir des corvées. De ce fait, les paysans le méprisaient.

Les documents des tribunaux religieux et certaines sources contemporaines montrent qu'il y avait un certain nombre de gardiens (sing., *ghafir* ou *khafir*) dans chaque village. Ils avaient notamment la tâche de veiller à la sécurité du village et de ses champs, d'empêcher les vols et les délits, de prévenir les paysans contre les attaques des Bédouins, de surveiller les digues pour empêcher tout sabotage et de faire respecter des ordres donnés par l'exécuteur (SCA, s. d.a, sijill 313, p. 325). Si, dans la majorité des cas, ils semblent s'être acquittés de leurs tâches d'une manière honnête, nous trouvons dans les documents officiels beaucoup de plaintes émises par les paysans contre certains gardiens qui, pour nombre d'entre eux, trouvaient moyen de se faire verser des redevances (Dar al-Mahfuzat, s. d.d, sijills 49, 1605, 1608).

Le valet (*al-kallāf*) était désigné à l'origine par le détenteur de la concession fiscale pour protéger son propre bétail (Ghurbal, 1953, p. 40), mais ses fonctions furent par la suite élargies pour comprendre la protection de toutes les bêtes du village — où il faisait également fonction de vétérinaire. Il recevait un salaire fixe de la part du *multazim*, mais prélevait aussi des honoraires auprès des paysans. Avec le temps, ces honoraires devinrent habituels (Dar al-Mahfuzat, s. d.d, sijills 49, 1605).

La fonction de juge «*qādi al-shāra*», qui fut créée pendant la période ottomane, était l'une des plus importantes dans l'administration des campagnes, car le juge était chargé de régler les litiges entre les paysans. Ces magistrats étaient les agents du juge suprême du Caire, lequel était un Turc envoyé par Istanbul avec le droit de nommer des agents dans les différentes circonscriptions pour juger les contentieux selon l'école religieuse d'Abu Hanifa (SCA, s. d.c, sijill 2, pp. 165–166). (Les musulmans sunnites reconnaissent quatre écoles quant à l'interprétation du droit islamique. Les Turcs ottomans adhéraient officiellement au rite hanafite.) Le magistrat disposait toujours d'un agent et d'un traducteur, car tous les juges aux XVI^e et XVII^e siècles étaient des Turcs qui ne parlaient généralement pas l'arabe (SCA, s. d.c, sijill 5, p. 1 ; B. Iyās, 1961, p. 165).

Le juge exerçait une vaste autorité sur tous les fonctionnaires de village dans sa juridiction. Chaque fonctionnaire devait se présenter devant le juge à la fin de chaque année pour prêter serment et noter dans son registre qu'il avait rempli ses obligations en toute intégrité (Dar al-Mahfuzat, s. d.a, sijill I, p. 92 ; sijill 3, p. 71). Il était également chargé de régler les litiges entre les paysans ou les autres habitants de sa juridiction et devait inscrire ses décisions dans son registre, ce qui avait son importance au cas

où le conflit renaîtrait. C'était également lui qui devait répartir les biens entre les héritiers et célébrer les mariages (Dar al-Mahfuzat, s. d.a, sijill 4, pp. 150–156; s. d.b).

Pour prix de ses activités, il recevait des honoraires de la part de chaque plaideur. Dans les affaires ayant trait à un héritage ou à un mariage, cette rémunération pouvait varier et se montait parfois au tiers de l'héritage total (Dar al-Mahfuzat, s. d.a, sijill 2, p. 6). Les archives révèlent que quelques juges accomplissaient leurs devoirs sacrés de manière malhonnête et s'enrichissaient considérablement grâce aux énormes sommes qu'ils percevaient pour leurs services (al-Jabarti, 1904, vol. 4, p. 127).

LA PROPRIÉTÉ DU SOL ET LES CHARGES FINANCIÈRES

Conformément aux théories islamiques en matière de souveraineté, les terres arables appartenaient à l'État ou au sultan. Pendant la période ottomane, les terres arables d'Égypte étaient divisées en trois catégories selon le genre d'impôt qui y était payé : les terres productrices de revenus fiscaux pour l'État, les terres attribuées en dotation à des institutions religieuses et pieuses, et les terres allouées au gouverneur et autres hauts fonctionnaires.

Depuis le début du régime ottoman en 1517 et jusqu'en 1658, la terre *kharājīyya* (imposable) fut administrée par des agents salariés (*amīr*). Chaque agent était chargé de gérer une ou plusieurs circonscriptions fiscales données à ferme. Mais à partir de 1658, quand fut institué le système de l'*iltizām*, la terre fut répartie sur une nouvelle base. Certaines terres arables furent distribuées à des paysans qui payaient un loyer pour avoir le droit de les cultiver et d'en tirer une récolte. Le paysan ne possédait pas la terre, mais il avait le droit de continuer à l'exploiter aussi longtemps qu'il payait le loyer et les autres taxes au *multazim* ou à son agent. Il pouvait choisir de travailler la terre lui-même, de la louer ou d'en partager la récolte avec un métayer, ou encore de l'hypothéquer pendant un temps très court si les circonstances l'y contraignaient. Tel était le premier type de jouissance foncière concernant les terres *kharājīyya*, dans le cadre du système de l'*iltizām*.

Une deuxième catégorie de terres *kharājīyya* était appelée *usiya*, ou *wasiyya*. Cette terre, qui se trouvait aussi bien en haute Égypte qu'en basse Égypte, était allouée à un ou plusieurs fermiers², et la proportion de ce type de location foncière atteignait 50 % ou davantage dans de nombreux villages.

Dans le cadre du système de l'*iltizām*, le *multazim* achetait au gouvernement un droit d'usufruit sur le village, et c'est au moment de cette transaction que le pourcentage de terre *usiya* était fixé. Il louait l'*ard al-*

filāha aux paysans sur la base des informations contenues dans les registres officiels du village ou ordonnait une nouvelle distribution. Il convient de noter que les terres de cette catégorie étaient en général réparties en trois classes (supérieure, moyenne et inférieure) en fonction de leur fertilité et de leur productivité. Dans certains cas, chacune de ces trois classes était sous-divisée à son tour, par exemple : supérieure, supérieure moyenne et supérieure inférieure.

Les impôts auxquels étaient soumises ces terres étaient collectés par les agents locaux représentant le détenteur de la concession fiscale à ferme qui transférait le montant requis (le prix de son propre loyer) au gouvernement en trois versements échelonnés d'égale importance. La différence entre l'impôt payé au gouvernement et le loyer encaissé par le *multazim* auprès des paysans, et qu'il lui appartenait de conserver, finit par être appelée le *fa'id* (profit), et celui-ci était bien plus élevé que le montant remis par le concessionnaire au gouvernement (ʿAbdul Rahman, 1976). Au XVIII^e siècle spécialement, lorsque les lourdes charges financières et la sévérité de l'appareil administratif prirent une tournure particulièrement accablante pour les paysans, de vastes superficies de terres villageoises restèrent en friche, car les paysans négligèrent leurs champs et s'enfuirent vers d'autres districts. Ce phénomène marqua la faillite du système de l'*iltizām*, et les gestionnaires de concessions fiscales rendirent avec une fréquence troublante leurs *iltizām* au gouvernement. Les autorités se virent par conséquent obligées de créer des registres de travaux spéciaux pour y inscrire les mausolées, les asiles réservés aux soufis, les écoles coraniques, les points d'eau destinés aux animaux, les établissements al-Azhar et autres institutions de bienfaisance que les tyrans avaient fait construire en vue d'obtenir des bénédictions et de justifier l'oppression dont ils accablaient les paysans.

Les terres attribuées en dotation, dont l'usufruit était destiné à des œuvres pieuses (*waqf*), étaient exonérées des impôts dus à l'État, mais versaient quand même une «taxe de protection» symbolique que le gouvernement percevait en contrepartie de la protection fournie par l'administration villageoise contre les attaques des nomades ou autres dangers. Nous avons trouvé, dans les documents d'époque, diverses preuves du fait que le gouvernement avait autorisé

Nom du village	Province	Superficie totale par faddān	Ard al Filāha	Ard al usiya	% de terre usiya
Minya al-Qamh	Sharqiyya	784,0	480,0	304,0	38,8
Mit Bashshar	Sharqiyya	755,5	351,0	404,5	53,5
Zarzamun	Sharqiyya	2 239,33-1/3	2 239,33-1/3	—	0,0
Abu al-Iyal	Gharbiyya	412,0	342,0	70,0	17,0

certaines *multazim* à transformer une partie de leurs terres *usiya* en terres *waqf* (*rizaq*) — ce qui leur permettait de bénéficier personnellement de tout l'usufruit de la terre — et à transmettre ce bien foncier à leurs héritiers. Le gouvernement tenait un registre périodique spécial appelé *daftar al-rizaq* où étaient consignées l'étendue et l'expansion de ce type de jouissance foncière. Dans ces registres, nous trouvons une description complète de chaque lot de terre, sa situation géographique, les noms des personnes bénéficiaires de l'usufruit et la date à laquelle ce terrain avait été transformé en terre *waqf*. Ces registres contiennent aussi des copies des actes et décrets relatifs à ces terres³.

Les terres *ard al-utlāq*, ou *itlāq* (d'après le terme turc *otlak* : pâturage), qui pourvoyaient aux besoins alimentaires des chevaux du gouverneur et des beys mamelouks, n'étaient pas taxées par le gouvernement. Dans le courant du XVIII^e siècle, alors que le pouvoir des beys mamelouks augmentait au détriment du gouvernement, une grande partie de ces terres fut soustraite au gouverneur et transférée aux *multazim* des circonscriptions où elles se trouvaient géographiquement situées, pour finir par être englobées dans les terres *usiya* des *multazim*. Ces derniers payaient au gouverneur une redevance pour compenser la perte de son *utlāq* sur les pâturages.

En dehors de ces trois types fondamentaux de jouissance foncière, nous trouvons d'autres catégories de terres. Celles-ci, de qualité médiocre ou impropre à la culture, n'étaient soumises à aucun impôt. Il s'agissait de petites superficies par comparaison avec les autres catégories évoquées ci-dessus, et il n'y en avait que dans de rares villages.

Ce système de jouissance des terres faisait peser sur les paysans de lourdes charges financières, aussi bien officielles qu'officieuses. On en trouvera ici quelques exemples.

Le *malal-mīrī* était le seul impôt officiellement appliqué à la terre arable par le gouvernement. Sa valeur était déterminée en fonction de la qualité et de la productivité de chaque type de terrain. Cet impôt augmenta au fil du temps de sorte qu'il avait quadruplé à la fin du XVIII^e siècle (Dar al-Mahfuzat, s. d.e, sijills 183, 468) et représentait une lourde charge pour les paysans. Son recouvrement était effectué de manière si cruelle que les paysans redoutaient le moment où il leur faudrait s'en acquitter (al-Sharbini, 1890, pp. 125–126).

Le *mudāf* représentait toutes les augmentations apportées au *malal-mīrī* évoqué ci-dessus et qui finirent par lui être incorporées. Il fut obligatoire à trois reprises sous le système de l'*iltizām*, en 1688, 1742 et 1760, pour couvrir le déficit observé sur la part de l'impôt *mīrī* revenant au sultan. Ce déficit résultait, en réalité, de la corruption de l'administration ainsi que des troubles politiques et des affrontements militaires entre les beys mamelouks, dont un certain nombre différaient alors le paiement des impôts *mīrī* dus au titre de leurs concessions (al-Damurdashi, 1989, pp. 28–29). De ce fait,

le gouvernement, conformément au système des garanties (*tadamun*) qui étaient appliquées par l'administration aux villageois pour le recouvrement des impôts, imposait un *mudāf* à certains villages, mais pas à d'autres. De cette manière, ces circonscriptions se voyaient contraintes de couvrir le déficit enregistré dans des circonscriptions voisines (Dar al-Mahfuzat, s. d. e, sijill 180). Un autre prétexte invoqué pour l'assujettissement au *mudāf* était la nécessité pour l'Empire ottoman de faire la guerre à ses ennemis extérieurs. Ces dépenses militaires consommaient un énorme pourcentage des impôts et obligeaient le gouvernement à couvrir le déficit en imposant au contribuable des prélèvements supplémentaires. Telles étaient les causes les plus importantes de l'assujettissement au *mudāf*.

Le *fa'id* (profit) représentait la différence entre l'impôt *mīrī* réel, exigé sur la terre par le gouvernement, et le loyer effectivement collecté par le *multazim* auprès des paysans. D'après les documents contemporains, son montant s'élevait en général à plus de deux fois celui du *malal-mīrī* au cours du XVIII^e siècle. Nous avons observé que le *mīrī* appliqué à un *faddān* se situait entre 66 et 140 *para*, en fonction de la qualité du sol. Mais les documents des tribunaux religieux révèlent que le loyer d'un *faddān* pendant la même période se situait entre 369 et 600 *para* (Dar al-Mahfuzat, s. d.d, sijills 1605, 1608; SCA, s. d.a, sijill 313, p. 325).

Le *barrani*, ou *ādāt*, représentait la redevance que les autorités villageoises imposaient aux paysans sur des articles comme le beurre, le mouton, le miel, le fromage, les céréales, les poulets et divers produits fermiers. Au cours du XVIII^e siècle, ces redevances semblaient être calculées sur la base de la valeur marchande du produit et elles furent officiellement inscrites dans les registres fiscaux. En fait, le montant cumulé des redevances réclamées au titre du *barrani* dépassait amplement le revenu officiel du *malal-mīrī*. Les paysans, accablés sous cette avalanche de charges financières, commencèrent à la fin du XVIII^e siècle à abandonner les villages. Certains *multazim* tentèrent alors de faire des concessions, comme de renoncer aux redevances *barrani* exécrées, pour les empêcher de s'enfuir, mais les administrateurs de village persistèrent à en exiger le paiement. Alors que la condition de la paysannerie continuait à empirer, seule l'abolition de tout le système lui aurait fourni un moyen d'échapper à ces prélèvements; tel fut l'objectif de la réforme entreprise par Muhammad 'Ali au XIX^e siècle.

L'impôt *kushūfiyya* était destiné à couvrir les dépenses de l'administration locale dans les provinces, notamment le salaire du *kāshif*, l'entretien des digues, le percement de canaux et les soldes des militaires locaux. Les sources contemporaines montrent que le *kāshif* se comportait de façon arbitraire lors du recouvrement de cet impôt dans les villages qui lui étaient assignés.

Il est donc manifeste que les paysans souffraient énormément sous la tyrannie du *kāshif*, de ses soldats et de son entourage. Ces derniers n'hé-

sitaient pas à user de violence envers les paysans pour les obliger à leur fournir des denrées alimentaires et des boissons, en quantités excédant leurs capacités. C'est ainsi que la visite du *kāshif* dans le village était un événement que les paysans haïssaient par-dessus tout.

LES EFFETS DE LA DOMINATION OTTOMANE

L'administration ottomane tirait ses revenus de l'Égypte à partir de trois sources fondamentales, l'impôt foncier (*kharadj*), les taxes encaissées par les bureaux de la douane (*kharadj al-djamarik*) et d'autres redevances de diverses provenances (*amwal mutafarriqa*) (Amad, 1978, p. 321). Sur l'ensemble de ces revenus, l'administration ottomane en Égypte réglait ses dépenses qui comprenaient les émoluments alloués au gouverneur, les salaires de ses fonctionnaires et la solde des troupes en garnison, ainsi que tous les autres frais liés à l'administration des affaires de la province (Shaw, 1968). L'excédent, c'est-à-dire le surplus des revenus par rapport aux dépenses, devait être envoyé au gouvernement central et au sultan à Istanbul. La figure 21 fournit des exemples de la fluctuation de ce « surplus » que l'Égypte était censée produire pour l'usage du gouvernement central (Shaw, 1968, pp. 31–367, et 1962, pp. 338–403 ; Dar al Mahfuzat, s. d.f, n° 5249, 2106, 2111).

Même après le détournement du commerce international par le cap de Bonne-Espérance, l'Égypte maintint des relations commerciales avec les pays du bassin méditerranéen, avec le Soudan, l'Éthiopie, le Yémen et d'autres États arabes. Néanmoins, le commerce indien par la mer Rouge et le Golfe reprit vie, et les villes arabes profitèrent de cette renaissance pendant la période 1520–1620 (Inalick et Quataert, 1994). Mais, à la longue, les Ottomans ne parvinrent plus à défendre les eaux de la Méditerranée orientale contre les attaques des marines européennes, pas plus qu'ils n'arrivaient à protéger les routes commerciales terrestres qui subissaient les raids fréquents des Bédouins. Du fait de cette interruption du trafic sur les routes commerciales internationales de l'Égypte, le commerce devint surtout local, par force. Les échanges internes furent eux aussi affectés par le despotisme de l'appareil administratif ; une population appauvrie n'avait pas les moyens de soutenir une activité commerciale nationale.

Conformément aux usages en vigueur dans ce système de gouvernement, la terre était la propriété de l'État, et les paysans ne pouvaient en avoir que l'usufruit, mais nous avons vu comment ces derniers étaient spoliés du fruit de leur labeur par un système fiscal qui leur laissait à peine de quoi survivre, par suite de l'affaiblissement du pouvoir central ottoman à partir de 1600. L'État allouait le produit de la terre, tel qu'il était perçu sous forme d'im-

<i>Année</i>	<i>Profit total en para</i>
1525	16 000 000
1535	20 000 000
1585	24 000 000
1590	20 000 000
1661	15 861 461
1661	30 000 000
1680	19 157 379
1683	22 955 187
1741	23 894 582
1763	17 800 515
1765	20 950 000
1786	35 323 000
1795	11 652 727

Figure 21 Profits correspondant à la différence entre les revenus et les dépenses en Égypte pendant le règne ottoman.

pôt, aux *amīr* mamelouks, aux officiers de la garnison, aux chefs tribaux et même, au XVIII^e siècle, aux oulémas et aux riches marchands constitués en détenteurs de concessions fiscales (*multazim*). Accablés par une charge fiscale encore plus lourde sous le système de l'*iltizām*, les paysans furent contraints d'abandonner leurs champs, et l'agriculture se cantonna à une étroite bande située sur les deux rives du Nil.

Pendant le XVIII^e siècle, l'instabilité politique résultant des perpétuels conflits entre les *amīr* mamelouks entraîna des conséquences directes sur les activités agricoles en provoquant leur réduction et en contraignant les paysans à vivre dans un état de semi-famine (SCA, s. d.b, n° 3, p. 101 ; voir aussi Girard, 1942, p. 28 ; Al-Hitta, 1904, p. 177).

En ce qui concerne l'industrie, en dehors des entreprises familiales locales liées à l'agriculture dans les campagnes, il y avait dans les villes des fabriques de textile dont les ouvriers étaient organisés en guildes. L'Égypte exportait ses produits textiles vers d'autres parties de l'Empire ottoman. Mais ces guildes furent — en même temps que l'oppression des mamelouks — un facteur qui explique l'absence de croissance industrielle pendant toute la domination ottomane (Al-Giritli, 1952, p. 22 ; Al-Jabarti, 1904, vol. II, p. 239 ; voir aussi Baer, 1964 ; Raymond, 1973–1974). En résumé, les conditions économiques furent difficiles sous le régime ottoman.

LA VIE CULTURELLE ET SCIENTIFIQUE

Pendant la période ottomane, les *kuttāb* étaient nombreuses, mais ces écoles primaires de la communauté musulmane limitaient l'instruction aux principes élémentaires de la lecture et de l'écriture, et à la récitation du Coran. Dans les mosquées et collèges, les érudits religieux (oulémas) enseignaient les principes de la religion, et les savants azhari ont à peine produit quelques commentaires supplémentaires sur les œuvres des auteurs qui les avaient précédés. Dans les biographies d'oulémas qu'Al-Jabarti a compilées dans sa célèbre histoire du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, il a souligné le rôle influent que ces savants ont joué dans la vie culturelle et scientifique de l'Égypte sous le règne des Ottomans. Ce rôle se manifesta surtout au XVIII^e siècle, en particulier après l'apparition d'un chef reconnu à la tête de la mosquée al-Azhar dans une position qui le fit appeler « cheik al-Azhar ». La politique ottomane allait donner une grande importance à l'université al-Azhar et à ses oulémas, qui jouèrent un rôle culturel et politique capital en Égypte.

Sous le régime ottoman, on enseignait les matières suivantes à al-Azhar : les questions théologiques telles que les interprétations du saint Coran, les traditions du Prophète, la jurisprudence prophétique conformément aux quatre écoles de la loi religieuse, l'unité d'Allah, l'éthique, la langue et la littérature arabes ainsi que leurs différentes branches connexes. Plus tard, d'autres matières y furent ajoutées, comme l'astronomie et quelques sciences telles que la physique, la biologie et les mathématiques (qui incluaient l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie). Al-Jabarti, cheik Ahmlad al-Damanhuri et cheik Mustafa ibn Muhammad ibn Unis y déployèrent leurs compétences (Al-Jabarti, 1904).

Les gouverneurs ottomans respectaient et encourageaient ces activités scientifiques et culturelles entreprises par les lettrés d'al-Azhar, au point d'organiser de temps à autre des séminaires avec les oulémas pour débattre de questions historiques et faire le point sur diverses études ou recherches nouvelles. Al-Azhar continua ainsi de jouer son rôle en préservant un style et une culture islamiques, de sorte que des étudiants issus de tout le monde islamique venaient y étudier la théologie islamique ainsi que diverses autres disciplines avec son corps enseignant international formé de savants réputés. Les étudiants étaient logés dans 26 résidences représentant leurs différentes régions d'origine.

Plusieurs écoles étaient affiliées à al-Azhar qui les supervisait. L'objectif de ces écoles était de préparer les étudiants à entrer à al-Azhar. Il y avait, par exemple, al-Mahmudiyya, al-Achrafiyya, et la madrasa de Muhammad Bey Abu al-Dhahab, bénéficiaires de dotations religieuses qui permettaient de financer leurs activités et de subvenir à l'existence de leurs étudiants.

Chaque école avait aussi sa propre bibliothèque (Al-Jabarti, 1904, vol. I, pp. 417–418). À l'instar des gouverneurs ottomans, les *amīr* mamelouks se plaisaient à doter les édifices où l'on enseignait aux enfants la lecture, l'écriture et la mémorisation du saint Coran. Le nombre de *kuttāb* établies au Caire et dans d'autres villes égyptiennes pendant la période ottomane était vraiment élevé, ce qui indique un intérêt soutenu apporté à l'entretien de la culture islamique et à l'éducation.

Pendant l'occupation française de l'Égypte (1798–1801), les oulémas de l'université al-Azhar furent nommés membres de l'une des commissions gouvernementales créées par les Français. Malgré cette tentative de séduction, al-Azhar fut le centre de la première révolte cairote du 21 octobre 1798, et les enseignants ainsi que les étudiants de cette université prirent la tête de la seconde révolte du Caire, qui provoqua des représailles françaises contre al-Azhar, ses professeurs et leurs élèves. Après l'évacuation des Français, al-Azhar continua de jouer son rôle culturel et pédagogique traditionnel.

Une école d'historiens égyptiens témoins des siècles ottomans comprenait deux catégories distinctes d'auteurs, les oulémas et les *odjaqli* (militaires). Ces deux groupes d'auteurs nous ont laissé une série de chroniques et de dictionnaires biographiques interconnectés qui fournissent des renseignements importants sur la vie publique égyptienne pendant la période ottomane. Certains de ces ouvrages sont aujourd'hui publiés, et d'autres — qui ont attiré l'intérêt d'une nouvelle génération d'érudits — ne vont pas tarder à l'être.

Le soufisme a pris de l'influence en Égypte pendant la période ottomane, et ses divers « rites » se sont propagés dans la capitale, dans les autres villes du pays et dans les campagnes. Nous pouvons observer beaucoup de « rites soufis » qui ont imprégné la société égyptienne — leur nombre est supérieur à 80. Les plus importants sont le rite « Al Ahmadiyya » qui remonte à Mir Ahmad Al Badawī, le rite « Al-Qadiriyya » créé par Abdul Qadir al-Djilani et le rite « Al Refaīa » d'El Abbās, connu sous le nom d'Ibn Refa'īyya.

Le soufisme a introduit dans la vie religieuse égyptienne, pendant la période ottomane, une notion de fatalisme et de pessimisme, et il a enseigné la vertu de la patience qui permet de supporter sereinement les abus et l'oppression.

Une autre sorte de tradition sociale, qui s'est répandue en Égypte pendant la période ottomane, a été celle des conteurs publics. Les Égyptiens aimaient assister à des séances publiques de récitation pour écouter les contes *Alf Laila wa Laila* (*Les Mille et Une Nuits*) ou *Antara Ibn Chadad* de la tribu des Absi, ou bien *Saif Bin The Yazen* et *Abu Zaid El Hilālī* de la tribu des Hilālī, ou encore *Al Zeir Salem*, notamment pendant les réunions festives.

Il y avait des personnes qui s'étaient spécialisées dans ce genre d'exercice. Il y avait même des récitants particuliers pour chaque type de tradition. Les proverbes et les récits de victoires et de défaites, d'injustice et d'oppression

formaient l'un de ces types, tout comme la vie et les exploits des champions et des héros en formaient un autre.

L'amour était le thème central d'*Antara*, *Al-Dāher Baibar* et *Al Hilālī*. Le conteur ou récitant était appelé « poète au rebec », parce qu'il s'accompagnait sur un instrument ainsi dénommé. Le poète au rebec était capable de sentir l'humour psychologique de son auditoire, aussi avait-il l'habitude d'agrémenter son récit d'éléments qui convenaient à son public et à ses sentiments ('Abdul Rahman, 1974, pp. 230–238), et il interprétait lui-même les rôles des personnages principaux ou secondaires de ses contes (Khorshid, 1984, p. 25).

Dans les villages, les paysans avaient coutume d'organiser des fêtes et d'inviter des récitants pour leur conter *Al Hilālī* et *Al Dāher Baibars*; ils aimaient écouter le récit des exploits réalisés par les « Baibars » dans leur guerre contre les croisés et de leur résistance contre les Tatars —, et ils se faisaient une image épique des « Baibars » qui incarnaient un idéalisme et un héroïsme surnaturels.

Le poète public insistait sur des questions qui attisaient les sentiments de ses auditeurs. C'est ainsi que ceux-ci lui demandaient souvent de répéter une ou deux fois ce qu'il venait de dire, et il se sentait obligé d'ajouter des détails de son cru lorsqu'il se rendait compte de ce qui suscitait l'enthousiasme des assistants.

Ces poètes interprétaient des chansons populaires dans une langue familière qui décrivait la condition du paysan ou sa situation économique et sociale, et ils apportaient un peu de consolation à l'agriculteur égyptien de ce temps-là. Les conteurs devaient invoquer des forces invisibles ancestrales quand ils narraient les histoires d'*Alf Laila wa Laila*, et ces forces invisibles intervenaient directement pour inspirer nombre d'attitudes aux Égyptiens en leur donnant l'assurance qu'ils étaient liés et solidaires face aux problèmes qui les submergeaient. Les poètes exploitaient l'état psychologique de leurs auditeurs pour exposer la lutte entre le bien et le mal et montrer comment le bien finirait par l'emporter.

Pendant la période ottomane, l'architecture et les beaux-arts se sont développés de façon manifeste. Nous trouvons plusieurs mosquées et écoles dispersées dans la ville du Caire, où la mosquée était en même temps une école. L'influence ottomane s'y retrouve parce qu'elles ont été bâties par les pachas ottomans qui gouvernaient l'Égypte durant cette période et par leurs *amīr* mamelouks de la même époque. Les mosquées de Dawood Pacha et d'Ahmad Pacha, la mosquée de Masih Pacha, celles d'Abdin Bey, d'Abdul Rahman Katakhda et de Muhammad Bey Abu El Dhabab en fournissent autant d'exemples. De plus, il existe plusieurs khans (caravansérails) considérés comme des marchés municipaux qui sont encore debout. Les plus fameux de ces édifices en Égypte sont les khans El Khalīlī, Jamal El Dein El Dhahabī, El Charaibi et Mohammad Bey Abu El Dhabab. À ceux-ci s'ajoutent les *qaysariyya* qui étaient des marchés couverts (*kaysariyya*). Il existe aussi beaucoup

de maisons aristocratiques à Djamaliyyah, comme celle de Djamal El Dein dans la rue Hauch Khadam, celles d'Al Kredalia, de Suhaymī, de Mustafa Djaffar, d'Al Selehdar et le palais de Musafer Khanah aussi bien que ceux d'Ibrahim Katakhdha al Sanari à Al Sayyidah Zainab, outre les centaines de maisons modestes qui se trouvent encore au Caire, notamment dans le quartier Al Djamalia. Les influences ottomanes se manifestaient dans tous ces genres d'architecture, ainsi que dans leurs mosaïques et décorations.

Les influences ottomanes sur les beaux-arts sont capitales dans beaucoup de petites industries auxquelles se sont livrés les Égyptiens pendant la période ottomane, telles que la joaillerie, l'ébénisterie, la fabrication de meubles, de tapis et d'armes comme les sabres et les fusils, de même que les selles aux incrustations d'argent et la poterie. On peut sans erreur attribuer à ces industries historiques beaucoup d'œuvres caractérisées par des décorations minuscules dont un grand nombre sont encore conservées dans les musées ('Abdul Rahman, 1974, pp. 238–240).

NOTES

1. À cette époque, il y avait deux sortes de digues ou de ponts (*jusur*) : les *jusur al-sultaniyya*, dont le gouvernement était responsable, et les *jusur al-baladiyya*, dont les villageois assuraient l'entretien (Abdul Rahman, 1974, pp. 23, 82).
2. Lancret a raconté à tort qu'il n'y avait pas de terre *usiya* dans la région située au sud de Minīeh (Minya), mais nous avons relevé dans les archives fiscales et d'autres sources contemporaines que cette institution avait en réalité été bien établie en haute Égypte au sud de Minya. Nous sommes aussi en mesure de corriger l'estimation donnée par Lancret quant à l'importance de ce type de terres dans chaque village. Lancret a affirmé que le total de la terre *usiya* ne dépassait pas 10 % de l'ensemble dans aucun village, ce qu'infirmait les renseignements trouvés dans les archives rassemblées sous la direction des savants de l'expédition française eux-mêmes (Lancret, 1809, p. 471 ; 'Abdul Rahman, 1974, p. 79).
3. Daral-Mahfuzat, s. d. c., Dafatir al-Rizaq al-Abbasiyya, sijills 1617, 1619, 1624, 1626. Ces registres sont extrêmement importants pour l'étude de l'histoire économique et sociale de l'Égypte pendant la période ottomane.

BIBLIOGRAPHIE

- 'ABDUL RAHMAN A. R. 1974. *Al-Rif al-Misri fi al-Qarn al-Thamin 'Ashar*. Le Caire.
- 1975. «Hazz al-Quhuf: a new source for the study of the Fallahin of Egypt in the XVIIIth and XVIIIth centuries». *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. XVIII, p. 245–270.

- 1976. «Financial burdens on the peasants under the Aegis of the Iltizam system in Egypt». *Journal of Asian and African Studies*, vol. 12, pp. 122–138.
- AHMAD L. 1978. *Al-Idara, fi Misr al-‘Uthmaniyya*. Le Caire.
- 1969. *Studies in the social history of modern Egypt*. Chicago.
- CRECELIUS D. 1981. *The roots of modern Egypt: a study of the regimes of ‘Ali Bey al-Kabir and Muhammad bey Abu al-Dhalab, 1760–1775*. Minneapolis/Chicago.
- 1978–1979. «The Waqf of Muhammad Bey Abu al-Dhabab, I». *Journal of the American Research Center in Egypt*, vol. XV, 1978, pp. 83–105; vol. XVI, 1979, pp. 125–146.
- «The emergence of the Shaykh al-Azhar as the pre-eminent religious leader in Egypt». Dans : *Colloque international sur l’histoire du Caire (G.D.R.)*, pp. 109–123.
- DAR AL-MAHFUZAT S. d.a. *Makhzan 46, Madabit Mahkamat al-Mansūra*. Le Caire.
- s. d.b. *Makhzan 18, dafātir al-jusur*. Le Caire.
- s. d.c. *Makhzan 1, Dafātir al-Rizaq al-Ahbasiyya*.
- s. d.d. *Dafātir al-Tarabī*?
- s. d.e. *Dafātir al-Iltizam*.
- s. d.f. *Dafātir waridat wa masrufat khazina‘amira*. Le Caire.
- AL-DIMIRDĀSHĪ A. K. A. 1989. «Al-Durra al-Musāna fi Akhbār al-Kināna». Dans : A. R. ‘Abdul Rahman (dir. publ.). Le Caire, IFAO (Institut français d’archéologie orientale).
- GHURBAL M. S. 1953. «Misr fi Mafrāq al-Turuq». *Annual of the Faculty of Art*, vol. 4, partie 1, Cairo University, p. 39.
- GIRARD S. B. 1942. *Al-Ahwal al-Zira‘iyya fi Misr athna’*. *Hamlat Napoleon Bonaparte*. Trad. Y. Nahhas, K. Matran. Le Caire.
- AL-GIRITLI A. 1952. *Tā’rikh al-Sinā’a fi al-nisf al-Awwal min al-qarn al-Tāsi‘ ‘Asha*. Le Caire.
- AL-HITTA A. A. 1904. *Ta’rikh al Zira‘a al-Misriyya fi ‘Ahd Muhammad ‘Ali al-Kabir*. Le Caire.
- INALCIK H., QUATAERT D. (dir. publ.). 1994. *An economic and social history of the Ottoman Empire*. Cambridge.
- IBN ABD AL-GHANI A. S. 1978. «Awadah al-Ishārāt fiman tawallā Misr al-Qāhira min al-Wuzurā’ wa al-Bāshāt». Dans : A. R. ‘Abdul Rahman (dir. publ.). Le Caire.

- IBN ABIL-SURŪR AL-BAKRI M. 1976. «Kashf al-Kurba fi Rafʿal-Tulba». Dans : A. R. ʿAbdul Rahman (dir. publ.). *Al-majalla al-tarikhiyya al-Misriyya*. Vol. 23, pp. 291–384.
- IBN ʿIYĀS M. B. A. *ʿBadaʿi ʿAl-Zuhur fi waqaʿi ʿAl-Duhūr*. Le Caire.
- AL-ISHAQI M. A. 1310 de l'hégire. *Lata ʿif Akhbar al-Awwal fi man tasarrafa fi Misr min Arbab al-duwal*.
- AL-JABARTI A. R. 1904. *ʿAjā ʿib al-Athar fi al-Tarajim wa al-Akhbār*. Le Caire.
- KHORSHID F. 1984. *Adwaʿ ʿala al-Sira al-Shaʿbiyya*. Beyrouth.
- LANCRET M. A. 1809. «Mémoire sur le système d'imposition territoriale et sur l'administration des provinces de l'Égypte, dans les dernières années du gouvernement des mamelouks». Dans : *Description de l'Égypte, État moderne*. Vol. I, Paris.
- EL-NAHAL G. 1979. *The judicial administration of Ottoman Egypt in the seventeenth century*. Minneapolis/Chicago.
- POLIAK A. L. 1939. *Feudalism in Egypt, Palestine and the Lebanon*. Londres.
- Qānūnnāme-i Misr*.
- RAFEQ A. K. 1968. *Misr wa Bilād al-Shām*. Damas.
- RAYMOND A. 1973–1974. *Artisans et Commerçants au Caire au XVIII^e siècle*. 2 vol. Damas, Institut français de Damas.
- AL-SAʿADI M. 1977. «Bulūgh al-arab bi rafc al-Tulab». Dans : A. R. ʿAbdul Rahman (dir. publ.). *Al-majalla al-tārikhiyya al-Misriyya*. vol. 24, pp. 267–340.
- AL-SAWALIHI AL-ʿUFI AL-HANBALĪ. 1986. «Tarājim al-Sawāʿiq fi Wāqiʿat al-Sanājiq». Dans : A. R. ʿAbdul Rahman (dir. publ.). Le Caire, IFAO.
- «Al-Dorra al-Musana fi Akhbar al-Kinana». Dans : A. R. ʿAbdul Rahman (dir. publ.). Le Caire.
- SCA s. d.a. *Sijillāt mubayʿa at āl-bab al-ʿali*.
- s. d.b. *Sijillāt Isqat al-Qura*.
- s. d.c. *Sijillāt al-Diwān al-ʿĀli*.
- AL-SHARBINI Y. 1890. *Hazz al-Quhuf fi sharh qasidat Abi Shaduf*. 2 vol.
- BAER G. 1964. *Egyptian guilds in modern times*. Jérusalem.
- SHAW J. 1962. *The financial and administrative organization and development of Ottoman Egypt: 1517–1798*. Princeton.
- 1968. «Landholding and land-tax revenues in Ottoman Egypt». Dans : P. M. Holt (dir. publ.). *Political and social change in modern Egypt*. Oxford.

17.4

L'Afrique du Nord

Abdeljelil Temimi

Le XVI^e siècle est un siècle charnière dans l'histoire de l'Afrique du Nord ; les luttes incessantes, au cours du siècle précédent, entre les pouvoirs politiques divisés et les forces locales à caractère tribal ou religieux en accentuent la désagrégation et le déclin. En Europe, après la prise de Grenade en 1492, l'Espagne termine sa reconquête par l'expulsion des Morisques en 1609 et dispute aux Turco-Ottomans l'hégémonie en Méditerranée. Ainsi l'Espagne mène-t-elle une politique expansionniste au Maghreb qui, de ce fait, se trouve désormais à sa merci et à celle du Portugal ; tous deux mènent une politique de conquête sur les côtes maghrébines et s'y installent à partir du XV^e siècle sans grand effort. Ces conquêtes permettent d'établir des *presidios*, ou comptoirs, bien armés pour un meilleur contrôle de la navigation et du commerce en mer Méditerranée.

D'autre part, depuis la prise de Constantinople, les Ottomans n'ont cessé d'étendre leur influence et leur conquête ; dotés d'une armée disciplinée, bien équipée et puissante, d'une flotte importante, ils sont les seuls capables de s'opposer aux ambitions de l'Espagne et demeurent donc les champions du monde musulman contre les aspirations hégémoniques en Méditerranée de l'Espagne et de l'Occident chrétien.

Un facteur fondamental, au début du XVI^e siècle, bouleverse le schéma politique et militaire d'Afrique du Nord : l'arrivée des frères Barberousse sur la scène nord-africaine. Conçue initialement sur une initiative privée, cette action déclenche inéluctablement l'émergence et l'ottomanisation de trois régences ottomanes en Afrique du Nord : Alger, Tunis et la Tripolitaine.

La conquête ottomane facilite alors l'intégration de ces trois régences dans un ensemble unifié et permet l'adoption de nouvelles structures administratives et militaires, calquées sur celles en vigueur dans l'empire et qui perdureront au-delà du XVIII^e siècle.

Si le XVI^e siècle est réellement celui des grands changements des systèmes politiques, des contacts permanents pacifiques ou guerriers, des missions effectuées de part et d'autre de la Méditerranée, le début du XVII^e siècle est marqué, incontestablement, par l'immigration des morisques andalous dont une centaine de milliers s'installent au Maghreb ; ils ramènent avec eux une connaissance de l'Espagne, de sa langue, et la maîtrise des techniques de

nombreux métiers ; ils seront un élément d'enrichissement, d'ouverture, de développement général et, surtout, de modernisation pour tout le Maghreb, et ce à plusieurs niveaux. Grâce à leurs bonnes connaissances en matière d'agriculture, les morisques créeront de prospères cités andalouses, dans des sites choisis par eux dans tout le territoire maghrébin ; ils donneront un nouvel essor à l'artisanat, à l'architecture et au commerce. Leur influence sur le mode de vie, la nourriture, les us et coutumes et la musique restent jusqu'aujourd'hui perceptibles dans la société maghrébine, laquelle était tournée sur elle-même, ses valeurs morales et religieuses, et loin de saisir toute la portée du mécanisme du monde occidental, en pleine effervescence dans le tourbillon d'une renaissance intellectuelle, politique industrielle et commerciale.

Cela dit, et vu les particularités des pays nord-africains, il nous paraît utile de présenter le schéma politique et administratif propre à chacun.

Le Maroc seul demeurera en dehors de l'orbite ottomane. Il réussit à faire face aussi bien aux dangers extérieurs qu'à ses querelles internes. Il subit, comme les autres pays d'Afrique du Nord, la poussée espagnole et se trouve, sur le plan interne, déchiré par les rivalités entre grandes familles. Le maraboutisme et les confréries religieuses ont aussi une grande influence sur les secousses internes. C'est sur un fond de luttes entre fractions rivales ou ennemies que les Saadiens, descendants du Prophète, prennent la tête de la guerre sainte, ce qui les amène à être, au milieu du XVI^e siècle, les maîtres du pays et le symbole de son unité. La victoire d'Ahmed El-Mansour à la bataille d'Oued El Makhazen, dite bataille des Trois Rois, en 1578, prend valeur de symbole et de fierté nationale ; cette victoire scelle l'alliance entre le mouvement maraboutique et la dynastie saadienne, ce qui donne à Ahmed El-Mansour (le Victorieux) l'éclat d'un grand souverain, respecté et sollicité à la fois par les Ottomans et les Européens qui dépêchent leurs ambassadeurs auprès de sa personne, et ce tout au long de son règne (1578–1603), qui d'ailleurs est marqué par la stabilité politique, donc la prospérité et la paix interne, de même par une profonde ardeur religieuse. Sa cour où fleurit la production littéraire et artistique est l'une des plus brillantes de l'époque.

Avec son armée calquée sur le modèle ottoman, El-Mansour entreprend la conquête du Soudan ; ainsi, l'or soudanais, ramené par le Maroc à la fin du XVI^e siècle, favorise la suprématie du ducat marocain et, par conséquent, des échanges commerciaux lucratifs. Des monopoles industriels se développent, le commerce occupe dans l'économie marocaine une place importante. Mais à la mort de ce souverain, ses trois fils vont se déchirer pour la conquête du pouvoir, se ralliant tantôt à l'Espagne, tantôt aux Ottomans ; ces luttes fratricides entraînent le pays dans une agitation quasi permanente ; c'est une période instable que le XVII^e siècle marocain, écartelé par l'émergence de chefs politiques, maraboutiques et religieux. Au début du XVII^e siècle, le Maroc est fragmenté en principautés autonomes et antagonistes. Mou-

lay El-Rashid (1664–1672), fondateur de la dynastie alaouite, impose son autorité sur le territoire marocain en prenant Fès en 1666, la très puissante Zaouia Dila et Marrakech en 1669 ; il se proclame sultan. Avec son successeur Moulay Ismaïl (1672–1727), la dynastie alaouite atteint son apogée. Le Maroc, pacifié et unifié à l'intérieur, est respecté à l'extérieur. Durant le règne de Moulay Ismaïl, le royaume chérifien est constitué par une fédération de tribus administrées par un organisme central, le Makhzen ; il a recours à une puissante armée constituée de nouveaux contingents d'esclaves noirs « Abid » qui sont la seule armée régulière organisée, entièrement dévouée au maître du pays. Grâce à cette armée, le pouvoir peut venir à bout des tribus belliqueuses, reprendre les places et les ports contrôlés par les chrétiens sur la côte atlantique et, enfin, repousser les empiétements des remuants Turco-Ottomans d'Alger sur le territoire chérifien. À la mort de Moulay Ismaïl, le pays retombe dans une période instable jusqu'à l'avènement de Sidi Mohamed Ibn Abdallah (1757–1799) ; il retrouve alors une stabilité politique mais est plongé dans une grande crise économique, marquée par la disette et le dépeuplement des villes, le repli et le déclin commercial. Cette situation favorise l'arrivée de commerçants et négociants étrangers qui, avec leurs comptoirs (*oukala*), s'établissent dans diverses parties du pays et tentent d'obtenir des alliances avec les forces politiques en place ou les pouvoirs féodaux que les crises internes ont renforcés, afin de s'assurer certains monopoles monétaires et commerciaux pour l'exportation et l'importation.

Les Européens, malgré les troubles et l'instabilité politique, poursuivent leurs activités lucratives aux XVII^e et XVIII^e siècles ; sous la dynastie alaouite, le Maroc est présent sur la scène diplomatique aussi bien en Orient qu'en Occident ; il crée un courant d'échanges culturels à travers les *rihla* (récits de voyage) et le pèlerinage aux lieux saints, amplement suivi. Les constructions d'édifices religieux ou publics attestent la vitalité religieuse, littéraire et artistique de cette période.

Alger prend sa véritable dimension à partir du XVI^e siècle, avec l'arrivée des Ottomans dirigés par un chef exceptionnel, Kheireddine Barberousse qui vient à bout de l'insubordination des tribus et lie le sort d'Alger à celui de l'Empire ottoman ; cette présence ottomane est souhaitée par une partie de la population algéroise, effrayée par les attaques espagnoles, dans une pétition adressée au sultan ottoman Selim I^{er}, en 1519. Kheireddine prépare alors la régence d'Alger à jouer un rôle important dans l'enjeu politique et militaire méditerranéen, et l'administration ottomane s'étend sur la majeure partie du territoire algérien ; trois beylicats sont créés, ayant pour siège Constantine à l'est, Mazouna à l'ouest, remplacé par Mascara puis Oran, et Médéa au sud ; ces trois beylicats sont liés à Dar-el-Sultan, siège du pouvoir central représenté par un beylerbey qui a pour tâche de nommer les beys, de maintenir l'ordre et de veiller sur les intérêts du pouvoir central.

Le Dar-el Sultan est le siège du pouvoir du dey, qui est désigné par le Divan (Conseil) composé de hauts dignitaires et fonctionnaires turco-ottomans et qui joue le rôle de tribunal mais aussi de conseil de la milice elle-même ; mais à partir de 1587, l'affaiblissement des beylerbeys laisse le champ libre à la révolte et aux coups d'État ; la régence sera administrée alors par un pacha nommé pour trois ans par le Divan et à qui le sultan ottoman accorde l'investiture. Le pouvoir politique, militaire et économique appartient désormais aux odjaks ou janissaires (corps militaire turco-ottoman), secondé par le Divan ; leurs décisions doivent être ratifiées par le dey qui jouit en principe d'un pouvoir absolu. Ce système n'a pas que des avantages puisque, de 1670 à 1800, sur les vingt-quatre deys qui ont gouverné, plus d'une douzaine ont été imposés par l'émeute ou la révolte après l'assassinat de leur prédécesseur ; le sultan leur a accordé son investiture.

À la même époque en Tunisie, la dynastie hafside vit son dernier épisode politique et militaire : la réduction de son commerce en Méditerranée, le médiocre rendement de ses campagnes, donc une activité commerciale très faible des villes, ainsi que le duel hispano-ottoman sur ses côtes l'ont considérablement affaiblie. L'autorité hafside ne s'étend plus au-delà de Tunis et de ses environs ; les tribus tentent de s'en débarrasser de l'autorité hafside. Réduite à l'état de protectorat en 1535 à la suite de l'expédition de Charles Quint, Tunis le restera plus ou moins jusqu'à l'arrivée des Ottomans en 1574 ; elle devient alors province ottomane liée à l'État central à Istanbul. Une nouvelle administration est mise en place avec un pacha gouverneur, secondé par un divan formé, comme à Alger, par des fonctionnaires et des militaires turco-ottomans. Mais en 1594, les janissaires imposent un bey aux pouvoirs quasi absolus. Sous l'autorité des trois premiers beys ottomans de Tunis — Othman, Youssuf et Usta Murad (1594–1640) —, le pays connaît une période de calme, l'ordre est rétabli même dans les tribus habituellement rebelles ; gouverné par les pachas mouradites, le pays se réorganise, des travaux d'architecture sont entrepris. Mais les dissensions politiques réapparaissent et l'agitation gagne le pays. La chute des Mouradites amène au pouvoir, en 1705, Hussein Bin Ali, qui fait face avec succès aux ambitions des chefs locaux et à la milice d'Alger. Le bey Hussein instaure donc la monarchie husseinite, héréditaire, que la Sublime Porte accepte et entérine. Durant son règne (1705–1735), Hussein parvient à maintenir un subtil équilibre avec la Sublime Porte et acquiert graduellement une autonomie certaine sur le plan politique. Il travaille à maintenir l'ordre et la sécurité et à gagner l'appui des dignitaires religieux, particulièrement ceux de Kairouan, la ville sainte ; il crée ainsi un terrain favorable à la reprise économique locale et gagne la confiance extérieure.

Les interventions armées de la milice d'Alger mettent fin à son autorité ; chassé du pouvoir en 1735, il est remplacé par son neveu, Ali Pasha. La

régence de Tunis connaît une sombre période de lutte entre membres de la famille régnante. L'arrivée au pouvoir d'Ali Bin Hussein (1759) et, surtout, d'Hammouda Pasha (1782) rétablira l'ordre et la confiance dans le pays.

La régence de Tunis mène durant les XVII^e et XVIII^e siècles une existence politique marquée par la conception d'un pouvoir moins anarchique et plus stable, essentiellement due à une catégorie de responsables attachés à réussir leur tâche administrative, politique, commerciale et militaire et aussi à la remarquable homogénéité de sa population, portée au compromis et à la tolérance ; en outre, le système comprend la nécessité de faire valoir toutes les compétences à la gestion et au développement du pays ; c'est ainsi que les forces locales prennent de plus en plus d'importance dans le système politique : les beylerbeys puis ceux issus de la famille mouradite et surtout husseinite s'attachent à recruter des conseillers, des administrateurs et des hauts responsables parmi les dignitaires locaux, les Kuloglu (issus d'unions entre Turcs et autochtones), et même les éléments non turcs tels les renégats. Toute une aristocratie gouvernementale d'origine diverse fait souche dans la régence, tous se sont en fin de compte incorporés à la population et s'identifient totalement à la vie et à la réalité tunisiennes qu'ils considèrent comme étant les leurs. Les influences ottomanes dans la régence se font sentir dans mille détails à commencer par l'architecture, surtout religieuse, et les mœurs.

La structure administrative de la régence est la même que celle d'Alger ; le Divan joue le rôle d'un tribunal mais aussi d'un conseil de milice avec la différence que leur composition n'est pas la même. En outre, dans les trois régences d'Afrique du Nord, il est appelé à donner son avis sur les questions de politique étrangère et engage les négociations avec tous les États ; mais le véritable pouvoir politique et économique reste dans les mains de la milice ottomane qui, secondée par le Divan, a la tâche de maintenir l'ordre et la sécurité et de veiller à l'intérêt de l'État. Ses décisions sont ratifiées par le dey ou le bey, suivant l'appellation de chaque régence (mais ils assument le même rôle de pouvoir central), et elles ont force de loi.

Quant à la Tripolitaine, de par sa situation géographique, elle occupe une place stratégique aussi importante pour son commerce avec l'intérieur de l'Afrique que pour son ouverture vers la Méditerranée. Tripoli est dirigée par les chevaliers de Malte de 1530 à 1551, à partir de sa citadelle ; elle subit l'offensive ottomane, dirigée par Mourad Agha qui est installé avec sa troupe à Tajoura, petite agglomération proche de Tripoli et transformée en citadelle fortifiée et bien armée. Turghut Reïs, autre grand militaire ottoman de l'époque, se distingue également dans cette région par ses combats en Méditerranée contre la flotte espagnole et la marine italienne à Mahdia, Djerba et Tripoli. Il bénéficie de l'appui militaire et politique du sultan ; aussi, à la mort de Murad Agha, le titre de beylerbey de Tripoli lui est décerné.

Turghut Pasha œuvre à rallier tribus, cheiks et population autour des grandes décisions prises pour la gestion du pays. Il agit en responsable au service des intérêts de la plus haute autorité religieuse et politique de l'empire ; à partir de Tripoli, il devient plus aisé de soumettre le sud de la régence de Tunis et de la Tripolitaine. Après sa mort en 1565, au siège de Malte, la Tripolitaine demeure province ottomane, et ce malgré les diverses révoltes militaires ou anti-ottomanes menées par la milice et les tribus locales à la fin du XVI^e siècle.

Les trois régences ottomanes d'Alger, de Tunis et de la Tripolitaine vont connaître des structures administratives qui se consolideront sur des lignes d'équilibre définies par les Turco-Ottomans sans grand conflit majeur.

Une des caractéristiques du système politique établi dans les régences est que les nouveaux maîtres ont conservé les anciennes traditions locales, surtout celles d'origine hafside, pour une bonne gestion du pays. De même, on constate la non-ingérence de l'autorité dans les affaires intérieures de la population, laquelle se contente de traiter avec les dignitaires citadins religieux, les cheiks des districts, des tribus et les dirigeants des confréries religieuses ; l'enseignement, la justice et la gestion des biens religieux (*hubus*) restent bel et bien dans des mains autochtones totalement arabisées dans les trois régences ottomanes d'Afrique du Nord. Cependant, alors qu'aucune contrainte n'est exercée sur l'identité profonde des populations, leurs us et coutumes, leur culture ou leur langue, le véritable pouvoir politique, militaire et économique reste entre les mains des Ottomans ; toutefois, l'allégeance religieuse à l'autorité du pouvoir central à Istanbul ne sera jamais contestée, comme en témoigne la frappe de la monnaie toujours au nom du sultan et la *khotba* (discours religieux de la prière du vendredi) toujours aussi au nom du sultan ottoman, et ce malgré l'éloignement des trois régions ottomanes d'Afrique du Nord du centre des décisions politiques de l'empire. Si le pouvoir politique local manifeste une certaine indépendance, voire une autonomie de décision et d'action, ce n'est nullement une politique de scission ou de cassure dans l'unité de l'empire ; la souveraineté du sultan est toujours reconnue, et toutes les fractions de la société maghrébine restent profondément attachées à la première autorité religieuse qu'il représente, et ce même lors de mouvements insurrectionnels contre le pouvoir de la milice militaire des trois régences.

On peut d'ailleurs remarquer, à ce sujet, que la milice des trois régences continue, durant les XVII^e et XVIII^e siècles, à recruter ses membres parmi les classes sociales les plus pauvres, mais courageuses et indisciplinées, de la population ottomane d'Anatolie.

En fait, pour ces trois régences ottomanes d'Alger, de Tunis et de Tripoli, si l'autorité ottomane pèse sur la vie politique, c'est surtout sur le plan financier qu'elle est le plus ressentie, car l'administration est consacrée aux

recensements de population, à la perception des impôts, aux rentrées et sorties d'argent. En effet, les trois régences ont coutume d'adresser à l'occasion de l'investiture, d'une nomination d'un nouveau sultan ou d'une nomination locale non des tributs prédéterminés en numéraire, mais plutôt des présents dont le montant varie d'une époque à une autre et qui consistent en produits locaux très recherchés ou en denrées rares provenant surtout d'Afrique.

La Sublime Porte a entrepris aussi des démarches auprès de ses gouverneurs dans les régences d'Afrique pour qu'ils lui fournissent une aide navale et militaire dans ses guerres contre la Russie, ce qui a été fait avec plus ou moins de bonheur et suivant la situation économique de la régence sollicitée.

Les pays d'Afrique du Nord (plus couramment appelés Maghreb aujourd'hui), qu'ils soient provinces ottomanes ou non, présentent de nombreux points communs dans leur évolution à l'époque ottomane. Le XVI^e siècle est pour tous le grand tournant dans leur histoire. Tous seront traversés durant près de trois siècles par des périodes de grande instabilité politique souvent suivies par l'émergence d'un chef unificateur.

Ainsi à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle et tout au long du XVIII^e siècle, on assiste à une tentative de stabilisation du pouvoir et de ses institutions, l'État utilisant tous les moyens susceptibles de ramener le pays à l'ordre : alliance avec les grands chefs maraboutiques, les grandes familles et les tribus qui bénéficient du soutien de ces dernières moyennant l'octroi d'un nombre de privilèges et, surtout, maintien d'une ligne de rivalité face aux clans tribaux et aux diverses forces religieuses locales.

La vie économique est dominée par l'agriculture : les céréales et les troupeaux constituent l'essentiel des ressources des pays d'Afrique du Nord. Tous les témoignages concordent pour confirmer l'importance des exportations de blé nord-africain et d'autres produits agricoles vers l'Europe, marchandises pour lesquelles une concurrence européenne acharnée se fait sentir à travers les différents comptoirs installés tout au long de la côte. D'ailleurs, les voyageurs occidentaux ont laissé des descriptions fort intéressantes de ces magnifiques plaines agricoles où l'abondance de la production et sa qualité ne font aucun doute, favorisées par des moyens d'irrigation judicieux, et ce dans tous les pays, ce qui explique que la taxation sur les récoltes ait constitué l'un des piliers fondamentaux des revenus de l'État et de la bourgeoisie foncière.

D'ailleurs, neuf dixièmes de la population est rurale et ne cessera de s'appauvrir, écrasée par les taxes et les impôts, allant parfois jusqu'à abandonner l'agriculture pour se reconvertir uniquement dans l'élevage afin d'échapper à la misérable condition qui deviendra pourtant la sienne au fil du temps. En période de grande sécheresse, cette population sera la plus affectée économiquement.

De ce fait, l'ensemble de la production agricole dépend de l'activité des marchés intérieurs, ce qui démontre l'importance des échanges commerciaux entre campagnes et villes ; celles-ci ont monopolisé dans une large mesure une activité artisanale très variée, les morisques et les juifs, en particulier, ayant créé un très grand nombre de métiers qui ont survécu et dominé la vie citadine. Quant au commerce extérieur à la fin du XVIII^e siècle, on constate, surtout dans l'est de la régence d'Alger par exemple, avec l'installation des compagnies étrangères, un progrès économique que l'on considère comme un début de renaissance. Mais la majeure partie de ce commerce passe aux mains des juifs livournais qui deviennent les véritables rois d'Alger, et l'hostilité des pays riverains occidentaux réduit toute action commerciale régulière et d'envergure en direction des différents ports de la Méditerranée.

Quant à la course, phénomène méditerranéen plus qu'exclusivement maghrébin, elle est à l'honneur dans de nombreux pays, tant chrétiens que musulmans : «C'est pour toutes les Méditerranées que l'homme se chasse, s'enferme, se vend, se torture», écrit Fernand Braudel.

Mais si les mobiles de la course étaient au XVI^e siècle d'ordre religieux, ils deviennent au XVII^e siècle, et surtout dans la première moitié du XVIII^e siècle, d'ordre économique ; l'entreprise corsaire devient rentable et bénéficiaire pour les beylicats, les dignitaires des trois régences et les grands des cours qui s'enrichissent et, ainsi, amassent de véritables fortunes. Mais il se révèle presque impossible de chiffrer les profits annuels de la course et les rentrées dans les caisses de l'État. Les conventions signées par les trois régences avec la France, l'Angleterre et l'Espagne, entre autres, et ce à partir de la fin du XVII^e siècle, feront considérablement diminuer la portée de la course qui deviendra insignifiante.

En outre, les régences ottomanes gagnent à être reconnues et sollicitées par les diplomates européennes ; les conventions signées à la suite de violents bombardements des ports de part et d'autre en sont le témoignage et la preuve.

Cela dit, la société maghrébine se caractérise, à partir du XVII^e siècle, par son aspect cosmopolite : autochtones, Turco-Ottomans, Kuloglus, Berbères, morisques andalous, renégats, juifs, Européens de diverses nationalités, esclaves coexistent tant bien que mal, chacun défendant ses particularités propres ou religieuses. Cette coexistence prévaut et porte ses fruits à travers les échanges mutuels qu'elle génère. Par la relative proximité avec l'Europe et des zones participant à la relance économique méditerranéenne, le Maghreb ne peut se soustraire ou méconnaître les implications directes d'un système d'échanges commerciaux méditerranéen ; ses exportations de denrées agricoles et de produits finis et ses importations de matières premières ont des effets favorables pour son négoce avec l'Europe, mais aussi avec le Mashrik et le Sahara : ce mécanisme lui a permis de sortir de la léthargie

du XVI^e siècle pour s'intégrer dans les circuits commerciaux internationaux et l'évolution de son économie a contribué à la consolidation de structures étatiques et à l'élargissement de sa base sociale.

Mais l'Europe, dont l'expansion commerciale européenne s'était faite sans violence ni présence militaire, cherche à étendre sa domination sur toute la côte nord-africaine en implantant un grand nombre de comptoirs commerciaux qui ont la tâche d'adapter et d'intégrer les marchés intérieurs traditionnels aux règles de l'échange; l'impact de cette politique est ressenti comme déterminant sur les économies locales par leurs interférences avec les structures et les conjonctures politiques et commerciales méditerranéennes.

Mis à part les périodes troubles, de révoltes ou de luttes acharnées pour le pouvoir, le Maghreb a enregistré une prospérité économique progressive, et, malgré les vicissitudes politiques, climatiques ou épidémiologiques, tous les pays qui le composent établiront et entretiendront des liens commerciaux intenses aussi bien avec les pays riverains de la Méditerranée qu'au-delà, avec l'Europe et le Levant. Les céréales (blé, orge), l'huile d'olive, la laine brute ou travaillée et la cire constituent, durant cette période, l'essentiel des exportations vers l'Europe, surtout vers Marseille, Gênes et Livourne –, mais aussi vers l'Angleterre, la Hollande et les pays nordiques. Le commerce avec le Levant est également important, car les relations commerciales du Maghreb avec le Mashrik (Orient arabe) sont florissantes tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles. On sait qu'il y avait des centaines de commerçants maghrébins surtout en Égypte avec leurs propres quartiers et oukalas; d'autres Maghrébins ont été signalés au Hijaz, en Syrie, en Asie Mineure et à Istanbul où ils ont mené une activité économique fort intéressante et qui traduit la vitalité de ce mouvement non seulement économique mais aussi culturel; il faut noter à cet égard que le système administratif ottoman a adopté le principe de la libre circulation des personnes, des biens et des idées.

NOTE

L'histoire de l'époque moderne (1500–1800) de l'Afrique du Nord, généralement appelée Maghreb par tous les historiens, connaît ces dernières années un heureux développement dans sa conception comme dans sa méthode; une génération d'historiens et de chercheurs, dégagés de tout complexe, s'est attachée à faire valoir cette histoire en utilisant de nouveaux documents arabes et turcs, longtemps négligés, dans divers travaux de mémoires et de thèses réalisés au sein des facultés maghrébines; en outre, on enregistre bien des rencontres scientifiques entre historiens qui ont abouti à la publication des nombreux travaux scientifiques et qui méritent l'attention de l'ensemble des chercheurs.

Notre tâche dans cette approche ne consiste pas à présenter un récit purement événementiel, d'ailleurs très riche en rebondissements, mais plutôt à essayer de présenter les grandes lignes d'ordre général qui, nous le souhaitons, répondront à l'esprit de synthèse de ce volume.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDESSALEM A. 1973. *Les Historiens tunisiens des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles : essai d'histoire culturelle*. Tunis.
- ARNOULET F. 1982. « Les installations du comptoir corailleur du cap Nègre au XVIII^e siècle ». *RHM* (Tunis), n° 25–26, pp. 7–16.
- BELHAMICI M. 1988. *Les Captifs algériens et l'Europe chrétienne*. Alger.
- BERQUE J. 1978. *L'Intérieur du Maghreb : XV^e–XIX^e siècles*. Paris.
- BERTHIER P. 1983. « Les Ibériques face au péril turc sur le Maroc à la veille de la bataille de Wad-el Makhazin (4 août 1578) ». *RHM* (Tunis), n° 31–32, pp. 109–114.
- 1985. *La Bataille de l'oued El-Makhazen dite bataille des Trois Rois (4 août 1578)*. Paris.
- BOUBAKER S. 1987. *La Régence de Tunis au XVII^e siècle : ses relations commerciales avec les ports de l'Europe méditerranéenne*. Marseille et Livourne, Ceromdi-Zaghoun.
- CHÉRIF M. H. 1984. *Pouvoir et société dans la Tunisie des Hussayn bin Ali (1705–1740)*. Vol. 1–2, Tunis.
- COLOMBE M. 1957. « L'Algérie turque ». *Initiation à l'Algérie* (Paris), pp. 99–123.
- COUR A. 1904. *L'Établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la régence d'Alger (1530–1830)*. Paris.
- DEBBASCH Y. 1957. *La Nation française en Tunisie (1577–1835)*. Paris.
- DJAÏT H. 1976. « Influences ottomanes sur les institutions, la civilisation et la culture tunisiennes du XVI^e au XIX^e siècle ». *RHM* (Tunis), n° 5–6.
- EISENBETH M. 1952. « Les juifs en Algérie et en Tunisie (1516–1830) ». *Revue africaine*, n°s 430–431, 432, 433.
- FILIPPINI J. P. 1977. « Livourne et l'Afrique du Nord au XVIII^e siècle ». *RHM* (Tunis), n° 7–8, pp. 125–149.
- HAJJI M. 1976–1977. *L'Activité intellectuelle au Maroc à l'époque saadide*. 2 vol. Rabat.

- JULIEN C. A. 1954. *Histoire de l'Afrique du Nord, Tunisie – Algérie – Maroc, de la conquête arabe à 1830*. 2^e éd. revue et mise à jour par R. Le Tourneau. Paris.
- LA VÉRONNE C. (DE). 1974. *Vie de Moulay Ismaïl, roi de Fez et du Maroc d'après Joseph le Lion (1708–1728)*. Paris.
- 1984–1991. *Sources françaises de l'histoire du Maroc*. 4 vol. Marseille et Livourne, Ceromdi-Zaghouan.
- MANTRAN R. 1959. «L'évolution des relations entre la Tunisie et l'Empire ottoman du XVI^e au XIX^e siècle». *Cahiers de Tunisie*, pp. 319–333.
- PIGNON J. 1950. «La Tunisie turque et husseinite». Dans : *Initiation à la Tunisie*. Paris, pp. 98–116.
- RAYMOND A. 1989. «Les provinces arabes (XVI^e–XVIII^e) siècles». Dans : R. Mantran (dir. publ.). *Histoire de l'Empire ottoman*. Paris, Fayard, pp. 341–420.
- SEBAG P. 1989. *Tunis au XVIII^e siècle*. Paris.
- TEMIMI A. 1976. «Lettre de la population algéroise au sultan Selim I^{er} en 1519». *RHM (Tunis)*, n^o 5, pp. 95–108.
- 1982. «L'arrière-plan religieux du duel hispano-ottoman au Maghreb au XVI^e siècle». *RHM (Tunis)*, n^o 31–32, pp. 373–382.
- 1989. *Le Gouvernement ottoman et le problème morisque*. Marseille et Livourne, Ceromdi-Zaghouan.
- VALENSI L. 1969. *Le Maghreb avant la prise d'Alger 1790–1830*. Paris.
- 1977. *Fellahs tunisiens, l'économie et la vie dans les campagnes aux XVIII^e et XIX^e siècles*. Paris.

17.5

La péninsule d'Arabie

Mohammad Saeed Al-Sha'afi

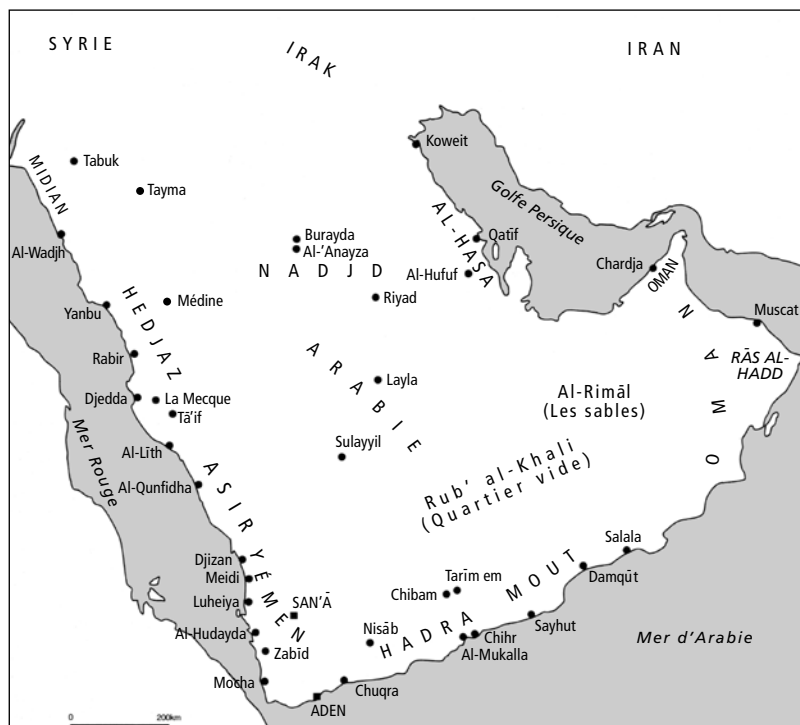
L'ARABIE À L'AUBE DU XVI^e SIÈCLE

Au début du XVI^e siècle, la péninsule Arabique était divisée en plusieurs unités régionales et politiques — Hedjaz, Nadjd, Hasa, Yémen et Oman (carte 23). Elles étaient gouvernées par des chefs tribaux. La population se répartissait entre différentes sectes religieuses. On trouvait ainsi les zaydites chiites au Yémen, les ibadites à Oman, les chaféites sunnites au Yémen du Sud et à Aden, les hanbalites sunnites au cœur de la péninsule, les chiites sur les côtes et dans les îles occidentales et un mélange de ces sectes dans le Hedjaz. La vie ainsi que les conditions économiques et sociales différaient considérablement dans ces diverses régions de même qu'à l'intérieur d'une province. Un grand nombre de gens menaient une vie tribale (comme les Bédouins). D'autres habitaient des hameaux et cultivaient la terre. Beaucoup résidaient dans les villes, véritables centres commerciaux, où ils se livraient au négoce.

À partir du début du XVI^e siècle, nombre de facteurs externes affectèrent énormément les conditions d'existence à l'intérieur de la péninsule d'Arabie. Les interventions des mamelouks d'Égypte dans la partie occidentale prirent l'ampleur d'une expédition militaire visant à assujettir ces régions. La côte orientale, elle, se trouvait exposée à la menace des Portugais qui finirent par occuper Hormuz en 1507 sans toutefois parvenir à s'implanter à l'intérieur du pays. Les Ottomans rivalisaient avec les Portugais pour établir leur domination sur les mers et le commerce maritime. Leur affrontement se poursuivit pendant les XVI^e et XVII^e siècles. Les Séfévides d'Iran cherchaient eux aussi à mettre la main sur les côtes et les îles orientales. L'Angleterre et la Hollande, de leur côté, firent leur entrée en scène dans la région à la fin du siècle.

Les mamelouks gouvernaient indirectement le Hedjaz par l'intermédiaire du chérif de La Mecque. Peu de temps auparavant, en 1495, le chérif Barakat avait succédé à son père Muhammad Adjlân. Il s'était heurté à un problème de succession, mais il y avait mis un terme en 1504 en fondant un régime dynastique.

Quand le sultan ottoman Selim I^{er} conquiert l'Égypte en 1517, les chefs des principales tribus du Hedjaz tout comme le chérif de La Mecque reconnaissent



Carte 23 La péninsule d'Arabie au XVI^e siècle.

la souveraineté ottomane. Cette attitude était motivée par trois raisons : tout d'abord, il leur fallait s'assurer le soutien ottoman contre les Portugais ; ensuite, ils voulaient conserver les rentrées régulières de revenus provenant des dotations (*waqf*) attribuées aux deux mosquées saintes et à la population de La Mecque et de Médine ; enfin, ils souhaitaient faire pression, indirectement, sur les opposants et les contestataires hostiles au chérif dans le Hedjaz. Selim I^{er} accepta leur allégeance et prit le titre impressionnant de « Serviteur des villes saintes ». Il émit un firman qui désignait le chérif Barakat pour gouverner La Mecque, Médine et le reste du Hedjaz, à l'exception de Djedda où fut nommé un gouverneur ottoman avec pleine autorité sur le Hedjaz, étant entendu que les recettes douanières encaissées à Djedda seraient partagées entre le gouverneur ottoman et le chérif.

À partir de 1539, l'Arabie du Sud, ou Yémen, fut constituée en province ottomane. Puis, au milieu du XVI^e siècle, l'Arabie orientale fut conquise et transformée en province ottomane, sous le nom d'Al-Hasa, pour être admi-

nistrée directement par le pouvoir central ottoman. Le Nadjd, quatrième région de l'Arabie, conserva son indépendance par rapport au pouvoir ottoman, car il ne présentait aucun intérêt politique ou commercial dans cette partie de l'Arabie centrale.

LES ASPECTS ÉCONOMIQUES

La péninsule Arabique est en grande partie couverte par le désert ou la steppe. Aussi son économie reposait-elle essentiellement sur les cultures agricoles implantées dans les oasis, l'élevage des animaux domestiques, les ressources maritimes, le commerce et les pèlerinages. Le terrain convient à la pâture des chameaux élevés par les Bédouins. Les dattes représentent la récolte alimentaire la plus importante de l'Arabie, et leur culture occupe près de 90 % de la superficie des terres cultivables dans les oasis éparpillées à travers le désert et la steppe. Pour certaines cultures, la terre était irriguée par un système de galeries souterraines appelé *afladj* ou *qanat*. Le long des grandes plaines du Sud-Ouest ou sur le littoral de la plaine de la Tihama et du Yémen arrosé par des pluies régulières, un système de champs en terrasse permettait de cultiver le café sur les pentes raides, tandis que le blé, l'orge, les haricots, le sorgho, les légumes à gousse et autres plantes potagères poussaient dans les champs labourés du plateau. Toutefois, pour certaines cultures maraîchères, comme l'oignon, on pratiquait l'irrigation sur les hautes terres du Sud-Ouest. Des arbres fruitiers tropicaux comme le pêcher, le poirier, le grenadier et la vigne, entre autres, étaient cultivés sur les côtes d'Oman, du Yémen et de la Tihama. Le miel était récolté dans les régions rocheuses de l'Arabie centrale et septentrionale. Le poisson était pêché tout le long du littoral et sur les îles du large, de même que les fruits de mer et les perles.

Les chameaux, chevaux, mules et ânes servaient de moyen de transport et, mis à part le cheval, de bêtes de somme et de labour. Les bovins remplissaient eux aussi ce dernier office. On exportait les chevaux arabes, fort réputés pour leur qualité supérieure. La viande était fournie par l'élevage des moutons, des chèvres et des bovins, le lait par les chamelles, brebis, chèvres et vaches. On élevait aussi des volailles. La principale caractéristique de l'économie en Arabie était son commerce, aussi bien intérieur qu'extérieur. Le premier se limitait aux aliments crus que le pays produisait, tels que dattes, miel, blé, orge, fruits et légumes, beurre, sel marin, et aux animaux domestiques comme les chameaux, chevaux, moutons, chèvres, mules et ânes, ainsi qu'aux produits de la mer.

Le commerce extérieur, avec l'étranger, était de triple nature : il comprenait les exportations propres de l'Arabie, ses importations et les marchandises

qui transitaient par ses ports avant d'être acheminées vers les pays orientaux ou occidentaux. Certaines de ses marchandises non manufacturées, comme les perles, étaient exportées vers les pays voisins. Ses importations étaient constituées de produits agricoles et de biens manufacturés. Par exemple, elle importait de l'Inde et de l'Égypte du sucre, du riz, du thé, du bois de teck, de l'huile de noix de coco, des noix, du poivre noir, du gingembre et du safran séchés. Les produits manufacturés achetés en Turquie, en Égypte et en Inde comprenaient des tissus et vêtements de laine, du coton, des court-peintes ouatées, de la toile de lin pour les chemises, chaussures et mules, des objets métalliques, de la porcelaine, des couteaux, des perles de verre, des chapelets, des miroirs, de la mousseline, des sabres, des montres anglaises, des copies du Coran, des tapis, etc. D'autres articles étaient également importés d'Europe. Comme, par exemple, la soie de France, le soufre, le corail rouge, les montres et les perles de verre fabriquées en Allemagne et en Italie. Le tabac, les stupéfiants et les tapis provenaient de la Perse, le blé, le tabac et les tapis de l'Irak. Les épices généralement utilisées dans le Hedjaz, en particulier par les pèlerins, provenaient des lointaines îles malaises. Le commerce international en transit entre l'Orient et l'Occident et vice-versa passait par la mer Rouge qui était la principale route commerciale maritime. Les deux principaux ports de la mer Rouge étaient Djedda et Hodeida. Les pays africains et européens attachaient une grande importance au commerce de la mer Rouge et de l'océan Indien. C'est pour s'y assurer la suprématie que les puissances ottomanes et européennes se faisaient la guerre. Toutes les importations de l'Égypte en provenance de l'Inde, du Yémen et de l'Est asiatique passaient par Djedda. Ce port tirait une masse importante de revenus des droits de douane perçus sur les marchandises étrangères importées pour la consommation nationale aussi bien que sur celles qui transitaient par ses docks à destination d'autres pays.

Les pèlerins, qui se rendaient par milliers à La Mecque et à Médine tout au long de l'année, et en particulier pendant la saison du Hadjdj, stimulaient l'économie de Djedda, de La Mecque et de Médine. Ils dépensaient beaucoup d'argent en nourriture et en articles de luxe, ainsi que pour se déplacer et se loger.

Au XVI^e siècle, l'économie de la péninsule Arabique connut des changements et des progrès majeurs à la suite de trois principaux événements : l'occupation ottomane de l'Arabie occidentale et d'Al-Hasa, ce qui créa un lien avec la Turquie ; l'établissement de comptoirs commerciaux européens à Mocha, Aden, Djedda, Mascate ; et une augmentation considérable de l'afflux des pèlerins à La Mecque et Médine, qui engendra un surcroît de revenus et contribua à un développement général des affaires. Ces trois facteurs firent passer l'Arabie d'une économie de subsistance à une économie de marché et à une économie maritime. Si le commerce européen avec les ports d'Ara-

bie apporta des avantages considérables au pays, il affecta en même temps fortement la navigation et la domination arabes dans les mers orientales. Les Arabes n'étaient pas de taille à rivaliser avec les Européens, ni dans le domaine du commerce ni en matière de navires. Ils n'utilisaient encore que des petites embarcations à voiles. La navigation arabe et musulmane n'avait cessé de décliner depuis l'entrée des Portugais dans l'océan Indien. En 1508, les Portugais avaient établi leur domination sans partage sur le golfe Persique et interdisaient aux « navires indigènes tout commerce dans le golfe s'ils n'étaient pas détenteurs d'une lettre de mer », qu'ils appelaient *cartazas*. Leur base était Mascate, dans la province d'Oman. Mais l'affaiblissement de la puissance portugaise dans la seconde moitié du XVI^e siècle entraîna une renaissance temporaire du commerce des épices par la mer Rouge et le golfe Persique. Les Portugais furent en fin de compte boutés hors de Mascate et du golfe Persique en 1650. Mascate maintint ses activités commerciales et ses relations culturelles avec la Chine. Les Omanais jouèrent un rôle essentiel dans le golfe Persique, notamment en s'y livrant à la traite des esclaves avec l'Afrique orientale sur une vaste échelle. Ils entretenaient aussi des échanges commerciaux avec l'Inde, le Yémen et la Perse. Lorimer affirme que « Mascate était devenue, en 1775, le principal entrepôt de commerce entre le golfe (Arabique) Persique, l'Inde, et la mer Rouge ». Oman exportait ses principales productions, les dattes et le cuivre. À Mascate, il y avait un commerce actif de poisson séché au soleil et salé, en direction de l'Inde. Bahreïn était le quartier général de l'industrie des coquillages et des perles. Le golfe était et demeure un important centre de pêche et de commerce des perles depuis plusieurs milliers d'années.

Djedda, grâce à l'abri naturel qu'offre son port aux navires, avait une activité portuaire importante au Hedjaz sur la côte orientale de la mer Rouge et occupait une position stratégique d'un point de vue commercial ; en tant que port de La Mecque où débarquaient les pèlerins venus par bateau de tout le monde islamique, il servait également de centre d'importation pour la province du Hedjaz. Toutes les importations en provenance de l'Égypte, de l'Inde, de la Perse et de l'Orient passaient par Djedda. Presque tous les types de marchandises produits par les pays orientaux et occidentaux se traitaient à Djedda. Varthema a pris des notes sur le commerce de Djedda au début du XVI^e siècle. Il a constaté qu'un volume considérable d'importations transitait par cette cité, y compris les denrées alimentaires venues de l'Égypte, du Yémen et de l'Éthiopie, les épices, bijoux et textiles de l'Inde. Les négociants de Djedda importaient de l'ivoire, de l'or, de l'ambre gris et des esclaves en provenance de l'Afrique orientale et les échangeaient contre des articles en métal, des perles et autres objets que l'Arabie importait des pays asiatiques. Oman et sa population arabe commerçaient aussi régulièrement avec l'Afrique orientale.

La lutte pour la suprématie maritime entre les musulmans et les Européens, qui avait entraîné la fermeture de la mer Rouge à la navigation chrétienne, avait porté un préjudice énorme à l'activité commerciale de Djedda mais, au XVII^e siècle, la ville retrouva son rang de principal port de commerce. En 1698, Ovington faisait observer que « Djedda prospère grâce à un trafic constant avec l'Inde, la Perse, comme avec d'autres parties de l'Arabie et la côte abyssinienne. Les Arabes y apportent leur café que les Turcs achètent et embarquent pour Suez. » Le rapport rédigé par le consul britannique en 1896 signalait qu'un siècle plus tôt, c'est-à-dire à la fin du XVIII^e siècle, Djedda avait été considérée comme « la reine de la mer Rouge, un centre fort considérable pour le négoce qui gérait un énorme commerce côtier sur les deux rives. Cette ville avait été de loin la plus influente, et en dehors de Mocha pour le commerce et de Suez pour le trafic maritime, elle avait alors été tenue pour le seul port commercial important. [...] En fait, c'est ici que les marchandises produites tout autour de la mer Rouge étaient habituellement acheminées en vue de leur exportation. »

Ce que Burckhardt observait à propos de Djedda au début du XIX^e siècle est également vrai pour les siècles précédents. Burckhardt déclare que Djedda « tire son opulence non seulement du fait qu'elle est le port de La Mecque, mais qu'elle peut être considérée comme celui de l'Égypte, de l'Inde et de l'Arabie : toutes les exportations de ces pays en direction de l'Égypte passent par les mains des marchands de Djedda ». Il ajoute encore : « A Djedda, on vend et on achète des cargaisons entières de navires en l'espace d'une demi-heure, et l'argent est payé le lendemain. La plus grande partie de la marchandise achetée de cette manière est embarquée pour Suez et vendue au Caire, où elle trouve preneur dans tout le bassin méditerranéen. »

La Mecque et Médine ainsi que leur arrière-pays étaient les lieux de rencontre des négociants, notamment pendant la saison du pèlerinage quand des foules originaires de différentes parties du monde se rassemblaient et échangeaient leurs marchandises, encore qu'en plus petites quantités. Les caravanes venues de tous les coins de l'Arabie et d'ailleurs convergeaient vers La Mecque où elles négociaient leurs articles contre de l'argent liquide ou pratiquaient le troc.

Mocha était un important centre commercial à l'extrême pointe sud de l'Arabie. Ce port avait été fondé au XIV^e siècle. Mais grâce à l'introduction du café en Arabie, il était devenu le principal centre d'exportation de ce produit et un marché général pour le commerce avec San'ā', La Mecque, Le Caire, Alexandrie et l'Inde. Au début du XVII^e siècle, Mocha exportait, outre le café, des résines aromatiques comme l'encens et la myrrhe, des plantes médicinales comme l'aloès et le séné, de l'ivoire, de la nacre et de l'or. Alors qu'elle importait des métaux bruts — fer, acier et plomb —, des fusils, des textiles et toutes sortes d'autres articles, l'activité commerciale

de Mocha atteignit l'apogée de sa prospérité pendant la première moitié du XVII^e siècle, comme l'a fait observer Vander Broecks en 1616. Les Compagnies hollandaise et anglaise des Indes orientales y prirent part après 1600, rejointes par les Français au début du XVIII^e siècle. La Compagnie anglaise des Indes Orientales établit une manufacture à Mocha. Les Hollandais y installèrent la leur en 1618. Les Français se contentèrent d'y louer un bâtiment pour y installer leur fabrique. Une manufacture danoise y exista aussi pendant quelque temps au XVII^e siècle. Ovington, en 1690, mentionne la présence de navires danois mouillés à Mocha.

En Arabie orientale, l'économie d'Al-Hasa était essentiellement agricole, tandis que l'échange et le commerce battaient leur plein dans la région du Golfe. Depuis qu'Al-Hasa avait été réduite à l'état de province inféodée aux Ottomans, après son occupation au milieu du XVI^e siècle, les impôts fonciers provinciaux (*mīrī*) étaient collectés auprès des agriculteurs par les fonctionnaires et les gouverneurs du district et transmis au trésor ottoman. Outre les fiefs, les fermes du fisc et les propriétés privées, il y avait certaines terres de la province qui étaient attribuées en dotation (*waqf*) pour l'entretien des écoles, mosquées et autres institutions de bienfaisance. À Mocha, les Européens obtinrent des concessions spéciales pour les droits de douanes. Normalement ils ne payaient pas plus de 3,5 % de la valeur des marchandises entrant et sortant, alors qu'à Sana'a cette taxe douanière ne s'élevait qu'à 3 %. Les négociants des autres nations, persans, indiens et autres, payaient 16 % de droits de douane. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, le taux de 3 % fut maintenu pour les Européens, constate Ovington en 1694. En 1709, les taxes douanières exigées des Européens passèrent à 5 %. Pourtant, quand de Merville mandaté par des armateurs français fit une démarche auprès de Salih ben Ali, gouverneur de Mocha, ce tarif fut réduit à 2,25 % au cours de la même année. Par la suite, le successeur d'Ali, Faqi Ahmed, révisa le tarif en le portant de nouveau à 5 %. Hamilton (1712–1716) remarque que les Britanniques payaient 3 % de droits de douane. Cinquante ans plus tard, Niebuhr découvrit que les Arabes, les Turcs et les Indiens étaient taxés à 8 ou 10 % alors que les Européens ne versaient que 3 %. Ce tarif s'est maintenu jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

La traite des esclaves était alors l'objet d'une activité florissante et formait un secteur commercial important. Les esclaves étaient importés d'Afrique et employés à de durs travaux manuels sur les chantiers de construction et dans les carrières, voués à des activités domestiques et autres tâches subalternes. Snouck Hurgronju a remarqué que, malgré les restrictions voire l'interdiction du commerce des esclaves dans leur pays d'origine, certains d'entre eux provenaient de l'Inde britannique et que le marché des esclaves dans les Indes orientales néerlandaises prospérait à Mahha.

LES MOYENS DE SUBSISTANCE

Tout le long des côtes d'Arabie, la pêche était la principale source de subsistance. La pêche aux perles avait lieu dans le golfe Persique et celle du corail en mer Rouge. Le poisson était grossièrement séché et salé pour la consommation locale. Le blé, le riz, la farine et les épices étaient importés pour la consommation des classes aisées et de l'armée. Les Bédouins se contentaient essentiellement de dattes et de légumes secs. Ils gagnaient aussi de l'argent en rendant des services aux pèlerins à qui ils louaient notamment leurs bêtes comme moyens de locomotion. Ils possédaient des chameaux, des moutons, des chèvres, des ânes, et ils élevaient des autruches. Les Arabes sédentaires produisaient du beurre et du fromage. Ils fabriquaient aussi des pièces de tissu pour leur propre usage. Les chameaux et chevaux étaient élevés et exportés à partir du Hedjaz, du Nadjd et d'Aden. Les chevaux arabes étaient célèbres pour leur race et leur qualité. Le Hedjaz ne cultivait pratiquement rien à part quelques légumes et du raisin. Pourtant, d'énormes quantités de pièces d'argent étaient exportées du Hedjaz. Elles provenaient des achats effectués par les pèlerins venus des différents pays étrangers.

L'agriculture se pratiquait partout où il y avait des oasis. Par exemple, Médine a toujours été une ville de cultivateurs. Elle est entourée sur tous les côtés, sauf à l'ouest, de champs cultivés et de plantations de dattiers qui s'étendent sur des kilomètres. La culture des oasis était pratiquée dans diverses autres parties de l'Arabie, notamment autour de La Mecque, Ta'if, Nadjran, Hodeida, Mukalla, Nizwa, Mascate, Chardja, al-Hufuf, Qatif, al-Khardj, Riyad, Dawasir, Qasim, Afladj, Aridh, al-Ula, al-Khubar, Wedjh, Tabuk, al-Jouf, etc. À l'intérieur des oasis, on se livrait à des cultures maraîchères. On pratiquait des cultures sédentaires qui dépendaient directement de la pluviosité sur les hautes terres du Sud-Ouest, depuis le sud de Ta'if jusque dans les environs d'Aden. L'agriculture, dans ces régions, dépendait en partie de la pluie et en partie de l'eau qui descendait des montagnes.

Des fruits tropicaux, comme l'abricot, la pêche, la prune, la poire, la grenade, la noix, le coing, la figue et la vigne, étaient cultivés au Yémen, en altitude, entre 2 000 et 2 500 mètres. Ils poussaient aussi sur la côte de Mascate et dans l'arrière-pays. Le maïs était récolté dans les plaines et en moyenne altitude, et il était cultivé sur le littoral de Dhufar, Mukalla, Hodeida et à l'intérieur de la province d'Aden.

Le riz, consommé en copieuses quantités, était en grande partie importé. Mais il était aussi cultivé dans les oasis d'Al-Hasa en Arabie orientale où l'abondance de l'eau fournie par les sources chaudes facilitait sa culture grâce à un système très élaboré d'irrigation.

Le café arabica était la seule « épice » qui poussait en Arabie. Il était planté principalement au Yémen, dans tout le pays, du nord au sud. Il pros-

pérait sur les pentes escarpées du versant occidental des vallées, en général à une altitude comprise entre 1 300 et 2 000 mètres. Il était aussi cultivé dans la province d'Asir.

Le tabac était principalement exploité dans la province d'Aden et ses environs, au sud-ouest de Mukalla, et dans d'autres endroits similaires.

LES ASPECTS CULTURELS

L'islam fut la seule religion dominante en Arabie pendant la période que nous étudions ; de ce fait, la culture islamique y était prépondérante. Les comportements religieux touchaient la totalité de la vie et de l'activité quotidienne. La journée commençait avec les prières, qui avaient lieu cinq fois par jour. Les questions sociales étaient elles aussi régies par les principes religieux, dont l'ensemble formait la charia. Les traditions du prophète Mahomet et la loi de la charia dictaient la façon dont étaient conduites l'administration et la vie quotidienne des individus. Le droit était partie intégrante de la religion. La population avait adopté l'habitude de s'habiller conformément à la loi islamique en se couvrant complètement le corps, pour ne laisser voir que la tête et les mains, alors que les femmes dissimulaient aussi leur visage. Le couvre-chef y est un accessoire typiquement islamique. La structure sociale, chez les musulmans, est totalement spécifique, et les principes islamiques dictent chaque aspect de leur vie quotidienne.

Pour les musulmans, le Coran est la parole de Dieu révélée au prophète Mahomet (Muhammad), son messenger, et n'est pas imitable. Le Coran est le meilleur et le plus beau chef-d'œuvre qui ait jamais été rédigé en langue arabe dans le domaine de la prose. Il est inégalé en matière d'éloquence littéraire. Il a exercé une immense influence sur la littérature arabe grâce aux idées originales qu'il contient.

La période qui s'est écoulée entre le ^{XV}e et le ^{XVIII}e siècle en Arabie se caractérise par un isolement total à l'égard du monde extérieur, à de rares exceptions près. La population de l'Arabie forme une entité en soi. L'Arabie se compose d'une foule de tribus. En fait, c'est une société tribale. Différentes tribus sont éparpillées dans toute la péninsule, et des individus appartenant à la même tribu peuvent résider dans des endroits différents. Le mode de vie et les traditions de la population établie dans diverses parties de l'Arabie sont quasiment identiques, mis à part quelques variations régionales. De ce fait, pour les besoins de la présente étude, nous avons considéré l'Arabie comme une entité unique. Nous pourrions distinguer deux types de centres culturels : urbains et ruraux. Dans le premier cas, la population instruite et fortunée entretenait des contacts culturels avec le monde extérieur, tandis que, dans le

second, les tribus bédouines n'étaient pas exposées à des contacts culturels et vivaient dans un isolement culturel complet et l'illettrisme absolu.

Dans quelques villages ruraux, un petit nombre d'écoles élémentaires dirigées par des cheiks enseignaient le Coran et la langue arabe aux enfants. Mais l'instruction se limitait à l'apprentissage du Coran.

On trouvait en Arabie trois types de cultures. La Mecque et Médine dans la province occidentale, en raison de leur importance religieuse et de la présence des pèlerins ainsi que du voisinage de cette province avec l'Égypte — d'où elles furent gouvernées quelque temps — ont subi l'influence de différentes cultures non arabes. Mais la partie située au sud-ouest de la péninsule était moins exposée aux éléments culturels étrangers, que les deux villes saintes, même si on a pu y relever quelque influence turque à différentes périodes. Le cœur de l'Arabie était isolé de tout rayonnement culturel étranger du fait de son éloignement des régions côtières. La côte orientale était jusqu'à un certain point exposée aux influences étrangères, et elle a absorbé plusieurs éléments culturels originaires de l'Irak, de l'Iran, de la Turquie et de l'Inde. Les deux premiers de ces pays ont laissé une empreinte plus forte sur le golfe du fait de leur proximité, mais la Turquie y fit également sentir son ascendant à cause de son rôle politique, de même que l'Inde pour des raisons commerciales et à cause du grand nombre de pèlerins originaires de ce pays.

Les influences culturelles exercées sur la vie arabe se sont manifestées par la modification de la terminologie qui fut adoptée, pendant cette période, dans les sphères de la religion et dans les titres civils et militaires. Elles apparaissent clairement dans la structure des phrases arabes.

Art et architecture

L'arabesque est l'élément principal de l'art islamique. Les Arabes, à l'origine, l'ont travaillée en s'inspirant des motifs ornementaux des feuilles et des branches. Comme la représentation des formes humaines et animales était interdite par l'islam, le motif naturel de l'arabesque fut repris pour tous les types de décorations en architecture, comme sur les murs, portes, coupoles, colonnes, ustensiles en verre, porcelaine, de même que sur les objets en métal, les tapis et carpettes, les reliures de livres, les enluminures du Coran ou autres œuvres livresques et tableaux. L'arabesque traitée dans diverses couleurs était communément adoptée pour décorer les panneaux des mosquées. Le tout premier exemple de ce motif a survécu dans la mosquée du prophète Mahomet à Médine. Tous ces aspects des traditions islamiques s'associent pour former la particularité de la société musulmane. Conjointement avec les prières dites en commun cinq fois par jour, ils lient entre eux tous les musulmans sur le plan social et maintiennent en place une société unique en son genre.

Quelques caractéristiques saillantes de ces aspects culturels méritent d'être précisées ici. La Mecque et Médine, dans le Hedjaz, étaient le centre de gravité de tout le monde musulman (illustrations 78 et 79). Pour accomplir les rites religieux du 'Umra et du Hadjdj, les musulmans affluaient par milliers à La Mecque et y apportaient les différentes traditions de leur pays, c'est-à-dire le Turkestan, l'Iran, la Syrie, l'Anatolie, l'Égypte, l'Afrique, l'Inde, etc. Les pèlerins procuraient des revenus et contribuaient au développement économique de La Mecque et de ses habitants. Quand le Hedjaz tomba sous la souveraineté du sultan ottoman, celui-ci y dépêcha des architectes, ingénieurs et décorateurs éminents de Turquie. La Mecque et Médine furent reconstruites à neuf sur le modèle des villes ottomanes, avec des façades dépouillées et classiques, une multitude de coupoles et de minarets hauts et délicats. Les céramiques turques aux décors floraux y firent alors leur apparition. Les mausolées sacrés furent recouverts d'une chape de brocard en soie brodée par les femmes turques avec des motifs floraux roses ou bleus. La vallée aride se couvrit de jardins. Selon la mode turque, les maisons étaient agrémentées de treillages en bois. Nombre d'entre elles, de la dernière période, existent encore. Les Ottomans accordaient une attention particulière à la construction, à la décoration et à l'entretien des mosquées et mausolées qu'ils garnissaient de tapis. De nouvelles mosquées furent édifiées, elles aussi. À Médine, plusieurs de celles-ci, dont la mosquée de la Quba^c, la toute première de l'islam, furent reconstruites et rénovées.

Sinān, le célèbre architecte qui bâtit la mosquée Süleymāniye à Istanbul, fut envoyé à La Mecque par le sultan Soliman I^{er} pour dessiner les plans de la mosquée de la Ka'ba. Son projet fut réalisé plus tard, en 1582–1585, par l'architecte Mamed Aga qui agrandit aussi la cour de la Ka'ba, aux dimensions de 164 m × 168 m. Les 19 portails qui permettent d'accéder à la Ka'ba furent alors restaurés, et les 892 colonnes existantes qui soutiennent les portiques de la cour de la Ka'ba furent refaites en marbre et en pierre jaune. Des colonnes intermédiaires furent érigées pour soutenir les arches et les dômes de pierre stuquée. Cinq cents dômes de style ottoman, en forme de bulbe, furent érigés au-dessus des portiques. L'intérieur de ces dômes fut décoré en 1586–1587 par Abdullah Lutfi d'Istanbul, avec des motifs et des compositions calligraphiques en or. Le sol des portiques et de la cour de la Ka'ba fut pavé de marbre polychrome.

Les inondations de 1629–1630 à La Mecque provoquèrent l'effondrement de deux pierres angulaires de la Ka'ba. Cet édifice fut reconstruit par des ingénieurs venus d'Istanbul, d'Ankara et d'autres villes turques sous la direction d'un chambellan circassien du sultan ottoman. Pendant cette opération, la pierre noire fut confiée à la garde d'un architecte indien. La nouvelle Ka'ba retrouva sa forme antérieure, et une grande partie de l'ancienne maçonnerie y fut incorporée.

Le sultan Soliman apporta des modifications à la mosquée du Prophète à Médine en 1534–1535. Il fit reconstruire le minaret du nord-ouest et l'entrée de cérémonie dans l'angle sud-ouest, appelée la Porte de Salutation, avec des carreaux de céramique. Pour la première fois, un mihrab fut érigé à l'intérieur de la mosquée, dans la galerie sud. Soliman fit aussi don d'une nouvelle chaire. Davantage de modifications furent apportées à la mosquée du Prophète en 1715–1716. En 1782–1783, un nouveau mihrab fut construit sur l'emplacement de l'ancien, contre le mur sud. Il était surmonté d'un dôme. Puis, vers le milieu du XIX^e siècle, on fit de vastes altérations et ajouts. Le sultan envoya d'Istanbul des architectes, ingénieurs, calligraphes talentueux et célèbres, ainsi que des ouvriers et artisans qualifiés.

Comme la plupart des villes commerciales islamiques, le paysage urbain de Djedda était centré sur le port et le marché (*sūq* ou souk), qui remplissaient de vigoureuses fonctions sociales et économiques, alors que la vie spirituelle et religieuse se concentrait autour de la mosquée, considérée comme l'institution essentielle. L'architecture résidentielle à Djedda, comme à La Mecque et à Médine, respectait les styles traditionnels et fonctionnels du Hedjaz, très fréquents dans la plaine côtière, et caractérisés par de hautes structures, un grand nombre de fenêtres et de vastes baies de différentes formes et tailles. Ces fenêtres en bois étaient ornées de divers motifs décoratifs et géométriques. Les portes en teck étaient sculptées de dessins riches et profondément incisés, que surmontait un décor de stuc en relief, et elles s'inscrivaient dans une voûte, sorte de niche semi-circulaire ornée de rayons (illustrations 80 à 85).

Djalali et Mirani ont été les premières forteresses massives construites dans la province d'Oman pour répondre aux exigences de la nouvelle technique balistique. Pourtant, elles s'inspiraient de conceptions précédentes, celles de l'architecture antérieure à l'utilisation de la poudre à canon auxquelles s'ajoutait l'idée nouvelle de la tour. Par la suite, les particularités de l'architecture militaire d'Oman imprégnèrent la conscience nationale, et les éléments de l'architecture défensive furent utilisés comme simple décoration. Les tours, qui représentaient le système défensif de l'architecture omanite, en vinrent à faire partie de la tradition musulmane dans plusieurs pays voisins. À l'intérieur de la province d'Oman, des forteresses et des châteaux furent construits à Nizwa et à Djabrin. Les maisons familiales dans cette région se transformèrent en prototype militaire où les éléments décoratifs étaient accessoires par rapport aux volumes massifs de leur structure compacte.

Engelbert Kaempfer, qui visita Mascate en 1688, a remarqué que la ville avait des maisons couvertes par des feuilles de platane, mais elles y étaient plus propres, plus agréables et spacieuses avec leurs petites cours qu'ailleurs. Il affirme en outre que la majorité de ces habitations assez aérées et vastes étaient construites en pierre. Il cite à ce propos la maison du résident anglais

de la nouvelle Compagnie des Indes orientales à Mascate, ainsi que la vaste résidence du roi ou imam, et un charmant édifice italien qui tenait lieu à l'époque de couvent aux jésuites.

La réforme religieuse

Au cours du XVIII^e siècle en Arabie, un mouvement de réforme religieuse prit naissance et fut propagé par un certain Muhammed ibn 'Abdul Wahnāb (né en 1703), soucieux de restaurer l'islam dans ses principes d'origine, tels que les pratiquait le prophète Mahomet, et d'abolir toutes les innovations qui s'étaient glissées dans l'islam. 'Abdul Wahnāb avait étudié les questions religieuses à La Mecque et à Médine et savait tout le Coran par cœur dès l'âge de dix ans. Il avait beaucoup voyagé à l'intérieur et hors de l'Arabie. Partout où il était allé, il avait décelé des manifestations de syncrétisme païen. 'Abdul Wahnāb entreprit alors de composer des ouvrages sur la doctrine de l'unité de Dieu, dans lesquels il attaqua vigoureusement le syncrétisme et insistait sur la nécessité d'un retour à la pureté de la religion du VII^e siècle. Il ne prônait rien de nouveau. Il se bornait à réaffirmer les opinions des savants hanbalites du passé. Le mouvement remporta un formidable succès quand la famille régnante de Sa'ud à al-Dar'īyya s'y rallia. Muhammed ibn Sa'ud et Muhammed ibn 'Abdul Wahnāb firent alliance en 1744 pour soutenir la cause de la réforme et assurer la protection du réformateur. La famille Sa'udite se chargea des affaires politiques, tandis qu'Abdul Wahnāb s'occupait des affaires religieuses. La doctrine fut propagée dans toute la péninsule. Le principal objectif du mouvement était de réformer les abus qui s'étaient glissés dans l'islam et de répandre la foi dans toute sa pureté parmi les musulmans, notamment les Bédouins qui étaient ignorants de la vraie foi. La population avait commencé à revenir à ses croyances et traditions préislamiques. Elle ne croyait plus à la résurrection après la mort. Elle ne disait pas les prières, ne jeûnait pas pendant le mois du ramadan et ne payait pas le *zakat* (l'aumône légale).

Séduits par l'appel d'Abdul Wahnāb, les villages d'Al-'Ayaina, Huraimala, Dhurma et Manfuha rejoignirent l'État sa'udite, tandis que d'autres parties du Nadjd, notamment Riyad, refusèrent de se soumettre et entamèrent les hostilités. De même, dans certaines autres parties de l'Arabie, le mouvement se heurta à une vive résistance et entra en conflit avec la population locale. Riyad combattit le wahhabisme pendant près d'un quart de siècle avant de rendre les armes en 1773. Même à La Mecque, il s'était trouvé des opposants. Quand des pèlerins wahhabites prêchèrent leurs doctrines pendant un pèlerinage, le chérif de La Mecque les fit arrêter et jeter en prison. En 1788, quand Ghalib ibn Masud devint le chérif de La Mecque, il invita une mission wahhabite à sa cour. Mais les oulémas (*ulamā*) de La Mecque refusèrent de participer à un débat. En définitive, les hostilités se déclenchèrent.

rent entre le chérif et les wahhabites aux frontières occidentales du Nadjd. La guerre fut cruelle et dura jusqu'en 1803, date à laquelle les wahhabites triomphèrent et entrèrent enfin dans La Mecque.

Les activités littéraires et pédagogiques

Dès les tout premiers jours de l'islam, des érudits, théologiens et mystiques, se sont réunis et ont vécu dans les deux villes saintes de La Mecque et Médine pour étudier la doctrine islamique et tout ce qui s'y rattachait. Quatre écoles de pensée orthodoxe et théologique — chafi'isme, hanafisme, hanbalisme et malikisme — virent ainsi le jour à La Mecque. Les enseignants étaient les dirigeants des fidèles dans les mosquées et le programme des cours comprenait l'étude du Coran, les *Īadīth*, la vie du Prophète et la médecine.

La base de toute instruction était le Coran et la tradition du Prophète. Simultanément, les étudiants des classes supérieures se familiarisaient avec la littérature et s'initiaient aux différentes branches de la science ainsi qu'à d'autres disciplines.

Il y avait beaucoup d'écoles, tant pour l'enseignement élémentaire que supérieur. Les jeunes enfants apprenaient par cœur le Coran. Il existait de nombreuses bibliothèques dotées de précieux manuscrits.

On y trouve nombre d'écrits, de manuels axés sur la théologie et le mysticisme, d'innombrables ouvrages consacrés à la vie du prophète Mahomet et de ses compagnons. Un fonctionnaire turc, Ayub Sabri Pacha, a même écrit une histoire détaillée des deux mosquées saintes.

Il faut pourtant constater l'absence d'une tradition littéraire arabe (poésie et prose), à quelques exceptions près. Rares étaient les vers que l'on apprenait à cause de leur valeur littéraire. Si ces textes étaient parfois utilisés à satiété, c'était à titre d'argument au cours de discussions sur des points de grammaire.

Il existait néanmoins deux genres de poésie : satirique et romantique (le *ghazal*). La satire rencontrait un grand succès dans les capitales du califat ; elle s'est répandue par la suite dans les villes et déserts d'Arabie sous la forme de l'ode multithématique. Plusieurs poètes se sont fait remarquer par leur distinction et leur élégance. La poésie *nabātī* était transmise oralement de génération en génération. Ce n'était pas seulement les Bédouins qui récitaient ce genre de vers car de nombreux citadins, hommes et femmes, ont acquis une certaine célébrité en composant leurs propres poèmes *nabātī*. El l'on a publié divers recueils de ce genre remontant à différentes époques. Le meilleur exemple que nous puissions en donner dans le cadre de la présente étude est l'œuvre de Rachid al-Khalawi, recueillie par 'Abd-Allah ibn Khamīs. On ne sait pas avec certitude à quelle époque al-Khalawi s'est illustré. Ibn Khamīs est convaincu que le poète a vécu au XVII^e siècle (XI^e siècle de l'hégire). Toutefois, Ibn Yusuf, qui vivait au XVIII^e siècle (XII^e de l'hégire),

évoque la première strophe d'une œuvre qu'al-Khalawi improvisa à propos d'un événement bien connu qui se produisit dans la région d'al-Washm en 1726 apr. J.-C. (1139 de l'hégire). Ibn Khamis mentionne cet épisode et rapporte quatre vers prononcés par al-Khalawi lorsque celui-ci apprit l'événement en question. Cela indique qu'al-Khalawi vivait dans la première partie du XVIII^e siècle (XII^e de l'hégire). Ibn Khamis a réussi à rassembler un grand nombre de poèmes d'al-Khalawi qui évoquent les différents aspects sociaux de la vie dans le Nadjd.

Les vers attribués à d'autres poètes nadjdites populaires de l'époque préwahhabite comprennent ceux de Ju'aytin al-Yazidī, Rumayzān ibn Ghashshām, Jabr ibn Sayyār et Humaydān al-Shuway'ir, et sont éparpillés dans des recueils tels que *Khiyār mā Yultaqat min Shi'r al-Nabat*, compilé par 'Abd-Allāh al-Hātim, *Diwān al-Nabat* par Khalid al-Faraj et *Al-Azhār al-Nādiyyah* par Muhammad Sa'īd Kamal.

Pour l'historien moderne, la poésie populaire est une source de renseignements utiles qui fournit de précieuses indications sur la période au cours de laquelle cette poésie était récitée de même que sur les époques antérieures. D'une part, elle reflète les différents aspects de la vie menée par la population d'Arabie, car celle-ci n'a pas changé jusqu'à une période récente. D'autre part, elle est utile chaque fois que les témoignages historiques sont rares ou absents.

Au Yémen est apparu un type de poésie appelé *humaini*, imparfait du point de vue grammatical car il a pour caractéristique d'être exprimé dans les styles *mowashahahat* (celui de la poésie arabe andalouse), *mosamatat* et *dobait* (formés de vers couplés); il s'attache à des thèmes courtois.

L'art de la prose avait déjà dégénéré. Le seul genre de prose qui ait survécu est la correspondance officielle et les échanges épistolaires fraternels (*akhwani*) ainsi que quelques autres *magamatat*.

Ahmad Muhammad Al-Hamiami (1662–1738) écrivait des poèmes. Il est l'auteur de plus de 40 œuvres, par exemple, *Al-Ashaf Al-Mashhonah Al-Maknah* (*Des perles dans des coquillages*). Au sujet d'Hasan Ali Jabr Al-Habi (1638–1668), Al-Shawkani affirme que c'était un poète renommé. Il a écrit plusieurs recueils de poèmes. Mohammad Ali Al-Al-Shawkani (1760–1834) a rédigé plusieurs livres, traités et messages. *Rawdat al-afhar Wa-al-Afham li-Murtad hal al-Imam Wa-tidad ahazawat dhawi al-Islam* était l'œuvre d'Husayn Ibn Ghannam (mort en 1810). Il a sauvé une grande partie de la correspondance échangée par 'Abd al-Wahhab avec ses disciples et ses adversaires.

Divers types de prose ont été écrits dans une langue archaïque agrémentée de mots pompeux, et ces mots eux-mêmes n'ont pas été renouvelés. L'auteur d'un message et d'un texte en prose s'intéressait en général davantage à la forme qu'au sujet abordé.

Inversement, il est remarquable que les messages religieux à la fin de cette période aient accordé plus d'importance au sujet qu'à la forme, et c'est pourquoi plusieurs textes bien écrits ont vu le jour. Ceci tenait à la culture religieuse des auteurs, préoccupés de faire ressortir la signification véritable de leur propos plutôt que le style de leur écriture.

Les documents qui traitent de sujets religieux, c'est-à-dire les recueils de jurisprudence (*fatāwā*) et autres documents juridiques, ainsi que les biographies des oulémas nadjdites de l'ère préwahhabite fournissent des renseignements sur les conditions politiques, religieuses et sociales.

En ce qui concerne les relations entre le Nadjd et les pays voisins — le Hedjaz, la côte orientale de l'Arabie et l'Irak —, on doit également consulter diverses chroniques et autres sources régionales. En ce qui concerne les relations entre le Nadjd et la région du golfe Persique, on trouvera utile de se pencher sur les documents du gouvernement de Bombay relatifs à la côte arabique et au Nadjd. Les récits, notes et comptes rendus de voyageurs, en particulier ceux de Burckhardt, méritent aussi d'être examinés. En bref, les spécialistes de l'histoire préwahhabite du Nadjd se doivent de scruter toutes les sources susceptibles de contenir des informations sur le sujet. Néanmoins, le recours à des sources aussi rares et diversifiées exige une attention et une prudence particulières pour qui veut en tirer des conclusions.

En outre, il existe un autre type de poésie qui ne se fonde pas sur la langue grammaticale courante et qui est répandu parmi les Bédouins, malgré ses imperfections linguistiques. Or, cette poésie bédouine dépeint les modes de vie de la population arabe pendant la période Djahiliyyah (la période qui a précédé la mission du prophète Mahomet).

BIBLIOGRAPHIE

- AL-DAKHIL S. *Tuhfat Al-Aba Fi Tarikh al-Ahsa*.
- AL-SHAAFI M. S. M. 1967 *The first Saudi state in Arabia*. Thèse de doctorat, Université de Leeds.
- AL-SHAAFI M. S. M., RONALD L. 1983. *Savia — An Arabian islamic city*. Londres, World of Islam Festival Trust.
- 1985. *The foreign trade of Juddah: during the Ottoman period, 1840–1916*. Riyad.
- AL-UWAIDAH METAIREEK Y. 1983. *The history of Najd prior to the Wahhabis: a study of social, political and religious conditions in Najd during three centuries preceding the wahhabi reform movement*. Thèse de doctorat, Université de Washington.

- ANIS M. *Al-Dawla al-'Uthmaniyya wa Sharq*.
- ANON. 1946. *Western Arabia and the Red sea*. Londres, Naval Intelligence Division.
- 1944. *Iraq and the Persian gulf*. Londres, Naval Intelligence Division.
- BADGER G. P. 1871. *History of Imāms and Seyyids of 'Omān*. Trad. I. R. Salīl. Londres, Hakluyt Society.
- BLACKBURN T. R. 1980. «The Ottoman penetration of Yemen. An annotated translation of Özdemür Bey's *Fetīnāme* for the conquest of Ṣan'ā in Rajab, 954/August 1547». *Archivum Ottomanicum*, vol. VI, pp. 55–100.
- BURCKHARDT J. L. 1972. *Travels in Arabia*. Beyrouth.
- COOK M. A. (dir. publ.). 1970. *Studies in the economic history of the Middle East from the rise of Islam to the present day*. Londres.
- COSTA P. M. 1985. «Bayt Na'Man : a seventeenth century mansion of the Batinah». *Journal of Oman Studies*, vol. VIII.
- DAHLAN A. Z. *Khulasat al Kalam fi Bayan Omara al-Balad al-Haram min Zaman al-Nabi*.
- D'ERRICO E. 1983. «Introduction to Omani military architecture of the sixteenth, seventeenth and eighteenth centuries». *Journal of Oman Studies*, vol. VI.
- ESIN E. 1963. *Mecca the blessed, Madina the radiant*. Londres.
- FOREIGN OFFICE. *British Foreign Office Reports* par le consul Stanley sur le commerce de Juddah en 1861, etc. Londres.
- HOLT P. M., LAMBTON A. C. S., LEWIS B. (dir. publ.). 1970. *The Cambridge history of Islam*. Cambridge.
- HOPWOOD D. (dir. publ.). 1972. *The Arabian peninsula : society and policies*. Londres.
- HOURLANI A. 1981. *The emergence of the modern Middle East*. Oxford.
- HOURLANI G. F. 1965. *Arab seafaring*. Beyrouth.
- IBN BISHIR U. 1385 de l'hégire. *'Unwan al-Majd Fi Tarikh Najd'*. 2 vol. Riyad.
- INALCIK H. 1954. «Ottoman methods of conquest». *Studia Islamica*, vol. II, pp. 103–129.
- 1973. *The Ottoman empire : the classical age, 1300–1600*. Londres.
- ISSAWI C. (dir. publ.). 1966. *The economic history of the Middle East, 1800–1914*. Chicago.

- JUN-YAN Z. 1983. «Relations between China and the Arabs in early times». *Journal of Oman Studies*, vol. VI.
- KHAN S. M. «Jeddah old houses». *A study of vernacular architecture of the old city of Jeddah*. Riyad, Department of Scientific Research, King Abdul Aziz City for Service and Technology.
- LORIMER J. G. 1907. *Gazetteer of the Persian gulf, 'Omān and Central Arabia*. Calcutta.
- MACRO E. 1960. *Bibliography on Yemen and notes on Mocha*. Floride.
- MANDAVILLE J. E. 1970. «The Ottoman province of Al-Hasā in the sixteenth and seventeenth centuries». *Journal of the American Oriental Society*, vol. 90, n° 3.
- PESCE A. 1974. *Jiddah — Portrait of an Arabian city*. Fallcon Press.
- PHILBY H. St. J. B. 1955. *Sa'udi Arabia*. Londres.
- 1977. *Arabia of the Wahhabis*. Londres.
- PLAYFAIR R. L. 1859. *A history of Arabia Felix or Yemen from the commencement of the christian era to the Middle of the XIXth century*. Bombay, (réimp., Londres, 1970).
- SALIM S. M. *'Al-Fath 'al-'Uthmani 'al-'awwal lil-Yaman, 1538–1635*. Al-Qahirah.
- SERJEANT R. B. 1993. «Omani naval activities on the southern Arabian coast in the late eleventh/seventeenth century from the Yamani Chronicles». *Journal of Oman Studies*, vol. VI.
- SHAWS S. J. 1976–1967. *History of the Ottoman empire and modern Turkey*. 2 vol. Cambridge.
- STEENSGAARD N. 1974. *The Asian trade revolution of the seventeenth century: the East India Company and the decline of the caravan trade*. Chicago.
- STOOKEY R. W. 1978. *Yemen: the politics of the Yeman Arab Republic*. Colorado.
- SUBA'AI A. *Tarikh Makka*.
- WEISGERBER G. 1982. «Muscat in 1688: Engelbert Kaempfer's report and engravings». *Journal of Oman Studies*, vol. V.

18

L'Iran, l'Arménie et la Géorgie

18.1 L'Iran

18.1.1 L'IRAN DE 1501 À 1629

Roger M. Savory

LA NAISSANCE D'UN ÉTAT CHIITE EN IRAN ET D'UNE NOUVELLE ORIENTATION DANS LA PENSÉE ET LA CULTURE ISLAMIQUES — L'ÈRE D'ABBĀS LE GRAND (1588–1629)

La création de l'État séfévide en 1501 marque, à de nombreux égards, un tournant dans l'histoire de l'Iran. En premier lieu, l'ensemble de la région considérée d'un point de vue historique comme étant le cœur de l'Iran se trouva réuni sous le règne d'un roi persan (bien que celui-ci ait parlé l'azéri, c'est-à-dire un dialecte turc) pour la première fois depuis la conquête arabe de l'Iran plus de huit siècles et demi auparavant. « Ce furent les Séfévides qui firent rentrer l'Iran sur la scène de l'histoire mondiale » (Roemer, 1986, p. 190). Pendant ces huit siècles et demi, l'Iran avait été gouverné par une succession de califes arabes, de sultans et de khans turcs et mon-

gols ; c'est uniquement pendant la période appelée par Vladimir Minorsky « l'intermède iranien » (946–1055 apr. J.-C.) qu'une dynastie d'origine iranienne tint sous son emprise une grande partie de l'Iran. La restauration de la souveraineté iranienne par les Séfévides, à l'intérieur des frontières traditionnelles de l'Iran, accrût naturellement la conscience nationale des Iraniens, ou iranisme, même s'il ne s'agissait pas de « nationalisme » dans l'acception moderne du terme.

En deuxième lieu, le rite de l'ithnā 'achariyya, branche chiite de l'islam, fut adopté comme religion officielle par l'État séfévide. La formule « Je témoigne qu'Ali (Alī) est le bien-aimé de Dieu » (*valī allāh*) fut incorporée dans l'appel à la prière (*azān*). C'était la première fois dans l'histoire de l'islam qu'un important État musulman érigeait officiellement cette forme de l'islam en religion officielle. Une telle politique eut pour effet inévitable de renforcer le pouvoir, à la fois religieux et politique, des oulémas ou classes religieuses. Les plus lettrés des oulémas, qui avaient le rang de *mujtahid*¹, soutenaient qu'ils constituaient eux-mêmes (et non le chah) le gouvernement légitime dans un État ithnā 'acharite. Cette opinion se fondait en général sur l'idéal millénariste de l'ithnā 'achariyya chiite — celle d'un gouvernement utopique exercé par le douzième imam, appelé aussi le *mahdī* ou imam caché. D'après la théorie politique de l'ithnā 'achariyya, la seule forme de gouvernement dans un État ithnā 'acharite est celle du douzième imam ou, compte tenu de son occultation persistante, celle de ses représentants sur terre, les *mujtahid*. Le douzième imam ayant disparu de la terre en 873–874 apr. J.-C., il fut représenté sur terre, jusqu'en 940 apr. J.-C., par une lignée de quatre *vakīls* (vice-régents) successifs ; après la mort du quatrième *vakīl*, cette fonction incombait aux *mujtahid*. C'est ainsi qu'en promulguant l'ithnā 'acharisme religion officielle de l'État, le chah Isma'īl I^{er}, le premier souverain de la dynastie séfévide, introduisit dans le corps politique la possibilité d'un conflit entre les chahs, représentant un gouvernement « séculier », et les *mujtahid*, aspirant à un gouvernement théocratique. Pourquoi, dans ces conditions, prit-il ce parti ? Il y a deux possibilités : il a promulgué l'ithnā 'acharisme soit par conviction religieuse, soit par opportunisme politique, c'est-à-dire par désir de différencier l'État séfévide de son puissant voisin, l'Empire ottoman. Notre point de vue personnel est qu'il a pris une telle décision poussé par une combinaison de ces deux facteurs. Si l'État nouvellement créé devait survivre dans le voisinage de l'Empire ottoman, lequel se trouvait encore dans une phase expansionniste (l'ensemble du Croissant fertile et de l'Égypte y fut incorporé en 1517), le militantisme idéologique du chiisme de l'ithnā 'achariyya semblait offrir sans le moindre doute au nouvel État le meilleur espoir de survie. Pourtant, le mouvement séfévide (Nāfaviyya) qui avait porté le chah Isma'īl au pouvoir en 1501 n'était pas à l'origine un mouvement chiite.

LES ORIGINES DES SÉFÉVIDES

Les origines de la famille séfévide sont obscures ou, pour être plus exact, furent délibérément obscurcies, après la consolidation de l'État séfévide, par le chah Ṭahmāsp (1524–1576), le deuxième roi séfévide. D'après les documents dont nous disposons actuellement, il est certain que la famille séfévide était de souche indigène iranienne et non de descendance turque comme on le prétend parfois. Il est probable que la famille était originaire du Kurdistan perse et s'en alla par la suite en Azerbaïdjan, où elle adopta la forme azérie de la langue turque qui y était parlée. Finalement, elle s'installa dans la petite ville d'Ardabil au cours du XI^e siècle. Les Séfévides s'y consacrèrent à des activités agricoles mais, au fil du temps, ils se distinguèrent par leur grande piété et le zèle qu'ils mettaient à observer la religion, de sorte qu'ils commencèrent à attirer des disciples (*murīd*). La famille survécut au sac d'Ardabil par les Géorgiens en 1203–1204 ; un demi-siècle plus tard, en 1252–1253, naissait Safi al-Dīn, le fondateur éponyme de l'ordre séfévide.

La principale source d'information sur la vie de Safi al-Dīn est le *Safvat al-Safā*, ouvrage hagiographique compilé seulement quinze ans après sa mort. Le jeune Safi al-Dīn, après avoir mené une quête prolongée pour trouver un directeur spirituel (*murshid*) qui pourrait analyser son état mystique et satisfaire ses besoins spirituels, arriva en 1276–1277 dans un petit village au bord de la mer Caspienne, où il se fit admettre comme disciple par le cheik Zāhid-i Gīlānī, alors âgé de soixante ans. Safi al-Dīn épousa la fille du cheik Zāhid et, lorsque celui-ci mourut en 1301, il lui succéda à la tête de l'ordre zāhidiyya, désormais connu comme l'ordre ṇafaviyya ou séfévide.

L'EXPANSION DE L'ORDRE SÉFÉVIDE (1301–1501)

Sous la direction du cheik Safi al-Dīn, qui était nominalement un sunnite de l'école chaf'ite, un ordre soufi d'une importance purement locale se transforma en un mouvement religieux dont l'influence se fit sentir à travers l'Iran, la Syrie et l'Asie Mineure, et qui donna visiblement des signes d'un activisme militant. Le fils de Safi al-Dīn, Ṇadr al-Dīn Mūsā, qui lui succéda à sa mort en 1334, construisit l'enceinte sacrée de la famille séfévide à Ardabil et maintint la cohésion de l'ordre séfévide pendant les périodes troublées qui précédèrent et accompagnèrent l'accession au pouvoir de Tamerlan (Samarkand). Bien que l'on sache peu de chose sur le développement de l'ordre aux temps de Khvāja 'Alī (1391–1427) ou de son successeur Ibrāhīm (1427–1447), des traces de l'idéologie chiite y font pour la première fois leur

apparition sous Khvāja ‘Alī. Comme le fait remarquer Roemer (p. 196), si aucun ancêtre du chah Ismā‘īl n’est décrit sans équivoque comme chiite, dans nos sources, l’islam populaire cultivé par les premiers dirigeants séfévides était une couverture parfaite pour une hétérodoxie. Il faut prendre en compte les relations entre la *tarīqa* des Séfévides (*tarīqa* signifie voie, chemin et, par extension, famille spirituelle) et les *tarīqa* hétérodoxes anatoliennes telles que les courants Badr al-Dīniyya, Khalvatiyya, Bayrāmiyya et Qalandārīs. Ces relations ont facilité la diffusion de la propagande séfévide (*da’va*) chez les Turkmènes. L’adoption par Haydar du «tadj» soufi pour ses adeptes (prétendument en réponse aux instructions reçues d’Ali, le premier imam chiite, dans un rêve) est extrêmement significative, parce que ce «tadj» était une forme distinctive de couvre-chef en forme de turban à douze plis en l’honneur des douze imams de l’ithnā ‘acharī chi‘a.

Sous la direction de Djunayd (1447–1460) et d’Haydar (1460–1488), l’ordre séfévide aspira ouvertement pour la première fois à une autorité temporelle aussi bien que spirituelle. Djunayd et Haydar furent, l’un et l’autre, tués au combat alors qu’ils essayaient d’arracher le pouvoir politique aux souverains locaux contemporains, et ‘Alī, le fils d’Haydar, fut submergé par la horde du Akkoyunlu (Mouton blanc) sur la route d’Ardabīl et fut lui aussi tué dans la bataille (1494). Dans l’Empire ottoman, la carrière du cheik Badr al-Dīn permet de faire une comparaison frappante avec cette épopée. Malgré la perte de trois chefs successifs, le mouvement séfévide avait conservé son dynamisme révolutionnaire. Le plus jeune frère d’Ali, Isma‘īl, alors âgé de sept ans, échappa aux griffes des Akkoyunlu grâce aux efforts d’une petite bande d’adeptes dévoués appelés les *ahl-i ikhtisā*, et trouva refuge dans le Gilan auprès du souverain de Lāhīdjān, Kār Kīā Mīrā ‘Alī, qui fut incontestablement responsable du renforcement de ses convictions chiites.

L’ACCESSION DES SÉFÉVIDES AU POUVOIR EN IRAN

Isma‘īl passa cinq ans dans le Gilan. Pendant ce temps, il reçut la visite de ses disciples (*murīd*) venus d’Azerbaïdjan et d’Asie Mineure et perfectionna l’organisation révolutionnaire de l’ordre séfévide. Lorsqu’il quitta le Gilan pendant l’hiver 1499–1500, il donna à ses adeptes rendez-vous à Arzinjān, en Anatolie orientale, à la fin de l’été 1500. Il y fut rejoint par 7 000 hommes issus des tribus turkmènes de la région qui allaient devenir la colonne vertébrale de l’armée séfévide. Imprégnés de leurs croyances babaiyya et qalāndarīyya, les Turkmènes n’eurent aucune difficulté à reconnaître en Isma‘īl à la fois leur *murchid-i kāmīl* (directeur spirituel parfait) et leur *padichah* (roi). Comme

ils arboraient le «tadj» soufi orné de son voyant plumet écarlate, ils étaient surnommés par leurs adversaires ottomans les *qizilbach* (les têtes rouges), sobriquet qu'ils adoptèrent comme un motif de fierté². Au début, Isma'îl prit sa revanche sur Farrukhyasār, le souverain du Chirwan³ qui avait vaincu et tué son grand-père Djunayd (1460) ainsi que son père Haydar (1488) avec l'aide des forces des Akkoyunlu. Puis il remporta une bataille décisive à Charur contre Alvand, le prince des Akkoyunlu. Cette victoire permit aux Séfévides de s'emparer de Tabriz, la capitale des Akkoyunlu, et de la province de l'Azerbaïdjan. Même si la horde tenait encore la campagne dans le sud de l'Iran et même s'il fallut dix ans à Isma'îl pour consolider sa domination sur le reste du pays, les Séfévides, par cette victoire, avaient pratiquement gagné la compétition pour la suprématie en Iran, ce que divers groupes rivaux avaient cherché à obtenir en se faisant la guerre pendant près d'un siècle depuis la mort de Tamerlan. Dans la décennie qui suivit la victoire de Charur, Isma'îl établit son autorité sur le reste de l'Iran. L'entreprise connut son apothéose avec la reconquête du Khorasan, qui se termina à Merv en 1510 par la défaite écrasante des Ouzbeks que commandait Muhammad Chibani Khan, lequel avait arraché la province aux griffes des Timurides en 1507. Pendant qu'il soumettait les dernières forces des Akkoyunlu, Isma'îl annexa aussi Bagdad et la province de l'Iraq-i 'Arab (1508).

LA NATURE DE L'ÉTAT SÉFÉVIDE DU CHAH ISMA'ÎL I^{er} AU CHAH 'ABBĀS I^{er}

Le règne du chah Isma'îl I^{er} (1501–1524) et, dans une moindre mesure, celui de son successeur le chah Ṭahmāsp (1524–1576) représentent une période formatrice dans le développement de l'État séfévide. Les termes qui donnent une expression concrète au concept de l'État en tant qu'entité politique apparaissent régulièrement dans les sources datant de l'époque du chah 'Abbās I^{er} (1588–1629) (illustration 86), mais, pendant la première période, la formule la plus couramment utilisée est *mamālik-i mahrūsa* (les domaines placés sous la protection divine). Cette expression reflète l'image traditionnelle qui présente le chah comme l'émanation vivante du divin, l'ombre de Dieu sur terre, un souverain divinement désigné par Dieu. Des marchands vénitiens contemporains attestent que le chah Isma'îl était considéré comme l'émanation de la divinité, et les poèmes écrits par le chah lui-même en dialecte turc azéri, sous le pseudonyme de Khata'ī, vont encore plus loin et lui attribuent un rang divin ou quasi divin. Ce genre de déclaration était plus familier aux sectes extrémistes chiites⁴ et à la théorie du *qutb* commune aux soufis et aux chiites⁵ qu'à la théologie dominante des *mujtahid* de l'ithnā 'achariyya. L'idée selon laquelle le souverain était directement

désigné par Dieu était en soi suffisante pour donner à son pouvoir la nature d'un absolutisme, mais celui-ci se trouvait vigoureusement renforcé par les deux autres bases de ce pouvoir : sa fonction de représentant sur terre de l'imam caché ou *mahdī*, et sa position de *murchid-i kāmīl* de l'ordre séfévide des soufis. Dans la *tarīqa* séfévide, la croyance dans le *qutb*, le chef de la hiérarchie sacrée, doit avoir soutenu le droit qu'avait Isma'īl de revendiquer une souveraineté sur les deux mondes. Mais selon l'opinion des *mujtahid*, le chah séfévide, en prétendant représenter sur terre le douzième imam, avait usurpé une fonction qui leur appartenait en propre, et s'ils avaient admis cette ambition de la part des rois séfévides, ce ne fut jamais que sous une forme tacite. Néanmoins, cet aspect du régime, en même temps que le statut divin ou quasi divin revendiqué par le chah Isma'īl I^{er}, donna une saveur théocratique au tout premier État séfévide.

La troisième base du pouvoir des chahs séfévides fut leur rôle en tant que *murchid-i kāmīl* de l'ordre séfévide. En théorie, ses partisans étaient ses *murīd*, ou disciples, et ils devaient une obéissance aveugle à celui qu'ils considéraient comme leur *pīr/cheik/murchid* (guide spirituel). Là encore, cette relation *pīr-murīd* est attestée par les récits vénitiens contemporains. Dans une relation *pīr-murīd* normale, toute désobéissance de la part du *murīd* entraînait régulièrement l'expulsion de l'ordre ou l'application d'une pénitence. Isma'īl, toutefois, n'était pas seulement un directeur spirituel pour ses partisans, mais aussi leur *pādichāh* (roi). La notion de *sūfīgarī*, ou conduite convenable à un soufi, était transférée sur le plan politique. Toute infraction à ce code devenait non seulement un péché, en termes religieux, mais un acte de déloyauté envers le roi et de trahison envers l'État, passible de la peine de mort. La défaite écrasante infligée à Isma'īl par les Ottomans à la bataille de Tchaldiran (1514) détruisit la foi de ses *murīd* dans l'invincibilité de leur *murchid*, aussi accorda-t-on dès lors beaucoup moins d'importance à cette relation spéciale. Néanmoins, jusqu'à l'époque du chah 'Abbās I^{er}, quelques-uns des rituels qui s'y rattachaient furent maintenus, et les appels au concept de *chāhīsevanī* (amour du chah) demeurèrent un instrument utile aux mains des chahs séfévides en périodes de crise.

À l'origine, le système administratif de l'État séfévide était partagé entre les *qizilbach* et les Perses. Or, dès le début, il y eut une tension entre la bureaucratie existante, composée de Perses (appelés aussi Tadjiks), et la nouvelle élite militaire des officiers *qizilbach* qui estimaient pouvoir légitimement revendiquer le pouvoir politique dans l'État puisque c'était leurs prouesses qui avaient porté les Séfévides sur le trône. Pour tenter d'établir un rapprochement entre la nouvelle aristocratie militaire (principalement turkmène) et l'ancienne bureaucratie (principalement perse), le chah Isma'īl créa une nouvelle charge, celle de *vakīl-i nafs-i nafs-i humāyūn*. Le *vakīl* était censé être l'*alter ego* du chah dans l'exercice de ses pouvoirs aussi bien temporels que spirituels, mais cela se révéla impossible. Le titulaire de la

charge de *vakīl* devait nécessairement être soit un Turkmène soit un Perse ; s'il était Turkmène, les Perses s'indignaient du fait qu'un non-Perse pût exercer un pouvoir aussi grand ; s'il était Perse, les *qizilbach* s'estimaient déshonorés de devoir obéir à ses ordres. Sur les six Perses qui exercèrent la fonction de *vakīl* pendant les quatre-vingts premières années du règne séfévide, deux furent assassinés par les *qizilbach* et un troisième fut mis à mort peu après le décès du chah Isma'īl, à un moment où les *qizilbach* avaient pris la direction de l'État.

Il y avait aussi une tension entre le chah et les classes religieuses qui n'appréciaient pas son usurpation de leur préention à être les représentants de l'imam caché sur terre. Isma'īl I^{er} essaya de placer l'institution religieuse sous l'autorité de l'institution politique en faisant du *ṣadr* (un fonctionnaire qui, au XV^e siècle dans les administrations des Timurides et des Akkoyunlu, était le chef de l'institution religieuse) un délégué politique, mais ce stratagème survécut à peine à son auteur. Très tôt pendant le règne du chah Ṭahmāsp nous trouvons des exemples de *mujtahid* qui ont efficacement influencé la nomination des *ṣadr*. Sous des souverains forts, les *mujtahid* furent incapables ou refusèrent d'affirmer leur autorité, mais, pendant la période du déclin séfévide après le chah 'Abbās II (1642–1666), ils s'emparèrent pratiquement des rênes de l'État.

Ṭahmāsp, qui monta sur le trône après la mort de son père, Isma'īl, en 1524, n'avait alors que dix ans et demi. Pendant près de dix ans, son autorité fut usurpée par les chefs *qizilbach* qui se laissèrent aller à des guerres intertribales sans se soucier du fait qu'ils mettaient ainsi l'État séfévide en péril face à la menace ottomane. Quand Ṭahmāsp réussit finalement à affirmer son autorité, il inaugura une politique qui visait au changement de la nature de l'État séfévide, en remplaçant la codirection de l'administration, partagée entre les *qizilbach* et les Perses, par une entité multiculturelle. Pendant une période de quinze ans, Ṭahmāsp conduisit trois campagnes importantes ainsi que plusieurs autres campagnes mineures en Géorgie. À chacune de ces expéditions il ramena en Iran un grand nombre de prisonniers, principalement des femmes et des enfants, et la progéniture des unions entre ces femmes caucasiennes et des Perses entra dans les rangs de l'administration séfévide où elle imprima rapidement sa marque. De plus, un certain nombre de nobles géorgiens s'engagèrent volontairement au service des Séfévides, et l'un d'entre eux au moins a occupé le poste de gouverneur provincial avant la fin du règne de Ṭahmāsp. Les Géorgiens qui entraient au service des Séfévides étaient appelés *ghulām* (esclaves [de la Porte]), par une analogie évidente avec les *paqi-qullari* ottomans (esclaves de la Porte) ; les *ghulām* renonçaient à leur foi chrétienne et recevaient une formation spéciale qui les préparait soit à entrer dans l'armée, soit à occuper un emploi dans la maison royale. Bien que l'État séfévide fût affaibli par des rivalités entre factions internes, Ṭahmāsp réussit à tenir en échec ses ennemis par excellence, les

Ottomans à l'ouest et les Ouzbeks à l'est. Entre 1524 et 1538, les Ouzbeks lancèrent cinq assauts importants sur le Khorasan, et entre 1533 et 1553, les Ottomans, alors au sommet de leur puissance sous le règne du sultan Soliman le Magnifique, envahirent l'Iran à quatre occasions. L'Iran perdit ainsi quelques territoires ; les Ottomans s'emparèrent de Bagdad en 1534 et, en 1548, Ṭahmāsp dut transférer à Qazvin la capitale séfévide de Tabriz, qui se révélait trop vulnérable en cas d'attaque ottomane. En 1555, Ṭahmāsp réussit à négocier avec les Ottomans le traité d'Amasya qui institua une période de paix pour plus de trente ans.

La succession du chah Ṭahmāsp échut à Ismaʿil II (1576–1578), mentalement perturbé, puis au médiocre sultan Muhammad Chah (1578–1588). En l'absence d'un souverain fort, le pays fut en proie à de multiples factions, phénomène qui avait marqué la première décennie du règne du chah Ṭahmāsp. Cette fois, pourtant, ce ne fut pas simplement une rivalité entre tribus *qizilbach* avides de gouverner l'État, ni même une répétition de la lutte larvée pour le pouvoir entre Turcs et Tadjiks (même si l'opposition entre ces deux « nations fondatrices » de l'État séfévide demeurerait toujours aussi âpre), mais un nouveau phénomène dans le développement de l'État, à savoir un effort tout à fait inédit pour accéder au pouvoir, de la part des membres d'une nouvelle élite ambitieuse et énergique, celle des Géorgiens (désormais rejoints par des Circassiens et des Arméniens) récemment arrivés en Iran. L'introduction de ces nouveaux éléments, conjuguée au déclin des croyances *ghulāt*, provoqua, à long terme, un déclin de la position officiellement dominante des *qizilbach*.

L'ÉTAT SÉFÉVIDE AU SOMMET DE SA PUISSANCE ET DE SA PROSPÉRITÉ SOUS LE CHAH ʿABBĀS I^{er} (1588–1629)

L'attitude du chah ʿAbbās I^{er} envers les *qizilbach* fut influencée par ce qu'il avait vécu pendant son enfance et son adolescence, alors qu'il était un pion entre les mains des chefs *qizilbach* avides de pouvoir. Ceux-ci reportaient leur allégeance d'un prince à un autre au mépris total de l'intérêt de l'État ou de toute loyauté personnelle. Il était par conséquent déterminé à mettre un frein au pouvoir de ces chefs d'une manière énergique. Les troupes *qizilbach*, néanmoins, constituaient la seule force combattante capable de récupérer les territoires séfévides envahis par les Ottomans et les Ouzbeks pendant le règne fragile des deux chahs précédents. Pour sortir de ce dilemme, ʿAbbās créa de nouveaux régiments composés essentiellement de *ghulām* géorgiens, arméniens et circassiens. Ces régiments constituèrent le noyau d'une armée

permanente — ce qui était une innovation en Iran où, tout au long de la période médiévale, les troupes avaient été levées sur une base *ad hoc* parmi les forces tribales. L'analogie est évidente avec les janissaires ottomans. Le coût des forces *qizilbach* avait dans le passé été couvert par les revenus que collectaient les gouverneurs provinciaux, lesquels étaient eux-mêmes des chefs *qizilbach*. L'administration centrale ne disposait pas de grand-chose quant à ces revenus, de sorte qu'afin de rémunérer sa nouvelle armée de métier, 'Abbās enleva à l'autorité *qizilbach* un certain nombre de provinces et les plaça sous la tutelle directe de la Couronne. De plus, il s'efforça d'affaiblir la cohésion de l'organisation tribale *qizilbach* en transférant des groupes de *qizilbach* appartenant à une tribu dans l'*ulkā* (zone tribale) d'une autre. Le surcroît de centralisation dont bénéficia l'administration sous 'Abbās I^{er} renforça la position de la bureaucratie tadjik, ce qui, là aussi, portait atteinte au pouvoir des *qizilbach*. Si elles apportaient une solution à court terme au problème *qizilbach*, les mesures politiques prises par 'Abbās avaient aussi d'autres avantages : l'armée réorganisée remporta des victoires retentissantes sur les Ottomans et les Ouzbeks, qui furent chassés du sol perse.

La renommée du chah 'Abbās I^{er} ne repose pas seulement sur ses talents politiques, militaires et diplomatiques, si grands qu'ils aient été, mais également sur le succès qu'il remporta en élevant l'État séfévide au plus haut point de sa prospérité économique et de ses réalisations culturelles (carte 24). Contrairement au chah Ṭahmāsp qui, en 1562, avait repoussé la tentative faite par Anthony Jenkinson d'ouvrir le pays au commerce avec l'Angleterre en prononçant une phrase célèbre : « Oh vous, infidèle, nous n'avons nul besoin d'amitié avec les infidèles ! », 'Abbās I^{er} accorda en 1615 aux agents de la Compagnie anglaise des Indes orientales un *farmān* (décret impérial) qui ordonnait à ses sujets « de recevoir et traiter aimablement les Francs anglais ou autres gens de nationalité anglaise lorsqu'un de leurs navires ou chargement arrivera à Jasques (Jāsk), ou dans tout autre port de notre Royaume ; de les conduire, eux et leurs marchandises, à l'endroit ou aux endroits qu'ils désignent eux-mêmes ; et de veiller à défendre leur sécurité à proximité de nos côtes, contre tous autres Francs quels qu'ils soient ».

La Compagnie néerlandaise des Indes orientales ne tarda pas à suivre l'exemple de la compagnie anglaise. En 1622, l'astucieux 'Abbās se servit de ces privilèges commerciaux pour persuader la Compagnie anglaise des Indes orientales, encore hésitante, de fournir un transport naval aux troupes perses qui chassèrent les Portugais du port d'Ormuz et du golfe Persique. Le chah cherchait en outre à priver les Ottomans du commerce de la soie en détournant les exportations de soie vers Bandar 'Abbās.

Encouragés par la politique de tolérance religieuse que menait 'Abbās, divers ordres catholiques ouvrirent des couvents à Ispahan, dont 'Abbās avait fait sa capitale en 1598, car même Qazvin s'était révélée trop exposée

aux attaques ottomanes. Des augustiniens, des carmélites et des capucins établirent des missions à Ispahan même, des jésuites et des dominicains dans les environs de Julfa. Leur présence encouragea, à son tour, des marchands et artisans d'Europe (mais également d'Asie) à s'installer à Ispahan. L'Espagne, le Portugal, la France et l'Angleterre envoyèrent des ambassadeurs à la cour de 'Abbās. L'ambassadeur de France fut arrêté en chemin par les Ottomans et n'arriva jamais en Iran.

Le plan de la nouvelle capitale était un modèle d'urbanisme monumental qu'égalèrent seulement, aux temps modernes, les travaux du baron Haussmann à Paris, sous Napoléon III, et ceux de L'Enfant à Washington. La ville nouvelle, contiguë à l'ancienne, était construite autour de deux lieux majeurs : l'immense place, appelée la Meydan-e Chah ou Meydan-i Naqch-i Djahan, qui mesure environ 507 mètres de long et 158 mètres de large, et l'avenue Tchahar Bahr, percée en direction du sud à partir d'un point situé près du palais Tchihil Sutun ; cette voie traversait le fleuve Zayandé Rud par le pont Allāhverdi Khān et se poursuivait sur 2 kilomètres jusqu'aux jardins d'agrément Hazardjarib (fig. 22). Deux des chefs-d'œuvre les plus somptueux de l'architecture séfévide flanquaient la Meydan-e Chah : la Masdjid-e Chah, superbe mosquée commandée par le chah 'Abbās I^{er} en 1611 mais complétée seulement après sa mort en 1629, et la mosquée du cheik Lotfallah, oratoire privé. L'intérieur du dôme de cette dernière est d'une beauté décorative incomparable.

Le développement des échanges et du commerce fut un objectif prioritaire de 'Abbās I^{er}. Le commerce national fut facilité par la construction, le long des routes principales (bien améliorées elles aussi), de caravansérails qui offraient aux marchands un logement pour la nuit et garantissaient leur sécurité personnelle ainsi que celle de leurs animaux de bât et de leurs marchandises. Ceci était spécialement le cas dans les provinces de la Caspienne, productrices de soie. Les *rāhdār*, ou gardiens des routes, qui collectaient les droits de péage auprès des caravanes commerciales, étaient responsables de la sécurité des voyageurs sur les routes. Des récits européens de l'époque comparent favorablement la sûreté dont on bénéficiait sur les grandes voies de communication en Iran à celle que l'on pouvait obtenir dans l'Empire ottoman. Le chah était le plus important employeur de main-d'œuvre grâce au système des ateliers royaux, au nombre de trente-deux, qui donnaient du travail à quelque 5 000 artisans, lesquels constituaient une classe privilégiée, assurée de la sécurité de l'emploi à titre viager. Certains de ces ateliers royaux n'existaient que pour satisfaire les besoins de la maison royale, mais beaucoup d'autres étaient des manufactures d'État qui produisaient toutes sortes de textiles, brocarts et tapis.

Le commerce intérieur était surtout entre les mains des marchands juifs et perses, mais afin de développer les exportations de l'Iran, le chah 'Abbās avait recours aux relations internationales des Arméniens, à qui il attribua

toute une banlieue nouvelle d'Ispahan, Julfa, et dont il subventionna la cathédrale (illustrations 87 et 88). Comme l'Empire ottoman, contre lequel les Séfévides étaient souvent en guerre, se trouvait en travers des routes commerciales traditionnelles allant de l'Iran aux ports méditerranéens, par l'Irak et la Syrie ou en passant par l'Anatolie et Istanbul, il fut créé une nouvelle route commerciale qui partait du nord de l'Iran, passait par la mer Caspienne jusqu'à Astrakhan, remontait le fleuve Volga et, de là, traversait l'Ukraine par voie de terre. La soie, décrétée monopole royal par 'Abbās, devint une source lucrative de revenus, et presque tout son commerce était assuré par des marchands arméniens qui réussissaient à concurrencer les marchands des

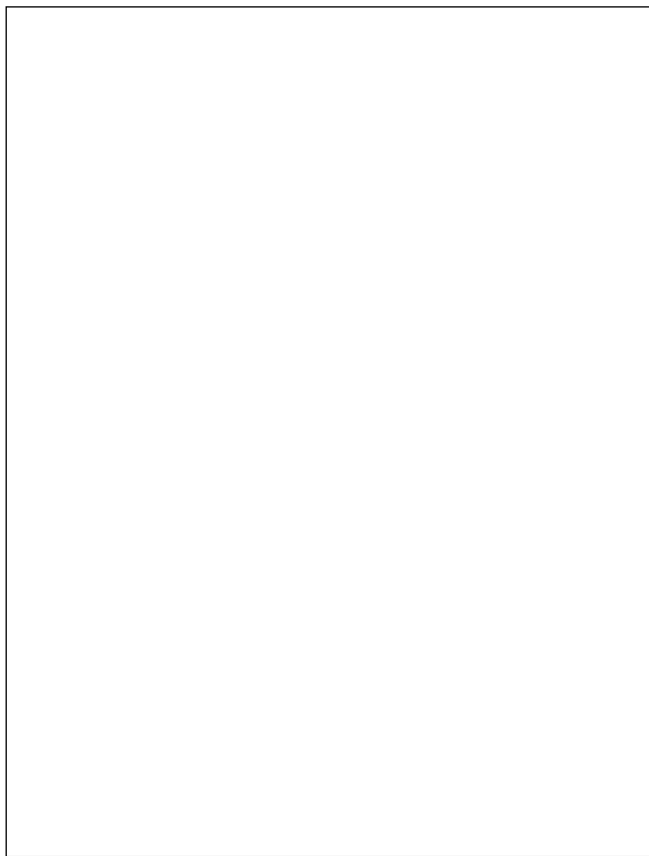


Figure 22 Plan de la Place royale à Ispahan, Iran. Source : Anthony Welch, *Shah 'Abbās and the arts of Isfahan*, New York, 1973 (dessin de Michael Willis).

Compagnies hollandaise et anglaise des Indes orientales ; en effet, les frais généraux de celles-ci étaient si élevés qu'il leur fallait une marge brute de 60 ou 70 % pour rentabiliser raisonnablement leurs investissements.

Sous le mécénat des chahs séfévides, on vit s'épanouir les arts et l'architecture. Le chah Isma'ïl I^{er}, pour perpétuer les traditions artistiques de la cour timuride d'Harat, fit venir Behzad, le miniaturiste de cette cour, à Tabriz pour y créer une école de peinture. La « bibliothèque » royale à Tabriz, dont Behzad fut nommé directeur en 1522, était en réalité un atelier dans lequel des artisans, sous la direction du *naqqāch*, produisaient des manuscrits remarquables par la qualité de leur calligraphie, de leurs enluminures, illustrations et reliures. Ces techniques, qui constituaient ensemble l'« art du livre », atteignirent leur apogée pendant le règne du chah Tahmāsp, quand fut achevé un manuscrit unique, commandé en 1522 par Isma'ïl pour son fils. Cette œuvre, le *Chah-namè-yi chah Tahmaspi*, ou *Livre royal des rois*, contient plus de 250 miniatures (aucun autre manuscrit existant n'en contient plus de 14). Ces peintures illustrent le texte du *Chah-namè* de Firdoussi, l'épopée nationale perse, qui est lui-même un chef-d'œuvre de l'art calligraphique (illustration 89). Sous 'Abbās I^{er}, de superbes calligraphes comme 'Alī Riza ont décoré les monuments d'architecture comme la Masjid-i Chah et la Masjid-i cheik Lotfallah à Ispahan, ainsi que la coupole du tombeau de l'imam 'Alī al-Reza à Mechhed. Le style traditionnel de la peinture séfévide continua, grâce à des maîtres comme Reza-i 'Abbāsi, mais de nouveaux artistes comme Sadiq Beg Afchar, qui produisirent des œuvres rompant avec la tradition séfévide et à vrai dire avec la tradition islamique, annoncèrent les écoles plus réalistes des XVII^e et XVIII^e siècles.

Ce ne fut pas seulement les beaux-arts, mais aussi l'artisanat qui prospérèrent grâce au mécénat royal pendant la période séfévide. Bien que deux des plus magnifiques tapis séfévides, le tapis de la Chasse au milan, daté de 1522–1523, et le tapis d'Ardabil, daté de 1535–1536, aient été produits respectivement pendant les règnes d'Isma'ïl I^{er} et de Tahmāsp, ce fut 'Abbās I^{er} qui fit passer la fabrication des tapis persans du rang d'une activité domestique à celui d'une industrie nationale. Il créa des fabriques de tapis à Kachan, Ispahan et autres endroits. Les tapis étaient commandés non seulement par les chahs, mais aussi par la noblesse et les monarchies européennes. Les exportations prirent un essor considérable ; les tableaux des peintres européens attestent la présence d'un grand nombre de tapis persans en Europe au XVII^e siècle. Les textiles séfévides, aussi, en particulier les somptueux brocards, soies et velours, trouvèrent un marché tout prêt non seulement en Europe mais en Asie du Sud-Est. Les potiers iraniens se distinguaient non seulement par la gamme et l'inventivité de leurs carreaux de faïence, qui embellissaient un si grand nombre de constructions séfévides, mais ils avaient appris auprès des 300 potiers chinois que 'Abbās I^{er} avait fait venir à Ispahan les secrets de la fabrication de la porcelaine. Le travail

des métaux réalisé sous la dynastie des Séfévides (qui, comme la peinture séfévide, était une continuation de la tradition timuride) a été injustement négligé jusqu'à une période récente.

CONCLUSION

À de nombreux égards, les Séfévides ont influencé le développement de l'État iranien moderne : premièrement, ils ont assuré la continuité des diverses institutions anciennes et traditionnelles de la Perse et les ont transmises à leurs successeurs sous une forme renforcée, ou plus « nationale » ; deuxièmement, en imposant le chiisme de l'école *ithnā ʿachariyya* en Iran comme religion officielle de l'État séfévide, ils ont accru le pouvoir des *mujtahid* (les Séfévides ont donc mis en marche une lutte pour le pouvoir « entre le turban et la couronne », c'est-à-dire entre les partisans d'un gouvernement séculier et les partisans d'un gouvernement théocratique) ; troisièmement, ils ont jeté les fondations de l'alliance entre les classes religieuses (oulémas) et le bazar — alliance qui a joué un rôle si important dans la révolution constitutionnelle perse de 1905–1906, et de nouveau dans la révolution islamique de 1979 ; quatrièmement, les mesures politiques prises par le chah ʿAbbās I^{er} ont conduit à l'adoption d'un système administratif plus centralisé.

L'éminent huguenot français Chardin, en étudiant l'état de l'Iran environ un demi-siècle après la mort de ʿAbbās I^{er} en 1629, commentait ainsi la situation : « Quand ce prince prestigieux cessa de vivre, la Perse cessa de prospérer. »

Même s'il s'agit là d'une exagération, étant donné que le déclin séfévide ne s'est pas accéléré avant la seconde moitié du XVII^e siècle, il est juste de dire que l'État séfévide n'a jamais retrouvé le degré de puissance politique et militaire, de prospérité économique, d'éclat artistique et de stabilité et sécurité internes qu'il avait atteint pendant le règne du chah ʿAbbās I^{er}.

NOTES

1. *Mujtahid* : celui qui a le droit d'exercer l'*idjtihad*, ou de raisonner par analogie, pour résoudre les litiges sur des questions de droit religieux.
2. Je suis reconnaissant au professeur Halil Inalcik de m'avoir informé que le *kizil bōrk*, ou « chapeau rouge » avait déjà été utilisé par les soldats turkmènes au XIV^e siècle.
3. Province qui s'étend au nord du fleuve Koura sur la côte occidentale de la mer Caspienne.
4. Voir l'article « Ghulā » dans l'*Encyclopaedia of Islam*, vol. II, 1965, pp. 1093–1095.
5. Voir l'article « Kutb » dans l'*Encyclopaedia of Islam*, vol. V, 1986, pp. 542–546.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLOUCHE A. 1983. *The origins and development of the Ottoman-Safavid conflict 906–962/1500–1555*. Berlin.
- ARJUMAND S. A. 1988. *The turban for the crown*. Oxford.
- BACQUÉ-GRAMMONT J. L. 1987. *Les Ottomans, les Safavides et leurs voisins*. Istanbul.
- BELLAN L. L. 1932. *Chah Abbās I^{er} : sa vie, son histoire*. Paris.
- HANEDA M. 1987. *Le Chah et les qizilbāsh : le système militaire safavide*. Berlin.
- HINZ W. 1936. *Irans Aufstieg zum Nationalstaat im fünfzehnten Jahrhundert*. Berlin/Leipzig.
- JACKSON P., LOCKHART L. (dir. publ.). 1986. *The Cambridge history of Iran*. Vol. 6 : *The Timurid and Safavid periods*. Cambridge (voir chapitres de B. S. Amoretti, R. Ferrier, B. Fragner, B. Gray, R. Hillenbrand, S. H. Nasr, H. R. Roemer, Z. Safa, R. M. Savory, F. Spuhler, H. J. J. Winter, E. Yarshater).
- LOCKHART L. 1958. *The fall of the Safavi dynasty and the Afghan occupation of Persia*. Cambridge.
- MAZZAOUI M. M. 1972. *The origins of the Şafawids*. Wiesbaden.
- ROEMER H. R. 1986. « The Safavid period ». Dans : P. Jackson, L. Lockhart (dir. publ.). *The Cambridge history of Islam*. Vol. 6. Cambridge.
- SAVORY R. M. 1970. « Safavid Persia ». Dans : P. M. Holt, A. K. S. Lambton, B. Lewis (dir. publ.). *The Cambridge history of Islam*. Vol. 1. Cambridge, pp. 394–429.
- 1980. *Iran under the Safavids*. Cambridge.
- SCHIMKOREIT R. 1982. *Regesten publizierter safawidischer Herrscherurkunden : Erlass und Staatsschreiben der frühen Neuzeit Irans*. Berlin.

18.1.2

L'IRAN DE 1629 À 1796

John R. Perry

DES SÉFÉVIDES AUX QADJARS (1736–1800) : LES TENDANCES GÉNÉRALES

L'histoire de l'Iran depuis la mort du chah 'Abbās I^{er} jusqu'à l'avènement d'Agha Mohammad Chah Qadjar montre, comme on pouvait s'y attendre, l'existence d'une solide continuité dans le domaine de l'administration et de la religion, voire dans les notions d'identité nationale et culturelle. Les trois piliers de l'empire au temps des Séfévides — à savoir le chah, le chi'a, et l'armée turkmène (les *qizilbach*) — continuèrent à faire l'objet de préoccupations constantes en tant qu'idéaux à restaurer chaque fois qu'ils tombaient en désuétude. Dans la pratique, pourtant, les cinq régimes politiques qui se succédèrent en Iran pendant ces cent soixante-quinze années furent tous différents par leur étendue et leur orientation territoriale ; ils eurent quatre capitales différentes et menèrent des politiques religieuses et militaires très contrastées, entre elles et avec celle du chah 'Abbās : l'une, par exemple, visa à se passer du chi'a, tandis qu'une autre réussit à se passer du chah. Mais, par suite de la persistance des traditions séfévides et même de ces innovations, le pays qui émergea à l'aube du XIX^e siècle était — du point de vue de son étendue territoriale et de son identité culturelle — essentiellement semblable à l'Iran actuel, en proie à des tensions encore non résolues entre les autorités séculaires et religieuses.

Avant de passer en revue les événements de cette période, il est nécessaire de garder à l'esprit un petit nombre de faits pertinents et permanents qui touchent les traditions politiques et sociales ainsi que la culture matérielle du plateau iranien et des régions voisines. À partir du XVI^e et jusqu'au XIX^e siècle (voire, dans certains cas, jusqu'au début du XX^e), le Moyen-Orient et l'Asie centrale dans leur ensemble, ainsi qu'une grande partie de l'Inde, furent gouvernés par des dynasties de langue turque, issues de tribus et/ou de traditions nomades et pastorales originaires du centre de l'Asie. En Iran, les bergers nomades formaient au moins un tiers de la population. Il y avait peu de transports sur roues : les routes non pavées (ainsi que l'unique chaussée de pierre que le chah 'Abbās avait construite dans la province de Mazandaran) étaient parcourues à dos d'animaux et à pied. Le gros des armées de cette période comprenait une cavalerie tribale, équipée d'épées,

de lances et de javelots (*djerid*) et une infanterie recrutée parmi les citadins ou paysans armés de mousquets à silex (puis, par la suite, de fusils à silex) et d'arquebuses (*djezail*, *djeza'ir*). L'artillerie de campagne se composait essentiellement de *zanburaks*, qui étaient des canons pivotants de 6 livres montés sur des selles spéciales de chameaux et que l'on actionnait en position couchée.

Les bandes turkmènes de la steppe orientale de la Caspienne attaquaient périodiquement les villages et les voyageurs dans le Khorasan du Nord (y compris les pèlerins allant à Mechhed) et les enlevaient pour les vendre sur les marchés aux esclaves de Khīva ou de Boukhara. Des clans arabes, des seigneurs de la guerre iraniens et des compagnies commerciales européennes (les Portugais au XVI^e, les Britanniques à partir du XVII^e et les Néerlandais au XVIII^e siècle) se disputaient les ports et les îles — et par conséquent les profits commerciaux — sur la côte iranienne du golfe Persique. Les villes étaient entourées de remparts et leurs portes gardées et fermées pendant la nuit ; des droits de péage étaient exigés des caravanes à de nombreux points de passage sur chaque route importante. L'imprimerie et la lithographie ne furent pas introduites en Iran avant le XIX^e siècle, et l'alphabétisation était rigoureusement réservée aux classes administratives et religieuses. Rien de tout cela ne semble avoir gravement compromis la vitalité intellectuelle et culturelle de la région.

LES DERNIERS SÉFÉVIDES ET L'INVASION AFGHANE

Les successeurs directs de ʿAbbās, Şafī et ʿAbbās II intensifièrent sa politique centralisatrice concernant le transfert à la Couronne de la propriété des terres publiques autrefois gérées par des émirs *qizilbach* et désormais administrées directement par un contremaître pour le compte du chah ; cela augmentait le revenu royal mais au risque de provoquer des rébellions et de faciliter l'invasion des provinces stratégiques. Sous ʿAbbās II, les juifs de l'empire furent mis en demeure publiquement d'embrasser l'islam. Il semble que quelque 100 000 d'entre eux s'y plièrent mais demeurèrent secrètement fidèles au judaïsme. Sous le chah Soleyman (1666–1694) et le chah Sultan Hosey (1694–1722) — apparemment pieux mais porté sur la boisson et la débauche —, l'influence des *mujtahid* s'accrut, et la persécution religieuse frappa les chrétiens et les musulmans sunnites. Simultanément, le *haram* et le vizir exerçaient un pouvoir accru sur le chah, lequel prêtait moins d'attention aux affaires de l'État. L'alourdissement des charges fiscales et toutes sortes d'autres abus provoquèrent des révoltes ; finalement, en Afghanistan,

la colonie la plus lointaine et la plus négligée de l'empire, une insurrection des Pachtous Ghalzāys menée par Mir Veys et son fils Mahmūd se termina par l'invasion de l'Iran. Les troupes séfévides, mal payées et dépourvues de commandement, s'effondrèrent ; la famine contraignit la capitale, « Moitié du Monde », à se rendre après un siège de six mois en 1722.

Malgré le massacre des citoyens importants, des gardes *qizilbach* et de tous les membres de la famille royale séfévide que l'on put trouver, le chah Mahmūd et son successeur, Achraf, furent incapables d'imposer leur autorité au-delà de la capitale. Une autre menace surgit dans l'accord russo-ottoman qui prévoyait le partage des provinces nord-ouest de la Perse et qui permit aux Ottomans de s'emparer de Tabriz, tandis que les Russes occupaient une partie du littoral de la Caspienne. Cependant, une dizaine d'authentiques ou de faux prétendants au trône (voire davantage) apparurent alors dans diverses provinces, pendant l'occupation afghane et bien après, ce qui montre combien persistait la popularité des Séfévides. L'un de ceux-ci, Tahmāsp, qui s'était échappé d'Ispahan assiégée, engagea un pirate afchar appelé Nādir-qulī qui avait formé sa propre armée et qui s'empara de la ville de Mechhed au nom du chah Tahmāsp II. En l'espace de dix ans, ce général dynamique réussit à mettre en déroute et à chasser les envahisseurs afghans et ottomans, à négocier le retrait des Russes et à déposer Tahmāsp, pour monter lui-même sur le trône en 1736 sous le nom de Nādir Chah.

NĀDIR CHAH AFCHAR

La nouvelle dynastie consacra la décennie suivante à la conquête militaire de l'Azerbaïdjan septentrional, de l'Irak, de l'Afghanistan, de l'Inde et du Turkestan (Asie centrale), en faisant de Mechhed la métropole d'un empire qui s'étendait dans toutes les directions au-delà des frontières de l'État séfévide essentiellement conservateur. Ce faisant, il cherchait à imiter les exploits de Timur (Tamerlan), le nomade qui avait conquis le monde trois siècles et demi plus tôt. Pour y parvenir, Nādir entreprit d'inverser quasiment tous les principes du régime séfévide. Ayant liquidé, pensait-il, la dynastie séfévide, il persécuta les dirigeants religieux et séculiers de l'Iran en proclamant l'abolition du culte de la chi'a qu'il remplaça par une forme d'islam orthodoxe (sunnite), stratagème destiné à obtenir une trêve de la part de l'ennemi idéologique juré, la Turquie ottomane, et peut-être à lui servir de tremplin pour élargir l'empire islamique. Il limita sa dépendance antérieure vis-à-vis des troupes *qizilbach* en levant des régiments d'Afghans et d'Ouzbeks sunnites dans les territoires qu'il avait conquis. Mais ses campagnes militaires interminables faisaient peser sur toutes les classes de la société une charge fiscale et des réquisitions imposées à coup de châtiments de plus en plus cruels pour ceux qui ne pouvaient pas s'en acquitter. En

1747, des révoltes éclatèrent un peu partout dans son royaume trop étendu. Finalement, ses officiers perses, qadjars et afchars, soupçonnant qu'il avait ordonné à son contingent afghan de les massacrer, trouvèrent le courage de l'assassiner dans son campement au nord-ouest de Mechhed.

L'immense armée et l'immense empire de Nādir se désintégrèrent. Ses successeurs se retrouvèrent bientôt réduits à la province appauvrie du Khorasan; le petit-fils de Nādir, Chah Rokh (finalement déposé par le premier souverain qadjar en 1796), était par une double ironie du sort un descendant de la lignée séfévide mais fut pendant la plus grande partie de son « règne » le vassal du premier roi d'Afghanistan, Ahmad Chah Durrani. Sous le nom d'Ahmad Khan, ce dernier avait été commandant du contingent afghan de Nādir, qui s'était frayé un chemin pour rentrer dans sa patrie en combattant jusqu'à Kandahar en 1747; il étendit par la suite son nouveau royaume au point d'y inclure une grande partie de l'Empire moghol, dans l'Inde du Nord-Ouest, qui avait été fatalement affaibli par l'invasion de Nādir et le sac de Delhi en 1739.

L'énorme butin que Nādir avait rapporté de l'Inde à Mechhed (y compris le fameux trône en forme de paon et le diamant appelé Koh-i-Noor) fut dispersé entre ses successeurs et leurs protégés. On a aussi parlé de manuscrits et d'artisans, également enlevés à l'Inde, mais nous n'avons aucune certitude quant à leur sort ultérieur. L'expression « dynastie afcharide » est donc un terme politique commode qui désigne Nādir Chah et ses successeurs installés à Mechhed, mais ne comporte aucune des connotations culturelles que revêtent les désignations « Timurides » ou « Séfévides ». Les seuls édifices nouveaux attribués à Nādir sont les nombreuses *kala-minār*, ces tours où l'on cimentait des têtes coupées ou des prisonniers vivants, en signe d'avertissement à ceux qui oseraient s'opposer à lui.

LE WAKĪL KAREM KHAN ZEND

À la mort de Nādir, nombre des troupes tribales iraniennes qu'il avait incorporées dans son armée ou exilées au Khorasan retournèrent à l'ouest dans leurs champs des monts Zagros. De concert avec les bureaucrates pro-Séfévides d'Ispahan et des autres villes de l'Iran occidental, ils chassèrent les garnisons de Nādir. En 1751, l'un des chefs de la tribu des Zends, Karem Khan, s'empara de la plus grande partie des anciens territoires séfévides et y régna en prenant le titre de *wakīl*, régent ou « représentant » d'un chah séfévide symbolique. Sous sa tutelle sage et modérée, le centre de gravité politique et économique du pays reprit sa place au centre-ouest de l'Iran, tandis que les réfugiés arméniens et juifs rentraient — surtout à Chiraz, la capitale qu'il s'était choisie — et qu'un embryon du réseau commercial créé au temps des Séfévides reprenait vie.

Karem Khan eut sur l'identité culturelle de l'Iran une influence différente de celles exercées par Nādir Chah ou la dynastie des Séfévides ; ce fut une contribution pragmatique, synchrétique et infiniment moins traumatisante. Le fondement de son pouvoir était et resta les tribus pastorales iraniennes (Lak, Lor et Kurde) des Zagros, de sorte que son règne forme un second et bref « intermède iranien » au milieu de la succession de dynasties turco-mongoles qui ont connu leur apogée avec les Qadjars. Les éléments survivants des tribus *qizilbach* furent cooptés à des grades subordonnés, au sein des commandements militaires et provinciaux, grâce à des alliances matrimoniales et des échanges d'otages. Au lieu d'attaquer de front la notion de chah — chère aux Séfévides — comme l'avait fait Nādir, pour son malheur —, Karem choisit d'exorciser tranquillement cette référence encore puissante en utilisant un chah prête-nom, Isma'īl III, qui menait une existence obscure dans une petite ville située entre Chiraz (la nouvelle capitale) et Ispahan (l'ancienne), alors qu'il régnait lui-même en qualité de vice-roi.

Néanmoins, Karem prit l'initiative véritablement révolutionnaire de ne pas prendre le titre de *wakīl al-dawla*, vice-roi de l'État, ou chah, mais celui de *wakīl al-ra'vāyā*, vice-roi des sujets (du chah), c'est-à-dire représentant du peuple. Ce titre était celui d'un médiateur perse traditionnel, un employé du chah chargé d'enquêter et de réparer les injustices, fonction qui remontait peut-être à la période préislamique et qui avait survécu pendant toute la période qadjar. (Pendant ces trois siècles et par la suite avait prévalu le vieil idéal d'un chah dispensateur personnel de la justice, même s'il ne s'était jamais appliqué de manière cohérente : le chah 'Abbās II, par exemple, passait cinq jours par semaine dans un tribunal.) De même, la politique religieuse du *wakīl* allait dans le sens de la volonté populaire. Il respectait pour la forme le chi'a (évidemment fort enraciné parmi les Perses et les Turcs d'Iran, malgré les tentatives de contre-réforme entreprises par Nādir), mais ne recherchait pas l'approbation des oulémas et ne leur payait pas les subventions demandées ; d'autre part, on dit qu'il versait des allocations aux derviches soufis.

Les chahs séfévides avaient donné d'eux-mêmes une image qui combinait celle du monarque de droit divin de la période préislamique avec celle du maître d'un ordre soufi ; Nādir Chah avait incarné le maître tyrannique d'un État séculier et militariste dans le style mongol — les deux régimes représentant une forme d'absolutisme. Karem Khan, cependant, cultiva l'image du chef tribal consensuel, qui rendait un hommage pour la forme au chah et au chi'a tout en respectant activement les besoins divers des nomades, des paysans et des citoyens, qu'il cherchait à se concilier par la consultation et le compromis. Ce fut une expérience unique, qui n'allait jamais se répéter. La sagesse populaire en Iran considère encore le chah 'Abbās comme le plus grand souverain du pays, mais Karem Khan comme le meilleur.

DES ZENDS AUX QADJARS

À la mort du wakīl en 1779, sa parenté déclencha une bataille destructrice pour la succession, chacun se posant à tour de rôle comme le *nā'ib*, ou lieutenant, de l'un ou l'autre des jeunes fils de Karem. Aucun d'entre eux, pas plus que les fils du défunt, ne porta d'ailleurs jamais un autre titre que celui de khān (cette appellation honorifique habituelle d'un chef tribal avait déjà perdu beaucoup de sa valeur) ; cela prouvait bien que le charisme — même usé jusqu'à la corde — attaché au titre de chah séfévide conservait son empreinte dans la conscience nationale. Agha Mohammad Khan Qadjar, à qui on avait fait mener une vie confortable d'otage à la cour pour maintenir sa tribu en état d'asservissement, s'enfuit à Astarabad (désormais appelée Gorgan) et établit la puissance des Qadjars dans le Nord, en installant sa capitale à Téhéran. Il avait compris que le vide du pouvoir était aussi symbolique que réel. En 1796, après avoir battu et éliminé ses rivaux zends, il manifesta son intention de récupérer les territoires perdus de l'Empire séfévide en envahissant la Géorgie où il pilla Tiflis. Puis il rentra en passant par la plaine de Mughan, la même où Nādir avait été couronné, et se fit lui-même couronner chah. Poursuivant enfin sa route jusqu'à Ardebil, terre ancestrale de la famille des Séfévides, il se ceignit cérémonieusement du sabre des chahs séfévides.

L'année suivante, il fut assassiné dans son propre campement par deux de ses aides de camp, nouvelle version de la fin de Nādir qu'il aurait pu difficilement prévoir ; pourtant, il avait pris soin de former un successeur (c'était le premier souverain à le faire depuis des siècles). Le début du XIX^e siècle vit la dynastie qadjar fermement établie, sous la forme d'une monarchie absolue dans la tradition de la steppe turco-mongole, pourvue d'une fausse généalogie qui la faisait remonter à Timur, voire à Gengis Khan, s'appuyant sur une adhésion ostentatoire au chiisme (chi'a) et sur une alliance de convenance avec les *mujtahid* — mais avec des frontières approximatives et la même capitale que l'Iran d'aujourd'hui.

LES ARTS, LES MÉTIERS ET L'INDUSTRIE

Après la chute d'Ispahan aux mains des Afghans et la restauration de la capitale iranienne successivement à Mechhed, Chiraz et Téhéran, le volume, la continuité et la qualité des articles produits dans les manufactures royales (*kārkhāna-yi shāh*) en souffrirent forcément. Le mécénat était une affaire individuelle, de sorte que la production se trouvait liée à la précarité des fortunes et des attitudes des autorités particulières et de leurs délégués ; un camp militaire en constant déplacement n'était pas le meilleur endroit où

les peintres, tisserands, orfèvres (hormis les fabricants de sabres) pouvaient exercer leur métier et encore moins les architectes. Beaucoup d'artistes émigrèrent (cf. sections suivantes) et d'autres suivirent le déplacement du centre de gravité politique (d'après un chroniqueur de la période zend, qui avait suivi lui-même une formation de peintre, il y aurait eu 27 artistes en activité à Chiraz, dont 17 environ venaient d'Ispahan).

Le règne de Karem Khan Zend à Chiraz (1765–1779) fit de cette ville le seul centre stable de reconstruction et de reprise d'activité pendant le XVIII^e siècle. La ville s'enrichit d'une magnifique mosquée et d'un bazar couvert (l'une et l'autre portant le nom du *wakīl*), d'un *dīvān-khāna* ou salle d'audience et d'une citadelle (*arg*), formant les quatre côtés d'une place ouverte semblable à la place Royale d'Ispahan, mais plus petite (illustrations 90 et 91). Ces constructions et bien d'autres embellissements apportés par le *wakīl* à sa capitale (caravansérails, bains publics et jardins) existent encore de nos jours. Des tableaux représentant Karem et ses courtisans, sur la frise d'un pavillon de jardin (illustration 92) et dans d'autres endroits, montrent l'influence du style des Européens et de leurs découvertes concernant la perspective, qui s'étaient faufilees dans l'art persan — portrait et peinture de genre — depuis la haute période séfévide.

Les manufactures des villes iraniennes au cours de la période post-séfévide furent un peu moins exposées à l'anarchie récurrente, même si leur production restait fluctuante. Kachan conserva sa renommée pour la soie (toujours la principale exportation de l'Iran) et les tapis; Qazvīn, Qom et Chiraz, qui produisaient des lames d'épée, des canons de mousquet et autres articles de même genre, et Kerman, qui fabriquait de la poudre à canon et des fusils, ont même sans doute prospéré pendant les troubles. Chiraz sous les Zends produisait des articles en verre particulièrement beaux et du vin; c'était également le principal terminus, grâce à son port de Buchehr sur le golfe Persique, d'un commerce maritime revitalisé avec l'Inde. Des marchands arméniens et européens — en particulier la Compagnie britannique des Indes orientales, représentée à Buchehr et à Bassora — étaient également encouragés à faire revivre les réseaux qu'ils avaient créés au temps des Séfévides. Au début du XIX^e siècle, les marchandises et textiles de fabrication européenne commençaient à entrer en Iran à la fois par le golfe Persique et par la Russie au nord.

LA RELIGION ET LA CULTURE POPULAIRE

L'imposition du chiisme comme religion d'État en Iran (par les Séfévides) et la transformation ultérieure du pays en farouche opposant à ses voisins généralement sunnites eurent peut-être pour principale conséquence à long

terme le durcissement des frontières idéologiques et culturelles entre, d'une part, l'Iran et, d'autre part, l'Empire ottoman, les khanats ouzbeks d'Asie centrale et leurs sujets iraniens (Tādjīks). Ce divorce allait se terminer sur le plan politique au XIX^e siècle avec l'aide de l'impérialisme britannique et russe. Nadjaf et Karbala (Karbālā), en Irak, restaient les centres internationaux du culte et de l'enseignement chiites, mais Qom et Mechhed — cette dernière tout particulièrement encouragée par les Séfévides à devenir un lieu de pèlerinage, en lieu et place des sanctuaires irakiens occupés par les Ottomans — devinrent les foyers d'une idéologie spécifiquement iranienne et de son clergé; en revanche, Boukhara se transforma en un bastion de stricte orthodoxie sunnite. La perte d'États vassaux en Afghanistan, dans la Géorgie et l'Arménie chrétiennes devait accélérer cette tendance en Iran. À la fin du XVIII^e siècle, la circulation des idées dans les deux sens était considérablement moins intense parmi les musulmans « persanisés » de l'Asie occidentale qui avaient fini par se remettre des ravages causés par les migrations turques et mongoles; au mieux, il ne s'agissait plus que d'une émigration à sens unique en provenance de l'Iran. Cela allait s'accroître au cours des siècles suivants, quand les ecclésiastiques et les intellectuels dissidents iraniens se mirent à chercher refuge — ou furent déportés — dans l'Irak ottoman, voire à Istanbul.

Plusieurs techniques de la propagande religieuse séfévide ont fusionné avec la tradition et la littérature vernaculaires de l'Iran actuel. Ainsi, le *Rawzakhwānī*, récit cathartique du martyre de l'imam Husayn à Karbala est joué devant un vaste public ému, chaque année, pendant le mois de muharram (premier mois de l'année lunaire musulmane). Son origine provient de lectures remontant au tout premier martyrologe persan complet, le *Rawsat al-Shuhadāʾ* (*Jardin des Martyrs*) écrit en 1502, un an après l'accession au trône du chah Ismaʿīl; l'ouvrage est devenu un instrument de conversion indispensable. Une fête rituelle du même genre, *taʿziya* — la tragédie en vers de la passion d'al-Husayn à Karbala —, ne fit pas l'objet d'une documentation, sous sa forme dramatique intégrale, avant le début du XIX^e siècle, mais elle s'est manifestement inspirée des « trônes » (identiques aux chars de carnaval) qui étaient portés pendant les processions de muharram dans l'Iran des Séfévides. (Le mot *taʿziya*, quoique d'origine arabe, est de provenance turque et non persane; dans les processions de muharram en Inde, où elles ont été introduites par des émigrants et réfugiés originaires de l'Iran post-séfévide, on peut assister à une scène « statique » semblable, où le *taʿziya* se réfère à la réplique du tombeau du martyr porté pendant la procession.)

Certaines légendes populaires de provenance hagiographique séfévide, qui continuent d'exister dans les répertoires des conteurs professionnels, montrent par des signes très clairs qu'elles ont été modifiées afin de prêter aux imams les qualités et les exploits des héros iraniens préislamiques :

c'est ainsi que le nourrisson 'Ali est censé avoir étranglé un dragon envoyé par un sorcier hostile pour le tuer dans son berceau (*cf.* le bambin Rustam matraquant un éléphant en rut ; Hercule étranglant des serpents dans son berceau). Les contes de l'épopée nationale, en particulier dans leur forme versifiée classique, le *Chah-namè* de Firdoussi et les légendes des imams chiites 'Ali et Husayn, ont été des formes populaires de divertissement public au temps des Séfévides et par la suite.

LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE

Tout comme les évangélistes arabes de l'islam, ceux du chiisme ithnā 'achariyya de langue turque exercèrent une forte influence sur la langue persane. À partir de l'ère séfévide, le persan — en tant que langue littéraire internationale de l'islam oriental — a conservé son statut dans la littérature de cour des Ottomans, des Ouzbeks et des Indo-Musulmans. En Iran, le turc — parlé par une élite mobile de plus en plus puissante et par ses protégés — prit plus d'importance, notamment dans la capitale. C'est ainsi que le sultan «turc» Selim composait des vers en persan, alors que son contemporain le chah «persan» Isma'îl les composait en turc ; un «portail monumental» cérémoniel à Istanbul était appelé le *Bāb-i 'Ālī* (syntaxe persane), alors que son équivalent à Ispahan était appelé *'Ālī Qāpū* (syntaxe turque) ; et à partir du règne de Nādir Chah, le titre de chah fut placé après le nom des monarques, conformément à la syntaxe turque, alors que jusqu'aux Séfévides il l'avait précédé, conformément à la syntaxe persane. Cette tendance se poursuivit à l'époque des Qadjars, quand les membres de leurs tribus et les Turcs venus d'Azerbaïdjan affluèrent dans la métropole de Téhéran en pleine expansion.

À d'autres égards, aussi, l'Iran de la période 1500–1800 a conscience de son image et de sa culture robuste et semble avoir surmonté les désastres politiques et économiques qui ont jalonné sa formation, en opérant une synthèse entre les éléments d'une culture supérieure — ou culture de cour — forte de son passé, et d'une tradition vernaculaire ou inférieure (*cf.* les *ta'ziya* mentionnés ci-dessus). Avant que les frontières idéologiques ne se cristallisent, une culture populaire turco-persane pleine d'énergie vitale dans les territoires séfévides avait laissé son empreinte dans toute la région et au-delà. Le *'achiq* (celui qui languit d'amour), ce troubadour errant d'Azerbaïdjan et d'Anatolie orientale qui chantait des romances d'amour et des ballades romantiques et héroïques pleines de nostalgie, avait enrichi son répertoire en utilisant des motifs littéraires perses et islamiques pendant cette période, et il devait élargir également ses horizons par ses emprunts à la littérature arménienne grâce à ses passages à la cour de Géorgie sous domination séfévide (Sayat Nova, le

chanteur-poète-philosophe — *ashugh* — arménien du XVIII^e siècle, et Aşik Veysel, le poète turc du XX^e siècle, sont des exemples célèbres du genre).

Les dangers politiques et les pénuries économiques de la période séfévide, afghane et afcharide ont conduit des milliers d'érudits, écrivains, soufis et oulémas iraniens à émigrer. Leur terre d'exil de prédilection était l'Inde, où des souverains musulmans « persanisés » à Delhi, dans le Deccan et au Bengale leur ont fourni asile et emploi : l'empereur moghol Akbar (1556–1605) hébergeait, disait-on, 51 poètes venus d'Iran à sa cour. Citons, parmi les réfugiés les plus connus à une époque ultérieure, Muḥammad Husain Tabrizī, qui a produit l'important dictionnaire persan *Burhān-i Qāṭi* à Hyderabad en 1652, et le poète cheik Muḥammad 'Alī Hazīn, auteur d'une autobiographie précieuse sur le plan historique, qui quitta l'Iran en 1734 et mourut à Bénarès en 1766. Plusieurs des livres d'histoire de l'Iran pendant cette période ont été écrits en Inde par des réfugiés. Ce sont ces exilés, aussi bien que les troupes *qizilbach* et l'entourage des secrétaires perses de Nādir au cours de sa campagne indienne, qui ont contribué à « persaniser » pour longtemps les cultures musulmanes de l'Inde septentrionale et centrale.

En Iran, les monarques séfévides et leurs successeurs étaient presque tous indifférents à la tradition poétique du panégyrique courtisan. Cette attitude provoqua une évolution des genres. L'éloge (et plus encore l'élégie) des imams était plus acceptable, et quelques-uns des meilleurs textes de ce type (par des poètes comme Muhtacham et Hatif) furent écrits dans une versification de forme nouvelle qui contrastait avec les monorimes et les couplets des genres traditionnels. Certains poètes attirés par des thèmes séculiers se mirent à délaisser l'ode panégyrique (*qasidē*) au profit du chant d'amour (*rhazal*) et de diverses poésies plus courtes ; si leurs formes et leurs thèmes étaient traditionnels, leur style était novateur. En Iran comme en Inde (et notamment parmi les poètes émigrés comme Ṣā'ib et Naẓīrd), les œuvres évoluèrent vers une exubérance d'artifices, une débauche jubilatoire d'imagination quasiment surréaliste justifiant la juxtaposition d'images incongrues, une nouveauté d'expression qui n'hésitait pas devant le style familier, et que l'on a appelée *sabk-i Hindī*, « le style indien ».

Ce fut aussi l'ère des improvisations poétiques pleines d'inventivité : le *mu'ammā* ou rébus littéraire, le *tārīkh* ou chronogramme (dans lequel une date est indiquée par les valeurs numériques des lettres et des mots) et l'épigramme spirituelle, qui pouvaient être composés et déchiffrés non seulement par des poètes professionnels mais par toute personne ayant eu accès aux connaissances traditionnelles. Un genre de ce type hautement stylisé, qui illustre bien cette vulgarisation d'une culture supérieure, est le *chahr-achub* (calamité publique) qui évoque avec une fausse pudeur la séduction

sexuelle d'un travailleur manuel, d'un artisan du bazar, ou de son apprenti, en parlant de son travail ou de ses outils, par exemple :

« Le feutrier repousse les soupirs de mon cœur

Tout comme du bout de son orteil il roule ses liasses de fibres dans la poussière. »

(Keyvani, 1982)

BIBLIOGRAPHIE

- ALBRIGHT C. 1976. « The Azerbaijani 'Āshiq and his performance of a Dāstān ». *Iranian Studies* (Boston), vol. 9, pp. 220–247.
- AVERY P., HAMBLY G., MELVILLE C. (dir. publ.). 1991. *The Cambridge history of Iran*. Vol. 7: *From Nādir Shāh to the Islamic Republic*. Cambridge. (Voir en particulier les chap. 14, 15, 19, 23, 24)
- BIER C. (dir. publ.). 1987. *Woven from the soul, spun from the heart: textile arts of Safavid and Qājār Iran, 16th–19th centuries*. Washington, D. C.
- CHELKOWSKI P. J. (dir. publ.). 1979. *Ta'ziyeh: ritual and drama in Iran*. New York.
- KEYVANI M. 1982. *Artisans and guild life in the later Safavid period*. Berlin.
- LOCKHART L. 1938. *Nādir Shāh. A critical study based mainly upon contemporary sources*. Londres.
- PAKRAVAN E. 1963. *Agha Mohammad Ghadjar: essai biographique*. Paris.
- PERRY J. R. 1978. « Justice for the underprivileged: the Ombudsman tradition of Iran ». *Journal of Near Eastern Studies* (Chicago), n° 37, pp. 203–215.
- 1979. *Karim Khan Zand, a history of Iran, 1747–1779*. Chicago.

18.2

L'Arménie et la Géorgie

18.2.1

L'ARMÉNIE

Parouir M. Mouradian

La situation ethno-politique dans les pays transcaucasiens et, au premier chef, en Arménie fut prédéterminée par le conflit armé de plus en plus marqué entre l'Iran des Séfévides et les sultans ottomans (Anon, 1972 ; Dédéyan, 1982). Le pays transformé en arène, où les deux puissances se livraient des guerres interminables, et dépourvu d'un gouvernement capable de faire la loi dans toute l'Arménie, était menacé d'un déclin politique, économique et ethno-culturel. Afin de priver leur adversaire de toute ressource économique et stratégique potentielle tout en s'assurant les services de nouveaux producteurs de biens, chacun des belligérants déportait les artisans, marchands et fermiers dans des régions éloignées du pays natal, ce qui aboutissait souvent à dépeupler les villes et les gros bourgs, comme ce fut le cas sous le chah 'Abbās I^{er}, au début du XVIII^e siècle. Le régime foncier traditionnel de l'Arménie et le système d'exploitation de la terre furent plus encore désarticulés par l'afflux de tribus d'éleveurs nomades que protégeaient les *qizilbach*. Les impôts abusifs levés par ces nouveaux venus, la vente de leurs prisonniers comme esclaves, l'obligation faite aux habitants du pays d'abjurer leur foi et d'autres circonstances contraignirent des communautés entières d'Arméniens à émigrer dans différents pays (Géorgie, Russie, Pologne, Inde, Hollande, etc.) où ils formèrent des communautés ethno-religieuses étroitement unies qui préservèrent tous les aspects de leur vie nationale et culturelle (avec des lieux de culte et des écoles, des monastères abritant des scribes, des imprimeries, des associations artisanales et commerciales, etc.).

Par ailleurs, avant comme après le traité de paix conclu en 1639 entre l'Iran et la Turquie, l'Église arménienne jouissait d'une relative indépendance économique et les seigneurs féodaux locaux lui confiaient souvent leurs biens familiaux, ce qui faisait d'eux des *parons-ter*s (c'est-à-dire des nobles ayant un rang ecclésiastique). En ce qui concernait la situation politique, les dirigeants des régions montagneuses de l'Arménie (Artzakh,

Guelakouni, Moks, Karine...) conservèrent leurs droits. Le siège du primat de l'Église arménienne à Etchmiadzine, unique institution reconnue par l'ensemble des Arméniens, faisait également fonction de gouvernement national. Deux facteurs, à savoir la présence de communautés arméniennes dans les pays d'Europe occidentale et les activités des missionnaires catholiques en Arménie tout comme au sein de la diaspora arménienne, contribuèrent à la création de contacts et de relations diplomatiques périodiques entre Etchmiadzine, les prélats d'Aghtamar, de Gandzassar et de Sis, les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, d'une part, et les nations européennes, en particulier le pape de Rome, d'autre part.

La situation des Arméniens changea au début du XVIII^e siècle, alors qu'ils cherchaient un moyen de libérer l'Arménie et de restaurer sa souveraineté, conformément aux plans d'Israël Ori et, un peu plus tard, d'Hovsep Emine (Hovhannissian, 1959). Les projets de Pierre I^{er} et de Catherine II leur ayant paru réalistes, les Arméniens mirent tout en œuvre pour favoriser l'envoi d'une mission en Russie (les catholicos d'Etchmiadzine et de Gandzassar, les Meliks d'Artzakh, la famille Lazarev et Hovsep Argoutian en Russie, la famille Chahamirian en Inde). Un projet de traité fut préparé en 1783, mais l'idée d'un protectorat fut rapidement remplacée par le projet de la Russie tsariste de conquérir la Transcaucasie, y compris l'Arménie orientale, projet qui se réalisa en fort peu de temps.

Malgré les vicissitudes politiques et sociales de l'histoire de l'Arménie aux XVI^e et XVII^e siècles, la conscience de son identité nationale et ethno-culturelle était nourrie par le vaste héritage de la période précédente et par l'activité de centres existants à l'intérieur comme à l'extérieur du pays qui ajoutèrent des monuments nouveaux à sa culture matérielle et spirituelle.

L'HISTORIOGRAPHIE

L'historiographie arménienne du XVI^e siècle se compose principalement de colophons placés à la fin des manuscrits et de chroniques brèves (Hacopian, 1951 et 1956). Les auteurs de la fin du siècle comprennent Simeon Aparantsi, qui écrivit en vers une histoire des maisons des Mamikonian et des Pahlavouni. Il y eut plusieurs historiographes éminents au XVII^e siècle : Grigor Daranaghtsi (Kamakhetsi), 1576–1643 (Daranaghtsi, 1915), Arakel Davrijetsi, mort en 1670 (de Tabriz, 1896) et Zakaria Kanakertsi, 1627–1699 (Brosset, 1876), qui laissèrent tous les trois des témoignages vécus sur les événements qu'ils décrivaient. En ce qui concerne l'importance des sources arméniennes pour l'histoire des autres peuples, citons l'*Histoire de la guerre de Khotine* par Hovhannes Kamenetsi (1627), plusieurs ouvrages d'Eremie Kemourdjian (1637–1695) sur l'histoire de la Turquie et d'Istanbul et, en

particulier, son *Journal* pour les années 1648–1662. C'est un vaste territoire géographique, avec ses grandes routes, ses centres commerciaux et ses différents types de taxes et de monnaie que décrivent des œuvres telles que le *Journal* de Zakaria Agouletsi (1630–1691) et le *Livre de comptes rendus* pour les années 1682–1692 d'Hovhannes Djoughaetsi, qui avait voyagé dans les pays de l'Orient (Iran, Inde, Népal et Tibet). Une documentation historique supplémentaire sur les relations commerciales et les voyages des marchands arméniens nous est fournie par plusieurs « journaux de voyage » précieux, en particulier ceux de Sarkis Eretz, qui visita l'Espagne et le Portugal au XVI^e siècle, Pirzada Ghapantsi, qui voyagea en Pologne, Italie, France, Espagne, Angleterre, Danemark et Suède au XVII^e siècle, Hovhannes Aghtamartsi (qui se rendit en Éthiopie), Khatchatour Kafaetsi (Crimée) et Augustin Badjetsi (Russie, Pologne, Allemagne, Espagne, Italie et Iran). Un grand sens de l'observation et un certain intérêt pour les détails caractérisent le *Voyage* de Siméon Léhatsi, qui passa douze années, à partir de 1604, à visiter plusieurs pays aussi bien en Orient qu'en Occident (Léhatsi, 1936). La *Description de la haute Arménie* (c'est-à-dire le vilayet d'Erzurum) par Hacop Karnetsi (1622–1662) constitue un document topographique et historico-géographique remarquable. Les ouvrages historico-géographiques du XVIII^e siècle sont eux aussi riches et variés. Les guerres turco-iraniennes en Transcaucasie pendant les trente premières années du XVIII^e siècle sont décrites par Abraham Everantsi et Essaie Hassan-Djalaliantz ; l'ouvrage historique d'Abraham Kretatsi traite de la période de Nader Chah, celui de Khatchatour Djoughaetsi de l'*Histoire des Perses*. Le catholicos Siméon Erevantsi (1763–1780) fut amené à dresser une liste des sources relatives à l'histoire des domaines du catholicat ; Petros di Sarkis Guilanentz a décrit les guerres irano-afghanes du début de son siècle ; Ghoukas Sebastatsi a manifesté un vif intérêt pour les guerres de libération conduites par David Beg (1722–1730) et Movses Baghrastian a défini (en Inde) les principes idéologiques du mouvement de libération nationale (Madras, 1773).

Cette liste d'ouvrages historiographiques s'achève avec l'*Histoire de l'Arménie* écrite par le mékhitariste vénitien Mikael Tchamtchian ; il s'agit d'un ouvrage de référence en trois volumes (vol. I : 1784, vol. II : 1785, vol. III : 1786).

LA LITTÉRATURE

La prépondérance des thèmes profanes constitue le trait caractéristique de la littérature du XVI^e au XVIII^e siècle. La littérature ecclésiastique (hymnographie, hagiographie, dogmatique, exégétique) continua d'être écrite dans la langue littéraire, l'arménien ancien, mais la langue parlée (l'arménien

moyen) était utilisée pour la poésie lyrique ou les fables, paraboles et contes. À côté des œuvres de poètes renommés (Grigoris Aghtamartsi, Koutchak, Hovassap Sebastatsi, Minas, Stepanos et Hacop Tokhatsi, Khatchgrouz Kafaetsi, Martiros Krimetsi, David Saladzortsi, Dpir), la poésie des achoughs (*‘achiq*), ou troubadours improvisateurs (Eghaz Hovnatán, Sayat-Nova, etc.) (Sahakian, 1962 et 1985–1987) occupe une place d’honneur. Les genres les plus populaires comprenaient les hayrenes (ou chansons arméniennes), remarquables par leurs contraintes stylistiques, leur imagerie et en particulier leur perfection formelle. Les genres les plus courants dans le domaine de la prose étaient les textes traditionnels (paraboles, récits et romans), mais ils étaient enrichis par l’adjonction de thèmes locaux. La poésie était extrêmement variée, écrite pour célébrer des exploits héroïques, donner vie à des tragédies historiques ou reprendre des débats de nature philosophique. Les ouvrages traduits ou transposés les plus populaires comprenaient le *Grand Miroir* et le roman *Paris et Vienne*. L’un des thèmes dominants dans le folklore était la nostalgie du *pandoukht* (l’exilé errant) banni de sa terre natale. Un exemple caractéristique de ce type de chanson est *Krounk*, qui demeure toujours aussi populaire encore aujourd’hui. Les variantes nationales des romans ou des contes orientaux (perses, arabes, kurdes, turques) occupent une place spéciale dans la littérature du XVI^e au XVIII^e siècle. La diffusion des ouvrages littéraires se trouva considérablement augmentée par la création d’imprimeries arméniennes pendant les premières décennies du XVI^e siècle (1512) dans différentes villes européennes et asiatiques (Venise, Rome, Amsterdam, Constantinople, Leghorn, Lvov, Etchmiadzine, La Nouvelle-Djolfá, Madras et Saint-Pétersbourg). Les premiers imprimeurs arméniens comprenaient Hacop Meghapart, Abgar Tokhatetsi, Voscan Erevantsi ou Matheos et Ghoukas Vanadetsi ; certains d’entre eux commandaient à des ferronniers et des graveurs (Robert Grangeau en France, Antonio Bertoli en Italie, Christophe van Sigem aux Pays-Bas) des matrices ou des illustrations pour les livres qu’ils produisaient. Ces premiers volumes imprimés comprenaient non seulement des recueils d’hymnes, des livres de chansons et des psautiers, mais aussi une bible (1666), l’*Histoire de l’Arménie* par Moses Khorenatsi (1695) et la *Carte universelle du monde* (Amsterdam, 1695) (Kosanian *et al.*, 1988).

L’ART ET L’ARCHITECTURE

D’ambitieux projets d’urbanisation (Van, Kars, Baghech, Mouch, Karine, Erzyinka, Erevan) furent entrepris à la suite du changement de la situation politique et économique. L’expansion du commerce rendait nécessaires la réparation et la construction des ponts (Achtarak : 1664, Erevan : 1679,

Ochakan : 1778). Pendant l'âge d'or, des lieux de culte furent agrémentés de narthex ou de clochers (Etchmiadzine, Aghtamar) et entourés de murs ressemblant ainsi à des forteresses. Parmi les monuments érigés à la campagne pendant cette période, le monastère de Moughni et les églises de Khorvirap et de Choghakat portent le sceau de l'originalité. L'architecture religieuse se composait surtout d'édifices et de basiliques à coupoles. Le Grand Hermitage de Siounik fut fondé dans les années 1608–1610, les complexes de Lim et de Ktoutz peu de temps après. Les exemples les plus remarquables d'architecture civile sont les palais des Méliks d'Artzakh (Hasratian, 1985, pp. 103–129). Quant à l'architecture commémorative, le XVI^e siècle est célèbre pour les khatchkars (littéralement : pierre à croix) de Djolfa et le XVII^e siècle pour celles de Noratourk.

Le renouveau culturel se manifesta également dans les enluminures des manuscrits (Hacop Djoughaetsi au XVII^e siècle), la fabrication de tapisseries, la sculpture et aussi les fresques (Mrkouz, Minas, Hovnatán) (Stépanian, 1985, Ghazarian, 1985) (illustrations 87, 88, 93 à 96). Les peintres arméniens étaient en vogue en Turquie, Iran, Russie et Géorgie. L'héritage artistique de Bodgan Salтанov (XVII^e siècle) a considérablement influencé l'évolution de la peinture russe.

LA SCIENCE

Les contacts avec les pays européens ont également influencé le développement des disciplines scientifiques. En ce qui concerne la médecine, Hovassap, Bouniat et Assar Sebastatsi ont poursuivi les traditions d'Amirdovlat, notamment dans le domaine de la pharmacologie et de l'anatomie. (Pour la liste des sources et ouvrages sur l'histoire de la science, voir Anon, 1972, pp. 470–491). La pratique et l'œuvre de médecins botanistes tels que Petros Kalantarian, Hovakim Ogouloukhian et Stepanos Chahrimanian se sont distinguées par leur maîtrise complète et leur application des méthodes européennes. La frontière entre la chimie et l'alchimie était encore floue, même si là encore des percées ont été accomplies. Outre l'œuvre cosmographique originale d'Isaac Djoughaetsi, la traduction de la *Cosmographie* de Pierre Appien (1621) montre l'intérêt pratique apporté à la cosmographie par les Arméniens. Les travaux de l'école arménienne de mathématiques dans le domaine de l'astrologie et des disciplines parallèles ont été répertoriés dans les ouvrages d'Avetik Tigranakertsi entre les années 1684 et 1719. En ce qui concerne l'histoire de la zoologie, le traité sur *l'Histoire des animaux, des bêtes sauvages, oiseaux, poissons... terrestres et maritimes* (1611) par Abraham Polsetsi est un travail remarquable.

LE COMMERCE

Du XVI^e au XVIII^e siècle, des communautés arméniennes dynamiques installées en Orient et en Occident jouèrent un rôle remarquable dans le commerce international ainsi que dans les relations diplomatiques et culturelles. Certaines d'entre elles, comme celle d'Ispahan (La Nouvelle-Djolf, Iran), obtinrent un statut spécial avec une exonération de droits qui favorisa un commerce dynamique de marchandises entre l'Europe (Italie, Portugal, Pologne et Russie) et l'Asie (Turquie, Iran, Afghanistan, Chine et Inde). Le décret émis en 1617 par le chah 'Abbās I^{er} accorda aux marchands arméniens établis en Iran le privilège du commerce de la soie en transit, tandis que la Compagnie des Indes orientales leur reconnaissait l'égalité des droits dans le commerce international (1688). La situation politique changea brusquement au début du XVIII^e siècle, et les marchands arméniens émigrèrent dans d'autres pays (Inde, Turquie, Russie et Égypte)¹. Une proportion considérable d'Arméniens d'Ispahan émigra en Inde, où ils formèrent une vaste communauté ethno-culturelle, commerciale et industrielle pleine de dynamisme à Madras. Cette communauté, qui entretenait des contacts étroits avec la Russie et la Géorgie, cultiva l'idée d'une restauration de la souveraineté arménienne sous la forme d'une république parlementaire ayant à sa tête un monarque (projet de 1783) (Seth, 1895, 1906 ; Abrahamian, 1968).

Telle fut, en résumé, la contribution de l'Arménie et des Arméniens à l'histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité.

NOTE

1. Voir la bibliographie des ouvrages sur l'histoire de la communauté arménienne d'Ispahan dans *Documents of Architecture – 21. Nor-Djulf*. Venise, 1992, pp. 21–22.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAMIAN R. A. 1968. *The eighteenth century Armenian sources on India*. Erevan. (En russe).
- ANON. 1972. *Histoire du peuple arménien*. Vol. IV. Erevan. (En arménien).
- BROSSET M. 1876. *Mémoires historiques sur les Sofis par le diacre Zakaria*. Collection d'historiens arméniens. Vol. II. Saint-Petersbourg ; trad. russe : M. O. Darbinian-Mélikian, Moscou, 1969.

- DARANAGHTSI G. 1915. *Chronologie*. Jérusalem. (En arménien).
- DÉDÉYAN D. (dir. publ.). 1982. *Histoire des Arméniens*. Toulouse, pp. 341–436.
- GHAZARIAN M. 1985. *Armenian carpets*. Moscou.
- HACOPIAN V. 1951. *Chroniques mineures du XVII^e au XVIII^e siècle*. Vol. I. Erevan. (En arménien).
- 1956. *Chroniques mineures du XVII^e au XVIII^e siècle*. Vol. II. Erevan. (En arménien).
- HASRATIAN M. 1985. *Essai sur l'architecture arménienne*. Moscou.
- HOVHANNISSIAN A. 1959. *Chapitres de l'histoire de l'idée de la libération arménienne*. Vol. II. Erevan. (En arménien).
- KOSTANIAN N., KORKOTIAN K., SAVALIÁN A. 1988. *The Armenian book in 1512–1800. The old-printed books*. Erevan (bibliographie).
- LÉHASTI S. 1936. *Journal de voyage de Siméon Léhatsi*. Vienne. (En arménien); trad. turque, Istanbul, 1964; trad. russe, Moscou, 1965.
- SAHAKIAN H. 1962. *Achoughs arméniens (XVII^e–XVIII^e siècles)*. Erevan. (En arménien).
- 1985–1987. *Poésie arménienne du bas Moyen Âge*. Vol. I–II. Erevan. (En arménien).
- SETH M. J. 1895. *History of the Armenians in India*. Calcutta.
- 1906. *Armenians and the East India Company*. Calcutta.
- STÉPANIAN N. 1985. *Survey of fine arts in Armenia*. Moscou.
- TABRIZ A. (DE). 1896. *Histoire, Etchmiadzine*; trad. française M. Brosset, Saint-Pétersbourg, 1974.
- TCHAMTCHIAN P. M. 1784–1786. *Histoire d'Arménie* (vol. I, 1784; vol. II, 1785; vol. III, 1786). Venise. (En arménien).

18.2.2

LA GÉORGIE

Akaký Surguladzé

LA CULTURE GÉORGIENNE

Au XI^e ou au XII^e siècle, la Géorgie était déjà une société féodale hautement développée. Les incursions constantes d’envahisseurs dont le développement social et culturel était considérablement inférieur au sien donnèrent un coup d’arrêt à ce qui aurait dû être le cours normal de son évolution, et le pays resta à la traîne des pays avancés de l’Europe occidentale pendant deux siècles avant de connaître à nouveau une période de croissance.

Pendant des siècles, les Mongols ravagèrent et pillèrent le pays. La population fuyait dans les montagnes, désertant les villes et villages, et les centres culturels périssaient. Au tournant des XIV^e et XV^e siècles, la Géorgie fut attaquée à plusieurs reprises par les hordes de Tamerlan qui ruinèrent l’économie et la culture du pays. À partir de la seconde moitié du XV^e siècle, après la prise de Constantinople, elle se trouva entièrement entourée d’ennemis, et les Turcs — après avoir établi leur suprématie sur la mer Noire — s’emparèrent des routes qui la reliaient à l’Occident. Les problèmes se compliquèrent encore à partir du XVI^e siècle, quand elle se trouva partagée en deux zones d’influence entre les Turcs et les Iraniens. Le XVII^e siècle mit fin à la période de son démembrement en différents royaumes ou principautés qui s’opposaient souvent les uns aux autres et appelaient à l’aide des forces ennemies étrangères. Le système féodal (*satavado*) avait complètement anéanti l’unité économique du pays. Les perpétuelles incursions étrangères, les conflits internes entre seigneurs féodaux, l’existence d’innombrables barrières commerciales et, par-dessus tout, la destruction de toutes les ressources de la vie économique du pays ne pouvaient que contrarier le développement de l’artisanat, du commerce, de l’agriculture et de la culture.

Au milieu du XVII^e siècle, après une longue période de «glaciation» sociale et de stagnation de l’activité productrice, la culture géorgienne se mit peu à peu à reprendre vie. Les XVII^e et XVIII^e siècles constituèrent ce que l’on a appelé la «période de la renaissance» (à ne pas confondre avec la Renaissance européenne), qui fut déclenchée surtout par une nouvelle classe sociale, la classe moyenne, car à cette époque-là aucune classe nouvelle en Géorgie n’entra dans l’arène sociale avec l’intention de devenir prédomi-

nante. En fait, cette renaissance visait à éliminer l'influence orientale pour laisser s'épanouir les traditions de la culture géorgienne de l'âge classique. La période fut marquée par le désir de lutter pour le rétablissement d'une Géorgie unie et indivisible. En littérature, les thèmes nationaux prirent de l'importance, de nouveaux genres se mirent en place, la littérature profane devint prééminente, un esprit démocratique commença de se manifester tant dans le style que dans les idées, et des liens littéraires se nouèrent avec les pays voisins.

À la fin du XVII^e siècle, la culture nationale trouva un ardent défenseur dans le roi Artchil, dont les poèmes et les convictions politiques contribuèrent au développement des thèmes patriotiques aussi bien dans la réflexion sociale que dans la littérature.

La ferveur patriotique transparaissait également dans les œuvres de poètes tels que Teimouraz I et Yossif Tbileli. Cette période fut également caractérisée par un réveil des droits féodaux, ainsi que par des progrès dans le domaine de la médecine et dans plusieurs secteurs de l'art. Une multitude de vestiges artistiques de cette période ont survécu. L'architecture des monuments, le travail de l'or et la peinture murale prirent une importance considérable ; il y eut un regain d'intérêt pour la sculpture décorative, qui avait sombré dans l'oubli après le XI^e siècle. Simultanément, les manuscrits, dont un grand nombre ont survécu jusqu'à nos jours, bénéficiaient d'une calligraphie très raffinée et les livres étaient agrémentés de nombreuses miniatures.

Les idées politiques prédominantes en Europe et en Russie eurent une influence considérable sur le développement de la culture géorgienne aux XVII^e et XVIII^e siècles. Comme l'éminent historien géorgien I. A. Dzavakhi-chvili l'a fait remarquer : « Quelle époque exceptionnelle c'était ! Devant une telle production, si abondante et si persistante, orientée dans la même direction et tirant son essence d'une source riche et profonde, il serait juste de qualifier d'« encyclopédiste » cette période de la littérature géorgienne. L'unique préoccupation de tous les grands esprits de cette période était de moissonner les fruits d'une activité créatrice du peuple géorgien, vieille de plusieurs siècles, de l'étudier et de transmettre à la postérité une variété d'œuvres et de talents brillants. Ce fut le grand, l'inoubliable roi Vakhtang qui dirigea et inspira cette tâche immense. »

Trois penseurs et hommes d'action d'une grande importance dominèrent le mouvement politique et idéologique ainsi que la culture géorgienne au cours de la première moitié du XVIII^e siècle : le roi Vakhtang VI et les poètes Sulkhan-Saba Orbeliani et Vakhuchti Bagration. La contribution de Vakhtang à la civilisation fut avant tout liée à la création de la première imprimerie géorgienne peu de temps après l'impression en Russie du premier livre écrit en géorgien, *Davitni (Anthologie d'hymnes)*, publié à Moscou en 1705, grâce

aux efforts de son oncle, Artchil II. L'imprimerie de Tiflis, qui ne fonctionna que pendant quatre ans, produisit des livres profanes et religieux ; mais l'événement le plus important dans la vie culturelle du peuple géorgien fut la publication, en 1712, du poème épique de Chotha Rousthavéli, *Le Chevalier à la peau de tigre* (ou de léopard ou de panthère), dont la conception remonte aux années 1190–1210. Dans son analyse critique du poème, Vakhtang jetait les fondations de ce qui allait devenir une véritable exégèse scientifique. Nous lui devons aussi la remarquable interprétation critique du manuscrit géorgien *Vie de Karti*. Une « commission de lettrés » créée par lui et dirigée par Beri Egnatachvili se consacra à une étude méthodique du manuscrit, la compléta grâce à l'exploitation de nouveaux faits et sources et reconstitua l'histoire de la Géorgie pendant les quatre siècles qui avaient suivi le règne de Georges V le Brillant au XIV^e siècle. Vakhtang fut aussi l'auteur d'un « code des lois », et ses œuvres poétiques sont profondément imprégnées de son ardent désir de renforcer l'esprit patriotique du peuple et de provoquer l'unification du pays morcelé par des conflits.

À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, tout particulièrement après les mesures centralisatrices appliquées par Irakli II, la situation se prêta encore davantage à l'épanouissement de la culture géorgienne. Deux séminaires, à Tiflis et à Telavi, enseignaient — outre la théologie — la philosophie, les mathématiques, la physique, la logique et la langue géorgienne. L'impression de livres, notamment de manuels d'enseignement, reprit. Le chef de file du mouvement des Lumières fut le patriarche Ioan Bagration, grand philosophe et philologue de l'époque. À Tiflis, il existait quelques bibliothèques bien fournies, entre autres celles de Bagration et du patriarche Antone Baratachvili qui, dans leurs écrits, prônaient la restauration de l'État de Géorgie avec l'aide de la Russie et de l'Europe occidentale.

Les sommets atteints par la culture géorgienne étaient en grande partie dus à la colonie géorgienne de Moscou, fondée par le roi Artchil. En 1724, Vakhtang VI s'installa à Moscou avec sa cour et, à partir de ce moment-là, la colonie géorgienne de Moscou se transforma en un grand centre d'activité créatrice où les lettrés débattaient de la science et de la culture contemporaines, russes et européennes. Les meilleurs ouvrages qui pouvaient être utiles à la mère patrie furent traduits et envoyés en Géorgie. En Géorgie occidentale, le principal centre de civilisation était Guelati.

Le principal chef de file de la littérature géorgienne pendant cette période était David Gouramichvili. Contraint de quitter très tôt sa terre natale, il n'y revint jamais, mais la Géorgie resta chère à son cœur, et aucun autre écrivain n'a jamais autant que lui souffert des épreuves traversées par son pays. Son œuvre littéraire, parfaitement en harmonie avec les riches traditions de la poésie géorgienne du XII^e siècle, a ouvert la voie à de nouvelles formes. Parmi les autres figures importantes de la poésie géorgienne, citons

Teimouraz II et Vissarion Gabachvili (Besiki) Saat Nova. Dans la colonie géorgienne de Moscou, il y avait des personnalités de renom comme D. Saakadzi, G. Gelovani, M. Baratachvili, E. Turkestanichvili, D. Dzavakhichvili, V. et D. Orbeliani, O. Koboulachvili, M. Gouramichvili et I. Glachadzé qui firent de leur mieux pour encourager la culture nationale.

La seconde moitié du XVIII^e siècle fut marquée par un intérêt de plus en plus prononcé pour la science. Au fur et à mesure que des traductions d'ouvrages étrangers devenaient disponibles, la société géorgienne commençait d'avoir accès au savoir scientifique du monde entier. La population s'intéressait tout particulièrement à l'étude scientifique de tout ce qui concernait son pays. Dans le domaine de l'histoire géorgienne, l'œuvre abondante de Papouna Orbeliani, d'Oman Kherkheulidze et de Seknia Tchkhedzé s'inscrivait à la suite des recherches de Vakhtang VI et de Vakouchti Bagration. Cette période vit également le renouveau du théâtre géorgien et une sorte de «réveil» de l'architecture, avec une intense activité de construction et de restauration. Les plus remarquables exemples nous en sont fournis par la ville de Signachi et son mur d'enceinte, la citadelle et le palais de Telavi, la tour de la reine Daredzan à Tiflis et la forteresse de Kolagiri, mais il est indéniable que l'art et l'architecture du XVIII^e siècle n'avaient pas l'élégance des formes ni la splendeur de l'âge féodal «classique».

Si un monde islamique hostile entourait tout le pays, il ne put venir à bout des fondements chrétiens propres à la culture géorgienne. Les écrivains géorgiens de cette période furent fortement influencés par la littérature persane, sans pour autant perdre leur ferveur patriotique. Les coutumes perses et turques pénétrèrent uniquement le milieu aristocratique, alors que les masses conservaient soigneusement les anciennes traditions nationales. Les principaux centres où s'instruisait la jeune génération continuèrent d'être les monastères et les églises, où on lui enseignait à lire et à écrire, où elle apprenait à copier et à reproduire les ouvrages littéraires, voire à en composer de nouveaux. Le nombre des missionnaires catholiques italiens augmenta, et ils fondèrent dans les villes géorgiennes des centres de culture occidentale qui attirèrent une partie de la jeunesse.

La norme et le caractère de la culture géorgienne apparaissent avec clarté dans le folklore géorgien (poèmes, contes et légendes). La poésie mérite une mention particulière, car elle continuait d'avoir une valeur artistique exceptionnelle et elle abordait un vaste éventail de thèmes (par exemple, *La Ballade du tigre et du jeune homme*, *Le Monde au crépuscule* et *L'Adolescent de Tavpara*). Ce fut la poésie géorgienne qui établit le principe de base du peuple géorgien : « Ce que l'animosité détruit, l'amour le restaure. » Mais si elle était entourée d'ennemis, la culture géorgienne était loin d'être isolée : grâce à sa situation sur la route de la soie, la Géorgie avait des contacts avec les pays de l'Orient et de l'Occident. Les Géorgiens apprenaient le persan

et le turc, se familiarisaient avec la culture de la Perse et de la Turquie et en adoptaient tout ce qui leur paraissait acceptable. La préférence allait à la culture occidentale qui avait dans le passé été empruntée par Byzance et se trouvait plus en harmonie avec la nature chrétienne de la culture géorgienne. Un bel exemple de l'union et de l'enrichissement mutuels des différentes cultures était la ville de Tbilissi, où les Géorgiens vivaient en paix côte à côte avec des Arméniens, des Hébreux et des catholiques, ainsi que de toutes sortes d'étrangers. Des mosquées et des synagogues y étaient construites à côté des églises géorgiennes. Le mélange des différentes cultures donna à la culture de Tbilissi un caractère singulier, qui fut souligné dans les notes des voyageurs étrangers.

À partir du XVI^e siècle et jusqu'au XVIII^e siècle, la pensée sociale en Géorgie fut turbulente et préoccupée, avant tout, par la recherche d'une orientation politique. Ses efforts persistants pour se joindre à l'Europe occidentale étant sans effet, le pays se tourna de plus en plus vers son voisin chrétien du nord et signa un traité avec la Russie en 1783. Mais au tout début du XIX^e siècle, le tsar, au mépris de l'accord conclu, se hâta de priver la Géorgie de sa souveraineté pour l'annexer.

BIBLIOGRAPHIE

- ANON. 1974. *A concise history of Georgia*. Vol. IV. Tbilissi. (En géorgien).
- DZAVAKISHVILI I. 1966–1969. *History of Georgia*. Tbilissi.
- KEKELIDZE K., BARAMIDZE A. 1969. *History of ancient Georgian literature*. Tbilissi.
- NUTSUBIDZE CH. 1958. *History of Georgian philosophy*. Vol. II. Tbilissi. (En géorgien).
- SURGULADZE A. 1989. *A concise history of Georgian culture*. Tbilissi. (En géorgien).

19

L'Asie centrale

Galina A. Pugachenkova

Après l'effondrement de la dynastie timuride au seuil du XVI^e siècle, une vaste région de l'Asie centrale, qui s'étendait de la mer Caspienne au massif montagneux du Pamir et du fleuve Amou-Daria à la chaîne du Tian Shan, se trouvait principalement sous la domination des khanats ouzbeks. Au XVI^e siècle, la dynastie des Chaybanides y régnait ; au XVII^e et au début du XVIII^e siècle, celle des Astarkhanides. Au XVI^e siècle, le Kharezm formait le khanat de Khīva. Les territoires du Turkménistan d'aujourd'hui furent conquis par les khans ouzbeks et les chahs de Perse, les régions du Tian Shan et de la Semiretche se retrouvant incluses dans l'État-steppe du Mogholistan. La structure de la population était mélangée et hétérogène mais les zones principales d'habitation des grands groupes ethniques – Ouzbeks, Tadjiks, Turkmènes, Qaraqalpaqs (Karakalpaks), Qırǵız (Kirghiz) et Qazaqs (Kazakhs) – étaient déjà fixées.

Toute la période qui nous intéresse ici est marquée par des guerres ininterrompues, des conquêtes et des pertes de territoires, des dissensions et des massacres réciproques au sein des classes dirigeantes, ainsi que par des rivalités entre les princes indépendants, les chefs de clan et de tribu. Le déclin de l'économie s'aggrava après l'ouverture des grandes voies maritimes, lorsque les anciennes routes caravanières perdirent leur importance, de sorte que les liens avec l'Ouest se trouvèrent rompus.

Le rôle du clergé musulman, avec lequel les khans et les souverains indépendants étaient obligés de compter, devenait de plus en plus important dans le développement de l'État. Au même moment, l'idéologie de l'islam sous les formes du sunnisme orthodoxe imprégnait tous les aspects des modes de vie et de culture.

L'époque des Chaybanides et des premiers Astarkhanides fut marquée par quelques progrès culturels, mais, au début de la seconde moitié du XVII^e siècle, la culture connut une récession, et le XVIII^e siècle fut marqué par des crises dans tous les domaines — social, économique et culturel. Comme dans le passé, la culture de l'Asie centrale du XVI^e au XVII^e siècle

s'était développée à différents niveaux. Elle s'était concentrée dans la haute société à la cour des souverains, elle prenait son essor au sein de la classe moyenne urbaine, tandis que les campagnes, tout comme les tribus d'éleveurs de bétail dans les steppes, en préservaient avec acharnement les formes traditionnelles. Mais les principaux centres de création culturelle se trouvaient encore dans les grandes villes — Boukhara la capitale, Samarkand, Tachkent, Khodjent, Andijan, Hişār, Khīva et quelques autres.

Boukhara restait le centre principal dans les domaines de la littérature et des sciences — un auteur de la seconde moitié du XVI^e siècle cite les 250 écrivains et lettrés qui y étaient établis. Mais l'érudition, par comparaison avec le siècle précédent, traversait une période de marasme. L'emprise de plus en plus forte du clergé musulman sur la vie sociale confinait la pensée philosophique dans un cadre théologique, l'astronomie faisait place à l'astrologie, les mathématiques pures étaient négligées au profit d'objectifs utilitaires comme l'arpentage. La seule discipline dans laquelle les besoins pratiques rejoignaient les progrès de la connaissance scientifique était la médecine : des livres médicaux et pharmacologiques étaient réécrits et améliorés, et l'on construisit à Boukhara un hôpital où se trouvait une riche bibliothèque médicale et où les médecins recevaient leur formation.

Le mécénat artistique relevait encore du devoir des souverains. À la cour de Boukhara, comme à Samarkand, à Chahroukhiya (et par la suite à Khīva) s'étaient formés des cercles de poètes et d'érudits, de musiciens et d'intellectuels qui étaient invités par leurs maîtres à des *madjli*, soirées accompagnées de discussions animées, de libations et de divertissements.

La littérature de cette époque fut marquée par l'apparition de noms nouveaux et parfois remarquables. À côté de la poésie et de la fiction en prose, il y avait également des ouvrages historiques. Quasiment chaque khan avait un secrétaire (*mounchi*) lettré chargé de rédiger la chronique du règne. Ces textes, écrits dans un style ampoulé, parfois agrémentés de poèmes et de métaphores compliquées, contiennent pourtant des informations historiques précieuses. Parmi ces œuvres figurent le *Chaibani-namè* de Muḥammad Ṣāliḥ, le *Mihman-namè-i Boukhara* de Faẓallāh ibn Rouzbahan Iṣfāhānī, deux autres « chaibaniades » des poètes Bannāi et Chadi, l'*Abdallah-namè* et le *Charaf-namè-i Chabi* d'Ḥafīz Tanich Boukhari, *L'Histoire de Soubhan qulī Khān*, le *Tarīh-i Muqimkhānī* et l'*Ubaidullah-namè* de l'infatigable Mīr Muḥammad Amīn Boukhari qui avait survécu à trois de ces khans.

En même temps que ce genre de chroniques, les mémoires officiels firent leur apparition pendant les trois premières décennies du XVI^e siècle. Zain al-Dīn Maḥmūd Wāṣifī et Ẓāhir al-Dīn Baber — personnages aux destinées complexes — sont deux représentants brillants de ce genre littéraire.

Zain al-Dīn Wāṣifī est un poète tadjik natif d'Harat qui se réfugia en Asie centrale en 1512. Son livre *Événements merveilleux* contient des épisodes de son aventureuse biographie personnelle et beaucoup d'anecdotes sur des contemporains qu'il avait rencontrés.

Les mémoires de Baber, *Baber-namē*, écrits en turc djaghataï, la première forme de la langue ouzbek moderne, raconte la vie extraordinaire de ce prince timuride extrêmement instruit qui fonda la dynastie des Grands Moghols. Baber laissa également un cycle de *rubāʿiyyat* et de *rhazal* qui se distinguent aussi par la profondeur de sa pensée et par son style expressif.

La majorité des poètes de cour composaient des recueils de poèmes — *qasidē* — en style fleuri. Les plus doués d'entre eux étaient les deux poètes ouzbeks, ʿAbduwahrhād Khwāja, auteur de paraboles morales dans la série dite *Gulzār (Le Jardin de fleurs)*, et Majlisī, auteur du poème romantique *Saif ul-Mulūk Muchfiqī*, qui écrivait en tadjik et connu la célébrité non seulement pour ses trois *diwan* et ses poèmes lyriques, mais aussi pour sa verve satirique.

Le XVII^e siècle fut marqué par l'apparition de plusieurs poètes issus du milieu urbain. Certains d'entre eux appartenaient aux corporations d'artisans — c'est le cas, par exemple, pour Fitrat de Samarkand qui fut aussi un maître de la broderie au fil d'or, et pour Mulkan, maître de la décoration architecturale. L'œuvre créatrice de ces auteurs se caractérise par des idées et un style démocratiques : ils chantent les louanges du peuple et dénoncent ses oppresseurs. Par exemple, le remarquable poète tadjik Ṣaidā Nasafī est l'auteur d'un cycle de poèmes dédiés aux artisans et à la vie quotidienne de la cité, outre ses *rhazal*, *qasidē* et *masnavi*. Dans une œuvre novatrice de la fin du XVII^e siècle, le poète ouzbek Tourdi dénonce avec une conviction passionnée le despotisme du khan et lance un appel pour sa destitution.

Cette période de crise avait renforcé le rôle des ordres derviches et encouragé les tendances mystiques dans les créations littéraires. Un représentant connu de ce courant est le talentueux poète soufi Allāh Yār, dont le poème *Le Chemin du juste*, qui reflète les idées du soufisme, rencontra un grand succès dans le peuple et fut diffusé sur une vaste échelle par le clergé.

Comme auparavant, les contes de fées étaient fort répandus dans les milieux populaires urbains et ruraux — ils étaient héroïques et lyriques, moralisateurs et allègres.

Chez les peuples nomades, c'est la poésie orale qui prévalait pendant cette période. Des conteurs — *aqīns* et *bakhchi* — se déplaçaient d'*aul* en *aul* et récitaient par cœur pendant de longues soirées des histoires et des contes d'un millier de vers en jouant généralement du *kobuse* à trois cordes. Le sujet de ces épopées composées généralement dans un style traditionnel émouvant était enrichi de thèmes nouveaux par des générations d'interprètes. Tel était le cas du *Manas* kirghiz, dont le héros accomplit glorieusement des

actes de bravoure, écrase l'ennemi et renforce la foi musulmane. Tout comme le *Kör-oghli* turkmène, dont le héros aidé par son garde du corps protège le peuple, met l'ennemi en déroute, défend les victimes et les opprimés. *Qırq-qız* était une histoire particulièrement prisée des Karakalpaks, où la lutte des héros contre les oppresseurs est illustrée par la destinée des personnages. Une forme littéraire caractéristique des XVII^e et XVIII^e siècles était appelée *dastān* — petite épopée ; la prose y alternait avec la poésie et montraient non seulement les exploits héroïques, mais aussi les pensées et les sentiments des protagonistes. Le XVIII^e siècle est marqué dans le Turkménistan par l'apparition de Makhtoumkouli. Son œuvre, qui aborde la période la plus lugubre de l'histoire médiévale de l'Asie centrale, se distingue par la sympathie qu'elle manifeste pour le sort du peuple turkmène, sa richesse émotionnelle, sa profondeur philosophique, la perfection de sa forme poétique et la langue populaire imagée qu'elle utilise.

Les livres manuscrits satisfaisaient surtout la demande d'œuvres littéraires et scientifiques. Beaucoup de bibliothèques (*kitāb-khāna*), en particulier celles qui appartenaient aux cours des souverains, conservaient un grand nombre de manuscrits, et de nouvelles copies y étaient faites. Des calligraphes (*kātib*), des miniaturistes (*naqqach*), des décorateurs et des spécialistes de la dorure (*muzahhib*), tous de grand talent, étaient réunis dans des ateliers spéciaux. Parmi les calligraphes qui travaillaient à Boukhara se trouvait le sultan 'Alī Machhadi (le sultan des calligraphes) qui s'était enfui d'Harat, et l'un des plus éminents calligraphes, Mīr 'Alī Herawī. Parmi les maîtres locaux du XVI^e siècle, on trouve Darwich Muhammad Boukhari, auteur d'un traité sur la calligraphie, Mīr Husain Qulangī Boukhari, Muhammad Husain Samarkandī, Hamdānī et, au XVII^e siècle, les calligraphes les plus célèbres — Mīr Sālih et 'Arabchah.

À côté des créateurs de manuscrits luxueux, destinés aux souverains et à leur entourage, il existait également des ateliers qui, dans les petites villes, copiaient des livres pour des clients ordinaires.

La peinture de miniatures était l'aspect le plus intéressant de l'art du livre en ce temps-là. Les miniatures ne servaient pas seulement à décorer les manuscrits littéraires et historiques, mais elles étaient aussi exécutées sur des feuilles volantes et furent par la suite accompagnées d'échantillons exquis de calligraphie ; ces *qit'a* étaient rassemblées dans des albums spéciaux, les *muraqqa'* (illustrations 97 et 98).

Des écoles de miniaturistes de l'Asie centrale furent formées par les centres de Boukhara, de Samarkand et, pendant un certain temps, de Chahroukhiya.

Les miniatures du début du XVI^e siècle se distinguent par la modestie des paysages, une grande économie de couleurs et la netteté de la construction des scènes aux personnages peu nombreux, généralement de type ethnique

tadjik et ouzbek. Pourtant, à Boukhara, la deuxième décennie du XVI^e siècle fut marquée par l'apparition de nombreux calligraphes, ornemanistes et miniaturistes qui avaient fui Harat et apportaient dans leur nouveau refuge les traditions du maître Behzad avec ses sujets poétiques et lyriques, son mode exquis d'écriture et ses riches couleurs. Nous connaissons des œuvres signées par l'un de ces maîtres, Maḥmūd Muzahhib. Le milieu du siècle nous montre un mélange de ces deux tendances. La seconde moitié du siècle se caractérise par son intérêt pour les sujets de la vie quotidienne et les images de charmantes jeunes filles et de séduisants jeunes hommes — le maître ʿAbdullāh de Boukhara excelle dans ce genre.

La fin du XVI^e siècle et la première moitié du XVII^e siècle sont marquées par la formation d'un nouveau style individuel chez nombre d'artistes. Tel est le cas de Muhammad Murād Samarkandī, dont les illustrations effectuées pour la copie du *Chah-namē* se singularisent par le dynamisme et la tension psychologique de scènes aux personnages peu nombreux, cet effet étant atteint par la clarté de la composition et l'expressivité de ses riches couleurs. Vers 1600, il travaillait à la cour de l'empereur moghol Akbar où, ultérieurement, à l'époque de Djahangir, travailla et vécut un autre maître éminent de l'Asie centrale, Muḥammad Nādir Samarkandī.

Le XVII^e siècle, poursuivant la tradition, enrichit encore les miniatures de l'Asie centrale avec une passion baroque exprimée par l'attitude audacieusement penchée des personnages, les courbes des arbres et des branches et la vivacité des contrastes de couleurs. D'autres auteurs semblaient revenir au style classique de Kāmal al-Dīn Behzad. Une galaxie de miniaturistes talentueux — Muḥammad-Muqīm, ʿAwaz Muḥammad, Mullā Behzad, Muḥammad Sālim et Hadjdji Gedai — travaillaient à Boukhara pendant le règne d'Abdul ʿazīz Khān II (1645–1680) qui encouragea la poésie et les beaux-arts. La perfection du dessin, la clarté de la composition et la richesse des couleurs caractérisent leurs œuvres, mais malgré ces caractères généraux de leur style à tous, chaque maître avait sa manière picturale personnelle et certains d'entre eux subissaient l'influence de l'école des miniaturistes indiens.

La création de manuscrits enluminés se poursuivit jusqu'au début du XVIII^e siècle, mais des signes de déclin se faisaient déjà sentir.

La culture musicale des XVI^e et XVII^e siècles atteignit de hauts sommets. Elle se développa dans deux domaines principaux : l'un, celui des professionnels, était concentré dans les grandes villes ; l'autre, populaire, était destiné à toutes les couches de la population urbaine et rurale. Il n'existait aucune frontière rigide entre eux : ils s'enrichissaient l'un l'autre. Il y avait différents instruments de musique à cordes (frottées, pincées, frappées, avec ou sans archet) et à vent. L'exécution musicale, même dans un orchestre, était monodique — à une seule voix.

Dans le domaine de la musique professionnelle, le sommet de l'activité théorique et pratique fut atteint à Samarkand et à Boukhara. C'est à cette époque que se forma un système musical structuré — *māqam shū'ubīya*, *āwāz*, etc. — qui devint la base du *chach-maqām* de Boukhara — un grand cycle de compositions musicales qui combinait le style classique et beaucoup de musiques populaires des Tadjiks et des Ouzbeks. Plusieurs ouvrages théoriques ont fait alors leur apparition, dont celui de Nadj al-Dīn Kawākibī, artiste et théoricien de Boukhara au XVI^e siècle ; un peu plus tard, Darwich 'Alī Tchangi fut l'interprète le plus populaire de son temps. Non seulement il savait jouer de nombreux instruments différents, mais il a également écrit des livres théoriques, notamment son *Risāla-i Mūsīqī* (*Traité de musique*) qui contient une riche documentation sur la vie musicale dans les villes d'Asie centrale du XV^e au XVII^e siècle.

La musique et les chants accompagnaient différents rituels et cérémonies. Leur trait caractéristique était une étroite relation avec la poésie, classique ou folklorique, de l'Orient. Cela valait aussi pour les peuples semi-nomades — Turkmènes, Kirghiz, Karakalpaks — chez qui l'*aqīn* interprétait de grandes compositions épiques et des *dastān* en s'accompagnant lui-même sur ses instruments.

La culture théâtrale se répandit également à cette époque. Les acteurs (hommes et femmes) et danseurs divertissaient la noblesse. Les gens du peuple se complaisaient aux spectacles humoristiques — *maskharabāz*, théâtre de pantins et de marionnettes, intermèdes de clowns — comme aux prestations des funambules, jongleurs et dompteurs ou dresseurs d'animaux qui déployaient leurs talents dans les foires.

L'un des domaines importants de l'activité créatrice était l'architecture. Le XVI^e siècle et la première moitié du XVII^e furent marqués par l'apparition d'un grand nombre d'édifices monumentaux (religieux et profanes) dans les grandes villes. Ces constructions se distinguaient par leur taille colossale et leurs décors de céramiques. Les principes et les types architecturaux élaborés au temps des Timurides et perfectionnés par la suite dominaient encore l'activité du bâtiment. La composition qui prévalait était axée sur la cour et agrémentée d'un portail central à coupoles. Les bâtiments islamiques comprenaient des mosquées communautaires ou mosquées du Vendredi (*djami*) dans les grandes villes, de grandes écoles religieuses (madrasas), des habitations de derviches (*khānaqāh*) et des mausolées ; parmi les bâtiments civils figuraient les palais, les *karwān-sarāy* (auberges — caravansérails) et les bazars.

À partir de plans typologiques généraux, les architectes les faisaient varier selon le genre de l'édifice, enrichissaient l'harmonie, s'efforçaient de trouver des variantes aux formes et rehaussaient leurs compositions à l'aide de détails décoratifs.

Les dessins et les plans d'un architecte du XVI^e siècle de Boukhara prouvent qu'il existait une sorte de projet typologique pour les édifices monumentaux de l'époque. Ils montrent des constructions et des plans parfaits pour des *khānaqāh*, *karwān-sarāy*, *ribāt*, *sardābā*, bassins et fontaines.

C'est dans la construction des villes que l'architecture des XVI^e et XVII^e siècles est parvenue à ses plus hautes réussites. Lorsqu'ils créaient de nouveaux bâtiments, les architectes se préoccupaient de leur mise en harmonie avec l'environnement architectural existant (illustrations 99 à 102). Parfois les bâtiments se font face ou sont situés sur le même axe (Qāsh-madrassa, la madrasa d'Ulugh Beg et la madrasa d'Abdul 'azīz Khān à Boukhara). Le principe de la construction en fer à cheval (sur trois côtés) est utilisé pour aménager un espace carré (la place du Registān à Samarkand) ou un bassin (Lab-e Havouz à Boukhara).

Les nécropoles familiales présentent des traits spécifiques : au cours des siècles, les mausolées, mosquées et tertres funèbres (*dakhma*) ou groupes de tombeaux (Tchahar-Bakr à Boukhara, sultan Sa'ādat à Termez) y étaient construits. Les constructions architecturales de grandes dimensions restaient traditionnelles. Mais dans la décoration des intérieurs, on peut observer une véritable recherche innovante.

Les intérieurs des bâtiments à coupole colossale sont les plus impressionnants : la transition entre la base carrée et la coupole s'opère par des arcs entrecroisés, au-dessus desquels ou derrière lesquels se trouvent des rangées spacieuses de voiles et de stalactites d'une structure complexe.

Le décor ornemental, qui utilise des carreaux de faïence, joue un rôle important dans la décoration des édifices officiels, tandis que le plâtre sculpté et peint (*qirma*, *chaspaq*) et la peinture ornementale éclatante de couleur sont employés pour la décoration intérieure. Leur style reste comme auparavant : il est géométrique, ou fait de motifs floraux stylisés ou encore de motifs épigraphiques.

Le temps n'a pas conservé beaucoup de noms d'architectes, constructeurs et artistes. Au XVI^e siècle, nous connaissons l'architecte Ghulām Ḥusain, le maître de la mosaïque Bayezid Pourani et le charpentier de Boukhara, Douroudgar. Au XVII^e siècle, à Samarkand, la madrasa Chir Dār est l'œuvre de l'architecte 'Abduljabbār, du maître Muḥammad 'Abbās et du sculpteur de pierre Ḥasan Samarkandī. L'architecte Dūst Muḥammad a construit la madrasa Khwadja Aḥrār. À Boukhara, on doit la madrasa 'Abdul 'azīz Khān à l'architecte de la cour, Muḥammad Ṣāliḥ ; elle a été décorée par le peintre et calligraphe Maulānā Muḥammad Amīn et par le maître en mosaïque Mīm Khāqān. Il est intéressant de noter qu'au XVII^e siècle, pendant l'édification du célèbre Tadj Mahall (*Tāj Maḥal*) où travaillèrent ensemble nombre de maîtres locaux et étrangers, on trouvait parmi ces derniers Muḥam-

mad Charif de Samarkand qui décora le sommet de la principale coupole (*qubba*) et Ata Muḥammad de Boukhara, maître graveur ornemental (et probablement peintre).

Les différentes branches des arts appliqués dont la production était destinée aux masses reposaient sur une base de professionnels largement dispersés aux XVI^e et XVII^e siècles dans les ateliers des artisans urbains et ruraux, de même que dans les zones parcourues par les nomades. La céramique émaillée était toujours fort utilisée dans la vie quotidienne, mais sa qualité était sur le déclin. Le travail des métaux à des fins artistiques (orfèvrerie, argenterie, etc.) était de haut niveau — il concernait notamment la vaisselle en métal et des armes ou armures aux formes exquises, ornées de décorations, incrustations et ciselures. La bijouterie, en particulier pour les femmes, était aussi très répandue et elle différait selon les régions ou les caractéristiques des groupes ethniques. Les textiles en coton, soie et fibres mélangées d'Asie centrale étaient des articles d'exportation traditionnels. La population nomade fabriquait du feutre épais décoré, du cuir estampé et des tapis de haute qualité. Les tapis kirghiz étaient renommés, mais les tapis de la meilleure qualité étaient turkmènes, célèbres pour leurs dessins, tous de style identique mais très individualisés quant au modèle selon la tribu d'origine.

La population rurale et les habitants de la steppe devinrent les conservateurs des traditions créatrices populaires lorsqu'elles disparurent des villes d'Asie centrale au XVIII^e siècle.

C'est seulement à l'aube du XIX^e siècle, alors que le pays était au seuil de la modernité, qu'une nouvelle page fut ouverte dans l'histoire de la culture de l'Asie centrale.

BIBLIOGRAPHIE

- ASHRAFI M. M. 1974. *Bukharskaya shkola miniatyurnoy jivosti* [L'école de Boukhara de la miniature]. Douchanbe.
- D'IAKONOVA N. V. 1971. *Sredneaziatskaya miniatyura XVI–XVIII vv* [Les miniatures d'Asie centrale du XVI^e au XVIII^e siècle]. Moscou.
- GAFUROV B. G. 1962. *Istoriya tajikskovo naroda* [Histoire du peuple tadjik]. Moscou, pp. 342–345, 363–365.
- 1966–1972. *Kratkaya literaturnaya énsiklopediya* [Petite encyclopédie de la littérature]. Vol. 3, 1966, pp. 295 et 526 ; vol. 7, Moscou, 1972, pp. 339, 686–687 et 731–732.
- 1979. *Istoriya Kazakskoy SSR CCP* [Histoire de la République socialiste soviétique du Kazakhstan]. Vol. 2. Alma Ata, pp. 364–382.

- 1984. *Istoriya Kirgizskoy SSR CCP* [Histoire de la République socialiste soviétique du Kirghizistan]. Vol. 1. Frounze, pp. 621, 631–637.
- 1985–1988. *Istoriya vsemirnoy literatury* [Histoire de la littérature mondiale]. Vol. 3, 1985, pp. 573–586; vol. 4, 1987, pp. 412–415; vol. 5, Moscou, 1988, pp. 478–489.
- 1993. *Istoriya Uzbekistana* [Histoire de l'Ouzbékistan]. Vol. 3. Tachkent, pp. 367–379.
- IUSUPOVA D. I. U., AKHRAMOVA R. 1992. «Rukopisnye istochniki po muzykal'nomu iskusstvu v Fondakh Instituta vostokovedeniya i Instituta rukopisey» [Sources manuscrites sur l'art musical dans les collections de l'Institut des études orientales et l'Institut des manuscrits]. Dans : *Kul'tura srednevo vostoka : Muzykal'noye i teatral'noye iskusstvo i fol'klor* [La culture du Moyen-Orient : arts et folklores musicaux et théâtraux]. Tachkent, FAN, pp. 158–162.
- MUKIMOV R. S., MAMADZHANOVA S. M. 1990. *Zogchestro Tajikistana* [L'architecture du Tadjikistan]. Douchanbe, pp. 92–98.
- PUGACHENKOVA G. A. 1958. *Puti razvitiya arkhitektury yuzhnovo Turkmenistana pory rabovladieniya i feodalizma* [L'évolution de l'architecture du Turkménistan méridional pendant la période de la domination slave et du féodalisme]. Moscou, Akademia Nauk SSR, pp. 433–442.
- PUGACHENKOVA G. A., GALERKINA O. M. 1979. *Miniatyury Sredney Azii v vizlorannykh obraztsakh* [Les miniatures de l'Asie centrale : exemples choisis]. Moscou.
- PUGACHENKOVA G. A., REMPEL' L. I. 1965. *Istoriya iskustva Uzbekistana s drevneyshykh vremen go serediny XIX veka* [Histoire de l'art en Ouzbékistan, de l'Antiquité au milieu du XIX^e siècle]. Moscou, pp. 321–342 et 345–370.
- RAKHMANOV M. 1981. *Uzbekskiy teatr s drevneyshykh vremen do 1917-ogo goda* [Le théâtre ouzbek de l'Antiquité à 1917]. Tachkent, pp. 159–164.
- RASHIDOVA D. 1992. «Ucheniy-muzykant, poet i istorik Darvish Ali Changui (Maverannakhr XVI–XVIII vv)» [Darwīsh 'Alī Changī : lettré, musicien, poète et historien (Transoxiane, XVI^e–XVIII^e siècles)]. Dans : *Kul'tura srednevo vostoka : Muzykal'noe teatral'noe iskusstvo i fol'klor* [La culture du Moyen-Orient : arts et folklores musicaux et théâtraux]. Tachkent, pp. 51–68.
- REMPEL' L. I. 1961. *Arkhiturniy ornament Uzbekistana : istoriya razvitiya teoriiya postroeniya* [La décoration architecturale de l'Ouzbékistan : histoire de son développement et théorie de la construction]. Tachkent, pp. 337–435.

- ROBINSON B. W. (dir. publ.). 1976a. *Islamic painting and the arts of the book*. Londres, pp. 195–199, illustrations 76–78.
- 1976b. *Persian paintings in the India Office Library*. Londres/Bradford.
- VEKSLER S. M. 1965. *Istoriya uzbekskoy muzykal'noy kul'tury* [Histoire de la culture musicale ouzbek]. Tachkent, pp. 120–135.
- VORONINA V. L. 1969. «Arkhitectura Sredney Azii XVI–XVII vv» [L'architecture de l'Asie centrale aux XVI^e et XVII^e siècles]. Dans: *Histoire générale de l'architecture*. Vol. 8. Moscou, pp. 304–331.

20

Le sud de l'Asie

20.1 L'Inde

Irfan Habib

L'ÉCONOMIE

Avant le premier recensement antérieur à la partition de l'Inde (datant de 1872), il est bien difficile d'avoir des certitudes sur le nombre des habitants et le taux de croissance de la population. Moreland (1920, pp. 19–21) a avancé une estimation de 100 millions pour l'an 1605. Des chiffres plus récents, fondés sur un examen plus approfondi des preuves statistiques, tendent à avancer une fourchette comprise entre 136 et 207 millions aux alentours de 1595 (Moosvi, 1987a, pp. 395–406). Pour 1800, Mahalanobis et Bhattacharya (1969) proposent un chiffre de 207 millions. Le taux annuel de croissance de la population indienne, que l'on peut inférer pour la période 1600–1800, serait donc de 0,2 % ; bien que modeste, il n'était pas si faible que cela si on le compare aux taux estimés des pays européens pour la même période.

Il est certain que le facteur qui a contribué à entraver la croissance de la population était, comme dans les autres parties du monde prémoderne, un taux élevé de mortalité. L'espérance de vie moyenne en 1872–1881 était seulement de 24,6 ans (et elle allait encore baisser) à cause de la colonisation ; il est peu probable qu'elle eût été supérieure en 1595. Les famines et les épidémies tuaient périodiquement de nombreuses personnes. La famine de 1556 dans le nord de l'Inde, celle de 1630–1632 au Gujarat et au Deccan, ainsi que celles de 1671 au Bihar et de 1702–1704 au Deccan ont probablement emporté des millions de personnes, et l'on enregistre pour la même période des famines, toutefois moins cruelles (Habib, 1963, pp. 100–110).

Avec une population sans doute moitié moins importante que ce qu'elle était en 1901, la forêt et la brousse couvraient en Inde une bien plus grande surface. Il existe non seulement des textes faisant référence aux forêts, mais les sites connus des habitats d'animaux tels que les éléphants sauvages, désormais réduits à quelques poches isolées, montrent bien à quel point la couverture forestière était étendue dans les temps anciens.

La forêt était source de bien des métiers ; on y fabriquait le charbon de bois, on y ramassait le bois pour le feu, on y abattait le bois de construction, on y recueillait la laque, la soie sauvage, le miel, on y chassait les animaux pour leur peau, de sorte que l'estimation de Maddison (1971, p. 33) quant à la contribution de 10 % du secteur tribal (surtout centrée sur des activités de cueillette) aux forces du travail ne semble pas fausse. Même si elle paraît primitive, l'économie de la forêt était soutenue en partie par les demandes des manufactures. Le bois d'œuvre allait aux ateliers de charpentiers, de sculpteurs sur bois et aux chantiers navals, la laque aux laqueurs, la soie sauvage aux fileurs et aux tisserands, et le charbon aux mineurs de fer et aux fonderies.

Dans la mesure où la forêt et les terres non cultivées couvraient une superficie beaucoup plus considérable qu'actuellement, les surfaces cultivées étaient moindres, même si les contemporains, qui ne savaient pas établir de comparaison avec des temps plus proches de nous, pensaient souvent que l'Inde était une terre fortement cultivée (carte 25). Dans les régions où les statistiques permettent d'établir des comparaisons avec l'ensemble des terresensemencées, en 1595, ces surfaces couvraient environ 58 % de ce qu'elles étaient vers 1910 au Gujarat, 50 % dans l'Uttar Pradesh et 40 % au Pendjab (Moosvi, 1987a, pp. 39–66 ; Habib, 1963, pp. 10–22). On peut supposer que vers 1595, les terres de meilleure qualité ont été choisies pour y cultiver des plantes et qu'une plus vaste superficie de pâturages était disponible pour le bétail. Le rendement moyen par hectare aurait dû être plus élevé dans l'Inde moghole que vers 1900, si d'autres facteurs étaient restés identiques.

De 1600 à 1900, le changement de ces autres facteurs a été apparemment de peu d'importance. La fréquence de l'utilisation des engrais n'a pas subi de modification connue. L'irrigation s'est probablement améliorée à la suite du creusement de canaux par les Britanniques au XIX^e siècle, mais beaucoup de terres étaient déjà irriguées, soit par des canaux soit par des puits. En fait, il y avait des barrages (*anicut*) sur les cours d'eau et les lacs, et les canaux qui en provenaient formaient une importante source d'irrigation dans le sud de l'Inde et au Deccan (Buchanan, 1807) ; quant aux Moghols, ils avaient bâti de superbes ouvrages d'art comme le West Yamuna Canal dans le Nord (Habib, 1963, pp. 33–36). Dans les plaines d'alluvions, on puisait l'eau souterraine au moyen de puits, en 1600 comme en 1900, mais à des niveaux plus proches du sol que de nos jours ; on la faisait monter à l'aide d'appareils mettant en jeu le levier, la poulie et la chaîne de pots

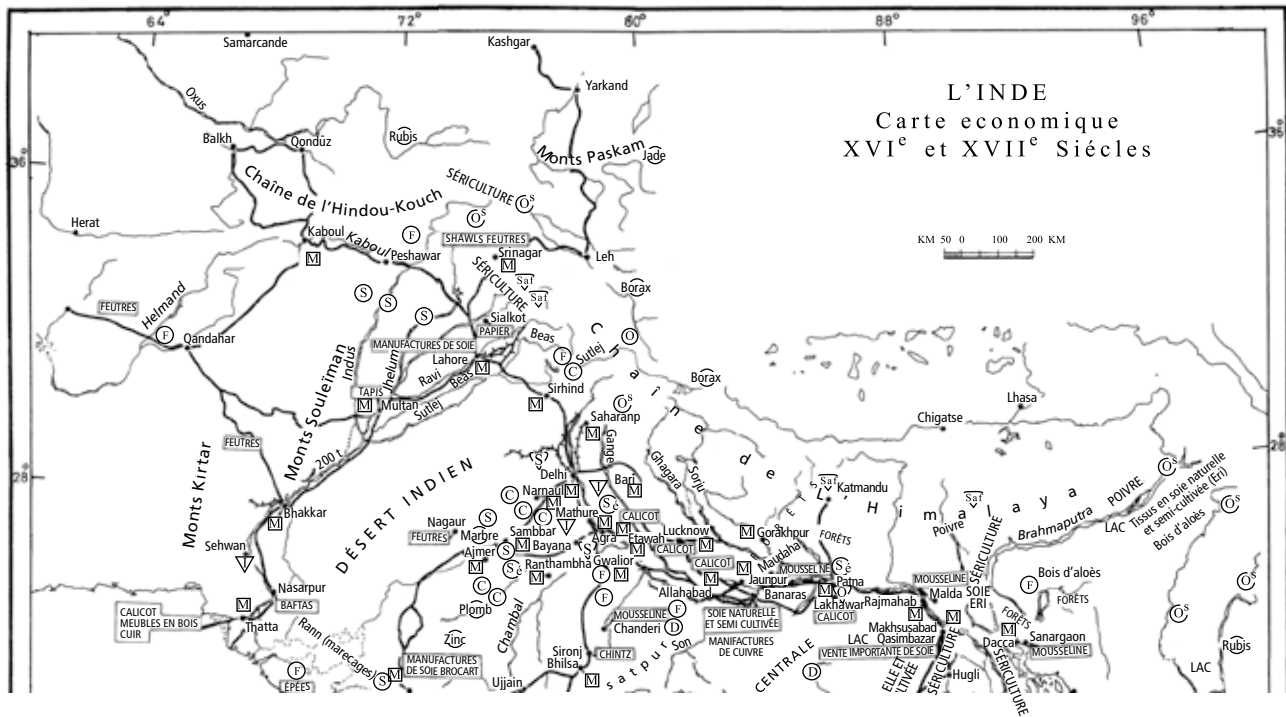
montée sur une roue. Le bétail servait à mouvoir ces deux derniers appareils. Dans les régions plus vastes, cependant, l'agriculture continuait de dépendre essentiellement de la pluie.

L'*Ā'in-i Akbarī* (1595) donne les taux de revenu pour la récolte de printemps de 19 sortes de plantes cultivées et de 25 pour la récolte d'automne, dans presque toute la province d'Agra. Il existe de longues listes semblables de cultures des deux récoltes pour d'autres provinces. Le tabac et le maïs ont été introduits au XVII^e siècle, le piment et les arachides plus tard. La sériciculture, inconnue au Bengale avant le XV^e siècle, connut une croissance spectaculaire à l'époque des Moghols, faisant de ce pays du XVII^e siècle l'un des plus grands fournisseurs de soie du monde. Parmi les fruits, l'ananas a été introduit au cours du même siècle et les Portugais commencèrent à cultiver des variétés greffées de la mangue indigène. D'un autre côté, les plantes tinctoriales, notamment l'indigotier, ont disparu au cours de ce siècle, ce qui a créé une forte lacune dans l'inventaire paysan.

L'agriculture était étroitement liée au secteur pastoral : le bétail, qui tirait les charrues et faisait monter l'eau des puits, était indispensable aux cultures. Les vastes régions incultes d'alors permettaient probablement d'entretenir un cheptel plus important par habitant que ce n'était le cas vers 1900 ; ce fait se traduit par le prix du *ghi*, ou beurre clarifié, par rapport à celui du blé pendant le XVII^e siècle. Cependant, pour une grande partie de la population rurale, le bétail n'était pas une source de viande, car des raisons religieuses s'y opposaient (pour les trois paragraphes précédents, voir Habib, 1963, pp. 36–57 et 118–122 ; 1982a, pp. 217–224).

Chaque paysan cultivait individuellement sa terre, et nous avons peu d'exemples de cultures communautaires. En fait, il existait de fortes différences entre les paysans, car certains possédaient de vastes champs, cultivaient de nombreuses plantes et employaient des serviteurs et des ouvriers, qu'ils payaient en espèces et en nature. Ces paysans riches, qui étaient souvent les chefs du village, se confondaient quelque peu avec la classe des *zamīndār* ; ces derniers étaient en partie « propriétaires » de la terre et en partie intermédiaires dans la collecte des impôts. Au bas de l'échelle de la société rurale se situait une vaste classe d'ouvriers agricoles sans terre, dont la majorité se composait d'« intouchables » auxquels il était souvent interdit, par la volonté de la hiérarchie de caste, d'occuper des terres et de s'installer comme cultivateurs. Ils constituaient sans doute plus du quart de la population rurale.

Si le village devait en grande partie subvenir à ses besoins à partir des denrées qu'il cultivait, une bonne part de la production agricole devait être vendue sur les marchés afin de pouvoir payer l'impôt foncier car, comme il se payait en argent dans l'Inde moghole (Habib, 1963, pp. 236–240), le paysan ou l'intermédiaire (par exemple, le *zamīndār*) devait nécessairement vendre une récolte pour obtenir la somme correspondante.



Un point central de l'économie indienne était par conséquent la taxe foncière. Mais de par son importance même — souvent elle atteignait en valeur la moitié de la récolte de l'année —, elle rendait compte de l'excédent des denrées et correspondait à ce que, dans des sociétés où la propriété foncière existait véritablement, on aurait appelé le « revenu ». La proportion de la taxe variait avec la productivité et avec les coûts de subsistance des paysans dans les diverses régions ; mais la taxation moghole était suffisamment systématique pour que l'on puisse formuler certaines affirmations en toute certitude.

La taxe (*māl*, *kharāj*) représentait une part de la production réelle, c'était donc, selon les arrangements les plus simples, une portion de la récolte une fois engrangée. Lorsqu'il n'était pas possible à une administration chargée d'une vaste région d'opérer une telle division sans perte ou sans difficulté, l'impôt était estimé par *kankūt*, c'est-à-dire en mesurant les champs cultivés et en estimant le rendement (*rai*) par unité de surface au moment de la moisson, en prélevant des échantillons et en multipliant le *rai* par la surface mesurée, puis en calculant la part destinée à l'impôt à partir du rendement brut ainsi estimé. Sher Shāh (règne de 1540 à 1545) établit un programme de *rai* fixe, de sorte que l'on pouvait savoir à l'avance ce qu'un paysan aurait à payer comme impôt selon les cultures qu'il pratiquait. La taxe était encore établie en nature et devait être convertie en argent en se fondant sur les prix pratiqués localement. Akbar (règne de 1556 à 1605) promulgua le système du *zabt* dans sa forme définitive : les taux en argent étaient fixés pour chaque unité de surface (*bīgha*) selon les cultures, les programmes contenant ces taux étant applicables année après année (*dastūr*). Le système du *zabt* (*zāṭ*), établi pour une très vaste région, allant du Pendjab à l'Awadhi, n'avait rien d'universel, et, souvent, la demande annuelle de l'impôt était simplement répétée pour le village tout entier, sans qu'il y ait de nouvelles mesures. Au Deccan, l'impôt reposait sur le nombre de charrues ; au Cachemire, on prélevait des quantités fixes de céréales ; au Bengale, les sommes perçues dans les villages étaient fixées par la coutume ou sur inspection. Au XVII^e siècle, il y eut des changements ; on calcula des surfaces au Deccan dans les années 1650, tandis que, dans le nord de l'Inde, le *zabt* a sans doute perdu beaucoup de terrain au profit du *kankūt* ou, tout simplement, du partage de la récolte (Habib, 1963, pp. 190–242).

Avec le déclin du régime des Moghols, l'équivalence entre l'impôt et le loyer se maintint, jusqu'au jour où les Britanniques en héritèrent et l'adoptèrent. Aux XVI^e et XVII^e siècles, la théorie de l'impôt foncier, en réalité un loyer perçu par le souverain considéré comme le propriétaire de la terre, était soutenue par de nombreux voyageurs européens, en particulier par Bernier. Cette théorie n'était pas certifiée par des écrivains officiels, comme Aboul Fazl, qui voyait plutôt dans la taxe foncière une « rémunération de la

souveraineté», mais sa dimension même en faisait l'élément clef de l'appropriation des excédents. C'est sur elle que reposaient les vastes domaines de la classe dominante moghole et l'économie urbaine florissante qui en avait besoin pour sa convenance.

Certes, l'Inde précoloniale était surtout un pays agricole, mais elle avait aussi un secteur artisanal important dont la production totale était peut-être modeste si on la compare avec celle des sociétés industrielles plus tardives, mais qui, néanmoins générait de nombreux emplois, étant donné sa faible productivité. L'exploitation des mines de fer était répandue ; au Rajasthan, il y avait des mines de cuivre, des mines de diamant à Golconde et, dans l'ouest du Pendjab, des mines de sel. Certains produits agricoles étaient transformés par des manufactures dans les villes et les villages ; mais les textiles occupaient largement la première place, et c'était sans doute ce secteur qui était le plus grand employeur après l'agriculture (Raychaudhuri, 1982, pp. 269–277).

La position de l'artisan dans l'économie était variable. Il y avait d'abord dans le village, l'artisan héréditaire qui travaillait pour les villageois et obtenait, outre les paiements habituels pour un ouvrage donné, des allocations permanentes de terres appartenant au village (Fukazawa, 1991, pp. 199–244). Il était ainsi un rouage essentiel de la « communauté villageoise » indienne. Mais quand l'artisan recherchait des clients en dehors du village, il lui fallait entrer dans un marché concurrentiel. Les tisserands, par exemple, apportaient leur production, réalisée dans un village, à une foire ou un marché (*penṭh*) pour la vendre à des marchands. Ou bien ils installaient leurs métiers dans les villes. Là, certains marchands pouvaient les obliger à travailler pour eux seuls en leur offrant des paiements d'avance ; et dans le cas où la matière première était onéreuse (par exemple, la soie), il pouvait se créer un système où l'on confiait un ouvrage bien défini. Enfin, pour les produits encore plus précieux, les marchands, le roi et les nobles créaient des *kārkhāna* (ateliers) où les artisans travaillaient en qualité de salariés. Comme les *kārkhāna* royaux et aristocratiques ne produisaient pas pour le marché, il ne serait pas exact de les considérer comme des entreprises commerciales, mais ceux des marchands pourraient peut-être passer pour des entreprises quasi capitalistes (Raychaudhuri, 1982, pp. 279–281).

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les conditions de transport dans l'intérieur du pays ne différaient guère de ce qu'elles étaient dans d'autres parties du monde. Les cours d'eau étaient les artères naturelles de la circulation des barges ; pour les transports terrestres, on utilisait des chars à bœufs. En dehors du Deccan et de l'est de l'Inde, les chameaux offraient un mode de transport concurrentiel. De vastes troupeaux de bovins étaient utilisés pour le transport des céréales et des marchandises volumineuses par des *banjāra* semi-nomades, dont les animaux paissaient le long des routes qu'ils emprun-

taient. Les transports terrestres coûtaient évidemment cher. Transporter du blé à dos de chameau d'Agra à Surat (900 kilomètres à vol d'oiseau) faisait quadrupler son prix de départ ; le coût du transport du sucre blanc, article onéreux, représentait la moitié de sa valeur. Les péages et autres taxes perçus en chemin ne faisaient qu'augmenter encore les prix.

Les transports et les voyages trouvaient le long des routes principales l'assistance d'un système de *sarāi* ou auberges (*choultrie* dans le sud de l'Inde), situées à environ une journée de voyage les unes des autres. Ces auberges étaient bâties au moyen de fonds publics et privés, et pouvaient tout aussi bien être de superbes structures en maçonnerie, dont beaucoup subsistent encore, que des rectangles de briques crues qui ne connaissent plus qu'une existence fantomatique à travers des noms de lieux. Parfois, on pouvait traverser les cours d'eau les moins importants sur des ponts de pierre (Deloche, 1984) ; en revanche, les grands fleuves et rivières n'avaient pas de ponts, obligeant les voyageurs à les traverser à gué ou au moyen de bacs.

L'administration veillait au transport rapide des personnes et de la correspondance au moyen de relais où l'on trouvait des montures fraîches (*dāk chaukī*) et de coureurs (*meowra*). Les marchands et les banquiers avaient leurs propres courriers ; et il existait, dans les bazars (marchés publics), des *qāṣid* privés qui, apparemment, transportaient vers des lieux particuliers les lettres qui leur étaient confiées par toute personne désireuse de recourir à leurs services (Farooque, 1977, pp. 125–163). Les conditions de sécurité étaient variables, mais les taux d'assurance cités dans nos sources sont assez modérés, ce qui laisse supposer que le commerce et les communications le long des principales routes n'étaient pas soumis à de hauts risques (Habib, 1995, p. 224).

Le commerce s'appuyait sur une monnaie trimétallique d'une grande pureté et uniformité, dont l'unité de base était la roupie d'argent (11,01 g, passée à 11,66 g un peu plus tard) que les empereurs moghols frappaient dans les nombreux hôtels de la monnaie situés dans tout l'empire. Tout un chacun pouvait faire frapper ses métaux précieux et les convertir en pièces à la Monnaie, les pièces neuves étant plus appréciées que les pièces plus anciennes. Les frappes reposant sur le *hun* (pagode) d'or étaient plus répandues en Inde méridionale, jusqu'à ce que la roupie moghole les supplante à partir de la fin du XVII^e siècle, cette conversion s'achevant sous le régime britannique. Au XVII^e siècle, on tendait à réserver le cuivre aux petits paiements ; enfin, les cauris servaient de petite monnaie pour les transactions mineures. Les valeurs de toutes les pièces frappées dans les divers métaux étaient établies par les forces du marché ; après le règne d'Akbar, il n'y eut plus de taux officiels. La roupie d'argent perdit beaucoup de sa valeur par rapport à la monnaie d'or, et plus encore par rapport au cuivre, pendant le XVII^e siècle (Richards, 1987).

Il existait un vaste système de crédit commercial dans lequel les dépôts en banque, l'existence d'un taux d'intérêt et la circulation de lettres de change (*hundī*) jouaient un rôle important. L'assurance contribuait à faire de l'escompte des billets à ordre une affaire saine : la règle voulait que ceux qui escomptaient les billets devinssent coresponsables de leur décharge entre les mains du dernier détenteur. Ce mode de paiement, l'« argent en billets » (*āṇṭh*), commença à remplacer plus ou moins vite les espèces dans les transactions commerciales. Par rapport à ce qui se pratiquait en Europe, les taux d'intérêt étaient élevés, et, dans le pays même, ceux qui avaient cours dans le Sud et au Bengale étaient plus élevés que dans le Nord ou au Gujarat. Dans toute l'Inde, les taux d'intérêt baissèrent vers le milieu du XVII^e siècle ; il semble que le phénomène était mondial (Nabib, 1995, p. 228).

Le commerce se pratiquait surtout dans des conditions de « libre-échange », mais il était parfois entravé par des monopoles locaux, illégaux. En règle générale, l'administration autorisait tout le monde à faire du commerce ; mais la profession de banquier (*ṣarrāf*, *mahājan*) et de marchand était surtout réservée à des castes particulières, notamment les Banyas dans le nord de l'Inde. Cette coutume n'était pas aussi restrictive qu'elle aurait pu l'être, car l'institution universelle dans laquelle se spécialisaient les Banyas permettait aux étrangers à leur caste de faire usage de leur réseau. Gros négociants et petits marchands jouaient des coudes comme dans l'Europe d'alors ; les gros négociants (*sāhu*) avaient leurs facteurs (*byupāri*, *gumāšta*) dans bien des lieux éloignés (Raychaudhuri, 1982, pp. 239–244 ; Dasgupta, 1979 ; Arasaratnam, 1986). Il n'est donc pas facile d'adopter l'idée de Steensgaard (1974, pp. 15 et suiv.) qui voulait étendre à l'Inde la thèse de Van Leur, laquelle postule un important volume de commerce mené en milliards de petites unités par des « colporteurs ».

On peut faire remonter l'histoire de la colonisation en Asie à 1498, date à laquelle Vasco de Gama, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, accosta à Calicut. Au cours de la première moitié du XVI^e siècle, les Portugais furent en mesure de nuire gravement au commerce des pays de l'océan Indien avec la mer Rouge et le Golfe, mais, après 1550, leur pouvoir commença à être de plus en plus assis sur le tribut, officiel ou privé, levé sur le commerce maritime asiatique ; les anciennes voies commerciales du commerce de l'Inde avec l'Europe par le Levant reprirent vie.

Peu après 1600, l'arrivée des Hollandais introduisit un nouveau facteur de trouble, les nouveaux intrus réussissant beaucoup mieux à soumettre les populations locales de l'Asie du Sud-Est et du Sri Lanka. Une bonne partie de la réussite commerciale de la Compagnie hollandaise des Indes orientales reposait non pas sur la dimension et l'efficacité de l'entreprise mais, plutôt, sur les énormes capitaux qu'elle percevait au moyen de taxes et de tributs levés sur son empire territorial. Certes, les Anglais ne dédaignaient pas de

recourir à la force, mais il leur manquait une base territoriale dans le Sud-Est de l'Asie, aussi se concentrèrent-ils de préférence sur l'Inde où eux-mêmes et leurs concurrents néerlandais disposaient d'un vaste terrain pour s'affronter dans des conditions de commerce totalement libre.

Vers 1650, les marchands indiens commencèrent à reconquérir une fois de plus leur part des échanges à travers l'océan Indien et du commerce indo-européen, en partie grâce à la construction de navires copiant les vaisseaux européens (Habib, 1980a, pp. 14–16). Jusqu'aux alentours de l'an 1700, la mer Rouge resta la principale voie du commerce indo-européen, en dépit du volume croissant de cargaisons transportées par les marines hollandaise, anglaise et française. Le volume total du commerce entre l'Inde et l'Europe augmenta de manière considérable au cours de cette période. Sa composition changea elle aussi : les premières denrées échangées, les épices et l'indigo, cédèrent la première place aux textiles, c'est-à-dire la mousseline, le calicot et le chintz, ainsi que la soie provenant du Bengale. En échange, l'Inde obtenait de grandes quantités d'argent et, dans une moindre mesure, d'or, l'argent provenant surtout des mines espagnoles d'Amérique.

L'afflux d'argent américain, de l'Europe vers l'Inde dans la seconde moitié du XVI^e siècle et au XVII^e siècle, passait par le Levant et par le cap de Bonne-Espérance. Il existait d'autres voies et d'autres sources aussi : cet argent venait par le Pacifique en transitant par Manille, et le Japon en fournissait aussi ; mais en dépit de leur gonflement épisodique, ces flux restaient secondaires. Il semble qu'il y ait eu une forte importation d'argent dans le dernier quart du XVI^e siècle et dans le premier quart du siècle suivant, puis un déclin et, ensuite, une progression graduelle. Il est possible que, entre 1500 et 1650, l'Inde ait reçu près de 6 000 tonnes d'argent. On pense que les premières importations de cette matière ont pu être absorbées par l'expansion de la monnaie d'argent moghole qui remplaçait la monnaie de cuivre, mais, après 1615, à mesure que l'afflux persistait, les prix commencèrent à monter. Entre 1615 et 1705, on estime que le stock d'argent détenu par l'Inde a augmenté de 24 %, tandis que le prix de l'or en monnaie d'argent augmentait de 33 % et celui du cuivre de 110,4 % (Moosvi, 1987b). Pour une période de quatre-vingt-dix ans, ces augmentations semblent modérées, et il est possible qu'on ait quelque peu exagéré l'extension à l'Asie de la révolution des prix.

Les « hommes du commun », fait observer Pelsaert (vers 1626), vivaient dans « une si grande pauvreté et une si grande misère que l'on peut dire de leur existence qu'elle est la demeure du manque et le foyer du malheur absolu » (Moreland et Geyl, 1925, p. 60). Dans l'ensemble, les détails obtenus à partir de descriptions contemporaines confirment cette observation. Les gens du peuple se nourrissaient de céréales de médiocre qualité et ne mangeaient presque jamais de viande ; les hommes et les femmes étaient

vêtus de haillons, leurs huttes étaient faites de murs de boue ou de roseaux et couvertes de chaume ou de tuiles ; un grenier de boue séchée, une paillasse ou deux, quelques pots de terre et peut-être une marmite de cuivre, voilà à quoi se résumaient le mobilier et les ustensiles d'une maisonnée (Moreland, 1920, pp. 265–281 ; Habib, 1963, pp. 90–99).

C'est un bien triste commentaire sur ce qui est advenu sous la domination coloniale que de constater à quel point la condition des Indiens pauvres au XVII^e siècle n'était probablement pas plus affreuse que vers 1900. Si l'on compare en détail les salaires urbains pratiqués à Agra en 1595 avec ceux qui avaient cours vers 1900, en termes réels, l'ouvrier des villes sans qualification pouvait mieux se nourrir en 1595 ; en revanche, il achetait moins de tissus et d'articles manufacturés (Moosvi, 1987a, pp. 331–348).

Naturellement, les « classes moyennes » avaient une vie plus facile et des critères de consommation plus élevés. Les cavaliers et les employés étaient des gentilshommes qui disposaient d'assistants et de serviteurs pour veiller à leurs besoins (Habib, 1995, pp. 206–208). Le véritable contraste se révélait avec le train de vie de la haute aristocratie, qui concentrait entre ses mains une très grande part des revenus (Moosvi, 1987a, pp. 221–223 ; Qaisar, 1967) et employait une domesticité abondante ; la splendeur croissait avec chaque degré (*manṣab*) de la hiérarchie. Les nobles se faisaient construire des demeures contenant de vastes halls d'entrée (*dīwānhkhāna*), des cours où vivaient leurs femmes et des jardins ornés de jeux d'eau ; ils avaient des harems servis par d'immenses cuisines et des légions de serviteurs, d'esclaves et d'eunuques ; leurs écuries abritaient des chevaux, des éléphants et des animaux pour la chasse. Lié à de telles dépenses, leur intérêt pour le commerce s'expliquait facilement puisqu'ils pouvaient ainsi accroître leurs revenus ; aussi, certains d'entre eux, y compris des reines, des princesses et des princes, faisaient construire ou achetaient des navires et s'occupaient de leur trouver des cargaisons (Ali, 1966, pp. 154–170). Mais le soutien qu'ils apportaient à l'économie urbaine ne dépendait pas principalement de ces investissements ; il venait de leur énorme demande pour les objets de l'artisanat et les services, demande créée par eux-mêmes et leurs suites, en dépit de leur nombre restreint.

LA STRUCTURE SOCIALE

Les premières enquêtes britanniques, notamment celle de Buchanan (1807) menée dans l'Inde méridionale de 1800 à 1801 et qui contenait des descriptions d'organisation villageoise, devinrent la base des premières perceptions de la « communauté villageoise indienne ». On a depuis beaucoup écrit sur la question, avec Baden-Powell (1896) affirmant que cette communauté

reposait sur un héritage commun, et Wiser (1936) disant que le village était un réseau communautaire de rapports entre serviteurs et clients.

Il est certain que, au sein des villages indiens, il est inutile de rechercher une « communauté » qui serait une institution égalitaire. D'abord, il existait une division quasi universelle entre les *khwud-kāsh*t, ou habitants des villages, et les *pāikāsh*t, les cultivateurs venus d'autres villages. Nos documents nous font connaître alors de nombreux villageois qui se désignent eux-mêmes sous les noms de *panch* ou *muqaddam* et qui disposent, par vente ou par transfert, des friches du village. Il est possible que les droits sur les terres inoccupées étaient conférés à un groupe de villageois influents (les *kalāntarān*, ou hommes d'importance). Ce sont eux aussi qui géraient les finances du village (*foṭa*) ; les taxes payées par tous les paysans étaient collectées et versées à ce fonds ; en outre, les taxes dues à l'État, les « dépenses du village », comme les honoraires des chefs ou les dépenses des voyageurs, provenaient de ce même fonds (Mukherji et Habib, 1990 ; Habib, 1963, pp. 124–128). De petites parcelles de terre étaient allouées aux artisans du village et aux serviteurs (appelés le *watan* des *balutas* au XVIII^e siècle dans le Maharashtra) et il semble que, traditionnellement, ces terres n'étaient pas imposées. En contrepartie, les bénéficiaires devaient servir le village, mais il ne fait pas de doute qu'ils mettaient le plus grand soin à satisfaire en premier les *panch*, ou chefs du village (Fukazawa, 1991, pp. 199–244). À la lecture des documents, on s'aperçoit que les *panch* forment parfois une caste homogène et parfois qu'ils sont hétérogènes (hindous et musulmans, par exemple, peuvent faire partie ensemble des *panch*). Les artisans et les serviteurs appartenaient à différentes castes selon le métier qu'ils exerçaient. Le prolétariat rural se recrutait dans les castes « intouchables » dont l'Inde coloniale a hérité. Au Kerala, ils formaient une caste d'esclaves voués aux travaux des champs.

La production personnelle et celle destinée au marché introduisaient une différenciation nécessaire ; le contrôle exercé sur les friches et la collecte de l'impôt par les *panch* ne faisait qu'accentuer cet état de choses. Ils étaient ainsi capables de cultiver de grandes superficies et de diversifier les produits agricoles en se faisant aider par les ouvriers agricoles salariés.

La société rurale indienne comprenait une classe importante d'individus qui détenaient des droits de plusieurs sortes sur la terre des paysans. Leurs noms locaux étaient différents, mais l'administration moghole avait l'habitude de les désigner sous celui de *zamīndār*, terme devenu universel au cours du XVII^e siècle. On trouvait chez les *zamīndār* des chefs autonomes d'un côté et, de l'autre, des individus que l'on ne pouvait distinguer dans la pratique de simples chefs de village. Presque tous présentaient certains traits qui leur étaient communs : leurs droits comportaient en partie la fixation de l'assiette de certains impôts levés sur les paysans et sur d'autres villages

(*mālikāna*), en partie des allocations provenant de la taxe foncière, payées en espèces ou en terre non taxée (*nānkār*). Par conséquent, ils n'étaient pas vraiment propriétaires, car leur droit ne correspondait pas à un loyer et représentait une bien plus faible portion des excédents que le revenu perçu sur les terres (la proportion variant d'un cinquième à un tiers, dans le nord de l'Inde). Dans certaines régions, cependant, ils revendiquaient le droit de chasser les paysans et d'en installer d'autres. Les droits des *zamīndār* étaient traditionnellement établis grâce à la conquête par la force de leur domination par certains clans ou castes ; aussi, l'affiliation à une caste et leur supériorité sur leurs serviteurs étaient souvent des accessoires indispensables de leur position. Cependant, au temps des Moghols, leurs droits pouvaient presque partout être vendus ; aussi l'argent pouvait-il modifier profondément la configuration en castes des droits des *zamīndār*. On voit à partir de la liste détaillée de leurs castes tirée de l'*Ā'in-i Akbarī* donnée pour chaque localité (*pargana*), que dans le nord de l'Inde à la fin du XVI^e siècle, la plupart d'entre eux appartenaient aux castes supérieures hindoues, notamment aux clans rajputs, et que leurs suites, à pied et à cheval, comptaient environ 4,5 millions d'hommes.

Dans l'Empire moghol et les États indiens contemporains, les principaux bénéficiaires de la «taxe-loyer» étaient le roi et ses nobles, lesquels n'étaient recrutés que pour une faible part parmi les *zamīndār*. Les empereurs moghols traitaient tous les nobles et les notables de moindre rang comme des employés à leur solde, déterminant leur salaire (*talab*) selon leur place dans la hiérarchie (*maṇṣab*) et leur accordant pour cela des concessions (*jāgīr*) de territoires dont le produit de l'impôt (*jama'*) égalait leur traitement. Parfois seulement, une partie de leur salaire leur était versée en argent (*naqd*) provenant du Trésor impérial. À mesure que leurs rangs et leurs postes changeaient, les *jāgīr* changeaient eux aussi, la période moyenne du mandat ne durant jamais plus de deux ou trois ans. Les territoires réservés au Trésor impérial (*khalisa*) changeaient aussi d'un lieu à un autre.

Le traitement attribué aux rangs élevés était énorme, aussi ceux qui occupaient ces rangs détenaient-ils une très grande proportion de *jāgīr*. Le traitement de 122 *maṇṣabdār* du rang de 500 et au-dessus représentait en 1595 plus de la moitié de toute la *jama'* de l'empire. Les 25 *maṇṣabdār* supérieurs représentaient plus de 30 % de la *jama'* (Moosvi, 1987a, pp. 221–223). Les grands *jāgīrdār* avaient donc des trains de maison correspondants, tandis qu'ils distribuaient des portions de leurs *jāgīr* entre leurs officiers et leurs suivants. Les droits des *jāgīrdār* étaient théoriquement limités à la collecte des impôts autorisés mais, dans la réalité, il n'y avait guère de contrôle sur leurs exactions, et les sources officielles citent fréquemment des plaintes contre leur oppression. Même s'il était indispensable au maintien d'un despotisme centralisé, le système de transfert des concessions rendait la situation

des paysans déplorable, car un *jāgīrdār* n'avait aucun intérêt personnel dans la prospérité à long terme de la région qui lui était allouée.

La noblesse moghole venait de classes assez bien définies. Un certain nombre de ces nobles étaient des immigrants venus d'Asie centrale (*Tūrānī*) et d'Iran (*Khurāsānī*). Une telle immigration était continuelle et l'élément iranien tendait à croître aux dépens des Turanis. Il y avait aussi des Afghans et des musulmans indiens (*Shaikhzāda*), des Rajputs (surtout des chefs du Rajasthan et du centre de l'Inde) et, au XVII^e siècle, des Marathas. Les nouveaux venus et leurs descendants composaient presque la moitié des membres de la haute noblesse : les fils et les parents des nobles, les *khānazād*, tentaient de faire reconnaître leurs prétentions d'y appartenir (Ali, 1966, pp. 7–51 ; 1985, pp. xx–xxi). De par sa composition, la noblesse n'avait pas de racines locales et ce manque d'attachement local se perpétuait avec les transferts de *jāgīr*. Par conséquent les nobles avaient tendance à s'installer dans les villes ; les palais qui y étaient construits formaient leurs lieux de résidence habituels, et non les châteaux bâtis dans les campagnes.

Les ressources accumulées par la classe dirigeante moghole étaient donc dépensées en grande partie pour entretenir ses immenses maisons composées de suivants et de serviteurs, pour acheter les produits de l'artisanat urbain et pour s'assurer les services que les villes pouvaient lui offrir. La population d'Agra se chiffrait probablement à plus de 600 000 habitants, et il est possible que les villes de l'Inde moghole aient abrité environ 15 % du total de la population (Habib, 1995, pp. 211–213).

La population urbaine se composait en majorité de travailleurs, de serviteurs et d'assistants, qui travaillaient pour des salaires payés à la journée ou au mois. Il y avait aussi de nombreux esclaves domestiques, bien que nous n'ayons pas beaucoup d'échos de l'existence de marchés aux esclaves ou de travailleurs esclaves, comme c'était le cas au XIII^e ou au XIV^e siècle. Bernier nous offre une image des artisans qui les représente mal payés et malheureux, étant donné que la noblesse avait recours à leurs services par la force ; mais le tableau est peut-être un peu noirci. Il y avait en tout cas beaucoup d'artisans comme ceux d'Ahmedabad qui produisaient des brocarts et, travaillant pour des marchés lointains, n'étaient donc pas soumis à un contrôle direct de la part de leurs clients aristocratiques.

Les marchands et les négociants des villes prospéraient à partir du réseau commercial par lequel transitaient les denrées agricoles apportées des campagnes ; à partir de ces villes qui servaient de points de transaction prenaient place des échanges interrégionaux. L'idée ancienne qui voulait que les marchands vécussent dans l'appréhension constante de perdre leur richesse ne tient plus (Dasgupta, 1979, pp. 79–80). On suppose aussi que, de par son administration centralisée et son encouragement au commerce, l'Empire moghol ne pouvait que favoriser l'essor des « classes moyennes » (Khan, 1979, pp. 113–141).

Une autre composante de la société qui mérite qu'on s'y attarde est celle des militaires. Selon le recensement détaillé des escortes des *zamīndār* dans les divers territoires de l'empire, effectué par l'*Ā'in-i Akbarī*, on comptait une armée de 384 558 cavaliers et de 4 277 057 fantassins. Ces troupes étaient principalement composées de paysans ; les 4 millions de fantassins ne pouvaient être que des paysans armés — c'est là un point que Kolff (1990) a mis en relief. Mais la cavalerie des *zamīndār* et des fonctionnaires locaux du fisc n'effectuait qu'un service saisonnier, et elle aurait pu être recrutée parmi des éléments d'une classe plus élevée, en général chez les chefs de village et les *zamīndār* de moindre rang. L'infanterie employée par l'empereur et les *manṣabdār* — mousquetaires, artilleurs et lanceurs de fusées (le Trésor impérial versa les salaires de 40 000 d'entre eux en 1646–1647) — était sans doute recrutée elle aussi parmi les paysans ou les castes d'artisans ruraux dans des localités particulières. La cavalerie impériale (y compris celle des *manṣabdār*), officiellement estimée à 200 000 hommes en 1646–1647, provenait de classes totalement différentes — immigrants d'Asie centrale et d'Iran, cavaliers professionnels afghans et indiens, et Rajputs recrutés dans les clans de *zamīndār*.

Dans l'Inde précoloniale, on pourrait interpréter une grande partie de la structure sociale en termes de caste. Lorsque Nainsi (vers 1664) voulut noter quelles sortes de paysans habitaient chacun des villages de Marwar, il les répertoria selon leur caste ; lorsque Aboul Fazl (vers 1595) voulut de même faire le recensement des *zamīndār* pour chaque *pargana*, il se contenta de nommer leur caste. Les descriptions contemporaines font uniformément ressortir les restrictions traditionnelles de l'endogamie des castes et des métiers décidés par la seule naissance. Lorsqu'on étudie ces documents, il faut se rappeler que, dans l'ensemble, les communautés musulmanes ne travaillaient pas en étant soumises à la rigueur implacable du système des castes. Il est possible que la présence de ces communautés qui échappaient au système des castes ait permis à l'économie de faire face à toute augmentation anormale de la demande de certains talents professionnels, alors que la population existante au sein de la caste à qui était dévolu ce même métier ne suffisait pas à y répondre. Mais il y avait aussi des circonstances dans lesquelles le système des castes pouvait se plier à ces exigences ; d'après Fukuzawa (1991, pp. 101–103) qui a étudié un cas dans le Maharashtra du XVIII^e siècle, certains tailleurs furent transformés en teinturiers et furent officiellement organisés en une caste distincte de celle dont ils étaient originaires. Les sociologues expliquent aussi comment les castes pouvaient changer de statut en même temps que de métier, sous des formes de « sanskritisation ». Enfin, les castes se faisaient souvent concurrence dans les mêmes professions, de sorte qu'aucun monopole ne pouvait se maintenir longtemps. Évoquant les *banjāra*, ces transporteurs semi-noma-

des, Elliot (1869, I, pp. 53–55) prétend que leur nombre croissait sans cesse, car «des hommes de toutes tribus [castes] quittaient leur foyer et se joignaient à eux». La grande communauté marchande des Banyas était en fait un conglomerat de nombreuses sous-castes endogames qui se faisaient concurrence ; au Pendjab, les Banyas avaient des rivaux en la personne des Khatris, en Andhra Pradesh, ils étaient en compétition avec les Komatis. À cause de leurs liens anciens avec la classe des clercs, reposant sur le sanskrit, Brahmanes, Kayasths et Khatris étaient désormais entrés dans le domaine du savoir persan et luttaient entre eux et avec les musulmans pour obtenir des postes dans l'administration. Il est donc évident que l'on ne peut pas considérer le système des castes comme un facteur d'immobilisme de la manière absolue qu'a postulée Max Weber.

Comme l'esclavage, la caste était néanmoins une institution déshumanisante, où l'homme était aliéné de ses semblables, non seulement verticalement mais horizontalement. La période que nous étudions est particulièrement importante de ce point de vue, car c'est dans le mouvement monothéiste populaire des XV^e et XVI^e siècles qu'il y eut des protestations contre le système et un refus direct et explicite de reconnaître les deux principaux piliers sur lesquels reposait l'édifice des castes : la pureté et la hiérarchie.

À tous les niveaux, la société indienne prémoderne opprimait les femmes. C'étaient elles qui transportaient l'eau, qui filaient, pilaient le grain et participaient aux travaux des champs. Celles de certaines castes colportaient le lait, le ghi et d'autres produits. Au Bengale, on dit que le fardeau du travail était presque entièrement supporté par les femmes. Pourtant, dans la plupart des communautés hindoues, elles n'avaient que des droits restreints à l'héritage et étaient souvent promises en mariage dès l'enfance, les mariages étant consommés avant même la puberté. Dans les cas les plus répandus, les parents du marié recevaient la dot. Chez bien des castes de paysans et de pasteurs, comme les Jats, les Ahirs et les Mewatis, on obligeait les veuves à se remarier soit avec le frère de leur mari, soit à un étranger qui devait lui aussi verser une certaine somme. Dans les classes les plus humbles, les droits des femmes à l'héritage étaient ignorés. Au Bengale, si un paysan ou un étranger mourait sans laisser de fils, sa femme et ses filles étaient saisies comme du bétail au bénéfice de l'administration fiscale royale, le *jāgīrdar* ou le principal *zamīndār* de la région (Habib, 1963, p. 246).

Les femmes des castes élevées avaient sans doute plus de loisirs, mais elles souffraient aussi de terribles handicaps. L'un d'eux était l'obligation stricte de la réclusion. Que dans le royaume d'Ahom (Assam) des femmes et même les reines puissent apparaître en public sans se couvrir le visage et la tête apparaissait comme une étrangeté dûment relevée par les historiens moghols. Dans les castes élevées, le remariage des veuves était absolument prohibé, et l'on pratiquait, chez les grands seigneurs rajputs et dans d'autres

castes élevées, l'effroyable *satī*, ou immolation de la veuve. L'administration moghole avait adopté une politique visant à décourager cette pratique, mais, vers 1626 encore, dans la capitale d'Agra, deux ou trois fois par semaine, on pouvait assister à des *satī* (Moreland et Geyl, 1925, pp. 78–80). D'autre part, on sait que des veuves et d'autres femmes possédaient non seulement du mobilier, mais aussi des *zamīndārī*, sans doute obtenus par héritage (Habib, 1963, p. 155). Dans certaines castes élevées du Kerala régnait un système matrilineaire.

Au sein des couches moyenne et supérieure de la société musulmane, la loi musulmane semble avoir été appliquée efficacement. Un homme pouvait donc avoir jusqu'à quatre épouses et autant de concubines qu'il le souhaitait. Ce droit réservé aux hommes a soulevé quelque ressentiment, on le découvre à la lecture de certains contrats de mariage conclus à Surat dans la première moitié du XVII^e siècle : les femmes y faisaient obligation à leurs maris de ne pas se remarier et de ne pas entretenir de concubines. L'objectif de ces contrats était d'empêcher les maris de maltraiter leurs épouses et d'assurer à ces dernières un minimum pour subsister (Moosvi, 1992). Les mariages avant la puberté étaient permis, mais ils semblent avoir été moins répandus chez les musulmans ; le remariage des veuves était légalement autorisé, mais n'était pas communément pratiqué. Les femmes musulmanes des classes élevées observaient une réclusion quasi complète. Une femme pouvait réclamer à son mari un douaire (*mahar*) conformément au contrat de mariage et elle pouvait aussi hériter, mais sa part était très inférieure à celles des membres mâles de la famille. Il est intéressant de remarquer que l'empereur Akbar n'appréciait pas ce manque d'équité et qu'il demandait une pleine part pour la fille. Il tenta aussi d'interdire les mariages avant la puberté (Habib, 1993).

LA STRUCTURE POLITIQUE

À la fin du XV^e siècle, l'Inde était divisée en plusieurs royaumes. L'empire de Lodi dans le nord du sous-continent avait absorbé le royaume de Jaunpur et, sous le règne du sultan Sikandar (1489–1517), il s'étendait de l'Indus au Bihar. Ce même sultan transféra la capitale de Delhi à Agra. Le royaume du Gujarat conquit lui aussi un pouvoir considérable (capitale : Ahmedabad, *Ahmadābād*) ; il était alors gouverné par son célèbre sultan Mahmoud Begara (1459–1511). Le royaume voisin de Malwa devait par la suite être annexé par le Gujarat (1531–1532). Dans l'extrême Nord, le Cachemire gardait son indépendance. Au Rajasthan, Merwar était la plus grande puissance, notamment sous le règne de Rānā Sangrām Singh (1508–1528). Dans l'Est, le Bengale jouissait d'une paix dont il s'est longtemps souvenu, sous le règne d'Alāuddīn Husain Shāh (1493–1519) ; Gaur en était la capitale.

Dans le Sud, le royaume Bahmanī, autrefois puissant (capitale : Bidar) et qui couvrait une bonne partie du Maharashtra et de l'Andhra, avec une portion du Karnataka, avait entamé son déclin ; il allait bientôt être partagé entre les royaumes de Nizām Shāh (Ahmadnagar), Imād Shāh (Berar), Ādil Shāh (Bijapur), Barīd Shāh (Bidar) et Quṭb Shāh (Golconde). L'empire de Vijayanagar s'étendait sur la plus grande partie de l'Inde méridionale ; son célèbre empereur Krishnadeva Rāya (1500–1529) nous a laissé des palais monumentaux et d'immenses réservoirs d'irrigation.

Pendant la première moitié du XVI^e siècle, on assista à une lutte pour l'hégémonie dans le nord de l'Inde, marquées d'abord par l'installation de l'Empire moghol (timouride) (1526–1540) sous les règnes de Bābur et d'Humāyūn, puis sous les Sūrs (1540–1556). Bābur sur lequel nous sommes très bien renseignés à cause de ses merveilleux *Mémoires*, avait été chassé de Fargana son pays natal par les Ouzbeks et s'était installé à Kaboul (1504) ; puis, envahissant l'Inde, il renversa l'empire de Lodi à la bataille de Panipat (1526). Par la suite, il défit une confédération menée par Rānā Sangrām Singh qui lui était hostile, à la bataille de Khanua (1527). Bābur se servit d'artillerie, notamment de canons et de mousquets qui se révélèrent extrêmement efficaces lors de ces deux combats. Son fils Humāyūn (1530–1540, 1555–1556) releva avec succès le défi de Bahādur Shāh du Gujarat (1526–1537), mais fut vaincu par le chef afghan Sher Shāh Sūr, qui le condamna à l'exil en 1540 (Williams, 1918 ; Prasad, 1956) (carte 26).

Sher Shāh (1540–1545) réussit à instaurer un empire qui s'étendait des collines proches de l'actuelle Islamabad au Bengale. Il centralisa le fonctionnement de l'administration, introduisit un système de marquage des chevaux pour assurer un bon entretien de sa cavalerie, fit mesurer les terres pour que l'assiette de l'impôt soit juste, fit respecter la loi et l'ordre d'une main de fer et accorda une attention particulière à la sécurité des routes. Il réforma la monnaie, instituant un système de trimétallisme comprenant des pièces d'or, d'argent et de cuivre : la *rūpiya* (roupie) d'argent contenant à l'origine 11,01 g d'argent presque pur était son invention. Il utilisa la langue locale (l'hindi) dans l'administration, ce qui était une mesure révélant un grand sens pratique. Sa noblesse et ses armées étaient constituées en majeure partie d'Afghans installés en Inde, mais il fit des efforts considérables pour se gagner des alliés dans d'autres secteurs de la population (Qanungo, 1965). Son successeur, Islām Shāh (1545–1554), s'attacha à continuer son œuvre, mais il précipita l'effondrement de l'empire à cause de ses conflits continuels avec les nobles afghans influents.

Finalement, la fortune favorisa les Moghols : en 1555, Humayun revint de son exil en Iran et en Afghanistan. Il mourut l'année suivante, mais les derniers espoirs des Sūrs s'éteignirent lors de la seconde bataille de Panipat (1556). À compter de ce moment, l'Empire moghol se lança dans une

expansion rapide dans le nord de l'Inde, sous le règne du fils d'Humāyūn, Akbar (règne de 1556 à 1605).

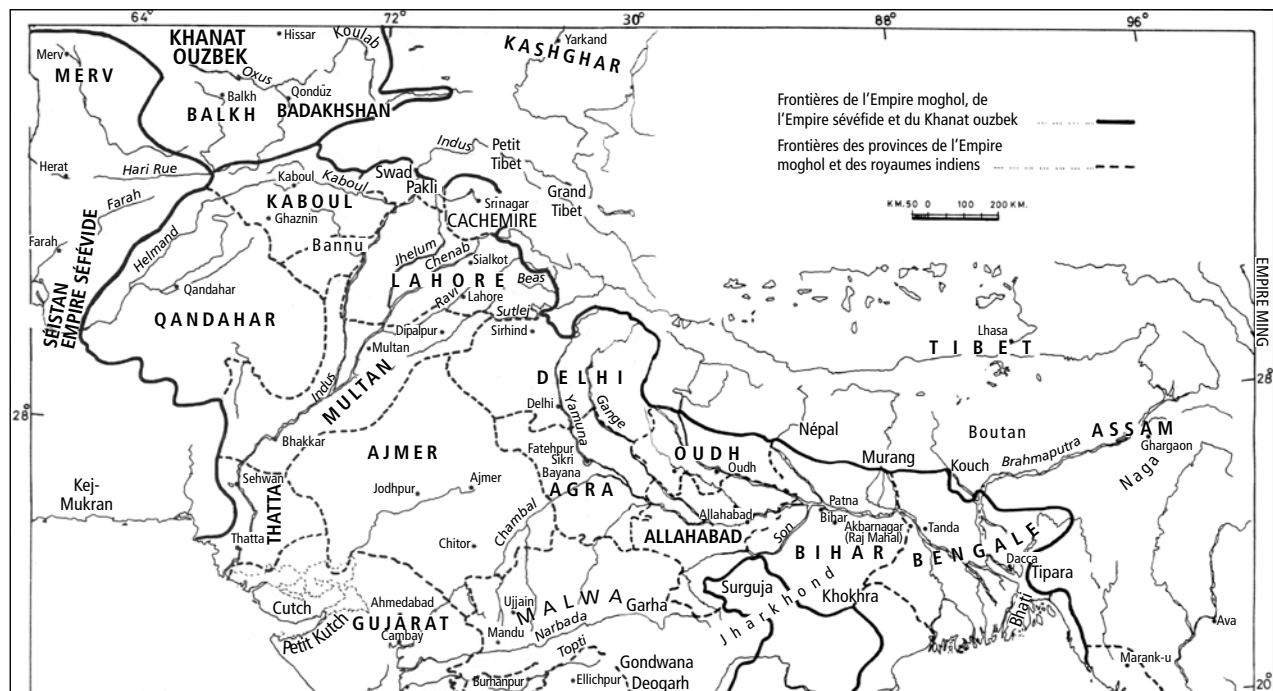
La lutte pour l'hégémonie qui se poursuivait parallèlement dans le Sud se révélait beaucoup moins concluante. Sous l'empereur Vijayanagar Sada-seva Rāya (1546–1567), tout le pouvoir réel passa entre les mains de son ministre Rāma Rāja. Ce dernier obtint de grands succès contre les États qui avaient succédé à l'empire Bahmani, mais la chance tourna lors de la bataille de Talikota, ou Rakshasa-Tangadi (1565) (Heras, 1980). Grâce aux dissensions continuelles entre les vainqueurs, l'empire de Vijayanagar put se maintenir sous la dynastie Arvidu, tandis que sa capitale était transférée à Penugonda ; mais à partir de cette époque, aucun État du Sud ne put jamais aspirer à l'hégémonie sur la totalité de la péninsule.

Un nouveau pouvoir émergea, qui nuisit beaucoup aux ports et au commerce maritime de l'Inde, celui des Portugais. En 1498, Vasco de Gama jeta l'ancre avec trois petits vaisseaux à Calicut, événement bientôt suivi par la fondation de l'Estatu da India portugais, dont la ville principale était Goa, conquise par Albuquerque en 1510. On trouve un récit de la vive résistance que rencontrèrent les Portugais sur la côte de Malabar dans le *Tuḥ fat al-Mujāhidīn*, rédigé en 1583.

Si l'on jette un simple coup d'œil à la chronologie des événements militaires de son règne, il apparaît à l'évidence qu'Akbar fut un grand conquérant. Sa mainmise sur le Rajasthan fut marquée par l'enlèvement de Chittor (la principale forteresse de Mewar) en 1568. La conquête du Gujarat suivit en 1572–1573, puis tombèrent successivement le Bengale (1576), Kaboul (1585), le Cachemire (1586), le Sind (1592), l'Orissa (1592) et Kandahar (1595). Akbar réussit à établir les limites des marches de son empire le long de la chaîne de l'Hindou Kouch et, de là, il put menacer alternativement les Ouzbeks et les Séfévides.

Dans la dernière décennie de son règne, il voulut tenter d'agrandir son empire en s'emparant du Deccan. Bera fut annexée en 1596, Ahmadnagar en 1600, Khandesh en 1601. Au moment de sa mort, l'entreprise se heurtait à des difficultés, en particulier dans la région d'Ahmadnagar, où un nouveau chef, le commandant éthiopien Malik Ambar, parvint à organiser une forte résistance.

Akbar donna à l'Empire moghol sa structure si fortement systématique et centralisée, ce qui n'a pas peu contribué à sa réussite et à sa remarquable pérennité relative. En 1574, il fusionna la noblesse, l'administration et les chefs militaires en un « service » unique, en conférant à chacun de ses membres un rang numérique (*manṣab*) allant de 10 à 5 000 et, parfois, des chiffres plus élevés ; ces nombres indiquaient la position, le salaire et la taille du contingent militaire. Théoriquement, chaque officier pouvait s'élever à





Carte 26 L'Empire moghol et ses provinces en 1605 (d'après I. Habib, *Atlas of the Mughal Empire*, Delhi, 1982-1986, redessinée par F. Habib).

partir des rangs les plus subalternes jusqu'aux grades les plus élevés, ou se voir imposer toute fonction ou tâche sans recevoir de rémunération supplémentaire ; pratiquement toutes les charges, exceptées celles qui étaient uniquement religieuses, étaient confiées à des titulaires de *manṣab*. Les promotions et les rétrogradations s'effectuaient donc désormais par additions ou réductions des *manṣab*. Vers la fin du règne d'Akbar, un deuxième rang (*sawār*) fut instauré, qui servait à indiquer la taille du contingent de cavalerie que le tenant du titre devait entretenir.

Cette systématisation du service de l'État a beaucoup aidé la tentative d'Akbar qui voulait élargir la base ethnique de sa noblesse. Au début de son règne, sa noblesse se composait essentiellement de Turanis (Asie centrale) et de nobles khurasanis (persans). Dès 1561, il avait commencé à admettre des chefs rajputs ; par la suite, ces derniers reçurent l'autorisation de conserver leurs domaines ancestraux au lieu de recevoir le salaire qui leur était dû selon leurs *manṣab*. Dans le même temps, des membres des castes hindoues d'« intellectuels » et de comptables reçurent eux aussi des promotions, un exemple célèbre étant celui du ministre des finances Todar Mal. Les musulmans indiens obtinrent eux aussi des postes élevés. Mais l'effort tenté par Akbar pour dominer étroitement ses nobles en les privant de leurs *jāgīr* et en les salariant, ainsi qu'en instituant des règlements de marquage et d'inspection très stricts, contribua à la très grave rébellion de 1580. La répression s'accompagne de quelques concessions, notamment la restauration du système des *jāgīr* qui demeuraient cependant soumis à un transfert régulier.

La création de *śūbas*, ou provinces, entre lesquelles l'empire fut divisé en 1580 compléta le processus de systématisation de l'administration centrale et provinciale. La caractéristique importante de cette organisation était une multiplicité de chaînes de commandement qui, toutes, émanaient de l'empereur. Au centre, trois ministres principaux jouaient un rôle essentiel : le *Diwān-i A'lā* (ministre des finances, qui régnait aussi sur l'attribution des *jāgīr*), le *Mīr Bakhshī* (ministre chargé de l'octroi des *manṣab*, des postes, de la vérification des contingents et du renseignement) et le *Ṣadru-s Ṣudūr* (chargé d'octroyer les charges de collecte de l'impôt). Ils avaient leurs subordonnés dans des provinces (*diwān*, *bakhshīh* et *ṣadr*) qui dépendaient d'eux et étaient responsables devant eux et non devant le gouverneur (*sipahsālar* / *nāẓim*) de la *śūba* (province), lequel était nommé par l'empereur et s'adressait directement à lui. Les *sarkār*, subdivisions des provinces, coïncidaient souvent avec les juridictions des *faujdar* (commandants) et des *karorī* (percepteurs impériaux). On s'efforça de créer un système assez uniforme d'administration locale en nommant au niveau de la *pargana*, ou petit sous-district, trois officiers dont la charge était semi-héréditaire, le *qānūngo* (gardien des archives fiscales), le *chaudhuri* (chargé de la collecte

de l'impôt) et le *qāzī* (juge). Le persan devint la langue administrative dans tout l'empire, sauf pour les comptes des villages où les langues locales étaient toujours usitées.

Pour des raisons d'administration fiscale, l'empire était divisé en deux catégories de territoire : *khālīṣa sharīfa*, où les taxes étaient collectées pour le Trésor impérial et *jāgīr*, où elles étaient perçues par les titulaires de *maṇṣab* et remplaçaient leur salaire en argent. Les *jāgīr* changeaient régulièrement de mains, les nominations se faisant d'après les chiffres établis officiellement du revenu net attendu, appelé *naqdī* ou *jamaʿ*. De nombreuses entreprises statistiques de l'administration d'Akbar visaient à élaborer des chiffres réalistes de la *jamaʿ* ; on y parvint enfin en 1580–1581 au bout de dix ans d'expérience. Les règlements présidant à la collecte de l'impôt foncier et des autres taxes dans les *khālīṣa* et les *jāgīr* étaient pratiquement identiques, et l'administration de l'empereur s'efforçait de pratiquer de nouvelles mesures des terres afin de fixer des taux de l'impôt pour chaque unité de surface, selon la récolte.

Même s'il était reconnu comme illettré, Akbar avait de nombreux intérêts intellectuels. Il en était venu à croire profondément à l'objectif de la *Sulḥ-i Kul*, la « Paix absolue », qu'il était du devoir du souverain de faire respecter en tolérant les différentes croyances et écoles de pensée. Ainsi fut rationalisée une politique qu'il avait déjà suivie empiriquement et qui consistait à former une noblesse ethniquement composite. La capitation (*jizya*) perçue sur les non-musulmans fut abolie en 1564 et l'opération terminée en 1580. On introduisit des habitudes novatrices comme le *jharoka darshan* (l'empereur se montrait en public à l'aurore), afin de faire mieux accepter l'empire comme un élément de la foi populaire (sur Akbar, voir la biographie de Srivastava, 1973 ; Moosvi, 1994 ; pour les mesures administratives : Hasan, 1936 ; Saran, 1941 ; Aziz, 1942 ; Habib, 1963, pp. 90–116).

Akbar eut trois successeurs assez compétents en la personne de Jahāngīr (règne de 1605 à 1627), Shāh Jahān (1628–1658) et Aurangzeb (1659–1707), même si tous trois étaient fort différents (pour leurs biographies, voir Prasad, 1962 ; Saksena, 1958 ; Sarkar, 1954). Sous leurs règnes successifs, l'expansion territoriale se poursuivit quoique dans des proportions moindres.

Jahāngīr jugea difficile de maintenir la frontière du Deccan qu'il avait héritée, rencontrant en la personne de Malik Ambar d'Ahmadnagar (mort en 1626) un opposant redoutable. Mais en 1636, le royaume d'Ahmadnagar devait s'effondrer. En 1656–1657, lors de deux guerres distinctes, de grandes portions des territoires de Golconde et de Bijapur furent conquises. Sous le règne d'Aurangzeb, Bijapur devait être annexé en totalité, et Golconde l'année suivante.

À l'Est, le territoire du Bangladesh actuel fut occupé totalement au cours du règne de Jahāngīr. Pendant les premières années du règne

d'Aurangzeb, plusieurs régions de l'Assam furent arrachées au royaume d'Ahom (1662–1663) et Chittagong fut conquise sur Araccan (1666).

C'est seulement en Afghanistan que les Moghols échouèrent à améliorer leur position. Kandahar fut prise par les Séfévides (1622), reprise (1638) et enfin perdue (1649). Trois campagnes coûteuses (1649, 1652, 1653) visant à repousser les Persans se révélèrent inutiles. Dans le Nord, une ambitieuse expédition de conquête du nord de l'Afghanistan (1646–1647) contre les Ouzbeks fut elle aussi un échec.

Les trois successeurs d'Akbar maintinrent dans l'ensemble les principes d'administration qu'il avait édictés. La centralisation administrative continua ainsi que les systèmes du *manṣab* et du *jāgīr*. C'est seulement vers la fin du règne d'Aurangzeb qu'une crise éclata, car l'octroi de *manṣab* excédait la capacité des *jāgīr* à verser à leurs titulaires les sommes qui leur revenaient. La nature composite de la noblesse fut maintenue ; bien que l'élément iranien eût gagné en importance, en particulier avec Jāhangīr, dont l'influente épouse Nūr Jahān (morte en 1645) était persane, tandis que les Rajputs perdaient un peu de terrain tout en restant considérés. Aurangzeb modifia profondément la politique religieuse ; en 1679, la réimposition de la *jizya* marqua l'apogée de mesures antérieures de discrimination religieuse. Cependant, le souverain continua de nommer des Rajputs aux *manṣab* élevés et, sous son règne, de nombreux Marathes accédèrent à la noblesse (Ali, 1966).

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, un chef de guerre marathe, Shivājī, commença de se manifester et cette montée en puissance eut de grandes conséquences. Shivājī commença à se tailler un pouvoir indépendant dans l'ouest du Maharashtra, dans les marches qui séparaient l'Empire moghol et les territoires de Bijapur. Le sac de Surat (1664) par ses troupes fut suivi d'un compromis forcé avec les Moghols qui se révéla sans avenir et, en 1674, Shivājī se couronna à Raigarh. Au moment de sa mort (1680), il s'était taillé un royaume composé d'une longue bande de territoire longeant la côte occidentale et une enclave détachée du Tamil Nadu. Il devait une bonne part de ses succès militaires à ses paysans soldats marathes (*bargī*). Il créa le système du *chauth*, extorsion du quart du revenu des autorités existantes comme garantie qu'il ne les attaquerait pas. Au sein de son propre royaume (*swarājya*), il tenta de créer une administration copiée sur celle des sultanats du Deccan ; les impôts n'y avaient rien de léger (Sarkar, 1952).

La mort de Shivājī marqua une éclipse temporaire de l'entité politique qu'il avait fondée, tandis que son fils Shambhujī était capturé et exécuté par Aurangzeb (1689). Il avait un autre fils, Raja Ram (mort en 1700), qui prit la fuite lorsque les Moghols envahirent les possessions des Marathes au Tamil Nadu dans les années 1690. Il y eut un retour de la puissance des Marathes sous la régence de la veuve de Rāja Rām, Tārābāi, et de grandes portions de territoire passèrent sous l'autorité de bandes armées menées par

des *sardār* (chefs) marathes qui augmentaient leurs ressources en extorquant le *chauth*, faute de quoi ils livraient la région au pillage. Au moment de la mort d'Aurangzeb, qui à partir de 1681 avait vécu dans le Deccan, son œuvre était ruinée, tandis que les Marathes effectuaient d'incessantes percées à travers ses lignes de défense.

On date généralement le commencement du déclin de l'Empire moghol à la mort d'Aurangzeb (1707), bien que des signes avant-coureurs eussent été décelables beaucoup plus tôt, avec les troubles agraires et les difficultés inhérentes aux attributions des *jāgīr*. Les successeurs d'Aurangzeb consentirent à quelques concessions pour calmer les mécontentements. La *jizya* fut abolie en 1713. Bahadur Shāh (1707–1712) libéra Sāhu (mort en 1748), le fils de Shambhujī, afin d'apaiser les Marathes, et les princes rajputs commencèrent à se voir conférer des rangs plus élevés et offrir des charges de gouverneur. Mais à la cour, les dissensions internes montaient, intensifiées par les conflits armés entre les prétendants rivaux à chaque succession. Le règne de Muhammad Shāh (1719–1748) fut une longue dégradation de l'autorité centrale, à mesure que les gouverneurs devenaient de plus en plus autonomes. Ce fut particulièrement le cas avec la vice-royauté du Deccan et les *nāzimats* du Bengale et de l'Awadh. De nouveaux « corps constitués » créèrent de nouvelles méthodes d'enrichissement comme les taxes sur les cultures (Bayly, 1983 ; Alam, 1986) qui sapèrent la vitalité de l'administration moghole dans ses œuvres vives.

En outre, la suprématie des archers montés disparaissait, face à la puissance croissante des armes à feu, ce qui rendit obsolète le système du *manṣab* comme cadre de l'organisation militaire. Les Marathes établirent leur pouvoir sur le Gujarat et le Malwa (1737), même si la suzeraineté nominale de l'empereur continuait d'être reconnue. Peu après, l'empire fut ébranlé par l'invasion persane sous Nādir Shāh : Delhi fut pillée et dépouillée de ses trésors (1739), tandis que les possessions mogholes au-delà de l'Indus (ṣūba Kaboul) et le Sind étaient perdus. Il y eut des soulèvements sikhs au Pendjab, les chefs rohilas s'installèrent à l'est de Delhi, et les Jats, avec leur souverain Sūrajmal (1756–1763), au sud ; et tout ce qui restait d'autorité sur les provinces se perdit.

Au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, la puissance des Marathes connut une ascension rapide. Ces événements se déroulèrent sous l'autorité nominale des souverains de la lignée de Shivvājī (les *chhatrapatī*) et la gestion active de leurs principaux ministres, les Peshwās, dont les charges devinrent héréditaires. Une série de Peshwās fort capables, Bālājī Vishwanāth (qui occupa son poste de 1714 à 1720), Bājī Rāo I^{er} (1740–1760) et Mādhav Rāo (1761–1772) imposèrent leur loi aux *sardār*, transmirent les territoires conquis à ceux qu'ils nommaient et n'eurent de cesse d'étendre la superficie des régions sur lesquelles on percevait les deux impôts, le *chauth* et le

sardeshmukhī, dont le total se montait à plus du tiers des taxes collectées. Dans cette entreprise, les Peshwās affirmaient leur double loyauté à deux souverains, le *chhatrapatī* et le *pādishāh* (l'empereur moghol). Selon la tradition des chefferies locales (*zamīndārī*) à laquelle les principaux Marathes étaient fidèles, tout office ou autorité devait devenir héréditaire, ou du moins rester dans la famille. Le pouvoir centralisé en était affaibli au sein de l'entité politique marathe et la transformait en une sorte de « confédération » plutôt qu'un empire, en particulier après la sévère défaite que le souverain afghan Aḥmad Shāh Abdālī leur infligea à la bataille de Panipat. L'empereur moghol resta sous la domination des Marathes de 1771 à 1803, lorsque, toutes leurs faiblesses exposées au cours de leur seconde guerre contre les Anglais, ils perdirent Delhi. Malgré son absence de systématisation, l'administration marathe se montra capable de réconcilier divers éléments locaux et suivit une politique religieuse très libérale (Sardesai, 1948 ; Sen, 1925, 1958).

Pendant longtemps, et certainement depuis Bernier, on a débattu pour savoir si l'Empire moghol était un État au sens où l'on entendait ce terme en Europe à la même époque. Bernier était convaincu que si la principale fonction des États européens consistait à protéger la propriété privée, en Inde, et d'ailleurs de manière générale en Asie, le souverain étant lui-même le propriétaire de son pays, la destruction de toute propriété privée semblait être la prérogative essentielle de l'État. Il attribuait à cette particularité tous les maux dont souffraient les économies et les sociétés asiatiques, notamment l'oppression très lourde exercée par ceux dont la capacité d'extorsion n'était que temporaire, puisqu'ils la tenaient du souverain, lequel pouvait les en priver à tout moment. Bien que l'empereur moghol n'eût pas exactement revendiqué la propriété universelle de son territoire, comme l'affirmaient Bernier et d'autres, l'énormité de la taxe foncière était telle qu'elle absorbait la plus grande partie des excédents. Dans la pratique, le résultat était que, dans le seul but de collecter ses taxes, l'État devait se tenir au courant de tous les détails des pratiques agricoles et tenter de les améliorer, situation qui n'avait d'équivalent dans aucun des pays européens d'alors, ce genre de tâches incombant aux propriétaires de grands domaines. C'est pourquoi Marx a décelé au sein de l'Empire moghol un système de « despotisme asiatique », fondé sur la taxe et le fermage, qui était différent du laisser-faire surtout parce qu'il se préoccupait de la protection de l'agriculture au moyen de l'irrigation et d'autres pratiques. Cependant, nous ne devons pas oublier que, à part son système fiscal contraignant, l'État moghol intervenait peu dans la structure des droits de propriété qui reposaient sur les créances de second rang portant sur les excédents agricoles, ou dans la propriété urbaine et le commerce. Son action législative occupait une échelle beaucoup plus modeste que celle des parlements des Tudors, puisque l'empereur ne prétendait modifier ni la religion ni les droits coutumiers. Même dans la fameuse *maḥẓar* de 1579, qui

devait tourner court, seul le droit d'interpréter la loi islamique était attribué au souverain. Mais quand les coutumes étaient en contradiction les unes avec les autres, l'État agissait à sa discrétion (comme pour l'interdiction de l'abattage des vaches en conformité avec la coutume hindoue dans certaines régions, sous les règnes d'Akbar et de Jahāngīr, et l'assujettissement à la *jizya* des Hindous, conformément à la loi musulmane, sous le règne d'Aurangzeb). Il y eut une exception remarquable, celle de l'interdiction du *satī* imposé par la force, où, plutôt que les injonctions directes de la religion, la simple humanité était la source d'inspiration.

Depuis quelque temps, on se pose certaines questions sur la nature de l'empire que les Moghols ont édifié. Certains laissent entendre qu'il y avait un véritable gouffre entre les prétentions du souverain à l'autorité et l'exercice réel du pouvoir, et que, en réalité, beaucoup se jouait sur les adaptations et le compromis (Wink, 1986). Certes, les arrangements et les compromis sont inévitables dans tout système politique, mais il semblerait que les Moghols aient réussi à systématiser et à universaliser l'espace au sein duquel on pouvait faire des concessions (par exemple, on octroyait des *manṣab* à des chefs, tout en traçant une ligne de démarcation autour de la région sur laquelle s'exerçait leur *zamīndārī*) et celui où régnait une application rigoureuse de l'autorité impériale. On ne voit guère de différence entre le « noyau » de l'empire (en principe, la zone située autour des capitales, Agra et Delhi) et sa « périphérie » aux temps de sa plus grande gloire ; les *jāgīr* étaient régulièrement transférés avec la même régularité au Sind et au Berar que dans la province d'Agra. L'incidence de la taxation ne présentait aucune différence entre les provinces centrales et celles qui étaient plus lointaines.

L'effondrement de l'Empire moghol a fait aussi l'objet de maintes réflexions. Son déclin se produisit en simultanéité avec celui de l'Empire ottoman, des Séfévides et du Khanat ouzbek, l'empire des Qing suivant le mouvement un siècle plus tard. Si Barthold avait eu raison lorsqu'il attribuait la montée de ces empires à l'utilisation de la poudre à canon, on pourrait arguer que l'extension de l'usage des armes à feu et les améliorations qui leur ont été apportées, ainsi que l'obsolescence de la cavalerie, ont été responsables de la perte d'efficacité des armées impériales. La puissance économique croissante de l'Europe a pu aussi détourner les flux commerciaux et miner la stabilité économique de ces empires par des moyens qui restent à étudier. Mais il y avait aussi des contradictions internes dans la structure politique qui n'ont pas peu contribué à en saper les fondements, quand il était devenu impossible de les concilier.

Le premier grand conflit d'intérêts éclata entre la classe dirigeante moghole et les *zamīndār*. La première faisait partie de la machinerie despotique de l'empire, et elle profitait pleinement de la taxe foncière ; la

seconde, classe héréditaire possédant, au titre de la coutume, des parts dans la production agricole, demandait la fraction de l'impôt qui lui revenait. Les deux classes s'appuyaient sur une puissance armée pour faire respecter leurs revendications. La politique impériale moghole visait dans une large mesure à garder la classe des *zamīndār* au sein d'une alliance fondée sur une commune exploitation des paysans, puisque ces personnages étaient des instruments de la collecte de l'impôt. Les concessions qui leur étaient consenties alternaient avec des mesures draconiennes visant à obtenir leur soumission. On peut considérer la politique religieuse moghole en partie comme un moyen au service d'une fin, les *zamīndār* constituant la plus importante classe hindoue qu'il fallait soit se concilier, soit réprimer. L'alliance entre les deux classes dominantes était cependant instable, de par sa nature même ; et tout naturellement, forts de leur puissance armée, les *zamīndār* cherchaient constamment toutes les occasions qui pourraient leur permettre d'accroître leurs ressources.

Par conséquent, tout affaiblissement de la puissance moghole devait obligatoirement entraîner un changement dans la fidélité des *zamīndār*. De plus, s'il éclatait une crise agraire et si la collecte de l'impôt auprès d'une paysannerie appauvrie rencontrait des difficultés, les *zamīndār* avaient plutôt tendance à ne pas collecter pleinement la taxe foncière, puisque leur propre part en aurait été diminuée d'autant. Les soulèvements de *zamīndār* dans ces circonstances étaient de plus en plus fréquents.

L'autre contradiction cruciale se situait entre le système impérial et la paysannerie. Pendant les premières années du règne d'Aurangzeb (les années 1660), Bernier a constaté une pression croissante et sans remission sur les paysans ; le *farmān* d'Aurangzeb à Rasikdās (1666) fait état d'une agriculture en déclin et d'une taxation oppressante ; et la fuite des paysans qui abandonnent leur terre forme le contexte du *farmān* à Muhammad Hashim (1668–1669).

Il est important d'étudier jusqu'à quel point les rébellions qui ont secoué l'Empire moghol dans ses derniers jours trouvaient leurs racines dans les deux sources de conflits que nous avons déterminées. La révolte des Marathes présentait un caractère quelque peu proche de celle des *zamīndār*, dans la mesure où leurs *sardar* étaient issus de la classe des chefs locaux et des potentats héréditaires (*desāi*, *deshmukh*) ; en outre, le *chauth* et le *sardes-hmukhī* avaient leur origine dans les droits des *zamīndār*. Si les Marathes ont échoué à bâtir un régime centralisé, cela venait de cette cause. Mais en recrutant les *bargī*, les Marathes auraient pu recevoir un appui de la part des paysans dont la détresse les poussa « à se joindre à eux après s'être procuré des chevaux et des armes ». Cette détresse fut encore accentuée par les exigences rivales des *jāgīrdār* moghols et des Marathes.

Il semble que, lors de la révolte des Jāts, près d'Agra, les soulèvements paysans se soient fondus dans une rébellion de caste sous le commandement

des *zamīndār*. Dans d'autres soulèvements paysans, ce furent plutôt les motifs religieux que la caste ou l'autorité des *zamīndār* qui fournirent le lien unificateur nécessaire pour remporter des succès, si limités fussent-ils. C'est ainsi que les Satnāmīs, communauté de paysans et de petits marchands qui appartenaient à une secte violemment monothéiste du mouvement Kabīr, participèrent à un mouvement assez redoutable en 1675 dans le Haryana. Les Sikhs, qui se rebellèrent au Pendjab sous l'autorité du gourou Gobind Singh (1666–1708), étaient majoritairement des paysans (Jāts), de sorte que, en 1709, leur chef Banda put jeter dans la bataille «une armée innombrable d'hommes, semblables à des fourmis ou à des sauterelles, appartenant aux basses castes hindoues, qui étaient prêts à mourir». Ici encore, une religion monothéiste unissait entre eux les rebelles des classes inférieures. Contrairement aux Satnāmīs, les Sikhs devaient finir par triompher; par la suite, leurs chefs, souvent d'origine très modeste, tentèrent de devenir *zamīndār*; et Ranjit Singh, le grand souverain du Pendjab (mort en 1839), assumait le titre de Maharaja, sommet de l'ambition pour tout prince rajput. (Le raisonnement développé ci-dessus se fonde sur Habib, 1963, pp. 317–351; pour une vision différente des soulèvements, voir Alam, 1986, pp. 134 et suiv.)

LA RELIGION

La coexistence de l'hindouisme et de l'islam constitue le plus remarquable aspect de la vie religieuse dans l'Inde moghole. En elle-même, cette observation tend, cependant, à occulter le fait que l'hindouisme n'était pas une religion dans le même sens «sémitique» que l'islam. Le seul ouvrage traitant des religions du monde, *Dabistān-i Mazāhib* (écrit vers 1653), remarque que «parmi les Hindous, il existe de nombreuses religions et d'innombrables croyances et coutumes». Il était également vrai, cependant, qu'ayant créé une interaction et un débat réciproques, et s'exprimant dans la même langue (le sanskrit), les diverses croyances semblaient tourner au sein d'un même système stellaire.

On vit s'affirmer au cours de la période moghole presque tous les différents éléments de l'hindouisme supérieur ou orthodoxe. Il y eut notamment un exposé de la philosophie de la *mīmāṃsa* dans le *Mānameyodaya* de Nārāyaṇa Bhatta (vers 1600). L'école de la *mīmāṃsa* se proclamait en faveur du fonctionnement automatique de la transmigration des âmes dans des cycles de vie, chacune des vies étant le résultat des actes (karma) accomplis au cours des existences précédentes. Le *Dabistān-i Mazāhib* rapporte que «la croyance commune» chez les Hindous était que, bien qu'il n'y eût qu'un seul Créateur, les êtres créés demeuraient liés par l'influence de leurs propres actions.

L'importance accordée au karma était la clef du dharma ou comportement prescrit par les écoles de la *smṛiti*. La doctrine traditionnelle continuait d'être réaffirmée dans des résumés, des commentaires et des gloses. Vāchapastī (vers 1510) écrivit le *Vivādachhintāmaṇi* à Mithila (Bihar). Au Bengale, vers 1567, Raghunandana de Navadvīp rédigea ses 28 traités, le *Smṛititattva*, qui devint l'autorité reconnue sur le rituel et l'héritage. Le *Nirṇayasindhu* de Kamalakāra Bhaṭṭa (1612) devint l'autorité légale et religieuse au Maharashtra. Une encyclopédie juridique, le *Vīramitrodaya*, fut l'œuvre de Mitra Misra sous le règne de Jahāngīr (1605–1627). Ces ouvrages ne déviaient généralement guère des positions adoptées par rapport à la suprématie des brahmanes et aux règles des castes, comme elles avaient été définies par les premières *smṛiti*. Ils faisaient surtout l'exégèse des restrictions imposées aux castes inférieures et aux femmes.

Dans la vedānta, la tradition panthéiste transmise par Sankarachārya eut assez d'influence pour engendrer bon nombre de textes. Tandis que, dans son *Vedāntasāra* (vers 1500), Sadananda montre un mélange de principes *saṃkhya* (de la dualité), Vijñānabhikṣu (vers 1650) admettait dans le *Sāṃkhyasāra* la vérité de la vedānta et ne voyait dans la dualité *sāṃkhya* qu'un simple aspect de la vérité. Une réconciliation similaire de la vedānta avec les croyances saivites semble avoir été élaborée par Appaya Dikṣita de Vellore (1520–1592).

Au cours de la période que nous étudions, les écrits tantriques reçurent de considérables additions. Mahīdhara de Varanasi écrivit le *Mantramahodadhī* en 1589, tandis qu'au Bengale, Pūrṇānanda (fl. 1571) rédigeait des traités de philosophie et de rites magiques. Au cours du siècle suivant, Kṛṣṇānanda Āgamāvāgiśa de Navadvīp rédigea l'ouvrage qui fait autorité, le *Tāntrasāra*.

Les XVI^e et XVII^e siècles ont été avant tout les siècles du vaiṣṇavisme. Dans la région hindi, le culte de Rāma eut son meilleur propagandiste en la personne de Tulsīdās qui, dans son *Rāmcharitmānas*, donna une tournure populaire au *Rāmāyana* originel. Tulsidas croyait profondément au *dharmaśāstra*, et il considérait les cultes monothéistes populaires et leurs dirigeants appartenant à de basses castes (*Śūdra*) comme un signe de la dégradation de l'Âge sombre (*kalijug*). Pourtant, tel n'était pas le principal message de ses études. Dans ses fervents poèmes de dévotion et son portrait de Rāma le Juste, la divinité incarnée devenait Dieu, qui était personnel mais dépourvu de forme.

L'expression était encore plus chargée d'émotion quand l'objet du *bhakti*, ou dévotion, était l'incarnation de Viṣṇu en la personne de Kṛṣṇa. Chaitanya (1485–1533), prêtre brahmane de Navadvīp (Bengale), créa un culte de Kṛṣṇa et de son amante Rādhā, dans lequel le fidèle se

voyait en compagnon de Krishna en revivant par l'esprit ses jeux « manifestes » (*līla*). Tandis que Chaitanya avait des adeptes surtout au Bengale, il laissa des successeurs très actifs, les *gosvāmin*, à Vrindaban, près de Mathura, lesquels dans une série d'œuvres en sanskrit donnèrent une base philosophique au culte et en décrivirent les rites. Si les fidèles continuaient à suivre le rituel propre à la caste, les basses classes ne se voyaient pas interdire l'accès au culte ; la secte Sahajiya (XVIII^e siècle) rejetait les prescriptions de la *smṛiti* et introduisait les pratiques saktiques et tantriques. En Assam, Śankaredeva (mort en 1568) fonda une secte vaishnava qui interdisait le culte des images et se consacrait à un dieu absolu, personnel, vers lequel tout le culte se dirigeait sous la forme de l'amour de Krishna.

Vallabhāchārya (mort en 1531) et son fils Vitthalnāth (mort en 1576) propagèrent une religion de grâce (*pushtimarga*), et Sūrdās, faisant allégeance à cette secte, écrivit le *Syr-sarāvelī* (1545) dans lequel les jeux de Krishna et de Rādhā, et d'autres encore, étaient décrits comme étant les manifestations des pouvoirs suprêmes du Seigneur. La secte reçut l'appui de quelques adeptes au Gujarat et au Rajasthan. Les Rādhā-vallabhīs avaient dédié leur fondation à Hita Harīvamśa (mort en 1553) et assigné à Rādhā une position plus décisive dans la dualité de la divinité.

Au Maharashtra, le mouvement vaishnavite englobait des éléments unitariens et conservateurs. Eknāth (mort en 1509), qui était brahmane, exposa le principe du *bhakti* ; il permettait à toutes les castes, ainsi qu'aux femmes, de se réunir et de se joindre dans l'extase des chants de dévotion (*kīrtan*). Tukārām (mort en 1649), un paysan sūdra, a peut-être été influencé par la secte de Chaitanya ; pourtant, son dieu (Viṭṭhal) semble être plus proche du Rām de Kabīr le monothéiste ; il chante la possibilité du recours à Dieu de tout fidèle, quelle que soit l'infériorité de sa position, et n'hésite pas à utiliser le nom d'Allāh pour s'adresser à son dieu (Abbot, 1932). Ramdas était très différent dans son approche, car il combinait la propagation de l'adoration de Rama avec la fidélité à la *dharma*, c'est-à-dire qu'il fallait s'en tenir à « la sainteté des brahmanes et des divinités ». Il organisa des *maṭh*, centres d'ascétisme, et bénéficia du patronage de Shivājī, le souverain des Marathes (mort en 1680) (Deming, 1928).

Au Karnataka, le mouvement Dāsakūta semble avoir appartenu au système de Mādhvāchārya. Il a commencé avec Śrīpadarāya (mort en 1492), mais c'est surtout son disciple Vyāsarāya (mort en 1539) qui le propagea. Les chants de la secte nous livrent le témoignage d'un attachement extatique à la divinité Viṭṭhala ; l'un des disciples de Vyāsarāya, Kanakadas, venait de la caste des bergers (*kuruba*) et, dans ses compositions populaires, il insistait sur l'accès des plus humbles auprès du Seigneur.

La logique et la dialectique (*nyāya* et *tarka*) continuaient d'attirer l'attention au moyen de commentaires et de manuels. Les écoles *navadvip* prièrent

le commentaire de Raghunātha Śiromani (vers 1500) sur Gangesha ; à son tour, Gadhadara (vers 1700) écrivit son propre commentaire sur cette glose. Śāṅkara Mīśra, avec Upaskāra (vers 1600), rédigea son commentaire sur la *nyāya-sūtra*. Parmi les manuels, citons celui d'Annan Bhatta, *Tarrkasamgraha* (vers 1585) et le *Tarkāmṛita* de Jagadīśa (vers 1700). Ces écrits étaient assez obscurs et très scolastiques ; et désormais, toutes les écoles étaient « pleinement théistes » (Keith, 1920, pp. 485–486).

La persistance assez puissante des idées matérialistes des Chārvākas, décrites dans le *Dabistān-i Mazāhib*, est d'un très grand intérêt : les Chārvākas croyaient que seul le monde perçu par les sens était réel ; « que l'on s'élève ou que l'on s'abaisse dépend de la nature du monde » et non d'une directive divine ; il n'existe ni Créateur, ni dieux, ni la moindre vérité dans les Vedas.

Pendant la période étudiée, la principale base territoriale du jaïnisme était le Gujarat, même si on pouvait rencontrer des communautés jaïns ailleurs. Leurs écrits religieux étaient composés en gujarati, en kannada et dans d'autres langues, mais ils étaient souvent répétitifs ou hagiographiques. La version jaïn de la dialectique fut établie par Yashovijayaji dans *Jaina tarka-bhāshā*, vers 1670. Les deux sectes des jaïns, la Svetāmbara et la Digāmbara, étaient florissantes dans l'empire de Vijayanagar (Devi, 1990, pp. 159–174). Les laïques jaïns étaient de plus en plus confinés au sein des « castes *banya* et *bohra* des commerçants et des domestiques » (*Dabistān-i Mazāhib*).

La prédication du tisserand Kabīr (mort en 1518) de Varanasi marqua un changement de taille dans le mode de la pensée religieuse de l'Inde. On pouvait voir dans ses compositions, d'une part, une distillation de croyances *nāth-yogi* et même tantriques visant à atteindre un monothéisme égalitaire, parallèle au monothéisme musulman (Vaudeville, 1974), et, d'autre part, une acceptation rigoureuse de la logique monothéiste de l'islam qui en rejetait la théologie, la présentation en étant offerte dans une langue que les étrangers à la culture musulmane pouvaient comprendre (Chand, 1963, pp. 143 et suiv.). On peut fournir des arguments puissants en faveur de l'une ou l'autre vision ; peu importe comment le résultat fut atteint, la réussite fut stupéfiante.

Kabīr proposait un monothéisme absolu qui rejetait le culte des images et les rites. La soumission à Dieu est le véritable moyen du salut affirmait-il — l'amour, même s'il n'est pas absent, est certainement un élément subalterne (Eliot, 1921, II, p. 262). C'est pourquoi tout argument voulant que Kabīr eût appartenu au *bhakti* vaishnavite ou au soufisme musulman perd toute force. Kabīr pense que c'est sur sa foi et sur ses actes dans cette seule vie que l'homme sera jugé par Dieu. Mais s'il avertit contre le châtement, il rejette également un ciel où les désirs de chacun pourraient être satisfaits. Il déverse son mépris sur les concepts de pureté et de souillure, sur les lois des *smṛitis* et sur le système des castes. Il ne cherche pas à réconcilier

l'islam et l'hindouisme, car son monothéisme est si absolu qu'il ne peut que repousser les deux croyances et leurs rituels.

Les disciples de Kabīr étaient l'homme du commun, l'artisan, le paysan, le chef de village ; ses comparaisons et ses métaphores venaient de leur vie et de leurs peines ; et sa langue était celle qu'ils parlaient. Les différents dialectes de l'hindi ont laissé leur empreinte sur son *Awadhi* original, tandis que lui-même et ses poèmes allaient leur chemin. À sa suite vinrent plusieurs de ses pairs, de modeste origine comme lui, en quête de Dieu sur la terre de l'*Homo hierarchicus*.

Tandis que le personnage douteux qu'était l'imprimeur sur calicot Namdev, du Maharashtra, a certainement précédé Kabīr, la lecture de leurs compositions montre que Ravidās (ou Rāidās), le tanneur, et Sain, le barbier, considéraient bien Kabīr comme leur précurseur. Dādū, le cardeur de coton (mort en 1603), qui se fit de nombreux adeptes au Rajasthan (Orr, 1947), avait les mêmes idées à son égard. Un peu plus tard (1657) apparut en Haryana la secte de Satnāmī, qui montrait encore quelque fidélité à Kabīr et comptait parmi ses adeptes « des paysans et des commerçants possédant un petit capital » (Habib, 1963, pp. 342–344).

Les sectes formées par les adhérents aux doctrines de ces prédicateurs portaient le nom de *panth* ; avec le temps, même si elles tentaient de préserver les doctrines de leurs fondateurs, opposées à tout rituel, elles se créèrent certains rites qui leur étaient propres et introduisirent des idées et des institutions empruntées à la religion traditionnelle. Elles attribuèrent notamment le statut d'avatar à leurs fondateurs originels et firent de la communauté monothéiste elle-même une entité ayant toutes les caractéristiques d'une caste.

C'est au cours de cette période que naquit le sikhisme, devenu l'une des religions reconnues du monde. Ses débuts furent ceux d'une secte (*panth*) des adeptes de Nanak (1469–1539) de la caste des Khattris (comptables et marchands) du Pendjab, qui épousait plus ou moins le modèle des autres sectes du mouvement monothéiste d'alors. Rédigées par Arjan en 1604, les écritures sacrées des Sikhs, *Gurū Granth Sāhib*, contiennent non seulement les textes composés par Nānak et les gourous successifs, mais aussi ceux de Namdev, Kabīr et Ravidās, et d'autres *bhagat* (saints hommes).

Nānak croyait en un seul dieu, et il concevait une relation personnelle intense entre ce dieu et ses fidèles qui, dans la pénitence, se souviendraient de lui, le serviraient et l'aimeraient, et attendraient sa grâce en retour. Dieu était dépourvu de forme, mais omniprésent, et il était impossible de le représenter sous une forme matérielle. Nānak insistait fortement sur le comportement moral, condamnait l'arrogance de la naissance et de la caste et repoussait l'idée que l'on pouvait être atteint de souillure par le toucher. Le salut que l'on cherchait à atteindre était le *nirvān* ou *sachkhand*, la véritable demeure où l'homme se trouve enfin en face de Dieu.

On ne sait pas jusqu'à quel point Nānak a donné à sa secte une forme d'organisation. Mais deux phénomènes firent assez vite leur apparition. D'abord s'installa une lignée de gourous, ou successeurs spirituels, en qui l'on voyait les incarnations (*mahalla*) du même esprit parfait ; chaque disciple devait faire preuve d'une obéissance totale au gourou, le *sikh-gurūi*, d'où vient le nom abrégé de sikh. Ensuite, on assista à l'expansion de la secte parmi les Jats, ou paysans du Pendjab ; les gourous étaient tous des Khatris, mais leurs principaux lieutenants, les *mansand*, se recrutaient surtout parmi les Jats.

Ces deux développements ont préparé le terrain à un troisième, en particulier après le martyre du gourou Arjan (1606) ; un conflit avec les autorités mogholes et l'aspiration des gourous à un pouvoir militaire atteignirent leur apogée sous le règne du dixième et dernier gourou, Gobind Singh (1666–1708). Ce dernier tenta de faire de ses adeptes une communauté militante en prescrivant un baptême collectif pour tous et en donnant le détail des objets que chacun devait porter : il s'agissait des marques publiques arborées par les soldats professionnels de l'époque.

Immédiatement après la mort de Gobind Singh à Nander, au Deccan (1708), son disciple, Banda, se rendit dans le Nord et souleva une rébellion plébéienne massive, à laquelle se joignirent les sikhs et les convertis des basses castes, ainsi que les *zamīndār* mécontents. En fin de compte, la rébellion fut réprimée et Banda fut exécuté (1716). Il s'ensuivit une période de démoralisation et de division, mais à mesure que le pouvoir des Moghols déclinait, les *dal* et les *misal* (groupes) sikhs relevaient la tête, menés par des chefs indépendants (*sardār*), qui organisaient des bandes armées composées de plus en plus de mousquetaires professionnels montés. Nombre de ces chefs avaient une origine paysanne, ou étaient des artisans, comme le plus grand chef de l'époque, Jassa Singh, qui était à l'origine menuisier ou peut-être distillateur de vin. On tentait de maintenir une apparence d'unité dans le succès avec la tradition d'un « sarbat *Khālsa* » annuel qui se tenait à Chak Guru (Amritsar) : mais les dissensions ne faisaient que croître, et chacun des chefs tentait de se tailler un territoire séparé. Ce fut Ramji Singh (1780–1839) qui mit fin à ce processus d'éparpillement en fondant au Pendjab un royaume traditionnel, ostensiblement au nom du *Khālsa*.

En Inde, l'islam demeura, dans son idéologie, si étroitement lié aux principaux courants de la pensée islamique transmis par l'arabe et le persan qu'il ne serait sans doute pas exact de parler d'un « islam indien ». Les particularités provenant de l'environnement culturel et social indien dérivèrent essentiellement, d'abord, d'une association plus étroite avec la langue persane qu'avec la langue arabe, si bien que les traditions qui s'étaient installées en Iran et en Asie centrale ont exercé une plus grande influence que celles des pays arabes. Ensuite, la persistance de la coexistence avec l'hindouisme

fit ressortir le problème de l'évaluation des fois et des croyances non musulmanes. Le soufisme, ce mysticisme musulman, avec ses « chaînes » (*silsilah*), est venu d'Iran et d'Asie centrale, et pourtant ses dévots ne pouvaient pas fermer les yeux sur l'existence d'une similarité avec l'*ishq* (l'amour de Dieu) dans le *bhakti* indien (Mujeeb, 1967 ; Ahmad, 1964).

Un nouveau questionnement radical et un remodelage de la foi se firent jour au moment où le soufisme ouvrit les portes aux doctrines quasi panthéistes et aux spéculations d'Ibn al-ʿArabī (mort à Damas en 1240). Il peut être affirmé en toute justice que les idées d'Ibn al-ʿArabī étaient une élaboration hardie mais logique, édifiée sur le concept soufi de la communion avec Dieu (*fanā*). Avec lui, la séparation, loin d'être anormale, devenait illusoire, et la communion au lieu d'être l'objet ultime que l'on tentait d'atteindre, devenait la seule éternelle réalité. Sa doctrine fit son chemin en Inde, directement par l'intermédiaire de ses œuvres en arabe et indirectement par le biais de la poésie persane de Rumi et de Jami. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, le concept avait commencé d'influencer les cercles soufis et, en dépit d'une vive opposition, il gagnait régulièrement de nouveaux adhérents (Rizvi, 1965, p. 43 et suiv.). Pour un pays comme l'Inde, où la coexistence avec l'hindouisme était une réalité concrète, les doctrines d'Ibn al-ʿArabī semblaient offrir une explication convaincante d'une diversité qui rationalisait l'esprit de tolérance, en même temps qu'elle le favorisait. Parallèlement à ce mouvement, il y avait la proposition de l'homme parfait, dans laquelle Ibn al-ʿArabī idéalisait le guide mystique (*cheik*). Pareille conception accompagnait ou renforçait inévitablement la croyance populaire au *mahdī*, le réformateur et le rédempteur qui viendrait annoncer le Jour du Jugement. Les deux concepts pouvaient s'influencer réciproquement et, à mesure qu'approchait la fin du premier millénaire de l'islam (1000 de l'hégire / 1592 apr. J.-C.), ils engendrèrent une vague millénariste.

Le mouvement mahdawī fut la première indication de la nouvelle agitation intellectuelle. Saiyid Muhammad, de Jaunpur (mort en 1505), érudit qui avait beaucoup voyagé, se proclama *mahdī*. L'espoir de la rédemption que l'on pourrait obtenir en obéissant au message du *mahdī* et à son appel en faveur d'un comportement moral continua de gagner des adeptes à sa secte qui commença à fonder des communautés (*dā'ira*) en divers endroits. Inlassablement, les théologiens les dénonçaient ; sur leurs instances, cheik Alāī, un notable mahdawī, fut condamné à mort et exécuté par Islām Shāh en 1550. Mais la secte ne disparut pas pour autant (Rizvi, 1965, pp. 68–134).

Pendant le dernier quart du XVI^e siècle, une nouvelle secte apparut en Afghanistan, qui présentait de semblables tendances millénaristes, avec une exception cependant : son fondateur Bāyazīd (Miyān Raushan) (mort en 1585) se prétendait prophète (*nabī*) et non pas *mahdī*, et il avait reçu la révélation divine par Gabriel. Il voulait faire respecter une morale stricte

et, croyant en un mysticisme panthéiste, il avait la vision du *sukūnat*, dans lequel l'être se fondait en Dieu. Ses adeptes, les *raushaniya*, formaient une secte militante parmi les Afghans, et c'est dans leur langue (pushtu) que fut composée une version de son livre, *Khairu-l Bayān*. Le militantisme de la secte entraîna une longue guerre avec les Moghols, au cours de laquelle ses fidèles finirent par être éliminés.

Le grand bouleversement de la pensée qui devait se produire sous le règne d'Akbar (empereur, 1556–1605) avait ses racines, au moins en partie, dans les deux mêmes mouvements intellectuels du panthéisme et du culte messianique. Les intérêts religieux d'Akbar résidaient au début dans l'islam traditionnel. Puis, cheik Tājuddīn l'instruisit et l'initia à la pensée d'Ibn al-ʿArabī. Mubārak (mort en 1593) lui aussi conquiert une influence; non seulement il avait lu les écrits d'Ibn al-ʿArabī, mais on l'avait aussi suspecté d'inclinations pour le mahdawī. Akbar lui-même pouvait être considéré comme un réformateur du millénaire. On trouve une profonde réflexion sur ce concept dans le *maḥẓar* de 1579, une déclaration signée par les principaux théologiens musulmans de la cour déclarant qu'Akbar était un «sultan juste» et que, en tant que tel, son interprétation de la loi musulmane devait lier tous les musulmans.

L'influence croissante du panthéisme devait cependant entraîner des événements qui allaient bien au-delà de la position modeste, limitée à une secte, reconnue à l'empereur dans le *maḥẓar*. Le triomphe de la doctrine panthéiste fut beaucoup aidé par les discussions qui prirent place en présence d'Akbar parmi les représentants des différentes religions, dans l'enceinte de l'*ibādathkāna* (maison de prière) construite à Fatehpur Sikri en 1574–1575. Les discussions et les débats qui étaient sans doute, étant donné leur portée, sans précédents dans l'Histoire, réunissaient des théologiens musulmans, sunnites et chiites, des soufis et des érudits (*ḥakīm*), des brahmanes, d'autres hindous anachorètes, des jaïns, des parsis et enfin des chrétiens (jésuites) dont la première mission avait atteint la cour en 1580. Ces discussions convainquirent Akbar qu'il n'existait pas une seule et unique interprétation de l'islam et, en outre, qu'aucune religion ne pouvait, à elle seule, détenir la vérité. Il lui appartenait, à lui l'homme choisi de Dieu, de contribuer à l'instauration universelle de la Paix absolue (*Ṣulḥ-i Kul*), afin d'empêcher tout conflit entre les diverses sectes. Pour bien appréhender cela, ainsi que la conviction qui en découlait que «la religion et le monde étaient tous deux illusoires», il fallait organiser un corps d'élite de disciples (*iradāt-gazīnān*) auxquels étaient prescrits une soumission totale à l'empereur et certains principes ainsi qu'un mode de vie particulier. Le principal porte-parole d'Akbar était le fils de Mubārak, Aboul Faẓl (1551–1602), qui nous livre l'explication la plus autorisée des croyances d'Akbar dans l'*ʿĀṭin-i Akbarī*. Le terme *dīn-i ilāhī* (foi divine) utilisé par certains historiens modernes quand

ils évoquent la « religion » d'Akbar n'est sanctionné par aucune déclaration émanant de l'empereur ou d'Aboul Faẓl et est en soi une désignation peu vraisemblable, puisque Akbar et son entourage n'étaient disposés à admettre la réalité d'aucun *dīn* (religion).

La politique d'égalité de traitement de toutes les religions (qu'il faut distinguer d'une simple politique de tolérance) qu'Akbar faisait respecter, autorisant la liberté de l'expression religieuse, la conversion et la construction de lieux de culte pour tous, était la conséquence logique de ses idées mûrement réfléchies sur la religion. C'était sans doute, répétons-le, une politique à laquelle il était difficile de trouver un parallèle dans le monde contemporain — le fait a été souligné avec une grande fierté par le fils d'Akbar, Jahāngīr. Mais on pourrait aussi dire que le panthéisme n'était pas la cause essentielle, mais la rationalisation d'une mesure dont l'empereur ne cessait de mesurer l'utilité politique. Après tout, dès le début de son règne, Akbar avait commencé à intégrer un important élément hindou dans sa noblesse comme dans son administration. Certes, Abou Faẓl affirme que la souveraineté participe de la « lumière divine » et que le souverain, comme Dieu, est le père de toute l'humanité ; par conséquent, il a pour fonction d'assurer que « des différences entre les religions ne s'élève pas la poussière de l'hostilité ».

La faveur qu'Akbar accorda au panthéisme laissa une empreinte profonde sur la pensée islamique en Inde. Chez les musulmans, elle fut à l'origine d'un mouvement qui étudiait les textes brahmaniques et la Vedānta. Akbar lança une série de traductions d'œuvres en sanskrit, notamment d'ouvrages religieux, parmi lesquels figuraient l'*Atharva-veda*, le *Mahābhārata* et le *Rāmāyaṇa*. Dans l'*Ā'īn-i Akbarī*, Aboul Faẓl a pu donner une description assez exacte et convaincante des divers systèmes philosophiques, théologiques et juridiques hindous, en se fondant sur un nouvel examen des textes, grâce à des traductions effectuées « après beaucoup de difficultés ». Il y faisait encore ressortir le terrain commun que l'on pouvait déceler entre l'islam et l'hindouisme, en situant la présence du monothéisme au sein de ce dernier ; on y découvre aussi une grande estime de la logique contenue dans la doctrine du karma. Avec le règne de Jahāngīr vient l'identification définitive de la Vedānta avec le *taṣawwuf* (mysticisme), sans doute parce que tous deux étaient dorénavant panthéistes.

Avec le prince Dārā Shukoh (1615–1659), la reconnaissance de l'hindouisme par l'islam atteignit son apogée. Dara commença sa carrière intellectuelle par une immersion croissante dans le mysticisme musulman, à travers son attachement à la confrérie de la Qadiriya de Mīān Mīr (mort en 1635). De là, son intérêt passa à la Vedānta, marqué d'abord par la composition (1654–1655) du *Majma'u-l Baḥrain* (*La Rencontre de deux océans*), dans lequel il explique les principaux termes et concepts utilisés dans le

discours spirituel hindou. En 1655, il fit traduire le *Yogavāsishtha*. En 1657, ce fut, d'un point de vue philosophique, l'effort le plus considérable : une traduction en persan des cinquante-deux *Upanishad*, sous le titre *Sirru-l Asrār* (*Le Grand Secret*).

Le *Dabistān-i Mazāhib*, écrit vers 1653 par «Mobad», nous fait bien comprendre l'esprit du temps. L'auteur, voulant donner un exposé véridique et objectif de toutes les religions, traite dans son ouvrage des parsis, des hindous, des bouddhistes (tibétains), des juifs, des chrétiens et des musulmans, ainsi que des différentes sectes existant dans le sillage de chacune des traditions religieuses. Son équipement linguistique était considérable et il est douteux qu'une œuvre de cette qualité et de cette envergure eût existé dans toute autre langue à cette époque.

La liberté de la discussion religieuse accordée à tous sous le règne d'Akbar a sans aucun doute profité à la transformation du chiisme qui, d'«hérésie», est passé au stade de variante reconnue de l'islam en Inde. Qāzi Nūrullāh Shustarī (1549–1610) fut le premier *Isnā-ʿAsharī* théologien chiite en Inde qui nous ait laissé des écrits importants. Dédaignant la *taqiyya* (dissimulation), surtout à cause de la liberté accordée à tous par Akbar, il défendit ouvertement les positions chiites contre les critiques des sunnites. Il mourut en 1610 et est considéré comme un martyr chiite ; bien que les détails de l'incident qui a causé sa mort soient obscurs, il ne s'agissait pas d'une persécution des chiites (Rizvi, 1965, pp. 314–323). Des immigrants venus d'Iran, pour la plupart des chiites, occupaient des charges importantes dans l'Empire moghol, et les cultes chiites étaient célébrés publiquement. Haidarabad au Deccan, au XVI^e siècle, puis Lucknow et Faizabad dans le nord de l'Inde, au XVIII^e siècle, devinrent d'importants centres d'érudition chiite.

L'orthodoxie réagit de diverses manières aux défis que lui lançait la libre expression d'idées considérées jusqu'alors comme aussi hétérodoxes qu'inacceptables. Les théories de cheik Ahmad Sirhindī (1564–1624) nous font comprendre à quel point les réactions pouvaient être complexes. Sa profonde vénération pour la charia se trahit dans l'hostilité qu'il témoignait envers les politiques de tolérance d'Akbar et dans l'opposition acharnée qu'il manifestait envers les hindous et les chiites. Il devint (1600) un disciple du mystique de la *nakchbandiya*, Bāqī Billāh (mort en 1603), et à partir de ce moment, il s'intéressa de plus en plus aux théories d'Ibn al-ʿArabī sur l'unité de l'existence et l'homme parfait. Il constatait l'exactitude ultime de la première ; mais il incorpora totalement la seconde dans son concept du *qaiyūm* (celui qui maintient). Possédant la gnose (*ʿārif*), le *qaiyūm* parvient à assumer une fonction qui était jusqu'alors réservée aux prophètes. Cette fonction s'identifie à une autre encore — la régénération de l'islam que seul peut opérer un rénovateur (*mujaddid*) lors du deuxième millénaire. Il était

évident pour ses adeptes que les charges de *qaiyūm* et de *mujaddid* étaient unies en la personne de cheik Ahmad Sirhindī (Friedmann, 1971). Naturellement, pareilles théories ne pouvaient que provoquer critiques et suspicion, et Jahāngīr fit jeter Sirhindī en prison pendant une brève période (1619).

En même temps, on assistait à un mouvement de renouveau religieux essentiellement mystique, une nouvelle affirmation de la position orthodoxe relative à l'islam, correspondant à la conception de Ghazālī, qui combinait la loi (*charia*) et le mysticisme (*Ṭarīqa*). Cette nouvelle affirmation n'avait par définition rien d'original, bien que des travaux et une pensée approfondie eussent présidé à sa conception. Abdul Haqq Muḥaddiṣ (1551–1642) fut un commentateur prolifique de la loi musulmane et des écrits du Prophète. Et pourtant, il acceptait pleinement la tradition du soufisme, puisqu'il avait écrit un volume de biographies des mystiques indiens ; en outre, il avait hérité de son père une sympathie pour les théories d'Ibn al-ʿArabī et même pour celles de Kabīr (Rizvi, 1965, pp. 151–175).

En règle générale, l'empereur Aurangzeb (règne de 1659 à 1707) soutenait l'islam traditionnel et légal. Le fait apparut particulièrement lors de la commande qu'il passa de l'œuvre considérable qu'est le *Fatāwā-i ʿĀlamgīrī*, préparé en langue arabe par cheik Nizam, avec l'assistance de nombreux érudits ; l'ouvrage visait à être un recueil complet de jurisprudence, réunissant les opinions des juristes sur des questions détaillées, classées par sujets.

Avec le déclin de l'Empire moghol émergea un penseur et juriste musulman de grande envergure, Shāh Walīlullāh (1702–1762). Sans le moindre doute, ce fut un homme exceptionnel, car il sut faire ressortir l'oppression des paysans et des artisans comme un facteur déterminant de la décadence de l'empire. C'est ainsi qu'il relia l'application des divers éléments de la *charia* à des nécessités sociales particulières, même si ces propositions étaient formulées de manière assez naïve. Sur d'autres questions, celle des chiites entre autres, il adopta une position orthodoxe et traduisit en arabe le pamphlet polémique anti-chiite de Sirhindī. Il se montrait assez dur envers les non-musulmans qui, sous un régime appliquant la *charia*, se seraient vus condamner à être coupeurs de bois ou porteurs d'eau. Il acceptait l'héritage soufi de l'islam et prétendait être lui-même un guide spirituel (*murshid*). Il se montrait en faveur d'une réconciliation « inspirée » entre le panthéisme d'Ibn al-ʿArabī et la théorie de Sirhindī, et, à l'instar de ce dernier, il prétendait avoir reçu la lumière divine (*kashf*) (Rizvi, 1982). Les Indiens wahhabites qui, au XIX^e siècle, devaient jouer un rôle si important dans la résistance au pouvoir britannique tenaient en grande estime la personne et les écrits de Shāh Walīlullāh et de son fils Abdul Azīz (1746–1824).

Au XVI^e siècle arriva en Inde le christianisme catholique. Depuis longtemps, des communautés syriennes chrétiennes et juives vivaient sur la côte du Kerala, le trafic maritime de la mer Rouge entretenant leurs contacts avec

la chrétienté orientale et le judaïsme. Avec l'arrivée des Portugais, ce fut le coup d'envoi de l'activité missionnaire catholique, notamment avec François Xavier (1506–1552). Un autre jésuite, Robert de Nobili (1577–1656), tenta une innovation en présentant le christianisme sous des couleurs indiennes. Les jésuites faisaient grand usage de la presse d'imprimerie et des écrits rédigés dans les langues indiennes. En 1557, Goa devint un archidiocèse. Le déclin de la puissance portugaise fut quasiment fatal à l'activité catholique et, en 1653, un certain nombre de communautés chrétiennes syriennes du Kerala retournèrent sous la houlette d'Antioche. Les premiers missionnaires luthériens, envoyés par le Danemark, arrivèrent en 1706 à Tranquebar (Tamil Nadu), et Ziegenbalg traduisit en tamoul les quatre Évangiles (1714).

LA SCIENCE ET LA TECHNIQUE

En Inde, pendant le XVI^e siècle, la tradition scientifique gréco-arabe était encore dominante. L'astronomie (avec les mathématiques et la géographie comme appendices nécessaires) et la médecine en étaient les principales branches. On continuait d'étudier les sciences sanskrites et, à la cour de l'empereur Akbar (1556–1605), on s'appliquait toujours à les pratiquer. Dans la dernière partie de l'*Ā'in-ī Akbarī* (1595–1596) d'Aboul Fazl figurait une vaste étude sur les sciences indiennes, comparable en dimensions sinon en profondeur avec la grande description compilée par Alberuni quelque 550 ans auparavant.

Dans un passage célèbre, Aboul Fazl donne la liste des sujets qu'Akbar a prescrits aux futurs érudits d'apprendre à l'école : la morale, l'arithmétique, la comptabilité, l'agriculture, la mensuration, la géométrie, l'astronomie, la géomancie, l'économie domestique, l'art du gouvernement, la médecine, la logique, les sciences physiques, les mathématiques, la connaissance du divin et l'histoire, ainsi que les « sciences indiennes », autrement dit *vyakaran*, *nyāya*, *vedānta* et *patānjali* (grammaire, logique, philosophie védantiste et yoga). Bien qu'Aboul Fazl affirme que ces sujets ont redonné vie aux madrasas (écoles coraniques), il n'existe aucune preuve que ces matières eussent toutes été enseignées en un lieu quelconque. Les madrasas continuèrent d'enseigner principalement la théologie musulmane et ses nombreux écrits. Les sciences comme l'astronomie et la médecine, bien qu'elles fussent surtout transmises par les textes, s'apprenaient sans doute en famille, ou bien c'étaient des praticiens qui transmettaient individuellement leur savoir à des assistants ou à des élèves.

Au XVI^e siècle, il semble que l'accès direct aux ouvrages grecs était devenu assez limité, même quand il existait des traductions arabes. Pourtant Aboul Fazl prétend avoir connaissance de ces textes, et Ptolémée et Galien

demeuraient les principales autorités dans les domaines de l'astronomie et de la médecine. En 1616, Thomas Roe reconnaissait que les « moulays » de la cour moghole « avaient quelque connaissance en philosophie et en mathématiques, qu'ils sont de grands astrologues et savent parler d'Aristote, d'Euclide, d'Averroès et d'autres auteurs ». Ce qui est très intéressant, c'est l'impulsion positive qui était désormais donnée à l'effort scientifique.

Dans les domaines de la botanique et de la zoologie, cet effort est manifeste dans l'observation et l'expérimentation qui ont traduit l'intérêt que portait Jahāngīr à ces sujets. Aboul Fazl accordait une grande attention aux appareils techniques (d'où ses considérables descriptions des phénomènes de distillation, y compris celui de la distillation des liqueurs). Son intérêt pour la géographie, manifeste dans ses comptes rendus des différentes provinces de l'Empire moghol, ne faisait que perpétuer une tradition déjà bien ancrée dans le savoir de l'islam. Mais l'attention aiguë qu'il accordait aux statistiques de toutes sortes est tout à fait remarquable. Dans l'*Ā'in-ī Akbarī*, nous ne trouvons pas seulement des séries de chiffres çà et là, mais des tableaux de prix, de salaires, de taux de revenus, de surfaces vérifiées, de totaux de revenus, de recensements des serviteurs armés, des chevaux et des éléphants, et ainsi de suite ; il semble qu'il n'y ait jamais eu, en Inde, de tel précédent pour la présentation de ces statistiques. Dorénavant, on accordait une attention considérable aux mathématiques et à l'astronomie. L'empereur Akbar demanda à Fathullāh Shīrāzī (mort en 1588), originaire de Perse, de mettre au point un calendrier solaire exact, l'*ilāhī*, qui fut proclamé par décret en 1584 (Alvi et Rahman, 1968).

Le XVII^e siècle ne tint pas les promesses, qui se dessinaient pendant le règne d'Akbar (1556–1605), d'un accroissement de l'intérêt pour la science. Dans l'ensemble, celle-ci continua d'être confinée dans ses limites traditionnelles, sans connaître beaucoup d'innovations. Il y eut une réussite digne d'être notée, l'atlas de Sādiq Isfahānī (composé à Jaunpur, 1647) ; il contenait 33 feuillets couvrant l'hémisphère oriental et se fondait sur une projection cylindrique simple, non perspective. Mais ces feuillets ne trahissaient aucune influence européenne, et, même à la cour des Moghols, l'*Atlas* de Mercator présenté à Jahāngīr en 1617 ne suscita aucun intérêt (Habib, 1977, pp. 122–134).

La médecine et la chirurgie européennes ne rencontraient pas plus de réactions. La médecine indienne issue de la tradition gréco-arabe (*Ṭibb-i Yūnānī*) était presque identique dans sa pratique avec la médecine contemporaine persane, car il y avait un flux incessant de médecins d'Iran vers l'Inde. La médecine ayurvédique était depuis longtemps reconnue comme un système parallèle efficace. Il semble qu'il existait une tendance à considérer la médecine européenne sous un même aspect. Dānishmand Khān, noble moghol érudit, demanda à François Bernier, lors du séjour de celui-ci

à Delhi (1659–1666), de lui expliquer en détail les découvertes de Harvey et de Jean Pacquet. Mais en dépit de la curiosité qu'il manifesta et de la bonne réputation des médecins européens, il semble qu'il n'y ait eu aucune tentative dans la tradition *tibb* pour adopter un élément quelconque de la pratique médicale européenne, à part un peu d'intérêt pour les nouvelles drogues apportées par les Européens (Pearson, 1989).

C'est de bien des manières que le travail en astronomie de Sawāi Jai Singh (mort en 1743), noble vivant à la cour moghole et souverain d'Amber, traduit ce qu'il y avait de mieux dans la science indienne, mais aussi ses faiblesses intrinsèques. Il fit construire des observatoires à Delhi, Jaipur, Ujjain, Mathura et Varanasi. Là, d'énormes « instruments » en maçonnerie furent érigés, car on partait de l'idée que les instruments plus petits, en bois ou en métal, comme les astrolabes, donnaient une trop grande marge d'erreur (Kaye, 1918). Ayant appris que les Européens effectuaient des observations exactes, Sawāi Jai Singh se procura les tables de La Hire (à partir desquelles il reproduisit une table de réfraction) et se servit également d'un télescope. Les résultats de ses observations sont consignés dans son grand ouvrage, *Zij-i Muḥammadshāhī* (1734). Mais le cadre de son univers restait fermement aristotélicien et ptolémaïque. Il s'intéressait si peu aux fondements de la science que, dans son propre ouvrage, il emprunte souvent des passages entiers du *Zīj* (1437–1438) d'Ulugh Beg. Son ignorance totale de la théorie copernicienne soulève la question de savoir si la principale raison de son effort n'était pas seulement de déterminer les moments exacts de positions particulières des corps célestes, ce qui laisse à penser qu'il poursuivait plus ses préoccupations astrologiques qu'il ne se vouait à une recherche purement scientifique.

Dans la période prémoderne, la technique en Inde se situait ou bien hors du domaine que pouvaient accepter les savants, ou tout juste en marge, là où ils pouvaient toucher un peu à l'alchimie ou à des systèmes quelque peu fantaisistes. Il n'est donc pas surprenant que le nombre des inventions ou des améliorations dans la technique de production qui pourraient être attribuées à des savants de l'Inde moghole est plutôt modeste.

Parmi ces rares inventions, il faut citer en tout premier lieu celles qui font intervenir des roues à engrenage. Dans les premières années du XVI^e siècle, Bābur avait décrit la méthode d'une machine élévatrice de l'eau reposant sur un engrenage à pignon. Les peintres moghols ont souvent représenté ce genre de machine. Il s'agissait là d'un système mécanique qui a joué un rôle central dans plusieurs inventions que les historiens officiels attribuent à la sagesse d'Akbar, mais qui ont peut-être été le produit de l'ingéniosité de Faṭḥullāh Shīrāzī. On construisit une machine qui nettoyait des canons de fusil simultanément ainsi qu'un moulin monté sur un chariot ; un système complexe d'élévation de l'eau par une série de roues à engrenage fut installé à

Fatehpur Sikri par Akbar lui-même. L'empereur inventa aussi un système de refroidissement de l'eau avec du salpêtre, ce qui devint aussitôt une pratique commune en Inde. L'inventivité impériale alla jusqu'aux fusils : un pistolet fut fabriqué dans l'arsenal d'Akbar, dans lequel le mouvement de la détente entraînait la décharge de la balle sans utilisation de la mèche (une platine à rouet ?). Le chameau de renflouage fut une singulière invention, datant de 1596, qui servit à mener un navire, construit à Lahore mais destiné à naviguer en haute mer, le long du fleuve jusqu'à la mer (Habib, 1992).

Sous le même règne et au cours du siècle suivant, il apparaît que la cour s'était attachée à promouvoir la greffe des végétaux, ce qui permit de faire venir des cerisiers au Cachemire et d'améliorer la qualité des oranges dans les plaines de l'Inde (Habib, 1980a, p. 5).

Pour la première fois au cours de cette période, on note l'apparition d'importants dispositifs mécaniques, mais on ignore si un individu quelconque en a été l'inventeur ; la plupart d'entre eux ont été presque certainement adoptés ou diffusés par des artisans inconnus.

Parmi ces nouveautés, il y avait la vis, sous sa forme indienne, décrite en 1666. Elle était faite au moyen d'un fil métallique soudé et non par l'incision de rainures sur une pièce métallique. Un autre outil a été décrit à peu près à la même époque, une foreuse manuelle à double engrenage qui servait à tailler les diamants et qui remplaçait enfin le foret à archet (Habib, 1980a, pp. 27–28 et 1980b, pp. 33–34).

Dans le bâtiment et le génie civil, la capacité de construire des dômes à bulbe (technique qui touche à la prouesse avec le célèbre Taj Mahal) marque une étape dans la conquête d'une nouvelle compétence (importée d'Asie centrale, mais encore améliorée) dans la construction faisant appel à des arcs. Pour les chantiers navals, il y eut une véritable révolution au cours du XVII^e siècle : les vieilles « jonques » de haute mer furent peu à peu remplacées par des vaisseaux imités des navires hollandais et anglais (Habib, 1980a, pp. 13–15).

Peu d'éléments contribuent à soutenir l'idée que l'impression sur tissu aurait fait son apparition en Inde au cours du XVII^e siècle. Il semble au contraire qu'il s'agissait d'une très ancienne industrie indienne et que c'est à partir de l'Inde, au cours de ce même siècle, que cette technique a pris la direction inverse, transmettant en Iran les termes hindis pour impression et tissu imprimé (*chhāpā/chap* et *chhīnt/chīt*). L'industrie anglaise de l'impression sur tissu au XVIII^e siècle eut elle aussi pour modèle, à ses débuts, la technique indienne d'impression (Habib, 1985, pp. 217–220).

Tout cela vaut bien la peine d'être noté ; mais lorsque l'on considère ce qui se passait dans le domaine européen de la technique à la même époque, on ne peut que reconnaître la lenteur du progrès technique en Inde. Les

exemples de cette stagnation sont légion. Les outils agricoles étaient toujours les mêmes, presque entièrement fabriqués en bois, avec une utilisation spartiate du fer ; seule la diffusion des machines élévatrices d'eau avec leurs engrenages et du broyage de la canne à sucre au moyen de rouleaux de bois a probablement représenté quelque changement dans certains domaines.

Dans le secteur de la métallurgie, l'incapacité de produire de la fonte restait un handicap évident ; c'était, pense-t-on, parce que l'on ne parvenait pas à produire des soufflets de forge d'une puissance suffisante. Ne sachant pas se servir de la force animale pour actionner des outils permettant de travailler le métal, les Indiens ne pouvaient produire de vis, d'écrous et de boulons ni d'engrenages de qualité. On ne pouvait non plus fabriquer d'horloges mécaniques. Tout cela avait un effet jusque sur l'artillerie à laquelle le pouvoir s'intéressait pourtant énormément. Il semblerait que, pendant tout le XVII^e siècle et même au début du XVIII^e, le fusil à mèche fût resté l'arme ordinaire des armées indiennes (Habib, 1980a, pp. 16–32).

Pour la construction des bâtiments publics, en dépit des merveilles architecturales de nombreux édifices moghols, les préjugés traditionnels persistaient ; ainsi, l'idée que la largeur des piles d'un pont et la portée de ses arches devaient être quasiment égales a continué de régner sur la construction de ces ouvrages, bien que les ingénieurs européens eussent déjà pris conscience, longtemps auparavant, de l'inutilité de ce calcul.

On a souvent cité en exemple l'incapacité des Indiens à accepter une invention d'importance capitale illustrée par leur indifférence devant la presse d'imprimerie dont l'adoption aurait certainement eu des conséquences incalculables pour leur civilisation. On ne saurait trop insister sur les conséquences néfastes de cette négligence.

On pourrait supposer que certaines de ces hésitations devant les innovations techniques provenaient de l'existence d'une main-d'œuvre abondante, qualifiée et peu chère. Mais il est cependant difficile de passer sous silence le fait que le facteur idéologique, générateur d'un manque de curiosité dans les questions des sciences et de la mécanique, a eu aussi un rôle important dans l'échec de l'Inde à se maintenir au niveau de l'Europe dans un domaine aussi important.

LES ARTS

La contribution la plus évidente à la civilisation indienne et aux arts du monde que l'on doit aux Moghols réside dans l'architecture (Brown, 1968, ch. XVII–XXI ; Koch, 1991 ; Asher, 1992). L'alliance entre l'échelle grandiose des bâtiments et la minutie des détails coupe le souffle du spectateur et, d'ailleurs, on a rarement fait mieux. Par sa technique et sa conception,

l'architecture moghole a emprunté à plusieurs sources. Beaucoup provenait de l'architecture du sultanat, avec son insistance sur l'arc, le dôme et la voûte. En outre, les Moghols ont fait largement appel aux styles dits provinciaux, c'est-à-dire à ceux du Gujarat, du Rajasthan, du Malwa, du Sharqi et du Bengale. Enfin, il y avait les nouvelles modes de la construction venues d'Asie centrale et d'Iran, symbolisées par le dôme à bulbe, le travail des pierres dures, la conception des jardins rectangulaires et l'amour de l'eau jaillissante. Mais l'architecture moghole n'était pas qu'un art syncrétique ; peut-être son trait le plus fascinant est-il son esprit d'expérimentation et d'innovation. Le palais et la cité d'Akbar, construits à Fatehpur Sikri, en sont une brillante démonstration ; là, en jouant simultanément avec les formes de l'arche et de l'entablement, ont été édifiés des bâtiments d'un grand charme artistique et d'une grande beauté. Le Taj Mahal, le plus grand monument moghol, nous présente toutes les vertus architecturales que les Moghols ambitionnaient depuis longtemps de réaliser et qui sont réunies ici (illustration 103).

Après les travaux de construction d'Agra et de Delhi des deux premiers empereurs moghols, Bābur (1526–1530) et Humāyūn (1530–1556), il y eut le bref mais somptueux interlude de la dynastie des Sur (1540–1556), au cours duquel furent édifiés le Purānā Qil' à Delhi et les tombes de Sahasram (Bihar). Ces bâtiments se situaient surtout dans la tradition de la phase « afghane » de l'architecture du sultanat, bien que le grand bassin qui entoure le mausolée, comme à Sahasram, constitue une intéressante innovation.

L'architecture moghole trouva son premier bâtiment véritablement représentatif avec le mausolée d'Humāyūn à Delhi (construit vers 1564) ; c'est un bâtiment coiffé d'un dôme, avec un kiosque et des coupoles (*chhatrī*), posé sur une vaste plate-forme et entouré d'un jardin rectangulaire clos par un mur, desservi par des canaux rectilignes qui se croisent entre eux. Presque simultanément, Akbar fit reconstruire le fort d'Agra et trouva dans le grès rouge le matériau qui lui convenait. À Fatehpur Sikri, dont le plan remonte aux années 1570, c'est encore le grès rouge qui domine ; mais là, ni le matériau ni les contraintes techniques ne semblent imposer de limites à la conception artistique. L'effort accompli pour opérer la synthèse entre l'arche et l'entablement ne provenait sans doute pas d'une volonté de réconcilier les styles « musulman » et « hindou » reconnus comme tels. La raison en était essentiellement esthétique : la variété plaisait à Akbar, et non l'uniformité ; en plaçant des structures obéissant à des conceptions différentes selon une symétrie qui n'avait rien de rigide, il a créé un chef-d'œuvre. La grande mosquée, dominée par le porche le plus immense qu'aient créé les Moghols, le Buland Darwaza, crée l'alignement de l'immense complexe du palais, ponctué de cours et de bassins. L'Utangan fut détourné de son cours pour fournir l'eau que faisaient monter les roues à eau, et qui était ensuite amenée par des aqueducs vers le complexe et ses bassins.

Quant au mausolée d'Akbar lui-même, à Sikandar près d'Agra, il marque, là encore, une innovation avec ses étages de colonnades et son étage supérieur en marbre ; il fut terminé sous le règne de Jahāngīr (1605–1627), son fils. L'utilisation du marbre se répandait beaucoup alors, et la merveilleuse tombe d'I'timāduddaula (mort en 1622) à Agra, qui montre une forte influence persane, représente un moment important de la transition.

La tombe que Shāh Jahān (1628–1658) fit bâtir pour son épouse Mumtaz Mahal, à Agra, est désormais connue dans le monde entier sous le nom de Taj Mahal. Situé sur le bord de la Yamuna, le monument fait partie d'une petite ville soigneusement planifiée, abritant des boutiques et des caravansérails, tous répartis selon un plan strictement rectangulaire. L'édifice principal est flanqué de deux bâtiments de grès rouge qui, tout comme le porche monumental, sont tout à fait remarquables. Le canal et le chemin qui mènent du portail à la tombe, avec le parc alentour, sont essentiels et contribuent à la magnificence du lieu. Nous arrivons alors devant l'édifice de marbre lui-même, avec sa vaste plate-forme aux quatre coins de laquelle se dressent quatre minarets, son immense dôme à bulbe qui domine un fronton abritant une porte moghole en retrait et ses quatre petites coupoles qui gardent leur modeste place car elles ne s'élèvent pas au-dessus du niveau de la base du dôme. Les ornements en pierres dures, semi-précieuses, et les ravissantes sculptures en marbre ont fait appel au talent de nombreux artisans.

Shāh Jahān fut aussi un grand bâtisseur dans l'enceinte du fort d'Agra. Mais ce sont les édifices qu'il a fait construire à Delhi qui, avec une certaine injustice, tendent à détourner notre attention de l'œuvre accomplie à Agra. Le fort Rouge et la Jāmi' Masjid (Grande Mosquée) font partie des plans d'une vaste cité, Shājahānabad, entourée de murailles avant même d'être construite. La Jāmi' Masjid est indubitablement la plus grande des mosquées mogholes, et elle exhibe ce mélange judicieux de marbre et de grès, ainsi que ce sens des proportions qui sont la marque de toute l'œuvre de Shāh Jahān.

Le long règne d'Aurangzeb (1659–1707) fut une période de grande activité dans la construction, mais il n'a que peu d'importance pour l'histoire de l'architecture. Les deux bâtiments qu'il faut retenir sont la mosquée Badshahi à Lahore et la tombe de Rābi'a Daurānī à Aurangabad, cette dernière étant une copie consciencieuse du Taj Mahal.

L'architecture moghole ne doit pas être jugée uniquement d'après les édifices que nous venons de citer. Srinagar, Lahore, Ajmer, Allahabad et Raj Mahal possèdent d'importants monuments datant du seul règne d'Akbar. En outre, les édifices de style moghol ne se cantonnent pas seulement aux forts, aux palais, aux mosquées et aux tombes.

Le temple de Govind-dev à Vrindaban, près de Mathura, construit en 1590 par le dignitaire de la cour d'Akbar, Mān Singh, est un parfait exemple

du style moghol ; c'est un bâtiment massif, voûté et coiffé d'un dôme, sa salle principale est en forme de croix et elle est parcourue de galeries supérieures, le tout ressemblant curieusement à une église. L'influence du style moghol dans la construction des temples est également manifeste dans le temple de Bīr Singh, à Chaturbhuj, construit sous le règne de Jahāngīr (1605 – 1627).

Les Moghols ont fait construire de nombreux ponts, notamment celui qui enjambe le Gomati à Jaunpur (1568 – 1569) (illustration 104), et d'innombrables caravansérails, tous de structure rectangulaire massive avec des cours, des vérandas et des cellules. La grande prouesse de génie civil des Moghols reste le West Yamuna Canal, construit par Shāh Jahān. D'une longueur de plus de 240 kilomètres, il passe à travers de profondes entailles, et son eau est transportée par des aqueducs élevés au-dessus de piliers de maçonnerie massifs ; il fournissait l'eau à Delhi, à partir d'un point bien plus élevé que le cours de la Yamuna lorsque le fleuve traverse la ville.

Naturellement, l'architecture moghole a eu ses imitateurs. Les plus remarquables sont les souverains d'Amber, qui construisirent un ensemble de palais à Amber (XVII^e siècle) et la ville nouvelle de Jaipur (XVIII^e siècle) dans l'est du Rajasthan.

La splendeur de l'architecture moghole ne doit pas nous faire oublier les réalisations des sultanats du Deccan au cours de leur dernière phase (XVI^e et XVII^e siècles). La célèbre Chār Mīnār d'Hyderabad (construite en 1591) est une porte triomphale présentant quatre faces et quatre ouvertures, surmontée d'un étage de colonnades et flanquée de quatre tours massives à chacun de ses angles (illustration 105). À Bijapur, le Gol Gumbad, la tombe de Muhammad 'Adīl Shāh (mort en 1656), présente le plus vaste dôme véritable qui existe en Inde, sans nuire aux proportions du bâtiment. (Pour l'architecture du sud de l'Inde pendant la période de Vijayanagar, voir le tome IV).

La peinture est le deuxième domaine pour lequel les Moghols sont internationalement acclamés. Les enluminures mogholes, réalisées en général sur le support du papier, ont été au début une extension de l'art persan avec son insistance sur le contour, la précision du détail et l'ignorance délibérée de toute perspective. Les deux premiers maîtres de cet art, 'Abdu'sh Šamad et Mīr Sayyid 'Alī, accompagnèrent Humayun lors de son retour en Inde, en 1555 – 1556.

À partir de ce noyau persan, Akbar créa une école nouvelle et foisonnante, en fondant un vaste atelier qui entreprit d'enluminer l'*Hamzanāma* dans les années 1560. Cette œuvre fut suivie, pendant toute la durée du règne, de l'illustration d'un grand nombre d'autres manuscrits ; pour y parvenir, on alla recruter des peintres dans diverses régions de l'Inde, de sorte que les influences des écoles indigènes existantes du Malwa, du Gujarat, du Rajasthan, du Gwalior et du Cachemire commencèrent à se faire sentir. Dans le même temps, on conservait soigneusement la vertu du travail

minutieux, cette gloire de l'art persan. Aboul Faẓl nous donne une liste des peintres dans laquelle il loue surtout l'éclat exceptionnel de Daswant ; les inscriptions qui figurent sur les miniatures dans les volumes manuscrits qui nous restent encore nous font connaître de nombreux autres peintres. Les tableaux composites, dans lesquels un des peintres se charge des portraits, tandis que le fond est confié à d'autres — parfois, on en compte trois pour la même enluminure —, sont un des traits particuliers de l'atelier d'Akbar. L'accent mis sur le réalisme (dans les portraits comme pour les détails historiques ou ceux du paysage) semble avoir émané d'Akbar lui-même, presque depuis le début. Vers la fin de sa vie, l'empereur commença à s'intéresser à la peinture européenne ; non seulement on assista à l'apparition de thèmes chrétiens, mais on peut remarquer que d'autres caractéristiques de la peinture de la Renaissance ont alors fait leur chemin dans l'art moghol, notamment le réalisme dans les proportions et la perspective.

De bien des manières, le règne de Jahāngīr a signé l'apogée de la peinture moghole. Il ne s'agissait plus principalement d'enluminer des manuscrits, on était passé à des albums et à de véritables portraits. Jahāngīr s'intéressait tout particulièrement aux portraits de personnes distinctes et aux miniatures représentant des oiseaux et des animaux, des arbres et des fleurs. Dans ce domaine, Mansūr était un grand maître. On se rend compte à quel point la peinture moghole parvenait à évoquer des sentiments lorsqu'on contemple le *Portrait d'un homme mourant*, que l'on doit à la main d'un peintre anonyme, travaillant à la demande de Jahāngīr (illustration 106).

Sous le règne de Shāhjahān (1628-1659), et particulièrement grâce au mécénat de Dārā Shukoh, la peinture moghole atteignit sa pleine maturité, même si elle perdit en volume et en expression. Les *Chanteurs aveugles* de Bichitr nous montrent des hommes du commun dans une scène ordinaire au bord d'un chemin ; c'est là sans doute l'un des chefs-d'œuvre de l'art moghol dont le réalisme évoque puissamment la peinture de la Renaissance, tandis que l'attention portée au plus petit détail relève de la tradition moghole classique (illustration 107).

Il ne serait pas juste de dire que les peintres moghols se limitaient à peindre des scènes de bataille ou de chasse, ou encore des fêtes et des célébrations de la cour impériale, et des assemblées de religieux. Mais il ne fait aucun doute que ce genre de scènes est abondamment représenté dans les miniatures. Comme la peinture persane, la peinture moghole était essentiellement profane, elle ne visait pas un public de dévots, mais une audience cultivée. (Sur la peinture moghole, voir Brown, 1924 ; Beach, 1922 ; Verna, 1994.)

Tandis que l'influence de la peinture de cour allait croissant, véhiculée par les ateliers des nobles et les peintres indépendants du « bazar » qui l'imitaient, elle finit par lancer des tentacules sous la forme de styles provinciaux,

mais avec des résultats inégaux (l'école de Patna, l'école d'Awadh, etc.). Au Rajasthan et dans les régions occidentales de l'Himalaya naquirent les écoles rajputs et paharis ; là, les peintures de dévotion, en particulier celles qui représentaient le *līla* de Krishna, prirent une importance considérable.

Enfin, pendant la période moghole, la musique classique indienne connut une phase de grande productivité. On connaissait bien la théorie de cette musique, telle qu'elle est décrite dans les textes sanskrits : Aboul Fazl nous en donne un résumé dans l'*Ā'in-i Akbarī*, et il relève les noms de 36 maîtres de la musique vocale et instrumentale employés par Akbar : le grand Tānsen était l'un d'eux. Le *dhrupad* était la forme de composition favorite, dont Nayak Bakhshū (fl. 1520) était le maître reconnu. Au début du XVI^e siècle, le *khayāl* était créé, qui permettait une bien plus grande liberté d'improvisation.

LA LITTÉRATURE

La littérature en persan et en sanskrit, langues que les gens ordinaires ne parlaient nulle part en Inde, était réservée à l'élite culturelle ; on peut donc la considérer comme indépendante des littératures écrites dans les langues parlées dans le pays.

Dans l'Empire moghol et dans les sultanats du Deccan, le persan n'était pas seulement la langue de la haute administration, mais il s'était répandu dans les cours des États rajputs. Même quand on ne l'utilisait pas directement, son vocabulaire et ses expressions influençaient fortement la langue des textes administratifs, comme on peut le voir à la lecture des documents officiels en rajasthani et en marathi. Il ne fait aucun doute que le persan a affecté, à la longue, les traditions littéraires de nombreuses autres langues indiennes : une nouvelle langue, l'ourdou, se forma à partir des interactions du persan et des dialectes hindis.

La contribution indienne à la lexicographie persane comprend le *Farhang-i Jahāngīrī* (1608–1609) d'Injū et le *Farhang-i Rashidī* (1653–1654) d'Abdou'r Rashid (1653–1654). Le *Bahār-i 'Ajam de Tek Chand 'Bahār'sī* (1739–1740, révisé en 1749) est sans doute le dictionnaire prémoderne du persan qui jouissait de la plus incontestable autorité ; sous chacun de ses articles, son auteur cite des poèmes et des œuvres en prose, classés d'un point de vue historique, pour établir le sens et les altérations de l'usage, des origines à son époque.

Parmi les prosateurs indiens, Aboul Fazl (1551–1602) est un personnage dominant. Auteur d'une prose majestueuse et très ornée, constamment sauvée de la banalité par des remarques qui appellent la réflexion, il était depuis longtemps reconnu comme un modèle pour quiconque voulait adopter un style. Aujourd'hui, il est tenu en plus haute estime encore pour

le contenu de son œuvre, son histoire d'Akbar si fidèlement relatée (dans l'*Akbarnamê*) et sa description de l'administration moghole, de l'Empire moghol et de la tradition culturelle de l'Inde (dans l'*Ā'in-ī Akbarī*). Il y eut des imitations de l'*Akbarnamê*, notamment les histoires impériales du règne de Shāh Jahān (Lahori et Waris, *Padshahnamê*) et de la première décennie du règne d'Aurangzeb (Muhammad Kazim, *Ālamgīrnamê*). Il n'y eut aucune imitation de l'*Ā'in-ī Akbarī*; apparemment, personne n'eut le même intérêt universel pour la science, la statistique, la géographie et la culture.

Un genre indépendant s'ajouta à l'historiographie avec les *Mémoires de Bābur* (mort en 1530), écrits à l'origine en turc chaghatay (on n'en trouve presque plus trace), mais qui devint un élément de la littérature persane avec la traduction littérale qu'en fit Abdu'r Raḥīm (1588–1589). Les mémoires de Jahāngīr (couvrant la période comprise entre 1605 et 1623) égalent ceux de Bābur par la simplicité du style, la franchise et l'intérêt pour l'histoire naturelle et les arts, mais, naturellement, ils manquent de l'élément romanesque inhérent aux aventures de Bābur. Les histoires régionales détaillées constituent encore une autre catégorie; l'histoire du Sind par Mīr Sa'shum (1599–1600) et celle du Gujarat (*Mīrāt-i Amadī*, 1761) par 'Alī Muhammad Khān en sont les meilleures représentantes. Il y eut ensuite des histoires générales de l'Inde, dont le *Tabaqāt-i Akbarī* (1592–1593) devint le modèle. Muhammad Qāsim Firishta rédigea une compilation à partir de sources diverses, recueillies avec soin, pour son *Gulshan-i Ibrāhīmī* (1606–1607, révisé en 1609–1610) qui obtint, à juste titre, une excellente réputation. Si le *Muntakhabu't Tawārīkh* (1596) d'Abdul Qādir Badāūnī appartient formellement à la même catégorie, il compte pour sa vive critique, assez partisane, d'Akbar et de sa politique. Enfin, il y eut des biographies, en particulier des collections de biographies de nobles personnages, d'érudits, de poètes et de théologiens. Le plus vaste ouvrage de cette sorte rédigé en Inde est sans le moindre doute le *Ma'āşiru'l Umara* de Shāh-nawaz Khān, énorme dictionnaire biographique de la noblesse moghole, commencé en 1742 et terminé en 1768–1769.

Les écrits religieux forment une vaste proportion des textes que l'on rédigeait en langue persane, mais il faut se reporter à la section sur la religion de ce chapitre.

La contribution indienne à la poésie persane continua d'être importante, mais elle n'avait rien de spectaculaire. En dépit d'une tentative pour conserver le style habituel du persan classique, il était inévitable que la poésie indienne fût influencée par le vocabulaire, les idiomes et même les idées courants en Inde. 'Urfi (mort en 1590) et Faizi (mort en 1595) obtinrent une reconnaissance considérable en dehors de leur pays. Les poèmes lyriques et les vers narratifs (*maṣ nawi*) d'Urfi furent salués avec enthousiasme. On admirait Faizi pour ses constructions élaborées et son style fleuri, mais la

critique contemporaine est sans doute moins attirée par son adaptation d'un conte indien, *Nal-Daman*, pour la composition d'un *maṣ nawī*. Les deux pays doivent se partager le poète Ṣa'ib (mort en 1677–1678), qui vécut en Inde pendant des années avant de retourner en Iran.

Il n'y a guère de motif pour croire que la littérature sanskrite ait battu en retraite vers le sud afin d'échapper au « pouvoir musulman ». Dans les limites de l'Empire moghol, il y avait une abondante production dans cette langue. Une bonne partie de ces écrits persistèrent dans la sphère religieuse, et nous avons déjà donné les références de nombreuses œuvres de cette période traitant de la philosophie religieuse et du droit. Dans d'autres domaines, il existait aussi un certain nombre d'écrits. Un « écrivain prolifique », Nāgoji Bhaṭṭa (vers 1700) écrivit un commentaire du commentaire de Kaiyata sur le *Mahābhāṣya* de Patañjali, le grand texte ancien traitant de la grammaire du sanskrit.

Le poète de la cour de Shāh Jahān, Jagannātha Paṇḍita, écrivit son monumental *Rasagāṅgādharma* : il redéfinissait la poésie comme étant un « son exprimant un sens, faisant l'objet d'une contemplation qui engendre un plaisir transcendant » (Keith, 1920, p. 397).

Il est un autre genre de littérature qui continuait d'être pratiqué par certains, la poésie historique ou *kāvya*. Les derniers continuateurs de la grande histoire en vers du Cachemire par Kalhaṇa, écrivant dans un style assez lourd, vécurent à la fin du règne d'Akbar : citons le *Rājāvalipatākā* de Prājya Bhaṭṭa et Suka. Les panégyristes de la cour moghole, comme ceux des souverains du Rajputana et de la Confédération marathe, continuèrent eux aussi d'écrire dans la même tradition classique plutôt décadente.

On continuait de composer en sanskrit des contes, des fables et des légendes. Ballalaena (XVI^e siècle) écrivit un recueil de légendes « pleines d'esprit » sur la cour du roi Bhoja, dans le *Bhojaprabandha*. Au siècle suivant, Narayana composa le *Svāhāsudhākara* *champū*, dans lequel il raconte les amours idylliques de Svāhā, l'épouse du dieu du Feu, Agni, et de la Lune. Le savoir de la sexualité eut aussi un représentant avec l'*Anāṅgaraṅga* (XVI^e siècle) de Kalyānamalla.

Les œuvres qui transmettaient les sciences gréco-arabes ont enrichi la littérature sanskrite. Nīlakaantha, l'astronome d'Akbar, écrivit le *Tājikanīlakaṇṭhī*, traité d'astrologie (1587). Vedangaraya fit une compilation avec le *Pārasi-prākāsa*, glossaire des termes de l'astronomie. Au début du XVIII^e siècle, sous le mécénat de Sawāi Jai Singh, Samrāṭa Jagannātha traduisit en sanskrit l'*Almageste* de Ptolémée et les *Éléments de géométrie* d'Euclide, à partir de leurs versions arabes ou persanes.

Au cours de la période que nous étudions, les littératures de nombre de langages parlés atteignirent leur maturité. L'hindi moderne littéraire commença à se former à partir de dialectes qui avaient déjà forgé leur pro-

pre littérature. On y trouvait des poèmes de caractère populaire comme les strophes de Kabīr avec leur message monothéiste plein de sève (vers 1500) ; mais, pour des goûts plus littéraires, il y avait le roman de Malik Muhammad Jayasi, *Padmāvat* (vers 1540). Ces ouvrages étaient écrits en dialecte awadhi, ainsi que le *Rāmcharitmānas* (vers 1570), version littéraire, dévote et immensément populaire de l'épopée du *Rāmāyana*. Dans le dialecte hindi de Braj, à l'ouest, nous avons d'une part les poèmes très populaires de dévotion à Krishna et de ses badinages, signés de Sūrdās (vers 1550), et, d'autre part, les poèmes d'une grande qualité littéraire d'un dignitaire d'Akbar, Abdu'r Rahīm (fl. 1600), et le *Sat'sai* de Bihārī Lāl (1662). L'hindi finit par acquérir son statut de prose littéraire grâce à deux hommes, Sadasukhlal (fl. 1780) et Insha Allāh Khān 'Inshā' (mort en 1818), ce dernier écrivant ses poèmes en ourdou et utilisant la prose hindi pour écrire sur des thèmes profanes.

Dans une langue très proche, le pendjabi, les poèmes de Nānak (fl. 1520) et les gunis qui lui succédèrent furent recueillis par Arjan (mort en 1606) dans le *Gurū Granth Sāhib*. La tradition littéraire profane en pendjabi a produit sa plus grande réussite avec le roman tragique de Wāriṣh Shāh, *Hir-Ranjha* (XVIII^e siècle).

La cour et les armées mogholes tendaient à réunir des individus parlant divers dialectes hindis et, du creuset où se mêlaient tant d'idiomes (y compris le pendjabi), émergea une langue commune parlée dans les camps et les bazars. On peut dire que l'ourdou se créa lorsque les poèmes écrits dans cette langue mixte commencèrent à emprunter leurs formes littéraires au persan. Cette tentative eut lieu pour la première fois dans les sultanats du Deccan, aux XVI^e et XVII^e siècles. Muhammad Qulī Quṭb Shāh (mort en 1612) fut une figure notable de ce style « dakhinī ». La transformation de ce style en ourdou commença vraiment, pense-t-on, avec l'arrivée à Delhi (1723) du poète Walī, né au Gujarat. Alors la langue s'épanouit dans les poèmes satiriques de Saudā (mort en 1780 ou 1781) et les vers lyriques de Mīr (mort en 1810). Ces poètes puisaient abondamment dans l'imagerie de la littérature persane, comme dans sa tradition de scepticisme, et ils commencèrent ainsi à conférer à l'ourdou une certaine rigueur d'expression et de vocabulaire ; avec le temps, cet effort apporta sa contribution propre au substrat de la langue commune (en dehors des différents dialectes) que partagent désormais l'hindi littéraire (en écriture devanagari) et l'ourdou (en écriture arabe) (Saksena, 1940).

L'histoire que l'on connaît de la littérature en kashmiri commence avec les vers d'Habba Khātun (fl. 1600), née dans un village, épouse d'un souverain exilé du Cachemire. En même temps, la langue du peuple afghan, le pachto, était pour la première fois considérée comme véhicule du mot écrit, avec le texte religieux rédigé dans cette langue par Bāyazid Raushan (fl. 1580), Khairu'l Bayan. Au cours du siècle suivant, Khwush-hāl Khatak

(fl. 1670), fonctionnaire moghol devenu rebelle, devint l'un des grands poètes écrivant en pachto et, plus tard, un des symboles de l'esprit d'indépendance des Afghans.

La littérature bengalie remonte à une époque bien antérieure au XVI^e siècle, mais il ne fait aucun doute que c'est de nos jours qu'elle reçut ses premières véritables impulsions. Le *Chaitanyamangal* (vers 1540) de Brindāvandā est un long poème narratif à propos d'un personnage religieux à demi divin, décrit en termes lyriques. Krishndas Kaviraj écrit *Chaitanyacharitāmṛita* (vers 1595); c'est à la fois une biographie et un résumé de la foi vaishnavite. Beaucoup de poèmes virent le jour, relatant les amours de Krishna et Rādhā, en particulier dans une variante du bengali appelée brajbuli. Govinddās Kavirāj (fl. 1600) fut un maître du genre dans cette langue.

La tradition saivite contribua à la littérature bengalie sous la forme du grand poème narratif de Mukundram Chakravarti, *Chandimangal* (vers 1589). Aux alentours de 1649, Rūprām composa un poème autobiographique, le *Dharmamangal*. Rameshwar Bhattacharya écrivit un magnifique poème, *Śivasankīrtan*, dans lequel le dieu Shiva apparaît non en seigneur mais en pauvre paysan. Bharatchandra Ray (mort en 1760), poète aux talents variés, introduisit le roman historique en bengali avec son *Mānsimha*; il écrivit aussi un roman érotique, *Vidyasundar*, qui eut beaucoup d'influence. Il utilisait à son gré des mots et des idiomes persans ou hindis (Sen, 1960).

Dans la langue parente parlée en Assam, il y eut deux évolutions importantes : Śankaradeva (mort en 1658) fut le premier à écrire de la poésie vaishnavite bhakti, et la tradition des *buranji*, ou chroniques historiques, fut apportée à partir de la langue ahom (apparentée au thaï) de certains immigrants. En oriya (venu de l'Orissa), la tradition des *kāvya*, ou poèmes narrants des légendes, persista, tandis que la poésie bhakti était de plus en plus pratiquée. Rāmchandra Patnaik (vers 1600) écrivit *Haravali*, roman en vers dans lequel le héros et l'héroïne sont originaires du peuple.

Le gujarati eut en la personne de Bhalan (mort en 1554) un écrivain qui, par sa traduction du *Kādambarī* de Bāna, proclamait son allégeance au sanskrit classique; il composa aussi des chants de dévotion sur Krishna et ses amours. Mīrābāī, sa contemporaine, fut l'auteur de chants de dévotion en gujarati, rajasthani et braj, tandis que Narasimha Mehta écrivait aussi des poèmes de dévotion, mais dans une veine plus philosophique. Akho (mort en 1724) exposa la philosophie advaita dans son *Akhegita*. Mais sans doute le plus remarquable des poètes écrivant en gujarati fut Premānand (mort en 1724), qui nous a laissé des poèmes narratifs d'une grande puissance.

La littérature en marathi fut dominée par les vers de dévotion populaires du monothéiste Tukārām (mort en 1650) et de Rāmdas (mort en 1682), qui se montra plus orthodoxe. Mukteshwar (mort en 1690) composa le

Rāmāyana et le *Mahābhārata* dans un marathi plus littéraire. Les techniques de la poésie sanskrite sont encore plus apparentes dans la poésie narrative de Shridhar (mort en 1729). Le début des chroniques historiques (*bakhar*) se situe au XVII^e siècle.

La littérature en telugu (langue de l'Andhra), dans ses formes les plus hautes, tira grand profit du mécénat de la cour de Vijayanagar. On attribue à la bienveillance du souverain Krishnadevaraya (règne de 1509 à 1529) la floraison des *prabandha*, ou romans versifiés. Le poète de sa cour, Allasani Peddana, composa le *Manu-charitra*, belle description de l'amour et de la passion. Krishnadevaraya devait lui-même donner, dans son *Amuktamalyada*, un recueil versifié de conseils religieux et profanes. Pingali Surana était le maître reconnu des jeux sur les mots et des doubles sens, comme on le constate dans son *Kalapurnodayamu*. Bhattu Murti écrivit un ouvrage sur l'art poétique, le *Kāvyaśaṅkārīkara-saṅgraha*. Au XVII^e siècle, il y eut une production considérable d'ouvrages rédigés en telugu dans les cours de Qutb Shāh et des nayakats du sud de l'Inde. Une sorte de drame telugu appelé *Yakshaganas* devint populaire à Thanjavur.

On salue aussi l'œuvre du poète jain, Ratnakara Varni, qui écrivait en kannada (la langue du Karnataka). Son *Bharatesa Vaibhava* (1557) est une œuvre versifiée immense. Parmi les poètes saivites, nous citerons Sarvajna (vers 1600), remarquable pour l'humanisme dont il fait preuve dans ses *vachanas*. Chikkadeva Rāya de Mysore, qui régna de 1672 à 1704, fut un généreux mécène de la littérature kannada. Une poétesse de sa cour, Sanchi Honamma, mérite d'être saluée pour son *Hadibadeya Dharma* ; elle y proteste contre le fait que les femmes sont considérées comme inférieures aux hommes. Il y eut aussi un certain essor des écrits scientifiques rédigés en kannada, notamment des œuvres de grammaire, de lexicographie, de médecine et de mathématiques. Bala Vaidya Cheluva publia un ouvrage mathématique, *Kannada Līlāvātī* (1715).

La littérature tamoule de la période semble avoir été largement dominée par les œuvres saivites. Au XVI^e siècle, Varathunga avait écrit *Pramottarakundam*. Son cousin Athivaraman nous a laissé, avec le *Vetrivarkai*, un recueil d'aphorismes dont bon nombre font désormais partie de la sagesse populaire tamoule. Les poèmes lyriques bhakti vaishnavites sont abondamment représentés par l'*Ashtaprabandham* de Pillaipperumal.

La contribution à la prose tamoule des missionnaires chrétiens est un fait digne d'intérêt. On citera en particulier Robert de Nobili (en Inde, 1606–1656) et Beschi (« Virama-Muni ») (1680–1742), ce dernier ayant écrit des fables didactiques, des contes et des romans, en particulier le *Vaman-Kathai* et *Paramartha-Guru-Kathai*. Sous les auspices des missionnaires commença l'impression de textes tamouls, comme le *Kirishthava Vedopadesam*, imprimé à Vaippukkottai (1677).

Bien que le malayalam eût été séparé du tamoul pour devenir longtemps auparavant la langue du Kerala, c'est au XVI^e siècle que commença d'émerger la littérature en cette langue, les deux grandes œuvres pionnières étant l'*Adhyatma Rāmāyanam* et le *Mahābhāratam* de Thunchathu Ezhuthachan. Une forme particulière du malayalam se créa avec la danse dramatique (*attakkatha*) ; ce genre connut son apogée au XVIII^e siècle avec le *Nalacharitam Attakkatha* d'Unnayai Varyar (voir Majumdar, 1974, pp. 584–606, et O'Malley, 1941, pour la littérature du sud de l'Inde).

LE RÉGIME COLONIAL.

LA PREMIÈRE PHASE, 1757–1813

Au cours du siècle qui précéda l'année 1757, le commerce asiatique de l'Europe qui passait par le cap de Bonne-Espérance connut une croissance remarquable. De 1661 à 1670, les échanges de la Compagnie française des Indes orientales (créée en 1664) étaient encore insignifiants, et les importations annuelles combinées en provenance d'Asie des compagnies hollandaise et anglaise frôlaient les 4,7 millions de pesos. De 1741 à 1750, les importations combinées en provenance d'Asie des trois compagnies dépassaient 15,8 millions de pesos. Dans le cadre de cette expansion, c'était la Compagnie anglaise des Indes orientales qui avait le plus accru sa part : de 1721 à 1730, la valeur de ses importations asiatiques dépassa pour la première fois celle de la Compagnie hollandaise ; elle fut 3,3 fois supérieure à celle de la Compagnie française pendant les années 1740 (Butel, dans Tracy, 1990, pp. 112, 169, 171). Si le rôle de personnalités comme Dupleix et Clive n'est pas à négliger dans la lutte anglo-française, le poids des quantités, à lui seul, jouait contre les Français, et ce sont eux qui furent les grands perdants des trois guerres du Carnatic (1746–1748, 1749–1754, 1757–1761). Les Hollandais perdirent aussi face aux Anglais dans un conflit sur la rivière Hugli, en 1759. L'Angleterre se retrouva alors seule maîtresse de l'océan Indien, et nul ne vint contester sa suprématie.

En 1750, les importations anglaises en provenance d'Asie, qui représentaient un total de 1,01 million de livres, étaient extraites de l'Inde pour les sept dixièmes de leur valeur (la moitié provenant du seul Bengale). Pour s'acquitter de ces importations, la Compagnie dut exporter un trésor (en or et en argent) d'une valeur pratiquement équivalente, la composante en marchandises de ses exportations vers l'Asie étant seulement de 0,28 million de livres (Chaudhuri, 1978, pp. 507–512). Ce grave déséquilibre de la balance commerciale incita la Compagnie et ses représentants en Orient à chercher à payer leurs importations asiatiques d'abord par une extorsion locale et en levant un tribut sur les souverains indiens, puis, après les acqui-

sitions territoriales anglaises, par les impôts. Que le Bengale soit devenu la principale région victime de cette conquête en deux étapes était sans doute inévitable étant donné sa position centrale dans le commerce de la Compagnie : la bataille de Plassey (1757) fut la première étape, et la bataille de Buxar (1764) la seconde. Après 1757, la Compagnie n'eut plus besoin d'exporter de métaux précieux vers l'Inde et, après 1765 et la cession de la *diwani* (service de perception de l'impôt) à son profit, ses achats croissants de marchandises indiennes furent financés presque entièrement à partir des taxes levées en Inde.

Les succès de la Compagnie contre les puissances indiennes ne s'expliquent pas seulement par les ressources financières dont elle disposait. Son avantage tenait surtout au domaine militaire. Déjà, avant même la fin du XVIII^e siècle, il était devenu évident que l'armée moghole, dont la force essentielle était la cavalerie, à peine soutenue par son artillerie et ses mousquets, ne serait pas capable d'affronter des troupes européennes. En 1746, à Mylapore, les Français apportèrent la preuve qu'une infanterie très peu nombreuse, entraînée à l'europpéenne et équipée de fusils à pierre à tir rapide, pouvait facilement mettre en déroute toute une masse de cavaliers moghols. La bataille de Plassey ne fut qu'une répétition de cet épisode.

Étant donné l'écrasante supériorité militaire des Anglais, les États indiens avaient tendance à se diviser en deux camps. Il y avait ceux qui recherchaient la protection de la puissance britannique, en même temps que son aide contre leurs voisins, comme l'Oudh et Hyderabad. L'Oudh avait signé ses premiers accords avec la Compagnie en 1765 et obtenu en 1774, avec son aide, les plaines du Rohilkhand. En 1801, cependant, il perdit la moitié de son territoire selon les clauses subsidiaires d'un traité. Wellesley inaugura son système d'« alliances subsidiaires » en signant un tel traité avec le Nizam d'Hyderabad en 1798.

L'autre camp des souverains indiens se composait de ceux qui entreprirent d'imiter le style militaire européen dans l'espoir d'améliorer leur situation face aux Anglais et face à d'autres États indiens. Le Mysore est l'exemple le plus notable de cette école. Son souverain Haïdar 'Alī, qui s'empara du pouvoir suprême en 1761, devait une bonne part de sa réussite à une combinaison de cavalerie moghole, d'infanterie à l'europpéenne et d'un arsenal manufacturé avec l'aide des Français. Il créa un gouvernement assez fortement centralisé, et, après sa mort, son fils Tipū (règne de 1782 à 1799) conserva le même système tout en essayant de développer le commerce et les manufactures locales, avec l'aide du gouvernement. Il reçut le club des Jacobins à Srirangapatnam, sa capitale, et planta un « arbre de la liberté » (1797). Cet État quasi moderne s'opposa aux Anglais lors de quatre conflits acharnés (1767–1769, 1780–1784, 1790–1792 et 1799), dont l'issue fut sa destruction en même temps que la mort de Tipū au combat (Sinha, 1949; Hasan, 1971).

Tandis que l'entité politique des Marathes se désintérait surtout à cause de pressions intérieures, une tendance se fit jour parmi ses principaux chefs visant à agrandir leurs territoires ou les régions tributaires en améliorant leurs capacités militaires. La première guerre des Anglais contre les Marathes, terminée en 1782, fit comprendre à leurs chefs l'immense avantage que des troupes organisées et entraînées à l'européenne pourraient leur conférer. Māhadji Sindhia (mort en 1794) fit appel à des officiers européens auxquels il demanda d'entraîner et de commander ses brigades, afin de conquérir une position de suprématie dans une bonne partie du nord et du centre de l'Inde. Mais pour n'avoir pas été soutenue par une modernisation dans les autres domaines, cette tentative n'avait que peu de chance de réussir contre les Anglais qui finirent par soumettre tous les États marathes après les deuxième et troisième guerres marathes (1803–1805 et 1817–1819).

L'expansion des possessions britanniques et de leur zone de suprématie en Inde ne fut pas le moins du monde affectée par les affirmations au contraire contenues dans l'*India act*, voulu par Pitt (1784). Cette loi jetait les bases essentielles de la structure qui allait être celle du gouvernement de la Compagnie en Inde et de la supervision que le gouvernement britannique allait exercer sur son conseil des directeurs ; elle visait de surcroît à compenser les imperfections du *Regulating act* de 1773. Une autre loi eut une importance capitale, le *Charter act* de 1813 qui faisait de l'Inde un territoire ouvert au « libre commerce » et, par là même, achevait de transformer la Compagnie qui, de société marchande, devenait une institution perpétuelle de dirigeants qui se cooptaient pour gouverner la plus vaste colonie du monde.

Cet immense empire avait à sa tête un gouvernement « suprême » placé sous l'autorité du gouverneur général et de son conseil établis à Calcutta. Le nord de l'Inde, placé sous la présidence du Bengale, était soumis à l'autorité directe du gouverneur général. La péninsule était partagée entre les deux présidences de Madras et de Bombay, chacune d'entre elles étant dotée d'un gouverneur et d'un conseil. Les forces de la Compagnie (qui se montaient, en 1782, à plus de 115 000 hommes dont 90 % étaient des cipayes indiens) se divisaient en trois armées, basées dans chacune des présidences ; en 1813, la centralisation avait beaucoup progressé. À Londres, le pouvoir était partagé entre la cour des directeurs de la Compagnie, qui jouissait de grands pouvoirs, et le conseil de surveillance, sous-comité du cabinet britannique, dont la cour des directeurs devait accepter les directives dans de nombreux domaines.

La Compagnie anglaise devint l'héritière des prétentions financières de ses prédécesseurs dans ses domaines en expansion. À partir de 1757, en particulier, avec l'acquisition par la Compagnie de la *diwani* du Bengale, du Bihar et de l'Orissa en 1765, la maximisation du revenu devint la pierre angulaire de la politique qu'elle menait. La volonté de tirer constamment de nouveaux revenus du pays, même au cours de la terrible famine de 1770,

pendant ce que l'on appela le double gouvernement (1765–1772), continua au cours des décennies suivantes par la mise aux enchères des affermages des impôts. On chercha à obtenir un revenu stable par le moyen du *Permanent Settlement* (1793), les *zamīndār* considérant comme perpétuelles les évaluations de l'assiette, datant de 1790–1791 (Guha, 982). À cause de la chute continue des prix, le *Settlement* fut très nuisible à nombre de *zamīndār* et ne fit qu'encourager une tendance naturelle à une sorte de sous-inféodation. Lorsque, après 1805, les prix montèrent à nouveau, la position des *zamīndār* s'améliora quelque peu, et c'est alors que commença leur transformation progressive en propriétaires terriens de plein droit. Mais il n'y eut pas de progrès correspondants dans la prospérité agricole ou dans le commerce dont Cornwallis avait espéré obtenir d'autres sources de taxation pour la Compagnie. Par conséquent, cette dernière perdit de son enthousiasme pour le *Permanent Settlement*, et d'autres accords postérieurs dans d'autres domaines traduisirent une tendance à se tourner vers des méthodes différentes de collecte de l'impôt, fondées sur des assiettes variables.

Les diverses taxes et impôts perçus au nom de la Compagnie, ainsi que d'autres formes de revenu ou de richesse privées, comme le butin de Plassey, les dettes du Carnatic, l'extorsion de pots-de-vin et de « cadeaux », ainsi que les bénéfices tirés des monopoles qui se multipliaient entre les mains des représentants de la Compagnie ou d'autres citoyens anglais constituaient la source de l'exode des richesses ou tribut qui devait devenir une des caractéristiques principales et constantes des rapports entre l'Inde et la Grande-Bretagne pendant toute la période de la colonisation. En trois ans (1766–1768), le Bengale dut exporter des marchandises d'une valeur de 1,90 million de livres, non couvertes par les importations. Le drainage des richesses vers la Grande-Bretagne au cours de la décennie 1783–1784 à 1792–1793 a été estimé à 1,78 million de livres par Furber (1951, pp. 313–316), en utilisant les critères les plus prudents. Mais selon une estimation officielle du temps, l'Inde perdit chaque année 4,93 millions de livres d'excédents d'exportations impayées entre 1780 et 1790 (Chaudhuri, 1983, p. 817). En 1801, l'écart annuel entre les exportations des Indes vers la Grande-Bretagne et les importations vers l'Inde en provenance de celle-là se situait aux alentours de 4,2 millions de livres, si l'on se fie aux statistiques des douanes britanniques (Habib, 1976).

Les textiles de coton (tissus à la pièce) occupaient la première place dans ces exportations par le moyen desquelles était perçu le tribut, suivis par l'indigo et la soie grège (Chaudhuri, 1983, p. 821). L'exportation d'argent métal vers la Chine commença alors, ce qui permit à la Compagnie d'obtenir de ce pays du thé et de la soie. Cette diversion des marchandises de marchés intérieurs vers des marchés extérieurs sans aucune compensation provoqua la « langueur » qui descendit sur le commerce intérieur dont parlait Cornwallis (1790) et que

l'on peut à juste titre attribuer au tribut. La première phase de « désindustrialisation » s'installa à mesure que la demande locale, autrefois engendrée par les dépenses intérieures provenant des revenus de l'impôt, s'effondrait.

La révolution industrielle anglaise généra une crise dans ce système de paiement du tribut d'abord et essentiellement en s'appropriant les marchés étrangers des textiles de l'Inde. Il y eut un brutal déclin de l'exportation des cotonnades indiennes après 1802–1803. Aux termes du *Charter act* de 1813, le marché indien lui-même était ouvert aux textiles britanniques. Tandis que la période que nous étudions ici touche à sa fin (1813), la question du tribut entraînait dans une phase de grande instabilité ; on découvrit la solution en exportant de force de l'opium en Chine, ce qui devait faire entrer les deux plus vastes pays d'Asie pieds et poings liés dans la célèbre relation « triangulaire » avec la Grande-Bretagne. Mais nous sommes en 1813, et la guerre de l'opium n'allait éclater que vingt-cinq ans plus tard.

En même temps que les effets destructeurs de la colonisation anglaise, il se produisit de manière d'abord hésitante ce que Marx a appelé ses effets « régénérateurs » non prémédités, c'est-à-dire l'extension de l'humanisme moderne et des sciences en Inde.

Si l'Inde devait être gouvernée et exploitée, il fallait d'abord l'explorer et l'étudier. Ainsi furent dressées les grandes cartes de l'Inde orientale que l'on doit à l'ingénieur géographe James Rennell dans son *Bengal Atlas* (1781). Il y eut par la suite des études économiques et sociales, notamment le *Journey from Madras, & c.*, étude en trois volumes de l'Inde du Sud (1801), de Francis Buchanan, puis divers ouvrages relatant ses visites dans différents districts de l'Est, qu'il poursuivit jusqu'en 1812. À ce moment commença, pour des raisons semblables, une grande collecte d'informations sur la civilisation de l'Inde, ses langues et ses littératures. William Jones fonda l'*Asiatic Society of Bengal* en 1784, société qui devint le centre nerveux de tout le travail universitaire sur l'Inde et les autres pays voisins. En 1786, Jones annonça sa découverte de la famille linguistique indo-européenne. H. T. Colebrooke continua dans la tradition orientaliste et put donner, en 1805, une étude critique des Vedas. Pour enseigner les langues indiennes aux fonctionnaires de la Compagnie, fut fondé en 1800 le *College* de Fort William.

L'entreprise orientaliste ne pouvait cependant rester confinée à l'érudition européenne. En 1778, le gouvernement installa une presse destinée à imprimer des ouvrages en caractères typographiques nagaris, utilisés pour le sanskrit, le bengali et d'autres langues indiennes, et c'est alors que le mot imprimé vint à la connaissance des lecteurs bengalis. On se servait aussi de caractères persans, et l'un des premiers livres ainsi imprimés fut le *Dabistān-i Mazāhib* (Calcutta, 1809). John Gilchrist, principal du *College* Fort William, publia un dictionnaire d'ourdou et s'occupa de la préparation de nombreuses œuvres en prose ourdou.

La motivation missionnaire de propagation du christianisme eut des conséquences culturelles semblables. La mission baptiste de Serampore, fondée par W. Carey en 1800, imprima le Nouveau Testament en bengali (1801), ainsi que le *Rāmāyana of Krittivas* (1802–1803). L'hindi et le marathi profitèrent eux aussi des activités de Carey ; lui-même devait publier une grammaire du marathi en 1805.

Si le terrain était ainsi préparé à la germination de la pensée moderne, il était encore trop tôt, en 1813, pour que l'on puisse constater des résultats palpables. Mais Ram Moyan Roy (1774–1833) avait déjà commencé de modeler ses idées, éperonné par l'excitation intellectuelle de l'accès à l'anglais et le défi des missionnaires. En 1803–1804, il proclama simultanément son allégeance envers un monothéisme sans faille et envers la raison, dans une brochure en persan, *Tuḥ fatu'l Muwahhidīn* ; ces deux principes devaient être constamment son guide au cours des trente années qui lui restaient à vivre ; il les employa à rassembler, avec d'autres, les premiers éléments qui allaient contribuer à bâtir l'Inde moderne.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBOTT J. E. 1932. *Tukaram*. Satara.
- AHMAD A. 1964. *Studies in islamic culture in the Indian environment*. Oxford.
- ALAM M. A. 1986. *Crisis of empire in Mughal North India*. New Delhi.
- ALI M. A. 1966. *The Mughal nobility under Aurangzeb*. Bombay.
- 1985. *The apparatus of empire : awards of ranks, offices and titles to the Mughal nobility, 1574–1658*. Delhi.
- ALVI M. A., RAHMAN A. 1968. *Fathullah Shirazi, a sixteenth century Indian scientist*. Delhi.
- ARASARATNAM S. 1986. *Merchants, companies and commerce on the Coromandel coast : 1650–1740*. Delhi.
- ASHER C. B. 1992. *Architecture of Mughal India*. Cambridge.
- AZIZ A. 1945. *Mansabdari system of the Mughal army*. Lahore.
- BADEN-POWELL B. H. 1896. *Indian village community*. Londres.
- BAGLEY W. E., DESAI Z. A. 1989. *Taj Mahal : the illumined tomb*. Seattle.
- BAYLY C. A. 1983. *Rulers, townsmen and bazars : North Indian society in the age of British expansion, 1770–1870*. Cambridge.
- BEACH M. C. 1992. *Mughal and Rajput painting*. Cambridge.

- BHATTACHARYA H. (dir. publ.). 1956. *The cultural heritage of India*. Vol. IV. The religions. 2^e éd. Calcutta.
- BRAND M., LOWRY G. D. 1987. *Fatehpur Sikri*. Bombay.
- BROWN P. 1924. *Indian painting under the Mughals*. Oxford.
- 1968. *Indian architecture (islamic period)*. Bombay.
- BUCHANAN F. 1807. *A journey from Madras through the countries of Mysore, Canara and Malabar (1801–1803)*. Londres.
- CHAND T. 1963. *Influence of Islam on Indian culture*. 2^e éd. Allahabad.
- CHANDRA S. 1959. *Parties and politics at the Mughal court, 1707–1740*. Aligarh.
- CHAUDHURI K. N. 1978. *The trading world of Asia, 1660–1760*. Cambridge.
- 1983. Dans : R. Kumar. M. Desai.
- DASGUPTA A. 1979. *Indian merchants and the decline of Surat, c. 1700–1750*. Wiesbaden.
- DELOCHE J. 1984. *The ancient bridges of India*. New Delhi.
- DEMING W. S. 1928. *Ramdass and the Ramdassis*. Calcutta.
- DEVI K. S. 1990. *Religion in Vijayanagara Empire*. New Delhi.
- ELIOT C. 1921. *Hinduism and buddhism*. 2 vol. Londres.
- ELLIOT H. M. 1869. «Memoirs on the history, folklore and distribution of races of the Northwestern provinces of India». Dans : J. Beames (dir. publ.). 2 vol. Londres.
- FAROOQUE A. K. M. 1977. *Roads and communications in Mughal India*. Delhi.
- FRIEDMANN Y. 1971. *Shaykh Ahmad Sirhindi : an outline of his thought and a study of his image in the eyes of posterity*. Montréal.
- FUKAZAWA H. 1991. *The medieval Deccan : peasants, social systems, and states, sixteenth to eighteenth centuries*. Delhi.
- FURBER H. 1951. *John Company at work*. Cambridge.
- GLAMANN K. 1958. *Dutch-Asiatic trade, 1620–1740*. Copenhagen.
- GREWAL J. S. 1990. *The new Cambridge history of India*. Vol. II. 3. *The Sikhs of the Punjab*. Cambridge.
- GUHA R. 1982. *A rule of prosperity for Bengal : an essay on the idea of permanent settlement*. 2^e éd. New Delhi.
- GUPTA S. P. 1986. *The agrarian system of Eastern Rajasthan (c. 1650–1750)*. Delhi.

- HABIB I. 1963. *The agrarian system of Mughal India (1556–1707)*. Bombay.
- 1977. *Cartography in Mughal India. Medieval India: a miscellany*. Vol. IV. Bombay.
- 1980a. «The technology and economy of Mughal India». *The Indian Economic and Social History Review* (Sahibabad), vol. XVII (1), pp. 1–34.
- 1980b. «Changes in technology in medieval India». *Studies in History* (Sahibabad), vol. II (1), pp. 15–40.
- 1982a. Dans: T. Raychaudhuri, I. Habib. 1982.
- 1982b. *An atlas of the Mughal Empire*. Delhi.
- 1985. «Medieval technology». *Aligarh Journal of Oriental Studies* (Aligarh), vol. II, n° 1.
- «Akbar and technology». *Social Scientist* (New Delhi), n° 232–233, pp. 3–15.
- «Akbar and social inequities: a study of the evolution of his ideas». *Proceedings of the Indian history congress (53rd session, Warangal, 1992–1993)*. Delhi, pp. 300–310.
- 1995. *Essays in Indian history: towards a marxist perception*. New Delhi.
- HABIB S. I. 1976. «Colonial exploitation and capital formation in England». *Proceedings of the Indian history congress, 36th session (Aligarh)*. Calcutta, pp. 21–27.
- HASAN I. 1936. *Central structure of Mughal Empire and its practical working up to the year 1657*. Oxford.
- HASAN M. 1971. *History of Tipu sultan*. 2° éd. Calcutta.
- HERAS H. 1980. *South India under the Vijayanagara empire: the Aravidu dynasty*. New Delhi.
- KAYE G. R. 1918. *The astronomical observatories of Jai Singh*. Calcutta.
- KEAY F. E. 1931. *Kabir and his followers*. Calcutta.
- KEITH A. B. 1920. *A history of Sanskrit literature*. Londres.
- KHAN I. A. 1976. «Middle classes in the Mughal Empire». *Proceedings of the Indian history congress (1975 session)*. Calcutta.
- KOCH E. M. 1991. *Mughals: architecture, and outline of its history and development*. Munich.
- KOLFF D. H. A. 1990. *Naukar, Rajput and Sepoy: the ethno-history of the military labour market in Hindustan, 1450–1850*. Cambridge.

- KUMAR D., DESAI M. (dir. publ.). 1983. *The Cambridge economic history of India*. Vol. II. Cambridge.
- MADDISON A. 1971. *Class structure and economic growth : India and Pakistan since the Moguls*. Londres.
- MAHALANOBIS P. C., BHATTACHARYA D. 1969. *Growth of population of India and Pakistan*. Calcutta (polycopié).
- MAJUMDAR R. C. (dir. publ.). 1974. *The Mughal empire*. Bombay.
- MALIK Z. 1977. *The reign of Muhammad Shah, 1719–1748*. Bombay.
- MOOSVI S. 1987a. *Economy of the Mughal Empire, c. 1595 : a statistical study*. Delhi.
- 1987b. «The silver influx, money supply, prices and revenue extraction in Mughal India». *Journal of the Economic and Social History of the Orient* (Leyde), vol. XXX, pp. 47–94.
- 1992. «Travails of a mercantile community». *Proceedings of the Indian history congress (52nd session, New Delhi, 1991–1992)*. Delhi, pp. 400–409.
- 1994. *Episodes in the life of Akbar*. New Delhi.
- MORELAND W. H. 1920. *India at the death of Akbar : an economic study*. Londres.
- 1923. *From Akbar to Aurangzeb : a study in Indian economic history*. Londres.
- 1929. *The agrarian system of moslem India*. Cambridge.
- MORELAND W. H., GEYL P. 1925. *Jahangir's India*. Trad. Pelsaert de Remonstrantie. Cambridge.
- MUJEEB M. 1967. *The Indian muslims*. Londres.
- MUKHERJEE T., HABIB I. 1990. «Land rights in the reign of Akbar : the evidence of the sale-deeds of Vrindaban and Aritha». *Proceedings of the Indian history congress (Gorakhpur session)*. Delhi, pp. 236–255.
- O'MALLEY L. S. S. (dir. publ.). 1941. *Modern India and the West*. Londres, Oxford University Press.
- ORR W. G. 1947. *A sixteenth century Indian mystic [Dadu]*. Londres.
- PEARSON M. N. 1989. *Towards superiority : European and Indian medicine, 1500–1700*. Minnesota.
- PRASAD B. 1962. *History of Jahangir*. 5^e éd. Allahabad.
- PRASAD ID. 1956. *Life and times of Humayun*. Bombay.

- QAISAR A. J. 1967. «Distribution of the revenue resources of the Mughal Empire among the nobility». *Proceedings of the Indian history congress (Allahabad session)*. Aligarh.
- 1982. *The Indian response to European technology and culture (AD 1498–1707)*. Delhi.
- QANUNGO K. 1952. *Dara Shukoh*. Vol. I. Biographie. 2^e éd. Calcutta.
- 1965. *Sher Shah and his times*. Bombay.
- RAYCHAUDHURI T. 1982. Dans : T. Raychaudhuri, I. Habib (dir. publ.). *The Cambridge economic history of India*. Cambridge.
- RICHARDS J. F. (dir. publ.). 1987. *The imperial monetary system of Mughal India*. Delhi.
- RIZVI S. A. A. 1965. *Muslim revivalist movement in Northern India in the sixteenth and seventeenth centuries*. Lucknow.
- 1982. *Shah 'Abdul 'Aziz : puritanism, sectarian polemics and jihad*. Canberra.
- 1986. *A socio-intellectual history of the Isna 'Ashari Shi'as in India*. Vol. I. New Delhi.
- SAKSENA B. P. 1958. *History of Shahjahan of Dihli*. Allahabad.
- SAKSENA R. B. 1940. *A history of Urdu literature*. Allahabad.
- SARAN P. 1941. *The provincial government of the Mughals (1526–1658)*. Allahabad.
- SARDESAL S. G. 1948. *New history of the Maratha people*. Vol. II. Bombay.
- SARKAR J. 1952. *Shivaji and his times*. 5^e éd. Calcutta.
- 1954. *A short history of Aurangzib, 1618–1707*. 2^e éd. Calcutta.
- SEN S. 1960. *History of Bengali literature*. New Delhi.
- SEN S. N. 1925. *Administrative system of the Marathas*. 2^e éd. Calcutta.
- 1958. *The military system of the Marathas*. 2^e éd. Bombay.
- SHARMA. S. R. 1972. *The religious policy of the Mughal emperors*. 3^e éd. Bombay.
- SINHA N. K. 1949. *Haidar Ali*. 2^e éd. Calcutta.
- SRIVASTAVA A. L. 1973. *Akbar the Great*. 3 vol. Agra.
- STEENSGAARD N. 1974. *The Asian trade revolution of the seventeenth century*. Chicago.
- TRACY J. D. (dir. publ.). 1990. *The rise of merchant empires. Long-distance trade in the early modern world, 1350–1750*. Cambridge.

- VAUDEVILLE C. 1974. *Kabir*. Vol. I. Oxford.
- VERMA S. P. 1994. *Mughal painters and their work, a biographical survey and comprehensive catalogue*. New Delhi.
- WILLIAMS L. F. R. 1918. *An empire-builder of the sixteenth century*. Londres.
- WINK A. 1986. *Land and sovereignty in India : agrarian society and politics under the eighteenth-century Maratha Svarajya*. Londres.
- WISER A. 1936. *The Hindu Jajmani system*. Lucknow.

20.2

Le Sri Lanka

Leslie Gunawardana

Entre le début du XVI^e siècle et la fin du XVIII^e siècle, la domination portugaise et hollandaise s'imposa sur les régions côtières de l'île ; cette irruption représenta un changement radical dans l'histoire du Sri Lanka. C'est au cours de ces deux siècles que furent franchies des étapes décisives vers l'incorporation de l'île dans l'économie mondiale naissante. Parallèlement à ces événements, il y eut quantité de faits nouveaux dans le domaine de la culture, notamment l'introduction des formes catholique et protestante du christianisme et le commencement de la pénétration des influences des langues portugaise et néerlandaise, ainsi que des langues classiques européennes. Au début du XVI^e siècle, l'île était divisée entre trois petits royaumes sur lesquels régnaient les familles de Kōtte, Kandy et Nallūr, dans la péninsule de Jaffa. Un quatrième royaume, celui de Sītāvaka, fit son apparition dans le courant du XVI^e siècle, mais il disparut au bout de quelques décennies. Au commencement de la troisième décennie du XVII^e siècle, seul demeurait le royaume de Kandy ; les territoires des autres royaumes étaient passés sous la domination des Portugais, qui furent eux-mêmes supplantés vers 1650 par la Compagnie hollandaise des Indes orientales. Le royaume de Kandy, dont la capitale était située dans les hauts reliefs du Centre, fut un lieu de résistance actif, d'abord contre le pouvoir portugais, puis contre les Hollandais (Arasaratnam, 1958 ; Goonewardena, 1958) (illustration 108). La domination hollandaise devait prendre fin en 1795 avec l'occupation britannique, l'île devenant colonie de la couronne en 1798 ; enfin, les Britanniques anéantirent le royaume de Kandy en 1815.

La civilisation reposant sur des systèmes d'irrigation perfectionnée d'un temps révolu s'était effondrée à l'époque, et la production agricole avait recommencé à dépendre de réservoirs de petites ou moyennes dimensions répartis dans les plaines septentrionales, centrales et orientales de l'île, auxquelles on donne le nom de « zone sèche ». Dans les montagnes du Centre et dans les plaines du Sud-Ouest, la culture dépendait largement des précipitations naturelles. Les productions agricoles commerciales, alimentées par les pluies, comme la cannelle et les noix d'arec (*Areca catechu* L., palmacées), étaient devenues d'importantes denrées d'exportation ; on les acheminait vers les centres du commerce côtier en les chargeant sur des bêtes

de somme. Les produits des mines de pierres précieuses dans les montagnes centrales et les pêcheries de perles sur la côte nord-ouest constituaient une partie des articles moins volumineux mais de grande valeur faisant l'objet de ce commerce.

Les méthodes de production de ces divers articles destinés au commerce ne nécessitaient pas de techniques complexes. Les noix d'arec étaient expédiées sous leur forme naturelle, telles qu'elles avaient été ramassées sur les arbres, sauf une faible quantité qu'on laissait macérer dans la « boue » ou qu'on faisait sécher pour les mâcher après les avoir mélangées à du bétel. Le cannelier poussait surtout à l'état sauvage et, malgré les essais lancés par les autorités coloniales européennes pour le cultiver, il semble que ce soit surtout sous sa forme sauvage qu'on l'a exploité pour le commerce. À part la collecte, la transformation qui comprenait les opérations consistant à écorcer ou gratter puis sécher n'exigeait qu'une main-d'œuvre modérément formée, en particulier pour assurer la rapidité d'exécution des tâches. Il était difficile de recruter des travailleurs dans la population indigène se chargeant des tâches relatives à la production de cannelle pour l'exportation. Il fallait obliger les immigrants venus d'Inde, notamment des tisserands, à assurer ce travail. Le travail dans les mines de pierres précieuses et pour les pêcheries de perles exigeait une excellente santé physique et une bonne endurance. On recrutait les mineurs dans la population locale, mais la recherche des perles était une activité saisonnière et les plongeurs venaient en grands nombres du sud de l'Inde et même de plus loin pour participer à ces opérations. Ceux qui prenaient part à l'identification des pierres et au classement de la qualité des perles et des pierres devaient être particulièrement qualifiés. Cependant, semble-t-il, la « valeur ajoutée » issue de la taille et du polissage des pierres, ainsi que des tâches de joaillerie comme le montage et l'enchâssement des pierres et des perles ne précédait pas l'exportation. Ainsi, pierres et perles étaient majoritairement exportées à l'état brut, comme c'était le cas depuis des siècles. Outre ces produits, le Sri Lanka exportait aussi des épices, des laques, de l'huile de noix de coco, des cordes en fibres de noix de coco et des produits de la mer, comme les chanks et les cauris. Au cours de cette période, les éléphants étaient l'un des plus importants articles d'exportation. Il y avait une demande constante de la part du sud de l'Asie, en particulier du Bengale et de Golconde, pour les pachydermes du Sri Lanka ; ils étaient très appréciés, en effet, car on pouvait se fier à eux et ils étaient aussi des « engins de guerre » remarquables.

Le lien entre commerce et agriculture, qui commença à se développer de manière significative au cours de notre période, est particulièrement visible si l'on considère les deux nouvelles cultures de profit que les administrateurs coloniaux hollandais ont favorisées. Il s'agissait du tabac, cette plante originaire du Nouveau Monde, et du café, si étroitement lié aux Arabes.

Dans le nord de la péninsule de Jaffa, le tabac poussait particulièrement bien. Les producteurs locaux ont très vite maîtrisé l'art de la culture de ces plantes et le traitement de leurs feuilles. Leur produit trouvait d'excellents débouchés sur les marchés du royaume de Travancore dans le sud de l'Inde, comme sur ceux de l'Asie du Sud-Est, en particulier dans les ports d'Atjeh et de Malaisie. Le café était cultivé dans une zone bien plus étendue de l'île. La production augmenta considérablement dans la première moitié du XVIII^e siècle, et sa qualité était si appréciée qu'elle pouvait concurrencer les cafés d'Arabie eux-mêmes. Si une proportion considérable de la récolte était exportée vers l'Europe, elle trouvait aussi des marchés en Iran comme en Inde. Cependant, la perspective de la culture du café au Sri Lanka se heurta à un obstacle sérieux, avec la phénoménale expansion de la production de café à Java, cette autre base de la domination hollandaise en Asie, et, dans le contexte de ce que l'on percevait comme une surproduction, la décision des fonctionnaires de la Compagnie hollandaise des Indes orientales fut prise ; il fallait freiner la culture du café au Sri Lanka (Arasaratnam, 1995).

Un changement d'importance capitale constaté au cours de cette période relève de la nature du commerce et de ses courants. Avant l'arrivée des puissances coloniales européennes dans l'océan Indien, les échanges de la région étaient dominés par une série de réseaux parallèles ou qui, parfois, se chevauchaient et dans lesquels des marchands d'origine arabe ou originaires du Gujarat, du Bengale, du Kerala ou du Tamil Nadu, de confessions distinctes, musulmanes ou hindoues, jouaient un rôle essentiel. Les navires de haute mer qu'ils utilisaient allaient du catamaran (du tamil *kaṭṭumaran*) et du dhoni à un mât à des vaisseaux de proportions plus considérables qui pouvaient transporter, en plus de leur équipage, des articles aussi pondéreux et volumineux que des éléphants. Il y avait parmi les armateurs de ces navires de commerce des entrepreneurs de grande envergure, comme Misqal de Calicut qui envoyait ses navires jusqu'en Iran et au Yémen, à l'ouest, et en Chine, à l'est (Gunawardana, 1987). Certaines des familles de marchands qui traitaient d'échanges internationaux étaient installées dans l'île depuis des générations. Peu à peu, elles s'étaient intégrées à la population locale et, comme dans le cas des Alagakkonāras, elles s'étaient ouvert un accès aux centres de pouvoir. La famille Alagakkonāra conquiert un pouvoir politique tel qu'elle exerçait *de facto* sa souveraineté sur une partie de l'île (Kulasuriya, 1976). Ainsi, dans les couches supérieures de la société locale, il y avait des familles possédant des intérêts dans le commerce extérieur. De telles circonstances avaient favorisé la perpétuation d'une tradition de la construction de navires. Déjà, au XIII^e siècle, un souverain sri lankais avait offert de construire vingt navires par an pour les sultans mamelouks d'Égypte (Codrington, 1919). La tradition des souverains locaux qui envoyaient des navires faire du commerce dans les ports du sud de l'Inde s'était poursuivie

pendant les décennies du milieu du XV^e siècle (Gunawardana, 1987). Les réseaux des échanges régionaux traitaient d'articles d'exportation aussi bien que d'importations vers l'île, comme le riz, les textiles, le sucre, le poisson séché, les huiles végétales et le bois d'œuvre à partir des ports du sous-continent indien.

À part les liens avec les centres européens du commerce qui se renforcèrent progressivement au cours des trois siècles que nous étudions, certaines des transformations remarquables qui se produisirent pendant ce laps de temps venaient des tentatives des Portugais, et plus systématiquement des Hollandais, qui voulaient assurer leur mainmise sur le commerce de l'océan Indien. Le mécanisme à la base de cette maîtrise de la mer était un système de laissez-passer que faisaient respecter des navires armés rapides ; ces derniers patrouillaient sur les mers, afin d'arraisonner et de confisquer les vaisseaux qui n'avaient pas obtenu la permission requise ou qui transportaient des marchandises prohibées. Ces navires armés de canons, qui firent leur apparition au XVI^e siècle, représentaient un nouveau phénomène dans l'océan Indien. Leur puissance de feu et leur vitesse relativement rapide faisaient respecter cette politique de surveillance qui commença à miner la concurrence commerciale plus ouverte d'une époque antérieure. Parmi les effets de cette politique, nous citerons la diminution draconienne du trafic maritime du Sri Lanka et de son rôle dans le commerce avec l'étranger ; on dit que les navires sri lankais étaient absents des échanges internationaux aux XVII^e et XVIII^e siècles (De Silva, 1972 ; Arasaratnam, 1995). En 1766, avec l'expansion de la puissance hollandaise dans toute la région côtière, la participation de la cour de Kandy dans les échanges avec le sud de l'Inde était pratiquement annihilée. C'est seulement grâce au cabotage tout autour de l'île que les affréteurs maritimes pouvaient se maintenir.

L'application des mesures visant à exclure les marchands indiens des échanges avec l'île rencontra cependant quelques difficultés ; en effet, ces marchands avaient la haute main sur les expéditions de denrées essentielles comme le riz dont le Sri Lanka avait grand besoin. Vers la fin du XVII^e siècle, les fonctionnaires de la Compagnie hollandaise des Indes orientales comprirent qu'il était impératif de changer de politique et qu'il ne suffisait pas de conquérir des monopoles et de percevoir des droits élevés et qu'il valait mieux délivrer des laissez-passer à des navires plus nombreux et réduire le montant des droits de douane. Pendant la première partie du XVIII^e siècle, des marchands du Bengale et des régions septentrionales de l'Inde péninsulaire commercèrent activement avec les ports du Sri Lanka. Les négociants venus du sud de la côte de Coromandel travaillaient toujours sous certaines restrictions, mais il était impossible de les priver de leur rôle (Arasaratnam, 1986). De la même manière, les commerçants des îles Maldives gardaient leur importance puisqu'ils étaient les fournisseurs de produits de la pêche

qui étaient très demandés par la gastronomie sri lankaise. La politique de renforcement des liens entre l'île et les marchés européens se traduisit par la restriction de la vente de cannelle sur les marchés asiatiques qui ne recevaient plus que le cinquième de la production alors que l'Europe achetait le reste ; ainsi se créèrent de nouveaux courants commerciaux. D'un autre côté, ces trois siècles ont été les témoins d'une expansion générale des échanges commerciaux de l'île. Dans ces conditions, l'engagement de la population rurale dans la production de cultures de profit donna une impulsion au processus de monétisation. Les pièces de cuivre de faible dénomination, émises par la Compagnie hollandaise des Indes orientales comme par les royaumes du sud de l'Asie, circulaient de plus en plus parmi les agriculteurs, ce qui leur donnait de nouveaux moyens pour effectuer leurs transactions. Les liens politiques et commerciaux puissants avec l'Europe, caractéristiques de cette période, ouvrirent le chemin à l'introduction dans l'île des codes et des procédures juridiques venus d'Europe. La Compagnie hollandaise des Indes orientales installa ses tribunaux dans la région qu'elle occupait et introduisit le droit néerlandais issu du droit romain.

Bien que les occasions de développement du commerce maritime du Sri Lanka fussent sévèrement restreintes, l'époque était encore favorable au trafic de l'océan Indien en général. Divers types de navires rapides grésés à l'euro péenne, comme la célèbre caravelle avec sa poupe très haute et ses voiles latines, commencèrent à naviguer dans la région. Les progrès accomplis dans la cartographie des mers, de plus en plus exacte, représentèrent des contributions considérables au développement de la navigation en Asie. Paradoxalement, ces nouveautés aidèrent le royaume de Kandy à améliorer ses relations avec d'autres royaumes asiatiques, comme ceux d'Arakan et d'Ayuthia, et même à obtenir leur aide pour faire revivre le bouddhisme dans l'île. Ce fut aussi une période pendant laquelle on s'occupa activement d'améliorer les voies d'eau à l'intérieur des terres, afin d'assurer les transports. La Compagnie hollandaise des Indes orientales créa trois grands systèmes de canaux dans l'ouest, le sud et l'est de l'île. Le système occidental qui reliait la ville de Colombo à Kalpitiya au nord et Bentota au sud était le plus complexe, suivi par le système oriental qui reliait le centre commercial de Batticaloa à la baie de Vanderloos au nord et au petit port de Sammanturai au sud. Le système méridional faisait communiquer la ville de Matara avec l'agglomération de Vāligama. Si les trois réseaux de canaux portent témoignage du niveau élevé de technique qu'avaient atteint les ingénieurs employés par la Compagnie hollandaise des Indes orientales, la chaîne de forts que celle-ci érigea dans l'île démontre le niveau également élevé des ingénieurs militaires. Certes, on avait construit des forts des siècles auparavant, mais ceux qui furent bâtis sous l'égide de cette compagnie sont remarquables par leurs qualités techniques et leur aspect esthétique.

Au cours de la période étudiée, il semble que les plus grands progrès techniques aient été en rapport avec l'art de la guerre. L'usage de fusils, d'armes à feu plus petites et de canons fut introduit par les Portugais, et il ne lui fallut pas longtemps pour se répandre, car les souverains des royaumes locaux comprirent rapidement la signification de cette nouvelle technique. Comme il était facile de centraliser les entrepôts et la surveillance, les armes à feu représentaient une ressource stratégique qui poussait les souverains à accroître leur puissance. En outre, sans cette ressource, les petits royaumes locaux n'auraient sans doute pu se maintenir. La nouvelle technique militaire créa une demande de spécialistes recrutés parmi les Européens. Sous le règne de Rājasimha II (1635–1687), un Hollandais avait été nommé chef du groupe d'artisans employés dans les ateliers royaux de Kandy. L'Anglais Richard Varnham, responsable de toute l'artillerie, avait 970 hommes de troupe sous ses ordres ; il était bien sûr parmi les spécialistes les plus considérés du royaume de Kandy (Knox, 1989). Sous la direction de spécialistes comme ceux-là, les métallurgistes de l'île acquirent la capacité de produire des canons, en particulier des fusils dont la grande qualité leur attira une réputation méritée.

L'introduction de l'imprimerie représente l'un des apports les plus significatifs dans le domaine des techniques. Au cours de la première décennie du XVIII^e siècle eurent lieu les premières tentatives d'impression à l'aide de caractères en bois. En 1734, l'administration de la Compagnie hollandaise des Indes orientales installa la première presse d'imprimerie qui servait surtout les demandes des missionnaires et de l'administration. En 1737, on publia un livre de prières en cinghalais (Perera, 1962). Les premiers ouvrages imprimés en tamoul parurent peu de temps après. Les catéchismes tamouls sortirent des presses en 1744 et 1748, et une traduction des Évangiles en tamoul en 1748 (Kuiper, 1969). On peut donc dire que, dès le milieu du XVIII^e siècle, les premières étapes vers l'âge des livres destinés aux masses avaient été franchies au Sri Lanka.

Les activités missionnaires commencèrent avec détermination en 1505 et répandirent le christianisme, tant catholique que protestant. Le catholicisme toucha surtout les régions côtières de l'île pendant la domination portugaise, mais il dut faire face à des persécutions lorsque l'administration hollandaise eut supplanté les Portugais dans ces zones. La plupart des catholiques restèrent cependant fidèles à leur foi (Boudens, 1957). Le catholicisme s'était introduit jusque dans les familles régnantes des royaumes locaux, puisque Don Juan Dharmapāla, le souverain de Kōtte (1551–1597), et Dona Catarina, qui devint reine de Kandy, s'étaient convertis. Le clergé protestant, mieux organisé, se servait de ses écoles pour propager ses convictions, et la Compagnie hollandaise des Indes orientales non seulement le soutenait dans son œuvre missionnaire, mais elle tentait également de faire disparaître le

catholicisme. Pendant ces temps de persécution, il y eut des migrations de catholiques qui partirent s'installer dans le royaume de Kandy.

Les pratiques religieuses associées au culte de Shiva et de Vishnu se répandirent largement pendant cette période, dans le royaume de Sītāvaka – dont le souverain, Rājāsīmha (1581–1593), était un dévot de Shiva – et, plus tard, dans le royaume de Kandy. D'autre part, au cours des XVI^e et XVII^e siècles, il y eut un déclin important du bouddhisme. Les efforts sincères accomplis par les rois de Kandy et les secours qu'ils reçurent de moines des royaumes d'Arakan et d'Ayuthia contribuèrent à une renaissance du bouddhisme qui devint visible dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (illustrations 109 et 110). Cette résurgence est particulièrement liée à la personne de Saranankara, savant érudit et dirigeant dynamique, qui mena le combat en sa qualité de hiérarque de la communauté des moines bouddhiques de l'île (Dewajara, 1988).

La renaissance du bouddhisme fut le stimulant d'une tradition encore vivace de peinture et d'activités littéraires qui semblent avoir été mobilisées en faveur de la propagation de la vision bouddhique du monde (Holt, 1996). Et pourtant, la période est également remarquable pour le nombre d'œuvres littéraires qu'il n'est pas facile de classer dans la catégorie des ouvrages inspirés par le bouddhisme. Tandis que les conflits militaires en cours offraient un matériel et une inspiration pour un genre littéraire populaire, le « poème de guerre » (*hatan kavi*), les ouvrages écrits au cours de cette période incluent des panégyriques, des ouvrages biographiques, des annales, des grammaires et des ouvrages érotiques. L'influence du sud de l'Inde devint de plus en plus évidente avec des emprunts de mots et de techniques poétiques, tandis que certains des ouvrages en cinghalais étaient des traductions du tamoul. Les écrits d'inspiration chrétienne représentent une nouvelle catégorie littéraire ; ils étaient rédigés en cinghalais comme en tamoul (Péris, 1943 ; Kuiper, 1969). Il s'agissait essentiellement de traductions de textes canoniques de base mais, parmi eux, on découvre certains textes de nature polémique visant à la fois le bouddhisme et l'hindouisme. Le pamphlétaire Jacome Gonçalves est particulièrement remarquable en sa qualité d'auteur qui a produit des écrits en cinghalais comme en tamoul (Perera, 1942). Avant même le début du XVI^e siècle, la protection qu'exerçaient les rois de Nallūr avait permis l'apparition d'une tradition d'activité littéraire en tamoul, qui produisit plusieurs œuvres dignes d'intérêt, comprenant des traductions du sanskrit d'œuvres aussi bien poétiques que techniques. Cette tradition, qui relevait largement d'une inspiration saivite, se perpétua en même temps que la tradition chrétienne. La première chronique de Jaffna, le *Yālpāna Vaipavamālai* (De Silva, 1956) est parfaitement décrite comme un de ses produits, même si elle a été composée par son auteur à la requête du gouverneur hollandais Diederik van Domburg (1734–1736).

Le système des écoles qui fonctionna de manière régulière pendant la domination hollandaise révèle l'impact de l'Europe qu'il convient de souligner. Les voies ouvertes à l'étude des langues classiques européennes et des sujets profanes comme la géographie, l'histoire et les mathématiques s'offraient ne serait-ce qu'à un public numériquement limité (van Goor, 1978). La pénétration des influences linguistiques européennes à un niveau populaire était évidente dans les termes empruntés au portugais et au néerlandais par le cinghalais comme par le tamoul. La musique associée au rituel religieux demeurait intacte, mais de nouvelles formes de musique profane et de nouveaux instruments firent leur apparition à cette époque. Les classes aristocratiques de la population locale adoptèrent alors certains éléments vestimentaires européens dont l'influence est évidente même dans les insignes royaux du Kandy. Les changements dans le goût du temps apparaissent chez le roi de Kandy, Narendrasimha ; le gouverneur néerlandais Simons (1914, p. 11) note sa prédilection pour les « objets venus de Nuremberg, les images, les tableaux, les portraits et les marines » et pour le tabac à priser. Autres caractéristiques de cette époque, les nouvelles possibilités d'expansion, au-delà des océans, des influences culturelles qu'offraient les progrès de la navigation à travers l'Atlantique et l'océan Indien. À cet égard, la cuisine nous offre un exemple frappant. L'introduction du piment rouge (*Capsicum annuum* L., solanacées) venu des Amériques, qui délogea pratiquement le condiment local qu'était le poivre noir (*Piper nigrum* L., pipéracées), devait amener un bouleversement radical dans la pratique culinaire comme dans les préférences populaires relatives aux goûts dans l'alimentation.

BIBLIOGRAPHIE

- ABEYASINGHE T. 1966. *Portuguese rule in Ceylon, 1594–1612*. Colombo, Lake House.
- ARASARATNAM S. 1958. *Dutch power in Ceylon, 1658–1682*. Amsterdam.
- 1986. *Merchants, companies and commerce on the Coromandel coast, 1650–1740*. Delhi.
- 1995. « Sri Lanka's trade, internal and external, in the 17th and 18th centuries ». Dans : K. M. De Silva (dir. publ.). *University of Peradeniya history of Sri Lanka*. Vol. II. Peradeniya, pp. 199–416.
- BOUDENS R. 1957. *The catholic church in Ceylon under Dutch rule*. Rome.
- CODRINGTON H. W. 1919. « A Sinhalese embassy to Egypt ». *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society*, vol. XXVIII, n° 72, pp. 82–85.

- DE SILVA C. R. 1972. *The Portuguese in Ceylon, 1617–1638*. Colombo.
- DE SILVA K. H. 1956. «Yālpāna Vaipavamālai». *Yāpā Patun Vamsakathāva*. Maharagama.
- DE SILVA K. M. (dir. publ.). 1995. *University of Peradeniya history of Sri Lanka*. Vol. II, Peradeniya.
- DEWARAJA L. S. 1988. *A study of the political, administrative and social structure of the Kandyan kingdom of Ceylon, 1707–1760*. Colombo.
- GOONEWARDENA K. W. 1958. *The foundation of Dutch power in Ceylon, 1638–1658*. Amsterdam.
- GUNAWARDANA R. A. L. H. 1987. «Seaways to Sielediba : changing patterns of navigation in the Indian ocean and their impact on precolonial Sri Lanka». *Journal of humanities & Social Sciences of the University of Kelaniya* (Kelaniya), vol. V–VI, pp. 1–33.
- HOLT J. C. 1996. *The religious world of Kīrti Srī : buddhism, art and politics in late medieval Sri Lanka*. New York.
- KNOX R. 1989. «An historical relation of the island of Ceylon». Dans : J. H. O. Paulusz (dir. publ.). 2 vol. Dehiwala.
- KUIPER F. B. J. 1969. «Dutch students of Tamil». *Proceedings of the first International Conference seminar of Tamil studies*. Kuala Lumpur, pp. 309–314.
- KULASURIYA A. S. 1976. «Regional independence and elite change in the politics of 14th century Sri Lanka». *Journal of the Royal Asiatic Society (Great Britain and Ireland)* (Londres), n° 2, pp. 98–106.
- PEIRIS E. 1943. «Sinhalese christian literature of the XVIIth and XVIIIth centuries». *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society* (Colombo), vol. XXXV, pp. 163–181.
- PIERIS P. E. 1945. *Tri Sinhala : the last phase, 1796–1815*. Colombo.
- 1947. *Ceylon and the Hollanders, 1658–1796*. Colombo.
- PERERA S. G. 1942. *Life of father Jacome Gonçalves*. Madura.
- 1962. *Historical sketches : Ceylon Church history*. Colombo.
- SIMONS C. J. 1914. *Memoir of Cornelis Joan Simons*. Trad. S. Anthonisz. Colombo.
- VAN GOOR J. 1978. *Jan Kompenie as schoolmaster : Dutch education in Ceylon 1690–1795*. Utrecht.

20.3

Le Népal

Irfan Habib

Ce n'est sans doute pas l'effet d'un simple accident si la période étudiée dans ce volume s'accorde si bien avec un découpage raisonnable de l'histoire du Népal ; en effet, la période postmédiévale y commence avec le déclin du royaume Malla et se termine avec l'unification du pays sous le règne des Gorkhas. En 1480, lorsque mourut Jayakashmalla, sous le règne (1428–1480) duquel le royaume Malla du Népal atteignit son apogée, on peut penser que plusieurs des traits distinctifs de la civilisation népalaise ont fait leur apparition. La langue newari (issue de la branche tibéto-birmane) pratiquée dans la vallée avait commencé d'être écrite en caractères de style sanskrit ; le système des castes, avec ses nombreuses ramifications selon les métiers et les autres castes (avec leurs règles d'endogamie et de souillure), instauré selon un ordre hiérarchique était désormais bien installé. C'est d'ailleurs à Jayasthitimalla (mort en 1395) que la tradition en attribue la paternité ; enfin, les cultes *śaivites* et *vaiṣṇavites* régnaient depuis longtemps sur la classe dominante, même si le bouddhisme s'était maintenu dans les classes populaires, mais avec une influence réduite.

Le morcellement du royaume Malla, par Jayahashamalla avant sa mort (1480), inaugure une longue histoire politique de division avec trois royaumes séparés : Katmandou, Patan et Bhatgaon, tous dans la vallée du Népal (arrosée par la Baghmati). L'histoire des trois royaumes peut être reconstituée à partir d'inscriptions et d'anciennes chroniques (voir Regmi, 1966, pour plus de détails).

Au commencement, Katmandou était la plus puissante des trois principautés. Son souverain, Mahendramalla (1560–1574), prit la décision de faire frapper une pièce d'argent (*mahendramalli*), mettant ainsi fin à une phase de sept siècles pendant laquelle toute monnaie était inconnue. Pratāpamalla (règne de 1641 à 1674) fut peut-être le plus pittoresque des monarques de la dynastie. Les relations avec l'Empire moghol et avec d'autres pays avaient créé une atmosphère cosmopolite suffisante pour qu'il se targue de connaître quinze alphabets différents, parmi lesquels le devanagari, le persan, l'arabe et le romain. Il se mettait aussitôt en devoir de tracer une inscription en caractères multiples (Landon, 1928, I, p. 45). Il se prétendait poète et artiste, et se montrait respectueux à l'égard des traditions aussi bien *vaiṣṇavites* que *śaivites*. Il se vantait encore de ses succès militaires sur ses voisins.

Les renseignements que nous possédons sur l'économie du Népal pendant le XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e siècle proviennent principalement d'inscriptions et des archives des missionnaires catholiques. La charrue était inconnue, mais la vallée était très bien cultivée, l'instrument aratoire étant la bêche équipée d'une lame de fer. L'artisanat était suffisamment répandu pour créer une population urbaine assez importante. En 1740, si l'on en croit les rapports, les trois villes comptaient 54 000 maisons, la plus grande, Patan, en comptait 24 000. Ces chiffres transmis par la tradition étaient sans doute exagérés et plus susceptibles de représenter le nombre des habitants plutôt que celui des maisons (Buchanan, 1819, p. 209). Une population même de 60 000 personnes, réparties dans les trois villes, traduisait un niveau respectable d'urbanisation, surtout lorsque l'on sait qu'en 1920, la vallée abritait à elle seule une population de 367 000 habitants.

Malheureusement, les caractéristiques du système agraire ne sont pas très claires. Comme les dons de terres aux temples et aux individus étaient le fait des souverains et des membres de la famille royale ainsi que des ministres, on peut penser que de vastes étendues étaient ainsi octroyées, soit qu'elles fussent assorties d'un service à rendre (*jāgīr*), soit qu'elles fussent sans obligation (*birt*), à des princes ou à des hauts fonctionnaires, tandis que le souverain lui-même tirait des revenus d'un immense territoire. Regmi (1966, p. 511) pense que la masse du peuple se composait de petits paysans comparables à des serfs, attachés à des potentats et à des temples, un très petit nombre d'entre eux étant propriétaires de leurs terres.

La vallée du Népal abonde en temples brahmaniques de la période Malla. Ils sont bâtis en pierre et en brique, mais sans mortier. Les temples obéissent à un style qui leur est particulier ; ils s'élèvent sur plusieurs étages et sont surmontés de toits pyramidaux. En même temps les temples de style *śikhara*, avec une haute tour unique, devenaient populaires. Parmi les temples du premier type, nous citerons le Kavindrapur de Pratāpamalla, construit en 1672, énorme structure de quatre étages, et le temple à cinq toits de Bhatgaon bâti par son souverain Bhūpatīndramalla (règne de 1696 à 1722) en 1702 ; à la seconde catégorie appartient le temple de Krishna situé sur la place du palais royal de Patan, construit en 1637 par Siddhinarasimhamalla (règne de 1620 à 1661). Les *vihāra* bouddhiques, dont aucune parmi celles qui existent encore ne remonte au-delà du XV^e siècle, sont également nombreuses, mais bien évidemment elles ne pouvaient guère se fier à la protection royale. Le grand monument bouddhique de Svayambhunātha fut construit à une époque bien antérieure, ainsi que la stupa de Bauddhanātha.

L'intérêt des prêtres et des princes pour le sanskrit continuait de se manifester, et l'on composait des œuvres originales traitant d'astronomie, de médecine, de musique rituelle et de danse, ainsi que quelques textes littéraires. Mais le nombre d'œuvres sur des sujets similaires écrits en newari, avec

très souvent de nombreux apports du sanskrit, était bien plus considérable. Les cours du Népal favorisaient aussi le maithili, l'idiome des plaines méridionales (Morung, Terai), dans lequel furent écrites de nombreuses pièces de théâtre. Une nouvelle langue, le parbatiya (l'ancêtre du népalî moderne), appartenant au groupe « indo-aryen » comme le maithili, mais présentant des similitudes avec l'hindi, commença à faire son apparition dans la vallée du Népal sur des inscriptions de la seconde moitié du XVII^e siècle ; elle provenait de l'ouest du Népal.

Le parbatiya (ou gorkhali) était parlé par les souverains de Ghorka, ville située dans le bassin de Sapt Gandak, dans l'ouest de la Vallée. Les souverains prétendaient être des immigrants rajputs venus d'Udaipur dans le Rajasthan indien. Sous le règne du souverain de Gorkha, Prithvinārāyan (mort en 1771), une politique tenace et agressive le conduisit à occuper d'abord Noakot au seuil de la vallée en 1754, puis à s'emparer de Katmandou et de ses deux cités rivales. Une escarmouche contre les Anglais en 1767 incita sans doute Prithvinārāyan à entraîner sérieusement ses troupes et à importer des mousquets à pierre pour remplacer les fusils à mèche (Buchanan, 1849, p. 246). Fabriquées sur place et relativement primitives, ces armes donnèrent cependant à l'infanterie de Gorkha un grand avantage sur ses opposants.

En dépit d'un échec essuyé devant une invasion chinoise en 1792, lancée en représailles d'un raid de Ghorka sur le Tibet en 1790, les souverains de Gorkha réussirent à subjuguier toutes les principautés locales existant dans les limites de l'actuel Népal ou à les anéantir. Ils firent sentir leur domination vers l'ouest sur une large bande de l'Himalaya indien, jusqu'à Sutlej, atteignant leur plus grande expansion en 1805.

En 1804, avec le coup d'État de Bhīmsen Thapa, commença le règne des tout-puissants premiers ministres de la famille Thapa — ceux qui se faisaient appeler les Rānās. Les Anglais préparèrent une invasion du Népal au cours de la guerre de 1814–1816. Après une résistance acharnée, les Gorkhas cédèrent la moitié de leur royaume, mais ils sauvagardèrent leur indépendance.

Kirkpatrick (1811) et Buchanan (1819), ce dernier ayant visité le pays en 1802–1803, ont laissé de précieux récits concernant le Népal sous le régime alors récemment installé des Gorkhas. Comme la classe dominante poursuivait vigoureusement une politique d'expansion, le pays était fortement centralisé, et ses territoires abondamment redistribués entre les souverains, les princes et les membres de la famille du premier ministre (les Rānās), sous la forme de *jāgīr* (revenus d'une terre assignée à un fonctionnaire, à charge pour lui de les collecter) et de *birt* (domaines héréditaires exempts d'impôts). Comme ils occupaient les basses terres du Terai au sud, qui accueillaient sans doute le tiers de la population du Népal, les Gorkhas disposaient de

nouveaux revenus substantiels. Une bonne partie de la taxe ou de la rente était encore payée en nature, l'assiette de l'impôt dans les « terres de la Couronne » était fixée « à perpétuité » en termes de céréales, alors que les paiements en argent commençaient à se répandre. Le Népal continua à tirer profit des échanges commerciaux entre l'Inde et la Chine, qui passaient par le Tibet et par son territoire. Cependant, en 1802–1803, ce transit subit un déclin provoqué sans doute beaucoup plus par la diversion du commerce extérieur de l'Inde qui passait désormais par le « tribut » payé à l'Angleterre, que par la « rapacité » du régime de Gorkha (Buchanan, 1819, pp. 212–213). Les exportations propres du Népal se composaient en majorité de fer, de cuivre et de drogues.

L'impact culturel du régime des Gorkhas consista surtout à faire du parbatiya (le népali moderne) la langue officielle, délogeant ainsi le newari. Dès les origines, le régime s'employa à suivre une politique d'isolement des influences européennes, et il n'entama aucun processus de modernisation culturelle ou économique. Néanmoins, étant donné l'unification politique du pays, l'une des conditions nécessaires à l'émergence du Népal en tant que nation avait été créée.

BIBLIOGRAPHIE

- BUCHANAN F. 1819. *An account of the kingdom of Nepal*. Édimbourg.
- HASRAT B. J. (dir. publ.). 1970. *History of Nepal, as told by its own and [other] contemporary chroniclers*. Hoshiarpur.
- KIRKPATRICK W. 1811. *An account of the kingdom of Nepal*. Londres.
- LANDON P. 1928. *Nepal*. 2 vol. Londres.
- PETECH L. 1958. *Medieval history of Nepal (c. 750–1480)*. Rome.
- REGMI D. R. 1966. *Medieval Nepal: a history of the three kingdoms, 1520 AD to 1768 AD*. Calcutta.

21

L'Asie du Sud-Est

Denys Lombard

Vers la fin du XV^e siècle, alors que les voyageurs venus d'Europe, d'Italie notamment, s'y rendent en plus grand nombre, la carte culturelle de ce que nous sommes habitués, depuis la Seconde Guerre mondiale, à appeler l'«Asie du Sud-Est» apparaît comme singulièrement différente de ce qu'elle sera au XIX^e siècle. On y distingue essentiellement quelques noyaux prometteurs, quelques royaumes fondés sur l'aménagement raisonné de vastes espaces rizicoles, qui peu ou prou relèvent d'un même modèle, fortement marqué d'idéologie bouddhiste, idéologie qui depuis plus d'un millénaire s'est répandue dans toute l'Asie orientale, tant par la voie terrestre que par la voie maritime, et qui se trouve ici, selon les lieux, teintée de cosmologie hindouiste ou de morale confucéenne. Le centre en est généralement une cité agraire, une ville microcosme, de plan géométrique et orienté à la façon d'un *maṇḍala*, organisé autour d'un palais royal qui en est comme le pivot. Le souverain, axe du monde, effectue les rituels qui doivent assurer l'harmonie entre ses sujets et le cosmos et veille, en démiurge, à fournir les récoltes nécessaires. À la cour et dans les provinces, il est assisté par un corps de fonctionnaires, chargés des travaux d'irrigation et de la collecte des impôts, ainsi que par un important clergé, bouddhiste ou hindouiste, qu'il gratifie de ses largesses mais qui, en retour, légitime son pouvoir spirituel et participe à l'effort agraire qu'il préconise.

Ce modèle se retrouve notamment — avec d'importantes variantes — à Java-Est (autour de Mojopahit), dans le bassin du Ménam (autour de Chiangmai, au nord, et d'Ayuthia, au sud), au Cambodge (autour de Phnom Penh), sur le haut Irawaddy (autour d'Ava), en Arakan (autour de Mrauk U) et tout particulièrement dans le delta du fleuve Rouge, autour de Thăng-long (Hanoï), où le roi Lê Thánh-tông (1460–1497) vient juste de relancer l'agriculture et de réorganiser le mandarinat. À noter que tous ces royaumes font un usage systématique de l'écriture pour les besoins de leur administration ; le texte des chartes est gravé sur pierre ou sur plaques de

cuivre, et partout les clercs tiennent des archives (qui, malheureusement pour l'historien, ont disparu...). Au Viet Nam, on a recours aux idéogrammes chinois ou encore aux caractères dits *nôm*, qui permettent de noter la langue vernaculaire, et l'on écrit au pinceau sur du papier; ailleurs, en Birmanie, au Siam, au Cambodge, à Java, à Bali..., les écritures, toutes phonétiques, sont dérivées de quelque syllabaire indien, et les textes sont notés avec une pointe sur des feuilles de *borassus*, un matériau bon marché mais qui ne dure guère plus d'un demi-siècle. À Luçon, où ces documents manquent — mais une inscription sur cuivre vient d'être retrouvée près de la lagune de Bay —, les archéologues ont néanmoins pu repérer certaines zones anciennes d'agriculture intensive, notamment à proximité du site de la future ville de Manille.

Il faut bien se garder de concevoir ces divers royaumes comme des espaces qui seraient contigus; la notion moderne de « frontière » n'existe pas encore et ne va émerger que très lentement. Ce ne sont en somme encore que des clairières, que seule la disponibilité d'un bon outillage en fer permet d'élargir péniblement aux dépens des silves tropicales et équatoriales. La forêt — dont on sent encore la présence envoûtante dans les récits épiques que met en scène le théâtre d'ombres javanais — enserre partout les espaces cultivés et reste doublement essentielle, par les produits de cueillette qu'elle fournit (bois précieux, rotin, résines, plantes médicinales...), comme par les populations semi-nomades qui y vivent et qui constituent une précieuse réserve de main-d'œuvre. L'Asie du Sud-Est reste en effet encore peu peuplée (15 millions d'habitants, en première approximation) au regard de l'effort rizicole qu'elle poursuit, et, au fur et à mesure que progressent les défrichements, ces tribus itinérantes que les gens des clairières traitent de « primitives » — c'est le sens des mots *man* en sino-vietnamien, *kha* en thaï et *sakay* en malais — sont amenées à se fixer et à s'acculturer. À vrai dire, il y a déjà un temps que ces réserves « naturelles » ne suffisent plus, et les rois ont pris l'habitude de lancer de grandes expéditions contre les terres de leurs voisins, afin d'en capturer des habitants sédentaires et de les déporter dans leur propre campagne. Après une attaque lancée contre Angkor en 1393, les Siamois ont ainsi ramené chez eux pas moins de 70 000 captifs. La guerre de razzia va devenir un procédé de plus en plus banal.

Pourtant, l'histoire de l'Asie du Sud-Est ne s'explique pas seulement par ces projets agraires ni par le besoin croissant des royaumes en énergie humaine. Depuis plus d'un siècle déjà, un phénomène de longue durée est à l'œuvre, qui est l'intensification du grand commerce. De nouveaux ports sont apparus, comme Pasai au XIII^e siècle (au nord de Sumatra), Gresik au XIV^e siècle (à Java-Est) et, surtout, Brunei (au nord de Bornéo), Ternate (dans les Moluques), Pégou (en basse Birmanie), Malacca (dans la péninsule Malaise), qui tous fleurissent au XV^e siècle et sont comme autant de signes

de cette nouvelle tendance. Depuis longtemps, la région, riche en produits naturels, se trouvait en position complémentaire par rapport à l'Inde et à la Chine, pays de vieilles cultures où les défrichements avaient débuté beaucoup plus tôt et qui cherchaient à exporter leurs produits fabriqués (cotonnades des Indes, soieries et céramiques de Chine), mais depuis l'échec de la grande synthèse eurasiatique qu'avaient tentée les Mongols — et plus précisément avec les progrès des Turcs aux XIV^e et XV^e siècles —, il semble bien que la route d'Asie centrale soit devenue plus difficile et que la route maritime de l'océan Indien — bien connue des Arabes dès les X^e et XI^e siècles — en ait par voie de conséquence profité.

À cette tendance étroitement liée à la conjoncture eurasiatique — et décelable dès le XV^e siècle, lorsque le sultanat de Malacca apparaît comme l'«emporium de l'Asie» —, va venir s'ajouter un nouveau facteur d'importance : l'ouverture en 1521, par Magellan, de la route du Pacifique. Par cette «découverte», à coup sûr tout aussi significative que celle de Colomb, survenue quelque trente ans plus tôt, Cebu et les Visayas, puis Luçon vont être reliées aux lointains comptoirs espagnols du Mexique, et un horizon américain, promis à un avenir immense, va se trouver révélé à la face orientale de l'Asie. Après avoir été un temps un petit comptoir musulman sur l'antique route nord-sud qui reliait la Chine aux Moluques, Manille va devenir la tête de pont la plus «occidentale» de la chrétienté en même temps que le lieu privilégié d'échanges essentiels entre le Nouveau et l'Ancien Monde : y transiteront non seulement les dollars mexicains, c'est-à-dire l'argent des mines du Potosi en route vers le marché chinois, mais, plus important sans doute, les nouvelles plantes d'Amérique destinées à révolutionner peu à peu l'agriculture de l'Asie orientale.

Avec cette intensification généralisée des échanges maritimes, d'autres carrefours portuaires vont s'épanouir, et, à la périphérie de certaines cités agraires, de nouveaux quartiers vont se développer où les commerçants s'établissent pour se livrer aux affaires. Citons en tout premier lieu les nombreux sultanats d'Insulinde qui ne cesseront de proliférer jusqu'au XIX^e siècle, de la pointe d'Aceh jusqu'aux îles Sulu et à Mindanao, et aussi Patani, à la limite des mondes thaï et malais, Hôï-an (non loin de Huê, au Viet Nam central), et au XVIII^e siècle Hà-tiên, à la limite des mondes khmer et vietnamien. Citons aussi le nouveau quartier de Kè-cho, «le Marché», qui se développe près d'Hanoi et dont chaque rue est spécialisée dans un commerce différent, ou encore ceux qui poussent à proximité de Pégou et d'Ayuthia. S'installent dans ces nouvelles agglomérations soit des étrangers, venus de loin (de Chine, d'Inde ou d'Europe) ou plus simplement d'un autre pays de la région (de «Cochinchine», c'est-à-dire du Viet Nam, du Pégou, de Java, de Bali, de Makassar), soit des gens échappés aux campagnes qui, ayant rompu avec les anciennes hiérarchies, sont prêts à faire partie de la nouvelle clientèle,

soit encore des captifs, razziés sur quelque côte lointaine et que l'on utilise comme domestiques. L'usage de plus en plus répandu de la monnaie fait en sorte que de grandes fortunes mobilières se constituent et que la notion même de valeur évolue.

Les hommes voyagent un peu plus facilement et certains d'entre eux se familiarisent avec une atmosphère cosmopolite. La région, restée jusqu'alors assez cloisonnée — en dépit d'un commun dénominateur marqué au sceau de l'« indianisation » —, a tendance à s'organiser autour d'une mer intérieure qui fonctionne de plus en plus à la façon d'une Méditerranée. Trois réseaux surtout vont se mettre en place et qui, dans la concurrence, vont chercher tous ensemble à réaliser l'intégration à leur profit ; il s'agit du réseau chinois, du réseau musulman et du réseau chrétien.

Le premier est le plus ancien et probablement le plus cohérent. Depuis l'époque des Song au moins, les marchands chinois des provinces du sud (Fujian et Guangdong) s'intéressent sérieusement au commerce des « mers du Sud » (*nanyang*) et se rendent en Asie du Sud-Est pour échanger les sapèques de cuivre, les saumons de fer et les céramiques contre les produits de la forêt. De petites communautés permanentes sont signalées à Angkor dès le XIII^e siècle et à Gresik (Java-Est) au XIV^e siècle, mais le mouvement d'émigration s'amplifie au début du XV^e siècle, au moment des sept grandes expéditions de reconnaissance que l'amiral Zheng He lance par ordre impérial et conduit à travers l'océan Indien jusqu'aux côtes de l'Afrique, et surtout vers la fin de l'époque Ming (1644), lorsque l'ordre continental instauré par les Mandchous inquiète les libres marchands et les pousse à s'installer outre-mer.

Loin de former un courant homogène, ces émigrés sont très divers et se sentent d'abord liés par leurs appartenances linguistique, régionale et clanique. On peut ainsi distinguer au moins quatre grands groupes : les Hokkiens, originaires du sud du Fujian (des villes de Quanzhou, Zhangzhou, Amoy...) et les Cantonnais, originaires du Guangdong, mais aussi les Hakkas et les Teochius, venus également du Guangdong, de la région de Meixian dans le premier cas et de celle de Chaozhou dans le second. Tous cependant ont le sentiment d'appartenir à une même culture, utilisent une même écriture et révèrent quelques grandes divinités communes, bouddhiques, comme Guanyin, ou taoïstes comme Guandi, ou encore Mazu, la protectrice des gens de mer.

Tous ceux qui partent sont partisans de la libre aventure et souvent réfractaires aux règlements impériaux. Ils emportent avec eux un goût pour l'initiative, un sens de l'entraide et un esprit associatif très fort. On les trouve bien sûr très nombreux tant dans le grand négoce que dans le commerce de redistribution, un secteur où ils introduisent l'usage de l'abaque et de la balance à fléau, ainsi que la pratique du magasin permanent ; mais on

les voit aussi s'intéresser à l'exploitation des mines, à celles de cuivre de Birmanie et du Viet Nam ou à celles d'étain de l'île de Bangka (au sud-est de Sumatra). Certains également sont d'origine paysanne et cherchent à développer certaines cultures de plantation, le poivre dès le XVI^e siècle et la canne à sucre un peu plus tard (les Européens reprendront au XVIII^e siècle cette idée d'une production agricole directement tournée vers l'exportation) ; d'autres s'adonnent à la riziculture ou introduisent de nouvelles cultures maraîchères et des plantes américaines, parvenues au Fujian par le relais de Manille. Nombre d'entre eux enfin sont artisans et apportent avec eux leurs techniques, celles de l'orfèvrerie, celles du fer et de l'étain ou encore celles du bois ; avec les ébénistes venus surtout de Canton (et repérables au fait qu'ils honorent tous le même saint patron, le maître menuisier Lu Ban) se répand l'usage de nouveaux meubles comme celui de la table et de la chaise, qui modifie sensiblement les habitudes quotidiennes. Avec les aiguilles, importées de Chine, l'usage du vêtement cousu a une certaine tendance à se généraliser aux dépens du vêtement drapé, bien attesté aux époques plus anciennes.

On assiste parallèlement au rapide développement du réseau musulman, sans qu'il y ait du reste exclusion car, assez souvent, surtout au début, les marchands chinois sont eux-mêmes originaires des antiques communautés islamisées de Canton (IX^e siècle) ou de Quanzhou (XI^e siècle). L'épigraphie funéraire, qui se développe au fur et à mesure que se diffuse avec l'islam une nouvelle conception de la mort, nous permet assez bien de repérer l'apparition des premières collectivités et de suivre leurs progrès, d'abord sur les côtes, tout au long des routes maritimes, puis dans certains cas, dans l'intérieur des terres où se risquent désormais certains marchands missionnaires (*mubaligh*) qui introduisent la nouvelle religion tout en conduisant leurs affaires. Certains, peu nombreux, sont des chiïtes ; une version malaise de l'histoire de Muhammad Hanafiyah, le compagnon d'Husain, est attestée à Malacca dès le début du XVI^e siècle, et nous verrons qu'une importante communauté persane vivait au Siam au XVII^e siècle. Pourtant, l'immense majorité des nouveaux venus sont des sunnites et, si l'on exclut quelques traces de hanafisme dans certains textes juridiques, des sunnites shaféïtes.

Il faut insister ici sur l'efficacité des ordres mystiques (*turuk* ou *tarekat*), une institution qui joua un rôle essentiel dans la deuxième expansion de l'islam (au lendemain de la prise de Bagdad par les Mongols en 1258) et que l'on retrouve d'un bout à l'autre du monde musulman. En Asie du Sud-Est, on trouve alors surtout la Qādirīyah (fondée à Bagdad), ainsi que la Shatārīyah et la Khalwatīyah, venues par le relais de l'Inde ou du Khorasan. Ces confréries regroupent, autour d'un maître (*syekh*) qui fonctionne à la façon d'un directeur de conscience, un vaste cercle de disciples dont certains sont itinérants et, par la récitation collective de litanies (*dhikr*), elles

rapprochent les individus et rassurent les âmes simples ; elles permettent surtout d'établir de ville en ville, de village en village, un vaste réseau de correspondants disposés à l'entraide.

Avec les *tarekat*, l'Islam introduit une autre institution qui est le sultanat. La principale source d'inspiration semble avoir été ici l'Empire ottoman, dont la renommée, au lendemain de la prise de l'Égypte par le sultan Selim (1517), gagne tout l'océan Indien. Le prestige de « Rum », c'est-à-dire de la deuxième « Rome », se répand alors jusqu'en Asie du Sud-Est, et un texte de 1548 nous apprend que le sultan de Demak (sur la côte nord de Java central) se propose d'être « un deuxième Turc ». Il s'en faut pourtant qu'ici le « sultanat » se présente comme une construction territoriale, comme un assemblage de provinces plus ou moins bien soudées ; il s'agit bien plutôt d'une cité commerçante et des quelques petits ports voisins qui en dépendent ; la force réside dans la flotte, et le pouvoir est contesté par les principaux négociants, selon un schéma qui rappelle plutôt Venise que Constantinople. « Le sultan est le principal marchand de ses États », dit vers 1620 un voyageur français de passage à Aceh. La nouveauté est d'importance dans une région du monde où la politique avait été jusqu'alors presque uniquement l'affaire des souverains riziculteurs.

Troisième réseau enfin : celui des Européens, tous chrétiens et désignés, localement, du terme générique de « Francs », mais en fait très divisés. Au début du XVI^e siècle, les premiers Ibériques arrivent encore tout imbus de l'esprit de croisade (et aux Philippines, ils appelleront *Moros* leurs nouveaux adversaires musulmans), mais la lutte contre « l'infidèle » ne parvient point à les unir et ce qui frappe, par comparaison aux deux autres réseaux, c'est l'extrême disparité de leurs efforts. En partageant le monde à Tordesillas (1494), la papauté avait tenté pour un temps de limiter la concurrence, mais bientôt les Portugais s'opposent aux Espagnols (bien que les couronnes soient associées de 1580 à 1640) et les Espagnols aux Hollandais, qui fondent en 1602 une compagnie (la Compagnie des Indes orientales) pour le commerce dans l'Insulinde et se libèrent peu après de la tutelle de Madrid. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, Anglais et Français interviennent à leur tour et tentent d'ouvrir des « loges » en dépit de l'hostilité de leurs devanciers, mais ici comme en Inde, leurs intérêts ne vont cesser de s'opposer.

Ces divergences se retrouvent bien évidemment sur les plans religieux et culturel. D'une façon générale, les calvinistes qui préfèrent avoir affaire à des musulmans ou à des « païens », plutôt qu'à des « papistes », se soucient encore peu de convertir, et la Compagnie des Indes orientales n'envoie que les quelques pasteurs nécessaires aux résidents de ses comptoirs. Les catholiques, en revanche, cherchent plus volontiers à répandre leur foi et leur langue, ce qui les conduit, à Luçon notamment, à pratiquer une politique d'« acculturation » avant la lettre. Pourtant, là encore, et en dépit de la déci-

sion papale qui avait confié au roi du Portugal le « patronage », c'est-à-dire un droit de regard sur toutes les missions, une sourde rivalité s'établit entre les divers ordres, jésuites, dominicains, augustins, qui dès le XVI^e siècle cherchent à délimiter leurs zones d'influence. « Les Messieurs des Missions étrangères », une congrégation fondée à Paris en 1664, tenteront également de tendre, à partir du Siam, un réseau qui leur soit propre.

On comprend assez bien que ces trois grands réseaux, chinois, musulman et chrétien, inégalement homogènes et bien souvent rivaux, aient pu, dans les villes surtout, permettre une certaine intégration culturelle tout en compliquant par ailleurs le paysage social. D'une façon plus générale, cet essor du grand commerce qui pousse les hommes les uns vers les autres tend à une certaine osmose des cultures régionales, tout en les amenant dans le même temps à accentuer leurs divergences. Face en effet au défi que leur jettent ces nouvelles communautés marchandes, dont les idéologies remettent toutes peu ou prou en cause les fondements cosmologiques des antiques sociétés agraires, les vieux royaumes ne vont pas rester sans réagir, ni réagir de façon identique. L'un d'entre eux, Mojopahit, va devoir céder au choc (pour reparaître sous une autre forme, mais quelque quatre-vingts ans plus tard), mais un autre, le Viet Nam, parvient à contrôler le phénomène en réduisant les conséquences au minimum ; quant aux autres États, ils en subissent les effets à des degrés divers et mettent au point d'intéressantes solutions.

Avant d'étudier plus en détail ces divers types de réactions, disons deux mots de nos sources qui, au tournant de ce XV^e siècle, sont en train de changer de nature, ce qui est une preuve supplémentaire des bouleversements qui sont à l'œuvre dans la région. Le Viet Nam reste fidèle aux idéogrammes et à la pratique de l'épigraphie, mais on y utilise davantage les caractères *nôm*, et l'imprimerie fait son apparition. Le changement est beaucoup plus net dans les anciens royaumes indianisés où l'on cesse de graver sur pierre ou sur cuivre le texte des chartes et où nous perdons ainsi l'une de nos sources les plus sûres. Pour reconstituer l'histoire de ces États, nous aurons, à la place, de nombreux textes « littéraires », récits mythiques ou légendaires, souvent encore inspirés de lointains modèles indiens, ou encore de « chroniques » (*yazawin* birmanes, *pongsawadan* siamoises, *babad* javanaises...), visant à légitimer une dynastie et traduisant chaque fois une nouvelle vision du passé. Ces textes, dont les plus anciens peuvent dater du XVI^e siècle, nous sont parvenus grâce aux scribes qui, de génération en génération, les ont recopiés sur de nouvelles feuilles de *borassus*, et les manuscrits dont nous disposons aujourd'hui ne sont jamais antérieurs au XIX^e siècle. Fécondés par l'islam, les sultanats produisent de leur côté une abondante littérature rédigée surtout en malais, souvent édifiante et marquée d'un esprit plus rationnel ; il s'agit alors de manuscrits notés sur papier — un support plus résistant, importé désormais d'Occident —, dans une écriture dite *jawi*, adaptée de l'alphabet arabe.

Il convient de souligner, sur ce point, l'extrême importance des sources étrangères. Si les sources chinoises restent il est vrai encore relativement limitées (les lettrés n'ont en général qu'assez peu d'intérêt pour la diaspora des marchands), les sources en langues européennes constituent en revanche une masse considérable et même quasi pléthorique. Les Portugais et les Espagnols, dès le XVI^e siècle, puis plus tard, les Hollandais et les Anglais, les Français et même les Allemands (dont certains ont pris du service dans la compagnie de commerce hollandaise) produisent une quantité énorme de récits, de rapports et de cartes, dont seule une petite partie est alors publiée. C'est ainsi qu'il faut attendre 1944 pour que soit éditée la *Suma Oriental*, une première description fort détaillée de la région qui avait été écrite dès 1512 à Malacca par le Portugais Tomé Pires. Le dépouillement progressif des archives de Lisbonne, de Séville et de La Haye a permis d'établir une chronologie sérieuse et de bien étudier l'évolution des réseaux commerciaux et des milieux portuaires. Pour ce qui est de l'histoire des sociétés agraires, et surtout de leurs mentalités, force est cependant de recourir aux sources littéraires autochtones car, en général, les observateurs européens ne nous les décrivent que de loin.

AU VIET NAM : FIDÉLITÉ AU MODÈLE AGRAIRE

Le cas du Viet Nam retient l'attention, car il témoigne d'une réaction très forte de l'État agraire au défi des marchands. Menacée à la fois par la Chine au nord et par le Champa au sud, la cour de Thăng-long en vient à développer un « nationalisme » précoce qui l'incite à exalter le terroir ancestral et à se méfier des « étrangers », qu'ils soient soldats ou commerçants. Centré sur des capitales essentiellement portuaires — Amarāvātī, dans la région de l'actuelle ville de Dā-nāng, ou Vijaya, dans la région de l'actuelle ville de Binh-dinh —, le Champa paraît en revanche avoir toujours participé au commerce au long cours, qui dès les IX^e et X^e siècles reliait le Moyen-Orient à la Chine ; la prise de Vijaya par les armées du roi Lê Thánh-tông en 1471 provoqua en tout cas la fuite de nombreux Chams islamisés en direction d'autres comptoirs de l'Asie du Sud-Est (Surabaya, à Java-Est, Malacca, Aceh), et il y a lieu de penser que la victoire vietnamienne porta un coup d'arrêt à leurs affaires. Reprenant à son compte le vieux mépris confucéen pour le commerce, le même Lê Thánh-tông aimait à stigmatiser « ceux qui vont par monts et par vaux, par fleuves et par mers, pour amasser de l'or plein leur maison et usent de leur langue pour tromper ou pour vendre autrui ». Quoique moins illustres et moins heureux que lui, ses successeurs resteront fidèles au même principe.

Après l'«apogée» de la fin du XV^e siècle, la région du delta du fleuve Rouge va connaître une période de troubles agraires et de crise politique qui, sur le plan des événements, va se traduire par l'«usurpation des Mac» qui survient en 1527. Après soixante-cinq ans de guerre, les Lê sont rétablis sur leur trône en 1592 et réintègrent leur palais de Thăng-long, mais leur victoire reste symbolique, car l'apparition d'un nouveau centre de gravité dans le Sud récemment conquis rend la cohésion difficile et favorise l'ambition des gouverneurs. En fait, le royaume va se scinder en deux moitiés, contrôlées chacune par un *chúa* ou «seigneur», une fonction qui n'est pas sans rappeler celle des shōguns qui, au Japon, exercent la réalité du pouvoir alors que les empereurs restent dépositaires du charisme. Tout en reconnaissant l'une comme l'autre la suzeraineté nominale des Lê, la famille des Trinh prend le pouvoir dans le Nord (et s'installe à Thăng-long), tandis que celle des Nguyễn prend le pouvoir dans le Sud (et s'installe en 1687 à Phú-xuân, c'est-à-dire Huê). Pour protéger leur territoire méridional, les Nguyễn font construire une muraille à Đông-hói (entre les 17^e et 18^e parallèles), et les deux adversaires se livrent une guerre meurtrière jusqu'en 1672. Après quoi, c'est la paix pour plus d'un siècle, jusqu'à ce que la révolte des Tây-so'n vers 1780 prépare la voie de la réunification.

Au nord, les Trinh doivent se garder des Nguyễn et des Chinois, mais faire également face aux légitimistes partisans des Lê qui trouvent de nombreux échos dans les campagnes. Ils renforcent les bases agraires de leur pouvoir, perfectionnent la fiscalité en créant de nouveaux impôts (comme la gabelle) et augmentent leur armée et leur flotte; prenant modèle sur les examens littéraires, ils créent des examens militaires pour mieux recruter leurs officiers. Comme toute expansion vers le sud est devenue impossible, leur attention se porte vers l'ouest, en direction du pays laotien, dont ils exigent tribut. La propriété privée tend à se développer, ainsi que la richesse mobilière, mais l'État veille à en contrôler les progrès. De nouvelles mines sont exploitées par des entrepreneurs chinois, mais à condition d'en prendre à ferme les revenus; quelques Européens sont autorisés à venir commercer — les Hollandais notamment —, mais à condition de ne pas sortir de Phô-hiên (près de l'actuelle Hung-yên, au sud de Hanoi), où viennent aussi Chinois, Japonais, Malais et Siamois.

Au sud, les Nguyễn s'inspirent des mêmes principes et fondent leur pouvoir sur l'agriculture. Ils instaurent des examens littéraires en 1646 et édifient un temple à Confucius (Van-miêu) dans la banlieue de Huê. Pourtant, les conditions sont assez différentes; en contraste avec les paysages «bloqués» du Nord, où les cadastres se trouvent figés par plus d'un millénaire d'histoire, s'ouvrent ici les plaines littorales du Centre (que doivent céder les derniers princes chams en 1692) et, surtout, les grandes plaines du delta du Mékong, vaste zone «frontière» qui relève nominalement du

Cambodge, mais où n'existent encore que quelques bourgades khmères (tel Preah Nokor, qui deviendra Saïgon). Dans ces conditions, les *chúa* du Sud ne sauraient être aussi rigoureux que ceux du Nord ; ils se contentent de favoriser la « marche historique » qui étend leur domaine et en fait un « grenier à riz ». Aux paysans pauvres des provinces proches de Huê, à qui l'on distribue largement les nouvelles terres, s'ajoutent bientôt des immigrants chinois qui fuient l'ordre mandchou. Venu du Guangdong, Mac Cùu s'installe ainsi avec les siens, tout à l'ouest, à la frontière du Cambodge, et « ouvre » la région d'Hà-tiên ; en 1679, deux généraux fidèles aux Ming arrivent avec leurs soldats et s'établissent à My-tho et à Biên-hòa. Plus vite encore qu'au nord, la propriété privée se développe et l'économie se monétarise ; la présence des marchands étrangers est également plus sensible. Les Nguyễn entretiennent des rapports avec les Portugais de Macau (auxquels ils achètent des armes) et accueillent assez bien les missionnaires. Néanmoins, ces étrangers doivent ici aussi rester confinés en un lieu : Faifo (ou Hôi-an), au sud de l'actuelle ville de Đà-Nang, sorte de « port ouvert » alors peuplé de Chinois et de Japonais, mais où séjournent aussi les premiers Européens. Le véritable esprit d'entreprise ne se développera que beaucoup plus tard, avec le déclin du contrôle étatique et l'essor progressif de Saïgon-Cholon.

Au nord comme au sud, la « culture » (*van*) reste avant tout l'apanage des mandarins. Recrutés par examens, mais formant en fait un groupe social cohérent, les « lettrés » sont à la fois chargés de la bonne gestion du royaume et dépositaires de la connaissance nécessaire à cette fin. Nourris des classiques confucéens et férus d'histoire (ce sont eux qui rédigent les chroniques), ils s'intéressent aussi aux sciences et aux techniques et rédigent en chinois classique. Lê Hu'u Trác rédige ainsi au XVIII^e siècle une grosse somme médicale en 66 volumes, et le prolifique Lê Quy Dôn (1726–1783), à la fois poète, philosophe et historien, reste comme le symbole de cette ouverture encyclopédique. Pourtant, en marge de cette « grande tradition », commence à se développer une littérature non conformiste, rédigée bien souvent en langue vietnamienne (et en caractères *nôm*). Ce sont encore des lettrés qui la produisent, mais des lettrés en rupture de ban qui, comme Nguyen Binh Khiêm (1491–1587), retiré en son ermitage des « Nuages Blancs », s'adonnent à la critique sociale et dénoncent l'injustice. Au XVIII^e siècle, plusieurs femmes prennent également la plume pour exprimer ce qui est un premier désir d'émancipation, et le roman lyrique en vers fait son apparition qui chante l'amour contrarié. En contrepoint, l'inquiétude populaire cherche un refuge dans le bouddhisme qui connaît un beau renouveau ; de nouvelles sectes fleurissent — en rapport parfois avec les temples du Guangdong — et suscitent l'essor d'un art religieux très remarquable (temple de Bút-tháp dans le Nord, pagode de Thiên-mu, près de Huê) (illustration 111).

À L'OUEST DU VIET NAM : CONCURRENCE ENTRE LES DEUX « MODÈLES »

Dans le centre et l'ouest de la péninsule indochinoise, les royaumes agraires ne cessent de rivaliser. Les clairières s'élargissent, mais à la différence de ce qui se produit dans le delta du fleuve Rouge, où la démographie paraît avoir été assez forte pour alimenter la « Marche vers le sud », le manque de bras se fait partout sentir. Dans le monde thaï (au centre), comme dans le monde birman (à l'ouest), les souverains ont pour politique de chercher à déporter les habitants des États voisins, afin d'augmenter leur main-d'œuvre. La guerre est donc à l'ordre du jour, et les techniques militaires font en conséquence certains progrès. L'usage des armes à feu, attesté bien avant l'arrivée des premiers Portugais, tend à se répandre, et les stratèges ont de plus en plus recours aux éléphants de combat ; capturés dans les forêts voisines et savamment dressés, ceux-ci vont intervenir par centaines, voire par milliers. Les techniques de siège se développent également.

Dans le bassin du Ménam, où les Siamois se sont installés au XIII^e siècle, les principaux espaces sont alors centrés autour de Chiangmai, au nord (région dite du Lanna), et surtout autour d'Ayuthia, la capitale, fondée en 1350 sur une île du fleuve à quelque 80 kilomètres de la mer ; d'autres centres mineurs sont les capitales provinciales de Kamphaengphet, de Phitsnulok, de Nakhon Rachasima. Au nord-est, les Laotiens (également de langue thaï) se confortent sur le moyen Mékong, autour de Luang Prabang et de Vientiane (région dite de Lanxang). Au sud-est, l'antique Royaume khmer, recentré autour de Lovek, devient une région mitoyenne, convoitée par les Siamois (qui ont pris Angkor en 1431) et bientôt par les Vietnamiens qui s'installent dans le delta du Mékong. Au sud, l'influence siamoise s'exerce jusqu'aux confins du monde malais, sur les lointains rivages de Nakhon Srithammarat et de Patani. À l'ouest, avec les États Shan (également de langue thaï), commence le terrain d'expansion des Birmans. Le souvenir du glorieux royaume de Pagan (IX^e – XIII^e siècles) se perpétue autour d'Ava, sur le haut Irawaddy, ainsi qu'autour de Taungu, dans la vallée de la Sittang, tandis que plus près de la mer, Pégou (au sud, non loin de l'actuelle Rangoon) et Mrauk U (à l'ouest, près d'Akyab) maintiennent des traditions locales plus anciennes, mônes dans le premier cas, arakanaises dans le second.

Sur cet échiquier complexe, la lutte pour l'hégémonie va durer pendant près de trois siècles et connaître de très nombreuses péripéties. Il est néanmoins possible de distinguer schématiquement trois grandes étapes. Au XVI^e siècle, le centre de gravité est de toute évidence à l'ouest ; les seigneurs birmans de Taungu parviennent à constituer un vaste empire en imposant leur autorité aux Môns comme aux Thaïs. Ils conquièrent Pégou (1538) et

y installent leur capitale, puis Ava et les États shan ; ils prennent ensuite Chiengmai (1558) et, après avoir menacé Luang Prabang, s'emparent d'Ayuthia qu'ils mettent à sac (1569). La grande figure est ici celle du roi Bayinnaung (1551–1581), dont le pouvoir, selon un voyageur européen, excédait celui du Grand Turc ; il avait plus de 1 million de soldats et pas moins de 4 000 éléphants, son palais était couvert d'or et son trésor fabuleux.

Dès avant la fin du siècle cependant, les Siamois se reprennent. Le roi Naresuan passe à l'offensive et défait les Birmans à Nong Sarai (à l'ouest d'Ayuthia) en 1593 ; peu après, il attaque les Cambodgiens et détruit Lovek. De leur côté, les Arakanais prennent Pégou en 1599 et rapportent à Mrauk U une bonne partie du butin dont les Birmans s'étaient emparés à Ayuthia trente ans plus tôt. Les ambitions vont donc se trouver calmées pour un temps, et le XVII^e siècle va surtout voir l'épanouissement des royaumes thaï. Les rois de Siam — Song Tham (1610–1628), Prasat Thong (1629–1655), Prah Narai (1656–1688) — reconstruisent et embellissent Ayuthia, tout en maintenant avec des succès divers une certaine pression sur Chiengmai, sur la Birmanie et sur le Cambodge (dont la nouvelle capitale est à Oudong). Plus au nord, le royaume de Vientiane connaît parallèlement son apogée, durant le long règne du roi Suryawongsa (1637–1694), dont le nom (Surya) a fait dire aux historiens qu'il avait été un autre « Roi-Soleil ».

Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, les royaumes paraissent pour un temps à peu près en équilibre, bien qu'ils connaissent chacun séparément d'assez grandes difficultés (sécession au Laos de la province méridionale de Champassak, en 1736 ; révolte de la communauté chinoise à Ayuthia, en 1734 ; révolte de palais au Cambodge, en 1736 ; révolte des Mōns à Pégou en 1740), mais à partir de 1752, la région va de nouveau vibrer tout entière à l'unisson, à la suite de l'avènement en Birmanie du roi Alaungpaya qui se rebelle contre les Mōns et va vouloir renouer avec les exploits de Bayinnaung. En 1753, ses armées prennent Ava et Luang Prabang, puis Dagon (Rangoon) en 1755, Pégou en 1757 et Manipur en 1758 (au nord-ouest, à la limite du monde indien). Il entre au Siam et assiège Ayuthia, mais meurt soudain en 1760, et c'est à son deuxième fils, Hsinbyushin, que revient la gloire de prendre la capitale siamoise et de la dépeupler une seconde fois (1767). La Birmanie qui résiste victorieusement à quatre attaques chinoises, lancées au nord de 1766 à 1769, et parvient à reconquérir l'Arakan en 1782 apparaît à nouveau pour un temps comme la plus grande puissance de la région.

Mais la chronologie de ces rivalités territoriales (et démographiques) ne doit pas nous faire oublier le jeu plus subtil des réseaux marchands. Les capitales Mrauk U, Pégou et Ayuthia sont en fait toutes assez proches de la côte et participent peu ou prou au destin maritime des villes portuaires qui leur sont subordonnées : Chittagung et Ramu (en Arakan), Martaban,

Syriam et Bassein (en basse Birmanie), Chantaburi, Nakhon Srithammarat, Songkhla ou encore Tenasserim, qui toutes relèvent alors d'Ayuthia. Nulle part les souverains bouddhistes sont à même de contrôler les commerçants aussi rigoureusement qu'au Viet Nam.

En Arakan, l'influence de l'islam est ancienne, et les rois, quoique bouddhistes, portent aussi des noms musulmans (et font frapper des médailles en persan). Ils disposent d'une flotte importante (200 vaisseaux selon un témoignage de 1569) avec laquelle ils s'en vont commercer ou razzier au Bengale, et, dès que les Portugais arrivent dans la région, loin de chercher à réduire leurs ambitions, ils les associent à leurs activités ; l'un de ces aventuriers, Felipe de Brito, deviendra gouverneur de Syriam, lorsque les Arakanais auront pris la ville en 1599. En basse Birmanie, les populations mōnes, souvent opposées à la tutelle birmane, sont depuis longtemps tournées vers la mer, exportant surtout le riz, les rubis et le musc venu des confins sino-tibétains (ainsi que les grandes jarres, appelées « martabans » par référence au port où elles étaient embarquées). Grâce aux forêts de teck de l'arrière-pays, Pégou dispose d'excellents chantiers navals, et tous les capitaines étrangers viennent y radouber ou y faire construire leurs vaisseaux. Après les Portugais, d'autres Européens viendront à Pégou et notamment à Syriam, les Anglais et Hollandais au XVII^e siècle et même les Français au XVIII^e siècle (Alaungpaya les en délogera en 1756).

Les effets du « modèle marchand » sont peut-être encore plus nets au Siam. Les Portugais y signent un traité de commerce dès 1518, et à la fin du XVI^e siècle, une petite communauté de négociants et de soldats japonais est établie à Ayuthia, mais c'est surtout au XVII^e siècle que l'on voit les rois construire un étonnant réseau de relations internationales ; la Cour envoie notamment une ambassade aux Pays-Bas dès 1608, une autre à Aceh en 1613, trois au Japon en 1621, 1623 et 1629, une à Manille en 1636, deux enfin en France en 1684 et en 1686. Cette « ouverture » se reflète de façon encore plus évidente dans le plan même de la capitale, tel qu'il a été établi par un dessinateur français vers 1685 ; on y voit en effet, tout autour de la ville royale proprement dite, enfermée dans une île allongée du Ménam avec son palais et ses nombreux temples, toute une série de quartiers étrangers occupés par les marchands venus commercer : quartiers chinois, japonais, mais aussi pégouan, cochinchinois, malais, makassar et portugais. Et le chevalier de Chaumont, ambassadeur de Louis XIV, remarque, vers la même époque : « Il n'y a point de ville dans l'Orient où l'on voie plus de nations différentes que dans la ville capitale de Siam et où l'on parle tant de langues différentes. »

Mais il y a plus. Loin de rester à la périphérie, ces étrangers, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, jouent, surtout dans la seconde moitié du XVII^e siècle, un rôle politique déterminant. Les Persans sont les premiers à

intervenir, dont le groupe s'est constitué à partir de 1602 ; depuis l'avènement de Prah Narai, ils contrôlent le poste de ministre des Affaires étrangères, et la venue en 1685 d'une ambassade du chah de Perse tend à conforter leur position. Pourtant, le roi change d'idée et cesse de s'appuyer sur les chiites pour faire confiance aux chrétiens. C'est alors le temps du ministre Phaulkon (un aventurier d'origine grecque converti au catholicisme) ; il joue la carte européenne, des ambassades sont échangées avec la cour de Versailles, et des officiers français s'engagent dans l'armée siamoise. En 1688 cependant, c'est au tour des musulmans d'intervenir à nouveau, et l'on voit les Makassars d'Ayuthia se révolter pour tenter de porter sur le trône un prince à leur dévotion. L'affaire finit par échouer, mais les Européens ont perdu la cote et, au siècle suivant, ce seront les Chinois, originaires surtout de Chaozhou, qui deviendront les plus influents. Lorsque, à partir de 1726, l'Empire qing se sent dans l'obligation d'importer du riz pour empêcher les famines, un très important commerce se met en place avec le Siam, commerce « d'État », qui profite certes à la Couronne, mais non moins aux Sino-Thaïs qui en ont le quasi-monopole.

Les mêmes rivalités se retrouvent, quoiqu'à une échelle plus modeste, au Cambodge. Vers la fin du XVI^e siècle, le pays est le théâtre d'une lutte acharnée entre Malais et Chams musulmans d'une part, et aventuriers portugais et espagnols d'autre part. Un certain Diogo Veloso (contemporain de Felipe de Brito) cherche à se gagner les faveurs du roi et se rend à Manille pour demander des secours au gouverneur général des Philippines. Il est finalement massacré à Phnom Penh avec ses compagnons par les musulmans, en 1599. Au siècle suivant, c'est en s'appuyant sur les mêmes Malais et Chams que le roi Chan (1642–1659) prend le pouvoir ; il se convertit même à l'islam et prend le nom d'Ibrahim. Dès 1643, il s'en prend aux Hollandais et fait massacrer les employés de la Compagnie des Indes orientales qui s'étaient établis au Cambodge. Il n'est pas jusqu'au Laos où l'on ne décèle la même concurrence et lorsque le premier envoyé hollandais, G. van Wuysthoff, parvient à Vientiane en 1641, il y trouve des « marchands mores », avec de « nombreux chariots d'étoffes » qu'ils viennent vendre contre du benjoin, de la gomme-laque et de l'or.

En dépit de ces guerres bien souvent inexpiables, toutes les régions considérées ici, de l'Arakan jusqu'au Mékong et des confins du Yunnan jusqu'à l'isthme de Kra, développent ensemble une même idéologie, tout imprégnée de bouddhisme theravadin. Pas plus qu'au Viet Nam, il n'y a de véritable solution de continuité par rapport aux siècles précédents, car ce bouddhisme « ancien » — c'est le sens du mot theravadin — se trouve déjà bien attesté en Arakan vers le début de notre ère, à Pagan du IX^e au XIII^e siècle et dans les premiers États thaïs des XIII^e–XV^e siècles. Cette forme, qui insiste sur la biographie du Bouddha historique et sur l'importance du salut

individuel, tend néanmoins à progresser plus au sud et à l'est, aux dépens du bouddhisme mahayaniste, fortement teinté d'hindouisme, qui avait été notamment la référence de l'Empire khmer. En fait, un certain syncrétisme s'effectue entre la conception hindouiste du *devaraja* («roi des dieux»), telle qu'on la trouve par exemple à Angkor, et celle du *dhammarāja* («roi du dharma», c'est-à-dire «de la Loi») qu'ont illustrée l'empereur Açoka en Inde et les grands rois bouddhistes de Ceylan. Le clergé suit désormais les règles du *Tripitaka* des theravadin, et le pali a remplacé le sanskrit comme langue religieuse, mais les rois gardent encore auprès d'eux quelques prêtres brahmanes (on les appelle *bakhu* au Cambodge), qui continuent à assurer les rituels d'harmonie avec le cosmos.

Le centre «culturel» est avant tout à la cour, autour du roi qui continue d'être le garant de l'équilibre et le moteur du «raffinement». Telle une apparition céleste, il se montre de temps à autre à ses sujets — et aux ambassadeurs étrangers qui nous décrivent la scène — assis sur une plate-forme surélevée, derrière un rideau que l'on écarte pendant quelques instants ; en temps normal, il vit retiré dans ses appartements, sous la protection de sa garde féminine, et ne s'échappe que pour aller chasser l'éléphant dans la forêt. Il arrive qu'il soit lui-même bon poète (comme Prah Narai), mais c'est de toute façon dans son entourage, parmi ses familiers ou ses proches parents, que l'on trouve la plupart des écrivains de renom, auteurs de poèmes de circonstances (comme les *maw-gùn* en Birmanie) ou de poèmes galants, de romans lyriques en vers ou de scénarios adaptés du *Rāmāyaṇa* et destinés au théâtre de cour (tel le *Rāmakerti* au Cambodge). Le prestige du souverain est grandement conforté par les *regalia* dont il a la possession et qui sont comme les signes tangibles de son charisme : statues bouddhiques particulièrement convoitées et aussi éléphants blancs, qui passent d'une capitale à l'autre en fonction des aléas politiques. Vers la fin du XVIII^e siècle, la «Grande Image» d'Arakan sera ainsi «déportée» en Birmanie, de même que le Bouddha d'émeraude du Laos qui sera transféré au Siam.

En 1576, le roi Bayinnaung atteint le sommet de sa gloire en recevant à Pégou une dent du Bouddha, relique insigne qui avait été conservée jusqu'alors à Ceylan ; et en 1623, le roi Song Tham a l'immense bonheur d'apprendre que l'on vient de découvrir à Saraburi (à quelque 70 kilomètres d'Ayuthia) une empreinte du pied du Bouddha, site privilégié qui va devenir le but d'un très grand pèlerinage. Cette atmosphère d'intense religiosité confine parfois cependant à la psychose, voire à la pathologie ; c'est ainsi qu'on voit, en 1634, le roi d'Arakan Thirithudhamma céder aux conseils d'un mage «musulman» et mettre à mort plusieurs milliers de victimes, afin de préparer un élixir d'invulnérabilité ; l'année suivante, c'est au tour du roi de Siam Prasat Thong de faire exécuter de très nombreux suspects parce que la crémation d'une de ses filles s'était déroulée de façon anormale.

À la conquête qui est l'affaire des rois correspond cependant le renoncement qui est l'affaire des moines, et cette complémentarité est d'autant plus fondamentale que dans toutes ces sociétés bouddhistes, chaque homme doit, à un moment ou l'autre de sa vie, faire une retraite dans un monastère et vivre d'aumônes avant de retourner dans la vie séculière. Le souverain n'a de cesse de gratifier l'Église, et, en retour des terres qu'il lui donne et des *stūpa* qu'il fait construire, l'Église le conforte dans son prestige et étaye son pouvoir. Beaucoup de moines permanents sont aussi des lettrés, et les grandes pagodes ont toutes un bâtiment spécial qui sert de bibliothèque. Ils y étudient et recopient les textes canoniques en pali, mais rédigent aussi des textes originaux en langues vernaculaires : récits édifiants adaptés des *jātaka*, ou « vies antérieures » du Bouddha, ou encore chroniques historiques, telle la première grande chronique birmane, *Yazawin giaw*, qui fut composée vers 1520 par le moine Thi-lawun-tha. Beaucoup de ces moines, du reste, sont itinérants et contribuent à maintenir une certaine unité dans un monde autrement déchiré par les guerres. C'est ainsi que l'influence des moines de Birmanie se fera longtemps sentir en pays Shan et jusqu'à Chiangmai et au Laos. Van Wysthoff disait, en parlant du royaume de Vientiane en 1641 : « Nulle part, il n'y a d'églises aussi riches [...]. La science y est beaucoup plus développée et à cause de cela les prêtres du Cambodge et du Siam y viennent chaque année et y restent de dix à douze ans afin de finir leurs études. »

DANS L'ARCHIPEL :

TRIOMPHE DU MODÈLE MARCHAND

En contraste avec la pesanteur de ces traditions agraires et des idéologies qui les sous-tendent, l'Asie du Sud-Est insulaire voit le développement de très nombreuses cités marchandes, presque exclusivement tournées vers la mer, cherchant souvent à annexer les ports concurrents mais peu intéressées par un contrôle systématique de leur arrière-pays. Ce qui est tout à fait remarquable, c'est la diffusion du modèle que l'on va retrouver dans des régions restées jusqu'alors pour ainsi dire « en marge de l'Histoire », depuis Sumatra jusque dans les Moluques et même jusqu'à Mindanao, soit sur un très vaste espace qui, une fois reporté sur la carte de l'Europe, irait du Portugal jusqu'au cœur de la Russie. Deux grandes zones attirent tout spécialement les vaisseaux étrangers : le détroit de Malacca d'une part, à l'ouest, à proximité duquel la culture du poivre progresse en divers endroits (à Sumatra, dans la péninsule Malaise, à Java-Ouest) ; la région des Moluques d'autre part, à l'est, riche en « épicerie », où l'on vient surtout chercher le clou de girofle et la noix muscade.

Le plus grand des sultanats du XV^e siècle, celui de Malacca, tombe aux mains des Portugais en 1511, mais loin de ralentir le processus, cette apparente victoire des chrétiens va en fait contribuer au succès de plusieurs autres cités rivales et à l'expansion de la nouvelle religion qui désormais les anime toutes : l'islam. Nous assistons ainsi, presque aussitôt après, à l'essor du port d'Aceh (aujourd'hui Banda Aceh, à la pointe nord de Sumatra), qui se développe sous Alauddin Riayat Shah al-Kahar (1539–1571) (illustration 112), ainsi qu'à celui du port de Banten (sur la côte Nord de Java-Ouest), où l'islam prévaut dès 1527 et que les premiers navigateurs hollandais nous décriront à la fin du XVI^e siècle comme un port très important, grand exportateur de poivre. À Java central, le port musulman de Japara (non loin de l'actuelle Semarang) lance dès 1513 contre Malacca une expédition navale qui restera, il est vrai, sans grands effets en dépit d'un bateau géant (susceptible de porter un millier d'hommes) qui fera l'admiration des Portugais. Peu après, c'est l'apogée du sultanat de Demak (également à proximité de l'actuel Semarang), qui triomphe définitivement en 1527 du vieil État rizicole de Mojopahit et se fait craindre des ports de Java-Est comme de ceux de l'île de Lombok. Plus au nord, le sultanat de Brunei, dont les compagnons de Magellan nous décrivent la puissance en 1521, étend son autorité sur une bonne partie de la côte septentrionale de l'île de Bornéo (dont le nom, sur les cartes européennes, dérive de celui du sultanat) et cherche à pousser vers l'est en envoyant des *mubaligh* vers Mindanao et les îles Sulu. À l'est enfin, le centre de gravité est à Ternate, dont le sultan Babullah (1570–1584) résiste victorieusement aux manœuvres portugaises et maintient son emprise sur les îles aux épices.

Durant une grande partie du XVII^e siècle, la chance continue à sourire aux grands sultanats de l'Ouest. Celui d'Aceh, notamment après les expéditions maritimes du sultan Iskandar Muda, « le Nouvel Alexandre » (1607–1636), contrôle non seulement la côte ouest de Sumatra (d'où lui viennent l'or et le poivre), mais aussi divers petits sultanats de la péninsule Malaise, tels que Johor, Pahang ou Kedah (dont il lui arrive de détruire les plantations de poivre, afin de maintenir les prix...). Quant à celui de Banten (illustration 113), autre grand fournisseur de poivre, il connaît aussi un bel essor sous le sultan Ageng (le « Grand Sultan »), qui doit cependant s'incliner devant la Compagnie hollandaise qui prend la ville en 1682. Dans la partie médiane de l'archipel, la grande puissance est alors celle de Makassar, dont les princes ont adopté l'islam en 1607 (après avoir reçu la visite de plusieurs missionnaires portugais) et qui résistera jusqu'en 1666 aux ambitions hollandaises ; ses sultans, partisans de la liberté commerciale, profitent d'une situation géographique favorable en vendant aux marchands venus de Chine, de Golconde ou de Goa les épices que leurs vaisseaux vont quérir aux Moluques. Au nord-est enfin, au débouché de la rivière Pulangi, dans l'île de Mindanao, le sultanat de Maguindanao connaît un bel essor, sous le sultan Kudarat (mort en 1671),

qui parvient à contrôler un important réseau commercial, à mi-chemin entre les ambitions des Espagnols de Manille, qui fondent le fort de Zamboanga en 1635, et celles des Hollandais de Batavia, qui ont pris la succession des Portugais dans les Moluques et se sont installés à Ambon.

L'échec de Makassar, en 1666, puis celui de Banten, en 1682, ne signifient pas, il s'en faut de beaucoup, que la Compagnie hollandaise va tout contrôler et que le modèle du sultanat va disparaître. Tout comme la chute de Malacca avait stimulé d'autres ports musulmans, celle de Makassar va susciter une importante « diaspora » des aventuriers Bugis et un regain des réseaux islamisés, notamment à proximité du détroit de Malacca. À l'ouest, en plus d'Aceh qui continue d'être pendant tout le XVIII^e siècle une importante plaque tournante, il faut signaler le sultanat de Perak, dans la péninsule Malaise, qui exporte de l'étain, celui de Palembang, au sud-est de Sumatra, qui est comme une résurgence du très ancien royaume de Srivijaya (connu des voyageurs arabes dès le IX^e siècle), et enfin celui de Riau, dans une petite île voisine de l'actuelle Singapour, où s'installent quelques princes bugis qui menacent de reprendre Malacca. Dans la grande île de Bornéo, qui est comme au centre du tableau, si l'étoile du sultanat de Brunei commence à pâlir, on voit en revanche se développer au sud le sultanat de Banjarmasin. À l'est enfin, sur la très antique route maritime qui relie les Moluques à la Chine, fleurit le sultanat de Jolo, dans l'archipel des Sulu, dont l'intense activité fait l'admiration du voyageur anglais Thomas Forrest en 1775.

Toutes ces nouvelles cités marchandes ont ceci en commun qu'elles ne sont plus construites comme les anciennes cités agraires, sur un plan prémédité, à la fois géométrique et orienté. Le tissu urbain est essentiellement constitué par la juxtaposition de divers « quartiers », aménagés sur les deux rives d'un estuaire (en malais : *kuala*) qui fournit l'eau douce, sert de voie commode pour les transports en bateau et permet un accès direct aux pays d'amont, qui fournissent le bois nécessaire et aussi quelques produits de cueillette. Chaque quartier (c'est un nouveau sens que prend alors le mot malais *kampung*, qui signifie avant tout « village ») regroupe les étrangers venus d'une même région et fonctionne sous l'autorité d'un chef responsable, qui est le plus souvent le plus riche marchand de la communauté. Nous trouvons ainsi, dans plus d'un port, non seulement le *kampung Melayu* ou « quartier Malais », mais encore le *kampung Jawa* où sont les Javanais, le *kampung Bugis*, où se regroupent les gens venus du sud de Célèbes, le *kampung Pegu*, réservé aux Pégouans, venus de basse Birmanie, et de même le *kampung Cina* ou « quartier Chinois » (ancêtre d'autres *chinatowns*) et le *kampung Keling* ou « quartier des Indiens » (venus du Kalinga, aujourd'hui Orissa). Le palais du sultan n'est plus au centre, comme l'était celui du raja, et le vrai cœur de la ville bat dans les environs du port — que contrôle un fonctionnaire d'un type nouveau : le *syahbandar* (mot d'origine persane signifiant « chef de port ») —, ainsi que dans

les principaux marchés (en malais: *pasar*) où s'effectuent les transactions. Ces villes d'un type nouveau, qui peuvent faire songer aux villes italiennes ou flamandes de la Renaissance, ne sont en fait que les manifestations d'un bouleversement social profond qui tient à l'essor de l'économie monétaire ainsi qu'à la restructuration des systèmes de dépendance.

Si l'on met à part quelques tentatives avortées à Java et la frappe d'une petite pièce d'or dans le port de Pasai dès le XIV^e siècle, l'archipel avait pratiquement ignoré jusqu'alors la technique du monnayage, recourant surtout, à partir du XI^e siècle, aux sapèques exportées de Chine. Or, à partir du XV^e et surtout du XVI^e siècle, on s'aperçoit que beaucoup d'entre les sultanats ci-dessus mentionnés vont prendre l'initiative de battre leur propre monnaie (fig. 23). Aceh et Makassar auront ainsi de belles monnaies d'or (appelées *mas*), tandis que Banten, Patani, Kedah et Perak auront des *cash* (en sanskrit *karsha*) faites d'étain ou d'alliage. Mais plus significative encore que cette progressive augmentation du numéraire disponible est l'émergence de nouveaux concepts tels que « capital », « intérêts », « dépôts de fonds », « faillite », « responsabilité », qui sont attestés dans les textes juridiques des

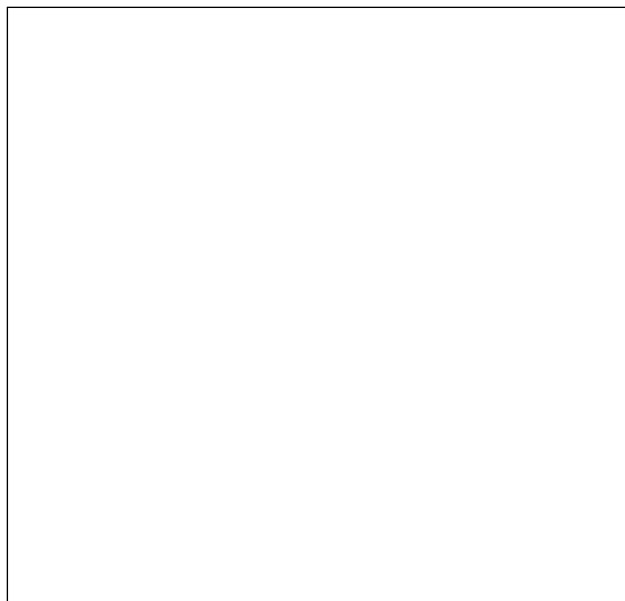


Figure 23 1-8 : pièces d'or et d'étain des sultanats d'Aceh, de Macassar et des Célèbes ; 9-10 : pièces d'argent et de cuivre du sultanat du Cambodge. Source : D. Lombard, La monnaie/Extraits des voyages de Tavarin.

XVI^e et XVII^e siècles (notamment les recueils de « lois » ou *undang-undang*) et révèlent une nouvelle curiosité pour le commerce et l'argent. Un très intéressant code maritime, rédigé en 1676 en langue bugis, par un certain Amanna Gappa, juriste originaire de Célèbes, définit d'autre part divers types d'associations commerciales et montre comment certains pouvaient confier leur argent à un capitaine de vaisseau (*nakhoda*) qui s'engageait à le faire fructifier outre-mer. Selon le type de contrat fixé au départ, la répartition des risques était différente et différent aussi le partage des profits.

Le développement de cette économie monétaire ébranle l'ancien ordre social en même temps que l'essor des nouveaux ports stimule la mobilité géographique. Il s'ensuit un intense brassage. Au sommet apparaît une nouvelle élite, celle des *orang kaya* qui sont à la fois les « notables » et les « gens riches », car le mot *kaya*, qui étymologiquement connote l'altitude et la supériorité, est en train de prendre le sens de « riche » qui lui est resté depuis lors. Autour de ces notables, dont le prestige est directement fonction du nombre d'« hommes » qu'ils ont à eux, se constituent de nouvelles clientèles, à la faveur notamment du nouvel usage qui contraint les débiteurs insolvables à aller servir leurs créanciers. Parmi ces très nombreux « clients », que les premiers observateurs européens qualifient volontiers d'« esclaves » (par référence aux autres sociétés islamisées de Méditerranée qu'ils peuvent connaître), se trouvent aussi bien des hommes de confiance qui pourront finir comme ministres ou comme généraux, des gardes du corps (songeons aux mamelouks d'Égypte à la même époque) ou des artisans qualifiés que d'humbles serviteurs, effectivement astreints à de pénibles travaux. Les *undang-undang* précisent du reste quel doit être le statut de l'*abdi*, ou « dépendant », et ce statut est bien supérieur à celui de l'esclave dans le droit romain. Dans l'image que la société de ces sultanats se fait d'elle-même et qui se reflète dans de nombreux textes malais du XVII^e siècle, il n'est d'ailleurs pas fait mention des *abdi*, mais d'une sorte de « collectivité sociale » (désignée par les termes *orang banyak*, « multitude », ou *rakyat* « peuple »), avec, tout en bas, un petit groupe de « pauvres », d'« humbles » (*fakir miskin*), toujours cités avec sympathie et donnés en exemple en raison de leur vie ascétique.

Parallèlement se développe une nouvelle conception de l'État, qui n'est plus envisagé comme un microcosme cherchant à s'harmoniser avec l'ordre naturel, mais comme une machine humaine reposant, sans que le mot soit dit, sur une sorte de « contrat social ». « Le roi peut être résolu et averti, dit un texte, si ses ministres et son peuple (*rakyat*) ne sont point d'accord, le pays ne connaîtra pas la paix ; le feu ne peut flamber s'il n'y a pas de bois pour l'alimenter. » Le souverain n'est donc plus au-dessus des hommes ; il n'est que le premier d'entre eux et s'incline avec eux dans la même direction, au moment de la prière. Il y a des limites qu'il ne saurait enfreindre, et un beau texte du XVII^e siècle, *La Couronne des rois*, analyse les notions de

« tyrannie » et d'« abus de pouvoir », allant jusqu'à envisager l'insoumission, si l'arbitraire devient excessif. Pour exercer son pouvoir, le sultan s'entoure de quelques *orang kaya* qui le conseillent : un Premier ministre, qui est en même temps grand trésorier, un amiral, un préfet de police et, bien sûr, un grand juge (*kadi*).

Encore peut-être plus importants sont les changements profonds qui se font alors dans les mentalités et qui nous révèlent l'émergence d'une certaine « modernité ». Parmi les notions nouvelles qui se font jour, celle d'« individu » (*nafs* ou *diri* en malais) : pris dans le carcan des relations hiérarchiques, l'homme n'existait jusqu'alors qu'en fonction d'un ordre contraignant, à une place immuable où sa naissance l'avait situé. Au travers d'une réflexion sur le caractère transitoire de ce monde, sur la brièveté de la vie et sur l'importance du jugement dernier, la notion de « personne » se fraie lentement un chemin. Un joli poème intitulé *Poème du navire* (*Syair Perahu*) compare chacun de nous à un marin embarqué qui doit s'accrocher à Dieu comme à un timon s'il veut survivre aux tempêtes et parvenir à bon port. L'homme est donc désormais maître de son destin, à lui de piloter son esquif avec les instruments idoines.

Autre trait de ces sociétés urbaines : leur tendance à élaborer une nouvelle conception de l'espace et du temps. L'individu qui apprend peu à peu à modifier son rapport aux autres modifie également son rapport au monde. L'espace essentiellement conçu jusqu'alors à la façon d'un *maṇḍala*, c'est-à-dire selon les formes simples d'un schéma géométrique à vertu cosmologique, se complique et se diversifie au point de devenir cet espace géographique composite et imprévisible qui est implicitement celui de toutes nos sociétés modernes. Les lignes épurées du diagramme idéal — un centre et ses quatre orientes — s'estompent progressivement pour céder la place aux contours plus réels des rivages, tracé asymétrique et aléatoire mais qui, seul, va permettre les vrais voyages. Parallèlement, le concept de « temps » — désigné par le terme nouveau, emprunté à l'arabe, *waktu* — évolue lui aussi. D'hétérogène, de qualitatif qu'il était, il tend à devenir plus cohérent, plus uniforme, et l'on s'intéresse moins qu'avant à la succession des jours fastes et néfastes. D'immobile et de concentrique, il devient linéaire et s'oriente en fonction de deux moments essentiels : la création du monde et surtout sa fin qui, en fixant un terme à toute chose, dramatise et moralise le présent. Non seulement ces nouvelles cités marchandes s'intègrent à l'*ummat* (l'ensemble du monde islamisé), en adoptant le calendrier musulman, mais elles manifestent un nouvel intérêt pour l'histoire. Dans certaines cours, les secrétaires notent au jour le jour les événements (à Makassar, à Bima), et, au XVII^e siècle, à Aceh, Nuruddin ar-Raniri rédige le *Jardin des Sultans* (*Bustan us-Salatin*), immense somme des connaissances qui comporte un essai d'histoire universelle.

À JAVA CENTRALE : RÉSURGENCE DU MODÈLE AGRAIRE

Le cas javanais est particulièrement intéressant, car il se situe nettement en contrepoint de ce modèle marchand qui semble triompher par ailleurs d'un bout à l'autre de l'archipel. Java centrale, du VIII^e au X^e siècle, puis Java-Est, du XI^e au XV^e siècle, avaient vu se constituer d'importants royaumes agraires, mais le dernier en date, celui de Mojopahit, devait succomber, comme nous venons de le voir, sous les coups du sultanat de Demak. À partir de 1527, il n'y a plus d'État à l'intérieur des terres et durant plus d'un demi-siècle, nous n'entendons parler que des villes marchandes de la côte nord. Or, voici que vers 1580, le centre de l'île se réveille ; les défrichements reprennent, et les seigneurs de Mataram fondent une première capitale à Kota Gedé (la « Grande Ville », tout près de l'actuelle Yogyakarta). Le nouveau pouvoir cherche délibérément à renouer avec la grande tradition de Mojopahit ; il reconstitue un corps de fonctionnaires — les *priyayi* ou « frères cadets » du souverain —, attribue des apanages aux princes du sang, rétablit un impôt sur la terre (payé le plus souvent en riz) et réorganise une cour, en ravivant nombre de rituels inspirés de l'antique culte royal. Mais en même temps, il adopte la nouvelle religion qui est celle des villes de la côte, édifie des mosquées et décide d'utiliser, non sans l'aménager quelque peu, la computation musulmane.

Le « fondateur » de la nouvelle dynastie de Mataram est Senapati, qui triomphe de ses concurrents en 1586, fortifie l'armée (son nom même signifie « chef des troupes »), commence à rassembler les terres javanaises et menace les comptoirs de la côte. Son petit-fils, Mas Rangsang (1613–1645), qui vers la fin de sa vie prendra le titre de sultan Agung (le « Grand Sultan », à ne pas confondre avec sultan Ageng de Banten), poursuit la même politique. En 1624, il attaque Madura et, en 1625, Surabaya ; chaque fois des milliers de prisonniers sont déportés vers Java central (ce qui n'est pas sans rappeler les grands transferts de main-d'œuvre qui ont lieu dans la péninsule Indochinoise). En 1628 puis en 1629, il envoie ses généraux attaquer Batavia, mais les Hollandais parviennent à s'y maintenir, non sans angoisses. Un peu plus tard, vers le milieu du siècle, son successeur Amangkurat I^{er} essaie à son tour d'obliger les villes portuaires à interdire la libre entreprise et à pratiquer un commerce d'État contrôlé par ses agents.

À la longue cependant, la Compagnie hollandaise parvient à se faire céder les ports de la côte nord (Cirebon, Semarang, puis Surabaya) et prend en charge la totalité du commerce extérieur. Coupé de la mer, Mataram se concentre sur son agriculture ; au riz s'ajoutent le coton, la canne à sucre,

l'indigo et le tabac. Après diverses guerres intestines, dites de succession, le traité de Giyanti (1755) partage le royaume entre deux branches de la dynastie et rétablit la paix de façon durable. Il y aura désormais deux cours principales, celle des *sunan*, installée à Surakarta, et celle des sultans, installée à Yogyakarta ; l'une et l'autre villes (distantes de quelque 60 kilomètres) sont conçues sur le même plan en damier, hérité de l'antique modèle agraire, avec le palais juste au centre. Durant toute la seconde moitié du XVIII^e siècle — et jusqu'en 1825 en fait —, la paix va favoriser l'essor des campagnes et même l'amorce d'une croissance démographique. Un nouveau groupe social apparaît, celui des *sikep*, qui sont de riches paysans désormais propriétaires de la terre qu'ils font cultiver par des employés.

Sur le plan culturel, Java est alors le lieu d'un étonnant syncrétisme. L'islam qui, sur les côtes, avait fonctionné jusqu'alors comme une idéologie de réseau s'adapte aux pesanteurs agraires et s'accommode des exigences d'une royauté territoriale. Dans la capitale, la grande mosquée (tournée vers l'ouest) s'intègre dans les structures symboliques de l'ensemble architectural palatin, et les antiques rituels d'harmonie se teintent d'une certaine coloration islamique (comme lorsque la grande fête préislamique de cohésion sociale du *ngarebeg* en vient à coïncider avec le jour du *mulud* qui, dans le calendrier musulman, commémore la naissance du Prophète). Les scénarios du *wayang* (ou « théâtre d'ombres »), tout comme les œuvres des poètes de cour, continuent à s'inspirer de la mythologie indienne et, dans les campagnes, il arrive souvent que le culte local des saints intercesseurs (rendu à leurs tombes ou *kramat*) vienne recouvrir des sites sacrés plus anciens.

L'IMPACT EUROPÉEN : MALACCA, MANILLE, BATAVIA

Avant 1800, trois puissances européennes seulement ont pu exercer un effet durable dans la région : les Portugais tout d'abord qui s'installent à Malacca dès 1511, puis à Timor et à Solor (et à Macau en 1556) ; les Espagnols, qui s'installent à Cebu en 1565, puis à Manille en 1571 et qui, à partir de ces deux têtes de pont, en viennent à contrôler toute l'île de Luçon et les Visayas ; les Hollandais enfin, qui s'installent à Batavia en 1619 (et peu après aux Moluques), à Malacca en 1642 (coupant ainsi en deux la « route » portugaise qui reliait Goa à Macau), à Makassar en 1666, à Banten en 1682 et étendent leur autorité sur la côte nord de Java (ainsi que sur quelques points mineurs de Sumatra). En ce qui concerne les Anglais et les Français, s'ils envoient d'assez nombreux marchands, voire quelques ambassadeurs (et des missionnaires, dans le cas des Français), ils n'installent que quelques loges, de durée plus ou moins

limitée, et leur influence politique ne commence vraiment à se faire sentir qu'à l'extrême fin du XVIII^e siècle, lorsque la Compagnie anglaise fonde le comptoir de Penang en 1786 et chasse les Hollandais de Malacca en 1795, ou lorsque Mgr Pigneau de Béhaine, missionnaire à la cour de Huê, pousse le gouvernement de Versailles à intervenir dans les affaires vietnamiennes.

Une première remarque s'impose : les Européens ont d'abord pris pied là où le modèle marchand prévalait et où il était plus aisé de se glisser dans des réseaux préexistants. Que l'on considère en effet le cas de Malacca, celui de Manille ou encore celui de Batavia, il s'est agi chaque fois d'un comptoir précédemment islamisé, d'où les nouveaux venus ont délogé les premiers occupants. La chose est bien connue à Malacca qui avait été, au XV^e siècle, le siège d'un grand sultanat, mais elle n'est pas moins évidente à Manille où, en 1571, des marchands musulmans, barricadés dans un fortin et regroupés autour d'un certain Raja Suleiman, résistèrent un temps aux Espagnols de Legaspi, tout comme à Djakarta, port vassal du sultanat de Banten, d'où les Hollandais de J. P. Coen durent expulser les « infidèles » avant de « fonder » la cité batave qui devait devenir le centre de leur réseau asiatique.

On doit noter en second lieu que ces trois nations européennes sont loin d'avoir eu le même type d'impact dans la région. Il faut certes opposer une fois de plus les catholiques aux protestants : les Portugais et les Espagnols d'une part, qui cherchent à assimiler les « gentils » et diffusent leur langue et leur religion par le relais de leurs ordres missionnaires (illustration 114) ; les Hollandais d'autre part, qui ne se soucient pas autant du « salut » de leurs clients et influent beaucoup moins sur les sociétés avec lesquelles ils entrent en contact. Mais un autre partage est tout aussi possible qui est peut-être plus éclairant encore ; il consiste à opposer les réseaux portugais et hollandais à la construction territoriale des Espagnols. On retrouve ainsi, une fois de plus, cette opposition entre modèle marchand et modèle agraire qui nous a retenus dès le début.

À Malacca en effet, les Portugais ne font que prendre la suite du carrefour commerçant qu'ils ont conquis, et la ville reste comme auparavant formée de quartiers ethniquement répartis. À Batavia, c'est une ville cosmopolite de même type qui se crée, avec ses *kampung* chinois, balinaï, ambonais, makassarais, « maures », tous regroupés à proximité du *casteel*, c'est-à-dire du fortin où se tiennent les agents de la Compagnie et leurs serviteurs. Tout comme les autres cités sièges de sultanats, ces deux-là ne se soucient guère de leur arrière-pays (si ce n'est de leur proche banlieue), et elles ne vivent en fait qu'en fonction de lointains comptoirs avec lesquels elles sont en rapport : Goa et Macau dans le premier cas, Colombo, Ambon et Deshima dans le second. La ville de Manille, en revanche, s'il est vrai qu'elle regarde bien à la fois vers Acapulco et vers les ports du Fujian, a aussi la prétention d'être la capitale d'un vaste espace agraire, bientôt quadrillé et réparti

(comme l'avaient été les autres provinces du Nouveau Monde) et contrôlé par une double hiérarchie à la fois administrative et religieuse. Localement, cinq chefs-lieux servent de relais au pouvoir central, tous construits autour d'une *plaza* centrale, près de laquelle se trouvent le Palais du gouvernement et l'église : Vigan, Nueva Segovia (Cagayan) et Nueva Caceres (Naga) à Luçon, Cebu et Arevalo (Iloilo) dans les Visayas.

De ce contraste fondamental, il s'ensuit que l'impact occidental a été naturellement beaucoup plus fort aux Philippines que partout ailleurs. L'imprimerie est introduite à Manille dès 1593 et, bientôt, divers collèges y sont créés qui visent à diffuser le meilleur des connaissances occidentales du moment ; les jésuites fondent par exemple le collège San Ignacio en 1589, et les dominicains celui de Santo Tomas en 1616. En regard, l'effort des Portugais (pour qui les centres les plus importants étaient à Macau et surtout à Goa) et particulièrement celui des Hollandais (qui ne créèrent les premiers établissements d'enseignement supérieur qu'au XX^e siècle) apparaissent comme assez dérisoires. À noter un cas quelque peu aberrant : celui du sultanat de Makassar, situé à peu près à égale distance de Manille et de Batavia, qui, vers le milieu du XVII^e siècle, s'intéresse un temps aux sciences venues d'Occident (tout comme la Chine le fait vers la même époque). La figure qui nous est la mieux connue est alors celle du prince Pattingalloang (mort en 1654), qui avait appris le portugais, l'espagnol et même le latin et qui possédait une belle bibliothèque d'ouvrages et d'atlas rédigés dans ces langues ; il avait étudié les mathématiques, l'astronomie, la géographie et, musulman convaincu, aimait à discuter religion avec les missionnaires de passage ; il commanda aux Pays-Bas divers instruments d'optique et une sphère armillaire géante que les Blaeu exécutèrent et qui lui fut livrée en 1651 par les soins de la Compagnie hollandaise.

Patent au XVII^e siècle, le contraste entre Manille et Batavia tend à s'atténuer au cours du siècle suivant. Le déclin du commerce des épices et les effets contraires de la concurrence chinoise — dont les Européens n'hésitent pas à se débarrasser physiquement parfois : 10 000 tués à Batavia en 1740, 6 000 à Manille en 1762 — font que les Hollandais commencent à songer à la possibilité d'une « mise en valeur » territoriale. Inspirés par les « Lumières » comme par le physiocratisme, certains gouverneurs introduisent des réformes « éclairées » qui visent à un meilleur rendement des campagnes (von Imhoff à Java, de 1743 à 1750 ; Basco y Vargas à Luçon, de 1778 à 1787) ; des sociétés savantes sont créées (en 1778 à Batavia, en 1781 à Manille) qui réunissent les colons de bonne volonté et visent à augmenter les profits en multipliant les études « scientifiques ». En 1788, les Espagnols mettent au point un monopole du tabac, avec un système de cultures forcées, dont les Hollandais s'inspireront beaucoup plus tard, en 1830.

DÉCLIN DE L'EMPRISE EUROPÉENNE VERS LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

Rien ne permet en fait, en cette fin du XVIII^e siècle, de conclure que les réseaux européens sont en expansion, bien au contraire, et si les historiens peuvent avoir une certaine tendance à en privilégier l'étude, c'est uniquement en fonction de ce que sera leur succès aux siècles suivants. Les bénéfices de la Compagnie hollandaise sont en chute libre, et un observateur note, dès 1770 : « Autrefois la Compagnie faisait le commerce de la Cochinchine, de Tonguin, de Siam, de Pégou, d'Arakan [...] mais elle ne s'en occupe plus aujourd'hui. » Quant à l'antique monopole du « Galion » qui reliait Manille au Mexique, il est maintenu jusqu'en 1815, bien qu'il gêne le libre commerce et empêche les Espagnols de regarder davantage vers l'Asie. Les difficultés s'aggraveront encore dès que les Pays-Bas et l'Espagne se trouveront pris dans la tourmente que suscite la Révolution française et impliqués dans le blocus qu'impose l'empire napoléonien.

À ces difficultés multipliées semble correspondre une certaine reprise des réseaux asiatiques. Thomas Forrest, déjà cité, témoigne de leur vitalité dans les Sulu comme à Aceh. C'est aussi l'époque où prennent leur essor le sultanat de Palembang (sous le sultan Muhammad Baha'uddin, 1774–1804), ainsi que ceux de Siak et de Banjarmasin, et tout particulièrement celui de Riau, au débouché du détroit de Malacca. Les Chinois, quant à eux, continuent à avancer leurs affaires, en collaboration avec les sultans ou pour leur propre compte. À Bangka, où l'étain a été découvert vers 1710, les sultans de Palembang leur ont confié l'exploitation et, dans l'ouest de Bornéo, non loin de Pontianak, où l'or est abondant, ce sont des mineurs hakkas qui organisent en 1775 une petite république qui se maintiendra pendant un siècle.

Mais plus significatifs encore sont les changements qui surviennent dans la péninsule Indochinoise, où l'on voit se constituer deux nouvelles grandes puissances qui vont faire longtemps parler d'elles : le Siam et le Viet Nam. Peu après le sac de Ayuthia par les Birmans en 1767, on voit en effet les Siamois se reprendre, à l'initiative du général Taksin, puis surtout grâce à la famille des Chakri, qui instaure une nouvelle dynastie, fonde une nouvelle capitale, destinée à un grand avenir, Bangkok, et cherche à rassembler sous son autorité tous les peuples de langue thaï. Parallèlement, la réunification du Viet Nam parvient à s'effectuer, d'abord à la suite de la révolte des Tày-so'n, dont les chefs, originaires du Sud, repoussent les Siamois, reprennent Hanoi et triomphent des Chinois (1789), puis grâce à l'héritier des *chúa* du Sud, Gia-long, qui triomphe des Tày-so'n, rétablit la capitale à Huê et réorganise un empire qui s'étend désormais de la frontière chinoise aux confins du Cambodge.

C'est à cette nouvelle situation que les Européens vont se trouver confrontés lorsqu'ils reviendront en force dans la région, au lendemain du traité de Vienne.

BIBLIOGRAPHIE

- AL-ATTAS S. M. N. 1970. *The mysticism of Hamzah Fansuri*. Kuala Lumpur, University of Malaya Press.
- ANDAYA L.Y. 1981. *The heritage of Arung Palakka: a history of South Sulawesi (Celebes) in the seventeenth century*. La Haye, Nijhoff.
- BOXER C.R. 1967. *Francisco Vieira de Figueiredo, a portuguese merchant-adventurer in South-East Asia (1624–1667)*. La Haye, Nijhoff.
- DE LA COSTA H. 1967. *The jesuites in the Philippines, 1581–1768*. Cambridge, Harvard University Press.
- GRAAF H. J. (DE), PIGEAUD T. 1976. *Islamic states in Java, 1500–1700, a summary, bibliography and index*. La Haye, Nijhoff.
- GROSLIER B. P. 1958. *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles*. Paris, Presses Universitaires de France.
- LE JOSNE J. C. (trad.). 1986. *Le Journal de voyage de G. van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641–1642)*. Paris, Cercle de culture et de recherches laotiennes.
- LÊ THÀNH KHÔI. 1981. *Histoire du Viet Nam*. Paris, Sudestasia.
- LOMBARD D. 1967. *Le Sultanat d'Atjeh au temps d'Iskandar Muda (1607–1636)*. Paris, École française d'Extrême-Orient.
- LOMBARD D. 1990. *Le Carrefour javanais. Essai d'histoire globale*. 3 vol. Paris, École des hautes études en sciences sociales.
- NGUYEN THANH NHA. 1970. *Tableau économique du Viet Nam aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Cujas.
- PE MAUNG TIN, LUCE G. H. (trad.). 1923. *The Glass Palace chronicle of the kings of Burma*. Londres, Oxford University Press.
- REID A. 1988. *Southeast Asia in the age of commerce, 1450–1680*. New Haven, Yale University Press.
- WYATT DK. 1984. *Thailand, a short history*. New Haven, Yale University Press.

22

La Chine

Wang Sizhi

L'ÉPOQUE ET LA SITUATION

Le territoire occupé par la Chine pendant l'ère des dynasties Qing et Ming : les différences internes

La Chine se situe en Asie orientale, sur la rive occidentale de l'océan Pacifique. Entre 1500 et 1800, période pendant laquelle régnèrent les dynasties Qing et Ming, son territoire s'étendait jusqu'à la Corée à l'est, au Viet Nam, au Laos et au Myanmar au sud, au Népal, au Bhoutan, à l'Inde, au Pakistan et à l'Afghanistan au sud-ouest, au Burut et au Kazakhstan à l'ouest et au nord-ouest.

De l'est à l'ouest et du nord au sud, son relief et son climat varient énormément. Les altitudes sont beaucoup plus élevées dans l'Ouest que dans l'Est ; les hauts plateaux du Qinghai Xizang ont été appelés « le toit du monde ». Dans le Sud-Ouest et le Nord-Ouest, on découvre de hautes montagnes, d'immenses déserts et des conditions naturelles peu favorables. Les terres arables y sont rares, et le sol est stérile.

Du nord au sud, deux régions climatiques englobent la Chine : l'une est tempérée, l'autre tropicale. Le climat comme la géographie physique changent énormément entre le Nord et le Sud. Dans les régions frontalières, les conditions de vie sont relativement difficiles, mais elles s'améliorent beaucoup dans l'intérieur et sur la côte. Pendant les dynasties Qing et Ming, les régions frontalières étaient peu peuplées et très isolées, et la vie économique et sociale très misérable. Mais d'autre part, les régions du littoral étaient densément peuplées, les communications y étaient satisfaisantes et très développées du point de vue culturel comme du point de vue économique. Il en résultait un déséquilibre flagrant dans le développement économique du pays.

L'administration des régions frontalières et leur développement sous les dynasties Qing et Ming

La Chine est un pays composé de nombreuses nationalités — on en compte au total plus de 50. Les Hans sont les plus nombreux, puisqu'ils représentent plus de 90 % du total des habitants. La plupart des ethnies minoritaires vivent dans les régions frontalières où elles obéissent à leurs us et coutumes, pratiquent leur religion et possèdent leur système d'organisation de la société, tous étant très différents de ceux des Hans. Aux époques Qing et Ming, les souverains gouvernaient et administraient ces régions par l'intermédiaire d'institutions militaires et administratives créées de manière à être en accord avec les particularismes locaux (cartes 27 et 28).

Sous le règne de Kangxi (1667–1723) et sous celui de Qianlong (1736–1795), on dressa une carte géographique nationale. La *Huangyu*



Carte 27 L'époque des Ming (d'après *The Cambridge history of China*. Vol. 7. *The Ming dynasty 1368-1644*. Part I. Cambridge, 1988, p. XXIV).

quanlan tu («Vue générale du territoire impérial») a été dessinée par des envoyés du gouvernement qui avaient effectué des relevés sur place. C'était une première dans l'ancienne Chine. Le *Huangyu quantu* (*Atlas complet du territoire impérial*) a été dessiné d'après la carte de Kangxi, mais il prenait en compte les études faites au Xinjiang et dans la région située à l'ouest du Xinjiang. On rectifia aussi les erreurs de la carte précédente. L'empereur Qianlong ordonna des études détaillées du Xinjiang et une révision attentive de la carte. Les études durèrent six années, de 1755 à 1760. Après la dernière édition du *Huangyu quantu*, l'empereur ordonna à Michaël Benoist, le missionnaire français, de faire graver la carte sur 104 feuilles de cuivre, en 13 rangées. En 1760, pour la première fois, la carte fut imprimée. On compte 4 éditions réalisées sous le règne de Qianlong (illustration 115).

Les transports

«À partir de Beijing jusqu'aux quatre coins du pays furent installés des relais de poste.» Il en existait deux sortes : l'une pour les voies d'eau et l'autre pour les voies terrestres sur lesquelles on se déplaçait à dos de cheval. Le rôle de ces relais était de transmettre le courrier et de fournir nourriture et abri aux mandarins en déplacement officiel. La principale tâche du responsable du relais de poste consistait à «faire suivre le courrier, recevoir les mandarins en voyage, veiller sur les chevaux et sur les bateaux, organiser la cuisine et l'hôtellerie». Les services offerts variaient selon la «position» du voyageur. L'information militaire se voyait réserver un traitement urgent et était transmise à la vitesse de 400 à 600 lis (de 230 à 350 kilomètres) par jour. Les courriers chargés de messages militaires urgents changeaient de monture à chaque relais et restaient jour et nuit sur la route. Les relais de poste étaient placés sous l'autorité du ministère de la Guerre.

Sous les dynasties Qing et Ming, le Grand Canal était la principale artère ouverte au trafic nord-sud. En 605, l'empereur Yangdi, de la dynastie des Sui, commença à faire creuser le canal, et son œuvre fut continuée par les dynasties suivantes. En 1600, le gouvernement des Ming mit 90 000 ouvriers à l'ouvrage sur un projet visant à élargir le canal et à l'approfondir. En effet, ce dernier servait non seulement à transporter plusieurs centaines de millions de *jin* d'impôts en nature, sous forme de céréales, collectés par le gouvernement dans le Sud, mais il était aussi la principale voie de commerce et d'échanges culturels entre le Nord et le Sud. Lors de leurs six tournées dans le Sud, les empereurs Kangxi et Qianlong l'empruntèrent. Il permit aux grandes villes qui le bordaient de se développer considérablement.

Le Yang-tsé était la principale artère des déplacements est-ouest. Les grains et d'autres marchandises venus du Sichuan étaient d'abord transportés sur le fleuve jusqu'à Hunan et Hubei, puis vers les autres régions

du Sud, le long de son cours. Le sel extrait dans les régions voisines de la Huai était transporté sur le Yang-tsé à partir de Yihui (Jiangsu) vers Hankou (Hubei) où il était vendu aux distributeurs. Pour le faire parvenir à destination, on utilisait des vaisseaux dont la capacité allait jusqu'à 500 tonnes. Hankou (Wuchang fu), ville située à mi-chemin le long du Yang-tsé, devint un nœud de communications des transports nord-sud et est-ouest. Le trafic sur le fleuve était si intense que l'eau disparaissait sous la masse des embarcations. Si l'on en croit la section sur les transports figurant dans le *Qinghi gao* (*Esquisse d'une histoire des Qing*), le voyage de Beijing aux régions frontalières durait au minimum plusieurs mois, ce qui limitait fortement les échanges commerciaux et culturels, ainsi que l'échange d'informations.

LA POPULATION ET L'ÉCONOMIE

La population

La Chine a connu deux changements démographiques d'importance entre le XVI^e siècle et le début du XIX^e siècle. Le premier fut une chute brutale du nombre d'habitants, correspondant aux années de guerre des premiers Qing (vers 1626–1662). Le second fut un accroissement significatif pendant le XVIII^e siècle, à l'apogée de la dynastie des Qing (1720–1792). Pendant le reste de la période du règne de ces deux dynasties, la population augmenta à une cadence régulière.

Il est extrêmement difficile de donner des chiffres précis de la population pendant ces trois siècles, car les statistiques démographiques sont fréquemment inexactes. La collecte des données était parfois interrompue par des guerres ou par des catastrophes naturelles. Pendant les années de catastrophes, une importante proportion de la population mobile disparaissait des recensements. Pour essayer de payer moins d'impôts (en particulier la «capitation»), de nombreuses familles dissimulaient le nombre exact de leurs membres. En outre, les techniques démographiques anciennes qu'utilisaient ces gouvernements rendent immensément difficile le travail de recherche sur l'histoire de la population. Par exemple, sous le règne des empereurs Qing Shunzhi (1644–1662) et Kangxi (1662–1723), la capitation était perçue sur le nombre des adultes (de 16 à 60 ans). C'est la raison pour laquelle le gouvernement s'intéressait plus à ce nombre qu'aux chiffres de l'ensemble de la population, ce que montrent bien les statistiques. C'est seulement à l'époque des Qing, sous le règne de Qianlong (1736–1796), que l'on commença à tenir de véritables statistiques démographiques. Il est donc impossible de

savoir ce qu'était la population de la Chine dans les premiers siècles de la dynastie des Qing ; par conséquent, on ne peut que faire des suppositions à partir des données disponibles.

La figure 24 donne le nombre des adultes recensés au cours de cette période, ainsi que les chiffres de la population obtenus en se fondant sur les estimations des experts.

Il est très difficile de savoir quoi que ce soit sur la répartition ou la densité de la population pendant ces trois siècles, tout comme il est difficile de connaître l'ensemble de la population du pays. En règle générale, les habitants se concen-

Sous les Ming (1500-1626)

Année	Population initiale	Population estimée
1500	50 858 937	92 745 000
1520	60 606 220	94 242 000
1542	63 401 252	95 638 000
1562	63 654 248	96 782 000
1602	56 305 050	98 780 000
1626	51 655 459	99 873 000

Sous les Qing (1646-1734)

Année	Nombre d'adultes	Population estimée
1646		88 486 000
1661	19 137 652	91 178 000
1682	19 432 353	95 413 000
1702	20 411 380	100 628 000
1722	25 763 498	124 103 000
1734	27 355 462	131 771 000

Sous les Qing (1741-1800)

Année	Population initiale	Population estimée
1741	143 411 559	139 601 000
1762	200 472 461	210 389 000
1782	281 822 675	288 305 000
1800	295 237 311	299 961 000

Figure 24 La population sous les dynasties Ming et Qing, 1500–1800.

Source : documents du gouvernement.

traient dans le Sud, en particulier dans le Sud-Est. Dans ces régions, on constatait un accroissement régulier de la population nationale.

Vers le milieu du XVII^e siècle, la guerre provoqua dans plusieurs régions une chute brutale du chiffre de la population. Dans le Sichuan, par exemple, le nombre des habitants connut une baisse spectaculaire, passant de 3 651 243 en 1626 à 958 196 en 1661 ; autrement dit, la densité de la population n'était plus que de 2 habitants au kilomètre carré. D'autres régions, notamment le Hunan, le Guangxi et le Zhejiang, connurent aussi des baisses considérables du nombre de leurs habitants. C'est seulement après que la dynastie des Qing eut unifié la Chine et que la situation politique se fut stabilisée que la démographie se stabilisa elle aussi et que ses chiffres commencèrent à croître.

Sous les Qing, la répartition de la population était telle que les deux tiers des habitants étaient concentrés dans les quelques régions suivantes : 25 % dans le Sichuan, le Hunan et l'Hubei, ainsi qu'aux alentours du cours supérieur du Yang-tsé ; 23 % dans le Jiangsu, l'Anhui, le Zhejiang et le Jiangxi, et le long du cours inférieur du Yang-tsé ; 20 % dans le Henan, l'Hebei et Shandong, dans le nord de la Chine. Autrement dit, les 14 provinces du Sud abritaient les deux tiers de la population et celles du Nord le tiers restant.

À l'époque des Ming et des Qing, il y eut plusieurs vagues de migration, car des populations entières durent quitter leur foyer et s'installer dans d'autres régions à cause d'annexions de territoires, de catastrophes naturelles et des guerres du XVI^e et du XVII^e siècle ; il y eut aussi des accroissements démographiques rapides qui provoquèrent une pénurie de terres. Selon les estimations fondées sur les statistiques, en 1661, la population de la nation s'élevait à 91 718 000 habitants, tandis que la superficie des terres agricoles était de 549 257 700 *mu* (1 *mu* = 0,066 7 ha) ce qui donnait une moyenne de 6,1 *mu* par personne. En 1806, le chiffre de la population excédait 300 millions et la moyenne des terres arables par personne était descendue à 2,307 *mu*. Étant donné la productivité de l'époque, il fallait de 3 à 5 *mu* par habitant pour assurer suffisamment de nourriture à tous. « Les terres cultivables étaient rares et la population ayant augmenté trop rapidement, il devint impossible de vivre dans l'aisance et la tranquillité. » Les temps étaient difficiles pour le pays tout entier.

Sous ces deux dynasties, les paysans qui avaient perdu leurs terres refluaient vers les villes où ils tentaient de devenir artisans ou ouvriers, ou bien ils partaient pour l'étranger — par exemple vers l'archipel malais — pour trouver de quoi vivre. Mais la plupart d'entre eux migraient vers les régions moins peuplées comme le Sichuan, la Mongolie, le Xinjiang et le Nord-Est, et vers de lointaines régions montagneuses de certaines provinces pour y mettre en culture des terres jusqu'alors en friche. Au début de la dynastie des Qing, les paysans se dirigeaient vers le Sichuan, alors peu peuplé, car

ils étaient attirés par ses sols fertiles. De 1743 à 1748, 243 000 paysans du Hunan partirent pour le Sichuan en passant par le Guizhou. Selon certaines estimations, au moins 100 000 familles originaires du Hunan et du Hubei accomplirent ce voyage vers le Sichuan. C'est ainsi que naquit l'expression : « Le Hubei et le Hunan remplissent le Sichuan. » Cette immigration massive porta ses fruits et, en un peu plus d'un siècle, la population du Sichuan s'accrut de 8 millions d'habitants. La province devint ainsi l'un des territoires les plus peuplés de Chine. Ceux qui partirent pour le Xinjiang, la Mongolie et le Nord-Est mirent en valeur les régions frontalières, renforcèrent leur défense et allégèrent ainsi le fardeau de la surpopulation et de la rareté des terres.

L'agriculture

Dans l'ancienne Chine, l'agriculture était le secteur de production primordial, et un statut prioritaire lui fut accordé par toutes les dynasties. Vers la fin de celle des Ming, les politiques économiques imitaient en règle générale celles qui avaient été appliquées autrefois. En 1581, sous le règne de Wanli, on appliqua des réformes fiscales, et les impôts des paysans qui possédaient le moins de terres furent réduits, mesure qui contribua à la stabilité et au développement de la production agricole.

Il y eut d'autres réformes du système fiscal, qui avaient pour objectif de faire baisser les impôts. En 1712, un décret déclarait qu'« à l'avenir, jamais il ne faudrait faire payer de nouveaux impôts sur les nouveaux adultes ». En 1723, une nouvelle politique fiscale fut appliquée : la terre était distribuée selon le nombre des adultes, et les impôts devaient être payés selon la surface possédée. En outre, le gouvernement accordait facilement des exemptions.

Sous les Qing furent appliquées deux nouvelles séries de mesures économiques : on encourageait, par un système de primes, la transformation des friches en terres agricoles et la construction de systèmes d'irrigation. Il y eut un décret stipulant que tout propriétaire foncier, *shengyuan* (licencié) ou simple paysan ayant cultivé 100 *qing* (1 *qing* = 6, 667 ha) de terre jusqu'alors en friche et possédant les connaissances nécessaires pourrait être proposé comme candidat à la direction du district. En 1669, la loi sur le *geng ming tian* (modification des titres de propriété foncière) fut promulguée. Les terres qui avaient jusqu'alors appartenu à l'ancien État féodal Ming étaient distribuées aux paysans qui les cultivaient, renforçant ainsi leur motivation.

Ces politiques agraires des Ming et des Qing se révélèrent très efficaces, si bien que la production des denrées agricoles se développa de manière significative.

Les techniques agronomiques s'améliorèrent. Les labours étaient plus soigneux, et l'on s'adonnait à la culture intensive, à l'utilisation rationnelle et diversifiée des engrais naturels, résidus de soja et matières de vidange. Les instruments aratoires se perfectionnaient, et l'on fit des progrès dans l'irrigation. Les moulins à vent et les chars à bœufs étaient largement utilisés, ce qui contribuait à augmenter la production. Prenons l'exemple du riz, la principale céréale cultivée sous les Qing dans la région située au sud du Yang-tsé. Chaque *mu* avait un rendement de 2 ou 3 *dan* (1 *dan* = 100 litres), qui allait parfois jusqu'à 5 et même 6 *dan* — beaucoup plus qu'à l'époque des dynasties des Song (960–1279) et des Yuan (1206–1368).

Il y eut aussi des progrès dans l'amélioration et la sélection des variétés de plantes. Au temps des Ming, on commença à faire deux récoltes annuelles de riz dans le Fujian, le Zhejiang et d'autres provinces. Il y en eut même trois dans le Guangdong. Dans certaines provinces septentrionales, comme l'Hebei, le riz poussait sur de vastes étendues. L'événement le plus important devait être l'introduction d'un certain nombre de variétés étrangères : les arachides arrivèrent d'Amérique par l'archipel malais, tandis que le maïs et le tabac passèrent par les Philippines.

Au XVIII^e siècle, le maïs et la patate douce, venus des Philippines au début de la dynastie des Ming, étaient cultivés dans tout le pays. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la terre d'élection de la patate douce était le Sud. Comme cette région était fortement peuplée, la terre était rare et la production céréalière insuffisante. Le maïs offrait aussi une option nouvelle aux agriculteurs, car son rendement était élevé, et il avait besoin de moins de surface que d'autres céréales. L'empereur Qianlong lui-même apporta son soutien à la culture du maïs. Il en appela aussi aux gouverneurs pour qu'ils encouragent les paysans à cultiver des patates douces, afin de subvenir aux besoins de la population et de prévenir les famines. C'est ainsi que ce tubercule devint commun dans tout le Nord. Au Shandong, on le cultivait partout. Les habitants s'en servaient comme remplacement des céréales ou en ajoutaient aux grains et aux légumes. C'est ainsi que la patate douce devint une spécialité de cette province.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, voici quelle était la structure de l'agriculture chinoise : le blé, le riz et d'autres céréales étaient cultivés dans tout le pays. Le riz poussait plutôt dans le Sud et le blé était plus répandu dans le Nord. Les provinces du Jiangsu, Zhejiang, Hunan, Hubei et Sichuan étaient les principaux producteurs de grains destinés au marché : ils étaient destinés aux grandes villes et aux zones limitrophes. Les cultures de profit étaient nombreuses et abondamment cultivées dans tout le pays. On y trouvait la canne à sucre, les principales régions productrices étant les provinces méridionales (Fujian, Hunan, Guangdong, etc.) ; le thé, venant surtout du Fujian, du Zhejiang et des bassins du Yang-tsé et de la Perle. Les cultures

marais étaient groupées autour des villes ; le tabac, cultivé d'abord au Fujian et au Guangdong, devait plus tard s'étendre à d'autres provinces, tandis que le coton était cultivé d'un bout à l'autre du pays, du nord au sud (illustration 116).

Comparée à la situation des XVI^e et XVII^e siècles, la structure de l'agriculture au XVIII^e siècle présentait les caractéristiques suivantes :

- on constate un accroissement rapide des zones consacrées à la culture de la patate douce et des céréales comme le maïs ;
- les cultures des régions méridionales, comme le riz et les châtaignes d'eau, s'étendaient peu à peu vers le nord. Au début du siècle, une excellente variété de riz, « le riz de l'ouest de Beijing », était cultivée au-delà de la région. En 1704, sous la dynastie des Qing, on le plantait dans les plaines du Tianjin, du Fengrun et du Baodi. En 1727, l'expérience avait réussi, et ces régions étaient devenues « la terre du riz et du poisson » du Nord (cette expression se réfère en général aux plus riches terres du Sud) ;
- il y eut un changement dans les régions productrices de céréales. Jusqu'au XVIII^e siècle, le Jiangsu et le Zhejiang étaient les principales régions céréalières. Sous la dynastie des Song (960–1279), on disait qu'« une bonne récolte au Jiangsu et au Zhejiang suffisait à nourrir tout le pays ». Au XVIII^e siècle, l'augmentation des surfaces réservées aux cultures de profit eut un impact considérable sur la production céréalière. Ces régions connaissaient une croissance démographique importante et devenaient donc de plus en plus peuplées, aussi, au lieu de vendre leurs grains à d'autres régions, elles étaient forcées d'en acheter. Pendant cette période, indépendamment du succès de la récolte, la ville de Suzhou dans le Jiangsu devait acheter chaque année plusieurs centaines de millions de litres de riz. Dans le même temps, d'autres régions — Hubei, Hunan et Sichuan — commençaient à cultiver des céréales destinées au marché. Au début du XVIII^e siècle, les provinces de Fujian, Zhejiang, Jiangsu et Guangdong devaient acheter leur riz à ces régions. Le Sud-Est dépendait plus étroitement du Hubei et du Hunan pour ses céréales. Si les expéditions en provenance de ces deux provinces tardaient si peu que ce fût, les prix montaient immédiatement au Jiangsu et au Zhejiang. Parfois, il y avait des troubles. À l'époque, on aurait pu dire qu'« une bonne récolte au Hubei et au Hunan suffisait à nourrir le pays tout entier ». Non seulement ces deux provinces devinrent de grandes régions céréalières, mais elles se transformèrent aussi en centres de transport. Le riz produit au Sichuan près du cours supérieur du Yang-tsé était généralement transporté dans les provinces du Sud-Est et ailleurs par Hankou (Hubei). Au XVIII^e siècle, le Sichuan devint un véritable

grenier à céréales. Chongqing, dans l'est de la province, était un grand marché de grain. Les marchands venaient l'y acheter, l'expédiaient par le Yang-tsé jusqu'à Hankou puis, à partir de là, le vendaient dans tout le pays. À l'époque, on disait que les grains du Jiangsu et du Zhejiang étaient fournis par le Hubei et le Hunan, mais eux-mêmes dépendaient du Sichuan pour s'approvisionner.

Les métiers manuels

Les métiers manuels traditionnels se composaient de nombreuses activités dont les plus importantes se situaient dans les secteurs des textiles, de la production de sel et de la métallurgie.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, le secteur textile chinois connut une croissance importante. Vers la fin de la dynastie des Ming, on trouvait sur le marché de Suzhou (Jiangsu) toutes sortes de métiers à tisser destinés à divers types d'étoffes : mousseline de soie, soie grège, drap, gaze, gaze de soie, soieries, cotonnades et ainsi de suite. Les artisans travaillant sur ces métiers produisaient des tissus très variés, et leur rendement augmenta de manière importante.

Au temps des Ming, Nanjing, Suzhou et Hangzhou (Zhejiang) étaient les principaux centres de l'industrie textile. Le gouvernement avait fait construire des manufactures qui produisaient exclusivement pour le palais impérial et recrutait les plus habiles des tisserands pour fabriquer des soieries destinées à la cour. Il existait tout un éventail de produits de très haute qualité, pour lesquels la demande était très forte.

Les manufactures textiles existaient, bien entendu, ailleurs que dans ces trois villes ; elles étaient florissantes dans celles du Sud-Est. Cette industrie se pratiquait également dans les campagnes. Dans les provinces du Jiangsu, du Sichuan et du Shandong, outre qu'ils cultivaient la terre, les paysans fabriquaient aussi des tissus. Bon nombre d'entre eux filaient et tissaient le coton, et certains travaillaient aussi le lin. Dans les régions éloignées, ils travaillaient pour leur consommation personnelle seulement, mais ceux qui vivaient près des villes et dans le Sud-Est produisaient aussi pour la vente.

Il y avait trois secteurs de production du sel : le sel de mer, le sel extrait de l'eau des puits et celui que l'on recueillait dans les marais salants de l'intérieur. La première catégorie provenait des régions côtières, la seconde du Sichuan et du Yunnan, et la troisième du Shanxi et de quelques autres provinces. À l'époque, on comptait 9 régions productrices qui étaient aussi les centres de vente. Cette activité occupait un grand nombre de travailleurs dont les tâches étaient distinctes. Les marchands sauniers possédaient de grandes fortunes, et la gabelle représentait une bonne proportion des revenus de l'État.

On extrayait le cuivre, le fer et le charbon des mines, notamment des riches mines de cuivre du Yunnan. En 1705, le gouvernement installa des fonctionnaires sur place, qui avaient pour tâche de collecter les taxes et de superviser la production. Ainsi commença l'administration étatique de l'exploitation du cuivre. Le fer et les activités de fonte se concentraient dans le Guangdong et au Shaanxi. À Foshan (Guangdong), le principal centre métallurgique, on comptait par dizaines les ateliers du travail du fer, qui employaient des milliers de travailleurs. Leur production — des fils métalliques et des pots en fonte — était vendue dans tout le pays. Il est significatif que, au cours de cette période, de nombreux ateliers aient échappé à l'emprise du gouvernement. En 1753, le Guangdong comptait 64 ateliers dirigés par des hommes d'affaires. C'était là une tendance nouvelle dans l'économie chinoise.

Les mines de charbon connurent une grande activité vers la fin du XVIII^e siècle. En 1740, le gouvernement des Qing annonça que quiconque extrairait du charbon serait exempt d'impôts, ce qui entraîna une augmentation rapide du nombre des exploitations minières.

Outre les textiles, le sel et les mines, d'autres secteurs d'activité se développèrent à divers degrés entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Avec la croissance des métiers manuels, les spécialités de certaines villes devinrent célèbres. Hangzhou était réputée pour ses éventails, son fil de soie, sa farine, son riz, son tabac et ses ciseaux. Pour les objets de laque dorée, qui incarnaient autant le savoir traditionnel des générations précédentes que les nouvelles techniques venues de l'étranger, on se rendait à Ningbo. Guangzhou et Chaozhou, dans la province de Guangdong, étaient connues pour leurs sculptures sur ivoire, leurs ustensiles en étain et leurs objets en rotin que l'on trouvait partout. Deux familles urbaines sur dix gagnaient leur vie en fabriquant des articles en rotin.

Le commerce

Sous les Ming comme sous les Qing, la tradition consistant à placer l'agriculture au premier plan au détriment du commerce gardait toute sa force. Yongzheng, l'empereur Qing, déclarait : « L'agriculture est l'occupation fondamentale du monde, tandis que l'industrie et le commerce ont moins d'importance ». Il conseillait aux mandarins de faire comprendre aux paysans l'importance de leur tâche, afin qu'ils fussent fiers de leur métier. Néanmoins, en trois cents ans, le commerce se développa de manière remarquable. Il s'établit entre les paysans et le marché une relation étroite présentant les caractéristiques suivantes :

- dans plusieurs régions, un certain nombre de paysans abandonnèrent peu à peu leurs terres pour se lancer dans les affaires. On assista à ce phénomène en particulier dans les provinces de Jiangsu, Zhejiang, Fujian, Anhui et Shanxi ;

- il y eut un accroissement des activités agricoles salariées. À partir du XVI^e siècle en effet, et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, certains négociants qui étaient aussi propriétaires fonciers, possédant à la fois la terre et le capital, louaient des travailleurs chargés de la production et vendaient les denrées ainsi produites sur le marché;
- il se vendait de plus en plus de denrées agricoles secondaires. Selon le modèle de production de l'ancienne Chine, les hommes travaillaient aux champs et les femmes s'employaient à filer et à tisser. À mesure que la production agricole augmentait, les excédents se vendaient sur les marchés, et le commerce s'installa à grande échelle dans la campagne chinoise.

Tandis que sous les Ming et les Qing, l'activité économique était en pleine croissance, des affaires prospères firent peu à peu leur apparition et commencèrent à jouer un rôle dans la vie économique. Après les XV^e et XVI^e siècles, les différents secteurs du commerce étaient entre les mains de grandes sociétés. Les principaux groupes étaient ceux des provinces d'Anhui, de Shanxi, de Shaanxi, de Jiangyue, de Fujian, de Guangdong, de Jiangsu et de Zhejiang. Les hommes d'affaires du Shanxi se spécialisaient surtout sur les marchés financiers, et ils avaient des succursales dans tout le pays. Ils fournissaient des services bancaires et collectaient l'argent et les céréales au nom du gouvernement. Les marchands du Guangdong, qui avaient reçu du gouvernement une position et des privilèges exclusifs, se consacraient au commerce international. Les sociétés de l'Anhui possédaient d'importants capitaux, et leurs activités étaient surtout tournées vers l'extraction du sel et le prêt sur gages, mais aussi vers le commerce du thé et du bois.

Il est certain que cette émergence des échanges internationaux fut l'un des plus grands événements de ces trois siècles.

Jusqu'au XVI^e siècle, les principaux partenaires commerciaux de la Chine étaient des pays d'Asie orientale comme la Corée, le Japon, l'Annam (le Viet Nam d'aujourd'hui), les Philippines, etc. En règle générale, les relations que la Chine entretenait avec ces pays étrangers étaient stables et harmonieuses.

Après la prise du pouvoir par les Qing vers le milieu du XVII^e siècle, leurs opposants conduits par Zheng Chenggong (1624–1662) occupèrent l'île de Taïwan. En 1656, le gouvernement Qing interdit officiellement aux commerçants d'exercer leurs activités outre-mer. Ceux qui contrevenaient à cette loi étaient condamnés à mort, et leurs biens confisqués. En 1661, un autre décret ordonna aux habitants des régions côtières du Fujian et du Guangdong de se déplacer vers l'intérieur des terres sur une distance de 30 à 50 lis. Il s'agissait d'interrompre toutes les communications entre le continent et les forces navales de Zheng.

Bien que ces deux décrets eussent été pris au titre de la politique intérieure chinoise, ils eurent un effet négatif en ce qu'ils coupèrent totalement

la Chine de son commerce international. Ce fut seulement en 1683, une fois que les Qing eurent reconquis Taïwan, que ces deux lois furent abrogées et que les échanges internationaux purent reprendre.

En 1685, pour servir les besoins du commerce extérieur, le gouvernement créa quatre bureaux de douanes : un à Guangzhou (Guangdong), un à Zhangzhou (Fujian), un à Ningbo (Zhejiang) et, enfin, le dernier à Yuntaishan (alors Jiangnan, désormais Jiangsu et Anhui). Afin d'encourager les échanges internationaux, l'empereur Kangxi ordonna la réduction ou même l'exemption des taxes perçues sur les navires marchands étrangers. Aussi, un grand nombre de navires étrangers commencèrent-ils à fréquenter les ports chinois, et le commerce international redevint florissant, une fois de plus.

En 1717, dans la crainte que des individus ne se rencontrent en haute mer afin de conspirer contre le gouvernement, Kangxi avait interdit aux navires chinois de faire voile vers l'archipel malais pour y commercer. Cette interdiction fut levée au bout de dix ans.

De 1750 environ à la fin du XVIII^e siècle, le commerce extérieur de la Chine connut une croissance sans précédent. Craignant une invasion étrangère et une révolte populaire, le gouvernement adopta une politique de restriction totale : une politique de fermeture. Trois des quatre bureaux de douane furent fermés, il ne resta que celui de Guangzhou ouvert au commerce extérieur. Les restrictions s'appliquaient au nombre des navires étrangers autorisés à entrer dans les ports et au genre de marchandises qu'ils avaient la permission d'apporter. Les activités des marchands étrangers en Chine furent elles aussi restreintes, et eux-mêmes n'eurent plus de droit de traiter directement avec leurs homologues chinois. Toutes les transactions passaient par la Société des marchands chinois qui imposait des droits de douane, fixait les prix des marchandises importées et exportées, et en surveillait l'achat et la vente.

Malgré tous ces obstacles, les échanges s'accrurent avec les pays étrangers¹ : Pays-Bas, Portugal, Espagne, Grande-Bretagne, France et États-Unis. Les trois premiers pays avaient commencé à commercer avec la Chine au temps des Ming. Les premiers navires anglais l'avaient abordée en 1637, et les vaisseaux français avaient touché Guangzhou en 1660. L'Amérique n'avait envoyé aucun de ses navires avant 1784, mais, dès la fin du XVIII^e siècle, elle était le deuxième partenaire commercial de la Chine.

Il est intéressant de faire remarquer qu'avant la guerre de l'Opium (1839–1842), la balance commerciale avait toujours été favorable à la Chine. Dans le tableau de la figure 25, on verra les recettes qu'a rapportées le commerce entre Guangzhou et l'Occident en 1792 (exprimées en tael d'argent). Comme on le voit en lisant ce tableau, en une seule année, la Chine avait dégagé de ses échanges avec l'étranger un excédent commercial de 2,4 millions de taels d'argent.

Pays ou sociétés	Importations	Exportations
Compagnie anglaise des Indes orientales	2 775 119	4 566 299
Navires de cette compagnie arrivant :		
– à Hong-Kong	1 608 544	968 632
– en Espagne	10 458	
– au Danemark	3 276	228 653
– en Suède	66 457	279 003
– en France	49 120	361 925
– en Hollande	342 330	536 812
– aux États-Unis	109 816	317 270
– à Gênes	54 130	86 780

Figure 25 Le commerce entre Guangzhou et l'Occident en 1792.

À cette époque, l'Angleterre était le plus important partenaire commercial de la Chine puisqu'elle représentait 50 % du total de ses échanges. La valeur des marchandises chinoises exportées vers l'Angleterre était plus élevée que la valeur totale des exportations chinoises vers les autres pays. De 1710 à 1759, à la suite de l'alliance entre l'ancienne Compagnie des Indes orientales et la nouvelle, on estime que l'Orient (majoritairement la Chine) reçut de l'Angleterre un apport estimé à 26 833 614 livres sterling en or et en argent. Sur ce total, seules 9 248 306 livres représentaient l'achat de marchandises. Un mandarin Qing écrivait : « Les navires étrangers qui attendaient toujours l'arrivée de la mousson en mai et juin transportaient peu de marchandises, mais beaucoup d'argent. »

Au XVIII^e siècle, les conflits entre la Chine et les pays occidentaux s'accusèrent. Ils touchaient à trois domaines :

- le conflit entre le désir des Européens et des Américains d'augmenter leur commerce et la politique de fermeture adoptée sous les Qing. Tandis que les puissances occidentales tentaient d'empiéter sur la souveraineté de la Chine, cette dernière défendait son indépendance, sa souveraineté et sa dignité. L'exemple que nous citons ci-après montre bien ce qui se passait. En 1793, un messenger spécial du gouvernement britannique communiqua au gouvernement chinois une série de demandes : l'envoi d'un ambassadeur résidant ; la mise à disposition des marchands anglais d'une île proche du Zhushan ; l'exigence que des terres proches de Guangzhou fussent cédées aux marchands anglais ; la réduction ou l'abolition des taxes levées sur les marchands anglais pour les marchandises transportées du Guangdong à Macao par les voies d'eau terres-

tres. Naturellement, ces demandes reçurent un refus catégorique. Pour répondre à la demande de territoires, l'empereur Qianlong répliqua : « La dynastie et la terre célestes sont répertoriées dans les livres. Le territoire national a des frontières qu'il faut respecter. La moindre des îles et le plus petit banc de sable appartiennent à quelqu'un. Pareille faveur ne sera pas accordée » ;

- les conflits provoqués par la méconnaissance du monde extérieur du gouvernement des Qing. À partir de son céleste empire, le gouvernement des Qing n'avait que mépris pour tous les autres pays et considérait les activités commerciales normales comme une faveur qu'il accordait aux étrangers. Les envoyés étrangers devaient même s'agenouiller devant l'empereur ;
- le conflit provoqué par l'importation illégale d'opium en Chine et la lutte de celle-ci contre l'opium. Comme ils voulaient faire pencher la balance commerciale en leur faveur, les marchands anglais se servirent de cette drogue pour tenter d'ouvrir de force les portes de la Chine. En 1727, l'Angleterre y expédia 200 caisses d'opium, dont chacune pesait 132 livres. En 1767, ce fut un millier de caisses. En 1729, le gouvernement chinois publia un décret interdisant la consommation et la vente de l'opium. En 1796, les importations d'opium furent interdites. En 1800, ces décrets furent renouvelés formellement. Mais les marchands étrangers, en particulier anglais, se moquaient des lois chinoises. De 1795 à 1799, ils expédièrent 4 124 caisses d'opium en Chine et, en 1800, 4 570 caisses. Les importations d'opium coûtaient très cher à la Chine, tandis que le prix de l'argent métal augmentait rapidement. La santé mentale et physique des fumeurs d'opium était gravement affectée. Dans ces conditions, le peuple chinois en appela d'urgence, et à l'unanimité, à la prohibition de l'opium. C'est ainsi que la guerre de l'Opium contre l'Angleterre finit par éclater.

Les estimations des conditions économiques de l'époque

Au cours des trois cents ans que nous parcourons, l'économie chinoise a connu deux périodes de prospérité. La première se situe au XVI^e siècle, époque où les Ming promulguèrent un ensemble de mesures visant à alléger le fardeau qui pesait sur le peuple, à accroître la stabilité, à développer la production et à restaurer une certaine vitalité. Cette prospérité fut surtout le résultat de la croissance économique qui avait commencé de se faire sentir dans le sud de la Chine au XV^e siècle. La période se distingua par une croissance démographique, une extension des terres agricoles, des progrès techniques dans la petite industrie et le développement du commerce. Malheureusement, les administrateurs corrompus et l'agitation sociale compro-

mirent ces bons résultats. La seconde période de prospérité commença au XVIII^e siècle, sous le règne de Kangxi. On lui donna le nom d'« âge doré sous le règne de Kangxi ». D'un point de vue strictement économique, on assistait à une répétition des événements du XV^e siècle. Cependant, il y eut des progrès significatifs dans divers secteurs, notamment la mise en valeur des régions frontalières, l'utilisation maximale des terres, le développement d'outils de plus en plus performants, l'amélioration des techniques de production, l'avènement d'une économie commerciale, une meilleure sélection des variétés cultivées et l'introduction de plantes nouvelles. Dans tous ces domaines, les progrès accomplis surpassaient de beaucoup tout ce qu'avaient accompli les dynasties antérieures aux Ming. Au cours des cent dernières années de la période, la Chine commença à nouer des contacts avec l'Europe et l'Amérique, essentiellement sous une forme commerciale. Naturellement, il y eut des hauts et des bas, ainsi que quelques conflits d'intérêts. Mais il s'agissait bien du commencement des relations de l'ancienne Chine avec le monde extérieur contemporain. Certes, ce ne fut pas en Chine que prirent leur essor la science et la technique moderne, et ce ne fut pas sur son sol qu'eut lieu la révolution industrielle, mais l'histoire était en marche.

LA SOCIÉTÉ

Les privilèges mandchous

Dès l'instant où les Qing unifièrent le pays en 1644, les Mandchous se virent accorder certains privilèges qui étaient refusés aux autres groupes ethniques.

D'un point de vue politique, la noblesse mandchoue, ayant l'empereur à sa tête, détenait tous les postes clefs du pouvoir central. Le principe « Mandchou d'abord » fut érigé en institution à tous les niveaux de la vie politique.

Sur le plan économique, dès que les Qing eurent franchi les cols et pénétré dans l'intérieur du pays, ils occupèrent les terres des Hans dans Beijing et aux alentours et les distribuèrent aux mandarins et aux soldats groupés sous leur bannière. Ensuite, ils embauchèrent les Hans, les forçant parfois à travailler pour eux.

Aux termes de la loi, les criminels mandchous ne pouvaient passer en jugement que devant des tribunaux militaires placés sous l'autorité de l'armée mandchoue. Si un noble ou un membre du clan impérial était mis en cause, il était jugé dans la résidence de sa famille. Si un Mandchou et un Han se trouvaient en opposition dans un procès, le cas pouvait être jugé devant une cour locale. Mais cette cour n'avait pas le pouvoir de prononcer le verdict; elle devait se contenter de transmettre les preuves à l'autorité judiciaire mandchoue.

Les hauts fonctionnaires

Dans la Chine ancienne, les mandarins et leurs collaborateurs privés appartenaient à une classe privilégiée ; leur position sociale était respectée et leur influence immense, mais il y avait bien des différences entre les mandarins et leurs collaborateurs. Un mandarin possédait des sceaux officiels, tandis qu'un collaborateur privé était nommé pour conseiller son maître. Sous les Ming et sous les Qing, les mandarins étaient classés en 9 rangs, et chaque rang se divisait en grades, un principal et un secondaire, de sorte qu'il y avait 18 grades en tout. Jusqu'au deuxième rang, les mandarins étaient les plus hauts fonctionnaires de l'empire. Entre le deuxième et le quatrième rang, on considérait qu'ils occupaient un niveau moyen, tandis que ceux qui étaient au-dessous du quatrième rang occupaient le plus bas niveau. On sélectionnait les mandarins à partir de leur réussite aux examens officiels, parmi les étudiants du Collège impérial de Beijing et parmi l'élite des candidats qui avaient passé avec succès les examens d'entrée au Collège impérial. On pouvait aussi devenir mandarin en achetant sa charge, en étant recommandé ou en succédant à une charge héréditaire. Cependant, les mandarins étaient pour la plupart recrutés sur examen. Sous les Ming et les Qing, chacun d'eux pouvait faire appel à plusieurs collaborateurs privés, plusieurs dizaines parfois, qui les assistaient et les conseillaient. Les mandarins engageaient à leur service aussi des courriers à plein temps. Leurs subordonnés pouvaient influencer jusqu'à un certain point, et parfois même de manière certaine, leurs décisions et leur comportement en politique.

Sous la dynastie des Ming, les émoluments mensuels des mandarins allaient de 87 *dan* (1 *dan* = 100 litres) de riz pour un mandarin de premier rang et de grade principal à 5 *dan* de riz pour un mandarin de neuvième rang. Les Qing adoptèrent le système que les Ming avaient utilisé, mais ils réduisirent le montant des traitements : un mandarin de premier rang et de grade principal à Beijing recevait seulement 180 taels d'argent et 90 *dan* de riz par an, ce qui n'était pas grand-chose pour un personnage de cette importance. Au début du XVII^e siècle, le système des traitements fut réformé, de sorte que les mandarins percevaient une grosse somme d'argent en supplément de leur traitement : 20 000 taels pour un gouverneur général et 15 000 taels pour des fonctionnaires locaux (de préfecture ou de district). Leurs émoluments leur permettaient de vivre dans le confort, de satisfaire aux besoins de leur famille et de payer leurs conseillers et leurs messagers.

Les mandarins étaient dispensés de toute obligation d'accomplir des corvées. Sous les Ming, un mandarin de premier rang et de grade principal à Beijing profitait d'une réduction d'impôt égale à 3 *dan* de céréales et était dispensé de payer la capitation sur les 39 premiers adultes de sa maisonnée. Un fonctionnaire de neuvième rang avait des réductions d'impôts de 6 *dan* de grains et était dispensé de capitation pour 6 adultes. Sous les Qing, les

réductions d'impôts étaient beaucoup plus limitées : seul le fonctionnaire (et non sa famille) en était exempté.

Selon la loi, divers privilèges étaient octroyés aux mandarins. Citons parmi ceux-ci les commutations de peines, l'exemption de tout châtiment corporel et le droit de racheter une condamnation en payant une somme en argent ou en céréales.

Le mandarin pouvait encore léguer ses droits à ses descendants. Il pouvait laisser son titre de noblesse à sa femme, à son enfant ou à ses parents. Ses descendants avaient aussi l'assurance de devenir eux-mêmes mandarins grâce à un système de privilèges particuliers.

Le système de la propriété foncière et la société rurale

Pendant ces trois cents ans, il n'y eut aucun changement dans le système de la propriété foncière. La famille impériale, la noblesse, les mandarins à la retraite ou en activité, les propriétaires fonciers et les paysans étaient, à cette époque, les principaux propriétaires terriens. Quelques monastères taoïstes et quelques temples, ainsi que certains marchands et artisans possédaient aussi un peu de terre.

Sous les Ming, les terres appartenant à la famille impériale portaient le nom de « fermes impériales » ; elles connurent leur apogée au XVI^e siècle. En 1514, ces exploitations couvraient une superficie de 37 000 *qing*, dix fois supérieure à ce qu'elle était quelques années auparavant. Les exploitations étaient cultivées selon un système de fermage. Sous les Qing, les fermes impériales étaient gérées par les comptables du Trésor impérial ; on les trouvait réparties dans tout l'empire, près de la capitale, au Shengjing, au Jilin et ailleurs. Il y en avait environ un millier, couvrant une surface de 3 930 000 *mu* (262 131 hectares), ce qui représentait 0,5 % des terres agricoles que possédaient les autres classes de la société. Au début, c'étaient des esclaves qui travaillaient ces terres, sous la surveillance de contremaîtres ; ils devaient fournir à la famille impériale les céréales, les légumes et les fruits qui lui étaient nécessaires ou verser une somme équivalente en argent. Peu à peu, l'esclavage fut remplacé par le métayage. Les esclaves libérés devinrent fermiers et louèrent les terres impériales.

Les nobles, comme les princes et les souverains, occupaient une position politique particulière, au même titre que leur parenté portant le même nom de famille et que leurs alliés par mariage. Ils possédaient d'immenses propriétés foncières.

Il est exact que la famille impériale, la noblesse et les mandarins étaient propriétaires de vastes domaines. Mais il n'est pas moins vrai que la plus grande partie de la terre appartenait à une population que l'on pouvait diviser en plusieurs catégories :

- les propriétaires appartenant au commun des hommes. Ils ne possédaient ni titre ni position politique particulière, ils n'étaient pas mandarins. Leur domaine pouvait aller de quelques dizaines à plus de 1 million de *mu*. En règle générale, ils possédaient environ 100 *mu*. Ils faisaient travailler des ouvriers agricoles et affermaient leurs terres. Dans le premier exemple, on embauchait des travailleurs et le propriétaire fournissait les outils à ses ouvriers responsables de la production, à qui il versait un salaire. Parfois, ces derniers étaient logés et nourris. Avec le système du fermage, la terre était louée à ceux qui la cultivaient et qui versaient un loyer un propriétaire. Le loyer payé était soit un pourcentage, soit un montant fixe. Selon le premier système, le fermier donnait au propriétaire un certain pourcentage du grain récolté. Avec le second système, une somme était déterminée à l'avance et le fermier la payait, quelle que fût l'abondance de la récolte. Le loyer était payé en céréales ou en argent. Au XVIII^e siècle, dans la campagne du sud de la Chine, le système de paiement du loyer selon un pourcentage céda la place au système des quotas, et le paiement en nature remplaça le paiement en argent ;
- les paysans propriétaires de leur terre, en tout ou en partie. Ils ne possédaient que de petits lopins, et l'importance de cette catégorie de propriétaires était un facteur clef du fonctionnement de l'économie féodale chinoise. Dans les premières décennies du XVIII^e siècle, la prospérité des Qing venait largement d'une série de mesures visant à encourager la culture de terres en friche et à en transférer la propriété — c'est ainsi que de nombreux paysans devinrent propriétaires terriens exploitants. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, cependant, diverses catastrophes naturelles et, surtout, la mainmise sur de nombreux domaines créèrent des troubles sociaux. Les paysans qui avaient accédé à la propriété pleine ou partielle se retrouvèrent mourant de faim et de froid. Ils finirent donc par se révolter contre l'ordre social de l'époque.

L'agriculture était à cette époque le principal secteur de production. La majorité de la population vivait dans les campagnes et, dans de nombreuses provinces, les villages étaient peuplés de membres de clans portant le même nom ; la famille étendue était le modèle courant. On trouvait de grandes familles, parfois puissantes, dans les provinces de Fujian, Guangdong, Jiangsu, Jiangxi, Hunan, Anhui et Shandong. Au fil des générations, certains clans finirent par compter des milliers, parfois même des dizaines de milliers de foyers. Ils pouvaient faire remonter leur généalogie jusque fort loin. Beaucoup de villages portaient simplement le nom d'une famille importante.

Dans cette société régie par des clans, les chefs étaient honorés et respectés. Tout naturellement, ils devenaient des sortes de gouverneurs. Les chefs de clan étaient élus selon leur rang parmi les générations, leur âge, leur réputation, leurs vertus et leurs titres. Ceux des membres du clan

qui avaient accompli des actions illustres ou dont la réputation était bonne — qu'ils fussent ou non mandarins — jouissaient d'une position respectée au sein de la société.

Les paysans petits propriétaires ainsi que les fermiers formaient la majorité de la population rurale. Leur position sociale n'était pas très élevée. Pendant les XVI^e et XVII^e siècles, les ouvriers salariés occupaient une position très inégale face à leurs employeurs. Au XVIII^e siècle, le nombre de travailleurs libres augmenta très rapidement. En 1790, le gouvernement annonça que les ouvriers agricoles auraient les mêmes droits que les autres travailleurs libres. Mais dans les campagnes, les esclaves occupaient la position sociale la plus basse. Vers la fin de la dynastie des Ming, les esclaves du Hunan et du Hubei, dont la condition servile se transmettait de père en fils, travaillaient la terre des autres, tout comme les ouvriers agricoles asservis du Zhejiang, du sud de l'Anhui, du Fujian et du Guangdong. Une fois que les Qing eurent dépassé Shanhaiguan et pénétré dans l'intérieur du pays, l'esclavage devint omniprésent. « Dans les maisons des mandarins, il y avait de nombreux esclaves. » Ces esclaves étaient des criminels exilés, des prisonniers de guerre, des adversaires qui s'étaient rendus et des hommes qui s'étaient vendus eux-mêmes. Une fois devenus esclaves, ils ne jouissaient plus d'aucune liberté personnelle. « Il y avait une division absolue entre eux et leurs maîtres. » D'un point de vue juridique, « les esclaves étaient des inférieurs et on les considérait comme des animaux ». Ils ne pouvaient pas se marier comme ils le voulaient, et leur condition servile se transmettait de génération en génération. Au XVIII^e siècle, le gouvernement fit appliquer une loi permettant à certains esclaves de devenir *baixing* (hommes du commun), et leur nombre diminua.

Sous les Ming comme sous les Qing, la population migrante était importante et se dispersait dans tout le pays. Au XVI^e siècle, bon nombre de ces hommes se dirigeaient vers les régions montagneuses comme le Jingxiang pour mettre en valeur des terres incultes. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ils partaient plutôt vers le Sichuan, la Mongolie intérieure et le Nord-Est, ainsi que pour les villes éloignées et les régions reculées de certaines provinces. Dans cette population de migrants, l'autorité du clan était affaiblie, les différences sociales avaient moins d'importance, et la notion d'origine géographique était moins oppressante que dans la société rurale traditionnelle.

Les villes, le commerce et la petite industrie

Les vieilles cités chinoises, établies de longue date, devaient leur développement à des facteurs politiques et militaires, et les gouvernements successifs les utilisaient comme les bases à partir desquelles ils exerçaient leur autorité sur leur immense territoire. À partir des dynasties Song et Tang et en particulier sous les Ming et les Qing, les villes étaient des centres politiques et

jouaient un rôle régulateur dans l'économie et le développement de la culture. Les manières urbaines tendaient à être un reflet du reste de la société.

L'essor des villes au cours de ces trois cents années fut marqué par la multiplication des petites et moyennes agglomérations (*zhen*). Dans les provinces de Jiangsu, Hangzhou et Huzhou, où l'économie commerciale était bien développée, de petites bourgades apparurent qui devaient devenir des villes.

Les cités petites et moyennes servaient de lien entre les grandes villes et la campagne. Les denrées agricoles vendues dans le commerce (céréales et autres produits) y étaient centralisées. Les marchands et les administrations locales y achetaient les produits qu'ils envoyaient dans d'autres régions où ils étaient vendus. Tous les jours, des produits manufacturés comme le sel et les teintures arrivaient dans les villes pour être vendus plus tard dans les zones rurales, en gros ou au détail. Les villes organisaient aussi des activités culturelles, de sorte que les paysans qui se rendaient au marché pouvaient assister à des opéras, acheter des livres et des estampes de nouvelle année et consulter les diseurs de bonne aventure. Souvent, les paysans de différentes régions se mettaient d'accord pour se rencontrer dans telle ou telle bourgade voisine.

Les grandes villes jouaient un rôle économique, politique et culturel plus complexe que les bourgs. Les principales grandes villes de l'époque sont présentées ci-dessous.

Nankin (Nanjing), appelée encore Jinling ou Jiangnin, était la capitale de la nation au commencement de la dynastie des Ming. Les murailles qui la protégeaient avaient une longueur totale de quelque 67 lis : 20 lis du nord au sud et 11 lis de l'est à l'ouest. Cette ville de 500 000 habitants était réputée pour ses activités industrielles et commerciales qui couvraient une centaine de secteurs, notamment ceux du cuivre, de la soie, des teintures, de la menuiserie, des éventails en papier et du pressage de l'huile (illustration 117).

Beijing était le centre de la vie politique et de la culture à l'époque des Ming comme à celle des Qing. Elle se composait d'une cité extérieure, ceinte de murailles, d'une ville intérieure, également entourée d'un mur d'enceinte, et de la Cité interdite. Les murailles de la ville intérieure avaient une longueur de 40 lis, ceux de la cité extérieure de 28 lis (de l'angle sud-est à l'angle sud-ouest de la ville intérieure). La Cité interdite, où vivait l'empereur, couvrait une surface de quelque 720 000 mètres carrés. Mandarins et nobles vivaient dans la ville intérieure, tandis que les activités commerciales et industrielles se déroulaient dans la ville extérieure. Cette dernière, aux multiples boutiques et lieux d'affaires, regorgeait de restaurants et de magasins de thé. On y fabriquait des articles de luxe, comme les objets en cloisonné, les jades et les laques sculptés, à l'usage des mandarins et des nobles (illustration 118).

Yangzhou était desservie par le Grand Canal et par le Yang-tsé; grâce à sa situation géographique favorable, elle devint rapidement une ville com-

merciale spécialisée dans le commerce du sel et du bois. Elle devait atteindre le point culminant de son développement au XVIII^e siècle. Pour recevoir les empereurs Kangxi et Qianlong lorsque ces derniers faisaient leurs tournées dans le Sud, les marchands et les autorités locales mirent en œuvre de grands projets de construction. Yangzhou devint célèbre pour ses larges rues et sa superbe architecture. Et les riches marchands affluèrent vers la ville.

À l'époque des Qing, la porte d'entrée du commerce de la Chine avec l'étranger était Guangzhou, qui était en même temps le centre politique et économique du sud de la Chine. Au XVIII^e siècle, l'activité des échanges internationaux était florissante, les navires marchands arrivaient dans le port par dizaines chaque année (le record étant de 83). Le gouverneur général de la province du Guangdong et du Guangxi, dont la résidence était à Guangzhou, était responsable de l'administration civile des deux provinces et de la défense de la côte contre les envahisseurs.

Au cours de cette période, le développement des régions frontalières et l'installation de garnisons dans ces zones entraîna la création de villes nouvelles dans le Nord-Est, le Nord-Ouest et la Mongolie intérieure. Citons entre autres Aihui (Heilongjiang) et Yili (Xinjiang). La présence des militaires et de leur famille attira des artisans et des commerçants, et il se créa des activités industrielles et commerciales. Certaines de ces villes devinrent même des centres économiques régionaux.

Cependant, à l'époque, on ne considérait pas les marchands comme des gens respectables. En termes de position sociale, ils se plaçaient après les mandarins, les fermiers et les manufacturiers, car on tenait le commerce pour une activité secondaire. Certains marchands soudoyaient les mandarins en leur offrant de grosses sommes d'argent dans l'espoir de s'attirer un certain respect. D'autres achetaient des titres de mandarin. Ils fréquentaient les lettrés pour essayer de se faire distinguer, ou donnaient d'énormes sommes d'argent lors des inondations, en temps de guerre ou lorsque l'empereur était en visite, afin de démontrer leur loyauté et leur bonne foi. En 1784, au moment où l'empereur Qianlong faisait une tournée au Jiangsu et au Zhejiang, les marchands de sel d'Anhui firent donation de 1 million de tael d'argent. Ils faisaient construire des palais et des routes et offraient à l'empereur des présents de joaillerie. Afin de les récompenser, l'empereur leur accordait des titres et des privilèges, satisfaisant ainsi leur désir d'honneurs et de reconnaissance sociale.

Contrairement aux marchands qui entretenaient des contacts avec des personnages influents et s'en servaient pour se hisser dans l'échelle sociale, les artisans restaient discrets. Leurs méthodes de production étaient en train de connaître un changement radical. Ceux qui avaient travaillé en toute indépendance commencèrent à produire des objets dans des ateliers sous la direction d'employeurs. Patrons et employés étaient liés par une

sorte de contrat, mais la relation traditionnelle de dépendance personnelle n'existait pas. On payait les ouvriers selon leur qualification, leur technique, le travail fourni et la qualité du produit achevé. C'est aussi à cette époque que le marché du travail commença à prendre forme. À Suzhou, au XVII^e siècle, de nombreux artisans au chômage étaient quotidiennement à la recherche de travail.

Dans les manufactures, les conflits entre employeurs et travailleurs devenaient plus nombreux, et les protestations des ouvriers ainsi que les revendications sur le temps de repos se multipliaient. Dans ces circonstances, les autorités locales se rangeaient invariablement du côté des employeurs et usaient de leur pouvoir pour réprimer ces mouvements. Aujourd'hui, nous savons que les demandes de temps de repos traduisaient le fait que la grève était interdite. Dans le même temps, les marchands et les manufacturiers des villes étaient souvent les victimes des exigences de l'administration. Parfois, travailleurs et employeurs s'unissaient pour résister au despotisme du gouvernement, et leurs protestations se transformaient en mouvements de citoyens.

Les femmes

Il n'y eut pas le moindre changement dans la condition féminine au cours de ces trois cents ans ; les femmes étaient aussi dépendantes des hommes qu'elles l'avaient toujours été, et la tradition confucéenne les réprimait avec sévérité.

La tradition voulant que les parents choisissent eux-mêmes le conjoint de leurs enfants continuait d'être respectée. La plupart des mariages étaient arrangés et se faisaient sans amour, aussi les tragédies familiales étaient-elles nombreuses, et les femmes en étaient presque toujours les malheureuses victimes.

Elles étaient maltraitées également pour ce qui touchait à l'héritage. Les maris les traitaient souvent comme du bétail et en faisaient tout ce qu'ils voulaient. Ils les louaient parfois pour qu'elles aillent travailler ailleurs et même les vendaient. L'historien Zhao Yi écrivait : « Dans le Gansu, les pauvres louaient leur femme à d'autres. L'homme qui prenait en location la femme d'un autre était souvent trop pauvre lui-même pour se marier, ou bien sa femme était stérile. Aussi, afin de perpétuer la famille, il louait l'épouse d'un autre pour une période donnée, après quoi il la rendait à son mari. »

Sous les dynasties Ming et Qing, la loi permettait aux veuves de se remarier. Mais l'opinion publique et diverses mesures politiques poussaient les femmes à rester à jamais fidèles à leurs défunts époux.

La division sociale et la mobilité sociale

Le confucianisme prônait le respect envers les personnes plus âgées ou appartenant à une autre génération. Les enfants étaient quantifiés de manière négligeable. Dans l'ancienne Chine, à part la famille impériale, la noblesse et l'administration, la société était divisée en quatre classes : les lettrés, les paysans, les artisans et les marchands, connus sous la dénomination des « quatre peuples ». Ces classes sociales formaient l'ensemble de la population. Tout au bas de l'échelle sociale, on trouvait les acteurs, les domestiques et les esclaves dont l'humble position les faisait mépriser par la société avec laquelle ils ne pouvaient frayer. Les moines avaient un certain statut. Les « quatre peuples » correspondaient à la division du travail en quatre ordres, traduisant le niveau de l'estime du pouvoir à l'égard de chacune des classes. Les lettrés formaient la classe intellectuelle, scientifique et culturelle de la période. Dans leurs rangs se recrutaient les membres de l'administration, aussi étaient-ils respectés. L'empereur Qianlong disait d'eux : « Les lettrés sont hautement estimés par l'État, car ils sont vertueux. Un jour, ils occuperont de très importantes positions. » C'est pour cela qu'ils venaient en tête des quatre groupes et qu'ils étaient respectés de tous. L'expression « la carrière du lettré est la seule qui soit noble et toutes les autres occupations lui sont inférieures » traduit bien l'estime dans laquelle on les tenait à l'époque.

Le confucianisme affirmait que la première nécessité du peuple était de se nourrir, et ses adeptes étaient persuadés que la paix et la prospérité régneraient si chaque famille avait assez de nourriture et de vêtements, et si tout un chacun était bien nourri et instruit. Aussi tenaient-ils l'agriculture en haute estime, et ils encourageaient les hommes à se consacrer à l'essentiel : cultiver la terre. Les confucéens pensaient aussi que quiconque se consacrait à la production agricole devait être estimé, car cette activité était la base essentielle sur laquelle reposait l'État, et qu'au lieu de travailler à cette tâche vitale, les artisans et les marchands étaient cupides et superficiels, et ne méritaient donc que mépris. Les confucéens étaient en faveur de toute mesure politique visant à restreindre les activités des artisans et des marchands. Mais la vie économique avait besoin d'eux, en particulier au temps des Ming et des Qing, car l'économie de marché se développait, et les terres cultivables se raréfiaient. Dans certaines régions, des paysans se transformaient en artisans, et les échanges commerciaux devenaient indispensables.

Sous les dynasties Ming et Qing, le système de division de la société en « quatre peuples », selon les métiers et les classes sociales, n'était pas vraiment rigide. En réalité, il y avait toujours une certaine mobilité entre les quatre classes. Les lettrés ne formaient pas, à proprement parler, une classe distincte. On ne pouvait pas devenir lettré par héritage. S'ils étudiaient et réussissaient aux examens officiels, ceux qui appartenaient aux autres classes

pouvaient faire partie de la catégorie des lettrés et pouvaient même briguer des postes dans l'administration. Inversement, les lettrés qui échouaient ou qui perdaient leurs illusions pouvaient être réduits à l'état de fermiers, de marchands ou d'artisans. Le gouvernement ne faisait rien pour empêcher cela. En outre, sous les Ming et les Qing, artisans et marchands achetaient souvent des terres et devenaient propriétaires. Ils pouvaient aussi acheter des charges dans l'administration ou obtenir un titre contre le paiement d'une somme importante, ou en échange de donations. En grand nombre, les paysans quittaient leur terre et devenaient des petits commerçants ou des ouvriers agricoles.

La société chinoise, reposant principalement sur les quatre classes sociales que nous avons énumérées, était différente des sociétés médiévales de l'Occident. Dans l'Europe féodale, il y avait une distinction nette entre les gouvernants et les gouvernés. Le fossé qui séparait les seigneurs féodaux des serfs héréditaires ne pouvait jamais être franchi. Le pouvoir de l'État était réparti entre les seigneurs féodaux qui occupaient des rangs hiérarchiques soumis au monarque. Chacun d'eux possédait un pouvoir administratif, financier, juridique et militaire total sur son domaine. Il n'y avait aucun corps professionnel de fonctionnaires, alors qu'en Chine c'était l'inverse. Ceux qui possédaient terres ou richesses n'étaient pas nécessairement des dirigeants politiques. Le pays entier était gouverné par des fonctionnaires placés sous l'autorité de l'empereur. Les questions politiques étaient décidées conformément aux lois et aux règlements. La durée du mandat d'un fonctionnaire était limitée, et ce n'était que dans des cas exceptionnels que l'on pouvait servir l'État par le biais de l'hérédité. Comme nous l'avons dit, il y avait une certaine mobilité entre les classes sociales. En théorie, n'importe qui, quelle que fût sa position sociale, pouvait devenir mandarin s'il passait les examens officiels et s'il était déterminé à conquérir mérite et honneurs. Nous voyons donc que la société traditionnelle chinoise possédait sa propre structure interne, bien différente de celle de l'Europe féodale.

LA POLITIQUE

L'organisation du gouvernement central

Sous les Ming comme sous les Qing, le gouvernement central était organisé selon le même schéma politique que sous les dynasties antérieures, mais avec certaines modifications.

La Chine était régie par un système monarchique dans lequel l'empereur possédait tous les pouvoirs de l'État. L'empereur était à la tête du gouvernement, sous les Ming comme sous les Qing. Le Cabinet avait la

responsabilité de transmettre les décrets et les édits de l'empereur. Sous les Ming, il détenait tous les pouvoirs exécutifs et était hiérarchiquement supérieur aux six ministères. Attachés au gouvernement central, on trouvait le *Ducha yuan* (Censure) et le *Liuke Jishinzhong* (formé de secrétaires chargés de superviser les Six Bureaux de surveillance, c'est-à-dire les organismes responsables de l'inspection du travail effectuée par les fonctionnaires et les services administratifs). Le gouvernement central avait également créé le *Tongzheng si* (Bureau de transmission), ainsi que le *Dali si* (Cour d'appel), responsable des affaires concernant la Cour et la famille impériale.

Pendant l'époque Qing, le gouvernement central créa de nouveaux organismes administratifs : le *Junji chu* (Grand Conseil) doté par l'État de pouvoirs sur toutes les questions militaires et administratives, ce qui limitait singulièrement les pouvoirs du Cabinet ; le *Lifan yuan* (tribunal des Affaires coloniales) responsable de tous les cas concernant les minorités nationales comme les Mongols, ainsi que de certaines affaires diplomatiques ; et le *Baqi dutong yamen* (Bureau de supervision des Huit Bannières), responsable des affaires des Huit Bannières des Mandchous, des Mongols et des Hans.

Les institutions les plus importantes des gouvernements des Ming et des Qing étaient le Cabinet (Grand Conseil, pour les Qing), les six ministères et la Censure. Ces organismes partageaient la responsabilité des affaires militaires et administratives de l'État, et ils recevaient directement leurs ordres de l'empereur.

Les empereurs

De 1500 à 1800, la Chine a donc connu le gouvernement de deux dynasties, et 13 empereurs ont régné sur elle. Seize empereurs de la dynastie des Ming se sont assis sur le trône en deux cent soixante-dix-sept ans (1368–1644) ; pendant les deux cent soixante-huit ans de la dynastie des Qing (1644–1911), ce sont 10 empereurs qui se sont succédé.

Les empereurs de chacune des dynasties qui ont régné sur la Chine ont prétendu gouverner l'empire en obéissance à un mandat du Ciel. On les appelait les « Fils du Ciel », ce qui montrait bien que leur pouvoir sur le peuple tenait à un ordre céleste. L'empereur incarnait en lui tous les pouvoirs de l'État : il régnait sur le personnel, sur l'administration, sur la législation, les tribunaux, les affaires civiles, les finances et les questions militaires. L'empereur Qianlong disait : « *Qian gang du duan* » (l'empereur, à lui seul, représente l'autorité de l'État). Tous les fonctionnaires lui devaient obéissance. Faire respecter la soumission à l'empereur devenait une seconde nature pour les mandarins, la fidélité à sa personne l'une des règles essentielles de conduite, que tous les fonctionnaires et le peuple entier devaient respecter. Cependant, dans la vie politique réelle, il arrivait que l'empereur

fût si incompetent ou si débauché, ou même si jeune quand il accédait au trône, que le pouvoir impérial tombait souvent entre les mains d'autres personnes. À l'époque des Ming, le pouvoir fut usurpé pendant un certain temps par des mandarins et des eunuques.

Il existait plusieurs catégories de décrets impériaux auxquels on donnait quantité de noms différents. Les termes les plus communément utilisés étaient *zhao* (édit), *shangyu* (instruction impériale) et *zhupi* (accord vermillon), ainsi appelé parce que seul l'empereur avait le droit de se servir d'encre de cette couleur. On l'utilisait pour publier les décrets impériaux les plus importants concernant l'armée et l'administration. Les autres genres de décrets servaient à la nomination des hauts fonctionnaires, à l'octroi de titres nobiliaires et à l'organisation de cérémonies.

Lorsque des organismes administratifs ou des fonctionnaires devaient adresser des notes ou des rapports qui devaient être transmis à l'empereur, le Cabinet ou le Grand Conseil (sous les Qing) les étudiait d'abord. Une fois ratifiés par l'empereur, ils devenaient des édits impériaux. Les empereurs Qing s'occupaient de très près des affaires du gouvernement et ratifiaient personnellement tous les rapports. De nos jours, quantité de documents de ce genre, parfois classés chronologiquement, sont conservés aux Premières Archives historiques de la Chine.

Une fois sur le trône, l'empereur y restait jusqu'à la fin de sa vie. Seul un prince de la Couronne pouvait lui succéder. Les Ming adoptèrent le système de succession utilisé par les dynasties précédentes, c'est-à-dire que seul le fils aîné de la femme légitime (l'impératrice) pouvait être prince de la couronne. S'il mourait jeune, l'aîné des petits-fils de l'impératrice accédait au trône. Si l'empereur n'avait pas de petit-fils, c'était l'un de ses autres fils qui lui succédait, par rang d'âge. Si le prince de la Couronne était désigné lorsque l'empereur était encore sur le trône, il était considéré comme l'héritier présomptif. Sous les Qing, le vieux système de succession fut modifié pour être conforme aux particularités mandchoues. Lorsque l'empereur Yongzheng monta sur le trône, il annula l'ancien système et le remplaça par un autre selon lequel l'héritier présomptif était désigné secrètement. C'était l'empereur lui-même qui choisissait son successeur parmi ses fils. Ce dernier pouvait aussi bien être le fils de l'épouse légitime que celui d'une concubine, au gré de l'empereur. Une fois que le monarque avait choisi son héritier, il inscrivait son nom deux fois. On déposait un exemplaire dans un coffret de soie que l'on cachait tout en haut du palais. L'empereur conservait l'autre exemplaire en permanence sur sa personne, afin de pouvoir le vérifier à tout moment. S'il choisissait un héritier qui, plus tard, lui semblait ne pas convenir, il pouvait choisir un autre de ses fils, et sa décision appartenait à lui seul, personne ne pouvait intervenir. Son choix devait rester secret. C'est ainsi que les Qing abolirent le vieux système qui avait duré deux mille ans. La mesure était

positive, car, autrefois, l'héritier présomptif était l'aîné, quelles que fussent ses compétences ou sa moralité. Désormais, l'héritier présomptif était choisi selon ses capacités ; aussi, dans l'espoir d'être désigné pour accéder au trône, chacun des fils de l'empereur se montrait plus sage dans son comportement et ses paroles, et faisait des efforts pour s'améliorer. En outre, le nouveau système de désignation secrète contribuait à apaiser les conflits que soulevaient invariablement les querelles autour de la succession au trône. C'est ainsi qu'après Yongzheng, les fils de l'empereur cessèrent de se quereller pour la succession et d'essayer de renverser le nouvel empereur.

Le Cabinet et les six ministères

Le Cabinet formait le noyau central de la machine administrative qui aidait l'empereur à gérer les affaires de l'État. Ses fonctions se répartissaient ainsi : il devait prendre part aux discussions sur les questions concernant le pays, proclamer les édits impériaux et, de manière générale, aider l'empereur dans sa tâche. Son rôle était aussi de « maintenir un équilibre général ». En plus de ses fonctions administratives, il était responsable de l'organisation des cérémonies et devait assigner leurs tâches aux mandarins compétents.

L'une des raisons de la puissance du Cabinet tenait au fait qu'il était responsable de la ratification, au nom de l'empereur, des rapports soumis par les divers bureaux et par les mandarins de tous rangs. Ce travail portait les noms de *piao ni*, *piao zhi* ou *tiao zhi* (ajout d'une fiche pour la décision de l'empereur). Quand les rapports arrivaient, les membres du Cabinet commençaient par les examiner, puis ils notaient leur avis sur une feuille de papier qu'ils attachaient à la couverture des rapports avant de les faire parvenir à l'empereur. Ainsi, « les rapports provenant de divers services pouvaient être soumis à l'empereur après ratification par le Cabinet, ou bien ils pouvaient à jamais dormir dans un tiroir — c'était le Cabinet qui décidait. Il avait donc de très grands pouvoirs. » Le système du *piao ni* montrait bien de quelle manière le pouvoir reposait entre les mains des membres du Cabinet.

Les *da xueshi* (littéralement, les grands lettrés) étaient hiérarchiquement supérieurs à tous les mandarins de l'administration. Ils jouissaient d'un grand prestige et de beaucoup de respect. Leur rang dépendait de leur circonscription, et leurs titres étaient représentés par les noms des *dian* (salles) et des *ge* (pavillons) où ils accomplissaient leur tâche. On peut citer, par exemple, le *Wenyuan ge da xueshi* (Grand Lettré du pavillon de l'Océan de la littérature), le *Baohe dian da xueshi* (Grand Lettré de la salle de l'Harmonie préservée) et ainsi de suite. Les *da xueshi* assistaient l'empereur dans la gestion des affaires de l'État, et ils étaient souvent convoqués auprès de lui. On les appelait encore *fuchen* (ministres d'État), ou mandarins du premier rang principal.

Sous les Ming comme sous les Qing, l'adoption du système du Cabinet supposait la suppression du poste de Premier ministre. Ainsi, le pouvoir était plus concentré, mais comme la plupart des empereurs Ming étaient des personnages falots et incompetents, les *da xueshi* détenaient un pouvoir considérable. On les appelait *Shoufu* (Excellence de grade supérieur), *Cifu* (Excellence en second) et *Qunfu* (Véritable Excellence). La position de *shoufu* était « presque équivalente à celle de Premier ministre sous les dynasties Han et Tang, et ce n'est qu'à l'époque Ming que ce poste cessa d'exister ». En fait, les *shoufu* étaient très exactement des Premiers ministres. Zhang Juzheng en fut un, et il jouissait d'une réputation extraordinaire sous le règne de l'empereur Ming, Wanli. Vers la fin de l'époque des Ming, les empereurs négligèrent de plus en plus les affaires de l'État. Ils se fiaient aveuglément à leurs eunuques qu'ils laissaient agir à leur fantaisie. Certains empereurs allèrent jusqu'à permettre à des eunuques de haut rang de *si li jian*, c'est-à-dire de « ratifier les rapports ». De cette manière, les eunuques avaient parfois la haute main sur le Cabinet.

Pendant l'époque Qing, le pouvoir du Cabinet diminua de plus en plus. Les fondateurs mandchous de la dynastie connaissaient déjà bien le Conseil des ministres qui discutait de toutes les affaires militaires et administratives avant de les soumettre à la décision finale de l'empereur. L'empereur Kangxi créa le *Nan shufang* (littéralement, Bibliothèque du Sud), exclusivement responsable de la rédaction d'importants décrets impériaux (*yi zhi*). C'est ainsi que fut divisé le pouvoir de traiter des ordres impériaux. L'empereur Yongzheng créa le Grand Conseil, qui transmettait directement les édits impériaux et assumait les pouvoirs militaires et administratifs de l'État. Le Cabinet ne jouissait plus d'aucun pouvoir réel, mais il était toujours, officiellement, l'entité responsable de l'administration du pays tout entier.

Vers la fin de l'époque Qing, sous la pression de la vague révolutionnaire, la cour annonça qu'elle préparait sa conversion en république. En 1911, le Cabinet et le Grand Conseil furent supprimés, tandis que le gouvernement nommait un Cabinet responsable, conforme au modèle d'Europe occidentale. Le système du Cabinet de l'ancienne Chine qui avait assisté les empereurs Ming et Qing avait vécu.

Sous les Ming et les Qing, les six ministères, ces organismes administratifs du gouvernement central, étaient le ministère de l'Administration, le ministère des Finances, le ministère des Rites, le ministère de la Guerre, le ministère de la Justice et le ministère des Travaux publics. Créés à l'époque des Sui (581–618) et au début de l'époque des Tang (commencement du VII^e siècle), ils avaient la responsabilité d'une partie des affaires administratives de l'État. À leur tête se trouvaient des *shangsu* (ministres) et leurs adjoints, connus sous le nom de *shilang* (vice-ministres). Sous les Qing, cha-

que ministère avait un ministre mandchou et un ministre han, ainsi que deux vice-ministres mandchous (droite et gauche) et deux vice-ministres hans.

Le ministère de l'Administration, qui avait sous sa coupe tous les fonctionnaires du pays, était supérieur aux cinq autres. « Il exécute les ordres du gouvernement concernant les fonctionnaires, afin d'assister l'empereur dans la gestion des questions relatives au peuple. » Aujourd'hui, il porterait le nom de ministère du Personnel, mais sous le régime impérial, le véritable pouvoir d'administration des employés de l'État était entre les mains de l'empereur qui nommait et cassait les hauts fonctionnaires. Les mandarins des provinces étaient nommés et rétrogradés par les gouverneurs généraux et les gouverneurs. Le ministère de l'Administration se contentait d'entériner ou de repousser la décision, conformément aux réglementations en cours.

Le ministère des Finances avait sous sa responsabilité les questions concernant les finances, la vie économique, le territoire et les terres, ainsi que l'état civil et les impôts du pays entier, sans oublier la rémunération des fonctionnaires. Il avait aussi la charge de sélectionner les dames d'honneur de la cour.

Le ministère des Rites devait organiser toutes les cérémonies religieuses, les mariages, les rites militaires et les funérailles. Il recevait les envoyés de pays étrangers et administrait les affaires scolaires et les examens officiels.

Le ministère de la Guerre devait nommer et éventuellement casser de leur grade tous les officiers, les rendre aptes à leur charge, assurer leur promotion ou les rétrograder, et ce dans tout le pays. Il administrait tout le personnel militaire et était responsable de l'entraînement et des examens. Il devait aussi assurer le bon fonctionnement de la chaîne des relais de poste par lesquels se transmettait l'information militaire.

Le pouvoir judiciaire et le pouvoir d'enquête étaient confiés solidairement au ministère de la Justice, au *Ducha yuan* (Censure) et au *Dali si* (Cour d'appel). Ce ministère prononçait des sentences, en vérifiait la teneur, étudiait les décrets, se chargeait d'importantes affaires criminelles et supervisait la conformité aux ordres du gouvernement dans les prisons. Avec le *Ducha yuan* et le *Dali si*, il étudiait les décisions des cours inférieures pour vérifier qu'elles étaient conformes à la justice.

Le ministère des Travaux publics avait la responsabilité de tous les grands travaux publics et des projets hydrauliques, de la manufacture des armes, des munitions et de l'équipement militaire, ainsi que des mines et des textiles. « L'administration des activités industrielles, des commandes de l'État et des dépenses des ateliers relevait de la compétence de ce ministère. » Il était également responsable de la standardisation des poids et mesures, et des monnaies.

Les eunuques

Les eunuques existaient depuis l'avènement des premières dynasties de la Chine ancienne. Au début, ils étaient serviteurs à la cour. Certains restaient proches de l'empereur, de l'impératrice et des concubines, et d'autres étaient attachés à la cour, dans les *yamen* ou dans les *chu* (bureaux). Sous les Ming, ils étaient répartis entre 24 *yamen*. Sous les Qing, les *yamen* furent remplacés par les *chu*. Vers la fin de la dynastie Ming, on comptait quelque 100 000 eunuques, dont les grades obéissaient à une stricte hiérarchie. La plupart d'entre eux appartenaient aux échelons les plus bas, ils devaient accomplir diverses tâches, étaient fort peu payés et vivaient des existences misérables. Certains eunuques de rang supérieur parvenaient à capter les faveurs de l'empereur et devenaient, parfois, extrêmement tyranniques. Vers la fin de la dynastie Ming, des groupes influents se formèrent parmi eux, qui participèrent aux luttes politiques avec des résultats désastreux.

S'il voulait acquérir du pouvoir, l'eunuque devait d'abord gagner la faveur et la confiance de l'empereur. À partir de la seconde partie de la dynastie des Ming, la plupart des empereurs ne s'intéressèrent guère aux affaires de l'État. Wei Zhongxian, célèbre eunuque de cette époque, ne recula devant rien pour s'attirer la confiance de l'empereur et ses faveurs, grâce à quoi il devint extrêmement puissant et influent. On le surnommait « 9 000 ans » (« 10 000 ans » étant le nom réservé au seul empereur) et on le considérait comme le « second empereur ». Certains eunuques abusaient de la confiance qui leur était accordée et usurpaient le pouvoir de l'empereur en transmettant de faux édits impériaux, formaient entre eux de véritables coteries et exerçaient sur la vie politique un pouvoir cruel et cupide.

Les eunuques despotiques ont été responsables de luttes féroces entre les différentes factions du gouvernement central. Sous le règne de Tianqi (1621–1628), c'est Wei Zhongxian qui fomenta l'affaire du Donglin. Quiconque refusait de lui obéir se voyait accusé d'appartenir au parti Donglin. C'est ainsi que des dizaines de fonctionnaires intègres, entre autres Yang Lian et Zuo Guangdou, moururent en prison injustement, et que des dizaines d'autres furent licenciés de leur poste. Les divers services du gouvernement se retrouvèrent presque complètement vidés de leurs employés. Wei Zhongxian et les eunuques qui étaient proches de lui s'emparèrent de tous les postes importants du gouvernement central et des administrations locales. Ils amassèrent d'énormes richesses sans le moindre scrupule : Wei Zhongxian possédait quelque 60 salles remplies d'argent. Liu Jian était à la tête de 2,5 millions de taels d'argent, de quantité de bijoux et d'objets précieux, et de nombreux domaines. Le travail de gestion de sa fortune et de ses biens était comparable à celui d'une administration locale.

Les Qing tirèrent la leçon de ces événements. Shunzhi, le premier empereur Qing, déclara : « La chute de la dynastie des Ming a été provoquée en partie parce qu'ils ont confié à des eunuques des charges importantes. » Il interdit solennellement que les eunuques eussent dorénavant un rôle quelconque dans les affaires de l'État et décréta qu'ils resteraient enfermés dans le palais pour assurer le service domestique de l'empereur. Vers la fin de la dynastie, cependant, l'impératrice douairière Ci Xi [Tseu Hi] avait fini par accorder sa confiance à l'eunuque Li Lianying et à lui confier des tâches importantes. Mais, même si certains eunuques parvinrent à acquérir quelque pouvoir, ils n'osèrent plus jamais commettre le genre d'exactions que l'on avait connues sous les Ming.

Les recettes et les dépenses du gouvernement central

Sous les Ming et sous les Qing, les recettes du gouvernement provenaient en majorité de la taxe foncière, de la capitation, de la gabelle et des droits de douane, le tout connu sous le nom de *zhengong* (contributions régulières). Sous les Qing, l'État percevait aussi un revenu provenant de différentes sortes d'impôts. En 1724, l'empereur Yongzheng stipula en outre que l'argent « perdu par le feu » ferait partie des recettes du gouvernement et servirait en partie à régler les salaires des fonctionnaires. L'expression faisait référence à la petite surcharge que les contribuables devaient fournir en compensation du coût du transport de l'argent des impôts et de la légère perte de métal provoquée par la fonte des petites pièces en lingots d'argent.

La taxe foncière était proportionnelle à la superficie de terre cultivée. Les chiffres officiels montrent qu'au commencement de la dynastie Ming, la surface des terres agricoles était de 8 501 000 *qing*. À la fin du XVI^e siècle, ce chiffre avait fortement baissé : sous le règne de Hongzhi (1488–1506), il n'y avait plus que 6 220 000 *qing* de terres cultivées. Ce déclin venait de ce que les familles riches et puissantes s'approprièrent par la force les terres appartenant à d'autres, puis qu'elles faisaient de fausses déclarations concernant les terres en leur possession, cela naturellement pour payer moins d'impôts. Ces familles devenaient donc de plus en plus riches, et l'État s'appauvissait d'autant puisque le montant des taxes foncières collectées diminuait considérablement. Sous le règne de Wanli, le *da xueshi* Zhang Juzheng institua des réformes visant à dresser un cadastre national du territoire entier. Le travail entrepris révéla un total de 7 103 976 *qing* de terres, soit 800 000 de plus que sous le règne de Hongzhi.

Sous le règne de Wanli, il existait plusieurs sortes d'impôts : les taxes d'été se composaient de 4 605 000 *dan* de riz et de blé, dont 923 000 étaient transportés vers la capitale et le reste vers les provinces, de 51 000 lingots d'argent et de 26 000 pièces de soie grège ; les taxes d'automne rapportaient

22 033 000 *dan* de riz, dont 1 362 000 partaient pour la capitale et le reste vers les provinces, ainsi que 26 600 lingots d'argent.

En 1581, Zhang Juzheng fit appliquer des réformes reposant sur le cadastre et instituer un nouveau système d'imposition appelé *yitiao bian* (littéralement, « un seul fouet ») ; la taxe foncière, les corvées et les paiements en nature des tribus locales étaient fusionnés en un impôt unique, payable en argent. Si cela était nécessaire, le gouvernement embauchait des ouvriers pour remplacer les corvées. À Suzhou, Hangzhou, Songjiang, Jiaxing et Huzhou, cependant, la taxe foncière était toujours payée en nature de manière à assurer à la famille impériale et aux mandarins la livraison des denrées alimentaires qui leur étaient nécessaires. La somme en argent correspondant à la corvée était calculée à l'échelle de chaque district et collectée par les chefs de district. On disait donc que « tout passait par les chefs de district ».

L'application du système du *yitiao bian* simplifiait les procédures, et, jusqu'à un certain point, elle limitait la fraude fiscale de la part des despotes locaux et les détournements de fonds de la part des mandarins. Elle allégeait aussi le fardeau qui pesait sur les paysans, les individus dans la misère et les marchands.

De la dynastie des Tang à l'avènement des premiers empereurs Ming, il y avait toujours eu deux sortes d'impôts. Le système du *yitiao bian* marqua un tournant dans l'histoire fiscale de la Chine et dans son système de corvées. Il continua d'être appliqué jusque dans les débuts de la dynastie des Qing et subit plus tard d'importantes réformes. En 1712, le gouvernement annonça que la capitation ne serait plus levée sur les personnes nées après cette date. Le décret stipulait que le nombre des adultes décomptés pendant l'année 1711 fournirait la base de la capitation et qu'aucune augmentation ultérieure du chiffre de la population ne serait prise en compte. Le montant de la capitation était donc fixé une fois pour toutes. Cette mesure fut décisive pour l'histoire du système chinois de taxation et de corvée, et elle eut en même temps pour effet positif de favoriser la croissance démographique et donc d'engendrer une main-d'œuvre plus nombreuse. La fixation de la capitation devait être plus tard la base d'une politique dans laquelle son montant payé correspondait à la surface de terre possédée. En 1724, il y eut une nouvelle réforme des impôts et des corvées : l'assiette fixée pour la capitation en 1712 devait être fondée sur la surface des terres, et l'impôt serait collecté en même temps que la taxe foncière. Les deux impôts devaient être versés en même temps par les propriétaires terriens.

Sous le règne de Kangxi, avant l'application de la politique combinant taxe foncière et capitation, les recettes annuelles du gouvernement des Qing se montaient à 6 340 000 *dan* de riz, de blé et de soja, 26 640 000 taels d'argent au titre de la gabelle et de la capitation, et 2 millions de taels d'argent en droits de douane, le tout représentant un total de 31 100 000 taels d'argent.

En 1776, après la fusion de la taxe foncière et de la capitation, une fois que le *huo hao* eut été intégré aux recettes de l'État, les recettes (comprenant, la capitation la taxe foncière, la gabelle, les droits de douane et le *huo hao*) se montèrent à 45 550 000 tael d'argent. Outre cela, les présents, autre source non négligeable des recettes de l'État, se montaient à quelque 3 millions de tael par an.

Sous les Ming comme sous les Qing, les principales dépenses du gouvernement avaient trait au traitement des fonctionnaires et du personnel militaire.

Ainsi, par exemple en 1766, les dépenses de l'État se montèrent à 33 090 000 tael d'argent dont 23 290 000, soit plus des deux tiers, servirent à payer le traitement des fonctionnaires civils et militaires. Cependant, cette année-là, la balance était favorable puisqu'elle accusait un excédent de 15 millions de tael. Cet état des finances publiques traduisait bien la prospérité sociale et économique qui régnait au milieu du règne de Qianlong.

Le gouvernement des Ming devait supporter le lourd fardeau des privilèges accordés à la famille impériale et les énormes dépenses militaires. Au début de la dynastie, un prince recevait 50 000 *dan* de riz et une grande somme d'argent en espèces, plus diverses sortes de tissus de soie, de la toile de ramie, du sel fin et du fourrage. Le montant de l'allocation d'une princesse était étonnant. Le fils d'un prince recevait presque autant qu'une princesse. On réduisit pendant un certain temps le montant de ces indemnités, mais, à partir du milieu de la dynastie des Ming, la famille impériale devint si nombreuse que les dépenses couvrant ses indemnités devinrent colossales. Par exemple, le prince Jin de Shanxi, qui était célibataire quand il se vit conférer ce titre, percevait une indemnité correspondant à 10 000 *dan* de riz. Plus tard, ses enfants et ses petits-enfants proliférèrent si rapidement que bientôt 2 851 personnes, dont les titres allaient de prince de second rang (le fils du prince) à lieutenant, se voyaient octroyer des allocations se montant à 870 000 *dan* de riz — 80 fois le montant originel. La famille du prince Zhou de Kaifeng (Henan), qui avait reçu son titre au début de la dynastie des Ming, comprenait, au bout de quelque cent cinquante ans, 37 princes de second rang, 212 *feng guo* généraux et d'innombrables personnes de rang inférieur à celui de lieutenant. Les traitements des mandarins, qui allaient de 1 000 *dan* de riz pour un mandarin de premier rang principal à 76 *dan* de riz pour un mandarin de neuvième rang, s'additionnaient pour former un chiffre impressionnant. Vers la fin de la dynastie, les dépenses militaires devinrent substantielles. Par conséquent, les taxes foncières augmentaient constamment afin d'y faire face. Des taxes supplémentaires firent leur apparition : *liao kiang* (dépenses supplémentaires pour la guerre au Liaodun contre les derniers Jin), *jiao xiang* (dépenses militaires pour la guerre contre l'armée des paysans de Li Zicheng et Zhang Xianzhong) et *zhu xiang*. Ces trois séries de dépenses exigèrent 20 millions de tael d'impôts supplémentaires. Le

censeur impérial Wei Yinzhou devait dire : « L'augmentation des dépenses militaires a exercé une influence néfaste sur tout le pays et a contribué à accroître le mécontentement populaire. » En fin de compte, la dynastie des Ming succomba. Avant l'avènement des Qing, le gouvernement annonça que les impôts supplémentaires seraient abolis. En réalité, ils continuèrent d'exister sous d'autres noms ; par exemple, le *liao xiang* fut remplacé par le *jiu li yin* (9 dîmes de surcharge d'argent).

L'armée

Si l'armée était un élément important de la puissance de l'État, les forces militaires chinoises présentaient, sous les Ming et sous les Qing, de grandes différences numériques.

Sous les Ming, on appliquait un code de défense nationale. Il y avait partout des *wei* (grandes garnisons) et des *suo* (autres garnisons), de la capitale aux districts les plus reculés. La plus haute autorité militaire de chaque province se situait au quartier général régional (*du zhihui shisi*). Au début de la dynastie des Ming, l'armée se composait de 1 600 000 officiers et hommes de troupe. En 1501, selon Li Mengyang, vice-ministre des Finances, elle comptait 2 700 000 hommes, y compris les officiers. Le personnel militaire avait un état civil particulier. La position des soldats était héréditaire, et tout le monde dans l'armée était placé sous le commandement du *da dudu fu* (commandant en chef militaire).

Au début, tous les *wei*, *suo* et *du zhihui shisi* devaient obéissance au *da dudu fu* du gouvernement. Plus tard, ce grade fut aboli et remplacé par cinq *dudu fu* (commandements militaires ; centre, gauche, droite, avant et arrière). Ils étaient placés sous les ordres des *dudu* gauche et droite, responsables des *wei*, *suo* et *du zhihui* de la capitale et du pays entier. Mais les *dudu* ne commandaient pas l'armée — seul l'empereur avait ce pouvoir. En cas de guerre, ce dernier donnait ses ordres aux généraux qui devaient se rendre sur le front avec les troupes des *wei* et des *suo*. Une fois la guerre terminée, les généraux rendaient leurs sceaux et leur autorité sur l'armée, et les soldats retournaient dans leurs garnisons. Le ministère de la Guerre avait la charge de nommer, rétrograder, promouvoir et transférer les officiers ; il était également responsable de la formation des troupes. Mais là encore, seul l'empereur pouvait commander l'armée.

L'armée des Qing était composée des Huit Bannières et de *lüying* (bataillons verts), sans compter des soldats venus de tribus minoritaires des régions frontières. Les Huit Bannières constituaient le noyau de l'armée. Les Huit Bannières mandchoues, les Huit Bannières mongoles — qui étaient les deux plus grands corps d'armée — et les Huit Bannières hans représentaient 200 000 hommes. Elles étaient divisées en deux sections.

L'une gardait la capitale et le palais impérial, et l'autre était répartie dans les principales villes de garnison.

Chacun des corps d'armée des Huit Bannières avait un *dutong* (commandant) et deux *dutong* adjoints. Au centre, il y avait 24 *baqi dutong yamen* (bureaux des commandants des Huit Bannières) qui administraient les affaires militaires et celles des Huit Bannières, et commandaient les troupes en temps de guerre.

Les Huit Bannières étaient surtout composées de cavaliers. Un escadron de cavalerie (appelé *xiao qi ying ou majia*) comptait 40 soldats hans, 20 soldats mandchous et 20 soldats mongols, commandés par un *dutong*. Ces escadrons formaient une force armée de plus de 2 800 hommes. Les Bannières des Hans étaient également dotées d'une division d'artillerie.

Les généraux étaient affectés dans des zones stratégiques où les troupes des Huit Bannières tenaient garnison. Il y avait des généraux au Jiangning, Fuzhou, Hangzhou, Jizhou, Ningxia, Chengdu, Guangzhou et Fengtian. Ensemble, ils avaient sous leurs ordres 55 000 hommes. Dans les régions frontalières comme Jilin, Heilongjiang, Yili et Kebuduo, les plus hautes autorités militaires étaient aussi des généraux.

Les Qing disposaient également d'une armée permanente de 600 000 hommes, composée exclusivement de *lüying* hans. Cette armée avait été créée à partir des divisions de celle des Ming. Sa structure organique était différente de celle des forces des Huit Bannières, car elle était divisée en trois sections : une pour la capitale, une pour les provinces administratives et une pour les régions frontalières.

Sous les Qing, la capitale était gardée exclusivement par les Huit Bannières — jamais par les *lüying*. Mais à l'époque, on créa une force destinée à patrouiller dans la capitale, héritée du système de police des Ming ; elle était composée de cinq divisions de *lüying* placées sous les ordres du commandant des garnisons de la capitale. Cette force comptait 10 000 hommes.

Dans le reste du pays, dans une province sur deux ou trois, il existait des régions militaires où des *lüying* tenaient garnison sous les ordres du gouverneur général ou du gouverneur. Dans chaque province, le chef militaire était le *tidu*. Ce général de la région militaire commandait plusieurs *zhen* (divisions) dont chacune obéissait à un *zongbingguan*. Il y avait donc un système de contrepoids entre les mandarins civils et les officiers de l'armée, qui empêchait que les uns fussent exagérément dominés par les autres et donc dans l'incapacité de commander. Sous les Ming, l'armée permanente se composait de 1 300 000 soldats, tandis que sous les Qing, le total des effectifs des Huit Bannières et des *lüying* ne représentait plus que 800 000 hommes.

Les administrations locales

Sous les Ming et sous les Qing, l'administration locale connaissait quatre niveaux : *sheng* (province), *dao* (circuit), *fu* (préfecture) et *xian* (district). Dans quelques régions, le système administratif reposait sur le *zhou*, lui-même divisé en deux niveaux : *zhili zhou* ou *zhou* « directement administré » — plus petit qu'une préfecture mais plus grand qu'un district — et *shuzhou* — l'équivalent d'un district. Le niveau administratif du district était généralement appelé *zhouxian*.

À la suite d'une réforme d'importance, le système administratif des provinces sous les Ming se composait de trois *si* (bureaux) : l'un responsable des impôts, le deuxième de la justice et le troisième des affaires militaires. Ils étaient dotés d'un pouvoir égal, et chacun d'eux dépendait directement du gouvernement central et non pas d'un responsable de province. Vers le milieu de la dynastie des Ming, le gouvernement envoyait dans les provinces des fonctionnaires chevronnés qui devaient s'acquitter de l'énorme travail de l'administration militaire. Ils portaient le titre de *zongdu* (gouverneur général) s'ils étaient chargés de plusieurs provinces, ou de *xunfu* (gouverneur local) s'ils s'occupaient d'une seule province ; ils devaient coordonner les questions militaires et s'occupaient de l'approvisionnement. Ces gouverneurs avaient autorité sur les trois bureaux — au début, il s'agissait d'une mesure temporaire. Les deux titres finirent par être institutionnalisés dans le cadre de la hiérarchie et les gouverneurs devinrent responsables de province. Cependant, d'après les règlements de l'administration locale, les affaires provinciales étaient toujours entre les mains des trois bureaux.

Une fois que le gouvernement des Qing eut institutionnalisé les deux titres, le *zongdu* devint l'administrateur en chef de plusieurs provinces et le *xunfu* le chef d'une province. Tous deux avaient le statut de gouverneur territorial, tandis que le *zongdu* avait le rang de ministre de la Guerre et le *xunfu* celui de vice-ministre de la Guerre. Ils avaient donc les coudées franches pour commander les *liying* de la province. Chacun d'eux avait aussi ses propres troupes, connues respectivement sous le nom de *dubiao* (commandement du gouverneur général) et *xunbiao* (commandement du gouverneur). L'administration civile et les bureaux du fisc leur devaient obéissance, ainsi que le bureau de la justice. Il y avait encore des gouverneurs généraux affectés à des projets spéciaux, par exemple un gouverneur général chargé du canal et un gouverneur général chargé de superviser le transport des céréales par les voies d'eau.

Après la province venaient la préfecture puis les districts. Plusieurs structures existaient encore en dessous de ce niveau, comme le *xiang* (municipalité), le *bao* (groupe de sécurité) ou encore le *fang* (quartier), et ainsi de suite.

Les conflits entre le gouvernement et la population

Après le ^{xv}^e siècle, les frictions entre la population et le gouvernement des Ming augmentèrent de manière considérable, parce que le nombre des responsables gouvernementaux était passé de 20 000 au début de la dynastie à plus de 100 000 sous le règne de Chenghua (1465–1488). Les dépenses consacrées au traitement des fonctionnaires se multiplièrent, tandis que l'administration devenait de plus en plus corrompue et dilapidatrice. Les détournements des fournitures militaires et les escroqueries commises aux dépens des soldes des militaires étaient fréquents. Si l'on en croit le rapport du ministre des Finances de 1553, le déficit atteignait alors plus de 3 millions de taels. Le gouvernement décida alors d'augmenter les impôts et les fonctionnaires en profitèrent, une fois de plus, pour se remplir les poches. Cette situation provoqua un soulèvement populaire. En 1627 éclata la célèbre guerre des paysans conduite par Li Zicheng et Zhang Xianzhong. Leur armée attaqua Beijing et l'occupa en 1644. Ce fut la fin de la dynastie des Ming. Dans le Nord-Est, l'armée des Qing franchit le passage de Shanhaiguan et vainquit l'armée de paysans de Li Zicheng. Ainsi s'établit la dynastie des Qing.

Or, le peuple était ouvertement opposé aux Qing.

Sous le règne de Kangxi, on introduisit, par des contributions ou des donations, un nouveau moyen de parvenir aux grades les plus élevés de l'administration. Toutes sortes de gens pouvaient donc acheter leur accession aux rangs du mandarinat. On considérait qu'il s'agissait là d'une espèce d'investissement et, pour qu'il rapporte, on utilisait les méthodes de la corruption et de l'extorsion. Sous le règne de Qianlong, la corruption chez les fonctionnaires avait atteint un tel degré que, dans certaines provinces, ils formaient des groupes qui détournaient des sommes fantastiques. L'année 1777 fut marquée par l'affaire Wang Danwang. Wang Danwang était un *buzheng shi* (commissaire à l'administration provinciale) de la province de Gansu. Il avait détourné plus de 1 million de taels, et 22 autres fonctionnaires étaient impliqués dans l'affaire — chacun d'eux s'étant approprié des sommes supérieures à 22 000 taels. Tous furent condamnés à mort. Sous le règne de Qianlong, c'est par dizaines que des gouverneurs et des chefs de service furent condamnés sur des accusations de corruption. Un lettré réputé de l'époque, Hong Liangji, très au courant de la corruption officielle, citait les paroles de chefs de district reconnaissant que : « Si je double ou triple les impôts, c'est pour couvrir les dépenses de mes services. Mon supérieur s'en attribue la moitié et je prends l'autre moitié. » La corruption régnant du haut au bas de l'échelle, les chefs de district n'avaient aucun scrupule à commettre toutes les vilenies qu'ils voulaient puisqu'ils savaient que les gouverneurs et les chefs des départements les soutiendraient et qu'à leur tour, ces derniers seraient couverts par leurs supérieurs au gouvernement

central. Le *da xueshi* He Shen, l'un des favoris de l'empereur Qianlong, fut le champion des détournements de fonds de l'époque. Yao Yuanzhi, un lettré, explique que les gouverneurs faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour tisser des liens avec des personnages influents, afin de gagner leur protection. Leur attitude obséquieuse envers He Shen en était un exemple. Et c'est sans doute pour tout cela que le peuple souffrait. Les tribunaux eux aussi escroquaient les plaideurs : une fois qu'un homme du commun avait franchi les portes du tribunal, il était pressuré jusqu'à sa dernière sapèque. On disait communément dans le peuple que « quiconque se rend au tribunal pour se plaindre d'avoir été volé sera volé à nouveau ».

Ces fonctionnaires cupides et corrompus s'enrichissaient de la sueur du peuple. Zheng Yuantao, le grand escroc, chef d'un département du Hunan, employait deux troupes de théâtre dans sa demeure, de sorte qu'il pouvait jour et nuit assister à des représentations. Wu He, le gouverneur général du Shaanxi et du Gansu, ne faisait que boire et danser avec ses ensorcelantes concubines. Lorsque son procès s'ouvrit, il fut jugé en même temps que des prostituées, à la grande joie du public. Ça et là, des émeutes éclatèrent, tandis que des sociétés secrètes et des sectes religieuses se formaient et devenaient florissantes. En 1796, la société du Lotus Blanc organisa, au Sichuan et au Shaanxi, une rébellion ouverte de grande envergure qui affirmait être un « soulèvement populaire contre la menace des mandarins ». Cette révolte, qui alla jusqu'à ébranler l'empereur Jiaqing lui-même, se prolongea pendant plusieurs années avant d'être étouffée par l'armée des Qing qui subit des pertes considérables. Parmi les morts, on comptait une vingtaine de commandants de premier et de second rang, et plus de 400 autres officiers. Les pertes financières pour l'armée furent de 200 millions de taels, soit l'équivalent de cinq années de recettes de l'État. Les finances du gouvernement étaient déjà en fâcheuse posture, et ce soulèvement fut le signal d'un point de non-retour pour la dynastie des Qing.

La comparaison entre les principes politiques des gouvernements Ming et Qing

Certes, sous deux dynasties différentes, ces gouvernements présentaient certaines similitudes, mais aussi des différences quant à leurs politiques intérieure et extérieure.

Les deux dynasties gouvernèrent le pays en asseyant leur autorité sur la morale et les théories politiques confucéennes. Kangxi insistait sur la philosophie des principes, aussi le surnomma-t-on « l'empereur des principes ». Afin de s'assurer que la pensée et les actions des mandarins et du peuple se conformaient à ces normes, les deux dynasties « réprimaient les écrits subversifs partout où la politique culturelle se trouvait en jeu ». Il y

eut de nombreux exemples de procès intentés à des individus sur ces bases. La répression fut beaucoup plus sévère au début de l'ère des Ming et sous les règnes de Kangxi, de Yongzheng et de Qianlong de la dynastie des Qing ; la plus rigoureuse de toutes se produisit sous le règne de Qianlong. Une fois le procès commencé, non seulement l'auteur et sa famille, mais quiconque avait quelque peu à voir avec le livre, du préfacier à l'imprimeur, et même quiconque avait approuvé l'ouvrage, tous étaient sous le coup de l'action judiciaire. Quels qu'ils fussent, les accusés étaient arrêtés et châtiés pour crime grave. L'accusé et ses complices subissaient la sentence : leurs membres étaient tranchés. Leurs grands-pères, pères, fils, petits-fils, frères, oncles et neveux de plus de 16 ans étaient exécutés — même s'ils étaient malades ou infirmes. Leurs mères, filles, épouses et concubines, ainsi que les femmes et les concubines de leurs fils, et leurs fils de moins de 15 ans devenaient les esclaves de grandes familles. Les livres qui avaient offensé l'empereur étaient détruits. La cruauté de pareille répression empêchait les individus d'exprimer la moindre de leurs pensées. Gong Zizhen, lettré renommé de l'époque des Qing, disait : « Le résultat de cette répression des écrits subversifs fut que 10 000 chevaux restèrent muets » (expression dénotant l'apathie). Dans la sphère culturelle, les gouvernements des Qing rédigeaient et cataloguèrent un grand nombre de livres sous la forme de « publications de l'empereur ». Des ouvrages anciens comme le *Siku quanshu* (*Bibliothèque complète en quatre sections*) furent préservés et catalogués. Mais, dans le même temps, on détruisait un nombre considérable de livres qui n'étaient pas conformes aux idées politiques de la classe dirigeante.

Fondée par des Mandchous, la dynastie des Qing pratiquait une politique d'octroi de privilèges aux Mandchous au détriment des Hans chinois. La dynastie des Ming, fondée, elle, par des Hans, considérait les Mandchous du nord-est du pays comme des « barbares de l'Est ». Les Mongols du Nord étaient les « barbares de l'Ouest ». Les deux dynasties divergeaient donc dans leur politique à l'égard des Mongols.

Tout au long de la Grande Muraille, à Liaodong, Jizhou, Xuanfu, Datong, Yansui, Ningxia, Guyuan et Gansu, les Ming postèrent de nombreuses troupes en armes, commandées par des généraux, pour repousser les incursions des Mongols ou des Mandchous. Tout cela changea sous les Qing. Dans la mesure où ces derniers avaient bénéficié de l'aide des forces mongoles pour combattre l'armée des Ming, les deux nations entretenaient des liens étroits. La politique des Qing à l'égard des Mongols reposait sur la pacification, à laquelle on finit par aboutir grâce à des mariages mixtes, à des octrois de titres ou de faveurs, à des confédérations, etc., ainsi que par le système des ligues et des bannières. Le gouvernement put ainsi se gagner l'appui des Mongols. L'empereur Kangxi déclarait : « Dans les temps anciens, Shi Huangdi, des Qin (221–207 av. J.-C.), construisit la Grande Muraille pour défendre le

pays. Tout ce que j'ai à faire, c'est d'accorder quelques faveurs aux Mongols — voilà qui est plus efficace que la Grande Muraille. » Qianlong décrivait les principes de son gouvernement sur les minorités en ces termes : « Pour gouverner une population tribale, il faut user de privilèges et de dissuasion, tout en faisant sentir mon autorité. C'est là la meilleure méthode. » Lorsqu'il traitait avec les minorités mongoles et tibétaines, le gouvernement respectait leurs coutumes, encourageait le bouddhisme tibétain et tentait de gagner la confiance des rangs les plus élevés de la hiérarchie ecclésiastique, pour que la population se soumette à leur volonté. Qianlong affirmait : « Religion et soumission religieuse forment une défense naturelle. » La politique des Qing à l'égard des minorités était beaucoup plus intelligente, et donc plus efficace, que celle des Ming.

Dans ses relations avec d'autres pays, le gouvernement des Qing appliquait une politique de la porte fermée — d'abord parce que la Chine vivait en autarcie, mais aussi à cause de raisons politiques plus profondes. Les souverains mandchous craignaient que, si les étrangers avaient la permission d'entrer en contact avec les Chinois, ils les soutinssent dans leur opposition à leur propre domination. Ils sentaient que « si la population était suffisamment agitée et si les commerçants étrangers entraient, il y aurait sûrement des incidents ». Aussi prêchaient-ils la « prévention contre les étrangers » et la « séparation entre Chinois et étrangers ». À Guangzhou et dans d'autres ports de commerce, on avait promulgué des règlements aussi divers que complexes, notamment les « Cinq Précautions contre les étrangers », les « Règlements du commerce avec les pays étrangers » et les « Réglementations pour la protection contre les étrangers ». Toutes ces directives visaient à minimiser les contacts entre Chinois et étrangers. Ceux qui se rendaient à l'étranger pour leurs affaires étaient également soumis à des règles strictes. Le gouvernement des Qing se considérait comme une dynastie céleste, et le reste de la planète ne se composait que de *wai yi* (barbares étrangers). On croyait en Chine que les étrangers qui venaient devaient se soumettre à la dynastie du Ciel. En 1793, une délégation britannique dirigée par lord Macartney visita la Chine, et, dans la lettre au roi qu'il remit à la délégation, Qianlong écrivait : « La dynastie céleste possède une grande quantité de richesses ; elle n'a pas besoin de marchandises étrangères et, par conséquent, elle n'a pas besoin de commercer. » C'était là le refus opposé par la Chine à la requête britannique demandant qu'elle ouvrît ses portes aux échanges commerciaux.

Pareille politique restreignait les rapports de la Chine avec les autres pays, si bien qu'elle demeura dans l'ignorance de ce qui se passait dans le monde extérieur. La terrible répression des écrits subversifs tuait la pensée. Il n'y avait de place que pour les grands Qing qui restaient accrochés à leurs coutumes, comme l'explique le philosophe Wei Yuan : « Une

dynastie installée depuis deux cents ans ne sait pas dans quel sens elle se dirige et sait encore moins comment elle finira. » L'ignorance totale de la Chine à l'égard du monde extérieur fut certainement l'une des raisons de son sous-développement.

LA SCIENCE ET LA CULTURE

La classe des lettrés et les tendances intellectuelles

Dans la Chine ancienne, les lettrés (expression qui se réfère aux intellectuels dotés de certaines qualifications et d'une position sociale) jouissaient d'une grande considération. Leurs habitudes, leur pensée et leur comportement exerçaient une influence vivifiante sur les autres classes sociales.

Au cours de la période de trois cents ans qui fait l'objet de notre étude, les lettrés étaient formés et instruits selon le système que nous allons exposer.

Les autorités centrales créèrent le Collège impérial de Beijing que l'on appelait aussi l'« École nationale », la « Haute École » ou *Biyong* (littéralement le « Fossé circulaire »). Le dernier de ces noms venait de ce que, au Collège impérial, sur la plate-forme rectangulaire, on avait bâti un pavillon circulaire, entouré d'un étang ; c'était là que les instructeurs faisaient leurs classes, d'où le nom de *Biyong*. Lorsque l'empereur venait inspecter le Collège, on parlait de *lin yong* (arrivée au [*Bi*] *yong*). Ces visites étaient l'occasion d'une cérémonie grandiose à laquelle assistaient les descendants des sages, *jinshi*, *juren*, *gongsheng* et *jiansheng* (diplômés de divers rangs : métropolitains, provinciaux et locaux), ainsi que les étudiants et les professeurs du Collège impérial et des autres écoles officielles de Beijing. Le directeur adjoint du Collège impérial commençait par donner une conférence traitant des classiques confucéens. Ensuite, l'empereur prononçait une allocution, appelée *yulun* (discours de l'empereur). Le *yulun* était imprimé par le Collège impérial et distribué aux professeurs et aux étudiants de toutes les écoles des provinces. Les fonctionnaires attachés au Collège impérial devaient aussi offrir un sacrifice à Confucius le premier de chaque mois du calendrier lunaire.

Le Collège impérial étant l'institution la plus cotée de l'empire, il recrutait ses étudiants parmi les enfants de la noblesse et des fonctionnaires, et chez les meilleurs candidats que présentaient les écoles locales. Ses étudiants pouvaient se présenter aux examens officiels dans l'espoir de se qualifier comme *juren* ou *jushi*, ou de devenir mandarins.

En dehors de la capitale, il existait des écoles de province, de préfecture et de district. On y entrait sur concours, et ceux qui étaient admis portaient

le nom de *shengyuan*. Leur nombre variait d'une école à l'autre et pouvait aller de quelques unités à plusieurs dizaines. Les *shengyuan* étaient classés selon les notes obtenues, et leurs diverses catégories recevaient un traitement différent.

Ceux qui n'étaient pas admis dans les écoles locales et qui n'obtenaient pas la qualité de *shengyuan* étaient appelés *rutong* ou *tongsheng*, quel que fût leur âge (*tong* = enfant). Les *tongsheng* poursuivaient leurs études dans les *shexue* (écoles installées dans les cantons) ou dans les *zongxue* (écoles fondées par d'illustres familles). Afin de gagner leur vie, certains lettrés pauvres fondaient des écoles privées qui portaient le nom de *sishu*.

Les *shuyuan* (académies), écoles où les lettrés confucéens poursuivaient leurs recherches ou continuaient d'approfondir leurs connaissances, avaient aussi une vocation d'enseignement et venaient en complément des autres écoles.

À cette époque, l'instruction était déjà très répandue, et l'on avait imprimé et distribué des manuels d'apprentissage de la lecture, parmi lesquels le *San zi jing* (le *Classique des trois caractères*, manuel confucéen composé de lignes renfermant chacune trois caractères). On peut citer aussi le *Nüer jing* (*Classique des femmes*) et le *Bai jai xing* (*Cent Noms de famille*). Les améliorations des techniques de l'imprimerie avaient permis ce progrès. Au XIV^e siècle, la Chine avait fait venir de Corée des caractères mobiles en cuivre. Au XVIII^e siècle, elle recourut au bois pour fabriquer ses caractères mobiles, plus efficaces, qui donnèrent une qualité d'impression remarquable. Du XVI^e siècle au début du XIX^e, on vendait des livres dans toute la Chine, dans les campagnes comme dans les villes. Il s'agissait aussi bien de traités de médecine et de pharmacie que de romans, ou de livres de géomancie ou de prédiction de l'avenir, ainsi que de recueils de poèmes et de manuels d'apprentissage de la lecture.

Pendant toute cette période, les écoles participaient de très près aux examens officiels qui servaient à sélectionner les fonctionnaires et les conseillers du gouvernement. Il existait deux genres d'examen officiels : *chang ke* (section ordinaire) et *te ke* (section spéciale). Les premiers, qui avaient lieu tous les trois ans, étaient aussi appelés *zeng ke* (section normale) (illustration 119).

Sous les Ming et sous les Qing, le *bagu wen* (style littéraire à huit composants) était obligatoire dans les examens officiels. Les questions posées étaient tirées des *Quatre Livres* de l'école de Confucius (*Si shu*) et des *Cinq Classiques* (*Wu jing*). Les *Si shu* se décomposaient ainsi : *Lunyu* (*Les Analectes de Confucius*), *Mengzi* (*Les Œuvres de Mencius*), *Daxue* (*Le Grand Savoir*) et *Zhongyong* (*Le Centre invariable*). Quant aux cinq classiques, il s'agissait de *Shijing* (*Le Livre des chants*), *Zhou yi* (appelé aussi *Yi jing*, *Le Livre des changements*), *Shangsu* (ou *Shu jing*, *Le Livre des documents*),

Chunqiu (Annales du printemps et de l'automne) et *Liji* (Le Livre des rites). Les compositions des candidats consistaient à donner des interprétations des lettrés confucéens vivant à l'époque de la dynastie des Song et il fallait les écrire selon un cadre déterminé et développer ses idées selon une méthode précise. Ainsi, les dissertations des candidats devaient-elles obéir à des règles rigides.

Te ke, la seconde catégorie d'examens officiels, ne se tenait pas à intervalles réguliers, mais seulement quand l'empereur le décrétait. On les connaissait alors sous le nom d'*en ke* (examens de grâce). Sous les Ming, seuls existaient les *zeng ke*; ce sont les Qing qui créèrent les *en ke*.

Entre 1500 et 1800, les idées sociales et scientifiques connurent trois périodes distinctes; au XVI^e siècle, le *xinxue* (école de l'esprit) était représenté par Wang Shouren (1472–1528); les idées politiques et sociales radicales du XVII^e siècle s'exprimaient par la voix de Gu Yanwu (1613–1682), Huang Zongxi (1610–1695) et Wang Fuzhi (1619–1692); le *kaojue*, ou école «philologique» du XVIII^e siècle, eut pour principaux interprètes Hui Dong (1697–1758) et Dai Zhen (1723–1777).

Wang Shouren était originaire de Yuyao, dans le Zhejiang. On le connaissait aussi sous le nom de Wang Yangming. Nommé gouverneur de Tinggan, puis ministre de la Guerre à Nanjing, il fut le plus influent des philosophes de la seconde période des Ming. Il fut à la tête de cercles de lettrés au Guizhou, comme au Jiangxi et au Zhejiang. Ses élèves publièrent des anthologies de ses écrits et de ses conférences dans les *Œuvres complètes de Wang Wencheng* (Wencheng, «cultivé et parfait», étant son nom honorifique posthume). On peut résumer l'essence de sa pensée philosophique en quelques mots: «Le cœur (ou *xin*, l'esprit) signifie la raison et permet la prise de conscience». Wang Yangming pensait que l'esprit — les mouvements intérieurs de l'homme — était la source originelle de l'univers: «Où existe la pensée existent les êtres». De là, il présentait le thème de sa philosophie: «Il n'y a ni être ni raison en dehors de l'esprit.» Pour lui, la «raison» des choses objectives n'existait que dans l'esprit des hommes. Pour comprendre les raisons de l'esprit, il fallait «provoquer une prise de conscience»: «La raison naturelle est une prise de conscience.» Mais la raison s'oppose aux désirs des hommes, et elle est «troublée» par les besoins matériels. Il fallait donc que «les désirs de l'homme disparaissent», afin que «la raison naturelle demeure». Il donnait une explication nouvelle du principe confucéen de *ge wu zhi zhi* que l'on interprète comme signifiant qu'il faut «partir en quête (*ge*) des choses et approfondir sa connaissance». Pour lui, *ge* signifiait «corriger». «*Ge* veut dire corriger; corriger ce qui est faux, ce qui signifie renoncer au mal et retourner vers ce qui est juste, qui consiste à faire le bien.» Il encourageait ses disciples à renoncer au mal et à se tourner vers le bien. Il disait encore que tout ce qu'il fallait faire pour

devenir un sage, c'était « d'avoir un esprit pur, comme la raison naturelle, et de renoncer totalement à ses désirs personnels ».

Une fois que Wang eut bâti son système de pensée, l'école *xinxue* connut une expansion rapide. Mais à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, ses disciples commencèrent à ne plus être du même avis sur l'explication du *zhiliang zhi* (provoquer la prise de conscience), et l'école *xinxue* se divisa en plusieurs autres. La plus importante fut le *qingzhou*, représenté par Wang Gen. Son école développa la doctrine de Wang Yangming selon laquelle « tout homme est capable de devenir un sage ». La doctrine du sage était pour le peuple de la nourriture quand il avait faim et des vêtements chauds quand il souffrait du froid. Ainsi, la prise de conscience était une conception morale que l'on pouvait comprendre et connaître sans avoir à y penser et sans avoir besoin de l'apprendre. Les divergences quant au concept de prise de conscience faisaient l'objet des doctrines hétérodoxes. La nature mystérieuse que l'on attribuait à la prise de conscience selon Wang Yangming disparut. Quelques lettrés plus extrémistes de cette nouvelle école proposèrent une « théorie de la rationalité des désirs matériels » d'après laquelle il était impossible que l'homme fût sans désir. Elle contredisait ouvertement la philosophie traditionnelle de la répression du désir. Avec le développement de cette nouvelle doctrine, le penseur hétérodoxe Li Zhi (1527–1602) passa au premier plan. Ses idées se caractérisaient par le rejet de la tradition et l'enseignement des rituels.

Au XVII^e siècle, la pensée chinoise accomplit un grand pas en avant. Les révoltes paysannes et l'arrivée des bannières des Qing dans la plaine centrale portèrent un coup terrible aux mandarins Ming. On réfléchit beaucoup sur les causes de l'effondrement de l'État et de la perte du pouvoir. De cette profonde réflexion naquit une nouvelle théorie constructive, dont les principaux traits étaient les suivants :

— elle était extrêmement critique à l'égard de la philosophie traditionnelle dominante. Les lettrés avaient le sentiment que la philosophie néo-confucéenne de l'époque des Song et des Ming (en particulier l'école *xinxue* de Wang) présentait de nombreux défauts qui avaient provoqué l'affaiblissement, puis le déclin de la dynastie des Ming. Le maître Wang Fuzhi estimait que cette doctrine était préjudiciable pour l'État. Sa critique se concentrait sur deux points. Premièrement, les lettrés Ming n'avaient pas étudié les textes classiques des dynasties précédentes de manière suffisamment approfondie : « Au lieu de lire ces livres, ils les ont laissés de côté et ont continué de travailler sans fondations. » Deuxièmement, leurs mots vides de sens avaient eu pour effet de faire empirer la situation. Ils n'avaient pas tenté de résoudre les vrais problèmes sociaux. Cette philosophie avait beau être la doctrine officielle des Qing, elle occupait en fait une place beaucoup moins

importante qu'auparavant, car les intellectuels l'avaient sévèrement attaquée et critiquée au début de la période des Qing ;

- le despotisme du régime monarchique traditionnel était remis en question et critiqué. Dans son célèbre ouvrage, *Mingyi daifang lu* (*Questions non résolues d'un âge crépusculaire*), Huang Zongxi donnait la liste des actes de violence commis par des fonctionnaires de haut rang il condamnait leur habitude de considérer le pouvoir de l'État comme s'il s'agissait d'une prérogative personnelle, ainsi que la manière dont ils étaient prêts à faire jouer leur pouvoir pour satisfaire leurs désirs les plus exorbitants. Naturellement, le peuple les considérait comme des ennemis et les traitait de tyrans. Huang Zongxi proposait des mesures qui limiteraient le pouvoir monarchique ; il fallait augmenter les pouvoirs du Premier ministre et lui permettre de faire appel à des sages pour suppléer au système héréditaire des empereurs. Il proposait en outre que les mandarins des écoles de préfecture et de district fussent dotés du droit d'inspecter les administrations locales et de corriger leurs erreurs. Il voulait encore remplacer les « lois impériales » émanant du seul empereur par des « lois de l'État » et, par des moyens législatifs, empêcher l'empereur de « gouverner au gré de sa volonté ». Gu Yanwu, un autre penseur de la même période, était lui aussi convaincu qu'un « gouvernement par tous » devait se substituer au « gouvernement par une seule personne » et que les compétences des préfectures et des districts devaient être élargies de manière à obtenir un équilibre entre les pouvoirs locaux et le pouvoir de l'empereur ;
- le déploiement des *hua yi zhi fang lun* (discussions sur les relations entre les Chinois et leurs souverains étrangers). Au début de la dynastie des Qing, l'irruption des bannières Qing dans l'intérieur du pays avait profondément choqué les Hans qui avaient toujours été fiers de leur « empire du milieu ». La menace de voir « changer la Chine en recourant à des éléments étrangers » donna un coup de fouet à l'idéologie nationaliste traditionnelle. Gu Yanwu (illustration 120) pensait qu'il fallait faire la différence entre « l'État » et « l'Empire chinois ». L'État était la dynastie, qui portait le nom d'une famille et qui était synonyme de pouvoir politique. L'Empire chinois, d'autre part, appartenait à tous les Chinois, et il était représentatif de leur civilisation. « Quand une dynastie est perdue, l'État s'effondre ; quand les rites sont perdus, la culture disparaît. » « La défense de l'État est le devoir de l'empereur et de ses ministres, et les mandarins sont là pour les assister. La défense de la nation est le devoir de tout le peuple » ;
- la philosophie matérialiste et la conception de la recherche appliquée. Les philosophes de l'époque étaient incapables de proposer un nouveau territoire philosophique. Mais ils apportèrent quelques explications

matérialistes aux domaines existants. Wang Fuzhi représentait assez bien cette tendance. À l'en croire, l'essence du monde était le *qi* (air) matériel. Il formait la substance de tout ce qui était changeant. Il proposait une théorie selon laquelle la «raison existait dans le *qi*», ce qui allait radicalement à l'encontre des idées des autres philosophes. Selon l'interprétation orthodoxe des maîtres Song, Cheng Yi, Cheng Hao et Zhu Xi (l'école de Cheng-Zhu), «la raison existait avant le *qi*». Pour sa rivale, l'école *lu wang*, ou «école de l'esprit», «il n'existe aucun être à part l'esprit». Wang Fuzhi pensait que le monde se composait uniquement de matière, qu'il «ne pouvait y avoir de raison sans la matière». Il croyait aussi que le mouvement de la matière était absolu et que demeurer statique était en réalité l'une des formes du mouvement. Pour lui, «l'état statique supposait le mouvement, et le mouvement n'exclut pas d'être statique». Sa conception du simple matérialisme était en accord avec les idées de changement et de développement.

Ayant appris leur leçon dans le style prétentieux des textes vides de sens légués par les philosophes de la fin de l'époque Ming, les penseurs extrémistes insistaient pour faire admettre que le principal objectif de la recherche et de l'étude était l'application dans la vie. Certains penseurs allaient jusqu'à proposer des principes concrets concernant le gouvernement de la nation. Contrairement aux traditions de privilège selon lesquelles le commerce était tenu pour inférieur à l'agriculture, Wang Zongyi et Tang Zhen estimaient que les artisanats et le commerce étaient des occupations de première importance. La seule manière de sortir de la misère était d'augmenter la production et de favoriser le commerce. D'autres lettrés proposaient des mesures visant à surveiller l'appropriation des terres et leur distribution.

Au XVIII^e siècle, les Mandchous s'étaient de plus en plus sinisés. Les écrits subversifs étaient sévèrement condamnés, tandis que la dynastie connaissait une prospérité croissante. C'est dans ce contexte qu'émergea la critique des textes, caractérisée par les commentaires sur les textes anciens, et qu'elle se développa rapidement. Certains des lettrés de cette nouvelle école, représentée par Hui Dong et Dai Zhen, avaient beaucoup de respect pour les ouvrages du temps des Han (207 av. J.-C.-220 apr. J.-C.) et les défendaient avec fermeté.

Hui Dong venait du district de Wuxian, dans le Jiangsu. Il commença ses travaux par l'étude des écrits anciens, interprétant les vieux textes en se fondant sur la prononciation ; c'était le moyen qu'il avait trouvé pour connaître la signification originelle des classiques. Lui et ses disciples admiraient les classiques écrits par les lettrés de la dynastie des Han et recommandaient que l'on étudiat leurs œuvres. Tous acceptaient ces textes dans leur intégralité, sans rien en rejeter. C'est pourquoi, même si elle recommandait de mettre en avant les enseignements des Han, à l'époque des Qing, leur doctrine

nous semble confuse, désorganisée, et toute tentative de démêler le vrai du faux en est absente. Comme les plus importants des membres de cette école étaient originaires du Jiangsu, on l'appela aussi le « courant Wu » (Wu étant un nom ancien de la province de Jiangsu).

Outre le courant Wu, il y avait aussi le « courant Wan », représenté par Dai Zhen, lettré de la dynastie des Qing qui étudiait la dynastie des Han. Comparée à celle d'Hui Dong, la méthode de Dai était plus philosophique ; il était opposé à la doctrine confucéenne de l'époque des Song, laquelle voulait que « les désirs humains s'effacent et que la raison naturelle demeure ». Il percevait bien que les désirs humains étaient des désirs physiques naturels et qu'il était impossible de les faire disparaître. Guidé par la raison, le désir pouvait s'épanouir en obéissant à certaines règles. Lorsque les désirs étaient rationnellement satisfaits, la vertu et la bonté en découlaient. Dai Zhen et ses disciples n'acceptaient pas aveuglément le confucianisme des Han. Leur recherche était pleine d'originalité, elle eut du succès et provoqua un renouveau d'intérêt pour l'étude de la dynastie des Han. Beaucoup de ces lettrés étant originaires de l'Anhui, leur école finit par être connue sous le nom de « courant Wan » (Wan étant un ancien nom de la province d'Anhui).

Le courant Wu et le courant Wan ne s'opposaient pas, mais ils s'attachaient surtout à la lecture critique des textes. Les lettrés appartenant à ces deux courants étaient les professeurs et les amis les uns des autres. S'il y avait des différences entre eux, elles tenaient surtout au fait que le courant Wu s'attachait davantage à l'étude du *shangshu* et du *zhou yi*, tandis que le courant Wan insistait sur la philologie et la divination et que ses lettrés étudiaient principalement les trois classiques traitant des cérémonies : le *Yili*, le *Zhouli* et le *Liji*. Le courant Wu prônait un retour aux temps anciens : seuls les Han comptaient. Le courant Wan, d'autre part, insistait sur l'importance de la rigueur et de la précision. Si différents que fussent leurs styles de recherche, tous deux avaient une contribution à apporter.

La politique culturelle

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les troubles à l'intérieur et la menace de l'invasion étrangère étaient les principaux sujets de préoccupation des gouvernements des Ming. Les politiques culturelles étaient souvent identiques à celles qui avaient été appliquées dans les époques précédentes, et elles ne présentaient guère d'originalité. Après avoir unifié le pays et réussi à relancer la machine économique redevenue prospère, les Qing voulurent revivifier la politique culturelle. Sous l'égide du gouvernement, on rédigea de nombreux ouvrages, dont les plus connus étaient *Gujin tushu jicheng* (*Recueil des livres anciens et contemporains*) et *Siku quanshu* (*Bibliothèque complète en quatre sections*) (illustration 121).

La rédaction du *Gujin tushu jicheng* commença sous le règne de Kangxi et fut terminée sous celui de Yongzheng. Cette énorme somme se composait de nombreuses sections et était constituée de différentes sortes de livres. On y trouvait des extraits et des abrégés de toutes sortes d'ouvrages et de dictionnaires arrangés selon un certain ordre. En dépit des précautions prises, tous les livres existants n'étaient pas répertoriés dans l'encyclopédie qui était divisée en 6 sections principales et 32 catégories et se composait de 10 000 chapitres.

Quant au *Siku quanshu*, sa rédaction, commencée en 1773 sous le règne de Qianlong, fut terminée quinze ans plus tard en 1787, le même empereur étant toujours sur le trône. Cette bibliographie exhaustive offre des copies intégrales de la quasi-totalité de toutes les œuvres classiques importantes. Les ouvrages étaient divisés en 4 catégories principales — classiques, histoire, philosophie, divers — et 44 ordres. Les 79 070 volumes contenaient les reproductions de 3 457 ouvrages. Ce fut là en vérité la plus importante compilation qu'ait connue l'histoire de la Chine. Il en existe 7 transcriptions originales et 1 exemplaire qui sont conservés à Beijing, Chengde, Shenyang et dans le sud-est du pays.

L'épanouissement de la pensée et de la culture fut sévèrement freiné par la condamnation prononcée à l'encontre des écrits subversifs. Au début de la dynastie des Ming, de telles sanctions étaient rares, et elles se raréfièrent encore plus à mesure que le temps passait. La dynastie des Qing était constamment sur la défensive devant la menace d'une révolte populaire — surtout d'une révolte des Hans chinois —, et le gouvernement étouffait par la force toute parole et toute action hostiles aux Qing. Les accusations injustifiées étaient nombreuses, et la condamnation des écrits subversifs ne fut jamais aussi sévère qu'à l'époque des Qing. La plupart du temps, les difficultés provenaient d'une interprétation littérale à l'excès ou de simples on-dit. La rigoureuse répression des écrits terrorisait les cercles intellectuels. Nombre de lettrés décidèrent de se vouer entièrement aux ouvrages classiques et à l'étude critique des textes. La conséquence de cet état de fait fut que la culture chinoise fut classée et systématisée à un point jamais atteint jusqu'alors et que l'on parvint à une espèce de synthèse. Pourtant, les nouvelles idéologies et les nouveaux styles de recherche mirent longtemps à émerger.

La littérature, les arts et la collection de livres

Pendant la durée des dynasties Ming et Qing, le roman fut l'une des formes littéraires qui rencontra le plus de succès. Au XVI^e siècle, deux célèbres romans firent leur apparition : *Xiyou ji* (*Voyages vers les régions occidentales*) et *Jin ping mei*. Le premier de ces ouvrages avait Wu Chengen (1500–1582)

pour auteur. À partir d'un conte populaire très connu — l'histoire du célèbre pèlerin bouddhiste du VII^e siècle, Xuanzang, qui part pour l'Inde afin d'y trouver les écritures bouddhiques — qu'il prend comme point de départ, l'auteur crée une œuvre d'une imagination extraordinaire, admirablement écrite. Ce roman est devenu un chef-d'œuvre de l'histoire de la littérature. Les trois disciples qui accompagnent le *Tang* (le Maître) dans son voyage sont devenus des personnages familiers connus de tous. En relatant leur voyage, sorte de parcours initiatique à l'image même de la vie, qui connaît toutes sortes d'épreuves et d'obstacles, l'auteur explique la doctrine bouddhique. Le *Jing ping mei* est l'œuvre d'un écrivain qui se faisait appeler Xiao Xiao Sheng de Lanling (district de Yixian au Shandong). Son véritable nom demeure inconnu. Une édition xylographique de son livre a été publiée avant 1606. Son roman est un miroir de la société chinoise de son temps, qui reflète en particulier les goûts, le mode de vie et le comportement des habitants des villes.

Au début du XVII^e siècle, on publia de nombreux recueils de nouvelles, notamment *Les Trois Contes* (trois volumes de contes romancés) qui comprennent *Yu shi ming yan* (*Des mots simples pour instruire le monde*), *Jing shi tong yan* (*Des mots pénétrants pour surprendre le monde*) et *Xing shi heng yan* (*Des mots durables pour éveiller le monde*). Cette compilation que l'on doit à Feng Menglong (1575–1646) rassemble 120 nouvelles. On peut encore mentionner les deux «*pai*» : *Chu ke pai an jingqi* et *Er ke pai an jingqi* (les deux titres signifient *Histoires poussant le lecteur à taper sur la table de surprise*) écrits par Ling Mengchu. Comme ces ouvrages ont été perdus, il est impossible de savoir de combien de volumes ils se composaient. Les nouvelles de ces cinq anthologies dépeignaient la vie des citadins et la situation politique sous les dynasties des Song et des Ming.

L'une des plus célèbres créations de la fin du XVII^e siècle fut le *Liaozhai zhiyi* (*Contes fantastiques de l'atelier de Liao*), que nous devons à Pu Songling (1640–1715). Le style était proche de la légende, mais l'auteur empruntait à la vie réelle pour faire la base d'histoires étranges et macabres de dieux et de démons. Les intrigues en sont compliquées, et les images frappantes. C'est d'un chef-d'œuvre qu'il s'agit et qui ne manque pas d'une dimension sociale (illustrations 122 et 123).

Au XVIII^e siècle fut publié le roman chinois classique le plus réputé, *Honglou meng* (*Le Rêve de la chambre rouge*, ou *Rêves d'une demeure écarlate*). Bien que nous ignorions l'année de la naissance de son auteur, Cao Xueqin, on pense qu'il vécut approximativement entre 1715 et 1763. La famille Cao appartenait aux Huit Bannières Qing et elle était *baoyi* (vassale) de la famille impériale. Pendant un certain temps, elle avait joui d'une réputation illustre. Mais pendant la jeunesse de Cao Xueqin, sa famille s'empêtra dans les querelles de différentes factions au sein de la famille impériale, et

elle fut attaquée de nombreuses fois. Soudain, les choses s'envenimèrent : *Honglou meng* fut écrit dans des conditions de privations et de misère. Le fil conducteur de l'histoire traite de la tragédie des amours de Jia Baoyu, le fils d'un prince, et de Ling Daiyu, jeune personne issue d'une noble famille. Le roman retrace l'itinéraire d'une famille de la haute noblesse, les Jia, de la prospérité à la décadence. Les conditions sociales, les sentiments et les manières du temps sont puissamment décrits, et le tout est d'une grande richesse de détails. Ce roman est donc considéré comme une sorte d'encyclopédie de la société féodale chinoise. En fait, l'intrigue de *Honglou meng* se déroule parallèlement à des événements réels : la chute de la famille Jia prédisait, d'une certaine manière, le désastre qui allait frapper les Qing, tandis que le personnage insoumis de Jia Baoyu présentait bien des traits communs avec les idées des intellectuels rebelles de l'époque sur la vie, la société et la politique, et avec leurs sentiments d'indignation et leur morosité.

En règle générale, on pense que Cao Xueqin n'écrivit que les 8 premiers chapitres de son livre et que les quarante autres sont l'œuvre d'un autre écrivain, Gao E. Les opinions ne sont cependant pas unanimes sur ce point, en particulier pour ce qui touche au nombre exact des chapitres que l'on doit au second auteur.

Au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle, la poésie fut florissante. Même si elle ne se compare pas avec celle qui fut écrite sous les Tang et les Song, elle surpasse de beaucoup celle de l'époque des Ming.

Entre le XVI^e et le XIX^e siècle, l'opéra traditionnel chinois atteignit progressivement son apogée. Pendant l'ère des Ming, sous le règne de Jiajing (1522–1567), Wei Liangfu de Kunshan créa l'opéra *kunqu*. Cette nouvelle forme d'opéra venue du Sud empruntait les airs de l'opéra du Nord. Elle était très populaire auprès des masses et se répandit rapidement dans toute la région. Sous le règne de Wanli (1573–1619), Tang Xianzu (1550–1617) créa le chef-d'œuvre de l'opéra *kunqu*, *Mudan ting* (*Le Pavillon des pivoines*), qui relatait les épreuves subies par un jeune couple aspirant à la liberté de se marier et de vivre heureux.

Les plus prisées des créations de l'opéra traditionnel sous la dynastie des Qing furent *Changsheng dian* (*Le Château de la longévité*) par Hong Sheng (1645–1704), et *Taohua shan* (*L'Éventail aux boutons de fleurs de pêcher*) par Kong Shangren (1648–1718). Le premier de ces opéras narre l'histoire de l'amour que portait Ming Huang (618–907), l'empereur de la dynastie des Tang, à sa concubine Yang Yuhuan, et dépeint le conflit social intense et complexe que subit la Chine avant et après la rébellion d'An Lushan (755–763) (les troubles d'An Shi). Le livret du second, écrit par un descendant de Confucius de la soixante-quatrième génération, est aussi une histoire d'amour — cette fois entre le lettré Hou Fengyu et une célèbre prostituée appelée Li Xiangjun. L'opéra décrit l'émergence et la chute des

«Ming du Sud» (la cour des Ming exilée qui, pendant des années, s'opposa aux envahisseurs mandchous). L'auteur a su «décrire les émotions de la séparation et de la réunion, qui traduisent la prospérité et le déclin du pays». Le public en était fortement ému.

Pendant l'ère des Qing, il existait deux sortes d'opéra traditionnel. Beijing fut d'abord dominée par les opéras *geyangqiang* et *kunqu*. Plus tard, il y eut des genres particuliers, comme le *qingjiang*. L'année 1790 vit l'arrivée des troupes Hui qui chantaient généralement des mélodies. Ces troupes modifièrent le style *qingjiang* et créèrent le style *xipi*. Le mélange de ces deux styles donna le *pihuang*, qui est à l'origine du célèbre opéra de Beijing.

Pendant les trois siècles qui nous occupent, la peinture continua d'être un art des plus estimés. Vers la fin de la dynastie des Ming, la «peinture savante» devint une pratique commune, sous l'égide de Dong Qichang (1555–1636). Ces peintures se caractérisaient par un travail à l'encre plein de grâce et une absence de pompe. À l'époque des Qing, il y eut de nombreuses écoles de peinture et bon nombre de peintres talentueux qui, pour la plupart, imitaient les peintres du passé. Les plus originaux étaient Bada Shanren au début de l'ère des Qing et, plus tard, les «Huit Excentriques de Yangzhou». En réalité, Bada Shanren, qui descendait de la famille impériale des Ming, s'appelait Zhu Da. Après la chute de la dynastie des Ming, il renonça au monde pour devenir moine bouddhiste puis se convertir au taoïsme. Ses peintures de paysages, de fleurs et d'oiseaux démontrent l'utilisation de nombreuses techniques à l'encre et à la brosse, mais il ne se limita jamais à une technique donnée. Ses peintures présentent un aspect de lugubre tristesse et reflètent parfois une atmosphère éthérée. Quant aux «Huit Excentriques», ils vivaient à Yangzhou au XVIII^e siècle et s'appelaient Wang Shishen, Huang Shen, Jing Long, Gao Xiang, Li Chan, Zheng Xie, Li Fangying et Luo Ping. Tous avaient eu des carrières officielles malheureuses ou avaient choisi d'y renoncer et de se retirer du monde. Comme ils avaient tous passé une longue période à Hangzhou, ils avaient un style très semblable, et, au lieu de se limiter à suivre des pratiques établies, ils cherchèrent des idées originales. Ils peignaient des fleurs, des oiseaux, des bambous, des orchidées, des personnages et des paysages.

Sous les Ming comme sous les Qing, la mode était à la gravure et à la production d'estampes pour la nouvelle année. À cette époque, de nombreux ouvrages étaient illustrés. Les nouvelles techniques d'impression rendaient les gravures plus vivantes et plus attrayantes. Les manufactures d'estampes pour la nouvelle année se situaient à Taohua wu au Suzhou, Yangliuqing au Tianjing, Weixian au Shandong et Zhuxianzhen au Henan. Ces estampes, sur lesquelles figurait une grande diversité de sujets, présentaient de vives couleurs et se vendaient fort bien. On peut citer un atelier de Yangliuqing, appelé Dai Zhenglian, qui, au faîte de sa notoriété, en imprimait 1 million chaque année. La réputation de ces estampes surpassait celle des peintures plus savantes.

La calligraphie est un autre aspect particulier de l'art chinois traditionnel. Sous la dynastie des Ming, les calligraphes s'intéressaient plus à l'effet esthétique qu'à l'originalité. Deux calligraphes, Xu Wei (1521–1593) et Huang Daozhou (1585–1646) étaient les exceptions à cette règle. Xu Wei pratiquait surtout un style de calligraphie cursive, large et plein de vivacité. Sans se plier aux formules toutes faites, il essayait de donner à son œuvre de l'élégance et du charme. Quant au travail de Huang Daozhou, il est spontané et naturel, et communique puissance et grâce.

L'ère des Qing connut une renaissance de la calligraphie. Tout le monde, ou presque, de l'empereur aux mandarins, la pratiquait. Avant le XIX^e siècle, la mode dans ce domaine était de copier des modèles, et chacun tentait d'imiter les grands maîtres qu'avaient été Wang Xizhi et Wang Xianzhi. Les meilleurs de l'époque étaient Zheng Xie et Deng Shiru. Zheng Xie faisait partie du groupe des huit peintres de Yangzhou, les prétendus « excentriques ». Il réunit les quatre principaux styles de la calligraphie : *zhengshu kaishu* (l'écriture normale « régulière »), *caoshu* (la très cursive écriture d'herbes), *lishu* (l'ancienne « écriture des scribes ») et *zhuangshu* (l'écriture archaïque sigillaire). En mariant le premier et le quatrième de ces styles qu'il utilisait comme base, il emprunta les techniques de la peinture pour les appliquer à la calligraphie. Il s'assura que le haut et le bas des idéogrammes correspondaient, qu'ils avaient la bonne dimension et que les caractères étaient convenablement espacés et bien placés, si bien que sa calligraphie présentait une structure complète, rythmique, avec des parties principales et secondaires distinctes. Zhen Shiru (1743–1805) excella dans le style *zhuangshu*. Dans sa pratique de ce style, il emprunta certains éléments à l'écriture des scribes. Mais il aimait aussi user de cette dernière en se servant des techniques *zhuangshu*. Ainsi, ses productions vigoureuses montrent des caractères géométriquement tracés et d'autres enjolivés de coups de pinceau courbes. La cursive majestueuse de Zheng, énergique et fluide, et sa calligraphie d'herbes étaient grandement admirées de ses contemporains.

L'art de la céramique fit d'énormes progrès entre le XVI^e et le XIX^e siècle. Pendant toute cette époque, les céramiques présentaient des décors et des motifs nombreux aux couleurs éclatantes, rouge, vert clair, jaune, brun et aubergine, avec une préférence marquée pour le rouge.

Il faut faire remarquer que, pendant le règne de l'empereur Ming Hongzhi (1488–1508), les ouvriers de Jingdezhen, l'un des centres de fabrication de la porcelaine au Jiangxi, avaient perfectionné les techniques du feu. Ils s'étaient spécialisés dans les émaux jaunes ; il s'agissait d'une vraie couleur, et ces ouvriers parvinrent à un niveau technique splendide dans toute l'histoire de l'émail jaune cuit à basse température. Le jaune était une couleur particulière qui servait seulement aux instruments utilisés dans les sacrifices offerts dans le temple ancestral de la famille impériale.

Avec le règne de l'empereur Qing Kangxi, on vit apparaître le « bleu fouetté » et le « noir miroir », qui accentuaient l'effet des motifs peints sur les objets de porcelaine.

Les lettrés chinois nourrissaient le plus grand respect à l'égard de la lecture, et la tradition des collections de livres remonte fort loin dans le temps. De 1561 à 1566, le collectionneur Fan Qing (1506–1585) fit construire le pavillon bibliothèque de Tianyige, entièrement entouré d'eau par crainte des incendies. Ce bâtiment offre un exemple typique d'une bibliothèque de l'ancienne Chine ; l'étage supérieur se composait de 6 salles séparées les unes des autres par des étagères. Quant au rez-de-chaussée, il comportait 6 pièces indépendantes. La bibliothèque contenait 70 000 *juan* (chapitres), y compris des annales locales, des ouvrages de référence, de la poésie, des essais et des lithographies. Grâce à une administration très stricte des collections, quatre cents ans plus tard, les *juan* sont en excellent état. Sous les Qing, l'empereur Qianlong décréta la construction de 7 pavillons bibliothèques conçus pour abriter le *Siku quanshu*. Tous furent bâtis sur le modèle du Tianyige. Les collectionneurs Qing constituaient des bibliothèques d'une grande richesse. Celle de Wang Xian (1721–1771) contenait plus de 65 000 *juan*, celle de Yuan Mei 40 000 *juan* et celle de Bi Yuan plus de 20 000 *juan*. Malheureusement, seules les collections du Tianyige sont parmi les très rares qui ont survécu au passage des générations, car on n'avait pas pris les mesures nécessaires pour conserver les livres, ainsi que pour bien d'autres raisons.

La science et la technique

La science et la technique se développèrent très lentement en Chine à l'époque qui nous intéresse.

Dans le domaine de l'agronomie, la publication du *Nong zheng quanshu* (*Encyclopédie d'agronomie*) fut l'un des plus grands événements du XVII^e siècle. L'auteur, Xu Guangqi (1562–1633), traitait en grand détail des instruments aratoires, de la science des sols, de l'irrigation, de la sélection des semences, de la greffe des arbres fruitiers, de l'élevage des vers à soie et ainsi de suite. Il reproduisait aussi de larges fragments des traités d'agronomie des anciennes dynasties. Au début du XVIII^e siècle, sous les Qing, on publia *Guang qunfang pu*, énorme travail de botanique comportant 100 *juan* ; on y traitait des céréales, du mûrier, du chanvre, des arbres fruitiers et des légumes. On pouvait y découvrir l'aspect de chaque plante, ses caractéristiques et ses méthodes de culture. En 1742 parurent les 78 *juan* du *Shoushi tongkao*, ouvrage exhaustif sur la météorologie, la pédologie, la sériciculture, etc. Les trois ouvrages mentionnés ci-dessus ont eu une influence considérable sur le développement de l'agriculture en Chine.

On publia également, au cours de cette période, d'excellents ouvrages traitant de la médecine chinoise traditionnelle. Li Shizhen (1518–1593) passa 26 années de sa vie à rédiger son livre de pharmacologie *Bencao gangmu* (*Les Catégories d'herbes médicinales*). L'auteur résumait les connaissances acquises de ses prédécesseurs et présentait près de 1 900 remèdes : 1 192 à base de plantes, 340 utilisant des substances d'origine animale et 357 composés d'éléments minéraux. Il expliquait les méthodes de fabrication de chacun d'eux, en décrivant l'aspect et l'odeur et en donnant les formules. Aujourd'hui encore, l'ouvrage est tenu en grande estime dans la profession médicale. Sous l'autorité de Wu Qian parut le *Yizong jinjian*, traité de médecine clinique, composé de 90 *juan*. On y trouvait rassemblées les théories des diverses écoles antérieures, dans leurs versions éditées et révisées. L'auteur expliquait systématiquement la méthode du diagnostic comparé et les traitements proposés pour chaque domaine de la médecine. Cette œuvre très vaste, enrichie d'illustrations et de formules rimées est un ouvrage de référence pour la médecine clinique. Au cours de la même période, on publia des collections et des guides de médecine. Citons, par exemple, les 520 volumes du *Yibu quanlu*, qui était une partie du *Gujin tushu jicheng* (*Recueil des livres anciens et contemporains*). Le *Yibu quanlu* était une compilation d'une centaine de livres de médecine, du *Neijing* (*Classique de médecine interne*) du II^e siècle av. J.-C. aux derniers traités publiés au début de la dynastie des Qing. C'étaient là des ouvrages de référence riches de contenu, qui offraient des explications systématiques du diagnostic et du traitement des maladies relevant des divers domaines de la médecine.

Au cours de la période étudiée, l'astronomie chinoise assimila les découvertes occidentales. En 1645, le gouvernement Qing publia le *Shixian li* (*Almanach impérial*) rédigé par le missionnaire Johann Adam Schall von Bell. Sa structure était celle du calendrier chinois, mais ses calculs reposaient sur la géométrie occidentale, et il introduisait des concepts nouveaux, comme la latitude et la longitude, les différences des heures et des jours et la pression atmosphérique. Au début du règne de Kangxi, cet almanach fut retiré, pour être de nouveau publié après un certain temps.

Wang Xichan (1628–1682) fut le plus célèbre astronome du temps des Qing. Dans sa monographie sur l'astronomie, *Xiao an xinfa*, il présentait une nouvelle technique permettant de calculer l'azimut du premier et du dernier contact d'une éclipse.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la science mathématique occidentale inspira des mathématiciens chinois renommés comme Mei Wending et Ming Antu. Mei (1633–1721) mena à bien une étude approfondie des principes de la trigonométrie et proposa des méthodes de calcul des volumes de surfaces équivalentes. Avec son livre, *Ge yuan milü jiefa* (*Méthode simplifiée de*

calcul de la sécante d'un cercle et du nombre π), le mathématicien mongol Ming Antu (1692–1765) apporta une importante contribution à la recherche sur ces deux questions.

Près de la fin du règne de Kangxi, le gouvernement Qing supervisa la rédaction de *Shuli jingyuan*. C'était une compilation des méthodes de calcul occidentales introduites en Chine entre la fin de la dynastie des Ming et le commencement de la période des Qing. L'ouvrage présentait également la quintessence des mathématiques chinoises, à partir des textes dont on disposait encore. C'était une sorte d'encyclopédie de toute la science mathématique chinoise de l'époque.

Après les années 1720, on découvrit un grand nombre de monographies mathématiques anciennes que les savants chinois s'employèrent à cataloguer. On y trouvait *Haidao suanjing* et *Jiuzhang suanshu*. C'est ainsi que furent redécouvertes des théories et des méthodes mathématiques perdues.

Après le XVII^e siècle, les concepts géographiques venus d'Occident pénétrèrent en Chine. En 1708, le gouvernement des Qing créa une équipe composée de missionnaires européens et de lettrés chinois qui devaient conduire une mission topographique nationale. Le projet fut mené à bien au bout de dix ans. En 1718, le *Huangyu quanlan tu* (*Étude complète du territoire impérial*) était publié. La carte avait été dessinée en utilisant une projection trapézoïdale ; elle était à l'échelle de 1/1 400 000. Il s'agissait là de la première carte nationale détaillée de la Chine, dressée avec les méthodes scientifiques modernes, sur la base de relevés sur place. À l'époque, elle était la première du monde pour la précision. En 1760, la cour des Qing révisa cet atlas, corrigeant de rares erreurs concernant le Tibet et ajoutant la carte du Xinjiang et des régions situées à l'ouest du lac Balkhach. La nouvelle carte reçut le nom de *Huangyu quantu* (*Atlas complet du territoire impérial*) ou de *Qianlong neifu yutu* (*Atlas de Qianlong du département de la Maison impériale*). Elle était plus complète et plus détaillée que celle qui avait été réalisée sous le règne de Kangxi.

Il y eut aussi des progrès dans les techniques manufacturières. Au XVII^e siècle, le célèbre savant Song Yingxing écrivit le *Tiangong kai wu*. Cet ouvrage présente des expériences de production agricole et mettait en avant les techniques de production à petite échelle dans des secteurs comme le textile, le sel, le cuivre et la fonte, les mines de charbon et l'huile. Il explique avec une multitude de détails les méthodes de production et les procédures techniques utilisées dans tous ces secteurs, des matières premières au produit fini. Il est également accompagné d'excellentes illustrations.

L'architecture continuait de se développer et offrait, avec les parcs impériaux, des exemples de constructions de très haut niveau. Agrandi en 1772, le palais de Yuanming yuan (le Palais d'été) devint un gigantesque parc impérial qui couvrait une superficie de près de 350 hectares. Une bonne partie en était occupée par des lacs entre lesquels serpentaient des ruisseaux

menant des grands lacs aux petits étangs. Sur les rives de ces lacs, on voyait des collines artificielles, édifiées de main d'homme, des pavillons et des belvédères. Sous la supervision de l'empereur, on construisait des structures et des fontaines de style occidental. Les structures qui ont été reconstituées, plus d'une quarantaine, sont parfaitement représentatives de l'art ancien des parcs et des jardins. En 1860, pendant la seconde guerre de l'Opium, le palais de Yuanming yuan fut brûlé et détruit par les troupes alliées, anglaises et françaises. En 1705, avait commencé la construction d'une autre résidence impériale d'été, celle qui était située dans les montagnes, à Chengdu, au nord-est de Beijing ; les travaux durèrent plus de quatre-vingts ans. La résidence, qui s'étendait sur près de 540 hectares, présentait des reconstitutions de paysages géographiques naturels reproduisant différentes régions du pays ; on y trouvait aussi les plantes caractéristiques de chaque région du nord au sud. Les chaînes de montagnes étaient cernées de lacs aux eaux vives. Aux alentours de la résidence se dressaient des temples magnifiques dont l'architecture alliait les styles des diverses nationalités chinoises et démontrait la richesse et la variété de l'art religieux.

Mais, pour la technique, la Chine était très en retard sur l'Europe occidentale. La révolution scientifique de l'Occident après la Renaissance n'avait pas eu de contrepartie en Chine. La révolution industrielle qui commença en Angleterre au XVIII^e siècle démontra à l'évidence que, du point de vue de l'industrie, la science chinoise se situait loin en arrière. Aujourd'hui encore, les scientifiques s'étonnent et parviennent mal à s'expliquer les causes historiques de ce ralentissement. Tous ceux qui s'intéressent à cette question devraient faire entrer en ligne de compte le point de vue suivant.

Premièrement, on a toujours insisté en Chine sur l'importance des relations humaines, et l'on ne s'intéressait guère en revanche aux phénomènes naturels. Les intellectuels étudiaient de près les relations entre individus et entre individus et société. Ils souhaitaient avant tout que règne un ordre social et humain satisfaisant et négligeaient le monde naturel.

Deuxièmement, le confucianisme était la seule école de pensée tolérée dans le contexte de l'autoritarisme culturel qui existait depuis la dynastie des Han (207 av. J.-C.-220 apr. J.-C.). D'autres écoles étaient rejetées, ce qui limitait fortement les aspirations intellectuelles. Sous les Qing, les écrits subversifs étaient sévèrement réprimés, ce qui ne faisait que brider plus encore la liberté de pensée.

Troisièmement, le pragmatisme traditionnel freinait le développement des théories scientifiques. Reposant sur l'agriculture, la culture chinoise ne pouvait qu'adopter une attitude pragmatique. Les individus s'intéressaient seulement aux techniques qui avaient quelque rapport avec leur vie quotidienne, c'est-à-dire l'architecture, l'alimentation et les instruments aratoires. Échafauder des théories qui n'étaient d'aucune utilité immédiate pour la société était considéré comme superflu et ne méritait que le mépris.

Ceci explique que si la technologie avait quelque succès, il y avait une absence relative de recherche théorique. C'est ainsi que le potentiel de progrès technique s'en trouva réduit.

Enfin, la foi en une « dynastie céleste » s'interposait sur la voie des échanges techniques avec les autres pays et en freinait l'extension. Les Chinois étaient profondément convaincus de leur supériorité culturelle, et ils n'avaient aucun désir d'acquérir de nouvelles connaissances.

Bien évidemment, dans le contexte d'un système économique autarcique, ni le savoir ni la technique n'étaient essentiels à la vie de tous les jours. Le mode de vie chinois demeura inchangé pendant des générations, et les attitudes devinrent naturellement d'un conservatisme extrême. C'est pourquoi nombre de nouveaux instruments et de techniques se perdirent. Par rapport à ce qui se passait en Occident, la science chinoise connaissait une période d'asphyxie.

La religion et les échanges culturels

Pendant la période étudiée, la religion en Chine connut de rares changements, que ce soit dans sa forme ou dans ses ruptures. Le bouddhisme et le taoïsme étaient toujours les principales religions. Dans certaines régions littorales et dans d'autres qu'occupaient des minorités nationales, on pratiquait aussi l'islam et le catholicisme. Sous les Ming et les Qing, le bouddhisme demeura, divisé en plusieurs écoles. Les principales étaient l'école « intuitive » *chan*, ou école de la méditation (généralement connue en Occident sous son nom japonais de « zen »), l'école de dévotion *jingtu* (terre pure) ainsi que les écoles scolastiques plus anciennes, *tiantai* et *huayan*.

Le bouddhisme tibétain connut un bouleversement énorme au XV^e siècle, avec la fondation par Tsongkhapa de la Secte jaune, ou Bonnets jaunes. À partir du XVII^e siècle, cette école occupa une place prédominante au Tibet, tandis que son influence s'étendait jusqu'en Mongolie. Elle devint la religion commune de ces deux régions. Vers le milieu du XVII^e siècle, le cinquième dalaï-lama fut chaleureusement reçu à Beijing par le gouvernement des Qing. En 1653, Les Qing reconnaissaient officiellement le rôle moteur que jouait le lamaïsme dans les régions tibétaines et mongoles. C'est alors que le nom « dalaï-lama » fut reconnu comme titre officiel. En 1751, Les Qing décrétèrent que le dalaï-lama et le représentant du gouvernement central devaient exercer conjointement le pouvoir local. En 1793, le gouvernement des Qing institua le système de la « loterie du vase d'or » : à la mort du dalaï-lama ou du panchen-lama, on inscrivait sur des plaques d'ivoire le nom et la date de naissance de tous les enfants exceptionnels dont la candidature était retenue pour devenir la réincarnation du chef spirituel. Ensuite, on plaçait

toutes les plaques dans un vase d'or spécialement envoyé à cette fin par le gouvernement central, et le successeur était désigné par tirage au sort sous la supervision du représentant de l'État.

Au XVII^e siècle, le taoïsme, lui aussi, était florissant. L'empereur Jiajing (1522–1566) était lui-même un taoïste pratiquant, et des taoïstes réputés étaient reçus dans la Cité interdite pour y discuter des affaires de l'État. Politique et religion étaient étroitement liées.

La dynastie des Ming se révéla être une période favorable aux écrits taoïstes. En 1445 et 1607 respectivement furent publiés le premier et le deuxième volume du Canon taoïste. Il s'agissait d'une compilation de quelque 1 500 œuvres taoïstes, qui apporta une contribution essentielle à la préservation et à la diffusion des Écritures du culte. Dans le même temps, la littérature, les instructions et les romans à la louange de la magie taoïste se répandaient largement, tandis que le nombre des pratiquants de la religion augmentait de manière significative.

Sous les Qing, le taoïsme perdit beaucoup de son statut. Zhang Tianshi, le « maître céleste », dirigeant héréditaire de l'école *zhengyi*, se vit refuser le droit de se faire donner son titre de *zhenren* (immortel). En outre, il fut rétrogradé, passant de deuxième rang principal à cinquième rang. En 1739, on lui interdit de prêcher, et, à partir de ce moment, le taoïsme commença de décliner.

Sous les Ming comme sous les Qing, le bouddhisme et le taoïsme occupaient une place importante dans la vie spirituelle du peuple chinois. Les temples et les monastères parsemaient le pays. Les croyants pratiquaient leur culte dans le but d'éloigner les catastrophes et dans l'espoir que leurs familles s'attireraient les faveurs du destin.

Le confucianisme, le bouddhisme et le taoïsme étaient les trois écoles de pensée philosophique de la Chine ancienne. Les différences qui les opposaient comme leur influence réciproque contribuèrent à la richesse et à la complexité de la civilisation chinoise.

Vers la fin de la dynastie des Ming, l'islam fit son apparition en Chine, avec la traduction en chinois du Coran, du calendrier musulman, du système et de la philosophie de l'islam.

À la fin du XVIII^e siècle, des échauffourées éclatèrent au Gansu entre les factions musulmanes et néo-musulmanes, créant de nombreux troubles dans la société.

Dans le nord-ouest de la Chine, les aumônes distribuées par les musulmans en conformité avec la loi islamique étaient conservées par les *ahong* qui, au lieu d'être élus comme dans le passé, obtenaient leur position par la voie héréditaire. Les musulmans ordinaires se montrèrent fort mécontents de ces actions. En 1761, un musulman, Ma Mingxin, rentré en Chine après un long séjour en Asie centrale, fonda l'école néo-islamique et réforma l'ancien

système. Il fut massivement suivi par tous les musulmans, mais se heurta à l'opposition des *ahong* de Didao (de nos jours, Lintao) et de Hezhhou. Les deux parties s'affrontèrent en un conflit armé. Le gouvernement des Qing prit le parti des *ahong*, à la suite de quoi les néo-islamiques organisèrent par deux fois des rébellions armées, en 1781 puis en 1784. L'armée mata ces révoltes; Ma Mingxing fut tué, mais l'influence des *ahong* de la région devait s'affaiblir.

Ce fut sous la dynastie des Yuan (1206–1368) que le catholicisme parvint en Chine en passant par la voie terrestre. Avec la chute de l'Empire mongol et l'arrivée des Tujues, peuple turc d'Asie centrale, il y eut une interruption de deux cents ans dans le développement de cette religion. Au XVI^e siècle, elle fut réintroduite en Chine, cette fois en passant par la mer.

Les missionnaires appartenaient à la Société de Jésus. En 1580, le missionnaire italien Michele Ruggieri arrivait à Guangzhou, suivi un an plus tard de Matteo Ricci (Li Madou), débarqué à Macao. D'autres missionnaires arrivèrent plus tard, notamment l'Allemand Johann Adam Schall von Bell, le Flamand Ferdinand Verbiest, l'Italien P. Julius Aleni et beaucoup d'autres. Pendant cette période, tous les missionnaires prenaient des noms chinois pour faciliter leurs relations avec les mandarins. Ainsi le catholicisme se répandit en Chine, et, dans les années 1730, on comptait 30 églises et quelque 300 000 baptisés. Beijing, pour sa part, abritait 3 églises et 1 école catholique.

Pendant assez longtemps, le gouvernement des Qing adopta une attitude relativement respectueuse envers les missionnaires et leur permit d'exercer librement leurs activités. Un an après leur arrivée à Beijing, le gouvernement fit du calendrier des missionnaires l'« almanach impérial » et nomma Johann Adam Schall von Bell directeur du Bureau impérial d'astronomie. Sous le règne de Kangxi, ce fut le missionnaire Ferdinand Verbiest qui occupa ce poste. Sur sa recommandation, de nombreux missionnaires jésuites se rendirent à Beijing et furent nommés à divers postes gouvernementaux. Certains d'entre eux furent même appelés à jouer un rôle dans les activités politiques et diplomatiques des Qing.

Au cours de cette période, les missionnaires furent des intermédiaires actifs dans la communication et les échanges culturels entre l'Orient et l'Occident. Ils révélèrent aux Chinois les rapides avancées de la science moderne. Grâce à eux, certains domaines de la science occidentale furent introduits en Chine, notamment ceux relatifs à l'astronomie, aux mathématiques, à la géographie, à la physique, à la médecine et à l'hydraulique. Parmi les célèbres savants chinois qui étudièrent la science occidentale, nous citerons Xu Guangqi, Li Zhizao, Yang Tingjun Wei Shangjie, Zhu Zongyuan, Xu Kenchen. Pendant la même période, on trouve parmi les missionnaires nommés à la cour impériale les noms de P. Thomas Pereira, Jean-François

Gerbillon, Joachim Bouvet. Ils prirent part à la recherche en astronomie et aux calculs relatifs au calendrier astronomique. Ils réaménagèrent l'observatoire de Beijing, fabriquèrent de nouveaux instruments astronomiques, firent connaître les arts de la Renaissance européenne et travaillèrent dans les domaines de la musique, de la peinture et de la sculpture. Ils apprirent aux travailleurs des ateliers de la cour comment fabriquer des horloges avec sonnerie. D'autres enseignèrent à l'empereur Kangxi les mathématiques, l'astronomie et la physique, et aidèrent la Cour à dresser la carte géographique du pays. Ils traversèrent de nombreuses provinces et effectuèrent des relevés sur place, afin de compléter le *Huangyu quanlan tu* (*Vue générale du territoire impérial*) et l'*Atlas de la Maison impériale de Qianlong*.

Les missionnaires écrivirent profusément des ouvrages traitant de science et de religion. Le chercheur contemporain Xu Zongze publia un *Résumé des œuvres traduites par les membres de la Société de Jésus sous les Ming et sous les Qing* ; y sont répertoriées plusieurs centaines d'ouvrages chinois publiés par les jésuites et leurs collaborateurs chinois. Les missionnaires rédigèrent également de nombreux rapports détaillés destinés au Vatican sur la situation de la Chine, ainsi que sur sa civilisation et son histoire. L'Italien Martino Martini écrivit une *Histoire de la Chine* en 10 chapitres, publiée à Amsterdam en 1659, en même temps qu'un *Nouvel Atlas de la Chine* dont les seules notes occupent 200 pages. Cet ouvrage présentait à l'Europe la civilisation, l'histoire et la géographie de la Chine. Quelques missionnaires firent connaître à l'Occident le confucianisme et le bouddhisme — ce qui eut un effet positif sur les intellectuels européens.

Pourtant, il faut remarquer ici que la connaissance scientifique apportée par les missionnaires devait avant tout servir leur religion. Les connaissances transmises étaient fragmentaires et parfois même dépassées en Europe. De plus, certains missionnaires profitèrent de la confiance accordée par la cour des Ming pour exercer des activités illégales. Par exemple, le *Huangyu quanlan tu* devait être une carte secrète — mais très peu de temps après son achèvement, elle était publiée à Paris. Au XVIII^e siècle, pendant les négociations relatives au traité de Nerchinsk entre la Chine et la Russie impériale, le missionnaire² qui agissait comme interprète révéla aux Russes les secrets stratégiques de la Chine, afin d'obtenir faveur et avantages de leur part. Certains missionnaires intervinrent dans la politique intérieure chinoise.

La principale raison qui incita la Chine à interdire le catholicisme sur son territoire fut la dégradation de ses relations avec le Vatican. En 1705, le pape interdit aux catholiques chinois de rendre un culte à Confucius ou à leurs ancêtres. Il admonesta les missionnaires et leur défendit de laisser régner la moindre confusion entre Dieu et le ciel, lequel était vénéré par les Chinois. Cela provoqua la colère du gouvernement impérial, et l'empereur Kangxi fit la déclaration suivante à l'envoyé du pape : « La cérémonie en

mémoire de Confucius vise à manifester du respect envers les saints hommes, et la cérémonie en mémoire des ancêtres consiste à leur montrer de la gratitude, tandis que la vénération du Ciel est un principe répandu dans le monde entier. Nous ne pouvons abandonner ni nos principes moraux ni nos coutumes. Les Occidentaux ne doivent pas demander aux Chinois de se comporter conformément à la Bible, pas plus que les Chinois ne doivent exiger des étrangers qu'ils modèlent leur conduite sur les *Quatre Livres* et les *Cinq Classiques*. »

Le Vatican rejeta la position chinoise. En 1715, le pape rappela aux missionnaires présents dans l'Est asiatique qu'ils devaient obéir à Rome, sinon ils seraient châtiés. En 1720, l'envoyé spécial de la papauté arriva à Beijing, porteur des ordres de son maître. Tous les missionnaires de Chine obéirent. Aussitôt, le gouvernement chinois annonça l'interdiction de prêcher le catholicisme. À partir de 1724, tous les missionnaires partirent pour Macao, sauf un petit nombre d'entre eux qui étaient autorisés à rester à Beijing au service du palais impérial ou du Bureau impérial d'astronomie. Les églises furent fermées, et le catholicisme disparut de Chine.

Il faut remarquer que l'interdiction du catholicisme édictée par le gouvernement des Qing était liée à une crainte d'une invasion européenne. En juillet 1724, l'empereur Yongzhen, qui avait absolument interdit le catholicisme, disait au missionnaire Dominique Parennin : « Je sais que votre objectif est de faire des Chinois des catholiques. Alors qu'advient-il de moi ? Deviendrai-je un sujet de votre pays ? Vos disciples ne voient que vous, ils n'écoutent que vous. Je n'ai rien à craindre aujourd'hui, mais lorsque des centaines, des milliers de navires étrangers commenceront à arriver, les choses se gâteront. »

L'interruption des activités des missionnaires marqua le refroidissement des premiers grands échanges culturels entre la Chine et l'Europe. Néanmoins, l'expérience devait fournir une inspiration et un savoir pour l'avenir.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Tandis que les manuscrits des auteurs des différents chapitres étaient communiqués aux membres de la Commission internationale, le professeur Tikhvinsky faisait parvenir les commentaires suivants que nous reproduisons dans les notes ci-dessous.

1. Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, le commerce entre la Chine et la Russie était entre les mains des marchands d'Asie centrale dont les caravanes venues de Chine arrivaient à Tobolsk, Tara, Surgut et Tomsk. Après la signature du traité de Nerchinsk en 1689 — premier traité entre la Chine et une puissance européenne —, le gouvernement et les marchands russes s'emparèrent du commerce caravanier avec la Chine qui leur rapporta bien des bénéfices. La valeur des marchandises venues

de Chine — textiles de coton et de soie, porcelaine, etc. passa de 14 500 roubles en 1690 à 57 000 roubles en 1696. De 1695 à 1762, le gouvernement russe exerça un monopole sur les échanges avec la Chine, notamment sur les précieuses fourrures, en particulier le renard argenté. Avec l'ouverture en 1842 de 5 ports chinois au commerce avec l'étranger après la guerre anglo-chinoise (la guerre de l'Opium), le commerce caravanier devait décliner.

2. Activités de la mission orthodoxe russe à Beijing, créée par Pierre I^{er} de Russie, avant sa mort en 1725, et par l'empereur Rang Xi : ses membres restèrent dans la capitale chinoise pour un laps de temps compris entre cinq et dix ans. Certains d'entre eux devinrent des spécialistes célèbres dans le monde entier des langues chinoises, mandchoues et mongoles, ainsi que de l'histoire et de la culture. Citons, parmi bien d'autres de ses membres, Yakinf Bitchurin et Vassili Vassiliev. Jusqu'à la signature du traité de Beijing en 1860, les membres de la mission ecclésiastique russe furent responsables d'importantes fonctions diplomatiques. Le chef de la vingtième et dernière mission, l'archevêque Victor, quitta la Chine pour la Russie en 1952.

BIBLIOGRAPHIE

- A KE CHANG A. 1810. *Chong Xiu Yangzhou Fuzhi* [Nouvelles Annales de Yangzhou]. Xylographie.
- CHANG C. 1955. *The Chinese gentry: their role in nineteenth-century Chinese society*. Seattle.
- CHU R. W., SAYWELL W. G. 1984. *Career patterns in the Ch'ing dynasty: the office of the Governor-General*. Ann Arbor.
- Da Qin Hui Lü Shi Dian [Exemples des lois et des institutions des Grands Qing]. Xylographie de la 25^e année de Guang Xu, photographiée par Xin Wen Feng publishers.
- ELVIN M. 1973. *The pattern of the Chinese past: a social and economic interpretation*. Stanford.
- FAIRBANK J. K., TWITCHETT D. (dir. publ.). 1968. *The Chinese world order: traditional China's foreign relations*. Cambridge.
- FEURWERKER A. 1976. *State and society in eighteenth century China*. Ann Arbor.
- GROVE L., DANIELS C. H. (dir. publ.). 1984. *State and society in China: Japanese perspectives on Ming-Qing social and economic history*. Tokyo.
- GUO XIU 1685. *Wujiang Xian hi* [Annales de Wujiang]. Xylographie.
- HAN ZHENHUA. 1988. *Wuo guo Nan hai zhu dao shiliao hui bian* [Compilation de documents historiques sur les îles de la mer de Chine du Sud].
- HO P. T. 1959. *Studies on the population of China, 1368–1953*. Cambridge.

- 1962. *The ladder of success in imperial China*. New York.
- HUANG R. 1981. *1587: a year of no significance*. The Ming dynasty in decline. Yale. (Version chinoise: *Wan-li shi-wunian*. Beijing, 1985, Zhonghua Shuju/Taipei, Shihuo.)
- *Taxation and finance in sixteenth-century Ming China*. Cambridge.
- HUCKER C. H. O. 1966. *The censorial system of Ming China*.
- (dir. publ.). 1969. *Chinese government in Ming times: seven studies*. New York.
- HU ZONGXIAN. 1561. *Zhejiang Tong Zhi* [Annales de Zhejiang]. Xylographie.
- Jia Qing chong xiu yi tong zhi* [Annales de l'Empire unifié des grands Qing, modifiées sous Jiaqing]. Shanghai, 1984.
- JIANG LIANGQI. 1988. *Dong Hua Lu*. Zhonghua.
- JIN GUANGZU. 1697. *Guangdong tong zhi* [Répertoire provincial du Guangdong]. Xylographie.
- JOHNSON D., NATHAN A. J., RAWSKI E. S. 1985. *Popular culture in late imperial China*. Berkeley.
- Kang Xi luoma shijie guangxi wen shu ying yin ben* [Documents sur les relations entre l'empereur Kang Xi et les envoyés de Rome]. Musée du Palais impérial de Beijing, 1932.
- KUHN P. H. A. 1970. *Rebellion and its enemies in late imperial China: militarization and social structure, 1796–1864*. Cambridge.
- LI DOU. 1984. *Yangzhou hua fang lu* [Catalogue des bateaux de plaisir peints de Yangzhou, Guangling Jiangsu].
- LIU JINZAO. 1936. *Qingchao xu wenxian tong kao*.
- LIU TONGXUN. 1772. *Da Qing lü li* [Les lois pénales des Qing].
- LÜ YANZHAO. 1811. *Xin xiu Jiangning fu zhi* [Les annales révisées de Jiangning]. Xylographie.
- MANCALL M. 1971. *Russia and China, Their diplomatic relations to 1728*. Cambridge.
- 1972. «Russia and China. The structure of contact». *Russia and Asia*. Stanford.
- MANN 1987. *Local merchants and the Chinese bureaucracy, 1750–1950*. Stanford.
- NAQUIN S., RAWSKI E. S. 1987. *Chinese society in the eighteenth century*. New Haven.

- NEEDHAM J. 1954. *Science and civilization in China*. Cambridge.
- 1972. *New History of China*. Moscou.
- NONG DI. 1953. «Orthodox religion in the Far East». *250 years of the Russian religious mission in China*. Saint-Pétersbourg.
- 1956. «Qingdai yapian zhanzeng qian de dizu, shangye, gaolidai yu nongmin shenghuo» [Rente foncière, commerce, usure et vie paysanne sous les Qing avant la guerre de l'Opium]. *Jingji Yanjiu*, n° 1.
- PERKINS D. 1969. *Agricultural development in China, 1368–1968*. Chicago.
- QI SHI H. E. 1977. *Qi Miao Xing Zha* [Recueil des révélations extraordinaires]. Vol. 3, p. 364 (édition française).
- QIAN YILI. 1973. *Qing chao bei zhuan quan ji* [Explications des lithographies Qing]. Dahua.
- Qing dai wai jiao shi liao*. [Documents historiques sur la diplomatie des Qing]. Musée du Palais impérial de Beijing, 1932.
- Qing shi lu* [Archives véritables des Qing]. Zhonghua, 1986–1987.
- SKINNER G. W. (dir. publ.). 1977. *The city in late imperial China*. Stanford.
- 1985. «Presidential address : the structure of Chinese history». *Journal of Asian Studies*, vol. 44, n° 2.
- SONG RULIN. 1824. *Suzhou fu zhi* [Annales de Suzhou]. Xylographie.
- SPENCE J. D. 1966. *Ts'ao Yin and the K'ang-hsi emperor, bondservant and master*. New Haven.
- 1974. *Emperor of China : self-portrait of K'ang-hsi*. New York.
- 1984. *The memory palace of Matteo Ricci*. New York.
- SPENCE J. D., WILLS J. E. Jr (dir. publ.). 1979. *From Ming to Ch'ing : conquest, region and continuity in seventeenth-century China*. New Haven.
- STRUVE L. 1984. *The southern Ming, 1644–1662*. New Haven.
- TANG GANG, NAN BINGWEN. 1985. *Ming Shi* [Histoire des Ming]. Shanghai.
- WAKEMAN F. R. Jr. 1975. *The fall of imperial China*. New York.
- 1985. *The great enterprise : the Manchu reconstruction of imperial order in seventeenth-century China*. 2 vol. Berkeley.
- Wang xiangqian dong hua quan lu*. Xylographie sous Guangxu.
- WANG Y. C. 1973. *Land taxation in imperial China, 1750–1911*. Cambridge.

- WELLER R. P. 1987. *Unities and diversities in Chinese religion*. New York.
- WIDMER E. 1976. *The Russian ecclesiastical mission in Peking during the eighteenth century*. Cambridge.
- WILL P. E. 1980. *Bureaucratie et famine en Chine au XVIII^e siècle*. Paris/La Haye.
- WILLMOTT W. E. (dir. publ.). 1972. *Economic organization in Chinese society*. Stanford.
- WOLF A. P. (dir. publ.). 1974. *Religion and ritual in Chinese society*. Stanford.
- WU YONGFANG. 1712. *Jiaxing fu zhi* [Annales de Jiaxing]. Xylographie.
- XU GUANGQI. 1979. *Nong zheng quan shu jiao zhu* [Encyclopédie de l'agriculture, révisée et annotée]. Shanghai.
- XU ZONGZE. 1944. *Ming Qing jian Yesuhui shi yizhu tiyao* [Résumé des œuvres traduites par les membres de la Société de Jésus sous les Ming et les Qing]. Zhonghua.
- YU CHENGLONG. 1684. *Jiang nan tong zhi* [Annales du sud-est de la Chine]. *Jiannan tongzhi ju*. Xylographie.
- ZHANG DEZE. 1981. *Qingdai guojia jiguan kaolue* [Étude critique des organes de l'État Qing]. Zhongguo Renmin Daxue.
- ZHANG TINGYU. 1977. *Ming shi* [Histoire des Ming]. Zhonghua.
- ZHAO ER XUN. 1977. *Qing shi gao* [Histoire des Qing]. Zhonghua.
- ZHAO YI. 1983. *Yan pu za ji*.
- ZHENG TIANING. 1982. «Yapian zhanzheng qian Qingdai shehui de ziran jingji yu zibenzhuyi menya» [L'économie naturelle et les signes avant-coureurs du capitalisme sous les Qing avant la guerre de l'Opium]. *Zhongguo Shehui Jingji Shi Yanjiu*, n° 1.
- ZHU JIANZI 1985. *Zhongguo zhexue dui ezhou de yingxiang* [L'influence de la philosophie chinoise en Europe]. Fujian.

23

Le Japon et la Corée

23.1

Le Japon

Akira Hayami

Si 1492 n'a pas été en soi une année d'une importance particulière dans l'histoire du Japon, elle n'en marque pas moins le début de la plus grande transformation que le pays ait jamais connue. Ce bouleversement présente bien des aspects — politiques, économiques, sociaux et culturels — qui devaient se prolonger pendant les XVI^e et XVII^e siècles. En fait, ce fut cette transformation qui établit les grandes lignes des caractéristiques particulières du Japon moderne.

En bref, avant ces changements, les principaux éléments qui constituaient le Japon étaient fortement influencés par une culture et des systèmes chinois ou empruntés autrefois à la Chine. Sous bien des aspects, le Japon était l'un des membres de l'«ordre mondial chinois», et l'un des plus fidèles. Répétons-le, avant la transformation, il n'y avait au Japon aucune différence nette entre le religieux et le profane ; ensuite, le pouvoir politique et la richesse économique se trouvaient souvent entre les mains d'un même individu. Ainsi, dans la sphère religieuse, l'«art» était au service du bouddhisme, tandis que, dans la sphère politique, les shōguns, qui disposaient du pouvoir, investissaient dans leurs propres opérations de commerce international.

Cependant, après les événements qui conduisirent au changement, non seulement le Japon divorça de l'«ordre mondial chinois», mais les concepts qui gouvernaient sa société se retrouvèrent séparés et indépendants. Par la suite, ces idées commencèrent à s'influencer réciproquement et finirent par produire une société pénétrée d'éléments pluralistes. Les habitants de l'archipel nippon se laïcisèrent progressivement et formèrent des groupes sociaux

reposant sur une mentalité qui prônait avant tout les notions économiques. En ce sens, on a raison de parler d'une transformation de fond en comble lorsque l'on étudie le Japon dans une perspective historique (Hayami, 1986).

Il est bien évident qu'une transformation d'une telle ampleur ne s'est pas produite du jour au lendemain. On peut dire qu'il a fallu quelque cent ou deux cents ans. En outre, pareil bouleversement ne s'est pas produit simultanément dans tout le Japon. Il a changé de nature d'une région à l'autre, et la séquence de ses divers aspects n'a pas été partout identique. Parfois, il traversait une période d'incohérence, une sorte de confusion temporaire, un chaos ou une crise. Dans ce contexte, la nouveauté extrême que représentaient les contacts (vers l'extérieur comme vers l'intérieur) internationaux ajoutait une dimension autre, ce qui rendait la situation plus complexe encore.

Nous étudierons ci-après la manière dont s'est produite cette transformation et, ensuite, le Japon du shōgunat du clan Tokugawa qui en fut l'ultime avatar.

LE XVI^e SIÈCLE – LE JAPON AVANT LA TRANSFORMATION

Considérons d'abord les différents aspects de l'administration politique et de l'administration du territoire au XVI^e siècle, c'est-à-dire juste avant le bouleversement qui allait transformer le pays.

Au Japon, avant le XVI^e siècle, aucun système administratif n'était simple. Il régnait une grande instabilité, et, dans certains cas, coexistaient des systèmes dont les principes s'excluaient mutuellement. Cependant, aucune des autorités politiques n'avait le pouvoir de créer un système nouveau — et pareille situation perdura jusqu'à ce que le pays se fût trouvé perdu dans la grande confusion de la période Sengoku (celle des « chevaliers et des héros ») qui commença dans la seconde partie du XV^e siècle (1467–1573).

Il existait encore, pendant la période Sengoku, quelques vestiges des autorités *ritsuryo* et *son* installées à Kyoto (Kyōto) dans le centre du Japon, mais, au niveau local, il y avait bon nombre de petits seigneurs ambitieux, aussi le pouvoir politique s'affaiblit-il. L'une des conséquences en fut l'explosion de l'activité économique qui ne se limitait pas au commerce régional, puisque les échanges internationaux s'étaient développés par l'intermédiaire de négociants dans les villes portuaires telles que Saki et Hyogo. En outre, avec l'afflux d'argent venu de Chine, les agriculteurs ne devaient plus seulement travailler pour assurer leur subsistance et payer leurs impôts annuels, mais ils commençaient à produire pour le marché. Ainsi, le développement économique prit son essor à partir de la base.

Dans les villes s'établit un système d'auto-administration reposant sur les classes supérieures. L'autorité politique existante était si affaiblie qu'on ne la laissait pas intervenir, les individus garantissant eux-mêmes leurs activités économiques. Même dans les villages, face au vide politique, les communes appelées *so* se constituèrent, et des groupes sociaux autonomes, fondés sur une hiérarchie établie autour des temples et des sanctuaires, s'affirmèrent (Tonomura, 1992).

Ces organisations autonomes qui se formèrent dans le centre du Japon à partir de la seconde moitié du XV^e siècle et pendant tout le XVI^e siècle étaient, historiquement parlant, tout à fait exceptionnelles pour le pays, car elles résultaient d'un développement de l'activité économique en l'absence de toute véritable autorité politique. C'est seulement au moment où ces organisations commencèrent à se répandre à partir du centre vers les régions les plus éloignées qu'un nouveau pouvoir politique venu d'ailleurs s'installa dans la zone centrale et qu'il étouffa dans l'œuf une organisation populaire de la société.

En revanche, dans les autres régions, les daimyōs Sengoku (les seigneurs locaux du temps de la guerre civile) agissaient en toute indépendance vis-à-vis du shōgunat d'Ashikaga comme de l'autorité *ritsuryō* et continuaient de gagner du terrain. Se servant de leur puissance militaire, ils luttèrent contre les seigneurs voisins, agrandissaient leurs domaines et usaient de la force brutale pour supprimer les divers systèmes traditionnels. Outre qu'ils faisaient régner leur propre loi sur le pays, ils commencèrent à permettre un développement économique, à partir du sommet cette fois, en créant des installations d'irrigation et d'adduction d'eau, en construisant des routes et des ponts et en exploitant les mines. Mais une construction sociale sur ces bases ne faisait pas bouger la structure de la société qui conservait sa forme traditionnelle. C'est ainsi qu'il existait deux modèles d'exploitations agricoles. Le premier se composait de grandes entreprises, appartenant à des *dogo* (gros propriétaires puissants des provinces ou des villages), qui recouraient abondamment au travail forcé. Le second était la petite ferme cultivée par un ménage. Dans l'un et l'autre cas, la production servait uniquement à la nourriture et au paiement des taxes annuelles. En temps normal, les *dogo* vivaient dans le village pour surveiller le travail mais, pendant de brèves périodes, ils devaient partir avec leur chef de clan pour prendre part à une campagne militaire, au nom de leur seigneur et maître. Les daimyōs Sengoku tentaient d'affermir leur pouvoir et laissaient donc les choses en l'état, se souciant peu de modifier la forme existante de la vie paysanne.

Une fois que ces daimyōs de la période Sengoku des régions périphériques eurent atteint un certain pouvoir, ils voulurent instaurer une hégémonie nationale et tentèrent des avancées vers le centre du Japon, où résidait le pouvoir politique et qui connaissait la prospérité économique. Mais c'est à

ce moment-là qu'ils se heurtèrent à une force qui s'était levée sur leur chemin, dans la zone comprise entre le centre et les régions périphériques. Cette nouvelle forme de système territorial régie par le seigneur avait fait preuve d'intelligence, car elle avait su absorber l'économie qui s'était développée à partir de la base, libre du cadre qu'imposait le pouvoir politique traditionnel. La séparation entre l'agricole et le militaire était le trait particulier du système, les guerriers étant séparés des fermiers et obligés de vivre groupés en un même lieu. Ainsi fut créée une armée de métier, tandis que les paysans se consacraient à l'agriculture. Cette séparation des rôles engendra un double bénéfice : un affermissement de la puissance militaire accrue et un accroissement de la productivité agricole dans les fiefs.

Ce fut une aubaine pour le nouveau pouvoir que de disposer d'une arme nouvelle, le fusil qu'avaient apporté des Portugais débarqués sur une île du sud du Japon en 1543. Presque immédiatement, le Japon commença à en fabriquer. Mais Oda Nobunaga (1534–1582), occupant la zone intermédiaire entre le centre du pays et les régions plus lointaines, avait créé une armée permanente, fondée sur la séparation entre guerriers et paysans ; il fut le premier à utiliser l'arme à feu efficacement dans la bataille. Il avait entraîné son armée en la soumettant à une formation de combat de masse. La méthode qu'il inventa pour utiliser les fusils consistait à placer ses hommes sur trois rangs, qui faisaient feu chacun à son tour, de sorte que le fusil à pierre rendait les meilleurs services ; il fallait en effet du temps pour « tirer », « nettoyer le canon » de l'arme, puis la « charger ». Cette tactique avait soixante-dix ans d'avance sur l'Europe (Parker, 1988). On put constater l'efficacité de la méthode lors de la bataille de Nagashino, en 1575 : une force modeste se montra capable de repousser la cavalerie du daimyōs Takeda, que tout le monde redoutait au Japon.

L'un après l'autre, Oda Nobunaga vainquit ses rivaux, les daimyōs Sengoku de son voisinage. En 1570, il fit son entrée à Kyoto d'où il chassa le shōgun. Il avait vécu jusqu'à la fin de la période Sengoku, mais il devait être assassiné par l'un de ses vassaux, en 1582, à Kyoto. Toyotomi Hideyoshi (1536–1598), qui lui succéda, anéantit les forces de l'assassin en quelques jours. En s'appuyant sur la nouvelle puissance militaire créée par Oda Nobunaga et sur son nouveau système d'imposition et d'administration, il parvint à pacifier la totalité du Japon en huit années seulement ; il fit construire une grande forteresse à Osaka et fit passer l'économie du centre du Japon sous son autorité (carte 29).

Le nouveau système d'imposition et d'administration élaboré par Hideyoshi devait être adopté plus tard par le shōgunat du clan Tokugawa (1603–1868) pour devenir le fondement du système administratif japonais jusqu'à la restauration de l'ère Meiji. Cette forme d'administration, appelée de nos jours le système du *kokudaka* (détermination de l'assiette de l'impôt),



Carte 29 Carte du Japon (d'après A. Hayami).

consistait à dresser le plan cadastral des terres agricoles et résidentielles « champ par champ » et « parcelle par parcelle » ; en outre, on calculait une évaluation qui tenait compte de la qualité de la terre et qui formait la base de l'impôt. Cependant, dans bien des cas, l'évaluation n'indique pas une somme d'argent précise, mais un volume de riz (*koku* étant l'unité de mesure du riz et *daka* signifiant la quantité). Dans le cas des villages, l'assiette de l'impôt n'était pas calculée d'après les biens de chaque individu, mais selon la superficie couverte par l'agglomération. Ainsi, le responsable du paiement de l'impôt annuel n'était pas l'individu, mais l'ensemble du village. On peut

donc dire que le problème de savoir qui payait quoi ne faisait pas entrer en jeu le seigneur local. Mais ce système, qui remplaçait la taxe annuelle existant depuis le VII^e siècle, était particulier au Japon. À son début du moins, on peut dire qu'il servit à instaurer une autorité politique stable. L'une de ses caractéristiques importantes était qu'il permettait au shōgunat de nommer les daimyōs à d'autres postes. En effet, chaque daimyō était hiérarchiquement classé d'après les sommes que devait lui rapporter le système du *kokudaka*, selon le rang, occupé par sa famille. On pouvait donc lui attribuer n'importe quel fief correspondant à son rang, et, même si les changements étaient rares dans la pratique, le daimyō avait toujours conscience que sa dignité de « seigneur local » de telle ou telle région était arbitraire. Aussi, ses rapports avec son fief et la population qui y résidait étaient des plus ténus. On voit donc qu'il est impossible de comparer le système du fief, ou du seigneur local, dans le Japon du clan Tokugawa avec le concept de féodalité tel qu'il existait en Europe.

Naturellement, le système administratif du *kokudaka* avait ses défauts. Mais, à long terme, ils eurent des effets positifs, car ils contribuèrent à enrichir une certaine fraction des gouvernés, en particulier des cultivateurs et des marchands. Cette situation, directement issue du système du *kokudaka*, devait transformer la société du clan Tokugawa, car politique et économie y étaient rigoureusement séparées.

LE PRÉTENDU « ISOLEMENT » – L'INSTAURATION DE L'ORDRE MONDIAL CENTRÉ SUR LE JAPON

Il est un autre aspect singulier du Japon aux XVI^e et XVII^e siècles, l'extraordinaire fluctuation de ses relations internationales. En fait, au cours de cette période qui devait se conclure avec l'isolement si mal compris du Japon, ou politique de la porte fermée, les modifications des relations internationales étaient étroitement liées à l'histoire de l'Europe et de l'est de l'Asie. De plus, il ne faudrait pas interpréter le terme « isolement » de manière trop littérale, comme le montrent diverses études récentes (Toby, 1984).

Les marchands japonais pouvaient commercer librement. Mais, jusque vers le milieu du XVI^e siècle, il est impossible d'ignorer le commerce traditionnel avec la Chine tel qu'il existait au temps du shōgunat d'Ashikaga. Le shōgun Ashikaga Yoshimitsu voulait s'assurer un monopole sur le commerce avec la Chine des Ming. L'empereur Ming lui ayant octroyé le titre de roi du Japon, il devint ainsi un membre de l'« ordre mondial chinois » des Ming. Les échanges commerciaux avec la Chine rapportaient d'importants profits,

notamment l'importation de pièces de cuivre, à une époque où le Japon ne frappait pas de monnaie. Naturellement, ce commerce lucratif finit par être convoité par les daimyōs, qui disposaient du véritable pouvoir, et leurs tentatives d'usurpation des droits sur ce monopole commercial provoquèrent de nombreuses luttes intestines pendant la période Sengoku. Mais il ne faut pas négliger le rôle économique que ce commerce joua simultanément, car il devait encourager le développement en fournissant un élément de circulation pour l'économie monétaire qui s'instaurait progressivement dans le centre du Japon. Autorisé par le shōgunat d'Ashikaga, ce commerce annonçait l'interruption des relations avec la Chine des Ming au niveau de l'État. Par la suite, les relations sino-japonaises devaient continuer pendant trois siècles sans aucun accord intergouvernemental.

Dans pareille situation, ce furent les Européens qui finirent par se présenter sur la scène. Si les Portugais abordèrent au Japon par hasard dans les années 1540, ils savaient déjà que ce pays leur offrait de meilleures perspectives que tous ceux où ils s'étaient déjà rendus, sous l'angle des deux principaux objectifs qu'ils visaient dans leurs explorations. Le premier était le commerce, l'autre la propagation du christianisme. À cette époque, il n'existait au Japon aucune foi monothéiste capable de représenter une force d'opposition au christianisme ; le peuple était à la recherche d'une stabilité spirituelle à cause des combats incessants, tandis que les armes à feu apportées par les visiteurs étaient avidement recherchées par les daimyōs qui se battaient entre eux pour les avoir. En outre, comme il n'existait pas de commerce officiel entre le Japon et la Chine, l'énorme différentiel dans la valeur de l'or et de l'argent entre les deux pays faisait que l'on pouvait tirer d'énormes profits en exportant de l'argent du Japon (où il avait peu de valeur) et en l'échangeant contre de l'or venu de Chine. Macao était le point de transit pour ces échanges entre le Japon et la Chine, les principaux produits étant l'argent du Japon et la soie grège et les tissus de soie de Chine.

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, on exploita de nouvelles mines d'argent au Japon, qui se révélèrent très abondantes. La réputation de l'argent japonais était telle qu'on y trouve une allusion dans le poème épique du célèbre poète portugais Luis de Camões, *Os Lusíadas* (*Les Lusíades*).

Les daimyōs de l'ouest du Japon ayant découvert qu'ils pouvaient, s'ils se livraient au commerce dans le cadre de leurs fiefs, obtenir de substantiels profits économiques, ils étaient en compétition pour les visites des navires portugais ; aussi autorisèrent-ils les prêches du christianisme sur leurs territoires. Certains d'entre eux se firent même baptiser et devinrent des « daimyōs chrétiens ». Le succès du christianisme dans l'ouest du Japon fut tel que certains rapports faisaient état d'une proportion de 20 % de chrétiens par rapport à l'ensemble de la population. Dans les dernières années du XVI^e siècle, le

mouvement missionnaire atteignit le centre du Japon ; on pourrait appeler la période qui s'ensuivit le siècle chrétien (Boxer, 1951).

Mais à la fin du XVI^e siècle, l'unification nationale du Japon progressait. Avec en particulier l'arrivée au pouvoir de Toyotomi Hideyoshi, les relations internationales connurent une véritable transfiguration. Tout d'abord, lors du processus d'unification, Hideyoshi apprit que des daimyōs chrétiens avaient fait don aux jésuites d'un terrain proche de Nagasaki. En même temps qu'il le confisquait, il édicta des ordres expulsant du pays tous les missionnaires, car il pensait que non seulement le Japon n'avait pas besoin du christianisme, mais que ce dernier lui était nuisible. Il est certain que l'ordre ne fut pas exécuté strictement. En outre, il fallait tenir compte de la curiosité que manifestait Hideyoshi, qui, par la suite, le poussa à recevoir l'envoyé du Portugal qui tentait de faire accepter à nouveau l'évangélisation.

Vers cette époque, l'évangélisation du Japon devait faire face à une situation nouvelle, car, avec l'appui de la couronne d'Espagne, franciscains et dominicains avaient continué de prêcher leur foi. En utilisant Manille, aux Philippines, comme base, l'Espagne commençait à pénétrer sérieusement en Asie avec l'appui de Philippe II qui était aussi roi de Portugal. Ayant appris que la propagation du christianisme progressait assez bien au Japon, ces ordres monastiques y envoyèrent une succession de missionnaires. Pour eux, l'ennemi était le jésuite qui les avait précédés, et tous commencèrent à se dénigrer mutuellement. Lorsque ces rumeurs parvinrent aux oreilles d'Hideyoshi, qui était déjà assez hostile au christianisme, elles suffirent à déclencher un incident qui entraîna l'arrestation et l'exécution des missionnaires. C'est à ce moment que commencèrent les difficultés auxquelles se heurta l'évangélisation (Elison, 1973).

De toutes les aventures internationales que tenta Toyotomi Hideyoshi, l'invasion de la Corée fut celle qui connut le plus grand retentissement, dans le pays comme à l'extérieur. Dès que, en 1590, Hideyoshi eut assuré son emprise sur la totalité du Japon, il commença immédiatement à regarder vers l'étranger pour accroître ses territoires. Si on l'étudie aujourd'hui, cette action téméraire ne semble avoir aucune explication rationnelle. Hideyoshi rêvait d'étendre son empire de la Corée et la Chine aux Philippines. Il voulait commencer par attaquer la Chine et, pour cela, il demanda au gouvernement coréen de laisser passer ses troupes à travers le pays. Naturellement, la Corée ne devait pas accéder à sa requête, aussi, en avril 1592, il y fit débarquer une armée. À l'époque, la Corée de la dynastie Yi était un État pacifique qui ne disposait pas d'une armée digne de ce nom. Aussi, l'été de la même année, les forces d'Hideyoshi progressèrent à partir de Séoul vers P'yongyang. Le souverain coréen demanda à son État suzerain, la Chine des Ming, de lui envoyer des renforts : il reçut une réponse favorable, aussi

la guerre se transforma-t-elle en conflit entre les Japonais et les armées des Ming, avec la Corée comme théâtre des opérations. En outre, comme les Coréens infligeaient aux Japonais des défaites sur mer, l'avance sur terre de ces derniers en fut entravée.

La guerre était donc au point mort; une tentative de conclure la paix échoua aussi, et la guerre continua jusqu'à la mort d'Hideyoshi en 1598.

Tandis que cette tentative d'invasion de la Corée entraînait l'appauvrissement des daimyōs qui devaient envoyer leurs hommes au combat, elle fut une aubaine pour la famille Tokugawa qui n'avait pas envoyé de troupes et dont la puissance s'accrut quelque peu. De plus, après la mort d'Hideyoshi, la loyauté des daimyōs envers la maison Toyotomi devint encore plus douteuse, car l'héritier était jeune, et il n'existait pas de vrai système pour assurer la succession.

Ce qui provoqua la crise, ce fut sans doute que le Japon avait été chassé de l'ordre mondial chinois dominé par la Chine. Que le Japon eût osé lutter contre l'armée de l'État suzerain de l'ordre mondial chinois signifiait qu'il avait foulé aux pieds sa position de pays qui devait allégeance. Si, à l'époque, la Chine avait disposé de la puissance nécessaire, il ne fait aucun doute qu'elle aurait pris des sanctions contre le Japon. Quoi qu'il en soit, les Ming n'étaient pas assez armés pour ce faire, et dans le même temps, ils étaient détruits par un autre «barbare». C'est donc à la confusion politique qui régnait sur le continent chinois que le Japon put s'échapper de l'ordre mondial chinois sans en être châtié.

Le gouvernement du clan Tokugawa qui assumait le pouvoir après l'administration d'Hideyoshi semblait vouloir, au début, reprendre des échanges avec la Chine. Entretenir des relations officielles avec cet État, d'un pays à l'autre, signifiait — pour le nord-est de l'Asie — faire son entrée dans l'ordre mondial chinois. Les Chinois persistèrent dans leur indifférence envers le Japon, d'abord parce qu'ils ne pouvaient tout simplement pas lui pardonner son action barbare, ensuite parce que la dynastie des Ming était trop occupée à résoudre la crise qui la minait pour prêter attention au Japon. Conscient de la confusion politique qui déchirait le continent chinois, le shōgunat du clan Tokugawa décida, une fois que les fondements de son gouvernement eurent été solidement établis, de quitter l'ordre mondial chinois. C'est ainsi que dans les années 1630, le shōgunat instaura un ordre mondial centré sur le Japon (Toby, 1984).

Les difficultés avec l'Europe et en particulier avec le christianisme compliquaient les futures relations internationales du Japon. Depuis l'époque d'Hideyoshi, tous ceux qui avaient tenu les rênes du pouvoir s'étaient montrés de plus en plus hostiles envers les chrétiens. Au début du gouvernement du clan Tokugawa, il semble y avoir eu une tentative positive visant à maintenir des relations avec les pays européens, étant donné les

bénéfices qu'on pouvait retirer en commerçant avec eux. Mais on savait au Japon qu'avec les deux pays ibériques, prosélytisme et commerce allaient de pair. Par la suite, la révolte des chrétiens en 1630 durcit encore l'attitude du shōgunat qui adopta diverses mesures, parfois excessives, concernant les relations internationales. Non seulement le christianisme était interdit et les deux pays ibériques proscrits, mais les voyages des Japonais à l'étranger comme le retour de ceux qui s'y trouvaient furent prohibés. C'est ainsi que le Japon devint un pays fermé, un pays qui s'était isolé de son propre chef et que personne n'avait isolé. Cependant, si l'on observe avec attention les relations internationales qu'il entretenait, on verra que ses rapports avec l'Europe et son choix d'une position dans le nord-est de l'Asie et plus particulièrement à l'égard de la Chine se faisaient simultanément. Il est inutile de dire que, pour lui, le choix crucial était sa relation avec la Chine et le Nord-Est asiatique. Nul ne pouvait prédire alors que l'Europe connaîtrait un changement politique et économique tel qu'elle en retirerait un pouvoir considérable.

Bien que la politique du shōgunat eût empêché les Japonais de se rendre à l'étranger, le commerce avec la Corée et les îles Ryukyus fut délégué respectivement au clan Tsushima et au clan Satsuma. Près de Pusan, en Corée, les Tsushima occupaient une zone résidentielle appelée Waegwan, et c'est vers ce lieu qu'ils mirent la voile pour entretenir le commerce et les négociations entre les deux pays (Tashiro, 1981). De leur côté, les Satsuma possédaient dans les Ryukyus un domaine où ils poursuivaient les négociations politiques, sans oublier leur objectif principal qui était le commerce (Sakai, 1968).

PAX TOKUGAWA

Lorsque les Tokugawa s'emparèrent du gouvernement du Japon, ce qu'ils recherchaient avant tout c'était de continuer à exercer leur autorité dans la stabilité. En gardant présents à l'esprit les points positifs et négatifs du bref passage au pouvoir de leurs prédécesseurs, Nobunaga et Hideyoshi, ils surent garder le pouvoir pendant une longue période. Pour obtenir pareille continuité, les autorités systématisèrent la tenue des archives. Même si l'opération était incroyablement compliquée, ils tentèrent de maintenir les priorités politiques et juridiques. Ainsi se conserva une grande stabilité du pouvoir, dans la mesure où il pouvait fonctionner dans un contexte de changement social et économique.

Le shōgunat du clan Tokugawa dépouilla de tout pouvoir les hommes et les institutions qui pouvaient leur être hostiles, à commencer par la maison impériale et la noblesse, ainsi que les temples et les sanctuaires. Par

exemple, en affirmant que la tâche de l'empereur était celle d'un lettré, il lui reconnaissait uniquement le droit de décider de l'appellation de l'année et de conférer des titres aux maisons guerrières. On permettait seulement aux nobles de s'acquitter de fonctions officielles totalement dépourvues de contenu politique — et ces dernières étaient décidées selon le calendrier officiel. Ainsi, même si l'empereur et les nobles gardaient leur importance du point de vue des cérémonies, ils n'exerçaient aucun pouvoir politique. Si Tokugawa Ieyasu et ses deux précurseurs avaient vraiment fait usage de leur puissance, ils auraient sans doute pu éliminer la cour impériale et les nobles résidant à Kyoto. Mais à ce stade, ils firent comprendre aux classes « dirigeantes » comme à la population que c'étaient eux les maîtres du Japon, en obligeant l'empereur et les nobles à rester à Kyoto ; de toute façon, il y avait mille ans que leur pouvoir était uniquement représentatif.

L'attitude envers les temples et les sanctuaires était aussi pleine d'astuce. Les Tokugawa savaient à quel point il était difficile de dominer la situation lorsqu'il fallait traiter politiquement avec des groupes d'individus liés par une foi religieuse. Le christianisme avait été totalement supprimé, tandis que le bouddhisme devenait partie intégrante du système de gouvernement. Avec l'officialisation du culte bouddhique, le shōgunat exploitait toute divergence de vues au sein d'un groupe religieux et faisait tout son possible pour accentuer les scissions entre les cultes. En intervenant par la force à l'occasion de l'incident le plus anodin, il faisait savoir qu'il pouvait diriger le monde religieux à son gré.

Il y eut aussi un système d'inquisition religieuse, créé à l'origine pour éradiquer le christianisme ; par la suite, tous les Japonais devinrent bouddhistes par décret et affiliés à tel temple ou à telle secte. Avec ce système, les temples finirent par adopter une attitude selon laquelle ils n'avaient plus besoin de s'acharner à chercher de nouveaux convertis puisqu'ils se voyaient garantir un certain nombre de croyants sans le moindre effort de leur part. L'activité des bouddhistes dans la société japonaise perdit de son élan, et cela à un point tel qu'on pouvait lui donner l'épithète de « bouddhisme mortuaire ».

Le shōgunat du clan Tokugawa était une organisation militaire reposant sur un shōgun à la tête d'une famille de guerriers. C'était une organisation qui obéissait à des règles strictes. On s'y gardait de la trahison, avant tout et à tous les niveaux, et il existait des mesures pour la prévenir. Les daimyōs devaient envoyer leurs femmes et leurs enfants vivre dans la résidence du shōgun, à Edo (Tokyo, Tōkyō), où ils étaient otages, tandis qu'eux-mêmes devaient aller et venir à grands frais, afin de vivre pendant un an dans leur fief, puis, l'année suivante, à Edo. Le système se généralisa, et on lui donna même le nom de *sankin kotai*. En fait, le daimyōs se trouvait constamment à Edo. Ses enfants devaient obtenir l'autorisation de se marier, car il fallait éviter toute formation d'alliances hostiles au shōgunat qui pouvaient se former par mariage.

Le shōgunat possédait le quart du territoire japonais, et il fit passer sous son autorité directe les grandes villes et les mines. Les daimyōs issus en ligne directe de Tokugawa Ieyasu ainsi que ceux auxquels on pouvait vraiment se fier étaient récompensés par l'octroi de fiefs importants. De même, les daimyōs qui avaient été des vassaux du clan Tokugawa avant que ceux-ci n'eussent pris le pouvoir n'étaient pas traités de la même manière que « ceux qui avaient fait serment d'allégeance plus tard ». De plus, les daimyōs de ces deux groupes étaient nommés à des postes astucieusement répartis dans le pays ; le shōgunat confiait aux premiers l'application de ses décisions politiques (y compris les tâches et les devoirs que cela entraînait) et attribuait aux seconds le fardeau des travaux publics à grande échelle.

Ainsi, le gouvernement Tokugawa avait sous ses ordres quelque 200 daimyōs installés dans tout le pays, qu'il nommait dans des fiefs correspondant assez bien à leurs espérances. Mais, s'il y avait le moindre trouble, le daimyō pouvait être transféré, et la dimension de son fief réduite. Dans les cas extrêmes, on allait jusqu'à éliminer la famille. Si nous considérons uniquement cet aspect de la situation, nous pourrions dire que le shōgun du clan Tokugawa était un « souverain absolu ». D'un point de vue législatif toutefois, même si les édits proclamés par le shōgunat étaient bien appliqués dans les régions directement administrées, c'était la loi des daimyōs qui régnait dans les territoires de ces derniers. Il n'y avait donc pas de lois qui fussent appliquées uniformément dans tout le pays. Si le shōgunat disposait du pouvoir judiciaire et pouvait régler les conflits entre personnes vivant dans les fiefs des différents daimyōs, ceux-ci avaient pouvoir de justice quant aux problèmes qui ne dépassaient pas les limites de leur fief. Si on l'étudie de ce point de vue, on peut dire que le Japon du clan Tokugawa était une société vivant sous une autorité décentralisée (illustration 124).

Si le shōgunat avait édicté des « réglementations pour les samouraïs », soutenues par une idéologie confucéenne, il y avait une nette distinction entre le public et le privé. Comme toute transgression de cette règle était sévèrement punie, on pense que ce fait a exercé un effet considérable sur l'éthique de la société japonaise dans les siècles suivants (Nakai, 1988). Par exemple, les samouraïs qui cherchaient un enrichissement personnel étaient fortement censurés. C'est pourquoi on peut raisonnablement affirmer qu'aucun samouraï de la période du clan Tokugawa ne s'est enrichi. C'était plutôt le contraire qui arrivait : le niveau de consommation de la société s'élevait dans l'ensemble, tandis que le revenu des samouraïs était fixé une fois pour toutes et que, en fait, il baissait en termes réels. Il n'était pas rare de les voir tomber dans la misère. Les classes de guerriers dotées de pouvoir politique étaient en réalité confrontées à une réelle pauvreté, ce qui semble être une caractéristique fondamentale de la période.

Le système social adopté par le shōgunat du clan Tokugawa reposait sur le régime du *kokudaka* mentionné plus haut, qui présentait deux caractères principaux.

Le premier était lié à l'imposition annuelle qui avait le village ou le hameau pour unité. Pendant la période Tokugawa, la responsabilité officielle et la charge du paiement de l'impôt annuel dépendaient du village et non de l'individu. Cela ne veut pas forcément dire qu'il n'existait pas de propriété foncière privée, mais, dans l'absolu, cela signifiait que le seigneur du territoire se moquait éperdument de savoir quel cultivateur possédait quel lopin de terre. Il avait besoin de son impôt annuel fondé sur le *kokudaka* et, tant que personne n'y faisait obstacle, lui-même ne s'occupait pas de questions secondaires telles que la propriété personnelle des agriculteurs. Il fallut donc attendre les réformes agraires comme celles qui furent introduites après l'instauration du gouvernement Meiji (1868–1912) pour que la propriété foncière pût enfin se fonder sur une base juridique.

Il n'en reste pas moins surprenant qu'une société disposant d'une économie développée, comme le Japon au temps du clan Tokugawa, n'ait pas connu de garanties publiques de la propriété foncière. Pour instaurer un tel système, il fallait que la société vive dans la paix et à l'abri des pillards. Ensuite, les villageois devaient pouvoir entretenir entre eux des rapports de confiance. En corollaire, il fallait que le concept de la « bonté humaine » fût couramment accepté. Les droits ne dépendaient pas d'un système mis au point par l'État, mais de la bonne volonté des voisins. Et d'ailleurs, cette manière de penser habite encore aujourd'hui la mentalité des Japonais.

La seconde caractéristique se situait sur le front de l'économie ; si la production agricole s'améliorait, le seigneur local ne pouvait augmenter en conséquence le taux du *kokudaka*. Si on peut penser que l'augmentation de la production pendant la période du clan Tokugawa était due à l'accroissement du rendement par unité de surface agricole, on dira que, dans une société où la productivité agricole augmente, le système du *kokudaka* ne convenait pas le moins du monde à ceux qui devaient collecter la taxe annuelle. Mais le point de vue de ceux qui avaient la charge de s'acquitter de l'impôt annuel était forcément contraire. Cela venait de ce que, selon le système du *kokudaka*, un seigneur local ne pouvait s'emparer du surplus de la production. Par conséquent, si le rendement par unité de surface augmentait grâce à une culture intensive, l'excédent restait entre les mains du paysan ou, du moins, ne finissait pas en son entier entre les mains du seigneur local.

D'autre part, les paysans formaient la classe dont on avait confisqué les armes, en conformité avec la politique de séparation entre guerriers et cultivateurs qui était appliquée depuis l'époque d'Hideyoshi, aussi avaient-ils perdu la capacité de lutter contre les armées de samouraïs, composées de militaires professionnels. Les samouraïs étaient regroupés dans les villes, et

l'on n'en voyait guère dans les campagnes, mais les paysans étaient tout de même capables de veiller à leur propre sécurité dans leurs villages et leurs districts. Ils avaient dû sans exception déclarer tous les fusils, y compris les fusils de chasse. Bien que la décision appartînt au seigneur local, il était possible que l'on exigeât une déclaration semblable même pour les poignards et autres armes blanches. Aussi les paysans n'avaient-ils guère de moyens de résistance, sauf à se rassembler en grand nombre, pratiquement sans armes, pour exprimer leurs exigences ; ils pouvaient aussi, sous un prétexte quelconque, demander que l'on réduisît le montant de l'impôt annuel. Si le premier moyen est souvent cité par les chercheurs qui parlent d'émeutes, on trouve dans le second le schéma de base des mouvements sociaux de l'époque, tels qu'on peut les déceler dans le comportement quotidien des paysans.

Les manuels affirment que les paysans étaient soumis à quantité de contraintes ; ils étaient notamment placés sous une surveillance mutuelle reposant sur le système du *goningumi* (surveillance mutuelle par cinq unités familiales) ; ils devaient mener une existence frugale prévue par la loi ; ils ne pouvaient ni acheter ni vendre de terre ; il leur était imposé des limites sur les récoltes qu'ils pouvaient cultiver ; enfin, toute liberté de mouvement leur était interdite. Même si l'on doit reconnaître qu'il y avait abondance d'édits interdisant ceci ou cela, il n'existait aucune organisation exécutive capable de vérifier que le peuple s'y conformait. On peut dire que ces lois restrictives représentaient ce que les dirigeants auraient souhaité dans un monde idéal, mais la réalité était bien différente. En fait, les paysans vivaient, semble-t-il, comme si aucune de ces lois n'avait existé. Ils se comportaient rationnellement selon la rationalité économique ; ils achetaient et vendaient des terres, produisaient les articles dont ils espéraient tirer un bénéfice et même, ils se déplaçaient. S'il y avait procès, la loi ressuscitait, mais ordinairement elle demeurait inappliquée.

Dans les villes, les marchands considéraient la vie quotidienne du point de vue de l'idéologie des samouraïs qui s'estimaient appartenir aux « gouvernants », par opposition aux « gouvernés ». C'est-à-dire que, bien qu'ils eussent une position sociale inférieure à celle des paysans, selon la philosophie confucéenne puisqu'ils faisaient des bénéfices sans rien produire, ils étaient comblés de privilèges économiques et finirent par se construire un pouvoir social. Bien des *zaibatsus* (consortiums ou cartels industriels et financiers) du Japon d'aujourd'hui, partis d'un noyau d'affaires financières, ont commencé leurs activités à cette époque. Entre les marchands régnaient de fortes disparités. On distinguait deux groupes de négociants au sommet — ceux qui s'occupaient de près des affaires financières du shōgunat et des daimyōs, ainsi que ceux d'entre eux qui avaient le pouvoir de créer du crédit en distribuant des billets à ordre comme s'ils étaient du bon argent —, le reste étant composé de petits commerçants

travaillant dans la rue. Dans le cas des grandes familles de négociants, il existait une tradition, un code, ainsi qu'une échelle de promotion des nombreux employés. En outre, puisque, en règle générale, ils avaient le droit d'exercer librement leurs activités, ils pouvaient en retirer de substantiels profits, en dépit de leur position sociale si peu considérée, selon l'éthique confucéenne ; parfois même, il leur arrivait d'exercer un mécénat.

Le Japon du clan Tokugawa connut un phénomène qui lui était propre : l'accroissement de la population. Si l'on considère l'ensemble du pays et si l'on extrapole à partir des chiffres disponibles pour une région, au début du XVII^e siècle, la population était de 12 millions d'habitants (plus ou moins 2 millions). Selon le premier recensement général effectué en 1721 par le shōgunat du clan Tokugawa, le chiffre de la population atteignait 30 millions. Si le chiffre resta stagnant pendant la plus grande partie du siècle suivant, il reprit son mouvement ascensionnel au XIX^e siècle, rejoignant la croissance démographique des temps modernes (Hayami, 1971).

Pourquoi la population augmenta-t-elle ? Évidemment, la croissance constatée au XVII^e siècle était liée à l'extension des terres cultivées. Au cours de ce siècle, connu sous le nom de « grande période de mise en valeur de la terre », la mise en culture de toutes les régions de plaines du Japon se poursuivit à grande vitesse. Conformément au nouveau système d'administration locale, les seigneurs finirent par détenir des droits seigneuriaux exclusifs sur un territoire donné, par instaurer la lutte contre les inondations et par créer des installations d'irrigation. Ils réussirent à transformer les deltas, qui jusqu'alors n'avaient connu qu'une production aléatoire, en terres agricoles fertiles. Les paysans étaient libérés de l'instabilité sociale ; une famille formée autour du mari et de la femme devint une unité de production agricole. Sous un autre angle, cela représentait la formation d'une société paysanne. Avec un tel modèle familial, le taux des mariages augmenta lui aussi, et le nombre de célibataires baissa. Il y eut une sorte d'explosion des naissances et une augmentation spectaculaire de la population dans tout le pays (Hayami et Miyamoto, 1988).

Cet accroissement de la population fut absorbé par les villes qui se créaient un peu partout. Au XVII^e siècle, l'ensemble de la population du Japon fut multiplié par 2,5 ; le nombre des habitants des villes, quant à lui, était plusieurs fois décuplé.

Les phénomènes décrits ci-dessus étaient géographiquement limités, mais la documentation que nous avons en confirme la réalité. Grâce à ces archives, on s'aperçoit que les maisonnées de l'ancien style, qui abritaient la parenté collatérale et un grand nombre de célibataires, cédaient de plus en plus la place à des familles moins étendues, composées de parents en ligne directe. Toujours selon les archives, ce changement se produisit en cercles concentriques à partir des villes, sur des distances évaluées à 200 mètres par

an (Hayami, 1973b). À mesure que les villes s'étendaient dans tout le pays, même cette vitesse suffit pour que le Japon tout entier fût métamorphosé en société paysanne à partir du milieu du XVIII^e siècle, à l'exception des lieux peu accessibles dans les montagnes.

Les paysans produisaient non seulement de la nourriture, mais aussi une grande proportion des matières premières nécessaires à l'industrie. Outre leur production traditionnelle destinée à subvenir à leurs besoins et à payer l'impôt annuel, ils travaillaient pour le marché — et ils le faisaient avec efficacité, en cherchant le meilleur moyen de dégager un bénéfice. L'économie paysanne était née (Smith, 1959).

Le marché au riz de Dojima à Osaka était incontestablement le principal marché du pays (illustration 125). C'est là que les marchands négociaient entre eux le riz provenant de l'impôt annuel (riz d'entrepôt) et celui que l'on achetait directement aux paysans (riz de grange). Ce négoce ne se limitait pas aux marchandises disponibles, mais il jouait aussi sur les achats à terme, ce qui équivaut, de nos jours, à la technique de l'arbitrage. Dojima jouait à la fois le rôle de marché des denrées et de marché des valeurs (Miyamoto, 1988). À l'aide d'un sémaphore, on communiquait le «prix central» vers le sommet d'une montagne, d'où l'information était transmise d'un pic à l'autre, à l'aide de fumées de diverses couleurs. On raconte qu'il lui fallait vingt-quatre heures pour atteindre Edo à 500 kilomètres de là. Selon les archives, on se servait de toutes sortes de moyens pour transmettre ces prix aux centres de ramassage et de distribution des régions productrices de riz de marque, qui étaient devenus très sensibles aux variations de prix. Ainsi, dans tout le pays, le prix du riz connaissait des fluctuations presque parallèles (Shinbo, 1978 ; Iwahashi, 1981).

Si nous nous penchons sur le chemin de la distribution, nous verrons que les commerçants étaient organisés à tous les niveaux : marchands qui achetaient directement aux producteurs, intermédiaires locaux, courtiers du centre, négociants en gros, intermédiaires sur les lieux de la consommation et détaillants. Le long de cet itinéraire circulaient les marchandises, de l'argent et des informations. Les transactions sur le marché central ne se traitaient pas en argent comptant, mais elles étaient conclues sur la base du crédit. En créant du crédit, on minimisait les risques du transport d'argent. Les marchands du centre qui jouissaient d'un pouvoir économique grandissant pouvaient effectuer leurs achats à des prix de monopole en prêtant de l'argent, par exemple. De même, vers le milieu du XVIII^e siècle, lorsque l'expansion du marché des consommateurs finit par s'aplanir, coïncidant ainsi avec l'amenuisement de la croissance démographique, ils s'efforcèrent d'exploiter leur monopole, afin de garder leur part de marché, même dans le secteur de la vente de marchandises. Traduisant les difficultés économiques de l'époque, les mesures politiques du shōgunat tentèrent d'augmenter les

impôts en accordant une reconnaissance à de tels groupes monopolistiques. Il se forma alors une organisation, analogue à une corporation, appelée *kabu nakama*, qui se développa rapidement (Hauser, 1974) (illustration 126).

Autre exemple d'activité des marchands digne d'être mentionnée, les « affaires de change ». Même si on les appelait changeurs d'argent, on peut dire qu'il s'agissait plus exactement d'affaires « principalement financières ». La complexité du système monétaire du shōgunat était à la racine de cette activité, car la monnaie n'était pas la même selon les lieux : dans le centre du Japon, autour d'Edo, les pièces d'or régnaient ; dans l'Ouest, autour d'Osaka et de Kyoto, c'étaient les lingots d'argent qui avaient cours légal. Il se créa un taux du marché différent du taux de change officiel. La plus grosse difficulté pour le shōgunat et pour les seigneurs résidait dans la façon de convoier à Edo l'argent obtenu après la vente du riz de l'impôt annuel à Osaka. Certes, il y avait le problème des différentes monnaies d'or et d'argent, mais il y avait celui, beaucoup plus grand, du risque associé au transport de grandes quantités d'argent. Les responsables de ce problème travaillaient dans l'affaire financière appelée Okawasegumi (Union des changeurs). Sur le marché d'Osaka, ils recevaient du shōgunat et des seigneurs les pièces et les lingots d'argent obtenus après la vente du riz de l'impôt et versaient l'équivalent en or à leur succursale d'Edo. Parmi eux, figurait la « compagnie » Mitsui qui est devenue l'un des plus grands conglomerats industriels du Japon d'aujourd'hui (illustration 127).

Inversement, les changeurs se procuraient sur le marché d'Osaka des articles que les marchands ordinaires ne pouvaient trouver sur le marché d'Edo, et ils les faisaient transporter à Edo où ils les vendaient contre de l'or dans leurs succursales. En agréant l'expéditeur des marchandises au bureau d'Osaka, ils évitaient les difficultés du transport d'argent.

Nombre des grandes banques du Japon contemporain peuvent retracer leurs origines jusqu'à cette activité économique au cours de la période d'Edo. Avec l'explosion de leurs affaires, les concepts et les systèmes mis en œuvre pour parvenir à la rationalité économique se modifièrent.

C'est ainsi que, dans la période du clan Tokugawa, le commerce tira l'ensemble de l'économie (fig. 26). Cela venait d'abord de la topographie si compliquée du Japon ; la plus petite des régions se servait de l'avantage géographique dont elle jouissait, sous certains aspects, pour produire des marchandises particulières, ce qui entraîna la création de marchés au service des consommateurs sur lesquels se vendaient ces biens. La création de grandes villes comme Edo, Osaka et Kyoto, qui abritaient entre 500 000 et 1 million d'habitants, constitua un autre facteur ; en effet, les faibles coûts des transactions relatives aux activités commerciales devinrent une condition de la concurrence, et ainsi commença la croissance du commerce. Les gros marchands établissaient des normes applicables à leur entreprise familiale, en

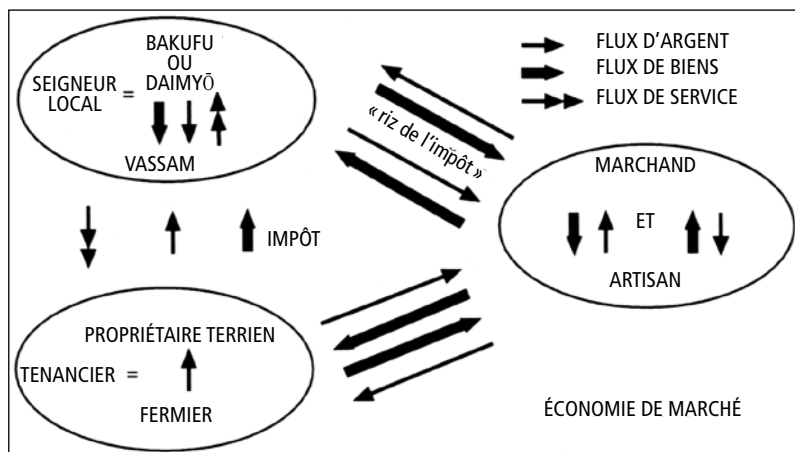


Figure 26 L'économie au temps du clan Tokugawa (d'après A. Hayami). Le seigneur local percevait l'impôt annuel payé par les paysans sous forme de riz ou d'argent. Le riz qui n'était pas consommé était converti en argent, ce qui n'était pas un « acte économique » puisque le seigneur local décidait de son prix. Cependant, la valeur du riz s'aligna peu à peu sur les forces du marché, et sa vente devint un véritable acte économique. Comme l'achat des divers produits se faisait selon les prix du marché, il s'agissait également d'actes économiques.

accord avec les préceptes gouvernant leur maison ; ils employaient plusieurs dizaines de personnes, parfois même plusieurs centaines. Ils instaurèrent les systèmes de ressources humaines nécessaires à une grosse affaire, comme la systématisation des promotions, la formation interne des cadres et l'aide au démarrage d'une nouvelle entreprise (Saito, 1987). Si, en règle générale, les livres de comptes étaient en partie simple, le concept de la comptabilité à partie double était déjà en germe, et le Japon était parfaitement préparé à l'introduction des systèmes de comptabilité modernes venus de l'Occident dans la dernière partie du XIX^e siècle (Ogura, 1962). Même dans la société villageoise, il y avait des organisations mutuelles des paysans, appelées *ko*, qui remplissaient parfaitement la fonction comptable.

Le secteur des manufactures fut le théâtre de nouveautés considérables dans des domaines tels que le filage, le tissage et le traitement des aliments. L'extension de la production de coton brut des plaines de l'île principale de l'archipel nippon aux rives sablonneuses de la mer intérieure de Seto favorisa la production de fil et de tissu de coton. Mais cette production n'engendra pas un pôle d'activité industrielle comme en Angleterre, car les fibres du coton brut japonais étaient courtes et ne se prêtaient pas au filage mécanique. Par ailleurs, la soie grège était la matière première des tissus de soie à forte valeur ajoutée. Pendant le XVIII^e siècle surtout, l'importation de soie grège de grande

qualité et de tissu de soie baissa, et une production nationale de substitution se répandit dans les vallées, dans les zones humides et dans les piémonts. Les cocons dont on tire le fil de soie sont les chrysalides des vers à soie. Au stade larvaire, ces insectes consomment de grandes quantités de feuilles de mûrier, aussi la culture de ces arbres était-elle le principal problème. Le dévidage de la soie brute du cocon s'effectuait, même alors, avec une bobineuse. Le tissage de la soie était souvent une activité annexe chez les agriculteurs, qui se développait aux environs des endroits où l'on produisait les cocons. En outre, la production de soieries à partir de la soie brute était telle que la valeur du produit était très variable, selon qu'un technicien expert était ou non présent pour surveiller le processus. C'est pourquoi l'opération pouvait se dérouler ailleurs, dans la ville de Kyoto par exemple, loin des lieux de production de la soie grège et à une échelle assez remarquable pour l'époque. Ainsi, la production de soie grège et de soieries engendra une spécialisation et une amélioration grâce à la concurrence dans de nombreux secteurs, allant de la plantation des mûriers ou de la fabrication du papier à partir des œufs des vers par les paysans à la production de tissus de très grande qualité par les techniciens des villes. Aussi, lorsque le Japon s'ouvrit au marché mondial dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il pouvait offrir des articles à base de soie capables de concurrencer la soie grège et les soieries chinoises.

Les soieries de la meilleure qualité n'étaient pas les seules productions, on fabriquait aussi un tissu rayé, mélange de soie et de coton, qui devint un produit de grande consommation dans la dernière partie du shōgunat du clan Tokugawa et dont la production se répandit dans tout le pays. L'« autarcie » disparaissait donc, même chez les paysans, en matière de tissus.

L'industrie du traitement des aliments se développa également, tandis qu'elle était surtout concernée par les produits de brasserie, saké, *miso* et sauce de soja. La production de saké était traditionnellement florissante au voisinage d'Osaka et de Kyoto où l'on en fabriquait de très grande qualité. Ces produits étaient fort appréciés sur le marché d'Edo, tandis qu'un saké local venu des environs d'Edo obtenait lui aussi un bon prix. Les techniques de fermentation utilisées atteignaient un niveau très élevé de perfectionnement qui annonçait l'industrie moderne d'aujourd'hui.

La céramique fit elle aussi d'importants progrès. À l'époque où Toyotomi Hideyoshi envahissait la Corée, le Japon importa un savoir technique de grande qualité en faisant venir dans l'archipel des potiers coréens qui durent livrer leurs secrets de fabrication. Dans la partie occidentale de Kyushu, on produisait une céramique et une porcelaine de grande qualité, que l'on exportait de Nagasaki vers l'Europe par l'intermédiaire de la Compagnie hollandaise des Indes orientales. On fournissait aussi toutes sortes de poteries, allant de la vaisselle la plus ordinaire et des objets ménagers aux produits utilisés dans les travaux de construction, partout où il y avait des matières premières et du combustible.

Il faut encore mentionner l'industrie forestière. On imagine facilement quelles vastes quantités de bois d'œuvre il avait fallu pendant la première phase de construction des villes et pour les grands travaux. Même par la suite, on créa des marchés spécialisés pour satisfaire les besoins normaux de bois pour le bâtiment et pour l'entretien des maisons urbaines, ainsi que pour l'infrastructure sociale. Le bois diffère des autres produits à cause des difficultés que rencontre son transport. Il devait donc suivre les cours d'eau. On en faisait des radeaux ou bien on laissait flotter les grumes au fil du courant jusqu'aux centres de distribution. De là, on l'expédiait par mer vers Edo et Osaka. Dans les zones de production, on put, au début, répondre aux besoins en procédant à des coupes claires dans la forêt naturelle, mais bientôt il fallut faire face à la raréfaction des arbres convenant à l'abattage et au transport. Les seigneurs des fiefs prirent des mesures quant à l'utilisation des forêts et des zones boisées. On créa des zones spéciales où l'on interdisait au commun des mortels de couper des arbres sous prétexte que les terrains boisés appartenaient au seigneur local (Totman, 1989).

Par la suite, certains individus, résidant souvent dans des régions de forêts où les arbres poussaient rapidement et où le transport était facile, se lancèrent dans les affaires de bois. Ces activités forestières ne consistaient pas à abattre la forêt naturelle, mais à replanter des arbres dans les zones de coupe. Il s'agissait d'arboriculture. Les activités de reboisement dans lesquelles on se lança à partir du XVIII^e siècle montrèrent que l'industrie forestière était économiquement viable sous cette forme. Si l'on réfléchit, on se rend compte qu'il faut investir sur une période relativement longue, une cinquantaine d'années de la plantation à l'abattage, et que n'importe qui ne peut pas le faire. Cependant, des familles qui s'étaient engagées, de génération en génération, dans les affaires forestières se distinguèrent ici et là, et leurs entreprises existent encore aujourd'hui sous une forme ou sous une autre. Il semblerait à première vue que l'attitude des seigneurs locaux et celle de l'opinion à l'égard de l'industrie forestière aient été différentes, mais, si l'on en juge par les résultats, les deux parties voulaient protéger les forêts du Japon et donc éviter leur destruction, de sorte que leurs intérêts se rejoignaient en certains points. À cette époque, le bois était la seule ressource dont disposait le Japon non seulement pour le bâtiment mais aussi pour les travaux publics, la construction navale et l'énergie. Si les seigneurs locaux n'avaient pas pris des mesures de protection et si l'industrie forestière gérée par des personnes privées n'avait pas entrepris de planter des arbres, les forêts auraient disparu à l'époque du clan Tokugawa, et toutes les montagnes seraient pelées. Naturellement, il ne faut pas oublier que le Japon jouissait d'un avantage certain, celui d'un climat souvent chaud et très humide, favorable à la croissance rapide des arbres.

L'industrie minière était dans une impasse technique et souffrit d'une rapide baisse de rendement. Les tunnels étaient de plus en plus profonds, les problèmes d'exhaure de l'eau et d'aération devinrent de plus en plus difficiles à résoudre et, comme on ne disposait pas d'énergie externe, ils furent rapidement insolubles. Les métaux précieux comme l'or et l'argent étaient extraits sous l'autorité directe du shōgunat par des travailleurs condamnés aux travaux forcés.

Les daimyōs et les marchands investissaient dans l'extraction du cuivre dans tout le pays et, pendant longtemps, ce métal fut exporté. Le cuivre venant des mines de Shikoku était ensuite raffiné à Osaka, avant d'être expédié aux Pays-Bas à partir du port de Nagasaki par la Compagnie hollandaise des Indes orientales. Le métal, qui se présentait sous la forme de barres, jouait un rôle certain dans la fluctuation des prix sur le marché européen du cuivre (Glamann, 1978). Mais à l'époque, personne au Japon ne savait cela. Pour le fer, on disposait des « soufflets manœuvrés au pied », afin de travailler les sables ferrugineux qui étaient la matière première. Comme il était facile de se procurer ce sable ainsi que du charbon de bois comme combustible, on pouvait mener ces opérations à peu près partout. Certes, il fallait de grandes quantités de charbon de bois, mais les ressources forestières suffisaient puisque les arbres poussaient rapidement sous le climat japonais.

Même si l'on finit par utiliser le charbon comme combustible dans des industries telles que le traitement du sel à la fin de la période d'Edo, on ne le connaissait pas dans les époques antérieures.

Dans l'ensemble, les ressources minières étaient variées, mais les quantités étaient toujours modestes. Même dans le cas de l'or, pour lequel le Japon fut célèbre aux XVI^e et XVII^e siècles, nous découvrons que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le pays en était devenu un importateur net. Dans une société préindustrielle, on pouvait tout juste satisfaire à la demande ; mais avec la venue de l'âge de l'industrialisation, l'insuffisance des ressources se fit immédiatement sentir.

De tout cela, nous pouvons conclure que même en ce qui concerne les matériaux de construction, les exemples d'utilisation de ressources minérales ou de grandes quantités de pierres taillées étaient rares et que l'industrie du bâtiment se servait surtout de bois, de pierres, de moellons et de produits de céramique. On préférait aux gigantesques édifices à multiples étages des constructions de faible hauteur dotées de caractéristiques compliquées, et accompagnées de jardins, qu'il s'agisse de temples, de sanctuaires ou de demeures privées. Mais ces bâtiments offraient peu de résistance aux tremblements de terre, aux incendies, à la foudre et à l'humidité, si bien que le seul moyen de mettre ses biens en sûreté consistait à les entreposer dans des magasins de terre aux murs épais. Même s'il s'était créé des organisations

contre les incendies et si l'on avait commencé à réfléchir aux précautions à prendre contre le feu, il était difficile de lutter contre les flammes lorsque l'atmosphère était sèche et les vents forts ; aussi le risque de voir des villes entières complètement détruites par le feu était-il une menace permanente.

LE XVIII^e SIÈCLE — STABILITÉ ET CHANGEMENT

Le XVII^e siècle avait vraiment été la « grande période de mise en valeur de la terre ». Certes, nous ne disposons pas de chiffres, mais il semble bien que les surfaces cultivées aient doublé. La population elle aussi avait quasiment triplé. Dans les villes, la croissance démographique était remarquable. On voit que les villes de 5 000 habitants ou plus (environ 200) représentaient 15 % de la population totale au début du XVIII^e siècle. Edo comptait alors 1 million d'habitants, Osaka, 500 000, de même que Kyoto (Rozman, 1973).

Ce qui compte, c'est que ces villes remplissaient une fonction économique, car elles formaient un réseau entre elles, ainsi qu'avec les bourgades et les villages. Il y avait des courants constants d'hommes, de marchandises, d'argent et d'informations. Une économie nationale existait bel et bien alors ; les hommes raisonnaient économiquement, et la société agissait en ce sens. Naturellement, le développement technique de production était déficient. Dans le secteur agricole, quand il s'agissait de labourer la terre, l'homme était la principale source d'énergie et non le bétail. Pour l'artisanat, à part la roue à eau, il n'y avait vraiment pas d'apport d'énergie extérieure. Les industries qui existaient alors, filage, tissage, fabrication du *miso* et céramique, faisaient toutes appel à des mécanismes fonctionnant grâce à l'énergie humaine.

Cependant, le développement des activités agricoles et manufacturières à forte intensité de main-d'œuvre présentait un danger, celui de « renforcer » la main-d'œuvre et d'en demander encore plus aux travailleurs. Naturellement, cela ne fonctionne que si un travail très pénible effectué sur une longue période offre la perspective de recevoir une récompense. Dans les sociétés où tous les fruits d'un dur labeur sont confisqués entre les mains d'autres individus, le travail n'est plus qu'une pénible servitude, et chacun fait ce qu'il peut pour y échapper. Dans ce genre de société, le travail est uniquement une obligation, aussi la productivité y est-elle très basse. Mais tel n'était pas le cas dans le Japon du clan Tokugawa (illustrations 128 à 130).

Le travail n'y était donc pas considéré comme un « labeur d'esclave », mais comme une vertu, car le profit économique ne pouvait s'obtenir que par le travail. Aussi, dans le peuple, naquit cette éthique du travail que l'on se

transmettait également de génération en génération au sein des familles. En dehors de la famille, le travail devint une norme dans les institutions d'enseignement qui s'étaient multipliées dans tout le pays à partir du XVIII^e siècle, comme les écoles privées dans les villes et les « écoles des temples » dans les campagnes. On peut parler, en l'occurrence, d'une révolution industrielle (Hayami, 1989).

Dans le monde de la littérature, à la fin du XVII^e siècle, Ihara Saikaku (1642–1693) mit en scène les activités des marchands d'Osaka et l'idée qu'ils se faisaient du monde. Il décrit avec exaltation dans ses œuvres la manière dont ils sont devenus riches, grâce à un travail acharné, pour être en fin de compte des marchands immensément riches. Le thème qui sous-tend ses œuvres est la vision qu'ont les hommes du commun du bonheur terrestre, aboutissement de leur vie quotidienne. On lisait beaucoup Ihara Saikaku à l'époque d'Edo. Si le *Genji monogatari* (*Le Roman de Genji*), écrit au début du XI^e siècle et dont le thème principal est la vie dans les palais des nobles, et ce long refus du monde présent qu'est *Tsurezure-gusa* (*Essais sur la paresse*), datant du XIV^e siècle, sont représentatifs de la littérature japonaise avant le XVII^e siècle, on voit quel changement considérable ont connu les idées et la mentalité.

Avec le début du XVIII^e siècle, après l'expansion des années précédentes, il se produisit des modifications dans de nombreux domaines. Tout d'abord, l'extension des terres cultivées avait atteint sa limite extrême, compte tenu des techniques de l'époque. Presque toutes les terres arables du Japon (près de 15 % de sa superficie totale) étaient en culture. Pour augmenter encore la production, la seule possibilité qui restât était d'augmenter la production par unité de surface. Dans le même temps, pour l'ensemble du pays, la population était proche de son chiffre plafond, et le taux de la population urbaine avait atteint son maximum. Les paysans devaient se livrer à une culture de plus en plus intensive, avec des labourages profonds et de gros apports d'engrais. On allait jusqu'à utiliser des poissons, sardines ou harengs, après les avoir fait sécher et les avoir pilés, ce qui stimula la pêche à travers tout le Japon. Les villages de pêcheurs étaient florissants, et les marchés au poisson s'installèrent dans les zones urbaines.

À l'extrême fin du XVII^e siècle, l'offre de ressources minérales — qui jusqu'alors avait eu une capacité excédentaire, puisque, après avoir satisfait une demande intérieure en expansion, on pouvait encore exporter — connut une baisse soudaine. Non seulement il devint difficile d'exporter, mais on ne pouvait plus suffire aux besoins de la frappe de monnaie. Aussi, en 1696, le shōgunat s'engagea dans une dépréciation de la monnaie, diminuant le taux d'or et d'argent dans l'alliage utilisé pour frapper les pièces jusqu'à 80 % de son taux originel. Dès le début du XVIII^e siècle, cette dévaluation s'accéléra, si bien que les pièces d'argent frappées en 1708 étaient de fort mauvaise

qualité — elles ne contenaient plus guère que 20 % d'argent. Ainsi, d'un seul coup, on perdit confiance dans les monnaies japonaises d'or et d'argent qui jusqu'alors avaient été les plus fiables de l'est de l'Asie et qui avaient formé une sorte de monnaie internationale. Enfin, le shōgunat se décida à créer de nouvelles pièces de monnaie de qualité, mais la quantité de métal précieux qu'elles renfermaient pour une valeur donnée était inférieure à leur taux avant la dépréciation.

Face à la demande croissante de monnaie, les daimyōs en vinrent à émettre une monnaie non métallique. Il s'agissait d'une forme de monnaie, appelée *hansatsu* (papier-monnaie domanial), dont la circulation se limitait à l'intérieur du territoire. Il fallait l'autorisation du shōgunat pour émettre de tels billets, mais cette nouveauté engendra deux résultats liés à la dévalorisation de la monnaie métallique par les autorités.

Tout d'abord, à partir de ce moment, les Japonais cessèrent de prêter attention à la qualité de la monnaie. Lorsque la première dévalorisation eut lieu, les pièces anciennes et nouvelles circulaient en même temps, et il y avait confusion. Mais quand la population se fut habituée à ce nouvel ordre des choses, elle accepta indifféremment les pièces de qualité et l'*hansatsu*. Il y a un rapport entre cette acceptation et le fait que, plus tard, le nouveau gouvernement Meiji put surmonter, sur le plan intérieur, sa première crise financière provoquée par l'émission d'une grande quantité de papier-monnaie dont la valeur ne reposait plus sur le métal précieux.

Ensuite, le shōgunat se vit dénier le droit exclusif d'émettre une monnaie, bien que l'impression d'*hansatsu* fût soumise à certaines conditions. Auparavant, il détenait un monopole important, celui d'émettre la monnaie d'or et d'argent. Le shōgunat d'Edo, qui s'était enorgueilli de posséder le pouvoir réel du gouvernement central en grande partie grâce à ce monopole, découvrit qu'en étant privé, il entamait son déclin. En bref, privé du droit d'émettre la monnaie nationale, il perdit le pouvoir de maîtriser l'économie.

Dans les villes elles-mêmes, la situation se modifia radicalement lorsque, au cours du XVII^e siècle, l'augmentation de la population et celle de la demande cessèrent brusquement et simultanément. Au cours de ce siècle, le shōgunat n'intervint pas, pensant qu'il fallait respecter le principe de « la liberté du commerce ». De puissants négociants se rassemblaient dans les villes, tandis que se formait tout un réseau de grossistes, de courtiers et de détaillants. Au XVIII^e siècle, population et demande ne croissant toujours pas, les marchands tentèrent de s'accrocher à leur part existante et commencèrent à former des groupements de monopoles. Les complexités inhérentes au système de distribution des produits dans le Japon d'aujourd'hui, qui lui sont si particulières, trouvent leur origine dans l'organisation extrêmement compliquée créée à cette période. Le shōgunat et même les daimyōs

purent se procurer des «droits de reconnaissance» auxquels ils donnèrent une sanction officielle. Ils voulaient ainsi compenser la stagnation de l'imposition annuelle perçue sur les villages qui se montraient incapables de payer plus.

Au XVIII^e siècle, bien des changements prirent place chez les daimyōs et au sein même du shōgunat. Les divers systèmes qui avaient été institutionnalisés au début de la période d'Edo se révélèrent incapables de supporter les changements de la situation générale — surtout ceux qu'entraînait le développement économique —, aussi, dans plusieurs cas, il fallut revoir les problèmes. Mais si l'on envisage ces changements en termes de politique financière, on décèle une caractéristique extrêmement intéressante : la manière dont les politiques d'expansion puis de contraction financière se sont répétées selon des cycles de trente à quarante ans. Par exemple, au milieu de ce siècle, le shōgunat lança de nombreux projets de travaux publics, favorisa le commerce avec l'étranger, frappa autant de monnaie qu'en requéraient les besoins du temps et donna son approbation aux associations de marchands. En un mot, il pratiqua une politique économique positive. Mais il se produisit quelques catastrophes naturelles, aussi les personnes qui avaient été les premières à promouvoir cette politique furent-elles démisées de leurs fonctions sous prétexte qu'elles agissaient contre la tradition. Une faction conservatrice s'empara alors du pouvoir réel. À ce moment-là, le commerce était en récession, et l'on adopta une politique favorable à l'agriculture. Il fallait, affirmait-on, «se serrer la ceinture» et revenir à l'esprit qui régnait à l'époque où avait été créé le shōgunat. Mais l'économie de marché, qui était déjà pleinement développée, ne permit pas que l'on poursuivît ce genre de mesures d'économies, et ceux qui les prônaient durent subir leur disgrâce et se retirer, tandis que l'on faisait retour à la politique d'expansion.

En fin de compte, ce mouvement de vague s'est sans doute répété avec une certaine amplitude contenue dans des limites. D'une part, le principe sous-jacent à la formation de la *pax* Tokugawa était bien accepté, et le remettre en cause pour retrouver une société vivant en simple autarcie était impossible ; c'est pourquoi on avait laissé s'installer, à un certain degré, une économie de marché. D'autre part, si on laissait son libre essor à l'économie de marché, la *pax* Tokugawa était à nouveau menacée. On assistait donc à ces mouvements de pendule entre les mesures conservatrices et les politiques expansionnistes, ou entre le spiritualisme et le matérialisme. Les factions conservatrices et progressistes se battaient sur tous les terrains, y compris sur le terrain personnel.

À cette époque, les mesures adoptées par le shōgunat ne s'appliquaient pas à tout le pays, et les daimyōs pouvaient continuer à agir comme ils l'entendaient, indépendamment du pouvoir central. Il y a de nombreux exemples de seigneurs appliquant des politiques expansionnistes, tandis que

le shōgunat faisait le contraire. C'est pourquoi les mesures décidées par ce dernier atteignaient rarement leurs objectifs. Très souvent, elles achoppaient à mi-course, et le mouvement cyclique recommençait.

À partir des années 1730, après les opérations de dévaluation de la monnaie, les prix restèrent à peu près stables pour près d'un siècle. Le taux d'intérêt annuel restait inchangé à environ 10 %. On peut donc dire que la conjoncture économique fut durable à long terme. L'expression « histoire immobile » s'applique assez bien à la période. Mais les apparences étaient trompeuses car, sous la surface, les changements étaient en cours.

Examinons, par exemple, la question de la population. On dit que la population japonaise avait atteint son maximum d'alors avec 30 millions d'habitants. L'idée généralement acceptée était que cette stagnation venait de ce que les paysans, acculés par la misère, pratiquaient la limitation des naissances. Mais on peut aussi voir le fait sous un autre angle et imaginer que pour ces agriculteurs, c'était une manière « positive » d'accroître leur niveau de vie (Hanley et Yamamura, 1977). Cependant, il ne faut pas oublier qu'il existait de grandes différences entre les diverses régions du Japon. Dans le Nord et l'Est, et au voisinage des grandes villes, la population diminuait, mais, dans le Sud-Ouest, elle augmentait lentement mais sûrement.

Cette diminution de la population à la fin du XVIII^e siècle dans les régions indiquées peut s'expliquer par le froid qui y régnait. Pendant plusieurs années, les basses températures persistèrent au cours de la période estivale de maturation du riz. L'impact de ce temps froid fut particulièrement sévère, parce que les terres en question avaient été mises en culture pendant la période de grande expansion du XVII^e siècle et qu'elles étaient proches de la « limite septentrionale » de culture du riz. Or, l'agriculture japonaise reposait essentiellement sur cette céréale ; avec les techniques de l'époque, le nord du Japon était particulièrement sensible aux basses températures de l'été, et il était impossible de trouver d'autres solutions. Les documents historiques ont une certaine tendance à l'exagération lorsqu'ils mentionnent la famine, mais il n'en reste pas moins que, à cause du froid, la population de cette région baissa de 20 % par deux fois, en 1756 et en 1783. Il lui fallut longtemps pour s'en remettre. Les études démographiques montrent que, pour cette région, pendant la période d'Edo, la population atteignit son maximum au commencement du XVIII^e siècle et que, au début de l'ère Meiji (1868), elle n'avait pas retrouvé le même chiffre.

Dans certains cas, la baisse de la population était directement liée à la famine, au point que les gens mouraient littéralement de faim. Mais, dans les autres cas, plus nombreux, ils mouraient à cause des disettes qui, pendant ces périodes, diminuaient leur résistance aux maladies. Ironiquement, dans le nord du Japon, on se mariait de bonne heure, conformément à la coutume, et, pour les filles, l'âge du mariage était aux alentours de quinze ans. Si les

couples avaient continué de procréer pendant toute leur vie, ils auraient eu plus de dix enfants. En fait, seulement trois ou quatre de ces enfants atteignaient l'âge adulte, car le mariage prenait fin à la suite de la mort de l'un des partenaires, ou à cause de la forte mortalité des enfants en bas âge. Pendant les périodes de famine et par la suite, il pouvait bien y avoir une incitation à pousser les gens à limiter la population. Dans cette région, on se mariait un peu plus tard, mais la limitation directe des naissances, par avortement ou par infanticide, était devenue coutumière. Certains des daimyōs s'inquiétaient tellement de voir que le chiffre de la population n'augmentait pas qu'ils interdisaient strictement l'avortement et l'infanticide, et qu'ils recensaient les femmes enceintes pour les empêcher d'y recourir. Ils adoptèrent même une politique de distribution d'allocations destinées à aider les ménages à élever leurs enfants.

Aux environs d'Edo, de Kyoto et d'Osaka, la population n'augmentait pas, car nombreux étaient ceux qui migraient vers les grandes villes. On peut expliquer ce phénomène par la théorie du « cimetière » urbain. Autrement dit, la mortalité dans les villes était supérieure au taux de fertilité. Sans une considérable migration provenant des campagnes, les villes ne pouvaient se maintenir à leur niveau démographique. D'autres facteurs jouaient aussi, outre la mortalité et la fertilité : le déséquilibre entre les sexes, le grand nombre de célibataires, l'importance de l'instabilité résidentielle et ainsi de suite. De toute façon, étant donné que le taux de renouvellement de la population des villes était négatif, l'arrivée de migrants venus des villages voisins était certainement nécessaire. La forte densité de la population urbaine se traduisait par le fait que, une fois qu'une épidémie mortelle avait frappé, les risques de mort étaient beaucoup plus élevés que dans les campagnes. Dans les grandes villes comme Edo, l'alimentation quotidienne était telle que l'on privilégiait le goût de préférence à la valeur nutritionnelle. Le manque de vitamine B et de minéraux se traduisait souvent par des symptômes similaires à ceux du bériberi, au point que l'on parlait de la « maladie d'Edo ».

La migration de la campagne vers la ville n'était pas négligeable. Si l'on se fie aux recherches sur la population rurale, on voit que les flux de personnes étaient considérables. Cela ne voulait pas dire que ceux qui s'en allaient avaient l'intention de s'installer de manière permanente ; souvent il s'agissait de personnes qui partaient afin d'effectuer un travail temporaire. Dès l'âge de treize ou quatorze ans, garçons et filles quittaient leur village et partaient pour la ville où ils continuaient de travailler pendant douze ou treize ans, après quoi la moitié des hommes et les deux tiers des femmes revenaient dans leur village. Ceux d'entre eux qui ne revenaient pas étaient peut-être morts ou bien avaient décidé de s'établir en ville de façon permanente.

Ainsi, ce phénomène de migration temporaire de la main-d'œuvre régulaît de deux manières la population des villages. Il y avait donc d'abord ceux qui avaient décidé de s'établir en ville ou qui y mouraient pendant leur

temps de travail ; ce facteur contribuait directement à réduire le total de la population des villages. Le second facteur tenait au fait que les hommes et les femmes qui rentraient se mariaient tard et avaient moins d'enfants. Si l'on considère que la différence d'âge au mariage entre les femmes qui revenaient de la ville et celles qui étaient restées dans les campagnes était de cinq ans environ, cela représentait une différence de deux enfants. Il y avait, par conséquent, une baisse du nombre des naissances qui était l'effet indirect de ces départs loin du foyer natal, ce qui semble surprenant (Hayami, 1992).

On voit par là que la présence ou l'absence d'une telle action de régulation — c'est-à-dire la présence ou l'absence d'une ville capable d'absorber un surplus de population — produit de grandes différences dans les mouvements démographiques et plus encore dans le rapport entre la population et la société dans les régions en question. Dans le centre du Japon où la régulation de la population fonctionnait — car on y trouvait de grandes villes et un taux plus élevé de population urbaine —, les pressions démographiques étaient relativement faibles et le degré d'instabilité sociale assez bas lui aussi. En revanche, dans l'ouest du pays où les villes étaient rares et la population urbaine moins importante, l'accroissement de la population se poursuivait. Plus tard, les pressions démographiques qui s'intensifièrent furent la cause d'une instabilité sociale.

Même si elle ne se fonde que sur une région géographique limitée, une étude de la longévité moyenne indique que, au commencement de la période d'Edo, l'espérance de vie était à peu près de trente ans et que la moitié des enfants nés viables mouraient avant l'âge de dix ans. Au cours de la dernière partie de la période d'Edo, l'espérance de vie en temps normal s'était élevée de près de dix ans, et le taux de la mortalité infantile n'était plus que les deux tiers de ce qu'il était au début de la période (Hayami, 1973b). Dans le contexte d'une époque antérieure à l'introduction des soins de santé modernes et de l'hygiène publique, il est difficile de voir dans cette amélioration autre chose que des conditions de vie plus favorables.

Les vêtements que portaient les citoyens ordinaires n'étaient plus tissés de fibres « mélangées » mais de coton. Les textiles de fibres mélangées étaient « malsains », car ils ne pouvaient être que grossièrement tissés, ils n'étaient pas solides, ils ne constituaient pas une protection adéquate contre le froid et l'humidité et, enfin, on ne pouvait pas les laver souvent. Les vêtements de coton ne présentaient aucun de ces inconvénients. Ils se lavent facilement et résistent très bien à l'humidité. Ce fut un progrès révolutionnaire dans la vie du peuple, car le vêtement était, comme le logement et la nourriture, d'une importance vitale.

La loi l'interdisait formellement, mais les vêtements de soie se généralisaient, et on les portait à l'occasion des grandes fêtes. Pour produire les matières premières nécessaires à la production de coton, de soie brute et

de chanvre, diverses activités industrielles se développèrent, telles que le filage et le tissage, selon les conditions locales. La production de coton brut se concentrait autour des régions sablonneuses comme celles des environs d'Osaka, ou le long des côtes qui bordaient la mer Intérieure (Seto). La soie grège provenait essentiellement de l'est du Japon où les mûriers prospéraient surtout sur les coteaux. Au début du XVIII^e siècle, la quantité de tissu de soie importée de Chine avait diminué, et la demande intérieure de soie grège et de soieries augmenta. On commença donc à produire localement un article de bonne qualité à forte valeur ajoutée. Pour teindre les tissus, la culture du safran bâtard et de l'indigo indigène commença dans certains endroits ; c'était aussi une spécialité locale.

Nous manquons de données pour ce qui concerne l'alimentation, mais il semble que le riz était la base de la nourriture et que les œufs de poule étaient la principale source de protéines animales. On faisait sécher le poisson, on le salait ; on découvre des traces de la présence de marchands de poisson jusque dans les régions les plus reculées. Le développement du brassage fut remarquable puisque l'on trouvait saké, *miso* et sauce de soja dans la plupart des cuisines. Le sel était un ingrédient essentiel, et sa production par la nouvelle « méthode des sauniers » appliquée dans la mer Intérieure s'intensifia. On dit que, à elle seule, la région de la mer Intérieure produisait 4,5 millions de *koku* (1 *koku* = 180 litres environ). Dans ses commandements, la religion bouddhique déconseillait la consommation de viande, aussi ne mangeait-on guère que du poulet en de rares occasions ; le repas japonais typique se composait donc surtout d'hydrates de carbone. La prise calorique était faible.

Dans le Japon du XVIII^e siècle, une paix continue régnait, aussi l'époque était-elle favorable au développement de divers aspects de « consommation » (Hanley, 1990). Dans le domaine de l'édition, par exemple, les livres de religion et les ouvrages d'érudition publiés en grandes quantités au XVII^e siècle cédèrent la place à de nouveaux ouvrages, notamment des dictionnaires, des œuvres littéraires, des atlas, des livres de voyages, des géographies, des encyclopédies et des annuaires. Le grand centre éditorial du Japon qui, jusqu'alors, s'était situé à Kyoto et à Osaka, se déplaça vers Edo à la fin de ce siècle.

Les voyages, entrepris ostensiblement pour visiter temples et sanctuaires, virent les débuts d'une industrie où nombreux étaient les intermédiaires qui devaient rassembler des groupes de clients et organiser, par contrat, leur logement dans les sites touristiques. Quant aux communications, deux grandes sociétés postales privées fournissaient un service à l'échelle nationale, bien que l'essentiel de leur activité fût entre Edo et Kyoto/Osaka. Avant même que le Japon ne fût devenu un pays moderne, il disposait d'un réseau de communications intérieur.

À cause de la topographie du pays, les transports par voie maritime étaient limités. Ils étaient pourtant développés au maximum et incluaient un réseau de voies d'eau pour la distribution des marchandises.

Entre Edo et Osaka, deux groupes de transports maritimes se livraient une concurrence acharnée. Il y avait aussi une autre voie, très fréquentée vers Osaka, qui opérait un contournement par la mer du Japon et par la mer Intérieure. Pour le transport des marchandises, le développement du cabotage au cours de la période d'Edo signifiait que l'on pouvait satisfaire les besoins des marchés installés dans tout le Japon. Les voiliers construits dans les chantiers navals japonais n'avaient pas de dérive, et leur quille était médiocre ; aussi éprouvaient-ils des difficultés à naviguer face au vent, et, par conséquent, les naufrages étaient nombreux. On ne construisait pas de grands vaisseaux destinés à naviguer en pleine mer, puisque les Japonais n'avaient pas l'autorisation de faire du commerce avec l'étranger.

En revanche, les transports par route étaient mauvais et, à part dans quelques régions, ils n'avaient guère la faveur du public. Et comme la politique du shōgunat refusait la construction de ponts permanents sur les larges fleuves et rivières, les gens du commun étaient contraints de voyager à pied.

En ce qui touche à la nourriture et à la boisson, les *ryotei* de grande classe (restaurants chics) se multiplièrent dans les trois villes principales, ainsi que dans les villes proches des châteaux. Pour le peuple apparurent des établissements servant des repas légers accompagnés de thé. Ainsi, les villes et les lieux touristiques devinrent des endroits très confortables. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, des spécialités locales firent leur apparition en bien des endroits, notamment des gâteaux et autres friandises. Il se créa donc une culture gastronomique, et l'on en vint à reconnaître que la bonne cuisine était « un des plaisirs de la vie ».

Les installations destinées aux loisirs collectifs étaient surtout concentrées dans les villes ; elles comprenaient tous les spectacles et activités propres au Japon d'aujourd'hui, comme les pièces de théâtre, le sumo (la lutte japonaise), le *raku-go* (histoires comiques), le *naniwa-bushi* (récits sous forme de ballades) et le *kodan* (narrations sérieuses). Les citoyens des villes avaient leurs préférences et suivaient avec avidité les faits et gestes des acteurs et interprètes les plus connus. Les jeux de stratégie comme le go et le *shogi* (variante japonaise des échecs) devinrent parmi les plus populaires. Les concours de poésie, comme le *mikasa-zuke* qui était à la fois instructif et ludique, avaient un grand succès. On y faisait parfois intervenir des fragments de poèmes connus qui étaient les points de départ pour un groupe de concurrents qui devaient inventer la suite ; c'est ainsi que le jeu poussait ses participants à apprendre le poème original (illustration 131).

Pendant cette même période, on pratiquait le *waka* (poème de 21 syllabes), le haiku (poème de 17 syllabes), la calligraphie, l'art des bouquets,

la cérémonie du thé, la danse traditionnelle et les instruments de musique comme le *koto* et le *shamisen*, toutes occupations qui devinrent partie intégrante d'une bonne éducation, en particulier pour les filles. Il fallait qu'une jeune fille bien élevée fût capable de maîtriser ces arts d'agrément. L'enseignement de ces derniers finit par être considéré comme une profession honorable, et leurs instructeurs en vinrent à représenter une proportion non négligeable des citoyens.

Cependant, le fin du fin en matière de distractions devait se passer dans les « quartiers de plaisirs ». Au Japon, ces quartiers n'étaient pas simplement des quartiers de bordels. On y allait aussi pour y avoir des conversations raffinées avec des femmes cultivées, ainsi que pour manger et boire. Le grand attrait de ces établissements tenait à ce que l'on pouvait vraiment s'y détendre, car, une fois que l'on s'y trouvait, les différences entre samouraïs et gens ordinaires, entre riches et pauvres s'effaçaient, et la seule distinction qui demeurerait s'établissait entre ceux qui savaient se divertir avec élégance et les grossiers personnages. Ces quartiers de loisirs surgirent dans toutes les villes proches des châteaux tout comme dans les trois grandes métropoles.

En conclusion, nous dirons que dans le Japon du XVIII^e siècle s'est développée une société de consommation qui n'existait pas au siècle précédent et qui a émergé en même temps que le système social et l'économie. Certes, ces nouveautés se sont créées d'abord dans les villes, mais elles se sont vite répandues dans tout le pays étant donné qu'il y avait des contacts journaliers entre les villes et la campagne, comme entre le centre et les régions plus éloignées. Les agriculteurs des classes aisées pouvaient même connaître une vie intellectuelle aussi raffinée que les citoyens. On peut dire que l'époque était à la culture de masse, ce qui ne signifie pas une absence totale de culture d'élite (Keyes, 1988 ; Mason, 1992 ; Nishi, Hozumi et Torton, 1985 ; Noma et Webb, 1966 ; Schneider, 1973 ; Swan, 1979). Les daimyōs s'assuraient les services exclusifs d'artistes qui produisaient des œuvres de grande qualité, tandis que certains nobles se transformaient en mécènes, sans être eux-mêmes fort riches. Cependant, s'il fallait résumer d'un mot le caractère de l'art et de la littérature pendant la période d'Edo, on devrait lui attribuer l'adjectif « populaire ».

Quoi qu'il en soit, la période a engendré le prototype de la situation culturelle du Japon contemporain. Ce modèle s'était développé en toute indépendance, sans aucune influence du monde occidental et après s'être détaché de l'influence de la Chine. Ne serait-on pas en droit de considérer qu'il s'agissait d'une forme nouvelle de création culturelle ?

On pourrait croire, à nous lire, que le Japon du clan Tokugawa était une sorte de paradis, mais cette conclusion ne s'impose pas nécessairement. Dans l'ombre de la prospérité régnaient de nombreuses discriminations qui avaient toujours existé, certes, mais qui devinrent apparentes à cette

époque. Par exemple, les tueurs des abattoirs ou les tanneurs — que l'on méprisait parce que la philosophie bouddhique affirmait qu'il fallait éviter de s'acquitter de ce genre de tâche — étaient isolés du reste de la population et souvent obligés de former leurs propres villages, sans compter qu'ils occupaient l'échelon le plus bas de la société. On peut voir un autre exemple de cette discrimination avec le sacrifice des Aïnous, peuple indigène vivant dans le Nord, dans l'île de Hokkaido, lorsque les Japonais étendirent leur souveraineté sur eux. Malgré leur grande révolte à la fin du XVII^e siècle, ils perdirent leur terre et durent travailler pour les Japonais dans des conditions très dures. Il ne fait pas de doute que leur population diminua de manière considérable.

Avec les événements de l'époque d'Edo, le Japon perdit beaucoup. En effet, l'isolement signifiait qu'un Japonais ne pouvait rencontrer dans sa vie quotidienne que d'autres Japonais. Un certain mode de communication se créa entre personnes ayant un langage commun et des coutumes semblables, mais, comme il n'y avait aucune chance de nouer des relations avec des peuples n'ayant ni la même langue ni les mêmes manières de vivre, les Japonais n'avaient aucun talent pour les négociations internationales. On peut en sentir encore l'effet de nos jours.

Les Japonais ont très bien su coexister en société, tout en s'accommodant au mieux d'un territoire restreint et de ressources limitées. Mais quand ils quittaient le territoire, ils découvraient que leur capacité d'agir en toute liberté diminuait. On peut dire, là encore, que le caractère des Japonais actuels — autrement dit leur capacité à opérer systématiquement en groupes sans très bien savoir comment se livrer à des activités personnelles — est un produit de cette époque.

Ces traits de caractère nationaux peuvent apparaître comme une difficulté par rapport aux idées de l'Occident qui a pris la tête de la formation des sociétés modernes. Mais comme personne alors ne pouvait prévoir la direction que prendrait l'Histoire, on peut penser que le développement du Japon pendant la période d'Edo a été une authentique création culturelle qui doit être jugée en elle-même.

BIBLIOGRAPHIE

- BOXER C. 1951. *The Christian century in Japan 1549–1650*. Berkeley / Londres.
- CAMÕES L. (DE). 1963. *Os Lusíadas, 1572*. (Trad. française, *Les Lusíades*, 1931).

- ELISON G. 1973. *Deus destroyed. The image of christianity in early modern Japan*. Cambridge.
- GLAMANN K. 1978. «Nihon do to 17 seiki yoroppa no pawa poritikkusu» [Le cuivre du Japon et la politique des puissances européennes au XVII^e siècle]. *Tohogaku* (Tokyo), n° 56, pp. 103–111.
- HALL J. W., JANSEN M. B. (dir. publ.). 1968. *Studies in the institutional history of early modern Japan*. Princeton.
- HANLEY S. B. 1987. *Everyday things in premodern Japan : the hidden legacy of material culture*. Berkeley/Los Angeles.
- HANLEY S. B., YAMAMURA K. 1977. *Economic and demographic change in pre-industrial Japan, 1600–1868*. Princeton.
- HAUSER W. B. 1974. *Economic institutional change in Tokugawa Japan. Osaka and the kinaï cotton trade*. Cambridge.
- HAYAMI A. 1971. «Mouvements de longue durée et structures japonaises de la population à l'époque de Tokugawa». *Annales de démographie historique* (Paris), pp. 247–263.
- 1973a. *Nihon niokeru keizaishakai no tenkai* [Développement d'une société tournée vers l'économie au Japon]. Tokyo.
- 1973b. *Kinsei noson no rekishhi jinkogakuteki kenkyu. Shinshu suwa chiho no shumon-aratame-cho bunseki* [Démographie historique de la communauté de Suwa, Shinano, au début du Japon moderne]. Tokyo.
- 1986. «A great transformation : social and economic change in sixteenth and seventeenth century Japan». *Bonner Zeitschrift für Japanologie* (Bonn), vol. 8, pp. 3–13.
- 1989. «Kinsei nihon no keizai hatten to industrious revolution» [Développement économique et révolution industrielle au début du Japon moderne]. Dans : Hayami A. et al. (dir. publ.). *Tokugawa shakai karano tenboi*. Tokyo, pp. 19–32.
- 1992. *Kinsei nobi-chiho no jinko-keizai-dhakai* [Population, économie et société au début du Japon moderne : étude de la région de Nobi]. Tokyo.
- HAYAMI A., MIYAMOTO M. 1988. «Keizaishakai no seiritsu. 17–18 seki». *Niho-keizaishi I* [Apparition d'une société tournée vers l'économie. Histoire économique du Japon. Vol. I]. Tokyo.
- IWAHASHI M. 1981. *Kinsei nihon bukkashhi no kenkyu. Kinsei beika no kozo to hendo* [Étude de l'histoire des prix dans les débuts du Japon moderne. Structure et fluctuations des prix du riz]. Tokyo.
- KEYES R. S. 1988. *The male journey in Japanese prints*. Berkeley.
- MASON P. 1992. *History of Japanese art*. New York.

- MIYAMOTO M. 1988. *Kinsei nihon noshijo keizai. Osaka kome shijo no kenkyu* [L'économie de marché au début du Japon moderne. Étude du marché du riz d'Osaka]. Tokyo.
- NAKAI K. W. 1988. *Shogunal politics. Arai Hakuseki and the premises of Tokugawa rule*. Cambridge.
- NISHI K. W., YOZUMI K. 1985. *What is Japanese architecture?* Tokyo/New York.
- NOMA S. 1966. *The arts of Japan. Late medieval to modern*. Vol. 2. Tokyo/New York.
- OGURA E. 1962. *Goshu nakai-ke choai no ho* [Livres de comptes de la famille des marchands Nakai dans la province d'Omi au début du Japon moderne]. Kyoto.
- PARKER G. 1988. *The military revolution. Military innovation and the rise of the West, 1500–1800*. Cambridge.
- ROZMAN F. 1973. *Urban networks in Ch'ing China and Tokugawa Japan*. Princeton.
- SAITO O. 1987. *Shoka no sekai — Uradana no sekai. Edo to Osaka no Hikaku toshi-shi* [La vie des marchands au début du Japon moderne. Histoire urbaine comparée d'Edo et d'Osaka]. Tokyo.
- SAKAI R. K. 1968. «The Ryukyu (Liu-ch'iu) islands as a fief of Satsuma». Dans : Fairbank J. K. (dir. publ.). *The Chinese world order*. Cambridge, pp. 111–134.
- SCHNEIDER E. H. 1973. *A history of Japanese music*. Londres.
- SHINBO H. 1978. *Kinsei no bukka to keizaihtten. Zenkogyoka shakai heno suryoshiteki sekkin* [Les prix et la croissance économique au début du Japon moderne. Approche historique quantitative d'une société préindustrielle]. Tokyo.
- SMITH T. C. 1959. *The agrarian origins of modern Japan*. Stanford.
- SWAN P. C. 1979. *A concise history of Japanese art*. Tokyo/New York.
- TASHIRO K. 1981. *Kinsei nitcho tsuko boekishi no kenkyu* [Le commerce et la diplomatie entre le Japon et la Corée au début de la période moderne]. Tokyo.
- TOBY R. 1984. *State and diplomacy in early modern Japan. Asia in the development of the Tokugawa bakufu*. Princeton.
- TONOMURA H. 1992. *Community and commerce in late medieval Japan : the corporate villages of Tokuchin-ho*. Princeton.
- TOTMAN C. 1989. *The green archipelago : forestry in pre-industrial Japan*. Berkeley.

23.2

La Corée

Tae-Jin Yi

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET LA MONTÉE DU NÉOCONFUCIANISME AU XVI^e SIÈCLE

Au XVI^e siècle, la société coréenne a connu une telle période de renouveau de sa prospérité économique que son appétit de luxe est devenu un problème social. On peut faire remonter les origines de cet enrichissement à une altération fondamentale des pratiques agricoles qui avait commencé au XIV^e siècle : les cultivateurs étaient passés de la pratique traditionnelle de la jachère à la culture en continu. À partir de son point de départ dans les régions favorables à l'agriculture, la nouvelle méthode s'était répandue rapidement et, dès le milieu du XV^e siècle, la transition était pratiquement complète. Tandis qu'au XVI^e siècle, l'agriculture, s'appuyant sur cette réussite, se développait plus encore, le commerce en a été fortement stimulé, engendrant à son tour un niveau de richesse sans précédent.

En même temps que ces importants changements dans l'agriculture, il se produisit un grand bouleversement politique. Il s'agit de la fondation, en 1392, de la dynastie des Chosŏn¹ qui apparut après l'effondrement de la dynastie des Koryŏ (Koryŏ, Corée) qui régnait sur la Corée depuis le X^e siècle. Cette grande transformation politique était le fruit des changements qui s'étaient opérés dans la structure de la société à la suite de l'amélioration des techniques agricoles (illustration 132).

L'élan, qui entraîna précisément la transformation considérable de l'agriculture du XIV^e siècle, est difficile à cerner. Il n'était certainement pas le résultat du développement économique, car l'économie était dans un état déplorable. En ce temps-là, la Corée était le malheureux objet d'ingérences qui lui étaient néfastes de la part du vaste Empire mongol, en particulier de la Chine des Yuan, alors dominée par les Mongols depuis près d'un siècle. Il semblerait que les premières étapes de cette innovation agronomique aient été produites dans le cadre d'efforts concertés de la part des Coréens en vue de définir des stratégies qui les auraient aidés à se sortir de cette situation. Parmi ceux qui gravitaient dans les cercles de l'élite, notamment le roi, ses

courtisans et les lettrés, nombreux étaient ceux qui partageaient la même conviction pour redresser la nation : il était impératif d'alléger le fardeau qui pesait sur les paysans. C'est ainsi que l'on essaya toute une série de mesures visant à réaliser cet idéal, sans compter celles qui voulaient débarrasser la Corée des ingérences des Yuan et réformer les institutions qui ne remplissaient plus leurs tâches ; on lança également un programme en faveur de la productivité agricole. Ces lettrés et leurs dirigeants qui montraient un intérêt neuf à la vie des hommes du commun étaient connus sous le nom de « hauts fonctionnaires nouvellement promus ». Ayant fondé leur idéologie politique sur le néoconfucianisme emprunté à la Chine des Yuan, ils tentèrent d'atteindre leurs objectifs de bien public au moyen d'efforts systématiques tendant à la réalisation d'une société confucéenne.

Naturellement, cela ne signifie pas que les efforts tentés pour améliorer la productivité de l'agriculture aient été absents dans le passé. Cependant, il y avait eu autrefois une restriction qui pesait sur la main-d'œuvre agricole et qui avait fait obstacle à toute tentative gouvernementale de stimuler l'innovation technique. Il existait une sévère pénurie de main-d'œuvre qui tenait à un taux extrêmement faible de la croissance démographique, lequel résultait d'une mortalité infantile très élevée. On sait par exemple que, même parmi les membres de la classe aristocratique, le nombre moyen d'enfants atteignant l'âge adulte était inférieur à trois. Cela étant, il est difficile d'imaginer que les chiffres correspondants pour des paysans ordinaires aient pu être supérieurs à une moyenne de deux enfants par foyer. Comme la main-d'œuvre agricole dépendait directement du chiffre de la population, les conditions d'un élan vers l'innovation agricole étaient loin d'être rassemblées. L'urgent problème médical de réduction de la mortalité infantile devait prendre le pas sur les questions agricoles.

Dès le XI^e siècle, il y eut bon nombre d'efforts de grande envergure au niveau national pour relever ce défi médical. Dans la pratique, cela signifiait par exemple que l'on s'employait périodiquement à acquérir de nouvelles connaissances médicales venues de la nation comme de l'étranger — en particulier de Chine — et qu'il y avait une production et une large diffusion parmi les lettrés de manuels spécialisés de pédiatrie, d'obstétrique et de gynécologie. Vers le milieu du XIII^e siècle, ce genre de projets avait rencontré quelque succès. La pratique médicale coréenne avait rattrapé celle de la Chine, et l'on avait mis au point de nouvelles techniques médicales, notamment l'utilisation de drogues indigènes. Même si un demi-siècle de luttes incessantes contre les Mongols avait empêché une dissémination aussi large que l'on espérait de ces nouvelles techniques, appelées « médecine locale », au XIV^e siècle, elles commencèrent vraiment à se répandre par les soins du gouvernement comme par les efforts des lettrés. C'est ainsi qu'à la suite de tous ces efforts, la Corée entra dans une nouvelle phase démographique : désormais, les politiques concernant

l'accroissement de la population furent reprises par le gouvernement au sein de discussions officielles. À cette époque, de nombreux lettrés étaient versés à la fois en agronomie et en sciences médicales. C'est ainsi que, à partir du milieu du XIV^e siècle, le gouvernement central adopta une nouvelle méthode, afin d'appréhender ce genre de question en faisant comprendre aux fonctionnaires envoyés dans les provinces que, outre leurs devoirs d'administration locale, il leur fallait encourager la prospérité économique, en faisant connaître les avancées en matière d'agriculture et de sériciculture, et l'accroissement de la population.

Cette nouvelle tendance favorisant la population, qui commença vers la fin du XIV^e siècle, ouvrit la voie à un taux annuel constant de croissance démographique de 0,40 %, qui devait s'élever encore aux XV^e et XVI^e siècles. La population, dont le chiffre était de quelque 5,7 millions en 1400, fit preuve d'un taux de croissance élevé en dépassant en 1511 un chiffre total de 10 millions (fig. 27). La diffusion des techniques de médecine locale qui avait commencé au XIV^e siècle se poursuivit au cours du XV^e siècle.

Le premier ouvrage de médecine locale, *Hyangyak kuküppang*, fut réimprimé et largement distribué. En outre, en 1433, le texte médical *Hyangyak chipsônghang* fut terminé. Il s'agissait là d'une compilation exhaustive de toutes les techniques de médecine locale, dont la réussite était avérée, qui avaient été mises au point depuis la préparation de tels abrégés. Ce n'est pas par accident que, juste avant la rédaction de ce nouveau manuel de médecine, il y avait eu en 1430 la rédaction du *Nongsa chiksöl*, ouvrage agronomique important qui passait méthodiquement en revue les nouvelles techniques de culture en usage dans les régions coréennes à la tête des progrès agricoles. L'amélioration des techniques médicales et agricoles ayant été encouragée en même temps, ces deux domaines, apparemment distincts, portèrent leurs fruits à peu près au même moment.

L'extension de la pratique de la culture en continu entraîna de nombreux changements. Il y eut d'abord une tendance générale à transférer les terres agricoles des hauts plateaux vers les plaines. Comme le système de la jachère avait dépendu pour une large part de la coutume du brûlis, on avait donné la préférence aux terres situées sur les hauteurs. C'était surtout le cas pour les cultures autres que le riz. Par contraste, le système de culture en continu exigeait l'utilisation d'engrais (cendres ou excréments humains) et n'avait plus besoin de se situer sur les hautes terres. D'ailleurs, aller cultiver sur les hauteurs signifiait une fatigue supplémentaire puisqu'il fallait se rendre aux champs et en revenir. Ce changement radical des pratiques agricoles laissa une trace très forte dans les sources historiques : les plaines qui ne servaient dans le passé que de pâturages aux chevaux ou de terrains d'exercices militaires étaient désormais prises par l'agriculture ; on défrichait activement les terres à partir du littoral tout le long de la côte sud-ouest de la Corée, bien connue pour les variations brutales de ses marées.

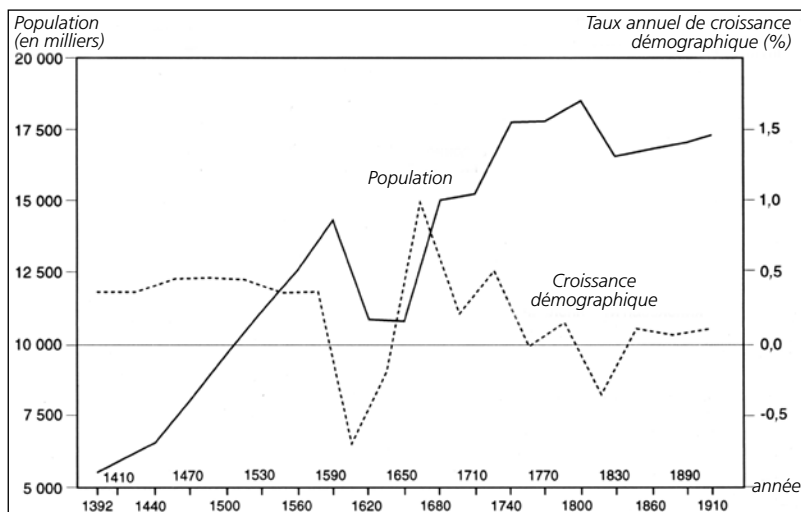


Figure 27 Population estimée et taux annuels de croissance démographique pendant la dynastie de Yi (les chiffres donnés ici sont peut-être un peu surestimés, mais, à ce jour, il n'existe pas d'autres études sur le sujet). Source : Kwon T'ae-hwan et Sin Yoong-ha, *Chosŏn wangko sidae ingu Ch'uch'ong e Kwanhan ilsiron* (Discussion sur l'estimation des chiffres de la population au temps de la dynastie des Chosŏn, en Corée), Tonga munhwa 14, Tonga Munhwa Yon'guso, Séoul Taehakkyo, p. 324, tableau 4).

La transformation la plus importante provoquée par ce déplacement de l'agriculture vers les basses terres fut l'augmentation de la mise en culture des terres marécageuses. D'après un relevé, datant du XV^e siècle, de la totalité des terres en culture, le rapport des superficies sèches aux surfaces humides était de 7/3. Mais, dans les régions où les pratiques agricoles avaient radicalement changé au XIV^e siècle, la situation était différente. Par exemple, dans les districts situés dans les régions de plaines côtières, ce même rapport était de 1/1. Dans ces régions, la culture du riz était prédominante.

Comme dans le secteur de l'agriculture, il y eut au XV^e siècle des nouveautés considérables dans le domaine de l'astronomie. Le roi Sejong (règne de 1418 à 1450), quatrième monarque de la dynastie des Chosŏn, dirigea personnellement les travaux de recherche en astronomie, comme en agriculture et en médecine, et obtint ainsi des résultats significatifs. Le principal objectif d'une telle recherche était d'obtenir des mesures exactes de la latitude et du temps relatifs au palais royal de Chosŏn, afin de créer un calendrier de la dynastie. Le roi pensait que, en sa qualité de souverain,

il devait superviser l'administration de l'agriculture et s'assurer que ses fonctionnaires et ses sujets fussent capables de planter pendant la saison la plus favorable aux semis. Il en déduisit donc qu'il était à la fois inconcevable et honteux pour son pays de ne pas posséder son propre calendrier, mais il était pourtant obligé, année après année, de recourir au calendrier chinois des semailles. Il était parfaitement conscient du fait que, conformément à l'idéologie confucéenne, le Mandat du Ciel exigeait de lui, en sa qualité de souverain, qu'il s'assurât que ses sujets ne manquaient pas de nourriture. Au bout de dix ans de mesures de latitude et de chronologie, ainsi que d'étude approfondie de la méthode chinoise et islamique de la confection des calendriers, on disposait enfin d'un calendrier national, particulier à la Corée. Il était si précis que l'année comptait exactement 365,2425 jours et le mois 29,530593 jours.

Au XV^e siècle, la riziculture telle qu'on la voit dépeinte dans le *Nongsachiksol* montrait une nette préférence pour la méthode des semailles à la volée. On répandait donc directement les semences sur le champ, ce qui représentait un contraste total avec la technique de la transplantation, les plants de riz poussant dans des plates-bandes de semis avant le repiquage dans les champs. Il existait deux variantes dans la méthode des semailles à la volée : l'une était utilisée dans les terres humides, inondées avant les semis, tandis que l'autre consistait simplement à semer à la volée sur les terres sèches, sans apport d'eau. Si, pour la productivité, les semailles à la volée n'étaient en rien inférieures à la méthode du repiquage, elles avaient l'inconvénient d'exiger de grands efforts de désherbage. Et pourtant, la méthode était largement usitée à cause du manque d'infrastructures d'irrigation.

La péninsule coréenne connaît un climat extrêmement sec au printemps, à l'époque des plantations. Au XV^e siècle, dans de pareilles conditions et sans irrigation, il était difficile d'adopter la méthode de riziculture qui faisait appel au repiquage des plantules. Le peu d'irrigation qui existait dans la Corée traditionnelle de l'époque se partageait en deux catégories. Pour la première, on construisait des barrages sur les cours d'eau des vallées de montagne et on utilisait l'eau qui s'accumulait dans les réservoirs ainsi formés, tandis que la seconde méthode faisait appel à des barrages construits sur les cours inférieurs des fleuves et des rivières ; ensuite on canalisait l'eau par des fosses latérales qui menaient aux champs. Au XV^e siècle, on pratiquait seulement la première méthode. Cette limitation de l'irrigation restreignait considérablement l'extension de la culture sur terres humides. Les fréquentes sécheresses étaient une source d'inquiétude pour le roi Sejong qui s'était consacré à la création du calendrier national. La première moitié du XV^e siècle connut de nombreuses périodes de sécheresse. Comme il ne parvenait pas à mettre au point des contre-mesures efficaces pour lutter contre les sécheresses annuelles, le père de Sejong, le roi T'aejong (règne

de 1400 à 1418) avait assumé la responsabilité de ces catastrophes dont il estimait qu'elle lui incombait en sa qualité de monarque, et il avait abdicqué en faveur de son fils. Le fils aîné de Sejong, le prince de la Couronne, s'intéressa énormément à l'étude des sécheresses et des inondations et, après beaucoup d'efforts, dans la vingt-troisième année du règne de son père (1441), il inventa un pluviomètre. On en fabriqua plusieurs que l'on distribuait aux fonctionnaires de chacun des districts administratifs, qui devaient noter, chaque fois qu'il pleuvait, la durée des précipitations et la quantité de pluie recueillie. Ce pluviomètre, le premier au monde de son espèce, ne permit pas immédiatement de limiter les dégâts provoqués par la sécheresse, mais l'information sur la quantité exacte des précipitations ainsi recueillie servait à déterminer l'assiette de la taxe foncière que devait verser chaque district administratif.

L'économie de la dynastie des Chosŏn, au XV^e siècle, reposait donc sur l'agriculture. Le roi, sa cour et ses fonctionnaires s'acharnaient à développer les techniques agronomiques et l'agriculture elle-même. Mais, pour y parvenir, il leur fallait le soutien de tout le peuple et, pour l'obtenir, ils devaient trouver le moyen de l'informer de leurs intentions et de leurs plans au lieu d'émettre unilatéralement leurs exigences. C'est ainsi que fut créé l'alphabet coréen, appelé *hunmin chŏngŭm* ou «transcription phonétique nécessaire à l'instruction du peuple». Cet alphabet, très avancé d'un point de vue linguistique, fut mis au point sous la direction personnelle de Sejong. Parce qu'il était difficile aux gens du peuple d'apprendre les caractères chinois qu'utilisaient les classes dominantes, le nouvel alphabet servit à traduire les portions de textes écrits en caractères chinois qui leur étaient nécessaires, notamment ceux qui traitaient d'agriculture, de médecine et de morale confucéenne.

On peut dresser le tableau suivant de la situation de l'agriculture coréenne au XVI^e siècle. La méthode de la jachère avait presque entièrement disparu, même dans les régions du Nord où les conditions générales étaient peu favorables à l'agriculture. Dans les provinces méridionales, où l'on avait accompli nombre d'avancées, on choisissait plutôt les rizières, et la méthode des semis dans l'eau était d'usage fréquent étant donné la multiplication des barrages et l'intensification de l'irrigation. L'extension des terres consacrées aux rizières se poursuivait, encouragée par le lancement de projets de mise en valeur du littoral du Sud-Ouest.

Le développement de l'agriculture apporta avec lui, nous l'avons dit, l'expansion du commerce. Les marchés insérés dans une société rurale en voie de mutation commencèrent de se développer vraiment au XVI^e siècle. Cela ne veut naturellement pas dire qu'il n'y en avait pas eu dans les campagnes : on en connaissait déjà au XII^e siècle dans les centres administratifs provinciaux. Ils s'étaient maintenus comme sites de transactions com-

merciales entre les mains d'une élite locale puissante. Mais au XIII^e siècle, subitement, toutes traces de ces marchés disparurent dans le chaos social généralisé de l'époque. Au XV^e siècle ne subsistaient qu'un petit nombre de marchés permanents, installés dans la capitale et dans les grands centres provinciaux, tandis que le commerce des autres régions ne se faisait que par l'intermédiaire des marchés ambulants. Vers la fin du XV^e siècle, la situation se modifia de manière spectaculaire ; de nouveaux marchés s'ouvrirent dans les régions agricoles avancées puis se répandirent rapidement dans tout le pays pendant la première moitié du XVI^e siècle. Ce renouveau des marchés prit place alors qu'en toile de fond, il se produisait des changements économiques importants dans la société rurale. Les progrès de l'agriculture avaient amélioré la prospérité économique des campagnes, au point que même les petits paysans pouvaient aller vendre leurs excédents sur les marchés. À la suite de l'extension du système, il finit par y avoir deux marchés ou plus dans les circonscriptions administratives, si bien qu'on en vint à adopter le système de jours fixes pour leur tenue.

La culture du coton et la production de cotonnades, qui avaient commencé de se répandre à la fin du XIV^e siècle, contribuèrent puissamment au développement de ces nouveaux marchés. La Corée avait commencé à cultiver le coton après le retour de Chine d'un fonctionnaire qui avait rapporté des graines de son voyage. Au début, on ne le cultivait que dans les régions méridionales, mais, peu à peu, sa culture gagna le Nord. Grâce à lui, les classes populaires purent améliorer leur habillement, car, jusqu'alors, elles ne se servaient que de chanvre tissé pour leurs vêtements d'hiver, le cuir étant trop cher pour leur bourse sans même parler de la soie, et elles souffraient beaucoup des rigueurs de la saison froide. Avec le coton, on obtenait des doublures et un tissu beaucoup plus chauds, ce qui améliora considérablement la vie quotidienne des plus pauvres. Les cotonnades, qui avaient déjà beaucoup de valeur, jouaient un autre rôle encore : elles servaient de monnaie d'échange. Jusqu'à la première moitié du XV^e siècle, c'était au chanvre qu'était dévolue cette fonction, mais à la fin du même siècle, le coton l'avait supplanté. Il en résulta que la fonction monétaire du coton, base des échanges de la Corée, en fut renforcée, et qu'il exerça de surcroît une grande influence sur le développement du commerce.

Les échanges commerciaux de la Corée connurent encore une nouvelle impulsion au XVI^e siècle, des liens s'étant établis avec le commerce international de l'Est asiatique alors en pleine expansion. Ce commerce avait stagné jusqu'au début du XV^e siècle, à cause de la restriction des activités maritimes décrétée par le premier empereur Ming, Taizu (règne de 1368 à 1398). Avec le changement de politique économique décidé par l'empereur Yong-lo (règne de 1403 à 1424), en particulier avec sa décision de mettre en valeur les mines d'argent de Kiang-nan, la circulation des marchandises

fut revitalisée, et le commerce international retrouva une vigueur nouvelle. Il se composait des exportations chinoises de marchandises fort prisées comme la soie et la porcelaine, l'argent servant de moyen de transaction. Aussi, de grandes quantités d'argent parvinrent-elles de l'étranger en Chine. En outre, l'adoption par le gouvernement Ming, dans la seconde moitié du ^{XV}^e siècle, d'une taxe locale payable en argent semble avoir accru plus encore la demande pour ce métal.

La Corée importait aussi des soieries chinoises ainsi que du fil de soie. Non seulement la demande pour ces marchandises était forte sur le marché intérieur, mais on les achetait pour les réexporter puisque les marchands coréens, servant d'intermédiaires, revendaient de grandes quantités de soie aux Japonais. La Corée exportait également ses cotonnades et ses céréales vers le Japon, car, à l'époque, les Japonais ne cultivaient pas encore le coton et en avaient besoin en grandes quantités pour les voiles de leurs navires et pour diverses fournitures militaires. Pour sa part, le Japon vendait à la Corée du cuivre, des épices et des teintures.

Le rôle d'intermédiaire rapportait de gros bénéfices aux marchands coréens. Aussi se montraient-ils en faveur d'une politique visant à accroître la quantité d'argent disponible afin de payer leurs achats en Chine. Il y eut, au ^{XVI}^e siècle, un tournant important dans l'exploitation de nouvelles mines d'argent : la découverte par des artisans attachés à la cour coréenne d'un procédé de séparation de l'argent et du plomb. La Corée transmet les secrets de la méthode au Japon où, à l'époque des Principautés belligérantes, elle encouragea les daimyōs à poursuivre activement la mise en valeur de leurs mines d'argent.

Nous voyons donc se dessiner, d'après ce bref compte rendu des relations commerciales entre les trois nations de l'Est asiatique, l'image d'un développement actif, sur une toile de fond de croissance économique dans chacun des pays concernés. Mais tout n'était pas rose dans ce tableau, car il existait des frictions considérables sur les termes du commerce international. La situation se compliqua encore après l'arrivée sur les marchés asiatiques des négociants occidentaux à partir du ^{XVI}^e siècle. Par exemple, après l'arrivée des marchands portugais, les Japonais se trouvèrent soumis à des restrictions commerciales croissantes par leurs intermédiaires avec la Chine, et ils fomentèrent des troubles dans les régions côtières chinoises. À l'égard de la Corée également, les marchands japonais nourrissaient un ressentiment provoqué par les limites qu'elle imposait aux exportations. Cela alla jusqu'à provoquer, en 1510, des émeutes fomentées par des marchands japonais résidant en Corée. Un tel phénomène de frustration débouchant sur la violence, provoqué par les restrictions commerciales, fait comprendre la possibilité de l'offensive militaire en règle lancée par Toyotomi Hideyoshi (1536–1598) en 1592.

La mise en valeur de l'agriculture pendant le XVI^e siècle, qui allait de pair avec le nouveau développement de l'industrie et du commerce international, engendra un enrichissement général de la société. Si ces changements étaient significatifs en eux-mêmes, ils étaient importants aussi parce qu'il y eut, sur l'acquisition et la distribution de cette nouvelle richesse, de violents désaccords qui débouchèrent sur des troubles au sein de la classe dirigeante. Cette dernière se divisait entre ceux qui usaient agressivement de leur position et de leur influence pour acquérir plus de richesses encore et ceux qui n'en faisaient rien. Les premiers venaient surtout de familles installées dans la région de la capitale, qui avaient conservé des postes élevés depuis le début de la dynastie des Chosŏn. Les seconds étaient principalement des propriétaires de petits ou de moyens domaines provinciaux. Les premiers ne s'occupaient que de leur propre intérêt, tandis que les seconds s'attachaient à suivre l'orthodoxie confucéenne et critiquaient les premiers pour leurs mauvaises actions. Incapables de réfuter les attaques des seconds, les premiers se virent obligés de faire usage de moyens politiques pour supprimer leurs opposants. Aussi, pendant tout le XVI^e siècle, il y eut plusieurs purges importantes chez les lettrés. Cependant, malgré les souffrances qu'ils enduraient, ils conservaient une certaine influence. En outre, tandis que les propriétaires terriens bénéficiaient des innovations agricoles constantes et amassaient de nouvelles richesses, les occasions qu'ils avaient de recevoir une instruction approfondie augmentaient, et tout cela faisait de leur faction une puissance politique.

Au commencement de la dynastie des Chosŏn, au XV^e siècle, on créa des écoles : les *haktang*, ou les « quatre écoles de la ville », dans la région de la capitale, et les *hyanggyo*, ou écoles de district, au sein de chaque unité administrative. Il y avait en tout 400 élèves dans les écoles de la ville et 14 950 dans celles des districts. Si le chiffre de 6 millions donné au XV^e siècle pour la population est exact, alors le nombre des élèves représentait 3 % du total des habitants. En principe, l'objectif des deux catégories d'écoles était la formation des futurs fonctionnaires. Cependant, 50 % du nombre des étudiants des écoles de la ville, soit 200, passaient la première étape des examens, tandis que le pourcentage de ceux qui étaient issus des écoles de district n'était que de 5 %. Autrement dit, les chances qu'avaient les élèves des districts de franchir le premier cap des examens étaient extrêmement minces. Il n'y avait pas, dans ces écoles, de programme fixe, et si les élèves des écoles de la ville pouvaient étudier les *Quatre Livres* et les *Cinq Classiques* de la Chine, textes exigés aux examens, ceux des écoles de district ne disposaient que de textes confucéens tels que les *Connaissances élémentaires*, la *Réalisation pratique des trois devoirs*, le *Classique du devoir filial* et les *Rites de la famille*. En théorie, même les enfants du peuple pouvaient suivre les cours des écoles de district, mais, en réalité,

le prix de l'inscription était prohibitif. Quant aux concours administratifs, il ne faisait aucun doute qu'il était avantageux pour les enfants des fonctionnaires résidant dans la capitale de passer l'examen du premier cycle d'études. Ces candidats qui avaient franchi le premier obstacle devaient, pour se présenter à l'examen final, fréquenter le *Songgyun 'gwan*, l'Académie confucéenne nationale. Cependant, on permettait à un petit nombre des élèves des écoles de la ville d'entrer à l'Académie confucéenne sans avoir passé le premier examen.

Parmi les étudiants des provinces qui avaient réussi le premier examen, ceux qui avaient été instruits dans des écoles privées, appelées *sodang*, étaient plus nombreux que ceux des écoles de district publiques. Tandis que le nombre d'écoles privées augmentait au point qu'elles exerçaient une influence politique considérable, elles se développèrent pour former un système plus vaste et systématisé appelé *sowon*, dont l'idéologie reposait sur les doctrines néoconfucéennes de Zhu Xi. Ces académies, qui s'étaient créées au milieu du XVI^e siècle, étaient près de 200 à la fin du XVII^e siècle. S'il était possible d'y étudier les *Quatre Livres* et les *Cinq Classiques* de la Chine, le succès aux examens n'était pas leur premier objectif. Leur but essentiel était de faire étudier le confucianisme comme une matière scolaire, enseignée principalement dans le cadre de séminaires. Avec l'extension des académies se créa une classe d'intellectuels lettrés qui s'unit dans une opposition aux fonctionnaires en poste. Résidant en province, ces élites intellectuelles contribuaient au développement harmonieux de la société rurale en diffusant dans les campagnes la culture de la classe dirigeante. À cette époque, celle-ci se composait de la noblesse, de ceux qui avaient réussi aux concours de l'administration et des candidats à ces concours, ainsi que des étudiants enrôlés dans les *sowon*. Si on ne peut guère déterminer le nombre de ces intellectuels, les études menées d'après 17 registres de maisonnées montrent qu'environ 12 % de ces foyers pouvaient être considérés comme appartenant à la classe dirigeante. Le gouvernement de la dynastie des Chosŏn reposant dès le départ sur une administration fortement centralisée, il est fort probable que les fonctionnaires se montraient arbitraires. Cette probabilité devint réalité à mesure que la corruption se répandait en même temps que la prospérité économique du XVI^e siècle. Il y avait donc de plus en plus de demandes en faveur d'une culture personnelle obtenue par une discipline intellectuelle stricte, afin que l'individu puisse devenir un homme d'État capable de traduire la justice en actions. À la suite de ces besoins exprimés par la société, le néoconfucianisme fondé sur la doctrine de Zhu Xi devint florissant, surtout par l'intermédiaire de ces académies, et les tendances moralisatrices en furent renforcées.

LE TRAITEMENT DE LA « CRISE » AU XVII^e SIÈCLE

Le boom économique qu'avait connu la Corée au XVI^e siècle s'effrita graduellement dans la seconde moitié du siècle : l'extravagance du mode de vie et le comportement d'exploiteur des hommes au pouvoir avaient commencé de saper la croissance. Il y eut, pour contrer ce déclin, un certain nombre de propositions de réformes, mais, dans le quatrième mois de l'année 1592, l'invasion japonaise porta un coup mortel à ces efforts. Outre les destructions massives provoquées par les ravages de la guerre, une menace contre l'économie se dessina, venue d'une tout autre direction, car l'invasion fut immédiatement suivie par le désastre climatique connu sous le nom de « petit âge glaciaire ». Son impact sur la péninsule Coréenne introduisit une période de crise permanente qui dura des décennies. Non seulement cette catastrophe naturelle empêcha les Coréens de se remettre des dommages de la guerre, mais elle contribua à provoquer une autre guerre venue d'une autre direction encore. En deux occasions, au cours du demi-siècle suivant, les tribus Jurchen issues de la région située juste au nord de la Corée, c'est-à-dire des Mandchous, tentèrent d'envahir la Corée, faisant empirer une situation déjà bien mauvaise.

Il n'existe aucune preuve qui permette de lier l'invasion japonaise de 1592 au refroidissement climatique. Cependant, pendant plusieurs années avant cette invasion, la Corée connut plusieurs séries de sécheresses et de disettes qui ne furent pas trop sévères. Après la première invasion de 1593–1594, pendant deux années successives, les récoltes furent mauvaises ; l'étrange climat engendré par le petit âge glaciaire avait vraiment commencé de se manifester.

Parmi les explications données à l'invasion du Japon que l'on a avancées ces dernières années, il en est qui situent son origine dans les problèmes que connaissait le commerce de l'Est asiatique au XVI^e siècle ; ces théories sont de plus en plus acceptées par les historiens japonais et coréens. En voici l'essentiel. Dans chacun des trois pays de l'Est asiatique, l'importance relative du commerce international était devenue si grande qu'elle exerçait une forte influence sur les fondements économiques de la classe dirigeante. Dans de telles conditions, tandis que le Japon entraînait dans le dernier quart du XVI^e siècle, d'une part, il faisait face à des limitations dans le volume des échanges autorisés par la Chine et la Corée et, d'autre part, il était confronté à de multiples difficultés provoquées par les intermédiaires, dominés dorénavant par les Portugais. Aussi, pour se sortir de cette situation, le Japon rêvait-il d'une conquête du site produisant les biens qu'il importait, et il rassembla les forces nécessaires pour y parvenir.

Une fois parvenue en Corée, l'armée japonaise talonna durement les Coréens pendant dix mois environ. Cependant, son avance s'enlisa devant P'yongyang, à quelque 650 kilomètres au nord de la plage où elle avait débarqué. À l'origine, l'armée japonaise avait prévu d'assurer les approvisionnements de ses hommes par la mer, tout au long de l'interminable chemin vers la Chine. Mais, dès le début, ce plan se heurta à de nombreuses difficultés à cause des défaites navales successives de la marine nipponne. Le harcèlement de la guérilla coréenne entravait les efforts que faisaient les envahisseurs pour ravitailler leurs troupes à terre. Dans ces conditions, l'armée japonaise se vit incapable de continuer sa progression, et elle dut consacrer toutes ses forces à assurer ses approvisionnements.

Après l'arrivée, en septembre 1593, des troupes envoyées par les Ming pour soutenir la Corée, la situation militaire des envahisseurs ne fit qu'empirer. Devant combattre sur plusieurs fronts au nord et au sud, ils abandonnèrent des lieux stratégiques comme P'yongyang et Séoul, pour se retirer vers le littoral où ils érigèrent des fortifications et s'enterrèrent pour une campagne prolongée. En 1597, lors d'une tentative visant à reprendre l'avantage, ils envoyèrent des renforts et lancèrent une offensive d'envergure. Mais l'attaque échoua elle aussi, et, après la mort de Toyotomi Hideyoshi en 1598, les Japonais retirèrent toutes leurs forces.

Leur intention d'envahir la Chine fut finalement contrée grâce à la jonction, sur le front, des forces coréennes et des armées chinoises des Ming. Cependant, pendant les sept longues années de la campagne militaire, les Japonais réussirent, au moins partiellement, à atteindre leurs objectifs. Pendant la durée de la guerre, ils firent prisonniers près de 100 000 Coréens dont certains furent envoyés au Japon comme ouvriers et esclaves personnels des officiers, mais dont la grande majorité fut vendue aux marchands d'esclaves, tant japonais que portugais. Les daimyōs japonais utilisèrent les profits retirés de la vente de leurs esclaves prisonniers pour acheter des mousquets et des marchandises chinoises apportées par les Portugais.

L'armée japonaise s'attacha également à capturer des potiers coréens. La porcelaine était un article d'exportation chinois fort prisé par le commerce international du XVI^e siècle. Lorsqu'ils faisaient prisonniers des potiers coréens, sans égard à leurs talents, le calcul des Japonais était que, grâce à eux, ils pourraient se passer d'importer des porcelaines chinoises. Cette action faisait aussi partie de leurs objectifs du début de la campagne.

La dynastie des Chosŏn, dont la société et l'économie avaient subi un choc énorme du fait de l'invasion japonaise, tomba dans des difficultés plus grandes encore avec l'invasion des Mandchous. Ce peuple s'était établi en Mandchourie et avait commencé de s'unir en 1589 sous l'autorité de son chef Nurhaci (1559–1626). Une fois l'unité réalisée jusqu'à un certain point, les Mandchous entamèrent leur expansion vers le sud. Ce mouve-

ment provenait d'un désir de s'approprier de meilleures terres agricoles. Dans le passé, aux périodes où les peuples du Nord se montraient actifs — comme au XI^e siècle avec les Khitan, au XII^e avec les Jurchen et au XIII^e avec les Mongols —, leur intérêt se portait surtout sur la prise de contrôle du pouvoir commercial, en particulier celui que pouvaient leur assurer les routes commerciales entre la Chine et les régions situées à l'ouest. Mais, au XV^e siècle, les Mandchous avaient fait de considérables progrès en agriculture, en particulier grâce à l'acquisition d'instruments aratoires venus de Corée et de Chine. À la fin du XVI^e siècle, ces progrès étaient tels que tous les Coréens savaient que, en Mandchourie aussi, on pouvait acheter des aliments contre des cotonnades.

Avec cette amélioration de l'agriculture, le mode de vie des Mandchous se modifia quelque peu, passant du pastoralisme nomade à la sédentarisation, ce qui facilita l'instauration d'un pouvoir politique unifié. Tandis que l'entité politique s'affirmait, le besoin apparut d'une augmentation des terres arables, afin de disposer d'une plus large assiette de l'impôt et, donc, de rentrées fiscales plus importantes. Ce sont ces facteurs qui expliquent pour l'essentiel la poussée des Mandchous vers le sud, au cours du XVII^e siècle. De plus, c'est à ce moment que se produisit la survenue du petit âge glaciaire, causant des dommages à l'agriculture et, par conséquent, rendant plus inévitable encore la poussée vers le sud. Plus la latitude était haute, plus les dégâts étaient considérables ; les archives coréennes de la période (le *Sillok*) révèlent que la situation était particulièrement grave au nord du 39^e parallèle. Tandis que le climat se refroidissait, les sécheresses et les inondations se multipliaient.

Ces aléas climatiques avaient déjà poussé les Mandchous à agir de manière inhabituelle au début du XVII^e siècle. À cette époque, en Corée, des rapports émanant des provinces septentrionales relataient les incursions répétées des Mandchous en quête de nourriture et avertissaient que si le pouvoir ne réagissait pas, on pouvait s'attendre à une invasion. Il y avait de nombreux exemples de raids mandchous, suivis d'expéditions punitives organisées par les Coréens. Il semble cependant que, à cette époque, Nurhaci n'avait pas l'intention d'étendre son pouvoir au-delà des frontières de la Mandchourie.

En 1616, il se fit couronner empereur et déclara que son pays était le « dernier Chin » ; en 1619, à la bataille de Sarhu, ses troupes écrasèrent une grande armée Ming. Mais il ne montra aucunement qu'il souhaitait exploiter sa victoire en poursuivant son avancée vers le sud, au cœur du territoire chinois. En 1625, tandis qu'il s'occupait de la tâche immense que représentait le transfert de la capitale nationale, il en choisit le site dans le centre de la Mandchourie, apparemment satisfait de créer en empire dans les limites de son pays.

La poussée vers le sud jusqu'en Chine commença sérieusement après la mort de Nurhaci en 1626, avec l'accession au trône de son fils Hong

Taiji (nom de temple : Taizong ; règne de 1626 à 1643). Contrairement à Nurhaci, Hong Taiji fut un partisan résolu de l'expansionnisme. Sa politique belliqueuse avait été freinée par Nurhaci, mais, une fois devenu empereur, il avait les mains libres et pouvait agir à sa guise.

De plus, dans les années 1620, le changement climatique fut catastrophique pour l'agriculture, ce qui était une aubaine pour l'expansionnisme de Hong Taiji. En 1626, un rapport d'un fonctionnaire coréen citait le fait que le nombre de personnes originaires de la région de Liao-tung, des Mandchous aussi bien que des Chinois, qui étaient arrivées dans la province nord-ouest de la Corée en quête de nourriture, atteignait un chiffre compris entre 200 000 et 300 000. Il donnait son opinion, affirmant qu'il serait difficile de nourrir des espoirs de paix dans le Nord-Ouest si on ne prenait pas de mesures pour lutter contre la famine.

La nouvelle base de l'impôt que convoitaient les Mandchous était tout simplement la Chine. Mais pour pénétrer en Chine, ils devaient d'abord supprimer la menace contre leur flanc arrière que représentait la Corée, alliée traditionnelle de la Chine des Ming. Au cours du premier mois de 1627, juste après être devenu empereur, Hong Taiji mobilisa une force de quelque 30 000 hommes et chercha à se faire donner la promesse que la Corée ne menacerait pas son territoire sur ses arrières. Le péril de l'invasion mandchoue se précisant, le roi de Corée et sa cour quittèrent le continent et se rendirent dans une île proche, d'où ils se préparèrent à une guerre longue. Cependant, les négociations de paix progressèrent avec une aisance inattendue et, au bout de trois mois environ, l'armée mandchoue se retira. Comme sa cible était la seule Chine, l'empereur mandchou ne désirait pas entrer dans un conflit prolongé avec la Corée.

Il y eut une autre invasion mandchoue au cours du douzième mois de 1636. Rassemblant les forces qui lui restaient après une invasion de la Mongolie et juste avant de faire route vers Beijing (Pékin), Hong Taiji décida de se défaire de l'inquiétude que lui causait la nécessité de protéger ses arrières et attaqua de nouveau. Les troupes qu'il avait rassemblées dans ce dessein se montaient à 200 000 hommes, chiffre bien plus important que lors de la première invasion. Face à une armée aussi importante, le monarque coréen ne put pas résister plus de deux mois.

L'étendue des dégâts infligés à la Corée par les invasions étrangères et les catastrophes naturelles se traduit dans les statistiques démographiques de la période. Dans l'étude citée plus haut sur les chiffres de la population sous la dynastie des Chosŏn, on arrive à déterminer que, de 1592, année du début des invasions japonaises, à 1636, année de la seconde invasion mandchoue, le taux annuel de croissance de la population chuta, passant de 0,40 % à un taux compris entre - 2,58 et - 2,20 %. Le chiffre de la population qui avait atteint 14 millions d'habitants en 1591 était tombé à 10,6 millions dans les

années 1630. Les chercheurs ont découvert que le taux de croissance annuel de 0,40 % ou plus qui avait été parfaitement stable aux ^{XV}^e et ^{XVI}^e siècles était réapparu en 1651. Cependant, même si on en était revenu à ce taux de croissance, ce n'est qu'en 1679 que la Corée allait atteindre à nouveau le niveau de 14 millions d'habitants qui était le sien à la veille de l'invasion japonaise.

La société coréenne du ^{XVII}^e siècle avait beau devoir faire face à un état de « crise » quasi constant, il n'y eut pas décomposition de l'ordre politique établi. Il est vrai que, en 1623, éclata un trouble politique de grande importance : le souverain régnant fut détrôné à la suite d'un coup d'État. Pourtant, cette manœuvre politique n'eut pas pour résultat un changement de dynastie ni de classe dirigeante, et, ce qui est encore plus frappant, la justification morale donnée au coup d'État n'avait pas de rapport avec la crise de la société, mais avec ce que l'on jugeait être la nature immorale du régime en place.

L'un des aspects importants de l'histoire de la Corée au ^{XVII}^e siècle est certainement le fait que l'on a traité les crises vécues par la nation à cause des catastrophes naturelles et des invasions étrangères d'un point de vue moraliste. On pouvait déjà déceler, dès le ^{XVI}^e siècle, la présence de ce moralisme qui reposait sur les doctrines de Zhu Xi. L'inconduite sociale et la malfeasance politique engendrées par la prospérité économique de l'époque débouchèrent sur une prise de conscience accrue de l'indignité de ces comportements. Les responsables du coup d'État de 1623 s'étaient attaqués au groupe dominant à cause de l'immoralité qu'ils percevaient dans la politique intérieure et extérieure que menait ce dernier. Ainsi, les justifications qu'ils donnèrent à leur action étaient les suivantes : premièrement, lorsqu'ils s'étaient trouvés face à la menace mandchoue, le roi et son entourage n'avaient pas entretenu leurs relations de confiance avec la Chine des Ming qui avait pourtant envoyé des troupes pour aider la Corée à se défendre contre les Japonais ; deuxièmement, le régime avait agi de manière immorale en faisant jeter la reine mère en prison et en exécutant un prince, tout cela pour supprimer ce qu'il croyait être une menace contre lui.

Après avoir réussi à expulser le roi, le nouveau groupe au pouvoir se révéla incapable d'éviter le conflit armé avec les Mandchous, à cause de sa politique affichée de sympathie pour les Ming. Après avoir subi deux séries d'invasions, il dut faire face à l'humiliation de se soumettre devant la force armée. Pourtant, il n'y eut pas de répercussions importantes à l'intérieur. Les épreuves vécues par le peuple soumis aux étrangers n'étaient pas légères, mais grâce à la solidité de roc dont faisait preuve la classe dominante et à la solidarité qui unissait la population, il n'y eut guère de troubles à signaler.

Idéologiquement, le XVII^e siècle a marqué le point culminant du néo-confucianisme en Corée. Parmi les diverses écoles de ce mouvement, celle des études rituelles était particulièrement proéminente; le fait présente un double intérêt car, même en Chine, cette école s'était fort peu développée. Voilà qui indique le degré élevé de ferveur que tous les Coréens mettaient à la recherche du sens moral.

Au XVII^e siècle, la Corée connut aussi l'introduction de la culture et des connaissances occidentales. Des personnalités officielles envoyées dans la Chine des Ming entrèrent en contact avec des missionnaires occidentaux et acquirent des objets tels que des cartes de l'Europe, des textes sur le catholicisme, des mousquets, des télescopes, des réveils et des ouvrages d'astronomie. En 1627, ce furent des marins néerlandais qui, ayant fait naufrage dans une île au large de la côte méridionale, devinrent les premiers Occidentaux à fouler le sol coréen. Mais il était bien difficile que des bribes de connaissances ainsi glanées presque au hasard puissent contribuer à apporter des changements réels. La première moitié du XVII^e siècle était une époque de crise et, en outre, la foi des lettrés et des hauts fonctionnaires dans le néoconfucianisme était plus puissante à cette époque qu'à aucun autre moment. Il n'en reste pas moins que parmi les objets venus d'Occident rapportés par les émissaires revenus de Beijing, le calendrier et le réveil suscitérent l'intérêt le plus vif puisqu'ils pouvaient être utiles, même à cette époque de catastrophes naturelles incessantes.

Dans les années 1630, les missionnaires occidentaux présents à Beijing parvinrent à prouver aux dirigeants politiques chinois que les lois régissant le calendrier et l'astronomie occidentales étaient supérieures aux leurs, car elles pouvaient prédire les éclipses avec exactitude. Par conséquent, en 1644, la nouvelle dynastie des Qing adopta le calendrier venu d'Europe. Les Chosŏn subirent l'influence de cette décision et, en 1654, ils commencèrent à se servir d'un calendrier lunaire obtenu auprès de la Chine des Qing, lui-même fondé sur le calendrier occidental. En 1669, la cour offrit au roi deux astrolabes équipés d'horloges; les astrolabes étaient identiques, mais les horloges qui leur étaient attachées étaient différentes. La première était une clepsydre à eau traditionnelle, tandis que la seconde était un réveil occidental fonctionnant à l'aide de deux pendules et de multiples engrenages. Le second astrolabe avait une signification historique, car c'était le premier objet que fabriquaient des Coréens en faisant appel à des techniques occidentales. Cependant, le système à clepsydre avait la faveur du roi et de ses ministres, car le souverain croyait que les principes naturels sur lesquels était construit l'appareil traditionnel légitimaient l'existence, puisqu'ils étaient l'incarnation de la volonté du ciel. En tout cas, à part cet astrolabe, nous ne possédons aucune trace d'autres instruments de l'époque faisant appel au réveil occidental.

LE RENOUVEAU DE LA PROSPÉRITÉ ET LA CROISSANCE DE LA SOCIÉTÉ POPULAIRE AU XVIII^e SIÈCLE

Le petit âge glaciaire se prolongea jusque dans la dernière partie du XVII^e siècle. Cependant, si on les compare aux événements de la première moitié du siècle, les conséquences néfastes qu'il entraîna se firent moins fréquentes, et il ne s'y ajoutait pas les désastres de l'invasion étrangère : les dégâts furent beaucoup moins catastrophiques. On le constate aussi à la lecture des tendances démographiques. En général, le taux de croissance de la population était supérieur à 1 %, même si, dans les années 1660 et 1690, il y eut des périodes où il fléchit jusqu'à 0,10 % et moins. Cette tendance perdura au XVIII^e siècle et la population s'accrut, passant de 14 350 000 en 1700 à environ 18 650 000 en 1750. Par la suite, le chiffre baissa quelque peu en 1765 jusqu'à 17 680 000 pour remonter à nouveau à 18 millions en 1776, puis à 18 440 000 en 1800. Le XVIII^e siècle fut une époque exceptionnelle de prospérité économique et de croissance démographique, non seulement pour la Corée, mais pour tout l'Est asiatique.

Les autorités mirent au point des mesures politiques en vue d'atténuer les désastres peu de temps après leur survenue. Par exemple, en 1626, on créa un bureau de secours qui devait subvenir aux besoins de la population et qui était seul responsable des efforts en ce sens. Vers la fin des années 1600, on proposa une mesure visant à alléger le fardeau de l'ancien impôt qui pesait sur le peuple sous forme de tribut en le transformant en taxe foncière. Mais pareille politique ne put être complètement appliquée à cause des perturbations provoquées par les catastrophes naturelles et les invasions étrangères. Dans les années 1650, on reprit la proposition, et pendant les cinquante années suivantes, le nouveau système, le *taedong-pop* ou «taxe foncière uniforme», fut appliqué dans un district après l'autre dans tout le pays. Cette application rencontra de nombreuses difficultés puisqu'il fallait procéder à un relevé cadastral de toutes les terres arables. Les fonctionnaires utilisèrent le riz obtenu au moyen de cette nouvelle taxe pour acheter à des entrepreneurs accrédités les marchandises dont le peuple avait besoin ; ce fut là l'une des retombées bénéfiques du système qui encourageait le commerce et l'artisanat.

Il y eut encore une avancée notable dans l'agriculture du XVIII^e siècle : la dissémination générale de la méthode de repiquage du riz. Si on la compare à celle des semences à la volée, la productivité par unité de surface cultivée n'est guère différente, mais elle présente l'avantage d'exiger beaucoup moins de main-d'œuvre pour le désherbage. Avec la première méthode, en effet,

il faut désherber cinq ou six fois, tandis qu'avec le repiquage, on ne doit le faire que deux ou trois fois ; cependant si les rizières ne sont pas suffisamment irriguées, on risque de perdre la récolte. C'est pourquoi, au XV^e siècle, la Cour avait interdit le repiquage. Ce ne sont pourtant pas les progrès réels de l'irrigation au XVI^e siècle — barrages et canaux — qui favorisèrent l'adoption de cette méthode. Seule la méthode des semis rectilignes sur les terres humides devint populaire. La population ayant augmenté, le principal avantage du repiquage — la réduction de la main-d'œuvre — n'avait plus rien d'évident.

Ce n'est que dans la dernière partie du XVII^e siècle, pendant le redressement économique, que la diffusion du repiquage commença vraiment, pour être générale au XVIII^e siècle. C'était le résultat d'un besoin de restreindre le travail des champs étant donné la baisse brutale du chiffre de la population à la suite des catastrophes naturelles de la première partie du XVII^e siècle. Cette série de crises provoqua beaucoup de souffrances, mais elle engendra aussi ce progrès important qui favorisa les cultures de profit.

Les bénéfices tirés du commerce international jouèrent aussi un rôle de premier plan dans le redressement économique de la fin du XVII^e siècle. Certes, les profits que l'on retirait du commerce intermédiaire entre la Chine et le Japon disparurent pendant les guerres, mais, par la suite, les échanges reprirent. En 1603, Tokugawa Ieyasu (1542–1616), fondateur du nouveau *bakufu*, fit savoir aux Coréens que lui-même n'avait rien à voir avec les invasions qu'avait lancées Toyotomi Hideyoshi, et il demanda que les relations entre les deux pays reprennent. Comme la Chine des Ming refusait toutes relations officielles avec le Japon, le *bakufu* souhaitait vivement nouer des liens avec la Corée, seule voie possible pour ses échanges commerciaux avec le continent. En examinant cette demande du Japon, le gouvernement des Chosŏn exigea des excuses pour les invasions, puis, adoptant une souplesse diplomatique, il autorisa le rétablissement des relations en 1609. Par la suite, les missions officielles coréennes *t'ong-sinsa* exercèrent une influence certaine sur la civilisation japonaise lors de leurs voyages dans l'archipel. Ce ne fut pas le seul avantage qu'en retira la Corée : ses marchands récoltèrent de gros bénéfices en jouant leur rôle d'intermédiaires dans le commerce de la soie venue de Chine qui transitait par les entrepôts de la mission japonaise en Corée. À la fin du XVII^e siècle, le volume des exportations de soie grège vers le Japon représentait entre 60 et 70 % du total des exportations coréennes, et l'argent venu du Japon pour payer ces achats était de l'ordre de 400 000 à 500 000 yangs (*liang* chinois) par an. Une telle somme représentait plusieurs fois la valeur du commerce maritime direct entre la Chine et Nagasaki. Comme la marge de profit prélevée par les Coréens sur ce commerce intermédiaire était au moins de 300 %, on voit que les bénéfices étaient considérables, et

on comprend qu'ils contribuèrent puissamment à l'expansion du capital commercial intérieur.

Cependant, en 1684, une grave crise affecta le commerce des intermédiaires ; cette année-là, la Chine des Qing et le Japon de Tokugawa renouèrent leurs relations. La vente directe par la Chine de la soie grège au Japon ne pouvait que signifier le déclin de ce genre d'affaire. En fait, dans les années 1720, le volume du commerce commença de diminuer sensiblement. Inquiet du fait que la production des mines d'argent était en baisse, le *bakufu* encouragea la production nationale de soie et commença à imposer des restrictions au flux d'argent venu de l'étranger. Confrontés à cette situation, les marchands coréens se tournèrent vers un nouveau produit d'exportation, le ginseng (*insam*, en coréen). Aujourd'hui encore, le ginseng est un produit aussi prisé que la soie. Mais il était impossible d'en disposer facilement puisqu'il fallait aller chercher les racines de ces végétaux sauvages dans les montagnes, puis les transporter jusque dans les villes. Pour en obtenir davantage, on tenta de le cultiver expérimentalement un peu partout dans le pays, et les essais se révélèrent probants. Parmi ceux qui s'étaient livrés à ces expériences, les marchands de Kaesong furent les plus chanceux. Ils avaient investi énormément d'argent dans la création de champs de ginseng, et ils avaient si bien réussi que, dès le début du XIX^e siècle, Kaesong qui, jusqu'alors, n'avait eu aucun lien avec le ginseng devint le plus gros producteur de tout le pays. La culture du ginseng améliora encore la position des Chosŏn dans les relations commerciales de l'Est asiatique.

La croissance économique apporta de nombreux changements dans le mode de vie des individus, car le développement économique et industriel s'accompagnait nécessairement d'une croissance urbaine. La population de la ville de Séoul, au début du XX^e siècle, frôlait les 200 000 habitants. En fait, pareil niveau était apparu lors du recensement de 1669. Lors des recensements antérieurs de 1648 et de 1657, le chiffre de la population n'était pas supérieur à 80 000 ou 90 000, mais lors de celui de 1669, il avait bondi jusqu'à doubler pour atteindre 194 000. On peut, certes, attribuer cette augmentation soudaine à des erreurs de statistiques, mais en réalité elle traduit probablement des changements dans les conditions socio-économiques que connaissait la seconde moitié du XVII^e siècle. Il relevait de l'évidence que les paysans dont les villages avaient tant souffert des catastrophes naturelles se soient regroupés dans la capitale où ils espéraient obtenir des secours et trouver un emploi. Il n'est donc pas de pure coïncidence que les corvées dont l'administration centrale faisait usage pour entreprendre des travaux publics, comme la construction des mausolées royaux, aient été remplacées graduellement par un système selon lequel les paysans étaient embauchés afin de remplir les obligations de travail d'autres compatriotes. L'urbanisation n'était pas un phénomène cantonné à la capitale, on en constatait la

croissance dans tous les grands centres provinciaux. La construction, sur l'injonction du roi, d'une nouvelle ville (Hwasŏng, aujourd'hui Suwŏn) à une centaine de kilomètres au sud de la capitale est un excellent exemple du développement urbain de la période. Non seulement les grands marchands de toute la Corée furent encouragés à se regrouper dans la ville nouvelle, qui avait été bâtie dans l'intention de créer un nouveau centre politique, militaire et économique, et installée à proximité d'un important nœud de communications, mais ce site devait acquérir de l'importance pour avoir fait connaître les techniques occidentales de construction de forteresses.

À mesure que, à la fin du XVIII^e siècle, les effets de la crise s'effaçaient, il y eut une considérable progression dans la compréhension de l'Occident. En de multiples occasions, on envoya à Beijing des experts chargés d'assimiler les principes à la base des lois du calendrier occidental, tandis que le nombre des lettrés allait croissant, qui acceptaient les idées occidentales sur la rotondité de la Terre et sur le fait qu'elle tournait sur elle-même. Le quartier de Liulichang à Pékin devint le forum où les intellectuels coréens avides de savoir, qui faisaient partie des missions officielles, puisaient de nouvelles connaissances. Toutes ces notions sur l'Occident modifièrent les conceptions que se faisaient les Coréens d'un monde résumé à l'est de l'Asie et dont la Chine était le centre. Mais cela ne veut pas dire que la foi en la supériorité de la civilisation chinoise, reposant sur le confucianisme, se fût effondrée, bien au contraire. Il y eut à l'époque un retour en force d'une nouvelle appréhension du rôle de la Corée dans la tradition confucéenne : après la conquête de la Chine par les Qing, la Corée était désormais le bastion du vrai confucianisme.

Cependant, on ne peut ignorer le fait que le confucianisme lui-même subissait de nombreux changements. Avec le développement du commerce et de l'industrie, et le bouleversement de la vision du monde, la pensée confucéenne ne pouvait que subir une transformation. Si l'on n'abandonnait pas complètement son aspect moral, des voix s'élevaient pour affirmer leur contribution pratique à son analyse. La société s'était diversifiée à un point tel que l'on ne pouvait plus se contenter des discussions portant sur les seuls classiques confucéens. Parmi les écrits des lettrés, outre ceux qui traitaient des classiques dans un esprit universaliste, il y eut une brusque augmentation d'œuvres traitant de thèmes particuliers, comme l'histoire de la Corée et les questions d'actualité. Il y eut aussi des changements dans les arts de la peinture et de la calligraphie, car les peintres préféraient désormais les paysages réalistes, et les calligraphes adoptaient de nouveaux styles. Ce genre de paysages réalistes, appelé *qingyongsansuwŏha*, fut inauguré par Chŏng Sŏn (1676–1759), qui travailla pendant une cinquantaine d'années à partir de la fin du XVIII^e siècle et qui sut capter la beauté de sujets tels que le mont Kukang et des vues de la capitale.

Les changements économiques successifs en entraînaient d'autres, d'ordre social. Les individus qui avaient profité du récent essor de l'agriculture et du commerce pour s'enrichir ambitionnaient de jouer un rôle de dirigeants politiques, à tout le moins dans leur entourage immédiat. Il s'ensuivit des frictions inévitables entre ces nouveaux riches et la classe dominante existante qui avait pour pivot le *sŏwon* et qui tentait de maintenir l'ordre social confucéen. Au sein de la classe dirigeante elle-même, qui jusqu'alors rassemblait tous les propriétaires fonciers, il devint impossible de coexister et de collaborer en paix, car certains d'entre eux manifestaient un intérêt pour le développement du commerce, ce qui était nouveau. Ces divisions de la classe dirigeante débouchèrent sur des luttes féroces et sur une crise politique. Seul le roi pouvait maîtriser ce chaos politique.

Au cours du XVIII^e siècle, les rois Yongjo (règne de 1724 à 1776) et Ch'ŏngjo (règne de 1776 à 1800), qui ne se contentaient pas de régner mais qui gouvernaient avec autorité, concentrèrent leurs efforts sur la création d'un nouveau système politique. Aux XVI^e et XVII^e siècles, la classe dominante des propriétaires, grands ou petits, se divisa en plusieurs factions entravant l'action du pouvoir royal et affaiblissant du même coup l'autorité monarchique. Même sous le règne de Yongjo, les restes de ces démêlés étaient encore très présents, et l'autorité royale en était parfois compromise. Mais, après cette période de transition, en s'attaquant à ce problème, le roi supprima le système politique et s'efforça d'instaurer son autorité absolue. Il voulait incarner toutes les vertus d'un saint roi confucéen. Cette idée et sa quête de l'homme « parfait » étaient similaires aux concepts nourris par les monarques européens du Siècle des lumières. Il pensait par exemple que tout individu étant un être humain, il était injuste de traiter les esclaves comme un bien personnel ; aussi élaborait-il une réforme radicale de l'esclavage. Mais elle se limita, à cause de sa mort soudaine, à libérer les esclaves au service de l'État. Toutefois, son plan d'abolition de l'esclavage, esclavage qu'il considérait comme un anachronisme féodal, traduisait bien sa philosophie fondée sur une révision de l'idéologie politique confucéenne. Parmi les membres de sa cour se trouvaient de nombreux lettrés nommés par lui ; ils devaient être connus plus tard sous le nom d'érudits de l'enseignement pratique, et Ch'ŏngjo en était lui-même le premier.

Sous son règne, dans la dernière moitié du XVIII^e siècle, les Chosŏn virent se répandre rapidement le catholicisme. Il y eut de nombreuses conversions chez les lettrés, à la suite de leur intérêt initial pour le savoir occidental, et chez les hommes du peuple ; à la fin du siècle, les nouveaux croyants se comptaient par dizaines de milliers. Il n'existe aucun autre exemple, dans l'Église catholique, d'églises qui se formèrent avant l'arrivée des prêtres. Les lettrés convertis par le biais de leur intérêt pour l'Occident ne considéraient pas, au début, que le catholicisme fût contraire au confucianisme, ni qu'il

déniât l'existence du roi. Le peuple qui avait longtemps souffert de l'autorité féodale était surtout attiré par l'affirmation de l'égalité entre les hommes. Le roi Ch'ôngjo considérait que ce désir d'égalité dans le peuple était aussi important que le plan secret qu'il formait pour une réforme radicale de l'esclavage. S'il ne soutenait pas le catholicisme, il ne pensait pas que son influence fût dangereuse. Quand on lui proposa de supprimer la nouvelle religion, il répondit que si elle s'était aussi rapidement répandue dans le peuple, c'était à cause des lacunes de l'enseignement orthodoxe et qu'il fallait redoubler d'efforts pour le promouvoir. Mais l'indulgence accordée au nouveau culte devait cesser bientôt, quand le roi mourut. Peu après, ses opposants politiques s'emparèrent rapidement du pouvoir et commencèrent une série de persécutions. Sachant que nombreux étaient ceux dans le proche entourage du feu roi qui, s'ils n'étaient pas forcément convertis, avaient des sympathies pour le catholicisme, les nouveaux dirigeants ne manquèrent pas l'occasion de briser leur influence.

Pendant le XVIII^e siècle, le rôle et la position du peuple s'accrurent, et l'on perçoit ce changement social dans les peintures de l'époque. Si, dans les périodes antérieures, la peinture était un art terne et monotone puisqu'il visait à un enseignement, celle du XVIII^e siècle montre des changements remarquables en ce qu'elle dépeint les divers aspects de la vie populaire, de manière à la fois réaliste et romanesque. Les peintres les plus représentatifs de la période sont Kim Hongdo et Shin Yunbok (illustration 133), qui nous ont laissé un certain nombre d'œuvres exceptionnelles. Le premier s'attachait à montrer les occupations et les loisirs du peuple de manière humoristique, tandis que le second retraçait les scènes d'amour dans le peuple, sans oublier les *kisaeng*, les geishas coréennes. Mais ces images charmantes du peuple cédèrent rapidement la place à des visions de foules en colère, armées de fourches, se révoltant contre les exactions de la classe dirigeante au XIX^e siècle. Après la mort de Ch'ôngjo, le pouvoir passa entre les mains de sa parenté qui mit l'autorité royale au service des intérêts de quelques-uns. Ils avaient la haute main sur les ressources de la nation et exploitaient durement le peuple, ce qui provoqua des émeutes dans toute la nation. Cependant, le peuple souffrait d'un handicap, car il n'avait guère d'influence politique et manquait de dirigeants instruits ; mais pendant ces révoltes, il acquit une prise de conscience certaine. La situation ne s'améliora pas beaucoup, même avec l'arrivée des puissances occidentales vers la fin du XIX^e siècle.

NOTE

1. Les Chosôn (1392–1896) furent la troisième dynastie qui régna sur la péninsule Coréenne. La première avait été la dynastie des Shilla (669–935) et la deuxième celle des Koryô (936–1692).

BIBLIOGRAPHIE

- BARY W. T. DE ; HABOUSH J. K. 1989. *The rise of neo-confucianism in Korea*. New York, Columbia University Press.
- DEUHLER M. 1992. *The confucian transformation of Korea : a study of society and ideology*. Harvard, Council on East Asian Studies.
- ECKERT C. *et al.* 1990. *Korea old and new : a history*. Séoul, Ilcho-kak.
- HABOUSH J. K. 1989. *A heritage of kings*. New York ; Columbia University Press.
- LEE K. B. 1984. *A new history of Kore*. Séoul/Cambridge, Ilcho-kak / Harvard University Press.

Le Tibet – Aire culturelle

Anne-Marie Blondeau

Au Tibet, la période que recouvre la chronologie occidentale du XVI^e au XVIII^e siècle est marquée par une grande instabilité politique qui contraste avec l'aboutissement d'une sorte d'âge classique de la civilisation. Tandis que le XVI^e siècle ne présente pas de rupture avec l'époque précédente, un bouleversement considérable se produit au milieu du XVII^e siècle, l'accession au pouvoir des dalai-lamas, qui modifie la structure du gouvernement et impose peu à peu, en même temps qu'une centralisation étatique, la suprématie intellectuelle et spirituelle de leur école, l'école guelougpa.

LE CADRE HISTORIQUE ET POLITIQUE

Depuis le XIII^e siècle, des hégémonies ecclésiastiques successives, sous l'autorité des hiérarques de différentes écoles du bouddhisme tibétain, s'étaient disputé le pouvoir ; chacune avait trouvé appui auprès de chefs de tribus mongoles, descendants de Gengis Khān, qui saisirent souvent le prétexte de venir en aide à leurs protégés pour régler leurs contentieux sur le sol tibétain. Les hiérarques tibétains instaurèrent ainsi un système politique ambigu dont les conséquences seront lourdes de nos jours, celui du maître religieux tibétain, détenteur du pouvoir spirituel — et donc en position dominante dans l'optique tibétaine —, allié à un disciple et protecteur étranger (mongol ou chinois) qui, selon les époques et les circonstances, s'ingérait plus ou moins dans les affaires tibétaines.

À la fin du XV^e siècle, le pouvoir en place était celui des Phamodrupa, dont le siège était dans le Ü, la province du Centre, mais il était fortement affaibli par des rivalités internes et la rébellion du gouverneur de Rinpoung, dans la province plus occidentale du Tsang, qui avait établi son gouvernement — laïc — sur cette province (1481). La lignée des gouverneurs du Tsang fut à son tour éliminée par un de leurs officiers en 1565, qui fonda sa propre dynastie des princes du Tsang.

Cette lutte, souvent sanglante, entre deux pouvoirs politiques se doublait d'une rivalité religieuse entre l'ancienne et fastueuse école des Karmapa (qui n'assuma jamais le pouvoir), soutenue par les gouverneurs, puis les princes du Tsang, et la récente école des Guelougpa fondée par Tsongkhapa (1357–1419) qui, implantée dans la province du Ü, connut un essor immédiat considérable et était patronnée par les Phamogrupa et leurs feudataires de la région de Lhassa. Le succès de cette école, dû à la personnalité remarquable de son fondateur et à l'idéal de vie monastique qu'il offrait à ses contemporains, explique sans doute l'animosité des écoles plus anciennes qui, pour la plupart, ne respectaient plus des règles disciplinaires strictes. Ainsi, tout le XVI^e siècle et la première moitié du XVII^e furent occupés par des escarmouches et batailles incessantes dans lesquelles chaque parti connut à tour de rôle succès et revers.

Au milieu du XVI^e siècle, alors que les Guelougpa étaient en mauvaise posture, ils trouvèrent un allié extérieur en la personne d'Altan Khān, prince des Mongols Qalqa : impressionné par la personnalité d'un lama du monastère de Drepung, Sōnam Gyatso (1543–1588), troisième réincarnation d'un éminent disciple de Tsongkhapa, il l'invita à sa cour, se convertit et ordonna à ses sujets d'abandonner leurs croyances et pratiques chamaniques et d'adopter le bouddhisme prêché par les Guelougpa ; ce fut le début de la conversion des Mongols au bouddhisme tibétain et celui de l'influence des Guelougpa en Mongolie, au détriment des autres écoles qui avaient quelques implantations plus anciennes dans ce pays. Lors de cette visite, le maître tibétain et Altan Khān échangèrent traditionnellement des titres honorifiques, et Altan Khān décerna à Sōnam Gyatso celui de dalaï-lama, « Lama-Océan (de Sagesse) », qui fut appliqué rétrospectivement aux deux précédentes incarnations du hiérarque, lequel devint, de ce fait, le troisième dalaï-lama. De ce jour aussi commença un flot ininterrompu de Mongols à Lhassa, venant en pèlerinage ou pour recevoir ordination et enseignement dans les trois grands monastères-universités guelougpa de la région : Drepung, Ganden et Sera. Fort opportunément également, à la mort de Sōnam Gyatso, sa réincarnation fut reconnue dans un descendant d'Altan Khān : conduit à Lhassa, celui-ci fut intronisé comme quatrième dalaï-lama (Yonten Gyatso, 1589–1617).

Cependant, au Tibet même, la situation des Guelougpa était des plus critiques, au point que la réincarnation du quatrième dalaï-lama en la personne de Nawang Lozang Gyatso (1617–1682) ne fut rendue publique qu'en 1622. À son tour, le cinquième dalaï-lama chercha de l'aide auprès des tribus mongoles ; en 1638, Gushri Khān, chef des Mongols Qoshot, établit avec lui la relation de maître religieux-disciple et protecteur et, l'année suivante, il lança une expédition conquérante qui aboutit, en 1642, à la défaite du prince du Tsang et à la prise de sa capitale. Aussitôt, au cours d'une cérémonie grandiose, il offrit tout le Tibet au cinquième dalaï-lama qui, en retour, lui décerna

le titre de roi selon la loi bouddhique : si le gouvernement était désormais, en effet, entre les mains du dalaï-lama assisté d'un régent, l'autorité militaire restait sous le contrôle de Gushri Khān et de ses descendants.

Le cinquième dalaï-lama se révéla un homme d'État remarquable : il réorganisa l'administration en créant deux corps de fonctionnaires parallèles, l'un laïc, chargé des affaires civiles, l'autre monastique, chargé des affaires religieuses, instaurant ainsi le système de gouvernement « qui unit les pouvoirs temporel et religieux », comme le définissent les Tibétains, système qui, sous l'autorité plus ou moins effective des dalaï-lamas successifs, se maintint jusqu'en 1959. Pour marquer symboliquement la restauration d'un État tibétain fort, il décida de transférer sa résidence et le siège de son gouvernement du monastère de Drepung à la colline du Marpori, proche de Lhassa, où la tradition situait le palais du premier empereur tibétain au VII^e siècle, Songtsen Gampo, et, en 1645, il posa les fondations du Potala, double de la Montagne-Paradis du bodhisattva Avalokiteshvara dont le cinquième dalaï-lama fut, ainsi que toute la lignée des dalaï-lamas, reconnu comme l'émanation.

L'année précédente, en Chine, les Mandchous avaient mis fin à la dynastie Ming et instauré la dynastie Qing. Dès 1649, l'empereur avait envoyé une invitation au dalaï-lama à se rendre à Pékin (visite qui eut lieu finalement en 1652-1653) et, tout au long du règne du pontife tibétain, dont le prestige était grand auprès des tribus mongoles, les empereurs mandchous demandèrent son intervention pour calmer les velléités belliqueuses sans cesse renaissantes de leurs voisins mongols.

Malgré des révoltes dans les provinces et des expéditions militaires plus ou moins heureuses contre le Bhoutan et le Ladakh, le règne du cinquième dalaï-lama fut une période de relative paix intérieure. Mais les troubles reprirent à partir de 1696, lorsque l'empereur chinois Kangxi et les Mongols apprirent que le dernier régent du dalaï-lama, Sangye Gyatso, avait caché la mort du pontife en 1682 et régné en son nom pendant près de quinze ans. La personnalité du sixième dalaï-lama intronisé par le régent servit de détonateur et, tour à tour, Mongols Qoshot et Dzoungars exercèrent leurs violences au Tibet central : les premiers tuèrent le régent et déposèrent le dalaï-lama qui mourut sur le chemin de l'exil ; les seconds, en expédition punitive, mirent à sac Lhassa (1717). Finalement, l'empereur Kangxi envoya une troupe pour accompagner à Lhassa l'enfant reconnu comme septième dalaï-lama (Kelzang Gyatso, 1708–1757) et chasser les Dzoungars. C'était la première fois qu'une armée chinoise était envoyée au Tibet central et le début de ce que l'on a coutume d'appeler le « protectorat » mandchou sur le Tibet. Kangxi instaura un gouvernement civil composé de quatre membres de familles nobles tibétaines et mit en poste à Lhassa deux représentants, les Ambans. Mais les rivalités entre les membres du gouvernement entraînèrent une guerre civile

d'où émergea vainqueur l'un des ministres, Pholhane, en 1728. Il garda le pouvoir jusqu'à sa mort, en 1747, et, durant son règne, le Tibet fut en paix. Mais son fils qui lui succéda complota imprudemment avec les Dzoungars et fut assassiné par les Ambans chinois qui, en retour, furent exécutés par les Tibétains. L'empereur Qianlong envoya une expédition punitive ; il restaura le dalaï-lama comme chef du gouvernement et il institua un cabinet de quatre membres, tandis qu'une troupe chinoise d'environ 2 000 soldats devait désormais stationner à Lhassa pour protéger les Ambans. Il donnait ainsi sa figure définitive à la forme « hiéocratique » du gouvernement tibétain qui s'est maintenue jusqu'à l'époque contemporaine.

Pendant une partie de cette période, des observateurs occidentaux rapportèrent des informations sur le Tibet des dalaï-lamas : les missionnaires catholiques, jésuites et capucins. Les jésuites avaient d'abord implanté une mission dans l'ouest du Tibet, puis firent une tentative dans le Tsang ; mais c'est à Lhassa que leur mission dura le plus longtemps, où elle bénéficia de la présence d'Ippolito Desideri (de 1716 à 1722), observateur remarquable et sans parti pris. Les capucins avaient, de leur côté, créé une mission à Lhassa dès 1707, sans doute soutenus par une petite communauté de marchands arméniens qui, à l'époque, résidaient dans la ville. Les uns et les autres avaient été autorisés à séjourner dans la ville et à pratiquer leur culte. Sans doute moins ouverts que les jésuites et d'un prosélytisme plus agressif, les capucins furent tenus pour responsables d'un crime de lèse-majesté commis par un Tibétain converti et obligés de quitter le Tibet en 1745. Ils devaient être les derniers Occidentaux à pénétrer à Lhassa avant longtemps, car, sous la pression des Mandchous intervenus une nouvelle fois militairement au Tibet, en 1792, mais cette fois à l'appel des Tibétains pour repousser l'armée népalaise des Gurkhas, le pays fut interdit aux étrangers. Il est notable, cependant, que les jésuites n'exercèrent en aucune façon au Tibet un rôle ni une influence comparables à ceux qu'eurent leurs confrères, à la même époque, à la cour mandchoue.

LES STRUCTURES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES

La société tibétaine, sans être immobile ni uniforme d'une région à l'autre, présentait une grande stabilité dans ses structures. Société de classes, on a pu la comparer aux sociétés féodales occidentales.

Au XVI^e siècle, le pays morcelé était partagé entre des seigneurs ecclésiastiques qui s'appuyaient sur les familles nobles dont certaines étaient issues de l'ancien empire. Avec l'ensemble du clergé, ils formaient la strate supérieure, celle que tous les Tibétains, riches ou pauvres, nobles ou manants, considéraient, selon la doctrine bouddhique, comme le troi-

sième « joyau » auquel ils devaient adresser leur vénération et leurs dons, à l'égal du Bouddha et de sa loi. Centres du savoir, les monastères étaient aussi, et ce dès avant les siècles qui nous occupent, la principale puissance économique du pays : dotés de domaines souvent immenses, ils étendaient sans cesse leur influence par la fondation de filiales sur des terres dont la propriété, avec les serfs, les métayers ou les pasteurs nomades qui les exploitaient, leur était offerte par les seigneurs locaux. Des intendants monastiques étaient chargés de la gestion de ces richesses : perception des taxes, exécution des corvées et même octroi de prêts, le plus souvent de grains, lorsque la récolte avait été mauvaise, à des taux usuraires. La population monastique elle-même ne cessa de croître, car l'usage était, pour chaque famille, de donner au moins un fils au monastère ; celui-ci reproduisait d'ailleurs les inégalités sociales, en dépit des règles monastiques égalitaires, puisque chaque famille subvenait dans la mesure de ses moyens à l'entretien de ses enfants moines ou nonnes. Cependant, l'entrée dans les ordres représentait la seule possibilité d'élévation sociale, soit par le mérite personnel qui permettait aux enfants des humbles d'accéder aux plus hautes charges ecclésiastiques, soit par la reconnaissance d'un individu comme réincarnation d'un religieux illustre.

À côté du clergé, le sommet de la pyramide sociale était occupé par les nobles, mais leur pouvoir d'ordre laïque les subordonnait, au moins théoriquement, au clergé. En pratique, on vit précisément au XVI^e siècle de grands seigneurs inviter autoritairement à leur cour des religieux célèbres pour recevoir leurs enseignement et initiation, exécuter des rituels propitiatoires ou pour engager des débats théologiques ; on retrouvait là l'ambiguïté de la relation maître, disciple et protecteur que l'on a soulignée plus haut. La noblesse était obligatoirement associée à un fief et, tant que le pouvoir politique passa d'école religieuse en école religieuse, les nobles, à l'exception des officiers qui servaient à la cour des hiérarques, résidaient dans leurs États en seigneurs pratiquement indépendants. À partir de l'avènement du cinquième dalaï-lama et de la centralisation étatique à Lhassa, certains construisirent des résidences dans la capitale et formèrent les grandes familles qui occupèrent régulièrement les hauts postes de l'État. Mais, contrairement au système occidental, on note un renouvellement assez rapide du « stock » des familles nobles, par la destitution de certaines et la création d'autres pour services rendus ou pour être la famille d'un dalaï-lama. Par ailleurs, à l'exception de quelques États qui conservèrent leur indépendance jusqu'à récemment, la plupart des seigneurs locaux virent leur statut réduit à celui de propriétaires terriens, de hobereaux. Exemptés de taxes, leurs seules charges envers l'État étaient, en dehors de la participation éventuelle à l'administration, de fournir des soldats en cas de besoin ; les exploitants de leurs terres leur devaient des taxes et des corvées, qui s'ajoutaient à celles qui étaient dues au monastère

local et à l'État. La population était ainsi écrasée de charges qui, si elles se doublaient d'un maître cruel, incitaient certains à s'enfuir.

Il n'y avait pas de classe moyenne au Tibet, et le peuple formait une troisième strate indistincte où se regroupaient agriculteurs, pasteurs et artisans (à l'exception des forgerons et des « fossoyeurs » considérés comme une classe « mauvaise » et tenus à l'écart). Il faut y ajouter des artisans et des commerçants étrangers, principalement des orfèvres et des marchands newars du Népal qui formaient une petite colonie permanente à Lhassa et, à partir de la fin du XVII^e siècle, des marchands kashmiris (musulmans) qui faisaient le grand commerce avec le Ladakh et l'Inde.

Faute d'études spécifiques à travers la littérature, il est difficile de déterminer si la situation du peuple entre les XVI^e et XVIII^e siècles a connu des évolutions, y compris par rapport à celle que les voyageurs occidentaux ont commencé à décrire à la fin du siècle dernier ; d'après disputes entre spécialistes portent même sur la valeur des termes tibétains attachés au statut du peuple : esclave, serf, sujet ? On ne tranchera pas ici.

LA VIE CULTURELLE

Comme on aura pu le constater par l'exposé qui précède, le bouddhisme dominait tous les secteurs de la vie tibétaine. La conversion des Tibétains fut un long processus qui s'étendit du VII^e au XII^e siècle environ, siècles au cours desquels le bouddhisme hérita de l'Inde intégra nombre de croyances et de pratiques autochtones, tandis qu'il forgeait peu à peu un art original empreint d'influences étrangères : népalaises, kashmiris, d'Asie centrale, chinoises. Au XVI^e siècle, même si le peuple gardait des cultes étrangers au bouddhisme qui subsisteront pour partie jusqu'à nos jours, cultes souvent condamnés ou méprisés par le clergé, les Tibétains étaient de fervents bouddhistes qui ne s'interrogeaient pas sur l'orthodoxie de leurs pratiques. Même les Bönpos, qui se proclamaient les héritiers d'une religion préboudhique et avaient constitué une école antagoniste, avaient adopté les vues philosophiques et éthiques du bouddhisme ; sous l'influence grandissante de l'école gélougpa, ils créèrent dès le XVII^e siècle un cursus d'études calqué sur celui de ces derniers. À cause de cette emprise cléricale sur la culture, on est mal renseigné sur la culture proprement populaire, coutumes, chants et danses, récitation de *L'Épopée de Gesar* par des bardes, contes et proverbes... Donc, ici, on n'abordera que la culture savante. Celle-ci, d'ailleurs, récupéra, dès le XVI^e siècle peut-être et à coup sûr dès le XVII^e siècle, ces expressions populaires comme véhicules de la prédication bouddhique, en mettant par écrit notamment *L'Épopée* à laquelle elle donnera un cadre et une idéologie bouddhiques. Ces versions « idéologiquement correctes » furent à leur tour

reprises par les bardes, si bien qu'il est impossible de discerner aujourd'hui un état primitif de cet immense cycle épique.

Pour comprendre l'emprise des clercs sur tous les domaines du savoir et de la culture, il faut comprendre que la formation monastique comportait la maîtrise, ou à tout le moins l'apprentissage de dix « sciences », certaines proprement théologiques ou sacrées, les autres profanes pour l'Occident, parmi lesquelles la grammaire, la poétique, la danse ou le théâtre savants, la médecine, l'astrologie, la « science du faire » selon la formule d'A. Chayet (1994), c'est-à-dire les beaux-arts, la calligraphie, la peinture et la sculpture. C'est qu'en fait, dans l'optique tibétaine, ces arts et techniques servent tous à la vénération du Bouddha et de sa doctrine : les images sont le support de son corps, les livres ceux de sa parole et les monuments votifs, les stūpas, ceux de sa pensée.

À partir du ^{XV}^e siècle, la xylogravure importée de Chine donna un essor considérable à la diffusion des livres, manuscrits jusque-là. Utilisée d'abord pour reproduire le volumineux Canon bouddhique, cette technique se diffusa jusque dans les petits monastères qui possédaient au moins quelques planches de bois gravées pour reproduire images pieuses et prières à l'usage des pèlerins ; mais quelques monastères se dotèrent de gigantesques imprimeries où l'on pouvait obtenir, en plus du Canon, les collections d'œuvres sacrées ou les œuvres complètes des grands maîtres. Ceux-ci sont en effet de remarquables polygraphes, et leurs œuvres, impressionnantes par leur volume, regroupent biographies et parfois autobiographies, historiographie, philosophie et exégèse, rituels, lettres et poèmes, médecine et astrologie, traités des règles d'iconographiques et de techniques, etc.

Dans le domaine de l'art sacré, peinture et sculpture, c'est le ^{XV}^e siècle qui marqua un véritable apogée, mais le ^{XVI}^e siècle vit aussi l'apparition de grands artistes dont le style donna naissance à de nouvelles écoles de peinture, les écoles menri et gari, cette dernière dans l'entourage des Karmapa. Il faut remarquer, en effet, que les différentes écoles, de peinture surtout, se sont formées le plus souvent en symbiose avec la cour de seigneurs ecclésiastiques, ce qui s'explique aisément : l'opulence de ces hiérarques leur faisait rechercher les artistes de talent pour exécuter les peintures murales et mobiles dont les Tibétains recouvrent les murs de leurs monastères et chapelles privées, et les statues et reliquaires, le plus souvent en métal, de leurs autels. La littérature témoigne que les objets rituels et le mobilier des temples, les couvertures de livres, mais aussi la vaisselle ou le mobilier privés avaient la même richesse et étaient souvent de véritables œuvres d'art ; malheureusement, très peu de ces objets sont parvenus jusqu'à nous (illustration 134).

Dans ce rôle de mécène, le cinquième dalaï-lama et son régent Sangye Gyatso eurent, au ^{XVII}^e siècle, une influence déterminante. On a vu le dalaï-

lama homme d'État, mais il était autant, sinon plus, érudit et mystique, comme en témoigne le récit de ses visions qui nous est parvenu sous forme manuscrite. Il s'intéressait à l'histoire et, fin connaisseur, à l'histoire de la peinture, à la médecine, à l'astrologie. Esprit supérieur et acéré, il voyait les faiblesses du clergé, les contradictions de la tradition et voulait les corriger : connaissant le sanskrit, il aurait voulu que les moines apprennent à nouveau cette langue sacrée des textes bouddhiques indiens. C'est lui qui se plaignit au régent des désaccords entre les différentes traditions médicales existantes et de la mauvaise transmission textuelle du traité de base, le *Gyuzhi*, et qui lui commanda d'éditer un texte correct et de composer un traité de médecine cohérent. Ces ouvrages servirent de manuels à l'école de médecine fondée par le régent sur une colline proche du Potala et sont devenus, jusqu'à nos jours, les ouvrages de référence de tous les médecins. Le régent fit en outre exécuter leur illustration en une série de planches destinées à l'école de médecine nouvellement fondée, qui devinrent elles aussi des références dont on demandait des copies jusqu'en Mongolie.

Comme bâtisseur et comme mécène, l'œuvre majeure du dalaï-lama fut évidemment sa résidence du Potala qui représente l'accomplissement le plus parfait de la puissante architecture militaire tibétaine. Bien qu'il fût loin de ressembler à celui que les photos actuelles ont rendu célèbre — le régent y ajouta le mausolée du cinquième dalaï-lama, auquel s'adjoignirent les mausolées d'autres pontifes au fil des temps — il représentait déjà une masse imposante, comme en témoigne le dessin qu'en fit le jésuite Grueber (illustration 135). Pour l'orner, et aussi pour les nombreuses restaurations qu'il entreprit dans la région de Lhassa, dont celle du temple principal de Lhassa, le Jokhang, le dalaï-lama fit appel aux artistes les plus célèbres, notamment de l'école menri «nouvelle», dont la production atteint une finesse du tracé et une délicatesse du coloris inégalées. Le régent ne fut pas en reste et, après la mort du dalaï-lama, il commanda aussi d'innombrables œuvres.

Le règne du cinquième dalaï-lama et la suprématie de l'école guelougpa influencèrent durablement toute la culture tibétaine et instaurèrent un véritable classicisme dans la vie intellectuelle comme dans la production artistique qui, au XVIII^e siècle et au Tibet central, tendirent à s'aligner sur le modèle dominant et à s'uniformiser ; seule la province orientale du Kham semblait avoir gardé une véritable originalité, au moins à travers les œuvres qui nous sont parvenues ; il est vrai que l'influence guelougpa y était moindre.

C'est aussi le modèle guelougpa qui s'imposa, aux XVII^e et XVIII^e siècles, dans le rayonnement de la culture tibétaine en Chine et en Mongolie. Si la copie du Potala et des grands monuments tibétains dans le Palais d'été des empereurs mandchous à Jehol, et peut-être le monastère du Yung-ho-kung dans l'enceinte du Palais impérial à Pékin, est sous-tendue par des mobiles

politiques, la conversion des Mongols a été sincère, et leurs emprunts à la culture tibétaine ont été naturels. Ils venaient chercher leur formation monastique au Tibet, et bien des abbés ou érudits de monastères tibétains étaient des Mongols. Tout naturellement aussi, ils ont adopté les « sciences » monastiques et leurs formes littéraires et artistiques. Mais les productions mongoles égalent rarement leurs modèles tibétains, ce qui rend d'autant plus précieuses les œuvres remarquables du célèbre Djetsundampa Houtouktou (Zanabazar, 1635–1723) et de ses élèves (illustration 136).

BIBLIOGRAPHIE

- AHMAD Z. 1970. *Sino-Tibetan relations in the seventeenth century*. Rome, IsMEO.
- ARIS M. 1979. *Bhutan. The early history of a Himalayan kingdom*. Warminster, Aris & Phillips.
- BÉGUIN G., DASHBALDAN D. (dir. publ.). 1993. *Trésors de Mongolie, XVII^e–XIX^e siècles*. Paris, Réunion des Musées nationaux.
- MORTARI P. (dir. publ.). 1987. *Demeures des hommes, sanctuaires des dieux : sources, développement et rayonnement de l'architecture tibétaine*. Rome/Paris, Università La Sapienza.
- BOULNOIS L. 1983. *Poudre d'or et monnaie d'argent au Tibet*. Paris, CNRS.
- CHAYET A. 1985. *Les Temples de Jehol et leurs modèles tibétains*. Paris, Éditions Recherche sur les civilisations.
- 1994. *Art et Archéologie du Tibet*. Paris, Picard.
- DE FILIPPI F. (dir. publ.). 1932. *An account of Tibet : the travels of Ippolito Desideri of Pistoia, 1712–1727*. Londres, George Routledge & Sons.
- JACKSON D. 1996. *A history of Tibetan painting*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- KARMAY S. G. 1988. *Secret visions of the fifth dalai lama*. Londres, Serindia.
- KVAERNE P. 1995. *The Bon religion of Tibet : the iconography of a living tradition*. Londres, Serindia.
- MACDONALD A., IMAEDA Y. (dir. publ.). 1977. *Essais sur l'art du Tibet*. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient.
- MACDONALD A. W. (dir. publ.). 1982. *Les Royaumes de l'Himālaya, histoire et civilisation*. Paris, Imprimerie nationale.
- MEYER F. 1981. *Gso ba rig pa. Le Système médical tibétain*. Paris, CNRS.

- MÜLLER C. C., RAUNIG W. 1982. *Der Weg zum Dach der Welt*. Innsbruck, Penguin-Verlag.
- ODDY W. A., ZWALF W. (dir. publ.). 1981. *Aspects of Tibetan metallurgy*. Londres, Trustees of the British Museum, British Museum Occasional Papers n° 15.
- PARFIONOVITCH Y., DORJE G., MEYER F. (dir. publ.). 1992. *Tibetan medical paintings: illustrations to the Blue Beryl treatise of Sangye Gyamtso*. 2 vol. Londres, Serindia.
- PETECH L. 1972. *China and Tibet in the early XVIIIth century*. Leyde, E. J. Brill.
- 1973. *Aristocracy and government in Tibet, 1728–1959*. Rome, IsMEO.
- 1977. *The kingdom of Ladakh c. 950–1842 A.D.* Rome, IsMEO.
- POMMARET F. (dir. publ.). 1997. *Lhasa au Siècle des lumières : la capitale des dalaï-lamas*. Genève, Olizane.
- SCHICKLGRUBER C., POMMARET, F. (dir. publ.). 1997. *Bhutan. Mountain fortress of the gods*. Londres, Serindia.
- SCHROEDER U. VON. 1981. *Indo-Tibetan bronzes*. Hong Kong, Visual Dharma Publications.
- SHAKABPA W. D. 1967. *Tibet : a political history*. New Haven, Yale University Press [réimp. : New York, Potala Publications, 1988].
- Snellgrove D. L., Richardson H. 1968. *A cultural history of Tibet*. Londres, Weidenfeld and Nicolson [réimp. : Londres, Boulder, Prajna Press, 1980].
- SKORPUPSKI T. 1977. *The cultural heritage of Ladakh*. 2 vol. Warminster, Aris & Phillips [réimp. : 1979].
- STEIN R. A. 1981. *La Civilisation tibétaine*. Paris, L'Asiathèque.
- 1972. *Tibetan civilization*. Londres, Faber and Faber.
- TAYLOR M. 1985. *Le Tibet, de Marco Polo à Alexandra David-Neel*. Paris, Payot.
- TUCCI G. 1949. *Tibetan painted scrolls*. 3 vol. Rome, Libreria dello Stato [réimp. : Kyoto, Rinsen Book Co., 1980].
- WESSELS C. 1924. *Early jesuit travellers in central Asia, 1603–1721*. La Haye, Martinus Nijhoff [réimp. : New Delhi, Asian Educational Services, 1992].

25

L'Amérique du Nord

Jack P. Greene

Quand Christophe Colomb posa le pied dans le Nouveau Monde en 1492, une population vaste et très diverse d'un point de vue culturel habitait les régions aujourd'hui comprises dans les États-Unis d'Amérique et le Canada. Ces « Indiens », comme les appelèrent les Européens, étaient les descendants de peuples qui avaient franchi le détroit de Béring au moins 25 000 ans auparavant et s'étaient dispersés à travers l'Amérique du Nord et du Sud. Les contacts qu'ils avaient eus avec des peuples autres qu'américains avaient été, au mieux, sporadiques. La rencontre avec l'Europe dont Colomb fut à l'origine déclencha un processus qui allait simultanément altérer de façon radicale leurs nombreux univers et produire la nouvelle entité culturelle que les Européens baptisèrent Amérique.

Combien y avait-il précisément d'Amérindiens, la question continue de faire l'objet d'un intense débat entre les spécialistes. Pendant près d'un siècle, jusqu'aux années 1960, ils tendaient à penser que le nombre des habitants du Nouveau Monde était restreint. La plupart des gens acceptaient l'estimation effectuée en 1934 par l'anthropologiste A. L. Kroeber, selon laquelle la population totale de la zone située au nord de ce qui est aujourd'hui le Mexique comprenait 1 041 480 personnes. Pourtant, au cours des trente dernières années, d'autres savants ont revu ce chiffre à la hausse. La plupart d'entre eux rejettent désormais l'hypothèse la plus élevée — 18 022 000 personnes — formulée en 1983 par un autre anthropologue, Henry Dobyns. Mais la poursuite des recherches sur plusieurs sites archéologiques divers semble suggérer que le nombre des Amérindiens était nettement plus élevé, en 1492, que ne l'avait pensé Kroeber et pouvait même se situer entre 9 et 12 millions.

Indépendamment du volume effectif de la population amérindienne à la veille de son premier contact avec les Européens, les chercheurs, qui ont examiné la documentation existante aussi bien que les témoignages archéologiques, s'accordent pour dire que des centaines de milliers, voire

des millions de personnes furent victimes des maladies importées par les Européens et moururent au cours des quelques dizaines d'années qui suivirent ce premier contact. Sans aucune immunité héréditaire pour la protéger contre la variole, la rougeole, la grippe et autres désordres du Vieux Monde, la majeure partie de la population amérindienne poursuivit son déclin très avant dans le XVII^e siècle. Alors que les Européens faisaient des efforts soutenus pour favoriser une colonisation intensive du continent américain au début de ce même siècle, cette catastrophe démographique avait réduit la densité de la population, dans certaines zones, à un faible pourcentage de ce qu'elle avait été cent ans plus tôt. Pendant toute la période couverte par le présent chapitre, la maladie continua de prélever un lourd tribut sur les peuples amérindiens (illustration 137).

En supposant que tout environnement physique particulier donne naissance à des caractères culturels similaires chez ceux qui l'habitent, les savants ont employé conventionnellement le concept analytique de « région culturelle » pour l'appliquer à cette population amérindienne diversifiée. Le procédé de classification le plus largement utilisé consiste à diviser la zone située au nord du Mexique en 9 régions distinctes. Caractérisées par l'ordre dans lequel elles sont entrées en contact soutenu avec les Européens, ce sont : le Sud-Est, le Sud-Ouest, le Nord-Est, la Californie, la côte nord-ouest, la zone subarctique, les Grandes Plaines, le Grand Bassin et l'Arctique. Pourtant, pendant les trois premiers siècles de la pénétration européenne en Amérique du Nord, seuls les Amérindiens résidant dans les trois premières zones, le Sud-Est, le Sud-Ouest et le Nord-Est, entretenirent des contacts intenses et prolongés avec les Européens — encore que, durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la progression des Espagnols à partir du sud et les empiètements de la Russie à partir du nord firent de la Californie et de la côte nord-ouest le théâtre de ce qui allait devenir une interaction continue avec les cultures européennes, alors que les activités commerciales des Français exerçaient un effet similaire sur les peuples établis dans la partie orientale des Grandes Plaines.

L'une des trois principales régions culturelles découvertes par les Européens entre 1500 et 1800, le Sud-Ouest, couvrait un vaste territoire formé de zones écologiques qui s'étendaient vers l'ouest, de l'océan Atlantique jusqu'à la partie orientale de ce que qui est aujourd'hui le Texas ; vers le nord, du golfe du Mexique, le long de la vallée du Mississippi, jusqu'à son confluent avec la rivière Ohio ; enfin, vers l'est, à travers la chaîne des Appalaches jusqu'à la partie occidentale de ce qui forme aujourd'hui la Virginie et le Maryland. Cette région comprenait plus de 50 groupes séparés, identifiés d'après les territoires qu'ils occupaient et par leur langage. Les langues principalement parlées dans la région appartenaient à la famille dite muskogee. Parmi les grands groupes qui vivaient dans ce secteur et dont

certains s'étaient constitués après l'établissement des Européens, on compte les Alabamas, les Catawbas, les Cherokees, les Chickasaws, les Choctaws, les Creeks, les Natchez et les Séminoles. Ils vivaient pendant la plus grande partie de l'année dans des villages agricoles et complétaient leur alimentation par la chasse, la pêche et la cueillette saisonnières.

Le Sud-Ouest abritait au moins autant de groupes spécifiques ; il couvrait une zone tout aussi vaste qui s'étendait vers le nord à partir du Mexique central, à travers la plus grande partie de ce qui est aujourd'hui le Nouveau Mexique et l'Arizona, et comprenait des parties du sud-ouest du Texas et du sud-est de la Californie. Certaines de ses populations, y compris les Pueblos comme les Hopis et les Zuñis, vivaient dans des villages et se consacraient à la forme d'agriculture la plus hautement développée de toutes celles que l'on trouvait chez des autochtones dans l'Amérique septentrionale. D'autres, y compris les Apaches et les Navajos, étaient des nomades saisonniers qui vivaient de la chasse ou du brigandage. La plupart des habitants de ce secteur parlaient des langues qui relevaient de trois grandes familles : l'athabascan, l'uto-aztèque ou le yuman.

Le Nord-Est s'étendait à partir de l'océan Atlantique vers l'ouest, au-delà du fleuve Mississippi, et vers le nord, à partir de ce qui est aujourd'hui la partie orientale de la Caroline du Nord jusqu'à la vallée du Saint-Laurent, et même plus loin que les Grands Lacs à l'ouest. Il abritait lui aussi plus de 50 groupes connus, y compris les Micmacs, les Abenakis, les Algonkins, les Iroquois, les Delaware, les Powathans et les Hurons. Malgré leurs importantes activités agricoles, ils tiraient la plus grande partie de leurs moyens de subsistance des animaux et des plantes de la forêt ou du littoral. Leurs langues appartenaient surtout à deux grandes familles, l'algonquin et l'iroquois.

Dans ces trois zones, les Amérindiens étaient organisés en un vaste ensemble d'unités socio-économiques, culturelles et politiques dont la taille et la complexité étaient assez variées. Ces unités comprenaient aussi bien des petites bandes que des grandes tribus, voire de vastes chefferies ou des confédérations. En général, la présence des plus petites bandes tendait à caractériser surtout les terrains de chasse, tandis que les unités plus vastes se trouvaient souvent parmi les groupes qui se consacraient sérieusement à l'agriculture permanente ou se livraient à des activités économiques diversifiées pour subsister. Il existe également des corrélations entre la taille de ces unités et la complexité de leur organisation politique et sociale. Les tribus, les chefferies et les confédérations exigeaient des structures institutionnelles plus élaborées et affichaient des structures sociales plus hiérarchisées, ainsi que des arrangements familiaux, voire des systèmes de propriété, plus complexes que ceux des petites bandes. Pourtant, même les confédérations les plus complexes de l'Amérique septentrionale ne ressemblaient guère aux premiers États territoriaux modernes européens. Avec une extraordinaire

diversité de croyances et de pratiques culturelles, les Amérindiens manquaient aussi d'une culture religieuse commune, du genre de celle qui liait entre elles les sociétés établies dans la plus grande partie de l'Europe occidentale.

En vérité, selon les normes de l'Europe moderne à ses débuts, les sociétés et les cultures amérindiennes de l'Amérique septentrionale semblaient partout plus égalitaires sur le plan social, plus simples dans le domaine politique et moins avancées d'un point de vue matériel ou technique que celles de l'Europe — excepté celles situées à ses limites extrêmes. À de rares exceptions près, les Amérindiens étaient passés maîtres dans l'art de transformer les matériaux locaux — le bois, l'écorce, la pierre, l'argile, les roseaux, les peaux ou les fibres végétales — en objets utilitaires tels que des bateaux, des paniers, des textiles ou des outils, dont certains d'une grande beauté. Mais ils n'avaient pas d'armes métalliques, ne faisaient pas un usage pratique de la roue, n'avaient domestiqué que fort peu d'animaux et — en Amérique du Nord — n'utilisaient pas d'énergie animale sauf celle du chien. Ils n'avaient ni alphabet ni écriture à l'exception de glyphes picturaux et de pictogrammes.

À l'exception des villages d'adobe aux maisons rectangulaires à toit plat que l'on trouve dans certains secteurs du Sud-Ouest, les logements amérindiens semblent aussi avoir été plus primitifs, moins solides et moins permanents que les demeures dont on trouvait des exemples partout en Europe sauf dans les régions les moins peuplées. Que ce fût les chaumières rondes présentes dans le Sud-Est, les wigwams faits de peaux ou coiffés de dômes de chaume dans le Sud-Ouest ou les longues maisons rectangulaires au toit en forme de demi-tonneau du Nord-Est, des Grandes Plaines et du Grand Bassin, les habitations n'étaient nulle part en pierre. Aux yeux des Européens, le vêtement paraissait tout aussi primitif — qu'il fût surtout composé de peaux ou de fourrures dans les régions boisées et sur les terrains de chasse, ou d'une combinaison de cuirs et de tissus en coton ou autres fibres végétales caractéristiques des secteurs où prévalaient les établissements agricoles (illustrations 138 à 143).

Pendant un siècle, après 1492, les Européens se livrèrent à des activités sporadiques en Amérique du Nord. Avec le soutien de la Couronne anglaise, le navigateur italien John Cabot semble avoir été le premier Européen à toucher le continent au début des temps modernes. En 1497, alors qu'il cherchait à atteindre l'Asie, il longea certaines parties des côtes nord-est probablement du côté de Cap-Breton ou de Terre-Neuve. Quatre ans plus tard, en 1501, les Portugais envoyèrent Gaspar Corte-Real dans la même zone, où son expédition captura et ramena au Portugal cinquante Indiens à vendre comme esclaves. Un quart de siècle plus tard, en 1524, un autre Italien, naviguant sous les auspices du roi de France, explora une grande partie du littoral au nord de ce qui est aujourd'hui la Georgie jusqu'à Cap-

Breton. Et dix ans après, Jacques Cartier, également au service de la France, explora le golfe et le fleuve Saint-Laurent, puis, avec Jean Roberval, en 1541–1542, tenta vainement d'établir un avant-poste dans la région. Certes, les pêcheurs anglais, français et portugais fréquentaient annuellement les eaux poissonneuses autour de Terre-Neuve comme ils l'avaient peut-être déjà fait auparavant, mais aucune de ces entreprises précoces ne déboucha sur l'établissement d'une base permanente permettant aux Européens d'occuper un point quelconque du continent au XVI^e siècle. Les Espagnols furent les premiers qui y parvinrent, à partir de leurs bases antillaises. En 1521, Juan Ponce de León, le conquérant de Puerto Rico, tenta d'établir une base espagnole en Floride, pays qu'il avait exploré une première fois en 1513. Mais les Amérindiens l'en chassèrent et le blessèrent mortellement. Lucas Vázquez de Ayllón perdit lui aussi la vie dans une tentative similaire et tout aussi infructueuse, plus au nord, dans ce qui est aujourd'hui la Georgie.

Ces premiers échecs ne dissuadèrent pas d'autres conquistadores espagnols en quête de richesses d'explorer le continent. En 1519, Alonso Alvarez de Pineda fit le tour du golfe du Mexique à la voile, entre la pointe de la Floride et Veracruz. En 1528, Pánfilo de Narváez conduisit une importante expédition de 400 hommes dans un effort infructueux pour conquérir une partie de cette région du golfe. Quelques survivants de cette expédition, conduits par Alvar Núñez Cabeza de Vaca, errèrent pendant huit ans à travers le Texas et le Sud-Ouest avant d'atteindre enfin Mexico en 1536. Encouragé par les récits de Cabeza de Vaca, Francisco Vázquez de Coronado explora longuement le Sud-Ouest en 1540–1542, tandis qu'Hernando de Soto entreprenait une expédition similaire dans le Sud-Est en 1539–1542.

Entre 1492 et 1560, les Européens avaient ainsi accumulé beaucoup d'informations, et ils avaient troqué des marchandises avec un certain nombre d'Amérindiens, ils avaient pillé ces derniers ou les avaient combattus, mais ils n'avaient pas encore établi leur hégémonie économique ou religieuse sur un pouce de terrain en Amérique du Nord. C'est seulement après 1560 qu'ils commencèrent lentement à dépasser ce stade — celui des contacts réalisés au hasard des premières explorations ou des voyages maritimes précoces — et à conquérir des sites stratégiques ou établir des avant-postes commerciaux viables sur le continent. En réponse aux tentatives des huguenots français, Jean Ribaut et René de Laudonnière, pour implanter un établissement à l'embouchure du fleuve Saint-Jean dans ce qui est aujourd'hui le nord de la Floride, Philippe II d'Espagne autorisa en 1565 Pedro Menéndez de Avilés à détruire l'avant-poste français et à établir sur le continent une colonie dont il serait le propriétaire.

Menéndez atteignit ces deux objectifs, mais la formidable résistance des Amérindiens locaux, conjuguée aux attaques des corsaires français et anglais, avait obligé les Espagnols à abandonner tous leurs avant-postes sauf

un, dès 1587. Pourtant, la tête de pont établie par Menéndez à San Agustín (aujourd'hui Saint-Augustine) en 1565 parvint à survivre et devint la capitale de la Floride. C'était la première colonie permanente des Européens en Amérique du Nord. La Couronne d'Espagne, estimant cet établissement à sa juste valeur pour sa situation stratégique à l'extrémité nord du canal des Bahamas par où passaient les flottes espagnoles chargées de trésors, en route vers l'Espagne, se résigna à financer le *presidio*, les missionnaires et les caciques amérindiens alliés.

Comme la pratique des représailles militaires et la diminution du nombre des Amérindiens rendaient la Floride plus sûre, les missionnaires franciscains enregistrèrent des succès considérables et établirent 38 missions dans des villes indiennes existantes, sur une large bande de territoire de 500 kilomètres vers l'ouest, entre San Agustín et la riche province amérindienne des Appalaches autour de ce qui est aujourd'hui Tallahassee, et de 150 kilomètres vers le nord, le long des côtes atlantiques dans ce qui est devenu la Georgie. En cooptant les caciques locaux, les Espagnols parvinrent à faire reconnaître leur hégémonie par les Amérindiens, en même temps qu'ils exigeaient d'eux un tribut, des corvées et le respect d'une zone d'influence commerciale. Vers le milieu du XVII^e siècle, les exportations de produits agricoles, de peaux de daims et de provisions diverses formaient la base d'une économie locale viable. Pourtant, avec une population d'origine européenne de 700 personnes seulement, la Floride restait — après un siècle d'existence en tant que colonie espagnole — à peine plus qu'un avant-poste défensif à la périphérie nord-est de l'empire hispano-américain. Le *presidio* de San Agustín servait de base à la protection de quelques agriculteurs, éleveurs, commerçants et missionnaires espagnols, voire de 26 000 Amérindiens chrétiens environ, dans un vaste arrière-pays rural.

Quelques années après s'être établis en Floride, les Espagnols avaient aussi entrepris de pousser vers le nord, à partir du Mexique, pour pénétrer dans la région du Sud-Ouest. Pendant les dernières années du XVI^e siècle, les missionnaires franciscains établirent une chaîne de missions dans la région, processus qui conduisit en 1610 à la fondation de Santa Fe, capitale du Nouveau-Mexique, la seconde colonie espagnole implantée sur le territoire de ce qui forme aujourd'hui les États-Unis. Vers la fin du XVII^e siècle, le Nouveau-Mexique abritait une population espagnole ou métissée de 1 500 à 2 000 personnes. Au cours du XVIII^e siècle, les Espagnols créèrent un vaste réseau de missions et de *presidios* entre l'est du Texas et la Californie, vers l'ouest, puis le long de la côte du Pacifique, vers le nord, jusqu'à San Francisco.

C'est seulement au cours des quarante dernières années du XVII^e siècle que les gouvernements anglais et français se lancèrent à leur tour dans des entreprises en Amérique. Les Anglais patronnèrent deux expéditions sépa-

rées, la première sous les ordres de Martin Frobisher en 1576–1578, puis celle de John Davis en 1585–1587, pour trouver le passage du nord-ouest vers l'Orient, tandis que sir Humphrey Gilbert et son demi-frère sir Walter Raleigh tentaient par trois fois, sans succès, pendant les années 1580, d'établir des avant-postes anglais en Amérique du Nord — Gilbert, à Terre-Neuve en 1583, et Raleigh le long de la côte de l'actuelle Caroline du Nord, en 1585 et 1587. Pendant toutes les années 1570 et 1580, les Français manifestèrent un intérêt prolongé pour la région du fleuve Saint-Laurent où leurs négociants faisaient des visites annuelles, afin d'échanger des produits européens contre des fourrures et des peaux apportées sur la côte par des Amérindiens. Mais ils échouèrent eux aussi dans leur tentative d'y établir une base permanente.

Pourtant, au cours des six premières décennies du XVII^e siècle, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas et la Suède parvinrent tous à dépasser la phase exploratoire pour se procurer une assise solide dans l'est de l'Amérique du Nord. Le principal résultat de ces premiers efforts fut de fournir à chacune des puissances concernées une ou plusieurs sphères d'influence dans cette zone. Les Français opéraient dans le vaste territoire situé au nord de la baie de Fundy et le long de la vallée du Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs, les Anglais autour de la baie de Chesapeake et en Nouvelle-Angleterre, les Hollandais dans la vallée de l'Hudson et les Suédois dans la vallée du Delaware, pendant une brève période, entre 1638 et le moment où ils en furent délogés par les Hollandais.

À deux égards, tous ces efforts déployés en Amérique du Nord — pendant les deux premières décennies du XVII^e siècle, ceux des Français en Acadie et au Québec, ceux des Anglais en Virginie et en Nouvelle-Angleterre, ceux des Hollandais dans la Nouvelle Hollande et, à la fin des années 1630, ceux des Suédois dans la Nouvelle Suède — ressemblaient fort à ceux des Espagnols dans leurs colonies de l'Amérique du Nord et aux nombreuses tentatives de leurs nations respectives pour établir des postes commerciaux hors d'Europe, ailleurs dans le monde, pendant la fin du XVI^e siècle. Premièrement, ces postes étaient établis sous les auspices de compagnies privées ou d'individus agissant en vertu de chartes ou de licences émises par leurs gouvernements respectifs. Deuxièmement, ce n'était initialement que des avant-postes commerciaux et militaires, destinés à servir d'entrepôts pour le commerce avec les populations amérindiennes ou bien des centres où l'on manufacturait des produits locaux grâce au travail de ces populations. Leur principal objectif était d'organiser et d'exploiter les autochtones et leurs ressources.

Certes, leurs fondateurs avaient tous exprimé l'intention d'apporter la civilisation européenne et le christianisme aux Amérindiens, mais en général ils ne pensaient pas nécessairement, au début, que les bases établies par eux exigeraient le déplacement des Amérindiens ou la création de vastes

établissements pour les Européens. Selon ce schéma, l'Amérique du Nord aurait pu rester une terre amérindienne quoique dominée par les Européens, voire remaniée culturellement et socio-économiquement par ces derniers. Compte tenu de leur conception, ces premières enclaves européennes en Amérique du Nord différaient donc considérablement des grandes implantations ibériques dans le Nouveau Monde. La population des Amériques hispanique et lusitanienne continuait d'être en majorité amérindienne au début du XVII^e siècle. Elle constituait les trois quarts ou les quatre cinquièmes de l'ensemble. Elle comprenait aussi plus de Noirs, de mulâtres et de *mestizos* que de Blancs. Très tôt pourtant, leurs établissements avaient attiré des milliers d'Espagnols et un petit nombre de Portugais venus du Vieux Monde. Il y eut jusqu'à 500 000 Espagnols et de 50 000 à 60 000 Portugais qui émigrèrent en Amérique durant les cent cinquante premières années, jusqu'en 1650 ; à cette date, le nombre des Blancs s'élevait dans l'Amérique espagnole à 655 000, soit 6,3 % de la population, et, au Brésil portugais, à 70 000, soit 7,4 % de la population.

Par contraste, en Amérique du Nord, seuls les Anglais avaient immigré en nombre important avant 1660, et seulement après que les premiers colons établis dans la Virginie fondée en 1607 eurent cultivé avec succès le tabac dans les années 1610 et trouvé les Amérindiens peu désireux de fournir la main-d'œuvre nécessaire à cette culture (illustration 144). Pour satisfaire ces besoins de travailleurs ou dans l'espoir de partager les profits issus du tabac, il y eut jusqu'à 50 000 Anglais qui immigrèrent entre 1615 et 1660 en Virginie et dans la colonie de la Chesapeake toute proche, à savoir le Maryland, fondé en 1634.

Ces chiffres représentaient environ un cinquième du total des immigrants qui avaient traversé l'océan — entre 240 000 et 295 000 personnes qui avaient quitté l'Angleterre et l'Écosse au cours de ces mêmes années. Sur ce nombre, quelque 70 000 à 100 000 personnes étaient allées dans les nouvelles plantations anglaises établies en Ulster ou en Munster, sur le sol irlandais, après 1603 ; de 3 000 à 4 000 dans les îles Bermudes, sur l'Atlantique occidental, après 1612 ; de 20 000 à 25 000 dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre — celles de Plymouth, de la baie du Massachusetts, du Connecticut, de Rhode Island et du New Haven — à partir de 1620. Également à partir des années 1620, de 110 000 à 135 000 personnes se dirigèrent vers les îles des Indes occidentales, des Barbades, de Saint-Kitts, d'Antigua, de Nevis, de Montserrat et de la Jamaïque que les Anglais avaient prises aux Espagnols en 1655.

Ces mouvements de population entraînèrent de grandes concentrations d'Anglais en Amérique. En 1660, près de 100 000 personnes d'origine anglaise vivaient du côté ouest de l'Atlantique : 3 500 aux Bermudes, près de 34 000 dans la baie de Chesapeake, plus de 33 000 dans les Indes occi-

dentales et au moins 32 500 en Nouvelle-Angleterre. Dans le même temps, les établissements hollandais et suédois sur l'Hudson et le Delaware abritaient moins de 10 000 personnes d'origine européenne, tandis que moins de 2 500 à 3 000 Français vivaient dans tout l'ensemble de l'Acadie et du Canada, et à peine de 8 000 à 10 000 dans les îles des Indes occidentales françaises dont les plus importantes étaient la Guadeloupe, la Martinique et Saint-Kitts, que les Français partageaient avec les Anglais. Avant 1660, les colonies nord-américaines des Hollandais et des Français s'intéressaient beaucoup plus au commerce, notamment celui des fourrures, qu'à la promotion de l'immigration.

Les colonies anglaises de la Chesapeake et de la Nouvelle-Angleterre, qui étaient les deux aires principales de peuplement européen sur le continent nord-américain, correspondaient à deux modèles différents. Comme la plupart des autres régions où s'étaient implantés les premiers établissements anglais d'outremer aux débuts des temps modernes, celui de la Chesapeake avait traversé une période longue et incertaine en quête de sa subsistance, de sa stabilité et de son identité. En découvrant que le tabac était une denrée hautement lucrative sur les marchés européens, les colons s'assurèrent bien vite la base d'une économie viable et encouragèrent les habitants à concentrer étroitement leurs efforts sur la recherche du profit individuel. Se disséminant largement dans le pays, sur les sols les plus propices à la culture du tabac, ils se lancèrent dans l'exploitation éhontée d'une main-d'œuvre importée sous contrat, principalement grâce à un système de servitude pour dettes selon lequel, en échange de la traversée transatlantique et de la promesse de l'attribution de terres à la fin de leur contrat, des Anglais, hommes et femmes, s'engageaient à travailler pendant quatre ou sept ans pour un maître.

Largement organisée afin de permettre aux individus d'améliorer leurs conditions matérielles dans ce vaste territoire, pour satisfaire les ambitions que les Anglais plaçaient dans l'Amérique, la société qui résulta de ce haut degré d'exploitation fut axée sur un travail intensif, dispersée, laïque, orientée vers l'économie de marché et formée surtout d'hommes célibataires. Il y avait peu de familles et un taux de mortalité élevé, de sorte que la croissance démographique était lente et surtout due à l'immigration. La richesse étant de plus en plus concentrée entre les mains des planteurs les plus chanceux, des inégalités sociales importantes, fondées sur la fortune, se manifestèrent rapidement. En même temps, cependant, la fragilité de la vie et de la fortune, ainsi que la modestie des origines sociales de la plupart des plus favorisés signifiaient que l'autorité politique et sociale était faible et qu'il y avait un potentiel de discordance sociale considérable.

Inversement, les colonies puritaines de la Nouvelle-Angleterre avaient eu pour origine le petit avant-poste de Plymouth fondé en 1620 et avaient connu un succès presque immédiat dès les années 1630, avec une immi-

gration massive largement motivée par le désir d'échapper à l'impureté religieuse de la vieille Angleterre et d'établir une communauté religieuse qui pourrait servir de modèle au reste du monde chrétien. Immigrant largement par familles entières, les colons de la Nouvelle-Angleterre s'établirent surtout dans de petites communautés agricoles pratiquant une économie de subsistance assez variée et affichant des orientations moins uniformément matérielles, plus profondément religieuses et communautaires que les autres entreprises anglaises de colonisation à la même époque. Comme ils ne s'attachaient pas à intensifier des cultures profitables, la société qu'ils créèrent engendrait peu de grandes fortunes et se montrait bien plus égalitaire quant à la distribution de la richesse que celle de n'importe quelle autre colonie anglaise, voire que celle de l'Angleterre elle-même. Avec un environnement favorable, peu propice aux maladies, et un taux de natalité élevé, la Nouvelle-Angleterre enregistra une croissance démographique naturelle rapide. Grâce à la présence d'un grand nombre de dirigeants laïques et religieux parmi les immigrants, l'autorité était forte et le potentiel de discorde sociale remarquablement faible.

Le demi-siècle qui suivit 1660 vit une vaste expansion des activités des Européens en Amérique du Nord et dans les Indes occidentales. En 1664, les Anglais arrachèrent la Nouvelle-Hollande aux Néerlandais qui ne purent, dès lors, retenir en Amérique que quelques petites têtes de pont dans les Indes occidentales, et l'Angleterre se dota de six nouvelles colonies sur le continent nord-américain entre 1664 et 1681 : l'État de New York, le New Jersey, le Delaware et la Pennsylvanie dans le secteur situé entre la Chesapeake et la Nouvelle-Angleterre, ainsi que les Carolines du Nord et du Sud entre la Virginie et la Floride espagnole. En même temps, les Français consolidaient leur emprise sur la région du fleuve Saint-Laurent et établissaient des colonies à Saint-Domingue, dans la partie ouest de l'île Hispaniola et le long du littoral nord du golfe du Mexique.

Les nouvelles colonies anglaises créées après 1660 étaient toutes initialement patronnées par des propriétaires individuels ou des groupes qui recevaient des concessions foncières et des pouvoirs de gouvernement de la Couronne d'Angleterre, en échange de quoi ils étendaient l'autorité de celle-ci en Amérique. Les différents patrons de ces colonies espéraient tous en tirer des profits personnels. Comme les premiers dirigeants de la colonie de la baie du Massachusetts qui espéraient créer une nouvelle Jérusalem en Nouvelle-Angleterre, ou la famille Calvert qui se proposait d'ériger dans le Maryland, avec la première colonie privée anglaise viable, une société bien ordonnée telle qu'elle avait disparu de longue date du paysage anglais, ces nouveaux propriétaires considéraient aussi leurs domaines comme des espaces inoccupés et inorganisés où l'on pouvait créer de nouvelles sociétés, affranchies des imperfections et des contraintes du Vieux Monde.

Ces expériences sociales prenaient une variété infinie de formes. À New York, le duc d'York, futur Jacques II, cherchait à mettre en place le genre de régime absolutiste que Louis XIV était en train d'établir en France et que le frère de Jacques, Charles II, aurait préféré instaurer en Angleterre. Le prospectus semi-utopique de James Harrington, intitulé *Oceana*, inspira quelques-uns des premiers plans d'organisation des Carolines pendant les années 1670 et ces projets, conjointement avec d'autres de la même époque et destinés au New Jersey, furent en partie l'œuvre de sir Anthony Ashley Cooper, premier comte de Shaftesbury, et de son secrétaire John Locke. Également influencé par Harrington, William Penn envisageait au cours des années 1680 sa nouvelle colonie de Pennsylvanie comme une expérience sainte, solidement fondée sur le double principe de la tolérance religieuse et de l'équilibre des pouvoirs, et par conséquent affranchie de toutes les complications politiques et religieuses.

À l'exception de l'expérience des puritains en Nouvelle-Angleterre qui parvint à se perpétuer pendant la plus grande partie de deux générations, toutes ces expériences sociales échouèrent très vite, mais les sociétés qui en résultèrent connurent un succès exceptionnellement brillant. En général, elles avaient suivi le modèle de colonisation de la Chesapeake plutôt que celui de la Nouvelle-Angleterre et affiché une orientation matérielle et séculière pour passer lentement d'un état de simplicité désorganisée à celui de sociétés ordonnées dotées d'une économie viable et d'un régime politique cohérent.

Au cours de ce processus, la croissance territoriale et démographique de l'Amérique du Nord britannique fut extraordinairement impressionnante. En 1710, les Anglais occupaient une bande large de 80 à 160 kilomètres le long de toute la côte atlantique entre le Maine, au nord, et ce qui est aujourd'hui la Georgie, au sud. La population d'origine européenne comptait près de 300 000 personnes. La population des quatre colonies de la Nouvelle-Angleterre s'était accrue jusqu'à compter 112 500 individus libres ; celle des deux colonies de la Chesapeake en avait quelque 90 000. Particulièrement attractives pour les immigrants — non seulement ceux de l'Angleterre et du pays de Galles mais aussi de l'Europe continentale —, les quatre colonies intermédiaires situées entre les deux blocs, soit entre le Delaware et New York, possédaient une population blanche d'environ 63 000 personnes, tandis que les Carolines en abritaient 21 000 à peu près, dont quelques membres au moins avaient émigré des Indes occidentales où la population blanche avait diminué d'un cinquième entre 1660 et 1710 pour ne plus guère compter que 27 000 personnes environ.

Ces chiffres doivent être complétés par ceux des immigrants africains dont la plus grande partie n'était que des esclaves importés dans le Nouveau Monde par des trafiquants entreprenants, désireux de tirer un profit financier

de l'insatiable demande de main-d'œuvre formulée par les planteurs américains (illustration 145). Ce genre d'esclavage existait sur une large échelle dans les colonies espagnoles et portugaises depuis le milieu du XVI^e siècle, et les Anglais avaient commencé à employer des esclaves noirs en grandes quantités quand s'était avéré le succès de la culture du sucre dans l'île de la Barbade et autres colonies anglaises des Indes occidentales vers 1640. Celles-ci comptaient déjà, en 1660, près de 66 000 esclaves noirs, et ce chiffre avait bondi à près de 134 000 en 1710. L'importation massive des Noirs ne commença qu'après 1680 dans les colonies de la Chesapeake qui n'en possédaient pas plus de 31 000 environ à cette date. À la même époque, les Carolines en avaient 5 000, les colonies intermédiaires à peine plus de 6 000, et celles colonies de la Nouvelle-Angleterre environ 2 500. Si l'on y ajoute les 4 000 Blancs et les 2 800 Noirs qui vivaient dans de petites colonies sur les îles atlantiques des Bermudes, la population totale des Blancs et des Noirs dans l'Amérique britannique en 1710 se montait à 500 000 personnes environ.

Ces enclaves en pleine expansion, peuplées d'Anglais et d'Africains, posaient aux autorités anglaises un redoutable problème, commun à toutes les nouvelles puissances impérialistes européennes au début des temps modernes : comment, dans une société politique aussi étendue que l'étaient les nouveaux empires transatlantiques, le centre métropolitain pouvait-il maintenir son autorité effective sur ses distantes périphéries ? Comme la plupart des entreprises coloniales européennes en Amérique, au cours de leur phase initiale, la colonisation anglaise comportait la dévolution d'une autorité considérable de la part de Londres aux nouvelles sociétés politiques établies dans le Nouveau Monde et aux personnes qui présidaient aux destinées de celles-ci. Pourtant, à mesure que les colonies gagnaient en étendue et en population pendant la seconde moitié du XVII^e siècle et que leur valeur comme sources de matières premières et comme marchés pour les manufactures anglaises devenait de plus en plus manifeste, les dirigeants politiques et commerciaux de la métropole commencèrent à exiger que soit imposée à ces possessions lointaines une direction de plus en plus vigoureuse. Entre 1650 et 1696, le Parlement répondit à ces exigences par le vote d'une série de lois de navigation qui établissaient un monopole national sur le commerce colonial. Au début, ces mesures rencontrèrent une résistance considérable de la part des sociétés politiques semi-autonomes qui avaient grandi en Amérique, mais au cours des premières décennies du XVIII^e siècle, cette résistance avait fait place à une obéissance généralisée dans la plupart des secteurs du commerce colonial.

Au cours du demi-siècle qui commença vers 1675, le gouvernement de la métropole tenta d'obtenir des résultats similaires dans le domaine politique. Cet effort visait deux buts principaux. Le premier, qui fut large-

ment couronné de succès, devait soustraire les colonies au domaine privé. Auparavant, la Couronne anglaise avait assumé la direction de la Virginie en 1624, conservé son autorité sur la Jamaïque après l'avoir conquise en 1655 et s'était chargée d'administrer la Barbade et les îles Leeward en 1663. Après 1675, les autorités métropolitaines poursuivirent cette politique de façon plus agressive. En 1730, seules cinq colonies demeuraient dans le domaine privé, à savoir le Connecticut et Rhode Island, territoires autonomes qui se gouvernaient eux-mêmes, le Maryland, la Pennsylvanie et le Delaware qui appartenaient à des propriétaires individuels.

Le second but visé consistait à réduire les pouvoirs d'autogouvernement des colonies tout en renforçant l'autorité royale sur leurs affaires intérieures ; il se révéla bien plus difficile à atteindre. Des campagnes sporadiques destinées à affaiblir l'autorité des assemblées représentatives élues qui s'étaient mises en place dans chacune des colonies pour faire les lois et lever les impôts eurent relativement peu d'effets. Non seulement ces institutions continuèrent-elles pendant toute la période coloniale à bénéficier de la plupart des vastes pouvoirs législatifs qu'elles avaient exercés dans la première phase de leur histoire, mais elles accrurent encore souvent leur autorité sur les affaires intérieures de chaque colonie en assumant de façon crédible le statut de parlements provinciaux dans les sociétés politiques en voie d'éclore sur lesquelles elles présidaient.

Les Français appliquèrent une politique similaire quant à leurs colonies américaines à la même époque. Sous la conduite de Jean-Baptiste Colbert, vers le milieu des années 1660, la Couronne de France entreprit avec succès d'arracher la direction effective de toutes les colonies aux compagnies et aux groupes privés qui en avaient été responsables jusque-là et d'assujettir ces derniers à des règlements commerciaux similaires à ceux que l'Angleterre imposait à ses colonies au même moment. Cette nouvelle politique centralisatrice s'accompagnait de mesures destinées à stimuler l'expansion des colonies et à rendre les colonies françaises de l'Amérique du Nord complémentaires des Indes occidentales françaises où, selon le modèle établi par les Anglais à la Barbade, les Français avaient, dès les premières décennies du XVIII^e siècle, établi des colonies florissantes fondées sur la production de sucre, à la Martinique, à la Guadeloupe et à Saint-Domingue, après avoir obtenu de l'Espagne, en 1697, des titres indiscutés assurant leur souveraineté. En 1690, les Indes occidentales françaises abritaient quelque 20 000 Blancs et au moins 30 000 Noirs dont le nombre allait atteindre environ 250 000 au cours du demi-siècle suivant.

À l'inverse de ce qui se passait aux Indes occidentales, l'expansion de l'influence française en Amérique du Nord fut extensive plutôt qu'intensive — contrairement à celle des Anglais. Colbert n'obtint qu'un médiocre succès dans ses tentatives pour faire du Canada une province agricole, soumise à un

régime seigneurial stable et capable de satisfaire, outre ses propres besoins, la demande vorace des Indes occidentales françaises, avides de produits alimentaires et de bois de charpente. En 1680, les colons avaient réussi à cultiver la terre le long de la vallée du Saint-Laurent jusqu'à l'ouest de Montréal et à en tirer des produits agricoles, mais ils ne parvinrent jamais à satisfaire qu'une partie des besoins des Indes occidentales. Pis encore, malgré les dépenses énormes consenties par le Trésor royal pour assurer une présence militaire et favoriser l'immigration au Canada, le nombre des habitants d'origine européenne y demeura très faible, de l'ordre de 10 000 personnes en 1680, à peine plus de 14 000 en 1714. En même temps, la colonie atlantique de l'Acadie restait très légèrement peuplée. À l'issue de la guerre de Succession d'Espagne, en 1713, elle fut finalement cédée aux Britanniques et rebaptisée Nova Scotia (Nouvelle-Écosse).

Tout au long de ces années, le Canada était resté dans la situation d'un avant-poste militaire dont la principale activité économique continuait d'être le commerce des fourrures avec les Amérindiens. Il en résultait que son orientation était celle d'un empire continental bien différent de celui que créaient les colonies anglaises adjacentes. Tandis que se développait l'implantation de populations européennes et africaines, les Anglais s'efforçaient surtout de s'isoler des populations amérindiennes qu'ils considéraient habituellement comme rien moins que des obstacles à la colonisation. Celles-ci, quand la résistance se révélait inutile devant l'avance des Anglais, avaient tendance à se replier dans l'intérieur des terres avant que leurs domaines soient occupés. Comme les Espagnols dans le Sud-Ouest, à la même époque, les Français, bien moins nombreux que les Anglais et plus intéressés par le commerce que par l'élimination ou le déplacement des populations autochtones existantes, se dispersaient sur un vaste territoire où ils se mêlaient aussitôt aux Amérindiens, établissaient une série d'entrepôts commerciaux, d'avant-postes stratégiques et missionnaires, et se contentaient d'exercer ce qu'ils pouvaient considérer comme une autorité nominale, tout en abandonnant le pouvoir effectif aux Amérindiens.

Au début du XVIII^e siècle, la chasse énergique aux fourrures et aux âmes avait étendu l'influence française à travers tout un immense territoire drainé par le Saint-Laurent et le Mississippi (illustration 146). Entre 1673 et 1700, les Français avaient établi des postes entre Niagara et Michilimackinac jusqu'à Detroit sur les Grands Lacs. Au cours de la décennie suivante, ils avaient créé de petits établissements dans la région de l'Illinois, à Cahioka et Kaskaskia. Bien que ces postes et quelques autres créés ultérieurement ne fussent que des nœuds de communication dans un vaste réseau commercial et missionnaire qui reliait le Canada, dans le Nord, à la nouvelle colonie de Louisiane en lutte pour se maintenir, dans le Sud, l'ensemble comportait quelques établissements agricoles d'ampleur limitée. Mais leur faible

population française, comme celle du Canada lui-même, comprenait une importante proportion de soldats et de commerçants itinérants, de même que quelques missionnaires.

Pour les colonies françaises, de même que pour les colonies anglaises en Amérique du Nord, le demi-siècle qui allait s'écouler entre 1713 et 1763 fut le théâtre d'une puissante accélération des tendances antérieures. Malgré l'opposition des Anglais, des Espagnols et des Amérindiens, les Français parvinrent à s'assurer une solide assise dans le golfe du Mexique et le long du Mississippi inférieur, avec des postes éparpillés à Biloxi, Mobile, la Nouvelle-Orléans et Natchez. Malgré quelques tentatives destinées à introduire des activités agricoles en Louisiane, la principale activité économique de la région était le commerce avec les Amérindiens. Comme la population espagnole de la Floride, qui n'atteignait encore que 2 700 personnes en 1760, la population française dans le Sud restait faible ; elle comprenait à peine plus de 4 000 personnes en 1740 et pas plus de 8 000 en 1763. Même si le Canada accueillait peu d'immigrants, son développement était bien plus impressionnant ; sa population française était passée à 45 000 habitants en 1740 et à 65 000 en 1763. Pourtant, il restait un pays peu peuplé et lourdement dépendant du commerce des fourrures, ainsi que des vastes contributions de la métropole à sa défense. Dans ce vaste empire riverain, quelque 2 000 à 3 000 Français étaient également dispersés dans la région de l'Illinois en 1763.

Au cours de la même période, l'expansion territoriale ainsi que la croissance démographique et économique des colonies britanniques avaient progressé de façon spectaculaire. L'acquisition de la Nouvelle-Écosse en 1713 et l'établissement d'une colonie en Georgie en 1732 avaient donné aux Anglais la maîtrise de toute la côte est, au nord de la Floride ; la zone de peuplement s'étendit rapidement au cours des décennies qui couvrirent le milieu du XVIII^e siècle. En 1760, un long établissement continu s'étendait du Maine à la Georgie sur une largeur de plus de 250 kilomètres à l'intérieur des terres.

Dans une mesure considérable, cette expansion territoriale impressionnante était le fruit d'une croissance démographique phénoménale. En 1760, la population non amérindienne de l'Amérique du Nord britannique comprenait déjà 1 600 000 personnes, dont les trois quarts environ étaient des Blancs. Près d'un cinquième de cette augmentation était le résultat d'une poursuite de l'immigration, fournie notamment par l'Angleterre et l'Allemagne, mais la plus grande partie était la conséquence d'une vigoureuse croissance naturelle. Une bien plus grande proportion de l'accroissement de la population noire qui, en 1760, formait environ un quart du total, provenait d'une importation forcée à partir de l'Afrique et des Indes occidentales. Pourtant, contrairement à ce qui se passait dans les colonies esclavagistes européennes des Indes

occidentales ou situées plus au sud du continent, les Noirs connaissaient en Amérique du Nord une forte croissance démographique naturelle, à peine inférieure à celle des Blancs.

La réussite économique des colonies britanniques était également extraordinaire. C'est une puissante croissance que révèlent tous les indicateurs : nombre d'esclaves, niveau de la richesse personnelle des individus, volume des exportations, valeur des importations issues de Grande-Bretagne, quantité de marchandises concernées par le cabotage. Les estimations les plus récentes donnent à penser que, pour l'Amérique du Nord britannique dans son ensemble, le produit national brut s'est multiplié par 25 entre 1650 et 1770, soit une croissance annuelle moyenne de 3,2 %. Cela correspond à un niveau de vie et de richesse par personne, pour la population libre, qui pourrait bien avoir été plus élevé que tout ce qu'avait connu le monde occidental, dans n'importe laquelle de ses parties, jusqu'à cette date. Cette remarquable croissance économique s'est encore accélérée dans des proportions importantes à partir de 1740, en raison principalement d'une combinaison de deux facteurs : la demande de produits alimentaires et autres de la part d'une population en expansion, et l'élargissement des marchés d'outre-mer ouverts aux produits coloniaux.

Cette croissance impressionnante pourvoyait à l'existence de sociétés de plus en plus complexes dans quatre régions de mieux en mieux articulées. En 1760, les deux plus vieilles de ces régions, celles de la Chesapeake et de la Nouvelle-Angleterre, avaient la population la plus dense. Réunissant plus de 31 % de la population, les colonies de la Chesapeake étaient encore lourdement dépendantes du tabac produit par une main-d'œuvre esclave, mais s'étaient lentement dotées d'une économie plus diversifiée qui exportait des céréales, du bois, des produits alimentaires et du fer. Avec près de 29 % de la population, la Nouvelle-Angleterre avait encore une économie mixte, maritime et agricole, profondément redevable à la pêche, aux transports et à l'exploitation forestière. Avec près de 27 % de la population, les colonies intermédiaires étaient elles aussi profondément engagées dans l'agriculture et exportaient de grandes quantités de céréales et autres produits agricoles vers l'Europe et les Indes occidentales. Avec les 13 ou 14 % restants de la population, les autres colonies sudistes se consacraient largement à des cultures commerciales comme celles du riz et de l'indigo.

Dès leur origine, les sociétés de ces colonies intermédiaires ou situées plus au sud avaient été plus diversifiées du double point de vue ethnique et religieux que celles de la Chesapeake ou de la Nouvelle-Angleterre, encore que ces deux vieilles régions — spécialement celle de la Chesapeake — fussent devenues plus pluralistes au cours des décennies qui couvrent le milieu du XVIII^e siècle. L'esclavage était beaucoup plus important dans les colonies

sudistes, le pourcentage des esclaves noirs tombant de 44 % dans le Sud profond à 40 % dans le secteur de la Chesapeake et à 7 % dans les colonies intermédiaires, voire 1 % en Nouvelle-Angleterre.

Quoique, pour chacune des régions, une proportion de moins en moins grande de cette population en expansion ait vécu dans des villes, l'urbanisation y avait fait de grands progrès vers le milieu du XVIII^e siècle. En 1775, Philadelphie peut avoir abrité 40 000 habitants, New York environ 25 000, Boston autour de 15 000, Charleston et Newport à peu près 6 000 et une douzaine d'autres agglomérations entre 3 000 et 5 000. Outre ces grands centres de commerce, il existait au moins une cinquantaine d'autres places qui avaient entre 500 et 3 000 habitants et qui servaient de centres à de vastes arrière-pays ruraux en matière de commerce, de manufacture, de communication et de finance.

La croissance avait également été accompagnée par le développement d'un éventail encore plus vaste d'institutions sociales, plus profondément établies à la fois dans les secteurs ruraux et urbains, et une complexité accrue de la vie politique. Les institutions sociales comprenaient les groupes familiaux et la parenté, les établissements des artisans et des commerçants, les autorités administratives et judiciaires locales, les églises, les moyens de transport — y compris les routes, les ponts, les bacs et les quelques canaux qui les accompagnaient — et un large éventail d'institutions culturelles y compris les maisons d'édition, les clubs où l'on se réunissait en société, les associations consacrées aux loisirs ou à l'amélioration des conditions de vie. Dans le domaine politique, au cours des années 1740 et 1750, toutes les colonies, sauf les plus récentes comme la Georgie et la Nouvelle-Écosse, possédaient déjà de vigoureuses traditions d'autogouvernement et des institutions viables présidées par des élites politiques cohérentes capables de faire autorité, qui jouissaient d'un large soutien dans le public et avaient une grande expérience des problèmes socio-économiques ou autres, propres à leurs sociétés respectives.

Par suite de cette évolution, les sociétés régionales de l'Amérique coloniale britannique mirent au point des structures sociales et professionnelles articulées avec plus d'acuité de sorte qu'elles en vinrent à ressembler de plus en plus aux sociétés du Vieux Monde. Pourtant la hiérarchie sociale qui apparaissait alors était moins finement établie et plus ouverte qu'en Grande-Bretagne et les élites coloniales, qui ne représentaient nulle part plus de 1 ou 2 % du total de la population libre, ne bénéficiaient pas de ces privilèges spéciaux que conférait la loi aux aristocraties européennes. En outre, si les sociétés coloniales étaient moins ouvertes qu'elles ne l'avaient été pour les générations antérieures, elles comprenaient un nombre extraordinairement élevé de familles indépendantes dont le statut était celui de la classe moyenne

et que l'on trouvait en quantités proportionnellement beaucoup plus grandes que dans n'importe quelle société occidentale de la même époque. La large indépendance dont bénéficiaient ce groupe et les groupes supérieurs ou inférieurs à lui était, bien entendu, fondée pour une bonne part sur l'exploitation généralisée du travail de toute une série de personnes dépendantes dans la société, y compris les travailleurs engagés sous contrat pour dettes et les esclaves noirs. En effet, à de rares exceptions près, ces derniers — à cause de leur condition permanente de servitude — étaient exclus de toute participation significative aux profits matériels engendrés par ces sociétés en rapide expansion.

Même en Nouvelle-Angleterre où les considérations religieuses avaient été si puissantes pendant les générations précédentes, l'orientation de ces colonies prospères mais pourtant profondément fondées sur l'exploitation de l'homme était fortement laïque. La recherche du bonheur individuel à travers l'obtention et la jouissance de l'indépendance personnelle était, de très loin, l'impératif le plus manifeste et le plus puissant. Cette orientation contribua à favoriser une large tolérance religieuse d'un bout à l'autre des colonies, mais n'empêcha pas maints colons de répondre de façon positive aux appels d'un évangélisme religieux qui balaya tout le monde anglo-américain à travers les décennies du milieu du XVIII^e siècle, ni de mettre en place une forme de culture encore plus profondément religieuse après la seconde vague de ferveur religieuse, vers la fin du siècle.

Tout au long des trois premiers quarts du XVIII^e siècle, les liens culturels entre les colonies et la Grande-Bretagne restèrent à la fois intimes et puissants. En particulier, les élites émergentes la considéraient comme le modèle de ce qu'elles voulaient faire de leurs sociétés. Au fur et à mesure que ces sociétés acquéraient la densité sociale et les moyens économiques nécessaires, des dirigeants influents cherchaient à recréer en Amérique les aspects de la culture britannique qu'ils croyaient souhaitable d'y implanter et qui pourraient y subsister compte tenu des conditions dans lesquelles ils se trouvaient. Ce faisant, ils avaient créé, dans les régions où se dressaient les plus anciens établissements, les rudiments — sinon davantage — d'une culture patricienne anglicisée qui accordait une haute valeur aux biens de consommation importés de la métropole, cultivait les dernières modes venues de Londres, soutenait les institutions culturelles telles que les entreprises de presse (quotidiens et magazines), les bibliothèques, les sociétés savantes, les écoles et les collèges universitaires, et produisait même un petit nombre de savants, de personnalités littéraires et d'artistes.

Par rapport aux normes des secteurs les plus urbanisés de l'Angleterre et de l'Écosse, ces réalisations n'étaient guère impressionnantes. Pourtant, dans les zones les plus prospères, où la population était la plus dense et où

elle était établie de plus longue date, de tels résultats conduisirent à la mise en place de zones culturelles anglicisées qui témoignaient d'un degré important de « métropolisation ». Ces zones contrastaient de façon significative avec les sociétés nouvelles, vulgaires et souvent partiellement indianisées qui se trouvaient alors en voie d'établissement aux confins les plus lointains de la zone de peuplement, ou avec les cultures encore fortement africaines des quartiers où logeaient les esclaves, ou même avec les sociétés entièrement différentes des Amérindiens voisins. Tout particulièrement parmi les éléments les moins bien lotis de la population libre qui manifestaient souvent une hostilité considérable envers les raffinements patriciens recherchés par leurs voisins plus riches, ces zones conservaient de puissants éléments des cultures vernaculaires, des coutumes et traditions qui avaient émergé, dans chaque région coloniale, d'une combinaison d'habitudes locales importées d'Angleterre, d'Europe ou d'Afrique, de pratiques empruntées aux Amérindiens et d'instruments conçus pour permettre aux habitants de se débrouiller efficacement dans les conditions particulières qu'ils avaient rencontrées ou engendrées dans les colonies.

Les guerres du milieu du siècle servirent de puissants révélateurs pour montrer l'importance croissante des colonies nord-américaines aux nations européennes rivales. Dans une mesure bien plus grande que pendant la première série de guerres (1689–1713), l'Amérique du Nord devint une pomme de discorde au cours de celles qui se prolongèrent — avec un bref répit entre 1748 et 1754 — pendant près d'un quart de siècle à partir de 1739. La Grande-Bretagne en émergea en tant que puissance dominante en Europe et en Amérique du Nord. Par le traité de Paris de 1763, les Français abandonnaient toute revendication sur l'Amérique du Nord, ils cédaient le Canada et la moitié occidentale de la Louisiane à l'Angleterre, ils renonçaient à la partie orientale de la Louisiane en faveur de l'Espagne qui cédait à son tour la Floride à la Grande-Bretagne, laquelle exerçait désormais sur toute l'Amérique du Nord, à l'est du Mississippi, sa domination que contestaient seulement les Amérindiens vivant sur ces territoires.

À la fois pour qu'elles contribuent à assumer le coût de ces guerres et pour renforcer la mainmise de la métropole sur des colonies dont la valeur augmentait de plus en plus, le gouvernement britannique, une fois la paix rétablie, prit une série de mesures qui y suscitèrent une vaste opposition. Pendant une douzaine d'années de querelles, le gouvernement métropolitain refusa soit d'accéder aux exigences des colonies, qui demandaient à être exemptées des impôts votés par le Parlement britannique, soit de reconnaître les revendications des colons qui souhaitaient bénéficier, en toute égalité, des droits accordés à tous les Anglais et de l'autonomie quant à leurs affaires intérieures. En 1775–1776, des milliers de colons prirent

les armes pour résister aux efforts de la Couronne qui voulait employer la force, afin d'obtenir qu'ils se plient aux mesures prises par la métropole. En juillet 1776, les treize colonies, de la Georgie au New Hampshire, déclaraient leur indépendance, adoptaient un régime républicain, entreprenaient un effort de guerre commun pour bouter les armées et les navires britanniques hors de l'Amérique septentrionale et décidaient de former entre elles une confédération nationale. Après huit années de guerre, les nouveaux États-Unis d'Amérique, avec une aide considérable de la France, triomphèrent dans leur quête pour l'indépendance que la Grande-Bretagne reconnut par le traité de Paris en 1783.

Ce document partageait l'Amérique du Nord entre les États-Unis, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Les premiers détenaient des titres sur tout le territoire situé à l'est du Mississippi et au sud des Grands Lacs, sauf sur la Floride qui était restituée à l'Espagne. Outre la Floride, l'Espagne conservait toute l'étendue des terres situées à l'ouest du Mississippi, bien que les Russes aient établi des postes commerciaux dans l'extrême Nord-Ouest. La Grande-Bretagne ne conservait que les colonies peu peuplées de la Nouvelle-Écosse et de Saint-John (aujourd'hui île du Prince-Édouard), Terre-Neuve et le Canada. Peut-être un tiers ou un quart des habitants des colonies insurgées avaient-ils pris activement parti pour la Grande-Bretagne et s'étaient-ils montrés hostiles à l'indépendance pendant la guerre du même nom, aussi des milliers d'entre eux émigrèrent-ils dans l'Amérique britannique au début des années 1780. Ce mouvement de population entraîna une croissance démographique considérable dans les colonies britanniques et donna l'élan à la formation de nouvelles colonies de la Couronne, le Nouveau-Brunswick et le Haut-Canada, au cours des années 1780 et 1790.

Bien qu'elle eût conduit au rejet militant de la monarchie, en faveur du républicanisme, la Révolution américaine (comme l'appelèrent ses admirateurs européens et ses nouveaux dirigeants) n'avait pas engendré une rupture brutale dans les treize nouveaux États unis. La guerre et ses conséquences immédiates avaient ralenti temporairement la puissante expansion territoriale, démographique et économique qui avait été la leur depuis le début du XVIII^e siècle, et il s'en faudrait encore de plus d'un siècle pour qu'ils deviennent économiquement indépendants de la Grande-Bretagne. Mais ils continuèrent de manifester la plupart des mêmes tendances socio-économiques et culturelles dont ils avaient fait montre pendant la plus grande partie de leur histoire. La faiblesse des Articles de Confédération et les limitations imposées par les États confédérés au gouvernement central pendant la guerre produisirent un mouvement en faveur de la création d'une union nationale plus vigoureuse, ce qui conduisit, en 1787–1788, à la conception et à l'adoption de la Constitution fédérale, laquelle fournit à son tour aux États-Unis un cadre pour la création d'un gouvernement national viable.

BIBLIOGRAPHIE

- ALDEN J. R. 1969. *A history of the American revolution*. New York.
- ANDREWS K. R. 1984. *Trade, plunder and settlement : maritime enterprise and the genesis of the British Empire, 1480–1630*. Cambridge.
- AXTELL J. 1985. *The invasion within : the contest of cultures in colonial North America*. New York.
- BAILYN B. 1986. *The peopling of British North America : an introduction*. New York.
- BONOMI P. U. 1986. *Under the cope of heaven : religion, society, and politics in colonial America*. New York.
- ECCLES W. J. 1972. *France in America*. New York.
- GREENE J. P. 1986. *Peripheries and centre : constitutional development in the extended politics of the British empire and the United States, 1607–1788*. Athènes.
- 1987. *The American Revolution : its character and limits*. New York.
- 1988. *Pursuits of happiness : the social development of early modern British colonies and the formation of American culture*. Chapel Hill.
- GREENE J. P., POLE J. R. 1984. *Colonial British America : essays in the new history of the early modern era*. Baltimore.
- LOCKHART J., SCHWARTZ S. B. 1983. *Early Latin America : a history of colonial Spanish America and Brazil*. Cambridge.
- MCCUSKER J. J., MENARD R. R. 1984. *The economy of British America, 1607–1789*. Chapel Hill.
- MEINIG D. W. 1986. *Atlantic America, 1492–1800*. New Haven.
- MORGAN E. S. 1977. *The birth of the Republic, 1763–1789*. Chicago.
- QUINN D. B. 1975. *North America from earliest discovery to first settlements : the Norse voyages to 1612*. New York.
- WALDMAN C. 1985. *Atlas of the North American Indian*. New York.
- WASHBURN W. E. 1975. *The Indian in America*. New York.

26

L'Amérique latine et les Caraïbes

26.1

L'Amérique latine

26.1.1

LE MEXIQUE

Silvio Zavala

Texte établi par Peter Burke¹

LE CADRE GÉOGRAPHIQUE

Bien que son territoire soit dominé par des montagnes, ce que Cortés appelait la « Nouvelle-Espagne » (y compris le Nouveau-Mexique, le Texas, l'Arizona et la haute Californie) est une terre de contrastes, spécialement en ce qui concerne l'eau. Le pays comprend des régions où les pluies sont abondantes, généralement les basses terres et certaines zones très sèches dans les hautes terres, spécialement vers le nord. Les tentatives les plus importantes effectuées pour modifier ce cadre naturel au cours de la période coloniale ont été orientées vers la mise en place d'une redistribution des ressources aquatiques, y compris le drainage de la vallée de Mexico, l'utilisation des roues hydrauliques et des canaux de diversion que l'on trouve souvent dans les régions rurales.

Comme l'eau, la végétation est répartie de façon très inégale. Ses zones arides mises à part, la Nouvelle-Espagne avait une végétation bien

plus riche que celle du Mexique actuel avec de vastes forêts de conifères qui s'étendaient sur le plateau central et des zones impénétrables de forêts humides au sud-est. La forte demande de bois pour les mines et la construction conduisit à la destruction des arbres sur le plateau central pendant que l'élevage entraînait la dégradation de l'environnement dans la Mixteca et le Nouveau-Léon.

LA DÉCOUVERTE ET LA CONQUÊTE

La découverte et la conquête des Antilles furent le prélude de celles de la *tierra firme* américaine (terre ferme, c'est-à-dire le continent). Christophe Colomb avait mis à la voile dans le port de Palos (Espagne), le 3 août 1492, et suivi la route des îles Canaries. Deux mois et demi plus tard, le 12 octobre, ses trois fameux navires atteignirent la petite île de Guanahani, aux Antilles.

Colomb décrivit avec enthousiasme la beauté des peuples nouvellement découverts et de leur pays. Cependant, pour lui, les Indiens ne représentaient qu'une source de profits. Au début, les conquistadores avaient tenté de fonder leur action sur la doctrine scolastique selon laquelle toute guerre contre les « infidèles » était une guerre juste. Aux Antilles, les peuples caraïbes (tenus pour cannibales) furent réduits en esclavage et contraints de travailler dans les champs et les mines d'Hispaniola (Española) et de Cuba. Ils travaillaient de concert avec les habitants des îles « inutiles » (ainsi dénommées parce qu'elles ne contenaient pas d'or) et ceux des grandes îles, soumis à ce que l'on appelait les *repartimientos* ou *encomiendas* (répartitions, attributions). En d'autres termes, les Indiens, comme les « infidèles » maures dans la péninsule Ibérique, pouvaient être « confiés » à des individus qu'ils devaient servir.

D'un autre côté, selon Francisco de Vitoria et les théologiens ou juristes de Salamanque, les personnes et les biens de ces infidèles étaient protégés par le droit naturel (*derecho de gentes* : le droit des gens). Ils étaient libres et ne pouvaient être vendus que s'ils avaient été capturés au cours d'une guerre juste. Les dominicains d'Española allèrent même plus loin en déclarant que le traitement réservé par les colons espagnols aux Indiens était une offense faite à la nature humaine, la charité et la justice. Ce fut en 1511, à Española, que *fray* Antonio de Montesinos, malgré les protestations des colons et du gouverneur de l'île, Diego Colomb, prononça son fameux sermon où il exposait publiquement ces idées. Si cette allocution humilia les autorités, les dominicains de l'île firent cause commune avec Montesinos et portèrent l'affaire devant les juges. Le point de vue des colons fut défendu par le franciscain *fray* Antonio del Espinal.

La controverse se poursuivait pendant un certain temps. En 1516, le régent d'Espagne, le cardinal Francisco Ximénez de Cisneros, expédia trois moines de l'ordre de Saint-Jérôme à Española pour y plaider en faveur de la liberté des Indiens. Par suite de la bulle *Sublimi Deus* en 1537 et des « nouvelles lois » de 1542–1543, le principe de la liberté individuelle des Indiens prévalut. Le dominicain *fray* Bartolomé de las Casas alléguait que les colonisateurs devaient tenir compte du libre arbitre des indigènes, et sa défense des Indiens influa sur la rédaction des règlements concernant les découvertes, conquêtes et colonisations futures.

Le 10 février 1519, Hernán Cortés quittait Cuba avec 11 vaisseaux, 508 soldats et 109 marins, accompagnés par des chevaux et de l'artillerie. Bien qu'il n'eût reçu licence que d'échanger des marchandises avec les indigènes, il fonda une cité qu'il appela Vera Cruz. Le conseil (*cabildo*) de la ville l'élut capitaine général de l'armée qui allait pénétrer dans les terres des Mexicas. Ainsi s'établit un lien direct entre l'histoire des Antilles et celle du continent. Les hommes qui avaient quitté les îles pour conquérir et peupler ce qu'ils appelaient la *tierra firme* emportaient avec eux des éléments matériels auxquels ils s'étaient accoutumés sous les tropiques. Ces bagages comprenaient des plantes et du bétail importés d'Europe, les traditions espagnoles quant à la nature du pouvoir central et aux pouvoirs locaux, l'industrie du sucre, l'exploitation d'une main-d'œuvre africaine esclave et la pratique des mariages interraciaux. En bref, tout un monde dont les origines étaient européennes, mais qui se trouvait déjà adapté à l'environnement américain.

L'ÉTABLISSEMENT ET LA COLONISATION

Les premiers Européens venus des Antilles qui mirent le pied sur le territoire mexicain, sous le commandement de Francisco Hernández de Córdoba (1517) et Juan de Grijalva (1518), ne s'y installèrent pas. À partir du mois de février 1519, Hernán Cortés commença l'exploration du territoire mexicain. Il atteignit l'île de Cozumel et les côtes de ce qu'il appela le Yucatán, Tabasco et Veracruz, y compris la petite île d'Ulúa. Après avoir entendu mentionner l'existence d'un grand empire et de riches terres à l'intérieur du continent, et sans se soucier des instructions qu'il avait reçues du gouverneur de Cuba, Diego Velázquez, Cortés prit sur lui de pénétrer à l'intérieur de cet empire, de le reconnaître et d'en faire la conquête. Dans ce but, il fonda en avril 1519, sur la côte, face à Ulúa, un établissement qu'il baptisa Villa Rica de la Vera Cruz (Riche Ville de la Vraie Croix). Bien que l'on ait prétendu la situer ailleurs à maintes reprises, ce fut le premier

établissement espagnol doté de son propre conseil municipal et ce fut aussi la base des contacts subséquents entre le Mexique et le monde extérieur.

La grande ville de Tenochtitlán, au Mexique, était le siège de l'État aztèque. Elle fut prise, le 13 août 1521, par les conquistadores espagnols. Après soixante-quinze jours d'intenses combats lacustres entre les 13 brigantins des Espagnols et les canoës des défenseurs, tandis que les fantassins et les cavaliers progressaient laborieusement par voie de terre, le courageux défenseur aztèque, Cuauhtémoc, fut fait prisonnier. Hernán Cortés décida de convertir la ville de Tenochca, dont la création remontait à 1325, en capitale de la Nouvelle-Espagne. C'est à partir de là qu'il envoya des expéditions dont certaines aboutirent à la fondation de villes de type européen même quand elles étaient bâties sur le site de centres indiens bien établis comme Tepeaca (rebaptisée Segura de la Frontera).

Pendant les années suivantes, au cours d'explorations et de tentatives de colonisation, plusieurs capitaines fondèrent des villes qui tendirent à devenir permanentes, comme ce fut le cas pour San Miguel de Culiacán, fondé dans la partie nord-ouest du Mexique par Nuño de Guzmán et ses compagnons en 1531, ou pour la première ville de Guadalajara en 1532. Les Monteños fondèrent plusieurs centres, y compris Mérida en 1542. La ville de Mexico fut un pôle d'attraction pour les colons qui arrivèrent sans discontinuer pendant les trois siècles suivants. C'est de là que les colonisateurs s'en furent vers les autres parties du territoire.

Dans le Nord, un certain nombre de villes furent fondées par des expéditions qu'attiraient les vastes étendues de terres propices à l'élevage et riches en minerais. Ces cités comprenaient Acámbaro (1526) et San Juan del Río qui se dressèrent sur les rives du fleuve Lerma, frontière naturelle entre les peuples d'agriculteurs et les belliqueux Indiens qui vivaient de la cueillette. Pourtant, cette frontière fut constamment repoussée vers le nord pour faire place à de nouvelles villes qui servaient d'étapes sur la route des mines de Guanajuato, San Luis Potosí, Zacatecas, etc.

Vers le sud, les mines étaient aussi des pôles d'attraction. En vérité, avant que les mines septentrionales ne fussent exploitées, celles de la Sierra d'Argent étaient déjà ouvertes — Sultepec, Temascaltepec, Zacualpan, Tasco, Pachuca et Real del Monte. Certains de ces établissements étaient peuplés d'un mélange d'Indiens et d'Espagnols.

En 1531 fut fondée Puebla de Los Angeles, ville de colons espagnols bien qu'elle ait été construite avec l'aide de travailleurs indiens. Dans la région de Michoacán, Valladolid fut fondée en 1541 par le vice-roi Antonio de Mendoza. Ces deux villes, Puebla et Valladolid, révèlent une politique qui consistait à créer des centres urbains réservés principalement à l'usage des Espagnols pour loger ceux-ci loin des établissements indiens avoisinants où les autochtones étaient installés de longue date, comme Tlaxcala,

Tzinzuntzan et Patzcuaro. Néanmoins, ces nouvelles villes dépendaient du soutien économique de la population indienne environnante.

Les établissements indiens tendaient à être dispersés, excepté pour quelques grandes agglomérations. L'État espagnol, pour sa part, voulait imposer sa présence et exerçait une triple domination sur les peuples indigènes — politique, sociale et religieuse. Dans les Antilles se fit jour l'idée de regrouper les Indiens en communautés au sein desquelles cette domination serait plus effective. De là, l'idée se communiqua au Mexique, au Guatemala et au Pérou, où les Indiens furent contraints de vivre dans des colonies situées à la portée des autorités civiles et ecclésiastiques. Ce processus commença au milieu du XVI^e siècle et se poursuivit pendant un siècle environ.

En raison des multiples épidémies, le nombre des Indiens décrut rapidement aux XVI^e et XVII^e siècles. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'importance de la population de la Nouvelle-Espagne à la veille de la conquête, et les estimations varient entre 5 et 25 millions. Même si c'est le chiffre le plus bas qui est le bon, la diminution de la population indienne fut catastrophique (illustration 137).

Avec l'expansion de la population composée d'Européens, de créoles et de *mestizos*, de nouveaux centres urbains furent créés dans le Nord ainsi que dans l'Ouest. Outre qu'il fonda Valladolid, le vice-roi Mendoza ordonna de déménager Guadalajara en 1542 pour la transporter sur son emplacement actuel. Lors de la découverte des mines de Zapatecas en 1546, de nombreux colons y furent rapidement attirés. Sur les routes du Nord et de l'Ouest, des cités importantes s'érigèrent bientôt entre 1547 et 1576, notamment Querétaro, San Miguel, San Felipe, Santa María de Los Lagos, Celaya, Chamacuero, Aguascalientes, Zamora et León. Toutes ces villes étaient bâties sur un schéma hispanique où prévalait l'élément créole. Pourtant, une population noire et mulâtre était introduite sur les lieux de travail comme dans les centres urbains, les camps de mineurs, les *haciendas* (exploitations agricoles) et les *estancias* (ranchs), tandis que les Philippins et autres Asiatiques étaient employés dans certains ateliers et dans les foyers à titre de domestiques.

Dans le nord de la Nouvelle-Espagne, la colonisation était rendue plus difficile non seulement par l'aridité du sol, mais aussi par la résistance des Indiens Chichimecas. Mais à partir de là, les Indiens de Michoacán et de Tlaxcala, avec leurs traditions horticoles et artisanales, jouèrent un rôle important dans la colonisation. Après 1590, quand prit fin la guerre des Chichimecas, de nouveaux centres urbains se dressèrent comme ceux de Parras, Cuatro Ciénagas, Saltillo de Coahuila, Monterrey, Salamanca, Parí, Cadereyta et bien d'autres. Afin de les défendre, on créa une ligne de front, faite de postes fortifiés ou *presidios*.

Les plaines côtières étaient peu habitées en raison de l'insalubrité du climat et du danger présenté par les attaques des pirates. À Acapulco, il

fallut ériger le fort de San Diego pour protéger la population et les richesses apportées par les galions en provenance de Manille.

Le centre le plus important était la ville de Mexico, avec une population de 60 000 Espagnols et de 26 000 *mestizos* et mulâtres en 1790, sans compter les tributaires indiens. Puis venaient Puebla, Guanajuato, Querétaro, Valladolid, Guadalajara et Zacatecas. D'autres villes ne comptaient pas plus de 1 000 *vecinos*, soit environ 5 000 personnes.

LES COMMUNICATIONS

Quand les Espagnols arrivèrent en Nouvelle-Espagne, ils n'y trouvèrent, en fait de routes, que les pistes des Indiens. Le Mexique pré-hispanique n'avait pas de bêtes de somme, et les transports de marchandises étaient assurés par des porteurs professionnels (*tamemes*). Pour déplacer les objets pondéreux, il fallait les faire rouler sur les troncs de grands arbres. Le cheval fut introduit dans le pays par les Espagnols, et son utilisation limitée par la loi — mais pas dans la pratique — à la classe des conquistadores. Par la suite, on fit venir des mules dont le nombre se multiplia rapidement. Ce fut aussi au XVI^e siècle que Sebastián de Aparicio (canonisé par la suite) introduisit dans la Nouvelle-Espagne la *carreta*, une charrette à bras longue et étroite, pour alléger le travail des Indiens. Il organisa un trafic fort lucratif entre Puebla, Texoco et la ville de Mexico, puis entre Mexico, Veracruz et Zacatecas ; il s'intéressa même à la construction de routes pour ces véhicules. Une fois par an, des trains de chariots et des caravanes de charrettes à bras se rendaient dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Espagne, les plus éloignées, pour y transporter des hommes, des outils, des armes et diverses sortes de marchandises. Les voitures attelées ne furent introduites dans la Nouvelle-Espagne qu'à la fin du XVI^e siècle. Elles y devinrent si populaires que Philippe II les interdit, effrayé par la montée du luxe dans les colonies. Pourtant, le nombre des attelages ne cessa d'augmenter pendant tout le reste de la période qui nous intéresse ici, et le réseau routier s'améliora au XVIII^e siècle.

Les transports aquatiques indigènes utilisaient des radeaux et des canoës. La ville de Mexico était quadrillée par de multiples canaux, de sorte qu'il était possible de s'y déplacer dans des canoës légers. Les Indiens qui vivaient sur le littoral, comme les Mayas, construisaient de vastes canots avec lesquels ils peut-être naviguèrent jusqu'aux Caraïbes. Après l'arrivée des Espagnols, les besoins du commerce, la domination de la population autochtone et la défense exigèrent la création d'arsenaux pour les armements. Si Cortés échoua dans ses tentatives pour établir des voies de communication avec l'Asie, en raison de la difficulté du voyage de

retour, ses efforts contribuèrent à l'exploration de la basse Californie et des côtes occidentales de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne.

La découverte de bancs de sable riches en perles au large de la basse Californie poussa des entrepreneurs privés et le gouvernement à construire des navires sur les bords du Pacifique au cours du siècle suivant. Par la suite, les missions religieuses californiennes et le besoin d'explorer le nord-ouest de l'Amérique exigèrent l'établissement d'arsenaux pour la construction de navires sur la côte de la Nouvelle-Galice. D'un point de vue commercial, le port le plus important fut celui d'Acapulco, car c'était là que mouillaient les navires venus de l'Amérique centrale, du Pacifique sud et de l'Orient. Le commerce entre Acapulco et Manille devint régulier une fois que la route du retour fut découverte par Andrés Urdaneta en 1565. Les « galions de Manille » ou les « nefes de la Chine » étaient de gros navires employés pour transporter des immigrants et un nombre considérable de marchandises asiatiques vers la Nouvelle-Espagne. Pour le voyage du retour, ils appareillaient chargés d'argent.

Les marchandises européennes parvenaient en Nouvelle-Espagne par Veracruz, sur le golfe du Mexique. Au début du XVII^e siècle, on établit un service de courrier avec des bateaux qui faisaient le voyage deux fois par an, afin d'acheminer en toute sécurité des documents entre la péninsule et la Nouvelle-Espagne.

L'ÉCONOMIE ET LA SOCIÉTÉ

Afin de défendre ses possessions américaines contre les appétits de ses rivaux européens, l'Espagne établit un système protectionniste qui tendait à isoler les nouveaux territoires. Dans la première moitié du XVI^e siècle, son intérêt économique dans ses nouveaux domaines était concentré sur la chasse aux trésors accumulés par les anciennes civilisations indiennes, la recherche de l'or, ainsi que l'assujettissement à un tribut et aux corvées des populations indigènes.

La première phase de l'histoire économique de la Nouvelle-Espagne s'acheva sur un déclin catastrophique de la population indienne, dévastée par les épidémies, et la découverte de riches mines d'argent. Dès 1560, l'extraction de ce minerai devint la principale industrie de la Nouvelle-Espagne. On créa un réseau de routes reliant les mines, les exploitations agricoles, les ranchs et les villes de l'intérieur. C'est ainsi que s'établit une nouvelle organisation des produits, des terres et des hommes pour le plus grand profit de la métropole et d'un système mondial dominé par le capital marchand. De nouvelles villes furent fondées, comme nous l'avons vu. Dans les campagnes, dont une grande partie avait été dépeuplée par les épidémies, il se

produisit une révolution en raison de l'arrivée des colons européens avec leurs plantes et leurs animaux — vaches, chevaux, ânes, chèvres, moutons, porcs et poulets — qui se multiplièrent en quelques années. En modifiant l'utilisation des sols, le droit de propriété, les techniques de culture, le mode de travail, le système de transport, l'alimentation et la relation entre la campagne et la ville, cette révolution transforma la Nouvelle-Espagne en une zone d'économie diversifiée. Les Indiens furent astreints à la corvée jusqu'en 1632 et continuèrent à contribuer à l'exploitation des mines. Dans les villes, on fonda des guildes d'artisans sur le modèle espagnol.

En 1592, la Couronne établit le *consulado* (consulat) des marchands dans la ville de Mexico et lui octroya le monopole des importations et des exportations espagnoles. En bref, c'était le *consulado* qui tirait le plus grand bénéfice des relations entre la métropole et la vice-royauté. Ses membres furent bientôt en mesure d'accumuler d'énormes fortunes et d'accorder des crédits aux mineurs, agriculteurs, artisans et petits entrepreneurs. Autrement dit, ils se trouvaient au cœur du processus d'accumulation de capital.

La seconde moitié du XVIII^e siècle fut un temps d'expansion économique pour la Nouvelle-Espagne. Les mines produisaient les deux tiers de l'argent de la planète. Mexico était la plus grande ville de toute l'Amérique avec une population de 112 000 habitants en 1790. À la fin du XVIII^e siècle, le gouvernement des Bourbons imposa une nouvelle politique économique. Pour tirer de plus grands profits des colonies et pour faire de l'État le moteur d'un changement économique, la Couronne entreprit de transférer les richesses de la Nouvelle-Espagne dans la métropole moyennant des impôts, des prêts et des donations.

Au milieu du XVII^e siècle, le nombre des esclaves noirs se montait à plus de 100 000 et dépassait celui des Espagnols eux-mêmes. La population indienne atteignait 1 million d'individus pour passer à 3,5 millions en 1810. Les groupes de sang-mêlé en comptaient près de 1,5 million, divisés entre les *mestizos* (résultant du croisement entre Européens et Indiens) et les « castes » (dont les membres étaient issus du mélange des Européens ou des Indiens avec des Noirs et des Asiatiques). Les créoles (personnes nées en Amérique mais d'origine espagnole) étaient 1 million en 1810, alors que la population européenne ne dépassait pas les 80 000 individus.

Étant donné la condition coloniale qui était celle de la Nouvelle-Espagne, cette diversité ethnique donna naissance à une stratification sociale. Les Espagnols venus de la péninsule étaient au sommet de la pyramide, monopolisaient le pouvoir et la richesse et bénéficiaient de la situation la plus élevée. Puis venaient les créoles. Au début, ils étaient fiers de leur ascendance hispanique, mais ils étaient de plus en plus relégués au second rang dans leur propre patrie, aussi devenaient-ils de plus en plus hostiles aux péninsulaires et attachés à leur terroir, voire aux coutumes et traditions

du pays où ils étaient nés. En d'autres termes, ils devenaient américains et, comme tels, réclamaient le droit de gouverner leur patrie. La situation des *mestizos* était plus instable.

Les Indiens formaient le groupe qui avait supporté le poids des transformations violentes apportées par la conquête et la colonisation. Ils avaient été décimés par les épidémies et dépouillés des formes traditionnelles de leur organisation religieuse, politique et économique. Ils auraient pu disparaître du même coup, sans l'intervention des ordres religieux qui avaient lutté pour l'adoption de lois spéciales en leur faveur. L'institution des *reducciones* (établissements indiens pourvus de leurs propres terres, avec leurs gouvernements, leurs églises, leurs lois et leurs finances) et le droit de se pourvoir devant un tribunal spécial avaient donné à la population indienne une assise légale et matérielle sur laquelle elle pouvait se reproduire et maintenir les traditions de ses communautés. Considérés comme des mineurs et séparés — physiquement, juridiquement et culturellement — du reste de la société, les Indiens avaient fait de leurs établissements respectifs le centre de leur monde et créé une culture agraire qui faisait fusionner les traditions indiennes et les valeurs religieuses catholiques, ainsi qu'une économie communautaire complémentaire de l'économie mercantile.

Au bas de l'échelle sociale venaient les « castes ». Les membres de ce groupe portaient un stigmate qui leur interdisait d'occuper une fonction publique, de bénéficier des privilèges des créoles ou de se prévaloir des moyens de défense qui protégeaient les Indiens. C'est de ce secteur que provenait un grand nombre des travailleurs indispensables à la nouvelle économie, à la campagne comme à la ville. C'était le groupe social le plus mobile, créateur d'une nouvelle culture populaire qui émergeait dans les centres urbains et les camps de mineurs, les plantations de canne à sucre et les ranchs.

L'ORGANISATION POLITIQUE

En 1528, la première *audiencia* (tribunal) commença de fonctionner pour entendre les griefs auxquels le régime de Cortés avait donné lieu. En 1535, avec l'arrivée du premier vice-roi, Antonio de Mendoza, les fonctions publiques furent définies et la hiérarchie des autorités bien établie. Il y avait cinq fonctions : la justice, l'administration, le commandement militaire, les finances et les affaires de l'Église. La première d'entre elles était dévolue à l'*audiencia*, les autres étaient du ressort du vice-roi.

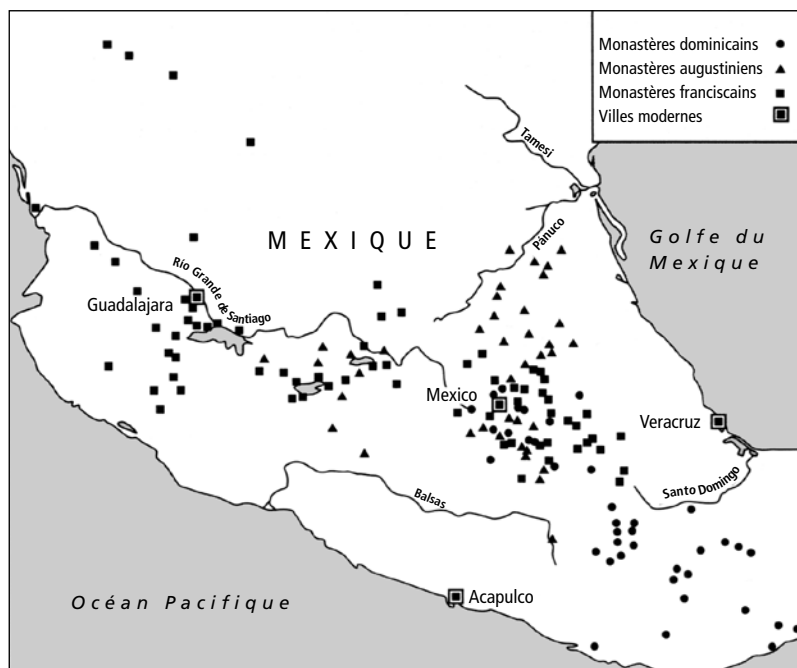
Les provinces qui s'étaient multipliées en nombre (40 en 1570 et quelque 200 au XVIII^e siècle) étaient administrées par des *corregidores* et des *alcaldes mayores*. À un niveau plus local encore, on suivait le modèle de

l'administration espagnole avec ses municipalités, ses maires, ses conseillers et sa police, non seulement dans les villes mais aussi dans les villages indiens, malgré la séparation légale entre les soi-disant « république des Espagnols » et « république des Indiens ». Au XVIII^e siècle, sous le régime des Bourbons, diverses réformes furent introduites suivant le modèle européen du « despotisme éclairé ». La puissance des ordres religieux se trouva limitée, l'enseignement religieux sécularisé, et les jésuites expulsés du Mexique. L'ordonnance des Intendants de 1786, conformément au modèle adopté en Espagne même, supprima les *corregidores* et les *alcaldes mayores* et divisa la Nouvelle-Espagne en douze intendances, ce qui conférait aux régions une plus grande autonomie, mais permettait aux intendants d'exercer une autorité plus étroite sur les communautés locales. La participation des créoles au pouvoir judiciaire, à l'administration et à l'enseignement supérieur se trouva sévèrement limitée. De nouveaux impôts furent introduits, et les anciennes contributions furent perçues avec plus d'efficacité qu'auparavant.

Cette politique provoqua des réactions hostiles — des pamphlets et des actions en justice, voire des émeutes. Les plus violentes furent les manifestations contre l'expulsion des jésuites (dont la plupart étaient natifs du Mexique), ce qui entraîna l'exécution de 83 émeutiers (indiens pour la plupart) et le bannissement de 700 autres. Les fonctionnaires créoles manifestèrent également leur opposition au vice-roi, et 8 d'entre eux furent exilés en Espagne. L'attitude du gouvernement fut résumée dans une proclamation du vice-roi en 1767 : « Que les sujets du grand monarque qui occupe le trône d'Espagne apprennent une fois pour toutes qu'ils sont nés pour se taire et obéir, non pour discuter ou donner leur avis sur les hautes affaires du gouvernement. » Les sujets, bien entendu, n'en firent rien et continuèrent à protester. Après l'invasion de la péninsule par Napoléon et l'abdication des Bourbons, la guerre d'indépendance éclata en 1810.

LA RELIGION

Dans cette société dominée par l'inégalité et la différence de traitement entre les nombreux groupes ethniques, la principale force unificatrice était la religion. Comme nous l'avons vu, la domination espagnole sur les Indes occidentales était justifiée par l'engagement de christianiser les « infidèles ». Les monarques espagnols assumèrent cette mission avec zèle et confièrent la responsabilité de l'évangélisation aux ordres mendiants, les franciscains qui furent les premiers à arriver sur le terrain en 1523, les dominicains (1526) et les augustins (1533). Ils établirent tous des couvents dans la vallée de Mexico et les régions voisines (carte 30). Par suite de l'adoption du principe de non-ingérence, les dominicains eurent le monopole des missions dans les États



Carte 30 La conquête spirituelle du Mexique : configuration des fondations monastiques vers 1570 (d'après R. Ricard, 1933).

actuels d'Oaxaca et du Chiapas, les augustins occupèrent une partie de ce qui est aujourd'hui l'État d'Hidalgo, la vallée de la Toluca et le Michoacán, tandis que les franciscains détenaient le plus grand nombre de couvents et s'étendaient jusqu'à l'extrême nord du pays, ainsi que dans la péninsule du Yucatán. Les moines utilisaient l'image, la musique et le théâtre comme moyens d'aide pédagogique et apprenaient aussi à parler les langues des Indiens pour prêcher plus efficacement l'Évangile.

L'organisation hiérarchique du clergé séculier fut établie avec la fondation de l'archidiocèse du Mexique et de plusieurs évêchés suffragants. Les premiers prélats appartenaient aux ordres religieux. Pourtant, après 1568, le clergé séculier prit une importance croissante. Les moines continuaient d'être chargés des missions destinées aux Indiens mais les villes qui abritaient une forte population espagnole étaient desservies par le clergé séculier.

Au cours du XVI^e siècle se tinrent nombre d'assemblées du clergé pour discuter des problèmes posés par le travail de la propagation de la foi et par les décisions adoptées par le concile de Trente (voir chap. 12), lesquelles

affectaient toute l'Église. Au début, ces assemblées prenaient la forme de chapitres des moines, mais le clergé séculier, y compris les évêques, y prirent une part de plus en plus importante, notamment au sein des trois conciles provinciaux de 1555, 1565 et 1585.

En 1572, les Jésuites entamèrent leurs activités en Nouvelle-Espagne où ils ouvrirent des écoles, construisirent des églises, organisèrent des confréries et des missions pour prêcher en milieu rural comme dans les quartiers pauvres des villes. Les missions destinées aux Indiens dans les régions nord connurent leur activité la plus intense aux XVII^e et XVIII^e siècles. La base matérielle sur laquelle reposaient ces vastes opérations comprenait des exploitations agricoles, des ranchs et des plantations de canne à sucre offertes en donation aux ordres par des personnes privées. Après 1600, l'ardeur missionnaire initiale diminua, mais l'Église continua d'exercer une grande influence. Au XVIII^e siècle, les réformes associées au mouvement des Lumières réduisirent les privilèges des ordres religieux. Les jésuites, au nombre de 680, furent expulsés en 1767.

La question la plus importante et en même temps celle dont la réponse est la plus difficile à trouver ne concerne pas tant l'expansion géographique du christianisme dans la Nouvelle-Espagne que sa pénétration dans les cœurs et les esprits, dans la vie quotidienne des nouveaux convertis et, partant, la survie de la religion pré-hispanique.

L'Inquisition, établie en 1571, s'appliqua à renforcer l'orthodoxie. Vers la fin du XVI^e siècle, elle était fort préoccupée par une mystique hétérodoxe connue pour être celle des *alumbrados* (illuminés). Au XVII^e siècle, elle tourna son attention vers des gens comme l'architecte Melchor Pérez de Soto qui formulait des horoscopes et possédait des livres interdits. Vers la fin du XVIII^e, elle s'intéressa à ce qu'elle tenait pour les idées athées du mouvement des Lumières. En 1789, par exemple, elle dressa une liste des livres interdits découverts dans la bibliothèque du défunt évêque de Puebla : elle comprenait des œuvres de Voltaire et de Rousseau, l'*Encyclopédie* et l'*Histoire des Indes* de l'abbé Raynal.

Pourtant les Indiens ne tombaient pas sous le coup de l'Inquisition. Il est donc besoin de recourir à d'autres sources pour découvrir l'existence de ce que le clergé appelait « idolâtrie » ou « superstition », en d'autres termes les images, croyances et pratiques traditionnelles — du culte des ancêtres aux techniques des guérisseurs — qui n'avaient pas été déracinées, loin de là, au cours du XVI^e siècle. Ces pratiques étaient devenues souterraines (les images avaient été littéralement enterrées). La culture religieuse traditionnelle survécut en secret, soit dans des rituels domestiques, soit dans des lieux éloignés, ou bien elle se mêla au catholicisme pour le transformer aussi bien qu'elle était transformée par lui dans l'aventure.

Pour les Indiens, dotés d'une tradition polythéiste, il n'était pas difficile d'admettre le Christ dans leur panthéon. La légende du dieu indien Quetzalcóatl se mélangea à celle de l'apôtre saint Thomas. La fameuse Vierge de Guadalupe, qui devint un grand centre de pèlerinage, fut identifiée à la déesse mère Tonantzin. Comme cela arrive souvent dans les contacts entre deux cultures, les nouvelles idées pénétrèrent d'autant plus rapidement qu'elles correspondaient (ou étaient censées correspondre) à quelques éléments des traditions locales.

L'INSTRUCTION ET LA LANGUE

Les moines se comportaient aussi en pionniers quant à la fondation d'institutions pédagogiques. En 1526, un moine lai franciscain, Pierre de Gand, créa la première école des arts et métiers pour les Indiens à Texcoco. Dix ans plus tard, ce fut le tour d'un établissement de l'enseignement supérieur, le collège de Santa Cruz de Tlatelolco, destiné aux fils des caciques (chefs) indiens. On y enseignait le latin, la rhétorique, la philosophie et la médecine indienne (illustration 147). Pourtant, quelques années plus tard, le gouvernement se mit à retirer son soutien au collège pour l'accorder plutôt à l'université du Mexique qui s'adressait aux jeunes gens d'origine espagnole. Cette institution avait été fondée en 1551 (quelques mois après l'université de San Marcos, à Lima) et inaugurée en 1553. Les facultés de théologie et de droit canon qui formaient les prêtres y attiraient plus d'étudiants que les facultés de droit civil et de médecine.

Au milieu du XVIII^e siècle, il y avait des écoles de jésuites dans 21 villes et villas de la Nouvelle-Espagne pour préparer les jeunes gens à l'université. Des écoles élémentaires avaient été fondées par les jésuites et les bethléhémites, et, en 1786, la première école municipale gratuite s'ouvrit dans la ville de Mexico. Les filles s'instruisaient dans leur foyer ou dans les couvents et, au XVIII^e siècle, dans des collèges comme celui de Las Vizcainas et le Colegio de la Enseñanza, encore à Mexico.

«La langue a toujours accompagné l'empire», écrivait en 1492 l'humaniste espagnol Antonio de Nebrija. Il pensait surtout à la Rome antique, mais sa phrase prit un tour prophétique concernant un des principaux aspects de la politique pratiquée par la monarchie espagnole envers les Indes occidentales. Le besoin d'enseigner le castillan aux Indiens était mentionné dans des ordonnances royales dès le tout début de l'entreprise américaine. Comme les moines étaient déjà chargés de l'évangélisation, ils se virent confier aussi l'enseignement de la langue. Pourtant, ils préférèrent s'initier aux idiomes parlés par les Indiens plutôt que de demander à leurs nouveaux convertis d'apprendre l'espagnol — d'où l'abondance des vocabulaires, grammaires

et catéchismes en langues indiennes (plus de 100 entre 1524 et 1572). Pour simplifier la tâche des enseignants, les missionnaires tendaient à utiliser une lingua franca accessible à tous, habituellement le nahuatl (ou le maya dans la péninsule du Yucatán). Le nahuatl et les autres langues indiennes comme le zapotèque et l'otomi étaient enseignés dans les séminaires de maints diocèses.

L'avantage de ce système, du point de vue des moines, était de protéger les Indiens par la barrière du langage contre les mauvais exemples donnés par les Espagnols et de renforcer leur propre position d'intermédiaires entre les Indiens et les autorités. Malgré l'insistance du monarque plusieurs fois répétée, l'enseignement de l'espagnol aux Indiens fut sans cesse ajourné. Pourtant, à partir de 1754, des écoles d'espagnol furent fondées par décret royal et financées par des fonds communautaires dans des centaines de villages indiens. Vers la fin de la période coloniale, la plupart des citoyens indiens et nombre de travailleurs, aux champs ou dans les mines, étaient capables de comprendre et de parler l'espagnol, tandis que les Indiens demeurés dans leur communauté rurale tendaient à conserver leur propre langage.

LA SCIENCE ET LA TECHNIQUE

Le développement de la science pendant la période coloniale peut se diviser en cinq phases. La première, de 1521 à 1570, fut celle de la diffusion et de la réception de la science européenne antique et médiévale, y compris la physique d'Aristote, l'astronomie de Ptolémée et l'anatomie de Galien. Ce fut aussi une période de diffusion de la technique européenne avec la création de la guilde des chaisiers (1549), de celle des peintres (1557) et ainsi de suite, l'introduction de l'industrie du sucre par Cortés lui-même, la construction d'aqueducs ou de lacs artificiels. Par exemple, le franciscain Francisco de Tembleque dirigea la construction d'un aqueduc à Cempoala, dans ce qui est actuellement l'État d'Hidalgo, tandis que l'augustin Diego de Chávez était chargé de construire un lac artificiel à Yuriria en 1548.

Des missionnaires comme Bernardo de Sahagún et José de Acosta étudièrent la science indigène, tout spécialement la botanique et la zoologie. *L'Herbario Cruz-Badiano*, qui date de cette période, contient une vaste information en matière de botanique pour l'époque pré-hispanique. On pourrait donc parler de fertilisation réciproque des connaissances européennes et américaines. De même dans le domaine de la technique, des innovations furent parfois le résultat d'une combinaison d'éléments européens et locaux. Dans le cas des mines, par exemple, des instruments comme le treuil à manivelle furent modifiés par les Indiens qui avaient leurs propres traditions techniques.

À partir de 1556, c'est un nouveau processus de grande importance qui se fit jour, à savoir l'obtention de l'argent par « amalgamation » à l'aide de mercure, et les améliorations se poursuivirent dans les techniques minières tout au long de cette période. De même, le procédé qui consiste à moudre la canne à sucre fut alors amélioré et mécanisé.

Les premiers textes scientifiques émanant du Mexique datent de la période 1570–1630. Ils traitent principalement de médecine et d'astronomie, et ils commencent progressivement à adopter certaines des nouvelles hypothèses associées aux noms de Vésale, de Copernic et de quelques autres. En 1580, une chaire de médecine fut fondée à l'université du Mexique. La médecine académique comprenait l'anatomie, la physiologie, la pathologie, la thérapeutique, de même que des études cliniques et chirurgicales. On créa des hôpitaux non seulement dans la capitale, mais aussi dans des cités provinciales comme Puebla et Oaxaca. Juan de Barrios et Enrico Martínez (qui était aussi naturaliste, ingénieur et astronome) tentèrent d'adapter les idées de la médecine européenne aux conditions climatiques et géographiques de la Nouvelle-Espagne. Ce fut au cours de la même période qu'un immigrant allemand, Heinrich Martin, plus connu sous le nom d'Enrico Martínez, réalisa un travail d'ingénierie hydraulique important bien que finalement malchanceux, pour protéger la ville de Mexico des crues dont elle était victime.

La troisième phase (1630–1680) fut celle qui vit l'ouverture de la Nouvelle-Espagne aux idées de la révolution scientifique de l'Europe. On peut voir ces idées à l'œuvre dans le domaine de l'ingénierie, des mathématiques et de l'astronomie. Une part importante de cette évolution revint à un frère de la Merci, Diego Rodríguez, premier conférencier de l'université en matière d'astronomie et de mathématiques. C'est lui qui fit connaître la théorie de l'héliocentrisme et les lois de Kepler. Parmi les mérites de Rodríguez figuraient la construction d'instruments de précision, le calcul de la longitude de la capitale et la détermination précise des coordonnées géographiques de Mexico et d'Oaxaca.

En même temps, à peu de choses près, parurent des traités qui tentaient de fournir une explication scientifique à la production de l'argent par le procédé de l'amalgamation. Des progrès furent aussi réalisés dans le domaine de l'agriculture par Carlos de Sigüenza y Góngora, professeur à l'esprit indépendant qui enseignait les mathématiques et l'astronomie à l'Université du Mexique. Ce Mexicain remarquablement polyvalent, qui se fit connaître comme poète, historien et géographe, s'était aussi engagé dans une controverse sur la nature des comètes avec le jésuite européen Francisco Kino, pour défendre la thèse de l'héliocentrisme.

Pendant la période 1680–1750, les progrès de la physique et de la chimie commencèrent à être connus grâce aux écoles de jésuites. Il était possible

de trouver déjà des physiciens qui rompaient avec les idées d'Aristote (Alejandro Fabián, par exemple) et des chimistes (comme Alexo de Orrio) qui adoptèrent les théories nouvelles. Une femme, doña Francisca Gonzaga, figure parmi les astronomes mexicains qui faisaient alors d'importantes observations sur les planètes et les éclipses. Des travaux de valeur furent réalisés dans le domaine des mines et de la topographie par José Sáenz de Escobar. Au début du XVIII^e siècle, la Real Casa de la Moneda, à Mexico, devint la plus grande fabrique de monnaie du monde et employait plus de 1 000 ouvriers. On y créa de nouvelles techniques de titrage, de coupellation, de frappe, etc. Quand Alexandre von Humboldt visita cette institution en 1803, il déclara « qu'elle produit en quinze jours plus que toutes les presses monétaires d'Europe en un an ».

Au cours de la dernière phase, celle qui se déroule après 1750, les notions scientifiques marquées par le mouvement européen des Lumières commencèrent à se répandre au Mexique, y compris les nouvelles théories taxonomiques en botanique et en zoologie, ainsi que la nouvelle nomenclature de la chimie (une traduction espagnole des études de Lavoisier parut au Mexique en 1797).

Un jardin botanique fut inauguré en 1788, et un savant venu d'Espagne, Vicente Cervantes, donna la première conférence sur la nouvelle botanique. Il introduisit également le système de Linné au Mexique, ce qui lui valut les critiques du créole José Antonio Alzate y Ramírez, pionnier du journalisme scientifique (fondateur du *Diario Literario* de Mexico) et fervent patriote, partisan du maintien de la tradition locale en matière de classification des plantes. L'expédition royale botanique conduite par le créole José Mariano Mocino et l'Espagnol Martín de Sessé (directeur du Jardin botanique royal) permit la classification de 4 000 espèces de la flore mexicaine, tandis que d'autres expéditions produisaient des cartes plus exactes de la Nouvelle-Espagne.

Il y eut des progrès techniques également importants pendant cette période. Par exemple, le tour à lime fut inventé par José Ortiz de Castro en 1774, ce qui permit au Trésor d'obtenir des pièces de monnaie parfaitement circulaires, tandis que l'obturateur automatique des pompes à eau était inventé par Alzate y Ramírez, homme aux multiples talents. Les nouvelles fondations de l'époque comprennent l'École royale de chirurgie et l'École royale des mines (1783). Comme la botanique, les mines étaient un objet de controverse en ce temps-là. La nomination d'un directeur espagnol, Fausto de Elhugar, pour la nouvelle école fut critiquée par les créoles, ainsi que la méthode européenne de l'amalgamation de l'argent tenue pour supérieure à la « méthode du patio » laquelle, selon les contestataires, était mieux adaptée au Mexique compte tenu des conditions locales.

L'ART ET L'ARCHITECTURE

Les arts du Mexique colonial ne comportent pas seulement des œuvres splendides en elles-mêmes, mais aussi l'expression d'une culture, celle d'un certain colonialisme et d'un mélange ethnique.

Avant la conquête, il existait au Mexique une tradition florissante de peintures murales, de manuscrits enluminés et de mosaïques de plumes. Quand les moines arrivèrent, ils commencèrent rapidement à faire venir d'Europe des peintures et des estampes religieuses, en particulier des Pays-Bas espagnols et d'Italie, pour faciliter leur travail d'évangélisation. Quelques peintres européens firent aussi le voyage, notamment le Flamand Simon Pereyus qui débarqua en 1566. Pourtant, nombre des peintures religieuses de l'époque furent l'œuvre d'artistes indiens, et il en résulta un style qui s'inspire des traditions locales, en matière de représentation, mais aussi de la perspective et du clair-obscur européens. Au XVII^e siècle, les peintures des artistes nés au Mexique comme José Juárez sont manifestement baroques.

La survie des traditions artistiques aztèques est encore plus évidente pour la sculpture sur pierre dans le style dit *tequitqui*, comme l'illustre la décoration de la chapelle inachevée, à ciel ouvert, de Tlalmanalco (illustration 148). Ces traditions indigènes furent progressivement intégrées au style baroque européen qui se répandit grâce à des artistes européens ou à l'importation de garnitures d'autels et, surtout, grâce aux estampes venues des Flandres. Au XVIII^e siècle, il y eut un passage au style rococo plus léger, qui s'étendit une fois encore grâce aux estampes mais qu'adaptèrent les sculpteurs locaux, notamment ceux de Querétaro.

Les principales œuvres architecturales mexicaines peuvent être considérées comme autant de réponses à divers aspects de la politique du gouvernement. On a allégué, par exemple, que l'architecture de la Renaissance dans l'Amérique espagnole avait à la fois représenté et renforcé le sentiment d'une supériorité culturelle des Espagnols sur les Indiens.

Aux premiers temps de la colonisation, les villes étaient la matérialisation d'une conquête qui imposait aux indigènes une nouvelle religion et un nouveau régime politique. Le plan de la ville coloniale était habituellement en forme de grille avec une place centrale carrée, ou *plaza*, autour de laquelle s'élevaient les principaux édifices qui abritaient les autorités civiles et ecclésiastiques — la cathédrale, le palais du gouvernement, l'hôtel de ville —, de même que les maisons des notables. Ce plan exprimait l'idéal architectural de la renaissance italienne, mais, en même temps, il suivait les traditions locales, notamment celles de Tenochtitlán. Il fut appliqué sur tout le territoire de la Nouvelle-Espagne, à l'exception des centres miniers comme Zacatecas et Guanajuato.

Le gouvernement du vice-roi était naturellement soucieux de défendre les frontières et les côtes. D'où la construction du château d'Ulúa par exemple, les fortifications de Veracruz et le château de San Diego à Acapulco. Ces forteresses tendaient à suivre les modèles français et italiens, par exemple les bastions de la Renaissance.

Les églises et les couvents de la colonie cumulaient des fonctions militaires et ecclésiastiques. Dans l'hypothèse d'un soulèvement ou d'une attaque de la part d'Indiens hostiles, ils pouvaient servir de forteresses où les moines et leurs ouailles trouveraient refuge. Un exemple frappant de ce genre de forteresse est la maison des franciscains de Tepeaca (Puebla), construite entre 1534 et 1580. Il en est d'autres comme le couvent des augustins à Acolman, dans l'État de Mexico, et Valladolid. Les routes principales qui menaient à la ville de Mexico étaient flanquées de couvents franciscains à Atlancatepec, Calpan, Calpulalpan, etc. On pouvait trouver les couvents des dominicains le long de la route entre Mexico et Oaxaca. Dans la péninsule du Yucatán, la route dite « des couvents » se déroule de Mérida à Oxtutzcab.

Les églises et les couvents portent également témoignage de l'œuvre d'évangélisation entreprise par les ordres mendiants. Par exemple, les moines bâtirent des « chapelles ouvertes » — en d'autres termes, des autels en plein air qui permettaient à de vastes assemblées de fidèles de se tenir debout dans la cour pour voir et entendre la messe et les autres cérémonies. Le seul nombre des églises construites dans la Nouvelle-Espagne à l'époque coloniale — une douzaine de milliers en tout — est un témoignage impressionnant de l'effort réalisé pour répandre l'Évangile aussi bien que du labeur accompli par des milliers de travailleurs indiens.

Les couvents franciscains ont leur propre marque de fabrique. Ils sont généralement massifs et austères, dépourvus de décoration. Comme l'argent affluait en plus grandes quantités et comme les travailleurs indiens étaient mieux formés, les bâtiments des églises devinrent plus ornés. Les augustins, par exemple, affectionnaient les façades conçues dans le style dit *plateresco* (mélange du style gothique et du style de la Renaissance avec une touche d'éléments mauresques), tandis que les jésuites dressaient de grandioses édifices comme le collège de San Ildefonso dans la ville de Mexico et le couvent baroque de Tepozotlán. Au début du XVIII^e siècle, le style *churrigueresco* (tendant au rococo) fut importé d'Espagne, mais modifié par les traditions et les interprétations des artisans indiens locaux. Parmi les édifices les plus remarquables du milieu du XVIII^e siècle, il faut citer l'école de filles de Las Vizcaínas, dessinée par Pedro Bueno et construite entre 1734 et 1753, avec ses pilastres géants et raffinés ou ses encadrements de fenêtres fort peu classiques (illustration 149). Dans ce cas et dans beaucoup d'autres, l'utilisation du matériau local comme le *tezontle* (pierre ponce rouge, roche pyrogène poreuse) donnait aux édifices mexicains leur aspect très particulier.

Vers la fin du XVIII^e siècle, des «édits royaux» inspirés par les idéaux des Lumières interdirent la construction d'églises de n'importe quel style sauf le néoclassique. Les autres édifices publics comme le palais des Mines et le Grenier de Guanajuato furent aussi conçus dans ce style.

LA LITTÉRATURE ET LES CONNAISSANCES

Les idées de la Renaissance, tout comme l'art de cette époque, se répandirent rapidement dans la Nouvelle-Espagne. En 1539, la première presse qui fonctionna sur le continent américain fut installée au Mexique avec le soutien du vice-roi Antonio de Mendoza et de l'évêque *fray* Juan de Zumárraga. Le traité de doctrine le plus ancien qui ait été imprimé au Mexique, *Breve Doctrina* (1541), était l'œuvre de Zumárraga et contenait le résumé de deux traités d'Érasme (dont les œuvres n'allaient pas tarder à être interdites en Espagne même).

Un ami de Zumárraga, le juge et futur évêque Vasco de Quiroga, était un admirateur de l'humaniste anglais Thomas More et recommanda à la couronne d'Espagne de suivre les idées exposées dans l'*Utopie* de cet auteur pour organiser des cités indiennes en Nouvelle-Espagne, comme Quiroga le fit lui-même dans ses deux villages modèles de Santa Fé, où la propriété était mise en commun et la journée de travail limitée à six heures.

Un autre humaniste qui déploya ses activités dans la Nouvelle-Espagne fut Francisco Cervantes de Salazar, professeur de rhétorique à l'Université du Mexique, qui décrivit l'université, la ville et ses environs dans trois dialogues latins publiés en 1554 à l'usage des étudiants. Les louanges de la ville de Mexico furent aussi le sujet d'un poème de Bernardo de Valbuena, *Grandeza mexicana* (1604).

Les moines qui, comme Toribio de Motolinia et Bernardo de Sahagún, consignérent et étudièrent les traditions de la civilisation indigène que leurs compatriotes s'étaient efforcés d'effacer de leur mieux, sont parfois décrits comme des proto-ethnologues. Ils ont pourtant leur place dans la tradition de la Renaissance pour l'intérêt qu'ils ont manifesté envers les «antiquités», à savoir les croyances, les habitudes, les rites et la vie quotidienne d'un peuple particulier. Sahagún, par exemple, a fait pour les Aztèques ce que Flavio Biondo (suivant en cela des modèles classiques) avait fait pour la Rome antique et ce que Claude Fauchet faisait à peu près au même moment pour la Gaule et les Francs. La tradition fut poursuivie par don Fernando de Alva Ixtilxochitl, l'érudit descendant d'un chef indien, grand collectionneur de manuscrits pré-hispaniques et auteur d'une histoire des Chichimecas.

D'autres moines, comme les franciscains Gerónimo de Mendieta et Juan de Torquemada, se firent les historiens de l'Église mexicaine dont ils

présentèrent le passé et l'avenir conformément à la ligne imaginée vers la fin du Moyen Âge par le cistercien italien Joachim da Fiore, à savoir que la conversion des derniers païens marquerait le début du règne du Messie.

Pour avoir une idée de la culture littéraire du Mexique au XVII^e siècle, il peut se révéler utile de prêter attention à un lecteur et à deux écrivains. L'architecte Pérez de Soto avait collectionné quelque 1 600 volumes au moment de son arrestation par l'Inquisition en 1655. Environ un tiers d'entre eux était des livres religieux (les œuvres de sainte Thérèse d'Avila, de saint Jean de la Croix, de Louis de Grenade, etc.) et un cinquième était des romans, un genre littéraire dominé à l'époque par les romans de chevalerie.

Les deux principaux auteurs de cette période était Carlos de Sigüenza (dont on a déjà mentionné les mérites scientifiques) et son amie *sor* Juana Inés de la Cruz.

Sigüenza, neveu du grand poète espagnol Luis de Góngora, était lui-même poète. En 1622, à l'âge de 17 ans, il avait publié un poème intitulé *Printemps indien* (*Primavera indiana*) en l'honneur de la Vierge de Guadalupe, dans lequel il adaptait les thèmes millénaires restitués par Mendieta et Torquemada dans les traditions locales. Torquemada avait décrit le dieu aztèque Quetzalcóatl comme un démon. Sigüenza, pour sa part, l'identifiait à saint Thomas, l'apôtre des Indes, attribuant ainsi une valeur positive au passé indien. Sigüenza hérita des manuscrits rassemblés par Ixtilxochitl et poursuivit les études de celui-ci sur les hiéroglyphes aztèques. Comme lui, il écrivit une histoire des Chichimecas. Il procéda à des fouilles sur le site de Teotihuacán pour comparer les pyramides aztèques et égyptiennes. En outre, il établit une synchronisation entre le système utilisé par les Aztèques pour mesurer le temps et les chronologies du monde classique. L'orgueil que lui inspiraient les réalisations de la période pré-hispanique et qui se reflète si abondamment dans son œuvre peut être illustré de la façon la plus vive par l'arc de triomphe qu'il dessina pour l'entrée officielle d'un nouveau vice-roi — un monument décoré par les images de souverains aztèques.

Sor Juana Inés de la Cruz (1651–1695), religieuse de l'ordre de Saint-Jérôme et poétesse, devint une légende de son vivant, à la fois en Espagne et en Amérique. Elle fut appelée «le Phoenix du Mexique», «la Dixième Muse», et fut «adorée comme une déesse» par la «superstition populaire» comme le dit *doña* Leonor dans la pièce de *sor* Juana intitulée *Los Empeños de una casa*. Créole comme Sigüenza, elle s'identifiait au passé indien et peuplait ses pièces d'indigènes, faisait référence aux danses locales et écrivait, à l'occasion, dans un mélange de nahuatl et d'espagnol.

Vers la fin de la période qui nous intéresse ici, le jésuite Francisco Javier Clavijero employa le temps de son exil en Italie (après l'expulsion de son ordre du Mexique) à écrire une histoire qui alla plus loin encore dans cette direction. Son *Histoire du Mexique ancien* (d'abord publiée en italien en

1780) fut décrite par l'auteur, lui-même créole, comme «une histoire du Mexique écrite par un Mexicain». Ce n'était pas seulement une histoire de la culture précolombienne, mais une apologie de celle-ci, dans laquelle il comparait les souverains aztèques aux empereurs romains et la destruction de la ville de Mexico à celle de Jérusalem par les Romains. Une bonne partie des changements survenus dans la culture de la Nouvelle-Espagne pendant les trois siècles qui nous occupent (1492–1789) peuvent être résumés par le contraste que présentent Cortés et Clavijero.

NOTE

1. Texte établi par Peter Burke à partir des matériaux fournis par une équipe du Colegio de Mexico, dirigée par Silvio Zabala et coordonnée par Elias Trabulse.

BIBLIOGRAPHIE

- BRADING D. 1991. *The first America*. Cambridge.
- FOSTER G. 1960. *Culture and conquest: America's Spanish heritage*. Chicago.
- GRUZINSKI S. 1988. *La Colonisation de l'imaginaire: sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI^e–XVIII^e siècles*. Paris.
- KOBAYASHI J. M. 1974. *La educación como conquista*. Mexico.
- KUBLER G., SORIA M. 1959. *Art and architecture in Spain and Portugal and their American dominions, 1500–1800*. Harmondsworth.
- RICARD R. 1993. *La Conquête spirituelle du Mexique*. Paris.
- TRABULSE E., ZAVALA S. 1982. *La ciencia y la técnica en el México colonial*. Mexico.

26.1.2

LE PÉROU¹

Franklin Pease García-Yrigoyen

LA CONQUÊTE ET LA COLONISATION

Le 26 juillet 1533, Atahualpa, empereur des Incas, fut exécuté à Cajamarca. Ainsi prit fin la première phase de l'invasion des Andes par les Européens. Pendant quelques années, Francisco Pizarro et ses fidèles avaient organisé plusieurs expéditions successives au sud de Panama. Dès que Pizarro eut trouvé une zone un peu plus peuplée, bien organisée, avec des signes de richesse — c'était Tawantinsuyu, l'Empire inca — une *capitulación*, conclue entre lui-même et la couronne d'Espagne, établit les règles de la conquête et de la colonisation (Tolède, Espagne, 1529). La suite de Pizarro comprenait à peine plus de cent Espagnols qui se partagèrent les richesses pillées à Cajamarca, à Cuzco et ailleurs, richesses dont l'origine était la « rançon » que, selon les Espagnols, Atahualpa avait offert de payer.

Une fois l'empereur inca disparu, les Espagnols s'installèrent à Cuzco. Ce fut seulement en 1535 qu'ils devaient fonder Lima et y établir leur future capitale (illustration 150). Leur politique de colonisation consista à diviser la population indigène en *encomiendas*, dont les titulaires se voyaient attribuer un certain nombre d'habitants auxquels ils pouvaient imposer corvées et tribut. Le titulaire était le maître. Ce n'était pourtant pas de l'esclavage pur et simple mais un moyen de dominer et d'utiliser la main-d'œuvre (Zavala, 1973, pp. 97, 177 et suiv.). Chaque ville espagnole comptait un certain nombre de détenteurs d'*encomiendas* parmi ses résidents, en même temps que d'autres citoyens. Les premiers formaient la principale force sociale et économique de la colonie à ses débuts. Les *encomiendas* revêtaient une telle importance qu'elles modelèrent la première période de la domination espagnole dans les Andes. C'est par leur intermédiaire que s'exerçait l'autorité et en partie à travers elle que la population fut évangélisée. Les titulaires d'*encomiendas* étaient tenus de faciliter ce processus. Ils apportaient leur soutien à l'autorité métropolitaine, peuplaient les villes et exerçaient toutes sortes d'autres fonctions. Pendant un peu plus d'une décennie, ils furent les maîtres absolus du Pérou (royaume de Nouvelle-Castille), et ce fut durant cette période que furent fondées quelques-unes des principales villes des Espagnols. Les détenteurs d'*encomiendas* achetèrent des terrains en ville ou dans les zones rurales et créèrent des entreprises commerciales ou minières

(Lockhart, 1981 et 1969 ; Trelles, 1982). Ce n'était donc pas seulement la classe de propriétaires fonciers qu'on les a souvent accusés d'être.

Cette société entra en crise quand les enseignements de Las Casas minèrent ses assises juridiques. Les détenteurs d'*encomiendas* se trouvèrent alors en opposition avec la Couronne qui avait adopté les vues de Las Casas et promulgué les nouvelles lois de 1542. Déjà les disputes, au sein de l'expédition andine elle-même, avaient conduit à l'assassinat de Francisco Pizarro (1541) et à la première guerre civile. Les nouvelles lois étaient immédiatement exécutoires au Pérou. Leur promulgation coïncida avec l'arrivée du premier vice-roi (1541) et marqua le début de la rébellion des titulaires d'*encomiendas* conduits par Gonzalo Pizarro. Ce fut juste au moment où commençait ce conflit que furent découvertes les mines du Potosí, lesquelles devaient bien vite devenir le cœur économique de l'Empire espagnol dans le vice-royaume du Pérou.

Les détenteurs d'*encomiendas* poursuivirent leur résistance de 1545 à 1548. Ils considéraient qu'ils avaient « conquis la terre » pour le compte de la Couronne et que celle-ci devait donc respecter leurs droits. Quand ils se soulevèrent, la Couronne décida pourtant d'installer une autorité civile sur place et, après la déroute des insurgés, Pedro de la Gasca entreprit d'organiser ses services. La révolte avait désormais affaibli de façon permanente les titulaires d'*encomiendas*. La Couronne ne chercha pas à les ruiner, mais prolongea leurs droits pour la durée d'une génération, la « durée d'une vie » après celle du premier bénéficiaire. Elle abolissait ainsi ce pourquoi les insurgés avaient pris les armes, à savoir la perpétuité des *encomiendas*. Il en résulta que leurs profits furent progressivement convertis en salaires payés par la Couronne avec divers effets sur le groupe social concerné.

En 1569, le vice-roi Francisco de Toledo mit sur pied une réforme administrative générale qui introduisit la phase suivante de la période coloniale et mit progressivement fin aux *encomiendas*. Le tribut ne fut plus levé par les titulaires à partir de 1565 quand les nouvelles lois, appelées *Corregimientos de Indios*, entrèrent en vigueur. Sous l'autorité de Toledo, la domination du territoire fut prise en main avec encore moins d'ambiguïté par la vice-royauté, et le système officiel de perception des impôts se trouva confirmé de même que le déclin des détenteurs d'*encomiendas* réduits à la condition de salariés. Avec Toledo prit fin la première phase de la colonisation ; les détenteurs d'*encomiendas* lâchèrent du terrain, et de vastes pouvoirs se trouvèrent concentrés entre les mains d'une bureaucratie péninsulaire en pleine expansion. Ainsi, en moins de cinquante ans, les vastes étendues de l'Amérique du Sud placées sous l'autorité du vice-roi du Pérou en étaient venues à former une partie importante de l'empire colonial espagnol.

LE PÉROU ET L'EMPIRE ESPAGNOL

L'empire américain des Habsbourg se trouva pleinement constitué lorsque des vice-rois eurent été mis à la tête de la Nouvelle-Espagne et du Pérou. L'un et l'autre pays étaient administrés, pour l'essentiel à partir de l'Espagne péninsulaire, par le Conseil des Indes quant aux affaires politiques et par la Maison du commerce sise à Séville pour les questions de commerce. Le Conseil était responsable de la nomination des vice-rois et des membres des *audiencias* royales, ainsi que des gouverneurs et des capitaines généraux placés à la tête de leurs divisions territoriales respectives. Les *corregidores*, ou fonctionnaires royaux qui administraient les villes, étaient également désignés par le conseil, sauf un petit nombre d'entre eux qui relevaient de chacun des vice-rois. Au ^{xvi}e siècle, l'administration était lente, et cela ne s'améliora guère mais empira au siècle suivant. Ce fut seulement au ^{xviii}e siècle qu'il y eut une amélioration relative en raison de la vaste série de réformes introduites par les Bourbons. En fait, le vice-roi du Pérou avait bénéficié d'une autonomie considérable au temps de Toledo, mais cela ne dura guère ; or, l'administration du vice-roi et celle de la métropole étaient éloignées l'une de l'autre, et les moyens de communication étaient lents ; dans la pratique, cela contribua à la relative autonomie de certains fonctionnaires locaux, notamment ceux qui administraient des villes indiennes, les *corregidores de Indios*. Certes, leur conduite était exposée à l'examen des juges, mais il leur était facile de tirer un grand parti de leurs fonctions, notamment en augmentant les impôts ou en se prêtant à des transactions illicites avec la population andine.

Aussi, bien souvent, l'administration de la métropole n'avait-elle qu'une vague idée de ce qui se passait en Amérique. En outre, avec le durcissement d'un système de plus en plus bureaucratique, auquel une fraction de la noblesse espagnole était partie prenante, la plupart des décisions du Conseil des Indes étaient le résultat de procédures judiciaires laborieuses et confuses qui donnaient lieu à des décisions trop tardives. Cela contribuait à la croyance populaire selon laquelle le roi était sans tache et se trouvait à la source de tous les bienfaits, tandis que les autorités locales étaient corrompues et responsables de l'oppression du peuple. En réalité, cette oppression résultait de la grande complexité de l'administration, des distances à parcourir et de la lenteur des prises de décisions. En conséquence, des mesures provisoires restaient en vigueur pendant de longues périodes, et cela minait la confiance du peuple dans la justice.

Quand les *conquistadores* titulaires d'*encomiendas* eurent été remplacés par des fonctionnaires, les directives de la péninsule prévalurent sur les administrations locales pendant un certain temps. On peut penser qu'il y eut un conflit d'intérêts entre les détenteurs d'*encomiendas* — les premiers créoles — et les fonctionnaires espagnols qui changeaient de temps à autre. Ces derniers mirent plus longtemps à s'assimiler à la société créole mais,

au XVIII^e siècle, ils pouvaient se considérer comme l'élite des créoles après s'être appropriés une grande partie de l'appareil administratif, à un moment où le nombre des créoles ne cessait d'augmenter au sein des *audiencias*, les tribunaux supérieurs. Ainsi les créoles prédominaient-ils au XVIII^e siècle, et les alliances entre créoles et métropolitains étaient-elles particulièrement importantes pour la formation d'une élite séparée de celle de l'Espagne péninsulaire (Villena, 1974). Ces mêmes groupes créolo-métropolitains furent ceux qui, au cours des dernières années du XVIII^e siècle, firent partie des secteurs éclairés (dont les vues se trouvaient reflétées, à Lima, par le *Mercurio peruano*, 1791–1795) et ils formèrent une élite, en avance sur les changements dont le début du XIX^e siècle serait le théâtre avant de conduire à l'indépendance. Sensibles aux influences des révolutions française et américaine, ils avaient une nouvelle conception du Pérou et ouvraient la voie à l'idée d'une nation que la république créole du début du XIX^e siècle pourrait dire sienne.

La population andine, pour sa part, entreprit, elle aussi, d'établir son identité en maintenant sa spécificité ethnique d'autant plus qu'elle coïncidait avec la *república de Indios*, la république des Indiens, dont le régime colonial s'était fait le promoteur. Cette république indienne présupposait l'existence d'une identité spécifique, distincte de celle de la république espagnole. Cette fiction juridique ne tenait pas compte des structures ethniques qui existaient avant l'arrivée des Incas et qui avaient survécu aux crises occasionnées par la colonisation. En fait, les Andins continuaient d'être conscients de leur identité ethnique et ils possédaient un sentiment historique, car le souvenir des Incas leur rappelait un « passé glorieux » qu'il convenait de contempler avec admiration et, aussi, de réhabiliter. Tout cela se manifeste avec évidence dans les soulèvements du XVIII^e siècle, tout particulièrement celui de José Gabriel Condorcanqui, qui prit le nom de Túpac Amaru, bien que cette révolte ne soit que l'un des mouvements dont la longue série jalonne le siècle. La signification historique de ces événements s'exprime évidemment à travers les croyances aux mythes qui ont permis la réhabilitation de l'empereur inca. Mais par suite de l'évangélisation, cette réhabilitation devait prendre une forme messianique (Pease, 1984a, 1984b, 1992a, 1992b ; O'Phelan Godoy, 1985 ; Flores Galindo, 1987).

LES MINES ET L'EXPORTATION VERS LE MARCHÉ MONDIAL

Dès le XVI^e siècle, comme nous le savons par ailleurs, une économie mondiale était en train de prendre forme, et l'Amérique devait y participer rapidement par le biais du système colonial. Au cours de la première décennie

de la colonisation, le Pérou exporta du métal qui avait été carrément pillé alors que des lignes maritimes étaient en voie d'établissement pour assurer les communications de la nouvelle colonie avec le Mexique (Borah, 1975) ou avec la mère patrie. La prédominance de ces dernières liaisons réduisit l'importance des communications maritimes régionales. L'échange de ressources entre le Pérou et le Mexique fut aussi organisé par voie de terre, car les ports d'escale n'étaient pas encore systématiquement explorés. Mais dès les premiers jours de l'invasion, les Espagnols venus de la péninsule, et en particulier les titulaires d'*encomiendas* et les fonctionnaires, se lancèrent activement dans le commerce en imposant des prix très élevés (Trelles, 1982, *passim*).

Mais en 1545, quand des mines d'argent furent découvertes au Potosí, la vice-royauté du Pérou se mua en exportatrice régulière du métal brut, aussi le modèle économique antérieur se modifia-t-il. L'exploitation du minerai revêtit une importance croissante et les établissements urbains organisés autour des filons devinrent des centres commerciaux (illustration 151). Le commerce, aux XVI^e et XVII^e siècles, fut concentré pour la plus grande part dans le voisinage des routes qui convergeaient vers les centres miniers du Potosí : Arequipa (Cuzco), le bassin du lac Titicaca, Charcas, Potosí. D'immenses ressources furent investies dans les mines de cette région du Pérou méridional, la plus haute en altitude du pays. Ces routes servaient aussi à l'exportation (Bakewell, 1984 ; Cole, 1985 ; Harris *et al.*, 1987 ; Glave, 1989).

En 1563, la découverte des mines de mercure de Huancavelica rendit possible la production d'argent par amalgamation. Ce procédé remplaça bien vite celui de la fonte (Lohmann Villena, 1949). Il en résulta un accroissement du produit de l'industrie de l'argent au Pérou au point que, du milieu des années 1570 jusque bien après le début du XVII^e siècle, le Pérou produisit plus d'argent que le Mexique. Par la suite pourtant, le Potosí subit une sévère dépression et perdit sa suprématie, mais, au XVIII^e siècle, la production péruvienne d'argent s'accrut de nouveau, que ce fût dans d'autres régions du pays, en particulier dans la partie septentrionale des Andes péruviennes où la mine de Hualgayoc l'emportait sur ses rivales. La même chose se produisit avec la mine du Cerro de Pasco dans le Pérou central, dont la production annuelle, au début du XIX^e siècle, devait égaler les plus riches moissons métalliques du Potosí (Fisher, 1977, 1979).

Cela dit, l'exportation de l'argent était une affaire compliquée qui alourdissait les coûts. Chaque année, l'argent du Pérou était chargé à bord de l'*Armadilla del Mar del Sur*, la petite escadre des mers du Sud, dans les ports d'Arica et de Callao à destination de la ville de Panama où il était transporté à travers l'isthme pour attendre la flotte de l'Atlantique qui viendrait le chercher au port de Nombre de Dios (plus tard, à celui de Portobelo).

Cette flotte avec son escorte de navires de guerre était entrée en service au début des années 1540. À mesure que s'amélioraient les connaissances des routes maritimes praticables et des conditions climatiques, les itinéraires des convois ou la composition de ceux-ci changeaient et se diversifiaient. On notera qu'il y avait, d'une part, la flotte de la Nouvelle-Espagne et, d'autre part, la *flota de tierra firme*, la flotte de la terre ferme, c'est-à-dire la flotte continentale au service du vice-roi du Pérou.

Au XVI^e siècle, le métal d'argent péruvien pénétrait en Espagne par Séville. Au début, tout le chargement entraînait habituellement dans le Trésor de la Castille, mais, à la fin du siècle, on observait qu'il y avait de plus en plus de contrebande. Cela commençait sur les lieux de la mine et continuait tout au long de la route jusqu'au port espagnol. Les causes résidaient à la fois dans la séquestration des avoirs par l'État espagnol, qui payait les personnes expropriées en monnaie faible, et dans le prix élevé atteint par l'argent sur le marché européen. Au cours du siècle suivant, les expéditions de métal diminuèrent, tandis que la contrebande augmentait.

La seconde moitié du XVIII^e siècle fut un temps de grands bouleversements. Des décrets royaux modifièrent les divisions territoriales et politiques de l'Amérique du Sud. La vice-royauté du Pérou se rétrécit avec l'incorporation de l'*audiencia* (Conseil d'État) de Quito dans la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade en 1739, et de l'*audiencia* de Charcas dans la vice-royauté de Buenos Aires en 1776. Mieux encore, dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, l'introduction de la fonction d'intendant dans le système modifia la scène politique de la vice-royauté.

C'est aussi au XVIII^e siècle que le commerce transatlantique augmenta ; dans la seconde moitié du siècle, les lois qui libéralisaient le commerce américain favorisèrent l'ouverture de nouvelles routes maritimes et de nouveaux ports espagnols, non sans aiguillonner certains secteurs du commerce intra-américain. Le libre-échange rendit possible une augmentation des exportations espagnoles vers l'Amérique. Quant aux importations espagnoles, le Pérou occupait la troisième place parmi les exportateurs américains juste après le Mexique et les îles des Caraïbes à la tête desquelles venait Cuba, comme le montre l'historien britannique John Fisher (1988). Fisher a aussi indiqué que le Pérou importait plus qu'il n'exportait, peut-être parce qu'une partie de l'argent destiné à payer les importations passait par Buenos Aires et non par Callao. Il conclut que la balance commerciale était favorable au Pérou dans la proportion de plus de 1 million de pesos (de 1790). Cela permet de mettre en doute les assertions admises jusque-là selon lesquelles la libéralisation du commerce et l'établissement de plusieurs autres vice-royautés causèrent un sérieux préjudice à l'économie péruvienne.

UN PEUPLE ASSAILLI DE TOUTES PARTS

La première conséquence de l'invasion espagnole fut indubitablement l'effondrement du Tawantinsuyu, l'Empire inca, bien qu'il continuât d'exister sous les nouvelles formes politiques locales. Au début de l'invasion, à Cajamarca, les Espagnols regardaient Atahualpa comme un souverain illégitime, et visaient à légitimer leur conquête en renversant le tyran. Mais dans les années 1570, n'importe quelle autorité andine était potentiellement illégitime, et les dirigeants désignés par les groupes ethniques eux-mêmes furent progressivement remplacés par d'autres personnes, nommées par l'administration coloniale.

Pourtant, la conquête ne mit pas fin à l'organisation des groupes ethniques qui existaient avant Tawantinsuyu. Certes, les unités ethniques furent affectées par l'assujettissement à un ordre colonial qui modifiait la manière d'administrer le peuple et son accès aux ressources, d'autant plus que ce système répartissait les individus en « provinces », de la façon la plus douteuse, en fonction de critères européens, selon lesquels un territoire était défini par ce que l'on pensait être un même groupe ethnique ; ce système cherchait en outre à briser les structures héréditaires de l'autorité. Pourtant il est évident que, tout au long de l'histoire coloniale, ces groupes ethniques étaient bien déterminés à maintenir leurs structures traditionnelles, même altérées, de façon à continuer de vivre selon leurs propres normes en dépit de leur assujettissement à la législation coloniale.

La seconde conséquence importante de la conquête fut la grave crise démographique qui commença au XVI^e siècle. On considère que le nombre des habitants du pays se réduisit alors dans des proportions considérables. David Cook estime qu'en 1530, il y avait quelque 9 millions de personnes sur le territoire de ce qui est aujourd'hui le Pérou et que leur nombre était tombé à 600 000 vers 1620 (Cook, 1981, p. 114, *passim*). Bien que ces chiffres soient sujets à caution, la prolifération des épidémies importées avait été largement responsable de la crise, car elle avait commencé à décimer la population dès les années 1520 quand le Pérou fut frappé par deux épidémies, l'une de variole et l'autre de rougeole, venues de Panama. On a identifié au XVI^e siècle, dans diverses parties du Pérou, au moins 18 épidémies dont certaines ont indubitablement affecté de vastes secteurs (Polo, 1907 ; Dobyns, 1963 ; Sánchez Albornoz, 1977).

La population semble avoir commencé à récupérer au XVII^e siècle, époque où l'on a pu noter un changement dans les habitudes de résidence, avec un accroissement du nombre des *forasteros*, ou nouveaux venus, par rapport aux « indigènes » dans les établissements des missions coloniales. Ces nouveaux venus ne payaient pas le tribut selon le système fiscal instauré par le vice-roi Toledo. Ce fut l'un des facteurs qui favorisèrent leur

croissance démographique au cours du XVII^e siècle, avec l'arrêt du déclin de la population au milieu du siècle. On peut dire que celle-ci commençait à croître régulièrement au début du XVIII^e siècle (Sánchez Albornoz, 1976, 1977, 1978, 1982, 1983).

Les immigrants venus d'Espagne n'étaient plus très nombreux par rapport à ceux d'une période antérieure. Le *catálogo de pasajeros a Indias* (registre des passagers pour les Indes), dans lequel les Espagnols désireux de se rendre en Amérique étaient supposés se faire inscrire, ne contient que quelque 15 000 noms. Ce n'est certainement pas beaucoup, mais il faut garder présent à l'esprit le fait que ce *catálogo* était utilisé pour établir une liste de permis qui n'était jamais complète. Vers la fin du XVI^e siècle, la population espagnole de l'Amérique s'élevait déjà à 150 000 personnes, et elle peut en avoir compté 500 000 vers 1630. Elle connut de nouvelles augmentations au XVIII^e siècle, sans pouvoir jamais se comparer pourtant au nombre des individus qui formaient la population locale.

En outre, la colonie avait absorbé des colons africains et asiatiques, encore que fort peu de ces derniers. Au début du XVII^e siècle (1613), un « Indien japonais » fut enregistré à Lima parmi les bâtisseurs d'un pont dans la ville. Nombre de personnes enregistrées comme asiatiques peuvent pourtant avoir été des Philippins transportés jusqu'aux Andes par des galions qui faisaient la navette entre Acapulco et Manille. Néanmoins, il en venait aussi des colonies portugaises incorporées aux possessions espagnoles après l'union passagère entre les couronnes d'Espagne et du Portugal.

Certains immigrants parvenus en Amérique et dans les Andes en particulier venaient aussi d'Afrique — en grande partie de la Guinée et de l'Angola. S'il y eut bien des Africains dans les Andes aux premiers temps de la présence espagnole, la traite des esclaves semble n'avoir pris de l'envergure que vers les années 1570. La plupart des Africains étaient importés *via* le Panama. C'était souvent des *bozales*, c'est-à-dire de purs Africains qui n'étaient pas intégrés d'un point de vue culturel. Il y avait aussi des immigrants qui accompagnaient leurs maîtres venus d'autres pays, y compris d'Espagne. Il est difficile d'estimer leur effectif total, mais, selon l'historien nord-américain Bowser par exemple, leur nombre pouvait aller jusqu'à 30 000 au Pérou en 1640. On pensait, à l'origine, qu'ils pourraient remplacer la population indigène en nette diminution au XVI^e siècle. Mais on comprit vite que ce serait impossible à cause de la difficulté d'adaptation à l'altitude. Finalement, les esclaves furent concentrés dans des *haciendas* (domaines) le long de la côte et dans des villes proches du littoral (Sánchez Albornoz, 1977 ; Bowser, 1974).

L'économie coloniale, dans la vice-royauté du Pérou, était fondée sur l'utilisation du travail andin dans les mines sous le régime de la *mita*. Ce système, qui impliquait un travail par rotation selon les besoins, s'appliquait à

tous les travaux avant l'invasion espagnole. Dans les années 1570, il fut rendu obligatoire dans les mines et fournit de la main-d'œuvre andine, notamment au Potosí et à Huancavelica. Les provinces soumises à la *mita* furent systématiquement vidées de leur population tant que la crise démographique se poursuivait. En fait, la *mita* ne s'appliquait pas seulement à l'industrie minière, mais à de nombreux secteurs d'activité tombés aux mains des Espagnols : secteurs urbains — surtout le bâtiment — industrie textile, production de la coca, etc. (Cole, 1985 ; Crespo, 1956, 1970 ; Sánchez Albornoz, 1988).

Le système fiscal fut unifié à partir de la « contribution généralisée » imposée à la population au temps où Toledo était vice-roi. Dès ce moment-là, le système fiscal introduit au temps de Pedro de la Gasca, président de l'*audiencia* de Lima, qui avait triomphé de Gonzalo Pizarro en 1549–1550, devint caduc. Des évaluations fixèrent le montant que chaque Andin devait payer à la Couronne, ainsi que la forme et le moment du paiement. Finalement, pour faciliter le recouvrement des impôts, la maîtrise de la population et son évangélisation, on construisit des centres de peuplement conformes aux normes espagnoles pour les habitants des établissements groupés autour des missions. Celles-ci avaient été d'abord établies le long de la côte deux décennies plus tôt. Juste avant Toledo, le juriste Juan de Matienzo avait fait figurer un « plan idéal » pour une mission dans son ouvrage *Gobierno del Perú* (*Gouvernement du Pérou*) (1567). Pourtant, ce fut quand Toledo devint gouverneur que fleurirent ces établissements dans les années 1570. Ainsi furent jetées les bases d'un gouvernement et d'une économie coloniaux. On ne devait pas y toucher avant plus de cent ans, quand fut introduite la réforme du vice-roi, le duc de la Palata, dans les années 1680. La *mita*, l'établissement des missions et le tribut à verser furent les trois fardeaux les plus lourds que dut supporter la population andine pendant l'époque coloniale. En fait, tout le mal provenait d'une surimposition, aggravée sans aucun doute par les excès des *corregidores* ou des fonctionnaires locaux.

Pendant la première moitié du XVII^e siècle, il devint évident que les revenus tirés de la colonie diminuaient considérablement. La production du métal d'argent baissait, l'impôt rapportait moins et l'administration coloniale coûtait davantage, juste au moment où l'État espagnol aurait dû avoir davantage de fonds pour financer sa politique européenne. Dans la seconde moitié du siècle, l'administration insista pour restaurer le système fiscal et augmenter les revenus. Il en fut ainsi après que le vice-roi, le duc de la Palata, eut organisé un nouveau recensement des contribuables et amendé la politique fiscale. Le recensement permit d'inclure de nombreux habitants des Andes dans la liste des contribuables. Le nombre de ces derniers s'élargit plus encore grâce à l'abolition de l'exonération antérieurement consentie aux *forasteros*, aux *mestizos* et autres catégories.

L'introduction du droit de propriété et l'établissement de villages pour les indigènes autour des missions (ce qui limitait leur accès à la terre et modifiait la structure de la population) se traduisirent par une diminution des terres cultivées. Avant l'invasion espagnole, les Andins vivaient sous un régime selon lequel la population se trouvait, pour l'essentiel, dispersée et non pas concentrée. Il devait en être ainsi en raison des conditions qui exigeaient une production «pluri-écologique». Pour certaines régions, dans le sud de la vice-royauté par exemple, les distances qui séparaient les différentes zones de culture d'un même groupe ethnique étaient telles qu'il fallait parfois jusqu'à vingt jours de marche pour passer de l'une à l'autre (Murra, 1975 ; Masuda *et al.*, 1985 ; Pease, 1989). L'organisation des villages de missions exigea une limitation de cette maîtrise écologique et entraîna la diminution subséquente des ressources, diminution qui se révéla d'autant plus considérable que la population décroissait elle aussi, surtout s'il fallait faire entrer la *mita* en ligne de compte, car la main-d'œuvre disponible pour l'agriculture se réduisait simultanément. On pourrait soutenir que les ressources ne retrouvèrent pas leur niveau antérieur, au moins partiellement, avant la fin de la crise démographique.

Par ailleurs, l'apparition d'un marché dans les Andes, immédiatement après l'invasion espagnole et la mise en place des réseaux commerciaux correspondants, comme ceux dont l'industrie des mines d'argent avait été à l'origine, poussèrent certains Andins à se lancer dans le commerce à l'intérieur des zones concernées. D'autres structures économiques se trouvèrent modifiées à la même époque, car il existe des signes qui indiquent l'enrichissement de la population andine. Il y a là matière à des études futures. Cela donne à penser que si l'État colonial rencontrait des difficultés au XVII^e siècle, la population andine peut avoir atteint alors un certain niveau de croissance économique, contrairement à ce qui se passait pendant les périodes de prospérité pour le système colonial. Les *curacas* (fonctionnaires indigènes) et d'autres notables andins du XVII^e siècle manipulaient de grandes sommes d'argent, habituellement d'origine commerciale, mais leur situation était très probablement précaire étant donné leur condition de colonisés. En dépit de tout, il est très vraisemblable que le régime colonial différait grandement d'une région andine à l'autre (Assadourian, 1979 ; Saignes, 1985 ; Harris *et al.*, 1987 ; Pease, 1988, 1989, 1992b ; Glave, 1989).

Les marchands du sud de la vice-royauté passaient des accords avec les muletiers et les transporteurs qui s'étaient multipliés par suite de l'activité de l'industrie minière et avaient diversifié leurs champs d'action pour se livrer, par exemple, à l'importation des mules. Au XVII^e siècle, il y avait une économie andine en relation avec l'économie du marché espagnol. Cela a permis de supposer que les soulèvements survenus au cours de ce siècle étaient étroitement liés à une crise de la croissance et à un remodelage des

organisations ethniques, et non pas à une pauvreté largement répandue par suite de l'invasion du XVI^e siècle (Flores Galindo, 1976a, 1977). Pourtant, l'administration avait bien accentué la pression fiscale sur la population andine. Les modifications du régime des impôts introduites par le duc de la Palata dans les années 1680 avaient été appréciées en leur temps. Par la suite, les réformes des Bourbons au XVIII^e siècle impliquaient l'adoption d'une politique plus efficace et l'augmentation de multiples impôts, ce qui affecta grandement la population. Cela explique les nombreux soulèvements d'origine fiscale, la diffusion d'une idéologie messianique au sein de la population andine et la prise de conscience de plus en plus grande, de la part de ses dirigeants, du rôle qu'ils avaient à jouer. Il faut garder présente à l'esprit l'idée que les *mestizos* et même les Espagnols se joignirent au mouvement, conjointement avec les Andins (Rowe, 1995 ; Flores Galindo, 1976b ; Pease, 1984a, 1992a ; O'Phelan Godoy, 1985 ; Morner et Trelles, 1986).

L'INTÉGRATION CULTURELLE ET LA RÉSISTANCE

La colonisation espagnole introduisit des modifications culturelles frappantes dans les Andes (illustration 151). Au temps où se déroulaient les événements de Cajamarca, toute communication entre les Espagnols et les Andins était difficile et incertaine. Les jeunes Andins qui avaient accompagné Pizarro dans son expédition conquérante et qui étaient restés à Cajamarca avaient été enlevés lors d'une expédition antérieure et emmenés en Espagne, de sorte qu'ils se trouvaient à même de traduire les mots, sinon les concepts — notamment des idées abstraites telles que Dieu, l'Église, la monarchie et autres —, utilisés dans des procédures telles que le *requerimiento* (mise en demeure). Ils avaient également du mal à traduire des notions comme celle de « monnaie » dans la langue d'un pays où la chose n'existait pas. Nombre de désaccords entre Espagnols et Andins mentionnés par les chroniqueurs dans leurs œuvres peuvent avoir été de stupides malentendus consignés dans des versions orales andines. Les Espagnols se mirent à apprendre les langues andines, et les Andins, apprirent l'espagnol. Nombreux furent les débats et controverses sur le point de savoir si l'évangélisation devait s'effectuer dans une seule langue ou dans d'autres. Finalement l'espagnol prévalut, bien que les langues andines fussent quotidiennement utilisées pour l'évangélisation des Andins.

Un autre domaine dans lequel les échanges étaient importants fut celui de l'histoire dont la teneur fut établie par les chroniqueurs sur la base des récits mythologiques et des descriptions de rituels tels qu'ils les recueillaient

(Pease, 1989, chap. 1). En écrivant l'histoire des Incas, ils y incorporaient une interprétation historique des événements survenus à leur propre époque, ainsi que des vues eschatologiques et historiques relatives à l'avenir. La population andine assimilait les connaissances qui faisaient partie de l'héritage culturel des Européens et leurs explications historicistes sur l'origine, le développement et la destinée du monde. Nombre de ces explications eurent pour résultat que les Andins exprimèrent leurs propres explications mythologiques en des termes différents. L'intégration culturelle fut rapide. Les éléments européens sont faciles à reconnaître dans les écrits du début du XVII^e siècle comme ceux du chroniqueur andin Felipe Guaman Poma de Ayala (Adorno, 1989 ; Pease, 1989b). Même alors, le bilinguisme était une réalité. Guaman Poma se présentait lui-même comme une sorte de « professeur d'intégration culturelle » ; il parlait l'espagnol, c'était un écrivain, peut-être un interprète, et il était biculturel tout autant que bilingue. On trouve des écrivains andins dès le XVI^e siècle. Ils étaient bilingues, évidemment, quoique leur castillan ait été un espagnol andin fort intéressant pour les spécialistes d'aujourd'hui (Rivarola, 1987).

L'image des événements du XVI^e siècle telle que la brossent les vaincus diffère des récits purement européens. Leur tableau de la conquête revêt un caractère manifestement traumatique. Dans les récits coloniaux andins, par exemple, on raconte qu'à Cajamarca, seuls les Andins parlaient, alors que les Espagnols se contentaient de remuer les lèvres sans émettre le moindre son. Telle est leur explication du défaut de communication signalé au début de l'invasion, phénomène évidemment bien connu (Lara, 1957 ; Pease 1989b, 1990). Un autre exemple est tout aussi connu : la plupart des récits andins racontent qu'Atahualpa eut la tête tranchée, alors que les chroniqueurs espagnols affirment qu'il fut étranglé par le procédé du garrot (mise à mort traditionnelle des condamnés à la peine capitale en Espagne). Pourtant, certains documents espagnols du XVI^e siècle — autres que des chroniques — mentionnent que l'empereur inca fut effectivement décapité. Cette version est plus compatible avec la dernière tradition andine. C'est seulement à une date récente que des études ont été entreprises pour mettre en lumière les attitudes des Andins et des Espagnols les uns vis-à-vis des autres et que les différences dans la façon dont chacun regardait l'autre sont dans chaque cas devenues apparentes.

L'évangélisation avait commencé avec l'invasion espagnole. Au début, les moines prédominaient. Campés dans leurs monastères ruraux, ils introduisirent à l'intérieur des Andes plusieurs idées très répandues dans certains de leurs ordres comme les schémas messianiques propagés en Europe par les disciples de l'abbé calabrais Joachim da Fiore. On peut voir son influence dans la mythologie andine post-hispanique (Fuenzalidá, 1977). On répandit ainsi des histoires tirées de la Bible ou de la mythologie populaire euro-

péenne : non seulement les amazones émigrèrent-elles dans les plaines américaines, mais les sirènes peuplèrent les sculptures andines, spécialement dans les églises du bassin du lac Titicaca et dans d'autres régions méridionales du Pérou. Même les personnages de romans pittoresques, comme Pedro de Urdemales, ou les héros des romans de chevalerie comme *Los doce pares de Francia* (*Les Douze Pairs de France*) se frayèrent un chemin jusque dans la tradition orale andine.

Les représentations théâtrales andines étaient courantes dans toute la colonie — peut-être était-ce une survivance des temps anciens (rituels?) — pour mettre en scène le passé ou le présent. L'empereur inca était l'un des principaux personnages de ces pièces qui peuvent même avoir eu un rapport avec des activités subversives comme cela a été prouvé dans divers cas, au XVIII^e siècle. Dans ces exemples, les dirigeants locaux ne se contentaient pas de personnifier l'empereur inca évoqué par le spectacle, mais il est devenu évident, même pour les Espagnols, que les *curacas* qui jouaient le rôle sur la scène ou au sein de certaines processions étaient effectivement les chefs des soulèvements (Pease, 1994).

Il se produisit une crise, au début de la phase d'évangélisation, lorsque l'Église décida de mettre en œuvre les changements décidés par le concile de Trente. En conséquence, l'évangélisation fut menée par les prêtres sous la direction des évêques. Cela réduisit les privilèges des ordres mendiants et donna naissance à des conflits qui se poursuivirent jusqu'à la fin du XVI^e siècle. On a avancé l'idée que, durant le XVII^e siècle, l'évangélisation « cristallisa » dans les Andes et conduisit à l'apparition d'une chrétienté andine (Marzal, 1983). Ce processus est censé avoir pris place immédiatement après la grande campagne lancée par l'archevêque de Lima pour éliminer l'idolâtrie des peuples andins dans son archevêché. À l'époque, les moines se trouvaient concentrés dans des monastères urbains, et l'évangélisation cessa de s'organiser autour des monastères ruraux. Au contraire, elle s'effectua de préférence dans les paroisses sous la direction des autorités ecclésiastiques. C'est ainsi que le clergé l'emporta sur les moines dans le domaine des missions.

On sait peu de chose sur les débuts de l'évangélisation et sur ses effets. Le concile de Lima de 1583 interdit et brûla de petits livres bilingues que les ordres religieux avaient utilisés à des fins d'évangélisation. Ils furent remplacés par la *Doctrina cristiana*, le premier livre imprimé au Pérou (1584). Préparé par le jésuite José de Acosta, il était conforme aux définitions du concile de Trente et fut publié en espagnol, en quechua et en aymara, ce qui témoigne de l'intérêt de l'Église pour le plurilinguisme.

Les effets de l'intégration culturelle furent, dès le début, la naissance des mouvements de résistance andins, par exemple le Taqui Oncoy auquel se mêlaient des éléments messianiques chrétiens. Les tendances messiani-

ques devinrent un trait spécifique des mouvements religieux, qui mêlaient la libération et le salut et qui s'organisèrent dans les Andes dès le XVI^e siècle (Millones 1990 ; Ossio, 1973). Avec le temps, l'empereur inca lui-même devint une figure messianique, ce qui est déjà mis en évidence au XVII^e siècle et que révèle pleinement la documentation du XVIII^e siècle. Il était présenté comme un sauveur — dans certains cas, il pouvait même être confondu avec le Christ —, et sa mémoire se perpétue ainsi dans des mythes encore courants de nos jours parmi les Andins, quoique les versions enregistrées à présent ne semblent pas refléter nécessairement une activité messianique. Dans ce sens, l'empereur inca était un symbole de l'identité andine aux temps de la colonisation, symbole progressivement défini et rendu de plus en plus efficace, surtout au XVIII^e siècle, dans les grands mouvements de ce siècle. Ainsi Túpac Amaru fut-il graduellement identifié à l'image populaire (et sacrée) de l'empereur inca (Pease, 1984a, 1984b, 1992).

Un préjugé tenace de la littérature a été de considérer que la résistance active de la part de la population andine s'était seulement manifestée à l'occasion des soulèvements sporadiques enregistrés par l'Histoire. Les peuples conquis commencèrent à résister dès le XVI^e siècle en fonction d'une stratégie qu'ils mirent progressivement au point. Cette résistance comportait des opérations militaires apparues très tôt après l'invasion espagnole (et, de nouveau, au cours des révoltes successives), l'organisation de mouvements religieux de libération et de salut et, par la suite, l'élaboration d'un contexte messianique. Il faut de nouveau noter que la résistance se déploya spécifiquement pour le maintien des structures organisationnelles, et plus particulièrement pour la défense des valeurs de réciprocité et de redistribution. Comme avant, il y eut, bien sûr, une explication mythologique du monde qui incluait désormais également l'invasion espagnole. Les versions andines actuelles diront qu'Atahualpa mourut parce qu'il ne savait pas lire (lire était l'un des exploits des Européens), qu'il passa dans l'autre camp et que ce fut l'origine de la crise et de l'effondrement de Tawantinsuyu. D'autres versions andines diront : « L'Inca [l'empereur] des Espagnols captura Inkari qui était son égal », c'est-à-dire une divinité espagnole vainquit le dieu *Inka* (Arguedas, 1964). L'image du passé, telle que les peuples conquis l'ont reconstruite, présente évidemment un caractère mythologique. C'est seulement au cours de notre époque la plus récente que les éléments composites de cette image ont fait leur réapparition, particulièrement en relation avec la « mise en scène » de divers « événements » spécifiques (par exemple la mort d'Atahualpa). Il faudrait sans aucun doute attacher plus d'intérêt à cet aspect de la question (Burga, 1988 ; Millones, 1988). De même, des relations orales rendent compte aujourd'hui encore de l'image que les Andins se font du Pérou : « Le Pérou commence dans le lac Titicaca qui est le sexe de notre terre mère, et finit à Quito, qui est son visage ». Ils disent que « [Lima] est

sa bouche et Cuzco son cœur battant. Ses veines sont les fleuves. Pourtant la bonne terre (la terre mère) s'étend bien au-delà. Lima est sa bouche, aussi personne, aucun Péruvien, ne veut parler notre langue à nous» (Ortiz Rescaniere, 1973, pp. 146–147).

À la fin du XVIII^e siècle, on peut discerner deux tendances peut-être divergentes, au Pérou. L'une est celle qui pousse les Andins vers le modèle de l'Espagnol — c'est-à-dire alors du créole — et de la vie urbaine ; l'autre est celle qui les pousse vers le maintien d'une continuité créative de leur part — et cela exigerait des études plus approfondies. Ces deux tendances ne sont pas, bien sûr, clairement distinctes ; il y a entre elles une zone de conflit, d'intégration culturelle et éventuellement de consensus dont est faite l'histoire du Pérou jusqu'à son indépendance.

NOTE

1. Ce chapitre traite de la vice-royauté du Pérou qui comprenait les territoires actuels de la Colombie, du Venezuela, de l'Équateur, du Pérou, de la Bolivie, du Chili, du Paraguay et de l'Argentine.

BIBLIOGRAPHIE

- ADORNO R. 1986. *Guaman Poma : writing and resistance in colonial Peru*. Austin.
- ARGUEDAS J. M. 1964. «Puquio. Una cultura en proceso de cambio». *Estudios sobre la cultura actual del Perú*. Lima, pp. 221–256.
- ASSADOURIAN C. S. 1979. «La producción de la mercancía dinero en la formación del mercado interno colonial». Dans : Florescano E. (dir. publ.). *Ensayos sobre el desarrollo económico de México y América Latina (1500–1975)*, pp. 223–292.
- BAKEWELL P. 1984. *Miners of the Red Mountain. Indian Labor in Potosí : 1545–1650*. Albuquerque.
- BORAH W. W. 1975. *Comercio y navegación entre México y Perú en el siglo XVI*. Mexico.
- BOWSER F. P. 1974. *The African slave in colonial Peru, 1524–1650*. Stanford.
- BRADING D. 1991. *The First America*. Cambridge.
- BURGA M. 1988. *Nacimiento de una utopía : muerte y resurrección de los Incas*. Lima.

- COLE J. A. 1985. *The Potosí mita: 1573–1700: compulsory Indian labor in the Andes*. Stanford.
- COOK N. D. 1981. *Demographic collapse. Indian Perú, 1520–1620*. Cambridge.
- CRESPO RODAS A. 1956. «La “mita” de Potosí». *Revista Histórica* (Lima), vol. 22, n° 1655-1656, pp. 169–182.
- 1970. «El reclutamiento y los viajes en la “mita” del cerro de Potosí». *La minería hispana el iberoamericana. Contribución a su investigación histórica. Ponencias del VI Congress Internacional de Minería*. Espagne, vol. I, pp. 467–482.
- DOBYNS H. 1963. «An outline of Andean epidemic history to 1720». *Bulletin of the History of Medicine*, vol. 37, n° 6, pp. 493–515.
- FISHER J. 1977. *Minas y mineros en el Perú colonial. 1776–1824*. Lima.
- 1979. «Mineros y minería de plata en el virreinato del Perú». *Histórica* (Lima), vol. III, n° 2, pp. 57–70.
- 1988. «El impacto del comercio libre en el Perú: 1778–1796». *Revista de Indias* (Madrid), vol. XLVIII, n° 182-183, pp. 401–420.
- FLORES GALINDO A. 1976a. «Túpac Amaru y la sublevación de 1780». Dans: Flores Alindo A. (dir. publ.). *Túpac Amaru II: 1780. Antología*. Lima, Retablo de Papel Editores.
- 1976b. *Túpac Amaru II: 1780. Antología*. Lima, Retablo de Papel Editores.
- 1977. *Arequipa y el sur andinos: ensayo de historia regional (siglos XVIII–XX)*. Lima.
- 1987. *Buscando un Inca: identidad y utopía en los Andes*. Lima.
- FUENZALIDÁ F. 1977. «El mundo de los gentiles y las tres eras de la creación». *Revista de la Universidad Católica*, nueva serie (Lima), n° 2, pp. 59–84.
- GLAVE L. M. 1989. *Trajinantes: caminos indígenas en la sociedad colonial: siglos XVI–XVII*. Lima.
- HARRIS O., LARSON B., Tandeter E. (dir. publ.). 1987. *La participación indígena en los mercados surandinos: estrategias y reproducción social: siglos XVIII–XX*. La Paz, CERES.
- LARA J. (dir. publ.). 1957. *La tragedia del fin de Atawallpa*. Cochabamba.
- LOCKHART J. 1968. *Spanish Peru, 1532–1560*. Madison.
- 1969. «Encomienda and hacienda: the evolution of the great estate in the Spanish Indies». *Hispanic American Historical Review*, vol. XLIX, n° 3, pp. 411–429.

- LOHMANN VILLENA G. 1949. *Las minas de Huancavelica en los siglos XVI y XVII*. Séville.
- 1974. *Los ministros de la audiencia de Lima en el reinado de los Borbones (1700–1821). Esquema de un estudio sobre un núcleo dirigente*. Vol. CXXIII. Séville, Escuela de Estudios Hispano Americanos.
- MARZAL M. 1983. *La transformación religiosa peruana*. Lima.
- MASUDA S., SHIMADA I., MORRIS C. (dir. publ.). 1985. *Andean ecology and civilization*. Tokyo.
- MILLONES L. 1988. *El Inca por la coya: historia de un drama popular en los Andes peruanos*. Lima.
- (dir. publ.). 1990. *El retorno de las huacas: estudios y documentos sobre el Taki Ongoy: siglo XVI*. Lima.
- MORNER M., TRELLES E. 1986. «Un intento de calibrar las actitudes hacia la rebelión de Tupac Amaru». *Histórica*, Lima, vol. X, n° 1, pp. 89–138.
- MURRA J. V. 1975. *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*. Lima.
- O'PHELAN GODOY S. 1985. *Rebellions and revolts in eighteenth century Peru and Upper Peru*. Cologne/Vienne.
- ORTIZ RESCANIERE A. 1973. *De Adaneva a Inkarrí. Una visión indígena del Perú*. Lima.
- OSSIO J. M. (dir. publ.). 1973. *Ideología mesiánica del mundo andino*. Lima.
- PEASE G. Y. F. 1984a. «Mesianismo andino e identidad étnica; continuidades y problemas». *Cultura*, Quito, vol. V, n° 13, pp. 57–71.
- 1984b. «Conciencia e identidad andinas: las rebeliones indígenas del siglo XVIII». *Cahiers des Amériques latines*, Paris, n° 29-30, pp. 41–60.
- 1988. «Curacas coloniales: riqueza y actitudes». *Revista de Indias* (Madrid), vol. XLVIII, n° 182-183, pp. 87–108.
- 1989a. *Del Tawantinsuya a la historia del Perú*. Lima.
- 1989b. «La conquista española y la percepción andina del otro». *Histórica*, Lima, vol. XIII, n° 2, pp. 171–196.
- 1990. *Inka y Kuraka: relaciones de poder y representación histórica*. University of Maryland, College Park (Lecture Series Working Papers, n° 8).
- 1992a. *Perú. Hombre e historia. Entre el siglo XVI y el XVIII*. Lima.

- 1992b. *Curacas, reciprocidad y riqueza*. Lima.
- 1994. «Le passé andin. Histoire ou mise en scène». Dans : Guerra F. X. (dir. publ.). *Mémoires en devenir. Amérique latine XVI^e–XX^e siècle. Colloque international de Paris, 1^{er}–3 déc. 1992*. Bordeaux, pp. 31–48.
- POLO J. T. 1907. «Apuntes históricos sobre las epidemias en el Perú». *Revista Histórica*, vol. V, n° 1, pp. 50–109.
- RIVAROLA J. L. 1987. *Bilingüismo histórico y español andina. Actas del IX Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*. Vol. I. Francfort-sur-le-Main, pp. 153–164.
- ROWE J. H. 1955. «El movimiento nacional Inca del siglo XVIII». *Revista Universitaria*, Cuzco, vol. 7.
- SAIGNES T. 1985. *Los Andes orientales : historia de un olvido*. Cochabamba, IFEA/CERES.
- SÁNCHEZ ALBORNOZ N. 1976. «Una dicotomía indígena : originarios y forasteros en el Alto Perú». *Ibero-Americana Praguensia*, Prague, año X, pp. 87–110.
- 1977. *La población de América latina desde los tiempos precolombinos al año 2000*. Madrid, Alianza Editorial.
- 1978. *Indios y tributos en el Alto Perú*. Lima.
- 1982. «Migraciones internas en al Alto Perú. El saldo acumulado en 1645». *Historia Boliviana*, Cochabamba, vol. II, n° 1, pp. 11–19.
- 1983. «Mita, migraciones y pueblos. Variaciones en el espacio y en el tiempo. Alto Perú, 1573–1692». *Historia Boliviana*, Cochabamba, vol. III, n° 1, pp. 31–59.
- 1988. «La mita de Lima. Magnitud y procedencia». *Histórica*, Lima, vol. XII, n° 2, pp. 193–210.
- TRELLES E. 1982. *Lucas Martinez Vegazo : funcionamiento de una encomienda peruana inicial*. Lima.
- ZAVALA S. 1973. *La encomienda indiana*. Mexico.

26.1.3

LE BRÉSIL

Laura de Mello e Souza

LA VISION EUROPÉENNE DU BRÉSIL PENDANT LA PÉRIODE DES GRANDES DÉCOUVERTES — VOYAGES IMAGINAIRES ET RÉALITÉ DE L'EXPLORATION

L'expansion de la chrétienté occidentale a provoqué dans l'imagination collective un bouleversement profond. Jusqu'au XII^e siècle, la vie des peuples européens se distinguait par son allure extrêmement lente et une conception de l'univers centrée sur elle-même, et dont la seule échappée était les voyages imaginaires dans le monde des morts, dans l'au-delà ; c'était un monde où rien ne changeait. Les pèlerinages qui ont fait entrer en contact les civilisations de l'Atlantique et de la Méditerranée avec celles des pays du Proche-Orient ont élargi de manière spectaculaire les horizons des Européens. Ceux-ci ont pris conscience de l'existence de peuples différents et, à leurs yeux, étranges. L'année 1492, date du débarquement de Christophe Colomb sur les rivages de l'Amérique, a marqué la fin d'une période qui avait duré trois siècles et que des hommes comme Marco Polo, Guillaume de Rubrouck, Montcorvin et Pian Carpin avaient parée des vives couleurs de leurs récits de voyages, fabuleux, mais réels.

De Marco Polo à Colomb, ces contes ont mêlé des éléments réels, concrets, avec d'autres, imaginaires et fictifs. On y décrivait des sirènes analogues à celles qui avaient ensorcelé Ulysse, des monstres et des dragons semblables à ceux qui peuplaient les contes de fées. On y parlait d'averses qui couvraient les marins d'ulcères purulents et de vents chargés de miasmes qui répandaient des maladies dans les équipages. La cartographie de la période traduit bien cette union du réel et de l'imaginaire ; sur les cartes médiévales figurait un certain archipel appelé Bracir, Brasill, Braxil, Braxili ou Bresilige, sans doute une variante du nom des îles légendaires de São Brandão. Des éléments connus de l'univers mental européen servaient à décrire les régions inconnues, comme si l'on avait voulu apaiser des craintes imaginaires. Sur sa carte, *Carta de Achemento* (1500), Pero Vaz de Caminha avait doté le nouveau territoire d'un fleuve fabuleux,

venu de la mythologie de l'Antiquité. Vers l'an 1600, la doctrine jésuite faisait usage d'événements prodigieux en rapport avec les découvertes pour assurer sa coercition idéologique.

Pour les hommes de mer portugais qui, moins de dix ans après le premier voyage de Colomb, revendiquaient une grande partie de l'Amérique du Sud (1500), « l'expérience fut la mère de toutes choses », pour reprendre les mots de Duarte Pacheco Pereira. C'est cette expérience qui leur fit comprendre que les terres nouvelles n'avaient rien à voir avec les îles légendaires de São Brandão, mais qu'il s'agissait d'un semi-continent inconnu et inexploré. Pendant plus de trente ans, ils menèrent une série d'expéditions de reconnaissance au cours desquelles ils naviguèrent le long de son littoral. Ils étaient en quête de métaux précieux et, pendant quelque temps, ils succombèrent au rêve de découverte du mythique Eldorado. Mais, bien avant que les Espagnols eussent découvert à Potosí leurs montagnes d'argent tant convoitées, les Portugais étaient occupés à travailler la terre, à planter de la canne à sucre et à l'exporter sur le marché européen avec de solides bénéfices.

L'ORGANISATION INTERNE DE LA COLONIE ET L'ÉVOLUTION DE LA MENTALITÉ COLONIALE

Même si, contrairement aux Espagnols, les Portugais avaient trop d'expérience pour croire facilement aux mythes, il leur arrivait fréquemment de comparer le Brésil à un paradis terrestre. L'idée se répandit, en particulier chez les auteurs religieux, que la découverte elle-même était le fait d'une action divine et que, une fois que les découvreurs auraient conquis entièrement la nouvelle colonie, il serait de leur devoir de produire une richesse matérielle en exploitant la nature et une richesse spirituelle en sauvant des âmes pour les amener à Dieu.

Si les Portugais se servaient d'éléments tirés du mythe du paradis terrestre, c'était surtout afin de décrire la nature. Sebastião da Rocha Pita fut, au début du XVIII^e siècle, l'un des représentants de cette peinture des terres du Brésil aux couleurs de l'Éden. Il dépeignait avec enthousiasme les luxuriantes beautés naturelles du Brésil ; pour lui, ce pays était « le paradis terrestre enfin découvert, où les grands fleuves naissent et s'écoulent, où le climat apporte la santé, un pays béni par les étoiles favorables et caressé par les plus douces brises ».

Pour les hommes qui avaient pris part aux débuts des premiers établissements, cependant, la comparaison avec l'Éden servait des propos plus pratiques. Dans cet esprit, Pero de Magalhães Gandavo (1576) et Ambrosio Fernandes Brandão (1618) présentaient l'image sous un jour plus réaliste. Ils prêchaient que l'on pouvait vraiment créer un paradis sur ces terres, mais

que ce devait être les colons eux-mêmes qui devaient s'y employer, travailler la terre et produire des richesses. Gandavo, prenait soin de montrer que les merveilles de la nature allaient de pair avec l'activité humaine ; telle qu'il la voyait, la terre du Brésil «était plus favorable à la vie humaine que tout autre territoire d'Amérique». Elle était capable de transformer la misère en abondance — bonne raison pour les sujets nécessiteux du royaume de la choisir pour y établir leur foyer. Pour Brandão, la richesse du Brésil n'existait que si les colons venaient y travailler, planter la canne à sucre, échanger les marchandises, cultiver les fruits et les légumes, élever du bétail. Ces deux auteurs peignaient de la terre nouvellement découverte un tableau qui évoquait, pour un esprit européen, des images de paradis terrestre, mais ce jardin d'Éden devait être cultivé et planté par les colons.

Cependant, tous les colons ne voyaient pas l'environnement naturel du Brésil sous d'aussi riantes couleurs. Certains se plaignaient de l'humidité du climat, des pluies torrentielles, des fleuves et des rivières au cours rapide, interrompu par des chutes traîtresses. D'autres vociféraient contre les insectes et les reptiles, ces créatures froides et rampantes qui offraient la preuve vivante que l'Amérique abritait des formes de vie peu engageantes. Mais si les opinions sur la nature variaient beaucoup, il y avait une quasi-unanimité de jugement sur les peuples du Brésil.

Au début, on avait considéré qu'ils représentaient une autre forme d'humanité, mais, dans l'esprit européen, les colons brésiliens et, en particulier les Indiens et les esclaves, finirent par être confondus avec les monstres d'antan. Les récits des XVI^e et XVII^e siècles plaçaient l'homme américain au même rang qu'une pléiade d'animaux marins monstrueux ; à la longue, ils finirent par être animalisés, puis diabolisés. Pour Manuel de Nobrega, l'un des grands propagandistes du processus de colonisation, les Indiens étaient des «chiens qui s'entretuaient et se dévoraient» et des «porcs avec leurs habitudes répugnantes et leur manière de se traiter» ; ils ressemblaient «plus à des bêtes sauvages qu'à des êtres humains doués de raison». D'autres jésuites portugais et divers chroniqueurs voyaient dans les Indiens des animaux féroces. Il fallait stigmatiser les Indiens comme les Africains et les classer parmi les êtres inférieurs si l'on voulait justifier le système de l'esclavage sur lequel reposait la société coloniale, avec son travail forcé et la soumission totale des hommes que l'on réduisait le plus souvent à la condition de simples objets. Si les habitants de la colonie étaient tenus pour des démons — d'abord les Indiens, puis les esclaves africains et enfin les rebelles blancs qui voulaient briser le lien colonial —, le processus de colonisation était parfois assimilé à une forme nécessaire de purgatoire, à un séjour en enfer qui se terminerait seulement lorsque ses habitants auraient expié leurs péchés et modifié leur comportement.

Avec l'avènement de l'expansion outre-mer, les concepts européens concernant la fonction de rédemption qu'offrait la traversée de l'océan devinrent

liés à l'idée de l'exil comme forme de purification. Les dangers du voyage sur mer, la crainte des monstres et des tempêtes, le manque de nourriture suffisante et d'eau potable, la malédiction du scorbut et la menace des mutilations créaient pour les marins de bien longues épreuves. Entre-temps, dans les métropoles, on était persuadé que les rigueurs du voyage et les difficultés de l'existence dans les colonies purifiaient le caractère des hommes, les délivraient des péchés qu'ils avaient commis dans leur existence antérieure, les régénéraient et les préparaient enfin à redevenir des membres à part entière de la société. En ce sens, la colonisation représentait un grand phénomène de purification dans lequel les colonies jouaient le rôle de purgatoire. Non seulement les prêtres qui venaient évangéliser en étaient persuadés, mais aussi des hommes comme Gandavo ou comme Nassau qui, vers le milieu du XVII^e siècle, voulait qu'on transférât les prisonniers d'Amsterdam au Brésil ; ainsi seraient peuplées les terres d'Amérique, en même temps qu'on purifierait la mère patrie de ses indésirables. Une fois que le dur et honnête travail leur aurait rendu leur dignité, nombre de ces hommes seraient régénérés et pourraient revenir dans leur pays natal, purifiés et prospères.

À la fois enfer, purgatoire et paradis, l'image du Brésil oscillait dans l'esprit des Européens entre l'un ou les autres de ces trois états, selon la fonction du groupe social concerné. Personne sans doute n'a aussi bien analysé la nature changeante de cette perception qu'Andreoni. Ce jésuite de Lucques écrivit au XVII^e siècle, sous le pseudonyme d'Antonil, un traité sur la colonie portugaise d'Amérique, intitulé *Cultura e opulencia do Brasil por sus drogas e sus minas* (*Culture et opulence du Brésil dues à ses drogues et à ses mines*), qui fut immédiatement confisqué, sur ordre du roi, au nom de la protection des secrets de la colonie. «Le Brésil est l'enfer des Noirs, le purgatoire des Blancs et le paradis des mulâtres, hommes et femmes», écrivait-il. Les mulâtres étaient le symbole du mélange des races, élément inséparable de la société esclavagiste sous les tropiques ; au bout de près de trois siècles d'occupation européenne, les colons brésiliens étaient devenus en grande majorité des sang-mêlé, et ils étaient prêts à se battre pour conquérir l'indépendance de leur patrie, afin de créer leur propre forme de paradis.

LE HEURT ENTRE LES PROJETS CULTURELS ET COLONIAUX

Pendant près d'un demi-siècle, le Portugal tergiversa, ne sachant quelle politique de colonisation efficace adopter pour le Brésil. À l'époque, l'Asie orientale importait beaucoup plus et offrait de plus grands profits, mais les possessions américaines étaient fort utiles, car elles fournissaient notamment les brésils, dont le bois contient un colorant rouge — le *pau-brasil* (*Cae-*

salpinia echinata) qui a fini par donner son nom au pays —, des perroquets et une certaine quantité de sucre de canne et de tabac. Cependant, rien ne justifiait encore de plus gros investissements en hommes et en capitaux.

Mais, très tôt, pirates, boucaniers et marchands étrangers menacèrent la souveraineté portugaise sur le littoral brésilien. Ils faisaient du troc avec les indigènes, et leurs navires repartaient les cales pleines de produits locaux. Ils étaient en révolte contre la politique ibérique de la *mare clausum* ; pour reprendre la célèbre expression du roi François I^{er}, ils exigeaient que fût biffée, dans le testament d'Adam, la clause qui prévoyait le partage exclusif du monde entre les monarques du Portugal et de l'Espagne.

C'est dans ce climat que, par deux fois, les Français tentèrent de créer une colonie au Brésil, entre 1555 et 1560 dans le Sud (Rio de Janeiro) et entre 1612 et 1615 dans le Nord (Maranhão). La première tentative, connue sous le nom de France antarctique, avait le soutien d'un puissant groupe de marchands et d'armateurs gagnés à la cause du protestantisme, qui souhaitaient fonder des colonies huguenotes, sur le modèle de celle qui s'était établie en Floride. Il ne s'agissait pas seulement d'un effort visant à fonder une colonie pour les réformés réfugiés, mais plutôt d'une entreprise encouragée par la Couronne et par plusieurs personnalités catholiques de premier plan, dont le duc de Guise. Le principal acteur de cette aventure, Nicolas Durand de Villegaignon, était catholique et chevalier de l'Ordre de Malte. Cependant, l'aspect le plus important de l'expédition de la France antarctique n'était pas son credo religieux, mais le fait qu'il n'était pas seulement question de créer un comptoir commercial fondé sur le système du troc et excluant toute activité de production systématique ; on voulait surtout, en termes généraux, perpétuer l'ordre européen dans le Nouveau Monde comme l'exprimait si bien le nom donné au groupe. En dépit de la collaboration de plusieurs groupes indigènes — condition indispensable pour survivre dans ces régions —, les Français ne se mêlèrent pas et échouèrent ainsi à créer des liens du sang avec la population locale, ce qui aurait cimenté des alliances plus durables. La nature superficielle de cette entreprise dans le sud du Brésil explique pourquoi les Luso-Brésiliens réussirent à chasser définitivement les Français de la région en 1560.

La tentative lancée dans le Nord eut lieu un demi-siècle plus tard. Le projet de la France équinoxiale fut conçu sous le règne d'Henri IV qui avait, semble-t-il, promis le soutien de la Couronne à l'expédition. Mais, après la mort du roi, l'affaire fut remise entre les mains d'une compagnie de colonisation, et la protection officielle se réduisit à l'octroi de patentes et d'un pavillon. La couleur de l'aventure était à prédominance catholique, et quatre missionnaires franciscains accompagnaient les hommes. Les relations entre les Français et les Indiens étaient amicales, et le moine Claude d'Abbeville ramena en France deux Indiens qui furent baptisés par le roi. L'entreprise, qui semble

avoir été lancée dans un but de colonisation, prit fin en 1615 car, alors, les Luso-Brésiliens s'emparèrent de la totalité de la côte septentrionale.

Le séjour au Brésil eut un impact certain sur les esprits français contemporains. Des hommes comme Ronsard et Montaigne trouvèrent dans les récits rapportés par Thevet et Léry une base à leurs théories concernant l'âge d'or et l'âge d'innocence de l'homme primitif; leurs visions jouèrent un rôle notable dans la création du « noble sauvage », cher à Rousseau.

L'occupation néerlandaise du nord-est du Brésil prit place dans un contexte historique entièrement différent. La production sucrière, bien organisée, était devenue profitable, et le Portugal était sous la domination de l'Espagne — pays qui était loin d'entretenir des relations amicales avec la Hollande, laquelle avait rompu avec lui pour former les Provinces-Unies néerlandaises. Les Hollandais occupèrent Bahia en 1624, mais ils en furent chassés l'année suivante. Ils retournèrent ensuite au Pernambouc, importante région pour la canne à sucre, où ils se maintinrent de 1630 à 1654. L'entreprise était coordonnée par la Compagnie hollandaise des Indes orientales et fort bien administrée par le prince de Nassau, qui la dirigea pendant un peu plus de sept ans (1637–1644).

On peut dire que la Compagnie fut un parfait exemple de capitalisme commercial. Elle n'avait pas pour ambition de coloniser le Pernambouc, elle voulait seulement avoir la haute main sur le commerce du sucre tout en laissant les Portugais et les Brésiliens continuer à en assurer la production. Contrairement au « modèle » portugais de colonisation du Brésil, la politique coloniale néerlandaise plaçait les intérêts des négociants au-dessus de ceux des planteurs.

Cependant, Nassau était un humaniste de la Renaissance qui se prit d'un intérêt véritable pour le Brésil. Il voulut faire de son administration une reproduction tropicale du modèle culturel européen. Il était accompagné d'une mission culturelle complète, au sein de laquelle figuraient les peintres Frans Post et Albert Eckhout, le médecin Piso et le naturaliste Marcgrav. Il créa un jardin botanique, un zoo et un observatoire astronomique d'où, et c'était la première fois sur le continent américain, on observa et décrivit une éclipse du Soleil (13 novembre 1640). Il entreprit le développement et l'assainissement de la ville de Recife dont il fit paver les rues; la ville fut rebaptisée « Mauricia » et devint la principale cité d'Amérique du Sud. Nassau remplaça l'organisation municipale portugaise alors en usage par la version néerlandaise, autre preuve de la volonté de reproduire la vie de l'Ancien Monde sous les tropiques. En fait, l'incapacité des Néerlandais de s'adapter aux conditions coloniales contribua beaucoup au succès du soulèvement des Luso-Brésiliens qui les chassèrent après vingt-cinq ans de présence.

Contrairement aux Français et aux Hollandais, les Portugais s'unirent aux femmes indiennes presque dès leur arrivée, et ils continuèrent avec les

esclaves lorsque, vers 1580, la traite des Africains commença. Ainsi se créa un groupe de population particulier, composé surtout à l'origine de mulâtres et de métis, qui, sans être totalement étranger aux traditions européennes, s'identifiait avec force au Nouveau Monde, à la vie quotidienne de la colonie et aux relations culturelles qui s'y formaient. L'exploitation du Brésil par la couronne portugaise eut pour effet de renforcer les liens entre les colons blancs, les sang-mêlé et la colonie. La préférence des débuts pour le troc et le système des comptoirs céda la place vers le milieu du siècle à l'organisation du travail selon des modes capitalistes visant à la production à grande échelle de biens susceptibles de se vendre fort cher sur les marchés européens. Bien que la plupart des revenus fussent dépensés pour les échanges avec la métropole, les Luso-Brésiliens s'identifiaient nettement à la richesse de la colonie, et, avec le temps, ils commencèrent à lutter pour obtenir la maîtrise des processus de production.

Tandis que les Portugais prétendaient, à l'instar des Français et des Néerlandais, construire une réplique de la société européenne sous les tropiques, ils créaient en fait les conditions de la naissance d'une société différente. « Ce Brésil est devenu un autre Portugal », écrivait le père Fernão Cardim à la fin du XVI^e siècle. Mais ce fut le frère Vicente do Salvador qui sut le mieux saisir la signification du processus de substitutions et d'approximations que le climat tropical de la colonie et sa base économique, fondée sur le travail des esclaves, avaient rendu nécessaire. Ainsi qu'il l'écrivait : « Pourquoi aurions-nous besoin de la farine de blé du Portugal si nous cultivons ici notre farine de manioc ? Pourquoi devrions-nous importer du vin quand nous pouvons fabriquer, à partir du jus de canne à sucre, une liqueur qu'il suffit de laisser fermenter pendant deux jours pour qu'elle enivre comme le vin fabriqué à partir du raisin ? Pourquoi acheter de l'huile d'olive lorsque nous faisons notre huile à partir des noix de coco et des dattes de nos palmiers ? Pourquoi importer leur tissu quand nous avons du coton qu'il est plus facile de tisser que le lin ou la laine ? Au lieu des amandes venues du Portugal, nous avons nos noix de cajou, *et sic de ceteris*. »

Le modèle colonial portugais permit au petit royaume de la péninsule Ibérique de gouverner sa colonie américaine pendant trois siècles. Sa force reposait sur la souplesse relative avec laquelle il acceptait la variété des cultures composant la population de la colonie. Pour des auteurs comme Gilberto Freyre, ce trait venait de ce que les voyageurs portugais avaient déjà eu des contacts avec les Maures, les juifs et les Berbères qu'ils avaient rencontrés en Afrique du Nord, ou encore de l'expérience qu'ils avaient acquise en Inde et en Chine, à l'époque même où ils colonisaient le Brésil. Pour d'autres historiens, comme Sergio Buarque de Holanda, les preuves historiques montrent que, à cette époque des grandes découvertes, le provincialisme culturel des Portugais leur donnait un esprit étroit, tourné vers

le pragmatisme et moins facilement emporté par les spéculations philosophiques que par les enseignements de l'expérience.

En tout cas, leur réussite ne provenait pas d'une supériorité qualitative sur les tentatives françaises ou néerlandaises, mais elle tenait au fait qu'ils avaient créé la forme moderne de la colonisation, dont les grandes plantations où l'on cultivait les denrées tropicales, la main-d'œuvre servile composée de Noirs d'Afrique et le monopole du commerce s'unissaient pour offrir à la métropole des bénéfices énormes. La coercition idéologique, qui jouait un rôle indispensable dans le maintien du *statu quo* colonial, était dirigée avec une grande habileté selon la politique du moment qu'appliquait le Portugal, oscillant entre la souplesse et une répression très dure. L'Église y jouait un rôle décisif par l'intermédiaire du tribunal du Saint-Office de l'Inquisition qui, avec son intolérance à l'égard des autres formes de croyance et son omniprésence, maintint les habitants de la colonie dans un état de crainte pendant trois cents ans.

LES RELATIONS ET LES TENSIONS ENTRE LES DIVERS NIVEAUX DE CULTURE

Étant donné les objectifs missionnaires des ordres religieux européens qui, à la fin du XVII^e siècle, dans des régions comme Pará, ne comptaient pas moins de quatre couvents pour 80 colons non indiens, il était inévitable que la vie intellectuelle de la colonie brésilienne fût marquée par la culture ecclésiastique.

Les jésuites constituèrent la force motrice des deux premiers siècles de l'histoire culturelle luso-brésilienne. Ce sont eux qui dirigeaient les principaux établissements d'enseignement dans lesquels on apprenait quantité de matières, de l'alphabet à la philosophie, à la théologie et à la morale. Ils dispensaient la meilleure instruction disponible dans les colonies, au point que leurs écoles pouvaient aspirer au même rang que les universités de Coimbra et d'Evora — comme le montre la pétition présentée en 1662 au gouvernement portugais par le conseil municipal de Salvador. En l'absence d'universités telles que celles qui commencèrent à fonctionner dans l'Amérique espagnole vers le milieu du XVI^e siècle — 1551 à Lima et 1553 à Mexico —, les universités et les bibliothèques du Brésil étaient les écoles de ses prêtres. Certes, elles étaient insignifiantes si on les comparait aux grandes écoles européennes, mais il est néanmoins impressionnant de noter qu'au XVII^e siècle, la bibliothèque du collège jésuite du Maranhão avait une collection de quelque 5 000 ouvrages et que celle du collège de Rio de Janeiro en avait près de 5 500 au siècle suivant. La vaste somme de

connaissances que renfermaient ces bibliothèques nourrit de nombreux esprits et elle fut, directement ou indirectement, responsable des plus belles œuvres littéraires écrites au début de la période coloniale.

D'autres ordres religieux jouèrent aussi un rôle important dans la formation de l'élite de la colonie, par leurs monastères, leurs écoles et leurs bibliothèques. Les abbayes bénédictines, notamment, étaient remarquées pour l'excellence de leurs collections. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les franciscains, qui voulaient se maintenir à la pointe du progrès pédagogique, appliquaient dans leur enseignement les théories philosophiques des Lumières. Prenant la suite de la réforme de l'université de Coimbra, voulue par le marquis de Pombal (1776), ils prirent la tête du mouvement contre les méthodes traditionnelles et introduisirent l'expérimentation dans l'étude des sciences. À cet égard, la fondation du Seminário da Graça de Pernambouc, en 1798, par l'archevêque Azeredo Coutinho, marqua le commencement d'un nouveau chapitre de l'histoire de l'enseignement dans la colonie.

Dans les universités portugaises où l'on envoyait parfaire leur formation les fils des grandes familles brésiliennes, puisque aucun établissement de cette sorte n'existait dans la colonie, la culture ecclésiastique jouait là aussi un rôle prééminent. Mais le nombre de ces étudiants était minime : au XVI^e siècle, 13 étudiants brésiliens obtinrent leur diplôme à l'université de Coimbra contre 353 au siècle suivant. (Pour la plupart, ils venaient de Bahia, situation qui commença à se modifier au XVIII^e siècle, avec l'émergence croissante de la région centrale et méridionale du pays ; sur les 1 752 étudiants ayant obtenu leur diplôme à Coimbra, 572 venaient de Bahia, mais 445 étaient originaires de Rio de Janeiro et 347 du Minas Gerais). Les résultats de la réforme universitaire qui mettait en relief les études scientifiques et permettait une sécularisation de la culture exercèrent aussi une influence sur les Brésiliens. Nombre d'entre eux se rendirent dans d'autres centres de connaissances européens, comme les universités d'Édimbourg et de Montpellier. L'un des fruits les plus remarquables de ce nouvel ordre des choses fut l'*escola mineira* ou école littéraire du Minas Gerais qui, à la fin du XVIII^e siècle, donna à la langue portugaise certaines de ses plus belles œuvres littéraires.

En dehors des monastères et bien loin des universités d'outre-mer, les Luso-Brésiliens du XVIII^e siècle trouvaient un exutoire pour les activités et les échanges intellectuels dans le cadre des « académies » qui firent leurs premières apparitions à Bahia et à Rio de Janeiro. Leurs membres, qui pouvaient se trouver dans des régions fort éloignées de la colonie, correspondaient entre eux, évoquant des sujets tels que la botanique, la poésie ou l'histoire. L'une des œuvres les plus notables que l'on doit à ces académies est l'*Histoire de l'Amérique portugaise* de l'auteur de Bahia, Sebastião da Rocha Pita, véritable exaltation de la nature brésilienne et des succès des Portugais sous les tropiques. L'ouvrage écrit dans le style baroque alors en vogue annonçait

déjà le mouvement «nativiste» ou de la «fierté brésilienne». En 1748, à l'occasion de la nomination du premier évêque de la *capitania* (capitainerie) de la région, on créa dans le Minas Gerais une académie de circonstance, l'Aureo Trono Episcopal. Au cours des cérémonies, des poètes déclamèrent leurs œuvres en un concours littéraire avant la séparation de l'académie. On sait que la coutume de créer des académies de circonstance était florissante au XVIII^e siècle dans le Minas Gerais : les journaux que nous ont laissés les expéditions qui parcouraient les terres arides contiennent des références aux *poetas da roça*, ou poètes ruraux, qui se rassemblaient afin de réciter leurs œuvres devant les représentants de la Couronne qui passaient dans leur région. C'est ainsi que les sublimes modèles culturels européens purent s'enraciner dans les pratiques quotidiennes des plus lointaines provinces des terres arides du Brésil.

Dans la société coloniale, plusieurs langues étaient d'usage quotidien, le portugais étant celle des classes dirigeantes, des propriétaires des plantations de canne à sucre et des grands négociants des villes principales où les arrivées de nouveaux venus du Portugal étaient constantes.

Le littoral brésilien était habité par des peuples indigènes qui parlaient la langue des Tupinambás, laquelle fut rapidement apprise, domestiquée et adaptée par les jésuites qui lui appliquèrent les lois de la syntaxe classique. C'était là l'idiome commun des Tupinambás du littoral, connu à partir du XVII^e siècle sous le nom de *lingua brasilica*, ou, dans un contexte donné, langue du pays (la terre du Brésil), ou encore «langue de la mer» (la langue parlée sur le littoral, proche de la mer). Elle convenait fort bien aux objectifs des jésuites : José de Anchieta la décrivit dans son *Art grammatical de la langue la plus usitée sur le littoral brésilien*, publié en 1595. On a souvent dit que la réussite de la colonisation avait dépendu de la présence d'Indiens parlant une langue commune : dans les régions où d'autres dialectes étaient en usage, le système ne put prospérer. Cette «langue générale du littoral» commença à décliner au XVII^e siècle, son usage demeurant confiné au Maranhão, d'où elle se répandit vers l'Amazonie, sous les auspices des jésuites.

Le *lingua geral paulista*, ou langue générale de São Paulo, essaima beaucoup plus activement que la *lingua geral*. Disséminée par les *mamelucos* (métis de Blancs et d'Indiens) ou les sang-mêlé de São Paulo qui portaient dans les plaines arides traquer les Indiens dont ils allaient faire des esclaves, elle pénétra profondément dans des régions où les Indiens Tupi-Guarani, dont c'était l'idiome, n'étaient jamais allés ; elle laissa des traces dans les vocabulaires locaux et les noms de lieux.

Vers la fin du XVI^e siècle, lorsque la traite des esclaves commençait à battre son plein, plusieurs langues africaines firent leur apparition dans la colonie. Le bantou, introduit au XVII^e siècle, était parlé par 65 % des esclaves africains, et on continua de le parler au Brésil jusqu'au XIX^e siècle. Assez loin

derrière sur la liste, on trouvait le bene-kwas, dont le pourcentage de locuteurs ne s'éleva jamais au-dessus de 24 % du total des esclaves, mais dont les contributions linguistiques, en particulier le yoruba, demeurent vivantes dans les rituels religieux afro-brésiliens. Il est probable qu'une langue africaine générale a été parlée au Brésil, offrant un vecteur de communication entre les groupes ethniques et linguistiques des esclaves. Une chose est certaine, cependant : au cours des siècles, les langues portugaise et africaine se sont fortement influencées, produisant des résultats linguistiques curieux.

Ces situations linguistiques particulières furent peut-être été à l'origine de l'idée que le colon brésilien était d'une certaine manière différent des autres, que la vie dans la colonie était d'une nature qui lui était propre. Les sang-mêlé de la région de São Paulo exprimaient leur identité hybride par le vecteur de la langue générale du Sud dont on sait qu'ils la pratiquèrent jusqu'à ce qu'elle s'étiolât au début du XIX^e siècle. Ils avaient appris cette langue auprès de leur mère indienne et la transmettaient à leurs enfants, même si chaque génération était en fait plus blanche que la précédente. On sait que les enfants commençaient à apprendre le portugais à l'école et que la langue générale était si largement usitée qu'aucune paroisse ne pouvait former un groupe de fidèles si le prêtre ne la connaissait pas. Comme l'observait Sergio Buarque de Holanda, il y avait même des exemples bizarres de noms portugais qui se voyaient dotés d'un suffixe augmentatif tupi, créant ainsi « un amalgame pittoresque de deux langues extraordinairement dissimilaires, ce qui reflétait l'intime mélange de deux races et de deux civilisations ». Ainsi Pedro Vaz de Barros devenait Pedro Vaz Guaçu, Mécia Fernandes recevait le nom de Meciuçu, et, parce qu'il portait un long manteau, ou *casaco*, on sur-nommait « Casacuçu » le gouverneur Antonio da Silva Caldeira Pimental.

Les langues africaines eurent, elles aussi, une influence durable sur le portugais parlé au Brésil ; comme l'a fait remarquer Gilberto Freyre, elles adoucirent et atténuerent les sons plus rudes de la prononciation portugaise. De nouvelles synthèses linguistiques se créèrent, qui sont largement perdues aujourd'hui, étant donné que l'immense majorité des esclaves était illettrée. Au XVI^e siècle, lorsque l'esclavage en était à ses balbutiements, il semble qu'un dialecte particulier se soit formé dans les quartiers des esclaves, composé surtout de bantou (kimbandu et kikongo), ce qui permettait aux Africains des plantations et aux communautés d'esclaves fugitifs — *senzalas* et *quilombos* — de communiquer entre eux. Au XVIII^e siècle apparurent des dialectes ruraux, résultant d'un amalgame entre les systèmes phoniques africains et la langue portugaise, utilisés avec les Blancs. La même période vit la naissance de dialectes parlés dans les régions minières, qui sont peut-être dérivés d'une langue générale fondée sur l'ewe. Enfin, à partir de la convergence des idiomes des régions minières et du portugais populaire, les dialectes urbains à base yoruba prirent naissance.

Utilisée à des fins stratégiques par les jésuites, la langue générale indigène de la côte fut dépouillée de son importance à la suite des lois édictées par le marquis de Pombal qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, imposèrent le portugais comme langue véhiculaire de la colonie. Le grand nombre des esclaves inspirait de telles craintes que les pouvoirs voulaient décourager la création d'une langue générale africaine qui aurait pu réunir plus étroitement les divers groupes ethniques.

Les colons portugais se montraient plus souples que les autres Européens — Français et Néerlandais — qui avaient tenté de s'installer au Brésil. Les Portugais adoptaient les coutumes des indigènes et des esclaves africains dans le genre de maisons qu'ils bâtissaient, les vêtements qu'ils portaient, les aliments qu'ils consommaient, leur manière de se battre, de cultiver la terre, de voyager sur les rivières, de partir à l'aventure dans le sertão ou de soigner les maladies et les affections mineures. Avec le temps, ils créèrent leur propre version de ces coutumes et les adaptèrent aux modes de comportement européen. Dans un processus que les anthropologues nomment la grammaticalité, ils choisirent celles des coutumes indigènes et africaines qui présentaient quelque similarité avec leurs contreparties portugaises.

Citons en exemple l'attrance que ressentaient les Portugais pour l'étrange médecine à base d'herbes des Indiens, attrance justifiée par ses ressemblances avec le patrimoine pharmaceutique médiéval du Portugal. Comme ils croyaient aux vertus de certaines substances comme le bézoard, sorte de concrétion qui se forme dans l'estomac des ruminants, les Portugais trouvaient tout naturel d'utiliser celles qu'ils découvraient dans les entrailles des tapirs ou les têtes des alligators et des cochons sauvages. Lorsqu'ils pratiquaient des phlébotomies, les colons de São Paulo, qui ne possédaient pas de lancettes, se servaient du bec des oiseaux, des aiguillons des raies et des dents des serpents ou des poissons.

Le royaume animal leur procurait aussi la matière première des vêtements les mieux adaptés à la vie rude de la brousse. À São Paulo, on fabriquait communément des chaussures en peau de daim et des boucliers en peau de tapir. À partir de la fin du XVI^e siècle, le cuir de vache était largement utilisé dans le Nord-Est pour les vêtements ; les plus pauvres et les esclaves portaient de grossières étoffes de coton, tissées sur des métiers primitifs. Les plus beaux textiles, comme le velours, le damas et la dentelle, portés exclusivement par les riches, étaient importés à des prix exorbitants et devenaient de précieuses pièces que l'on se léguait de génération en génération.

D'après les témoignages des voyageurs qui se rendaient dans la colonie, les femmes à cette époque étaient de tristes créatures. Même si elles observaient les modes ibériques lorsqu'elles sortaient, toutes couvertes de fanfreluches et de bijoux, dès qu'elles rentraient chez elles, elles se laissaient aller et se montraient négligentes dans leur apparence, au point de suivre

l'exemple des femmes esclaves et de se promener à demi nues dans la chaleur de l'été. Leur jeunesse se fanait très vite, elles perdaient leur fraîcheur juvénile dès qu'elles avaient mis au monde leurs premiers enfants. À peine âgées de trente ans, elles n'étaient plus que des vieilles édentées.

Dans le Brésil néerlandais, les vêtements européens étaient de rigueur. Les sujets du gouverneur de Nassau portaient les habits qu'ont peints Rembrandt et Franz Hals. On attribue la victoire luso-brésilienne sur les Français du Maranhão au fait que les Brésiliens portaient des vêtements mieux adaptés au climat tropical, tandis que les Français étouffaient sous le poids de leurs habits qui les faisaient s'enfoncer dans la boue et se noyer dans les cours d'eau. Leurs opposants, légèrement vêtus, « trottaient de-ci de-là, tels des cerfs ».

On voyait dans les guerres, contre les Français dans le Nord et contre les Hollandais dans le Nord-Est, la preuve de la réussite du croisement brésilien de coutumes culturelles disparates qui en faisaient une étape importante dans le développement de l'identité coloniale. Dans leurs manières de parler, de se déplacer et de trouver leur chemin dans la brousse comme à travers le sertão, les Brésiliens devaient beaucoup aux Indiens. En se nourrissant de la sève des cactus, de racines, de bourgeons de samambaia, de reptiles, de fourmis grillées et autres délices indiennes, ils pouvaient subsister dans la brousse pendant de longues périodes, tandis que les ennemis qui les poursuivaient étaient obligés de s'en retourner au bout de quelques jours puisqu'ils n'avaient plus de vivres. Ils pouvaient même passer une journée entière dans l'eau jusqu'au cou, tourmentés par les moustiques ; le commandant von Schkoppe se plaignait de ce que « nous ne pouvons avoir aucun avantage sur eux dans la brousse et moins encore les déloger de leurs positions. En fait, nous ne pouvons pas grand-chose contre eux sans courir d'énormes dangers et sans risquer de perdre beaucoup d'hommes ».

Dans un tel milieu qui les privait de toute mobilité, la cavalerie et l'artillerie européennes n'avaient plus de raison d'être. La *guerra volante* ou *guerra brasilica* des Brésiliens ne pouvait qu'être gagnante, car elle se fondait sur la tactique d'embuscade, chère aux Indiens.

Si, dans la guerre, la frugalité des Brésiliens fut un des facteurs essentiels de leurs victoires sur les envahisseurs, en temps de paix, elle travaillait contre eux car elle raccourcissait leur espérance de vie. Dans le Nord et dans la région de l'Amazone, les habitudes alimentaires étaient calquées sur les traditions des Indiens et sur leur habileté à pêcher des poissons qui, avec les tortues, formaient l'essentiel de leur régime. Mais dans le Nord-Est producteur de sucre, les classes dominantes dépendaient surtout d'aliments salés et traités provenant d'Europe. Le bœuf et les poissons de mer ou de rivière composaient le reste de l'alimentation ; on évitait d'élever des porcs et des chèvres, qui auraient ravagé les champs de canne à sucre. Le mouton avait la réputation

de provoquer des empoisonnements et faisait l'objet d'une profonde aversion. On cultivait à peine le riz, quant au maïs, il ne convenait qu'aux esclaves et aux chevaux. Néanmoins, on en consommait beaucoup dans le Sud-Est où toutes les classes sociales en mangeaient ; dans le nord et le nord-est de la colonie, il remplaçait la farine de manioc. Dans les régions minières et autour de São Paulo, on préférait la viande de porc : lors des expéditions dans le sertão, il accompagnait la farine de maïs et les haricots sous forme de lard fumé. C'étaient là les trois aliments essentiels des aventuriers.

Les défricheurs et les gardiens de troupeaux avaient pour abris des huttes en auvent et, si le temps était beau, ils dormaient à la belle étoile. Le rapport qu'ils avaient su créer avec le milieu était semblable à celui des natifs brésiliens. Ils pouvaient se guider à des signes invisibles aux yeux d'un Européen, le vol des oiseaux, les traces des animaux, des branches cassées, des fragments de feuilles. Dans la région amazonienne et dans la brousse autour de São Paulo, ils se déplaçaient à bord de pirogues qu'ils avaient appris à construire auprès des Indiens.

Dans les plantations de canne à sucre du Nord-Est, la population vivait dans la grande maison et dans le quartier des esclaves qu'a décrits Gilberto Freyre dans le livre qui a pour titre le nom de cet ensemble, *Casa grande e senzala*. La grande maison, la *casa grande*, était la demeure de la famille du maître ; elle était construite sur un plan simple, avec une véranda d'où l'on avait généralement une vue de la quasi-totalité du domaine. Les *senzalas* étaient semblables à des hangars, longs bâtiments souvent dépourvus de la moindre cloison, dans lesquels étaient logés les esclaves. Les plantations du sud du pays, qui se firent plus nombreuses vers la fin du XVIII^e siècle, étaient quelque peu différentes du modèle du Nord-Est. Dans le Minas Gerais, la grande maison était généralement bâtie sur pilotis et l'espace libre sous le niveau principal servait à élever des animaux de basse-cour et des porcs. Dans les villes, le bâtiment le plus répandu était le *sobrado* portugais, construction à un étage avec une boutique au niveau de la rue et l'appartement du commerçant au premier étage. Les villes côtières suivaient un modèle qui semble s'être répandu dans tout l'Empire portugais et qui distingue encore les villes de Salvador da Bahia, dans l'État de Bahia, et São Paulo de Luanda, en Angola : la ville haute, sur la colline avec ses bâtiments administratifs et les demeures des riches, et la ville basse, autour du port, composée des quais et de rues bordées de boutiques. Dans toute la colonie, les pauvres bâtissaient leurs maisons de briques crues et de torchis ; comme ils n'avaient pas de tuiles, les toits étaient souvent couverts de feuilles de cocotier ou d'herbe de sapé. Le hamac indien était largement utilisé dans toute la colonie et, en particulier dans le Nord-Est et dans la région de São Paulo, il en vint à remplacer le lit. D'autres éléments du mobilier étaient tout aussi rudimentaires ; les assiettes, les couverts et les verres étaient rares.

Pendant les trois siècles que dura la période coloniale, les pratiques religieuses se firent de plus en plus hétérogènes. Les missionnaires jésuites concentraient tous leurs efforts sur la conversion du peuple à l'Évangile et se plaignaient, dans les lettres qu'ils écrivaient à la Société, du peu de foi et des habitudes déplorables des colons blancs. D'un point de vue institutionnel, il est significatif que le concile de Trente qui insistait tant sur le besoin de discipline eût été signé beaucoup plus tard que les premières constitutions de l'archevêque qui traitait avec Bahia au début du XVIII^e siècle. L'ombre des visites redoutées du Saint-Office de Lisbonne engendrait une vraie panique chez les habitants de la colonie. Effrayés par les interrogatoires, ils confessaient souvent des péchés commis si longtemps auparavant qu'ils en étaient à demi oubliés.

Les écarts de conduite étaient essentiellement d'origine portugaise et consistaient en croyances, pratiques et superstitions tout à fait semblables à celles que l'on pouvait constater dans la mère patrie et assez proches de l'expérience religieuse des autres peuples d'Europe. Le petit peuple était en termes d'intimité avec Dieu, Jésus-Christ, les saints et la Vierge, ce qui, aux yeux du Tribunal n'était pas seulement blasphématoire mais touchait, dans de nombreux cas, à l'hérésie. Bon nombre des déclarations faites par les habitants des colonies révélaient des tendances anthropomorphes et autres croyances populaires. Par exemple, Dieu était un vieillard fatigué et son fils était doté d'attributs phalliques très semblables à ceux de certaines divinités païennes : « Béni soit le pénis de mon Seigneur Jésus-Christ qui m'arrose », entendit-on une bohémienne crier, tandis qu'elle sautait entre les flaques d'eau sous une averse. Elle fut châtiée pour cela par l'Inquisition.

Pendant la période coloniale, l'Europe était déchirée par les guerres de religion, ce qui fit venir au Brésil bon nombre de protestants fuyant les persécutions et de *renegados*, ou apostats, dont la présence inspira sans le moindre doute nombre des discussions qui se produisirent au cours des visites du Saint-Office, afin de déterminer si les Maures ou les Turcs allaient au ciel. Mais la proie favorite de l'Inquisition portugaise au Brésil était les « nouveaux chrétiens », autrement dit les juifs qui, une fois convertis, étaient soupçonnés de faire retour à la foi de leurs ancêtres. Beaucoup d'entre eux étaient des hommes riches, et certains finirent leurs jours sur le bûcher du Terreiro do Paço, à Lisbonne.

Cependant, on observa très tôt, en même temps que les déviations religieuses portant la marque de l'Europe, l'influence des croyances indigènes. En 1592, il y eut des dénonciations faisant état d'une pratique complexe qui incorporait des éléments du christianisme et des croyances indiennes, appelée la *santidade* (sainteté) de Jaguaripe, du nom de la plantation où elle avait pris naissance. Nombre de ses adeptes étaient des sang-mêlé, individus appartenant à deux cultures qui allaient et venaient entre les exploitations

et les terres arides. Ils étaient baptisés, confirmés, bons chrétiens craignant Dieu, et pourtant ils n'hésitaient pas à s'écorcher avec des dents de blaireaux, à se peindre la peau avec de la teinture d'urucum et, parfois même, à manger de la chair humaine lors de leurs rituels cannibales.

Tandis que la colonisation prenait peu à peu racine, les rites d'origine indigène se voyaient de plus en plus relégués dans les domaines de la sorcellerie, et les accusations en ce sens visaient les pratiques magiques de guérison, dont beaucoup existent encore de nos jours parmi les peuples de la jungle brésilienne.

Les pratiques magiques venues d'Afrique ne commencèrent pas à être remarquées avant la fin du XVI^e siècle, lorsque la traite s'intensifia et devint systématique. Elles comportaient surtout la divination par l'eau, les cruches, les jarres et autres objets liés à la survie et à la vie quotidienne des esclaves, ainsi que diverses techniques visant à jeter des sorts comme à s'en protéger. Pour une bonne part, ces pratiques étaient individuelles, mais certaines s'organisaient lors de rituels extatiques auxquels participaient de nombreux assistants. La plus connue était le *calundu*, forme syncrétique de religion afro-brésilienne qui remonte au moins au XVII^e siècle et qui s'est beaucoup répandue au XVIII^e siècle. Sans doute d'origine bantoue, c'était un lointain prédécesseur du candomblé d'aujourd'hui. Les autorités religieuses et laïques poursuivaient cette pratique comme toutes les autres pratiques syncrétiques, même si elle était souvent tolérée, sinon encouragée ouvertement par la classe dirigeante qui préférait permettre aux Noirs de se rassembler pour leurs *batuques* au son des tambours que de les voir s'absorber dans des projets d'évasion ou de connivence avec les fugitifs des *quilombos*.

À mi-chemin de la pratique religieuse officielle, on trouvait des confréries, caractéristique très importante de la vie de la colonie. Il existait des associations du genre des corporations, dotées de statuts généralement imités de ceux de groupements semblables au Portugal et qui réunissaient des groupes sociaux ayant des origines ethniques ou des niveaux de richesse semblables. Il y avait ainsi les confréries de bons hommes — terme utilisé par les membres des classes dominantes — comme le Santíssimo Sacramento ou l'Ordre tertiaire de saint François, et des confréries de mulâtres et de Noirs, comme Santa Ifigênia ou Nossa Senhora do Rosario. Appartenir à une confrérie signifiait que l'on était assuré d'avoir un enterrement digne, des messes de commémoration et les honneurs d'un accompagnement par les frères. Dans le Minas Gerais, ces associations étaient d'une extrême importance étant donné qu'elles construisirent la plupart des principales églises baroques de la région. Elles organisaient aussi les plus somptueuses célébrations de l'époque, comme la fête qui s'est tenue à Vila Rica en 1733, connue dans l'Histoire sous le nom de *Triunfo Eucarístico*.

Deux auteurs du XVII^e siècle méritent d'être cités pour leur exposé sans fard des problèmes de la colonie brésilienne ; il s'agit de Gregorio de Mattos Guerra (1623–1696) et d'Antonio Vieira (1608–1697).

Gregorio de Mattos était un homme instruit, formé dans le moule de l'humanisme et diplômé de l'université de Coimbra. Il ne s'installa à Salvador, la ville dans laquelle il devint célèbre, qu'à l'âge de cinquante ans. Auteur de poèmes burlesques et religieux, il se montrait un critique virulent des coutumes de son temps, et certains chercheurs contemporains ont tendance à voir en lui, sous le manteau de la dérision et du sarcasme qu'il affectait, un nostalgique du système social européen de l'aristocratie.

Néanmoins, il décrivait dans ses poèmes les intrigues, l'empressement à dénoncer ses ennemis aux autorités coloniales, les romans superficiels, la prostitution et la vie turbulente de Salvador au XVII^e siècle, et il gardait aussi un œil attentif sur les pratiques populaires. Il ne prit jamais la peine de faire imprimer ses œuvres qui circulaient sur des feuillets manuscrits et que l'on lisait à haute voix dans la rue. Naturellement, ses écrits subirent de nombreux changements au cours de ces pérégrinations, mais ils avaient l'avantage de fournir un débouché culturel à une population largement illettrée, puisque les plus pauvres et les esclaves pouvaient en profiter.

Le facteur oral joua aussi un rôle important dans la dissémination des plus belles œuvres de Vieira. Elles se composaient de ses sermons, qui traitaient des grandes questions de la vie coloniale, comme l'expulsion des Hollandais, l'évangélisation des Noirs et la liberté des Indiens. Vieira était écartelé entre deux mondes, car il était parfaitement conscient des ambiguïtés et des contradictions de l'Empire portugais. Ce jésuite pugnace était d'une grande érudition ; néanmoins, il fit une utilisation originale des traditions populaires de son temps, les introduisant dans les convolutions raffinées de l'obligatoire rhétorique baroque, pour que ses messages soient plus familiers et plus compréhensibles par son auditoire. Il évoquait aussi la croyance portugaise au retour messianique du roi Sebastian quand il évoquait les temps difficiles que connaissait le royaume et il préconisait, pour que sa gloire fût restaurée, une plus grande tolérance envers les « nouveaux chrétiens ».

Avec Gregorio de Mattos et Antonio Vieira, le thème principal traité n'est donc pas la splendeur de la nature tropicale ni les avantages du climat chaud, mais bien la vie de la colonie, avec ses contradictions et les sacrifices qu'elle exigeait.

Les particularismes ethniques et culturels croissants des Luso-Brésiliens revêtirent une dimension politique avec les émeutes et les soulèvements qui, vers le milieu du XVII^e siècle, commencèrent à altérer le cours normal des relations avec le Portugal ; il y avait des conflits entre diverses factions désireuses de pousser leurs intérêts. Au début, il n'existait pas de sentiment pro-brésilien, ni aucune intention de se séparer du Portugal ; ces troubles étaient plutôt symptomatiques du fait que les colons se sentaient différents des habitants du

Portugal à cause des caractéristiques du milieu dans lequel ils vivaient. C'est pourquoi ils revendiquaient des traitements administratifs différents.

En 1684, les habitants du Maranhão se mutinèrent pour défendre les intérêts des classes dominantes locales. D'une part, il y avait un affrontement avec les jésuites qui s'opposaient à l'esclavage des Indiens, de l'autre, il y avait un mécontentement face à la Companhia do Comercio récemment créée, qui avait échoué à tenir sa promesse de fournir chaque année un contingent donné d'esclaves noirs destinés à travailler dans les plantations.

Trente ans après ce que l'on appela la révolte de Beckman, de nouveaux troubles éclatèrent, cette fois dans la région de Pernambouc, entre deux secteurs de l'oligarchie locale. On trouvait, d'un côté, les propriétaires terriens qui résidaient à Olinda, à la fois capitale et archevêché, et de l'autre, les marchands de Recife qui voulaient voir leur cité accéder au rang de ville et de capitale. Les citoyens d'Olinda qui défiaient ouvertement le gouvernement métropolitain déposèrent le gouverneur et envisagèrent même de se séparer du Portugal et de créer un nouvel État.

Le Minas Gerais connut lui aussi des soulèvements et, là aussi, les affrontements entre factions se mêlaient à l'opposition au pouvoir portugais. Entre 1707 et 1709, les premiers colons de la région productrice d'or, qui étaient surtout originaires de la région de São Paulo, les « paulistes », se heurtèrent aux *emboabas* ou intrus étrangers, dont beaucoup venaient du Portugal et, pour la plupart, travaillaient au commerce des fournitures. Les deux côtés se méfiaient de l'autorité établie ; l'un des dirigeants des *emboabas*, Manuel Nunes Viana, alla jusqu'à se proclamer gouverneur de la région. Pour leur part, les « paulistes » rejetaient non seulement le plaidoyer en faveur de la modération de l'envoyé royal, mais ils tentèrent même de l'assassiner. Enfin, l'autorité portugaise fit sentir sa force, mais sans exécuter les coupables — comme cela se produisit dans la même région dix ans plus tard, en 1720. Alors, des potentats locaux qui voulaient s'emparer de l'appareil administratif récemment installé du Minas Gerais se révoltèrent contre la décision du gouverneur d'augmenter la taxe sur l'or. L'un des participants au soulèvement, Filipe dos Santos, fut exécuté sans procès, ce qui laissa dans les mémoires une image sinistre de la justice portugaise.

Mais il se produisit d'autres révoltes qui causèrent bien des inquiétudes à la Couronne. Les esclaves fugitifs s'étaient installés dans les *quilombos* dont beaucoup étaient devenus de véritables villes, avec leur organisation qui n'avait que mépris pour la loi coloniale. Le plus célèbre d'entre eux, le *quilombo* de Palmares, dans les montagnes de la Serra da Barriga, près d'Alagoas, fut florissant pendant presque tout le XVII^e siècle. Il finit par couvrir 27 000 kilomètres carrés et compta près de 50 000 habitants, parmi lesquels se trouvaient des Blancs et des Indiens. Même si l'esclavage n'y fut pas aboli — telles étaient les contradictions du système —, les habitants

cultivaient leurs fruits et leurs légumes et vendaient leurs excédents au marché. Dans l'esprit des esclaves du Nord-Est du Brésil, Palmares acquit des proportions légendaires autant qu'héroïques, et en prononcer le nom devenait un appel à la révolte et à l'évasion. Cela suffisait pour que les autorités coloniales finissent par décider de la détruire en 1695. La crainte d'une insurrection des esclaves jeta son ombre sur les administrateurs du Brésil pendant toute la période coloniale et, au XVIII^e siècle, c'était devenu une véritable obsession.

LE XVIII^e SIÈCLE : EN QUÊTE DE VOIES NOUVELLES

À partir du XVIII^e siècle, les Luso-Brésiliens avaient commencé à nourrir l'idée que, en dépit des profondes différences ethniques et culturelles qui les séparaient, ils n'en formaient pas moins un ensemble doté de son identité propre qui les distinguait des habitants de la mère patrie. La politique sévère de la période, sous l'autorité du marquis de Pombal, voulait faire passer l'économie de la colonie sous le pouvoir direct du royaume, l'objectif étant d'éliminer les intermédiaires anglais de plus en plus présents. Politiquement et culturellement, les autorités voulaient imposer une sorte d'unité sur une population extrêmement complexe résultant des mélanges entre les Blancs, les Indiens et les Noirs, et qui s'adonnait à d'étranges pratiques de toutes les sortes imaginables. En dépit du fait que, à la fin du siècle, la colonie s'était diversifiée d'un point de vue économique et qu'elle était relativement prospère, la reine Marie I^{re} de Bragance maintint la rigidité administrative de son gouvernement, interdisant par exemple les manufactures de textiles et insistant sur la nécessité d'accroître la production de l'or extrait des mines des régions centrales du Brésil.

Les Brésiliens portaient en nombre toujours croissant pour l'étranger, afin de poursuivre leurs études dans les universités européennes, et les idées des Lumières faisaient des adeptes dans toutes les villes principales de la colonie. Guidés par les critères littéraires de l'Europe, poètes et écrivains commencèrent à exprimer la frustration et l'absurdité de l'existence coloniale, soit qu'ils invoquaient un milieu naturel brésilien idéalisé — selon un processus auquel Antonio Candido de Mello e Souza donna le nom de transfiguration —, soit qu'ils prenaient une direction didactique avec un message de critique sociale. Ce n'était pas par accident que des hommes comme Claudio Manuel da Costa, auteur du «transfigurant» *Vila Rica*, l'un des plus beaux poèmes de la langue portugaise, Tomás Antonio Gonzaga avec sa magnifique satire *Les Lettres chiliennes* et Silva Avarenga, poète humoristique et critique du système d'enseignement portugais, que tous ces hommes, donc, avaient pris part aux mouvements dissidents opposés

au régime, tant au Minas Gerais qu'à Rio de Janeiro. Au cours de cette période, il se forma un public de lecteurs, même s'il était restreint, pour les œuvres culturelles produites dans la colonie, et l'on organisa un système de distribution des livres qui couvrait tout le pays. Le fait que des librairies de l'intérieur du Brésil importaient des ouvrages étrangers donne à comprendre à quel point les personnes cultivées se tenaient au courant des œuvres publiées en Europe. Au Minas Gerais, où prit naissance la crise du système colonial, il y avait d'innombrables bibliothèques appartenant aussi bien à l'Église qu'à des laïcs. Parmi les auteurs les plus lus figuraient les noms de Montesquieu, Raynal et Voltaire.

C'est aussi au Minas Gerais que la musique et les arts visuels ont le mieux démontré les activités créatrices des Luso-Brésiliens. Lors des fêtes religieuses et populaires, on demandait la présence de musiciens qui étaient presque toujours des mulâtres et qui faisaient généralement partie de confréries. Les expéditions dans le sertão s'accompagnaient d'esclaves musiciens qui jouaient des morceaux dès le lever du soleil et à chaque étape du voyage. Des compositeurs comme Lobo de Mesquita, Gomes da Rocha et Coelho Neto nous ont laissé quantité de compositions qui témoignent de la qualité de leur musique. Les arts visuels étaient surtout représentés de manière originale par l'architecture et la sculpture. Le grand maître de ces deux disciplines était un authentique génie, l'Aleijadinho, « le Petit Boiteux » comme on l'avait surnommé à cause de son pied-bot. Son interprétation du style baroque portugais était aérienne et légère, allant jusqu'à frôler le rococo. Il décora des façades d'églises de portiques et de médaillons délicatement sculptés dans une pierre particulièrement tendre, facile à travailler. Le groupe de prophètes qui se tiennent devant l'église de Congonhas do Campo (illustration 152) est le chef-d'œuvre de sculpture de l'Aleijadinho. On croit maintenant qu'à la fin du XVIII^e siècle et sous son influence, il existait au Minas Gerais une véritable école d'artistes qui, inspirés par les maîtres européens, finirent par découvrir leur expression authentiquement personnelle.

Tandis que s'affirmait l'indépendance intellectuelle des colons, ces derniers supportaient de moins en moins bien le poids de la politique portugaise — qui, dans le cas du Minas Gerais, se faisait le plus cruellement sentir avec une taxation exorbitante de la production d'or —, et ils se sentaient de plus en plus désireux de gouverner eux-mêmes la colonie et de décider de leur destin. Le climat international était révolutionnaire, les exemples venant des deux côtés de l'Atlantique : d'Amérique du Nord, de France et de Saint-Domingue. Vers 1788, peut-être même plus tôt, des intellectuels et des hommes liés à la capitainerie du Minas Gerais commencèrent à se rassembler pour des discussions politiques dans lesquelles ils envisageaient la possibilité de se séparer du Portugal et de proclamer une république. Si l'on en croit les dénonciations qui ont suivi, Tomás Antonio Gonzaga alla jusqu'à

rédiger les lois du nouvel État en s'inspirant du modèle nord-américain, qui était déjà à la base de l'idéologie du mouvement. Il y eut des projets visant à fonder une université à Vila Rica et à abolir les restrictions qui pesaient sur l'exploitation des mines de diamants (alors monopole royal) et sur les manufactures. On allait créer une usine de poudre à canon, une monnaie, et on allait encourager l'extraction du minerai de fer. L'unanimité était loin d'être acquise sur la question de l'émancipation des esclaves, car plusieurs des principaux membres du mouvement, notamment José Alvares Maciel, étaient propriétaires terriens et possédaient de nombreux esclaves. On trouva une solution provisoire de compromis, semble-t-il, aux termes de laquelle seuls les esclaves nés au Brésil seraient affranchis.

Au début, le soulèvement se limita au Minas Gerais, mais il se répandit dans le reste du Brésil. Certains des membres du mouvement, mené par Joaquim Silvério dos Reis, dénoncèrent les autres, et les coupables furent arrêtés, jugés et condamnés à l'exil en Afrique. L'un d'eux, le plus pauvre du groupe, fut pendu et écartelé en public, et les restes de son corps exposés le long de la route qui menait de Rio de Janeiro, capitale de la vice-royauté, au Minas Gerais. Cet homme, Joaquim José da Silva Xavier, exerçait l'art dentaire à temps partiel, et il était connu sous le sobriquet de « Tiradentes », l'arracheur de dents. Dès la proclamation de la République, en 1889, on en fit le plus grand héros de la nouvelle nation brésilienne.

Kenneth Maxwell, qui est à l'heure actuelle le principal chercheur travaillant sur le soulèvement connu sous le nom d'*Inconfidência mineira*, y voit une tentative de rébellion limitée aux groupes dominants, le résultat du désir de l'oligarchie locale d'affirmer ses racines. Mais cette vision des choses ne prend pas en compte la longue série de révoltes sporadiques qui remonte aux dix premières années du siècle et dont on percevait constamment les effets sur divers fronts : protestations des autorités locales contre le percepteur, soulèvements de potentats dans le lointain sertão, rumeurs de révoltes d'esclaves, création de *quilombos*, idées subversives véhiculées dans les sermons des prêtres. En outre, Maxwell néglige l'essentiel de la correspondance officielle qui, dès le milieu du siècle, ne cessa d'insister sur l'imminence d'une rébellion des esclaves et sur le nombre dangereusement élevé de gens misérables et de chômeurs. Sous cet angle, le soulèvement semble avoir été l'exaspération d'un ensemble de conditions extrêmement compliqué, et non pas simplement l'aventure d'une poignée d'intellectuels appartenant à la classe dominante.

Les membres d'un groupe appelé la *Sociedade literaria*, la Société littéraire, se rencontrèrent lors de réunions tenues à Rio de Janeiro entre les années 1786 et 1794. Cette société était en quelque sorte l'héritière des académies dont nous avons parlé. Mais les temps avaient changé et, très vite, ces réunions tournèrent à la critique de la monarchie, à la défense du

républicanisme, ainsi qu'à une opposition à la politique du Portugal et à la censure qu'imposait l'Église. Comme cela avait été le cas dans l'exemple du Minas Gerais, il y eut des dénonciations à la suite desquelles le vice-roi, le comte de Resende, ordonna que les coupables fussent présentés devant les tribunaux. Les accusés étaient au nombre de dix seulement, dont le plus connu était le poète et professeur de rhétorique Silva Alvarenga. Si l'on avait craint, au début, que ces hommes fussent «des individus mal intentionnés qui voulaient, ou du moins qui semblaient vouloir, semer et propager parmi la population ces mêmes principes qui avaient transformé la monarchie française», on finit par reconnaître que l'on ne possédait aucune preuve établissant qu'il y avait complot parmi les accusés et que leurs crimes demeuraient confinés au royaume des paroles, dans des «conversations, soit publiques, soit privées». Contrairement à ce qui s'était passé lors du procès du Minas Gerais, on ne fit pas mention, pendant le déroulement de la procédure, d'un plan politique contraire aux intérêts du système colonial.

Salvador da Bahia resta la capitale du Brésil jusqu'en 1763, date à laquelle Rio de Janeiro la remplaça, à cause de l'importance économique croissante de la partie centrale et méridionale du pays. L'arrière-pays de Rio de Janeiro était depuis longtemps une région de production de canne à sucre et la ville, qui existait depuis les débuts de la colonie, abritait une population extrêmement diverse. Il y avait surtout un énorme contingent d'esclaves, d'affranchis, de mulâtres et de sang-mêlé. À la fin du XVIII^e siècle, les idées de la Révolution française se répandirent dans toute la ville, sous la forme de brochures et de livres qui, échappant à la censure, pénétraient dans le port à bord de navires étrangers.

On dispose de témoignages prouvant qu'à partir de 1792, les idées révolutionnaires faisaient l'objet de discussions enthousiastes dans la ville de Salvador. En 1797, une loge maçonnique se créa sous le nom de Chevaliers de la Lumière; ses membres étaient des personnages éminents de la haute société de Bahia. Les maisons particulières jouaient aussi un rôle en accueillant des réunions d'hommes cultivés qui discutaient des idées des Lumières et d'autres questions; tout cela provoquait les suspicions de la Couronne.

Mais ce furent les brochures et les affiches placardées sur les murs de la ville qui, en 1797, firent comprendre aux autorités que quelque chose de grave se préparait; ces textes parlaient de républicanisme, de liberté, d'égalité, de libre-échange, de châtement des ecclésiastiques rétrogrades et d'amélioration des traitements des militaires. De plus, ils hissaient la France au rang de modèle à suivre. Ainsi fut révélé ce que l'on considérait comme un mouvement extrêmement dangereux, qui n'était finalement que le fait d'un groupe de jeunes conspirateurs. Leurs origines sociales étaient modestes — tailleurs, menuisiers, soldats, brodeurs —, et certains d'entre eux étaient même des esclaves. Ils voulaient instaurer une république qu'ils

prévoyaient de proclamer à Bahia, d'où le mouvement devait se répandre à travers le Brésil. Six membres du groupe étaient considérés comme les principaux meneurs, et quatre d'entre eux furent condamnés à mort par pendaison : João de Deus, Lucas Dantas, Manuel Faustino et Luis Gonzaga.

La conspiration de Bahia marqua la fin d'un cycle. Elle confirma la radicalisation idéologique des Luso-Brésiliens et l'immense influence des idées libertaires dans toute la société. Les colons avaient évolué ; après avoir adopté les principes libéraux de la guerre d'Indépendance américaine, ils étaient passés aux idées plus virulentes de la Révolution française qui la suivit. Ces idées se répandaient à partir des classes cultivées riches pour atteindre le bas de l'échelle sociale. À tous les niveaux, la société coloniale était avide de changement, et il est particulièrement intéressant de noter combien, au sein d'une société majoritairement illettrée comme celle du Brésil, tous ces phénomènes ont été si profondément marqués par l'influence des livres et des idées. La vieille Europe pouvait encore semer ses idées dans les esprits des jeunes colonies, même si cela devait avoir pour résultat que les colonies se retournent contre elle.

BIBLIOGRAPHIE

- ABREU C. 1976. *Capítulos de história colonial*. Rio de Janeiro.
- FREYRE G. 1964. *Casa grande e senzala*. (trad. française : *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, 1952, 1974).
- HOLANDA S. B. DE. 1957. *Caminhos e fronteiras*. São Paulo/Rio de Janeiro.
- 1969a. *Raizes do Brasil*. Rio de Janeiro.
- 1969b. *Visão do Paraíso*. São Paulo.
- LANCIANI G. «Il meraviglioso come scarto tra sistemi culturali». *L'America tra reale e meraviglioso — scopritori, cronisti, viaggiatori* (tiré à part).
- MAXWELL K. 1973. *Conflicts and conspiracies — Portugal and Brazil, 1750–1808*. Cambridge.
- MELLO E. C. DE. 1975. *Olinda restaurada*. Rio de Janeiro/São Paulo.
- MORAIS R. B. DE. 1979. *Livros et bibliotecas no Brasil colonial*. Rio de Janeiro/São Paulo.
- SOUSA A. C. DE M. E. s.d. *Formação da literatura brasileira — Momentos decisivos*. São Paulo.
- SOUZA A. C. 1986. *O diabo e a terra de Santa Cruz*. São Paulo.

26.2

Les Caraïbes

Patrick E. Bryan

LES CARAÏBES ESPAGNOLES

Dans le sillage de Colomb, après la découverte des Amériques, les Européens pénétrèrent sur le continent américain, mais en petit nombre. Les Espagnols étaient arrivés les premiers parce qu'ils appartenaient, sous le règne de la reine Isabelle de Castille, au seul État européen qui avait accueilli avec bienveillance l'idée de Christophe Colomb, selon laquelle dans un monde sphérique, on pouvait accéder aux épices, à l'or et aux merveilles de l'Orient en naviguant vers l'ouest. Colomb était équipé d'instruments de navigation maritime relativement nouveaux, le compas, l'astrolabe et le quadrant, et fort de ses compétences en matière de marées, familiarisé aussi avec les progrès réalisés dans le domaine de la cartographie et de la navigation, le marin génois jeta l'ancre aux Bahamas en octobre 1492, après une traversée de l'Atlantique qui avait duré soixante-sept jours.

Cette poignée d'Européens, en plus des formidables compétences qu'ils étaient parvenus à acquérir pour braver l'océan, apportaient également avec eux une puissance militaire qui comprenait une cavalerie et de la poudre à canon. Face à ces techniques militaires inconnues, la civilisation taino s'effondra. Les Tainos se servaient d'instruments qui appartenaient, à proprement parler, à l'époque néolithique. Leurs haches, couteaux et lances de pierre, leurs arcs et leurs flèches ne pesaient pas lourd devant la poudre à canon, l'artillerie et la cavalerie espagnoles. Les belliqueux Aztèques eux-mêmes, en position dominante au Mexique, n'avaient aucune chance de l'emporter, avec leur conception religieuse de la guerre, face à la notion de la guerre totale qui animait un Cortés.

Les Tainos établis sur les îles des Caraïbes furent incapables de survivre aux maladies nouvelles importées d'Europe. L'environnement pathologique allait se trouver « enrichi » de la variole, la diphtérie, le typhus et la grippe. La variole, qui fit son apparition dans les Caraïbes entre 1518 et 1519, ôta la vie à un tiers de la population taino sur l'île d'Hispaniola, provoqua une hécatombe à Cuba et décima la population de Porto Rico (illustration 137). La conquête espagnole fut apocalyptique. À la maladie s'ajoutaient famine, suicides et guerre.

À Hispaniola, Enriquillo mena la guerre contre les Espagnols entre 1529 et 1533. À Cuba, entre les années 1520 et 1550, les Indiens rebelles mirent à mort Espagnols, « Noirs pacifiques » et Indiens, incendièrent villes et *bohios* et massacrèrent le bétail.

Mais, de même que tous les autres Européens qui débarquèrent aux Amériques, les Espagnols y introduisirent des systèmes de valeurs, des croyances, des habitudes et des coutumes entièrement nouveaux. Ainsi, ce fut leur culture qu'ils implantèrent dans les Amériques en même temps que de nouvelles techniques.

L'Espagne qu'avaient laissée derrière eux les conquistadores, embarqués avec Colomb ou plongés brutalement dans le nouvel environnement américain, venait à peine de mettre un terme à sept siècles de conflit avec l'Islam qui avait occupé le pays depuis 711 apr. J.-C. Lorsque l'Islam fut enfin chassé de Grenade en 1492, il laissa son empreinte sur la langue espagnole, l'architecture espagnole et les techniques agricoles. Mais les sept siècles de guerre contre les Maures « infidèles » avaient renforcé en Espagne un catholicisme militant.

Beaucoup d'Espagnols étaient des bergers et des éleveurs. Parmi ceux qui allèrent aux Amériques se trouvaient des charpentiers, des forgerons, des maçons, des carreleurs, des constructeurs de bateaux, des tanneurs et des cordonniers, dont les techniques étaient, pour l'essentiel, des nouveautés dans les Caraïbes. D'autres étaient originaires des terres arides de l'Estrémadure où la dureté de la vie poussait les individus à émigrer pour améliorer leur sort. Et puis, il y avait ceux qui, tout en appartenant à la classe des *hidalgos*, ne possédaient pas la richesse correspondant à ce rang. Les *hidalgos* sans le sou et les roturiers qui aspiraient à devenir des *hidalgos* s'embarquèrent pour les Caraïbes où, espéraient-ils, une vaste population indienne allait leur fournir la base d'une main-d'œuvre servile, digne des aristocrates les plus huppés.

Parmi les émigrés, il y a toujours des êtres animés par l'espoir d'une vie meilleure ; et les rapports de Colomb, qui regagna l'Europe en 1493, faisaient croire que l'or allait ou pouvait procurer à chacun un accès rapide à la richesse. Bernard Díaz del Castillo, en l'occurrence, a fort bien résumé les deux aspects contradictoires de l'ambition espagnole, l'un matériel et l'autre spirituel, lorsqu'il a déclaré : « Je suis venu pour servir Dieu et m'enrichir ».

L'attrait de l'or, exagéré par la suite dans le mythe de l'*El Dorado*, prit de l'ampleur parce que, pendant la seconde moitié du XV^e siècle, la « valeur de l'or ne cessait d'augmenter par rapport à celle des produits de consommation courante ». Les Tainos avaient utilisé l'or pour confectionner les masques cérémoniels de leurs chefs et de leurs prêtres, voire pour décorer leurs ceintures et leurs parures nasales. Les *vecinos* espagnols se livrèrent

à la recherche du métal précieux dans les fleuves et les torrents des îles. Pour se procurer l'or fluvial ou alluvial, il faut laver le sable, puis le « passer au crible dans des claies appelées *bateas* » (Vilar, 1976, p. 66). C'était l'infortunée population taino, souvent les femmes, qui s'échinait à laver le sable aurifère depuis l'aube jusqu'au crépuscule, sorte de main-d'œuvre condamnée aux travaux forcés dont la gratuité permettait de réduire les coûts de production.

Simultanément, la technique des Tainos (outre leur main-d'œuvre) contribuait à l'entretien des Espagnols. Dans les Caraïbes, les récoltes de tabac, haricots, maïs, poivrons, manioc, patates douces, ananas, goyaves, racines, ainsi que les baies et les fruits pourvoyaient aux besoins de la classe parasitaire des nouveaux maîtres. Les Tainos avaient depuis longtemps domestiqué ces cultures et appliquaient aux racines de manioc un procédé primitif de transformation pour produire du pain, lequel allait devenir d'une importance cruciale pour le ravitaillement alimentaire des expéditions que lancèrent les Espagnols sur le continent à partir de leurs bases dans les archipels des Caraïbes. Même après que les outils en fer importés d'Europe eurent supplanté les outils en pierre des Tainos, les Européens allaient adopter et faire usage du hamac taino, du canoë taino et, dans une certaine mesure, du *bohio* taino, cette hutte en chaume conçue pour résister aux fréquents vents de tempête en provenance de la mer qui soufflent sur les Caraïbes. Cette zone des Caraïbes représentait, pour les Espagnols du moins, une « frontière de peuplement », et la technique taino joua un rôle vital pour assurer la consolidation de la colonisation espagnole (illustration 153).

L'historienne Tessa Cubitt (1995, p. 83) a fait remarquer qu'« au cœur des [valeurs hispaniques] il y avait les institutions de l'Église et de la famille et un code de conduite fondé sur l'honneur personnel ». L'Église catholique romaine fut rapidement introduite dans les Caraïbes, et la cathédrale de Santo Domingo fut de bonne heure érigée avec une « robuste structure gothique agrémentée de décorations inspirées par la Renaissance italienne ». Alors que la cathédrale répondait surtout au souci d'assurer le bien-être spirituel des colons espagnols, l'Église catholique romaine remplissait deux autres fonctions indispensables à l'implantation de la civilisation espagnole sur le sol américain dans la région des Caraïbes. La première consistait à soumettre les Tainos à l'emprise spirituelle de l'Église catholique, et c'est dans cet esprit que des dizaines de milliers de Tainos furent sommairement baptisés et reçurent l'enseignement de base du catholicisme, le *Notre Père*, l'*Ave Maria* et le credo des Apôtres. La seconde visait à protéger les Tainos des mauvais traitements des *encomenderos*, à qui avait été attribuée une main-d'œuvre indienne — de 40 à 200 Indiens selon le capital investi et les risques militaires pris par le conquistador. Ce dernier, quand il se transformait en *encomendero*, avait l'obligation d'enseigner le christianisme aux Indiens

et de faire baptiser les nouveau-nés dans les huit jours qui suivaient leur naissance. En échange, les Indiens devaient lui fournir neuf mois de travail. Le fait que ce genre de dispositions, introduites par les lois de Burgos de 1512, restait souvent ignoré, était une source d'indignation pour les ecclésiastiques. Le frère dominicain, Bartolomé de las Casas, avançait toutes sortes d'arguments scolastiques et humanitaires pour plaider en faveur de la protection des Indiens. Il était convaincu que les Tainos étaient des êtres dotés d'intelligence ; selon lui, ils auraient même été « parfaits » s'ils avaient adoré le « véritable Dieu ». Ses affirmations étaient contestées par Ginés de Sepúlveda qui, se fondant sur les écrits de voyageurs parvenus aux Indes comme Oviedo, voyait en eux des créatures inférieures, conçues d'après la théorie aristotélicienne pour servir leurs « supérieurs ».

Les questions ethniques, capitales pour la définition des Caraïbes et pour leur histoire, furent pour la première fois soulevées dans les Caraïbes espagnoles lorsque des Européens se trouvèrent au contact des populations de couleur et contrains de modifier leurs idées ainsi que leurs traditions philosophiques pour expliquer les différences entre des civilisations qui relevaient de concepts absolument divergents. La suprématie technique et scientifique des Blancs sur les peuples de couleur se transforma rapidement en une conscience ethnique qui définissait les aptitudes des peuples en fonction de leur appartenance raciale.

Mais l'Église assurait aussi des services sociaux importants ; le premier hôpital destiné à soigner les pauvres fut construit en 1503 et, à Santo Domingo, à partir d'une école située dans le couvent des Dominicains, fut bâtie la première université du continent américain en octobre 1538.

Une fois la conquête achevée, quand l'enthousiasme du début pour les conversions fut devenu moins vigoureux, le prosélytisme prit une tournure moins péremptoire. L'envie de christianiser les Noirs n'avait jamais été aussi ardente que celle de rallier des âmes indiennes. L'absence d'institutions pédagogiques, la précarité de l'instruction religieuse et l'indifférence sacerdotale rendirent possible la persistance de la culture religieuse africaine, introduite dans les Caraïbes avec l'arrivée des esclaves noirs au début du XVI^e siècle (voir chap. 6.2), qui se mêla au christianisme pour produire une expression religieuse syncrétique. Les divinités africaines se trouvèrent alors associées aux saints catholiques. Dans ce contexte allaient émerger les cultes afro-chrétiens — *santería* à Cuba, *vodún* à Santo Domingo et Haïti, et *shango* à Trinidad.

L'Espagne a fait surgir une civilisation urbaine aux Caraïbes. En réalité, les conquistadores étaient censés fonder des villes et des municipalités, ce qui faisait partie de leurs engagements. L'expansion prise par les communautés minières stimula encore davantage la création de centres urbains.

La découverte du continent modifia complètement la situation des Caraïbes, qui n'étaient plus désormais l'axe principal autour duquel s'effectuait le transfert des institutions espagnoles dans les Amériques. La population hispanique d'Hispaniola, dont les effectifs avaient atteint le chiffre record de 40 000 personnes — ce qui reflétait l'importance initiale de l'île en tant que capitale administrative de l'Empire espagnol —, était tombée à 4 000 Espagnols en 1528. À Porto Rico, un recensement effectué en 1530 faisait état d'une population de 3 000 individus, composée pour moitié d'esclaves africains et pour un tiers environ d'Indiens. La croissance démographique dans les Caraïbes espagnoles allait être lente et, dans le cas de Porto Rico, atteindre le faible taux de 1,3 % par an pendant les deux cents années suivantes.

L'attrait exercé par le continent, plus vaste et plus riche en minerais, n'entraîna pas un dépeuplement total des îles. En effet, au milieu du XVI^e siècle, la main-d'œuvre africaine y avait en grande partie remplacé les travailleurs indiens. De fait, il y avait longtemps que la péninsule Ibérique pratiquait l'esclavage des Africains, de sorte que le recours à une main-d'œuvre noire asservie représentait encore un autre élément commun entre les civilisations ibérique et américaine. Les travailleurs africains, bien que réduits en esclavage, présentaient l'avantage de posséder des connaissances agricoles acquises dans leur terre d'origine. En outre, les colons espagnols, qui avaient importé la canne à sucre des îles Canaries, avaient observé que les terres au sol épais, rouge et glaiseux de La Havane, de Matanzas et de Pinar del Río étaient faciles à drainer et excellentes pour le sucre qui pouvait être cultivé dans ce sol profond d'une année sur l'autre. Les sols noirs de La Havane et de Matanzas étaient tout aussi bons, tout comme les plaines alluviales de Santo Domingo et Porto Rico. La canne à sucre est gourmande en eau, et les conditions climatiques tropicales des Caraïbes, y compris leur longue saison sèche, convenaient à sa culture. Pourtant, le fait de la planter sans arrêt sur le même terrain ou de procéder à plusieurs récoltes de repousses (en laissant repousser la canne à partir des anciennes souches au lieu de planter de nouvelles boutures) présente l'inconvénient de favoriser les maladies des racines et des rejets, « puisque dans ce cas le champignon de la canne trouve un habitat permanent » (Deerr, 1911, p. 123).

Néanmoins, certains colons sur les îles d'Hispaniola, de Cuba, de Porto Rico et de la Jamaïque se lancèrent dans la production de sucre, soit en investissant les bénéfices tirés de l'or, soit en profitant des prêts et autres avantages offerts par la couronne espagnole. Dès 1568, il y avait quelque 20 000 esclaves africains sur la seule île d'Hispaniola, dont la production de sucre atteignit le record de 713 000 kilogrammes en 1570. En 1582, Porto Rico produisait 15 000 *arrobas* (1 *arroba* = 11,500 kg) de canne à sucre broyée dans 11 moulins, tandis que Cuba, pendant la dernière

décennie du XVI^e siècle, obtenait une moyenne de 20 000 *arrobas* par an et élevait sa production à 89 000 *arrobas* en 1670.

La canne à sucre, cultivée depuis l'Antiquité en Inde, en Iran et en Égypte, avait été introduite en Espagne par les Maures. Au cours de la nouvelle ère d'expansion engendrée par la colonisation européenne des Amériques, il était devenu plus facile et plus courant de faire circuler les procédés techniques d'une région à une autre, aussi la technique sucrière qui s'était répandue de l'Espagne aux îles Canaries espagnoles gagna-t-elle Hispaniola et l'ensemble des Antilles. Il est probable que les premiers moulins utilisés avaient été copiés sur les modèles des pressoirs à meules égyptiens, originellement destinés à extraire l'huile des olives. Ce genre d'appareil était inefficace et entraînait un grand gâchis de main-d'œuvre et de jus (Mintz, 1985, p. 33). Mais, en 1515, des techniciens des îles Canaries y avaient importé un moulin constitué de deux rouleaux verticaux, activés soit par la force animale soit par l'énergie hydraulique (Mintz, 1985, p. 34). Pendant les années 1530, Hispaniola disposait déjà d'environ 34 de ces moulins. À Cuba, les bœufs étaient largement utilisés, car l'île n'avait pas la chance de posséder des fleuves au courant puissant. De manière générale, les mécanismes qui alimentaient les moulins en énergie utilisaient une force hydraulique, animale ou éolienne pour broyer et faire bouillir la canne à sucre, afin de séparer les cristaux du jus, pour fabriquer le rhum et les mélasses. Le sucre pouvait être brut ou raffiné. La technique de la production du sucre évolua fort peu depuis la conquête jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, selon Frank Blackburn.

À la fin du XVI^e siècle, l'activité novatrice de l'Espagne dans la production sucrière commerciale était quasiment arrivée à son terme. Ce déclin résultait en partie de l'effondrement des effectifs de la main-d'œuvre africaine — causé par les épidémies de variole et les révoltes —, en partie des restrictions imposées au commerce du sucre colonial par l'Espagne sur son propre marché, afin de protéger les producteurs andalous et en raison, aussi, de la concurrence faite par d'autres produits qui bénéficiaient de marchés plus viables et exigeaient moins de capitaux.

Parmi ces cultures, il y avait le tabac, plante originaire des Amériques et couramment utilisée par les Tainos dans leurs rituels religieux. Adoptée par les Européens qui voulaient s'en servir pour dégager leurs narines et pour se détendre, la consommation de tabac — fumé ou prisé — s'était solidement implantée chez les Européens au XVII^e siècle. Contrairement au sucre qui fait l'objet d'une culture extensive, le tabac est cultivé de façon intensive et la bonne qualité de chaque feuille exige une attention extrême. Il est produit de manière rentable sur de petits terrains ou dans des exploitations réduites, sans nécessiter le fort investissement en capital que demande la production sucrière. Il peut être mâché ou fumé. Il bénéficiait d'un marché local et on le cultivait près des *bohios* des Tainos et des *conucos* des Noirs.

Ce fut néanmoins le petit agriculteur espagnol (*vegüero*) qui rendit populaire la culture du tabac dans les plaines de Cuba, et son succès commercial eut même pour effet de freiner le progrès de l'élevage qui lui disputait les mêmes terres dans les vastes *vegas*. Le tabac cubain occupa rapidement une place enviée sur les marchés internationaux.

Cette plante indigène exerçait une grande fascination sur les Européens. En 1648, un médecin et professeur réputé à l'Université de Pavie, Johann Chrysostom Magnen, affirmait que le tabac avait une propriété magique qui permettait aux Indiens de prédire l'avenir. En outre, disait-on, le tabac pouvait être utilisé dans les arts de la divination grâce à ses vertus ésotériques, soporifiques et intoxicantes (Ortiz, 1940, p. 241). On estimait même que la plante avait des qualités médicinales. Inversement, le roi Jacques I^{er} d'Angleterre publia un décret condamnant le tabac, tandis que Philippe II d'Espagne imposait des limites légales à sa culture et à sa vente, puis interdisait en 1606 de le produire à Cuba et dans les Amériques. Les réticences du roi d'Espagne ne semblent pas avoir été d'origine morale, mais résultaient d'une réalité, à savoir le trafic clandestin du tabac effectué par des négociants illégaux (anglais, français et hollandais) qui violaient le monopole commercial établi par l'Espagne sur son empire, monopole étroitement protégé par la *Casa de Contratación* à Séville. Cette réalité est corroborée par le fait qu'en 1614, l'Espagne leva l'interdiction de 1606 concernant la culture du tabac, mais ordonna que les récoltes soient expédiées directement à Séville, sous peine de mort (Ortiz, 1983, p. 57). Les prêtres indiens des Amériques se servaient du tabac à des fins rituelles, alors que les prêtres catholiques — dont les ongles étaient souvent noircis par sa consommation — l'avaient adopté sans intention rituelle, mais pour le plaisir sensuel qu'il procurait. Les railleries du journal satirique *El diario cojuelo* (*Le Journal boiteux*) n'étaient donc pas totalement injustifiées quand elles insinuaient que les divinités des Indiens avaient ainsi triomphé des prêtres catholiques. En France, le tabac, fut connu comme l'herbe du Grand Prieur (Ortiz, 1940). Mais l'herbe démoniaque rapportait en 1599 en Angleterre plus de 120 dollars la livre. En 1717, 1721 et de nouveau en 1723, Cuba fut le théâtre de révoltes armées conduites par des planteurs (*vegüeros*) et des prêtres mécontents qui contestaient le monopole espagnol sur le tabac (Ortiz, 1983, p. 57).

La culture du tabac était évidemment calquée sur les modes de production indiens et, en fait, l'historien britannique Hugh Thomas laisse entendre que nombre de *vegüeros* habituellement considérés comme des Espagnols de race blanche étaient sans doute des *mestizos* ou de purs Indiens. L'introduction de la charrue rendit probablement la culture du tabac plus efficace. La plante fut également cultivée à partir de graines semées en sillons que l'on recouvrait de tissu pour les protéger d'une lumière et d'une chaleur excessives. Les pousses étaient repiquées au bout de trente-cinq jours environ. Les « bottes

de feuilles étaient attachées en ballots (*gavilla*) qu'on laissait fermenter. Les bottes quittaient La Havane liées en balles» (Thomas, 1971, p. 25).

Les Espagnols, qui avaient été bergers dans la péninsule Ibérique, importèrent leurs compétences à Cuba. On accordait une importance plus grande aux bovins qu'aux moutons dans les Caraïbes, où la demande européenne pour le cuir et les peaux encourageait l'élevage. Les «chasseurs de bétail» eux-mêmes avaient également un marché parmi les contrebandiers européens. À Cuba, les producteurs de bétail s'en sortaient bien, compte tenu des besoins en viande de bœuf émanant de la garnison de La Havane, ou de la *flota* annuelle et de la contrebande. Pourtant, la hausse du prix du tabac tendait à décourager l'expansion de l'élevage. En fait, la partie orientale de Santo Domingo (Seibo) devint la principale région d'élevage. L'avantage de ce dernier était que, dans une situation caractérisée par une pénurie de main-d'œuvre, la terre pouvait être exploitée par les éleveurs sans qu'ils aient besoin de la labourer, ce qui réduisait l'intervention humaine. Compte tenu du dépeuplement des Antilles espagnoles, la terre était abondante par rapport au nombre d'habitants.

À Porto Rico et Hispaniola, le soin du bétail et la préparation de la viande, des peaux et du suif destinés à l'exportation étaient confiés à des gardiens de troupeaux qui étaient des esclaves africains travaillant soit aux côtés de leurs propriétaires, soit comme journaliers dans les exploitations les plus vastes. On estime que Porto Rico élevait quelque 100 000 têtes de bétail en 1620. À Hispaniola, les *hateros*, ou éleveurs qui avaient réussi à tirer profit des généreuses concessions foncières accordées par la Couronne, constituaient une élite à part. L'augmentation du nombre et de la taille des *hatos* à Hispaniola fut stimulée par le commerce du bétail qui se faisait avec la partie occidentale de l'île, cédée aux Français en 1697 par le traité de Ryswick. Ce commerce était, en retour, la conséquence d'une demande émanant de l'économie des plantations de Saint-Domingue — nom que les Français avaient donné au tiers d'Hispaniola qu'ils avaient acquis.

De longue date, les Européens avaient pris goût aux épices, et cet intérêt avait été l'une des raisons pour lesquelles ils avaient cherché une voie maritime qui leur aurait permis d'accéder aux pays producteurs d'épices en Orient. Le gingembre est un produit des tropiques asiatiques. Sa racine séchée est utilisée en médecine comme stimulant aromatique, et la racine verte est un condiment apprécié. Les conditions géographiques des Antilles se prêtaient bien à la culture de ce rhizome, et les prix favorables en Europe à partir de la fin du XVI^e siècle stimulèrent sa production à Porto Rico et à Hispaniola, où l'affectation de la main-d'œuvre esclave passa donc du sucre au gingembre. Selon un auteur portoricain, Altagracia Ortiz, l'exportation du gingembre joua un rôle vital pour Porto Rico pendant la première moitié du XVII^e siècle, jusqu'à ce que les productions dominicaine et brésilienne l'éliminent du marché.

Il y avait une autre épice indigène aux Antilles : le piment. Celui-ci est étroitement associé à l'histoire de la Jamaïque où il pousse à l'état sauvage dans les zones calcaires de l'île. On peut aussi le trouver, néanmoins, au Mexique, au Honduras, au Guatemala, à Cuba et à Porto Rico (Purseglove *et al.*, 1981, p. 286). Pendant la récolte, on casse sur les arbustes les branches chargées de piments pour cueillir les baies. Les plantes se reconstituent d'elles-mêmes à temps pour la cueillette suivante. On a cru autrefois que seuls les oiseaux pouvaient disséminer le piment, mais on a découvert depuis que « lorsque les graines étaient semées presque aussitôt après leur extraction des fruits frais et mûrs, quelques graines germaient en l'espace de neuf à dix jours » (*ibid.*, p. 287). Les exportations des piments jamaïcains eurent lieu dès 1601, et il est indiqué qu'en 1755, l'Europe en importait quelque 200 tonnes pour une valeur de 21 925 livres. La présence du piment à la Jamaïque avait éveillé l'intérêt de la couronne espagnole qui manifesta encore plus de réticence à laisser la famille de Colomb exercer son autorité sur l'île qui avait pourtant été cédée aux descendants du découvreur et érigée en marquisat.

De tout l'archipel espagnol des Antilles, seule l'île de Cuba mit sur pied une industrie navale. Altagracia Ortiz a constaté que « dans les chantiers navals, on construisait environ 75 % des navires autorisés à participer au commerce avec l'Amérique, tout comme les petits bateaux marchands qui faisaient du commerce entre Cuba et les îles d'Hispaniola, de Porto Rico, de la Jamaïque et de Campeche » (Ortiz, 1940, p. 52). Même après le déclin des arsenaux — en partie causé par la pénurie de bois et la rareté des matériaux généralement importés d'Espagne —, les chantiers navals de Cuba demeurèrent d'importants centres de réparation.

La ville de La Havane connaissait la plus grande prospérité dans les Antilles espagnoles (illustration 154). Depuis le XVI^e siècle, elle servait d'escale et de base aux premiers conquistadores en route vers les nouveaux territoires du continent américain. Elle avait même remplacé Santo Domingo comme port d'attache des galions espagnols. Ses marchands tiraient profit d'un vaste commerce d'importation lié à Veracruz et à Cartagena. Ni San Juan ni Santo Domingo ne profitèrent autant qu'elle du commerce intérieur de l'archipel antillais.

Il a été fait mention des cultures pratiquées par les Tainos qui ont influencé l'Europe et des nouvelles techniques introduites par les Européens dans les Caraïbes, notamment les moulins à sucre. Il faut y ajouter les outils en fer, y compris la machette et la houe qui n'allaient pas manquer de remplacer très vite les instruments de jardinage des Tainos. Le *bohio* où vivaient ces derniers, avec sa forme circulaire et son toit en paille, devint le mode de logement courant des paysans espagnols aux Antilles, et le hamac indien devint le lit de l'Européen. Plus spectaculaire encore, peut-être, fut

le succès du canoë taino que les Européens adoptèrent rapidement. Et sans doute, nul ne s'empara plus volontiers que les boucaniers et les pirates du canoë. Peter Gerhard (1990 p. 148) raconte comment, en 1620, une bande de boucaniers entassés dans « 68 canoës avec 50 Indiens, remonta le fleuve vers le *real de minas* de Santa María ». En ce qui concerne l'Amérique du Nord, Stapleton (1987, p. 4) raconte que pendant des décennies, les canoës constituèrent le principal moyen de transport pour les colons.

Pour l'essentiel, au milieu du XVI^e siècle, l'hégémonie des Espagnols sur les Caraïbes était établie en ce qui concernait les Tainos. Les difficultés de l'Espagne allaient venir des autres nations européennes.

L'ARRIVÉE DES AUTRES EUROPÉENS

L'Espagne revendiquait un « monopole » sur les Amériques en se fondant sur sa conquête et sur une « donation papale » qui avait divisé le « monde » entre l'Espagne et le Portugal lors du traité de Tordesillas en 1494. Les rivaux européens de l'Espagne, refusant d'accepter la donation papale par principe ou dans les faits, commencèrent dès le début du XVI^e siècle à harceler l'Empire espagnol ou à commercer illégalement avec lui. Les attaques eurent lieu en particulier là où l'autorité espagnole semblait la plus faible : le continent nord-américain, la Guyane et les îles des Caraïbes.

Les difficultés de l'Espagne dans les Amériques naquirent en partie aussi du désir manifesté par les autres États européens de défier le pouvoir espagnol — étant donné les liens dynastiques que celui-ci entretenait avec l'Empire des Habsbourg et, après 1580, compte tenu de la réunion des couronnes d'Espagne et du Portugal sous Philippe II. La croissance économique plus rapide des Pays-Bas, de l'Angleterre et de la France facilita leur pénétration. Les défis européens lancés contre l'Espagne, en particulier ceux des Hollandais et des Anglais, représentaient également une mise en cause de la domination du catholicisme romain. En effet, avec la Réforme protestante qui remontait à 1517 et la propagation du protestantisme aux Pays-Bas et en Angleterre, la lutte pour la suprématie dans les Caraïbes fut tenue, au moins en partie, pour une série de conflits entre les « hérétiques » (les protestants) et les « croyants » (les Espagnols). La croissance rapide du capitalisme à Amsterdam et la possession d'une des plus belles armées et marines marchandes en Europe firent des Hollandais protestants un ennemi redoutable.

Les Pays-Bas avaient été des provinces espagnoles, et leur soulèvement national contre l'Espagne se trouva exacerbé par la rivalité entre protestants et catholiques. Une trêve (1609–1621) entre l'Espagne et ses sujets néerlandais protestants révoltés retarda pendant douze ans l'inévitable affrontement, au cours duquel un conflit européen se trouva transporté dans les eaux

antillaises sur la base du « principe » selon lequel il ne pouvait y avoir aucune paix au-delà de la ligne. Par réaction contre l'union entre les couronnes espagnole et portugaise, les Hollandais s'établirent, dès 1630, dans la province de Pernambuco (au nord-est du Brésil) où ils acquirent ou installèrent des plantations sucrières lucratives, grâce à la main-d'œuvre d'esclaves africains. S'ils perdirent Pernambuco en 1654, les Néerlandais s'étaient emparés en 1624 des minuscules îles de Saba, Saint-Martin et Curaçao, tout comme des colonies continentales d'Essequibo et de Berbice. Leur intention était de stimuler leur commerce avec l'Empire américain espagnol de manière plus agressive, d'encourager les actes d'agression privés contre l'Espagne dans les Caraïbes et de se procurer des bases à partir desquelles ils pourraient résister aux contre-offensives espagnoles. Curaçao, conquise en 1634, leur servait aussi de base pour le commerce du sel, étant donné que l'Espagne avait limité l'accès des Néerlandais aux salines de l'Europe.

La puissance maritime espagnole fut suffisamment minée par les Hollandais pour que fût facilitée l'occupation des îles du Vent et des îles Sous-le-Vent par les Anglais et les Français.

Les Français coopérèrent avec les Anglais dans l'occupation de Saint-Kitts (Saint-Christopher), s'emparèrent de la Martinique en 1635 et, par la suite, prirent la Guadeloupe. Les Anglais avaient fondé leur stratégie, au départ, sur l'implantation de colonies agricoles capables de se suffire à elles-mêmes et de se défendre face à une contre-attaque espagnole. Ils occupèrent la Barbade en 1627, puis, en 1655, inspirés par le dessein occidental d'Oliver Cromwell, ils profitèrent de ce que la Jamaïque était mal défendue pour la prendre à l'Espagne, qui leur céda l'île officiellement par le traité de Madrid en 1670. À la fin du XVII^e siècle, les rivaux de l'Espagne étaient donc solidement implantés dans les îles du Vent et Sous-le-Vent, ainsi qu'à la Jamaïque. Alors que la rivalité s'exacerbait entre les Français et les Anglais pour la domination des Antilles, des îles comme Santa-Lucia (Sainte-Lucie) et la Dominique changèrent de mains sur les tables de négociation.

Le monopole territorial espagnol et l'univers exclusivement chrétien catholique se trouvèrent donc entamés l'un et l'autre quand les protestants néerlandais et anglais eurent consolidé leur emprise sur leurs nouveaux territoires dans les Caraïbes. Les Français, les Anglais et les Hollandais assurèrent leur puissance économique par l'implantation de colonies consacrées à la production de sucre grâce à une main-d'œuvre esclave, par la proclamation de leur monopole sur le commerce de leurs colonies et par la neutralisation ou l'élimination des Indiens autochtones qui opposaient la moindre résistance à la domination européenne dans les Antilles du Sud et du Sud-Est. Malgré les ouragans, les maladies tropicales, l'incertitude des marchés, du moins au début, en ce qui concernait le tabac (1627–1631), l'indigo (1640–1645) et le coton (les années 1630), et la difficulté de se procurer une main-d'œuvre

qualifiée venue d'Europe, les colonies européennes autres que celles des Espagnols, non contentes de survivre, finirent par être génératrices d'importantes richesses pour leurs métropoles respectives. La présence ostensible des Français et des Anglais dans les Caraïbes fut entretenue par le recours à des bandes de boucaniers impitoyables et de corsaires armés, à la solde des gouvernements britannique ou français et chargés de tenir à distance les libres commerçants néerlandais et de mettre l'Espagne sur la défensive dans les Caraïbes.

Quand la couronne espagnole, par le traité de Madrid, eut reconnu l'autorité britannique sur la Jamaïque et les autres îles et, par le traité de Ryswick, abandonné la partie occidentale d'Hispaniola aux Français, les boucaniers durent rentrer dans le rang, afin de contribuer au développement méthodique des plantations dans les Indes occidentales britanniques et françaises.

Avant l'introduction du sucre dans les Antilles anglaises et françaises, une main-d'œuvre blanche de travailleurs pour dettes avait suffi à satisfaire les besoins de la production en matière de tabac, d'indigo et de coton. L'introduction de l'industrie du sucre, avec ses vastes exploitations agricoles et ses centres manufacturiers, engendra un besoin de main-d'œuvre que ne pouvaient assouvir les sources métropolitaines. De plus, les liens établis par les Néerlandais avec les marchés d'esclaves africains au XVII^e siècle facilitèrent l'introduction rapide de ces derniers aux Antilles. La forte mortalité des esclaves combinée au besoin croissant de main-d'œuvre, dans le contexte des systèmes de plantation en pleine expansion, rendit nécessaire une importation continue d'esclaves. Ce besoin était aussi alimenté par l'insuffisance des naissances dont le taux était relativement bas en raison de la grande proportion d'hommes par rapport aux femmes chez les Noirs. À la Barbade, pourtant, comme l'a remarqué l'historienne barbadaise Hilary Beckles, la population féminine d'esclaves dépassait celle des hommes, probablement parce que les planteurs de la Barbade avaient observé que « dans les équipes de travailleurs, il n'existait aucune différence significative de productivité entre les hommes et les femmes » (Beckles, 1989, p. 5).

À l'inverse de ce qui se passait dans les Caraïbes espagnoles où il existait rarement un excédent démographique permanent des Noirs par rapport aux Blancs, les Antilles britanniques et françaises virent le rapport entre les Blancs et les Africains évoluer en faveur de ces derniers. À la Jamaïque — conquise par les Britanniques en 1655 —, à partir d'une proportion qui était alors, en gros, de 1 Blanc pour 1 Africain, le rapport passa à 1 pour 6 en 1703 et à 1 pour 10 en 1739. À Saint-Kitts, il était de 1 pour 8 en 1770.

La révolution sucrière renforça la tendance à la constitution de vastes domaines, poussa à la hausse les prix des terrains et convertit des systèmes purement agraires en systèmes partiellement manufacturiers. Tout comme

dans les Caraïbes espagnoles au XVI^e siècle, la technique de la production reposait sur des meules verticales mues par une énergie animale, hydraulique ou éolienne.

Mais les économies antillaises ne furent jamais entièrement consacrées à la production sucrière. La Jamaïque, le plus vaste domaine britannique dans les Caraïbes, produisait du cacao, de l'indigo et pendant quelque temps du coton et du tabac. Vers la fin du XVIII^e siècle, la Jamaïque et la colonie française de Saint-Domingue cultivaient le café qui représentait un important produit d'importation. À la Jamaïque, il y avait des élevages de bestiaux alors que dans l'île de Montserrat, l'indigo, le gingembre, le coton, le manioc et le café étaient produits par de « pauvres » Blancs.

La Barbade, colonisée par les Britanniques depuis 1627, exportait vers l'Angleterre 9 525 tonnes de sucre en 1651 et 12 455 tonnes en 1730. Les exportations totales de la Jamaïque vers la Grande-Bretagne rapportaient annuellement 325 000 livres anglaises entre 1701 et 1704 et 2 400 000 en 1771–1775. Le nombre de raffineries de sucre en Grande-Bretagne passa d'environ 30 en 1695 à 120 en 1753, alors que dans la seule ville française d'Orléans, il y en avait 18 en 1677. Le commerce entre la France et les Indes occidentales françaises rapportait 30 millions de livres françaises par an. La France, grâce à ses « mesures d'exclusivité », et l'Angleterre, grâce à sa loi de navigation, étaient aussi jalouses de la défense de leur commerce que l'était l'Espagne même si, dans bien des circonstances, il était fait un accroc légitime au monopole chaque fois qu'un profit mutuel pouvait alimenter les caisses des empires rivaux. Les Caraïbes anglaises — la Jamaïque et la Barbade — constituaient des ports où s'effectuait un transbordement lucratif des esclaves vers les marchés américains espagnols et où les trafiquants étaient payés en espèces, tandis qu'un volume substantiel d'échanges avait lieu entre les ports britanniques et nord-américains. Le bois, le bétail et le poisson venus de l'Amérique du Nord renforçaient les économies des îles antillaises — britanniques et françaises — qui exportaient du rhum et de la mélasse vers les marchés nord-américains. À partir de 1731, les colonies britanniques échangèrent également leurs produits contre de la farine et du blé irlandais (carte 31).

La rivalité pour la possession des Caraïbes entraîna la construction de fortifications de plus en plus compliquées. Reconnaisant l'importance militaire et stratégique des Grandes Antilles, la politique espagnole, déjà avant 1570, devait conduire à promouvoir des militaires aux postes de gouverneurs de Cuba et de Porto Rico. La prise de la Jamaïque, qui appartenait en théorie à la famille Colomb, renforça la nécessité de dresser des défenses espagnoles plus fortes dans les Grandes Antilles. La cession d'une partie d'Hispaniola aux Français en 1697 ajouta à l'urgence de se doter de fortifications supplémentaires et d'unités militaires mieux



Carte 31 Les Indes occidentales en 1732 (avec l'aimable autorisation de la British Library; H. Molls, 1732).

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 100, PART 1, 2000

CONTENTS

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153	154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164	165	166	167	168	169	170	171	172	173	174	175	176	177	178	179	180	181	182	183	184	185	186	187	188	189	190	191	192	193	194	195	196	197	198	199	200
---	---	---	---	---	---	---	---	---	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----

organisées. Santo Domingo fut par conséquent équipée pour protéger ses terres frontalières contre d'autres incursions françaises, au point que, selon l'historienne Margarita Gascón, elle possédait dans les années 1720 un taux élevé de 127 militaires pour 1 000 habitants. L'Espagne s'assura que ses rivaux seraient dans l'incapacité de réussir à frapper au cœur des Caraïbes espagnoles, en faisant de San Juan et de La Havane des cités entourées de murailles, avec des fortifications épaisses, que désignait le terme *el morro*. L'histoire des Caraïbes, dans un certain sens, est celle de l'art et de la science des fortifications.

En 1700, Porto Rico abritait plus de 12 compagnies d'infanterie et un *batallón fijo*. La Havane, avec son *morro* encore inachevé, disposait en 1594 d'une artillerie abondante et d'une garnison respectable. Les fortifications et la défense générale de Santo Domingo, La Havane et San Juan furent financées par le *situado*, une subvention annuelle versée par le Trésor de la Nouvelle Espagne. Le *situado*, d'après Ortiz, s'élevait à 68 % de la valeur totale du Trésor royal de San Juan et représentait la plus forte masse monétaire injectée dans l'économie. L'historien dominicain Frank Moya Pons remarque que c'était la seule source d'argent à Santo Domingo, tandis que l'historien cubain Ramiro Guerra y Sánchez fait observer que la construction des fortifications engendrait une activité économique importante à La Havane, en créant une demande dans le domaine de la pierre, de la chaux et de toutes sortes d'autres matériaux, de même que le recouvrement des salaires correspondant au travail des esclaves. La Havane était devenue, selon Ortiz, une ville de garnison pour un grand nombre de soldats qui y dépensaient leur solde, notamment en pariant sur les combats de coqs, en jouant aux cartes et en fournissant une clientèle à la prostitution. À Santo Domingo, les militaires profitaient de leur condition privilégiée pour se livrer à un commerce illégal de bétail à travers la frontière française de Saint-Domingue. Les plus puissants éleveurs de bétail étaient tous titulaires de grades militaires.

Ce fut seulement en 1762 que les Britanniques réussirent à s'emparer de La Havane et à la conserver pendant dix mois. Les assauts lancés par les rivaux de l'Espagne, jusqu'alors, avaient généralement été repoussés grâce aux efforts combinés de l'armée et des habitants espagnols loyalistes. Le commerce illégal avec ces mêmes rivaux n'avait jamais été tenu, dans l'esprit des citoyens espagnols, pour une quelconque déloyauté politique envers l'Espagne. Pourtant, le succès britannique à La Havane rendit indispensable une réforme encore plus vigoureuse et fébrile que naguère dans l'armée des Caraïbes espagnoles.

Toutefois, la réforme militaire faisait partie d'une réforme plus vaste du système administratif et commercial en place dans l'Amérique espagnole, après l'accession des Bourbons au trône espagnol en 1714. Dans les rangs de

ces derniers, les réformateurs encouragèrent activement la traite des esclaves africains pour donner un coup de fouet à l'agriculture et encourager l'immigration de nouveaux investisseurs dans les colonies. En ouvrant de nouveaux ports en Espagne et dans les Amériques, l'Espagne contribuait à stimuler le commerce. À Cuba, « les exportations légales de sucre », d'après l'historien Allan Kuethe, passèrent en moyenne de 2 000 tonnes annuelles entre 1764 et 1769 à 10 000 tonnes pendant les années 1770, ce qui est considérable par rapport aux 80 000 *arrobas*, à savoir 1 022 tonnes, de 1670. Quelque 60 000 à 70 000 esclaves furent importés à Cuba entre 1763 et 1789. La construction navale se mit à revivre.

À Santo Domingo, la croissance économique fut stimulée à la fois par les réformes militaires et la demande de bétail émanant du côté français de l'île (Saint-Domingue). Le commerce assura tout à la fois la subsistance des éleveurs dominicains et des plantations de Saint-Domingue jusqu'à la grande rébellion des esclaves en 1791. La Couronne encourageait l'émigration des insulaires des Canaries, et cette politique favorisa le développement de nouveaux centres urbains ainsi que l'arrivée d'esclaves entre 1789 et 1791. Le système des plantations sucrières de Santo Domingo se mit à revivre lorsque la déclaration de Montecristi, se proclamant port franc, donna aux autorités dominicaines l'occasion de percevoir des redevances et des droits de douanes auprès des navires nord-américains. Le commerce avec les plantations de la Jamaïque se trouva, lui aussi, facilité par l'accession de quatre ports jamaïcains au statut de ports francs en 1766.

Les revenus de la Couronne à Cuba, qui atteignaient en moyenne, selon Allan Kuethe, 535 404 pesos par an entre 1765 et 1775, augmentèrent pendant la décennie suivante pour s'élever à 1 003 745 pesos. À Porto Rico, ils passèrent d'un montant de 6 885 pesos en 1758 à 47 500 pesos en 1778.

La fin du XVIII^e siècle vit les Antilles espagnoles se doter d'une économie diversifiée, quoique avec une importance accrue accordée à la production sucrière à Cuba. La politique espagnole du *comercio libre*, tout en favorisant l'expansion du commerce, continuait de faire une place limitée au libre-échange. La Compagnie de La Havane, la Factoría de Tabacos et la Compañía de Cataluña continuaient de revendiquer le principe et la pratique du monopole. La dernière interdit en 1772 le commerce frontalier, pourtant prospère, du bétail, ce qui entraîna des contestations et des opérations commerciales clandestines.

Les Britanniques et les Français ne manquèrent pas, eux aussi, d'ériger des fortifications qui modifièrent une partie du paysage antillais, avec leurs lourds canons pointés vers la mer à Fort-George, dans l'île de Port-Royal, à la Jamaïque, à Brimstone-Hill et Fort-Charles dans l'île de Saint-Kitts. À la Barbade, Richard Dunn raconte que les planteurs construisaient leurs maisons sur « le mode des fortifications, en les entourant de remparts et de

bastions du haut desquels ils pouvaient arroser d'eau bouillante les domestiques et les esclaves en cas d'attaque» (Dunn, 1972, p. 69).

Les Caraïbes se muèrent donc en forteresses qui défendaient, chacune, les intérêts d'un État européen et où chaque territoire reproduisait les caractéristiques culturelles de sa propre métropole. Quand des échanges de territoires avaient lieu, ils réfléchissaient, à travers la langue et la religion, les diverses influences qui se partageaient l'Europe.

LA SOCIÉTÉ ET L'ÉCONOMIE ANTILLAISES

Au XVII^e siècle et pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle, la classe des planteurs britanniques s'employa sciemment à maintenir une distance sociale entre elle et ses esclaves «païens». Cette distance fut spécialement prononcée dans le domaine de la religion. Les Français catholiques avaient décrété (en vertu du Code noir promulgué en 1685) l'obligation de baptiser et d'élever les esclaves dans la foi chrétienne, aussi les prêtres catholiques s'efforçaient-ils, parfois de la manière la plus maladroite, de remplir ce devoir. La Dominique, qui avait accédé au statut d'île neutre après avoir connu la fêrule des Français puis celle des Anglais, fut la cible de l'enseignement du père du Tetre, mais du côté des Anglais et des Hollandais, l'Église anglicane et l'Église réformée hollandaise furent respectivement et sans honte des institutions de planteurs. L'effort entrepris par l'évêque Porteus de Londres en 1696 pour encourager l'envoi d'une mission parmi les Noirs n'aboutit jamais. Les planteurs affirmaient qu'enseigner le christianisme aux esclaves païens reviendrait à rabaisser les Évangiles au niveau des catéchumènes et représenterait une idée contradictoire, à savoir le maintien de chrétiens en esclavage — ce qui ruinerait aussi le système de la plantation en donnant aux esclaves l'idée de se réclamer d'une fraternité et d'un égalitarisme chrétiens. Les ecclésiastiques anglicans, très impliqués dans le système autoritaire de la plantation, entretenaient des relations étroites avec les planteurs, dont ils faisaient partie eux-mêmes à l'occasion. Les Antilles britanniques, laïques dans l'ensemble par inclination, bâtissaient des églises somptueuses destinées aux fidèles de race blanche qui s'évertuaient avec enthousiasme à éviter de les fréquenter. Il n'est pas déraisonnable de soutenir que la facilité avec laquelle l'esprit de tolérance se manifestait dans les Indes occidentales britanniques résultait, au moins en partie, d'une grande indifférence religieuse. De la même façon, dans les colonies hollandaises, les planteurs manifestèrent une ferme hostilité envers les prédicateurs qui se préoccupaient du bien-être spirituel des esclaves.

À la Barbade, la commission de la Society for the Propagation of the Christian Gospel (SPG — Association pour la propagation de l'Évangile chrétien) conduite par Christopher Codrington pour instruire les esclaves ne réussit pas à en convertir un seul entre 1717 et 1726. Sa conception, selon laquelle les esclaves instruits deviendraient plus obéissants et disciplinés, ne finit par paraître plus acceptable qu'au cours du XIX^e siècle. L'image des XVII^e et XVIII^e siècles est résumée par le sociologue néerlandais Harmannus Hoetink (1972) : « La répugnance à convertir les esclaves en membres des prestigieuses Églises métropolitaines a produit un clivage religieux dans la population qui a coïncidé avec les clivages sociaux ».

Il s'ensuivit que le réveil culturel religieux, en Grande-Bretagne même, ne conduisit qu'à favoriser le prosélytisme des missionnaires moraves, baptistes et méthodistes. La culture africaine — déjà profondément pénétrée par le monde et la religion des esprits — continua de se manifester dans une médecine populaire : l'*obeah* (sorcellerie associant magie et poison) et le *myalism* (antidote aux maux de l'*obeah*). D'un autre côté, il fut admis que les usages africains traditionnels en ce qui concernait le traitement d'affections comme les chancres étaient plus efficaces que les médicaments européens. Le docteur James Thompson a rapporté que « ses traitements les mieux élaborés étaient souvent supplantés par l'administration persévérante des remèdes les plus simples des sorciers noirs » (Sheridan, 1991, p. 202).

La religion et la médecine n'étaient pas séparées dans les esprits des Africains. Le *myalism*, par exemple, « fournissait des spécialistes — sorciers — formés pour identifier l'esprit responsable du mal, l'exorciser et empêcher une rechute. Tous les maux, y compris les maladies corporelles, étaient censés provenir de sources spirituelles et nécessitaient l'exécution d'un rituel approprié » (Schuler, 1991, p. 296). Derrière les conceptions religieuses des Africains, il y avait l'idée que, dans des circonstances idéales, le bien s'impose toujours absolument et exclusivement.

Mais une culture n'est pas statique, et, pendant le XVIII^e siècle, le christianisme antillais britannique et l'univers religieux africain trouvèrent un compromis mutuel. En termes de musique, les Africains avaient apporté avec eux le tambour *goombay* ou *nkumbi*, le *rookau* et autres instruments de percussion. La découverte par les Africains des formes et instrumentations musicales européennes — comme le violon et le concertina — enrichirent leur expression musicale. Les formes de la danse africaine persistèrent et fusionnèrent avec les formes européennes pour créer de nouvelles danses de synthèse. Des concerts et des opéras étaient souvent donnés dans la colonie française de Saint-Domingue — à Port-au-Prince, Léogane, Cayes, Jacmel et Cap-Français. Dans cette colonie, le compositeur Moulon tenta d'incorporer à son œuvre la couleur locale. Les Noirs et les personnes de couleur ne restaient pas à l'écart de l'expression musicale européenne.

À Saint-Domingue, le compositeur noir Rivière écrivit des symphonies, sérénades et ariettes. Joseph Boulogne (1739–1779), né à la Guadeloupe, étudia avec le violoniste noir, Joseph Platon, à Saint-Domingue, et publia plusieurs symphonies, concertos (pour violon), quatuors à cordes, ainsi que des sonates pour piano et violon, de même que des opéras. À Cuba, Esteban Salas y Castro (1725–1803) composa des messes, psaumes, antiennes, couplets d'alléluia et autres petites œuvres liturgiques (Stevenson, 1985, p. 796).

Les différences climatiques par rapport à l'Europe, la découverte de cultures nouvelles, la lutte contre des maladies encore inconnues, les échanges entre les flores et les faunes américaines et européennes, ainsi que la découverte mutuelle de coutumes, de mœurs et de convictions religieuses particulières créèrent un univers antillais d'une nature spécifique. Les Antilles, comme le reste des Amériques, devinrent un creuset se prêtant à des expériences culturelles et scientifiques. Dans le domaine de la médecine, par exemple, les praticiens européens, indubitablement avertis de la tradition indigène ou africaine, se mirent à prescrire des remèdes concoctés à partir de plantes autochtones (Sheridan, 1991, p. 202). Le docteur William Wright se lança dans sa pratique médicale « avec l'objectif de faire avancer son domaine scientifique ». Ses travaux sur le tétanos et les remèdes contre les fièvres, notamment la fièvre puerpérale, furent remarquables (Sheridan, p. 201). Le travail de sir Hans Sloane sur l'histoire naturelle des Antilles britanniques permit de constituer la première collection du British Museum.

Il y eut, en réaction à l'environnement physique des Caraïbes, de nouvelles orientations en architecture. Il fallut aux Britanniques plus de cent ans pour adopter des conceptions architecturales bien adaptées aux tropiques. Après avoir construit des maisons de style anglais au XVII^e siècle, généralement tenues pour mal aérées et conçues pour des climats plus frais, ils se décidèrent à emprunter des éléments au style indigène, avec des toits élevés, de vastes vérandas ouvertes, des arcades et de hautes fenêtres. Les Espagnols avaient plus rapidement adopté l'idée du bungalow pour construire des logements qui procuraient une fraîcheur maximale et résistaient aux ouragans.

Les édifices publics dans les Antilles espagnoles ne bénéficièrent jamais de la splendeur baroque que connaissait l'architecture espagnole sur le continent américain, mais il y avait, à Cuba, plusieurs églises intéressantes par leur construction, comme la cathédrale de Santiago édifiée au XVI^e siècle ou le monastère de Santo Domingo. À La Havane même, il y avait plusieurs maisons de « grands personnages semblables à celles de Séville, avec de vastes patios, des plafonds mudéjars [hispano-mauresques] sculptés et de lourdes portes » (Thomas, 1971, p. 17). La sculpture de style gothique ou renaissance en pierre ou en bois d'acajou, parfois exécutée par des artistes espagnols fort réputés (Bayón, p. 719), indique l'importance de Santo

Domingo au début du XVI^e siècle et l'intention de l'Espagne de recréer une civilisation espagnole dans les Antilles tropicales.

Les Européens n'ont pas seulement introduit des plantes et des animaux dans les Caraïbes, mais aussi de nouvelles idées scientifiques et de nouvelles techniques. Ils ont également apporté une vision du monde qui allait avoir des effets durables dans la région. Les Espagnols en avaient une qui était colorée par la notion de *limpieza de sangre* (pureté du sang) et par son contraire, la notion de *mala raza* (le fait d'être de sang impur, de mauvaise ascendance); ils avaient aussi des notions telles que celles de *gente decente* (honnêtes gens) ou de *gente pensadora* (les personnes pensantes, les intellectuels). Leurs idées d'inégalité, enracinées dans une éthique médiévale, enveloppaient des convictions complémentaires relatives à l'existence d'une « aristocratie naturelle » et d'une « servitude naturelle » (Maingot, 1992, p. 226). « Les distinctions raciales, remarque Maingot, et la conception d'une hiérarchie raciale étaient indissociables de la mentalité espagnole » (*id.*). La notion d'inégalité, également intégrée à la mentalité britannique et française, s'épanouissait dans l'atmosphère du Nouveau Monde où les distinctions sociales et la distance entre les groupes sociaux étaient exacerbées par des différences ethniques fondamentales entre une minorité blanche érigée en classe dirigeante et une classe de travailleurs indiens ou africains.

Les concepts d'inégalité et de *limpieza de sangre* s'appliquaient à la fois aux esclaves et à la population de sang-mêlé. En fait, les sang-mêlé parvenaient assez souvent à obtenir leur liberté, à hériter et à posséder des biens, voire des esclaves, et à recevoir une éducation de type européen, mais, à la fin du XVIII^e siècle, leurs droits civiques furent gravement réduits dans les Antilles britanniques et françaises. En tant que propriétaires de biens, les *mestizos* ou mulâtres faisaient partie de la classe dirigeante mais, en tant que sang-mêlé, ils se trouvaient réduits à un statut de seconde zone. Dans les Antilles espagnoles, il y avait des régiments de Noirs et autres personnes de couleur qui défendaient le territoire contre toute offensive; pourtant, on leur interdisait d'accéder aux professions juridiques, ecclésiastiques ou médicales, voire d'être pharmaciens ou membres de l'administration royale. À Saint-Domingue, on leur déniait le droit de porter des armes de poing, d'exercer la profession d'apothicaire et de se faire appeler monsieur ou madame. Le fait de partager la culture européenne ou de posséder un certain statut économique devint secondaire par rapport aux distinctions de caste. Pourtant, la pratique habituelle de l'inégalité dans la culture antillaise fut remise en question par la Révolution française, en particulier à Saint-Domingue après 1789, ce qui provoqua une guerre civile sanglante et généralisée laquelle aboutit à l'indépendance politique d'Haïti en 1804.

À partir du XVI^e siècle, des contradictions naquirent de l'adaptation des normes culturelles européennes dominantes qui prévalaient aux Antilles

et de la résistance à ces mêmes normes. C'est ainsi que dans la société coloniale espagnole, des Noirs affranchis « pouvaient se hausser au rang de *pardo* [personne de couleur bronzée ou brune ; c'est une autre désignation du *mulatto*] moyennant le paiement de 700 *reales*, ou à celui de *quinterón* pour 1 100 *reales* » (Maingot, 1992, p. 227). D'autre part, des « nègres marrons » (esclaves fugitifs) se réfugièrent dans les repaires montagneux de la Jamaïque, de Saint-Domingue, de Santo Domingo et de Surinam, en y recréant souvent les modes de vie et de culture de leur terre natale africaine. Dans des régions telles que Baoruco, à Hispaniola, on vit se constituer des communautés de 200 à 300 personnes. À partir des années 1680, ces « nègres marrons » jamaïcains affrontèrent les autorités britanniques, en utilisant efficacement les tactiques de la guérilla qu'ils avaient connues en Afrique, et tinrent en échec les tentatives faites par les Britanniques pour les soumettre. En 1739, à la Jamaïque, et dans les années 1760, au Surinam (ancienne Guyane hollandaise), les « nègres marrons » conclurent des traités respectivement avec les Britanniques et les Hollandais. Ces accords leur concédaient une autonomie locale civile et confirmaient leur affranchissement. En échange, ils s'engageaient à ne plus accepter de fugitifs parmi eux et à aider les autorités britanniques à capturer les esclaves en fuite. Les termes de ces conventions conclues avec les communautés en question, gouvernées comme des principautés de style africain, ont jeté les bases de l'expansion rapide qu'a connue le système de la plantation à la Jamaïque.

Le compromis conclu avec les esclaves marrons ne mit pas un terme aux révoltes d'esclaves. En 1760, la révolte de Tacky (forte de 30 000 esclaves) à la Jamaïque entreprit de renverser la société blanche de la plantation et d'établir des principautés à la mode africaine. À Berbice, les esclaves se révoltèrent en 1733, 1749, 1752 et 1762. Puis, en 1763, eut lieu l'énorme soulèvement conduit par Cuffee. L'adoption du modèle africain de la guérilla apparaît de toute évidence dans le rôle tenu par Cubah, pendant la révolte de Tacky. Cubah joua le rôle de la reine mère ashanti, lors de son couronnement comme reine de Kingston. La conspiration des esclaves à Antigua en 1736 fut précédée par une danse rituelle et des serments de garder le secret. Pendant la révolte de Tacky, un rôle de premier plan fut joué par la sorcellerie *obeah* dont le rituel, espérait-on, immuniserait les rebelles contre les balles européennes.

Pendant la révolte d'esclaves la plus grave et la seule qui ait réussi, celle de Saint-Domingue en 1791, on vit apparaître des influences du même ordre. Le chef du soulèvement, Boukman, appartenait à une secte religieuse « d'un type ancestral antérieur au moderne vaudou haïtien ». L'historien Phillip Curtin souligne que « "boukman" était le titre d'un dignitaire quasi religieux, quasi politique dans certains États mandés ou malinkés en Afrique occidentale, en ce temps-là » (Curtin, 1990, p. 77–78) (illustration 155).

À la même époque, il y avait un processus d'adaptation entre les cultures africaines. Ce processus était accompagné par un déclin régulier des particularismes ethniques parmi les Africains, la création de langues créoles et une accentuation de l'«ethnicité» noire. L'histoire des Antilles est celle d'une synthèse culturelle et d'un développement scientifico-technique qui reflétait, à la fin du XVIII^e siècle, les apports de l'Afrique et de l'Europe.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEYNE M. C. 1980. *Comparative Afro-American : an historical-comparative study of English-based Afro-American dialects of the New World*. Michigan.
- BAYÓN D. 1985. «The architecture and art of colonial Spanish America». Dans : Bethell L. (dir. publ.). *Cambridge history of Latin America*. Vol. 2. Cambridge, pp. 709–745.
- BECKLES H. 1989. *Natural rebels : a social history of enslaved black women in Barbados*. Londres.
- 1990. *A history of Barbados from Amerindian settlement to nation state*. Cambridge.
- BISNAUTH D. 1989. *History of religions in the Caribbean*. Kingston.
- BLACKBURN F. 1984. *Sugar cane*. Londres.
- BLACKBURN R. 1990. *The overthrow of colonial slavery, 1776–1848*. Londres.
- BOXER C. 1973. *The Dutch seaborne empire, 1600–1800*. Harmondsworth.
- BRATHWAITE E. 1971. *The development of creole society in Jamaica : 1780–1820*. Londres.
- BRYAN P. E. *Caribbean society, 1650–1838*. Londres/Kingston.
- CLAYPOLE W. 1970. *Land settlement and agricultural development in the Liguanea plains, 1655–1700*. M. A. History, University of the West Indies.
- CRATON M. 1982. *Testing the chains. Resistance to slavery in the British West Indies*. Ithaca/Londres.
- CUBITT T. 1995. *Latin american society*. Essex.
- CURTIN P. 1990. *The rise and fall of the plantation complex. Essays in Atlantic history*. Cambridge.
- DEERR N. 1911. *Cane sugar*. Londres.

- DEIVE C. 1980. *La esclavitud del negro en Santo Domingo, 1492–1844*. 2 vol. Saint-Domingue.
- 1988. *Vodú y magia en Santo Domingo*. Saint-Domingue.
- DIETZ J. 1986. *Economic history of Porto Rico: institutional change and capitalist development*. Princeton.
- DUNN R. 1972. *Sugar and slaves. The rise of the planter class in the English West Indies, 1624–1713*. Chapel Hill.
- FERGUS H. 1994. *Montserrat. History of a Caribbean colony*. Londres.
- GASCÓN M. 1993. «The military of Santo Domingo, 1720–1764». *Hispanic American Historical Review*, vol. 73, n° 3.
- GEGGUS D. 1989. «The Haitian revolution». Dans : Knight F., Palmer C. (dir. publ.). *The modern Caribbean*. Chapel Hill.
- GERHARD P. 1990. *Pirates of the Pacific, 1575–1742*. Lincoln/Londres.
- GOVEIA E. V. 1970. *The West Indian slave laws of the 18th century*. Londres.
- GUERRA Y., SÁNCHEZ R. 1938. *Manual de historia de Cuba*. La Havane.
- HALL D. 1989. Dans : *Miserable slavery. Thomas Thistlewood in Jamaica, 1750–1786*. Londres/Basingstoke.
- HOETINK H. 1972. «Surinam and Curaçao». Dans : Cohen D., Greene J. (dir. publ.). *Neither slave nor free: the freedmen of African descent in the slave societies of the New World*. Baltimore.
- KNIGHT F. 1990. *The Caribbean. Genesis of a fragmented nationalism*. New York.
- KUETHE A. 1981. «The development of the Cuban military as a sociopolitical elite, 1763–1783». *Hispanic American Historical Review*, vol. 61, n° 4, pp. 695–704.
- LARRÁZABAL BLANCO C. 1967. *Los negros y la esclavitud en Santo Domingo*. Saint-Domingue.
- LIZARDO F. 1989. *Instrumentos musicales folklóricos dominicanos. Idiófonos y membranófonos*. Paris, UNESCO.
- LÓPEZ A. 1974. «The beginnings of colonization : Puerto Rico, 1493–1800». Dans : López A., Petras J. (dir. publ.). *Puerto Rico and Puerto Ricans*. New York/Londres.
- MAINGOT A. 1992. «Race, color and class in the Caribbean». Dans : Stepan A. (dir. publ.). *Americas new interpretive essays*. Oxford.
- MARICHAL C., SOTO MONTECÓN M. 1994. «Silver and situados : New Spain and the financing of the Spanish empire in the Caribbean in the eighteenth century». *Hispanic American Historical Review*, vol. 74, n° 4.

- MINTZ S. 1985. *Sweetness and power*. Harmondsworth.
- MOYA PONS F. 1995. *The Dominican Republic : a national history*. New York.
- ORTIZ A. 1983. *Eighteenth century reforms in the Caribbean. Miguel de Mueas, Governor of Porto Rico, 1769–1776*. Londres/Toronto.
- ORTIZ F. 1940. *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*. La Havane. (Trad. angl. : *Cuban counterpoint*. New York, 1947).
- PURSEGLOVE J. W. *et al.* 1981. *Spices*. New York.
- SCHULER M. 1991. «Myalism and the African religious tradition in Jamaica». Dans : Beckles H., Shepherd V. (dir. publ.). 1991. *Caribbean slave society and economy*. Londres/Kingston.
- SHERIDAN R. 1991. Dans : Beckles H., Shepherd V. (dir. publ.). 1991. *Caribbean slave society and economy*. Londres/Kingston.
- STAPLETON D. H. 1987. *Transfer of early industrial technology to America*. Philadelphie.
- STEVENSON R. 1985. «The music of colonial Spanish America». Dans : Bethell L. (dir. publ.). 1985. *Cambridge history of Latin America*. Cambridge.
- THOMAS H. 1971. *Cuba or the pursuit of freedom*. Londres.
- VILAR P. 1976. *History of gold and money, 1450–1920*. Londres.

27

L'Afrique

27.1

L'économie et la société en Afrique subsaharienne

Abiola Félix Iroko

Les siècles qui courent de 1500 à 1800 constituent pour le continent africain une période très éprouvante, du moins au sud du Sahara, à cause des perturbations dues aux interventions extérieures et des nombreuses vagues migratoires souvent consécutives aux guerres et aux razzias. C'est probablement également, de toute la période qui a précédé le déferlement des impérialismes européens sur le continent dans le dernier quart du XIX^e siècle, celle que nous connaissons le mieux, grâce à quelques documents écrits et aux sources orales d'une valeur inestimable pour le chercheur qui sait les exploiter.

Dans la séquence intermédiaire de 1440 à 1600 au sein de laquelle s'inscrit ce millésime de 1500, les découvertes, portugaises d'abord, puis progressivement d'autres Européens, révèlent au monde une Afrique peu ou mal connue. Elles permettront désormais de mieux connaître une zone côtière en contact avec les marchands européens, par opposition à une zone intérieure dont la partie septentrionale reste tournée vers une Afrique blanche en matière d'échanges commerciaux.

Si, aux alentours de 1800, la traite négrière née trois siècles plus tôt se poursuit toujours, des voix multiples commencent à s'élever contre elle au sein même des grandes puissances esclavagistes de l'époque. L'ère des grandes explorations s'ouvre en Afrique subsaharienne.

UNE MOSAÏQUE DE PEUPLES TRÈS INÉGALEMENT RÉPARTIS

La diversité socioculturelle du continent africain, très ancienne puisque certainement antérieure à l'ère chrétienne, n'est pas, de toute évidence, une spécificité de la période allant de 1500 à 1800. Néanmoins, elle apparaît beaucoup plus nettement qu'auparavant et ses caractéristiques sont mieux esquissées.

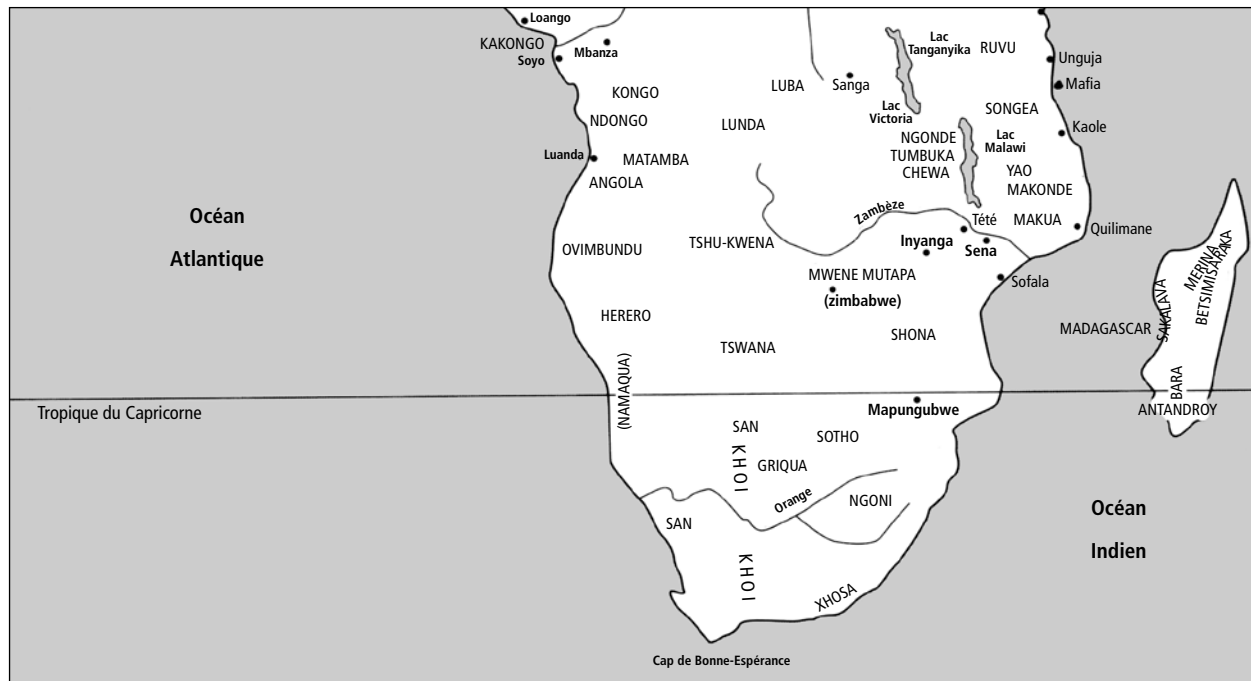
Il semble que cette période ait été surtout marquée par une plus grande accélération du métissage des groupements humains du fait d'intenses brassages. Ceux-ci sont dus à la fois aux guerres et aux migrations qui ont mis en contact des groupes socioculturels qui ne se connaissent pas et qui, auparavant, vivaient loin les uns des autres. L'on ne saurait nier que certains peuples qui ont aujourd'hui une forte personnalité en matière d'identité sont nés entre le XVI^e et le XIX^e siècle de maints brassages entre groupements humains divers n'ayant pas les mêmes origines ; c'est le cas, entre autres, des Bêtammaribés ou Tambermas de l'Atacora (Bénin et Togo actuels), des Basidas (Basédas) de la République du Bénin, etc. À cet égard, cette période apparaît comme celle de nombreuses transformations ou mutations socioculturelles. Celles-ci n'ont pas épargné les langues, même si, pour la plupart, elles s'étaient formées avant ou durant cette période. Il est indéniable que c'est la première grande phase de l'histoire africaine où le caractère de manteau d'Arlequin du continent quand à ses groupements socioculturels et à ses langues nous apparaît le plus nettement (carte 32).

Du point de vue de l'organisation sociopolitique, deux types de sociétés apparaissent clairement de 1500 à 1800, en dépit des formes intermédiaires : les sociétés étatiques et les sociétés lignagères.

Les sociétés étatiques se sont constituées sous forme pyramidale et stratifiée. Elles avaient à leur tête des dirigeants qui, sans toujours former une classe, avaient le privilège, pour des raisons diverses dont la principale est souvent la domination par la force ou le prestige de la naissance, de diriger les autres ; il s'agit en général d'une minorité formant une sorte d'aristocratie, respectée ou crainte par les autres couches de la population composée d'hommes libres dont le statut social inférieur à celui des dirigeants politiques est cependant supérieur à celui des esclaves qui constituent la base de la pyramide sociopolitique.

Ces sociétés se présentent, selon les régions et le degré d'évolution, sous la forme de chefferies, de royaumes, d'empires, etc. Ces constructions verticales étaient présentes dans presque toutes les grandes aires culturelles du continent. Parmi les plus célèbres de l'époque figurent l'empire peul du Macina et les royaumes yorubas en Afrique occidentale, l'empire de Munhumutapa ou Monomotapa, aux XVI^e et XVII^e siècles, qui sera éclipsé par





Carte 32 L'Afrique subsaharienne au XVI^e siècle : les principaux peuples et groupes ethniques.

l'empire du Changamiré ou Rozvi, toujours dans la partie méridionale du continent ; les navigateurs portugais nous ont laissés de précieux témoignages sur le royaume du Kongo ; dans les régions des grands lacs, il y eut également des monarchies qui n'étaient pas moins célèbres que les précédentes, comme le royaume du Burundi.

La deuxième grande catégorie de société est celle qui est dite lignagère et qui n'est pas stratifiée. Elle apparaît si égalitaire que d'aucuns l'ont qualifiée d'ultra-démocratique. Par rapport aux organisations étatiques, ces sociétés se présentent sous une forme horizontale et sont relativement plus homogènes quant aux statuts de ceux qui les composent.

Les aires culturelles concernées par ce système politique égalitaire étaient, semble-t-il, moins nombreuses sur le continent que celles dominées par des chefs, des rois ou des empereurs. Elles étaient caractérisées par l'absence d'une autorité centrale et l'importance des responsables de lignages qui n'avaient pas pour autant un statut social supérieur à celui des autres membres de la société. C'était le cas chez les Lobis du Burkina Faso, les Bialbas du nord de la République du Bénin, les Kabyès du Togo septentrional ; plus nombreux que ces derniers, les Ibos du Nigéria méridional s'étaient eux aussi constitués en sociétés « ultra-démocratiques » qui pouvaient être considérées comme des modèles de ce type d'organisation sans pouvoir central fort et hiérarchisé comme dans les monarchies.

La notion de dépendance et la conscience pour les habitants d'être dépendants d'une quelconque autorité (qui y était d'ailleurs toujours contestée) étaient presque inexistantes. Cela n'empêchait nullement l'existence et l'épanouissement de l'effort individuel et de la compétition qui étaient toujours appréciés et encouragés. Le village apparaissait comme l'unité résidentielle par excellence, ainsi que comme la structure politique et sociale de base. C'était à l'intérieur du village et par ses propres habitants que les litiges étaient réglés, mais chaque village entretenait des relations de toutes sortes avec les autres villages, surtout des rapports très étroits sur le plan politique, ce qui favorisait le traitement des affaires. Des alliances matrimoniales consolidaient les relations entre villages et les marchés facilitaient les contacts.

Les problèmes communs à plusieurs villages étaient réglés au sein des assemblées de villages ou des conseils des fédérations de villages à un échelon supérieur. Les responsables de lignage, qui ne se sentaient nullement supérieurs aux autres membres de la société, présidaient aux réunions des assemblées de villages. Bien que jouissant d'une influence considérable surtout sur le plan moral, ils n'étaient pas les dépositaires d'un pouvoir politique fort et contraignant. En accord ou avec l'aide des ancêtres, ils rendaient une justice souple au cours des assemblées des villages où chacun pouvait intervenir librement et donner son opinion sans crainte de représailles.

Ces sociétés, au sein desquelles la naissance ne déterminait pas le rang des hommes qui étaient toujours jugés sur leurs actes, étaient pour la plupart caractérisées par le système de classes d'âge et des cérémonies initiatiques subséquentes, ce qui assurait la cohésion de la société. À mesure qu'il grandissait, l'individu passait avec ceux de son âge d'une classe à l'autre. La détermination de ces classes d'âge et les rituels d'accès variaient d'une aire culturelle à l'autre, mais le principe était partout le même.

Chez les Ibos en particulier, les femmes n'étaient pas exclues de la gestion de la chose publique ; en effet, elles avaient elles aussi leurs propres conseils fermés aux hommes, car elles ne participaient pas non plus aux assemblées de ces derniers.

À l'inverse des sociétés verticales sur lesquelles des dirigeants très en vue exerçaient une autorité politique qui ne manquait pas de contraintes, les sociétés horizontales et égalitaires ne nourrissaient pas d'ambitions hégémoniques ; en effet, c'était généralement au sein des grandes monarchies qu'émergeaient des hommes politiques qui étaient également, souvent, de grands conquérants. Leurs convoitises ont été, entre 1500 et 1800, à l'origine de nombreux mouvements migratoires, de maints brassages humains, de multiples hécatombes et, en définitive, d'un véritable reclassement de valeurs sociopolitiques et politico-militaires. Les sociétés égalitaires sans pouvoir centralisé, plus pacifistes, se préoccupaient beaucoup plus de leur propre sécurité que de la perturbation de celle des autres. L'on comprend que le système de l'esclavage domestique, si courant dans les systèmes étatiques, y ait été quasiment nul ou moins spectaculaire ; si la période de 1500 à 1800 peut être considérée, entre autres, comme celle de l'apogée de l'eunuchisme en Afrique, ce phénomène de mutilation sexuelle, souvent en relation avec l'esclavage, n'a jamais été le fait des sociétés égalitaires et ultra-démocratiques, mais celui des grandes formations politiques de type pyramidal qui, pour la plupart, ont fait des esclaves un objet de commerce à l'intérieur du continent comme avec l'extérieur (Byzance, monde arabe, etc.).

L'on ne saurait évoquer l'inégale répartition de la population africaine de 1500 à 1800 sans prendre en considération la problématique du phénomène urbain. En effet, si l'Afrique d'alors était essentiellement rurale, elle était loin de l'être exclusivement : les Africains, Noirs ou Blancs, n'ont pas attendu la période coloniale pour connaître le phénomène urbain. Au-delà de toutes les controverses pour savoir à partir de quel chiffre de population une unité résidentielle peut être considérée comme une ville, le développement de certaines localités entre 1500 et 1800 était tel que l'on ne saurait leur dénier l'appellation de villes, même si les données chiffrées sont presque toujours approximatives et délicates à exploiter.

En Afrique orientale, le site d'Engarouka (Diop-Maes, 1987, p. 16) entre le lac Victoria et la côte orientale aurait été le siège d'un établissement

humain qui n'aurait pas eu moins de 50 000 habitants, certains auteurs estimant qu'il en aurait eu au moins le double. Léon l'Africain estimait que Dongola (Diop-Maes, 1987, p. 24) en Nubie, au Soudan nilotique, comptait environ 10 000 feux. M'Bum et Sara en Afrique centrale auraient constitué aux XVI^e et XVII^e siècles, des nations dépassant chacune 2 millions d'habitants. Au Kongo, plusieurs villes dont la capitale Lovango (Diop-Maes, 1987, p. 13), avaient à peu près la grandeur de Rouen en France à la même époque.

En Afrique occidentale, l'on ne saurait dénier à Kano, Djenné, Tombouctou et Gao l'appellation de ville déjà au début de notre période d'étude. Une anecdote célèbre nous donne une idée de l'importance démographique de Gao dont les chercheurs ont estimé la population entre 75 000 et 140 000 âmes vers la fin du XVI^e siècle : « Des gens du Soudan eurent une discussion avec des gens de Gao, les Soudanais disant que Kano était plus importante et plus grande que Gao... Frémissements d'impatience, des jeunes gens de Tombouctou et quelques habitants de Gao intervinrent et, prenant du papier, de l'encre et des plumes, ils entrèrent dans la ville de Gao et se mirent à compter les pâtés de maisons, en commençant par la première habitation à l'ouest de la ville, et à les inscrire l'un après l'autre : "maison d'un tel, maison d'un tel", jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés aux derniers bâtiments du côté de l'est. L'opération dura trois jours et l'on trouva 7 626 maisons, sans compter les buttes construites en paille » (Kati, 1981, p. 262).

Au XIX^e siècle, en dépit des fluctuations démographiques, Tombouctou avait encore en moyenne 20 000 habitants. On a estimé que sa population était de 100 000 habitants, voire davantage, au XIV^e siècle.

Dans le golfe du Bénin avait fleuri également une brillante civilisation urbaine, tant dans l'aire culturelle yoruba qu'en pays Edo dans la partie méridionale de l'actuel Nigéria. Des études récentes, menées à partir de témoignages d'auteurs européens du XVI^e siècle, ont montré que la capitale du pays Edo, Bénin, devait compter entre 125 000 et 250 000 hommes ; le caractère policé de cette localité apparaît nettement à travers ce témoignage anonyme du XVI^e siècle : « La ville semble être très grande, quand on y entre, on va dans une grand-rue, large, non pavée, qui semble être sept ou huit fois plus large que la rue Warmoes d'Amsterdam et qui s'en va tout droit [...]. On pense que cette rue a 7 kilomètres de long. On voit beaucoup de grandes rues sur les côtes qui s'en vont tout droit [...] Les maisons dans cette ville se dressent en bon ordre, chacune à côté et dans l'alignement de l'autre comme se dressent les maisons en Hollande [...] » (Diop-Maes, 1987, p. 10).

À propos de l'urbanisation déjà spectaculaire entre 1500 et 1800 du monde yoruba, Paul Mercier (1962) écrit que « le groupement des hommes dans les villes est la règle et non l'exception ». Ce très fort degré d'urbanisation du pays Yoruba se poursuit encore de nos jours.

Grandes ou de taille modeste, urbaines ou rurales, constituées en systèmes divers de gouvernement allant des monarchies aux organisations plus égalitaires et plus démocratiques, les sociétés africaines se livraient à des activités de toutes sortes pour leur propre survie.

DES TRAVAUX ET DES JOURS

La population s'adonnait à des activités de production ainsi qu'à des échanges qui revêtaient des formes diverses. Mais ces activités, intenses aux XV^e et XVI^e siècles, se modifièrent et déclinèrent progressivement, surtout au XVIII^e siècle avec la multiplication des razzias, des guerres et des mouvements de populations, sauf dans les régions atteintes plus tard (Grands Lacs, Soudan nilotique, Kānem). Nous distinguerons trois grands secteurs dans ce domaine extrêmement composite et varié de l'économie africaine :

- le secteur primaire ;
- les activités de transformations ;
- les échanges.

Le secteur primaire

Essentiellement rurale malgré la présence et même l'épanouissement de divers centres urbains, l'Afrique de 1500 à 1800 est encore une Afrique de l'agriculture, de la cueillette, de la chasse, de la pêche et de l'élevage. Les famines ne s'installaient que lorsque la production agricole ou les conditions de sa réalisation étaient compromises d'une manière ou d'une autre.

En outre, ce secteur le plus ancien des activités humaines est celui qui, durant cette période, occupait le plus grand nombre de travailleurs.

Outils et techniques agricoles encore très sommaires et archaïques étaient hérités du fond des âges et semblaient être restés relativement figés depuis des siècles : houe, ou *daba*, aux formes diverses mais faite à l'époque d'une lame métallique et d'un manche de bois, coupe-coupe, plantoir de bois et hache étaient alors très répandus. Cet outillage rudimentaire avait cependant l'avantage d'être adapté à des sols légers.

Bien que comportant des variantes d'une région à l'autre, les méthodes et systèmes agraires avaient beaucoup de points communs : rarement des animaux comme les bœufs étaient directement associés aux activités agricoles même si, par ailleurs, leurs bouses fertilisaient les sols des pâturages où ils allaient paître. L'on n'insistera jamais assez sur les inconvénients de l'absence de la roue dans l'Afrique traditionnelle.

Des connaissances pédologiques et agronomiques souvent ingénieuses et remarquablement efficaces procédaient de pratiques empiriques qui avaient

fait leurs preuves à travers les âges. L'on savait, par exemple, reconnaître la nature et la qualité d'un sol ainsi que sa valeur agronomique, c'est-à-dire les plantes que l'on pourrait y cultiver avec succès; les méthodes étaient variées: l'examen visuel du coloris du sol était riche d'enseignements; les procédés gustatifs faisaient aussi leurs preuves. On goûtait une pincée de terre et c'était une série de leçons qu'on en tirait. Point n'était besoin de creuser le sol pour avoir une idée de sa valeur en profondeur: les termitières épigées de grande taille existaient un peu partout en Afrique subsaharienne, et il suffisait de prélever leur argile à la hauteur voulue pour se faire une idée de la nature et de la valeur agronomique du sol qui portait l'édifice termitique et dont ce dernier était constitué, et pour ainsi savoir l'usage agricole que l'on pourrait faire du terroir concerné.

Les cultivateurs africains savaient que l'abondance de termitières dans une région faisait de cette dernière un espace de fertilité, car ils étaient conscients de rôle ameublisseur et rajeunissant des termites — comme des vers de terre — sur les sols. Les Tchangas (Ayoub, 1991–1992; Iroko, 1993) de la vallée du Niger, en Afrique de l'Ouest, appréciaient le bon rendement agricole qu'ils obtenaient des sols sur lesquels ils avaient précédemment répandu de l'argile de termitière.

Par ailleurs, ils pratiquaient déjà, à l'époque, la jachère; Bamilékés du Cameroun, Kabiyès du Togo et Sérères du Sénégal connaissaient, comme d'autres communautés agricoles africaines, le principe de l'assolement sur la base de la rotation et de l'alternance, sur un même terroir, de plantes qui n'avaient pas les mêmes exigences nutritives. Cultiver sur des pentes en respectant des courbes de niveau était connu un peu partout sur le continent.

À des degrés divers et selon les régions, hommes et femmes prenaient part presque partout aux activités agricoles, soit au niveau de la production proprement dite, soit lors des récoltes, soit pendant leur acheminement vers les villages quand les greniers ou silos n'étaient pas construits sur place dans les champs. Chez les Nsos du Cameroun, les femmes s'occupaient surtout des travaux champêtres, mais les hommes intervenaient pour le transport des récoltes. Chez les Yorubas du Nigéria, les hommes faisaient l'essentiel des travaux agricoles aidés de façon relativement accessoire par les femmes. De façon générale, l'agriculture était beaucoup plus une activité masculine que féminine. Il existait des sortes de groupes d'entraides entre jeunes cultivateurs qui, à tour de rôle, travaillaient dans les champs des uns et des autres. Ce système était très en vogue dans les aires culturelles yorubas et ajatados qui n'en avaient cependant l'exclusivité ni en Afrique de l'Ouest ni dans le reste du continent.

Compte tenu du caractère rudimentaire des outils utilisés, les rendements étaient, dans l'ensemble, relativement faibles, les niveaux production et de productivité étant dérisoires eux aussi.

En matière de production, deux catégories de denrées agricoles doivent être distinguées pour cette période ; celles d'origine africaine et celles importées, désormais cultivées sur le continent. Les principales productions que l'on pourrait qualifier d'autochtones ou d'ancestrales entre 1500 et 1800 étaient les céréales, comme le mil (sorgho et millet), le fonio, etc., les tubercules, comme l'igname, ainsi que des haricots, des légumes, etc. et des arbres, comme le palmier à huile, le karité ou arbre à beurre, le néré ou netté, etc.

Entre 1500 et 1800, de nouvelles plantes importées des Amériques ou d'Asie devaient contribuer à diversifier les moyens de subsistance sans pour autant, semble-t-il, apporter une véritable révolution : c'étaient le maïs, le manioc, les tomates, l'arachide, les courges, la citrouille, le tabac, l'ananas, la mangue et les patates douces qui, très tôt, devinrent des plantes courantes dans beaucoup de régions du continent. En fait, si quelques-unes de ces plantes étaient de véritables nouveautés en Afrique, comme la mangue, le manioc, l'ananas, etc., d'autres, et on l'ignore souvent, n'étaient que des variétés de denrées agricoles connues depuis des millénaires sur le continent comme, entre autres, l'arachide, la banane, etc. (Castro-Henriques, 1989).

Tous les produits agricoles n'ayant pas la même valeur sociale ou alimentaire partout, l'alimentation de base variait beaucoup d'une région à l'autre : le riz chez les Diolas de la Casamance au Sénégal, l'igname chez les Yorubas, etc.

Les Africains avaient mis au point des techniques de conservation de certains produits agricoles comme les céréales. Très variables quant à leur conception et leur forme, les greniers faisaient en général l'objet d'un soin méticuleux ; ils étaient en matériel végétal dans les régions du golfe du Bénin, en dur au Sahel, au Cameroun, etc. Ils faisaient partie de la tradition architecturale de nombreux peuples africains. Très intégrés à leur univers conceptuel, ils constituaient un révélateur de certains aspects de leur civilisation.

En marge de la production agricole, la cueillette était encore très développée, quoique de façon variable à l'époque. Des fruits sauvages de toutes sortes, notamment des baies, faisaient l'objet d'une intense activité de cueillette, plus particulièrement chez les habitants de la forêt.

De 1500 à 1800, la chasse était aussi une activité de production beaucoup plus développée que de nos jours. Ceux qui s'y adonnaient étaient plus nombreux et le gibier, à poils et à plumes, plus abondant à l'époque que de nos jours. Le gros gibier était composé d'éléphants, de lions, de léopards, de rhinocéros, de buffles, etc.

Activité essentiellement masculine, la chasse était parfois pratiquée par des femmes durant cette période. Ainsi, les amazones du royaume du Dahomey entre le XVII^e et le XIX^e siècle s'adonnaient-elles aussi à la chasse à l'éléphant pour montrer leur bravoure.

Des associations de chasseurs existaient dans maintes aires culturelles d'Afrique noire. Il convient cependant de noter que la chasse n'était pas l'affaire des seuls spécialistes, car bien des paysans s'adonnaient à celle du petit gibier. Mais il existait des peuples exclusivement chasseurs comme les Pygmées ou Négrilles des forêts équatoriales.

Si la place des chasseurs n'était pas à négliger dans la production économique, leur rôle dans les mouvements migratoires et l'implantation d'établissements humains entre le XVI^e et le XIX^e siècle était remarquable. Il est en effet fréquent de relever, dans les sources orales et les rares documents écrits de l'époque, des noms de chasseurs parmi les chefs de file de nombreux mouvements migratoires et les fondateurs de localités. Ce rôle se comprend d'autant plus facilement qu'ils étaient souvent dotés de grands pouvoirs occultes qui les rendaient aptes à affronter les dangers des grandes migrations. Notons enfin la corrélation qui existait également entre la chasse et la guerre : les chasseurs étaient souvent de grands guerriers, la chasse étant la guerre livrée aux animaux et la guerre, la chasse à l'homme, dans une optique tout à fait différente.

La pêche était pratiquée par les peuples riverains des nombreux cours d'eau. Autant il existait des groupes de chasseurs, autant il en existait aussi en matière de pêche comme les Sorkos ou pêcheurs du Niger.

Les bovins, ovins, caprins, porcins et la volaille étaient élevés, mais les grands éleveurs comme les Peuls, très éparpillés entre le Sénégal et le lac Tchad, élevaient surtout des bovins. Ils menaient un genre de vie particulier en harmonie avec les exigences de leurs activités : nomades ou semi-nomades selon les régions, mais rarement sédentaires.

Durant cette période où le miel était beaucoup plus consommé que le sucre de canne, l'apiculture était nettement plus développée que de nos jours. Certes l'abeille fournissait spontanément son miel qui était récolté, mais cette production était complétée par celle provenant de l'apiculture. Il existait alors plusieurs techniques de construction de ruches et d'élevage des abeilles. Pour les ruches, on utilisait des vases en argile placés à des endroits stratégiques, ou l'on évitait de grandes termitières, etc.

Les activités de transformation

Entre 1500 et 1800, le secteur secondaire, celui des activités de transformation, regroupait, comme de nos jours, beaucoup moins de gens que le secteur primaire. Sans être négligeable pour autant, il était cependant relativement moins vital dans l'économie que le second et était de surcroît moins soumis aux aléas de la nature. Ses principales branches étaient la céramique, le tissage et la teinturerie, le travail des métaux, la sparterie et le travail du cuir.

La céramique est une activité ancienne ; antérieure à 1500, elle remonte au néolithique ; elle semble assez commune dans toute l'Afrique puisque les tessons de poterie sont souvent nombreux dans les sites anciens, notamment néolithiques, et dans ceux relativement plus récents. À des degrés divers, elle était répandue dans la majeure partie du continent, et la période antérieure aux importations de vases et récipients métalliques de l'extérieur peut être considérée comme celle de son apogée.

De façon générale, la poterie était une activité de femmes. Tout se faisait manuellement en Afrique noire, depuis la recherche de l'argile jusqu'à la cuisson des vases en passant par la fabrication proprement dite. Le matériau utilisé était l'argile. Elle était prélevée soit sur des termitières épigées si abondantes en Afrique subsaharienne, soit dans des carrières ; l'association de ces deux types d'argile était pratiquement inexistante. Il arrivait par ailleurs que la chamotte fût utilisée.

Les fouilles archéologiques ont mis au jour, pour cette période, des vases fonctionnels dont l'esthétique était tout à fait remarquable et qui faisaient alors l'objet d'un important commerce local ou régional. La quasi-totalité des vases était destinée aux usages de la vie quotidienne. Quelques-uns avaient cependant une fonction rituelle. Du point de vue de l'aire de distribution des centres de fabrication de la poterie, il semble que l'Afrique subsaharienne durant cette période ait connu une activité céramiste supérieure à celle de l'Afrique septentrionale.

Avant le XVIII^e siècle, marqué par l'apogée de la traite atlantique, les industries artisanales du tissage et de la teinturerie étaient très actives dans la majeure partie de l'Afrique, surtout subsaharienne. Si ces deux activités ne manquent pas de rapports entre elles, il convient de faire remarquer qu'elles n'étaient pas partout pratiquées : en général, les sociétés où la nudité dominait ne les connaissaient pas. C'était le cas de plusieurs groupes de l'Atacora où les Bétammaribès, très sommairement vêtus, ne connaissaient durant cette période ni l'une ni l'autre.

Ces deux activités dont la seconde découle de la première, n'étaient, bien entendu, jamais exercées par les mêmes travailleurs. Il arrivait même souvent que des quartiers, des localités ou des régions spécialisés dans l'un de ces deux métiers ne le fussent pas du tout dans l'autre.

Parmi les fibres textiles utilisées par les tisserands, le coton localement produit semble avoir occupé la plus grande place, dût-il n'avoir eu qu'un rôle tout à fait accessoire sinon nul dans certaines régions qui n'utilisaient alors que des écorces d'arbres pour la fabrication de leurs pagnes. La filature du coton précède toujours le tissage. Celui-ci était en général une affaire d'hommes. Il se faisait sur des métiers à tisser souvent horizontaux, mais il arrivait que la tresse manuelle de fibres d'écorce d'arbres soit faite aussi bien par des hommes que par des femmes.

Les tissus sortis des ateliers de tissage se présentaient sous la forme de bandes d'environ 10 centimètres de largeur, le fil de trame étant, dans la plupart des cas, plus épais que le fil de chaîne.

Entre 1500 et 1800, l'un des centres manufacturiers de tissage les plus importants du continent était Kano, au nord du Nigéria.

La teinturerie était également pratiquée dans diverses régions d'Afrique soit par des hommes, comme en pays Tchanga (Nigéria) ou en pays Bariba, soit par des femmes chez les Yorubas du Nigéria, de la république du Bénin et du Togo. La teinturerie se faisait dans des puits chez les Gurmantchés du Burkina Faso, les Tchangas, les Baribas, et dans d'énormes jarres en pays Yoruba.

Les coloris utilisés étaient variés, mais le bleu foncé ou bleu nuit tirant souvent sur le noir — selon les teintes — de l'indigo était répandu à l'époque. Ce sont les feuilles de l'indigotier (*Indigofera*) qui étaient utilisées à cet effet. Certaines variétés de mil ont des tiges et des feuilles d'où l'on tirait une couleur rouge vineuse beaucoup plus utilisée pour teindre les cuirs et les produits de la sparterie que les tissus.

La période de 1500 à 1800 fut, par ailleurs, celle d'une diffusion ou expansion du travail des métaux dans des régions où il n'existait pas auparavant, attestant du dynamisme de cette importante branche d'activité. Les métaux travaillés étaient variés : or, cuivre, étain, fer, etc. C'est cependant ce dernier qui nous intéresse davantage pour cette période.

De toutes les activités liées aux métaux, celles qui concernaient le fer ont donné lieu à une littérature particulièrement abondante compte tenu de l'importance économique et stratégique de ce métal.

Le travail du fer comportait deux volets : la métallurgie et la forge. La première consistait à extraire le minerai, la seconde, en aval de la première, permettait de le transformer en outils et en armes de toutes sortes.

Après les hésitations entre les thèses contradictoires sur l'origine étrangère ou le caractère autochtone de cette métallurgie du fer, on sait maintenant, grâce aux datations, que l'on a affaire à une technique endogène, typiquement africaine, sans la moindre influence extérieure.

Le minerai de fer était extrait, dans la majeure partie de l'Afrique subsaharienne, à partir de roches ferrugineuses chauffées à haute température dans des fourneaux de terre cuite, généralement en argile de termitière quand la termitière elle-même n'avait pas été réaménagée pour jouer ce rôle comme en pays Bariba ou dans certaines régions d'Afrique centrale ou orientale. C'était un travail saisonnier de spécialistes, qui comportait ses exigences, ses interdits et était, partout, exclusivement réservé aux hommes.

Le combustible provenait de charbon de bois d'essences végétales choisies pour leur qualité calorifique supérieure. Parfois, des cokes issus des noix du palmier à huile étaient exceptionnellement utilisés, comme

dans la région d'Abomey, dans l'arrière-pays de la Côte des Esclaves, en Afrique occidentale.

Selon les régions, les métallurgistes s'occupaient aussi du travail de la forge ou vendaient leur fer aux spécialistes qu'étaient les forgerons. Ceux-ci, souvent organisés en castes, fabriquaient divers objets métalliques d'usage courant et occupaient une place de choix — tout à fait variable selon les milieux socioculturels — dans la société, de même que les métallurgistes.

Le verre était produit et travaillé dans certaines régions, comme celle d'Ife.

Les cordonniers se livraient à tous les travaux concernant les cuirs et les peaux, fabriquant ainsi des selles de chevaux, des sandales, des bottes, des fourreaux d'épée, des sacs, des sachets pour grigris, des boucliers de cuir, etc.

Des gens s'adonnaient également à toutes sortes de travaux manuels comme la fabrication des nattes et des paniers, qui donnaient lieu à des échanges.

Signalons aussi l'importance du travail du bois, avec des objets allant de la cuiller aux embarcations pouvant contenir jusqu'à 80 hommes. Étaient également fabriqués divers outils, des portes, des serrures, des lampes, toutes ces productions étant antérieures à l'arrivée des navigateurs européens, ainsi que du savon dont Dabler loue la qualité.

Le commerce

Période de troubles et d'émiettement sur le plan politique, les siècles qui séparent 1500 de 1800 sont caractérisés par une perversion progressive des activités commerciales à l'intérieur du continent et une émergence du commerce côtier atlantique principalement fondé sur l'échange : esclaves, or et ivoire contre armes à feu, tissus, fer et autres pacotilles.

Sur le continent, les marchés constituaient des espaces privilégiés d'échanges d'articles divers, et on en trouvait dans presque toutes les régions, fussent-ils être très irrégulièrement répartis. La rareté des marchés en pays Tchanga, dans la vallée du Niger, contrastait avec le caractère exubérant des marchés de Jega au Nigéria. Mais la quasi-inexistence de marchés dans certaines régions ne signifiait pas la nullité des échanges commerciaux ou une quelconque vie autarcique. Le négoce se faisait à l'intérieur des unités résidentielles, de maison en maison.

Ces marchés avaient une périodicité de trois, quatre, cinq jours ou plus, ce qui, dans la même région où ils n'avaient pas lieu en même temps, permettait une sorte de roulement favorable à la circulation des marchandises, à leur acquisition sur un marché et à leur vente sur un autre quelques jours plus tard. Dans plusieurs aires culturelles de l'Afrique subsaharienne, le

calendrier était calqué sur la succession des marchés qui déterminait la semaine ainsi que le nom des jours.

Certains marchés avaient une vocation internationale sinon intercontinentale comme Kano et Katsina au Nigéria. Ils s'animaient tous les jours et étaient fréquentés par des marchands venus de diverses régions d'Afrique, d'Europe, d'Arabie et du monde asiatique.

Les marchés avaient aussi une fonction sociale indéniable, aussi bien en Afrique subsaharienne que septentrionale. Parlant de la vocation sociale du marché chez les Berbères d'Algérie, Jean Servier écrivait : « Le marché n'est pas en Kabylie un simple lieu de commerce, c'est essentiellement le point de contact pacifique entre des groupes différents où les hommes viennent non seulement vendre et acheter mais aussi se rencontrer, échanger des nouvelles, bref, ouvrir largement les limites du village et de la tribu vers le monde extérieur » (Moreau *et al.*, 1962).

Ces remarques communes à toute l'Afrique blanche l'étaient également pour tout le reste du continent où s'animaient des marchés. Souvent même, dans un coin du marché, quelques hangars réunissaient des gens autour d'un débit de boissons de fabrication locale lesquelles, en Afrique de l'Ouest, étaient généralement à base de mil.

La fréquentation des marchés et autres centres de négoce est indissociable des routes ; l'Afrique d'alors disposait de nombreux axes commerciaux dont la praticabilité, de qualité moyenne dans l'ensemble, variait cependant beaucoup d'une région à l'autre. Léon l'Africain rapporte, au début du XVI^e siècle (quatre-vingts ans avant l'invasion marocaine), que quantité de sandales étaient transportées depuis Gobir, où elles étaient fabriquées, jusqu'à Gao et Tombouctou situés à quelque 1 000 kilomètres de Gobir. L'insécurité grandissante fit disparaître cet important commerce, remplacé par les sinistres caravanes d'esclaves attachés par le cou. L'indispensable sécurité de ces voies de communication était assurée dans la majeure partie du continent par le pouvoir politique ou les institutions qui en tenaient lieu. Mais cette sécurité était très inégalement assurée ou garantie, car il existait alors beaucoup de zones d'insécurité à laquelle les marchands remédiaient en voyageant en groupes et toujours armés, ou en ne se déplaçant que durant les moments les plus sûrs de l'année. Parmi les artères commerciales les plus célèbres figurent les pistes transsahariennes. Leurs origines remontent au plus tard au XI^e siècle, et elles ont connu des fortunes diverses entre ce millésime et le XIX^e siècle : elles variaient au gré des modifications du paysage politique.

De direction méridienne, elles reliaient l'Afrique occidentale à la Méditerranée à travers le Sahara ; en fait, elle permettait un commerce régulier entre les villes d'Afrique du Nord et celles du Sahel, notamment du Soudan et du Nigéria.

Ces relations commerciales solidement ancrées dans un territoire aussi étendu où la circulation des biens et des personnes était aussi difficile étaient facilitées par le dromadaire, animal providentiel des zones désertiques. Il était à la fois un véhicule et une marchandise ; pour mieux dominer les risques dus à la nature et aux hommes, les tribus nomades (Sanhaja, Zaghawa, Tubu et Tuareg), qui assuraient le commerce transsaharien, étaient toujours organisées en caravanes pour la délicate et parfois périlleuse traversée du désert. De 500 dromadaires pour les plus réduites, certaines caravanes pouvaient en avoir jusqu'à 6 000 (Devisse, 1972, p. 47).

Les principaux produits qui alimentaient ce commerce étaient surtout le sel gemme du désert et l'or des régions forestières méridionales de l'Afrique occidentale (illustration 156) ; de façon plus secondaire, les métaux comme l'étain, le fer, le cuivre, le bronze ou le laiton, des céréales, de la verroterie vénitienne, des cotonnades, des chéchias, du papier à écrire, des livres, de la gomme, de l'ivoire, de la maniguette faisaient partie des objets d'échange. Il faut y ajouter le trafic des esclaves.

L'Afrique orientale exportait de l'ivoire vers l'Inde, des esclaves et du bois d'œuvre vers l'Arabie d'où lui venaient des dattes et de l'encens ; elle recevait de la porcelaine de Chine avant 1500 et des étoffes de l'Inde.

Au XVII^e siècle, l'île de Zanzibar était devenue un important centre de transit du commerce maritime de l'Afrique orientale, et la prospérité de son commerce fut à l'origine de la naissance ou du développement des villes côtières comme Tanga, Pangani, Sadani, Bagamoyo.

Le Soudan entretenait des relations commerciales intenses avec l'Égypte, notamment par la « route des 40 jours » ; celle-ci partait, à l'époque, de Kobbaï au Darfour et traversait le désert jusqu'à Assiout. La route du Tchad au Fezzan, très ancienne, continuait entre 1500 et 1800 d'être fréquentée par des marchands, en dépit de l'insécurité périodique qui y régnait.

La route du Nil allait de Sennar à Querri avant de pénétrer dans le désert. Pèlerins et négociants du Darfour suivaient, à travers le territoire de Funji, la route d'El Obeïd au Kordofan et Shendi sur le Nil.

Entre 1500 et 1800, il y eut d'importants courants d'échanges en Éthiopie et dans la corne de l'Afrique, entre Gondar et le Sennar sur le Nil bleu, ainsi qu'avec Massawa. Il convient de noter la position privilégiée du Tigre sur la voie commerciale menant à cette dernière localité.

Par l'intermédiaire des Portugais, une route commerciale fut créée entre l'Afrique orientale, l'Europe et les Amériques *via* le cap de Bonne-Espérance. Au XVII^e siècle, ces commerçants portugais avaient bâti, sur le cours inférieur du Zambèze, les forts de Sena et de Tete, bases à partir desquelles ils entrèrent en contact avec le Monomotapa. L'or était le principal produit recherché qui justifiait l'existence et le dynamisme de cet important courant d'échanges au XVI^e siècle surtout et, dans une moindre mesure, au XVII^e siècle. Il convient

cependant de noter que les artères commerciales d'Afrique australe connurent beaucoup de perturbations durant cette période du fait des troubles politico-militaires qui entraînèrent d'importants mouvements de population.

Les techniques de l'échange en Afrique n'ont jamais été aussi variées que durant la période qui nous occupe. Les échanges directs d'un objet contre un autre, habituellement dénommés troc, continuaient d'être pratiquées un peu partout sur le continent. Ce système très ancien ne présentait cependant aucune originalité dans son approche. Il convient plutôt d'insister sur la diversité des instruments d'échanges, c'est-à-dire des pratiques monétaires.

Ce qui frappe d'emblée c'est, dans l'ensemble, le caractère rudimentaire de ces moyens de paiement. En effet, en dehors des franges du continent comme les rives orientales et la bordure septentrionale où étaient utilisés des pièces de monnaie circulaires, les dinars arabes et quelques thalers de Marie-Thérèse, la majeure partie du continent africain ne connaissait pas le monnayage circulaire, d'où l'utilisation, selon les régions, d'un équivalent général qui, tout en remplissant à sa manière les critères de définition d'une monnaie, ne manquait pas de surprendre les étrangers qui ont eu connaissance des différentes pratiques monétaires, notamment dans les régions subsahariennes fort riches en instruments d'échange de toutes sortes.

L'espace monétaire le plus étendu était indiscutablement, durant cette période, ce que l'on pourrait appeler la « zone cauris ». Ce coquillage-monnaie provient des mers chaudes, de l'aire indo-pacifique. C'est un gastéropode dont les deux principales zones de « production » sont les îles Maldives et Lacquedives près de l'Inde et les côtes orientales d'Afrique, en particulier l'île de Zanzibar. Bien que de façon très inégale, il a connu une fortune singulière surtout en Afrique occidentale où il arrivait, entre 1500 et 1800, à la fois par le commerce transsaharien et par la voie maritime grâce aux navires européens qui en apportaient par cargaisons entières sur les côtes ouest-africaines.

Relativement peu en circulation en Afrique centrale et orientale, les cauris étaient cependant en usage comme monnaie au Cameroun, au Kongo, en Ouganda et ailleurs. L'Afrique du Nord, l'Afrique australe, le Burundi, le Rwanda, l'Éthiopie, la Somalie, le Tanganyika et d'autres régions étaient hors de la « zone cauris » entre 1500 et 1800.

Sur la Côte des Esclaves (Togo, Bénin, Nigéria), les cauris étaient si intensément utilisés qu'ils ont servi, aux XVIII^e et XIX^e siècles, à la mise sur pied de tout un système bancaire qui, bien que rudimentaire, était parfaitement fonctionnel. C'est le seul endroit au monde où un coquillage-monnaie a servi à l'édification d'un système bancaire (Iroko, 1987).

En dehors des cauris, d'autres coquillages ont été utilisés comme monnaie sur le continent, toujours dans différentes régions d'Afrique au sud du Sahara. Ce sont, entre autres, les marginelles ou *koroni* dans la boucle du

Niger, les *nzimbu* ou *ollivancillaria nana* du royaume du Kongo, des rondelles ou plaquettes d'achantine, etc., en Afrique centrale.

Bien que l'Afrique noire n'ait pas connu durant cette période de monnayage circulaire, des métaux ont cependant servi à la fabrication de monnaies, soit sous forme de tiges ou de barres de toutes tailles, soit sous forme d'anneaux. Les *sompé* de Guinée et de Côte-d'Ivoire, longues tiges métalliques, étaient, concurremment avec le troc, très utilisées dans ces seules régions, leur zone de circulation étant des plus restreintes.

Plus réduites quant à la taille, les tiges de fer étaient en usage durant cette période dans quelques contrées d'Afrique centrale; celles d'Afrique australe, connues sous le nom de *lirales*, ne semblent pas avoir été utilisées avant 1500; elles l'ont été par la suite jusqu'au début du XX^e siècle.

L'Afrique noire a aussi fabriqué et utilisé comme moyens monétaires diverses petites croix, des anneaux métalliques comme les manilles (bracelets de cuivre) dans le golfe de Guinée, les petits anneaux d'or en Éthiopie, etc.

D'autres objets ont joué à leur manière le rôle de monnaie: les perles, les boutons de chemise, les barres de sel, etc. Jamais le continent africain n'a connu de moyens monétaires aussi variés, aussi hétéroclites pour l'essentiel qu'entre 1500 et 1800. Cela témoigne sans doute de l'intensité des échanges et du souci de les faciliter pour résoudre quelques problèmes posés par ce type de relations humaines (illustration 157).

LES PROBLÈMES SOCIO-ÉCONOMIQUES

Du point de vue socio-économique, la population africaine, entre 1500 et 1800, a été confrontée, à des degrés divers, à trois types de calamités: les guerres, la traite négrière, les famines et maladies.

Les guerres

Sans être une nouveauté pour l'époque puisqu'elles sont beaucoup plus anciennes, les guerres semblent avoir connu, entre 1500 et 1800, une recrudescence générale jusque-là inconnue, transformant cette période en siècles tourmentés. Elles étaient aussi moins meurtrières avant l'utilisation des armes à feu. Le Bouganda au XVII^e siècle écrasa le Bounyoro dans la région des Grands Lacs. Les Peuls firent de nombreuses incursions à l'intérieur du royaume Bamoum au Cameroun. Une vague d'invasions ngunis venue d'Afrique du Sud perturba, dans la région du Zimbabwe, l'équilibre géopolitique. Du XVI^e au XIX^e siècle, l'Éthiopie fut aux prises avec les Arabes, les Turcs et les Gallas. Les rois du Dahomey, dans l'arrière-pays de la Côte des Esclaves en Afrique occidentale, mirent à feu et à sang les localités voisi-

nes aux XVIII^e et XIX^e siècles. En 1591, les troupes marocaines mirent fin au cycle des grands empires qui avaient dominé le Soudan nigérian pendant des siècles. Dans l'Afrique septentrionale, l'expansion turque fut un phénomène majeur de l'époque, subjuguant l'Égypte, la Libye, la Tunisie, l'Algérie. Certaines de ces guerres sont indissociables de l'expansion de l'islam. Les Portugais ruinèrent le Kongo et l'Angola. Les Hollandais, renforcés par des protestants français, s'installèrent en Afrique du Sud aux dépens des autochtones. Les riches ports de la côte orientale furent détruits et pillés.

Bien que majeures, les incidences politiques de ces entreprises militaires nous intéressent ici moins que les perturbations socio-économiques dont elles furent responsables. Les statistiques nous manquent sur les conséquences démographiques de ces manifestations hégémoniques ; il est cependant permis de se faire une idée du manque à gagner sur le plan de la production économique à cause des campagnes militaires qui mobilisaient des travailleurs pour aller en tuer d'autres ou les empêcher de produire. Beaucoup de villages disparurent, leurs habitants décimés ou mis en fuite par les attaques d'ennemis quand ils n'étaient pas capturés pour être vendus aux Arabes ou aux Européens.

La traite négrière

La traite négrière fut surtout un élément destructeur par ses effets directs et indirects sur la société et l'économie.

L'esclavage était pratiqué en Afrique bien avant 1500. Il consistait en un esclavage domestique entre Africains. Les esclaves étaient alors de case ou de guerre. Leur exploitation était plus ou moins marquée selon les régions ; cependant, ils finissaient souvent par être intégrés aux familles d'accueil, celles des maîtres. De façon générale, les conditions d'existence de ces esclaves, sans être enviables, étaient loin d'être des plus pénibles.

Également antérieure à 1500 était la traite arabe qui a affecté beaucoup plus les parties orientales et centrales que la portion occidentale du continent. Nous la retrouvons après 1500 avec l'esclavage interne qui se poursuit, aggravé par une nouvelle dimension intercontinentale du commerce des esclaves : la traite atlantique, avec ses manifestations spectaculaires et ses conséquences dont on n'a pas fini de mesurer avec précision toutes les conséquences.

La traite atlantique débuta au début du XVI^e siècle ; les Européens l'entreprirent afin de disposer de la main-d'œuvre voulue pour la mise en valeur des plantations des Amériques. Elle était l'un des trois éléments constitutifs du commerce triangulaire entre l'Europe, l'Afrique et le continent américain. Plus importante par son ampleur et ses multiples conséquences que la traite arabe, elle couvre toute la période qui va du XVI^e au XIX^e siècle.

La traite atlantique s'était effectuée continûment dans le cadre d'un genre de contrats entre partenaires commerciaux, européens et africains. Les Européens s'étaient gardés de se livrer eux-mêmes directement à la chasse aux esclaves. Ils avaient trouvé plus avantageux et moins dangereux de les acheter directement aux Africains qui capturaient à leur intention leurs congénères. Les marchands européens, organisés en compagnies pour des raisons de commodité, se contentaient de rester dans la zone côtière où leurs partenaires commerciaux venaient leur livrer des milliers d'esclaves pris dans les guerres ou les razzias organisées à cet effet. Souvent très exigeants, ces négriers blancs s'adonnaient à un tri sévère parmi ceux qu'on leur apportait pour ne pas avoir de la mauvaise « marchandise ». Ils donnaient en contre-partie des objets de peu de valeur comme des verroteries, de l'eau-de-vie frelatée, des cauris dont une certaine quantité était indispensable dans ce genre de commerce, et beaucoup d'armes à feu, souvent obsolètes, des tissus, de la poudre à canon, des barres de fer.

Si la traite atlantique s'est pratiquée en différents points du golfe de Guinée jusqu'aux côtes angolaises, une portion du golfe du Bénin s'est tristement illustrée dans ce type de commerce : la côte dite des Esclaves qui atteignit sa plus grande extension au XVIII^e siècle au moment où elle allait de Porto Seguro (Togo) jusqu'à Badagry, voire Lagos (Nigéria).

L'on a beaucoup épilogué de façon passionnée et contradictoire sur les conséquences, démographiques et socio-économiques des différents types de la traite, surtout de la traite atlantique, qui marquèrent profondément la période de 1500 à 1800. En 1978, l'UNESCO a organisé à Haïti un colloque sur la traite négrière. Les chiffres suivants y furent avancés :

- 15 millions de personnes pour la traite atlantique ;
- 4 millions pour la traite dans l'océan Indien ;
- 10 millions pour la traite transsaharienne et la traite par la mer Rouge.

Dans le contexte, 29 millions environ de Noirs seraient sortis d'Afrique (y compris avant 1500). Même si ces chiffres méritent vérification après en avoir repéré les sources, il convient de retenir qu'ils n'ont probablement pris en compte qu'une partie des esclaves clandestins. Mais les pertes globales sont beaucoup plus nombreuses, ceux qui sont morts en route, en Afrique même, ceux qui ont été tués pendant les razzias, ceux qui sont morts, inconnus, en fuyant les chasseurs d'esclaves, ceux enfin qui sont morts à cause des famines et maladies consécutives aux razzias... Si le nombre des captifs exportés a été moindre, comme le pensent divers chercheurs, l'on ne connaîtra jamais cependant l'effectif total de ceux que le continent a perdus du fait des initiatives esclavagistes, arabes et européennes.

Au-delà des chiffres qui ne doivent jamais être négligés, il convient d'insister sur les effets socio-économiques négatifs de cette traite qui a

exercé une grave ponction sur les éléments les plus dynamiques et les plus vigoureux de la population ; elle s'est accompagnée d'une paralysie du développement des forces de production et d'intenses perturbations au sein des sociétés. On a assisté à de véritables ébranlements socio-économiques du fait de l'état chronique des guerres et des razzias destinées à capturer des esclaves. Bien des remous au sein de la population ont eu pour conséquences des mouvements migratoires d'ampleur variable selon les moments et les lieux. Il y a eu, en quelque sorte, de nouvelles redistributions forcées de la population à la recherche de refuges sûrs.

Pluridimensionnelle dans ses conséquences essentiellement négatives et terriblement pénible dans son déroulement, la traite atlantique a été à l'origine de la constitution de nombreuses communautés noires dans les Amériques. C'est la plus grande migration intercontinentale forcée connue à travers les âges.

Les famines

Bien que des textes anciens aient porté à la connaissance de la postérité quelques cas de famines qui sévissaient en Égypte, en Éthiopie, dans la boucle du Niger, etc., avant 1500, cette calamité nous apparaît beaucoup plus nettement entre cette date et le XIX^e siècle. Certains pensent que cet état de choses est dû beaucoup plus à la relative abondance de la documentation pour cette période qu'à une aggravation ou à une intensification du phénomène. Mais la cause en est l'aggravation et l'intensification des guerres, des razzias, des migrations, des heurts de toute sorte.

Les sociétés africaines de 1500 à 1800 vivaient de plus en plus d'une économie d'autosubsistance (l'insécurité conduisait à l'autarcie) qui était également une économie de précarité au sein de laquelle les équilibres alimentaires étaient d'une très grande fragilité. Des moments de rupture arrivaient, entraînant des famines. L'économie étant essentiellement dominée partout par l'agriculture, ce furent les difficultés qui mettaient à mal ce secteur vital de la production qui provoquèrent des famines dans la majeure partie du continent.

Les causes des famines africaines de 1500 à 1800 sont multiples : les guerres s'ajoutent aux mauvaises conditions climatiques. Celles-ci, sans toujours obéir à une périodicité donnée, c'est-à-dire à un cycle d'apparition, revêtent deux aspects liés au même phénomène : la pluie. Son absence au moment où elle est attendue est aussi nuisible à la production agricole que sa surabondance quand elle tombe. L'un et l'autre cas constituent un objet d'inquiétude et de désolation, le premier se présentant plus fréquemment que le second. L'importance que revêtait les mauvaises conditions climatiques dans les préoccupations de la société africaine traditionnelle, qu'elle ait été noire ou blanche, est

capitale : elle se mesure aisément au nombre des divinités et cultes en liaison avec la régulation pluviométrique et à la ferveur dont ils étaient l'objet ; elle se mesure également à la place qu'occupaient dans ces sociétés, en matière de considération, ceux que d'aucuns appellent de façon impropre des « faiseurs de pluie » et qu'il serait plus juste de qualifier de spécialistes de la pluie ou de régulateurs de la pluviométrie. En effet, leur fonction était presque toujours double : on disait qu'ils détenaient le secret pour mettre un terme à une pluie anormalement surabondante et qu'ils étaient également en mesure d'en faire tomber en cas d'une sécheresse trop prolongée (Iroko, 1993).

Différents des sauterelles, les criquets pèlerins étaient également responsables des famines. Ce sont des insectes orthoptères de la famille des acridiens. Ce sont des espèces migratrices et grégaires extrêmement destructrices : lorsqu'elles s'abattent sur une région, elles détruisent la végétation et dévastent les champs de culture en un temps extrêmement court. Leur arrivée par nuées est toujours redoutée par la population, car elle entraîne la famine. La population est impuissante à les combattre, car elle ne dispose d'aucun moyen efficace de lutte, ni pour prévenir leur arrivée ni pour les détruire quand ces insectes s'abattent sur une région (Saunio, 1924). Les procédés mécaniques qui consistent à les écraser ou à les enfouir dans des trous creusés en toute hâte n'ont jamais enrayé ce fléau si terrifiant que les gens ont recours, dans les régions du golfe du Bénin, à des divinités pour tenter de repousser ces indésirables. Dans la mémoire collective, le passage de ces insectes prédateurs est considéré comme une véritable épreuve pour la population sinistrée.

Durant cette période, il a existé aussi une véritable corrélation entre famines et épidémies, les unes entraînant les autres. En effet, bien des épidémies se déclenchent durant certaines périodes de famines du fait de l'affaiblissement de l'organisme humain, et certaines d'entre elles entraînent la famine en diminuant la main-d'œuvre ou en la rendant indisponible. Les rares survivants de certaines pandémies sont souvent éprouvés par la famine (Cissoko, 1965).

Les maladies qui avaient des incidences socio-économiques notables entre le XVI^e et le XIX^e siècle étaient surtout la tuberculose, le paludisme, la méningite, les vers de Guinée, la variole. Celle-ci était la plus meurtrière et causait de véritables hécatombes. Elle était si redoutée que la population en a fait une divinité dans les aires culturelles yoruba et ajatado du golfe du Bénin où elle était connue sous le nom de Shonkponnon ou Sakpata. Les Gurmantchés du Burkina Faso et de la République du Bénin l'appellent Ovenbaro, le roi des maladies. Ses traitements sont variés, allant des infusions aux décoctions en passant par la variolisation et même la vaccination sous une forme rudimentaire qui ne manquait pas d'efficacité. Bien qu'elle ait été loin d'être une pratique thérapeutique répandue sur tout le continent entre 1500 et 1800, la vaccination dans ses principes et son application était

connue des Noirs africains bien avant qu'elle ne soit découverte par l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles.

Bien qu'il y ait une carence de données chiffrées pour la période allant de 1500 à 1800, c'est cependant le moment où nous sont apparus le plus nettement, relativement, les liens entre épidémiologie et démographie historique, avec leurs multiples incidences sur la vie quotidienne. La facilité et la fréquence d'apparition des famines ainsi que leur gravité sont un indice d'appréciation de la précarité des conditions socio-économiques dans lesquelles vivaient les Africains pendant ces trois siècles.

Les sources orales font état de nombreuses famines qui ont fait beaucoup de victimes ou ont déclenché d'importants mouvements de population.

Quelles qu'aient été les causes de la famine, les hommes ont toujours essayé d'y remédier tout en prenant, parallèlement, des dispositions contre ses affres. Les enfants étaient mis en gage quand ils n'étaient pas vendus contre des cauris — une des monnaies de l'époque — ou cédés contre des céréales comme c'était fréquemment le cas dans l'Atacora, en Afrique de l'Ouest, ou au Soudan, en Afrique centrale. C'était le temps des rationnements chez ceux qui trouvaient encore de quoi se nourrir. La régularité quotidienne des repas des temps normaux était rompue. De façon générale cependant, les Africains déployaient des trésors d'ingéniosité ou d'imagination durant les durs moments de famine. Ils se nourrissaient — ou trompaient la faim — grâce aux plantes de disette. Ces aliments de substitution, qui n'étaient jamais consommés en temps ordinaire, n'étaient que des palliatifs, des expédients des temps difficiles en matière d'alimentation. Il s'agissait surtout de tubercules, d'amandes, de feuilles ou de graminées sauvages dans la majeure partie du continent. Cette alimentation de désespoir n'était pas toujours sans danger, car il n'était pas rare que des tubercules ou des parties d'arbres, impropres à la consommation parce que vénéneuses, fussent consommées. Les Africains eux-mêmes en étaient conscients, qui prenaient des précautions pour extraire de ces plantes de substitution le principe actif nuisible. C'est pour cela que les Susus (Soussous) de Guinée (Conakry), lors des disettes, ne consommaient jamais après simple cuisson, comme ils l'auraient fait des ignames ou du manioc, les tubercules de tabé ou de bunki, vénéneux et amers. Ils en expulsaient le principe vénéneux par deux ou trois cuissons et le trempage prolongé dans de l'eau pendant plusieurs jours.

En milieu sahélien, l'ouverture des termitières pour y ramasser graminées et petits fruits accumulés par les termites fourragers était aussi un palliatif à la crise de subsistance.

Tous ces efforts pour survivre en temps de pénurie étaient des solutions individuelles. Dans les sociétés étatiques, le pouvoir central n'était pas toujours indifférent aux souffrances engendrées par la famine. Il prenait, en

temps ordinaire, des mesures de prévoyance en stockant des vivres. Dans la vallée du Niger, l'émir de Karimama avait des réserves de mil provenant des récoltes des villages relevant de son autorité. En cas de famine, les céréales stockées faisaient l'objet d'une redistribution selon des modalités et des critères nettement définis à l'avance. Une telle disposition communautaire n'était, dans l'Afrique du XVI^e au XIX^e siècle, ni une exception ni une nouveauté. Elle était déjà pratiquée dans l'Égypte pharaonique.

L'impact socio-économique des plantes venues de l'extérieur, s'il ne doit pas être négligé, était cependant relativement faible, car il n'a jamais pu empêcher les famines de se produire. Le manioc, moins nutritif que l'igname, a seulement pris une place antérieurement occupée par des plantes autochtones. Le maïs est aussi moins nutritif que le mil.

CONCLUSION

La période de 1500 à 1800, principalement faite de perturbations de toutes sortes, surtout militaires et migratoires, et de multiples autres situations conflictuelles comme l'esclavage et la traite négrière, est loin d'être partout celle de l'apogée. L'ouverture sur l'extérieur a eu en Afrique subsaharienne des conséquences négatives qui dépassent de beaucoup les apports positifs. Et en dépit des réalisations remarquables par endroits, en matière de production artistique par exemple, cette période est une séquence dramatique de l'histoire d'Afrique, un temps d'épreuves de toutes sortes, des siècles au cours desquels l'Afrique subsaharienne s'est progressivement désagrégée et dépeuplée sauf dans certaines régions (Kānem-Borno, divers hauts plateaux) touchées plus tard. Durant cette période, l'Afrique a été mieux connue à l'extérieur. Mais les contacts établis ont entraîné une profonde régression de l'Afrique noire en raison des effets destructeurs d'un échange infernal, armes à feu contre esclaves, esclaves contre armes à feu, qui serviront à capturer d'autres esclaves indéfiniment et sans cesse.

BIBLIOGRAPHIE

- AJAYI J.F.A., CROWDER M. 1988. *Atlas historique de l'Afrique*. Paris, Éditions Jaguar.
- AYOUBA G. 1941–1992 *Contribution à l'histoire du peuplement tchanga de la rive droite du fleuve Niger*. Bénin.
- CASTRO-HENRIQUES I. 1989. *Os Portugueses e a reconstrução do mundo das plantas : o exemplo africano nos séculos XV^e-XVI^e*. Congresso internacional Bartolomeu Dias e a sua época. Actas. Porto, vol III, pp. 363–386.

- CISSOKO S. M. 1965. «Famines et épidémies à Tombouctou et dans la boucle du Niger du XVI^e au XVIII^e siècle». *Bulletin de l'IFAN*, vol. XXX, série B, n^o 3, pp. 806–821.
- CORNEVIN R., CORNEVIN M. 1966. *Histoire de l'Afrique, des origines à nos jours*. Paris, Payot (Petite Bibliothèque Payot).
- DESCHAMPS H. (dir. pub.). 1970. *Histoire générale de l'Afrique noire, de Madagascar et des archipels, des origines à 1800*. Paris, Presses Universitaires de France.
- DEVISSE J. 1972. «Routes de commerce et échanges en Afrique occidentale en relations avec la Méditerranée. Un essai sur le commerce médiéval du XI^e au XVI^e siècle». *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. 5, n^{os} 1 et 2, pp. 357–397.
- DIOP-MAES L. M. 1987. «Essai d'évaluation de la population de l'Afrique noire aux XV^e et XVI^e siècles». *Afrika Zamani*, n^{os} 18-19, pp. 9–45.
- IROKO A. F. 1987. *Les Cauris en Afrique occidentale du X^e au XX^e siècle*. Thèse de doctorat d'État.
- 1993. *Les Shanga de la vallée du Niger (Nigéria-Niger-Bénin), des origines au XIX^e siècle*. Projet ACCT.
- KATI M. 1964. *Ta'rīkh al-fattāsh fī Akhbār al-Buldān*. Paris.
- KI-ZERBO J. 1978. *Histoire de l'Afrique noire : d'hier à demain*. Paris, Hatier.
- MERCIER P. 1962. *Civilisations du Bénin*. Paris, Société continentale d'éditions modernes.
- MOREAU J. P., OZOUF J., PASQUIER Y. 1962. *Géographie*. pp. 391–414.
- SAUNION E. L. 1924. *Acridiens migrants au Sénégal*. Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'AOF, vol. VII, n^o 2, pp. 189–219.
- SURET-CANALE J. 1979. *Afrique noire, géographie, civilisations, histoire*. Paris, Éditions sociales.

27.2

Les structures et les courants politiques

*Abiodun Adebayo Adediran, Isidore Ndaywel è Nziem,
Buluda A. Itandala et Hoyini H. K. Bhila
Isaac Adeagbo Akinjogbin et Élisée Soumonni
(coordinateurs)*

La question de l'émergence et du développement des organisations politiques en Afrique subsaharienne continue d'être un sujet très intéressant. Malgré l'existence de très anciens royaumes et empires, le cadre de l'étude des peuples d'Afrique noire s'est cantonné, pendant des décennies, à des groupes culturels¹ qui entretenaient entre eux des relations caractérisées par une confusion déconcertante. Il aura fallu mener une dure bataille, notamment dans le cas de l'Afrique équatoriale, région réputée « la plus ingrate pour l'historien » (Alexandre, 1970, p. 353), afin de surmonter ces préjugés et d'ouvrir la voie à une analyse objective des structures politiques dans l'Afrique noire précoloniale (Curtin, 1950, pp. 77–96 ; Vansina, 1994).

Le besoin de comprendre et de comparer la variété des formes prises par l'organisation politique dans cette partie du monde a engendré des tentatives qui visaient à produire des « modèles ». Mais on n'était pas du tout certain de pouvoir rendre compte de la dynamique des sociétés africaines à l'aide de catégorisations rigides ni même d'assurer que les catégories définies étaient incompatibles. En réalité, nombre de situations qui, au premier abord, paraissaient n'avoir rien de commun étaient pratiquement liées.

Malgré les différences enregistrées dans les environnements écologiques, il existe des similitudes nombreuses et évidentes dans les structures et les courants politiques de l'Afrique subsaharienne entre 1500 et 1800 apr. J.-C. Toutes les régions étudiées dans ce chapitre ont connu des systèmes de gouvernement centralisés et non centralisés. Néanmoins, on constate également beaucoup de différences évidentes d'une zone à l'autre et à l'intérieur d'une même région. Dans le cas de l'Afrique occidentale, par exemple, les États centralisés différaient des théocraties islamiques de la savane, qu'il s'agisse des royautes de nature sacrée observées dans la moyenne ceinture ou des monarchies vigoureuses de la zone guinéenne ; tout comme les sociétés non centralisées présentaient des variantes, qu'il s'agisse des communautés

familiales segmentaires des Tivs et des Igbo (Ibos) (Nigéria) ou des groupes éparpillés territorialement autour des sources de la Volta (Ghana) ou encore des communautés villageoises du delta du Niger et du bassin de la Cross (Horton, 1985, pp. 87–128). De même, la base ou les symboles de l'autorité variaient d'un État à l'autre ou d'une communauté à l'autre.

Ces différences reflétaient dans une grande mesure la nature des expériences historiques vécues par les peuples concernés ou la teneur mouvante des réalités régionales et locales. Les situations politiques africaines étaient extrêmement complexes, et une typologie théorique ne peut pas rendre compte de cette complexité.

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

Abiodun Adebayo Adediran

Pour les besoins de la présente étude, on peut subdiviser l'Afrique occidentale en trois parties. En premier lieu, il y a la zone de la savane qui jouxte le désert du Sahara au nord. Cette région, appelée Soudan centre-occidental, est constituée de grands espaces vides que parcoururent dans les temps précoloniaux des vagues migratoires ininterrompues de population. À côté d'elle se trouve une zone appelée la « moyenne ceinture » où se mêlent la savane et la végétation forestière. C'est une région composée généralement de plateaux avec des affleurements rocheux où la population clairsemée s'est regroupée dans le bassin de nombreux fleuves (notamment le Niger et la rivière Bénoué) qui drainent la région. Enfin, il y a la zone de la Guinée qui longe l'océan Atlantique vers le sud. La végétation, ici, est faite d'une forêt dense qui rend les déplacements de l'homme plus difficiles que dans le Nord. Cette diversité géographique est en partie responsable des variantes et des différences que l'on relève dans les structures politiques (carte 33).

Dans la zone de la savane, il existait déjà de grandes villes au XVI^e siècle : Kumbi Saleh, Awdaghost, Walata, Tombouctou (Timbuktu), Djenné (Jenne), Gao, Katsina, Zaria (Zauzau), Kano et Njilmi. C'était surtout des centres commerciaux, cosmopolites par nature, qui formaient les noyaux d'États centralisés. Les États de cette région, soumis aux influences islamiques depuis le X^e siècle apr. J.-C. environ, avaient une structure politique fondée essentiellement sur l'idéologie musulmane. Même si beaucoup d'entre eux pratiquaient une forme syncrétique de l'islam, ils avaient recours à des fonctionnaires musulmans et appliquaient la charia. Il en était ainsi parce que les groupes dirigeants, composés surtout de puissants magnats du commerce, étaient musulmans et que les États avaient besoin de leur générosité pour

réaliser leurs ambitions impériales. Toutefois, le facteur islamique n'était pas la seule base de l'organisation du pouvoir au Soudan occidental ; la mise sur pied d'armées fortes et la mainmise sur le commerce étaient, en l'occurrence, d'une importance égale. Des efforts étaient également entrepris pour arriver à un degré significatif d'intégration sociopolitique et obtenir l'allégeance de populations appartenant à diverses ethnies dans chaque État. A cet effet, il fallut codifier les coutumes locales pour obtenir une constitution viable, opérer la division de la population en classes sociales afin d'atténuer les conflits dans la société, réglementer les procédures successorales pour éviter les conflits dynastiques et établir des systèmes administratifs ouverts et souples capables de satisfaire des opinions variées. Néanmoins, comme le clergé musulman était déjà éminemment influent au Soudan à partir de 1500, l'islam devint le facteur crucial dans le développement politique de cette zone.

Par exemple, dans l'Empire songhay, le renversement de la dynastie indigène Shi par Muḥammad ibn Abu Bakr, qui prit le titre d'*askiya*, témoigne des tentatives faites pour établir une théocratie islamique au Soudan central. Muḥammad avait misé sur le mécontentement du clergé musulman, aussi se tourna-t-il vers l'islam pour imposer son autorité et élargir les frontières du Songhay, afin d'y incorporer Macina (Masina), Taghaza, Agadès, Katsina et Kano. La paix et la stabilité favorisèrent l'agriculture intensive, l'accroissement du commerce et un déploiement sans précédent des activités intellectuelles. Sur ces fondations solides, les *askiya* successifs furent en mesure d'édifier leur pouvoir (illustration 158). Mais, à partir de 1586, une série de conflits de succession déclenchèrent une guerre civile qui affaiblit la cohésion de l'État. Dans ces circonstances, des troupes marocaines envahirent le Soudan occidental en 1591. Le résultat final de ces troubles fut l'effondrement du Songhay et un enchaînement d'événements : la rupture de l'autorité de la loi et du maintien de l'ordre, le déclin des entreprises fondées sur une économie de paix dans les domaines du commerce, de l'agriculture et de l'exploitation minière, l'afflux d'étrangers indisciplinés qui se livrèrent à des activités mercenaires et une révolte sans précédent qui jeta les lettrés et les marchands dans le désarroi. L'ambiance générale était au chaos et à l'insécurité. Les descendants des Marocains, les Armas, réussirent à mettre un terme au marasme à partir de 1635. Ils parvinrent à établir une relation de confiance mutuelle avec les marchands et le clergé musulman. Mais ce répit fut de courte durée. Dès qu'un particulier, chez les Armas, levait une armée privée, c'était le retour à l'anarchie comme pendant la période précédente.

C'est dans ces circonstances que le peuple des Bambaras créa un certain nombre d'États, parmi lesquels se distinguaient les royaumes de Ségou et de Kaarta. Si le Ségou n'est pas devenu une puissance impériale, c'est pourtant de lui que naquirent la dynastie royale Massassi et un système social unique

en son genre. À la base se trouvait le clan (*ton*), le regroupement de plusieurs clans formait le village (*dugu*), et un certain nombre de ceux-ci composaient une province (*kafu*). Chaque unité était divisée en quatre groupes sociaux : les hommes libres, les travailleurs qualifiés, les esclaves et les ouvriers agricoles. En 1740, Mamari Koulabouli fit du Ségou la principale force politique dans la région jusqu'à la naissance du Kaarta en 1754.

Dans la sphère religieuse, des groupes missionnaires apparurent alors — *zawiya* (confrérie religieuse) et *torodbe* (mouvement lancé par le marabout Torodo) —, poussés par le désir de propager l'islam. Leurs activités déclenchèrent une vague de mouvements réformateurs qui aspiraient à créer des États théocratiques entièrement fondés sur la doctrine islamique. Beaucoup de ces mouvements réformateurs prirent place dans la région de la Sénégambie : Bondou (1699), Fouta-Djalon (1727) et Fouta Toro (1760).

Au Soudan central, l'effondrement du Songhay vit la montée en puissance de quelques cités-États hawsas (Usman, 1981 ; Batindo, 1983). La paix relative qui s'installa dans la savane nigériane fit de la région le centre des activités islamiques et commerciales à partir du milieu du XVI^e siècle. Par exemple, grâce à une prospérité agricole qui soutenait son commerce, Kano fut une ville nodale sur le réseau transsaharien et un havre pour les intellectuels musulmans. Au XVII^e siècle, Katsina et Kano semblèrent exercer, à des moments différents, leur suprématie et étaient considérées comme des États islamiques.

Les États hawsas se trouvèrent aux prises avec la puissance croissante du Borno après le transfert de sa capitale à Birni N'gazargamou, voisine du pays Hawsa. Pendant le dernier quart du XVI^e siècle, sous le *mai* Idris Aloama, le Borno assura sa domination sur les principales routes commerciales et sur les États hawsas voisins. Jusqu'au dernier quart du siècle, une atmosphère sereine prévalut dans le Soudan nigérian, ce qui permit des progrès significatifs dans les domaines religieux et intellectuel.

Au lieu des grandes villes du Soudan, la moyenne ceinture était parsemée de communautés de petite taille. La période qui commence en 1500 fut un formidable champ d'expérimentations sociales et politiques au cours de laquelle les habitants de la région s'évertuèrent à domestiquer l'environnement et, ce faisant, à mettre au point des caractéristiques culturelles spécifiques. Pourtant, en dépit des particularités locales, les traits culturels et les systèmes politiques affichèrent une assez grande similitude. C'était en effet la même préoccupation fondamentale qui hantait les habitants, à savoir l'élaboration d'un cadre sociopolitique viable.

Par exemple, le royaume Djoukoun ou Kororofa, situé dans la vallée de la Bénoué, était passé, au XVI^e siècle, d'une vague confédération à la structure d'un État hautement centralisé pourvu d'un dirigeant de nature sacrée, l'*aku uka*, et d'une forte armée qui envahit le pays Hawsa et plusieurs parties du

Borno. Des colonies de marchands et d'aventuriers djoukouns furent établies en divers endroits dans la vallée de la rivière Gongola et sur le plateau Bauchi. Cette situation se prolongea jusqu'au XVIII^e siècle lorsque des crises internes affaiblirent la machinerie impériale. Contrairement au Djoukoun, l'État igala (ou igara) était assez vaste, et son histoire reflète la dynamique des relations interethniques dans la zone Niger-Bénoué (Boston, 1969, pp. 29–43 ; Okwoli, 1973). Au XVI^e siècle, un certain nombre de lignées de chefs avaient émergé sur le cours inférieur du Niger (juste en dessous de sa jonction avec la rivière Bénoué), et Idah était devenue la capitale du nouvel État. Sa situation avantageuse, qui lui permettait d'exercer sa domination sur tout le commerce dans la zone du Niger-Bénoué, et la consolidation de son pouvoir par la sanction religieuse et l'exercice du monopole royal qui renforçaient l'autorité monarchique rendirent l'Igala puissant jusqu'au XIX^e siècle.

Comme l'État igala, le royaume Nupe (ou Noupé) peut être associé à un certain nombre de développements dans la vallée du Niger. À partir de l'établissement de centres rituels sur le cours du Niger par le fondateur Tsoede — l'*etsu* (roi) Ede — au début du XVI^e siècle, le royaume Nupe fut transformé en un État théocratique doté d'une formidable armée réputée pour sa cavalerie. L'État connut une santé économique florissante grâce à l'introduction de diverses activités, comme la construction de canoës, la fonte du bronze, le travail du fer et du cuivre, de même que la fabrication du verre. C'est ce qui permit à l'influence du Nupe de s'exercer sur une zone très étendue jusqu'au XVIII^e siècle.

Simultanément, les Borgous s'étaient constitués en un groupe puissant en vue de dominer le commerce trans-Niger vers le pays Hawsa au nord et le Gondja à l'ouest (Crowder, 1973 ; Adebunk, 1972). Ils transformèrent les nombreuses cités-États qu'ils avaient créées sur le Niger en quatre États : Boussa, Nikki, Ouaoa et Illo, organisés en une sorte de vague confédération. Malgré tout, les Borgous ne réussirent jamais à unifier leurs États, même s'ils procuraient conjointement aux marchands qui sillonnaient la région du moyen Niger tout un réseau de systèmes permettant d'assurer leur sécurité.

À l'ouest du Borgou, les Mossis (Skinner, 1964) ne s'unirent jamais pour former un seul royaume, même si, souvent, deux ou plusieurs États coopéraient pour combattre les ennemis extérieurs. Au XVI^e siècle, quelques États mossis avaient pris une certaine importance. C'était ceux de Mamproussi, Dagomba, Nanumba, Tenkodogo, Ouagadougou, Fada N'Gourma et Yatenga. Les villes des Mossis étaient devenues de grands centres industriels spécialisés dans le tissage du coton, le travail du cuir et la métallurgie. Nombre de ces villes avaient mis au point des systèmes de défense avec d'épaisses murailles. L'armée des Mossis se rendit célèbre par son usage des chevaux, car les États mossis étaient de nature guerrière.

Dans la zone de la Guinée, des progrès étaient également accomplis en ce qui concernait la consolidation des sociétés. On y trouvait de vastes et puissants États structurés, de même que des communautés de petite dimension.

Dès 1500, le peuple akan du Ghana moderne savait exploiter son environnement, et il avait réussi à créer des institutions politiques et sociales complexes qui permirent la naissance d'un certain nombre de chefferies ou principautés durables qui se livraient avec énergie à des activités commerciales (Anquandah, 1975 ; Daaku, 1970 ; Fynn, 1971 ; Kwamena-Poh, 1973). Jusqu'au XVI^e siècle, les plus puissants et les plus influents d'entre eux furent les Bonos. Au XVII^e siècle, une confédération peu structurée des États situés au sud des Bonos fit son apparition. Le Denkyira en devint le plus important. Fondé au XVI^e siècle, le Denkyira était symbolisé par un tabouret de perles, l'*abankouadoua*, censé représenter l'esprit des ancêtres. Cet objet et le sabre du bourreau (*sasatia*) étaient les symboles de l'autorité de l'État. La structure politique comportait le roi au premier rang, assisté par un conseil d'État et des gouverneurs de districts, tandis que les États vassaux étaient semi-indépendants. À la fin du XVII^e siècle, le Denkyira devint l'État le plus puissant et le resta jusqu'au moment où le royaume Ashanti l'éclipsa en 1701.

Même pendant la période de sa suprématie, le Denkyira fut aux prises avec des royaumes rivaux sur son flanc oriental : Akuapem et Akyem. L'Akuapem avait vu le jour vers 1600. Il ne tarda pas à se consolider suffisamment pour s'assurer, au milieu du XVII^e siècle, la domination de la côte orientale du Ghana moderne et tourner son attention vers le nord. En 1770, il était devenu un vaste et puissant empire qui avait la mainmise sur le commerce entre la côte et l'arrière-pays. D'autre part, le pouvoir du royaume Akyem était concentré vers le sud et notamment dans la région située entre la Pra et la Volta. Également au sud, le peuple des Fanti, originellement formé de chefferies semi-autonomes et unies par des liens assez lâches, avait assuré son emprise sur presque tous les ports commerciaux qu'il conserva jusqu'en 1807, date à laquelle le pays fut envahi par les Ashantis qui éclipsèrent les trois États plus anciens.

À partir de 1698, lorsque Osei Tutu créa la nation ashanti avec Kumasi pour capitale et le « tabouret en or » (*sikadwa*) comme symbole de son unité, l'*asantihene* devint le plus influent des souverains akans. En 1699, l'Ashanti vainquit le Denkyira et commença de s'étendre vers le nord, voire sur l'autre rive de la Volta en 1734. Dès lors, le royaume Ashanti devint un agent essentiel du commerce transsaharien en matière d'or et de noix de cola. Son expansion vers le littoral entraîna également sa participation assidue au commerce transatlantique avec les Européens.

Au XVIII^e siècle, le royaume fon du Dahomey, fondé vers 1625, devint le principal partenaire commercial des Européens sur la côte de l'Afrique

occidentale. Son histoire — tout comme son historiographie — est étroitement liée à la traite transatlantique des esclaves, trafic dont l'impact fut d'une importance capitale dans l'organisation politique du royaume (Akinjogbin, 1967 ; Manning, 1982 ; Law, 1991). Le militarisme, les sacrifices humains, la concentration du pouvoir entre les mains du roi et bien d'autres caractéristiques encore n'étaient pas sans rapport avec l'activité des négriers.

Si les Yorubas des républiques modernes du Bénin et du Nigéria avaient créé beaucoup d'États au XVI^e siècle, l'Oyo fut le plus vaste et le plus puissant d'entre eux (Johnson, 1921 ; Smith, 1969 ; Law, 1977). Cette évolution fut rendue possible par l'acceptation de l'idée que le roi (*alafin*) était un descendant direct d'Oduduwa (le géniteur putatif des Yorubas) et le propriétaire d'une couronne de perles (*ade ileke*) qui symbolisait l'autorité divine dans la zone de culture yoruba. Il existait également un système d'équilibre des pouvoirs dans lequel l'*alafin*, sa cour de prêtres à l'étiquette compliquée, le conseil d'État des chefs-ministres (*Oyo mèsì*) et d'autres fonctionnaires publics, tels que les gouverneurs des provinces (*ajélé*), assuraient la gestion harmonieuse des affaires de l'État. Cette structure politique très élaborée et l'armée appuyée sur une cavalerie légère, composée de combattants professionnels aguerris (*eso*), firent de l'Oyo l'État le plus prestigieux de l'Afrique occidentale sur la Côte des Esclaves en 1750. Toutefois, des conflits suscités par le partage du pouvoir, de l'influence et de la richesse qui s'accumulait dans la capitale entraînèrent des troubles constitutionnels pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, de sorte que des États vassaux comme le Nupe et le Borgu dénoncèrent la suzeraineté de l'Oyo. Pourtant, jusqu'au XIX^e siècle, le Dahomey et nombre d'États yorubas non oyos se trouvaient encore sous le joug impérial oyo.

L'État edo du Bénin connut une puissance, une renommée et une influence comparables à celles de l'Oyo, avant 1800. Comme dans le Dahomey, l'institution monarchique était très forte au Bénin (Egharevba, 1968 ; Ryder, 1969 ; Bradbury, 1973). Néanmoins, le Conseil des sept chefs (*uzama*) continua d'exercer une forte influence sur les affaires publiques. C'était aussi le cas pour les guildes, le clergé et les associations du palais qui réglaient les problèmes susceptibles de surgir entre la monarchie et les intérêts autres que royaux dans l'empire. Néanmoins, les intérêts et la personnalité des rois dictaient le rythme et l'orientation du développement du Bénin. Édifié au XV^e siècle grâce aux exploits impérialistes d'Oba Ewuare, le Bénin était avant tout un empire commercial qui captait les ressources des Yorubas, Nupes, Igalas et Igbo de l'arrière-pays pour satisfaire la demande européenne. Le commerce avec les Européens était le principal pilier de la stabilité politique et de l'expansion territoriale qui fit du XVI^e siècle l'« âge d'or » de l'histoire du Bénin (illustration 159). Mais cette dépendance excessive vis-à-vis du commerce extérieur eut des effets désastreux sur son développement politique et allait incidemment contribuer à sa désintégration au XIX^e siècle.

Dans la région orientale du Niger, la structure politique la plus importante est appelée la « démocratie villageoise », parce que l'unité de base était le village où les fonctions gouvernementales se fondaient sur les liens de parenté (Green, 1964 ; Nzimiro, 1972 ; Afigbo, 1973). L'autorité suprême était exercée par un conseil des anciens que formaient les chefs de famille des différentes lignées et que présidait le chef de la lignée la plus ancienne. Chez les Igbos, il portait un titre particulier, *okpara*, et possédait une sorte de bâton, appelé *ofo*, comme symbole de son autorité. Les villages voisins entretenaient souvent entre eux des liens étroits, partageaient les mêmes marchés et adoraient des divinités tutélaires communes. À partir du milieu du XVII^e siècle, des institutions apparurent — telles que les oracles et les sociétés secrètes — qui unissaient entre eux les établissements disséminés sur un vaste territoire. La plus connue est l'Ibinukpabi d'un groupe appelé Aro, formé de villages situés dans une zone frontière entre les Igbos, les Ibibis et les riverains établis sur la Cross (Afigbo, 1971, 1972). Bien que les Aros se soient livrés à une exploitation essentiellement commerciale, ils réussirent à mettre sur pied un système politique quasi centralisé dans la zone qui s'étendait entre le Niger, la Bénoué et l'océan Atlantique.

D'après ce qui précède, il est évident qu'entre 1500 et 1800, il se créa et se développa dans toute l'Afrique occidentale une gamme diversifiée d'organisations politiques qui reflétaient à la fois les similitudes et les différences enregistrées dans les environnements écologiques et les passés historiques. Cette situation n'était pas particulière à la seule sous-région d'Afrique occidentale.

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

Isidore Ndaywel è Nziem

C'est une vaste région qui s'étend des frontières maritimes du Cameroun et du Nigéria, à l'ouest, jusqu'au littoral de la Somalie et du Kenya, à l'est, et, de là, jusqu'à Port-Elizabeth en Afrique du Sud (Obenga, 1985 ; Lwanga-Lunyiigo et Vansina, 1950). Ses habitants parlent des langues de la même famille, celle du bantou (carte 34).

L'apparition et le développement des systèmes politiques

Si toutes les études linguistiques s'accordent pour souligner la nature unitaire de ces langages et en rendent responsable l'expansionnisme d'un groupe originel de locuteurs qui ont imposé leur langue dans cette vaste région, il

vrai pour la région qui longe la ligne des grands lacs en Afrique orientale, pour celle de la savane au nord et pour celle de l'immense forêt du bassin du Kongo au sud (Vansina, 1965, 1966).

À l'inverse, la zone centrale enserrée par ces trois régions fortement peuplées, à savoir le deuxième bloc de forêt tropicale qui existe sur notre planète, avait une faible densité de population. Après le désert, c'est la partie du continent la moins habitée, mais c'est également la plus humide, là où se produisent les plus fortes chutes de pluie. Pour cette raison, elle a été, sans doute de manière un peu hâtive, tenue pour « insalubre », au sens littéral et figuré, car contrairement au territoire voisin, elle était dénuée de toute grande formation politique (Mumbanza Mwa Bawele, 1980 ; Vansina, 1990). Sur ce point également, les descriptions semblent avoir été exagérées, voire faussées, car l'habitat forestier présente tout de même quelques avantages. Par exemple, une abondance de nourriture à portée des chasseurs-cueilleurs la rendait très attirante pour ceux qui avaient mis au point une technique capable d'en limiter ou d'en maîtriser les aspects négatifs. Incidemment, dans l'histoire de la colonisation du continent, la forêt ne fut jamais, comme on pourrait le penser, une barrière infranchissable et encore moins une zone inhabitée. Les datations fournies par les fouilles archéologiques montrent une occupation humaine de cette région, à partir du sud du Cameroun jusqu'à Mayoumba et de la région équatoriale du Kongo jusqu'à Maniema, aussi ancienne que dans la savane (Vinck, 1983).

C'est précisément derrière la diversité des modes d'organisation politique adaptés à des conditions environnementales différentes que l'on peut détecter des similitudes déconcertantes, lesquelles répercutent probablement les échos d'un unique point de départ. Par exemple, tous les peuples produisirent et utilisèrent des structures politiques de la même manière. Il est révélateur que les travaux récents de Vansina (1990, 1991) sur l'histoire politique des « populations de la forêt » confirment ou amplifient ce qui était déjà connu à propos du développement politique des « populations de la savane ». Les différences étaient dans l'ensemble très légères. Beaucoup d'indices montrent que les mêmes méthodes d'organisation sociale ont été utilisées dans toute l'Afrique subsaharienne, mais adaptées à des environnements variés.

Premièrement, l'ordre politique semblait partout être fondé sur des structures familiales, à tel point que la terminologie propre au lien de parenté s'était maintenue à tous les niveaux de la hiérarchie politique. À l'intérieur de chaque sorte de formation politique, qu'il se soit agi d'un royaume ou d'une chefferie, on trouvait très souvent les mêmes types de distinctions entre des dynasties « anciennes » et « plus jeunes » ; les aristocraties des « parents » étaient distinguées des aristocraties des « enfants » ; les villages du « mari » n'étaient jamais confondus avec les villages de « l'épouse » et, *a fortiori*, avec ceux de « l'esclave ». La transition entre l'ordre familial

et l'ordre politique semble avoir répondu au besoin de trouver une façon d'opérer la distinction entre les divers « aînés » ou « anciens ». C'est ainsi, semblerait-il, que le principe de *primus inter pares* finit par être élaboré et que fut développée probablement la première hiérarchie autre que parentale, avant que l'on trouvât le moyen de produire une hiérarchie nouvelle, distincte et indépendante de la structure familiale.

Une autre caractéristique commune à toutes les formes politiques connues est qu'elles pouvaient être réduites à une unique technique organisationnelle consistant en une superposition de systèmes politiques dont l'empire et le village en étaient les expressions respectivement la plus complexe et la plus simple. Les mêmes réseaux pouvaient opérer de concert dans une région et de manière autonome dans une autre. Partout, aussi bien dans les organisations centralisées que dans les autres formations politiques, le village était la fondation sur laquelle reposait l'édifice. En tant qu'unité territoriale et résidentielle, il était la première structure autre que parentale et par conséquent politique. Il comprenait des maisons groupées autour d'une maison principale, où résidait l'auteur véritable ou présumé du regroupement. Cette maison était considérée comme la plus ancienne, et ses occupants jouissaient du privilège de choisir parmi les leurs l'individu chargé d'exercer effectivement le pouvoir politique en son nom. Si le choix se portait sur un individu d'une certaine jeunesse, celui-ci exerçait néanmoins les mêmes droits qu'un ancien sur les représentants des autres maisons, même s'ils pouvaient être plus âgés que lui.

L'existence et le respect de cette hiérarchie étaient symbolisés par le droit qu'avait cette maison de prélever un tribut sur les autres foyers. En contrepartie, elle assurait leur protection grâce à sa faculté de mobiliser, en cas de nécessité, toutes les autres maisons pour défendre les intérêts de la communauté. Le tribut était versé sous forme de produits de la chasse et de la cueillette, et il était exigé chaque fois que ces deux activités étaient fructueuses. Le refus d'acquitter le tribut par l'une des familles du village exprimait une opposition politique qui devait être traitée comme telle et qui privait la personne ou la famille concernée de la protection de la communauté.

Le besoin de protection contre une agression militaire ou économique venue de l'extérieur peut avoir conduit des communautés villageoises à former des fédérations. C'est ainsi que des chefferies et seigneuries se sont constituées ici et là. Le village qui lançait l'idée d'une fédération ou en fondait une avait la prérogative de la faire diriger par sa maison fondatrice, désormais considérée comme l'« aînée des aînées ». Pour accroître le pouvoir de celle-ci, l'idéologie politique la présentait comme la « propriétaire » du territoire sur lequel étaient bâtis les divers villages. Elle était considérée comme telle, de la même manière que le chef du village exerçait un droit de « propriété » sur les champs et forêts du lieu. Elle avait, de ce fait, également

droit à un tribut distinct de la prestation ordinaire. Un tribut « noble » consistait en symboles du pouvoir tels que des peaux de python ou de pangolin, des plumes d'aigle, des canines de gros gibier et, par-dessus tout, des peaux de léopard². Le chemin suivi par les peaux de léopard indiquait de la manière la plus sûre la voie qui conduisait au sommet de la pyramide politique : elles passaient du chasseur à l'« aîné » de sa maison ; de celui-ci à l'aîné du village et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles arrivent au plus haut niveau de la hiérarchie. « La qualité du membre de la plus haute hiérarchie politique était toujours signalée par une sorte de "potence à léopard" placée devant sa maison, alors que des attributs plus modestes signalaient les résidences des dirigeants moins importants » (Vansina, 1991, p. 140).

Les fédérations de villages, deuxième réseau hiérarchique, n'existaient pas partout dans l'Afrique bantou. Elles étaient notamment inconnues dans la Cuvette où la nécessité d'une organisation politique s'étendant au-delà du village se faisait moins sentir. Ailleurs, là où cette extension était possible, elle prenait beaucoup de formes différentes, allant d'une autonomie complète à la dépendance la plus stricte par rapport à la superstructure qui avait réussi, comme cela a été indiqué ci-dessus, à faire de ces regroupements des « provinces » soumises à un souverain et subdivisées à leur tour en « villages ».

Parfois, le processus de regroupement tournait court et revêtait simplement l'aspect d'une alliance entre des chefferies. Ce type de confédération prenait la forme d'une reconnaissance de fraternité — réelle ou fictive — entre les aristocraties dirigeantes dont aucune n'exerçait une suprématie réelle sur les autres, comme c'est le cas pour les structures d'autorité découvertes dans le bas Kasaï au Kongo, en particulier celles du Sakata, où les diverses familles seigneuriales avaient les mêmes référents claniques et se réclamaient de leurs liens de sang. La même chose était vraie des structures centralisées de la région du Kivu, notamment chez les Shis, les Kodjos en Ouganda et les Nandis au Kongo (Mashaury, 1983).

De la chefferie au royaume

La région fut le théâtre de l'émergence de royaumes mais aussi d'empires, dans la mesure où il s'agissait de confédérations de royaumes, de chaque côté de la grande forêt. Parmi ceux qui ont été identifiés, à des périodes diverses, il y avait, au nord de cette ceinture forestière, les royaumes Banda, Zande et Mangbetu, ainsi que les systèmes centralisés ngbandis et ngbakas ; à l'ouest, la chaîne des royaumes côtiers : Kakongo, Ngoyo, Bunu, Kongo et le royaume Ndongo de la célèbre reine Nzinga. Dans l'arrière-pays se trouvaient le royaume de Tio Boma et, plus à l'est, le Kuba. Au sud, plusieurs grandes unités politiques se formèrent, comme

les empires Luba et Lunda avec, à l'est, les royaumes des Grands Lacs : Rwanda, Burundi, Buganda, Buha, etc.

Généralement, la création de ces prestigieux systèmes politiques accompagnait la mise au point d'une idéologie spécifique qui ne s'appliquait pas aux échelons inférieurs (villages et provinces) de la hiérarchie. Alors que ces derniers fondaient leur statut sur la propriété de la terre, le pouvoir royal n'était légitimé par aucune propriété de quelque sorte que ce fût, mais par l'aptitude du souverain à mobiliser et à manipuler des forces surnaturelles.

Le roi était, par définition, un « surhomme » doté de pouvoirs extraordinaires et surnaturels. De ce fait, il ne pouvait qu'être supérieur à tout le monde, car son pouvoir était de nature religieuse, et aucun simple mortel n'avait le droit de le contester ou de le remettre en question. Seuls les détenteurs de pouvoirs similaires étaient en mesure d'aspirer à renverser le roi, de sorte que les conflits politiques à ce niveau n'avaient lieu qu'à l'intérieur du clan royal. Cela conférait au pouvoir monarchique une certaine stabilité, car les changements dynastiques n'étaient possibles que dans les lignées du clan royal. Lorsqu'un usurpateur réussissait à supplanter le monarque, il apportait donc un changement dynastique qui, s'il était confirmé, entraînait l'anoblissement du nouveau clan dirigeant.

On croyait que le roi avait accès au monde invisible et détenait des pouvoirs surnaturels. Il était le protecteur de son peuple, le faiseur de pluie et le garant de la fertilité. Tout désastre était considéré comme une expression de sa colère ou de sa négligence.

La nature sacrée de la royauté était associée à la maîtrise technique : le roi était censé être l'auteur de toutes les inventions nouvelles. Dans les royaumes de la côte occidentale du Kongo et de l'Angola, par exemple, il était considéré comme le maître forgeron et appelé le « roi forgeron » (Randles, 1969). De même, lorsque le tabac fut introduit dans la région, les Kubas (ou Bakubas) en attribuèrent l'invention au roi Shyaam Bulangong, à son retour de l'Occident.

Il va sans dire que le protecteur du peuple, qui était également l'inventeur officiel de tout, ne pouvait souffrir d'aucune faiblesse physique ou d'aucune invalidité. Dans la mesure du possible, le roi devait avoir du cran, être bien bâti, séduisant et fort puisque sa santé était le reflet de celle du royaume. Les missionnaires eux-mêmes qui devaient se rendre à la cour royale du Kongo remarquèrent que le roi était presque toujours bien fait de sa personne (Cuvelier et Jadin, 1954). Aussi, lorsque sa santé déclinait, un rituel spécial était parfois accompli pour couper le lien entre sa santé et celle de l'État, de crainte que sa faiblesse ou son grand âge n'entraînent la ruine de tout le royaume. Les Kubas pratiquaient un rituel de ce genre.

L'énigme demeure sur le point de savoir pourquoi des systèmes centralisés ont vu le jour dans certains endroits et pas ailleurs. Les zones où les conditions écologiques et démographiques semblent avoir été favorables n'ont pas nécessairement donné naissance à des royaumes. Ce fut notamment le cas des Ngbandis dans la savane septentrionale. Bien qu'ils aient fourni des dynasties aux royaumes Nzakara et Zandé, ils n'ont pas constitué un royaume dans leur propre région. Les Ghayas présentent eux aussi un cas étrange : ils vivaient au contact de groupes ethniques organisés en États, tels que les Mboums, mais ne les ont jamais imités. Le mystère s'épaissit quand on prend conscience que là où ces formations politiques se sont imposées, elles ne relevaient pas d'une innovation locale, mais s'étaient propagées à partir d'un autre lieu ou résultaient de quelque épisode enregistré loin de là.

En général, les récits traditionnels indiquent que le fondateur du royaume était un étranger : soit un chasseur qui a perdu son chemin (Luba et Lunda), soit un prince qui veut échapper à une malédiction après avoir commis un impair dans son pays natal (Kongo), soit un natif du pays concerné revenant d'un long voyage à l'étranger (Kuba), voire les fils déshérités au profit de leur sœur (Lunda) qui importent l'habitude de nommer un roi dans des pays lointains où nul ne les connaît.

Contrairement à ce que l'on serait en droit de penser, la royauté n'était donc pas l'aboutissement d'une succession de changements politiques. Elle s'est implantée non seulement là où les conditions nécessaires existaient, mais aussi là où les circonstances ont permis son apparition. Une fois établie, elle était extrêmement vulnérable, et sa durée n'était guère garantie. La monarchie kongo, la mieux connue en raison de son statut historiographique particulier, montre qu'il était parfaitement possible à un peuple de passer de la chefferie à la royauté et par la suite de revenir à la chefferie. Le royaume du Kongo a atteint son apogée sous le règne d'Afonso I^{er} (Afonso), après lequel son unité s'est peu à peu effritée jusqu'au moment où la région est redevenue un foyer de chefferies autonomes.

Un cas spécial : la culture luba-lunda

Dans l'Afrique subsaharienne, la créativité et l'expansion du système politique luba-lunda méritent une mention spéciale, malgré l'absence de sources fiables. Cette culture politique a donné lieu non seulement à la naissance des empires de la région — Luba et Lunda —, mais elle a également colonisé l'ensemble de la savane méridionale entre les côtes occidentale et orientale. Il est intéressant d'imaginer jusqu'où cette expansion aurait pu s'étendre si celle du colonialisme naissant ne lui avait pas porté un coup d'arrêt.

Les concepts de Luba et de Lunda renvoient à deux systèmes politiques et culturels dans lesquels une multitude de références ethniques et étatiques

peuvent être décelées (Ndaywel è Nziem, 1992). Les deux systèmes sont apparentés d'un point de vue politique dans la mesure où les Lundas, maîtres de la savane méridionale, ont tout bonnement adopté le système politique des Lubas et l'ont propagé dans une aire plus vaste.

De l'avis général, les découvertes archéologiques faites dans la dépression de l'Upemba révèlent que le fondement historique de la culture politique des Lubas remonte à des temps considérablement plus anciens (De Maret, 1985), et un examen minutieux de la tradition orale lunda révèle une méprise regrettable qui a fait prendre des titres politiques pour des noms de rois³. Le principe d'une parenté perpétuelle permettait à l'héritier non seulement de prendre le nom de son prédécesseur, mais aussi de s'emparer de ses relations sociales. C'était une façon de nier le passage du temps et de perpétuer l'ordre social qui dissimulait une profondeur chronologique bien plus grande que ne le laisse croire une lecture trop littérale des généalogies.

Pour autant que nous le sachions, la lignée royale et sacrée des Lubas — la *bulopwe* — fut fondée entre deux rivières, la Lomami et la Lualaba, à la veille du deuxième millénaire. La première organisation un peu significative prit forme avec l'arrivée de Kongolo Mwamba, un prince songye qui bâtit sa capitale non loin du lac Boya. Il modifia l'environnement politique en établissant un cérémonial royal et accrut son pouvoir de façon considérable en imposant son autorité aux chefferies périphériques.

Mais ce « premier empire » ne s'étendit pas très loin. L'expansion ne devint possible que plus tard, grâce à une acculturation politique symbolisée dans la tradition orale par l'arrivée d'un chasseur originaire d'un pays lointain qui apportait un nouveau code royal. Son union avec l'une des sœurs du maître du premier empire conduisit à la naissance du second héros civilisateur, Kalala Ilunga, qui symbolise la création d'un nouvel ordre politique, plus complexe et plus prestigieux que son prédécesseur. Ce fut le commencement du « second empire » ; après une série de conquêtes, les successeurs de Kalala Ilunga dominèrent l'ensemble de la région située entre les lacs Tanganyika et Mewru et la rivière Mbuji Mayi et entre le Maniema et le Shaba méridional.

Pendant ce temps, des événements similaires se déroulaient plus à l'ouest. Dans la vallée de la Mbuji Mayi, la cour des Ant Yav (sing. Mwant Yav : le seigneur Yav) se développait, par suite également de l'assimilation de la culture politique luba. Tshibind Irung (Cibinda Ilunga), le héros civilisateur qui introduisit le nouveau code royal chez les Lundas, était lui aussi un chasseur errant. L'hospitalité que lui offrit la jeune reine Rueji (Lueji) alluma entre eux un amour qui finalement prit la forme d'une « conquête politique ». Le tout premier État lunda était probablement en place avant 1450. Les frères de la reine, qui avaient déjà été déshérités en sa faveur,

partirent en exil. C'est ainsi que débuta la formidable expansion de ce système politique, non seulement vers l'Angola et le haut Kwango (royaumes de Luena, Kasanje et Kiamfu), mais aussi vers la Zambie septentrionale et le haut Shaba (Lozi et Kazembé).

Toutes ces cours royales, liées hiérarchiquement au Mwant Yav, le pouvoir central, formaient le grand Empire lunda. Les destins de ces cours furent variés : presque partout ce qui les reliait, c'est-à-dire la question de la succession, dégénéra souvent en querelles intestines et en luttes pour le pouvoir. La situation prit une tournure explosive avec l'introduction des armes à feu et l'intervention de forces extérieures qui eurent pour effet d'affaiblir ces unités politiques.

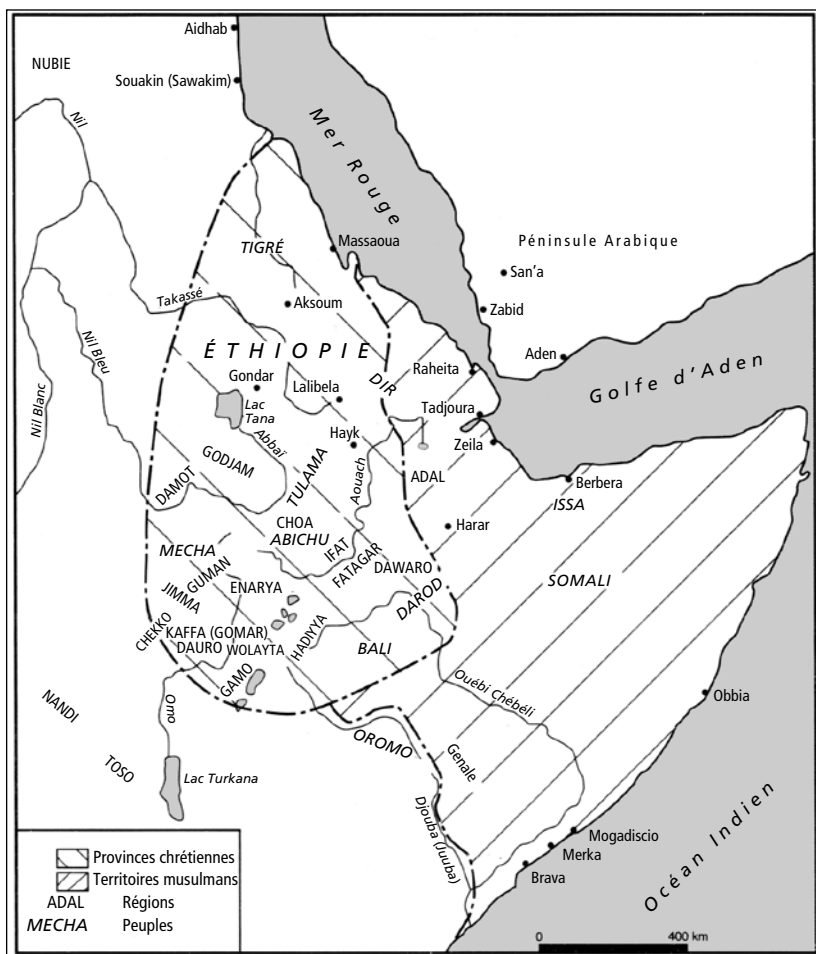
Le grand conflit qui mit fin à l'Empire luba se produisit à la fin du XIX^e siècle, pendant le règne de Kasongo Niembo, constamment aux prises avec son frère Kabongo. Des conflits successifs, attisés par le colonialisme naissant, entraînèrent irrémédiablement la division de l'empire en deux chefferies royales. Comme cela avait été le cas pour la cour du Mwant Yav, celles-ci furent minées de l'intérieur par des querelles intestines et de l'extérieur par les attaques permanentes de bandes de Tchokwé (Chokwe). Face à cette menace, le dernier roi choisit de s'allier aux troupes belges pour combattre ses voisins envahisseurs. Ceux-ci l'emportèrent par la suite, lorsqu'il essaya d'échapper à la tutelle de ses protecteurs et de recouvrer son autonomie.

Le colonialisme commençait à faire son œuvre en Afrique centrale, mais la culture politique luba-lunda survécut dans une multitude de chefferies nées du souvenir de ces organisations prestigieuses.

L'AFRIQUE ORIENTALE

Buluda A. Itandala

L'appellation «Afrique orientale», telle qu'elle est utilisée dans la présente étude, s'applique à la partie orientale du continent qui comprend la corne de l'Afrique, les pays actuellement connus sous les noms de Kenya, Ouganda, Rwanda, Burundi et Tanzanie, et l'île de Madagascar ainsi que les îles voisines plus petites, situées dans la partie ouest de l'océan Indien. D'une manière générale, la période qui s'étend de 1500 à 1800 a été le théâtre de changements sociaux et politiques spectaculaires dans toute la région. Le texte qui suit passe en revue les différentes étapes de l'évolution qu'ont connue les diverses parties de la région (carte 35).



Carte 35 L'Éthiopie et la corne de l'Afrique (d'après T. Tamarat, *Histoire générale de l'Afrique*, UNESCO, 1984).

L'évolution dans la corne de l'Afrique

L'empire chrétien d'Éthiopie

La plupart des sources semblent indiquer qu'en 1500, l'empire chrétien d'Éthiopie s'étendait vers le nord au-delà de son secteur d'origine, situé dans le Tigré, pour occuper les hautes terres centrales de l'Amhara, du Godjam,

du Damot et du Choa. Il avait aussi déjà absorbé les royaumes méridionaux de Chekko (Sekko), Guman, Enariya, Kaffa (Gomar), Bosa, Dauro, Wolayta et Gamo, ainsi que les États musulmans du Sud-Est : Hadiyya, Ifat, Fatagar, Dawaro et Bali (Jones et Monroe, 1965, pp. 9–10 et 53–55 ; Tamrat, 1984, pp. 430–435). Cette expansion du royaume éthiopien avait eu lieu après le rétablissement de la dynastie salomonienne sur le trône au XIII^e siècle.

Mais l'État que la dynastie salomonienne étendit dans les hautes terres éthiopiennes, en y intégrant beaucoup d'anciens États indépendants non musulmans et musulmans entre 1300 et 1500, n'était pas un royaume centralisé unitaire. C'était plutôt une vague confédération comprenant un grand nombre de principautés différentes par leur religion, leur composition ethnique et la langue qui y était parlée. Son unité en tant qu'entité politique dépendait surtout de la fermeté dont faisait preuve le pouvoir central pour le maintenir uni. Chaque fois que le roi chrétien relâchait un peu son emprise, chaque composante était prête à s'en détacher. Parmi les facteurs qui rendirent l'Éthiopie si difficile à gouverner après son expansion, il y avait probablement son immensité, sa pénurie de ressources et la mauvaise qualité de son système de communications entre les provinces.

Pendant la période qui va de 1500 à 1800, beaucoup des provinces absorbées continuèrent à être gouvernées par leurs propres princes héréditaires soumis à l'autorité suprême des rois éthiopiens. C'est sans doute la raison pour laquelle la plupart des textes désignent l'État éthiopien comme un empire et son roi comme le « roi des rois » ou l'empereur. Sa structure, telle qu'elle était depuis le début du XVI^e siècle, a été décrite par Tamrat (1984, pp. 436–437) dans les termes suivants : « L'empire était alors devenu si hétérogène et si difficile à gouverner que les rois ne pouvaient empêcher son démantèlement qu'en maintenant continuellement la cour sur le pied de guerre, prête à se lancer dans n'importe quelle direction si l'urgence du moment l'exigeait. Plus que toute autre chose, cela explique la mobilité perpétuelle de la cour et l'absence de toute grande zone urbaine pendant cette période ».

Alors qu'il continuait à lutter pour conserver son intégrité pendant le XVI^e siècle, l'Empire éthiopien commença de se trouver aux prises avec des menaces sérieuses émanant de ses voisins : les Somalis et les Afars musulmans à l'est et des bergers non musulmans, les Oromos, au sud.

Le premier péril majeur qu'il dut affronter fut le djihad, ou guerre sainte, déclaré contre lui en 1527 par Ahmed Ibrahim al-Ghazi (Ahmad ibn Ibrahim al-Rhazi, plus connu sous le nom d'Ahmad Gran), le sultan ou imam d'Adal (Jones et Monroe, 1965, p. 82 ; Pankhurst, 1967, pp. 49–54 ; Lewis, 1965, p. 25–26). Grâce à des troupes équipées d'armes à feu fournies par l'armée turque d'Égypte et du Yémen, Gran avait conquis, dit-on, une grande partie de l'Empire éthiopien avant d'être tué en 1534 (Abir, 1975, p. 537). Ce fut

l'aide militaire apportée par les Portugais qui sauva l'Empire éthiopien d'une destruction totale aux mains des musulmans afars et somalis et de leurs alliés turcs (Jones et Monroe, 1965, pp. 83–85 ; Pankhurst, 1967, pp. 70–73 ; Levine, 1974, pp. 75–77). Mais, après la mort de Gran, l'empire reprit progressivement les territoires que lui avaient arrachés les envahisseurs afars et somalis.

Cependant, l'intervention militaire portugaise pendant cette invasion avait amené l'Empire éthiopien à entretenir des contacts plus importants avec l'Europe chrétienne. Les jésuites en profitèrent pour chercher à convertir les chrétiens coptes d'Éthiopie au catholicisme en envoyant des missionnaires dans le pays. Ils réussirent à convertir l'empereur Sousneyos (Susenyos) (1607–1632), mais les efforts que fit celui-ci pour contraindre son peuple à suivre son exemple et embrasser le catholicisme le rendirent très impopulaire. En réalité, cela finit par provoquer une guerre civile, ainsi que son abdication et l'expulsion des missionnaires. Après le départ des missionnaires européens au XVII^e siècle, l'Éthiopie se retrouva isolée des autres communautés chrétiennes pendant quelque temps. Le pays continuait également à faire face au problème posé aux XVII^e et XVIII^e siècles par l'expansion et l'infiltration des Oromos. De surcroît, il se heurta à un problème encore plus grave au milieu du XVIII^e siècle, quand les pouvoirs des autorités provinciales augmentèrent aux dépens de l'autorité impériale, alors que les provinces devenues quasiment indépendantes se battaient entre elles (Haberland, 1992, pp. 721–723 ; Jones et Monroe, 1965, pp. 108–126). Il s'ensuivit qu'en 1800, l'Éthiopie chrétienne n'avait plus d'État que le nom.

Les États musulmans et leurs relations avec l'Éthiopie

Les influences islamiques avaient gagné la corne de l'Afrique peu de temps après la naissance de l'islam dans la péninsule Arabique au VII^e siècle. Les relations commerciales et culturelles entre l'Arabie et la côte éthiopienne ou somalienne remontaient aux temps préislamiques. Elles avaient entraîné l'établissement de plusieurs villes commerciales aux populations très mélangées qui comprenaient notamment de nombreux Arabes. Les plus remarquables de ces villes étaient Massawa (Massawa), Dahlak, Assab et Tadjoura (Tajura) sur le littoral de la mer Rouge, Zeila (Zayla') et Berbera sur la côte septentrionale de la Somalie, et Obbia, Mogadiscio (anciennement Mogadishu et actuellement Muqdisho), Merca (aujourd'hui Marka) et Brava sur la Bénadir (en arabe, Barr al-Banadir : la « Côte des Ports »), c'est-à-dire le littoral somalien de l'Afrique orientale (Somalie). En 1500, beaucoup de ces centres commerciaux étaient devenus des cités-États musulmanes et indépendantes.

En marge de ces cités-États côtières, un certain nombre d'États musulmans avaient également pris naissance avant 1500 dans plusieurs parties continentales de la région. Ils se trouvaient principalement en bordure du fossé géologique (Rift Valley) qui s'étend en direction du sud, exactement à l'opposé du golfe d'Aden. Les plus importants étaient Adal, Dawaro, Bali, Ifat, Fatagar, Arababni et Hadiyya. Ils faisaient tous, à l'exception d'Adal, partie de l'Empire éthiopien au XIV^e siècle. Ils se distinguaient facilement des États voisins par leur culture arabo-islamique. Leur structure, comme celle des cités-États de la côte somalienne, était essentiellement islamique. Ils étaient gouvernés par des sultans, des émirs ou des imams.

L'échec des tentatives de conquête de l'Éthiopie entreprises par les Afars et les Somalis ne mit pas un terme à l'expansion somali dans d'autres parties de la corne de l'Afrique. Les divers groupes somalis, qui menaient une vie d'éleveurs nomades, semblent avoir été amenés, sous la pression de leur développement démographique, à chercher de nouveaux pâturages à l'intérieur des terres. L'influence de la culture arabo-islamique qu'ils avaient adoptée en vivant sur la côte septentrionale fut probablement un autre facteur qui leur permit de s'étendre et d'occuper de nombreuses zones dans le Sud, du XVI^e au XVIII^e siècle. Cette influence arabo-islamique semble leur avoir donné un fort sentiment d'unité et de supériorité culturelle sur les autres peuples qu'ils rencontraient au fil de leurs déplacements. Malgré leurs divisions en groupes claniques — Issa, Darod, Gadabursi, Dir, Hawiya et Rahanweyn —, ils se réclamaient tous, à l'unisson, de leur origine commune (en Arabie), de leur religion partagée (l'islam) et d'une même langue (le somali). Telles étaient les bases de leur identité culturelle et ethnique.

À l'exception de ceux qui habitaient dans les cités-États côtières, tous les éleveurs nomades somalis restèrent fragmentés et dépourvus d'États pendant les XVII^e et XVIII^e siècles. Le pouvoir politique était détenu par les anciens dans chaque clan ou sous-clan. Ceux qui résidaient dans les cités-États de la côte somalienne orientale, comme Obbia, Mogadiscio, Merca et Brava, tombèrent sous la domination symbolique du Portugal aux XVI^e et XVII^e siècles, et sous la suzeraineté d'Oman aux XVIII^e et XIX^e siècles.

L'organisation et l'expansion des Oromos (Gallas)

Comme leurs voisins les Somalis, les Oromos étaient des pasteurs nomades appartenant à de nombreux groupes et clans généalogiquement apparentés qui avaient cherché à se séparer et à former de nouveaux groupes politiquement indépendants au fur et à mesure de leur croissance démographique. Mais, contrairement aux Somalis qui avaient sillonné la partie septentrionale de la corne de l'Afrique avant de s'étendre vers le sud, les Oromos firent leur

apparition sous forme de communauté dans les hautes terres méridionales qui bordaient la province éthiopienne de Bali.

En ce qui concerne leur organisation socio-politique, les Oromos pratiquaient un système de grades ou de classes d'âge, connu sous le nom de *gada*, qui comportait cinq divisions. La promotion d'un groupe *gada* à l'autre se faisait automatiquement tous les huit ans, collectivement et sans qu'il fût tenu compte de l'âge réel des individus. Militairement, la troisième classe généralement connue sous le nom de *folle* était la plus importante, alors que théoriquement c'était la cinquième classe, appelée *luba*, qui gouvernait. Mais les Oromos étaient un peuple à l'esprit très égalitaire. Tous ceux qui exerçaient une fonction dans leur communauté étaient élus, et leur classe (*luba*) était tout bonnement censée veiller à l'application des décisions prises par le groupe et non pas prendre elle-même des décisions à l'initiative de ses membres.

Pourtant, les Oromos n'ont pas créé une nouvelle idéologie ou imposé une nouvelle superstructure aux populations qu'ils rencontraient, apparemment parce qu'ils se contentaient de chercher de nouveaux pâturages pour leur bétail et de nouvelles zones où s'établir. C'est probablement la raison pour laquelle la classe dirigeante éthiopienne et les chefs religieux éthiopiens ne voyaient pas en eux une menace sérieuse pour leurs intérêts. Au XVIII^e siècle, divers groupes oromos — Arusi, Abichu, Tulama, Wallo-Raya et Mecha — se trouvaient déjà bien implantés dans l'Éthiopie méridionale et centrale et s'étaient emparés des provinces de Bosa, Guman et Enariya où ils avaient fondé leurs propres États (Gimma ou Jimma, Gomma, Guma, Gera et Limmu-Enariya). De surcroît, l'Empire éthiopien avait intégré un grand nombre d'entre eux dans son administration et son armée et en avait converti un certain nombre au christianisme.

De plus, le contact avec les peuples de l'Empire éthiopien eut un impact profond sur la société et la culture des Oromos. Bien que différents d'une zone à l'autre, beaucoup d'Oromos comprirent que leur organisation traditionnelle n'était pas adaptée à leur nouvel environnement. D'aucuns commencèrent donc à adopter certains aspects des institutions sociales et politiques de leurs voisins. Dans quelques cas, par exemple, des fonctions traditionnellement électives devinrent héréditaires. Dans d'autres cas, ils s'attachèrent aux institutions politiques de leurs voisins. En fait, comme nous l'avons déjà mentionné ci-dessus, ils avaient en 1800 créé des États hautement centralisés dans le bassin de la Gilbe. Cette mutation révolutionnaire de la société, chez les Oromos, fut sans aucun doute influencée par leurs voisins, les Sidamas, et par la métamorphose qu'ils subirent en passant du nomadisme et de l'élevage à l'agriculture. Le réveil de l'islam en Éthiopie et le développement du commerce caravanier sur le plateau pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle contribuèrent probablement aussi, à la fondation de leurs États. En fait, l'islam fut accueilli par les dirigeants de ces États comme une force unificatrice qui les aidait à consolider leur pouvoir politique.

Bunyoro, Nkole, Karagwe, Kyamutwara, Ihangiro, Buzinza, Rwanda et Burundi (carte 36).

Les érudits et missionnaires européens de l'époque coloniale ont prétendu que les fondateurs de ces royaumes étaient des pasteurs chamitiques (couchitiques) venus d'Éthiopie (Johnston, 1902, pp. 26–56; Ingham, 1957, pp. 131–133; Gorju, 1920, pp. 26–57; Page, 1933). On a affirmé que ces nomades chamitiques éleveurs de bétail, notamment les Bahimas (Himas) et les Batutsis (Tutsis), avaient envahi la région peu après 1500, vaincu les autochtones de langue bantou et fondé des royaumes. Mais il n'existe aucune preuve convaincante pour étayer cette thèse étant donné qu'aucune des traditions orales des Bahimas et des Batutsis ne mentionne l'Éthiopie ou ne prétend qu'ils en étaient originaires. De plus, les Bahimas et les Batutsis sont tous de langue bantoue et rien n'indique le moins du monde qu'il se soit agi de minorités chamitiques assimilées par les Bantous.

Une autre thèse ancienne soutient que les dirigeants pastoraux des royaumes interlacustres étaient des Nilotes venus du sud de la République soudanaise. Cette théorie fut défendue par le père Crazzolaro, M. d'Hertefeld et un petit nombre d'autres personnes (Crazzolaro, 1950, pp. 91–101; d'Hertefeld, 1965, p. 41). Mais là encore, il n'existe aucun élément convaincant pour soutenir cette théorie. À l'exception des souverains nilotiques Babito du Bunyoro, dont l'arrivée dans leur futur royaume et leur conquête de celui-ci sont historiquement connues, rien dans les traditions orales des peuples de la région ne permet de penser que les souverains des autres royaumes étaient d'origine nilotique. Ce fut la prise du pouvoir par quelques clans qui probablement entraîna la formation de royaumes dans la région interlacustre.

La caractéristique sociale et politique la plus remarquable que les royaumes interlacustres acquirèrent au cours de leur phase d'expansion entre 1500 et 1800 fut la relation « patron-client ». On s'y réfère parfois en employant les termes de « patronage » ou « clientélisme ». Il s'agit de la distribution de faveurs et de privilèges par le souverain à ses subordonnés en échange des services qu'ils lui rendent et de leur profession d'allégeance. Autour du lac Victoria ou dans la zone bananière de cette région, où le bétail était rare et parfois même absent, le patronage était fondé sur la terre. Dans les pâturages de la région interlacustre occidentale, ce type de relation s'appelait *okutoija* dans le Nkore, *ubuhake* au Rwanda, et *ubugabire* au Burundi et dans l'État de Buha (Karugire, 1971, pp. 50 et 64–66; Itandala, 1986, pp. 38–39). Selon ce système, l'*omugabe* ou *umwami* (roi) donnait du bétail aux titulaires les plus importants de hautes fonctions dans son administration régionale, appelés des *abakungu* ou *abatware*, afin d'obtenir d'eux qu'ils le servent avec zèle et loyauté. De même, les fonctionnaires en question, quel que fût leur niveau, donnaient du bétail à leurs collègues d'un rang moins élevé en récompense des services et de l'appui que ceux-ci leur fournissaient.

Mais la classe dirigeante n'était pas la seule à avoir des clients dans les régions d'élevage. Chez les Bahimas et les Batutsis ordinaires, les propriétaires de troupeaux se procuraient eux aussi des clients parmi les pauvres en leur donnant ou en leur prêtant du bétail contre les marchandises que produisaient ces indigents, ou en échange d'un certain temps de travail que ceux-ci leur consacraient, voire pour s'assurer le respect qu'ils leur manifestaient en reconnaissance de leur supériorité. Ceci signifie, par conséquent, que les propriétaires de troupeaux chez les Bahimas/Batutsis se servaient de la relation patron-client pour dominer et exploiter ceux qui ne possédaient pas de bétail, en particulier les cultivateurs Bairus/Bahutus (Hutus) dans toute la zone d'élevage de la région interlacustre.

De ce fait, en 1800, la population de cette région avait formé plusieurs royaumes bien développés. Ces royaumes, en particulier dans la zone d'élevage, s'étaient dotés d'une structure sociopolitique stratifiée fondée sur un système de classes rigide.

Les autres parties de l'Afrique centrale orientale

C'est uniquement dans la région des *ntemi* (chefferies dirigées par un chef unique) et au nord-est de la Tanzanie centrale que des États ont fait leur apparition entre 1500 et 1800 à l'intérieur de l'Afrique de l'Est. La région des *ntemi* englobe presque tout le Centre-Ouest de la Tanzanie, là où le dirigeant de chaque unité politique portait le titre de *ntemi* (Kimambo et Temu, 1969, pp. 22–26). C'est une région constituée des zones Uzukuma, Unyamwezi, Iramba, Ugogo et Ukimbu. Des États appelés *mabutemi* (sing. *butemi*) commencèrent à y prendre forme au XVI^e siècle grâce à la réunion d'un certain nombre de clans voisins, de langue bantoue. Ces États étaient plus nombreux et plus petits que ceux de la région interlacustre. Leur structure était également bien plus simple, car ils n'étaient pas aussi stratifiés que ceux des lacs. Chaque *butemi* était dirigé par un *ntemi* qui était assisté par un groupe d'anciens (*banang'oma*) et un certain nombre de fonctionnaires rituels à l'échelon central, ainsi que par des chefs (*banangwa*) à l'échelon local (Itandala, 1983, pp. 69–75). La paysannerie était assujettie à ses maîtres, mais possédait en commun les moyens de production et fournissait des produits ou des services à la classe dirigeante.

Comme Stahl, Kimambo et Feierman l'ont montré dans leurs écrits, la formation des États chagga, pare et shambala qui apparurent dans le nord-est de la Tanzanie centrale entre les XV^e et XIX^e siècles n'était pas le résultat d'une conquête militaire ou de la diffusion d'idées politiques venues d'ailleurs, comme l'ont cru les tout premiers érudits de l'époque coloniale (Stahl, 1964, pp. 22–56; Kimambo, 1969, pp. 1–10 et 47–81; Feierman, 1974, pp. 70–90). Nous savons aujourd'hui que leurs noyaux avaient été

formés par des clans de forgerons, alors que leur expansion et la centralisation de leurs institutions sociales et politiques furent mises en œuvre par d'autres groupes qui les avaient conquis aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. À l'exception du royaume Shamba (illustration 160), qui ressemblait par sa structure à ceux de la région interlacustre, les États de la Tanzanie du Nord-Est étaient de petite taille et de structure très simple comme les États *ntemi*.

Aucun autre État ne fut créé entre 1500 et 1800 en Afrique centrale de l'Est. La population des zones en question recourait à des institutions segmentaires telles que le lien de parenté, les groupes d'âge ou le pouvoir religieux pour administrer ses affaires socio-politiques et économiques. Le schéma politique qui apparut chez les habitants bantous du Kenya oriental, par exemple, était fondé sur des groupes familiaux occupant de petites unités territoriales (Kimambo, 1974, pp. 205–207 ; Lamphear, 1970, pp. 75–101). Chacune de ces unités territoriales était gouvernée par un conseil des anciens. Cette sorte de régime gérontocratique se retrouvait également au Kenya et en Tanzanie.

La côte swahilie

La côte swahilie s'étend du sud de la Somalie au nord du Mozambique. Elle doit son nom aux communautés de langue bantoue désignées sous le nom de Waswahili ou Swahili (mot dérivé d'un adjectif arabe signifiant « côtier ») qui parlaient un idiome, le kiswahili, depuis qu'elles s'étaient installées dans la région au début du premier millénaire de notre ère. En 1500, ces peuples avaient fondé plusieurs villes portuaires de tailles différentes — indépendantes sur le plan politique —, telles que Kismaayo (ou Kismayou), Lamu, Malindi, Mombasa, Mtang'ata, Kaole, Kunduchi, Kisimani Mafia et Kilwa Kisiwani (Nurse et Spear, 1985, pp. 1–21 et 37–67). Ils entretenaient aussi des échanges avec les étrangers originaires du golfe Persique et de la péninsule Arabique qui venaient faire du commerce ou s'installer sur la côte de l'Afrique orientale. Au cours de nombreux siècles d'interaction avec ces marchands et colons musulmans, les Swahilis devinrent eux-mêmes musulmans et assimilèrent un nombre appréciable de Perses et d'Arabes dans leur communauté (Sutton, 1966, pp. 8–18 ; Nurse et Spear, 1985, pp. 37–67). Ils leur empruntèrent également nombre de traits culturels et puisèrent des mots dans les langues des nouveaux venus.

Le groupe swahili qui gouvernait les cités-États se faisait appeler Chirazi (Shirazi). Il se prétendait lui-même d'origine perse, mais on dit qu'il s'est développé dans une zone connue sous le nom de Shungwaya sur la côte swahili septentrionale (Chittick, 1965, pp. 275–294 ; Nurse et Spear, 1985, pp. 70–79). Cela signifie qu'en 1500, il s'était disséminé et répandu, à partir de là, sur toutes les parties du littoral swahili ainsi que sur les îles de

Pemba, Zanzibar, Mafia, Kilwa et des Comores, non loin de la côte. En leur qualité de musulmans, les souverains des principales cités-États swahilies portaient les titres islamiques habituels tels que sultan ou émir. Les villes plus petites et les communautés rurales qui coexistaient avec elles étaient gouvernées par des dirigeants héréditaires appelés *madiwani* (sing. *diwani*) ou *majumbe* (sing. *jumbe*). Le sultan, émir ou *diwani* était conseillé et assisté par les membres les plus âgés (ou *waungwana*) des familles éminentes de la communauté. Ces *waungwana* dirigeaient également les affaires économiques et religieuses. Le rôle social et politique qu'ils jouaient dans toutes les villes côtières est décrit de façon claire et concise par Nurse et Spear (1985, p. 23) dans les termes suivants : « Chaque village ou ville était aussi divisé en deux secteurs, une moitié nord et une moitié sud. L'une d'elles était généralement plus vieille et abritait les familles les plus anciennes et les plus prestigieuses, les *waungwana*, qui dominaient la vie politique et religieuse, alors que l'autre moitié comprenait les agriculteurs et pêcheurs qui assuraient leur subsistance par leurs activités, les Swahilis venus d'ailleurs, les marchands arabes et les membres des peuples voisins ».

Au bas de l'échelle sociale, il y avait un petit nombre d'esclaves qui servaient de domesticité aux classes dominantes citadines.

Les Portugais conquièrent toute la côte de l'Afrique orientale peu après avoir découvert en 1498 la route maritime du Cap qui permettait de relier l'Europe à l'Asie du Sud-Est (illustration 161). Ce faisant, ils firent en sorte de monopoliser le commerce dans la région et contraignirent les dirigeants de toutes les villes principales à verser annuellement à la couronne portugaise certaines sommes d'argent, dûment déterminées, en guise de tribut. De telles mesures entraînèrent le déclin économique de tout le secteur pendant les XVI^e et XVII^e siècles. Comme on pouvait s'y attendre, cet état de choses provoqua une levée de boucliers contre la suzeraineté portugaise au XVI^e siècle, mais les villes swahilies ne furent en mesure de se libérer du joug portugais qu'avec l'aide des Arabes d'Oman à la fin du siècle. Après les avoir aidées à expulser les Portugais de leur région, l'Oman profita de l'occasion pour leur imposer sa propre suzeraineté. Mais, des conflits politiques internes ne lui permirent pas d'établir une autorité efficace sur les villes swahilies avant le XIX^e siècle.

Une conséquence positive de l'expulsion des Portugais fut le redressement progressif de l'économie et de la prospérité sur la côte swahilie. Au milieu du XVIII^e siècle, plusieurs villes nouvelles comme Tanga, Pangani, Sadani, Bagamoyo, Mbwamaji, Kilwa Kivinje, Lindi et Mikindani apparurent par suite du développement graduel du commerce caravanier entre le littoral et l'intérieur du continent. Ces villes, ainsi que les cités plus anciennes, prirent de l'ampleur et connurent la prospérité lorsque Seyyid Said, le sultan d'Oman, fonda le sultanat de Zanzibar peu après 1800.

Madagascar et les îles environnantes

Il y a un consensus parmi les spécialistes de Madagascar pour dire que sa population moderne résulte de la fusion entre des éléments principalement indonésiens et africains et quelques colons originaires de la péninsule d'Arabie. Mais ils ne parviennent pas à se mettre d'accord sur la nature des premiers occupants de Madagascar, ni sur l'ordre dans lequel ces diverses communautés avaient immigré dans l'île, ni encore sur l'origine des groupes dirigeants (Heseltine, 1971, pp. 13–14 et 51–66 ; Thompson et Adolff, 1965, p. 3). Il est aussi évident que les trois siècles écoulés entre 1500 et 1800 ont été une période de formation dans l'histoire malgache, au cours de laquelle



Carte 37 Groupes ethniques de Madagascar et emplacement des îles voisines (d'après P. Mutibwa, 1974).

s'est opérée une fusion ethnique et culturelle qui a abouti à la constitution des différents groupes modernes : Sakalava, Antankara, Sihanaka, Betsimisaraka, Bezanozano, Merina, Betsileo, Antemoro, Antambahoaka, Antesaka, Tanala, Bara, Mahafaly, Antandroy et Antanosy (Kent, 1992, p. 848). Ce fut aussi pendant cette période que des États se sont formés dans les différentes parties de l'île (carte 37).

Il apparaît que les importantes immigrations d'outre-mer avaient pris fin vers 1550. Les différentes communautés avaient aussi, à cette date, établi beaucoup de petites entités politiques dans toute l'île. Pourtant, à partir de cette période, quelques lignées royales sont apparues dans trois zones distinctes et ont regroupé quelques-unes de ces anciennes unités politiques pour constituer des royaumes (Kent, 1970, pp. 4–17, et 1992, pp. 849–859 ; Thompson et Adolff, 1965, p. 4). La dynastie Maroserana, par exemple, a fondé les royaumes sakalavas de Menabe et de Boina dans l'ouest de Madagascar. Les Andriana, d'autre part, ont formé le groupe dirigeant du Merina sur les hauts plateaux du centre, tandis que les Anteory ont établi leur hégémonie sur les Antémoros du Sud-Est. Plusieurs autres royaumes ont été créés par ces groupes dirigeants chez les Baras dans la partie méridionale de l'intérieur, les Mahafalys du Sud-Ouest, les Antandroys du littoral le plus au sud, ainsi que chez les Antesakas, Antefasys et Antanosys du Sud-Est. Chacun de ces royaumes était organisé de façon approximative avec son propre roi et une hiérarchie féodale composée des diverses strates de nobles, d'hommes libres et d'esclaves. Seuls les Sakalavas et les Betsimisarakas réussirent à unir plusieurs royaumes pour former des confédérations qui gouvernaient respectivement de vastes zones dans les parties occidentales et orientales de Madagascar. Mais ces deux confédérations déclinèrent à la fin du XVIII^e siècle, à cause de leurs contradictions internes et sous l'effet de forces extérieures. À l'inverse, le royaume Imerina, faible et désuni, trouva l'unité sous l'autorité d'un roi habile et adopta des innovations qui lui permirent d'étendre son hégémonie à maintes parties de l'île après 1800.

Pendant le déroulement de ces événements internes, Madagascar se trouva face aux différentes nations européennes, notamment le Portugal, les Pays-Bas, la France et l'Angleterre, qui commerçaient avec le Sud-Est asiatique. Ces pays, en particulier la France, fondèrent des comptoirs commerciaux dans différents endroits du littoral. Leur intérêt principal était d'obtenir des esclaves à exporter outre-mer et dans les îles Mascareignes toutes proches de l'île Bourbon (île de La Réunion) et l'île de France (île Maurice) où les Français avaient fondé des plantations de café au XVIII^e siècle. Comme ces îles semblent avoir été inhabitées, de nombreux esclaves issus de Madagascar et de la côte d'Afrique orientale y furent introduits.

L'AFRIQUE AUSTRALE

Hoyini H. K. Bhila

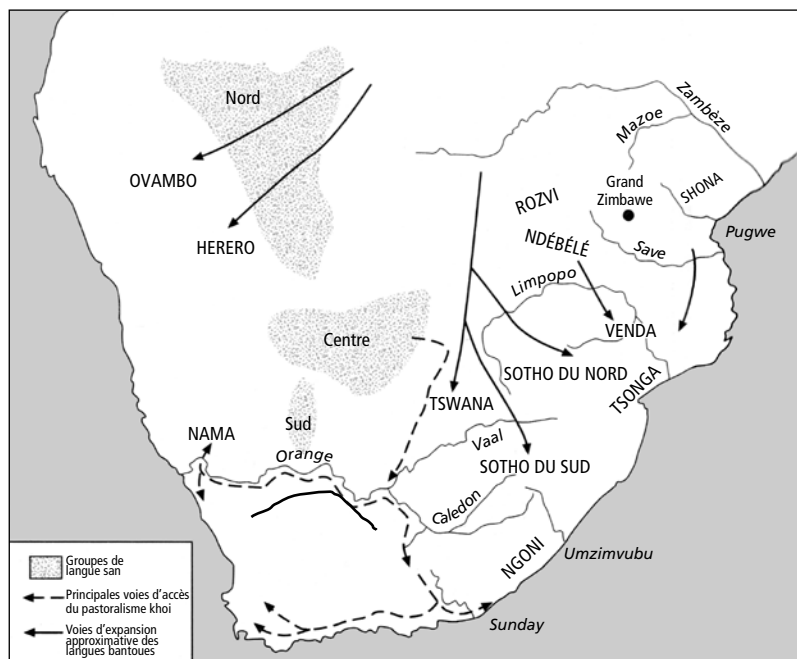
Les communautés villageoises, les chefferies et les États

Ce bref exposé traitera de la nature du pouvoir, de l'autorité, du gouvernement et de la politique dans les sociétés traditionnelles de l'Afrique australe. Il s'intéressera aux institutions politiques des anciens habitants du Zimbabwe — que l'on désigne désormais sous le nom collectif de Shonas — du XVI^e au XVIII^e siècle. Les institutions politiques des Ndébélés (ou Matabélés), qui vivaient en pays Matébélé au début du XIX^e siècle, étaient fort semblables à celles des Zoulous pendant la période en question.

Nous procéderons également à des extrapolations en ce qui concerne les Tswanas, Sothos, Zwazis, Zoulous et les autres habitants anciens de l'Afrique du Sud. Ces populations étaient organisées en groupes politiquement indépendants. Pourtant, ces derniers variaient par leur taille, leur origine, parfois leur langue et leurs coutumes, mais leurs institutions politiques et sociales étaient fondamentalement similaires. La présente étude part du principe que ces institutions politiques et sociales ont subi fort peu de changements jusqu'à l'arrivée des missionnaires pendant la seconde moitié du XIX^e siècle et la colonisation pendant le dernier quart de ce même siècle (carte 38).

Le village chez les Shonas du Zimbabwe

L'unité administrative la plus petite n'était pas la famille individuelle mais le village (*musha*) avec, à sa tête, un *samusha* dont nous examinerons la fonction par la suite. Un ensemble de villages distincts et indépendants constituait un district (*dunhu*) placé sous l'autorité d'un chef de district (*sadunhu*) (Clyde, 1960, p. 147). Chez les peuples de langue shona, les villages étaient composés essentiellement d'un noyau de parents qui descendaient d'un ancêtre commun dans la lignée masculine exclusivement. La taille des villages variait énormément ; il pouvait s'agir d'une poignée de huttes ou de communautés composées de 30 à 50 huttes. Les membres de la parentèle étaient généralement liés au chef du village. Il y avait des cas, pourtant, où ils ne descendaient pas nécessairement d'un ancêtre commun. Il arrivait assez souvent que certains groupes patrilinéaires se soient trouvés à un moment donné, dans des temps reculés, descendre du chef patrilinéaire du village par une femme. Un exemple typique était le cas du village qui avait été fondé par un homme et son épouse ; leurs fils avaient grandi jusqu'à



Carte 38 Les sociétés anciennes de l'Afrique australe (d'après *Southern Africa. A modern history*, 1978).

leur majorité dans le village et, après s'être mariés, ils y avaient amené leurs femmes et avaient fondé des foyers dans le village. Les filles de ces hommes s'étaient probablement mariées avec des hommes appartenant initialement à d'autres villages. Pour une raison quelconque, cependant, par exemple l'éclatement de graves conflits dans le village du mari ou la crainte d'actes de sorcellerie, ou parce que certaines circonstances faisaient qu'il n'y avait pas assez de terres disponibles, l'une des filles avait pu revenir au village paternel avec son mari et ses enfants. Les enfants de ce couple avaient alors grandi dans le village, en même temps que les enfants des frères de leur mère. Il convient de souligner que selon les règles traditionnelles de la descendance, ces enfants n'appartenaient pas au groupe des descendants mâles du chef, mais au groupe des descendants de leur mère. En cas de décès du chef fondateur du village, il était remplacé, selon les principes de la succession patrilinéaire, par l'un de ses fils. Les groupes apparentés à la sœur du nouveau chef de village demeuraient dans le village, même s'ils ne pouvaient pas escompter que la qualité de chef puisse échoir à leur propre lignée. À la

longue, d'autres parentes pouvaient revenir au village, de sorte qu'au bout d'un certain temps, la lignée du chef, dans un village ancien, remontait à une femme. Il se pouvait qu'il y ait plusieurs autres lignées reliées à celle du chef par des liens de parenté encore plus éloignés ou sans aucun lien du tout avec lui, mais ce dernier cas était rare.

Le village était par conséquent non seulement l'unité politique autonome la plus petite dans une chefferie, mais aussi une unité économique. Ce qui signifie qu'il produisait quasiment toute la nourriture, les outils et autres produits et services économiques dont il avait besoin. C'était l'unité au sein de laquelle la terre était attribuée et aussi à l'intérieur de laquelle les conflits étaient réglés. La position du chef de village était et demeure importante aujourd'hui encore, puisqu'il représentait son village auprès du chef de district ou du roi selon les cas.

Le district

L'unité administrative d'un rang supérieur à celui du village chez les peuples de langue shona était le district placé sous l'autorité d'un chef de district (*sadunhu*) (Hughes, pp. 29–53). Les frontières du district étaient nettement délimitées, mais sa taille et sa population variaient énormément même si, en principe, un district comprenait un corps nucléaire d'agnats qui s'étendait sur plus d'un village et si le chef du groupe externe était aussi un chef de district héréditaire. Quand le chef de district appartenait à la lignée qui régissait le territoire tribal le plus vaste (*nyika*), on l'appelait *jinda*. Les chefs des autres villages pouvaient lui être affiliés par des relations familiales ou n'avoir avec lui aucun lien de parenté.

Dans certains groupes, notamment les Vambires, de Svosve dans le Hwedza (Mashonaland central), des femmes étaient parfois nommées chefs de district, et chez les Manyikas, dans le Zimbabwe oriental, les femmes de la famille des chefs, ou *vazvari*, succédaient bel et bien aux fils du chef (*machinda*) dans des circonstances particulières et moyennant des rituels spéciaux.

L'unité du district était fondée en partie sur des liens généalogiques et en partie sur des bases territoriales, et sa spécificité la plus caractéristique était l'autorité dont le district était investi quant aux droits des habitants sur des terres. Le chef de district (*sadunhu*) autorisait la création de nouveaux villages, réglait les conflits entre les habitants et devait remplir certaines obligations comme l'ouverture de la cérémonie d'action de grâce quand les récoltes étaient finies. Dans le passé, il avait eu le droit d'imposer occasionnellement des corvées non rémunérées à son bénéfice, mais désormais cela avait été quasiment remplacé par une participation réciproque aux travaux collectifs normaux.

L'État

L'unité politique fonctionnelle la plus vaste, qui incorporait un certain nombre de districts, était l'État (*nyika*). La population du *nyika* était répartie entre la catégorie des *machinda* (membres masculins de la ligne patrilinéaire du chef) et celle des *vatorwa* (étrangers). Cette classification n'impliquait pas une subordination politique ou sociale mais établissait simplement une distinction fondée sur les origines quant à la lignée du chef et celle des autres. Aucun *muchinda*, à moins d'occuper une position d'autorité dans la structure de l'État, n'avait un rang plus élevé que celui d'un *mutorwa*. Toute allégeance était personnelle, et les sujets qui étaient mécontents d'un chef pouvaient reporter leur allégeance sur un autre.

Pour exercer ses fonctions de gouvernement, le chef était assisté dans une très large mesure par un conseil des chefs de district et de village (*makota* en sa qualité de chef) et par un groupe de conseillers personnels choisis parmi des parents proches qui, généralement, résidaient dans son village ou dans les environs. Leur position n'était pas héréditaire, mais leur autorité était considérable. Ils agissaient également en qualité d'assesseurs au tribunal et servaient, à maints égards, d'intermédiaires entre le chef et ses sujets. Néanmoins, on accordait une importance particulière au fils de la sœur du chef ou à un fils du père du chef, qui était la seule personne à avoir compétence dans certaines actions en justice auxquelles le chef lui-même prenait part, et qui tenait lieu d'arbitre dans la famille personnelle du chef.

La position des chefs

Le pouvoir des chefs shonas était relativement limité, comparé à celui des rois ndébélés. Ils ne disposaient pas de régiments formés par classes d'âge, centralisés et disciplinés, qui leur eussent permis d'exercer une autorité militaire, et bien qu'ils aient été placés au sommet de la hiérarchie traditionnelle, leurs sujets pouvaient contester leurs décisions en faisant appel à l'ordalie et ils ne s'en privaient pas. Ils ne jouissaient pas non plus de l'influence religieuse propre à une hiérarchie fondée sur une généalogie ancestrale directe. En outre, le système de succession collatérale, que l'on trouvait dans beaucoup d'États shonas, limitait le pouvoir d'une famille quelle qu'elle fût ; les conseillers d'État surveillaient en permanence le comportement des chefs et des rois pour y mettre un frein.

Les fonctions rituelles des chefs shonas se limitaient en général aux cérémonies propitiatoires dédiées à leurs propres ancêtres. Les grandes cérémonies périodiques comparables à celles des Ndébélés, en relation avec les activités de l'armée ou la cueillette des premiers fruits, brillaient par leur

absence. Les sacrifices nécessaires à leurs ancêtres personnels étaient faits après consultation de devins et généralement exécutés par leurs parents. Les rituels destinés à « soigner » la personnalité des chefs ont aujourd'hui disparu, sauf au moment de leur intronisation, bien que certaines restrictions soient imposées à leur comportement. Des exemples en sont donnés par les Nyashanhus du Buhera qui n'ont pas le droit de traverser une rivière précise ou par le chef des Heras qui, les yeux dissimulés derrière un bandeau, doit être transporté au-dessus du torrent Chadzila accompagné par des cris, des chants et des battements de tambour.

La position rituelle de la dynastie des Mambos de l'empire Rozvi pendant le XVIII^e siècle était, semble-t-il, plus fortement développée que celle de leurs homologues dans les États voisins des Manyikas et des Uteves. Le chef était incontestablement l'homme le plus riche de l'État, mais il était aussi censé être le plus généreux. Il tirait son revenu des amendes, des frais de justice et des biens confisqués aux personnes reconnues coupables de sorcellerie. Ses sujets étaient obligés de lui fournir un tribut sous forme de corvées en cultivant et moissonnant ses champs et effectuant des travaux de construction dans son village.

Les Ndébélés et les Shanganis

Il nous faut maintenant évoquer la nature des villages dans les sociétés ngonis (ngunis) ou dans celles qui ont été considérablement influencées par la culture ngoni comme celles des Ndébélés et des Shanganis qui vivaient respectivement dans le Zimbabwe occidental et oriental. Chez les Ndébélés et les Shanganis, il n'existait aucun équivalent du village shona — agglomération considérée comme une concentration de huttes occupées par des individus unis de diverses façons au chef de village (Clyde, 1960, p. 149). Le modèle local consistait en une série de fermes éparpillées, occupées chacune par un homme et sa famille la plus proche. Il arrivait que plusieurs frères vivent ensemble, mais, d'ordinaire, les exploitations étaient petites, ne comportaient pas plus d'une ou deux huttes et étaient disséminées sur tout le territoire.

Les Zoulous

La base de l'organisation d'un village zoulou était l'*umuzi* (la ferme ou le foyer) qui, d'habitude, comprenait le chef de famille avec ses femmes et ses enfants, outre ses frères plus jeunes avec leurs femmes et leur famille, ainsi que souvent aussi leurs fils mariés⁴. Comme on l'observe aujourd'hui en maints endroits de l'Afrique actuelle, les villages ont tendance à devenir de plus en plus petits, au point qu'un village peut ne comporter qu'un homme, ses femmes et ses enfants. Dans le passé, pourtant, beaucoup d'individus

vivaient dans le village, y compris très souvent un certain nombre de personnes dépendantes et non apparentées qui étaient venues se placer sous la protection du chef du village. Le village était une unité autarcique dans laquelle on pouvait passer toute sa vie. Chaque village, qu'il fût shona, ndébélé ou zoulou, avait son propre troupeau qui fournissait le lait, et ses propres champs où l'on cultivait des céréales et des légumes en quantité suffisante pour pourvoir aux besoins des habitants. De plus, le village était la base aussi bien que le modèle de l'organisation politique du clan.

Les sociétés sud-africaines

En ce qui concerne les institutions politiques sud-africaines pendant la période que nous étudions, nous nous efforcerons de mettre en lumière les principales caractéristiques des systèmes de gouvernement propres à ces communautés au lieu de donner une description détaillée de chacun d'entre eux. Dans beaucoup de communautés sud-africaines, notamment Heikum Bergdama, Ngoni, Tsonga, Venda, Sotho et Khoi Khoi, il y avait toujours une personne que le reste de la communauté reconnaissait comme chef et qui en exerçait la fonction, sa vie durant (Schapera, 1956, p. 40).

Toutefois, il y avait quelques exceptions à cette règle dans différentes communautés. Chez les Khoi Khoi, l'exception consistait en la possibilité de chasser ou de tuer un chef s'il provoquait l'hostilité de ses sujets; les communautés de Sotho du Nord-Est attendaient de lui qu'il se suicide quand il atteignait un grand âge; il pouvait aussi perdre sa qualité de chef si son territoire était conquis par un autre chef. En dehors de ces exceptions, il n'existait aucune limite prescrite ou appliquée à l'exercice de sa charge même s'il avait le droit de se retirer volontairement à cause de sa vieillesse ou d'une infirmité.

Les devoirs et les pouvoirs du chef étaient nombreux et variés; ils consistaient, entre autres, à représenter son peuple dans ses rapports avec les gens de l'extérieur et à organiser les activités communales, comme la guerre, le travail collectif et certains types de rites; c'est lui qui, souvent, conduisait ses hommes à la bataille. Le chef était à la fois le législateur et le juge, doté du pouvoir d'infliger la peine capitale; il avait droit à de nombreuses sortes de tributs, en travail et en nature; il surveillait la distribution et l'utilisation de la terre, coordonnait les activités agricoles; il prenait des mesures en faveur des pauvres et des plus démunis; il récompensait ceux qui le servaient convenablement; il accomplissait les cérémonies religieuses et magiques pour le compte de son peuple. Les devoirs du chef khoi khoi étaient, cependant, plus limités⁵. Il rendait lui aussi la justice et punissait de mort les délinquants, mais il avait comparativement peu d'autorité sur l'exploitation de la terre et sur la vie économique en général, et ne remplissait pas lui-même les fonctions

de prêtre ou de magicien. Le chef san ou bergdama, contrairement aux autres, n'avait ni fonction judiciaire ni pouvoir coercitif; ses principaux devoirs consistaient à diriger les migrations et les activités de subsistance de son peuple et d'accomplir certaines cérémonies nécessaires au bien-être de ses sujets.

Il y avait plusieurs échelons d'autorité inférieurs à celui du chef chez les Sans et les communautés d'origine bantoue qui possédaient chacune un chef officiel. Toutefois, on ne trouve aucun fonctionnaire de cette sorte chez les Khoi Khoi ni chez les Bergdamas. Les Khoi Khoi n'avaient qu'un seul échelon en matière d'autorité locale, celui du « chef » chargé des établissements situés à l'extérieur du quartier général de la communauté. Parmi les Tswanas, Ngonis, Tsongas, Vendas et Sothos, dans bien des cas, il y avait des chefs de village et des chefs de district. Le chef d'un groupe important était aussi le chef de l'une ou de plusieurs de ses subdivisions. On peut facilement en citer des exemples chez les Ngonis du Cap où le chef avait son district personnel et des sous-districts, comme c'était aussi le cas chez les Ngwatos du Botswana.

Le groupe des dirigeants en Afrique australe était donc tout à fait hétérogène. Il était aussi hiérarchisé, et le pouvoir de certains dirigeants s'étendait à tout le territoire, alors que celui des autres se limitait à un district ou un village. Une poignée d'hommes prenaient les décisions qu'exécutaient les autres.

Partout le chef avait des assistants de diverses sortes que l'on peut diviser entre les conseillers, qui l'aidaient à définir la politique, et les cadres chargés de l'aider à accomplir ses tâches quotidiennes. Les mêmes personnes remplissaient parfois les deux fonctions mais les deux catégories pouvaient aussi varier quant aux affaires personnelles. Nous allons par conséquent étudier ces deux catégories séparément.

Un chef, en Afrique australe, pouvait quérir l'avis de toute personne qu'il estimait capable de lui apporter une aide sur une question précise. Mais de manière générale, il y avait un petit nombre de personnes considérées d'habitude comme ses « conseillers confidentiels » qu'il consultait régulièrement et assez souvent. Ceux-ci appartenaient rarement à un corps officiellement constitué, et il n'était pas nécessaire non plus de rendre publique leur identité, mais ils comprenaient toujours certains de ses proches parents patrilinéaires. C'était tout bonnement des personnes en qui il avait placé sa confiance et dont l'opinion comptait à ses yeux; il les consultait en privé et de manière informelle, individuellement ou collectivement, et pouvait s'adresser à celles qu'il choisissait selon les questions à régler.

Le chef avait aussi un conseil officiel et élargi qui se réunissait sur convocation pour discuter des affaires importantes relatives à la politique publique. Ce conseil comprenait généralement tous les sous-chefs et chefs de village les plus éminents, ainsi que d'autres personnes influentes, et il était par conséquent représentatif du groupe dans son ensemble. Certains

de ses membres vivaient en permanence dans la capitale alors que d'autres venaient périodiquement y séjourner pour quelque temps, et c'était surtout eux qui siégeaient aux assemblées. Mais dans les occasions de grande importance, l'ensemble du corps était spécialement convoqué. Les débats de ce genre d'assemblée avaient lieu à huis clos chez les Tswanas et les Vendas, et personne ne pouvait y assister sans y avoir été personnellement convié. Ailleurs, l'assemblée se tenait normalement en public et, outre les membres officiels, tous ceux qui le souhaitaient pouvaient s'y rendre. Il était rarement nécessaire de réunir le conseil en séance plénière plus d'une fois par an, et l'intervalle entre deux sessions pouvait être encore plus grand. Mais les membres présents dans la capitale étaient censés aider le chef à juger les affaires qui étaient portées devant son tribunal et, par conséquent, à le conseiller fréquemment à un autre titre. Sauf chez les Sothos, le conseil était la principale assemblée délibérante de la communauté, et tout ce qui y était décidé engageait le peuple dans son ensemble. Après la réunion, chaque chef local retournait dans son secteur, et, si des membres extérieurs étaient en cause, un message était envoyé à chacun d'eux pour l'informer des décisions prises, quelles qu'elles fussent. Dans tous les cas, chacun réunissait alors ses propres « administrés » pour leur annoncer les nouvelles.

Mais chez les Sothos et en particulier chez les Tswanas, presque toutes les questions d'intérêt public étaient débattues en dernier ressort par une assemblée populaire, appelée communément *pisto*, à laquelle les gens ordinaires étaient censés assister. Des assemblées de ce genre, convoquées par le chef chaque fois que cela lui convenait, étaient dans certaines communautés réunies très souvent, parfois à un rythme presque hebdomadaire, sauf quand la population était occupée aux champs. Elles se réunissaient généralement en conseil dans un endroit appelé *kgotla*, à côté de la résidence du chef. Normalement, seuls étaient convoqués les hommes présents dans la capitale, parfois simplement pour être informés de la tenue d'une cérémonie future, pour recevoir des instructions sur les travaux publics ou pour écouter d'autres annonces officielles ; et si nécessaire, le message était transmis aux établissements lointains par leurs dirigeants locaux.

Mais dans des occasions importantes, comme chaque fois que de nouvelles lois étaient proposées ou que d'autres décisions sérieuses devaient être prises, l'ensemble de la communauté était convoqué. Si l'affaire présentait un caractère alarmant, comme quelque grave conflit interne ou une menace d'invasion, la présence pouvait y être obligatoire. Une réunion capitale de ce genre était parfois tenue en rase campagne, à une certaine distance de la capitale, et les hommes s'y rendaient avec leurs armes, prêts à affronter toute éventualité. Elle était en général précédée ou suivie d'une partie de chasse collective.

Les assemblées de communautés étaient également connues chez les Ngonis et les Tsongas mais, compte tenu du modèle local de peuplement et

de l'éparpillement des exploitations, elles étaient beaucoup plus difficiles à organiser ; aussi n'avaient-elles lieu qu'en de grandes occasions cérémonielles comme les festivals célébrés à l'occasion de la cueillette des premiers fruits de l'année ou avant que l'armée, ne parte en guerre. De ce fait, les assemblées ne revêtaient pas autant d'importance quand il s'agissait des affaires courantes du gouvernement ; il y avait rarement un débat public en matière de politique, sauf peut-être quand il s'agissait de faire la guerre, et même dans ce cas-là, le chef y avait à peine recours pour informer la population des décisions déjà prises par lui et son conseil. C'était en général pendant la cérémonie du « premier fruit » que le chef annonçait les nouvelles lois ou la création d'un nouveau régiment.

Les différentes sortes d'institutions consultatives, à propos desquelles beaucoup de choses viennent d'être dites, existaient également à l'échelon du village et du district. Chez les Ngonis, les assemblées locales de ce genre étaient plus fréquentes que celles de la communauté entière, peut-être parce qu'elles étaient plus simples à organiser, mais même chez les Tswanas, le chef, chaque fois qu'il désirait faire examiner une question avec soin, pouvait ordonner à ses sujets de consulter sur place leur population dont les opinions étaient par la suite soumises à une assemblée plénière de la communauté.

Un chef khoi khoi n'avait que deux catégories officielles de conseillers. La première consistait en un conseil restreint, qui variait en fonction de la taille de la communauté et qu'il consultait en tant que corps constitué, en privé, sur nombre d'aspects de la politique. Dans les communautés les plus vastes, certains de ces hommes formaient aussi la principale cour de justice. Les décisions des conseils sur toutes les questions importantes, comme la guerre et la paix, devaient être ratifiées par une assemblée populaire beaucoup plus large, spécialement réunie par le chef à cet effet. Les chefs locaux avaient des organes consultatifs composés de leurs propres administrés qui ne se réunissaient, eux aussi, que si l'occasion se présentait.

Chez les Sans et les Bergdamas, le chef débattait des principales affaires d'intérêt public avec tous les hommes de son groupe. Ils se réunissaient en général chaque soir autour du feu de camp central pour y manger ensemble, bavarder et discuter du parti qu'il était nécessaire de prendre en cas de besoin. Le groupe était généralement très réduit.

L'appareil des dirigeants

Comme dans le cas du conseil consultatif, l'appareil des dirigeants qui entourait les chefs sud-africains différait considérablement par sa composition et sa taille d'un peuple à l'autre. Le personnage le plus important du personnel de direction qui servait le chef était couramment appelé le « grand *induna* ». Il était le principal lieutenant du chef dans l'exercice de

toutes ses responsabilités et le représentait souvent pendant son absence. L'*induna* était l'intermédiaire attitré entre le chef et la communauté, et le porte-parole royal en maintes occasions, officielles ou non. C'était normalement par son truchement que les problèmes étaient soumis au chef pour que celui-ci prenne une décision ou agisse, et il pouvait lui-même traiter certaines questions de moindre intérêt. Il interrogeait les messagers importants, recevait toutes les demandes soumises au tribunal du chef, prenait des dispositions pour qu'elles soient entendues et avait même la faculté d'agir personnellement comme juge, le cas échéant ; il aidait le chef à diriger l'armée, à organiser les cérémonies du conseil ou de la communauté, et il dirigeait le fonctionnement de la maison du chef. Dans les communautés les plus vastes, il y avait plusieurs autres sortes d'*induna* qui se distinguaient parfois les uns des autres par leur titre ou leur fonction, par exemple l'administration de la justice : d'aucuns étaient responsables de l'armée et surveillaient également les activités militaires en temps de paix, d'autres veillaient aux affaires agricoles ainsi qu'aux troupeaux du bétail royal, certains étaient délégués à l'accueil et au divertissement des visiteurs distingués. Il y avait aussi les messagers d'État ou ambassadeurs du chef qui remplissaient leurs fonctions dans les occasions importantes et qui étaient susceptibles en outre d'être chargés d'enquêter sur de graves litiges locaux ou d'y mettre un terme.

Partout aussi le chef employait un ou plusieurs magiciens professionnels qui lui tenaient lieu de « docteurs de la communauté ». Ce n'était pas tant des cadres administratifs que des experts techniques, mais ils jouaient un rôle important dans le système de gouvernement. Ils protégeaient la personne du chef à l'aide de charmes, apportaient leur contribution à des rituels — comme la cérémonie destinée à faire pleuvoir —, donnaient leurs « soins » à l'armée, participaient aux cérémonies d'initiation dans la communauté et au festival annuel du premier fruit ; ils travaillaient toujours à la requête du chef et sous sa direction.

Non contents de remplir leurs devoirs d'assistants réguliers et normaux, certains *induna* étaient parfois employés par le chef pour remplir des objectifs spéciaux. Ainsi, chez les Tswanas et chez la plupart des Sothos du Nord, ces objectifs pouvaient consister en la réalisation d'entreprises d'une grande ampleur grâce à la mobilisation des « régiments » dans lesquels tous les membres adultes de la communauté étaient répartis par classes d'âge. Chaque régiment était composé d'individus appartenant à la même classe d'âge, et il existait des régiments distincts d'hommes et de femmes. Le chef créait un nouveau régiment tous les cinq ans, à peu près, lorsque les jeunes gens qualifiés, âgés *grosso modo* de quatorze à dix-huit ans, étaient initiés simultanément et recevaient un nom de groupe distinct. Par la suite, le chef pouvait mobiliser ce régiment pour les besoins du service public chaque fois qu'il le

souhaitait. Les régiments d'hommes combattaient en unités séparées, dans l'armée de la communauté, et en temps de paix ils étaient souvent employés à diverses tâches comme rassembler le bétail perdu, chasser le gibier, tuer les bêtes de proie et remplir des missions de police. Les travaux de cette nature étaient confiés uniquement aux régiments dont les membres étaient encore relativement jeunes et dynamiques.

Les Zoulous et les Swazis procédaient eux aussi à la levée de régiments divisés par classes d'âge, à des fins militaires aussi bien que civiles, comme pour certains travaux d'intérêt général. À l'époque glorieuse du pouvoir zoulou, chaque régiment en service actif vivait dans une agglomération distincte située à proximité de la résidence royale du chef, sans que les «soldats» puissent continuer d'habiter dans leur propre village. Ces «casernements», placés sous la responsabilité des *induna* qui y résidaient et de divers subordonnés, comprenaient souvent des milliers d'habitants et constituaient donc une exception flagrante au modèle ngonni traditionnel de peuplement. Les hommes y demeuraient pendant des années jusqu'au moment où le chef les autorisait officiellement à rentrer chez eux et à se marier ; quand ils n'étaient pas à la guerre, le chef les utilisait pour tout ce qu'il voulait leur demander de faire ; ils travaillaient dans ses champs, effectuaient des travaux de construction dans son village, conduisaient son bétail, chassaient pour lui, lançaient des expéditions pour son compte, arrêtaient les personnes soupçonnées d'actes criminels et, sur son ordre, exécutaient les condamnés ; ils servaient aussi de messagers et de porteurs. Puis, quand ils n'étaient pas employés à ce genre de tâches, ils «dansaient pour tuer le temps».

Les Swazis, apparemment, n'eurent jamais une armée régulière de ce type, mais quelques hommes issus de chaque régiment étaient généralement en résidence dans les villages royaux et disponibles pour les travaux publics ou domestiques.

L'organisation militaire des Vendas et des Tsongas était de même fondée sur un système de régiments organisés par classes d'âge, mais, comme chez les Tswanas, les membres de chaque régiment vivaient généralement dans leurs foyers quand ils ne faisaient pas la guerre. Chez les Ngonisdu Cap et les Sothos du Sud, l'armée et les travaux de la communauté étaient organisés sur une base locale. Les hommes de chaque district, sans distinction d'âge, constituaient une division séparée de l'armée, et leur unité pouvait être appelée à travailler pour le chef.

La succession

Le titre et la qualité de chef pouvaient être obtenus de diverses manières, notamment par droit de naissance, par une élection en bonne et due forme, par un usage adéquat de la richesse ou par une prouesse militaire. Dans les

sociétés sud-africaines, la fonction de chef était normalement héréditaire de père en fils, mais les règles successorales variaient, quant aux détails, d'un peuple à l'autre. Dans beaucoup de sociétés bantoues et khoi khoi, il n'était pas extraordinaire qu'un individu devienne chef par usurpation ou après avoir fait sécession et créé une nouvelle communauté. Mais dans ces circonstances, l'usurpateur appartenait presque invariablement à une lignée régnante locale. Dans la plupart des groupes bantous, le fils aîné de la « grande épouse » était l'héritier présomptif. Cette femme était rarement la première qu'un chef avait épousée, mais son statut était toujours clairement défini. Contrairement aux autres épouses, elle était choisie par la famille royale en concertation avec les conseillers de la communauté ; elle était de préférence la fille d'un autre chef ou, comme dans beaucoup de groupes sothos, la cousine germaine (de son futur époux) du côté maternel, voire une autre parente proche. Sauf chez les Vendas et dans maintes communautés de Sothos, le bétail donné pour sa dot au moment du mariage comprenait des contributions de tous les membres importants de la communauté, spécialement les sous-chefs et les chefs, et, lors de son mariage, une cérémonie distincte avait souvent lieu pour indiquer qu'elle allait être la « mère de la communauté » ou « épouse du pays ». Chez les Vendas et les Sothos, elle était en général choisie pour le futur chef, alors que le père du marié était encore en vie, et par l'entremise de ce père. Au contraire, chez les Ngonis et les Tsongas, elle n'était jamais mariée avant que son futur époux ait accédé à sa nouvelle fonction, et souvent pas avant qu'il ait gouverné pendant quelque temps ; et s'il venait à mourir avant d'avoir choisi une « grande épouse », comme cela arrivait parfois, chez les Swazis et dans d'autres sociétés de Ngonis, la plus noble de ses veuves ayant enfanté des fils était généralement acceptée comme la mère de l'héritier. Si la « grande épouse » n'avait aucun fils, sa sœur cadette ou une autre femme pouvait être prise pour la remplacer et porter un fils en son nom ; chez les Sothos, elle pouvait cohabiter après la mort de son mari avec le frère plus jeune de celui-ci. À défaut, le droit de succession revenait au fils aîné de l'épouse d'un rang immédiatement inférieur. Si le chef n'avait aucun descendant direct de sexe masculin, sa succession était assurée par le fils d'un frère, c'est-à-dire son neveu qui était normalement l'homme qui lui était le plus proche par la naissance dans sa lignée.

Conclusion

Dans presque toutes les sociétés de l'Afrique australe, la désignation d'un chef servait le même but : faire tomber la pluie, assurer l'abondance des récoltes, la victoire à la guerre, etc. grâce à des offrandes rituelles faites aux ancêtres des chefs sur leurs tombes. Les ancêtres étaient les véritables détenteurs de

l'autorité dans la chefferie, et le chef régnant n'était qu'un simple représentant à qui il était accordé le droit de partager le pouvoir, dans certaines limites. Il était également possible pour un chef de renoncer à son pouvoir s'il perdait le mandat de régner que lui avaient conféré ses ancêtres. Le chef n'était pas un dictateur absolu comme on l'a cru généralement. Il était le chef du conseil. Le conseil se composait de chefs secondaires et de chefs de clan. Dans certaines communautés, quand il fallait compléter les lois ou les amender, la procédure normale exigeait que ces modifications soient examinées par le chef en son conseil, pour être soumises à une assemblée générale qui en débattait et où chaque individu ordinaire avait le droit de s'exprimer.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Il ressort de l'étude des régions concernées par le présent chapitre que l'image des structures politiques dans l'Afrique précoloniale n'était pas aussi confuse que l'ont dépeinte certains auteurs. Les systèmes politiques africains partageaient bien des traits communs. Par conséquent, et contrairement à la croyance générale, le souverain n'était pas un dictateur absolu parce qu'il existait diverses façons traditionnelles de se débarrasser de ce genre de tyran.

Les différences, pourtant, n'étaient pas exceptionnelles. Certaines sociétés politiques ont été très tôt exposées à des influences extérieures qui ont eu un effet plus ou moins important sur leurs modes de gouvernement.

Dans l'ensemble, les structures politiques, dans l'Afrique subsaharienne, ont été le produit de l'environnement et de l'Histoire.

NOTES

1. Les études les plus typiques, et qui ont véritablement fait date, sont essentiellement celles de Bauman et Westermann, 1948 ; Murdock, 1959 ; Herkovits, 1965.
2. Dans l'Afrique bantoue, le léopard est le symbole suprême de la nature sacrée du pouvoir politique. Le chef politique s'assied sur une peau de léopard et porte à son cou les canines du fauve. Si ces accessoires — ou les restes d'un autre « animal sacré » — étaient conservés par un mortel ordinaire, cela était considéré comme un acte de défi politique.
3. Sur la base de la « parenté perpétuelle », le *kinguri*, le *kiniamo* (fils maudits par leur père) et la *lueji* (sœur cadette bénie par ce même père) représentent en réalité plusieurs générations d'individus qui portent chacune à leur tour la même identité.
4. Pour une étude approfondie de la structure politique du royaume Zoulou, voir le chapitre II de Guy, 1979.
5. Pour un récit détaillé, voir Hann, 1928.

BIBLIOGRAPHIE

- ABIR M. 1975. «Ethiopia and the horn of Africa». Dans : Gray R. (dir. publ.). *The Cambridge history of Africa*. Vol. 4. Cambridge, p. 537.
- ADEKUNLE J. O. 1973. *Nigerian Borgu, c. 1500–1900: an analysis of a segmentary society*. Thèse de doctorat. Halifax.
- AFIGBO A. E. 1971 et 1972. «The Aro of southwestern Nigeria: a socio-historical analysis of legends of the origin». *African notes*, 1971, pp. 31–46; 1972, pp. 91–106.
- 1973. «Indigenous political systems or the Igbo». *Tarikh*, vol. 4: p. II.
- AKINJOGBIN I. A. 1967. *Dahomey and its neighbours*. Cambridge.
- ALEXANDRE P. 1970. «L'Afrique centre-équatoriale et centre-occidentale». Dans : Deschamps H. (dir. publ.). *Histoire générale de l'Afrique noire*. Vol. I. Paris, p. 353.
- ANQUANDAH J. 1975. «State formation among the Akan of Ghana». *Sankofa*. Legon, vol. 1.
- BAKINDO B. M. (dir. publ.). 1983. *Studies in history of Kano*. Ibadan.
- BAUMAN H. WESTERMANN D. 1948. *Les Peuples et les civilisations de l'Afrique*. Hombourger L. (trad.). Paris.
- BOSTON J. S. 1969. «Oral tradition and the history of Igala». *Journal of African History*, vol. 10, n° I, pp. 29–43.
- BRADBURY R. E. 1973. *Benin studies*. Londres.
- CHITTICK N. 1965. «The Shirazi colonization of East Africa». *Journal of African History*, vol. 6, pp. 275–294.
- CLYDE M. 1960. «The African people». Dans : Bresford W. C. (dir. publ.). *Handbook of the Federation Rhodesia and Nyasaland*. Salisbury, Federal Information Department, Cassell, Government Printer.
- CRAZZOLARA J. P. 1950. *The Lwoo*. Vérone, Missioni Africana.
- CROWDER M. 1973. *Revolt in Bussa*. Londres.
- CURTIN P. D. 1981. «Recent trends in african historiography and their contribution to history in general». *General history of Africa*. Londres, Heineman/UNESCO, pp. 54–71.
- CUVELIER J., JADIN L. 1954. *L'Ancien Congo d'après les archives romaines (1518–1640)*. Bruxelles.
- D'HERTEFELT M. 1965. «The Rwanda of Rwanda». Dans : Gibbs J. L. Jr (dir. publ.). *Peoples of Africa*. New York.
- DAAKU K. Y. 1970. *Trade and politics on the Gold Coast, 1600–1720*. Londres.

- DE MARET P. 1985. *Fouilles archéologiques dans la vallée du haut Lualaba*. 3 vol. Tervuren.
- EGHAREVBA J. U. 1968. *A short history of Benin*. Ibadan.
- FEIERMAN S. 1974. *The Shambaa kingdom: a history*. Madison.
- FYNN J. K. 1971. *Asanti and its neighbours*. Londres.
- GORJU J. 1920. *Entre le Victoria, l'Albert et l'Édouard*. Rennes.
- GREEN M. M. 1964. *Igbo village affairs*. Londres.
- GUY J. J. 1978. «Production and exchange in the Zulu Kingdom, Mhloni». *Journal of Southern African Historical Studies*, vol. II, pp. 96–106.
- 1979. *The destruction of the Zulu kingdom: the civil war in Zululand, 1879–1884*. Londres.
- HABERLAND E. 1992. «The horn of Africa». Dans : Ogot B. A. (dir. publ.). *General history of Africa*. Vol. V. Londres, Heineman/UNESCO, pp. 721–723.
- HANN C. H. L., FOURIE L., Vedder H. 1928. *The natives tribes of South West Africa*. Le Cap.
- HERKOVITS M. 1965. *L'Afrique et les Africains entre hier et demain*. Ribadeau F. (trad.)
- HESELTINE N. 1971. *Madagascar*. Londres.
- HORTON R. 1985. «Stateless societies in the history of West Africa». Dans : Ajayi J. F., Crowder M. (dir. publ.). *History of West Africa*. Vol. I. Londres, pp. 87–128.
- HUGHES A. J. B. *The Shona and Ndebele of Southern Rhodesia*. Londres, The International African Institute.
- INGHAM K. 1957. «Some aspects of the history of western Uganda». *Uganda Journal*, vol. 21, pp. 131–133.
- ITANDALA A. B. 1983. *A history of the Babinza of Usukuma, Tanzania, to 1890*. Thèse de doctorat, Halifax, Dalhousie University.
- 1986. «Feudalism in East Africa». *UTAFITI*, vol. VIII, n° 2, pp. 38-39.
- JOHNSON S. 1921. *The history of the Yorubas*. Lagos.
- JOHNSTON H. H. 1902. *The Uganda protectorate*. Londres.
- JONES A. H. M., MONROE E. 1965. *A history of Ethiopia*. Oxford.
- KARUGIRE S. R. 1971. *A history of the kingdom of Nkore in western Uganda to 1896*. Oxford.
- KENT R. K. 1970. *Early kingdoms in Madagascar, 1500–1700*. New York.

- 1992. «Madagascar and the islands of the Indian Ocean». Dans : Ogot B. A. (dir. publ.). *Zamani*. Nairobi, EAPH.
- KIMAMBO I. N. 1969. *A political history of the pare of Tanzania 1500–1900*.
- KIMAMBO I. N., TEMU A. J. (dir. publ.). 1969. *A history of Tanzania*. Nairobi.
- 1974. «The eastern Bantu Peoples». Dans : Ogot B. A. (dir. publ.). *Zamani*. Nairobi, EAPH.
- KWAMENA-POH 1973. *Government and politics in the Akuapen state 1730–1850*. Londres.
- LAMPHEAR J. 1970. «The Kamba and the northern Mrima coast». Dans : Gray R., Birmingham D. (dir. publ.). *Pre-colonial African trade*. Londres.
- LAW R. 1991. *The Slave coast of West Africa, 1550–1750. The impact of the Atlantic slave trade on an African society*. Oxford.
- LAW R. C. 1977. *The Oyo empire, c. 1600–1836. A West African imperialism in the era of the Atlantic slave trade*. Oxford.
- LEVINE D. N. 1974. *Greater Ethiopia : the evolution of a multiethnic society*. Chicago/Londres.
- LEWIS I. M. 1965. *The modern history of Somaliland*. Londres.
- LWANGA-LUNYIIGO S., VANSINA J. 1988. «The Bantu-speaking people and their expansion». *General history of Africa*. Vol. III. Londres, Heinemann/UNESCO, pp. 140–162.
- MANNING P. 1982. *Slavery, colonialism and economic growth in Dahomey, 1640–1960*. Cambridge.
- MASHAURY K. T. 1983. *Dynamique de l'action missionnaire catholique chez les Yira occidentaux (1906–1959)*. Thèse de doctorat. Lubumbashi.
- MUMBANZA MWA BAWELE. 1980. *Histoire des peuples riverains de l'entre-Zaire-Ubangi*. Thèse de doctorat. Lubumbashi.
- MURDOCK G. 1959. *Africa : its people and their culture history*. New York.
- NDAYWEL È NZIEM. 1992. «The political system of the Luba and Lunda : its emergence and expansion». Dans : *General history of Africa*. Vol V. *Africa from the sixteenth to the eighteenth century*. Londres, Heinemann/UNESCO, pp. 588–607.
- NURSE D., SPEAR T. 1985. *The Swahili*. Philadelphie.
- NZIMIRO I. 1972. *Studies in Ibo political systems*. Londres.

- OBENGA T. 1985. «The Bantu-speaking peoples and their expansion». *Les Bantu, langues, peuples, civilisations*. Paris.
- OKWOLI P. E. 1973. *A short history of Igala*. Ilorin.
- PAGE A. 1933. *Un royaume hamite au centre de l'Afrique au Rwanda sur les bords du lac Kivu*. Bruxelles.
- PANKHURST R. K. P. (dir. publ.). 1967. *The Ethiopian royal chronicles*. Addis-Abeba, Oxford University Press.
- RANDLES W. 1969. *L'Ancien Royaume du Congo, des origines à la fin du XIX^e siècle (civilisation et société)*. Paris.
- RYDER A. 1969. *Benin and the Europeans 1485–1897*. Londres.
- SCHAPERA I. 1956. *Government and politics in tribal societies*. Londres.
- SKINNER E. P. 1964. *The Mossi of Upper Volta*. Stanford.
- SMITH R. S. 1969. *Kingdoms of the Yoruba*. Londres, Moetron.
- STAHL K. 1964. *History of the Chagga people of Kilimanjaro*. Londres.
- SUTTON J. E. G. 1966. *The East African coast*. Nairobi.
- TAMRAT T. 1984. «The horn of Africa : the Solomonids in Ethiopia and the states of the horn of Africa». Dans : Diane D. T. (dir. publ.). *General history of Africa*. Vol. IV. Londres, Heinemann/UNESCO, pp. 430–437.
- THOMPSON V., ADOLFF R. 1965. *The Malagasy Republic*. Stanford.
- USMAN Y. B. 1981. *The transformation of Katsina Zaria*. ABU Press.
- VANSINA J. 1965. *Les Anciens Royaumes de la savane*. Léopoldville.
- 1966. *Kingdoms of the savanna : a history of central African states until European occupation*. Madison.
- 1990. *Paths in the rain forest. Toward a history of political tradition in equatorial Africa*. Madison.
- 1991. «Sur les sentiers du passé en forêt : les cheminements de la tradition politique ancienne de l'Afrique équatoriale». *Enquêtes et documents d'histoire africaine*, vol. 9.
- 1994. *Living with Africa*. Madison.
- VINCK H. 1983. «Première campagne de fouilles archéologiques dans la région de l'équateur». *Annales Aequatoria*, vol. 3, pp. 193–195 ; vol. 4, pp. 176–177.

27.3

La culture

Harris Memel-Foté

LA CULTURE ET LA RELIGION EN AFRIQUE NUBIENNE¹ : UNE QUESTION D'IDENTITÉ

S'il n'y a pas de société sans culture ni de culture sans religion, la religion, fait social et composante d'une culture, comprend un noyau essentiel et le modèle culturel qui le supporte. Par noyau essentiel, nous désignons les croyances fondamentales et les rites, la communauté des croyants et l'appareil (corps des officiants, calendrier, lieux sacrés, autels) qui fait fonctionner le tout. La permanence, dans la longue durée, de ce noyau, dans le même état d'homogénéité, constitue une identité. On peut la décrire aussi en termes de formation, en ses trois sens : processus de production, processus de maintenance et produit de ces deux processus. Au modèle culturel correspond la formation économico-politique, avec sa langue et son système de valeurs. Telle est la civilisation européenne au regard du christianisme.

Ainsi entendue, la question de l'évolution de la religion peut être envisagée comme une question de l'identité, collective et personnelle. Du point de vue de la réalité, il s'agit de déterminer les conditions qui nécessitent l'abandon brutal ou progressif, partiel ou total, du noyau essentiel, avec ou sans effondrement, également partiel ou total, du modèle culturel, les agents ou médiateurs socioculturels qui opèrent, les modalités et les étapes, les résistances et les conséquences. Sous le rapport du sens, cela revient à savoir si l'identité résistante est une identité positive ou négative, en quel sens l'identité est construction et si cette construction est progressive ou régressive au regard du développement culturel d'ensemble de l'humanité.

Trois situations au moins se présentent. Dans la première, celle d'une culture traditionnelle avec ou sans État, où la religion indigène subit une crise interne, l'innovation (exemple : adoption d'un nouveau dieu) paraît s'effectuer sans drame du fait qu'il y a unité de langue. Dans la deuxième, lorsque, par nécessité de commerce, de migration ou de conquête, s'impose avec un nouveau projet de société l'adoption d'une religion étrangère, écrite ou non, le transfert de la doctrine d'une langue à l'autre et son interprétation deviennent un compromis politique indispensable. Ici et là, il y a appropriation collective, peu ou prou conflictuelle, opposant les gardiens de l'identité ancienne aux médiateurs de la nouvelle identité, les partisans des premiers

aux partisans des seconds, appropriation différenciée (entre couches, classes, ethnies) qui suppose des décalages dans l'espace et le temps. Dans la troisième situation, l'antagonisme est potentiellement multiplié par le fait qu'il oppose non pas seulement deux systèmes religieux (polythéisme et monothéisme), mais encore plusieurs monothéismes, affectant ainsi toute appropriation d'une précarité.

De ces processus résultent trois degrés d'appropriation, dans le cas d'une religion étrangère trois formes d'acculturation : la juxtaposition des pratiques, la synthèse des croyances, enfin l'appropriation absolue qui rapproche le mystique ou le saint du fondateur de religion. Les deux premiers degrés ont pour nom cumul et syncrétisme chez M. Augé, dualisme et réciprocité culturelle selon Trimmingham qui verrait dans le troisième degré l'assimilation.

Après avoir assimilé le noyau essentiel d'une religion et des éléments associés de son modèle culturel, parvenue à l'autonomie d'initiative, en particulier dans l'ordre linguistique, une communauté de croyants, ainsi dissociée et différenciée, construit une nouvelle identité religieuse et culturelle, une identité particulière. En s'intégrant à la communauté universelle des fidèles de cette religion, elle incorpore en même temps cette religion vécue à l'histoire religieuse et culturelle de la société dont elle partage les autres activités et fonctions. Ce renouvellement consiste en un enrichissement par adjonction d'éléments nouveaux de croyance et en un élargissement culturel par appropriation d'éléments culturels étrangers (langue, écriture, vêtement, architecture...).

En surmontant la contradiction entre, d'une part, ce renouvellement et, d'autre part, le réenracinement dont ce renouvellement est l'occasion et le facteur pour la fraction sociale attachée à l'identité ancienne, le mouvement historique des rapports de force, même contre l'exclusivisme des États, opère une autre synthèse, forme une nouvelle identité collective. La signification de cette nouvelle synthèse ou formation est double. Positives pour avoir préservé les sociétés contre la dissolution en enseignant la tolérance, les identités anciennes apparaissent négatives d'avoir exclu l'écriture. Régressives par le mode d'intolérance dont elles menacent les sociétés de religion indigène ou différente, les identités religieuses nouvelles sont au contraire progressives, en tant que propédeutiques à la modernité, par l'écriture, base de science, et par la conscience mondiale qu'elles donnent aux communautés.

Ces considérations générales s'appliquent globalement à l'Afrique du XVI^e au XVIII^e siècle, cette partie de l'Afrique que nous nommons nubienne, et dont l'*Histoire générale de l'Afrique* présuppose, confirme et reconstruit l'unité.

C'est qu'une démonstration détaillée est rendue difficile par des raisons d'ordre méthodologique : ampleur du thème dans l'espace et dans le temps, inégale documentation entre les pays littoraux et les pays intérieurs, synthèses régionales en nombre insuffisant, projet non réalisé d'une

histoire des religions autochtones, manque de données chiffrées. À ces raisons s'ajoutent celles d'ordre théorique : si ne se posent plus les questions de l'existence, du rôle et de l'unité du fait religieux traditionnel, restent celles de spécificité et de dénomination. Deux thèses s'opposent sur ces points. L'une, généralement soutenue par les membres du clergé, bien synthétisée par John S. Mbiti dans *An introduction to African religion* (1975), assimile cette religion à un quasi-monothéisme, universel, aux catégories marquées (sainteté, miséricorde du dieu créateur, paradis). L'autre, plutôt développée par des anthropologues, en particulier dans *Le Grand Atlas des religions* (1988), la présente au contraire comme un polythéisme spécifique. Religion africaine ? Oui, mais alors au même titre que les monothéismes appropriés depuis si longtemps et dont l'« appartenance » à l'Afrique est évidente : judaïsme des Falashas islam africain ou « noir », prophétisme... Non, si ses traits généraux la rapprochent de toutes les religions polythéistes. Plutôt : religion autochtone au sens étymologique, c'est-à-dire dont l'Afrique est le pays natal, puisque les termes de paganisme, déjà connoté, et d'animisme paraissent trop larges.

Néanmoins, appuyée par l'anthropologie dont les données restent en longue durée des hypothèses plausibles, l'histoire mieux documentée des religions monothéistes autorise une prise de vue de cette évolution en trois phases. D'abord, à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle, un fait majeur : le pluralisme religieux ; ensuite, du XVI^e au XVII^e siècle, face aux identités anciennes, la formation de nouvelles identités religieuses (islamiques et chrétiennes) ; enfin, le XVIII^e siècle : un siècle de promesses où, malgré la régression par ailleurs, se conjuguent consolidation, maturation et extension du pluralisme.

À LA FIN DU XV^e SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE, UN FAIT MAJEUR : LE PLURALISME RELIGIEUX

Quels sont le fonctionnement, les bases sociales et culturelles, les composantes et les conséquences de ce pluralisme ?

Les bases sociales et culturelles du pluralisme religieux

Créateurs et consommateurs de cultures, beaucoup de peuples et sociétés aujourd'hui identifiés étaient déjà en place : par exemple Wolofs, Mandens, Hawsas, Temnés, Grebos, Edos en Afrique occidentale ; Mpongwes, Pygmées, Bakongos, Khoi Khoi, Shonas, Tongas en Afrique centrale et australe ; Massaïs, Luos, Oromos, Bedjas, Amharas, Vazimbas et Hovas en Afrique orientale et à Madagascar.

Quatre traits principaux caractérisent leurs cultures. Nous avons affaire ici à des cultures fondamentalement paysannes et villageoises. Après avoir identifié deux civilisations d'agriculteurs sur six en Afrique, J. Maquet admet la prépondérance de celles-là sur celles-ci. À l'agriculture de céréales et de tubercules s'associent l'élevage (Fulbes, Khoi Khoi), la pêche fluviale et maritime (illustration 162) (Somonos, Tekes), la chasse et la cueillette (Pygmées, Sans), l'industrie minière (or, cuivre, sel, fer). Mais du fait de leur nature agricole, ces cultures portent aussi des marques de fragilité : des sols pauvres, des espaces sous-peuplés, un outillage certes adapté mais léger (houe, hache, machette, arc et flèches), une énergie principale : l'homme et la femme ; enfin, une prépondérance de l'oralité, la parole servant à réveiller les expériences stockées dans les diverses formes de la mémoire sociale (*dyeli* ou *griot*, *dja* ou poids à peser l'or, cloches de message, tambours). On observe en outre dans ces cultures un pluralisme sociopolitique et, on le verra, religieux. Systèmes matrilineaires et patrilineaires coexistent, ainsi que divers types de sociétés villageoises lignagères (Grebos) ou à classes d'âge (Oromos), de royaumes (Serers), d'empires (Amharas). Depuis des millénaires, cependant, par l'océan Indien, la mer Rouge et le Sahara, les cultures se sont ouvertes au commerce international dont ce siècle inaugure une nouvelle phase. Les villes, voilà les lieux d'échange, donc de diffusion des idées religieuses : villes antiques (Kerma, Axum), villes médiévales (Awdagost, Sofala), villes récentes (El Mina, Cabinda)². Contrôlaient la vie urbaine une aristocratie dirigeante, une classe marchande hétérogène (Arabes, Berbères, Afro-Shiraziens ou Swahilis, Wangaras, Hawsas), une couche d'idéologues, illettrés et lettrés, support intellectuel du pluralisme religieux.

Le pluralisme religieux : composantes, fonctionnement et conséquences

Les composantes du pluralisme

Religions autochtones, christianisme, judaïsme et islam composent, selon un ordre chronologique, le paysage. Polythéismes et monothéismes d'alors ont certes en commun un lien étroit entre le sacré et le divin, entre le sacré et le pouvoir politique.

Mais à la différence des monothéismes, les religions autochtones, enseignées dans les sociétés d'initiation, se fondent sur un pluralisme de droit, droit pour chaque communauté, jusque sous la religion d'État impérial, de disposer de ses propres références sacrales, symboliques et rituelles, ce qui fonde une tolérance et un idéal de paix religieuse qui ne peuvent avoir

d'obstacle que politique. De là vient, semble-t-il, le caractère ouvert de la plupart des représentations.

On a caractérisé ces religions comme des religions de la nature où ne manque pas le concept de religion. En un premier sens, le grand dieu, séparé et lointain dans beaucoup de mythes (Zanahary, Mbori, Nzambi, Masa Dambali), est assimilé au ciel et son parèdre à la terre; les dieux intermédiaires — *orisha* yorubas, — se confondent avec diverses puissances (astres, plantes, animaux, entités, etc.), et tous les êtres s'identifient à des forces hiérarchisées (illustration 163). Le foisonnement du panthéon soumet ainsi les humains à la dévotion des manifestations de la nature et justifie des rites de divination et de possession, les multiples matériaux et formes de sacrifices. Cette dévotion se justifie d'autant plus que, malgré les contradictions des cosmogonies, la plupart admettent l'antériorité sur la Terre des génies et des animaux, les premiers étant propriétaires du sol, les seconds héros civilisateurs de l'humanité. En un second sens, l'humanité s'insère dans la nature, vit en symbiose avec elle et en est le microcosme.

Mais vu que la nature comme réseau de symboles ne se dissocie pas absolument de la culture, ces religions peuvent être caractérisées aussi bien comme des religions de la société. D'abord, elles sont fortement socio-centrées, jusque dans la conception de la personne. L'humanité, qu'elle soit création du divin potier, émanation aquatique ou produit végétal selon les cosmologies, apparaît généralement en paire (homme/femme). La personne tient à la fois de la matière par son corps périssable, de la divinité par son esprit immortel et de la société par l'élément ancestral de réincarnation, par son nom et sa devise. Ensuite, de ces religions le but n'est pas le salut individuel, mais la conservation et la survie de la société. Cette société apparaît sous la figure du riche panthéon qui obéit aux principes de structure et de fonctionnement des sociétés humaines. Sous sa deuxième figure, cette société est celle des ancêtres qui « vivent » des pratiques rituelles des vivants. Enfin, la troisième figure est celle des lignages agglomérés en villages ou royaumes qui prolongent les ancêtres sur leur terroir et dont les chefs restent objet de vénération (illustration 164).

À la vérité, ces religions nous paraissent être des religions de l'alliance éternelle entre l'individu et la société, entre l'homme et la nature, par la médiation des ancêtres et du dieu. Figure de la divinité, condition de l'humanité, moyen de travail et de subsistance, la nature est aussi le produit de l'action humaine, puisque l'humanité a participé dès la cosmogenèse à son avènement. Sacrifices, prières, obéissances aux interdits constituent des modes de négociation visant à obtenir sa fertilité pour que soit assurée, avec la santé et la fête, la vie éternelle des sociétés et des humains.

Tel est, sommairement présenté, le système qui constitue le terrain de mission des monothéismes à dieu unique, créateur et personnel, et d'abord

du christianisme. La plus ancienne forme de celui-ci est l'Église orthodoxe d'Éthiopie, Église d'État, dont le patriarche d'Alexandrie désignait le chef (*abuna*). Elle a deux fondements, l'un légendaire (l'ascendance de Salomon qui associe le peuple éthiopien à l'élection divine d'Israël) et l'autre doctrinal, le monophysisme qui, depuis l'école d'Alexandrie représentée par le patriarche Dioscore et le moine Eutychès (XV^e siècle), reconnaît l'unique nature divine de Jésus-Christ. La forme récente, autre religion d'État, est le catholicisme romain, attaché à la Trinité et au culte de la Vierge Marie.

Le judaïsme est celui des Beta Israël (Ayhuds ou Falashas) d'Éthiopie. Religion d'une communauté composite (Agaws convertis, juifs chrétiens, chrétiens, dissidents), probablement contemporaine de l'introduction du christianisme, d'après une étude récente, communauté transformée en une caste d'artisans, en une classe et, par l'idéologie, en une ethnie, sa doctrine repose sur deux textes : l'Ancien Testament, surtout le Pentateuque (*Orit*) et les Commandements du Sabbat (*Te'ezaza Sanbat*) et sur trois rites : le Sabbat, le Jour des Supplications (*Hehellanna*) et la Fête d'Ester (*Soma Ester*).

Quant à l'islam, religion de Muḥammad, prophète d'Allah, introduite dès les VII^e–VIII^e siècles, sous la forme de fraternités (sing : *tariqa*, pl. : *turuq*), elle est établie dans sa riche diversité : sunnisme des ordres malékite, chafiste et kadiriyya, karijisme de l'ordre ibadiyya, shiisme de l'ordre ismaélite.

Le fonctionnement du pluralisme et ses conséquences

Le paysage ainsi composé présentait des pôles de contradictions antagoniques, l'un de caractère cumulé, les autres de caractère simple.

L'Afrique du Nord-Est fut un pôle du premier type. Depuis les IV^e–V^e siècles y coexistaient en effet les systèmes religieux autochtones, chrétien et judaïque, et, depuis le VII^e siècle, les quatre systèmes, y compris l'islam naissant. Les classes dirigeantes (clergé et gouvernants) tentaient par la force d'asseoir l'hégémonie de leur système sur le monopole des voies de commerce d'or, d'esclaves et d'armes à feu. En Nubie, royaume chrétien depuis le VI^e siècle, l'islamisation progressive, conduite par les commerçants et les immigrants, accélérée par la violence des mamelouks d'Égypte, culmine à la fin du XV^e siècle, sous la pression des nomades Fundjs, polythéistes convertis à l'islam, dans la conversion de la cour royale de Dongola dans le Makurra. En Éthiopie, au contraire, dans une lutte soutenue du XIII^e au XV^e siècle, l'État chrétien l'emporte, en soumettant les États polythéistes du Damot, d'Hadiyya et de Gojjam et les provinces falashas de Begamder, Bambeya, Wagara et Sallamt, en assujettissant au tribut les sultanats d'Awfat, de Dawaro, de Sharkha et de Bali. Quant aux conséquences, on voit dans le premier cas la charia renverser les régimes de mariage, de succession et le statut de la femme, aux arts visuels, à la vêtue et à l'architecture chrétiens

faire place les arts, l'architecture et la vêtue de type musulman, la langue arabe s'ajouter au nubien. Dans le second cas, ce furent, en même temps que le transfert de la capitale du nord au centre de l'empire, l'expansion des arts chrétiens, des écritures amharique et guèze, et un réveil sur les plans spirituel, intellectuel et politique de l'Église éthiopienne. À côté de figures de saints, tel l'abbé Tekle Haymanot, un exemple illustre le compromis avec les autres religions. Le négus Zara Yacob (1434–1468), théologien réformateur, époux d'une musulmane, qui fit exécuter des Falasha, pour désobéissance aux coutumes des cours africaines, croyait en la sorcellerie et la magie.

En Afrique occidentale, c'est plutôt l'islam qui s'oppose en une contradiction simple aux religions autochtones. Du Tekrur au Kānem-Borno, en passant par le Songhay, régnait un islam généralement urbain, porté par l'aristocratie dirigeante³, par la classe marchande étrangère et soudanaise (Arabo-Berbères, Wangaras, Fulbes, Hawsas), par l'élite intellectuelle (le conseiller arabe Al-Maghili, le cadî berbère Mahamad ben Umar Agid de Tombuktu, le shārif soudanais Sidi Yaya). En est résulté une face nouvelle de la culture africaine : développement de l'écriture arabe, des disciplines liées, des arts visuels, de l'architecture et du vêtement musulmans. Mais ici encore, le compromis reste général. Les *Tariks* et l'*Épître* d'Al-Maghili dénoncent en *sonni* Ali Ber, ce Kharidjite réputé magicien, un des pires infidèles. On le voit aussi aux imams portant les offrandes des rois (Casamance) et aux marabouts vendant des talismans contre les voleurs.

Même type de contradiction simple entre islam urbain et système indigène en Afrique orientale, dans les villes côtières (Sofala, Mombasa, Malindi, Mogadishu) et dans les îles de l'océan Indien (Kilwa, Oungoudja ou Zanzibar, Pemba, Pate, Comores, Madagascar). Sous l'influence des Arabes et des Afro-Shiraziens, fleurit une nouvelle culture matérielle et spirituelle, véhiculée par une langue bantoue enrichie de mots arabes : la culture swahilie.

En Afrique centrale, au contraire, c'est le christianisme catholique romain qui est aux prises avec les religions autochtones au Kongo. Religion d'État venue dans les caravelles portugaises du commerce d'esclaves et d'épices, il gagne dès 1491, non sans opposition, l'aristocratie dirigeante (les Mani, dont le Mani-Kongo, et leur entourage) et apparemment une fraction du peuple, et les amène à adopter en même temps que les noms chrétiens le mode de vie européen.

En somme, trois formations d'âge et de nature différents constituent le pluralisme religieux de la fin du XV^e siècle : parmi les anciennes, les formations primaires, antiques, d'origine indigène (première génération) ; les formations secondaires ou médiévales, d'origine soit chrétienne orthodoxe et judaïque en Éthiopie soit islamique en Afrique occidentale et orientale (deuxième génération) ; les formations tertiaires, proto-modernes de Nubie et du Kongo (troisième génération).

LES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES : IDENTITÉS ANCIENNES ET FORMATION DE NOUVELLES IDENTITÉS RELIGIEUSES

Dans une conjoncture d'intensification du commerce d'esclaves, accompagnée de désorganisation des sociétés paysannes, de nouveaux essais de centralisation et de féodalisation des sociétés politiques, de formations esclavagistes ou fondées sur la caste, trois processus religieux caractérisent le siècle : le dynamisme des identités anciennes, la formation de nouvelles identités et les résistances.

Le dynamisme des identités anciennes

Les identités anciennes ont manifesté trois formes de dynamisme : continuités, chocs et avatars.

Les continuités des systèmes autochtones

Dapper apporte, dans le dernier tiers du XVII^e siècle, les preuves de la continuité sous la diversité et les changements des systèmes religieux autochtones. On retrouve la même idée du grand dieu éloigné (*Canu* des Folgias, *Humma* des Hottentots, *Maziri* au Monomotapa), opposé aux divinités accessibles (*Belly* des Quojas, Soleil des Lovangos, Lune des Hottentots et de Socotora), sans oublier les animaux totémiques (roi-serpent des Benas et serpent-dieu des Mwenekisindeles du Malawi). On retrouve l'unité de l'univers dans la puissance secrète des êtres et des choses (*nyama* des Bambaras, *moquisie* des Bakongos, *hasina* des Malgaches). Enfin, l'immortalité des ancêtres était réaffirmée dans maintes pratiques : interrogations des cadavres, sacrifices humains, offrandes, funérailles. Partout, par la possession (Fons, Nubas, Shonas), par la divination (Mandens, Thongas) et par la magie, les médiateurs de la puissance s'activaient à acquérir les bienfaits de la vie (pluie, santé, fécondité, richesse, renom).

Quant au changement, il a concerné d'abord la formation des peuples dont de nouveaux sont apparus : Akwamus en Afrique occidentale, Tikous en Afrique centrale et Maroseranas à Madagascar (XVI^e-XVII^e siècles), Quojas et Karus en Afrique occidentale, Runds en Afrique centrale, Rozus en Afrique australe (XVII^e siècle). Il a concerné ensuite les objets de croyance, soit par abandon ou transfert, soit par acquisition ou promotion. Adjahuto fonda le royaume d'Allada (Dahomey) en transportant les dieux pénates et les objets sacrés de Tado. Dans le royaume Maravi, en Afrique centrale, prévalait sur les dieux autochtones des Chewas le culte de Mlira, esprit de l'ancêtre qui

avait conduit la migration des Phiris, c'est-à-dire Kalonga Chinkole. Dans la nouvelle société Rozvi, en Afrique australe, le culte du dieu oraculaire, Mwari, surgit comme facteur de consolidation de l'État militaire.

Mais le changement a affecté également les rituels. Ainsi Dapper note-t-il, au Lovango, une modération des sacrifices humains « puisqu'on ne fait plus tant mourir d'esclaves qu'on faisait auparavant ».

Cette vision du monde justifie les représentations du pouvoir sacré : celle du siège en royauté akan, celle du *nkisi*, idéologie de la royauté au Kongo, celle du *mulopwe*, propriété du sang royal luba. On lui doit l'idéologie de la connaissance liée au sacré divin dans les enseignements des centres d'éducation : couvents (golfe du Bénin, Monomotapa), sociétés secrètes ou de masques (delta du Niger, Cameroun, Zambie, Malawi), sociétés d'initiation (Bambara de Mali, Nyiha de Tanzanie), école de divination (golfe du Bénin). On lui doit la figuration autorisée des morts et des dieux, caractéristique de la sculpture de l'époque : statues en terre et en ivoire, statues et masques en bois (Bambara et Senufo d'Afrique occidentale, Kuba et Teke d'Afrique centrale), statues et masques en bronze (Ifé, Bénin, Nupe), statuettes en stéatite (*pomto*, *nomoli* des forestiers de Guinée et Sierra Leone). De là vient, contre le christianisme, l'attitude critique des paysans, les uns doutant de la divinité du Christ, d'autres se riant des idées du paradis, de l'enfer et de la résurrection (Côte de l'Or).

Les chocs cumulés entre les systèmes : l'exception éthiopienne

L'Éthiopie illustre les chocs cumulés des quatre systèmes religieux. Le premier choc opposa l'État chrétien orthodoxe au polythéisme. Parallèlement à la lutte multiséculaire que l'État impérial menait contre le polythéisme défensif jusqu'à la victoire sur le roi païen Badanco d'Inariya, il subit l'agression des polythéistes Oromos (Gallas). Organisés sans pouvoir central en dix classes d'âge qui élaient leurs chefs et leurs juges et dont l'idéal était militaire, ces pasteurs adorateurs d'un grand dieu de type Jéhovah procédaient tous les huit ans à des expéditions guerrières pour faire du butin et exalter la valeur de leurs leaders. Par tradition, mais aussi en quête de pâturages sur des terres dépeuplées par le djihad, ils se répandirent, en groupes multiples de cavaliers, à la fois par infiltration et par violence, du Bali vers le sud, l'ouest, le centre et le nord. Malgré les ripostes des empereurs successifs, de Lebna Dengal à Iyasu I^{er} le Grand (1508–1705), ils s'établirent dans une grande partie de l'empire et acquirent une place dans la société politique et l'État, à l'ère de Gondar (1632–1755).

Le deuxième choc dressa l'État contre les Beta Israël. Encerclé par l'Islam, l'État impérial voulut réduire le dernier État falasha du Samen, afin

de disposer de toutes ses ressources en hommes et en armes. Pour préserver leur autonomie, on vit les Beta Israël s'allier tantôt aux musulmans contre l'État chrétien, tantôt à l'État et à ses alliés contre la domination islamique. Dressés enfin contre la christianisation forcée qu'imposèrent tous les empereurs, courageusement conduits par leurs leaders — Radéet (1560), Gweshan (1587-1588), Gedewon (1615, 1625) —, ils furent néanmoins vaincus en 1625 et virent le Samen incorporé à l'empire chrétien. Mais, défaits et expropriés de leurs terres, les Beta Israël allaient survivre, irréductibles, comme artisans et soldats, grâce à l'édit de Tolérance (1632) qui leur restitua le droit d'exercer la religion de leurs ancêtres.

Le troisième choc, qui s'acheva également par une victoire, opposa l'État impérial à l'Islam. D'avoir tenu en respect les États musulmans environnants, tel Adal, ravagé en 1526–1527 et dont le chef Mahfouz fut tué en 1516, la réaction en retour prit la forme du djihad, proclamé en 1529 par l'imam Ahmad ibn Ibrahim al Ghazi, dit Gagne « le Gaucher ». Jusqu'en 1543, ce brillant stratège conquiert les provinces de l'est à l'ouest, du sud au nord (Shoa, Amhara, Lasta, Tigré), saccageant monastères et églises jusqu'à Axum, offrant le choix entre l'islam et la mort. En février 1543, l'armée éthiopienne, aidée par les Portugais, défait l'envahisseur et, plus tard en 1588, repoussa les Turcs hors du Tigré. Isoler et neutraliser les musulmans autant que les Falashas, tels furent ensuite les objectifs et les tâches de rois Johannes I^{er} (1667–1681) et Yassu I^{er} le Grand (1681–1706). Dans la ville de Gondar, ces non-chrétiens vécurent séparés, les premiers dans le quartier Eslam Bet, les seconds dans six quartiers dont Kayla Meda.

Le quatrième choc, interne à la chrétienté, mit aux prises l'Église éthiopienne et l'Église catholique romaine. La tentative portugaise pour unir les deux Églises en ramenant l'hérétique à l'Église mère fut un échec doctrinal et politique. Dès 1557, contre le dogme de la supériorité du catholicisme propagé par les jésuites, une littérature polémique, qui allait de l'empereur Galawdewos, auteur de la *Confession de la foi*, à l'écrivain Walatta Petros (mort en 1644), défendit le monophysisme et la culture éthiopienne. En outre, la conversion en 1622 de l'empereur Sousneyos, qui faisait du catholicisme une religion d'État, provoqua une révolte générale entraînant l'abdication du roi. Suivirent l'expulsion des jésuites, la répression des catholiques et une rupture entre l'Éthiopie et la chrétienté européenne.

Progrès et recul (polythéisme, islam), régression (judaïsme), recul et nouveau réveil (christianisme orthodoxe), de tels avatars se retrouvent dans l'évolution des formations islamiques de la première génération.

*Les avatars des formations islamiques avancées
ou de première génération : Afrique occidentale et orientale*

En Afrique occidentale, on assiste d'abord, depuis la colonisation marocaine en 1591, à un phénomène de régression : la désislamisation. Au Songhay, il se produisit à cause de et malgré l'occupation marocaine, là où l'État impérial avait dé péri. Ainsi en fut-il au Songhay méridional, le Dendi, refuge des *askiya* (illustration 158) vaincus qui, regroupés avec d'autres immigrants et les autochtones gurmaces et hawsas, politiquement morcelés, loin des villes et de la cour, retournèrent au polythéisme. Ainsi au Mali, où le même morcellement politique de la fin de l'empire et la même ruralisation conduisirent la classe dirigeante malinké au même abandon de l'islam ancestral.

Dans les cités-États de l'océan Indien, une pareille désislamisation s'était produite sous la violence et l'hégémonie des Portugais qui détruisirent les réseaux de commerce et les mosquées. Mais dès la fin de leur occupation, au XVII^e siècle, sous la pression du sultanat d'Oman, on pouvait parler d'un réveil de l'islam, une sorte de réislamisation, toujours composée avec le polythéisme de l'arrière-pays.

En pays Kānem-Borno et Hawsa eut lieu au contraire une intensification de l'islam. Il faut y voir l'action des sanctuaires (*zawiya*), des fraternités, des groupes maraboutiques et de tous les groupements qu'animaient les intellectuels africains formés dans les pays arabes. Inspiré par la loi et la théologie mystiques, ce courant réformateur critiquait, d'une part, le syncrétisme et les cumuls de l'islam urbain et, d'autre part, les pouvoirs oppressifs et injustes : ce fut là le vivier des instigateurs des futurs djihads.

La formation de nouvelles identités

Les nouvelles identités chrétiennes

C'est à cette époque que, pour donner de l'élan à l'évangélisation outremer, sont fondées, à Rome, la Congrégation de la Propagande (1622) et, en Angleterre, la Society for the promotion of Christian knowledge (1699) et la Society for the propagation of the Gospel (1701). Parmi les formations qui se mettent en place, on peut distinguer trois situations : des tentatives sans lendemain (haute et basse Guinée, Dahomey, Bénin), des formations authentiques (Kongo) et des formations coloniales.

Un exemple de tentative sans lendemain : le Monomotapa. Dès que fut établie la domination portugaise sur la côte de l'océan Indien (Kilwa, Mombasa, Malindi, Sofala, en 1505), la Société de Jésus, la première, dépêcha sa mission. Après le voyage missionnaire et la mort de François Xavier (1541), le père Gonçalo da Silveira prit la relève en 1560. De Sofala au royaume du

Monomotapa, il convertit des chefs et baptisa près d'un millier d'âmes avant de baptiser le roi et la reine mère du grand royaume sous le nom de Sébastien et Marie. Cet exploit lui valut de trouver la mort dans un complot le 16 mars 1561. Une nouvelle mission dominicaine des Frères prêcheurs, partie de Sofala vers Tété, n'eut pas plus de succès, le frère Nicolas do Rosario ayant été tué, le Portugal soumis à la couronne d'Espagne en 1580 et le nouveau *monomotapa* Nyambu Kapanidze étant anti-portugais (1624–1629). Il fallut attendre l'occasion au trône de son oncle et adversaire Mamoun avec l'assistance militaire des Portugais pour voir l'action missionnaire connaître un réveil : vers 1667, sur 16 lieux de culte (dont 6 jésuites, 9 dominicains et 1 séculier), 9 se trouvaient en territoire portugais, 5 au royaume de Monomotapa et 2 au Manika (illustration 165).

Malgré la conversion spectaculaire du roi en 1652, malgré les conversions proclamées par les augustiniens à Mombassa et Malindi, l'action missionnaire ne produisit aucune Église catholique locale ayant un avenir. La christianisation demeura un vernis de l'aristocratie dirigeante ; il n'y eut aucun clergé autochtone pour assumer l'héritage spirituel ; les Portugais, intéressés par le commerce esclavagiste, menaient une vie de violence et de dissolution. Enfin les religions autochtones étaient tenaces, la concurrence de l'islam vive. Beaucoup de convertis bientôt renièrent leur foi, et le retour de l'influence du sultanat d'Oman entraîna le massacre de chrétiens et la fin de l'œuvre missionnaire.

L'Église catholique nationale kongolaise

Le cas du royaume du Kongo, dont l'Angola était une province jusqu'au XVII^e siècle, fut le plus important. En un sens, la coopération culturelle permit à la nouvelle Église d'atteindre à sa maturité sous les dynasties Chimpunzu et Chimulaza. Afonso I^{er} le fondateur, un Chimpunzu (1506–1541), accorda des bourses d'études au Portugal. Plusieurs vagues de missionnaires (franciscains, carmélites, plus tard capucins) aidèrent à la création d'écoles et à la formation. Deux écoles virent le jour, l'une de 400 élèves en 1506, l'autre de 600, en 1548. Le premier évêque kongolais, le prince Henri, fut nommé en 1518 évêque d'Utique, vicaire apostolique du Kongo à San Salvador, nouvelle appellation de Mbanza Kongo, évêque subordonné à Sao Tomé à partir de 1534. Un manuel de catéchisme en kikongo de 1548, réimprimé en 1624, adapta les notions théologiques telles que Dieu, *Nzambi Mpungu*, sur la base d'un malentendu, comme on l'a noté au Dahomey. Des églises fleurirent. Au milieu du XVI^e siècle, les jésuites prétendirent avoir baptisé 5 000 âmes en trois mois et fondé de nombreux villages chrétiens. En 1590, on estimait à 20 000 les baptêmes effectués en Angola ; en 1693, au Kongo, il y eut 3 918 baptêmes et 50 mariages selon un missionnaire. Circonscrite à la colonie

de Luanda et à Matemba en Angola, cette Église était plus rurale autour de San Salvador. Cependant, le monopole de traite esclavagiste et l'hégémonisme portugais finirent par provoquer l'hostilité d'un parti national et, plus tard, la guerre civile. Vaincu dans sa lutte contre les alliés des Portugais (1665), ce parti l'emporta sous le roi de Bula, détruisit la capitale en 1678, incendia les églises et le palais, contraignant la classe politique à la dispersion.

L'Église protestante coloniale

Ce moment de déclin d'une jeune Église catholique prometteuse fut celui de la naissance de l'Église protestante dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, à la rencontre des Boers hollandais et des Huguenots français, chassés par la révocation de l'édit de Nantes (1685).

Les nouvelles identités islamiques

Elles vont des formations authentiquement nouvelles (Nubie, Somalie) à des transformations d'anciennes formations (Sénégal, Bundu).

La formation nubienne et la formation somalienne

Dès la conquête fundj d'Alwa en 1504, la Nubie acheva de s'incorporer au monde islamique. Dans l'espace, d'Umara Dunkus à Badi III (fin du XVII^e siècle, début du XVIII^e), les sultans étendirent l'hégémonie de la nouvelle Nubie au Kordofan en passant par les pays Shilluk et Nuba. Sur le plan spirituel, les commerçants, les immigrants arabes et les enseignants implantèrent, avec le rite malékite, les ordres *Kadiriyya* (1577), *Shadhiliyya* (1693) et *Madjdhubiyya*, répandant dans le peuple la croyance en la *baraka* ou pouvoir charismatique des saints croyants.

En Somalie, l'action des missionnaires arabes, tel Isma'il Gabarti, un père fondateur, et le djihad de l'imam Gragne qui recruta aussi des Afars, propagèrent la foi islamique. Cette foi devint à son tour un facteur d'intégration culturelle pour tous les peuples du territoire. Mais s'il s'est agi de formations islamiques nouvelles issues d'un terreau chrétien dans un cas (Nubie) et d'un terreau polythéiste dans l'autre (Somalie), l'Afrique occidentale offre des exemples de formations islamiques d'un nouveau genre, révolutionnaires, issues d'anciennes identités islamiques.

Les formations révolutionnaires inaccomplies

En Sénégal, musulmane depuis les XI^e-XII^e siècles, une crise économique, sociale et politique régnait, provoquée par le monopole du commerce

des graines et des esclaves, que les Français avaient établi à Saint-Louis en 1659, au profit de leur bourgeoisie, des guerriers arabes hasaniyyas et des aristocraties africaines, au détriment des nomades berbères du Chamama et des paysans riverains. Une réponse radicale à cette crise vint du djihad, révolution populaire destinée à instaurer, selon la charia, l'État théocratique qui pût garantir la liberté du commerce et protéger les musulmans contre l'esclavage. En fut l'instigateur, en 1673, un marabout berbère, Nasir-al-Din. Après avoir été victorieux au Fouta Toro, au Waalo, au Kayor et au Jolof, le mouvement, à la mort du chef en 1674, s'enlisa progressivement pour être défait en 1677.

La formation révolutionnaire accomplie du Bundu

Au royaume du Bundu, au contraire, la révolution de 1690, la première, conduite par un Africain « soudanais », réussit. Suite du mouvement précédent, elle reçut en effet le renfort des transfuges de celui-ci. Son théâtre fut un pays intérieur, au terminus de la route du commerce entre la côte gambienne et la boucle du Niger. Mouvement de type nationalitaire, six ethnies au moins y participèrent : Bajaranke, Bassari, Koniagui, Jaxanke, Soninke et Fulbe. Son conducteur, Malik Si, vainquit l'aristocratie militaire du Gajaaga et prit le titre d'*almamy* d'un État théocratique.

Les résistances

Une évolution aussi complexe ne pouvait aller sans résistances. Certaines de celles-ci contrarièrent les formations à leur naissance : telle fut la guerre du parti traditionaliste contre le couronnement du *mani kongo* chrétien Afonso I^{er} en 1506. D'autres tentèrent d'interrompre le processus de formation ou de le récupérer. Telles furent, au Kongo encore, l'invasion des Jagas, repoussée grâce à l'intervention portugaise, et, sur la côte orientale du Mozambique à Malindi, l'invasion des Zimbaz. Enfin, des États polythéistes, tout tolérants qu'ils restaient à l'intérieur, se défendirent contre un environnement monothéiste et impérialiste : Kabu et Mossi en Afrique occidentale, Monomotapa et Rovzi en Afrique australe.

Mais malgré ces résistances multiformes, les formations monothéistes ont étendu dans l'espace et consolidé en nature leurs effets. Le système patrilinéaire a continué à s'enraciner et le statut de la femme à se modifier. L'architecture arabe et européenne des lieux de culte et des palais s'est développée ; ainsi des arts visuels. De l'écriture des langues, soit en alphabet arabe (swahili, kanuri, fulfulde, hawsa) soit en alphabet latin (kikongo, kimbundu, popo), a résulté une littérature africaine de plus en plus riche

dont témoignent, dans la tradition islamique, les *Tariks*, les chroniques, les *sorabe*, et leurs auteurs, ancêtres des historiens modernes. Y correspondirent les littératures amharique et guèze de la tradition orthodoxe et celle, agaw, de la tradition falasha. À tous les niveaux des formations nouvelles cependant, le syncrétisme attestait le compromis avec les religions et cultures autochtones. Les témoignages de Dapper et de Bosman en font foi, le premier se rapportant au Kongo, en Afrique centrale, le second au Dahomey, en Afrique occidentale.

DU XVII^e AU XVIII^e SIÈCLE : UN SIÈCLE DE PROMESSES, MALGRÉ LA RÉGRESSION, CONSOLIDATION, MATURATION ET EXTENSION DU PLURALISME RELIGIEUX

À l'acmé du commerce de traite et du mouvement anti-esclavagiste, le paysage religieux, malgré les inévitables violences, porte des promesses. Le christianisme, en régression sous sa forme catholique romaine, se consolide définitivement sous sa forme orthodoxe, se répand et s'ouvre au pluralisme dans sa variété anglicane et protestante. Les Falashas dépouillés de tous les pouvoirs politiques travaillent à parfaire leur intégrité culturelle. L'islam, réduit à l'état de religion privée en Éthiopie, connaît un double progrès, un progrès par maturation révolutionnaire, dans et par les djihads qui confèrent aux « Soudanais » la maîtrise intégrale de l'aventure islamique, et un progrès par expansion libérale dans l'Afrique forestière et australe. Quant au polythéisme, il ne cesse de manifester sa vitalité jusque dans les lieux et les modalités de ses reculs.

Le dynamisme des identités religieuses autochtones

À cette époque, également, de nouvelles formations sociales émergent : par exemple, celle des Mendes et Baules en Afrique occidentale, Yakas et Lundas en Afrique centrale, Chainouquas en Afrique australe.

Culte des ancêtres (*dady* en malgache), culte de possession et culte des dieux locaux continuèrent de soutenir les pouvoirs établis, la formation de nouveaux pouvoirs autant que les mouvements de rébellion. Dans la région des Grands Lacs, le culte des rois morts contrebalança

le pouvoir des esprits Cwezi comme Ryagombe au royaume de Kiziba, tandis qu'un culte de Mugasha, dieu de l'Eau et de l'Agriculture, soutint la royauté du Kyamutwara. Dans la Confédération asante naissante, au début du XVIII^e siècle, en Afrique occidentale, la chaise d'or, installée par le pontife Okomfo Anokye, devint « l'âme et le symbole sacré de l'unité de la nation asante ». Plus à l'ouest, la reine Aba Poku ne fonda le royaume Baule que par et sur le sacrifice de son fils consenti au dieu du fleuve Komoé.

La régression du catholicisme

Le catholicisme connaît en Afrique centrale deux formes de régression : un déclin de l'Église nationale kongolaise et l'établissement d'une Église coloniale en Angola.

Le déclin de l'Église nationale catholique du Kongo

En 1704, la crise politico-religieuse du royaume rebondit avec le mouvement des Antonins. Une jeune aristocrate malade, Kimpa Vita dite Dona Béatrice (illustration 171), « morte et ressuscitée », reçut de saint Antoine « logé dans sa tête » une mission de rupture, d'espoir et de rénovation. Elle prophétisa une religion africaine (où Marie et saint Antoine sont noirs), une religion nationale (où Mbanza Kongo devient Béthléem et Mbanza Nsundi, Nazareth), une religion débarrassée des fétiches et des rites étrangers (car Dieu ne regarde qu'à l'intention). Cette religion devait fonder une société nouvelle, indépendante, d'abondance et de bonheur. Considérée comme antichrétienne et anticatholique, la prophétesse fut condamnée à la mort par le feu. Parallèlement, les cultes de possession prospérèrent partout, si bien qu'en 1740, la chapelle Notre-Dame de Mpinda devint le foyer d'un culte de la pluie, de guérison et de fertilité pour les chrétiens et les non-chrétiens. Les prêtres parurent des magiciens ou guérisseurs (*nganga*), non des enseignants, et les restes du christianisme devinrent partie intégrante d'un culte *simbi* (Chimbi).

Une Église coloniale : l'Angola

Ayant échoué, par la prépondérance donnée au commerce d'esclaves, à faire fleurir une Église catholique nationale dans un Kongo en désintégration, les Portugais établirent une Église portugaise dans la colonie d'Angola. Une cathédrale y avait été construite et un siège épiscopal installé depuis 1596. Au XVII^e siècle, le centre de gravité avait été déplacé de San Salvador à

Loanda. Les trois ordres y fonctionnaient, et un monastère de jésuites disposait de 12 000 esclaves, signe que l'Église et la traite florissante vers le Brésil avaient partie liée pour longtemps.

La consolidation des identités anciennes de deuxième génération

Cas du judaïsme des Beta Israël

Dans l'Empire éthiopien en recomposition, à l'époque « Gondar » (1632–1755) et à « l'ère des princes » (1755–1868), les Beta Israël mirent à profit leur double statut de soldats et d'artisans, instrument de domination sociopolitique et élément de la structure d'exploitation et de classes, pour assurer, protéger et consolider leur intégrité culturelle. Dans la stratification ethnique de la société, telle était leur place lorsqu'on va de haut en bas : amharas, musulmans, quemants, Beta Israël, waytos, « shanqillas ». Les titres d'*azmach* ou *azaj* (officier) et de *bejrond* (maître-artisan, contremaître) les distinguaient et les incorporaient en même temps dans l'État et l'économie. Mais leur appartenait en propre la hiérarchie interne de leur Église, indépendante de toute sanction de l'État. La culture qui supportait et justifiait cette hiérarchie et son fonctionnement (écoles, synagogues, langue liturgique, rites, calendrier) se trouvait renforcée par l'idéologie discriminatoire et péjorative du *buda* qui attribuait aux Falashas le mauvais œil, contre lequel les chrétiens se protégeaient par des prières magiques. De cette idéologie, les Beta Israël tirèrent paradoxalement une éthique de la pureté et de la supériorité morales.

Cas du christianisme orthodoxe

Sauvée par l'intervention portugaise, l'Église éthiopienne orthodoxe a poursuivi sa restauration dans un empire éclaté en États quasi féodaux. Dans le nord de l'Éthiopie, deux tendances ont marqué l'évolution. La littérature s'est illustrée par des hymnes à la Trinité, principalement des hymnes de divers genres à la Vierge Marie. Si les arts graphiques ont surtout été inspirés par les cours royales, les arts architecturaux (châteaux, bibliothèques, chapelles) — où les modèles étrangers, de l'Inde ou du Portugal, restaient sensibles — ont perdu la monumentalité de l'architecture de pierre d'autrefois. Dans le Sud où la christianisation était en cours, le syncrétisme et le cumul ont marqué fortement le paysage.

Cas de l'islam en Afrique orientale et dans les îles de l'océan Indien

Alors que l'islam se consolidait en Nubie, en Somalie et dans les États hawzas, la restauration de l'islam dans les cités-États swahilies, notamment les îles Comores, se poursuivit en même temps que le commerce libéré du monopole portugais. Multipliant les mosquées, appliquant un système de justice avec des juges de village (*kadi*) et un corps de juristes (*madjelisse*), les Afro-Shiraziens d'obédience sunnite développèrent ce renouveau d'un islam en quelque sorte bourgeois par rapport à celui, aristocratique, des Arabes, sur le fond d'une lutte politique entre la souche fondatrice (les Fani) et les nouveaux sultans.

La maturation des formations ou identités nouvelles

La voie révolutionnaire

En Afrique occidentale, l'islam progressa suivant deux modalités simultanées : le djihad et la pénétration pacifique. Dans le sillage du djihad infructueux de Nasir-al-Din et de celui, victorieux, de Malik Sy au Bundu, les djihads du siècle, dans et par leur extrémisme absolu, firent de l'islam une aventure intégralement africaine dans sa conception, sa mise en œuvre, ses conséquences négatives et positives, bref comme héritage historique et culturel (illustration 174).

Telle fut la révolution pullo-mandingue du Fouta-Djalon quand, vers 1725, des marabouts malinkes et fulbes, de rite *kadiriyya*, regroupant des réfugiés de diverses ethnies dans un élan nationalitaire, sous la conduite de Karamoko Alfa, défirent l'aristocratie païenne des Jallonke et établirent un royaume théocratique. Cet État, dirigé par l'*almamy* Karamoko, *alfa* de Timbo, se composait de deux instances : d'une part, une confédération de neuf *diwe* (sing. : *diwal*, province), ayant chacun à sa tête un *alfa*, et, d'autre part, un conseil des anciens, parlement religieux, siégeant à Fugumba. Des écoles apportaient à tous les villages l'enseignement coranique. Telle fut aussi la révolution du Fouta-Toro par laquelle les Torodo, sous la conduite d'abord de Souleyman Baal, puis d'Abd-al-Kadir-Kan, renversèrent en 1776 la domination denyanke, l'aristocratie militaire (*ceddo*) du Waalo, du Jolof, du Bawol, les émirats maures de Brakna et Trarza, mais échouèrent en 1790 à recoloniser le Kayor. Un Grand Conseil des électeurs (*Jaggorde*), sous l'autorité de l'*almamy* Abd-al-Kadir-Kan, autorisa la redistribution des terres vacantes et interdit l'esclavage des musulmans. Des individus et des mosquées répandirent l'éducation religieuse dans tous les villages.

Cette révolution populaire gagna, d'un côté, la péninsule du Cap-Vert où les Lebu instaurèrent une « république » et, d'un autre côté, le Kānem-Borno où l'État théocratique remplaça le pouvoir aristocratique des Sefuwa. Mais

l'hégémonie de la fraction militaire au Fouta-Djalou et celle de la fraction illettrée et laxiste au Fouta-Toro entraînèrent le relâchement de l'élan révolutionnaire à la fin du siècle, dans des sociétés devenues esclavagistes.

La voie libérale

Parallèlement à cette révolution qui était à la fois expansion géographique et transformation sociale, politique et culturelle, l'islam pénétra dans les États voltaïques et forestiers. Certes, des colonies musulmanes existaient dans les royaumes polythéistes : Fulbes et Yarses à Bobo, Wangaras et Hawsas à Kumasi. Cependant, par leur conversion, les Nabas du Dagomba (Na Zangina, début du XVII^e siècle), du Mamprussi (Na Zumbre, début du XVIII^e siècle) et du Mossi (imam Na Dulugu, fin du XVIII^e siècle) inaugurèrent l'islam urbain, aristocratique et palatial qu'ont connu les premiers empires.

L'expansion du christianisme anglican et protestant

Le christianisme anglican et protestant amorce un progrès sur le continent de deux manières : par de nouvelles implantations en Afrique occidentale et par l'extension du pluralisme en Afrique australe.

Les nouvelles implantations

Ces nouvelles implantations greffées sur les restes de l'influence portugaise laissèrent peu d'impacts sur la Côte de l'Or ou en Sierra Leone. Sur la côte, l'action des premiers religieux africains de la Compagnie n'a en rien renforcé la Society for the propagation of the Gospel. Jacobus Elisa Johannes Capitein, esclave émancipé, pasteur de l'Église réformée de Hollande, premier traducteur de la *Confession des apôtres* en fanti (1744), aurait vécu dans une relative marginalisation de la part des Européens et des Africains. Philippe Quacoé, formé en Europe (1754), aumônier anglican de la Compagnie anglaise depuis 1766, ignorant sa langue maternelle et communiquant par interprète, ne baptisa que 52 personnes en neuf ans. Le résultat, à la fin du siècle, l'historien Adu Boahen le résume en un mot : émergence d'une petite élite éduquée.

Dans la dernière décennie, de nouvelles institutions accompagnèrent la *Sierra Leone Company* (1791) : ce furent la *Baptist missionary society* (1792), la *London missionary society* (1795), la *Edinburgh missionary society* et la *Glasgow missionary society* (1796). Dès la fondation de la colonie d'esclaves émancipés, dont certains étaient prédicateurs, les missions tentèrent d'implanter le christianisme. Mais à la fin du siècle, aucune des

missions d'avant le XVIII^e siècle, et ce malgré la coopération fraternelle des trois dernières, ne réussirent véritablement à s'établir ; mieux, elles donnèrent en la personne de Peter Greig, assassiné par des commerçants en pays Susu (Soussou), le second martyr de la christianisation dans l'Afrique nubienne des XVII^e et XVIII^e siècles et se replièrent à Freetown et ses environs.

L'extension du pluralisme : la colonie du Cap

À la fin du XVIII^e siècle, le protestantisme de la colonie de peuplement du Cap évolua vers un pluralisme élargi. En premier lieu, le gouvernement de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, hostile à une évangélisation qui impliquait une émancipation des esclaves, ne pouvait plus, dans la colonie britannique, s'opposer à l'action de la London missionary society (1799). En deuxième lieu, l'islam, frappé d'interdit depuis le XVII^e siècle, put naître à la vie publique. Le premier groupe musulman clandestin de captifs, d'esclaves et d'exilés orientaux s'effrita à la mort de Shaykh Yasuf, un Indonésien, et à la libération de ses compagnons (1690). En prenant la relève après treize ans d'emprisonnement, Abdullah Kadi Abdus Salaan, dit Tuan Guru (1742–1807), fonda une communauté (*umma*) autour de la première mosquée auwal et de la première école en 1798, lui laissant, à sa mort en 1807, des copies du Coran et un *Fiqah kitaab*, texte de jurisprudence, guide de vie morale et de pratique rituelle. En troisième lieu, il fallut attendre le début du XIX^e siècle (1819–1822) pour voir l'Église catholique romaine autorisée à avoir un droit définitif d'existence complète.

Les résistances

Quoique entamés, les systèmes polythéistes manifestèrent à travers leurs gardiens diverses formes de résistance. Outre les cumuls et les syncrétismes traditionnels, on note des mouvements de migration, comme ceux des Susus (Falabas) et des Bugas (Guinée-Conakry), des Balloms et des Temnés de l'actuelle Sierra Leone refusant l'islamisation forcée des Pullos-Malin-kés. D'autre part, des répressions frappèrent les souverains convertis ou tentés par la conversion : interdiction d'accéder au trône au fils de la reine Ravahiny de Madagascar, un musulman iboina, mise à mort du roi Agonglo du Dahomey prêt à se convertir au christianisme en 1797, déposition de l'*asantihe* Osei Kwame dont l'attachement à l'islam parut incompatible avec sa fonction sacrée (1777–1801). Enfin, outre la liberté des personnes contre l'esclavage, outre l'indépendance économique qu'assurait le contrôle des voies de commerce, l'exigence d'identité religieuse et cultu-

relle fut un facteur de militarisation de maints États polythéistes : Makua, Maravi, Rwanda en Afrique orientale, Gurma, Macina, Bambara de Segu et Dahomey en Afrique occidentale. Toutefois, au plus fort de leur expansion impérialiste, ces États restèrent accueillants aux autres communautés religieuses là où il y en avait et établirent un *modus vivendi* avec elles.

CONCLUSION

En attendant que soit construite une histoire intégrée et améliorée de toutes les religions, l'évolution du paysage religieux du XVI^e au XVIII^e siècle comporte quelques constantes. En premier lieu, le facteur international — qu'il s'agisse de l'antagonisme commercial ou politico-religieux entre Européens d'une part, Arabes, Turcs et Persans d'autre part, ou simplement de l'antagonisme entre Européens ou encore entre Arabes et Berbères — n'a eu de cesse de jouer dans la recomposition de ce paysage. En deuxième lieu, deux contradictions structurelles ont agi de façon permanente, l'une opposant au pluralisme tolérant des religions autochtones et millénaires le monisme exclusif des religions révélées, l'autre dressant ces dernières l'une contre l'autre en tant que doctrines politico-idéologiques. En troisième lieu, parmi les principaux agents de transmission et de défense des systèmes, il y a des coalitions de classes sociales (les commerçants, les aristocraties dirigeantes et leurs bras séculiers, les militaires, les élites intellectuelles et religieuses, les paysans) ; il y a des coalitions de peuples que ces classes généralement représentent.

Si les routes commerciales — terrestres et maritimes — furent des voies de transmission, trois relais constituèrent les passages des doctrines : le relais palatial (la cour royale), le relais urbain (marché, mosquée, synagogue ou église), le relais villageois. Par trois moyens ont été atteintes les cibles : il y a la guerre et la coercition, moyens collectifs ; il y a l'alliance matrimoniale, moyen social ; il y a la persuasion, moyen interindividuel. En quatrième lieu, quels que fussent les particularités spatio-temporelles de cette évolution et les groupes considérés, les tendances de cette évolution se résument en quelques mots : résistance des identités primaires en tant qu'identités paysannes, avancée globale des religions urbaines, notamment de l'islam, pluralisme de fait qui enrichit l'univers religieux africain et élargit la civilisation de l'Afrique nubienne.

Du XVI^e au XVII^e siècle, à travers l'analyse du dynamisme des identités anciennes (changements sous les continuités, chocs, avatars), à travers celle de la formation de nouvelles identités islamiques et chrétiennes et les résistances, on voit que l'évolution a bien été diversifiée, selon les systèmes religieux, selon les régions et les sociétés. Mais sans le facteur international ci-devant évoqué, comment comprendre la plupart de ces faits ?

Dans le djihad de l'imam Gragne et la victoire chrétienne de l'empereur Galawdewos, il y eut les mains de la Turquie d'un côté, du Portugal de l'autre. La désislamisation fut l'effet de l'action directe des Portugais sur la côte de l'océan Indien et l'effet indirect de l'occupation marocaine au Songhay. Aux Portugais, les Kongolais durent et la croissance de leur Église et la survie de l'État. Ajoutons que ce furent encore les guerres de religion en Europe et l'antagonisme entre le Portugal et les États de l'océan Indien qui déterminèrent la politique religieuse de la colonie hollandaise du Cap. Enfin, ce fut un marabout berbère qui initia les « Soudanais » du XVII^e siècle à l'aventure révolutionnaire du djihad moderne.

Mais lorsqu'on considère les forces internes, c'est-à-dire les médiateurs qui affrontèrent les défis religieux et culturels de cette période, on voit d'abord des peuples migrants ou voyageurs (Fulbes, Wangaras, Oromos) et des peuples côtiers (Swahilis, Kongolais); on voit ensuite les classes dominantes plus ou moins lettrées parmi lesquelles les Arabo-Berbères, marchands, conseillers et marabouts, occupèrent une place significative; on voit enfin des leaders à la fois politiques, religieux et militaires utiliser quelquefois la guerre à des fins religieuses. Sauf en Éthiopie, les monothéismes restèrent des religions principalement urbaines et le pluralisme de fait recomposait le paysage religieux à l'avantage des religions autochtones, de l'islam et du christianisme.

Le XVIII^e siècle offre un paysage différent sous plusieurs plans. En premier lieu, malgré le développement des impérialismes et l'intensification du commerce négrier, l'autonomie culturelle des Africains s'affirme et se consolide. Les révolutions du djihad en constituent la forme musulmane, où les élites « soudanaises », en ce que nous nommons maturation, prennent l'initiative d'une religion populaire intégrant campagnes et villes, en rupture avec la religion aristocratique et urbaine. Le prophétisme féminin du Kongo en est, à l'instar de l'acte de Galawdewos au XVII^e siècle, la forme chrétienne, elle aussi exigence d'une religion populaire et nationale où les paysans et les femmes occuperaient la place et auraient le bénéfice qu'il leur faut. En deuxième lieu, l'avance prise par l'islam sur le christianisme s'explique par cinq facteurs: la pénétration principalement par la voie pacifique du commerce et des alliances matrimoniales, la rigueur doctrinale d'une religion qui justifie la guerre contre l'infidèle et la protection du fidèle contre l'esclavage, un code de mariage proche de la tradition africaine, la formation d'un clergé autochtone et la dialectique entre l'ordre mystique porteur d'idéal de « justice » dans l'État théocratique et le réalisme politique de l'État monarchique qui gère la société selon la loi de l'oppression et de l'injustice.

Reste cependant, au long de ces siècles, une question, celle de savoir comment et quand aura lieu le passage du pluralisme de fait, conflictuel, au pluralisme de droit. Question impensable, question sans réponse pour

les cultures africaines nubiennes de l'époque où n'existait pas encore de différenciation fonctionnelle entre le sacré et le pouvoir.

NOTES

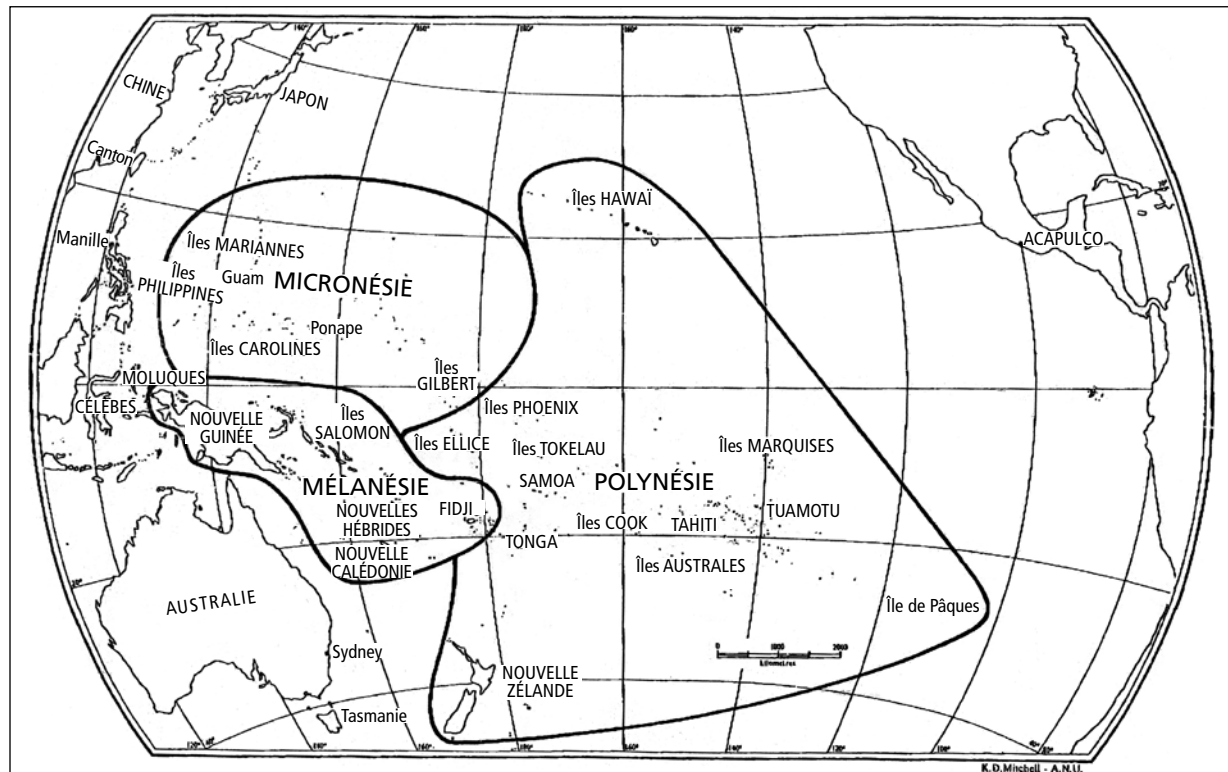
1. Contre les déterminations naturalistes par la race (Afrique noire) ou par l'écosystème (Afrique tropicale ou Afrique au sud du Sahara), une détermination anthropologique par l'histoire sociale et culturelle, en référence à une nation antique de cette ère de civilisation, la Nubie, Cheik Anta Diop proposait «égypto-nubienne» et Janheinz Jahn «agysymbienne».
2. Awdagost, ville de Mauritanie (XI^e siècle), Sofala, ville de la côte d'Afrique orientale (XV^e siècle), El Mina (Côte de l'Or, actuel Ghana, XV^e siècle), Cabinda (Kongo ancien, Angola contemporain, XV^e siècle).
3. Titres des rois: *mansa* (Mali), *sonni* et *askiya* (Songhay), *sarki* (Hawsa), *maï* (Kānem-Borno), *hene* (Ashanti), *naba* (Dagomba, Mamprusi, Mosi), *mani* (Kongo), négus (Éthiopie).

BIBLIOGRAPHIE

- AUGÉ M. 1982. *Génie du paganisme*. Paris, Gallimard.
- BALANDIER G., MAQUET J. 1968. *Dictionnaire des civilisations africaines*. Paris, pp. 345–346.
- CHIDESTER D. 1992. *Religions of South Africa*. Londres/New York, vol. 2, pp. 35–73 ; vol. 3, pp. 74–106 ; vol. 5, pp. 148–168.
- COLLECTIF. 1988. *Le Grand Atlas des religions*. Encyclopaedia Universalis SA France (Balandier G., pp. 30–31 ; Bureau R., pp. 80–81 ; Augé M., pp. 130–131 ; Dozon J.P., pp. 142–143 ; Bazin J., pp. 172–173 ; Smith P., pp. 208–209 ; Terray E., pp. 248–249 ; Cartry M., pp. 296–297 ; Stoller P., pp. 346–347).
- CUOQ J. M. 1975 *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VI^e siècle au XVI^e siècle (Bilad-al-Sudan)*. Paris, pp. 408–411.
- DAPPER O. 1686. *Description de l'Afrique*. Amsterdam, Wolfgang Waesberg, Boom & Van Someren, p. 238, 307, 333, 371.
- DIETERLEN G. 1951. *Essai sur la religion bambara*. Paris, Presses universitaires de France.
- ES SADI 1964. *Tarik es-Soudan*. Texte arabe édité et traduit par O. Houdas. Paris, pp. 103–116.
- GROVES C.P. 1948. *The planting of christianity in Africa*. Londres/Redhill, pp. 90–124, 129–130, 148–176, 197–214, 218–232.

- HAMPATÉ BÂ A. 1972. *Aspects de la civilisation africaine*. Paris, pp. 16–17.
- KRITZECK J., LEWIS W.H. (dir. publ.) 1969. *Islam in Africa*. Van Nostrand Reinhold, pp. 13–34.
- LEWIS I. M. (dir. publ.) 1969. *Islam in tropical Africa*. Oxford University Press, pp. 15–31.
- LOYER G. (RP) 1935. «Relation du voyage du royaume d'Issiny». Dans : Rous-sier P. (dir. publ.). *L'Établissement d'Issiny 1687–1702*. Paris? p. 218.
- MACGAFFEY W. 1986. *Religion and society in Central Africa. The Bakongo of lower Zaire*. Chicago/Londres, pp. 3, 189–247.
- MAHMOUD K. 1964. *Tarik el-Fettach*. Texte arabe, trad. française par O. Houdas, M. Delafosse. Paris, Adrien Maisonneuve, pp. 80–103.
- MAQUET J., 1962. *Les Civilisations noires. Histoire. Techniques. Arts. Sociétés. Marabout*. Paris.
- MBITI J. S. 1975. *An introduction to African religion*. Londres/Ibadan/Nairobi/Lusaka.
- 1980. *African religions and philosophy*. Londres, Heinemann.
- MEMEL-FOTÉ H. 1961. «La civilisation animiste». *Colloque sur les religions en Afrique (actes du colloque d'Abidjan)*. Paris.
- MONTEIL V. 1971. *L'Islam noir*. Paris, Seuil.
- NICOLAS G. 1981. *Dynamique de l'islam au sud du Sahara*. Paris.
- OGOT B. A. 1992. *General history of Africa*. Vol. V. *Africa from the sixteenth to the eighteenth century*. Londres/Paris, Heinemann/UNESCO, pp. 258–259, 310, 420, 504–512, 573–587, 659, 703–749, 756–774, 805–827, 867–873, 886–891.
- QUIRIN J. 1992. *The evolution of the Ethiopian Jews. A history of the beta Israël (Falasha) to 1920*. Philadelphie, pp. 7–39, 60–67, 89–145.
- RANGER T. O., KIMAMBO I. N. 1972. *The historical study of African religion*. Londres/Nairobi/Ibadan, Heinemann.
- RUOGIÈRE G. 1988 (dir. publ.). *Église et histoire de l'Église en Afrique. Actes du colloque de Bologne, 22–25 octobre*. Paris, p. 372.
- SOCIÉTÉ AFRICAINE DE CULTURE. 1961. *Colloque sur les religions en Afrique (Actes du colloque d'Abidjan)*. Paris.
- THOMAS L. V., LUNEAU R. 1975. *La terre africaine et ses religions*. Paris.
- TRIMINGHAM J. S. 1968. *The influence of Islam upon Africa*. Londres.
- VALENTIN F. (1505–1510) 1951. *Description de la côte occidentale d'Afrique (du Sénégal au Cap de Monte)*. Bissau, Centro de Estudos da Guiné Portuguesa, publication n° 11, pp. 89–91.

-
- WONDJI C. 1985. *La côte ouest-africaine du Sénégal à la Côte d'Ivoire. Géographie, société, histoire, 1500–1800*. Paris, pp. 126–127.
- ZAHAN D. 1970. *Religion, spiritualité et pensée africaines*. Paris, Payot.



Carte 39 L'Océanie, 1500-1800 (K. R. Howe).

28

L'Océanie

Kerry R. Howe

Les centres et les périphéries sont des états d'esprit. Les myriades d'habitants différents de l'Océanie — région qui couvre le tiers du globe — se sont tout naturellement considérés comme le centre des mondes respectivement connus par eux. Quand cette région a commencé d'attirer progressivement l'attention de l'Europe, au cours des trois siècles qui se sont écoulés à partir de l'an 1500, il a semblé aux esprits européens que c'était l'ultime périphérie du monde¹.

Il y a donc essentiellement trois histoires de cette région pour la période 1500–1800. La première étudie les cultures *in situ* ; la deuxième concerne les étrangers qui sont venus découvrir l'Océanie et l'explorer ; la troisième, qui traite de l'interaction entre les peuples océaniens et européens, commence à peine, dans la mesure où les contacts ont été surtout épisodiques et aléatoires encore que néfastes.

Le décor est fait de contrastes. L'Australie et la Nouvelle-Guinée sont à l'échelle de continents alors que nombre d'îles du Pacifique sont comme des miettes de terre jetées dans l'hémisphère aquatique de la planète. Les îles de la plus grande partie de la Micronésie et de la Polynésie sont des atolls de corail, ou bien la pointe de coraux, ou encore le sommet de puissants pics volcaniques qui ont jailli du fond de l'océan. Une grande partie de la Mélanésie (de même que la Nouvelle-Zélande incluse dans la zone géographique de la Polynésie) se trouve à l'intérieur de ce que les géologues appellent la ligne des Andes, formée par les épines dorsales d'anciennes montagnes appartenant à la plaque tectonique indo-australienne. S'il est un trait commun à l'environnement caractéristique de l'ensemble de la région, c'est l'étendue — pour l'Australie, c'est l'étendue d'un paysage souvent plat et aride, pour les îles du Pacifique, c'est la vaste étendue de l'océan (carte 39).

Pour le monde extérieur, l'histoire de l'Océanie commence avec les premières observations enregistrées par d'intrépides voyageurs au XVI^e siècle. Pourtant les peuples océaniens, surpris dans leur manière de mener leur

vie par les explorateurs, avaient une histoire déjà ancienne à laquelle on accorde aujourd'hui une signification planétaire. Les franges occidentales de l'Océanie — l'Australie et la Nouvelle-Guinée — abritaient certaines des plus vieilles civilisations de l'humanité. Dans l'Océanie orientale, par un miracle d'adaptation, des êtres humains avaient vécu pendant des milliers d'années ou davantage, sur des îles si lointaines qu'elles ont été les derniers endroits habitables découverts et peuplés sur la Terre.

L'ancienne patrie des peuples océaniens se trouvait dans le Sud-Est de l'Asie. Il y a quelque 50 000 ans, ou même 100 000 ans, des navigateurs nomades abandonnèrent l'ancien continent de la Sonde (où le niveau de la mer s'est élevé il y a 10 000 ans pour former ce qui est aujourd'hui l'archipel des îles du Sud-Est asiatique) pour gagner le continent voisin du Sahul (la masse de terres qui constitue aujourd'hui la Nouvelle-Guinée, l'Australie et la Tasmanie). Ces peuples sont les lointains ancêtres des aborigènes australiens. Leur traversée ne les mena pas plus loin que les îles Salomon dans le Pacifique, car ils ne maîtrisaient aucune technique qui leur eût permis de naviguer sur l'océan ; en outre, ils vivaient de la chasse et de la cueillette, aussi auraient-ils trouvé difficile de subsister sur la plupart des îles où la faune et la flore comestibles se font de plus en plus pauvres à mesure que l'on avance vers l'est.

Il y a quelque 4 000 ou 6 000 ans, divers peuples vivaient sur ce qui est aujourd'hui l'archipel des îles du Sud-Est asiatique. On les appelle généralement les Austronésiens, et leur provenance immédiate peut avoir été les côtes de la Chine ou du Japon. Ils possédaient deux avantages essentiels — ils connaissaient la technique du canot à voile et à grément, ainsi que la façon de domestiquer les plantes et les animaux. Dotés de ces savoirs, certains d'entre eux voyagèrent vers l'ouest sur l'océan Indien et même jusqu'à l'île Maurice, voire probablement jusqu'à l'Afrique. D'autres naviguèrent directement vers l'est sur l'océan Pacifique et colonisèrent les îles de la Micronésie. D'autres encore prirent la route du sud-est, frôlèrent les côtes septentrionales de la Nouvelle-Guinée (ils manquèrent également celles de l'Australie) et poursuivirent leur aventure à travers les îles de la Mélanésie, les îles Salomon, les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie. Certains firent la traversée jusqu'à la région des Fidji, de Samoa et de Tonga, il y a quelque 3 500 ans. À partir de là, ils procédèrent à des explorations sur de grands bateaux à double coque, conçus pour voyager sur des étendues océaniques de plus en plus vides. En se fiant seulement aux étoiles de l'horizon, ils finirent par atteindre les Marquises sur la périphérie orientale extrême de la Polynésie, il y a 1 000 ou 2 000 ans. Après ces exploits, ils se dispersèrent dans toutes les directions pour atteindre les îles les plus lointaines, Hawaï, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande, colonisées il y a quelque 1 500 ou 1 000 ans.

Au moment où les Européens entrèrent en contact pour la première fois avec ces peuples si éparpillés, l'une des caractéristiques les plus notables de ces derniers était leur diversité culturelle que l'on pouvait attribuer à deux facteurs : les extrêmes différences observées entre leurs environnements — du continent à l'atoll et du climat subantarctique à la chaleur tropicale — et les périodes, faites de milliers d'années, au cours desquelles s'était effectuée leur adaptation culturelle spécifique à ces environnements.

Les îles les plus lointaines du Pacifique n'étaient généralement pas très peuplées à cause de leur petitesse et de la pauvreté de leurs ressources naturelles. La population totale de la Polynésie ne comprenait pas plus de 500 000 personnes dont la plus grande partie se trouvait sur les groupes d'îles les plus vastes, notamment les îles Hawaii (250 000) et la Nouvelle-Zélande (120 000). La forme des établissements était variable. Sur des îles comme Samoa avec des systèmes politiques localisés, il y avait divers villages distincts. Dans des endroits comme Tahiti et Tonga, avec des formes de gouvernement plus régionalisées, il y avait une sorte d'établissement dit de voisinage ou en forme de ruban. En Nouvelle-Zélande et à Hawaii, la forme des établissements était plus influencée par les conditions climatiques — la plupart des Maoris de la Nouvelle-Zélande vivaient dans la partie nord de l'île septentrionale où il fait plus chaud et autour des fleuves riches en ressources et en havres. Les Hawaïens avaient tendance à vivre dans les régions au vent, plus fertiles que les autres.

Les 2 000 îles de la Micronésie comprennent moins de 2 600 kilomètres carrés de terre ferme dont la moitié appartient à Guam, Babeldaob et Ponape. La Micronésie ne possédait que 120 000 habitants en tout, bien que la densité de la population ait pu être élevée à cause de l'extrême petitesse de nombreuses îles — dont certaines ne couvrent que quelques hectares.

Les îles de la Mélanésie étaient en général plus vastes, beaucoup plus diversifiées géographiquement et plus riches en ressources. La Nouvelle-Guinée, à elle seule, abritait quelque 3 millions de personnes, dont la plupart vivaient dans les régions des hautes terres, car une grande partie des plaines des régions côtières et des basses terres était infestée par la malaria et subissait souvent des chutes de pluie excessives. Une population aussi importante sur les hauteurs subvenait à ses besoins par un jardinage intensif. Quelque 500 000 personnes de plus étaient éparpillées dans le reste de la Mélanésie, dont la moitié aux îles Fidji. En Nouvelle-Calédonie et sur les Fidji, le modèle des établissements variait selon la politique tribale et les ressources. Mais dans le reste de la Mélanésie — les îles Salomon, les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Guinée très peuplée — se trouvaient des établissements beaucoup plus réduits (ils comprenaient peut-être de 70 à 300 personnes) et autonomes, hostiles à tous les étrangers, largement dispersés d'un bout à l'autre d'une région généralement montagneuse.

La population aborigène de l'Australie peut avoir compté 1 million de personnes encore que, étant donné l'immensité du pays, la densité démographique y était extrêmement faible. Quelques aborigènes avaient des villages temporaires ou saisonniers, mais la plupart d'entre eux tendaient à mener une existence extrêmement mobile consacrée à la chasse et à la cueillette, en très petites bandes ou par groupes familiaux étendus. Ce que l'on méconnaît souvent, c'est l'extrême variété des régions écologiques qu'ils occupaient. Généralement considérés comme les habitants des secteurs désertiques, à l'exclusion des autres, les aborigènes occupaient aussi des zones côtières et riveraines dont les éléments climatiques allaient des forêts de mousson, dans l'extrême Nord, aux contrées subtempérées voire alpines, dans l'extrême Sud-Est et la Tasmanie.

À l'exception des aborigènes australiens qui avaient choisi de conserver leur existence pleinement satisfaisante de chasseurs et de cueilleurs, même s'ils étaient en contact avec les horticulteurs de la Nouvelle-Guinée depuis plus de 6 000 ans, tous les autres peuples de l'Océanie survivaient grâce au jardinage complété par la pêche et la récolte des coquillages là où c'était possible. Une forme rudimentaire d'horticulture peut s'être développée sur les hautes terres de la Nouvelle-Guinée, tout à fait indépendamment et depuis plus de 10 000 ans, mais ce furent les navigateurs austronésiens qui la stimulèrent énormément et qui colonisèrent très efficacement les îles du Pacifique grâce à leurs animaux domestiques (chiens, porcs, volailles) et à leurs cultures de racines et d'arbres (ignames, taro, noix de coco, arbre à pain, pandanus, canne à sucre, bananes) dont ils avaient emporté le secret avec eux en quittant l'archipel du Sud-Est asiatique. Ces produits revêtirent une signification différente selon le lieu et le climat — les ignames étaient une denrée importante en Mélanésie, le taro en Micronésie et en Polynésie. La noix de coco et le fruit de l'arbre à pain jouaient un grand rôle alimentaire presque partout. La plupart de ces plantes tropicales ne pouvaient pousser sous le climat tempéré de la Nouvelle-Zélande, mais la patate douce, dont l'origine se situe en Amérique du Sud, était parvenue on ne sait comment jusqu'à la Polynésie orientale pendant le temps de la première occupation humaine et fut par la suite transportée en Nouvelle-Zélande où elle devint un aliment de base avec le rhizome de fougère indigène.

Les pratiques de l'horticulture variaient énormément selon le climat, les sols, les populations, les choix culturels. Lorsque le terrain et les sols le permettaient, le jardinage pouvait être extensif et variable, avec le recours aux techniques de brûlis après la récolte. Ailleurs, sur des terrains plus secs et/ou plus étiqués, comme sur des atolls, le jardinage de nature plus intensive exploitait les mêmes lopins fertilisés à grand renfort et de façon continue. Les insulaires étaient experts en matière d'irrigation. Dans certaines parties des hautes terres de la Nouvelle-Guinée, des Nouvelles-

Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie et des îles Hawaïi, l'eau était parfois amenée jusqu'à des jardins éloignés de plusieurs kilomètres.

Une telle utilisation de la terre avait parfois des effets notables sur l'environnement. Dans toute la Mélanésie, des terres du bush furent changées en savane. En Nouvelle-Zélande, une grande partie de la forêt originale fut détruite par le feu. L'île de Pâques, jadis très boisée, perdit presque tous ses arbres. Même en Australie où les aborigènes ne plantaient pas pour récolter, ils mettaient parfois le feu à la végétation pour assister à sa régénération. Cette culture sur brûlis contribua beaucoup à modifier la végétation dans des régions entières. La dégénérescence de l'environnement était fréquente mais pas inévitable, et parfois des terres nues, comme certaines zones situées à l'intérieur des îles Hawaïi, furent rendues fertiles par l'irrigation.

La vie économique ne se bornait pas à une production de subsistance. La plupart des communautés pratiquaient le commerce des marchandises, des ustensiles, des objets d'artisanat symboliques ou décoratifs. Souvent cette activité avait une signification sociale et/ou politique autant qu'économique. Les routes commerciales des aborigènes australiens sillonnaient le continent. En Mélanésie, il existait une activité commerciale considérable entre les gens de l'intérieur ou du bush et ceux de la côte. Nombre de réseaux commerciaux régionaux complexes couvraient la plupart des archipels dont était faite la Mélanésie. Peut-être l'exemple le mieux connu est-il le cercle de Kula dans les îles de Trobriand et d'Entrecasteaux. En Micronésie, l'île de Yap était à la tête d'un vaste « empire » politique et commercial qui s'étendait sur plus de 1 000 kilomètres à travers les Carolines. Mais d'un bout à l'autre d'une grande partie de la Micronésie et de la Polynésie, l'immensité qui séparait les îles signifiait qu'il n'y avait souvent que peu ou pas de liens entre les différentes terres. Dans de tels cas, les échanges économiques remplissaient davantage une fonction de redistribution économique interne (particulièrement dans les chefferies les plus stratifiées), et l'autosuffisance de la communauté était un trait plus caractéristique de ces sociétés que la spécialisation des tâches.

Les sociétés océaniques ont produit de remarquables cultures matérielles. Les aborigènes australiens, que l'on tenait jadis pour des créatures semblables aux animaux et dépourvus de toute culture, sont aujourd'hui reconnus comme les fabricants des outils et des armes les plus fonctionnels, compte tenu de leur nomadisme, et comme les agents d'une colonisation réussie de terres que les Européens tenaient pour les plus hostiles et les plus arides. Ils avaient également mis au point une culture matérielle complexe, à la fois artistique et religieuse, qui survit dans des œuvres rupestres, peintes ou gravées, et des objets décoratifs. La culture matérielle des peuples austronésiens fut bien plus vite appréciée par les premiers commentateurs européens, d'un bout à l'autre du reste de l'Océanie. Une telle culture reflé-

tait l'existence foncièrement horticole et maritime de ces peuples — avec un vaste assortiment d'outils, d'ustensiles, de matériel agricole, d'attirail de pêche et d'armes, tous façonnés selon les cas dans les matériaux disponibles — coquillage, pierre, os et bois. La plupart de ces articles étaient brillamment décorés, et cela indique que leur fonction n'était pas strictement utilitaire. L'artisanat faisait l'objet d'une estime universelle. La poterie était répandue dans toute la Mélanésie. Chaque culture avait un vaste registre de décorations personnelles et d'objets artisanaux, ornementaux et religieux. La vie des insulaires comprenait des établissements permanents avec souvent des édifices imposants et décorés d'ornements, des jardins bien entretenus et de vastes pièges à poissons en pierres. Parmi les réalisations les plus importantes de la culture matérielle figuraient les embarcations fluviales et maritimes (dont certaines avaient plus de 30 mètres de long), les fortins en terre et en pierre, les lieux de réunion politique ou religieuse, spécialement, les *marae* en pierre, endroits sacrés de la Polynésie orientale. Des mégalithes furent érigés par les Austronésiens sur toutes les terres à travers l'Océan — des grands édifices en pierre de Nan Madol sur l'île de Ponape, en Micronésie, aux constructions d'Ha'amonga-a-Maui (du type de Stonehenge) sur l'île de Tonga, en passant par les murs et les statues de pierre que l'on trouve en Polynésie orientale — spécialement dans l'île de Pâques. Toutes ces réalisations proviennent des fondateurs austronésiens originaux de la tradition océanienne, aussi ont-ils des traits ancestraux communs, souvent faciles à déceler, mais adaptés par la suite aux matériaux, aux conditions et aux usages locaux.

Les anthropologues ont classé la plupart des communautés océaniques en fonction des lignes de descendance respectées par chaque groupe (matrilinéaire, patrilinéaire, avunculaire, etc.) et ils ont abondamment écrit sur la nature de leurs relations sociales. Il serait tout bonnement impossible, pour des raisons pratiques, de reproduire ici les nombreuses cartes sociales de cultures aussi nombreuses. En tout état de cause, de telles informations tendent à mettre l'accent sur des modèles statiques comme on en trouve dans les manuels, lesquels trahissent le dynamisme pragmatique qui inspire ces communautés en action. Il est plus approprié de passer brièvement en revue les types les plus généraux d'organisation sociopolitique.

Les aborigènes d'Australie étaient répartis en quelque 500 tribus dont chacune possédait son territoire, son nom, son identité, son histoire et sa mythologie. Mais on y trouvait peu de cohésion politique ou d'organisation, au sens classique où l'on entend le tribalisme. Les tribus étaient des organisations sans structure, fondées sur des revendications de parenté. Elles n'avaient pas de chefs reconnus comme tels, pas de noblesse ni de rang, pas de hiérarchie administrative structurée. Les groupes tribaux agissaient rarement de concert. Les entités chargées de prendre les initiatives consistaient

en petits groupes de familles étendues ou de bandes hautement mobiles à l'intérieur du territoire tribal. Le gouvernement y était, pour l'essentiel, très informel et reposait habituellement entre les mains des anciens de chaque famille ou plus rarement d'un conseil tribal. On y trouvait peu d'autorités au sens européen du terme. Les décisions étaient prises et l'ordre était imposé à l'échelon local. Les bandes étaient fortement orientées vers le respect des traditions, les jeunes étaient formés par l'exemple et l'éducation à imiter les manières de leurs aînés. Un comportement inadmissible était sanctionné par le ridicule, l'embarras où se trouvait mis le coupable, l'invocation des obligations familiales et tout spécialement les châtiments spirituels. L'accent était mis sur la conciliation dans les querelles internes. Il semble qu'il y ait eu également peu de conflits au niveau intertribal. Étant donné le mode de vie nomade et l'éparpillement de la population, il n'y avait pas d'armée, et comme il n'y avait pas de villages ou de plantations, la conquête de terres était pratiquement inconnue. Au pire, la guerre était réduite à des escarmouches de petite envergure généralement destinées à venger quelque insulte.

S'il n'y avait pas de système sociopolitique typique en Mélanésie, on trouvait néanmoins un certain nombre de caractéristiques communes en Nouvelle-Guinée, aux îles Salomon et aux Nouvelles-Hébrides (mais pas en Nouvelle-Calédonie ni aux îles Fidji). En général, on ne constatait pas de domination politique sur des zones assez importantes du point de vue de la géographie ou de la démographie. Les communautés villageoises tendaient à se gouverner elles-mêmes ; elles ne comptaient habituellement guère plus de 100 personnes (encore qu'il y en eût parfois près de 300) ; elles n'étaient pas stratifiées et à leur tête se trouvait un « homme fort » plutôt qu'un chef. La plupart des mâles pouvaient en principe devenir cet « homme fort » s'ils possédaient certains attributs — un magnétisme personnel et des dons de diplomate, de guerrier, d'orateur ou d'artisan. Mais par-dessus tout, un candidat « homme fort » devait avoir amassé suffisamment de biens matériels — généralement sous forme de porcs, mais aussi de certains coquillages ou pierres de valeur — pour les distribuer de façon que les autres lui soient redevables, parfois en donnant une fête ou en payant le prix d'une épouse pour un tiers. Les débiteurs étaient tenus à la réciprocité, ce qui donnait lieu à de nouvelles largesses. Le statut d'« homme fort » était acquis au prétendant lorsqu'un nombre suffisant de membres de la communauté se sentaient redevables à son égard. Mais l'autorité d'un « homme fort » se trouvait toujours limitée, car sa qualité ne lui était conférée par aucun droit ou fonction, et il n'avait pas non plus de légitimité divine. Son influence ne lui était acquise que grâce à un réseau de liens de réciprocité, économiques et personnels, qu'il s'était créé à son usage. Sa position était personnelle et donc instable par nature. Malgré des caractéristiques communes, ce système permettait plusieurs variantes. Certaines

des sociétés les plus réduites, dans le bush, n'avaient pas du tout de dirigeant en titre. D'autres sociétés qui possédaient un « homme fort » montraient un début de stratification et certaines « attributions de droits ».

Pourtant, dans la région géographique de la Mélanésie se trouvaient les chefferies plus vastes et plus stratifiées de la Nouvelle-Calédonie et des Fidji qui partageaient beaucoup de caractéristiques des organisations sociopolitiques plus communément présentes dans quelques parties (mais pas toutes) de la Polynésie. D'un bout à l'autre de cette dernière zone, nombre de systèmes sociopolitiques semblent avoir été relativement homogènes, c'est-à-dire stratifiés et placés sous l'autorité d'un chef, bien que marqués, en réalité, par des variations significatives. Irving Goldman (1970) a proposé de les classer fort utilement en trois catégories. En premier lieu, les sociétés traditionnelles où le rang était fondé sur le statut généalogique attribué de droit (primogéniture dans la lignée des mâles), bien que, parfois, le pouvoir effectif fût fondé dans une certaine mesure sur des réalisations. Une haute naissance devait être assortie de quelque talent. La société était stratifiée, mais il n'existait pas de classes rigides en tant que telles. On trouvait des exemples de ce système en Nouvelle-Zélande, à Uvéa, Futuna, Tokelau et en Nouvelle-Calédonie. En deuxième lieu venaient les sociétés ouvertes (comme l'île de Pâques, les Samoa, les îles Fidji et les Marquises) où les exploits, notamment ceux que réalisaient des guerriers au combat, ouvraient la voie du pouvoir politique ; pourtant, les chefs héréditaires pouvaient encore conserver un rang élevé à côté des chefs guerriers. La stabilité de la société et la domination de ses membres étaient souvent assurées par le simple recours à la force physique. Enfin, il y avait les sociétés stratifiées (notamment Hawaïi, Tonga et Tahiti) qui étaient de vastes pyramides sociales avec des classes distinctes séparées par les barrières du mariage. Une autorité vigoureuse et centralisée était monopolisée par une petite élite et parfois étendue à plusieurs groupes d'îles. La suprématie était conférée largement par la naissance, sanctionnée par des dieux ancestraux, et la succession se faisait d'habitude par voie de primogéniture. C'étaient des sociétés où les premiers voyageurs européens se réjouirent de trouver les équivalents des esclaves, des paysans, d'une aristocratie terrienne, des prêtres, des princes et des rois.

En Micronésie, la plupart des îles étaient divisées en chefferies hiérarchiques, divisées entre la noblesse terrienne et les gens du commun parmi lesquels il y en avait de haut rang ou de basse extraction.

On ne s'explique pas encore de façon adéquate pourquoi chacun de ces systèmes politiques avait pris sa forme particulière. Les théories selon lesquelles l'ampleur de la population et/ou des ressources exigeait la présence d'un gouvernement plus étoffé ou une stratification sociale — et vice versa — sont contredites par trop d'exemples. La Nouvelle-Guinée et l'Australie possédaient une vaste population et un riche environnement,

mais le moins de stratification et d'autorité gouvernementale, alors que les populations de minuscules atolls de la Micronésie étaient parmi celles qui en avaient le plus.

Alors que les philosophes occidentaux du XVIII^e siècle prétendaient parfois que la vie dans les îles du Pacifique était idyllique, pour les premiers Européens qui avaient visité eux-mêmes les lieux, l'une des plus effroyables caractéristiques de la vie insulaire était presque partout le haut degré de violence et d'insécurité qui y régnait. Au sein des communautés, il y avait des tensions engendrées par des êtres surnaturels et, particulièrement dans les sociétés les plus stratifiées, par les classes de prêtres et les chefs les plus dominateurs. Dans ces sociétés, la violence était souvent institutionnalisée avec la prescription de certains châtiments, comme la mutilation pour mauvaise conduite. Les combats entre ennemis étaient presque universels. Certes, à l'une des extrémités du spectre, on observait les escarmouches limitées des aborigènes australiens et, dans la plus grande partie de la Mélanésie, les affrontements étaient souvent rituels, donc limités par nature, là aussi, bien qu'il y ait eu parfois des conflits plus vastes et plus brutaux. Mais dans de nombreuses parties du Pacifique, notamment là où les habitants plus nombreux se disputaient davantage les ressources, il était courant d'assister à des guerres à grande échelle, avec la mobilisation de véritables armées et parfois de navires. Les combats permettaient certains degrés divers de torture et de sadisme. Le cannibalisme était pratiqué dans quelques rares sociétés, notamment aux Fidji et en Nouvelle-Zélande. Ailleurs, il était peu courant ou inconnu.

Les traits les plus importants de toutes ces cultures passaient généralement inaperçus aux yeux des étrangers, notamment les croyances et les conceptions cosmologiques. Ce sont pourtant celles-ci qui modelaient les comportements culturels et la culture matérielle. Alors que les habitants de l'Océanie possédaient d'innombrables systèmes de croyance, ceux-ci avaient pourtant quelques traits communs. Par exemple, la dichotomie courante en Occident entre le séculier et le sacré n'avait pas d'équivalent réel en Océanie. Tous les effets et les causes étaient attribués à des divinités ou à des esprits qui exerçaient des pouvoirs variés. La plupart des cultures possédaient de grands dieux fondateurs ou des héros culturels qui avaient créé le monde et le genre humain. Certains d'entre eux continuaient à réguler le monde physique et à faire en sorte que le jour faisait place à la nuit, que les marées montaient et descendaient, et que les saisons se succédaient. Toutes sortes d'esprits de moindre importance pouvaient régner sur le climat, la fertilité des femmes et les récoltes, assurer le succès dans la bataille et la pêche. En guerre contre ces esprits potentiellement bienveillants, il y avait toute une armée de démons malveillants et d'esprits mauvais qui pouvaient attirer la mort, la maladie et la malchance. La plupart des cultures supposaient l'existence

d'une vie après la mort et une interaction variable entre les morts et leurs survivants. D'une façon générale, il y avait une dimension surnaturelle et mythologique puissante qui se surimposait au monde physique et influençait toute pensée ou toute action.

Comme la vie quotidienne était fortement influencée par l'un ou l'autre de ces êtres ou de ces forces surnaturels, il y avait nombre d'activités publiques ou privées destinées à apaiser les forces malignes ou à obtenir protection et conseils de la part des êtres bienfaisants. Dans toute une série de sociétés, grandes ou petites, le rituel pouvait être très élaboré, avec des médiums, des sorciers, des prêtres ou des sociétés de prêtres, des cultes et des pratiques solennelles du rite dans des endroits spéciaux consacrés à l'adoration ou à l'invocation. Plus les sociétés étaient stratifiées de façon élaborée, plus il y avait de chances pour qu'elles possèdent un système de croyances institutionnalisé — en partie à cause de la domination sociale et économique que des dirigeants puissants pouvaient exercer en exploitant la possibilité d'infliger des sanctions spirituelles et en se réclamant de la légitimité issue de quelque ancêtre divin. Les systèmes respectifs de *kapu/tapu* des îles Hawaï et Tahiti et l'utilisation que l'on y faisait des dieux de la guerre (Oro à Tahiti, Kukailimoku aux îles Hawaï) dans les familles dirigeantes en sont des témoignages évidents. À l'autre extrémité, par exemple, dans nombre de communautés mélanésiennes, le rite pouvait être privé et apparemment fortuit, mais néanmoins plein de signification et envahissant.

Les structures des croyances ne se limitaient pas à un souci du surnaturel, mais se rapportaient aussi à la relation entre le passé, le futur et le présent. Les religions indigènes ont démontré l'importance capitale et la signification de la transmission orale de la culture. Alors que des Occidentaux utilisent l'artifice de la sociologie et de l'anthropologie pour «expliquer» leur culture, les communautés océaniques ont codé et expliqué leur identité et leur histoire dans leur tradition orale, généralement liée à des interprétations généalogiques et mythologiques. Le passé faisait ainsi partie intégrante du présent dans la mesure où il conférait à la communauté et aux individus qui la composaient une légitimité et un sens. Les orateurs qui s'étaient spécialisés dans la connaissance et se voulaient les gardiens du passé figuraient souvent parmi les individus les plus puissants de la communauté, car ceux qui maîtrisaient le passé pouvaient fort bien maîtriser le présent. Parallèlement à la capacité de situer le moi et la communauté dans l'espace, il y avait la capacité de les situer dans le passé. Toutes les sociétés considéraient le genre humain comme intimement lié au monde physique, aussi avaient-elles une attitude plus compréhensive que celle de l'Occident (au moins jusqu'à une date récente) vis-à-vis de ce que ce dernier avait considéré comme une catégorie essentiellement séparée, celle de la «nature». Or, cette relation de l'homme avec le monde naturel extérieur transcendait les considérations purement

physiques envers le paysage, mais avait aussi une dimension mythologique capitale. Il n'existait pas un rocher, ou un arbre, ou un lieu qui n'avait un nom et une histoire. Le monde extérieur vivait sa vie de façon indépendante et pleine de personnalité comme les communautés humaines qui s'y trouvaient installées. Le temps et le lieu et, en vérité, tous les aspects de la vie étaient universellement célébrés par des chants, de la musique et des danses. Toutes les cultures océaniques se montraient particulièrement vigoureuses dans ces célébrations extérieures de leur paysage physique et mental.

Il y avait encore bien d'autres traits relatifs aux croyances indigènes, et elles étaient de plus en plus ésotériques aux yeux des étrangers. Par exemple, beaucoup de communautés avaient une vue binaire du monde dans laquelle les catégories qui allaient par deux s'opposaient les unes aux autres. Parmi les plus puissantes et les plus répandues, la dichotomie mâle-femelle où les attributs « mâles » étaient la force, la lumière, la bonté, alors que les phénomènes femelles étaient l'ombre, la faiblesse, la dangerosité. Pourtant, cette vue était plus complexe et plus dynamique qu'il ne semblait, tout particulièrement parce que les femmes étaient aussi la source de la vie elle-même et, en vérité, passaient par des cycles diversement perçus comme potentiellement bons et mauvais. Cette dichotomie mâle-femelle était plus évidente dans certaines communautés mélanésiennes où les villages étaient physiquement divisés en deux zones : mâle et femelle. Mais cette idée était présente de façon variée dans diverses parties du Pacifique. L'un des traits les plus visibles du système *kapu* de Hawaïi était l'interdiction faite aux hommes et aux femmes de manger ensemble. Avec l'exception notoire des femmes de haute naissance dans quelques sociétés les plus stratifiées de la Polynésie, les femmes n'occupaient généralement pas de positions éminentes dans la direction de la communauté, mais exerçaient souvent une influence puissante en coulisses.

Pour tenter de résumer les cultures indigènes de l'Océanie, l'anthropologue Douglas Oliver (1989, pp. 1182–1183) a affirmé qu'« excepté pour leur situation dans la région géographique de l'Océanie, il n'y a rien d'entièrement distinctif dans les cultures océaniques en elles-mêmes ». Cependant, poursuit-il, « il y avait au moins deux sortes de complexes culturels multidimensionnels » qui n'avaient probablement pas d'équivalent dans le monde non industrialisé, à savoir « la combinaison d'actions et d'idées » qui permettait à certains aborigènes australiens établis dans le désert de survivre dans un environnement aussi pauvre et les aptitudes maritimes, en fait de navigation, qui avaient permis au peuple austronésien de découvrir et de coloniser les mottes les plus lointaines de terre habitable sur le plus vaste océan de la planète. Il est une autre caractéristique unique en son genre que je voudrais mettre en lumière, spécialement pour ces communautés installées dans une grande partie de la Micronésie, de la Polynésie et de la Tasmanie

après qu'elle fut devenue une île : c'est leur extrême isolement, prolongé pendant des milliers d'années. Contrairement à leurs semblables logés sur des masses de terres continentales ou à proximité de celles-ci, ailleurs dans le monde, ces gens n'ont pas été influencés par des développements culturels externes, ils n'ont pas fait l'objet de conquêtes et n'ont même pas été exposés à de nouvelles idées. Les lieux où chacun de ces peuples était isolé n'étaient pas seulement leur centre respectif, mais ces centres constituaient pour eux leur seul monde connu.

Les pays atlantiques, qui ont dominé l'âge que l'on appelle celui des grandes découvertes — le Portugal, l'Espagne, les Pays-Bas, la France, l'Angleterre —, sont apparus très tard, en réalité, dans l'histoire de l'exploration du globe par les hommes. Des milliers d'années plus tôt, les Austronésiens traversaient l'océan Indien et le Pacifique. Les Égyptiens et les Arabes voguaient également sur l'océan Indien, et, plus tard, les Irlandais et les Vikings entreprenaient des voyages transatlantiques. Les efforts tardifs des voyageurs océaniques européens au XV^e siècle résultaient de l'apparition des États-nations et des besoins connexes d'expansion au-delà de l'Europe continentale qui les motivaient psychologiquement et commercialement. Il y avait aussi les progrès de la technique maritime, qui s'appuyaient lourdement sur l'expérience des Arabes. Les vaisseaux étaient plus grands (jusqu'à 1 000 tonnes), dotés de quilles plates, guidés par de solides gouvernails, pourvus de plusieurs mâts et de voiles carrées. Les techniques de la navigation s'étaient améliorées, elles aussi, particulièrement la façon de mesurer la hauteur du Soleil pour donner une idée de la latitude, à savoir la position nord ou sud d'un point de référence donné. Mais les techniques de calcul de la longitude — la position est ou ouest d'un point — restèrent rudimentaires jusqu'au XVIII^e siècle.

À la fin du XV^e siècle, les Portugais avaient navigué tout autour de l'Afrique ainsi qu'à travers l'océan Indien, et ils commençaient à ériger leur empire commercial dans les Moluques (les îles des épices), dans l'archipel du Sud-Ouest asiatique. Pendant ce temps, les Espagnols traversaient l'Atlantique et atteignaient l'Amérique. Les Amériques ne s'étendaient pas vers l'ouest jusqu'à l'Asie, comme on l'espérait, car Balboa découvrit un autre océan à partir de Darien en 1513. La région qui s'étendait de façon générale entre l'Asie et l'Amérique centrale était donc un mystère. Les cartographes et les géographes remplirent ce blanc sur leurs globes terrestres en y faisant figurer un immense continent infiniment riche sous le nom de *Terra Australis Incognita*.

La recherche de ce fabuleux continent fut pourtant liée, du moins au début, à un conflit géopolitique bien plus vaste entre l'Espagne et le Portugal. En 1493–1494, ils s'étaient partagés entre eux tout le monde connu — toutes les terres à l'ouest d'une ligne tracée à travers l'Atlantique, près

des Açores, appartenaient à l'Espagne, et celles qui se trouvaient à l'est de cette ligne étaient attribuées au Portugal. Les Portugais pouvaient atteindre le sud-est de l'Asie par la route de l'Afrique, mais les Espagnols devaient aller vers l'ouest, en Amérique et au-delà. En 1520, Fernand de Magellan (Portugais par une ironie de sort) conduisit l'Espagne plus loin dans cette direction en faisant le tour de l'Amérique du Sud par le détroit qui porte son nom pour pénétrer dans l'océan que Balboa avait vu. Il lui fallut quatre mois de cauchemar pour traverser l'immense étendue du Pacifique en décrivant un grand arc à travers ses régions équatoriales en général inhabitées avant de toucher terre à Guam, dans le sud des îles Mariannes, puis aux Philippines. Il lui fallut dix-huit mois de plus pour compléter le premier tour du monde en bateau. La principale importance de cette équipée pour l'Espagne était de démontrer la possibilité d'accéder aux fabuleuses richesses de l'Asie en faisant route vers l'ouest — particulièrement après avoir conquis les Empires aztèque et inca, ce qui lui permettrait de transformer virtuellement l'océan Pacifique en « un lac espagnol » (Spate, 1979, p. 85) à partir de ses bases en Amérique. Même ainsi, il fallut encore plusieurs décennies avant que les navigateurs espagnols maîtrisent assez bien les vents et les courants pour garantir la sécurité du voyage de retour des Philippines qui devinrent une colonie espagnole pendant les années 1560 en contrepartie de l'empire portugais des Moluques. Ainsi commença le fameux trafic des galions qui se prolongea jusqu'au début du XVII^e siècle. Les navires quittaient Acapulco entre les mois de novembre et d'avril, quand ils étaient assurés que les alizés les pousseraient entre 11 et 14° de latitude Nord. Le retour de Manille s'effectuait entre mai et septembre quand les moussons de sud-ouest poussaient les bateaux dans les courants du Japon où ils touchaient les vents d'ouest dominants qui les amenaient jusqu'au 40° de latitude Nord, ce qui les obligeait à gagner les côtes californiennes ou même aller plus au nord. Ces routes, à l'aller comme au retour, entraînaient les Espagnols à travers quelques-unes des régions les plus vides de l'océan.

La *Terra Australis* s'était manifestement rétrécie, mais on supposait encore qu'elle existait quelque part dans l'océan de l'hémisphère Sud. Plusieurs expéditions spécifiques partirent du Pérou à sa recherche. Celles que conduisaient Alvaro de Mendaña (1567 et 1595) et Pedro Fernandez de Quiros (1605) touchèrent plus ou moins les Marquises, explorèrent les régions sud-ouest, découvrirent les Salomon (ainsi dénommées avec optimisme en souvenir des mines du roi Salomon), le groupe des îles de Santa Cruz et les Nouvelles-Hébrides. Outre l'espoir de trouver un trésor, l'intention des découvreurs était de fonder des « royaumes de Dieu ». Ces deux grandioses ambitions échouèrent misérablement. Le seul endroit de l'Océanie où les Espagnols établirent une présence permanente fut l'île de Guam, escale utile sur la route des Philippines. Lopez de Legaspi la revendiqua pour

l'Espagne en 1565, mais ce ne fut pas avant 1676 que l'Espagne y installa un gouverneur en résidence. Pendant les vingt années suivantes, les soldats espagnols et les prêtres jésuites y établirent par la violence leur domination sur les indigènes Chamorros.

Le grand siècle des explorations espagnoles, depuis les jours de Balboa jusqu'à ceux de Quiros, au nom de l'empire et de la chrétienté, avait dessiné une grande partie de la carte de l'océan — de la Terre de Feu aux îles de la Reine-Charlotte sur le bord oriental, et de la Nouvelle-Guinée au Japon sur les franges occidentales. On avait découvert la plupart des îles de la Micronésie, nombre des îles équatoriales de la Polynésie, ainsi que les principaux groupes d'îles de la Mélanésie. Mais de vastes régions méridionales restaient inexplorées par les marins européens.

Ce furent les Hollandais qui conduisirent l'exploration du Pacifique au XVII^e siècle. S'étant libéré du joug de Philippe II en 1581, ils se dotèrent d'un commerce maritime florissant et se lancèrent dans une quête mondiale de marchandises commerciales. Vers 1640, ils avaient exploité les fortunes économiques et politiques défailtantes de l'Espagne et surtout du Portugal pour établir leur hégémonie commerciale et militaire dans les îles portugaises des épices, désormais connues comme les Indes orientales néerlandaises. Principalement motivés par la quête de produits destinés à la Compagnie des Indes orientales néerlandaise, les explorateurs hollandais comme Jan Carstensz, Abel Tasman, Jacob Le Maire et Willem Corneliszoon Schouten ajoutèrent à la carte certaines parties de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie, ainsi que la Nouvelle-Zélande, Tonga et les îles Fidji. Mais ils n'apportèrent rien dans les coffres de la Compagnie dont le patronage leur fut retiré. Les explorations des Hollandais finirent aussi abruptement que celles des Espagnols, bien qu'il y eût encore un voyage tardif patronné par la Compagnie des Indes orientales néerlandaise, en 1772, celui de Jacob Roggeveen qui «découvrit» l'île de Pâques.

Les Britanniques s'intéressaient au moins un petit peu au Pacifique depuis la fin du XVI^e siècle, surtout parce qu'il offrait la possibilité de piller les galions espagnols. Mais les corsaires comme Francis Drake, Thomas Cavendish et, plus tard, les navigateurs britanniques du tour du monde (William Dampier, Woodes Rogers, George Anson) ajoutèrent relativement peu de choses aux connaissances géographiques, car ils tendaient à suivre la route des galions qui passait bien plus au nord que la plupart des îles.

Dans les deux cent cinquante années qui suivirent le voyage de Magellan, il y eut jusqu'à 450 traversées de l'océan effectuées par des Européens. La plupart étaient le fait des galions espagnols en route pour Manille. Mais une grande partie du Pacifique sud restait encore inconnue. Sauf, en vérité, pour la Tasmanie, aucun Européen n'avait navigué sous les latitudes sud tempérées — excepté quand ils faisaient le tour de l'Amérique du Sud pour

se diriger rapidement vers le nord et gagner des climats plus chauds. Si nombre des principaux groupes d'îles (mais pas tous) avaient été « découverts », bien qu'ils n'aient pas été correctement « positionnés » pendant ces années, on ne savait pas grand-chose sur les habitants de l'Océanie, non seulement faute de contacts soutenus, mais aussi parce que les navigateurs européens avaient généralement, avant 1760, des motifs tout autres que ceux d'une enquête ethnologique pour se trouver dans cette partie du monde.

Au cours des années 1760, on vit apparaître une modification qualitative des techniques et du caractère des explorations européennes du Pacifique. Les vaisseaux des explorateurs étaient déjà remarquablement supérieurs à ceux des siècles précédents grâce à des améliorations relativement petites mais efficaces, comme les types de voiles et leur emplacement ou l'utilisation de la roue de gouvernail au lieu de la barre de direction directe. En outre, on pouvait désormais déterminer la latitude avec plus de précision grâce à la ligne de loch et au mile nautique récemment calculé, conjointement avec le nouveau quadrant (puis le sextant). Le problème du calcul de la longitude fut finalement résolu par le chronomètre de l'horloger londonien John Harrison, instrument dont Cook put disposer dès son second périple. Cependant, les dangers de ces grandes traversées à l'autre bout du monde demeuraient considérables. Il y avait notamment le scorbut et autres maladies aussi bien que l'épreuve manifeste des tempêtes et la présence de récifs non signalés. Le progrès le plus significatif fut l'apparition d'un nouvel état d'esprit en matière de recherche scientifique que manifestaient la Grande-Bretagne et la France, en particulier après la guerre de Sept Ans. Les années 1760 virent une série d'expéditions dans le Pacifique (John Byron, Samuel Wallis, Philip Carteret, Louis Antoine de Bougainville [illustration 175], Jean-François de Surville), mais les plus significatifs de ces voyages furent les trois périple de James Cook (1768–1771, 1772–1775, 1775–1779). Les instructions données à Cook reflètent le nouvel état d'esprit sur la recherche de l'époque. À Tahiti, il devait observer le passage de la planète Vénus devant le Soleil pour contribuer au calcul de la distance du Soleil à la Terre. Un calcul exact de cette distance augmenterait la précision de la navigation. Il devait aussi rechercher la *Terra Australis* perdue. Mais en outre, il lui fallait observer « avec soin la nature du sol, et les produits qui en sont issus ; les bêtes et les volatiles qui y résident ou la fréquentent [...] et rapporter les graines des arbres, fruits, grains [...], observer le génie, le tempérament, la disposition et le nombre des indigènes [...] » (cité par Smith, 1984, p. 16).

Par une ironie du sort, Cook ne découvrit que fort peu de chose au sens où l'entend la géographie. Sauf la côte orientale de l'Australie, les îles Hawaïi et la Nouvelle-Calédonie, tous les groupes d'îles qu'il rencontra avaient été aperçus auparavant par les navigateurs espagnols, portugais ou hollandais — c'est là un point qu'ont rarement concédé plusieurs générations d'érudits

axés sur le point de vue anglais. Mais Cook fut souvent le premier à calculer avec exactitude leur position qui était restée vague jusque-là sur la carte. Par-dessus tout, ses plus grandes découvertes géographiques concernèrent ce qui n'existait pas. Dans un remarquable quadrillage de l'océan du Sud qui l'entraîna même en dessous du cercle antarctique, il prouva une fois pour toutes que la *Terra Australis* n'était que le produit d'imaginaires fertiles. Ses efforts infructueux pour pénétrer la glace au-delà du détroit de Béring prouvèrent que le passage du nord-ouest tant désiré, celui qui aurait pu relier l'Atlantique nord et le Pacifique nord, n'existait pas, au moins à toutes fins utiles.

Les plus grandes contributions de Cook, ou plutôt celles de ses voyages car ce furent des expéditions scientifiques réalisées en collaboration, se situèrent dans le domaine de disciplines encore balbutiantes : l'ethnographie, l'anthropologie, la botanique, la géologie, la météorologie. Comme l'a montré un historien de l'art, Bernard Smith (1984), les voyages de Cook n'ont pas seulement eu des effets spectaculaires sur la science européenne, mais aussi sur l'art européen et le goût romantique. Parmi les succès les plus immédiats de l'exotisme figure le mythe du « bon sauvage » emprunté aux îles de la Société après avoir été transporté en Europe — d'Omai (par Cook) et d'Ahutoru (par Bougainville). L'idée même du « bon sauvage » suscitait, de toutes sortes de manières, des implications enthousiastes ou horribles pour les philosophes, les moralistes et les évangélistes. Le Pacifique, ou plutôt les images fantaisistes que l'on se faisait du Pacifique, signifiait bien plus pour l'Europe que l'Europe ne signifiait pour le Pacifique.

Malgré trois cents ans d'explorations européennes, relativement peu de peuples océaniques avaient jamais vu des Européens. L'océan était tout bonnement trop vaste, les îles trop dispersées, la présence européenne trop minime et trop fugitive. En outre et pendant une grande partie de cette période, au moins jusqu'en 1760, le principal souci de la plupart des marins européens qui traversaient cet océan était de survivre à une si longue traversée, avec ses inévitables horreurs — le scorbut, la famine toujours possible et la tempête — plutôt que de chercher à entamer des rapports avec les insulaires. En vérité, les archipels non répertoriés, avec leurs récifs traîtres, présentaient en eux-mêmes certains des pires dangers pour le succès des navigateurs, et il fallait les éviter dans toute la mesure du possible.

Là où les indigènes prenaient contact avec les marins européens, la rencontre n'était généralement pas plaisante. Le premier de ces événements avait été typique. Quand Magellan avait fait escale à Guam, les Chamorrois s'étaient précipités à son bord comme un essaim pour faire main basse sur tout ce qui était à leur portée. Quarante soldats espagnols avaient été débarqués pour détruire leurs maisons et leurs embarcations et tuer quelques-uns d'entre eux. La visite de Mendaña aux îles Salomon en 1568 fut marquée

par des violences et des brutalités des deux côtés. Plus spectaculaire encore fut le massacre de 200 Marquisiens par les soldats de Mendaña lors de son deuxième voyage dans le Pacifique en 1595.

Les projets formés par Mendaña et Quiros de fonder des «établissements de Dieu» dans le groupe des îles de Santa Cruz (Vdeni, 1595) et aux Nouvelles-Hébrides (Espíritu Santo, 1605) furent voués à l'échec par les constantes escarmouches avec les indigènes. Il est compréhensible que des affrontements violents aient eu lieu. En Mélanésie, nombre de communautés indigènes étaient hostiles à tous les étrangers. Même si elles ne l'étaient pas, la présence de tant d'étrangers soudain tombés du ciel dans leurs petites communautés faisait bien vite peser des contraintes intolérables sur leurs provisions et menaçait le bien-être de la collectivité. Comme les insulaires se montraient peu accommodants et même menaçants, les Espagnols avaient recours à la violence pour assurer leur ravitaillement et garantir leur propre sécurité. Les habitants des Marquises comme nombre d'autres dans la Polynésie orientale étaient traditionnellement accueillants avec les étrangers. Mais en échange de cette hospitalité, les biens des étrangers devaient être offerts à leurs hôtes. Aussi, après avoir réservé à Mendaña un accueil plein de raffinement, les Marquisiens avaient commencé à faire main basse sur ce qu'ils trouvaient dans les bateaux espagnols. Considérant cela comme du vol, les Espagnols ripostèrent par des coups de feu. Ils n'avaient pas grand besoin de prétextes pour cela. Leur mentalité de conquistadores et le fait qu'ils tenaient les vies de ces «sauvages païens» en piètre estime les poussèrent à des actes de violence parfois symboliques en guise de représailles : «Les soldats [...] tuèrent cinq [insulaires...] et pendirent ensuite trois corps à des potences [...], ils percèrent le cœur de l'un d'eux avec une lance [...]. Ils dressèrent trois croix et appelèrent la vallée [...] Madre de Dios, la vallée de la Mère de Dieu» (Denning, 1980, pp. 10–11).

Contrairement aux vieilles interprétations impérialistes de l'histoire du Pacifique, les Espagnols n'avaient pas toujours le dessus dans leurs conflits avec les insulaires. Leurs arquebuses, qu'il fallait allumer à l'aide d'une mèche, étaient souvent sans utilité dans l'environnement humide du Pacifique et, dans tous les cas, se trouvaient absolument inadaptées à des corps à corps. Elles ne furent certainement d'aucun secours à un groupe de marins qui étaient allés à terre pour chercher de l'eau, à Guadalcanal dans les îles Salomon. Les insulaires «sortirent de leur embuscade avec des armes et se jetèrent sur eux [...] dont la plupart furent taillés en pièces ; ils leur coupèrent la tête et les bras et les jambes, ils leur arrachèrent la langue et leur sucèrent la cervelle avec une grande férocité» (cité par Howe, 1984, p. 75).

L'héritage espagnol dans de tels endroits fut probablement de courte durée. Il fallut deux cents ans avant que d'autres Européens visitent ces mêmes terres. L'exception fut la colonie espagnole de Guam. En 1700, la

population initiale de l'île et des autres parties voisines des Mariannes avait été décimée par la variole et les massacres perpétrés par les Espagnols. Les misérables survivants étaient relogés « sous les cloches ».

Les Hollandais avaient moins de contacts avec les insulaires, et leurs rapports étaient plus fugaces. Ils avaient eu de ces rencontres hostiles mais très brèves dans les Tuamotus, en Nouvelle-Zélande, et dans le nord de l'île de Tonga. Quand les explorateurs anglais et français s'aventurèrent brièvement dans les eaux mélanésiennes à partir des années 1760 (Carteret, Bougainville, Surville, Cook), ils rencontrèrent la même réaction que les Espagnols dans le passé. Cela explique en partie pourquoi il y eut relativement peu de nouveaux contacts avec les îles mélanésiennes jusque très avant dans le XIX^e siècle. Mais en Polynésie aussi, après les années 1760, les malentendus et l'hostilité étaient rarement absents de ces échanges, même les plus amicaux en apparence, comme en témoigne le meurtre de Cook à Hawaii et de Marion du Fresne en Nouvelle-Zélande. Mais avec l'intensification et la systématisation de l'exploration de la Polynésie, on vit apparaître à partir de ce moment un nouveau phénomène, la multiplication des retours de la part des Européens, notamment à Tahiti, qui était devenue la plus visitée des îles avant 1800.

Les premiers contacts culturels avec Tahiti sont cachés par le mythe des « vahinés » érotiques, avides de séduire des marins étonnés mais ravis, dans un décor tropical luxuriant. C'était là que vivaient les originaux des « bons sauvages » chers aux philosophes. Tahiti était la nouvelle Cythère ; Vénus y était la déesse de l'hospitalité. Parmi les premiers visiteurs européens, dont les descriptions d'un innocent érotisme paradisiaque prirent d'assaut les lecteurs de leurs pays d'origine, figurent Bougainville et Joseph Banks (membre de la première expédition de Cook). Le récit que fait Bougainville de ces femmes nues debout au-dessus des écouteilles ouvertes, pendant que les marins virent au cabestan en dessous, reste l'un des passages le plus souvent cités de n'importe quel journal de voyage d'un explorateur.

Pourtant, loin d'être des créatures naïves, folles de sensualité, les Tahitiens mettaient en œuvre une stratégie calculée pour essayer de dominer leurs nouveaux visiteurs européens. Le premier d'entre eux fut Samuel Wallis sur le *Dolphin*, en 1767. Conformément à leur coutume, les Tahitiens lui avaient réservé un accueil de gala, puis s'étaient mis à s'emparer de certains objets sur son vaisseau. Mais les Britanniques avaient chassé les « voleurs » à coups de canon. Toute tentative d'échange autour de la côte pendant les quelques jours suivants tourna à l'affrontement, de sorte que les Britanniques eurent recours aux armes à feu et infligèrent aux indigènes des dommages considérables. Les chefs tahitiens finirent par trouver un moyen d'apaiser ces dangereux étrangers en leur envoyant des femmes qui leur adressaient des « gestes lascifs » et « ôtaient leurs vêtements ». C'est alors que commença

un commerce pacifique et florissant dans le domaine de la prostitution. Les femmes tahitiennes impliquées dans l'affaire étaient de basse naissance et se voyaient assigner leur devoir par leurs maîtres politiques. C'était une stratégie qui permettait à ces derniers de s'assurer la bonne volonté des visiteurs et comportait d'énormes avantages économiques pour les chefs. Telle était la situation lorsque Bougainville arriva quelques mois plus tard et Cook après lui. Les chefs tahitiens prenaient bien soin de manifester une apparente servilité et de s'assurer que des femmes nues faisaient le bonheur des marins. « La base [...] des relations entre les Européens et les Tahitiens au cours des dix premières années qui suivirent leurs premiers contacts fut la crainte de la puissance de feu des Européens ; l'attitude des Tahitiens [...] peut être considérée comme une série de stratégies destinées à diminuer ou à contrer la menace posée par les visiteurs [...]. Pour aimables que fussent sans aucun doute les Tahitiens, leur célèbre bienveillance à l'égard des intrus leur fut arrachée à la pointe du fusil » (Pearson, 1969, p. 217).

Tahiti, au cours de cette période, entre les années 1760 et 1800, est souvent citée comme un bon exemple de la façon dont les premiers contacts avec les Européens changèrent les sociétés indigènes du Pacifique. Par exemple, les Tahitiens convoitaient les objets manufacturés en Europe — comme les outils en acier, les hameçons, les étoffes —, et cela introduisait un élément d'insatisfaction culturelle, voire de dépendance envers la poursuite des visites des vaisseaux européens. Les marins engendrèrent un grand nombre d'enfants. Et ils introduisirent dans les îles des maladies vénériennes ainsi que des épidémies de grippe et de dysenterie. Mais on s'interroge encore sur le point de savoir dans quelle proportion la population tahitienne avait été réduite en 1800 par suite de ces événements, si toutefois elle avait été effectivement réduite.

On exagère trop aisément les premiers effets qu'a produits l'arrivée des Européens sur les communautés océaniques. Le tracé des côtes de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée figurait à peine sur les cartes. Aucun Européen ne savait ce qu'il y avait à l'intérieur des terres. Ailleurs dans le Pacifique, aucune île, pas même Tahiti, ne changea du jour au lendemain. Et il vaut la peine de souligner que même en 1800, la plupart des insulaires du Pacifique, comme leurs pareils en Australie et en Nouvelle-Guinée, n'avaient eu aucun contact avec les étrangers venus d'Europe. Même là où les contacts étaient de plus en plus fréquents, à Tahiti et dans les îles Hawaii en particulier, la préoccupation dominante des communautés indigènes était de poursuivre leurs activités politiques, économiques et sociales. Leurs existences ne s'étaient pas mises à tourner soudain autour d'un axe quelconque constitué par les visites des Européens. Au contraire, ces visites et ces visiteurs étaient habituellement tenus pour très périphériques par rapport à leurs propres affaires ou, en vérité, étaient parfois exploités dans le contexte

de ces mêmes affaires. Outre les bénéfices techniques potentiels que l'on pouvait tirer des séjours des explorateurs, ces derniers pouvaient présenter des avantages politiques. Aussi bien l'ambitieuse famille Pomare de Tahiti que les dynasties familiales rivales à Hawaïi, conduites respectivement par Kamehameha et Kahekili, cherchaient agressivement à s'assurer le soutien des visiteurs européens dans leurs efforts pour conquérir leurs îles respectives et y imposer une autorité centralisée. Pomare supplia Cook au cours de ses deuxième et troisième voyages, puis Blight en 1788 et enfin Vancouver en 1792 de l'aider dans ses guerres contre des chefs rivaux. Aucun de ces capitaines n'intervint effectivement dans ces affaires, mais chacun d'entre eux accorda certainement à Pomare un soutien moral dans la mesure où ils avaient intérêt à ce que l'île fût gouvernée par un seul et puissant souverain, favorablement disposé envers les équipages britanniques en visite. Des mutins du *Bounty* de Blight revinrent à Tahiti, et certains d'entre eux prirent part aux guerres tribales. Dans les îles Hawaïi, Kahekili et Kamehameha étaient soucieux de se procurer un soutien et des armes à feu auprès des quelques marchands en visite au cours des années 1790, et ils kidnappèrent même certains d'entre eux. Vancouver fut également importuné par Kamehameha qui offrit même Hawaïi à la Grande-Bretagne en échange d'une aide militaire. Les familles Pomare et Kamehameha parvinrent finalement, au début du XIX^e siècle, à régner sur leurs îles respectives comme elles l'avaient souhaité. Mais ce processus était bien plus redevable aux stratégies politiques traditionnelles — tout spécialement à la manipulation des systèmes relatifs à la légitimité, au rang et au statut des indigènes — qu'à une quelconque influence étrangère, même après 1800, quand les intérêts missionnaires et commerciaux des Européens étaient diversement présents. En toute certitude, avant 1800, toute allégation selon laquelle les visites initiales des Européens avaient entraîné des changements sociopolitiques fondamentaux dans la région partait d'un point de vue européo-centriste désormais inacceptable qui consistait à sous-estimer l'aptitude des peuples indigènes à gouverner leurs propres vies.

Trois cents ans d'exploration européenne en Océanie n'ont guère eu d'effet immédiat sur la grande majorité des peuples de la région. Tout au plus, quelques endroits comme Tahiti peuvent avoir été affectés de façon minime. L'impact de cette exploration fut bien plus grand en Europe, où elle apporta une importante contribution à l'évolution politique, économique et intellectuelle.

Pourtant, les récits des explorations, particulièrement à partir des années 1760, finirent par affecter profondément les cultures océaniques. Un résultat direct des découvertes de Cook fut la création d'un petit établissement pénitentiaire à Sidney en 1788. Ainsi commença une ère de terreur en Australie pour plusieurs générations d'aborigènes, lesquels furent décimés à coups

de fusil ou par empoisonnement ou par suite de maladies nouvelles, au fur et à mesure que la frontière de la colonie reculait à travers le continent. Moins spectaculaire mais également profond fut le courant constant d'intérêts religieux et commerciaux manifestés par les Européens pour les îles du Pacifique à partir de 1800. Peu de temps après la publication des récits des explorateurs arrivèrent les marchands en quête de bois, de phoques, de loutres de mer, de baleines et d'autres produits de l'Océanie, ainsi que les missionnaires en quête d'âmes.

Alors que les peuples océanien et européen n'avaient pas connu chacun l'existence de l'autre ou avaient prudemment considéré l'autre comme périphérique pendant les trois cents premières années de leurs contacts originels, la situation était désormais destinée à évoluer. La dynamique sociale, économique, politique et stratégique du colonialisme européen aux XIX^e et XX^e siècles introduisit les peuples indigènes dans un nouveau monde planétaire et marginalisa effectivement nombre d'entre eux. Peut-être la conséquence la plus importante de ce phénomène fut-elle d'altérer leur état de conscience, car nombre de ces peuples ne se considérèrent plus comme les occupants d'un centre quelconque, mais comme vivant sur la périphérie du monde des autres.

NOTE

1. Pour les besoins du présent chapitre, le terme Océanie désigne l'Australie, la Nouvelle-Guinée et les îles de l'océan Pacifique. Les îles du Pacifique sont habituellement réparties en trois régions : Micronésie, Mélanésie (dont la Nouvelle-Guinée fait partie) et Polynésie. J'utilise ces trois termes dans un sens géographique seulement, sans que cela implique l'existence de régions culturelles. On reconnaît en effet aujourd'hui que les catégories culturelles ne prennent pas suffisamment en compte les complexités culturelles, tout spécialement les similitudes et les différences entre les régions et parmi elles.

Les noms des îles du Pacifique sont souvent problématiques, car il existe des variations entre les époques pré-européenne, coloniale et postcoloniale. Pour le présent chapitre, j'utilise les termes qui étaient communément utilisés par les Européens au XIX^e siècle ou plus tôt.

BIBLIOGRAPHIE

- BEAGLEHOLE J. C. 1966. *The exploration of the Pacific*. Londres.
- DENING G. 1980. *Islands and beaches. Discourse on a silent land. Marquesas 1774–1880*. Melbourne.

- FISHER R., JOHNSTON H. (dir. publ.). 1979. *Captain James Cook and his times*. Vancouver.
- GOLDMAN I. 1970. *Ancient Polynesian society*. Chicago.
- HOWE K. R. 1984. *Where the waves fall. A new South sea islands history from first settlement to colonial rule*. Sydney.
- OLIVER D. 1989. *Oceania. The native cultures of Australia and the Pacific islands*. Honolulu.
- PEARSON W. H. 1969. «European intimidation and the myth of Tahiti». *Journal of Pacific History* (Canberra), vol. 4, pp. 199–217.
- SMITH B. 1984. *European vision and the South Pacific*. Sydney.
- SPATE O. H. K. 1979. *The Pacific since Magellan*. Vol. 1. *The Spanish lake*. Canberra.
- 1983. *The Pacific since Magellan*. Vol. 2. *Monopolists and freebooters*. Canberra.
- 1988. *The Pacific since Magellan*. Vol. 3. *Paradise found and lost*. Canberra.

Table chronologique

1400

Europe	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie
		Note : Le terme « Inde » fait référence aux frontières du pays avant 1947, soit aux zones actuellement couvertes par le Bangladesh, l'Inde et le Pakistan. Le nom officiel de la Birmanie est désormais le Myanmar. 1441 – Mīr ‘Alī Shhīr Navā’ī, poète turc (Herāt). 1501 – Mahmūd Begarha, sultan de Gujarāt (Inde). 1511 – Conquête de Malacca par les Portugais (Asie du Sud-Est). 1469 – Sultān Husayn, chef timūride du Herāt. 1506 – 1469 – Guru Nānak, fondateur du sikhisme (Panjā, Inde). 1538 – 1475 – Khānat de Crimée, vassal de l'Empire ottoman. 1774 – 1478 – Alliance de Meng i Giray, khān de Crimée, avec la Moscovie contre la Horde d'or et la Lituanie. 1514 – 1481 – Nguyễn Bình Khiem, auteur vietnamien. 1587 – 1482 – Sikandar Lodī, sultan de Delhi (Inde). 1517 – 1485 – Chaitanya, prêtre du culte de Krishna (Inde). 1533 – 1498 – Arrivée de la flotte portugaise de Vasco de Gama à Calicut (Inde du Sud).

1400

Asie de l'Est	Amériques	Afrique
Note : Les empereurs chinois sont désignés par leur nom de règne et par la durée de ce dernier. 1420– 1506 Sesshu, peintre monochrome japonais. 1472– 1528 Wang Shouren (Wang Yang-Ming), philosophe néoconfucianiste influent. 1487– 1505 Hong Zhi, empereur Ming.	1492 Débarquement de Christophe Colomb sur l'île d'Hispaniola.	1491 Premières missions catholiques portugaises au Kongo (Afrique centrale). vers 1496– 1498 Pèlerinage à La Mecque d'Askiya Muḥammad, chef de l'Empire songhay. 1497 Cap de Bonne-Espérance franchi par Vasco de Gama.

1500

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
vers 1502 Léonard de Vinci : <i>La Joconde</i> (« <i>Mona Lisa</i> »).	1500 – 1505 Construction de la mosquée de Bāyazīd II.	1500 Fondation du khānat ouzbek de Transoxiane par Shaybānī (Asie centrale). Établissement du peintre Bihzād à Herāt (Asie centrale).
	1501 Shī'isme imāmīte déclaré religion d'État de l'Empire séfévide par le shāh Ismā'īl.	
	1501 – 1524 Fondation de la dynastie séfévide en Iran par le shāh Ismā'īl.	
	1502 Fin de l'empire de la Horde d'or en Europe de l'Est et montée en puissance de la Moscovie et des khānats régionaux.	
1505 Constitution <i>Nihil novi</i> établissant la domination de la Chambre des députés sur le Sénat.	1505 – 1552 Riva ité russo-criméenne dans le khānat du Kazan, invasion russe en 1552.	
	1505 – 1574 Offensive espagnole dans le Maghreb.	
	1507 Occupation d'Hormuz par les Portugais. 1507 – 1599 Shaybānides en Asie centrale.	

1500

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1500– 1582 Wu Chengen, auteur du roman <i>Le voyage en Occident</i> (Chine). 1501– 1570 Yi Hwang, penseur coréen néoconfucianiste.	1500 Rédaction de la <i>Lettre</i> de Pero Vaz de Caminha. 1503 Premier hôpital catholique soignant les pauvres. 1504 Rédaction de la <i>Lettre</i> d'Amerigo Vespucci. 1505 Publication de la <i>Lettre</i> de Christophe Colomb.	vers 1500 Fondation du Bunyoro par la dynastie Bito (Afrique centrale). Fin de l'expansion de l'empire chrétien d'Éthiopie, entité ni unifiée ni centralisée. 1500 Découverte de Madagascar par Diego Diaz. à partir de 1500 1500– 1586 Islam : première cause de l'essor politique du Soudan. Paix et stabilité relatives dans l'Empire songhay, développement des activités économiques et intellectuelles (Afrique de l'Ouest). 1506 Afonso I^{er}, couronné <i>manikongo</i>. Influence chrétienne croissante dans le royaume du Kongo.

Europe (suite)		Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1509	Fondation de l'Université d'Alcalá de Henares.		1509 – Krishna Deva Rāya, empereur du Vijayanagar (Inde du Sud).
1510 – 1511	Élaboration de la doctrine de la Troisième Rome à Moscou.	1510 – Lutte ouzbeko-séfévide pour le Khorassan.	1510 Mort de Shaybānī, chef ouzbek, à la bataille de Marv. Conquête de Goa par les Portugais (Inde du Sud).
1511	Publication de l' <i>Encomium moriae</i> d'Érasme.	1511 – Lutte entre la nouvelle dynastie des Sa'adi installée dans le sud du Maroc et l'ancienne dynastie des Wattāsides-Mérinides, élimination de ces derniers en 1554.	
1512	Michel-Ange : achèvement du plafond de la chapelle Sixtine.	1512 – Se'im I ^{er} , sultan musulman.	1512 <i>Suma orientalis</i> de Tomé Pires (Asie du Sud-Est).
1513	Rédaction du <i>Prince</i> de Machiavel.		
1514	Constitution hongroise <i>Tripartitum</i> instaurant l'égalité entre les nobles ; introduction du servage dans la paysannerie.	1514 Accords de paix avec la Hongrie, Venise et le royaume mamluk. Victoire des Ottomans à Chāldirān contre Ismā'īl, shāh d'Iran. Arrivée du sultan Se'im à Tabriz.	
1516	Publication de l' <i>Orlando furioso</i> de l'Arioste. Publication de l' <i>Utopie</i> de Thomas More.	1515 – Annexion de l'Anatolie orientale par les Ottomans.	
		1516 Victoire ottomane à Marj-Dabiq contre l'armée mamluk. Arrivée du sultan Se'im à Alep et à Damas.	
1517	Début de la Réforme. Fondation du collège des Trois Langues de Louvain (Leuven).	1517 Victoire ottomane à Raidaniya contre l'armée mamluk, occupation du Caire, exécution du dernier sultan mamluk, Tumanbay. Départ du calife abbasside pour Istanbul, soumission du sherif de La Mecque au sultan Se'im.	

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1510– Révolte paysanne 1512 organisée par Liu Liu et Liu Qui dans le Hebei (Chine).		1510 Conversion du roi de Katsina à l'islam (Afrique de l'Ouest).
1512– De Bao, bouddhiste 1581 inventeur de la méditation par la voix.	1512– Construction de la 1541 cathédrale de Santo Domingo.	
1513 Arrivée des navires portugais sur les côtes chinoises.	1514 Publication de la première partie du <i>De orbo novo</i> de Pietro Martire d'Anghiera.	

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
1519 Charles I^{er}, roi d'Espagne. Charles Quint, saint empereur romain. 1521 Conquête de Belgrade par les Ottomans. Fin de l'Union entre le Danemark, la Norvège et la Suède.	1518 Construction d'une mosquée et d'un mausolée à Damas par le sultan Se im pour Muhyi al-Dīn al-'Arabī, grand philosophe mystique musulman. 1519 Soutien de Khayr al-Dīn Barberousse aux Algériens contre les Espagnols dans le Maghreb. Révolte jelālī en Anatolie sous le cheik Jalāl. 1520 Mort d'Idrīsī Bitlīsī, homme d'État et historien ottoman. 1520–1566 Sülemān I^{er}, sultan ottoman. 1521 Belgrade arrachée aux Hongrois par les Ottomans. 1522 Rhodes arrachée aux Hospitaliers par les Ottomans. 1522–1523 Tissage du tapis persan. Scène de chasse. 1524–1525 Révolte en Égypte et réorganisation de la province par les Ottomans. 1524–1538 Attaques ouzbeks contre l'Iran.	vers 1518 Mort de Kabīr, monothéiste indien. 1519 Madrasa de Shirdar à Samarkand (Transoxiane). 1520 Chronique birmane <i>Yazawingyi</i> de Thīn-lawun-tha. 1523 Publication de l'histoire du monde <i>Rauzatu's Safa</i> rédigée par Mir Khwand et achevée par son fils, Khwand Amir (mort en 1535) (Herāt, Asie centrale).

Asie de l'Est <i>(suite)</i>	Amériques <i>(suite)</i>	Afrique <i>(suite)</i>
1521 – Jia Jiang, empereur Ming. 1567 1521 – Pan Jixun, ingénieur 1591 chinois en irrigation. 1521 – Xu Wei, dramaturge 1593 chinois, auteur de <i>La Ballade de Mulan</i> et de <i>L'Érudite ou les aventures de l'intelligente Huang Chongjia</i>.	1519 – Rédaction des <i>Lettres de</i> 1526 Cortés 1523 Arrivée des Franciscains en Nouvelle-Espagne.	1518 Début officiel du commerce transatlantique des esclaves : proclamation de l'<i>Asiento do Negroes</i> par Charles I^{er} du Portugal.

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1526 (29–30 août) Bataille de Mohács : victoire des Ottomans et mort de Louis II, roi de Hongrie et de Bohême ; suzeraineté des Habsbourg (Ferdinand, frère de l'empereur Charles Quint) sur les deux royaumes et division de la Hongrie. 1527 Sac de Rome par l'armée de Charles Quint. 1528 Publication d'<i>Il cortegiano</i> de Castiglione. 1531 Bourse d'Anvers. Henri VIII, chef de l'Église anglaise. 1532 Publication de <i>Pantagruel</i> de Rabelais.	1524–1576 Hahmāsp I^{er}, shāh d'Iran. Règne du shāh Hahmāsp au cours duquel le manuscrit illustré <i>Shāh-Nāmeḥ</i> de Shāh Hahmāsp est achevé. 1525 Demande d'assistance du roi de France, François I^{er}, à l'empereur Charles Quint. Arrivée de l'amiral ottoman Selman Reis au Yémen. 1526 Victoire ottomane contre les Hongrois à Mohács. Entrée du sultan Süleymān à Buda. Jean Zápolya, roi de Hongrie. 1527 Victoire de Bābur sur les Rājput. Arrivée de Ferdinand d'Autriche à Buda. 1528 Pīrī Reis, deuxième mappemonde reprenant la carte disparue de l'Amérique de Christophe Colomb. 1529 Siège de Vienne par le sultan Süleymān. 1530–1551 Conquête de Tripoli par les chevaliers de l'ordre de Malte. 1531 Contre-attaque des Habsbourg contre les Ottomans. 1532 Campagne du sultan Süleymān contre Ferdinand d'Autriche. Mort de Lāmi ī, poète ottoman. 1533 Paix avec l'Autriche. Conquête de Tunis par Barberousse (Khayr al-Dīn), grand amiral de l'Empire ottoman.	1526 Fondation de l'Empire moghol en Inde par Bābur.
		1530 Mort de Babūr, remplacé par Humāyūn.

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
		1527 Djihad d'Aḥmad ibn Ibrāhīm al-Ghāzī (Aḥmad Gran) contre l'Empire chrétien d'Éthiopie. 1528 Conflit entre les Portugais et les Mazrui à Mombasa. 1530 Embarquement de 4 000 à 5 000 esclaves par an dans le port de Mpinda (malgré les protestations du <i>manikongo</i> auprès de Dom Afonso).
	1533 Mort de l'Inca Atahualpa aux mains des conquistadors de Pizarro.	

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1534 Ordre des jésuites.	1533–1536 Guerre irano-ottomane. 1534 Occupation de Bagdād par les Ottomans. Arrivée de Süleyman à Tabrîz; mort d' bn Kemal, lettré ottoman. 1534–1535 Reconstruction de la mosquée du Prophète à Médine. 1535 Empereur Charles Quint à Tunis.	1535 Arrivée des Portugais au Viet Nam.
1536 Publication de l' <i>Institutio christianae religionis</i> de Calvin.	1537 Attaque ottomane en Italie du Sud. 1538 Victoire navale ottomane à La Prevesa. Siègne de Diu (Inde) par les Ottomans.	1538 Pegu sacrée capitale par la dynastie birmane du Tangu (Asie du Sud-Est).
1539 Publication de <i>Relectio de Indis</i> et <i>De iure belli</i> de Vitoria.	1539 Organisation du Yémen en province ottomane.	1539 Mort d'Ubaidullah, chef ouzbek (Asie centrale).
1540 Conquête de Buda par les Ottomans après la mort du roi Jean Zápolya; nouvelle répartition du pays entre les Ottomans et les Habsbourg; déplacement des centres culturels hongrois vers le nord du pays (Slovaquie) et la Transylvanie.	1539–1557 Coopération entre les Ouzbeks et les Ottomans contre l'Iran.	1539–1571 Ala ud-Din Riayat Shāh al-Kahar, sultan d'Acéh (ou Achin).
	1540–1555 Siègne de Buda par les Autrichiens. Paix entre l'Empire ottoman et Venise en 1555.	1540 Sher Shāh (afghan) couronné roi de Delhi (règne jusqu'en 1545).
	1541 Entrée du sultan Süleymān à Buda, annexion de la Hongrie qui devient une province ottomane. 1542 Départ des Portugais des villes de Sāfi et d'Azemmūr (Maroc).	vers 1540 <i>Pādmavat</i> , roman en vers de Jāyāsī écrit en hindi (Inde).

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
	1534 Arrivée de Cartier en Nouvelle-France.	1534 Mort d'Aḥmad ibn Ibrāhīm al-Ghāzī.
1535 – 1615 Chu-Hung, unificateur des valeurs confucianistes et bouddhistes.	1535 Publication de l' <i>Historia general y natural de las Indias</i> d'Oviedo (ivres I à XV).	
	1538 Première université des Amériques fondée par l'Église catholique.	
1540 Production à grande échelle d'argent par le Japon.		
1542 Arrivée des navigateurs portugais au Japon.	1542 Promulgation des nouvelles lois des Indes.	
1542 – 1616 Ieyasu, vainqueur de la bataille de Sekigahara en 1600 (Japon).		

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1543 Publication du <i>De revolutionibus orbium coelestium</i> de Nicolas Copernic (1473–1543). 1545 Publication du <i>De humani corporis fabrica</i> de Vesa ius. 1547 Ouverture du concile de Trente. Arrivée au pouvoir d'Ivan IV (le Terrible), tsar autoproclamé. Le Titien : <i>Vénus et Adonis</i> Le Tintoret : <i>La Cène</i>.	1543 Conquête de Nice par la flotte franco-ottomane. 1547 Paix avec les Habsbourg, la papauté, Venise et le roi de France. 1548–1549 Guerre irano-ottomane, arrivée du sultan Süleymân en Géorgie. 1550–1557 Construction de la mosquée Süleymaniye à Istanbul. 1551 Conquêtes ottomanes en Transylvanie. Prise de Tripoli par Turgud (Dragut).	
1552 Publication des <i>Amours</i> de Ronsard. 1552–1556 Conquête du Kazan et de l'Astrakhan par les Russes ; début de la conquête de la Sibérie par le cosaque Ermak.	1552 Mosquée de Se im I^{er} à Istanbul. 1554 Mort de Pîrî Reis, amiral et cartographe ottoman.	1551 Bayinnaung, roi birman (jusqu'en 1581). 1551–1602 Abū'l Fazl, historien érudit, nationaliste et ministre d'Akbar (Inde). 1552 Mort de François Xavier.

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1543– 1590 Kano Eitoku, artiste monochrome japonais de l'école Kano.		1545 Mort d'Afonso.
1548– 1594 Matsuo Basho, poète japonais auteur d'haïku.		1548 Arrivée des jésuites au Congo.
		1548– 1583 Introduction de la culture du maïs, plante du Nouveau Monde.
1549– 1551 Arrivée de François Xavier, missionnaire catholique, au Japon.	1549 Création d'un collège jésuite à Salvador, Bahia.	1550 Expulsion des jésuites du Congo.
	1551 Ouverture d'universités à Mexico et à Lima.	
	1552 Publication de l' <i>Historia de la conquista de México</i> de Gómara. Publication de <i>Crónica de Perú</i> de Cieza. Publication de <i>La destrucción de las Indias</i> de Las Casas.	
1553 Occupation de Macao par les Portugais.		

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1556 Philippe II, roi d'Espagne. Publication du <i>De re metallica</i> d'Agricola.	1555 Paix entre les Ottomans et les Iraniens.	1555 Restauration de l'empereur moghol Humāyūn (mort en 1556) en Inde.
	1556 Invasion du khānat d'Astrakhan par les Russes et du khānat de Sibir par les Cosaques. Inauguration de la mosquée Süleymaniye à Istanbul. Mort de Fuzūī, grand poète ottoman d'origine turque.	1555 – 1605 Naresuan, chef thaï. 1556 Akbar (né en 1542), plus grand empereur moghol (Inde).
1558 Élisabeth I ^{re} , reine d'Angleterre.	1556 – 1559 Guerre ottomane contre les Habsbourg.	1559 – 1598 ‘Abdullah Khān, chef de Transoxiane.
1560 Église presbytérienne d'Écosse.	1560 Prise de Djerba par les Ottomans.	1560 Instauration de l'Inquisition catholique à Goa.
1563 Herrera : début de l'Escorial.	1561 Attaque d'Azak (ou Azov) par les Cosaques.	1560 – 1574 Mahendra Malla à Kātmāndu (Népal).
	1562 Paix avec l'empereur Ferdinand.	1564 Impôt de capitation sur les non-musulmans (<i>jizya</i>), aboli par Akbar (Inde).
	1563 Mort de Sidi Ali Re‘īs, amiral ottoman.	1564 – 1624 Aḥmad Sirhindī, chef de la secte des Naqshbandī (Inde).

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1555 – Dong Qichang, représentant de la peinture des lettrés (Chine). 1636	1555 Commencement de la construction de la cathédrale de Puebla. Publication du <i>Descubrimiento y conquista de Perú</i> de Zárate. 1555 – Débat sur la Vierge de Guadalupe. 1556 – Rédaction de l'<i>Historia de las Indias</i> de Durán. 1581	1556 Guerre entre le <i>manikongo</i> et le <i>ngola</i> du Ndongo aboutissant à l'indépendance du Ndongo et à l'instauration de la colonie d'Angola.
1562 – Xu Guanqi, auteur chinois d'ouvrages sur l'agronomie. 1633	1563 Début de la construction de la cathédrale de Mexico. 1563 – Construction de la cathédrale de Mérida, dans le Yucatán. 1599 1564 Mouvement du Taqui Onqoy au Pérou.	1560 Épidémie de variole, maladie introduite en Afrique noire par les Européens. 1568 Invasion du Kongo par les Jaga (groupes d'immigrants ou de guerriers nomades).

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1567 Publication de <i>Missa papae Marcelli</i> de Palestrina. 1568 Vignole : commencement de l'ég ise du Gesù. 1569 Union de Lublin entre la Pologne et la Lituanie ; développement d'une société d'ordres en Lituanie sous l'influence polonaise. 1570 Véronèse : <i>Le Repas chez Levi</i>. 1572 Mort de Sigismond Auguste, roi de Pologne. Publication d'<i>Os Lusíadas</i> de Camões. Nuit de la Saint-Barthélemy en France. 1573 Instauration d'une monarchie élue en Pologne.	1565 Siège de Malte par les Ottomans. 1566 Siège de Szigetvár par Süleymân. Conquête de Chios par les Ottomans. 1566–1574 Se im II, sultan ottoman. 1567 Mort de Celâtozade Mustafa, homme d'État ottoman 1569 Tentative ottomane de jonction de la Volga et du Don par un canal. Guerre russo-ottomane. 1570 Conquête de Tunis par les Ottomans. Signature d'un accord d'association commercial entre les marchands de Rouen (France) et le Maroc. 1571 Conquête de Chypre par les Ottomans. Siège de Moscou par Devlet Giray, khân de Crimée. Bataille navale de Lépante. 1573 Paix entre l'Empire ottoman et Venise.	1565 Défaite de l'Empire de Vijayanagar à la bataille de Talikota (Inde du Sud). Appropriation de Guam par l'Espagne (Océanie). 1567 Publication de <i>Smṛititattva</i> de Raghunandana (Inde de l'Est). 1568 Mort de Sankaradeva, fondateur de la secte monothéiste Vaishnava (Inde). Conquête d'Ayuthia, capitale thaï, par les Birmans (Asie du Sud-Est). 1570–1584 Sultan Baḫallāh, îles des épices (Asie du Sud-Est). vers 1570 Publication en hindi du <i>Rāmcaritmānas</i> de Tulsīdās (Inde). 1571 Établissement des Espagnols à Manille (Philippines).

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
	1565 Publication de <i>Cosas de nuestras Indias</i> de Monardes. 1566 Arrivée du peintre Simon Pereyrs en Nouvelle-Espagne.	
1567 – Long Qing, empereur Ming.		
1568 Nobunaga, chef <i>de facto</i> du Japon central.		
	1569 Publication de la première partie de <i>La Araucana</i> d'Ercilla.	
	1571 Instauration de l'Inquisition en Nouvelle-Espagne. Velasco nommé premier chroniqueur officiel des Indes.	
1572 – Wan Li, empereur Ming. 1620	1572 Fondation d'un collège jésuite à Mexico.	1572 Expulsion des Jaga avec l'aide des Portugais.

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
1575 – Rodolphe II de Habsbourg (1552 – 1612), roi de Bohême : sa cour fait de Prague le centre de la culture baroque en Europe centrale. 1611 1576 Publication des <i>Six Livres de la République</i> de Bodin.	1574 Occupation de Tunis par les Ottomans. Mort d'Abu's Su'ūd, légiste ottoman et sheikhulislām. 1574 – 1595 Murad III, sultan ottoman. 1574 – 1646 Korydalleus, philosophe grec. 1575 Ouverture de l'observatoire d'Istanbul. 1578 Bataille des Trois Rois à Wādī' al-Makhāzin, mort du roi portugais Dom Sebastião et de Mūlāy Muḥammad : début du déclin de l'influence portugaise dans le monde musulman ; abandon par les Ottomans de toute volonté de conquête du Maroc, seul territoire arabe en dehors de leur sphère d'influence. 1578 – 1590 Guerre entre les Ottomans et les Séfévides, occupation de l'Azerbaïdjan par les Ottomans. 1578 – 1603 Aḥmad al-Manṣūr, sultan du Maroc. 1579 Assassinat du grand vizir Sokollu Mehmed.	1574 Réorganisation de la bureaucratie, de l'armée et de l'administration fiscale (taxe foncière) par Akbar (Inde du Nord). 1577 – 1656 Roberto de Nobili, missionnaire jésuite. 1580 Début de l'enseignement de la tolérance religieuse (<i>sulh-i-kullī</i>) par Akbar (Inde).
1580 Publication des livres I et II des <i>Essais</i> de Montaigne.	1580 Premières capitulations des Anglais.	

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1574–1646 Feng Menglong, auteur de trois volumes de récits sur des thèmes sociaux.		1574–1614 Alvaro II, roi du Kongo, opposé à la traite des esclaves.
1575 Recours massif de Nobunaga à une infanterie armée de mousquets pour arrêter ses adversaires lors de la bataille de Nagashino (Japon).	1575 Rédaction de <i>La historia de las cosas de Nueva España</i> de Sahagún. 1576 Fondation d'un collège jésuite à Oíndia. 1576–1578 Tentative de découverte du passage du nord-ouest par Frobisher.	1575–1576 Arrivée de Paulo Dias Novaes en Angola et fondation du port de Luanda.
1578 Achèvement de <i>L'Index général des plantes médicinales</i> par Li Shizhen (1518–1593) (Chine).	1578 Publication de <i>L'Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil</i> de Léry.	
1580 Mort de Liang Chenyu, auteur de <i>Laver la gaze de soie</i> (Chine).		1580 Embarquement de 12 000 à 13 000 esclaves (principalement des prisonniers de guerre) par an dans le port de Luanda.

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1581 Pub ication de <i>Gerusalemme liberata</i> du Tasse.	1581 – Invasion du Sibir par les Russes.	
1582 Calendrier grégorien.	1582 – Reconstruction des murs de la Kaaba par les Ottomans.	
1584 Mort de Jan Kochanowski, grand poète de la Renaissance polonaise (né en 1530).		
1585 Publication de l' <i>Atlas</i> de Mercator.		1585 Mort de Bāyazīd, fondateur de la secte Rāshani en Afghanistan.
1586 Le Greco : <i>L'Enterrement du comte d'Orgaz</i> .		
1587 – Élection en Pologne de trois rois Vasa successifs dont les revendications au trône suédois contribuent au conflit suédo-polonais. 1668	1587 – Abbās le Grand, shāh d'Iran. 1629	
1588 Invincible Armada.		1588 Mort de Fathullāh Shīrāzī, lettré et scientifique.
		1589 Mort de Tān Sen, musicien indien. Pub ication en bengali de <i>Chandimangal</i> de Mukundrām (Inde).
	1590 Compagnie anglaise du Levant.	vers Miniatures de style Bukhārā de l'ouvrage <i>Shāhnāma</i> de Murād (Asie centrale). 1590
		1591 Construction de la mosquée Char Minār à Hyderābād (Inde).
1592 Édition de <i>la Vulgate</i> .		

Asie de l'Est (suite)		Amériques (suite)		Afrique (suite)	
1582	Mort de Nobunaga, commandant japonais.	1582	Commencement de la cathédrale de Cuzco.		
1583	Nurhachi, du clan Aisin Gioro, proclamé chef mandchou.				
1584	Mort de Yi I, penseur coréen néoconfucianiste.	1584	Premier livre imprimé au Pérou.		
1586–1641	Xu Hongzu, géographe chinois.			1585	Fondation du deuxième royaume luba, l'Empire lunda, par Kalala Ilunga (Afrique centrale).
				1586–1591	Série de guerres de succession et de guerres civiles dans l'Empire songhay.
1587	Interdiction du christianisme par Hideyoshi ; interdiction aux paysans de porter les armes (Japon).			1587–1614	Règne d'Alvaro II.
		1588	Publication du <i>De procuranda indorum salute</i> d'Acosta.		
		1590	Publication de <i>Historia natural y moral de las Indias</i> d'Acosta.		
1592	Invasion de la Corée par les Japonais sous le commandement d'Hideyoshi.			1591	Invasion du Soudan occidental par les Marocains et chute de l'Empire songhay troublant l'ordre public et semant le chaos et l'insécurité. Établissement de petits États séparés par leurs descendants, les Arma.

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1598 Édité de Nantes. 1599 Caravage (le): <i>La Vocation de saint Matthieu</i>.	1593 – Mehmed III, sultan ottoman. 1603 1593 – Guerre austro-ottomane. 1606 1593 – Anatolie ravagée par les Jelālī. 1608 1593 – Guerre irano-ottomane. 1612 1594 – Pachas mouradites à Tunis. 1595 – Révolte de Michel de Valachie. 1601 1596 Victoire ottomane lors de la bataille de Mezökeresztes contre l'armée autrichienne. 1597 – Construction de la mosquée Yeni Câmi à Istanbul. 1663 1599 Mort de Hoca Saʿdeddin, lettré ottoman.	1593 Publication de la première histoire systématique de l'Inde, <i>Tabaqāt-i Akbarī</i> de Nizāmuʿdīn Ahmad (Inde). Défaite birmane infligée par le chef thaï Naresuan. Introduction de l'imprimerie à Manille (Asie du Sud-Est). 1594 – Contrôle du Tashkent par les Qazaq (Kazākh). 1723 1595 Massacre espagnol dans les Marquises (Polynésie). 1599 Dynastie des Astrākhān à Bukhārā (Asie centrale). Sac de Pegu (Birmanie) par les Arakanais (Asie du Sud-Est).
1600 1600 Première représentation de <i>Hamlet</i> de Shakespeare.	1600 Mort de Mustafa Alī, historien ottoman.	1600 Population de l'Inde estimée à 145 millions d'habitants. Apogée de la carrière d'Habba Khatun, poétesse cachemire (Inde).

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1598 Retrait japonais de la Corée. XI^e siècle Expansion de la culture du coton au Japon. Introduction de la culture du maïs et de la pomme de terre en Chine.	1595 Publication de la <i>Grammaire du Tupi</i> d'Anchieta.	1598 Construction du fort Jésus par les Portugais. Conquête de l'île Maurice par les Hollandais.
vers 1600 Introduction des caractères mobiles au Japon.		1600 Introduction du manioc, du tabac et probablement des haricots et de l'arachide (plantes du Nouveau Monde).

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
1604 Début de la Contre-Réforme en Hongrie. Principauté de Transylvanie (sous le règne d'István Bocskay), centre de la résistance hongroise contre les Habsbourg.	1603–1617 Ahmed I^{er}, sultan ottoman.	vers 1600 Mort d'ʿAbd-ūs-Samad, peintre indien. 1603–1623 Arab Muḥammad, premier chef du khānat de Khiva (Asie centrale). 1604 Composition du Livre sikh <i>Gurū Granth Sāhib</i>.

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
		vers 1600 – 1700 Afrique de l'Ouest Création d'un certain nombre d'États bambara sous la domination de Ségou avec une dynastie royale et un système social unique. Établissement du royaume du Dahomey à Abomey (vers 1625). Émergence de groupes missionnaires et de mouvements de réforme islamiques dans la région de la Sénégambie. Montée en puissance du Borno. Transformation du Royaume jukun ou kwararafa, confédération aux liens fragiles, en un État très centralisé dirigé par un roi divin (Aku Uka). Domination de l'Oyo au sein des royaumes yoruba. Équilibre des pouvoirs dans le système politique de l'Oyo. Pouvoir et influence du royaume du Bénin et monarchie quasi absolue. Démocratie villageoise chez les Igbo, les Ibibio et le peuple de la Cross River à l'est du Nigéria. vers 1600 – 1700 Établissement des pasteurs galla dans une grande partie de l'empire chrétien d'Éthiopie.
1602 Exécution de Li Zhi, critique du confucianisme (Chine).		
1603 Fondation du shogunat Togugawa par Ieyasu (Japon).		
1604 Mort de Sōson Hyōjong, lettré bouddhiste zen (Corée).	1604 Publication de <i>La grandeza mexicana</i> de Balbuena.	

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1604–1613 Temps des Troubles en Russie.		
1605 Publication de la première partie du <i>Don Quijote de la Mancha</i> de Cervantes.	1605 Introduction du tabac en Turquie.	1605 Mort de l'empereur moghol Akbar, remplacé par Jahāngīr (Inde).
1607 Première représentation d' <i>Orfeo</i> de Monteverdi.	1607–1608 Suppression des groupes jelā ī en Anato ie.	1607–1636 Iskandar Muda, sultan d'Aceh.
		Conversion à l'islam des chefs de Macassar.
		1608 Ambassade thaï aux Pays-Bas.
	1609–1616 Construction de la mosquée du sultan Ahmed I ^{er} , dite mosquée Bleue.	
1610 Rubens : <i>L'Érection de la Croix</i> .		1610–1628 Song Thaï, roi thaï (Asie du Sud-Est).
		1611 Mariage de l'empereur Jahāngīr avec Nūr Jahān (1580–1645).
	1612 Paix entre les Ottomans et les Iraniens.	1612 Mort de Muḥammad Qu ī Qutb Shāh, poète écrivain en langue dakhinī (Inde).
1613 Couronnement du tsar Mikhaïl Romanov (mort en 1648) et établissement de la dynastie du même nom (jusqu'en 1917).		1613 Début de la culture du tabac à Gujarāt (Inde).
1613–1629 Gábor Bethlen, chef de Transylvanie : nouveau centre de la vie intellectuelle hongroise ; alliance avec les ennemis des Habsbourg pendant la guerre de Trente Ans.		1613–1645 Agung, sultan de Mataram (Java).

Asie de l'Est (suite)		Amériques (suite)	Afrique (suite)
1605	Publication du deuxième volume du canon taoïste.		
1609	Reprise des relations diplomatiques nipponico-coréennes : essor rapide des échanges entre la Chine, la Corée et le Japon.	1608	Publication des <i>Comentarios reales</i> d'Inca Garcilaso de la Vega. Publication du <i>Discurso en loor de la poesía</i> de l'Academia antártica.
1609 – 1671	Wu Weiye, poète chinois.		
1610	Mort de Matteo Ricci, missionnaire catholique en Chine.		
1610 – 1695	Huang Zongyi, théoricien politique et historien.		
1611 – 1671	Fang Yizhi, philosophe matérialiste chinois.		
1613 – 1682	Gu Yanwu, géographe (Chine).		
		vers 1615	Achèvement de la <i>Nueva crónica</i> de Filipe Guamán Poma de Ayala.
		1615	Publication de la <i>Monarquía indiana</i> de Torquemada.

Europe (<i>suite</i>)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (<i>suite</i>)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (<i>suite</i>)
1618 Défenestration de Prague : sécession des États tchèques avec les Habsbourg. Synode de Dordrecht. Début de la guerre de Trente Ans. 1620 Bataille de la Montagne blanche. Publication du <i>Novum organum</i> de Bacon. 1624 Bernin : le <i>Baldaquin</i> de saint Pierre. 1625 Publication du <i>De iure belli ac pacis</i> de Grotius.	1617 Octroi de privilèges commerciaux aux Arméniens par le shāh ‘Abbās. 1622 Assassinat d’Osman III ; prise de Kandāhār par le shāh ‘Abbās. Hormuz arrachée aux Portugais par les Persans. 1622 – 1640 Murad IV, sultan ottoman. 1622 – 1797 Collège grec de Venise.	1616 Fondation du collège San Ignacio à Manille (Phi ippines). 1619 Occupation de Batavia par les Hollandais (Java). vers 1620 Publication du <i>Vīramitrodaya</i> de Mitrāmīśra portant sur la loi hindoue. vers 1621 Mort de Mansūr, peintre moghol.

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1616 Nurhachi, autoproclamé « grand khân », fondateur de la dynastie des Jin postérieurs. Mort du Shogun Ieyasu (Japon). 1617–1680 Yun Hyu, théoricien de la monarchie coréenne. 1618–1682 Yamazaki Ansaï, chef de l'école Kimon. 1618–1694 Moronobu, un des premiers xylographes japonais. 1619 Défaite de l'armée Ming à Sarha infligée par Nurhachi (mort en 1626). 1619–1692 Wang Fuzhi, célèbre historien chinois. 1620–1627 Tian Qi, empereur Ming. 1622–1685 Yamago Soko, philosophe de la hiérarchie sociale (Japon). 1623 Occupation de Taiwan par les Hollandais. 1626 Victoire des Ming sur les Mandchou à Ningyuan.	1618 Publication des <i>Diálogos das grandezas do Brasil</i> de Brandão. 1620 Établissement de la colonie de Plymouth en Nouvelle-Angleterre. 1624 Publication de la <i>General history of Virginia</i> de Smith.	1618 Occupation de la capitale du Ndongo par les Portugais. 1621–1638 Monopole de la Guinée arraché aux Portugais par les Hollandais.

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1627 Confirmation du pouvoir héréditaire des Habsbourg en Bohême. Opposants de l'aristocratie tchèque et morave remplacés par des loyalistes principalement d'origine germanique.		
1628 Publication du <i>De motu cordis</i> d'Harvey.		1628 – Shāh Jahān, empereur moghol : construction du Tāj Mahal à Agra.
1630 – 1648 Indépendance <i>de facto</i> de la Transylvanie par rapport à l'Autriche et à la Turquie conquise par le prince György Rakoczy.		1629 – Prasat Thong, roi thaï. 1655
1632 Publication du <i>Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo</i> de Galilée.		
1634 Traité de paix de Poïanov entre la Russie et la Pologne par lequel cette dernière récupère Smolensk et atteint ses dimensions maximales (près de 900 000 km ²). Borromini : église Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines.		
1635 Van Dyck : <i>Charles I^{er}, roi d'Angleterre, à la chasse</i> (portrait).		1635 – 1687 Rājasiṃha II de Kandy.
1636 Première représentation du <i>Cid</i> de Corneille.		
1637 Côte pacifique atteinte par les pionniers russes. Publication du <i>Discours de la méthode</i> de Descartes.		1637 – 1694 Suriya Vongsa, roi vietnamien.
		1638 Expédition hollandaise au Sri Lanka.

Asie de l'Est <i>(suite)</i>	Amériques <i>(suite)</i>	Afrique <i>(suite)</i>
1627 Révolte menée par Wang Er dans le Shaanxi et déclenchant une série de révoltes paysannes contre les Ming. 1627–1644 Chong Zhen, empereur Ming.	1630 Début de l'émigration anglaise vers le Massachusetts.	1632–1635 Mwene Mutapa, vassal des Portugais (Afrique du Sud).
1636 Huang Taiji, khân mandchou, successeur de Nurhachi, autoproclamé empereur de la dynastie des Grands Qing. 1637 Publication de <i>L'exploration des œuvres de la nature</i> de Song Ying Xing (Chine). Corée, vassale de la Chine.	1636 Fondation de l'université de Harvard.	
1639 Publication posthume du <i>Traité complet d'agronomie</i> de Xu Guangqi (mort en 1633).	1639 Impression du premier livre au Massachusetts.	

Europe (suite)		Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1640	Première révolution anglaise. Publication de l' <i>Augustinus</i> de Jansenius.	1640 Mort de Mulla Šadrā, philosophe théosophique soufi iranien.	
		1640 – 1648 brahim I ^{er} , sultan ottoman.	
1642	Rembrandt : <i>La Ronde de nuit</i> .	1642 – 1667 Règne d'ʿAbbās II, dernier empereur séfévide puissant.	1641 – 1674 Pratāpa Malla, roi de Kātmāndu (Népal). 1642 Nouvelle-Zélande aperçue par un capitaine hollandais.
			1643 Hollandais massacrés et expulsés du Cambodge par le roi Chan (1642 – 1659). 1643 – 1663 ʿAbū'l Ghāzī, chef de Khīva.
			1645 – 1680 ʿAbdu'l ʿAzīz Khān, chef de Bukhārā.
			1647 Publication de l' <i>Atlas persan</i> de Šādiq Isfahānī (Inde).

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1640 Baisse des exportations d'argent japonais, supérieures à 150 tonnes par an depuis 1600.		
1640–1715 Pu Songling, auteur chinois de collections de contes.		
1642 Autorité temporelle et spirituelle du dalaï-lama au Tibet accordée par le khân moghol Qoshot.		
1642–1693 hara Saikaku, auteur japonais de <i>La Vie d'une femme amoureuse</i> et d'autres contes érotiques et sociaux.		
1643 Mort de Tawaraya Sotatsu, célèbre peintre japonais.		
1643–1644 Prise de Beijing par Li Zeching, chef paysan ; suicide de l'empereur Ming Chong Zhen. Traversée de la Grande Muraille par les Mandchou puis occupation de Beijing : établissement de la dynastie mandchou des Qing en Chine et règne de Fu in, successeur de Huang Taiji, sous le nom de Shun Zhi.		
1644–1694 Matsuo Basho, poète japonais.		
1645 Publication par le gouvernement Qing d'un almanach reposant sur les connaissances scientifiques occidentales.		
1645–1704 Hong Sheng, compositeur de l'opéra intitulé <i>Palais de la longue vie</i> (Chine).		
1647 Soumission du dalaï-lama du Tibet aux Qing.		

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1648 Soulèvement des cosaques ukrainiens contre la Pologne mené par Bogdan Khmelnitski. Paix de Westphalie. Reconnaissance de l'indépendance des Pays-Bas.	1648–1687 Mehmed IV, sultan ottoman. 1650 Expulsion des Portugais du golfe Persique. Mort de Koçi Bey, le « Montesquieu ottoman ».	1649 Mort de Tukārām, monothéiste mystique du Mahārāshtra. Achèvement du canal sur la partie occidentale de la Yamuna (Inde). 1650 Publication du <i>Samkhyasāra</i> de Vijnanabhikṣu (Inde). Apogée de Jagannātha Pandita, auteur de <i>Rasagangadhara</i> (Inde). vers 1650 Début de la culture du maïs en Inde occidentale.
1651 Loi anglaise <i>Navigation Act</i>. Publication du <i>Léviathan</i> d'Hobbes.		
1652 Acceptation pour la première fois du principe du <i>liberum veto</i> par la Diète polonaise.		1653 Publication de <i>Dabistān-i Mazāhib</i> de Mobid (Inde). Retour dans l'Église de Syrie des catholiques de Kerala.
1654 Traité de Pereyaslav : intégration de l'Ukraine à la Russie.		1654 Mort du prince Pattingalloang de Macassar.
1655–1660 Guerre contre la Suède et incursions russes, transylvaniennes et tartares en Pologne provoquant de nombreuses destructions et d'importantes pertes humaines. Velázquez : <i>Les Ménines</i>.		1655 Reconstruction d'Ayuthia, la capitale thaï.
	1656 Fondation d'un collège grec à Padoue.	1656 Mort de Muhammad ʿĀdil Shāh, chef de Bijāpūr. Phra Narai, roi thaï.

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
	1648 Publication de la <i>Imagen de la Virgen Maria</i> de Sánchez.	
	1650 Publication de <i>Tenth muse</i> de Bradstreet.	
1651 Début de la conversion des tributs en taxe foncière en Corée.		
1653 Reconnaissance par les Qing du bouddhisme tantrique en Mongolie et au Tibet.		1652 Établissement d'une colonie hollandaise au Cap (Afrique du Sud).
1653–1724 Chikamatsu, dramaturge japonais.		

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
	1658 Mort de Hājji Kalfa, encyclopédiste ottoman (helebi).	1657 Traduction persane d' <i>Upanishades</i> par le prince Dārā Shukoh (1615–1659) (Inde). 1659 Aurangzeb, empereur moghol.
1661 Règne personnel de Louis XIV, roi de France.		
1662 <i>Royal Society</i> de Londres.	1662 Mort d'Hakob Karnetsi, géographe arménien.	
1665 Début de la publication du <i>Journal des savants</i> et de <i>Philosophical Transactions of the Royal Society</i> .		1664 Sac de Surat, principal port indien, par le chef marathe Shivājī.
1666 Grand incendie de Londres Académie des sciences de Paris.	1666 Impression de la Bible en arménien. Établissement de la dynastie 'Alawī (Maroc).	1666 Première description de l'uti lisation de la vis métallique en Inde. Suprématie des Hollandais à Macassar.
1667 Publication du <i>Paradis perdu</i> de Milton.	1667 Mort de Sāʿib, poète persan.	
1668 Première représentation du <i>Misanthrope</i> de Molière.		

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1658– 1717 Ogata Korin, peintre japonais. 1661 Expulsion des Hollandais de Taïwan par Zheng Chenggong, général Ming. 1661– 1722 Kang Xi, empereur Qing. 1662– 1705 Zhu Da, célèbre peintre chinois spécialisé dans les paysages, les fleurs et les oiseaux. 1663 Début de l'arpentage en vue de l'imposition en Corée.	1662 Publication de <i>Primavera indiana</i> de Sigüenza y Góngora. 1662– 1672 Achèvement de la cathédrale d'Áyacucho.	1659 Installation des Français à Saint-Louis du Sénégal. 1660 Expulsion des Portugais de l'Afrique de l'Est par les Arabes d'Oman. 1660– 1693 Poursuite du déclin du Kongo. 1665 Bataille de Mbwila, la plus importante du siècle menée en Afrique au cours de laquelle Antonio I^{er} du Congo est vaincu par les Portugais et tué au combat. 1667 Publication d'un traité philosophique en langue amharique par Zara Yaqob (1599– 1693), philosophe éthiopien.

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
1669 Première représentation de <i>Britannicus</i> de Racine.		
1670 Publication des <i>Pensées</i> de Pascal.	1670–1800 Gouvernement des deys en Algérie.	1670 Apogée de Khushhāl Khatak, poète pashto (Afghanistan).
1675 Cathédrale Saint-Paul. Observatoire de Greenwich.		1672 Révolte des paysans Satnāmī (Inde du Nord). Chikka Deva Raya, roi de Mysore jusqu'en 1704 (Inde du Sud). Construction du temple Karindrapur par Pratāpa Malla (Népal).
		1674 Shivājī couronné roi du Mahārāshtra (Inde). Construction de la mosquée Bādshāhī à Lahore par Aurangzeb.
1677 Publication de <i>L'Éthique</i> de Spinoza.		1676 Code maritime en langue bugis publié par Amanna Gappa (Asie du Sud-Est).
		1677 Premiers ouvrages imprimés en tamoul (Inde du Sud).
	1678–1681 Guerre russo-ottomane en Ukraine.	
		1679 Réintroduction de l'impôt de capitation sur les non-musulmans par Aurangzeb. Invasion du Viêt-nam par les armées Ming en fuite.

Asie de l'Est (suite)		Amériques (suite)	Afrique (suite)
1669	Population de Séoul (Corée): 194 000 habitants.	1670 Construction du théâtre de Mexico.	1672 Fondation de la <i>Royal African Company</i> par les Anglais.
	1676 Fondation de l'Université de San Carlos au Guatemala.	1677 Gorée arrachée aux Hollandais par les Français (Afrique de l'Ouest).	
	1679 Publication des sermons de Vieira.		
	vers 1680–1690 Rédaction des <i>Satires</i> de Matos.		
	1680 Publication de <i>Teatro de virtudes políticas</i> de Sigüenza y Gongóra.	1680 Montée en puissance du Buganda (Afrique de l'Est). Fondation du Royaume ashanti (Afrique de l'Ouest).	

Europe (<i>suite</i>)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (<i>suite</i>)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (<i>suite</i>)
1685 Révocation de l'édit de Nantes. 1687 Mort de Johannes Hevelius, astronome (né en 1611), à Dantzic. Publication de <i>Philosophiae naturalis principia mathematica</i> de Newton. 1688 Glorieuse Révolution en Angleterre. 1689 Publication de l'opéra <i>Didon et Énée</i> de Purcell. 1689–1725 Pierre I^{er} (le Grand), empereur de Russie : modernisation administrative, culturelle et militaire. 1690 Publication de <i>Deux Traités sur le gouvernement</i> de Locke.		1682 Occupation de Banten par les Hollandais (Asie du Sud-Est). 1686 Annexion du Bijāpur par l'Empire moghol puis du Golkondā en 1687 (Inde du Sud). 1689 Exécution de Shambhūji, chef indien marathe, par les Moghols.

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
	1681 Publication de <i>Manifiesto filosófico contra las cometas</i> de Sigüenza y Gongóra. Construction de l'église de Santo Domingo à Cuzco Retour de Viveira au Brésil Fondation de l'université de Santo Tomás à Quito.	
1682 Mort du cinquième dalaï-lama, sous lequel fut construit le Potala, à Lhassa (Tibet).		
1683 Occupation de Taïwan par l'armée Qing.		
1684 Instauration de relations commerciales directes entre l'empire Qing et le Japon.	1684 Publication d'<i>Illustrious providences</i> d'Increase Mather.	
		1685 Sécession du royaume de Changamire avec celui de Mwene Mutapa. Fondation de la Compagnie de Guinée par les Français.
	1686 Tuyru Tupac Inca : sculpture de la <i>Virgen de la Almudena</i> à Cuzco.	
1689 Traité sino-russe de Nerchinsk.	1689 Publication de <i>l'Inundación castálida de Juana de la Cruz</i>.	1688 Installation de nombreux huguenots français en Afrique du Sud.
	vers 1690 Rédaction de <i>Primero sueño</i> de Juana de la Cruz.	

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
1694 Banque d'Angleterre. 1696 Publication du <i>Dictionnaire historique et critique</i> de Bayle. 1699 Signature du traité de Karlowitz pour 25 ans : attribution d'une grande partie de la Hongrie à l'Autriche.	1696 Conquête d'Azak (Azov) par les Russes.	1698 Fermeture de la Thaïlande aux étrangers (pendant plus de 1 siècle).
1700 1700–1721 Grande guerre du Nord.	1700 Initiatives du tsar Pierre I^{er} à Hiwa.	1700 Établissement de la dynastie des Ming dans le Ferghana (Transoxiane). Mort de Rājarām, chef marathe (Inde). 1702 Construction du temple Bhatgaon par Bhūpatindra Malla (règne de 1696 à 1722) (Népal).

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1691 Contrôle total de la Mongolie par les Qing.	1692 Publication d'<i>El divino Narciso</i> de Juana de la Cruz. Procès des sorcières de Salem. 1693 Publication de <i>Wonders of the invisible world</i> de Cotton Mather. vers 1694 Rédaction des <i>Afectos espirituales</i> de Madre Castillo.	1693 Indépendance du <i>manikongo</i> vis-à-vis du Portugal.
1697 Suicide de Galdan, khān kalmouk, après la défaite infligée par les Qing. 1697–1758 Hui Dong, critique de la spéculation métaphysique. 1697–1769 Kamo Mabuchi, prêtre shintoïste défenseur de la religion japonaise primitive et critique des influences chinoises.		
		vers 1700 Asantihene, chef akan le plus influent (Afrique de l'Ouest). Intensification du commerce transatlantique des esclaves. 1700 Invasion du royaume de Mwene Mutapa par les Rozwi (Afrique du Sud).

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
1703 Fondation de Saint-Pétersbourg.	1703 – 1730 Ahmed III, sultan ottoman. 1707 – 1720 Lutttes dynastiques en Iran.	1702 – 1762 Shāh Wa ṭullāh, juriste et penseur indien. 1707 Mort d’Aurangzeb, empereur moghol. 1708 Mort de Gobind Singh, dernier gurū sikh. 1709 Révolte de paysans sikhs lancée par Banda, réprimée en 1716 (Inde du Nord). 1710 Découverte d’étain à Bangka dans le Palembang (actuelle Indonésie).
1711 – 1765 Michail Lomonosov, lettré russe (chimie, mécanique, histoire).	1711 Signature d’un traité de paix russo-ottoman à Prut, retour d’Azak aux Ottomans.	
1713 Paix d’Utrecht Publication de la bulle <i>Unigenitus</i> contre le jansénisme.	1714 – 1715 Guerre entre l’Empire ottoman et Venise pour la Morée. 1716 – 1718 Guerre austro-ottomane, traité de Passarowitz.	1714 Établissement de la dynastie Peshwa par Bālājī Vishwanath (Inde).
1717 Watteau : <i>L’Embarquement pour l’île de Cythère</i>.	1717 Défaite russe à Hiwa.	1717 Invasion russe repoussée dans le khānat de Khīva (Asie centrale).

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1704 Proposition de distribution équitable des terres non cultivées par Yan Yuan. 1705 Interdiction par le pape de la participation des catholiques aux rites confucianistes. 1712 Gel de l'impôt de capitation au niveau de 1711 (Chine). 1716–1797 Yuan Mei, poète lyrique chinois.	1704 Transformation de l'académie de Bogotà en université. Fondation de la <i>Boston Newsletter</i>. 1711 Publication de <i>Cultura e opulencia do Brasil</i> d'« Antonil ». 1714–1730 Construction de l'église Nossa Senhora de Gloria à Rio de Janeiro.	1704 Retour du roi de Mbanza Kongo et repeuplement de la ville favorisé par Dona Béatrice « Kimpa Vita », la Jeanne d'Arc congolaise (Afrique centrale). 1715 Arrivée des Français à l'île Maurice, qui prend le nom d'île de France. Culture du café.

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
1719 Publication de <i>Robinson Crusoé</i> de Defoe.	vers 1720 Activité littéraire sous le règne de Vakhtang VI, roi géorgien.	1719–1748 Muḥammad Shāh, empereur moghol. 1720–1740 Bājī Rao I^{er}, <i>peshwa</i> de la Confédération marathe.
1721 Traité de Nystadt (l'actuelle Uusikaupunki) entre la Russie et la Suède mettant fin à la grande guerre du Nord : obtention d'un accès à la mer Baltique pour la Russie, qui devient une puissance européenne.	1723–1727 Guerre irano-ottomane. 1723–1730 Époque des Tu ipes dans l'Empire ottoman.	1723 Occupation du Tashkent par les Kalmouk (Asie centrale).
1725 Représentation des <i>Quatre Saisons</i> de Vivaldi.		
1726 Publication des <i>Voyages de Gulliver</i> de Swift.		1724 Mort de Premānand, poète gujarātī (Inde).

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1718 Publication du <i>Complete atlas of the [Chinese] Empire</i>. 1720 Expédition Qing au Tibet (nomination de ministres résidents chinois permanents, 1727). Levée des restrictions à l'importation d'ouvrages étrangers par le shogūn Yoshimune (1684–1751). 1722–1735 You Zheng, empereur Qing. 1723–1776 Taiga, principal artiste bunjin (Japon).	1721 Fondation de l'Université de La Havane.	
1724 Réunion de l'impôt de capitation et de la taxe foncière (Chine). Expulsion des missionnaires catholiques de Chine. Publication de la <i>Collection of books of ancient and modern times</i> en Chine.	1724 Publication des <i>Mœurs des sauvages américains</i> de Lafitau. 1725 Fondation de l'université de Caracas.	1724 Annexion d'Allada par le Dahomey (Afrique de l'Ouest). 1725 Montée en puissance du Royaume betsimisaraka à Madagascar. Instauration d'un État musulman théocratique au Fouta-Dalon (Guinée).

Europe (<i>suite</i>)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (<i>suite</i>)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (<i>suite</i>)
1733 Kay : navette volante. 1735 Darby : haut fourneau au coke. 1737 Publication de <i>Genera plantarum</i> de Linné. 1739 Publication du <i>Treatise of human nature</i> de Hume.	1727 Ouverture de la première imprimerie turque à Istanbul. 1729 Victoire de Nādir Shā contre les Afghans (occupant Ispahān depuis 1722) ensuite expulsés d'Iran. 1736 Invasion de la Crimée par les Russes. 1736–1747 Règne de Nādir Shā, conquérant iranien : sac de Delhi (1739) et conquête de la Transoxiane (1740). 1739 Traité de paix de Belgrade entre l'Empire ottoman et l'Autriche.	1734 Révolte chinoise à Ayuthia (Thaïlande). 1736 Publication de la première chronique de Jaffna (Sri Lanka). 1737 Contrôle du Gujarāt et du Madhya Pradesh par les Marathes (Inde). Impression du premier livre en singhalais (prières chrétiennes) (Sri Lanka). 1739 Sac de Delhi et annexion de l'Afghanistan et du Sind par Nādir Shāh, chef iranien. 1740 Invasion de la Transoxiane et occupation de Bukhārā de 1740 à 1747 par Nādir Shāh (Asie centrale). Révolte des Mōns à Pegu (Birmanie). Massacre de Chinois par les Portugais à Batavia.

Asie de l'Est <i>(suite)</i>	Amériques <i>(suite)</i>	Afrique <i>(suite)</i>
1729 Instauration de la chambre du roi pour seconder l'empereur Qing. Instauration d'un système de délation dans les villages (Chine). 1729– Dai Zhen, défenseur de 1777 l'analyse empirique. 1730– Motoori, décrypteur et 1801 traducteur du Kojiki, texte fondateur du shinto (Japon). 1735– Qian Long, empereur 1796 Ming. 1739 Interdiction, signe officiel de disgrâce, d'enseigner le taoïsme en Chine adressée à l'immortel taoïste Zhang Tianshi.	1728 Création de la Gazeta de México.	1727 Annexion du Ouidah par le Dahomey (Afrique de l'Ouest). 1734– Expansion des Fante jusqu'à 1804 la côte (Afrique de l'Ouest). 1737 Victoire écrasante des Touareg sur les Arma de Tombouctou (Afrique de l'Ouest). 1738 Asservissement du Dahomey au royaume d'Oyo (Afrique de l'Ouest). 1740 Expansion des Lunda sous le général Kanyembo (Afrique centrale).

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1742 Première représentation de <i>Messie</i> d'Haendel.		1740 – 1761 Bālājī Bājī Rao I ^{er} , <i>peshwa</i> marathe.
1745 Création à Varsovie d'une bibliothèque ouverte au public par les frères Żaluzki ; collections comprenant près de 400 000 ouvrages en 1794 et permettant l'ouverture, en 1795, de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg.		1742 Mort de Beschi, auteur de contes et de romans en tamoul (Inde du Sud). 1743 Mort de Jai Singh Sawai, prince et astronome (Inde).
1748 Publication de <i>L'Esprit des lois</i> de Montesquieu. Fouilles de Pompéi.		1746 Victoire des Français à Mylapore contre la cavalerie moghol.
1749 Publication du premier volume de <i>l'Histoire naturelle</i> de Buffon.	1748 – 1755 Construction de la mosquée Nuruosmaniye à Istanbul.	1747 Fondation du royaume d'Afghanistan par Ahmad Shāh (mort en 1773).
1751 – 1776 Publication de <i>L'Encyclopédie</i> de Diderot et d'Alembert.		1752 – 1760 Alaungpaya, conquérant birman.
1754 Publication du <i>Traité des sensations</i> de Condillac.		
1755 Fondation de l'Université de Moscou. Tremblement de terre de Lisbonne.		1755 Partition du royaume de Mataram (Java).

Asie de l'Est <i>(suite)</i>	Amériques <i>(suite)</i>	Afrique <i>(suite)</i>
1751 Décret des Qing relatif à l'administration conjointe du Tibet par le dalaï-lama et ses représentants.	1745 Fondation du collège de Yale. 1746 Publication de <i>Idea de una nueva historia general de la América septentrional</i> de Boturini. 1747 Fondation de l'université de San Felipe à Santiago du Chili. 1748 Commencement de la cathédrale de La Havane.	1750 Apogée des royaumes sakalava (Madagascar). 1754 Naissance d'Uthmān dan Fodio, fondateur du caïfat de Sokoto. Émergence du royaume du Kaarta (Afrique de l'Ouest).

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
	1757 – Mustafa III, sultan ottoman. 1774	1757 Victoire des Anglais sur Nāzim du Bengale à Plassey (Bengale, Inde).
1758 Publication du <i>Tableau économique</i> de Quesnay. Publication du <i>Candide</i> de Voltaire.	1757 – Règne de Muḥammad III (Maroc) : renforcement de l'autorité de la dynastie des 'Alawites. 1774	1758 Fin de l'emprise chinoise sur le pouvoir kalmouk (Asie centrale).
1760 Publication d' <i>Ossian</i> de Macpherson.		1760 Hsinbyushin, roi birman.
		1761 Défaite infligée aux Marathes à Pānīpat par Ahmad Shāh, chef afghan.
		1761 – Mādhava Rāo, peshwa marathe (Inde). 1772
1762 Publication de <i>L'Émile</i> et du <i>Contrat social</i> de Rousseau.		1761 – Haidar Ali, chef de Mysore (Inde du Sud). 1782
1762 – Catherine II (la Grande). 1796		1762 Massacre de Chinois à Manille.
1763 Paix de Paris mettant fin à la guerre de Sept Ans entre la France et l'Angleterre.		
1764 Élection de Stanislas-Auguste, roi de Pologne. Publication du <i>Dei delitti e delle pene</i> de Beccaria.	1764 Inauguration de la mosquée Lâle i à Istanbul.	
1765 Hargreaves : machine à filer Jenny.		1765 Contrôle des impôts du Bengale et du Bihār obtenu par la Compagnie anglaise des Indes orientales.
		1766 Contrôle total des régions côtières du Sri Lanka par les Hollandais.
		1766 – Incursion chinoise repoussée par les Birmans. 1769

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1757 Promulgation de la loi relative au système <i>baojia</i> (enregistrement de la population et responsabilité collective).		
1758 Expédition des Qing dans le Xinjiang et conquête de la province (1759).		
1762 Population chinoise officiellement supérieure à 200 millions d'habitants.		
1764 Mort de Cao Xueqin, auteur du roman <i>Le Rêve du pavillon rouge</i>.		1764 Annexion du royaume de Zamfara par celui de Gobir : émergence de ce dernier comme principal État hausa (Afrique de l'Ouest).
1765 Première estampe polychrome au Japon par Harunobu (1725–1770).	1766 Construction du théâtre de Philadelphie. 1766–1794 Construction de l'église São Francisco à Ouro Preto.	

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
	1767 Expulsion des Portugais de Mazagân par Muḥammad III. 1768 – 1774 Guerre russo-ottomane.	1767 Sac d'Ayuthia, capitale thaï, par les Birmans. Heurts entre les Britanniques et les Tahitiens (Océanie). 1768 Embarquement de James Cook pour ses voyages (1768 – 1771, 1772 – 1775, 1776 – 1779) en Océanie. 1769 – 1771 Prithvi Narayan, chef de Gorkha, fondateur du royaume du Népal unifié.
1769 Watt : machine à vapeur. 1770 Publication du <i>Système de la nature</i> du baron d'Ho bach.		
1773 Dissolution de l'ordre des Jésuites.	1773 Déclaration d'indépendance de l'Égypte par 'Aṭī Bey. 1774 Traité de paix de Kuchuk-Kaïnardji entre l'Empire ottoman et la Russie, indépendance du khānat de Crimée. 1774 – 1789 Abdūlhamid I^{er}, sultan ottoman.	1772 Découverte de l'île de Pâques par les Hollandais (Océanie). 1773 Loi de réglementation promulguée par le parlement britannique pour contrôler les affaires de la Compagnie des Indes orientales (créée en 1600).
1775 Arkwright : machine à filer Waterframe. 1776 Publication de <i>La Richesse des nations</i> de Smith.		
1779 Crompton : machine à filer Mule-Jenny.		1777 Expulsion des Birmans de Thaïlande. 1780 Apogée de Sadasukhlal, prosateur en langue hindi (Inde).

Asie de l'Est (suite)		Amériques (suite)		Afrique (suite)	
1772	Nombreux agrandissements du Palais d'été de Beijing.	1769	Publication d' <i>O Uruguay</i> de Gama.		
		1770	Début de la construction de sa villa de Monticello par Jefferson. <i>West : La Mort du général Wolfe</i> (tableau).		
		1772	Fondation de l' <i>Academia científica</i> de Rio de Janeiro.		
		1776	Début de la Révolution américaine.		
		1776–1792	Construction de l'hôtel de ville de La Havane.		
		1780	Houdon : statue de George Washington.	1780	Mwene Mbatu, roi de Loango (Afrique centrale).
		1780–1781	Publication de <i>Storia antica del Messico</i> de Clavijero.		

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
1783 Montgo frères. 1784 Première représentation du <i>Mariage de Figaro</i> de Beaumarchais. 1785 Charte de la noblesse : reconnaissance des droits de cette classe par l'impératrice Catherine II. David : <i>Le Serment des Horaces</i>. Cartwright : métier à tisser mécanique. 1788–1792 Grande Diète (ou Diète de quatre ans) en Pologne ; nouvelle constitution proclamée le 3 mai 1791. 1789 Début de la Révolution française	1783 Occupation du khānat de Crimée par les Russes. Traité russo-géorgien. 1787–1789 Guerre russo-ottomane. 1789–1807 Se im III, sultan ottoman. 1790 Alliance prusso-ottomane.	1782 Annexion de l'Arakan par les Birmans. 1783–1802 Rāma I^{er}, fondateur de la dynastie Chakri en Thaïlande. 1784 <i>India Act</i> promulgué par Pitt. Fondation de l'Asiatic Society of Bengal à Calcutta. 1786 Annonce de la découverte de la famille des langues indo-européennes par William Jones à Calcutta. 1788 Colonie pénitentiaire britannique à Sydney. 1789 Défaite infligée aux Chinois par les Tay-Son du Viet Nam.

Asie de l'Est (suite)	Amériques (suite)	Afrique (suite)
1781 Révolte musulmane dans le Gansu, réprimée en 1784.	1781 Mort de Tupac Amaru II, suite à l'échec de la révolte indigène qu'il a menée au Pérou. 1782 Publication des <i>Letters from an American farmer</i> de Crèvecoeur. 1783 Fondation de l'Academia de las nobles artes de San Carlos à Mexico. Real Seminario de Minería à Mexico. 1785 – 1799 Construction du capitol de l'État de Virginie par Jefferson. 1786 Fondation de la Sociedade iteraria de Rio de Janeiro.	
1787 Reproduction à 3 457 exemplaires de <i>La Collection complète en quatre sections (siku quanshu)</i> dont la publication avait commencé en 1773 (Chine).		1786 Début de la révolution guidée par Dan Fodio (Afrique de l'Ouest).
1788 Invasion du Tibet par les Gorkha provoquant une expédition chinoise en 1792.	1788 Création du jardin botanique de Mexico. 1789 Gonzaga : <i>Cartas chilenas</i>.	1787 Naissance de Chaka, roi des Zulu (Afrique du Sud). Apogée du commerce transatlantique des esclaves. Andrianampoinimerina, couronné roi de Madagascar. Premier groupe d'anciens esclaves africains rapatrié à partir de l'Angleterre vers la Sierra Leone.

Europe <i>(suite)</i>	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale <i>(suite)</i>	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie <i>(suite)</i>
1795 Troisième partage de la Pologne entre la Russie, la Prusse et l'Autriche (les deux premiers datant de 1772 et de 1793).	1791 Traité de paix de Szistow entre l'Empire ottoman et l'Autriche.	
	1792 Traité de paix entre l'Empire ottoman et la Russie.	1792 Invasion du Népal par les Chinois.
	1793 Réformes de l'armée ottomane à partir des modèles occidentaux.	1793 <i>Permanent Land-Revenue Settlement</i> instaurant un régime de propriété foncière au Bengale (Inde de l'Est).
	1796 Instauration du régime des Qājār en Iran.	1795 Sri Lanka et Malacca arrachés aux Hollandais par les Britanniques.
	1798 Arrivée de Napoléon Bonaparte en Égypte ; bataille des Pyramides. Victoire des Anglais à Aboukir, déclaration de guerre de l'Empire ottoman à la France. 1799 Mort de Ga ib Dede, poète ottoman mawlawī. Défaite de Napoléon à Acre et départ d'Égypte de ses troupes.	1798 Sri Lanka, colonie de la Couronne britannique. 1799 Destruction par les Britanniques du royaume de Mysore de Tipu Sultan.

Asie de l'Est (suite)		Amériques (suite)	Afrique (suite)
		1791 Rédaction de la <i>Lettre aux Espagnols</i> de Viscardo. 23 août: soulèvement des esclaves de Saint-Domingue déclenchant une révolution dans l'île et permettant les premiers pas vers une mesure législative visant à abolir le commerce transatlantique des esclaves. 1791 – 1795 Publication de la revue <i>Mercurio peruano</i>.	
1792	Invasion punitive du Népal par la Chine.		
1793	Mission de MaCartney en Chine; affirmation de la politique dite de la porte close en Chine.		
1794	Sharaku: portraits d'acteurs de théâtre <i>kabuki</i> (Japon).		
1796	Révolte de la secte du Lotus blanc jusqu'en 1804. Interdiction des importations d'opium par le gouvernement Qing: ignorée par les Anglais.		
1796 – 1820	Jia Qing, empereur Qing.		1796 Conquête du cap de Bonne-Espérance par les Britanniques.
XVIII^e siècle	École de peinture des Huit Excentriques de Yangzhou.		

1800

Europe (suite)	Asie occidentale, Méditerranée orientale et méridionale (suite)	Asie centrale, Asie du Sud et du Sud-Est et Océanie (suite)
		1800 Haidar, amir de Bukhārā jusqu'en 1826. Apogée de Mīr, poète lyrique de langue urdū (mort en 1810) (Inde).
	1801 Traité de paix franco-ottoman.	1801 Population de l'Inde estimée à 200 millions d'habitants.

1800

Asie de l'Est <i>(suite)</i>		Amériques <i>(suite)</i>		Afrique <i>(suite)</i>	
1800	Population de la Chine atteignant officiellement 295 millions d'habitants.	1800 – 1805	Aleijadinho, statues des prophètes de l'église de Congonhas.	1800	Fondation du royaume de Bamoun. Intensification de la traite des esclaves dans l'Afrique du Nord et de l'Est, notamment à destination de l'Égypte.

Index

A

- ʿAbbās I, chah d'Iran 181, 645-650
 al-ʿAbdalī, Muhammad, médecin arabe 585
 ʿAbd al-Wahhab, penseur arabe 181
 Abd Allah Khan, souverain perse 183
 Abd-al Samad, fondateur de l'école moghole 275
 ʿAbdul Wahhāb, penseur arabe 631-2
 Aboul Fazl, historien perse 238, 690, 699, 720-721, 732-734, 754-755
 Aboul Hasan, peintre moghol 276, 281
 Abu-Lughod, Janet, écrivain 6
 Abū Tālib Khān, Mirza, voyageur indien 586
 Acosta, José de, missionnaire espagnol 140, 958, 978
 Afars, peuple 1075-6
 Afghanistan 652-3, 708, 718
 Afonso I^{er}, roi du Portugal 159
 Afrique 1-4, 16-18, 55, 65, 71, 74, 116-117, 131, 158, 160-163, 191-196, 282-285, 992, 1024, 1033, 1036-1055, 1057-1098, 1103-1123
 Afrique australe 1086, 1092-1097
 Afrique du Nord 613-616
 Agonglo, roi du Dahomey 1122
 Agostini, Ludovico, écrivain italien 387
 Agricola, Georgius, savant allemand 44
 Ahmad Gran, sultan 194
 Aix-la-Chapelle, traité 406
 Akans, peuple 159, 1063
 Akbar, empereur moghol 236-238, 270, 275-276, 280-281, 661, 679, 690, 700-701, 707, 719-20, 724-728, 731
 Alamos de Barrientos, Baltasar, penseur espagnol 380
 Al-Baṣri, penseur iraquien 581
 Alcaçar-Quivir, bataille 127
 Alcáçovas, traité 158
 Alemán, Mateo, écrivain espagnol 443
 Alencastro, Luiz Felipe de, écrivain brésilien 34
 Alger 608-9, 611-6
 Al-Huwaizi, penseur 583
 Āli, Mustafa, historien ottoman 236
 Al-Kabi, écrivain iraquien 583
 Al-Kabir, ʿAli Bey, mamelouk égyptien 591
 Al-Kadir-Kan, Abd, souverain 1120
 Al-Khalawi, Rachid, poète arabe 632
 Allatius, Léo, théologien grec 516
 Allemagne 79-81, 293-295, 332-333, 379-381, 454-456
 Alpers, Svetlana, historienne américaine 279
 Al-ʿUmarī, ʿAbdul-Bāqī Ibn Murād, écrivain iraquien 584
 Al-Umarī, M. Amīn Al-Khatīb, écrivain iraquien 585
 Amérindiens, peuple 40-41, 60-61, 70, 74, 83, 127, 134, 143-153, 924-942

- Amériques 281-282, 757, 931,
 1007, 1016, 1023, 1026, 1041,
 1047, 1050, 1052, 1140
 Angleterre 446-447
 Angola 1118
 Antilles 1026-1028
 Antonil, écrivain jésuite 987
 Anville, Jean Baptiste
 Bourguignon de, cartographe et
 géographe français 303
 Arabie 619, 621, 625, 627-634
 Arabie, péninsule de 619-626,
 631-634, 752
 Arakan, royaume 754
 Arcadelt, Jacob, compositeur
 franco-flamand 430
 Aristarque de Samos, astronome
 et mathématicien grec 205
 Aristote, philosophe grec 198, 205
 Arjan, gourou 717-718
 Arkwright, Richard, inventeur
 anglais 48
 Arménie 644-648, 665-666
 Arnauld, Antoine, philosophe,
 mathématicien et théologien
 français 260
 Arnouville, Machault de, homme
 d'État français 403
 Ashanti, royaume 194, 284
 Ashikaga, Yoshimitsu, souverain
 japonais 859
 Asie 169-170, 220-222, 223-226,
 280-281, 851
 Asie centrale 675-679, 682
 Asie du Sud-Est 764-769, 773-785,
 788
 Askiya (Muḥammad ibn Abu
 Bakr), souverain 1060
 Astell, Mary, théologienne anglaise
 86
 Atahualpa, empereur des Incas
 966, 972, 977
 Athabaskan, langue 925
 Augsbourg, paix de 106-107
 Augustin, saint 103
 Aurangzeb, empereur moghol
 707-709, 711-712, 723, 734
 Australie 192-193, 1130, 1132-1140
 Autriche 108, 378, 381, 409, 455,
 463, 474-478
 Aztèques, peuple 32, 61, 147,
 150-151, 178, 198, 281, 679,
 690, 700-701, 707, 719-720,
 724-728, 731, 961, 963-965,
 1007

B

- Bābur (Zahir ud-din Muhammad),
empereur moghol 702, 726, 734
- Bach, Jean-Sébastien, musicien
allemand 456
- Bachkine, Matvei, penseur
réformiste 492
- Bacon, Francis, philosophe anglais
389, 448, 452
- Bahima (Hima), royaume 1080-1081
- Bahutu (Hutu), royaume 1081
- Bakewell, Robert, agronome
anglais 50
- Balboa, Vasco Núñez de,
explorateur 146
- Bali 763
- Balim Sultan 181
- Balkans 465, 511-516, 518-529
- Bantou, langue 993, 1062, 1080-1081
- Bantous, peuple 119
- Barbade (la) 935-6
- Barca, Pedro Calderón de la,
dramaturge espagnol 440, 444-
445
- Barre, Poulain de la, penseur
français 87
- Barrière (la), traité 406
- Basho, Matsuo, poète japonais 274
- Batavia 784, 788
- Batu Khan, dirigeant mongol 483
- Batutsi, royaume 1080-1081
- Bayle, Pierre, philosophe français
248, 252-253
- Beccaria, Cesare, philosophe
italien 248-249
- Benedetto da Majano, architecte et
sculpteur italien 427
- Bengali, langue 182
- Bénin 194, 284
- Bentley, Richard, écrivain anglais
294
- Bernier, François, voyageur
français 67, 698-699
- Bernini, Gian Lorenzo (Le
Bernin), architecte et peintre
italien 441
- Bessarion, Jean, patriarche latin
293
- Bèze, Théodore de, théologien
français 382
- Bialbas, peuple 1036
- Blaeuw, Willem Janszoon,
cartographe et astronome
hollandais 303
- Blight, William, capitaine et
explorateur 1148
- Blotius, Hugo, juriste viennois
294
- Boccalini, Traiano, écrivain italien
235
- Bodin, Jean, philosophe et juriste
français 377
- Bodley, Thomas, diplomate
anglais 293
- Bohème (la), 463-468
- Bolivar, Simon, général sud-
américain 155
- Borgia, César, prince italien 267
- Borgo 1064
- Bornéo 133, 779, 788
- Borno 1061
- Borromée, Frédéric, archevêque
italien 293
- Borromini, Francesco, architecte
italien 441

- Bosch, Jérôme, peintre néerlandais 429
- Botero, Giovanni, diplomate et poète italien 380
- Botticelli, Sandro, peintre italien 271
- Bougainville, Louis Antoine de, explorateur et navigateur français 1143
- Boukman, chef 1028
- Boulogne, Joseph, musicien français 1026
- Boundou, royaume 1115
- Bowles, William, écrivain et poète anglais 245
- Brahe, Tycho, astronome danois 447, 557-558
- Bramante, Donato, architecte italien 271
- Brandão, Ambrosio Fernandes, écrivain brésilien 985
- Branković, Djordje, historien serbe 521
- Brant, Sebastian, humaniste allemand 426
- Braudel, Fernand, historien français 5
- Brésil 986-987, 991, 994-997, 1000, 1002-3, 1006
- Brest, union de 477
- Bruegel, Pieter (l'Ancien), peintre flamand 429, 431
- Brunelleschi, Filippo, architecte italien 277
- Buffon, Georges-Louis Leclerc, comte, mathématicien, biologiste et cosmologiste français 454
- Bulgarie 513, 515
- Burckhardt, Jacob, philosophe et historien suisse 624
- Burroughs, Jeremiah, écrivain anglais 245
- Burundi, royaume 1036

C

- Cabezón, Antonio de, musicien espagnol 443
- Cabot, John, navigateur italien 927
- Cabral, Pedro, commandant portugais 169
- Caitanya, philosophe et réformateur hindou 186
- Calvin, Jean, réformateur français 175, 437-440
- Cambacérès, Jean-Jacques Régis de, avocat et homme d'État français 231
- Cambodge 187, 763-764, 772, 774, 776-778
- Campanella, Tommaso, philosophe, théologien, poète et astrologue italien 377
- Canada 410, 932, 936-938, 942
- Canaries, îles 1011
- Cao Xueqin, écrivain chinois 840
- Cao Zhan, guerrier chinois 86
- Caraïbes 1024-1025
- Caritat, Marie Jean Antoine Nicolas de, marquis de Condorcet, philosophe, mathématicien et politologue français 256, 259-261
- Cartwright, Edmund, ingénieur anglais 48
- Casas, Bartolomé de las, ecclésiastique, écrivain et voyageur espagnol 127, 146, 152, 179, 947
- Castiglione, Giuseppe, missionnaire et peintre italien 280
- Castille, royaume 314-315
- Catherine II, impératrice de Russie 503
- Çelebi Kâtib, savant turc 295
- Cervantès, Miguel de, romancier, poète et dramaturge espagnol 440, 444, 459
- Ch'ôngjo, roi de Corée 912
- Chan, roi de Cambodge 776
- Changamira, roi du Butua 163
- Changamiré (Rozvi), empire 1036
- Charles I^{er} Frédéric de Bade, duc de Bade 403
- Chichimecans, peuple 949, 963-964
- Chili 134
- Chine, 41-42, 51, 82, 222-226, 262-264, 275, 280, 291, 300, 303, 305, 334, 418, 463, 470-471, 487-488, 497, 536-538, 747-748, 792, 794-797, 800-801, 805-815, 822-827, 831-832, 841-852, 893, 908-909, 1003, 1017-1018, 1037, 1054, 1059, 1082
- Corée 137, 189-190, 299-300, 610-612, 834-912
- Chong Yak-yong, philosophe coréen 190
- Chtcherbatov, M. M., 504
- Clavijero, Francisco Javier, professeur et historien de Nouvelle-Espagne 964
- Codrington, Christopher, soldat britannique et gouverneur colonial 1025
- Colbert, Jean-Baptiste, ministre de Louis XIV 292, 300, 334

- Colet, John, humaniste anglais 426
- Colomb, Christophe, explorateur 924, 946, 984
- Confucianisme 170, 187-188, 190, 192, 269, 290, 814, 838, 847, 849, 851, 910-911
- Constantinople 17, 103, 165, 180, 183, 203, 425, 492, 519, 522-523, 532
- Cook, James, capitaine, navigateur et cartographe anglais 192, 1143-1144, 1148
- Copernic, Nicolas, astronome polonais 199, 203-212, 227, 432, 447, 479, 558-559, 959
- Corneille, Pierre, dramaturge français 450
- Cortés Hernándo, conquérant espagnol 151, 947
- Cosaques, peuple 469, 477, 496-497
- Costa, Claudio Manuel da, poète brésilien 1002
- Côte de l'Or 160
- Cranach, Lucas, peintre allemand 429
- Croatie 469, 522
- Crosby, Alfred, historien, professeur et écrivain 8
- Cruz, Sor Juana Inés de la, poétesse mexicaine 964
- Cuba 1009-1016, 1023

D

- Dahomey, royaume 284
Dai Zhen, penseur chinois 188,
262, 837-838
Damad, Mir, philosophe perse 181
Danemark 128-129, 398, 401-402
Dantas, Lucas, révolutionnaire
portugais 1006
Dante Alighieri, poète italien 273
Dārā Shukoh, prince hindou 721-
723
Daswanth, peintre perse 276
David, Jacques-Louis, peintre
français 286
Defoe, Daniel, écrivain anglais 451
Demak, ville 779, 784
Descartes, René, philosophe
français 212-214, 248, 251-252,
259, 448
Deus, João de, révolutionnaire
portugais 1006
Dias, Bartolomeu, explorateur
portugais 158
Dias de Novais, Paulo, explorateur
portugais 163
Diderot, Denis, écrivain et
philosophe français 184, 296,
303, 452-454, 548-549
Digges, Thomas, savant anglais
239, 244
Dionissi, peintre 494-495
Djoukoun, royaume 1061-1062
Druze, communauté 576-579
Dubrovnik (Raguse), ville 521-
524
Dufour De Pradt, abbé et
ambassadeur de Napoléon 157
Dürer, Albrecht, peintre allemand
275, 429
Dyck Anthony Van, peintre
flamand 445
Dzavakhchvili, I. A., historien
géorgien 671

E

- Edo (Bénin) 1038
- Église arménienne 663
- Église catholique grecque / Église
Uniate 477, 576
- Égypte 588-605
- Élizabeth I^{re}, reine d'Angleterre 438
- El-Mansour, Ahmed, souverain du
Maroc 609
- Empire byzantin 120, 165-166,
180, 424-425, 532, 562
- Empire ottoman 9, 10, 52, 66,
98-103, 120, 131, 167-168,
179-181, 218, 236-237, 292-
295, 299, 300, 302, 465, 474,
511-512, 514-515, 532, 534-549,
551-554, 557, 559-568, 570,
572, 574, 577-579, 581, 583,
585-586, 590-591, 596, 600,
602-604, 608, 613-614, 641-644
- Empire peul du Macina 1033
- Encina, Juan del, poète et
dramaturge espagnol 430
- Érasme Désiderius, humaniste
néerlandais 425-427
- Erlach, Fischer von, architecte et
sculpteur autrichien 455
- Eskimos, peuple 118-119, 179
- Espagne 70-71, 107-108, 112-113,
124-125, 151-159, 162-163,
313-317, 323, 327, 332-333,
337, 364, 379-380, 384, 387-
390, 398-399, 400-401, 403-404,
414, 427, 429, 442-445, 608,
786-787, 928-929, 946-947, 956,
968-969 1022-1023, 1016, 1008,
1142-1143
- Estonie 467, 469
- États-Unis 110-112, 155-156, 179-
180, 195, 298-299, 942-943
- Éthiopie 161, 194, 1074-1076,
1080, 1099-1112, 1119
- Europe 16-17, 34-36, 43-47, 59,
68, 70-71, 82-83, 96, 112, 119-
131, 134-136, 139-141, 165-173,
176-177, 266, 274-275, 291-300,
313-331, 334-337, 356-357,
359-361, 365-372, 405-406,
408-410, 423-448, 532, 534-536,
1142-1149
- Europe centrale de l'Est 184, 462-
469, 476-481, 522-523
- Europe occidentale 224-227
- Eyck, Jan van, peintre flamand
278, 429

F

- Fabriano, Roseo da, écrivain
italien 387
- Fadūlī, érudit irakien 583
- Falconet, Etienne Maurice,
sculpteur français 508
- Fang Yishi, théoricien chinois 262
- Faustino, Manuel, révolutionnaire
brésilien 1006
- Federov, Ivan, penseur russe 490
- Feijóo, P. Benito Jerónimo,
écrivain espagnol 458
- Ficin, Marsile, philosophe et poète
italien 425
- Finlande 128-129
- Fortescue, sir John William,
historien et homme d'État
anglais 378, 380
- Fouta-Toro, région 1120-1121
- France 35-36, 62, 86-87, 109-112,
128-130, 146-150, 160-161,
288-290, 293-295, 300-301,
332-333, 337, 352-353, 364,
379-381, 384-388, 390-392,
396-397, 400-404, 414-415, 420,
429-430, 439-440, 452-454,
550-554, 603-605, 741, 929-943,
985-987, 1016-1019, 1022-1023
- Franciscains, ordre 179
- François-Xavier, saint,
missionnaire espagnol 190
- Fréret, Nicolas, penseur français
260

G

- Gadamer, Hans-Georg, philosophe allemand 4
- Galileo Galilei, physicien et astronome italien 44, 447, 209-211, 215-217
- Gama, Vasco de, explorateur portugais 69-71, 158, 185, 279, 703, 706-708
- Gandavo, Pero de Magalhães, historien portugais 985
- Gasca, Pedro de la, évêque et diplomate espagnol 967, 974
- Gay, John, poète et dramaturge anglais 451, 459
- Gênes 165
- Gennai, Hiraga, peintre japonais 280
- Genroku, période 269
- George III, roi d'Angleterre 355
- Géorgie 670-674
- Gérard de Crémone, écrivain et traducteur italien 204
- Gibbon, Edward, historien anglais 260
- Giorgione, peintre vénitien 278
- Giotto, peintre italien 277
- Giyanti, traité 785
- Gobind Singh, gourou 718
- Goethe, Johann Wolfgang von, poète, romancier et dramaturge allemand 455
- Gombrich, Ernst Hans Josef, écrivain viennois 277
- Gong Zizhen, écrivain chinois 830
- Gonzaga, Luis, compositeur brésilien 1006
- Gonzaga, Tomás Antonio, poète portugais 1002-1003
- Gouges, Olympe de, femme de lettres et polémiste française 86
- Gouramichvili, David, poète géorgien 672
- Goya, Francisco de, peintre et graveur espagnol 457-458
- Grande-Bretagne 48, 77, 109-113, 184, 196, 291, 307, 335, 396-397, 399, 400-402, 406, 408-411, 414-416, 418-419
- Graunt, John, démographe anglais 240
- Grèce 277, 284-285, 424-425, 449, 518-521, 525-526
- Grimmelshausen, Hans Jakob Christoffel von, romancier allemand 454
- Groot, Hugo de (Grotius), écrivain néerlandais 245-247
- Gu Yanwu, écrivain chinois 836
- Guadeloupe, région 1017
- Guam, île 1141, 1144-1145
- Guangpi Xu, écrivain chinois 844
- Gujarati, langue 737
- Gushri Khān, chef des Mongols 915-916

H

- Haendel, Georg Friedrich,
musicien allemand 456
- Haïti 81-82, 154-155, 180
- Hajji Khalifa, encyclopédiste
ottoman 546
- Hargreaves, James, inventeur
anglais 48
- Harrington, James, philosophe
anglais 247
- Hawaii, îles 1147-1148
- Hawsas, peuple 1061
- Hayashi Razan, idéologue japonais
191
- Haydn, Franz Joseph, musicien
allemand 176, 456-457
- Heckscher, Eli Filip, historien
suédois 392
- Henri, prince du Portugal 279
- Henry VIII, roi d'Angleterre 438-
439
- Herbelot, Barthélemy de,
orientaliste français 305
- Herder, Johann Gottfried von,
philosophe allemand 456
- Herrera, Juan de, architecte
espagnol 442
- Hideyoshi, Toyotomi, souverain
japonais 190, 267, 860, 898,
902
- Hildebrandt, Lukas von, architecte
autrichien 455
- Hindi, langue 733, 735-737
- Hindouisme 170, 181-182, 185,
695-701, 713-715, 718-724
- Hispaniola, île 1011, 1014, 1019
- Hobbes, Thomas, philosophe
anglais 104, 232, 247-248, 251-
252
- Hohenzollern, Albrecht von, duc
de Prusse 470-471
- Holbein, Hans, peintre allemand
429
- Hollande 113, 128, 135, 160-161,
163, 171-172, 239, 245, 279, 289,
322-323, 325, 331, 333, 335-336,
379, 391-392, 396, 412-413,
427-430, 445-446, 552, 750-752,
755-757, 787-788, 930, 966, 989,
1016-1018, 1142, 1146, 1444
- Hong Liangji, écrivain chinois 828
- Hong Taiji, empereur chinois 903-
904
- Hongrie 463, 467-468, 475-476
- Hopis, peuple 179
- Hotman, François, écrivain et
avocat français 382
- Houssaie, Amelot de la, écrivain 258
- Hsu-Wei, écrivain chinois 86
- Huang Zongxi, philosophe chinois
836
- Hui Dong, philosophe chinois
188, 837-838
- Hume, David, philosophe anglais
184, 242, 246-248, 257, 259-
260, 451-452
- Hurons, peuple 153
- Hus, Jean, théologien et
réformateur tchèque 463, 476
- Utten, Ulrich von, écrivain
allemand 426

I

- Ibn al-^cArabi, écrivain arabe 182,
719-720, 722-723
- Ibn Hannā, Al-Mosulī Eliyās,
savant iraquien 584
- Ibos, peuple 1036-1037
- Igala, État 1062
- Igbos, peuple 1064-1065
- Îles du vent, archipel 1017
- Incas, peuple 43, 52-53, 63-65,
80-81, 84-86, 97-100, 135-136,
150-152, 178, 219-220, 236-238,
267-268, 270, 272-273, 275-276,
280-281, 291-293, 369, 685-687,
690-696, 699, 700-701, 706-707,
743, 968-969, 971
- Inde 4-5, 7-8, 43, 52-53, 55, 58,
62-65, 67-68, 74-75, 80-81, 86,
97-100, 135-136, 144, 171-172,
181-182, 185, 219-222 236-238,
267-268, 270, 272-273, 275-276,
280-281, 291-293, 296-297,
305-306, 313, 318-320, 325,
328-329, 332-333, 336, 340,
345-352, 360-361, 369-370,
396-397, 593, 676, 685-688,
690-703, 706-724, 724-739,
741-743, 947, 986, 1014, 1078,
1096-1097
- Indes orientales 65-66, 71, 74-76,
112-113, 143-145, 160-162, 169-
173, 185-187, 335-337, 392-393,
648-649, 692-694, 740-744, 767
- Innis, Harold, théoricien 306
- Innocent VIII, pape 433
- Inquisition 956
- Iraq 581-6
- Iran 102, 131-132, 637-50, 652-
689
- Irlande 35
- Iroquois, peuple 153, 179
- Iskandar Muda, sultan 182
- Ismail I^{er}, chah d'Iran 181, 641-
644
- Istanbul 5, 9, 168, 180, 184, 225,
290, 292, 294, 464-465, 480-481,
512-514, 542, 546, 548-549, 551,
557, 560, 563-568, 577, 584,
588, 595, 600, 611, 613, 616,
629-630, 648, 659, 660, 664,
1156, 1164, 1166, 1170, 1174,
1200, 1202, 1204
- Italie 165, 232-6, 267-268, 271,
277, 293, 332-333, 402, 404,
423-433, 441-442

J

- Jahāngīr, Nuruddin Salim,
 empereur moghol 707, 721,
 725, 730-732
- Jai Singh Nurruddin, souverain
 indien 220, 304
- Jamaïque 1011, 1013, 1015, 1018-
 1019, 1023
- Japon 188-193, 268-269, 274,
 276-277, 858-860, 865-873,
 874-880, 882, 885-889, 908-910
- Java 133, 135, 171, 182, 763, 778,
 780, 784-785
- Jean de la Croix, saint et mystique
 espagnol 443
- Jésuites 169-170, 179, 220-226,
 280-281, 402, 479, 851, 956-
 957, 991, 1114
- Jonson, Ben, dramaturge anglais 447
- Josetsu, Taiko, peintre japonais 276
- Jovellanos, Gaspar Melchor
 de, homme d'État et écrivain
 espagnol 458
- Jules II, pape 271

K

- Kaarta, royaume 1060
 Kabīr, poète indien 185
 Kabīr de Varanasi, chef religieux indien 716
 Kabyès, peuple 1036
 Kahekili, chef 1148
 Kalala Ilunga, fondateur de l'Empire Luba 1072
 Kalf, Willem, peintre néerlandais 279
 Kamehameha, chef 1148
 Kamo no Mabuchi, prêtre japonais 192
 Kangxi, empereur chinois 222, 791-792, 794, 916
 Kannada, langue 738
 Kant, Emmanuel, philosophe allemand 176, 184, 455-456
 Kara Mustafa, Pacha, vizir de l'Empire ottoman 538
 Karakalpaks (Qaraqalpaqs), peuple 676, 678
 Karlourtz (Carlourtz), traité 133
 Kashmiri, langue 736
 Kay, John, navette volante 48
 Kazakhs (Qazaqs), peuple 675
 Kenya 1082
 Kepler, Johann, astronome et mathématicien allemand 208-209, 212, 447
 Khanats Ouzbeks, peuple 675-681
 Khoi Khoi, communauté sud-africaine 1091
 Khwāja, ‘Abduwahhād, poète arabe 677
 Kirghizs (Qīrgīz), peuple 675
 Knox, John, réformateur écossais 438
 Kokan, Shiba, artiste japonais 280
 Kongo, royaume 159, 1036, 1109, 1113-1114, 1116, 1069
 Köprülü, Mehmed Pacha, vizir de l'Empire ottoman 538
 Korydalleus, Theophilos, philosophe grec 519-520
 Kosoi, Feodosi, serf 492
 Kosovo, bataille 539, 549
 Koulikovo, bataille 483-487
 Krizhanitch, Youri, écrivain croate 498

L

- La Fontaine, Jean de, poète français 450, 459
- La Rochefoucauld, François VI duc de, écrivain français 252, 254
- Lafitau, Joseph François, écrivain et missionnaire français 151
- Lakotas, peuple 179
- Landseer, Edwin, peintre anglais 286
- Laos 187, 774, 776
- Lapons, peuple 129
- Lavoisier, Antoine Laurent de, savant français 454
- Le Lorrain, Claude, peintre français 449
- Le Roy, Ladurie Emmanuel, historien français 36, 431
- Lê Thánh-tông, empereur du Vietnam 763, 770
- Lee, Joseph, écrivain 243-244
- Leeuwenhoek, Antoine van, inventeur néerlandais 454
- Leeward, îles 936
- Leibniz, Gottfried, philosophe, mathématicien et homme de loi allemand 294, 454
- León, Luis de, théologien espagnol 443
- Léonard de Vinci, peintre, sculpteur et architecte italien 44, 275, 277-278, 428-429, 433
- Lépante, bataille 132, 535
- Lessing, Gotthold, philosophe et dramaturge allemand 176, 184
- Levant 165-167
- Li Chih, écrivain chinois 290
- Li Shizhen, médecin et herboriste chinois 845
- Li Zicheng, révolutionnaire chinois 828
- Lima, concile de 978
- Linné, Carl von, naturaliste suédois 454
- Lisboa, Antonio Francisco (Aleijadinho), sculpteur et architecte brésilien 282, 1003
- Lituanie 463, 467-474
- Livonie 470
- Livoniennes, guerres 471, 493
- Lloyd, Edward, courtier anglais 307
- Lobis, peuple 1036
- Locke, John, philosophe anglais 155, 176, 232, 244-249, 256, 259-260, 451
- Lomonossov, Mikhail V., astronome et musicien russe 504
- Louis XIV, roi français 386, 394-396, 449-450
- Louis XV, roi français 400
- Louria, Isaac, écrivain 178
- Loyola, Ignace de, saint 441
- Luba, empire 1070
- Luddite, mouvement 419
- Lunda, empire 1070
- Luther Martin, moine allemand 2, 175, 177, 374-375, 435-437
- Lyly, John, dramaturge et romancier anglais 447

M

- MacNeill, William Hardy, philosophe anglais 6, 17
- Machiavel, Niccolò, philosophe et homme politique italien 232-238, 247, 256, 261-262, 376
- Maciel, José Alvares, révolutionnaire sud-américain 1004
- Madagascar 1084-1085
- Madrid, traité 1017-1018
- Magellan, Fernand de, explorateur portugais 1141-1142
- Makassar, capitale indonésienne 779-781
- Malacca 778-780
- Malais, langue 769
- Malaisie 133, 182
- Malayalam, langue 739
- Malindi, ville du Kenya 159
- Malthus, Thomas Robert, démographe anglais 22
- Malynes, Gerald de, écrivain anglais 240-244
- Mandchourie 137
- Mandeville, Bernard, écrivain néerlandais 243, 253-254, 257
- Mansour, peintre moghol 276
- Marathi, langue 733, 737-738
- Margounios, Maximos, théologien grec 518
- Mariana, Juan de, historien espagnol 382
- Mariannes, îles 1141
- Maroc 609-610
- Marquises, îles 31, 35, 84-85, 574, 700-701, 813, 1036, 1141
- Martínez, Enrico (Heinrich Martin), savant allemand 959
- Martinique 1017
- Maruyama, Masao, écrivain japonais 249
- Marx, Karl, philosophe et activiste politique allemand 4, 58, 76, 79
- Mary Tudor, reine d'Angleterre 438-439
- Masanobu, peintre japonais 276
- Mattos, Guerra Gregorio de, poète brésilien 1000
- Matveïev, A. S., peintre russe 501
- Maximilien, Joseph, Prince-Électeur de Bavière 398
- Mayas et aztèques, peuples 151-153
- Mecque, Médine 622-624, 626-628
- Médicis, famille 425, 433
- Mehmet Said Efendi 305
- Mei Wending, mathématicien chinois 340
- Meikle, Andrew, ingénieur écossais 50
- Mélanésie 1130-1131, 1133, 1144, 1146
- Mendaña, Alvaro de, navigateur et explorateur espagnol 1141, 1144
- Mendelsohn, Moïse, philosophe 177
- Mercator, Gerardus, géographe et mathématicien flamand 303
- Mérinos 323
- Merv, bataille 641
- Mexique 53-54, 70-71, 79-80, 152, 946-950
- Michel-Ange (Michelangelo Buonaroti), peintre, sculpteur, poète et architecte italien 275, 278, 427-428

- Michelozzo di Bartolommeo,
architecte et sculpteur italien
427
- Micronésie 1130-1131, 1136-1137
- Mill, John Stuart, philosophe et
économiste anglais 232
- Milton, John, écrivain anglais 447
- Ming Antu, mathématicien chinois
845
- Mir Sayyid Ali, peintre perse 275
- Misselden, Edward, écrivain 240
- Mohács, bataille 463, 474
- Moisiodas, Iosipos, écrivain grec
521
- Molière (Jean-Baptiste Poquelin),
dramaturge français 449
- Molina, Tirso de, écrivain espagnol
390, 445
- Molla Lutfi, mathématicien
ottoman 545
- Moluques, îles 778-780
- Montaigne, Michel Eyquem de,
philosophe et homme politique
français 2, 426
- Montañés Juan Martinez, sculpteur
espagnol 440
- Montano, Benito Arias, écrivain
espagnol 294
- Monténégro, république des
Balkans 524
- Montesquieu, Charles Louis de
Secondat, Baron de, philosophe
et penseur politique français
258, 260, 452
- Montezuma 151
- Moravie, région 476
- More, Thomas, juriste, historien,
théologien, philosophe et
homme politique anglais 235-
236, 430, 436-438, 443
- Morelly, Étienne-Gabriel,
philosophe français 255
- Mothe-Fénelon, François de
Salignac de la, théologien et
écrivain français 450
- Motonobu, Kano, peintre japonais
276
- Mozambique 159
- Mozart, Wolfgang Amadeus,
musicien allemand 176, 456
- Mubārak, écrivain 720
- Muḥaddiṣ, Abdul Haqq,
commentateur des écrits du
Prophète Muhammad 723
- Mun, Thomas, écrivain anglais
240-241
- Munhumatapa, empire 1033
- Murad IV, sultan ottoman 538
- Murasaki Shikibu (Dame),
romancière japonaise 274, 879
- Murillo, Bartolomé Esteban,
peintre espagnol 440, 442
- Müteferriqa, Ibrahim, homme de
lettres et diplomate ottoman 295
- Myanmar (Birmanie) 135, 764,
769, 773-778

N

- Nādir, chah d'Iran 585, 709
 Nahuatl, langue 958
 Nānak, Gurû, mystique indien 185, 717
 Nantes, commune française 1115
 Nassau, Frédéric-Henri de, prince d'Orange et compte de Nassau 989
 Navarrete, Fernández Martin de, historien et voyageur espagnol 387
 Nebrija, Antonio de, écrivain espagnol 426
 Nef'i, poète ottoman 301
 Népal 759-762
 Neumann, Balthasar Johann, architecte allemand 455
 Newcomen, Thomas, inventeur anglais 45-46
 Newton, Isaac, physicien, mathématicien et astronome anglais 44, 212-216, 447
 Ngonis, peuple 1090-1092
 Nguyễn, Binh Khiem, poète et sage du Vietnam 772
 Nicole, Pierre, théologien français 251-255, 260
 Nikitine, Afanasi, voyageur russe 488
 Nikitine, I. et R., portraitistes russes 508
 Nikon, patriarche russe 183
 Nizam al-Mulk, al-Tusi Abu Ali al-Hasan, politicien perse 545
 Nobili, Roberto de, missionnaire italien 188
 Nobrega, Manuel de, prêtre portugais 986
 Nobunaga, Oda, commandant japonais 190, 860
 Nord, guerre du 474, 503
 Nouveau Monde 128-130, 146-150, 364, 929-943
 Nouvelle-Zélande 1129-1133
 Nsos, peuple 1040
 Ntemi, région 1081
 Nunes, Viana Manuel, dirigeant portugais 1001
 Nurhaci, chef mandchou 902-903
 Nurse, D., écrivain 1082-1083
 Nystad, traité 406

O

- Océanie 25-27, 58, 192-193,
1128-1134, 1136-1149
- Oldenburg, Henry, diplomate et
théologien allemand 295
- Oliver, Douglas, anthropologue
1139
- Oman 621, 623, 630
- Opium, guerre 803-805
- Ordine-Nachtchokine, A. L.,
théoricien russe 498
- Oromos, peuple 1077-1078
- Ortiz, Luis de, inventeur 389
- Osei Kwame, dirigeant africain
1122
- Ourdou, langue 733-736, 743
- Oyo, royaume 1064

P

- Palestrina, Giovanni Pierluigi da, compositeur italien 442
- Panipat, bataille 710
- Paraguay 179
- Parbatiya (Gorkhali), langue 761
- Paris, traité (1763) 410, 412-413, 942
- Paris, traité (1783) 942
- Pascal, Blaise, mathématicien, physicien et philosophe français 260, 450
- Peresvetov, Ivan Semenov, théoricien russe 493
- Perez de Holguin, Melchor, peintre bolivien 282
- Pérou 70-71, 966-980
- Perse 660-662
- Pestalozzi, Johann Heinrich, pédagogue suisse 454
- Petline, Ivan, écrivain russe 497
- Petty, William, médecin, économiste et philosophe anglais 240, 242
- Peurbach, Georg, astronome allemand 204
- Philippe V, roi d'Espagne 401
- Philippines 192, 787, 1141
- Philothée de Pskov, abbé 492
- Pic de la Mirandole, Giovanni, humaniste italien 425
- Pierre le Grand (Pierre I^{er}), tsar de Russie 50, 184, 501-504
- Pīrī Reis, amiral et cartographe ottoman 303, 559, 1160, 1164
- Pita, Sebastião da Rocha, peintre portugais 985, 992
- Pizarro, Francisco, conquérant espagnol 966-967
- Plassey, bataille 112
- Platon, philosophe grec 204
- Pologne 176, 387, 468-475, 477, 481
- Polynésie 130, 192, 1132
- Poma de Ayala, Felipe Guaman, cartographe péruvien 303
- Pombal, marquis de, homme politique portugais 995, 1001
- Porto Rico 1010-1014, 1022-1024
- Portos, F., théologien grec 518
- Portugal 70-71, 74-75, 81-84, 112-113, 120-121, 125, 127-128, 158-160, 162-163, 169-171, 313-317, 337, 364, 379-381, 403-404, 429-430, 621-625, 703, 706-707, 773-780, 931, 984-991, 994-996, 1016-1018, 1082-1083, 1142-1143
- Poussin, Nicolas, peintre français 440, 449
- Prés, Josquin des, compositeur français 430
- Protestantisme 106, 148-150, 174, 234-235, 434-439, 476-478, 1113-1118, 1121
- Prusse 398, 468-470, 472, 476-478
- Ptolémée, Claudius, astronome grec 203, 210

Q

Qadjar, Agha Mohammad Khan,
souverain perse 657

Qāzi Nūrullāh Shustarī, théologien
722

Qianlong, empereur chinois 816,
829-832, 917

Quesnay, François, médecin français
255

Quevedo, Francisco de, poète
espagnol 444

Quintilien, écrivain classique 425

Quiros, Pedro Fernandez de,
explorateur portugais 1141,
1145

R

- Rabelais, François, médecin et écrivain français 427, 459
- Racine, Jean, dramaturge français 449
- Radichtchev, Alexandre
Nicolayevitch, écrivain russe 506
- Ram Moyan Roy, réformateur indien 744
- Raphaël, peintre et architecte italien 278, 428
- Rastrelli, Bartolomeo, architecte italien 508
- Razine, Stenka, chef cosaque 81, 496
- Regiomontanus, Johan, astronome allemand 204
- Reis, Joaquim Silvério dos, colonel portugais 1004
- Rembrandt, Harmenszoon van Rijn, peintre néerlandais 446
- Renaudot, Théophraste, médecin et journaliste français 307
- Reuchlin, Johannes, humaniste allemand 426
- Révolution française 2, 75-76, 86-87, 154-157, 291-293, 410
- Ribera, Diego, peintre mexicain 139
- Ribera, José de, peintre et graveur espagnol 440, 442
- Ricci, Mateo, prêtre et missionnaire italien 50, 118, 303, 850
- Richelieu, Armand Jean du Plessis de, homme d'État français 109
- Rodríguez, Diego, peintre espagnol 959
- Roe, Sir Thomas, diplomate anglais 220
- Rojas, Fernando, écrivain espagnol 427
- Rome 423-425
- Ronsard, Pierre de, poète français 426
- Roublev, Andreï, peintre russe 494
- Roumanie 524-525
- Rousseau, Jean-Jacques, écrivain et philosophe français 257, 453
- Rozvi, empire 1090
- Rubens, Pierre Paul, peintre flamand 445
- Russie 50-52, 60-61, 79-83, 108-110, 129-131, 167-168, 182-184, 304-306, 473-475, 483-499, 501-509, 536-539, 663-664, 672-674
- Ryswick, traité 1014, 1018

S

- Saavedra Fajardo, Diego de,
homme de lettres et diplomate
espagnol 380
- Saba, îles de 1017
- Sadra, Mulla, philosophe perse 181
- Safī al-Dīn, fondateur de l'ordre
séfévide 639
- Sahagún, Bernardo de,
missionnaire 958, 963
- Sahlins, Marshall, anthropologue
américain 9
- Saint Empire romain 234
- Saint-Domingue, île 1014, 1022-
1023, 1025-1028
- Saint-Kitts, État 1017, 1023
- Saint-Martin, île 1017
- Salas y Castro, Esteban, musicien
cubain 1026
- Salomon, îles 1141, 1144-1145
- Saltykov, Fëdor, économiste
politique russe 504
- Salzillo, Francisco, sculpteur
espagnol 458
- Samourāi 868
- Sangye Gyatso, écrivain tibétain
916, 920
- Sanskrit, langue 733-736, 743
- Santa-Lucia, État 1017
- Santo Domingo, capitale de la
République dominicaine 1022-
1023, 1026, 1028
- Santos, Filipe dos, révolutionnaire
portugais 1001
- Sarpi, Pietro (Paolo), historien et
scientifique vénitien 387
- Sawāi Jai Singh, astronome et
souverain d'Amber 726
- Saxe, Frédéric de, prince 435, 437
- Scalich, Paul, encyclopédiste et
humaniste croate 296
- Schiller, Johann Christoph
Friedrich von, philosophe, poète,
dramaturge et historien allemand
455
- Schlüter, Andreas, architecte et
sculpteur allemand 455
- Scot, Reginald, écrivain anglais
239
- Séfévide, dynastie 179-181, 637-
645, 647-650, 653-654
- Ségou, royaume 1060-1061
- Sejong, roi de Corée 894, 896
- Senapati de Java, fondateur de
la « nouvelle » dynastie de
Mataram 784-785
- Sénégal, confédération 1116
- Sept ans, guerre de 185
- Sepúlveda, Juan Ginés de,
humaniste espagnol 151-153,
1010
- Serbes, peuple 511-512, 516, 521-
522
- Serra, Junipero, missionnaire
espagnol 179
- Servier, Jean, ethnologue et
sociologue algérien 1046
- Sévigné, Madame de, femme de
lettres française 450
- Seyssel, Claude de, juriste et
humaniste français 381, 391
- Shakespeare, William, poète,
dramaturge et écrivain anglais
440, 446, 459
- Shanganis, peuple 1090
- Sher Shāh Sūr, chef afghan 702
- Shivājī, chef marathe 708-709

- Shōeki, Andō, philosophe japonais 250-251
- Shonas, peuple 1086, 1089
- Shubun, Tehsho, peintre japonais 276
- Shunzhi, empereur chinois 822
- Siam 764, 769, 774-777, 788
- Sicile 108
- Sidney, Philip, poète anglais 447
- Sigüenza y Góngora, Carlos de, historien mexicain 959, 964
- Sikhisme 185, 717
- Silésie, région 476
- Simons, Menno, anabaptiste 175
- Sinān, architecte ottoman 563-564, 629
- Sirhindī, cheik Ahmad, philosophe indien 722-723
- Slaves, peuple 521-522
- Slovénie, État 469, 522
- Smith, sir Thomas, diplomate anglais 242, 382
- Soliman I^{er}, sultan 629-630
- Somalie 1075-1077, 1115
- Song Yingxing, encyclopédiste chinois 846
- Songhaï, empire 132, 193, 1060-1061
- Sorai, Ogyū, philosophe japonais 249-250
- Sosan Hyujong, philosophe japonais 190
- Sothos, peuple 1091-1093
- Sousneyos (Susenyos), empereur 1076
- Spear, T., écrivain 1082-1083
- Spenser, Edmund, poète anglais 447
- Spinoza, Baruch, philosophe hollandais 177-178, 301
- Sprenger et Kramer, écrivains allemands 433
- Sri Lanka 171, 187, 750-757
- Stockholm, traité 406
- Stoltzer, Thomas, musicien allemand 430
- Struensee, Johann Friedrich, homme politique et médecin danois 401, 405, 420
- Suède 108, 128, 470-471, 473, 480-481, 930-931
- Sumatra, île 133, 182, 778-780
- Surinam, pays de l'Amérique du Sud 1028
- Swahili, langue 1082, 1109
- Swazis, peuple 1096-1097
- Swift, Jonathan, écrivain anglais 451
- Syrie 574-579

T

- T'aejong, roi de Corée 895
T'oegye (Yi Huang), écrivain coréen 189
Tacky, révolte 1028
Tadjiks, peuple et langue 675, 677, 679
Tahiti 1146-1148
Ṭahmāsp, chah d'Iran 643-644
Tainos, peuple 1007-1010, 1015-1016
Takanobu, Fujiwara, peintre japonais 277
Takiyy al Dīn, astronome 557-559
Tamoul, langue 738-739
Tamrat, T., écrivain 1075
Tang Zhen, philosophe chinois 837
Tanzanie 1081-1082
Taoïsme 100, 187, 849
Telugu, langue 738
Théophane le Grec, peintre 494
Theotokis, Nikiphoros, physicien 520
Theotokopoulos, Domenikos (le Greco), peintre et sculpteur grec 442
Thérèse d'Ávila, sainte catholique 176, 443
Tibet 187, 848-849, 914-922
Titien (Tiziano Vecellio), peintre vénitien 278, 428
Tokugawa Ieyasu, dirigeant japonais 190, 908-909
Toledo, Francisco de, philosophe, théologien et cardinal espagnol 967
Tordesillas, traité 158, 313, 1016
Torricelli, Evangelista, physicien et mathématicien italien 44
Toussaint Louverture, gouverneur de Saint-Domingue 82, 156
Toyo, Shesshu, peintre japonais 276
Trente Ans, guerre de 107, 176, 329-332, 346, 375-376, 471, 476
Trente, concile de 175, 978, 998
Tripartite, alliance 406
Trois Rois (Oued El Makhazen), bataille des 609
Tshibind Irung (Cibinda Ilunga), fils du roi des Lubas 1072
Tswanas, peuple 1093-1096
Tuan Guru (Abdullah Kadi Abdus Salaan), fondateur d'une communauté (umma) 1122
Tull, Jethro, agronome anglais 50, 355
Tulsi Das, écrivain indien 185
Tunici, Cosimo, théoricien italien 355
Tunis 608, 613
Túpac Amaru II, leader d'une révolte indigène au Pérou 152
Turgot, Anne Robert Jacques, économiste et homme d'État français 258-259
Turkmènes, peuple 67

U

ʿUbayd Allah, souverain ouzbek 183

Ukraine 176-177

Urbain VIII (Maffeo Barberini),
pape 210-211

Uto-aztèque, langue 926

Utrecht, traité 406, 408

V

- Vakhtang VI, roi de Géorgie 671-673
- Valdés, Alfonso de, écrivain espagnol 427
- Valla, Giorgio, encyclopédiste italien 296
- Valla, Lorenzo, humaniste italien 424-425
- Varna, bataille 532
- Vasari, Giorgio, peintre et architecte italien 275
- Vega, Garcilaso de la, poète italien 427
- Vega, Lope de, dramaturge espagnol 440, 444, 459
- Vélasquez, Diego, peintre espagnol 439-440, 442-443
- Vendas, peuple 1093, 1096-1097
- Venise 165
- Vésale, André, médecin bruxellois 432
- Vicente do Salvador, religieux franciscain 990
- Vico, Giambattista, philosophe italien 4, 457
- Victoria, Tomás Luis de, musicien espagnol 443
- Vieira, Antonio, prêtre, écrivain et diplomate portugais 1000
- Viet Nam 137, 187, 764, 769-778, 788
- Villegagnon, Nicolas Durand de, militaire et explorateur français 149
- Vivaldi, Antonio, musicien vénitien 457-458
- Vives, Luis, philosophe, théologien et pédagogue espagnol 427
- Vlachs G., philosophe, théologien et professeur de littérature 518
- Vladimirov, Iosif, peintre russe 499
- Voltaire, philosophe et écrivain français 452-453
- Voulgaris, Eugenios, théologue et philosophe grec 520

W

- Walīlullāh, Shāh, réformiste perse 723
- Wallerstein, Immanuel, sociologue américain 5-6
- Wang Fuzhi, philosophe chinois 835, 837
- Wang Xichan, astronome chinois 845
- Wang Yangming (Shouren), philosophe chinois 187-188, 191, 834-835
- Wang Zongyi 837
- Wāsif Al-Baghdādī, Ahmed, intellectuel iraquien 584
- Wāṣifī, Zain al-Dīn Maḥmūd, poète tadjik 676-677
- Watt, James, mathématicien et ingénieur écossais 49, 99-100, 102-103, 471-472
- Weber, Max, sociologue allemand 99-100, 102-103, 471-472
- Wei Zhongxian, eunuque chinois 821
- Wilkes, John, homme politique et lord-maire de Londres 419-420
- Wittfogel, Karl August, historien allemand 58, 97
- Wollstonecraft, Mary, femme de lettres anglaise 87
- Worms, diète de, assemblée générale 435, 437
- Wren, Christopher, astronome et architecte anglais 440

X

Xiao Xiao Sheng, écrivain chinois
840

Xu Guangqi, écrivain chinois 844

Xu Hongzu, géographe chinois
303

Y

Yamaga Soko, philosophe japonais 191

Yamazaki Ansia, philosophe japonais 191

Yémen 619-621, 626, 633

Yongzheng, empereur chinois 822, 830

Yorubas, peuple 1033, 1038, 1040, 1064

Young, Arthur, écrivain anglais 49, 355

Yulgok (Yi I), écrivain coréen 189

Yuman, langue 926

Yun Hyu, écrivain chinois 189

Z

- Zend, Karem Khan, chef de la
tribu des Zends 655-657
- Zhang Jugheng, politicien chinois
261-262
- Zhang Juzheng, empereur chinois
822-823
- Zhang Tianshi, écrivain chinois 849
- Zhang Xianzhong, dirigeant
chinois 828
- Zhang Xie, géographe chinois 303
- Zhao Yi, historien chinois 813
- Zheng He, amiral chinois 100
- Zhu Hong, penseur bouddhique 187
- Zhu Xi, lettré chinois 188-189,
191, 900, 905
- Zimbabwe 1086-1088
- Zoulous (ndébélé), peuple 1086,
1090-1091, 1096
- Zurbarán, Francisco de, peintre
espagnol 440, 442
- Zvi, Sabbataï, fondateur de la secte
turque des Sabbatéens 177
- Zwingli, Ulrich, réformateur
religieux 435-436

Illustration 1 Portrait du renégat anglais Samson Rowlie, qui fut au service du grand amiral Ulua Hasan de l'Empire ottoman (ms. Bodley, Or. 430, f. 47, Bodleian Library, Oxford).

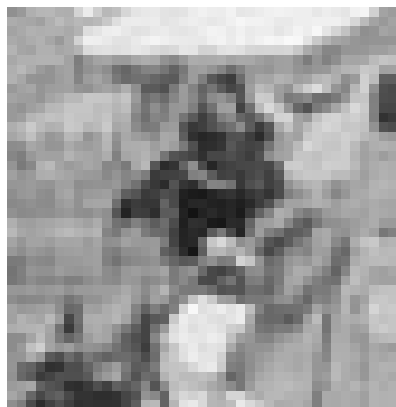


Illustration 2 Ouvrières sur les chantiers de construction des capitales mogholes indiennes d'Agra et de Fatehpur Sikri. Akbarnāma (V1A Picture Library, Londres): a) Ouvrières sur le chantier du fort d'Agra (Victoria and Albert Museum, Londres; détail, I. S 2–1896. folio 45/117). b) Ouvrière transportant du mortier, le fort d'Agra en construction (Victoria and Albert Museum, Londres; détail, I. S 2–1896. folio 46/117). c) Femmes mélangeant de la chaux, chantier de construction, Fatehpur Sikri (Victoria and Albert Museum, Londres; détail, I. S 2–1896. folio 91/117).

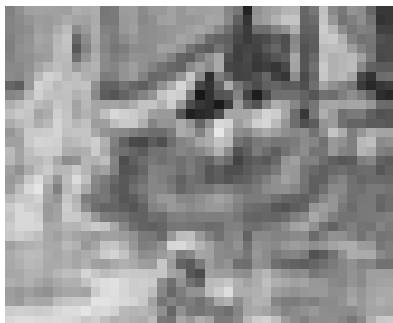
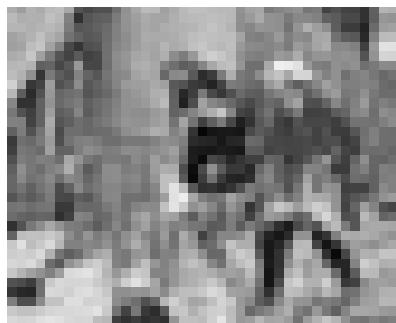




Illustration 3 Fort São Jorge da Mina (El Mina), construit par les Portugais qui l'occupèrent de 1482 à 1595, date à laquelle les Hollandais s'en emparèrent. Le fort était un centre important du commerce de l'or sur la côte occidentale d'Afrique (désormais au Ghana) (Fondation Dapper, Paris).

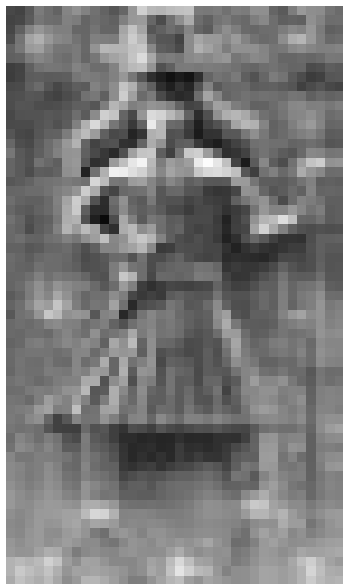


Illustration 4 Représentation d'un dignitaire portugais, plaque de bronze du Bénin, xv^e–xvi^e siècle, Nigéria (British Museum, Londres).

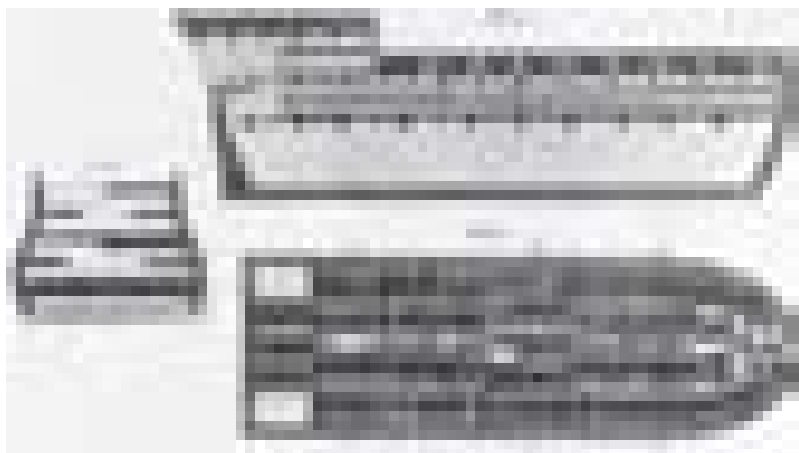


Illustration 5 La traite des esclaves : a) Maison des esclaves sur l'île de Gorée : «Au large de la côte du Sénégal, en face de Dakar, Gorée fut, du xv^e au xix^e siècle, le plus grand centre de la traite sur la côte africaine. Ayant appartenu successivement aux Portugais, aux Hollandais, aux Anglais et aux Français, son architecture se caractérise par le contraste entre les sombres quartiers réservés aux esclaves et les élégantes demeures des négriers. Aujourd'hui, elle sert à rappeler l'exploitation des hommes et elle est un sanctuaire de réconciliation» (UNESCO, Patrimoine mondial, 1997. Photo : avec l'aimable autorisation de la Délégation permanente du Sénégal auprès de l'UNESCO). b) Fers destinés aux esclaves, chaînes de cou, fer forgé, $xviii^e$ siècle (Board of Trustees of the National Museums and Galleries on Merseyside [Merseyside Maritime Museum]). c) Plan et vue en coupe d'un navire négrier européen (Hulton-Deutsch Collection, Londres).

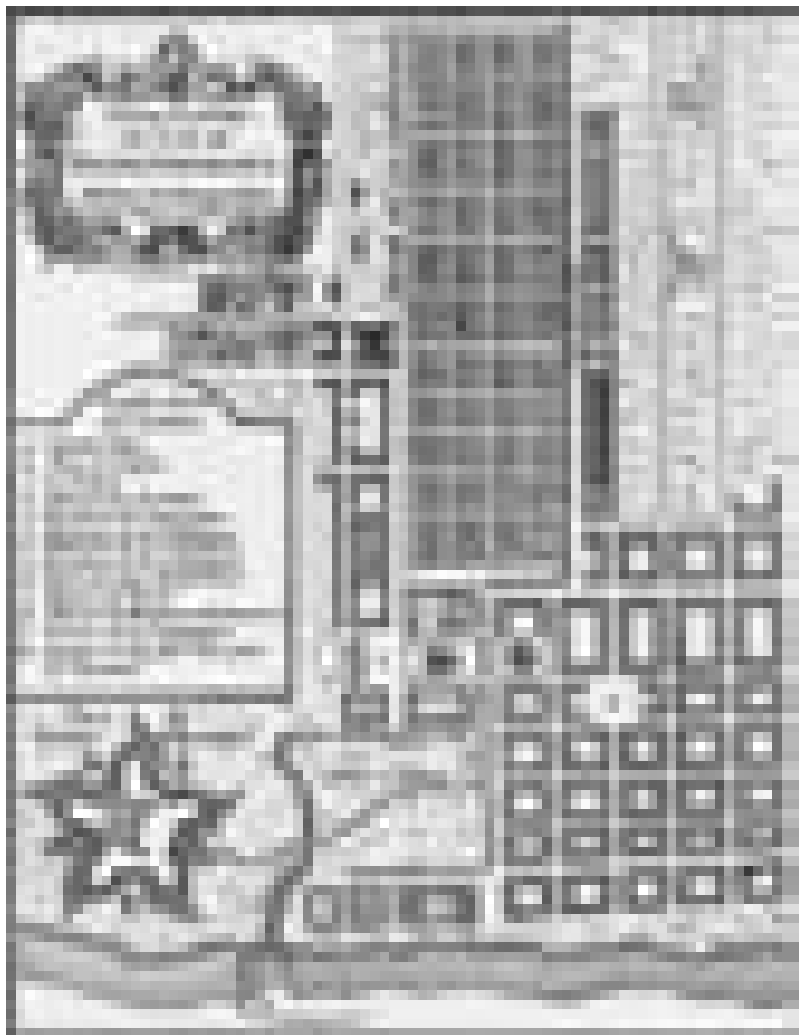


Illustration 6 Carte du cap de Bonne-Espérance, xviii^e siècle, tirée du *Petit Atlas maritime de Bellin*, ville et fort du Cap, 1763–1764 (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 7 Carte du pays Khoi Khoi (Hottentot), Afrique australe, xviii^e siècle, tirée du *Petit atlas maritime de Bellin*, pays des Hottentots, 1763–1764 (Bibliothèque nationale de France, Paris).

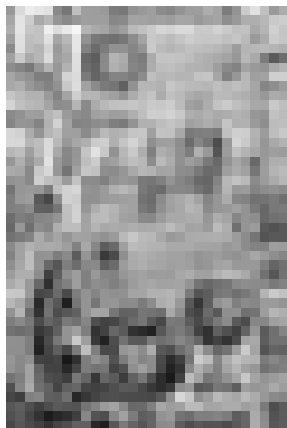


Illustration 8 Les cartographes européens s'efforçaient de réconcilier la connaissance géographique traditionnelle avec les informations recueillies à partir des récits de voyages, des livres de bord et des observations astronomiques, afin de traduire sur le papier une image exacte du monde terrestre (tiré de Johannes de Sacro Bosco, *Sphera volgare novamente tradotta con molte notande*, Venise, B. Zanetti, 1537).



Illustration 9 Dessin tiré de l'*Histoire de la grande isle de Madagascar*, 1658, par le chevalier Étienne de Flacourt, envoyé de la Compagnie française des Indes occidentales. Pendant deux siècles, cette *Histoire* est restée l'ouvrage le plus complet qui existât sur l'île (1763–1764) (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 10 Astronomes au travail dans l'observatoire d'Istanbul créé par Taqī al-Dīn en 1575. L'horloge mécanique et le globe terrestre donnent à penser qu'il y eut échange d'instruments avec l'Occident chrétien (tiré de *Shahanshahi-namê*, ms N. FY 1404, Bibliothèque de l'Université, Istanbul).

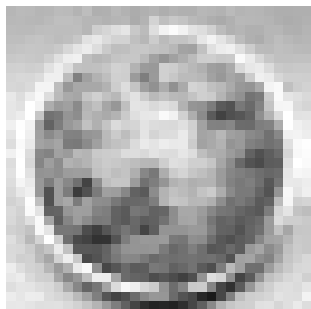


Illustration 11 Le globe conçu par Gérard Mercator, 1541 (photo Hugo Maertens, Bruges).

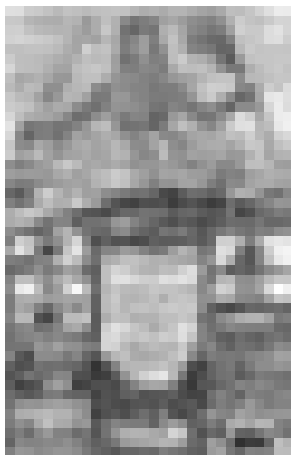


Illustration 12 La page de titre de *Leviathan* (1651) illustre deux aspects du raisonnement de Hobbes. Le corps de Léviathan est composé de ses sujets, puisque son pouvoir provient de leur consentement et de leur soutien. Les symboles de son autorité combinent le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, car c'est seulement quand ces deux pouvoirs s'allient que l'on peut éviter le conflit entre l'Église et l'État (Bibliothèque nationale de France, Paris).

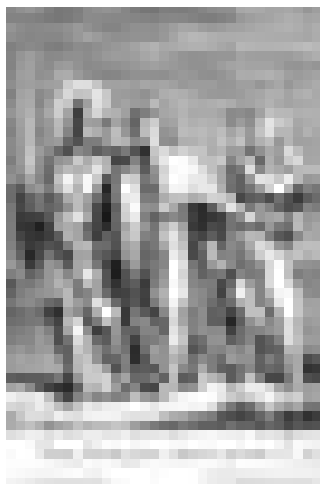


Illustration 13 Frontispice de *Fausseté des vertus humaines* de Jacques Esprit, Paris, 1678. Ce frontispice qui orne un ouvrage de la plume d'un ami de La Rochefoucauld, illustre une opinion orthodoxe : le chrétien doit choisir entre le Vice, qui se pare d'une apparence séduisante, et la Vertu (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 14 Frontispice des *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* de La Rochefoucauld, Paris, 1665. Ici est illustrée l'approche sévère de la morale qu'avait adoptée La Rochefoucauld : la vertu n'est qu'un masque. Et derrière le masque se cache le visage hideux de l'homme naturel. Dénoncer le vice caché ne consiste pas à démontrer que l'on doit se détourner du vice pour se consacrer à la vertu ; cela montre simplement qu'il faut remettre le masque en place, car la vertu est toujours artificielle. (Bibliothèque nationale de France, Paris).

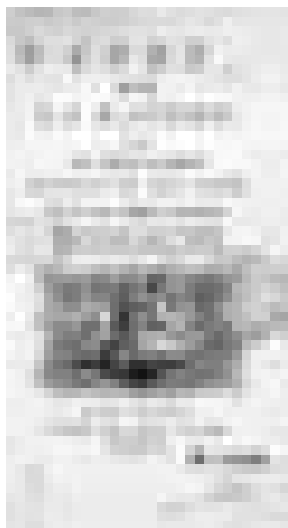


Illustration 15 Page de titre de l'ouvrage de Morelly, *Code de la nature*, 1755. La gravure montre que, selon une conviction largement répandue, il devrait y avoir une science de la société qui côtoierait les nouvelles sciences de la nature. Morelly lui-même pensait qu'une méthode scientifique prouverait la supériorité du communisme.



Illustration 16 « Saruwaka-Cho, scène de nuit » d'Hiroshige, tirée de *Cent aspects d'Edo* (E. 88 – 1969, Far Eastern Section, Victoria and Albert Museum, Londres).

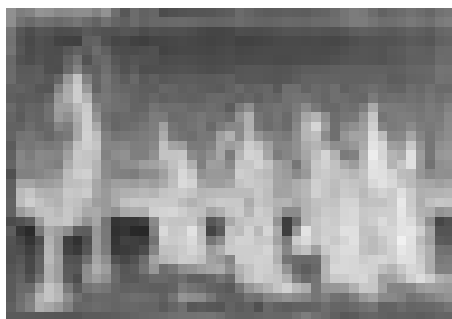


Illustration 17 « Religieuses indiennes dansant devant une idole », *Livre des Merveilles* (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 18 Peinture chinoise d'atelier (collection Ambras, Kunsthistorisches Museum, Vienne, Autriche).



Illustration 19 Autoportrait de Léonard de Vinci (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 20 Albrecht Dürer, *La Grande Touffe d'herbe* (ALB 0.083, Graphisches Sammlung Albertina, Albertina, Vienne, Autriche).

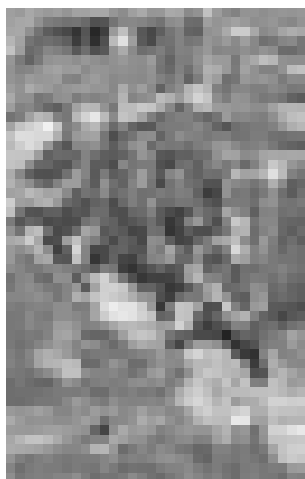


Illustration 21 Miniature moghole de Basāvan, *Akbar sur son éléphant traversant un pont de bateaux*, tirée de *Akbarnāma* (22/117 15.2 – 1896, Indian Section, Victoria and Albert Museum, Londres).

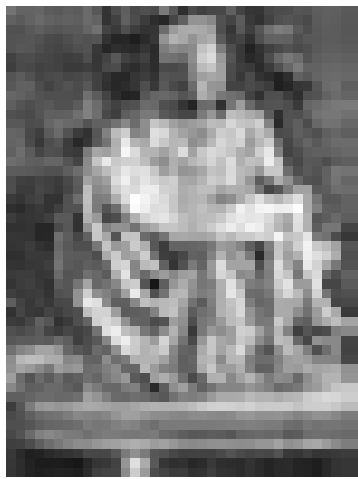


Illustration 22 Michel-Ange (1475–1564), *La Pietà*, 1498 (cliché Giraudon).

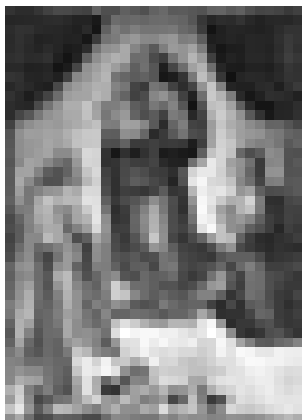


Illustration 23 Raphaël (1483–1520), *La Madonne Sixtine*, 1513–1514 (cliché Giraudon).

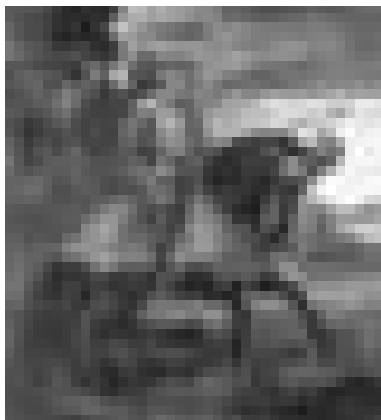


Illustration 24 Le Titien (1490–1576), *L'Empereur Charles Quint*, 1532–1533 (musée du Prado, Madrid).

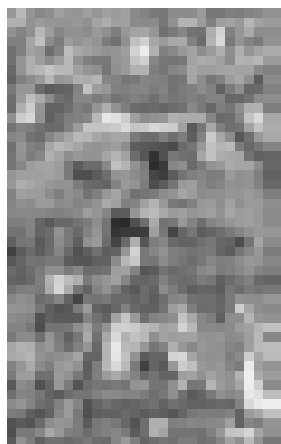
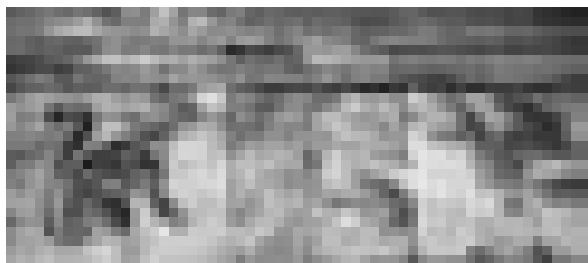


Illustration 25 Anonyme moghol, *Descente de croix* (15133–1969, F79b) (Indian Section, Victoria and Albert Museum, Londres).

Illustration 26 San Juan Bautista Cuauntinchan, Mexique. Peinture murale du xvi^e siècle représentant un jaguar et un aigle (photo E. Wake, avec l'aimable autorisation de INAH-CNCA-MEX).



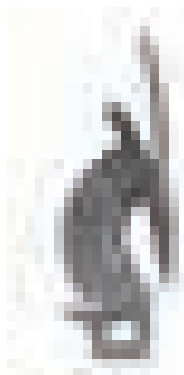


Illustration 27 Coiffe en forme de tête d'antilope tyi-wara, utilisée par les Bambaras dans des rites où est représentée la naissance mythique du créateur de l'agriculture, Mali (Werner Forman Archive, Londres).

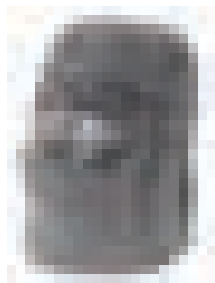


Illustration 28 Tête de bronze du Bénin, Nigéria (City Museum, Bristol, Royaume-Uni).

Illustration 29 John Constable (britannique, 1776–1837), *Wivenhoe Park*, 1816 (National Gallery, Washington, DC).

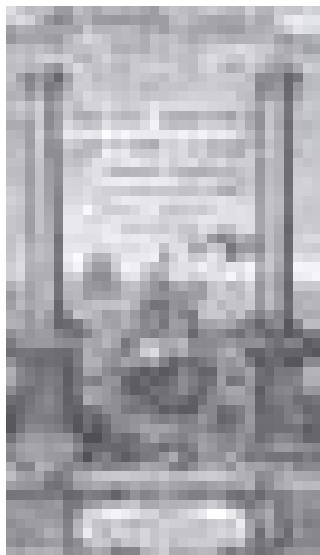
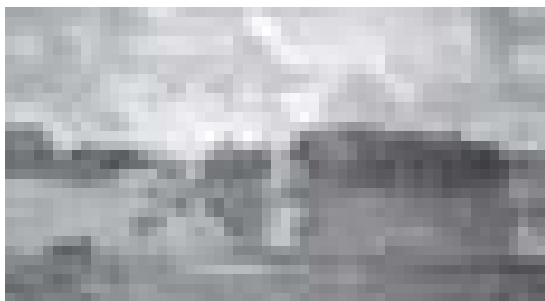


Illustration 30 Page de titre de l'ouvrage de Francis Bacon, *Novum Organum* (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 31 Portrait de Christophe Colomb, fin du xv^e siècle (avec l'aimable autorisation du Civico Museo Nazionale, Gênes, Italie).

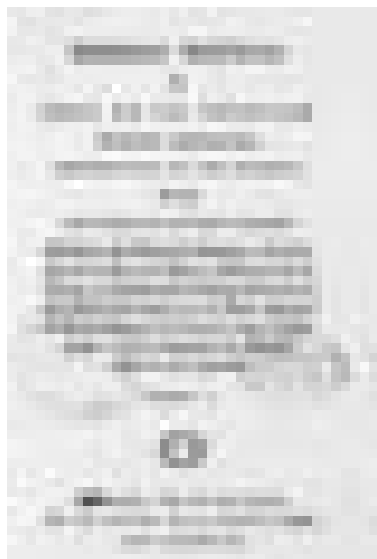


Illustration 32 Page de titre de *Las Empresas políticas*, de Diego Saavedra Fajardo (Bibliothèque nationale de France, Paris).

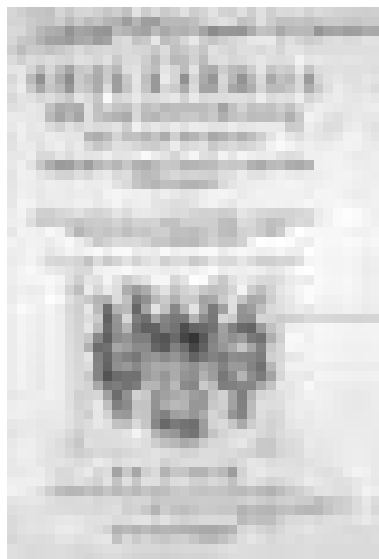


Illustration 33 Page de titre de *Los Seis Libros de la República* de Jean Bodin (Bibliothèque nationale de France, Paris).

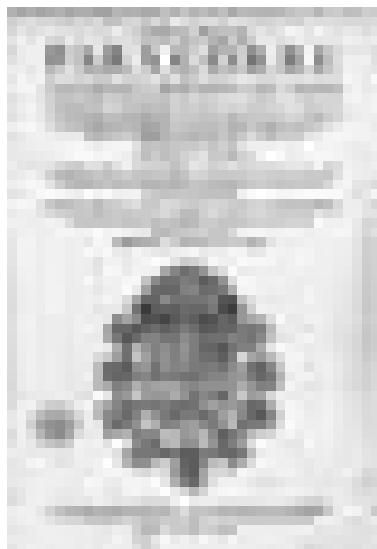


Illustration 34 Page de titre de *La Política para corregidores y señores de vasallos* de Jerónimo de Bovadilla (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 35 Lucas Cranach (1472–1553), *Portrait de Martin Luther*, 1529 (sur bois: 23x37 cm) (Galerie des Offices, Florence).



Illustration 36 Portrait de Jean Calvin (Explorer Archives, Paris).



Illustration 37 Vélasquez (1599–1660), *Las Meninas* (musée du Prado, Madrid).

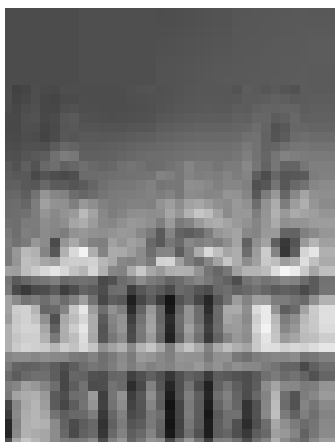


Illustration 38 La cathédrale Saint-Paul, Londres (avec l'aimable autorisation du Central Office of Information, Londres).

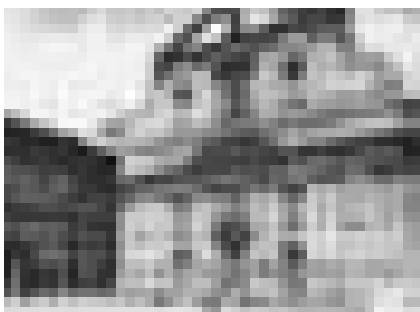
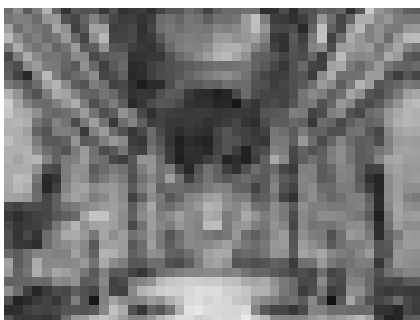


Illustration 39 L'église du Gesù, Rome: a) la façade; b) l'intérieur (Alinari).

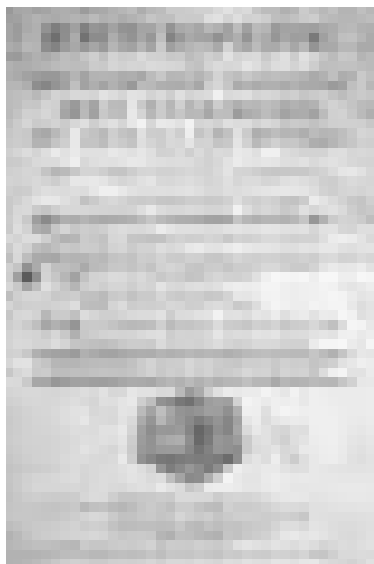


Illustration 40 Page de titre de *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.



Illustration 42 Maître Pavel : hôtel de ville, 1537–1539, Litomerice (tiré de J. Bialostocki, *Art of the Renaissance in Eastern Europe*, Londres, 1976).



Illustration 41 Bartolomeo Berrecci : tombeau de Sigismund I^{er} de Pologne, 1529–1531, Cracovie, cathédrale du Wawel, chapelle de Sigismund (photo Rudolf Kozłowski).

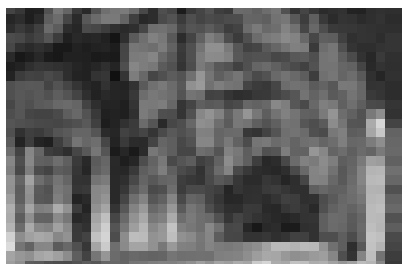


Illustration 43 Benedikt Ried : intérieur de la salle Vladislav, 1493–1502, Prague, Hradcany (tiré de J. Bialostocki, *Art of the Renaissance in Eastern Europe*, Londres, 1976).

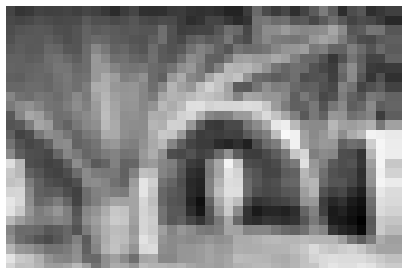


Illustration 44 Vue d'une salle du Palais à facettes (Granovitaya), Moscou.



Illustration 45 Moscou, vue générale du Kremlin prise des rives de la Moskova.



Illustration 47 Église de la Transfiguration, 1714, sur l'île de Kiji, Russie.

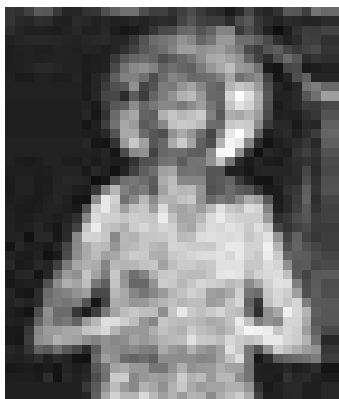


Illustration 48 Fresque, Alexis – homme de Dieu (clôture du chœur), atelier de Dionysius, début du xvi^e siècle (avec l'aimable autorisation du Musée de la culture de l'État, le Kremlin, Moscou).

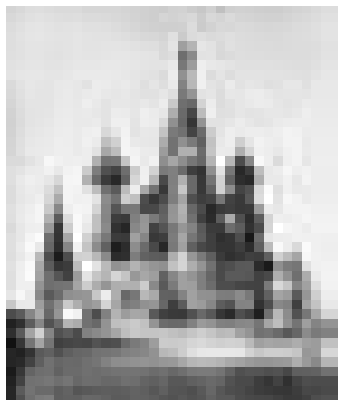


Illustration 46 Cathédrale Saint-Basile-le-Bienheureux, construite par les architectes Barna et Posnik Yakolev de 1555 à 1560, Moscou.

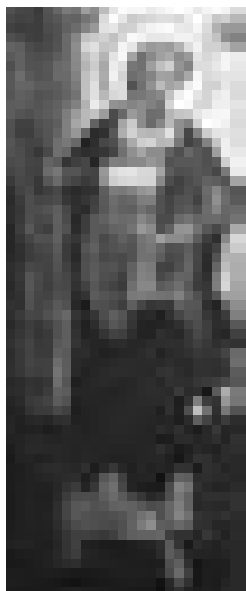


Illustration 49 Fresque, Le Martyr Markel, vers 1650 (avec l'aimable autorisation du Musée de la culture de l'État, le Kremlin, Moscou).

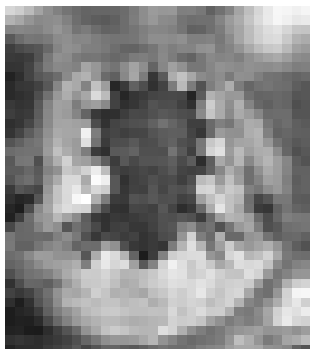


Illustration 50 Fresque, *Deus Sabaoth* (dôme sud-ouest) vers 1650 (avec l'aimable autorisation du Musée de la culture de l'État, le Kremlin, Moscou).



Illustration 51 Fresque, *L'Adoration des Mages*, début du xvi^e siècle (avec l'aimable autorisation du Musée de la culture de l'État, le Kremlin, Moscou).

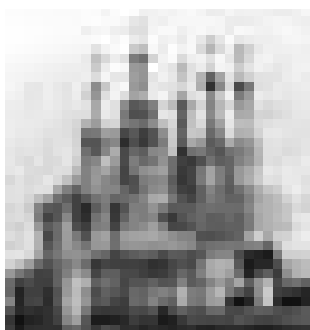


Illustration 52 Église de la Nativité, Moscou.



Illustration 53 La première université de Russie, l'Université de Moscou, fondée en 1755.



Illustration 54 Le monastère Smolnyï, Saint-Petersbourg (Patrimoine, 2000).



Illustration 55 Dessin sur porcelaine par Angelo degli Oddi, 1584, Dubrovnik (avec l'aimable autorisation du Ministère de la culture, Croatie).

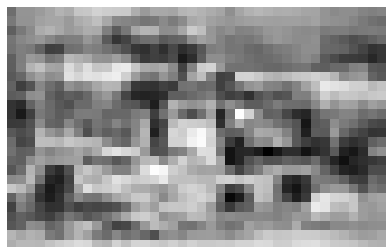


Illustration 57 Tekke, Titov Veles, XVIII^e siècle, République fédérale de Yougoslavie (photo A. Popovic).



Illustration 59 Portrait du sultan Mehmed II par Bellini (National Gallery, Londres).

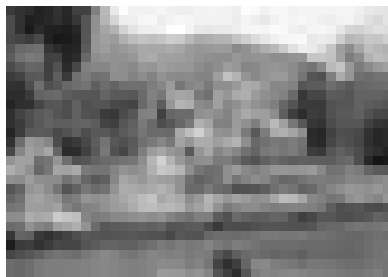


Illustration 56 Patriarcat, Pec (photo N. Clayer, CNRS).

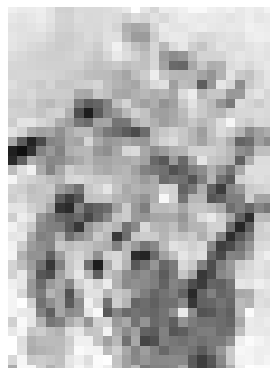


Illustration 58 Les janissaires, dans une miniature turque du XVI^e siècle. (© Sonia Halliday Photographs).

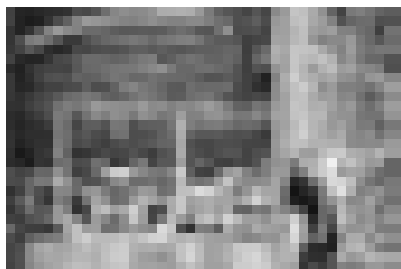


Illustration 60 Observatoire d'Istanbul : miniature du passage de la comète de 1577.



Illustration 61 Miniature, Taqī al-Dīn et l'Observatoire d'Istanbul.

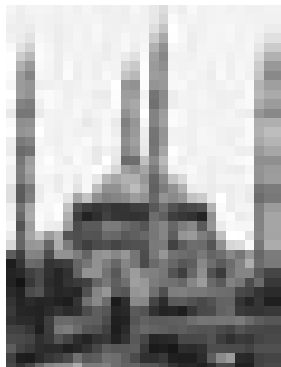


Illustration 63 Mosquée de Selimiye II, Edirne, Turquie, par l'architecte ottoman Sinan, 1569 – 1575.

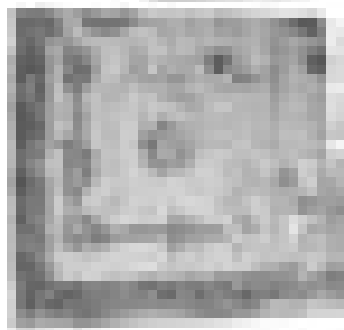
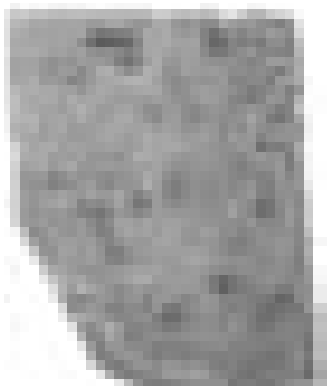


Illustration 62 Pīrī Reis, carte des Amériques.

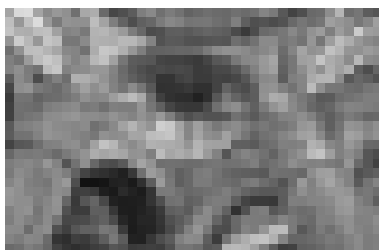


Illustration 64 Intérieur de la mosquée de Selimiye II à Edirne.



Illustration 65 Vue générale d'un ensemble de bâtiments (*külliye*) du sultan Beyazıt II, à Edirne, 1484 – 1488.

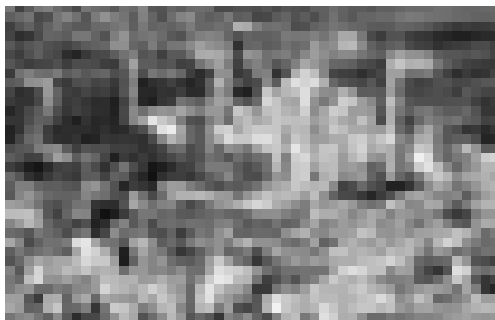


Illustration 66 La mosquée bleue, Istanbul (avec l'aimable autorisation du ministère de la Culture, Turquie).

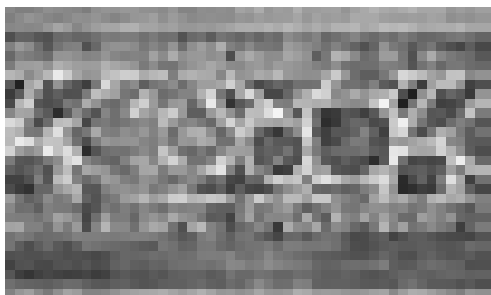


Illustration 68 Décor de céramique dans la mosquée d'Ali Pacha, à Tophane, Istanbul, xvi^e siècle.

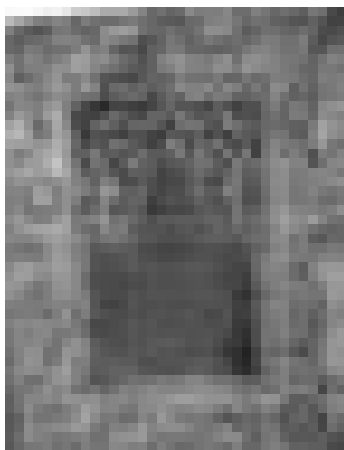


Illustration 70 Tapis de prière ghiordès, xviii^e–xix^e siècle, 163 x 118 cm (Manisa Museum).

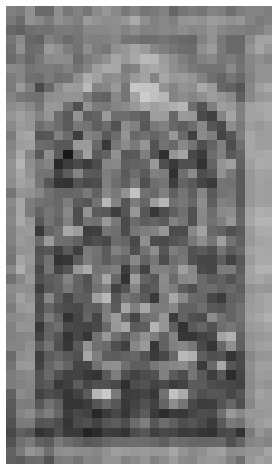


Illustration 67 Carreaux de céramique polychrome, xvi^e siècle, Istanbul (Musée du palais de Topkapi, Istanbul, Turquie).

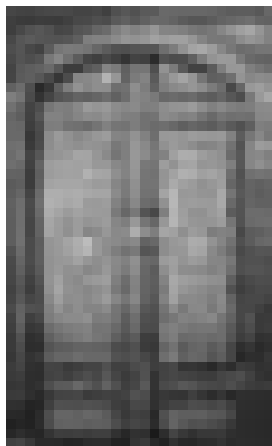


Illustration 69 Porte en bois incrusté de nacre conduisant au quartier des femmes (harem) dans le palais de Topkapi, xvi^e siècle.

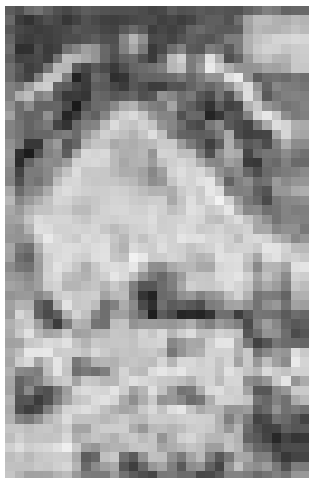


Illustration 71 Miniature, *Suleyman-namê* de Nasuh al silahial matraqi, Hazine 1517 (Musée du palais de Topkapi, Istanbul, Turquie).

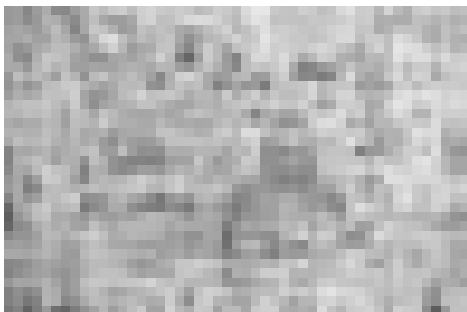


Illustration 72 Bayan-i Manazil-i, Safar-i Iraqayn par Nasuh al silahial matraqi, 31,2 x 22,5 cm (bibliothèque de l'Université d'Istanbul, Turquie).

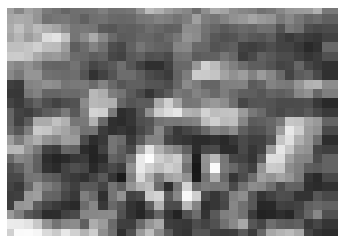


Illustration 74 Tekke, Selimye-Suleymaniye, Damas, vue générale (studio AZAD).

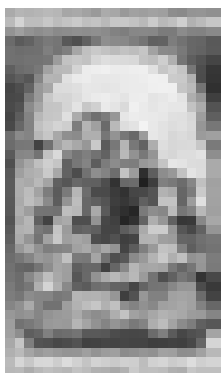
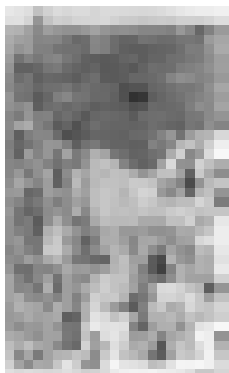


Illustration 73 Deux exemples de miniatures turques du XVIII^e siècle par Levnî (avec l'aimable autorisation du ministère de la Culture, Turquie).



Illustration 75 Mosquée Darwishyya, Damas (studio AZAD).

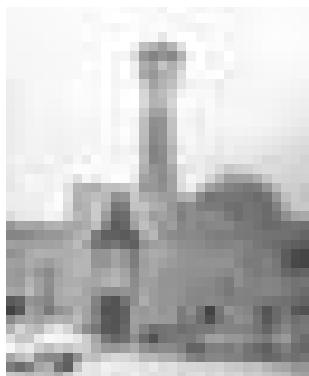


Illustration 76 Mosquée Sinaniyya, Damas, xvi^e siècle (studio AZAD).



Illustration 77 Mosquée Khusrawiyya, Damas (studio AZAD).



Illustration 78 Vue générale de La Mecque et de la Sainte Mosquée (avec l'aimable autorisation de RAF Photos).

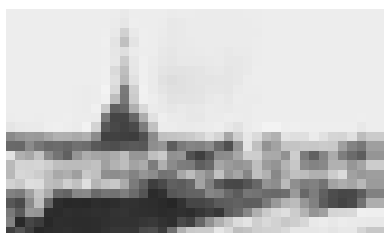


Illustration 79 La Sainte Mosquée du Prophète avec ses nombreux dômes, Médine (avec l'aimable autorisation de RAF Photos).



Illustration 80 Vue du marché de Djedda (avec l'aimable autorisation de RAF Photos).

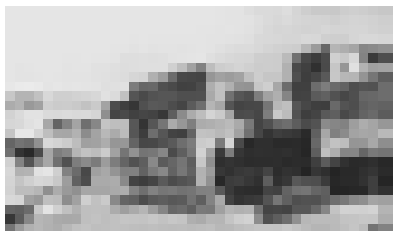


Illustration 81 Vue du marché d'Hodeida avec, au premier plan, des ballots de peaux (avec l'aimable autorisation de RAF Photos).



Illustration 82 Vue de San'ā Harat an Nahrein, avec de grands bâtiments montrant les détails d'architecture (avec l'aimable autorisation de RAF Photos).



Illustration 83 Fenêtres ornées de panneaux ouvragés de motifs géométriques dans une maison de Djedda (d'après le sultan Mahmud Khan).

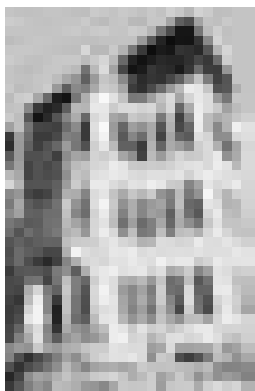
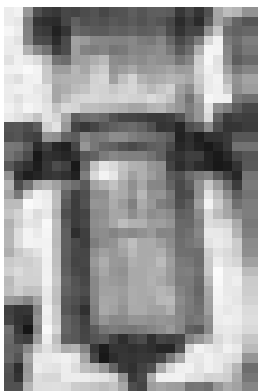


Illustration 84 Maison de Djedda montrant des détails architecturaux (d'après le sultan Mahmud Khan).

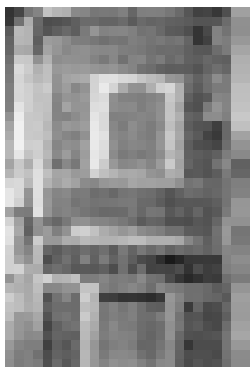
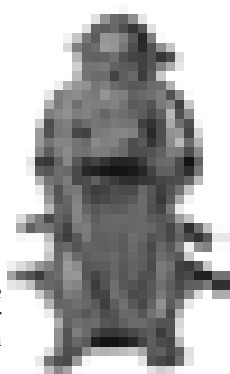


Illustration 85 Fenêtre décorative destinée à assurer la ventilation d'une maison à Djedda (d'après le sultan Mahmud Khan).

Illustration 86 Sculpture de céramique. Shāh Abbās I^{er} par l'artiste indien Bishn Das, Iran (British Museum, Londres).



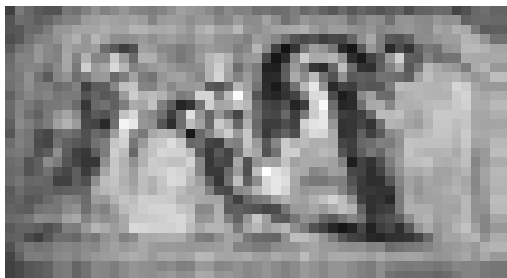


Illustration 87 Carreau de céramique de l'église Saint-Georges, 1619, Ispahan.

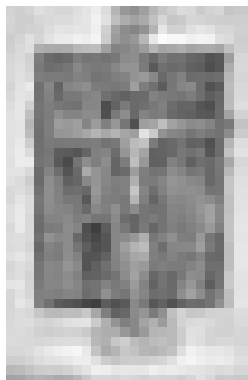


Illustration 88 Miniature, *Le Troisième jour de la création*, Hacıop Djoughaetsi, Ispahan, 1610.

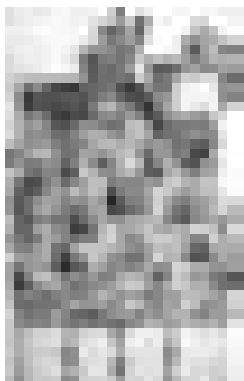


Illustration 89 Miniature séfévide tirée du *Chah-namè* de Firdoussi (Firdawsi).

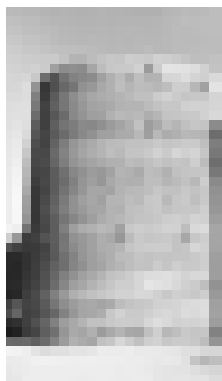


Illustration 90 Un angle de la citadelle (*arg*), forteresse de Karīm Khān Zand à Chiraz (photo J. Perry).



Illustration 91 Le *Bazar-i Vakil*, bazar couvert de Karīm Khān Zand à Chiraz, d'après une gravure européenne du XIX^e siècle.

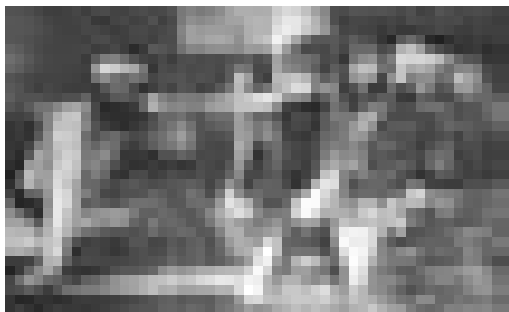


Illustration 92 Karīm Khān Zand et ses courtisans, d'après une peinture contemporaine du Kulah-i farangi, pavillon de Zand à Chiraz.

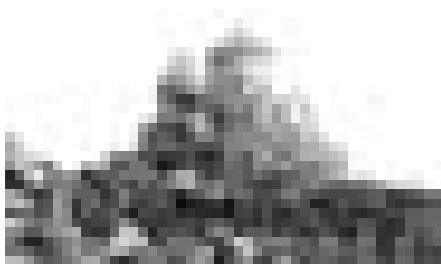


Illustration 93 Monastère de Saint-Guevork dans le village de Moughni, 1661.



Illustration 95 Tapisserie d'Artzakh, XVIII^e siècle, Arménie.

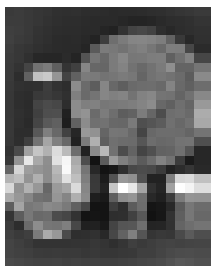


Illustration 96 Faïences de la première moitié du XVIII^e siècle, Kutaisi.



Illustration 97 Les armées de Gengis Khān et du shah du Khorezm, Jallāl al-Dīn. Tirée de la copie d'un manuscrit du *Ta'rikh Abu-l Khayr*, vers 1540 (avec l'aimable autorisation de l'Institut d'études orientales, Académie des sciences de la république d'Ouzbékistan).

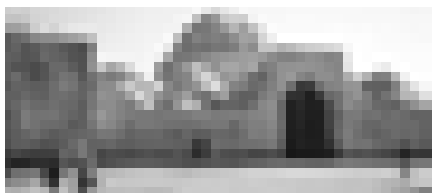


Illustration 99 Le marché aux orfèvres, Boukhara, Taqi-i zargaran (avec l'aimable autorisation d'Irene Iskender-Mochiri).

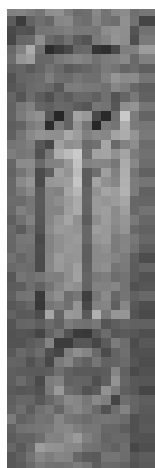


Illustration 94 Khatchkars (croix de pierre) de Djougha: a) 1578; b) 1602.

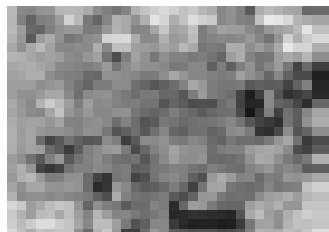


Illustration 98 Bārbad jouant devant Khusrāw, par l'artiste Muhammad Muqim. Tirée d'une copie du manuscrit du *Chah-namè*, 1664 (avec l'aimable autorisation de l'Institut d'études orientales, Académie des sciences de la république d'Ouzbékistan).

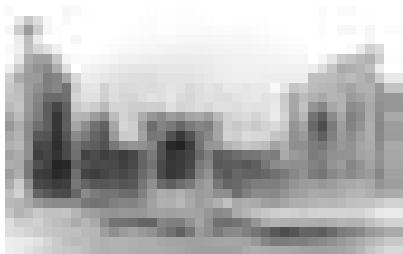


Illustration 100 La place Registan, Samarkand (Ouzbékistan).

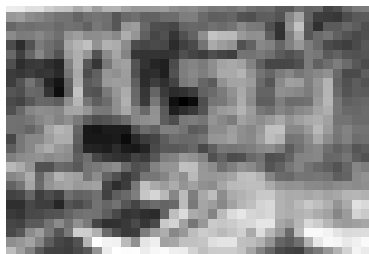


Illustration 101 Boukhara, Char-Bakr, 1560 – 1563 (complexe de bâtiments comprenant une mosquée, un *khānagah* et une madrasa).



Illustration 102 Khānagāh de Faizabad, intérieur, 1598 – 1599, Ouzbékistan.



Illustration 103 Le Taj-Mahal, 1632 – 1634, Agra, Inde (UNESCO, Mattieu Pouly).



Illustration 104 Pont de Jaunpur, Inde (avec l'aimable autorisation de l'Office national indien du tourisme, Paris).

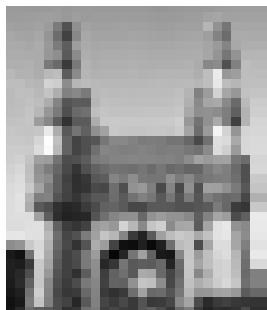


Illustration 105 Chār Minār, Hyderabad, Inde (avec l'aimable autorisation de l'Office national indien du tourisme, Paris).

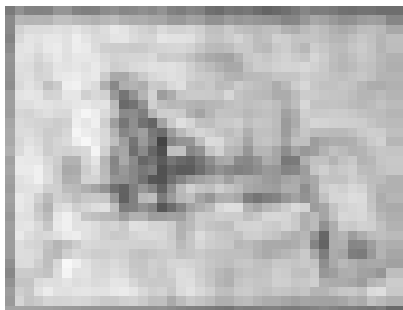


Illustration 106 Dessin à la mine noire, *The Dying Inayat Khan*, Inde (Francis Bartlett Donation, 1912, et The Picture Fund, Musée des Beaux-Arts, Boston).



Illustration 107 Peinture moghole de Bichtir, *Chanteurs aveugles*, Inde (Victoria and Albert Museum, Londres).

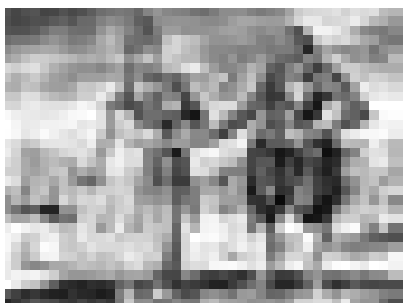


Illustration 108 Rencontre entre Orient et Occident : gravure retraçant l'entrevue de Vimaladharmasuriya I^{er}, roi de Kandy, et de Joris van Spilbergen, l'envoyé hollandais, en juillet 1602 (tirée de A. K. Coomaswamy, *Medieval Sinhalese Art*, 1956, New York).

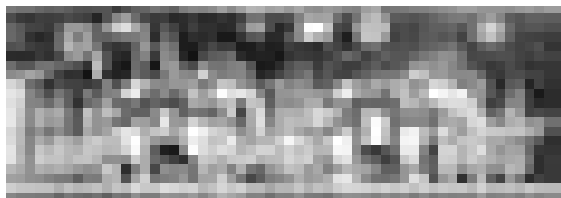


Illustration 109 Peinture du XVIII^e siècle du monastère Degaldoruva, liée au renouveau du bouddhisme dans les régions centrales du Sri Lanka. La scène représentée est tirée du *Vessantara Jataka*, l'un des contes les plus populaires inspirés des vies antérieures du Bouddha (tirée de A. K. Coomaswamy, *Medieval Sinhalese Art*, New York, 1956).



Illustration 110 Artisan des dieux et dieu des artisans, voici une représentation tardive, fondée sur des textes médiévaux, de Visvakarma, ancêtre mythique des artisans et figure centrale de leurs rites, Sri Lanka (tirée de A. K. Coomaswamy, *Medieval Sinhalese Art*, New York, 1956).

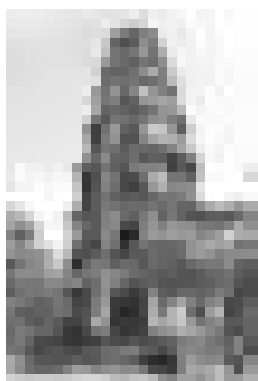


Illustration 111 Pagode Chua Thiên Mu, Huê, xvii^e siècle, Viet Nam (avec l'aimable autorisation de l'UNESCO/A. Vorontzoff).

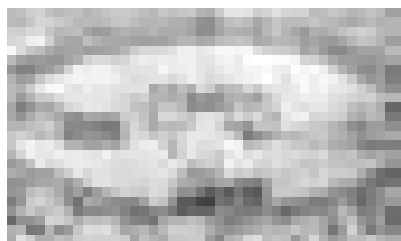


Illustration 112 Combat d'éléphants organisé pour le sultanat d'Aceh, Indonésie (Bibliothèque nationale de France, Paris).

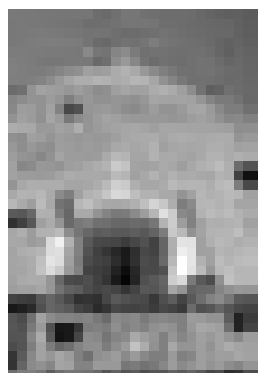


Illustration 114 Église Santa-Signora, Philippines (avec l'aimable autorisation d'Augusto Villalon).



Illustration 113 Vue générale du canon de Ki Jimat du sultan de Banten, Indonésie, et détail du tourillon.





Illustration 115 Carte générale de la Chine tirée de J.-B. d’Anville, *Jésuites*, 1730, p. 3 (Bibliothèque nationale de France, Paris).

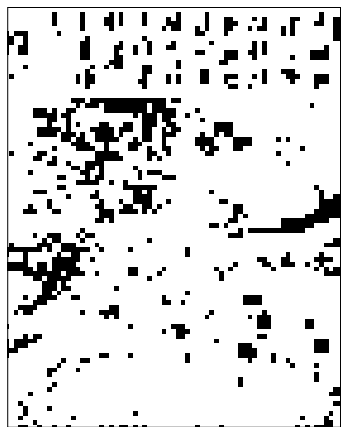


Illustration 116 Labourage et désherbage, par l’artiste Jiao Bimgzhen, Chine.

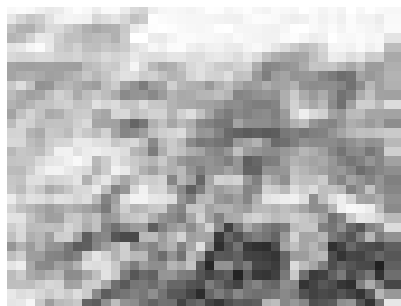


Illustration 117 Nankin.

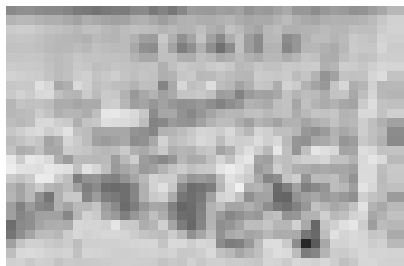


Illustration 118 Le centre de Pékin (Beijing) pendant les Fêtes du printemps.

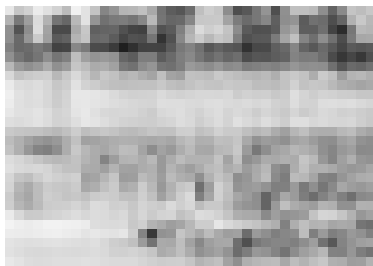


Illustration 119 Guang Bang Tu: la foule se pressant pour lire les résultats de l'admission.

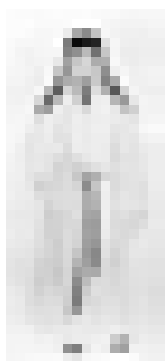


Illustration 120 Portrait de Gu Yanwu (1613–1682), éminent lettré de la dynastie des Qing.

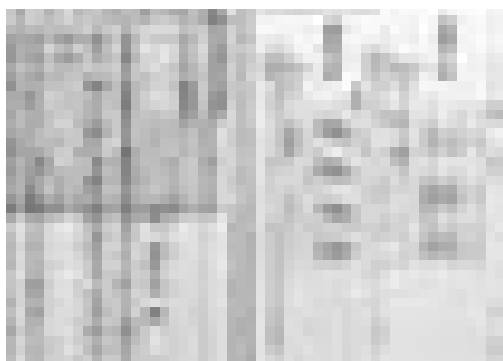


Illustration 121 Page tirée du *Siku qanshu* (Bibliothèque complète en quatre sections).



Illustration 122 Portrait de Pu Songling (1640–1715), auteur d'un roman de la fin du ^{xvii}e siècle, *Liaozhai zhiyi* (contes fantaisistes de l'atelier de Liao).

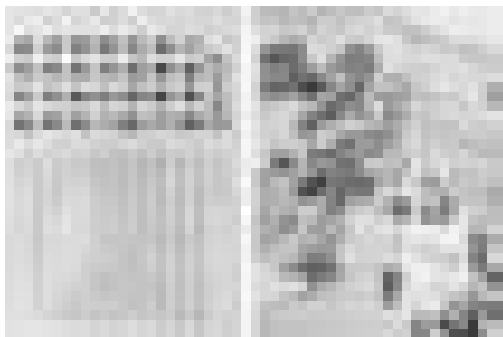


Illustration 123 Aying, illustration tirée du roman *Liaozhai zhiyi*.

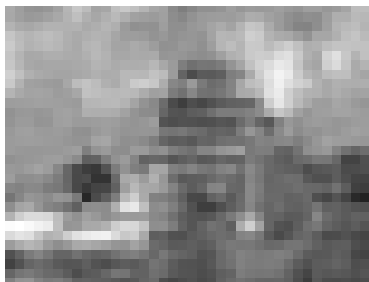


Illustration 124 Le château d'Himeji, construit par le daimyo Ikeda en 1601–1609 (tirée de Tokujj Kato, *Himejijo* [*Le Château d'Himeji*], Nihon Meijo Shu-sei [*Les plus beaux châteaux du Japon*], Tokyo, 1984).

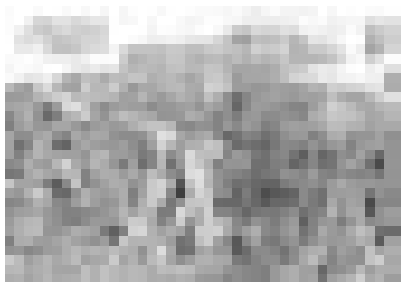


Illustration 125 La vente et l'achat du riz sur le marché Dojima à Osaka (tirée de *Settsu Meisho Zue* [*Album des lieux remarquables de la province de Settsu*], Osaka, 1796–1798).

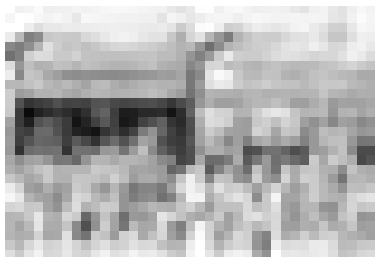


Illustration 126 Le négociant de coton Odenmachi dans l'entrepôt de coton d'Edo (tirée de *Edo Meisho Zue* [*Album des lieux remarquables d'Edo*], Edo, 1834–1836).

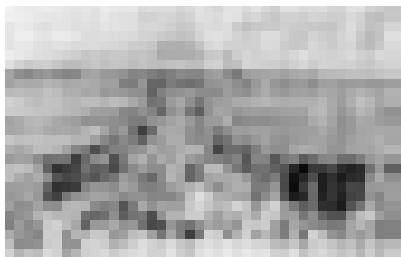


Illustration 127 Magasin de drap à Edo (tirée de *Edo Meisho Zue* [*Album des lieux remarquables d'Edo*], Edo, 1834–1836).

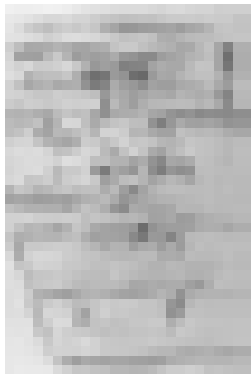


Illustration 128 Labourage au début du printemps (tirée de *Nogyo Zusetsu* [*Images de l'agriculture*]).

Illustration 129 Repiquage du riz à la fin du printemps (tirée de *Nogyo Zusetsu* [*Images de l'agriculture*]).



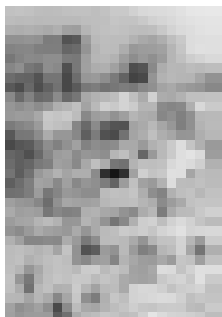


Illustration 130 Le repos après une bonne moisson – jour férié après les travaux des champs au printemps (tirée de *Nogyo Zusestu* [Images de l'agriculture]).

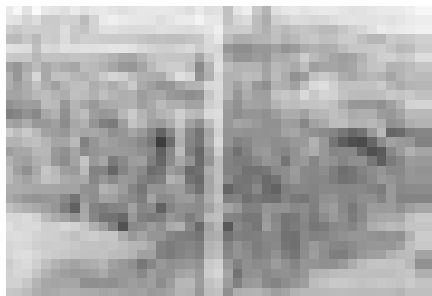


Illustration 131 Le théâtre Kabuki à Osaka (tirée de *Settsu Meisho Zue* [Album des lieux remarquables de la province de Settsu], Osaka, 1796–1798).

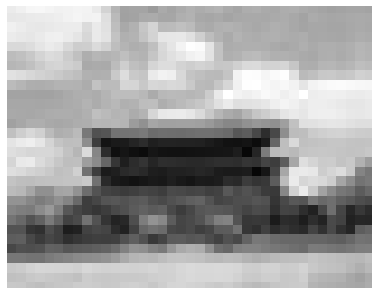


Illustration 132 Sungnye-mun, la porte Sud de la muraille de la capitale, est représentative des débuts de l'architecture Chosŏn, qui insistait sur l'équilibre entre le Ciel et la Terre, Corée.



Illustration 133 Cette peinture de Shin Yun-bok, intitulée *La Danse des sabres*, est un bon exemple de la peinture de genre en Corée, au XVIII^e siècle.



Illustration 134 Fers à cautériser admirablement décorés, Tibet (avec l'aimable autorisation de C. C. Müller ; W. Raunig, *Der Weg zum Dach der Welt*, Innsbruck, 1982).

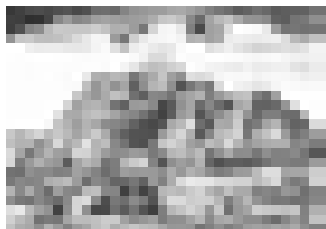


Illustration 135 Le Potala en 1660, Tibet. Gravure d'après une esquisse de J. Grüber de la Société de Jésus, A. Kirchner, *China Illustrata*, 1667 (Bibliothèque nationale de France, Paris).

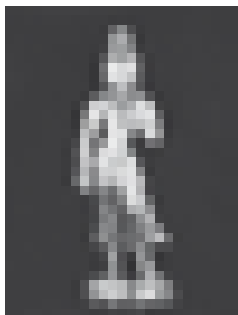


Illustration 136 Statue de bronze doré du Bouddha à venir, Maitreya, Tibet, exécutée par Zanabazar ou son atelier (musée Guimet, Paris).

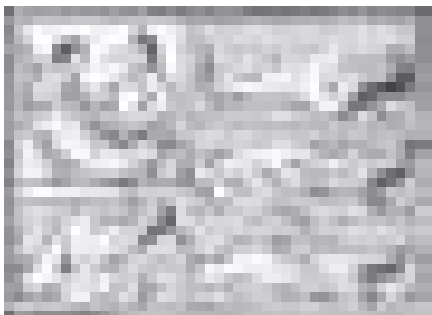


Illustration 137 Gravure montrant des Amérindiens atteints de variole, xvi^e siècle, Mexique (ms Med. Palat. 220, c. 460v, Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence).

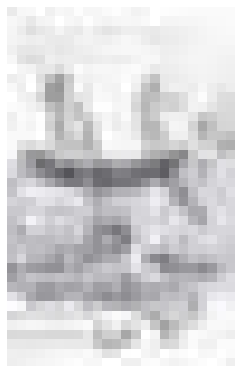


Illustration 138 Extrait du *Codex canadiensis*, «La pêche des sauvages», xvi^e siècle (Bibliothèque nationale de France, Paris).

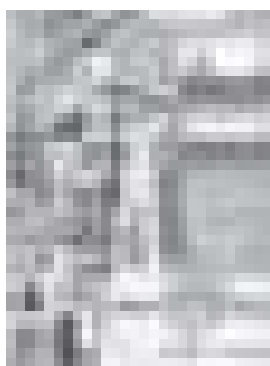


Illustration 139 Gravure représentant un village amérindien d'Amérique du Nord, xvi^e siècle (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 140 Artisanat d'Amérique du Nord, cape de Powhatan (Ashmolean Museum, Oxford).

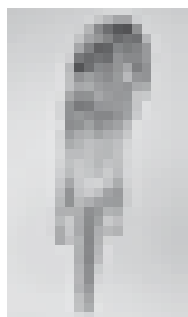


Illustration 141 Sac en peau de loutre d'Amérique du Nord, xvi^e siècle (musée de l'Homme, Paris).

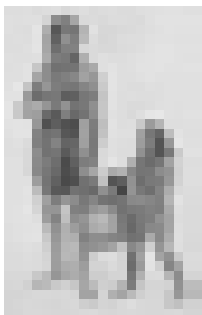


Illustration 142 Épouse d'un chef avec son enfant, dessin aquarellé de John White. Gravé par Théodore de Bry, Virginie, vers 1585–1590 (British Museum, Londres).



Illustration 143 Femme de Floride, dessin aquarellé de John White, vers 1585-1590 (British Museum, Londres).

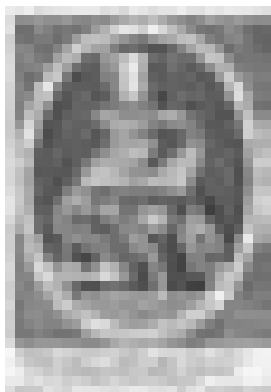


Illustration 144 Portrait de Pocahontas (vers 1595-1617), fille du chef Powhatan, par un artiste anonyme, École anglaise, d'après la gravure de 1616 due à Simon van Passe. Huile sur toile, 64 x 77 cm (National Portrait Gallery, © Smithsonian Institution, 1983).

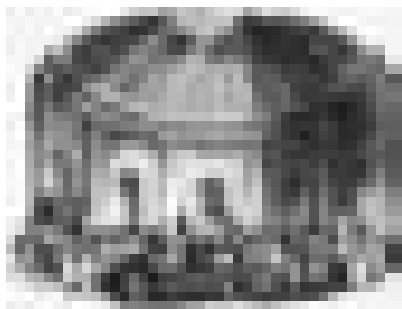


Illustration 145 Vente d'esclaves sous la Rotonde, La Nouvelle-Orléans (© The Wilberforce Museum, Hull).

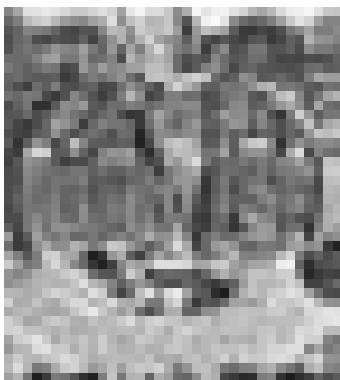


Illustration 146 Gravure anonyme, exploration du fleuve Mississippi et de la Louisiane, 1699 (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 147 Représentation du vice-roi et des caciques, tirée du *Codex Tlateloco* (avec l'aimable autorisation de l'INAH-CNCA-MEX; photo Fernando Osozio).

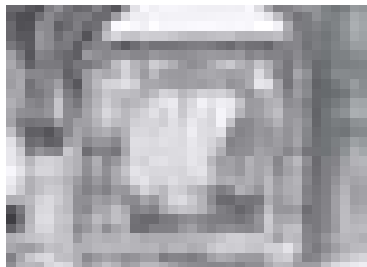


Illustration 148 Chapelle inachevée, sans toit, Tlalmanalco, Mexique (illustration de Kubler et Soria, 1959, avec l'aimable autorisation de l'INAH-CNCA-MEX; photo Fernando Osozio).

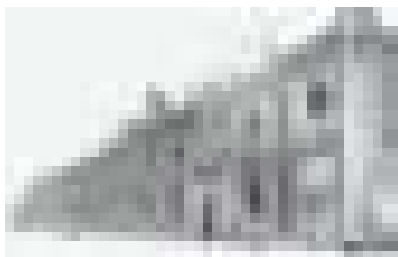


Illustration 149 Encadrements de fenêtres baroques, milieu du XVIII^e siècle, Mexique (illustration de Kubler et Soria, 1959, avec l'aimable autorisation de l'INAH-CNCA-MEX; photo Fernando Osozio).

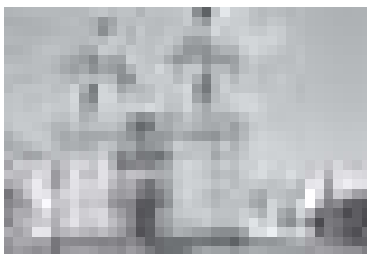


Illustration 150 San Francisco de Lima, Pérou (UNESCO/S. Mutal).

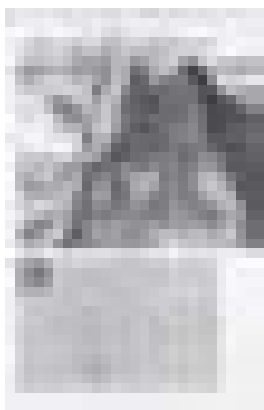


Illustration 151 Gravure de Théodore de Bry représentant les mines d'argent de Potosí, XVI^e siècle (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 152 Statue de prophète, par l'Aleijadinho, Congonhas, Brésil (avec l'aimable autorisation de l'Institut historique et artistique national, IPHAN).



Illustration 153 Art taino, *duho*, bois.

Illustration 155 Toussaint Louverture, originaire d'Haïti, 1741-1802. Il proclama l'indépendance de son île et devint ainsi un symbole qui inspira de nombreux Noirs dans d'autres régions de l'Amérique et des Antilles, leur faisant comprendre qu'ils pouvaient conquérir leur liberté et, peut-être, devenir indépendants (photo Willy Nicolas, avec l'aimable autorisation de la Délégation permanente d'Haïti à l'UNESCO/Paris).

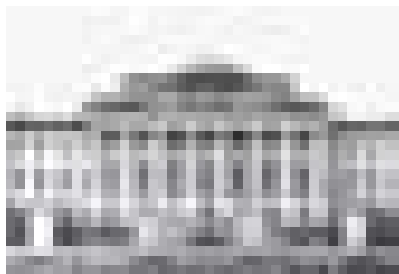


Illustration 154 Exemple de style baroque: la cathédrale de La Havane, Cuba, xviii^e siècle (UNESCO/A. Lopez).

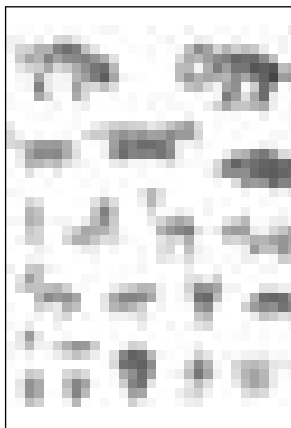
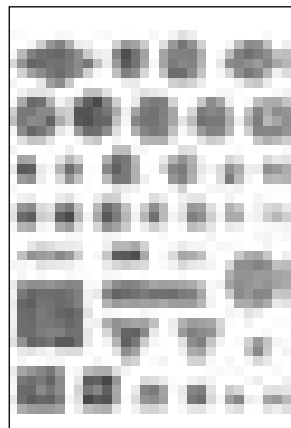


Illustration 156 Poids en laiton akan, servant à peser la poudre d'or. Les formes géométriques (à gauche) furent utilisées à partir du xv^e siècle, tandis que les formes figuratives (à droite) apparurent au xvii^e siècle (photo avec l'aimable autorisation de T. Garrard, tirée de *General History of Africa*, vol. IV: *Akan Weights and the Gold Trade*, T. Garrard, Londres, Longman, 1980, p. 280).



Illustration 157 Gravure représentant des marchands européens et des habitants de Cayor, au Cap-Vert (Bibliothèque nationale de France, Paris).



Illustration 158 Tombeau d'Askiya, roi du Songhay, à Gao, Mali (avec l'aimable autorisation de Fototek Gao).

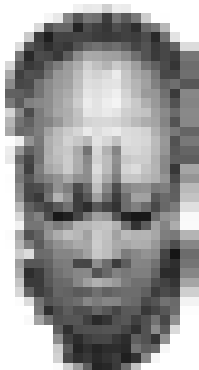


Illustration 159 Masque d'ivoire d'une reine mère du Bénin, Nigéria, xvi^e siècle. La tiare est ornée de têtes barbues de Portugais (British Museum, Londres).

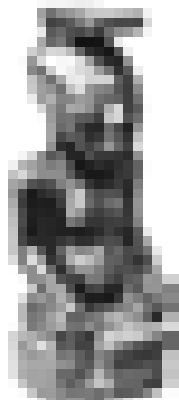


Illustration 160 Vue latérale d'une statuette royale kuba du roi Shamba Bolongongo, assis devant une palette de mascara (British Museum, Londres).

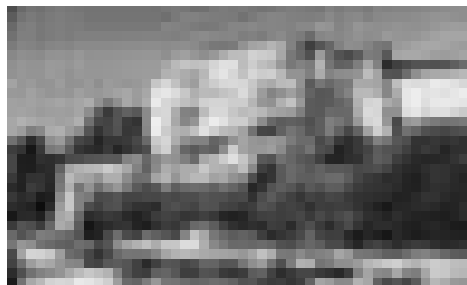


Illustration 161 Fort Jésus, Mombasa, construit par les Portugais en 1593 afin de se protéger des Turcs et de s'assurer la maîtrise du commerce entre les pays riverains de la mer Rouge, le Mozambique, Goa et la Chine. Les Portugais abandonnèrent le fort en 1698 (avec l'aimable autorisation de Spectrum Picture Library).



Illustration 162 Agriculteurs khoi khoi battant des céréales (avec l'aimable autorisation de Time Life, The Mansell Collection, Londres).

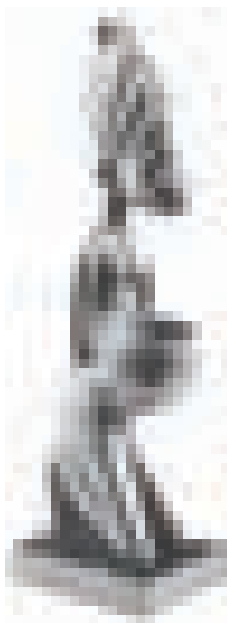


Illustration 163 Statuette féminine yoruba, du Nigéria, vouée au culte d'Obtala, l'*orisha* de la créativité. Hauteur: 49 cm (photo H. Dubois, Bruxelles).



Illustration 164 Hachette d'honneur des rois d'Abomey, Bénin (musée de l'Homme, Paris).

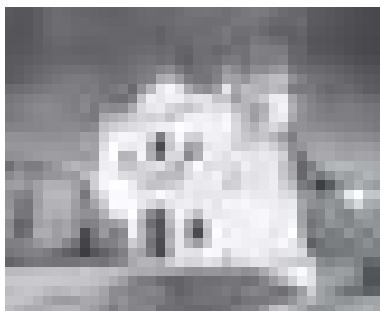


Illustration 165 Église Notre-Dame de la Merci, Mozambique, xvii^e siècle (avec l'aimable autorisation d'Arpac: Arquivo de Património Cultural, Maputo).



Illustration 166 Sculpture en pierre tendre représentant un oiseau juché sur un monolithe, découverte dans la vallée du Grand Zimbabwe.



Illustration 167 Statuette soninké, hermaphrodite agenouillée. Afrique occidentale. Bois avec une patine provenant de sacrifices. Hauteur : 29 cm (photo G. Berjonneau).



Illustration 168 Masque fang porté par un membre de la société Ngil du Gabon. Cette société se composait d'hommes, et ses membres devaient maintenir l'ordre dans la communauté et la protéger des mauvais sorts. Hauteur : 70 cm (musée de l'Homme, Paris ; photo D. Destable).

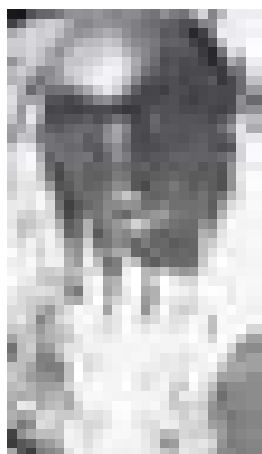


Illustration 169 Masque utilisé par la société secrète Nyau, la plus révéree des institutions chez les peuples Chokwe, en Afrique centrale (avec l'aimable autorisation de K. M. Phi).



Illustration 170 Corne de chasse en ivoire sculpté, du ^{xvi}^e siècle, provenant de l'île Sherbro (Bullom), Sierra Leone. Hauteur : 43 cm (photo Rossini).

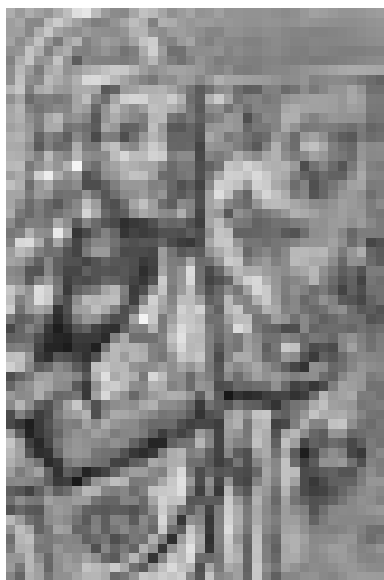


Illustration 171 Kimpa Vitta, également connue sous le nom de Dona Béatrice, fondatrice du mouvement antonien dans le royaume du Kongo, 1704 (avec l'aimable autorisation du ministère de la Culture, Angola).



Illustration 172 Peinture copte du ^{xviii}^e siècle (sur tissu) représentant saint Georges et le dragon, Gondar (Musée d'Addis-Abeba, Éthiopie).



Illustration 173 Le château de Gondar, Éthiopie (avec l'aimable autorisation de l'Office national du tourisme d'Éthiopie).



Illustration 174 Pages enluminées d'un Coran miniature hawsa, fin du xvii^e siècle ou début du xviii^e siècle. Hauteur : env. 7,5 cm (Fondation Dapper).



Illustration 175 Débarquement de Bougainville à Tahiti, d'après un tableau de Gustave Alaux (musée de la Marine, Paris).

Volume V

◇ 1492 – 1789 ◇

Ce cinquième volume de la collection de l'UNESCO sur l'Histoire de l'humanité couvre le début de la période moderne – de 1492 à 1789. À la fin du ^{xv}^e siècle, la « découverte » par les Européens de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance marque le début d'une ère de colonialisme qui annonce une domination européenne sur le reste du monde pendant plus de quatre siècles. Des interactions sans précédent se multiplient entre les peuples et les cultures, conséquence des conquêtes, du commerce et des migrations. La traite négrière conduira à la déportation de millions d'Africains vers les Amériques et à leur mise en esclavage. Avec le siècle des Lumières émergent les notions d'État-nation, de démocratie, de liberté, d'égalité et des droits humains, qui remettent en question la conception du monde tel qu'on le concevait jusqu'alors et étendent leur influence jusqu'à aujourd'hui.

Histoire de l'humanité

- Volume I** • De la préhistoire aux débuts de la civilisation
- Volume II** • De 3000 av. J.-C. à 700 av. J.-C.
- Volume III** • Du ^{vii}^e siècle av. J.-C. au ^{vii}^e siècle de l'ère chrétienne
- Volume IV** • 600 – 1492
- Volume V** • 1492 – 1789
- Volume VI** • 1789 – 1914
- Volume VII** • Le ^{xx}^e siècle de 1914 à nos jours

www.unesco.org/publishing



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Secteur de la culture



ISBN 978-92-3-202814-3



9 789232 028143